

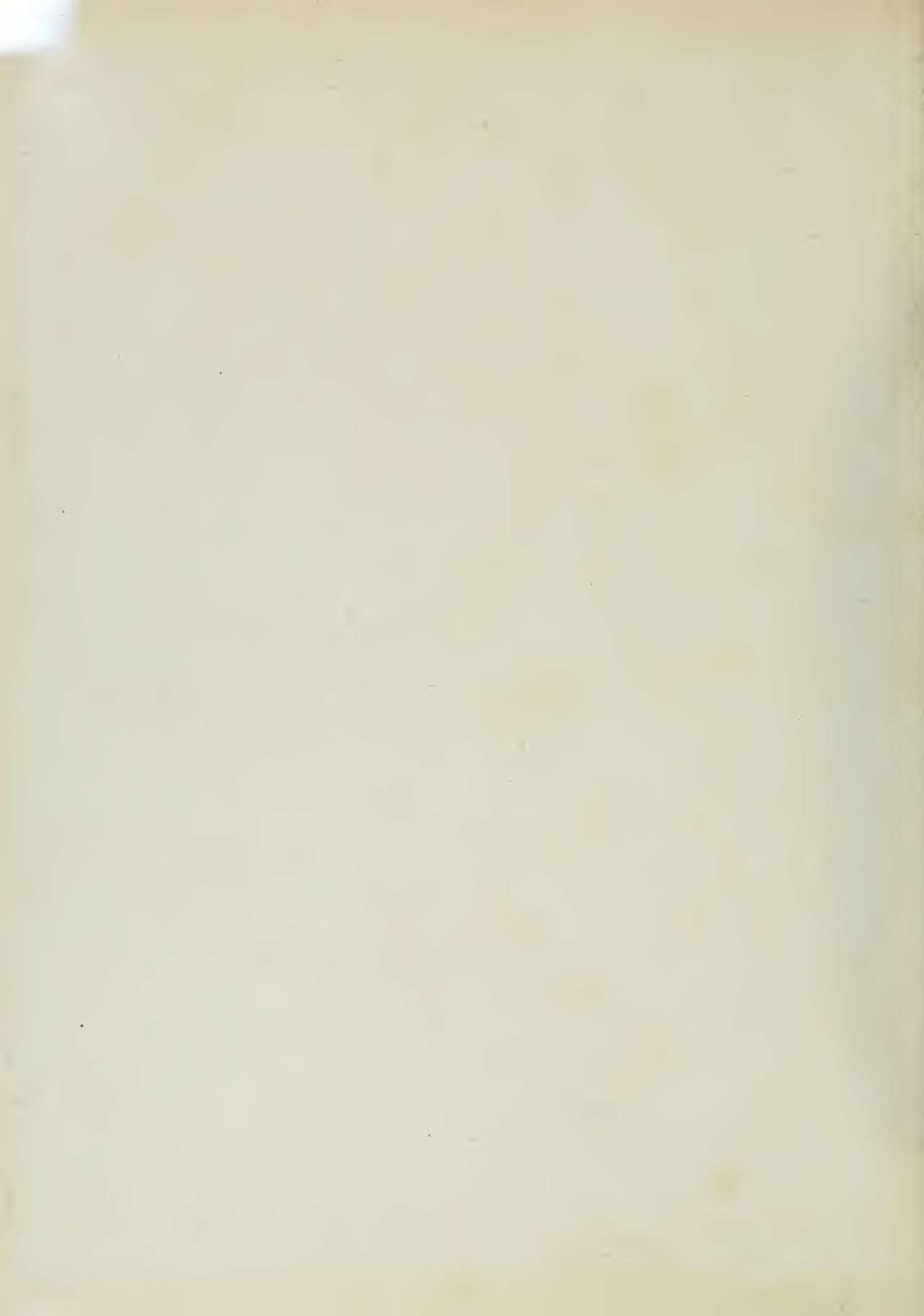
1843

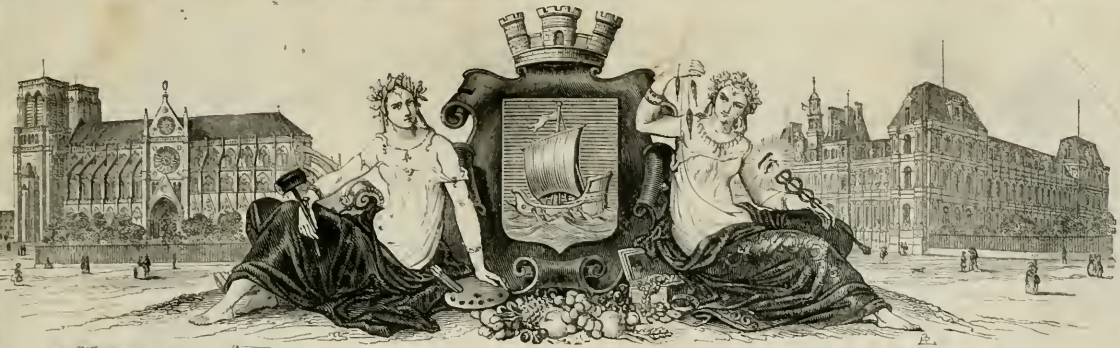
Tome 2^e



L'ILLUSTRATION.

TOME DEUXIÈME.





L'ILLUSTRATION

TOME II

ORNE DE 300 VIGNETTES

Septembre. Octobre. Novembre. Décembre.

1843

Janvier. Février.

1844

PARIS

J.-J. DUBOCHET, ÉDITEUR,

33, rue de Seine.



MARVILLE

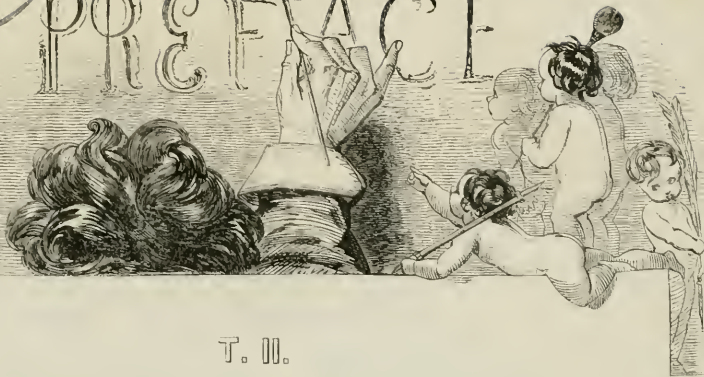
B

LIBRARY

PREFACÉ



ANDREU, DE T. III. B.



T. III.

Il y a un an, au début de cette publication, sans précédent et sans modèle dans notre pays, nous avons à faire comprendre et à justifier une innovation qui a, depuis, fourni la preuve de son charme et de son utilité; *l'Illustration* a si rapidement pris possession de la faveur publique, qu'elle n'a plus aujourd'hui personne à convaincre.

Écrire et peindre, montrer les objets qu'on décrit, parler à la fois aux yeux et à l'esprit, traduire les récits en images, aider l'intelligence en frappant la mémoire, tel est le problème déjà résolu dans les livres, posé et résolu par nous dans un ordre de publicité qui n'avait pas, jusqu'alors, songé à emprunter le secours de cette autre langue qui emploie, au lieu de la plume et d'accord avec elle, le crayon et le burin.


Ce n'est pas en France seulement que *l'Illustration* a rencontré une soudaine et précieuse approbation. Peu s'en faut que son titre de *Journal Universel*, qui ne devait s'entendre que de l'universalité de son domaine intellectuel, ne réponde aussi à sa publicité, déjà européenne, et qui commence à s'étendre dans les autres parties du monde avec une rapidité que les éditeurs n'avaient pu espérer, malgré leur confiance dans les chances d'une entreprise regardée par d'autres comme une opération périlleuse.

Outre les risques de fortune que des augures décourageants nous montraient au terme de cette tentative, nous avions affaire encore aux incrédules qui niaient la possibilité de traduire en gravures, presque aussi vite que par la parole, les sujets qui font la matière de notre journal. Quinze cents dessins, dont la plupart sont tirés des événements de la semaine, de la circonstance qui excitait l'attention ou la curiosité au moment de leur publication, du personnage qui occupait la scène à un jour donné de la période annuelle; quinze cents dessins, parmi lesquels il y en a un grand nombre qui sont des compositions considérables, des tableaux de genre, et souvent de grandes pages de l'histoire contemporaine, répondent pour *l'Illustration* et pour ses infatigables graveurs, MM. Best et Leloir, dont les ateliers ont trouvé le moyen de faire de chaque jour vingt-quatre heures. — Nous venons de dire le secret de *l'Illustration*.

Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rétrospectif sur une collection qui forme déjà deux volumes, pour nous rendre à nous-même ce bon témoignage que nous n'avons manqué à aucune des conditions de notre programme. Toutes les publications ne résistent pas à cette épreuve, qui consiste à rapprocher le prospectus de la table des matières pour juger l'œuvre par les engagements pris d'avance envers le public. Nous sommes heureux de n'avoir pas à redouter cette comparaison.

Nous croyons avoir, autant que l'occasion l'a exigé ou permis, accompli nos engagements. Nous avons montré du moins que nous n'en perdions aucun de vue, et que toutes les matières indiquées doivent venir à leur tour, et en leur temps, prendre place dans un recueil aussi varié et d'un fonds aussi inépuisable que la variété sans bornes des scènes dont le monde entier est le théâtre.

L'année 1844 nous offre une matière nouvelle et pleine d'intérêt dans cette grande solennité de l'industrie, dont l'ouverture est fixée au 1^{er} mai; *l'Illustration* ne répondrait pas à son titre, et ne comprendrait pas toutes les ressources de sa double combinaison du texte et de la gravure, si elle ne devenait pas *le Moniteur* de cette exposition, dont la description, sans l'image, ne donnerait qu'une idée incomplète et insuffisante.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

INDEX

TABLE DES GRAVURES.

<p>AGRICULTURE.</p> <p>Annaux domestiques en Angleterre, neuf gravures..... 380-81</p> <p>Dejiquage des bles dans les départements méridionaux..... 9</p> <p>Moissonneur à la sapa..... 8</p> <p>Moissonneuse à la faucille..... 14</p> <p>Moissonneur à la faux..... 9</p> <p>Moissonneurs faisant les menues..... 14</p> <p>Vendanges (Les), sept gravures..... 151-52 53 54</p> <p>CARTES ET PLANS.</p> <p>Plan de Paris indiquant les percements de rues nouvelles..... 219</p> <p>Plan de la place de la Bastille..... 224</p> <p>CARICATURES.</p> <p>Ami Carême (L.), fils posthume de Mardi-Gras Baisers (Les) du Jour de l'An, dessin de Grandville..... 284</p> <p>Belisario, dix-sept caricatures..... 180-81 82</p> <p>Boulé-Gras (Caricature sur le), par Bertal..... 400</p> <p>Calme de la mer (Le), par J.-J. Grandville..... 261</p> <p>Chasseur au canon, par J.-J. Grandville..... 36</p> <p>Chasseur devastateur (Le), par J.-J. Grandville 14.</p> <p>Chasseur fashionable (Le), par J.-J. Grandville 37.</p> <p>Reputation du gibier reconnaissant à la Chambré des Aïeux, après la disjonction de la loi sur la chasse.—Dessin de J.-J. Grandville..... 14.</p> <p>Dernier Lievre européen (Le), par J.-J. Grandville..... 39</p> <p>Dessin de J.-J. Grandville..... 38</p> <p>Entièrement du Carnaval..... 409</p> <p>Feu de peloton sur une perdrix, par J.-J. Grandville..... 39</p> <p>Mer agitée (La)..... 261</p> <p>Modes de 1844, par Grandville..... 288</p> <p>O'Connell (Caricature anglaise sur)..... 349</p> <p>Oraison funèbre de 1843, neuf gravures..... 279-79</p> <p>Ouverture de la chasse, dessin de J.-J. Grandville..... 35</p>	<p><i>Péri (La)</i>.—Dix Caricatures..... 213-14</p> <p>Peitès Misères (Les) du Jour de l'An, vingt gravures..... 284-86 87-88</p> <p>Saint-Cloud (Fête de).—Le Midillon, dessin allegorique par J.-J. Grandville..... 56</p> <p>Un Chasseur parisien, dessin de Cham..... 38</p> <p>Une Scutelle perdue..... 128</p> <p>Une nouvelle charge de Danton..... 268</p> <p>Un Garde national contrarie..... 272</p> <p>EXPOSITION DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.</p> <p>Envois de Rome.—Le Joueur de Violon, <i>fac simile</i> du dessin de M. Pollet, d'après Raphaël..... 404</p> <p>Envois de Rome.—Les Lamentations de Jérémie, tableau de M. Murat..... 405</p> <p>L'ivoire de Rome.—Oreste poursuivi par les Furies, statue en marbre par M. Chaudard..... 105</p> <p>Grands prix.—Arion sauvé par un dauphin, premier grand prix de gravure en médaille, par M. Merley..... 104</p> <p>Mort d'Epiménoïdas (La), premier grand prix de sculpture, par M. Marechal..... 103</p> <p>Œdipe s'exilant de Thèbes, premier grand prix de peinture, par M. Danery..... 405</p> <p>FLEURONS, CUES-DE-LAMPES, ORNEMENTS.</p> <p>Algérie.—Vignettes diverses..... 48-321-328-411</p> <p>Amusement des Sciences (En tête des)..... 16</p> <p>Attributs d'Agriculture..... 7-8</p> <p>Attributs des Sciences et des Arts. 23 199-202-251</p> <p>Attributs de la chasse..... 348</p> <p>Bibliographie (En tête de la)..... 14-190</p> <p>Gouvier de Paris (En tête du)..... 23</p> <p>Necrologue (En tête de la)..... 305</p> <p>Titre de la romance intitulée <i>Je l'ai bien long-temps attendu</i>..... 220</p> <p>Titre de la musique intitulée <i>Entre Pise et Florence</i>..... 412</p> <p>Un Courrier..... 317</p> <p>Vignettes et Fleurons divers. 11-14-25-36-66-82-92-96-110-126-153-240-334-370</p> <p>Vignettes des Théâtres..... 73-328</p> <p>HORTICULTURE.</p> <p>Cercle général d'Horticulture.—Distribution des prix dans l'Orangerie du Louvre.—24 septembre..... 65</p> <p>MÉCANIQUES, MACHINES.</p> <p>Perfectionnement de la Navigation à la vapeur.—Fig. 1.—Avant d'un bâtiment à roues avec courant d'air, vu de côté..... 236</p> <p>Perfectionnement de la Navigation à la vapeur.—Fig. 2.—Avant du bâtiment vu de face..... 14.</p> <p>Perfectionnement de la Navigation à la vapeur.—Bâtiment à hélices avec courant d'air sans cheminée..... 14.</p> <p>Système de chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy.—Fig. 1.—Elevation de la locomotive..... 315</p> <p>Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy.—Fig. 2.—Plan de la locomotive..... 14.</p> <p>Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy.—Fig. 3.—Wagons du nouveau système..... 316</p> <p>Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy.—Fig. 4.—Wagons en usage sur les Chemins de fer actuels..... 14.</p> <p>MÉDAILLES.</p> <p>École Normale (Médaille de l'), par M. Boy..... 83</p> <p>Médère (Médaille de)..... 328</p> <p>Vattemare (Médaille de M. Alexandre)..... 4</p> <p>Victoria (Médaille de la reine)..... 194</p> <p>MODÈS.</p> <p>Bijouterie, cinq dessins..... 272</p> <p>Bracelets Victoria..... 48</p> <p>Chapeaux, trois dessins..... 112</p> <p>Costume d'homme, de Humann..... 144</p> <p>Costume de cour..... 400</p> <p>Toilette d'été..... 32</p> <p>Toilette de ville..... 112</p> <p>Toilette d'hiver..... 160</p> <p>Toilette de femme et d'enfant (costume d'hiver)..... 192</p> <p>Toilette de femme et d'enfant (costume d'hiver)..... 250</p> <p>Toilette de femme et d'homme (costume d'hiver)..... 240</p> <p>Toilette de bal..... 304</p> <p>Toilettes de loi et toilettes de ville..... 320</p> <p>Toilette de ville..... 326</p> <p>Toilette de ville..... 368</p> <p>Travestissements.—Costume suisse.—Baillyère.—Monsieur..... 384</p> <p>Trophées..... 416</p> <p>Trophée de Chasse..... 176</p> <p>PORTRAITS.</p> <p>Aberdeen (Lord)..... 94</p> <p>Alaman (Dom Lucas)..... 246</p> <p>Albert (Le prince)..... 25</p> <p>Bertrand (Le general), decede le 1^{er} fevrier 1844..... 369</p> <p>Bernadotte, roi de Suède et de Norvege..... 384</p> <p>Bouffe..... 229</p> <p>Brune, decede à Rouen le 25 decembre 1843..... 289</p> <p>Burbett (Sir Francis)..... 333</p> <p>Bismarck (Le general)..... 81</p> <p>Cabléro (M.), ministre de l'interieur (Esperance)..... 194</p> <p>Chenier (Marie-Joseph)..... 261</p> <p>Delavigne (Charles)..... 247</p> <p>Dickens (Charles)..... 26</p> <p>Donzetti (M.)..... 200</p> <p>Dupin aine (M.)..... 162</p> <p>Duret (M.)..... 99</p> <p>Empereur (L.) de la Chine..... 233</p> <p>Eynard (Le colonel)..... 225</p> <p>Formasari (M.)..... 119</p>
--	---

Théâtre portatif de campagne. — Développement partiel. 46
Grands Pr. et des Envols de Rome. 178
Torrens. — Plan de la Vallée de la Duraoce. 178
Id. d'un torrent. 178
Torrens. — Coupe en long d'un torrent. Id.
Traités des Nègres. — Nègres conduits à la côte. 120
— Marché d'esclaves. Id.
— Marchand d'esclaves. Id.
— Nègres dans les entraves. Id.
— Caricax servant à enchaîner les esclaves pour les conduire de l'intérieur des terres jusqu'au lieu de l'embarquement. Id.
— Barres de justice, colliers, cadenas, et de servant à enchaîner les esclaves à bord du navire. Id.
Nègres chargés de transporter les caisses. 121
— Coupe de profil d'un navire négrier. Id.
— Vue de la batterie basse d'un navire négrier. Id.
— Vue des deux étages situés à l'arrière au-dessus des deux batteries. 122
— Coupes de face de navires négriers à une et à deux batteries. Id.
Treport (Le). — Départ de la reine d'Angleterre. 41
Un Grand Lever de la reine d'Angleterre. 289

Une prédication du père Mathew. 69
Une Ecriture portugaise, dessin à la plume fait par don Fernando, roi de Portugal. 73
Une Chasse dans un hûtel de la rue Saint-Hippolyte. 469
Vue ou souterraine de Paris. 405
Visteur de saint Hubert. 168
Voiture (La) de mariage de l'empereur du Brésil. 32
Voiture du roi. 41
Voiture du roi. 41
Voyages en 1789-99. — Seize gravures. 251-52-53
Id. une vignette. 191
Wagon de la reine d'Angleterre. Vue extérieure du. 232
Wagon de la reine d'Angleterre (Intérieur du). 232

VERS.

Bahia (Vue de). 84
Brune (Maison de) à Rouen. 299
Camp de Lyon. 97
Château des Lords avant l'incendie de 1834. 358
Id. Communes avant l'incendie de 1834. 358
Colonne agricole de Petit-Bourg, département

de Seine-et-Oise. — Vue générale du côté du parc. 235
Colonne agricole de Petit-Bourg. — Vue générale du côté du préau, au moment de la recreation des colons. Id.
Corps de garde de la Bastille. 224
Cours du banc de la Reine (Vue extérieure de la), à Dullin. — Vue générale de l'usine de la Compagnie Parisienne, barrière d'Indre. 372
— Atelier de distillation. 373
— Atelier d'opération. 101
Folkstone (Vue du port de) et banquet d'inauguration du Chemin de fer. 359
Folclstone (Sources de la) à Spil. 88
Halle d'Ypres. 200
Hôtel de M. Molé, rue de la Ville-Évoquée. 164
Hôtel-de-Ville de Gand. 300
Hôtel-de-Ville de Bruxelles. 301

Hûtel Lambert — Galerie dite Lebrun, servant de salon de conversation pendant le ball. 343
Lanterne (La) de Biogène. 56
Longwood, maison habitée par Napoléon à Sainte-Hélène. 321
Maison de Jassin. 145
Maison d'Y Cannell — Merpion-Square. 325
Marché Bonne-Nouvelle (Entre sur l'impasse Mazargan du nouveau). 311
Marché Bonne-Nouvelle (Vue intérieure du). Id.
Mausolée du duc de Leinjois, à Malte. 290
Monument de Mollière (Vue du pendant l'inauguration). 329
Monument élevé par les Foussais à la mémoire des Prisonniers français. 221
Pont de la Cité, nouvellement construit entre la Cité et l'Île Saint-Louis. 229
Ponhoit (Vue de la fontaine du), à Spa. 87
Santes — Arc de triomphe de Grunaticus, récemment démol. 212
Stalles (Les) de Sainte-Genève, à Louvain. 301
Vesuve (Maison de l'Ermite du). 404
Vesuve (Coupe du cratère du). Id.
Washington (Le capitol de). 232

TABLE DES ARTICLES.

Académie des Beaux-Arts — Exposition des Grands Pr. et des Envols de Rome. 103
— Sëance annuelle. 103
Académie des Sciences — Compte rendu des séances des deuxième et troisième trimestres. 182-183-246-394
Accidents sur les Chemins de fer (Les). — Statistique. 71
Accident du 10 novembre sur le Chemin de fer de Versailles (Voir droite). — Différents systèmes pour prévenir les accidents. 182
Agriculture. — Labour et Moisson. 7
Id. Concours de Poissy. — Animaux domestiques en Angleterre. 379
Améliorations au cuir. 61
Ame errante (L). 245
Ancorisation et Ouverture des voies publiques à Paris. 218
Approvisionnements de Paris. — Nouveau marché Bonne-Nouvelle. 311
Armée — Chasseurs à cheval — Nouvel uniforme. 128
Amusements des Sciences 46-32-80-96-112-144-161-176-192-224-236-324-332-384-416
Hélasario — Théâtre-Italien. 119
Bernadotte, 1764-1846 — Notice biographique. 385
Bélemiens de Paris (Les). — Amphigoulotte. 85
Brelan de Troupiers. — Palais-Royal. 118
Castiglione. — Opera-Comique. 409
Candélabres offerts à Louis-Philippe par le roi de Hollande. 96
Camp d'Instruction. — Camp de Lyon. 97
Capitaine Lambert (Le) — Gymnase. 132
Lépreux du Cœur (Les) — Nouvelle. 298-314-330
Caricature sur O'Connell. 319
Caricature sur le Bœuf-Grais. 400
Classes d'Ingrat — La Chasse aux Canards. 338
Classe (Le la) et du Braconnage. 395
Château de Valanza (Le) — Galette. 118
Chemin de fer de Londres à Folkstone. — Voyage de Boulogne à Londres en six heures. 101
Chronique musicale. 310-384
Coffret donné par le Roi à la reine Victoria. 80
Collection de dessins de M. A. Vatteaux. 73
Colonne d'enfants pauvres. — Petit-Bourg (Somme-et-Oise). 218
Considérations météorologiques sur le mois de décembre 1843. 333
Cours. — Expérience du 27 août 1813. 33
Correspondance. — Réponses. 192-248-342-348-385-400
Id. Lettre de M. Gouillou-Lesquel. 238
Correspondance — Lettre de M. le baron philib-rosch, suivie de la réponse de M. T. 250
Correspondance. — Lettre de M. O. N. à M. le Directeur de l'Illustration. 251
Correspondance — Lettre de M. Jehan Kermadec à M. le Directeur de l'Illustration. 348
Correspondance — Lettre d'un élève de Bordeaux à M. le Directeur de l'Illustration. 252
Tourner de Paris. 1-23-34-65-81-98-114-131-159-161-179-191-210-224-243-249-241-346-313-339-353-370-389-417
Courses au Champ-de-Mars. 129

Cour de Géométrie (La) — Palais-Royal. 293
Dérivé le Tambour — Gymnase. 234
De l'autre côté de l'Eau — Souvenirs d'une promenade. 6-18-50-134-237-355
Deserteur (Le) — Opera-Comique. 164
Destruction des monuments historiques (De la). 214
Diorama. — Nouveaux tableaux. 72
Don Sebastian, roi de Portugal. — Opera. 240
Don Francisco Martinez de la Rosa. 240
Don Quichotte et Sancho Panca. — Cirque-Olympique. 132
Don Graviel l'Alleréz. — Fantaisie maritime. 395-400
École des Princes (L). — Odéon. 85
Écrin (L). — Paléontologie ou Héritage de ma Femme — Vaudeville. 73
Enfants-Trouvés (Les). 248-309
Entre-Pise et Florence. — Musique de M. Gustave Hequet; paroles de M. Philippe Busson. 412
Embellissements et Constructions nouvelles à Paris. — Pont de la Cité. 220
Ephémérides. 288
Établissements industriels de Paris. — De l'éclairage de la ville de Paris, et de l'éclairage au Gaz. 372
Études comiques. — Le Troubleur, ou les Lectures dangereuses. 332-378
Ére. — Théâtre-Français. 165
Explosion de gaz à Londres. — Moyen de prévenir de semblables accidents. 54
Exposition de Fleurs et de Fruits dans l'Orangerie des Tuileries. 65
Fantasma (Il) — Théâtre-Italien. 261
Fête des Loges. — 3 septembre. 47
Id. des Environs de Paris. — La fête de Saint-Cloud. Id.
Fêtes de Septembre (Les). — Bruxelles. — 23, 24, 25, 26 septembre 1843. 88
Fille du Ciel (La). — Dehusseniens-Comiques. 118
Fragments d'un Voyage en Afrique. 338-371-400-410
Hasard et Calomnie — Nouvelle traduite de l'allemand, de Wilhelmine Willmar. 311
Histoire de la Somme — 64-82-90-116-121-147-162-183-193-209-231-241-253-289-337-324-362-384-371-387-401
Homme Blanc (L). — Vaudeville. 212
Horloge qui chante (L). — Nouvelle américaine. 216-262
Hudson Lowry. 321
Inauguration de la statue de Bichat sur la place de la Grenette, à Bourg. 30
Inauguration de la statue de Henri IV, à Baugers. 33
Inauguration de la statue de l'abbé de l'Épée, à Versailles. Id.
Inauguration du Monument de Mollière. 327
Inventeur du théâtre de l'Opera, à Berlin. 4
Institution royale des Jeunes Aveugles. 296
Inventions nouvelles — Système de Chemin de fer de M. le marquis de Jouffroy. 314
Inventions nouvelles. — Locomotion sur les Chemins de fer. — Rectification. 326
Italian et the Bas Breton (L). — Maçon — Gymnase. 212

Jacquet. — Variétés. 432
Jean Lenoir. — Gymnase. 448
Je t'ai bien longtemps attendu. — Roman de M. Aillyre Breton; paroles de M. Henri Blaze. 230
Jour de l'An en Europe (L). 249
Id. en Chine (L). 272
Laird de Dumblisky (Le). — Andri Chénier. 293
Le Medecin de son Honneur. — Odéon. 53
Lambert Sannet. — Opera-Comique. 102
Lucia di Lammermoor. — Théâtre-Italien. 55
Madame Roland. — Vaudeville. 164
Mamourets et Fête militaire à Saumur. 49
Margherita Pastorelli. — Roma. 12-27-43-59-75-92-117-124-136-170-187-203
Marquis de Carabas (La) — Palais-Royal. 212
Maria di Bohon. — Théâtre-Italien. 230
Marjolaine. — Variétés. 338
Mathew (Le Père), apôtre de la tempérance. 69
Medevine chez les Arabes (De la). 22
Mina, ou le Ménage à Paris — Opera-Comique. 117
Misère publique. 416
Modes. 32-38-112-145-164-176-192-210-246-316
Modes de 1814. 288
Mœurs algériennes. 485
Monument élevé par les Foussais à la mémoire des Prisonniers français. 221
Moyens dangereux (Les) — Odéon. 212
Mystères de Paris (Les). — Porte-Saint-Martin. 391
Nanfraguers (Les). — Porte-Saint-Martin. 132
Nécrologie — Le comte de Taramon. 49
Nécrologie. — Casimir Delavigne. — Notice biographique et littéraire. 257
Nécrologie. — Mathien de Donbasle. 305
Id. — Bertrand (Le général). 249
Id. — Charles Nodder. — Notice biographique et littéraire. 407
Observatoire Plano de la reine d'Espagne. 251
Observations météorologiques. 32-95-176-231-333-384
Ombre (L). — Louise Bernard — Porte-Saint-Martin. 242
On ne s'arrête jamais de tout — Chansonnette. 278
Oraison funèbre de 1841. 278
Origine des Éroumes (De l). 243
Ouverture de la Chasse. 31
Ouverture des Cours de l'École Polytechnique. 244
Ouverture de la Session de 1843. — Cérémonies des Assemblées nationales en France. 273
Ouverture des Cours du Collège de France et de la Sorbonne. 308
Page (Le) — Romance. Musique de M. J. Donizetti; paroles de M. Eugène de Longchamps. 148
Pancetta Giraud. — Galette. 85
Parpuzze (Le). — Mélodie dramatique. — Variétés et musique de M. Auvergnon de Brum. 292
Paris dans la Camélé. — Variétés. 293
Paris blavé. — Vaudeville. 338
Paris solennel. 405
Pêche de la Huron (La). 135
Pêche des Baîtres (La). 363
Pèlerinages (Les) à la Sainte-Barbe. 69

Pénitencier militaire de Saint-Germain. 345
Père (Reprise de la). — Opera. 212
Petits Poèmes du Nord. 63
Petits Bouffeurs du Jour de l'An (Les). 285
Petites Maisons du Jour de l'An (Les). 317
Petites industries en plein vent (Les). 317
Pierre Landais. — Odéon. 132
Picochets et Flûteurs. — Variétés. 212
Plan de la place de la Bastille. — Explication des signes et chiffres du plan donné page 224. 241
Plaisirs et Misères de l'Illyrie. 360
Procession séculaire de Fourvières, et pose de la première pierre du pont du Change à Lyon. 113
Projet d'une Caisse de pensions de retraite pour les Classes Laborieuses. 138
Procède Rouille (Le). 245
Projet de perfectionnement de la Navigation à la Vapeur, et suppression de la Chimie dans les bateaux, par M. Lefebvre. 264
Prochaine inauguration du Monument de Mollière (De la). 316
Physiologie — Théâtre-Français. 302
Ouvrages réfléchis sur l'Apprentissage. 51
Question de l'Éménagement (De la). 402
Regates du Havre (Les). — 27 août. 49
Révolutions du Mexique. 81-12-226-240
Revue Algérienne. 456-228-264-331-401
Romanciers contemporains. — Charles Dieux. 265-58-106-130-153-214-224-326-347
Saint-Hubert (La). 167
Santes-Evry (L). 499
Scéance semestrielle de la Société Philotechnique. 235
Simulacre d'un Combat naval dans la rade de Brest. 89
Niella. — Galette. 242
Sur les Toits. — Voyage en Espagne. — Variétés. 73
Théâtre portatif de campagne. 46
Théâtre-Royal-Italien. — Hélasario, opera seria-sassissimo, par Bortol. 180
Theatres (Des) et du Droit perçu sur leurs recettes. 199
Thibault — Théâtre-Français. 240
Torrens (Les) des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations. 177
Tôt ou Tard. — Odéon. 138
Traité et de l'Esclavage (De la). 219
Vestris (Le) ou l'Emploi des Richesses — Théâtre-Français. 213
Un Jour d'orage. — Gymnase. 73
Un Amour en province. — Nouvelle. 74-90
Un Ménage parisien. — Théâtre-Français. 33
Une Soirée échangée à Paris. 408
Une Visite au poète Jassin. 143
Une Boutelle de Champagne. — Nouvelle. 163-186
Une nouvelle charge de Bouteau. 293
Une Alice de Médicis. 243
Vatteaux (M. A.) et son projet d'éclairage. 4
Vendanges (Les). 421
Vengeur (Le) — Cirque-Olympique. 260
Vesuve (L). 404
Visite de la reine d'Angleterre au roi Louis-Philippe chargé de Bontin. 23-39-52
Voiture (La) de mariage de l'empereur du Brésil. 32

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SCIENCES.

Cours complet de Météorologie, traduit de Kœniz par A. Martins..... 238
 Encyclopédie des Chemins de fer et des Machines à vapeur par E. Toumeux..... 417
 France statistique (La), par A. Legoyt..... 414
 Œuvres de Bernard Palissy..... 334

PHILOSOPHIE. — MORALE. — EDUCATION.

De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains, par M. Troplong..... 142
 Kabbale (La) ou la philosophie religieuse des Hébreux, par Frank..... 308
 Livre (le) des mères de famille et des institutrices, sur l'éducation pratique des femmes, par mademoiselle Nathalie de Lapalais..... 232
 Philosophie sociale de la Bible, par l'abbé Clement..... 15

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Clinae ouverte (La), par Old Nick et A. Borget. . 682
 Éléments de Géographie générale, par A. Balbi. 44

Grèce continentale et la Morée (La), par Euehon..... 318
 Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne, par M. X. Marmier..... 44
 Nord de la Sibirie (Le), par M. de Wrangell... 123
 Pyrénées (Les), par M. le baron Taylor..... 14
 Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, par Dumont d'Urville..... 410
 Voyage en Zigzag, par Topffer..... 254

HISTOIRE. — MÉMOIRES.

Abrégé de l'histoire de Suède, par Lemoine... 398
 Belgique monumentale, artistique et pittoresque (La)..... 209
 Césars (Les), par M. le comte de Champagny... 330
 Diplomates européens (Les), par Capélique... 490
 Études d'histoire et de biographie, par Bazin... 414
 Faits mémorables de l'histoire de France, par Michelant..... 237
 Fêtes de Versailles, par H. Fortoul..... 474
 Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien..... 490
 Histoire de Dix Ans, par Louis Blanc..... 452
 Id. de la Confédération suisse..... 222

Histoire de la Confédération maritime de France. 234
 Id. universelle, par Cesar Cantu. (4 vol.)... 318
 Id. de France, par Henri Martin..... 14.
 Id. militaire des Éléphants, par M. Armandi..... 351
 Histoire des États européens, par le vicomte de Beaumont Vassy (L. H.). Suède et Norvège, Danemark. Prusse..... 393
 Histoire de France, Louis XI et Charles le Téméraire (L. VI), par Michelet..... 416
 Mémoires de Barere..... 318
 Id. de madame de Staël..... 43
 Tente de Charles le Téméraire (La)..... 304

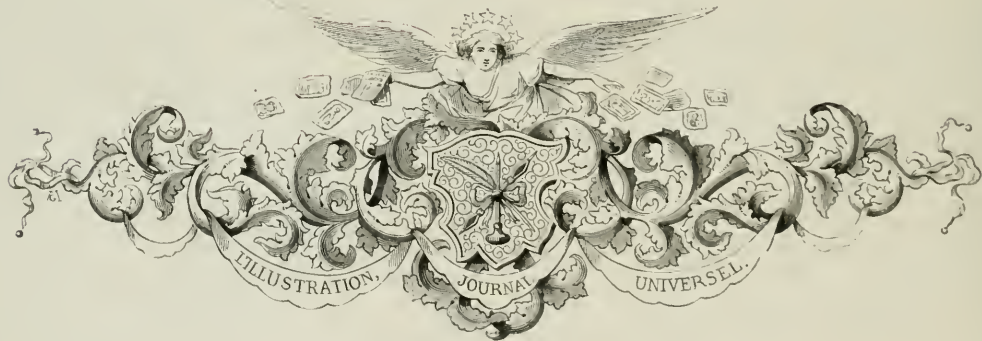
LEGISLATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE.

Annuaire de l'Économie politique, pour 1844. 366
 Cours de Droit administratif, par A. Trolley. Id.

LITTÉRATURE. — ROMANS. — CRITIQUE. — POÉSIE.

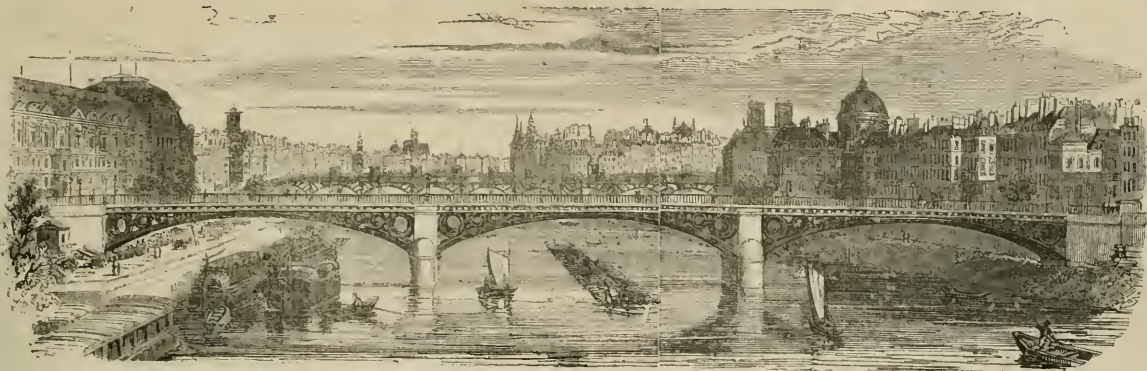
Ahasvérus, par E. Quinet..... 71
 Autre Monde (L.), par Grandville..... 498

Bibliothèque dramatique de M. de Solenne... 242
 Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la Marine et des Colonies, par M. Bajot..... 238
 Catalogue d'une belle collection d'Autographes. 349
 Collection des Auteurs latins, par Nisard..... 78
 Contes du Bœuf, par F. D. Gouffier..... 110
 Cours de Littérature dramatique par St.-Marc Girardin..... 282
 Esquisses de la vie d'artiste, par Paul Smith... 318
 Fables de La Fontaine avec notes, par M. Gesfuser..... 110
 Histoire comparée des Littératures espagnole et française, par Ad. Puibisque..... 366
 Iliade (L) et l'Odyssée, traduction nouvelle, par Giguet..... 14.
 Jardius (Les), par Delille..... 238
 Œuvres de Racine, avec les notes de tous les commentateurs..... 298
 Recherche de l'inconnu (La), par A. Delavergle 174
 Rues de Paris (Les)..... 126
 Tom Pouce (nouvelles et suites véritables aventures de), par Stahl..... 267
 Voyage ou il vous plaira, par T. Johannot. A. de Musset et F. Stahl..... 171



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N^o 27. Vol. II. — SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1845.
 Bureaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Incendie du théâtre de l'Opéra, à Berlin. Gravure. — **Courrier de Paris.** — **Don Francisco Martinez de la Bosa.** Portrait. — **Inauguration de la Statue de Biehat,** sur la place de la Grenette, à Bourg. **Statue de Bichat,** par David (d'Angers). — **M. A. Wattemare et son projet d'échange.** Médaille. — **Une Soirée orientale** chez M. H. Gravure. — **Cools.** Portrait et Exercices de Cools. — **De l'autre côté de l'Eau,** souvenirs d'une promenade, par O. N. — **Agelculture.** Labour et Moisson. Attributs; **Moissonneurs à la Sape; Moissonneuse à la Faucille; Moissonneur à la Four; Dépiquage des blés dans les départements méridionaux; Moissonneurs faisant des Meules.** — **On ne s'avise jamais de tout,** Chansonnette. **Musique.** — **Margherita Pusterla,** Roman de M. César Cantù. Chapitre V, la Conjuraison. **Six Gravures.** — **Bulletin bibliographique.** — **Annales.** — **Théâtre portatif de Campagne.** Deux Gravures. — **Amusements des Sciences.** Gravure. — **Rébus.** Une Devise de Confiseur; Enseigne.

Incendie du théâtre de l'Opéra.

A BERLIN.

Un incendie vient de détruire le théâtre de l'Opéra de Berlin, c'était le soir du 18 août; l'élite des Berlinois avait assisté à une représentation par ordre dans laquelle madame Pauline Viardot avait excité le plus vif enthousiasme. Le bruit des applaudissements vibrât encore, quand, sur les dix heures et demie, les soldats du grand corps-de-garde situé en face du théâtre en virent jaillir des tourbillons de fumée. L'officier de garde, à la tête d'une escouade, pénétra intrépidement au milieu des flammes, et parvint à sauver une collection précieuse de partitions. A onze heures, une foule considérable s'empressait autour de l'écluse, tant pour porter des secours que pour obéir à cet aveugle instinct de curiosité qui trouve à se satisfaire même au milieu des plus grandes catastrophes. Le prince de Prusse, en uniforme de général, dirigeait le travail des pompes; autour de lui étaient accourus le prince Albert, le prince Woldemar, le prince Etienne d'Autriche, le prince Adalbert et le prince Auguste de Wurtemberg. Le roi lui-même, Frédéric-Guillaume IV, les rejoignit à sept heures du matin. Grâce au zèle qu'on déploya, le feu ne consuma que les instruments de musique et une partie de la garde-robe. Le magasin des décorations se trouvant dans un autre bâtiment, on n'a perdu que celles qui avaient servi à la représentation de la veille. On a pu préserver les édifices voisins, le palais du prince de Prusse, celui du comte de Nassau (ex-roi de Hollande), et la Bibliothèque Royale; on avait fait toutefois des préparatifs pour enlever les livres en cas d'urgence.

La toiture s'est écroulée à minuit et demi, et il ne reste plus aujourd'hui, de ce remarquable monument, que des pans de murs crevassés et noircis.

Ce théâtre, commencé en 1740, avait été inauguré, le 7 dé-

cembre 1742, par la représentation de *César et Alexandre*, opéra de Graun; il était situé à l'extrémité de l'avenue *Unter den Linden* (sous les tilleuls), à l'angle de *Fredericks-Strasse*. Six colonnes corinthiennes décoraient la façade, dont la plinthe portait cette inscription :

FREDERICUS REX APOLLINI ET MESCIS.

Les statues de quelques auteurs dramatiques allemands étaient placées dans des niches extérieures. La salle, longue de 34 mètres (161 pieds), large de 34 mètres (105 pieds), avait quatre rangs de loges, un parterre, et pouvait contenir près de 2,500 spectateurs.

Plusieurs scènes du dernier roman de madame Sand, *la Comtesse de Rudolstadt*, se passent à l'Opéra de Berlin.



(Incendie du Théâtre de Berlin.)

Courrier de Paris.

Il y a quelques jours, des hommes de lettres, des écrivains politiques s'étaient réunis et suivent un modeste cercueil; le mort qui s'en allait à sa dernière demeure avec cette escorte avait été un bonnet homme et un homme de talent.

Tous les journaux, en annonçant cette fin prématurée de Bert, ont rendu justice, sans distinction de bannière et sans ressentiment de parti, aux nobles qualités de son esprit et de son âme, que relévaient la simplicité et la modestie, deux

parable faite de Napoléon, surprit don Martinez en milieu de ses travaux littéraires; il publiait à Salamague un cours de littérature et de philosophie. L'indépendance nationale trouva en lui un eloquent défenseur; il ferma ses livres, renoua à ses douces et studieuses occupations, et mit sa plume au service de cette noble cause. Il se fit journaliste et contribua puissamment à développer les généreux instincts populaires, force mystérieuse contre laquelle se brisa la puissance gigantesque de l'Empire.

Après l'invasion de l'Andalousie, quand le droit dut un instant céder à la force, don Martinez se réfugia à Cadix et de là il passa en Angleterre, triste exilé où il ne cessa de regretter la patrie absente et opprimée, sentiment plein d'amertume qui lui inspira quelques-unes de ses plus remarquables poésies. *El Recuerdo de la patria* (le Souvenir de la patrie), entre autres, est à lui seul un petit poème aussi remarquable par la délicatesse du rythme que par les sentiments tendres et élevés qu'il exprime. Qu'importait à l'exilé les splendeurs de cette cour opulente, les richesses industrielles de l'Angleterre, et ces femmes blanches et roses, aux yeux plus bleus que l'azur du ciel, aux cheveux qui paraissent de l'or pur? Les gracieux yeux noirs, le pied léger, le teint brun des femmes de la patrie n'effaçait-ils pas ces froides beautés du Nord? Une triste et touchante invocation au fleuve paternel, *Padre Duero*, termine cette plainte harmonieuse.

On sait comment Ferdinand VII reconnut les services des patriotes constitutionnels qui lui avaient conservé son trône. Don Martinez fut enveloppé dans la proscription générale et exilé en Afrique. Là encore il s'inspira des souvenirs de la patrie et écrivit sa tragédie de *Moragira*, un des plus poétiques épisodes de ces longues guerres de Grenade si merveilleusement racontées par les romanciers et les historiens contemporains.

La révolution de l'île de Léon, en 1820, rendit don Martinez à la liberté et l'associa de nouveau au mouvement politique, dont il allait être bientôt un des chefs importants. Elu député par Grenade, sa ville natale, il ne tarda pas à recevoir de ses collègues un témoignage éclatant de l'estime qu'ils attachaient à son bon caractère et à ses talents: il fut appelé à la présidence des Cortés. En 1822, Ferdinand nomma don Martinez de la Rosa ministre des affaires étrangères, et le chargea de composer le cabinet. La ligne de conduite prudente et ferme, la politique modérée du nouveau ministère, descendent contre lui les partis extrêmes, les *comuneros* et les *desamorisados*. Il fut renversé le 7 juillet 1822, et Ferdinand n'aurait plus le choix qu'entre un libéralisme outré et le pouvoir absolu, n'hésita pas un seul instant.

La contre-révolution obligea de nouveau don Martinez à la fuite; mais cette fois il put suivre l'inspiration de son cœur, et vint se fixer en France, où il demeura pendant sept ans. Il publia en 1826, à Paris, une édition de ses œuvres ou se trouve, en outre de celles que nous avons citées déjà, la spirituelle comédie de *la Nina en casa y la madre en la Mascara*, une traduction en vers de l'épître d'Horace aux Pisons et la tragédie d'*OEdipe*.

Pendant son séjour en France, nos mœurs, notre esprit, notre langue, lui devinrent tellement familiers qu'il composa pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame historique intitulé: *Aben-Hamega, ou les Maures sous Philippe II*.

Mais le contre-coup de la révolution de Juillet qui se fit sentir en Espagne rappela bientôt l'exilé dans sa patrie. Le chef du ministère Zéa-Bernudez appela une fois encore aux affaires le parti modéré dont Martinez de la Rosa était devenu le chef. Le 15 janvier 1854, la reine-régente le choisit pour ministre des affaires étrangères et lui confia la présidence du conseil. Des actes empreints de grandeur et de sagesse signalèrent son administration. Les Min, les Quiruga, les Isuriu, et tous ces perserits illustres dont il avait partagé les efforts, les espérances, les dangers, furent rappelés par lui dans la mère patrie. Le 10 avril, il publia l'*Estadato real*, œuvre pleine de sens et de modération, qui réglait la limite du pouvoir royal et celle du pouvoir populaire.

Mais l'Espagne n'était pas prête encore pour ce régime tempéré; les passions politiques étaient loin d'être amorties, et de loquaces et ardentes divisions devaient déchirer encore le sein de ce malheureux pays. La triste vicieuse d'Espartero sur la reine-régente éloigna une fois encore don Martinez de sa patrie. Il entra en France, où il retrouva cette douce hospitalité qui seule pourrait consoler de l'exil, si quelque chose pouvait en consoler. Il reprit ses travaux littéraires, et publia en 1856 un nouveau volume où se trouvent de charmantes poésies légères, douce et riante mélodie au milieu de laquelle on entend de loin en loin une note sombre et douloureuse: c'est le cri de souffrance de l'exilé. Nous citerons entre autres la *Sobaldad*, la *Muerte*, un sonnet intitulé *Mis Penas*, et cette inscription pour le tombeau d'un émigré: « Que la terre te soit douce et légère... si la terre étrangère peut l'être jamais! »

Appelé, au mois de mai dernier, à présider le neuvième congrès historique réuni dans une des salles du Luxembourg, il y prononça un discours fort remarquable dont nous avons indiqué le sujet au commencement de cette notice. Il y développa un luxe d'érudition, un esprit vif et pénétrant, une observation fine et profonde, qui excitérent plus d'une fois les applaudissements de la savante assemblée.

Les événements qui se pressent en Espagne y rappelèrent don Martinez, dont l'avenir se le désormais à celui de la prospérité, de la gloire et de la vraie liberté de sa patrie.

Inauguration de la statue de Bichat

Sur la place de la Grenette, à Bourg.

Dans les premiers jours de 1794, par une froide matinée d'hiver, une foule de jeunes gens se pressait sur les bancs de l' Amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, où professait l'illustre Desault. Bientôt celui-ci entra aux applaudissements de son nombreux auditoire, et appela l'élève qui devait, suivant l'usage, analyser la leçon de la veille. L'élève désigné ne se présentant pas, le professeur demanda si quelqu'un dans l'auditoire pouvait le remplacer.

On vit alors se lever un jeune homme d'un extérieur modeste; nouvellement arrivé à Paris, il récitait comme que de bien peu de ses condisciples, et ce fut avec quelque embarras qu'il prit la parole au milieu d'un profond silence. Mais bientôt d'un murmure d'approbation courut dans l'amphithéâtre; la pureté de son style, la netteté de ses idées, l'exactitude de son résumé, annonçaient un professeur plutôt qu'un étudiant. Quand il eut fini sa lecture, Desault, vivement impressionné, le fit approcher de lui, et lui adressant la parole avec ce ton brusque mais plein de bonté qui lui avait valu parmi ses élèves le surnom de bonhomme bienfaisant: « Mon ami, lui

dit-il, quel âge avez-vous? — Vingt-deux ans, monsieur. — Oh! êtes-vous né? — A Thoirette, dans la Bresse, actuellement département du Jura. — Depuis combien de temps étudiez-vous la chirurgie? — Depuis trois ans. — A Paris? — Non, monsieur, je n'y suis que depuis quelques mois; c'est à Lyon que j'ai commencé mes études. — Vous y avez suivi les cours de Marc-Antoine Petit? — Oui, monsieur; et même ce professeur a bien voulu m'associer à quelques-uns de ses derniers travaux. — C'est un grand chirurgien, il vous a deviné, et moi aussi je vois ce que vous êtes et ce que vous deviendrez un jour. »

Ces entrainement le jeune homme vit une embrasure de fenêtre: « Ecoutez, lui dit-il, vous êtes bien jeune pour vivre seul dans une grande ville; de bons conseils ne vous seront pas inutiles; les études à Paris sont coûteuses et demandent à être bien dirigées; venez chez moi, vous y serez traité comme mon fils, vous profiterez de mon expérience, et vous me succéderez un jour... bientôt peut-être. »

Et comme le jeune homme, tout surpris d'une offre pareille, semblait hésiter: « C'est entendu, lui dit-il; après la leçon je vous emmène avec moi. A propos, comment vous nommez-vous? — Xavier Bichat. »

Tel fut, en effet, le début à Paris de Marie-François-Xavier Bichat, l'un des génies les plus étonnants qui aient illustré la médecine. Après avoir passé sa première enfance près de son père, médecin et maire du petit Bourg de Poncin-en-Bugey (Ain), il avait fait ses études classiques au collège de Nantua, puis au séminaire de Lyon, et s'était ensuite livré à son goût pour l'art de guérir, interrompu dans ses travaux par les troubles politiques, il avait quitté Lyon après le siège de cette ville, non sans regretter les leçons et le savant patronage de son premier maître; heureusement le génie de Desault devina celui de Bichat, et loin de lui porter envie, loin de chercher à l'arrêter dans son essor, il l'aida et ne négligea rien pour le développer, donnant ainsi un grand exemple.

Bichat se montra digne d'une pareille amitié; il se livra à l'étude avec plus d'ardeur que jamais, partagea tous les travaux de son illustre maître; et quand, dix-huit mois après, la mort vint le lui ravir inopinément, il devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père.

De 1795 à 1798, il publia plusieurs ouvrages résumés des leçons de Desault, on fruits de ses propres études. En 1797, il entra dans la carrière de professeur, et fit un cours d'anatomie et d'opérations chirurgicales. En 1798, il aborda la physiologie et la médecine proprement dite, et publia, en 1800, ses belles *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. La même année il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoique à peine âgé de vingt-huit ans.

Entièrement livré à son service d'hôpital et aux études de l'amphithéâtre pendant la journée, il passait les nuits à composer ses immortels ouvrages; et ce fut ainsi que, grâce à une immense capacité pour le travail et à une facilité prodigieuse, il publia en quelques années des chefs-d'œuvre qu'il devait, ce semble, avoir à peine le temps d'écrire, et parmi lesquels son *Anatomie générale* est un de ses beaux titres de gloire.

Cherchant sans cesse dans l'examen de l'homme mort les traces laissées par la maladie, il fit faire un regard pas à l'anatomie pathologique, dont on peut le qualifier comme le créateur; enfin il mérita ce que Corvisart disait de lui: « Personne, en aussi peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. »

Epuisé par le travail et par les veilles, il refusa de suivre les conseils de ses amis, qui cherchaient un vain à lui faire prendre du repos. Depuis quelque temps il souffrait d'indispositions fréquentes, lorsque, vers la fin de juin 1802, il fit une chute en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et perdit connaissance. Le lendemain il voulut, néanmoins, faire encore son service à l'hôpital, mais il s'évanouit au milieu de sa visite. Ramené chez lui, il succomba quatorze jours après, dans la maison de Desault, et fut pleuré par la veuve de son père adoptif, qui n'avait pas quitté.

Sur la demande de Corvisart, et par les soins du premier Consul, une table de marbre, placée le 2 août 1802 dans le vestibule de l'Hôtel-Dieu, atteste la reconnaissance du pays envers Desault et Bichat; on lit avec plaisir dans la même inscription funéraire les noms de ces deux grands hommes si unis pendant leur vie.

Un monument à été élevé à Bichat dans la ville de Lons-le-Saulnier (Jura). La ville de Bourg vient à son tour d'inaugurer pompeusement, le 24 août, une statue de cet illustre savant sur la place de la Grenette. La cérémonie avait attiré un concours immense, et les médecins surtout y affluèrent. Le vénérable Pariset représentait l'Académie royale de Médecine, dont il est le secrétaire; les Facultés de Paris et de Strasbourg avaient pour délégués M. Hippolyte Royer-Collard et M. Forget; Lyon, où Bichat commença ses travaux d'anatomie et de médecine opératoire, avait envoyé cette fois le docteur M. Brachet, Berrier, Bonnet, Martin, Prayaz, Rippeyot, Montain, Goumier, Bouchet, etc. Le cortège s'est mis en marche à dix heures, escorté par la compagnie des pompiers, et précédé de la musique de l'artillerie. En tête s'avancèrent M. le préfet de l'Ain, M. le maire de Bourg, M. le général commandant le département, MM. d'Angerville, Perrier, Latourneille, Ponzat, députés de l'Ain; les membres du conseil général, les médecins, les fonctionnaires publics, les maires de Poncin et de Thoirette, suivaient avec les souscripteurs du monument. La place de la Grenette était garnie d'estrades circulaires, où se tenaient des daines élégamment parées: « Jamais on n'en vit tant et de si jolies, » dit le galant journal de la localité. Une foule considérable occupait les abords de la place et les hauteurs du bastion.

La statue a été découverte un brin de l'artillerie et d'une cantate chantée par des amateurs, qui se sont montrés en cette circonstance supérieurs à bien des artistes; des discours ont été prononcés par le préfet, le maire de Bourg,



(Don Francisco Martinez de la Rosa.)

Le temps de l'exil ne fut pas seulement consacré à des regards stériles, le littérateur reprit ses travaux interrompus et publia à Londres, en 1811, un poème en six chants où furent réunies toutes les règles de l'art poétique espagnol. Cet ouvrage manquait à la littérature nationale. La compilation de préceptes rassemblés sans ordre et sans méthode par Juan de la Cueva était le seul code poétique de la poésie espagnole, et don Leandro Fernandez de Moratin avait signalé ce vide regrettable. Notre jeune poète se proposa de le remplir, et son poème, auquel il a joint des notes fort étendues, pleines d'érudition et d'honnêtes justes, lui assigna dès lors une place élevée dans la littérature contemporaine. Il publia en même temps des appendices sur la poésie didactique, sur la tragédie et la comédie, études sérieuses qui complétaient l'œuvre de Juan de la Cueva.

Mais la bouillante ardeur du patriotisme espagnol ne supporta pas longtemps l'oppression étrangère. L'insurrection, qui jusque-là avait marché sans ordre et sans but, sans chef pour diriger et coordonner tous ses efforts, s'organisa enfin. A la suite suprême avait succédé un gouvernement constitutionnel dirigé par les Cortés au nom du roi Ferdinand, alors prisonnier en France.

Don Martinez de la Rosa quitta l'Angleterre et vint aussitôt offrir ses services au gouvernement national. La prise de Saragosse et les malheurs qui avaient suivi l'héroïque résistance de cette énergique cité lui inspirèrent un poème intitulé *Saragozza*, cri d'indignation et de douleur qui fut répété par toutes les bouches et commença la réputation du poète.

Peu de temps après, il fut représenté à Cadix, pendant que l'armée française en faisait le siège, sa tragédie de *la Veuve de Padilla*, un des sujets les plus populaires de l'Espagne. Cette œuvre dramatique, que la lecture des tragédies d'Alfieri avait inspirée à don Martinez, eut un prodigieux succès; elle fut représentée, non au théâtre, que les hommes français nommaient, mais dans une baraque où la foule se pressait pour voir cette grande figure historique, celle *franco de Toledo*, comme dit un historien, *que todos le acotaban no como a nuferos mas como a raxon herico*.

Ses succès désentrèrent le jeune poète à l'attention des Cortés, qui étaient alors alliées à toutes les cours européennes. Don Martinez fut chargé de diverses missions diplomatiques, et lorsque la catastrophe de 1813 eut entraîné avec elle le trône du faible Joseph, les électeurs envoyèrent à la première assemblée des Cortés constitutionnelles le poète patriote qui avait chanté les gloires et les malheurs de la patrie en face de ses injustes oppresseurs.

M. Pariset, M. Royer-Collard, M. Bonnet de Lyon, M. Larey, chirurgien militaire; M. Brachet, président de la Société de Médecine de Lyon, et M. Martin, doyen des médecins de cette ville. A deux heures, le cortège s'est abimé vers la salle du banquet; deux cent cinquante personnes y ont pris place; plusieurs busts ont été portés aux acclamations unanimes de l'assemblée. Un feu d'artifice a terminé la soirée.

La statue, exécutée en bronze d'après le modèle de M. David (d'Angers), est placée sur un piédestal quadrangulaire, et

entourée d'une grille. Bichat est représenté étudiant sur un enfant le mouvement de la vie, et ayant à ses pieds un cadavre à moitié disséqué; cette disposition rappelle les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, l'un des principaux travaux de l'illustre anatomiste. Cette œuvre nouvelle est digne de l'habile sculpteur auquel nous devons le fronton du Panthéon, les bustes d'Androuse Paré, de Boulay de la Meurthe, de Gavier, de Paganini, la fontaine de Garnier-Pages; les statues de sainte Geneviève, du Grand Condé, de

dépôts scientifiques au échange régulier de leurs doubles, et tous seront plus complets et plus riches, sans qu'il en ait coûté à l'Etat autre chose que le soin d'une intelligente organisation. Le projet eut, M. Vattemare parcourit le monde pour le proposer aux souverains; il se fait le missionnaire de son idée, ne demandant à la profession d'acteur que des ressources pécuniaires. Partout l'échange des doubles trouve des approbateurs: les savants, les rois, les ministres, les gens de lettres, les artistes, encouragent M. Vattemare, correspondent avec lui, travaillent ou dessinent pour lui. Une médaille est fondue en son honneur à la monnaie de Berlin. De retour en



(Statue de Bichat, par M. David d'Angers, inaugurée le 21 août, à Bourg.)

Bonclamps, de Talma, de Gutenberg, et tant d'autres monuments originalement conçus.

Bientôt chaque ville aura ses héros en bronze ou de mar-

bre; dimanche encore, 25 août, on inaugura à Versailles la statue de l'abbé de L'Épée, fondateur de l'Institut des Sourds-et-Muets.



France, il soumet son plan à la Chambre des Députés, qui, le 16 mars 1856, renvoie la pétition au ministre de l'Instruction publique; le 26, à la Chambre des Pairs, M. le duc de Fezensac, rapporteur, proclame la pétition utile et importante. « C'est, dit-il, une grande et noble pensée que d'unir ainsi les diverses nations de l'Europe par un commerce de richesses littéraires et scientifiques. » La Chambre des Pairs ordonne le renvoi de la pétition aux ministres de l'Instruction publique et des affaires étrangères, et le projet d'échange s'en va sommeiller dans la nécrone des cartons ministériels.

M. Vattemare ne s'est pas découragé. De même que O'Connell répète: « Agitez! » la Pierre Éternelle de l'union intellectuelle n'a cessé de crier par le monde: « Échangez vos doubles! échangez vos doubles! » Il a obtenu les suffrages autographes d'un grand nombre d'illustres personnages de tous les pays. Puis, après avoir recueilli les adhésions européennes, M. Vattemare, le 20 septembre 1859, s'est embarqué pour New-York. Là, on l'a accueilli avec un fanatisme incroyable; il a voyagé d'Etat en Etat, provoquant des meetings, remuant les congrès et les populations; un bill a été voté à l'unanimité par les deux Chambres pour la fondation de bibliothèques et la mise à exécution du système d'échange. « Est-il une idée plus belle et plus heureuse? » écrivait M. White, représentant de la Louisiane. « La belle France, disait le général Keim, représentant de la Pensylvanie, la belle France nous offre toujours des bienfaits: jadis elle nous envoya un Lafayette pour aider à l'établissement de notre liberté politique; aujourd'hui nous en recevons Vattemare, qui mettra le comble à nos plaisirs intellectuels. » Fanny Elser n'était pas encore arrivée, je crois, aux Etats-Unis, et n'avait pas augmenté cette dette de reconnaissance des représentants américains « en mettant le comble à leurs plaisirs moraux. »

Chose pénible à penser, tant de zèle, de démarches, de sacrifices, d'enthousiasme, de discours et de meetings, ont amené d'imprevedibles résultats: seulement l'Etat du Maine, les villes de Baltimore, Boston, New-York et Washington, ont transmis à la ville de Paris quelques documents administratifs, et notre conseil municipal y a répondu, le 21 décembre 1862, par l'expédition des Comptes et Budgets de la Ville, de l'Histoire du choléra, des Ordonnances de la Préfecture de police, et autres renseignements que les Américains auront probablement soin de ne lire jamais. Les échanges des doubles, s'ils ont lieu, se font à huis clos, de bibliothèque à bibliothèque, et non point par une grande exposition législative, comme l'aurait désiré M. A. Vattemare. Hureusement pour nous consoler, en attendant mieux, nous avons les douze cents dessins qu'il a rapportés de ses voyages. Nous parlerons de cette exposition.

M. A. Vattemare et son projet d'échange.

Depuis quelques jours on lit sur un placard oblong suspendu au balcon de la Maison-Dorée: « Exposition publique des dessins de M. Vattemare. » Nous vous introduirons plus tard dans cette vaste et curieuse collection; il importe préalablement de vous entretenir de celui qui l'a fondée. Nul, dit-on, n'est prophète en son pays, et M. A. Vattemare est beaucoup plus connu des Anglais et des Américains que de ses compatriotes.

M. Alexandre Vattemare nous apparaît sous un double aspect. Designé par son prénom, c'est un artiste dramatique qui excelle dans les rôles à travestissements, et qu'on a vu au Gymnase dans *L'Audace de Calais* et autres pièces où il remplissait seul tous les personnages. Sous son nom propre, c'est l'auteur d'un projet d'échange entre les bibliothèques. Alexandre mime

recueille des applaudissements sur les théâtres du monde entier; M. Vattemare entre au conseil des peuples pour en provoquer les délibérations. Alexandre s'adresse à la foule avide d'émotions; M. Vattemare confère avec les artistes, les bibliographes et les rois. Le public s'amuse des transformations prodigieuses d'Alexandre; les chefs des Etats s'étonnent de l'honorable persistance de M. Vattemare. M. Vattemare prodigue les guinees de l'acteur Alexandre pour réaliser une idée utile.

M. Vattemare s'était dit en 1845: « Un nombre infini de doubles se trouvent toujours dans les musées, les collections, les galeries, les bibliothèques; ces doubles, relégués dans les magasins, sont enfouis et perdus à jamais; pourquoi ne pas leur rendre une valeur réelle? Qu'on organise entre les grands

Une Soirée orientale à Paris.

Les artistes voyageurs et les voyageurs artistes gardent religieusement les costumes des pays qu'ils ont visités. Ce ne sont pas seulement pour eux de braves souvenirs; ce sont aussi des preuves incontestables de leurs lointaines pérégrinations. A leurs amis qui les interrogent ils disent: J'ai vu la Grèce; voici la fastanelle d'une paleyacre de Samos ou de Cho. — J'étais à Stamboul; voici le fez d'un bachalâ (officier de police) et le chapeau d'un derviche. — J'ai hérité de ce bonnet kalmouk après la mort du brave qui le portait. Voici un sabre tirc, un mousquet japonais, un chéleu in-



Soirée orientale chez H. |

Æ. R.

rien, un eric malais, des boîtes chinoises. Voyez et crovez. » Les voyageurs aiment aussi à se parer des costumes qu'ils ont portés dans leurs courses aventureuses; ils y joignent, s'ils le peuvent, les gestes et le langage des pays lointains; alors la métamorphose est presque complète. C'est sous l'empire de ces caprices que, par une belle soirée d'été, le mois dernier, des artistes et des voyageurs se sont réunis chez M. H., architecte, sous une toute élégante orne de fleurs, sans autres meubles que des divans. Nul n'était admis sous le frac; tous les invités portaient avec aisance des costumes orientaux d'une légèreté scrupuleuse. C'était une réunion vraiment curieuse, et les diverses langues qu'on y parlait en faisaient une sorte de petite Babel.

Les schiacks arabes des provinces de l'Yémen, avec leurs longues robes de soie, leurs ceintures de enchaîme et les pieds chaussés de sandales, causaient, assis sur le tapis, avec l'habitant des montagnes de l'Assyr; le soldat régulier d'Abdel-Kader, avec ses armes grossières et ses haillons pittoresques, fraternisait avec un agha allié de la France; le palyare grec, revêtu de son costume resplendissant de broderies, entretenait un amant, son voisin, dans la langue légendaire d'Homère; un autre, sous le costume d'un fellah égyptien, faisait entendre le cri monotone du muezzim, tandis qu'un jeune orientaliste, portant le costume du hizam égyptien, chantait d'une voix dolente une chanson arabe; un fumait le gergouli indien, l'autre le narzouli persan, le dilbonk turc ou le chicho arabe. Il y avait là des Tartares, des Persans, des Indiens, des Japonais, des Turcs, des Egyptiens, les Nubiens. Chaque peuple y était représenté.

Les passants affardés près de la place Vendôme ont dû croire un instant que l'Orient avait envahi la grande cité, ou que six mois de l'année venaient d'être tout à coup supprimés par le malinancier, et que l'on était en carnaval.

Le dessin que nous donnons est dû au crayon habile de M. Karl Girardet, qui a visité l'Égypte, et qui figurait à ce titre parmi les invités de M. H.

Tous les personnages représentés sont des portraits, et nos lecteurs reconnaîtront aisément sous ces déguisements quelques-uns de nos artistes et des savants les plus célèbres.

Coots.

EXPERIENCE DU 27 AOÛT.

Dans la durée d'une heure, ramasser avec la bouche, à genoux, et rapporter l'un après l'autre, au point de départ, six œufs disposés à égale distance, sur une ligne droite de huit mètres, en sautant chaque fois une haie de steeple-chase d'un mètre de hauteur; tel est le programme d'un exercice qui a eu pour témoins, lundi dernier, sur les terrains du tir de St. Rochette les membres du Jockey-Club et quelques amateurs profanes.

Coots, né à Londres, âgé de trente-neuf ans, est venu d'Angleterre, où sa renommée comme coureur et comme boxeur est depuis longtemps établie, pour donner à l'illustre club ces preuves de sa merveilleuse agilité.

Lundi dernier, à quatre heures douze minutes, vêtu de flanelle, il s'est mis en marche et a exécuté le programme; mais, hélas! le malheureux! il a dépassé d'une minute, d'une

seule minute, les soixante minutes convenues. Toutefois, les spectateurs se sont montrés indulgents; le Jockey-Club a bien voulu être un peu moins sévère pour lui qu'il ne l'aurait été pour miss *Atalante* ou toute autre miss en retard d'une tête; on l'a consolé d'un échec qui véritablement n'en est pas un.

Il est certain qu'en soixante minutes s'agenouiller cent fois, sauter cent fois une haie, et parcourir, en répétant ces fatigantes évolutions, une distance que l'on évalue à dix kilomètres (environ deux lieues et demie), c'est assurément une tâche difficile, et qui suppose autant de force de volonté que de vigueur musculaire.

Un des élégants Méécens de Coots propose de parier que le meilleur piéton de Paris, marchant d'un pas direct et accéléré, ne traverserait pas le bois de Boulogne aussi vite que Coots marchant à reculons.

On assure que plusieurs élèves de nos gymnases ont offert d'entrer en lutte avec Coots. C'est bien; cette émulation n'a rien que de fort convenable; mais que le Jockey-Club n'entre-



Coots, célèbre boxeur anglais.



(Exercices de Coots.)

passer point sur lui, et qu'il ne lui vienne pas en fantaisie, comme on le soupçonne sans doute trop légèrement, de nous attirer à Paris des boxeurs ou des fautécous.

sa récolte aussitôt qu'elle est terminée; les gerbes vont directement du champ sur l'aire. L'emplacement de l'aire est choisi dans un lieu le plus souvent élevé, toujours le plus

déouvert et le mieux aéré possible, à portée de l'exploitation; c'est une espèce de plate-forme circulaire grossièrement pavée. Les gerbes transportées sur l'aire y sont foulées sous les

pieds des chevaux, des bœufs ou des mulets, selon la méthode décrite dans la Sainte-Écriture, méthode qui n'a pas changé depuis Moïse, et qui par conséquent ne saurait avoir



moins de trente-cinq à quarante siècles d'antiquité. Cette opération se nomme *dépiquage*.

A mesure que la paille se trouve suffisamment triturée sous la courbe circulaire des animaux employés au dépiquage, on l'enlève par brassées en la seronant; le grain tombe de lui-même, mêlé de beaucoup de menue paille; on ne l'en sépare que par des vannages réitérés, travail pénible et très-long quand on n'est pas favorisé d'un peu de vent; c'est la raison qui fait choisir pour l'aire une place très-aérée. Le tarare ou

diabie volant, aujourd'hui universellement adopté dans tout le reste de la France, commence à peine à s'introduire dans les exploitations du Midi; cette machine, des plus simples, vane parfaitement le grain sans attendre qu'il plaise à Dieu de faire souffler le vent.

La paille, par l'opération du dépiquage, est réduite en fragments, dont le plus long n'a pas plus d'un décimètre; elle sert de nourriture principale aux bœufs pendant l'hiver. Les bache-paille sont inconnus dans tout le Midi; la paille

La conservation dans les granges des gerbes qui n'ont point été battues offre toujours un inconvénient grave; les rats et les souris pullulent dans les granges remplies; ces animaux y détruisent d'énormes quantités de céréales. La multiplication des rongeurs est beaucoup moindre dans les meules à l'air libre; les gerbes y sont, sous tous les rapports, mieux qu'en grange; une bonne couverture en chaume les préserve très-bien de l'humidité atmosphérique; on range de fascins (bourrées), placés circulairement, les garantit également contre l'humidité du sol; les chats et les chiens de petite taille, dressés à la chasse des rats, peuvent aisément les poursuivre sous les meules par des passages ménagés à dessein; s'ils ne les détruisent pas complètement, ils les troublent assez pour qu'ils ne puissent multiplier à l'exces.

Rien ne surpasse pour ce mode de conservation la meule à toit mobile, ou grange portative, dont le toit s'abaisse à mesure que la meule entamée par le sommet diminue de hauteur. Tel est, en effet, le défaut des meules: tant qu'elles sub-



(Moissonneur à la scie.)



(Moissonneuse à la faucille.)

qui a subi le dépiquage est en effet comme lachée; elle occupe très-peu d'espace comparativement au volume des gerbes; on la conserve en tas dans les greniers.

Dans tous les pays où le dépiquage est usité, les granges sont aussi inutiles qu'en Bretagne; rentrer des gerbes dans une grange ou les conserver en meules à l'air libre sont deux opérations dont les cultivateurs du midi de la France n'ont aucune idée, parce qu'ils n'en ont aucun besoin.

Mais, dans les contrées tempérées du centre et du nord de la France, partout où la récolte du blé tient le premier rang,

il est de toute impossibilité de battre toutes les gerbes au moment de la moisson, pour n'avoir à conserver que du grain et de la paille isolés l'un de l'autre; les granges, les meules, les machines à battre, les silos, les greniers à bascule, sont dans ces riches contrées des objets dignes de toute l'attention des agriculteurs. Le génie des mécaniciens et des architectes, associé à celui des agronomes, s'occupe incessamment de perfectionner tous ces moyens de ne laisser rien perdre de la plus précieuse des récoltes, et d'en conserver le plus longtemps possible les produits en bon état.

sistent intégralement, rien de mieux, mais il ne faudrait jamais y toucher; dès qu'on les entame, ce qui n'est pas immédiatement battu est à la merci des éléments.

Les Anglais, dont le génie inventif a perfectionné tant d'industries, ont fait usage les premiers des machines à battre, aujourd'hui assez répandues en France dans les pays de grande culture. Elles ont toutes pour base la machine à cisaille, formée essentiellement de deux cylindres cannelés, entre lesquels les épis sont engagés et les pailles froissées, ce qui ne permet pas à un seul grain de rester dans l'épi.

Ces machines ont le défaut de coûter fort cher; on ne peut en avoir une passable à moins de 2,000 francs; les meilleures coûtent le double; elles ne conviennent par conséquent qu'aux grandes exploitations. L'usage commence à s'introduire, parmi les fermiers de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir (Brie et Beauce), d'acquérir en commun une machine à

faire argent de ses grains; elle laisse toujours une portion considérable de grains dans l'épi; voilà, certes, bien des motifs pour que l'agriculture y renonce à jamais. On objecte la suppression de la main-d'œuvre; cette objection, qu'on peut

opposer d'ailleurs à toute espèce de mécanique perfectionnée, est ici sans aucune valeur; les bras manquent pour les travaux des champs; les villes et l'armée absorbent et dévorent la jeunesse des campagnes; l'emploi des machines à



(Moissonneur à la faux.)



(Dépiquage des blés dans les départements méridionaux.)

battre, dont toutes les fermes d'une commune se servent tour à tour.

Il reste beaucoup à faire dans cette voie pour doter la petite culture d'une bonne machine à battre, d'un prix modéré; les divers essais de fléaux mus par une manivelle adaptée à un cylindre n'ont pas jusqu'ici atteint ce double but; la moyenne et la petite culture en sont encore au fléau à bras pour toute ressource; c'est la plus lente et la plus défectueuse manière de battre les céréales; elle coûte fort cher, elle met le fermier à la merci des ouvriers au moment où il lui faut

battre ne retrace rien au salaire des travailleurs agricoles.

Le grain battu n'est pas encore sauvé des attaques de ses innombrables ennemis. Dans les greniers, outre les souris qu'il est facile de détruire, il est en proie à un insecte fort petit, mais très-destructeur, parce qu'il multiplie prodigieusement. Le charançon (*curculio*) est le fléau de nos greniers. De tous les moyens de détruire les charançons, le plus simple consiste à étendre le soir sur les tas de blé de peu d'épaisseur des toisons en suint, non lavés, provenant de moutons récemment abattus; tous les charançons se rendent pen-

dant la nuit dans la laine de la toison; chaque matin on la seroue dans la basse-cour afin que les poules profitent des charançons, dont elles sont fort avides; au bout de quelques jours, il n'y a plus de charançons en apparence; mais il suffit de deux ou trois de ces insectes échappés à la destruction pour repeupler très-rapidement; puis ceux qui étaient à l'état de larve n'ont pu être attirés par l'odeur des toisons; et recommencent bientôt une génération nouvelle.

Les procédés qui préviennent la multiplication des charançons sont donc de beaucoup préférables aux procédés de des-



(Moissonneurs faisant les meules.)

truction, qui n'atteignent jamais complètement leur but. Dans les greniers des fermes, on n'emploie pas d'autre moyen que de remuer fréquemment les grains à la pelle, moyen long, coûteux et peu efficace. Mais dans les vastes établissements de meunerie, dont un des plus beaux modèles qui soient en Europe est le moulin à vapeur de la Villette, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, on use d'un procédé fort ingénieux, qui exige un bâtiment construit exprès; le blé, au moyen d'un système de trappes, y est mis en circulation du haut en bas, d'étage en étage, et remonté à l'étage supérieur au

moyen d'une bascule; il reçoit ainsi l'agitation et le ventilaire nécessaires à sa bonne conservation, et les insectes ne peuvent s'y multiplier.

On sait que dès la plus haute antiquité, les Égyptiens conservaient leurs grains dans des entières momies silos, encore aujourd'hui fort en usage chez les Arabes de l'Algérie, comme dans tous les pays de l'Orient. Des essais auxquels se rattachent les noms de MM. Jacques Laffitte et Ternaux, ont été faits sous la Restauration pour introduire en France l'usage des silos; quoique les grains s'y conservent assez bien,

l'usage ne s'en est pas généralement répandu. Il y a pour cela une raison qui l'emporte sur toutes les autres, une raison qui'il faudrait publier sur les toits pour forcer nos hommes d'État à en faire leur affaire principale, et nos agronomes à s'en occuper sans relâche: la France n'a pas de réserves de céréales. En temps de paix, elle se suffit tant bien que mal, grâce au secours des grains étrangers de la Baltique et de la Mer Noire, qui affluent à bas prix sur tout notre littoral; mais, qu'on le sache bien, en France, une guerre malheureuse, une ou deux mauvaises récoltes seulement, c'est la famine.

(Nous donnons aux lecteurs et lectrices de L'ILLUSTRATION le vaudeville final de l'opéra *On ne s'avise jamais de tout*, charmant pont-neuf plein de cette bonhomie vive et franche qui distinguait la musique d'autrefois. MM. les vaudevillistes ne manqueront pas sans doute d'en tirer parti.)

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

PREMIER COUPLET.

Allegretto.

CHANT. Un tu - teur pour sa pu - pil - le Brû - le des plus ten - dres feux De son

PIANO. *F* *p* *p* *F*

cœur la paix s'ex - i - le C'est un ar - gus aux cent yeux Il voit tout Est par - tout Du gre-

nier jus - qu'à la ca - ve Sans lé - - moin A - - vec soin Il vi - - si - le cha - que coin Son a -

mour Nuit et jour Son a - mour le rend es - - cla - - ve De bons chiens Vieux gar - diens Et mal-

gré tous ces moy - - - ens Un en - - fant vient à bout de trom - per bar - be gri - so Ah! c'est qu'on ne s'a-

pp

LISE.
vi - se ja - - mais ja - - mais de tout Un en - - fant vient à bout de trom - per bar - be gri - se Ah!

DAME SIMONNE.
Un en - - fant vient à bout de trom - per bar - be gri - se Ah!

LE MARQUIS.
Un en - - fant vient à bout de trom - per bar - be gri - se Ah!

LE DOCTEUR.
Un en - - fant vient à bout de trom - per bar - be gri - se Ah!

C'est qu'on ne s'a - - vi - - se Ja - - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - - se Ja - - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - - se Ja - - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - - se Ja - - - mais ja - - mais de tout.

Procès d'E. Duvernoy.

DEUXIÈME COUPLET.

LE MARQUIS.

Cher docteur, voulez-vous suivre
Le conseil de la raison ?
C'est de brûler votre livre
Et d'oublier sa leçon.

LE DOCTEUR.

Où, ma foi !
Je vous croi ;
De ce soin je me délivre,
Mais j'en voi
Comme moi
S'attacher à cet emploi :
Vieux jaloux,
Loup-garoux,
Il vous faut apprendre à vivre,
Comprenez,
Retenez
Qu'ici-bas vous vous dannez.
Un enfant vient à bout, etc

TROISIÈME COUPLET.

LISE (AU PUBLIC).

Avec l'espoir de vous plaire,
Nous rajustons aujourd'hui
Un opéra centenaire
En son temps fort applaudi,
Les leçons
En chansons
Parfois plaisent davantage ;
Les sermons
Froids et longs
Ici ne semblent pas bons.
Si l'auteur,
Par malheur,
N'obtient pas votre suffrage,
Il a tort ;
Mais encore,
Ne le jugez pas à mort !
Pardonnez à son goût
Sa funeste méprise ;
Songez qu'on ne s'avise
Jamais, jamais de tout !



MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE V

LA CONSURATION.



Bon Jésus, qui fîtes aussi un petit enfant, et qui dès votre enfance avez commencé à souffrir; vous qui croissiez en âge et en sagesse, soumis à vos parents, et acquérant de la grâce devant Dieu et devant les hommes, oh! veuillez garder mon enfance, et faire que je n'en souille pas la pureté, et que mes œuvres,

conformes à votre volonté, me promettent un bel avenir aux yeux de nos parents et de nos confesseurs.

« Bon Jésus, qui avez tant aimé vos parents, je vous recommande les miens; béniissez-les, donnez-leur la patience dans la douleur, la force de se soumettre, et la consolation de me voir grandir tel qu'ils me désirent, dans la crainte du Seigneur.

« Bon Jésus, qui avez aimé votre patrie même ingrate, et qui pleuriez en prévoyant les maux dont elle allait être accablée, regardez mon pays d'un œil bienveillant, délivrez-le de ses maux, convertissez ceux qui le contristent par leurs fraudes ou par leurs violences; inspirez-leur la confiance du bien, et faites que je puisse devenir un jour un citoyen probe, honnête, dévoué. »



Margherite faisait répéter cette prière à son Venturino, qui se tenait à genoux devant elle et les mains jointes. Une mère qui apprend à prier à son enfant est l'image à la fois la plus sublime et la plus tendre qu'on puisse se figurer. Alors la femme, élevée au-dessus des choses de ce monde, ressemblable à ces anges qui, nos frères et nos gardiens dans cette vie, nous suggèrent et nous corrigent nos vices. Dans l'âme de l'enfant se grave, avec le portrait de sa mère, la prière qu'elle lui a enseignée. L'invocation au Père qui est dans le ciel. Lorsque les séductions du monde voudront le conduire à l'iniquité, il trouvera la force de leur résister en invoquant ce Père qui est dans le ciel. Lote un million des hommes, il rencontre la fraude sous le manteau de la loyauté, il voit la vertu dupée, la générosité trahie, la haine furieuse, et hède l'amitié; frémissant, il va maudire ses semblables... mais il se souvient du Père qui est dans le ciel. A-t-il, au contraire, cédé au monde, l'égoïsme et ses bassesses ont-ils germé dans son âme? au fond de son cœur résonne une voix, une voix austèrement tendre, comme celle de sa mère lorsqu'elle lui enseignait à prier le Père qui est dans le ciel. Il traverse ainsi la vie; puis, au lit de mort, abandonné des

hommes, entouré seulement du cortège de ses œuvres, il revient encore, en pensée, à ses jours enfantins, à sa mère, et il meurt plein d'une tranquille confiance dans le Père qui est au ciel.

Et Margherite faisait répéter cette prière à son peux enfant; puis le désablant elle-même, aimable travail qui n'est jamais une fatigue pour les mères, mais la plus saine des douceurs, elle le coulait, le baisait, et, avec l'effusion de la tendresse maternelle, elle s'écriait: « Tu seras vertueux! »

Bientôt Venturino abandonnait ses paupières à ce sommeil béni de l'enfance, qui s'endort sans une pensée entre les bras des anges, sans une pensée se réveille... Heureux jours! les plus beaux de la vie, et qu'on passe sans les goûter!

Margherite contemplait la rapide respiration de l'enfant. Le brillant incarnat que le sommeil répandait sur les joues de Venturino l'invitait à les couvrir de ses baisers, et le visage de la mère resplendissait d'une ineffable beauté pendant qu'elle demeurait absorbée dans la contemplation muette de ces yeux fermés, qui devaient lui sourire amoureusement au réveil.



Enfin, Margherite s'arracha à ce berceau, et vint dans la salle où s'étaient réunis les plus intimes amis de la famille pour saluer le retour de Pusterla. La joie de le revoir avait effacé dans le cœur de Margherite les déplorables qui lui avait causés l'absence. Son âme, si bien faite pour sentir les jouissances domestiques, lui disait qu'après un éloignement si fécond en périls, rien ne sourirait davantage à son mari que de rester paisible entre sa femme et son fils, et de réunir trois vies en une seule. Mais d'autres pensées bouillonnaient dans l'esprit de Pusterla, et tout le jour il ne faisait que rêver et préparer la vengeance.

Pendant son séjour à Vérone, il n'avait point caché à Mastino ni le nouvel outrage qu'il venait de recevoir, ni sa vieille haine. Le Scaliger, voulant tourner ce ressentiment à son profit, l'ullamma aut tant qu'il put, et promit à Pusterla que, quelle que fût la résolution qu'il prit, il trouverait en lui assistance et protection. Matteo Visconti, que ses déportements rendirent fameux par la suite, ne devait pas être vivement touché des désordres de son oncle, mais il était bien aise de troubler l'étang pour y pêcher, et il attisa le mécontentement de Pusterla. Il lui donna des lettres pour ses frères Galéas et Barnabé, où il les exhortait à se souvenir de leur origine, et à profiter de l'occasion pour rompre le joug.

Pusterla étant revenu secrètement à Milan, arriva banni sur les tours n'annonçant sa présence, et la garde accoutumée ne veillait point à la porte du palais; mais, à l'intérieur, Pusterla devorait les orages de son âme, sans que sa femme parvint à les adoucir. Habitué à la vie bruyante des cercles, aux discussions, toujours avide de nouvelles et fortes émotions, il n'aurait pu passer même cette première soirée paisible dans sa famille; par son ordre, Alpinolo avait porté l'avis de son retour à ses amis les plus sûrs, et ceux-ci, le soir, l'un après l'autre, par une porte secrète donnant sur la voie des seigneurs Piatti, étaient venus le trouver et le consoler.

Les dehors du palais étaient muets et sombres, comme s'il eût été désert; mais à peine Franzino Malcolzato, le fidèle portier, avait-il fait passer les amis du seigneur d'une première cour dans la seconde, ils étaient accueillis par des valets vêtus en livrée mi-partie jaune et noire, qui, portant des torcebos de cire, les introduisaient de plain-pied dans une



vaste salle sans communication avec le palais, et entourée par les jardins. Des tapisseries historiques couvraient les murailles; çà et là des étagères portant des vases et des plats en émaillé avec des fruits en relief et colorés; deux larges fenêtres, percées de chaque côté et tendues de rideaux d'éclatantes couleurs, donnaient passage à la brise du soir, qui tempérait agréablement la chaleur du mois de juin. Ils entraient, et les uns entourant Francesco, les autres assis sur de vastes chaises de velours, d'autres, près d'une table où l'on avait jeté en désordre des gants, des manchettes, des épingles, des toques, discouraient, racontaient, interrogèrent, écoutaient. On remarquait le bouillant Zurione, frère de Pusterla; le modéré Mastino de Besozzo, Calzino Fornello de Novaro, Borolo de Castellotto, et d'autres, exaltés Gibelins, qui, déçus aujourd'hui d'un prince dont ils avaient autrefois établi le pouvoir, montraient par là qu'il n'avait point réalisé leurs espérances. Les frères Pinalla et Martino Alprandi arrivèrent les derniers. Ils étaient nés à Monza; le premier, habile capitaine; le second, jurisconsulte renommé. Ils avaient gagné la faveur d'Azone en lui ouvrant, en 1529, les portes de Monza, que Martin, devenu podestat, fit cendre de murailles. Pinalla la défendit contre l'empereur Louis de Bavière; puis, à la tête de l'armée de Visconti, il envoya Bergame au roi de Bohême. Ces princesses lui valurent d'être, à la Pape de 1558, aimé chevalier dans l'église de Saint-Ambroise, en même temps que notre Pusterla. Mais Pinalla était descendu de cet apogée lorsque, à l'époque de l'invasion de Lodovico, il se vit lâchement abandonné des troupes qu'on lui avait confiées pour défendre le passage de l'Adda à Rivolta. Une nouvelle guerre qui pourrait le venger du déshonneur de Luchino, ou du moins, par de belles emprises et de brillants succès, effacerait la honte de son armée, était le plus ardent de ses desirs.



Les Annonces de l'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

CHARLES GOSSELIN,
EDITEUR.

LES MYSTÈRES DE PARIS; par EGÈNE SUE. Nouvelle édition, revue par l'auteur, et illustrée de 5 à 100 dessins, vignes, scènes, types, etc.; par les meilleurs artistes. Gravures sur acier et sur bois, sous la direction de M. LAYOUAT. Prix: 50 centimes la livraison, contenant 16 pages de texte et une grande vignette trois sur feuillet séparé.

Les *Mystères de Paris*, sous quelque forme qu'ils se soient présentés, feuillets ou livre, ont acquis, soit en France, soit à l'étranger, une popularité immense et dont on citerait peu d'exemples.

Six éditions, imprimées en France aussitôt après l'achèvement de chaque partie, ont été immédiatement enlevées; la Belgique, avec ses nombreuses papeteries, a peine à satisfaire aux demandes de l'étranger; les *Mystères de Paris* sont traduits dans toutes les langues, insérés dans les journaux de tous les pays au fur et à mesure de leur apparition, et réimprimés aussitôt en volumes. Nous connaissons plusieurs éditions en langue allemande, et nous avons sous les yeux une édition en hollandaise, publiée avec gravures, qui compte un grand nombre de souscripteurs.

La publication des *Mystères de Paris* est commencée depuis plus d'un an. Accueillie à son début avec le plus vif intérêt, elle a tenu constamment ses lecteurs sans le claquer de ses revêts touchants, dramatiques; on attend avec impatience le nouveau feuillet, c'est par lui qu'on commence la lecture du journal; le dénouement des trames si multiples de cette œuvre originale précède d'abord l'attention, et laisse en seconde ligne les faits réels de chaque jour.

Un tel succès est le meilleur des prospectifs; il justifiera sans doute la publication que nous annonçons aujourd'hui d'une édition illustrée des *Mystères de Paris*. En effet, quel livre pouvait mieux que celui-ci offrir des sujets au luxe de la gravure, par la variété des types, par l'étude des localités, par le dramatique des situations? Tout s'y trouve, depuis la grisette, et même un degré au-dessous, jusqu'à la grande dame; depuis le forçat, l'assassin, jusqu'au prince royal, le noble, le gentilhomme. Tout se lie par le crime ou par la vertu aux extrémités de l'échelle sociale.

L'auteur n'a point en cette sensibilité négative qui fait que son récit devant les plates indécises de la misère et du crime, ne forme que les yeux pour ne pas les voir, et que le dégoût substitue ses exclamations méprisantes aux douces paroles de la compassion.

M. Eugène Sue a tout vu, tout abordé, sans se retrancher derrière un pudibondisme commode qui n'est qu'un egoïsme déguisé. Aussi, malgré les susceptibilités d'un certain monde qui se cachent dans ses attitudes rigoristes ou qui font de ses vices à huis clos avec la crainte de ce qui ressemble à une qualification ou à un reproche, ce livre, qui décline d'une main délicate et hardie le voile qui couvre les *mystères de Paris* dans ce qu'ils ont de plus terrible et de plus odieux, est devenu le livre de tous, par ce ne sais quel charme qui frappe droit à la porte du cœur, et l'ouvre aux sensations de l'intérêt et de la pitié.

Chacun voudrait voir cette *Gondole*, cette *Fleur-de-Marie*, qui depuis *Manon Lescaut* est la plus heureuse création que le roman ait eue; cette *Loire*, femme sans nom, qui se relève par les bons instincts de la famille; la *Chouette*, vrai type du vice passé dans le sang, avec toute la passion du mal pour le mal; la douce *Suzanne*, pauvre fille, comme il y en a tant, qui n'a pu de son être le droit de perdre et de mépriser; madame *Hervé*, cet ange consolateur, en qui la clarté éveille de si nobles inspirations pour remplir le vide de son âme essulée; la fière madame de *Lorenay*, duchesse connue en un va à la merci de ces fils de famille qui les exploitent pour la satisfaction de leur vanité; *Suzanne*, cette ambidextre et froide egoïste; le *Baron Cécily*, grand tentateur qui supplée au bonheur; enfin la délicieuse *Higouette*, qui jette l'air de gaieté et de bonne humeur à travers ce drame tissé de lâchetés, de douleurs et de forfaits.

Et, à côté de ces femmes, le *Maître d'école*, qui s'est fait un masque aussi affreux que son cœur; le *Chouarrier*, qui parle une langue si étrange, et qui se laisse dompter si facilement au nom de l'honneur; *Moré*, le lapidaire, honnête et laborieux artisan, seil soutien d'une famille nombreuse que le sort voue à l'une de ces atroces misères si communes et si peu connues des honnêtes gens; *Tortillard*, ce gainier vicie de naissance, tel qu'on n'en trouve qu'à Paris, sans savoir d'où ils viennent ni où ils vont, qui sont les premiers pas formés de la vers le bagne et l'exil; l'infâme *Férenard*, leur maître à tous, les faisant agir à son profit, en prenant pour auxiliaire l'Hyppocrisie de la vertu et de la religion; le vicieux de *Saint-Henry Pablotin*; le *Recommandé*, l'infirme *Germain*, l'aveugle *Mactoul*, M. et madame *Pipet*, ces portiers modèles que le rapin *Calvion* fait passer par ses règles et si lumineuses et précises; enfin *Bodilphée*, le *diou* de cette époque tragique; sans parler des autres personnages du second plan, qui tous se rattachent à la recette et à l'intérêt de l'action.



(Le Chouarrier.)

Nous connaissons tous les acteurs, et meilleur à l'artiste s'il ne les fait pas ressemblants! Mais nous avons fait appel aux hommes les plus habiles, et ils ont répondu avec toute la sympathie que leur inspire un ouvrage si fécond en sujets neufs et heureux; ils ont cherché leurs modèles la où l'auteur les a pris, et la fidélité du dessin sera la même que celle du récit.

La *Chouette* s'est donc, en effet, dans Paris, à chaque aux rigueurs de la ligne droite et du corbeau, prisons, ligues, bouillons élégants, cloques infinis, taudis et palais, rencontreront à la variété de la mise en scène sur ce théâtre où s'agitent tant de passions diverses que le poète a mêlées avec la verve et l'habileté des contrastes, pour l'enseignement du riche et du pauvre, dont il est le moraliste tendre, énergique et sévère.

Conditions de la souscription :

L'édition illustrée des *Mystères de Paris* sera publiée en 80 livraisons. L'ouvrage formera 2 forts volumes divisés en quatre parties format in-8, papier velin. Chaque partie, contenant vingt feuillets d'impression et 70 à 80 gravures, coûtera 1 fr. 50 centimes. Le prix de la livraison est de 50 centimes. Chaque livraison contient une feuille de 16 pages de texte, une grande gravure sur acier ou sur bois, imprimée sur feuillet séparé et représentant une scène ou un personnage-type en pied, et trois ou quatre gravures moyennes dans le texte; le tout conforme dans une concertée impudience avec vignette. Il paraît une ou deux livraisons par semaine. L'ouvrage sera entièrement publié avant octobre 1841. Le papier velin supérieur est fourni par les papeteries du Marais, si connues par l'excellence de leurs produits. — L'impression est confiée à MM. Bellume et Plou, dont l'habileté est justifiée par de belles et nombreuses publications.

On souscrit à Paris: chez l'éditeur CHARLES GOSSELIN, 50, rue Jacob. — On souscrit également à la Librairie Cassin frères, Palais-Royal, galerie d'Orléans, et chez tous les libraires et dépositaires de publications pittoresques.

Tout souscripteur de Paris qui paiera vingt livraisons à l'avance, les recevra à domicile et sans frais. — Pour les départements, s'adresser à un principal libraire.

L'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle, par une société de savants et de littérateurs, publiée sous la direction de M. P. LEROY et J. REYNAUD. — Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Géologie, Zoologie, Botanique, Agriculture, Machines,

Arts et Métiers, Philosophie, Histoire, Politique, Économie politique, Statistique et Géographie, Littératures anciennes et modernes, Architecture, Peinture, Sculpture, etc., etc., etc.

MODE DE PUBLICATION DE L'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE.

L'Encyclopédie nouvelle, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle, se composera de 7 à 8 volumes in-4, de 464 colonnes ou pages chacun, et ornés de gravures, portraits, cartes géographiques, etc. Tout volume qui dépassera le huitième sera donné *gratuit* aux souscripteurs. — Chaque volume est divisé en huit livraisons, qui se publient le 1^{er} de chaque mois, et chaque livraison contient 208 colonnes ou pages, brochées avec une couverture imprimée. Une livraison mensuelle renferme la matière de 2 volumes in-8. Il paraît chaque année au moins un volume et demi.

Conditions de la souscription, et facilités accordées aux souscripteurs.

PRIX POUR PARIS :

Pour 4 livraisons mensuelles, de 208 colonnes, . . .	2 fr.
— 4 livraisons mensuelles, <i>dito</i>	8
— 8 livraisons mensuelles, ou 1 vol.	16
— 12 livraisons mensuelles, ou 1 vol. 1/2	24

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS :

Pour 4 livraisons mensuelles, de 208 colonnes, . . .	2 fr. 50 c.
— 4 livraisons mensuelles, <i>dito</i>	10
— 8 livraisons mensuelles, ou 1 vol.	20
— 12 livraisons mensuelles, ou 1 vol. 1/2	30

On souscrit à Paris, rue Saint-Germain-des-Près, 9, à la Librairie de CHARLES GOSSELIN, bureau central de l'Encyclopédie nouvelle.

DEMANDES ET REPONSES. — PROGRAMME DE 1840.

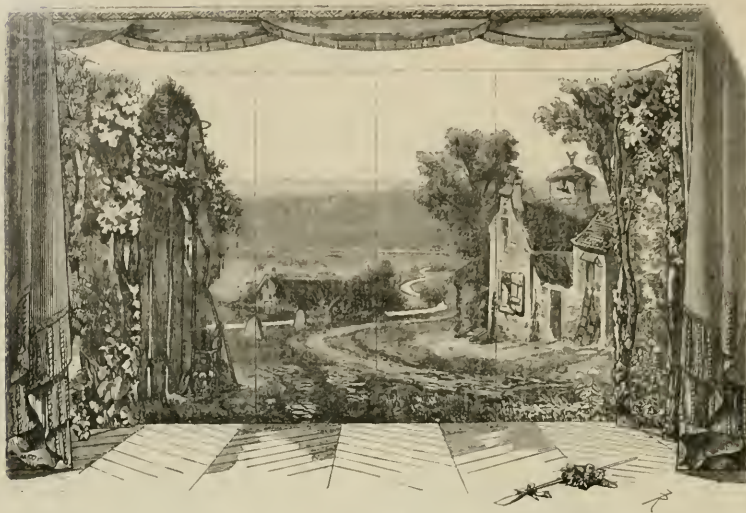
COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT DE JEUNES GENS; par J.-E. BOLEY, directeur du pensionnat de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

- (1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodice, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.; Théorie, Histoire de la littérature grecque, latine, française). 1 vol. in-12. Prix: 5 fr.
- (3) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE ET HISTOIRE MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol.: 4 fr.
- (4) GÉOGRAPHIE ANCIENNE, DU MOYEN-ÂGE ET MODERNE. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-40 sur 2 colonnes, 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'Observation; un choix de Mots et de Phrases dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiotismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix: 5 fr.
- (8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE. 1 vol. grand in-16, 5^e édition. (Même méthode que le *Cours de Langue latine*.) Prix: 5 francs.
- (9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT. 4 vol. in-16. Prix: 2 francs.

NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés franco, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. Boley, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

Les abonnements
à l'ILLUSTRATION
qui expirent le 1^{er} Octobre doivent être
renouvelés pour qu'il n'y ait point
d'interruption dans l'envoi du Journal.
S'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messageries, — ou envoyer franco
un bon sur Paris, à l'ordre de
M. DUBOCHET,
rue de Seine, No 33.

Théâtre portatif de Campagne.

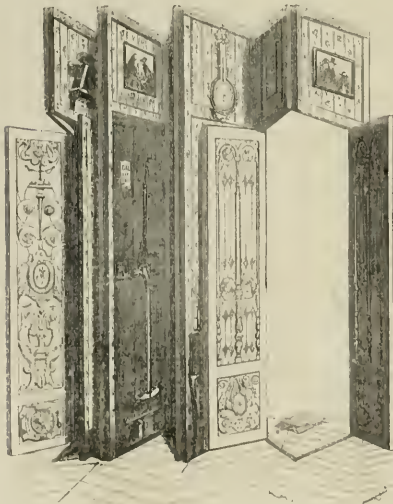


(Développement général.)

Un fabricant de papiers peints (1) a eu l'ingénieuse idée d'appliquer la forme simple et portative du paravent à la construction de petits théâtres de campagne.

Un seul de ces paravents suffit pour la représentation de la plupart des proverbes : avec deux, figurant un salon et un jardin, on peut représenter toutes les pièces d'un répertoire très-varié.

Il est d'ailleurs facile d'appliquer sur les feuilles de ces paravents quelques légers châssis garnis de toiles et recouverts de papier peint, ou plutôt badigeonné par quelque artiste amateur, pour modifier et varier, autant qu'il peut être nécessaire, les décorations principales.



(Développement partiel.)

On place les paravents au fond d'un salon ou d'une galerie, en ayant soin de laisser à l'entour une enceinte de dégagement destinée à servir de coulisses et à faciliter l'entrée et la sortie des personnages par les portes pratiquées dans la décoration. On masque ce dégagement et l'ouverture de la

(1) Passage Choiseul.

scène au moyen de deux grands rideaux, qui, fixés par des anneaux à une tringle transversale, s'ouvrent au moyen d'un jeu de poulies ordinaire.



SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Placez devant vous un miroir plan MM', dans lequel vous apercevrez l'objet O que vous voulez atteindre. Mettez le canon du pistolet P sur l'épaule ou au-dessus, et dirigez-le, en regardant dans le miroir, et en visant, avec l'image P' du pistolet, l'image réfléchie O' du but à frapper; puis lâchez le coup lorsque l'image sera bien dans l'alignement de la mire et du canon.



II. Il avait 7 napoléons et à la première emplette il en a dépense 4, à la seconde 2, à la troisième 1; car 4 est la moitié de 7 augmentée de 1/2; 2 est la moitié du reste 5 augmentée de 1/2; 1 est la moitié du reste 4 augmentée de 1/2.

On parvient facilement à ce résultat en raisonnant sur le nombre cherché 7 comme s'il était connu, et en imaginant que l'on effectue les opérations indiquées par l'énoncé. On trouvera alors que lorsque du huitième du nombre inconnu on retranche les 7/8 de l'unité, il ne reste rien. Donc le nombre inconnu est 7.

III. En faisant le même raisonnement, on trouvera que si c'est à la quatrième emplette seulement que tout a été dépense, le nombre des napoléons était de 15; de 31 à la cinquième emplette;

de 65 à la sixième, et ainsi de suite. Voici un petit tableau qui montre la marche à suivre pour résoudre complètement la question, quel que soit le nombre des emplettes.

Nombre des emplettes.	Termes de la progression double.	Nombre des napoléons dépensés.
1	2	4
2	4	5
3	8	7
4	16	15
5	32	31
6	64	65
7	128	127
8	256	255
9	512	511
10	1024	1023

NOUVELLES QUESTIONS À RESOUDRE.

I. Faire une boîte dans laquelle on verra des corps pesants que l'on y jette, une balle de plomb, par exemple, monter de bas en haut, au lieu de descendre de haut en bas.

II. Les trois Grâces portant des oranges, dont elles ont chacune un nombre égal, sont rencontrées par les neuf Muses, qui leur en demandent. Chacune des Grâces en donne le même nombre à chacune des Muses, après quoi elles se trouvent toutes également partagées. Combien les Grâces avaient-elles d'oranges?

RÉBUS.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS

Et monté sur la falte, il aspire à descendre

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

UNE DEVISE DE GÉNÉRAL.



UNE ENSEIGNE.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMÉ et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 10 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 28. Vol. II. — SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1845.
 Bureaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr.
 pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

La Fête des Loges, 5 septembre. *Gravure.* — De l'autre côté de l'Éau, souvenirs d'une promenade, par O. N. (Suite). — Les Régates du Havre, 27 août. *Courses des grandes embarcations; Courses des Baleiniers.* — Inauguration de la Statue de Henri IV, à Pau. *Statue de Henri IV, par M. Ruggi; Inauguration de la Statue; Berceau et Lit de Henri IV, au Château de Pau; Maison à Billères, près de Pau, où Henri IV a été nourri.* — De la Médecine chez les Arabes. — Courrier de Paris. *La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canot royal; Arrivée de la reine au Débarcadère; Matelot anglais; Portrait de lord Aberdeen; la reine Victoria et le prince Albert.* — Romanciers contemporains. *Charles Dickens. Portrait. Un chapitre de son dernier roman.* — *Margherita Pasterla*, Roman de M. César Cantù. Chapitre VI. Une Imprudence. *Dix Gravures.* — Annonces. — Modes. *Gravure.* — Amusements des Sciences. *Gravure. Vulture de mariage de l'empereur du Brésil. Gravure.* — Météorologie. — Rebus.

Fête des Loges.

5 SEPTEMBRE.

Les fêtes de la Saint-Louis, à Saint-Germain-en-Laye, sont à peine terminées, les dernières fusées fument encore, les derniers groupes de danseurs regagnent la capitale, et déjà une autre fête, plus brillante, plus animée, plus pitto-



Fête des Loges.)

vérité de cet axiome qui se popularise peu à peu parmi les architectes modernes, à savoir : que la ligne horizontale domine dans les constructions grecques, la ligne verticale dans celles du Moyen-Âge (1). Peut-être faudrait-il ajouter que cette tendance est pour cause la nécessité des contrastes; l'idée-mère du temple grec semble éclose dans le creux d'un montagnard, qui veut opposer la ligne pure, harmonieuse et droite aux rudes contours, aux formes massives et irrégulières des rochers voisins. Il pose son édifice sur une base élevée qui le dispense de donner à l'édifice lui-même une hauteur considérable; enfin, en l'isolant comme il le fait, il se crée la nécessité de le concevoir dès le principe dans un ensemble complet, et tel, qu'une fois réalisé, aucune addition après coup ne peut en alléger l'unité puissante.

La cathédrale gothique, tout au contraire, naît pour ainsi dire de terre, au centre d'une étroite enceinte; elle doit dominer, pour l'œil qui va la chercher dans la plaine, et les murailles fortifiées qui la protègent, et le groupe sans cesse exhaussé des maisons qui se pressent autour d'elle. Bâtie sous un ciel incertain, elle a besoin d'offrir de tous côtés à la plaine des pentes glissantes où mille luminosités ne puisse séjourner longtemps; enfin, entourée à sa base on de verdure on de constructions bourgeoises, elle imite la fleur qui, pour épanouir son calice, le porte fortement au-dessus du feuillage envieux. Les ornements recherchés, les sculptures délicates, les enroulements capricieux, les fines ciselures de la pierre, sont ou réservés à la façade, qui s'ouvre toujours sur quelque place, ou jetés à profusion au haut des tours, on plaqués en arêtes le long des fleches.

Puis, comme c'est une œuvre gigantesque qu'une génération à la commence est certaine de léguer machéevée aux générations à venir; — comme l'ambition ecclésiastique prévoit d'avance l'accroissement des richesses du clergé, l'agrandissement nécessaire des monuments qu'il élève, une sorte d'instinct avertit l'ouvrier qu'il emploie de ne pas donner à son premier plan un caractère définitif. C'est l'agrandissement des détails toujours plus magnifiques à mesure que la cathédrale s'exhausse et se développe, c'est cette agrégation qui doit constituer sa beauté; or ces détails ne peuvent être préconçus; ils subissent la loi des temps et des événements humains. Une part doit être faite à l'influence agrandie du culte, une autre aux progrès de l'art, aux variations de la mode, aux caprices mêmes des individus.

1) *Horizontalism*, if the expression may be used, is the characteristic of the Grecian. — *Verticalism* of the Gothic. — *Quarterly Review*, for December, 1811.

Quiconque voudrait étudier à fond le jeu de ces influences diverses trouverait amplement de quoi satisfaire sa curiosité sous les voûtes de cette magnifique église, dont la fondation remonte au premier roi chrétien de la Bretagne (le Romain Lucius, en l'année 181 de l'ère chrétienne), et qui devint cathédrale quatre siècles plus tard, sous le Saxon Ethelbert. Consacrée deux fois par l'incendie, en 1011, lors de l'invasion danoise, et en 1070, elle fut reconstruite sur le plan actuel par l'archevêque Lanfranc (1075-1080). Les orgueilleux successeurs de ce prélat renversèrent une partie de l'édifice qu'ils ne trouvaient pas dignes d'eux. Le chœur tout entier disparut et fut réédifié à grands frais (1114); puis, soixante ans après, survint un troisième incendie qui devora le nouveau chœur et toute la partie orientale de l'église.

Ici commence à se débrasser l'histoire architecturale de Canterbury. On a la description de l'édifice bâti par Lanfranc (1). On sait, par des vers écrits en 1172, que la grande tour du centre, élevée entre la nef et le chœur, était surmontée d'un faite et d'un ange doré qui lui donnait son nom.

A bright and glorious cherub is advanced
On this high tower like angel guardian,
That from the neighbouring sky swiftly descends,
Over this sacred place strict watch to keep.

On sait encore que la voûte peinte du chœur de Conrad représentait le ciel; qu'il était rempli de croix et d'images d'or et d'argent; que dans l'une de ces croix soixante pierres précieuses étaient incrustées. Les mêmes documents nous apprennent qu'en reconstruisant ce chœur incendié, si l'on en conserva les dispositions principales, on changea, pour les embellir, presque tous les détails: les piliers furent allongés de douze pieds; leurs chapiteaux, simples autrefois, s'élevèrent sous le ciseau des sculpteurs; les arceaux, qui semblaient coupés à la hache, s'adoucent et s'ornent. On remplaça les colonnes de pierre par des colonnes de marbre; les voûtes du chœur et de ses arceaux étaient unies, on les broda de nervures délicates et de clefs adroitement sculptées. Un mur lourdement appuyé sur des piliers séparait les transepts du chœur, on détruisit ce mur; on maria le chœur et les transepts; l'œil circula librement de l'un aux autres, et monta sans obstacles vers l'énorme voûte qu'ils forment aujourd'hui. Cette voûte était revêtue de boiseries peintes, on y substituait la pierre taillée, le ciment, et cette espèce de stuc qu'on appelle toph, etc.

Nous n'insisterons pas sur toutes ces modifications, essen-

(1) Par le moine Gervais. — *Decem scriptores*, col. 1295.

telles cependant aux yeux de quiconque étudie sérieusement l'histoire de l'art; mais nous serions entraînés trop loin si nous descendions à ces questions de détails. Avertissons seulement le lecteur superficiel qu'en traversant la cathédrale de l'est à l'ouest, il peut prendre une idée sommaire des variations de l'architecture ecclésiastique en Angleterre pendant plus de cinq cents ans. A l'Orient, où les formes primitives se sont conservées, il trouve en abondance les piliers courts, trapus, solides, les arceaux ronds et ramassés de l'ère saxonne ou normande; l'édifice n'a pas encore pris son vol hardi, le temple tient encore à la terre. Mais à mesure que vous avancez dans le chœur, vous voyez s'allonger peu à peu l'arcade *Romanesque*. La transition se fait sentir; tout le chœur, ouvrage de Guillaume de Sens, et surtout la couronne de Becket, en portent la curieuse empreinte. Cette dernière partie de l'édifice, bâtie sous Henri II (1175-1175), est sans contredit une des plus remarquables comme échantillon des premières tentatives faites pour substituer les formes sveltes, les lancettes gothiques, l'ogive pointue, la fleche-fusée aux demi-cercles arrouais, aux supports circulaires, aux parastyles romains. L'arcade aigu se marie, dans la couronne de Becket, à l'imitation normande des colonnes corinthiennes. Dans le transept du nord-est, vous trouvez l'ogive supportée par les mêmes piliers ou posait naguère l'arcade *Romanesque*. Vous en trouvez, de ces piliers, dont le feuillage est conforme aux dessins que Palladio nous a conservés du temple au-dessous de Trévi; l'astragale romaine, le rouleau selon Vitruve, le tortis, etc., se retrouvent encore à chaque pas; mais à mesure que vous avancez vers l'admirable *screen* qui sépare le chœur de la nef, le vrai gothique, le gothique décoré, comme on l'appelle, semble ouvrir ses ailes et s'élever. Guillaume l'Anglais, — le premier architecte national, — renchérit sur les leçons de Guillaume de Sens, son maître; la ligne se redresse, la colonne mince et s'élève, l'ogive s'aigüise, les tours montent; rien n'arrête plus cet essor étrange qui ne compte pas avec les précédents, tient l'unité en mépris et semble n'avoir pour but que de résoudre, à force d'audace, les problèmes capricieux proposés par la fantaisie à la nature.

Le *screen* avait été construit par le prieur Henri de Estria, sous Edouard I^{er}, en 1304. Il fallut soixante-dix-neuf ans pour y ajouter les transepts occidentaux et la chapelle de saint Michel; puis trente ou quarante ans encore pour élever la nef, longue de deux cent quatorze pieds, haute de quatre-vingts, large de quatre-vingt-quatorze. Elle fut finie sous Henri IV.

O. N.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Régates du Havre.

27 AOÛT.



(Courses des grandes embarcations.)

Ce n'est que depuis peu d'années que les régates, courses d'embarcations à la voile ou à la rame, se sont introduites dans nos ports. Leur origine est vénitienne, car il est d'usage immémorial, dans la cité-reine de l'Adriatique, que les gondoles et les barques dites *prote* se disputent des prix de vitesse appelés *regate*. Les gondoliers sont habiles à cette lutte décriée avec tant de poésie par Fenimore Cooper dans son roman du *Bravo*. De Venise, les régates ont passé en Angleterre, et récemment en France, à la vive satisfaction des habitants du littoral.

Les régates du Havre sont sans contredit les plus brillantes et les plus suivies, grâce à la position de ce port. La proximité de la Grande-Bretagne permet aux Anglais d'y prendre part; la facilité des communications y attire bon nombre de riverains de la Seine, depuis Honfleur jusqu'à Paris. Une population flottante considérable, des étrangers de tous les coins du globe, des navires de toutes les nations, y rencontreront facilement ailleurs, fût-ce à Venise ou à Marseille. Nous doutons que l'une ou l'autre de ces villos offre aux chaloupes concurrentes une lice aussi spacieuse, aussi commode, aussi pittoresquement encadrée. La plage, qui forme un hémicycle depuis la jetée jusqu'au cap de la Hève,

peut recevoir d'innombrables spectateurs; ils ont en face d'eux la mer sans limites; derrière eux, le Havre, flanqué au nord par les villas d'Ingenville; à droite, les collines de Sainte-Adresse et le phare de la Hève; à gauche, dans un vapoureux lointain, les blanches falaises qui s'étendent entre l'emouchure de la Seine et celle de l'Orne. Il n'y a dans aucun port de France un site comparable à celui-ci, surtout quand l'Amphithéâtre du rivage est garni d'une foule tumultueuse, quand des navires franchissent le goulet pour entrer ou sortir, quand des flottilles de canots circulent sur les vagues, quand des navires en panne, mouillés çà et là comme les sentinelles avancées d'un camp maritime, dessinent au bord de l'horizon leurs quilles ventrues et leurs mâtures aiguës.

Les régates du 27 août 1815 ont dû une solennité inaccoutumée au patronage du contre-amiral prince de Joinville et du duc d'Angoulême. A sept heures, l'artillerie du port a salué l'entrée en rade des corvettes à vapeur le *Phéon*, l'*Archimède* et le *Napalm*, dont la première portait les membres de la famille royale; ils sont descendus à terre une heure après, et ont été conduits par les autorités à l'église de Notre-Dame-de-Grace. Puis ils ont pris place sur le dôme de la galerie des bains Frascati, près le pavillon

aux signaux. Déjà les bateaux à voiles qui devaient concourir étaient mouillés à leur place, les voiles appareillées; déjà les canots des juges-commissaires couraient des bordées le long de la côte pour établir l'ordre entre les jouteurs. Aussitôt que les princes ont paru sur leur observatoire, le *Régateur* a tiré deux coups de canon, et six bateaux pontés à voile, chacun d'environ douze mètres de longueur à la flottaison, se sont élancés dans la rapide carrière; ils étaient montés par des pêcheurs du Havre et de Honfleur, et quelques-uns avaient encore à bord leurs châluts parés à mouiller; ils avaient à découvrir un orbic à peu près régulier autour des bouées qui servaient de limites. Ils doublèrent facilement la première banée, vent sous vergue, et la seconde grand large; mais la brise du sud-est qui les avait favorisés vint à mollir subitement. En vain ils posèrent leur bordée au sud-est pour gagner le vent, un calme plat les laissa à la merci du courant, qu'il leur était impossible de remonter. Pendant que les autres courses commençaient, ils demeurèrent immobiles, et leurs voiles battirent inutilement les mâts; on ne songeait plus à eux, et le calme régna encore à terre, lorsqu'un frais-levé, s'éleva au nord-est, les ramena vers leur point de départ avec tant de vitesse qu'on eût à peine le temps d'apprécier leur marche et leur évolution. La *Victorie*, de Honfleur,



(Régates du Havre. — Courses des Balainiers.)

patron Pollet, conservant l'avance qu'elle avait eue constamment, arriva au but la première, suivie de près par les *Deux-Cousins*, du Havre, patron Guilbert. Toutefois l'épreuve fut considérée comme nulle, parce que les vainqueurs n'avaient pas, disait-on, conformément aux règles prescrites, doublé la troisième bouée au vent.

Durant cette contestation, les canots à la rame, à six avirons, couraient parallèlement au rivage : cinq s'étaient inscrits, mais quatre seulement se présentèrent, et l'un d'eux, *l'Érudition*, cassa son gouvernail à la première bouée; la lutte s'engagea entre *l'Éclair*, la *Riposte* et la *Fine*, et, dès le début, les distances furent marquées. *l'Éclair*, patron Ricouard aîné, gagna le premier prix de 500 fr.; le second, de 100 fr., fut adjugé à la *Riposte*, patron Léopold Mazerat.

Les bateaux à voiles non pontés, courant d'abord vent arrière, doublèrent aisément la bouée du nord; mais comme leurs devanciers, ils furent longtemps retenus au large, et surpris inopinément par la brise du nord-ouest; cette variation plaça les derniers, ceux qui avaient obtenu l'avantage. *Le Vite*, qui avait dépassé les huit autres concurrents, se trouva sous le vent presque cap pour cap; le *Havre-et-Guadeloupe* prit la tête, et atteignit le premier le but; le *Général-Vandamme* marchait le second; tous deux s'atendaient à une ovation, mais les juges-commissaires annulèrent la course, alléguant que le changement de vent, en nécessitant des combinaisons imprévues, avait jeté du doute sur quelques manœuvres; que l'un des bateaux avait fait usage de Faviron, et qu'un autre avait mouillé pour se soutenir, contrairement aux prohibitions établies.

Les trois dernières courses ont eu de plus complets résultats; quatre progrès balainiers sont parties ensemble: *l'Hirondelle*, patron Alexandre Manceaudin, a pris la tête; la *Villante*, le *Petit-Eugène* et la *Blonde* suivaient à quelque distance. A une encablure du but, *l'Hirondelle*, trop rapprochée, aborda la *Villante*, et pendant que les nageurs s'efforçaient de décaler leurs avirons, le *Petit-Eugène*, aux acclamations des spectateurs, franchit rapidement le lieu de la collision. *l'Hirondelle* ne perdit point courage; débarrassée de l'obstacle qui la retenait, laissant derrière elle la *Villante* et la *Blonde*, elle poursuivit son concurrent, et parvint à le dépasser à la première bouée; elle a remporté le premier prix de 500 fr.; le prix de 200 francs n'a pas été disputé au *Petit-Eugène*, patron Morin.

Dans la course de canots de fantaisie, deux gigs anglais, le *Sphinx* et le *Grand-Turc*, ont lutté contre la *Belle-Poule*, la *Sylphide* et *Lustuca*; le *Sphinx*, monté par Robert Couombs et quatre rameurs expérimentés, l'a emporté sur la *Belle-Poule*; l'autre gig anglais n'est arrivé que le dernier; la *Sylphide*, embarcation de forme nouvelle, et construite en fer, n'a pu soutenir l'épreuve jusqu'au bout.

La dernière course, celle des amateurs, n'avait pour acteurs que des membres de la *Société des Régates*; la *Bouge*, *Lustuca*, *Gipsy*, le *Clown*, ont fait assaut d'adresse et d'agilité; le prix unique, qui a obtenu *Gipsy*, à M. Cor, était une paire de magnifiques vases en porcelaine de Saxe.

Ainsi se sont terminées les cinquante régates du Havre. Les princes sont descendus sur l'esplanade du grand salon de Frascati, où le maire a successivement appelé les vainqueurs. Le prince de Joinville a annoncé qu'il accordait à la ville une somme annuelle de 2,000 fr., destinée à fonder de nouveaux prix. Le soir, un feu d'artifice a été tiré en mer, et quoique les pontons fussent trop rapprochés de terre, c'était un beau spectacle que les bombes, dont la courbe se reproduisait dans les eaux, les serpenteaux et les fusées qui tombaient en pluie sur les vagues illuminées, et les flammes du Bengale, dont les volutes multicolores faisaient resplendir la haute mer.

Les deux courses déclarées nulles ont été recommen-

cées conformément à la décision des juges-commissaires. Les *Deux-Cousins*, patron Sabolle, ont gagné le prix de 1,000 fr.; le *Bon-Père*, patron Berney, celui de 250 fr.; la *Victorine*, triomphante la veille, s'est ébahie en allant prendre son mouillage. Le premier prix des bateaux à voiles non pontés a été décerné au *Vite*, appartenant à M. Barbe; le second à la *Lionne*, appartenant à M. Cor. *La Louise*, le *Mosquita*, le *Général-Vandamme* et *l'Ariel* ont renoncé. Le *Havre-et-Guadeloupe* n'a pas couru.

Inauguration de la statue de Henri IV.

A PAU.

L'arrivée de la reine d'Angleterre a trop détourné l'attention publique de cette grande fête nationale, qui semblait justement destinée à avoir un grand retentissement dans toute la France.

Le 25 août, à onze heures et demie, une salve de vingt-coups de canon a annoncé l'entrée de M. le duc de Montpensier dans la ville de Pau. Le corps municipal s'est rendu au pont de Jurançon pour recevoir le prince, qui, bientôt après, mettait pied à terre au château où naquit son aïeul, le 15 décembre 1555. Des courses de chevaux, un concert, un bal, deux jours de fêtes préliminaires, ont précédé la grande solennité de l'inauguration, célébrée avec une magnificence digne de son objet. Ce jour-là, le département des Basses-Pyrénées était tout entier concentré dans son chef-lieu, et la population quadruplée ondulait aux abords de la place Royale. Le duc de Montpensier y est arrivé à dix heures, accompagné du conseil-général du département, de l'état-major de la division, des membres de la cour royale et des tribunaux, de MM. le duc de Cazes, grand-référendaire de la Chambre des Pairs, du marquis de Lussignan, pair de France, et du lieutenant-général Harispe. A l'approche du cortège, un orchestre dirigé par M. Habeneck a exécuté la *Bataille d'Ivry*; des chœurs ont chanté d'une voix retentissante une ballade de circonstance dont M. Auber avait composé la musique, et M. Liadres les paroles. Après le dernier couplet, la statue de Henri IV était débarrassée des draperies blanches qui la dérobaient aux regards. Vingt-coups de canon ont annoncé au loin que le Béarn possédait enfin ce monument tant désiré; les acclamations de vingt mille spectateurs se sont mêlées au bruit de l'artillerie; les chœurs ont fait entendre: *Vive Henri IV!* et l'orchestre, après avoir accompagné le vieux refrain français, a joué l'air béarnais *Lai haut sus las montapins*. Alors ont commencé les formes sacramentelles de l'inauguration. Le duc et les principaux fonctionnaires en ont signé le procès-verbal, que l'on a déposé dans un caveau pratiqué sous le piédestal, en y joignant l'histoire de Henri IV, par Pérétix (édition ébénarienne), le recueil de ses lettres, publiée par la Société de l'histoire de France (2 vol. in-8°), la *Henriade*,

des médailles, et diverses monnaies frappées au seizième siècle. Le comte de Saint-Giric, président du conseil-général du



(Statue de Henri IV, par M. Raggi.)



(Inauguration de la statue de Henri IV, à Pau.)

département, le préfet, le duc de Montpensier, prenant tout à tour la parole, ont rappelé à l'envi les qualités de Henri le Grand. L'impression produite par ces discours durait encore, quand le duc de Montpensier s'est approché du monument, a scellé la pierre du caveau, et a fait d'un pas lent le tour de la statue, pendant que la musique des régiments répétait : *Vive Henri IV !*

Les journaux, en rendant compte de cette fête à la fois nationale et locale, ont parlé d'enthousiasme indéfinissable, de cris d'allégresse, de sentiment de bonheur débordant de toutes les âmes, si bien que le lecteur de sang-froid est naturellement tenté de les taxer d'exagération. Rien de plus réel cependant que les transports de joie des habitants de Pau, à la vue du marbre qui reproduit les traits de leur royal concitoyen. On a toujours aimé Henri IV dans toute la France; mais on lui a voué une espèce de culte dans l'ex-province du Béarn. Là régna longtemps sa famille. Ce fut sa mère, Jeanne d'Albret, qui donna le titre de ville à la bourgade de Pau, le 4 novembre 1502. Les devises d'Henri d'Albret et de son épouse Marguerite sont encore visibles dans les appartements du château qu'ils ont fait bâtir. L'enfance de leur petit-fils Henri IV s'écoula sur les rives du Gave; il fit à Pau l'apprentissage de la vie et du pouvoir; et lorsque les destinées l'eurent appelé au trône de France, il n'oublia point ses chers compatriotes. Aussi écrivait-il, le 20 décembre 1595, en donnant à son lieutenant commission de tenir les états de son royaume de Navarre et du pays souverain de Béarn : « Vous avez déjà assez séjourné dans le pays pour avoir reconnu et observé les mœurs de mes sujets, lesquels je désire que vous maintenez en cette ferme créance, que, comme ils sont les premiers sur qui Dieu m'a donné autorité, je veux continuer envers eux ce soin et cette affection singulière que j'ai portés dès ma naissance. »

Les Béarnais ont répondu à ces protestations par un attachement inviolable, qui s'est perpétué d'âge en âge. Les paysans des environs montrent encore avec orgueil les lieux qu'il fréquentait de préférence, les rochers qu'il gravissait, les fontaines où il se désaltérait durant ses promenades. On voit, au château de Pau, pour les réparations duquel on a dépensé récemment plus de 500,000 francs, la chambre à coucher où Jeanne d'Albret enfanta en chantant le cantique national : *Nous-te-Dame-dei cap-deu-Pont, ajubai me à d'aqueste lorr*. On conserve religieusement son lit de bois sculpté, et l'écaillé de tortue qui lui servit de berceau. Cette dernière relique, menacée par la Révolution, fut sauvée par M. de Beauregard, qui lui substitua une écaillé à peu près semblable dont il était possesseur. L'écaillé authentique est placée sur une espèce d'estafette, et surmontée de trophées, qui ne contribuent pas à l'embellir.

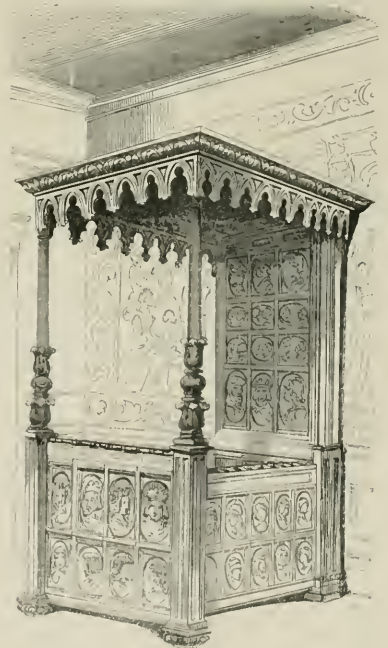
Les souvenirs du Béarn peuplent toute la contrée. Au village de Billières, situé à l'extrémité occidentale du parc du château, est la maison de Lassensau, père nourricier de Henri IV. Par un arrêt du Grand Conseil, en Fan 1772, Louis XV accorda cent arpents, sur la plaine de Pont-Long, à la famille Lassensau; le vieux bâtiment, qui tombait en ruines, fut réparé sous la Restauration. Quand la duchesse de Berri le visita, le 20 juillet 1828, les descendants du nourricier lui présentèrent le bâton sur lequel le jeune Henri s'appuyait dans ses excursions pédestres. Le duc de Montpensier n'a pas

voulu quitter les Basses-Pyrénées sans aller en pèlerinage à Billières, et c'est le dernier rejeton de Lassensau qui lui a fait les honneurs de l'habitation patrimoniale.

Voilà déjà un siècle que les habitants de Pau avaient eu



(Berceau de Henri IV, au château de Pau.)



(Lit de Henri IV, au château de Pau.)

la pensée de consacrer un monument à Henri IV. Les états-provinciaux en votèrent le fonds, et demandèrent une autorisation au gouvernement, qui, pour répondre à leurs vœux, s'empressa de leur envoyer une statue en bronze de Louis XIV. Les malins Béarnais s'en vengèrent en inscrivant sur le piédestal des vers patois qui débutaient ainsi : « *A cion qu'éy l'arrabîl deu nouste gran Henri à celui-ci qui est l'arrière-fils de notre grand Henri.* » En 1795, on fondit des canons avec l'image de *l'arrabîl*, et comme on n'eût pas traité moins

également celle du trisaïeul, les Béarnais durent se féliciter de ne l'avoir pas obtenu. Le monument actuel a été érigé à la place du bronze détruit; il est l'œuvre de M. Raggi, et a été exposé au Salon de 1842. Le statuaire a consigné sur le livret de cette année les intentions qui ont présidé à sa composition : « *Henri IV témoigne à ses nobles guerriers sa volonté de marcher avec son armée au secours de Henri III, et les engage à rassembler autour de lui tous ses vassaux armés pour accomplir ce projet.* » En ar-

pli, et qu'on serre jusqu'à ce que le bord libre des paupières soit complètement en dehors.

Dans l'Algérie, les barbiers sont les chirurgiens des Maures, et les thalibis (savants) leurs médecins; quelques secrétaires juifs font aussi de la médecine parmi les habitants des villes.

Les saignées se pratiquent avec des rasoirs, en faisant des mochetures aux jambes, après les avoir serrées fortement au-dessous du genou avec la corde de leur turban; quant aux saignées du bras, ils les font comme nous, seulement la plupart, ne connaissant pas la position de l'artère brachiale et du tendon du biceps, blessent souvent l'un et l'autre, d'autant plus qu'ils ne se servent que d'une lancette-trois-longue, comme celle des aëbes; nous avons été témoins de quelques accidents de ce genre pendant notre séjour en Algérie. Pour saigner la tête, les thalibis maîtres serrent le cou à l'aide d'une corde ou poil de chamæus, de manière à former une turgescence de la face; cette turgescence obtenue, ils incisent la veine qui passe au-dessus de la racine du nez. Pour faciliter l'effusion du sang, les thalibis roulent un bâton sur les incisions; et, pour arrêter la saignée, ils se servent d'une espèce d'emplâtre fait avec de la terre argileuse par-dessus lequel on attache un mochoir.

Pour les Arabes les plus superstitieux de quelques douziars, les défenses d'un sauglier réduites en poudre, et prises dans un breuvage, guérissent la fièvre.

Le corveau du chameau donne à l'enfant qui en a mangé la mélancolie et la ruse nécessaires à un guerrier maraudeur.

La tête de l'hyène rendrait fou l'homme qui en aurait mangé, et, lancée au milieu d'un troupeau, elle produirait le vertige chez les bœufs, les moutons et les chevaux, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les aberrations de cette singularité thérapeutique des indigènes des doctes.

Les Arabes n'ont aucune notion d'une science toute moderne, l'orthopédie; il est vrai de dire qu'on ne rencontre pas parmi eux cette multitude de difformités qu'on observe en Europe; cela tient à la nature de leur organisation forte et vigoureuse, à leur vie très-sobre, exempte de ces travaux pénibles et assidus qui déforment la taille, et surtout à ce que les enfants rachitiques et scrofuleux, manquant presque-toujours de soins, meurent de très-longue heure; on prétend même que les enfants qui, d'après leur vice de conformation, ne paraissent pas destinés à vivre, n'ont pas à souffrir ou à végéter longuement... Les Arabes de quelques tribus passent pour suivre, à l'égard de ces malheureux, la coutume des Spartiates... Nous ne garantissons pas le fait, mais il semble probable, d'autant plus que l'infanticide peut se commettre avec une grande impunité, par la raison qu'on n'a pas pu obtenir, même des indigènes des villes, la déclaration des morts et des naissances et un état civil en règle.

L'art des accouchements est la partie médicale la plus arriérée en Afrique. Dans un grand nombre de tribus, les femmes, pour accoucher, s'assessent sur une espèce de chaise, se tenant par les deux mains à une corde fixée au plafond ou au sommet d'une tente, tandis qu'une matrone, placée derrière, comprime le ventre du haut en bas avec une serviette pliée en long.

Pour les maladies des yeux, malgré leur fréquence en Afrique, la medication arabe n'est guère plus progressive. De temps immémorial, même avant Averroës, Albucasis et les anciens médecins de ce pays, on avait cru remarquer que certaines chairs avaient la propriété de fortifier et d'éclaircir la vue, comme par exemple celles de pie, d'hirondelle, d'oie, de vipère, de loup, de bouc et d'oiseaux de proie. Aujourd'hui, les Arabes, aussitôt qu'un ophthalmie grave se manifeste, ne songent qu'à deux choses : 1° soustraire l'œil à l'action de la lumière; 2° le préserver du contact de l'air. Pour cela, ils couvrent, tamponnent et compriment l'œil avec plusieurs compresses et des mochoirs de coton fortement serrés autour de la tête. Ils ne touchent pas à cet appareil pendant une semaine; les personnes qui le peuvent restent en repos, et celles qui sont obligées de sortir pour travailler, et qui n'ont qu'un œil malade, arrangent leur mochoir de façon à le couvrir complètement, en laissant l'œil sain à découvert. Au bout de huit jours on ôte les compresses; quelquefois le malade est guéri, d'autres fois l'œil est fondu et l'on ne trouve qu'un moignon charnu.

Cette medication, quelque étrange qu'elle paraisse, pourrait néanmoins être employée avec succès dans quelques cas; il s'agirait alors de faire une compression graduelle et de bien choisir l'époque de la maladie; car, dans la période aiguë, lorsque l'œil se trouve dans un état d'irritation et de turgescence très-prononcées, ce moyen thérapeutique n'aurait d'autre résultat que la perte de l'œil. Les Égyptiens, d'ailleurs, se servent souvent de cette compression au début même de l'ophthalmie purulente, et quelquefois ils guérissent. On sait en outre que cette medication a été employée avec succès à Paris, dans la maison de refuge des orphelins du choléra. Les Arabes font rarement usage de collyres et de pomades; le plus souvent ils lavent les yeux encore tout enflammés avec du jus de plantes astringentes ou avec de l'eau froide, ce qui contribue quelquefois à faire passer des conjonctivites simples à l'état catarrhal-purulent.

Il n'est arrivé (et cela est sans doute arrivé à d'autres praticiens qui ont exercé la médecine en Afrique) de faire des prescriptions à des indigènes malades, et de les rencontrer une ou deux semaines après avoir l'ordonnance *pendue au cou* comme un amulet, ou bien rigoureusement cachée sous leurs vêtements, sans avoir fait aucun usage des médicaments prescrits.

Au mois de juillet dernier, j'ai été chargé par M. le directeur de l'intérieur de l'Algérie d'examiner et de classer, d'après la nature de leurs maladies, les musulmans affectés de maux d'yeux ou de cécité complète, qui pourraient être reçus dans l'établissement qu'on projette de fonder à Alger pour ces malheureux indigènes. Parmi le nombre des personnes qui nous ont été amenées au bureau de Médecine et Médine par les



(Maison à Bihères, près de Pau, où Henri IV a été nourri.)

cordant des éloges à l'exécution sévère de la statue, nous croyons qu'il est un peu ambitieux d'avoir voulu exprimer tant de choses complexes par les gestes et l'attitude d'une seule figure.

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques détails biographiques sur un sculpteur que *Laprouse* et *Henri IV* achèvent de mettre en évidence. M. Raggi (Nicolas-Bernard) est un Italien naturalisé Français depuis longues années. Né à Carrare, en 1791, il y remporta le second grand prix en 1809. Il étudia à Paris sous la direction de M. Bosio, et se fit remarquer, en 1817, par un *jeune disciple prêt à lancer son disque*; il obtint la médaille d'or au Salon de 1819, pour un groupe et deux statues, que le livret indique en ces termes : « *L'Amour, s'approchant du lit de Psyché, entend soupirer cette nymphe, » groupe en marbre. — Montesquieu inéditant sur l'Esprit des Loix, — Henri IV, statue commandée par le comte Dijon, pour en faire hommage au roi. Ce prince, n'étant encore que roi de Navarre, manifeste à ses sujets le projet de reconquérir le trône de ses ancêtres; il les engage*

à se réunir autour de lui. La main droite qu'il leur tend exprime sa clémence, et la main gauche, portée sur son sabre, est l'emblème de sa puissance.

L'Amour s'approchant du lit de Psyché est au Luxembourg, le *Henri IV à Nérac*, et le *Montesquieu* au Palais-de-Justice de Bordeaux. Nous connaissons de M. Raggi plusieurs travaux remarquables, répartis en divers édifices : à Saint-Etienne-du-Mont, *la Vierge tenant l'Enfant-Jésus*; à Grenoble, *Bogard nuarant*, statue en bronze; dans la salle d'exposition des sculptures, au Louvre, *Hercule retirant de la mer le corps d'Alceste*; à Versailles, *Hugues Capet*, statue en marbre; *Jean Boucicault* et *Jacques de Bourbon*, en plâtre; à la Madeleine, *saint Vincent de Paul* et *saint Michel*.

La fête de Pau a été une ovation pour cet honorable statuaire, que le préfet avait officiellement invité à y assister. Le duc de Montpensier s'est fait présenter M. Raggi, ainsi que M. Latapie, qui, en qualité d'architecte de la ville, a coopéré à l'érection du monument.

De la Médecine chez les Arabes (1).

Malgré le fatalisme inhérent à leur religion, les Arabes accordent une grande confiance à la médecine; et c'est à tort que certains auteurs ont avancé que les musulmans craignent de tenter la divinité en croyant à l'art de guérir.

Les batus sont la paucaie universelle des indigènes de l'Algérie; ils les emploient dans toutes les maladies, quels que soient l'âge et le tempérament des malades.

L'application du feu joue un grand rôle dans leur thérapeutique chirurgicale; c'est à l'aide de ce moyen violent qu'ils prétendent guérir les engorgements du fœus et de la rate, et une grande partie des maladies d'estomac.

Pour les blessures d'armes à feu, ils rongissent à blanc un anneau ou bague de fer qu'on applique à l'orifice de la plaie. Il s'établit ainsi une suppuration et des bourgeonnements de bonne nature, l'introduction de l'air devient difficile, et la guérison est très-prompte.

Pour les foulures, les entorses, les tumeurs et les engorgements des articulations, leur médecine n'est pas moins violente.

M. le gouverneur-général Bugeaud a bien voulu nous communiquer le fait suivant : Un chef arabe nommé Ben-Kadour-Ben-Ismael, qui accompagnait le général en qualité d'aide-de-camp dans une partie de chasse aux environs d'Oran, tomba de son cheval qui s'abattit sur lui; on releva le cavalier tout *fondu, brisé*, et on le fit transporter sans connaissance dans une tribu voisine. Quatre jours après, le général, qui le croyait blessé mortellement, ou tout au moins estropié pour cheval dans une revue. On lui arrêta (qu'un thalib (médecin) appelé près de l'Arabe aussitôt après l'accident, lui avait prononcé un *fer rouge* sur les articulations principales des membres supérieurs et inférieurs, après quoi il avait fait bas-

siner les brûlures avec la teinture du *henné*, espèce de solution astringente du *Lansonia inermis* dont les indigènes se servent pour donner une teinte jaunâtre aux ongles, aux mains et quelquefois aux bras et aux jambes. C'était l'emploi de ces moyens énergiques qu'était due une guérison si prompte et si merveilleuse.

On comprend que de semblables cures, si rares qu'elles soient, suffisent pour perpétuer la foi des Arabes dans les traditions médicales de leurs ancêtres.

L'appareil que les Arabes emploient pour les fractures consiste en une peau de la largeur du membre fracturé; on pratique sur cette peau des trous suivant une ligne perpendiculaire, et dans ces trous on introduit une lame de roseau ou de bois flexible pour chaque colonne; on forme ainsi un appareil complet, pouvant servir à la fois d'attelle et de bandage, qu'on solidifie avec un amalgame d'étoques et de mousse, quelquefois de terre glasse et de filasse.

L'entropion, ou renversement des paupières et des cils en dedans, est une maladie très-fréquente en Afrique. Les anciens chirurgiens avaient déjà compris que le seul moyen de guérir radicalement l'entropion était de détruire d'une manière quelconque l'excès de peau de la paupière qui, en se relâchant, se roulait dans l'œil; pour cela ils se servaient d'un morceau de potasse caustique qu'ils promenaient le long de la paupière; la plaie et la fente cicatricielle qui résultaient de cette brûlure rapetassent la paupière, qui se dégagait alors du globe de l'œil, et la guérison était plus ou moins complète.

Le procédé arabe, rempli d'une foule d'inconvénients, a été préconisé dans ces derniers temps par Belling et par le nomme Quatrecas. Ce dernier se l'est approprié en substituant tout simplement l'acide sulfurique à la potasse caustique.

Quelques Arabes de l'ouest de l'Algérie guérissent l'entropion ou l'écart du pli à la peau des paupières et à la traversant avec plusieurs soies de cochen, qu'on moue sur lo

(1) Extrait du Rapport officiel de M. le docteur Fournier, sur les Causes, la Nature et le Traitement des Maladies des Yeux en Afrique.

vite que ça. Qu'on se mette en route, mon bonhomme, on suona...

— By God! s'écria le matelot, moi plus jamais venir en France pour baigner moi, never, never!

Et il reprit sa veste et le reste en jurant, et le gendarme de sourire d'un air vainqueur, et madame de revenir sur Feau.

— Il existe depuis quelque temps une bande de malfaiteurs dont l'autorité sont les traces avec vigilance; déjà plu-

sieurs affiliés sont tombés entre les mains des sergents de ville et des hommes de police. Ces misérables sont de figures vous le nom d'endormeurs; c'est ainsi, à ce qu'il paraît, qu'ils s'appellent eux-mêmes; ils exercent principalement leur industrie voracière hors barrière, sur les boulevards extérieurs, dans les chemins de ronde ou dans les quartiers les plus déserts; l'heure qui leur convient est l'heure préface des barons, la nuit. Dès que les ténèbres enveloppent la ville, nos bandits se mettent à l'œuvre; pareils à des bêtes féroces al-

léchées par l'odeur d'une proie, ils rôdent çà et là; un pauvre ouvrier revenant du travail vient-il à passer, ou quelque soldat attardé, ils l'accostent, lui parlent avec douceur, et de propos en propos, de tendresses en tendresses, lui proposent de s'arrêter leur nouvelle fraternité dans le premier bouillon venu. Notre crédule se laisse faire; un autre dans quelque horrible bouge isolé; puis arrivent les bouteilles et les verres; au moment où les fumées du vin commencent à troubler le cerveau du convive, l'endormeur lui glisse dans son



(La reine d'Angleterre, conduite par Louis-Philippe, entre dans le canot du brick, Marie-Amélie.)



(Arrivée de la reine Victoria au débarcadère.)

verre une poudre narcotique qui le plonge en quelques minutes dans un sommeil profond. Quand il s'éveille, il se trouve dépouillé des pieds à la tête; on lui a volé son petit pécule, son chapeau, son habit et sa montre d'argent. Puis, trois après, mon pauvre diable!

meurs est excessivement étendue; ils ne ressemblent pas tous à ces endormeurs fatigués dont nous venons de raconter les misérables exploits; beaucoup même sont de très-honnêtes gens; mais ils n'endorment pas nous. L'endormeur se glisse partout et se raille sous tous les visages, et sous tous les habits; vous allez à la Chambre des Députés; un orateur monte à la tribune; vous complex sur Barnave ou sur Mirabeau; c'est un endormeur. — C'est-à-dire vous invite à venir entendre la lecture de son poème ou de sa tragédie; quelque grand poète sans doute, pensez-vous chemin faisant. — Quel endormeur! dites-vous au retour.

Et tenez, dans ce procès qui va s'engager devant la Cour d'assises, bien sait comme les endormeurs vont être traités par le procureur du roi et par M. le président, qui ne sont peut-être eux-mêmes que des endormeurs en toge et en bonnet carré!

— Il y a beaucoup de galettes ici-bas et de faiseurs de galettes. — je ne compte pas le Sidon annel; — mais il n'y a vraiment qu'une galette au monde, c'est la galette du Gymnase. Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, à l'angle du théâtre pour lequel M. Scribe a pétri tant de petits cadeaux délicats, croustillants et parfumés, s'élève cette fabrique de galettes d'une réputation européenne. Qui n'a pas goûté de la galette du Gymnase, n'a pas vécu; c'est à s'en manger les doigts. Toute galette pâlit à côté de celle-là; supposez une galette cent fois meilleure, les gourmets la déclareront détestable; la vogue y est, cela suffit; la vogue est comme l'amour, elle fait trouver excellentes les plus plates galettes.

On a souvent dit qu'on avait vu des rois épouser des bergères; je n'en ai pas la preuve, mais je suis bien tenté de croire que des rois ont été de la galette du Gymnase; j'ai vu, de mes propres yeux vu, un prince héritière d'Allemagne qui en achetait un soir pour ses deux sœurs: M. le duc de Brunswick!

Il y a des gens qui viennent de la barrière de l'Étoile et de la barrière du Trône pour en manger; que de fois le gain de Paris, la grisette, le clerc d'huissier, la marchande de modes, le commis marchand, se sont détournés de leur route pour arriver à cette adorable galette par un long circuit.

Voilà où deux sous de galette peuvent vous mener! L'inventeur de cette merveilleuse galette est devenu un riche propriétaire; il possède trois ou quatre maisons à Paris et un château en Normandie; il est électeur, éligible, et quelque arrondissement de bonne pâte en fera tôt ou tard son représentant.

Cette richesse commence à éclater sur le boulevard Bonne-Nouvelle même. Tant à côté de l'humble échoppe où il a fait fortune en débitant sa dentrée sous à son, notre humble vient d'ouvrir une élégante boutique de pâtisserie. Que dis-je, une boutique? c'est un vrai boulevard éclatant de lumière, mignon, coquet, paré; on le regarde, on s'exhale, mais personne n'y entre; la pâtisserie y sèche sur place. Heureusement que le marchand de galette, plus avisé que tant de parvenus et d'enchichés, n'a pas mis sa poule aux œufs d'or; son étiquette

à galette est toujours là, et tout le monde y court. Que ceci vous serve de leçon, ô pâtisseries!

— La famille Fitz est une mine à tirades; elle a produit mademoiselle Rachel, et, après un tel trésor, on aurait pu lui croire épuisée; mais point du tout; on y découvre tous les jours, à ce qu'il paraît, quelques filons inattendus qui promettent d'autres richesses. Ici, mademoiselle Sarah, sous pinnée; là, mademoiselle Rebecca, sœur cadette; plus loin, M. Raphaël, frère imberbe, sans compter les Estacé, les Joas et les Jérôme qui sont peut-être encore au berceau.



(Matelot du yacht Victoria ou l'Alber.)

La police n'est, heureusement, pas aussi facile à endormir. Nous verrons bientôt une partie de ces endormeurs devant la justice, aux prises avec M. le procureur du roi.

Du reste, il ne faut pas s'y tromper; la rareté des endor-



(Lord Aberdeen.)

Mademoiselle Sarah annonce une cantatrice; M. Raphaël sera un bon humoriste, et mademoiselle Rebecca une Clémence. Laissez passer toute cette foule, et dans deux ou trois ans, mademoiselle Rachel, assésblant sa tribu, lui don-

nera le Théâtre-Français pour empire, et pour arche sainte le trou du souffleur.

— Nous avons fait dernièrement au *Don Pasquale* de Donizetti un cadeau que nous sommes très-heureux de lui reprendre; le bruit que ce charmant ouvrage avait été froidement accueilli à Vienne, nous était arrivé je ne sais de quel coin de l'horizon, et nous avions annoncé le fait ingénument. Entre nous, loin d'en vouloir à *Don Pasquale*, c'était aux Allemands de Vienne, qui n'avaient pas eu le zout de l'applaudir, que nous en voulions; nouvelle erreur! Vienne ne méritait pas cette rançune; Vienne s'était conduite pour *Don Pasquale* en ville musicale qu'elle est, et *Don Pasquale* l'avait ravie; peut-être même, à l'heure où je vous parle, bat-elle encore des mains en l'honneur de ce spirituel ouvrage.

La France, il est vrai, avait donné le signal l'hiver dernier; et, depuis, *Don Pasquale* a fait son tour de France escorté de bravos.

Bon augure pour le *Don Sébastien* que l'Opéra nous prépare à grands frais, et pour la *Maria di Rohan* qui charmera bientôt les dilettanti de notre Théâtre-Italien. Pour le coup, Vienne a eu la première du succès; Vienne, en saluant dernièrement *Maria* avec enthousiasme, a regagné l'avance que nous avions prise pour *Don Pasquale*: Paris et Vienne sont maintenant manché à manche. Voyons! à qui gagnera la belle!

— Revenons cependant à la reine Victoria: puisque Paris ne saurait en parler de visu, c'est-à-dire après l'avoir vue de sa propre personne, il faut bien que quelqu'un y supplée et fournisse au moins l'image, si l'original fait défaut. Ce quelqu'un-là, qui se charge aussi de procurer aux amateurs le profil des Majestés absentes, ce complaisant daguerreotype sera *l'Illustration*. Et ce n'est pas une vaine promesse que je fais: aussitôt promis, aussitôt exécuté. Voici, en effet, le portrait de Sa gracieuse Majesté britannique, que *l'Illustration* a l'honneur de te présenter, cheri lecteur. Examine,

prends-en tout à ton aise, et tu seras presque aussi avancé que si tu avais entrepris le voyage d'Eu et bivouaqué au Tréport.

Le mot roi ou reine est un mot qui séduit les imaginations. Qui dit roi, pour beaucoup d'honnêtes gens, parle d'un être surnaturel, doué de la fierté de Mars, de la force d'Hercule, et du sourcil de Jupiter; une reine, de son côté, n'est pas reine à moins d'avoir le profil de Junon et la stature de mademoiselle Georges. Les rois et les reines de théâtre en sont cause.

Mais, en réalité, rois et reines se rapprochent singulièrement des simples mortels, et ils ont raison. On peut s'en convaincre de jour en jour davantage, maintenant qu'on les touche de si près.

La reine Victoria en donne une nouvelle preuve. Voyez ses traits! Malgré la triple couronne qui ceint son front, est-ce une Junon terrible? Non pas, vraiment, mais une aimable personne au visage cuponné et doux, ce qu'on appellerait



La reine Victoria.)



J.L.

(Le prince Albert.)

et une agréable petite femme. A quoi bon autre chose?

A côté de Victoria nous offrons le prince Albert; la fonction du prince consistant spécialement à être le mari de la reine, Dieu nous garde de le séparer! — Le prince appartient à l'espèce des beaux hommes; il est grand, blanc, résolu, et possède toutes les qualités de son emploi. Le prince Albert sort de la famille des Savoy-Cobourg, qui peuple, depuis quelque temps, la plupart des trônes de l'Europe.

Après la reine et le mari de la reine, qui de plus juste et de plus nécessaire que de montrer le ministre? Or, entre toutes les excellences qui composent le conseil de S. M. la reine des trois royaumes unis, lord Aberdeen était naturellement désigné par ses fonctions pour l'accompagner au château d'Eu; pour un voyage à l'étranger, rien ne vint, ce me semble, un ministre des affaires étrangères.

Ce n'est pas la première fois que lord Aberdeen tient le portefeuille des relations extérieures, comme on disait du temps de Napoléon; il a en deux fois cet honneur. En outre, mildred a été ministre des colonies, sous la présidence de Wellington.

Sa noblesse n'est pas des plus anciennes: il n'est que le quatrième comte de sa race, quant à ses titres, lord Aberdeen en a plus d'un; conseiller privé, membre de la Société Royale, président de la Société des Antiquaires, chevalier du Gharbon, etc., etc.

Il ne hait pas le mariage, puisqu'il a été marié deux fois; la première fois avec la fille du marquis d'Abercon, la seconde fois avec la fille de l'honorable J. Douglas.

Au physique, lord Aberdeen est de moyenne taille, sans grâce et peu recherché dans sa parure; on en ferait très-difficilement un lion. Son vêtement est toujours trop large et mal coupé; mais en revanche il est rarement neut.

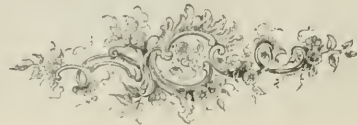
Bien que mildred tienne habituellement ses mains croisées derrière le dos, il ne se donne pas pour Napoléon. A tout prendre, c'est un homme calme, prudent, patient, discret, laborieux, qui parle bas et se dandine sur ses talons; en France on dirait de lui: Cet homme-là entend les affaires.

Je finis en vous priant de jeter les yeux sur un simple matelot fait à l'image des matelots employés sur le yacht de la

reine; peut-être est-ce le héros de l'aventure nautique que j'ai eu l'honneur de vous raconter la-haut; ici, du moins, notre homme est d'une tenue convenable, et le gendarme n'a point à intervenir.

Item deux petits dessins représentant: l'un le débarquement de la reine, l'autre son passage du yacht dans le navire français.

Mais ce n'est là, ô lecteur! mon ami, qu'une drague pour te faire prendre patience: *l'Illustration* te réserve d'autres dessins pour la semaine prochaine. Au revoir!



prendre, de les interpréter, il leur donna un corps. Là où il n'y avait que des paroles, il imagina des faits; il changea les menaces en desseins arrêtés, en machinations de vaines espérances. Il adressait ainsi à son impuissance naturelle et à cette passion insensée qui tourmente ses parents, de se grandir à leurs propres vœux lorsqu'ils sont enveloppés dans quelque périlleuse entreprise, lorsqu'ils se croient les dépositaires d'une conspiration mystérieuse qui peut, d'un moment à l'autre, amener la chute des tyrans: « Certes, disait-il en lui-même, Pusterla en a plus dit qu'il ne semblait dire. Un homme de cette valeur vaudrait-il nourrir des espérances et en venir aux menaces, s'il ne se sentait solidement appuyé? On ne m'a pas tout découvert, et j'approuve cette réserve. Quels sont mes titres pour entrer dans ces grands desseins qui tiennent suspendus les destins de la Lombardie? Mais qu'on me laisse agir, je saurai montrer ce que je vau, et je me rendrai digne de leur confiance, en gagnant un monde de prosélytes à la plus sainte des causes. »

Dans de tels sentiments, il se réunit à ses amis les plus affidés, à ceux qu'il connaissait hommes de cœur et d'énergie, et qui s'étaient montrés les plus ardents pour la liberté, affamés de changements, et avides d'en venir aux mains. Il célébrait leur zèle, s'efforça de les pénétrer du fanatisme de sa conviction, et leur donna à entendre que des images qui chargeaient le ciel la foudre allait bientôt sortir. Quelques-uns prêtèrent à ces discours une oreille complaisante: il y a toujours un grand nombre d'hommes, et ce nombre était alors plus grand que jamais, pour qui toute nouveauté, tout catalysme, contient un rêve de fortune et de bonheur; d'autres haussèrent les épaules, en disant: « S'il y a des roses, elles fleuriront. » Il y en eut qui le traitèrent d'enseigne ou de vandale, comme s'il eût rêvé, ou qu'il eût voulu se donner de l'importance. Ces derniers étaient les plus dangereux. Fignolé de l'incrédulité ou de l'insulte, il s'importait en de nouvelles fureurs pour qu'on ajoutât foi à sa parole. Dans la chaleur de la discussion, il laissait échapper les noms des Pusterla, des Alpinolo, du seigneur Galéas et de Barnabé, et de quelques autres personnes qui étaient entrées, ou qui, selon sa manière de raisonner, entraient certainement dans la conjuration. Aussi son secret, secret d'une entreprise qui n'existait que dans son imagination, devint le secret d'une foule de jeunes gens, langues indisciplinées, légères cervelles, qui le propagèrent parmi leurs amis. Passé de bouche en bouche, ce qui n'était que probable fut donné pour certain, et pour terminé ce qui était à peine entrepris, en même temps que chacun, par oubli, par vanité, ou par jactance, grossissait la nouvelle de quelque invention.

Il suffisait de jeter les yeux sur Alpinolo pour deviner les agitations de son âme. On sait qu'à force de répéter un mensonge, il n'est pas rare qu'on arrive à le prendre pour la vérité. En outre, si la conjuration était chimérique, Alpinolo l'avait rendue réelle pour sa part. Il avait juré, il s'était concerté tout un jour avec ses amis; et, s'enflammant au ton de ses propres paroles, il s'était plus violemment épris et persuadé de la réalité de ses visions; il avait serré la main à

Sarrasin. Pour faciliter la surveillance exercée par les syndics et les consuls, les divers arts étaient distribués dans des quartiers et des rues qui leur étaient propres: c'est ce qu'indiquent les noms, aujourd'hui conservés, des rues des Orfèvres, des Marchands-d'Or, des Marchands-de-Futaine. Toutes les boutiques ou fabricants d'armes s'ouvraient alors dans les rues que nous appelons aujourd'hui des Armuriers, des Espadonniers, des Éperonniers.

Je ne saurais dire combien de fois Alpinolo passait, ou, plus justement, se promenait par ces rues, foulant de ses regards l'intérieur des boutiques, en comptant combien d'hommes elles pourraient armer. La cadence redoublée des marteaux, le cri strident des limes, la puissante respiration des forges, le bruissement des meules d'épouillage, le frémissement du fer rouge plongé dans l'eau ou dans l'huile, un milieu de ce bruit, le commandement des patrons, les sifflets joyeux ou les chansons des ouvriers, tout ce vacarme était plus harmonieux à l'oreille d'Alpinolo que les accords d'un orchestre habile à l'oreille d'une jeune fille de quinze ans, qui assiste à une première fête. A voir au dedans et au dehors des magasins, ou suspendus en désordre, ou disposés en trophées, ces rondelles, ces pertuisans, ces dagues, ces estocs, ces épées, ces arbalètes, espagnols à deux mains, javelots, cuirasses à lames, à mailles, à écailles, visières, morions, cascs ronds, écharnières, de cuir, de frêne, de métal, un frisson de joie parcourait les membres du jeune homme; une fémelle le saisissait, pareille à celle de l'axare contemplant des tas de sequins sur la table d'un brehan, ou, pour employer une comparaison plus innocente, il ressemblait à un savant qui, traversant une rue pleine de livres, les achète en pensée, les lit, les étudie, les emploie pour faire d'autres livres, qui le mèneront à l'immortalité.

ne eague pas l'eau qu'on boit; celui qui a une famille aujourd'hui, doit léser son sur soi et ronger un pain bien sec! Ah! quelle différence dans le temps où ma bonne âme de père était syndic de notre maîtrise! Quel travail! quel pays de cocagne! les fleurs pleuvaient chez nous! Là, ou boucher, tel, un gantelet; un fronton pour un autre, et des cuisards. Trois contre-maîtres et cinquante garçons étaient à notre service, et ils auraient eu cent bras qu'il leur aurait fallu travailler tous de jour et de nuit, sans avoir à peine le temps de manger un morceau. Aujourd'hui la paix te partent l'eau stagnante. Il paraît que ces gens-la n'ont plus de sang dans les veines. Ces moines ne savent que prêcher la paix! Croient-ils donc que le Seigneur Dieu nous a fait des bras pour les tenir croisés? Si les choses vont de ce train, il n'y a qu'à fermer boutique, et à se faire marchand de vieille ferraille.

— Il vous plairait donc de voir revenir le passé? demandait Alpinolo.

— Si cela me plairait! Je donnerais la moitié du peu que j'ai pour voir une brave guerre; et il y en a beaucoup, sachez-le bien, dans Milan, à qui les mains démanent. Et, vive Dieu! qui n'aimerait la guerre? c'est la qu'on voit ce que vaut un homme: elle nous donne honneur et profit, on gagne un peu d'un côté, on vole un peu de l'autre, et il y en a pour tout le monde.

Alpinolo, ravi d'avoir aussi pour lui le vœu des artisans: « Eh bien! ajoutait-il, prenez bon courage, le remède n'est pas loin; mettez en ordre les fers de votre magasin, vous aurez bientôt à travailler, je vous le promets. »

— Quoi! vraiment! insistait l'armurier: tant mieux! Ma maison a toujours été en crédit, et il n'y a pas d'armes qui puissent se comparer aux miennes. Quant au prix, galan-



ses amis pour leur dire: « Nous nous reverrons, nous agirons, nous parlerons. » A quelques-uns d'entre eux, il avait juré l'honneur aux Visconti et mort aux tyrans, sur le nom du Seigneur et sur sa part de paradis; il avait fourbi ses armes, et calculé combien il pouvait y en avoir chez ses amis, combien on pourrait en tirer des magasins d'armures, Galvano Flaminio, alors professeur de théologie aux Dominicains de saint Eustorge, depuis chapelain et chancelier de Giovanni Visconti, nous apprend dans son histoire de Milan que cette ville comptait bien cent fabricants d'armes, sans parler des moindres ateliers de fer, qui employaient dix mille ouvriers. On faisait, ajoute-t-il, des armures bisantes comme des miroirs, qu'on exportait jusqu'en Tartarie et chez les



Alpinolo entra dans quelques-unes de ces fabriques; il demandait le prix d'une cuirasse, d'une cervelière, d'une armure complète en lames de fer et en mailles, depuis le cimier jusqu'aux éperons; il n'achetait rien, mais laissait entendre, à travers des images, que le temps de ces achats pourrait venir bien vite.

Dans le quartier des espadonniers, près du lieu où était alors l'unique four au pain blanc, fameux sous le nom de *prestin della raso*, on voyait la boutique d'un certain Maligniocio dalla Cochirola, dont le père s'était acquis dans son métier assez de crédit et une grande fortune. Lorsque ce Maligniocio lui succéda, pensant que, puisque son père avait réussi, il ne devait pas s'écarter d'un trait des traces qu'il avait suivies, il se garda bien d'ouvrir son atelier aux améliorations que le temps et l'expérience avaient introduites dans son métier: il le raffait comme des nouveautés, des bizarreries de la mode, qui deviendraient caduques dès le lendemain de leur apparition: « Cela s'est toujours fait ainsi, disait-il; nos pères en savaient plus long que nous, eux qui reviennent déjà de l'apprentissage lorsque ces gâte-métier ne l'avaient pas encore commencé. » Cette conduite, qui ses effets ordinaires: les pratiques s'éclaircissent, et toutes que les autres étouffaient leur fabrication, il ne lui arrivait plus que le rarecrouillage des anciennes armures de quelque Milanais de la vieille roche, observateur entêté des antiques coutumes.

Alpinolo le voyait seul dans la boutique, occupé à firc paisiblement le soufflet de la forge, et à tourner, sans se presser davantage, un morceau de fer dans les charbons, ne craignant pas d'interrompre son travail; il commença donc à lui parler plus longuement, et après avoir déploré la misère des temps, il lui fit entrevoir qu'elle pourrait bientôt prendre fin.

« Plus haut au ciel! s'écria Maligniocio; on peut dire qu'on

terre avec nous, et à nous avec vous, qui êtes de nos pratiques. »

— Puis, saluant Alpinolo qui s'en allait, il lui disait, en écartant son bécot: « Je me recommande à vous; » puis il se mettait sur sa porte, les mains dans les mains, pour blâmer les innovations et ramener ses espérances.

Je ne me serais point risqué à dégrader la dignité de l'histoire par de semblables trivialités, si elles eussent été envisagées par Alpinolo comme par le grand nombre; mais, à ses yeux, c'était interroger le vœu public, c'était la manifestation de la volonté populaire, c'étaient autant de nouveaux fils ajoutés à la trame de ses espérances, c'étaient autant de preuves de l'existence de la conspiration qui devait bouleverser le gouvernement de fond en comble.

On imagine facilement quelle place ses affections particulières tenaient dans ces songes. Renverser ce joto et lui donner cet autre pour successeur, réserver à tout Visconti la fin de Beno des Gozzadini, c'est à dire le traîner par la ville, puis le jeter dans le canal; mettre en pièces Lucchino, Lucchino le maudit, et élever à sa place Pusterla et Margherite. Alors tout serait justice: plus d'impôts, plus d'intrigues; alors les bons seraient riches, et les hommes les méchants; alors... quelle belle époque! quel âge d'or! que de gloires nouvelles! quelle universelle félicité!

Eh bien! entre par ces pensées qui déjà lui semblaient la réalité, Alpinolo entra dans le *Bredetto Nuovo*, que nous appelons aujourd'hui la place des marchands. Je crois que beaucoup d'adhérents se seraient arrêtés, comme moi, des heures entières à contempler le mélange des styles dans ce monument grandiose, et à lire l'histoire des arts et des révolutions de cette ville; mais ce mélange n'existait pas lorsque Alpinolo vint dans cet endroit de la cité.

L'esprit des dépenses généreuses et l'ardeur de bâtir ne sont pas nés d'her chez les Milanais. Ammes de la noble livel-

ralité d'un peuple libre, ils achetèrent les maisons et le terrain qui occupaient le centre de leur ville, pour y rassembler les principaux édifices. En 1228, ils bâtirent la place quadrangulaire, avec cinq portes s'ouvrant sur cinq rues pavées de cailloux, appartenant aux principaux quartiers. L'une s'appelait Porte du Dôme, l'autre la Porte Neuve, la troisième de Gôme, la quatrième de Verelli; la dernière s'ouvrait sur le quartier des orfèvres, et se nommait la Porte des Prisons, parce que la zèle d'ile Malastalla était voisine. On y renfermait les créanciers frauduleux et la jeunesse indisciplinée, remède extrême pour solder les dettes des uns et rendre le bon sens aux autres. Au milieu de cette place, sous le podestat Olfredo des Grassi de Trezezza, à qui son zèle à brâler les hérétiques mérita une statue équestre qu'on voit encore encadrée dans le mur, on érigea le palais de la

de cet autre côté on répétait des miracles qui, dans les deux dernières années, avaient commencé à mettre en réputation la madone de Saint-Jeâne, et aussi celle de Saint-Satire, de Saint-Simplicien et de Saint-Amirose. Un pèlerin muni du bourdon et du *sampochetto* attirait l'attention d'un groupe qui, se pressant autour de la table où l'orateur était monté, écoutait la merveilleuse histoire de Faolozzo de Rimini, qui vint à Venise plusieurs années sans rien prendre que de l'eau chaude. Les moineaux le mirant en prison, et ne firent que confirmer la vérité du prodige. Plus loin un charlatan montrait un érèbe portant une foule de figures qu'il décrivait de l'épithète d'humaines; il expliquait qu'elles représentaient les vingt-cinq mille personnes qui, le 25 mars passé, s'étaient rassemblées à Corrigio dans le Crémonais, de chassées et demi-mes, se frottaient jusqu'à sang et faisaient des amonnes, sans la conduite d'une belle jeune fille qu'on regardait comme une sainte. Plus tard on découvrit qu'elle n'était inspirée que par le démon, et on la condamna au feu.

Qu'on s'imagine un bal : la foule y est immense; chacun, plein d'allégresse, ne pense qu'à son plaisir, à la fête, au spectacle qu'il a sous les yeux. Qu'on s'imagine, au milieu de cette foule, un homme qui a crôné une mine sous le théâtre de la fête, y qui, dans un moment, va y mettre le feu, et lancer en débris dans les airs la salle, les musiciens, les danseurs, les spectateurs, et on se fera une idée assez juste de ce qu'éprouvait Alpiuolo au milieu de la multitude rassemblée sur la place dont nous avons parlé. Sous ces portiques, où se tiennent les libraires qui revendent d'occasion nos ouvrages, lorsqu'ils ont emporté ceux qui les avaient achetés nous chez l'éditeur, ou qui les avaient reçus comme un hommage de l'amitié de l'auteur, Alpiuolo se promenait d'un pas théâtral, mesurant de l'œil et regardant jusqu'au fond de l'âme tous ceux qu'il rencontrait, comme pour dire : « Es-tu des miens ou de mes ennemis ? » Malheureusement pour lui, il vint se jeter sur le passage de ce Menozzo Basabelletta, qui, s'il vous en souvient, pour avoir un jour plaisanté sur les visites de Luchino à Marguerite, avait reçu d'Alpiuolo une si violente rebuffade. A cette vue, celui-ci sentit se réveiller dans son cœur tout le mépris qu'il avait alors éprouvé, avec quelque ressentiment de la honte dont il fut saisi un instant après, lorsque l'apparence sembla donner raison au mauvais plaisant. Il lui parut qu'un regard mécontent, qu'un sourire ironique de Basabelletta voulait lui dire : « N'aurais-je pas raison alors ? » Il farocosta en répondant à haute voix un reproche qu'il croyait lire dans les yeux de Menozzo. « Eh bien, lui dit-il, était-ce avec assez d'injustice que vous essayiez de ternir la réputation de madame Marguerite ?

— Il me semble que tu dois le savoir mieux que moi, » répondit l'autre avec une froide ironie.

Alpiuolo répliqua à grand-peine sa fureur, a Prends garde, s'écria-t-il, je le ferai rendre ces insultes dans la gorge, si le moment n'était pas proche qui te désillera les yeux mieux que toutes mes paroles.

— Brave jeune homme ! répliquait Basabelletta, il faut faire ton profit de la science du monde. Crois-moi, promets toujours des choses générales; autrement, si tu venais à préciser des détails, tu exposeras à rencontrer de nouveaux démentis et à être dupe de tes vanteries.

— Eh ! non, répondait Alpiuolo s'échauffant de plus en plus; ce ne sont point des mensonges; je ne crains point la dérision. Je te dis, en vérité, que les choses brandent au manche, et que nos maîtres ne le seront pas longtemps.

— Et Basabelletta : « Ils le seront plus que tu ne penses, parce que le diable aide les sages, et qu'il y en a trop qui, comme toi, chantent bien haut, mais ne valent pas à l'encre la moitié de ce que montraient leurs paroles. »

On sent de quel coup ce langage frappa Alpiuolo. Mais croyant, dans ses expressions, dénicher un partisan de cette révolution idéale qu'il caressait, il lui sera convulsivement la main, et, l'affairant vers un coin solitaire, il lui dit à voix basse et en regardant s'ils n'étaient point écoutés : « Ce qui est fait est fait. Mais, puisque tu es pour la bonne cause, apprends que les paroles prouvent un courage; le courage ne se voit pas dans ces vaines effusions. Quand tout le peuple est mécontent, quand le tyran est exécuté, il suffit d'une étincelle pour allumer un effroyable incendie. Et cette étincelle, crois-moi, il en est qui battent la pierre pour la faire jaillir.

— Bah ! répliquait Menozzo, il faudrait que les nobles eussent moins de complaisance dans les reins, moins de servilité

et plus d'amour du peuple. Sois-en sûr, les hommes sont comme les nêles, ils ne mûrissent que sur la paille. Sur la paille des chaudières, on trouve encore des cœurs généreux; mais pendant que l'âme du maana se trempe aux rudes travaux de la glèbe et de l'atelier, les riches s'évertuent dans les jeux et dans les tournois, dans les chasses, dans les bals, à tenir table et à faire gloire de leur bassesse à la cour. Nos ancêtres mettaient leur gloire, à défendre ses droits contre ceux qui voulaient l'abuser; mais le monde empire en vieillissant, et de cette génération sainte, il ne reste plus rien. Qu'est-ce que ton Pusteria, par exemple ? A peine Luchino lui a-t-il jeté un os, une amassade, il pite son âme à la servitude, il se fait doux comme miel et en va à Vérone sans une pensée ni pour lui-même, ni pour la patrie, ni pour quelque autre chose qui devait pourtant lui faire démanquer vivement la peau.

— Halle-la ! ne le crois pas, s'écria Alpiuolo tout enflammé. Sache, au contraire, mais garde le pour toi, sache que mon seigneur n'est point à Vérone. S'il y a diè, ce ne fut que pour nous et des intelligences avec Mastino. A Theure qu'il est, il est ici, à Milan, ici, de sa personne. Cela te suffit-il ? es-tu convaincu ?

— Belles sornettes ! disait en riant Menozzo. Pauvre garçon ! que tu es bon, et qu'on t'en fait avaler de cruels ! Quelque domestique l'aura osé à entendre cette fausse nouvelle. Quelqu'un aura chanté pour le faire chanter...

— A qui en faire accroire ? interrompait Alpiuolo, rouge comme le feu. Pour qui me prends-tu ? Ne dois-je plus ni croire mes yeux ? de le dis qu'il n'est soir, dans le palais, moi, moi tout le premier, j'ai parlé à Pusteria, à Zaronne, dans une assemblée de personnes de haut rang. On y a traité de ce qu'il fallait faire, et déjà ils ont tout disposé. L'autre semaine on passera pas sans que nos dettes ne soient payées... » Et il poursuivait, mêlant à la vérité les songes de son imagination. Mais l'autre, incrédule et seulement poussé par son humeur disputé :

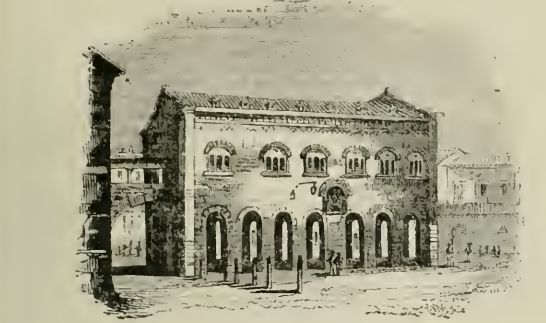
« Tout beau ! tout beau ! disait-il, il se trouvera bien quelque chose qui les arrêtera. Et la signora Marguerite, cette eau dormante... »

— Quoi ! Marguerite ? Quel badinage ! continua l'imprudent. Elle pense que le temps n'est pas ven de lever le pays de ses soufflures. Elle nous a raconté l'histoire de son aïeul Galvagno Visconti, qui, au temps de Barberousse, courait la ville en habit de houffon, un porte-voix à la main, en fei-



gant de s'occuper d'astrologie, pendant qu'il conspirait pour délivrer sa patrie. Alors, ajoutait-elle, les sages simulaient la folie ; aujourd'hui les fous se croient fort sages. »

Il faut savoir que par un effet de l'habileté de l'architecte, un plûlot par celui du hasard, les arceaux du portique sous lequel discouraient Alpiuolo et Menozzo, sont disposés de manière à produire le phénomène des *salles parlantes*. Quelques-uns de mes lecteurs ont pu l'observer à Saint-Paul de Londres, dans la galerie de Gloucester, dans la cathédrale de Argent, ou, dans des lieux plus voisins de Milan, au palais ducal de Plaisance, et à Mantoue, dans la salle des géants. Il consiste en ce qu'un homme placé à l'un des quatre angles du portique ne peut prononcer une parole, si faible qu'elle soit, qu'elle ne parvienne, en suivant une diagonale, à l'angle opposé. Les physiciens donnent facilement l'explication de ce phénomène. Notre récit se contente de dire que quelqu'un en tirait profit. Tranquille comme si l'objet de leur conversation lui eût été tout à fait indifférent, Ramengo de Casale écoutait de cette manière la discussion d'Alpiuolo et de Basabelletta. Ce Ramengo, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le dire, était un des flatteurs de Luchino; mais il savait assez bien nager entre deux eaux pour ne point être l'ennemi des ennemis du prince. Ses paroles étaient mielleuses et ses actions ambiguës, mais il ne se délaissait ouvertement contre personne, cherchant à se faire admettre partout, et réussissant à faire un grand nombre d'aveugles. Parmi ceux qui ne réussiraient point la scélératesse de Ramengo, on comptait Alpiuolo, qui, entièrement persuadé de la bonté de sa cause, croyait qu'il était impossible qu'on ne partageât point son opinion. Aussi l'ombre d'un soupçon n'en tra-t-il le point dans son esprit lorsqu'il, Menozzo s'était éloigné, il se vit accosté par Ramengo, qui en avait assez entendu pour deviner le reste. « Imprudent ! dit ce dernier, tu parlais tout à l'heure



raison. Sa partie supérieure contenait une vaste salle destinée aux tribunaux; l'inférieure, un espace couvert où se joignait le triple enlèvement de sept arcaades, et tel qu'il convenait à la commodité du peuple dans le temps où le peuple gouvernait la cité.

Grâce à la sainte manie de restauration qui nous possède, il ne nous reste plus grand chose de ces monuments de l'antiquité. Le palais de la Raison, converti en archives, est aujourd'hui fermé et tellement réceptif, que c'est à peine si on peut distinguer, sous la couche épaisse de chaux qui les recouvre, la forme de ses anciennes arcaades; ainsi une mâle pensée se cache sous l'enveloppe d'un langage artificieux. Les loges sont aussi abîmées; mais, par fortune, on n'a pu, en six cents ans, achever l'épithèse des écoles palatines du côté de la me des Orfèvres, et dont il reste encore en partie la galerie degli Osii, commencée en 1516 par Malton le Grand. Ce monument était revêtu de carreaux de marbre blanc et noir, et divisé en deux galeries superposées, qui se composaient chacune de cinq arches. Au parapet supérieur on avait sculpté sur autant d'écus les armes des six principaux seigneurs de la cité. Une tribune en saillie occupait le milieu de cette galerie; sur le balcon, on voyait un aigle tenant une truelle dans ses serres, symbole du haut patronage de l'empire sur la ville, qui, ainsi que le savent tous les enfants de cette ville, son nom d'une truelle à longues soies. C'était à cette tribune, vulgairement nommée *Parlera*, qu'apparaissaient le podestat



ou les consuls pour proclamer devant le peuple convoqué les ordonnances et les lois, et pour écouter les avis des citoyens. Aujourd'hui on ne voit au-dessous que des marchands de fileaux et de rouets, et une sottelle allouance, qui passe et repasse lentement devant et derrière les écus.

A cette époque, on voyait donc là une multitude de gens, les uns marchant sous par son, les autres s'enquérant des nouvelles, les autres se promenant découverts, on louant et comparant des faucons de Norvège, de Danemark, d'Irlande;

basse et en regardant s'ils n'étaient point écoutés : « Ce qui est fait est fait. Mais, puisque tu es pour la bonne cause, apprends que les paroles prouvent un courage; le courage ne se voit pas dans ces vaines effusions. Quand tout le peuple est mécontent, quand le tyran est exécuté, il suffit d'une étincelle pour allumer un effroyable incendie. Et cette étincelle, crois-moi, il en est qui battent la pierre pour la faire jaillir.

— Bah ! répliquait Menozzo, il faudrait que les nobles eussent moins de complaisance dans les reins, moins de servilité



richesse que son épée, était venu à Milan se mettre à la solde des Visconti. Lorsqu'il eut trouvé la mort sur le champ de bataille, Ramengo marcha dans la même voie que son père : c'était la seule qui put conduire à la renommée et à l'opulence qu'il convoitait dans ses rêves ambitieux.

Les Pusterla, dont la puissance était grande dans le Montferrat, avaient pris sous leur protection le père de Ramengo et Ramengo lui-même; par eux, il avait acquis de l'influence et un commandement dans la milice, mais il était de ces âmes mal nées pour qui la reconnaissance est un insupportable fardeau, et les bienfaits des Pusterla avaient amassés dans son cœur une effroyable haine.

Cependant la guerre éclata entre les Guelles et les Gibelins, lorsque le pape, ayant excommunié Matteo Visconti, leva une armée pour soutenir son anathème. Matteo remit le pouvoir aux mains de son fils Galeas, qui pressa vivement les hostilités. Comme on craignait que l'ennemi ne franchît l'Adda pour pénétrer dans Milan, on disposa des corps d'observation sur les rives de ce fleuve, et on fortifia les forteresses qui l'avoisinaient. Le père de Francesco Pusterla tenait le château de Brivio, un fort élevé à Olimate, et la citadelle de Lecco. Il désirait vivement que son fils commençât le noviciat des armes, il lui remit le commandement de cette dernière place, en lui donnant pour lieutenant Ramengo. Cela se passait en 1522.

Lecco n'était nière, à cette époque, qu'un amas de ruines. Victime d'une de ces vengeances de parti, alors si fréquentes, cette ville avait été punie, par une destruction totale, du crime d'avoir embrassé la cause des Torriani. Parmi les habitants de Lecco les plus dévoués à cette famille, on remarquait surtout Guido della Maddalena. Les malheurs de ces temps avaient éteint sa maison : il fut tué en combattant. Son fils unique, Girolldello, pris comme otage, avait réussi à s'échapper, et venait récemment de prendre service dans les troupes gualdes. Il ne restait à Lecco, de cette famille, qu'une sœur de Girolldello, la jeune Rosalia, qu'il avait toujours tendrement aimée, et qu'il aimait encore plus vivement depuis que le malheur le tenait éloigné d'elle. Rosalia avait été en beauté, et son

avait vu plusieurs fois la fortune, dans ses vicissitudes, se décider tantôt pour les Visconti, tantôt pour les Torriani. Bien que le pouvoir des premiers parût alors solidement assis, qui pouvait dire qu'un caprice du hasard ne le remettrait pas aux mains des seconds? S'aller aux Visconti dans le temps même de leur puissance, c'était un rêve que l'imagination pouvait caresser, mais la raison devait le rejeter comme une folle espérance. Il était beaucoup plus habile de rechercher l'alliance des Torriani : ils trompaient, que ne devait point attendre de leur reconnaissance l'homme qui n'aurait pas dédaigné de s'unir à eux lorsqu'ils étaient dans l'infortune! Si leur sort ne devait point changer, Rosalia était trop obscure et trop délaissée pour qu'un mariage avec elle usât ni la jalousie ni le soupçon de la part d'un serviteur des Visconti ; si ceux-ci venaient à être renversés, non-seulement elle serait pour Ramengo la planche de salut qui l'arracherait au naufrage, mais pourrait le faire aborder aux rives fleuries de la faveur des Torriani triomphants. Il était un autre aperçu de l'abandon de Pusterla pour Rosalia, et il était de ceux qui ne croissent point à l'immensité de cette tendresse. La haine qu'il nourrissait contre Francesco le entraîna dans ses projets d'union par l'idée de suppléer son jeune capitaine auprès de sa maîtresse. Il demanda donc la main de Rosalia à des parents éloignés à qui la garde de la jeune fille était confiée. Pour se débarrasser d'un fardeau, pour trouver un appui, et dans l'espoir de faire cesser les persécutions dont Girolldello était l'objet, ils consentirent à ce mariage. Lorsqu'il se conclut, Francesco put vivement seconder à toutes les dépenses; mais les soupçons de Ramengo ne firent qu'en prendre une nouvelle forme, et son aversion s'en accrût.

Rosalia, comme il arrivait alors et comme il arrive encore à la plupart des jeunes filles, ne fut informée de ce projet que lorsqu'il fut arrêté. Elle ne reconnut point Ramengo; il n'avait rien fait pour gagner sa bienveillance; mais, lorsqu'elle se vit unie à lui par un lien que la mort seule pouvait rompre, elle fit ses délices de son devoir, et, heureuse de trouver un objet à cette flamme intérieure qui s'était jusqu'alors alimentée d'elle-même, elle amena son mari avec toute l'impétuosité d'une première passion.

Ramengo lui-même, quelque grossière que fut son âme, ne put s'empêcher d'abord d'aimer cette vierge ingénue dont il avait fait sa femme. Il goûta un moment les douceurs d'une affection partagée, et pensa même un moment à mettre tout son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs.

Mais ses vertueuses dans ne furent pas de longue durée. Bizarre, mégal, capricieux, ses caprices et sa coquetterie se mirent bientôt de brutales et de colères. Il sentait ses torts, et, loin de s'en repentir, il s'en excitait à les aggraver. Loin de faire un mérite à Rosalia de la divine patience qu'elle opposait aux mauvais traitements, cette patience lui fit croire qu'elle se vengeait en le trahissant. Ses premiers soupçons grandirent, et il les accueillit avec empressement comme la justification de sa haine. Pusterla se promenait volontiers avec



âme s'était éprise de ce violent besoin d'aimer que le malheur fait naître dans les cœurs défaits, et qui s'enflamme d'autant plus qu'il peut moins se satisfaire.

Francesco Pusterla, très-jeune alors, avait connu la jeune fille, qui était du même âge que lui. Sa beauté (la beauté d'une vierge a tant de part aux sentiments qu'elle éveille) avait augmenté la pitié du jeune homme pour les malheurs de Rosalia. Il la regardait comme la victime innocente des discordes civiles, martyre d'une faction dont sa famille avait fait partie, emporté par l'infortune; il aimait à se trouver avec elle, la traitait avec une vive amitié, et l'artifice délicat de sa bienfaisance pourvoyait aux besoins de la malheureuse orpheline. Ces soins firent si empressés et si ardens, que le grand nombre, qui ne croit point à une générosité gratuite, publiait les amours de Francesco et de Rosalia.

Ramengo la vit aussi et l'aima... Mais c'est profaner le nom de l'amour, qui enfant tant d'actions généreuses, que de l'appliquer aux sentiments qu'éprouvait Ramengo pour la sœur de Girolldello. Des calculs, des moyens de fortune et des avantages pour l'avenir, voilà ce qu'il voyait là où les jeunes gens de son âge ne voient que passion, fantômes brillants et plaisirs. S'élever au-dessus de la bassesse de sa naissance, s'avancer, par toutes les voies criminelles ou licites, dans les emplois et la cour, c'était l'unique but de ses actions. Il

Rosalia sur les bords du fleuve; son cœur aimait cette ingénue et passionnée, et lorsqu'il parlait d'elle, c'était avec ce chaleureux accent de la jeunesse qui ne sait ni craindre ni dissimuler. Ramengo ordonna sévèrement à sa femme de ne plus souffrir Pusterla dans sa maison sous aucun prétexte, et lui imposa en même temps de se garder de laisser croire qu'il lui donnait cet ordre. C'était la pierre dans cet abîme de duplicité et de détours où les âmes lasses trouvent le plus cruel supplice. Ses tortures n'échappaient point à Ramengo, qui en sentait croître sa barbarie délicate.

Mors ce temps, la victoire de Vaprio, remportée par les Visconti, ruina de fond en comble les espérances des Torriani, et dispersa leurs partisans. Ramengo se montra un de leurs plus cruels persécuteurs. Rosalia, qui avait cru que les prières auraient quelque pouvoir sur son mari, osa interceder en faveur de Girolldello; mais l'insolence de Ramengo n'avait plus de bornes : il repoussa brutalement la supplante Rosalia. Comme elle était désormais inutile à sa fortune, il la prit en dégoût, et s'en serait volontiers débarrassé par un crime, s'il eût pu espérer de le cacher à tous les yeux, et vaincre le reste de pitié dont les cœurs les plus barbares ne peuvent se défendre un moment d'immoler un innocent.

avec Menozzo... lui aurais-tu dit?... » et il lui faisait un signe anical d'un air d'intelligence. « Es-tu bien certain qu'il soit des nôtres? Francesco ne l'a-t-il pas donné quelque mot de ralliement pour le reconnaître? »

— Non, répondit Alpinolo.
Et l'autre continua : « Zurione m'a donné, et je ne crois point avoir perdu ma journée, quoique j'espire m'être conduit avec plus de prudence que toi. A qui as-tu parlé? »

Alpinolo lui nomma plusieurs de ceux à qui il avait fait ses confidences et de ceux à qui il comptait les faire. Ramengo lui ne perdait pas une parole, lui dit : « Mais ne l'es-tu pas entendu avec Galeas et Barnabé? »

— Non, mais d'autres que moi l'auront fait parmi ceux de la dernière soirée.

— Eh! ne sais-tu pas, parmi ces derniers, les hommes qui auraient assez de liaison avec les premiers pour se mettre en rapport avec eux, ou les jeunes gens déterminés à se jeter à corps perdus dans l'entreprise comme toi et moi? »

— Comment? poursuivait l'imprudent; les deux Alpinolo ne sont-ils pas fort bien avec eux? Où trouver des cœurs plus généreux que lesororo et que le seigneur de Castelletto? »

— Des Milanais! s'écriait l'autre en secouant la tête. Noble race! pleine de cœur! mais, pour donner le signal du mouvement, pour vouloir avec résolution, elle est sans force, il faut recourir à ceux de la province.

— C'est pourquoi, ajoutait le page, nous avons avec nous Tornello de Novare. Ce matin, je l'ai vu parler avec... »

Il dérolait ainsi ce qu'il savait et ce qu'il imaginait, donnant pour des réalités ce qui n'était que les chimères de sa fantaisie. Puis, ravi d'avoir rencontré un nouvel apôtre, il embrassa Ramengo avec cordialité, et s'éloigna pour chercher d'autres prosélytes. Cependant Ramengo se dirigea vers le palais, et bientôt après il y était reçu par Luchino, à qui il avait fait dire qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance. Mais il est temps de faire mieux connaître à nos lecteurs ce qu'était ce misérable.

Ramengo avait pris le nom de Casale de la ville où il était né, dans le Montferrat, et d'où il avait été enlevé, enfant au berceau, lorsqu'en 1299 ce pays s'était révolté contre Matteo Visconti pour se donner aux Pisans et à Giovanni, marquis de Montferrat. Son père, soldat de fortune, sans autre



Modos.



A cette époque de morte-saison, constatons au moins les derniers caprices de la mode d'être qui déjà decline et dont le règne expirera dans quelques semaines. Les vacances sont l'occasion de nouvelles toilettes; on fait surtout provision de chapeaux; il faut avoir un chapeau de paille arrangé simplement, qui puisse résister au vent et à la rose; un autre frais et gracieux comme le riant jardin dans lequel on se promène; il en faut encore pour le soir, qui aient toute la légèreté et la coquetterie des coiffures d'assemblées. Aussi madame A... envoie-t-elle aux élégantes qui ont l'habitude de se bor à son bon goût des chapeaux différents, depuis le plus simple jusqu'à la capote de gaze bouillonnée ou s'entrebaillant de légères branches de soie.

Ainsi que nous l'avons dit, les robes de soir se garantissent le plus souvent en taffetà; le modèle que donne notre gravure a beaucoup de succès; les biais qui ornent la jupe et le corsage sont festonnés en soie de la couleur de la robe.

On fait encore des robes en lingerie; les corsages sont demi-dorolletes, soit à revers avec un fichu plissé à jabot, soit froncés sur un poignet, à la Lurère; dans les fichus se montrent en dessus; ils sont pour la plupart brodés en semé à pois ou grains d'orge, et entourés d'une garniture festonnée. Les mantelets à gros pois, avec une garniture de mousseline plissée à la Vieille, sont très en faveur; on passe un ruban dans les bouillons du milieu et quelquefois dans le petit ourlet qui borde la garniture tuyautée.

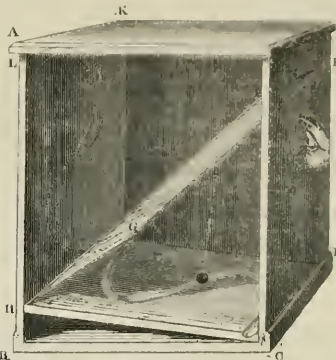
En fait de modes agréables et nouvelles à exécuter soi-même, nous citerons les canezons de batiste brodée en soutache de fil d'Écosse; fine et bien faite, son application produit l'effet d'une broderie en relief; puis, les mitaines longues au crochet en soie brodée ou de couleur foncée, qui sont terminées en haut par un dessin or et soie blanche faisant l'effet d'un bracelet; une frange en lésion et des glands complètent cet ornement, qui se retrouve autour du poignet et autour de la main; ces mitaines, faciles et peu coûteuses à exécuter, s'appellent des mitaines algériennes.

Mais toujours toujours en grande vogue, c'est la tapisserie, surtout les bandes, mêlées au velours pour composer fauteuils, rideaux et portières, ou entourer un tapis de table à fond de velours uni.

Amusements des Sciences.

SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Prenez une boîte de forme à peu près cubique. Dans la ligne *bc*, nous supposons que l'une des faces latérales soit enlevée pour laisser voir l'intérieur de la boîte. A B, D, Placez dans l'intérieur et vers le bas de cette boîte un plan légèrement incliné H G D C, sur la surface duquel vous aurez tracé une rainure curviligne et en zigzag, assez large et assez profonde pour qu'une balle de plomb puisse rouler et descendre tout au long. H G F est un miroir incliné. Enfin M est une ouverture pratiquée à la face opposée, de telle manière qu'en y mettant l'œil on ne puisse pas voir le plan incliné H G, mais seulement le miroir. D'après les positions respectives de l'œil, du plan incliné et du miroir, l'image de ce plan sera presque verticale, et un corps qui roulera de G en C le long de la rainure, paraîtra monter en suivant une route onduleuse de G en L. L'illusion pourra être parfaite si le miroir est bien net et si le jour est bien ménagé à l'intérieur de la boîte.



II. L'énoncé du problème est tiré de l'anthologie grecque, dont nous avons déjà parlé, et a été traduit en vers latins par le savant Bachet de Méziriac, qui a inséré ces vers dans une note de son édition de Diopante :

Aurea mala ferunt Charites, aequalia riuque.
Mala insunt calatho; Mosarum his obvia turba
Mala petunt, Charites enimis aequalia donant;
Tunc aequalia hinc continent habere, novemque.
Dic quantum deternit, numerus sit ut omnibus idem?

Le moindre nombre d'oranges qui satisfasse à la question est 12, car en supposant que chaque grâce en eût donné une à chaque Muse, elles se trouveront en avoir chacune trois, et il en restera trois à chaque grâce.

Tous les multiples de 12, tels que 24, 36, 48, etc., satisfaisent également à la question; et après la distribution faite, chacune des Grâces et des Muses en eût en G, ou 9, ou 18, etc.; en un mot, le multiple correspondant de 5.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

1. Un lion de bronze, placé sur le bassin d'une fontaine, peut jeter l'eau par la gueule, par les yeux et par le pied droit. S'il jette l'eau par la gueule, il remplira le bassin en six heures; s'il la jette par l'œil droit, il la remplira en deux jours; la jetant par l'œil gauche, il la remplira en trois; enfin, en la jetant par le pied, il la remplira en quatre jours. En combien de temps le bassin sera-t-il rempli, lorsque l'eau sortira à la fois par toutes ces ouvertures?
2. Sur le bord d'une rivière se trouvent un loup, une chèvre et un chon; il n'y a qu'un bateau si petit, que le bûcher seul et l'un d'eux peuvent y tenir. Il est question de les passer de sorte que le loup ne fasse aucun mal à la chèvre, ni la chèvre au chon.
3. Mesurer une hauteur verticale inaccessible, même par le pied, un moyen de son ombre.

orne de filets d'or et d'argent. Les encadrements des glaces sont en acajou. Le mécanisme des stores, nouveau et ingénieux, obéit aux moindres mouvements, et laisse pénétrer dans la proportion exacte que l'on désire, l'air et la lumière. L'intérieur est garni en satin blanc, et tout y est disposé de manière à ce que toutes les attitudes soient faciles, et que l'on y soit doucement et mollement porté. Sur le devant on a sculpté deux plantes, le café et le tabac, emblèmes de la richesse du boudoir; derrière sont des figures dorées de serpents et de dragons. Quoique ce travail, dans son ensemble et ses détails, fasse assurément honneur au carrossier anglais, et qu'il puisse, sous le rapport surtout de la légèreté, servir de modèle aussi bien à l'industrie du Brésil qu'à celle de tout autre pays, il n'est pas douteux qu'une voiture impériale de mariage eût été exécutée en France avec plus de goût encore. Il est probable que la commande est venue de Naples. On peut espérer que la princesse de Joinville fera un jour apprécier à son frère l'industrie portugaise.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS

1847 — AOÛT

Heure de l'observation	Températures extrêmes de la journée.		Températures moyennes réduites.	État du ciel	Vents à midi	
	Maximum.	Minimum.				
1	757,50	44,0	22,5	16,2	Beau, nuages.	0. faible.
2	752,08	45,8	26,0	16,2	Beau.	0.
3	752,13	44,7	22,8	18,2	Nuageux.	S. S. 0.
4	749,77	42,9	21,8	16,9	Nuageux.	0.
5	754,35	46,8	22,0	15,9	Très-nuageux.	0.
6	754,82	42,2	22,6	16,9	Nuageux.	0.
7	764,97	50,0	24,2	16,1	Nuageux.	0.
8	765,55	47,0	28,0	22,0	Très-nuageux.	S. 0.
9	778,52	47,0	29,0	22,4	Très-nuageux.	S. 0.
10	775,52	46,8	29,0	22,5	Couvert.	N. N. 0.
11	761,57	45,8	21,8	17,1	Très-nuageux.	N. N. 0.
12	762,15	44,0	22,0	16,0	Nuageux.	N. N. 0.
13	759,77	42,7	23,7	17,7	Très-nuageux.	S. S. E.
14	756,92	44,5	25,0	19,1	Très-nuageux.	E. N. E.
15	753,48	44,0	29,9	21,2	Nuageux.	E.
16	757,52	45,0	29,5	20,5	Très-nuageux.	S. 0.
17	758,37	46,8	28,3	22,0	Beau, nuages.	E. 0.
18	756,24	48,5	30,5	25,8	Beau.	S. S. E.
19	756,70	47,0	30,8	23,2	Beau, nuages.	S. S. 0.
20	750,86	46,0	25,2	19,2	Très-nuageux.	S. 0.
21	756,96	44,9	22,0	18,1	Nuageux.	0.
22	754,63	42,0	22,0	16,5	Couvert.	S. S. 0.
23	749,69	44,0	21,6	17,5	Couvert.	S. S. 0.
24	752,57	44,5	20,0	16,6	Couvert.	S. S. 0.
25	756,03	42,2	26,5	18,6	Très-nuageux.	fort.
26	757,85	42,9	29,9	20,7	Beau.	0.
27	760,38	45,5	29,0	18,8	Assez beau, nuages.	0. N. 0.
28	759,67	42,2	21,8	17,9	Beau ciel.	0.
29	759,46	47,0	26,0	21,1	Couvert.	0. S. 0.
30	759,10	46,0	29,0	21,9	Nuageux.	S. S. 0.
31	761,28	48,5	30,0	25,6	Beau.	S. 0.
Moyenne.	756,81	44,5	25,2	19,5		

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS REBUS

La sensible beauté
Est promptie à s'enflammer.

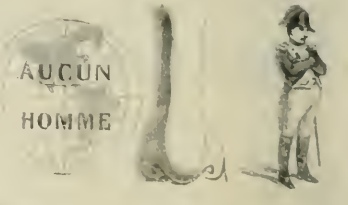
Un vin de Beaune et de Nuits à six sous la bouteille.

La voiture de mariage de l'empereur du Brésil.



Cette voiture, commandée par l'empereur du Brésil à l'occasion de son mariage, sort des ateliers de M. Palliser, de Londres.

Elle est surtout remarquable par son extrême légèreté mise à une grande solidité. Elle est peinte en vert et en jaune, et



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinim dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Paris à la presse mécanique de LACROIX et C^e, rue Damielle, 2

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 14 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 29. VOL. II — SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Selze, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Inauguration de la Statue du roi René, à Angers: Statue du roi René, par M. David (d'Angers); de la Statue de l'abbé de L'Épée, à Versailles: Statue de l'abbé de L'Épée, par M. Michaud. — Courrier de Paris. — Divertissement de la Chasse. Frontispice: Le Départ pour la Chasse; le Chasseur au canon; le Chasseur devant; le Chasseur fashionable; le Député du Gibier à la Chambre des Pairs; le Marchand de Chiens; le Chasseur parisien; le Feu de peloton; le dernier Livre européen; 8 Dessins de Grandville, 1 Dessin de Cham, etc. — Visite de la reine d'Angleterre au roi Louis-Philippe (Suite). Vue du château d'Eu; Coust du roi; Débarquement de la reine Victoria; Louis-Philippe présente la reine d'Angleterre à la reine des Français; Voiture du roi; Départ de la reine d'Angleterre du Tréport; Embarquement de la reine Victoria et du prince Albert; le yacht Victoria-an-Albert; Coust de la reine d'Angleterre; Dessins de Morel-Patin, Lavillois, etc. — Petits Poèmes. La Pensée; le Jour de Naissance; un Sûreté; la Comète. — Margherita Pastella. Chapitre VII, la Noyée, 14 Gravures. — Amoureaux. — Modes. — Bravets Victoria. — Nouvelles algériennes. 1 Gravure. — Rébus.

Inauguration de la statue du roi René.

A ANGERS.



(Statue du roi René, par M. David d'Angers.)

Il y a une douzaine d'années, plusieurs savants, qui

n'avaient rien de mieux à faire, réalisant une pensée de M. de Humboldt, créèrent les congrès scientifiques. Ils invitèrent les érudits de toutes les nations à se réunir, à des époques déterminées, pour traiter simultanément des questions d'histoire, d'archéologie, de médecine, de physique, de mathématiques, de littérature et de beaux-arts. Afin de grouper et de disperser en même temps les lumières, ils convièrent que l'assemblée, annuellement nomade, se tiendrait à tour de rôle dans les principaux chefs-lieux. L'institution des congrès, accomplissant pour la onzième fois ses révolutions périodiques, s'est réunie en 1845 dans la ville d'Angers, sous la présidence de M. le comte de Las-Cases. Là, après avoir discuté bon nombre de questions importantes, les membres du congrès ont honoré de leur présence l'inauguration de la statue du roi René.

Le roi René, comte d'Anjou et de Provence, comte de Lorraine, roi de Naples et de Jérusalem *in partibus*, fut, par ses qualités aimables, le Henri IV du Moyen-Âge. Né à Angers en 1408, il commença la vie en chevalier pour la finir en troubadour, et ses succès dans les arts purent le consoler de ses revers sur les champs de bataille. Les malheurs de la guerre l'obligèrent à renoncer successivement à la Lorraine, qu'il tenait de sa femme Isabelle, et au royaume de Naples, que la reine Jeanne II lui avait légué. De cet héritage, René ne garda que le comté de Provence, où il s'installa paisiblement pour rimer, chanter, peindre, couriser les dames, instituer des processions, et oublier autant que possible qu'il avait des États à régir. On ne peut dire que ce fut un bon prince, car il s'occupait médiocrement d'administration; mais c'était à coup sûr un homme spirituel et généreux, qui faisait également bien des sirventes, de la peinture et des dettes; il avait le mérite plus rare encore de payer exactement, quoique les sommes fussent souvent considérables, et il disait à son trésorier: « Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir déshonoré à la parole que j'ai donnée. » Insouciant artiste, il peignait une perdrix quand on lui annonça la perte du royaume de Naples, et il ne quitta pas le pinceau. Toujours disposé à écouter des requêtes, à récompenser des services, à signer des grâces, « La plume des princes, disait-il, ne doit jamais être paresseuse. »

La ville d'Angers, qui doit élever une statue en bronze au bon roi René, en a préalablement inauguré le plâtre dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Cette solennité a eu lieu à huis clos, le 7 septembre, et l'on n'y a convié que les honorabilités de Maine-et-Loire et les honorables membres du congrès. La séance a été ouverte à trois heures et demie, et presque entièrement remplie par la lecture des commentaires que M. Quatrebarbes prépare pour une édition nouvelle des *Oeuvres complètes du roi René*; publication dont le produit sera consacré à l'érection de la statue en bronze.

Le monument nouveau est de M. David. Le sculpteur, songeant que le roi René n'appartenait à Angers que par sa naissance et ses premiers amours, l'a représenté jeune, vif, le regard fier, une main sur la garde de son épée, l'autre prête à saisir un casque. Le bon prince est armé de pied en cap; sur sa poitrine pendent les insignes de l'ordre du Croissant, qu'il institua à Angers, en 1458, et dont la devise était *les en croissant*. A droite de la figure, sur un support, sont les pinceaux, la palette, et la plume qui écrivit le *Petit Traité de l'Abusé de Court*, imprimé à Vienne par Pierre Schœnck, en 1484. L'écu armorié du prince est à ses pieds, et derrière lui la lyre dont il s'accompagnait en écoutant le soleil et les femmes d'Occitanie. Le costume tout entier est d'une rigoureuse exactitude; l'artiste n'a rien omis de ce qui peut caractériser la vie, l'époque et les travaux du roi René. La tête, un peu grosse peut-être, est pleine de noblesse; une tunique, ajustée avec art, recouvre l'armure. Condamné à emprisonner les membres dans des plaques de fer, l'artiste s'en est consolé en les laissant admirablement les méplats de la face, et en ajustant la tunique avec une élégante légèreté. On

retrouve dans la conception générale de la statue, le génie inventeur de M. David, qui, contrairement à la plupart de ses collègues, cherche avant toutes choses une pensée neuve et originale.

Inauguration de la statue de l'abbé de L'Épée,

À VERSAILLES.

L'inauguration de la statue de l'abbé de L'Épée, remise plusieurs fois, a eu lieu enfin le 5 septembre, à Versailles, dans la rue Royale, au centre du marché dit Neuf, bien qu'il y ait un autre marché bâti depuis.



(Statue de l'abbé de L'Épée, par Michaud.)

La vie de Charles-Michel de L'Épée est trop connue pour

mieux pour adoucir le fond lugubre de ses fonctions : le magasin de deuil est élégant, coquet, paré; quelques-uns sont magnifiques; il est impossible de vous offrir d'une manière plus recherchée et plus galante les moyens de porter le vêtement de votre douleur et d'hâbler votre désespoir.

Le comptoir ordinairement est occupé par des jeunes filles qui dissimulent, par toutes sortes de sourires et de prévenances, la tristesse de l'emploi : « Est-ce un grand deuil ? est-ce un demi-deuil que madame désire ? Ah ! bon, madame a eu le malheur de perdre son mari; très-bien ! j'ai justement là ce qu'il lui faut : une étoffe charmante qui lui ira à ravir; je conseillerai à madame de prendre cette nuance, cela fait bien, cela est bien porté ! »

Les marchands de deuil sont comme les médecins, comme les employés aux pompes funèbres, comme le bourreau; ils s'habituent eux-mêmes et vivent agréablement et le sourire sur les lèvres au milieu des plus grandes tristesses de ce bas monde. Ce que c'est que l'habitude !

Avonons cependant qu'il y a de singulières industries. Supposez que le docteur Dumont, et cela pourrait bien arriver avec un alchimiste de sa force, découvre enfin l'Élixir de longue vie; voilà tous les marchands de deuil rincés du coup !

Le marchand de deuil se trouve ainsi placé dans une situation bizarre : comme homme et comme partie intéressée, il désire naturellement que l'humanité se porte bien et vive le plus longtemps possible; mais comme marchand, il est obligé de faire des vœux pour la fièvre, la plèrésie, l'apoplexie et les morts subites. — Le jour où on livre une grande et sanglante bataille, le marchand de deuil est à la hausse et se frotte les mains. — « Les affaires vont mal, » s'écrie en causant avec sa femme, dans son arrière-boutique, un marchand de deuil qui n'a pas eu de morts depuis huit jours parmi ses clients. — Annoncez-l'on une peste ? « Ça va bien, » dit-il.

N'aurais-je pas raison de dire : Quel singulier commerce !

Sortons de cette nécropole et parlons un peu des vivants. Le château d'Enn est silencieux maintenant, et le flot, en se refermant derrière le yacht qui reconduisit dans son île S. M. britannique, a effacé jusqu'à la dernière trace de l'événement et de l'entretien. Shakspeare a dit : « Beaucoup de bruit pour rien ! » Un fait qui excitera sans contredit plus de sensation au faubourg Saint-Antoine, au Marais et au boulevard du Temple, que le débarquement de S. M. la reine Victoria au Tréport, c'est la nomination de M. Marty aux fonctions de maire de Charenton. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que c'est que M. Marty, qui a oublié M. Marty ? Son nom vit dans la mémoire de tous les cœurs sensibles; son souvenir est présent à tous les amis du malheur et de la vertu; pendant trente-cinq ans, M. Marty a rempli dans les mélodrames du théâtre de la Gaîté l'emploi d'honnête homme, et il fut dire que ce n'était pas une comédie qu'il jouait; M. Marty était naturellement, et il est encore le meilleur homme du monde.

M. Guilbert de Pixérécourt, l'Alexandre Dumas de ce temps-là, brillait alors de tout l'éclat de son succès; on ne frémissait, on ne pleurait que par M. de Pixérécourt; *Téléphé, la Citerne, les Ruines de Babilonne, le Chien de Montparnasse*, et tant d'autres chefs-d'œuvre de la même trompe, faisaient l'admiration universelle. M. Marty ne manquait pas d'y remplir son rôle; il n'y avait de fête complète et de succès solide qu'autant que M. Marty en était mêlé.

Une fois cependant, Guilbert de Pixérécourt le pressa si fort qu'il se décida à jouer le personnage du traître. Le partière était stupéfait et disait : « Est-il possible ? Est-ce bien lui ? » M. Marty lui-même semblait embarrassé de sa scélératesse de hasard; on voyait qu'il n'était pas fait pour cela; il n'en dormit pas de la nuit, et ne voulut plus recommencer le lendemain. — Quand il reparut avec son air de d'homme vertueux, ce fut un tonnerre d'applaudissements; on lui jeta des couronnes comme à un saint que le démon aurait voulu tenter et qui aurait envoyé promener le tentateur.

Dépuis ce moment, M. Marty ne dévia plus du chemin de la vertu et du malheur. Que de fois il fut persécuté; que de fois exilé; que de fois dépoûillé par le crime de ses honneurs et de ses biens; que de fois injustement condamné; que de fois chargé de fers; que de fois sur le point de livrer sa vénérable tête à la hache! Mais que lui importait! M. Marty supportait l'erreur, la méchanceté et l'injustice des hommes avec une résolution invincible; il ne cessait pas de dormir un seul instant du sommeil du juste, tandis que le traître, qui lui avait tant de fois reproché d'être d'homme, n'avait, pour tout repos, qu'un seul sommeil d'épines.

On ne se rappelle l'arrêt plein de résignation avec lequel M. Marty s'était quelque part : « Persécuté par tous les coïncoïncoïn, victime d'un arrêt injuste, je me retirai à Lauzun, où j'exerçai, pendant vingt-cinq ans, le métier d'honnête, mais peu lucratif, de fisserand. »

Aussi M. Marty, pendant cette longue carrière de persécutions et d'honnêteté, ne trouvait-il jamais que des géoliers sensibles, des bonheurs pleins d'humanité et des laches qui ne coupait pas. Qui aurait pu se décider à faire seulement une égratignure à ce brave homme ?

Le dénouement de la carrière de M. Marty a prouvé, en fait, la vérité de cette maxime préchée par le mélodrame classique, à savoir que la vertu est tôt ou tard récompensée : M. Marty s'est retiré depuis quelques années avec une jolie fortune, fruit légitime d'une vie laborieuse et de succès mérités; il a une charmante maison des champs, il respire un air pur; il joint de l'estime de ses concitoyens, qui ne le persécutent plus, Dieu merci! Les électeurs municipaux de Charenton le nomment leur maire à l'unanimité, et le ministre confirme l'élection; les électeurs ont raison, le ministre n'a pas tort, et vive nos écrivains !

Les théâtres sont dans un état de stérilité déplorable; depuis un mois ils ont à peine mis au jour un embryon de vaudeville; pourquoi se demeureraient-ils, en effet, la peine de créer et de mettre quelque chose au monde ? A quoi bon ? Le ciel est beau; l'automne nous invite à ses derniers jours de soleil et d'azur; bientôt novembre, le sombre novembre, au

front nuide et chargé de brouillards, atristera le ciel, et de son souffle mortel retirera la prairie et enlèvera à l'arbre sa dernière feuille. Jonissons donc de ce suprême sourire de la douce saison. Allons aux champs si nous pouvons, si nous avons un coin de charmillie, ou seulement si notre bon génie nous ouvre la barrière pour quelques jours, et nous dit : Va devant toi, à la grâce de Dieu !

Voilà pourquoi les théâtres sont stériles et déserts; c'est qu'en effet une moitié de Paris court sur la grande route ou se repose dans sa maison des champs, tandis que l'autre moitié

se promène le soir au boulevard, à Tuileries, aux Champs-Élysées, partout où ce pauvre prisonnier peut trouver une apparence d'air libre et de verdure.

Novembre venu, tous les déserteurs reviennent : le Paris fantasque, le Paris pittoresque, le Paris bucolique, le Paris errant, le Paris chateain rentrera chez lui : alors il reprendra ses airs mondains et viendra perdre, à la pâle lueur des bougies et des lustres, le baïlé de sa vie champêtre.

En attendant, mes chers amis, roulez-vous un peu sur l'herbe, tandis qu'il en est encore temps.



(Dessin de J.-J. Grandville.)

Pour un observateur, ami de la flânerie, il est évident qu'à cette époque de l'année une espèce de fièvre s'empare d'une certaine partie de la population parisienne. Cette fièvre est totalement inconnue à nos médecins; je l'appellerai fièvre cynégétique; c'est toujours bon de donner un nom grec à une fièvre quelconque. Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçu, vous qui parcourez les boulevards pour regarder les belles dames qui passent; mais moi, qui ne m'occupe plus de ces drôleries, à mon grand regret, je vous assure; moi qui fréquente les armuriers, qui entretiens des relations suivies avec les marchands de carniers et autres instans de chasse, je vois chez ces messieurs une recrudescence de visites égale à celle qu'éprouvent les confiseurs aux approches du Jour de l'An. Le 1^{er} ou le 10 septembre arrive, et pour les chasseurs ce jour est le plus solennel de l'année; on va, on vient, on s'informe; chez un tel on trouve des pondrières, des sacs à plomb, dont l'ingénieux mécanisme abrège le temps que l'on met à charger; « Vite, courrons-y, car un jour d'ouverture on ne saurait trop économiser le temps. »

Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la facilité qu'ont certains chasseurs à délier les cordons de leur bouc lorsque vient ce grand jour. Ils ont trois fusils, les voilà qui veulent en acheter un quatrième; le plus gros calibre est celui qu'ils choisissent, dans l'espoir qu'en le chargeant d'une livre de plomb toute la compagnie de perdreaux tombera sous leurs coups. Ils se souviennent que l'année dernière M. un tel fut roi de la chasse; son fusil, calibre de 12, lui décerna probablement cet honneur; ils veulent un calibre de 10, le succès sera plus certain. Oh! s'ils pouvaient traîner une pièce de canon à travers les luzernes et les taillis, quel ravage ils causeraient! En mettant seulement double charge de poudre et quatre kilogrammes de petit plomb, ils couvriraient de mitraille une demi-douzaine d'hectares, ils pourraient tuer à la fois plusieurs compagnies de perdreaux, sans compter les lièvres qu'ils dans les intervalles. Ces pauvres lièvres seraient passés de vie à trépas, sans avoir prévu que le plomb les attendrait de si loin! Les chasseurs dont je parle se tiennent au courant de tous les progrès que fait l'arque-buserie; si l'on invente un fusil nouveau, tirant cinquante coups par minute, cent coups sans amorcer, ils l'achètent; ils ont bien raison, ces diables d'hommes; posséder un arme qui fonctionne aussi vite est un avantage incalculable; il ne manque plus qu'une chose, c'est l'occasion de la faire fonctionner.

Le chasseur parisien est dans une surexcitation nerveuse, dont le remède ne peut se trouver qu'en rase campagne. Si vous le retenez à la ville, une fièvre cérébrale s'emparera de lui, sa tête éclaterait comme un melon trop mûr. Napoléon dormit la veille d'Austerlitz, les Russes et les Autrichiens ne préoccupèrent bien moins que les perdreaux et les lièvres ceux qui, semblables à Napoléon le Grand, ont pu dormir. Ils ont rêvé moins de perdreaux, de lièvres et de lapins courant entre leurs jambes, coups doubles, triples, quadruples, carnassières pleines, montagnes de gibier mort. Qu'en feront-ils? direz-vous; belle question, un fusil de la fashionable couvrira des voitures chargées de bouchières aux nombreux belles dames qu'il courra; l'épécier, essentiellement exact et calculateur, vendra tout; il a déjà conelu son traité avec le marchand de volailles voisin; et si, ce jour-là, il pousse la grandeur d'âme jusqu'à régler sa tendre épouse d'un perdreau rûti, ce sera nécessairement un perdreau non vendable. Au mois d'août il a spéculé sur les primeaux, en septembre il spéculera sur le gibier; il compte sur l'ouverture de la chasse comme un marchand de vin compte sur la vendange.

Mais, direz-vous encore, demain la marchandise sera très-abondante, et par conséquent elle sera peu chère. Eh bien ! vous êtes dans un erreur grave, où vous resteriez probablement jusqu'à la consommation des siècles, si je n'étais pas venu la tout exprès pour vous en tirer. L'objection que vous me faites est exacte pour toute espèce de chose, excepté pour le gibier lors de l'ouverture de la chasse. Les perdreaux afflueront à la halle; mais le nombre des acheteurs est augmenté de tous les chasseurs maladroits qui, s'étant pourvus de fusils neufs, de gêtres neuves, de carniers neufs, veulent prouver qu'ils n'ont pas fait une dépense inutile. Si, le jour de l'ouverture de la chasse, on amenait à Paris tous les perdreaux, lièvres, cailles, faisans et lapins qui volent ou courent sur les terres de France, ils ne suffiraient pas aux besoins des consommateurs. Des marchands vont se placer hors barrière, attendant les chasseurs malheureux; les braconniers les guettent sur la route, au coin des bois, et à ces beaux messieurs à gants bœuf rous, à barbe de bouc, remplissent leur carnier et le coffre du tilbury. La veille de l'ouverture, le braconnier fait des tournées extraordinaires; il déploie tout son arsenal de filets, de collets; il force la recette, car il sait bien que le lendemain son profit sera double; que dis-je! il sera triplement double; car il gagnera d'abord ce que la cuisinière aurait gagné, et puis, le beau monsieur faisant un marché honnête, se dépêche de payer ce qu'on lui demande, et se sauve au grand trot pour ne pas être surpris en flagrant délit. Je pourrais éter un fashionable de ma connaissance qui, la nuit, près de Saint-Mardé, acheta trente pièces de gibier, parmi lesquelles se trouvaient une douzaine de peaux de lièvres ou de lapins roubrourrés de foie. Il ne perdit pas tout, car le lendemain il eut de quoi faire bien déjeuner son cheval.

Le chasseur parisien se divise en quatre catégories: 1^o le bon et vrai chasseur; 2^o le chasseur fashionable; 3^o le chasseur épécier; 4^o le chasseur de conscience. Je vais vous donner la description exacte des quatre espèces.

Paris renferme dans son enceinte continue un grand nombre de bons chasseurs, et je professe pour eux la plus haute estime. On les reconnaît de loin à la manière calme, raisonnée, réfléchie, dont ils battent la plume, à la sévérité de leur costume, à la propriété de leur fusil sans ornement, à la beauté, à la docilité de leur chien, manœuvrant au moindre geste, au moindre mot. Ils ne tirent jamais au hasard dans une compagnie de perdreaux. Ils choisissent ceux qui sont séparés de la bande; s'ils font coup double, ce coup double est sans regret, c'est-à-dire qu'ils ne touchent que les perdreaux qu'ils tuent, se gardant bien d'en blesser d'autres qui mourraient au loin sans profit pour personne. Ils savent ménager leurs ressources en laissant de la graine pour l'année suivante. Un lièvre part à grande distance, ils ne tireront pas; à l'instant les chances sont calculées; et il est possible que je le tire, mais il est probable que je le manquera; si je le blessais légèrement, il mourrait peut-être, et je ne l'aurais point; ne tirons pas, je le retrouverai plus tard. Son fusil, du calibre de 20, met des bornes aux honneurs d'ambition qui pourraient traverser son cerveau; il méprise les plus gros calibres, car il ne veut pas tout tirer en un jour; il sait que la chasse dure six mois, et qu'elle recommence l'année suivante.

Le chasseur fashionable veut tout tirer et ne tue rien; il court les champs comme un cervolé; il voudrait être à la fois dans la luzerne et dans le gercet, dans le taillis et dans les pommes de terre; il ne marche pas, il vole pour arriver partout le premier. Il a de très-beaux fusils de tous les calibres, de tous les systèmes; sa chambre est un arsenal, il pourrait soutenir un siège. En plaine, toutes ces armes sont inoffensives, c'est le trait du vieux Prém, *Je suis indolent et sans art, Je me troupe, ces armes causent bien des ravages; Déchargés à tort et à travers au milieu des compagnies de perdreaux, elles en blessent la moitié, Les belottes, les liboux, les épéciers, ses auxiliaires obligés, saisissent les pauvres dépoûlés, et ce malheureux chasseur, qui entre chaque jour bredouille, archibredouille, lui seul a dépoûlé la plume, et cependant il chasse toujours. Croyez-vous qu'il s'amuse à*



(Le départ pour la chasse.)

chassé ? pas du tout ; il ressemble à ces gaimis imberbes qui fument le cigare à contre-cœur pour se donner un air féroce et surtout pour faire croire qu'ils sont de fort mauvais sujets. Notre fashionable chasse pour avoir le droit de paraître au salon du château en veste élégante, en guêtres bien pincées, en cravate à la Colin négligemment flottante. Il compte beaucoup sur son costume, longtemps étudié, pour faire d'affreux ravages dans les cœurs tendres et très-sensibles de nos dames. Il a raison ! un sot réussit mieux avec des bottes d'un vernis irréprochable qu'un homme d'esprit avec des souliers ferrés. Aussi notre fashionable est-il la terreur des maris ; mais il est la providence du budget, qu'il grossit régulièrement de 13 fr. par année, et du marchand de porreaux, qui lui remplit tous les jours son carnier au moment du départ, moyen certain pour avoir du gibier au retour.

Le chasseur fashionable connaît le gibier rôti ; chez Véry, au Café Anglais, il distingue fort bien un perdreau d'une bécasse, un lièvre d'un faisan ; mais, une fois en plume, le poil ou le plumage amenant d'autres combinaisons, toutes ses études ne sont plus assez fortes pour lui faire distinguer la plume. Un jour, je traversais la plaine. Saint-Denis, j'allais à un rendez-vous de classe à quelques lieues plus loin. Au milieu d'un champ de saisis, je vois un beau monsieur, neuf des pieds jusqu'à la tête, haussant comme un calice, fiébré sur toutes les coutures. J'avais un chien, lui n'en avait pas. Tout à coup je l'entends tirer ; pa, pan... il court et ne ramasse rien.

« Monsieur ! monsieur ! me cria-t-il, avez la bonté d'amener ici votre chien : je viens d'y tuer une caille et je n'en trouve pas. »

L'Évêque a dit : « Aidez-vous les uns les autres. » Je suis bon chrétien, et je m'approche du beau monsieur.

« Il y a donc des cailles par ici ?

— Des cailles ? il y en a par centaines ; en voilà quatre-vingt que je manque.

— Diable ! mais c'est clair-



(Chasseur au canon, par J.-J. Grandville.)



(Le chasseur dévastateur, par J.-J. Grandville.)

mant ; alors, je m'arrête ici : je n'irai pas plus loin.

— Oh ! si vous savez tirer, vous en aurez bientôt rempli votre carner. J'ai tué la dernière que j'ai tirée, mais je ne la trouve pas.

— Je vais faire chercher mon chien. Où est-elle tombée ?

— De ce côté.

— Allons, Modus, cherche, apporte. »

Modus parcourt le champ de saisis, trouve une alouette morte, la secoue et ne l'apporte pas. Je vous dirai que Modus dédaigne l'alouette. Vous savez que cet oiseau aime à voltiger près des objets brillants ; le costume du fashionable l'avait probablement attirée, comme un miroir.

« Voilà ma caille ! s'écria mon chasseur, se jetant à corps perdu sur sa proie.

— Vous appelez cela une caille ? lui dis-je.

— Certainement.

— Vous vous trompez.

— Et qu'est-ce donc ?

— Un perdreau.

— Un perdreau ! répondit-il tout enthousiasmé.

— Oui, monsieur. Il est jeune, c'est vrai, mais c'est un perdreau.

— Comment ! j'aurais tué un perdreau !

— Et le mérite est d'autant plus grand que la pièce est plus petite. »

Le chasseur fashionable aime à suivre un bon chasseur en plume. Si son compagnon tire, il tire aussi en même temps. Deux chances sont pour lui : si la pièce tombe, on la lui offrira peut-être, ou si on la jette à craux ou pile, comme cela se fait en pareil cas, il peut deviner juste, chose plus facile que de bien tirer. Dans cette circonstance, il soutient toujours que son coup a porté ; il tenait la pièce au bout de son canon, il la laissait filer, il aurait pu la vendre, etc. — J'avais un jour semblable discussion avec un beau monsieur que j'avais rencontré au champ d'honneur, et qui s'obstinait à me suivre comme mon ombre. Nous tirons un perdreau ensemble ; le perdreau tombe, et il jure qu'il l'a tué ; son coup l'a complètement enveloppé, le mien s'est perdu dans l'air, à quatre pas au moins sur la gauche.

Ce brave homme tenait beaucoup à mettre ce perdreau dans sa carnassière encore vierge; je le lui laissai. Tout en chargeant nos fusils, j'examinai par hasard sa baguette, et à la hauteur démesurée dont elle dépassait son canon, je lui fis observer qu'il mettait double charge. Il voulut enlever le surplus avec son tire-bourre, mais bientôt nous fûmes certains que son coup n'était point parti; l'amorce seule avait éclaté.

« Croyez-vous encore, lui dis-je, que mon coup a frappé sur la gauche? »

— Oh! pardon, monsieur; je vais vous rendre le perdreau.

— Permettez-moi de vous l'offrir.

J'eus le plaisir de faire un heureux ce jour-là. Il dissimulait au moins les trois quarts de son bonheur, mais à sa figure on pouvait voir la complète satisfaction que son cœur éprouvait.

Un jour que, pendant l'entracte d'une belle journée de chasse, nous nous apprêtions à déjeuner sur l'herbe, chacun exhibait le contenu de son carnier; un beau monsieur de notre compagnie n'avait rien à montrer, ce qui lui donnait une contenance fort embarrassée. Tout à coup le garde nous dit qu'il connaît un lièvre au gîte, et demande si quelqu'un veut le tirer: « J'y vais, s'écrie le fashionable; et tout le monde fut d'avis de lui faire les honneurs de ce lièvre, puisque nous avions tous tué plus ou moins de gibier, et qu'il n'avait rien encore. Nous le suivions en lui donnant des conseils: « Ne vous précipitez pas. — Visez bien. — Tirez aux pattes de devant. — Tirez à la tête. — Tirez en plein corps,



Le chasseur fashionable, par J.-J. Grandville.

court, le ramasse, et l'apporte triomphant: « Savez-vous qu'il sent bien bon, votre lièvre! » lui dis-je. Effectivement, il était tout roti, artistement piqué: il figura fort bien à notre déjeuner, dont il fut le plus bel ornement.

Le chasseur épicier! Déjà plusieurs fois j'ai décrit des animaux oubliés par Buffon; c'est le véritable moment de compléter l'œuvre de notre grand naturaliste.

Le chasseur épicier est cultivateur, plombier, maron, marchand de vin, d'huile, de bas, de pantalons, enfin c'est un marchand quelconque; il est riche, il aime la chasse; mais il veut chasser sans qu'il lui en coûte rien. Pour ce faire, il loue des terres, des bois, y place un garde ou plusieurs gardes, et puis il lance ses prospectus. Il prend dix actionnaires qui paient seuls tous les frais. C'est comme dans les mines de charbon, de fer, d'argent ou d'or, où les fondateurs se réservent tous les bénéfices lorsque bénéfices il y a. Ses bois sont garnis de lapins, à ce qu'il dit; si l'on tuait à discrétion, bientôt la chasse serait détruite; aussi a-t-il grand soin, dans son règlement, d'insérer un article conservateur par lequel il est sévèrement interdit de tuer plus de douze lapins par jour. Voyez-vous avec quelle adresse le hampeur est caché sous l'appât? « Habbs, disont les gobe-mouches, douze lapins! sans compter les lièvres, les faisans, les perdrix et les cailles, dont le nombre n'est pas limité; ma foi, c'est un beau pis-aller. Notez bien que je puis tuer tout cela chaque jour; prenons une action... Et si j'en prends deux! je pourrais tuer vingt-quatre lapins, toujours sans compter les lièvres, les

etc. » On lui montre le lièvre blotti dans un sillon, et avant l'air de songer, ainsi que doit faire au gîte tout lièvre bien appris. Le coup part; l'animal ne bouge pas. « Il est mort! il est mort! » dit notre chasseur apprenti. Aussitôt il

cailles, dont le nombre n'est pas limité; ma foi, c'est un beau pis-aller. Notez bien que je puis tuer tout cela chaque jour; prenons une action... Et si j'en prends deux! je pourrais tuer vingt-quatre lapins, toujours sans compter les lièvres, les



Représentation du gibier reconnaissant à la Chambre des Pairs, après la discussion de la loi sur la chasse. — Dessin de J.-J. Grandville.

faisans, les perdrix et les cailles; prenons deux actions. Vous allez croire peut-être que ceci est une mauvaise plaisanterie. Eh bien! faites-moi l'honneur de venir me voir rue Saint-Georges, 55, et je vous montrerai des preuves incontestables

écrites et signées; je vous dirai même tout bas, dans le tuyau de l'oreille, le nom du gobe-mouches qui, ayant pris deux actions pour avoir le droit de tuer vingt-quatre lapins par jour, en a tué deux dans toute l'année.

Le chasseur épicier a tous ses actionnaires; il chasse pour rien; chacun lui donne six ou huit cents francs par année; le voilà converti de tous ses frais, et même il lui reste un petit boni qui doit servir dans ses prévisions à payer les voitures,

diligences, coupés et autres véhicules. « C'est bien, dit-il ; à présent, si je faisais entrer deux actionnaires de plus, ce serait pour moi un bénéfice réel. Parle-moi, voilà une heureuse idée. D'ailleurs, je me donne beaucoup de peine pour procurer du plaisir à ces messieurs ; je suis gérant de la chasse ; tous les genres possibles ont des appointements, je n'en ai pas, et toute peine mérito salaire. » A la première réunion, il parle de dépenses imprévues, de lièvres et lapins achetés, et lachés pour peupler les bois, de perdreaux. Ses associés ébroués par créer une classe vraiment nouvelle, se trouvent trombent par un excédent supplémentaire, ils se trouvent heurtés d'en être quittes pour deux nouveaux venus, qui, d'ailleurs, sont fort maladroits, à ce que dit le chasseur-épicière.

Le vola donc bien installé ; il chasse en gagnant 1,600 fr. par année. Rien de plus juste ; car enfin, si le chasseur pais, il emploierait son temps à méditer sur les huiles, sur la cassonade ou sur les pruneaux, et ces méditations peu poétiques le condamniraient probablement à des bénéfices réels tout aussi forts. Mais l'appétit vient en mangeant ; laisserait-il tout son gibier à la merci de tous ? « Oh ! ce serait dommage ; il existe dans la plaine au moins soixante compagnies de perdreaux ; les actionnaires vont tout saquer le premier jour ; si la veille de l'ouverture, j'en prenais d'abord ma bonne part, sans préjudice de ma chasse du lendemain, cela se vendrait bien. Les gardes sont à mes ordres, je les paie ; ils n'oseraient qu'à moi ; j'ai des filets, utilisons-les ce soir. On ne le saura pas ; ces messieurs trouveront du déficit, qu'importe ? Je le mettrai sur le compte des braconniers ; ce ne sera point un mensonge. » Tout se passe exactement comme je viens de vous le dire, et voilà pourquoi vous trouvez chez les marchands de gibier tant de perdreaux morts sans blessures apparentes. Un jour, je vais chez un entrepreneur de classe la veille de l'ouverture ; j'entre dans la salle à manger, je vois sur la table une montagne de je ne sais quoi, recouverte par une nappe ; je la soulevé machinalement, comme fit autrefois le comte Alruviva de la robe qui cachait le petit page, et je vois... cent cinquante perdreaux morts ! Mon intention était de prendre une action ; vous êtes bien certain que je ne l'ai pas demandée. J'ai pris ma course, et j'ai fui aussitôt cette infâme caverne de brigand.

Le chasseur-épicière dans la classe ne voit que le gibier mort. Donnez-lui le choix d'un lièvre qui court ou d'une pièce

de cinq francs qui roule, il se jettera sur la pièce de cinq francs. Certainement, il faut du gibier mort, mais ce n'est pas l'unique but d'un vrai disciple de Saint-Hubert. Avant tout, il cherche à se procurer des émotions ; il tient en voyant manœuvrer ses chiens, une belle quête, un arrêt franc et ferme, ou bien la manière dont ils lancent, dont ils suivent, dont ils reçoivent un d'arrêt, lui procurent des plaisirs qu'on ne saurait comparer à rien. A travers mille péripéties, il arrive au joyeux halali. Demain, il recommencera ; il recommencera les jours suivants, tous les jours de l'année, et ses puissances seront les mêmes. Gîtez-moi, si vous le pouvez, un autre plaisir qui, six mois après, se présente à votre imagination toujours avec la même face riante. Un lièvre frotte suivant toutes les règles de la vénérite la moins plus de véritable bonheur que cent lièvres tués à l'affût. Bien des gens prendront ceci pour un paradoxe ; que n'importe ? J'estime fort peu ces gens-là.

Heureusement, toutes les chasses par actions ne sont pas gérées par des chasseurs-épicières ; mais elles ont toujours l'inconvénient des associations, où chacun ne voit que son intérêt personnel, et lui tout ce qu'il peut tirer. Je compare une chasse par actions à une table-d'hôte, où les commis-voyageurs mangent à se donner des indigestions dans le but de rattraper leur argent.

Dans ces chasses, on tue deux cents pièces le jour de l'ouverture ; le lendemain on en tue trente ; le surlendemain six, et puis plus rien ou presque rien. Pour avoir une belle classe, il faut l'avoir tout seul ou bien avec un ami conservateur du gibier, chasseur loyal et galant homme.

gens, transplantés à Paris par des causes diverses, conservent tous le souvenir de l'ouverture de la chasse, qui, dans leur pays, était un jour de bonheur ; ils espèrent le retrouver encore. C'est un besoin pur eux de se montrer en campagne, c'est un devoir qu'ils accomplissent, c'est enfin un acquit de conscience. Ils n'ont point de chien, mais ils en empruntent ; tout ce que Paris réclame de roquets, de dogues, de caniches, est mis en réquisition ce jour-là ; ils sont



(Dessin de J.-J. Grandville.)

persuadés qu'un chasseur doit avoir un chien : c'est un accessoire obligé qui ne leur sera point utile ; mais, escortés par cet animal, ils se croient à l'abri du ridicule. Ne possédant pas un mètre carré de terre, n'en pouvant pas louer, ils établissent de bonnes relations avec la blanchisseuse, la laitière du coin, la marchande d'asperges ; dans tel village, ils connaissent une nourrice qui allaita leur enfant ; dans tel autre, ils ont une parente de leur cousine. Toutes ces dames vivent à la campagne, elles possèdent un jardin, une pièce de luzerne grande comme un billard, où elles peuvent donner le droit de chasser. Le gibier n'y abonde pas, c'est vrai, mais leur demi-hectare est voisin des bois de M. de tel, de la superbe chasse de M. de tel ; un jour d'ouverture, les perdreaux, les lièvres, attrapés en tous sens, fuient dans toutes les directions, et le plus petit laps de verdure peut servir de quoi enlever une carrossière. D'ailleurs, ils ont entendu dire qu'à l'année dernière, à pareil jour, un lapin fut tué près du village où ils comptent aller. Etait-il lapin de zéramie ou lapin des champs ? c'est un point que l'histoire laisse indécis.

Cette partie est méditée six mois à l'avance ; on en parlera six mois après ; car le chasseur de conscience ne chassera jamais que le jour de l'ouverture. Au village, on trouvera du fait, des œufs, des fruits, du vin quelconque ; les chasseurs porteront le classique pâté ; s'ils ne rencontrent point de gibier dans les champs, ils seront certains, du moins, d'en attraper avec leur fourchette.

Ce qui pousse tous ces braves gens dans la plaine, c'est le souvenir d'un plaisir passé qu'ils se flattent de retrouver encore, c'est le désir de se créer un droit à débiter des lables-ries, qui, sans cette excursion annuelle, manqueraient de base. Pour pouvoir dire : « J'ai vu ! » il faut avoir voyagé ; si l'on veut raconter qu'on a tué, il faut aller à la chasse, et surtout que le voisinage sache bien que vous n'êtes point resté chez vous. Et puis c'est une distraction, une diversion aux travaux habituels, toujours ennuyeux par leur monotonie périodique. C'est un ample déjeuner sur l'herbe, où chacun, racontant des hauts faits excentriques, fournit à son voisin une ample matière qui, le lendemain, servira de texte à sa façade. J'ai entendu raconter la même anecdote par cent chasseurs différents, et toujours le narrateur du moment en était le héros.

Il y a quelque chose dans les haies qui séparent les héritages, et si quelque malheureux perdrait traverser les bords sur leur tête, cent coups de fusil partent à l'unif, il n'en vole que plus vite, car vous avouerez qu'on aurait peur à moins ; heureux si quelque chasseur n'a pas reçu les calabres-ses de cette mitraille lancée à tort et à travers. Rien n'est dangereux à la chasse comme la proximité de ces gens-là ; leur fusil est toujours dans une position horizontale, les deux caurons vous présentent sans cesse leur gueule bête prête à vomir la mort. Si vous vous permettez quelque observation sur leur imprudence, ils sont assez sots pour vous dire que vous avez peur. Eh ! parlez-moi, j'ai peur ; mais si j'étais perdu je ne craindrais rien. Et puis la vie seule de tous ces vieux fusils à silex, couverts d'une rouille saeculaire, de ces carabines dignes de figurer dans un cabinet d'antiquaires, est faite pour effrayer. Un jour d'ouverture, il en est des fusils comme des chiens : l'un est mis en réquisition ; chacun fouille son grenier ou sa cave pour y trouver de vieilles armes cachées en 1813 ; les marchands de bric-à-brac louchent toute leur ferraille ; les approuvés à meche, à tort, les fusils de rempart, prennent l'air et reviennent le soleil. On rencontre en plaine des monstres qui s'illustrèrent à Fontenoy ; s'ils ne croient pas, c'est qu'il s'en faut toujours. J'en ai cependant vu un dont le coup partait assez régulièrement, et si l'on était point entre les mains du chasseur, on ne peut l'attribuer qu'à l'habitude qu'il s'était faite de ne point celer, car l'oxyde qui le rougeait jusqu'à la moelle lui aurait formé d'excellentes raisons pour cela. J'ai vu des pistolets d'arçon montés sur une grosse façonnée par le charrou du village. Vous pourriez servir de cible à une pareille arme sans qu'il en résultât le plus petit accident, à condition toutefois qu'on viserait sur



(Un chasseur parisien (1), dessin de Cham.)

On croit généralement en province que les chasseurs de Paris ne tuent que des abouettes dans la plaine Saint-Denis. C'est une erreur. Les plus belles chasses de France sont dans les environs de Paris. En province, on pourrait les avoir plus belles, mais on ne fait rien pour cela. C'est à Paris seulement que les gens riches savent dépenser l'argent qu'ils ont et même celui qu'ils n'ont pas. Ceux qui en ont beaucoup affichent un grand luxe, ceux qui n'en possèdent guère veulent les imiter. On veut pouvoir dire : « Ma voiture, » comme on dit : « Ma voiture et mes chevaux. » Combien de gens qui, pour avoir le droit de prononcer ces mots sonores : « Ma voiture, » se condamnent à manger l'ignoble miroton avec accompagnement de pommes de terre bouillies ; car, accompagnées au naturel, cela ne coûte pas si cher que si on les rissoulat dans le beurre !

(1) « Le chasseur parisien, dit Cham, se trouve généralement dans la plaine Saint-Denis. Là, il poursuit à marches forcées un chat de gouttière qu'il a pris pour un faisan ; il se fait aider dans ses recherches par un boule-dogue, un caniche ou autre chien du même style, après l'avoir dressé à sa façon, c'est-à-dire en lui attachant un oiseau au col avec une ficelle pour lui donner la piste ; lui-même tire le gibier au vol, en l'attachant au bout de son fusil, et, avec son bon cœur proverbial et l'horreur du sang, il detourne la tête au moment où il va heurter la détente. Il tirera une quarantaine de coups de fusil sur un exade de Montfaucon, qu'il aura pris pour un chevreuil à la main. Malheur au passant qui se trouve sur son chemin, ou plutôt qui ne s'y trouve pas, vu qu'il n'attrape pas toujours devant lui. En tirant une carpe, il creve l'œil d'un monsieur qui va dîner en ville. Bref, le chasseur parisien est la seule chose véritablement à chasser pour la morale publique. »

Certes, si en province on voulait louer des terres, y mettre des gardes, élever les perdreaux dont les nids sont détruits en fauchant les prairies artificielles, il en coûterait trois fois moins cher que dans les environs de Paris, et on aurait trois fois plus de gibier, car le braconnage n'est nulle part organisé comme dans la capitale du monde civilisé. La compagnie du pot-de-la-plaine est constituée régulièrement ; elle a ses commanditaires, ses gérants, son directeur, son caissier, ses livres tenus comme dans une maison de commerce ; elle entretient d'agents qui lui font des rapports journaliers sur le gibier qui garnit telle plaine ; elle sait quel garde est vigilant, quel tel autre est ivrogne ; elle sait les fêtes de la ville aussi bien que l'almahanné ; elle envoie des agents provocateurs qui point à boire aux surveillants pendant que d'autres vont traîner le drap mortuaire sur les perdrix. Le cabinet du directeur est un quartier-général d'où chaque jour partent les ordres de destruction pour le nord ou le midi. Aucun recon n'est oublié ; chaque terre a son tour. On a laissé voir gibier bien tranquille pendant trois mois ; par une belle nuit, tout est rallé. On a su qu'un des vos gardes était allé voir son père malade, que l'autre avait un rendez-vous avec sa maîtresse, et voilà pourquoi vous n'avez plus de perdreaux.

Je vous avais promis une quatrième espèce de chasseurs que je nomme chasseurs de conscience. Elle se compose de tous les boutiquiers possédant un fusil, de beaucoup d'étudiants, de clercs d'huissiers, d'avoués, de notaires, enfin de tous les clercs passibles, de plusieurs garçons perruquiers, restaurateurs ou pâtisseries, de beaucoup d'ouvriers en chambre, de quelques portiers, enfin d'individus de toutes les classes, de tous les âges, de tous les métiers. Ces braves



[Fou de peloton sur one perdrix, par J.-J. Grandville.]

vous; car si l'on visait à côté, je ne répondrais de rien. Tous ces chasseurs ou soi-disant tels, tapis derrière leur haie, guettent les chasseurs propriétaires de la chasse voisine; lorsque ceux-ci et leurs gardes s'éloignent, aussitôt ils avancent en plaine dans l'espoir d'y glaner. Si, dans le lointain, ils aperçoivent un homme portant bandoulière faisant mine de venir à eux, aussitôt, semblables à une volée de pigeons, ils fuient derrière leur haie, où, comme dans un fort inexpugnable, ils attendent l'ennemi de pied ferme, certains qu'ils sont de se trouver à l'abri du terrible procès-verbal.

Le chasseur de conscience ne chassant qu'un seul jour de l'année, ne prend jamais de port d'armes; ses quinze francs seront beaucoup mieux employés en manitous de bonche-l'ailleurs, à quoi bon? La laitière, la blanchisseuse, sont seurs ou cousins des garles champêtres; le laitier, le blanchisseur, sont naire ou adjuit; on n'a rien à craindre d'eux. Reste le gendarme, qui n'est point parent ou allié; mais il est à cheval, il a de grandes bottes, et à travers les fossés, les palissades qui bordent toutes les petites propriétés d'un village, on lui ferait voir du chemin. Un jour, deux gendarmes, après avoir vainement couru à travers champs à la suite d'un étudiant, trouvent un fossé qui ils ne pouvaient pas franchir. Dans leur zèle pour l'exécution des lois, ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux à un arbre, et poursuivirent le chasseur. Mais la partie n'était pas égale: l'un avait des souliers, les autres avaient des bottes fortes. Le chasseur gagnait de l'avance, lorsque deux nouveaux gendarmes, arrivant du côté opposé, le prirent entre deux feux. La situation se compliquait d'une manière inquiétante. L'étudiant ne perdit pas la tête; il revint sur ses pas, sauta le fossé, prit le cheval d'un gendarme, et partit au galop; mais auparavant il eut soin de couper les sangles de l'autre cheval, pour rendre la poursuite impossible. Le lendemain, le pauvre gendarme retrouva son quadrupède à la préfecture de police, où l'étudiant le renvoya.

Nos députés sont sans cesse occupés de la manière de compléter le budget; en voit une que je leur conseillerais de mettre dans les *coûts et moyens*: Trouvez une combinaison pour faire payer un port d'armes à tous ceux qui, dans l'anc. e, tirent un coup de fusil, ou mieux encore, faites-leur payer l'amende, ce qui est un peu plus cher; au lieu de quinze francs, vous en aurez cent vingt, compris les frais et accessoires, toujours escortés du dixième de guerre qui pèse sur nous après une longue paix. Si vous parvenez à ce résultat, vous pourrez supprimer la contribution foncière, mobilière, les patentes, etc. Il est vrai qu'alors vous n'auriez plus d'électeurs; aussi je pense que vous ne ferez pas usage de ma méthode.

Mais vraiment vous auriez bien dû prolonger la session de quelques jours, et nous donner la loi sur la chasse, déjà votée par la Chambre des Pairs. Si vous aviez seulement voulu arriver à l'heure, vous auriez pu gagner ainsi trois séances par semaine. Mais vous promettez beaucoup avant l'élection, et puis vous tenez très-peu parole. J'ai connu des matelots qui, pendant l'orage, promettaient à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille un cerge aussi gros que le grand mât de leur vaisseau, et qui, le beau temps arrivé, ne lui donnaient pas seulement une chandelle. Tous les vrais chasseurs s'appréciaient à vous voter des remerciements, vous auriez été reçu dans vos départements au son de la trompe, au bruit des fanfares, aux acclamations des disciples de saint-Hubert; mais vous avez préféré les poignées de main des braconniers. Oh! la popularité! c'est la plaie de notre époque.

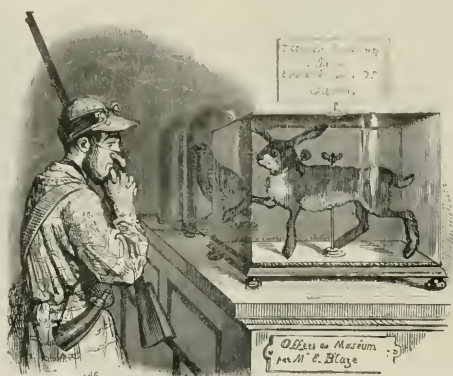
Votez la Chambre des Pairs; que de bénédictions elle a reçues pour avoir seulement rempli son devoir! Les chasseurs s'attachent les discours prononcés dans la noble enceinte, et, au lieu d'en faire des bouffes de fusil, comme c'est leur habitude quand il leur tombe un journal sous la main, ils les ont précieusement conservés. Que dis-je! les heures et les lapins reconnaissants ont envoyé une ambassade à MM. les pairs pour leur témoigner leur gratitude. Hélas! ils se sont réjouis trop tôt. Ah! mes pauvres amis quadrupèdes, vous serez encore poursuivis à outrance pendant les années de grâce 1845 et 1844: on vous fera rôtir, vous serez mis en encre et en gibelotte au printemps comme à l'automne. La Chambre des Pairs avait déclaré une amende et la prison contre ceux qui chocheaient querelle à l'époque de vos amours, contre ceux qui traquaient de vos rables dodos pendant les six mois de repos que vous donne le préfet de police. Eh bien! mes députés qui font tant de lois ne veulent pas qu'on

vous accorde la plus petite trêve. Vous ne savez peut-être pas pourquoi ils s'acharnent contre vous? C'est que les marchands de gibier, qui font la traite de vous-mêmes, sont tous électeurs. Vous êtes victimes de la puissance électorale, et vous devez être immolés à l'espérance d'un vote à obtenir, pour être ensuite fressés quand ce vote sera obtenu.

Vous êtes malheureux, c'est vrai; mais nous autres, vrais chasseurs, nous le sommes autant que vous; que ferons-nous lorsque vous nous manquerez? Croyez-vous que le curé ne me saigne pas en songant que votre race peut s'éteindre? Si la guerre qu'on vous a déclarée continue avec le même acharnement, il est possible qu'un jour le dernier de vous ait cessé d'exister; pour savoir la longueur de vos oreilles, la couleur de votre poil, il faudra courir au cabinet d'histoire naturelle et regarder vos frères empalés. Mais éloignons un

si triste présage, espérons en la justice des hommes. Croissez et multipliez en attendant, et si vous ne voyez point l'aurore d'un si beau jour, vos fils en jouiront peut-être. Cette espérance est bien propre à flatter votre cœur paternel.

E. BLAZE.



[Le dernier lièvre européen, par J.-J. Grandville.]

Visite de la Reine d'Angleterre au Roi Louis-Philippe.

(Voir pages 25 et 24.)

Une jeune femme à qui le hasard de la naissance (si toutefois la naissance est un hasard) a donné une des premières couronnes de l'Europe, a eu la fantaisie, par ce bienheureux temps de migrations aristocratiques, de venir mettre le pied sur la terre de France, terre bénie à laquelle nos pères ont fait une telle réputation de galanterie, de générosité, de bon goût, qu'il n'est pas de femme au monde qui, de loin, ne regarde avec envie notre capitale, nos modes, nos fêtes, nos plaisirs. Il n'est donc pas surprenant que la jeune reine d'An-

gleterre ait eu, comme toute femme, le désir de voir notre patrie, de voir de près ce peuple brave, ardent, original, enthousiaste. Heureusement pour elle, la constitution anglaise ne s'y opposait pas, et pourvu qu'elle fût escortée de deux ministres responsables, elle avait la liberté de sortir de son royaume et d'aller où l'appellerait son caprice. « Allons en France! s'est-elle écriée; allons tendre la main à cette éternelle rivale; allons saluer cette royauté bourgeoise, voir cette cur citoyenne; allons montrer à ce peuple, qui



[Vue du château d'Eu.]

tant de fois a rugi contre nous, ce que la renommée veut bien accorder de grâces à notre personne, de donner à notre royal visage, de splendeurs à notre majesté! » Et, ce disant, elle est partie, suivie d'une escadrière de bateaux à vapeur, suivie, avant tout, de son mari le prince Albert, de bord Aberdeen, qui peut-être grommelait entre ses dents contre

cette royale fantaisie, accompagnée de lady Canning, sa dame d'honneur, une des plus ravissantes figures que jamais le burin anglais ait idéalisées, et de quarante personnes environ. Le roi Louis-Philippe a fait aussitôt ses préparatifs de réception: il a fait construire des baraques, emménagé de nouveaux meubles, fait des provisions de bouche. Un journal fort

grave, assurément, a donné à ce sujet des détails qui ont vivement ému tous les cœurs. Le roi a voulu, au dire de la feuille enthousiaste, offrir à sa royale sœur six espèces de fromages, dont l'un égalait en dimension la roue d'un wagon. La maison Basset a fourni les comestibles; le portier en bouteilles vient de la maison Gilburg, etc. O puff! Protégée aux mille formes, on ne te glisses-tu pas?

La reine est arrivée au château d'Ér; on a banqueté, fait un peu de musique, promené dans la forêt, on a pûté sous les arbres; puis, après quatre jours de cette vie enivrante, la reine Victoria s'en est allée comme elle était venue, désolée de ne pouvoir visiter Paris et

Versailles, de ne pouvoir, en un mot, faire un voyage en France, car sa visite au château d'Ér ne mérite guère ce nom. Ses ministres se sont opposés à ce désir, malgré le mot qu'on prête à lord Aberdeen: « Nous laisserons Sa Majesté faire autant de pas qu'elle le voudra dans cette voie-là. » Il paraît que le noble lord s'est ravisé. Soyez donc souveraine, après cela! ne pas pouvoir même venir à Paris quand on en meurt d'envie!

Il est difficile d'imaginer, si on a eu le bonheur de ne pas l'avoir lu, tout ce que cette visite a produit de premiers-Paris dithyrambiques, de rêves, d'espérances, d'illusions, de craintes, de railleries, de pré-



(Canot du roi.)



(Débarquement de la reine Victoria.)



(Présentation à la famille royale.)



Voiture du roi.



Le Tréport. — Départ de la reine d'Angleterre.



Embarquement de la reine Victoria et du prince Albert.

visions, de vœux, que sais-je encore? Depuis le prince de Joinville, qui s'est écrié, en parlant de cette visite: « C'est tout un poème! » jusqu'aux plus burlesques parodies du *Charivari* et de la *Mode*, toutes les exagérations possibles, hostiles ou amies, ont été épuisées; depuis le *Journal des Débats* jusqu'au *National*, il n'est pas un point de la question politique qui n'ait été soulevé, examiné, débattu dans tous les sens, et, comme il arrive toujours, le problème est beaucoup moins clair après qu'avant la discussion. *L'Illustration* elle-même, qui, Dieu merci! n'a rien à débrouiller avec la politique, a dit aussi son petit mot samedi dernier; elle a été sobre cependant; mais la curiosité bien naturelle de ses lecteurs de province et de campagne ne lui permettait pas d'en rester là, et elle s'apprêtait à raconter les fêtes d'En à sa manière, lorsqu'il lui est arrivé une lettre qui a rendu tout article inutile.

Un Anglais fort honorablement connu dans le monde artistique, mais dont nous taillons le nom pour nous conformer à son désir de modestie et d'in-cognito, adresse à l'un de

nos collaborateurs le récit de ce qu'il a vu et éprouvé pendant ces quatre jours de gala royal. Cette description froide et calme contraste assez avec tout ce qui a été écrit sur ce sujet pour que, nous l'espérons du moins, nos lecteurs la lisent avec intérêt. Nous sommes malheureusement obligés de supprimer les appréciations politiques, les observations piquantes où les deux gouvernements sont jugés avec esprit et impartialité. Voici cette lettre:

Monsieur et ami,

J'étais à Paris encore, attendu par quelques travaux assez importants, et me disposant à partir pour Bade avant la fin du mois d'août, quand tout à coup la presse parisienne recueillit d'une grande nouvelle: la reine d'Angleterre va venir en France!

Ce fut d'abord, comme dit don Basilio, *rumor légère*, successivement affirmée et démentie; puis l'ombre prit corps, et vos politiques discourent encore à perte de vue sur les avantages et les inconvénients de cette manifestation, que le yacht royal mouillait devant Tréport, et notre reine bien-

année en fait, par un beau soleil couchant, dans la demeure de Louis-Philippe à Eu.

Moi, cependant, je n'avais pas perdu de temps. La rumeur n'était pas encore devenue bruit, et le bruit certitude, que déjà, pour une occasion aussi solennelle, j'avais laissé plume et pipeaux, toiles et livres, afin d'aller assister à ces fêtes, et saluer de loin, sur la terre de France, comme c'était mon devoir, cette jeune femme, ma souveraine, pour me servir d'une expression qui, plus d'une fois, dans nos bonnes réunions de cet hiver, vous a fait sourire presque de pitié.

Je partis le matin, et, grâce à votre tronçon de chemin de fer, j'étais le soir à Dieppe. J'y trouvai déjà les hôtels encombrés, les maisons particulières envahies par les curieux; des voitures, des pataches, des chaînes de poste arrivaient de toutes parts. Des osés, les touristes, qui abondent dans cette saison, arrivaient là, attirés par le plaisir de voir, d'être assis physiquement dans la foule, écorchés par les albergestes et les vofuriers, et de pouvoir dire chez vous, dans quelques mois: « J'y étais, j'ai vu, etc. » Les Français admettent, Les nouvelles les plus contradictoires circulaient et étaient toujours accueillies par quelqu'un. J'ai rencontré un de mes malheureux compatriotes à qui on venait d'affirmer que la reine Victoria venait d'arriver à Paris, à bord de son yacht; tous mes efforts pour le dissuader ont été inutiles; il a pris la diligence et se moquant de ma crédulité, et ne redoutant qu'une chose: c'était d'arriver trop tard à Paris.

Le 2 septembre enfin, la petite escadre anglaise à vapeur, précédée par le beau yacht royal *Victoria-and-Albert*, longeait les côtes de France. Cherbourg saluait la reine, à son passage, de cent-un coups de canon, et un prince français, l'amiral Joinville, allait au-devant d'elle et l'escortait, comme pour lui faire les honneurs de vos rives amies.

Le soir du même jour, la flotille mouillait devant le Tréport. Le roi Louis-Philippe était allé au-devant de sa royale visiteuse dans un magnifique canot fort éblouissant décoré. Le roi monta à bord du yacht, fut reçu au haut de l'échelle par la reine; ils s'embrassèrent tous deux, conformément au cérémonial; et, quant au prince Albert, on lui donna une simple poignée de main. Si c'est le cérémonial qui a présenti cette différence, le cérémonial a tort; il me semble qu'il eût été plus décent que Louis-Philippe baisât la main de la reine et embrassât seulement son mari; qu'en dites-vous?

Ce fut à ce moment que la reine, apercevant M. Guizot, lui dit ces paroles, qu'un de vos grands journaux a si éloquentement paraphrasées: « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » J'ai parlé de cette apostrophe, devienne célèbre aujourd'hui, à l'un de mes bons amis, W. B., enseigne à bord du yacht, et il m'en a expliqué la haute portée. Après le premier embrassement et les premiers mots échangés, la conversation languissait furieusement, comme vous vous l'imaginez bien, et il n'appartenait à personne de la relever. La reine était visiblement embarrassée; déjà elle avait parlé du beau temps, du beau soleil, de la belle mer; à une fois ces graves sujets épuisés, il fallait du génie pour en trouver d'autres, et elle creusait sa royale tête, quand elle aperçut M. Guizot, qu'elle se rappela fort bien avoir vu ambassadeur de France à Londres, à une époque.

Et elle trouva fort à propos cette banalité, à laquelle on a prêté un sens si profond: « Monsieur, je suis charmée de vous revoir ici. » M. Guizot s'inclina et dit l'esprit de ne rien répondre, sans cela, Dieu sait ce qui serait advenu.

Louis-Philippe offrit galamment son canot à la reine, qui l'accepta de bonne grâce; elle y était à peine descendue, que le yacht royal amenait notre pavillon, qu'il avait hissé au mat de misaine, et le pavillon anglais qui flottait à son grand mat; au même instant, le canot remplaça le pavillon tricolore par le royal *Standard*, et tout cela au bruit des salves d'artillerie, des *hoarrah* et des *vivez* des matelots.

Quelques minutes après, le canot aborda au rivage, où un débarcadere très-commode avait été installé; Louis-Philippe donna la main à la reine Victoria, qui avait le pied beaucoup plus marié que le sien; et, arrivée sur la jetée du Sud, la reine y était accueillie par la reine Marie-Amélie, la sœur du roi, les princesses, etc. Une batterie, placée sur l'un des toits qui dominent l'entrée du port, remplissait l'air de fumée et de bruit; la musique jouait notre air national, qui, pour la première fois, a retenti en France dans une circonstance officielle, notre *God save the queen*, aussi populaire encore à Londres que l'air de *Vive Henri IV!* Il fut jadis chez vous. Cette scène présente un coup d'œil fort animé; je vous en envoie un croquis.

La jeune reine présenta à la famille royale son époux, le prince Albert, jeune homme d'une fort belle venue, beau garçon que j'avais vu tout enfant dans un de mes voyages en Allemagne, mais que j'aurais eu de la peine à reconnaître aujourd'hui, notre bonne, courageuse et dévouée; le fait seul des fonctions nuptiales et difficiles qu'il remplissait auprès de la reine suffirait à le prouver.

Après cette première entrevue, le roi conduisit S. M. sous une tente que dominaient les deux pavillons nationaux mêlant leurs couleurs au soleil d'une légère brise. La tente était simplement mais éblouamment décorée; sous les pieds un tapis, au-dessus des draperies de son orange. Le choix de cette couleur n'a paru un galant calembour; la reine l'aurait compris sans doute.

C'est là que des présentations ont eu lieu, et j'ai à quelquelque distance, m'écarter parmi les curieux, qui maintenaient une haie de soldats, quand des paroles assez vives s'élevèrent derrière moi: « Je passerai! — Non, monsieur, vous ne passerez pas. — Il faut que je passe, la reine m'attend! » A ces mots, je retourne la tête, espérant voir quelqu'un de mes plus nobles compatriotes, ou l'un de vos ministres attachés. Je me trompais, c'était un petit homme gras, court, avec un uniforme de lieutenant de la garde nationale: « Ah! monsieur, me dit-il en me voyant et de son plus pur accent normand; ah! monsieur, vous ne laissez rien passer, vous qui me connaissez? Je regardai mieux alors l'individu qui venait de m'apostropher aussi directement, et je reconnus un

albergeste d'un village des environs, qui, la veille, n'avait fait payer dix francs un souper composé de trois œufs et d'une bouteille de cidre, et cinq francs le droit de m'envelopper dans une vieille couverture et de me rouler par terre, en compagnie de trente personnes, dans une chambre ouverte aux quatre vents. J'aurais en quelque peine, en effet, à le reconnaître sous ce travestissement, lui qui j'avais vu la veille en salots, en blouses, et exploitant parfaitement notre badauderie à tous. Je lui fis place, les soldats qui formaient la haie en firent autant, et il courut vers la tente, à peu près comme court un canard; mais, au moment où il y arrivait, la reine en sortait et montait dans une voiture attelée de huit chevaux caparazonnés. Le roi, la reine d'Angleterre, la reine des Français et la reine des Belges étaient dans ce carrosse; les princes caracolant aux portières, et huit voitures à six chevaux suivaient de près.

Le cortège, précédé et suivi d'un escadron de cavalerie, se rendit lentement au château en suivant la route du Tréport et parcourut les grandes allées du parc. Des trompes firent retentir dans la cour d'honneur. Des acclamations, aussi régulières et aussi bien nourries qu'un feu de peloton, accueillirent le cortège à son arrivée dans la cour d'honneur. La reine parut un instant sur le balcon pour remercier vos bataillons du geste et du sourire; puis elle fut conduite dans son appartement, où elle se reposa, se para, et, à huit heures du soir, la cour se mit à table. Jamais la reine n'avait mis à sa partur tant d'élégance et de bon goût. Elle devait être bien heureuse en ce moment de se sentir en France, elle qui avait si souvent rêvé de votre pays et des merveilles exagérées que l'on en raconte; mais, j'en suis sûr, ce n'est pas là seulement, c'est dans vos grandes réunions, dans un bal à la cour, ou à l'hôtel-de-Ville, dans une loge d'Opéra, au balcon des Tuileries, en présence de votre population si vive, si facile à enthousiasmer, qu'elle eût voulu brûler de tout éclat dont l'environnement sa jeunesse et le prestige de son rang.

Vous savez combien me laissent froid les manifestations les plus bruyantes, les plus chaleureuses. J'ai été ému en voyant vos ouvriers combattant dans les rues de Paris le 28 juillet 1830; mais le lendemain, quand la victoire était assurée; quand, autour de moi, on chantait la *Marseillaise*, et quand on criait à tue-tête *vive la Chartre!* tout cet enthousiasme m'abstrahait plutôt qu'il ne m'étonnait; et je disais à un des jeunes hommes qui depuis lors sont devenus vos hommes d'Etat: « La civilisation veut de faire un pas, on s'imagine qu'elle a atteint le but; à demain les déshérences! » Et on railait impitoyablement ce que vous appelez mon fléau britannique.

Je ne vous ai pas dit avec quel acharnement on s'est disputé les places dans les voitures, dans les hôtelleries, dans les auberges. Ce que je vous ai dit de mon humeur albergeste, transformé en officier de garde nationale, peut vous donner une idée de l'encombrement qui règne dans tous les environs du Tréport, et de la voracité des indigènes. Sans doute il n'y a pas foule par rapport à un jour de fête aux Champs-Élysées et aux boulevards, mais il y a foule, et foule immense par rapport à l'exiguïté des habitations.

Après que la reine eut quitté le Tréport, je me rendis à Eu, où j'avais trouvé la veille une mansarde que je partageais avec six de mes compatriotes. J'allais reprendre une petite valise qui, avec mon portefeuille de dessins, forme tout mon bagage, et me disposais à retourner au Tréport, bien sûr que W. B., le même qui m'a raconté la première entrevue, et l'embarras de la reine, et ses paroles à M. Guizot à bord du yacht royal, me donnerait l'hospitalité. Vous ne vous figurez pas quelle affreuse disette de logements et de vivres! J'ai vu des jeunes gens qui attendaient depuis trois heures leur tour de souper, et ce tour n'était pas près d'arriver; et ce souper, Dieu sait de quel il devait se composer. Pendant que les uns menaçaient en attendant, d'autres sortaient de l'auberge et se plaignaient d'avoir payé 15 fr. un poulet sur lequel on avait déjà diné une fois. C'est dans ces circonstances que le Français est admirable de verve, d'esprit, de bonne humeur, de jovialité. Je

vois quelques-uns de mes compatriotes qui attendaient aussi; mais ils étaient sérieux, secs, muets, impassibles, tandis qu'autour d'eux brillait, comme des étincelles, toutes ces mille facettes de l'esprit français. Que de planétaires plus ou moins mauvais s'y entendues ce soir-là! Vous savez que la maison du roi, éclatant sa place à ses bêtes, avait retenu presque tous les logements habitables de la ville. « Pourquoi ne nous mettez-vous pas ici? disaient des étudiants en vacance au garçon de l'hôtellerie. — C'est retenu pour les gens du roi. — Et ici? — Retenu pour les gens du roi. » Et là, et partout, et toujours c'était la même réponse. « Ne vous le pas, dit l'un des jeunes gens, qu'ici tout est à eux, puisque tu y es toi-même. — A Eu, par exemple! — Et honnêtement ce n'est pas cause d'elle; si c'était pour un roi, Dieu garde! je sifflerais comme un sautoir. »

Je ne puis vous dire combien de fois j'ai retrouvé ce sentiment dans la foule où je me suis trouvé. Il est difficile de prévoir quel accueil le peuple de Paris eût fait à un roi d'Angleterre; mais la reine y eût été reçue au moins avec convenance et urbanité.

J'arrivai à bord un peu tard; les officiers s'étaient enroulés de la réception faite à la reine, et en étaient fort contents. La nuit, comme je trouvais bon souper, bon gîte, et c'était beau-coup déjà.

Le lendemain, j'étais à terre de bonne heure avec mes crayons, et je vous envoie quelques-uns de mes croquis.

Vous ne vous attendez pas à ce que je vous répète les détails que les journaux ont reproduits sous tant de formes. Pendant ces quatre jours, ce furent des promenades, des concerts, quelques spectacles, mais point de fête officielle, point de divertissements populaires. La réception a été surtout intime plus que bruyante. Le dimanche, la reine entendit le service divin dans un oratoire disposé pour elle auprès de ses appartements. Un *Te Deum* fut chanté dans l'église cathédrale d'Eu avec accompagnement de vingt-un coups de canon; je n'ai pas bien compris le sens de cette cérémonie religieuse; c'était trop ou trop peu.

Les chaudières et longues heures de l'après-midi ont été généralement consacrées à des promenades dans le parc, et dont le but était tantôt la ferme du roi, tantôt le plateau du mont d'Orléans, ou le rendez-vous de chasse de Sainte-Catherine; toujours les sites les plus ravissants. La foule des curieux s'y portait, comme vous pensez bien, et les méchantes places des plus méchants courous se vendaient à des prix déraisonnables. Dans ces fêtes, vraies fêtes de famille, l'époux surtout a plus d'une fois montré ses blanches dents quand Louis-Philippe lui racontait tout bas quelque amusante chronique.

Le lundi soir, il y eut dans une galerie du château, dite galerie des Guises, un concert dont la direction, confiée à Auber, et l'exécution ont été sans reproches. Les chœurs d'Armand surtout ont excité une émotion générale, et n'y eût-il d'autre mérite que la composition du concert, le choix des parties, qu'il faudrait encore en féliciter Auber. Mais la reine, qui s'y connaît, a été très-satisfaite et a témoigné plusieurs fois le plaisir qu'elle éprouvait.

Le soir de ce jour, en rentrant à bord, je vis trois vaisseaux anglais en panne devant la rade. L'amiral sir Ch. Rowley était descendu à terre sur l'invitation du roi, et devait, le lendemain, rentrer à bord et repartir.

W. B. me raconta une fête qui avait eu lieu en avant des commandants des bateaux à vapeur français avaient réuni dans un grand banquet, à bord du *Pluton*, les officiers de la marine anglaise; ils avaient lu et bien lu à la gloire et à la prospérité des deux pays; à leur union; à tous ces beaux rêves enfin que les gouvernements semblent chauffer de leur côté prendre à tâche de réaliser.

Le 6, pendant que le prince Albert et le duc d'Annam se baignaient au Tréport, l'amiral de Joinville visitait le *Cyclopus* et quelques autres bateaux de l'escadre anglaise. J'ai fait un croquis du beau yacht *Victoria-and-Albert* et du canot



Canot de la reine d'Angleterre

de la reine, mais, sans la couleur, tout cela n'est qu'un signeflette. Le soir, à quatre heures, sous les beaux arbres de la forêt, par un temps admirable, la cour faisait un pressé champêtre, et, rentrée au château, elle riait aux larmes des bottes d'Arnal dans l'*Humoriste*. Le choix du spectacle fait peu d'honneur au goût de mes compatriotes, je l'avoue; car

je suppose que le roi a fait tout ce qu'il savait bien devoir leur être agréable. S'ils eussent voulu voir tantôt Molière, Louis-Philippe leur en aurait servi comme il leur a servi du *porter* et nos meilleurs fronals anglais. Tant pis pour eux, ma foi! J'estime fort Arnal, mais j'aime mieux le *Misanthrope* ou même *Sganarelle*.

Ce soir-là, je débarquai avec mon léger bagage, la reine devant partir le lendemain; mais, grâce à W. B., je trouvai place dans une des barques de M. Paeklam.

Le 7, le cortège royal se rendit dès le matin du château à Trépor, dans le même ordre où il y était venu le samedi soir. L'artillerie, les fanfares, les musiques, les vivats, retentissaient de toutes parts.

Toute la famille royale conduisit la reine à bord du yacht, dont elle fit elle-même les honneurs. Je fus assez surpris de voir le prince Albert décoré du grand cordon de la Légion-d'Honneur. J'appris d'un aide-de-camp que le roi lui avait fait, la veille, cette grâce-ci; quant à la reine, Louis-Philippe l'avait privé d'agrément deux magnifiques tapisseries des Gobelins, merveilleuses peintures dont notre industrie est fière à juste titre.

Le prince de Joinville, celui de tous les membres de la famille royale avec qui la reine semble liée d'une amitié plus intime, l'accompagne à bord du yacht jusqu'à Brighton. Trois bateaux à vapeur français se sont joints à la flottille anglaise, et naviguent de conserve avec elle.

Aujourd'hui tous ces lieux si retentissants, si animés naguère, sont rendus à leur solitude habituelle. Les gens du château se partagent les 25,000 francs de gratification que la reine leur a laissés; les pauvres qui ont vécu je ne sais comment, pendant qu'un morceau de pain se vendait au poids de l'or, se réjouissent de la mince libéralité du prince Albert, qui leur a laissé 2,300 francs. Ceux qui, comme M. Valont, par exemple, ont reçu, pour prix de quelque léger service, bagues, tabatières, bijoux en brillants, montrent à leurs amis ces marques de munificence. Hier il n'était bruit que de cette visite; aujourd'hui on en parle moins; demain on n'en parlera plus. Eh! Dieu veuille qu'un jour, d'un côté ou de l'autre du détroit, pessimistes anglais ou alarmistes français n'aient pas quelque occasion inattendue de s'écrier: « Ah! nous l'avons bien dit! »

(Nous donnerons dans le prochain numéro d'autres dessins et quelques détails qui n'ont pu trouver place dans celui-ci.)



Petits Poèmes du Nord.

LA PENSÉE.

Quelquefois la pensée dort tandis que la parole, dont elle est l'âme ou le guide inséparable, se hasarde imprudemment, et s'avance seule; sa démarche paraît d'abord assurée, parce que, habituée à se soutenir sur sa compagne, elle peut ainsi faire quelques pas sans elle; mais bientôt elle chancelle, et tombe étourdie; alors la pensée se réveille, elle court après la parole, la rejoint, la relève, la raffermie, la soutient, puis elle voltige autour d'elle, la devance, et lui dit avec un doux sourire: Ma sœur, me voici.

LE JOUR DE NAISSANCE.

Hélas! est-ce donc un jour de fête que celui qui voit finir une année, et le Temps ravir à l'homme une part de son avenir? Oh non, ne célèbre pas cette journée, elle est trop triste; ou bien il faudrait la faire avec des pleurs et des laments de deuil.

Hier, j'étais plus jeune, et je voyais avec douleur arriver ce moment, cette transition singulière qui me donne un autre âge, et me fait faire ce grand pas d'une année vers la mort, vers cet autre moment où l'on tombe du temps passe dans l'éternité.

Et je me croyais si jeune encore, il y a peu de jours; j'étais si insouciant de la vie, de mes pensées et de mon avenir; et, aujourd'hui, dans ce jour de fête, je vois qu'elle s'éloigne, la jeunesse, qu'elle emporte ce temps qui n'est plus, et ne me laisse que l'avenir incertain.

Dans ce jour de fête, j'appelle à moi ma pensée, et lui dis: Va! va! va! des souvenirs de ma jeunesse, et ramène-les moi; mais je les revois sans plaisir, car ma pensée revient triste, et ses ailes ne sont chargées que de chagrins.

Comme l'abeille, lorsqu'elle sort de sa ruche avec le soleil, elle va au loin baiser les fleurs; mais l'ouragan terrible, accouté, la pluie et le sable tombent et s'élèvent, tourment autour d'elle, enveloppent les sucs recueillis, et les empoisonnent d'un mélange injur; et la pauvre revient attristée dans son palais de cire.

Hélas! ce jour de fête m'apporte une mélancolie qui me tue; je ne sais pourquoi je voudrais une horrible rencontre dans cette journée; il serait étrange que le jour de ma naissance fut celui de ma mort; cela contrecroquerait ma vie, mes pensées et aussi mon épithète.

On y lirait: Il est né et mort le 11 de mai; c'est un beau mois pour naître et pour mourir, diraient-ils en y jetant les yeux. Mais ce mois est souvent triste comme la pensée; et, aujourd'hui, il fête mon anniversaire avec un vent glacé, un ciel obscur et des nuages de plomb qui ne laissent pas voir le soleil.

UN SIÈCLE.

Dieu détache un siècle ou trois ans de l'éternité, et il le jette au monde pour que le monde ait le Temps.

Le siècle, ainsi échappé des mains de Jehovah, marche pendant cent années dans l'univers, et quand il a terminé sa course, il va se réunir à ses frères qui ne sont plus.

Un autre le suit, qui le remplace, qui vit aussi de cette vie égale et mesurée, et il court aussi s'abîmer dans le passé.

Chacun emporte avec soi en les trésors d'une grande gloire, ou le poids d'un oubli profond.

Celui-là est le siècle de Charlemagne, cet autre celui de Napoléon, d'autres sont des siècles d'ignorance et de misère.

Quand ils ont ainsi vécu, ils se renouvellent tous dans un antique palais, et se tenant par la main, ils forment une longue chaîne, et ils dansent.

Quelquefois ces fantômes centenaire s'assoient autour d'un foyer, comme de vieux vieillards, et ils se racontent leur vie.

LA COMÈTE.

Regardez-la marcher dans ses écarts, cette comète insouciante, qui ne vit pas dans les limites que mesure au monde le doigt de Dieu.

On dirait une folle qui traverse les champs loin des routes, qui, les chevaux effrétés, court sans but et sans pensée, pousse des cris, et laisse flotter derrière elle ses vêtements.

Ainsi cette planète vagabonde vole brillante dans l'espace; sa chevelure enflammée se développe derrière elle... mais elle est terrible dans ses pas irréguliers.

Les autres globes la voient approcher avec effroi, et voudraient reculer devant elle, mais la règle les retient. Elle passe dédaigneusement devant d'eux, et ne les touche point... Ils respirent quand elle n'est plus là.

Oh bien, avale et furieuse, elle court d'une ligne droite sur un monde; elle le brise en mille éclats, qui rejettent dans l'espace, et forment peut-être de nouveaux globes, qui se façonnent au milieu de leurs atmosphères nouvelles.

Oh bien, elle les brûle, elle les entraîne dans ses cheveux de feu; ils s'y brûlent et ne peuvent plus s'en dégager; et les êtres des différents mondes les cherchent dans les cieux et ne les y trouvent plus.

Et quelquefois encore, par un autre caprice, elle recommence avec une bizarre régularité cette immense ellipse qu'elle avait décrite; oublie pendant des siècles, elle reparait et sème de nouvelles terreurs.

Et cependant elle traîne peut-être avec elle des myriades d'êtres inconnus qui l'habitent et vivent sur elle, qui plourent sans cesse ses écarts, volent éperdus avec elle, et s'élèvent sans cesse l'éternelle.

Enfin, Dieu parle! ce globe rebelle à ses volontés l'importune, il ne trouve plus grâce devant lui; Dieu lui assigne une place dans ses desseins, et l'enchaîne dans le grand ordre; ou bien, pour la punir, il la brise, l'efface, et elle disparaît.

(La suite à un autre numéro.)

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non — Le livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VII.

LA NOUËL.



Un matin, la sentinelle avancée de la forteresse de Lerco rapporta à Ramengo que la veille au soir un inconnu s'était approché de la citadelle et avait lancé une flèche sur le balcon de Rosalia, qui l'avait ramassée.

Cette nouvelle enflamma la rage de Ramengo. Il fut persuadé que cet inconnu était Pusterla, qui continuait ainsi ses intrigues avec Rosalia. L'idée lui vint que cela pouvait valoir à se défier de ce jeune seigneur, et à causer une effroyable douleur à la maison des Pusterla par un assassinat que justifiaient suffisamment ses desseins de garder le balcon de la citadelle. Il ordonna donc aux soldats que, si par quelque chose arrivait de nouveau, ils eussent à tirer sur le téméraire inconnu, à le tuer et à se bayer.

Le soir du même jour, l'homme revint près de la forteresse. Rosalia, qui se tenait à son balcon, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle jeta de toutes ses forces une pierre qui vint tomber aux pieds de l'inconnu. Il se releva, et comme il prenait la route du bois pour s'en retourner, un trait d'arbalète l'étrangla roide mort sur le sol. Les gardes coururent aussitôt sur lui et trouvèrent que ce n'était qu'un valet inconnu. Aucun signe, aucune devise n'indiquaient ce qu'il pouvait être. Ils revinrent avec la pierre à laquelle un billet

était lié. Ramengo attendait dans ce cruel tourment qu'éprouvent les trompeurs lorsqu'ils se voient trompés. Lorsqu'on lui apporta la nouvelle et qu'on lui remit la lettre, sa bouche se contracta d'un sourire semblable au grincement d'un loup qui avise sa proie. Il congédia les soldats et ouvrit le billet. Il ne portait point d'adresse, mais il était de la main de Rosalia, et, les membres agités par un frémissement convulsif, il lut ces mots :

« Quelles douleurs depuis longtemps inconnues me fait éprouver ta lettre! Tu veux donc, par amour pour moi, l'exposer à de nouveaux périls? Te presser encore une fois sur mon cœur, était une consolation que j'osais à peine espérer; mais, s'il te voyait, il y va de ta vie. Cependant après-demain il sortira à la nuit tombante pour visiter les postes sur le balcon, et tu viendras à la poterne que tu connais. Une de choses je te dirai! Le sais-tu? mon sein est fécond. Puisse te ressembler l'enfant qui naîtra! Adieu, adieu! Comme la joie me transporte à la seule pensée d'embrasser bientôt mon bien-aimé! »

Il fallut que Ramengo se fit violence pour continuer cette lecture jusqu'au bout. Il n'en pouvait plus douter, Rosalia le trahissait; il n'y avait de doute qu'à l'égard de son complice. Ses vagues soupçons étaient désormais une certitude; il ne lui restait plus qu'un parti à prendre, celui de la vengeance.

La nuit lui conseilla un instant de se venger aussitôt sur l'infortuné. L'éclair, lui attaché le cœur, lui fit des entrailles l'enfant à peine formé et le broyer sous ses pieds, étaient des pensées qui souriaient à son désir. Déjà il allait les réaliser, déjà il entra chez Rosalia épanouie, prêt à porter sur elle une main barbare, lorsqu'une réflexion subtile lui cria que le châtiement serait trop doux pour un pareil outrage; puis il fallut que l'amant bût aussi dans le même piège. Et il se repentait d'avoir déchiré le billet; il aurait pu



l'envoyer un complice, l'attirer dans ses filets. Mais l'envoyer à qui? pensait-il, en quel endroit? S'ils n'avaient pas égaré le vil instrument, j'aurais bien su, à force de tourments, en le torturant membre par membre, j'aurais bien su lui arracher le nom de l'inflâme. J'ai trop précipité ma vengeance; mais maintenant, maintenant je l'ai méritée; elle sera longue, impitoyable; tremble, scélérat!

Il roula ainsi de sombres pensées devant Rosalia, qui s'efforçait en vain de comprendre le sinistre silence de son mari. Il le rompit enfin pour lui dire que le lendemain il sortirait à la tombée de la nuit. Il espérait que l'amant, n'ayant pas reçu de réponse, n'en viendrait pas moins au rendez-vous. Rosalia lui dit adieu avec cette tendresse peut-être vaine qu'elle opposait à ses mauvais traitements. Les baisers de sa femme brûlèrent Ramengo, comme la pierre infernale brûle une plate vitre; mais, voulant opposer ruse à ruse, trompette à trompette, il essaya de lui parler tendrement; ses paroles exprimées dans sa bouche de la passer sur son vane, mais un moment même où il l'attrait vers lui, il ne put s'empêcher de la repousser par un brusque mouvement de la tête; elle sautera et tomba en larmes. Quelque habitude qu'elle fût aux douleurs de Ramengo, elle n'avait encore pu y endurer son ame. Le lendemain Ramengo sauta dans une barque, prêt le large; puis revint vers la ville, il déclara, il se plaça dans un lieu où il pouvait voir la citadelle sans être aperçu. Bientôt ses yeux sont frappés du voile blanc étendu sur le balcon. A cette vue, sa fureur se renouveau et redouble : son cœur, gonflé de rage, semblait s'échapper hors de sa poitrine, et brisant autour de lui les branches d'arbre qui ombrageaient sa retraite, il blasphémait Dieu, les hommes, le ciel. La nuit s'épaissit, il s'approcha davantage, et s'appuya à deux arbres voisins entre lesquels il passait la tête, pareil à la hyène qui guette la gazelle, fixant ses regards tantôt sur la route, tantôt sur la poterne et le balcon.

Il vit bientôt apparaître Rosalia vêtue d'une blanche robe

de lui. Ses yeux se portèrent sur le penchant de la colline, et, à la heure incertaine du crépuscule, éberluèrent à discerner quelque un d'attendu. Trompée dans son espoir, elle retourna pour sortir encore. Elle s'assévit, appuyant son bras sur les balustrades du balcon, en inclinant son beau visage sur sa main; elle demeurait dans une impatience mais douce attendue. Quelques fois elle soupirait en levant les yeux vers les étoiles; d'autres fois elle chantait quelques romances sur un air lent et mélancolique, dont le son s'élevait avec un doux murmure au milieu du pathétique silence de la nuit, se mêlant au lointain éplatement de l'onde qui venait baiser les rivages du lac.

Mais l'attente de Ramengo et de Rosalia fut trompée. Ramengo ne s'en tint pas là. Six fois il revint subir les tortures de cet horrible espoir de joindre son rival, la rage et l'assassinat dans la pensée, mais toujours en vain. Il eut le temps de distiller les poisons de sa vengeance, et pendant les atroces veilles de ces nuits, il la médita, la créa au gré de ses rêves, la passa à ses derniers raffinement tant qu'il le fallait pour saturer son âme altérée de sang et de supplices. L'enfant qui se formait dans les entrailles de Rosalia devait venir à la vie pour pouvoir la perdre; il fallait le laisser naître pour lui faire subir sa part de châtiment, et augmenter pour la mère les douleurs de la peine, d'autant plus cruelles qu'elle les prévoyait moins. Cependant il dessinait: il revint avec Rosalia aux douces premiers jours de leur mariage, redonnant même de comédie pour cacher la tristesse qu'il méditait. Toutefois, au milieu de ces caresses, il arrêtait sur elle un œil si clair, d'une limpidité tellement sinistre, que Rosalia, étonnée, lui plait les bras autour du cou, et lui demandait: « Qu'as-tu, Ramengo? Pourquoi me regardes-tu ainsi? » Il ne répondait rien; mais, en recevant ses baisers, sa femme était prise d'un frisson involontaire. Elle le voyait, d'une main convulsive, porter la main sur son poignard, et, comme contraint par une force irrésistible, la repousser loin, de lui et sortir pour calmer son indolente rage. Rosalia comprenait qu'une grave tempête s'agitait dans l'âme de son mari. Elle souffrait, se taisait, et n'était pas plus avare de ses caresses. Elle puisait des consolations dans ces joies sacrées de la femme qui sent vivre en elle-même un autre être, uni à elle et cependant différent,

peut-être. Ce repentir n'était point excité par son crime; il se reprochait seulement d'avoir laissé échapper son secret dans le transport d'une imprudente fureur. Il rejeta sur des soucis violents, des chagrins profonds et concentrés, l'excès subit de sa fureur et de son égarement; et, devenant assidu auprès du lit de sa femme, il eut pour elle des paroles d'affection.

Cette tendresse fut pour elle le meilleur remède et le réparateur le plus puissant; elle tendit sa main pâle et tremblante à son époux, qui la pressa entre les siennes; elle lui montrait leur fils suspendu à son sein: « Et toi vois, lui disait-elle, vois comme il est beau; tu l'aimeras. Quel visage d'albâtre! quelle douce respiration! Regarde; il ouvre les yeux; ce sont les tiens; comme il te ressemble! prends-le entre tes bras, et lui donne un baiser. » Et elle le lui présentait. Malgré ses agitations intérieures, Ramengo le prit, le regarda fixement, approcha ses lèvres du visage de l'enfant, et l'embrassa en en fit le semblant. Sa mère lui prodiguait une pluie de baisers, plongeée dans une extase d'amour, de bienveillance, puisant du bonheur d'être épouse et mère, aimée et aimant; elle ne pouvait se rassasier de contempler et de caresser son fils, elle l'envoyait de ses langes, le mettait tout nu, le couvrait d'ornements avec une coquetterie toute maternelle, folâtrait avec lui, heureuse d'y pancher sur ce fruit de son sein cette plénitude de tendresse qu'il n'avait pu verser dans le cœur de son mari.

Mais ces scènes étaient chaque jour une torture nouvelle pour Ramengo, et chaque jour grandissaient dans son âme ses sinistres projets de vengeance.

Rosalia était guérie depuis peu de temps. C'était le soir d'un beau jour de mai; le temps était magnifique, le ciel paisible, et la naissante chaleur prêtait un grand charme au souffle de la brise marine. Ramengo dit à sa femme: « Vois quelle belle santé! si nous sortions un peu aux environs de la citadelle, il me semble que la santé s'en trouverait mieux? »

— Volontiers, » s'écria Rosalia dans sa joie, heureuse de recevoir une preuve d'affection de son mari, parce qu'elle sentait qu'elle l'en aimerait davantage.

— Et l'enfant? ajoutait-elle; je vais le coucher, n'est-ce pas? Attends seulement que je l'aie endormi.

— Pourquoi ne l'emmènerais-tu pas? répondit Ramengo; est-ce que tu l'emmènes déjà de le porter? — Mémory! s'écria-t-elle avec un indéfinissable accent de tendresse; oh! tu ne sais pas combien est agréable à une mère le poids de son enfant! Ne l'aie pas porté plus longtemps dans mon sein? »

En parlant ainsi, elle enveloppait son fils dans ses langes, et s'avancant aux côtés de son mari, ils sortirent de la citadelle, et, descendant le versant de la colline, ils arrivèrent au bord du lac. C'était la première fois, depuis ses souffrances, qu'elle revoyait la sérénité de l'air d'hiver, le lac, les monts, et elle s'enivrait d'une douce joie. Comme le printemps qui sort du couchant, elle sentait sa poitrine se dilater en respirant le souffle pur et vital de la brise. Le lac, bon que la fonte des neiges et la saison pluvieuse l'eussent extraordinairement accru, jetait tranquillement ses flots sur le sable

de ses rives. Ils s'assirent auprès, sur un parapet à hauteur d'appui, et laisserent courir leurs regards sur cette plaine liquide, qu'aucune barque ne sillonnait, parce qu'une des premières mesures contre la guerre qu'on redoutait, avait été de les couler toutes à fond. Rosalia regardait tantôt la Besogone, dont les cimes crénelées laissaient s'échapper les derniers rayons du soleil, tantôt l'ouverture du valon de Valmolera, où la lumière semblait, avant de disparaître, rassembler toute sa force, comme le sang au cœur d'un mourant; et elle caressait son nombril, et lui parlait comme s'il eût pu l'entendre et lui répondre: « Ouvre les yeux, mon amour, ouvre-les; ce est magnifique spectacle; vois ces monts; un jour tu les connaîtras; sur leurs flancs, jusque sur leurs sommets, tu pourras voir les jeunes cheveux, aussi léger qu'ivri, et poussés de l'air pur, du rant soleil et de la liberté! Et ce lac, vois-le! il renferme dans ses ondes un autre enfant beau comme toi. Un jour viendra où il le portera véritablement dans ses flancs, lorsque les bras le sillonneront à la nage, ou que la barque ouvrira ses flots.



« Et pourquoi, interrompit Ramengo, pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes en bateau? »

— Oh! oui, s'écria-t-elle, pourvu que tu ne redoutes pas la fatigue de ramer.

— Au contraire, c'est pour moi un délassement, un salutaire exercice.

En deux sants, il fut à un petit triangle où on gardait sous clef deux petites barques pour le service de la forteresse, les seules qu'on ait bannies sur toute la rivière. Il mit les rames à l'eau, et prit Rosalia, qui s'assit à la pompe avec son enfant, pendant que Ramengo frappait l'eau de ses rames. Ils éloignèrent ainsi le rivage sur lequel est situé le bourg de Lecco. Ils passèrent sous le pont qu'Azeme avait fait élever il



avait peu d'années; et, poursuivant leur route du côté de Pesate et de Pescenerio, ils arrivèrent à un endroit où l'eau s'élevait en un vaste bassin. Cependant le jour avait disparu; les cimes environnantes se dessinaient nettes et sombres sur l'azur obscur d'un ciel sans nuages, et, du milieu du lac où ils naviguaient, à peine pouvaient-ils apercevoir les rives; mais, des ouvertures des rares chaumières, ils voyaient s'élever la fumée du feu auquel les pauvres gens faisaient cuire le magre-souper que leur imposait l'interdiction de la pêche. Tout respirant la paix autour de Rosalia et au dedans de son cœur, inondés d'un pur rayonnement, elle ressuyait de ses lèvres la sueur qui couvrait le front de son enfant endormi. Tout à coup, Ramengo, d'un pied terrible, frappa le fond de la barque, l'ébranla, de manière à l'entourner, à faire bouillir la mère et à réveiller l'enfant en sursaut; puis il s'écria: « Infâme! qui m'as trahi! tu as cru



vivant de la même vie, ému par des sentiments communs, ainsi comme soi-même, aimable comme autrui. Elle était saisie d'une vive allégresse en voyant approcher l'heure où elle donnerait le jour à un enfant, gage de leur amour, et qui l'accroîtrait encore par les soins que ses parents lui donneraient encores, par ses charmes enfantins, par les espérances qui dansent autour du berceau du premier né.

Bientôt elle mit au monde un fils. A peine avait-elle, dans un premier baiser, ouïe les douleurs de l'enfantement: « Qu'on porte, dit-elle, cet enfant à son père. »

On lui porta en effet cette creature, si fièle que, sous l'impression de l'air et des objets extérieurs, elle vivissait et agitait ses p-tits membres; spectacle touchant pour tous, d'infatigable joie pour un père. Mais les yeux de Ramengo s'enflammèrent d'une plus sombre fureur, un tirs sinistre contracta ses lèvres. Il prit l'enfant sur un bras, et, d'autre, tirant son poignard, il le dirigea contre la faible créature. La femme à qui l'enfant avait été confié se précipita au-devant du coup que le mouvement de sa poitrine et n'y laissa l'empreinte d'une main criminelle. A la vue du sang qui s'échappait, et aux cris de douleur poussés par le fils qui s'échappait, son poignard en maudissant, et s'enfuit en proférant mille blasphèmes.

Quel coup cette nouvelle porta à la tendre Rosalia! Au son de la fièvre de l'enfantement, et dans cet état où toute émotion peut devenir mortelle, elle fut prise de submerger; mais la blessure de l'enfant était légère et se guérit facilement; des mercenaires lui prodiguèrent ces soins que son mari lui refusait; puis, celui-ci revint à la douleur et au re-

me cacher les intrigues criminelles ! tu t'es trompée : je sais tout. L'heure du châtiment est venue. Scélérate ! tu vas mourir ! »

Épouvantée, les yeux et la bouche ouverts par la terreur, pâle, et d'une main serrant son enfant contre son sein, tandis qu'elle étend l'autre vers son bourreau, par un mouvement

La lumière s'avancait lente, égale, mais pâle et bleua-tre ; elle toucha la barque de Rosalia... C'était un feu follet, qui, poursuivant sa route, s'évanouit. Quand il s'approcha, Rosalia avait poussé le cri désespéré du naufragé qui implore du secours, les battements de son cœur avaient mesuré l'éloignement de la flamme et sa marche lente ; lorsque cette espérance lui réchappa encore, elle fudit en larmes.

Elle plaça son enfant sur le banc de la proue ; elle s'agenouilla, et commença avec ses mains à miter le mouvement des rames pour essayer de s'approcher du rivage. Elle parvenait ainsi à faire mouvoir la nacelle, mais elle ne lui donnait qu'un mouvement de rotation sur elle-même, sans le faire avancer d'un pas vers le bord ; enfin, fatiguée, épuisée, désespérée, la malheureuse revint s'assoir, reprendre son enfant sur ses genoux, et, se couvrant les yeux avec les mains, elle recommença à pleurer, à rêver encore. Aux approches du matin, une brise légère et froide engourdis-sait ses membres et lui faisait claquer les dents. D'épais nuages s'étaient condensés autour des crêtes de la Grizza et du Legnone, et, chassés çà et là par les vents, ils s'avancèrent comme des troupes ennemies, et répandaient des ténébre



d'instinctive défense, la malheureuse voulait répondre, interroger, supplier ; mais le lâche Ramengo ne lui en laissa pas le temps ; et, jetant les rames dans le lac, il s'élança lui-même à la nage. Rosalia poussa un cri, le cri du désespoir, et se couvrit les yeux en voyant son mari se précipiter hors de la barque ; mais bientôt, à la faible lueur du crépuscule, elle put le voir nager et gagner le rivage.

Délivrée de la crainte qui l'avait saisie pour les jours de Ramengo, elle retomba dans un étonnement stupide, et qui lui faisait croire qu'elle était en proie à un songe affreux. Dès qu'elle revint un peu à elle-même, l'horreur de sa situation se présenta tout entière à sa pensée ; seule, sur un lac gonflé par la fonte des neiges, dans une faible barque, et sans rames pour la faire marcher ; seule, avec un enfant dont la vie lui était plus chère que sa propre vie ! Elle éclata en cris d'angoisses, et la pluie de ses larmes tomba sur le visage de la petite créature ignorant son malheur. Ses pleurs, en se frayant un passage, firent un peu à Rosalia de sa lithurgique douleur. Dans sa criminelle vengeance, Ramengo avait disjoint les planches du bateau, et l'enfant pourrait tomber par les fissures qui s'étaient ouvertes. L'infortunée fixa les regards sur le fond de la barque et parut se consoler : « Une heure, se dit-elle, deux heures au plus, et l'eau remplira cette nacelle ; elle s'affaira, je m'abîmera avec elle... et je serai délivrée de cet enfer. — Mais non enfant ! »

A cette pensée, elle frissonna. Alors, aussi prompt à chercher des moyens de salut qu'elle avait d'abord été ardente dans son désespoir à désirer la mort, elle arrache avec furie de sa tête, de sa poitrine, les voiles qui les couvrent, et elle s'en sert pour étouper les fissures. Attentive, elle tend ses regards, elle prête l'oreille pour s'assurer si l'eau ne s'insinue pas encore par quelque passage. Lorsqu'il lui parut qu'elle ne pouvait plus pénétrer, elle se consola, reprit son enfant dans ses bras, et s'assit, regardant tout à tour son fils, le rivage et le ciel. L'enfant était endormi, la rive lointaine devenait silencieuse comme l'égoïste devant les misères de ses frères ; le ciel était limpide et beau, comme il est toujours à la fin de mai dans ces riantes contrées de la riante Lombardie. Le croissant pointait alors derrière les monts de l'Alberza, dont les cimes se dessinaient dans le profond azur, au milieu de mille scintillantes étoiles.

Combien de soirées aussi belles que celle-là Rosalia avait passées dans l'aimable et joyeuse société de ses compagnes, près de ses parents, insouciantes jeune fille, pleines de joies paisibles et de rêveries heureuses ! Et, depuis son mariage, combien de fois, à cette heure, elle s'était arrêtée, sur la plate-forme de la citadelle, à écouter les mélodies mélancoliques du rossignol, à embrasser de ses regards la rive du fleuve ou le versant de la colline pour y découvrir le retour de son époux ! Et maintenant !... la pensée de son mari lui rappelait les plus minutieux souvenirs du passé : gestes, paroles, actions, qu'elle avait voulu ne pas voir ou interpréter dans un sens favorable, et qui aujourd'hui lui révélèrent toute une misérable trame de haine contente, de vengeance méditée ; elle était condamnée pour un crime dont elle ne se reconnaissait pas coupable, dont elle aurait pu se justifier par un seul mot ; condamnée à souffrir une nuit entière, sur cette onde déserte, le désespoir et la peur ! A personne ne viendra donc me secourir ? personne ! A cette heure, Ramengo est rentré dans la citadelle, il revêt les lieux qui sont pleins du souvenir de nos premiers jours de bonheur. Personne n'accourt à sa rencontre pour féter son retour. Il revêt la conche mystique, il revêt le herceau, le herceau vide ; il va se rappeler sa femme, son enfant qui n'est point coupable ; il va se repentir de nous avoir infligé cette torture, et nous allons le voir accourir pour nous sauver. Oh ! comme je saurais dissiper ses soupçons ! comme, avec un redoublement d'amour, je saurais calmer sa haine ! Mon Ramengo m'embrassera encore, il m'embrassera encore, il embrassera son fils. Le voit : une lumière s'avance vers nous, ce ne peut être que sa barque.

sur tout le ciel ; les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre roulait sourdement dans l'espace ; la pluie com-



mença à tomber avec une fureur inouïe, et bientôt une redoutable tempête s'abattit sur le lac. Rosalia se tourna du côté de Lecco, dont chaque instant l'éloignait davantage ; en vain ses yeux, à la sinistro lueur des éclairs, s'efforçaient d'apercevoir quelque secours ; elle n'en vit point paraître, et n'en espéra plus. Alors se présenta à son esprit consterne la possibilité, puis la certitude d'un malheur plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. L'aube, son espérance, commença à ne plus lui paraître la fin, mais un accroissement de ses maux.

L'eau tombait comme si des mains prodigieuses l'eussent épanchée des réservoirs du ciel. On se réfugia ; comment parler à ce nouveau malheur ? La barque n'avait ni pavillon ni tente ; déjà les roulements du tonnerre et les éclats de la foudre avaient réveillé l'enfant, et les bras maternels ne suffisaient pas à le protéger ; elle se lit d'abord un abri avec sa robe, qu'elle releva sur sa tête, et dont elle couvrit aussi son nourrisson ; mais la pluie incessante eut bientôt pénétré les habits qui détrempaient. Alors elle se frappait la poitrine et la tête, et s'arrachait les cheveux ; privée de sentiment, elle ne voyait plus rien ; elle coucha son fils sur une partie de la barque qui, plus élevée, restait plus à sec ; puis, s'ap-

prochant sur les genoux et sur les mains, elle lui fit un toit de son propre corps, et, dans une si fatigante attitude, elle lui tendit le sein, à la manière dont les bêtes sauvages allaitent leurs petits.

Situation terrible que celle où ils se trouvaient ! A l'eau qui s'était introduite la veille par les fissures, s'ajoutait celle qui tombait à flots du ciel ; ses genoux, ses jambes, en étaient trempés ; mais elle prenait patience et tolérait ses souffrances ; mais l'eau montait toujours par l'effet de son propre poids ; elle atteignait le dernier refuge de l'enfant, et l'infortunée ne savait comment l'arracher au péril qui le menaçait ; elle se découvrait la poitrine de ses vêtements, et elle s'en servait pour éponger l'humidité de la barque ; de ses mains elle faisait une sorte de pelle, avec laquelle elle jetait l'eau au dehors ; mais, pour se livrer à ce travail si pénible et d'un si mince résultat, il lui fallait laisser à découvert son fils, qui était en danger de se noyer. Découragée, Rosalia reprit sa première position, serra son enfant contre son sein, et recommença ses pleurs et ses prières ; cependant la pluie ne diminuait point de violence, et le vent du nord chassait toujours la barque devant lui. De temps en temps elle levait la tête, et, à travers le déluge, elle voyait passer sur la rive les chaumières et les plaines. Lorsqu'elle arriva au lieu où, à la Babbia après Olzinate, le lac prend un cours plus rapide, elle sentit la nacelle balancer et tonbillonner sur elle-même ; elle se crut submergée, embrassa son fils, recommanda son âme à Dieu, l'épue et la vie de la faible créature qu'elle nourrissait.

Dependant le courant rapide reprit la barque avec force, et bondissant sur la vague, elle descendit le fleuve de nouveau. Quelques cabanes de pêcheurs, quelques moulins s'offraient aux regards de distance en distance ; çà et là un paysan, un bûcheron ou une lavandière, attentifs à leurs tra-



voit sur la plage, voyaient cette barque de loin, la regardaient un moment, et quelqu'un d'entre eux s'écriait :

« Quel singulier plaisir d'aller en dire sur le fleuve, grossi comme il est par l'orage ! »

Mais un autre ajoutait : « Ne voyez-vous pas qu'elle n'a ni rame ni timon ? n'est une barque qui se perd. »

— Que barque qui se perd ! courons la secourir ! Maudite soit la guerre qui nous a enlevé nos bateaux ! »

Ils couraient sans savoir où, et criaient vers la barque ; d'autres se dirigeaient, en toute hâte, vers les postes occupés par les sentinelles et les vedettes ; mais, avant qu'ils eussent atteint, l'onde déchaînée avait enlevé la nacelle ; ils ne pouvaient plus que la regarder dans le lointain, et s'écrier : « Les pauvres gens qui sont dans cette barque ! Que les âmes du purgatoire leur soient en aide ! »

Tantôt, après diverses alternatives de périls qui eussent inspiré plus d'une fois à Rosalia désespérée la pensée d'en

Enfin, elle restait dans la même position, et ne pouvait caresser son fils, ni le presser sur son sein, ni calmer ses cris par des baisers et en le berçant sur ses genoux, entre ses bras. Il ne lui restait donc que la voix, et elle s'en servait pour l'encourager, l'inviter à la patience, à se taire, à dormir : il ne fallait plus craindre ; le secours viendrait bientôt ; il reverrait son père, son lit natal ; enfin, elle enflouait l'air accablé pour l'enfermer ; elle chantait sur le bord de l'abîme, au sein de cette agonie !

Mais l'enfant résonnait point et ne cessait pas ses gémissements ; ses cris montaient en lambeaux le cœur de l'infortunée. En vain elle s'ingéniait pour l'approcher, pour le toucher au moins avec les pieds et les genoux, pendant que ses bras étaient suspendus aux racines du figuier. Plus d'une fois elle fut sur le point d'allonger les doigts et de se laisser encore emporter par le fleuve ; mais elle n'osa pas, et céda en une plainte désespérée qui formait, avec les cris plaintifs de son enfant, l'harmonie désolante de la douleur. De temps en temps, reprenant haleine, elle poussait un cri, le plus fort qu'elle pouvait ; elle l'écoutait répéter par l'écho, l'écho, insensible comme l'âme de l'avare. Les oiseaux, abrités parmi les broussailles, en sortaient avec bruit et se dispersaient dans les airs ; mais rien ne répondait ; un moment après, tout renaît dans un profond silence, à peine interrompu par le clapotement des flots, qui, se brisant contre les pierres, faisaient chanceler la nacelle.

Cependant le soleil descendait derrière l'horizon ; la brûlante chaleur qui s'était exhalée pendant les longues heures du jour faisait place à cette agréable brise qui rafraîchit les sôres sur la rive des fleuves. Déjà, sur la plage opposée, Rosalia voyait, oh ! avec quel sentiment d'envie ! les laboureurs, s'arrachant à leurs travaux, cheminer vers leurs paisibles charrues ; les bouviers ramener leurs troupeaux de

Elle ne répondit rien que : « Secours ! secours ! Prenez mon enfant ! »

C'étaient des passants qui l'avaient entendue, et comme ils purent comprendre que c'était une femme en péril de la vie, ils avisèrent à la secourir ; mais il fallait en trouver les moyens. L'escarpement du rocher empêchait non-seulement d'approcher de Rosalia, mais même de voir si elle était dans l'eau, dans une nacelle, ou sur un écueil. Aller chercher un bateau jusqu'à Vaprio était un long voyage, d'autant plus long qu'il aurait fallu lutter contre le courant, et cependant elle aurait le temps d'être noyée.

« Voulez-vous une corde ?... Il cria-t-ou, — Qui ? ou !... une corde !... Secours ! secours !... bien vite ! mon enfant se meurt ! »

Ils prirent donc en toute hâte une corde de chanvre qui, par un hasard, se trouvait la sur une charrette, et ils la lui des-



lir d'un seul coup, en se jetant elle-même aux eaux du fleuve, si l'espoir de sauver son enfant ne l'eût retenu, l'Adda, s'étendant dans un lit plus large, emporta la nacelle avec moins de fureur. La tempête avait cessé, et, par un de ces changements subits, ordinaires dans la saison, le ciel, se dégageant de ses nuages, resplendissait maintenant des feux d'un brillant soleil. Dans le voisinage de Vaprio, le flot portait même insensiblement la nacelle vers le rivage, et un rayon d'espérance brilla aux regards de Rosalia ; elle fut entraînée tout près d'un rocher, qui, creusé à sa base par le battement de la vague, formait une sorte de grotte, d'où pendaient les racines et les tortueux rameaux d'un figuier sauvage. Rosalia parvint à saisir l'un de ces rameaux, et, l'étreignant avec tout ce qui lui restait de forces, « Grâces soient rendues au Seigneur ! s'écria-t-elle ; mon fils est sauvé ! »

Elle respira. D'un oeil couronné elle regarda son fils, et il se fit sur son visage un changement pareil à celui que la matinée avait vu dans l'atmosphère. Le flot tentait bien d'arracher la barque de son asile ; mais Rosalia, tenant l'arbre à deux mains, neutralisait l'effort du flot. Elle se prit alors à regarder autour d'elle : le rocher sous lequel elle était arrêtée était étroit et escarpé ; de quelque côté qu'on l'observait, on ne trouvait point d'endroit praticable. Sur la gauche de l'Adda, la plaine s'étendait verdoyante et fleurie ; de vigoureux paysans, d'actifs Bergamasques, s'y livraient joyeusement à leur travail champêtre ; mais l'éloignement était si grand, si tumultueux le bruit du fleuve, qu'elle ne pouvait espérer que ses cris arrivassent jusqu'à eux. Cependant le soleil, qui avait atteint le milieu de sa course, dardant ses rayons sur la tête de Rosalia, lui infligeait ainsi un nouveau supplice, comme si elle eût dû les éprouver tous dans cette journée. Et les heures passaient, et, dans leur fuite, elle s'aperçut que sa position avait changé, mais qu'elle ne s'était pas améliorée. Isolée en cet endroit, loin de tout secours, elle ne voyait aucun moyen de se tirer d'une position si affreuse. Peut-être le désespoir lui aurait-il encore été assez de force pour se laisser de branche en branche, de racine en racine, jusqu'au sommet du rocher ; mais son fils ? l'abandonner ne pouvait pas se présenter à sa pensée, et il ne fallait pas songer qu'elle pût, en le portant à son cou, tenter cette périlleuse voie de salut ; pour son enfant seul, elle embrassait étroitement le rameau sauteur.

Bientôt il se révéla ; il se prit à crier, blessé dans ses membres délicats par le contact des planches, pressé par la faim, brûlé par le soleil jusque sous les voiles que Rosalia avait arrachés de sa poitrine pour l'en couvrir. Chaque cri de l'enfant enfonçait un poignard dans le cœur de la mère, et d'autant plus avant qu'elle s'était crue désormais délivrée de tout péril et en sûreté. Comment l'espérer ? Quitter la racine qui retenait le bateau, c'était courir de soi-même au-devant des angoisses du premier danger. « Peut-être, se disait-elle, y a-t-il un village près d'ici ; on me verra ; on me portera secours. Mais, hélas ! si on n'arrive pas à temps ! » Alors elle tremblait que le rameau ne se lersât, et le serait avec toute la fureur dont celui qui se noie enserré sa dernière chance de salut. Des frissons et des sursauts parcouraient tout son corps, lorsque étourdie par l'influence du soleil, elle voyait la nacelle fuir et se balancer devant elle, ou sentait ses forces s'affaiblir, et s'enlever les jointures de ses doigts agiles par des pulsations convulsives.

patinage ; la petite fille, la baguette à la main, chassant vers le



poulailler la troupe d'oiseaux. C'était l'heure du crépuscule, l'heure des souvenirs pour qui à joni, souffert, aimé. Mais pour Rosalia, elle n'était que le prétexte de nouvelles souffrances.

La nuit s'épaississait ; si la fortune ne lui avait envoyé personne pour la secourir pendant le jour, que serait-ce quand les ténèbres seraient descendues sur la terre ? Cependant il lui sembla entendre au-dessus de sa tête comme un bruit, une agitation vague : « Oh ! se dit-elle, si je pouvais réussir à me faire entendre ! » Elle poussa un cri, le répéta, crut avoir été entendue, parce qu'on fit silence ; elle redoubla l'effort de sa voix, et quelqu'un, en effet, se pencha sur le bord du rocher :

« Qui est là-dessous ? cria-t-elle. »

« Moi !... une infortunée !... Secours ! secours ! répondit la triste Rosalia. »

« Mais comment êtes-vous là ? » reprit la voix.



endirent. Mais, tant parce qu'ils ne savaient point en quel endroit Rosalia était placée, que parce que les saillies du rocher éloignaient la corde de la barque, la malheureuse ne la voyait que trop loin d'elle pour qu'elle osât abandonner son rameau de figuier ; elle criait : « A droite !... A main gauche !... Je ne puis la prendre... secours ! secours !... »

Enfin la corde vint raser les vêtements de Rosalia. Sûre désormais de pouvoir la tenir, elle lâcha le rameau pour la saisir... Hélas ! à peine eut-elle ouvert la main, que l'eau repoussa la barque, et la corde toute glissante s'échappa de ses doigts qui n'avaient plus la force de la retenir. Elle vit encore une fois fuir la rive, elle vit sur le haut du rocher les personnes qui avaient essayé de la sauver se la montrant entre eux, en remplissant l'air de leurs cris de compassion et appelant à l'aide. Elle s'écria : « Au secours ! » et se releva vers eux son enfant. Elle les crut de plus, mais ils ne savaient plus comment la secourir. Le fleuve l'avait déjà entraîné loin d'eux et l'emportait avec impitiosité. Le dernier regard que Rosalia tourna vers le rivage lui montra un vénérable prêtre, qui lui parut crier à haute voix la formule de l'absolution des péchés pendant que sa main droite se levait pour la bénir. Tous les assistants avaient plié les genoux, et récitaient pour elle les prières des agonisants. Elle étendit son enfant sur l'escalabeau de la proue, et se laissa tomber au fond de la barque perdue.

Au milieu de tant et de si diverses souffrances, le jeûne, la peine, la douleur, l'espérance tant de fois née, tant de fois disparue, l'amour maternel avait seul soutenu ses forces. Maintenant le désespoir prévalait. Sa vie s'éteignait ; elle ne vit plus, elle n'entendit plus rien. Puisse, dans ce moment suprême, sa pensée s'être unie à celle des fidèles pieusement agenouillés sur le rivage, pour demander avec eux au ciel le remède que la terre ne pouvait plus lui donner !



Modès.



(à la Victoria.)

L'industrie parisienne n'aurait point redouté la présence de la reine d'Angleterre à Paris; on peut même soupçonner qu'elle l'espérait. Déjà toute la riche était en éveil: le génie de la mode inventait et exécutait en même temps. Les uns préparaient de coquettes parures, les autres des bijoux. Les coiffures Victoria se montraient aux étalages rivalisant de grâce et de fraîcheur. Parul ces apprêts, nous avons remarqué des bracelets sur une imitation de l'ordre de la Jarretière. Le travail en est fin et la forme élégante. La reine Victoria, qui portait au concert du château d'En le grand-cordon de l'ordre, aurait sans doute approuvé la pensée qui a fait choisir ce modèle.

Quelques toilettes ont été envoyées de Paris au Tréport. Nous citerons une robe de moire rose, garnie de deux rangs de volants en point d'Angleterre; une autre, forme tunique brodée en dessous de guipures; puis des coiffures avec des barbes en dentelles mêlées de fleurs, de petits turbans sans fond composés aussi d'une écharpe en dentelles avec une seule rose (coiffures Peri), et un chapeau d'une forme Montpensier, orné d'une seule plume couchée de côté.

Mœurs algériennes.



On s'imagine assez généralement que le calme imperturbable, le flegme impassible, l'indifférence la plus profonde, forment le fond général du caractère des Orientaux. Ce que nous avons vu des Turcs, dans les relations très-superficielles que notre monde occidental a eues avec eux, nous a peu devoir naturellement être commun à toutes les races musulmanes. C'est une erreur d'autant plus grave qu'elle est très-épanouie, et qu'elle tend à établir plus de différences, plus de contrastes, plus d'oppositions qu'il n'en existe réellement entre les Orientaux et nous.

Il est vrai que le Turc est d'une impassibilité majestueuse; c'est l'homme plus ou moins juste qu'Héraclite avait rêvé. Le ciel peut s'érouler, il ne décroîsera pas plus vite pour cela ses jambes entrelacées, et il ne rejettera pas avec moins

d'indolence et de volupté la fumée de son *tchibouck*. Mais ce n'est pas seulement chez lui l'effet du fatalisme, comme on l'a cru exclusivement jusqu'ici; il y a aussi du parti pris, un genre, une mode nationale en quelque sorte dans cette pose solennelle, dans cet air grave et sérieux. Bien que la race turque soit parvenue à imprimer son cachet à toutes les populations qu'elle a subjuguées, il est facile de reconnaître cependant que ce fait n'est que le résultat d'une influence violente, mais momentanée: on n'est pas toujours très-tenté de rire avec des gens qui sont constamment sérieux, et qui ne connaissent pas d'autre moyen de répondre à une plaisanterie qu'en vous faisant étrangler ou en vous coupant la tête. Il n'est donc pas étonnant qu'avec de semblables conditions les Turcs soit parvenus à donner une apparence très-grave à tous les peuples qu'ils avaient conquis; mais il est curieux de remarquer avec quelle élasticité merveilleuse le caractère, le génie particulier à chaque race se redresse dans sa forme primitive à mesure que toute compression brutale disparaît.

Ainsi les Grecs n'ont pas perdu un iota de la verve, de la gaieté populaires qui en font une des nations les plus curieuses à observer de près.

Depuis que la France a pris possession de l'Algérie, les populations qui furent si longtemps soumises au salaire turc ont repris leurs allures naturelles; et à part quelques vieux Maures qui croiraient se compromettre en se déridant, on peut remarquer combien de points de contact, combien de rapports mystérieux existent entre le génie, le caractère, les mœurs, l'esprit des deux races. Les Arabes sont généralement très-gais; ils aiment le chant, les exercices gymnastiques, les courses à cheval; ils sont impressionnables, ardents, passionnés, et c'est dans leurs fondoucks, dans les bazars ou sous leurs tentes, qu'on peut surtout juger de cette face presque française de leur caractère: leurs conversations sont animées, bruyantes, spirituelles, et il faut avoir assisté à ces réunions pour se faire une juste idée de ce que nous voulons bien appeler la gravité orientale. Ils adorent le luxe, mais c'est surtout pour leurs femmes et pour leurs chevaux qu'ils aiment à prodiguer l'argent.

Une femme européenne peut se mettre très-également et très-proprement à peu de frais. Nos tissus de toute espèce, notre bijouterie, sont descendus à des prix si bas, que la toilette élégante et recherchée est accessible à presque toutes les femmes. Chez les Orientaux, il n'en est pas encore de même; les femmes n'y ont pas la prétention de se mettre avec élégance, ni même, il faut bien le dire, avec propreté; mais la richesse, les diamants, les broderies lourdes et sans goût, les paillettes, les tissus de fil d'or, les colliers, les bracelets massifs, voilà ce qui les séduit. Les Arabes enfouissent ainsi des sommes considérables dans les coffres de leurs femmes, et on a peine à comprendre la passion des femmes arabes pour ces merveilles de leur toilette, quand on les voit enveloppées de leur haïck, ne laissant briller de tous ces mystérieux trésors que deux yeux noirs et ardents. C'est que les femmes orientales, si elles n'ont pas des spectacles, des promenades, des soirées où elles puissent faire parade de leur beauté et de leurs richesses, ont du moins un lieu de réunion qui vaut tous les nôtres, une fête qui les résume toutes: c'est le bain. Le bain maure, voilà leur Longchamp, à elles; c'est là qu'elles se rencontrent, c'est là que se font les causeries et les médisances, c'est là qu'elles viennent déployer tout leur luxe, toutes leurs plus belles étoffes; elles y arrivent, sinon parées, du moins chargées de tous leurs vêtements précieux; des négresses les suivent portant des tapis, toute leur garde-robe enfin, et c'est là qu'elles s'admirent, qu'elles se dénigrent, qu'elles se jaloussent, ni plus ni moins que des Européennes. Voilà en quelque sorte les réunions publiques; mais elles se visitent entre elles aussi, et c'est invariablement et toujours la toilette qui fait le sujet des conversations. Dès qu'une femme musulmane reçoit une visite, elle n'a rien de plus pressé que d'ouvrir ses balais, ses coffres, ses tiroirs, et d'en tirer toutes ses parures. Elles ne sauraient parler d'autre chose que de toilette, étrangères comme elles le sont à toute vie extérieure, et ignorantes au delà de toute expression. Elles ne savent ni lire ni écrire, et beaucoup même ne connaissent aucun ouvrage d'aiguille.

— Il est une cérémonie qui est pour elles une occasion de parure qu'elles saisissent très-avidement, c'est un mariage. On comprend, en effet, que ce doit être là une grande et solennelle affaire, un événement de la plus haute importance pour des femmes dont la vie est si monotone. Un mariage, dès qu'il est projeté, les met en émoi; c'est un horizon nouveau dans leur existence, il les absorbe, c'est le but vers lequel elles tendent de tous leurs desirs. Assister à un mariage est une joie ineffable qui n'est connue, qui n'est partagée peut-être avec le même enthousiasme que par les jeunes filles de nos classes ouvrières; sous ce rapport, toutes les femmes orientales sont des jeunes filles, ou peut-être encore est-ce trop dire, ce sont des enfants.

Mais il serait injuste de ne parler que de leur futilité ou

de leur ignorance. Elles sont généralement bonnes femmes, pleines de cœur et de sensibilité. Les exemples d'adoption d'orphelins sont très-fréquents. Une Mauresque algérienne qui avait adopté un jeune garçon et une petite fille fut pour ces deux enfants pleine de soins, d'affection et de tendresse. La petite fille, nommée Aïcha, la plus commun des noms arabes, était d'une gentillesse, d'une vivacité adorables; leur mère adoptive avait formé le projet de les unir un jour. Le mari partit pour le pèlerinage de la Mecque, et le fils adoptif devint en quelque sorte le chef de la maison qui lui avait été si hospitalière. Ce jeune homme était d'un caractère jaloux, violent, emporté, et il tyrannisa sa mère et sa sœur adoptives, au point de les empêcher de recevoir toute visite; souvent même il leur défendait d'aller au bain: mieux eût valu sans doute les priver de manger. Cette pauvre femme se désolait; elle n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire sortir de chez elle cet ingrât qui lui devait l'existence, mais elle préféra supporter ses caprices, ses injustes doléances. Le mari ne revint pas de son pèlerinage; il mourut en Egypte. La pauvre femme, réduite à la misère, n'eut qu'à souffrir de plus en plus de la brutalité de son fils d'adoption, qui lui-même tomba un jour dangereusement malade. Sa mère vendit ses bijoux, ses vêtements pour soigner cet enfant qu'elle aimait d'un amour de mère; elle alla jusqu'à mendier, et, brisée de fatigues et de douleurs, elle se coucha un jour pour ne plus se relever; sa dernière parole fut pour bénir ces deux enfants, qu'elle allait quitter pour toujours, et sa dernière prière fut pour le bonheur de sa pauvre Aïcha.

Ces exemples de résignation patiente et courageuse sont très-fréquents chez les femmes orientales.

Rébus.

EXPLICATION DE DERNIER REBUS.

Aucun homme dans le monde n'est grand comme Napoléon.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dvoret, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAWEL et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N^o 30, VOL. II. — SAMEDI 23 SEPTEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Manœuvres et Fête militaire à Saumur. *Gravure.* — De l'autre côté de l'eau. Souvenirs d'une promenade. (Suite.) — Quelques réflexions sur l'apprentissage. — Séjour de la reine d'Angleterre au château d'Eu. Entrée de la reine Victoria dans la cour du château d'Eu; Repos royal dans la forêt; Pavillon Moutpensier. — Théâtre de l'Opéra-Comique. Une représentation de Lambert Simnel. Une Scène du deuxième acte; Parivail de Monpau. — Explosion de gaz à Londres. Moyen de prévenir de semblables accidents. *Gravure.* — Fête de Saint-Louis à Tunis. *Gravure.* — Fêtes des environs de Paris. Saint-Cloud. Le Mirillon, dessin allégorique par J.-J. Grandville; le Retour de Saint-Cloud. — Romanciers contemporains. Dickens. Arrivée à New-York. (Suite.) — Margherita Pastorella. Chapitre VIII, les Desastres. Huit *Gravures.* — Amoneux. — Ameublements en cuir. Cinq *Gravures.* — Echees. — Rébus.

Manœuvres et Fête militaire

A SAUMUR.

Les fêtes se succèdent, cette année, avec une telle rapidité, que le zèle le plus actif parvient à grand-peine à les suivre. Obligés de faire un choix parmi celles qui ont eu lieu

dans les départements au passage des princes, il en est plusieurs que nous avons dû négliger d'illustrer, parce qu'elles n'avaient point un caractère d'intérêt ou d'utilité assez général. Il était, au contraire, dans notre plan et de notre devoir de chercher à conserver le souvenir de celles qui ont été des occasions de cérémonies vraiment nationales, soit qu'elles aient exprimé un sentiment de piété pour les grands hommes, par exemple les inaugurations de statues, soit qu'elles aient permis de déployer l'art, l'industrie, ou de faire ressortir la physionomie particulière de quelques-unes des principales villes du pays, par exemple les régates, les camps de manœuvres, etc.

C'est à ce dernier titre que le carrousel de Saumur devait trouver place dans nos colonnes, et l'abondance des matières en a seule retardé jusqu'ici la publication.

L'itinéraire du duc de Nemours, publié d'avance, avait appris à la ville de Saumur que le prince arriverait dans ses murs le 8 août, et qu'il y séjournerait jusqu'au 11.

Le 9, de sept à dix heures du matin, le prince visita les bâtiments de l'École, quartiers, écuries, manèges, haras, etc. A trois heures, le carrousel devait avoir lieu; depuis plusieurs heures déjà, les curieux remplissaient le Champ-de-Mars; les tentes préparées pour les spectateurs invités, les débouchés des rues qui donnent sur le Charlonneret, la levée qui borde la Loire, les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons voisines, tout était rempli par la foule.

Les tambours et les trompettes annoncèrent enfin l'arrivée du duc et de la duchesse de Nemours, qui prirent place dans

une loge réservée. Immédiatement après, on fit traverser la carrière par les plus belles juments du haras, puis par un cheval indompté, le *Caravan*, et par le bel et docile *Othon*.

Cinquante officiers, montés sur les magnifiques chevaux du manège, revêtus de riches et élégants uniformes, parurent ensuite. Ils passèrent d'abord devant la princesse, la saluèrent de leurs armes, et exécutèrent, aux trois allures, avec une grâce et une adresse remarquables, tous les exercices de l'équitation: voltes, courbettes, ballottades, cabrioles, etc., puis le saut de la barrière. En ce moment, deux trompettes parurent à chaque extrémité du Champ-de-Mars; à leur signal apparurent deux escadrons, l'un de lanciers et l'autre de chasseurs; ils se formèrent en bataille, puis exécutèrent diverses manœuvres et plusieurs charges avec une précision qui ne laissa rien à désirer. Ils se reformèrent aux extrémités du Champ-de-Mars, et les cinquante officiers, qui avaient fait repos, se mirent en mouvement et commencèrent le carrousel.

Le carrousel est une sorte de ballet où les chevaux remplacent les danseurs. Les figures qui le composent sont exécutées au son des instruments et avec une sorte de cadence. Les cavaliers qui l'exécutent sont divisés en deux troupes et par quadrilles. On commence par les exercices de la lance, au pas, au trot et au galop. On fait ensuite le manège du dard. En exécutant ces mouvements d'armes, on décrit les diverses figures du carrousel, qui sont: les doublements dans la longueur et dans la largeur de la carrière, les changements de main, la serpentine, la demi-volte, les doublements par



Le Carrousel de l'École de Saumur — 9 août.

Séjour de la reine d'Angleterre au château d'Eu.

(Suite. — Voir t. II, p. 23 et 54.)



(Entrée de la reine Victoria dans la cour du château d'Eu.)

Madame de Staël a dit que toute femme, au moment d'entrer pour la première fois dans un salon, est préoccupée de l'effet qu'elle va produire, et songe, avant tout, à faire valoir ses avantages de corps et d'esprit. Après l'aveu de l'illustre écrivain, quelle femme oserait se défendre de cette légitime préoccupation? Moins qu'une autre, la reine qui, à ce titre,

est doublement femme, pouvait y échapper, et elle s'en est peu caclée.

Un journal célèbre et qui est jadis beaucoup d'abonnés, a décrit, en style de bulletin des modes, la toilette élégante et simple de la reine, le jour de son arrivée au Tréport; mais ce qu'on ne nous a pas dit, c'est la longue délibération qui pré-

céda ce choix, ce sont les hésitations et les coiffures et les toilettes essayées, puis rejetées, puis reprises de nouveau. Il paraît que, sous ce rapport, la reine Victoria est femme, plus que femme au monde. Mais du moins si le choix fut difficile à faire, il fut convenable. Dans la foule de curieux et de curieuses qui se pressaient sur la jetée, nous avons entendu plus



(Hepas royal dans la forêt.)

d'une dame louer le bon goût et la simplicité de la toilette de la reine. Il n'en fut pas de même pour tous les spectateurs qui s'attendaient généralement à la voir étincelante de diamants, le front ceint du diadème, et, qui sait? peut-être même le sceptre en main.

L'embarras d'une première entrevue, les vivats de la foule, le bruit, les fanfares, le canon, l'avaient un instant troublée, et elle ne dut se croire bien réellement en France que lorsqu'elle se sentit indolument emportée, sous les grands arbres du parc, dans cette riche voiture dont *l'Illustration*

n'a pas manqué de vous donner le dessin. En entrant dans la cour du château, la reine était rodevonne elle-même. Des troupes d'élite, disposées en carré, remplissaient la cour. Nos pelotons procédaient, il faut l'avouer, à leurs acclamations, avec une ponctualité, un ensemble, une régularité,



(Villon Montpensier.)

qui faisaient au moins honneur à leur esprit de discipline.

Le soir, au souper, la reine, placée entre le roi et le prince de Joinville, portait à son bras, outre le grand cordon de l'ordre en sautoir, les insignes de la Jarretière. Quand Edouard III fonda cet ordre, que des hommes seuls devaient porter, il n'avait pas prévu cette difficulté qu'un jour des femmes en seraient les maîtresses. Toutes les autres décorations se portent habituellement sur la poitrine; celle-là s'attache ou s'attache les jarretières, mais à cette place elle eût été invisible.

Trois cents valets, galonnés du haut en bas, faisaient le service du château d'Eu; tous les équipages avaient été brossés et mis en état; à chaque but de promenade s'élevaient des tentes richement décorées; une table somptueuse s'y dressait comme par enchantement, et on sait que ce genre de divertissement est assez du goût de nos voisins d'outre-Manche.

Le lundi, après une longue promenade à travers les plus beaux sites de la forêt, le cortège arriva et mit pied à terre au mont d'Orléans, où se pressait une foule considérable. La reine Victoria, sortit de la tente où elle s'était reposée un instant, et, ayant accepté le bras du prince de Joinville, s'avança vers les groupes de spectateurs, où se trouvaient beaucoup de jolies femmes. Causant et riant tous deux, ils passèrent, en s'inclinant, devant la haie de curieux qui les saluait. On raconte que la reine remarqua une jeune Savoyarde portant sa vieille en bandoulière; elle s'approcha et la questionna. La pauvre enfant était loin d'être jolie, mais elle portait sur son visage l'empreinte d'une mélancolie profonde. Elle était veuve de Droopie, suivant la foule; elle avait entendu dire qu'une reine allait venir, elle voyait tout le monde courir pour la voir, et elle était venue comme tout le monde. Le prince expliqua en quelques mots à la reine l'existence de ces pauvres enfants dépayés et à demi mendiants, venant loin de leur famille chercher dans nos cités quelques ressources. La reine n'avait jamais peut-être vu de si près tant de misère, elle qui habite le pays du monde où la misère exerce le plus de ravages. Quelques instants après, un officier portait à la pauvre petite vieillesse deux napoleons que la pauvre enfant recut d'un air presque hébété; mais sa figure s'anima quand elle sut que ces deux belles petites pièces de monnaie, qui ne ressemblaient pour elle à aucune monnaie connue, valaient quarante francs, et elle s'éleva joyeuse, mais ne sachant qui elle devait remercier de cette singulière bonne fortune. Après le repas, la reine se promena sur le plateau, conduite par Louis-Philippe. Le soir, on fit de l'excellente musique. Mais dans les intermèdes, les catineries recommencèrent; le souvenir de la petite Savoyarde poursuivit-il Victoria au milieu même des enivremens de cette soirée? Il est peu probable. Les rois et les reines devraient bien adopter un usage qui serait assurément moins bizarre et aussi philosophique que celui de placer, comme le faisaient les anciens, une statue de la Mort dans les salles de banquet. Cet usage, quelle qu'en fut la forme, aurait pour objet de faire apparaître la misère, ne fût-ce qu'un instant, au milieu de leurs fêtes, afin que jamais ils n'oublient ou ne paraissent oublier l'un des premiers devoirs de leur magistrature suprême.

Au Moyen-Age, au commencement de tout repas, la fille ou la femme du seigneur coupait un morceau de pain pour un convive absent de fait, mais toujours présent au souvenir; ce convive était le pauvre. On reprendra que nous proposons là un usage peu divertissant; mais qui donc s'imagine encore que, de notre temps, on puisse songer à se divertir sérieusement sous le poids d'une couronne?

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Lambert Simmel, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. SCRIBE et MELESVILLE, musique posthume d'HYPPOLYTE MONPOU.

Il y a deux ans au moins que cet ouvrage aurait été représenté sans la cruelle maladie qui vint tout à coup arrêter

Fauteur au milieu de son travail, et le tuer sur sa partition. Ce fut pour l'art musical une perte déplorable, et il n'est personne, sans doute, qui n'ait été touché du sort de ce jeune artiste qui sortait déjà tant produit, et qui pourtant n'était encore, pour ainsi dire, qu'un début de sa carrière.

Monpou s'était d'abord fait connaître par un grand nombre de morceaux de salon, romances, chansons, nocturnes, etc., où l'on avait remarqué surtout un vif sentiment mélodique, des effets de rythme très-variés et quelquefois très-nouveaux. Plusieurs de ces compositions eurent dans leur temps une grande vogue, et l'on ne peut encore avoir oublié *L'Indalouse*, *la Maidanna col Bambino*, *Si j'étais Ange*, etc. Il débuta à l'Opéra-Comique par *les Deux Reines*, dont une romance, *Adieu mon beau navire!* décida le succès. Cependant des morceaux d'une bien plus grande valeur, un trio, par exemple, qui, pour le fond et pour

la forme, était également original; un très-beau *quintetto*, e plusieurs chœurs écrits avec beaucoup de verve. Etabli par ce premier succès au théâtre et dans l'opinion, il donna successivement *le Luthier de Vicence*, *Piquillo*, *le Planteur*, et au théâtre, de la Renaissance *Perruina* et *la Chaste Suzanne*. Tous ces ouvrages sans doute ne réussirent pas également, et l'on sait du reste à quel point le mérite du poème influe sur le sort d'une partition, quel que soit son mérite. Mais il n'y eut point où l'on ne remarquait des mélodies franches, décidées, souvent très-expressives, et dont la physionomie avait quelquefois une piquante originalité. Chargé, en 1841, de mettre en musique *Lambert Simmel*, il avait fait, dit-on, avec l'administration de l'Opéra-Comique, un traité qui l'engageait à livrer sa partition à jour fixe. Cela se fait assez souvent de nos jours; on ne le sait que trop, la barrière qui joint séparait l'art du métier n'existe plus, et il n'y a guère de travail intellectuel qui ne soit en même temps une opération commerciale. Malheureusement Monpou avait de la science, et n'était pas homme à se passer d'idées quand les idées ne venaient pas. Mal disposé quand il avait commencé son ouvrage, il s'était attardé peu à peu. Le terme approchait, impérieux et menaçant, et les efforts qu'il fit pour ne pas manquer à sa parole lui donnèrent une inflammation violente qui le mit rapidement au tombeau.

Il avait écrit presque entièrement les deux premiers actes. Son manuscrit fut depuis confié à M. Adam, qui se chargea de le mettre en ordre et de le terminer. M. Adam est donc pour un tiers, ou à peu près, dans le travail dont nous allons rendre compte, et a droit à une part des applaudissements qui ont salué *Lambert Simmel*, quoiqu'il ait eu le bon goût de ne la point réclamer.

il y avait dans sa partition un trio, par exemple, qui, pour le fond et pour



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — Lambert Simmel. — Deuxième acte. L. Simmel, Massot; Norfolk, Grand; le père de Catherine, Henry; Catherine, madame Darcier; la princesse de Lancastr, mademoiselle Revilly.)

La pièce de M. Scribe est fort amusante, surtout dans les deux premiers actes. Son héros, qui ne ressemble guère au Lambert Simmel de l'histoire, est, au lever du rideau, premier garçon d'hôtellerie ou de taverne dans une ville de province dont nous ne vous dirons pas le nom, par la raison que M. Scribe n'a point jugé à propos de nous l'apprendre. Mais, quel que soit le lieu où maître John Bread exerce sa noble profession, il n'en a pas moins de droits à la considération et à l'estime de ses concitoyens. Ses *rust-leefs* sont toujours eus à point, et ses *puddings* sont des chefs-d'œuvre, excepté pourtant lorsque Lambert les laisse brûler; car, nous devons l'avouer au risque de perdre notre héros dans l'esprit du lecteur, Lambert s'embue quelquefois. Que voulez-vous? il n'est jeune, il a du cœur et de l'imagination; la broche et le fourneau ne suffisent point à l'activité de son âme. Or, maître John a une fille à la taille légère et svelte, au pied nigamon, à l'œil vif, au piquant minois, Lambert l'a vue, et n'a pu se défendre de l'admiration qu'elle inspire à tout le monde. Et comme il n'y a qu'un pas de l'admiration à l'amour, et que l'amour est une maladie contagieuse, Lambert aime Catherine, et Catherine aime Lambert. Songez maintenant qu'il ne possède pas un penny, et que madame Simmel, sa mère, n'a jamais eu d'époux, et vous ne vous étonnerez plus que maître John n'ait pas toujours pour lui toute la bienveillance et tous les égards que méritent ses talents et son caractère.

Lambert a d'ailleurs un autre tort aux yeux de son patron; hélas! un tort bien plus grave! Il s'occupe de politique; il a des opinions; il a embrassé le parti de la maison de Lancastr, et, dans les émeutes — il y a des émeutes dans sa province — il fait, en l'honneur de la Rose rouge, une dépense de coups de pinte, de pied et de bâton qui va jusqu'à la prodigalité. Il se vante même d'avoir assez rudement traité le constable, et de l'avoir apostrophé d'un: vive Lancastr! *Lanaster for ever!* dont cet agent de la force publi-

que a été singulièrement touché. De quoi, diable! aussi s'avise un constable, d'être pour York quand c'est Lancastr qui règne!



(Hippolyte Monpou.)

Quoi qu'il en soit, ces exploits et cette humeur guerrière ne plaisent point à maître John. Ce digne homme a pour principe qu'un restaurateur doit donner à manger à toutes les opinions, sans se mêler jamais d'en avoir aucune pour son propre compte. En conséquence, lorsque les partisans de Lancastré rapportent en triomphe le valeureux marinon qui leur a assuré la victoire, John met le triomphateur à la porte, sans avoir le moindre égard pour son courage ni pour ses lauriers.

Mais madame Simmel n'entend pas que son fils soit traité avec si peu de cérémonie. S'il n'a pas de père, elle veut du moins qu'il ait une femme, et cette femme sera Catherine, ou elle y perdra son latin. Au surplus, elle n'a pas besoin de parler latin pour cela; elle n'a qu'à dire tout bas à l'oreille de maître John ce grand secret que Lambert ne doit pas savoir, le secret de la naissance. Ainsi, fait-elle, et quand le digne avertisseur apprend que l'amant de sa fille est protégé par un noble personnage, et qu'il aura, le jour de son mariage, une belle dot, il déclare n'avoir plus rien à lui refuser.

Voilà Lambert Simmel bien heureux. Mais, hélas! qui peut compter sur la fortune?

— A bon, vassal! de l'ale, du porter, viam! Deux tranches de *roast-beef*, nanant! — Qui se présente d'un air si gracieux et s'exprime avec tant de politesse? C'est le comte de Lincoln, le plus aimable seigneur des Trois-Royaumes. Lambert, qui n'est pas endurant, s'arme d'un pot de grès, et cesserait sans scrupule la tête chaperonnée du comte, s'il n'était arrêté à propos et un peu calmé par le langage plus insinuant du docteur Richard Simon.

Ces deux personnages, le comte et le docteur, voyagent de compagnie, et ont major reulez-vous, dans l'auberge de John Bread, un major... Que vous importe le nom de ce major? Ne vous suffit-il pas de savoir qu'il a promis de faire évader le dernier rejeton de la maison d'York, le comte de Warwick, que le roi Henri VII tient prisonnier dans la Tour de Londres? Lincoln et Simon sont deux grands politiques, deux fortes têtes, qui ont imaginé d'organiser une insurrection au profit du jeune prince, au profit à leur profit, et de le substituer à Henri VII, lequel fait évidemment le malheur de l'Angleterre. — Car enfin, dit Lincoln, je devrais être premier ministre. — Et moi, ajoute Richard, archevêque de Cantorbéry. — On ne peut nier que ce ne soient là de bons raisons.

Mais, ô désappointement! le major arrive tout seul. Le comte de Warwick est mort de plaisir dès qu'il s'est vu libre. Que faire? Les trois conspirateurs sont trop avancés pour reculer; Lincoln le sent bien, et Richard aussi. Mais Lincoln est très-embarrassé, et Richard ne l'est pas tant; un prêtre ambitieux ne connaît pas d'obstacles. Richard a remarqué que Lambert ressemble beaucoup au défunt; même âge, même taille, mêmes cheveux bruns et frisés, même voix de ténor, fraîche, timbrée et retentissante. — *By God!* voilà notre affaire. Quand on a besoin d'un prince et qu'on n'en a pas, il faut savoir en faire un.

Richard questionne adroitement Catherine, et apprend d'elle que Simmel n'a jamais connu son père, et que sa mère est absente. (Elle est allée chercher la dot promise au père John Bread.) Quel heureux hasard! — Écoutez, jeune homme; vous vous appelez Lambert Simmel, mais ce n'est pas votre vrai nom. Les temps sont accomplis, et nous sommes veus, ces messieurs et moi, pour vous révéler enfin votre destinée. Elle est belle, elle est haute, elle est destinée! Vous êtes fils du duc de Clarence, le frère d'Édouard IV et de Richard III; vous êtes notre roi légitime, et nous avons tiré l'épée pour vous rendre votre trône et en chasser le Richemont, qui n'est qu'un usurpateur effronté.

Faut-il le dire? Lambert n'est plus tenté de crier: vive Lancastré! et change de convictions politiques avant même d'avoir changé d'habit.

Voilà Simmel devenu roi, ou du moins prétendant, et chef d'une belle armée. Chose merveilleuse! sa nouvelle position ne l'embarrasse pas le moins du monde. Il ne sait pas lire; mais, cela excepté, il sait tout, la géographie, l'histoire, l'administration, et surtout l'art de la guerre, dont il donne au fils du roi Henri VII des leçons théoriques et pratiques. Il le bat d'abord, et ensuite il lui explique catégoriquement pourquoi il l'a battu. Il suit à la lettre le système de Napoléon: *Dériver les forces de son ennemi, et le ruiner en détail.* Ou plutôt, comme vous le voyez, c'est Napoléon qui n'a été qu'un plagiaire, et qui a volé Lambert Simmel. Enfin Lambert est le plus grand général de l'histoire, et l'Opéra-Comique est le pays le plus merveilleux du monde.

Non-seulement Simmel sait tout sans avoir jamais rien appris, mais il a toutes les qualités d'un grand homme, toutes les vertus d'un héros. Aristide n'était pas plus juste, Cincinnatus plus désintéressé, Scipion plus élancé, et Bayard ne sera pas plus vaillamment chevaleresque. Il faut voir avec quels regards il traite la duchesse de Norfolk, quand les hasards de la guerre le rendent maître du château de cette jeune, belle, riche et noble damoiselle! Tel est l'excès de sa générosité, qu'il se ferait scrupule de la priver de la laisser seule, même lorsqu'il s'occupe de ses intérêts les plus importants et de ses affaires les plus secrètes; et cela, de sa part, est d'autant plus méritoire, qu'il n'enure pas que la duchesse est la fiancée du prince Édouard, son ennemi. — Le prince Édouard est un fils dont l'Opéra-Comique a généreusement gratifié Henri VII et qui commande l'armée royale.

Où, il est bon que vous sachiez que ce prince Édouard se trouvait au château de la duchesse au moment où Lambert en a pris possession. Ordre est donné de ne laisser sortir que qui vive, Édouard, déguisé en fanfaronnier de la duchesse, tente de s'échapper, mais il n'est pas assez lesté, il est pris, et on l'amène à Simmel. — Pourquoi voulais-tu fuir?... Ah! je devine, tu voulais sans doute aller retrouver la maîtresse. Sois tranquille, je vais te délivrer, car tu m'intéresses, et notre situation est la même. Moi aussi, je voudrais bien n'être pas séparé de cette pauvre Catherine Bread, que j'aime

toujours. Là-dessus, Catherine se présente avec son père. On voit que s'il est défendu de sortir du château, il est du moins permis d'y entrer. Que vient faire ici Catherine? Elle vient demander à son ancien amoureux s'il consent à ce qu'elle en épouse un autre, puisqu'il est vrai qu'un roi d'Angleterre ne peut épouser la fille d'un calabreur. Simmel y consent bien à regret. — Et quel est-il, cet heureux mortel qui m'a succédé dans ton cœur? — Le voilà, dit la duchesse, en montrant le prince Édouard. — Ah... Eh bien! mariez-vous, et surtout allez-vous-en bien vite, et que je n'aie plus le chagrin de voir votre bonheur.

Édouard ne demande qu'à obéir, et se croit déjà hors de danger, quand le comte de Lincoln, absent jusque-là, arrive enfin. Il connaît le prince et le fait arrêter. Mais Lambert n'est pas homme à profiter d'un pareil avantage. Il ne comprend la guerre qu'en face à face et à armes égales; il ordonne à Lincoln de mettre Édouard en liberté. Le comte trouve toutes ces idées fort excentriques, et refuse d'obéir. Lambert insiste, Lincoln s'obstine; tous deux enfin se fâchent, et le comte exaspéré tire son épée pour tuer Lambert. On l'arrête, et Lambert, qui tient à faire respecter son autorité, exige qu'il se mette à genoux pour demander sa grâce. A ce prix, mais à ce prix seulement, il lui pardonne. — Je n'y tiens pas, s'écrie Lincoln. — Oubliez, lui dit-on tout bas ses deux complices; il y va du succès de notre cause. — Jamais! jamais! crie Lincoln de toute sa force; on me tuera plutôt! — C'est ce que nous allons voir.

Richard Simon est à sa droite, et le major à sa gauche. Tous deux à la fois tirent leur poignard, et Lincoln devient dux comme un mouton. Vous pouvez tout à votre aise, lecteur, le contempler agouéillé et suppliant, dans la gravure qui accompagne cet article et nous dispense d'insister davantage sur cette scène originale et piquante.

Lambert, comme vous voyez, met à la fois en liberté tous ses ennemis. C'est héroïque, mais peu prudent. Édouard se dispose à lui livrer bataille, et Lincoln s'occupe de faire la paix à ses dépens. Il va même jusqu'à changer traités avec son plan de bataille pour le faire lâcher. Lambert s'en aperçoit et fait pendre Lincoln par son ami le major, qui ne se fait pas beaucoup prier pour cela. « Ma foi, dit-il, il ne l'a pas volé! C'est là toute l'histoire fâcheuse de cet amable personnage.

Dependant madame Simmel arrive avec la dot de son fils qu'elle était allée chercher. Quel changement! et que devient-elle quand Lambert lui apprend qu'on lui a révélé tout le mystère, qu'elle n'a jamais été que sa nourrice, et qu'il est le roi légitime de l'Angleterre et de l'Irlande! — « En voilà bien d'une autre! Comment! tu n'es pas mon fils! qui ose le dire? et qui peut savoir cela mieux que moi? Tu es si bien mon fils, que voici la dot que ton père t'envoie, et voici les papiers, ou parchemins, qui établissent la naissance. Voyez plutôt, madame la duchesse. » Car la duchesse est présente, et, s'il faut tout dire, elle se qualifie mère de Lambert Simmel.

Vous croyez celui-ci bien désappointé? Tant s'en fait! Il est au comble de ses vœux, et l'on dirait un avoué qui a fait sa fortune et qui peut enfin vendre sa charge. — Comment! je ne suis pas roi? Quel bonheur! Savez-vous que c'est un métier fort ennuyeux que celui de roi, et qu'il n'y a pas de couronne qui vaille une petite Catherine, qu'on n'aurait fait abandonner? D'ailleurs, je ne suis pas homme à voler le bien d'autrui, et puisque le trône appartient légitimement à Henri VII, vive Henri VII! vivent Lancastré, la Rose rouge et le prince Édouard!

Certes, il est impossible de trouver à redire à un dénouement aussi moral.

Indépendamment des scènes amusantes qui abondent dans cet ouvrage, — dans les deux premiers actes, surtout, — il y a des morceaux fort agréables. L'introduction, par exemple, un duo entre Lambert et Catherine, un air chanté par Lambert, un trio entre Lincoln et ses deux complices, le finale du premier acte, un air chanté par la duchesse au commencement du second, d'autres encore; il faudrait les citer presque tous. Il y a de charmantes phrases dans le duo, la première surtout. Le trio est fin, léger, décidé; le trait de violon et la phrase vocale, qui en font tous les frais, ont une physionomie également originale, et quand le violon s'empare, à la fin, de cette phrase vocale, et la reproduit *pianissimo*, il en augmente encore l'effet. Le finale contient une marche exécutée par les instruments et répétée par les voix, qui a beaucoup de style et de caractère.

En général, cette dernière partition de Monpou est très-riche d'idées mélodiques, et l'on y remarque, indépendamment de ses qualités habituelles, une facilité et une ampleur de développements dont il avait jusque-là donné peu d'exemples. Sous ce rapport il a fait chez lui progrès véritable, et ce dernier ouvrage fera encore déplorer plus amèrement sa perte prématurée.

Explosion de Gaz à Londres.

MOYEN DE PRÉVENIR DE SEMBLABLES ACCIDENTS.

Il y a quelques jours, un fumier, passant dans le quartier populaire de Clerkenwell, à Londres, fut mégarde, dans la grille de Fégout, au carrefour des rues de Rosmond, d'Exmouth et de Middleton, le petit morceau de papier avec lequel il avait allumé sa pipe.

Aussitôt une explosion terrible s'ensuivit. Le gaz, qui s'était accumulé dans Fégout, s'enflamma; quarante maisons furent ébranlées; d'énormes éfilles de fer ont été arrachées et jetées à plus de cinquante mètres de distance; le pavé des rues, les dalles des trottoirs, ont été dérangés, brisés, bouleversés. On eût dit une éruption volcanique.

Les journaux qui rendent compte de cet accident ajoutent qu'on ne prévoyait pas jusqu'à présent ce nouveau danger que le gaz hydrogène fait courir aux habitants des villes qui l'éclairent. On était loin de s'imaginer, disent-ils, que les égouts pouvaient devenir le réceptacle et le foyer de si formidables explosions. — En sorte qu'à Paris comme à Londres, la population insouciant qui foule les dalles des trottoirs ou saute un ruisseau, marche sur un volcan.

Cette plaisanterie n'est malheureusement que trop vraie au fond. L'événement de Clerkenwell n'est pas un fait isolé, comme on le répète; il est déjà souvent arrivé que les fuites de gaz provenant des conduites voisines ont pénétré à travers les puits-droits des égouts, et même à travers les fondations des caves; et si la bonne ville de Paris n'était pas si ordonnée, elle pourrait se souvenir d'explosions semblables dont elle a été elle-même le théâtre. Nous devons le répéter pour effrayer sans motifs, mais pour appeler de nouveau l'attention sur les moyens faciles d'éviter un danger qui, pour être éloigné, n'en existe pas moins.

La plupart des Parisiens, heureux mortels qui possèdent de bons sans s'inquiéter de rien, se prononcent à la clarté des jets de gaz et regardent couler les bornes-fontaines, sans savoir comment le gaz arrive dans les candélabres où il brûle, et l'eau dans les fontaines où elle coule. L'un et l'autre y parviennent, la plupart du temps, de fort loin, à travers de longs tuyaux qui s'enfoncent, circulent et se croisent de mille manières sous le sol des rues, et dont le tissu ingénieux ne représente pas mal les veines et les artères circulant sous l'épiderme. Le nombre en est même peu croyable, et il est tel point du faubourg Saint-Honoré où, sous le pavé de la chaussée, d'un trottoir à l'autre, on compte jusqu'à sept conduites cheminant côte à côte, et se croisant par intervalles; mais ces conduites, sans cesse ébranlées par le tassement des terres, par le roulement des pesantes voitures, s'usent promptement, et se rompent souvent. Alors, gare l'inondation, si c'est une veine d'eau; et si c'est une veine de gaz, l'odorat du passant qui franchi ce pavé perdife l'avertit bien vite qu'il faut presser le pas, et que la présence de l'ouvrier est nécessaire.

La boue insupportable causée par la réparation, et quelquefois l'inondation des caves voisines, sont les seuls inconvénients qu'entraîne la rupture d'une conduite d'eau; mais celle d'un tuyau de gaz est beaucoup plus grave; il peut toujours en résulter des accidents semblables à celui de Clerkenwell.

Je me souviens que, rentrant chez moi par une belle nuit d'hiver, il y a trois ou quatre ans, et suivant le faubourg Saint-Honoré, je vis de loin une immense gerbe de feu qui s'élançait du pavé, précisément au milieu de la chaussée. Je m'arrêtai fort surpris de cette sorte de prodige, et je vis que cette flamme gigantesque sortait en bruisant d'un égout alors en construction dans la rue. Les gardiens des travaux ayant senti le gaz sortir du regard, avaient jugé plaisant de l'allumer. Moi, je jugeai prudent de presser le pas. Deux jours après, ils s'amuserent à recommencer. Cette fois, le gaz fut moins patient; une effroyable détonation s'ensuivit; le tampon de l'égout placé un peu plus loin, vers l'Élysée-Hourbon, fut arraché et lancé à une vingtaine de pieds. Toutes les vitres des maisons voisines furent brisées.

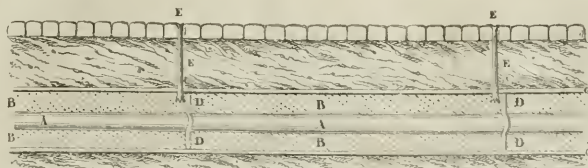
Un autre accident plus déplorable arriva dans un égout sur un autre point de Paris. Une des compagnies d'éclairage au gaz avait obtenu de l'administration municipale, à titre d'essai, l'autorisation de poser une conduite en cuivre dans l'égout-enterré des Martyrs. Cette conduite s'étant oxydée, il en résulta une fuite qui rendit l'égout, et asphyxia ou brilla qu'on eût cinq mille ouvriers qui avaient en le courage de descendre dans ce tonneau pour la réparer.

Un malheur semblable arriva rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice. Un tuyau s'étant rompu, le gaz s'infiltrait, à travers les murs et les fondations, jusque dans un rez-de-chaussée dont le plancher était en contre-bas du sol de la rue. Deux malheureuses femmes qui s'y trouvaient furent asphyxiées et périrent sans qu'on put leur porter secours. — Il y a quelques jours, on vient d'annoncer qu'un accident pareil était arrivé dans une des casernes de Paris. Plusieurs soldats asphyxiés n'ont pu être que difficilement rappelés à la vie.

Aussi, l'attention de l'administration et des hommes compétents s'est-elle depuis longtemps portée sur cet objet; c'est dans la crainte de ce danger, dont l'événement de l'égout des Martyrs avait déjà révélé toute la gravité, que l'administration municipale parisienne a résisté aux sollicitations peu réfléchies qui l'exhortaient à placer dans les égouts, ou dans des galeries voûtées, les conduites dont la présence sous le sol de la chaussée est une cause permanente de déviation et de remaniements. C'est aussi ce qui prescrit à jamais l'emploi, sur de grandes surfaces, de tous les pavages adhérents imperméables, tels que les pavages bitumés ou en bois et fondés sur béton, dont on a tenté jusqu'ici des essais partiels, et qui, en empêchant les fuites de se révéler à la surface, rendraient inévitables les accidents sus-énoncés.

Toutefois, nous devons indiquer un système qui a été proposé; il y a quelques années, et dont l'emploi préviendrait entièrement les malheurs dont nous avons été témoins. Ce système, fort simple et d'une exécution peu dispendieuse, consisterait dans l'isolement complet de la conduite, dont les fuites seraient immédiatement transmises à la superficie du sol, même au travers d'un pavage adhérent imperméable. La ligne ci-jointe, qui représente la coupe d'une chaussée sous laquelle passe une conduite pesée selon ce système, en donne facilement une idée.

La conduite A serait placée au milieu d'une couche de sable B, dont le diamètre serait au moins double du sien. Cette couche de sable serait revêtue d'une chape bitumée C, ou maconnée en chaux hydraulique, qui envelopperait de toutes parts, et formerait ainsi comme une seconde conduite enfermée dans la première. De distance en distance, la couche de sable serait traversée dans tout son diamètre par des cloisons bitumées ou maconnées D D, reposant sur la conduite:



et au droit de chaque cloison un petit évier en fonte E viendrait affleurer le pavé.

Il est évident que, si une fuite se manifestait sur un point quelconque de la conduite munie de cet appareil, l'eau ou le gaz, au lieu de miner les terres et de remplir les caves et les égouts voisins, glisserait dans le sable entre les cloisons imperméables, et, sortant par l'évier à la superficie du pavé, éviterait immédiatement de la nécessité d'une prompt réparation.

Nous ne connaissons qu'un point de Paris où un moyen préservatif de cette nature ait été appliqué, et encore fort imparfaitement : c'est la rue Saint-Denis. La conduite de gaz qui passe en cet endroit devait forcément être produite le long du pied-droit de l'égout, et très-près des fondations des

maisons riveraines. Il y avait donc double danger : pour y remédier, on enveloppa la conduite d'une couche de sable et d'une chape maçonnée en mortier hydraulique. Mais on négligea l'évier, qui cependant nous semble indispensable pour révéler au dehors l'existence des fuites.

Il n'est donc pas exact de dire que l'accident de Clerkenwell est un fait nouveau qui doit appeler l'attention sur un danger auquel on n'avait pas encore songé. Déjà le danger est connu, et on a songé à le prévenir; mais il faut espérer que ce nouvel accident qui frappe nos voisins, engagera notre administration municipale à s'occuper activement des moyens de s'en garantir, en adoptant, soit le système que nous avons décrit, soit tout autre qui lui paraîtrait atteindre encore mieux le but qu'elle doit se proposer.

Fête de saint Louis, à Tunis.



(Chapelle Saint-Louis, à Tunis.)

Le 23 août 1843, on a célébré à Tunis, au milieu d'une population immense, l'anniversaire de la fête de saint Louis. Dès le point du jour, les vaisseaux français le *Jennapap*, l'*Alger*, et le brick la *Cigogne*, ont annoncé la solennité par des salves d'artillerie. A huit heures du matin a commencé le service divin; le chapelain français, M. l'abbé Bourgalet, a officié, assisté du clergé romain et maltais de l'église de Tunis. Parmi les personnes présentes, on remarquait M. de Lagau, consul-général de France à Tunis; les commandants et les états-majors des trois bâtiments français; M. Charles Jourdain, directeur des travaux de la chapelle; les consuls de Naples, de Sardaigne, de Hollande et de Belgique; le chevalier Balfo, conseiller intime de S. A. le bey. Pendant tout le temps du service divin, la musique militaire du vaisseau l'*Alger* a fait entendre des airs graves et guerriers. Le *Te Deum* a été accompagné de salves d'artillerie.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute qu'en 1810 le bey de Tunis, Ahmed, a fait don au roi des Français, sur sa demande, d'un terrain à l'ouest de la Goulette, entre la mer au nord, et des ruines romaines et cartaginoises au midi, à l'extrémité même où mourut Louis IX, le 25 août 1270.

Louis IX, débarquant non loin de la Goulette, sur la plage de Carthage, où s'étendaient les ruines de l'ancien port et des quais, avait déployé ses tentes à peu de distance,

sur une montagne isolée, en vue de Tunis et de la mer. C'est sur cet emplacement même, à 16 kilomètres de Tunis, qu'il érigea aujourd'hui la chapelle Saint-Louis. Au milieu des ruines d'un ancien temple, peu éloignées d'un cirque de construction romaine et des restes d'un grand aqueduc, qui amenait les eaux des montagnes à l'ancienne cité de Carthage, l'on a aplani avec soin une assez large épeninte entourée d'un mur d'appui, et au milieu de laquelle s'élève une plate-forme ronde, élégamment dallée à compartiments symétriques. On monte à cette plate-forme par six marches établies circulairement sur tout le pourtour, et au centre est construite la chapelle, d'une forme octogone. L'intérieur offre un rond-point entièrement libre au-dessous du dôme; on aperçoit aussi, dès l'entrée, au fond, en face de la porte, l'autel, et au-dessus, dans la niche principale, la statue de saint Louis, en beau marbre blanc des Pyrénées, due au ciseau de M. Emile Saurer, et tirée des galeries de Versailles. L'édifice est bâti en pierre appelée marbre de Soliman, avec des remplissages en pierre de tuf, du sol de Carthage, et voûté en briques de terres avec enduit de mortier de chaux, formant stuc à la manière du pays. Ses fondations s'appuient sur les dalles en marbre et sur les bases du temple d'Esculape. Les fondées ont fait découvrir plusieurs morceaux de colonnes cannelées, en beau marbre jaune de Numidie, des

chapiteaux corinthiens et des parties d'entablement richement sculptés. Là paraît avoir été primitivement le palais de Didon, dont l'immense escalier s'avancait vers la mer.

Le gouverneur de l'arsenal, Sidi-Mahmoud, a fait solennellement, le 23 août 1840, remise du terrain concédé, au nom du bey, à M. de Lagau, consul-général de France. La première pierre de l'édifice fut posée le même jour, après la célébration de la messe par le père-préfet de Tunis, et un an après, le 25 août 1841, la chapelle fut inaugurée.

Au commencement de l'année 1843, M. Charles Jourdain, jeune architecte, déjà chargé de la construction de la chapelle, l'a été également de l'exécution des dépendances nécessaires à sa garde, à son entretien, à sa desserte. Ces dépendances consistent en un mur d'enceinte, et trois corps de bâtiments, à rez-de-chaussée et à terrasses, comprenant le logement des gardiens, une sacristie et des salles d'attente pour les visiteurs. Ces bâtiments sont reliés entre eux par des portiques en style de cloître gothique. Le terrain de l'enceinte est compris dans un octogone de cent mètres de diamètre. Des plantations de cyprès entourent le monument, et la manufacture royale de Sévres prépare, pour les croisées, des vitraux de couleur.

Fêtes des environs de Paris.

LA FÊTE DE SAINT-CLOUD.

Si les fêtes des environs de Paris se suivent et se ressemblent trop souvent, si leur physionomie générale porte une teinte de monotonie passablement soporifique, chacune a cependant un trait particulier qui la distingue de ses voisines. Corbeil a ses pèlerinages au tombeau du bon sire Aymon; Saint-Germain a son jeu du haquet et ses noces de Gamache en plein air, où l'on voyait, il y a quinze jours, le soleil torréfier les viandes à la broche, ainsi prises entre deux feux; Nanterre a son jeu des ciseaux et son couronnement de rosière; Clichy-la-Garenne, fier de son emplacement géographique à cent dix pieds au-dessus du niveau de la Seine, se donne un faux air suisse et forme des archers au moyen du tir à Foiseau; Saint-Cloud, enfin, pour abréger cette énumération qu'il ne tiendrait qu'à nous d'élever à des proportions homériques, Saint-Cloud, dis-je, a ses miriltons. La fête du bourg musical et le son de cet instrument maçillard ne se séparent point l'un de l'autre; qui dit Saint-Cloud, dit mirilton, et rien que d'entendre prononcer le nom de l'un, il nous semble avoir dans l'oreille les chevrottements enroués de l'autre.

Ce n'est pas, Dieu merci, que le mirilton manque à aucune fête populaire; il s'en faut de toute l'épaisseur d'un roseau creux chargé de galantes devises et d'une pellicule d'oignon. Mais ailleurs, le mirilton, cet emblème erroné de la vieille gaieté française, partage le sceptre avec la trompette d'un son, la guimbarde et autres luths aimés de nos trouadours en casquettes. A Saint-Cloud, il règne sans partage, ou tout au moins sa voix aliène étonne les accents criards de ses rivaux humiliés. Il est le rossignol de ce bruyant bocage; il est, si l'on peut toutefois comparer une voix de bois à une voix d'homme, le premier ténor de cet immense et strident concert d'amateurs. C'est à Saint-Cloud qu'on le voit prendre les dimensions pyramidales d'une toise ou d'un tambour-major. Si ce mouvement ascensionnel continue, il atteindra bientôt à la hauteur d'un mât de cocagne. On le verra alors s'avancer dans la fête comme le superbe géant dont parle le poète lyrique. Une myriade d'autres miriltons moins favorisés de la nature et du bimbelotier formeront la suite triomphale et célébreront à l'envi ses louanges sur tous les tons. Mais lui, quelle poitrine lunaire pourra contenir assez de souffles pour faire vibrer ses vastes flancs? Anciens, sans doute; son tube divisé n'a pas besoin, pour résonner, que de l'haleine du zéphyr. Ce sera le mirilton soléil.

En attendant le jour de cette apothéose prédite par Grandville, et qui dès lors est immanquable (c'est comme si Nostradamus et l'*Almanach prophétique* y avaient passé), parcourons la fête, et serions nous contenter des voluptés qu'elle nous offre, mirilton à part, car si cet adorable instrument résume les plaisirs de la journée, il ne les constitue point encore, fort heureusement, à lui tout seul.

Mêlons-nous donc à cette foule de merveilleux, de provinciaux, de pimpantes femmes de loisir, de jeunes grisettes qui, pour manier l'aiguille de Muerve, en ont pas généralement toute la sagesse, de superbes commis-marchands, d'obéissants clercs d'avoués, etc., etc., qui vont à chaque demi-heure les convois-monstres du chemin de fer, et égarés-nous sous les ombrages du parc, l'un des chefs-d'œuvre du grand Le Nôtre.

Et d'abord, vous le savez, les journaux et le programme se défilant affiché aux quatre coins de Paris par l'ordre de M. le maire de Saint-Cloud, vous l'ont annoncé, les eaux jouent. Courons donc admirer ces deux belles cascades et ces fameux jet d'eau, l'arsenal de l'hydraulique, qui étonnerait trois incendies et n'a pas laissé d'allumer, dans les vers suivants, la faconde, inévitables comme lui, du chantre des jardins, de Deille, puisqu'il faut l'appeler par son nom :

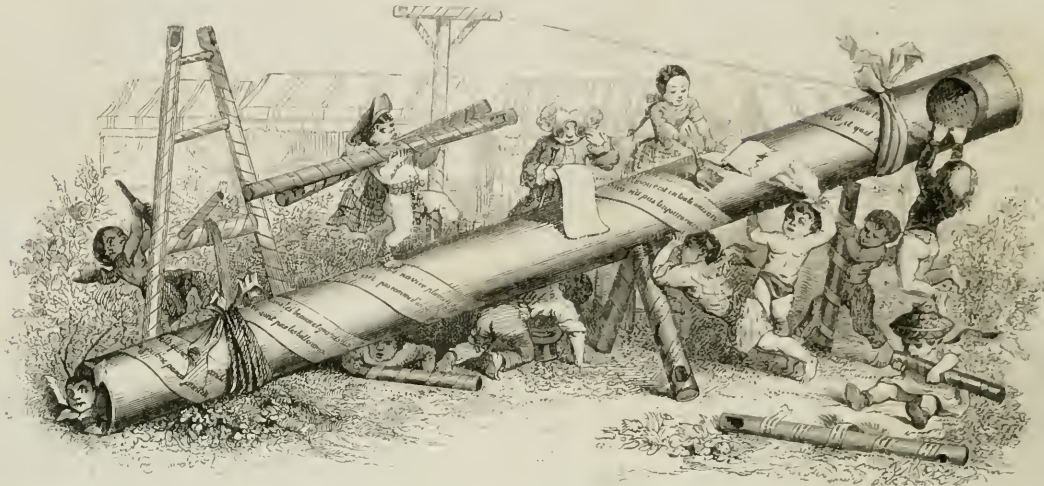
Tel est ces jets on l'onde, en des canaux pressés,
 Petit s'échappe et jillit avec force élanée.
 Tel fai vu de Saint-Cloud le bocage enlaidir,
 L'œil, de son jet hardi mesure la hauteur.
 Aux eaux qui sur les arcs retombent et bondissent,
 Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent.
 Le gazou est plus vert, l'air plus frais; des oiseaux
 Le plant s'anime au bruit de leurs danses;
 Et les bois, inclinant leurs tiges arrosées,
 Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Que voulez-vous que nous ajoutions à cette sublime poésie, à cet aplaudissement flatter des bassins, des bosquets et des grates, à cet œil dont le compas mesure la hauteur de ce jet gardi? Rien, si ce n'est toutefois la tirade suivante, inspirée par lesdites cascades et le même jet d'eau, à un autre poète, celui-ci contemporain de Louis XIV. Le lecteur pourra comparer :

Quelle tempête, quel tonnerre
 Au temps le plus serain entendez-je en ces beaux lieux?

Quel fracas redouble? Est-ce donc que la terre
 Insultant de nouveau les cieux,
 Menaçait de noyer les astres et les dieux,
 Aujourd'hui, par ses eaux, leur de faire la guerre?
 J'en tremble, j'en frémis, agredite frayeur!
 Donx effet d'un art enchanteur,
 Qui te donne une folle et charmante torture,
 Pour montrer qu'il peut sous ses loix,
 Quand il veut s'égarer, asservir la nature.

Les Nades, sous mille images,
 Commentent à jouer leurs divers personnages;
 Fleuves et vents, centaures, demi-dieux,
 Avec honneur prennent leurs places,
 Mufles, grognolles, lyx, animaux coloux,
 Mais embellis par l'or dont ils brillent aux yeux,
 Avec leurs hideuses grimaces,
 Font l'aspect le plus gracieux,
 Lorsqu'un milieu de cette scène,
 A force de rutorisios,



(Fete de Saint-Cloud. — Le Mirliton, Dessin allegorique par J.-J. Graville.)

Et de feintes convulsions,
 Les Nades, perdant haleine,
 Se précipitent à grands flots,
 Et courent partager leurs eaux
 Au lit tranquille de la Seine.
 Conduites avec elle au vaste sein des mers,
 Elles vont, de leur roi célébrant la puissance,
 Repandre dans tout l'univers
 Les beautés de Saint-Cloud et sa magnificence.

Placé sur la droite de la cascade, au milieu du grand bassin carré, le jet d'eau, le plus extraordinaire qui existe au monde, s'élève à 80 pieds au-dessus du niveau du bassin; il soulève à son orifice un poids de 150 livres, et consomme ou plutôt expectore dix barriques d'eau à la minute. Telles sont les principales merveilles de ce parc, dont les ombrages rappellent tant de souvenirs. Les évoquons-nous? Il y aurait là matière à plus d'une digression d'égiaque et rétrospective. C'est à Saint-Cloud que le coup de poignard de

moraliser d'importance! Mais ces graves enseignements ne sont point notre fait. Nous sommes à la fête, non à la tribune; nous serions mal venu à invoquer Clio et à prendre un ton solennel à propos de foire et de mirliton. Laissons donc là ces grands souvenirs historiques: quelques détails sur les principales fêtes que Saint-Cloud a vu célébrer seront beaucoup plus de saison.

Mais auparavant nous ne pouvons résister au désir de raconter comment Saint-Cloud fut érigé en résidence princière et avec quelle habileté Mazarin sut acquiescer à peu de frais pour Louis XIV cette magnifique habitation. L'anecdote est fort piteuse et mérite assurément de l'être. Toute la finesse, tranchons le mot, toute la rouerie du cardinal-ministre y apparaît sous son plus beau jour, et l'on y retrouve trait pour trait le subtil Mazarin de la Fronde. Voici l'histoire.

Le roi ayant exprimé l'intention d'acheter une maison de plaisance pour M. le duc d'Orléans, le cardinal jeta les yeux sur celle d'un gros partisan située à Saint-Cloud, et qui était d'une étendue immense et d'une grande beauté: aussi revenait-elle à près d'un million à celui qui en était propriétaire. Mazarin alla un jour la visiter, et, tout en en louant la magnificence, il dit au financier: « Voilà une maison qui, sans mentir, doit vous coûter au moins douze cent mille livres? —

Cette bruyante poésie fut composée à l'époque où MONTAIGNE, frère du roi, propriétaire de Saint-Cloud, voulant satisfaire l'impatience qu'éprouvait la ville d'admirer les merveilles de cette résidence, décida que les eaux de Saint-Cloud joueraient tous les jours, ce qui lui valut d'être inondé de pièces de vers semblables à celles qu'on vient de lire. On a certes raison de dire que la bonté, sur la terre, est parfois bien mal récompensée.

Voulez-vous maintenant de la prose, des détails techniques? En voici :

La fameuse chute d'eau artificielle de Saint-Cloud forme deux cascades, la première du dessin de Lepautre, la seconde due à Mansard. La haute cascade (celle de Lepautre) a 108 pieds de face sur autant de pente jusqu'à l'allée du Tillet, qui la sépare de la basse. Elle est décorée au sommet de deux figures colossales représentant la Saône et la Marne; celles qui on voit à demi couchées sur la balustrade sont la Seine et la Loire. Aux extrémités sont placés Hercule et différents statues de Faunes.

La basse cascade, située à la suite de la haute, est plus vaste que celle-ci. Elle a 270 pieds de longueur sur 96 de large et ne consomme pas moins de 3,700 muids d'eau à l'heure. Les eaux tombent dans un canal bordé de deux passades de charmillés et de bois, et orné de statues jusqu'à l'allée des Portiques, où se tient la foire de Saint-Cloud.



(La Lanterne de Daugène.)

Jacques Clément étoit la race des Valois et mit les Bourbons sur le trône. C'est à Saint-Cloud que retentit ce cri funèbre immortalisé par l'oraison de Bossuet: « Madame se meurt! Madame est morte! » C'est à Saint-Cloud que le jeune vainqueur de l'Égypte et de l'Italie posa son pied victorieux sur la tribune législative, et que ce « fils de la liberté » détrôna sa mère, » comme a dit M. Casimir Delavigne. C'est de Saint-Cloud, enfin, qu'une autre tentative de même nature, mais moins heureuse, vint soulever Paris et se briser contre les barricades de Juillet. Que de leçons et quel beau texte à

Oh! monseigneur, que dites-vous là? répondit le Turcaret, qui ne se souciait point d'avoir le chiffre de ses richesses, je ne suis point assez opulent pour consacrer à mes plaisirs une somme aussi considérable. — Combien donc cela vous coûte-t-il? reprit le cardinal; je gagerais que vous n'en êtes pas quitte à moins de deux cent mille écus. — Non, monseigneur, dit le traitant; je ne suis certes point en état de faire une si grosse dépense. — Serait-ce par hasard, répondit Mazarin, que la maison ne vous coûte pas au-delà de cent mille écus? — Vous l'avez dit, monseigneur; c'est la juste-



(Les Grandes Eaux de Saint-Cloud.)

ment le prix, » s'écrie le financier, croyant avoir dupé le ministre par ce gros mensonge. Mazarin sourit, ne dit mot, et le lendemain il envoya au partisan trois cent mille livres, en lui mandant que le roi désirait acquérir sa maison pour M. le duc d'Orléans. La somme fut remise au traitant par un notaire, qui apportait le contrat de vente tout dressé. Force fut bien au financier-châtelain de s'exécuter et de céder au roi sa magnifique maison pour le tiers au plus de sa valeur.

L'habitation et ses dépendances furent aussitôt livrées à Lepautre, à Mansard, à Girard, à Le Notre, qui en firent la majestueuse résidence que vous savez.

Les premières réjouissances qui suivirent cette métamorphose furent une fête, à où le roi, disent les journaux du temps, vint à Saint-Cloud, accompagnée de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche, sur une gabote très-galaument ornée. Monsieur le traita, ajoutent-ils, avec une magnificence ex-

traordinaire; la bonne chère fut accompagnée de délicieux concerts et du divertissement d'une comédie française dans le jardin, éclairé par un grand nombre de lanternes. Les bords de la rivière, couverts de batelets décorés, étaient occupés par des fanfares, des trompettes et des tambours.

Le 12 août 1660, un grand bal donné à Saint-Cloud est le prélude de l'union de Monsieur et de madame Henriette d'Angleterre. Des lors, cette résidence devient un lieu de délices;



(Le Retour de Saint-Cloud.)

ce ne sont plus dans ses jardins que fêtes, spectacles et concerts, jusqu'au moment où, dans les salles du château, retentit le cri de mort et de douleur que nous avons cité plus haut.

Mais aucun deuil n'est éternel. Le 11 août 1672, les jardins de Saint-Cloud s'illuminent de nouveau pour la fête splendide offerte par Monsieur au roi, à l'occasion de son second mariage avec la princesse de Bavière. Les fêtes recommencent pour la naissance du duc de Valois et pour le baptême du duc de Chartres, qui fut depuis régent de France.

En 1677, l'inauguration de la galerie d'Apollon, peinte par Mignard, donne lieu à une nouvelle fête, sur les banderoles de laquelle un poète de l'époque nous a légué, entre autres détails, les suivants :

Trois services rendaient cette table agréable.
Onze plats à chacun, avec profusion.
Furent servis par ordre et sans confusion.
De gibier et poisson on vit l'abondance;
On servit les desserts avec magnificence.

A cela un des rois que fit notre grand roi,
De tous ses emménis la terre et l'effroi.
La troupe de Monsieur chatouilla ses oreilles
Au son des violons, en jouant à merveilles.
On y donna trois bals et l'on dansa des mieux.
L'éclat des diamants éblouissait les yeux.

On fit tous ces trois bals en neuf appartements;
Eh! tous les plaisirs firent doux et charmants.
Tout le monde admira la grâce sans égale
Et les puissants attraits de la maison royale.

En 1686, nouvelle fête à Saint-Cloud pour célébrer le succès de l'opération de la fistule pratiquée au roi par le chirurgien Félix. Cette fête (l'espace nous manque pour la décrire) a trouvé aussi un historien dans le sieur Laurent, de la Bibliothèque du Roi, lequel raconte agréablement

Que Félix, *troupeux*, fit en perfection
La fatale opération.

Toutes ces fêtes avaient été offertes exclusivement à la cour; mais, en 1745, le duc d'Orléans, grand-père du roi actuel, celui qu'on avait surnommé le *Roi de Paris*, donna à Saint-Cloud une grande fête où tout le monde fut admis. Il y eut spectacle pour les princes, spectacle pour la noblesse, et enfin spectacle pour le peuple. On eût dit ce jour-là, racontent les mémoires du temps, que l'Élysée était descendu sur la terre. On ne rencontrait dans le parc que Faunes, Sylvestres, Naiades, Hamadryades; partout des concerts, partout des tables gratuites servies en abondance; enfin, tous les Parisiens, qui étaient accourus en foule à ces merveilles mythologiques, trouvèrent, le soir, des tritons complaisants et désintéressés qui les reconduisirent dans la grande ville sur des bateaux préparés aux frais du duc d'Orléans.

Mais, sous aucun règne, de Saint-Cloud ne fut le théâtre de si nombreuses et de si brillantes fêtes que sous l'Empire. Napoléon affectionnait, comme l'on sait, cette résidence, sans doute en souvenir et en reconnaissance de ce qu'un 18 brumaire elle avait été le berceau de sa puissance impériale. Il l'habitait presque continuellement, et la plupart des grandes fêtes de cette prestigieuse époque ont été données à Saint-Cloud. Nous citerons, entre autres, celles qui célèbrent le baptême du fils aîné de la reine Hortense, dont l'Empereur avait d'abord le dessein de faire son héritier, la fête du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et enfin celle qui suivit le 15 août 1811, la naissance du roi de Rome. Une pompe vraiment féerique présida particulièrement aux apprêts de cette dernière. À la chute du jour, le palais et le jardin s'illuminaient tout à coup comme par enchantement. — Ce fut, dit l'historien de cette résidence, une véritable forêt enflammée; chaque arbre semblait transformé en un bouquet de diamants, en une girandole de perrieres; les cascades roulaient, au milieu des flammes, des eaux étincelantes de mille couleurs; le ciel était éclairé de feux qui se croisaient dans les airs avec une éblouissante rapidité; le canon de l'artillerie impériale se mêlait à cette artillerie artificielle; des orchestres antiaériens partout les danses et les plaisirs; une foule immense inondait les parcs et les bosquets.... Tout à coup éclate un orage épouvantable; la tonnerre gronde, la pluie tombe par torrents, et l'éclair qui sillonne la nue est la seule heure qui survive aux splendeurs fantasmagoriques de cette fête impériale.

La superstition populaire vit dans cette brusque interruption de la fête un sinistre présage. Elle ne se trompait pas; car, à quatre ans de là, les alliés occupaient la résidence favorite de l'Empereur, et le prince de Schwarzenberg donnait dans le parc de Saint-Cloud une dernière fête qui est restée tristement célèbre entre toutes.

Détournons nos yeux de ce tableau, et revenons à la fête du jour. Nous avons vu la grande cascade et le jet d'eau qui en sont le principal ornement, comme ils l'avaient été de toutes celles dont l'énumération précède. Gravissons maintenant le parc et allons visiter, sur le plateau qui le domine, le fameux monument renouvelé des Grecs, que l'on désigne sous le nom de *Lanterne de Diogène*. Voici, en abrégé, l'histoire de cette curiosité, à la fois locale et exotique. M. de Choiseul avait rapporté de ses voyages en Grèce le modèle en plâtre du monument allégoire que les archéologues nomment la *Lanterne de Démocrite*, qui figure à l'Académie. Le plâtre fut mis en terre cruite par les deux frères Tranchesi, avec une grande perfection. Ce travail, qui fixa l'attention universelle à l'Exposition de l'an XI, valut à ses auteurs une infamie d'argent. Napoléon le fit transporter à Saint-Cloud et dresser sur un obélisque élevé par M. Fontaine, au lieu où figurait jadis le Belvédère, sur le point culminant du parc; seulement, lors de la mise en place de cette contrefaçon de l'antique, on substitua au nom primitif du monument celui de *Lanterne de Diogène*. Cette métonymie n'eût vraisemblablement d'autre but que de flatter l'Empereur; les courtisans, qui déjà pillulaient à Saint-Cloud, n'avaient garde de laisser échapper une si belle occasion d'insinuer finement que Diogène avait enfin trouvé dans cette résidence l'homme qu'armé de sa lanterne, il cherchait depuis si longtemps. Nous ne nous arrêterons point à discuter le mérite de cette ingénieuse allégorie; seulement, nous avons peine à croire que Napoléon eût pu être l'homme de celui pour qui Alexandre n'avait été qu'un importun et un parasite incommode.

Lorsqu'il passait la nuit à Saint-Cloud, la lanterne de Démocrite ou de Diogène allumée était un phare qui, vu de Paris, annonçait à ses habitants la présence de l'Empereur au palais de cette résidence. On arrive par un escalier tournant jusqu'à cette fincense paroi d'observatoire, d'où l'œil embrasse un immense panorama que termine Paris à l'horizon, et sur les premiers plans duquel se détache, comme une ceinture verdoyante, ce parc où, comme l'a dit Marie-Joseph Clément dans sa belle pièce de la *Promenade à Saint-Cloud*,

De ces bois toujours verts les masses imposantes,
Ces jardins prodigés qui bordent les coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux.

À tout prendre, la magnificence de ce coup d'œil nous paraît être le grand mérite monumental de la lanterne en question. Elle montre mieux qu'un homme; elle montre la nature sous l'un de ses plus beaux, de ses plus riches aspects, et Diogène lui-même oublierait un instant sa recherche toujours déçue, s'il était appelé à jour de cet admirable coup d'œil.

Mais pendant nos pérégrinations historiques dans le parc, les ombres sont lentement descendues des collines. Voici la nuit. Déjà j'entends le mirilton qui résonne dans la grande allée des portiques. C'est l'instinct le plus brillant, le plus salomonnel de la fête. Les arbres du parc s'illuminent; les orchestres forains retentissent; les saltimbanques s'ébrouillent; les monstres s'agitent dans leurs tanières de sapin et de toiles peintes; ils ont ordre de pousser des hurlements féroces afin de fasciner plus sûrement la foule. Les boutiques de jouets d'enfants, de macarons, de sucre-d'orge, mais surtout, mais surtout, mais surtout, de miriltons, orientent leurs devançures d'un brillant éclairage de quatre chandeliers des six. Aimez-vous la danse? voici le bal de l'Étoile et celui de Morel qui vous ouvrent leurs portes et vous convient à des riziadons échevelés. — Avez-vous besoin de remonter votre ménage? Notre vieille amie, madame Leroy, va vous en fournir les moyens. Prenez des billets à la loterie qui elle fait tirer incessamment à son immuable clientèle. Mouvement dix billets de dix centimes chacun, vous serez bien malheureux si vous ne gagnez pas au moins une petite tasse de cinq sous. Nous connaissons des gens qui se s'approvisionnement de vaisselle chez madame Leroy. Sa porcelaine n'est pas précisément de Sèvres; elle est de Saint-Cloud; mais qui ne sait que Saint-Cloud et Sèvres, c'est tout un?

Cependant le mirilton fait retentir les airs de toutes les mélodies imaginables, depuis *Milbrook s'en va-t-en guerre, mirilton, ton-ton mirontaine, le Bon roi Dagobert, au Clair de la Lune, J'ai du bon Tabac*, et autres motifs populaires jusqu'à un grand air des Puritains et à l'ouverture de Guillaume Tell. C'est au son de ce formidable pot-pourri que se termine la fête. Il serait à désirer voir les orailles quelque peu sensibles qu'il pût prendre fin avec elle, mais les accords trop peu parfaits résultant de la combinaison des divers *cantabile* ci-dessus se prolongent jusque par delà l'heure du départ, hélas! et même celle du retour. Les échos de la rue Saint-Lazare en frémissent; la Chaussée-d'Antin assourdit; croit que Paris est appelé au triste sort de Jéricho, et plus d'un mirilton traitreusement importé jusque dans le sein des familles justifie déplorablement son ramage, les jours suivants, cet axiome qu'il n'y a jamais de bonne fête sans lendemain.

Romanciers contemporains

CHARLES DICKENS.

(Voir p. 26.)

ARRIVÉE A NEW-YORK.

UNE NOUVELLE CONNAISSANCE.

Une légère agitation s'était fait sentir sur la plage même de la terre de l'Indépendance. Un allemand avait été élu à New-York la veille; ce qui n'avait pas peu aiguillonné la sensibilité des parisiens, les amis du candidat vaincu, ayant jugé à propos d'appuyer les immortels principes de la Pureté d'Élection et de la Liberté des votes en cassant un petit nombre de bras et de jambes, et en traquant de rue en rue un gentleman suspect, dans le benevole dessein de lui fendre le nez. Ces gentillesses, folâtres écarts de l'imagination populaire, n'avaient cependant rien d'assez saillant pour qu'on s'en souvint encore après le repos d'une nuit, si les étincelles ne s'en fussent rallumées pétillantes au souffle vivifiant de la publicité. La nouvelle était déjà proclamée, avec de perçantes clamours, par une nuée de petits crieurs qui s'étaient abattus, non-seulement dans tous les carrefours, dans toutes les rues de la ville, sur son port, sur ses quais, mais qui, du fillic à la quille, avaient envahi, avant qu'il touchât terre, le bateau à vapeur, pris d'assaut par cette légion de hardis péteurs citoyens.

« Ici! ici! voilà le *Tranche-ou-Vif* de New-York! vociférait l'un. — Voici le dernier numéro du *Sicaire* de New-York, criait l'autre. — Lisez, lisez le *Pilori* du jour! hurlait un troisième. — Voilà l'*Imposteur* du matin! — Voilà le dernier numéro du *Mouchard des Familles*! — Demandez, demandez l'*Espion domestique*! — Demandez le *Boardy* de New-York! — Demandez le *Vautour*! — Voici le *Charivari* des États-Unis! — Tous les papiers de New-York, du premier au dernier! Demandez, demandez!

— Ici vous trouvez le compte-rendu de l'échauffourée patriotique d'hier, de l'émeute *Loefcof* (1), qui a remoulu les whigs d'importance, et le récit véridique du procès des veux poêlés et enfoncés des boxeurs de l'Aubaux, et l'histoire exacte du très-intéressant duel aux couteaux-poignards (2)

(1) Ce sobriquet, donné au parti ultra-démocratique, et qu'il a accepté en Amérique (comme en France les Jacobins se firent nommer du nom de sans-culotte, qui leur avait été donné par leurs ennemis), a une origine assez obscure. On prétend que dans une assemblée mémorable du parti, les fenêtres étant ouvertes, un coup de vent éteignit les lumières, qui firent rallumés à l'aide d'allumettes, nommées *Loefcof* marchés. Ce nom fut alors appliqué par les whigs au parti ultra-populaire, qui s'en pare comme d'un titre.

(2) Le duel avec les couteaux de Bowie est quelque chose de

de Bowie, de l'Etat d'Arkansas. — Voilà, voilà les nouvelles commerciales, les dernières modes et les derniers cours! Demandez, demandez!

— Voici le *Pilori*! hurrait-on d'autre part. Le *Pilori* de New-York! Voici un des douze mille numéros du *Pilori* de ce jour! Lisez, lisez les derniers cours de la Bourse et des marchés, et toutes les nouvelles du port! Lisez quatre colonnes de correspondance de la province, avec le récit détaillé du *vaou* de la nuit dernière chez mistress White, et les observations particulières et anecdotiques du rédacteur sur toutes les grandes dames et beautés célèbres de New-York rassemblées à ce bal. — Voilà, voilà le *Pilori*! Demandez un des douze mille numéros du *Pilori* du jour: vous y verrez toute la coterie de Wall-Street, et toute la cabale de Washington en plein pilori. — Lisez, lisez l'état exact d'un grave délit commis par le secrétaire d'État dans la huitième année de son âge, communication obtenue à grands frais de sa nourrice. Voilà, voilà le *Pilori*! Achetez un des douze mille numéros de ce jour du *Pilori* de New-York. On y voit une colonne entière des noms en toutes lettres des citadins de New-York, leur conduite en regard! — Voici, voici l'article du *Pilori* sur le juge qui l'avait fait assigner comme pamphlétaire, son honneur au jury indépendant qui ne l'a point condamné, et l'énumération de ce qui, au cas contraire, mettaient les jurés. — Voilà, voilà le *Pilori*! toujours prêt, toujours prompt, toujours à l'affût! Achetez le premier journal des États-Unis; achetez un des douze mille numéros du *Pilori* du jour, tout frais sortant de la presse et encore en tirage. Demandez, demandez le *Organe* de New-York!

— C'est à travers ces organes éclairés et progressifs que les bouillonnants passions de ma patrie se font jour, dit une voix presque à l'oreille de Martin.

Celui-ci se retourna involontairement, et vit debout, à son coude, un quidam au teint pâle, aux joues creusées, ayant des cheveux noirs et de petits yeux chignotants, dont la singulière et douteuse expression tenait de l'humoriste et du dédaigneux, pouvait, sur plus ample examen, passer pour une heureuse combinaison de ruse, de vulgarité et de suffisance. La physionomie du personnage empruntait un surplus de gravité à son chapeau à larges bords, tandis que ses bras, majestueusement croisés, prétaient à sa tournure quelque chose de plus imposant. Le costume néanmoins pouvait paraître mesquin; la redingote bleue du monsieur descendait jusqu'à la cheville, cachant de courts et larges pantalons de même couleur, et un jabot frippé s'échappait, non sans prétention, de son vieux justaucorps de buffle. Ainsi accoutré, moitié appuyé, moitié assis sur le rebord du bateau à vapeur, ses larges pieds se croisant devant lui, et sa grosse canne à fort pommeau de métal et ferrée du bout suspendue à son poignet par un cordon à glands, le gentleman chigna de l'œil droit, pinça le coin de la bouche, et répéta d'un air profond:

« C'est à travers ces organes éclairés et progressifs que les bouillonnants passions de ma patrie se font jour! »

Le monsieur regardait Martin, qui, ne voyant personne auprès de lui pour répondre à l'allocution, s'inclina, et dit:

« C'est une allusion à... »

— Au palladium de nos libertés; à ce qui fait la terreur de l'oppression étrangère, monsieur? » répliqua l'Américain, indigné, du bout de son bâton, un des jeunes crieurs de journaux, caron borgne et d'une rare malpropreté. « Je fais allusion, dis-je, à ce qui nous attire l'admiration et l'envie du monde entier, monsieur, à ces hardis propagateurs des lumières, héros de la civilisation humaine! Permettez-moi, monsieur, ajouta-t-il en appuyant le fer de sa canne sur le pont, de l'air d'un homme avec lequel on ne badine pas, permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de ma patrie.

— N'ayant pas, comme vous voyez, touché terre encore, répliqua Martin, je suis assez mal préparé à répondre à cette question.

— Fort bien, dit l'Américain; puis désignant du bout de sa canne les vaisseaux amarrés dans le port, et enveloppant l'air et l'eau dans son geste grandiose; je parerais même, ajouta-t-il, que vous étiez assez mal préparé à contempler d'aussi brillants symptômes de notre prospérité nationale!

— En vérité, je ne sais, dit Martin; mais si, je pense que si.

L'Américain chigna de l'œil d'un air fin, et affirma que cette

manière politique de répondre ne lui déplaisait point.

« C'était chose naturelle, » ajouta-t-il. — En sa qualité de philosophe, il aimait à observer les préjugés humains sous toutes leurs faces.

« Je vois, monsieur, » poursuivit-il, inspectant les passagers d'un regard qu'il ramena ensuite vers Martin en posant son menton sur le pommeau de sa canne; « je vois; vous avez apporté le carégon ordinaire de misère, de pauprisme, d'ignorance et de crimes, et vous venez vous en décharger dans le sein de la grande république. Fort bien, monsieur; qu'ils accourent, qu'ils viennent à toutes voiles de l'extrémité du vieux monde! Quand les vaisseaux sont sur le point de sombrer, les rats les quittent, dit-on. Il y a de la vérité dans cet axiome, à mon avis.

« Le vieux navire pourra tenir la mer encore un an ou deux, à ce que j'espère, » dit Martin, laissant éclater un sourire, provoqué moins par le discours que par la bizarre emphase de l'orateur, qui, glissant sur les mots d'une certaine étendue, insistait sur les autres, comme si, les premiers étant de taille à se tirer d'affaire eux-mêmes, il n'eût eu s'inquiéter que des misérables.

« L'espérance, du moins le poète l'affirme, est la nourriture des jours desirs, monsieur, il observe le gentleman; et cependant j'ai peine à croire qu'elle mène à bien les vôtres.

terrible Ce couteau, dont la lame recourbée et à double tranchant est large comme la main, donne la mort presque à coup sûr. L'inventeur de cette arme fine, Bowie, est mort, tué par un de ses propres couteaux.

— C'est au temps à répondre, » répliqua Martin.
L'Américain bocha la tête, et reprit au bout d'un moment :
« Comment vous nommez-vous, monsieur ? »
Martin dit son nom.
« Quel âge avez-vous, monsieur ? »
Martin dit son âge.
« Votre profession, monsieur ? »
Martin déclara qu'il était architecte.
« Et votre destination, quelle est-elle ? » poursuivit le gentleman.
— Réellement, répondit Martin en riant, je ne saurais vous satisfaire à cet égard, ne la connaissant pas moi-même.
— Oui-da ! reprit-il.
— Vraiment, non, » dit Martin.
Le monsieur passa sa main sous son bras gauche, et, après avoir examiné le jeune Anglais avec plus d'attention qu'il n'avait eue en le loisir de le faire, il étendit sa main, se cacha celle de Martin, et dit :
« Je me nomme le colonel Diver, monsieur, et je suis l'éditeur du *Bowdly* (1), journal de New-York. »
Martin reçut la communication avec le respect dû au ton de l'annonce.

« Le *Bowdly* de New-York, monsieur, reprit le colonel, comme vous ne l'ignorez pas, je présume, est l'organe de l'aristocratie en cette ville.
— Ah ! ah ! il y a une aristocratie dans ce pays ? demanda Martin ; et de quoi se compose-t-elle ?
— D'intelligence, monsieur, répliqua le colonel, d'intelligence et de vertu, et de ce qui ne peut manquer d'en être la conséquence naturelle dans cette république, d'argent, monsieur. »
Ce renseignement enclanta Martin, qui se tenait pour assuré que si l'intelligence et la vertu menaient droit à la fortune, il ne pouvait manquer de devenir bientôt riche capitaliste. Il allait exprimer la joie que lui donnait cette nouvelle, lorsqu'il fut interrompu. Le capitaine du vaisseau venait saluer le colonel, et voyant sur le pont un étranger bien mis (le jeune homme avait rejeté en arrière son manteau), il lui donna une poignée de main, à l'inexprimable soulagement de Martin, qui, en dépit de la supériorité reconnue de l'intelligence et de la vertu en cette heureuse contrée, aurait été blessé à cœur en paraissant devant le colonel Diver dans l'humble attitude d'un passager de l'avant.
« Eh bien ! capitaine ? dit le colonel.
— Eh bien ! colonel ! cria le capitaine, vous avez une mine de prospérité ; à peine si je pouvais vous remettre, en vérité.

— Une bonne traversée, capitaine ? demanda le colonel prenant l'autre à part.
— Oui vraiment ! une magnifique traversée, une vraie joute, dit ou plutôt chanta le capitaine avec l'accent du terroir, vi le temps !
— Vraiment ? reprit le colonel.
— Oui comme je vous le dis, répondit le capitaine ; je viens justement d'envoyer un mousse porter à votre bureau, colonel, la liste des passagers.
— N'auriez-vous pas sous la main quelque autre de ces petits commissionnaires, capitaine ? demanda le colonel d'un ton qui faisait le reproche.
— Je le crois certes bien, que j'en ai. Nous en trouverions une douzaine si vous les fallait, colonel.
— Il suffirait d'un, je présume, pour porter jusqu'à mon bureau une douzaine de bouteilles de champagne, fit observer le colonel d'un air distrair. Une traversée des plus rapides, disiez-vous ?
— Des plus rapides, affirma le capitaine.
— Mon bureau n'est pas loin, comme vous savez, poursuivit le colonel. Je suis ravi que votre passage ait été si prompt, capitaine. Au cas où vous seriez à court de chopines, ne vous en inquiétez pas ; votre mousse, en faisant le trajet deux fois au lieu d'une, portera tout aussi bien les vingt-quatre pintes. La traversée était de premier ordre, capitaine ? Eh ?
— De la plus in...imaginable rapidité, dit le marin.
— Nous boirons à votre bonne fortune, capitaine. Vous pourriez, chemin faisant, me prêter le tire-bouchon et une demi-douzaine de verres, si bon vous semble. Quelles que soient les tempêtes que les éléments soulèvent contre le noble et rapide paquebot de ma patrie, contre le bon vollier, le *Screw*, monsieur, dit le colonel se tournant vers Martin et dessinant un victorieux parapluie sur le pont avec le bout de sa canne, la traversée d'allée et de venue n'est pour lui qu'une course. »

Le capitaine, qui avait pour le moment le *Pilori*, attablé dans une de ses cabines, mangeant à bouche que veux-tu, et dans l'autre l'aimable *Tranche-au-Vif* buvant à se coucher sous la table, prit cordialement congé de son ami et patron le colonel, et se hâta d'aller expédier le champagne, bien convaincu (ainsi qu'on le vit peu après) que s'il hésitait à se concilier les bonnes grâces de l'éditeur du *Bowdly*, l'illustré potentat le dénoncerait en gigantesques capitales à la vindicte publique, et lui et son navire, avant qu'il fut plus vieux d'un jour, y en prendrait au besoin à la mémoire de feu sa mère, enterrée depuis environ vingt ans.
Le colonel se trouvant seul alors avec Martin, l'arrêta au moment où celui-ci se disposait à s'éloigner, et lui offrit, comme à un Anglais étranger dans New-York, de lui faire connaître la ville, et de le présenter, au cas où la chose lui conviendrait, dans une pension bourgeoise du meilleur ton. Avant tout, il sollicita, comme il dit, l'honneur de la compagnie du voyageur au bureau du *Bowdly*, où il prétendait lui faire goûter une bouteille d'un champagne tout récemment importé d'Europe.
Le tout était si obligeant, si hospitalier, que, malgré sa répugnance à commencer la journée par une libation, Martin accepta. Enjoignant donc à Mark, encore tout absorbé

par la pauvre femme et ses trois enfants, d'en finir au plus tôt, de se faire livrer les bagages, et d'aller attendre ses ordres au bureau du *Bowdly*, Martin accompagna son nouvel ami.
Ils se frayèrent un chemin de leur mieux à travers la triste foule d'émigrants qui encombraient le débarcadère : groupés autour de leurs lits, de leurs malles, ayant sous eux la terre nue, et au-dessus le ciel, les malheureux semblaient tombés d'une autre planète, tant ce Nouveau-Monde leur était étranger. Martin et son compagnon n'en poursuivirent pas moins leur route le long d'une rue bruyante, bordée, d'un côté, par les quais et le port ; et, de l'autre, par une éternelle rangée de maisons et de magasins à couleur tranchante, d'un rouge brique, ornés de plus d'enseignes noires avec lettres blanches, et de plus d'enseignes blanches avec lettres noires, que Martin n'en avait vu de sa vie dans cinquante fois cet espace. Ils tournèrent le coin d'une rue étroite, puis d'une autre, d'une autre encore, jusqu'à ce qu'enfin ils atteignissent une maison sur laquelle se lisaient en caractères gigantesques : *Bowdly Journal*.

Le colonel, qui avait toujours marché une main sur son cœur, sa tête oscillant d'un côté à l'autre, son chapeau rejeté en arrière, comme un homme qu'opresse le sentiment de sa propre grandeur, passa le premier ; et, gravissant un escalier étroit et sale, il introduisit l'étranger dans une chambre à l'avenant. Des débris de journaux y faisaient litébre ; épreuves et manuscrits gissaient pêle-mêle. Derrière un vieux bureau vermoulu, sur une table à treize ans, était assis un étrange personnage ; un tronçon de plume passait en travers de la bouche, tenant de la main droite une paire d'épaves ciseaux, il comptait, regardait, faillait une file de feuilles du *Bowdly Journal*. Il y avait quelque chose de si irrésistiblement comique dans le geste et dans l'expression, que, tout en se sentant sous le feu du regard du colonel Diver, Martin eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire.
L'individu qui siégeait sur la table, comptant et tranchant le *Bowdly* au vil, était un petit jeune homme imberbe, d'une pâleur malade, qui pouvait venir de l'intensité de ses méditations, mais aussi, sans nul doute, de l'usage immodéré du tabac qu'il chiquait à ce moment-là même avec une viguerie martiale. Son col de chemise était rabattu sur un ruban noir faisant office de cravate, et ses cheveux plats,

Rare et frêle espérance,

étaient non-seulement lisses et séparés sur le front, afin de ne rien voiler de son aspect poétique, mais avaient été épilés çà et là : ce qui expliquait le prodigieux développement de cet organe de la pensée. Il avait ce genre de nez érasé que le vulgaire se plaît à flétrir du nom de « nez de carlin », mais dont le bout retroussé marque un superbe dédain des choses d'ici-bas ; un duvet jaunâtre pointait sur sa lèvre supérieure, si clair-semé en dépit des soins les plus assidus, qu'on hésitait à y voir les prémices d'une monstrosité ou une trace récente de pain d'épave. Face tendre du jeune adolescent permettant cette dernière conjecture. Tout entier à sa besogne, chaque fois qu'il ouvrait et fermait ses gigantesques ciseaux, il faisait à l'unisson, avec ses mâchoires, un bruit des plus formidables.

Martin décida en lui-même que ce devait être le fils du colonel Diver, espoir de la famille, et futur colonne du *Bowdly Journal*. Il commença même à complimentier le père sur la précocité de son jeune garçon, et sur le plaisir qu'il y avait à le voir jouer ainsi à l'éditeur dans toute la naïveté de son âge, lorsque le colonel l'interrompit au début de sa phrase, pour lui dire avec orgueil :
« Mon collaborateur du département de la guerre, M. Jefferson Brick, que j'ai l'honneur de vous présenter. »
Martin tressaillait à cette introduction inattendue, et à l'idée de l'irréparable bévue qu'il avait failli commettre.
Évidemment charmé de l'effet qu'il produisait, M. Brick tendit la main à l'étranger d'un air tout à fait protecteur et paternel, comme pour le rassurer et lui montrer qu'il s'effrayait à tort, lui (Brick) ne lui voulant aucun mal.

« Vous connaissez de réputation Jefferson Brick, à ce que je puis voir, monsieur ? reprit le colonel avec un sourire. L'Anglais eut à entendre parler de Jefferson Brick, l'Europe aussi. Voyons un peu : combien y a-t-il que vous avez laissé l'Angleterre, monsieur ?
— Cinq semaines, répéta le colonel d'un air pensif, comme il se hissait à son tour sur la table et balançant ses longues jambes ; alors, je puis vous demander lequel des articles de M. Brick excitait à cette époque le plus de fureur dans le parlement britannique et à la cour de Saint-James ?
— Sur ma parole, dit Martin, je...
— Je sais de bon lieu, monsieur, interrompit le colonel, que les cercles aristocratiques de votre pays tremblent au seul nom de Jefferson Brick ; mais je désirerais apprendre de votre bouche, monsieur, lequel de ses articles a asséné le coup de massue...
— Aux cent têtes de l'Hydre de la Corruption rampant dans la poussière, monstre terrassé, transpercé par le glaive de la Raison, et lançant jusqu'à la voûte céleste son empueré venin, » acheva M. Brick, se coiffant, d'un air farouche, d'une petite casquette de drap bleu, à visière vermillonnée, et citant son dernier article.
— Une libation à la liberté ! hein, Brick ? souffla le colonel.
— C'est de sang parfois qu'il la faut boire ! s'écria le petit homme prompt à la réplique ; oui, du sang ! et à ce mot, il referma ses gigantesques paires de ciseaux avec un bruit aigre et discordant, comme s'ils faisaient écho et se rangeaient à son opinion sanguinaire.
À ce moment critique, ces deux majestueux organes de la presse firent une pause et regardèrent Martin dans l'attente d'une réponse.
« Sur ma vie, dit ce dernier, qui avait repris sa froideur

habituelle, je ne saurais vous donner là-dessus le moindre renseignement, car la vérité est que...
— Arrêtez ! s'écria le colonel, jetant un regard sombre à son collaborateur chargé du département de la guerre, et hochant la tête à chaque phrase. Je sais ce que vous allez nous dire. « Vous n'avez jamais entendu parler de Jefferson Brick ; vous n'avez jamais mené la plume ; vous ignorez jusqu'à l'existence du journal le *Bowdly* ; vous ne savez même pas quelle immense influence il exerce sur les cabinets de l'Europe ! c'est bien cela, n'est-ce pas ? dites oui.
— C'est certainement ce que j'allais répondre, reprit Martin.
— Contenez-vous, Jefferson ! dit le colonel gravement, n'éclatez pas !... O Européens ! quand ouvrirez-vous les yeux à la vérité ? quand sortirez-vous des ténèbres de l'erreur ?... Sur ce, prenons un verre de vin. » Tout en parlant, le colonel se laissa glisser au bas de la table, et tira d'un panier derrière la porte une bouteille de champagne et trois verres.

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert ? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE VIII.

LES DÉSASTRES.



'ASSASSIN de Rosalia', après avoir gagné le rivage, traversa les ruines de Lecco, monument de la vindicte politique, et revit le bois où il avait conçu le plan de la vengeance qui l'avait d'accomplir. Il entra dans la citadelle, et, arrivé dans son appartement, il respira comme un homme qui atteint le terme d'une route difficile ; et, se jetant sur son lit, il s'écria : « Enfin, je suis content. »

Mais le contentement ne suit point le crime, même chez ceux qui ont le plus enduré leur conscience. Les joies qu'il procure sont orageuses comme l'enfer qui les enfante. Ramengo sentait sous lui sa couche se hérissier d'aiguillons, et ses draps pesaient sur son corps comme un filin ; ses membres agités se tordaient sur le lit ; il voulait feindre la tranquillité devant son propre cœur, et, fermant les yeux, il essayait de dormir ; mais lorsqu'il revenait à lui, il les sentait tout grands ouverts, fixés sur des fantômes qui fascinaient sa vue. Ces fantômes n'étaient point évanoués par la peur, mais ils lui représentaient sa femme, son fils, au milieu de leurs angoisses. Immobile, il les retrouvait au pied de son lit, à son chevet, à la porte de sa chambre. Furieux de ne pouvoir les éviter, il s'efforçait de trouver dans cet épouvantable spectacle une source d'atroces jouissances. Il sauta à bas de son lit, courut au sommet de la tour ; et là, arrêtant ses regards éton-



(1) Ce mot veut dire tapageur de bas étage.

celants sur le lac, ses noirs cheveux épars sur ses tempes fiévreuses, d'une main tenant son épée, tandis que l'autre se crispait sur les créneaux, un fœtus pris pour une statue placée en cet endroit pour orner l'édifice en effrayant la vue. Il se leva enfin résolument la tête, et dit :

« Tu es là ! à un milieu des eaux, femme maudite ! Oh ! pourquoi cette nuit n'est-elle pas éternelle ! pourquoi ne peut-elle ressauter autant de tortures que celle m'en a fait souffrir depuis deux mois ! »

Puis il vit les ténèbres s'épaissir vers le couchant, et une nuit aussi noire que la fumée d'une fournaise s'avancer en rasant le lac. Il prévit la bonrasque, et il s'en réjouit ; il s'en réjouit quand elle redoubla de violence ; chaque éolat du vent et de la foudre le transportait d'un infernal plaisir, parce que, dans la fureur de sa rage, il pensait que sa femme en souffrirait. L'eau qui tombait du ciel le pénétrait tout entier ; le vent sifflait au travers de ses cheveux en désordre, et il ne le sentait pas ; il ne sentait que l'ardeur de la vengeance.

Il ne cessa de regarder le lac qu'aux premières lueurs de l'aube. Il sauta à cheval, et parcourut avec fureur le rivage pour s'assurer si, par hasard, Rosalia n'avait point abordé, ou plutôt si la tempête n'avait point reteté là un cadavre. Il ne vit rien, n'entendit parler de rien. Au comble de son horrible joie, il espéra que son plan avait complètement réussi, et que le lac s'était reformé sur la victime et sur les traces de l'assassinat. Dans les premiers jours, il masqua ses remords sous une activité fébrile ; il envoya aux environs s'informer si la tempête ou la crue des eaux n'avait mis personne en danger. Sous prétexte de surveiller les manœuvres de certaines bandes qui infestaient la vallée de Saint-Martin, il fit partir de divers côtés des bateaux d'estrade, qui devaient lui rapporter exactement ce qu'ils auraient entendu ; mais personne ne lui parla d'une femme noyée. Il put donc s'écrier : « Enfin, tu as rendu le dernier soupir ! Puisse ton agonie avoir été longue, aussi pleine d'angoisses que je le souhaite, et que tu l'as mérité ! Puisse-je un jour, comme j'ai joni de la mort, jour de celle de ton infâme amant ! »

Si on a une idée de la puissance sans frein des gouvernements militaires en tout temps, et du désordre particulier de cette époque, où, pour débrouiller un dédale inextricable d'affaires, on rendit un statut qui défendait de rechercher les délits commis durant la guerre de Monza, depuis le 11 novembre 1522 jusqu'au 11 décembre 1529, on comprendra facilement comment personne ne demanda à Ramengo un compte juridique de la disparition de Rosalia. A ses subalternes il imposa silence, et avec ses écuries il ne manqua ni de faux-fuyants ni de prestiges. Il répandit à Lecco le bruit que Rosalia avait été à Milan ; à Milan, qu'elle s'était échappée pour rejoindre ses parents dans Fexil ; puis, enfin, qu'elle était morte, ainsi que son enfant. Il feignit d'en être désespéré, et cacha ainsi son crime sous d'impénétrables apparences, et garda son secret aussi bien que le lac, son unique confident.

Les années courent. Après les événements que nous avons racontés, Pusterla épousa Margherita Visconti. Ramengo, comme client de la famille, assista aux cœurs de la bénédiction nuptiale. A cette heure sainte, où le coup bat sur la frontière de deux vies, entre les desirs du passé et les promesses de l'avenir, le bourgeois de Rosalia se retraça le moment où cette vierge pure avait juré de l'aimer. Il vit ensuite la tendresse et la félicité répandre leurs fleurs sur les pas de Margherita, une jalouse féroce s'empara de son âme lorsqu'il vit Pusterla, cet ennemi abhorré, devenir l'époux d'une gracieuse enfant. Le bonheur dont il fut témoin, et qui naissait au milieu de ces pures affections domestiques, rouvrit, si jamais elle avait été fermée, la blessure qu'il n'avait reçue, comme il le pensait, que des mains de Pusterla. « Moi ! disait-il, il m'a ravi une femme, un fils ; — il a jeté dans mon cœur les fureurs qui le devorant... et il est au comble de la félicité ! Et qu'il s'acharne dans l'enfant que le ciel lui a donné ! Oh ! un fils ! J'avais pu avoir un fils ! quelques poirs ineffables ! quelles riantes espérances ! pouvoir aussi l'amour, pouvoir éveiller aussi l'envie ! et je n'en aurai jamais, non, jamais ! C'est lui qui en est cause, et lui qui a un fils, un enfant accompli, une femme, un modèle de beauté et de vertu ! Oh ! puisse-je un jour troubler ses vives joissances ! puisse-je porter à ses lèvres l'amertume du fiel dont il m'a abreuvé ! »

Il y a tant de souplesse dans la haine, qu'elle sait prendre jusqu'aux apparences de l'amour. Soit que Ramengo se fût véritablement laissé captiver par la vertu et les charmes de Margherita, démon épris d'un ange ; soit qu'il ne crût sa vengeance complète qu'autant qu'il aurait rendu à Pusterla l'outrage qu'il prétendait en avoir reçu, il commença à entourer Margherita de ses hommages ; ses actions et ses paroles respirèrent la flatterie, et n'eurent d'autre but que de lui faire comprendre toute l'ardeur de sa passion ; il poussa l'effronterie jusqu'à lui déclarer ouvertement. Margherita se sentait fort élevée au-dessus de Ramengo, d'un secret instinct lui révélait la bassesse, quoiqu'elle ne comptât point les crimes qu'il avait commis, pour que les grossières poursuites de cet homme troublassent sa tranquillité. Elle garda un profond silence, et il lui parut que le mépris était le juste châtiment de sa faute. Mais Ramengo n'était pas homme à s'avouer vaincu après une première défaite ; il s'annuit de



plus en plus, peut-être par dépit, peut-être parce que, confiant dans son mérite comme ceux qui en ont le moins, il espérait, avec de la persévérance, remporter une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle était plus difficile. En outre, il avait fermement résolu de commuer ses vengeances contre Pusterla, en déshonorant son lit ; s'il n'y pouvait parvenir, il lui suffisait que les apparences y fussent, et que la malignité du vulgaire, en condamnant Margherita, troublât le sommeil de Franciscolo. « Cette femme, se disait-il, n'est-elle donc point comme les autres femmes ? Quelle est celle qui n'agrée point l'hommage rendu à sa beauté ? Oh ! elle succombera, elle succombera ! que l'occasion se présente seulement. »

L'occasion lui parut se présenter dans la circonstance que je vais dire.

Bien qu'elle ne fût pas encore aussi connue qu'elle le devint depuis dans le seizième siècle et dans le siècle suivant, l'opinion courait alors qu'un homme pouvait parler avec les esprits infernaux, acquérir par là une puissance surnaturelle, quelquefois pour porter secours, le plus souvent pour nuire à ses semblables. On savait que les loups-garous et les sorciers pouvaient exciter et apaiser des orages. Il n'y avait pas une tempête qu'on ne leur attribuât. On en trouvait des preuves irréfragables dans les étranges apparences que prennent les nuages en s'amoncelant, et dans lesquels l'imagination trouvait des figures de géants, de bêtes, de démons. Les astrologues, classe de savants qui touchaient de fort près aux choses de la magie, dominaient des lois aux princes, qui faisaient dépendre des oracles de ces prophètes leurs actions, leurs succès, leurs voyages. Toute maladie un peu étrange était attribuée à un sort, à un mauvais œil ; tous les maux qu'on ne pouvait expliquer on dut l'homme n'avait pas le courage de s'accuser étaient considérés comme l'œuvre des sorciers. On croyait qu'ils s'assemblaient pendant certaines nuits, dans certains sites, pour tenir leurs conciliabules infernaux.

Toutes ces opinions ne germaient pas uniquement dans les fêtes populaires ; on pouvait même dire qu'elles ne s'étaient enracinées dans le peuple que grâce aux discussions et aux dispositions des chefs du peuple. Les républiques rendirent des décrets contre les enchanteurs ; toutes les églises consacrèrent des formules pour les maudire et les conjurer. Les savants en faisaient l'objet d'une discussion sérieuse et en règle. Lorsque les tribunaux poursuivirent les délits de sorcellerie, la croyance aux sorciers prit le caractère de la certitude. Comment imaginer que la justice finit dans l'erreur ? Ainsi réduite en système, cette opinion prit de la consistance parmi ceux qui prétendaient au titre de savant ; d'un autre côté, propagée dans le vulgaire par des bavards de tout habit et de toute condition, elle acquit une telle autorité, que le renom de blasphémateur et d'hérétique eût aussitôt atteint ceux qui l'auraient reçue en doute.

La puissance et le nombre des sorciers croissant en raison des persécutions dont ils étaient l'objet, les remèdes et les

antidotes se multiplièrent. Pendant que la classe cultivée avait les conjurations et les bûchers, le peuple, sans recourir à de si grands et si atroces moyens, opposait superstitions à superstitions. Parmi les remèdes les plus efficaces, on comptait surtout la rosée de la nuit de Saint-Jean. Qui avait été baigné de cette rosée, était assuré toute l'année contre les enroulements. Certaines herbes fleuries ou cueillies pendant cette nuit étaient la pierre de touche et la guérison des incantations. Cette croyance s'unissait à d'autres croyances analogues qu'il est inutile de commenter ici, mais qui ont laissé des traces jusque dans le siècle des machines à vapeur, tant en Italie que dans les pays étrangers. Dans tout le Nord, de la Suède à la Saxe et sur le Rhin, on allume encore de grands feux de joie pour le Saint-Jean. Un Anglais se trouvant en Irlande la veille de ce jour, fut averti de ne point s'étonner s'il voyait au milieu de la nuit des feux s'allumer sur les hauteurs des environs. A Newcastle, les cuisiniers font des feux de joie pendant cette soirée. A Londres, les ramoneurs mènent des danses et des processions, revêtus de costumes grotesques. Dans une vallée du comté d'Oxford, dite du Cheval-Blanc, ils se rassemblent pour étriller le cheval, comme ils disent ; ils attachent l'herbe d'un espace de terrain de manière à représenter un cheval gigantesque ; puis, après cet exploit, ils passent la journée en fêtes champêtres. Je sais des districts de la Lombardie où, malgré les prohibitions, on sonne continuellement les cloches pendant toute la nuit de la Saint-Jean. Enfin, plus d'une fois j'ai été mené par quelque bonne femme pour recevoir la rosée de Saint-Jean, et en divers endroits on m'a montré d'énormes noyers qui, après être restés arides jusqu'à cette nuit, le matin se trouvent verdoyants comme de plus belle, et convertis d'un feuillage touffu.

Du temps de notre Marguerite, on célébrait avec plus de pompe, en raison de la foi ou de la crédulité, la veille de la Saint-Jean. Depuis la tombée de la nuit jusqu'à l'aube, les cloches ne se reposent pas dans les cent vingt campaniles de la cité, afin que les sorciers, qui, si vous l'honoriez, ont une peur effroyable du bruit des cloches, ne puissent ni cueillir les herbes malfaisantes, ni empêcher, par leur malice, de cueillir les herbes salutaires. Cependant le peuple ne fermait pas les yeux et sortait en foule pour recevoir la rosée miraculeuse. C'était une espèce de fête, un carnaval nocturne.



Dans les villages, tout le monde se rassemblait dans quelque grange, et là, au son des chalumeaux et des cornemuses, les villageois chantaient, dansaient et priaient tout ensemble. Je dis les jeunes gens ; quant aux vieillards, qui d'un pas paresseux s'étaient traînés eux aussi au clair de lune, ils récitaient une litanie d'histoires de sorcières. Une bonne dame assurant avoir vu de ses propres yeux tel ou tel événement ; une autre avait connu deux, trois, vingt enroulements ; celle-ci avait entendu, toutes les nuits, un chat mauler sur le toit de la maison ; celle-là avait une locataire qui, au milieu de la nuit, sortait lorsque son mari était absent, ouvrait sa porte et chuchotait certainement avec un esprit ; les plus nombreuses et les plus sérieuses étaient celles qui affirmaient n'avoir jamais souffert d'aucune sorcellerie, mais parce qu'elles n'avaient jamais cessé de se baigner dans la rosée de la Saint-Jean.

L'Eglise, qui intervenait alors dans tous les actes de la vie publique et privée, ne se tenait point à l'écart en cette occasion ; et comme la coutume s'en est conservée jusqu'à nos jours pour la fête de la Nativité, on célébrait alors à la Saint-Jean trois messes, l'une à minuit, l'autre au point du jour, la troisième à nones. Pendant et après la messe nocturne, on chantaient un cantique aux strophes nombreuses et de mesure variée ; il était entonné par les chœurs et les prêtres, et le peuple, de toute sa voix, et avec les *soprassisti* dont il se composait, et avec les chants en latin, donnait les réponses :

nombre de serviteurs qui se trouvèrent sous leur main. Puis ils se répandirent dans les appartements comme s'ils avaient envahi une citadelle ennemie, cherchant les grands coupables, et sur leur route faisant changer de maître à tout ce qu'ils rencontraient de beau et de bon.

C'était surtout le personnage à la visière baissée qui se faisait remarquer par son ardeur à poursuivre les prépositions. Il paraissait avoir une grande connaissance de la maison, et mettait une véritable passion à fouiller les chambres, de plus en plus mécontent à mesure qu'en entrant dans l'une d'elles il la trouvait déserte ou occupée par d'autres que ceux qu'il cherchait. Tout à coup dans une galerie, il vit Venturino, le bel enfant de Marguerite, qui jouait avec un épervier, sans

Melik, il lui dit : « La voilà ; c'est elle. Qu'on l'enchaîne. » Le comtable en donna l'ordre ; mais comme les soldats, en la saisissant, firent tomber son voile, à la vue de ce front resplendissant d'une majestueuse beauté, de ces yeux animés par l'amour et par l'épouvante, de la blancheur de ce teint pâli, à l'aspect de cette physionomie qui exprimait avec tant d'éloquence le désespoir et le dévouement, qui lui faisaient oublier son propre danger pour ne songer qu'au péril des objets de sa tendresse, ces mercenaires restèrent comme frappés d'une sainte terreur. Mais Sfolcada, qui faisait peu de cas des prières touchantes que lui adressait Marguerite, et qui ne voulait point se réchauffer dans cette mission de cruauté qu'il exerçait, avec de magnifiques honoraires, contre cette

d'impotent. Une crainte très-peu virile leur fait même regretter ce qu'ils ont pu dire ou faire dans la précédente soirée. « Mais nous étions si nombreux, se disent-ils ; naturellement on n'aura pas pris garde à moi ; au besoin, je dirai que j'étais entre deux vins. »

Ils reprennent leurs haches, leurs scies, leurs truelles ; ils recommandent à leurs femmes de remettre en place les armes si belliqueusement tirées, de faire dire leur prière aux enfants, et de tenir la soupe prête pour le premier coup de la *Zavatora* (c'était une cloche ainsi appelée du nom du podeslat qui l'avait fait fonder, et elle annonçait l'heure de tuer). Puis, en grignolant un pain de millet bien dur, ils retournèrent à leurs travaux, doctes, libres de toute pensée, comme si rien ne fût arrivé. De tout ce débordement de paroles, de ce fracas d'imprécations et de fanfaronnades menaçantes, il n'était rien resté qu'une mystérieuse rumeur, une curiosité pleine de défiance, un prudent chuchotement des voisins entre eux, et qui n'avait lieu qu'entre les amis les plus particuliers et les plus sûrs.

« Ah bien ! il y a du nouveau ?
— Hélas ! je n'y comprends rien. Mais, lorsque viendra ici un de mes chalandis, qui est intimement lié avec le cuisinier du lieutenant du capitaine de justice, je saurai la chose dans tous ses détails.
— La des prisonniers, qu'en fera-t-il ?
— Ils donneront de l'ouvrage à maître Impicca (c'était le nom du bourreau d'alors). Les statuts sont clairs : *Suspendatur eo nudo et moriturus. Qu'il soit pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.*
— Qu'en dites-vous ? Eh ! nous irons voir cela. Et je bien parti ?
— Je ne sais que dire, les humbles gens ne se mêlent point de remuer. Quelles intrigues entrent dans la tête de ces seigneurs ! Voulez se heurter contre les murs ! C'est comme si le limaron voulait opposer ses cornes à celles du bélier. Ai-je bien parlé ?
— Comme un prédicateur.
— C'est l'histoire de l'âne qui, passant l'autre jour par ici, s'entêta à ne pas avancer plus loin. Qu'en arriva-t-il ? Son maître le bâtonna tant qu'il en put porter, et la bête, ruant, brayant, récalcitrant, dut à la fin céder et marcher.
— Le proverbe ne ment point quand il dit : Il faut que l'âne en passe par ce que veut le patron.
— C'est cela même. Les hommes sont nés, une partie pour obéir, une partie pour commander. Est-ce bien parti ? Un peu au-dessus, un peu au-dessous, qu'un seul commande ou que plusieurs commandent, les choses vont toujours du même pied, et, de toute manière, il nous faut travailler tout le jour. Est-ce bien parti ?
— Très-bien. Quant à moi, je suis avec des moines et je cultive leur jardin. Si un jour j'entends crier vive saint Ambroise, je crie aussi vive saint Ambroise. Si demain ils hurlent vive Visconti, je hurle plus fort vive la vipère.
— Bravo ! c'est ainsi dans un de ses amis partout.
— Et qu'on meurt quand on le veut. »



entendre ou sans s'effrayer du tumulte qui se faisait autour du palais. La levée crispée par le plus amer sourire, le bourgeois s'approcha de Venturino, le saisit brusquement, le fixa comme s'il eût voulu le mettre en pièces avec ses seuls regards. Pendant que le pauvre petit criait de toute sa force, appelé son père et sa mère, l'inconnu le serrait avec fureur contre sa poitrine, et lui demandait avec force : « Ou est ta mère ? » Mais comme Venturino ne répondait que par ses cris et ses larmes, il le menaçait, le frappait, et, sans l'abandonner d'un instant, continuait ses recherches par toute la chambre, sans oublier les recoins les plus secrets. Ne pouvant trouver ni Pusterla ni Marguerite, il rassemblait du moins les armes, les malles préparées, tout ce qui pouvait attester la présence de Francesco à Milan ou les préparatifs d'une révolte. Il fut surtout ravi de trouver la lettre que Matteo Visconti avait confiée à Pusterla pour qu'il la remit à ses frères. Il fit ensuite mettre les serviteurs aux fers, et il s'apprêta déjà à partir à demi-saufaït, lorsqu'un meurtre le pied sur le pont-levis, il vit s'approcher Marguerite.

canaille lombarde, lui fit mettre les menottes, et ordonna de l'emmener. Mais auparavant le sceleret, toujours caché par sa visière, s'approcha de l'infortunée, et, lui montrant son fils, lui dit d'une voix basse, mais où perçait la rage : « Marguerite, rappelez-vous la nuit de la Saint-Jean. »

Comme on faisait alors trop peu de cas du peuple pour se soucier de le tromper, les arrêtés de la justice souveraine étaient proclamés à grands cris et au bruit des cloches sonnées à toute volée d'église en église ; les cloches se mirent en mouvement les unes après les autres, pour continuer ensuite leur orageux concert. Un peu d'instants Milan fut comme bouleversé ; les citoyens se rendirent dans les rues, inquiets, troublés, craignant par l'exemple de Pusterla que le prince ne gardât plus aucune mesure, et qu'il fallût désormais que la liberté de chacun fût à la merci de son caprice. Par de telles imaginations s'altèrent : on blâma d'abord avec quelque modération ; on blâma en passa aux injures, des injures aux menaces ; des groupes se formèrent de tous côtés, dans lesquels on louait Pusterla. Les paroles se rappelaient les bienfaits de Marguerite, et des orateurs populaires, rappelant les jours de liberté dont avaient joui leurs ancêtres, excitaient ouvertement les Milanais à prendre les armes. Cependant, lorsque sonna l'heure où, selon les ordonnances, on ne devait plus sortir qu'avec une lanterne, son peigne de 25 marcs d'argent, on vit tout cet amas de boutiquiers, pareil à un mur qui s'écroule sous la pioche du maçon, se fondre et se disperser en tous sens. Toujours belliqueux, au moins en paroles, ils ne rentrèrent dans leurs demeures que pour effrayer leurs femmes en détachant leurs armures de la muraille, en fourbissant leurs estocs, en essayant leurs lances, en faisant, en un mot, tous les préparatifs nécessaires pour pousser les gens. Pendant les premières heures de la nuit, de fenêtre en fenêtre, on les entendait se crier : « Eh bien ! compère, rien de nouveau ? — Rien. — Et vous, savez-vous quelque chose ? — Non. » Puis, après un instant de silence, la même demande recommença, suivie de la même réponse.

Peu à peu cette grande agitation s'apaisa. Les femmes primitives et les tendres vieillards parvinrent à mettre ces furieux dans leur lit. Les fenêtres se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et tout entra dans l'obscurité et dans le repos. Le lendemain matin, à demi éveillés, au milieu de leur pacifique baillement quotidien, ils se souvinrent du trouble, de l'empetement de la veille. Leur mémoire leur en retraça lentement les motifs et l'issue ; ils tirèrent leur tête de dessous la couverture : « Comment, il est déjà jour ! » Ils prêtèrent l'oreille ; c'est le calme accoutumé, le tranquille murmure des autres matines. Tout à fait refroidis, tout à fait paisibles, ils se détirent à loisir, à loisir se mettent sur leur seant, et se traînent enfin à la fenêtre. Tout est vraiment tranquille ; les boutiques sont encore fermées ; les cloches ne sonnent que la messe ou les matines ; les luthiers, les jardiniers, les maçons, les voyers, les manœuvres, s'en vont à leurs travaux ordinaires.

« Tant mieux ! s'écrient-ils, grâces en soient rendues au Seigneur ! »

Une lâche sécurité a succédé au courage de la peur ; a cette grande impuissance, à cet élan terrible, une lâcheur

si le limaron voulait opposer ses cornes à celles du bélier. Ai-je bien parlé ?
— Comme un prédicateur.
— C'est l'histoire de l'âne qui, passant l'autre jour par ici, s'entêta à ne pas avancer plus loin. Qu'en arriva-t-il ? Son maître le bâtonna tant qu'il en put porter, et la bête, ruant, brayant, récalcitrant, dut à la fin céder et marcher.
— Le proverbe ne ment point quand il dit : Il faut que l'âne en passe par ce que veut le patron.
— C'est cela même. Les hommes sont nés, une partie pour obéir, une partie pour commander. Est-ce bien parti ? Un peu au-dessus, un peu au-dessous, qu'un seul commande ou que plusieurs commandent, les choses vont toujours du même pied, et, de toute manière, il nous faut travailler tout le jour. Est-ce bien parti ?
— Très-bien. Quant à moi, je suis avec des moines et je cultive leur jardin. Si un jour j'entends crier vive saint Ambroise, je crie aussi vive saint Ambroise. Si demain ils hurlent vive Visconti, je hurle plus fort vive la vipère.
— Bravo ! c'est ainsi dans un de ses amis partout.
— Et qu'on meurt quand on le veut. »

Cependant ils sifflaient une cadence ou chantaient un air. Ceux-ci excitaient leurs ouvriers au travail ou corrigeaient quelque apprenti insolent ; ici ils appuyaient davantage le ralot, là ils faisaient ronfler la roue du tour, pendant que les soufflets respiraient, les limes criaient, les marteaux retentissaient. Et la foule des curieux, des riches, des désœuvrés, des gens affairés, des dévots, remplissant à son ordinaire les rues, les maisons, les places, les églises ; les uns tristes, les autres joyeux, chacun selon l'état de sa fortune et les événements de sa vie ; mais personne ne s'arrêtait en particulier de ce qui faisait le malheur général.

Le dimanche suivant, ce fut à Milan une solennité mémorable, l'occasion du synode général des dominicains, tenu dans le couvent de Saint-Eustorge, sous la présidence d'Ego Vantemam, sixième général de cet ordre récent et alors dans toute l'énergie de sa puissance. Un y résolut le transfèrement du corps de Pierre martyr, de Vérone, tué à Bassanone par ceux qui ne pouvaient souffrir le zèle que développait ce personnage pour établir et exercer en Italie l'inquisition contre l'hérésie. Giovanni Balducci, de Pise, un des premiers restaurateurs de la sculpture, avait composé pour l'église de Saint-Eustorge cette merveilleuse chasse que tout le monde connaît. Giovanni Visconti, frère de Luclino, y déposa les saintes reliques, reçut de ses habits pontificaux, à la tête d'une somptueuse procession où figuraient tous les évêques de la province, la cour, la fleur de la noblesse, et soixante corporations d'artisans et de négociants, chacun avec sa devise et son étendard à l'image du saint son patron. Le peuple accourut en foule de toutes les cités, de toutes les campagnes voisines ; ce fut tout le jour un religieux carillon, des courses de chevaux, des représentations de mystères, et des prières, de l'invocation, une dévotion et une allégresse qu'on ne saurait décrire. Le soir, des chants, de la musique, des illuminations, des feux de joie, — que le vulgaire ne distingue jamais des feux d'artifices.

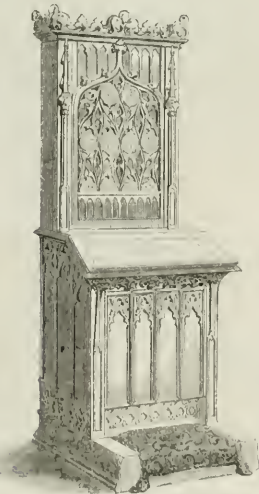
Aménagements en cuir.

Pendant de longues années les meubles en bois sculpté sont restés ensevelis dans la chambrée enfumée du paysan ou dans les coins obscurs de quelques châteaux inhabités. Des amateurs éclairés ont formé des collections en réunissant à petit bruit les débris épars du luxe des siècles passés. L'attention publique fut attirée par ces petits musées, et quelques années suffirent pour dépouiller les départements de toutes ces richesses du



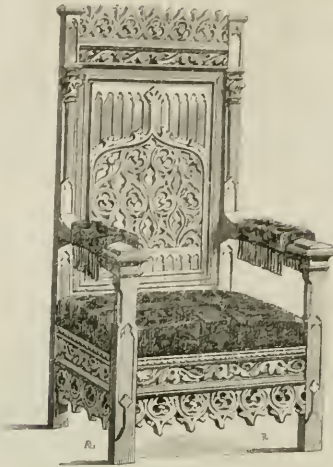
(Cuir repoussé. — Toilette.)

Moyen-Age, ouvrage des moines, pour la plupart. Mais, à de rares exceptions près, les usages grossiers, aussi bien que le temps, avaient tellement défigurés ces meubles, que l'on renoua bientôt à en orner les appartements. Des sculpteurs sur bois voulurent donner des meubles neufs : le prix était trop élevé, ou l'imitation trop imparfaite.



(Prie-Dieu gothique.)

Voici qu'une heureuse invention permet à tout le monde de posséder le prie-Dieu d'Agnes Sorel, le fauteuil de Louis XI, le reliquaire de saint Louis, etc., de même que nous avons aujourd'hui les chefs-d'œuvre des tiges pour ornements de nos habitations. — Des meubles en cuir estampé, et plus solides que ceux en bois, ont résolu ce problème. La reproduction est aussi fidèle que possible, les fibres du bois sont même indiquées, et la couleur peut être donnée au degré que l'on veut, sans pour cela altérer la forme. Nous figurons ici quelques-unes de ces produc-



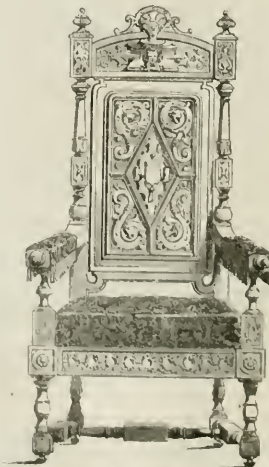
(Fauteuil gothique.)

tions remarquables dont nous devons les dessins aux soins éclairés de M. Félix Martin, architecte et directeur de la manufacture des



(Pupitre renaissance.)

cuirs et carton-toile en relief. — Nous avons vu à l'exposition, rue Bassin-Rempart, des meubles de toutes formes et de



(Fauteuil renaissance.)

toutes époques, dont l'extrême délicatesse ne le cède en rien aux originaux eux-mêmes. — C'est une bonne fortune pour les amateurs de bois sculpté, dont les meubles sont désormais à l'abri des mutilations. Ces cuirs estampés sont remplis d'un mastic de bois qui les rend plus solides que le marbre; cette nouvelle branche d'industrie paraît appelée à un succès durable. Quel propriétaire d'un vieux manoir ne voudra pas en faire décorer au moins une salle dans le style de ses anciens maîtres, quand il pourra, en quelques jours, transformer son salon, sa chambre à coucher et sa salle à manger en salon de Louis XI, en chambre à coucher de François I^{er} et en salle à manger de Louis XIV?

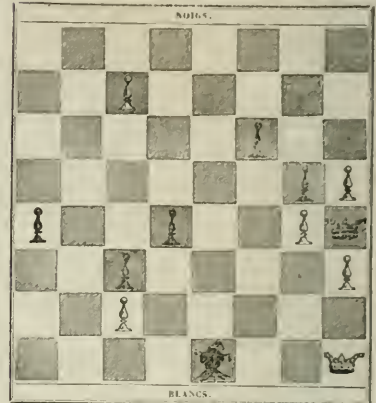
Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 5, CONTENU DANS LA VINGT-QUATRIÈME LIVRAISON.

- | | |
|---|---|
| <p>BLANCS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le F à sa septième case; échec. 2. Le D à sa deuxième case; échec. 3. Le I à la troisième case du E de la D; échec et mat. | <p>NOIRS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le H à la cinquième case du C de la D. 2. Le T prend la I. |
|---|---|

N° 6.

LES BLANCS ONT MAT EN QUATRE COUPS.



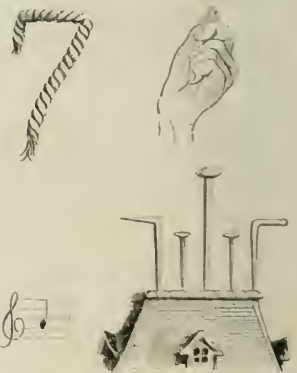
(La solution à une prochaine livraison.)

Rébus.

ÉPLICATION DU DERNIER REBUS.

La reine d'Angleterre est venue manger au château d'Eu, le 2 septembre 1845 (1008 sans 45.)

AVIS.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dwoie, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LUCRAME et C^e, rue Damiette, 2

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — l'an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 31. Vol. II. — SAMEDI 30 SEPTEMBRE 1853.
Bureaux, rue de Selue, 25.

Ab. p. ur les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — l'an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE. — Exposition de Fleurs et de Fruits dans l'Orangerie des Tuileries. Distribution des prix du Cercle d'Horticulture. — Courrier de Paris. — Revue de la semaine. — Pèlerinage à la Sainte-Baume; Grotte de la Sainte-Baume; Ferrade des Jansénistes dans la Camargue. — Le père Mathieu, apôtre de la tempérance. — Une Prédication du père Mathieu; Portrait. — Des accidents sur les chemins de fer. Salsbique. — Bhirama. Nouveaux tableaux. Une interview de Buchanan. Vie de François Suisse. — Collection de Dessins de M. A. Vateureur. Fac-similé d'un Dessin fait à la plume par M. Victor Hugo; Dessin fait à la plume par don Fernando, roi de Portugal. — Théâtre. Scène d'un Voyage en Espagne. — Lu autour du Prévost. Nouvelle par madame Louise Collet. — Margherita Posteria. Roman de M. César Cantù. Chapitre IV, le Couvent de Brera. Ouzé Gravures. — Bibliographie. — Annonces. — Caquets donnés à la reine Victoria. Gravure. — Le Comte de Torcuato. Portrait. — Amusements des Sciences. Gravure. — Rebus.

ture leur profession habituelle. L'exposition de fleurs et de fruits, à laquelle ils ont invité cette année le public, a attiré pendant plusieurs jours un grand nombre de visiteurs. On y a surtout admiré les beaux daubantonia triplicata de M. Tripet-Leblanc, charmants arbustes aux fleurs d'un beau rouge, disposés en grappes élégantes; — deux jeunes échantillons en pleine fleur du paulownia imperialis, ce bel arbre du Japon dont l'introduction récente a en tant de retentissement en Europe; — une fort belle asclepias, chargée de lait ou dix grappes de fleurs qu'on aurait pu croire faites de sucre candi; — une stephanotis floribunda; — plusieurs beaux camélias; — une streptia regina; — une grande quantité de dahlias, de roses et de fruits.

M. Barbier, auquel le jury a décerné le premier prix, s'est montré digne, par la perfection de ses dahlias, de cette honorable distinction. Nous rappelons ici, pour la partie du public étrangère à l'horticulture, que le dahlia, si gracieux aujourd'hui, si varié dans ses nuances, si régulier dans sa forme, n'est arrivé à cette perfection qu'après un quart de siècle de travaux auxquel on prit part des horticulteurs de tous les pays. C'est à l'horticulture parisienne toutefois que revient surtout l'honneur de cette glorieuse conquête.

Les roses ont dépassé de bien loin l'attente des amateurs.

Quant aux visiteurs, qui nous pourrions nommer profanes, ils ne pouvaient revenir de leur étonnement à l'aspect de cette variété infinie de roses de toutes les nuances, convertis de boutons et de fleurs comme un mois de mai. La perfection des procédés de culture a doté nos collections de roses éclatantes et complètement remouantes. Le temps n'est pas encore bien éloigné où l'on attachait une grande valeur aux roses décorées du titre de remouantes, parce qu'ils donnaient à l'arrière-saison quelques roses fort inférieures à celles de leur floraison printanière. Aujourd'hui, ceux qui ont eu le plaisir de contempler les collections exposées par MM. Paillet, René, Margottin et Laffay, ont pu apprécier combien notre horticulture est devenue riche en roses aussi abondamment fleuries à la fin de septembre qu'ils ont pu l'être à la fin de mai.

Les fruits, en raison de la saison, formaient la partie de l'exposition la plus riche et la plus variée. Ce n'était pas sans peine que l'on pouvait le triple rang des gastronomes collés à la balustrade et dévorant des yeux des pêches, des poires, du raisin, des amandes, tels que Clévet et ses rivaux n'en ont jamais vendus de semblables. Un amandier d'un volume peu ordinaire, d'un vert lustré, exposé par M. Gouffier, exhalait une odeur exquise et donnait, malgré sa couleur, tous les signes d'une maturité parfaite; c'était un premier fruit.

Les deux extrémités de la salle étaient occupées par des centaines de plantes tropicales étalant le luxe de leur brillante végétation; elles appartenaient à la belle collection de MM. Cels frères.

C'est au milieu de ces richesses horticulturales que se sont réunis les soutiens de l'horticulture parisienne, pour applaudir au triomphe de quelques-uns d'entre eux, proclamés, par la décision du jury, vainqueurs dans les divers concours. Après plusieurs discours écoutés avec le plus vif intérêt, les médailles ont été distribuées aux lauréats, aux applaudissements unanimes de leurs confrères, marques d'estime d'autant plus honorables qu'elles émanaient de ceux-là mêmes sur lesquels ils venaient de l'emporter.

Dans l'allocution chaleureuse de M. Chéreau, président du Cercle, le public a remarqué les vues sages et patriotiques de cet homme éclairé sur l'enseignement horticole. Au point où en sont de nos jours la science et le goût de l'horticulture, il est impossible que l'Etat ne songe pas nécessairement à en prendre, à en organiser l'enseignement. Nous nous associons ainsi au vœu exprimé par l'honorable président pour que les hommes les plus éminents de l'horticulture française trouvent, au même titre que d'autres savants adonnés à d'autres applications des sciences naturelles, quelques-uns de ces distinctions qui les signalent de plus en plus à l'émulation des jeunes gens enflammés de suivre leurs traces en profitant de leurs exemples.

Exposition de Fleurs et de Fruits DANS L'ORANGERIE DES TUILERIES.

Le cercle général d'horticulture est une réunion formée à peu près exclusivement de praticiens qui font de l'horticul-



Cercle général d'horticulture. — Distribution des prix dans l'Orangerie des Tuileries. — 21 septembre.



Bien me garde de dire à l'honorable ville de Paris un tour désagréable; je l'aime trop pour cela: je lui dirai cependant

rière à l'esprit de prosélytisme de Coëssin, et madame de Genlis, dans ses *Mémoires*, annonce qu'elle s'attendait à lui voir jouer quelque grand rôle. « Nous imaginâmes, dit-elle, le chevalier d'Harmensen et moi, qu'il avait l'intention et l'espérance de se faire élire pape à la mort de Pie VII. Il

« est curieux de voir ce que deviendra cet homme extraordinaire. » Cet homme, après avoir fait de fréquentes excursions et d'assez longs séjours à Rome; après y avoir fondé une sorte de congrégation qui était comme une émanation de la *Maison Grise* de Paris, dispersée par l'entrée des étrangers

en 1814; après deux publications nouvelles aussi incoûtables que la première, mais dans lesquelles abondent des vues très-hautes et des aperçus très-fins, s'était retiré de l'apostolat, pour s'livrer infructueusement à la mécanique et à l'industrie, et vient de mourir, depuis longtemps oublié.

Les Pèlerinages à la Sainte-Baume,

EN SEPTEMBRE.



(Pèlerinage à la Sainte-Baume.)

La tradition raconte qu'après la mort du Christ, Lazare, Marie, Madeleine et Marthe, montèrent sur une frêle barque pour fuir les lieux témoins de l'agonie du Rédempteur. Longtemps battue des flots, la nacelle miraculeuse se trouva enfin en présence d'une rive amie. Le Rhône, à son embouchure, décrit les méandres les plus capricieux; comme le Nil, il a voulu avoir son Delta; et agrandissant de ses alluvions un promontoire qui s'avancait au milieu des flots, il a créé la Camargue. Au temps dont nous parlons, cette langue de terre n'avait point reçu le nom qu'elle prit plus tard d'un campement de Marins (*Camp Marit Ager*); les géographes ne nous disent point comment on la désignait. C'est à l'extrémité de cette pointe qu'aborda la sainte caravane. Le village ou plutôt

les huttes de pêcheurs qui s'élevaient à cet endroit s'appellent aujourd'hui les *Saintes-Mariés*.

C'est là que les voyageurs se séparèrent. Marie quitta la terre pour les cieux; Lazare prit la route de Marseille, où il fit cesser une peste effroyable qui ravageait la ville; Marthe se dirigea vers Tarascon, qu'elle délivra de ce monstre appelé la *tarasque*, qui, chaque année, sortait des flots du Rhône pour décimer les plus belles filles du pays; Madeleine, trouvant les marais et les solitudes de la Camargue trop doux encore pour sa pénitence, parcourut les montagnes voisines, cherchant un site assez aride, une caverne assez profonde pour y ensevelir le secret de ses erreurs passées et de son expiation présente.

s'entassent; tout le monde lutte d'activité; on veut avoir fin avant que le mauvais air, la *malaria*, ait lancé ses courants fiévreux dans l'atmosphère. Quand les moissonniers sont partis, les glaneteux restent; elles dressent leurs tentes au milieu des sillons vides, où elles cherchent l'épi oublié. Souvent la maladie les emporte au milieu de cet ingrat labour; alors leurs compagnons, les autres prolétaires des champs, jettent sur leur tombe des fleurs qui semblent comme elles mûries par la lievre. Chaque été, la mort fait sa moisson parmi ces pauvres glaneteux. Ne faut-il pas que la Provence paie aussi son tribut au Minotaure de la pauvreté.

Après la coupe des bleds ont lieu les grandes *ferrades*. Les marécages profonds, ces interminables plaines couvertes d'herbes, qui sont comme les Pampas de la France, servent d'asile à des troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages. Il faut cependant leur donner la marque du propriétaire, ou s'en emparer pour les vendre. Alors les *Gauchos* du pays se réunissent, armés d'un lacet et d'une longe lance; montés sur des chevaux vigoureux, ils se mettent à la poursuite des animaux rebelles; ils lancent leur lacet dans les cornes du taureau et dans les jambes du cheval, ils le traînent ainsi jusque dans une encente où un homme armé d'un fer rouge, grave sur leur peau l'empreinte de la servitude. Ces expéditions, qui ont leur danger et leur gloire, sont très-recherchées par la jeunesse du pays. Les plus importantes ont lieu en septembre à l'époque du départ de la grande caravane pour la Sainte-Baume; après quoi, on laisse la lievre et l'inondation régner paisiblement sur la Camargue.

Il y a quelques années, un couvent de trappistes, situé au pied même de la montagne, donnait asile à un grand nombre de pèlerins. Les gens de divers pays n'ont garde de se mêler à ceux du camp des Marsailles; plus loin celui des Arlésiens; à quelques pas celui des Aixois. Chaque nation fait bonne sentinelle; chacun veille à ce que la nuit se passe sans surprise. A l'aube, on se forme en procession; on gravit, bâchées déployées, la rampe escarpée qui conduit à la grotte; les échos de la vieille forêt résident de saints cantiques, et le soleil se glisse à travers les arbres pour éblouir au sommet de la croix; on arrive devant la caverne. Comme elle est trop petite pour contenir les fidèles, un prêtre dit la messe sur un autel dressé au centre d'une vaste pelouse; le bruit du torrent voisin, le murmure des brises, le froissement des feuilles, accompagnent l'office divin. Après la messe on se presse, on se mêle, on se heurte pour pénétrer dans la grotte et faire ses dévotions au pied de la statue de la pénitente. Le marin, le père, le bourgeois, les mères, les malades, les veuves, les orphelins, tapissent d'ex-voto l'intérieur de la chapelle. Les plus dévots gravissent de station en station jusqu'au sommet de la montagne nommée le *Saint-Pilon*. Il y a là un oratoire à la sainte Vierge qui a la réputation de faire parvenir plus directement les prières au ciel.

Après la messe, le pèlerinage tourne à la fête. On danse, on chante, on boit à côté d'un homme à la longue barbe,

Portant bourdon, gourde et coquilles,

veulant des chapeliers bénits par le pape et des recueils de prières; un ténor nomade entonne les chansonnettes de Lévassor; saint Joseph est séparé par quatre planches de l'alcide du Nord; jamais le sacré et le profane ne furent plus



(Grotte de la Sainte-Baume.)

Une chaîne de montagnes couvertes de forêts sépare le département des Bouches-du-Rhône de celui du Var. Sur un des sommets les plus élevés, près d'un torrent, au milieu d'un bois de sapins, la sainte trouva une grotte obscure, profonde, retraite abandonnée des bêtes féroces; elle la choisit pour y finir ses jours dans les larmes et le désespoir. Aujourd'hui, cette caverne, sanctifiée par le repentir, est devenue, sous le nom de *Sainte-Baume*, un lieu de pèlerinage fréquenté par toute la Provence.

Voici l'époque où a lieu la grande fête de la Sainte-Baume. D'Arles, d'Aix, de Marseille, de Toulon et de tous les points intermédiaires partent des bandes nombreuses qui se dirigent

vers le tombeau de Madeleine. La plus considérable de ces caravanes part du lieu même où la sainte aborda, c'est-à-dire de la Camargue.

Ce pays fertile et malsain peut donner une idée des Maraîchons; ce sont les mêmes pères fiévreux, les mêmes occupations sauvages, la même foi. La vie se passe à lutter contre des taureaux, à dompter des cavaliers et à prier la madone. La Camargue a pour madone sainte Madeleine.

L'homme ne construit qu'une demeure provisoire au milieu de cette dangereuse contrée; il ne fait qu'y camper. Lorsque le temps des moissons arrive, d'innombrables moissonniers se répandent dans la campagne; les épis tombent, les gerbes



(Ferraude s'éloufs dans la Camargue.)

révérencieusement ni plus audacieusement mélangés. N'allez pas croire cependant que le moment serait bien choisi pour vous moquer des croyances de ce peuple ; si vous ni disiez que la Madeleine aux pieds de laquelle il vient de se prosterner n'est autre chose qu'une statue de mademoi-

selle Clairon, il serait capable de vous mettre en pièces. Le fait est vrai cependant. A la mort de cette célèbre tragédienne, un de ses anciens adulateurs fit faire cette statue, qui devait figurer conclue sur un riche mausolée. Comment mademoiselle Clairon a-t-elle gravi les quelques mille mètres qui la

séparaient de la grotte de Madeleine, ce serait une histoire trop longue à raconter.

Au lieu d'une sainte, la Provence, de fait sinon d'intention, adore une Muse. Mademoiselle Clairon ne s'attendait pas à un si grand succès après sa mort.

Le Père Mathew, apôtre de la tempérance.

Dans un des plus nombreux meetings du *repeal*, le grand agitateur, O'Connell, prophétisant le retablisement du parlement irlandais, s'écriait :

«... L'esprit du peuple s'est amélioré, tout nous l'indique. Le père Mathew est avec nous, ce glorieux apôtre de la tempérance, ce modèle des vertus ; et jamais nous ne compterons parmi les *repealers* un homme qui aurait violé le serment prêté entre les mains du vénérable apôtre. Napoléon avait ses gardes-du-corps, sa garde impériale ; nous avons plus que la garde impériale : une garde composée d'hommes sobres et de bons chrétiens. Cinq millions d'hommes ont juré d'être tempérants, et c'est là un symptôme évident que la liberté d'Irlande renaît.

«... Pourrais-je, si je ne comptais pas sur la sagesse du peuple converti à la bienfaisante doctrine du père Mathew, émir et concentrer de pareilles masses ? Les membres de la

société de Tempérance sont les plus fermes soutiens de l'ordre et de la liberté en Irlande. Des hommes aussi raisonnables, aussi modérés, ne sont pas faits pour languir dans l'esclavage. Je sais, quant à moi, qu'un jour de bataille, j'aimerais mieux marcher en avant avec les fermes et vigoureux membres de la société de Tempérance que de n'avoir à m'appuyer que sur des hommes momentanément excités par l'usage des liqueurs fortes... »

Le plus bel éloge qu'on puisse faire du père Mathew et de l'œuvre à laquelle il s'est consacré, est tout entier dans ces paroles du libérateur de l'Irlande. Les résultats qu'a obtenus cet ardent apôtre de l'amélioration des classes pauvres tiennent en effet du prodige. Cinq millions d'hommes ayant prêté le serment solennel de s'abstenir de liqueurs enivrantes, cinq millions d'hommes ne s'abrutissant plus dans l'ivresse, employant à des travaux utiles le temps qu'ils auraient perdu au

cabaret, à des besoins sérieux et réels l'argent qu'ils y auraient dépensé ! Tant de familles, jusque-là dégradées, rendues à des habitudes saines et morales, à une vie pratique meilleure, n'est-ce pas là, en effet, une œuvre extraordinaire, un immense bienfait ?

Le père Mathew est né à Cork, en Irlande. Un journal anglais faisait dernièrement remonter son origine aux temps les plus reculés de la monarchie anglaise, puisqu'au dire du *Standard*, les annales welches donnent pour chef, à la famille Mathew, Gwathlyvoed, roi de Cardigan. Un des plus glorieux ancêtres du père Mathew, sir David, qui fut le porte-étendard d'Edouard IV, descendait en ligne directe du roi de Cardigan. Ses restes et ceux de ses deux fils, William et Christophe Mathew, reposent dans la cathédrale de Llandaff (pays de Galles). Le dernier membre de la famille qui, avant le père Mathew, ait illustré ce nom, est le célèbre



Une pré-lection du père Mathew.

amiral Thomas Mathew, fils de Christophe. Par une circonstance assez bizarre, la fortune originelle de cette famille était réunie, en 1855, dans les mains de lady Eliza Mathew, fille d'un riche négociant, qui, au détriment de sa famille, donna tout ce qu'elle possédait à un gentilhomme français, le vicomte de Gisors.

Enfant encore, Mathew, que sa famille destinait aux ordres, témoignait un goût très-vif pour l'étude; mais quelque chose d'aveuglé, de hasardé, se faisait remarquer en lui et semblait dominer toutes ses belles qualités. Cette mobilité d'humeur, qui ne devait guère être compatible avec les paisibles habitudes de la vie sacerdotale, alarmait quelquefois ses précepteurs et ses parents. Les pauvres, si nombreux dans sa patrie, attiraient toute son attention et étaient l'objet de ses plus secrètes sympathies; il demandait à Dieu la force et la puissance de soulager leur misère, de faire cesser leur ignorance. De toutes les dégradations qui pèsent sur les classes ouvrières, nulle ne lui paraissait plus honteuse, plus humiliante que l'ivrognerie; ce fléau qui non-seulement flétrit l'intelligence, use le corps, ruine les familles et livre aux horreurs de la misère les femmes et les enfants du peuple, mais aussi atteint les générations futures en viciant la constitution des générations présentes.



(Le père Mathew, apôtre de la tempérance.)

L'ivrognerie était alors le fait habituel du peuple dans les Trois-Royaumes, mais l'Irlande surtout semblait être la terre de prédilection de ce vice détestable. Un Irlandais aurait cru outrager saint Patrice si, le jour de la fête du patron de l'Irlande, il ne s'était pas enivré. Le jeune Mathew était à même de constater les déplorables effets de cette funeste habitude, d'apprécier la fatale influence qu'elle exerçait sur toutes les familles de prolétaires, et aussi sur le fait de la production, car l'ouvrier en état d'ivresse ne travaille pas, ne produit rien que le scandale et le désordre. Ce fut à la destruction de ce fléau, dont les ravages s'étendaient surtout parmi les classes les plus pauvres; ce fut à combattre ce vice que le jeune homme résolut de consacrer sa vie et son activité.

C'était entreprendre une rude tâche. Dire à des hommes qui n'ont aucune des joies de la terre, livrés à des travaux pénibles, soumis aux privations les plus dures et qui n'ont d'autre bonheur que celui de boire à l'excès et de perdre ainsi, avec la raison, le sentiment de leur misère, leur dire: Vous ne boirez plus; leur en faire prêter et tenir le serment; il fallait plus que du courage, il fallait de la foi pour entreprendre et poursuivre avec succès une mission semblable.

L'idée des sociétés de tempérance n'appartient pas au père Mathew; elle est vieille comme toutes les ardeutes aspirations de l'homme vers l'amélioration de sa race. Depuis longtemps déjà les excès de l'ivrognerie en Angleterre avaient inspiré à des hommes généreux le désir de les combattre, de les réprimer; mais on ne put guère leur tenir compte de l'intention. Pour obtenir ce résultat vraiment utile, il fallait une activité infatigable, un amour ardent, une foi profonde; il fallait un glorieux apostat, suivant l'expression d'O'Connell; et le père Mathew s'est chargé de ce difficile apostolat.

Et d'abord, pour être libre de ses actions, il s'est fait afranchir par le souverain pontife de toute dépendance ecclésiastique. Avenant digne du clergé catholique d'Irlande ne peut contrôler sa conduite. Il va partout où le pousse son inspiration, sous le titre de commissaire apostolique qui n'est que la lettre spéciale du pape lui-même, lettre qui approuve et reconnaît l'utilité et la sainteté de sa mission. Il a parcouru les Trois-Royaumes dans tous les sens, il a visité tous les grands centres de population, tous les grands foyers d'industrie; et par la seule éloquence de sa parole, cet homme simple, sans ressources, a déjà passé fait en quelques années pour l'amélioration des classes pauvres, que beaucoup de gouvernements ne font en un siècle. Au dire des voyageurs, et plusieurs de nos amis ont pu le constater, l'Irlande a changé d'aspect; la tempérance y porte des fruits éclatants, et si O'Connell fait maintenant à son gré cette population irritée, si sa parole exerce sur elle une action toute-puissante, si des millions d'hommes obéissent comme un seul homme à sa volonté sévère, c'est en partie au progrès de la tempérance, c'est aux efforts du père Mathew qu'il le doit. L'ivrognerie est au-

jourd'hui, en Irlande, un fait exceptionnel, et un chiffre peut suffire à faire apprécier l'importance de ce progrès. Le produit des impôts sur les boissons pour 1842 a présenté une diminution de cinq millions de gallons (1) dans la consommation du *whiskey*, liquore distillée. Le loi chancelier, qui se trouvait en plein Parlement contre la diminution dans les revenus de l'Etat, s'en est réjoui comme du signe certain d'une amélioration morale.

Les plus ardents adversaires des sociétés de tempérance sont les propriétaires de distilleries, qui, depuis quelques années, sont menacés de ruine par la sobriété populaire. Ils ont ri d'abord des efforts du père Mathew et des sermons qu'il recueillait. Sermons d'ivrogne! disaient-ils; mais les ivrognes irlandais ont donné un démenti au vieux proverbe; ils ont tenu leur serment. Les distilleries ont fermé; le trouble dans les meetings; des hommes en état d'ivresse sont venus, en bien des endroits, et à Deptford surtout, protester contre les conseils et les sages exhortations de l'apôtre; on a accusé de concussion des deniers de la société, on a raillé ses partisans et attenté à leur vertu en leur offrant de boire; des rixes ont éclaté, et pendant les *travellers* (luxeurs de thé) sont restés maîtres du champ de bataille. Cette opposition des personnes qui trouvent leur bénéfice à exploiter ce vice honteux a été très-dernièrement à l'honneur d'un caractère sérieux. Une association de *teetotal-trinkets* (buveurs de thé) s'est formée dans cette ville, et a provoqué des désordres que l'autorité a dû réprimer par la force. Mais les classes ouvrières, qu'on essaie en vain d'entraîner dans une voie funeste, résistent sans doute à cet appel fait à leurs plus grossières passions; elles apprendront à distinguer leurs vrais amis, ceux qui les engagent à l'ordre, à la modération, au respect de leur propre dignité, de ceux qui battent et exploitent leurs plus vicieuses habitudes, et vivent de leur abaissement. C'est étrange! c'est au nom de la liberté que les adversaires des sociétés de tempérance s'adressent aux hommes du peuple. « Pourquoi venir-on vous empêcher de boire? leur dit-on, n'êtes-vous pas libres, n'avez-vous pas le droit de dépenser suivant vos goûts l'argent que vous gagnez si péniblement? » Mais dès qu'il s'agit des sociétés de tempérance, il n'est plus question de liberté, et c'est par la violence et l'injure que les apôtres de l'ivrognerie voudraient procéder entre elles. En Irlande, cette opposition a été brutale, insultueuse; mais grâce à la sagesse du père Mathew et de ses disciples, elle n'a jamais eu un caractère alarmant.

Le père Mathew donne aux meetings et à la cérémonie du serment toute la solennité possible. Partout sa réputation de sainteté le précède, et il est attendu en tous lieux avec une impatience très-grande. A Glasgow, par exemple, commencent presque toutes les villes d'Ecosse, le peuple entier sortit de la ville, et se porta au-devant de lui; il fut allé avec moins d'empressément au-devant d'un prince.

C'est ordinairement en plein champ ou sur le versant de quelque montagne que le père Mathew assemble les populations qui se pressent autour de lui et écoutent avidement sa parole, simple et imagée comme la parole du peuple. Le texte habituel de ses discours est le tableau animé des effets de l'ivrognerie, et sa parole sait trouver le chemin de tous les cœurs. Catholiques, protestants, quakers, juifs, anglicans, s'unissent dans une commune résolution, et comprennent un sentiment religieux plus noble, plus élevé, celui de l'amélioration des classes populaires, doit donner toutes les différences de dogmes et de culte. Le père Mathew a grand soin du reste d'éviter ces questions irritantes. Chaque récipiendaire vient dévotement s'agenouiller devant l'apôtre, et entre ses mains « promet solennellement de s'abstenir, avec l'assistance divine, de toutes liqueurs enivrantes et fermentées et de s'efforcer, par son exemple et ses conseils, d'obtenir que « les autres en fassent autant. » Le père Mathew répond quelques mots et appelle sur le néophyte les grâces divines et surtout la force de tenir son serment. Deux livres qui accompagnent le père inscrivent sur le registre le nom et la demeure de chaque récipiendaire; c'est ce qu'on appelle prendre le *pledge*. Ces réceptions ont atteint un chiffre vraiment prodigieux; O'Connell parlait de cinq millions en Irlande; mais l'Ecosse et l'Angleterre ont fourni aussi leur contingent. Hommes, femmes, enfants, tous ceux qui se cela ont fait dernièrement, sont admis à prendre le *pledge*. Des dames dévotement vêtues, qui probablement ont et quelques péccadilles de ce genre à se reprocher, ne craignent pas de faire une demande honorable et de venir prêter publiquement le serment d'abstinence. Quelques ladies, la marquise de Wellesley entre autres, figurent sur les registres du père Mathew, et ont prêté entre ses mains le serment de tempérance, qu'elles n'avaient peut-être jamais enfreint.

Une des plus belles fêtes qui aient marqué l'apostolat du révérend père eut lieu à Kennington. Cent mille personnes, harnières et musique en tête, se rendirent en bon ordre et processionnellement au lieu du rendez-vous. Un distillateur passant par là en cabriolet avec son domestique et s'étant permis quelque raillerie, n'échappa qu'à grand-peine à la fureur de ces pacifiques buveurs de thé. Lord Stanhope conduisit l'apôtre dans une magnifique calèche traînée par six chevaux. Le peuple anglais, qui, comme tous les peuples du monde, aime à entendre discourir, fut bien d'être satisfait ce jour-là; lord Stanhope et cinq ou six révérends parlèrent, après le père Mathew, en faveur de la tempérance, et trois mille personnes environ, divisées par sections, prêtèrent serment et devinrent membres de la société.

Le père Mathew, en environment d'une grande solennité religieuse faite par lequel l'ouvrier juré de ne plus se livrer au vice de l'ivrognerie, et à surtout l'indignité de lui proposer, de frapper son imagination. Mais ce saint homme a vu trop d'ivrognes dans sa vie pour ne pas savoir quel irrésistible attrait exerce sur ces pecheurs repentants le seul souvenir du

whiskey, du gin, de l'ale et du porter. Une fois la solennité passée, quand sa voix n'encourage plus ces résolutions charnelles, il sait que la solution est présente et l'oubli du serment facile.

Dernièrement encore, à Alzer, trois Irlandais, qui avaient pourtant juré de ne plus boire, oublièrent leur serment, ils oublièrent même plus d'une fois, et, poussés par le repentir, ils allèrent avouer leur faute au curé de Saint-Philippe, et le prêtre de les absoudre et de leur faire renouveler le serment. Cette circonstance va peut-être donner lieu à l'établissement d'une société de tempérance à Alzer, où elle aurait fort à faire. Pour lutter contre cet oubli, le père Mathew a donc fait graver des médailles qui ont pour objet de perpétuer le souvenir du serment. Il en a de plusieurs dimensions mais la plus commune, celle que portent presque tous les *travellers*, est de 25 sous; l'acquisition en est facultative. C'est le produit ou du moins le bénéfice de cette vente qui sert à défrayer le père Mathew de toutes ses dépenses, et le surplus est employé à couvrir les frais de construction d'une église fort belle qui lui fait bâtir à Cork sa patrie, et qui sera un jour, pour les *travellers*, ce que la Mecque et Médine sont pour les fidèles musulmans.

La vie du père Mathew est un pèlerinage continué. L'œuvre qu'il poursuit est sans terme, comme le sont toutes les améliorations sociales; c'est la toile de Pénélope; ce qu'il a fait hier, il fait l'aujourd'hui, le refaire demain, puis encore, puis toujours. Ce qu'il a fait à Kennington, à Glasgow, à Deptford et dans les plus petits bourgs des Trois-Royaumes, il l'a refait déjà, il le refait encore; la où il a passé, il passera sans cesse, tant que ses forces le lui permettront, afin de lutter constamment contre les mauvais penchants, les vicieuses inclinations qui viennent attendre le pauvre dans sa misère.

Cependant, il ne faudrait pas s'exagérer l'importance de l'œuvre du père Mathew, si grande qu'elle soit. Empêcher les travailleurs pauvres de se livrer à l'ivrognerie, c'est beaucoup; mais quand le peuple manque de travail, et par conséquent de pain; quand rien n'est assuré pour lui dans sa vie présente ni dans son avenir; quand, après une vie remplie de souffrances, de privations et d'incertitudes, il n'a d'autre perspective que la misère, l'abandon et l'hôpital, est-il suffisant de l'empêcher de boire, et les gouvernements ne verront-ils pas dans les efforts du père Mathew, dans les succès qu'il a eus, la mesure des efforts qu'ils doivent tenter eux-mêmes? Gardons-nous d'en dissuader; il n'est pas d'absolue qui puisse s'opposer absolument à l'accomplissement de la loi éternelle du progrès. Mais la, comme en toute chose, il y a le plus ou le moins, il y a l'action et la résistance, il y a l'œuvre de la volonté humaine. Quand un peuple entier veut formellement une chose, quand toutes les volontés se réunissent pour réclamer une institution utile, les gouvernements, qu'ils soient convertis ou absorbés par cette unanimité de vœux, ne peuvent y résister longtemps. Mais pour cela, il faut vouloir, vouloir avec énergie, et surtout avec calme; sans crainte, mais aussi sans menace et sans violence.

Ce que le père Mathew a fait pour détruire l'ivrognerie, ce qu'O'Connell a fait, sur une plus vaste échelle et avec une pensée plus grande, pour rendre à son peuple le sentiment de sa dignité, de sa nationalité, il n'est pas d'homme intelligent qui, dans une certaine limite, ne puisse le faire, dit-il n'empêcher qu'un seul homme de s'enivrer en un individu, sa femme et ses enfants, n'inspirer qu'un seul ouvrier certitude, que les grandes améliorations populaires, telles que l'instruction générale, une meilleure organisation du travail, l'établissement de caisses de retraite pour les travailleurs, des invalides pour l'industrie, ne s'obtiennent que par la réunion et l'effort de toutes les volontés, par des manifestations intelligentes, pacifiques, c'est par le progrès individuel, en un mot, que s'accomplira le progrès général. Si le père Mathew n'est pas dit à chaque Irlandais: il ne faut plus boire; si O'Connell n'est pas dit à ce peuple admirable: Boutez vos cœurs, votre indomptable; savez-maitres de vous; puis la main droite violente d'Irlande, au lieu de toucher à la liberté, ce serait son ivresse sous un long de fer aujourd'hui.

En porte au rindes accents, Aug. Barbier a dit dans un de ses poèmes, *Il Pianto*, je crois :

... Entends de mon cœur la voix mâle et profonde
Qui me dit que tout homme est apôtre en ce monde.

Chacun de nous, s'il veut écouter au fond de son âme, y entendra cette voix mystérieuse le pousser vers quelque modeste apostolat. Combien d'hommes aujourd'hui, pleins de généreux dessein, demeurent dans l'inaction, se plaignant de ce qu'il n'y a rien à faire de grand dans le monde, que tout est mesquin, étroit! Il n'y a pas de grande œuvre collective à poursuivre, c'est vrai, rien qui puisse être comparé aux croisades ou aux guerres de l'Empire, rien qui nous passionne et nous entraîne tous vers un but commun; mais en attendant que l'industrie, que les destins pacifiques de la France aient aussi leur époque, leur point en action, faut-il attendre et demeurer inactifs? Ne vaut-il pas mieux, au contraire, préparer le terrain, préparer les hommes, nous préparer nous-mêmes pour le jour où une œuvre glorieuse appellera et réunira en un même faisceau toutes les volontés, toutes les ardeurs? C'est ce que fit le père Mathew, c'est ce que font beaucoup d'autres, hommes sages et hommes enemics, allant partout où une infinité populaire les appelle, dans les cabarets, dans les prisons, dans les hôpitaux; c'est ce que chacun de nous doit faire, suivant les forces de son cœur, de son intelligence, de sa fortune. Et qu'en ne dise pas que le mal est immense et que les efforts individuels n'y peuvent rien. Dans le grand travail que font les sociétés pour se régénérer, rien ne se perd, tout concourt au but; les résultats ne sont pas apparents, visibles, mais viennent l'heure marquée par la Providence, viennent l'homme de génie qui coor-

(1) Le gallon vaut quatre pintes.

donne tous les efforts, toutes les volontés, tous les sentiments! et le travail des siècles, l'œuvre lente et isolée des générations se résume tout à coup dans quelque grand fait social, dans quelque grande époque, qu'un nom propre, qu'une date résument tout entière.

En France, l'ivrognerie ne présente pas généralement un spectre le hideux; mais il est incontestable que l'intempérance y exerce de funestes ravages. Boire du vin fût-il est, pour tous les hommes du peuple, en général, un plaisir auquel ils sacrifient presque toujours quelque devoir sacré. On n'a qu'à faire le tour des boulevards extérieurs de Paris, le dimanche et le lundi surtout, voir la quantité vraiment effrayante de marchands de vins qui, hors de Paris et dans Paris, vivent et s'enrichissent, pour la plupart, de ce que l'ouvrier prélève sur son nécessaire, sur l'aisance de sa famille afin de satisfaire ce goût dépravé. Il faut s'arrêter, dans les quartiers populeux, devant les boutiques d'épiciers, et voir tout ce qu'hommes et femmes du peuple y consomment de liqueurs spiritueuses, pour imaginer les désordres que doit produire ce vice dégradant.

Mais chez nous, des sociétés de tempérance sous la forme d'adhésion qu'a choisie le père Mathew auraient peu de succès. Il n'y a pas assez de gravité, et il ne reste plus assez de foi religieuse dans nos masses populaires pour lenter, par un pareil moyen, une réforme semblable. Ce qui réussit en Angleterre, et surtout en Irlande, serait sifflé à Paris, et le ridicule céderait indubitablement apôtre et disciples. En France, l'homme qui possède par sa position, par sa fortune, par son éducation, une plus grande somme de joies, de plaisirs nobles et élevés, serait suspect d'avoir engagé l'ouvrier, le travailleur, à se priver de l'usage du vin, en suivant son expression énergique, il voit son chagrin et sa misère, double fléau qui, une fois le vin lui enlevé, reparait plus sombre et plus menaçant. Les ouvriers seuls, ceux qui par leur intelligence, par un effort de leur volonté, se sont placés au-dessus de leurs frères sans cesser de partager leur misère et leurs travaux, pourraient se concevoir une pareille mission avec chance de succès; eux seuls pourraient être les apôtres de la tempérance et en dire les avantages; eux seuls pourraient monter à l'ouvrier les déplorables conséquences de l'ivrognerie. Mais est-ce aux pieds d'un prêtre, est-ce sur la croix de Jésus que nos prolétaires pourraient prêter le serment de sobriété? Suffirait-il d'une petite médaille à laquelle s'attacherait le souvenir d'une cérémonie religieuse, pour vaincre l'attraction irrésistible qu'exerce la vue du marchand de vins? Nous en doutons.

De tous les sentiments qui ont conservé parmi le peuple une noble énergie, il en est un qui, habilement dirigé un jour, deviendra, sous la main de quelque homme de génie, un levier tout-puissant; ce sentiment est celui de l'honneur. Napoléon, à qui rien de ce qui est grand ne pouvait échapper, a exploité ce sentiment et s'en est servi pour accomplir le plus grand œuvre militaire qui ait jamais été tenté. Il a passionné le peuple pour le signe, pour l'étoile de l'honneur. Ce sentiment est loin d'être éteint, et l'on ne sait peut-être pas assez quelle transformation miraculeuse il peut exercer encore sur les masses les plus dégradées.

La barrière la plus puissante, l'obstacle le plus énergique que l'on pourrait opposer aux progrès de l'intempérance parmi nos classes ouvrières, ce qui les engagerait peut-être plus encore, un serment prêté devant la croix, serait donné à notre sens, une parole n'importe laquelle dont la violation entraînerait le mépris de tous pour celui qui aurait méconnu la voix de l'honneur. C'est en intégrant l'honneur du prolétaire à sa propre amélioration qu'on donnera aux réformes sociales un caractère noble et élevé. Par la création des caisses d'épargne, un remède, sans doute, au mal que le père Mathew a si vigoureusement attaqué en Irlande, on a enlevé au vice de l'ivrognerie une partie des ressources qui l'alimentent; mais on ne s'est pas adressé jusqu'ici aux plus nobles instincts de l'homme. Il appartient peut-être aux ouvriers intelligents, aux chefs moraux de la classe ouvrière, de faire appel à son HONNEUR, et d'intéresser ce sentiment si vivace aux progrès que le peuple doit accomplir par ses propres efforts.

On ne présente moins de chances d'accidents que la circulation par des chemins de fer; nous allons prouver tout à l'heure par des chiffres la vérité de cette assertion.

Présentons d'abord quelques considérations préliminaires de nature, nous le pensons, à faire naître dans les esprits une conviction raisonnée, et à disparaître des craintes irrationnelles.

Une machine, quand l'homme la crée pour un usage, pour un but déterminé, et qu'elle est arrivée à un degré de perfection convenable, remplit ce but admirablement, et beaucoup mieux que ne le pourrait faire l'homme lui-même. On n'a se reporte, en effet, à la naissance de la machine à vapeur, à cette époque où la main d'un enfant était nécessaire pour ouvrir et fermer alternativement les robinets d'entrée et de sortie de la vapeur; n'est-il pas vrai que l'enfant pouvait être distraire, oublier son devoir, ouvrir ou fermer trop tard les robinets, et par là, augmenter et même faire naître les chances d'explosion de la chaudière? Eh bien! depuis que le piston lui-même, en s'élevant ou s'abaissant, met en jeu tout le mécanisme, qu'il est chargé d'introduire et d'expulser la vapeur, d'activer ou de modérer le feu, il agit avec la plus admirable régularité, et jamais une explosion n'est arrivée par son fait.

On est de même d'une machine locomotive: mettez-la sur la voie, les roues armées de bourellets, et laissez-la marcher; ne craignez pas qu'elle se dérange; tant qu'elle aura de l'eau et du coke, la vapeur continuera à se former, les pistons à jouer, les roues à tourner, et elle suivra la route qui lui a été tracée; mais comme les circonstances du chemin varient, qu'il y a la voie courbe à franchir, ici une station à desservir, cette machine doit être guidée, modérée ou poussée par une main habile, à laquelle, du reste, elle obéit toujours. C'est donc le conducteur de la locomotive qui est la providence des convois.

Mais en est-il de même, nous le demandons, pour les voitures de transport sur les routes ordinaires? Là, point de rails saillants qui retiennent fermement les roues sur la voie; mais, des deux côtés de la route, des fossés, des ravins ou le moindre écart peut vous précipiter. Au lieu de la fidèle locomotive qui reste strictement dans la ligne de son devoir, un attelage de chevaux que la course excite, que le fouet aiguillonne, qui doivent se détourner pour livrer passage, et occuper tantôt le milieu, tantôt le bas côté de la route; puis des pentes rapides, des ornières, et au milieu de tout cela, l'instinct de l'animal, ses caprices, sa force, qu'il ne doit pas à l'homme, et que dans bien des cas l'homme ne peut maîtriser. Faut-il s'étonner, après cela, des accidents que fait naître la locomotion ordinaire? Aussi l'on ne s'en étonne pas, c'est chose reçue et passée dans les usages, et l'on se préoccupe très-peu, en montant en diligence, des chances de danger que l'on court. Quant à nous, nous l'avons, sans prétendre faire le moindre tort à l'homme ou aux animaux, ni diminuer la confiance qu'on place en eux, le mode de locomotion mécanique, et, en général, tout mode de transmission de mouvement mécanique est ce qui nous a toujours paru le plus rassurant, parce que c'est ce qui y a de plus rationnel.

Les chiffres que nous allons citer feront, nous l'espérons, partager notre conviction à nos lecteurs.

Les accidents de chemins de fer appartiennent tout à deux séries de causes: la première série est celle des accidents dus à une mauvaise administration, tels que collisions de convois, signaux mal transmis, morts aux passages à niveau; la seconde série comprend ce que nous pouvons appeler les causes inévitables: ce sont les bris d'essieux, les éboulements, les obstacles placés méconnaîtrement sur la voie, le déplacement des rails et des consignes qui entraînent les déraillements.

Un relevé exact des accidents arrivés par ces diverses causes a été fait en Angleterre, qui, en 1810, comptait déjà cinquante chemins de fer en exploitation, et en avait plus de soixante en 1812. Ce relevé comprend environ trente mois, du 1^{er} août 1810 au 1^{er} janvier 1815, et il nous paraît d'autant plus concluant que la circulation a atteint un chiffre extraordinaire, et que la vitesse y est moyennement plus grande qu'en France et en Belgique.

Ces accidents sont divisés en trois catégories, savoir:

1^{re} catégorie: sortie des rails, collisions de convois, faits provenant du chemin, tels qu'éboulement, bris d'essieu (rangés parmi les causes inévitables);

2^e catégorie: accidents provenant du fait des personnes victimes, soit en montant, soit en descendant d'un convoi en marche, en traversant la voie au moment du passage d'un convoi;

3^e catégorie: accidents dont les victimes sont les agents des compagnies de chemins de fer.

La première catégorie est, on le voit, la seule dont il y ait lieu de se préoccuper, puisque c'est là seule où l'on puisse accuser le mode de locomotion et les administrateurs des compagnies; cependant, pour ne rien dissimuler, nous donnons tout les accidents des trois catégories.

Dans les dix-sept mois, depuis août 1810 jusqu'à la fin de décembre 1811, sur 50 chemins de fer, en Angleterre, les accidents ont été au nombre de 204, savoir: 79 en 1810 et 125 en 1811:

1 ^{re} cat. 37	accid.	ont tué	46 personnes,	en ont blessé	205.
2 ^e — 52	—	—	27 —	—	50.
3 ^e — 95	—	—	16 —	—	62.

Pendant ces dix-sept mois, 15 millions de voyageurs ont été transportés sur les chemins de fer; en comptant le nombre des morts et celui de voyageurs, on arrive à ce résultat remarquable et par lui-même assurant, que dans la 1^{re} catégorie seule, il y a eu un mort pour 526 000 voyageurs; dans la 2^e seule, il y a eu un mort pour 652 172 voyageurs; on n'aurait, dans ces termes, qu'un seul voyageur sur 652 172 à être imprudent, et à payer son martyrisme de sa vie.

Pour les deux catégories réunies, il y a eu une victime pour 217 526 voyageurs; enfin, en réunissant les trois catégories, on n'arrive encore qu'au chiffre d'un mort pour 150 455 voyageurs, et nous n'avons pas besoin de faire remarquer de

nouveau que le seul chiffre significatif est celui de la première catégorie.

Si nous décomposons les chiffres que nous avons donnés plus haut, nous monterons qu'il y a eu en un huitième de moins d'accidents en 1811 qu'en 1810. En parcourant l'état de ces accidents pour 1811, on trouve comme indication, trois fois, *sortie hors du wagon pour traquer son chapeau*; douze fois, *sortie hors du wagon*; six fois, *écroule en traversant la ligne à l'arrière d'un convoi*; plusieurs fois, tué en dormant sur les rails, ou tombé du haut de voitures où il était monté sans permission.

En 1812, sur 61 chemins de fer qui ont transporté 18 millions de voyageurs, et dont le parcours a été, chaque semaine, de 275,000 kilomètres, ou plus de sept fois le tour de la terre, les accidents sont devenus encore plus rares.

Ainsi,

1 ^{re} caté.,	40 accidents ont tué	51 personnes,	en ont blessé	14.
2 ^e —	47 —	—	26 —	92.
3 ^e —	77 —	—	42 —	55.

TOTAL: 151 accidents, 75 morts, blessés, 71.

Comparons, comme nous l'avons fait tout à l'heure, le nombre des morts au nombre des voyageurs, et faisons remarquer d'abord que dans les cinq victimes de la première catégorie, une seule avait pris toutes les précautions convenables et n'avait aucune imprudence à se reprocher; ce serait donc, dans ce cas, un mort pour 18 millions de voyageurs. Dans la première catégorie, il y a eu un mort pour 5 600 000 voyageurs, et environ un blessé pour 1 200 000 voyageurs.

Dans la seconde catégorie seule, il y a eu un mort pour 692 676 voyageurs, et pour les deux réunies, un mort pour 380 435 voyageurs.

Enfin, en réunissant les trois catégories, on trouve que, parmi tous ceux qui se sont servis des chemins de fer, ou qui étaient employés sur ces chemins, il y a eu un mort sur environ 230 000 personnes.

En Belgique, où les chemins de fer sont en activité depuis le milieu de l'année 1835, les résultats que nous avons recueillis ne sont pas moins remarquables. De 1835 à 1839, il n'y avait presque partout qu'une seule voie, et les seules gares d'évitement étaient les gares de stations. Il y avait donc des chances nombreuses de collisions. Eh bien! dans tout ce laps de temps, il n'y a eu que 15 personnes tuées et 16 blessées, et, parmi elles, trois voyageurs seulement ont été tués et deux blessés. Il a été transporté sur ces chemins 6 609 645 voyageurs; il y a donc eu un mort sur 2 205 215 voyageurs.

Croit-on que sur une route de terre, pour une circulation aussi énorme, on n'aurait pas eu plus d'accidents à déplorer? Qu'on songe que les 6 609 645 voyageurs de Belgique représentent le chargement complet de 550 482 diligences de vingt places, ou le travail d'une diligence partant tous les jours au complet pendant neuf cents ans, et qu'on reconnaisse alors que le mode de locomotion le plus sûr est celui des chemins de fer.

Nous avons commencé par donner les résultats obtenus sur les chemins de fer étrangers, parce que nous savons que le peuple français a l'esprit tellement fait qu'il s'en rapporte davantage à l'expérience de ses voisins qu'à sa propre. Cependant ce qui nous reste à dire des chemins de fer français n'est pas moins concluant que ce que nous avons dit des chemins de fer anglais et belges.

Nous n'avons pu recueillir encore de renseignements antérieurs à 1815 que pour le chemin de Paris à Saint-Germain, et pour celui de Paris à Corbeil.

Sur ce dernier chemin, ouvert le 10 septembre 1810, depuis l'époque de son ouverture jusqu'au 50 juin 1815, il a circulé 2 200 000 voyageurs, et il n'y a eu qu'un seul voyageur blessé; aucun n'a été tué.

Sur le chemin de Paris à Saint-Germain, depuis son ouverture, qui a eu lieu au mois d'août 1817, on a transporté plus de 6 millions de voyageurs, parmi lesquels un seul a été tué en 1842. Les blessures et contusions ont été dans la proportion d'un voyageur blessé pour cent mille voyageurs à peu près.

Enfin, un relevé exact fait par les soins de l'administration des travaux publics a donné, pour le premier semestre de 1817, un résultat que nous nous faisons un plaisir de sur les six chemins de fer qui aboutissent à Paris, et dont le développement total est de plus de 510 kilomètres, du 1^{er} janvier au 50 juin de cette année, il a circulé 18 446 convois chargés de 1 889 718 voyageurs; le parcours a été de 510 215 kilomètres, on en avait eu 127 554 heures; et dans tout ce temps et ce parcours, pas un voyageur n'a été tué, pas un voyageur n'a été blessé; il y a eu seulement trois victimes, tous trois agents des compagnies.

On voit qu'en France, comme dans les autres pays, la vie des voyageurs n'est pas très-exposée par le nouveau mode de locomotion.

Un calcul analogue à ceux que nous avons présentés plus haut démontre qu'en comparant la locomotion par chemin de fer à la locomotion par route de terre, cette dernière est *soixante-dix fois* plus dangereuse; c'est-à-dire qu'un lieu de 16 morts causés en dix-sept mois par les chemins de fer anglais, on en aurait eu 5,512 à déplorer sur les routes de terre.

Tout ce que nous venons de dire a pour but de rassurer le public, qui s'habitue avec peine à comprendre qu'une machine aussi puissante soit si peu dangereuse; mais cela ne s'adresse qu'au public; quant aux compagnies, elles doivent toujours se rappeler que ce n'est que par des soins de tous les instants, la surveillance la plus minutieuse, l'observation la plus rigoureuse de toutes les prescriptions de leurs règlements, qu'on peut arriver aux résultats que nous nous sommes plu à constater, et qu'il dépend d'elles de populariser en France cet admirable instrument de civilisation.

Des Accidents sur les Chemins de Fer.

STATISTIQUE.

Les chemins de fer sont aujourd'hui un des besoins de notre civilisation; le goût de la locomotion rapide est entré maintenant dans nos mœurs; et, non en dépit à quelques esprits égarés et jaloux de lo progrès, nous verrons, avant peu d'années, notre pays sillonné de ces merveilleuses voies de communication et un essor définitif donné à l'esprit industriel et commercial de la France. Mais on attendait cet heureux temps, que nous appelons de tous nos vœux, il nous semble n'être de détruire certains préjugés que nous avons trouvés enracinés dans les esprits même les plus judicieux; sur les inconvénients de cette extrême rapidité et sur les dangers auxquels elle peut donner naissance.

Les derniers accidents arrivés, ont en France qu'en Angleterre, sont venus donner un nouvel aliment à ces terribles exagérations. L'affreux catastrophe du 8 non 1812 et les plaintes déclamatoires d'un marchand de vin père de famille a fait retentir l'enceinte du tribunal de police correctionnelle, ont vivement agité sur des imaginations déjà prévenues, et un *table* général s'est fait entendre contre les chemins de fer; et cependant, nous devons le dire, jamais craintes ne furent plus chimériques; et parmi tous les genres de locomotion connus et mis en pratique jusqu'à ce jour,

Diorama. — Nouveaux Tableaux.



(Vue intérieure du Diorama, au moment de l'exposition du tableau représentant l'église de Saint-Paul-hors-les-Murs, après un incendie.)

Depuis que M. Daguerre, pensionnaire de l'État, joint en paix du fruit de ses découvertes, le Diorama avait disparu. L'année dernière, M. Basclon, tantum inquit inveniunt de le resusciter, avait exposé une *Vue de Paris sous Charles IX*, et une *Vue du canal Saint-Martin*; mais ce spectacle, quoique qualifié par les journaux de *distraktion tres-agrable*, n'avait attiré qu'un petit nombre de curieux. Le Diorama allait être relégué parmi les inventions fossiles, quand M. Bouton a entrepris de le régénérer. Allez aujourd'hui rue de la Douane, et vous y retrouverez le Diorama perfectionné, avec toutes

ses splendeurs, tous ses effets magiques, toutes ses admirables transformations.

Nous sortîmes dans la salle, commodément assis. Un rideau s'ouvrit, et nous sommes transportés à Rome, sur le chemin d'Ostie, dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Elle se montre à nous telle qu'elle fut bâtie sous le règne de Constantin le Grand. Quatre rangs de colonnes corinthiennes séparent la nef des bas-côtés; une riche mosaïque, représentant Jésus-Christ et les apôtres, occupe le cul-de-four de la voûte. Les portraits de deux cent cinquante-huit papes

ornent la partie supérieure de la nef. Une mystérieuse obscurité enveloppe le vaisseau; mais le maître-autel, entouré de fidèles agenouillés, respire d'une vive lumière. Tout à coup la scène change: le tableau se décompose graduellement, et l'on voit la basilique en ruines, après l'incendie qui la détruisit le 16 juillet 1825. La toiture de cédre n'existe plus; le sol est jonché de débris; la flamme a fondu les colonnes de marbre, coté les mosaïques, brisé les parois. Un soleil éclatant, pénétrant dans l'enceinte découverte, d're les restes calcinés de la vieille construction byzantine.

À cet intérieur succède un paysage. Nous sommes en Suisse; nous avons devant les yeux la ville de Fribourg, avec ses maisons pittoresquement élevées, son pont de fil de fer, le torrent de la Sarine et la haute tour de Saint-Nicolas. Le printemps rit dans les yeux, les arbres et le gazon verdissent, les eaux scintillent; mais hélas! quel changement triste et imprévu! l'horizon s'obscurcit, la neige tombe, les toits et les terrains grisonnent; bientôt la ville et les maisons sont complètement recouverts d'une couche de neige, dont la blancheur contraste avec les teintes sinistres des nuages et le noir bleuâtre des flots.

Ces modifications, si merveilleuses pour la majorité des spectateurs, le sont plus encore peut-être pour ceux qui connaissent les procédés du Diorama. En effet, enseigné à un artiste la théorie de ce genre de peinture, initiez-le à tous les secrets de MM. Bouton et Daguerre, qu'il se mette courageusement à l'œuvre, et il est vraisemblable qu'il n'obtiendra aucun résultat satisfaisant; car si la théorie est simple, la pratique, hérissée de difficultés, exige autant de talent que d'expérience.

Les tableaux du Diorama sont peints des deux côtés sur une toile de percale ou de calicot, d'un tissu égal, et de la plus grande largeur possible, afin d'éviter les coutures. Après avoir enduit la toile de deux ou trois couches de colle de parchemin, on en peint le devant avec des couleurs broyées à l'huile, mais en se servant d'essence et d'un peu d'huile grasse pour les tons vigoureux. On n'emploie ni blanc, ni couleurs opaques, ni rien de ce qui pourrait détruire la transparence de la toile. Lorsque ce premier tableau, d'un effet clair, est achevé, on exécute le second par derrière, en s'éclairant du jour qui passe à travers la toile. Elle reçoit d'abord une couche de blanc transparent, comme le blanc de Chélicy; puis l'on trace les changements que l'on veut faire subir au premier tableau, dont les formes doivent être exactement suivies ou dissimulées avec habileté.

Supposons maintenant la toile en place. Si la lumière frappe le devant par réflexion pendant que la surface postérieure demeure dans l'obscurité, l'effet clair sera seul visible. Si le jour descend par réflexion, de fenêtres verticales, sur le derrière de la toile, le tableau antérieur sera annulé, et les spectateurs n'apercevront plus que l'effet vigoureux.

Ce sont là les bases fondamentales du Diorama; mais M. Bouton les a développées, étendues, améliorées. Ainsi, par des moyens qui lui appartiennent, il est parvenu, au Diorama de Londres, à rendre la nature en mouvement, à représenter les nuages qui passent, à faire marcher dans une église une procession de pénitents. M. Bouton n'a pas encore initié ses compatriotes à ces merveilles; les deux remarquables peintures qu'il expose aujourd'hui ne sont en quelque sorte qu'un prélude; et cependant quelle perfection! quelle imitation heureuse des terrains et des édifices! quelle entente du clair-obscur! quelle habile distribution de la lumière!

En M. Bouton repose l'avenir du Diorama, car il est le seul artiste qui s'en occupe encore avec intelligence et avec suc



(Diorama. — Vue de Paris, vu de la Douane.)

ces. M. Bouton était le collaborateur de M. Daguerre lors de la création du Diorama; il n'a cessé depuis de s'y consacrer, et nous n'avons pas oublié les tableaux qu'il a produits durant l'espace de dix années, les intérieurs de *l'Église de Cantorbéry*, de *la cathédrale de Reims*, du *Campo-Santo*, du cloître *Saint-Vaast*, de *Saint-Pierre de Reims*, les vues de

Rome après un orage, de *Paris, vu de la Bas-Meuse*, de *Venise, prise du point de vue des Fieschi*.

En 1852, M. Bouton alla au Diorama en Angleterre. Il y était encore, poussé de la faveur de toute la *gentry*, quand, au mois de mars 1859, le bâtiment de la *marcarène*, un incendie consuma le Diorama parisien. Cinq

mois plus tard, MM. Daguerre et Niepce cédèrent à l'État, moyennant une rente annuelle, les procédés qu'ils avaient découverts pour fixer les images de la chambre obscure. Privé de M. Daguerre, le Diorama était désormais sans asile et sans secours. M. Bouton l'a appris, et il est revenu en France pour le remettre en honneur.

Collection de Dessins de M. A. Vattemare.

(Voir tome II, page 4)



*Belgique. 72 août 1895
Victor Hugo*

(Belgique. — Vue du Beffroi de la ville de Liège, prise d'Auvers; fac-simile d'un dessin à la plume fait par M. Victor Hugo.)

Notre biographie de M. A. Vattemare n'était qu'une introduction au présent article; nous voulions faire connaître le possesseur de la collection avant de vous montrer les dessins qu'il a exposés dans les salons de la Maison-Dorée, au bénéfice des pauvres patronnés par la société de Saint-Vincent-de-Paul.

En relation, pendant ses voyages, avec les artistes du monde entier, M. Vattemare en a profité pour demander un souvenir aux hommes célèbres de différentes contrées. Nous trouvons dans son musée des échantillons de toutes les écoles contemporaines; nous y pouvons puiser à la fois des renseignements sur l'état actuel des arts, et de précieux documents sur les mœurs et la vie-privée des nations.

La France n'a fourni qu'un faible contingent. A Paris,

centre intellectuel du globe, le système d'échange et les talents dramatiques de M. Vattemare ont eu peu de retentissement; c'est surtout à l'étranger qu'il a récolté des suffrages et des dessins. Néanmoins, si la collection française n'a point d'importance sous le rapport artistique, elle contient des morceaux qui intéressent par le nom et la qualité de leurs auteurs. Tels sont un *portrait du duc de Bordeaux*, dessiné à la mine de plomb par lui-même; deux études du duc de Reichstadt, d'après Carl Vernet, et une *Vue du beffroi de la ville de Liège* (Belgique), par Victor Hugo, conçue d'une manière poétique et largement exécutée.

La collection de dessins allemands est plus complète. Nous y rencontrons les œuvres de ces artistes justement célèbres qui, s'inspirant du vieil Albert Dürer, ont régénéré la pein-

ture religieuse; Schadow, directeur de l'Académie de Dusseldorf; le professeur Rigas; Bembmann; Sunderland; Retzsch; Louis Schmorz; Müller, directeur de l'Académie de Cassel, etc. Le roi de Prusse en personne a tracé pour M. Vattemare deux esquisses architecturales à la plume et au crayon. Un autre prince, don Fernando, roi de Portugal, a dessiné à la plume une *Ecurie portugaise*. Ce ne sont pas les seuls souverains dont le talent se soit exercé en faveur de M. Vattemare; car, au nombre des dessins russes, figure un *Généralier* de l'empereur Nicolas.

Parmi les dessins anglais, nous citerons une *Vue de l'île de Ceylan*, par le capitaine Murray; *le Cofre mourant*, d'Edwin Landseer; une aquarelle de David Wilkie, et deux *Vues des Glaciers australis*, par le capitaine Ross.

Les dessins américains sont doublement curieux en ce que, nous révélant des talents inconnus, ils reproduisent en même temps des sites d'un aspect étrange, et les détails d'une civilisation nouvelle sans cesse en lutte contre une nature vierge encore, ou forcée de combattre les peuples indigènes.

Le Canada, Cuba, le Japon, les Indes, le royaume de Siam, la Chine, la terre de Van Diemen elle-même, ont apporté leur diamant ou leur strass à l'écrin artistique de M. Vattemare. On y admire un *Intérieur de Théâtre*, du Japonais Li-Lian-Tui; des *Couillages*, de Jedo; une *Vue du Jardin impérial de Pékin*, par Piao-Ti-Kiang; et le *portrait d'un Sauvage*, par Gobbaw-Wogy, de Van Diemen.



Un Jour d'orage (GYMNASI-DRAMATIQUE). — L'Ecrin. — Patriote, ou l'Héritage de ma Femme (VAUDEVILLE). — Sur les toits. — Voyage en Espagne (VARIÉTÉS).



(Théâtre des Variétés. — Scène du Voyage en Espagne.)

Bien n'égalé l'affliction, la mauvaise humeur, la colère de madame Lemonnier, si ce n'est peut-être la douceur, la patience, la résignation de son misérable mari. Cela n'a rien d'étonnant; monsieur vient tout récemment d'épouser madame sans lui en avoir demandé la permission... Que dis-je? Quoique Hortense, — je crois qu'elle se nomme Hortense, et, dans tous les cas, rien ne vous empêche de le supposer, — quoique Hortense, dis-je, lui eût positivement déclaré qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle en aimait un autre. Comment ne pas s'intéresser à un homme aussi intrépide?

Notez bien que cet acte de courage lui a été inspiré par l'amitié qu'il avait pour le père d'Hortense. Ce brave homme se trouvait dans la situation la plus critique qui puisse affliger un homme négociant: il allait suspendre ses paiements quand Lemonnier vint à son aide, et donna, pour sa fille, et je vous donnerai les 500,000 fr. qui vous manquent. — Marché conclu, s'écria-t-il aussitôt le père.

On ne peut se dissimuler qu'en cette affaire M. Lemonnier n'ait dépensé beaucoup de courage en pure perte. Ne pouvait-il donner au père les 500,000 fr., et lui laisser sa fille? Que si, d'ailleurs, il aimait Hortense, il aurait toujours pu le lui dire un peu plus tard, mériter son amour par les moyens ordinaires, et obtenir sa main de son propre consentement, et non par un abus d'autorité paternelle. S'il s'y était pris de



(Une Ecurie portugaise. Dessin à la plume fait par don Fernando, roi de Portugal.)

plus tard un orateur bel-esprit de province. Malgré sa médiocrité, il était pourtant parvenu, à force d'entêtement (c'est là qualité qui, chez les hommes vulgaires, remplace la volonté intelligente qui fait le génie), parvenu à acquérir un vernis scientifique et littéraire qui, en province, devait le faire admirer un jour des ignorants et des candides. Il suivit les cours des plus habiles professeurs de l'époque, et sans en comprendre la portée philosophique ou politique, il en retint comme un écho d'expressions relictissantes qui devaient plus tard lui servir à formuler sa faconde.

En défaut d'organisation désespérait Démosthène : comme son illustre patron de l'antiquité, il avait la voix faible et il bégayait ; mais il se dit doctoralement que puisque l'exercice donnait des forces au corps le plus débile, la déclamation devait produire le même résultat sur une voix fût-elle et saccadée. Dès lors sa passion déclamatoire ne connut plus de bornes. Il fut merveilleusement secondé dans ses études dramatiques par un de ces lascars si fréquents à Paris. Dans l'hôtel où il logeait, au même étage, demeurait une figurante de la Porte-Saint-Martin, grande et forte femme de cinq pieds et quelques pouces, brune, fraîche (quoique ayant passé trente ans), montrant fort négligemment d'assez belles épaules et de très-gros bras ; en somme, pouvant singer sur quelque théâtre de province le type des *Méropes*, des *Athalies*, et des *Sémiramis* tel que l'avait écrit mademoiselle Georges, cette tragédienne souveraine avait que mademoiselle Rachel eût prouvé qu'une intelligence élevée servait mieux, pour interpréter l'art, que toute la puissance des poumons et de la force physique. Démosthène fit tout naturellement la connaissance de Léocadie. La belle veuve (ces femmes-là le sont toujours) avait eu pour mari un riche négociant du Havre qui, à la suite de mauvaises affaires, s'était brûlé la cervelle, ne laissant pour mourir à Léocadie qu'un esprit cultivé et des goûts littéraires qui la poussaient aujourd'hui instinctivement au théâtre.

Démosthène accepta ce roman comme une véridique histoire ; il avait une de ces natures théâtrales qui, habituées à faire parade de sentiments factices, sont inhabiles à discerner dans autrui le faux du vrai. Léocadie prenait des leçons théâtrales au Conservatoire, et pratiquait comme figurante l'art dramatique à la Porte-Saint-Martin, où elle n'avait consenti à accepter un rôle aussi infime, disait-elle à Démosthène, que pour surmonter par degrés l'effroi que les planches inspièrent à sa timidité naturelle.

La liaison de Démosthène et de Léocadie fut bientôt des plus intimes. *L'art les avait unis*, comme il disait pompeusement plus tard. Donnée d'un organe retentissant, d'une prononciation nette, la figurante entreprit avec succès l'éducation dramatique du futur avocat ; elle parvint à assouplir et à renforcer sa voix. Démosthène l'adorait par reconnaissance. Quel avantage de trouver dans sa maîtresse une institutrice ! Amours, leçons ne lui coûtaient rien, et c'était un grand charme pour cet esprit positif, qui portait dès lors le germe d'une avarice instinctive, ignoble peut-être que les familles et la société de province nourrissent et caressent comme une vertueuse tendance d'ordre et de raison.

Démosthène s'occupa longtemps dans le double équilibre qu'il trouvait dans cette liaison. En vain son père le suppléait-il pour soutenir son élévation chancelante ; quelques années d'étude, objectait Démosthène, étaient encore nécessaires à son perfectionnement. Mais enfin, tout à un terme : Démosthène se sentait très-fort en déclamation ; il avait fait ses preuves en jouant la tragédie bourgeoise, il s'était même essayé avec succès dans la petite salle du théâtre (chanteurine) ; la figurante n'avait donc plus rien à lui apprendre, puis elle avait grossi démesurément et prenait un air de vieille femme ; d'autre part, les années s'étaient succédées sans qu'elle eût pu obtenir un tour de début sur le théâtre même où elle était demeurée si constamment comparse ; son double prestige s'était évanoui aux yeux de Démosthène. Mais comment rompre une liaison de dix années ? comment abandonner au désespoir, au suicide (autre illusion théâtrale de ce faux esprit), cette femme passionnée ? La mort du père de Démosthène vint rompre ce nœud gordien. La fortune, l'éclat, le devoir de continuer l'éloquence paternelle, l'appelaient dans son pays. Ces voix puissantes devaient l'emporter. Il quitta furtivement Paris le jour même où Léocadie avait obtenu de débiter dans un mélodrame, non à la Porte-Saint-Martin, mais à la Gaîté, « Je te quitte avec moins de regret, lui écrivit-il (il aurait trouvé trop bourgeois de lui dire adieu de vive voix). Te voilà avec une position, les débuts seront brillants : le Théâtre-Français s'ouvrira pour toi, ô ma Sémiramis ! souviens-toi de moi dans la gloire ! »

Malheureusement Léocadie fut implacablement sifflée le soir même à la Gaîté ; et, pour se consoler, elle ne trouva pas de meilleur expédient que de courir à la poursuite de son idéal. Dès le lendemain elle monta en diligence, et suivit la route où il avait passé douze heures plus tôt.

Après dix ans d'absence, quand Démosthène arriva dans sa ville natale, il ne bégayait plus, il était superbe d'assurance, irrésistible de faconde, mais il avait maigri et pâli à la pome ; ses cheveux grisonnaient, et, quoiqu'il n'eût que trente ans, il paraissait en avoir quarante.

LOUISE COLET.

(La suite à un prochain numéro.)

MARGHERITA PUSTERLA.

— Lecteur, as-tu souffert ?
— Non. — Le livre n'est pas pour toi

CHAPITRE IX.

LE COUVENT DE BRERA.

À l'instigation du trouble général de cette infortunée journée, que nous avons essayé en vain de peindre, et qui ne peut être bien comprise que par ceux qui se détachent des contours réalistes de nos jours pour se transporter dans ces temps de spectacle, de tumulte et de désordre, Alpinolo, au désespoir, parcourait les rues de Milan, cherchant partout Pusterla. Il en demandait des nouvelles à toutes les personnes de sa connaissance qu'il rencontrait, il frappait même à quelques portes amies ;

compense de ses œuvres ! Couvert d'un habit grossier, les yeux cachés par son capuche, Pusterla n'aurait point été reconnu par Alpinolo ; mais mettant lui-même son cheval en travers sur le passage de son page, il lui cria : « Ohi cours-tu ainsi avec cette furie ? »



Il n'y a pas de paroles pour décrire ce qu'éprouva Alpinolo en apercevant son maître ; et, sans autrement lui répondre, il saisit le cheval de Pusterla par la bride, et lui dit : « Fuyons. »

Sans avoir le temps de le questionner, le seigneur obéit à l'élan de son page effrayé, et ils s'enfuiront tous deux à bride abattue. Mais comme ils arrivaient en vue de la porte, après avoir échappé à des bandes de soldats qu'ils trouveront sur leur chemin, ils s'aperçurent qu'elle était gardée par un poste sous les armes. Alors le page, désespéré, commença à s'arracher les cheveux, à blasphémer Dieu et les hommes, ne voyant plus aucun moyen d'échapper. En proie à un abattement affreux, il se retourna vers Francesco en lui disant : « Vous êtes perdu... ils vous cherchent... tout est découvert... ils veulent votre mort... »

Ces paroles entrecoupées expliquèrent à Pusterla le danger que la précipitation d'Alpinolo, les soldats répandus par la ville, et les sommées des cloches, lui avaient déjà fait entrevoir. Mais si l'impétuosité naturelle du page, excitée par les angoisses d'un péril imminent et d'un remords atroce, ne lui laissait imaginer aucune voie de salut, Francesco, plus rassuré, sut en découvrir une. Il trouva aussitôt bride vers le couvent de Brera, et y trouva un refuge.

Les couvents, on le sait, étaient des asiles inviolables, ainsi que les croix, les sanctuaires, les églises et les palais de la commune. Francesco devait donc se croire en sûreté dans le couvent de Brera, lors même qu'on l'eût vu y entrer. Aussi, lorsque Alpinolo vit le cheval de son maître fouler cette terre protectrice, il sentit sa poitrine dégage d'un grand poids ; il sauta à bas de son cheval, baisa le seuil du couvent, puis, embrassant les genoux de son seigneur, et les baignant de ses larmes, il se préparait à lui raconter sa faute et la trahison de Ramengo, lorsque Pusterla l'interrompit pour lui dire : « Va, et salue Marguerite. »



mais personne ne pouvait le satisfaire. Le plus grand nombre même le croyait en délire, et on lui répondait : « Pusterla ! oh ! il est à plus de quatre milles d'ici. » Il n'y avait, en effet, que peu de personnes qui fussent informées de son retour dans la cité.

En poursuivant ses recherches, sans se soucier de son propre péril, Alpinolo arriva sur la place des Marchands, et la vue de ce lieu et de ces boutiques agita encore sa douleur. Il s'enzaga ensuite dans l'étroite rue de Sainte-Marguerite de Gisone, et près de l'endroit nommé Cass-Volte, il rencontra enfin Pusterla. La vérité historique nous a contraints d'avertir le lecteur que Pusterla, insensible aux joies pures, échevait des émotions plus brûlantes dans de coupables affections. Le monde le savait et ne lui en faisait point un crime, soit à cause de la corruption de cette époque, soit que son opulence, sa jeunesse et sa beauté lui fissent pardonner ces sortes d'erreurs, et lui en permirent de pires encore. Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que ces écarts étaient pour lui la malédiction une occasion de railler Marguerite, comme si on pouvait être déshonoré par les fautes d'autrui, et comme si, au contraire, l'irréprochable conduite de Marguerite envers son mari ne lui méritait pas une gloire plus pure.

Ce jour-là précisément, Pusterla, qui ne pouvait rester un seul jour oisif dans son palais, était sorti pour rendre visite à quelqu'un de ses maîtresses, et aussi pour procurer une dernière fois la ville, comme celui qui prend congé d'une personne aimée au moment de la quitter pour longtemps. Et ce fut un bonheur pour lui, Marguerite, sortie de chez elle pour réconcilier des hôdâts, y vint pour tomber aux mains de ses bourreaux ; sorti pour toute autre chose, son mari les évita : tant il se trompe celui qui croit trouver ici-bas la ré-

Mors l'effrayante idée que Marguerite pouvait, elle aussi, courir des dangers, se présenta à l'esprit d'Alpino et redoubla ses angoisses. Un pilote qui travaille à remettre à flot le navire que son mouvement a enfoncé dans les sables, le donne toute sa force à dominer l'énorme alluvion par son impudence, l'autant que veut arracher sa bien-aimée à la déplorable situation que sa passion lui a faite, ne met pas plus d'activité dans leurs démarches que n'en mit Alpino dans les siennes. Son propre danger était ce qui l'inquiétait le moins; soit que les soldats ne pressent pas garde à ce jeune homme, qui n'était rien de plus à leurs yeux qu'un œuvrier ordinaire; soit qu'il fut protégé par la confusion générale, soit enfin ce concours de circonstances qu'on appelle la fortune, il arriva, toujours en courant à tout rompre, près du palais des Pusterla. Quand il vit l'immense foule qui se pressait aux environs, un rayon d'espérance brilla à ses yeux; il espéra que les Milanais voudraient sauver leurs concitoyens et leurs bienfaiteurs, et il se prit à crier: « Vive la liberté! » La foule s'ouvrait devant ce cavalier en furie, et, en entendant le cri qu'il poussait, ils le regardaient les uns les autres en se demandant:

- Que veut celui-là?
- Que diable hurle-t-il?
- Vive la liberté!
- Ce doit être quelque fou. Au large, au large, donnez-lui passage.

L'infortuné Alpino arriva précisément au moment où les soldats entraînaient Marguerite enchaînée. Au comble de la rage et de la douleur, ne trouvant pas d'épées à son côté, il voulut néanmoins commencer la lutte, persuadé que la foule, dont il se croyait suivi, secondait ses efforts; mais, comme il se retournait pour l'encongraver au combat, il se vit seul, sans un visage ami, sans un témoignage de sympathie; dans le plus grand nombre il n'y avait rien de plus qu'une basse et stupide curiosité, dans les autres une inerte compassion. Comme honteux de demeurer plus longtemps au milieu de gens si haches, il allait déjà chercher la mort ou se lançant contre les hallebardes moricaines, lorsqu'il aperçut derrière les soldats ce personnage masqué, dans lequel les lecteurs ont déjà reconnu Ramengo. Il portait toujours sur ses bras le fils de Pusterla, et se réjouissait de posséder dans cet enfant un instrument de vengeance raffinée, quelque tournure que prisent les événements.



Alpino aperçut l'enfant, auquel nul ne faisait attention, et sentant trop bien qu'il ne pouvait être d'aucun secours à Marguerite, il s'approcha de Buonavino, en criant: « L'enfant! donnez l'enfant! » Ramengo ne l'attendit pas, et éperonna vivement son cheval à travers les petites roues qu'on trouve en cet endroit; mais, sorti de trop près par le page, il s'écartera dans l'espoir de lui échapper à l'aide de ses ruses habituelles; il lui dit d'une voix altérée: « Au moins j'ai sauvé celui-là! » Ces mots suffirent pour suspendre la fureur d'Alpino, et, le prenant pour un ami, il lui répondit: « Donnez-le moi, donnez-le moi, que je le rende à son père. »

— Et où est son père? demanda le personnage masqué. Déjà le jeune homme ouvrait la bouche pour livrer passage à une nouvelle imprudence, mais le souvenir de celle qui avait tout perdu lui revint à la pensée, et avec elle l'image plus vive de cet exécuté Ramengo. Comparant alors la voix et les gestes de l'inconnu, il le reconnut bientôt pour Ramengo lui-même. Mûrissant alors comme un taureau blessé, il le saisit à la gorge en s'écriant: « Ah! traître! espion infâme! » Alors commença une lutte qui obligea le perdant à laisser glisser sa terre. Venturino prit de l'éloignement. Cependant Alpino, qui n'avait pas lâché son ennemi, lui montrant le visage, et lui faisant perdre les équilibres, Ramengo embrassa si brutalement le page, qu'il l'étréna dans sa chute, et sans qu'il roulerait dans les deux sur la terre. Alpino, sans armes et vêtu à la légère, Ramengo portait un marteau et une armure complète; mais les coups dont le page l'étrénaient tombaient sur lui comme d'une masse d'armes, et ne lui laissaient pas le temps de respirer. Alpino réussit à le tenir sans lui, en lui appuyant un genou sur la poitrine, et de la main gauche lui serrant la gorge, de la droite il parvint à lui arracher sa miséricorde de la ceinture. On sait qu'on appelle miséricorde certains poignards

avec lesquels on achevait son ennemi, après l'avoir démonté à coups de hache ou de massue.

Ramengo, sur le point de payer en une seule fois toutes les iniquités de sa vie, demandait pardon, invoquait Dieu et les hommes à si grands cris, qu'il fut entendu par les soldats, qui ne s'étaient point aperçus de sa disparition. Le comitabile Sfolada Melik apparut avec les siens au bout de la rue, et voyant à travers les ombres venir le fils, se hâta d'arriver. Alpino comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre, et qu'il avait à remplir un devoir plus sacré que celui de la vengeance. Il adamma donc le vaincu, prit dans ses bras Venturino, et en un instant il était en selle, et s'enfuyait d'un côté pendant que Melik venait de l'autre.

L'obscurité et le désordre de cette journée favorisèrent la fuite d'Alpino. Aussi prudent aujourd'hui qu'il avait été inconsidéré, il n'osait plus retourner à la maison des *Umiliati*, où Pusterla s'était réfugié de peur que ses pas ne fussent épies et qu'ils ne missent sur les traces de son maître. Enveloppant donc Venturino, il le tenait caché dans son sein, comme l'unique bijou qu'il avait pu sauver des mains des voleurs, comme la seule relique avec laquelle il put se racheter de la faute d'avoir involontairement précipité dans l'urne son ami, son protecteur, le sauveur de la patrie. Il errait ainsi dans les rues les plus désertes, regardant s'il ne rencontrerait point quelque personne de confiance à laquelle il put remettre Venturino; mais il n'osait plus compter sur personne; dans chaque citoyen il voyait un espion, un traître. Cependant, l'enfant, réprimant mal ses plaintes et ses pleurs, s'écriait par intervalle: « Ramenez-moi à la maison... Oh est mon père?... Maman, où l'a-t-on emmené? »

Pendant ce temps, le père, dans son asile de Brera, ignoré de tous, tremblait sur son sort, sur celui de ses amis, de sa femme et de son fils. Le lecteur a déjà compris que ce n'était point une âme d'une trempe robuste. Sur le champ de bataille où dans la lice, il ne le cédait à personne pour manier la lance et conduire un destrier; on ne l'avait jamais vu, en face des ennemis, ni baisser les yeux, ni faiblir, ni se

retirer, mais il avait besoin d'être excité par les regards de la foule et par ses applaudissements; il manquait absolument de courage civil, ce courage résigné qui, sous l'aigle des infortunes, puise sa force dans le témoignage d'une conscience pure ou dans les joies passagères des espérances d'un lointain avenir.

Après avoir prodigué à Pusterla, dans ces premières heures de viol désespoir, les consolations de la religion et de l'amitié, Buonavino sortit pour prendre des renseignements, pour savoir si Marguerite avait besoin de secours ou ne pouvait plus recevoir que les témoignages d'une impuissante compassion. Avec quels battements de cœur il parcourait les rues de la ville! à quel bèle crainte il abordait les groupes indigènes ou craintifs des citoyens, pour recueillir quelques nouvelles. Il s'assurait de plus en plus de ce qu'il ne pressentait que trop, l'infortune de Marguerite; mais comme il n'avait pu rien apprendre de Venturino, il surmonta sa douleur et se traîna jusqu'au palais de Pusterla. Là, il trouva une vaste populace toute joyeuse de le mettre à sa portée. L'homme avait voulu ainsi intéresser l'avidité populaire à ses misères, afin d'obtenir son silence et ses applaudissements. Buonavino entra, sortit, chercha de tous côtés, questionna tout le monde, mais ne put rien découvrir sur le sujet du jeune enfant. Il ouvrit le salon, ce salon si mémorable dans l'histoire de son cœur; tout n'y était plus que ruine et désordre; près de la fenêtre, à la place où il avait vu Marguerite, au jour de son erreur et de son repentir, il aperçut un canevase de broderie dont personne ne s'était souvenu, comme d'une chose si trop peu de prix. Marguerite avait commencé à y dessiner la fleur qu'il porte sur son nom. Oh! qu'il lui en vint, comme lui avait dit qu'elle ne devait pas la faire! Il se saisit de cette relique, la baisa, la pressa sur son cœur, se proposant de ne plus se



détacher de ce précieux souvenir. Mais bientôt un sentiment plus généreux s'empara de son âme, qui clamait ce dernier état d'une affection mondaine. Il se rappela la voie d'indignation absolue dans laquelle il était entré, et il résolut de donner à Pusterla sa chère travaille. Quel don plus agréable pour l'homme que le dernier travail sorti des mains d'une femme qu'il ne devait peut-être jamais revoir!

Le cœur navré, le tête basse et enveloppée dans son capuchon, Buonavino retourna à son convent à travers les rues obscures de Milan, qu'il larait à peine, dans les endroits les plus larges, un pâle regard de la lune; mais, lorsqu'il arriva sur la route même de Brera, près de l'église de Saint-Silvestre, il s'entendit appeler avec instance. Ainsi arraché à ses douloureuses méditations, il aperçut dans l'ombre quelqu'un qui faisait signe avec précaution; il s'approcha et reconnut Alpino. Celui-ci, après s'être bien assuré, à cette heure avancée de la nuit, qu'il avait affaire à Buonavino, lui remit entre les mains le petit Venturino. L'éclat éblouissant d'un rayon de soleil au milieu des profondes ténèbres d'une tempeinte nuit à peine se comparait à la joie radieuse qui brilla sur le visage de Buonavino; il embrassa l'enfant, serra contre son sein et baisa au front Alpino, qui s'écriait tristement: « O père! je ne mérite pas vos caresses... sauvez cet enfant... sauvez Pusterla... dites-lui la cause de tout ce mal... »



Et ses sanglots l'interrompaient. Buonavino, entendant des pas s'approcher, lui dit: « Sois bête! va, puis, que le Seigneur t'accompagne et te rende ton père, comme tu as rendu cet enfant au sien! » Puis il cacha l'enfant dans les plis de sa robe, et, à la faveur de la nuit, retourna sans être observé dans le convent de Brera, dont la règle était bien loin d'être aussi rigoureuse que celle des ordres plus récents.

Lorsque Buonavino entra dans sa cellule, il était tout noir, ce qui empêcha Francesco de voir la pâleur mortelle du front de son ami; mais il put comprendre l'onde l'entendre de sa discrétion, lorsque ayant demandé un moment des nouvelles de Marguerite, celui-ci ne fit que lui rendre une main couverte d'une sueur glacée, pendant qu'un sanglot mal réprimé révélait ses angoisses; et ils pleurèrent l'un avec l'autre, et l'enfant avec eux; pauvre enfant, très-assez intelligemment pour comprendre l'affliction paternelle, tira son raisonnement pour commettre l'art de ne point l'embarrasser. Il embrassait son père, qui répondait à ses embrassements avec cette impuissance qui fut qu'après la perte d'une personne chérie nous nous attachons plus fortement à ce qui nous en reste, possédés d'un plus vil besoin d'aimer et d'être aimés, de le dire et de nous l'entendre dire. Par intervalle, Venturino éclatait en sanglots plus déprimants, et s'écriait: « Mon père, où est maman? — Oh! si tu l'avais vue, ils l'ont tué comme un voleur! Pauvre mère! elle me regardait, elle l'appelait, mais elle ne pleurait pas... Oh est-elle donc? » Mais la chercher; restons avec elle... avec elle aussi en prison! » Son père ne pouvait que lui recommander de se faire et d'étouffer ses plaintes parce que Buonavino n'avait révélé à

aucune personne du couvent, le dangereux secret que renfermait sa cellule.



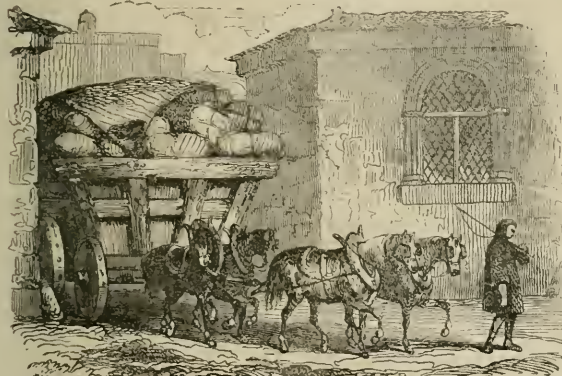
Dans la maison de Brera, c'était pendant tout le jour une activité et un mouvement de travail régulier, tel qu'on en voit à peine dans les plus florissantes fabriques des villes les plus commerçantes de nos jours. Par la porte entraient continuellement des chariots chargés de laine brute pendant qu'il en sortait d'autres remportant des tissus achevés. C'était un pesage, un mesurage, un battement de métiers à tisser, mêlés, de temps en temps, de pieuses psalmodies, d'autres fois de chants populaires. Le silence imposé aux autres moines n'avait, jamais pu être prescrit à ceux-ci, qui venaient

Franciscolo s'écriant : « Une taille, comme pour un loup ou pour un ours ! » couvrit la tête de son Venturino pour qu'il n'entendît point un ordre si cruel. Tout espoir d'être utile à Marguerite, à soi-même et à ses amis étant enlevé à Francesco, il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que celui de la fuite, et de chercher son salut dans la retraite jusqu'à des temps meilleurs. « Va, lui disait Buonvicino; s'il y a pour Marguerite quelque moyen de délivrance ou seulement de consolation, tu sais que tu laisserais un ami qui fera tout ce que tu pourrais faire, sans être, comme toi, exposé au péril. Oh ! épargne au moins à cette femme céleste la douleur d'apprendre que vous êtes perdus, toi et votre enfant. Vas, fuis, lui le plus loin que tu pourras; ne donne pas une trop facile créance aux illusions dont les exilés se bercent et avec lesquels ils trompent les autres. Ne te fie pas aux menteuses promesses des étrangers; les méchants ont le bras long, et leurs tortueuses ressources sont plus nombreuses que le juste ne saurait l'imaginer. »

Un matin, ange Gabriel de Concoerzo, portier, comme on sait, de la maison de Brera, ouvrait la porte rustique et laissait sortir un chariot de draps, sans rien dire que ces mots : « La bénédiction du Seigneur soit avec vous ! » Sur le haut du chariot un enfant était couché à plat ventre et caché par la toile qui recouvrait le chargement, et derrière la voiture venaient deux *Umiliati*. L'enfant était Venturino,



relâché de la vigilance première et des mesures de rigueur. Ils n'avaient point non plus à craindre les persquisitions du fisc, parce que les *Umiliati* jouissaient de l'exemption du droit de dix soldatzeroli que chaque pièce de drap payait à la sortie. Et comme l'élection populaire nommait un *g'ardien* à chaque porte de la ville pour veiller à ce qu'il n'y eût aucune fraude dans la perception des droits, quelques-unes de ces portes étaient confiées aux *Umiliati*, et entre autres celle d'Aligso, par laquelle les fuyards devaient passer.



depuis peu de gagner à ce sujet un procès devant le Saint-Père : de plus, ils n'étaient point astreints au jeûne. Ils ne trouvaient point en effet ces obligations conciliables avec le commerce et le travail, qu'ils regardaient comme leurs principaux devoirs.

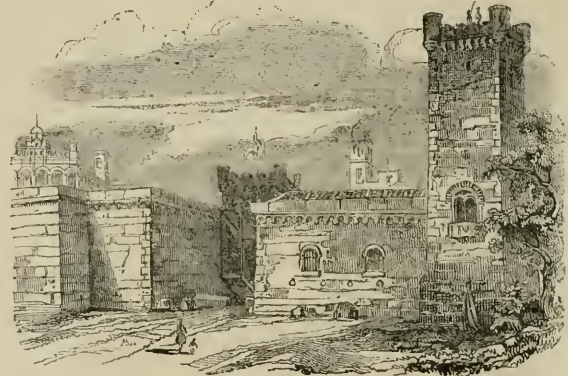
An milieu de cette incessante rumeur, silencieux, caclés, Franciscolo et son fils demeuraient tapés dans l'étroite cellule, plus en silence que dans une forteresse; mais avec un serrement de cœur bien naturel dans une situation si désolante. Le jour, Buonvicino les laissait presque toujours seuls, autant pour ne point donner d'ombrage en interrompant ses occupations accoutumées, que pour aller aux environs et s'informer de ce qu'il importait de savoir; mais, les nuits, le bon moine les passait à causer avec son ami de leurs malheurs, à prévoir l'avenir et à le consoler.

Un jour que Buonvicino était avec ses hôtes infortunés, ils entendirent s'approcher le son d'une trompe. Il cessa, résolut à peine, s'interrompit de nouveau, jusqu'à ce qu'il retentit clairement au pied du couvent. L'enfant, qui était facilement ébranlé par une impression nouvelle et agréable, se mit à écouter avec complaisance, invitant les autres à en faire autant, en posant sa petite main sur ses lèvres pour les avertir de se taire et de lui laisser savourer tout entière cette distraction. C'était le crieur de la commune, qui venait errier par la ville d'une voix à briser les vitres. « Cent florins d'or de récompense à qui livrera Franciscolo Pusterla mort ou vil. » Puis, après une minute de silence, il donnait un nouveau son de trompe et reprenait : « Signori, une taille de cent florins d'or sur la tête de Franciscolo Pusterla, chef d'une criminelle conjuration pour ravasser le seigneur Luclino, égorger les prêtres, détruire la sainte religion, et faire mourir de faim les pauvres gens. — Signori... »

Et ainsi, alternant le son et les cris, il s'éloignait au milieu d'une foule de peuple qui le suivait, les uns stupéfaits de cette énormité, et ne comprenant pas comment des tyrans si exécrationnels pouvaient vivre sous le soleil; les autres songeant quelle belle fortune serait la leur s'ils réussissaient à saisir et à livrer le proscrit.

Buonvicino et Pusterla entendirent cette proclamation, et

et les deux autres personnages, Franciscolo et Buonvicino. Ils lui avaient vivement recommandé de se taire et de ne pas bouger, et le pauvre petit, après avoir dit : « On me conduit peut-être près de ma mère, » se nourrit de cette espérance et garda un silence religieux. Celui qui, sur un rideau fragile, abandonne l'écueil où la tempête l'avait jeté, et, pour regagner le port, expose de nouveau sa vie à tous les hasards du perfide élément, peut seul imaginer les sentiments qui agitaient les deux amis lorsqu'ils quittèrent l'invisible seuil du couvent pour traverser cette ville où chaque pas était un péril. Il est vrai que, quelques jours s'étant écoulés, on s'était déjà



Lorsque le chariot approcha, comme on reconnut qu'il appartenait aux moines, personne ne vint le visiter; les deux *Umiliati* de garde s'écrièrent : « La paix soit avec vous, frères. — La paix soit aussi avec vous ! » répondit Buonvicino; et ils sortirent. Quand ils se trouvèrent au large dans la campagne, Franciscolo osa lever les yeux, regarder autour de lui, admirer encore le beau ciel lombard, empoigné par l'aurore, et qui lui semblait d'autant plus beau qu'il ne le voyait depuis quelques jours qu'à travers une fenêtre à demi fermée. Il appela son fils, qui jusqu'alors s'était tenu tranquille, les mains sur les yeux et usant à peine respirer. Il leva sa blonde tête et sourit à son père, qui, le patant dans ses bras, l'embrassait avec effusion en lui disant : « Maintenant, tous sommes sauvés ! »

Venturino répondit à ces caresses, puis, fixant sur Pusterla des yeux remplis d'une inexplicable tendresse, lui demanda : « Et ma mère ? »

« Que pouvaient lui répondre les deux amis ? Ils laissèrent échapper un douloureux gémissement, et Pusterla, se rappelant toutes les phases de la vie qu'il avait partagée avec la malheureuse Marguerite, resta un moment tourné vers les remparts de Milan, qui s'abaissaient derrière l'horizon. Oh ! que la patrie est chère à celui qui l'abandonne, surtout lorsqu'il y laisse la meilleure partie de son cœur ! »

« A Varese, le chariot de draps devait s'arrêter à la Cavedra, maison que les *Umiliati* avaient dans cette ville. Là, Pusterla ayant changé d'habits, prit avec son fils congé de Buonvicino. « Adieu, s'écriait le moine attendri; vois les paroles gravées sur la porte de notre couvent : « *Spera in Deo* ; — espère en Dieu ! » grave-les dans ton cœur. Mets ton espérance dans ce Seigneur qui donne une patrie même à la chèvre sauvage, noir tout et pour tous; il répare sur l'aune qui l'invoque l'abandonnée rôtie de ses consolations, que le moine ne peut ni donner ni arracher au malheureux. Invopions-le ensemble ; prions-le de permettre que nous puissions encore une fois nous revoir, — nous revoir dans l'amour et dans la paix, dans des jours plus heureux pour toi, pour elle, pour notre patrie. »



pour avoir mandé le génie de notre doux maître. Dudit jour : report dans la caisse de ce qui n'a pu être placé, 100,000 sesterces. Dudit jour : inculpé dans les jardins de Pompeïe... — Comment! demande Trimalcion, quand n'as-tu pas acheté les jardins de Pompeïe? — L'an dernier, répond l'antiquaire... C'est pour quoi ils ne colorent, s'écrie-t-il : Quels que soient les biens que l'on m'achètera, si dans six mois je n'ai pas avis, je défends qu'on me les porte en compte. » Ensuite on lui dit des ordonnances d'écules, des testament de matres des forêts qu'il s'excusent de ne pas faire Trimalcion leur héritier. « Le pauvre homme! »

Les danseurs de corde énumèrent leurs exercices. « Il n'y a que deux choses au monde, dit le satrape, qui me lassent grand plaisir à voir : les danseurs de corde et les corniches. Les autres bêtes, châtains ou acteurs, sont vraiment des attrape-nigauds. Par exemple, j'avais aussi acheté des corniches : ça bien j'ai préféré leur faire représenter les farces italiennes. »

Trimalcion est interrogé dans son paragrèphe des fumamantes par l'un d'eux, qui lui tendre sur le bras. L'offense magnanime déclare l'offenseur libre, pour qu'il ne soit pas dit qu'un tel personnage a été continué par un esclave.

Un des coadjuteurs de Trimalcion, inconnu d'un convive, lui crie : « Es-tu chevalier romain? moi je suis fils de roi. Tu veux savoir pourquoi j'ai été en service? Parce que j'ai bien voulu m'y mettre, et que j'ai mieux aimé être citoyen romain que roi tributaire. »

Ce mot cornelien rappelle celui de ce sergent français, qui dit aussi à Berlin, en 1806 : « J'aime mieux être sergent au 1^{er} de ligne que roi de Prusse. »

Les humoristes arrivent, frappant de leurs piques sur leurs boucliers. Ils discutent en vers grecs, et Trimalcion les accompagne en lisant, d'un ton musical, un livre latin. Pendant qu'il estropie l'omère et la mythologie pour expliquer le sujet du récit à l'antérieur, « un veau sur un énorme pilé est apporté bouilli et le casque en tête. Il est servi à Ajax, qui, brandissant son glaive en furieux, tranche sans pitié, jette l'estre et de taille, et ramasse à la pointe du sabre les morceaux qu'il présente aux convives ébahis. »

Il faut lire dans Petrone l'entraînable menu de ce festin pour se faire une idée de la magnificence, de la sensualité et de la glotonnerie latines. Tout est mesquin dans nos temps modernes, compare à ces orgies du peuple-roi. Le dessert n'est pas moins mémorable que les premiers services :

« Tout a coup le plafond vint à craquer, et la salle entière trembla. Tout alarmé, je me leve, et comme moi les autres convives... Or, voilà que du labirith on s'enfuit un cercle aussi vaste que la comète dont il se détachait s'abaisse sur nos têtes, et offre dans tout son contour des couronnes d'or suspendues et des vases d'alliure remplis de parfums. C'étaient les présents d'usage. Comme on nous invite à les prendre, nous reportons nos yeux sur la table : elle était dite couverte d'un plateau chargé de quelques pièces d'or. Un contre s'élevait Priape, en pâtisserie, qui, dans son ample cirou, présentait des raisins et des fruits de toute espèce... Dis un gâteau, pas un fruit qui ne fit jallir à la moindre pression une liqueur sarrasane dont l'au-

commode rose arrivait jusqu'à nous. Persuadés qu'il y avait quelque chose de sacré dans cette aspersion traitement son-nelle, nous nous levâmes le plus droit que nous pûmes, et nous criâmes : *J. Augustus-César, père de la patrie, louange pros-pérée!*... Sur ces entrefaites, trois esclaves, vêtus de tuniques blanches, entrent dans la salle. Deux d'entre eux posent sur la table les laves du logis avec leurs bulles d'or, le troisième, tenant une patère de vin, fait le tour de la table en criant : *Soyez nous dieux précieux!* Or, disait-il, ces laves s'appellent, le premier, *Industrie*; le second, *Abondance*; le troisième, *Profit*. Puis vint le buste antérieur de Trimalcion lui-même, et chacun le baise à la ronde... »

« Trimalcion, attendri par le vin et devenu philanthrope : « Mes amis, s'écrie-t-il, les esclaves aussi sont des hommes, ils ont suce le même lait que nous, quoiqu'il mauvais destin ait pesé sur eux; mais, de même que le bétail, ils boivent du lait des hommes libres. En un mot, je les affranchis tous dans mon testament. »

Ce passage est remarquable; il montre le progrès des idées correspondant à la corruption des mœurs. Il y a là un formidable tableau.

Scènes tenante, Trimalcion distribue des legs à ses amis et à ses serviteurs; puis il commande son tombeau et diète lui-même son épitaphe, qui mérite l'attention de ce siècle positif :

C. POMPEIUS TRIMALCION, NOUVEAU MECÈNE,
REPOSE ICI.
LE TITRE DE SEVIR LUI FUT DÉLÉRNE
EN SON ABBÈCE.
PIECX, BRAVE, LOYAL,
PARTI DE BIEN, IL PROSPERA,
LAISSA TRENTÉ MILLIONS DE SESTERCES,
ET N'ASSISTA JAMAIS A UN LEÇON
DES PHILOSOPHES.
PASSANT, IL TE SODAITÉ PAREILLE GRANCE.

Laissons cet homme de bien pleurer sur son tombeau avec tous ses hôtes amies; laissons-le changer d'humeur, crier qu'il crève de prospérité, proposer le bain, le souper, des libations joyeuses en l'honneur de la première épouse, le mariage de son fils, le mariage de sa fille. Fortunata, sa moitié, qui s'oppose à cette fantaisie conjugale; sans-nous à travers la pompe funèbre de ce Charles-Quint grotesque qui s'étend sur une pile d'oreillers, comme sur un lit de parade, et dit à des donneurs de cor : « Supposez que je suis mort; j'aurais-tout quelque chose de gentil. »

Emolpe, poète râpe, rappelle le principal héros du satyricon. Cet Emolpe est bien le plus infortuné des improvisateurs; il ne peut hasarder un vers sans risquer d'être assommé ou lapidé. Ses mesaventures sont racontées avec infiniment de gaieté et de grâce. C'est dans la bouche de cet élitant parasite que Petrone a placé les deux morceaux poétiques les plus étendus du *Satyricon*, à savoir la *Prise de Troie* et la *Comédie Carle*. Ces petits poèmes ne manquent ni d'élégance ni d'énergie, mais ils sont déparés par l'affectation, l'ennuyeuse, et les puérilités descriptives,

tristes indices du déclin littéraire. En général, la prose de Petrone me paraît supérieure à ses vers, bien que son livre en offre de fort jolis. Après un manège raconté dans le goût de Sénèque, mais exagéré toutefois des traits les plus comiques, Emolpe demande qu'on lui fît des hexamètres aux environs de Créote. Dans cette ville, et dans la plupart de celles de la Grande-Grece, l'industrie principale est celle de la classe aux héritages; la population « s'y divise en deux catégories; les courtisanes et les courtisans. A Créote, personne n'éleve de famille; car quoique a héritiers naturels se voit exclu et des soupers et des spectacles... » il reste perdu dans la canaille. C'en est contraire qu'il n'ait jamais pris femme, ou qu'aucune proche parente ne lie, parviennent sans plus hautes dignités; ils ont seuls des talents, ils sont seuls innocents devant la justice. » — Quels traits de lumière sur les causes de la disparition de la race romaine!

Emolpe lui fortune dans cette ville, vogue un cellat, en se faisant passer pour un marchand naufrage, mais encore riche à millions de sesterces. Toutes les bourses ludent aussitôt ouvertes à cette laude d'esclaves. Le texte de Petrone, inutile par le temps, les abandonne au milieu de cette aventure; mais les dernières lignes, indiquant solennellement qu'Emolpe, convaincu de fraude, périt de mort violente, et que ses proches prirent la fuite.

Ce dénouement moral fait quelque honneur à l'auteur du *Satyricon*, qui n'abuse pas généralement de la Providence. Les idées de Petrone, en matière de religion positive, paraissent en effet se resumer dans les deux mots suivants, qui ont inspiré des vers très-célestes à Voltaire et à Louis Racine :

« Notre pays est si plein de divinités, qu'un dieu peut s'y rencontrer plus facilement qu'un homme. »

Le héros du roman ayant commis un sacrilège en tuant une oie consacrée à Priape, se tire d'affaire ou ne peut plus philosophiquement, il dit à la prêtresse :

« Tenez; voici deux pièces d'or; avec cela vous pourrez acheter des oies et des dieux. »

La traduction de M. Baillard lui a coûté vingt ans d'études et de labeurs, c'est-à-dire deux ou trois époques et une douzaine de tragédies, d'après les procédés de la fabrique contemporaine. Ajoutez sans infidélité les cruautés de la débauche latine, éclaircies des obscurités d'un texte incomplet, rendu avec précision, netteté et élégance une foule de détails si étrangers à nos habitudes et à nos mœurs, ce n'était pas une tâche facile. L'œuvre de M. Baillard est celle d'un humaniste consommé, d'un savant antiquaire et d'un littérateur aussi consciencieux qu'habile. De pareils travaux sont d'autant plus recommandables, que les souffrances et de quelques hommes instruits doivent leur leur bon de l'œuvre et de popularité. Dans un temps où dans un pays plus favorable aux fortes études, il y aurait quelque gloire à avoir rendu ainsi accessible au public un des monuments les plus intéressants de l'antiquité. Mais n'oubliez pas trop de notre époque si affairée; sollicitons au contraire, et très-probablement de dernier traducteur de Petrone, une partie du succès que des plus grands esprits du siècle de Louis XIV; jamais succès n'aura été plus juste ou plus agréable aux amis des lettres.

M. MAILLÉRIER.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION contiennent 75 gravures en ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adaptés par le Journal.

Le Messager Parisien.
ALMANACH DE L'ILLUSTRATION.

In-8° de 18 pages. — Prix : 60 centimes.



In-1° illustré d'un grand nombre de très-belles vignettes sur bois, gravées par les meilleurs artistes, et imprimées avec un soin extrême sur beau papier vélin.

Prix : 60 centimes.

15 10 — 140,100 — 725,500 — 4500,1000

Prospectus.

C'était une pensée neuve, féconde, originale, que d'écrire à la plume et au crayon l'histoire contemporaine, que de conserver doublement le souvenir trop fugitif des actualités. L'Illustration a entrepris cette grande tâche, dont l'accomplissement demande une ardeur et un fatigable. Et maintenant qu'elle a conquis une place à la tête des publications hebdomadaires, elle veut profiter de ses ressources variées, de sa rédaction choisie, de ses relations étendues, pour offrir au public le plus riche, le plus complet, le plus intéressant des almanachs. D'habiles et consciencieux écrivains travaillent depuis quelques années à rehausser les ouvrages de ce genre; mais ce sera la première fois qu'on y aura appliqué, dans toute leur extension, les progrès de la typographie. Le Messager Parisien, comme l'Illustration sa sœur, comprendra dans son cadre, outre un calendrier rendu dans tous ses détails par des hommes compétents, l'histoire, la biographie, les découvertes nouvelles, les sciences, les théâtres, la littérature, les monuments publiés, etc., etc. d'innombrables vignettes enrichiront le texte, et nous comptons parmi les dessinateurs les artistes les plus justement populaires. L'Almanach de l'Illustration s'adressera à tous; le figurera honorablement sur la table d'honneur et sur la planche de l'atelier; sera aimanté à la fois et le regardier. La prévoyance d'un succès universel a déterminé les éditeurs à fixer un prix bien au-dessous de la valeur intrinsèque du Messager Parisien. En attendant que le marché s'agrande à tant d'autres qui font de cette publication non-seulement le premier des almanachs nouveaux et si utiles.

Vous vous en direz que le sera la matière de cet almanach; nous espérons qu'il ne lui suffirait pas de répondre à tous les genres d'utilité qu'on recherche dans les publications analogues. L'almanach n'est pas fait pour remplacer le calendrier; c'est qu'il faut, avant tout, qu'on le consulte, qu'on s'en fasse un objet de récréation. Nous avons visé à l'agrandir sans sacrifier l'utilité. Quand le texte n'est plus un besoin, la gravure parle pour lui. C'est ainsi, par exemple, que le calendrier, la chose la moins plaisante du monde, a regni du crayon ingénieux de M. Bertin une illustration qui résume, dans quatre petits tableaux, les plaisirs des quatre saisons de l'année. Nous donnons comme spécimen un de ces tableaux.



PARIS.

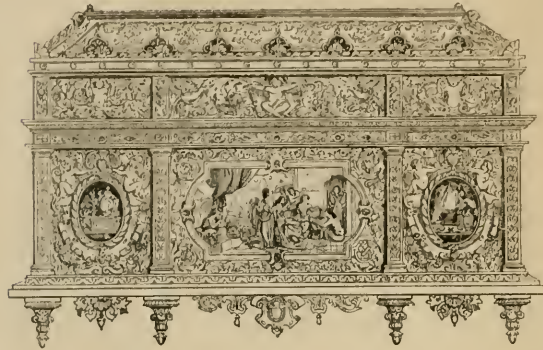
J.-J. DUBOCHET ET C^o, ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 55.

PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 bis.

Coffret donné par le roi

A LA REINE VICTORIA.

Ce coffret, offert en présent par le roi à la reine Victoria, pendant son séjour au château d'Eu, est l'une des œuvres les plus délicates sorties depuis longtemps de la manufacture de Sèvres; il a 40 centimètres de long sur 26 de large et 27 de hauteur; sur chacune des faces est une peinture de M. Hevilly représentant des toilettes de femme dans les cinq



parties du monde. Sur le couvercle, c'est l'Europe avec de riches ornements et une parure de bal; la face antérieure représente la toilette d'une mariée dans l'île française; l'un des côtés rappelle la toilette des objets de toilette en Siam-gambie; le côté opposé donne une idée de la parure des femmes dans l'Inde et de l'opération du tatouage à Nankaha; sur la face postérieure enfin, l'artiste, dans une composition très-gracieuse, a groupé des femmes américaines, napoléennes et méridionales, parées de leurs plus beaux vêtements; c'est en Bolivie, je crois, qu'il a placé le sujet de cette scène. Cette description très-incomplète, et notre dessin lui-même, ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de ce petit meuble, dont les ornements et la composition générale, dessinés et exécutés par M. Huart, l'un de nos meilleurs artistes, sont d'un fini et d'un goût admirables.

Nécrologie.

LE COMTE DE TORÉNO.



Le comte de Toréno est né à Oviedo, dans la principauté des Asturies, le 26 novembre 1788, d'une famille noble et renommée par ses services. Jeune encore, il vint à Madrid pour y terminer son éducation. Il avait vingt ans à peine quand Napoléon conquit en Espagne la suite irrégulière qui fut le premier degré de sa perte et de nos malheurs. Entraîné par les événements, Toréno quitta Madrid, se rendit à Oviedo, rassembla autour de lui ses concitoyens, exalta leur patriotisme, organisa et dirigea leurs efforts avec une habileté qu'on n'eût pas attendue de son extrême jeunesse.

Ces premiers efforts attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes, qui n'hésitèrent pas à lui donner une haute preuve de confiance. Il fut envoyé à Londres chargé d'une mission diplomatique qui avait pour objet l'alliance des deux cabinets de Saint-James et de Madrid. Un pareil résultat, il est vrai, était peu difficile à obtenir : à cette époque, l'Angleterre se

serait alliée avec l'empereur de la Chine lui-même, pourvu que c'eût été contre la France. Les négociations du jeune diplomate furent donc couronnées de succès, et il rapporta de ce voyage une telle réputation de talent, d'activité et de patriotisme, qu'il se trouva, à son retour, l'un des chefs de l'opinion populaire. En 1812, la province de Léon le nomma député à Cadix pour demander la convocation des cortes. Il s'y fit remarquer par l'énergie de sa parole et la hardiesse de ses résolutions. Les cortes s'assemblèrent; Toréno, député de la province des Asturies, n'avait pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans. Une décision spéciale créa en sa faveur une exception fondée sur les services rendus par le jeune député à la cause de l'indépendance nationale.

Le comte de Toréno prit part à tous les travaux de cette assemblée fameuse.

La restauration de Ferdinand VII l'obligea à se réfugier en Angleterre, d'où il ne tarda pas à passer en France. Arrêté à Paris en 1816, la police attribua à l'effet d'une méprise cette arrestation, qui, en effet, ne fut pas de longue durée.

Bientôt la révolution de 1820 ouvrit aux exilés les portes de leur patrie; Toréno fut de nouveau envoyé aux cortes; mais, soit que la maturité de l'âge, soit que les leçons de l'exil eussent modifié les idées du comte, sa conduite aux cortes de 1820 fut loin de répondre aux espérances qu'avaient fait concevoir ses opinions de 1812. Dénigré par le flot populaire, il abandonna les rangs de la démocratie, dont il avait été l'un des plus ardents partisans, et essaya de lutter contre les principes dont il avait lui-même favorisé et provoqué le développement. Il fut l'un de ceux qui constituèrent en Espagne le

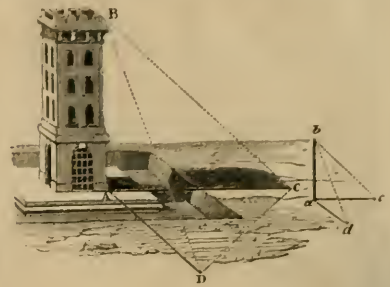
parti moyen. Mais ces demi-concessions ne purent apaiser le ressentiment de ce roi qui sa mère appelait Ferdinand cur de tigre et bête de mulet.

Le flot qui avait porté le comte de Toréno aux cortes le ramena dans l'exil. Mieux éclairé sur ses intérêts, Ferdinand ne tarda pas à rappeler auprès de lui les hommes qui avaient quitté l'opinion démocratique pour se rapprocher de la royauté. Toréno rentra alors en Espagne, et l'ambassade de Berlin lui fut offerte; mais M. de Toréno était meilleur diplomate encore que Ferdinand ne le croyait; il refusa cette preuve de la confiance royale, prétextant la nécessité d'aller revoir ses domaines longtemps abandonnés, de s'occuper de ses intérêts personnels. Ce ne fut guère en effet qu'après la mort du roi, lorsque Marie-Christine prit, au nom de sa fille, les rênes de l'Etat, que le comte de Toréno revint aux affaires et se dévoua à la reine régente, dont il devint le ministre et l'ami. L'opinion dont il avait été l'un des plus fervents apôtres n'eut pas lieu de se louer de son administration, et sa probité même fut exposée à de graves imputations.

M. de Toréno partagea le sort de la reine Christine après le triomphe d'Espartero, et vint de nouveau chercher en France l'hospitalité qu'il était habitué à y trouver. On assure qu'il était, hors des affaires, plein d'érudition, de science et de goût. Il laisse, dit-on, des mémoires qui promettent plus d'une révélation piquante sur les événements si nombreux dont l'Espagne a, depuis un quart de siècle, été le théâtre, et sur les hommes qui ont tour à tour dirigé les affaires de ce beau et malheureux pays.

Le comte de Toréno est mort à la suite d'une douloureuse maladie. Son corps, déposé provisoirement dans les caveaux de l'église Saint-Philippe-du-Roule, doit être transporté en Espagne, dans la sépulture de la famille Toréno.

un bâton dont vous mesurerez avec soin la hauteur au-dessus d'un plan; nous la supposons de deux mètres exactement,



Prenez ensuite, lorsque le soleil commence à laisser apercevoir, sur le terrain qui vous est accessible, un point d'ombre au sommet de la tour à mesurer, et en même temps un point d'ombre et du sommet du bâton implanté perpendiculairement sur le même plan; attendez une couple d'heures, plus ou moins, et prenez avec promptitude les deux points d'ombre B et d du sommet de la tour et du sommet du bâton; vous tirerez ensuite une ligne droite qui joindra les deux points d'ombre du sommet de la tour, et vous la mesurerez; vous mesurerez de même la ligne qui joint les deux points d'ombre e et d appartenant au bâton. Il ne restera plus qu'à faire cette proportion: La longueur de la ligne qui joint les deux points d'ombre du bâton est à la hauteur de ce bâton comme la longueur de la ligne qui joint les deux points d'ombre de la tour est à la hauteur de cette tour.

Il ne faut qu'avoir la connaissance des premiers éléments de la géométrie pour reconnaître, à la première inspection de la figure, que les pyramides BADI, bade, sont semblables, et conséquemment que cd est à ab , comme CD est à AB , qui est la hauteur cherchée.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Trois Amours versent l'eau dans un bassin, mais inégalement: l'un le remplit en un sixième de jour, l'autre en quatre heures, et le troisième en une demi-journée. On demande combien de temps il faudra pour le remplir lorsqu'ils verseront tous trois de l'eau.

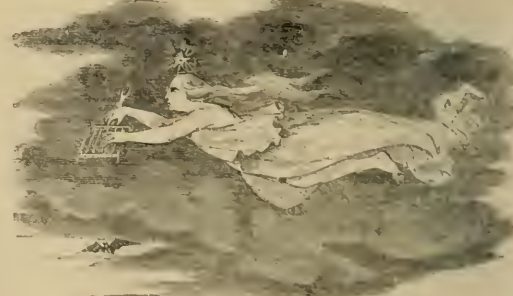
II. Trois maris jaloux se trouvent, avec leurs femmes, au passage d'une rivière. Ils rencontrent un bateau sans batelier. Ce bateau est si petit, qu'il ne peut porter que deux personnes à la fois. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, en sorte qu'aucune femme ne demeure en compagnie d'un ou de deux hommes, si son mari n'est présent.

III. Construire une boîte ou l'on voie des objets tout différent de ceux qu'on aurait vus par une autre ouverture, quoique les un et les autres paraissent occuper toute la boîte.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS

C'est encore demain la fête à Saint-Cloud.



Amusements des Sciences.

SOLUTIONS
DES QUÉSTIONS PROPOSÉES
DANS LE 25^e N^o.

I. Pour résoudre ce problème, on observera que puisque le lion, jetant l'eau par la gauche, remplit le bassin dans six heures, et qu'il remplit un sixième dans une heure, et puisque, le jetant par l'œil droit, il le remplit en deux jours, dans une heure il en remplira $\frac{1}{2}$. On trouvera de même qu'il en remplira $\frac{1}{2}$ dans une heure, en jetant l'eau par l'œil gauche, et $\frac{1}{2}$ en la jetant par le pied. Donc, la jetant par les quatre ouvertures à la fois, il en fournira dans une heure $\frac{1}{6} + \frac{1}{2} + \frac{1}{2} + \frac{1}{2}$, c'est-à-dire, en ajoutant toutes ces fractions, les $\frac{11}{6}$. Qu'on fasse donc cette proportion: Si les $\frac{11}{6}$ ont été fournis en une heure, ou soixante minutes, combien la totalité du bassin, ou les $11 \frac{1}{6}$, exigeront-ils de minutes? Et l'on trouvera quatre heures quarante-trois minutes seize secondes et $\frac{2}{3}$, ou environ quarante-deux tiers.

II. Ce problème est très-commun. Le batelier commencera par passer la chèvre, puis il retournera prendre le loup; après avoir passé le loup, il ramènera la chèvre, qu'il laissera sur l'autre bord pour passer le chon; enfin, il retournera à vide chercher la chèvre, qu'il passera.

Ainsi le loup ne se trouvera jamais avec la chèvre, ni la chèvre avec le chon, qu'en présence du batelier.

III. Elevez perpendiculairement, sur un plan bien horizontal,

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

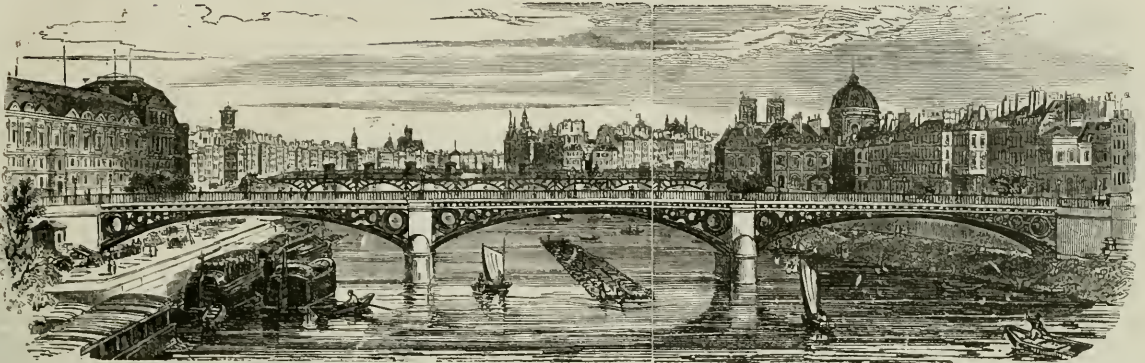
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoï dworé, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMÉ et C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 33. Vol. II. — SAMEDI 7 OCTOBRE 1845.
Bureaux, rue de Selze, 32.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Révolutions du Mexique. Le général Bustamante. Portrait. — *Congrès de Paris.* — Histoire de la Semaine. *Mémoires de l'École Normale.* par M. Doy; *Messager parisien; Vue de Bahia.* — *Situations d'un combat naval dans le rade de Brest.* Gracure. — *Théâtres. Une Scène de Pamela Giroud et Une Scène des Bohémiens de Paris.* — De Paris à Spa, par Ad. J. Vues du Pouchon et de la Géronstère. — *Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles.* [25, 21, 25 et 26 septembre 1845]. *Concert dans le Parc; Concert dans l'ancienne église des Augustins.* — *Un Amour en province.* par madame Louise Colet. (Suite et fin.) — *Margherita Pusteria.* Roman de M. César Cantù. *Chapiro X, le Procès.* *Dix Gracures.* — *annonces.* — *Candidatures offertes à Louis-Philippe par le roi de Hollande.* Gracure. — *Amusements des Sciences.* — *Observations météorologiques.* — *Rébus.*

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, tome Ier, pages 357 et 405.)

LE GÉNÉRAL BUSTAMANTE.

Parmi les étrangers qui fréquentaient la table de l'hôtel des Princes dans l'automne de l'année dernière, on en remarquait d'une taille au-dessus de la moyenne et droite encore, quoiqu'il eût passé soixante ans. Un je ne sais qui dans sa tournure, le ruban de quatre couleurs différentes qui ornait la boutonnière de sa redingote, et un certain air de commandement empreint dans toute sa personne, révélèrent un officier supérieur. Ses traits irréguliers étaient assez fortement gravés de petite vérole, mais son front haut abritait des yeux noirs et perçants; ses cheveux, que l'âge faisait grisonner sans les éclaircir, frisaient énergiquement sur une tête petite et ronde, indiquaient, ainsi que ses épaules larges et carrées, une constitution pleine de vigueur; enfin, un teint hâlé et un accent méridional très-prononcé décelaient son origine espagnole.

Ce personnage, vêtu avec une extrême simplicité, aux manières affables et gracieuses, qui prenaient modestement ses repas à une table commune, avait cependant été, à deux reprises différentes et pendant huit ans, investi d'un pouvoir à peu près souverain; pendant huit ans, le tambour avait battu aux champs lorsqu'il sortait de son palais, honneur que Dieu seul partageait avec lui quand le Saint-Sacrement franchissait les portes de la cathédrale; il avait fait aux Chambres législatives, au commencement de chaque session, de solennels discours d'ouverture, il avait en son conseil de ministres; en un mot, c'était presque un roi détrôné; c'était, en 1840, l'excellantissime seigneur, et en 1842, à l'hôtel de la rue de Richelieu, le général Bustamante tout simplement.

Une révolution dirigée par l'ambitieux Santa-Anna, son ennemi personnel et son antagoniste avoué, l'avait dépossédé de la présidence des États-Unis mexicains, et le général Bustamante, homme d'une grande probité politique, d'un patriotisme plus pur et plus désintéressé que celui de ses rivaux, cherchait à oublier dans l'étude, à Paris, non le pouvoir et les honneurs dont on l'avait privé et qu'il regrettaient peu, mais les malheurs de son pays, déchiré par toutes les ambitions qui s'y croisent et s'y choquent incessamment. C'était ces idées qu'il essayait d'étonner dans le silence studieux des bibliothèques publiques et dans des établissements consacrés à la science qu'il fréquentait avec assiduité.

Lorsqu'un mois de septembre 1810, Hidalgo et Allende poussèrent contre les Espagnols le premier cri d'indépendance, et que ce cri, partout répété, mit la Nouvelle-Espagne en conflagration, Bustamante, alors âgé de trente ans environ, exerçait dans la ville de Guadalajara, à cent cinquante lieues à l'ouest de Mexico, la profession de médecin. Il y jouissait déjà d'une certaine réputation de talent, quand il fut forcé d'abandonner cette carrière et l'avenir qu'elle lui promettait, pour se joindre, les armes à la main, aux efforts des Espagnols contre ses compatriotes insurgés. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés depuis l'insurrection, qu'il combattait sous les ordres du général Calleja, contre Hidalgo, Allende, Aldama et Abasco, ces quatre grandes figures de la guerre de l'indépendance, à la fameuse bataille du pont Calderon.

Les voyageurs qui ont fait une fois seulement le trajet de Mexico à Guadalajara, se rappellent un pont de pierre jeté, à quelques lieues de cette dernière ville, sur une rivière qui coule au milieu d'une vaste plaine dont le silence et l'aridité attristent l'âme. C'est le pont et la rivière Calderon. Dans la saison des sécheresses, à peine entend-on, au milieu de son lit escarpé, le murmure de ses eaux, tandis qu'à l'époque des pluies, elle les fait gronder, fangeuses et gonflées comme un

table puissance des masses. Cette multitude sans discipline, presque sans frein, était composée des éléments les plus disparates, depuis la soutane des prêtres, les manteaux barbotés des rancheros (fermiers), jusqu'aux rares vêtements de cuir qui couvraient les corps bronzés de 7,000 guerriers indiens armés de leurs flèches et de leurs macanas (casse-tête).

Le général espagnol Calleja, avec un peu plus de 6,000 hommes, dont la moitié d'une excellente cavalerie et 10 pièces de campagne, n'hésita pas à attaquer cette foule innombrable; et telle fut la supériorité de la discipline sur le nombre, que les insurgés furent tués en pièces et leurs chefs dispersés.

D. Anastasio Bustamante, alors simple officier, se distingua dans cette bataille de manière à attirer sur lui l'attention publique, et ce fut là le commencement de sa carrière militaire. Le résultat de cette affaire fut un coup presque mortel pour l'insurrection, et la capture des chefs qui l'avaient excitée. Selon la coutume des Espagnols, qui ont toujours aimé ces sanglants trophées, leurs têtes séparées du tronc furent exposées sur la place de Guanajuato, derrière un grillage de fer. Elles blanchirent là pendant dix ans, frottées par la pluie, desséchées par le soleil, alternativement outragées par les ennemis de l'indépendance, ou honorées par la piété des patriotes, qui venaient brûler de petits cierges devant elles et prier pour les âmes qui les avaient animées.

Nous ne suivrons pas Bustamante dans les curieux et sanglants épisodes de cette guerre acclarinée dont les détails sont si pleins d'un intérêt saisissant, et nous dirons seulement que, devenu général après s'être rangé parmi les indépendants, il fit enlever et ensevelir les têtes des chefs qu'il avait aidé à vaincre, après avoir fait célébrer en leur honneur un service funèbre dans l'année 1821.

Ce fut cette même année que le général Iturbide, qui devait, à l'issue de cette lutte, devenir empereur du Mexique, proclama à son tour dans Aguila l'indépendance de son pays. Bustamante se joignit à lui et lui fut fidèle jusqu'à sa déchéance, en opposition avec Santa-Anna, qui le premier se souleva contre ce prince, après avoir été comblé de ses faveurs. Forcé d'abdiquer en 1825, par suite de la défection successive de toutes les provinces de l'empire, sa déchéance fut proclamée le 8 avril de la même année, et la nouvelle république fut installée. Le général Guadalupe Victoria en fut le premier président.

Pendant ce laps de temps jusqu'en 1828, époque à laquelle la présidence temporaire cessa de droit, Bustamante prit une part active dans les affaires de l'État. Le 50 novembre, une insurrection éclata dans la capitale; elle avait pour but de faire annuler l'élection de Pedraza, qui venait de succéder à Victoria, et elle se termina par la fuite du premier, le pillage de Mexico et l'avènement du général Guerrero, qui, nommé vice-président, exerça pendant un an l'autorité du président lui-même. Une révolution semblable à celle qui l'avait élevé devait le renverser une année après, mais pour mois, et il était réservé au général Bustamante d'être l'instrument de sa chute, et plus tard de sa mort tragique.

(La fin à un prochain numéro.)



(Le général Bustamante.)

torrent. Mais, dans tous les temps, le vent qui souffle vigoureusement dans les grandes herbes desséchées, les mornes pelés qui dominent le pont, fuit naitre un sentiment de terreur involontaire, et le voyageur éperonne son cheval pour fuir ce lieu funeste et les croix de meurtrière dont il est parsemé.

Le 17 janvier 1811, 100,000 insurgés avec 105 bouches à feu occupaient cette position. Un grand nombre de ces canons avaient été arrachés au port de San Blas sur le Pacifique, et transportés par-dessus la chaîne inaccessible de la Cordillère, ou quelques-uns à moitié enfouis aujourd'hui relevant au voyageur qui gravit ces pics formidables l'irrésis-

Courrier de Paris.

Tout est dit, l'hiver approche et Paris s'y prépare. Paris change d'habitudes, en élève, et se transforme périodiquement; il varie de trimestre en trimestre et de saison en saison; il y a quinze jours encore, il était leste, dévêtu, à

la lecture, et vous qu'il commence à se bouillonner, à mettre les mains dans ses poches, et à regarder du coin de l'œil sa *bevue* et son paltoilet. Avant huit jours, il grondera et se passillera contre le rhume et les éternuements. On voit déjà des joues pâles et des nez transpirer çà et là en plein vent, et annoncer les jours massifs.

Les tailleurs taillent le vêtement piqué et orné; les bottiers travaillent, à coups redoublés, la double semelle; la couturière et la marchande de modes façonnent le velours et la soie pour abriter la petite poitrine de nos frères Parisiens. Le ramoneur, embauchant les tuyaux engorgés par la suie, comme dit Voltaire, commence à chanter sa chanson sur les toits; on remplace les tapis; on met de l'huile dans les lampes; le marchand de bois mesure, au cordeau et au scie, et le rôtisseur de marrons allume son fourneau à l'angle des marchands de vin et au coin des riens.

Aux Tuileries, au Luxembourg, aux Champs-Élysées, la loueuse de chaises se dispose à prendre ses quartiers d'hiver, et regarde d'un œil morne son armée de batons empaillés, si peuplée tout à l'heure, maintenant déserte et tristement enflassée. Passez-vous sur le boulevard Italien, la vive et élégante nation qui le peuplait dans les belles soirées, a battu en retraite. Les promeneurs acharnés, ceux que ni le froid ni le vent, ni la pluie, ne peuvent retenir au logis, s'abritent au passage de l'Opéra; et les lions n'éclatent plus leurs crinières, au clair de la lune, sur les dalles du *Café de Paris*, rongent l'or de leur couronne, ou lançant au nez des passants la blanche fumée du cigare.

Sur les murailles, les affiches disent qu'il sera bientôt temps de s'envelopper de son manteau, et de venir à sa gouvernante; c'est Hôla! Française, faites-moi un bon feu! Les Wauhall d'hiver, les Prado d'hiver, les Tivoli d'hiver, se font imprimer tout vifs et placarder à tous les coins de la ville, sollicitant d'avance les grisettes, les étudiants en droit, les élèves en médecine et les commis marchands. Que vous dirai-je? M. Musard a sonné un premier coup de son cor à piston, cette trompette joyeuse qui promet la prochaine réurrection des folles danses et du débâcleur.

On pourrait douter cependant de la réalité de tous ces signes précurseurs, si le Théâtre-Italien ne venait pas découvrir ses portes et de mettre en ligne son régime de bâtons et de soprani, de contralti et de barytons; mais puisque le Théâtre-Italien recommence ses chansons, l'été est bien mort, il n'y a plus d'air en d'autre. Grisi, Persiani, Lablache, Mario, tous les oiseaux qui de l'Italie envoyaient à Paris, nous abandonnent en effet au premier soleil printanier, et nous reviennent invariablement quand la dernière feuille tombe et s'en va; contre l'habitude des rossignols, ils se montrent à nous et roucoulent dans la noire saison où les corbeaux s'assemblent par bandes et croassent. Cette année, la volière italienne a perdu deux de ses hôtes harmonieux et sans plumes; Tamburini nous manque, et madame Pauline Viardot avec lui. Regrettons madame Viardot; qui la remplacera? c'est encore le secret de M. Vatel, Factotum du Théâtre-Italien. Jetons aussi quelques fleurs à cet homme Tamburini; sa voix, il est vrai, s'affaiblissant de jour en jour, à force d'avoir usé et abusé de la roulade; mais quel magnifique instrument, dans les temps de ses beaux succès et de sa fraîche jeunesse! Pleurons donc Tamburini pour le passé plutôt que pour le présent, et ne soyons pas ingrats. Rien n'est éternel, en ce bas monde, ni la beauté, ni la richesse, ni la puissance, ni les voix de basse.

L'empereur de Russie donnera l'hospitalité au jeune et poétique talent de madame Pauline Garcia-Viardot, et recueillera les restes encore vaillants de la voix de Tamburini. Tous deux vont partir, s'ils ne sont déjà partis; Rubini, cet autre déserteur, est là-bas, à Saint-Petersbourg, qui leur fait signe et leur tend les bras. Ainsi, la Russie devient dilecte, qui tante, et nous enlève une bonne partie de notre bien. Qui sait? peut-être est-ce une année de gloire qui se prépare dans la capitale diplomatique, avec un engagement, depuis la Révolution de juillet, entre Paris et Saint-Petersbourg, et un achèvement à une plus tendre harmonie.

Quant à nous, notre futur dilettante ne sa généralité point par l'usage; on a souvent reproché à Paris sa férocité et son inconstance; mais, à coup sûr, pour ce qui est du Théâtre-Italien, le reproche n'est pas mérité; et à long temps que cette passion dure, et elle devient de plus en plus fidèle et tenace; ni la déportation, ni l'incendie, n'ont pu la décourager ni l'abattre; elle a bravé deux années d'exil à l'Odeon, et s'est tirée vivante de la flamme et des cendres de la salle Favart. Le ciel, sans doute, est touché de cette persévérance, car il n'a jamais laissé le dilettante parisien sans patrie; il le nourrit depuis quinze ans, avec un soin tout particulier, faisant succéder Malibran à Pasta, Grisi à Malibran, et il continuera certainement de nourrir les petits du dilettante et les petits de ses petits. Voyez plutôt! L'empereur Nicolas nous ôte Tamburini, tout aussitôt le ciel nous envoie Ranconi, et le téor Salyi par-dessus le marché. Les 7, les 6, et les 5 ne nous manquent jamais; l'Italie a ce qui nous venge l'alphabet.

Le monde riche et le monde élégant se sont disputés la location des stables et des loges du Théâtre-Italien avec la même ardeur que par le passé. Des le mois d'août, on s'en emparait, et à peine septembre était-il sonné sa première heure, que la rage s'y est mise. — La jolie comtesse de S... réforme dans son château du Berry, a eu de fréquentes insomnies pendant huit jours, et s'éveillant en surcussant toutes les nuits, s'écriait: « Au-rai-je un loge? » Elle n'a retrouvé le sommeil que le lendemain du jour où la nouvelle lui en a été positivement expédiée de Paris par estafette. — Un ami de la baronne de B... a reçu ces mots tracés de sa petite main fine et blanche: « Courez bien vite retourner ma loge de face pour la saison, et vousirez ensuite savoir des nouvelles de mon père, qui est à l'extrémité. Adieu, cher. » — Madame C... plaide en ce moment en séparation contre son mari. — Quoi! des époux si tendres et si bien assortis, qui promettaient de renouveler Philémon et Baucis! — Eh! mon Dieu oui. — Que

leur est-il donc arrivé? Comment cela se fait-il? ils s'amuaient tant! ils vivaient dans une intimité si parfaite! — Le mari n'a pas voulu prendre une loge aux Italiens; la femme le voulait; on a plaidé d'abord le oui et le non avec douceur, puis avec vivacité, puis avec entêtement, puis avec emportement, puis avec fureur, comme cela arrive dans les meilleurs ménages; et hier la demande en séparation, pour cause d'incompatibilité d'humeur, a été déposée au greffe du tribunal. Deux époux vivaient en paix depuis dix ans; une loge survint, et voilà la guerre allumée.

On sait ce qui arriva autrefois à propos du fameux roman de Richardson, *Clarisse Harlowe*; la vague était telle qu'on faisait queue à la porte du libraire. Un jour, un seul exemplaire restant pour deux amateurs qui s'en saisirent en même temps, chacun par un côté. — Je l'ai! — Tu ne l'auras pas. — Justement! l'éclaira la main, et l'exemplaire fut adjugé au vainqueur, le vaincu était légèrement blessé.

La même bataille vient de se renouveler entre deux amoureux dilettantes pour la dernière stalle d'orchestre à louer au Théâtre-Italien; mais l'issue du duel a été plus funeste: les deux adversaires, percés l'un par l'autre et de part en part, sont morts sur le coup; la stalle est revenue à un gros musicien qui l'attendait dans son lit. Le procureur du roi informe.

Vous êtes prié d'assister au convoi et à l'enterrement. On s'apprête, on s'apprête, on se bat, on s'égorge pour avoir place au Théâtre-Italien; mais le temps n'est pas encore venu de s'y montrer; ç'a n'est pas son genre. Se enr ainsi dès le premier jour, il doit! laissez cela aux femmes d'avoués et aux provinciaux. En vérité, ne dirait-on pas qu'on ment d'inanition et qu'on a besoin de se précipiter hâtivement sur la première cavatine qu'on vous jette; il n'y a que les estomacs vulgaires qui montrent de ces gros appétits glorieux. Et puis vous croyez que nous allons laisser la nos châteaux pour entendre M. Salyi; pas si plebénis! tout au plus commencerons-nous à y songer quand décembre viendra; nous préférons nos loges, en attendant, à quelque mot ou à quelque petit coup; pourvu qu'on ne nous y voie pas avant trois mois, notre honneur est sau.

Où, mesdames les duchesses et mesdames les marquises, et vous les dames du harcou et de la finance, préparez-vous à l'hiver; allumez vos bougies nites, par l'éclat des fêtes; volez sa tristesse par le bal et le plaisir; choisissez au théâtre la place la plus favorable au succès de votre élégance et de votre coquetterie; l'hiver vous plaît, vous aimez l'hiver, vous voyez venir l'hiver avec un sourire, car c'est la saison de vos triomphes les plus charmants et de vos joies les plus vives.

Bela! Paris n'est pas compris tout entier dans une loge d'Opéra, et dans une valse à deux temps; vous êtes le Paris que l'hiver pare, amuse et fait rire; mais, à côté de vous, il y a le Paris que la venue de la saison rigide inquiète et épouvante: ce Paris là c'est le Paris de l'ouvrier et de l'indigent; l'hiver, à la main glacée, va bientôt devenir l'hôte sans pitié de la triste mansarde; il ébranlera son souffre cruel les portes disjointes et les portes mal closes; et l'enfant nu, pâle, grelottant, souvent privé de nourriture, se réfugiera vainement dans le sein de sa mère en haillons, pour y chercher un peu de force et de chaleur. — Allons, me. belles, appelez les violons, et mettez-vous en danse! Qui est-ce qui n'est pas joyeux? qui est-ce qui ne danse pas? — Les cent mille malheureux que Paris cache dans ses rues sombres et dans ses noirs replis! La statistique l'a dit, et la statistique est d'une véracité terrible; chaque hiver fait une horrible guerre à près de cent mille infirmes, femmes, enfants, vieillards, sans feu, sans vêtements et sans pain. — Que ne travaillent-ils! dit quelquefois un jeune blond, qui se fait les ongles et se parfume toute la journée; ce sont des faimants, ajoute cet autre, qui passe sa vie étendu sur les coussins d'un divan, jetant à l'or et au valours de son appartement la fumée de sa cigarette, et trisant négligemment un coin de sa manstache.

Nous allons entrer dans la saison des ciréulaires, des quêtes à domicile et des comités de bienfaisance; mais, c'est une honte! on ne sait pas combien. Le Paris voluptueux et riche a l'âme dure et l'oreille fermée à la charité; le Paris pauvre et mourant de faim frappe incessamment à sa porte; la porte reste close, ou à peine une main distraite et dédaigneuse jette-t-elle une misérable aumône à l'insistance du maire ou du comité de l'arrondissement. J'ai eu entre les mains un relevé total de l'humanité officielle de mon quartier; c'était à faire rougir! les noms les plus riches ou étaient absents, ou figuraient sur les sommes les plus avarés.

Un roi de l'antiquité avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque jour, en s'éveillant: « Roi, souviens-toi que tu es homme! » ne serait-il pas bien de placer au chevet de tous ces heureux à la sourde oreille, un sergent de ville qui leur crierait tous les matins, à tue-tête: « Riche, souviens-toi qu'il y a des pauvres; la charité, s'il vous plaît! »

Passons à la pièce comique, après cette espèce de tragédie. Un de nos amis, tout frais arrivé de la Haute-Marne, nous a conté, sans le secret du secret, une aventure plaisante dont Chamouil, honnête chef-lieu du département, commence à parler tout bas; Langres s'en mélangera bientôt, et peu à peu, de discrétion en discrétion, l'aventure aura parcouru la France et passera à l'étranger.

Le héros de l'affaire fut longtemps connu à Paris pour un homme de beaucoup d'esprit et un philosophe remarquable par l'excentricité de ses fantaisies et de ses bons mots. Son nom seul fait encore tressaillir d'effroi les épiques, qu'il avait particulièrement choisis pour victimes, et les réverbères, dont il essayait volontiers les vitres, la nuit, après boire.

Ce charmant original est aujourd'hui préfet; la Revolution de Juillet l'a pris au milieu des débris des réverbères et des augusses de l'opéerie, pour le hisser au pouvoir. Depuis dix ou trois mois, la Haute-Marne a l'honneur de couler sous son administration.

Ce n'est pas seulement aux épiques et aux réverbères que l'illustre administrateur en voulait dans ses jours de jeunesse

et de gaieté; les portiers aussi ont passé par ses mains; il n'y a pas une loge où l'on ne raconte en frissonnant l'histoire lamentable de cet infortuné portier que notre jeune homme poursuivait pendant un an, sans trêve ni relâche, de cette apostrophe diabolique: « Porter, je veux de tes cheveux. » Tous les soirs, à minuit, le marteau rebattissant, l'honnête portier ouvrait avec confiance, et les terribles paroles: « Porter, je veux de tes cheveux! » arrivaient invariablement à l'oreille de l'infortuné; il en contait, à la longue, un tel émoi et une telle terreur, qu'il en fit une affreuse maladie et mourut chaste.

La malheureuse victime a laissé deux fils, ces deux rejetons nourrissons, depuis leur plus tendre enfance, la pensée de venger leur père: les larmes, à ce qu'il paraît, sont héréditaires dans les familles de portiers, comme jadis dans la maison d'Atrée et de Thyeste.

Ils attendent cependant que la barbe leur eût poussé, car il est difficile de venger son père tant qu'on est encore sa nourrice. Enfin, l'heure fatale leur paraissant venue, l'autre jour, vers la fin de septembre dernier, ils quittèrent Paris, l'un mort et la tête bassée, et se mirent en route pour le département en question.

Arrivés à Chamouil, nos deux Orestes s'adressèrent à la préfecture, sous un nom supposé, et demandèrent instamment que M. le préfet voulût bien les recevoir en audience particulière; ils se donnèrent pour deux hauts fonctionnaires en mission, chargés d'un secret d'État qu'ils dépendaient la prospérité et le salut de la Haute-Marne.

M. le préfet n'hésita pas un seul instant à les recevoir, et leur expédia la lettre d'audience. — Aussitôt les deux arrivèrent et furent introduits par un corridor mystérieux jusqu'au cabinet du bourreau des portiers; là, les plus savantes précautions avaient été prises, par l'ordre du préfet lui-même, pour qu'rien ne transportât au dehors de cette importante conférence; tout importun, tout valet était éloigné, et la porte close à double tour; de toutes parts, le silence et la solitude.

« Que me voulez-vous, messieurs? » dit le fonctionnaire de son plus charmant sourire. — Vous-ci, sans faire de frais d'éloquence, allèrent droit à lui et, chacun de son côté, le saisissant par un bras, de s'écrier d'une voix terrible: « Préfet, je veux de tes cheveux! » En même temps, l'aîné des frères trait de sa poche une énorme paire de ciseaux. « Je veux de tes cheveux, préfet, je veux de tes cheveux! »

La lutte fut longue et mémorable: le préfet eut beau appeler son secrétaire-général et sa gendarmérie; personne ne l'entendit et il fallut céder; la chevelure tout entière tomba sous le ciseau fatal, comme autrefois celle des rois déposés par quelque maire du palais.

Le lendemain, il y eut une séance du conseil-général, où le préfet, la veille, frisé et luxuriant, parut complètement rasé.

Les deux fils satisfaits revinrent à Paris, et, à la manière des guerriers français, suspendirent la chevelure de leur ennemi, la chevelure de M. le préfet, au tonbeau de leur père, où elle est visible tous les jours, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Les mères du portier sont satisfaites. Mais le département de la Haute-Marne ne sait que penser, voyant son préfet tondu de si près.

Histoire de la Semaine.

Notre gouvernement vient de voir se terminer à sa satisfaction une négociation dans laquelle notre chargé d'affaires intermédiaire à Constantinople, M. de Bourqueney, a éprouvé de la résistance et rencontré des difficultés. Nous n'avons pas la fatuité de croire que nos lecteurs ne savaient rien des événements de ce monde avant que nous ne prissions à *l'Illustration*, il y a de cela huit jours, le portefeuille des affaires étrangères et de l'intérieur. Par conséquent nous les tenons pour précédemment instruits de l'insulte qu'avait reçue à Jérusalem le consul français. Il a fallu, pour que M. de Bourqueney arrivât à obtenir la satisfaction devenue indispensable, qu'il négociait le divan de demander ses passe-ports. Enfin, le 50 au soir, nos journaux officiels ont pu publier la dépêche télégraphique suivante: « Le pacha de Jérusalem est destitué; son successeur fera au conseil de France une visite officielle d'excuse. Le pavillon français sera solennellement arboré à Beyrouth, chef-lieu du gouvernement général de la province, et salué de vingt-un coups de canon. Tous les meneurs de l'éméute recevront un châtimement exemplaire. » Peut-être eussions-nous dû exiger que notre drapeau fut relevé également à Jérusalem, où l'outrage avait été commis; mais le canon n'est pas habitué à se faire entendre à Beyrouth en faveur de la France, et l'on aura vu la même maxime qu'on nous aura rendus moins exigeants. — Au Sénégal, notre gouverneur, le capitaine Bonet, a réclamation en à obtenir satisfaction d'une tribu voisine de ses possessions du midi de l'Afrique, et a su de son côté faire respecter le nom français par une énergie et une détermination ferme et mesurée que nos officiers de marine, il faut leur rendre cette justice, possèdent en général à un degré plus éminent que beaucoup de nos diplomates. — Cette énergie, notre gouverneur des îles Marquises, le capitaine Bruat, a été obligé de la déployer contre une partie de l'équipage de *l'Orme*, qui le transportait de France dans notre nouvelle colonie de l'Océan-Pacifique. On manque encore de détails sur cette tentative de révolte, presque moite dans les annales de notre marine, et sur les moyens auxquels il a fallu recourir pour la comprimer et la punir.

La situation de l'Espagne est devenue bien plus compli-

quée encore depuis huit jours. Sans nul doute, le gouvernement nouveau peut nourrir l'espoir de venir prochainement à bout des insurrections de Barcelone et de Saragosse; mais l'état des esprits à Madrid, la situation de cette capitale et les mesures extraconstitutionnelles qu'il y a prises, compromettent sa force morale et lui ôtent bien des sympathies. Voyant que le résultat des élections était la condamnation de la marche suivie par lui, ce gouvernement, qui n'a renversé le régent que parce que Espartero n'avait pas su respecter la constitution, la viole dès ses premiers pas, avec bien moins de façons que son prédécesseur, peu scrupuleux cependant, à tous jours, en un devoir de mort pendant ses trois années de règne. Le général Narvaez s'est présenté devant le conseil des ministres et lui a dit : « On veut de crier à mes oreilles : Vive Espartero ! Mort à Narvaez ! J'attache peu d'importance à ce dernier cri : un militaire doit toujours être prêt à faire le sacrifice de sa vie. Mais, après moi, ce sera votre tour ; et pour empêcher qu'un état de choses aussi méconnaissant ne se prolonge, il faut prendre une mesure indispensable aujourd'hui : il faut mettre Madrid en état de siège. » C'est, on le voit, le vieux moyen classique ; il eût dû seulement, pour compléter l'effet, s'être fait donner quelques coups de poignard dans son manège, dont il eût pu montrer les trous à Lopez et à ses collègues. Mais il paraissait être sûr que cela était surabondant ; et en effet, on marchandait sur les termes, mais on lui accorda sans hésiter que le gouverneur de Madrid, le général Mazarredo, réunirait à ses attributions militaires tous les pouvoirs civils. La distinction de cette situation, de cette concentration, avec l'état de siège nous échappe. Ce qui n'est pas le moins alléchant dans tout ceci, c'est que le seul ministère dans lequel l'Espagne eût, depuis longtemps, cru pouvoir placer quelque confiance, il a pas tardé à cesser de la justifier, et que ce malheureux passe semble de nouveau livré aux plus mauvais chances de l'avenir. Il paraît aussi vouloir montrer aux mesures exceptionnelles pour le pays de Galles. L'application de la loi maritale à ces contrées, où l'herberie et ses filles régnent par la destruction et l'effroi, passe pour résolue. Cette détermination et cet état de choses sont graves. Si le constable arrive en Angleterre à perdre son autorité, si son bâton blanc se voit destiné de sa vertu et de sa puissance, s'il faut, pour le gouvernement, recourir à l'armée de terre et l'élever au contingent qu'exigeront un pareil changement et les éventualités de l'Irlande, c'est une surcharge énorme, une dépense extraordinaire qui nécessitera de nouveaux impôts dont le vote, si on propose de l'asseoir sur la propriété, ou la perception, si on veut encore en surcharger les objets de consommation, peut amener une crise profonde. — Dans le Bolonais l'agitation continue. On annonce l'arrivée à Paris de deux des premiers instigateurs de ce mouvement. Il paraît que les combattants ne sont pas déterminés à imiter cette retraite. La cour de Rome presse l'instruction de l'affaire des trente-cinq prisonniers détenus au fort de Saint-Léon ; mais l'Autriche, qui ne paraît pas croire qu'un exemple judiciaire puisse suffire pour faire cesser le soulèvement, a renforcé sa garnison de Ferrare, et se montre prête à donner un secours armé. On comprend les complications qu'une pareille démarche amènerait nécessairement ; aussi notre ambassadeur, M. de La Tour-Maubourg, a-t-il repris précipitamment la route de la capitale du saint-siège.

On avait très beaucoup de conjectures de la rencontre annoncée de l'empereur de Russie et de M. le duc de Bordeaux à Berlin. Ce prince n'est arrivé dans la capitale de Prusse qu'après le départ du czar. — Un autre prétendant au trône de France, le soi-disant Charles de Bourbon, duc de Normandie, arrêté pour dettes à Londres, a profité d'un secours de 911, st. à lui accordé par la cour des débiteurs insolvables, de s'être fait à subvenir aux premiers frais de procédure, et a déposé au greffe sa requête pour obtenir le bénéfice de cession de biens. Voici la traduction littérale des trois principaux articles de sa requête, contenant l'actif qu'il abandonne à ses créanciers comme libération d'un passif de 125,000 fr. : « 1° tous mes droits et intérêts dans le château de Saint-Cloud et dans le château de Rambouillet, situés près de Paris, royaume de France ; ensemble les divers domaines qui ont été achetés par feu ma mère, Marie-Antoinette, reine de France, à titre de propriété privée ; 2° tous mes droits en répétition contre le gouvernement anglais pour obtenir le remboursement de la valeur de certains vaisseaux de guerre déposés en 1791, par les autorités de Toulon, entre les mains de l'amiral Hood, comme libéré-commis, au profit de Louis XVII, d'archiduc de France ; 3° enfin tous mes droits et intérêts au trône de France, comme fils légitime et héritier de Louis XVI, défunt roi de France. » Un débi légal a été intimé aux créanciers pour déclarer s'ils refusent ces propositions, et s'ils s'opposent à la cession de biens. On voit que si le bottier et le tailleur du prince ne sont pas assez mal conseillés pour refuser une semblable proposition, ils peuvent, un de ces beaux matins, devenir rois de la France, qui n'aura rien à dire si la cession est en règle, si l'acte a été dûment enregistré. — Un autre prince vient également de céder sa seigneurie. Le prince de Pucker-Muskau, qui a publié, il y a quelques années, des *Mémoires, des Voyages* et un livre intitulé *De tout un peu*, tous traduits en français, et d'un esprit fort peu allemand, vient de vendre à l'intendant-général de la musique du roi de Prusse, moyennant 2 millions de thalers (environ 7 millions et demi de francs), la seigneurie de Muskau, située dans le cercle de Rottenbourg, contenant sept villages et une population d'environ 1,800 âmes. Le prince se prépare à aller installer en Italie, où il veut passer le reste de ses jours. Nous apprendrons aux nombreux lecteurs de ses annuaires ouvrages que l'épave d'un navire naufragé.

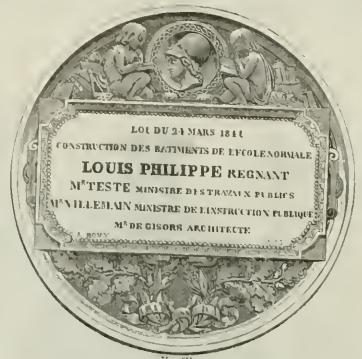
Des désastres affreux et multipliés ont eu lieu antérieurement à celui de la ville de Bahia, dont nous donnons aujourd'hui une vue pour bien constater qu'il n'y a rien de changé en elle, des inondations épouvantables ont porté la ruine et la mort dans de riches contrées des départements de l'Aude, de l'Hérault et des Pyrénées-Orientales. Des vignobles entiers, des champs d'oliviers, des fermes, des habitations, des

troupeaux nombreux, des routes, des ponts, des voitures publiques, ont été emportés et détruits. Des cimetières ont été labourés et retournés par les eaux ; les tombeaux ont été ouverts, les ossements dispersés. Le nombre des victimes a été considérable ; car dans un seul village, à la Cesse, quinze personnes ont péri et quinze maisons ont été renversées. Les moindres ruisseaux étaient devenus des torrents et roulaient des cadavres. Dans le nombre, on a remarqué celui d'une jeune femme serrant encore entre ses bras le corps inanimé de son enfant, étouffé sans doute dans une étreinte convulsive. De Cuxac à Coursan, la rivière s'est frayé un passage sur les deux bords par cinq brèches énormes et a changé en un lac immense le plateau de Coursan. Du haut du pont de ce village on voyait passer au milieu des flots des hommes, des charriots, des bestiaux, et, chose d'impensable ! des hommes, des femmes, des enfants, entraînés sans espoir vers la mer. Il est rare qu'au récit de ces terribles catastrophes on ne puisse ajouter celui de quelque noble dévouement, qui soulage un peu le cœur de l'aspect de tant de misères. A Peyria, ce sont des gendarmes qui exposent courageusement leur vie, au milieu de la nuit, pour sauver celle des habitants. A Cuxac, c'est un digne curé qui, debout sur la digue, aux endroits les plus menacés, les plus périlleux, a eu la jambe cassée en donnant à ses paroissiens l'exemple du travail et du courage. Cette inondation, de beaucoup plus violente que celle de 1772, la seule dont ces populations eussent conservé un souvenir d'épave, a également étendu ses désastres dans la Catalogne. A Gironne, qui a été principalement maltraitée, cinquante-sept maisons ont été emportées, dit l'*Émancipation*, et deux cent cinquante cadavres ont été ensevelis sous les décombres. Notre port le plus voisin, Port-Vendres, a également beaucoup souffert. Tout ce qui se trouvait sur les quais de l'ancien port a été entraîné dans la mer, et le nouveau bassin a été comblé par les ruines des autres navires. Un feu français-américain s'est brisé contre le rocher sous le final : l'équipage a été sauvé. — Même sort est advenu dans la Mer Rouge au bâtiment à vapeur anglais qui apportait de l'Inde la maille attendue au commencement de septembre. Aucun des passagers n'a péri. On attend d'autant plus impatiemment la maille d'octobre.

Les habitants de Mézières viennent de célébrer, suivant l'usage, l'anniversaire de la levée du siège de cette ville, soutenu par le chevalier Bayard. Cette cérémonie a toujours quelque chose de touchant. Une petite ville conserve, après trois siècles, le souvenir d'un héros de la vieille France, d'une des plus nobles figures de notre histoire. Lors de notre invasion, ce souvenir, qu'elle se montra digne de perpétuer, lui traça sa conduite, et dans ce temps, atripé par de coupables faiblesses et de lâches trahisons, Mézières fit héroïquement son devoir, sans faste, avec simplicité. Une armée nombreuse entraînait ses murs ; il ne vint à l'idée de personne que Mézières pût se rendre sans résister jusqu'au bout : la garde nationale, aidée de quelques braves docteurs, était nuit et jour sur les remparts. Les bombes pleuvaient dans les rues étroites de cette cité ; les habitants de Saint-Julien voyaient leurs maisons brûler par ordre du gouverneur, et personne ne songeait à capituler. Cette belle résistance donne droit aux habitants de Mézières de fêter chaque année, religieusement et avec un noble orgueil, le chevalier Bayard.

La société Gaviérenne, société zoologique et purement scientifique, compte plusieurs membres dans l'Italie autrichienne. Le gouvernement de Vienne, alarmé de voir des sociétés parisiennes étendre leurs ramifications jusque dans les États soumis à sa domination, fit prendre des renseignements par voie diplomatique. On s'adressa à notre ministre des affaires étrangères, et celui-ci fit passer les interrogations au ministre de l'Intérieur, qui aussitôt envoya au siège de la société prendre copie de ses statuts et de son programme. Sans doute ces documents tout scientifiques transmis à Vienne auront rassuré le gouvernement autrichien, et il laissera désormais à ses sujets la liberté de faire partie d'une société zoologique de Paris. — Le ministre de l'Intérieur, non pas par frayeur politique, mais par curiosité statistique, fait faire en ce moment des recherches analogues et complètes pour connaître le nombre des sociétés scientifiques et autres qui existent à Paris. Il y a déjà constaté l'existence de cent quarante-neuf, et il lui reste à classer un certain nombre d'autres sociétés qui, par leur nature, se placent entre les sociétés proprement dites et les réunions ou associations industrielles ou commerciales, dont le but n'est pas précis, et qui ne se rassemblent pas à des époques fixes. — Un congrès agricole s'est tenu à Vanves. Il a émis, dans l'intérêt de l'agriculture, quelques vœux plus pratiques et ayant plus de chances de se voir accueillir que les vœux de l'union vinicole. Tout-fois, comme le congrès scientifique d'Angers, il a demandé que l'agriculture constituât à elle seule un département ministériel. Sans doute il faut que les affaires et les intérêts de l'agriculture soient dirigés par des hommes qui en comprennent l'importance et qui sentent combien il y a à faire pour réparer le mal qu'a produit le peu de sollicitude qu'on y a apporté jusqu'ici. Mais qu'attend-on de bon de ces subdivisions inutiles ? Depuis 1850 on a distrait du ministère de l'Intérieur quelques bureaux dont on a fait un ministère du commerce et de l'agriculture ; puis quelques autres qui ont constitué un ministère des travaux publics ; on voudrait aujourd'hui que le commerce formât un département, que l'agriculture en composât un autre. Nous voyons bien comment tous ces fractionnements surchargent le budget, multiplient la correspondance des préfets, et retardent par conséquent l'expédition des affaires ; ce que nous concevons moins ce sont les bons résultats qu'ils pourraient produire et qui se produisent eux qui en témoignent de nouveaux. — L'Académie des Beaux-Arts, le 50 septembre, a proclamé les prix pour le concours de peinture. Le premier grand-prix a été décerné à M. Hamery, de Paris, âgé de vingt ans, élève de M. Delacroix ; le premier second grand-prix à M. Bonvoisine, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi, élève de M. Picot ; et le deuxième second grand-prix à M. Gambard, de Secaux, âgé de vingt-quatre ans, élève de M. Signol.

Nous avons dit un mot la semaine dernière des médailles frappées à l'occasion de la loi sur les chemins de fer et des travaux de l'École Normale. Nous dirons aujourd'hui que leur auteur, M. Bovy, vient d'être nommé membre de la Lé-



(Médaille de l'École Normale, par M. Bovy.)

gion d'honneur, distinction à laquelle tous les artistes applaudiront. Nous avons déjà donné la gravure du premier de ces beaux ouvrages (t. I, p. 150) ; nous avons également fait graver le second, et nous pouvons le mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. — Par suite de souscriptions et des derniers votes des conseils-généraux, les statues de plusieurs hommes illustres vont s'élever sur la place principale de la ville qui a vu naître chacun d'eux : à Miranion (Lot-et-Garonne) sera élevée la statue de M. de Martignac, confidant au ciseau de M. Foyatier ; à Arrillac, celle de Tierbet, archevêque de Reims, devenu plus tard le non de Sylvestre II ; à Montdidier (Somme), celle de Parmentier, propagateur zélé de la culture de la pomme de terre ; à Avignon va être inaugurée celle du Persan auquel le département de Vaucluse a dû l'introduction de la garance et sa richesse ; celle-ci, dont on fait particulièrement l'éloge, est l'œuvre de M. Brian aimé, qui vient de terminer également le modèle de la statue de Descartes pour la ville de La Flèche (Indre-et-Loire), où l'immortel philosophe est né, et qui a pris son nom. La ville de Tours réclamait ce monument ; mais cette jolie cité n'y avait aucun droit, et d'ailleurs elle est peu conservatrice, car elle a laissé démolir et enfouir, depuis longtemps, dans un caveau, un monument qu'elle avait élevé, au commencement de ce siècle, à une de ses illustrations, pour, disait l'inscription, porter son souvenir à la postérité la plus reculée. La ville de La Flèche-Descartes fait donc sage-ment du rien lui donner à garder.

La ville de Paris entreprend un assez grand nombre de travaux d'art et de voirie, et va prochainement se mettre à l'œuvre pour plusieurs autres. — On est sur le point de démolir l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, et d'en construire une nouvelle sur l'emplacement de la prison Montagu. A cet effet, on doit élargir la place Saint-Etienne et niveler la rue des Grès. Cet édifice cotéra deux millions. L'Etat abandonne à la ville le terrain nécessaire, et elle-ci se charge d'acquiescer un emplacement sur la place du Panthéon pour y faire construire, parallèlement à l'École de Droit, la mairie du douzième arrondissement. — Les immenses terrains qui sont à l'entour des Petits-Pères, et qui font partie du domaine de l'Etat, vont être vendus. On se propose de percer et de construire sur ces terrains une rue qui continuera la partie du passage des Petits-Pères donnant rue Neuve-des-Petits-Champs, et qui ira aboutir à la place de la Bourse. La rue Saint-Pierre-Montmartré sera élargie et continuée jusqu'à la rue Vivienne, en face de la rue de l'Arcade-Golbert. Le passage Vivienne viendra déboucher sur ces nouvelles rues. La mairie du troisième arrondissement sera transférée place des Victoires, dans l'ancien hôtel Terray. — On termine la sculpture des deux colonnes de la barrière du Trône, demeurées si longtemps inachovées. Au sommet de ces deux colonnes on a construit deux dômes qui seront couronnés des statues du Commerce et de l'Agriculture. — On vient de commencer dans les grandes contrées de l'avenue principale des Champs-Élysées, et au milieu de ces voies, l'établissement de trottoirs ou asphalté qui régneront depuis la barrière de l'Étoile jusqu'à la Place de la Concorde. — On, cette place, qui a successivement porté les noms de Place Louis XV, Place de la Révolution, Place de la Concorde, Place de la Révolution, Place Louis XVI, vient de voir placer à ses angles des plaques de lave couleur azur, à lettres blanches, qui lui donnent définitivement ce nom de Place de la Concorde. Ce n'est sans doute pas pour l'harmonie monumentale qu'il y régnait ; car jamais emplacement n'a été le théâtre d'une plus éclatante discordance architecturale que cette place avec son Garde-Meuble et ses fossés Louis XV, ses lampes romaines, son obélisque égyptien, ayant pour terminus l'horizon, au nord et au sud, des monuments grecs, la Madeleine, la Chambre des Députés ; à l'est, un arc romain, et à l'est un monument de la Renaissance, le pavillon de Florentin Delorme. Mais enfin, on en veut faire, l'ensemble est si vaste, et plus d'une de ces parties est si belle, que la Place de la Concorde pourra toujours être nommée avec orgueil aux étrangers. — La restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois tire à sa fin. On vient de poser quatorze statues dans les niches du portail et du porche intérieur. Les chapelles de l'cheminée du chœur, au nombre de

cing, seront bientôt ouvertes; on vient d'ouvrir celles de Saint-Germain et des Morts. Nous reviendrons sur l'ensemble de ce travail. — On répare en ce moment la léche de Saint-Germain-des-Prés, dont la charpente était vermoulue. C'est toujours en tremblant qu'on voit les ouvriers se mettre à cette malheureuse église. Sous la Restauration, des craintes



(Messager parisien.)

d'éroulement ou bien plutôt le vandalisme d'un architecte l'a fait mutiler en lui enlevant deux de ses tours. En 1858, le comité historique des arts et monuments déclara, dans un rapport: « qu'on cachait sous le stuc deux chapelles de Saint-Germain-des-Prés, en attendant qu'on eût assez d'argent pour habiller ainsi l'église entière. » Que va-t-on faire

maintenant? Du reste, les antiquaires ont l'œil à ce travail.

Paris va voir s'opérer une révolution au coin de ses rues. Ces emplacements étaient occupés de temps immémorial par des commissionnaires, pour la plupart originaires de Savoie, auxquels la préfecture de police accordait des médailles. Une société vient de s'organiser pour les remplacer par des messagers offrant au public la garantie de l'administration qui les embauche. Déjà le service est organisé depuis le 1^{er} de ce mois dans le deuxième arrondissement, et l'on voit circuler ces nouveaux commissionnaires, revêtus d'un uniforme se composant d'une veste et d'un pantalon couleur *fumée de Londres*, avec passe-pois rouges, et d'une casquette ayant sur le devant un numéro d'ordre. Leurs brancards portent cette inscription: *Messagers parisiens*. Ils stationnent, comme leurs rivaux, aux coins des rues, aux portes des marchands de vins

et sous les portes cochères: on les trouvera bientôt dans des bureaux désignés et rapprochés. Leur tarif est fixe et modéré.

La chronique criminelle et judiciaire est aussi pauvre cette semaine que la précédente. Les journaux spéciaux ne nous ont entre-tenus que des révélations d'un déjeûné qui a mis la justice à même d'arrêter une bande de criminels, ses complices, qui s'étaient, depuis plusieurs années, rendus coupables avec lui de meurtres commis à Paris, dont les auteurs étaient demeurés inconnus. Cet homme, nous apprend-on, a fait des aveux par affection pour sa mère, qui les a exigés de lui. Il y a quinze jours, on nous citait un domestique qui, ayant disparu depuis six mois de chez son maître, négociant de la rue du Sentier, avec une somme de 500 francs qu'il lui avait soustraite, était venu lui-même remettre l'argent dérobé et se dénoncer au commissaire de police, déclarant que depuis sa



(Vue de Bahia.)

mauvaise action le sommeil l'avait fui et la vie lui était devenue insupportable. Pauvre nature humaine! inexplicable mélange! — Pendant que ceux-ci étaient en prison, un forçat trouvait moyen de sortir du bagne de Rochefort. Un monsieur et une dame, paraissant de bonne condition, avaient été admis à visiter l'arsenal. Ils ont été de nouveau, le lendemain, autorisés à y entrer; mais cette fois ils n'en sont pas sortis seuls: une troisième personne les accompagnait, en habit de ville, avec des lunettes et une décoration. Les gardiens conviennent bien aujourd'hui que la décoration ne leur inspirait pas grande confiance, mais les lunettes les auront complètement rassurés. Quoi qu'il en soit, c'était le loçat, qui est monté en chaise de poste avec ses libérateurs et qu'on n'a pas encore repris, que

nots sachieons. — La poste a également été prise par des antiquaires d'une nouvelle espèce, qui se sont rendus de divers côtés au Glandier pour y assister à la vente des meubles et effets ayant appartenu à madame Lafarge. Sa robe de noces a, dit-on, été adjugée moyennant 800 francs, et une jeune Anglaise, encore à marier, a payé 50 francs le verre dans lequel l'héroïne de ces lieux donnait à boire à son mari.

La mort, par qui tout doit finir, même *l'histoire de la semaine*, a enlevé madame Sirey, mère de Mirabeau, femme du juriconsulte, et mère de M. Aimé Sirey, dont *l'illustration* a raconté la fin tragique à Bruxelles, et madame Guadet, veuve du conventionnel girondin, décédée à Saint-Emilion dans un âge très-avancé.

Simulacre d'un Combat Naval dans la Rade de Brest.



(Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest, en présence du duc et de la duchesse de Nemours, le 30 août 1845.)

La nature a créé à Brest une admirable position maritime. Part en a fait un des premiers ports de la terre. Les anciens habitants de l'Armorique, Kimris ou Celtes, appelaient ce lieu

Occisnor: les Romains lui donnèrent le nom de *Brictis-Portus*. Ce n'était alors qu'une pauvre bourgade de pêcheurs. Les ducs de Bretagne y construisirent un château-fort au neu-

vième siècle, et dès lors elle prit de l'importance. Le cardinal de Richelieu comprit toute la valeur militaire de ce point avancé et s'empressa d'y élever des magasins, des fortifica-

tions et d'y faire creuser un port. Louis XIV termina, en les développant encore, tous les plans de Richelieu. Depuis, de nombreux travaux sont venus s'ajouter aux travaux précédents, et ont fait de Brest la métropole de la marine française.

La magnifique rade de Brest a quinze lieues carrées; elle offre d'excellents mouillages et pourrait contenir tous les navires de guerre du globe; des collines granitiques l'entourent et l'abritent complètement; son entrée, nommée le Goulet, n'a que 1,650 mètres de largeur; le port est formé par une baie qui s'enfonce entre deux collines et qui a près de 4 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 60 mètres. C'est autour de ce port qu'ont été creusés les bassins, les cales de construction et de radoub, et que sont situés les magasins de la marine, l'arsenal et enfin la ville. De formidables batteries défendent la rade, le port et la ville.

Le 29 août, à quatre heures de l'après-midi, le duc et la duchesse de Nemours arrivèrent à Brest. Depuis leur entrée en Bretagne ils avaient été escortés, de ville en ville et de village en village, par un grand nombre d'habitants, dans leurs costumes nationaux si caractéristiques, si bizarres, les uns à pied, d'autres montés sur les petits chevaux vifs et ardents du pays.

Le 30, à dix heures du matin, le duc de Nemours s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Fulton* et sortit du port. Les batteries de terre saluèrent le prince, tous les navires de la rade se pavoisèrent aussitôt; les vergues et les haubans se chargèrent de matelots; le *Fulton* passa, au milieu d'eux, devant les saluts de l'artillerie, les vœux des équipages, et se dirigea vers le Goulet. Après une bordée de plusieurs heures en dehors de la rade, vers l'île d'Ouessant, le *Fulton* rentra et le prince monta sur le *Suffren*, où la duchesse de Nemours venait d'arriver. Le contre-amiral Gasy avait son pavillon à bord de ce vaisseau; son escadre était composée du *Friedland*, vaisseau à trois ponts; du *Scipion*, de 80; du brick de guerre le *Voltigeur* et de plusieurs bateaux à vapeur; il y avait de plus, en rade, le vaisseau-école et plusieurs corvettes destinées à l'instruction des élèves de marine et des mousses.

Peu après l'arrivée du prince, à un signal fait à bord du *Suffren*, les embarcations des trois vaisseaux de ligne se détachèrent et se dirigèrent sur le brick le *Voltigeur*, à l'ancre sur un autre point de la rade. Ces onze chaloupes se divisèrent en deux flottilles; l'une d'elles, conduite par la grande chaloupe du *Friedland*, armée d'une canonnière et montée par quarante-cinq hommes, se porta sur l'arrière du brick pour éviter le feu de sa batterie; l'autre flottille, guidée par la chaloupe du *Scipion*, s'avance vers l'avant du *Voltigeur*. A l'approche de ces embarcations, le brick fit brancoler de combat, hissa ses filets d'abordage et ouvrit le feu avec ses pièces de l'avant et de l'arrière. Les chaloupes approchèrent toujours et ripostèrent au feu du brick. A une portée de fusil, le feu de la canonnière se mêla à celui du canon; les galiers des lunes lancèrent du brick des grenades sur les assaillants; le combat redoubla de vivacité, la fumée cache le *Voltigeur* aux autres navires de la rade. On devait aller jusqu'à l'abordage, mais l'animation des hommes, qui commençaient à prendre ce jeu au sérieux, fit juger prudent de s'abstenir du combat corps à corps; les chaloupes reçurent l'ordre de virer de bord et de regagner leurs vaisseaux.

Après quelques instants de repos, la fumée s'étant dissipée et les chaloupes ayant rejoint leurs navires respectifs, l'équipage du *Suffren* exécuta rapidement le brancoler de combat. Ce mouvement terminé, tous les officiers et marins étant à leur poste, dans les batteries et dans les lunes, le porte-voix du commandant fit entendre l'ordre du combat; le sifflet aigu du maître d'équipage répéta le signal, et les batteries de tribord et de bâbord commencèrent leur feu. Après plusieurs décharges, la cloche se fit entendre et l'équipage se prépara à repousser l'abordage d'un vaisseau ennemi; les marins s'élançèrent dans les haubans, sur les bastingages, sur la dunette, et exécutèrent un feu nourri de mousqueterie; la corvette des élèves de dernière année passait alors sous toutes voiles à portée de pistolet du *Suffren*.

Après ces divers exercices, à trois heures de l'après-midi, le duc et la duchesse de Nemours débarquèrent, visitèrent le château et sa salle d'armes si riche et si belle; ils se rendirent ensuite au cours d'Apôt, où ils eurent la vue d'une joute entre les chaloupes des navires de guerre. La beauté du temps, le calme de la mer ajoutèrent encore à l'intérêt qu'offrait cette scène.

Le 31, le duc de Nemours visita le port et les établissements de la marine; il examina le *Vaincy*, vaisseau à trois ponts en construction. Le soir, un bal de 5,000 personnes eut lieu dans une salle immense. Les villages voisins y avaient envoyé de danseurs et des danseuses en costumes du pays, avec leurs bannières et leurs musiciens; cette variété d'habilllements et l'exécution de danses nationales donnèrent à cette réunion une physionomie particulière.

Le 1^{er} septembre, après la visite des fortifications et la revue des troupes, le prince assista, au cours d'Apôt, à un simulacre de débarquement; le soir, il eut, et même l'après-midi, le spectacle curieux d'un combat naval de nuit. Cette scène termina la série de nos exercices militaires, qui ont donné à tous les spectateurs une haute idée de ce qui pourrait faire notre marine en cas de guerre.

Théâtres



(Théâtre de la Gaîté — *Pamela Giraud*, le rôle. — Le général Verby, Saint-Mar; Dupré, Joseph; Rousseau, Edouard; Binet, Francisque; Pamela, madame Saint-Albin; madame Rousseau, madame Stéphanie; madame du Brocard, Mélanie.)

L'Ecole des Princes, comédie en cinq actes, et en vers de M. Louis LÉVEYER (SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Pamela Giraud*, drame de M. DE BALZAC (THÉÂTRE DE LA GAÏTÉ). — *Les Bohémiens de Paris* (THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE).

Le Second-Théâtre-Français, fermé pendant trois mois, a rouvert ses portes jeudi dernier; M. Ponsard et *Lucrèce* ont eues

honneurs de cette première journée; rien de mieux; cette politesse leur était bien due; sans M. Ponsard, en effet, et sans *Lucrèce*, le Second-Théâtre-Français serait-il encore aujourd'hui le Second-Théâtre-Français? L'éclat de leur succès a fixé sa destinée chancelante, et appelé sur lui la main de la subvention. Sans doute, l'œuvre a les mêmes beautés de style que par le passé, mais les acteurs sont moins heureux et moins habiles. Il est fâcheux que M. Lireux, le directeur, n'ait pas gardé



(Théâtre de l'Ambigu-Comique — *Les Bohémiens de Paris*, le rôle. — Crèvecoeur, Matis; Louise, madame Deslandes.)

Bozocq, Bouchet et madame Halley, qui avaient fortifié de tout leur talent le premier succès de la tragédie de M. Ponsard; mademoiselle Maxime, M. Ballande et M. Godat les remplacent, mais ne les font point oublier; il ne reste de l'ancienne distribution que madame Dorval; encore a-t-elle

abandonné le rôle de *Lucrèce* pour celui de *Tullie*, où elle réussit moins. *Lucrèce* est donc un peu compromise par ces changements et ces désertions; on s'entend d'ailleurs les succès éternels?

Le Second-Théâtre-Français ne semble pas vouloir écono-



gège, leur exprime tout bien que mal son aversion pour cette action. Sae, auquel il a accordé le titre pompeux de Tavo, le regarde avec surprise et semble lui demander si, nous aussi, nous ne nageons pas nos ennemis. Maiti, qui probablement n'a pris cette grande horreur du cannibalisme dont il fait parade que depuis son séjour à bord, profite de la circonstance pour faire un beau discours; ses auditeurs ont l'air de se dire: Comment un homme si grand, si robuste, peut-il ne pas manger ses frères? Si le voulait, sa table serait toujours bien servie. Et comme s'ils ne comprennent pas les motifs d'une pareille conduite, ils regardent attentivement les gens de l'ordure, un peu moins sauvage qu'eux. — Que sont encores les bifrecks d'ours, comparés à ces bifrecks d'hommes?

Je ne vous aurais donc, mon cher directeur, adressé aucune lettre pendant mon voyage, si je n'étais à vous parler d'un merveilleux travail que j'ai eu le bonheur, je ne dirai pas de découvrir, mais d'adhurer un des premiers, le chemin de fer de Liège à Verviers. Une fois achevé, ce chemin sera, sans contredit, une des principales curiosités de la Belgique. Jamais peut-être l'homme n'avait eu à soutenir une pareille lutte contre la nature, jamais il n'avait remporté sur sa redoutable adversaire un plus complet et plus éclatant triomphe. La route de terre qui reliait Verviers à Liège suivait modestement les nombreux détours que fait, entre des collines bossues, avant de se jeter dans la Meuse, la charmante rivière de la Vesdre. Plus léger et plus fier, le chemin de fer a tracé sa courbe sans s'inquiéter des obstacles qui pouvaient l'arrêter. La rivière, et la franchit la vallée, et la comble; les montagnes, et les perce. C'est une suite non interrompue de vadues, de puits et de tunnels. Vous sortez des ténèbres les plus profondes et vous entrez tout à coup, sans transition, dans un délicieux petit vallon. Des bouquets de bois couronnent ses coteaux couverts d'une douce verdure, une eau limpide et transparente l'arrose; un soleil écarlate l'éclaire. À peine avez-vous eu le temps de contempler ce ravissant spectacle, déjà le convoi qui vous porte s'enfonce sous une autre voûte non moins sombre que la précédente. Est-ce un rêve que vous avez fait? Mais non, un château gothique, de construction moderne, s'offre à vos regards charmés. Quelle obscurité profonde! Vous criez-vous. Comme ces ruines sont pittoresques! vous répondez votre voisin en montrant du doigt un vieux château du Moyen-Âge, perché au sommet d'un rocher. Vous criez: mais, à une vitesse de huit lieues à l'heure, de surprise en surprise, depuis Liège jusqu'à Verviers, ne sachant ce que vous devez admirer le plus, des gracieuses beautés de cette petite vallée de la Vesdre, ou des magnifiques et solides travaux qu'ont eu la gloire de faire exécuter les ingénieurs de la Belgique.

Ne louons pas trop les Belges cependant. Certains journaux français leur ont tant répété que leurs chemins de fer étaient, sous tous les rapports, supérieurs à ceux de la France, qu'ils ont fini par le croire et par s'en glorifier. — D'abord leur modestie égala leur mérite; aujourd'hui, la vanité les égare; ils se regardent en travers et ils n'y prennent garde. Autant ils se montraient, jadis, simples, obéissants, exacts, accablés, etc., autant ils deviennent peu à peu arrogant, mécontents, exigeants et chers. Un triste désordre régnait maintenant où se faisait encore admirer, il y a deux ans, l'ordre le plus parfait. Avez-vous l'audace de vous plaindre; — C'est encore moins cher et mieux administré que dans votre France, vous disent les employés supérieurs avec un triomphe dédaigné. Telle est du moins la réponse qu'il adressa à mes justes réclamations, le 10 septembre 1845, un des chefs principaux de l'incommode et petit embarcadere du chemin du nord à Bruxelles. — Je le répète donc, les chemins de fer français sont, à l'heure qu'il est, malgré leurs imperfections, beaucoup plus confortables, plus prompts et plus poils que les chemins de fer belges.

Messieurs des railways ont, en général, le grand tort de se croire dispensés d'avoir des attentions et des égards envers les voyageurs. Ils se regardent comme des potentats nécessaires, que leurs sujets obéissants doivent être trop heureux d'adorer. Dans les commencements, le public les a autorisés en quelque sorte, par sa sottise conduite, à concevoir d'hautes folles prétentions. Victime d'un engorgement irréfléchi, il leur a prodigué des éloges ridicules; il s'est déclaré hautement leur esclave, et il a même été vanité de son imprévoyance et de sa faiblesse. Instruit par de sévères leçons, il est actuellement plus raisonnable. S'il se dit même à l'œil confiant sa vie, s'il consent à s'exposer à toutes leurs petites misères, il impose, en retour, aux chemins de fer, diverses obligations, et exige qu'ils aient certaines qualités dont ils avaient cru pouvoir impunément se priver.

Les petites misères des chemins de fer! Que n'ai-je l'esprit de mon ami Old-Nick pour vous les raconter! Je ne parle pas des grandes; elles sont tellement effroyables,

que nul pensier humain ne les oserait.

Mais les petites, qu'elles sont nombreuses et cruelles! Si elles ne nous font jamais mourir, comme elles nous rendent l'existence pénible! Qu'il faut être pressé d'arriver pour se déterminer à les affronter et à les subir! (1)

Vous voulez partir par le convoi de midi; quatre ou cinq petites misères (voir Old-Nick et Grandville) vous ont arrêté en route; vous êtes en retard; vous hâtez le pas, vous courez même, au risque de vous faire écraser par les voitures qui encombrant les abords de l'embarcadere, vous arrivez incontinent, haletant, harassé; l'heure va sonner, le bureau est devant vous, un maître à peine vous en sépare; mais il vous fait encore, avant de l'attendre, désirez je ne sais quelle figure disgracieuse entre deux halustrades, en bois qui le protègent contre l'empiètement de la foule... Quand, votre billet

(1) Est-il besoin d'avertir les lecteurs de l'Illustration que cette boutade de notre correspondant contre les chemins de fer n'a rien de sérieux... (Note du Directeur)

à la main, vous franchissez le seuil de la dernière porte, vous apercevez, à ceit pas de vous, le convoi s'éloigner, puis disparaître... Votre montre marque midi une minute. — « À quelle heure part le premier convoi? demandez-vous d'une voix cime à l'un des employés de la compagnie. — À quatre heures, vous répond cet homme d'un ton ironique et bourru! Vous avez quatre heures à dépenser... »

Hélas! ou, Un certain fort spirituel, dont le nom n'est inconnu, a eu raison de le dire, « les hommes attendent, les chevaux attendent, quelqu'un même, si vous êtes jeune et beau, vieux et riche, ou fait amable, les femmes vous attendent; mais jamais une steam-engine, ou une machine à vapeur n'a attendu personne, et il est impossible de courir après elle et de la rejoindre. »

Quatre heures à dépenser! Amère dérision! Sais-je au bien, malheureux! ce qu'elles lui coûteront, et à ce voyageur dont tu te moques si impitoyablement, ces quatre heures? — Quelle influence, à jamais déplorable, une telle perte de temps peut avoir sur son existence! Dans le pays où il se rendait vit une jeune fille qu'il aime et qui partage son affection. Pressée par ses parents de consentir à un mariage odieux, elle l'attend pour prendre, « de concert avec lui, un parti décisif. Il lui a promis d'être auprès d'elle tel jour, à telle heure. Quelque argent qu'il dépensât maintenant, il ne saurait tenir sa parole. Si celle qu'il attend, ne le voyant pas arriver, le croit indigne, si elle le dépit et la jalousie l'égarent, peut-être se déterminera-t-elle à céder aux prières de son rival. Sans cette fatale barrière, le fil parti, et tout lieu d'être étrennement malheureux, ces deux êtres, créés tout exprès l'un pour l'autre, eussent, comme on disait au siècle dernier,

File jusqu'à la mort des jours d'or et de soie.

Vous n'êtes pas seul, vous n'entreprendez pas un voyage à la recherche d'une maison; vous allez, avec quelques amis, passer une journée de repos à la campagne. Vous êtes arrivés à l'embarcadere un quart d'heure avant l'heure fixée... Tout semble vous sourire; l'air est pur, les ciel est serein, la journée sera magnifique, la société seule de vos compagnons et compagnes de plaisir suffirait pour vous rendre heureux. Tout à coup un sifflet a retenti; c'est le signal du départ. Le chemin de fer traite les hommes comme les hommes traitent les animaux; il ne leur fait pas l'honneur de leur adresser la parole; c'est par un coup de sifflet qu'il leur exprime ses suprématies volontés. A ce signal, les portes s'ouvrent avec fracas, et la foule se précipite vers les voitures destinées à la content. Entraîné par des lotts d'hommes, de femmes et d'enfants, vous êtes porté malgré vous dans l'intérieur d'une voiture où, à votre grand désespoir, vous vous trouvez seul en compagnie de sept manants aussi désagréables à voir qu'à entendre et à sentir. Vous appelez vos amis; deux ou trois voix, parties de deux ou trois coins différents, répondent à vos cris... Vous voulez sortir; un conducteur vous le défend sous peine de la vie; vos voisins se plaignent avec amertume de votre insupportable agitation; l'un d'eux même jette sur vous des regards menaçants, et s'apprête à vous pousser un duel pour le lendemain. Et vous voulez protester contre cette odieuse tyrannie, à votre billet, monsieur? vous demandez votre nombre, farieux de vos plantes. — Mon billet? — Oui, monsieur, fait-il vous le repéter? — Je l'ai donné à un homme qui l'a déchiré. — Et qui vous l'a rendu? — Oui, — Oui est-il alors? — Je ignore, « Vous le cherchez vainement, vous ne le trouvez pas, vous l'avez perdu dans la bagarre. Au moment même où le conducteur vous annonce l'agréable nouvelle qu'il l'arrivé il vous contraint à payer une seconde fois votre place, un autre coup de sifflet se fait entendre, et la machine vous emporte sur les rails, en vous faisant des tourbillons de flamme et de fumée, et en poussant les plus atroces gémissements qui aient jamais déchiré une oreille humaine!

A ce bruit, vous avez frémi malgré vous; car il vous a semblé entendre la trompette fatale de l'Ange exterminateur annonçant aux hommes l'heure du jugement dernier. Malgré vous aussi, vous vous rappelez alors toutes les fautes que vous avez pu commettre pendant votre vie, comme si vous deviez bientôt comparaître devant votre Juge suprême, et votre mémoire évoque le funèbre souvenir de la catastrophe du 8 mai...

Mais chassons ces tristes pensées, et oublions un instant que tout voyageur qui se sent emporté par une machine à vapeur sur des rails de fer, doit nécessairement recommander son âme à Dieu; supposons même qu'aucune autre petite misère ne viendra vous assaillir. Oï sont les petits bonheurs de la route de terre, les beaux chevaux qui obéissent avec tant d'intelligence à la voix de leur maître, les desserts gracieux de la route qui serpente au travers d'une prairie ou d'une forêt, les jeunes filles qui vous offrent des fleurs ou des fruits, les promenades à pied dans les passages difficiles avec une aimable voisine, à laquelle on offre son bras, et tant d'autres qu'il est inutile d'énumérer? — Le chemin de fer suit une ligne droite ou légèrement courbée; s'il s'arrête, c'est pour rammer ses forces abattues, pour prendre ou pour déposer des passagers; mais jamais il ne songerait à procurer aux voyageurs qu'il conduit à leur destination ni distractions ni repos; qu'il traverse une lande inculte et désolée, un frais vallon, une belle forêt, il court toujours avec la même vitesse, sans se préoccuper des beautés de la nature; et tourmente de ses horribles cris les nerfs les moins sensibles; il aveugle, avec sa poussière noire, toutes celles de ses malheureuses victimes qui se hasardent à ouvrir les yeux; il les étouffe avec les odeurs infernales qu'il exhale à chaque soupir. Qu'un malade soit tout à coup saisi par une de ces douleurs violentes auxquelles une courbe hâlée est absolument nécessaire, en vain, ne voudrait sacrifier sa réputation ni sa vie, il le supplie de ralentir sa marche; soudain à ses prières comme il se redresse à ses menaces, son impuissant barreau ne lui répond que par un coup de sifflet fiévreusement effroyable, que l'émotion qu'il éprouve redouble encore la violence de son mal....

Cependant le chemin de fer traverse un pays peu peuplé; il a fait à la dernière station une ample provision d'eau et de charbon; depuis une heure déjà il vous entraîne sans prendre haleine, avec une vitesse de plus en plus grande... Avez-vous suffoqué, étouffé, malade peut-être, vous sentez le besoin de respirer, ne fait-ce qu'une minute. — Vain désir! Au lieu de diminuer, la vitesse redouble... Les arbres et les maisons passent si rapidement devant vous, qu'ils ne vous paraissent plus séparés par aucune solution de continuité... Vous fermez les yeux; mais si vous cessez de voir la vitesse, vous la sentez encore. D'abord la monotone de ce mouvement vous donne le mal de mer; puis le sang vous monte à la tête, mille pensées confuses se pressent en désordre dans votre cerveau, vous éprouvez ce mal étrange qu'on appelle le vertige. Entraîné par une force irrésistible, vous allez ouvrir la portière et vous précipiter sur les talus du chemin pour vous soustraire à cette insupportable souffrance... Heureusement, au moment où vous tombez le bouton, le convoi commence à ralentir sa marche... Vos yeux se rouvrent, votre cœur se dilate, votre tête se débarrasse, vous respirez, vous vivez, vous êtes arrivés.

Arrivé! — J'ai bien souffert, vous dites-vous à vous-même; mais que de temps et d'argent j'ai économisé! — Et, joué de cette illusion, vous vous félicitez d'avoir supporté courageusement des douleurs utiles. — Erreur grossière! Récapitulons, en effet, et, tout compte fait, il se trouve que vous avez dépensé trois heures et dix francs de plus par le chemin de fer que par la diligence ordinaire, sur un modeste trajet de quatre-vingt lieues, et que vous avez eu en outre l'inappréciable avantage de changer sept ou huit fois de voiture.



(Voyez de la Fontaine du Pothon, à Sp.)

Arrivé! — Pavez une seconde fois votre place et courez découvrir votre bagage au milieu d'une montagne de malles, de valises, de sacoches, d'êtres, etc. Une fouille intelligente vous a mis en possession de l'objet cherché; tout perdu encore d'en être quitte à si bon marché, de n'avoir perdu aucun de vos membres, vous vous dirigez, votre bagage sous le bras, vers la porte de sortie. Une dernière misère vous

était réservée. Vous avez perdu aussi le petit bulletin qui devait prouver à l'employé de service à cette porte que vous êtes le légitime propriétaire de vos effets... heureux si ou ne vous arrête pas comme un voleur! Que de démarches vous devez faire avant de pouvoir obtenir la remise de tout ce qui vous appartient! — Bonne chance, o bon infortuné compagnon de route! Quant à moi, le sort aujourd'hui

to est favorable, et je profite de ma liberté pour m'échapper de la station et courir à Spa. Mais, j'y songe! que vous dirai-je de ce charmant pays que vous et vos lecteurs ne sachiez déjà? Qui n'a entendu parler de ces eaux minérales, si célèbres dans le monde entier? jamais un malade n'a demandé en vain au *Pouhon* et à la *Géronstère* la santé qu'il avait perdue. Mais sur les dix mille étrangers qui visitent Spa chaque année, huit mille environ se portent parfaitement bien, ou se guérissent, sinon avec les eaux, du moins avec les plaisirs de Spa. Tous les matins, de nombreuses et brillantes cavalcades partent dans toutes les directions. Celles-ci vont parcourir les vastes forêts qui couvrent, à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer, les montagnes voisines; celles-là se rendent à la cascade de *Coq*, à la grotte de *Remouchamps*, à la belle propriété de *Jusleuille*. Le soir ramène tous les promeneurs au rendez-vous commun. Souvent une même table d'hôte réunit trois cents con-



(Source de la Géronstère à Spa.)

vives. Après le diner, un orchestre de musiciens exécute des ouvertures et des symphonies sous les magnifiques ombrages de la promenade de *Septheures*, ou au sommet de la montagne d'*Annette* et *Lubin*. La nuit venue, chacun se rend à la *Reinote*, où des divertissements variés, le jeu, le spectacle, la lecture, la conversation, les concerts, le bal, terminent la journée des heureux oisifs auxquels les hôtels de Spa ont accordé une hospitalité aussi aimable que modérée. Il y a dix ans, Spa, abandonnée pour *Baden-Baden* et *Wiesbaden*, avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Une administration intelligente et les chemins de fer la rendront désormais ce qu'elle a déjà été cette année, la ville d'eaux la plus agréable et la plus fréquentée de l'Europe. Adieu, mon cher directeur. Une autre fois, si vous me le permettez, je vous fera part de la découverte de la Moselle par votre dévoué correspondant.

Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles.

25, 21, 23, 26 SEPTEMBRE 1845.

Avant 1850 la Belgique ne s'était jamais appartenue à elle-même; les Romains, les Francs, des seigneurs féodaux, les ducs de Bourgogne, la maison d'Autriche, l'Espagne, la France et la Hollande, l'avaient tour à tour conquise et gouvernée. La Révolution de Juillet lui inspira le désir et le courage de devenir libre et indépendante. Au mois de sep-

tembre 1850 elle prit les armes, chassa ses derniers maîtres, brisa, ce qui la concernait, les traités de 1815, et, puissamment aidée par la France, elle conquit enfin sa nationalité. Aujourd'hui elle forme un des Etats secondaires de l'Europe. Cependant, bien qu'unies entre elles par les mêmes lois,

les neuf provinces dont se compose le royaume de Belgique offraient encore des divisions parfaitement distinctes. Chacune d'elles avait sa physionomie, son climat, sa langue, ses mœurs, ses coutumes, ses opinions. La révolution une fois accomplie, les hommes d'Etat appelés à la diriger durent donc s'occuper des moyens de fondre en un seul tout homogène ces éléments si



(Anniversaire de la Révolution belge. — Concert dans le Parc de Bruxelles.)

divers et si opposés. Les habitants de la Belgique étaient Français, Allemands, Hollandais, Espagnols même: il fallait les rendre tous Belges. Pour atteindre ce but, le gouvernement présenta la loi du 1^{er} mai 1854, qui décrétait l'établissement d'un vaste ensemble de chemins de fer.

Cette grande mesure, si promptement exécutée, a déjà eu d'immenses résultats. Sans doute elle n'a pas encore produit tous les effets que l'avenir doit en attendre; mais en rapprochant à de courtes distances les provinces les plus éloignées, elle a affaibli, si ce n'est détruit, une foule de préjugés et de

rivalités; elle a rendu, de plus, d'éminents services à l'agriculture, au commerce, à l'industrie; enfin elle a évidemment favorisé le développement intellectuel de la nation. Ainsi, depuis 1850, la Belgique, qui emprunte ses différents idiomes aux peuples qui l'avoisinent, et qui, par conséquent,

n'a point de littérature nationale proprement dite, a publié, pour la première fois, des ouvrages originaux d'un mérite incontestable. Les arts ont devancé les progrès de la littérature. La peinture, la sculpture, la musique, ont maintenant, chez nos voisins du Nord, de célèbres interprètes.

Le gouvernement belge n'a pas voulu que le peuple pût perdre le souvenir d'une révolution dont les bienfaits sont déjà si grands. Aussi fait-il chaque année célébrer des fêtes publiques en l'honneur de son anniversaire. Ces fêtes ne sont pas toujours aussi monotones et aussi ennuyeuses qu'absurdes que celles qui ont lieu à Paris, soit au 1^{er} mai, soit au 29 juin

let; elles varient selon les circonstances et selon les opinions des ministres régnants. Tous les ans le programme est discuté et arrêté par les Chambres.

Ainsi, en 1851, la même année où furent votés les chemins de fer, les fêtes de septembre eurent un caractère qu'on ne leur a malheureusement plus donné depuis. M. Rogier, alors ministre de l'intérieur, avait conçu le plan d'un grand concours musical et littéraire, qui avait pour but d'aider au développement de l'intelligence. Ce but fut atteint. Le gouvernement décréta des médailles et des sommes d'argent à des littérateurs et à des compositeurs de musique. Ces récom-

penses avaient un grand attrait pour des artistes belges, dont les travaux sont si rarement rémunérés avec quelque munificence ou avec quelque dignité dans leur pays. Ce concours ne fut suivi d'aucun autre; mais l'impulsion était donnée, et, à dater de ce moment, une grande activité se déploya dans les travaux intellectuels. La littérature et la musique, qui ne peuvent aussi facilement se produire que la peinture et la sculpture, firent cependant de grands progrès. Ce fut en 1853, si nous ne nous trompons, qu'eut lieu dans le temple des Augustins, sous la direction de M. Féis, le premier grand festival belge de musique. Un nombre considérable d'instru-



(Anniversaire de la Révolution Belge. — Concert dans l'ancienne église des Augustins.)

mentistes et de chanteurs, venus de tous les points de la Belgique, se rendirent dans cette ancienne église, transformée en salle de concert.

En 1857, le déplorable état où se trouvait alors l'enseignement primaire inspira l'idée de créer à Bruxelles une société ayant pour but de répandre l'instruction parmi les classes ouvrières. Cette société ouvrit des cours gratuits qui complurent, en peu de temps, plus de huit cents élèves. On y enseignait surtout la musique.

Le gouvernement s'étant mêlé des tendances de cette société; rassuré, il conçut l'idée de faire servir cet enseignement à l'embellissement des fêtes de septembre de l'année 1858. Des chœurs devaient être chantés sur la place des Martyrs au moment de l'inauguration de la statue de la Liberté élevée à l'endroit où reposent les combattants qui succombèrent en 1830. Mais les ministres actuels, craignant sans doute de donner aux fêtes de septembre un caractère trop prononcé, renoncèrent à ce projet.

Cependant, l'enseignement musical continua de faire de rapides progrès parmi les masses; de nombreuses sociétés de chant se constituèrent de toutes parts, et, en 1841, le gouvernement songea de nouveau à les employer aux fêtes de septembre; un grand concours vocal ayant été institué cette année à Bruxelles, toutes les sociétés de chant du royaume et même de l'étranger furent invitées à y prendre part. Des médailles étaient destinées aux sociétés victorieuses. Une fête semblable eut également lieu en 1842; mais alors déjà on s'aperçut des nombreux inconvénients qu'elle offrait. Les villes où résidaient les sociétés qui n'obtenaient point de prix virent leur dépit avec dépit. L'union que l'on voulait faire régner entre toutes les provinces de la Belgique fut de nouveau compromise. On se rappela que, sous le gouvernement hollandais, une haine profonde entre Gand et Anvers n'avait eu d'autre motif que le prix remporté par la première de ces villes à un concours de musique. Les concours de chant durent donc être abandonnés de nouveau.

L'anniversaire de la Révolution de 1850, célébré cette année à Bruxelles, n'a pas encore été ce qu'il devrait être si le gouvernement comprenait son devoir. Les fêtes données étaient plus faites pour récréer les yeux que pour réjouir le cœur ou élever l'intelligence. Cependant, parmi ces fêtes, nous en avons remarqué qui sont susceptibles de développer de plus en plus, en Belgique, le goût et le sentiment de la musique; tels sont, par exemple, les concerts donnés aux Augustins et au Parc.

L'ancienne église des Augustins, où se donnent actuellement à Bruxelles les concerts qui exigent la réunion d'un grand nombre d'exécuteurs, est un édifice élevé en 1642 et réuni à cette époque à un couvent d'une construction beaucoup plus ancienne. L'extérieur, d'une remarquable simplicité, offre quelque intérêt; le portail de l'église est assez large; il est orné de six colonnes dont les chapiteaux supportent une corniche qui règne sur toute la façade. Trois portes donnent accès à l'intérieur. Les dessins de cette

ogise et de son portail sont dus à Wenceslas Coebergher.

L'intérieur des Augustins, disposé actuellement en salle de concert, peut contenir un grand nombre d'auditeurs; des bancs sont rangés dans le nef principale ainsi que dans des bancs latéraux. Au-dessus des deux nefs latérales, on a élevé des espèces de tribunes qui contiennent encore un certain nombre de places. Au fond, dans l'ancien chœur, se trouve l'orchestre.

La partie musicale des fêtes de cette année a été confiée par le gouvernement à M. Ferdinand, ancien chef d'orchestre du théâtre de Liège. M. Ferdinand a fait venir d'une grande activité, et surtout de beaucoup d'habileté dans l'organisation et dans la direction des grandes solennités musicales. Tous ces exécutions environ, tant instrumentistes que chanteurs, se trouvaient placés sous sa direction aux concerts des Augustins. Liège, Tongres, Verviers, Namur, Mons, Maestricht, Berg-op-Zoom, Leyde, Cambrai, Valenciennes, Conrtrai, Bruges, Ostende, Gand, Termonde, Hain, Lille, Spa, Aix-la-Chapelle, Cologne et Mayence, avaient envoyé à Bruxelles, par les chemins de fer, l'éélite de leurs di-léttants. Comme on le voit, la Hollande elle-même était présentée à ce festival. Telle est la puissance de la musique qu'elle force à fraterniser les ennemis les plus irréconciliables.

Cette masse imposante d'exécuteurs a rendu avec beaucoup d'ensemble quelques-uns des morceaux les plus célèbres de la musique classique, au nombre desquels on a surtout remarqué les magnifiques compositions de Beethoven, de Clérubini, de Méhul, de Haendel et de Haydn.

Outre les deux concerts donnés aux Augustins, le programme des fêtes de septembre portait qu'une troisième séance musicale, également dirigée par M. Ferdinand, aurait lieu dans l'enceinte du parc.

Le parc de Bruxelles, regardé avec raison comme l'une des plus belles promenades de l'Europe, est merveilleusement disposé pour que la musique, — la musique vocale surtout, — y produise de beaux effets. Vers le milieu de cette magnifique promenade se trouve un bassin rempli d'eau. C'est à quelques pas de ce bassin que l'on avait disposé une estrade où sont venus se placer, vers les sept heures du soir, tous les chanteurs appelés à prendre part à ce concert vocal. Notre dessin peut seul donner une idée de l'aspect féérique que présentait cette scène, brillamment éclairée par des milliers de lampions et de candélabres, qui se réfléchissaient dans l'eau du bassin, et dont un sombre rideau de verdure faisait encore ressortir l'éclat.

Si jamais de nouvelles modifications étaient apportées aux fêtes variables de l'anniversaire de la Révolution belge, l'illustration préparait de nouveaux sets crayons et sa plume

mer, loin du ménage un peu bourgeois de son frère et des goûts mondains et vulgaires de sa sœur. Elle avait plus vécu par l'esprit et l'imagination, durant ces quelques semaines de solitude, que pendant les années lentement écoulées de sa jeunesse contente et rêveuse. Le père de Démôsthène, voulant en imposer comme érudit et comme bel-esprit, avait en le luxe d'une double bibliothèque à la ville et à la campagne, et sa veuve, qui n'avait jamais ouvert de sa vie un autre livre que son livre d'heures, en soupçonna pas qu'il y eût le moindre danger pour une jeune fille de lire tous les livres de littérature que son mari avait mêlés aux dogues et aux codes.

Thérèse lui avait posé, les historiens, et romans, quelques questions. Thérèse lui avait posé, les historiens, et romans, quelques questions. Thérèse lui avait posé, les historiens, et romans, quelques questions. Thérèse lui avait posé, les historiens, et romans, quelques questions.

Thérèse, dont l'esprit pûte et un peu pompeux s'était permis de douter depuis quelques années du genre du père de Démôsthène, fut d'abord disposée à la même incrédulité envers les mérites des fils; mais la mère les exaltait avec tant de conviction et de ferveur, qu'insensiblement sa foi lui quelque impression sur l'âme de la jeune fille; il y avait d'ailleurs, ajoutait la bonne veuve, des rapports frappants de goûts entre Démôsthène et Thérèse; comme elle, il aimait l'étude, la littérature, la poésie.

Insensiblement l'esprit de la jeune fille fut attiré vers cette image du jeune Parisien instruit, élégant et spirituel, ainsi qu'on se plaisait à lui représenter Démôsthène dans sa famille; et parfois, durant ses promenades au soliel couchant qui se baignait dans la mer, une figure idéale et chose peuplait la solitude qui se dévoilait devant elle; c'était celle de Démôsthène!!!. Elle était dans cette disposition d'âme, lorsqu'un jour lettre du héros de ses rêves annonça à l'heureuse veuve le jour fixe pour l'arrivée de son fils. Il devait, avant de se rendre à la ville, aller embrasser sa mère à la campagne, et s'y arrêter une semaine pour se reposer de la fatigue du voyage.

Le jour si vivement désiré par la mère de Démôsthène et assez impatientement attendu par Thérèse arriva enfin. Des le matin, M. et madame Armand et madame Delvil, dans sa plus jeune et agaçante toilette, s'étaient rendus à la bastide. On ne savait pas à quelle heure précise devait arriver le voyageur, de sorte que toute la journée se passa dans une attente agitée. La bonne mère allait et venait, donnant des ordres, gourmandant et aidant sa cuisinière, afin que le premier repas qu'elle offrirait à son fils fut exquis en tous points. M. Armand se promenait avec sa femme dans l'allée du petit jardin, et, comme un bon négociant, causait affaires d'intérêt. « Votre frère se montrera, j'espère, équitable dans le partage », disait-il à sa femme; il hérite, grâce à l'inguste testament de votre père, du quart en sus de tous les biens; je pense du moins qu'il nous laissera notre part d'inimables. — Oh!, certes, il le faudra bien », répondait la ménagère, qui, en femme positive, était résolue à plaider contre son frère plutôt que de se laisser déposséder. Madame Delvil passait les heures d'attente dans sa chambre, allant de son miroir à la fenêtre, épiant le moindre bruit, revenant arranger une boucle rebelle, un nœud de cravat d'un effet incertain, et, tout en se mêlant sous les armes, elle pensait que l'aimable avocat parisien ferait une heureuse diversion à la monotone compagnie des jeunes négociants de la ville, qui ne savaient parler que bonne chère et doucours coloniaux. Quant à Thérèse, assise sous un bercail d'aracées en fleurs d'où l'on dominait la route et la mer, elle lisait une des plus belles épiques de M. de Lamartine, celle qui commence ainsi :

D'ici je vois la vie à travers un ombrage
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul resté reste, comme une grande image
Survit seule au néant dans un songe efface.

Ces expressions brillantes et poétiques d'un ravissement et d'une souffrance qu'elle comprenait, mais qui elle n'avait pas encore ressentis, infiltraient son âme à l'amour, à cet ineffable et divin sentiment qui, selon l'expression du poète, survit seul au néant. L'image de Démôsthène flottait dans son ardente rêverie. Un bruit se fit entendre; elle crut qu'il arrivait, elle resta immobile, son cœur battait avec force; une larme s'échappa de ses yeux et tomba sur le seuil du livre entre-ouvert; mais tout à coup elle s'arrêta; elle sentit à son émotion en pulsant un petit écho de rire enfantine; son esprit était en révolte contre son cœur; elle cria à cette opposition. Malgré les séductions qu'elle prêtait *à sa fantaisie adorée*, le nom de Démôsthène lui paraissait souverainement ridicule, et elle se disait qu'un homme d'esprit, dans notre siècle de sérieuse simplicité, aurait dû se débarrasser bien vite de ce nom écraçant. Tout en pensant ainsi, elle moula d'un pas lesté et avec un air demi-râleur les marches du peron qui conduisaient au salon. Démôsthène n'était pas arrivé. Toute la famille attirée, ainsi que Thérèse, par une fausse alerte, était là réunie; M. et madame Armand, fort calmés; la mère, inquiète et troublée par la pensée des dangers imaginaires que son fils courait en route; madame Delvil, assise près de la porte vitrée qui s'ouvrait sur le peron, jouant avec un charmant éventail ou avec les barbes diaphanes d'un gracieux bonnet qui encadré coquettement et rayonnaient son joli visage; parfois son attention se portait sur les plus réguliers de sa robe de taffetas noir, ornée de dentelles noires, et dessinant à merveille sa

taille encore svelte. Vue seule, madame Delvil aurait encore pu faire illusion; mais, à côté de sa sœur, ce n'était plus qu'un débris; elle le sentait, et involontairement elle jetait des regards d'envie sur la jeune fille belle et sereine qui était là près d'elle, nonchalamment accoudée sur la table où reposait le livre qu'elle continuait à lire. Ses blonds cheveux, relevés en nattes au sommet de la tête, entouraient de grappes flottantes son front frais, son cou pur, et venaient effleurer ses blanches épaules; une simple robe de mousseline bleue dessinait sa taille souple et fine; ses manches étaient courtes et laissant à découvert des bras d'une pureté de forme qui rappelait la statuaire grecque. Elle était ainsi d'une beauté belle, et la pensée envieuse de sa sœur, tout en cherchant un défaut à ces charmes si purs, était vaincue. Elle disait alors tout bas: « C'est bien avec raison que nos bourdons de province l'ont surnommée la perle des blanches de thème! Tandis que chacun s'abandonnait ainsi à ses préoccupations diverses, la nuit était tout à fait venue. Tout à coup un bruit de fouet se fit entendre: « Pour cette fois », c'est bien lui! » s'écria la mère, et retrouvant de jeunes jambes, elle courut sur la route par laquelle devait arriver son fils. M. et madame Armand la suivirent d'un pas plus modéré. Madame Delvil composa son sourire le plus séduisant, son regard le plus assassin, et descendit le peron. Thérèse seule resta debout sur le seuil de la porte, en apparence indifférente, mais en réalité fort troublée; car, au moment où la voiture s'arrêta et qu'elle vit un jeune homme dont elle ne distinguait pas les traits s'en élançant, elle prêta à cette ombre, que la veuve de l'avocat pressait avec tendresse dans ses bras, toutes les séductions irrésistibles de l'idéal de ses rêves; et, s'abandonnant de nouveau à son cœur, elle s'écria mentalement: « Oh! mon Dieu, ne serai-je pas déçue? sera-t-il tel que je l'espère? et n'aimera-t-il!

III.

Après avoir embrassé sa mère, sa sœur et son beau-frère, et baisé zalamment la blanche main de madame Delvil, Démôsthène entra dans le salon, très-faiblement éclairé, il aperçut Thérèse plutôt qu'il ne la vit, il la baissa du front d'un air distrait, comme un amant étonné dont sa mère lui avait souvent parlé dans ses lettres. La jeune fille tressaillait sous ce premier baiser donné froidement, mais reçu par elle avec une émotion virgineale et brûlante. Elle resta quelques instants recueillie, les paupières baissées, comme si elle eût craint qu'un regard fit évanouir l'ineffable bonheur qu'elle venait d'éprouver; enfin elle se décida à regarder Démôsthène. Ce premier coup d'œil fut un désenchantement, elle le trouva vieux et laid; mais il parla, et le son de sa voix la charma, cet accent parisien si doux, si correct, en contraste avec le mauvais français criard et discordant qu'elle entendait chaque jour, lui parut une harmonieuse musique. Il parla de Paris, de ses monuments, de ses orateurs, de ses artistes, de ses littérateurs célèbres; il cita des vers des poètes en vogue qu'il connaissait tous, disait-il; il se vantait, il mentait, il produisait un grand effet. Thérèse l'écoutait avec ravissement; il s'exprimait d'une manière fort ordinaire, mais les choses qu'il racontait avaient un attrait de puissante curiosité pour la jeune fille; elle restait silencieuse et charmée, tandis que madame Delvil, sémiillante et coquette, questionnait Démôsthène, le complimentait, s'occupait sans cesse de lui et le forçait à s'occuper d'elle. Pour la première fois, Thérèse souffrait de l'irritante connoissance de sa sœur, sa candeur en était éveillée. Que voulait madame Delvil dans quel but exciter l'attention de Démôsthène et provoquer sa gaieté? Elle, du moins, elle était libre, elle pouvait l'aimer, et, en pensant ainsi, elle sentit une sorte de mépris pour sa sœur. Durant toute la soirée, Démôsthène avait à peine regardé une ou deux fois la jeune fille; elle lui avait paru fort belle, mais il la jugea très-otte, car, plus occupée à l'écouter qu'à se montrer elle-même, elle avait gardé un strict silence. Retirée dans sa chambre, Thérèse pleura; il est noble, instruit, distingué, pensa-t-elle; je l'aime, mais il ne m'aime pas, il aime ma sœur; et elle se sentit jalouse.

IV.

Elle passa une nuit fort agitée; et le lendemain, quand le jour parut, elle descendit dans le cabinet du père de Démôsthène, y prit un volume, et alla s'asseoir sur le bord de la mer. Elle lisait à haute voix cette admirable épique du lac, dont le langage passionné a souvent servi d'interprète à des amours qui auraient craint de se trahir sous des expressions moins poétiques. Un bruit de pas vint l'interrompre, elle tourna la tête, aperçut Démôsthène, et tressaillit visiblement. « Pardieu, mademoiselle, je vous dérange, j'essais indiscrètement. Mais que lisez-vous? les vives prières du matin, sans doute! Ajoûte-t-il d'un ton demi-râleur. — Oh!, comme une poétique, répondit-elle en souriant naïvement à son tour. — Mais non, ce n'est ni une prière ni un serment; c'est *L'Amant de la Lac*; c'est mon morceau favori; que de fois je l'ai déclamé! » et, prenant le livre des mains de Thérèse, il se mit à reciter avec assez d'art ces belles strophes qui, accompagnées du bruissement des vagues, et, à cette heure matinale et recueillie, parurent plus belles encore à l'âme attentive de Thérèse. Elle le poète qui la captivait, mais, involontairement, elle attribua au charme de la voix de Démôsthène une partie de son émotion. Bientôt elle se mit à penser que ces beaux vers traduisaient des sentiments neels que Démôsthène connaissait, et qu'il ne les disait si bien que parce qu'ils étaient un écho de son cœur. A la dernière strophe, des larmes jaillirent sur les joues de Thérèse. Enchaîné de l'effet qu'il pensait avoir produit: « N'est-ce pas que c'est beau, dit-elle? poursuivit-il; et maintenant, voulez-vous du Racine? écoutez la déclaration de Xéron à Junie, vous croirez entendre Talma. » Et il se mit à déclamer avec une certaine habileté d'imitation ces vers inaltérablement beaux.



Un Amour en province.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir II, p. 74.)

II.

La mère de Démôsthène passait les premiers mois de son veuvage dans une jolie bastide que son mari avait achetée sur les bords de la mer pour aller se reposer des fatigues du barreau. C'est là que l'entourage de sa famille, elle attendait l'arrivée de son fils. Démôsthène n'avait qu'une sœur, qui s'était mariée pendant son absence avec un assez riche négociant nommé M. Armand. Celui-ci était resté orphelin de bonne heure, et avait servi, pour ainsi dire, de tuteur à deux sœurs plus jeunes que lui. Madame Delvil, qui dépassait alors trente ans, dissimulant son âge, marié à un vieux mari qui lui laissait une grande liberté, élégante, coquette, et étrangement dépitée de voir toujours avant d'elle une jeune sœur de dix-huit ans, à l'air noble et candide, vraiment belle, douée d'une intelligence supérieure et originale qui ne s'était encore éveillée qu'à demi dans ce contact étouffant du monde pleurox au village qui l'entourait. Thérèse Armand était prêt sur sa sœur un objet de menaçante rivalité; tandis que les grâces de la jeune fille se développaient chaque jour, les charmes n'en perdaient jamais. C'est pour la plupart des femmes une époque pleine d'amertume et d'aigreur que cette phase du veuvage. Madame Delvil la combattait résolument; mais, forcée de lui céder cependant, elle éprouvait des révoltes intérieures qui se traduisaient en mauvaise humeur contre Thérèse, calme, riante et chaque jour plus jolie. Aussi souvent et aussi longtemps que possible, madame Delvil s'était reposée du rôle de mentor de Thérèse, qui lui imposait sa belle de sœur aînée, d'abord sur son frère, plus tard sur sa sœur aînée, et en dernier lieu sur la mère de Démôsthène, qui, depuis la mort de son mari, avait trouvé une douce distraction à sa douleur dans l'aimable compagnie de la jeune fille. De son côté, Thérèse s'était sentie véritablement heureuse de passer quelques mois avec la bonne veuve dans cette riante bastide, au bord de la

d'une attente agitée, si pleins de tourments et de douceur, ces jours d'illusions naives qui passent si vite et ne reviennent jamais. Elle voyait souvent Démophile; il lui paraissait tendre, généreux, eloquent; elle le jugait souvent ainsi quand il n'était plus là, car alors l'idéal repréentait la réalité in-complète. Si parfois Démophile manquait à la visite promise, Thérèse éprouvait une morne tristesse; cette femme tourmente, qui avait suivi Démophile en province, le retrouvait sans doute! Ainsi la pauvre figurante exilée était devenue, sans s'en douter, l'objet de la pudique jalousie de la jeune fille.

Un jour Démophile était attendu à la bastide, il n'arriva pas. M. Armand lui-même, qui venait chaque soir, ne parut point. L'inquiétude de Thérèse était extrême; elle n'osait pourtant en faire l'avertir à sa belle-sœur. Le lendemain, M. Armand arriva suivant son habitude, mais il était sourd et fort agité. En voyant son trouble, Thérèse, qui ne pensait qu'à Démophile, s'écria: « Lui serait-il arrivé quelque malheur? — C'est à moi, c'est à moi, ma sœur, répondit M. Armand, qu'il est arrivé un malheur irréparable; et tout en larmes il se jeta dans les bras de sa sœur. — Mais que se passe-t-il donc, dit-elle avec effroi? — Votre fortune et la mienne sont ruinées. J'ai aventuré votre dot, je l'ai perdue; je suis bien coupable, ma sœur. » Les traits de M. Armand exprimaient un profond désespoir. Thérèse prit la main de son frère, et lui dit avec un divin sourire: « Je craignais un malheur plus grand; je craignais la mort d'un parent, d'un ami, d'une personne qui nous est bien chère. Notre fortune est perdue; dites-vous? du moins cette campagne reste à votre femme; j'y passerai heureuse ma vie avec vous. — Et avec un autre, j'espère, dit ma-dame Armand, attendrie de la résignation de la jeune fille. — Mais si cet autre ne venait pas? murmura M. Armand d'un air sombre. — Il viendra, s'écria joyeusement Thérèse en entourant son frère de ses bras; il viendra, il est trop fier, trop généreux. Il n'aime trop pour ne pas venir. » Et on répétait ces mots qui trahissaient son amour, elle était radieuse.

Cependant huit jours s'élevaient et Démophile ne tarait point. Il écrivit un court billet à sa sœur pour s'excuser; une affaire des plus importantes le retenait, disait-il, à la ville; il ajoutait un froid souvenir pour Thérèse. D'abord elle crut faire un rêve dououreux; mais quinze jours s'écou-lèrent ainsi, il ne revenait pas; il n'écrivait plus; elle ques-tionnait son frère. Sans doute, cette femme, cette actrice brillante était la cause de son oubli? M. Armand ne répondait point, il craignait d'accroître sa douleur en lui disant la vérité.

Un jour madame Armand reçut une lettre; Thérèse recon-nut l'écriture de Démophile: « Montrez-moi cette lettre, dit-elle vivement. Sa belle-sœur la lui remit sans l'avoir lue. Thérèse pâlit beaucoup en la parcourant; puis, sans proférer une parole, elle sortit du salon. Dans cette lettre, Démophile annonçait son mariage à sa sœur; il épousait, lui disait-il, une riche héritière d'origine belge, point belle, mais sur-façonement agréable; d'un esprit ordinaire, mais d'une grande raison, ce qui vaut bien mieux en mariage... Puis il ajoutait, comme faisant allusion à Thérèse: « Une espérance plus brillante et plus chère m'avait un instant séduit... j'ai cru sage-ment devoir en faire le sacrifice, il m'en a coûté... » Misé-ricorde!... » s'écria M. Armand après avoir lu cette lettre. Quant à Thérèse, elle avait disparu; où était-elle? Il la chercha dans le jardin, et ne la trouvant point, il se dirigea sur les bords de la mer; il l'aperçut debout sur le rivage, pâle, immobile, le visage couvert de larmes. Un horrible ouragan le frappa, et d'un bond il s'élança sur le sable mouvant et saisit Thérèse par ses vêtements. « Si je voulais mourir, dit-il, l'empêchez-moi! d'un air égaré, aiz-vous le droit de m'en empêcher? » Quoiqu'il fut profondément affligé, M. Armand, qui avait un esprit juste et une vive pénétration, affecta une grande hilarité, et laissa éclater un grand éclat de rire. « Oh! mon frère, vous m'insultez! dit la jeune fille avec une explosion de sanglots! — Non, ma sœur, c'est de lui que je ris, dit-il, et il y a bien de quoi, j'espère. En effet, concevez-vous une plus plaisante pascasinade? hier il vous adore! et aujourd'hui il en épouse une autre, parce que votre dot est perdue; cela mérite-t-il autre chose que la dérision et le mépris? — A ces mots, Thérèse parut sortir d'un songe; les paroles de son frère dépeuplèrent de tout prestige celui qu'elle avait cru aimer, elle le vit tel qu'il était; elle fut honte de son amour; la guérison fut rapide et complète. « Pour vous prouver ma force d'âme, dit-elle à son frère, je veux assister à ce mariage, faire le futur de ma présence, l'insulter de ma gaie franche et réelle, je vous assure, car elle ne sera point causée par le dépit, mais par la satisfaction vraie de me n'être pas hère pour toujours à une amie aussi commune. »

Huit jours après, tante et père, Thérèse assistaient au mariage de Démophile. La mariée était richement habillée, comme le sont par une mesure toutes les mariées. Parmi les convives se trouvant par hasard un homme supérieur qui passait dans le département; il vit Thérèse, quitta l'hôtel en mariage et l'épousa à Paris. Avant de quitter sa ville na-tive, Thérèse, qui, par une clairvoyance soudaine, avait péné-tré la pauvre de cœur de Démophile, voulut aussi se faire une idée réelle de la valeur de son esprit. Il devait plonder dans une grande affaire; ses partisans exaltaient à l'avenue son éloquence. Thérèse assista à l'audience. Il saisissait d'une cause fort tragique; Démophile fut amoné, froidement chaleureux, faussement attendri, d'une sensibilité et d'une éloquence factices; Thérèse ne put s'empêcher de rire aux éclats. Elle croyait assister, non à l'exposition d'un drame sanglant, mais à sa parodie. Pauvre cœur! pauvre esprit, pensa Thérèse; et elle partit honteuse.

Plusieurs années s'étaient écoulées; Thérèse était devenue une des plus belles et des plus spirituelles jeunes femmes de Paris. Un soir, elle était à l'Opéra avec son mari; un de ses connaissances entra dans sa loge: « Madame, lui dit-il, il y a ci et là de nos anciens connaissances... — Il fallut nous l'amen-ner, répondit Thérèse avec un sourire amical. — Le Pa-

tenté, mais il n'a pas ose se présenter à vous. — Mais de qui parlez-vous donc? ajouta-t-elle. — De Démophile! — Elle cachait son hilarité derrière son éventail. « Voyons, montrez-le-moi; où est-il placé? » L'entourneur de Thérèse lui indiqua du geste un petit homme assis dans une stalle de balcon; sa taille était voûtée, son front ridé, ses cheveux blancs; il portait des lunettes d'or. « Et quand je pense que ce fut là ma première passion, dit gaiement Thérèse. — C'est vous l'avez, non ami, et des ce soir; cette histoire vous amusera. — Il paraît que c'est le moment des reconnaissances et des déshautements, ajouta son compatriote, qui comprenait à demi, le juge que Démophile vous semble vieillir et fort laid. Eh bien! à son tour, il vient de retrouver ici une personne qui lui avait jadis tourné la tête, et qui au-jourd'hui... — J'espère que ce n'est pas moi, interrompit Thérèse avec un sourire d'humilité coquette. — Oh! non, madame, ce n'est pas vous, mais regardez; » et il désigna à Thérèse une grosse femme au teint couperosé, aux cheveux grisouissants convertis d'un simple homme, et qui, en ce moment, entr'ouvrait la porte de la loge voisine et offrait un petit bande à une dame qui venait d'entrer. « Que voulez-vous dire? Qui est cette femme? — C'est l'ancienne héroïne de Démophile, celle qui a tenu en émoi durant un an notre ville de province, la grande Pagodème qui n'a jamais été qu'une figurante, et qui est aujourd'hui ouvreuse de loges. — Pauvre femme! murmura Thérèse presque avec tristesse; et lui si riche, il ne songe pas à lui faire un peu de bien? — Il ne songe qu'à être dépité, et il le sera infailliblement l'année prochaine. — Et dire que c'est à cette femme qu'il devra d'avoir été orateur, » ajouta Thérèse.

Depuis ce jour, chaque fois que Thérèse va à l'Opéra, elle cherche du regard la grosse Luciole, et lorsque celle-ci lui offre un petit bande, elle glisse discrètement dans sa main une pièce d'argent; puis par fois en la considérant, elle se prend à sourire en pensant que cette pauvre femme lui a, sans s'en douter, fait connaître, dans ses plus belles années, ce sentiment acer et profond: la jalousie! — O! destin!



LOUISE COLET.

siégeait pendant deux ou trois années, rendait les sentences de concert avec un lieutenant et quelques praticiens en droit romain et en droit coutumier. Dans les procès d'Etat, les républiques avaient déjà commis la faute de déroger au droit commun; les petits tyrans qui leur succédèrent dans la plus grande partie de l'Italie aggravèrent encore les dispositions des gouvernements populaires à cet égard. Quand on retrouva, ou, pour mieux dire, quand on se mit à étudier la raison écrite dans les Plaudices, les puissants ne se souciaient pas des garanties qu'il avait inscrites la sagesse de Rome libre, mais firent leur profit des luxes excessives que la craintive tyrannie des Césars avait mêlées à de meilleurs règlements. Ils se servaient de ces exemples pour en faire la base de leur illégitime autorité, et se créèrent justifiés de transgresser le droit dans les cas de lèse-majesté.

Aors les jurisconsultes ne considèrent plus ce qui était juste, mais ce qui était étiré. Inspirés par les exemples d'une société où le Christ n'était point encore venu opposer à l'épée un pouvoir tutélaire, ils tombèrent dans la servilité la plus abjecte, et devinrent de furieux champions du parti Gibelin, par cette manie d'imitation romaine qui a tant zélé de choses dans notre beau pays. Quand Garibouisse rassembla à Rome la diète italienne, de fameux légistes déclaraient que l'empereur était souverain du ciel et de la terre, maître de la vie et des biens. Dante ne s'avance guère moins dans son livre servile de *Monarchia*. Les juriconsultes avaient toujours à leur disposition quelques raisonnements pour induire les villes à substituer au gouvernement de tous le gouvernement d'un seul. Les petits tyrans profitaient de pareilles doctrines, qui ne mettaient point la légalité dans la raison, mais dans les actes d'un gouvernement quel qu'il fut, qui soutenaient que toute loi est absolument obligatoire, et que ce qui plaît aux chefs est la loi. De cette manie, les tyrans pouvaient se vanter d'être les protecteurs de la liberté, puisqu'un définissait la liberté le pouvoir de faire tout ce qui n'était pas proscrié par les lois.

Les statuts criminels de Milan se sentent de cet esprit du siècle. Le paragraphe 168 établit: « Que seront rebelles sans la commune de Milan tous ceux qui se déclareront contre la tranquillité du seigneur et de la commune. » L'article précédent ordonne que, dans les cas de rébellion, considérés dans ce large sens, le podestat et les juges, tous et chacun, soient tenus par leur office d'informer et de procéder par indices, arguments et tortures, et tous autres moyens qu'il leur paraîtra, puis de condamner et de punir.

Ces règlements élastiques faisaient que dans tout pays, comme le dit Muratori: « Quand, par vengeance ou sur de simples soupçons, on voulait ôter la vie à un homme, on mettait en avant le nom et la procédure d'une conjuration. » C'était aussi ce nom que Luchino avait répandu. Il saisissait maintenant qu'un procès lui donnait de la consistance. Le Li de juin, c'est-à-dire à peine six jours avant ces événements, le charge de podestat de Milan avait été conféré à Francesco de' Guara, marquis de Malaspina, habile juricon-sult, et lui avait adouéc de la lettre écrite. Il regardait comme le premier devoir d'un magistrat de conserver la paix publique. En entrant en charge, il avait juré de faire observer les statuts de la commune de Milan, et principalement ceux qui concernaient les rebelles, ou, comme on les appe-lait, les *molestrati*. Il n'aurait donc mis aucun obstacle à la condamnation des conjurés; mais, d'un autre côté, il était honnête homme; il avait des vues courtes, mais des intentions droites; il pouvait être enveloppé par les ruses d'un homme pervers, mais était absolument incapable de se saisir les mains pour flatter le prince, ou dans de sordides espérances. Luchino avait en réserve l'homme qu'il lui fallait.

Cette troupe de Saint-Georges, dont nous avons parlé plus haut, et que Ludrivo avait rassemblée, se débatta après la

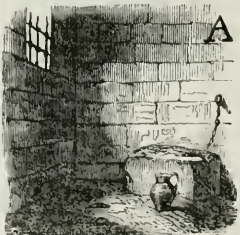
MARGHERITA PUSTERLA.

Levez, as-ta souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE X.

LE PROCES.

MILAN, sur ces entre-faites, un instruit les procès des personnes arrêtées comme ayant pris part à la conjuration. Luchino Visconti s'étudiait soigneusement à garder les appa-rences de la justice, et ses latteurs rappelaient souvent avec de grands éloges le trait dont nous allons parler. Il avait remis le gou-vernement de Lodi aux



maius de Bruzio, son latard de proffidélion, jeune homme ant des belles-lettres, mais plongé dans toutes sortes de corruptions. Sous son administration il arriva un gen-tillhomme de Lodi tra un autre gentilhomme; il fut pris et condamné à la peine capitale. Les parents du condamné se présenterent devant Bruzio, et lui dirent: « Messire, si vous avez besoin d'argent, saluez la fête de notre fils, et vous quinze mille beaux florins que nous vous donnons. »

A cette proposition, Bruzio, tenu par l'or, chevacha vers Milan, alla trouver son père, se jeta à ses genoux, et lui dem-andant la grâce du coupable, lui démontra comment cette grâce lui donnait les moyens de s'enrichir. Luchino fit signe à un page de lui apporter son casque, qui était tout rebaisant, avec un beau cimier convert de velours vert; et, le montrant à Bruzio, il lui dit: « Lis les paroles qui sont inscrites sur ce casque; elles disent: justice! et la justice, ajouta-t-il, nous vellerons à ce que'elle son accomplie. Je ne permettrai pas que quinze mille florins soient plus que ma devise. Va, retourne à Lodi, et fais justice, ou je la ferai de toi. »

Le droit du sang, dans les républiques lombarde, après la paix de Constance, appartenait au podestat. Ce magistrat, qu'on choisissait ordinairement parmi les étrangers, et qui



bataille de Parabiago. Ces mercenaires, habitués aux violences et aux saes des villes, pillaient, attaquaient, incendiaient, terribles encore en petites troupes. On les connaissait sous le nom de *giorgi*. Pour les réprimer, on permit à chacun de se faire justice par ses propres mains. Les mémoires du temps rapportent qu'Antoine et Matteo Grivelli, dont les *giorgi* avaient détruit leurs villas, les rôtaient au feu quand ils pouvaient les attraper, et les faisant d'avance ils les donnaient à manger à leurs chevaux; d'autres, dans le Crémonais, eurent la peau taillée sur le dos, en guise de rubans, puis le bourreau les foucettaient en criant à chaque coup : « *Stringhe e budelli, lances et aiguillettes.* » Ainsi les citoyens et les nations s'instruisaient à l'humanité.

Luchino, à cause de son amour pour ce genre de justice, avait insinué contre les *giorgi* un nouveau magistrat, le capitaine de justice, et il l'avait revêtu d'une autorité considérable. Il choisit, pour remplir cette charge, un certain Lucio, homme d'un caractère impitoyable, qui, ne se lassant point d'emprisonner et de pendre, débarrassa le pays des brigands.



Je dis des grands et des petits brigands, car les seigneurs mêmes, dans leurs citadelles et dans leurs palais de campagne, ne faisaient passer aucun homme s'il n'avait le sauf-conduit de la misère. Luchino mit aussi un frein à l'orgueil de ces nobles velleux; il abolit les guerres de personnes, de personnes, de familles à familles. Il déclara que tout le pays relevait immédiatement du siège de Milan au criminel. Les feudataires furent obligés de se restreindre à la juridiction simple, et ne purent plus compter que leur tyrannie serait sans appel. Aussi les courtisans du prince pouvaient le louer d'a-

voir établi l'égalité de tous devant la loi. « Mais cette égalité, cependant, dit un historien, ne plaçait point sous son niveau les puissants, les rusés, les flatteurs, le prince, ses favoris, ni les favoris de ses favoris.

Les améliorations sont un bienfait du ciel lorsqu'elles sont opérées par un bon prince; mais, entre les mains d'un mauvais souverain, elles deviennent des armes terribles, dont il se sert pour assouvir ses passions. Luchino, en effet, abattait ses ennemis de la même main dont il frappait les ennemis de la société! Il était merveilleusement servi dans cette œuvre par le caractère de Lucio. Nul n'était plus dur, nul ne savait mieux que lui fabriquer des traquenards judiciaires, et rien n'égalait son zèle à faire observer ce qu'il appelait le droit, c'est-à-dire la volonté du prince. Ce n'est pas que sa conscience l'égarât dans une voie trompeuse, mais c'est qu'il n'ambitionnait que de se délivrer d'une honte qui lui pesait plus qu'un crime, celle d'être né dans une classe pauvre et d'être pauvre lui-même.

Luchino l'avait acheté, et l'avait employé plusieurs fois à ses fins. Aussi n'hésita-t-il point à jeter les yeux sur lui dans cette occasion, et il commença à le flatter et à mettre en jeu la vanité de cet homme. Le jour de la translation solennelle des reliques de saint Pierre, martyr, la grande fête dont nous avons parlé se termina à la cour par un splendide festin. L'évêque Giovanni, tous les ambassadeurs des villes, des princes, des grands seigneurs, des lettres milanais ou étrangers, assistaient à ce festin, et la profusion y était si grande, que Grillincervello, en admiration devant toutes ces choses, dit à l'oreille de Luchino : « Maître, tu as donc quelque poisson à prendre par la queue? »

Chaque service était porté, à son de trompe et d'autres instruments, par des pages magnifiquement vêtus. Grillincervello courait au milieu d'eux, tenant tout le monde en joie par ses bons mots, ses vers et ses chansons. Il recevait de toutes mains des reliefs, qu'il avait entassés à l'écart sur un escabeau, disant qu'ils suffiraient à nourrir pendant quinze jours les nombreuses femmes et les nombreux enfants que, selon l'usage libertin de ses pareils, il entretenait dans sa maison.



Les discours étaient plus vifs entre les conviés qu'ils n'ont coutume de l'être aujourd'hui à la table des princes. C'était une nouvelle caresse pour l'amour-propre de Luchino, parce que jamais la gaieté du vin ne suscitait des paroles qui eussent pu déplaire au prince. La tranquille félicité des peuples, les actes de bienfaisance, les processions guerrières, la honte des ennemis, quelque joyeuse aventure d'un particulier, fournissaient une ample matière de plaisanteries et d'adulations. On pensera peut-être que les convives de Luchino devaient soigneusement éviter la moindre allusion aux troubles de la semaine et aux malheureux qui languissaient en prison pendant qu'on se réjouissait à la cour; mais n'était-ce pas un nouveau triomphe du prince? n'était-ce pas un péril évité, un acte de publique justice? Le podestat et le capitaine de justice, placés au milieu d'autres juriconsultes, tardèrent donc peu à prendre ces événements pour thème de leurs discussions. Dès que Luchino s'en aperçut, il adressa la parole à Lucio, et lui dit : « Vous qui connaissez à fond les lois, vous qui avez interrogé tous les oracles de l'antique sagesse, que pensez-vous de ce qui vient d'arriver? Qu'en auraient dit les Romains, nos illustres aïeux? »

La brusque exclamation du capitaine s'accrut de la distinction dont il était l'objet au milieu de toute cette noblesse, et il répondit sans hésiter : « La condamnation des traités à la patrie peut-elle être un instant douteuse? Quant à moi, habitué à soutenir franchement la justice, à décider selon les lois, quoi qu'il m'en doive coûter, je dis et je maintiens que si votre sentence épargne le sang des coupables, elle manquera à ses devoirs, et désertera l'autorité que le peuple lui a confiée. »

Comme ils s'en allaient à l'oreille des tyrans ces conseils qui leur font un devoir d'obéir à leur cruauté et de suivre tous leurs penchans! Les yeux de Luchino brillèrent de complaisance. Joyeux d'avoir été si bien compris, il continua : « Oui, mais comment s'y prendre avec les vieux renards, zens de robe, zens d'épée, tous retors dans l'art de nier les faits les plus évidents? »

— Prince, enseignez-moi à vaincre l'ennemi; pour faire parler un rebelle obstiné, je n'ai pas besoin d'aller à l'école. Ainsi, sous le masque d'une veracité rustique, Lucio ca-

chait les plus viles adulations et déguisait son infamie. Plus il se vanta, comme d'un bel exploit, d'avoir conduit à bonne fin les procès les plus difficiles, où il était parvenu à convaincre à sa manière les plus obstinés à nier leur crime, et là où les témoignages manquaient le plus. Puis la discussion s'échauffa entre tous ces suppôts de chicanerie, et dura longtemps après qu'on fut sorti de table. Enfin Luchino, prenant à part le



capitaine, lui confia le soin de diriger le procès, et conclut en disant : « Les Pusterla sont d'opulents seigneurs; le trésor aura en abondance les moyens de récompenser magnifiquement ses fidèles ministres. »

C'était donner de l'épée à un bon cheval, et de ce moment, Lucio ne songea plus qu'à ourdir les fils de sa trame. Je ne sais quel écrivain moderne a dit : « Donnez-moi deux lignes d'un valet homme, et je vous promets de le trouver digne de la mort. » Pensez ce que ce devait être, dans ces temps où aucun frein ne retenait les mauvaises passions du prince et la veulerie des juges, et où d'ailleurs la torture pouvait toujours être employée pour arracher à l'accusé la vérité, ou ce qu'on voulait prendre pour elle.

Dans l'assemblée générale, en qui résidait la suprême autorité, il y avait à Milan un conseil particulier composé de vingt-quatre citoyens, douze philétiens et douze nobles : les uns, *paris periti*, c'est-à-dire : lettres et maîtres dans la science des lois; les autres, *morim periti*, c'est-à-dire praticiens au fait du droit coutumier et des statuts. Ils gardaient leur office deux mois, s'appelaient société de justice; et c'est à eux que revenait la connaissance des délits de majesté. Ils étaient présidés par un juge, toujours choisi parmi les étrangers.

Le juge président ou capitaine était ce même Lucio. Il travailla à former son conseil de gens dociles à ses vues, plutôt que d'une disposition naturelle de leur esprit et par l'influence de leurs préjugés que par un pacte abject qui les avait vendus à prix d'argent à leur maître. Il savait d'ailleurs quels sont les avantages de l'accusation en de tels procès, et ce celui-là est un prodige d'innocence qui en sort sain et sauf. En outre, n'avait-il pas son recours aux tortures, soit aux tortures éclatantes de la corde et du chevallet, soit aux hypocrites tortures qui se cachent dans l'obscurité des cachots et qu'on mesure au prisonnier goutte à goutte? Aussi, après avoir tout bien examiné, après avoir pesé toutes les circonstances d'un procès d'état, où les accusateurs, témoins, juges savent être agréables au prince en chargeant les accusations, il trouva que tout lui souriait, et se dit à lui-même : « Ne pose, mon cœur; un bon palais, un riche domaine et la confiance de mon maître, sont des biens qui ne peuvent me manquer. »

Mais, pour être plus sûr de l'accomplissement de ses projets, le capitaine mit d'abord en jugement Frazzino Malcolato, le serviteur de Pusterla, bravahe renommé pour son humeur bataillarde et ses homicides. Dès que cet homme se vit placé entre la torture, la potence, ou au moins la prison perpétuelle d'un côté, et de l'autre la promesse de l'impunité s'il s'avouait coupable et découvrait les fautes qu'on imputait à son maître, il n'hésita pas dans son choix, et Lucio triompha de son invention. Obéissant donc aux suggestions du capitaine de justice, Malcolato dit qu'il avait entendu former le plan d'une grande conjuration; qu'on parlait habituellement avec mépris du prince et de ses actes; qu'on s'entretenait d'espérances, de changements prochains, d'un meilleur avenir; que son maître avait eu à Vérone de fréquentes et secrètes conférences avec le seigneur Mastino della Scala et avec Matteo Visconti; qu'il avait reçu dans cette ville Alpinolo, expédié en grande diligence par les conjurés milanais, et qu'il était revenu en toute hâte à Milan avec ce page, souvent blasphémant pendant la route contre le seigneur Luchino; qu'il y avait des armes dans le palais des Pusterla; qu'un certain s'il y avait introduit les plus fidèles amis de



son maître, et qu'on avait tout disposé en fait de serment, de meurtre, d'incendie, de pillage. — Il poursuivit ainsi, racontant des choses si absurdes et si contradictoires, qu'il eût fallu l'enfermer dans une maison de fous ou le condamner comme imposteur.

Dans le conseil de justice, il ne manqua pas de gens qui firent apercevoir l'inconscience de semblables dépositions. Mais Lucio observa que, pour réinduire les séditions, il fallait poser le pied sur les premières étincelles, et que, si la paix comme demandait quelque victime, il valait mieux frapper ce ridant que de mettre en péril tant de têtes illustres.

Il est vrai que la justice ne devrait point faire acception de personnes; mais combien d'autres choses ne devrait-elle pas faire? Le petit nombre des opposants, voyant l'opinion de la majorité prévaloir, entraient en défiance de son propre sentiment et craignaient de se tromper. Le respect du pouvoir est si profondément enraciné dans le plus grand nombre, que, sans s'en apercevoir, ils mêlaient dans leurs jugements la pensée d'honneurs probables, de récompenses, de participation à l'autorité; enfin, en réfléchissant qu'après tout il ne s'agissait que d'un bandit dont la société ne pouvait attendre aucun service d'aucun genre.

Mais malheur à l'homme qui peâche un seul moment avec l'austérité de sa conscience! Si c'est un particulier, il deviendra un homme injuste; si c'est un magistrat, un séide; si c'est un prince, un tyran.

Brauzino Camo ne put supporter une pareille procédure; et ce courageux prisonnier osa, en pleine assemblée, en démontrer l'énormité à ses collègues. Lucio (les méchants se trompent aussi quelquefois) n'avait pas hésité à le mettre sur la liste des juges. Bien qu'il ne dissimulât point l'avis

que lui inspiraient les violences de Luchino, les ennemis du prince n'avaient jamais montré qu'ils fussent grand cas de lui, parce qu'il se déclarait toujours contre les oppositions illégales et les améliorations obtenues par l'épée. Aussi avait-il coutume de dire qu'il prétendait redresser le monde avec l'eau béate et le missel. Mais l'eau béate et le missel lui inspiraient une réprobation profonde pour toute fraude, et le courage de soutenir le vrai. Il se déclara avec tant de force que la procédure échafaudée à si grands frais par Lucio ne pouvait arriver à son terme, si on ne punissait d'abord celui qui avait osé avoir raison.

Lucio, dans un secret interrogatoire, parvint à faire confesser par Malcolzo que Brauzino Camo était un nombre des conjurés, et même le plus dangereux, parce qu'il était le plus raisonnable. Au moment où cet homme généreux se préparait à ne point permettre que la justice fût violée sans protestation, il se vit traîner lui-même dans les prisons, et appelé devant les mêmes juges à qui son exemple devait enseigner la servilité.

Personne n'osa plus élever la voix, et les aveux de Malcol-

zato furent tenus pour véritables. Puis, sous prétexte qu'il n'avait pas voulu dire tout ce qu'il savait, on ne lui accorda point l'impunité promise. Condamné à mort, il fut bientôt pendu comme le criminel agent des manœuvres criminelles de Pusterla. Le peuple courut à ce spectacle, et on disait: « Tant mieux! c'était un méchant spadassin, et il devait finir ainsi. Viveut nos seigneurs, qui purgent le monde d'une telle canaille! »

Mais, comme les injustices s'échelaient! Après ce supplice, il devaient convenir parmi le peuple, bien plus, il était passé en chose jugée qu'une conspiration existait, que Pusterla en était le chef; qu'il était secouru par les personnalités qu'on avait nommés, et par un plus grand nombre d'autres complices qu'on n'avait pu découvrir. On pouvait donc faire le procès des autres accusés sur un fait dont il n'était plus permis de douter, toujours en vertu de la chose jugée, et il ne restait plus à Lucio qu'à les montrer coupables des crimes qu'on leur imputait.

La conclusion de tout cela fut que, lorsque les débats de la société de justice furent clos, les crieurs de la commune parcoururent la ville, s'arrêtant à chaque carrefour, et, après un son de trompe, invitèrent les chefs de famille à se rassembler à midi, à un jour prescrit, pour y former l'assemblée générale.

Dans cette assemblée générale résidait, comme nous l'avons dit, l'autorité souveraine. J'entends qu'elle y résidait en droit; car, dans la pratique, on pensait qu'après avoir nommé le prince, les citoyens s'étaient spontanément déchargés sur les épaules de l'élu du fardeau de la souveraineté, qui, s'il faut l'avouer, paraissait rarement et rarement pesant à ce dernier.

La circonstance était une de ces rares occasions où le prince aimait à se déclarer de sa responsabilité; il fallait, en effet, que l'ombre du ven public sanctionnât un des actes de sa tyrannie. Visconti n'était nullement inquiet de la décision de l'assemblée; il savait par expérience que le ven de la multitude ainsi rassemblée n'est que l'expression de la volonté de quelques intrigants trompant la foule, qui, pour la plupart, n'a ni la volonté, ni le temps, ni la capacité de peser les droits et la justice. D'un autre côté, comme il regardait d'un mauvais œil ces apparences républicaines qui survivaient au sein de la monarchie, Luchino aimait à discrediter ces assemblées en les associant à ses crimes.

Donc, lorsque les citoyens furent rassemblés, la société de justice comparut au milieu d'eux, et le capitaine, montant à la pusterla, exposa la conspiration qu'on avait découverte, nomma les coupables, publia les projets de sentences, tant contre les personnalités que contre les fuyards. Ces derniers n'étaient pas en petit nombre. Tous ceux qui savaient où se trouvaient les fuyards, et qui n'avaient pas craint de se présenter au prince, furent récompensés par le prince, et qu'elle leur eût été même complètement inconnue, se sauvèrent, dans la crainte que Luchino ne choisît cette occasion où la rigueur pouvait être justifiée.

Après lecture du procès, c'est-à-dire des extraits qu'il avait pu à Lucio de choisir, la faute de tous les accusés parut si énorme, si évidente, que les neuf cents pères de famille qui

avaient secrètement avec des cailloux blancs et roux, se trouveraient tous d'accord pour confirmer la condamnation, excepté une douzaine d'entre eux, qui, ou s'étaient trompés de cailloux, ou n'avaient pas courus la volonté sévère.

Les fuyards furent déchus de noblesse et leurs biens confisqués. Devant une machine qui surmontait la porte romaine, on alluma deux torches, et il fut intimé au heu Galéas et à Barnabé de sortir de la ville avant que la cire fût consumée. Lorsqu'ils furent partis, on publia un rescrit qui les déclarait banis de l'Etat comme suspects dans leur foi, violeurs de la paix, pargyes destabales; on déclara en outre qu'ils ne pouvaient contracter mariage, ni, après leur mort, être enterrés en terre sainte.

On ne sait que trop comment ils revinrent, traitant ce malheureux pays le plus mal qu'ils purent. Ils furent enveloppés dans l'église, et laissèrent une posterité qui ne valait pas mieux que ses pères.

Le sort le plus affreux fut pour ceux des conjurés d'Etat on avait pu se saisir. Martino et Pinella Altprandi, enfermés dans les prisons préliminaires sur la place des Marchands, sous les escaliers du palais, purent entendre, par une lucarne de leur fenêtre, la sentence qui les condamnait à y mourir de faim. Le jour suivant, ils virent Borsolo da Castello, Beltramolo d'Almonico et l'incorruptible juge Brauzino Camo décapités sur la place. Ils les virent, et combien ils furent étonnés leur prompt mort, eux qui étaient contrains à la voir s'avancer à pas lents, au milieu des atroces tortures du premier.

Chaque année on imposait une taille extraordinaire, dite du *florin d'or*, aussi on rose à la noblesse qu'au peuple. Le matin de l'exécution, Luchino fit publier qu'il remettait cette taille, et qu'il ne la percevait plus, à moins d'invasion des ennemis.

Cela suffit, et ce fut même trop pour que le peuple milanais oubliât le sang versé, et même courut assister à l'exécution de la justice de son généreux seigneur. Tout le peuple ressemble aux enfants, pour qui tout est sujet de fête, qui contempnent en riant le drap étendu sur le cercueil de leur père, et qui admirent la beauté des cierges allumés aux funérailles de leur mère.



Les juges, en sortant de charge, eurent la satisfaction d'avoir bien travaillé pour le maintien de la sécurité publique, et d'avoir bien réussi à découvrir et à châtier les traitres à la patrie. Le capitaine Lucio eut une satisfaction beaucoup plus grande: une lettre de Luchino lui assigna jour rési-



de ne le palais des Pusterla à la Bal... et un comédien l'insultait du dieuxen domaine de Montebello, sous à lui en accordant la propriété lorsqu'un jurat définitivement prononce sur le sort de Pusterla et de sa famille.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Douzième année.

COLLECTION COMPLETE, Y COMPRIS L'ANNÉE COURANTE, 15 VOL. PRIX AU BUREAU, 58 FRANCS.

JOURNAL DES ENFANTS.

Éducation Familiale.

PRIX POUR PARIS, PAR AN, 6 FRANCS. POUR LES DÉPARTEMENTS, 7 FRANCS 50 CENTIMES.

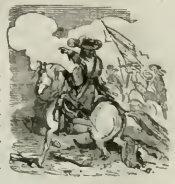
Bureau, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

Le premier aspect, il semble qu'il n'y ait rien de plus facile ni de plus agréable que d'écrire pour la jeunesse. En effet, ce n'est pas un médiocre plaisir, à une époque où la majeure partie des lecteurs est blassée sur tous les genres d'émotions, de trouver un public naïf, impressionnable, également accessible à la joie et à la terreur qu'on veut lui inspirer.

Mais si l'on envisage la question au point de vue moral, on reconnaît sans peine que ce travail exige plus de circonspection et de discernement que tout autre, en raison même de la flexibilité des jeunes esprits sur lesquels l'écrivain exerce son influence, car l'abus de cette influence serait d'autant plus pernicieux qu'elle est plus réelle, plus absolue. On ne saurait donc apporter trop de prudence dans le choix des livres qu'on met entre les mains des enfants.



et sérieux comme la Sorbonne; en un mot, il s'est fait jeune homme; il a tâté le ton, sans abjurer toutefois son excellent caractère, sans cesser d'être pour l'enfance un camarade jovial et pas fier, un causeur plein de bon sens et de finesse, un conseiller sage et prudent.



Les premiers pas du Journal des Enfants dans cette voie nouvelle ont été marqués par de nouveaux succès. En même temps que la génération avec laquelle il avait grandi restait fidèle à son culte, les enfants qui s'étaient habitués, sur la foi de leurs aînés, à voir en lui un ami précieux, sont devenus à leur tour des lecteurs assidus.

On a surtout remarqué dans cette série, où presque tout est remarquable, le Duc de Bourgogne, la Pièce de cinq centimes, la Vie du duc d'Orléans, Joazeu et Orléans, par M. Jules Janin; le Procès-verbal de la Chambre des députés, par M. Adolphe Jadin, curieux épisode de la Révolution, que plusieurs recueils périodiques se sont empressés de reproduire; Paul Féry, la Reine Margot, et principalement l'Histoire d'un Crème échappé à la Gazette des Tribunaux, charmantes esquisses de moeurs ducs à la plume d'un écrivain qui cache, sous le pseudonyme de Léo, le plus illustre romancier de notre époque; Racine et ses Enfants, par M. Marie Armand; la Petite Fille rancée au blanc, par M. Elie Berthet; la Croisade des Enfants, par M. Alfred Desessarts; la Barrière royale, par M. Eugène Nyon, le spirituel auteur des Aventures de Claude Larance et de son cousin Lubiche; Deux Petites morts à Philadelphie, par M. Arsène Houssaye; l'Éloge d'Hubersdorf, route fantastique, par M. Charles Rabou; le Cimetière de Montargis et le Petit Cleeve, par M. Eugène Briffault; les Révolutions de l'École Militaire, par M. Antoine de Villars; la Politesse, par M. Casimir Bonjour; Petite histoire des Proverbes, par M. Elie de Beaumont; un Journalier de Reims, par M. Emile Marco-Saint-Hilaire; un Périt dans les Karpathes, souvenirs de voyages, par M. Stanislas Belanger; enfin la petite revue mensuelle, causeries familiales sur les événements qui intéressent plus particulièrement la jeunesse. Nous pouvons citer, en outre, parmi les écrits en voie de publication, les Souvenirs d'une Momie, par M. Henri Nicole; l'Étude sur de jeunesse, tableau de moeurs, par M. Jules Berny, et Deux Amies, par M. Fabre Orsini.



Un des plus grands hommes dont s'honore le siècle de Louis XIV, Bossuet n'eût pas dédaigné de consacrer leur plume à l'instruction de l'enfance. Le grand orateur a écrit pour le dauphin, ad usum delphini, comme on l'imprimait alors en tête des principaux ouvrages d'éducation, l'admirable Discours sur l'Histoire universelle. C'est aussi pour former le cœur et l'esprit de son élève le duc de Bourgogne, que Fénelon a composé Télémaque, l'un des plus précieux chefs-d'œuvre de notre langue.

Ces deux exemples ont trouvé peu d'imitateurs. A l'exception des charmantes fables de Perrault, des innocentes fadaises de Berquin et des contes du cher bonhomme Pouilly, qui ne manquaient pourtant ni d'esprit ni de sensibilité, nous ne voyons pas un seul des ouvrages destinés à la jeunesse auquel puisse s'appliquer l'épigraphe du vaudevilliste: Custodia juveno moribus. Enhardis par cette disette de livres purs, et honnêtes, des littérateurs plus ou moins distingués se sont mis en tête de coopérer à l'instruction de l'enfance, tandis que tels d'autres eux eussent mieux fait de se conformer à l'adage: Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Pendant parmi les recueils périodiques de ce genre, dont quelques-uns n'ont été que de basses œuvres de spéculation mercantile, dont quelques autres ne reproduisaient pas toujours par leur mérite au zèle ni aux bonnes intentions de leurs fondateurs, il en est un qui, depuis douze ans, a constamment éclipsé tous ses rivaux et triomphé de toutes les concurrences. Nous voulons parler du Journal des Enfants.

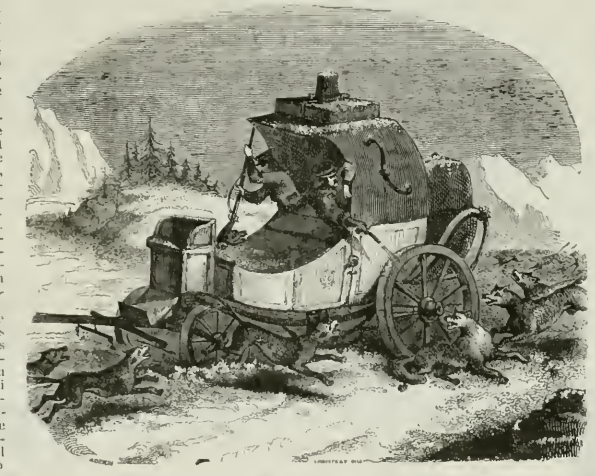
La vogue et la célébrité peuvent être quelquefois filles de la fantaisie et du hasard; mais, alors, elles ne sont jamais qu'éphémères. Les seules réputations durables sont les réputations légitimes. Telle est celle du Journal des Enfants. Pendant qu'autour de lui tant de journaux ou de revues, destinés pareillement à la jeunesse, tombaient à plat pour ne plus se relever, on se relevait pour retomber presque aussitôt, il est resté debout dans sa force, comme l'homme d'Ithaque, au milieu des ruines. Ne semble-t-il pas qu'une de ces bonnes fées qui sourient dorénavant aux plaisirs du jeune âge ait touché ce heureux journal de sa baguette magique et l'entouré d'une sollicitude incessante?

Mais n'allons pas chercher si loin la cause de cette prospérité qui nous charme sans nous surprendre. La bonne fée, c'est tout simplement une direction saine, honnête et consciencieuse. Quand à la baguette, elle n'est autre que la plume des publicistes les plus distingués, dont le concours n'a jamais fait défaut à cette œuvre privilégiée.

Mais n'allons pas chercher si loin la cause de cette prospérité qui nous charme sans nous surprendre. La bonne fée, c'est tout simplement une direction saine, honnête et consciencieuse. Quand à la baguette, elle n'est autre que la plume des publicistes les plus distingués, dont le concours n'a jamais fait défaut à cette œuvre privilégiée.

Feuilletez cette précieuse collection, l'un des rares monuments littéraires qui survivent à notre époque, vous serez émerveillé de trouver à chaque instant des pages pleines de grâce et de fraîcheur, signées des plus beaux noms de la littérature contemporaine.

Dans un siècle où tout marche à la vapeur et où l'on vieillit si vite que les enfants veulent être hommes, le Journal spécialement destiné à cette fraction intéressante et mobile de la société n'a



pas dû rester stationnaire. Après avoir, pendant ses dix premières années, été une sorte de cours d'éducation élémentaire qui forme dix volumes, tous plus variés, plus intéressants, plus instructifs et plus amusants les uns que les autres, le Journal des Enfants, qui avait à cœur de se séparer le plus tard possible de sa nombreuse et charmante clientèle, s'est débarrassé de ses longues et juteuses robes de la blouse et la casquette de l'écolier, non moins étourdi qu'émoussé, pour se recouvrir du feutre et endosser le frac boutonnié du lycéen, tout à fait gai comme pinson

burin de MM. Laroste père et fils aîné, des lettres ornées, des vignettes; en un mot, des illustrations de toute sorte parlent aux yeux comme les textes à l'esprit, et donnent un grand attrait de plus à ce délicieux recueil, qui en a déjà tant d'autres.

Le succès, bien mérité, un succès toujours croissant, couronne les efforts de l'humble direction qui preside aux destinées du Journal des Enfants. Mais une chose nous étonne; c'est que le ministère de l'Instruction publique et le Conseil de l'Université se soient abstenus jusqu'à ce jour de toute manifestation sympathique, de toute protection matérielle ou morale à l'égard de cette honorable et utile entreprise qui exerce une influence si positive et si salutaire sur une grande partie de la jeunesse française. Le Conseil universitaire adopte chaque jour et l'Académie Française couronne chaque année des ouvrages bien moins dignes de leur puissant patronage, de leurs encouragements et de leurs récompenses.



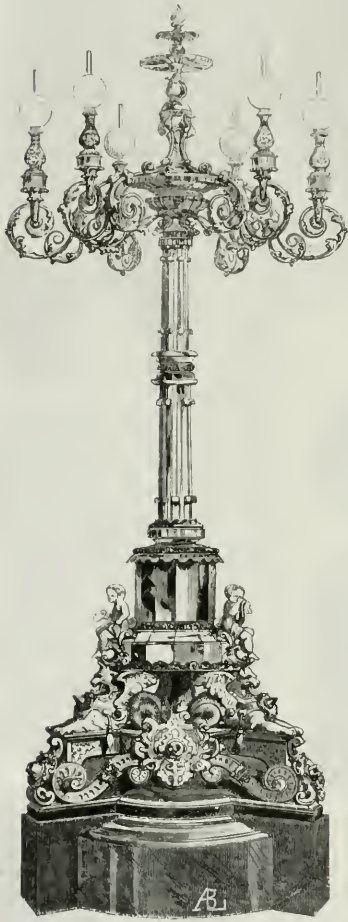
Le succès, bien mérité, un succès toujours croissant, couronne les efforts de l'humble direction qui preside aux destinées du Journal des Enfants. Mais une chose nous étonne; c'est que le ministère de l'Instruction publique et le Conseil de l'Université se soient abstenus jusqu'à ce jour de toute manifestation sympathique, de toute protection matérielle ou morale à l'égard de cette honorable et utile entreprise qui exerce une influence si positive et si salutaire sur une grande partie de la jeunesse française. Le Conseil universitaire adopte chaque jour et l'Académie Française couronne chaque année des ouvrages bien moins dignes de leur puissant patronage, de leurs encouragements et de leurs récompenses.

Candélabres offerts à Louis-Philippe

PAR LE ROI DE HOLLANDE.

On remarque depuis quelque temps au palais des Tuileries, dans la galerie de Diane, deux grands candélabres remplaçant, à chacune des extrémités de cette galerie, des vases ornés de peintures, qui ont été transportés au musée du Louvre, et placés près des îlots rhénos dont l'Illustration a donné la figure dans son 21^e numéro.

Ces candélabres, élevés sur un socle en marbre et d'une hauteur de 4 mètres environ, ont été envoyés par le roi de Hollande au roi des Français. Les matériaux employés par les artistes chargés de leur construction sont le cristal et le bronze doré.



(Candélabre en bronze et cristal, donné par le roi de Hollande au roi des Français.)

L'ornementation, d'un style renaissance généralement heureux, paraît avoir été composée sur des dessins français; l'exécution des bronzes est très-satisfaisante; mais les cristaux, quoiqu'ils aient une belle eau, laissent à désirer sous le rapport de la taille, principalement dans les fûts des colonnes, dont les cannelures, s'enfilant au lieu de se contrarier, ne produisent pas les effets qu'on devrait en attendre.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces candélabres fait honneur à la fabrication hollandaise; mais l'exposition prochaine de notre industrie démontrera que, pour le goût et la pureté de l'exécution de ses bronzes et cristaux, la France marche et marchera toujours à la tête des autres nations.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Ce problème est de la même nature que celui du lion de bronze que nous avons donné dans un des numéros précédents; il est aussi tiré de l'anthologie grecque, d'où il a été traduit en mauvais vers latins que voici :

Qui jaenlaur apus tres hic adstant Amores;
Sed varie liquidas Euripio immitunt unklas.
Deater ego; somnus et qua mihi manat ab alis.
Ipsum lymba reptet solo estante diei.
Quotus ar horis lavas versa infuit ana
Dimidiate diem medius dom fundit ab arca.
Die, age, quam parvas Euripio implébas hois,
Ex arca simul atque als utraque fluites.

En supposant le jour divisé en vingt-quatre heures, on trouvera que les trois Amours rempliront le bassin en $\frac{1}{14}$ ou près de deux heures.

II. La solution de ce problème est contenue dans ces deux distiques latins :

Iduplex mulier, redit una, vehique mamentem,
Ilique nax; nioit ut tunc duo puppe viri.
Par salti et redent bim, miterque sororem
Advent; ad propriam lue maritus abit.

Ce qui signifie :

Deux femmes passeront d'abord; puis, l'une ayant ramené le bateau, passera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramènera le bateau, et, se mettant à terre, laissera passer les deux hommes dont les femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramènera sa femme, et, la mettant à terre, il prendra la troisième femme et repassera avec lui. Enfin, la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau et ira eu deux fois chercher les deux autres femmes.

On propose encore ce problème sous le titre des *trois maîtres et des trois valets*. Les maîtres s'accrochent bien ensemble et les valets aussi; mais chaque maître ne peut souffrir les valets des deux autres; de manière que s'il se trouvait avec un des deux valets, en l'absence de son maître, il le battrait infailliblement.

III. Il faut faire une boîte carrée; car c'est celle qui, à cause des angles droits, est la plus propre à ce jeu optique. Vous la diviserez en quatre cloisons perpendiculaires au fond, qui se croiseront au centre, et contre lesquelles vous appliquerez des miroirs plans. Vous percerez ensuite chaque face de la boîte d'un trou propre à regarder au dedans, et qui soit tellement ménagé que l'on ne puisse voir que les miroirs appliqués contre les cloisons, et non la base. Dans chaque petit triangle rectangle, enfin, qui est formé par deux cloisons, vous disposerez un objet qui, se répétant dans les glaces latérales, puisse former un dessin régulier, comme un dessin de parterre, un plan de fortification, une place de ville, un pavé de compartiments. Pour éclairer l'intérieur, vous ne couvrirez la boîte que d'un parchemin transparent.

Il est évident que si on place l'œil à chacune des petites ouvertures pratiquées aux côtés de cette boîte, on apercevra autant d'objets différents, qui paraîtront néanmoins remplir toute la boîte. L'un sera un parterre très-régulier; l'autre, un plan de fortification; le troisième, un pavé de compartiments; le quatrième, une place de ville.

Si plusieurs personnes ont regardé à la fois par ces différentes ouvertures et qu'elles se questionnent ensuite sur ce qu'elles ont vu, il en pourra résulter entre elles une contestation assez plaisante pour celui qui sera au fait du tour; l'une assurant qu'elle a vu un objet, l'autre un autre, et chacune étant également persuadée qu'elle a raison.

Pour rendre plus transparent le parchemin dont on se sert dans les machines optiques telles que la précédente, il faut le laver plusieurs fois dans une lessive claire qu'on rhangera à chaque fois, et à la dernière, dans de l'eau de fontaine; on le mettra ensuite sécher à l'air, en le tenant bien étendu.

Si l'on veut lui donner de la couleur, on se servira, pour le vert, de vert-bleu-gris délayé dans du vinaigre, avec un peu de vert foncé; pour le rouge, de l'infusion de bois de Brésil; pour le jaune, de l'infusion de bates de nerprun, cueillies au mois d'août; l'on passera enfin de temps en temps un vernis sur ce parchemin.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Un père de famille ordonne, par son testament, que l'aîné de ses enfants prendra, sur tous ses biens, 10,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le second 20,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le troisième 50,000 francs et la septième partie du surplus; et ainsi jusqu'au dernier, en augmentant toujours de 10,000 francs. Ses enfants ayant suivi la disposition du testament, il se trouve qu'il n'est également partagé. On demande combien il y avait d'enfants, quel était le bien de ce père, et quelle a été la part de chacun des enfants.

II. Un homme rencontre, en sortant de sa maison, un certain nombre de pauvres. Il veut leur distribuer l'argent qu'il a sur lui; il trouve qu'en donnant à chacun 9 sous, il en a 52 de moins qu'il ne lui faut; mais, qu'en en donnant à chacun 4, il lui en reste 24. Quels étaient le nombre de pauvres et la somme que cet homme avait dans sa bourse?

III. Faire une boule trompeuse au jeu de quilles.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845. — SEPTEMBRE.

Jours du mois.	Hauteur du Baromètre réduit à la température de 0°.	Températures extrêmes de la Journée.		Températures moyennes observées.	Etat du ciel à midi.	Vents à midi.
		Minimum.	Maximum.			
1	761,20	19,0	28,7	15,9	Beau ciel.	N. E.
2	765,85	17,0	27,1	21,4	Beau.	N. E.
3	761,81	16,0	27,2	20,5	Beau.	N. E.
4	765,10	15,0	22,0	18,0	Couvert.	N.
5	766,91	11,2	20,0	15,0	Nuageux.	N. fort.
6	761,65	11,0	21,9	15,7	Beau ciel.	N. N. E.
7	765,04	12,2	25,0	17,8	Nuageux.	E. N. E.
8	762,67	15,0	25,0	19,5	Serein.	E.
9	760,28	15,2	27,9	19,6	Beau, vapeurs à l'horizon.	E.
10	758,80	19,8	26,5	23,1	Couvert.	S. S. E.
11	757,78	14,8	25,7	18,7	Couvert.	S. E.
12	758,81	15,8	26,5	19,5	Beau, nuages.	N. E.
13	756,33	14,2	22,0	17,6	Serein.	N. E.
14	755,62	17,2	23,5	19,5	Couvert.	Calme.
15	751,64	15,1	25,2	18,6	Beau, vapeurs.	S. E.
16	757,50	15,2	26,0	19,1	Beau.	S. E.
17	761,51	15,3	26,5	20,1	Beau.	S. E.
18	760,26	16,2	27,5	21,0	Beau ciel.	S.
19	760,15	17,2	26,0	21,0	Beau ciel.	S. S. E.
20	754,90	12,0	26,0	17,2	Beau.	S. O.
21	760,65	11,2	25,3	16,5	Serein.	S. E.
22	763,52	15,1	21,5	16,7	Nuageux.	S. E.
23	767,81	11,2	20,0	15,5	Serein.	N. E.
24	767,16	12,2	17,7	14,6	Couvert.	N. E.
25	762,51	14,5	18,5	16,1	Couvert.	N. N. O.
26	758,79	7,2	14,7	10,5	Couvert.	N. O.
27	751,14	6,6	11,8	10,2	Tres-nuageux.	N. N. O.
28	749,59	5,5	15,7	8,9	Nuageux.	N. O.
29	756,51	6,0	15,3	9,2	Tres-nuageux, pluie.	N. O.
30	756,92	5,9	15,0	8,5	Pluie.	S. O.
Moyenne.	757,69	13,1	22,5	17,1	Pluie dans la cour, 2 cent. 613	
					Pluie sur la terrasse, 2 cent. 156.	

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

La nuit, tous chats sont gris.



ON S'ABONNE chez les Directeurs et des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

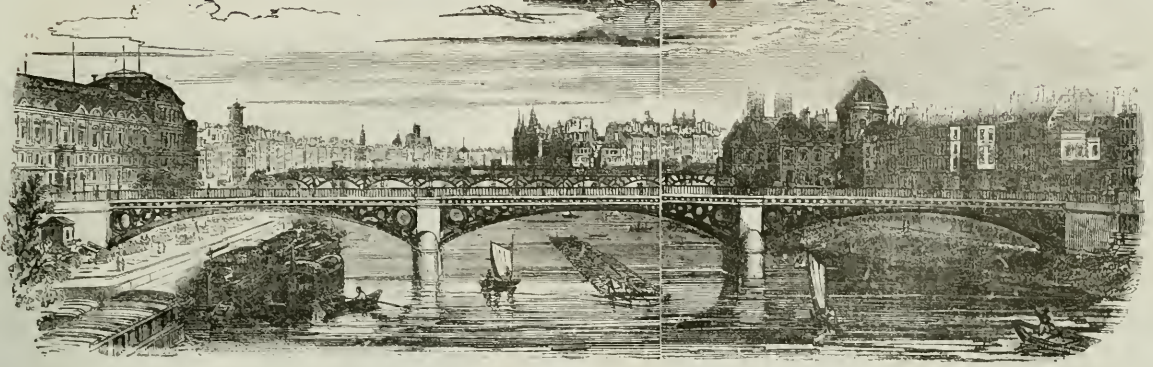
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostindj dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^e, rue Danietto, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 33. Vol. II. — SAMEDI 14 OCTOBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Ca vsp de Lyon: une gravure. — Courrier de Paris. La rentrée des Costes; les canotiers. — Histoire de la Smaline. Portrait de M. Duré; gravures d'après les procès Les Rimon et Tissier. — Chemin de fer de Londres à Folkestone. Vue du Port de Folkestone et Banquet d'inauguration du chemin de fer. — Réouverture du Théâtre-Français. Portraits de Bonconi et de Satri. — Académie des Beaux-Arts. Exposition des Grands-Pris et des Epreuves de Rome. Premiers Grands-Pris de Sculpture, de Peinture et de Gravure en médaille; Epreuves de Rome et trois Gravures. — Romanciers américains. Charles Dickens. Un journal américain; Interieur d'une Pension bourgeoise; Vue du Bureau du Houdy. — Margherita Posieria, Roman de M. G. Cantù. Chapitres XI et XII. *Quatre Gravures.* — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Cinq Gravures. — Amusements des Sciences. — Rébus.

Camps d'Instruction.

CAMP DE LYON.

L'Illustration a déjà expliqué à ses lecteurs (tome 1^{er}, page 407) l'origine et le but des camps d'instruction formés chaque année dans la plupart des Etats européens; elle a fait également assister en quelque sorte à la création et à la naissance des deux camps de Plélan, en Bretagne, et de Lyon; il lui reste maintenant à donner quelques détails sur les travaux de ce dernier, levé le 30 septembre, et dont le dessin ci-joint représente la vue générale.

Les premières grandes manœuvres du camp de Lyon eurent lieu le 2 septembre, dans une vaste plaine située sur

les bords du Rhône, en face de Miribel. Les deux brigades d'infanterie et deux demi-batteries d'artillerie y ont pris part: la cavalerie était absente.

Le 9, toutes les armes réunies firent de grandes manœuvres à feu sur le champ d'exercice, près du Rhône, au-dessus de Vaulx. A dix heures, les divers corps occupèrent les positions qui leur avaient été assignées, et, quelques instants après, ils repoussèrent les attaques d'une armée ennemie qui était censée s'avancer sur Lyon par la rive gauche du fleuve. Les hommes du métier font le plus grand éloge de l'intelligence et de la promptitude avec lesquelles les ordres ont été compris et exécutés pendant ces exercices, qui ont duré toute la journée.

De grandes manœuvres furent exécutées les 15 et 13 septembre. Le 20, M. le duc de Nemours, arrivé le 19 à Lyon, fit sa première visite au camp.

Le 22 septembre, la division d'infanterie était réunie à sept heures et demie du matin sur les terrains de manœuvre, et formée sur une seule ligne. Diverses évolutions ont été commandées par M. le lieutenant-général de Lascours. Les troupes, disposées d'abord en échelons par régiment, l'aile gauche en avant, ont bientôt formé les carrés, qui ont été rompus, après un feu de deux rangs des faces extérieures.

On a formé ensuite deux lignes parallèles; la deuxième brigade, qui, après ce mouvement, se trouvait en avant, a exécuté un passage des lignes en retraite; puis on a chargé de front sur la droite de la première ligne, l'aile gauche en avant; et, se trouvant ainsi dans une direction parallèle au ruisseau du Gna, les deux brigades ont passé successivement les ponts sur trois colonnes au pas de charge. La plupart de ces évolutions étaient couvertes par des tirailleurs, et simulaient des mouvements de guerre. Le même jour, les trois ré-

giments de cavalerie du camp ont exécuté de grandes manœuvres, qui avaient attiré un immense concours de spectateurs, et qui ont duré trois heures.

Après une demi-heure de repos, les trois régiments, formés en colonne, ont défilé au trot devant M. le duc de Nemours, placée à la tête de son état-major. Dès que les escadrons ont été rompus pour regagner leurs cantonnements, le prince s'est dirigé sur le camp du Molar occupé par le 16^e lég^r. Madame la duchesse de Nemours est arrivée en calèche découverte, en compagnie du général Boyer. Au moment où le duc et la duchesse ont pénétré dans l'intérieur du camp; en passant sur le front de banrière, les troupes faisaient sur pied et en bon ordre, quoique sans armes, entre le premier et le second rang de tentes. Les tambours ont battu aux champs; une musique guerrière s'est fait entendre: une multitude immense, compacte, bordait les deux côtés de la route qui conduit au camp et sur laquelle un arc de triomphe avait été improvisé. Franchissant les quatre rangs de tentes, le cortège s'est rendu à la tente de M. le duc de Nemours, placée en arrière et au centre du camp. De là, il est revenu à Lyon, en passant par la Guillotière.

De nouvelles manœuvres ont eu lieu le 25 et le 27. Une foule immense s'était portée sur les hauteurs de la Croix-Roussé, de Montessuy et de la Pape, pour assister à cette dernière, qui devait consister dans le passage militaire du Rhône sur un pont de bateaux, avec un simulacre de combat, entre le corps d'armée destiné à cette opération et celui qui devait s'opposer à la marche du premier.

Enfin la revue d'honneur des troupes au camp de Lyon a été passée dans la plaine du Grand-Camp, le 28 septembre, par M. le duc de Nemours, qui a distribué les décorations de la Légion-d'Honneur accordées aux divers régiments, savoir:



Vue du camp de Lyon.

quatre croix de commandeurs, six croix d'officiers, et trente-trois croix de chevaliers. Par un ordre du jour, le commandant en chef a élevé les troupiers du camp de Lyon sur leur bonne tenue, leur discipline et leur zèle. Dans l'infanterie, la marche est bonne et régulière; dans la cavalerie, les hommes conduisent bien leurs chevaux; l'artillerie a montré l'intelligence et la précision qui lui sont habituelles; les autres armes ne méritent pas moins d'éloges pour le zèle dont chacune d'elles a fait preuve dans les missions spéciales qui lui ont été confiées.

D'après les ordres du ministre de la guerre, le camp de Lyon a été levé le 30 septembre. Des cinq heures du matin, les tambours battant la marche et les trompettes sonnant le départ ont donné le premier signal de la retraite; aussitôt plusieurs colonnes se sont mises en route pour rejoindre leurs garnisons ou en aller occuper de nouvelles. Les autres régiments se sont mis en route le 2 octobre, et des ce même jour, il n'est plus resté au camp un seul homme.

Courrier de Paris.

Il n'y a pas huit jours qu'on ne voyait, sur toute la surface de la France, que des mères occupées à embrasser des fils, et des fils se jetant dans les bras des mères et des pères.

« Adieu, papa! adieu, maman! — Adieu, mon enfant! sois bien sage! travaille bien! écris-nous dès que tu seras arrivé. » Et ils recommandaient à s'embrasser, et ils essayaient quelques larmes, tandis que la petite sœur ou la petite cousine se tenait dans un coin, la joue en feu, l'œil humide, le cœur gros, tout près d'éclater en sanglots.

« Monsieur Charles, dit la femme de chambre en descendant l'escalier quatre à quatre, vous oubliez votre casquette! — Monsieur Charles! s'écrie la cuisinière à l'autre extrémité, monsieur Charles, vos petits gâteaux! — Aie bien soin de n'avoir pas froid pendant la nuit, ajoute la mère. — Et surtout, dit le père, soigne ta santé et tes mathématiques... »

On attelle le cheval à la carriole si le père est un honnête fermier ou un simple cultivateur; on fait venir le cabriolet s'il s'agit d'un père bourgeois et riche rentier; on met la calèche en route si le père fait souche de gros monsieur, gentilhomme ou millionnaire; et puis tout est dit; on part, on est parti. — Les sœurs aiment leurs mouchoirs au balcon des fenêtres ou du haut de la terrasse, en dernier signe d'adieu; la mère et l'aïeule, au fond du jardin, suivent du regard le cher enfant qui s'en va, jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière les haies et les anfractuosités du chemin; lui repassant se retourner à chaque pas vers la maison paternelle; il ne peut déjà plus la voir, qu'il la regarde eueure.

Maintenant, allez au bourg voisin ou à la ville voisine, et arrêtez-vous au bureau des diligences royales et des messageries Laffitte et Caillard; les Achille, les Léon, les Eugène, les Charles, les Victor, les Fernand, les Léopold, les Jules, les Gustave, les Arthur, les Louis, les Henri, les René, les Adolphe, les Alexis, les Auguste, les Hippolyte, les Armand y abondent; les uns se glissent dans le coupé, les autres s'engouffrent dans l'intérieur; ceux-là sont entassés dans la rotonde, ceux-ci perchés sur l'imperiale. — Qu'est-ce donc? D'où sont cette multitude adoulescente? — Eh! ne le devinez-vous pas à ces bras ballants, à ces airs évanés, à ces uniformes gros bleu, à ce sac de nuit pour tout bagage, à ces poches bouffantes et remplies de poires, de pommes, de biscuits, de dragées, de chocolat et de pâte-farine? c'est la nation des écoliers qui retourne au collège; l'heure fatale est sonnée; le 1^{er} octobre, cet ennemi capital des collégiens, est

venu les éveiller en sursaut et les saisir au milieu de la liberté et du bonheur des vacances; l'un envoit sa pondeur aux moineaux; l'autre jette sa ligne au poisson crédule; celui-ci se roule sur l'herbe; celui-là glisse sur l'eau, et tous jouissent des caresses du mois bienheureux, du mois longtemps attendu, si vite évanoui, du mois qui se nomme de ce beau et adorable nom: les vacances!

Cependant Laffitte et Caillard roulent sur la route au galop; l'écolier, tapi dans son coin, garde une attitude silencieuse et triste; il voit vers l'horizon, à travers les nuages de possession que le pied des chevaux soulève, le thème et la version, monstres tout barbouillés d'encre, qui lui font signe de venir et grinacent au milieu d'un horrible mélange de barbarismes, de contresens et de solécismes. Tout près d'eux, le *pensum* se dresse sur des nuageaux de vers félons et de noirs tronçons de plumes; et le haricot, légume inamovible, annonce, par les nuages de vapeur qu'il exhale, que le temps des diners de Lucullus et des sompers de Balthazar n'est pas encore venu pour les collégiés.

On arrive enfin; les grilles s'ouvrent et se referment sur nos écoliers: la salle d'étude ressaisit sa proie; le maître reprend sa leçon, magistralement armé de la syntaxe et du *Gradus ad Parnassum*. Tout est dit; Virgile et Cicéron, le *De Veris* et la table de Pythagore vous ont reconquis, mes enfants! ils vous tiennent et ne vous lâcheront pas, chers petits amis, avant que septembre ait ramené les jours de liberté. Alors la porte de votre cage se rouvrira, et vous vous échapperez, par-ci et par-là, vers le nid maternel, en gazouillant et par joyeuses volées.

Nous avons tous passé par cette épreuve; qui ne se rappelle les gros soupirs qu'il poussaient en voyant arriver le dernier jour de vacances et le terrible moment de rentrer au collège? — Regarde ce jeune garçon, ici présent, que l'illustration a fait graver sur bois, pour les menus plaisirs, ô mon lecteur! c'est l'image de tous les écoliers passés, présents et futurs; tout à l'heure, il était libre, et l'arbrisseau s'épanouissait en plein vent; voici que M. le professeur ou M. le censeur l'enferme dans la serre, pour l'arroser de grec et de latin. Tout en obéissant à l'illustre pédagogue, l'écolier éprouve un serrement de cœur, et, malgré la présence respectable du personnage, il jette à la dérobée un regard plein de regret à l'azur du ciel qu'il aperçoit encore à travers la fenêtre entrouverte de sa prison. Ce regard veut dire que dans l'azur et dans les nuages qui voltigent, il n'y a ni maîtres d'études, ni dictionnaires, ni thèmes grecs, ni version latine, ni règle de droit, ni pain sec, ni *pensum*, ni haricots éternels. O azur!... Cependant, pauvres reclus, songez-y, et prenez votre parti de vivre; le haricot et le thème grec et le maître d'études ne sont que médiocrement récréatifs et caressants, je l'avoue; on aurait pu inventer mieux; mais enfin, puisqu'on n'a pas encore trouvé autre chose, vous verrez plus tard qu'il était nécessaire de commencer par là, et que, pour vivre en ce bas monde et y faire son lit, l'azur tout cru est une viande bien creuse.

Ainsi les collégiés de Paris, repeuplés depuis huit jours, ont ressaisi la ferule, et le professeur rébarbatif reprend d'un air nuageux son collier de misère; M. le professeur, au fond de l'âme, pleure ses vacances comme l'écolier, sauf toutefois qu'il se donne une contenance et se fait un visage stoïque. Quo de soupirs se sont exhalés sur le seuil! que de larmes le collégien a furtivement essuyées en touchant le pavé de la cour emprisonnée de ses noires murailles! que de baisers

et de caresses le concierge a entendus retentir, ardemment donnés par les lèvres maternelles! O grandes douleurs, en effet! ô terribles désespoirs! Enfants que vous êtes, priez bien qu'il ne vous envoie jamais d'autres peines et d'autres pleurs!

Les écoliers ne sont pas les seuls mortels à plaindre; la première quinzaine d'octobre a fait d'autres victimes, et, au premier rang, il faut placer le canotier.

Le canotier appartient à l'espèce amphibie; le ciel lui a donné deux pieds, deux jambes, deux mains, pour vivre sur terre comme vous et moi; et cependant il a la force d'aller



sur l'eau; il ne manque à cet animal singulier que des nageoires et des écailles pour s'enfiler dans le bataillon des saumons et des brochets. Le canotier surprise à cet oubli de la lagune en achetant ou en se construisant une barque, une nacelle ou un canot, comme son nom de canotier l'indique; et dès qu'il a son canot, notre homme est plus heureux et plus ami de l'eau que le plus forcé et le plus vagabond des gonaux.

A peine les premiers souffles du printemps ont-ils amené les jours favorables, que le canotier quitte le rivage et livre sa voile au vent. Vous pensez peut-être, à voir cette ardeur nautique, que le canotier est petit-fils de Christophe Colomb ou du capitaine Cook? Pas le moins du monde: il naquit sur les bords de la Seine, entre le pont Notre-Dame et le pont de Bercy, d'une part, et de l'autre, le Pont-Neuf et le pont de Sèvres. Longtemps on le connut petit marchand dans quelque coin du faubourg Saint-Denis, ou petit employé au Mont-de-Piété et à la mairie; quelques-uns ont servi comme sergents ou sous-lieutenants tout au plus; quelques autres ont été concierges, ou valets de chambre de bonne maison; mais, au milieu de leurs honneurs et de leurs fonctions, la même soif les possédait, et nos amphibies s'échappaient souvent pour aller voir couler l'eau, se promener sur la rive et se mouiller le bout du pied au courant du fleuve.

Une fois libre, une fois retiré des affaires, le canotier ne se possède plus et se livre immédiatement à sa passion hydraulique. C'est alors qu'il a un canot et qu'il se promène, de long en large, à travers le monde, vêtu d'une chemise blanche



ou rouge, coiffé d'un chapeau de matelot, et ramant comme un forçat. Sa plus grande prétention est de ressembler à un capitaine de vaisseau; si vous l'appellez Neptune, il vous ferait son héritier et vous donnerait sa fille.

Il va sans dire que le canotier, comme tous les mortels atteints de monomanie, impose aux autres son goût avec intolérance, avec tyrannie; un voisin, un ami, un parent ne lui rend pas visite sans que l'enragé, dentarrant son canot,

ne dise: « Ah çà! si nous faisons une promenade sur l'eau? » Il vous prend, il vous emmène de force, il vous force en proie au soleil ou aux rafales, et par-ci, par-là, vous a procure agréablement un plongeon. Dans ses moments de lass

putés; le *Christ et l'Ange*, de la Madelaine; la *Matrice*, des salons du Palais-Royal; le *Dunois*, le *Richelieu* et le *Régent*, de Versailles, et le *Charcut au tombeau d'Atala*, du musée de Lyon. — L'Académie des sciences a à pourvoir à la vacance survenue dans sa section de mécanique par le décès de M. Coriolis. Nous ignorons encore quels seront les compétiteurs à cette succession. — Quant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, appelée à nommer prochainement à la place d'académicien libre qu'a laissée en mourant l'excellent et respectable M. de Fortin d'Urban, elle n'a vu jusqu'ici frapper à sa porte qu'un candidat dont on vante les sentiments religieux, et un autre dont on loue les dimers. Mais comme il ne s'agit, en définitive, ni de l'élection d'un pape, ni de

celle d'un membre du Cateau, elle attendra sans doute qu'un historien ou un archéologue se présente. — L'administration des Musées royaux, qui devrait bien faire enlever enfin l'ignoble et dangereuse galerie de bois accolée à la galerie du Musée du Louvre, laquelle menace incessamment d'inonder le dépôt de toutes nos richesses d'art, l'administration des Musées royaux s'est bornée à faire monter le Musée naval dans le local qu'occupait la galerie léguée par M. Standish, et à faire descendre celle-ci dans le local qu'occupait le Musée naval. C'est un double démenagement qu'elle était parfaitement dans son droit d'opérer, et auquel, pour notre part, nous ne trouvons rien à reprendre ni à louer. — Bientôt le public pourra visiter, dans une des salles du rez-de-

chaînement à la même Ecole. — Les grands dignitaires qui président à la restauration du jardin du Luxembourg font dire et répéter qu'elle a été entreprise avec un zèle et un goût qui promettent prochainement l'une des plus remarquables décorations qui aient jamais été exécutées. Nous verrons bien. Ce qu'il y a de constant, c'est que nous ne tarderons pas à voir disparaître toutes ces milleverres statues mutilées, dégradées, ruinées par le temps et l'humidité, qui ont affligé les regards de plusieurs générations d'étudiants. Outre l'*Herbe* de M. Otin, qui est déjà en place, des statues de *Jeanne d'Albret*, de la *reine Catherine de Castille*, *Velada*, *Sainte-Geneviève*, et autres personnages de toutes les époques et de toutes les légendes, sont confiées à MM. Brian, Dumont, Husson, Huguenin, Klagenmann, Maudron, Mercier, et autres artistes. De nouvelles commandes doivent encore être faites.

L'illustration a déjà fait connaître (t. I, p. 255) le procédé de galvanographie de M. Remon. Aujourd'hui, nous avons à mentionner, en attendant que nous y revenions, le procédé de gravure typographique sur pierre avec un relief obtenu à l'aide de moyens chimiques, par M. Tissier, appelé du nom de son inventeur, *Tissierographie*. Déjà l'auteur avait fait paraître, dès 1859, des épreuves de gravures obtenues par son système, mais elles accusaient une sécheresse et une dureté qui pouvaient faire craindre que ce mode de gravure ne fût guère applicable qu'à l'ornementation. Celles qu'il est arrivé à obtenir depuis dénotent des progrès très-remarquables et des améliorations complètement satisfaisantes. Nous donnons aujourd'hui un dessin de *Lemuel*, gravé en relief sur métal par le procédé Remon, et un dessin gravé sur pierre par le procédé Tissier. Ce dernier serait bien sûr de se voir accorder la préférence par les artistes si, comme le procédait Remon, il admettait l'usage du crayon de mine de plomb. La plume lithogra-



(Gravure d'après le procédé Remon.)

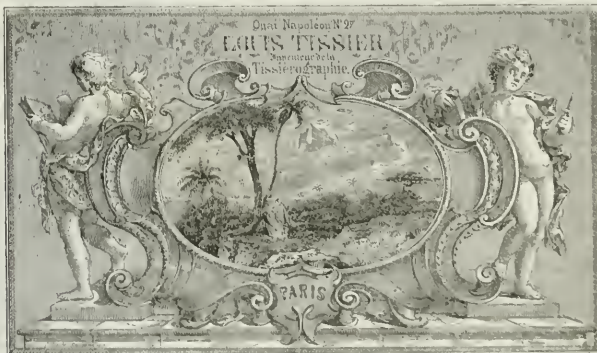
chassée du Louvre disposée à cet effet, es marbres sculptés provenant du temple de Diane qu'on avait provisoirement déposés sur l'esplanade, et dont nous avons donné des gravures, t. I, p. 289. Ces débris, rapportés de l'Asie Mineure, ont occasionné une dépense d'un million. Cette somme nous eût paru infiniment mieux employée et eût épargné de trop justes reproches, si on l'eût consacrée à ne pas laisser sortir de France et à acquérir pour le Musée la statue en bronze trouvée à Lillebonne, la *Madeleine*, de Canova, la *Vierge en cantelabre*, de Raphaël, la *France* et plusieurs tableaux de la collection de madame la duchesse de Berry, dont la plupart ont été acquis à un prix peu élevé, et pour lesquels la direction des Musées n'a pu encherir,

a-t-elle dit, faite de fonds. — Un artiste distingué, ancien pensionnaire de Rome, M. Boulanger, vient d'être envoyé, aux frais du budget des arts, pour mesurer et dessiner les monuments d'Athènes. Il nous semble que c'est encore là une dépense assez mal entendue, car tous ces monuments se trouvent très-exactement reproduits dans une foule de voyages et de collections; et quant à leur mesure plus d'une fois prise, nous ne savons pas trop comment elle se serait modifiée. Les missions sont une excellente chose quand, en les arrêtant, on a en vue l'intérêt de l'art et non l'agrément de ceux à qui on les confie. On vient d'organiser au premier étage du palais de l'Ecole des Beaux-Arts, dans la salle dite de Louis XIV,

pliqui présente des difficultés d'exécution, et la plupart des dessinateurs, faute de s'être exercés à l'employer, pourront faire longtemps obstacle au procédé de M. Tissier.

La ville de Rome a été mise en émoi par le récit des crimes et la condamnation d'un prêtre, nommé Abbo, qui, joignant à une instruction remarquable une adresse et une hypocrisie peu communes, avait su, jusqu'au jour de son arrestation, couvrir des apparences de la régularité et de la religion les désordres les plus infâmes, les crimes les plus horribles, gagner l'amitié du premier ministre, Géniois comme lui, et se faire ouvrir toutes les maisons de Rome, sans accepter celles des ambassadeurs. Il devait être créé prêtre le lendemain du jour qu'il choisit pour se débarrasser de sa dernière victime. C'était son neveu, jeune garçon de huit à neuf ans, que le frère d'Abbo, habitant Gènes, lui avait confié, et qui mourut après une série de traitements qui nous ne pouvons retracer. Le servante de ce monstre a déclaré que deux enfants nés de leur cohabitation avaient été également sacrifiés par lui, et qu'elle était enceinte d'un troisième auquel le même sort eût été à coup sûr réservé. La population, que de tels forfaits trouvent toujours implacable, attendait le jour de la justice, quand elle a appris que le pape venait de commuer la peine de mort prononcée contre le coupable. Le premier sentiment a été celui de l'indignation, mais elle s'est évanouie par la pensée que cette mesure devait équivaloir à une abolition du dernier supplice dans les Etats pontificaux, et qu'il était bien impossible désormais d'exécuter les sentences capitales que pourrait prononcer la commission spéciale appelée à juger les accusés politiques détenus au fort de Saint-Leo. — Des crimes d'un tout autre genre viennent d'être commis à Berlin par une jeune et jolie danseuse espagnole, mademoiselle Lola-Montez, de Cordoue. Montée sur un beau cheval andalou, l'artiste-amazone était allée assister aux grandes manœuvres exécutées en présence du roi de Prusse et de l'empereur de Russie. La détonation de l'artillerie effraya sa monture, qui prit le mors aux dents et se précipita dans la suite des deux souverains, au milieu de laquelle la jeune Andalouse parvint à grand'peine à l'arrêter. Un gendarme berlinois n'est pas sans condescendance, un gendarme survenant qui menaçait l'amazone et maltraita le cheval. Un coup de cravache vint lui cingler la figure; il en dressa procès-verbal. Le lendemain un huissier (Berlin a aussi ses huissiers), un huissier se présenta chez mademoiselle Montez pour lui remettre une assignation judiciaire. La mère de mademoiselle Montez (la mère d'actrice n'est pas inconnue en Prusse), la mère de mademoiselle Montez, qui survint, ne se contenta guère plus que Chateaubain des *Plauteurs* que ce fut un *exploit* que sa fille *isolet*. Le papier timbré, mis en morceaux, fut lancé à la figure de l'huissier; l'huissier en dressa procès-verbal. Les journaux de Berlin disent, avec toute la gravité allemande, qu'il y a là un double chef d'accusation qui menace de priver pour longtemps la coupable de sa liberté.

Nous avons cette semaine à enregistrer le décès d'un certain nombre de personnes regrettables: — Un orateur auquel son talent à la seconde chambre des Etats de Bavière et au barreau de Munich avaient valu un grand renom en Alle-



un petit musée d'architecture en miniature, composé de 104 monuments égyptiens, grecs et romains, disposés sur deux grandes tables au milieu de la salle. Les uns sont en bois, les autres en plâtre, tous modelés sur une petite échelle, avec une précision et un soin très-remarquables. Ce sont des colonnes, des temples, des cirques, des théâtres, des arcs de triomphe, des tours, des obélisques, des tombes; enfin, Thèbes, Athènes et Rome vus par le gros bout d'une longue lentille. Dans les embrasures des fenêtres de cette galerie, on a placé de fort jolies statues en plâtre et en marbre, de grands pieds environ de hauteur, représentant en assez grand nombre des artistes célèbres, et qui sont l'œuvre de sculpteurs de la dernière moitié du dernier siècle, dont les noms sont oubliés aujourd'hui,

mais qui n'étaient pas sans mérite. Enfin, dans la salle où se font les expositions, on remarque une cheminée sur laquelle on a en quelque sorte incarné deux anges d'une admirable exécution, dont l'inscription suivante, placée au bas, fait connaître l'auteur et l'ancienne destination: « L'arriver-neveu d'un chancelier de France, qui fut le patron des beaux-arts, a fait don à l'école fondée pour leur gloire des fragments d'un tombeau de sa famille, par Germain Pilon, 1855. Le donateur est M. Segnier. » — Des caisses contenant des moulages de sculptures remarquables de la Grèce, exécutés sous la direction de M. Lebas, membre de l'Institut, chargé d'une mission scientifique et artistique par MM. les ministres de l'Instruction publique et de l'Intérieur, sont attendues pro-

magne, et une fortune de 300,000 florins (1,500,000 fr.). M. Charles de Batz vient de mourir, léguant tout ce qu'il possédait aux veuves et orphelins d'avocats du barreau dont il avait fait partie. — La ville d'Arles a perdu M. le baron Langier de Chartrouse, son ancien maire, son ancien conseiller-général, son ancien député, qui laisse, en outre, de précieux souvenirs comme savant et comme antiquaire. — L'armée d'Afrique a rendu les derniers devoirs à un des officiers les plus distingués du corps royal d'état-major, le chef d'escadron Deleambe, qui mettait fin, dit-on, à de nom-

breuses et importantes recherches sur la langue arabe et l'histoire géographique du nord de l'Afrique. — Les sciences archéologiques ont vu mourir M. Allou, qui fut successivement secrétaire bibliothécaire, puis président de la Société Royale des Antiquaires de France. Il a publié, entre autres travaux d'archéologie, une *Description des Monuments du département de la Haute-Vienne*, et un *Essai sur les armures du Moyen-âge*. — Enfin, M. Domeny de Rienzi, auteur de plusieurs ouvrages de géographie, et du volume intitulé *Océanie*, faisant partie de l'*Univers Pittoresque*, vient de mourir

à l'hôpital de Versailles. Atteint, il y a un certain temps, d'une fièvre cérébrale, il avait eu le malheur de perdre en partie ses facultés intellectuelles. Plus d'une fois depuis lors il tenta de se remettre à l'étude et de terminer des ouvrages inachevés. Ce fut vainement; le travail était devenu impossible à son cerveau affaibli. Cet affaiblissement et la conscience qu'il en avait eu fait naître chez lui le désespoir, et M. de Rienzi s'est tiré, au milieu du parc de Versailles, un coup de pistolet dans la tête. Il a succombé à la blessure qu'il s'était faite.

Chemin de Fer de Londres à Folkestone.

VOYAGE DE DOULOGNE A LONDRES EN SIX HEURES.



(Vue du Parc de Versailles et l'Église d'Annapour au du Chemin de Fer.)

L'ouverture d'une nouvelle voie de communication a toujours été considérée comme un événement important pour le pays dont elle doit activer les relations, pour la population dont elle développe et satisfait les besoins. Quand cette voie de communication est un chemin de fer, un intérêt plus vif encore s'attache à son inauguration; car on commence à

comprendre partout, et en Angleterre on a déjà compris depuis longtemps, quel essor nouveau on doit en attendre pour l'industrie et le commerce. Mais lorsque ce chemin de fer relie non pas seulement une ville à une ville, mais un grand royaume à un autre grand royaume, alors ce ne sont plus seulement les intérêts particuliers qui s'agitent et se félicitent;

alors les hommes d'Etat eux-mêmes qui voient loin dans l'avenir et qui sont ou doivent être toujours un peu prophètes, tressaillent et sentent qu'une nouvelle ère de civilisation va commencer. En effet, plus les hommes se voient et se connaissent, plus les préjugés disparaissent; plus leurs relations commerciales sont intimes et continues, plus la guerre devient

difficile à déclarer. Aussi est-ce avec bonheur que nous avons accueilli l'inauguration du chemin de fer de Londres à Folkestone, ou plutôt de Londres à Paris par Boulogne. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs, avec la carte de la Grande-Bretagne, une notice sur les chemins de fer en exploitation dans ce pays ; aujourd'hui, nous nous bornons à constater un fait qui nous a paru un des plus considérables par l'influence qu'il doit avoir en France sur le choix du tracé du chemin de Paris au littoral de la Manche.

Nous devons le dire, la question qui hier encore était enrière, ne l'est plus aujourd'hui ; elle vient d'être résolue de l'autre côté du détroit : l'arrivée des convois à Folkestone, l'approvisionnement du port à la navigation à vapeur, le temps de la traversée entre Folkestone et Boulogne, tout semble se réunir pour imposer au gouvernement la construction de la ligne d'Amiens à Boulogne, sans préjudice toutefois de ce qu'il doit faire pour Calais, qu'il y aurait injustice et mauvaise politique à abandonner.

Le chemin de Londres à Douvres a été autorisé en 1856 ; il emprunte, entre ces deux points extrêmes, une portion de leur parcours à trois autres chemins. Il part de Londres avec le chemin de Greenwich, qu'il suit pendant 5 kilomètres, passe pendant 12 kilomètres sur le chemin de Croydon, se lie au chemin de Brighton sur 9 kilomètres, et en le quittant prend le nom de *South Eastern Railway* jusqu'à Douvres, sur une longueur de 115 kilomètres environ. Sa longueur totale est donc d'environ 159 kilomètres. Les travaux de ce chemin n'ont pas été poussés avec une grande activité, puisque ce n'est qu'au mois d'août 1845, c'est-à-dire sept ans après sa concession, qu'on l'a inauguré sur la presque totalité de son parcours, de Londres à Folkestone. La portion comprise entre Folkestone et Douvres a environ 15 kilomètres et réunit toutes les difficultés possibles : c'est là que se trouve les fameux rochers de *Shakespeare* dont les ingénieurs anglais ont renversé des quartiers énormes au moyen de la poudre. Nous pouvons dire avec certitude que si le port de Folkestone eût été déclaré, au moment où l'autorisation de construire le *South Eastern* a été demandée, la compagnie aurait reculé devant les 15 kilomètres qui séparent les deux ports. D'un autre côté cependant, Douvres étant un des cinq ports d'Angleterre qui sont gratifiés d'un gouverneur, et ce gouverneur étant lord Wellington, il est probable que l'adoption du bill du *South Eastern* aurait été subordonnée à la promesse du prolongement de Folkestone à Douvres.

Le port de Folkestone était, il y a six mois, un des ports les moins fréquentés du Royaume-Uni ; il était envahi, jeté en partie détruit, et il pouvait à peine donner abri à quelques misérables bateaux pécheurs. A cette époque, la compagnie du *South Eastern* l'achève. Les jetées sont relevées, le port débarrassé des masses de pierres et de sable qui l'encombrent, des grues implantées sur les quais ; et aujourd'hui, de ce port naguère abandonné, partent de gracieux steamers qui, en trois heures, traversent la Manche et lui assurent un rang parmi les plus importants de la Grande-Bretagne.

Le dessin que nous donnons à nos lecteurs représente la vue de ce port restauré : c'est derrière la hauteur qui domine la mer, et d'où l'on a la vue la plus admirable, qu'a été placée la station du chemin de fer ; le seul inconvénient de cette station, c'est d'être à vingt-cinq minutes de chemin du port ; mais on assure que quand l'exploitation sera complètement organisée, un embranchement conduisant jusqu'au port permettra de parcourir cette distance en moins de cinq minutes.

Le premier bateau à vapeur a quitté le port régénéré de Folkestone le 24 juin 1845. Les directeurs du *South Eastern* étaient partis de Londres ce jour-là même à six heures du matin ; à huit heures quarante minutes, ils étaient à Folkestone, ayant franchi 82 milles en deux heures quarante minutes, à raison de 49 kilomètres et demi par heure ; à neuf heures vingt minutes ils montaient sur le bateau à vapeur qui, à midi trente minutes, abordait les quais de Boulogne. Le voyage n'avait pas duré six heures en tout.

On suppose maintenant le chemin de fer de Paris à Boulogne par Amiens construit ; ce chemin doit avoir 268 kilomètres environ, et il exigera, pour être parcouru à raison de 32 kilomètres à l'heure, huit heures vingt minutes à peu près. Il sera donc possible d'aller de Paris à Londres en moins de quinze heures. Ce chiffre nous indique suffisamment l'importance de ce tracé, et nous n'avons pas besoin de présenter aujourd'hui de calculs comparatifs. La solution de la question de la jonction des deux capitales découle de cet axiome (qui heureusement se trouve d'accord avec les intérêts généraux des deux pays) : *Le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite*.

La visite que les directeurs du *South Eastern* avaient faite à Boulogne devait leur être rendue à Folkestone, et eux-mêmes devaient reconnaître la généreuse hospitalité des Français par un banquet offert aux personnes considérables de Boulogne.

Le 1^{er} août dernier, le paquebot la *Ville de Boulogne*, ayant à bord M. Adam, maire de Boulogne, le défenseur le plus infatigable des intérêts de cette ville, et d'autres notables habitants, quitta les côtes de France à neuf heures treute-cinq minutes, et arriva à Folkestone à midi un quart.

Un magnifique banquet de deux cents personnes, préparé sous un pavillon à la station du chemin de fer, fut présidé par le maire de Folkestone : c'était une fête vraiment nationale pour chacun des deux peuples qui y prenaient part. Dans les toasts qui y furent portés, on dit beaucoup de bien de Boulogne et de Folkestone, ce qui se comprend parfaitement, et fort peu de mal de Douvres et de Calais, ce qui prouve la grande générosité des vainqueurs du jour.

Où qu'il en soit, la question, comme nous le disions plus haut, nous semble jugée, non pas que Calais doive être désignée à l'avenir, mais que tout moyen d'amélioration, à Calais, le transit de l'Angleterre vers la Belgique et l'Allemagne, mais à Boulogne les voyageurs de Paris à Londres. Nous reviendrons sur toutes ces questions quand nous donnerons une nouvelle carte des chemins de fer en France.

Théâtre-Italien.

Lucia di Lammermoor. — Débuts de MM. RONCONI et SALVI.



M. Ronconi.

Il n'y a pas d'ouvrage peut-être, *Anna Bolena* exceptée, où M. Donizetti ait mis autant de génie que dans *Lucia di Lammermoor*. Le sujet de cet opéra, tiré du roman si connu de Walter Scott, convenait particulièrement à la nature de son talent. Sans aucun doute, M. Donizetti est un de ces artistes éminents qui ont le droit de tout tenter, et qui peuvent réussir à tout. Mais il y a des choses que le génie le plus puissant ne saurait produire qu'avec contrainte, et au prix de beaucoup d'efforts, tandis qu'd'autres semblent lui échapper d'elles-mêmes et pour ainsi dire malgré lui. C'est donc dans cette charmante partition de *Lucia* que M. Donizetti a pu déployer dans de plus larges proportions les qualités qui lui sont propres, une mélodie naturelle, facile, abondante ; un style dont l'élégance ne se dément jamais ; une sensibilité passionnée qui s'élève quelquefois jusqu'aux effets les plus pathétiques. Le final du deuxième acte de *Lucia di Lammermoor* en ce genre des passages très-remarquables, et il est impossible d'entendre l'air d'Edgar, au troisième acte, sans être ému jusqu'aux larmes. C'est là un beau triomphe sans doute : connaissez-vous beaucoup de compositeurs qui vous aient fait pleurer ?

Le début de deux artistes nouveaux, dans les deux rôles



M. Salvi.

d'Ashton et d'Edgar ajoutait, cette année, un intérêt tout particulier à la reprise de *Lucia di Lammermoor*. Ce sont MM. Ronconi et Salvi qui ont pris la place de MM. Tamburini et Mario. Non que Mario nous ait quittés ; à Dieu ne plaise ! On retrouverions-nous cette voix si pure et si fraîche, et dont le timbre est si flatteur que Mario, débutant après Itubini, et dans les rôles de Iubini, n'a pas vu son succès contesté ni seul instant ? Mario est aujourd'hui l'une des plus solides colonnes de ce temple élevé, sur la place Ventadour, à la muse

de la mélodie et de l'harmonie vocales. Mais enfin, pour soutenir l'arceau d'une voûte, une seule colonne ne suffit pas : il en faut deux parallèles, et M. Salvi sera la seconde.

Quant à M. Ronconi, c'est en effet pour remplacer M. Tamburini qu'il est venu. En ce moment même, M. Tamburini doit être en Russie, avec Iubini et madame Viardot-Garcia. Souhaitons à ces artistes éminents tout le succès qu'ils méritent, mais n'ayons pas la fatuité de les plaindre. Autant vaudrait plaindre les hirondelles, lorsqu'elles entreprennent, au mois d'octobre, leur lointaine pérégrination. L'artiste est un oiseau voyageur : le nord, le midi, l'est et l'ouest lui appartiennent également et au même titre ; les limites qui séparent les divers états de l'Europe n'opposent aucun obstacle à son vol ; la marchandise qui fait la base de ses opérations commerciales brave toutes les douanes de l'univers, et n'est considérée nulle part comme marchandise prohibée. Partout où l'artiste peut se faire écouter, il est chez lui ; partout où on l'appellera il est heureux.

Quelques feuilletons cependant ont paru méconnaître ces vérités. Ils se sont attendris sur le triste sort de ces artistes que nous avons l'an dernier, et que nous aurons peut-être de nouveau l'an prochain. — Malleoreux Tamburini ! Infortunée Pauline ! quitter le peuple le plus spirituel de la terre pour les barbares du Nord ! Au lieu de ces aimables Parisiens à larges pailetois et à longues barbes, ne plus avoir pour auditeurs que de roides Moscovites, étranglés dans l'uniforme, et rasés selon l'ordonnance !

En effet, voilà un grand malheur. L'âme à croire pourtant que ces infortunés n'en eussent pas pris leur parti aussi facilement ni aussi vite, s'ils n'y avaient entrevu la chance de quelques consolations. Qui sait ? La caisse de l'empereur Nicolas est peut-être aussi bien garnie que celle de M. Vatel, et s'ouvre plus facilement.

Allez sans inquittement, artistes charmants, et ne craignez pas qu'on vous oublie. Nos pensées et nos vœux vous accompagnent. Nous applaudirons d'être à vos côtés de là-bas, et quand vous nous reviendrez, renouvelés et peut-être grandis par l'absence, nous nous retrouverez tout prêts à ôter, pour vous saluer, nos mains de nos poches de nos pailetois, et même à quitter un moment nos cigares pour crier *bravo* ! et *brava* !

Et, en attendant ce beau jour, sachons jouir de Salvi et de Ronconi en toute sûreté de conscience.

Il ne faut pas attendre de M. Salvi des grands cris ni du bruit hors de saison, ni peut-être beaucoup de vigueur la même ou elle serait à sa place. C'est une voix très-bien posée, qui s'émet facilement, et dont le timbre doux et un peu velouté à un grand charme dans le *piano*, mais elle n'est pas assez énergique, assez éclatante pour certains effets. Elle plait, elle flatte, elle caresse, elle attendrit. Quant aux émotions violentes, elle y arrive, mais avec effort, et il faut toute l'adresse de l'artiste pour dissimuler la contrainte qu'il s'impose dans ces moments-là, et pour ôter à cette lutte qu'il soulève contre lui-même tout ce qu'elle devrait naturellement avoir de pénible pour le spectateur. C'est par son habileté surtout que ce chanteur est remarquable.

Son style est sage et d'une simplicité très-élégante. Il a beaucoup de goût, une expression toujours juste, ce qui est une grande qualité, et presque toujours suffisante. En un mot, il sera parfait dans son genre. Si ce n'est pas venu chanter ici les grands rôles de ténor, tels que celui d'Otello, ou d'Osiris dans *Muse*, ou de Rudolphe dans *la Dame du Lac*, mais bien ceux qui demandent de la ductilité et de la grâce, avec un développement vocal modeste. C'est enfin ce que les Italiens appellent un ténor de *demier caractère*, di mezzo carattere, ce qu'on appelle à Paris un ténor gracieux, et en province un ténor léger. A l'Opéra-Comique, il serait charmant dans *la Dame Blanche*, et à l'Académie royale de Musique, dans *Bainbaud de Robert-le-Diable*, et peut-être dans le *Comte Ory*.

La voix de M. Ronconi est très-bornée et d'un caractère douteux. On ne sait trop si c'est une basse qui ne peut descendre, ou un ténor qui ne peut monter. Mais qu'importe ? s'il tire de cette voix, telle quelle, un parti merveilleux, s'il donne à tout ce qu'il chante une physionomie originale et saisissante, s'il intéresse constamment son auditeur, s'il l'éclaire en s'échauffant, s'il l'émeut, s'il l'entraîne, n'est-ce pas vraiment un grand artiste, et le résultat qu'il obtient n'est-il pas d'autant plus admirable qu'il se sert d'un instrument plus défectueux ?

Ce résultat, il ne l'a pas obtenu tout d'abord. La victoire a été pour lui le prix d'un rude combat. Le public est aussi fait chez nous ; il tient prodigieusement à ses habitudes. A chaque phrase dite par Ronconi, il comparait la même phrase telle que Tamburini la lui avait longtemps fait entendre. Il regrettaît à une gamme rapide, lui un arpeggio, à une trille, ce sais-je, moi ? Mais peu à peu l'impression actuelle est devenue si puissante qu'elle a complètement effacé l'impression passée, et l'on s'est aperçu que si Tamburini avait une voix plus volumineuse, une qualité de son plus pleine et une plus grande agilité, Ronconi possède bien loin l'art de phraser, la faculté d'exprimer et le don d'émouvoir.

Le duo du second acte, avec madame Persiani, a commencé son succès, qui a grandi pendant le final, et qui s'est élevé au plus haut point après le duo du troisième acte. Il faut ajouter que dans ce dernier morceau il a été fort bien secondé par Salvi.

En résumé, ce sont deux succès brillants que nous avons à constater, et l'administration du Théâtre-Italien vient d'augmenter son armée mélodieuse de deux excellents recrues. Grâce à leur concert, elle va monter successivement plusieurs ouvrages nouveaux, et l'on nous presse que la saison qui vient de commencer sera l'une des plus intéressantes que nous avons vues depuis plusieurs années.

Madame Persiani... mais à quoi bon répéter ce qu'on a dit cent fois, ce qui est connu de tout le monde ? Madame Persiani est aujourd'hui ce qu'elle était l'an dernière. Cela suffit, et nous ne pouvons rien dire de plus.



Académie des Beaux-Arts.

EXPOSITION DES GRANDS PRIX ET DES ENVOIS DE ROME.
— SÉANCE ANNUELLE.

Lorsque des lettres-patentes de Louis XIV eurent, en 1635, couronné la naissance Académie de peinture, elle reçut presque immédiatement son complément par la création de l'École de Rome, dont Charles Errard, de Nantes, fut le premier directeur. Il y a eu en continuement, depuis, un échange annuel entre l'ancienne et la nouvelle capitale du monde civilisé. Nous envoyons à Rome, pendant cinq années, aux appointements de trois mille francs, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, voire même des musiciens; et, pour répondre à la munificence de l'État, ils sont tenus de nous envoyer des travaux déterminés par les règlements. La Révolution française n'a modifié sur ce point les institutions monarchiques que pour les refondre en deux corps homogènes, l'Institut et l'École Royale des Beaux-Arts. Chaque année, un certain nombre de jeunes gens, Français et vaccinés, obtiennent, par voie de concours, le droit d'assister gratuitement à des cours de dessin, de perspective, d'anatomie, de constructions, d'architecture, etc. Deux concours d'essai (un seul pour les architectes) déterminent deux des élèves qui doivent se disputer le grand prix. Les élèves entrent en loge, c'est-à-dire qu'ils s'installent dans une chambre pour y composer une esquisse dont ils doivent suivre les indications, et où ils passent leurs journées pendant un espace de temps fixe. Cette réclusion temporaire est propre à éveiller les inspirations les plus chahéreuses. Jugez-en par les conditions imposées aux logistes peintres; ils ne peuvent introduire ni dessins ni draperies; on ne laisse passer que les bosses et les études qu'ils peuvent faire chez eux d'après des modèles de femme; car les modèles d'homme seuls posent en loge. Le gardien a le droit de fouiller chez eux tout ce qui se trouve ou à la sortie; les toiles sont timbrées, sous peine d'exclusion, de se visiter avant le dernier jour de leur emprisonnement. Quand ce jour est arrivé, le secrétaire perpétuel, assisté d'un membre de l'Académie, vient apposer les scellés sur les tableaux, qui sechent en paix jusqu'au moment où ils sont vernis et encadrés pour l'exposition publique.

Cette année, les peintres sont restés en loge du 1^{er} juin au 26 août; les sculpteurs, du 15 juin au 11 septembre; les architectes, du 9 mai au 16 septembre; les graveurs, du 12 avril au 14 septembre. Cent cinquante peintres s'étaient présentés au concours d'esquisse, dont le sujet était *Ulysse reconnu par sa nourrice Eurycle*. Vingt d'entre eux ont été choisis pour peindre une figure d'après nature, en quatre jours, en travaillant sept heures par jour. Les dix concurrents sortis victorieux de cette dernière épreuve ont été MM. Damery, élève de Delaroche; Deledenci, élève de Coignet; Picou, Jabbé-Duvail, élèves de Delaroche; Bénouville, élève de Picot; Hillemaker, élève de Coignet; Villane, Charles Jalabert, élèves de Delaroche; Duveau, élève de Coignet; et Garbard, élève de Signol. Leurs productions ont été soumises à l'appréciation du public les 27, 28 et 29 septembre, et l'Académie, dans sa séance du samedi 30, a décrété le premier grand prix à M. Eugène-Jean Damery, de Paris, âgé de vingt ans; le premier second grand prix à M. François-Léon Bénouville, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi; et le deuxième second grand prix à M. Henri-Angustin Garbard, de Sreax (Seine), âgé de vingt-quatre ans.

Selon l'usage immémorial et presque sans exception, on avait extrait le sujet du concours de la mythologie païenne. La peste afflige la ville de Thèbes; Oracel déclare que les Thébains sont punis de n'avoir pas veillé la mort de leur roi Laïos, Œdipe, apprenant qu'il est involontairement parricide et incestueux, s'arrache les yeux et se condamne à l'exil. Ses fils le chassent de son palais; il quitte Thèbes, maudit par les Thébains et soutenu par sa fille Antigone.

comme la tête d'un Thébain placé derrière Œdipe, et le groupe qui occupe la gauche.

Il y a des tableaux qui, reproduits par la gravure, excitent une juste admiration, mais dont le coloris défigure l'original. Tel est l'Œdipe de M. Bénouville. L'ensemble a de l'harmonie, le dessin de la parure, la perspective de la justesse; les fêtes et les attitudes ont cette dignité calme dont Poussin fournit les modèles; mais pourquoi avoir donné aux chairs, aux draperies, aux monuments, des tons chocholet, bronzé, vert-pomme, ou des teintes qui n'ont de nom dans aucune langue?

La manière de M. Garbard rappelle exactement celle de M. Signol, son maître, et moins par le coloris. La composition, exécutée en hauteur, est simple et harmonieuse, mais déparée par un défaut essentiel. Antigone a les épaules carrées, les membres solides, la taille majestueuse; Œdipe, au contraire, raubrigi, chétif, est péniblement remarqué par sa robuste compagne.

De même que les peintres, les sculpteurs ont eu à traiter un sujet grave pour le concours d'essai, *l'Adieu d'Hector à Andronaque*; un second sujet grave pour le concours définitif, *la Mort d'Épaminondas*. Les huit élèves admis en loge ont été MM. Moreau, Thomas, Maréchal, élèves de MM. Raimey et Dumont; Lequesne, élève de M. Pradier; Lavigne, élève de MM. Raimey et Dumont; Maillet, élève de M. Feuchères; Letharivel, élève de MM. Raimey et Dumont; Guillaume, élève de M. Pradier. On a pu voir, les 15, 14 et 13 septembre, les huit bas-reliefs exposés au rez-de-chaussée du palais des Beaux-Arts; et, le 16, ont été proclamés les noms de MM. Romé-Aubuisson, Maréchal, de Paris, âgé de vingt-cinq ans et demi; Eugène Lequesne, de Paris, âgé de vingt-huit ans et demi; et Hubert Lavigne, de Cons-la-Grand-Ville (Moselle), âgé de vingt-cinq ans.

Le bas-relief de M. Maréchal est bien connu. Un soldat présente à Épaminondas son bouclier; un autre, arrivant tout haletant du combat, lui tend une branche de laurier en signe de victoire. Les chairs sont étudiées avec soin, et les draperies, un peu épinglées, attestent dans l'artiste la science de l'ajustement. La figure du vieux guerrier, qu'on voit à l'extrémité droite appuyé sur son javaloit, est une excellente académie. La tête de l'Épaminondas exprime à la fois les souffrances physiques et la joie morale; mais la position du trait fatal dans le corps du mourant présente une grave invraisemblance. D'après les détails que Xénophon, Pausanias, Diodore de Sicile, Plutarque et Cornélius Népos nous ont transmis sur la mort d'Épaminondas, il fut rapporté dans sa tente et cut le temps, avant d'expirer, d'apprendre des nouvelles du combat. Le fer de lance, comme l'a placé M. Maréchal, traverse le grand denté, le diaphragme, et pénètre dans le poumon gauche; or, avec une pareille blessure, il nous paraît difficile de soutenir la moindre conversation.

Le travail de M. Lequesne n'a point paru à l'exposition générale des grands prix. Une affiche annonçant qu'on venait d'une décision prise par l'Académie dans la séance du 27 septembre 1847, le bas-relief était exclu de l'exposition, « parce qu'il y avait été fait, après le jugement et avant le moulage, des retouches et des changements considérables. » Ces changements considérables se réduisaient à la correction d'une tête de profil visible à peine sur le dernier plan, et d'un casque jeté à terre aux pieds du personnage principal. Il est fâcheux qu'on ait invoqué ce prétexte contre M. Lequesne, dont la composition se recommandait par le mouvement et la vigueur.

Dans le bas-relief de M. Lavigne, Épaminondas, levant la main gauche, remercie les dieux du triomphe de sa patrie; de l'autre main, il arrache le fer de sa plaie. Un soldat posant la main sur le cœur du mourant fait signe au médecin que la mort est proclamée. À l'extrémité droite, est un autre soldat nu qui tient la perle de son général. Les figures de M. Lavigne sont heureusement groupées, et les parties nues d'un modèle satisfaisant.

Les prix d'architecture ont été adjugés à MM. Jacques-Martin Tétaz, de Paris, âgé de vingt-cinq ans et demi, élève de MM. Huyot et Lebas; Pierre-Joseph Dupont, de Dijon, âgé de vingt-huit ans, élève de MM. Debrét et Huyot; Louis-Jules André, de Paris, âgé de vingt-quatre ans, élève de MM. Huyot et Lebas. Le sujet était un Palais de l'Institut destiné à recevoir les cinq grandes Académies; le projet de M. Tétaz ne manquait pas d'élégance; le portique corinthien couronné de statues, le dôme comté par une terrasse à la par-

te surérieurs, les corps de logis doriques de l'enceinte offraient un ensemble imposant. Le plan de M. Dupont était surchargé d'ornements à l'extérieur, mais l'emportait sur celui du premier grand prix par les distributions inférieures. On remarquait dans le travail de M. André le dôme central et la colonnade dorique du mur d'enceinte. Les autres concurrents étaient MM. De-laage, De-bussissons, Lecœuvre, Du-lois et Lovent. Tous leurs projets, exposés les 20, 21 et 22 septembre, avaient entre eux la plus grande analogie, et paraissent calqués sur le bâtiment actuel des Quatre-Nations.

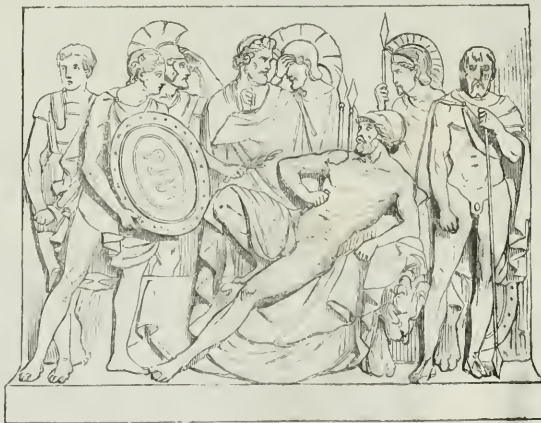
Le prix de gravure en médaille et sur pierre fine n'a pas été disputé. La glyptique illustrée chez les Grecs, et au trei-

zième siècle par d'habiles artistes, est tombée aujourd'hui en discrédit, et n'est guère cultivée que comme motif par les fabricants de cachets. Seul reçu en loge, M. Louis Merley, de Saint-Étienne (Loire), âgé de vingt-huit ans et demi, élève de MM. David et Gallé, a obtenu sans contestation le premier grand prix. Il avait à exécuter en bas-relief *Arion précipité dans la mer, reçu par un dauphin et transporté au cap Ténare*; mais il devait réduire ce bas-relief en creux sur un coin d'aïcior, et copier sur pierre fine un canevas antique. M. Merley s'est acquitté consciencieusement de ces différents travaux, et il était juste de l'encourager dans une carrière à laquelle bien peu de jeunes gens daignent se consacrer aujourd'hui.

Ans expositions partielles a succédé, du 1^{er} au 8 octobre, l'exposition générale des grands prix et des envois de Rome. Cette année, différentes circonstances, les maladies, le mauvais vouloir, ou des obstacles imprévus, ont empêché plusieurs pensionnaires d'accomplir leurs obligations. Les travaux expédiés sont en petit nombre et peu saillants; l'œuvre capitale, celle qui prime tous les autres envois par les dimensions et l'importance du sujet, est le *Jérémie*, de M. Murat, pensionnaire de cinquième année. Le peintre, s'inspirant du chapitre 21 des *Lamentations* du prophète, l'a représenté en milieu des vieillards et des jeunes filles de Jérusalem, gémissant sur le sort de la Ville Sainte et des Hébreux captifs de l'étranger. La scène est éclairée par les rayons d'un soleil couchant dont l'effet est rendu avec une remarquable puissance de couleur. En loant, dans la composition de M. Murat, l'arrangement des groupes et la grâce de quelques figures de femmes, nous lui rapprochons l'absence de caractère, l'licien n'imlique que Faction soit en Judée, au temple de Nabuchodonosor; le prophète n'est pas assez distinct de ceux qui l'entourent; son attitude exprime moins l'inspiration que l'acablement. En lui donnant les rides et la barbe blanche d'un vieillard, M. Murat n'a point songé que Jérémie, qui, destiné à la prophétie dès le sein de sa mère, commença ses prédications sous le règne de Josias, l'an 629 avant Jésus-Christ, était jeune encore à l'époque de la prise de Jérusalem par les Babyloniens, l'an 606 avant notre ère.

M. Pils, pensionnaire de quatrième année, a envoyé la copie d'une fresque du cloître de l'Annunziata de Florence, la *Mort de saint Philippe Benizzi*, par Andrea del Sarto, et une petite esquisse, les *Prisonniers athéniens réclant les tragédies d'Euripide*. La copie reproduit fidèlement une de ces peintures religieuses d'un siècle où la forme était sacrifiée au sentiment. L'esquisse est peinte avec vigueur et témoigne d'une étude sérieuse des décorations grecques et étrusques.

Nous avons de M. Hébert, pensionnaire de troisième année, un paysage d'un ton clair, et la *Réverie*. Deux femmes demures sont assises sur une terrasse; l'une, vue de dos, tient un margareille; l'autre, vue de profil, laisse éclipper de ses mains une mandoline. Sur le second plan, on aperçoit les dômes et les minarets de Constantinople, et dans le lointain l'Azur l'impide du Bosphore. M. Hébert, sans avoir jamais visité l'Orient, en a deviné l'éclatante lumière; ses tons ont une vigueur qui n'exclut point la transparence, mais ses figures sont dépourvues de modèle; et puis est-ce là un sujet assez sérieux? est-ce pour arriver à peindre des vignettes sur une grande échelle qu'on envoie les élèves évoquer les souvenirs de la Ville Eternelle, et ne doit-on pas laisser les oisifs à ceux qui fabriquent des lithographies à l'usage des bouidors parisiens?



(La Mort d'Épaminondas, premier Grand-Prix de Sculpture, par M. Maréchal.)

M. Brisset, pensionnaire de deuxième année, voulant peindre une académie, a pris pour prétexte le *Fils de Priam, tué par Achille au siège de Troie*. M. Lebayat a représenté un jeune berger, un pasteur de Virgile courtoisant une jeune bergère, et lui répétant ces vers d'André Chénier :

Ma belle Pâmphyrie, il faut être que tu m'aimes;
Nous avons mieux vécu; nos âges sont les mêmes.

L'inexpérience d'un pensionnaire de première année est sensible dans cette peinture qui a toutefois le charme d'une simplicité naïve.

M. Lanoue, paysagiste de première année, a bizarrement implanté une scène du Nouveau Testament dans un site des Etats romains. Après avoir retracé une *Vue de la route d'Al-*

bano a Striccia, il y a placé les *Saintes femmes au tombeau de Notre-Seigneur*, comme si de lourds massifs d'arbres européens, et une grotte creusée dans les flancs d'un verdoyant

gnaux de Raphaël, qui sont, l'un dans la galerie Pitti de Florence, l'autre dans le palais Sciarra de Rome.

Deux architectes seulement ont satisfait à leurs engagements l'Académie des Beaux-Arts. M. Picard, élève de première année, a trouvé une excuse trop légitime dans une grave indisposition; M. Ballu, de deuxième année, n'a pu obtenir à temps l'autorisation de pénétrer dans un couvent de femmes où sont enclousées les ruines qu'il se propose d'étudier. M. Lefuel, de troisième année, n'a terminé que quinze dessins sur vingt qu'il avait promis de livrer. Ces lavis, exécutés avec soin, représentent des portions de l'arc de Septime Sévère, des temples de la Concordie et de Jupiter Tonnant, du portique des douze grands dieux et du Tabularium, édifice antérieur aux empereurs, où se gardaient les actes publics et les sénatus-consultes, gravés sur des tables de bronze. M. Guenepin, de cinquième année, a présenté, à titre de projet d'*Hôtel des Invalides de la marine*, un entassement confus de toitures, de dômes et de pavillons. L'Académie attendit du même artiste une *restauration des thermes de Titus*; mais ce travail, commencé depuis deux ans, nécessite des fouilles considérables qu'il a été impossible d'achever.

L'Académie des Beaux-Arts n'a pas cru devoir accorder cette année le premier grand prix de composition musicale.

Un second prix seulement a été décerné à M. Henri-Louis-Charles Duvernoy, élève de M. Halévy.

Sa cantate a été exécutée par mademoiselle Lavoye. MM. Alexis Dupont et Bouché, soutenus par un excellent orchestre, que dirigeait M. Battu, lieutenant en premier de M. Habeneck à l'Opéra. Ce morceau a paru généralement d'une longueur démesurée. Le jeune auteur n'avait pas sans doute repandu sur son œuvre assez de variété.

Son instrumentation est en général bien traitée; il est bon harmoniste. Comment un élève de M. Halévy ne le sera-t-il pas? Comme mélodiste, il est beaucoup plus faible, et ses études, selon nous, doivent tendre désormais à lui faire acquiescer ce qui lui manque sous ce rapport.

La composition instrumentale de M. Gounod, pensionnaire de Rome, qui a servi d'ouverture à la séance, est assez bien faite; mais ne peut-on pas lui adresser le même reproche qu'à la cantate de M. Duvernoy?

La partie la plus longue et la plus intéressante de cette séance solennelle a été la lecture de la *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de Cherubini*. Ce travail assez long, mais fait avec soin, écrit d'un excellent style, plein d'aperçus ingénieux, et où brillent çà et là de spiriduelles saillies, a constamment tenu l'auditoire en haleine, et des applaudissements unanimes ont plus d'une fois interrompu l'orateur.

Il serait superflu de suivre M. Raoul Rochette dans tous les détails de cette biographie. Tous les faits qu'il raconte sont connus depuis longtemps. Quant à l'appréciation à laquelle il se livre des travaux de Cherubini, nous ne saurions la prendre au sérieux. « On la critique n'est pas permise, dit Fétis, il n'y a point d'éloge flatter. » M. Raoul Rochette ne critiquant rien, — et l'on comprend que le lieu, la circonstance et sa position officielle le lui aient défendu, — ses éloges ne sont guère à discuter. Nous ne reprocherons donc pas à M. le secrétaire perpétuel d'avoir vanté la *grâce* et le *charme* des mélodies de Cherubini, et de lui avoir bravement



OEdipe au tombeau de Thèbes, premier Grand-Prix de Peinture, par M. Danery.

couteau, pouvaient représenter les âpres rochers et la végétation brûlée du Golgotha.

L'envoi de sculpture ne se compose que de trois morceaux: *L'Empereur Commode aux jeux du Cirque*, ébauche sans conséquence de M. Vilain (pensionnaire de quatrième année); une copie en marbre du *Mars* de la villa Ludovisi, par M. Godé, élève de première année, et *Oreste poursuivi par les Furies*, statue en marbre par M. Chambard, élève de cinquième année. Cette grande figure en pied n'est pas plus un Oreste que n'importe quel autre personnage en garde contre un invisible ennemi, mais elle a des muscles bien exécutés.

M. Vauthier, élève de troisième année, graveur en médaille, n'a pas en le temps d'achever sa *medaille commémorative des secours apportés aux victimes des inondations qui ont ravagé la France en 1840*. Les parties terminées font augurer favorablement de l'œuvre complète. Le bas-relief du même pensionnaire, *la Douleur pleurant sur la terre*, manqua complètement de modèle.

Les graveurs en médaille que le gouvernement français entretient à Rome nous envoient de la sculpture en guise de médailles; de même les graveurs ne nous donnent presque jamais de gravures; ils se bornent à copier à l'aquarelle des tableaux des différents maîtres. C'est ce qu'on fait cette année, avec beaucoup de soin et de talent, MM. Saint-Eve et Pollet. M. Saint-Eve, élève de deuxième année, a reproduit la *Madone* d'Andréa del Sarto, et le portrait de son père par lui-même, tableaux tirés de la galerie des *Uffizi* de Florence. M. Pollet, pensionnaire de quatrième année, a exposé de charmantes copies d'après Raphaël, Titien, Léonard de Vinci et Andréa del Sarto. Nous signalerons surtout le *Joueur de Violon* et la *Madona alla scggiola*, d'après les ori-



(Atrée sauvé par un Dauphin, premier Grand-Prix de Gravier en médaille, par M. Moisy.)



Envois de Rome — Le Joueur de Violon, fac simile du dessin de M. Pollet, d'après Raphaël



(Envois de Rome. — Les Lamentations de Jérémie, tableau de M. Murat.)

fait honneur de toutes les inventions de Gluck, d'Haydn et de Mozart. Mais n'est-ce pas pousser un peu loin l'hyperbole académique que d'avoir représenté Napoléon et Chérubini comme deux adversaires, deux ennemis, dont l'un fut persécuteur et l'autre victime. Quel mal Napoléon a-t-il jamais fait à Chérubini? L'a-t-il jamais entravé dans sa marche? a-t-il empêché qu'on jouât ses opéras? Pas le moins du monde. Il ne lui a point accordé de faveurs; mais à quel titre lui en aurait-il dû? A ne consulter que son sentiment personnel, la musique de Chérubini l'entraînait; à consulter le sentiment public, les opéras de Chérubini tombaient presque toujours. Pouvait-il deviner que l'auteur de *Démophon* et de *l'Hotellerie portugaise* ferait sous la Restauration de magnifiques motets et des messes sublimes? Chérubini, malgré un talent im-

mense, que nous ne songeons pas à contester, a joué pendant la moitié de sa vie le rôle de grand homme *incompris*, et il y avait pour cela d'excellentes raisons que nous dirions à toute autre occasion qu'à celle de son oraison funèbre.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS. — CHARLES DICKENS.

Un Journal américain. — Intérieur d'une Pension bourgeoise.

(Suite — Voir t. II, p. 26 et 58.)



(Envois de Rome. — Oreste poursuivi par les Furies, statue en marbre par M. Chambrard.)



(Intérieur du bureau du Rowdy, journal américain.)

« M. Jefferson Brlek, tel présent, monsieur, dit le colonel en remplissant son verre et celui de Martin, et passant la bouteille à son collaborateur, va nous donner, au lieu d'un toast de la vieille Europe, un sentiment de la jeune civilisation. — Puisque vous en appelez à moi, s'écria le foudre de

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non.
— Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE XI.

LA PRISONNIÈRE.

Margherita? Heureux de ce monde, si ce récit tout entier n'est pas fait pour vous, ce chapitre, qui ne roule que sur des souffrances solitaires, vous convient encore moins, et vous ne sauriez le comprendre. Mais celui qui souffre, celui qui a souffert, savent s'entendre et consolent aux malheurs de Margherita.

Nul peut-être parmi mes lecteurs (car je ne puis espérer que ces pages dépassent de beaucoup l'enceinte de Milan), nul d'entre eux n'est passé sur le pont de la porte Romane sans jeter un coup d'œil sur la maison qu'on voit à droite et qui porte des bas-reliefs représentant la réédification de



francais des ateliers; elle voyait le ciel, la verdure, faibles dédommagements pour un cœur qui avait tout perdu, dédommagement — mais toutefois — aux yeux de celui qui en connaît le prix immense, lorsque les raffinement de la ruande lui



Milan par les alliés lombards. Ces sculptures, témoignage de la grossièreté d'exécution qu'on apportait dans les beaux-arts au douzième siècle, ornaient la porte de la muraille, bâtie et percée de deux arches, précisément au temps de la ligue

ent prouve tout ce qu'il y a d'intolérable à en être privé.

Elle était donc là solitaire, arrachée à toutes les habitudes de sa vie, à la liberté de ses occupations et de ses loisirs. Il lui fallait demeurer sous la puissance de gens inconnus, dont elle n'entendait jamais une parole de compassion, dont elle n'avait jamais reçu un regard pitoyable; là, chaque bruit est une main glacée qui lui serre le cœur, chaque retentissement des verrous un coup de poignard!

Et pourquoi ce supplice? Une profonde obscurité lui voile toute chose. Et que sont devenus tous ceux qui lui sont chers? Ah! les larmes qui n'avaient point coulé lorsqu'elle ne contemplait que ses propres malheurs, dès qu'elle reportait sa pensée sur son fils et sur son époux, s'échappaient à torrents



lombarde. A l'endroit où s'élevait aujourd'hui la maison dont nous venons de parler, Lucchino avait élevé une forteresse qui s'étendait fort au loin sur les bords de la rue del Terragno et du fossé des remparts. A l'époque où les événements de notre histoire se passent, cette forteresse n'était pas encore terminée, et il n'y avait d'achevé qu'une tour très-élevée.

Ce fut dans les étages supérieurs de cette tour qu'on enferma Marguerite. La chambre qu'on lui avait destinée n'avait rien de cette sordide saleté qui est un premier châtiment infligé par ce qu'on nomme la justice à l'homme qui n'a point encore été jugé coupable. Une petite fenêtre lui permettait de voir à travers les barreaux de fer le faite des maisons de la ville. Elle s'apercevait encore de la vie qui s'agitait autour d'elle; elle entendait encore les cloches, les cavalcades, le

de ses yeux désolés. Frémissante, elle cachait sa tête dans ses mains et se précipitait à genoux en poussant des cris de désespoir. Puis, c'était une alternance de calme et de délire, d'espérances et de douleurs, de réflexions courageuses et d'abattement profond, rêves heureux ou terribles, qui, au chiquets des chaînes ou au grincement des clefs, s'évanouissaient, pour rappeler l'infortunée au sentiment de la sombre réalité.

Pendant que Margherita était ainsi abandonnée à ses souffrances, Lucchino dit un jour, en souriant, au bouffon, son compagnon inséparable :

« Eh ! Grillucervello, te souvient-il de la belle dame que je te montrai naguère sur la terrasse à la *Bulla*, et que tu me dis... »

— Que ce n'était pas avoine pour tes dents, répondit le faucheur.

— Sais-tu où elle est? reprit le prince.

— En cage, je le sais.

— Donc?

— Hum! prenez garde, répliqua le bouffon, que ce donc ne soit un peu prématuré. Combien de fois n'ai-je pas vu sur votre plat quelque friand morceau qui me laissait venir l'eau à la bouche, et pour cela pouvais-je y mettre la dent? C'était beaucoup pour moi d'en sauver l'odeur. »

Lucchino sourit et ajouta : « Va, bouffon, et dis au geôlier que je le mande en ma présence. »

Alors l'épave était moins raffinée qu'elle ne l'a été depuis; aussi bien que l'astrologue et le fou, le geôlier et le bonhomme faisaient partie de la cour. Aussi ne doit-on point s'étonner de voir s'établir des relations directes entre le souverain et le gardien de la prison de Milan.

Le geôlier de Margherita, on le nommait Macaruffo Lasagnone, était un grand benêt, long, large, basque, à la peau toute tachetée; ses yeux louches étaient comme enfoncés sous l'arc de ses sourcils aux poils rudes; ses cheveux roux s'é-



parillaient sur son front et formaient comme un cadre singulier à la petite partie de ses traits que ne cachait point une barbe sale et touffue. Toute sa physionomie était à donner des mausées et à faire peur. Il était né dans le Bergamasque, mais las de travailler comme ses bons compatriotes, il entra dans les rangs des *giorgi*, et prit part à leurs dévastations. Mais comme il n'était pas assez courageux pour bien réussir dans ce métier de bandit, il ne tarda pas à tomber entre les mains du capitaine de justice.

Un autre eût été pendu. Ce fut l'origine de sa fortune. Il dénonça si bien et donna de si bons renseignements contre ses anciens camarades, que Lucio le prit sous sa protection, et voyant ce musée rébarbatif et cette âme plus dure encore, il en fit d'abord un argousin, puis il le nomma gardien de la tour de la porte Romane.

Lâche avec ses supérieurs, intraitable à l'égard de ses subordonnés, il ne fut point désarmé par la douceur infaillible de Marguerite, et se plut à lui faire subir ces mille petits supplices, ces tortures journalières qui aggravent si lourdement les grandes infortunes.

Pour en donner un exemple, je raconterai, sans avoir égard à la dignité de l'histoire, cette minime circonstance. Un jour (c'était dans les jours de mai), Lasagnone entra dans la prison avec une belle rose à l'oreille. Une fleur, ces frais coloris, ce rougissant ébat, éveillaient mille tendres idées dans l'âme de Marguerite. Saisie d'un innocent désir et montrant la rose avec une douce émotion : « Donnez-la-moi, dit-elle au geôlier.

— Ah! oui! elle vous plaît, » répondit le butor. Il prit la rose entre ses doigts, la respira lourdement, fit semblant de l'offrir à l'infortunée, puis la retirant tout à coup, et éblouissant, il la jeta par la fenêtre; puis, souriant comme d'une bonne plaisanterie, il s'en alla.



Ce n'est rien sans doute. Mais le coup porta cependant; Marguerite se souvint de cette grossièreté, et lorsqu'elle put s'épancher avec un confident, elle la rappela plutôt que cent autres injures.

Grillincervello introduisit Macaruffo dans l'appartement du prince, de préférence à tous ceux qui attendaient le bon plaisir de son audience, et faisant sonner ses sonnettes, il imita machinalement le bruit des clefs qui résonnaient à chaque pas de Macaruffo. Et comme celui-ci, le bétet en main, se rapaissait dans un coin de la porte, faisait de grands saluts en tirant de grandes jambs, le bouffon lui disait en lui donnant des coups: « Prends donc garde, grosier manant, de ne pas déchirer le tapis; il vient de Damas, et tu me le paierais avec un morceau aussi large de ta peau. »

CHAPITRE XII.

LES MALHEURS S'AGGRAVENT.



Il arriva que le jour suivant, à l'heure où Lasagnone avait coutume d'apporter à Marguerite un pain, une ceuelle de soupe et un broc d'eau fraîche, il parut devant elle avec un visage plus agréable et semblable à un ours faisant des cérémonies. C'était pour obéir à celui qui aurait également obtenu son obéissance s'il lui eût dit: « Laisse-la mourir de faim. »

Lorsqu'il eut déposé par terre le vase d'eau et arrangé la portion congee, comme quelqu'un qui veut mettre en goût d'une chose inattendue, il disait: « Qu'y a-t-il après? Qu'y a-t-il de friand pour votre seigneurie? » Puis tout doucement, j'allais dire avec dévotion, il allait relevant les plis d'une serviette, et on vit apparaître un ragoût fumant. Il aspira l'odeur avec ses narines, comme un linnier qui fraire le zite dans la forêt, et, mettant la main sur son cœur, il s'écria: « Oh! que c'est bon! » Puis il mit le plat devant l'infortunée, qui, à ces grâces si insolites et si grotesques, à cette voix si étrangement adoucie, si disgracieusement courtoise, ne répondait que par un mélancolique sourire. « Ceci, ajouta-t-il, est envoyé à votre seigneurie par l'illustissime seigneur Luchino, notre maître et le maître de tout Milan; il dit qu'il lui en enverra tous les jours, qu'il veut qu'elle soit traitée à l'égal de lui-même, et il a dit qu'il se souvenait de votre seigneurie. »



— Un bon diner à votre seigneurie! » s'écria Macaruffo, et tirant son bétet avec une reconnaissance injuste, il tira la porte après lui, et s'en allait si content qu'il croyait rêver. Il n'était pas à la moitié de l'escalier, qu'il s'assit en posant le plat sur ses genoux; il se mit à l'engloutir avec avidité. Dans l'exubérance de sa gourmandise, il se lamentait de la petite quantité de bechames contenues dans l'assiette; l'éclairant ses doigts, sans lèvres, sa barbe, le plat, il envoyait presque à l'air environnant les émanations qu'il lui avait ravies.

Le jour suivant, Luchino monta à cheval et vint à la prison. A son arrivée, le pont se baisse, les gardes crient, les gardes accourent, une obséquiosité inouïe, tout le monde s'apprête à obéir à son moindre signe; et tout cela, pourquoi? parce qu'il a le nom de maître.

Gonflé de tant d'hommages, ivre de l'obéissance générale, de la commune bassesse, il se retire dans un appartement qu'il s'était préparé dans cette tour comme un refuge contre la première fureur d'un mouvement populaire. Pendant qu'un page détache son armure, il ordonne qu'un aille chercher Marguerite.

Luchino l'attendait sur un fauteuil à sculptures dorées. Ses yeux, pleins de vivacité, éclairaient un visage d'une beauté mâle, et la maturité de l'âge avait gravé d'une manière ineffaçable les rides d'abord croussées par la colère et l'orgueil. Une riche chevelure descendait en anneaux de sa tête nue sur ses larges épaules, et ses regards fixés sur la porte exprimaient un mélange de honteux désirs et de vengeance satisfaite.

Marguerite comparut devant lui dans un vêtement de couleur brune et modeste, mais qui, dans ses plis et son arrangement, révélait les habitudes élégantes de la femme gracieuse qui, en d'autres temps, attachait à ceux qui la voyaient un cri d'admiration. Depuis lors, combien elle avait changé! Cependant, au milieu des ravages de la douleur, si



Luchino lui demanda des nouvelles de Marguerite et ce qu'elle disait de lui. Le geôlier s'épousa en révérences, en seigneuries, en sérénissimes, et ne sut que répondre, parce qu'il ne pouvait deviner sur l'impassible visage du prince s'il fallait que Marguerite eût dit du mal ou du bien ou n'eût rien dit de son seigneur. Enfin, Luchino dit au geôlier: « Durénavant, que son sort soit adouci. Tu viendras chaque jour à midi chercher un plat de ma table pour le lui porter, et tu lui diras que le prince se souvient d'elle. »

Grillincervello montrant le geôlier à Luchino, lui dit: « Lasagnone mériterait son nom de Lourdan au superlatif, s'il ne se rendait la gorge plus onctueuse avec ce plat, et s'il ne vous donnait à entendre que la dague en devient plus grasse et qu'elle vous en rend grand merci. »

— Il pourrait se faire, répondit Visconti avec un grand éclat de rire, il pourrait se faire que ce plat lui fit le même profit que le lièvre de l'autre jour à celui qui le mangea. »

Il fait savoir que la veille on avait pris un malheureux qui avait eu l'imprudente audace de tuer un levraut. Le prince avait froidement déclaré que le délinquant mangerait la bête toute crue, avec les os et la peau tout entière. La sentence fut exécutée, et il en mourut.

Grillincervello comprit l'allusion, et s'écriant: « Dieu garde les chiens de pareils morceux! » il congédia Macaruffo avec un coup de pied. Celui-ci soulaissait entre ses dents que le déjeuner de ce ouillon bavard fut empoisonné, parce qu'il avait éventé ses desseins sur les plats et la cuisine prisonnière.



Cette amélioration dans la conduite de son oppresseur fut loin d'apporter quelque consolation à Marguerite. Elle sentit que ces procédés cachaient un piège, et elle vit s'ouvrir devant son imagination toute une série de souffrances nouvelles et d'autres martyres. Elevant donc au ciel un regard plein de larmes, elle laissa involontairement échapper ces mots de sa poitrine: « Seigneur, je me recommande à vous! »

Puis se retournant vers Macaruffo et repoussant doucement le plat qu'il lui présentait: « Non, dit-elle, non; ces mets délicats ne s'accordent point avec ma position. Ce pain et cette soupe suffiront à soutenir ma vie. Trouvez, de grâce, un pauvre, quelque infirme que vous sachiez le plus nécessairement, donnez-lui ce plat, et recommandez-lui de prier pour moi. »

— Comment, vous n'en voulez pas? s'écria Lasagnone stupéfait, et déjà transporté de l'espion d'en faire son profit; mais songez, songez donc! c'est un painfin! c'est un pôte de bechames engraisées, c'est tout lard. Ah! c'est bon! un morceau à faire revenir un mort. »

— Tant mieux, répliqua Marguerite; le pauvre le mangera avec plus de plaisir. »

— Mat... ah... ah, reprit Lasagnone d'un air sérieux et contrit, le seigneur prince a ordonné de vous le donner à vous, à vous-même, on qu'il marriverait des malheurs. Il m'a fait une menace... que le Seigneur veuille m'en garder!

— Le prince ne le saura pas. J'accepte; c'est comme si je l'avais mangé. Et destinez le plat, je vous prie, à l'usage que je vous ai dit. »

— Donc, il faut le donner à un pauvre? poursuivit le geôlier.

— Oui, et qu'il prie pour ceux qui souffrent, et aussi pour ceux qui font souffrir.



beauté était encore plus attrayante que ne l'eût souhaité Marguerite, afin d'échapper aux criminels desirs de son oppresseur. Luchino salua courtoisement l'infortunée et lui dit :

« En quel état je vous revois, madame !
— Dans l'état, reprit Marguerite, où il la plu à votre sérénité de me réduire.

— Voilà ! s'écria Luchino, voilà ! Dès les premiers mots, une parole hautaine et superbe. Les malheurs n'ont donc point abaissé votre orgueil ? Pourquoi ne pas reconnaître plutôt vos erreurs ? pourquoi ne pas dire : « Je suis dans l'état où n'ont entraîné mes folies et celles d'autrui. Elles sont bien fortes, madame, elles sont bien puissantes, les raisons qui m'ont réduit à renfermer dans ces murs une personne pour laquelle vous savez combien j'ai d'estime et... d'affection. »

Elle répondit : « S'il est vrai, ô prince, que vous m'aimez, pourquoi ne pas vous rendre à ma prière, la première et la dernière peut-être que je vous adresse ? Sauvez mon époux ! sauvez mon fils ! » Et se jetant aux pieds de Luchino, elle lui embrassait les genoux et répétait avec toute l'éloquence d'une beauté innocente et malheureuse : « Sauvez-les ! »

— C'est ce qu'on a fait, et on a payé la bêche au manant. Mais celui-ci est venu la nuit retirer son outil de la potence.

— Eh bien ! qu'il soit aussi pendu à la même potence, et la fourche entre eux deux.

— Votre sérénité sera obéie. Voici une lettre de Ramengo de Casale. Il vous écrit de Pise qu'il est sur la piste de la proie que votre sérénité désire prendre, et qu'il vous la livrera bientôt.

— Ah, bien, très-bien ! très à propos, vraiment ! s'écria Luchino avec un sourire de sauvage consolation.

— Il implique en outre de votre sérénité l'impunité de tous délits commis par lui ou par son fils.

— Son fils ? je ne lui en connais point.

— Il se réserve de le faire connaître à votre sérénité.

— Bien, bien, ont-ils expédié-lui le bref d'impunité la plus entière, la plus absolue ; mais qu'il soit prompt à me remettre entre les mains celui qu'il sait. Allez. » Et le chancelier se retourna, et laissa Luchino se repaire du féroce espoir de sa vengeance.

On pense bien qu'une bonne partie des ordres cruels de cette journée retomba sur Marguerite. Non-seulement on éleva à sa table le surcroît dont elle n'avait pas profité, mais on la jeta dans un cachot souterrain, bien différent de la cellule qu'elle occupait au sommet de la tour. Macaruffo devint plus intraitable que jamais, et comme il s'était un peu adouci depuis la punition journalière dont il se gratifiait aux dépens de Marguerite, il lui fit un crime d'avoir été privée de ce qui n'était un bien que pour lui, et lui en fit sentir sa vengeance. Cependant, privée du spectacle de la nature, privée du soleil, du ciel, de la verdure, des mélancoliques splendeurs de la lune au sein d'une belle nuit ; privée de toutes les distractions que la vue de l'air libre et de la vie qui s'agitait autour d'elle pouvait lui procurer, elle était plus tranquille. Plus d'une fois Lasagnone, approchant l'oreille de la porte du cachot, dans l'espoir barbare de se repaire des plaintes de l'infortunée, n'avait entendu que les litanies que celle chantait d'une voix douce, comme une litanie qui résonne dans le lointain, et des prières à la Mère des affligés. Elle savait que son fils et son mari jouissaient un liberté des délices de la lumière, et son imagination calmée se plaisait à les suivre partout où ils devaient être. Ces images, chèrement caressées pendant l'oisiveté de ses jours, se reproduisaient ensuite dans le sommeil de ses nuits, et la consolait un moins en songe. Elle souffrait, hélas ! elle souffrait encore ; mais un rayon de paix avait illuminé son âme, et quelquefois elle eût parié joyeuse.

mour, le plus souvent des airs mélancoliques, dont la triste harmonie s'accordait mieux avec l'état de son âme. Une romance surtout lui allait au cœur ; Buonvicino l'avait faite dans d'autres temps, et il avait plusieurs fois accompagné Marguerite sur le luth pendant qu'elle la chantait sur l'air qu'il avait aussi composé lui-même. La voix :

AMELIE.

Tu l'endors joyeuse, Amélie !
Tu bien-être reviens enfin
Tu le verras des l'aube au
Du lendemain.

Le voici. Son casque splendide
A lui plaire plus d'un guerrier.
Contre ton cœur son cœur avide
Bat sous l'acier.

O joie ! ô transport ! ô délire !
Comme pour fêter le retour,
Vous changez les pleurs en sourire,
Baisers d'amour.

Ah ! c'est un songe, une chimère,
Que lui créait un doux sommeil,
Et qui s'enfuit, ombre éphémère,
A son réveil.

Sanglant, à l'aurore nouvelle,
Ils lui présentent le cimier
Dont elle orna, la jeune-elle,
Son chevalier.

Près des rives de la patrie,
Un traître à conjurer sa mort.
Il tombe, et sa bouche frémit
L'appelle en cour.

Des beaux palais de l'autre vie,
Esprit, peut-tu franchir le seuil ?
Entends-tu les pleurs d'Amélie ?
Vois-tu son deuil ?

O doux esprit, avance l'héure
Tu, laissant la voile morte,
Avec toi l'amante qui pleure,
Jouira du ciel.

Marguerite s'arrêtait un instant, puis répétait :

O joie ! ô transport ! ô délire !
Comme pour fêter le retour,
Vous changez les pleurs en sourire,
Baisers d'amour !

Après quelques moments d'un silence pensif, elle se reprenait à chanter :

Ah ! c'est un songe, une chimère,
Que lui créait un doux sommeil,
Et qui s'enfuit, ombre éphémère,
A son réveil.

A qui pensait-elle ? Quels étaient ses souvenirs ? Un jour, aux approches de la nuit, ses chants furent interrompus par un mécontentement inséparable dans la petite cour. C'était un mélange de rires ironiques, d'insultes et de plaintes plus douces qu'un air de contume d'en entendre parmi les prisonniers. Le cœur de l'infortunée est toujours ouvert à la crainte. Avec l'anxiété d'une colonie qui a vu le coucou contempler son nid fécond, Marguerite se laissa jusqu'au soupirail, de ses mains délicates elle se suspendit aux barreaux de fer, et regarda la foule qui se pressait. Elle vit un enfant dont la chevelure blonde descendait sur les yeux, et qui, pleurant et se débattant entre les mains des soldats, criait : « Mon père ! mon père ! » vers un homme qui, tout chargé de chaînes, le suivait le désespoir sur le visage.

« Ah ! » Marguerite poussa ce cri comme un homme frappé au cœur, et tomba évanouie sur le pavé. Ses yeux, ses oreilles,



Son cachot n'avait pour que par en haut, et l'ouverture du soupirail était à fleur de terre dans une petite cour où passait une sentinelle. De temps en temps elle voyait au-dessus quelque nouveau malheureux, et elle se repoussait comme lui, songer qu'on délivrait, et elle se repoussait comme lui, quelque autre qui partait pour le gibet, et il lui échappait quelquefois de dire : « Au moins celui-là va mourir ! » Et ses yeux s'emplissaient de larmes, elle descendait du soupirail et criait ; puis, comme si fidèle de la mort, qui cause une si grande frayeur aux heureux du monde, la consolait en l'assurant que ses maux ne seraient pas éternels, elle s'essayait plus tranquille sur son grossier tréteau, et là elle se rappelait les jours passés, les vertueuses joies, les bienfaisances dévies ; elle pensait à ceux qu'elle aimait, à ses espérances ; quelquefois enfin elle répétait les chansons qu'elle avait entendues ou répétées elle-même, lorsque, jeune fille, elle était appliquée à son travail, ou lorsque, avec ses compagnes, elle errait au printemps, cueillant des bouquets de primevères et des branches de myrte. L'été lui revenait ainsi en pensée, lorsque, dans une barque, le long des rives heureuses du Valaunte, elle s'abandonnait aux souffles d'une paisible brise, saluait les beautés de la nature et offrait au Créateur l'homme d'un cœur pur et joyeux. C'étaient des cantilènes d'a-



— On, répondait-il, leur sort est entre vos mains. Vous savez le moyen de les sauver. Moins d'orgueil de votre part, et je vous les rends. »

La crainte que les objets de son amour ne fussent déjà victimes de l'inimitié de Luchino avait toujours torturé Marguerite. Je ne saurais dire si c'était avec réflexion qu'elle avait adressé à Luchino cette prière, pour découvrir la vérité ; mais quand la réponse lui donna l'assurance qu'ils étaient vivants, elle laissa éclater les transports de sa joie. « Quo ! s'écria-t-elle, ils vivent donc encore ! ô prince ! ô monseigneur, rendez-les-moi, ils sont innocents... Je suis seule coupable ; punissez-moi, mais mon fils, mais Pusterla ! Oh ! monseigneur, je vous en prie avec autant d'ardeur que vous en mettez à prier Dieu de vous pardonner au moment de votre mort... Oh ! accordez-moi de les voir... Les voir une seule fois ; et puis infligez-moi le supplice que vous voudrez ! »

Mais Luchino, honteux d'avoir laissé deviner son secret et d'avoir donné sur lui un avantage, commit de nouvelles fautes en voulant effacer la première, et il ne tarda pas à lui apprendre que Pusterla et Ventrino n'étaient pas entre ses mains. Alors, la joie de Marguerite ne commit plus de bornes, et ne craignant plus rien pour les objets de sa tendresse, elle recouvra toute sa fierté et triompha des tentatives du tyran. « Tremble, lui dit-il en sortant, tu ne sais pas jusqu'où peut aller ma vengeance. » Mais Marguerite leva au ciel ses yeux pleins de cette pure sérénité qui brille comme un rayon du ciel sur le front de la vertu échappée au péril, et rendant grâce à Dieu, elle retourna dans sa prison.

Grillucervello se présenta sur les pas du prince, qui sortait de cette entrevue avec Marguerite, et, avec un impertinent sourire, voulut le railler sur sa déconvenue. Le moment était mal choisi, l'orage éclata sur le bouffon, qui, précipité du haut en bas de l'escalier de la prison, à la grande joie des courtisans, en demeura boiteux pour le reste de sa vie.

Pour faire diversion à sa sombre fureur, Luchino appela son chancelier et s'occupa avec lui des affaires de la principauté.

« Le châtelain de Robecco, dit le chancelier, donne avis qu'on a pris un berger dans les bois de votre sérénité, et qu'il y fauchait un champ. »

— Qu'on lui coupe les mains, » répondit Luchino. Le secrétaire s'inclina et poursuivit : « Dans le bourg d'Albiate-Grasso, où est la villa de votre magnificence, on a logé un pèlerin venant de Toscane, et quelques cas de peste se sont déclarés. »

— Qu'on brûle l'amburge, le pèlerin, les lêtes et tout.
— Le connétable Sfolcato Melik écrit de Lecco qu'un de ses soldats a volé la bêche d'un laboureur.
— Qu'on le pend à côté de la bêche.

Modes.

L'ouverture du théâtre Italien est une solennité que la mode attend chaque année pour montrer toutes ses charmantes recherches; aussi la représentation de marié a-t-elle été très-brillante. Nous y avons remarqué des robes de pékin glacé à larges raies satinées, de nuances pâles, dont quelques-unes avaient des revers décolletés, bordés d'éclilles; — d'autres garnies de riches dentelles posées en tablier; — soit en échelle jusqu'à la ceinture, — soit à plat en montant. Nous avons vu également une robe lacer sur les côtés, au corsage, et sur le milieu de la petite manche; tous les lacets étaient terminés par des aiguillettes. Cette dernière a été trouvée très-pièce. Enfin, les coiffures en dentelles, en velours ou satin, avec des ornements plus ou moins riches; la plume élegante, la fleur coquette ou le simple nœud de ruban, toutes fantaisies nouvelles, faisaient leur entrée dans la belle salle des dilettauti.

Mais on ne s'occupe pas seulement des élégances qui doivent se montrer à la claque des loges et dans les salons dorés; les toilettes de ville se préparent, et nous ne saurions rien conseiller de mieux que cette robe dont notre dessin donne le modèle. Les tailles qui garnissent la jupe et le corsage sont en étoffe pareille à la robe; elles sont attachées de chaque côté et au milieu par des boutons. Le chapeau sort des salons de madame Alexandrine, qui, à chaque saison, sait donner aux modes nouvelles des aspects aussi gracieux que variés.

Nous avons distingué dans les mêmes salons un chapeau en velours à lame, orné de plumes nuancées de deux couleurs. Une capote à grosse paille sur laquelle il est de la dernière élégance de faire poser des foliettes.



Et enfin un chapeau sans bayolet, enrichi d'un oiseau-léron. Les étoffes nouvelles destinées aux costumes d'automne et qui pourraient se porter dans l'hiver, encombrent nos magasins; on y remarque les popelines diamantées en toutes nuances, la popeline à double reflet, les alpagas brachés et les pékins rayés; ceux-ci ont beaucoup de vogue. C'est une petite raie satinée nuancée en quatre tons différents sur un fond mat, par



(Chapeau de velours à lame, avec plume de deux couleurs.)



(Capote à grosse paille, avec cinq foliettes.)



(Chapeau sans bayolet, avec oiseau-léron.)

exemple, vert sur violet ou bleu sur fond gris; cette ligne de quatre bleus foncés fait très-bien sur gris pâle. Du reste, ce pékin existe en toutes nuances.

Il y a encore le pékin à larges raies de plusieurs couleurs sur un fond uni chatoyant, qui, par sa solidité, pourra résister aux intempéries de la mauvaise saison.

En étoffes de soie il se portera beaucoup de glacé: les satins à triples reflets, les moires à colonnes de satins; puis toujours les

pékins de soie et les pékins variés à l'infini, qui tiennent un rang fort important dans la hiérarchie des étoffes.

On s'occupe également maintenant la forme crispin sera mise de côté pour faire place aux pardessus à manches larges dans lesquelles on passe les bras à volonté. Une pelérine très-grande cache ce que ces manches vides pourraient avoir de disgracieux. On parle aussi d'un paletot; mais il faudrait bien du talent pour en rendre la forme gracieuse.

En effet, le premier prenant 10 000 fr., le restant du bien est de 550 000 fr., dont la septième partie est 50 000, qui, avec 10 000, font 60 000 fr. Le premier enfant ayant pris sa portion, il reste 500 000 fr.; sur cette somme, le second prend 20 000 fr.; le reste est 280 000, dont la septième partie est 40 000, qui, avec les 20 000 ci-dessus, font encore 60 000 fr.; et ainsi de suite.

II. Il y avait 28 pauvres, et cet homme avait dans sa bourse 41 fr.; car, en multipliant 28 par 3, on trouve 84, dont étant 52, puisqu'il manquait 52 sous, le reste est 220 sous, qui valent 11 fr.; mais, en donnant à chacun des pauvres 7 sous, il n'en faudrait que 198; par conséquent il reste 24 sous.

III. Prenez une boule de jeu de quilles et faites-y un trou qui n'aille point jusqu'au centre, mettez-y du plomb et bouchez-le si bien qu'il ne soit pas aisé de le découvrir. Quoiqu'on roule cette boule en la jetant droit vers les quilles, elle ne manquera pas de se détacher, à moins qu'on ne la jette, par hasard ou par à-brus, de telle sorte que le plomb se trouve dessus ou dessous, en faisant rouler la boule.

C'est là le principe du défaut qu'ont toutes les billes de billard;

car, comme elles sont faites d'ivoire, et que dans une masse d'ivoire il y a toujours des parties plus solides les unes que les autres, il n'y a peut-être pas une bille dont le centre de gravité soit au centre de figure. Cela fait que toute bille se détourne plus ou moins de la ligne dans laquelle elle est poussée, lorsqu'on lui imprime un petit mouvement, comme pour donner son acroit vers le milieu de l'autre moitié du billard, à moins que l'endroit le plus lourd qu'on appelle la *forte*, ne soit mis dessus ou dessous. Un grand fabricant de billards disait qu'il donnerait 40 francs d'une bille qui n'est ni forte ni faible, mais qu'il n'en avait jamais trouvée qui fût parfaitement exempte de ce défaut.

De là il suit que, lorsqu'on tire sur une bille fort doucement, on s'impute souvent de l'avoir mal prise et d'avoir mal joué, tandis que c'est par suite du défaut de la bille qu'on a poussée. Un bon joueur de billard doit conséquemment, avant de s'engager dans une forte partie, avoir adroitement éprouvé sa bille pour connaître le fort et le faible. On tient cette règle d'un excellent joueur de billard.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Un père, en mourant, laisse sa femme enceinte. Il ordonne, par son testament, que si elle accouche d'un mâle, il héritera des deux tiers de son bien, et sa femme de l'autre tiers; mais si elle accouche d'une fille, la mère héritera des deux tiers, et la fille d'un tiers. Cette femme accouche de deux enfants, un garçon et une fille. Quelle sera la part de chacun?

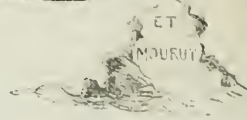
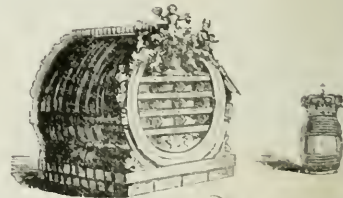
II. Un particulier a acheté, pour la somme de 110 fr., un lot de bouteilles de vin, composé de 100 bouteilles de vin de Bourgogne et 80 de vin de Champagne. L'autre a par conséquent acheté au même prix, pour la somme de 95 fr., 85 bouteilles du premier et 70 du second. On demande combien leur a coûté l'une et l'autre espèce de vin?

III. Un homme a perdu sa bourse et ne sait pas précisément le compte qu'il y avait; il se rappelle seulement qu'en comptant les pièces de deux, ou trois à trois, ou cinq à cinq, il en restait toujours une; mais, en les comptant sept à sept, il ne restait rien.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Espartaco, régent d'Espagne, s'est sauté sur un vaisseau anglais.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Fench Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostino dvore, 22.

Tire à la presse mécanique de LORANGE et C., rue Daubigny, 2

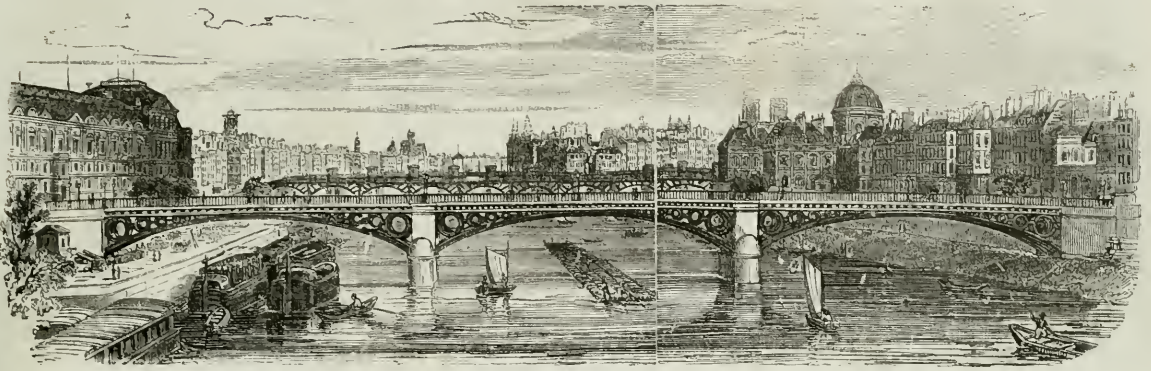


SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. On trouve, par l'analyse, que le bien du père était de 550 000 fr. qu'il y avait six enfants, et qu'ils ont eu chacun 60 000 fr.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 50 fr.
 Prix de chaque N^o, 75c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 34. VOL. II. — SAMEDI 21 OCTOBRE 1845.
 Bureaux, rue de Seine, 55.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 52 fr.
 pour l'étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Procession séculaire de Fourvières, et pose de la première pierre du pont du Change, à Lyon. Deux Gravures. — Courrier de Paris. — Histoire de la Semaine. Bouillons du rappel; Meetings tenus à Dublin et en plein air. — Théâtres. Opéra-Comique, Mina; Palais-Royal, le Breton de Trospiers; Gymnase, Jean Lenoir; Odéon, Tôt ou Tard; Délassements-Comiques, la Fille du Ciel. Une scène de Mina; L'exercice dans ses trois rôles du Breton de Trospiers; une scène de la Fille du Ciel. — De la Traite et de l'Esclavage. Onze Gravures. — Révolutions du Mexique. Le général Bustamante. (Suite et fin.) — Margherita Pusterla. Roman de M. César Cantù. Chapitre XIII, Reconnaissance. Sept Gravures. — Bulletin bibliographique. Le Nord de la Sibirie, par M. de Wrangell; les Pyrénées, par M. le baron Taylor; les Rues de Paris. — Annonces. — Armée. Chasseurs à cheval, nouvel uniforme. Gravure. — Caricature. Une Sentinelle perdue. — Logographe musical. — Rébus.

pace libre du bassin compris entre les quais et les deux ponts du Change et de la Feuillée, d'élégantes embarcations, pavillonnées de mille couleurs et recouvertes de riches tentures, sillonnaient les eaux du fleuve.

À midi précis, M. l'archevêque est arrivé, suivi du clergé métropolitain, et il est immédiatement descendu sur la plateforme inférieure, où il s'est mis en devoir d'officier. LL. AA.

RR. sont arrivées à midi et demi. Madame la duchesse de Nemours a été conduite par le maire jusqu'à un fauteuil, au milieu et sur le bord de l'estrade supérieure, d'où elle pouvait embrasser l'ensemble de l'imposant spectacle qui se déroulait devant elle, et suivre les moindres détails du cérémonial. Le duc de Nemours, accompagné du préfet, du maire, des membres de l'administration municipale et des

Procession séculaire de Fourvières, et pose de la première pierre du pont du Change, à Lyon.

Pendant la durée du camp de Lyon (V. t. 1^{er}, p. 407, et t. 2, p. 97), une cérémonie religieuse d'un haut intérêt a été célébrée dans cette ville le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge. La procession séculaire, instituée en mémoire de la cessation de la peste, qui, il y a deux cents ans, ravagea cette seconde capitale de la France, s'est tenue en grande pompe à Fourvières, colline située sur la rive droite de la Saône. À la procession assistaient l'archevêque, deux évêques, le clergé de la cathédrale et de toutes les paroisses de la ville, de nombreux fidèles, et, parmi ces derniers, un vieillard de cent neuf ans, qui avait déjà figuré à la cérémonie cent ans auparavant, en 1745.

La présence du duc et de la duchesse de Nemours à Lyon a été marquée par des fêtes plus mondaines, à l'une desquelles cependant le clergé est venu aussi prendre part. Des huit ponts que le prince et la princesse ont posés à Lyon, du 20 au 28 septembre, le dimanche 24 est celui dont le programme a été le plus chargé: pose de la première pierre du pont du Change, putes sur la Saône, courses de chevaux, festin à la Préfecture, et soirée au Grand-Théâtre.

La cérémonie de la pose a été favorisée par un temps superbe. Des préparatifs bien entendus avaient été faits sous la direction des ingénieurs des ponts-et-chaussées. Une tente recouvrait la partie centrale du pont actuel, sur lequel la circulation avait été interdite depuis la veille au soir. Le petit bâtiment servant de vigie qui est assis sur la pile du milieu, avait été transformé, pour la duchesse, en un élégant hondoir, garni de tapis, de draperies, de causeuses, de fauteuils et de chaises. Une plate-forme en charpente, recouverte d'une tente, et élevée de quelques marches au-dessus du sol de la voie charretière, avait été établie sur l'éperon de cette pile, en amont du pont. De chaque côté une double rampe conduisait à une autre plate-forme située au-dessous, et dont le niveau était un peu inférieur à celui du massif de maçonnerie placé à son centre, et sur lequel devait être posée la première pierre.

Ce qui rendait le coup d'œil imposant, c'était l'immense multitude de spectateurs qui couraient le pont et ses abords, les deux rives de la Saône, les fenêtres et les toits de toutes les maisons, d'où l'on avait la moindre échappée de vue sur ce point. En dedans de ce vaste amphithéâtre irrégulier et sur le lit même du fleuve, une double ceinture de bateaux de toute forme et de toute dimension, et chargés de spectateurs, entourait cette estrade. A peu de distance, et sur l'es-



Procession séculaire de Fourvières

personnes de sa suite, est descendu vers la plate-forme inférieure, et s'est placé au centre d'un cercle formé par les nombreux assistants qui avaient pénétré jusque là, par le clergé, les fonctionnaires, les ingénieurs et les diverses notabilités.

Après la cérémonie religieuse, M. Cailloux, ingénieur en chef du département, a lu un discours dans lequel il a fait l'historique de la voie de communication que le nouveau pont est appelé à remplacer, et a demandé au duc de Nemours l'autorisation de lui donner son nom; le quai voisin porte déjà celui de *quai d'Orléans*.

La double boîte en cédre et en plomb contenant les médailles destinées à être scellées dans la première pierre, a été ensuite remise par le prince aux ouvriers plombiers, qui l'ont fermée hermétiquement; puis elle a été placée dans la cavité rectangulaire pratiquée à la surface de la dalle qui occupe le sommet du massif en maçonnerie, et recouverte d'une plaque en tôle. Le préfet a alors présenté au duc une truelle en vermeil avec laquelle celui-ci a pris, dans une caisse tenue par M. Auguste Jordan, ingénieur, chargé de la construction du pont, deux pelletées de mortier qu'il a étendu sur les joints de la boîte. Cette opération terminée, des ouvriers maçons ont poussé à l'aide de rouleaux une seconde pierre de taille sur la première. Le duc de Nemours a frappé sur celle-ci trois coups avec le marteau en vermeil que lui a également présenté le préfet. Alors le maire a remis à S. A. R. un coffret contenant les doubles exemplaires des médailles commémoratives scellées dans la première pile du pont. Quant au marteau et à la truelle, ils ont été repris par le maire, pour être déposés au musée de la ville.

Immédiatement après, L. L. AA. RR. se sont rendus sur la

terrasse de l'archevêché, d'où elles ont assisté au spectacle animé des pontes qui ont eu lieu sur la Saône, dans le bassin compris entre le pont Tilsitt et le pont du Palais.

De là, le cortège s'est dirigé vers l'hippodrome de Perrache, où les courses de chevaux, préparées par le jockey-club de Lyon, avaient attiré une affluence de plus de soixante mille curieux. Les prix principaux ont été gagnés par *Tiger*, appartenant à M. de Pontalba.

La soirée a été consacrée à une représentation au Grand-Théâtre. Des dames en grande toilette occupent les premières loges; des officiers de tous les corps et de tous les grades étaient dissimulés aux premières et aux secondes galeries, les troisièmes, les quatrièmes et le parterre étaient en partie occupés par des sous-officiers et soldats de la garnison. «C'est dire assez, ajoute le *Courrier de Lyon*, dans un article reproduit par le *Moniteur Universel*, que le public n'avait été admis que dans une proportion fort restreinte à cette fête. C'est là, continuent les feuilles ministérielles (et l'Observation nous semble curieuse à noter), c'est là, suivant nous, un tort; et, en cette circonstance, comme en quelques autres, il nous semble qu'on a trop isolé de la population nos illustres hôtes.»

Le prince et la princesse ont été reçus sous le péristyle du Grand-Théâtre et conduits à leur loge par M. Pongin, régisseur-général, avec le cérémonial en usage au Théâtre-Français, depuis Louis XIV, chaque fois qu'une représentation doit être honorée de la présence du roi. Ce cérémonial consiste à recevoir Sa Majesté un flambeau à la main, et à éclairer sa marche jusqu'à la loge royale; il a été exactement suivi en cette circonstance. Madame la duchesse de Nemours portait l'une des robes qui lui avaient été offertes la veille par la

chambre de commerce. On a joué un petit intermède intitulé *l'Algérie conquise*, dont les paroles avaient été ajustées tant bien que mal sur des fragments de Paulus, oratorio de Mendelssohn. On se voyait hâbler des Arabes, des soldats français, la Civilisation et la Religion. Une décoration de M. Savette, représentant Constantine, paraît n'avoir pas manqué de vérité.

Avant le spectacle, et au retour de la course, tous les hôtels et restaurants de la ville ont été littéralement envahis. Non-seulement il était impossible d'obtenir une place dans les salles, mais l'on se trouvait dans la nécessité de faire queue et d'attendre son tour. Des personnes, après avoir parcouru quinze ou vingt des principaux hôtels, ont dû se résigner à aller dîner dans les plus lointaines extrémités des faubourgs. A huit ou neuf heures du soir, les provisions considérables qui avaient été faites la veille étaient complètement épuisées, et plus d'un estomac affamé a été soumis à un jeûne involontaire.

Au bal donné par la ville, le 23, au Grand-Théâtre, et où figurait environ quatre mille invités, madame la duchesse de Nemours a dansé d'abord avec M. Arnaud, l'un des adjoints du maire. Cette première cotifadance, suivant l'expression des journaux officiels, avait été donnée à l'édilité; l'armée, dans la personne de M. le général Duchamp, a eu les honneurs de la seconde; M. Gilardin, procureur du roi, a représenté, dans la troisième, la magistrature; et, dans la quatrième, M. Paul Eymard, fabricant, le commerce lyonnais.

Mais quels étaient les représentants de la population des travailleurs? C'est ce que les organes ministériels ne nous ont point appris.



(Pose de la première pierre du pont du Change, à Lyon.)

Courrier de Paris.

Mais vraiment où allons-nous? on ne pourra bientôt plus ni boire, ni se vêtir, ni manger, et peu à peu nous mourrons tous, vous, moi, notre voisine et notre voisin; oui, nous mourrons du faim et de soif, comme je ne sais quel pauvre diable qui expira d'inanition à côté d'une table amplement servie, n'osant toucher ni aux mets ni aux vins, de peur qu'ils ne fassent empoisonnés.

Ceci vraiment passe la plaisanterie, et le *National*, qui a le premier relevé cette cuisine pendable, mérite qu'on porte un toast à sa santé et qu'on l'arrose du plus pur nectar qui mûrit au soleil de la Côte-d'Or.

Chacun son goût! le *National* n'aime pas plus les produits frelatés en boutique qu'en gouvernement; et en même temps qu'il s'attaque aux débitants de politique falsifiée, il déclare la guerre aux fabricants de marchandises suspectes et de toutes les mauvaises aloi; le manifeste qu'il vient de lancer tout récemment contre ces industriels prévaricateurs contient les faits les plus curieux et les plus graves.

On fabrique de l'huile d'olives avec du saindoux; du papier avec du plâtre; du pain et de la brioche avec du sulfate de cuivre; du blé avec du sable; du son avec de la sciure de bois; du thé vert avec du jaune de chrome ou de la mine de plomb; du sal avec de l'iode et du chlorure; du vin avec de la litharge et du bois de Campêche; du savon avec des pierres à fusil, et du lait avec des corvelles. Quant à Paris, ce complice immémorial des marchands de vin, il s'en délitan à Paris seulement cinq cent mille hectolitres par an, sous prétexte de Bordeaux et de Bourgogne; onde innocente du moins, qui n'en veut qu'aux gourmets et aux ivrognes! débit de consolation breveté par la société de tempérance! Mais, hélas! hélas! le sincère Bacchus, l'acchus généreux est mort et enterré sous le pont Neuf, dans le lit de la Seine.

Ainsi le Parisien peut dire comme Auguste :

Dieux! à qui désormais voulez-vous que je lie
Le soin de ma personne et celui de ma vie?

Est-ce vivre, en effet, que de soupçonner partout le sulfate, l'iode et la mine de plomb? — Comment manger maintenant un petit pâté sans cuivre? comment savourer sa tasse de thé sans rêver de jaune de chrome? comment choquer les verres sans y voir flotter un bois de Campêche?

Pour moi, qui ai la prétention d'être un franc Bourguignon, et d'appeler les choses par leur nom, je suis bien résolu à ne pas m'associer à cette atroce comédie; qu'on m'empoisonne, soit, puisqu'il est impossible aujourd'hui de vivre sans cela, et que le siècle présent est un empoisonneur fielle; mais il ne me convient pas d'être pris pour dupe; voici donc le moyen que j'ai adopté pour sauver mon amour-propre du ricanement sournois de tous ces mystificateurs de boutiques et d'entrepôts: ai-je affaire au pâtissier, «Envoyez-moi deux douzaines de sulfate de cuivre bien chauds,» lui dis-je.

Un cafetier et au restaurateur: «Garçon! une tasse de mine de plomb. Garçon! de l'iode, s'il vous plaît. Garçon! vous n'avez pas mis assez de saindoux dans cette salade. Garçon! du lait frit pour deux, et une bouteille de campêche première qualité!»

An marchand de papier, je demande un cahier de plâtre à lettre, et je m'informe au marchand de farine de la dernière mercerie de la halle au blanch.

Au moins nous est-il permis de nous envelopper avec sécurité dans notre pantalon et dans notre manteau, pour nous mettre à l'abri et nous consoler de toutes ces impostures? S'ils sont mal abrevés et mal nourris, nous pouvons, en revanche, tenir notre corps et notre esclameur au chaud et solidement vêtus? Non pas, vraiment; les tailleurs ont aussi leur litharge; les draps et les étoffes mentent aussi bien que le sel, le tuc, le vin et la farine. On vous sert de la charpie pour de l'elbeut

pur, et le papier maché se présente effrontément sous le titre et le nom de loupier superfin. — Votre habit bleu de la veille est jaune le lendemain; les coutures blanchissent au bout de trois jours, et à la fin de la semaine, vous montrez la corde. Tout habit sortant des mains d'un tailleur de Paris est moins un habit qu'un énorme morceau d'amadou; on n'a plus qu'à battre le briquet pour allumer son cigare. — S'adresser pour les renseignements à un très-honnête bourgeois de mes amis, candide habitant du Marais. — Mon homme s'en allait l'autre jour au Jardin-des-Plantes, se pavant fièrement dans un pantalon de drap tout neuf; une onde survint, mouilla l'étoffe, qui se retrouva en un clin d'œil, de manière à découvrir la cheville, et à dessiner, d'une façon compromettante, les formes de mon malheureux ami, qui n'est ni un Apollon ni un Hercule. — Il était sorti avec un pantalon, il rentra avec une culotte!

Tel est le siècle: ce n'est ni par la bonne foi ni par la sincérité qu'il brille; un peu de drogne se mêle à tout ce qu'il fait. On lui a tant conseillé le mélange! On lui a si fort prêché qu'il ne se tirerait d'affaire qu'en mettant de l'eau dans son vin!

Les hommes vont comme les choses, et les âmes se ressentent de la falsification des denrées.

Cette excellence qui fait grand bruit de son désintéressement et de son indépendance: — litharge!

Ce tribun qui fulmine son anathème: — saindoux!

Cet utopiste qui somme la réforme du monde: — sulfate de cuivre!

Cet éloquent apôtre du bonheur universel: — amadou!

Ces virginités politiques et ces candeurs administratives: — jaune de chrome!

Ces conciliateurs qui veulent mêler le rouge au blanc: — eau chaire!

L'association eût fait hommage à O'Connell de la botte de ve- lours qu'il a juré de porter jusqu'à sa mort, et un meeting en plein air postérieur à l'offrande nationale. Elle y joint les boutons que portent les innombrables membres de l'associa-



(Boutons du Repeal.)

tion, et que portaient les accusés quand ils se sont présentés devant le juge. — M. le duc de Bordeaux, voyageant sous le nom de comte de Chambord, qui s'était embarqué le 4 octobre à Hambourg sur un bateau à vapeur, est débarqué le 6 à Hull, dans le comté d'York. Il s'est rendu à York, qu'il a visité, et de là s'est dirigé vers l'Ecosse. Il est accompagné de M. le duc de Lévis, de M. le marquis de Chabannes et de M. de Villaret-Joyeuse. On annonce qu'il séjournera chez le duc de Northumberland, qui fut envoyé comme ambassadeur

extraordinaire à l'occasion du sacre de Charles X. — La Suisse, dont la diète a dernièrement sanctionné l'abolition d'un certain nombre de convents dans le canton d'Argovie, est en ce moment agitée par des intrigues ayant pour but la dissolution de la Confédération, dans le cas où ces mêmes convents ne seraient pas rétablis. Des meneurs nationaux et étrangers, dans le canton d'Uri, de Schwitz et d'Underswald, ont tracé le plan d'organisation d'une Suisse catholique, qui ferait scission avec l'ancienne Confédération, aurait ses diètes particulières et se ferait reconnaître au dehors comme Etat indépendant. Les gouvernements de ces petits cantons semblent, dit-on, disposés à prêter leur appui à ces étranges prétentions. Si de tels projets recevaient un commencement d'exécution, il est probable que les gouvernements des cantons y mettraient bon ordre. — La Gazette du Rhin et de la Moselle annonce la mort de Kamran-Shah, roi de Hérat. Si cette nouvelle est vraie, il est probable que ni la Russie ni l'Angleterre ne resteront indifférentes au choix du successeur de ce gardien de l'une des principales portes de l'Inde.

Le même journal annonce aussi qu'un incendie vient de détruire deux mille maisons à Manille. — Une lettre de Breslau, du 9 octobre, porte : « Nous venons de recevoir la triste nouvelle que la tonne est tombée hier à Bernstadt, et

a allumé un incendie qui a dévoré une grande partie de la ville. » A Paris, dans des maisons de la rue Saint-Nicolas, faubourg Saint-Antoine, habitée par un grand nombre de petits fabricants et de pauvres ouvriers à façon, le feu est également venu exercer ses ravages. Nous devons, quoique arrivant tard, ne pas hésiter à rejeter à notre tour le beau trait de courage d'un jeune pompier qui est entre dans une chambre tout embrasée, ou une famille de quatre personnes était cernée par le feu. Ce brave jeune homme s'est jeté à travers les flammes, et a sauvé deux malheureuses femmes, qu'il a déposées dans une cour. Ses vêtements brûlaient. On vient à lui pour le secourir : « Non, laissez-moi, dit-il; je n'ai fait que la moitié de l'ouvrage ! » Et il disparaît de nouveau. Les spectateurs attendaient terrifiés. Cinq minutes se passent, et l'intrepide pompier reparait portant deux enfants sains et saufs. Il les dépose à ses pieds, et, couvert de brûlures, épuisé de fatigue, il s'évanouit. On ne nous a pas dit le nom de ce brave homme, et nous le regrettons. On ne nous a pas appris qu'il ait reçu la décoration, et nous nous en affligeons pour l'institution de la Légion-d'Honneur. — A Raguse, en Dalmatie, plusieurs secousses très-violentes de tremblement de terre ont, les 14 et 15 septembre, déterminé toute la population à fuir la ville et à transporter dans la campagne les vieillards, les malades et les enfants en berceau.



(Meeting tenu à Dublin.)

La terreur était au comble, parce qu'en même temps que les redoutables oscillations se faisaient sentir, on remarquait à l'horizon un nuage particulier qui, dans ces contrées, passe pour devoir accompagner chaque cataclysme, et qui se montra notamment pendant le tremblement de terre qui, en 1667, détruisit cette même ville. Toutefois aucun bâtiment n'a été renversé, et la population est restée dans ses habitations. Les mêmes secousses, quoique moins violentes, se sont fait sentir à une grande distance dans les contrées voisines, et même jusqu'à Trieste. Le 5 octobre, à trois semaines de là, une nouvelle secousse est venue effrayer ces mêmes villes. — A Felsberg, canton des Grisons, en Suisse, un roc immense qui se décompose a menacé d'ensevelir une population de trois à quatre cents personnes. Les pauvres habitants ont d'abord déserté leurs demeures; mais, sans abri dans la campagne, ils se sont déterminés à y rentrer, malgré de continuel choulements partiels qui semblent annoncer une prochaine et infaillible catastrophe.

La statistique a fourni quelques nouveaux documents. Le ministre des finances a publié un état comparatif des impôts indirects pendant les neuf premiers mois des années 1841-42-43. La recette totale du 1^{er} janvier au 30 septembre 1845 a été de 337 millions; elle avait été de 317 en 1842, et de 321 en 1841, dont les recettes ont servi de base aux évaluations de 1845. On peut donc calculer que la plus-value des impôts pour la présente année sera d'en près 18 millions. La loi de finances a été votée avec un déficit prévu de 58 millions environ. L'équilibre entre les recettes et les dépenses serait donc rétabli si les crédits extraordinaires, sup-

plémentaires et complémentaires n'exécutaient pas 10 millions. — Le recensement de la population qui a été fait en France en dernier lieu donne le chiffre de 54,494,875 individus; en 1820, il n'en avait constaté que 50,361,875; en 1789, 25,063,885; en 1762, 21,769,165; enfin, en 1700, le chiffre n'était que de 19,699,520. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle et demi, la population de la France a presque doublé. — Une publication récente, l'Almanach populaire, donne ainsi la moyenne du tirage des journaux politiques de Paris: Siecle, 32,000; Presse, 11,500; Journal des Débats, 9,339; Commerce, 3,711; National, 4,925; Constitutionnel, 4,792; Gazette de France, 4,611; Courrier Français, 2,911; Quotidienne, 2,615; Moniteur Universel, 2,250; Moniteur Parisien, 1,974; France, 1,448; Globe, 1,109; Univers religieux, 1,266; Messenger, 878; Législature, 825.

La Société d'Encouragement, qui a déjà tant fait pour la prospérité de la France, vient de publier le programme des prix qu'elle se propose de décerner de 1844 à 1847 inclusivement. Ces prix sont au nombre de 48, et leur valeur totale ne monte pas à moins de 221,100 francs. Ainsi, un prix de 5,000 francs est proposé pour la découverte d'un procédé salubre et convenable pouvant remplacer le rouissage du chanvre et du lin. Trois prix de 1,500 francs ensemble sont destinés aux introducteurs filateurs de soie dans les départements où il n'en existe pas encore. La multiplication des sangsues sur une large échelle sera récompensée par deux prix de 2,500 et 1,500 francs. L'introduction en grand de plantes étrangères à l'Europe donnera droit à une prime de 2,000 francs. La plantation des terrains en pente sera également l'objet de

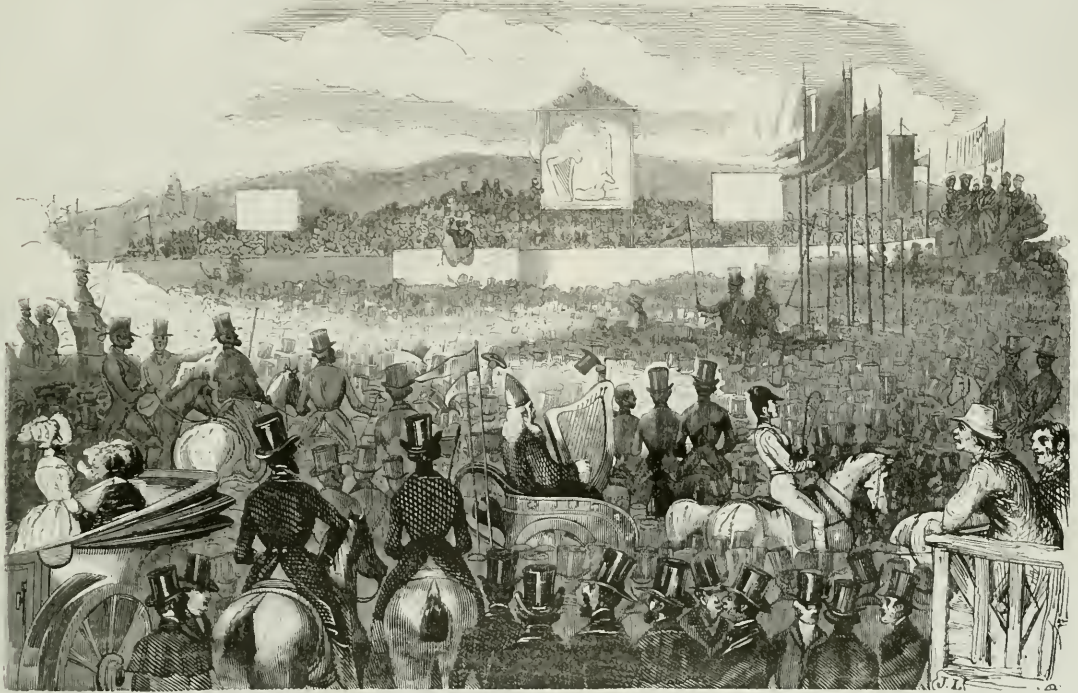
plusieurs récompenses. La fabrication des tuyaux de conduite des eaux en fonte, fer laminé, bois, pierre ou terre cuite, partagera six primes montant ensemble à 15,500 fr.; les perfectionnements dans la fabrication des filaires fins durs auront également droit à des récompenses divers s montant à 15,000 francs. Enfin, un grand prix de 12,000 fr. est destiné à l'auteur de la découverte qui sera jugée par la Société le plus utile au perfectionnement de l'industrie nationale, et dont le succès aura été constaté par l'expérience.

L'inauguration du chemin de fer belge-rhénan a été célébrée par des fêtes à Anvers et à Liège; il le sera à Cologne, c'est-à-dire sur l'Escaut, la Meuse et le Rhin. Les feuilles de Belgique sont remplies des détails des fêtes dont les deux premières villes ont été le théâtre, et des discours prononcés dans ces solennités. Le jour de la liberté du commerce et de l'établissement définitif des douanes internationales va être appelé par tous les vœux, et l'on s'est vivement félicité des communications qui confondent désormais la Prusse et la Belgique. Le nom de la France n'a pas été prononcé une seule fois, et M. le baron d'Armin, ministre de Prusse, a exprimé, par une figure un peu indue, les sentiments de sa nation, en disant : « La Prusse tend sa main de fr à la Belgique pour serrer la sienne dans une étroite amicale et sincère, et pour unir les deux pays par un indissoluble lien. » Y a-t-il encore quelqu'un à qui ne soit pas démontré le mal, peut-être irréparable, qu'il fait aux intérêts commerciaux et politiques de la France les quelques egoïstes en faveur qui ont, l'an dernier, figuré une émeute pour faire avorter le projet d'union douanière avec la Belgique?

Une autre solennité, plus harmonieuse que l'éloquence de M. d'Arnim, a eu lieu dimanche dernier à la Halle-aux-Draps. On sait que M. le ministre de la guerre a autorisé, dans les régiments, l'introduction de l'enseignement du chant selon la méthode Wilhelm. Depuis environ quatre mois, mille soldats des huit régiments d'infanterie composant la garnison de Paris reçoivent des leçons de M. Ulbert, inspecteur du chant dans les écoles primaires de la capitale. Trois cent quatre-vingts de ces élèves réunis ont subi, pour la première fois, un examen public. Après le solfège sur les notes écrites et sur l'indication des doigts; après quelques exercices sur la mesure, pour démontrer leur connaissance des différents

rythmes, ces trois cent quatre-vingts voix ont chanté quatre morceaux de l'Orphéon avec un ensemble des plus remarquables. M. le préfet de la Seine, le général commandant la place et les officiers supérieurs de la garnison de Paris assistaient à cette réunion, où tous les yeux se portaient sur notre poète national Béranger. L'on remarquait que tous les exécutants appartenaient à l'infanterie, et l'on se demandait si la cavalerie n'avait pas encore demandé ou obtenu l'autorisation de suivre ces cours. — Plusieurs conseils-généraux ont reconnu le bon effet de ces distractions artistiques mises à la portée du peuple et répandant du charme sur des existences laborieuses. Les conseils du Rhône et de l'Ain sont particu-

lièrement entrés dans cette voie. — Le goût des arts se rencontre plus communément dans les classes ouvrières que beaucoup de personnes ne le pensent. Un jeune homme qui promet à la Belgique un bon artiste de plus, Bottemann, âgé de vingt-un ans, vient d'obtenir à Rome le premier prix de sculpture à l'Académie pontificale de Saint-Luc. Il n'avait que huit ans quand il perdit son père, tailleur de pierres à Hal, et il fut obligé de prendre le ciseau et le maillet dans le chantier paternel. Mais ses heureux instincts l'appelaient à autre chose qu'à égarer humblement la pierre. Il vint à Bruxelles suivre les leçons de l'Académie de dessin, et fréquenta les ateliers de MM. Simon et Croefs. Muni des certificats les plus hono-



(Meeting en plein air.)

rables, il partit pour Rome le 26 août 1842; et, en attendant des succès qui, comme on le voit, n'ont pas trahi ses espérances, le conseil communal de sa ville natale lui a voté annuellement des subsides. — C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu également le conseil-général de la Meurthe se joindre, dans sa dernière session, au conseil municipal de Nancy pour contribuer aux frais de l'éducation artistique d'un jeune ouvrier potier nommé Jérôme Vard, né à Saint-Clement, arrondissement de Lunéville, a qui, depuis son enfance, dit la délibération du conseil, s'est fait remarquer dans la faïencerie, où il a été constamment employé, par son habileté, son amour pour le travail et ses dispositions extraordinaires pour la sculpture. »

Il y a dans un recueil publié il y a quelques années, le *Salmigondis*, une charmante nouvelle de M. G. Cavaignac, intitulée *Est-ce vous?* C'est le récit fait par un fataliste de toutes les contrariétés et de tous les malheurs qui lui sont successivement advenus toutes les fois qu'on lui a posé cette question en trois mots: Est-ce vous? Elle le força même un beau jour, adressée qu'elle lui fut par un aéronaute s'embarquant dans sa nacelle et cherchant dans la foule assemblée autour de lui un compagnon de voyage, elle le força d'entreprendre une course aérienne pour laquelle, par amour-propre, il ne voulut pas laisser voir son peu de propension. Un officier en garnison au Mans vient de faire le même voyage librement et sans provocation. Une ascension aérostatique avait été annoncée dans cette ville, pour un jour de la semaine dernière, par M. Kirsch, de qui nous avons déjà eu occasion d'entretenir les lecteurs de ce journal. Une foule considérable était assemblée; tout était disposé, et le ballon gigantesque se trouvait prêt à quitter le sol, lorsqu'un spectateur, abandonnant sa place, écarta M. Kirsch, s'éleva dans la nacelle aérienne, salua le public d'haut et s'élança dans les airs. C'était un commandant de cuirassiers, M. Verhain, que le public suivit des yeux avec une vive anxiété dans son aventureuse excursion. Le Mans tout entier et dit dans les rues et aux fenêtres. Une heure après, le commandant, débarqué heureusement, racontait à ses amis ses impressions de voyage.

La Cour d'assises de la Mayenne vient de mettre fin à une procédure politique engagée depuis longtemps. M. Ledru-Rollin, poursuivi à l'occasion du discours prononcé par lui devant les électeurs du Mans qui l'ont envoyé à la Chambre, après s'être vu condamner à quatre mois de prison par la Cour d'assises de Maine-et-Loire, dont le jugement avait été cassé, vient d'être acquitté par le jury de la Mayenne.

M. Lerebours, ancien secrétaire de la Commune au 9 ther-

midor et qui échappa à la réaction de cette journée, est mort aux environs du Mans, où il s'était retiré depuis une quarantaine d'années. Il avait été directeur de l'instruction publique et successeur, dans ces fonctions, du conventionnel Lakanal. Il était père du tragédien Victor, que nous avons vu dans l'emploi de Talma à la Comédie-Française et à l'Odéon, qui a fait représenter sur cette dernière scène une tragédie intitulée *Hrald ou les Scandinaves*, dans laquelle il remplissait le principal rôle, et qui, retiré du théâtre, est aujourd'hui lecteur du roi de Hollande. — M. Leherou, professeur sup-

pléant à la Faculté de Rennes, déjà connu par d'importants travaux, et qui avait publié notamment un volume sur les *Institutions néo-cingésiennes* et un autre sur les *Institutions coréocingésiennes*, vient, par suite d'un fatal découragement, de mettre fin à ses jours. — M. de Montrond, intime ami du Prince de Talleyrand, vient de mourir. Il avait été le confident de bien des secrets et l'intermédiaire de beaucoup d'intrigues. Il touchait depuis longtemps une pension de 40,000 francs par an sur les fonds secrets, qui lui a été servie jusqu'à sa mort.

Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Mina, ou le Ménage à Trois, opéra-comique en trois actes, paroles de M. E. DE PLANARD, musique de M. ANDRÉ THOMAS.

« Un roi de Prusse, — je ne sais lequel, et le lecteur a trop de bon sens pour tenir le savoir; tous les rois de Prusse d'opéra-comique, ce ressemblent, — un roi de Prusse avait un ministre qui passait assez généralement pour un grand ministre; du moins, sa sœur, madame la comtesse de... n'en doutait pas, et le proclamait à tout propos. Pourquoi n'en croit-on pas madame la comtesse de...? »

J'y suis très-disposé pour ma part, et voici pourquoi :

Ce ministre avait un ami, brave militaire ainsi que lui; vous voyez que notre ministre était probablement chargé du département de la guerre. Dans une bataille, l'un des deux



Opéra-Comique. — *Mina, ou le Ménage à Trois*, 3^e acte; Mlle Nozou Sainti, madame Félix, M. et mademoiselle Doré.

amis, voyant l'autre menacé d'un coup mortel, se jeta devant et reçut le coup. Il en mourut, comme de raison, en disant à l'autre : « Ma fille, monsieur, ma fille unique, elle n'a plus que vous, je vous la recommande... » Le survivant élit le ministre; et il y avait dans le monde une jeune veuve appelée la baronne de Rosenthal, à qui la nature avait donné des cheveux noirs magnifiques, des yeux noirs pleins d'éclat et de feu, un visage et un cou d'une blancheur éblouissante, et des épaules arrondies avec une grâce parfaite.

« Je lègue tous mes biens à mon neveu le colonel de Romberg, à condition qu'il épousera la jeune Mina, fille de mon meilleur ami, etc. Si, le 30 juillet prochain, mon neveu Romberg n'a pas paru la condition, il perdra mon héritage, qui sera partagé entre mes parents de la ligne maternelle. » Romberg était jeune, et il y avait dans le monde une jeune veuve appelée la baronne de Rosenthal, à qui la nature avait donné des cheveux noirs magnifiques, des yeux noirs pleins d'éclat et de feu, un visage et un cou d'une blancheur éblouissante, et des épaules arrondies avec une grâce parfaite.

« Je lègue tous mes biens à mon neveu le colonel de Romberg, à condition qu'il épousera la jeune Mina, fille de mon meilleur ami, etc. Si, le 30 juillet prochain, mon neveu Romberg n'a pas paru la condition, il perdra mon héritage, qui sera partagé entre mes parents de la ligne maternelle. » Romberg était jeune, et il y avait dans le monde une jeune veuve appelée la baronne de Rosenthal, à qui la nature avait donné des cheveux noirs magnifiques, des yeux noirs pleins d'éclat et de feu, un visage et un cou d'une blancheur éblouissante, et des épaules arrondies avec une grâce parfaite.

« Je lègue tous mes biens à mon neveu le colonel de Romberg, à condition qu'il épousera la jeune Mina, fille de mon meilleur ami, etc. Si, le 30 juillet prochain, mon neveu Romberg n'a pas paru la condition, il perdra mon héritage, qui sera partagé entre mes parents de la ligne maternelle. » Romberg était jeune, et il y avait dans le monde une jeune veuve appelée la baronne de Rosenthal, à qui la nature avait donné des cheveux noirs magnifiques, des yeux noirs pleins d'éclat et de feu, un visage et un cou d'une blancheur éblouissante, et des épaules arrondies avec une grâce parfaite.



(Palais-Royal. — Levassor, dans ses trois rôles du *Brelan de Troupiers*.)

J'avoue que la baronne déparait un peu ces présents du ciel par la manière dont elle les portait. Elle regardait habituellement la tête basse, et, en parlant, elle regardait son interlocuteur en dessous. Mais qui peut tout avoir? comme dit La Fontaine. Romberg avait compris que la perfection n'est pas de ce monde, et s'était mis à aimer la baronne avec toute la fougue d'un colonel de trente ans. Qu'en résulta-t-il? le 30 juillet, terme fatal assigné par le testament pour la célébration du mariage, Romberg avait pris les devants, et se trouva marié... marié secrètement avec la baronne, et fort inquiet des suites, car les charmes de la baronne n'avaient pu fermer tout à fait ses yeux sur les charmes de la succession.

Romberg eut recours aux grands moyens : il s'adressa au roi, et lui demanda l'annulation du testament. Pendant qu'il attendait, avec toute l'impatience d'un héritier et d'un colonel amoureux, la décision de Sa Majesté, la comtesse sa tante, cette sœur du défunt dont je vous ai déjà parlé, arriva tout à coup, tenant d'une main le testament, et présentant de l'autre la jeune Mina de Bainsfeld.

« Allons, mon cher neveu, voici le grand jour; il faut que vous soyez marié ce soir. Êtes-vous décidé? avez-vous lait toutes vos dispositions? Le devoir qui vous est imposé ne sera pas d'ailleurs très-pénible à remplir... du moins j'ai assez bonne opinion de vous pour le croire. Regardez votre fiancée : est-elle assez jeune et assez jolie? »

Elle était ravissante, en effet; taille légère et fine, minois piquant, avec un petit air ingénû et mille petits mots mais qui doublaient le charme de ce minois et de cette taille. Il faut savoir qu'elle avait été élevée par une vieille tante, qui s'était retirée dans un ermitage après avoir juré, comme mortelle à tout le sexe masculin — apparement elle avait eu à s'en plaindre — et qui n'avait jamais souffert qu'un homme adressât la parole à sa nièce, ni même qu'on prononçât devant elle le mot de mariage. Bref, en comparaison de Mina, Agnès aurait pu passer pour un prodige d'éducation.

« Il faut dissimuler et gagner du temps, se dirent tout bas Romberg et la baronne; » et Romberg ajouta tout haut :

« Ma tante, me voilà prêt. » Je l'ignore. La bigamie est un cas terrible et qui peut mener bien loin un colonel. Heureusement que M. de Limbourg, capitaine d'ordonnance, arriva tout à point pour le tirer d'embarras. Il venait chercher ma-

dame la comtesse, par ordre exprès de la reine, dont cette noble dame était dame d'atours. La reine l'attendait pour s'habiller; il n'y avait pas une minute à perdre.

« Je pars, mes enfants, dit la vieille dame; mais vous connaissez le testament; il faut absolument vous marier aujourd'hui, mariez-vous donc sans moi. Dès que mes importantes fonctions me le permettront, je reviendrai pour du spectacle de votre bonheur. »

La Prusse n'est pas un pays comme un autre : on peut s'y marier sans témoins... Il faut du moins que vous ayez la coram-paissance de le supposer, si vous voulez que je continue cette très-vraisemblable histoire. La comtesse partie, il vint à la baronne une idée très-originaire, qu'elle mit sur-le-champ à exécution.

« Allons, mon enfant, dit-elle à Mina, il faut vous marier. — Me marier? mais je ne sais ce que c'est.

« Je vais vous le dire. Nous allons nous rendre au temple, où vous trouverez M. de Romberg; vous vous metrez à genoux avec recueillement; vous éleverez votre cœur vers Dieu; vous lui promettez d'être toujours bonne, modeste et sage, comme aujourd'hui. Puis vous revenez, vous habitez ce pavillon, vous auez de jolies robes et de belles parures, et vous vous appelez madame de Romberg.

« Comment! voilà ce que c'est le mariage?

« À très-peu de chose près. » Tout s'exécuta comme la baronne l'avait dit; et au retour, Romberg et elle installèrent Mina dans l'appartement qu'elle devait occuper seule, lui souhaitèrent une bonne nuit, et se retirèrent dans le pavillon que madame de Rosenthal habitait, et où, chaque nuit, elle recevait en secret l'immortel colonel, pendant que tout le monde le croyait à son poste, dans la forteresse voisine, dont il était commandant.

Quinze jours écoulés, Mina était reconnue partout femme légitime du commandant Romberg, et avait, à ce titre, reçu la visite de toutes les autorités constituées et de toute la noblesse du pays. Romberg était plein de bonté pour elle, il l'entourait de soins et d'attentions; seulement, comme il tenait à ses devoirs, et qu'il était intraitable sur la discipline, dès que le tambour de la citadelle sonnait l'heure de la retraite, il prenait en soupirant congé de Mina; c'est-à-dire qu'il quittait son ménage ostensible, et se rendait dans son ménage secret. Il n'avait pour cela qu'une allée de jardin à traverser et une porte mal fermée à ouvrir.

Mina passait donc aux yeux de tous et se croyait elle-même la plus heureuse femme de la Prusse. Elle pouvait-elle désirer de plus? Elle avait seize ans, une charmante figure, une grande fortune, une habitation délicieuse, un mari très-aimable et un amant plus aimable encore que son mari. — Comment, un amant! Qu'était donc devenue cette innocence si vantée? — Eh! ne savez-vous pas ce que dit la sagesse des nations? *Aux innocents les mains pleines.*

Romberg s'accommodait à merveille de cet arrangement. Il épiait du coin de l'œil et en souriant les naïves coquetteries de Mina et la stratégie amoureuse de son ami Limbourg; et quand les billets doux de ce dernier étaient surpris par la comtesse, il s'en déclarait fauteur. Mais la vieille dame avait lu dans le jeune cœur de Mina, et n'entendait pas railler sur le chapitre de l'honneur conjugal.

« Mon cher neveu, dit-elle à Romberg, les choses ne peuvent aller ainsi plus longtemps. Vous ne voyez rien de ce qui se passe : c'est le privilège des maris. Mais je vois tout, moi, et je sais ce que se dit tout bas autour de vous. Limbourg est ici toute la journée, et je vais lui signifier... »

« Ah! ma tante, gardez-vous-en bien! Je vais vous dire le mot de l'énigme, que vous ne soupçonnez pas. Apprenez que Limbourg est amoureux de madame de Rosenthal. C'est pour elle qu'il vient; il doit l'épouser dans huit jours.

« S'il est ainsi, je n'ai plus rien à dire. »

« Elle se garda bien pourtant de se taire. Elle n'eut rien de plus pressé que de tout conter à Mina, et de la manière la plus propre à troubler la sérénité de la pauvre enfant, à éveiller son imagination, à déchirer son cœur : Limbourg doit épouser la baronne, il l'aime, il l'aime qu'elle, et lui jure toute la journée qu'il est indifférent à toute autre femme.

Mina, jalouse sans le savoir, ne pouvait rester plus longtemps dans sa charmante ignorance. Il y avait au château un jardinier qui avait été jadis le serviteur et, jusqu'à un certain point, l'ami de son enfance. Elle l'appela soudain.

« Jacquet, n'aimes-tu? »

« Moi, madame? non sans, ma vie vous appartenient... »

« Je n'en veux pas; je vous veniens que tu me répondes avec sincérité. Qu'est-ce que c'est que l'amour? »

Jacquet n'était guère en état d'improviser une réponse satisfaisante à une pareille question. Il passa plusieurs fois de suite son couteau d'une main dans l'autre, et lit porter alternativement le poids de son corps sur son pied gauche et sur

son pied droit : c'était sa manière de réfléchir. Quand il eut cherché quelque temps, il jugea qu'il devait avoir trouvé quelque chose.

« L'amour, madame... mais... c'est l'amour. »

« Et comme Mina ne paraissait pas complètement éclairée par cette définition :

« Attendez, je m'en vais vous dire ; l'amour, c'est un homme, ou une femme, qui aime de tout son cœur une femme ou un homme. Voilà.

« Eh! bien! s'écria Mina, qui comprenait, à peu de chose près, tout ce que Jacquet ne lui avait pas dit, je vais l'attendre une chose étonnante : M. de Limbourg est amoureux de madame de Rosenthal.

« Ah! dit incontinent Jacquet, c'est donc lui qui s'introduit chaque nuit chez la baronne, et que je guette depuis quelque temps sans avoir jamais pu l'atteindre? »

« Eh! bien! mon pauvre Jacquet, il faut que tu m'introduises, moi aussi, cette nuit même, chez la baronne, sans qu'elle le sache. Je veux savoir ce qu'ils se disent. Je veux qu'elle M. de Limbourg en flagrant délit de trahison! »

La nuit suivante, en effet, Mina vint se blottir derrière un paravent dans le salon de la baronne. Elle entendit bientôt entrer, par l'extrémité opposée du pavillon, celui qu'elle croyait être M. de Limbourg. Mais que devint-elle quand Limbourg, qui l'avait suivie (il ne la perdait jamais de vue), vint se placer auprès d'elle à l'abri du paravent? — Ce n'est pas lui qui est avec madame de Rosenthal! — Qui donc alors? — Elle écoute, elle regarde, et reconnaît son mari! Romberg en robe de chambre et en pantoufles, et buvant avec la baronne le thé conjugal! Quel charmant tableau! Limbourg n'avait ni thé ni robe de chambre ; mais, à cela près, il sut à merveille tirer parti de la situation, et répéter, d'un côté du paravent, tous les détails de la scène que se passait de l'autre (et je prie le lecteur de consulter la gravure annexée à ce véridique récit, laquelle a été faite pour empêcher son imagination d'aller trop loin); si bien que lorsque la comtesse vint tomber tout à coup au milieu de ce double tête-à-tête, apportant la déclaration du roi qui cassait enfin le testament du ministre défunt, tous le reçurent à bras ouverts, tous convinrent qu'elle était arrivée fort à propos, et elle lut, sur ce point, de l'avis de tout le monde.

Tels sont, en abrégé, les faits dont M. de Planard a fait une très-spirituelle comédie. M. Ambrose Thomas s'est piqué d'honneur, et n'a pas voulu être en reste avec lui. Sa musique est vive, légère, spirituelle et toute gracieuse. — Faut-il analyser sa partition? Non. La musique est comme l'amour : les plaisirs qu'elle donne sont d'autant plus vifs qu'on est moins en état de les expliquer.

Brelan de Troupiers (THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL). — Jean Lenoir (THÉÂTRE DU GYMNASE). — *Tôt ou Tard* (ODÉON). — *Le Châteaude Palanço* (THÉÂTRE DE LA GAITÉE). — *La Fille du Ciel* (DELAISSÉS-COMIQUES).

Levassor vient de rentrer au théâtre du Palais-Royal, qu'il avait trahi, pendant deux ans, pour le théâtre des Variétés; et, pour racheter sa désertion, il débute par un succès et par un véritable tour de sorcier. Voyez-vous ce jeune Jean-Jean? C'est Levassor! voyez-vous ce trouper rompu à la bataille et relevant fièrement une moustache grise? encore Levassor! voyez-vous ce soldat sexagénaire, blanc, courbé, chevronné? toujours Levassor! et, pour comble de surprise, c'est dans le même vaudeville et presque au même instant que Levassor représente ces trois âges de trouper. La métamorphose s'accomplit si lestement; au menton imberbe succède si vite la moustache grise, à la moustache grise le front cheu de l'invalidé, qu'il semble qu'en effet ils sont trois à l'œuvre; mais, en réalité, il n'y a que Levassor, un Levassor en trois personnes!

Les trois sont du même sang et du même nom : l'aïeul, le père et le petit-fils, tous trois nommés Gargousse et tous trois soldats. Le Gargousse invalide contre ses batailles et ses victoires passées à qui veul l'entendre; le Gargousse fils, héros en pleine activité de service, vole de belle en belle et de triomphe en triomphe; les bastions tombent devant lui aussi bien que les cœurs; et Gargousse le petit-fils? celui-là a besoin d'être aguerri; jusqu'ici il semble dégénéré de ses pères; c'est lui qui baisse les yeux et rougit à la vue de mademoiselle Césarine; ah! si Gargousse père et si Gargousse fils étaient à sa place, comme mademoiselle Césarine y passerait! Or, non-seulement il se conduit comme un Jean-Jean en amour, mais encore le petit Gargousse a peur d'un sabre; à son premier duel, ne s'enfuit-il pas à toutes jambes?

« Diable! dit Gargousse le père; qu'est-ce que cela veut dire? ce n'est point un Gargousse! — Laissez faire, dit Gargousse l'invalidé, plus sage et plus expérimenté; il a peur, soit; nous avons tous commencé par là; à son second coup de sabre et à son second amour, vous verrez comme le petit bonhomme ira; il sera digne des Gargousse. »

Le vieillard a dit vrai; Gargousse le petit-fils devient un démon qui sabre les gens à coups redoublés, assiege les cœurs, et réduit la fière Césarine à merci. Les deux Gargousse, le grand-père et le père, poussent des traits, et se mirent dans leur dire petite-fils: Dieu merci, les valeureux Gargousse ne périront pas. — Cette histoire militaire des Gargousse est amusante et agréablement semée de mots plaisants; ajoutez à cet esprit des auteurs le talent de Levassor et sa triplé phonématique, et le vaudeville de MM. Étienne Arago et Dumanoir triomphera sur toute la ligne!

Ici on rit un peu moins; c'est vrai que le Gymnase se plait dans le sentiment et le larmoyant; et puis ne faut-il pas travailler pour tous les goûts? S'il est amusant de rire, n'est-il pas, de temps en temps, agréable de pleurer? Pleuronsdon!

Comment rira, en effet, des infortunes du comte de Rossménil et de sa fille Alex? Il faudrait avoir le cœur bien cannelé.

Le comte, vieil émigré retiré en Angleterre, se trouve sans ressources; l'hôte qui l'abrite et le nourrit, un horrible avare, va le chasser, faute de paiement. Que faire? que deviendra Alix, une si charmante fille? C'est là surtout la grande douleur du comte.

Un jeune homme, Armand de Courvil, s'est attaché au malheur de cette famille; il aime Alix, et pour tout au monde voudrait soulager l'infortune de la fille et du père. Il y a un moyen de le faire; mais ce moyen est plein de périls; il ne s'agit de rien moins que d'exposer sa vie, et voici comment: le comte, en quittant la France, a caché 400,000 livres dans un mur de son château; si on pouvait les reprendre! « Eh bien! je les aurai », dit Courvil, bravant la loi qui prononce la peine de mort contre tout émigré surpris en France. « Que m'importe! » s'écrie le brave jeune homme. Voilà du dévouement et de l'amour.

Il part déguisé en matelot, aborde en Bretagne, et, au milieu des plus grands dangers, arrive enfin au château de Boisménil. C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout: il faut trouver le trésor, l'enlever, et surtout déjouer la surveillance de Jean Lenoir, ancien fermier du comte, et républicain clairvoyant. A cette qualité d'ennemi politique de M. de Boisménil, Jean Lenoir joint une vieille rancune: le comte l'a renvoyé injustement, et a injustement soupçonné sa probité. La tentative réussit d'abord: Armand de Courvil découvre le trésor, s'en empare, et se dispose à regagner l'Angleterre, quand Jean Lenoir arrive. Il a traqué l'émigré et l'arrête. L'affaire devient sombre. Armand fait volontiers le sacrifice de sa vie; mais Alix, mais le comte, que deviendront-ils?



(Théâtre des Délassements Comiques. — La Fille du Ciel, 2^e acte, 5^e tableau; mademoiselle Bergeron, Phosphorel; mademoiselle d'Harcourt, la Fille du ciel.

Heureusement, Jean Lenoir n'a pas l'âme aussi noire que son nom. Il s'émeut en apprenant le dévouement d'Armand, et lui rend non-seulement la liberté, mais la précieuse cassette; puis Jean Lenoir imagine un moyen très-noble de se venger de l'injustice du comte: il remplit la cassette de pièces et de papiers qui prouvent clairement sa probité et son innocence. Or, Armand de Courvil arrivant avec la chère cassette, le comte n'a rien de plus pressé que de l'ouvrir. « Les quatre cent mille francs sont là, » dit-il. Point du tout: il ne trouve que ce compte-rendu de l'honnête gestion de son fermier. « Le traitre m'aura volé! » Non pas: Jean Lenoir, craignant que l'on ne fût saisi en route, a substitué à la somme un bon de quatre cent mille livres sur un banquier de Londres, un nom de M. de Boisménil. Voilà comme Jean Lenoir se venge.

Grande joie parmi les Boisménil, et mariage d'Armand et d'Alix. Tout cela est bien joué par Tisserant, Julien et mademoiselle Bose Chéri. Le public a souri, le public a pleuré, le public a pris plus d'une fois son mouchoir. Quand le mouchoir s'en mêle, le succès est flagrant.

L'Odéon nous donne une comédie assez gaie, et qui porte le titre de *Tot ou Tard*. Ce titre veut dire que tôt ou tard il faut que jeunesse se passe. Si vous avez payé votre dette au diable avant de vous marier, tant mieux: vous êtes un excellent mari; sinon vous serez un mari détestable, courroux, violent, ami du bal, des petits soupers, des débauchés, et fort enclin aux maux vagabonds et aux lettres de change. Des mots spirituels et des scènes plaisantes ont attiré la manne des braves sur cette comédie de MM. Léon et Molry.

Nous tombons en plein mélodrame: le château de Valanza est bien le plus superbe et le plus séculier de tous les châteaux: des faux moutonniers et des bandits y travaillent de compagnie, et pour surcroît de force, un affreux monstre, le comte de Monzani, y joue toutes sortes de tours pendables à son cousin Lucio, et à la belle Virginie Salvati. Quel est le but de toutes ces infamies de Monzani? Oh! mon Dieu! le traitre veut tout simplement, comme c'est l'habitude de ses pareils en mélodrame, esroquer à son cousin Lucio la belle Virginie, qu'il aime, et un héritage de plus-trois millions; ceci vaut la peine que Lucio y fasse attention. Mais Lucio

est le meilleur des hommes et la plus docile des victimes; on l'imposonne, on l'assassine, on le jette à trois cents pieds sans terre, on l'enterre avec une facilité digne d'étonnement. Lucio a cependant ceci de remarquable, que si, par imprévoyance, il se laisse tuer sept à huit fois et précipiter dans les abîmes du château de Valanza, il en revient toujours et ne meurt jamais: tel est son caractère; il met de l'entêtement à vivre autant de fois qu'on l'enterre. Mais on se lasse de tout, même de faire le mort. Un beau soir d'août, Lucio ressuscite définitivement au nez du force Monzani, qui pâlit, chancelle, et tombe aux mains des gendarmes, vengeurs du crime. — Ce terrible mélodrame arrive en droite ligne du cerveau de MM. Albouise et Paul Foucher.

Le théâtre des Délassements Comiques a aussi son méchant génie: ce drôle s'appelle Rocaille, il en est bien digne. Rocaille poursuit de son furieux amour la Fille du Ciel, qui ne veut pas entendre parler de lui; Elos, en effet, a bien d'autres choses à faire que d'écouter ce vilain Rocaille. Elle a de tendres rendez-vous avec Phosphorel, charmant esprit en chair et en os, qui lui conte fleurs et à l'ombre des arbres et des charnelles. En vain Rocaille fait jouer des ficelles abominables, Phosphorel et la Fille du Ciel se marient à sa méchante barbe, et Rocaille retombe au fond des plus épouvantables abîmes. Il faut bien que justice se fasse.

Le dialogue est plein de trappes et de feux de Bengale.

De la Traite et de l'Esclavage.

Les grandes questions, celles qui touchent aux plus chers intérêts de l'humanité, ont cela de particulier que de tout temps, et à propos de toute chose, elles attirent vivement l'attention et préoccupent les esprits. Le mouvement industriel qui semble dominer et absorber notre époque se lie intimement à ces vastes problèmes, et leur solution peut seule donner à l'activité prodigieuse qui, de toutes parts, se manifeste dans l'ordre des progrès matériels, un caractère de moralité et de grandeur.

Parmi ces problèmes, il en est trois que la prochaine session devra aborder; la loi sur l'abolition de l'esclavage d'abord, préparée avec tant de soin par les travaux et le rapport de la commission que présidait M. le duc de Broglie; la réforme de notre système pénitentiaire, question ardue dont le rapport de M. A. de Toqueville à la Chambre des Députés doit faciliter la solution; enfin la liberté de l'enseignement, qui, dans ces derniers temps, a soulevé de solennels débats.

L'illustration doit, non résoudre, elle n'en a pas la prétention, mais exposer du moins l'état de ces difficiles problèmes qui intéressent directement l'humanité, le présent et l'avenir des sociétés. Elle n'a manqué pas à cette tâche. Dernièrement encore, à la tribune du Parlement anglais (1), lord Palmerston interpella le ministre pour savoir de lui si à l'avenir, lorsque par suite d'un laps de temps on portait toute autre cause, un navire ayant des nègres à bord aura été déclaré un port britannique, le gouvernement se proposait de déclarer ces hommes libres. M. T. Duncombe accusa le gouvernement de n'être pas animé d'un désir sincère de supprimer la traite. N'est-il pas déplorable qu'aujourd'hui encore on se livre à ce commerce locheux, et que la France, fit-elle un prix de lourds sacrifices, hésite à émanciper ses esclaves, elle qui aurait dû donner cet exemple au monde, elle qui a manifesté pour le droit de visite une si légitime et si unanime réprobation!

Récemment encore, la session des conseils-généraux a appelé l'attention publique sur la grande question de l'esclavage. Dès, dans leur session de l'année dernière, répondant aux vœux de l'opinion publique, les conseils avaient réclamé avec une généreuse instance le projet de loi, depuis si longtemps attendu, qui doit prononcer l'émancipation des esclaves. Cette année encore ils ont protesté contre la lenteur du gouvernement, et c'est un devoir pour la presse de constater ces plaintes énergiques parties du sein même de la bourgeoisie, dont les conseils-généraux sont surtout l'organe.

La prochaine session des Chambres législatives verra enfin élever, il faut l'espérer, ce projet de loi si longtemps couré. Il ne sera donc pas sans intérêt de jeter sur l'état de cette grande question un coup d'œil rapide.

I.

ABOLITION DE LA TRAITÉ. — INITIATIVE DE L'ANGLETERRE. — ABOLITIONS SUCCESSIVES. — IMPEISSANCE DE LA LEGISLATION.

Il y a plus d'un demi-siècle déjà que, pour la première fois, au sein du Parlement britannique, une voix généreuse s'éleva pour flétrir la traite des nègres, et ce cri d'humanité, régulièrement répété, d'année en année, au milieu des luttes des partis et des intérêts de la politique, a trouvé de l'écho dans l'Europe entière. Le commerce infâme des esclaves, réproché par la loi religieuse, a également été condamné par les lois civiles, et les souverains de l'Europe, réunis au congrès de Vienne, ont solennellement proclamé l'abolition de la traite et l'étri ce fleau qui, suivant leur énergique parole, « avait trop longtemps désolé l'Afrique, dégradé l'Europe et affligé l'humanité. »

L'Angleterre a eu la gloire d'entrer la première dans cette

voie nouvelle qu'elle entraînaient les véritables intérêts (de sa politique, non moins que le sentiment de sa foi chrétienne; ce n'a été toutefois qu'après une longue résistance. Pendant près de vingt ans, la tribune a relenti de ces luthes mémorables où les intérêts maritimes et commerciaux de l'Angleterre résistaient avec acharnement à ce flot irrésistible de liberté que la civilisation pousse incessamment dans toutes les contrées et sur toutes les nations du globe. Dans ce débat solennel, les plus grands esprits, les voix les plus éloquentes, les intelligences les plus élevées apportèrent le tribut de leurs efforts; les Pitt, les Fox, les Burke, les Sheridan, les Windham, les Dundas, les Clarkson, les Grenville, ne craignant pas d'aborder et de traiter, sous toutes ses faces, cette question immense qui a dominé les plus ardents débats du Parlement. Les esprits hardis que Wilberforce avait appelés à la tribune, mais, envisageant dans ses plus extrêmes conséquences ce grand acte de justice et d'humanité, ils préparèrent les éléments d'un acte plus solennel et plus grave encore, celui de l'émancipation des esclaves aux Indes-Orientales.

Le plus ardent et le plus courageux apôtre de l'émancipation, alors qu'il poursuivait avec une si admirable persévérance la réalisation de l'idée qui remplissait sa vie, ne faisait pas mystère de ce vœu de son cœur. « Certes, je ne nierai pas, disait Wilberforce à ses adversaires, dans la séance du 2 avril 1792, que je désire assurer aux esclaves les bienfaits de la liberté, et je ne suis point alarmé de m'entendre attribuer le dessin de les émanciper. Quel homme se refuserait à s'associer à ce vœu? Mais la liberté que j'entends est celle dont, hélas! les noirs ne sont pas encore susceptibles. La vraie liberté est fille de la raison et de l'ordre; c'est une plante céleste, et le sol doit être préparé à la recevoir. Quoique la vent voir fleurir et porter ses véritables fruits ne croira pas qu'il faille l'exposer à dégénérer dans la licence! »

C'est ainsi que, dès l'origine, la question de l'émancipation fut liée à celle de l'ordre de la traite; c'étaient les deux termes d'une même proposition: résoudre l'une, c'était s'imposer l'obligation d'abandonner et de résoudre l'autre; et c'est la prévision de cet enchevêtrement nécessaire qui souleva contre les premiers abolitionnistes la foule ardente et passionnée des intérêts coloniaux de la Grande-Bretagne.

Ces intérêts furent vaincus enfin. Déjà réformée et contenue dans de certaines limites par un bill qui interdisait aux sujets anglais toute participation au commerce des noirs, lorsqu'il serait entrepris pour le compte et au profit d'une puissance étrangère, la traite fut entièrement abolie le 2 mars 1807. Presque en même temps, les États-Unis imitaient l'exemple de l'Angleterre.

Dès lors la Grande-Bretagne était directement intéressée à l'adoption universelle de cette mesure. Elle venait de rejeter un des éléments de sa fortune publique, une arme repoussée, il est vrai, mais qui n'en était pas moins une arme puissante, et elle ne voulait la voir dans aucune main rivale. Au nom des intérêts les plus sacrés de la religion et de l'humanité, elle poursuivait ce but politique avec cette opiniâtreté qui est le caractère principal de sa diplomatie.

Le Portugal, alors seul allié maritime du cabinet de Londres, résista à ses instances; cependant un traité conclu le 19 février 1810 limita la traite, alors même qu'elle était poursuivie sous pavillon portugais. Il fut interdit aux Portugais de se procurer des nègres ailleurs que dans leurs propres établissements sur la côte d'Afrique, et de faire la traite sur d'autres côtes que ceux construits dans des ports soumis à la nation portugaise.

Le gouvernement de la province de Caracas et le gouvernement républicain de Buenos-Ayres proclamèrent, en 1812, l'abolition complète de la traite. Lorsqu'en 1815, pour récompenser la Suède de sa déflection, l'Angleterre lui céda, par le traité du 5 mai, notre ancienne colonie de la Guadeloupe, ce fut à la condition que cette puissance s'engagerait à prohiber toute importation d'esclaves soit dans cette île, soit dans aucune autre de ses possessions aux Indes-Orientales.

On le voit, au milieu même de la conflagration générale du continent, l'Angleterre ne perdait pas de vue la nécessité d'imposer à toutes les puissances maritimes l'obligation à laquelle la conscience publique et les progrès de sa propre civilisation l'avaient obligée de se soumettre; et quels que soient les motifs secrets de sa persistance, il ne faut pas moins se féliciter de voir ainsi les intérêts matériels des nations liés à l'existence même des grands principes sociaux.

La chute de Napoléon et la paix de 1814 ouvrirent un nouveau champ à l'activité anglaise. Le premier soin qui préoccupa les diplomates anglais fut la conservation des intérêts et de la puissance maritimes de la Grande-Bretagne. Une ire nouvelle s'ouvrait pour le monde; le commerce, longtemps interrompu, allait mettre en contact pacifique les peuples qui, depuis un quart de siècle, ne se rencontraient que les armes à la main; la mer allait devenir libre. L'Angleterre songea avant tout à utiliser à son profit l'abolition de la traite, dont elle a constamment essayé depuis lors de se faire un instrument de domination et de puissance.

Le Danemark et les Pays-Bas eurent facilement aux considérations élevées que les agents de la diplomatie anglaise firent valoir auprès d'eux. Un traité, conclu avec la première de ces puissances, interdit la traite à tous les sujets danois; un décret du roi des Pays-Bas porta semblable interdiction pour tous les sujets de ce royaume.

La France et l'Espagne, plus directement intéressées dans la question, résistèrent à une mesure aussi absolue, et consentirent seulement à restreindre le commerce des noirs aux nécessités d'entretien et de service de leurs colonies; elles prirent en outre l'engagement de prononcer l'abolition définitive du commerce des esclaves, la France au bout de cinq ans (1), et l'Espagne dans le délai de huit années (2).

(1) Article additionnel au traité du 50 mai 1814.

(2) Traité du 15 juillet 1814.



(Nègres conduits à la côte.)

Le congrès de Vienne (1) n'ajouta aux divers résultats déjà obtenus par le cabinet de Londres qu'une déclaration solennelle dont nous avons eu déjà occasion de parler, admirable et énergique protestation faite avec d'autant plus de bonne foi par la Prusse, l'Autriche et la Russie, que ses conséquences ne pouvaient porter aucune atteinte aux intérêts de leur commerce et de leur domination.

Pendant les Cent jours, en 1815, Napoléon, mieux éclairé

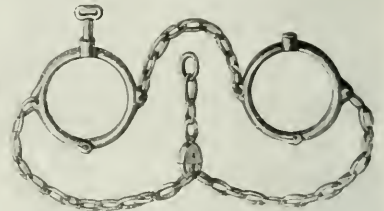


(Marché d'esclaves.)

sur les véritables intérêts de la France et sur les exigences de l'opinion publique, fit plus de concessions qu'il n'en eût fallu en 1814 pour sauver son trône et sa dynastie. Un des premiers actes de son gouvernement (2) fut l'abolition complète de la traite. Louis XVIII confirma authentiquement cette résolution par le traité du 20 novembre 1815.

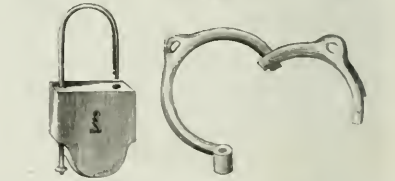
Le Portugal et l'Espagne consentirent à restreindre encore la liberté qu'ils s'étaient réservée, soit en se soumettant à

pour l'abolition de la traite, lui transmettait une copie exacte de ces fers, et les notes explicatives qui n'ignoreraient de Nantes lui avait très-naïvement fournies sur l'usage de ces instruments et la manière de les employer.



(Carreaux servant à enchaîner les esclaves pour les conduire de l'intérieur des terres jusqu'au lieu de l'embarquement.)

Evénement la législation était impuissante, non pas seulement chez nous, mais en Espagne, mais en Portugal, en Angleterre même, et, au mépris de la loi, au mépris de la morale publique, la traite prenait de plus larges développements.



(Barres de fer servant à enchaîner les esclaves à bord du navire.)



(Marchand d'esclaves.)

l'obligation d'interdire immédiatement la traite au nord de l'équateur, soit en rapprochant le terme où cette interdiction complète serait prononcée.

Jusqu'ici le premier terme de la proposition était résolu; le principe était consacré théoriquement. Le commerce des

esclaves était déclaré infâme; mais l'insuffisance des mesures répressives, l'attrait de bénéfices considérables semblaient enhardir les misérables qui se livraient à ce trafic. Les précautions prises pour assurer l'impunité engendraient des crimes nouveaux; les esclaves étaient entassés dans de plus étroits espaces, les négriers poursuivis jetaient leurs victimes dans la mer; sur tous les points de nos colonies, ce commerce odieux s'accomplissait avec une audace et une activité devant lesquelles la surveillance légale était impuissante; les agents de l'autorité eux-mêmes, les juges qui devaient prononcer sur la culpabilité des négriers participaient à cet infâme trafic et en partageaient les bénéfices. Dans nos ports de mer, la construction, l'armement des navires négriers, leur destination, la fabrication des instruments de torture nécessaires pour contenir les négres, n'étaient un mystère pour personne. A Nantes, au Havre, des prospectus d'annonces et de cargaisons, où étaient cotés les prix d'achat et les prix de vente du bois d'ébène (3), circulaient publiquement; le taux des assurances (4) pour ces sortes d'expéditions était plus élevé; on forçait et on vendait, aux yeux de tous, les mendes, les pouettes, les barres de justice, les carreaux, qui servaient à enchaîner les malheureux négres de l'intérieur des terres au rivage où les attendait leur prison flottante, véritable carcer dans, auprès duquel l'esclavage et le travail étaient une sorte de bienfait. Une lettre adressée en 1816, par M. le baron de Stael au président du comité

1) 8 février 1815.

2) Décret du 20 mars 1815, prohibant la traite, sous peine de confiscation du navire et de sa cargaison. Une ordonnance royale du 8 novembre 1817, convertie en loi le 6 avril 1818, a confirmé les termes du décret impérial, et en outre, y joignit, contre tout capitaine de navire négrier, l'interdiction de son emploi.

3) C'est le nom que les négriers donnent aux esclaves; on les désignait également sous le nom de *oulets*, *ivoire d'Inde* ou *ballot*.

4) Ces assurances étaient désignées sous le nom d'*assurances d'honneur*.



(Nègres dans les entraves.)

ments sous l'empire même des mesures qui devaient assurer sa répression.

M. de Broglie, à la tribune de la Chambre des Pairs, accusa plus d'une fois cette impuissance de notre législation. La France était en effet le seul Etat qui n'eût point sanctionné l'abolition de la traite par des peines corporelles, par des précautions menaçantes, et cette tolérance contribuait à faire de nos ports de mer le centre où se dirigeait la plus grande partie des capitaux destinés au commerce des esclaves. Le pavillon français couvrait non-seulement la traite faite par nos nationaux, mais il servait à mettre les négociants espagnols, anglais, hollandais et portugais à l'abri de la rigueur des lois de leur propre pays.

Et ce n'était pas seulement la douceur de notre législation qui enhardissait les coupables manœuvres des trafiquants d'esclaves; le défaut des plus simples mesures d'ordre et de police faisait de nos colonies un marché général où l'impunité était en quelque sorte assurée.

Ainsi l'Angleterre avait imposé aux gouverneurs et aux administrateurs de ses colonies l'obligation de procéder au dénombrement complet, au recensement exact de la population esclave existante à une époque déterminée dans chaque habitation, en désignant chaque individu par son sexe, son nom, son âge, son emploi. Un registre public, contenant toutes ces indications, devait également constater les naissances, les décès, les ventes, les échanges. Cette mesure si simple, d'une exécution si facile, pouvait à elle seule prévenir efficacement l'introduction de nouveaux esclaves dans les colonies anglaises.

Chez nous, au contraire, la fraude une fois consommée, et nous avons dit avec quelle facilité elle pouvait être faite, il devenait impossible de la constater, car tout esclave trouvé dans l'habitation ou la demeure d'un colon était présumé de plein droit lui appartenir.

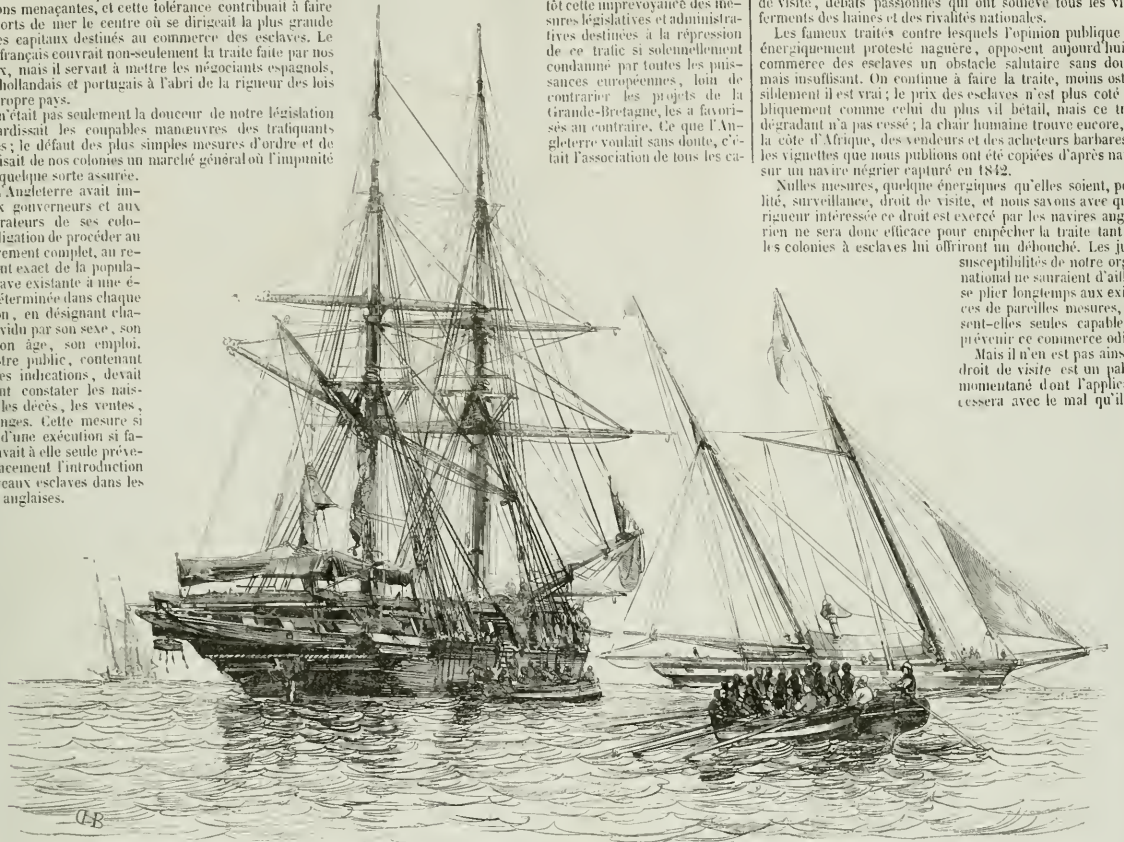
Cette imperfection, ou plutôt cette imprévoyance des mesures législatives et administratives destinées à la répression de ce trafic si solennellement condamné par toutes les puissances européennes, loin de contrarier les projets de la Grande-Bretagne, les a favorisés au contraire. Ce que l'Angleterre voulait sans doute, c'était l'association de tous les ca-

binets dans un même vœu pour l'abolition de la traite, mais elle espérait surtout parvenir à les réunir autour d'elle pour leur faire adopter le moyen d'atteindre ce but. C'est de la recherche de ce moyen, c'est dit besoin de l'imposer à tous les cabinets, et notamment aux Etats-Unis et à la France, que sont nés dernièrement chez nous les débats relatifs au droit de visite, débats passionnés qui ont soulevé tous les vieux ferments des haines et des rivalités nationales.

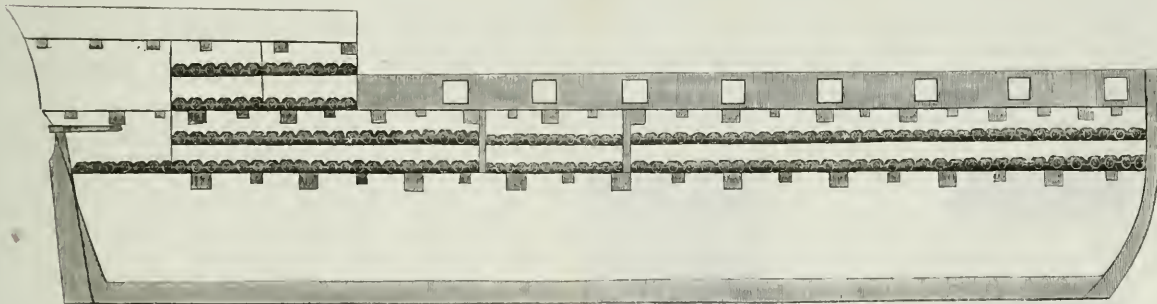
Les fameux traités contre lesquels l'opinion publique a si énergiquement protesté naguère, opposent aujourd'hui au commerce des esclaves un obstacle salutaire sans doute, mais insuffisant. On continue à faire la traite, moins ostensiblement il est vrai; le prix des esclaves n'est plus coté publiquement comme celui du plus vil bétail, mais ce trafic dégradant n'a pas cessé; la chair humaine trouve encore, sur la côte d'Afrique, des vendeurs et des acheteurs barbares, et les vignettes que nous publions ont été copiées d'après nature sur un navire négrier capturé en 1842.

Nulles mesures, quelque énergiques qu'elles soient, pénalité, surveillance, droit de visite, et nous savons avec quelle rigueur intéressée ce droit est exercé par les navires anglais, rien ne sera donc efficace pour empêcher la traite tant que les colonies à esclaves lui offriront un débouché. Les justes susceptibilités de notre orgueil national ne sauraient d'ailleurs se piler longtemps aux exigences de pareilles mesures, fût-elles seules capables de prévenir ce commerce odieux.

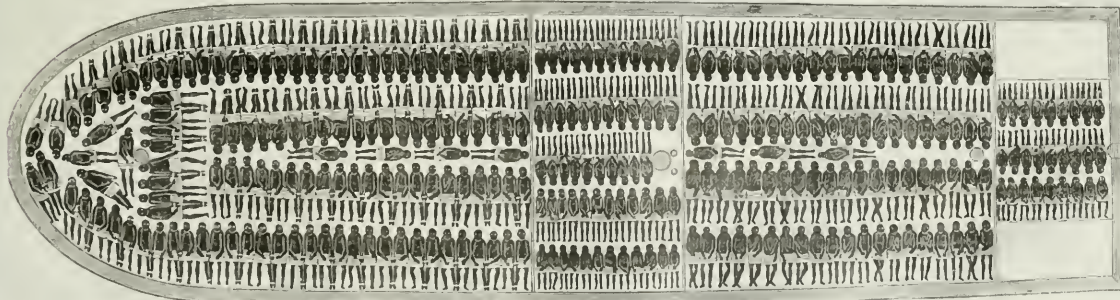
Mais il n'en est pas ainsi. Le droit de visite est un palliatif momentané dont l'application cessera avec le mal qu'il doit



(Négrier chargeant ses noirs.)



(Coupe de profil d'un navire négrier.)



Vue de la partie de base d'un navire négrier.

révenir; c'est à attaquer le mal lui-même, c'est à effacer de nos Codes ce nom affreux d'esclavage, indigne des nations civilisées, que les hommes d'Etat doivent appliquer leur puissance et leur énergie. Alors seulement la traite et les crimes qu'elle enfante cessent d'ouffrir le monde, et notre pavillon ne couvrira plus ces spéculations indignes dont la honte regailit sur toutes les nations civilisées.

L'Angleterre nous a devancés dans cette voie; elle a émancipé ses esclaves, et la France, dans l'intérêt de son honneur, de sa propre dignité, ne peut tarder à suivre ce généreux exemple. Déjà des travaux considérables, et surtout le rapport de la commission présidée par M. le duc de Broglie, ont préparé les éléments de cette œuvre nationale, qui doit être une des gloires de notre siècle.

Ce travail si remarquable jeté un jour nouveau sur les nombreuses questions qui se rattachent à celle de l'émancipation. Mais avant d'examiner l'état actuel de l'esclavage dans nos colonies, il importe d'apprécier les conséquences de l'acte pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises.

II.

ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DANS LES COLONIES ANGLAISES. — ÉTAT ACTUEL DE L'ESCLAVAGE DANS NOS COLONIES.

Il y a vingt ans aujourd'hui (15 mai 1835) que, sur la proposition de M. Buxton, le collègue et l'ami de l'honorable Wilberforce, et sur les observations de M. Canning, la Chambre des Communes adopta une motion qui servit de base et de point de départ à l'acte d'abolition. Elle déclara qu'il était expédient d'adapter des mesures décisives et efficaces pour améliorer la condition des esclaves dans les pays placés sous la domination anglaise. Prévoyant que de semblables mesures amèneraient progressivement l'amélioration des facultés morales de la population esclave, et la rendrait bientôt digne de la liberté et de la participation aux droits et privilèges civils, la Chambre émettait le vœu d'une prompt exécution des qu'elle serait compatible avec le bien-être des esclaves et la sécurité des colonies.

Lord Bathurst, alors secrétaire d'Etat des colonies, soumit aussitôt à l'examen des diverses législatures coloniales les points principaux sur lesquels le gouvernement voulait être éclairé, et les objets sur lesquels devaient d'abord porter la réforme et les améliorations sollicitées par le Parlement. La nécessité de l'enseignement religieux, l'admission du témoignage des esclaves devant les cours de justice, l'institution du mariage; l'abolition définitive de toute taxe sur les affranchissements, la vente des esclaves pour dettes de leurs propriétaires, la réforme du système pénal et l'affranchissement, pour les femmes, de la punition du fouet, la nécessité d'assurer aux esclaves la jouissance des propriétés quelconques qu'ils étaient aptes à posséder, et la création de banques d'épargne instituées à cet effet, telles furent les questions soumises à l'examen et aux délibérations des législatures locales.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, les colons repoussèrent obstinément d'abord tout projet de réforme, et l'intervention du Parlement métropolitain dans la législation coloniale fut déclarée inconstitutionnelle. Sur plusieurs points, les esclaves, enchaînés par des espérances de liberté et tristes des résistances de leurs maîtres, se soulevèrent; l'incendie, cette arme terrible dans les mains de l'esclave, l'incendie devint de nombreuses habitations; le sang coula sur plusieurs points, surtout à Demerary et à la Jamaïque, et ces déplarables excès retardèrent pour longtemps le triomphe de la plus sainte des causes.

Des réformes partielles furent cependant introduites, par les pouvoirs coloniaux eux-mêmes, dans les colonies où la couronne possédait seule le pouvoir de législation, à l'exception toutefois de Honduras et de Maurice. Parmi les colonies

ayant des chartes, les Bahamas, la Barbade, la Dominique, la Grenade, la Jamaïque, Saint-Vincent et Tobago adoptèrent seules quelques améliorations, dont la plupart portèrent sur le système pénal et le droit de propriété des esclaves.

Notre révolution de juillet, qui eut en Angleterre de si longs et de si généreux échos, hâta sans contredit le grand acte de délivrance. En 1851, la couronne donna elle-même l'exemple aux colonies, en prononçant l'affranchissement immédiat et général des esclaves qui lui appartenaient. Une circulaire fut adressée à cet effet, par le vicomte Goderich, à tous les gouverneurs de colonies à esclaves. Cette déclaration et les dispositions diverses qui en furent la conséquence (1), excitèrent d'unanimes et énergiques protestations à Sainte-Lucie, à la Trinité, à Demerary et à Maurice. La Chambre des Communes dut prendre en considération cet état de choses, et, pour éviter de nouvelles collisions, elle nomma un comité chargé de proposer les moyens de concilier la liberté à donner aux esclaves avec l'intérêt des maîtres.

Le rapport de ce comité ne lit que constater la gravité du mal, mais il ne formula aucun moyen de le faire cesser. La situation du gouvernement était dangereuse; placé entre la nécessité de sévir contre les colons pour assurer l'exécution des mesures qu'il avait prescrites, ou de céder devant leur attitude menaçante, et de s'exposer ainsi au soulèvement de la population esclave et au rejet indéfini de toute tentative d'émancipation, il prit une résolution hardie et décida l'émancipation générale.

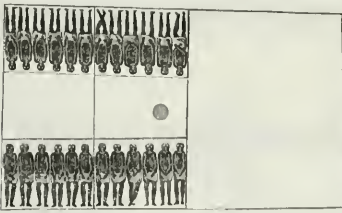
Lord Stanley, secrétaire d'Etat des colonies, soumit au Parlement (mai 1855) le projet d'abolition. Le 12 juin 1855 ce grand acte fut voté, et la couronne le sanctionna le 28 août suivant.

Un système d'apprentissage sagement conçu ménagea la transition du travail forcé au travail libre. Les esclaves devenus apprentis travailleurs (*apprenticed labourers*) étaient divisés en trois classes, et le temps de leur apprentissage était fixé à quatre et à six ans; pendant ce temps leur travail, dont la durée était déterminée, appartenait aux personnes qui y auraient eu droit s'ils fussent demeurés esclaves. Une somme de 20 millions de livres sterling (300 millions) fut affectée aux indemnités que le gouvernement devait aux maîtres expropriés. L'affranchissement était en effet une expropriation forcée pour cause de moralité publique.

Des ordres généraux, transmis par le secrétaire d'Etat des colonies, assurèrent l'exécution de cet acte et prescrivirent les mesures d'ordre et les dispositions réglementaires nécessaires pour coordonner un mouvement aussi vaste. Le gouvernement anglais et les Chambres déployèrent dans ces circonstances une activité, une harmonie dont notre gouvernement parlementaire offre peu d'exemples, et qu'on ne saurait trop lui proposer pour modèle. Ainsi, le 16 novembre 1853, le ministre des colonies adressait au ministre des finances une lettre par laquelle il lui demandait de proposer une allocation de 20,000 livres sterling (300,000 francs) pour l'établissement d'écoles normales primaires consacrées à l'enseignement des noirs; plus, une somme de 5,000 livres sterling (125,000 francs) pour l'entretien de ces écoles. Neuf jours après, le 25 novembre, le ministre pouvait annoncer aux gouverneurs des colonies que le Parlement avait non-seulement voté, à l'unanimité, les sommes demandées, mais encore qu'il avait témoigné le vœu que les législatures coloniales concourussent à répandre dans la population affranchie le bienfait de l'éducation religieuse.

Rien, dans l'histoire des nations, ne ressemble à cette œuvre immense, accomplie sans secousses, sans convulsions violentes; et si nous avons le légitime orgueil de croire que nous sommes le premier peuple du monde, nous devons avouer hautement que le gouvernement anglais est le plus magnifique et le plus puissant instrument administratif dont l'histoire fasse mention. Ce que l'Angleterre a fait depuis dix ans dans ses colonies porte le cachet d'une gloire nouvelle, à

(1) Ordre en conseil du 2 novembre 1851.



(Vue des deux étages situés à l'arrière au-dessus des deux batteries.)



(Coupes de face de navires négriers à une et à deux batteries.)

laquelle nulle gloire ne peut être comparée. Alexandre, César, Charlemagne, Bonaparte, ont rempli la terre de leurs noms et de leurs triomphes, mais ils ont soumis et humiliés les peuples; des champs de bataille ils ont fait des champs de bataille; c'est dans le sang humain qu'ils ont établi la puissance de leur force et de leur genre; l'Angleterre a racheté en un jour toutes les infamies et toutes les horreurs de sa politique, elle a appelé 800,000 esclaves à la liberté. Grand acte glorieux, conquête dont l'Inde et l'Irlande, ces deux plaines dououreuses de la Grande-Bretagne, ne ternissent pas l'éclat.

Longtemps indécise, l'opinion est aujourd'hui livrée sur les résultats de l'émancipation anglaise. La liberté, qui d'abord, avait apporté quelques désordres dans le fait de la production et du travail, leur est aujourd'hui favorable. Mais il est évident que les perturbations dont tous les grands centres industriels sont le théâtre, et qui sont les fruits amers du système de concurrence et d'isolement, ces perturbations, disons-nous, devront surtout se manifester dans les colonies émancipées. La provision de cette crise, qui ne saurait être éternelle, et qui sera plus grave encore pour les colonies que pour les industries continentales, doit éveiller toute la sollicitude des hommes d'Etat. Emanciper, ce n'est que la moitié de la tâche; pour la compléter il faut organiser le travail et y introduire l'ordre, non l'ordre public qui ne sait que réprimer et punir, mais l'ordre qui vivifie, double les forces de la production et l'aisance des travailleurs.

Mais la France est loin encore de ces difficiles problèmes. Depuis dix ans que l'Angleterre a émancipé tous les noirs de ses colonies, qu'avons-nous fait, nous, le peuple le plus hardi, le plus généreux, le plus chevaleresque, le plus aventureux entre tous les peuples? qu'avons-nous fait pour nos colonies? qu'avons-nous fait pour améliorer le sort des 234,000 esclaves qui y sont dispersés? qu'avons-nous, ou plutôt qu'a-t-elle produit cette merveilleuse machine parlementaire si féconde en vaines paroles? Rien, hélas! Les années s'écoulent, les sessions législatives passent, et nulle résolution généreuse, nulle grande idée n'éclot sous les stériles efforts de ces assemblées chétives. Ce n'est point ici le lieu de tirer les conséquences d'un fait déjà si triste à constater; mais dans le sujet qui nous occupe, en présence d'une population esclave qui attend de nous sa liberté; lorsque depuis dix ans l'Angleterre, qui, en fait d'honneur et de moralité, ne devrait marcher qu'à notre suite, nous a frayé la route où nous aurions dû entrer les premiers, et que nous n'osons aborder encore, ce n'est pas au peuple qu'il faut s'en prendre, c'est au gouvernement qu'il faut reprocher son indolence et son incapacité.

Qu'on nous pardonne ce cri d'impatience et de douleur; mais sans exposer ici tous les crimes, tout l'abaissement que produit l'esclavage; sans vouloir faire un horrible tableau des tortures et de la dégradation des esclaves, un fait récent peut suffire pour justifier nos plaintes. Dans une de nos colonies, à une journée de Cayenne, il y a quelques mois à peine, un misérable maître d'une douzaine d'esclaves, a fait fouetter pendant six heures, sous les yeux de sa pauvre mère esclave aussi, un pauvre enfant de douze ans; et après avoir épaisé tous les raffinements de la cruauté, quand le corps saignant n'a plus laissé une seule place au fouet du bourreau, l'enfant, qui respirait encore, a été pendu; et sa mère n'a pas osé élever la voix; elle n'a pas même osé montrer ses larmes. La Cour d'assises qui a constaté ces faits, dont nous n'osions pas transcrire les détails, a condamné le meurtrier à huit ans de travaux forcés.

N'est-ce pas une honte publique que de pareils horreurs s'accomplissent dans un pays soumis à la France, et que l'institution de l'esclavage puisse engendrer sous nos yeux de pareils excès? Si la France en est responsable, chacun de nous ne porte-t-il pas une part de cette responsabilité? De pareils faits sont rares, Dieu merci! mais il suffit qu'ils puissent se produire pour qu'on modifie sans retard le régime qui les fait naître.

Un homme de cœur et de talent, M. Victor Schœlcher, qui a récemment visité les Antilles, a publié, sur la situation actuelle de l'esclavage et sur la nécessité de son abolition immédiate, une œuvre remarquable pleine de faits et de documents précieux. Le fait dominant qui résulte du livre de M. Schœlcher, comme de tous les travaux publiés depuis dix ans sur cette haute question, c'est qu'au point de vue moral, comme au point de vue économique, pour l'opresseur comme pour l'opprimé, l'esclavage est non-seulement une institution dégradante, mais encore une mauvaise affaire, une spéculation détestable.

La liberté seule donnera au travail colonial tout le développement dont il est susceptible; seule, elle pourra feconder ces terres généreuses que la nature a si prodigieusement dotées; seule, elle pourra effacer ces préjugés de couleur, si puissants encore aujourd'hui, et qui, vis de la métropole, ne sont plus que ridicules et odieux. La liberté d'abord; l'organisation du travail viendra ensuite, elle se présentera comme la conséquence nécessaire, inévitable de l'émancipation. Déjà des esprits éminents ont étudié au point de vue pratique cette dernière question; mais avant tout, que l'esclavage, que cette plaie hideuse disparaisse!

Une grande idée domine notre époque, et si la liberté doit faire le tour du monde, elle le fera avec elle; cette idée est celle de l'association. Dans l'ordre religieux, dans l'ordre moral, politique et industriel, l'association est la loi suprême de l'avent. Associer la royauté et le peuple, les bourgeois et les ouvriers, les musulmans et les chrétiens, les blancs et les noirs, telle est l'œuvre imposée à notre siècle. Que les efforts de chacun, dans quelque sphère qu'il soit placé, contribuent à ce grand résultat!

La question de l'esclavage est aujourd'hui une question plaidée et jugée; il ne lui manque plus que la sanction des pouvoirs publics. Les travaux de la commission présidée par M. le duc de Broglie ont préparé cette solution si impatientement attendue; les vœux des conseils-généraux l'appellent avec impatience. Chacun a fait son devoir, que l'Etat fasse le sien!

MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non. — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE XIII.

RECONNAISSANCE.



Le monde serait parfait si on portait dans l'exécution des desseins louables l'ardeur que les méchants mettent à accomplir leurs méfaits. Mais, pour eux, le mal qu'ils n'ont pu faire est comme une dette qu'ils sont tenus d'acquiescer. Luciano et Ramengo s'étaient saisis de Margherita et des prétendus conjurés, mais ils avaient laissé échapper Francisco, et cela suffisait pour qu'ils crussent leur œuvre manquée. Ramengo surtout s'en consumait de rage. Son ennemi avait pu partir avec son fils, ce fils qui excitait dans son âme une si infernale envie, parce qu'il lui rappelait la seule joie innocente dont il avait pu jouir sur la terre, et dont il se plaisait à se persuader qu'il avait été privé par Pusterla. « Qu'importe, se disait-il, qu'il doive errer sans patrie par le monde? Il a un fils. Je vis dans mon pays, mais seul, mais sans avoir jamais un fils dont la beauté et la gloire raffaîchissent sur moi, qui aide à mon élévation et me rende à mon tour l'objet de l'envie que je porte à autrui. » Ivre de haine, il résolut de se mettre à la poursuite des fugitifs. Il fut couvert par Luciano qui se présenta devant lui, et il se mit à parcourir l'Italie.

Un jour, il plouvait à torrents, il errait dans cette contrée qui avoisine l'embouchure de l'Adda, et, au milieu de ce marais, il ne savait où trouver un refuge. Sa fortune lui fit rencontrer un jeune moineur qui pressait le pas de son âne à force de coups, et semblait regarder sa demeure.

« Eh! mon garçon, pourrait-on trouver un abri de ce côté? »



— Venez avec moi. A main gauche, où il y a un petit bois de peupliers, vous trouverez le fleuve et le moulin de mon père. »
Ainsi répondit le jeune garçon; mais comme l'âne allait avec plus de bonne volonté que de vitesse, Ramengo prit les devants et frappa à la porte de la cabane. Un chien accourut et se mit à aboyer, et la maîtresse de la maison, abandonnant une friture dont on entendait de dehors le grésille qui se mêlait avec la pluie, interrompit un *Ave-Maria*, et courut tirer le verrou en disant: « C'est lui! Entre, Onobono; tu dois être trempé comme... »
La comparaison demeura en suspens, lorsqu'elle vit au lieu de son âne un beau cheval, au lieu de son fils un inconnu. Mais plus mécontente qu'étonnée, elle l'invita à entrer avec un rustique politesse. Ramengo alla se placer auprès du feu, sur l'escalier du maître de la maison.

« Shrlout, dit-il aux autres qu'on lui faisait, je vous prie de bien penser mon cheval. »
— Oh! pour cela, répondit le vieux moineur, votre seigneurie n'a pas besoin de se mettre en peine. Nous avons là une stable pour nos ânes, où les haloux de bal-ux font quelquefois repasser leurs chaux; je vous y trouverai aussi la compagnie d'un destrier, qui, je puis le dire, en vaut un autre. Eh! Dominio, va conduire le cheval de sa seigneurie à l'écurie.



— Un autre destrier? dit Ramengo. Et à qui est-il? à vous?
— Votre seigneurie veut railler! à nous un animal de cette espèce! Il appartient à un seigneur notre ami.
— Un seigneur votre ami? répéta Ramengo avec un sourire railleur. Et comment s'appelle-t-il?
— Il s'appelle... oh! sûrement votre seigneurie le connaît, il est si renommé! il s'appelle le seigneur Alpinolo.
— Et il prononçait ce nom avec autant de complaisance qu'un médecin qui prononce le nom grec de la maladie qu'il traite. Mais Ramengo, à ce nom, releva la tête, prit l'oreille comme son cheval lorsqu'il entendait le foin, et il s'écria: « Alpinolo? qui venait de Milan? un beau jeune homme de belle venue? cheveux noirs frisés, œil de feu? »
— Mais oui, mais oui, dit le bon moineur en interrompant cette description de puss-port.

Il n'y a pas plus deux Alpinolo en ce monde qu'il n'y a deux tours de Trémone. Oui, votre seigneurie, lui, lui-même en personne.
— Et comment est-il venu de ce côté? ou n'y peut guères voir qu'un voyageur égaré. Et vous le dites votre ami? D'où le connaissez-vous?

— C'est toute une histoire, répondit le moineur avec un visage où rayonnait l'orgueil le plus excusable. Je suis son père, ou du moins il me doit la vie. Il y a dix-huit ans, sauf erreur, un matin avant l'aube, comme c'est la coutume de nous autres moineurs, je m'allais pour conduire ma barque en pleine eau, quand voilà que là-bas, à l'endroit où le fleuve fait un détour sous les aulnes, je vois arriver une barque d'une toute autre forme que les nôtres, et personne pour la mener. Quelque matheur! me dis-je, ça sera du bois pour être sinou, ce sera du bois pour être peu?... Il y avait dedans une femme et un enfant. »

A ces paroles, le bâillément qui errait sur les lèvres de Ramengo se convertit en une exclamation, et se sentant gagner par un trouble profond, il se dressa subitement sur ses pieds. Son attention avait changé de nature; il fixa ses yeux éblayés sur le vieillard, qui puisait à dire:
« Une femme et un enfant, oui messire, mais une dame bien vêtue, n'est-ce pas vrai, Nena? (Le lecteur a sans doute reconnu que la vieillesse et la femme n'étaient autres que le Maso et cette Nena qui avaient comploté avec Apinolo à Ottovino Visconte.) Elle devait être de condition; jeune, belle comme on n'en voit guères, et l'enfant n'avait guères plus d'un mois; mais l'un et l'autre étaient entièrement trempés d'eau et morts. »

— Morts! cria Ramengo.
— Morts, en, messire. Je dis: il le pleura que j'ai fait aujourd'hui! De l'Esprit sur le rivage; j'étais à l'Ance. Nous les transportâmes de la barque dans la maison, et ma femme, qu'elle pleura quelque peu, se mit à l'œuvre, en s'obstinant à les faire revivre; mais ils restèrent froids, sans pouls, sans souffle. Que voyez-vous? In disons-nous, voulez-vous remonter la reconstruction de Lazzare? In disons-nous,

bonhomie et de rusticité qui caractérise les mœurs campagnardes, et ensemble avec la générosité de ces sentiments dénués de toute ostentation qu'on trouve d'autant plus parfaite qu'on descend aux plus bas degrés de l'échelle sociale, Maso poursuivait paisiblement:

« Si bien que... mais où en suis-je resté? Ah! oui, je me souviens maintenant. Si bien que le bambin reprit à vue d'œil une santé parfaite; mais avec la mère ce fut une autre chanson. Elle revint aussi à la vie; quand elle ouvrait les yeux, elle regardait autour d'elle et appelait... un certain nom... un nom bizarre... Nena, peux-tu le repêcher ce nom-là? »
— Elle disait: Ramengo, mon Ramengo, où es-tu?
— Elle appelait Maso, s'écria l'inconnu d'une voix de tonnerre.

— Bien sûr, continuait le pêcheur, proprement Ramengo; ce nom ne m'est jamais sorti de l'esprit. Elle ne savait pas dire autre chose; et même, quand elle délirait, elle ne faisait que répéter ce nom, et...
— Et quel autre?... demanda le traître.
— Et elle disait aussi: Pauvre enfant! et beaucoup d'autres fois: Cher, pourquoi ne viens-tu pas? je t'ai tant attendu! Mais tu es en peur, n'est-ce pas? Il est brutal, mais bon; et d'autres choses dénuées de sens, parce qu'elle n'avait pas sa raison. Il ne fut jamais possible de la guérir. Ce que ma Nena fit pour elle ne se pourrait dire.
— C'est tout le fait de la femme avec une complaisance ingénue, j'ai fait mon devoir. Nous sommes nés pour nous aimer et nous secourir les uns les autres. Ai-je bien dit, seigneur étranger? Et qui n'aurait porté secours à cette pauvre créature? A la voir, on comprenait qu'elle était accouchée récemment; belle; qu'elle devait avoir été un ange; mais abattue, étonnée, elle vous regardait avec deux yeux à faire pleurer un tigre. »

Ramengo s'éloigna du feu en s'éventant et respirant avec force; il arpenta la petite chambre.
« Est-ce qu'il a trop chaud? demanda Maso. Pourtant ses habits fument encore sur son dos. »
— Oui, oui, cria celui-ci d'un ton de colère; mais finissez votre chanson avant qu'il ne vous vienne un cancer à la langue. Je ne vois pas quel rapport ont toutes ces misères avec ce que je vous ai demandé.



— Quel rapport? maïseries? reprenait le meunier, un peu étonné de l'agitation de son hôte. Vous allez maintenant le comprendre, le rapport. La dame alla donc à moi en mes. Dans cette barque, dit-elle, de l'eau, de la farine, il n'y a que Dieu et elle qui sachent ce qu'elle a souffert. Enfin elle mourut.

— Et quand elle expira, reprit la Nena en s'essuyant les yeux avec son tablier, si vous l'aviez vue! elle me serrait les mains de toutes ses forces. Je comprenais bien ce qu'elle voulait me dire; elle voulait me dire: «Gardez avec vous mon enfant, et....»

— Et vous, qu'en avez-vous fait?



— Que voulez-vous que j'en aie fait? Je le nourris de mon lait, il devint un grand garçon, bon comme le pain, mais il vit comme un poisson, et si hardi comme un chevreuil; et il nous aida dans notre métier, jusqu'à ce qu'un seigneur du nom de ceux qui régnaient dans Milan l'ait emmené avec lui, et il est aujourd'hui le seigneur Alpinolo.

— Mais qui ils étaient, Ramengo ne vous l'a-t-il dit? vous n'avez pu le savoir? demanda Ramengo avec une ombreuse curiosité.

— Jamais, répondit la Nena. Que n'aurais-je pas donné pour le savoir! Une dame si belle, un enfant si innocent! quelle douleur pour leurs parents de les avoir perdus! Et si j'avais pu me présenter à eux, et leur dire: Je sais ce qui en est arrivé; leur joie m'aurait rendue la plus heureuse femme de l'univers.

— Et l'emportes-tu pour peu de plaisir d'en savoir l'histoire? disait Maso. Dieu bon! elle devait venir de loin. Les barques de cette génération, je les connais toutes sur le Pô, dans toute sa longueur, et celle-là ne leur ressemblait en rien.

La femme reprenait: «L'histoire sera qu'un jour son mari l'aura menée à la promenade, il sera tombé dans l'eau, le fleuve était gros, et la malheureuse aura été entraînée.

— Penth! repoussait Maso en secouant la tête; mais souveniez-vous donc comme elle criait: «Pourquoi les frapes-tu? ce couteau, que ne le plonges-tu dans mon cœur?» Il serait plutôt à croire que quelque ennemi l'aura réduite en cet état.

— Et pourquoi l'aurait-on laissée vivante? dit Omohono.

— Que tu es bête! pour la tourmenter davantage. Des méchants, il y en a beaucoup, crois-moi, moi qui connais le monde; et ils savent bien que mourir est peu de chose; mais boire la mort, gouter à goutte, comme l'a fait cette infortunée!...

— Oh! non père, celui qui ent le cœur de faire cela, n'était pas un homme, mais un démon en chair et en os.

Le lecteur imagine facilement combien ces paroles étaient terribles pour Ramengo. Aux reproches de sa conscience, il opposait le féroce plaisir de la vengeance. Il le savait d'autant plus qu'il comprenait maintenant combien elle avait été atroce, maintenant qu'il voyait qu'elle n'était pas encore complète. Sans le savoir, il avait préparé, contre le fruit du crime de Rosalia, de nouvelles trames destinées à le perdre, et ce qui lui plaisait le plus, à perdre en même temps le père de cet enfant de l'adultère. Un seul coup allait donc anéantir tout ce qu'il exerçait en ce monde. Après un court silence que les bons paysans eurent suscitée par la pitié, il demanda: «Alpinolo, où est-il?»

— Qui le sait? répondit le meunier; il y a quatre ou cinq semaines, une nuit, l'heure était fort avancée, nous étions au lit. L'approche d'un cheval se fit entendre. Il s'arrêta; on frappa: «Qui va-là? — C'est moi, mon père. Il m'a toujours observé ce nom de père! à Omv-moi. Je cours, la Nena court, Omohono et Donnino courent. Son arrivée fut une fête pour tous. Il passa la nuit dans la plus grande agitation; il voulait nous faire coucher, mais nous demeurâmes autour de lui assis sur ces sacs de farine. Il était comme absorbé par ses pensées; puis tout à coup il s'écriait: «Infâme maudit! Et cette infortunée!... et moi qui l'ai écouté!...» A la venue du jour, il parut se calmer. Il nous fit des excuses, le pauvre jeune homme, de la tristesse qu'il nous avait occasionnée pendant la nuit. Il nous dit que de grands malheurs étaient arrivés à Milan, que ses plus chers amis avaient été jetés en prison. Il devait partir tout de suite. Il nous laissa son cheval et son argent, en nous disant que s'il passait une semaine sans revenir, c'était bon signe, et qu'il n'aurait pris une autre route; l'argent et le cheval nous appartenait. Il nous laissa en outre un anneau de diamants, et une petite bourse qui contenait deux lettres. Il ne s'en sépara qu'en pleurant, et nous les recommanda comme tout ce qu'il a de plus cher au monde. C'est tout l'héritage de sa mère.

— Donnino-moi ces deux lettres, s'écria Ramengo d'une voix tonnante. Ses yeux jetaient des éclairs. Deux lettres de Rosalia, ou sont-elles? à moi, je les veux! je veux les voir. Dependez les moi!

Dependez les deux vieillards délibéraient s'il fallait accéder aux desirs de ce furé, et, dans l'indécision, la Nena avait toutefois tiré les deux lettres du coffre, et elle mit par les lui présenter, en lui disant avec un regard soupçonneux: «Mais promettez-moi de me les rendre.»

Avant de répondre, Ramengo lui avait arraché les papiers de la soane, et pressé l'anneau avec un tremblement fébrile; c'était l'anneau de ses fiançailles avec Rosalia. Il fit un mouvement pour le porter à ses lèvres; puis la colère l'emporta, et

il le jeta loin de lui. Pendant que la Nena le ramassait, il se mit à lire les deux morceaux de parchemin.

«Puisque le destin de notre patrie est décidé, je l'abandonne et je vais combattre les infidèles. Ma seule douleur est de m'éloigner de toi, que j'aime par-dessus toute chose. Il me reste encore cinq jours avant mon départ; si tu peux tromper la vigilance de ton mari, fais que je puisse encore une fois te voir et t'embrasser. Le vœu que je te fais est de te retrouver un soir cherchant la réponse. Quelques risques que je doive courir, je m'y exposai avec plaisir si je puis te dire combien tu es aimée de ton frère.»

Ramengo voulait encore les preuves d'un crime; il ne trouvait que celles de l'innocence de Rosalia. Peut-être l'autre billet lui fournirait-il ce qu'il cherchait; mais il était de la même main, et voyez ce qu'il contenait:

«Tous ces jours j'ai attendu le vœu avec la réponse; rien n'est venu. Qu'est-ce que cela veut dire? Je pars donc sans te voir, ma sœur chérie; mais dans quelque lieu que je sois, quel que soit le sort qui m'attend, je le porterai toujours dans mon cœur, toujours je prierai le ciel de t'accorder le bonheur que je ne dois plus connaître. Adieu.»

«Donc elle était innocente,» s'écria Ramengo d'une voix qui fit frémir la famille. Il marchait par la cuisine à pas précipités, tantôt blasphémant, tantôt poussant des cris inarticulés; puis tout à coup, d'un coup d'épée, il enfonça la porte



de la cabane et sortit. La nuit était noire comme ses pensées, la pluie violente et accompagnée du tonnerre et des éclairs. Mais il n'y voyait, il n'entendait ni la nuit, ni la pluie, ni le vent, ni les bruits du ciel. Donnino, qui le suivait longtemps, quoique de loin, le vit traverser à grands pas la campagne; bientôt il le perdit de vue, et revenant à la cabane, il raconta avec stupeur la folie et les agitations de l'étranger, s'écriant: «Il doit avoir l'esprit bien de travers.»

C'est avec un démon dans le cœur que Ramengo continua sa course errante. Avant d'être une femme innocente, et de cette manière, justifierait suffisamment le trouble de ce désespoir dans une âme moins criminelle. Mais dans l'âme de Ramengo, ce n'étaient pas les tortures du remords, mais la fougue de la colère, parce que ce cœur dépravé, ne pouvant se résoudre

à se reconnaître des torts, tirait de ses propres fautes une excitation à de nouvelles haines. Vase corrompu où la rose elle-même se corrompt; serpent dont le sein transforme jusqu'au miel en poison. Cette femme, dit l'écrit cependant aimée; elle lui avait fait connaître les douceurs d'un amour partagé. Et lui l'avait tuée! il s'était privé du seul bonheur pur qu'il eût jamais goûté dans sa vie! Si elle avait vécu, oh! combien différente se serait écoulée mon existence tranquille dans le sein de ma maison! J'aurais été le père d'enfants adorés! Père! oh! être Père! Cette consolation, j'en ai joui, mais seulement assez pour me faire sentir plus vivement la malédiction d'en être à jamais privé. Si elle eût vécu, que m'imposerait l'orgueil de Marguerite? Qu'aurais-je à envier aux joies de Pusterla? Et tous ces malheurs, qui les a causés, sinon Pusterla lui-même. Maudit, il a empoisonné la coupe de mes jours. Oh! si tu m'as ravi les douceurs joies de l'amour, tu me procureras du moins celles de la vengeance. O Rosalia, Rosalia! je te le jure, je te vengerai, je te vengerai!

Ainsi le sentiment de son crime l'exaltait à d'autres crimes. Semblable à celui qui, dans le trouble d'un incendie, jette à la flamme de nouveaux aliments en croyant ainsi les éteindre. Il se tut, et poursuivit sa course comme un insensé à travers ces landes marécageuses, s'enfonçant dans les flaques d'eau et sautant les fossés. Puis il ouvrait la main et considérait les lambeaux des deux lettres qu'il avait déchirées et qu'il conservait. «Hélas! disait-il, elle les aura baisées bien des fois, bien des fois elle les aura couvertes de ses larmes; elle sera morte en les pressant sur son cœur, avec le nom de son frère sur les lèvres. Cependant elle se sera répandue en



implications contre son meurtrier... contre lui, et non contre celui qui le poussait à ce crime. Avec le lait, elle aura fait sucer à nos fils la haine de son père, elle lui aura enseigné à malhorrer... Mais non, oh non, il était d'un si bon tempérament; il ignore quel est son père, et il brêle de le savoir, pour pouvoir paraître dans la société avec un nom et obtenir la dignité de chevalier qui ne lui fut refusée qu'à cause de l'incertitude de sa naissance. Certes, il cherche son père, et il ne sait pas qu'il épiait ses traces pour le conduire à sa ruine. Mais maintenant je le trouverai bien, je me découvrirai à lui. Je lui dirai que je suis son père. Quelle joie pour lui d'avoir trouvé un père! comme il me chérira! (et moi, je l'aimerai, ma tendresse pour lui compensera mes torts envers l'infortunée; je pourrai réparer dans le monde en tenant à mes côtés un fils qui sera ma gloire, le soutien et la consolation de ma vieillesse!... Mais non! non; peut-être cela ne me serait-il jamais donné; le voilà enveloppé dans la ruine de Pusterla! Enfer! il faudra que ce Pusterla traverse toutes mes joies, après avoir été la cause de tous mes tourments; malédiction sur sa tête!»

Et il retombait dans ses imprécations; puis il s'arrêta à regarder la nuit, le frémissement de la pluie, unique voix de la campagne silencieuse. Cette campagne, cette nuit lui rappelaient cette autre campagne et cette autre nuit où il avait reçu de Marguerite un adieu que le sang seul pouvait laver. Alors ces souvenirs rallumèrent sa haine, et il concevait les projets de la plus atroce vengeance.

Un jour que le jour vint, comme la pluie avait effacé jusqu'aux moindres traces des sentiers un million de cette lande, il se dirigea vers la cabane des meuniers, guidé par le bruit du fleuve, et il y arriva enfin en suivant ses rives. Il s'en approcha comme un homme qui va entendre sa sentence de mort. Il entra; et à la Nena, acroquoise auprès du feu, il demanda: «Est-il revenu?»

— Qui? reprit la femme.

— Lui, lui, Alpinolo!

— Oh! messire, non... j'ai peur... Dieu ne veuille, mais il doit lui être arrivé quelque accident. Une âme le marmure à mon oreille. Pauvre jeune homme!

Et en parlant ainsi, elle jetait un regard soupçonneux sur cet inconnu, en pensant dans quelle furie elle l'avait vu le soir précédent. Il lui seller son cheval, et partit en leur disant que si Alpinolo arrivait, ils le remissent à tout prix jusqu'à son retour, parce qu'il y allait de la vie qu'il lui parlait. Le jour, le lendemain et les suivants, il verra à l'aventure, suivant son caprice, l'occasion, la volonté de son cheval, quelque idée, quelque superstition; il s'arrêta en une contrée sans avoir pourtant, éternellement, revenant sur ses pas, enfin il revenait toujours chez le meunier. Sa venue troublait la vie ingénu-

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

A terminé son premier volume; mais la nécessité de faire rembrimer un assez grand nombre de numéros empêche de le remettre en vente de ce volume et de la Table des Matières. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.

EN VENTE CHEZ PAULIN, rue de Seine, 35.

L'URNE. Recueil des travaux de J. OTTAVI. — Philosophie. — Politique. — Histoire. — Biographie. — Littérature. — Critique littéraire. — Beaux-Arts. — Instruction publique. — Économie politique. — Variétés. — Avec une Biographie de l'auteur, par LEON GOZLAN. 1 vol. grand in-8 de 40 feuilles, compacté. Prix: 7 fr. 30

TABLE DES MATIÈRES.

PHILOSOPHIE. — Biographie de l'auteur, par Léon Gozlan. — Philosophie de l'histoire. — Du genre français. — Les anciens et les modernes.

POLITIQUE. — De la centralisation administrative en France. — Abolition de l'échiquier de la couronne. — L'influence des quinze et seize siècles sur Richelieu.

HISTOIRE. — Napoléon. — Translation de dépouilles mortelles de l'empereur Napoléon, de Sainte-Hélène à l'église des Invalides. — Histoire d'Italie, par Guicciardini, continuée par Charles Botta, jusqu'en 1789.

BIOGRAPHIE. — Boudaloue. — Flechier. — Fenelon. — Massillon. — Saint-Simon (le duc de). — Fénéon. — Parmentier. — Considérations générales sur l'agriculture. — Franklin (Benjamin). — Villenave. — Saint-Marc Girardin. — Victor Cousin. — Guizot. — Napoléon. — Léon Gozlan. — Jules Janin. — Bizard (Desire). — George Sand. — Chariot. — Bertin (Taine). — Taylor (le baron).

LITTÉRATURE. — De la littérature dans ses rapports avec l'époque actuelle. — Improvisation sur l'histoire de la doctrine du progrès. — Improvisation sur l'histoire du romantisme. — Improvisation sur l'art théâtral. — Quelles fins s'est proposé l'art théâtral, et quels moyens s'il lui employe pour y atteindre?

COURS ÉLÉMENTAIRE DE LITTÉRATURE. — Considérations générales I, II, III, IV. — Première leçon. Plan du cours. — Deuxième leçon. Définition de la littérature. — Troisième leçon. Suite de la précédente. — Quatrième leçon. Définition de la littérature; suite de la précédente. — Cinquième leçon. De l'imagination. — Sixième leçon. Suite de la précédente.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Lettre sur le cours de poésie française professé par M. Saint-Marc Girardin. — La Chute d'un Ange, épisode, par M. de Lamartine. — Recueils nouveaux poétiques, par le même. — Post-face dans les Mémoires, de Léon Gozlan. — Des Idées napoléoniennes, par le prince Napoléon-Louis Bonaparte. — Essai sur l'histoire littéraire du Moyen-Âge, par M. Clerqumier. — Napoléon apocryphe, 1812-1852. Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle, par Louis Geoffroy. — Révolutions des peuples du Nord, par J.-M. Chopin. — Michoud, ou la Vierge mystérieuse, par Brocton Throu. — L'Enfantement de la Vierge, poème du Samzar, traduit en vers par Valéri. — Volberg, poème, par Améon l'ecentral. — Histoire de la papauté, pendant les seize et dix-septième siècles, par Leopold Ranke, professeur à l'université de Berlin. — Histoire du pape Innocent III, par Frédéric Hartet. — Pierre l'Étonné, et la première Croisade, par Henry Prat. — Histoire d'Angleterre, par A. Roche. — Un Voyage en Algérie, raconte à mes enfants, par Napoléon Roussel. — Mélanges, par Nisard. — Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle, professé pendant les années 1819 et 1820, par M. V. Cousin. — Vie, Correspondance et Écrits de Washington, traduits et suivis d'une introduction, par M. Guizot. — Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France, par M. Mary-Lalou. — Le Sincèle, poème dramatique, par M. Gagne. — Bibliothèque anglo-française, ou collection des poètes anglais les plus estimés, avec la traduction en regard. — Études sur la Bretagne, série de romans. Jeanne de Montfort, par Pire L'aveur. — Donatien, par le même. — Essai sur la littérature italienne, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours, par mademoiselle Estelle d'Abigny. — Le Chevalier de Saint-Georges, par Roger de Beauvoir. — Le Comte de Ménéval, par L. Couathac et P. Bernard. — Œuvres complètes de Rutebeuf, trouvère du treizième siècle, recueillies et mises en ordre, pour la première fois, par Achille Jubinal. — La Confession générale, par Frédéric Soulié. — Considérations sur le système colonial, et plan d'abolition de l'esclavage, par M. Sully-Prud'homme. — L'Homme et l'Argent, par M. Emile Souvestre. — Les Tourangelles, poésies, par Riolophe d'Ornano. — Le Livre des peuples et des rois, par Charles Sainte-Foi.

BEAUX-ARTS. — Le Veau de Louis XIII, tableau de M. Ingres, grave par M. Galmatta. — Sujets de l'histoire de Corse, composés par M. Pasquini. 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e composition.

INSTRUCTION PUBLIQUE. — Quel a été, jusqu'à présent, l'enseignement historique en France, et qui seraient les moyens de le perfectionner? — Correspondance; première lettre; deuxième lettre; troisième lettre; quatrième lettre. — De l'instruction publique en Auvergne — Situation de l'instruction primaire en France, 1^{re} et 2^e partie. — De la nécessité d'enseigner les règles du style dans les écoles primaires. — De l'instruction publique en Allemagne, et particulièrement en Prusse, par M. V. Cousin. — De l'instruction publique en Hollande, par le même. — Principes d'éducation, par Sismondi, traduit de l'allemand. — Discours pour l'élection d'un nouveau président honoraire, séance du 6 décembre 1858.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — Sur le luxe. Quelle place le luxe occupe-t-il dans l'histoire de la civilisation? — Études sur les réformations contemporaines ou socialistes modernes, Saint-Simon, Chabrier, Fourier, Robert Owen, et Louis Reybaud. — De l'importance des classes d'épargne, et de la nécessité de les établir dans les écoles primaires.

VARIÉTÉS. — Les Voyages. — De la nécessité de constater la filiation historique des idées. — Causes et physiognomies des invasions des Sarrasins en France. — A-t-il existé un enseignement populaire du droit, et s'il n'existe plus, quels seraient les moyens de le faire revivre? — Déterminer le rôle important qu'a joué la

minique chez les peuples anciens, et celui auquel elle pourrait être appliquée chez les modernes. — Faire l'histoire de la gravure et de ses divers procédés. — De tous les éléments qui ont concouru à la formation du peuple romain, quel est celui qui a exercé le plus d'influence sur la langue, la religion, les institutions et les mœurs de ce peuple? — De l'ancienne patrie, considérée comme institution judiciaire. — Quelles sont les différences caractéristiques des langues anciennes et des langues modernes? Quelles sont les principales difficultés que présente l'étude de la philosophie de l'histoire? — Comparer et apprécier les principaux historiens de la philosophie. — Rechercher l'origine de l'astrologie judiciaire, et suivre ses différentes phases jusqu'à l'époque contemporaine. — De la propriété intellectuelle. — Quels sont les éléments primitifs dont se compose la langue française?

DEMANDES ET RÉPONSES. — PROGRAMME DE 1840.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT DES LETTRES; par J.-E. BOULET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodice, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc., 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.; Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française). 1 vol. in-12. Prix: 5 fr.

(3) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE, 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE ET HISTOIRE MODERNE, 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol.: 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ANCIENNE, du Moyen-Âge et moderne, 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE, 2 vol. grand in-16 sur 2 colonnes, 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à sa application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'Observation; un choix de morceaux, pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiotismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix: 5 fr.

(8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE, 1 vol. grand in-16, 5 franes.

5^e édition. (Même méthode que le Cours de Langue latine.) Prix: 5 francs.

(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT, 1 vol. in-16. Prix: 2 francs.

NOTA. Les deux ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés franco, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. Boulet, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur le poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

LES EGLISES DE PARIS, 1 volume grand in-8, illustré de 20 belles gravures sur acier, représentant le Portal de Notre-Dame, la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, l'Intérieur de Notre-Dame-de-Lorette, le Jubé de Saint-Etienne-du-Mont, la Madeline, Saint-Merry, Saint-Gervais-et-Saint-Protais, Saint-Eustache, etc., etc.



Avec une introduction par M. Fabbre Pascal, membre correspondant du Comité historique des Arts et Monuments, et 20 notes sur les églises les plus curieuses et les plus anciennes de la capitale; par M. Fabbre Moreau, premier vicaire de Notre-Dame; Fabbre Faudet, cure de Saint-Etienne, et les principaux membres du clergé de Paris. A Paris, chez l'éditeur, 15, rue Saint-Germain-des-Près, 10 fr.

GEORGE AND VULTURE-HOTEL, CONNELL-LONDONERS. — Est hôtel est situé près de la Douane, de la Banque, de la Bourse, du palais du lord-maire, des chemins de fer de Douvres et de Brighton, ces grandes stations d'omnibus allant et venant dans toutes les directions, soit à l'intérieur, soit aux environs de la ville, et enfin dans le voisinage de toutes les grandes maisons de banque et de commerce. Cet hôtel, qui, depuis nombre d'années, jouit de la réputation

la plus honorable, offre aux étrangers un avantage assez rare à Londres : on y parle toutes les langues. Les prix y sont modérés. L'abonnement pour le logement et la nourriture est de deux guinées par semaine, y compris les domestiques (55 fr. 75 c.). Le déjeuner consiste en thé ou café, viande ou volaille froide, œufs frais, etc.; le dîner, en soupe, poisson, viande, volaille, dessert, et demi-bouteille de bordeaux ou d'al. — Dans la soirée, le thé ou café. Il y a un salon où l'on dîne à la carte. Le célèbre club des Echees, de Londres, tient ses séances dans ce hôtel.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 35.

SONS PRESSE.

PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Milieu de Fais*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes colorées.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; météologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population; climatologie médicale; philologie, géographie, uniautisme et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; répertoires des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY, avec des notes, 1 vol. in-18. 7 fr.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines, à l'usage de la jeunesse, 1 vol. grand in-18 compacté, format du *Milieu de Fais*, imprimé en caractères très-lisibles.

EN SOUSCRIPTION :

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES MILITAIRES DE LA RÉPUBLIQUE ET DE NAPOLEON, premier consul; de NAPOLEON, empereur; du prince Eugène, de MURAT et de POIATOWSKI; d'après les dessins de M. HIPPOLYTE BELLANGER.

50 livraisons composées d'une ou de deux planches colorées, et d'un texte explicatif. Prix de la livraison: 50 centimes.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers italien des Alpes; par H. TOPFER; illustres d'après les dessins de l'auteur et ornés de 12 grands dessins, par M. CALABRE.

L'ouvrage formera un très-beau volume grand in-8 jus de 400 pages, et sera orné de gravures dans le texte et de 50 grands sujets de paysage tirés hors du texte.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

50 livraisons à 50 centimes chacune. La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte. — 15 fr. l'ouvrage complet. En payant d'avance le prix de l'abonnement, on recevra franco chaque livraison. Pour recevoir par la poste, on paie un supplément de 5 centimes par livraison.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. THOUAUREAU, 2 vol. in-8. (Paulin, éd.) 45 fr.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARIÉES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli articulaires. — FLAMET JEUNE, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

Advertisement for L'ILLUSTRATION magazine. Includes text: 'Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er Novembre doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUROCHET, rue de Seine, No 33' surrounded by decorative borders and illustrations.

Armée.

CHASSEURS A CHEVAL. — NOUVEL UNIFORME.

Ce serait une longue histoire que celle des variations qu'a subies incessamment l'uniforme de tous les corps de notre armée. Des volumes entiers ne suffiraient pas à les décrire; aucune arme d'ailleurs n'a été respectée par cette manie d'innovations, la cavalerie pas plus que l'infanterie. Ces perpétuels changements ont-ils toujours des améliorations réelles? nous laissons à des juges plus habiles et plus compétents le soin de résoudre cette grave question. Les chasseurs à cheval ont eu leur bonne part dans ces fréquentes vicissitudes, dans ces mobiles caprices de la mode militaire, comme nous l'apprenons la biographie de ce corps, dont l'origine ne remonte guère plus haut que l'année 1779.

Les chasseurs avaient été d'abord un corps de fantassins d'élite petits et robustes, attaché à chaque régiment de hussards, et combattant dans les rangs de la cavalerie. En 1776, chaque régiment de dragons, composé de 6 escadrons, en eut un de chasseurs à cheval, réunis en 1774, ces 24 escadrons de chasseurs formèrent les 6 premiers régiments de chasseurs à cheval qui parurent dans les rangs de l'armée française. Le 8 mai 1784, un bataillon de chasseurs à pied fut attaché à chaque régiment; l'uniforme fut l'habit vert, la veste de drap chamois, et la culotte de tricot de la même couleur. En 1788,

La première Restauration conserva 15 régiments de chasseurs à cheval. Comme les autres corps, les chasseurs prirent les dénominations: le 1^{er}, de chasseurs du Roi; le 2^e, de la Reine; le 3^e, du Dauphin; le 4^e, de Monsieur; le 5^e, d'Angoulême; le 6^e, de Berri; le 7^e, d'Orléans; le 8^e, de Bourbon. Napoléon, le 25 avril 1815, rétablit les chasseurs sur l'ancien mode impérial, pendant que Louis XVIII, à Gand, formant, par une ordonnance du 14 juin, le régiment Royal-Chasseurs.

Après la seconde Restauration, l'armée fut réorganisée par une ordonnance du 30 août 1815. Les chasseurs, portés à 24 régiments, prirent des noms de départements: 1^{er}, Allier; 2^e, Alpes; 3^e, Arriège; 4^e, Cantal; 5^e, Charente; 6^e, Corrèze; 7^e, Côte-d'Or; 8^e, Dordogne; 9^e, Gard; 10^e, Isère; 11^e, Marne; 12^e, Meuse; 13^e, Morbihan; 14^e, Oise; 15^e, Orne; 16^e, Pyrénées; 17^e, Sarthe; 18^e, Somme; 19^e, Vaucluse; 20^e, Var; 21^e, Vendée; 22^e, Vienne; 23^e, Vosges. Ils eurent pour uniforme: le schako noir, l'habit vert, les collets et passe-pois de couleurs variées. Les régiments furent de 4 escadrons à une seule compagnie; le dernier escadron fut armé de lances et composé des cavaliers les plus agiles et des meilleurs chevaux.

Un régiment de chasseurs à cheval fit partie de la garde royale; il eut successivement pour coiffure le casque, le schako et le colback; pour habillement, l'habit-veste vert, revers, parements et retroussis cramoisis, pantalon cramoisi, aiguillettes et boutons blancs, bottines.

En vertu d'une décision ministérielle du 2 août 1821, les changements suivants furent faits à l'uniforme des chasseurs à cheval de la ligne: les revers verts, les ornements des retroussis, les passe-pois des retroussis et des poches simulées, de la couleur distinctive pour chaque régiment, savoir: de 1 à 6, garance; de 7 à 12, jonquille; de 15 à 18, bleu céleste; de 19 à 24, chamois.

De nouveaux changements furent introduits dans l'uniforme des chasseurs à cheval, par une autre décision ministérielle du 28 mai 1822; les couleurs distinctives furent pour les régiments, de 1 à 4, écarlate; de 5 à 8, jonquille; de 9 à 12, cramoisi; de 15 à 16, bleu de ciel; de 17 à 20, rose foncé; de 21 à 24, aurore; les pantalons, rouge-garance, ornés d'une tresse mélangée de la couleur du fond de l'habit et de la couleur tranchante.

Le 26 février 1825, les chasseurs furent portés à 6 escadrons. Par ordonnance du 27 février 1825, les 6 derniers régiments de chasseurs passèrent dragons, et réduisirent ainsi l'effectif des chasseurs à 18 régiments. Le 17 novembre 1826, le 1^{er} chasseurs prit le nom de chasseurs de Nemours.

Depuis la Révolution de juillet, une ordonnance du 19 février 1851 diminua encore le nombre des régiments de chasseurs, et les fixa à 14, chacun à 6 escadrons, dont 2 de lanciers. Une ordonnance du 9 mars 1854 a conservé que 5 escadrons, dont un armé de lances. Réduit plus tard à 12, puis porté à 15 par ordonnance du 29 septembre 1840, le nombre des régiments de chasseurs a été, par l'ordonnance organique de l'armée du 8 septembre 1841, fixé à 15, chacun à 5 escadrons sur le pied de paix, et à 6 sur le pied de guerre. Dans le cas de guerre, il sera formé, pour le service des états-majors des armées, 2 régiments de chasseurs à cheval guides, chacun de 6 escadrons.

Par décision royale du 25 juillet 1815, l'uniforme des 15 régiments de chasseurs à cheval a été réglé ainsi qu'il suit: habit vert boutonnant droit sur la poitrine, au moyen de 15 gros boutons blancs à numéro, et demi-sphériques; collet, doublure de collet, corsage, manches, basques et patte de ceinturon, à fond vert pour tous, et passe-pois de couleurs distinctives pour chaque régiment: de 1 à 5 et 15, orange; de 3 à 8, jonquille; de 9 à 12, garance; parements de manches et doublures des basques formant retroussis des mêmes couleurs entremêlés. Fonds et passe-pois: écarlates en fil blanc doublés de drap vert, pantalon garance, colback noir à poil sans flamme, au lieu du schako garance, précédemment en usage, plumet droit et plumes de touc, ceinturon de safran en buffle blanc, avec plaque à cor de chasse en cuivre estampé.

La nécessité d'opposer une cavalerie légère aux armées de cavaliers arabes, aux rapides Bédouins, a fait créer 4 régiments de chasseurs d'Afrique, chacun de 6 escadrons, qui ont rendu les plus grands services dans la guerre poursuivie depuis plusieurs années en Algérie.

Caricature.



(Une sentence à pechu.)

Logogriphe musical.

RECOMPENSE HONNÊTE A CELUI QUI LE DEVINERA.



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Bon-pate fut grand sans couronne, fut moins grand couronné et mourut sur un rocher.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinodvoro, 22.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^o. rue Damiette, 2



(Nouvel uniforme des Chasseurs à cheval.)

6 régiments de dragons passèrent chasseurs, et portèrent à 12 le nombre de ces régiments: la même ordonnance supprima leur bataillon d'infanterie.

Le 6 septembre 1792, le corps des hussards américains forma le 15^e régiment de chasseurs à cheval. Des compagnies des hussards de la Mort, des hussards de l'Égalité, formèrent l'année suivante le 14^e régiment; les 15^e et 16^e furent organisés le 7 mars 1795, et, le 9 mai, les 17^e et 18^e, qui furent incorporés les chasseurs belges; 6 nouveaux régiments vinrent la même année porter l'effectif des chasseurs à cheval à 24 régiments. En 1799, il y avait 25 régiments de chasseurs.

L'organisation de 1804 en conserva 24. De 1812 à 1815, 31 régiments se trouvent dans les états militaires; mais les 17^e, 18^e et 50^e avaient été supprimés et ne figurèrent que pour mémoire. Un régiment de chasseurs à cheval avait fait partie de la garde des consuls; l'agrandissement en comptait aussi un dans ses rangs en 1805; ce régiment portait le dolman vert garni de galons, tresses et franges jaunes, collet vert, parements rouges, pantalon de peau jaune, bottes à la hongroise bordées d'un galon jaune avec un gland pareil; pelisse écarlate avec galons jaunes, fourrure de la pelisse noire, gilet rouge avec galons jaunes, ceinture verte et rouge, sabretache et colback à flamme rouge, plumet vert et rouge. Cet uniforme était, on le voit, plutôt celui des hussards que celui des chasseurs; mais, indépendamment de cette tenue, les chasseurs en avaient une autre: c'était un frac ouvert sur l'épigastré et un gilet tressé.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 35. VOL. II. — SAMEDI 28 OCTOBRE 1845.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Concès au Champ-de-Mars. Vue générale du Champ-de-Mars; les Coureurs au départ. — Course de Paris. — Histoire de la Semaine. Éclairage au gaz général. — Théâtres. Deux scènes de Pierre L'Amant. Une scène de Dan Quichotte. — De l'autre côté de l'eau. Souvenirs d'une promenade, par M. O. N. — La pêche de la Morue. Onze Gravures. — Projet d'une Caisse de Pensions de retraite pour les Classes laborieuses. — Romanciers contemporains. Charles Dickens. La Table d'hôte. — Margherita Pastreca. Roman de M. César Cantù. Chapitre XIV. Pise. Sept Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Gravure. — Amusements des Sciences. — Logographe musical. Solution. — Rébus.

Courses au Champ-de-Mars.

Les courses d'automne sont terminées à la satisfaction publique, et surtout à la satisfaction de deux éleveurs privilégiés, le prince Marc de Beauvau et le baron Antony de Rothschild, qui ont, seuls, remporté tous les prix. Le premier a gagné 27,000 fr., et le second 9,000 fr. Depuis les fameuses triomphes de *Miss Annette*, qui, deux ans durant, fut invincible, aucun cheval de course n'avait eu sur ses rivaux la supériorité qui, cette année, a été le partage de *Natica*, au prince de Beauvau. Au printemps, elle avait trompé bien des espérances: elle avait médiocrement couru; la faute n'en était pas à elle, mais à son état de santé. A Chantilly, *Natica* a commencé à prendre sa revanche en gagnant le

Saint-Léger; à Paris, elle a continué le cours de ses exploits; désormais elle a conquis la plus belle place au sommet de l'aristocratie chevaline. Tous les prix qu'elle a courus elle les a gagnés sans effort, sans coups d'épéon, avec une facilité désespérante pour les autres. Comme César, *Natica* peut prendre pour devise: *veni, vidi, vici*.

Le dimanche 15, elle débute par un prix de 5,500 fr., qu'elle enlève lestement à des chevaux de haute réputation; le même jour, M. de Rothschild et son cheval *Dronner* battent *Rotopolis*, à M. Lupin, *Copharnaïm*, à M. de Cambis, et bien d'autres encore; 5,000 fr. sont la récompense de cette promesse au galop.

Le jeudi 19, MM. de Beauvau et de Rothschild se partagent encore le gâteau des courses: le premier, toujours avec *Natica*, gagne 5,000 fr.; le second, avec *Muse*, remporte le prix royal, qui se paie 6,000 fr.

Jusqu'à ce la lutte se soutient assez égale entre les deux éleveurs; mais le moment est arrivé où le prince français va l'emporter de deux chevaux et de deux prix sur le baron anglo-allemand. *Natica* n'est pas au bout de ses succès; il reste un prix de 4,500 fr.; il est pour elle, *Amanda*, au comte de Cambis, *Prospera*, à M. de Rothschild, *Vespérine*, à M. Fasellet, n'ont pas la moindre prétention à lui disputer la victoire.

Le grand prix royal de 14,000 fr. peut et doit même rétablir la balance en faveur de M. de Rothschild; *Annetta*, la digne fille de *Miss Annette*, *Annetta*, qui a si bien couru l'année dernière, et plus récemment ce printemps, *Annetta* a été ménagée par le prudent *Cartier*. De peur de la fatiguer, il ne l'a engagée dans aucune course; elle arrive fraîche, légère, au combat; sa condition est parfaite; l'entraîneur a droit à tous nos éloges; tout le monde parie pour *Annetta*; elle est favorite. Si quelques joueurs hardis osent aventurer

quelques louis contre elle, ils s'adressent à *Adolphus*, magnifique cheval du comte de Cambis, et ils confient leur sort à la vitesse bien connue de ce bel animal. Mais en matière de course, les hommes proposent et les chevaux disposent. Personne ne songeait à *Jenny*, la modeste *Jenny*, qui n'a pour elle que des succès insignifiants de province, et le mérite négatif d'être une fois en sa vie arrivée seconde au Derby de Chantilly; mais depuis, *Jenny* est devenue la propriété du prince de Beauvau; le roi Midas changeant en or tout ce qu'il touchait; dans les heures écuries de la maison de Beauvau, les mauvais chevaux se changent en bons chevaux, les *Jenny* se changent en *Natica*.

L'Illustration a saisi le moment où va être donné le signal du départ pour le grand prix royal. Tout le monde est à son poste; on aperçoit la tribune du jockey-club, les juges et les coureurs. *Jenny* est confondue dans la foule, mais bientôt elle en sortira; elle sera victorieuse.

Elle a gagné les deux épreuves avec une supériorité incontestable. Quoique pleine de sept mois, quoique restée en arrière de quelques longueurs, par la faute de son jockey, elle arrive première, au bruit des applaudissements et des bravos.

Jenny a autrefois appartenu à lord Seymour, dont l'hippodrome regrette aujourd'hui l'absence. Lord Seymour, cet Achille des courses, est en ce moment renfermé sous sa tente, laissant prendre sa place par de jeunes éleveurs. Il est à regretter, malgré les succès de ses héritiers, qu'un homme si intelligent, et à qui les courses doivent tant en France, se soit laissé dégoûter par des revers immérités. Il a été dignement remplacé et suppléé par MM. Lupin, A. Fould, Sabatier, de Beauvau et de Pontalba; mais lord Seymour est presque dans notre pays le créateur de cette industrie, qui peut devenir nationale; et, tout en rendant justice au



Courses de septembre, au Champ-de-Mars.

puissent, pour être juste, il faut donner un regret au passé. Une remarque assez curieuse à faire, c'est que depuis plusieurs années le nombre des bonnes juments s'a amoitié sur celui des bons chevaux. Ainsi, en 1811, nous avons eu

Fianetta; en 1812, *Annetta*; en 1815, *Natica et Jenny*; puis, dans un ordre inférieur, *Tropéide, Annala et Mase*. Les chevaux sont bien loin de valoir leurs rivaux du sexe féminin. Cette bizarrerie de la nature est un malheur pour

prenez ceci; » et en même temps elle lui présenta une petite carte découpée en losange. Rosambeau fit prit d'un air stupéfait, et y lut ces mots : *Bains Vigier* : bon pour une personne.

Le trait était saoulant et digne de Gélémène; Aramunte eût mis plus d'honnêteté. — Rosambeau, qui avait des moments de bêtise, sortit magnifiquement et sans mot dire.

Il n'avait pas depuis le matin ni diné la veille, et son estomac criait nas-ticordes. La belle consolation à lui offrir qu'un bain d'eau douce!

Cependant Rosambeau suivait tout pensif le quai du Louvre; et, poussé peut-être par une secrète envie de faire faire un plongeon à sa femme, il descendit sur le bord de la Seine; et là, se trouvant face à face avec l'établissement aquatique de M. Vigier, il y entra machinalement : « Que voulez-vous? lui cria le garçon d'un ton rogue, avisant le pauvre here. — Ce que je veux? vous le voyez bien. » Et Rosambeau donna la carte qu'il tient de Gélémène. — A peine a-t-il dit, que son œil affamé entrevit ces mots affichés sur la muraille : Un bain, 1 fr.; un consommé, 1 fr.; un peignoir, 5 cent.; un petit pain, 5 cent.

« Holà! eh! garçon! s'écria Rosambeau d'une voix formidable. — Voilà, monsieur! — J'ai demandé un bain! — Oui, monsieur. — Un consommé coûte 1 fr. — Tout juste, monsieur. — Cette carte de bain que je vous ai donnée représente 1 fr.? — Certainement, monsieur. — Donnez-moi un consommé! »

Le lendemain, il entra chez Gélémène : « Eh bien! lui demanda-t-elle, Rosambeau, avez-vous eu un bain? — Non, madame, j'ai pris un potage; ça m'a paru plus nourrissant. — Ce n'est pas un potage que doit prendre M. Eugène Briffault le feuilletoniste, mais une femme. Qu'ai-je dit? La femme n'est-elle pas un potage, suivant Molière? Heureux le mari, dit Alain, quand les voisins n'y viennent pas goûter l'un après l'autre!

Les dans sont affichés; dans trois ou quatre jours, M. Eugène Briffault donnera la seconde représentation du *Maringe d'un Critique*; M. Jules Janin tiendra le poêle.

Il paraît que la littérature se range et songe à finir sa vie de garçon; après M. Eugène Briffault, on annonce M. Roger de Beauvoir. Déjà les cloches carillonnent; soit! Que M. Eugène Briffault se marie, cela le regarde, mais M. Roger de Beauvoir, c'est autre chose! On s'étonne de voir ce léger papillon, qui a si longtemps voltigé de fleur en fleur, se livrer enfin et s'abattre sur la plate-bande du mariage. Les roses vont sécher sur pied, et il mÿrte en mourra. M. Roger de Beauvoir, dont les opinions politiques sont bien connues, reste fidèle à son drapeau jusque dans le choix d'une femme; il épouse une nièce de Cabrera, cousine de Gomez et filleule de Zumalacarrégu. M. Roger de Beauvoir en est devenu éperdument amoureux pendant son dernier voyage en Catalogne. Charles V a promis la grandesse à M. Roger de Beauvoir, aussitôt après son rétablissement sur le trône légitime. On croit que M. Roger de Beauvoir l'attendra longtemps.

Un autre écritain beaucoup moins gros que M. Eugène Briffault et non moins léger que M. Roger de Beauvoir se trouvait, il y a un an, dans une situation financière peu rassurante. Sans le secours de la machine pneumatique, et par le seul effet d'une consommation trop fréquente de monnaie, le vide complet s'était fait dans sa bourse et dans sa caisse. Il avait beau en sonder toute la profondeur, sa main n'y rencontrait pas les deux mille livres dont il avait un besoin urgent. Enfin, il se souvint d'un banquier, son ancien camarade de collège, à tout droit frapper à sa porte, et lui lit droitement comprendre le charme qu'il trouverait à caresser deux billets de la banque de France. L'homme aux yeux saisis l'affaire au premier mot, et comme la finance n'a pas un grand penchant naturel à hypothéquer son bien sur la littérature, il hésita d'abord; mais enfin il s'agissait d'un ancien condisciple; et puis, pour deux mille livres, on se donnait un certain relief de Mécène et un air de François I^{er} et de Léon X; c'était vraiment pour rien!

Il tira donc les deux billets d'un joli portefeuille de maroquin brun, et les donna à notre homme. « Mon cher, lui dit celui-ci, sois tranquille, je te rembourserai sur le produit de mon meilleur ouvrage. »

Depuis, le créancier a mis au monde un roman, deux opéras-comiques, une comédie, une histoire universelle, cinq mélodrames et six vaudevilles. A chaque apparition de ces produits littéraires, le débiteur, songeant à ses deux mille livres, vient en personne pour complimenter l'auteur. « Chacun m'a dit-il, délicieux! un bijou! un véritable chef-d'œuvre! C'est ton meilleur ouvrage, » appuyant avec intention sur l'épithète. « Ah! laisse donc, répliqua l'autre; tu te moques. J'espère faire cent fois mieux. »

M. Fornasari, qui a débuté mardi dernier au Théâtre-Italien, est ce qu'on appelle un bel homme, tradition populaire; il a de grands bras, de grandes jambes, de grandes mains, de grands pieds, de grands yeux, de grands cheveux, de grandes dents blanches et de grands gestes; on le croirait plutôt destiné à faire un superbe tambour-major qu'un chanteur. A toutes ces richesses athlétiques M. Fornasari joint une formidable voix de basse qu'il emploie de manière à briser les vitres. M. Fornasari s'est fait entendre dans le *Belizario* de Donizetti, œuvre prodigieusement bruyante. Quelqu'un disait, après avoir entendu l'opéra et M. Fornasari : « C'est une musique chantée par un aveugle et faite pour des sourds. »

Tout le monde ne sait peut-être pas que le goût de la pubécité a son journal tout comme s'il était le tiers-parti, la gauche, l'extrême gauche ou le ministère. Il y a sept ans qu'il imprime ainsi ses opinions sur la marche du Roi et de la Reine. Cette feuille d'écrit et n'est intitulée le *Palmeire*. Pendant ces sept années d'existence passable, le *Palmeire*, se croyant abrite par la loi, a paru sans timbre et sans cautionnement. Mais l'autorité se ravise et lui en demande raison. Est-ce qu'il y a vraiment de la politique au fond d'une



(Les coureurs au départ)

nos races françaises; des étalons pourvus des qualités qui distinguent *Natica, Annetta et Jenny* eussent été précieux; leur sang se fut répandu par tout le pays, et eût ancré chez les espèces; bornées à la condition de mères, ces juments per-

dent presque toute leur valeur publique et nationale, et nous obligent à aller chercher en Angleterre les étalons que nous eussions trouvés chez nous.

Courrier de Paris.

M. de Talleyrand n'était pas mort tout entier, tant que M. de Montrond a vécu; c'était la seconde moitié de lui-même; Talleyrand n'allait pas sans Montrond, et Montrond sans Talleyrand; l'un complétait l'autre; mais maintenant tout est dit; M. de Talleyrand est bien mort; M. de Montrond a été enterré la semaine dernière.

On ne trouvera plus son pareil; cette espèce d'hommes est finie, et M. de Montrond en aura été le dernier et, on peut le dire, le plus parfait représentant; il fut une corruption en grand et de très-grands seigneurs pour faire éclore une telle race et pour l'alimenter; faites naître un Montrond de notre temps, il végètera et s'étiolera bien vite; dans ce monde de petits vices et de petites intrigues vulgaires, il n'y a plus place pour une intrigue si savante et pour un vice si raffiné; quand il séduirait la femme d'un député d'arrondissement et enlèverait deux ou trois Pénélopes de la garde nationale; quand il ferait pour éminente mille francs de dettes, la belle affaire! Et un placerait-il sa charmante impudence, sa fine raillerie, ses airs de Ménélaos, son exsistance élégant et son esprit de dionon? Au service d'un millionnaire enrichi dans la canelle ou dans le trois-six; le bel emploi pour le chevalier de Grammont mélangé de Gasosava!

M. de Montrond fut l'un et l'autre, et, comme tous les deux, il se fit de sa hardiesse et de son esprit l'existence la plus romanesque et la plus singulière. Sans fortune, sans crédit, perpétuellement en butte à la rançune des profits et des huissiers, il mena toute sa vie un train de grand seigneur, et fit face aux situations les plus périlleuses et les plus diverses par des bons mots.

M. de Montrond est mort à soixante-dix ans pendant cinquante années de cette vie équivoque, la curiosité publique cherche le mot caché de ce luyx et de cette prodigalité, fondés en apparence sur les brouillards de la Tamise et de la Seine. Fallait-il en demander le secret au jeu, à l'amour ou à la politique? M. de Montrond était-il un de ces bons amis du hasard, qui se donnent un équipage d'un coup de carte, et d'un coup de dé se botissent un château? Comme les petits chevaliers de l'ancien comédie, se faisait-il un gros revenu de l'estime des tendres baronnes et des douzièmes sentimentales? ou bien, aragorie de la diplomatie, tendait-il secrètement ses toiles dans les rois ténébreux de la politique dont son ami Talleyrand tenait les fils? On a cru l'une et l'autre chose, et M. de Montrond était homme à justifier tout ce qu'on pouvait en croire.

La morale de ces existences est d'ailleurs payée ce qu'elle vaut par ceux-mêmes qui s'en servent ou qui s'en divertissent. — Un jour, M. de Montrond racontait un riant, à M. de Talleyrand, la grande colère d'un de ses créanciers, qui l'avait

menacé la veille de le jeter par la fenêtre: « Le drôle oubliait, ajouta-t-il, que nous étions au troisième étage. — Montrond, dit Talleyrand, je vous ai toujours conseillé de vous loger au rez-de-chaussée! »

Il nous est mort un autre comédien; mais du moins celui-ci ne dissimulait pas sa qualité et y allait de franc jeu. Son nom s'était bravement sur l'affiche, et dévoilait le rôle que mon homme allait jouer. Du reste, sa noblesse valait celle de M. de Montrond; il s'appelait M. de Rosambeau. M. Jules Janin a publié l'autre jour, en l'honneur du défunt, un article nécrologique dans le style de l'oraison funèbre du grand Condé et de Turenne. Entre nous, Rosambeau ne demandait pas une telle éloquence, et Rossuet est de trop pour un acteur de vaudeville et d'opéra-comique. Scarron aurait mieux fait l'affaire. Rosambeau, en effet, avait recueilli tout l'héritage des héros du *Roman comique*: la vie errante, l'insouciance, la pauvreté, l'habit en loques, et la résignation philosophique; plus d'une fois il troupa sa croûte de pain au courant d'une eau claire, comme son oncle Melchior Zapata.

Rosambeau avait commencé par être beau, jeune, élégant, adroit; il levait le redoubtant, et les succès d'un rival étaient venus le troubler dans sa *Maisin à Vendre*. Mais, tandis qu'Ellevion, descendant l'Opéra-Comique, s'arrondissait en riche propriétaire et allait jusqu'à la croix d'honneur et à l'égalité, mon Rosambeau perdait ses cheveux, perdait ses dents, et tombait, de chute en chute, jusqu'au théâtre des *Folies-Dramatiques*. Il eût encore une heure d'éclat; ce fut le jour où l'Odéon lui donna asile. Hélas! l'Odéon ne se montra pas charitable longtemps; un an avant sa mort, Rosambeau, rendu tout entier à la vie philosophique, errait à la grâce de Dieu dans les rues de Paris, plus déluré que le Juif Ahassévère, et n'ayant pas même cinq sous dans sa besace.

Il s'adressa plusieurs fois à mademoiselle Mars, qui l'accueillit avec bonté et le renvoya toujours moins pauvre qu'il n'était venu; mais l'argent ne tenait pas à Rosambeau, et Rosambeau tenait l'argent moins encore. Ses poches étaient percées, la manne qui par hasard y tombait passait bien vite à travers.

Il revint si souvent à Aramunte et à Gélémène, qu'à la fin leur humanité se lassa; à Aramunte, le Rosambeau était si peu vétilleux et si peu parfumé que le houlair de Gélémène ne s'en arrangeait guère, et que le délicat odorant d'Aramunte s'en effarouchait. — Un matin, arriva mon Rosambeau, encore moins musqué que de coutume; Gélémène, qui venait sans doute de congédier Araste et Clitandre, lui dit en prenant son flacon d'eau de melisse, qu'elle aspirait avec grâce : « Et que voulez-vous que je fasse, mon pauvre Rosambeau, qui n'a plus rien à vous donner! » Puis, se ravisant : « Fenez,

partie d'échecs, et la Tour chacherait-elle des complots secrets contre la forme du gouvernement? O tigre, laisse donc vivre en paix ces pauvres fous et ces innocents cavaliers!

Voici quelque chose de plus grave: un grand trouble agite depuis huit jours le théâtre des Variétés. Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Il s'agit d'un enlèvement. — Est-ce que mademoiselle Boisgobion aurait fait un faux pas? Mademoiselle Flore se serait-elle égarée dans les petits sentiers d'Anatolite et de Cythère, à la suite de quelque noir ravisseur? Non pas, Dieu merci! on en serait-on si des vertus si mûres, si expérimentées, et d'un tel poids, faisaient encore de ces légèretés-là? — La fugitive a dix-huit ans, des yeux noirs, un petit air innocent et candide et une jambe de biche; avec cela, elle ira loin avant qu'on la rattrape.

Deux diplomates ont quitté Paris tout récemment: l'un est M. de Salvandy, qui va montrer à la cour de Turin la clefverte d'Alonzo; l'autre, M. le marquis de Lavallette, nommé consul-général à Alexandrie. M. de Lavallette a longtempes étudié la diplomatie dans les coulisses de l'Opéra; il y a approfondi particulièrement la piroquette et l'entrechat. On blâme cette faveur rapide qui l'a pris entre deux coulisses et une danseuse, pour le transformer tout à coup en homme d'Etat. Pourquoi blâmer? Il est clair que M. de Lavallette a fait sa fortune politique pas à pas.

L'Académie royale de Musique donne le meilleur de son temps aux répétitions de *Don Sébastien* de M. Donizetti; les quatre premiers actes sont complètement achevés. M. Donizetti n'est la dernière main au cinquième; il a livré hier le morceau final et deux chœurs importants. Dans quinze jours au plus tard, *Don Sébastien* se montrera tout entier au zénith de la rampe, armé de pied en cap. On loue d'avance la partition; on parle de la magnificence des décors; jamais l'Opéra n'aura été plus prodigue et plus magnifique. Il est particulièrement question de la pompe funèbre du troisième acte. La situation est toute dramatique: don Sébastien, qui passe pour trépassé, assiste à son propre enterrement, comme on l'a raconté de Marion de Lorme. Il est peut-être dangereux pour le porte et pour un musicien de jouer ainsi avec les morts: il paraît s'être avisé quelquefois de les mettre tous les deux sur la liste nécrologique. Mais ici, dit-on, ce genre de mortalité n'est pas à craindre: si l'on fait une pompe funèbre sur la scène, ce ne sera ni M.cribe ni M. Donizetti qui y seront enterrés.

L'Odéon est dévoré par les tragédies sublimes; le succès de *Lucrèce* les fait polluer; en voyagez-vous, en voici Rome et Athènes, l'Italie et la Grèce, ont envahi les cartons de M. Lireux; qu'allons-nous faire de tous ces tréfonds? Il est vrai que l'Odéon nous ménage et y met de la prudence; tous les jours on annonce que quelque nouveau chef-d'œuvre tragique a passé le Pont-Neuf et s'est glissé au comité de lecture du Second-Théâtre-Français, mais justicé on n'en a pas encore vu paraître un seul. On fait grand bruit cependant d'un certain *vieux Consul* en cinq actes, qui, dit-on, nous la garde bonne. Nous verrons bien; pourvu que ce vieux nous paraisse nouveau!

Une charmante femme, d'une vertu au-dessus de tout soupçon, madame B..., assistait hier à la représentation du nouvel opéra-comique de MM. Planard et Androsie Thomas, *le Menage à Trois*; madame de C..., la fusille prude, accompagnait l'invraisemblance du sujet. « Allons donc! lui dit vivement Madame B...; vous ne voyez que ça toute la journée. »

Cependant les omnibus continuent à écraser les enfants et les vieillards, les voleurs à détrousser les passants, et parlant Paris est toujours le plus charmant pays du monde.

Histoire de la Semaine.

Aucun événement, aucun fait de politique intérieure de quelque importance n'est venu cette semaine occuper les esprits. La lutte du conseil municipal d'Angers contre le maire, auquel il refuse son concours, a presque seule remplacé dans la polémique des journaux les longues discussions sur les fortifications de Paris et sur le programme d'opposition mis en avant par M. de Lauzanne. La politique prend ses vacances, et le ministère ne paraît pas encore d'accord sur la date précise où il doit les faire cesser. Ceux des ministres au bonheur desquels la présence des Chambres n'est pas absolument indispensable, voudraient que leur réunion fut différée jusqu'au 9 janvier; des scrupules constitutionnels font, dit-on, désirer à quelques autres membres du cabinet que la convocation ait lieu pour le 27 décembre, afin qu'on puisse appeler cette session la session de 1845, et demeurer dans la lettre de la Charte, qui en veut une par année. Nous sommes donc, quoi qu'il arrive, à peu près sûrs de pouvoir réfléchir avec nos législateurs soit la nuit de Noël, soit la fête des Rois; nous voudrions être également certains que tous les travaux nécessaires à la session seront prêts au moment où la réunion aura lieu, que les séances pourront se succéder sans interruption, que les projets de loi auront été bien mûris, et que de nouveaux et riches ajournements ne seront pas nécessaires. — A l'extérieur, l'attention de la France a également été peu absorbée par ses propres affaires. L'Autriche a-t-elle ou n'a-t-elle pas refusé au fils de M. le maréchal Soult, à l'aité ambassadeur à Turin, voyageant dans la partie de l'Italie qui se trouve sous la domination de Vienne, le titre de marquis de Dalmatie? Voilà la question qui a été débattue entre les feuilles du gouvernement et celles de l'opposition. C'est qui paraît être vrai, au milieu d'assertions contradictoires, c'est qu'on a dispensé notre ambassadeur de la formalité du passeport, pour ne pas lui en remettre un qui aurait porté une qualification qu'on n'aurait pas voulu lui donner, ou un nom qui n'aurait pas été celui qu'il voulait prendre. Du reste, cette guerre à l'histoire est bien pauvre.

L'Irlande est la scène politique vers laquelle tous les yeux

sont tournés. O'Connell et ses amis y poursuivent leur œuvre avec calme et mesure. Le peuple irlandais a compris que ses destins à venir dépendent peut-être de l'esprit d'ordre et de la modération qu'il montrerait dans cette circonstance critique et décisive. Son attitude prouve son intelligence et fait le procès à ceux qui n'ont pas su et qui ne savent pas encore le traiter en égal et en frère. Autant O'Connell et ses compatriotes remplissent bien leurs rôles, autant le ministère anglais paraît n'avoir pas étudié le sien. Une feuille d'un comté dit qu'il n'y a autre chose à faire qu'à pendre O'Connell. Il est évident que si ce journaliste voulait bien, dans son petit coin, se charger de cette mission, il tirerait sir Robert Peel d'un grand embarras. On a fait procéder à des enquêtes pour établir toute la série de crimes imputés aux chefs de l'association; les témoignages recueillis ont été ceux d'agents de la force constabulaire. On ne s'est pas encore arrêté dans le choix d'accusés qu'on se propose de faire parmi les prêtres catholiques; quant aux rédacteurs du journal *the Nation*, et de quelques autres feuilles irlandaises, on ajoutera pour eux le chef d'accusation d'avoir cherché à séduire et corrompre les soldats de la marine et de l'armée anglaises. L'affaire sera appelée le 2 novembre devant le jury de Dublin, pour être remise, d'après les calculs les plus vraisemblables, aux derniers jours du même mois. — Des corps espagnols, depuis leur réputation, n'ont procédé encore qu'à des travaux préparatoires; la vérification des pouvoirs des députés n'a donné lieu à aucune discussion, à aucune lutte on l'on ait pu apprécier la force respective des partis. Outre ceux que les élections ont fait connaître, il s'en est, dit-on, formé un autre qui ne se propose sans doute que de jouer un rôle convenu pour faire regarder comme moins extrême le parti de Narvaez: c'est un parti qui fait semblant de vouloir que l'abdication de l'ex-régent soit déclarée nulle et de nul effet, parce qu'elle n'a pas été libre et volontaire. Nous ne croyons pas que personne le puisse prendre au sérieux. Rien de terminé, rien de plus avancé en Catalogne. Barcelone est encore dans la même et désastreuse situation. Quant à Gironne, Prim a écrit à Madrid qu'il y entrerait ou se ferait tuer. On peut donc prédire que le sang catalan encore abondamment sur cette malheureuse terre d'Espagne. Au profit de quels principes et dans quel intérêt a-t-elle? Nous serions bien embarrassés de le dire. — Du reste, au milieu de toutes ces crises sanglantes, le ministère espagnol trouve moyen d'organiser le service postal dans la Péninsule. L'Empereur de Russie, de son côté, a opéré dans ses Etats la réforme du tarif des lettres, que la France réclame toujours vainement. Que fera-t-il donc pour vaincre l'obstacle de notre administration? — Il vaient de paraître à Madrid un nouveau journal politique, *l'Internationale*. Cette feuille, rédigée en français, se propose pour but de faire connaître l'Europe à l'Espagne, et surtout l'Espagne à l'Europe. Dans le premier numéro, que nous avons sous les yeux, ses rédacteurs ont prouvé de talent et de sentiments patriotiques qu'ils n'ont pas ce caractère d'hostilité envers l'étranger qu'on rencontre trop souvent dans les journaux de Madrid. — Des bruits très-contradictaires ont couru sur les troubles de la Romagne et les mesures récentes dont ils auraient été l'occasion. La *Gazette du Rhin* et de la Moselle avait très-précisément annoncé que le feld-maréchal autrichien Radetzky était entré à Bologne, à la tête de quatre mille hommes tirés du royaume lombardo-venitien, sur une réquisition du gouvernement papal. La *Gazette Universelle Allemande* se borne à dire que la demande de les tenir à disposition a effectivement été faite, mais qu'elles ne seront entrées dans le Bolois que si le cardinal-légal l'a jugé nécessaire. Il faut espérer que le cabinet français ne s'en remettra, pour cette question, ni au jugement du cardinal-légal ni aux bonnes dispositions du feld-maréchal autrichien, et que le souvenir de la conduite de Casimir Périer ne sera pas plus perdu pour le ministère que ne le serait pour la marine et pour l'armée l'exemple de l'amiral Galle et du colonel Colomb. La *Gazette de Hambourg*, un correspondant, a envoyé des correspondances d'après laquelle le Saint-Siège ne songerait à venir à bout des mécontents qu'en entrant dans la voie de réformes politiques qui lui auraient été conseillées par plusieurs cabinets. Il sécuriserait d'abord une grande partie des hautes fonctions publiques qui sont dans ce moment dans les mains du clergé. Nous voudrions pouvoir croire à cette version. — Pour en finir avec les nouvelles des Etats pontificaux, nous dirons que le prétre Albo, dont nous avons annoncé la condamnation à mort en même temps que le bruit répandu de sa commutation de peine, avait été exécuté le 4 octobre, si l'on en croyait les organes habituellement officiels. On a donc vu imprimer: « Illec matin, de bonne heure, le prétre Albo, originaire du Picmont, a été décapité dans le château Saint-Ange. Jusqu'à présent, on s'était imaginé qu'il obtiendrait une commutation de peine, parce qu'on pensait que le gouvernement ne se déciderait point à laisser un prétre monter sur l'échafaud. Le pape a bientôt dissipé cette illusion. S. S. a raison prouver qu'un criminel ne méritait aucune faveur à raison de son rang et de sa condition. Si l'exécution n'a pas eu lieu sur une place publique, mais dans l'intérieur du château, c'est uniquement que le gouvernement a voulu éviter la trop grande affluence de peuple sur le lieu de l'exécution. » Mais personne à Rome n'a cru à cette nouvelle, et tout le monde s'est estimé autorisé à penser que le gouvernement papal a voulu donner une sorte de satisfaction à l'opinion publique indignée à la nouvelle d'une commutation, et sauver ce misérable en considération de son caractère sacerdotal. On a pensé aussi qu'en faisant croire à la nouvelle de cette exécution, le gouvernement de Rome tenait à être considéré comme libre de ne pas reculer devant l'application de la peine de mort, si elle était prononcée contre des détenus du fort Saint-Léon.

Les mois de septembre et d'octobre auront été cette année cruellement féconds en désastres. Les journaux de nos ports de la Manche et de l'Océan sont pleins de détails sur les avaries et les échouements d'une foule de bâtiments du commerce. — Un tremblement de terre très-violent, accompagné

de tonnerre sarraterrain, s'est fait sentir, le 5 octobre, à Jassy, en Moldavie, et a fait fuir dans les champs une grande partie de sa population effrayée. — Des nouvelles de Port-Louis (Florides) donnent les plus affligeants détails sur un ouragan et une inondation qui ont exécuté leurs ravages dans la nuit du 15 au 14 septembre. La ville fut soudainement inondée, tous les magasins situés sur les quais furent renversés par le torrent; la plus grande partie des maisons fut également détruite, et les malheureux habitants, à demi nus, furent aller chercher un refuge sur les hauteurs voisines. A Saint-Marc, toutes les maisons ont été également détruites ou endommagées. Mais le désastre a été plus immense encore à Light-House; là, pas un seul édifice, excepté le phare, n'est resté debout, et l'on compte en outre quatorze victimes. Les habitations disséminées sur la côte ont aussi beaucoup souffert: dans l'une, tout le monde a été noyé. Aux dernières dates, on n'avait pu encore constater toute l'étendue du désastre, compter tous les noyés; mais on s'était assuré déjà de la disparition d'un très-grand nombre de personnes, qui ont sans doute été entraînés par les flots.

On a vu dans le dernier mot sur *le Télémaque* et les richesses que ses auteurs recueillent pour les actionnaires de cette opération, dont *l'Illustration* (t. I, p. 4) a entretenu ses lecteurs au point de vue du procédé de sauvetage. Le notaire de Quillebeuf devant lequel avait été passé l'acte d'association ou de justification à faire public, dans les colonnes de plusieurs journaux, l'avis suivant: « Les actionnaires de l'entreprise du sauvetage du *Télémaque* sont informés que les travaux viennent d'être entièrement terminés. La cargaison est déposée sur le quai de Quillebeuf; elle consiste en cinquante-deux pièces de bois de construction. On avait assés embarqué à bord du *Télémaque* une quantité considérable de barriques, mais on n'en a retrouvé que des débris qui attestent qu'elles ont contenu du suif et de l'huile. Jusqu'au 25 septembre, il était resté beaucoup de sable dans le navire; mais des ouvertures pratiquées à dessein ont donné passage aux courants; les grandes marées de la fin de septembre ont suffi pour le débayer entièrement. Alors on a pu faire les plus minutieuses recherches, et l'on a acquis la certitude que l'opinion de l'existence de valeurs dans le *Télémaque* était absolument chimérique. Il ne reste plus aujourd'hui de ce navire qu'une carcasse informe. Il sera bientôt procédé, par l'autorité maritime, à la vente, tant de la cargaison que des débris du navire. » Les actionnaires du *Télémaque* auxquels il restait encore quelque argent à payer, pourront le porter à une compagnie commerciale dont le siège principal est, dit-on, à Londres, et qui a des succursales dans les principales villes de l'Europe. Cette société, qui a pris pour titre *The Iberian mercantile Company*, offre au public 5 pour 100 de rente pour rien. D'après les combinaisons de cette compagnie, qui paraît être formée pour enrichir l'humanité, certains marchands désignés par elle, ayant un dépôt de ses actions et coupons d'actions, les délivreront, pour rien, sur la demande de l'acheteur qui viendra faire chez eux des emplettes. Si l'achat s'élève à 125 francs, on aura droit à une action principale portant intérêt à 1 et demi pour 100 la première année, 2 et demi pour 100 la deuxième, et 5 pour 100 les années suivantes. Si l'achat ne se monte qu'à 25 francs, on recevra un coupon d'action. « Les achats d'un particulier, dit le journal *la Presse*, s'élevant, terme moyen, à 5,000 francs par an, il en résulte qu'en dix ans, et sans débourser un sou, on peut se faire 1,000 ou 900 francs de rente. » C'est éd véritablement voler les lecteurs de *l'Illustration*, que de ne pas leur faire connaître une aussi bonne occasion de faire fortune sans s'en apercevoir. — Quant aux actionnaires des faimeuses mines de Saint-Bérain, les pauvres victimes des Glemme, Rhin et consorts, les paraisseurs du monde, qui complètent desillusionnés, car les annonces judiciaires fixent le jour de la prochaine vente sur licitation sur une mise à prix qui n'est pas du douzième du capital social.

Un marché où à coup sûr l'acquéreur n'a pas été dupé, c'est celui que vient de conclure le ministère de l'intérieur avec un jeune paysagiste de l'école de Lyon, M. Amant Roullet, inventeur d'un procédé à l'aide duquel l'homme qui n'a jamais dessiné de sa vie peut trouver en quelques minutes la reproduction exacte d'un dessin ou la parfaite ressemblance d'un corps placé devant lui, soit dans des proportions identiques, soit avec diminution ou augmentation, et, dans ces derniers cas, avec une scrupuleuse observation de la perspective, sans la beauté du trait, qu'une main exercée peut seule attendre (Voir *l'Illustration*, t. I, p. 90.). Le procédé est, dit-on, des plus simples, sans machines, sans recours à la chimie, sans attirail incommode et coûteux. Il y a à peu près un an, M. le ministre de l'intérieur demanda un rapport à l'Académie des Beaux-Arts, qui, sur un examen superficiel et peu bienveillant, on ne sait trop pourquoi, refusa net de s'occuper de cette affaire, alléguant que des telles inventions mises à l'écart en lui étant ses différents. Le ministre, peu touché d'une telle fin de non-recevoir, qui n'aurait à rien moins qu'à prescrire la règle, le compas, la chambre noire ou claire, le daguerrotype, et bien d'autres instruments dont on use fort à l'Académie, et qui n'ont jamais ni à l'art, parce que l'art est très-distinct de l'exatitute matérielle, le ministre nomma une commission dans laquelle d'abord figurèrent M. Cavé, Viat, Mérimée, Lenormand, Lassus, Flandrin, Léon Coignet, Allou. Après une étude longue et approfondie, à la suite d'épreuves multiples dans lesquelles les difficultés de dessin les plus épineuses ont été vaincues avec une rapidité, une facilité, un bonheur incroyables, la commission conclut ce que la direction des Beaux-Arts achetât la découverte dans l'intérêt des beaux-arts et de l'industrie. On sait les lenteurs administratives; le secret fut enfin révélé à un membre de la commission, savant architecte, qui, dans un nouveau rapport au ministre, a déclaré la découverte plus étendue et plus féconde encore que ne le croyait l'inventeur; sur quoi, une pension de deux cents francs a été accordée à M. A. Roullet. Il y a



(Éclairage au gaz sidéral. — Expérience faite le 20 octobre sur la place de la Concorde.)

de cela près de deux mois, et on ne comprend pas pourquoi la découverte n'a point encore été livrée à la légitime impatience de beaucoup d'artistes de premier ordre, moins dédaigneux de progrès qu'on ne l'est à l'Académie. Nous comprenons avec quelle prudence une telle affaire doit être officiellement traitée. Nous savons les engagements qui sont dus à un corps respectable à tant de titres; mais enfin, si quelqu'un a manqué de goût et de pénétration, le public n'en est pas cause et ne saurait être puni. Le public, lui non plus, n'aime pas qu'on le fasse attendre. — Ce n'est point à ce procédé mécanique, mais au pinceau habile de Sigalon, que sont dus onze grands tableaux dont vont être décorés les plafonds de l'ancienne église des Petits-Augustins dépendant de l'École des Beaux-Arts. Ces peintures, qui ont chacune une dimension de quatre mètres de large sur six de hauteur, représentent les douze apôtres de la chapelle Sixtine à Rome. Ces beaux tableaux feront suite à la magnifique copie du *Jugement dernier*, exécutée par le même artiste, qui décora déjà l'abside de ce musée.

De nombreuses tentatives sont faites en ce moment pour enlever au gaz le monopole de l'éclairage. Dans la séance de l'Académie des Sciences du 29 mai dernier, MM. Buisson-Dumaurier et Rouen avaient lu un mémoire sur l'éclairage par la combustion des huiles essentielles provenant du schiste, de la houille et du goudron. Ce mémoire avait attiré l'attention de l'Académie; mais comme, tout en sachant bien que ces huiles étaient très-riches en carbone et en hydrogène, on n'ignorait pas non plus qu'elles donnaient une flamme tellement fuligineuse qu'il avait toujours fallu recourir à les employer à l'éclairage, on avait besoin que l'expérience vint constater si MM. Buisson-Dumaurier et Rouen avaient vaincu la difficulté devant laquelle jusque-là chacun avait échoué; ils l'ont en effet heureusement surmontée. Nous ne savons pas bien par quels calculs on arrive à établir, comme quelques journaux l'ont avancé, que cet éclairage est au gaz comme 6 est à 1, et à l'éclairage à l'huile comme 8 est à 1. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que cet éclairage, qui, quant à présent, doit coûter peu puisqu'il est alimenté par un liquide dont les usines de gaz, qui en produisent beaucoup, ne tiraient jusqu'à ce jour qu'un parti insignifiant, après avoir fonctionné pendant trois mois à la gare du chemin de fer de Saint-Cloud, depuis l'avenue du Clâteau jusqu'à la station de Montreuil, vient d'être essayé avec un égal succès, par l'administration de la ville de Paris, dans la rue de la Harquette et sur la place du Musée du Louvre. Si la difficulté d'allumer, sensible aujourd'hui, ne devient pas presque insurmontable par le froid, cet éclairage, que son odeur rendra toujours inapplicable dans les intérieurs, pourra être extérieurement d'une certaine ressource là où le gaz ne peut être établi, et les petites villes, qui ne sauraient supporter les dépenses de pose de conduits, pourraient, en se procurant les lampes fort simples qui constituent l'appareil de ce nouvel éclairage, profiter à peu de frais d'un perfectionnement incontestable. — Vendredi 20, à neuf heures du soir, un nombreux public était rassemblé sur la place de la Concorde pour assister à l'essai d'un autre éclairage, l'éclairage électrique. Deux contrepoids de vile Buisson, réunis dans le pavillon qui sert de piédestal à la statue de la ville de Lille, étaient préparés pour illuminer un cylindre de charbon ouvert aux deux bouts, renfermé dans un bocal en verre plongeant dans de l'acide nitrique. Le cylindre de charbon renfermait lui-même un bocal de porcelaine poreuse contenant de l'eau acidulée à quinze degrés à l'aide d'acide sulfurique, et un cylindre d'amalgame de zinc plongeant dans l'eau acidulée. Deux conducteurs en cuivre partant des deux pôles de la pile, et terminés par du charbon aiguisé, se rendent dans un ballon vide d'air, où ils se rencontrent à une courte distance. Les deux fluides de nature opposée, en se réunissant, produisent une lumière douce et abondante. Les bacs de gaz avaient été éteints sur presque toute la place, et ceux qui étaient demeurés ne servaient qu'à faire ressortir, sur le rouge fauve de leur lumière, un milieu du brouillard qui regnait ce soir-là, la blancheur éclatante de la lumière nouvelle. Il a été démontré que cinq

foyers de cet éclairage illuminaient la place mieux qu'elle ne l'est, et lui ôteraient cette apparence de surtoi de table que l'architecte lui a donnée. Mais quel est le prix de revient de l'application de ce procédé? C'est ce que personne n'a pu nous dire, et ce doit les inventeurs, hommes de science, ne se sont pas, dit-on, rendu un compte très-exact. Toutefois, on annonce un nouvel essai, avec un foyer beaucoup plus puissant placé au haut de l'Obélisque; et cette fois, on se propose d'asseoir des talents qui puissent mettre à même de prononcer sur le côté pratique d'un procédé qui, s'il ne pouvait devenir usuel, serait toujours d'un bel effet dans les fêtes et illuminations. Les journaux américains nous ont apporté la mort d'un savant astronome et mathématicien français, M. J.-N. Nicolle, ancien professeur du Lycée Impérial à Paris, décédé à Washington. Les feuilles des États-Unis lui paient un juste tribut d'éloges et de regrets. — Le *Courrier d'Indre-et-Loire* nous apporte la nouvelle de la perte que vient de faire l'émigration polonaise, d'un des hommes qui l'honoraient le plus. M. Piel-

kiewicz, ancien professeur suppléant à l'Université de Wilna, ancien nonce à la diète de Pologne, vient de mourir à l'âge de trente-huit ans, à Tours, qui lui avait été fixé pour résidence. Cet homme, qui avait la passion du bien, s'était dévoué à secourir l'établissement primitif de la colonie agricole de Metray. Il avait été nommé professeur d'allemand au collège royal de Tours, et ses vastes connaissances, son esprit fin et doux, son caractère bienveillant, ses hautes vertus, qui faisaient le charme et l'admiration de tous ceux qui l'ont connu, sont aujourd'hui l'inestimable source des regrets de ses compatriotes, qui le respectaient, de ses amis, qui ne l'oublieraient jamais, et d'une veuve qui pleure sur une union formée il y a quelques mois, et si prudemment, si cruellement rompue.

Théâtres.

Pierre Landais, drame en cinq acte de M. Emile SOUVESTRE (THÉÂTRE DE L'ODÉON). — *Don Quichotte et Sancho Pança* (CIRQUE OLYMPIQUE). — *Les Naufrageurs* (PORTÉ-SAINT-MARTIN). — *Le Capitaine Lambert* (AMBASSÉ). — *Jacquot* (THÉÂTRE DES VARIÉTÉS).

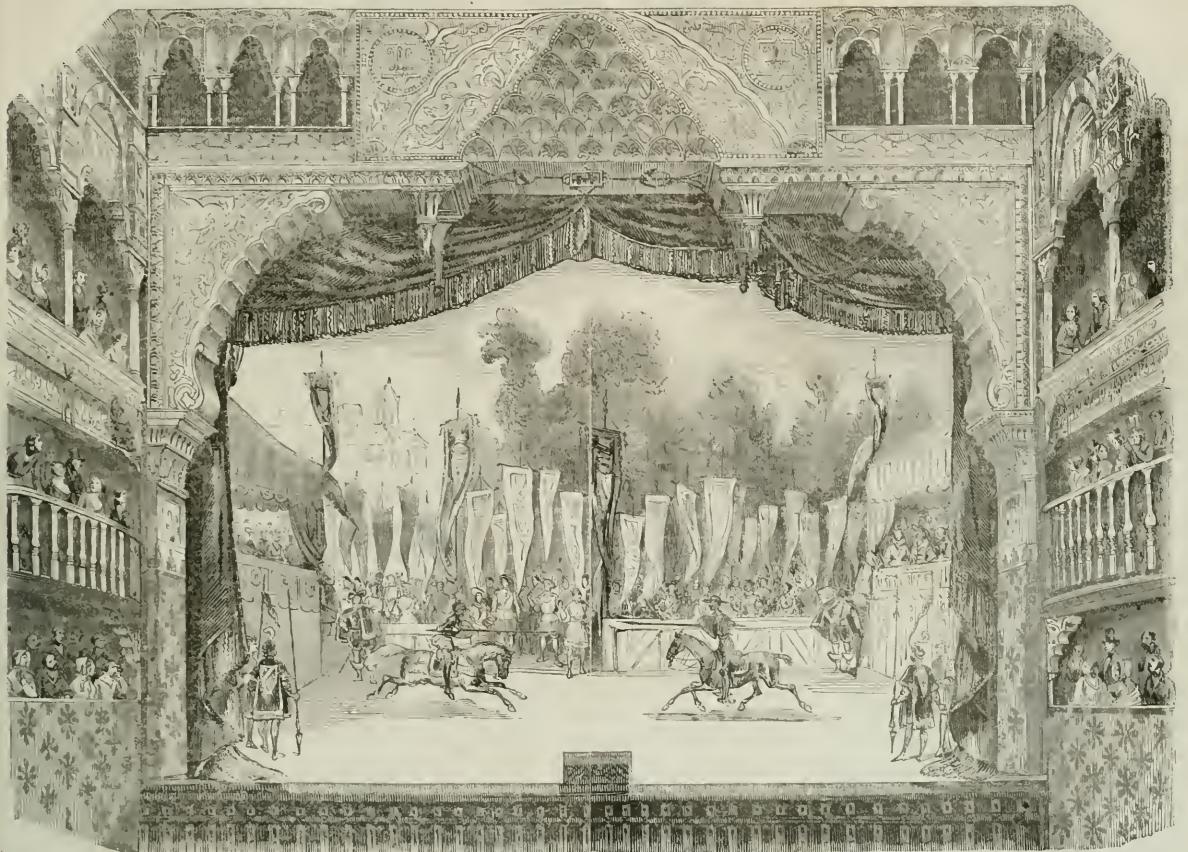
La véridique histoire de Pierre Landais est assez singulière et assez intéressante pour qu'un homme de talent et d'imagination comme M. Emile Souvestre y ait vu les éléments d'un drame. Qu'y a-t-il de plus dramatique, en effet, que la vie de ce simple fils de tailleur d'habits qui, parti de l'échappe de son père, s'éleva peu à peu, par son habileté et son esprit, à la plus haute fortune, et devint le ministre tout-puissant de François II, duc de Bretagne? Gouvernant le ducé sous ce prince faible et ami des plaisirs, Pierre Landais tient tête à Louis XI lui-même, et entreprend contre la noblesse bretonne une lutte acharnée, brisant ses privilèges et abattant son audace fatiguse. (Quelques historiens, il est vrai, parlent de Pierre Landais comme d'un parvenu ambitieux et violent qui n'aurait cherché dans cette lutte qu'à satisfaire sa cupidité et sa haine; mais d'autres, rehaussant le caractère de Pierre, lui donnent les vues profondes de l'homme d'Etat; s'il frappait sur la noblesse, ce n'était pas pour satisfaire de vaines rancunes et de coupables passions, mais pour affermir le pouvoir du duc et délivrer la Bretagne du joug d'une aristocratie oppressive. Sous ce point de vue, Pierre Landais est non-seulement un politique, mais un philosophe.



(Théâtre de l'Odéon. — *Pierre Landais*, 4e acte. — Albert, Milon; Marie, mademoiselle E. Volet; Etienne Chauvin, Darcourt. — Etienne Chauvin remet à Albert l'épave ensanglantée de son frère.)



(Théâtre de l'Odéon. — *Pierre Landais*, 5e acte. — Pierre Landais, Bonchet; Marie, mademoiselle E. Volet; Albert, Milon; Etienne Chauvin, Darcourt. — Etienne montre le bûreau à Landais.)



(Théâtre d'hiver du Cirque-Olympique. — Don Quichotte. — Le Tournoi.)

C'est ainsi du moins que M. Emile Souvestre nous le présente. Ce Pierre Landais, atteint de philosophie démocratique, devait plaire, en effet, à l'énergique auteur de *Riches et Pauvres*, lequel défend, dans tous ses écrits, avec une noble chaleur de talent, la cause de l'opprimé contre l'oppressur.

M. Souvestre prend Landais à son limble origine; voici sa demeure indigente. Qui vient troubler le silence de ce ré-

duit? Les agents du fisc : le pauvre tailleur n'a pas de quoi payer le loyer, et la main impitoyable des recors le dépouille de ses dernières ressources : tous ses meubles sont vendus; Landais ne s'aurait de cette rapine qu'un escabeau et le grabat où repose sa fille Marie.

Il faut voir son désespoir : c'est à la noblesse qu'il s'en prend, à ces insolents gentilshommes qui surchargent d'im-

pôts les malheureux pour nourrir leur luxe et leurs débauches. Ah! si je pouvais me plaindre au duc! s'écrie Pierre Landais.

Cependant l'orage gronde au ciel et l'éclair sillonne la nue. Un homme enveloppé d'un manteau de matote asilo à Landais : c'est le duc en personne; Landais l'a reconnu. Séparé de ses gens par l'orage, le prince a faim et froid; et



Landais n'a rien pour le nourrir ! Il ne lui reste que les débris de l'escabeau pour allumer un pen de feu et sécher les vêtements de moineigneur.

Frappé de tant de misère, le duc interroge Landais, qui expose ses griefs avec chaleur. « S'il était le maître de la Bretagne, il soulagerait le peuple! — Eh bien! lui dit le duc, dès aujourd'hui je t'attache à ma personne; suis-moi! »

Le tailleur est devenu le trésorier-général du duché de Bretagne; le pauvre habite un palais; l'opprimé est tout-

puissant; Pierre Landais, en un mot, gouverne le duché, tandis que le duc s'abandonne au plaisir.

La prospérité et la justice renaissent; mais Pierre Landais n'est pas arrivé à ce grand résultat sans rencontrer des obstacles, sans soulever des inimitiés : plus d'une fois même, il a dû chasser ses ennemis; ainsi, le chancelier Chauvin, son adversaire le plus décidé, est mort en prison, dépouillé de toutes dignités et de tout pouvoir.

La noblesse, menacée, s'irrite et se met en garde; d'abord

elle poursuit Landais de ses railleries : « Un vil artisan! » dit-elle; quelques-uns viennent harceler jusqu'au palais du duc faire étalage de leur ressentiment. Après les paroles, les actions : les nobles complotent et s'arment en secret; ils ont pour chef Etienne, frère de Chauvin.

Le complot éclate : le duc, surpris par les gentilshommes en armes, signe l'ordre d'arrestation de Landais. Déjà ils s'applaudissent et savourent la vengeance; mais la victime leur échappe au moment où ils croient la tenir. Instruit par ses



agents, Landais s'est mystérieusement introduit dans le lieu occupé par les conjurés; là, maître de leurs secrets, il surprend les coupables en flagrant délit et dans leur propre repaire; des soldats apostés les obligent à rendre les armes.

Landais victorieux ressaisit le pouvoir; mais le gouvernement de la Bretagne et la défaite de la noblesse ne sont pas les seuls intérêts qu'occupent; à côté de l'homme d'Etat, il y a le père; Landais songe au bonheur de sa fille Marie, qu'il idolâtre; il rêve la fortune pour elle et une brillante alliance. S'il retient le pouvoir, ce n'est que dans l'intérêt de Marie. On voit qu'en le caractère de Landais dévie, et que, tout en frappant les grands, il songe aux grands. M. Emile Souvestre explique cette faiblesse par l'amour paternel; Landais n'a d'ambition que pour sa fille; soit! mais le cœur humain n'explique-t-il pas l'affaire encore mieux?

Cependant Marie n'a pas cessé d'être une simple fille; les rêves de son père la touchent peu; elle a donné son amour à Albert, un simple gentilhomme. Ce qu'on sait d'Albert est tout mystère; on le tient pour homme de bonne maison, voilà tout; le nom de son père reste caché; Albert l'ignore lui-même.

Ce nom qu'Albert ne sait pas, je veux vous le révéler: Albert a pour père Chauvin, l'adversaire de Landais; Chauvin, que Landais a fait périr misérablement en prison; Marie aime donc le fils d'un ennemi, et Albert aime en Marie la fille du bourreau de son père.

Etienne connaît cette énigme fatale de la naissance d'Albert, et il en profite pour jeter le trouble dans la maison de Landais et décliner le cœur de Marie. Le jour où, tendant la main vers Albert, il lui dit: «Venge ton père, » tout est fini. Les deux amants se désespèrent, et Marie s'évanouit.

Etienne a beau faire, Albert tient à Marie plus qu'à Chauvin; l'amour pur l'emporte sur l'amour filial. Vaivement Etienne veut l'entraîner dans sa haine et dans ses intrigues, Albert résiste; il fait plus encore; il s'en va à Landais et arrache Marie aux ravisseurs soulevés par Etienne.

Vous dites: «Comment Etienne peut-il ainsi aller et venir et compter dans le palais après sa défaite?» Il faut s'en prendre à l'imprévoyance de Landais, qui a vu la maladresse de lui laisser la liberté.

Landais peut élire cette imprudence; Etienne et ses complices s'emparent de la ville; Landais, surpris, ne peut résister; tout est dit: son bonheur est passé et sa puissance s'éroule. Landais, prisonnier d'Etienne, n'a plus qu'à se préparer à la mort; un seul regret affaiblit son courage; que deviendra Marie? «Je veillerai sur elle, dit Albert, je serai son défenseur et son époux.» A ces mots, il écrivit l'épître qui constate sa noble naissance, et se fait un homme sans titre et sans nom, afin de pouvoir aimer Marie, la fille du traître. Landais, consolé, va d'un pas ferme à la mort.

Ce n'est là qu'une esquisse incomplète du drame de M. Emile Souvestre; on y trouve bien d'autres événements et d'autres complications; peut-être même est-ce le défaut de l'ouvrage; les faits ne s'y produisent pas toujours nettement, et jettent çà et là, par une certaine confusion, quelque obscurité sur les sentiments et sur les caractères; mais, à tout prendre, le drame intéresse; il a été constamment applaudi; c'est le succès le plus réel que le Second-Théâtre-Français ait obtenu depuis sa réouverture; d'ailleurs, et ceci n'est pas à dédaigner par le temps qui court, une pensée généreuse et un noble cœur se remuent partout au fond de ce drame; on n'aurait pas nommé M. Souvestre, qu'on l'aurait deviné.

—Don Quichotte et son Sancho Pança chevauchent, depuis quelque temps, au Cirque-Olympique, et courent les hasards; le noble chevalier, toujours vaillant, généreux, étique, comme

il convient à son caractère; le fidèle écuyer, gros, gras, rond, roulant, plein de bon sens, de bon appétit, et semant les proverbes sur sa route, ainsi qu'il lui appartient. Nous ne suivrons pas ces deux illustres amis dans toutes les simosités de leurs nombreuses aventures; nous ne marcherons pas pied à pied à la suite de la fortune vagabonde de Rossinante et du grison; cette entreprise nous menerait trop avant, et nous ne sommes pas, pour courir si loin, suffisamment éperonnés et armés chevaliers errants.

Choisissons seulement quelques épisodes de ce poème mémorable; et d'abord, voici ce bon Sancho: dans quelle situation, ô ciel! et comme il a besoin ici de toute sa philosophie! Les muletiers ont saisi et jeté notre homme sur une couverture de laine; les voyez-vous qui le lancent en l'air à tours de bras et le font rebondir comme une balle élastique; ô mon brave Sancho! jamais ballon joua-t-il son rôle aussi naturellement que toi!

Plus loin, don Quichotte devient la victime de sa philanthropie et de sa candeur; vous savez comme quoi, au détour d'un bois, le valeureux chevalier rencontra une bande de forçats escortée d'une escouade de la sainte hermandad. «Holla! oh! seigneurs cavaliers, rendez la liberté à ces malheureux, s'écria-t-il, ou je vous pourfends de ma redoutable épée!» Et aussitôt, piquant des deux et croisant la lance, don Quichotte mit les gendarmes en pleine déroute et délivra les bandits, qu'il prenait pour des esclaves opprimés. Ce qu'il en advint, vous le voyez; à peine les forçats ont-ils brisé leurs chaînes, qu'ils se tournent contre leur libérateur, le jettent bas et le rouent de coups, de compagnie avec Sancho.

Que devient après une telle ingratitude? Se retirer du monde, se faire berger, chercher si la vertu et la reconnaissance, exilés des villes et des grands routes, se sont abritées sous la haquette; ainsi font don Quichotte et Sancho.

Mais la vie champêtre convient-elle à un tel héros? Don Quichotte a bientôt repris le fer, la cuirasse et l'armet de Membrin. Qu'il fait beau le voir sur son Rossinante immobile, tandis que Sancho Pança enfonce le bâton de son âne, en attendant le fidèle baudet qui brouquette quel part l'herbe fleurie.

Hélas! don Quichotte a beau être le plus vaillant des héros de la Manche, il succombe enfin dans un terrible tournoi contre le redoutable chevalier du Miroir; quelque enchanter, sans doute! Le clairon sonne, les casques retentissent, les cuirasses étincellent; quels rudes coups d'épée! cependant don Quichotte est vaincu.

Était-ce pour être partout traité, berné et battu, qu'un beau jour, ô don Quichotte! ô innocent hérosique! tu as quitté ta maison, ta nièce, ton curé et tes livres de chevalerie, suivi de ton ami Sancho; le grison portant l'un, Rossinante portant l'autre?

—Le théâtre de la Porte-Saint-Martin ne s'amuse pas à de tels jeux d'enfants: il se plonge dans le crime le plus noir avec les *Naufraqueurs*, titre barbare, mais moins barbare que la prose de M. Bouffé. l'auteur de ce formidable drame. Ces naufrageurs sont d'ailleurs bandits qui dépeuplent les malheureux que la tempête a jetés sur la rive, et les assasinent au besoin. Aussi, leur histoire est-elle surabondamment ornée de tempêtes, de naufrages, de meurtres, d'enlèvements, de morts subites, de résurrections, de cavernes, d'incendies, de fureurs, de repentirs, de reconnaissances et de grincements de dents. Au dénouement, le crime est châtié amplement, comme cela est de règle, et les naufrageurs s'abîment sous les ruines d'une immense caverne. Que Dieu leur pardonne, et à M. Bouffé aussi!

—Le Capitaine Lambert, du Gymnase, recommence le

Joueur de Regnard, et celui de Victor Ducange; mais il n'a ni l'esprit de l'un, ni la terrible passion de l'autre. A force de jouer, Lambert perd jusqu'à son dernier sou. Que deviendra sa fille? c'est là le grand désespoir de Lambert. Heureusement, un Arthur vertueux, le fils de l'homme qui a ruiné Lambert, répare tout le mal, et rend à Lambert la fortune qu'il regrette; c'est bien le moins qu'il devienne son gendre. Lambert jouera-t-il encore? je ne sais, mais je crains que le Gymnase ne le joue pas longtemps.

Les lauriers de Levasseur empaquetaient sans doute le théâtre des Variétés de dormir; il a voulu avoir aussi sa pièce à travestissements. *Jacquot* ne sert pas à autre chose; Jacquot est tout à la fois Vernet, Alcide Tousez, Odry, Nama, Le-peintre jeune, Ravel; tous les acteurs de Paris y passent; Neuville exécute ces métamorphoses et ces imitations avec une vérité et une ressemblance dignes d'étonnement. La pièce est d'ailleurs semée de mots plaisants. Les auteurs sont MM. Paul Vermont et Gabriel.

De l'autre côté de l'Eu

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voyez t. II, p. 6, 18 et 50.)

SUR LA TAMISE.

Tout ce qu'éprouvait de patriotique jalousie le vieux Caton pendant sa résidence à Carthage, un Français, — je parle du moins franche citoyen de Paris, — doit le ressentir en arrivant à Londres par cette belle avenue marine qui commence à Gravesend.

Ce n'est pas que l'entrée des Champs-Élysées n'ait son mérite et l'Arc-de-Triomphe ses glorieux souvenirs; mais Vienne a son Prater; Berlin, son allée de tilleuls; Rome avait des arcs de triomphe sur toutes ses routes. Aucune ville de ce bas monde n'a en et n'aura jamais, — il faut le croire, — ces huit lieues de riviers encombrées de quatre mille vaisseaux.

Voici les lourds charbonniers de Newcastle, voici les bricks de commerce qui reviennent de Calcutta et de Bombay, voici les pêcheurs de morue, voici les yachts de la *Royal Navy*, voici les stationnaires, sentinelles imposantes, voici le pavillon russe, le pavillon danois, — hélas! et Copenhague? — le pavillon américain, — et Boston? — le pavillon français, — double et Trafalgar?

Noble et glorieux pavillon, que n'étais-tu du moins sur quelque beau navire aux bords bien ordonnés, brillant de la poupe à la proue, les sabords ouverts et montrant les dents! Mais non; à l'arrière de cinq ou six méchantes carènes, sales et mal tenues, pendait un chiffon tricolore dont à peine on distinguait les nuances éteintes. Sans le souvenir de la Cotonne, il y avait de quoi se voler la face et s'enfuir à fond de cale.

Encore des vaisseaux, des vaisseaux encore, des vaisseaux toujours. Quelquesuns, nous ne voyons de loin, accueilli à la

rive, que le profil d'un beau navire ; mais ce profil nous en marquait dix, quinze, vingt, rangés côte à côte. Cette immense force ne s'étais pas, dans un contraire ; chaque vaisseau se serre et se fait petit, puis une agglomération monstrueuse de voiles et de mâts et de bruyaux à vapeur.

Puis, derrière les toits du rivage, nous avisez d'autres cordages, d'autres vergues, d'autres pavillons : ce sont les Docks, ce sont des ports crénelés par douzaines, où vont encore se cacher des flottes entières, se réposer les bâtiments ovariés, se décharger les quilentes carquoises... Bref, au bout d'une heure ou deux, la fête vous tourne, ce panorama mouvant vous enivre ; vous vous croyez le jouet d'un rêve, — et d'un mauvais rêve, puisque vous n'êtes pas Anglais.

J'avais d'abord donné carrière à mon étonnement à mesure qu'un obligant gentleman me signalait l'un après l'autre tous les points remarquables devant lesquels nous passions. Mais je crus voir briller dans ses yeux une orgueilleuse satisfaction qui me déplut, et menaçait de mon mieux la transition, je passai en peu de minutes à une indifférence fort bien jouée. Comme dernier symptôme de cet insouciant dédain, le *libellero* de *my uncle Toby* me vint adoucement en aide. Le gentleman s'inquiète de mes airs blasés ; et après avoir essayé deux ou trois fois encore ses triomphantes insinuations, il me quitte, presque offensé de les voir si tranquillement accueillies.

SOUTH MOLTON STREET.

On m'avait spécialement recommandé de loger dans *l'Hotel-End*. En ce pays où tout est strictement classé, mieux vaut un grenier du quartier noble qu'un hôtel tout entier de la Cité. Nous primes donc notre essor, mon compagnon de voyage et moi, vers la région très-noble où Hyde-Park semble retenir la crême anglaise.

Et comme j'étais pressé d'en finir avec les ennemis du premier établissement, nous nous installâmes chez un estimable chapelier qui mit à notre disposition tout le superflu de sa petite maison : à savoir, un salon et deux chambres à coucher.

Sans me permettre une critique trop générale, voici mes observations sur l'intérieur hospitalier qu'il nous offrit en échange de quelques aunes nombreuses.

Les chemées avaient, en guise de devant de feu, des tabliers de soie à peine ornés. Ces tabliers étaient en papier de couleur découpé, brodé, bariolé, rehaussé de paillettes.

Lumière enapée du salon était d'une maigre tristesse. La maîtresse du logis, — Dieu me garde de la nommer à présent ! — ressemblait au canapé du salon.

Quelque chose de plus sage encore, c'était Anne, l'unique souflette de l'établissement. Bien que l'escalier criât volontiers sans le moindre poids, elle le montait et le descendait sans le plus léger bruit, à la manière des fantômes, dont elle avait la palour et l'œil hagard ; je parle de son œil, — ou plutôt de ses yeux, — pour les avoir aperçus de temps à autre, à la dérobée. En général, ils étaient respectueusement baissés vers le parquet.

Le salon était pauvre, mais décent. La chambre à laquelle il donnait accès affichait un certain air de propreté mentueuse. La cédai à mon compagnon de voyage.

Quant au *garret* où je fus relégué par cette déférence toute naturelle, il méritait une description en vers à la manière de Gresset ; mais je me bornerai à quelques détails prosaïques.

Mon lit, — un véritable *four-posted-bed*, — était d'une ampleur conjugale ; mais les matelas, évidemment destinés à un célibataire, ne le garnissaient ni en largeur ni en longueur. Ils formaient au milieu du plancher qui les soutenaient une espèce de monticule quadrangulaire très-élevé. Je les comptai par curiosité : ils étaient cinq, dont le mieux fourré n'avait certainement pas l'épaisseur d'une galette du gymnase. En revanche, par la consistance, ils ou auraient facilement rencontré au lit d'un mort le plus solide.

Après de vains efforts pour dormir sur cette couche dure, je désignai à demander, non pas un, mais cinq autres matelas supplémentaires, qui me furent octroyés avec une certaine supériorité, et un lit de plumes, par la vertueuse mistress... — J'ai juré de ne pas la nommer.

Loin de m'endhardir, cette complaisance m'empêcha de lui faire remarquer que le couvre-pieds de coton qui devait me dérober aux yeux indiscrets, tandis que je lui livrerai au sommeil, manquait évidemment des qualités indispensables à ce voile nocturne. Les souris ou le temps en avaient fait un véritable erable dont les tiges multipliées, laissant passer mes jambes, ne pouvaient guère attirer un regard curieux.

Les serviettes étaient contemporaines du couvre-pieds. Elles devaient de plus à une lessive particulière je ne sais quelle odeur nauséabonde qui remplissait la chambre quand j'y montai pour la première fois.

« Par bonhour, pensez-je, nous sommes au mois de juin. » Et je courus ouvrir la fenêtre.

La fenêtre, — infidèle godelite ! — résista obstinément à tous mes efforts pour la relever ; je la crus combaillée par quelque diable de servitude, et je m'assis sur une matie, dans l'attente de Mars sur les ruines de l'atmosphère, mais beaucoup moins résistante que le vieux pourpoint. Il était en plein air, lui. Quant à moi, j'aurais volontiers pleuré.

Mourant l'excessif de ma douleur, dans une âme forte, amène une énergique réaction ; puis le tablier de ma chemise était si plaisant, il affectait de si étranges grâces, et ses grâces ressortaient si bien, éclairées par une adresse chandelle de snif enfoncée dans un bonjour énorme, que la résignation reprit sur mon cœur son heureux empire. Je dandaillai de mon matelas le couvre-pieds transparent ; je m'isolai, autant que faire se peut, du contact continuel de mes draps, et si le sommeil n'avait fini mes paupières, j'aurais pu me croire sur le plus délicieux édredon.

Mais je ne fermai pas l'œil, et mal en prit à certains petits

animaux qui, dès cette nuit même, avec un empressement tout britannique, voulaient se repaître de sang français.

SIGNALEMENT D'UNE CAPITALE.

- Bues — larges.
- Passages — étroits.
- Parcs — nombreux.
- Maisons — noires.
- Portes — petites.
- Spirares — ronds ou ovales.
- Quais — hideux.
- Cabriolets — faits en citadines.
- Parés — rares.
- Édifices — bien portants.
- Cafés — invisibles.
- Boue — abondante.
- Décretoteurs — ignorés.
- Soleil — étoumé (!).
- Pissants — tristes.
- Dinanches — tristes.
- Ponts — magnifiques.
- Valets — bien mis.
- Maîtres — mal habillés.
- Mendiant — pieds nus.
- Mendiantes — en chapeaux de satin.
- Gravettes — nus-bras, nu-cou, épaules nues.
- Omnibus — bruyants.
- Martiaux de porte — plus bruyants.
- Vieux habits — très-bruyants.
- Hatchmen — admirables.
- Saluts — très-longs.
- Pieds de femmes — très-longs.
- Nez d'hommes — tout le contraire.
- Bas de coton — bon marché.
- Tout le reste — fort cher.

REFLEXIONS.

Pour ce signalement, j'ai choisi naturellement les traits caractéristiques, les côtés distinctifs de la ville que j'avais à dépeindre. Maintenant je suis de trop honnête foi, — et aussi trop prévoyant, — pour ne pas prédire que ces traits tendent à s'effacer chaque jour.

Mon compagnon de voyage, — qui visite l'Angleterre à peu près tous les cinq ou six ans, — m'a confirmé cette vérité par toutes sortes d'observations spirituelles.

Mais bien mieux encore par quelques-uns de ses étonnements.

Ainsi, quand un garçon de taverne, nous reconnut pour des Français, nous proposa du *bovill-beef*, — l'expression que prit le visage de mon ami me révéla toute une révolution culinaire.

« *Bovill-beef* ! répétait-il confondu... venir à Londres pour manger du *bovill-beef* !... dans une taverne, du *bovill-beef* ! » Mais là je l'arrêtai court en lui montrant, sur les vitres de la fenêtre, ces mots, qui répandaient étouffement à l'amer-tout de ses plantes.

Nous n'étions pas dans une taverne, nous étions dans une *Eating-House*. L'*Eating-House* est à la taverne et au restaurant ce que l'auricule est au ver et au papillon. De toutes parts la taverne se chrysalidait.

Le vin français et le vaudevilles français sont appelés à régénérer l'Angleterre. Dans cinquante ans, Londres aura des cafés, des décretoteurs, etc. ; dans cinquante ans, il y sera tout à fait inconnu de donner à manger au voyageur sans le gratifier d'un essnie-mains.

Qui sait — le *bovill-beef* est d'un bon augure — si on n'y naturalisera pas ce qu'il y a de meilleur et de plus français au monde : la calme et sereine flânerie ?

En l'an de grâce 1845, — je le dis pour l'instruction des âges futurs, — je n'ai vu de flâneurs à Londres que les *watchmen* et moi, ce dernier dans les glaces des magasins. Il me semblait vraiment ridicule, et j'avais honte pour lui de son inutilité souriante.

HUMILIATION.

Ce même personnage était fort embarrassé, — pour peu qu'il eût osé s'aventurer à cinq ou six toises de son domicile, — ne se hasardait guère à de si lointaines excursions qu'avec un plan de Londres dans sa poche. Ce document topographique lui paraissait indispensable, mais lui devenait presque entièrement inutile, par suite d'une honorable confiance qui l'empêchait d'y chercher son chemin.

Un jour, cependant, après s'être longtemps consulté, il se retira dans une étroite ruelle dallée, — une *lane* quelconque ; — et là, certain de n'être pas observé, il entrouvrit mystérieusement les plus sibyllins de son oracule...

Quand un homme d'honneur, fort digne de mille frs-barbu, sortit tout à coup de quelque corridor obscur, et avec une obligatoire grimace de protection :

« Ou va monsieur ? » lui demanda-t-il en bon français.

(! C'est demanda un commentaire. Le soleil, à Londres, est étoumé comme le doze de Gènes dans les galeries de Versailles.

O. X.

(Lu suite à un autre numéro.)

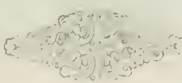
La Pêche de la Morue.

L'époque approche où les nombreux bâtiments partis pour la pêche de la morue au printemps dernier vont rentrer dans nos ports. Déjà plusieurs journaux du département du Nord ont annoncé l'arrivée à Dunquerque de deux ou trois navires pêcheurs venus de Terre-Neuve. En ce moment, tous les pêcheurs ont tenu leur récolte ; qu'on nous permette cette expression, car la pêche à elle-même l'agriculture des eaux ; ils font voie vers la France. Avant d'apprendre à ses nombreux abonnés si la pêche de la morue a été heureuse cette année, *l'Illustration* devait employer, pour la leur faire connaître dans ses plus curieux détails, la plume de ses écrivains et le crayon de ses dessinateurs.

Fidèles à leur rendez-vous habituel, les poissons des différentes parages viennent périodiquement payer à l'homme leur tribut, et les pêcheurs vont attendre ou poursuivre, dans certaines parties de l'Océan, les espèces qui s'y réussissent de préférence. Tel est le motif qui attire vers les côtes d'Islande, à Terre-Neuve et sur le grand banc des flottes nombreuses qui partent tous les ans de nos ports de l'Ouest. C'est au milieu des tentatives de ces mers arctiques que le jeune matelot reçoit le baptême du métier ; c'est à cette école de dangers et de privations que s'exercent les forces vives de notre marine. De tout temps, les puissances maritimes ont trouvé dans la grande pêche les éléments de leur prospérité. Venise et la Hollande, ces républiques qui ont pesé d'un si grand poids dans la balance des nations, partirent un filet sur l'épaulé et commencèrent leur fortune dans une barque de pêcheur. Ces peuples de marins devinrent riches et forts, et leur prépondérance sur la mer leur assura le commerce du monde. La puissance maritime de la France s'est agrandie aussi par la pêche ; ses escadres ne se formèrent qu'à l'époque où les pêcheurs parent se réunir en grandes flottes : ce fut au commencement du seizième siècle, lorsque le Portugais Corelle Cort, qui avait observé l'affluence extraordinaire des morues sur le grand banc de Terre-Neuve, signala cette mer immense aux pêcheurs européens, et que François de Saint-Malo, le meilleur marin de son temps, fut élu roi de son tir pas d'abord un bien grand parti des ressources que le hasard avait fait découvrir dans ces latitudes. Le Vénitien Jean Cabot, envoyé par Henri VII d'Angleterre à la recherche d'un passage qui ou présentait devoir conduire à la Chine par le nord-ouest, avait reconnu, en 1497, une île qu'il appela *Primo-Visita*, et dont les nations maritimes, qui ont envié tour à tour la possession de cette nouvelle contrée, ont tiré chaque année le nom dans leur langue. En 1601, Juan Ayambal, marin catalan, recevait licence de la reine d'Espagne pour aller faire des investigations sur la *Tierra-Nueva parira a saber el secreto de la Tierra-Nueva*, et il lui était recommandé de prendre avec lui deux pilotes brelois. Les Anglais la nomment *New-Fundland*, et ils ne persistent guère à la coloniser que cent ans plus tard. Les chartes octroyées par Henri VII, pour y fonder des pêcheries, ne produisirent d'abord aucun résultat, et la marine anglaise n'acquiesça quelque prépondérance dans ces mers qu'après qu'il célèbre Drake en eut chassé les Espagnols. Leur prise de possession à Terre-Neuve ne date réellement que de 1585 ; elle ne comptait encore que soixante-deux navires en 1612, et le nombre des marins pêcheurs s'élevait à peine à une vingtaine. Nous ne commencerons nous-mêmes à nous adonner à la pêche de la morue qu'en 1530. Les établissements sédentaires que nous fondâmes sur le littoral n'eurent pas dans le principe, tout le succès qu'on s'était promis, et ce fut seulement sous le règne de Henri IV que le ministre Sully favorisa de tout son pouvoir la pêche de la morue, en la plaçant sous la protection du gouvernement.

Ainsi cette industrie, qui s'exerce dans la haute mer à plus de six cents lieues de nos côtes, cette pêche qui, depuis plus de trois cents ans, a employé tant de bras et nourri tant de populations, ne marcha d'abord qu'avec lenteur. Il lui fallut la secours des primes et l'appui soutenu de l'état pour s'élever au rang des grands commerces. Alors les stations poissonneuses des côtes et du banc de Terre-Neuve attirèrent les pêcheurs de diverses nations. La France et l'Angleterre, qui s'étaient disputé longtemps la possession de l'île et des mers adjacentes, finirent par fixer leurs parages où les pêcheurs pourraient dorénavant se livrer à leur art sous la garantie des traités. Avant 1713, les pêcheries que nous possédions furent assurées aux besoins de presque toute l'Europe, et suffirent à l'armement de nos vaisseaux, mais le traité d'Utrecht, celui de Versailles (1765) et le cession de la Canada vinrent changer notre situation. Nous perdîmes successivement tous les riches établissements que nous avions formés à ce point, et qui avaient porté la grande pêche au plus haut degré de prospérité ; les colonies de l'Acadie et du Canada, l'île Royale, l'île Saint-Jean, l'île de Terre-Neuve cessèrent de nous appartenir.

Réduits maintenant aux droits de pêche sur les côtes d'Islande, au grand banc et sur la haute orientale et occidentale de Terre-Neuve, sans pouvoir y établir aucune habitation, si ce n'est des échafauds et rebans pour sécher le poisson ; ne possédant plus pour subsister que les petites îles de Saint-Pierre et Michelon, rochers nus et misérables qui l'ont approvisionné de toutes les choses nécessaires à la vie, nos navires sont obligés de partir chaque année des ports de France qui doivent servir aux opérations de la campagne. Et pourtant, malgré cet état de choses, et en ce qui concerne le point de l'état, nos pêcheurs ont soutenu la concurrence avec ceux de l'Angleterre, établis et à domicile sur la partie sud de l'île de Terre-Neuve, et vis-à-vis des États-Unis, qui jouissent de tous les avantages de la proximité de leurs côtes. — La pêche de la morue ne peut actuellement plus de 400 navires français ; 200 bâtiments de transport et de cabotage





(Bâtimens faisant la pêche de la morue (verte) sur le banc de Terre-Neuve.)

tage sont destinés en outre aux opérations accessoires de la pêche. Ainsi, cette industrie entretient à la mer une flotte de

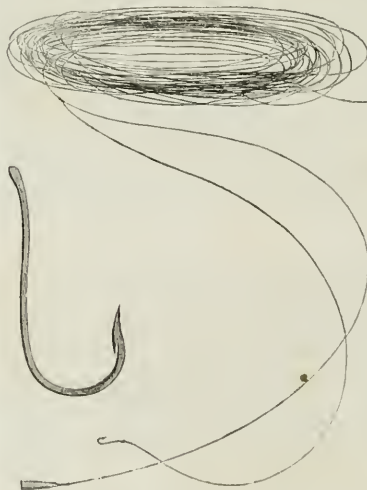
600 voiles et de 15,000 marins, qui forment près du quart du personnel valide de l'inscription maritime : réserve précieuse, toujours disponible et endurcie au métier le plus rude, sur une mer orageuse et sous un climat des plus rigoureux ; réserve utile pour la navigation commerciale en temps de paix, réserve indispensable, mais encore insuffisante pour l'armement de nos escadres en temps de guerre. — Les produits de la pêche de la morue sont estimés à 40 millions de kilogrammes de poisson, qui viennent alimenter nos marchés, et dont 15 à 16 millions sont réexportés aux colonies, en Italie et en Espagne. Notre consommation absorbe le reste.

La pêche sur la côte de Terre-Neuve a toujours été placée au premier rang; c'est celle qui occupe le plus grand nombre de marins; on y emploie des bâtimens de toute grandeur, depuis 50 jusqu'à 550 tonneaux. Lorsque le navire est arrivé à la côte, vers les premiers jours de juin, on le désarme, et l'équipage vient s'établir à terre avec tout son matériel dans des cabanes de bois construites sur le littoral et qu'il faut remettre en état après l'hivernage. De là, les bateaux, montés de deux hommes et un novice, sont expédiés tous les matins à la pêche à la ligne pour ne rentrer que le soir. Indépendamment de ces embarcations, chaque navire arme un ou plusieurs bateaux de Seine, qui sont montés de dix hommes et

barcations, au nombre de 2 à 500, vont à la voile et à l'aviron; elles sont montées par deux hommes et sortent le matin pour rentrer le soir. On divise en trois catégories les différentes classes de gens qui se dévouent à la pêche ou à la préparation du poisson sur le littoral de ces deux petites îles : 1° les pêcheurs sédentaires, ou colons pêcheurs, au nombre de 1,000 à 1,100; 2° les pêcheurs hivernants, qui passent la mauvaise saison ou qui s'établissent à terre pendant plusieurs



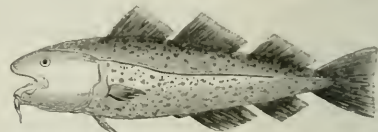
(Coupe de mer sous un navire faisant la pêche de la morue (verte).)



(Hâim et ligne de pêche.)

qui pêchent lorsque les morues deviennent plus abondantes. Au retour des bateaux, le poisson est fraîche, sale et mis en pile; après plusieurs jours de sel, les navires et les mousses le font sécher sur les bords de gabot jusqu'à ce qu'il soit parvenu à un degré de dessiccation suffisant pour le rentrer. Les pêcheurs quittent la côte à la fin de septembre, la plupart pour revenir en France, quelques-uns pour aller porter une cargaison de morues aux Antilles.

La pêche à Saint-Pierre et Miquelon a une grande analogie avec celle de la côte de Terre-Neuve; elle se fait avec des bateaux plats appelés *morays* ou avec des pirogues. Ces em-

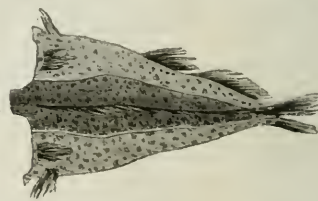


(Morue.)

barcations, au nombre de 2 à 500, vont à la voile et à l'aviron; elles sont montées par deux hommes et sortent le matin pour rentrer le soir. On divise en trois catégories les différentes classes de gens qui se dévouent à la pêche ou à la préparation du poisson sur le littoral de ces deux petites îles : 1° les pêcheurs sédentaires, ou colons pêcheurs, au nombre de 1,000 à 1,100; 2° les pêcheurs hivernants, qui passent la mauvaise saison ou qui s'établissent à terre pendant plusieurs

années; leur chiffre, sujet à des variations, n'exécède guère 500 individus; 3° enfin, les passagers pêcheurs, venus de France et qui repartent à la fin de la campagne; on en compte environ 5 à 400 chaque année.

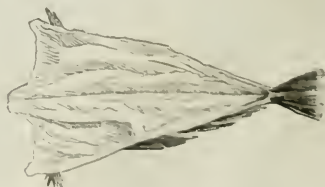
La pêche et la préparation de la morue étant la seule industrie des îles de Saint-Pierre et Miquelon, occupent la totalité des pêcheurs hivernants et presque tous les habitants sédentaires, hommes, femmes, vieillards et enfants, à partir



(Morue habillée, dite morue plate. — Dessus.)

de l'âge le plus tendre. La pêche commence au mois d'avril et se prolonge jusque vers le milieu d'octobre; elle est généralement assez abondante et donne du petit poisson, comme à la côte de Terre-Neuve.

La pêche sur le grand banc s'effectue avec des navires de 120 à 150 tonneaux, armés de deux fortes chaloupes; 16 à 20 hommes d'équipage sont nécessaires pour la manœuvre du bâtiment et de ses embarcations; les départs de France ont lieu du 1^{er} au 15 mars. Les navires se rendent directement à Saint-Pierre et y débarquent les passagers pêcheurs, les



(Morue habillée, dite morue plate. — Dessous, intérieur.)



(Pêcherie à Terre-Neuve.)

mousses et les novices, qui forment le complément légal de leur équipage, et qui ont pour destination le travail de la sé-

cherie à terre; de là, ils font voile pour le banc, sur lequel ils vont mouiller par 70 à 80 mètres de fond, afin de s'y livrer

aux opérations de la pêche. Les deux chaloupes sont mises à la mer, et, chaque soir, montées de cinq hommes chacune,

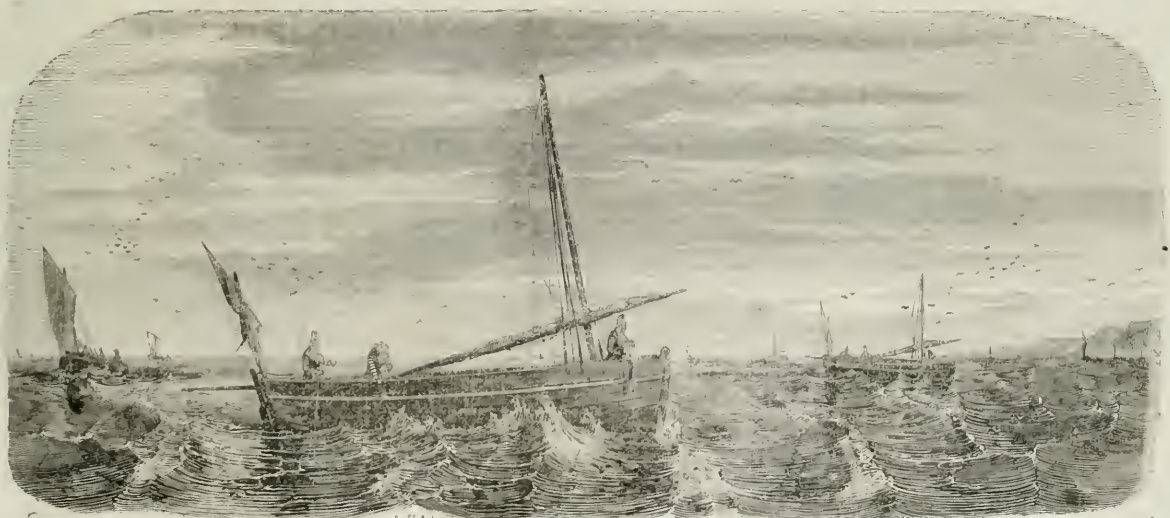


(Pêche du capelan pour servir d'appât.)

elles vont jendre les lignes, qui sont armées de 4 à 5,000 hameçons. Tous les matins, les lignes sont levées, et le pois-

son, tranché, lavé et salé, est transporté à bord et déposé dans la cale. La partie de l'équipage qui est restée sur le na-

vire, s'occupe aussi à la pêche avec des lignes de fond. La première pêche terminée, ce qui a lieu du 13 au 50 juin, le



(Barque faisant la pêche de la morue sèche), sur le banc de Terre-Neuve.)

produit en est porté à Saint-Pierre pour y être séché, tandis que le navire, muni de nouveau sel et d'appâts, retourne faire sur le hanc une seconde pêche. Parfois même il en fait une troisième, dont les produits, seulement, sont rapportés directement en France à l'état vert. La pêche du grand hanc est plus dure et plus périlleuse que celle de la côte; elle exige des marins faits et des hommes intrépides; elle se pratique sur une mer sans cesse agitée; les pertes d'hommes et de chaloupes y sont fréquentes à cause des bourrasques et des brumes; la pêche à la côte forme les marins, la pêche au hanc les aguerrit.



(Portion de coupe d'un bâtiment à pêcheur de morue (verte) — Profil.)

Quant à la pêche qui se pratique vers les atterrages de l'Islande, elle s'opère sous une latitude de 61 à 66 degrés nord, au milieu des glaces flottantes et sur une mer sans mouillage et toujours tourmentée. A la côte, le navire est désarmé; au grand hanc, il est mouillé sur son ancre; dans les parages de l'Islande, il est forcé de rester sous voile. Ici, la pêche se fait avec des lignes volantes de 100 à 120 brasses de profondeur; le poisson pris, au lieu d'être salé en crac, est préparé et salé dans des tonnes apportées de France. On emploie, pour cette pêche, des bâtiments de 60 à 80 tonneaux, montés de 12 à 15 hommes d'équipage. Les navires partent en avril et retournent dans le courant de septembre; quelques-uns, cependant, favorisés par la pêche, reviennent au mois de juin et repartent immédiatement pour un second voyage. Ainsi, les équipages tiennent habituellement la mer pendant six mois. Aucune pêche n'est plus propre à former des marins intrépides, aucune n'est marquée par des pertes plus cruelles d'hommes et de bâtiments.



(Fragment d'un bâtiment pêcheur de morue (verte), vu par la gauche.)

« En présence du développement des forces maritimes des grandes puissances, disait naguère l'habile administrateur chargé de soutenir devant les chambres l'exposé des motifs sur le dernier projet relatif à la pêche de la morue, la France ne doit pas rester stationnaire, et le gouvernement doit chercher les moyens de mettre les ressources du pays à la hauteur des besoins sans cesse croissants de notre marine. La pêche est une industrie féconde; déjà elle est la branche la plus importante de notre navigation commerciale, et l'inscription maritime, à laquelle elle fournit plus de cinquante de sa force vive, lui doit ses meilleurs matelots; aucune ne forme plus économiquement et plus promptement des marins robustes, actifs et propres au service de l'Etat, et cependant aucune n'est susceptible encore d'un plus grand développement... Le doublement de l'exportation et de la consumma-

tion des produits de la pêche suffirait pour donner au service de notre flotte 12,000 marins de plus. »

A ces judicieuses paroles de M. Senac nous ajoutons que la France a dans ses mers toutes les ressources pour se maintenir au rang des premières puissances maritimes, pour protéger le commerce le plus étendu, pour appuyer au besoin par ses forces navales la prépondérance de sa politique; mais il faut pour cela qu'elle ne renonce pas à se faire crainte sur les cœux. Or, il n'est pas de marine militaire possible sans une marine marchande active et nombreuse, et c'est dans la pratique de la grande pêche qu'elle en trouvera tous les éléments.

Projet d'une Caisse de pensions de retraite

POUR LES CLASSES LABOURIEUSES.

Les caisses d'épargne sont accessibles sans distinction à tous ceux qui, pauvres ou riches, veulent momentanément déposer des sommes plus ou moins fortes, et qui peuvent retirer à volonté. Or, nous voyons par les comptes rendus de leur administration que la moyenne des versements pour Paris varie entre 150 et 160 fr. par individu, ce qui suppose une économie d'environ 60 fr. par an, économie que peuvent rarement faire ceux qui vivent au jour le jour de leurs salaires.

D'autre part, les Sociétés particulières de secours mutuels ont spécialement pour but d'assurer un secours journalier à ceux qu'un chômage, une maladie, peuvent momentanément de leurs ressources, quelques-uns de rembourser les frais de maladie, les frais de sépulture en cas de décès, etc., mais, ainsi que nous le dit un homme qui a vu de ces importantes questions une étude toute particulière, M. Maquet, dans un travail dont nous parlerons tout à l'heure, « les ouvriers peuvent d'autant moins s'y associer, qu'indépendamment des versements annuels plus ou moins forts, le souscripteur est encore obligé de payer d'avance 3 pour 100 pour frais d'administration sur le montant des annuités équivalentes. »

Aussi, beaucoup de ces sociétés n'ont pu se soutenir longtemps, et, après d'infructueux efforts, se sont vues dans la nécessité de se dissoudre. En nous confirmant ces tristes résultats, un philanthrope bien digne de regrets, M. de Gérando, nous les a expliqués dans les lignes suivantes empruntées à son ouvrage sur la Bienfaisance publique : « Ces sociétés, dit-il, dont le quart réunit à peine trente à cinquante membres, procèdent suivant des modes très-différents; aucune loi, aucun acte du gouvernement, ne sont vus leur assurer une protection, leur donner des règles ou des garanties. Il est impossible, ajoute-t-il dans un autre passage, que des associations si peu nombreuses puissent faire une application solide du calcul des probabilités, et qu'elles garantissent aucun secours avec une certitude quelconque. Trente-deux d'entre elles se sont dissoutes dans ces derniers temps, et cinq dans la seule année 1857; vingt-neuf n'ont plus fourni de renseignements à la caisse philanthropique de Paris depuis 1829, et ont peut-être subi le même sort. »

Il restait donc à trouver une combinaison qui, sans nuire aux caisses d'épargne, pût exister à côté d'elles aussi qu'à côté des sociétés temporaires de secours mutuels, et réaliser ce que ni les unes ni les autres ne pouvaient faire, c'est-à-dire créer chaque jour pour le producteur des ressources qui s'accroîtraient sans cesse, et garantirait d'une manière certaine l'avenir contre toutes les éventualités. C'est le plan qui a voulu réaliser un honorable citoyen, M. Maquet, en fondant des caisses de pensions de retraite pour les classes laborieuses de l'un et de l'autre sexe.

M. Maquet, qui intriguait depuis longtemps cette idée générale, avait consulté tous les précédents qui peuvent exister; car l'idée qu'il a eue et qu'il veut faire passer dans la réalité n'est nouvelle, à proprement parler, que dans son application. Sans mentionner la caisse des invalides de la marine, dont les résultats ont été si admirables, et qui fonctionne avec tant de succès depuis près de deux siècles, il nous suffira de dire qu'un plan analogue à celui proposé aujourd'hui par M. Maquet a été exposé pour la première fois en 1773 en Angleterre, adopté deux fois, à une grande majorité, par la Chambre des Communes en 1775 et 1791, deux fois repoussé par la Chambre des Lords, et enfin adopté le 18 juin 1855 par les deux Chambres du Parlement. Cet acte législatif stipulait que tout individu âgé de quinze ans au moins pouvait, soit par un seul paiement, soit par une prime annuelle, acquiescer de l'Etat une rente viagère annuelle ou différée au maximum de 20 liv. st., au minimum de 4 liv. st., à la charge de déposer cette prime dans une caisse d'épargne ou paroissiale, ou dans toute autre société autorisée à se former à cet effet.

Le même acte disposait en même temps (art. 19) que les certificats et registres relatifs à ce service seraient exempts de timbre.

Après avoir longtemps mûri son plan, et réfléchi à la possibilité d'organiser une caisse de pensions de retraite pour les classes laborieuses, M. Maquet songea à demander pour lui le patronage du public, de la presse et des hommes éclairés. A cet effet, une réunion solennelle fut convoquée; elle eut lieu le 11 mai 1842, dans la grande salle de la mairie du 3^e arrondissement. C'est devant un nombreux auditoire que M. Maquet, fort de ses études et de ses convictions, exposa son plan d'organisation. Nous allions en donner brièvement un aperçu d'après ses propres paroles.

Entendre aux classes ouvrières, par une association appliquée à tous les degrés de l'échelle sociale, le principe suivi

par le gouvernement, qui, au moyen des retenues opérées sur leurs traitements d'activité, même les plus minimes, alloue des pensions de retraite, non-seulement aux employés de ses administrations, mais encore aux officiers des armées de terre et de mer, ainsi qu'aux marins et aux ouvriers des ports; tel était le problème que M. Maquet s'était proposé de résoudre.

Pour y parvenir, rien ne lui semble préférable à la création d'un établissement fondé sur le modèle de la caisse des invalides de la marine. Cette caisse, qui, depuis deux siècles, fonctionne avec un succès toujours croissant, et que sa prospérité a mise à même de pouvoir payer plus de 7 millions de pensions pour services mixtes rendus à l'Etat et au commerce, s'écarte (comme dit le reste le faire, à son exemple, la caisse des pensions de retraite) autant de la règle commune des anciennes institutions que des établissements nouveaux d'un caractère analogue. Elle n'a ni une aucune partie de son capital; elle n'en fait pas, comme certaines sociétés particulières, le privilège exclusif d'un partage entre les survivants lors des répartitions; son fonds est un trésor qui s'accroît sans cesse pour soulager dans l'avenir les infirmes ou la vieillesse de ses économes et prudents souscripteurs. « En effet, dit M. Richelot, cette caisse pourvoit à tout pour le marin; la marine n'abandonne point, comme l'industrie, ses vieux serviteurs; les bras employés par elle, et qui l'âge a affaiblis, elle ne les réduit pas au pénible effort de demander l'aumône; elle établit une admirable solidarité de famille, et récompense dans la veuve et dans l'enfant en bas âge les services du mari et du père. »

Ce serait une position analogue que M. Maquet, en organisant la caisse des pensions de retraite, voudrait créer en faveur de ces ouvriers vieux et infirmes, de ces invalides de l'industrie qui, après une vie entière passée dans de pénibles travaux, n'ont d'autre perspective que le dénuement dans l'infirmité.

Jusqu'ici, en effet, qu'a-t-on fait pour l'ouvrier? Le gouvernement, ce tuteur-né des intérêts généraux, qui impose d'autorité une économie sur le traitement de l'officier ou du bureaucrate, qui les rend prévoyants par exemple, a-t-il songé à assurer à l'ouvrier un morceau de pain à la fin de sa carrière? Souvent même se croit-il bien généreux quand, l'arrachant à la mendicité, il l'envoie caclier ses infirmités derrière les murs d'un de ces hôpitaux qu'il entretient avec les sœurs du malheur, avec le produit des charges publiques, surtout des octrois, qui pèsent bien plus sur le pauvre que sur le riche.

Différente des caisses d'épargne, la caisse des pensions de retraite ne rend les épargnes qu'elle a reçues par fractions que sous forme de pensions, ou tout au moins de secours qu'on pourrait appeler des pensions temporaires, et après un laps de temps qui ne peut être moindre de vingt-cinq ans. Ces pensions doivent être le résultat de versements ou de retenues volontaires de 6, 12 ou 24 francs par an, à percevoir par fractions de 12, 25 ou 50 centimes par semaine, suivant l'âge ou la progression du salaire.

Le minimum des versements pendant vingt-cinq ans est de 150 francs; le maximum, de 200 centimes par jour.

Toute personne de l'un ou de l'autre sexe, de dix ans et au-dessus, peut faire partie de la caisse, sur la présentation de son acte de naissance.

Les versements ne pourront être moindres

De 6 francs par an, de dix à quinze ans;

De 12 francs, de quinze à vingt ans;

De 24 francs par an, de vingt ans et au-dessus.

Les souscripteurs devront faire leurs versements par semaine ou par mois.

Toutes les sommes provenant de souscriptions, legs ou donations, seront employées en achats de rentes sur l'Etat.

Ces rentes seront inscrites au nom de la caisse des pensions de retraite, et les titres seront déposés à la caisse des dépôts et consignations.

Les arrérages de rentes seront perçus et convertis immédiatement en rentes sur l'Etat, ou en placements hypothécaires, par les soins du conseil-directeur.

Tout souscripteur âgé de cinquante-cinq ans, dont les versements annuels auront été régulièrement faits pendant vingt-cinq ans, et s'éleveront à 450 francs au moins, aura droit à une pension.

Les souscripteurs dont les versements auraient été suspendus ne perdront pas leurs droits à la pension, pourvu qu'ils reprennent le cours de leurs versements, ils acquittent le montant et les intérêts composés des versements arriérés. Le maximum des pensions ne pourra excéder 600 francs par an, à moins de modifications extraordinaires.

D'autres dispositions relient les droits des ouvriers à une pension temporaire pour cause de blessures ou d'accidents.

Entin la caisse sera aussi en mesure de servir des pensions aux veufs ou veuves, aux orphelins et aux pères et mères indigents des souscripteurs.

Tel est, dans ses dispositions principales, le plan proposé par M. Maquet; aussi ne doit-on pas s'étonner qu'aussitôt les hommes les plus honorables et les publicistes les plus distingués se soient empressés de lui donner leur adhésion. Il a été immédiatement renvoyé à une commission qui s'est constituée sous la présidence d'un de nos industriels les plus distingués, M. Demere, et dont on attend le travail avec impatience. Sans prolonger, dès aujourd'hui, quelles seront les conclusions de cette commission, nous croyons savoir qu'elle l'insistera, de même que M. Maquet, pour que cette caisse fonctionnât sous la garantie du gouvernement.

Nous ne savons encore si le gouvernement donnera la garantie demandée. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons que nous féliciter de voir des hommes honorables et dévoués occupés de réaliser une idée aussi féconde, et qui, bien comprise et bien exécutée, peut avoir les résultats les plus heureux pour l'avenir des classes ouvrières. Prochainement, la commission va publier son travail et ses observations. Puisse-telle mettre dans l'exécution qu'elle a entreprise assez de per-

sévérité et d'efforts pour réaliser bientôt le plan de M. Maquet ! Ce sera à la fois un noble exemple donné par la France au monde civilisé, et un immense service rendu à l'industrie nationale. Ses agents les plus immédiats et les plus utiles, les ouvriers, trouveront dans la caisse des pensions de retraite un soulagement pour leur vieillesse, et un bûcher d'autant plus précieux qu'ils ne le devront qu'à leur prévoyance et à leur économie.

Romanciers contemporains.

CHARLES DICKENS.

LA TABLE D'HÔTE.

(Voir t. II, p. 26, 58 et 103.)

L'assemblée était nombreuse ; dix-huit à vingt convives environ, parmi lesquels cinq ou six dames, serrées l'une contre l'autre, formait à elles seules une petite phalange défensive. Tous les couteaux, toutes les fourchettes étaient à l'œuvre et s'escriant d'une façon tout à fait éditante. Peu de paroles s'échangeaient ; chacun avalait comme s'il y allait de la vie ; et une lampe eût été prédite pour le lendemain avant déjeuner, qu'on n'eût pu mettre plus d'ardeur à satisfaire le premier des appétits brutaux. La volaille faisait le gros du festin ; une dinde figurait au haut bout de la table, deux canards en occupaient l'autre extrémité, et deux volatiles inconnus siègeaient au centre. Le tout disparaissait comme si chaque oiseau, recouvrant l'usage de ses ailes, eût pris l'essor à travers chaque gosier, y plongeait comme un gouffre. Les huîtres, coques et marinières, ne faisaient qu'un saut de leurs spacieuses coquilles dans les bouches beantes, où elles glissaient par vingtaines. Les hors-d'œuvre du plus haut goût ne faisaient qu'apparaître. Les cornichons, les piments, les cornues au vinaigre, se croquaient comme dragées, sans qu'on en ouïssait. D'immenses amas d'aliments indigestes tombaient comme la glace au soleil. C'était vraiment chose solennelle et stupéfiante à voir ! Des gens qui se plaignaient d'une digestion laborieuse se gorgeaient d'énormes bouchées, nourrissant ainsi, non-seulement eux, mais une nuée de cantiniers, hôtes habituels de leur couche. D'autres individus maigres, à jupes lasses et tréves, mal repus en dépit de ce carnage et de ces résistances, couvaient la pâtisserie avec des regards avides. Ce que madame Pawkins ressentait chaque jour pendant le dîner échappait à la pénétration humaine ; elle avait cependant une consolation : c'est que son supplice était court.

Dès que le colonel eut fini de dîner, événement qui eut lieu juste au moment où Martin, envoyant son assiette, sollicitait un morceau de dinde pour commencer le sien, l'Américain demanda à l'Anglais son opinion sur les pensionnaires qui affluaient à la dévotion des parbes de l'Union, et s'informa si quelques renseignements sur eux lui seraient agréables.

« De grâce, dit alors Martin, quelle est cette petite fille, à figure malade, avec de gros yeux tout ronds, là, vis-à-vis de nous ? ne m'en vois ni mètre ni chopinon. »

« Parlez-vous de cette matrone en robe bleue ? demanda le colonel avec emphase ; c'est mistress Jefferson Brick, monsieur. »

« Eh non ! dit Martin ; je parle de cette petite poupée ; là, vous dis-je, juste en face. »

« Eh bien, monsieur, répliqua le colonel, cette dame est madame Jefferson Brick en personne ! »

Martin fit volte-face et regarda le colonel. Il parlait sérieusement.

« Sur mon âme, alors je ne désespère pas de voir quelqu'un de ces jours naître un héritier à M. Brick, dit Martin. »

« Il en a déjà deux, monsieur, » répondit le colonel.

L'allure de la dame était si fort celle d'un enfant, que Martin n'avait pu retenir l'exclamation.

« Qui, monsieur, poursuivait M. Driver ; s'il est des institutions qui compriment la nature humaine, il en est d'autres qui la développent ! » Après un moment de silence : « Jefferson Brick, ajouta le colonel à l'éloge de son collaborateur, Jefferson est un des hommes les plus remarquables de notre pays, monsieur ? »

Ces paroles furent murmurées à voix basse, car l'homme remarquable se dirigeait à la droite de Martin.

« Ariez-vous la bonté de me dire, monsieur Brick, reprit l'Anglais, s'adressant cette fois à son voisin de droite et le questionnant, moins par curiosité que pour l'annoncer de la conversation, me diriez-vous quel est ce... » Il allait dire petit garçon ; mais, esquissant le mot, il reprit : « ce petit monsieur, là-bas, qui a le nez rouge ? »

« Professeur Mallet, monsieur, répondit Jefferson. »

« L'éducation, monsieur, dit Jefferson Brick. »

— A ce compte, il n'y aura pas disette de grands hommes, » pensa Martin.

Poursuivant son enquête, l'Anglais découvrit qu'il n'y avait pas moins de quatre majors présents, deux colonels, un général et un capitaine. Il ne put s'empêcher d'en conclure que l'état-major de la milice américaine était si nombreux qu'à moments de se commander mutuellement l'un l'autre, les officiers ne devaient savoir où et comment se pourvoir de soldats. Pas un des assistants qui fût dépourvu de titres. Ceux qui ne jouissaient pas des honneurs militaires étaient docteurs, professeurs ou révères. Trois d'eux étaient, grossiers et désagréables personnages, avaient été députés des États voisins ; l'un pour affaires d'argent, le second comme envoyé politique, le troisième, comme missionnaire aux frais d'une secte religieuse. Parmi les dames on voyait mistress Pawkins, droite, osseuse et silencieuse ; de plus une vieille demoiselle, figure en lame de couteau, qui soulevait les droits des femmes envers et contre tous, et avait ouvert un cours pour la propagation de ses idées. Le reste, tout à fait dépourvu d'individualité et de caractère, ne valait pas la peine d'être nommé ; plusieurs autres auraient pu faire échange d'esprit ou d'âme l'un avec l'autre sans que personne s'en doutât. Ces derniers seuls ne paraissent point errés parmi les personnages les plus remarquables du pays.

Plusieurs hommes, en avançant leur dernier morceau, se levèrent et sortirent, s'arrêtant seulement une minute ou deux près du poêle, pour se rafraîchir aux crachoirs de cuire. Un petit nombre, plus sédentaire, s'oublia environ un quart d'heure autour de la table, et ne se leva qu'avec les dames.

« Où vont-elles ? demanda Martin à l'oreille de M. Jefferson Brick. »

« Dans leur chambre à coucher, monsieur. »

« N'y a-t-il donc point de dessert, pas un moment de loisir à donner à la conversation ? demanda Martin, assez disposé à jouer de quelque relâche après son long et assommant voyage. »

« De ce côté de l'Atlantique, nous ne sommes pas hommes de loisir, monsieur, mais d'affaires, et nous n'avons pas de temps à perdre, » fut la réplique.

Les dames firent donc sur une seule ligne ; M. Jefferson Brick et les autres hommes marqués signifièrent le départ de leurs meilleures motifs par un léger mouvement de tête, et se firent chose fort vite. Martin trouva la continue peut de son côté ; cette fois il garda son opinion pour lui, ayant grand plaisir de profiter de la conversation de ces *gentlemen* si affairés, qui s'éclairaient, à l'envi l'un de l'autre, autour du poêle, comme si le départ des personnes de l'autre sexe eût dérangé leur esprit d'un poids immense, ils faisaient maintenant le plus copieux usage, le plus actif emploi des crachoirs et des cure-dents.

A dire vrai, l'entretien était vide d'intérêt et pouvait se résumer en un seul mot : l'argent. Soucis, joies, espérances, affections, vertus, poésie, tout semblait se fondre et couler en dollars. Le hasard le plus favorable n'aurait pu apporter, au milieu de ces fastidieux caquets, chose légère et gracieuse qui ne s'épauvât en métal. Les hommes étaient pesés au poids de leurs dollars, leurs actes jugés en dollars, la vie, mise à l'écran, évaluée au taux le plus juste, portée aux nues ou traînée dans la fange, selon le nombre des dollars.

Après les dollars, ce qu'il y avait de plus respectable, c'était toute entreprise avant pour lui d'en acquérir. Plus un homme avait su jeter par dessus bord, de vertus, d'honneur, de générosité, allégé sa bourse de ce lest inutile, plus il avait de place à donner aux dollars. Pour l'argent on pouvait faire du commerce, un vaste commerce, un brigandage légal ; pour l'argent on pouvait faire, dit drapier de la république, un mailion ; on pouvait en souiller les étoles une à une, le mailin, le dépeçant bande à bande, comme les cheveux d'un caporal dégradé. Tout pour les dollars ! qu'est-ce qu'un pavillon, qu'est-ce qu'un drapier devant l'or ?

Celui qui basarde sa vie à la chasse aux renards, aime à courir à toute bride ; il en était ainsi de ces messieurs. Le plus grand patriote était celui qui braillait le plus haut, au mépris de toute décence. Leur dignification, c'était l'homme qui, dans l'emportement brutal de sa course, ne pouvait prendre un instant haleine, et marquer d'un brillant mépris la turpitude du voisin. En peu de minutes de cette course à l'autour du poêle, Martin apprit que porter à l'assemblée législative des pistolets, des épées dans des cannes, et autres paisibles jouets ; que saisir son adversaire à la gorge comme le pourrait faire un chien on un rat ; que tempêter, que-reller, s'emporter, boxer et triompher par la force musculaire, étaient autant d'actes glorieux ; et qu'un lieu de déshonneur la liberté et de la frapper au cœur plus que ne le pourrait faire le cimeterre d'un despote, ces actes forcés battaient l'orgueil patriotique des citoyens et réveillaient sur les lèvres des masques du langage de la renommée.

Une fois ou deux quand il crut en trouver le joint, Martin basarda les questions qu'il lui venait en tête, en sa qualité d'étranger, tant sur les portes nationales, sur le théâtre et la littérature, que sur les arts. Mais les renseignements que ses interlocuteurs étaient en mesure de lui donner, ne s'élevaient pas au delà des phrases redondantes des illustres de l'époque, tels que le colonel Driver, M. Jefferson Brick et autres célèbres, à ce qu'il paraissait, par la perfection et l'excellence du style bouffonné et branchant, vulgairement nommé, style de matamore.

« Nous sommes un peuple occupé, monsieur, dit un des capitaines qui venaient de l'Ouest, et nous n'avons pas de temps à perdre en lectures de fantaisie. Nous nous en arrangeons encore quand elles nous viennent dans les journaux mêlées à des choses solides et substantielles, mais *ponch* de vos livres ! »

« Ici le général, qui semblait pris de mal de cœur à la seule pensée de lire quoi que ce soit qui n'appartint pas au commerce ou à la politique, et qui fut en dehors des journaux, demanda si personne ne se sentait au goût de prendre un petit verre de liqueur. La plupart des assistants trouvant l'idée forte de saison, firent, un à un, vers le comptoir du cabaret voisin,

d'où probablement ils gagnèrent leurs magasins et leurs banques, pour revenir de nouveau à la table en ruban en core de dollars et d'argent, chargés leur esprit on parcourant et discutant quelques sentences impudées de patriotisme, et finir enfin par aller tondre chacun au sein de sa famille.

« Leur principale jouissance, la seule qu'ils sachent savourer en commun, se dit Martin poursuivant les cours de ses pensées ; et il continua à rêver aux dollars, aux démagogues de cabaret, ne sachant trop si ces gens étaient réellement aussi affairés qu'ils prétendaient l'être, ou si tout bonnement ils étaient incapables de goûter tout plaisir social, toute joie domestique.

Le problème était difficile à résoudre, et s'être trouvé contraint de le poser était déjà peu encourageant. Martin, assis devant la table déserte, de plus en plus abattu, et repassant en son âme les difficultés et l'incertitude de sa situation, poussa un profond soupir.

« Un des convives, homme entre deux âges, à l'œil noir, à la face balée, avait attiré l'attention de Martin par l'expression cordiale et ouverte de ses traits. Mais impossible à l'Anglais de rien tirer de ses voisins au sujet d'un individu qu'ils paraissaient regarder avec le plus constant intérêt. Ce personnage, qui n'était pas mêlé à la conversation autour du poêle, ne quitta point la salle avec les autres, et lorsqu'il entendit Martin soupier pour le trois ou quatrième fois, il basarda quelques paroles dans le desir, sans imposer sa connaissance, d'engager peu à peu l'attention. Ses motifs étaient si palpables, et cependant si délicatement indiqués, que Martin en éprouva une velleité de reconnaissance, et la laissa percer dans sa réponse.

« Je ne vous demanderai pas, dit en souriant l'étranger, qui se leva alors et se rapprocha de Martin, je ne vous demanderai pas comment vous aimez mon pays ; je crains trop de deviner ; mais, en ma qualité d'Américain, forcé de commencer toujours par une question, je vous demanderai si le colonel ne vous agré.

« Votre franchise m'encourage à avouer, sans la moindre réticence, qu'il ne m'agré pas du tout ; bien qu'il me faille ajouter que je lui dois des remerciements pour m'avoir amené ici, — et me prie pour avoir arrangé les choses sur un pied assez raisonnable, ajouta Martin, se souvenant de quelques mots, que le colonel avait murmurés à son oreille avant de le quitter. »

« Trêve à la reconnaissance, reprit séchement l'étranger ; le colonel va recroquer à bord des paquebots de temps à autre, à ce que j'ai pu dire, quelques passagers d'Europe, afin de leur échanger des renseignements de fraîche date dont il engraisse son journal ; il présente aussi des étrangers ici comme pensionnaires, pour gagner sur eux, j'imagine, quelque petite rente, déduite ensuite par l'hôtesse sur son écot de la semaine. — J'espère ne vous avoir choqué en rien ? ajouta-t-il, s'apercevant que Martin rougissait. »

« Comment serait-ce possible, mon cher monsieur ? dit Martin, serrant la main qui lui était offerte. A vous dire la vérité, je me demande..... »

« Quo ? »

« Je me demande, puisqu'il faut tout dire, comment fait le colonel pour esquiver les coups de bâton ? »

« Eh ! il en a bien reçu quelques-uns, répondit tranquillement l'Américain ; il fait partie de cette classe d'hommes de laquelle notre Franklin, dix ans déjà avant la fin du dernier siècle, attendait que dangers et disgrâces. Peut-être ignorez-vous que Franklin a publié, en termes péremptoires, l'opinion que tout individu colonisé par un drôle de l'espèce du colonel, ne trouvant protection suffisante ni dans les lois du pays, ni dans les sentiments élevés et délicats de ses compatriotes, était en droit de terminer sur le dos de cette vermine publique, à l'aide d'un bon godin. »

« Je ne savais mot de cela, dit Martin ; mais je suis ravi de l'apprendre, et trouve l'avis digne de mémoire, d'autant plus..... » Ici, il hésita de nouveau.

« Allons, poursuivit, dit l'autre, souriant comme s'il devenait les paroles qui venaient Martin à la gorge. »

« D'autant plus, poursuivit Martin, que je commence à penser qu'il fallait être doué d'une forte dose de courage, même au temps de Franklin, pour écrire librement, sur quelque sujet que ce fût, dans cette très-indépendante république, du moins, sans être soutenu par un parti. »

« Du courage ? sans doute, il en fallait. Et pensez-vous qu'il en faille aujourd'hui ? reprit son nouvel ami. »

« Oui, en vérité, et pas peu, dit Martin. »

« Vous dites vrai, si vrai que je ne crois pas possible qu'un auteur satirique puisse respirer tout air. Un Juvénal, un Swift qui viendrait à naître parmi nous demain serait écrasé sur l'heure. Si vous connaissez un peu notre littérature, et que vous sachiez mes idées sur le point d'un Américain qui a relégué et disséqué nos travers comme un pourceau, vous m'en comme appartenant à tel ou tel parti, et qui ait pu déchaîner aux colonies les plus dégoûtantes, aux plus sales injures, ce nom, croyez-moi, sera nouveau à mes oreilles. Je pourrais vous désigner plus d'une circonstance où un de nos écrivains ayant basardé la plus innocente critique, l'expulsion la moins anière, la mieux intentionnée de quelques-uns de nos ridicules ou de nos vices, a été obligé d'annoncer que, dans une nouvelle édition purgée et corrigée, le passage critique serait retranché, expliqué ou métamorphosé en éloge. »

« Et comment les choses en son-belles venues là ? demanda Martin d'un ton blattin. »

« Rappelez-vous ce que vous avez entendu et vu aujourd'hui, à commencer par le colonel, et vous ne demanderez plus comment, dit son ami. Mais eux, où sont-ils ? cela, c'est une autre question. Dieu nous préserve de voir en cette enceinte un spécimen de l'intelligence et de la moralité en Amérique ; seulement, comme l'écrive, elle monte à la surface, hélas ! et tout souvent c'est dans cette tourbe que la représentation du peuple se recrute. — Mais ne ferez-vous pas un tour de promenade ? »

Il y avait dans les manières de l'Américain une franchise

plaine de cordialité, jointe à la naïve confiance qu'on n'en abuserait pas, un mélange de droiture, de fermeté et de bienveillance, que Martin n'avait encore jamais rencontré. Il passa son bras sous celui de son nouvel ami, et ils sortirent ensemble.

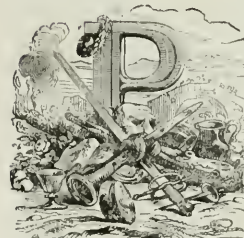
(La suite à un prochain numéro.)



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XIV.

PISE.



PREMIER ADÉ qu'Alpino le revendrait plus dans cette cabane, Ramengo marchait en cherchant à se mettre sur les traces du jeune page. Le désir de trouver son fils lui avait fait quitter la piste qu'il avait jusque-là suivie avec l'insouciance de la haine. Dans une de ses promenades à l'aventure, un jour qu'il côtoyait le Pô, il entendit sortir d'un buisson comme un voix d'un homme qui appelle. Il s'approche : un batelier s'en demande humblement : « Le seigneur cavalier veut peut-être passer ? »

— Pourquoi cette demande ?

— Je connais au drap de vos habits que votre seigneurie est de Milan. J'en ai beaucoup passé de Milanais pendant ces semaines. »

Ces paroles donnèrent l'impulsion à la volonté indécise de Ramengo, qui répondit affirmativement plutôt à ses propres pensées qu'à la question du batelier. On lit entrer le cheval dans la barque, et pendant que le rameur s'efforçait de composer obliquement le fil de l'eau, Ramengo le questionna sur les passagers, sur leurs habits, leurs discours, leur route. Il lui demanda, en outre, s'il n'avait pas vu un beau jeune homme, et il lui fit le portrait d'Alpino.

« Eh ! eh ! répondit le batelier, s'il fallait les avoir tous dans l'esprit. Mais... celui que vous me décrivez, je crois l'avoir vu : un homme entre trente et trente-cinq ans, n'est-ce pas ? »

— Non, non : beaucoup moins, pas même vingt : des cheveux noirs.

— Précisément ; à présent, je me rappelle : des yeux gris, courtard, trapu... »

Au contraire : des yeux noirs, plus grand que moi, bien taillé ; impossible de le voir et de ne pas s'en souvenir.

— Ah ! il y a tant d'autres qui se ressemblent ! »

Ramengo arriva à l'autre rive, paya mûrement le passeur, et partit à l'aventure. Il erra encore de lieu en lieu, questionna tout le monde sur son passage ; on lui répondit partout qu'on avait, en effet, vu beaucoup de Milanais, mais qu'on ignorait qui ils étaient et où ils se dirigeaient. On savait généralement qu'ils quittaient leur patrie à cause de la tyrannie de Luciano.

Il vit d'autres tyrans régner sur les diverses cités de la Romagne ; à Bimmi, les Malatesta ; les Ordelaffi, à Fofi ; à Faenza, Francesco di Manfredi ; les Palenta, à Favennne. Rome pleurait son veuvage depuis que les papes, se retirant à Avignon, l'avaient abandonnée à la tyrannie de ses barons, contre lesquels devait, peu d'années après, s'élever la généreuse mais impuissante voix de Cola di Rienzi. Bologne revenait la vie et la splendeur des quinze mille florentins et Allemands qui étudiaient dans son Université, orgueilleuse de son titre de docte, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours, comme elle a conservé dans ses armoiries le mot de liberté,

quoique déjà, dès cette époque, elle eût subi le joug des papes. Puis, passant l'Apennin, Ramengo entra dans la belle Toscane. Dans cette contrée, la liberté était d'autant plus en honneur, qu'on avait vu à quel excès s'étaient portés les petits seigneurs de la Romagne et de la Lombardie. Toutes les communes se défendaient hardiment leurs franchises, et repoussaient avec haine le gouvernement d'un seul. Mais comment espérer que au milieu d'une troupe de courtisans ? Les voisins d'érabres de ces républiques, s'ils n'osaient point encore attendre ouvertement à la liberté de la Toscane, préparaient son assujettissement par la corruption et en fomentaient les discordes. Sans cette dégradante influence, les immités de cette cité s'aggravaient de plus en plus ; les noms des Guelles et des Gibelins, qui, dans les autres pays, avaient presque perdu leur signification, conservaient la même vitalité tenace : Pise et Avezzo étaient gibelins ; Arezzo, Cortina, Prato, Volterra, Sarnminiato, Sienna, Perouse, et principalement Florence.

Au lieu de laisser se mourir dans les cours le sentiment d'une nationalité unique, qui seule pouvait porter des fruits dans l'avenir, ils se combattaient et se repoussaient les uns les autres, le coin ou on était né. On appelait étrangers et ennemis tous ceux qui ne foulaient pas la même terre, et plus ils étaient voisins, plus on avait contre eux de dispositions hostiles ; et au milieu de leurs querelles, ils invoquaient toujours ou les armes ou la médiation plus funeste encore de leurs véritables ennemis.

Cependant, au milieu de ces luttes, il y avait une activité puissante. Chacun éprouvait sa valeur et ce qu'il pourrait faire de concert avec ses concitoyens. Le commerce, l'agriculture, les arts étaient à leur plus haut point d'épanouissement ; la peinture, la sculpture, l'architecture, offraient des modèles que notre siècle difficile n'a pas cessé d'admirer ; et la langue sortie des mains de Dante Alighieri, morte vingt années auparavant, perfectionnée par Pétrarque et par Boccace, encore jeunes, acquérait cette suprématie sur les autres dialectes de l'Italie, que rien ne pourra désormais lui enlever.

De même que dans cette Grèce, avec laquelle notre patrie a tant de rapports, on oubliait les antiques inimitiés pures se rassembler aux jeux d'Olympie, ainsi la vive flamme des Toscans les réunissait à de splendides fêtes, où les diverses cités venaient se rejouer dans les solennités consacrées à leurs patrons, dans la célébration d'anciens faits mémorables ou de faits faits nouveaux. Pise avait, précisément vers cette époque, remporté des avantages contre les Maures, qui, s'élevant des côtes de l'Afrique, infestaient la Méditerranée et l'Italie. Pour célébrer ce triomphe et la prise de quelques galères, le carnaval devait finir par la fête du Pont. Ramengo n'entendait parler que de cette fête dans toute la Toscane. Tous ceux qui lui pouvaient se préparer à y assister ; les autres s'en mouraient d'envie : « Pourquoi n'irais-je pas aussi, moi, se dit Ramengo ? C'est parmi un tel concours qu'il est le plus probable de rencontrer celui que je cherche. »

Il se dirigea donc vers Pise ; elle était alors dans toute la fleur de sa beauté. Son port était aussi fréquenté, toute proportion gardée, que le sont aujourd'hui les ports d'Amsterdam et de Londres. Unissant au génie des spéculations l'amour des beaux-arts, inné dans notre patrie, ils tiraient des contrées de l'Asie, renvoyaient barbare, des marbres, des colonnes, des sculptures, dont ils embellissaient la patrie. Aujourd'hui Pise est bien différente de ce qu'elle a été. Un roste voisin de la mer, alors à plus haute remarque, fut à enlevé le beug de commerce que les changements des relations européennes ont laissé à la Toscane. Ses 150,000 habitants sont réduits au moins des six septièmes. Sa cathédrale de marbre, l'admirable loggia des marchands, les autres monuments de son antique majesté, font un mélancolique contraste avec l'herbe qui croît dans les rues solitaires, avec le silence des ateliers muets, avec le vide désolé de son *tungarno*, et la merveilleuse tout seule se pencher avec compassion pour pleurer sur toutes ces grandes évanouies.

« Palermintrair' autre seigneurie doit venir de l'autre bout du monde, si jamais elle n'a entendu parler de la fête du Pont. » C'est ce que disait à Ramengo l'Aguevino, qui, venant de Pontedera, sans le bec d'un quattrino, comme il disait, avait d'abord élevé sur la route de Pise une rampe où il donnait à boire aux muletiers, faisant ses frais avec quelques maieseries de profit. Puis, avec des quattrini faisant d'autres quattrini, et donnaient de nos jours à nos petits vins qu'il débitait, et que la soif faisait paraître supérieurs, il battit une petite lottererie. Si quelqu'un la trouvait exagérée, il répondait, sans avoir jamais lu Socrate, qu'il aurait voulu l'avoir toujours pleine de voyageurs. Il y avait, devant la maison, un terre-plein pour jouer au mail, et que devaient cotiser ceux qui se rendaient à la ville. De la on dominait aussi la vaste plaine qui, d'un côté, descend à la mer, et de l'autre est fermée par des collines couvertes par la blanche-chaude verdure des oliviers, et est traversée par l'Arno, qui va parler Pise en forme de demi-cercle. Là Aguevino, parvenu à la maturité en ayant pris du ventre, mais frais, toute-fois, joviail, grand bavard, grand admirateur des beautés de son pays, du beau ciel, du bon air, des hommes gens, presque autant qu'un poète de l'Académie des Arcades, logeait les étrangers, en leur faisant expier, au moment de

payer l'écot, la faute de n'être pas Toscans. Il servait de joyeux bourgeois et de vin aux voitures et aux piétons, et conservait, dans une intégrité religieuse, des jalons du Casentin, et des flacons d'aleatico et de montepulciano, qu'on



professeur de l'Université avait comparés à l'androsite et au nectar des dieux. Aguevino, depuis vingt ans, répétait cette comparaison, qu'il donnait toujours pour nouvelle à tous les seigneurs « qui, pisait-il, lui faisaient l'honneur de visiter son desert. »

En voyant arriver Ramengo vers le soir, seul et avec une maigre valise, Aguevino lui avait d'abord fait les gros yeux, et s'était tenu avec lui sur ses grands chevaux ; mais quand il lui eut entendu commander la chambre la meilleure, les mets les plus choisis, les vins les plus exquis, et qu'il vit briller les luisants florins d'or dont la bourse du voyageur était remplie, il changea de ton, et, au milieu de ses occupations, vint avec empressement régular de sa conversation l'hôte à la belle bourse.

Il lui apprit ce qu'était cette fête du Pont : elle était instituée en mémoire de la belle action de Cimbrice de Sarnmondi qui, une nuit que la ville avait été envahie par les Sarrasins, sans bruit et à l'improviste, et qu'ils massacraient sans résistance les citoyens épouvantés, lui seule l'idée d'aller avertir la seigneurie. Les infidèles occupaient déjà le pont de l'Arno ; mais les chefs de la ville ayant rassemblé les troupes en toute hâte, et ralliés les fuyards, repoussèrent les Sarrasins, qui retournèrent à leurs vaisseaux avec une grande peur.

La cite et le territoire de Pise se divisaient en deux factions dites de Saint-Antoine et de Sainte-Marie. C'étaient ces deux factions qui fournissaient les combattants pour la fête du Pont ; ils se remuaient sur le pont de l'Arno, où les Sarrasins avaient été repoussés ; et la clameur des deux troupes s'efforçait de rester maîtresse du terrain. Il y avait beaucoup de morts dans ce jeu militaire, et les plus heureux étaient encore ceux qui étaient précipités dans l'Arno, parce qu'il y avait là des barques toutes prêtes à leur porter secours. Les esprits étaient si passionnés pour cette fête, et on la prenait tellement au sérieux, que lorsqu'on annonçait aux mères, aux sœurs, aux amants, les blessures ou même la mort d'un des combattants, elles demandaient quel parti avait remporté la victoire ; et si la réponse était conforme à leurs desirs, ces grotesques Spartiates oubliant les plus tendres et les plus sacrées affections pour élever en cris de triomphe.

Le jeu, qui, du temps de la république, avait au moins le mérite d'entretenir et d'exercer l'esprit militaire, se prolongea, sans autre raison que celle de la coutume, jusque dans le dix-huitième siècle, où Léopold d'Autriche, trouvant que c'était trop pour un jeu, trop peu pour un combat, abolit la fête.

« Avez-vous jamais vu, seigneur étranger, dans toute votre vie et par tout le monde, un tel concours de chrétiens ? demandait l'hôte à Ramengo, qui, le matin du jour du combat, se tenant sur une petite terrasse ombragée par un laurier, observait Pise et la foule qui s'y portait ; et descendant un cercle avec la main étendue, il poursuivait : « Cela vous paraît-il peu de chose ? quelle pompe ! quelle beauté ! quelle ardeur ! on reconnaît dans l'Arno au milieu même de la foule de la vallée de Josaphat. Ceux qu'on voit en robes majestueuses sont des Florentins ; gens d'une richesse sans bornes, ils spéculeront encore sur la fête ; ces autres, tout empâchés et recherchés dans leurs habits, sont des Pistoles ; ceux-ci, de Sienna, la race la plus loyaliste et la plus sûre des trois parties du monde. Le desir de voir nos fêtes leur a fait oublier les vieilles querelles ; ils seront tous bien accueillis à Pise, et personne ne crandra qu'ils y apportent la peste. Ah ! voyez la Lanzianna, non moins terribles dans leurs chateaux que sur la mer ; les passants le savent bien. Observez les belles et robustes figures ; ils ont tous en croupe des jeunes filles et des femmes qui, sans contredit, n'ont point d'égaies

« dans tout l'univers. Vive le beau soleil! vive les belles femmes de Toscane! »



Cependant on voyait sur l'Arno un grand nombre de barques glisser légèrement au milieu des gros navires à l'ancre. Une vive joie regnait parmi toute cette multitude, les rabelais capricieuses, les saillies bizarres se croisaient de toutes parts dans un doux et agile langage. Un chœur de jeunes gens jouant de la flûte accompagnait les accords des autres, qui chantaient la ballade bien connue :

Vaghe le mentanino pastorello
Doute venite si leggiadra e belle?

Lorsqu'ils eurent fini, une jeune fille que ses grands yeux et ses joues roses faisaient remarquer parmi toutes ses compagnes, répondit d'une voix plus puissante que délicate, pendant qu'elle passait sous le balcon où se tenait Ramengo :

E s'is son bella, is son bella permena,
Ne' mi curo d'aver de' vagheggiati;
E non mi curo nium mi voglia bene
Ne manco vo' ch'at'ri mi faccia inchini

Et si je suis belle, je suis belle pour moi seule,
Je ne me soucie point d'avoir des amants,
Je ne m'inquiète point qu'on m'aime,
Il ne manque pas d'autres geus que vous pour me faire des révérences.



« Regardez la belle fille! » s'écria un jeune homme en sortant de la taverne voisine et en s'avancant hardiment vers la jeune chanteuse. Au son de la voix et à l'accent étranger, Ramengo se retourna et reconnut un groupe de Lombards. Il les regarda d'un oeil scrutateur, et, s'étant assuré que parmi tous les visages il n'y en avait pas un seul dont il fut connu, il descendit près d'eux et se fit reconnaître, à son langage, pour un de leurs compatriotes. On l'entoura aussitôt et tous lui serrèrent la main, quoiqu'il leur fut inconnu, parce que la communauté de la patrie est toujours un titre à l'amitié sur la terre étrangère.

Ramengo salua, répondit à leurs demandes, à leurs embrassements, et serra toutes les mains qui se présentèrent. Quoiqu'il eût pu espérer que parmi ces bannis, son nom serait reçu comme celui d'un compagnon d'infortune, il lui parut cependant plus prudent de le dissimuler, et il se donna pour un certain Hanterio de Bescape, né à l'ombre du dôme de Milan, demeurant aux *Cing Voies*, et fugitif comme eux.

Puis il leur donna des nouvelles de leurs amis. « Qu'a-t-on fait des Alprandi? lui demanda-t-on.

— Morts de faim.
— Et Bronzin-Cauno, ce grandissime modéré, tient-il toujours pour le tyran?

— Il se tient en prison pour avoir osé défendre la vérité, si pourtant il ne lui est pas arrivé pis.

— Et Matteo Visconti?
— Confiné à Morano di Menferrato.

— Et Barnabé?
— A la cour du Scaliger.

— Et Galeas, toujours beau, toujours galant, toujours adorateur de madame Isabelle?

— Bon Dieu! le seigneur Lucino ne dort qu'autant qu'il le veut bien; le beau Galeas ére par pauvrete et pour faire perdre la trace à son oncle. On le dit pourtant en Flandre.

Ainsi répondait Ramengo aux diverses demandes, joyeux

fiance; en réalité, c'était pour attendre qu'on lui donnât quelques renseignements. Mais quand il vit qu'on ne se disposait pas à lui en donner, il continua : « Mais qu'est-ce que les hommes? qui l'aurait cru? lui qui pouvait seul, qui voulait seul devenir le chef et le saviour de la patrie, maintenant, il dort... il se fait petit... il s'échappe comme un faible meurtier... »

— Il s'arrête à faire des *mea culpa* aux pieds d'un fournier, » répondit quelqu'un.

Le père du pape Benoît II, qui siégeait à Avignon, avait été boulanger, ou fournier, de son métier, et de là surnommé Fournier. La réponse du Milanais suffisait pour indiquer à Ramengo la retraite de Pusterla; aussi il continua : « Certainement, il s'est réfugié à Avignon comme un clerc qui aspire au chapeau vert ou au chapeau rouge; comme un coupable de bas étage, qui cherche la sécurité en fichant son estoc homicide sous les robes et les capuchons. Mais nous le réveillons de sa fêche sommeil, nous le réveillons.

— Vous trouverez ici de ses amis, ajouta Pouzone, qui vous appuieront.

— Vous avez, je pense, repris Ramengo, son frère Zurlione, Malibù da Besorro, celui de Pietra Santa; et on lui répondait : — Oni, mais nous avons celui qui montre le plus d'amour et de dévouement, son écuyer Alpinolo.

— Alpinolo! répéta Ramengo, se sentant frémir depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds. Alpinolo, où est-il? que je le voie aussitôt. J'ai un besoin extrême de lui parler pour une chose qui le touche de près. Où est-il, où est-il?

Quelle furie! reprenait un des seigneurs; finissons de boire — et puis venez avec nous; là-bas, nous vous les ferons trouver tous; quelle fête pour eux de vous revoir!

— Mais je veux d'abord parler à Alpinolo, en tête à tête avec lui; je sais comme il faut que les choses soient conduites. Et pendant qu'il était dominé par l'anxiété de retrouver un fils, et par l'espérance que celui-ci en le découvrant pour son père, lui accorderait pardon et amour, les seigneurs continuaient à boire en faisant l'éloge d'Alpinolo, vantant sa conduite dans une affaire où il avait soulevé un de ses amis qui lui



de se montrer bien informé, pour acquérir une plus grande confiance, et de raconter ce qu'il savait, afin d'apprendre ce qu'il voulait savoir. Comme le matin, lorsqu'il revêtit les ongles tranquilles, comme le voleur en présence d'une occasion favorable, comme le laveur à la porte du cabaret, oubliant toutes leurs belles résolutions, ainsi Ramengo oublia tous ses projets de vertu lorsqu'il se vit dans la possibilité de nuire. D'abord, il ne voulait que mentir, afin de découvrir, s'il le pouvait, la retraite d'Alpinolo; puis, à l'ordinaire, comme une faute en amène une autre, il se trouva entraîné à faire le mal pour le mal.

« Mais qu'est-ce donc, lui demandaient les exilés, qu'est-ce que la vie à Milan, aujourd'hui?

— Ce qu'elle est, répondait-il, dans tous les pays asservis; Lucino s'enhardit de jour en jour, parce qu'il voit venir à lui les cités épouvantées, comme le bœuf qui vient de lui-même à la thèrie. Acouaz avait déjà dix villes en son pouvoir, n'est-il pas vrai? eh bien! celui-ci en a sept autres de plus; mais il ne faudrait pas croire pour cela qu'il augmente sa puissance. Ses voisins ni jalousement; guelfes et gibelins sont traités par lui de la même manière, mais ils lui en veulent également de ne point faire de différence. En somme, c'est le colosse de Nabuchodonosor, dont les pieds étaient d'argile.

« Mais où est le caillon qui suffit pour le renverser? ajouta Caccino Pontame de Crémone.

— Oh! le caillon, nous l'avons bien, répondait le traitre; et si... mais faisons-nous... » et il se ferma les lèvres.

« C'était le meilleur moyen de les mettre en goût; aussi le pressent-ils d'avantage; a Quo? dites-nous, qu'y a-t-il de nouveau? Avons-nous des espérances? Nous voyons bien que vous allez au fond des choses. Pourquoi nous faire des mystères? la cause des Milanais n'est-elle pas la nôtre à tous? et nous sommes la pour l'épauler de toutes nos forces. Nous n'attendons que le moment du Seigneur, le *diez ira*. Mais qui serait notre chef?

— Si Franciscolo Pusterla... dit Ramengo en s'interrompant pour observer l'effet produit par ce nom.

— Eh quoi! répondirent-ils, êtes-vous encore du parti de Pusterla?

— Comment, si je suis des siens! reprenait Ramengo; j'ai là pour lui des lettres du seigneur Martino della Scala... mais silence; la prudence n'est jamais de trop, ils ont des espions de tous les côtés. »

Ramengo prononçait ces paroles par sacrales et en tournant ses regards de tous côtés. Ils croyaient que c'était par dé-

rappelait qu'il n'avait pas de père. Comme ce nom de père le gonflait d'orgueil! comme il voyait près de lui la réalisation de ses espérances! et ce fut le cœur agité par autant de pal-



pitations em, dans cette nuit où il épiait l'amant prétendu de Rosalie, qu'il se dirigea dans Pise au milieu des seigneurs lombards qui, les bras enlacs, entonnaient les chants de leur patrie, — ces chants que l'exilé frotte toujours par un soupir.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros justifie la mise en vente de ce volume et de la Table des Matières. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.

NAPOLÉON APOCRYPHE. 1812-1852. Histoire de la monarchie du monde et de la monarchie universelle; par Louis Fournier. Nouvelle édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12, format anglais. (Pauzin, Libraire-éditeur.) 5 fr. 50

Tout le monde s'est fait cette question: Si Napoléon n'avait pas succombé à Moscou et à Waterloo, qu'aurait-il fait? Jusqu'à présent, on se demande: Que serait devenue la terre sous un autre empereur?

C'est cette pensée de tout le monde qui a fait ce livre. C'est le *Napoléon tel qu'il aurait pu être*, point fait suite au *Napoléon tel qu'il a été*.

Leite existence providentielle, demeure inachevée, comme toutes les choses humaines, se continue dans cet ouvrage, à travers une foule d'événements, jusqu'au dernier degré de la grandeur, jusqu'à la monarchie universelle.

C'est le *Roman de l'Empereur*, dernier volume à placer à côté de toute son histoire.

C'est l'espèce du possible, écrivait un grand poète sur cet ouvrage.

Le qui manque à la grandeur de l'Empereur, c'est le triomphe. C'est ce triomphe qu'a imaginé ce livre, et cette illusion d'une gloire complète viendra alimenter l'attente de la pensée qui souffre tant à méditer sur une chute si promptement survenue. Dans éditions successives, tirées à grand nombre, de cet ouvrage, constamment son succès lit., et les éditeurs pensent à en préparer plus tard une édition illustrée de gravures, qui viendra réaliser aux yeux ces rêves de grandeur, ou le sentiment de la gloire nationale respécuté à chaque page.

Nous ne dirons rien de plus de ce livre, dont l'épigraphie, tirée de Bossuet, exprime toute la pensée:

Poussons jusqu'au bout la gloire humaine par cet exemple.

Le livre est là tout entier, et, pour en mieux faire entrevoir les développements et la multitude des événements qui s'y pressent, nous plaçons ici la table des chapitres, avec la courte introduction qui précède l'ouvrage:

« C'est une des lois fatales de l'humanité que rien n'y atteigne le but.

« Tout y reste incomplet et inachevé, les hommes, les choses, la gloire, la fortune et la vie.

« Loi terrible! qui tue Alexandre, Rapaçhi, Pascal, Mozart et Byron, avant l'âge de trente-neuf ans.

« Loi terrible! qui ne laisse s'élever ni un peuple, ni un rêve, ni une existence, jusqu'à ce que la mesure soit pleine!

« Combien ont souffert après ces songes interrompus, en suppliant le ciel de les finir.

« Combien, en face de ces histoires inachevées, ont cherché, non plus dans l'avenir ni dans le temps, mais dans leur pensée, un reste et une fin qui pussent les parfaire!

« Et que si Napoléon Bonaparte, effacé par cette loi fatale, avait, par malheur, été brisé à Moscou, renversé avant quarante ans de son âge, pour aller mourir dans une île — prison, au lieu de l'Égypte, au lieu de conquérir le monde et de s'asseoir sur le trône de la monarchie universelle, ne serait-ce pas une chose à tirer des larmes des yeux de ceux qui liraient une pareille histoire?

« Et si cela, par malheur, avait existé, l'homme n'aurait-il pas le droit de se réjouir dans sa pensée, dans son cœur, dans son imagination, pour son passé, pour son avenir, pour son espoir, pour toucher le but espéré, pour atteindre la grandeur possible?

« Or, voici ce que j'ai fait:

« J'ai écrit l'histoire de Napoléon depuis 1812 jusqu'en 1852, depuis Moscou en flammes jusqu'à sa monarchie universelle et sa mort, vingt années d'une grandeur incalculablement grandissante et qui s'éleva au faite d'une toute-puissance au-dessus de laquelle il n'y a plus que Dieu.

« J'ai fini par croire à ce livre après l'avoir achevé.

« Ainsi, le sculpteur qui vient de terminer son marbre y voit un dieu, s'agenouille et adore. »

TABLE DES CHAPITRES.

INTRODUCTION.
LIBRE PREMIER. — I. Moscou. — II. Batoukchi. — III. Départ

(1) Quelques exemplaires de l'édition in-8 se trouvent à la même librairie, au prix de 6 fr.

BAZAR DES MENAGES, 17, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE.

Magasin spécial pour le travail des dames.



BREVETÉ POUR REMPLACER LE ROJET.

Prix : 12, 15, 20, 25, 30, 40, et 50 francs.



AVEC LE FILoir plus de bobine, l'écheveau se fait de suite dans la grande roue, il file sans bruit le chanvre, le lin, la laine, la soie de toute grosseur, il est solide, élégant et portatif.

ROUETS à FILER ET DE MERCIER, FUSEAUX, QUENOUILLES, DÉVIDOIRS, métiers à broder et à tapisserie, écrans, lin, chanvre, etc.; à tous prix.

COQUETIER CALORIFÈRE.

Breveté pour cuire les œufs à la coque d'esprit-de-sain; on faire une tasse en trois minutes, avec un demi-centime de Chocolat, Crème, Basarose;

Prix : 2, 3, 4, 5, 6, 8, et 10 francs.
au Dépôt général, 17, boul. Bonne-Nouvelle

À toutes les Maisons de Commission de Prix, et aux principaux Quenoilliers et Merciers des départements.

de l'armée. — IV. Bataille de Novogorod. — V. Saint-Petersbourg. — VI. Poniatsowski. — VII. Année 1845. — VIII. Hambourg. — IX. Allées d'Espagne. — X. Faite de Ferdinand VII. — XI. Le pape Pie VII. — XII. Concordat et décret de Fontainebleau. — XIII. Campagne d'Espagne. — XIV. Entrée de l'empereur à Madrid. — XV. Tentative d'assassinat. — XVI. Pie VII en Espagne. — XVII. Lucien Bonaparte.

LIBRE DEUXIÈME. — I. L'Angleterre. — II. Préparatifs de guerre. — III. Descente en Angleterre. — IV. Décret de Londres. — V. Irtwell. — VI. L'île de Man. — VII. République de Saint-Marin. — VIII. Promotions. — IX. Le cardinal Fesch, pape. — X. Paix de 1815. — XI. Travain à Rome et en Italie. — XII. Madame de Staël. — XIII. Moreau. — XIV. Sardaigne. — XV. Ligue du nord-est. — XVI. Guerre de 1817. — XVII. Dresde. — XVIII. Politique. — XIX. Triomphe. — XX. Arc de triomphe de Pélote. XXI. *Moniteur universel* du 15 août 1817. — XXII. Promotions. — XXIII. Colléctions. — XXIV. Marie-Louise. — XXV. Josephine.

LIBRE TROISIÈME. — I. Alger. — II. Paix, canaux et pontes. — III. La vie et la mort. — IV. Conseil des rois. — V. Le soldat roi, § 1. — VI. Le soldat roi, § 2. — VII. Revision de la législation. VIII. Catalogue. — IX. Saint-Simon, Lamenais. — X. Murat, § 1. — XI. Murat, § 2. — XII. Murat, § 5. — XIII. Murat, § 4. — XIV. Europe. — XV. Salla. — XVI. Mort de la nièce de Napoléon. — XVII. Dette publique.

LIBRE QUATRIÈME. — I. Discours au corps législatif. — II. Égypte. — III. Saint-Jean-d'Acve. — IV. Damas. — V. Bataille de Jorshelm. — VI. Destruction du athéisme. — VII. Rames de Palmyre. — VIII. Billia. — IX. Babylone. — X. Mort du général Rapp. — XI. Chasse au lion. — XII. Suite de l'expédition d'Asie. — XIII. Décret sur la meunerie. — XIV. Destruction de l'Égypte. — XV. La Chine et le Japon.

LIBRE CINQUIÈME. — I. Une prétendue histoire. — II. La Nouvelle Hollande. — III. Ile Sainte-Hélène. — IV. Apparition. — V. Retour. — VI. Avenir. — VII. Expédition d'Afrique. — VIII. Afrique. — IX. Deux rois. — X. Science de l'Académie des Sciences. — XI. Voyage de l'empereur. — XII. Présentiments des peuples. — XIII. Préparatifs au Champ-de-Mars. — XIV. Le 5 juillet 1827. — XV. Monarchie universelle. — XVI. Amérique. — XVII. *Moniteur* du 5 juillet 1827. — XVIII. Le général Oudet.

LIBRE SIXIÈME. — I. Les Juifs. — II. Unité, § 1. — III. Unité, § 2. — IV. Unité, § 3. — V. Concile oecuménique. — VI. Sciences. — VII. Voyages et découvertes. — VIII. Les villes ensevelies. — IX. Erreurs populaires. — X. Lettres et beaux-arts. — XI. Le sacre. — XII. Constellation. — XIII. Clémentine. — XIV. La Toute-Puissance. — XV. Mort de Napoléon.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 53.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. Nissau, maître des conférences à l'École Normale, 25 vol. in-8, en 8 séries, de 45 à 35 feuilles. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les Auteurs suivants, ainsi réunis dans une classification définitive:

POÈTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique. 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus. 1 vol. — Ovide. 1 vol. — Horace, Juvenal, Persé, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Properté, Gallus, Maximian, Publius Syrus. 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junor, Rutilius Numanianus, Gratilius Faliscus, Nomesianus et Calpurnius. 1 vol. — Lucain, silius Italicus, Claudien. 1 vol.

PROSATEURS.

Cicéron. 5 vol. — Tacite. 4 vol. — Tite-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 1 vol. — Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens. 1 vol. — Quintilien, Plin le Jeune. 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle. 1 vol. — Caton, Varron, Varron, Gelse. 4 vol. — Bluce l'Ancien. 2 vol. — Surtone, Historia Augusta, Entreppe. 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès. 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus. 4 vol. — Choix de Prosauteurs et de Poètes de la latinité chrétienne. 4 vol.

VINGT-DEUX VOLUMES, contenant la matière de DEUX CENT VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE :

SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLÉLUS PATRULCUS ET FLORUS, 4 volumes. 12 fr. 50
LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 1 vol. 12 fr. 50

SÈNEQUE LE PHILOSOPHE. 1 vol. 15 fr. »
OVIDE. 1 vol. 15 fr. »
TITE-LIVE. 2 vol. 50 fr. »
HORACE, etc., etc. 1 vol. 15 fr. »
TACITE. 1 vol. 12 fr. »
CICÉRON. 5 vol. 60 fr. »
CORNEILLE NÉPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÉRIE MAXIME, etc. 1 vol. 45 fr. »
STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTIANUS, etc. 1 vol. 15 fr. »
PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 1 vol. 15 fr. »
QUINTILIEN, PLIN LE JEUNE. 1 vol. 15 fr. »
LUCIÈRE, VIRGILE, VALÉRIUS FLACCUS. 1 vol. 15 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 francs, selon le nombre de feuilles.

Pour les personnes qui souscriront d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 francs, ou 12 francs le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection reforme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que la prix de 500 francs égale à peine ce que coûterait la reluire de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 francs, soit en argent, soit en billets payables en 1845 et 1844, sans convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

SOUS PRESSE.

DATHIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Milieu de Fais*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes colorées.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; météologie, agriculture, industries, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population; climatologie médicale; philologie, paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; répertoires des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

OEUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 1 vol. in-18. 7 fr.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 compacte, format du *Milieu de Fais*, imprimé en caractères très-lisibles.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE DE LA SUISSE, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Albi, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamoumy, du Grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une Carte routière imprimée sur toile, les Armes de la Confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes Vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOASSE. — 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50 c.; relié, 12 fr.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques ou caoutchouc pour varices, sans coutures ni laçat, et ne formant aucun pli aux artères. — FLEMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

Les abonnés au
à L'ILLUSTRATION
qui expirent le 1er Novembre doivent
être renouvelés pour ne point être
interrompus dans l'envoi du Journal.
S'adresser aux Libraires dans chaque
ville, aux Directeurs des Postes et des
Messageries, — ou envoyer franco
un bon sur Paris, à l'ordre de
M. DUBOCHET,
rue de Seine, No 33.

Modès.

Dans un *trousseau* que nous avons eu occasion de voir ces jours derniers, il y avait un *kakzavodka* pour la chambre, charmant vêtement en velours, garni de ganses d'or, qui ressemble assez à la veste turque; puis un plus grand en satin, destiné à la promenade, que l'on nomme *kazavoka*; ce dernier avait un collet de velours formant la pointe par derrière, et des bandes pareilles garnissant le devant. Mais ce qui nous paraît prendre chaque jour plus d'importance dans les modes, c'est la dentelle: il n'est pas aujourd'hui un collet de mariage qui ne soit orné de superbes points d'Alençon, des dentelles anciennes, des lorges, des écharpes, des voiles d'une grande finesse de travail. La robe de mariage est toujours garnie de deux volants d'angleterre, et quelquefois couverte en dentelle de manière à figurer une tunique; ainsi était celle du splendide *trousseau* dont nous parlions tout à l'heure et dont nous avons admiré la recherche.

Une toilette qui a paru l'autre jour un instant au Théâtre-Italien, et sans doute s'est montrée ensuite dans quelque brillante réunion, a été dessinée pour *l'Illustration*. La voici.

La robe est lacee sur les épaules, au corsage et sur le milieu de la petite manche. Quant à la coiffure, nous pouvons affirmer son origine, car nous l'avions vue la veille chez Lucy Hocquet, avec d'autres coiffures d'une grâce tout à fait remarquable.

Nous étions d'abord la coiffure Elisabeth, velours et petite tête de plume; puis la coiffure Anne Boleyn, en velours épinglé bien orné de franges d'or et d'argent avec têtes de plume posées séparément; ensuite, un petit bonnet *danairève* en blonde tuyaute et chapeçon de coque en ruban, dont les grands bords retombent derrière la tête; et enfin le chapeau *cosette* en lacet d'or orné de plumes et d'une torsade en velours grenat, coiffure de jeune châtelaine.

Le costume d'homme élégant sort toujours de chez Hmann; pour l'habit habillé, les basques sont larges et le collet tombé assez sur l'épaule.

L'habit doux-habillé est peu échancré sur les devants, les basques sont larges, l'échancrure est carrée.

Les cravates de satin noir reparaissent, la faveur qu'elles doi-



vent à l'hiver; on les porte longues, et de petits bouquets on les petites gardantes viennent égayer un peu la sombre couleur. Les jolies se font toujours à claie et très-longes; les étoffes sont riches; c'est le satin broché, le velours brodé et souvent broché d'or et de soie.

Pour le matin, le tweed est plus en faveur que jamais; on met des collets et des parements en velours, afin de le rendre nouveau.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

1. Ce problème n'a de difficulté que celle de reconnaître la volonté du testateur. Or, on a continué de l'interpréter ainsi: puisque ce testateur a ordonné que, dans le cas où sa femme accoucherait d'un garçon, cet enfant aura les deux tiers de son bien et la mère un tiers, il s'ensuit que son dessin a été de faire à son fils un avantage double de celui de la mère; et puisque, dans le cas où celle-ci accoucherait d'une fille, il a voulu que la mère eût les deux tiers de son bien et la fille l'autre tiers, on en doit conclure que son dessin a été que la part de la mère fût double de celle de la fille. Pour attiser ces deux conditions, il faut partager la succession de manière que le fils ait deux fois autant que la mère et la mère deux fois autant que la fille. Ainsi, en supposant que le bien à partager de soit 50 000 fr., la part du fils serait de 17 142 fr. $\frac{2}{3}$, celle de la mère de 8 571 fr. $\frac{1}{3}$ et celle de la fille de 4 285 fr. $\frac{1}{3}$.

On propose ordinairement, à la suite de ce problème, une autre difficulté: on suppose que cette mère accouche de deux garçons et d'une fille, et l'on demande quel sera, dans ce cas, le partage de la succession?

Il n'y a d'autre réponse à faire que celle que feraient les jurisconsultes; savoir, que le testament serait nul dans ce cas; car, ayant un enfant d'omis dans le testament, toutes les lois communes en prononceraient la nullité, attendu 1^o que la loi est précise; 2^o qu'il est impossible de déceler quelles auraient été les dispositions du testateur s'il avait eu deux garçons, ou s'il avait prévu que sa femme en eût mis deux au monde.

II. On trouvera que le vin de Bourgogne leur a coûté 50 c. la bouteille, et celui de Champagne 75 c. Il est aisé de le prouver.

III. On voit aisément que, pour résoudre ce problème, il est question de trouver un nombre qui, divisé par 7, ne laisse aucun reste, et, étant divisé par 2, par 5, par 3, laisse toujours 1.

Plusieurs méthodes plus ou moins savantes peuvent y conduire, mais voici la plus simple.

Puisque, le nombre des pièces étant compté sept à sept, il ne reste rien, ce nombre est évidemment un multiple de 7; et puisqu'en les comptant deux à deux, il reste 1, ce nombre est un multiple impair; il est donc compris dans la suite des nombres 7, 21, 35, 49, 63, 77, 91, 105, etc.

De plus ce nombre doit, étant divisé par 5, laisser l'unité pour reste. Or, dans la suite des nombres ci-dessus, on trouve que 7, 49, 91, qui croissent arithmétiquement, et dont la différence est 42, ont la propriété demandée. On trouve de plus que le nombre 91 étant divisé par 5, il reste 1; il est donc conclu que le premier nombre qui satisfait à la question est 91, car il est multiple de 7; et, étant divisé par 2, par 5 et par 3, il reste toujours 1.

Le nombre 91 est le premier qui satisfait à la question, car il y en a plusieurs autres qu'on trouvera par le moyen suivant: continuez la progression ci-dessus, 7, 49, 91, 133, 175, 217, 259, 301, jusqu'à ce que vous trouviez un autre terme divisible par 5, en laissant l'unité, ce terme sera 501, qui satisfera encore à la question. Or, la différence avec 91 est 410; d'où on conclut que, formant cette progression,

91, 501, 911, 1321, 1731, 2141, etc.,

tous ces nombres remplissent également les conditions du problème.

Il serait donc incertain quelle somme était dans la bourse perdue, à moins que son maître ne sût à peu près quelle somme elle contenait. Ainsi, s'il disait savoir qu'il y avait environ 500 pièces, on lui répondrait que le nombre des pièces était de 511.

Supposons maintenant que l'homme à qui appartient la bourse eût dit que, comptant son argent deux à deux pièces, il en restait une; qu'en les comptant trois à trois, il en restait deux; que, comptées quatre à quatre, il en restait trois; que, comptées cinq à cinq, il en restait quatre; que, comptées six à six, il en restait cinq; et enfin, qu'en les comptant sept à sept, il n'en restait aucune. On demande ce nombre.

Il est évident que ce nombre est, comme ci-dessus, un multiple impair de 7 et conséquemment un de ceux de la suite

7, 21, 35, 49, 63, 77, 91, 105, etc.

Or, dans cette suite, les nombres 55 et 77 satisfont à la condition d'avoir 2 pour reste quand on les divise par 5; leur différence est 42. C'est pourquoi on forme une nouvelle progression arithmétique dont la différence est 42, savoir:

55, 77, 119, 161, 203, 245, 287, etc.

On y cherche deux nombres qui, divisés par 4, laissent 5 pour reste, et on trouve que ce sont les nombres 55, 119, 205, 287.

C'est pourquoi on forme cette nouvelle progression, ou la différence des termes est 84:

55, 119, 205, 287, 571, 455, 539, 623, etc.

On cherche encore ici deux termes qui, divisés par 5, laissent un reste égal à 4, et on aperçoit bientôt que ces deux nombres sont 119 et 539, dont la différence est 420. Ainsi la suite des termes s'étend à toutes les conditions du problème, hors une, est

119, 559, 959, 1359, 1759, 2159, 2559, etc.

Or, la dernière condition du problème est que, le nombre trouvé étant divisé par 6, il reste 5. Cette propriété convient à 119, 959, 1799, etc., en ajoutant toujours 840. Conséquemment le nombre cherché est un des termes de cette progression. C'est pourquoi, aussitôt qu'on saura dans quelles limites à peu près il est contenu, on sera en état de le déterminer.

Si donc le maître de la bourse perdue dit qu'il y en avait à peu près 1 000, ce serait 959, etc.

Ce problème serait résolu imparfaitement par la méthode que donne M. Ozanam; car, ayant trouvé le plus petit nombre 119, qui satisfait aux conditions du problème, il se borne à dire que, pour avoir les autres nombres qui y satisfont, il faut multiplier de suite les nombres 2, 5, 4, 5, 6, 7 et ajouter leur produit 5 040 au premier nombre trouvé, 119, et qu'on aura parla le nombre 5 159, qui remplit aussi les conditions proposées. Or, il est aisé de voir qu'il y a plusieurs autres nombres entre 119 et 5 159, qui remplissent ces conditions, savoir: 959, 1 799, 2 639, 5 479, 4 519.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Diophaute passa la sixième partie de sa vie dans la jeunesse et la douzième dans l'adolescence; après un septième de sa vie et cinq ans, il eut un fils qui mourut après avoir atteint la moitié de l'âge de son père, et ce dernier mourut quatre ans après. Combien Diophaute a-t-il vécu de temps?

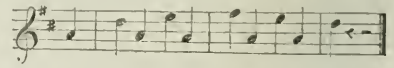
II. La somme de 500 francs ayant été partagée entre quatre personnes, il se trouve que les deux premières ensemble ont eu 285 fr., la seconde et la troisième, 220 fr.; enfin la troisième et la quatrième, 245; de plus, le rapport de la part de la première à celle de la dernière est de 4 à 5. On demande combien chacune a eu?

III. Faire qu'une boule rétrograde sans aucun obstacle apparent.

IV. Trouver les parties d'un poids que deux personnes soutiennent à l'aide d'un levier on d'une barre qu'elles portent par les extrémités.

Logogriphe musical.

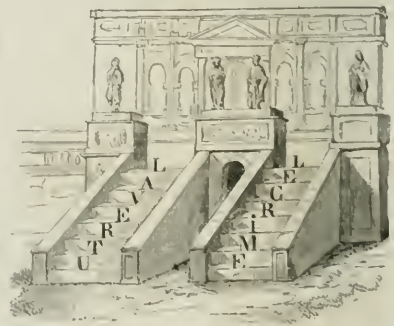
EXPLICATION DU LOGOGRIPE MUSICAL. — M. B... nous écrit que le logogriphe musical de notre dernière livraison est « la ré-compense (LA RE qu'on pense) ». M. R... ayant deviné, nous lui donnons la récompense honnête (LA RE qu'on pense au net).



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Un nègre aura beau faire, il aura la peau noire.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

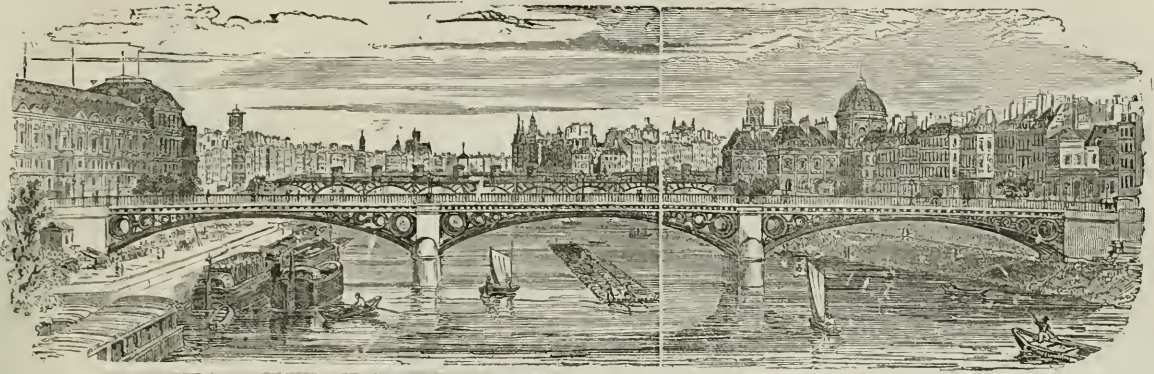
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinici dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et Co² et Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 36. VOL. II. — SAMEDI 4 NOVEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Une visite au poète Jasmin. Portrait et Maison de Jasmin. — Coupe et Laurier d'or donné à Jasmin. — Histoire de la Semaine. — Le Page, romance. Paroles de M. F. de Loulay; musique de M. Donizetti. Gravure. — Théâtre-Italien. Belisario. Pot pourri de Fornasari. — Conciler de Paris. Madame Paradol. — Romaneurs contemporains. Charles Dickens. Martin fait de nouvelles connaissances et Maik un nouvel ami. Gravure. — Macgiertha Pusterla. Roman de M. César Camille. Chapitre XV, le Père et le Fils; chapitre XVI, l'Éclat. Douce Gravure. — Annonces. — Modes. Gravure. — Amusements des Sciences. Gravure. — Rébus.

Une visite au poète Jasmin.

Agen, cette ville ancienne, située au cœur de la Gascogne, sur les rives admirables d'un fleuve qui a besoin d'être plus vanté; Agen, avec sa cathédrale byzantine, sa maison de Montluc, sa promenade superbe du Gravier, ses ponts si



(Jasmin.)

beaux sur la Garonne, où vient s'ajouter un dernier miracle de l'art, le pont-aqueduc; Agen cependant, aux vœux du voyageur, à la pensée même de l'Agénais et de l'habitant du Midi, n'a qu'une seule merveille, — au moins qui absorbe toutes les autres: c'est un coiffeur-poète, un homme de génie

tout honnête, qui rase et coiffe; mais cet homme est l'homme du Midi.

Il y a bien aussi, dans cette France méridionale, un autre homme qui, par sa poésie et sa condition, a quelque similitude avec Jasmin: c'est Reboul, le boulanger de Nîmes. Mais cette circonstance n'est qu'apparente; Reboul n'est homme du Midi et boulanger que par hasard; ce n'est pas là sa condition réelle. C'est un littéraire d'esprit et élégant, comme tant d'autres; c'est un des mieux placés dans cette légion d'astres qui gravitent, en le reflétant, autour de ce soleil qui se nomme Lamartine. Mais n'allez pas lui demander des vers en patois; sa langue est celle de Paris; il en connaît tous les secrets, toutes les formes mélancoliques et harmonieuses; il vous variera avec charme cet éternel thème de douleur, de religion et d'amour qui, depuis 1820, a fait germer deux mille volumes de vers. Ce qui le distingue cependant et le met hors ligne, c'est qu'il est boulanger; mais ceci est le secondaire et l'accessoire de sa vie. — Une dame du grand monde, entendant parler des succès diplomatiques et des tableaux de Rubens, disait nonchalamment: « Ce Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusait à peindre? — Eh! non pas, madame, répondit Van-Dyck: c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur. » Reboul est un homme de beaucoup d'esprit qui s'amuse à être boulanger.

Tel n'est pas Jasmin. Là, au contraire, est une nature supérieure, vierge, originale, un génie qui n'a d'autre source que dans lui-même, et qui s'est fait un lit et des rives pour y verser et y promener une poésie étrange et inconnue. C'est un homme qui, parlant une langue sourde de celle du Dante, mais aujourd'hui dédaignée et presque prosaïque, s'en est hardiment emparé, l'a épurée, agrandie et fixée. Cette langue allait mourir, disaient-ils, et lui la ressuscite et la baptise au nom de la poésie et du génie; et ses poèmes, qui ne peuvent périr, entraînent avec eux l'éternité dans leur immortalité.

Quel est donc cet homme extraordinaire devenu ainsi la gloire et presque l'idole du midi de la France? Il nous serait facile de répondre à cette demande en analysant et pillant au besoin les excellents et charmants articles publiés déjà sur lui par MM. Nodier, Sainte-Beuve, Lavergne et tant d'autres; mais peut-être voudra-t-on bien préférer à ce transvasement des pensées et des phrases d'autrui des impressions personnelles et toutes récentes. Je vais donc raconter avec une vérité simple la visite que j'ai faite il y a peu de jours à Jasmin.

Sûr le bateau à vapeur qui mène de Bordeaux à Agen, tous les hommes du Midi m'avaient d'avance répondu à la question que j'allais leur faire: « Jasmin! vous trouverez sa boutique sur la promenade, près du pont suspendu. Au-dessus est écrit: *Jasmin, coiffeur des jeunes gens*. Au reste, tout le monde vous l'indiquera. » M. de Talleyrand, à qui l'on demandait l'adresse de la princesse de Vandemont, répondit: « Demandez-la au premier pauvre que vous rencontrerez dans la rue. » En Gascogne, tout le monde connaît la demeure du poète, comme à Paris tous les pauvres savaient où vivait la bienfaisance.

Arrivé à Agen, et devant cette boutique effrèe, j'en examinai curieusement l'aspect extérieur. Les boutiques des coiffeurs de la rue Saint-Michel ou du Gros-Tailou sont assurément plus splendides que celle du poète. Les lustres traditionnels en cire ou en carton ne se voient même pas sur la devanture vitrée et étroite, qui se couronne par une planche avec ces mots: *Jasmin, coiffeur des jeunes gens*; au-dessus est un seul étage, avec une seule croisée, puis le toit. D'ailleurs dans la montre rien ne révèle l'auteur; pas un livre, pas une affiche; des objets de toilette parlent pour le seul coiffeur.

J'entrai dans la boutique. Elle est étroite et petite; trois chaises et un fauteuil en paille la meublent; tout autour, des armoires vitrées regorgent de perruques, de flacons, de peignes et de parfumerie; une de ces armoires, la plus obscure, contient quelques livres: à côté d'elle, dans le même coin, un petit guéridon est chargé de journaux, de lettres, de livres: c'est le coin du poète.

La femme de Jasmin était alors seule. « Mon mari va descendre, » dit-elle. Quelques instants après entra dans la boutique un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, mais vigoureux et trapu, la tête forte, le teint animé, la lèvre épaisse, les cheveux crépus, les yeux pleins de feu, une physionomie que plus tard je vis bien être aussi noble qu'énergique. Il était vêtu d'un paletot dont les soieries et la ganse étaient fort faucées. C'était Jasmin.

Il me fit asseoir sur le fauteuil de paille, et lui-même prit une chaise auprès de sa femme. Cette double condition de poète et de coiffeur embarrassait ma démarche, et j'attaquai d'abord le coiffeur. « Monsieur, lui dis-je, je dine au château de la Garde, à quatre lieues d'ici. Je ne sais si j'aurai le temps de faire ma barbe avant l'heure du dîner... et jo viens... » Jasmin me répondit qu'il ne lui paraissait pas qu'il y eût besoin de me raser... mais en étudiant un petit frontement presque imperceptible dans sa bouche et ses yeux, je lui dis de suite que ceci n'était qu'un prétexte, et que le véritable but de ma démarche était de venir trouver l'homme éminent et de connaître le poète.

Alors la physionomie de Jasmin devint tout à coup brillante



(Maison de Jasmin.)

et splendide d'animation, de froide et indifférente qu'elle était. « Savez-vous ma langue? s'écria-t-il en changeant de chaise et en se rapprochant de moi. — Non. — Ah! mon Dieu, quel malheur! mais c'est égal, j'essayerai de vous la faire sentir. » Et tout à coup, sans autre prologue, le poète, avec

une chaleur d'esprit et un enthousiasme dont on ne peut rendre compte, dans un excellent langage français d'ailleurs, se livrait à une improvisation saisissante et à une théorie de son art de poète et du genre de sa langue, dont je regrette bien de ne pouvoir donner ici une idée.

« Quel bonheur pour moi, disait-il, de m'être servi de la langue de mon pays! Quoique vieille, elle est vierge; aucun antécédent, pour ainsi dire, aucune tache, aucune de ces écorchures éternuelles ne lui commandent. Elle est libre, libre, jamais dans la littérature, et elle peut s'enrichir sans contredire des paroles de ses sœurs qui nous entourent, des langues espagnole, italienne, et de toutes celles du Midi.

« C'est ce qui fait mon bonheur, et peut-être ma force. Votre langue, au contraire, qu'elle est-elle? Enervée de régles, d'entraves, de liens de goit et de purisme, épuisée par la multitude et la fécondité des auteurs, elle est vieille et rachique. C'est une langue admirable, sans doute, par la vie de la nation; mais c'est une langue tuée pour la poésie. — Aussi on dit que la poésie meurt en France; c'est parce que la langue poétique meurt qu'on le dit; car la poésie elle-même peut-elle mourir? Et soyez attentif à ceci: examinons la manière de Victor Hugo? Qu'a-t-il cherché, ce grand poète, si ce n'est la langue qui lui manque. Remarque qu'il a voulu l'électriser et la ressusciter, pour ainsi dire, par la bizarre recherche des mots et des formes, par le grandiose quelquefois exagéré des idées. Le voyageur, au milieu de cette tourmente de son génie? D'où vient cette agitation? C'est que l'instrument lui manque; sa langue usée et morte lui répugne; il veut se faire une langue nouvelle dans la sienne. Moi, au contraire, j'ai la mienne, comme je vous le disais, pure, vierge, hardie, vive, le bouquet de fleurs d'orange au côté; et c'est moi, moi seul jusqu'ici à qui le bon Dieu a accordé de la mener à l'auteur.

« Avec une pareille liberté et un tel bonheur, la poésie devient facile et naïve comme elle doit l'être; le vrai et le simple sont seuls touchants et poétiques. Aussi tous mes efforts tendent là. — Je ne me dis pas *Eternel, le Dieu tout-puissant*, etc., mais le bon Dieu, et l'idée de Dieu m'arrive-elle pas au cœur plus vive et plus tendre? Où est la plus belle poésie, la vraie, si ce n'est dans ces vers de Branger? »

Et Jasmin, se levant, me dit avec un art prodigieux et les inflexions d'un comédien consommé ces vers :

Mes enfants, dans ce village,
Suivis des rois, il passa;
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le côteau
Oh, pour voir, je m'étais misse,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai.
Il me dit : Bonjour, ma chèrre!
Bonjour, ma chèrre!
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

« Vous allez entendre mes vers, continuait-il; vous verrez, vous verrez. C'est la nature, la douleur, la joie comme Dieu les fait. »

Alors il se leva, et avec une pantomime sublime, car il pleura de vos larmes, il fit la scène poétique qu'il voulait peindre. « Mon fils! mon fils! mon pauvre enfant! Il est mort. Le voilà, mon ami, le voilà! Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, mon pauvre *Dulo*, mort! Là, voilà sa chaise, ses habits, ses livres. Oh! mon Dieu!

« Voilà la nature, monsieur, voilà ma poésie. Cette scène était attendrissante au plus haut degré. « Maintenant je vais vous lire mes vers, » dit-il. J'attendais avec impatience cette offre, sachant l'admirable talent de lecture du poète.

« Combien pouvez-vous me donner de temps ? dit-il. — Jusqu'à trois heures et demie; la voiture de Caillat m'attend à cette heure. — Ah! mon Dieu! quel malheur! Ah! mon Dieu! je ne pourrai pas vous lire *Franconette*, — ni l'*Avenigle du Castel-Cuille* non plus! Quel malheur!

« En ce moment, entre un étranger. « Je suis de ce pays, monsieur, mais j'habite Genève, et dans cette ville tout le monde me parle de vous, on n'en veut de ne pas vous connaître. — Vous êtes d'Azén? dit Jasmin. — Non pas, mais de S... » Alors Jasmin de lui serrait la main, de lui parler gascon, mais sans la faire asséoir et sans le retenir. — L'étranger partit biont.

« A nous deux, s'écria Jasmin: qu'est-ce que je vais vous lire? Ah! mon Dieu, quel dommage que vous ayez si peu de temps! — quel malheur de ne pas lire l'*Avenigle*! — Ah! monsieur, c'est si touchant, si beau! cette pauvre fille qui meurt frappée de Dieu au moment où elle allait se tuer elle-même! vous verrez, vous verrez? »

Et il feuilleta son livre, ravi à chaque pièce qu'il voyait; et il s'arrêta enfin à celle-ci:

A un riche Agriculteur qui sans cesse l'invitait à aller s'établir à Paris, où il ferait fortune.
« Suivez sur la traduction française qui est en regard, me dit-il, et vous me comprendrez; et arrêtez-moi là où vous ne sentirez pas le mot gascon.

Et il lut délicieusement cette pièce :

Monsieur, dans ce village,
De troubla moi jours et mes yeux
M'écrias de points ma guitare et mon peigne
Dins la grande ville des Rois!...

Et vous aussi, monsieur, sans crainte
De troubler moi jours et mes unités,
Vous m'écrias d'aller porter ma guitare et mon peigne
Dans la grande ville des Rois!...

Il terminait cette lecture entrecoupée de remarques, de

commentaires et des échos de la plus naïve et de la plus charmante satisfaction, lorsqu'un second étranger entra.

C'était un jeune lion parisien égaré dans cette Lombardie de la Garonne; il tenait en laisse un chien d'arrêt magnifique, dont il était aussi fier qu'embarrassé; il venait évidemment pour voir Jasmin, dont le nom se trouvait sur son agenda dans le Lot-et-Garonne. — Ce mélange de poésie et de pompage parut l'ébranler. « Je voudrais, dit-il en ballant tout, faire faire ma barbe. » Et comme si un tremblement eût saisi à propos de cette barbe très-problématique sur son menton si jeune: « Ou me faire couper les cheveux, » ajouta-t-il.

Jasmin paraissait désespéré. « Je suis à vous, monsieur, » dit-il; et il allait prendre des ciseaux... Il me fit signe, avec des hauteurs d'opéra et des yeux terribles, de le détourner du dérangé et de l'ennuyé... Quant au jeune lionceau, il me tenait guère au reste de la chose; il avait vu Jasmin, son but était rempli, il pouvait désormais en parler dans le monde, ce qui lui suffisait. — Aussi bâilla-t-il déjà. Jasmin gentit la chose. « Mon Dieu, monsieur, je suis occupé; seriez-vous assez bon pour revenir dans une demi-heure? — Tout à fait, » dit le jeune homme. Et il sortit avec son chien.

« Quel bonheur! s'écria Jasmin. Vous avez encore du temps, n'est-ce pas? Ma femme, va donc prévenir Caillat, et voir si la voiture retardera son départ.

Maintenant, monsieur, je vais vous lire une pièce bien jolie; voyez-vous, c'est le vœu qui l'a faite: c'est la *Cartel*. Suivez, suivez bien, et arrêtez-moi si vous ne comprenez pas.

Il est impossible de rendre la manière enchanteuse avec laquelle Jasmin fit cette lecture. — Il était vivement ému. — Son émotion passa bientôt à une sorte d'exaltation de lui-même qui avait sa grandeur. « Monsieur, disait-il, mes vers ont aussi leur puissance de charité; avec eux, avec mes lectures publiques, j'ai fait donner plus de 40,000 fr. aux pauvres ou à d'autres œuvres. Il y a un clocher qui s'éleva, et il porte mon nom; c'est le *clocher Jasmin*, parce que c'est moi qui ai pu en procurer l'argent avec mes vers. Il vous aurait fallu voir quel accueil, quel enthousiasme à Bordeaux, à Auch, à Toulouse; et à Paris, monsieur, comme ils m'ont reçu! Vous disiez tout à l'heure que mon mérite était dans mon originalité; M. Villemain, le ministre, me l'a dit aussi dans sa lettre où il m'annonce cette *belle pension* qu'il m'a donnée (et il prononçait ces mots: *belle pension*, avec un accent aussi plein de fierté que de gratitude). Et le roi, il m'a appelé chez lui, et il m'a comblé de bontés; et les salons de Paris se disputaient mes lectures; l'étranger lui-même parle de moi; au milieu de ces journaux, voici un journal anglais qui me traduit et me nomme un des premiers poètes de la France; combien d'autres de vos grands auteurs me le disent aussi! et Sainte-Beuve, et Charles Nodier, comme ils me protègent! comme ils m'aiment! »

Ainsi se développait cette autre face de l'esprit de Jasmin. C'était cette satisfaction exaltée de lui-même, ce que tout le Midi, en l'admirant, lui reproche, ce qu'on appelle sa vanité.

Sans doute Jasmin a quelque chose qui ressemble à la vanité, mais qui est bien plus pur et plus noble qu'elle; il me semble que son caractère s'en grandit. Cet orgueil est si naïf, et d'ailleurs si justifié. Eh quoi! voici un homme né dans la pauvreté, dont tous les parents sont morts à l'hôpital, comme il l'a dit, chanté et fait graver en tête de ses livres; c'est un obscur cœur, et soudain le poète se révèle en lui, le Midi s'étonne et admire; sa nation l'exalte, les grands peuples arrivent à lui, et le moment leur égale, les pauvres l'implorent, et l'on pleure et tombe parce qu'il dit ses vers; la religion s'adresse à lui et lui donne un élixir, et ses vers le lui donnent; — Bordeaux le magnifie l'approuve; — Auch lui vole une coupe admirable de vermeil avec les mots: A JASMIN, LA VILLE D'AUCH, ADMIRATION, GRATITUDE; — Toulouse, qui a son Capitole et ses fêtes antiques, lui fait un triomphe et lui décerne des lauriers en or; — le duc d'Orléans lui donna une bague de diamants et lui avait réservé, dit-on, une faveur plus grande encore; — la duchesse d'Orléans, lui envoya une médaille d'or avec ces mots: LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN; — Paris l'appelle et l'enivre de fêtes et de triomphes; — Le roi lui-même le reçoit aux Tuileries, l'entend, et lui fait un présent royal; — toute la haute littérature lui décerne des titres de gloire, et vous voulez qu'un milieu de ce délire cet homme simple, franc, poète, preme un semblant de fausse modestie et se déprime lui-même!

Enfin il y a un mot de Jasmin charmant de modestie et qui détruit ce reproche de vanité malveillante: c'est lorsqu'à Paris, au milieu de ses triomphes et lorsqu'on voulait l'y retenir, il répondit: « Il faut partir, *les larmes poussent à Azén!* »

« Puis-je vous lire une troisième pièce de vers? nous avons le temps, Caillat attendra. » Il ajouta: « M. Durand était un ange de clarté, un saint de bienfaisance. Hélas! les villes et les hommes oublient vite. Un monument manque à sa tombe; mais, si Dieu le permet, il s'y élèvera un jour. » Et il me lut la pièce délicieuse intitulée *Le Médecin des Pauvres*.

Il avait fini, et j'étais encore sous le charme de sa poésie et de son défilé. — Je le regardai, des larmes étaient dans ses yeux; je lui pressai la main avec attendrissement: — je ne pouvais louer autrement son œuvre.

« Avant de le quitter, je le pria de me montrer ces présents de villos et de primes qui lui avaient été donnés.

Il m'en mena dans une pièce placée au fond de sa maison; et d'abord il ota d'une cloche de verre la coupe de vermeil offerte par la ville d'Auch.

Cette coupe, d'un travail exquis et qui semblait sortie des ateliers d'un Gellim, est d'une hauteur de vingt-cinq centimètres environ. Il me fit remarquer l'inscription si honorable :



A JASMIN, LA VILLE D'AUCH; ADMIRATION, GRATITUDE.

Puis il ouvrit un très-grand écrivin de maroquin vert, et il en tira d'une couche de satin blanc une double branche de laurier à feuilles de grandeur de nature et d'or massif. La grandeur de cette branche d'or peut être de quarante à quarante-cinq centimètres.



Dans un autre écrivin étaient trois médailles; sur l'une d'elles, en or, étaient écrits ces mots :

LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN.

Puis une bague donnée par le duc d'Orléans à son passage à Azén. C'est un saphir entouré de deux gros brillants. Enfin, il tira de son sein une belle montre en or, avec une cloche de même métal; sur cette montre étaient gravés ces mots :

DONNÉE PAR LE ROI.

Le temps me pressait; — je lui demandai une dernière grâce, c'était d'avoir de sa main, sur l'un des volumes de ses poésies que j'emportais, ces deux vers de la pièce de la *Charité* :

Car est amer de le recevoir
Autant qu'on est douloureux de la donner!

Il prit le volume et s'appréta avec une sorte de méditation à écrire quelques mots.

« Ce ne sont pas des vers, dit-il en me le rendant; lisez, ou plutôt je vais vous traduire cette phrase. » Je l'écoutai, et je fus profondément attristé en entendant ces mots, dont je n'aurai pas le courage de donner ici la traduction :

« A Mousou G... C... »

« A beyre commo m'abès soutit quand legissioy, bezi » que mois libres n'jan jamaï eutit débat un millou co, et « dins de tan bonous mas.

« A JASMIN.

« Azén. 6 octobre 1845 »

Il ignorait encore que j'étais après avoir écrit cette phrase, et il me le demanda pour l'ajouter aux mots: *a mousou*, suivis d'une demi-ligne blanche. Ce fut alors seulement qu'il sut et qu'il écrivit mon nom: — G... C... »

Avant de nous quitter, il ouvrit un de ses volumes, et, me montrant une page de musique, il me chanta une mélodie qui est de lui, et qu'il a composée pour une de ses poésies. — Sa voix est touchante, et je savais d'ailleurs qu'il était bon musicien et jouait fort bien de la guitare.

Enfin, je lui fis mes adieux, avec l'espoir et sa promesse de le revoir à Paris.

Histoire de la Semaine.

Quand les événements politiques intérieurs font défaut à la presse, la polémique vient y suppléer, et parfois aussi elle amène ses événements. Toute la semaine dernière, une lutte trévisive s'était engagée dans les journaux entre des membres du haut clergé et des défenseurs de l'Université, qui ne paraît pas encore s'être arrêtée sur le meilleur moyen de se défendre elle-même. M. le cardinal-archevêque de Lyon, M. l'évêque de Langres, M. l'évêque de Châlons, y ont successivement pris part. Tous réclamant la liberté de l'enseignement, et, pour en démontrer la nécessité, entreprenant de prouver que l'enseignement universitaire ne présente pas aux pères de famille de suffisantes garanties morales. Les défenseurs de l'enseignement par le gouvernement éprouvent de l'embarras pour rejouir ces accusations, quelque peu fondées qu'elles soient, car M. le ministre de l'instruction publique leur a donné crédit en sacrifiant des professeurs approuvés par l'Université, mais mal vus et dénoncés par le parti ecclésiastique. Une nouvelle et récente mesure prise à l'occasion de M. le professeur Ferrari, immédiatement après un succès éclatant remporté par lui dans un concours d'agrégation, est venue donner confiance aux adversaires de l'Université et porter le découragement dans les rangs de ses soutiens. D'un autre côté, la promesse d'une loi faite par la charte de 1830, promesse dont l'exécution a été ajournée d'année en année, semble mettre l'autorité dans une situation un peu fautive pour faire exécuter dans toute leur rigueur les dispositions encore en vigueur sur les petits séminaires. C'est dans ces circonstances que la lutte, qui, dans le silence, avait été incessante, s'est traduite en lettres pastorales et en lettres aux journaux. Le *Journal des Débats* avait annoncé que celle de M. l'évêque de Châlons, qui n'a peut-être pas toute la gravité du caractère religieux de son auteur, était déferée au Conseil d'Etat, non pas pour la question de goût, mais pour celle de légimité. C'était, à ce qu'il paraît, l'avis de M. le grand-maître, qui, pour se donner du courage, avait livré sa résolution à la publicité. Mais il a rencontré l'opposition de la part de M. le garde-seaux, et sa détermination n'a pas été la plus forte.

Le conseil-général de la Seine a clos le 30, à minuit, sa session annuelle, dont nous avons précédemment annoncé l'ouverture. Il lui a fallu, en treize séances, arrêter un budget de cinquante millions et donner son avis motivé sur une foule de questions importantes. Les sessions des conseils-généraux sont infiniment trop courtes; beaucoup de ces assemblées ont exprimé des plaintes à ce sujet; le conseil-général de la Seine l'a fait sentir de son côté, en déclarant à avoir le temps de répondre à des questions que le ministère lui avait posées. Il a renouvelé ses vœux de l'an dernier relatifs à la publicité à donner à la liste du jury et à l'attribution du produit des droits d'enregistrement sur les brevets d'invention. Il a montré tout à la fois de la largesse dans les sacrifices qu'il a regardés comme utiles et bien entendus, et une sévère économie dans les dépenses, qu'il n'a pas considérées comme suffisamment justifiées. Les traitements de quelques fonctionnaires s'en sont mal trouvés.

A l'extérieur s'offre toujours, sur le premier plan, l'Irlande, ou bien plutôt l'Angleterre; car on est bien plus embarrassé à deviner comment sir Robert Peel sortira de l'impasse où il s'est engagé, qu'inquiet du sort d'O'Connell et de ses coaccusés. A Londres comme à Dublin, on a répondu, à la fin de la semaine dernière, le bruit que les poursuites étaient abandonnées. Cette nouvelle était absurde; mais elle n'a en cours que parce qu'elle était infiniment moins que les poursuites elles-mêmes. Si on ne les abandonne pas, on songe du moins à les ajourner le plus possible. Au lieu des derniers jours de novembre, les premiers jours de janvier arriveront, dit-on, avant que les débats judiciaires s'ouvrent. On semble espérer que l'avenir et l'empire apportent une solution à une difficulté qui on commence à reconnaître inextricable aujourd'hui. On songe à recommencer l'empire ultramarine, qui, entachée d'irrégularité et d'évaluation inexactitude, fournirait des armes redoutables à un légiste et à un procédurier de la force d'O'Connell. En un mot, on croit avoir tout à gagner à perdre du temps. En attendant, les témoignages de sympathie, les adhésions à l'association et les offrandes arrivent au chef du rappel de la part de prêts qui jusqu'ici étaient demeurés en dehors de l'agitation nationale; des prières sont faites dans toutes les paroisses de l'Irlande, et la formule de l'anne d'elles nous paraît assez nouvelle dans la liturgie: « Puissent les amis de la liberté ne jamais avoir affaire à d'autres ennemis que Peel, Sugden, Wellington et compagnie! » — L'Espagne mérite de plus en plus l'épithète de malheureuse qu'on lui a tant de fois donnée depuis trente-cinq ans, quand on a en à raconter les événements dont elle a été continuellement le théâtre. Barcelone et Gironne, à l'heure où nous écrivons, sont peut-être en feu ou déjà en cendres. Les dernières nouvelles annonçaient que les bombes des assiégeants se succédaient sans interruption, nombreuses et terribles, que les murailles s'éroulaient, et que le carnage était imminent. — La France, qui a vu une première fois son conseil conjurer les dernières rigueurs contre Burelbaum de la part d'Espartaco, avec le gouvernement d'Espagne, elle était dans des termes plus que froids, la France n'a-t-elle donc rien pu obtenir d'un gouvernement qui se dit son ami? Si elle n'y a pas réussi, il faut le déplorer; mais si elle ne l'avait pas même tenté, il faudrait le déplorer plus encore. A Madrid, ces prolonges de pareils événements, les Cortes sont demeurées très-longtemps à se constituer, et un projet de loi pour déclarer la majorité de la reine est jusqu'ici la seule mesure qui leur ait été présentée. Peut-on raisonnablement attendre de son adoption la fin des malheurs de la Péninsule? Nous le désirons beaucoup, tout en l'espérant bien peu. — Athènes a perdu de sa confiance dans la franchise de l'adhésion du roi à la révolution de septembre. Un aide-de-camp d'Odion, qui avait vu ces changements politiques avec beaucoup

de dépôt, est arrivé àairo croire à ce monarque qu'une contre-révolution devait éclater une belle nuit; car, en Grèce, c'est toujours à la belle nuit que les mouvements s'opèrent. La crainte du prince, les ordres qu'elle lui a suggérés, ont donné à penser qu'il avait de grande confiance dans les ennemis de la révolution et trop peu de foi dans son avenir pour en être un partisan bien sincère. Cette adhésion ne faciliterait rien, et tôt ou tard les puissances voudront venir en aide à des embarras qu'elles pourront bien accroître encore par l'intervention de leurs diplomates. — Les nouvelles de Chine n'ont guère apporté que des détails sur l'étrange cérémonial observé par les grands dignitaires du pays dans leurs rencontres avec les chefs anglais; mais ces programmes ont leur importance en ce qu'ils ont fait voir que les Chinois ont renoncé à leur ancienne prétention d'humilier les Barbares, et qu'ils sont résignés aujourd'hui à les traiter d'égal à égal. Nous saurons plus tard si les présentations à l'empereur n'auront plus ces complications d'étiquette qui ont fait renouer toutes les précédentes ambassades. L'expédition anglaise a sans doute contribué pour beaucoup à ce résultat; mais on doit croire aussi que les progrès des missions catholiques n'y sont pas tout à fait étrangers. Dans un rapport officiel publié à Londres, nous voyons qu'on compte 32,000 catholiques dans le vicariat apostolique du Sut-Ching, 40,000 dans celui de Pakien, Chenst et Kou-Kang, 50,000; Tcho-Kiang et Kian-Li, 40,000; Cheu et Ava, 6,000; Siam, 8,000; Malacca, 6,000; Cochinchine, 80,000; Tong-King oriental, 100,000; dans le diocèse de Nang-King, 40,000; dans celui de Mecao, 52,000, et dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental, 180,000.

La nature a un peu fait relâche cette semaine, et n'a pas continué cette série de tremblements de terre et de tempêtes que nous avions eu précédemment à enregistrer. Mais l'industrie a fourni son sinistre. Le bateau à vapeur le *Clipper*, faisant la navigation entre Bayoussa et la Nouvelle-Orléans, au moment où il quittait le port, a fait explosion par l'éclat de ses chaudières. Toute la machine, de grands débris de chaudières, d'énormes fragments de bois, une multitude d'autres objets, et, au milieu de tout cela, des êtres humains, tons plus ou moins mutilés, ont été lancés dans les airs. En atteignant sa plus grande hauteur, cette éruption a été projetée, comme les jets d'une fontaine, dans plusieurs directions, et est retombée sur la terre, sur les toits des maisons et jusqu'à 200 mètres de distance du lieu du sinistre. Les malheureux victimes ont été brûlées, écrasées, déchirées, mutilées et dispersées de toutes parts, les uns dans la rivière, les autres dans les rues, d'autres sur l'autre rive du Bayou, à près de 250 mètres. Quelques corps ont été coupés en deux par des morceaux de bois, et d'autres lancés comme des boulets de canon contre les murailles des maisons. Toute la partie des édifices environnants semble avoir été ravagée par un tourbillon. Le lieu du désastre offrait un spectacle qu'il faut renoncer à peindre. Les planchers des deux chambres étaient jonchés de morts et de mourants. Ceux que l'on trouvait proféraient des prières, des gémissements, des imprécations, et présentaient l'aspect des plus atroces souffrances. L'équipage consistait en quarante-trois hommes; il y avait de plus cinq passagers. Un très-petit nombre de personnes, dont fait partie le capitaine, a été sauvé; les pertes commes s'élevaient à vingt-neuf; mais il manquait encore plusieurs personnes, dont les traces n'avaient pas été retrouvées.

Les journaux anglais nous font aussi connaître les désastres financiers d'un prince noir et d'un prétendu prince blanc. Le premier est le frère de l'ancien roi d'Haïti, Christophe II, lequel, entrevoquant l'orage qui devait détruire bientôt tout à fait son pouvoir déjà ébranlé et sa fortune en ruines, avait envoyé à Londres environ 250,000 fr. pour les placer dans les fonds anglais, au profit de la reine, de ses deux filles, de ce frère et de sa sœur. Madame Christophe a trouvé moyen de s'approprier le tout et d'aller jurer en Sardaigne des moyens d'existence quelle eût dû partager avec son beau-frère. Ce pauvre prince, réduit, lui et les siens, à la plus profonde misère, s'est adressé à la Société des amis des étrangers en détresse, et elle-ci lui auroy... 75 guinées! Il s'est présenté pour demander des secours au lord-maire, qui lui a répondu, en lui donnant satisfaction sur ce point, qu'il n'aurait pas qualité pour agir, mais qu'il espérait qu'on pourrait poursuivre la reine d'Haïti pour le remboursement de 5,000 livres sterling. — Le lord-maire, ou du moins en attendant l'installation de celui-ci, l'alderman qui le remplace, a également reçu la visite de l'autre prince dont nous parlions tout à l'heure; celui-ci était Louis XVII, dont nous avons déjà fait connaître la demande en cession de biens et de droits, même à la couronne de France. Ceci pouvait être assez gai; mais ce qui est triste, c'est que ce malheureux, sa femme et leurs huit enfants sont dans la plus affreuse misère. On a vu se présenter, pour appuyer sa demande, un Français, M. le comte de Labarre, dont l'extérieur annonce un homme respectable. « Je n'ai point, a-t-il dit, abandonné et je n'abandonnerai point mon ami, tout accablé qu'il est sous le poids de l'adversité. Je me suis ruiné moi-même pour le soutenir, et on faisant ainsi, comme l'a dit un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans une autre circonstance, le comtais du malheur. M. le duc de Normandie n'a pas droit seulement comme héritier du trône à la comsation des Anglais, il était venu aussi leur apporter le fruit de ses longues travaux sur l'art de perfectionner les propriétés de guerre. — *Le Tueur dans l'Auditeur*. — M. de Chateaubriand ses bons et faux sujets. (*On lit*,) — M. de Labarre: Quelque opinion qu'on ait sur la légitimité des prétentions du duc, on conviendra, du moins, qu'il se trouve dans une position peu commune: il a huit enfants, dont le plus jeune est âgé de six mois. L'alderman a fait remettre à l'avocat du duc de Normandie une somme trière du trône des pauvres et dont le chiffre n'a pas été révélé au public.

Ce ne sont pas seulement les demandes des princes indignes qui remplissent les journaux anglais, ce sont aussi les

réclamations des capitalistes de cette nation qui s'étaient réunis pour entrer dans les compagnies de chemins de fer, sollicitant des concessions en France durant la session dernière. Le chemin de Lyon, qui avait trouvé des souscripteurs dans la Grande-Bretagne, à l'aide de prospectus répandus à profusion, mettait en avant un conseil d'administration composé de pairs, et de députés français, auxquels on n'avait pas même demandé leur agrément préalable de Lyon, qui avait vu ses actions, placées par ce tour d'adresse, lever, à la bourse de Londres, l'objet de spéculations considérables, et obtenir une prime très-élevée; le chemin de Lyon voit aujourd'hui ses ingénieux inventeurs retenir l'argent des actionnaires malgré eux, sans intérêts et sans garanties. Ceux-ci, finissant par trouver la plaisanterie un peu prolongée, envoient leurs vives doléances aux feuilles de Londres. Nous ne croyons pas la triste spéculation dont ils sont victimes de nature à les encourager beaucoup à s'intéresser jamais de nouveau dans une grande entreprise en France, et nous le déplorons. — Du reste, on pense que le ministère est déterminé à demander l'autorisation de faire exécuter, aux frais de l'Etat, les chemins qui seront votés dans la session prochaine, soit qu'ils les exploite lui-même, soit qu'il se détermine, après leur exécution, à en mettre les baux en adjudication.

Paris s'embellit chaque jour, il faut le reconnaître. Le conseil municipal, quels que soient les vices de son organisation, par cela seul qu'il est électif, a plus fait par ce résultat en quelques années que n'avaient fait plusieurs générations successives. Paris s'embellit; mais outre les projets qu'exécute l'administration de la ville de Paris, il y a aussi, et en bien plus grand nombre, des projets qu'on lui prête. Les journaux ont cette semaine rasés des quartiers extérieurs, ouvert des voies immenses et planté sur les parvis Notre-Dame une pyramide en granit pour servir de point de départ à toutes les grandes milliaires de nos routes. Tout cela est fort ingénieux et surcharge peu le budget, car il n'en a pas encore été le moins du monde question dans les délibérations et même dans les causeries du conseil municipal. — On songe toujours à restancer Notre-Dame, qui en a grand besoin, mais dont on tremble de voir les travaux confiés à quelque architecte vandale. En attendant, des mutilations coupables y sont commises tous les jours. Tout récemment, au portai septentrional, quatre chapiteaux ont été ébréchés à coups de pierre ou de marteau; un petit animal fantastique a été élevé très-nettement, à l'aide d'un ciseau, et volé par un amateur, qui aura voulu y joindre également la tête d'un ange. Le Comité historique des arts et monuments a déjà précédemment appelé, à l'occasion de délits de ce genre, toute l'attention de l'autorité sur les moyens d'en prévenir le retour. Combien faudra-t-il donc encore de mutilations pour que ces réclamations soient enfin écoutées?

Ce que nous avions dit dans un précédent numéro de l'aire et de l'utilité pour l'art de la mission à Athènes confiée à M. Boulanger, nous a valu une lettre de cet architecte, un talent auquel nous avions, au reste, rendu hommage. Suivant lui, les fouilles et les déblais qui ont été exécutés récemment par le gouvernement actuel de la Grèce, ont, en les désagréant des fortifications turques dans lesquelles ils étaient presque tous ensevelis, donné aux anciens monuments un aspect tout nouveau, leur véritable aspect. M. Boulanger semble avoir la confiance de justifier la mission qui lui est donnée, et de prouver par ses résultats qu'elle a été bien entendue. Nous avançons que la détermination où il paraît être d'arriver à faire cette preuve nous donne à nous-mêmes la confiance qu'il y parviendra, et nous serons, il en peut être certain, le cas échéant, les premiers à le proclamer.

La Normandie voit, depuis quelque temps, des artistes et des poètes sortir de la foule de ses artisans. Ses feuilles locales renferment de curieux détails sur les essais heureux d'un pauvre ouvrier qui paraît appelé à prendre un rang distingué dans l'art de la sculpture. L'ouvrier Lebreton a mérité tout dernièrement un encouragement du roi par ses poésies populaires.

La police, moins tolérante que l'administration des contrilutions indirectes, qui admet pour les vins l'extension de volume, à l'aide de Peau, pourra que le droit lui soit payé sur les deux liquides mariés, la police a fait saisir à Rouen et à Bercy une grande quantité de pièces de vin ainsi sophisticées. La question va être portée devant les tribunaux. Déjà, dans une espèce qui ne manque pas d'analogie, la Cour de cassation vient de décider qu'on doit considérer comme boisson falsifiée, aux termes du Code pénal, le lait dans lequel on débitait à mêlé un tiers ou un quart d'eau. — Les tribunaux de Stockholm n'ont ni la même sévérité quand il s'agit de défendre leurs justiciables contre l'avidité de certains marchands, ni une grande honte fort rationnelle quand il s'agit de faire respecter les intérêts étrangers. Un pharmacien de cette ville, le sieur Almqvist, voyant qu'une maison de Reims, renommée pour la qualité de ses vins de Champagne, fournissait presque seule la Suède entière, a contrefait les étiquettes du négociant champenois, et a appliqué ses contrefaçons à des bouteilles contenant une liqueur d'apothicaire. Les Suédois n'y ont vu que du champagne, et des poursuites ayant été dirigées contre le contrefacteur, les tribunaux de première instance et d'appel ont tout d'abord déclaré que « s'il est vrai que d'un côté les lois sur le commerce répriment sévèrement toute usurpation de noms et de raisons commerciales, toute contrefaçon d'étiquettes, enseignes, etc., il y a d'un autre côté lieu de supposer que le législateur a dicté cette disposition dans le seul but de protéger l'industrie et le commerce des indigènes, et non pour favoriser les étrangers au détriment des nationaux. » S'il y a des juges à Berlin, il y en a de bien singuliers à Stockholm. Les journaux ont tué M. Fainal Roussin, qui aura pu entendre son oraison funèbre, car le lendemain les mêmes feuilles nous ont appris que cette nouvelle était sans fondement. Malheureusement beaucoup d'autres morts annoncées cette semaine n'ont pas été démenties de même. — L'émigration polonoise a encore perdu un de ses membres les plus

illustres, le général comte Soltyck, qui avait servi avec honneur comme colonel dans l'armée française sous l'Empire, comme général dans l'armée polonaise durant la guerre de l'Indépendance, et qui avait, comme nonce, fait preuve nouvelle, à la diète, du dévouement et de la fermeté qu'il avait montrés sur les champs de bataille. C'était, de plus, un écrivain distingué; il a laissé une histoire fort estimée de la guerre de Pologne en 1809, et la mort l'a surpris se livrant à d'autres travaux historiques. — Le clergé a perdu M. de Cosnac, archevêque de Sens, et M. le cardinal de Retz, audi-

teur de rote auprès du Saint-Siège. — M. le baron Capelle, ancien ministre de Charles X, et un des signataires des ordonnances de juillet 1850, a terminé à Montpellier une carrière remplie tour à tour par la disgrâce et la faveur. Une liaison avec Elisa Bonaparte, duchesse de Lucques et de Piombino, vue de mauvais œil par Napoléon, attira sur lui des mesures sévères, et fit d'abord connaître un nom qui devait, si fatalement pour celui qui le portait, figurer plus tard au bas du manifeste politique qui a déterminé la plus rapide de toutes les révolutions. — Enfin, les arts ont eu à enregistrer

sur leurs tables funébres la mort du pianiste Pradier; — celle d'un peintre paysagiste de Lyon, d'un remarquable talent, Guindrand, tombé depuis quelques années dans le plus funeste idiotisme, — et celle aussi d'un ancien professeur de l'école des Beaux-Arts de la même ville, Berjon, peintre de fleurs. — Un nom appartenant à un artiste célèbre s'est également éteint. La fille aînée et le dernier enfant survivant du fameux acteur Bertinazzi, appelé au théâtre Carlin, mademoiselle Barbe-Suzanne Bertinazzi, vient de mourir âgée de quatre-vingt-deux ans.

PAROLES

DE

M. EUGÈNE DE LONLAY.



MUSIQUE

DE

M. G. DONIZETTI.

A MADAME LOUIS AUVRAY.

CHANT.

Andante. *p*

Som - bres al - - lé - - - es Où je rê -

PIANO.

p

vais Ver - - tes val - - - lées Ruis - seaux si frais

Fé - - con - - de plai - - - ne Vas - - te do - - mai - - - ne Fleur de ces

pp

pp

The musical score is for a song in G major, 3/8 time, marked "Andante". It consists of a vocal line and a piano accompaniment. The lyrics are: "Sombres allé-és Où je rê-vais Vertes vallées Ruisseaux si frais Fé-con-de plaine Vaste domaine Fleur de ces". The piano part features a rhythmic accompaniment with eighth notes and rests.

lieux O no - - - ble da - - - me A vous mon à - - - - me

A vous mes yeux.

2^e COUPLET. Ri - che tou - - rel - le Au front lu - - ni Où l'hi - rou - del - le Sus - pend son nid Toit tu - - lé - - lai - - - - re
Bou - té sin - - cè - re Seuil en - chan - - teur Et no - ble da - me A vous son à - - - - me A vous son cœur.

3^e COUPLET. D'un pau - vre pa - - ge Qui vous doit tout Vous dont Pi - - ma - ge Le suit par - tout Dai - guez en - - ten - - - - dre
La voix si ten - - - - dre Et les a - - mours O no - ble da - - me A vous son à - - - - me A vous ses jours.

Procédés d'E. DEVENÈS.

Théâtre-Italien.

Belisario, tragédie lyrique en trois parties, musique de M. DONIZETTI. — M. FORNASARI.

C'est une lamentable histoire que celle du *Belisaire* de l'opéra italien, et l'on peut dire que jamais le dévouement monarchique n'a été mis à une plus rude épreuve.

Cet homme *Belisaire*, se trouvant en pays étranger, *frangente barbare*, a fait un rêve. Il a vu un guerrier terrible qui renversait l'empire de fond en comble. Le voilà dans une grande perplexité. — Quel est ce guerrier? ou est-il? comment le découvrir? Dans son inquiétude, il eut recours à un homme de Dieu; il lui conta son rêve; et l'homme de Dieu lui répondit qu'il n'avait pas besoin de chercher bien loin l'ennemi public dont il était en peine, et que ce guerrier mystérieux était son propre fils.

Ce fils était un enfant dans toute l'innocence du premier âge, et qui ne pouvait pas encore, évidemment, songer à conquérir le monde et à renverser le trône de Justinien. Néanmoins, *Belisaire* fut impitoyable; il condamna son fils à mort, et le fit exécuter.

A la vérité, il ne fut qu'à moitié obéi sur ce dernier point. Proclus, qu'il avait chargé de l'opération, n'eut pas le courage de l'achever. L'enfant, au lieu d'être tué, fut seulement perdu.

Vous dites, madame, que c'est un abominable homme que ce *Belisaire*? Je ne saurais être de votre avis là-dessus. Que dit, en effet, La Fontaine, le grand moraliste :

On ne peut trop aimer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Vous voyez donc bien que *Belisaire* n'a fait que son devoir. Mais sa femme Antonine est comme vous, madame, et n'entend rien à cette morale-là.

Il faut vous dire que Proclus n'a jésé, et qu'Antonine sait tout. Jugez de sa colère! Elle jure de perdre son mari pour venger son fils, et je vais vous raconter comment elle s'y prend. Cela est toujours bon à connaître, et peut servir dans l'occasion.

Belisaire, qui est en train de reconquérir l'Italie sur les Goths, écrit à sa femme de temps en temps, comme tout bon mari doit faire. Il paraît que dans une de ses lettres il a imprudemment laissé beaucoup d'espace entre le texte et la signature. Que fait Antonine? Elle livre la missive à Entrope,

le mortel ennemi de *Belisaire*; et Entrope, qui a d'habiles fainçonniers à sa disposition, fait ajouter à la lettre du héros une phrase qui doit suffire pour le faire pendre.



(Portrait de Fornasari.)

Belisaire revient d'Italie et rentre à Constantinople sur une de ces petites voitures à deux roues et non suspendues que nous nommons charrettes, mais qui en langage tragique on

appelle chars. Il est impossible d'être plus glorieusement cahote. Il joint de tous les honneurs du triomphe; il a même le bonheur d'embrasser publiquement Justinien; mais, ô néant des grandeurs humaines! à peine a-t-il eu le temps de chahuter avec son ami Alamir un *andante* et une *cabrette*, qu'Entrope se présente, lui demande son épée de par l'empereur, et le somme de comparaître devant la Cour des Pairs du pays. Il est accusé de haute trahison au premier chef.

Il me, comme de raison; mais on lui présente la lettre. Il reconnaît d'abord son écriture; puis, quand il a tout lu, il s'indigne, et déclare qu'il y a faux et interpolation. Il en appelle au témoignage d'Antonine. Mais Antonine confirme l'accusation, et déclare avoir reçu la lettre telle qu'elle est. Vous imaginez bien comment *Belisaire* la traite. « Mauvaise épouse! mauvaise mère! (Ils ont une fille, nommée Irène, qui est présente.) — Ah! mauvaise mère!... Et vous donc, avez-vous la prétention d'être bon père, par hasard? rayez cela de vos papiers, car je sais tout. — Tout ce que Proclus savait. — Aie! »

Belisaire met sa tête dans ses deux mains, et ne tarde pas à faire sa confession générale devant sa femme et sa fille, devant le Sénat et l'empereur. Quand il a fini, Antonine se remet de plus belle à lui dire des injures, ce qui est tout simple. Mais on comprend plus difficilement que le Sénat s'en mêle, et que Justinien fasse crever les deux yeux à un homme à qui l'on ne peut guère reprocher qu'un excès de dévouement à la dynastie régnante. Justinien est-il donc si mauvais politique? et ne voit-il pas que cet exemple n'est pas encourageant?

Quoi qu'il en soit, voilà *Belisaire* avengé et qui part bientôt pour l'exil, guidé par sa fille Irène, qui joue près de lui le même rôle qu'Antonine auprès d'Œdipe. Ils arrivent au mont Hémos. Là, ils rencontrent des Alains.

Ces Alains sont au nombre de vingt, ou à peu près, et telle est la grandeur de leur courage, qu'ils ont entrepris d'attaquer Constantinople et de mettre cette grande capitale à feu et à sang. Il est vrai qu'ils ont un chef qui ne plaisante pas, et qui ne connaît point d'obstacles: c'est Alamir, cet ami de *Belisaire* dont je vous ai déjà parlé. Il a juré de venger le grand homme opprimé, et de noyer Constantinople dans des flots de sang. Mais *Belisaire* le fait bien vite revenir à résipiscence. *Belisaire* est toujours citoyen dévoué, sujet fidèle, et le malheur ni l'injustice n'ont eu aucune prise sur sa grande âme. Enfin, comme le drame touche à son dénou-



(Madame Paradol, décédée le 29 octobre 1815.)

et fut admise au Théâtre-Français. A dater de cette époque, madame Paradol y tint l'emploi des reines, comme on dit en style du terroir, avec zèle, avec dévouement, et souvent avec succès. Les amateurs se rappellent particulièrement le caractère tout tragique qu'elle donna à la *Jane Shore* de Le mercier.

Elle est morte après des souffrances inouïes; il y a plus d'un an qu'on s'attendait, de jour en jour, à son dernier soupir. Cette longue agonie, la pauvre femme l'a supportée

avec une constance véritablement héroïque, relevant le courage de ceux qui pleuraient autour d'elle, et gardant sa sérénité jusqu'au moment suprême.

C'était un cœur excellent, disent ses amis, un peu bruyant quelquefois et inconsidéré, mais animé de tout le monde, et méritant cette affection par une rare bonté.

Les sylphides et les artistes finirent par devenir indispensables. Les journaux de Saint-Petersbourg ou de Berlin ont rapporté, tout récemment, l'aventure à la dragoone de la charmante danseuse mademoiselle Montes, et le grand coup de cravache dont elle gratifia, tout au travers du visage, un soupirant indiscret; procéda un peu cavalier, qui étonnerait moins d'une écuyère de M. Franconi.

Une de nos jolies actrices de vaudeville fait mieux ou pis encore; ce n'est pas la cravache, mais le pistolet qu'elle manie à ravir. Elle ne manque pas une poumpée, et fait la mouche à tout coup; heureusement qu'elle la prend rarement. On raconte cependant un fait qui peut donner de l'inquiétude: un vieux guerrier, qui a la prétention d'enlancer encore le myrte au lanrier, adressa l'autre jour à notre jolie héroïne une déclaration sur papier satiné. Ce n'était pas une déclaration de guerre, Mademoiselle Page, — il est temps de l'appeler par son nom, — n'a qu'un penchant très-médiocre pour les gloires de l'Empire; elle les respecte trop pour les aimer. Sa petite main blanche répliqua donc au vieux brave par une fin de non-recevoir; l'autre, loin de se décourager, fit remettre sa carte à la cruelle, qui la lui renvoya percée de quatre balles, avec ces mots tracés au crayon: « Par mademoiselle Page, à quarante pas. »

On assure que cette manie guerrière devient épidémique; la plupart de ces demoiselles se mettent sur le pied de guerre; mademoiselle D..., de l'Académie royale de Musique, parle de s'entourer de bastions et de forts détachés; mademoiselle M..., d'une encointe continue; mesdemoiselles C., S., R. et N. prennent des legons de Grisière et vont d'estoc et de taille; quant à mademoiselle Déjà..., elle n'a rien à craindre: sa vertu a plus de trente ans de salle.

L'aventure du jeune Arthur de B... fait grand bruit dans les boudoirs de la Chaussée-d'Antin; Arthur de B... est un jeune homme naïf et tout récemment écloué au jour de ce monde tentateur; arrivé depuis six mois de sa Bretagne, il en a encore les mœurs pures et tant soit peu sauvages. Une certaine baronne de..., sa parente, et un peu douairière, entreprit dernièrement, dit-on, de civiliser ce naturel farouche; mais notre jeune Breton se cabra et y laissa son manteau. « Comment va ton jeune neveu Arthur? demandait le lendemain à la baronne une de ses amies intimes. — Qui, ma chère? — Arthur! — Ah! laissons donc: il s'appelle Joseph!... »

Le Théâtre-Italien avait annoncé la reprise de *Semiramide* pour mardi dernier; tout était prêt, les musiciens et les go-

siers; cependant on n'a pas joué *Semiramide*. Quoi donc! Assurément il eût été pris d'un enrouement subit, et Ninias d'une migraine! La chose est bien plus grave; le malin, M. Fornasari avait déclaré qu'il lui était impossible de chanter le rôle d'Assur. — Faute de voix? — Non pas; mais faute de barbe: la barbe que le costumier lui fournissait étant, à son avis, trop courte d'un pouce. M. Vatel a dû céder à cette puissante raison; le bonhomme! — A sa place, j'aurais fait raser complètement M. Fornasari!

Notre siècle s'égaré de plus en plus; pour peu que cette belle humeur continue, nous arriverons à une gaieté folle. Voici une preuve incroyable de cette jovialité: le théâtre du Vaudeville joue depuis quelques jours un drame de madame Ancelet intitulé *Madame Roland*; sachez-vous ce que ce gai Vaudeville, dit l'*Enfant né malin*, a fait mettre sur ses contre-marches: *Madame Roland agouaillée devant la guillotine: gai! gai! la fariva don daïne!*

Je luiis par le Protée anguillard (*Protéus anguinus*) que le



Jardin-des-Plantes vient d'enrôlement dans son armée: l'*Illustration* se fait un plaisir de vous offrir, par nos mains, le portrait de cet intéressant animal; faites-lui bon accueil, et récompensez par là le son qu'on a de vous donner, à l'instant même de leur naissance, de leur mort ou de leur apparition, le *fic simile* de tous les personnages dignes d'attention, Protées ou non.

Les Vendanges.



Triste année! tristes vendanges! Après avoir taillé avec soin au-dessous du premier ou du second œil, labouré et biné deux fois, employé la houe et la pioche, dressé des échelons, renouvelé les cepes par le provignage, le vigneron espérait que de vivifiantes chaleurs achèveraient son œuvre, et les chaleurs ne sont pas venues. La vigne a besoin de soleil et redoute la pluie; or, elle a eu, cette année, beaucoup de pluie et peu de soleil; l'humidité en a énervé les racines;

le froid et les vents en ont étioilé la tige; la *coulture* a gagné les cepes les plus robustes; et quand le mois de vendemmie a ramené l'époque de la récolte, il n'y avait pas de récolte à faire. Force a été d'attendre, d'ajourner la proclamation du *ban de vendange*, qui se publie d'ordinaire du 8 au 20 septembre dans le Midi, du 20 au 30 septembre dans les autres départements. On a fini par recueillir tardivement quelques raisins étiques, dont les intempéries avaient arrêté le déve-

loppement; et, dans plusieurs localités, on a pu dresser procès-verbal de carence. De là une hausse subite dans le prix des vins; ceux du Midi ont éprouvé cinquante pour cent d'augmentation; les pièces de bordeaux sont montées de 110 à 140 fr.; celles de bourgogne de 70 à 100 fr.; et celles des vins de la Loire de 26 à 75 fr.; les producteurs ont perdu; les débiteurs ont gagné; mais une mauvaise vendange est, en somme, une calamité nationale, dans

un pays dont les vignobles occupent 2,154,822 hectares.

Quoque l'Allemagne s'enorgueillisse du johannisberg et du hochheim; la Hongrie, du tokai; l'Italie, du lacryma-christi; l'Espagne, du xérés et du malaga; le Portugal, du porto; le Cap, du constance; l'Asie-Mineure, du chypre, la France

tient le premier rang dans la vigneiculture du monde entier. Elle produit annuellement, en moyenne, 55,565,790 hectolitres de vin, et 7,088,802 hectolitres d'eau-de-vie. Sur quatre-vingt-six départements, neuf seulement sont dépourvus de vignes: le Calvados, les Côtes-du-Nord, la Creuse, le

Finistère, la Manche, l'Orne, le Nord, le Pas-de-Calais et la Seine-Inférieure; les autres donnent des vins plus ou moins estimés. La pépinière nationale du Luxembourg, établie par le ministre de l'intérieur Chaplal, avec le concours du botaniste Bosc, a possédé jusqu'à 570 variétés de raisins cultivés

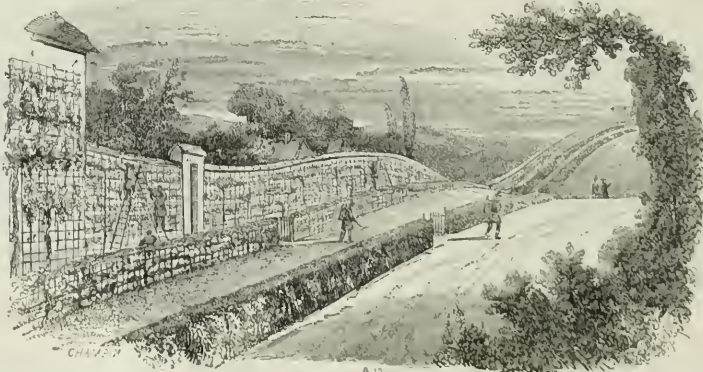


R. MEYER

en France, distingués par leur forme et leur couleur: 114 noirs à grains ovales; 190 noirs à grains ronds; 75 blancs à grains ovales; 154 blancs à grains ronds; 19 gris ou violets à grains ovales; et 58 gris ou violets à grains ronds. La collection du Jardin de Botanique de Montpellier réunit 560 espèces. La qualité de nos vignes varie à l'infini, non-seulement d'une contrée à l'autre, mais encore d'un coteau au coteau voisin, suivant l'exposition, suivant la nature du sol et du sous-sol. Que de plants divers! que de crus justement célèbres! Dans l'ancienne province de Bourgogne seulement vous comptez les vins de Nuits, Chambertin, Romanée, Richebourg, Clos-Vougeot, Musigny, Beaune, Meursault, Montrachet, Volney, Pomard, Corton, Mâcon, Thorins, Moulis-à-Vent, Pouilly, Chablis, Tonnerre, Trancy, Coulanges-la-Vineuse et Saint-Julien-du-Sault. Sur les collines siliceuses et les grèves de la Gironde se récoltent les vins de Château-Lafite, Château-Margaux, Haut-Brion, Saint-Euilou, Carbonieux, Saint-Bris, Bommes, Barsac et Sauterne. Voulez-vous égayer vos desserts, dérider les physionomies, provoquer les chansons, donner de l'enjouement aux plus tristes, de la vivacité aux plus lents, de l'esprit aux moins capables, servez le pétillant champagne; mais, pour éviter la contre-façon, ayez soin de vous assurer qu'il a été recueilli sur les rives de la Marne, à Sillery, Epernay, Ay, Monbré, Bouzy, Haut-

villers ou Verzenay. Aimez-vous les vins de liqueur, demandez au département de l'Hérault son hmel et son frontignan. Voulez-vous des vins exquis, susceptibles de se garder plus d'un siècle, et se bonifiant sans cesse avec l'âge, cherchez-les sur le coteau de l'Ermitage, où un cénoté planta jadis

des navires se chargent des muscats anbrés de la Ciotat. Pres de l'Espagne, aux pieds des Pyrénées, croissent trois excellentes variétés: le grenache, le mataro et le carignan. Part-Vendres, Collioure et Banyols fournissent ces nectars liquoreux connus sous les noms de grenache et de rancio; Bivesalles, Cosprons, Sales, Terrats, Cornella-de-la-Rivière, peuvent opposer leurs vignobles à ceux de la Péninsule Iberoenne. Les Bérnais vantent le vin de Juraçon, patroné par les souverains de Henri IV.



(La Treille du roi, à Fontainebleau.)

des ceps qu'il avait rapportés de Perse, et qu'on nomme encore dans la Drôme le gros et le petit schiras. Plus loin, sur les rives du Rhône, sont les vignobles de Millory, de Condrieux, de Côte-Rôtie, de Juliéna. A l'embouchure du fleuve,

seuls, chez des propriétaires campagnards, des crus ignorés, d'une éter due mediocre, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur verdeur, aux produits des vignes en renom. Tant de richesses font de la vendange la plus importante

de la vendange la plus importante

des opérations agricoles de la France : on s'y prépare plusieurs semaines à l'avance, en nettoyant et lavant à la chaux tous les instrumens qu'on y doit employer : les *vendangeaux*, paniers d'osier où l'on dépose les raisins ; les *teilles*, petites

boîtes coniques qui servent au même usage ; les *bilanges*, charrettes destinées à transporter la vendange à la cuverie, etc. Dès que la queue des grappes brunit, qu'elles quittent aisément les ceps, que les grains s'amollissent et acquièrent de la

transparence, les vendangeurs doivent se tenir prêts. Dans la plupart des pays vignobles, l'autorité municipale règle leur marche, du moins en ce qui concerne les vignes non closes, et les contrevenants peuvent être punis, conformément à l'ar-



ticle 475 du Code pénal, d'une amende de 3 à 10 fr. Le jour fixé se lève ; les premiers rayons du soleil dissipent la rosée ; les cueilleurs et les cueilleuses s'éparpillent sur les collines, ils se rangent en face de la vigne, entrent et suivent chacun son sillon jusqu'à l'extrémité opposée. Quoique M. Campanon, de l'Académie Française, ait dit dans son poème de *la Maison des champs* :

Il en est temps ; que la jeune
baccante
Saisisse alors la serpe im-
paticante,

jamais les vigneronns ne saisissent la serpe ; mais ils s'arment de sécateurs ou de ciseaux, qui tranchent la grappe sans secousses. Les raisins, placés au fur et à mesure dans les *vendangeaux*, sont versés dans les *tendelins* par les porteurs ou *vide-paniers*, qui les transfèrent à la cuverie. D'autres fois, des mulets sont mis en réquisition ; ou la récolte, jetée dans un cuvier de forme ovale, est voiturée sur une *balange*. A la cuverie, les cultivateurs qui désirent un bon produit, s'occupent de trier les grappes, de les assurtir, d'enlever les grains verts ou pourris. Dans trente-quatre départements on a l'habitude de séparer les grains de la rafle, et les empoignes n'ont pas encore décidé si cette méthode est avantageuse ou nuisible. Les raisins égrappés donnent un vin plus savoureux, disent les uns ; les rafles ajoutées à la cuvée un ferment nécessaire, prétendent les autres. *Certain*, et *adhuc sub judi e lis est* ; mais tous s'accordent à reconnaître la nécessité d'un foulage. Deux poutres, appuyées sur les bords du cuvier, supportent une caisse

dont les côtés sont des liteaux assez peu espacés pour ne pas livrer passage aux grains. Un vigneron, chaussé de gros sabots, monte dans cette caisse, pétrit les grappes sous ses pieds ; puis, soulevant l'un des liteaux, pousse le marc dans la cuve, où bout déjà le suc exprimé. Les vigneronns arriérés

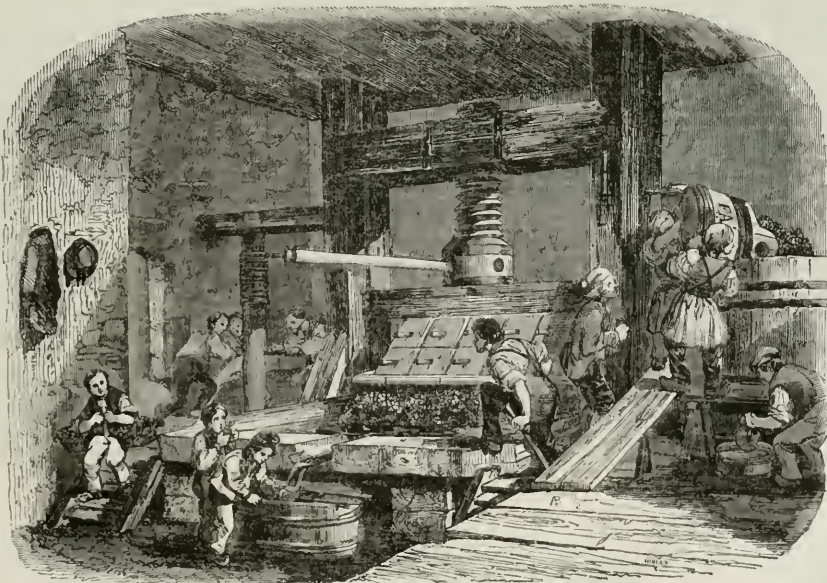
ques de MM. Lenoir, ou Thiébaud de Berneaud, ou Guérin de Toulouse, machines composées de cylindres de bois tournant en sens opposés, au moyen de roues d'engrenage. Les cuves où le vin fermente sont, suivant les contrées, ouvertes ou fermées, en bois de chêne ou en maçonnerie. Au bout de

quelques heures, la masse liquide frémit et bouillonne, l'acide carbonique se dégage en bulles pétillantes, l'alcool se produit, les rafles et les pellicules montent à la surface du *moût*, et le coiffent d'un amas de détritus qu'on nomme *échapeau*. Quand la fermentation tumultueuse a cessé, les travailleurs distribuent le vin dans les fûts avec des baquets appelés *sapines*, à moins qu'on n'ait adapté à la partie inférieure du cuvier un robinet qui permet de décuver avec plus de vitesse et de facilité. Le marc est mis sur la *voûte*, ou table du pressoir, et l'on en forme une masse cubique appelée le *sac*, que l'on recouvre de matras.

La vis du pressoir est d'ordinaire mise en mouvement par une roue qui reçoit, dans sa périphérie cransée en gorge, le bout d'une corde dont l'autre extrémité s'enroule sur un cabestan. On distingue les pressoirs à *étiquet*, à *coffre simple* ou *double*, à *levier* ou à *lesson*, dont nous épargnerons nos lecteurs la scientifique description, incompréhensible d'ailleurs pour quiconque n'a pas

fait une étude spéciale de la mécanique.

La vis crie ; le *mouton* qu'elle pousse pèse sur le marc et arbrève d'en extraire le suc ; on reforme le *sac* à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les raisins aient cédé toute leur par-



se déshabiller et entrent pour fouler dans la cuve même, où ils prennent un bain tonique, mais qui repugne aux consommateurs délicats.

Les vigneronns progressifs emploient les foulons méca-

tie liquide. Le produit du pressurage est, *ad libitum*, mis à part ou mêlé au vin de la première cuvée. La fermentation s'achève dans les tonneaux, qu'on ne boudonne hermétiquement que lorsque la lie s'est précipitée. La sarrétoient les travaux des vendangeurs; au tonnelier revient le collage, le mélange des pièces, le soufrage et la conservation des vins.

La fabrication des vins blancs est moins compliquée; on ne les fait point cuver avec le marc, excepté dans les arron-

dissements de Wissembourg et de Schlestadt (Haut-Rhin), d' Agen et de Nérac (Lot-et-Garonne). Les grappes sont écrasées sur le marc du pressoir; le vin coule dans les tonneaux, où on le laisse fermenter sur la lie jusqu'au premier soutirage, qui a lieu au mois de mars ou d'avril suivant.

Avant de cueiller les raisins qu'on réserve pour faire du vin blanc, on attend d'ordinaire qu'ils aient atteint un excès de maturité. Ainsi l'on ne vendange à Agen qu'à la fin d'oc-

ter. A Cosprons (Pyrénées-Orientales), aussitôt qu'on a foulé et pressé les raisins, préalablement desséchés au soleil, on y mêle un tiers d'eau-de-vie qui empêche la fermentation et conserve au suc exprimé sa douceur et son parfum.

Les départements riches en vignobles sont obligés, à l'époque des vendanges, de demander des renforts à leurs voisins. Cette insuffisance de population paraît s'être fait sentir de tout temps, car Longis dit, dans un roman de *Daphné et Chloé*: « Comme la continue est en telle fête du dieu Bacchus, on avait appelé des villages voisins plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges. » Les recrues enrôlées d'arrivent plus comme autrefois en chantant des hymnes en vers harmoniques, au fils de S'mélé; les vendanges sont devenues prosaïques; et les chants que leurs ouvriers répètent en chœur, sur l'air du *Clair de la lune*, n'ont rien de très-harmonieux :

Allons en vendange
Pour gagner cinq sous,
Coucher sur la paille,
Raissier des... etc.

En Champagne, les cueilleurs et les cueilleuses viennent du département des Ardennes, amenant avec eux des muets, animaux presque inconnus dans la contrée. Pendant toute la durée des vendanges, ils logent dans les auberges ou dans les granges, et passent la plus grande partie de la nuit à boire et à danser. On les paie de 40 centimes à un franc 50 cent., selon leur capacité; on ajoute à cette rétribution une michie et un verre d'eau-de-vie; et, moyennant un aussi faible salaire, ils travaillent depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir. A la vérité, ils n'ont rien à déboursor pour la nourriture de leurs muets, qu'ils laissent dans la première prairie venue, en dépit des gardes champêtres.

Les meilleurs se rassemblent sur la place, au son de la cloche, des trois heures du matin, et se partagent en escouades, sous la direction des différents vigneronns. Les *pareuses* restent au logis pour y attendre les raisins, qu'ils sont chargés de trier. Ceux de qualité supérieure sont immédiatement portés au pressoir; on les presse à plusieurs reprises, car, dans l'opinion de la majorité des vinologues, les qualités du vin tiennent à la fois au suc, aux pépins et à la grappe. On entonne sans laisser cuver, et l'on soutire quelques jours après. Durant l'hiver, le vin est transvasé dans de nouveaux fûts; et, au printemps, à l'époque où la sève bout, on le soutire encore pour le mettre en bouteille. On ajoute alors au vin du tannin pour le garantir de la grasse, et du sucre candi pour le faire mousser, et le précipité qui se forme est plus tard enlevé par le tonnelier.

Les vendanges de Champagne sont terminées par une fête qu'on nomme le *cochelet*: les pressuriers offrent au propriétaire un bouquet de pampres et de branches d'arbres, et reçoivent une gratification qu'ils consacrent à de longues reconnaissances. Presque généralement les vendanges sont l'occasion de banquet prolongés, de danses, de concerts rustiques; celles de cette année, malgré leur déplorable résultat, n'ont pas arrêté l'expansion de la joie populaire. Les violons



lobre; à Gondrieux, à Saumur, qu'à la mi-novembre; à Jurançon, à Gau, à Moncin (Basses-Pyrénées), que dans les quinze premiers jours de décembre. Dans plusieurs vignobles on met un intervalle entre la cueillette et le foulage: le raisin muscat de Rivesaltes reste cinq ou six jours sur le sol avant d'être porté au pressoir. A Limoux, les raisins sont étalés sur un plancher pendant quatre ou cinq jours, puis liés,

écrappés et foulés. Aux environs de Salins (Jura), on suspend les grappes avec du fil, dans une chambre exposée au vent du nord. Quand la dessiccation a réduit les grains de moitié, on les presse et on entonne immédiatement; ce vin, qu'il est soutiré qu'un bout de six mois, prend le nom de *vin de paille*, et n'est pas sans analogie avec le tokai.

Il y a certains vins de liqueur qu'on ne laisse pas fermen-



(Recolte du vin blanc)

n'ont pas été décommandés; les musettes ont retenu comme d'habitude; à défaut de vin de raisin, on a savouré celui des années précédentes, et le peuple en lisse, novant ses sources dans les pots, s'est consolé du présent par le passé.

L'année a été également funeste aux raisins de treille. Les succulents chasselas de Fontainebleau, le *chasselas dote* à grains ronds, le *chasselas musqué*, le *bonnet blanc*, la *raquette blanche*, sont loin d'être en grossour et en saveur ceux qu'on avait récoltés en 1812. La *treille du roi* seule a

quelques belles grappes aux avantages de son exposition. Elle est située en plein midi, sur le mur de clôture du parc, du côté de l'entrée de l'abbaye, et abritée de toutes parts contre l'influence des vents. Les bras des ceps s'étendent horizontalement, chargés d'un petit nombre de grappes isolées. Au-devant de la treille règne un long cordon de vignes, auxquelles est appliqué le même système de taille. A deux mètres plus loin s'allonge une charnille qui suit, comme la treille même, les ondulations du terrain.

N'oublions pas la récolte du houblon en Flandre et les vendanges de Normandie. L'indigène du talvard ou de l'Orno n'attache pas moins de prix à ses pommes, que le dieu de Montebello à ses chos champenois. Or, l'année a été *panmierose*; il y a eu peu de *quertres* (pommes bouées avant leur maturité), et l'on dolera bientôt de *bon cidre doux* à *deputer*. On évalue la consommation annuelle du cidre en France à 10,011,853 hectolitres, et celle de la bière à 9,896,259. Ce n'est que sur les cunins de la Belgique qu'on cultive en grand

le bouillon nécessaire à la confection de la bière. On plante chaque pied sur une motte de terre, et l'on soutient les tiges grimpantes avec des perches de 8 à 10 mètres de hauteur. Ces longs filaments, qui se croisent, montent, retombent et s'enroulent comme des lianes, donnent aux houblonniers l'aspect d'une forêt vierge. A la fin de septembre, on coupe les sarments avec la faucille, on arrache les perches, et les fruits récoltés sont amoncelés dans des sacs où ils se conservent, et forment une masse compacte que l'on peut couper par tranches pour la vendre en détail.

Souhaitons aux vigneronniers meilleure cueilte pour l'année prochaine; puissent-ils remplir leurs cuivres jusqu'aux bords; et, comme le recommandait Rabelais, « en cette ou en meilleure période réconfortons notre entendement, et buvons frais, si faire se peut. »

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(Voir t. II, p. 26, 55, 102 et 459.)

Il était dans la nature de Martin d'oublier tout le temps son pauvre compagnon aussi complètement que s'il n'y eût jamais eu de Mark Tapley au monde; ou, si le souvenir du personnage s'offrait un moment à son imagination, il eût son de le congédier au plus vite, comme chose de peu d'importance qui attendrait bien son entier loisir. Pourtant, lorsqu'il se retrouvait dans la rue, l'idée que Mark pouvait s'emparer de faire le pied de grue sur le palier du *Boardy-Journal* lui traversa de nouveau l'esprit, et il donna à entendre à son nouvel ami qu'il ne serait pas fâché de diriger la promenade de ce côté.

« A propos, continua Martin, et pour ne pas être en reste de questions, oserais-je vous demander si vous habitez cette ville, ou si, comme moi, vous n'y êtes qu'en passant? »

« Tout à fait en oiseau de passage, reprit son ami. Natif de l'Etat de Massachusetts, je suis né dans ma tranquille petite ville de province, et l'on ne me voit pas souvent au milieu de ces foules affairées qu'on aime d'autant moins qu'on les connaît davantage. »

« Vous avez voyagé à l'étranger? demanda Martin.

« Beaucoup. »

« Et à l'instar de la plupart des voyageurs, vous n'en êtes que plus attaché à vos foyers domestiques, à votre contrée natale? demanda de nouveau Martin, qui examinait son interlocuteur avec quelque curiosité. »

« A mes foyers? oui, répliqua son ami; à ma contrée? comme terre natale, oui aussi. »

« Ce mot n'est pas sans restriction. »

« Entendons-nous, répartit l'Américain. Demandez-vous si j'ai rapporté de l'étranger un goût plus exclusif pour les erreurs de ma patrie, un plus aveugle amour pour ceux qui, au taux de tant de dollars le jour, s'érigent en forcés administrateurs de ma nation; si je rapporte plus d'insouciance pour les principes qui président ici aux affaires publiques et privées, principes que les plus éhontés de vos avocats rougiraient de défendre hors de l'atmosphère viciée de vos cours criminelles? Oh! si c'est là ce que vous demandez, non, dis-je, et mille fois non! »

« Non! dit Martin, si juste sur le diapason de son interlocuteur que la réponse fit écho. »

« Demandez-vous, poursuivit son compagnon, si je suis revenu plus content d'un ordre de choses qui divise la société en deux classes, dont l'une, la masse, fonde une indépendance effrénée sur l'oubli de toute bienveillance, de toutes formes, de toutes convenances sociales; d'où il résulte que plus un homme est riche de grossiereté et d'impudence, plus il a de chances de succès; tandis que le petit nombre, dégoûté de voir apprécier toutes choses sur une si basse échelle, se réfugie dans la vie privée et s'entoure de tous les raffinements du luxe, laissant la république s'en tirer comme elle pourra au milieu des clamours de la presse et du pillage universel? Me demandez-vous si tout cela m'arrange? Non, dis-je alors, et mille fois non! »

« Non! répartit encore mécaniquement Martin, découragé, anxieux, moins à la vérité dans l'intérêt de la société que dans celui de ses plans d'architecture domestique, dont l'avenir lui semblait singulièrement hasardé au milieu du chaos et de la poussée générale que venait de dépendre son nouvel ami. »

« Et un mot, poursuivit ce dernier, je ne erois pas, par conséquent, je n'accorde point (bien que vous pussiez l'entendre proclamer ici à toutes les heures du jour), je ne trouve pas, dis-je, que notre nation soit le type de la sagesse humaine, l'exemple du monde, le *sec plus ultra* de la perfection; le tout, parce que nous courons dans la carrière politique avec deux avantages inappréciables. »

« Qui sont? demanda Martin. »

« L'un, que notre histoire s'ouvre à une période assez avancée pour échapper aux âges de barbarie et de cruauté qui souillent les annales des autres peuples; qu'ainsi nous profitons des lumières acquises sans avoir traversé un obscur noviciat; l'autre, que notre territoire est vaste, et que nous ne souffrons pas, du moins pas encore, d'un trop plein d'habitants. A part ces avantages, nous avons peu à vanter, ce me semble. »

« En éducation cependant... murmura Martin. »

« Beau chapitre encore! interrompit l'autre laissant les épaules. Eh! dans l'ancien monde, même sous le régime despotique, ou à tout au fait et plus en le faisant sonner moins haut! Assurément, par comparaison avec l'Angleterre, nous pouvons briller, vu que, sous ce rapport, elle est dans le plus pieux état... Vous savez que vous m'avez complétement sur ma franchise, poursuivit-il en riant. »

« Oh! elle ne m'a donné nullement lorsqu'il s'agit de mon pays, reprit indignement Martin; c'est quand il est question du vôtre que la liberté de vos paroles me surprend. »

« Vous ne trouverez pas cette droiture rare parmi mes compatriotes, je vous en réponds, en ce exceptant les gens de la trempe du colonel Drivers, de Jefferson Brick, du major Pawkit et des consorts. A vous parler franc, néanmoins, les meilleurs d'entre nous rappellent un peu l'homme de la comédie de Goldsmith qui ne souffrait pas qu'autre que lui injuriât son maître. Mais allons, parlons d'autre chose. Vous êtes venu chez nous, si je ne me trompe, dans l'intention d'améliorer votre fortune, et je serais désolé de vous faire perdre courage. D'ailleurs, quelques années de plus me donneraient peut-être le droit de hasarder auprès de vous un ou deux avis sur des points de peu d'importance. »

« Il n'y avait pas la moindre trace de curiosité ou de pré-somption dans cette offre, faite avec tant de bienveillance et de bon vouloir qu'elle attirait de force la confiance. Aussi Martin raconta-t-il sa chance, abondant l'aveni si difficile à faire de sa pauvreté. Il ne dit pas cependant, — comment s'y serait-il résigné? — à quel point il était pauvre; d'un air désolé, il laissa deviner qu'il lui restait de l'argent pour six mois environ, tandis qu'il en avait tant et plus pour autant de semaines. N'importe, il avoua qu'il était pauvre et disposé à accepter avec reconnaissance tout conseil que son ami voudrait bien lui donner. »

La façon dont la figure de l'étranger s'allongea à mesure que les plans et projets d'architecture domestique se déroulaient devant lui, n'aurait pu échapper à personne, à plus forte raison à Martin, dont la sagacité était aiguisée par l'incertitude de sa position. Malgré d'héroïques efforts pour se montrer aussi encourageant que possible, l'Américain ne put s'empêcher de loucher une ou deux fois la tête; c'était comme s'il eût dit en langue vulgaire: *Cela n'ira pas!* Mais il le prit ensuite sur un ton enjoué et cordial, et s'engagea (puisse New-York

n'offrir aucune des facilités que désirait Martin) à s'informer immédiatement s'il pourrait trouver mieux dans quelque autre ville. Déclinant ensuite son nom, Bevan, il apprit à Martin que, sans exercer activement la médecine, il était reprit docteur. La conversation roulant sur des circonstances relatives à la famille de l'Américain et à lui-même, conduisit les promeneurs jusqu'au bureau du *Boardy*.

Ils étaient encore assez loin de la maison, lorsque l'air patriotique anglais *Hule Britannica*, énergiquement sifflé, annonçant que Mark Tapley prenait ses ébats sur le palier du premier étage. Suivant les sons, ils trouvèrent Mark retranché au milieu d'une fortification de bagages, s'évertuant à rendre justice à son hymne national, à l'évidente satisfaction d'un nègre au crâne grisonnant qui occupait un des forts avancés (une valise en cuir) et tenait ses gros yeux rivés sur le chanteur. Celui-ci, à demi couché, la tête appuyée sur sa main, retournant le couloir par des regards distraits et rêveurs, tint en continuant de siffler sans relâche, Mark venait de dîner, comme le témoignait sa bouteille éclisée et quelques débris de viande-frites dans un mouchoir près de lui; dit reste, ses loisirs n'avaient pas été perdus, à en juger par ses initiales d'un demi-pied de long, qui, de concert avec le quantième du mois trace en caractères noirs gigantesques, le tout enroulé d'une horsture du jet le plus hardi, ornaient la porte du bureau du journal. »

« Je commentais presque à vous croire perdu, monsieur, s'écria Mark, interrompant l'air à l'endroit où les tiers Bretons déclarent qu'ils ne seront jamais, jamais, never, never... Rien ne va mal, j'espère, monsieur? »

« Non, Mark. Et qu'avez-vous fait de votre bonne amie? »

« La pauvre créature timbrée, monsieur! oh! tout va au mieux pour elle à présent. »

« Quoi! n'est-elle retrouvée son mari? »

« Oh, monsieur! — c'est-à-dire ses restes, — dit Mark Tapley se reprenant. »

« L'homme n'est pas mort, j'espère? »

« Pas complètement, monsieur, répondit Mark; mais il a tremblé les lèvres suffisamment pour être plus qu'à demi trépassé; en ne l'apercevant pas sur le rivage, j'ai cru qu'elle allait rendre l'âme; vrai, je l'ai cru. »

« Comment donc? n'était-il pas là pour la recevoir? — Lui, en clair et en os; non pas. Il n'y avait rien que sa faible vieille ombre, étirée, amincie, qui se traînait lentement

en descendant vers la plage, et pouvait ressembler au fort et vigoureux camarade que la pauvre femme avait jadis connu, à peu près autant que votre ombre vous ressemble, monsieur, quand le soleil couchant la dessine longue et grêle sur le sol. Enfin, c'était tout ce qui restait de l'homme, et elle s'en est contentée, pauvre âme, aussi joyeuse, aussi ravie que si c'eût été lui tout de bon. »

« A-t-il donc acheté des terres? demanda M. Bevan. »

« Ah bien, oui, qu'il en a acheté, et qu'il les a fièrement payées aussi, je vous en réponds, répliqua Mark Tapley brandant la tête; c'est qu'un dire des agents elles réunissent toutes sortes d'avantages naturels, ces terres; tant au moins y avait-il une richesse qui ne faisait pas faute, l'eau foisonnait. »

« Je présume qu'il aurait pu difficilement s'en passer, dit Martin avec quelque impatience. »

« Aussi, ne lui manquait-elle pas; et il en avait de tous les côtés, dessus, dessous, autour et partout, sans avoir à payer ni taxe ni porteur d'eau. Indépendamment de trois ou quatre rivières bondueuses sur son côté, l'homme avait, sur tout le territoire de sa ferme, quatre à six pieds d'eau dans les mois de sécheresse; en temps pluvieux, il ne peut dire au juste combien, n'ayant jamais rien trouvé de longueur à sonder jusqu'au fond. »

« Serait-ce vrai? demanda Martin à son compagnon. »

« Fort probable, répliqua ce dernier; apparemment quelque lot du Missouri ou du Mississippi. »

« Il n'en est pas moins descendu, de ce je ne sais quel endroit, poursuivit Mark, pour venir ici, à New-York, recevoir sa femme et ses enfants; et tous sont repartis en bateau à vapeur, cette même semaine après-midi, aussi contents de partir tous ensemble que s'ils allaient droit en paradis. Ma foi, on peut bien dire qu'ils en prennent le chemin, à en juger sur la mine du pauvre homme. »

« Ah ça, pourrais-je vous demander, dit Martin, reportant, avec un froulement de sourcil, son regard de Mark au nez, ce que c'est que ce monsieur? quelque nouvel ami de votre choix sans doute? »

« Clut! lui murmura Mark Tapley, prenant son maître à part et lui parlant confidentiellement à l'oreille: C'est un homme de couleur, monsieur! »

« Me croyez-vous aveugle? demanda Martin avec lueur, »



pour ne venir faire cette confidence devant une des faces les plus noires que j'aie vues de ma vie!

« Un moment, monsieur, reprit Mark; par homme de couleur, j'entends qu'il a été un de ceux-là qui ont placardés en estampes, dans les boutiques, sur les enseignes... enfin, l'homme et son frère, vous savez bien, monsieur, poursuivit Mark Tapley, favorisant son maître d'une pantonime indicative de la figure, si souvent représentée sur les médailles et en tête des brochures en faveur de l'émancipation des noirs. »

« Un esclave! reprit Martin à demi-voix, en tressaillant.

(La suite à un autre numéro.)



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XV.

LE PÈRE ET LE FILS.

Entrant dans la ville, ils trouveront les rues tendues de draps blancs et vermeils, et de guirlandes de verdure de la saison, qu'on appelle à Pise les *forlites*. Du haut des balcons et sur les murs se déploient de riches tapis du Levant, des étoffes de soie, qui paraissent encore un luxe inouï dans les cours des rois, et qui abondaient dans les maisons de ces actifs négociants. En quelques endroits des fontaines jaillissent au vin ; à l'entour, une populace avide se pressait pour recevoir la liqueur dans sa botte ou dans le creux de ses mains. D'un



autre côté, on voyait des buffets et des crédençes chargés de toutes les raretés venues de la mer Noire, du golfe Arabique, de la Baltique, et conservées en mémoire des navigations heureuses et hardies.

Au milieu du tumulte, de la joie, de la curiosité du peuple, qui ne se souvenait plus que la peste envahissait la contrée de toutes parts, et qui avait oublié sa faim d'hier et celle qu'il aurait demain, nos Lombards s'avancèrent dans les divers endroits où ils espéraient rencontrer Alpinolo. Ramengo les suivait, se cachant le visage sous son capuce lorsqu'il arrivait de rencontrer quelqu'un qu'il voulait éviter.

Un Milanais parut au milieu de la foule, et Miraflo, elevé à la voix, lui demanda : « Eh! Ottorino Barro, pourquoi cette multitude? Pourquoi nous nous dire où est Alpinolo? »
 — Il est au premier rang pour combattre sur le pont; tous nos camarades sont là; je cours les rejoindre. » Et il disparut dans la foule.
 « Mais que diable lui a-t-il pris, s'écriait Ramengo, de se fourrer dans cette inutile bagarre? Combattre avec des batons, comme un manant! »
 — Allez-le lui dire, répondait-il. Héstauts fait. Quand

il s'agit de donner une preuve de courage, vouloir l'en détourner, c'est combattre le vent. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le beffroi de la commune sonna. « C'est le signal! c'est le signal! » cria-t-on de toutes parts. Mais il n'y avait point d'espérance d'arriver jusque auprès des combattants. S'étant donc arrêtés sous un portique, soutenu d'un côté par une colonne de porphyre égyptien, de l'autre par une colonne grecque cannelée, par les voies de douceur et par celles de la violence, ils parvinrent à se laisser sur une plate-forme portée par l'attique. De là ils purent dominer cette foule de têtes nues ou couvertes de la façon du monde la plus variée, depuis l'éclatant turban de l'Orient jusqu'au sombre béret du Vénitien, depuis les plumes ondoyantes du chevalier provençal jusqu'à l'infime réseau jaime de l'Ébreux infortuné, depuis la toque en velours et or des barons napolitains jusqu'au capuce renversé des Milanais, qui s'élevait placés au premier rang pour être témoins des promesses de leurs compatriotes.

Mors les trompettes sonnèrent, et on vit paraître le gonfalonier et les anciens dans une tribune décorée à la façon d'un pavillon turc. La foule des spectateurs se pressait de plus en plus, pendant que ceux qui se disposaient à combattre frémissaient d'impatience aux barrières qui commandaient les deux têtes du pont, comme un torrent frémit au pied de l'écluse; puis lorsque, à un nouveau signal, les barrières tombèrent, ce fut un cri universel, tous se précipitèrent contre tous. Quelque attention que mit Ramengo à discerner quelque chose, il ne vit d'abord qu'une oragense mêlée de gens qui assaillaient, de gens qui les repoussaient, de batons tonneux qui tombaient avec fureur sur de tristes épaulés, et des têtes meurtries, les cris de ceux qui battaient, les étonnements de ceux qui étaient battus, le bruit aux acclamations de « Vive sainte Marie! Vive saint Antoine! »

Peu à peu, la mêlée s'éclaircissait à cause des morts et des blessés, ou de ceux qui s'étaient retirés épuisés par le bâton ou accablés de fatigue, ou pouvant déjà deviner de quel côté penchait la fortune. Cependant on voyait transporter dans les barriques, grelottants et tout trempés d'eau, ceux qu'on avait retirés du fleuve. Tantôt les maltraités se traînaient ou étaient emportés à bras hors de la bagarre, pansant de leurs mains leurs membres blessés, leurs tempes sanglantes, et prenant à témoin le ciel et la terre de ne plus s'aventurer dans ces ridicules batailles; mais, croyez-moi, ceux qui guerrièrent ne manquèrent pas d'y retourner.

La fureur s'accroissait, ainsi que l'intérieur de l'escarmouche, de toutes les passions des factieux et de toutes les haïmes politiques. Les deux partis des Raspanti et des Bergolini, qui, dans les conseils et dans de fréquentes lutes, divisaient la ville de Pise, favorisaient les uns sainte Marie, les autres saint Antoine; leur cri de guerre, les applaudissements, les insultes enflammaient la foule générale, et le tumulte était à son comble.

Bientôt, à la tête de ceux de sainte Marie et des Raspanti, on vit un jeune homme se distinguer entre tous par la force de ses coups, par le large cercle qui s'agrandissait autour de lui, par le carnage qu'il faisait partout sur ses pas. Ramengo, à la beauté du jeune combattant et aux cris de ses compatriotes, ne tarda pas à reconnaître Alpinolo. Il ne détacha plus ses regards du hardi guerrier, tantôt inquiet de ses périls, tantôt plein d'étonnement et d'admiration pour une si merveilleuse vigueur.

Les Bergolini et saint Antoine ne purent longtemps rester à l'épreuve d'une telle furie, et pour garantir leurs têtes, ils tournèrent le dos. Alors ceux qui, cachés comme derrière une tour, s'étaient fait un repaire des épaulés d'Alpinolo, se précipitèrent, avec un courage indécible, à la poursuite des fuyards, pour avoir la gloire moins belle, mais plus sûre, de les frapper au dos, luttant de toute la force de leurs poignons : « Vive sainte Marie! — Vivent les Raspanti! — Honte aux Bergolini! — Vivent les Gambucini! — Vivent les Matti! — A ha him della forza! » C'étaient les noms des chefs des deux factions.

A un signal du gonfalonier, la barrière se baissa de nouveau. Les trompes et les clarinettes sonnèrent à l'intérieur des enfers de triomphe; Sainte-Marie sonnait à tout rompre, et les Milanais, se frayant un chemin, s'approchèrent d'Alpinolo, l'embrassèrent triomphalement, le prirent sur les bras, et le portèrent dans la direction de l'estade où il devait recevoir la couronne des mains de la seigneurie. Ils criaient : « Vive Alpinolo! — Vive Milan! — Vive saint Ambroise! »

L'éclair de joie que la victoire faisait briller sur le visage d'Alpinolo se mêlait d'une façon indémontable avec la consternation qu'y avaient imprimée les mailleux passés, et avec les signes de la profonde douleur qui le dévorait, lorsque Aurigino Murallo réussit à l'écouter. « Bonne nouvelle! lui cria-t-il; réjouis-toi; il est arrivé un Milanais. »

— Un Milanais?... et qui? — Une de tes connaissances, Lanterio de Bescapé, le bras droit de Pusterla. Il a des choses à te dire de la plus haute importance, mais à toi seul. »

Ce fut un pélo-mède d'indées dans l'esprit d'Alpinolo. Francesco, Marguerite, Fra Buonvicino, les Aliprandi, tous les amis qu'il avait laissés à Milan, se présentèrent à sa pensée, avec l'espoir de voir quelqu'un d'eux, d'en recevoir peut-être un message, au moins des nouvelles. Ainsi pressé de la plus vive impatience, sans plus attendre les prix et la couronne qui lui étaient dus, il se dégagea des bras de ses compatriotes, et se dirigea vers l'endroit où on lui avait dit qu'il trouverait cet ami, sous le portique de marbre; malheur aux poitrines et aux bras de ceux qui l'entraînaient dans la rapidité de sa course! « Le voici! regarde-le, » dirent les Lombards montrant le nouveau venu à Alpinolo, qui, fixant ses regards sur lui, se trouva vis-à-vis de Ramengo.

En vain celui-ci aurait voulu se soustraire à cette rencontre subite et voir Alpinolo en particulier, en vain il faisait signe au page de se taire, de venir, qu'il avait à lui parler; un père qui trouve un aspirant enlacé au cou de son fils unique n'a pas les yeux plus épouvantés qu'Alpinolo lorsque ses regards rencontrèrent le visage exécuté du traître.

« Ramengo! » hurla-t-il d'une voix semblable au mugissement d'un tigre blessé. Puis, sans faire attention aux signes de son adversaire, il saisit de nouveau le bâton, son arme triomphale, et courut sur le Milanais en criant : « Infame espion! » Ce fut l'affaire d'un moment. Les Lombards, ne sachant comment expliquer cette colère, se retirèrent et laissèrent faire; mais Ramengo ne s'arrêta point à attendre le furieux, et se précipita derrière les marbres accumulés en cet



endroit; puis, sortant du côté opposé, il se jeta au milieu de la foule la plus épaisse, et petit à petit, au sein de cette fourmilière, il parvint à s'échapper. Alpinolo ne perdit point cependant les traces du fuyard, et jeta à haut-voix : « Espion, enfin je te tiens! Au large! prenez garde à vous! Laissez-moi l'atteindre! Un seul coup te punira de tous ses crimes. » Et pour se faire place, il frappait à droite et à gauche sur quiconque se trouvait sur ses pas pour ses péchés. La plêbe de Pise, semblable à celle des autres pays et des autres temps, avait grondé un peu de dépit (que d'autres l'appelleraient) de ce qu'un étranger avait rompu l'honneur de la journée; et, comme il arrive, les vainqueurs ne lui en vaudraient pas moins que les vaincus. Lorsqu'ils virent Alpinolo, non content de délaigner le prix, entrer en si furieuse colère, et, sans rien considérer, maltraiter tous ceux qui l'entouraient, ils se tournèrent contre lui : « A qui on veut donc cet enragé? — Par tous les saints du calendrier, disaient les autres, il faut qu'il ait bu du sang de dragon et mangé de la chair de crocodile! — Faisons-en une bonne fois avec cet Ambroisien endiable! »

Et entre les Milanais et les Pisans commença la bataille des langues qui précède ordinairement la bataille des mains.

« Faites-nous place, Pisans, honte des nations! criaient les Lombards en regardant de travers. — Passez votre chemin, Milanais, grands mangeurs de fèves! répandaient les Pisans en montrant le pont. — Les lèvres sont meilleures que les jaugons, dont on achète trente-six pour un poil d'âne. »

Des paroles on vint aux mains; ce sont des querelles, ce sont des gibelins, ce sont des traitres Raspanti. Alors une lutte s'engagea, qui donna fort à faire, pour la calmer, aux nobles et aux gonfaloniers. Plus d'un resta mort sur le champ, plus d'un en remporta de fâcheux souvenirs pour toute la vie; mais comme il arrive le plus souvent que les combats profitent des querelles des innocents, au milieu de ce tumulte, Ramengo put prendre sa course, et par le chemin le plus court s'en aller à la grâce de Dieu.

Lorsque Alpinolo s'aperçut qu'il perdait son temps à le poursuivre, il se prit à se maudire, à maudire le jour qui l'avait vu naître, celui qui le lui avait donné, et la fantaisie qu'il avait eue de prendre part à ce combat. S'il ne s'y fût point mêlé, il aurait rencontré Ramengo; il se serait vengé sur lui en vengeance Francesco, la divine Marguerite, la



patrie perdue par sa faute, l'humanité déshonorée par le traité.

De son côté, Ramengo, échappé au péril d'être tué par son propre fils, commença à se plaindre et à chercher dans la colère le remède de ses remords : cette circonstance redoubla encore sa haine contre Pusterla.

« C'est parce qu'il m'a trompé par les apparences d'un faux amour, que j'ai tué ma femme. Un fils au moins me restait d'elle, un fils en qui je pouvais me complaire et me rendre l'envie de ceux qui peut-être me méprisent. Et cet infame vient encore se jeter entre nous ; et, pour ses folles fantaisies, le père et le fils sont divisés, sont ennemis ; mais, non ; je ne me repensai point que je n'aie réussi à me réconcilier avec mon fils ; j'exterminerai celui qui le fascine. Alors je me rapprocherai d'Alpino, le réparerai avec lui dans la société, à Milan, à la cour. Lorsque je serai arrivé à un poste brillant, qui cherchera jamais quel fut mon premier pas ? Mais loi, toi maudit, qui es la cause de notre séparation, je sais maintenant où tu l'abrites ; et que je ne sois pas un homme, si je ne le fais expier ton crime par le sang. Alors seulement tu auras payé ta dette. »

Et il écrivit à Luclino Visconti la lettre que nous avons trouvée dans les mains du secrétaire, le jour de l'entretien du prince et de Marguerite, dans laquelle il demandait l'impunité pour son fils, et laissait entrevoir qu'il était sur le point



de partir pour rejoindre Pusterla. Il n'osa plus se montrer, de toute cette journée, dans les rues de Pise ; il ne retourna plus dans l'auberge d'Aquaviva, qui regardait sa maison comme souillée pour avoir abrité un homme de cette espèce. Une taverne, avec une branche d'arbre tout toute enseigne, où logeaient la nuit des portefaix, des marins et de mauvaises femmes, fut le refuge de Ramengo pendant les jours qui suivirent ; mais, riche en ruses et en argent, il ne tarda pas à s'entendre avec un capitaine de navire qui, au premier bon vent, devait mettre à la voile pour Antibes ; en effet, après peu de jours, il quitta sa nuit et saul l'Italie.

Alpino, qui, jour et nuit, l'épiait dans les coins les plus recules, dans la foule la plus épaisse, eut beau temps à l'attendre. Il ne devait plus le rencontrer que dans un horrible lieu.

CHAPITRE XVI.

L'EXILÉ.



Un de la fidélité de Pedrocco de Gallarate, Buovicino lui confia Pusterla. Pedrocco était le chef d'une de ces espèces de caravanes qui, deux ou trois fois l'an, faisaient le voyage de France pour y porter les denrées du Levant et les draps de Milan. Il avait la tournure d'un portefaix, la face bronzée par le soleil et la gelée, les mains robustes et calleuses. Il était vêtu d'un justaucorps serré à la taille par une large ceinture de cuir noir qui soutenait un cimier ; souvent son capuce, rabattu sur les yeux, lui donnait une physionomie si dure qu'elle avait quelque chose d'effrayant. Cependant c'était le meilleur homme du monde, un bon vivant aimable et tranquille qui n'eût pas voulu faire de mal à un mouche. Capitaine d'une bande de mulâtres, expéditionnaire ambulante, on le trouvait toujours prêt à tout faire, habile et discret. Il eût porté de la même façon une indulgence pieuse et une sentence de mort, une chaise plaine de reliques et le prix de l'infamie et de la trahison. Cette fois, il avait chargé son convoi de fraps sortis des fabriques des Unifati de Brera et de la maison de Varez, pour les porter à Louvain, à Sedan et



dans d'autres villes qui nous fournissent aujourd'hui. Quand Buovicino lui eut recommandé de conduire son ami et de se taire, il mit la main sur son cœur, en s'écriant : « Mon père, je ferai tout non possible ; » et se chargea de cette mission de confiance avec d'autant plus de loyauté, qu'il voyait que Buovicino jouissait d'une plus grande estime.

Ils s'avancèrent donc par la Valgame avec une file de mulets, et après quelques détours se trouvèrent enfin dans le val Travaglia. Mais au moment où ils étaient engagés le plus avant dans ces gorges, ils se virent attaqués par une bande d'hommes



avins, qui d'abord firent craindre à Pusterla pour sa vie et celle de son fils ; rassemblant les mulâtres, il se précipita à se défendre. Mais ils s'aperçurent bientôt que ces gens-là n'en voulaient point à leur vie. Ils les laissaient libre de continuer leur chemin, pourvu qu'ils abandonnassent leur convoi au qu'ils passaient une énorme taille, parce qu'ils venaient de Milan, et qu'ils étaient eux-mêmes les ennemis du seigneur de Milan.

Ils commençaient déjà à dépouiller la caravane, lorsque Pusterla apprit qu'ils étaient les hommes d'Aurizimo-Muralto de Locarno. C'était, si on s'en souvient, un des amis de Pusterla ; il avait assisté à la réunion de la fatale soirée ; et, condamné à mort par les Visconti, au lieu de fuir avec les autres proscrits, il s'était retiré dans les montagnes patrimoniales et à Locarno, dont il était le seigneur. Là, ayant fait alliance avec les Rinsomi, seigneurs de Bellinzona, il avait levé bannière contre Luclino.

Ce nom, cette nouvelle, suffirent pour calmer de l'esprit de Pusterla toutes les résolutions de repos, de fuite et de retraite. « Aurizimo, dit-il aux hommes de la bande, c'est un de mes grands amis ; malheur à celui qui touchera un fil de ces bagages ! Nous sommes du même parti, et je viens pour faire cause commune avec lui. »

Il obtint en effet que ces *Masnadieri*, qui avaient une espèce de bonne foi à leur manière, et qui respectaient le droit des gens à la façon des modernes Bédouins, ne touchassent point les bagages ; puis ils'embarquèrent sur le lac Majore. Le petit Venturino paraissait jouir avec délices de la beauté d'un ciel si pur, de ces eaux, de ces rivages, de cette mer environnée de montagnes escarpées et de ces plages ornées de la plus luxuriante végétation. Il resta un instant les yeux comme fascinés par ces enchantements ; puis, se retournant vers son père : « Oh ! si ma mère était avec nous ! » s'écriait-il. Et leurs pleurs se confondaient, et ils soupiraient ensemble.

Mais si le cœur et l'esprit de l'enfant ne se nourrissaient que d'amour, le père était occupé d'idées bien différentes. Il se voyait déjà le chef d'une armée de braves et résolus montagnards, et le terreur de Visconti, de victoire en victoire, sa pensée courait jusqu'à un jour où il imposerait un pacte à Luclino, et où il règnerait par les armes sa femme et sa patrie. Lorsqu'il arriva à Locarno, il y fut reçu avec enthousiasme. Fêtes, réjouissances, tout lui fut prodigué. On lui montra un grand appareil de puissance, on lui exagéra les forces dont on disposait. Mais Aurizimo-Muralto était chef, lui, il y était chef de sa petite armée, et pour renouer au commandement, il faut plus de vertu et moins d'impétuosité que n'en avait le jeune rebelle. On fit donc des politesses infinies à Pusterla ; mais quant à de l'autorité, on ne lui en donna aucune. Aux courtes illusions succéda un prompt désenchantement, et avec son inquiétude habituelle, Pusterla souhaitait être bien loin d'un lieu où ses amis mêmes, disaient-il, l'abandonnaient et le trahissaient.

Il reçut des lettres de Buovicino. Celui-ci, avec toute la chaleur de famille, le suppliait de fuir, de s'éloigner le plus qu'il pourrait, de ne point se laisser abîmer par les trop faciles espérances des humains. Il le conjurait de se souvenir que la vie de Margherita pouvait dépendre d'un de ses mouvements ; de penser à son fils, qu'il avait avec lui, et qu'il devait conserver à l'amour de cette infortunée. Il lui apprenait ensuite les préparatifs de Luclino contre Muralto, et qui certainement écraseraient une poignée de révoltés, quelque courage qu'ils fussent déployés.

Cédant en partie aux conseils de famille et de la prudence, en partie au dépit de se voir délaigné, Pusterla quitta Locarno, où il devint le sujet d'autant de railleries qu'il avait naguère obtenu d'applaudissements. Toujours accompagné de Pedrocco, il s'avancait à travers les Alpes, en suivant des routes marquées seulement par l'écoulement des eaux et par quelques croix qui marquaient les endroits où les voyageurs s'étaient engouffrés dans le précipice. C'était un étrange spectacle pour nos bannis que cette suite de mulets qui, toujours suspendus sur le bord de l'abîme, gravissaient tortueusement, à pas lents et la tête basse, sans qu'au sein de cette vaste solitude on entendit d'autre bruit que le battement de leurs sabots, le tintement des grelots de leurs colliers, les sifflets et les jurons des mulâtres. Au centre de la caravane, Pusterla s'avancait sur un mulet robuste, tenant Venturino en croupe. Pedrocco chemina à pied à ses côtés, courant çà et là pour donner les ordres nécessaires, puis revenant toujours à son poste, pour alléger, par son entretien, l'ennui du seigneur lombard.

« Oh ! d'ici en France, il n'y a qu'un saint, Beau et riche pays que celui-là. La Lombardie n'en vaut pas la moitié. — Quel en est le gouvernement ? — Mais ce sont des choses que je n'entends point. — Les routes ? — Attendez-vous à les voir toutes pareilles à celle que nous suivons, qui, comme chacun sait, a été faite par le diable. Alimès, précipices, ruines, éboulements dans les montagnes, bois, marécages dans les plaines, des voleurs partout. Mais les routes savent où elles veulent le pied, et, le plus souvent, le voyage s'accomplit sans qu'une seule perisse. Et puis, à qui sert d'avoir peur ? S'il faut mourir, bonne nuit, c'est une corvée qu'il faut faire au moins une fois. Je dis bien : le pire, ce sont les maudrands. Vous avez vu comme nous l'avons échappé belle avec ceux de la-bas. En l'an treize cents et je ne sais plus combien, nous revenions d'Avignon avec soixante mille florins d'or tout neufs. Je suis hors de moi bien qu'il me rappelle ce beau magot. Le saint-père ne les avait confiés pour les porter au cardinal Poggetto, son neveu, pour payer les troupes

chargées de tenir en bride certaines factions et d'autres choses auxquelles je ne m'entends point. Le saint-père, parce que ses horins lui tenaient au cœur, me donna cent cinquante cavaliers pour convoyer mes treute mulets ; des cavaliers, je puis le dire, qui l'air en tremblaient. On va, nous passons fleuves et monts sans faire une rencontre, lorsque, engagés dans une vallée de la Savoie, je commençai à remarquer certaines figures qui ne promettaient rien de bien. « N'ayez pas peur, dirent les cavaliers français ; nous ne faisons qu'une bouclée des Italiens. » Il faut dire qu'ils ne s'étaient pas bien recommandés à saint Christophe pour avoir un bon voyage, parce que les Français ont toutes les bonnes qualités, mais peu de dévotion. Pendant que nous vilions, nous pas une bouteille, mais un tonneau, voici toute la bande, Dieu sait combien ils étaient ! qui nous toune sur le dos. Ferme, prends, frappe, laisse ; ces Français paraissaient autant de paladins Roland. Mais il faut avouer qu'au peu des mains, les Italiens n'ont pas leurs pareils au monde. En somme, ces gens, qui étaient de Pavie, déboutèrent les Français et après les avoir débarrassés du poids de leur armure et de leurs bagages de cavaliers, les renvoyèrent à Avignon à pied, comme des pèlerins ; puis il m'endevrèrent juste la moitié de mon argent et de mes mules, chose qui n'était point encore arrivée de-



puis que les pedrocchi vont de Gallarate en France. Et je dus conduire au cardinal-légal ce qui me restait.»

Lorsque Pusterla arriva sur la cime des monts qui séparent les deux contrées, il s'arrêta, regarda de tous côtés le ciel et la terre. Les genoux semblaient lui manquer, et Pedrocchi lui demanda s'il se trouvait mal. Il répondit en soupirant : « Ici luit l'Italie ! »

— L'Italie, s'écria Pedrocchi, Votre Excellence pourra la trouver dans Avignon. Là, cardinaux, seifs, camériers, poètes, bouffons, tout est Italien.

— Et connaissez-vous dans cette ville d'Avignon Guillaume Pusterla ?

— Qui ? l'archiprêtre de Moura ? Je l'ai accompagné moi-même.

— Et comment se trouve-t-il ?

— Très bien : gras, triomphant ; il est d'une santé à passer cent ans.

— Je le sais ; mais je demande si le pape le favorise, s'il connaît les disgrâces de sa famille à Milan, s'il est bien vu à la cour.

— Ce sont des choses auxquelles je n'entends rien. » Après un court séjour à Paris, Pusterla vint dans cette partie tout italienne de la France, comme le lui avait dit Pedrocchi, c'est-à-dire dans le comtat Venaisin. A peine arrivé à Avignon, il s'informa de la demeure de l'archiprêtre de Moura, Guillaume Pusterla, son oncle, et il fut reçu par le digne prêtre avec toute la joie imaginable. L'argent que Pusterla avait placé sur les principales maisons de commerce de la France, et qui s'élevait à des sommes très-considérables, lui permit de mener, malgré la confiscation de ses biens, un train convenable à son renom et à sa naissance. Son oncle le mit en rapport avec tous les dignitaires ecclésiastiques d'Avignon, et aussi avec les hommes qui se distinguaient le plus par leur science, entre autres avec Pé-

trouva à Ramengo des titres suffisants pour qu'il l'accueillît à bras ouverts, le désirât pour son hôte, et se mit à entamer avec lui ces premiers sujets de la conversation du banni : la patrie et la famille.

Le traître avait trop beau jeu. Par un facile mélange du faux et du vrai, Ramengo sut non-seulement éloigner tout soupçon de l'âme du Lombard, mais encore acquiescer entièrement sa confiance. Avec une fougue d'autant plus grande que depuis longtemps elle n'avait point trouvé à s'assouvir, Francesco exposa au nouveau venu ses déceptions à cause du nouveau traité conclu par le saint-père avec Lucchino, et du soupçon qu'il avait conçu que les ambassadeurs de ce prince avaient manqué de le prendre par violence, et de le traîner à Milan ; soupçon, à vrai dire, fondé sur un trop grand nombre d'exemples d'une semblable déloyauté.

Nos lecteurs doivent se souvenir que Ramengo avait montré aux réfugiés de Pise certaines lettres de Martino della Scala, qu'il se disait chargé de remettre à Pusterla. C'était encore une de ses trames. Sachant que Francesco était dans les bonnes grâces de Scialiger, et comment il avait été exilé à la vengeance pendant qu'il était à Vérone, d'accord avec Lucchino, il feignit une lettre dans laquelle Martino annonçait qu'une rupture définitive allait éclater, par ses soins, entre lui et Lucchino. Il invitait Pusterla à se rendre à sa cour, lui promettant de larges honoraires et une autorité égale au mérite d'un homme si généralement clerc et révéré, qui entraînerait sous ses drapeaux tous ceux qui désireraient rendre la liberté à leur patrie et la reconquerir pour eux-mêmes.

C'était frapper un coup de maître sur une âme ambitieuse et inquiète comme celle de Pusterla. Ramengo, battant le fer pendant qu'il était chaud, lui exposa l'état de toute l'Italie, ce qu'il avait pu pénétrer des desseins des bannis pendant son séjour à Pise. Il raconta comment il s'était abouché et entendu avec ces derniers, et même qu'il venait de leur part le solliciter de prendre pitié de la patrie, qui lui demandait merci ; de sortir d'un repos apathique ; de se souvenir comment Matteo Visconti, après nous aimés, était revenu au pouvoir, parce que les fautes des Porran dépassaient les siennes.

Florent entre son imagination, qui souriait à un avenir de vengeance et de tendresse, et les conseils de son oncle et ceux de Buonvicino ; quelquefois résolu de tenter toute chose pour sortir de ce calme homicide, quelquefois ayant soif de paix, de ce repos dont il se sentait plus désireux que capable, il était dans la pire des conditions : celle de l'homme qui ne sait pas prendre un parti.

« Pourquoi ne recourrez-vous pas à Pommaso Pezzano ? » lui dit Ramengo. Le Pezzano était un astrologue de ce temps fort renommé dans Avignon ; et c'était alors, et non pas seulement alors, un expédient excellent pour les esprits faibles et infidèles, que de substituer aux calculs de la prudence les prophéties d'un imposteur. Le conseil plût à Francesco. L'astrologue, après avoir fait montre d'études et de connaissances mystérieuses, lorsqu'il eut observé pendant plusieurs jours la main de Pusterla et les étoiles, forma l'horoscope et trouva l'ascendant, lui annonça alors que sa vie était en grand danger, et que quelque'un, sous de gracieuses apparences, cherchait à le livrer à ses pires ennemis.

Il n'en fallut pas davantage pour confirmer Pusterla dans le doute qu'il avait déjà conçu que la cour pontificale voulait le livrer, comme une victime, à Visconti réconcilié. Il fit donc les préparatifs de son départ. Quelques raisons que lui apportait son oncle, quelques exhortations qu'il lui fit, les larmes aux yeux, d'écouter la divine sagesse, qui taxe de folie ceux qui dépensent leur argent à tenter la ruine des puissants, quelques assurances qu'il lui donna qu'il n'avait point à craindre de trahison si noire des prêtres d'un Dieu de justice, Pusterla se confirma d'autant plus dans son projet de revenir en Italie. « Enfin, disait-il, quel mal peut-il m'arriver ? Je ne me livre point aux mains de mon persécuteur ; je ne me confie point aveuglément à une indulgence, à une générosité mensongères. Non : je reverrai l'Italie... l'Italie ! qui peut proférer ton nom sans ajouter belle et infortunée ! Je m'approcherai de mes amis, de Marguerite. De là, je pourrai comprendre et apprécier la situation de ma patrie ; et mieux que dans Avignon, terre de prêtres, je trouverai un sûr et honorable asile dans Pise : Pise libre, souveraine des mers et ennemie des Visconti ! »

Sur ces entrefaites, Ramengo arriva à Avignon et se présenta à Pusterla comme un ami. En effet, c'était un ancien client de sa famille, et qu'il s'était lui-même attaché par des bienfaits. Il avait été l'époux de cette Rosale qui lui avait inspiré tant de compassion, s'il ne l'avait point aimée d'amour. Ses crimes énormes, ses tentatives contre l'honneur de Marguerite, lui étaient inconnus. Quant à sa dernière trahison, Alpinolo, dans le premier moment, s'était jeté aux pieds de Pusterla avec l'intention de lui confesser sa propre faiblesse et la criminelle perfidie de Ramengo. Mais pour courir à la recherche de Marguerite, il avait interrompu sa confession, et si on ne lui avait point de tels aveux dans le premier élan d'un généreux repentir, la réflexion nous en ôte ensuite le courage.

Aussitôt qu'il vit Ramengo, notre exilé l'aborda avec cordialité, en lui demandant : « Êtes-vous venu de vous-même ou par contrainte ? »

— Motif ? l'un, moitié l'autre, » répondit Ramengo ; et il imagina autant de mensonges qu'il lui en fallait pour exciter la compassion et gagner la confiance de son seigneur. Voyant en lui un concilieux exilé comme lui, comme lui persécuté et peut-être pour lui, Pusterla



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

J.-J. DUBOCHET, rue de Seine, 33. — PAGONNERIE, rue de Seine, 14 bis.

LE MESSENGER PARISIEN,
ALMANACH DE L'ILLUSTRATION.

PETIT IN-4° DE 52 PAGES ILLUSTRÉES DE 63 GRANDES GRAVURES.

PRIX : 60 CENTIMES.



JANVIER. — Le Verseau.

Celui qui nait sous ce signe
A l'humeur faible et benigne;
Trop accessible aux douleurs,
Il repaîtra bien des pleurs.



FEBVIER. — Les Poissons.

Celui qui nait sous ce signe
Aime la pêche à la ligne;
Mais souvent, comme un poisson,
Il est pris à Thameyon.



MARS. — Le Bélier.

Celui qui nait sous ce signe
Aisément gronde et s'indigne;
Mais son fol emportement
Ne subsiste qu'un moment.



AVRIL. — Le Taureau.

Celui qui nait sous ce signe
Est d'une valeur insignie;
Des éloges lui sont dus
Pour ses travaux assidus.



MAI. — Les Gémeaux.

Celui qui nait sous ce signe
A tous les maux se résigne,
Est fidèle à ses amis,
Et tient ce qu'il a promis.



JUIN. — L'Écrevisse.

Celui qui nait sous ce signe,
Au lieu d'être rectiligne,
Marche au but qu'il s'est donné
Par un sentier détourné.



JUILLET. — Le Lion.

Celui qui nait sous ce signe
Pour rien se bat et s'aligne;
Mais sans peine il est dompté
Par une jeune beauté.



AOUT. — La Vierge.

Celle qui nait sous ce signe,
Douce et blanche comme un cygne,
Faute des dons de Plutus,
A pour trésors ses vertus.



SEPTEMBRE. — La Balance.

Celui qui nait sous ce signe
Des plus grands honneurs est digne;
Car il pese en son bon sens
Les faibles et les puissants.



OCTOBRE. — Le Scorpion.

Celui qui nait sous ce signe
Chérit le jus de la vigne;
N'ayant point l'art d'ausséer,
Il sait du moins dépenser.



NOVEMBRE. — Le Sagittaire.

Celui qui nait sous ce signe
Souffre peu qu'on l'égratigne,
Et toujours, vaillant archer,
A des traits à décocher.



DÉCEMBRE. — Le Capricorne.

Celui qui nait sous ce signe
Est fidèle à la consigne,
Et très-exact à payer
Ses impôts et son loyer.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épais retarde la mise en vente de ce volume et de la Table des Matières. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉ DE LA VILLE DE PARIS, rue Montmartre, 174, près le boulevard.

Un magnifique Etablissement a réalisé la plus belle et la plus commerciale de notre époque; offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'à un extrême bon marché et de quatuor-vingt-trois satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accourue d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vogue a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréciation, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à la Ville de Paris tout ce que produit l'industrie des tissus; les soieries, les lainages, les toiles, tous les tissus de coton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes pour ameublement, tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, rembourné même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté.

L'Etablissement que nous recommandons fait honneur à son titre; placé au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni laçat, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEUVÉ, avec 800 dessins de TOBY JOUANNOT. 1 volume grand in-8 Jésus veau. (J.-J. Dubochet et Comp., ed.) 20 fr.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Décembre doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, No 33.

Modes.



La fourrure et le velours commencent à dominer dans toutes les toilettes, et les plus merveilleux parlessus, paletots et même twines seront bordés de martre. La forme qui semble vouloir être adoptée par les femmes élégantes est celle du ka-zadavoka, dont nous donnons aujourd'hui le modèle. Pour la promenade, il doit être plus long. En velours garni de fourrure, il est charmant.

L'autre figurine porte un parlessus en satin avec collet et des manches qui s'ajustent à volonté; c'est presque l'ancien wickchoura serrant la taille.

Pour les sorties de bal on fait de très-grands mantelets à capuchon bordés de cygne ou d'hermine.

Quant aux twines, puisque cette mode anglaise, déjà acceptée par les hommes, semble prendre aussi une place importante dans nos toilettes, et qu'ainsi elle devient française, disons que ces vêtements se font en drap-cachemire brodé en soutache et doublé en fourrures ou en satin; le collet, fait à peu près comme le collet des habits, est recouvert de fourrures, et peut se dresser pour garantir le cou du froid; les manches sont aussi comme celles des hommes, mais plus larges du haut, afin de laisser libre le passage de la robe; les parements en fourrures permettent

aux mains de se cacher dessous en l'absence du manchon, qui souvent est gênant par un temps pluvieux.

Les jupes des robes conservent beaucoup d'ampleur, mais on a supprimé les tournures et les jupes crinolines. La taille gagne beaucoup de grâce à être entourée seulement des plis de la robe. Les manches des robes de sortie se font plus souvent justes; la variété est dans l'arrangement des ornements; c'est une affaire de goût et d'intelligence.

Pour le matin, nous recommandons une redingote en satin, avec des chevrons en velours posés sur le devant de la jupe, et au bout de chaque chevron, un meud en passementerie terminée par des glands; — le corsage montant est orné de la même garniture répétée en s'éclaircissant vers le haut.

Un chapeau de velours avec un grand voile en dentelle est simple, mais distingué.

Bientôt nous aurons à raconter les élégances du soir, car voici qu'on a quitté la vie de château pour la vie de salon. On se retrouve, on s'assemble, et la première, la plus importante affaire, c'est la toilette; il faut donc s'en occuper; ainsi ferons-nous.

Amusements des sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Cette épitaphe est celle du célèbre Diophrante. La voici en vers latins, telle qu'elle a été donnée dans l'anthologie grecque :

Hic Diophantus habet tumulum, qui tempora vitæ
 Illius mira demotat arte tibi.
 Equæ ætatem juvenis, langvine mala
 Vestire hinc capit parte duodecima
 Septante uxori post hinc sociatur, et anno
 Formosus quinto nascitur infans puer.
 Semesen ætate postquam attingit ille paterno
 Infelix subito morte peremptus obit.
 Quatuor ætates genitor superis
 Cogitar, hinc annos illius æsequere.

Pour connaître l'âge de Diophrante à sa mort, il faut trouver un nombre dont le sixième, le douzième, le septième et la moitié, en y ajoutant 5 et 4, fassent le nombre lui-même. Ce nombre est 84.

II. La solution de ce problème est des plus faciles. La première personne a eu 160 fr.; la seconde, 125 fr.; la troisième, 95 fr., et la quatrième, 120 fr.

Il faut remarquer que, sans la dernière condition, ou une quatrième quelconque, le problème serait indéterminé, c'est-à-dire qu'on pourrait y satisfaire d'une infinité de manières. C'est cette dernière condition qui limite la solution à une seule.



III. Placez sur le tapis d'un billard une bille, et frappez-la, sur le côté, d'un coup perpendiculaire au billard et avec le tranchant de la raie; vous la verrez marcher quelques centimètres du côté où doit la porter le coup; puis retrogader en roulant, sans avoir rencontré aucun obstacle et comme d'elle-même.

Cet effet n'est pas contraire à ce principe de mécanique si connu qu'un corps mis une fois en mouvement dans une direction, continue de s'y mouvoir tant qu'aucune cause étrangère ne l'en détourne; car, dans le cas proposé, voici comment les choses se passent :

Le coup imprimé, comme on vient de dire, à la bille, lui donne deux mouvements, un de rotation autour de son centre, et un autre direct, par lequel son centre se meut parallèlement au tapis, dans la direction du coup. Ce dernier mouvement ne s'arrête qu'en frottant sur le tapis, ce qui l'arrête bientôt. Mais le mouvement de rotation autour du centre subsiste, et le premier une fois cesse, il fait rouler la bille comme pour revenir sur elle-même. Ainsi il n'y a dans cet effet rien que de très-conforme aux lois communes de la mécanique.

IV. Il est aisé de voir que si le poids C était précisément au milieu de la barre AB, les deux personnes en porteraient cha-

cune la moitié; mais si le poids n'est pas au milieu, on démontre, et il est aisé de le démontrer, que les parties du poids soutenu par les deux personnes sont en raison inverse de leur distance au poids. Il est donc question de le diviser en raison des distances, et la plus grande portion sera celle que soutiendra la personne la plus voisine du poids, et la moindre sera celle que soutiendra la plus éloignée. Ce calcul se fera par la proportion suivante :

La longueur totale du levier AB est à la longueur AE comme le poids total est au poids soutenu par la puissance qui est à l'autre extrémité B; ou AB est à BE comme le poids total est à la partie soutenue par la puissance placée en A.

Soyent, par exemple, AB de trois mètres, le poids C de 150 k., AE de 2 m., et BE de 1 m.; vous aurez cette proportion : 5 est à 2 comme 150 est à un quatrième terme, qui sera 180. Ainsi, le porteur placé à l'extrémité B portera 180 kilog.; conséquemment la puissance placée en A ne sera chargée que de 50 kilog.

La solution de ce problème donne le moyen de répartir un poids proportionnellement à la force des agents qu'on emploie à le soutenir; car, si l'un des deux est, par exemple, de la moitié moins fort que l'autre, il n'y aura qu'à le placer à une distance du poi l double de l'autre.

NOUVELLES QUESTIONS À RESOUDRE.

I. Quinze chrétiens et quinze Turcs se trouvent sur mer dans un même vaisseau; il survient une furieuse tempête. Après avoir jété dans l'eau toutes les marchandises, le pilote annonce qu'il n'y a de moy en de se sauver que de jeter encore à la mer la moitié des personnes. Il les fait ranger de suite, et, en comptant de 1 en 1, on jette le neuvième à la mer, en recommençant à compter le premier du rang quand il est fini. Il se trouve qu'après avoir jété quinze personnes, les quinze chrétiens sont restés. Comment le pilote a-t-il disposé les trente personnes pour sauver les chrétiens?

II. Comment peut-on distribuer commodément 4, 8, 16, 52 hommes pour porter un fardeau considérable sans s'embarrasser?

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

TYPES DE L'ANCIENNE COMÉDIE.



REBUS COMMUNIQUÉ PAR UN JEUNE ABONNÉ À L'ILLUSTRATION



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comitat central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

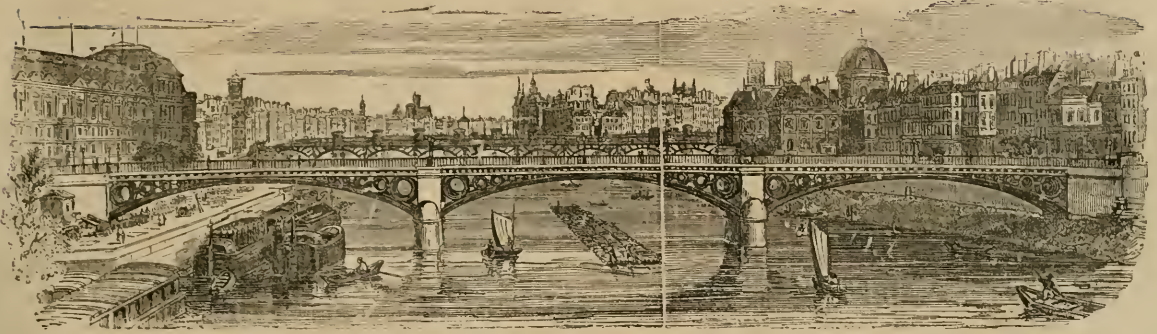
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinici dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Co rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 37, VOL. II. — SAMEDI 11 NOVEMBRE 1853.
 Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Courrier de Paris. *Salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice.*
 — *Histoire de la Semaine, portrait de M. Dupin; Hôtel de M. Molé.* — **Théâtres.** — *Opéra-Comique. Une scène du Déserteur; Français. Une scène d'Ève, 2e acte. — Mi-ère publique. — Une Bouteille de champagne, nouvelle, par André Delrieu. — La Saint-Hubert. Une Chasse dans un hôtel; la Saint-Hubert du garde; Vision de saint Hubert; la Bénédiction des Chiens; une Saint-Hubert dans la rue Saint-Honoré. — Margherita Pusteria. Roman de M. César Canù. — Chapitre XVII, Trahison; chapitre XVIII, le Soldat. Quinze Gravures. — Bulletin bibliographique. La Recherche de l'Inconnue, par A. de Lavergne; Voyage où il vous plaira, par Tony Juhanot, Alfred de Musset et E.-J. Stahl; les Fastes de Versailles, par H. Fortoul. — Annonces. — Modes. Deux Gravures. — Rébus.*

Courrier de Paris.

Il a bien fallu que MM. es présidents, MM. les juges, MM. les conseillers, MM. les procureurs et avocats-généralx en prisent leur parti comme les autres : le mois de novembre, les chassant de leurs maisons des champs, les a contraints de reprendre la toge et le bonnet carré. Heureux toutefois les deservants de Thémis, comme on disait en vieux style, cent fois heureux de pouvoir prolonger leurs loisirs jusqu'au jour de la Toussaint. C'est une douceur qui leur est particulière, une gratification extraordinaire de bon temps et d'heures fainéantes qu'ils prélèvent sur les vacances, et dont personne, parmi les gens de robe et d'affaires, ne joint au même degré de licence, ni avocats, ni notaires, ni avoués, ni préfets, ni

bureaucrates, ni ministres, ni vous surtout, à joyeux écoliers, pour qui le mot *vacances* semble avoir été plus particulièrement inventé. Mais, comme dit Figaro, c'est une si belle chose que la justice,.... quand elle est juste, qu'on ne saurait trop l'encongrazer.

Les tribunaux sont donc en train de rouvrir leurs portes depuis huit jours, et la salle des Pas-Perdus se repeuple : moment trois fois béni pour l'écrivain public accablé aux piliers du Palais-de-Justice, et pour la loueuse de journaux, qui voit leur clientèle revenir ! Jour impatientement attendu par l'habitué des séances judiciaires, par l'amateur de procès, dont l'appétit quotidien et dévorant ne trouvait qu'une nourriture insuffisante dans l'entremets servi par les chambres de vacations. Maintenant il va se remettre à la ration complète, et se gorger de vols, de meurtres, d'adultères, de séparations de corps et de dédications entre mineurs.

Voyez comme la vie et le mouvement sont rentrés au Palais depuis que la Cour de cassation et la Cour royale en ro-



(La rentrée des tribunaux. — Salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice.)

bag rouges ont inauguré la nouvelle année judiciaire en séance solennelle. La salle des Pas-Perdus était silencieuse et morte; maintenant tout s'agit, tout y va, tout y vient, tout y gesticole, tout y parle; le client court après l'avocat, l'avocat après le juge. Le clerc après l'avoué, le sauto-ruisseau après le maître-clerc, l'huissier après le gendarme, le stagiaire après un bandit de Cour d'assises ou de police correctionnelle. O salle des Pas-Perdus, ô curieux pandémonium où se rencontrent et se conduisent la vérité et le mensonge, la bonne foi et la ruse, l'ignorance et le savoir, la vertu et le vice, Démosthènes et Pétion-Jean, d'Agnesseau et Perrin Dandieu!

On appelle cette réinstallation annuelle de la justice la rentrée des tribunaux. C'est le terme consacré, et les journaux n'en connaissent pas d'autre. Le procureur-général Dupin a prononcé le discours de la rentrée, y comme on dit la rentrée du mademoiselle Charlotta Girisi, la rentrée de M. Bardié, la rentrée de M. Liger, la rentrée de mademoiselle Plessis, la rentrée de *Parisien* et de *l'Aérienne*. Quoi donc! se servir du même terme pour deux choses si différentes! Parler de la même façon d'un acteur et d'un procureur-général, de la Cour de cassation et d'une danseuse, de la justice et d'un cheval savant! Annoncer que celle-ci a fait sa rentrée comme celui-là, n'est-ce pas là une grande irrévérence, et le dictionnaire n'aurait-il pas dû se montrer plus respectueux? A moins qu'aux yeux du dictionnaire, il n'y ait partout, dans la salle des Pas-Perdus comme au théâtre, que des danseurs et des comédiens qui cabriolent avec plus ou moins d'habileté, et remplissent plus ou moins bien leurs rôles!

Puisque nous parlons comédie, ne laissons point passer le Conservatoire sans lui dire un mot. Le Conservatoire, en effet, a tenu sa séance solennelle le même jour que la Cour de cassation; mais il ne s'agissait pas de prononcer une harangue éloquentes contre les jésuites, comme l'a fait M. Dupin, ni de retracer les devoirs auvernes du magistrat; le Conservatoire n'entend pas d'anssi graves trompettes: il chante, voilà tout, ou déclare des chansons et des vers plus ou moins montés, et le Conservatoire enseigne la comédie sans rigueur, la tragédie et l'opéra-comique, s'occupant moins de rendre la justice aux hommes, mais de les divertir, soit en les charmant par des voix et des instruments mélodieux, soit en les faisant rire, soit en les faisant pleurer. Le Palais, pour encourager ses nourrissons, a le siège du juge et l'hermine du président; le Conservatoire n'offre aux siens qu'une simple couronne de laurier. L'autre jour donc, il a fait la distribution de ces couronnes et les a placés sur de jeunes fronts de quinze à vingt ans, émus et rougisant des joies du premier succès.

Si le conservatoire ne produit pas tous les ans de grands compositeurs, de grands chanteurs, de grands acteurs et de grands musiciens, ce n'est pas faute du moins de distribuer des prix: prix de fuzue, prix d'harmonie, prix de solfège, prix de chant, prix d'orgue, prix de piano, prix de harpe, prix de violon, de violoncelle, de contre-basse, de flûte, de hautbois, de clarinette, de basson, de cor, de trompette, de trombone, de comédie, de déclamation lyrique, d'opéra-comique et de tragédie. Ainsi tous les ans une armée de lauréats sort de la rue Bergère ceinte des palmes du Conservatoire, musique en tête, marotte et poignard au côté, prête à promener l'alexandrin, la roulade et l'arietel *per totam terram* impune.

Un à particulièrement distingué, dans le dernier couronnement, M. Got, M. Roger, M. Chotel, mademoiselle Grandhomme, et enfin un jeune homme qui porte un nom clerical à l'Opéra-Comique, le nom de M. Leclercq. Tous ces comédiens veulent à Molère ou à Corneille, au même M. Ponchard, bien qu'il soit fils de Fanchon et de la cavatine; soit! mademoiselle et messieurs, jouez la comédie et maniez le poignard, puisque tel est votre bon plaisir; et si par hasard vous pouvez nous rendre mademoiselle Mars et Talma, ou quelques-uns de ces dieux de l'art disparus depuis longtemps, soyez sûrs que personne n'y trouverait à redire. Mais que de couronnes semées par le Conservatoire se sèchent tout à coup et ne donnent pas de mousson!

Tandis que les écoles s'efforcent de faire des hommes de talent et de génie et n'y réussissent guère, la nature, qui ne monte pas en chaire et ne s'affuble jamais de la robe magistrale, elle fait école sans leçons et sans ferule. Nous avons parlé l'autre jour du jeune Heuzeville, ce simple ouvrier qui s'était endormi tisserand, et tout à coup s'est éveillé poète. Voici qu'on nous annonce une autre merveille: il s'agit encore d'un poète subitement inspiré par la muse au fond de sa boutique et sous sa veste d'artisan. Celui-ci s'appelle Constant Hilbey; il arrive de Fécamp chargé de provisions poétiques. On ne dit pas si M. Constant Hilbey apporte sa tragédie, comme M. Heuzeville, et si quelque *Spartacus* ou quelque *Brutus* se trouve dans son bagage; mais cela se devine. Quel poète n'a pas commencé par une tragédie? Il est donc très-probable que M. Constant Hilbey frappe en ce moment à la porte de l'Odéon ou du Théâtre-Français, et avant tout nous lirons dans quelque journal *bien infamé*: « Un jeune tonnelier, ou roturier, ou marchand, ou charbon, ou carrossier, ou agriculteur, ou brigand, devant messieurs les comédiens ordinaires du roi, une tragédie intitulée *Itanonee*, qui renferme des beautés du premier ordre: c'est du Corneille mêlé de Racine, assaisonné de Shakspeare; en conséquence, l'ouvrage a été reçu à corrections. »

Horace, de son temps, disait: « Les villes ne laisseront bientôt plus de terre au laboureur! » Ne pourrait-on pas craindre aujourd'hui, en retournant l'apostrophe d'Horace, que la plume ne laisse bientôt plus de bras à l'atelier? Qui tissera la toile? qui foulera le fer et le bronze? qui taillera la pierre et le marbre, si de chaque peloton de l'oeil, de chaque kilogramme de fer, de chaque bloc de marbre, il sort un rimier et une tragédie?

Parlez-moi de M. Félix, à la bonne heure! il n'y a rien à lui dire: la vocation de M. Félix est, non pas de jouer la tragédie lui-même, mais de la faire jouer aux autres. Il tient ce droit de mademoiselle Rachel, son illustre fille, qu'il a nour-

rie et dressée à la tragédie de ses propres mains, dès ses plus jeunes ans, comme dit la nourrice de Phédre.

M. Félix a donc résolu de faire une suite à mademoiselle Rachel, et il s'est dit: « Si je pouvais avoir trois ou quatre Melpomènes de cette force là, mes affaires en iraient peut-être mieux; et après tout, qu'est-ce que cela me coûte? Je possède mon brevet d'invention, et je sais la manière de s'en servir. En conséquence, M. Félix a fait mademoiselle Hébéca et M. Raphaël, et après avoir fait, à peine avant-ils ou le temps de croire, qu'il les a revêtus, l'un des éperons du Ciel, de leur père, mademoiselle Hébéca et M. Raphaël se sont intrépidement précipités sur la scène de l'Odéon, en débütant des vers de Corneille.

Mademoiselle Hébéca n'a que quatorze ans, M. Raphaël en seize; on voit que M. Félix est si pressé de jouer et de mettre ses fruits en rapport, qu'il ne leur laisse pas même la permission de mûrir. — M. Raphaël a déjà de l'aplomb, du feu, de l'énergie, comme s'il avait suffisamment de barbe au menton. Quant à mademoiselle Hébéca, ce n'est qu'un enfant qui singe, avec une exactitude encore plus pénible à voir que surprenante, l'allure, le geste, le ton, la voix de sa mère mademoiselle Rachel. Figurez-vous une Glimène en ses premières, tout juste bonne à figurer au Gymnase-Enfantin. Au premier mot le public a d'abord paru désagréablement surpris; puis il a fini par se conduire envers cette petite comme un père indulgent, et par lui jeter quelques bravos, faute de s'être pourvu de tartines de confiture et de dragées.

M. Félix a encore deux enfants après ceux-là, une fille et un garçon; il les a voués, comme les autres, à la tragédie, et il s'en vante. Tous deux sont âgés de sept à huit ans; on pense que M. Félix fera débüter avant quinze jours le petit garçon de sept ans dans le rôle de Méduride, et la petite fille de huit ans dans celui d'Azupinne. Ne serait-il pas nécessaire cependant d'appliquer à M. Félix la loi concernant le travail des enfants dans les manufactures?

Un annonceur arrivé de M. de Ciebra. Qu'est-ce que M. de Ciebra? me demandez-vous. Je vous réponds, M. José-Maria de Ciebra est un Espagnol, comme son nom l'annonce surabondamment; en outre, à cette qualité d'Espagnol, M. de Ciebra ajoute celle d'habile guitariste. De ce morceau de bois blanc qu'on appelle une guitare M. de Ciebra sait tirer, dit-on, les sons les plus agréables et les plus doux. Nous entendrons cela dans nos concerts d'hiver. Mais pourquoi M. de Ciebra s'est-il quitté l'Espagne? La galante Espagne a-t-elle tout perdu, tout, jusqu'à la guitare et à la sérénade, et bientôt verrons-nous la castagnette elle-même et le bolero s'enfuir et désertier l'Andalousie? M. de Ciebra vient en France dans l'espoir de s'abriter, lui et sa guitare; ce sera pis encore: la France est moins que jamais le pays des Rosine et des Alcazava; la guitare de Figaro est depuis longtemps brisée, et le drame moderne a dressé Lindor, au lieu de roucouler la tendre romance, à fumer un cigare sous le balcon de Rosine.

Qui n'a lu l'admirable roman de *Consuelo* par George Sand? Eh bien! voici le bruit qui court, à propos de *Consuelo*. On assure que du livre George Sand a extrait un épisode, et que de l'épisode il a fait un opéra; Litz serait chargé de composer la musique. Pour le coup, l'affaire serait intéressante, et le jour de la première représentation, M. le préfet de police n'aurait pas assez de tous ses sergents de ville, de toutes ses brigades municipales, de tous ses commissaires, pour contenir la foule et aligner, sur son impatience et sa curiosité.

Une pauvre femme nommée Chény n'apparaissait dernièrement devant la police correctionnelle; elle était accusée de vagabondage. L'instruction a prouvé que la mendicant possédait encore 1 franc 25 cent dans sa poche, la veille de son arrestation. A l'audience, le président lui a demandé compte de l'emploi de cette somme. « Hélas! monsieur, a répondu la pauvre vieille d'une voix dolente, je l'ai dépensée! — Quoi! du jour au lendemain, en vingt-quatre heures? s'est écrié le juge d'un ton sévère. Quelle dissipation, en effet, et quelle prodigalité! La vagabonde a été condamnée à six mois de prison. Le même jour, on lisait dans un journal du matin: « Un de nos lions les plus échevelés, M. le comte de C..., avait parié contre M. de V.... une cravache de chez Thomassin, qui lui mangerait en six mois deux cent mille francs qu'il avait hérités de sa tante: le comte vient de gagner son pari. »

La guerre du Gymnase contre la société des auteurs dramatiques est de plus en plus ardente; M. Poisson tient bon, et les auteurs ne cèdent pas. On a essayé plus d'une fois d'arriver, soit à un armistice, soit à un traité de paix; mais au moment de conclure, tout se brisait de nouveau. Bouffé, dit-on, a pris la résolution de se retirer de ce champ de bataille où son talent a reçu plus d'une blessure; Bouffé aurait rompu dès longtemps avec le Gymnase, s'il n'était arrêté par un dédit de cent mille francs; ces cent mille francs sont le fil qui le retient, comme le ordon que Bonnazarbous, le chef de la Fontaine, s'était attaché à la patte; il paraît qu'il force de chercher, Bouffé a trouvé une paire de ciseaux qui vont couper ce fil fatal; Bouffé, libre et joyeux, traitera fortune au théâtre des Variétés, laissant la société des auteurs et le Gymnase jouer entre eux le rôle de ces deux rats, qui se battent et se mangent si bien, qu'il ne resta plus que deux squelettes sur le terrain.

M. Samson, le spirituel auteur du Théâtre-Français, est de plus un auteur très-spirituel; ce n'est pas d'amables comédies comme *la Belle-Mère* et *le Genre*, rien ne paraît plus naturel. Ce qui semblerait plus surprenant, ce serait plus M. Samson s'armât de la coupe tragique. Or, c'est ce un vain bruit? est-ce une réalité? on se dit depuis quelques jours à Forelle, au foyer du Théâtre-Français, que M. Samson achève une tragédie, une véritable tragédie en cinq actes; on en donne même le titre: *les Deux Faux-Fris*. Nous sommes dans le temps des miracles; mais M. Samson est homme à s'en tirer.

L'es uns disent que M. de Montrond, sentant sa fin venir, a fait une sorte d'acte de contrition, et une mort à peu près

chrétienne; d'autres affirment que sa philosophie païenne ne l'a pas abandonné un instant, et qu'il a rallié jusqu'au bout. Voici le trait qu'on rapporte à l'appui. Un ami de M. de Montrond s'étant approché de son lit de mort, lui demanda s'il n'avait pas certaines dispositions à faire. « Non, a dit-il; et alors son ami lui parla d'un jeune homme auquel des liens naturels semblaient devoir plus particulièrement s'attacher. « Ne ferez-vous rien pour lui, mon cher Montrond? — Une volée-vous que je fasse de plus que je n'ai fait? dit le raffleur en rappelant sur ses lèvres un dernier sourire: je lui ai donné assez de mauvais exemples pour qu'il en profite. »



Histoire de la Semaine.

Les hésitations du ministère sur la mesure proposée par M. le ministre de l'instruction publique contre M. l'évêque de Châlons ont eu un terme, et le laïque du prélat a été déclaré au Conseil d'Etat, qui a déclaré qu'il y avait abus. Cette lutte entre le clergé et l'Université a trouvé de l'écho sous les voûtes du Palais, M. le procureur-général Dupin, à la rentrée de la Cour de cassation, a pu surprendre une partie de son auditoire en y faisant allusion, comme M. Villemain, à la rentrée de l'École Normale, avait surpris tout le sien en n'en disant mot. M. Dupin a pris pour sujet de son discours l'éloge d'Estienne Pasquier. C'était un texte d'à-propos et d'allusions; il y avait là matière à exposer de nouveaux les circonstances qui avaient postérieurement rendu nécessaire la déclaration des libertés de l'Eglise gallicane. L'orateur était



(M. Dupin aîné.)

sur son terrain, et son discours retentira bien au delà de l'enceinte où il l'a prononcé. Personne ne pourra trouver le moment et le lieu mal choisis, car peu de jours auparavant un autre avocat du roi, entraîné par son dévouement personnel ou inspiré par des colères qu'il croyait avantageuses de flatter, avait, à la rentrée de la Cour royale, fait dans la politique une excursion moins justifiable, et que ses chefs n'ont pas blâmée, avait régenté la tribune parlementaire, et fait le procès à un homme politique qui a le malheur d'être en même temps un grand poète.

Bien décidément l'ordonnance de convocation des Chambres ne tardera plus guère à paraître et leur réunion aura lieu dans les derniers jours de décembre. Il a été reconnu que, pour demeurer dans les prescriptions de la charte, il fallait ne pas sortir du calendrier de 1845. Des dispositions se font déjà au Palais-Bourbon pour la séance d'ouverture. Les appartements de la présidence sont déjà prêts à recevoir l'élite que le serutin de la Chambre leur enverra. Les députés terminent en toute hâte les embellissements de la bibliothèque, et MM. Eugène Delacroix, Hemu et Abel du Pujol, auront bientôt achevé leurs travaux. Quelques-uns des

chefs des partis parlementaires sont déjà de retour à Paris. M. de Lanfranc fait encore entendre de Mâcon une voix qui retentit dans toute la presse, et jamais, du vivant même de M. de Fontfède, feuille de province ne s'était vu attendre avec une impatience et reproduire avec un empressément pareils à ceux que fait naître le *Bien Public* parmi les adversaires et les partisans des idées de l'*Illustration*. M. Odilon-Barrot est encore loin de Paris et au milieu de sa famille, tout entier à une douleur que n'ont pas su respecter certains écrivains politiques qui lui ont prêté des actions et des paroles, et l'ont voulu rendre responsable de leurs rênes et de leurs inventions; mais M. Thiers est rentré, ramené à Paris par la santé des siens et, par le besoin de se rapprocher, pour continuer à se livrer activement au grand travail historique qu'il termine, des députés précieux qui il doit puiser; mais M. Molé est également revenu, non plus dans cet hôtel de la rue de la Ville-Lévy que l'aspect tout parlementaire, hôtel de famille, qui allait si bien à son nom et que l'*Illustration* a fait graver parce qu'il va être démolé (v. p. 164), mais dans une demeure nouvelle que les efforts de son parti cherchent à ne pas laisser être définitive. Les attaques se préparent à un côté, comme de l'autre les projets de loi; nous verrons ce qui sera le mieux concerté, combiné, entendu. O'Connell et ses compagnons ont combattu, le 2 novembre, devant le jury d'accusation. La composition de celui-ci ne rend pas son verdict incertain. Aussi le résultat de cette première formalité ne fera-t-il cesser aucun des embaras du ministère. Sa situation difficile l'est rendue plus encore par les débâchements qui se manifestent dans son propre parti et qui en sont la conséquence. Le *Times*, qui jadis abandonna les whigs, et, par sa défection, prépara leur chute, le *Times*, aujourd'hui, attaque sir Robert Peel, et est attaqué lui-même par le *Standard*. Cette guerre intestine est de mauvais augure. Les témoignages, les démonstrations d'intérêt n'ont pas manqué aux accusés irlandais, et cette procédure préliminaire a été une occasion de calculer quelle serait l'ardeur de la sympathie nationale au jour du jugement sérieux. — Le voyage de M. le duc de Bordeaux, dont la relation donne lieu en France à des saisies et à des poursuites de journaux, attire en Angleterre les chefs les plus considérables du parti légitimiste. Le ministère anglais a cru devoir, à cette occasion, ôter toute couleur politique à l'accueil hospitalier qui est fait dans la Grande-Bretagne au petit-fils de Charles X, et protester, par la plume de ses journalistes, de la sincérité de son alliance avec le gouvernement issu de la révolution de Juillet. — Les dernières nouvelles de New-York annoncent que les élections qui ont renouvelé le personnel des congrès fédéraux touchent à leur terme. Dans le Sénat, la majorité paraissait déjà assurée au parti whig; mais dans la Chambre des Représentants, l'avantage était au profit du parti démocratique, dans la proportion de deux contre un. Toutefois, le peu d'union de ce dernier, quand vint perdre l'avantage de commander au Capitole, que son nombre semblerait devoir lui assurer. — En Espagne on paraît plus d'accord; mais c'est pour ne tenir nul compte de la constitution. Aussi, au Sénat, le rapporteur du projet de loi sur la déclaration de la majorité de la reine croyait-il pouvoir répondre au reproche d'inconstitutionnalité adressé à cette mesure, en disant qu'on avait violé bien d'autres articles de la Charte, et qu'il ne voyait pas pourquoi on respecterait davantage celui-là. L'argument a paru excellent. Il est donc certain que la reine sera déclarée majeure, et comme à treize ans elle est assez peu capable à se gouverner soi-même, ce sera un conseil de régence occulte qui conduira les affaires, au lieu d'un conseil de régence constitutionnellement constitué et légalement respectable. Cet état de choses, la direction que prennent les affaires à Madrid, ne commandent pas la confiance et la soumission aux provinciaux, et à peine les protestations armées sont-elles relâchées sur un point, qu'il s'en manifeste de nouvelles sur un autre. Quant à la Catalogne, sa situation est toujours sans affluence pour l'humanité. — Si l'on en croit les feuilles allemandes, qui nous ont annoncé les premières que l'Autriche se tenait prête à intervenir avec le Piémont dans les affaires des États pontificaux, le gouvernement français n'y mettrait aucune opposition; il demanderait seulement à être admis à prendre part à cette mesure. Il est probable que si cette version est vraie, ou si elle est fautive, le démenti ou la confirmation viendra d'ailleurs que d'Autriche ou de France. — La velleité de contre-révolution à Athènes que nous avons mentionnée la semaine dernière, a amené une réaction, dont quelques ennemis du mouvement de septembre ont failli devenir victimes. Le ministre de France, M. Piscatory, qui, depuis le commencement de cette crise, a agit avec une détermination et une énergie qui l'a puissés dans son caractère beaucoup plus, dit-on, que dans ses instructions, M. Piscatory a, par sa présence d'esprit et sa résolution, sauvé l'ancien ministre de la justice et des finances Ithali de la vindicte populaire, et épargné à la révolution grecque, jusqu'à présent, une tache sanglante. Le roi Othon est passé de la confiance aux contre-révolutionnaires aux déclarations enthousiastes pour la révolution. On dit à Munich que le roi de Bavière se propose d'aller visiter son frère, et qu'il est très-déterminé à ramener, si les événements le tiennent pas une tournure favorable à la dignité royale. Nous ne savons pas jusqu'à quel point on sera flatté à Athènes d'apprendre par les feuilles allemandes que le roi des Grecs n'est pas encore évincé. — Un royaume de l'Inde que la *Correspondance de Vindict Jacquemont* nous a appris à connaître, et auquel un soldat de notre armée avait fait adopter notre organisation militaire et nos couleurs nationales, Lahore, vient de voir son roi assassiné et son meurtrier tomber lui-même sous les coups d'un de ses complices. Beaucoup croient que ces désordres ont été organisés; nous nous bornons à penser que le gouverneur-général des possessions britanniques dans l'Inde les aura vus sans grande douleur. Jacquemont et le général Allard ne se dissimulaient point qu'après la mort de Runglé-Sing il serait difficile

d'empêcher l'Angleterre d'arriver à ses fins, préparées de longue main, et d'occuper le Penjab. Le successeur du général Allard, un autre officier de l'armée française, le général Ventura, n'a pu parvenir à rétablir l'ordre, même momentanément. On s'entend beaucoup mieux dans le magnifique palais du gouvernement-général, à Calcutta, à faire des conquêtes par les intrigues diplomatiques, les sacrifices d'argent, et, au besoin, par d'autres moyens encore, qu'à soumettre par la force des armes les populations qu'on n'a pas préalablement et soûrdement travaillées. L'Afghanistan et le Penjab auront fourni cette double démonstration.

Nous avions bien en tort, dans notre dernier numéro, de faire l'éloge de la nature; elle nous a donné un cruel démenti, et à fureusement rattrapé en désastres le temps que nous la lions d'avoir employé autrement. Les correspondances de Grenoble et de Gap sont déçirantes. Des neiges tombées prématurément dans les Alpes ont été bienfaisantes par la température adoucie, et des monticules indomptables sont venues porter la ruine et l'épouvante dans toutes les plaines qu'arrosent le Drac, le Rhone, l'Isère et la Durance. La garnison de Grenoble et de la garniermerie ont rendu de très-grands services à elle elles ont pu, en se multipliant, porter leurs secours — là y a eu de jours que le *Moniteur* renfermait une liste de citoyens auxquels le roi, sur le rapport de M. le ministre de l'intérieur, accordait des médailles d'or ou d'argent pour de belles actions et de nobles dévouements dans des désastres pareils. On y remarquait avec bonheur des hommes du peuple, des fonctionnaires municipaux, des soldats, des ecclésiastiques, de grands propriétaires. Chaque classe s'y trouvait représentée, et venait prouver qu'en France la bienfaisance et le courage sont dans tous les rangs et y font battre bien des cœurs.

Le journal officiel a donné aussi successivement la liste des élèves admis à l'Ecole royale polytechnique et à l'Ecole royale militaire. L'armée a fourni sa large part de candidats distingués, et leur nombre, comme le rang avantageux que plusieurs d'entre eux ont obtenu, démontrera, nous l'espérons, à M. le ministre de la guerre et à M. le ministre de l'instruction publique, que la mesure annoncée, qui exigerait un diplôme de bachelier les lettres pour prendre part à ces concours, serait aussi injuste envers le soldat que mal entendue dans l'intérêt du service. Elle serait de plus contraire à l'idée d'avancement et à l'esprit de la Constitution de 1830. En vérité, s'il est une liberté l'instruction respectable avant toutes, c'est bien celle du militaire qui remplit tous ses devoirs, sait encore trouver le temps d'acquiescer ou de compléter des connaissances nombreuses par une instruction privée, presque toujours au-dessus des ressources de sa famille, ne lui a pas permis d'acquiescer. Quelques journaux nous ont appris qu'un des élèves admis avait dans les veines du sang de Henri IV, et que cette circonstance lui avait valu l'être élevé et instruit de manière à pouvoir se présenter avec succès. C'est fort bien; mais il ne faudrait pas dans l'avenir, à mérite égal ou même supérieur, déclarer indignes les pauvres diables dont les grand-mères ont eu le tort de n'avoir pas de faibleses pour le Bérnais.

Le nombre total des conscrits dont l'état intellectuel a été constaté dans les quatorze années de 1827 à 1840, s'élève maintenant à 4,056,569, dont 2,065,114 avaient au moins lire, et 1,945,428 ne savaient ni lire ni écrire, ce qui, sur un total de 1,000, donne 519 instruits et 481 ignorants. Cette moyenne générale, qui n'aurait pas été atteinte avant 1855, a été constamment dépassée depuis. — Quand on groupe les chiffres en périodes de deux ans, la moyenne proportionnelle des instruits varie de 459 en 1827-1828, à 572 en 1849-1850, et ce n'est qu'en 1855-1856 que la moyenne générale s'en est atteinte et n'en dépasse pas. De la première à la dernière période, l'augmentation totale est de 157, ou d'environ un quart. Ainsi, sur un total de 1,000, il y a 157 instruits de plus en 1850-1851 qu'en 1827-1828. C'est un augmentation annuelle de 22. L'augmentation, qui avait été de 50 de 1827-1828 à 1829-1830, de 27 de 1829-1830 à 1851-1852, n'a plus été que de 21, 16, 17 et 11 pour les périodes suivantes. Ainsi il y a augmentation, mais augmentation ralentie; jusqu'à présent nous ne voyons pas trop quelle peut être la cause de ce ralentissement, à moins que ce ne soit la première influence de la révolution de 1850, ayant les mesures prises par le nouveau gouvernement pour la propagation de l'instruction primaire. Dans la statistique des établissements secondaires, nous trouvons une assez forte diminution dans le nombre des élèves de 1851 et 1852, et ce n'est guère qu'en 1859 que ce nombre devient ce qu'il était en 1850. Quelque chose d'analoge se sera-t-il passé dans les écoles primaires jusqu'à un moment de la mise à exécution de la loi de 1857? L'état intellectuel des conscrits de 1856 à 1840, qui ont dû fréquenter les écoles vers 1850-1851, semblerait l'indiquer. On sait seulement qu'en 1850 un assez grand nombre de conseils municipaux ont subitement supprimé l'allocation faite aux écoles tenues par les congrégations religieuses; et comme ces écoles étaient fréquentées, cette suppression aura pu entrainer une assez notable réduction dans le nombre des élèves. Tout ce qui a été fait depuis en vue de l'instruction primaire ne peut manquer d'agir puissamment sur la propagation de cette instruction; mais les enfants qui ont fréquenté les écoles depuis 1856 ne seront guère conscrits que vers 1844-1845; ce ne sera donc que sur les compars-rendus du recrutement à cette époque que l'on pourra commencer à contrôler la statistique des écoles primaires et, par conséquent, à juger d'une manière incontestable les effets de la loi de 1855, sous le rapport du nombre des élèves.

Le chemin de fer atmosphérique, dont l'*Illustration* a fait connaître le système à ses lecteurs (L. p. 301), s'est lire très-heureusement des épreuves auxquelles il vient d'être soumis en Irlande. Le *Dublin-Monitor* annonce que le succès de l'entreprise est maintenant assuré. Dans la dernière quinzaine d'octobre dix trains ont régulièrement fait le service entre Dublin et Kingsdown. Une grande quantité de passagers ont

parcouru la ligne sans qu'il soit arrivé le moindre accident. Les dépôts ont été suspendus à la fin d'octobre, pour terminer la ligne jusqu'à Dalkey. Les rails étaient posés, et déjà le chemin doit être ouvert. On pense qu'un pouvoira jusqu'à Bray. La voie est remarquable par ses courbes; les convois rependant les franchissent sans aucun danger, la force centrifuge étant contrebalancée par l'élevation du terrain du côté du cercle extérieur. Le danger ne pourrait donc venir que d'un excès de vitesse; aujourd'hui cet inconvénient est paré par des signaux échangés entre le machiniste et l'établissement qui signalaient toujours exactement la vitesse. Dans quelques essais déjà faits, on a remarqué que la vitesse indiquée au départ par un baromètre attaché au premier wagon donnait d'abord 10 degrés, 11 à 12 dans les courbes et 16 à 17 dans la ligne directe. A ce dernier point du baromètre on a une vitesse de 30 milles à l'heure, 17 heures environ.

Nous avons dit la traversée iron fondée que causaient souvent aux archéologues les réparations entreprises dans nos vieux temples religieux. Un journal signalait l'autre jour une grave mutilation qui vient d'être commise dans l'église Saint-Sévérin, à Paris, par les architectes mêmes chargés de restaurer ce monument. Il y a quelques jours encore, le soulèvement de la porte latérale de Saint-Sévérin portait une inscription en caractères du treizième siècle, énumérant les obligations imposées aux fossoyeurs de la paroisse. Un morceau de pierre nue, inutilement repiqué, a déjà fait disparaître environ la moitié de cette inscription, unique d'abord, et importante ensuite à l'étude du Moyen-Âge. «St Insuperium, dit le journal religieux qui dénonce ce fait, eût été païenne, grecque, insigne et dans l'Attique, on aurait expédié un membre de l'institut pour la déchiffrier et la commenter; elle est chrétienne, française, intrinsèque et à Paris, elle aura bientôt complètement disparu. » — Est-il un projet qui ne ferait courir aucun danger à une autre église remarquable, et qui permettrait au contraire d'un mieux envisager la masse et d'en apprécier les détails. On fait revivre le plan d'isoler complètement l'église Saint-Eustache. On démolirait le corps-de-garde qui est à la pointe et toutes les maisons qui, en masquant le monument une ravissante porte qui est inaperçue de ce côté, retrouvant la rue Montmartre au point d'y prendre la circulation presque impossible. Tout le côté gauche de la rue du Lour, qui abstrait l'église, serait abattu. On dirait la rue Trinité, si fréquentée et si dangereuse, et on y construirait un nouveau presbytère. En outre, sur la place du Paroissier-Saint-Eustache, serait ouverte une large rue qui irait déboucher rue Jean-Jacques-Rousseau, en face de l'hôtel des Postes, dont les abords recevraient ainsi d'utiles dégagements. Ce plan est bien entendu, et son exécution rendrait d'immenses services à la circulation et à la sûreté publique. Le conseil municipal, qui va se trouver en partie reconstitué, inaugurerait dignement son ère nouvelle en votant définitivement ces travaux, dont la première prochaine de la rue de Rambuteau jusqu'à la pointe Saint-Eustache, et l'affluence qui arriverait encore de ce côté, tout rendre la nécessité plus urgente. — MM. les ministres des travaux publics et du commerce sont allés visiter le Conservatoire des Arts et Métiers, rue Saint-Martin, et s'entendre sur les plans de travaux et de réparations indispensables qui seront proposés aux Chambres à la session prochaine. Nil doute qu'il ne fasse déboucher directement sur la rue Saint-Martin ce grand établissement, qui n'y communique aujourd'hui que par des détours sinistres, et qu'on ne consacre l'attention des fabricateurs des Bénédictins, ces délicieux manuscrits gothiques, comme de si peu de Parisiens, à une destination qui ne ferait pas en masse que la hardiesse et la légèreté. Nous remercions à regretter toutes les statues d'hommes plus ou moins illustres qui vont s'élever sur les places publiques des villes de nos départements. Chaque jour en vient grossir la liste, et tel sculpteur se fait sa réclame en bronze dans chacune de nos anciennes provinces. Cette manie de compatriotes illustres est quelquefois poussée bien loin et même souvent au ridicule. La ville de Langres a donné le jour à Diderot; le marbre a reproduit pour sa ville natale cet homme célèbre rien de mieux. Mais, par esprit de symétrie, on a pensé qu'il lui fallait un pendant, et, comme illustration languoise, on n'a rien trouvé de mieux que... feu M. Rogier, secrétaire-général des postes, auteur de la petite comédie de *L'Aréoc*, qui lui avait, nous encore que ses opinions, ouvert, sous la Restauration, les portes de l'Académie Française. Voilà donc M. Rogier reproduit par le marbre, uniquement parce qu'il faut un pendant à Diderot. C'est du bonheur sans doute; mais comme toute médaille a son revers, et comme Diderot a été représenté sans vêtements, M. Rogier, que la nature était loin d'avoir favorisé de ses dons extérieurs, M. Rogier sera tout nu !!!

Nous avons dit la semaine dernière que les journaux de la Normandie renfermaient des détails sur un avenir chez lequel s'est élevé un véritable talent de sculpteur. Ces détails, étaient contradictoires; nous en avons attendu de plus concordants pour les reproduire à nos lecteurs. Dans l'une des vieilles rues de Dieppe, à quelques pas de la gothique église de Saint-Jacques, habite un homme encore jeune, en qui le talent s'est révélé tout à coup. Il y a un an à peine, cet homme était cordonnier et travaillait tous les jours aux grosses bottes de pêcheurs dans la boutique noire et enfumée qu'il n'a pas quittée. Depuis, l'échope est devenue un atelier, le cordonnier est devenu un artiste. L'an dernier, cet homme, qui s'appelle Gaillon, a imaginé de modeler en terre des sujets populaires, et son coup d'essai a été un coup de maître. Pose, vêtements, physionomie, tout est nature dans les figures de médaillons qu'il pétrit, et que Gaillon n'eût pas dessinés avec plus de vérité et de hardiesse. Ce sont de véritables études de moeurs. Il ne s'est pas borné à cela, et quelques statuettes historiques sont venues démontrer la flexibilité de son talent. Gaillon n'ignore pas du tout, comme on l'avait dit, le mérite des productions qui naissent sous ses mains; il reçoit

les éloges en homme qui les apprécie et à la conscience de les mériter. Il a fixé lui-même le prix de ses compositions ; il les vend un prix assez minime, tout en sachant fort bien que leur valeur sera bientôt triple ou sextuple.

Graillon, que de grandes destinées attendent, dit-on, s'il pratique le genre pour lequel Dieu l'a créé, est alligé d'une infirmité ; il veut être peintre ! Quand il peut dérober quelques heures aux groupes miraculeux qu'il enfante avec une

temps épelé ces mots : *Tous êtes un blanc-ber*, il en fait ce vers-ci : *Trompette bleue !*

Et la petite Jeannette, qui a égaré son fuseau ? et le gendarme Courchemin, qui chante si gaillardement : *Vive le roi ?* Et surtout cette vieille musique de Monsigny, si naturelle, si simple et si expressive ? Nos pères l'ont écoutée et répétée pendant cinquante ans, et la Révolution elle-même, la première, la grande Révolution, qui a détruit et changé tant de choses, n'avait pas arrêté le cours de ce prodigieux succès du *Déserteur*. On s'était contenté d'ornez Alexis, les gendarmes qui l'arrêtaient et les soldats qui devaient le fusiller de larges cocardes tricolores, et Courchemin chantait alors, de sa voix la plus formidable :

La loi passait, et le tambour battait aux champs,
Vive la loi ! etc

Le livret du *Déserteur* est d'une simplicité qui doit faire sourire de pitié tous nos faiseurs d'aujourd'hui. — Alexis, le héros de Solenne, est un jeune soldat qui doit, quand le terme de son service sera arrivé, se marier avec une jeune paysanne, fille de Jean-Louis, fermier. Le moment où Alexis obtiendra son congé est proche. En attendant, son régiment vient à passer dans les environs du village qu'habite Louise, et il obtient la permission de lui faire une courte visite. Malheureusement il annonce sa visite, et les paysans ses amis, le futur beau-père en tête, se disent : « Il faut lui jouer un bon tour. » Ce tour consiste à lui faire croire que Louise s'est mariée pendant son absence. On habille Louise en mariée, on simule une noce, on arrange un cortège villageois, et l'on vient défilé, musique en tête, sur la route par où Alexis doit arriver. Comment ne serait-il pas dupe de tout cet appareil ? Il l'est, et si bien qu'un affreux désespoir s'empare de lui ; il veut mourir ; il arrache ses épaulettes et sa cocarde blanche, et s'enfuit dans la direction où il peut rencontrer l'ennemi. Notez bien qu'il a choisi pour faire cet exploit le moment où la maréchaulsée était à portée de l'attendre. On le poursuit, il se laisse prendre. On le met en prison, on le juge, on le condamne à mort, on le mène au lieu d'exécution, il s'agenouille, et les fusils sont déjà braqués sur lui quand Louise arrive tout essouffée, une feuille de papier à la main. C'est la grâce du déserteur, qu'elle a obtenue du roi.

Ce sujet est fort simple ; mais on comprend qu'il donne lieu à des scènes intéressantes, et l'auteur en a su égayé la couleur un peu sombre par le rôle épisodique du soldat Montauciel.

Ce rôle est aujourd'hui fort bien rempli par M. Mocker, à qui doit revenir, pour une grande part, l'honneur du succès de la reprise du *Déserteur*. Il le joue avec beaucoup de goût et de distinction. Son éternelle ivresse est plaisante et point du tout désagréable, et il ne franchit jamais la limite qui sépare la mauvaise plaisanterie de la bonne, limite presque imperceptible et où il est si difficile de s'arrêter ! En quelque position que l'auteur du poème place Montauciel, qu'il épèle sa leçon de lecture, ou qu'il se fache contre Alexis qui le renverse d'un seul coup de poing, ou qu'il abuse de la maïserie du grand cousin Bertrand, et déroule son interminable cravate (incident burlesque dont la gravure, annexée à cet article, peut donner une idée à nos lecteurs), jamais M. Mocker n'est vulgaire.

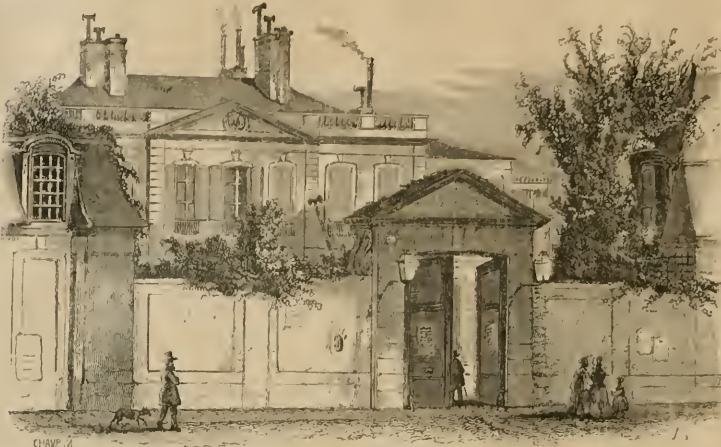
Il chante son rôle comme il le joue, et il a de charmants morceaux à exécuter. Les deux airs *buffes* que Monsigny a mis dans cet ouvrage sont deux chefs-d'œuvre. Le style bouffe était encore, à cette époque d'invention toute récente, et l'on est surpris qu'un musicien français qui n'avait pas, comme Grétry, habité l'Italie pendant plusieurs années, ait pu si vite et si complètement en surprendre les secrets et s'en approprier les ressources.

Dans les morceaux sérieux, qui sont en majorité dans cette partition, Monsigny est surtout remarquable par la variété et l'énergie de son expression. Les airs d'Alexis ont sous ce rapport un très-grand mérite, ainsi qu'un duo et un trio dans lesquels on a admiré des mélodies charmantes traitées avec une grande habileté de contre-pointiste. En somme, le suffrage de la génération actuelle vient de sanctionner les applaudissements que le *Déserteur* a constamment obtenus des générations précédentes, et c'est un beau et noble triomphe. Parmi les œuvres contemporaines y en a-t-il beaucoup qui soient destinées à une si longue vie, et auxquelles on puisse promettre, dans soixante-quatorze ans, un succès comparable à celui que le *Déserteur* vient d'obtenir ?



Eve, drame en cinq actes de M. LÉON GOZLAN (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Madame Roland*, drame en trois actes de Madame ANCILOT (VAUDEVILLE).

Eve est une quakeresse ; son père, le quaker Daniel, habite la Pensylvanie ; c'est un homme bon, simple, vertueux comme sa croyance le lui enseigne, et adorant sa fille. Eve, cependant, iniquée cette tendresse paternelle ; non pas qu'elle ait le moindre vice et commette la moindre faute : Eve est la vertu même ; mais elle a des moments d'exalté, comme Jeanne d'Arc, et rêve à l'affranchissement de son pays. Nous sommes aux premiers temps de l'insurrection de l'Amérique du Nord contre l'Angleterre. Dans ses heures d'enthousiasme patriotique, Eve s'échappe de la maison du vieux Daniel et se perd dans les bois et sur les monts, encourageant les insurgés par sa présence ; l'armée américaine la prend pour son ange-pro-



(Hôtel de M. Molé, rue de la Vallée-d'Esquive.)

si prodigieuse facilité, ces heures, il les consacre à la peinture. Or, ce que Graillon appelle peinture, c'est un certain mélange de jaune et de bleu étalé sur une grande toile. « Nous avons fait à Graillon, dit l'auteur d'un des récits auxquels nous empruntons le nôtre, de finides observations sur sa monomanie de peinture ; il nous a répondu avec une certaine aigreur : « Voulez-vous donc que je me prive de mes *récréations* ? » A cela nous n'avions rien à dire. Nous nous sommes retiré en faisant des vœux bien sincères pour que Graillon, qui peut nous compter au nombre des adorateurs les plus fatigués de son talent de statuaire, se récrée le moins souvent possible.

En feuilletant les archives du greffe du tribunal civil de Clâteau-Thierry, on vient de trouver quelques lignes échappées à la plume de Jean de Lafontaine. Malheureusement, l'autographe de notre immortel fabuliste est fort peu poétique et ne contient que la cession du banc qu'il possédait dans l'église de cette ville. Ce petit billet, annexé à des actes au-

thentiques, nettement et très-fisiblement écrit tout entier de la main du signataire, ne manque pas d'un certain cachet d'originalité qui le rend digne de son auteur. Nous le reproduisons textuellement, sans ajouter un point ni un accent : « Je soussigné cède et transporte à M. Pintrel, gentilhomme de la vannerie, demeurant à Clâteau Thierry le droit et propriété telle qu'il me seait appartenir au banc place et cabinet que j'ay dans l'église de Clâteau Thierry sous le jubé pour en jouir pour lui toutefois seulement après le décès de demoiselle Marie Hericart ma femme et ce pour des raisons et considérations qui sont particulières entre nous fait à Clâteau Thierry ce deuxième janvier mil six cent soixante et seize.

« DE LA FONTAINE. »

La mort ne nous a donné à enregistrer cette semaine aucun nom illustre dans la politique, dans la littérature ou dans les arts. C'est le cas de dire bien bas, avec la prudence de Fontenelle : *Chut !*

Théâtres.



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — Le Déserteur. — Montauciel, Mocker, Bertrand, Sainte-Foy.)

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise du *Déserteur*.

Qui ne connaît l'histoire d'Alexis et de Louise, la fille à Jean-Louis, fermier de madame la duchesse, et celle du grand cousin Bertrand, qui joue à la corde et fait le double-tour avec tant de grâce et un talent si distingué ?

Qui peut avoir oublié Montauciel, ce dragon si agréable, toujours entre deux vins, et qui trouve cette position si comode ? — Brave soldat après tout, fidèle à son capitaine, intraitable sur le point d'honneur, qui s'est fait mettre en prison pour avoir le temps d'apprendre à lire, et qui a déjà fait tant de progrès dans cet art utile, qu'après avoir long-

lecteur, l'armée anglaise pour son mauvais génie. Vous comprenez maintenant l'inquiétude de Daniel; il n'est pas rassurant d'avoir une fille qui court ainsi les champs.

Eve n'est pas seulement possédée par le désir de délivrer l'Amérique; elle veut détruire un ennemi mortel de sa religion et de ses frères, le marquis Acton de Kermar; Eve ente Judith sur Jeanne d'Arc.

Le marquis de Kermar a des vices terribles et des passions formidables; il bat et tue ses esclaves pour un mot, change de maîtresse tous les jours, déshonore les familles et poursuit particulièrement les quakers d'une haine féroce, sous prétexte qu'ils prêchent l'égalité et la fraternité. Kermar ne veut pas de cette philosophie, et de temps en temps il fait crever les yeux à un quaker ou deux, pour les en guérir.

Kermar demeure à Québec, dans le Canada; c'est donc à Québec qu'Eve va le trouver pour le tuer, comme Judith tua Holoferne; le vieux Daniel, qui devine le sanglant projet de sa fille, la suit à la piste.

Judith avait gagné tout droit la tente d'Holoferne; Eve fait plus de façons; elle se promène dans les forêts qui avoisinent le château de Kermar, et un moudre brüt s'esquive comme une biche légère. Tout en errant à travers bois, Eve préserve Kermar, qu'elle ne connaît pas, de la piqûre d'un

venimeux serpent, et sauve ainsi la vie à l'homme qu'elle veut tuer: la contradiction est flagrante.

Cette rencontre suffit pour rendre Kermar éperdument amoureux d'Eve; et comme c'est un homme qui n'a pas l'habitude d'attendre, il met ses esclaves à sa poursuite. Les esclaves font si bien, qu'ils s'emparent de la belle quakeresse et l'amènent au château. Ainsi Eve est chor Kermar. Que ne le frappe-t-elle? Elle n'en a plus le courage; sa haine est désarmée, ou plutôt l'amour lui a fait place: Eve aime Kermar, comme elle en est aimée. Ceci contraire très-fort l'esclave Caprice, la bien-aimée et la favorite de Kermar avant l'arrivée d'Eve. Caprice n'a pas d'autre ressource que de chercher à se venger, et elle se vengera. Il y a, sur le lac voisin aux eaux dormantes, certaines fleurs jaunes qui composent un poison parfait pour en finir avec une rivale. Caprice en fera son affaire.

Kermar d'abord n'a pas d'autre idée que de s'amuser d'Eve comme il s'est amusé de tant d'autres; mais tout à coup, pour la première fois de sa vie criminelle, il hésite et se trouble; l'innocence, la pureté, la sérénité d'Eve, l'émeuvent malgré lui; il faut cependant qu'il possède Eve! Un homme comme lui, qui n'a jamais mis de bornes à ses desirs, dont la passion s'est toujours satisfaite à l'instant même, de gré ou

de force; un Kermar, qui joue, qui tue, qui se livre aveuglément aux caprices les plus monstrueux et crève les yeux aux quakers; un tel don Juan, un tel démon, un tel damné reculerait devant un enfant? non pas. Kermar se met donc à attaquer Eve par tous les moyens de séduction que son nom, son audace, son esprit, sa richesse, peuvent lui fournir: promesses, flatterie, le plaisir et l'or, il n'épargne rien; le serpent! Eve cependant résiste et ne mord point à cette pomme. Tandis que le combat s'engage, Caprice, obligée par Kermar de servir Eve à genoux, a tenté de l'empoisonner; mais le crime avorte; Caprice prendra plus tard sa revanche.

Ce n'est pas seulement la vertu d'Eve que Kermar a pour adversaire, mais encore le ressentiment de Daniel, arrivé à Québec et réclamant sa fille, mais les remontrances du vieux due de Kermar, pauvre vieillard dont la raison est affaiblie par le chagrin et le malheur. La passion de Kermar se roidit contre cette double attaque de deux pères irrités; il traite Daniel comme un quaker, et lui ferait volontiers crever les yeux, suivant son habitude; quant au vieux due, il le chasse de sa maison. Oui, le fils chasse son père!

Daniel aura recours au gouvernement de Québec, et lui demandera justice. Que m'importe? dit Kermar; et il arme ses



(Théâtre-Fra) çais. — Première représentation d'Eve, second acte. — Le marquis de Kermar, Firmin; Rosenberg, Brindeau; Dapremire, Mirecourt; Eve, mademoiselle Plessis; Caprice, madame Mélingue.)

esclaves pour défendre son château et repousser toute attaque de la force publique.

Vous le voyez, Kermar est arrivé au paroxysme de la passion et de la violence. Maintenant rien ne le retient plus; qu'Eve se prépare à subir enfin la défaite. Quoi donc? Kermar recule encore! L'ange intime le démon! Pour étouffer cette hésitation de sa conscience, Kermar cherche à réveiller son audace à la flamme d'une ligneur brûlante, et tout chancelant, le voit qui frappe violemment à la porte d'Eve. En est-ce fait, ô douce brebis, et seras-tu dévorée par ce tigre furieux?

Tout à coup la scène change, le tigre apaise ses rugissements et devient doux comme un agneau sans tache. Qui produit cette conversion dans le cœur de Kermar? qui fait un saint d'un damné? la nouvelle subite de la mort de sa mère. Ce trépas attendu, cette disparition rapide de sa mère, qui l'aimait, jette au cœur de Kermar la crainte et le doute; il interroge sa vie passée, il se juge et se condamne. Aussitôt commence le repentir et la pénitence: Kermar appelle Daniel pour lui demander pardon et lui remettre sa fille; il se prosterne humblement aux genoux du vieux due, son père, qu'il avait outragé et chassé; il rend la liberté à ses esclaves, qu'il traitait avec l'inhumanité d'un bourreau; Kermar fait plus encore, pousse le repentir jusqu'à l'humiliation, souffre l'injure sans se plaindre, et refuse un duel, au risque d'être traité de lâche, lui, l'intripide, le terrible Kermar! Après

quoi, ce persécuteur des quakers se fait quaker lui-même pour achever l'expiation.

Qu'est devenue Eve, cependant? Eve, pour se mettre à l'abri des poursuites de Kermar et se défendre contre son propre cœur, Eve s'est confiée à Caprice; alors la jalouse Caprice a si bien fait que, sous prétexte de sauver Kermar d'un grand danger, elle a entraîné Eve dans une débauche qui, laissant au fond sa vertu intacte, la déshonore par l'apparence. Caprice est vengée: Eve lutte vainement contre cette prévention de l'opinion publique. Elle s'enfuit pour se dérober à cette honte éternelle, tandis que Kermar se met à la tête des insurgés américains, pour rendre utile une vie jusque-là nuisible, pour laver son passé par un présent et un avenir glorieux.

Plus tard, Eve et Kermar se retrouvent: Eve, devant le tribunal des quakers ses frères, sous le poids d'une accusation d'impudicité; Kermar, au contraire, victorieux et triomphant. Les Américains le nomment leur sauveur, et les quakers le choisissent pour leur suprême juge. Triste mission! car c'est Eve que Kermar doit juger! Les faits attestés par Caprice entraîneront la condamnation de l'innocente Eve. Daniel se désespère; Kermar fait comme Daniel; mais, Dieu merci, Eve trouve enfin le moyen de se justifier. Ce moyen lui est fourni par l'étourdi même qui l'a compromise, par un certain marquis de Rosenberg, que nous n'avons pu placer dans notre récit, attendu qu'il joue, dans le drame de M. Gozlan,

un rôle assez considérable, il est vrai, mais tout à fait en dehors de l'action principale.

Pour aller droit au fait, et c'est là un point difficile dans un drame tellement compliqué de hors-d'œuvre romanesques, il a donc fallu mettre de côté ce Rosenberg, venu tout exprès de France, sur la réputation de Kermar, pour lutter avec lui de fidélité, le provoquer en duel et lui enlever ses maîtresses; il a fallu passer sous silence les compagnons de débauche de Kermar, leurs insolences, leurs orgies, leurs duels, mille fantaisies cruelles et bizarres de Kermar lui-même, mille récits merveilleux, mille incroyables aventures, les surprises, les mystères et les recommissances dont le drame de M. Gozlan est surabondamment pourvu.

Ce labyrinthe de détails infinis, qui se croisent et se débattent dans les ténèbres, est le grand vice de l'ouvrage; il est plein d'inventions, mais d'inventions pièce-mécle accumulées; l'esprit y abonde, mais il va jusqu'à l'excès, et déborde souvent en images prétentieuses, fausses et de mauvais goût. Que vous dirai-je? il y a là plus de richesses qu'il n'en faut pour faire une pièce; mais c'est l'ordre, le goût, la clarté, la logique, l'ensemble, qui manquent à ces éléments épars.

Le public n'a pas laissé M. Gozlan sans conseils et sans avertissements; toujours prêt à applaudir les scènes spirituelles et intéressantes, il s'est montré sévère et juste aux fatras de l'auteur. Les deux derniers actes se sont achevés au milieu de la tempête; mais c'est un de ces naufrages qui

n'englobaient ni le vaisseau ni l'équipage : *Eee*, par ses bizarreries mores, excita la curiosité, et la curiosité est très-provoquée par un succès.

Le théâtre a fait de grands frais de costumes et de décors. Tous les acteurs ont joué loyalement et bravement ; il faut citer entre autres les plus habiles mimosistes Plessis, M. Firmin et M. Ligier.

Quelques jours avant, madame Ancelet faisait aussi son petit roman, bon que madame Ancelet ait certainement écrit dans de l'histoire. C'est une des plus nobles et des plus touchantes figures de la Révolution française que madame Ancelet a choisie pour sujet à son élucidation romanesque ; j'ai nommé madame Roland.

Nous voyons d'abord madame Roland, qui n'est encore que Manon Phlipon, chez le due d'Ormeau ; déjà Manon est possédée de l'amour de la liberté ; à cet amour sérieux se mêle un autre amour, un tendre penchant pour Barbaroux. C'est au milieu de ces rêves que la Révolution les surprend tous deux ; et tous deux sautent du plus ardent de leur âme cette grande aurore d'une ère immense.

Plus tard, Manon Phlipon devient madame Roland, et Barbaroux met, comme membre de la Convention, son élévation au service de la cause nationale. Femme du ministre de l'intérieur, madame Roland emploie son autorité, d'une part à défendre la patrie, de l'autre à allouer le sort des prosaïtes qui frappe le malheur des temps.

Peu à peu la tempête révolutionnaire menace toutes les têtes, et ne respecte pas même les plus dévouées et les plus patriotes ; nous retrouvons Barbaroux et madame Roland à l'abbaye, marchant à l'échafaud d'un pas héroïque.

Ce sujet, simple en apparence, est noyé dans une foule d'épisodes qui allongent et lui donnent tous les caractères d'une œuvre de fantaisie, sans prétexte de la Révolution. — Peut-être serait-il mieux de ne pas jouer ainsi avec de tels événements et de tels hommes, et de ne point les rappliquer jusqu'à vanité. Il y a cependant des mots spirituels et quelque intérêt dans cette pièce, quoique l'effet en soit bien sombre pour un théâtre habitué aux échauffés. (Le Vaudeville à tort de *toucher à la herbe*.)

Misère Publique.

L'hiver approche ; pour le riche c'est la saison du luxe et des plaisirs, pour le pauvre c'est celle du dénuement et des plus tristes souffrances. Mais comme c'est le temps aussi où, de toutes parts, les magistrats ni municipaux et les bureaux de bienfaisance font appel aux hommes heureux pour qu'ils viennent en aide aux indigents, nous croyons que c'est le moment de dresser une statistique de la misère.

D'après le recensement fait en 1841, le chiffre total des individus recensés en France par les hospices et hôpitaux se montait à 95,555. Mais la division de ces malheureux entre les départements ne saurait rien prouver quant à la misère proportionnelle qui y règne. En effet, nous voyons dans ces tableaux qu'en général ce sont précisément les départements où il y a le plus d'aînés qui, ayant trouvé le plus facilement des ressources pour fonder de grands établissements de charité et pour secourir la misère sur une plus large échelle, fournissent le chiffre le plus élevé ; tandis que les autres départements qui n'ont pu recourir aux mêmes moyens, quoique la misère y soit plus grande, fournissent nécessairement et malheureusement un chiffre moins considérable à la statistique ministérielle. Ce document ne prouve donc pas plus que ces autres calculs qui établissent que, dans le département du Nord, sur 6 habitants on en compte un qui a besoin d'être secouru, tandis qu'en la Creuse, il ne se trouve qu'un pauvre sur 58 personnes. Ces chiffres fussent-ils exacts, on aurait à se demander si la situation des 57 habitants de la Creuse, considérés comme non indigents parce qu'ils ne sont pas secourus, leur permettrait, alors qu'ils y seraient portés, de venir aussi efficacement en aide à l'indigent qui est à côté d'eux que la situation des 5 citoyens aisés du Nord leur permet d'allouer la position de leur concitoyen pauvre. Il est évident que des associations de secours mutuels entre travailleurs, qu'une meilleure réglementation du travail modifierait bien promptement la proportion dans ce dernier département. Mais quelles nombreuses et quelles lentes améliorations ne faudra-t-il pas pour que la proportion donnée ne soit plus mensongère dans les départements pauvres du centre, et de quelques autres parties de la France ?

À Paris la situation est mieux constatée, et les chiffres ont une signification plus réelle. Nous ne nous occuperons pas aujourd'hui de la partie de la population qui est traitée et recueillie dans les hôpitaux et les hospices. Il y a là tout un travail à part que nous nous proposons bien d'entreprendre, mais quant à présent nous ne supputerons que la population indigente secourue à domicile par les bureaux de bienfaisance.

En 1841, dernier exercice sur lequel l'administration ait publié son travail de compte-rendu, 29,282 ménages indigents ont été secourus. Ce chiffre se décompose ainsi :

Table with 2 columns: Ménages ayant reçu des secours temporaires, des secours annuels ordinaires, Octogénaires, Septuagénaires, Aveugles, Paralytiques. Total égal.

Table with 2 columns: Dans le 2°, 1 indigent sur 55 habitants 705 millièmes, 57, 108, 10, 26, 77, 11, 98, 12.

Table with 2 columns: Les recettes faites par les bureaux de bienfaisance sont le produit d'une subvention de l'administration des hospices, de legs et donations, de dons, collectes et souscriptions en 1841, 239,519 fr.; de souscriptions, de représentations théâtrales, bals et concerts (4,182 fr.), et d'autres fonds généraux et spéciaux.

Leur dépense eût, en 1841, de 1,561,655 fr. Le douzième

28,969 en 1855, et de 26,956 en 1858. Ainsi, malgré l'augmentation constante de la population, le nombre des indigents avait constamment décroît depuis 1852, époque à laquelle le commerce et l'industrie commencèrent à prendre du développement, jusqu'en 1858, année de leur apogée. C'est à la fin de cette dernière année qu'on vit commencer la crise à l'influence de laquelle le commerce n'a pas échappé depuis, et dont l'un des effets a été d'augmenter le nombre des indigents de près d'un dixième.

Les 29,282 ménages secourus en 1841 comprenaient 66,487 individus. Ils étaient plus surchargés de famille que ceux de 1829, car à cette dernière date, quoique le chiffre des ménages fût plus élevé de 1,079, le nombre des individus secourus était moindre de 5,782.

Les chefs de ménages indigents se classaient de la manière suivante : mariés, 11,917 ; veufs, 10,408 ; femmes abandonnées, 1,898. On y ajoutait ensuite : célibataires adultes, 4,496 ; célibataires orphelins, 565.

Sur les 29,282 chefs de ménage secourus, 15,250 ont moins de soixante ans ; 14,052 ont dépassé cet âge. On y compte un seul centenaire.

Le loyer des lieux qu'occupent ces ménages secourus est, pour 5,599 d'entre eux, de 50 fr. et au-dessus ; il est de 51 à 100 fr. pour 12,680 ; de 101 à 200 fr. pour 5,681 ; de 201 à 500 fr. pour 187 ; de 501 à 500 fr. pour 15 ; au-dessus de 400 fr. pour 2 seulement, 5,005 sont logés à titre gratuit, et 2,517 le sont comme portiers.

Dans les 29,282 ménages, 45,493 ont pour chefs des hommes. Nous ne donnerons pas la répartition du nombre entier entre les diverses professions, mais nous indiquerons le chiffre pour lequel quelques-unes y figurent. En les faisant, nous n'avons pas la prétention de fournir des éléments de calculs sur l'aisance et les ressources de telle profession comparée à telle autre ; la statistique ne fait souvent que complaire à la curiosité, elle tombe dans le ridicule quand elle a la prétention de l'éclaircir toujours, et nous n'iterons pas Parent-Duchâtelet dans son livre sur les femmes dégradées, qui, prenant à coup sûr quelque exception que nous voulons ignorer pour un des éléments de ses calculs, dit que, dans une période de temps qu'il détermine, sur tel nombre de ces malheureux qui finissent par se marier, il y en a une qui épouse un membre du Conseil d'État.

Nous remarquons d'abord sur le tableau général que cinq états qui, précédemment, comptaient des indigents secourus, n'en ont point eu en 1841 : ce sont les alliés, les arroseurs, les criiers, les lamineurs et les cimentiers. — Les affûteurs, apprêteurs de draps, artificiers, batteurs d'or, charcutiers, chocolatiers, décaiseurs, égoûtiers, facteurs, machinistes, pédicures, sauteurs, n'en ont compté qu'un seul chacun. — Nous remarquons encore, dans les professions où il y a eu peu d'indigents à secourir ou du moins secourus, les bandagistes, les brodeurs en or, les dentistes, les estappeurs, les frangiers, les interprètes, les lapidaires, les mouleurs en plâtre, les parcheminiers, les parfumeurs, les serrailleurs, qui n'y figurent chacun que pour deux ; — les artistes dramatiques, les échantres de paroisse, qui y sont portés chacun pour trois.

Les dessinateurs fournissent quatre indigents ; les libraires et bouquinistes, six ; les compositeurs d'imprimerie, pour lesquels le travail est cependant fort inégal, mais qui ont en le bon esprit d'entrer largement dans la voie des caisses de secours mutuels, dix, chiffre bien peu élevé en raison de leur grand nombre ; les graveurs, quinze ; les relieurs, vingt-quatre. Quant aux imprimeurs en caractères, dont l'emploi des machines a diminué sensiblement les garanties d'occupation, cent trente-neuf ont été dans la nécessité de recourir aux secours.

Vingt-sept tambours se sont trouvés dans la même situation.

Dans les chiffres dépassant la centaine, nous trouvons : les charpentiers, 111 ; les tourneurs, 119 ; les chiffonniers, 122 ; les lieurs de coton, laine et soie, 124 ; les tisserands, 129 ; les tisserands, 150 ; les savetiers, 151 ; les anciens domestiques, 152 ; les charretiers, 140 ; les anciens employés et domestiques, 140 ; les manœuvres, 140 ; les balayeurs, 149 ; les corroyeurs, tanneurs, mégissiers et peaussiers, 156 ; les cochers, 171 ; les porteurs d'eau, 189 ; les ébénistes, 192 ; les bonnetiers, 197 ; les peintres, vitriers et colleurs, 278 ; les maçons, 500 ; les serruriers, 555 ; les menuisiers, 408 ; les tailleurs d'habits, 477 ; les marchands revendeurs, 778 ; les cordonniers, 880 ; les commissionnaires et hommes de peine, 1,129 ; les portiers (hommes), 1,285 ; les journaliers, 1,805 ; les individus sans état, 1,982.

Le rapport de la population indigente à la population générale de Paris eût, en 1841 (prenant pour cette dernière le résultat du recensement de 1856), de 1 sur 15 habitants 507 millièmes. Voici le rapport dans les arrondissements :

Table with 2 columns: Dans le 2°, 1 indigent sur 55 habitants 705 millièmes, 57, 108, 10, 26, 77, 11, 98, 12.

Les recettes faites par les bureaux de bienfaisance sont le produit d'une subvention de l'administration des hospices, de legs et donations, de dons, collectes et souscriptions en 1841, 239,519 fr.; de souscriptions, de représentations théâtrales, bals et concerts (4,182 fr.), et d'autres fonds généraux et spéciaux. Leur dépense eût, en 1841, de 1,561,655 fr. Le douzième

arrondissement, le plus chargé d'indigents, est entré dans ce chiffre pour 241,325. C'est presque toujours en objets d'établissement et de couchir, en pain, en viande, en bouillon et comestibles, en médicaments, en combustibles, que ce budget de bienfaisance est dépensé. Les secours en nature sont démontrés par l'expérience être bien préférables aux secours en argent. Cependant, ceux-ci étant parfois indispensables, 25,811 fr. ont été distribués en espèces.

Que ces caisses de secours mutuels se multiplient, car il est plus digne de s'assurer contre le besoin que de demander aide à la bienfaisance publique ; que l'ouvrier soit prévoyant quand il est occupé ; que les maîtres comprennent que si la société regarde leurs coalitions comme moins dangereuses que celles des travailleurs, la morale ne les considère pas comme moins coupables ; que le gouvernement, par des traités de commerce bien entendus, imprime à l'industrie une active impulsion ; enfin, que la charité s'accroisse, car la misère n'a pas diminué, et les bureaux de bienfaisance, outre qu'ils ont eu à secourir, dans l'année qui vient de servir de base à nos calculs, 66,487 individus, auraient eu besoin d'autres ressources encore pour vaincre la réserve souvent stérile de pauvres honteux qu'on n'estime pas à moins de 15,000.

Une Boutelle de Champagne.

NOUVELLE.

Par une serene matinée de printemps, le bandit Shinderhannes était couché sur l'herbe, au pied de Julie Blasius, le long de cette magnifique sapinière qui couronne le monastère d'Eberbach, au-dessus de Kiedrich, dans le duché de Nassau. De ce belvédère, on voyait le Rhinzu, festonné de vignobles, se perdre au sein d'un horizon de châteaux, et le soleil levant dorer à la fois Johannsburg et Mayence. Dans les clairières de la forêt, non loin du chef, sommoillait çà et là, par groupes rares et pittoresques, ses plus braves compagnons, Moise, Picard, Jik-Jak, Grevelt, Zaghetto, Pierre le Noir, tous fameux dans la chronique du mont Taunus, tous redoutés depuis les bords de la Moselle jusqu'aux bandes de Hanovre. Shinderhannes lisait Werther, dont la réputation était encore naissante, et Julie Blasius, jeune fille de Zerbst, prisonnière de la bande, et dont le capitaine voulait faire sa maîtresse, écoutait la voix du bandit, tout en effeuillant avec distraction une branche de saule.

« Julie, dit le jeune homme en interrompant sa lecture, vous avez bien tort d'exiger que je vous lise ce roman jusqu'à la dernière page ; il ne peut se terminer que par une catastrophe. Je vous le conseille franchement, arrêtons-nous là. Ce sera comme un amour où le délit est toujours si bon ! — Qu'on presse toujours le dénoûment, n'est-ce pas ? Mon cher capitaine, lisez, je vous prie. Un roman ne s'épouante guère. »

— C'est un peu bien volontaire pour une captive, madame. — Vous trouvez ?

Mais elle hocha la branche de saule, se mit à boucler les blonds cheveux du bandit, et Shinderhannes, ému, reprit son livre en rougissant de plaisir.

« Du reste, peu m'importe, dit-il à voix basse ; vos yeux ne seront que plus beaux s'ils viennent à pleurer. Ou donc en étiez-vous ?

— C'est que je disiez qu'au plus beau moment du succès de Werther, ayant un jour rencontré sur le Hundsrick la jeune femme de Brunswick qui servit de modèle à la Charlotte de Goethe, un accès de fureur vous prit, et qu'en mémoire de tout ce que son amour avait souffert pour elle, vous eûtes un instant la singulière envie de la tuer. — C'est vrai, reprit Shinderhannes en laissant rouler le livre jusqu'au fond du précipice ; mais cette envie, je me la suis passée, ajouta-t-il avec un regard sombre que Julie sentait sans émotion apparente. Comme ce livre immortel vient de rouler dans l'abîme, de même Charlotte y disparut elle-même. Je saisis la malheureuse femme par les cheveux, qu'elle avait long et nous comme vous, je lui ordonnai de recommencer son âme à Dieu, et je la traînai sur le revers de la montagne ; là, je soulevai son corps frêle et délicat, je murmurai le nom de son amour, je balança longtemps au-dessus du gouffre ses membres déjà glacés d'épouvante, puis tout m'échappa... »

— Et Charlotte roula dans le précipice ? dit Julie.

— Oui, ma belle ; et si j'avais pu rendre en même temps la vie à Werther, j'eusse retiré sa maîtresse du gouffre, car il était favorable de voir déchirer par les roues, tendant ses bras nus, criant et luttant contre la cascade qui l'emportait dans le Rhin. — Et qu'ont-ils dit, vos hommes ?

— Je les ai condamnés au siège d'un monastère, nous avons battu la porte en brèche avec un crucifix, les hommes leur ont versé à grands vres du hêtre-roie, et ils n'ont rien dit. — Ce sont des lâches ! Moi, je vous eusse appliqué homicide, moi, j'eusse arraché le pognon qui dort à votre ceinture, et il y aurait eu deux victimes pour le succès d'un roman. »

Le bandit Shinderhannes se mit à rire, et prenant la branche de saule, l'effeuilla tranquillement à son tour.

« Picard ! s'écria-t-il bientôt en voyant ni de ses hauts-nants grimper vers lui à travers les sapins, veillez aux Français et faites relever les sentinelles. Je vais fumer une pipe. » Les gendarmes de Mayence, à cette époque, poursuivaient la horde du bandit jusqu'en sur le territoire hanovrien ; Napoléon et la Prusse (c'est en 1802) s'entendirent parfaitement en cet égard. L'association des brigands de Hundsrick avait été en partie le résultat des guerres entreprises par les Français pour l'occupation de la Hollande, de la Belgique et des

Quand arrive le 5 novembre, le gibier a déjà vu le feu de très-près, les perdrix surtout mellent à se laisser approcher une mauvaise volonté désespérée. Alors, au lieu d'aller les chercher, on les fait venir à soi au moyen de rabatteurs; c'est un moyen certain pour brider la poudre. Les classes en font une commémoration ordinairement le jour de saint Hubert. Ce jour-là, les endroits réservés ne le sont plus; on tire de tous les côtés, on fait un tapage infernal; et notre glorieux patron doit être content du massacre et surtout du tapage qui se fait en son honneur.

Il y en a des chasseurs célèbres le Saint-Hubert sans savoir la vie de leur protecteur ici-bas et dans le ciel. Si vous leur disiez: «monsieur, qu'est-ce que saint Hubert? ils vous répondraient: C'est un saint dont la fête arrive le 5 novembre. — Mais à quelle époque vivait-il? pourquoi, comment a-t-il gagné le paradis? Ils resteraient bouche bée. Eh bien, je vais leur donner ici un petit abrégé de la vie de ce grand saint, pour qu'ils ne soient plus embarrassés quand on les interrogera.

Hubert était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine; il naquit en l'an de grâce 636. Bertrand, fort brave homme, fatigué de la tyrannie d'Ebroin, maître du palais sous



(La Messe de Saint-Hubert. — Bénédiction des chiens.)

Clotaire III, secoua le joug et proclama son indépendance. Ebroin, fort sûr-mois de sa nature, au lieu de combattre Bertrand en brave chevalier, aima mieux le vaincre par des sottises; il fit prier un sort sur ce pauvre duc et le rendit imbécile. Il croyait ainsi envahir l'Aquitaine; mais Hubert était là pour parer le coup; ses prières au ciel rendirent la raison à Bertrand, qui n'vra bataille et fut vainqueur. Hubert vint à Paris à la cour de Thierry I^{er}, roi de Neustrie et de Bourgogne; celui-ci, charmé de sa bonne mine, le nomma comte du palais. Mais Ebroin était plus maître que le roi; gardant l'aigle au jeune Hubert, qui avait désensorecelé son père, il lui chercha tant de noises qu'il fut obligé de quitter la cour. Il se retira chez Pepin d'Héristal, duc d'Anstrasse, ennemi d'Ebroin. Une guerre éclata entre eux; Hubert y rendit son nom illustre, et il fut proclamé le plus brave. Thierry fut vaincu; Ebroin mourut assassiné; Pepin voulut garder Hubert, grand chasseur; il reconnaissait la même passion chez le fils de Bertrand, et vous savez le proverbe: « Qui se ressemble s'assemble. »

Hubert se fit à la chasse une aussi belle réputation qu'à la guerre. Pour démolir les ruses d'un cerf, il n'avait point son égal. Pepin le nomma grand-maître de sa mai-



(Vison de Saint-Hubert.)

son, et lui fit épouser mademoiselle Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain. Les anciens chroniqueurs disent que la classe lui faisait souvent oublier le service divin; il courait sans cesse à cheval dans les bois; dimanche ou fête, Pâques ou Noël, rien ne pouvait l'arrêter. Un sanglier lui faisait manquer la messe, un chevreuil l'empêchait d'aller à vêpres. Un jour, c'était le vendredi-saint, Hubert, dans la forêt des Ardennes, vit le cerf qu'il chassait venir droit à lui. O prodige! le cerf portait un crucifix entre ses deux bois. Effrayé, il tombe à genoux et entend ces paroles: « O Hubert! jusqu'à quand pourras-tu les bêtes des forêts? jusqu'à quand cette vaine passion te fera-t-elle négliger ton salut? Si tu ne te convertis pas promptement, tu seras précipité dans l'enfer. » Hubert répondit: « Seigneur, me voici prêt à faire votre volonté. » Le cerf lui dit: « Va chez mon serviteur Lambert à Maestricht, il te dira ce que tu dois faire. » Ainsi, dit la légende, Hubert, qui voulait chasser et prendre, fut lui-même chassé et pris. Saint Lambert, évêque de Maestricht, lui donna de bons conseils, et surtout de bons exemples pour gagner le ciel. Demeuré veuf, Hubert se retira dans la forêt des Ardennes, là où se trouve aujourd'hui le village de Saint-Hubert. Il y vécut longtemps de la vie contemplative, ne chassant plus que les loups, lorsqu'ils venaient l'attaquer.

Saint Lambert mourut assassiné, et Hubert le remplaça. Le jour de son sacre, un ange apporta du ciel une étoile brochée



(La Saint-Hubert du garde.)



(La Saint-Hubert au château.)

par la vierge Marie; saint Pierre lui apparut et lui remit une des deux clefs avec lesquelles on le représente toujours. Cette

clef sert encore aujourd'hui à guérir les enragés, hommes et bêtes; on la fait rougir au feu et puis on l'applique légèrement sur le front du chien de manière à lui brûler seulement le poil. Autrefois on avait la coutume, en entreprenant un voyage, de clouer un fer de cheval à la porte d'une église ou d'une chapelle sous l'invocation de saint Martin. On faisait aussi rougir au feu la clef de cette église ou de cette chapelle et on en marquait le front de la bête qui devait porter le voyageur. Je ne raconterai pas tous les miracles opérés par Hubert; il me faudrait trois numéros de *l'Illustration*. Depuis que saint Hubert est mort, les miracles continuent; un morceau de la sainte étole guérit les individus atteints de la rage, et l'étole est toujours entière. Le 5 novembre, la chapelle de Saint-Hubert ne désespérit pas; des trois heures du matin, les trompes sonnent le réveil; à l'instant, chasseurs et piqueurs, gardes et braconniers se mettent en route avec leurs chiens, après s'être lestés de la classique soupe à l'oignon. Tous arrivent à la chapelle de Saint-Hubert, aujourd'hui délabrée, mais conservant toujours son antique célébrité. Un prêtre dit la messe aux flambeaux, les trompes sonnent lors de la consécration et pendant la bénédiction toute spéciale pour les chiens. Le plus jeune chasseur fait la quête, et ordinairement un nid de grive place dans le pavillon de sa trompe lui sert de plateau.

Les chasseurs scrupuleux ne se contentent pas, pour leurs chiens, de cette bénédiction générale, il leur en fait une autre plus directe. Ils retournent le lendemain chez un monsieur descendant de saint Hubert, à ce qu'il dit, et qui applique à leurs chiens la clef rougie que son aïeul reçut directement de saint Pierre. Lorsqu'il s'agit d'un homme, si l'on se servait de la clef rougie, le remède serait peut-être pire que le mal; alors ce monsieur gémir en préserve de la rage en imposant les mains et en prononçant certaines paroles que lui seul connaît; mais en cela comme en beaucoup d'autres choses il faut avoir la foi. Ce qui est fort singulier, c'est que les protestants et les réformés vont en pèlerinage à Saint-Hubert aussi bien que les catholiques; on y voit même des juifs. Tous amènent leurs chiens et leurs bestiaux, soit pour les guérir de la rage, soit pour les empêcher de l'avoir.

Ceux qui chassaient dans les Ardennes devaient aux moines de Saint-Hubert la première pièce de gibier qu'ils tuaient, et la dime de toutes les autres. Un comte Théodoric, après avoir fait vœu d'observer cette règle, tua un superbe sanglier. Il le trouva si beau, qu'il voulut le garder. N'ayant point de charrette pour transporter une bête si lourde, il le lit dépecer, afin que ses gens pussent se charger chacun d'un morceau; mais, ô prodige! les gigots, les filets, la hure, ne furent pas plutôt détachés, qu'ils partaient comme des fusées à travers les airs, et décrivant une parabole, ils tombèrent sur l'abbaye, où les moines les mangèrent. Un certain Josbert fut bien autrement puni: atteint de la rage, il promit aux moines les tiers de ses terres s'ils le guérissaient. Mais, comme dit le proverbe italien:

Passato il pericolo,
Gabbato il santo.

Une fois bien portant, il envoya les moines au diable, qui n'en voulut pas, et entra dans le corps de Josbert. Vous dire tout ce que lit notre possédé quand il eut le diable au corps, demanderait trop de temps et trop de place. Lie, garroté, il fut porté devant l'abbé de Saint-Hubert. Celui-ci le fit mettre dans une cuve d'eau bénite, et lui couvrit la tête avec la sainte étole. Qui fut penaud? Je vous le demande. Le diable ne pouvait plus sortir par la bouche, car l'étole était là; d'un autre côté la chose paraissait peu commode, car on pouvait prendre un bain d'eau bénite, et pour un diable c'est fort

dangereux. Cependant à tout prix il fallait fuir l'étole, et le diable partit par les voies inférieures, ce qui produisit une



(Une Chasse dans un hôtel de la rue Saint-Hippolyte.)

telle détonation que les donnes de la cave en furent brisées (1). La morale de tout cela, c'est qu'il faut toujours teur les promesses que l'on fait aux moines.

Hubert mourut en 727. Seize ans plus tard, on ouvrit son cercueil en présence du roi Carloman, et on trouva son corps frais et vermeil. Ses habits étaient plus entiers et plus beaux que de son vivant. Des lors on le nomma saint Hubert. Ce titre lui fut confirmé par Léon X en septembre 1515. Le roi fit mettre la dépouille mortelle du saint dans une belle chasse, devant le maître-autel. Cette première translation eut lieu le 5 novembre 745, et voilà pourquoi nous chassons tant et nous donnons si bien le jour de la Saint-Hubert.

Je connais des chasseurs qui, le 5 novembre, négligeraient les plus sérieux affaires pour courir les champs; j'en connais qui, malades, au lit, se sont levés, ont fait un tour dans leur parc et se sont recouchés ensuite, après avoir accompli ce devoir, et acquit de conscience; j'en ai vu qui, ne pouvant pas sortir, ont revêtu l'habit de chasse et sont restés ainsi équipés toute la journée dans leur fauteuil.

Lord Egerton, propriétaire d'un fort bel hôtel rue Saint-Honoré, avait été grand chasseur. Devenu vieux et goutteux, il ne pouvait plus monter à cheval ni courir à pied; l'énorme maladie le clouait dans son large fauteuil. En temps ordinaire il prenait patience avec assez de philosophie; ses livres et ses amis lui faisaient quelquefois oublier l'âge heureux où il pouvait chasser depuis le matin jusqu'au soir; mais lorsque venait la Saint-Hubert, toute diversion était impossible. Alors il se sentait intérieurement travaillé par le démon cynégétique, démon cent fois plus tenace que ceux de l'amour, de l'ambition et autres passions à l'eau rose. La veille du jour où les chasseurs fêlent leur saint patron, l'imagination de milord, s'égarant en folle sur sa vie passée, lui retraçait avec les plus vives couleurs d'anciennes jouissances dont la privation augmentait encore son mal présent; les crises remontaient alors à l'intensité, les douleurs devenaient plus aiguës, plus poignantes; le pauvre homme faisait pitié. Lorsque le mois de novembre approchait, les domestiques du noble lord disaient entre eux: « Le malade de notre maître augmente, on voit bien que la Saint-Hubert n'est pas loin. »

Un jour, c'était le 5 novembre 1857, lord Egerton, en s'éveillant, entendit les sons trompettes de la tonpue.

« Pourquoi ce bruit? demanda-t-il à son valet de chambre, cela me fait tuer; ces fanfares me déchirent le cœur.

— Je pensais, au contraire, que cela vous ferait du bien. — Allez dire à nos voisins que je les prie en grâce de me laisser dormir en paix. Dieu me pardonne, ils sonnent la Saint-Hubert, le réveil, le départ; j'entends les cris d'une meute, et je suis forcé de rester au lit! Les malheureux! ils ne se doutent pas des angoisses qu'ils me causent!

— Vos voisins ne sont pour rien dans tout cela, milord; cette musique joyeuse n'a d'autres exécutants que vos piqueurs; ces cris sont ceux de vos chiens; milord doit savoir que c'est aujourd'hui la Saint-Hubert.

— Tu veux donc augmenter mes regrets, tu veux me tuer! Ah! mon ami, au lieu de me déchirer l'âme, au lieu de me retourner le poignard dans le cœur, fais-moi plutôt oublier ce jour, qui me rappelle d'aussi délicieux souvenirs.

— Il ne s'agit pas de souvenirs, mais de réalités; nous chassons aujourd'hui.

— Ah! — Vos piqueurs sont à cheval avec leurs habits de fête; vos valets de limer font le bois; je vais vous habiller, et bientôt vous entendrez leur rapport.

— Ah! ça, mais on dirait que tu parles sérieusement? — Milord sait bien que je suis incapable de me permettre une plaisanterie déplacée.

— Hélas! il m'est impossible de sortir de Paris; si tu m'emmènes vivant, tu me ramèneras mort.

— Dieu et votre grâce me sont témoins que je n'ai pas dit un mot de cela.

— Et où chasseront-ils nous? — Ici. — Ici!

— Le gibier du parc se multiplie beaucoup trop, il faut nécessairement le détruire.

— Le gibier!! — Les chevreuils surtout font un dégât horrible en broutant les jeunes arbres.

— Les chevreuils!!! — Vos massifs de dahlia, vos plates-bandes de céramiums, vos carrés de tulipes sont labourés, détruits, anéantis par les sangliers.

— Les sangliers!!!! — Cette dernière exclamation fut poussée avec une force inaccoutumée; on aurait cru entendre Mithridate prononçant son fameux « les Romains! ». Les yeux de milord brillèrent du feu de la jeunesse, les douleurs de la goutte cessèrent, une vie nouvelle circulait en lui; le valet de chambre continua:

« Entendez-vous ces fanfares, qui vous promettent une heureuse journée? allons, milord, habillez-vous, et à cheval.

— A cheval! est-ce que tu rêves? — A cheval, vous dis-je, ou en voiture, si vous l'aimez mieux; vous chasserez aujourd'hui toutes les bêtes possibles, depuis le lapin jusqu'au sanglier, depuis le lièvre jusqu'au cerf.

— Alors, je me fie à toi, mon ami; ceci commence à m'intéresser. Fais en sorte que je ne me réveille pas; ce serait vraiment dommage. »

Aussitôt que milord fut inséré dans le mouleton et la fanelle, quand une vaste robe de chambre fourrée eut hermé-

tiqnement enveloppé, deux domestiques l'emportèrent dans son fauteuil et le descendirent au vestibule, échauffé par un bon poêle. Comme il n'avait la goutte qu'à la paule droite, il voulut que sa jambe gauche fût couverte par la gaitre classique. La porte du jardin s'ouvrit, et deux valets, tenant leur linier en main, se présentèrent pour rendre compte de leur tournée matinale.

« Eh bien, Dick, as-tu de belles choses à m'a proposer? Je ne m'attendais guère à me trouver aujourd'hui en face de toi; et, je le te dis sans compliment, la figure et celle de ton camarade Tom me sont utiles, fois plus agréables à voir que celle de tous mes médecins.

— Milord, la chasse sera belle, mais nous aurons bien des difficultés à vaincre.

— Tant mieux, mon ami, tant mieux! Voyons, dis-moi quels obstacles notre courage devra surmonter.

— Milord, je crois avoir rencontré un sanglier tiers-an, qui se fait accompagner d'un écuyer plus jeune; et si mon chien ne me trompe, il est remué dans un fort de lilas et de chevrefeuille, qui se trouve au bout du massif de géraniums.

— Par saint Hubert, voilà certainement le premier animal de cette espèce qui, de mémoire de chasseur, se soit avisé de choisir un pareil fort.

— Quant à moi, je n'en avais jamais vu un semblable lieu.

- Et toi, Tom, qu'as-tu dénoté? — Trois chevreuils. — Où sont-ils? — A la repose, derrière le kiosque. — J'avais cru entendre parler d'un cerf? — Il y est. — Tu n'en parlais pas. — Impossible de le retourner, il court toujours; il ressemble aux chevreaux de Francoini, faisant beaucoup de chemin dans un petit espace.

— Oui, milord, ajouta Dick; et quelque bête que nous classions, nos chiens ne pourront pas suivre le droit. Nous aurons souvent du change, les vols se multiplient, se croisent en tous sens; derrière chaque arbuste il y a un lièvre au gîte; tous les dahlia roubrés par la gelée cachent trois ou quatre lapins. J'ajouterai même que, malgré nos précautions pour détruire les animaux nuisibles, je soupçonne un renard d'être à l'affût dans la plate-bande de chrysetemum.

- Un renard, Dick? — Un renard, milord. — Et... il n'y a point de loup? — Je ne le pense pas. — C'est dommage.

— Si votre honneur veut nous dire quelle bête on doit chasser la première, nous lancerons.

- Il faut tout lancer. — C'est l'avis que j'aurais donné à milord s'il n'avait consulté.

— Allons, partez, courez, criez, sonnez, je vous verrai d'ici; j'espère que cela fera diversion à mes douleurs.

— Comment, milord! mais vous suivrez la chasse, vous tirerez des coups de fusil; vous n'avez pas la goutte aux mains.

- Oui; mais je l'ai aux pieds.

« Fort bien, voici votre voiture. »

A l'instant un homme en char à trois roues, chef-d'œuvre de mécanique; il pouvait tourner en tous sens, à la moindre pression d'une manivelle; un domestique assis derrière le dirigeant comme un pilote. On porta lord Egerton dans ce véhicule rembourré de fourrures; un solide superbe réchauffait les membres du noble goutteux. Armé d'un fusil double, suivi de ses valets portant d'autres fusils chargés, il donna le signal, et la chasse commença. Je ne vous en ferai pas la description; ce serait aussi difficile que de raconter tous les coups de sabre donnés ou reçus à la bataille de Wagram. Vous saurez seulement que ce brave Anglais lit à lui seul un carnage horrible; il traitait sur un fleuve de gibier qui coulait toujours; s'il manquait un chevreuil, il tuait six lapins; tout y passa; le sanglier ne lit point le méchant, car une bouteille de rage n'a jamais nié le caractère du cochon.

Cette chasse fut un curieux spectacle pour les locataires des maisons voisines; placés à leurs fenêtres, perchés sur les toits, ils regardaient le massacre avec des yeux stupides; il semblait qu'ils assistaient à une représentation du Cirque-Olympique; la scène était dans un jardin; les fenêtres et les mansardes servaient de loges.

Le soir il y eut curée pour la meute et grand dîner pour les chasseurs, avec accompagnement de fanfares. En second-chant, le noble lord disait à son valet de chambre: « Mon ami, c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; le plaisir que j'ai éprouvé était d'autant plus grand, que je l'espérais toujours. Ce matin j'aurais pu croire tout possible, excepté de

chasser aujourd'hui. » Mais si l'homme peut résister à la souffrance, il succombe quelquefois à l'excès du bonheur; on dirait vraiment que, créé pour souffrir, il n'a point la force nécessaire pour supporter la joie. Le lendemain lord Egerton n'existait plus. Avouez qu'il était difficile de mieux mourir; si moi peut se comparer au bonlet de Tarente, à la ballade de Charles XII, son cercueil fut entouré des trophées de sa victoire; tel Louis XV, après la bataille de Fontenoy, dormit sur un matelas fait avec des drapeaux ennemis.

Pour transmettre son effigie et son nom à la postérité, lord Egerton a fait frapper une médaille. J'en conserve un exemplaire qui m'a été donné. Elle porte en exergue: *Francis Henry Egerton, Earl of Bridgewater*. S'il avait vécu plus longtemps, il en aurait sans doute fait fabriquer une autre avec cette légende: *Il chassa le jour de saint Hubert à saurrie, rue Saint-Honoré, n° 553, à Paris*. Le fait est assez extraordinaire pour mériter d'être transmis à tous les chasseurs à venir.

ELZEAR BLAZE.

MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XVII.

TRAHISON.



« Adrocco, dans les premiers jours du mois de juillet de 1581, remit à Lucchino un billet de Ramengo ainsi conçu:

« Magnifique seigneur Lucchino,

« Je suis arrivé, suivant votre ordre, dans la ville d'Avignon, et j'ai réussi à trouver le rebelle

Franciscolo Pusterla avec son fils. Ne désirant rien plus vivement que de servir notre prince, que le seigneur Dieu tienne en main, je me suis conduit de telle sorte que je l'ai déterminé à se diriger vers le port de Nice. Nous partîmes par Nice de Province la semaine suivante; avec l'aide de Dieu, nous nous embarquâmes sur le navire appelé le *Caspio*. C'est pourquoi je supplie votre magnificence de prendre les mesures nécessaires pour s'emparer dudit Pusterla et de son fils. Alors je mettrai de plus longs renseignements aux pieds de votre altesse, qu'aujourd'hui je base en toute humilité.

« RAMENGO DE CASALE. »

Ainsi qu'il l'annonçait, dès que la mer fut favorable, Ramengo sortit du port de Nice, conduisant son ennemi sans défiance. La fortune le servit au delà de ses espérances, elle



(1) Sicut inebriatus pavidus virtutis divinae et cunctis per posteritatem egregiè, talibus debet eriguntur, ut omne dolium a contagio sua resolveretur. Sic Deus superbissimum spiritum Inbriato exponebat. *Historia sancti Huberti principis Aquitani ultimi Langobardis primi Leodiensis episcopi*. Luxemburgi, 1621. In-10, pag. 402.]

lui offrit immédiatement l'occasion qu'il pensait devoir attendre : les Pisans consentirent, pour des canes qu'il est inutile d'énumérer ici, à livrer Pusterla à Luchino.

Dans les premiers jours, le vaisseau qui portait Pusterla eut à lutter contre les éléments : des pluies violentes, des coups de vent, des bourrasques, paraissaient vouloir repousser les exilés de la terre qu'ils désiraient revoir et où ils devaient trouver la mort. Venturino disait : « O mon père ! pourquoi avons-nous quitté ce pays ? Là nous étions au moins sur la terre et solidés sur nos pieds. » Et Pusterla répondait :

« Nous l'avons quitté parce qu'il n'était pas notre patrie. — Et où allions-nous maintenant ? — Ne le sais-tu pas ? en Italie. »

En Italie ! oh ! dans notre cher pays, n'est-ce pas ? Là nous entendrions encore parler notre langue, n'est-il pas vrai ? Là nous verrions des gens que nous connaissons tous. Et ma mère, la trouverions-nous aussi bien ?

— Pauvre mère ! répliquait Francesco en souriant et en caressant les cheveux de son enfant. Oui, nous la reverrons, si Dieu le permet. Maintenant prie pour elle.

— Prier ? oh ! il ne se passe pas de jour que je ne prie, pas de moment où je ne me la rappelle. Encore cette nuit, j'ai rêvé d'elle. Nous étions là-bas, dans notre villa de Montebello ; elle et moi nous nous tenions dans la salle, et tu entraînais à cheval avec une armée... Je ne me souviens plus. Je sais bien que je ne l'avais jamais vue plus belle ni plus tendre. Oh ! si j'étais grand, si j'avais le bras fort, fort comme le tien, comme celui d'Alpino, je courrais bien la délivrer.

Pusterla l'embrassa attendri, et levant les yeux vers Ramengo, qui tenait les siens fixés sur eux comme la vipère sur le rossignol fasciné, « O mon ami, lui dit-il, quelle consolation dans l'isolement, dans l'infortune, de trouver un fils à ses côtés ! »

C'était jeter de l'huile sur le feu. Ramengo éclata au fond de son âme, en entendant ces paroles qui lui rappelaient qu'il aurait pu pour de la même consolation, et qu'elle ne lui avait été ravie que par ce même Francesco qui lui vantait son propre bonheur. « Mais ce sera pour peu de temps ! » s'écria-t-il en levant le poing vers le ciel ; et il se précipita dans le navire pour y épancher sa fureur, au grand étonnement de ses compagnons de voyage.

Un matin, Venturino tenant le bras de son père, de sa petite main lui indiquait les montagnes de la terre ferme cotoonnées de nuages fantastiques. Tout à coup il s'écria : « Vous, vous ce vaisseau qui s'approche. Il porte sur sa voile la vipère de Milan. »

A cette vue son père ne put s'empêcher de frissonner. Lorsque le vaisseau s'approcha, chacun reconnut qu'il portait les armes de Pise écartelées de celles des Visconti. On sut bientôt à bord que l'Isse s'était allié aux Visconti de Milan.

Chacun commenta cette nouvelle à sa manière ; mais Francesco en fut vivement épouvané, son fils et lui étaient perdus si abordait un port de Pise. Pâle comme les voiles de son bâtiment, il commença à supplier le capitaine de retourner en France, s'offrant à lui payer non-seulement les frais de la

traversée, mais tout le dommage qui pourrait en résulter pour lui et pour les passagers, et à lui donner en outre une forte récompense. Il lui vint tout ; mais cet homme levant les épaules, lui répondit : « Je dois être aux ordres de ce seigneur. »

Et il indiqua Ramengo, qui lui dit brusquement : « Votre devoir est de continuer votre route. » Quel vote ces paroles firent tomber des yeux de Pusterla ! Raisons, supplications, larmes, tout le tenta-t-il pas pour attendre ce misérable ! Il se jeta même à ses pieds avec son fils ; il lui embrassa les genoux, lui rappelant les antiques bienfaits de sa famille, le nom de Boschia : « Vous aussi, lui dit-il, vous devez comprendre l'amour paternel, car un instant au moins vous avez été père. »

Le rire satanique qui errait sur les lèvres de Ramengo en contemplant l'humiliation, en entendant les prières de son ennemi, se changea en un gémissement féroce à ces dernières paroles. « Et je serais encore père et époux si tu n'avais pas existé, maudit ! » s'écria-t-il en repoussant le père suppliant, avec un geste brutal. Puis il ajouta : « Mais rends grâce à Dieu, qui m'a donné la consolation de te voir torturer dans ces affections dont tu m'as privé. »

Pusterla ne pouvait comprendre tout le sens de ces paroles ; mais il avait reconnu le sentiment de sa dignité. Se relevant vivement, il s'éloigna de Ramengo avec indignation, sans ajouter un seul mot ; puis il embrassa son enfant, assis sur ses genoux, avec le calme du désespoir.

Cependant le navire avait été signalé, et de derrière la Capraja débouchèrent deux galères faisant force de rames, qui vinrent à sa rencontre. La vipère des Visconti, peinte sur le pavillon, ne laissait point de doute sur leur maître. Pusterla le regarda s'approcher et ferma les yeux dans l'attente d'un malheur inévitable.

A peine les deux vaisseaux firent-ils proches du *Cuspio*, qu'ils le sommèrent d'amener les voiles et de laisser aborder. Le capitaine Samminiato roquait les noms des passagers, et Ramengo se présenta devant lui, et montrant le triste



Quant au malheureux Pusterla, il ne tarda pas non plus à arriver, et le peuple courut voir ce fameux chef de rebelles qui voulait bouleverser Milan, défaire le Seigneur, en renverser la religion. Il fut renfermé dans la tour de la porte Romaine, où la triste Marguerite l'aperçut précisément entrer, et nous l'avons laissée étonnée à cette vue. L'infortuné s'efforçait de ne pas en croire ses propres yeux. Mais toute son incertitude cessa un jour que le geôlier Macaruffo entra dans son cachot avec des manières affectées et un visage rebuziné, s'écriant : « Quelle pitié en cet endroit ! quelle odeur de renfermé ! Pourquoi ne donnez-vous pas de l'air à cet appartement ? Et il s'éventait avec un morceau de soie. Marguerite reconnut promptement le tissu où elle avait commencé à broder une marguerite qu'elle n'avait pas finie. Ce tissu avait été pris par Buonvicino dans le salon, le dernier jour qu'il y entra, et on se rappelle qu'il avait remis ce précieux don à Pusterla, qui le porta toujours depuis sur lui. En le recevant, Marguerite fut vivement émue :

« Qui vous a donné cette broderie ? demanda-t-elle avec anxiété au geôlier.

— Quoi ? plait-il ? répondit le rustre en le dépliant malicieusement devant ses yeux. Un autre camarade me l'a donnée, logé là auprès, et que vous connaissez.

— Franciscolo ?

— Bien sûr. Le seigneur seigneurissime Pusterla.

— C'est vraiment lui ? s'écria-t-elle, plutôt en se parlant à elle-même qu'en interrogeant le geôlier, qui continuait :

— Lui-même ; en dormez-vous ? Croyez-vous donc qu'il ne nous arrive ici que des habits de futaie ? Regardez, il est sous la clef que voici.

— Et son fils ?

— Oh ! il y est aussi, bien entendu. Ce serait une barbarie de séparer le fils de son père. »

Bien qu'elle s'efforçât de se tromper elle-même, Marguerite était convaincue que son mari et son fils étaient ses voisins de captivité ; et son cachot désolé le savait bien, qui retentissait nuit et jour de gémissements sans consolation. Mais se l'entendre assurer à cette heure, mais se voir, par les ironiques discours de ce bandit, arracher le dernier fil de ses espérances, faisait sur elle l'effet que produit sur le condamné la lecture de la sentence de mort, lors même qu'il en connaît d'avance la teneur.

« Et, continuait Macaruffo, il m'a donné cette fleur, voyez comme elle est belle, pour que je vous salue et que je vous la fasse voir.

— Il sait donc aussi que je suis ici ? demanda Marguerite.

— Oui, il m'a dit que je vous salue et que...

— Et quelle autre chose me fait-il dire ?

— Oh ! il vous fait dire beaucoup d'autres misères, mais ne m'en souviens plus.

— Hélas ! cherchez à vous les rappeler, dit Marguerite ; mais ce misérable, incapable d'aucun noble sentiment, répondait :

« Me les rappeler ? N'aurait-elle point, votre seigneurie, quelque chose dans sa poche pour me rafraîchir la mémoire ? »

— Bien. Bon Dieu ! vous le savez. Tant le peu qui m'était resté, je vous l'ai donné tout entier. Quelle chose me reste-t-il que ce vêtement né ? Hélas ! veuillez me faire cette grâce par charité. Qui sait si un jour je ne redeviendrai pas en état de vous récompenser ? sinon, Dieu vous en récompensera. »

Et douce, suppliante, appuyant ses belles mains sur les épaules du geôlier, elle tentait de fléchir son impassible cupidité. Mais ses prières ne faisaient pas plus sur lui que le soufflé d'un vent d'avril sur une montagne de marbre. Et :

« Que Dieu ! que diable ! quelle charité ! quelle récompense ! dit-il. La charité, je suis homme à la recevoir et non pas à la faire. Hé ! qui sait, les promesses pour l'avenir,



groupe du père et de son enfant, il s'écria : « Celui-ci est Francesco Pusterla. » On le chargea de chaînes et on le traîna à fond de cale, où il eut du moins la consolation de n'avoir plus sous les yeux l'infâme Ramengo.

Celui-ci le fit conduire à Gènes, et de là, après une quarantaine qu'on lui imposa à cause de la peste qui régnait alors en Toscane, il entra dans Milan par cette même porte du Tesin qui s'était ouverte pour lui lorsqu'il faisait partie de la marche triomphale, et il se présenta à la cour de Luchino.

Le bouffon Grillincervello se tenait dans l'antichambre, au milieu des camériers et des pages. Il courut aussitôt trouver Luchino. « Combien voulez-vous me payer, si moi, avec ma poudre de perlinpinpin, je vous fais comparaitre en personne Ramengo de Casale ? »

Luchino ne montra ni étonnement ni plaisir. Il l'attendait, et répondit sèchement : « Qu'il entre.

— Qu'il entre ici ou dans la geôle ? demanda Grillincervello surpris.

— Ici, ici, répliqua Luchino.

— Et faut-il que j'aille avertir maître Picci d'apprêter les instruments de son métier ?

— Moins de folies, interrompit Luchino, sombre comme un diable noir ; et Grillincervello, qui se sentait encore des coups qu'il avait attrapés dans la citadelle de la porte Romaine, ne se le fit pas dire deux fois. Il introduisit Ramengo, et dit aux désœuvrés de l'antichambre : « Je n'avais jamais vu les grives souper avec le chasseur. »

Lorsque le vil courtisan fut en présence du prince, il lui raconta toutes les trames qu'il avait ourdies, lui rappela et lui fit contre-signer de sa main le bref d'impunité qu'il lui avait demandé pour lui et pour son fils, et faisait sonner bien haut ses services, il lui demanda des honneurs pour réparer les brèches que son dévouement n'aurait pas manqué de faire à sa réputation. Luchino ne le laissa pas finir, et le toisant d'un air iroquois, d'un geste furieux et méprisant il jeta à ses pieds une bourse pleine d'argent. « Tiens, lui dit-il, tes pareils se paient avec de l'argent et non avec des honneurs ! » et il ne voulut plus en entendre parler.



l'ivrogne ne les écrit point. Parlons bref : on vous avez quelque chose à me donner, et je parle ; ou vous n'avez rien, et alors perfermez votre curiosité en vous-même, parce que je ne fais.

Et comme elle n'avait rien pu soustraire à la rapacité de Macarullo, elle ne pouvait lui donner que ses larmes, ses supplications amères, et se jeter à genoux et prier le Seigneur. Mais le geôlier s'en alla, toujours impitoyable, faisant sonner ses clefs plus rudement en fermant les portes, et s'éloigna en chantant. Bienfuit Marguerite n'entendit plus que les pas de la sentinelle qui passait nuit et jour devant la prison, et dont les pieds, rebatant alternativement, ressemblaient à deux poids métalliques frappant en mesure le pavé.

CHAPITRE XVIII.

LE SOLDAT.



Sur le pavé de la prison, dans le corridor, Macarullo, étendit tout de son long, devant avec appétit un morceau de pain bis et une tranche de lard. De temps en temps il avait quelques gorgées d'un broc de vin qu'avec une altéreuse dévotion il tenait entre ses jambes. Il faisait nuit. Un profond silence régnait partout. Pour toute lumière, un lampion vacillant suspendu à la voûte, et à droite de Macarullo une lanterne sourde dont les rayons, l'éclairant à demi, se réfléchissaient sur le paquet de clefs qui pendait à sa ceinture. Une sentinelle silencieuse se promenait de long en large, faisant résonner du bruit monotone de ses pas les voûtes du corridor. Ce soldat s'arrêta enfin à côté du geôlier, et s'appuyant sur le bois de sa lance, il se courba un peu vers le Bergamasque et lui adressa la parole :

« Compère, ton souper est frugal.
 — Pain d'un jour et vin d'un an, répondit l'autre. — C'est toujours ainsi. Et avalant une gorgée de vin, puis s'essuyant la bouche avec le dos de la main gauche, il ajouta en branlant la tête :
 « Si ce n'eût été, si ce n'eût été...
 — Mais si ce métier maudit te pèse si fort, pourquoi ne pas le quitter ?
 — Le quitter ! bon Dieu, tu me fais rire, quoique je n'en aie guère envie. Tu as beau jeu à parler, toi qui portes toute la maison dans la valise. Mais, dis-moi, comment faire alors pour nourrir une femme et une nichée d'enfants ?
 — Cependant, si tu trouvais à vivre autrement, le ferais-tu, hein ?
 — Si je le ferais ? et de bon cœur ! Je ne sais pas quelle vie je n'accepterais pas pour échapper aux clefs, aux nerfs de bouf, aux menottes et aux chaînes ; pourvu pourtant qu'il ne fallût pas travailler de mes mains. Il me conviendrait de me promener tout le jour à faire la tonde comme toi.
 — Mais, dis-moi, si ton métier t'offrait l'occasion de gagner ?
 — De gagner ? demanda Macarullo avec anxiété, de gagner de l'argent ?
 — Par exemple, une cinquantaine de florins d'or.
 — Oui, oui, la chatte les cuive. Prends, prends-moi ce

broc, mon camarade. Je vois que ton cerveau commence à battre la chamade, et je veux lui porter le dernier coup.
 — De ne perdis nullement la tête, et je parle très-sérieusement...
 Et il tira de sa poche une bourse dont les mailles laissaient voir une belle somme d'or.
 « Toi ! s'écriait Macarullo, toi, pauvre soldat, tu as reçu une si belle grâce de Dieu ! Oh ! le grand métier que la guerre ! qui vole le plus est le plus brave !
 — Ces florins, répliqua le soldat avec une colère mal réprimée, ne sont pas volés, mais bien acquis. Et... et s'ils étaient à toi ?
 — S'ils étaient à moi, répondit l'autre d'un ton stupéfait, s'ils étaient à moi, je demanderais si Bergame est à vendre.
 — Eh bien ! ils peuvent être à toi avant demain matin, et sans qu'il t'en coûte la moindre poignée.
 — Est-ce que tu n'as pas ? Mais pour les gagner, dis vite, que faudrait-il faire ?
 — Bien autre chose, répondit le soldat en baissant la voix, que de tirer un verrou et de laisser sortir deux oiseaux de la cage.
 — Pst ! fit le geôlier en mettant la main sur la bouche de la sentinelle. Puis, d'un ton sérieux et profond :

« Quoi ! comment, deux prisonniers ? Bon Dieu ! mon camarade, je sais que tu te moques de moi. »
 Il se tut, puis reprit quelques instants après d'une voix qui indiquait plus de regret que de colère :
 « Cela te paraît peu de chose, laisser fuir deux prisonniers... Demain on les cherche, ils n'y sont plus. » Eh ! l'assomme, qu'est-ce que cela veut dire ?
 — Illustrissime seigneur, je n'en sais rien, moi, proprement rien, en conscience. » Et lui : « Hors la cause. Qu'on lui mette la corde au cou, et de la corde à la potence... J'en aurai fait la panade au diable. L'argent me va bien, mais la potence !
 — Certainement, certainement. Mais il me semblait qu'avec cinquante de ces petits frères dans ta sacoche, il y avait mieux à faire que ce métier. Réfléchis ! en quatre heures tu es aux frontières. Tu passes l'Adda, et te voilà dans ta maison, sur les montagnes, où j'appellerai bien ceux qui viendront t'y chercher. Tu revois ta femme, tes enfants ; tu revêtas ta maison, tu deviens riche.
 — Mais quels sont ces prisonniers ? dit Macarullo en faisant un effort visible.
 — Bon, pour que tu ailles les nommer.
 — Quoi, moi un espion ? non, pas pour le double de l'or que tu m'as offert. Parle donc, qui sont-ils ?
 — Ce seigneur et cette dame, dit le soldat en montrant les cachots qui renfermaient Pusterla et Marguerite.
 — Capperi ! de gros oiseaux.
 — Gros ou non, qu'est-ce que cela te fait ?
 — Cela me convient, dit Macarullo ; mais, d'honneur ! ce n'est pas l'argent qui me décide. A propos, le seigneur n'a-t-il pas un enfant avec lui ?
 — Oui, son fils, leur enfant à tous deux.
 — Mais, je veux dire, ils vont donc le laisser ici ?
 — Non, non, il s'en ira avec eux.
 — Mais tu n'as parlé de deux personnes.
 — Oh ! l'autre, c'est sous-entendu. C'est la bonne mesure par-dessus le marché.
 — Que parles-tu de bonne mesure, de par-dessus le marché ? Trois personnes pour cinquante florins d'or ! Tu n'es pas raisonnable, et nous n'en parlerons plus, si tu ne le deviens pas davantage. »
 Le soldat lui montra un diamant qu'il avait au doigt, et lui remettant les florins d'or, lui promit ce diamant aussitôt que les trois prisonniers seraient sortis de leur cachot. Le marché fut conclu, et Macarullo, joyeux, se mit à compter ses florins d'or.
 Ce soldat était Alpinolo, que nous avons laissé, dans cette fameuse soirée du 20 juin 1540, sur la route de Brera, où il prouva à Buonvicino le jeune fils de Pusterla. Certain d'être inscrit sur les listes de proscription, désespéré surtout de l'imprudance qui, en lui racontant à Remenez le secret d'une conspiration imaginaire, avait fait prendre et traiter des mécontents comme des révoltés, il se mit d'abord à fuir au gré de son cheval, plutôt par un mystérieux instinct de conservation



que par un acte bien réfléchi de sa volonté. Puis lorsque sa pensée parvint à se dégager des ténèbres qui l'obscurcissaient, et qu'il put voir clairement sa situation, dégoûté de la vie, résolu d'en fuir avec les angoisses de ses remords, il tourna brusquement son cheval et reprit au galop la route de Milan. Il en était à peu de distance, lorsqu'il rencontra une troupe de proscrits dont il connaissait les principaux membres, qui lui firent rebrousser chemin, combattant sa résolution et l'amenèrent avec eux. Il demeura quelque temps avec ses frères d'infortune ; mais les malédictions dont ils accablaient l'auteur inconnu de la persécution qui était venue les atteindre, la pensée poignante qui torturait Alpinolo, que c'était lui, lui-même qui en était le véritable auteur, lui rendirent leur compagnie insupportable, et un jour, n'écoulant que son désespoir, il les quitta brusquement.
 Il se rendit à la cabane des bons meuniers qui avaient pris soin de son enfance. On a vu, par le récit de Maso à Hamonga, comment il y arriva, et comment il avait réussi en partant son cheval, son argent et les lettres de sa mère ; mais ces braves gens, lorsqu'il partit, n'avaient point pénétré les funèbres pensées qui l'agitaient. Las de cette vie et des hommes, il résolut de mettre fin à ses jours. Après avoir jeté un dernier regard sur la maison des meuniers, qu'il apercevait encore dans le lointain, il se précipita dans le fleuve, et les flots se refermèrent sur lui ; mais porté au fond de l'eau par l'effet de son propre poids, augmenté par la vitesse de sa chute, un mouvement de réaction le ramena bientôt à la surface, pendant que le courant l'emportait toujours en avant. Ce moment, l'instinct animal se réveilla en lui ; presque à son insu, et sans qu'il eût aucune conscience raisonnée de ce qu'il faisait, ses mains s'étendirent pour fendre les flots, et comme il était excellent nageur, il reussit promptement à gagner la rive, où, épuisé de fatigue, il tomba dans un torpéur semblable au sommeil. Revenu à lui, il se repentit de sa tentative de suicide. « Je dois vivre, dit-il ; je vivrai pour mon tourment et pour punir ce traître infame. »
 Lorsqu'il eût séché au soleil ses habits, désormais sa seule fortune, il se mit au service des paysans pour gagner sa vie. Parvenu en travaillant jusqu'à Pise, il y retrouva tous ses anciens amis de Milan, et reprit avec eux cette vie des bannis si pleine d'espérances, de projets, d'exagérations, qui, pour la plupart, se résolvait en fumée.
 Un jour qu'ils cherchaient de concert les moyens les plus prompts de retourner leur patrie, un des plus passionnés eut l'idée d'attendre aux jours de Luchino. Exalté par les discours qu'il avait entendus, entraîné d'ailleurs par sa propre haine, Alpinolo proposa de se charger de l'exécution de ce crime.
 Une acclamation unanime le confirma dans sa résolution. Milan était une grande et peuplée cité ; la barbe qui ornait son jeune visage et qui était taillée à la mode des soldats, ses cheveux arrangés d'une façon nouvelle, un costume différent, lui donnaient l'assurance de n'être point reconnu. On par-





— Point d'idées tristes, ajoutait Maso. Nous nous reverrons, n'est-il pas vrai, seigneur Alpinolo?
 — Oui, répondait-il, peut-être plus tôt que vous ne le pensez.
 — Et d'une humeur plus gaie, reprenait la Nena.
 — Et chargé d'honneurs et de richesses, ajoutait Maso, qui, ayant vu le monde, savait en quoi consistaient les félicités.
 Alpinolo partit; il joignit une troupe de ces recrues, et

en avant, mais il reculait épouvanté devant l'impérieuse voix de sa conscience.
 Il était un jour, à midi, appuyé dans ce coin du Broletto



lait précisément, à cette époque, des recrutements que faisait Luchino parmi les brigands qui, après avoir désolé la contrée, las des profits incertains et irréguliers de leur vie errante, s'enrôlaient avec plaisir sous un drapeau mercenaire, et sous le commandement de Sforzaco Mafé, et devenaient les gardiens des lieux qu'ils avaient d'abord infestés.

Alpinolo se détermina à s'enrôler dans ces bandes. Il partit donc, encouragé par tous ses compagnons.

Il se rendit d'abord chez Maso, à qui il demanda le cher dépôt qu'il lui avait confié, l'anneau et les lettres de sa mère. Quelles imprécations il lança contre le ravisseur de ces gages sacrés, lorsqu'il apprit que la faiblesse de Nena avait livré à un étranger les lettres de Rosalie. Mais quand on lui apporta le diamant, comme un père qui retrouve un fils longtemps perdu, il s'apaisa, le pressa contre ses lèvres, et plus d'une grosse larme tomba de ses yeux sur cet unique souvenir de ses parents. Il alla se prosterner sur le monticule qui recouvrait la dépouille mortelle de sa mère, raviva les fleurs qui poussaient à l'entour, et prit congé des bons momiens.

« Maintenant, tu seras de retour Dieu sait quand, lui disait la Nena. Je suis vieille, une autre fois tu ne me trouveras plus; souviens-toi toujours de moi dans tes prières.



entra avec elles dans la Lombardie. Tristes compagnons! ils étaient tous couverts de haillons, la plupart étaient en outre borganes ou manchots, parce qu'ils avaient subi, comme va leurs, la peine imposée par les statuts de Milan, qui infligeaient la perte d'un œil pour le premier vol, et celle d'une main pour la récidive; pour la troisième, la potence.

Il est facile d'imaginer ce que souffrait Alpinolo lorsqu'il vit la tranquillité publique tromper les rives qu'il avait formés dans l'exil, et lorsque tout dans Milan lui rappelait les joies de sa jeunesse, les maîtres bienfaisants qui les lui avaient procurées, et qu'il devait s'accuser de les avoir plongés dans un abîme de malheurs. Il souffrait d'autant plus qu'il ne pouvait s'abandonner à ses charmes que dans la solitude où il se refusait souvent pour songer à l'engagement qu'il avait pris. — L'occasion favorable de tuer Luchino s'était plus d'une fois offerte à lui, mais au moment de frapper il sentait son cœur se débander. Il s'excitait à marcher

Normand où il s'était laissé trahir par Ramengo. Pendant des heures et des heures il tenait les yeux fixés sur la porte des Pusteria, par où il avait vu entrer Marguerite. Il alla à la Madone de San-Gelso, qui, précisément à cette époque, avait commencé à devenir célèbre par ses miracles, et avec une ferveur brûlante, mais inquiète et tourmentée, bien différente de celle de l'homme qui demande la justice et obtient la paix, il supplia Notre-Dame, « Daignez-moi la force nécessaire pour tuer votre ennemi, l'ennemi du bien public, l'ennemi de cette sainte qui savait si bien vous imiter. Si vous me faites cette grâce, je fais vœu d'aller à Nazareth, comme un pèlerin arabe, et de n'en pas revenir que je n'aie mis à mort mille de ces infidèles qui refusent d'adorer votre saint nom. »

Dans cette prière insensée, dans ce vœu de vengeance fait à la Mère des miséricordes, il crut avoir puisé une nouvelle fermeté, et peu de jours après il lui parut se présenter une occasion favorable. Il était de garde près d'un pavillon de plaisance situé au milieu d'un bois artificiel, dans le parc de Belgiojoso, délices des Visconti. En regardant à travers les barreaux de la jalousie, qui laissait librement circuler l'air, il vit Luchino qui, enveloppé dans un manteau, s'était endormi seul avec ses deux matins à ses pieds et qui dormait aussi. Alpinolo renouela son vœu, s'approcha, brandit le poignard, le leva sur la tête du tyran, et s'écria au delans de son cœur : « Chien ! tu ne te réveilleras plus qu'au jour du jugement ! »



Le jour du jugement! Cette idée arrêtait son bras. « Le jour du jugement! lui et moi nous nous trouverons un jour

en présence d'un commun juge ! à ce tribunal, Luchino paraîtra avec le coriège de ses crimes. — Et moi ! devrai-je me montrer la main chargée d'un assassinat ? Il faudra de renoncer à son projet et s'efforcer de sortir sans bruit ; mais il n'en put faire si peu qu'il ne révélat les choses. Ils se levèrent en aboyant. Luchino se précipita et se leva en portant la main à son épaule. Le lascard voulut qu'il l'instinct même le capitaine Lurio entraîna d'un air de triomphe rapporter comment on avait conduit dans la citadelle de la porte Romane Francesco Pastora et son fils.

La présence du soldat fut interprétée comme un acte de zèle et pour avertir le prince de l'approche du navire arrivant, et Alpirolo fut sauvé. Mais le plus horrible des suppliques, mais elle déchira lambeau par lambeau eût à peine égalé pour lui la torture qu'il éprouva en entendant l'annonce nouvelle, en voyant l'impitoyable joie de Luchino et du capitaine de justice, qui se disaient entre eux : « Maintenant, nous allons les faire marcher rapidement. Demain à Milan, et la chose sera bientôt faite. »

Son impudence lui avait donc encore réservé ce supplice. Aussi qui dépendra ses épouvantables fureurs ? A partir de cette heure, toute autre pensée fit place dans son esprit à celle de délivrer ces infortunés.

Il lui fut facile de se faire charger de la garde des prisonniers de la porte Romane. Nos lecteurs savent déjà comment il gagna le goélier, et à quel prix Macaruffo lui permit de laisser échapper ses trois prisonniers.

Arthur d'Escorailles est, en vérité, plus heureux qu'il ne le mérite de l'être. Ce soir-là même un hasard providentiel lui fait retrouver ses deux inconnues, qu'il ne cherche pas à retrouver celle qu'il aime dans le bal de la rue des Lombards. Elle se nomme Laure ; elle est la fille d'un négociant et la future de son malheureux ami. Celle dont il est aimé lui apparaît une heure après aux Thérieries dans les salons du duc d'Orléans. « C'était une jeune marie, d'environ vingt-deux ans, brune, grande, élanée, belle de cette beauté toute plastique et toute sensuelle que la stampe antique a prêté à Diane Chastresse. Elle avait les cheveux coulés en bandeaux avec une couronne de marguerites entremêlées de diamants ; sa robe de satin blanc était recouverte d'une robe de dentelle en forme de tunique, attachée sur les épaules par des agrafes de diamants, et relevée par des bouquets de marguerites ; enfin, elle tenait à la main un bouquet exactement semblable à celui qu'Arthur d'Escorailles avait reçu le soir même. En passant devant lui, elle se retourna avec beaucoup de vivacité et lui lança un tendre regard, un de ces regards dont l'un des maîtres de la lyre, Ronsard, disait si poétiquement au seizième siècle :

J'ai vu ses yeux, j'en ai bu le poison ;

puis elle disparut, et Arthur, arrêté par le duc d'Orléans, ne put ni la suivre ni la retrouver.

Comment on le voit par cette rapide analyse, le sujet du roman se dessine nettement. Il ne s'agit plus de savoir dès lors si le héros retrouvera les deux inconnues, mais laquelle des deux il préférera, ou plutôt s'il ne les aimera pas toutes les deux en même temps. Arthur d'Escorailles est longtemps indécis : pendant plusieurs mois il lutte entre son cœur et ses sens, entre un bonheur légitime et une passion coupable ; se décide-t-il un jour à épouser Laure, le lendemain il renonce au mariage pour l'amour adultère ; bien qu'il elle lui ait avoué qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'avait jamais aimé, que sa déclaration était une mystification, il poursuit Marguerite et se bat en duel avec son ami, le marquis de Saint-Evre. Grièvement blessé, il est soigné et sauvé par Laure, mais il ne se pose qu'à Marguerite, qu'il aperçoit un instant au chevet de son lit. Une seconde fois il se résout à se marier avec la jeune fille dévouée. La femme passionnée de devint veuve... Que fera-t-il alors ? C'est là que le héros de M. A. de Lavergne, et nous sommes incapable de le traiter.

Ce nouveau roman n'ajoute rien, nous le craignons, à la réputation si bien établie de l'auteur de *la Duchesse de Mantouria*. Il est tout à la fois trop long et trop court. Certains tableaux sont surchargés de détails inutiles, et les caractères des personnages principaux ne nous semblent pas toujours ni suffisamment originaux, ni assez développés. Mais le sujet, fort intéressant d'ailleurs, est traité avec une grande habileté de mise en scène. On sent, en lisant la *Recherche de l'Inconnue*, que M. A. de Lavergne a déjà fait beaucoup de drames et de romans. Nous avons une trop haute opinion de son talent pour ne pas lui donner le conseil de songer un peu plus à l'avenir qu'au présent, et de préférer des succès vraiment littéraires à des triomphes de feuilletons.

Abandonnons donc la *Recherche de l'Inconnue*, et tentons pour un moment une autre entreprise : c'est un *Voyage où il vous plaira*, écrit à la plume et un crayon. Qui de vous, ô lecteurs de *l'Illustration*, ne se laisserait séduire par les trop irrésistibles attrait d'un si beau titre ? Comme tous vos semblables en général, vous aimez, j'en suis convaincu, à faire ce qui vous plaît ; mais mieux que beaucoup d'autres, quel que soit votre genre, vous aimez à vous savez apprécier ce qu'on a écrit d'ouvrages, ou la plume et le crayon prennent plaisir, tantôt à expliquer les curieux mystères de leurs plus ravissants caprices ; tantôt à vous représenter simplement, tels qu'ils ont été ou tels qu'ils sont, les objets et les événements que vous pouvez regretter de n'avoir pas vus. D'ailleurs, admettez-vous beaucoup de dessinateurs plus gracieux, plus originaux et plus habiles que Tony Johannot ? Existe-t-il, à votre connaissance, un grand nombre d'écrivains qui aient autant d'imagination, d'esprit et de finesse, et qui sachent profiter avec autant de bonheur de toutes les ressources de notre langue, que MM. Alfred de Musset et P. J. Stahl ? Pourriez-vous résister aux séductions réunies de ce titre piquant et de ces noms si justement aimés ? Ouvrez ce magnifique volume, l'ayant-Propos mettra fin à votre irresolution. Que ne vous promet-il pas, en effet ! — et je ne rendrais, au besoin, son garant, — il tiendra toutes ses promesses.

Ce n'est pas qu'il vous dise pourquoi vous partez ni où vous allez. Une pareille confidence pourrait avoir ses dangers. Pourquoi voyage-t-on ? N'est-ce pas, en outre de l'avantage incontestable que chacun ne peut manquer de trouver à changer de lieu ici-bas ? N'est-ce pas surtout pour courir après l'imprevu, par exemple, et faire (en tout bien tout honneur) les yeux doux au hasard ?

Mais si les auteurs du *Voyage où il vous plaira* ne vous confient pas leur projet, pour ne pas gâter par avance ce qu'il y a de meilleur dans tout voyage, le petit bonheur des surprises, le bonheur des rencontres, etc., ils s'engagent à vous conduire sans encombre, sans accidents, sans difficultés, sans trop de paroles et sans trop de frais, à l'abri du froid lui-même — pour peu que vous portiez surtout bien de ses et vos chemises bien garnies — tout au bord de ce monde d'abord et même un peu dans l'autre, pour peu que vous soyez disposés ; tout cela, songez-y bien, sans qu'il vous soit besoin de rien quitter, ni vos enfants, qui sont les plus aimables enfants du monde et qui ne sont de trop toute part ; — ni vos amis qui vous aiment, ni le coin de votre feu que vous aimez ; rien, enfin, de ce qui vous plaît ou de ce qui vous retient... »

A ce compte-là, qui ne partirait pas ? Partons-nous ? Quant à moi, dissuez-vous rester ou m'abandonner en route ; je pars ; je suis parti.

Il était une fois un brave et bon jeune homme qui ne pouvait rester en place ; c'était son seul défaut (j'ai un ami intime qui lui ressemble). « On n'est bien, disait-il, que quand on l'on n'est pas, » et la dessus il partait. Bref, il avait la passion des voyages et la satisfaisait constamment. Cependant, après avoir fait quatre ou cinq fois le tour du monde, il revint un jour dans son pays natal, bien décidé à ne plus jamais repartir. Ce brave et bon jeune

homme était amoureux, plus en outre résolu que M. d'Escorailles, il allait épouser la belle Marguerite, qu'il aimait. La veille du jour fixé pour la célébration de son mariage, il rentra chez lui un peu tard, tourmenté par certains regards trop sévères que lui avait jetés durant la soirée son futur beau-père. Il alluma sa pipe et lut tous ses livres de voyages, qu'il ne regardait plus que comme d'absurdités mensongères. Mais cet effort l'avait épuisé ; il tomba sous leurs forces dans son fauteuil, s'endormit à rêva. Tout à coup on frappa à la porte. « Entrez ! » s'écria-t-il. C'était Jean, son bon, son cher Jean, son meilleur ami, son fidèle compagnon de voyage. « Vien avec moi, » lui dit Jean. Il hésita un instant à la pensée de sa Marguerite, puis il partit. Est-il besoin de vous rappeler qu'il avait la passion des voyages ?

Quant à moi, bien que j'aime beaucoup à voyager, je ne les suivrai point. Qu'il me suffise de vous apprendre que Franz (c'est le nom du fiancé) a laissé une relation manuscrite de ce voyage, à laquelle MM. A. de Musset et Stahl ont emprunté les épisodes suivants :

- Les fleurs des bois ;
- L'histoire d'un bergier ;
- Les amours du petit Job et de la belle Blandine ;
- La vie et la mort ;
- Les étoiles ;
- L'histoire de l'homme au grand chapeau ;
- Un jour à Londres.

En quittant l'Angleterre, nos deux voyageurs font le tour de l'Europe (ils avaient déjà fait celui des quatre autres parties du monde ;) bref, en revenant dans je ne sais quel pays, le navire qui les portait fut assailli d'une violente tempête et sombra. Franz perdit un instant connaissance. Quand il ouvrit les yeux, il lui sembla entendre trois petits coups frappés à sa porte. « Entrez, » s'écria-t-il. C'était M. Kohl, son tailleur, qui lui apportait son habit de noces. A sa grande surprise, il se trouva dans sa chambre. — Sa chère petite chambre bleue, — pareille en tout à celle de sa fiancée ; — c'était dans son fauteuil qu'il s'était endormi, qu'il avait conçu les aventures, qu'il était venu enfin et revient ; mais de courseurs ailés de navires, de rochers et de naufrages et de morts, il n'était pas question ; il n'avait fait qu'un rêve. Le lendemain il épousa sa fiancée. Sa nocce fut superbe ; elle dura trois longs jours ; on y dansa, on y balsa, on y tira un grand nombre de coups de fusil, on y fit tout le bruyant qu'on a raison ou à contance de faire autour des gens qui se marient ; mais, enfin, Dieu merci, chacun rentra chez soi.

Tel est le cadre ingénieux qui a fourni à MM. Alfred de Musset et P.-J. Stahl l'occasion d'écrire 170 pages fort agréables à lire, et à M. Tony Johannot celle de composer 65 de ses plus charmants dessins gravés sur bois. Comme livre d'étreannes et de salon, le *Voyage où il vous plaira* sera un des plus grands et des plus légitimes succès de l'année 1845.

Les *Fastes de Versailles* ont déjà plusieurs années d'existence ; mais l'édition que nous annonçons (la troisième ou la quatrième) est à peine terminée. D'ailleurs, qui n'apprécierait toujours un nouveau plaisir à revoir les splendides merveilles de ce magnifique palais, surtout lorsqu'on a pu juger et pour continuer un écrivain aussi aimable et aussi intelligent que M. H. Fortoul ? Autant Versailles est supérieur aux autres résidences royales, autant le livre de M. H. Fortoul s'élève au-dessus des autres ouvrages dont Versailles a fourni le sujet. Personne ne l'avait jamais ni vu compris et mieux expliqué que l'auteur de ces *Fastes* ; il ne se contente pas de nous décrire, dans un style tout à la fois agréable et animé, les magnificences inouïes que représentent d'ailleurs tant les gravures sur acier, il sait en découvrir, il en révèle les secrets. Il raconte entièrement cette belle *symphonie de pierre*, et nous donne l'analyse la plus complète et la plus exacte qui se puisse désirer de ce vaste domaine royal que tant de gens avaient vu, avant la publication de cet ouvrage, sans le comprendre.

« Versailles, dit M. H. Fortoul, est l'expression de la monarchie, telle que Louis XIV l'a conçue. C'est le résumé fidèle de l'encre du grand roi. On s'écoue quelquefois que son règne, si fertile en beaux génies, n'ait pas produit de poème épique. En effet, la poésie rêvait alors toutes les formes, hormis celle-là ; mais l'époque du dix-septième siècle, c'est Versailles. Et quel livre raconta jamais la destinée d'une époque d'une manière plus brillante et plus complète ? quelle gloire n'est pas écrite dans ce palais ? quel mystère n'y est pas relevé ? La vie héroïque et la vie familière s'y mêlent à chaque pas ; derrière ces grandes murailles, au bout de ces grandes galeries, au coin de ces grands appartements, qui sont pleins de la majesté royale, il y a des petits réduits et des passages ignorés qui vous apprennent mille histoires secrètes. Ce palais à deux vus : il parle des choses les plus graves et des choses les plus frivoles ; il est à la fois profond comme Tacite et indiseret comme Suetone. Il a des coins de toute espèce à vous faire, et des vérités de toute nature à vous dire. Il possède l'art de vous ennuier et de vous égarer tout à tour ; et comme s'il joignait le génie de Molière à celui de Corneille, il fait succéder les scènes comiques aux tragiques avec une rapidité merveilleuse. Il a tout vu passer sur ses dalles de marbre : les rois, les poètes, les ministres, les courtisans, les comédiens, les valets, les malheureux en titre ou autrement, les rois sans pouvoir et celles qui en avaient trop, les ambassadeurs, les généraux, vaincus ou vainqueurs, les petits abbés, les grandes dames, l'opéra et la robe, la noblesse, le clergé, même le tiers, même le peuple... Et maintenant que tout cela n'est plus, il est fait d'admirables récits à qui vent l'interroger. »

Mais de tous les écrivains qui ont interrogé Versailles, aucun n'a reçu des confidences aussi curieuses que M. H. Fortoul, aucun surtout ne les avait révélées avec plus de réserve, d'esprit et de bonheur. Ce remarquable ouvrage de l'auteur de *L'été en Allemagne* est un véritable monument littéraire qui vivra aussi longtemps — à nos espérances — que le palais de Louis XIV.

Bulletin bibliographique.

La Recherche de l'Inconnue ; par A. DE LAVERGNE (1). — *Voyage où il vous plaira* ; par TONY JOHANNOT, ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL (2). — *Les Fastes de Versailles* ; par H. FORTOUL (5).

Le nouveau roman que vient de publier le fécond auteur de la *Duchesse de Mazarin* devait s'appeler *la Blonde et la Brune*, ou *Laquelle des Deux*, ou les *Deux Malheureuses*. Au lieu d'une inconnue qu'il nous promet, M. A. de Lavergne nous en donne deux, et encore ses deux héroïnes ne restent-elles pas longtemps ce qu'elles devraient être. Dès les premiers chapitres nos héros les connaît ; il les trouve même sans les chercher, et il ne les reperit plus sérieusement. La première qualité d'un titre, ce n'est pas seulement de piquer la curiosité, c'est d'être vrai. — Quels que soient d'ailleurs l'entrain et le mérite d'un livre, le lecteur garde toujours une certaine réserve secrète contre lui s'il n'a pu réaliser les rêves de son imagination. — La *recherche de l'Inconnue*, — à l'annonce d'une semblable expédition, qui ne se représente... Mais à quoi bon, en vérité, inventer ici le roman que M. A. de Lavergne aurait dû faire ? racontons plutôt en quelques mots celui qu'il a fait.

M. Arthur d'Escorailles, le héros de ladite histoire, est un véritable maître Jacques littéraire, courissant toutes les Musés, couronné par toutes les gloires, tout à tour, et, suivant l'occasion, romancier, feuilletonniste, auteur dramatique, critique au besoin, poète même... beau d'ailleurs et blond, et fils de l'Auvergne. Il a en de grands succès littéraires, tous ses amis ont son sort et les étrangers sont liers de le connaître, etc. Toutefois à ajouter qu'il habite Paris. Un jour, en revenant de ses montagnes, où il était allé remettre son imagination fatiguée, il fit, dans le coupé de la diligence, la rencontre d'une jeune fille de dix-sept ans, et la plus ravissante creature qu'il ait possible d'imaginer de ce grands yeux bleus, un visage plein de candeur et d'innocence, harmonieusement encadré dans de beaux cheveux d'un blond cendré retombant en grappes, le long de ses joues, jusqu'à la naissance du cou le plus souple et le plus élégant qui se puisse voir. « A cet aspect, le jeune lion littéraire » tressaillit et demoura la bouche béante, en proie à une telle stupefaction, que celle qui en avait été l'objet ne put repêcher un sourire, sourire plein de charmes et qui laisse entrevoir à demi cachée dans des lèvres de corail une double rangée de dents blanches et fines comme des perles. « Ce premier regard avoué, — cela se voit ailleurs que dans les livres, — transperce deux cœurs des flèches de Cupidon. — Mais quelle était cette jeune fille inconnue ? Bien qu'il eût fait des romans, Arthur d'Escorailles ne sut ni le deviner ni l'appréhender. Il ne put même pas lui parler, car il en était séparé par un obstacle insurmontable, un gros pétre horrible qu'il avait offensé en le priant poliment de ne pas dormir sur son épaulé. — Mais à tant que la ligne brilla au ciel, il resta les yeux amoureusement fixés sur cette jeune fille, et elle ne ferma pas les siens. »

A peine de retour à Paris, Arthur d'Escorailles raconta cette aventure à quelques-uns de ses amis avec lesquels il avait diné. Le soir même, en rentrant chez lui, dans sa chambre, pour faire une toilette de nuit, son mère lui remit un petit paquet d'une forme toute particulière et signifiéusement cacheté. C'était un charmant bouquet de marguerites avec le billet suivant : « Voici mon nom, et je vous aime. »

« Ici donc, c'est-à-dire des les premières pages du roman, commence la recherche des inconnues. Arthur d'Escorailles aime une jeune fille qu'il a vue, mais dont il ignore même le nom ; il est aimé d'une femme qu'il n'a jamais vue peut-être, mais dont il connaît le nom. Comment les retrouver ? Il nous parait, quant à nous, avoir une trop grande confiance dans son bon génie, et ne pas s'impécier assez du résultat de cette aventure. Il s'habille tout simplement, et bien qu'il soit invité à la soirée du duc d'Orléans, il accompagne à un bal bourgeois un de ses amis qui veut à toute force le présenter à sa future.

(1) Deux vol. in-8, Dumont, 15 fr.
(2) Un vol. in-8, Hefel, 12 fr.
(3) Un vol. in-8, Houdaille, 16 fr.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros empêche de nous en vendre ce volume et de la Table des Matières. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

LIBRAIRIE DE PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, N. 11.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

- DICTIONNAIRE POLITIQUE**, Encyclopédie du langage et de la science politique, rédigée par une réunion de députés, de publicistes et de journalistes, avec une introduction par GARNIER-PAGES. 4 vol. in-8 grand-jésus veau de près de 4,000 pages à deux colonnes, contenant la matière de 12 vol. in-8 ordinaires. 20 fr.
- LIVRE DES ORATEURS**, par TIMOS. 15^e édition, illustrée par 27 magnifiques portraits. 1 vol. in-8 sur grand-jésus veau. 15 fr.
- DROIT ADMINISTRATIF**, par M. DE CORNÉLIS. 6^e édition. 2 vol. in-8 grand-raisin. (Cette édition est sous presse; et la 5^e est épuisée.) 16 fr. 50
- ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION**, par F. LAMENNAIS. 10^e édition augmentée d'une Table alphabétique et Analytique des matières. 4 vol. in-18 sur grand-jésus veau, format anglais. 11 fr.
- Chaque volume se vend séparément 5 fr. 50.
- ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE**, par le même. 5 vol. in-8. 22 fr. 50.
- DISCUSSIONS CRITIQUES SUR LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE**, par le même. 1 vol. in-8. 5 fr.
- AMISCHASPANDS ET DARVANDS**, par le même. 3^e édition. 1 vol. in-8. 6 fr.
- LE LIVRE DU PEUPLE**, par le même. In-8. 2 fr. 50.
- HISTOIRE DE DIX ANS (1850-1851)**, précédée d'un Coup d'œil sur la Restauration; par M. LOUIS BLANC. 5 vol. in-8, publiés en 10 livraisons; avec tous les samedis. 25 fr. le vol. Les quatre premiers volumes sont en vente.
- HISTOIRE PITTORESQUE DE LA FRANCO-MAÇONNERIE ET DES SOCIÉTÉS SECRÈTES ANCIENNES ET MODERNES**, par F.-T.-B. CLAVEL, maître à tous grades. 2^e édition. 1 beau vol. in-8, illustré par 25 jolies gravures sur acier, et publié en 25 livraisons à 50 cent. 12 fr. 50
- HISTOIRE POPULAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE**, de 1789 à 1850; par M. CABET. 4 beaux vol. in-8 de plus de 500 pages. 18 fr.
- RÉVOLUTION DE 1850**, par le même. 2 vol. in-12. 1 fr. 75
- HISTOIRE CHIMENELLE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS**, depuis les premiers massacres de l'Irlande jusqu'à l'empoisonnement des Chinois; par M. ELIAS REGNAULT. 1 vol. in-8 de 500 pages. 4 fr.
- HISTOIRE DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE**, par M. Alexis DUMESNIL. 2^e édition. 1 vol. in-8. 5 fr.
- LE SIÈCLE MAUDIT**, par le même. 1 vol. in-8. 4 fr.
- LA POLIÈNE**, Précis historique, politique et militaire de sa révolution; par ROMAN SODRIG. 2 vol. in-8. 16 fr.
- COLONIES FRANÇAISES**, abolition immédiate de l'esclavage; par M. V. SCHÖLCHER. 1 beau vol. in-8. 6 fr.
- COLONIES ÉTRANGÈRES ET HAÏTI**, résultats de l'émancipation anglaise; par le même. 2 vol. in-8, avec une carte de Haïti. 12 fr.
- LE BARREAU**; par M. OS. PISARD, avocat à la cour royale de Paris. 1 beau vol. in-8. 6 fr.
- DES MONTS-DE-PIÉTÉ**, et des banques de prêt sur nantissement; par A. BLAZI. 1 vol. in-8. 6 fr.
- PÈGRINATIONS EN ORIENT**, par EHS. DE SALLE. 2 tomes vol. in-8. 15 fr.
- MÉMOIRE SUR L'EMPOISONNEMENT**; par M. DE CORNÉLIS. 1 vol. in-8. 4 fr.
- VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS**, ou Tableau de la société américaine; par MISS MARTINEAU. 2 vol. in-8. 5 fr.
- ORATEURS DE LA GRANDE-BRETAGNE**, depuis Charles I^{er} jusqu'à nos jours; par H. LALOCHE, avec une lettre de M. Cornélius. 2 vol. in-8. 15 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par M. GORDIER, député. In-8. 6 fr.
- SOPHISMES PARLEMENTAIRES**, par Jérémie BENTHAM; traduit par M. ELIAS REGNAULT. 1 vol. in-8. 5 fr.
- SCIENTES DE SEPTIÈME**, philosophe pythagoricien, traduites en français par M. G.-P. DE LASTEYRIE. 1 vol. in-18. 5 fr. 50
- LIVRE DU COMPAGNONAGE**, par Agricole PÉRIEUX, dit Jeignonnis-la-Verte. 2 vol. in-52. 2 fr. 50
- COLLECTION DES PROCES POLITIQUES DEPUIS 1850**. 15 vol. in-8. 50 fr.
- Les procès suivants se vendent séparément: *Procès d'Acévil*, 5 vol., 10 fr.; — *de Fieschi*, 5 vol., 6 fr.; — *de Neully*, 4 fr. 50; — *des 12 et 15 mai*, 5 fr. 25; — *de M. F. Lamennais*, 1 fr.; — *de Louis-Napoléon*, 2 fr. 25; — *de Loizy*, 1 fr.; — *de Darmès*, 75 c.; — *de M. Guisquet*, 1 fr. 25; *de Haber*, 1 fr.; etc., etc.

- PROCÈS DE MADAME LAFARGE**. 1 vol. in-8. 4 fr. 25
- CLASSIQUES FRANÇAIS** de Lefèvre. Nouvelle collection. 28 vol. petit in-8 de 700 à 800 pages, à 5 fr. 50.
- Chaque ouvrage se vend séparément:
- BOILEAU complet. 1 vol. — MOLIÈRE complet. 2 vol. — MONTESQUIEU complet. 2 vol. — J. RACINE complet. 2 vol. — PASCAL (*Pensées*). — LA BRUYÈRE (*Caractères*). 1 vol. — J.-J. ROUSSEAU complet. 8 vol. — MADAME DE STAEL complet. 5 vol. — J. LA FONTAINE complet. 2 vol. — FENÉLON, chefs-d'œuvre littéraires. 1 vol. — P. CORNELLE complet. 4 vol. — BOSSUET, chefs-d'œuvre. 1 vol.
- IMITATION DE JESUS-CHRIST**, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre; par M. l'abbé de LAMENNAIS. 1 fort vol. in-18. 2 fr. 60 c.
La même, 1 vol. in-18, papier veau, 5 grav. 5 fr. 75 c.
La même, 1 vol. in-52, jolie édition, 2 fr. 60 c.
La même, 1 vol. in-52, papier veau, 5 grav. 5 fr. 60 c.

Almanachs pour 1851.

- ALMANACH POPULAIRE**, par des députés, des magistrats, des journalistes, etc. 1 vol. in-12 de 114 pages, orné de jolies vignettes. 50 c.
- ALMANACH LIÉGEOIS**, à 10, 15, 20, 25, 50, 40 et 50 c.
- LE NOUVEAU ASTROLOGUE DE LA NORMANDIE**, in-52. 20 c.
- ALMANACH DU CULTIVATEUR ET DU VIGNERON**; par les auteurs de la Maison Rustique, sous la direction de M. Bixio. 1 vol. in-16 avec planches et gravures. 75 c.
- ALMANACH DU JARDINIER**; par les mêmes. 4 vol. in-16. 75 c.
- ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE**; par les auteurs du Journal des Économistes; gros in-18. 1 fr. 25 c.
- ALMANACH PITTORESQUE DE LA FRANCO-MAÇONNERIE**; par F.-T.-B. CLAVEL, maître à tous grades. 1 vol. in-16, orné de gravures. 75 c.

Bibliothèque politique et philosophique.

- Collection de jolis volumes in-72, imprimés avec luxe sur papier grand-jésus veau. Cette bibliothèque se compose des volumes suivants. Chaque ouvrage se vend séparément:
- LAMENNAIS**. Paroles d'un Croquant. 1 vol. 75 c. — Livre du Peuple. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Affaires de Rome. 2 vol. 2 fr. 50 c. — Politique à l'usage du Peuple. 2 vol. 2 fr. 50 c. — De l'Esclavage moderne. 1 vol. 75 c. — Questions politiques et philosophiques. 2 vol. 2 fr. 50 c. — De la Religion. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Du Passé et de l'Avenir du Peuple. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Ensemble, 11 volumes. 12 fr. 75 c.
- CORNÉLIS**. État de la Question (1850). 50 c.
- TIMON**. Questions scandaleuses d'un Jacobin. 50 c. — Trébumbles renoutrances de Timon. 2 fr. — De la Centralisation. 4 vol. 1 fr. 25 c. — Avis aux Contribuables (1^{er} et 2^e). 2 vol. 75 c.
- BERANGER** (P.-J.). Œuvres complètes. 5 vol. 5 fr. 50 c.
- LAMARTINE** (A. DE). 1^{er} Discours (Adresse). 25 c. — 2^e Discours (fonctionnaires publics). 25 c. — 3^e Discours (fonds secrets). 25 c. — 4^e Discours (Banquet de Maçon). 25 c.
- ALFAROUCHE**. Contes démocratiques 4 vol. 1 fr. 25 c. — Chansons politiques. 1 vol. 1 fr. 25 c. — La Réforme et la Révolution. 1 vol. 1 fr. 25 c.
- CHAPUIS-MONTAVILLE**. Étude sur Timon. 25 c. — Mazafran. 1 vol. 50 c. — Réforme électorale. 1 vol. 1 fr. 25 c.
- SCHÖLCHER** (V.). Abolition de l'esclavage. 1 fr. 25 c.
- DUCLERC** (E.). De la Régence. 1 vol. 4 fr. 25 c.
- BENTHAM** (J.). Catechisme de la Réforme électorale. 1 vol. 1 fr. 25 c.
- SIÈYÈS**. Qu'est-ce que le Tiers-Etat? 1 vol. 4 fr. 25 c.
- COURIER** (P.-L.). Pamphlets politiques et littéraires, avec une Notice d'ARMAND CARREL. 2 vol. 2 fr. 50 c.
- LUCHEIT** (A.). Réveil de l'inauguration de la statue de Gutenberg. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Fortifications de Paris. 50 c.
- PÉPÉ** (Général). L'Italie politique. 1 vol. 2 fr.
- DIDIER** (CHARLES). Nationalité française. 1 vol. 75 c.
- BOERNE** (LUDWIG). Fragments politiques et littéraires. 1 vol. 1 fr. 50 c.
- SECRETAIN** (E.-A.). Exposition raisonnée de la doctrine philosophique de M. Lamennais. 1 vol. 1 fr. 25 c.
- BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS** (Chambre dissoute). 2 vol. 2 fr. 50 c.

Sous presse:

- IMITATION DE JESUS-CHRIST**, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, par M. l'abbé F. de LAMENNAIS. 4 vol. in-8, imprimée par Lacrampe, sur grand papier jésus veau. Magnifique édition illustrée de belles gravures sur acier. 25 livraisons à 50 cent. Prix du volume: 12 fr. 50 c.
- HISTOIRE PITTORESQUE DE TOUTES LES RELIGIONS**, doctrines, croyances et coutumes religieuses de tous les peuples du monde anciens et modernes, par F.-T.-B. CLAVEL. 2 beaux vol. in-8 grand-jésus veau, illustrés de 50 gravures sur

acier. Prix: 12 fr. 50 c. le volume. — L'ouvrage paraîtra en 50 livraisons. — Une fois les samedis — Chaque livraison se composera de 16 pages et d'une gravure. — Prix: 50 c.

PROCÈS DE DANIEL O'CONNELL et de ses coaccusés, précédé d'un aperçu historique sur l'Union, le Rappel, O'Connell, les Meetings, etc.; par M. ELIAS REGNAULT. Édition illustrée par de belles gravures sur bois tirées à part du texte. — Publié par livraisons à 25 c.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARIÈRES. — Bas élastiques en caoutchouc par variées, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMER jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

DEMANDES ET RÉPONSES. — PROGRAMME DE 1840.

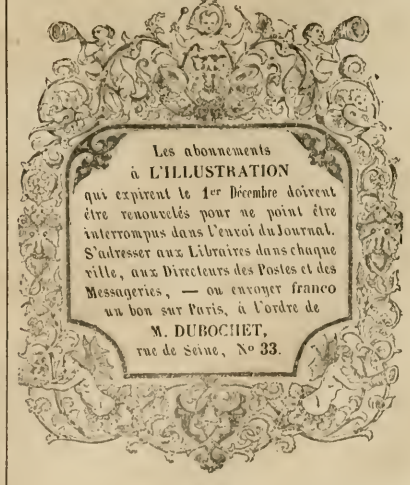
- COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT ES-LETTRES**; par J.-E. BOULET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.
- (1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodicée, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.); Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française. 1 vol. in-12. Prix: 5 fr.
- (3) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE ET HISTOIRE MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol.: 4 fr.
- (4) GÉOGRAPHIE ancienne, du Moyen-Âge et moderne. 4 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.
- (7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-16 sur 2 colonnes. 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à sa application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'observation; un choix de Moreaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiomatismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire ou quelques notes un cours de latin. Prix: 5 fr.
- (8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GREEQUE. 1 vol. grand in-16, 5 francs.
- 5^e édition. (Même méthode que le Cours de Langue latine.) Prix: 5 francs.
- (9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT. 1 vol. in-16. Prix: 2 francs.
- NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés FRANCO, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOULET, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

J.-J. DUBOCHET ET COMP^e, rue de Seine, 55.

SOUS PRESSE.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALLIST, avec des notes. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 compacte, format du *Milieu de Paris*, imprimé en caractères très-lisibles.

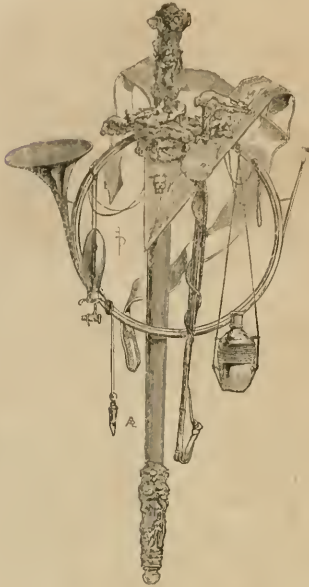


Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Décembre doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, No 33.

Modes.

Quelques objets d'art sont offerts cette année aux chasseurs du grand monde, à l'occasion de la Saint-Hubert, par deux de ces établissements de luxe que l'élégance a depuis longtemps pris sous son patronage.

Voici d'abord un couteau et un fouet de chasse dont Verdier a confié l'exécution à l'un de nos plus habiles sculpteurs d'animaux : ils sont sortis si parfaits des mains de l'artiste, qu'ils peu-



vent soutenir la comparaison avec les plus délicates orfèvreries de la Renaissance. Ces précieuses armes de chasse tiendront la place la plus distinguée dans les panoplies groupées à grands frais sur les panneaux du cabinet ou armeria, qui, chez nos jeunes amateurs de sport, a remplacé l'ancien et classique bouclier.

Comme complément de ce trophée, les frères Sasse ont dédié aux chasseurs une statuette de saint Hubert, due à l'élegant ri-



seau de M. Meunier, que la sculpture repose des fatigues de l'art dramatique.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

1. La disposition des trente personnes se fera de ce vers latin : Populeum virgam mater regina ferabat.

Pour s'en servir, il faut faire attention aux voyelles A, E, I, O, U, qui se trouvent dans les syllabes de ce vers, en observant que A vaut 1, E vaut 2, I vaut 3, O vaut 4 et U vaut 5. On commen-

cera donc par mettre l'échiréens, à cause de l'O de la première syllabe; puis 5 Turcs, à cause de l'O de la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la fin; on trouvera que, prenant toujours le neuvième circonférentiel, c'est-à-dire en recommençant par le premier, après avoir achevé le rang, e sort ne tombera absolument que sur des Turcs.

On peut aisément étendre davantage la solution de ce problème. Qu'il faille, par exemple, faire tomber le sort sur 10 personnes en comptant de 10, en comptant de 12 en 12, on rangera à part 40 zéros, et, en commençant par le premier, on marquera le douzième d'une croix; l'on continuera en comptant jusqu'à 12, et l'on marquera pareillement d'une croix les zéros sur lesquels on tombera en comptant 12, et ainsi de suite en tournant et en faisant attention de passer les places déjà croisées, attendu que ceux qui les occupent sont censés retranchés du nombre. On continuera ainsi jusqu'à ce qu'on ait le nombre requis de places marquées; et alors, en comptant le rang qu'elles occupent, on commencera par la première, on continuera facilement celles sur lesquelles doit nécessairement tomber le sort de 12 en 12. On trouve, dans l'exemple proposé, que ce sont la septième, la huitième, la onzième, la douzième, la vingt-deuxième, la vingt-troisième, la vingt-quatrième, la trentième, la trentième, la trentième.

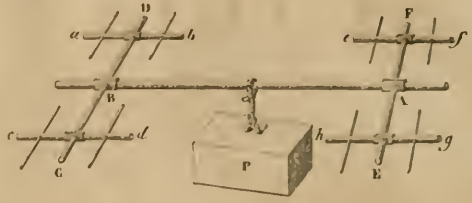
Un capitaine, obligé de faire décider sa compagnie, a pu user de cet expédient pour faire tomber le sort sur les sujets les plus coupables, en les plaçant sans affectation dans les places où le sort tombait inévitablement.

On raconte que ce fut par ce moyen que l'historien Josèphe sauva sa vie. Il s'était réfugié avec quarante autres Juifs dans une caverne, après la prise de Jotapat par les Romains. Ses compagnons résolurent de s'entre-tuer plutôt que de se rendre. Josèphe essaya en vain de les dissuader de cette horrible résolution. Enfin, n'en pouvant venir à bout, il feignit d'adhérer à leur volonté, et, se conservant l'autorité qu'il avait sur eux comme leur chef, il leur persuada, pour éviter le désordre qui suivait cette cruelle exécution s'ils s'entre-tuaient à la fois, de se ranger par ordre, et, en commençant à compter par un bout jusqu'à un certain nombre, de massacrer celui sur qui tomberait ce nombre, jusqu'à ce qu'il n'en demeurât qu'un seul, qui se tuerait lui-même.

Tous en étant demeurés d'accord, Josèphe les disposa de telle sorte, et choisit pour lui-même une telle place, que la tierce étant continuée jusqu'à la fin, il demeura seul avec un autre, auquel il persuada de vivre, ou qu'il tua s'il ne voulait pas y consentir.

Telle est l'histoire qu'Hésippe raconte de Josèphe, et que nous sommes bien éloignés de garantir. Quoi qu'il en soit, en appliquant à ce cas le moyen enseigné ci-dessus et en supposant que chaque troisième doit être tué, on trouve que les deux derniers places sur lesquelles le sort devait tomber étaient les troisième et vingt-huitième; en sorte que Josèphe dut se mettre à l'une des deux, et placer à l'autre celui qu'il voulait sauver, s'il eût en un complice de son artifice.

II. Si le barreau peut être porté par quatre hommes, après l'avoir attaché au milieu d'un grand levier A B, faites porter les



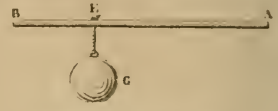
extrémités de ce levier sur deux autres plus courts, C D, E F, et à chacun des points C, D, E, F, appliquez un homme; il est évident que le poids sera distribué également entre les quatre hommes.

Si l'on fait huit hommes, faites à l'égard de chacun des leviers C D, E F, ce que vous avez fait à l'égard du premier, c'est-à-dire que les extrémités du levier D, D soient portées par les leviers plus courts a, b, c, d, et celles du levier E, F par les leviers e, f, g, h; enfin, mettez un homme à chacun des points a, b, c, d, e, f, g, h, vous aurez huit hommes également chargés.

On peut de même porter les extrémités des leviers ou barres a, b, c, d, e, f, g, h, par de nouvelles barres disposées à angles droits avec celles-là, et au moyen de cet artifice le poids sera distribué entre seize hommes, et ainsi de suite.

On prétend qu'à Constantinople on emploie cet artifice pour enlever les plus grands barreaux, comme des canons, des mortiers, des pierres énormes, etc. On ajoute que la violence avec laquelle les porte-liv transportent ces barreaux d'un lieu à un autre est une chose vraiment remarquable.

Nota. C'est par erreur que l'on a donné, dans le dernier numéro de l'Illustration, à la page 160, une figure qui ne convient pas au problème IV. Voici la figure qu'il fallait mettre :



NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

- I. Trouver le centre de gravité de plusieurs poids fixés à une barre rigide.
II. On demandait à Pythagore combien d'écoliers fréquentaient son école; le philosophe répondit : « Une moitié étudie les mathématiques, un quart la physique, un septième garde le silence, et il y a de plus trois femmes. » Combien Pythagore avait-il d'écoliers?
III. On demande quelle heure il est; l'on répond que ce qu'il reste du jour est les quatre tiers des heures d'une journée. Trouver cette heure.

Observations Météorologiques.

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845. — OCTOBRE.

Table with columns for dates, temperatures (extremes, mean), wind direction, and weather conditions.

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS.

Une Soubrette.



S. l'argent est précieux, il entraîne souvent les hommes au vice.

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

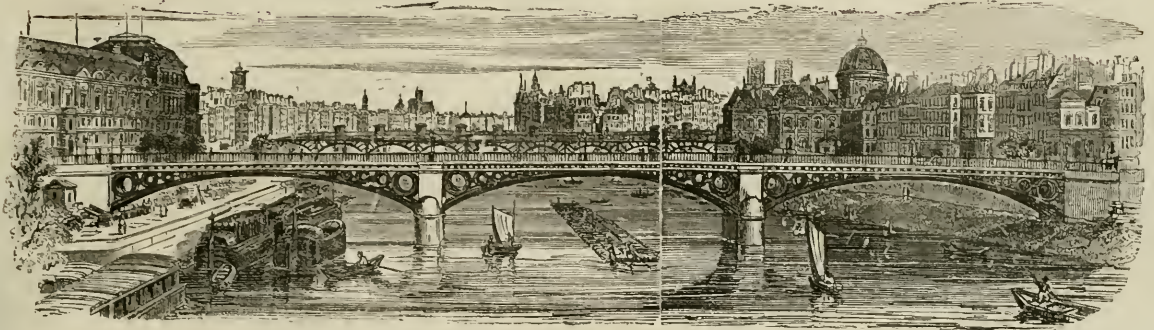
A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill. A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinof dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAFFE et C. rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 38. VOL. II. — SAMEDI 18 NOVEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Selue, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.
Quatre Gravures. — Courrier de Paris. Portrait de madame Pauline Viardot-Garcia. — Rellario, trilogie, par Bertal. Dix-sept Gravures. — Académie des Sciences. Comptes-rendus des deuxième et troisième trimestres. I. Sciences médicales. — Accident du 10 novembre sur le Chemin de fer de Versailles. Gravure. — Histoire de la Semaine. Portrait de Narvaez; Portraits du Roi et de la Reine des Belges; Chambre des Représentants. — Une Boulette de champagne, nouvelle, par André Delnoa. (Suite et fin). — Margarita Pasteria. Roman de M. César Cantù. Chapitre XIX, la Fuite; chapitre XX, un Moine et un Prince. Quatorze Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Une Gravure. — Amusements des Sciences. Une Gravure. — Correspondance. — Bébés.

Les Torrents des Hautes-Alpes, le Rhône et les Inondations.

Il y a quelques années, les esprits sérieux se sont vivement préoccupés d'une immense question qui intéresse au plus haut point l'avenir agricole et manufacturier de la France. L'importance, le danger même du défrichement des forêts, sous le rapport climatérique et industriel, a servi longtemps de texte à des discussions animées. Ces débats, s'ils n'ont pas dérangé la vérité des nuages qui l'enveloppent encore, ont au moins appelé l'attention de l'autorité sur cet important sujet, et mis un frein à ce vandalisme besogneux entre les mains duquel le sol n'aurait bientôt plus présenté qu'aridité et désolation.

Le défrichement des forêts en France date déjà de loin. Parmi les appétits désordonnés qui ont en tour à tour leur règne dans notre pays, les uns n'ont affecté que les capitans particuliers et n'ont laissé de traces que dans les familles victimes des jeux de bourse éfrénés. D'autres, au contraire, ont écrit leurs ravages en caractères lisibles pour tous, sur le sol même, et ont exercé une influence incontestable sur la richesse nationale, sur les produits de la nature et de l'art, et même sur les phénomènes météorologiques. De ce nombre et au premier rang nous pouvons placer le défrichement des vieilles forêts qui jadis couvraient la Gaule. Ce défrichement, impérieusement commandé d'abord par l'accroissement de la population, par l'extension des lieux habités, avait trouvé une limite dans les besoins mêmes des habitants. De plus, ces vastes propriétés, ces héritages de famille, qui se perpétuaient de race en race, étaient considérés, par les anciens seigneurs comme un dépôt sacré qu'ils n'avaient reçu de leurs ancêtres que pour le transmettre intact à leurs descendants; et c'était une pensée toute providentielle qui avait ainsi placé sous la sauvegarde d'un sentiment religieux, quoique égoïste, cette source immense de richesses et de prospérité. Mais ce qui était né de la féodalité disparut avec la féodalité. Après la révolution de 89, tous ces grands fiefs disloqués, déclarés biens nationaux et vendus à vil prix, devinrent la proie de spéculateurs avides, et bientôt la hache abattit brutalement des forêts séculaires, providence de toute une contrée. Enfin, après les longues luttes de l'Empire, luttes pendant lesquelles les bras manquèrent à la terre, une réaction s'opéra en faveur de l'agriculture. Alors on eût dit que la terre manquait aux bras. Toute une armée d'agriculteurs se rua sur ce qui nous restait de forêts, et s'attaqua sans discernement à tout ce que la spéculation pouvait encore atteindre, et l'on vit des moissons et des prairies là où naguère croissaient le chêne et le

pin, et des montagnes se montrant pour la première fois, depuis la création, avec un front chauve et décoloré.

Mais qu'advint-il de toutes ces dévastations barbares? On s'aperçut bientôt que le climat changeait sensiblement, que les orages étaient plus fréquents et plus dangereux. Le régime des cours d'eau qui servent de moteur à la plupart des forges françaises devint de plus en plus variable, et, d'un autre côté, la rareté du combustible végétal empêcha les fabricants d'avoir recours aux moteurs à vapeur. Enfin ces crues causées, soit par la fonte des neiges, soit par les orages, exercèrent de terribles ravages, et des contrées jadis fertiles et florissantes virent naître des torrents dévastateurs, menaçant constamment suspendue sur leur tête.

Au moment même où nous écrivons, de nouvelles inondations viennent donner une trop échantonnée sanction à nos paroles. Le Rhône, qui pourrait n'être qu'un fleuve bienfaisant pour la contrée qu'il traverse, est le plus terrible léau de la vallée qu'il arrose. La Durance, cette rivière torrentielle, se précipite comme une avalanche, et enlève en un instant ponts, maisons et troupeaux.

Le mal est fait, et, comme on le voit, il est immense. On a cherché à y remédier, mais peut-être trop tard; toutefois, ce n'est pas sans intention que nous nous sommes arrêtés sur ce tableau historique du défrichement des forêts en France et de la fatale influence du déboisement sur la fortune publique. C'est que là où gît le mal gît aussi le remède; c'est qu'il fallait bien faire comprendre la nature du mal, pour que la pensée saisît ensuite aisément toute la portée du remède qu'on propose d'y appliquer.

Nulle part peut-être les résultats désastreux de cette sauvage destruction n'ont été plus visibles et plus irréparables en apparence que dans les Hautes-Alpes. Là, ce ne sont pas

quelques usines que l'instabilité des cours d'eau force à chômer de temps en temps, c'est un pays entier, jadis riche et peuplé, sillonné maintenant par une multitude de torrents, et qui marche rapidement vers une ruine complète. Ce ne sont pas quelques manufacturiers dont les cris de détresse sont toujours entendus et souvent apaisés, c'est une population patiente et résignée dont jamais les plaintes n'ont eu de retentissement, et qui pourtant peut calculer les heures qui lui restent encore à vivre, qui voit le fleau gagner sur elle, et dont le courage se résime à abandonner chaque année quelque cabane, quelque champ, quelque victime au torrent.

Un chiffre fera mieux comprendre toute l'horreur de cette cruelle expectative et l'impuissance absolue où se trouvent les habitants de la conjurer par leurs propres ressources.

La superficie du département des Hautes-Alpes est de 555 529 hectares, dont 166 800, ou à peine le tiers, en terres productives, 296 801 en rochers et terres incultes, et le reste, ou 89 928 hectares, en pâturages, bois, rivières et torrents. Le département n'a que 151 162 habitants ou un peu plus de vingt habitants par kilomètre carré, tandis que la moyenne pour toute la France est de soixante habitants, et que pour quelques départements dont la superficie est égale ou même inférieure à celle des Hautes-Alpes, tels que l'Ain, l'Ardeche, le Bas-Rhin, le Nord, elle s'élève jusqu'à soixante, soixante-douze, cent neuf et même cent soixante-onze habitants par kilomètre carré.

Faut-il s'étonner, quand on connaît ce chiffre, si le mal s'accroît tous les jours; et doit-on accuser d'incurie des hommes dont l'excuse, malheureusement trop réelle, est dans leur affreuse misère et dans l'insuffisance matérielle la mieux prononcée? Pourtant tous les fonctionnaires qui se sont succédés dans ce département ont entendu ce cri de détresse, ont vu de leurs yeux la dévastation s'avancer à pas rapidi-



Inondations. — Le pont de Corp enlevé par le courant du tracé.

plusieurs même ont fait parvenir l'expression de leurs déplorables prévisions jusqu'aux oreilles de l'autorité, et rien ne s'est encore fait dans l'intérêt de ces malheureux abandonnés. Une incurie en apparence systématique préside à leurs destinées.

Comment supposer cependant que les gouvernements qui se sont succédé depuis cinquante ans en France, mis en de-

meure d'appliquer au salut de toute une contrée des mesures conservatrices, aient négligé devant cette facile et marquée des milliers de Français du seuil de parias? Ne serait-ce pas plutôt que jamais on n'a présentée une théorie du mal assez complète pour qu'on pût préjuger l'effet du remède? Cette supposition nous paraît la plus probable; car si nous consultons les ouvrages écrits en faveur de ce malheureux départe-

tement ou sur le fleau qui le ravage, depuis celui de Fabre, en 1797, jusqu'à ceux plus récents de MM. Héricart de Thury, Ladoüette et Duzied, nous reconnaissons qu'il n'a jamais une théorie des torrents, qui, en faisant connaître leurs propriétés, offrait complètement l'esprit sur les moyens que l'on proposait pour atténuer, prévenir et faire disparaître cette effroyable calamité.

Cette lacune a été comblée, il y a près de deux ans, avec beaucoup de talent, par un jeune ingénieur qui, dans le travail que nous avons sous les yeux, s'est placé du premier coup au rang des hommes les plus judicieux et les plus utiles des ponts-et-chaussées (1). Cet ouvrage, fruit de cinq années d'observations, embrasse toutes les faces de la question et permet de suivre, dans ce labyrinthe d'effets souvent en ap-

l'on observe leur cours depuis sa source la plus élevée jusqu'à leur débouché dans les grandes vallées, on y doit distinguer trois régions qui sont d'ailleurs nettement caractérisées par leur forme, leur position, et par les effets constants que les eaux exercent dans chacune d'elles...

D'abord une région dans laquelle les eaux s'accumulent et affouillent le terrain à la naissance du torrent; c'est le *bassin de réception*; puis une région dans laquelle les eaux déposent les matières provenant de l'affouillement: c'est le *lit de déjection*; enfin, entre ces deux régions, une troisième où se fait le passage de l'affouillement à l'exhaussement: c'est le *canal d'écoulement*.

Maintenant que nous avons pour ainsi dire sous les yeux le squelette du torrent, examinons rapidement la topographie de son cours, la nature de ses déjections, les causes de sa violence, et tout concourra à faire ressortir l'insuffisance des défenses employées jusqu'à ce jour et l'efficacité des nouvelles méthodes proposées par M. Sirell.

Le bassin de réception a la forme d'un vaste entonnoir diversement accidenté et aboutissant à un goulot placé dans le fond. L'effet d'une pareille configuration est de porter rapidement sur un même point la masse d'eau qui tombe sur une grande surface de terrain. Les berges en sont abruptes, minées par le pied, déchirées par un grand nombre de ravins, et s'élèvent fréquemment jusqu'à 100 mètres de hauteur.

Le canal d'écoulement, qui fait suite au goulot, varie de longueur suivant le genre de torrents qu'il renferme. Il est toujours compris entre des berges solides et bien lessivées. C'est la partie inoffensive, mais malheureusement aussi la plus courte, des torrents; c'est là qu'on cherche à établir les ponts.

Le lit de déjection, où vient s'amorceler tout ce que la violence des eaux a arraché aux flancs de la montagne, forme un monticule conique à sa sortie de la gorge.



(Torrents. — Plan de la vallée de la Durance.)

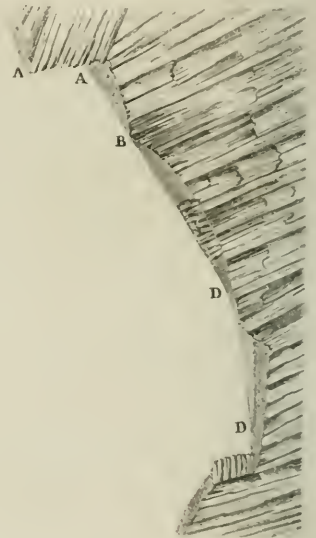
arence contradictoire, la marche toujours uniforme du torrent, depuis la goutte d'eau ou le fleau de neige qui reçoit le sommet de la montagne, jusqu'à la trouée chargée de rochers et d'eau, qui court avec fracas se précipiter dans la plaine.

Si l'illustration ouvre aujourd'hui ses colonnes au résumé de ce remarquable ouvrage, c'est que des malheurs récents lui donnent une triste actualité; c'est qu'il est bon de rappeler aux hommes chargés de la fortune publique que si, pour un mal sans remède, on peut se borner à des témoignages de sympathie, quand le remède est indiqué, il y a déni de justice à ne pas l'appliquer.

M. Sirell a divisé son ouvrage en cinq parties. Dans les

trois premières, il fait connaître les propriétés principales des torrents, les moyens de défense employés contre eux jusqu'à présent, et les difficultés qu'ils opposent à la construction des routes et des ponts; dans la quatrième, il décrit les causes qui font naître et alimentent les torrents; dans la cinquième, il expose le système à suivre pour remédier à ce fleau envahissant qui menace de changer en vastes solitudes un département jadis si peuplé et si florissant.

Une observation bien remarquable et tout à fait particulière à ce département, c'est que toutes les rivières qui le sillonnent sont d'une nature torrentielle, depuis les rivières à fond mobile et à délaisses, telle que la Durance et ses affluents, et les rivières torrentielles proprement dites, dont le lit a une



(Coupe en long d'un torrent.)

Les dessins que nous donnons représentent: l'un le plan d'une partie de la vallée de la Durance et quatre des torrents les plus terribles de cette vallée: le *Rioubourdoz*, le *Reallon*, le *Bramafan* et le *Robieux*, dont les noms sont aussi significatifs que les torrents sont énergiques; les autres, le plan d'un torrent où l'on distingue: AABD, le bassin de réception, dans lequel ABA figure l'entonnoir du bassin, et BD la gorge ou le goulot; DDDD figure le lit de déjection; quant au canal d'écoulement en D, il n'a pas une longueur appréciable. E est un torrent moindre. La coupe est celle du torrent AABD.

C'est en examinant attentivement la nature géologique des déjections qu'on peut se rendre compte de l'origine même des torrents, des causes qui les alimentent, et par suite, des moyens de défense à leur opposer. En effet, s'il est prouvé que toutes les matières que dépose un torrent proviennent de son bassin de réception, on pourra avec assurance poser ce principe, que «le champ des défenses doit être transporté dans les bassins de réception.» Or, les déjections varient de forme et de nature, depuis le limon le plus fin et le plus fertile jusqu'à des blocs de rochers entant 20, 40 et même 50 mètres cubes. Mais toutes, boues, graviers, calets et blocs, accusent la nature du terrain que le torrent a traversé.

On pourrait s'étonner de la masse énorme des blocs dont nous venons de parler; mais on s'expliquera la prodigieuse puissance du torrent, quand on connaîtra la manière dont souvent se forment les crues. Laissons parler l'auteur.

«Souvent le torrent tombe comme la foudre; il s'annonce par un mugissement sourd dans l'intérieur de la montagne. En même temps on voit furieux s'échapper de la gorge: ce sont les signes précurseurs. Peu d'instants après paraît le torrent, sous la forme d'une avalanche d'eau roulant devant elle un amas de blocs entassés. Cette masse énorme forme comme



(Plan d'un torrent.)

pente énorme, jusqu'aux cours d'eau connus sous le nom générique de torrents, et qui forment une classe à part. C'est à ceux-là que nous allons nous arrêter.

Les torrents, dit M. Sirell, coulent dans des vallées très-courtes qui morcellent les montagnes en contre-forts, quelquefois même dans de simples dépressions. Leur pente excède 1 centimètre par mètre sur la plus grande longueur de leur cours; elle varie très-vite, et ne s'abaisse pas au-dessous de

2 centimètres par mètre. Ils ont une propriété tout à fait spécifique. Ils affouillent dans une partie déterminée de leur cours, ils déposent dans une autre partie, et divaguent ensuite par suite de ces dépôts...

«De cette délimitation même des torrents, il ressort que si

(1) Les torrents des Hautes-Alpes et le Rhône; par A. SIRELL, ingénieur des ponts-et-chaussées.

un barrage mobile, et telle est la violence de l'impulsion, que l'on aperçoit bondir les blocs avant que les eaux deviennent visibles. L'ouragan qui précède le torrent est accompagné d'effets plus surprenants encore. Il fait voler des pierres au milieu d'un tourbillon de poussière, et l'on a vu quelquefois, sur la surface d'un lit à sec, des blocs se mettre en mouvement comme poussés par une force surnaturelle. »

L'affoulement du bassin de réception étant la cause unique de l'action destructive des torrents, voyons quelles sont les causes qui le provoquent. Il y en a trois :

1° La nature d'un sol affouillable ; c'est la cause géologique ; 2° la forme en entonnoir du bassin, qui concentre instantanément les eaux et fournit l'élément de vitesse ; c'est la cause topographique ; 3° la fonte des neiges et les pluies d'orage qui apportent la masse des eaux ; c'est la cause météorologique.

La seconde de ces causes n'est qu'un corollaire des deux autres, puisque l'entonnoir, comme l'apprend l'observation, ne se forme que peu à peu et sous l'action combinée des eaux et de la nature du terrain. C'est-à-dire du sol et du climat des Hautes-Alpes ; et voilà ce qui donne aux torrents de ce département un caractère distinctif dont les traits ne se retrouvent à la fois nulle part.

Mais il y a plus ; la première de ces causes ne serait plus à craindre si l'on s'attaquait directement au climat, si on le forçait à changer en une influence salutaire et productive sa sauvage et cruelle puissance ; car si les eaux, au lieu de se concentrer rapidement en un point, filtreraient peu à peu en fertilisant les croupes des montagnes qu'elles traversent, les affouillements disparaîtraient, et avec eux les affreux ravages des torrents.

Nous voici donc arrivés à lutter corps à corps avec le géant ; nous avons même découvert le défaut de la cuirasse. Il ne reste plus qu'à pousser en avant pour voir bientôt une contrée entière rendue à la vie et à l'industrie, et un pays riche et productif là où l'on avait aperçu que mouanges pelées, que steppes arides et déserts.

L'immense défaut des défenses employées jusqu'à ce jour contre les torrents, c'est qu'en général ce n'est pas la source même du mal qu'on s'est attaquée, mais l'endroit où le mal était déjà irréparable, c'est-à-dire aux lieux de déjection. Les efforts isolés de quelques propriétaires, d'un système plus ou moins bien conçu de barrages et d'alignements, voilà à quoi se sont bornées les défenses. La lutte a été loyale et désespérée, et à l'heure où nous parlons, la lassitude causée par des défaites inévitables a amené avec elle l'engourdissement et l'apatie. Mais nous l'avons vu, c'est plus haut qu'il faut viser ; il faut prévenir le mal en en détruisant la cause ; en un mot, c'est sur la montagne qu'il faut lutter avec le ciel.

Nous savons déjà que, rationnellement, c'est dans les bassins de réception qu'il faut porter le champ des défenses. Une autre observation va nous donner la clef du genre de défenses à employer.

Partout où il y a des torrents récents il n'y a plus de forêts.

Partout où on a déboisé le sol, des torrents récents se sont formés.

Partout où la végétation a reparu par une cause quelconque, les torrents ont été éteints.

N'hésitons donc pas à conclure avec M. Surell que, pour prévenir la formation des torrents nouveaux et éteindre les anciens, il faut reboiser les parties élevées des montagnes.

Mais comment, dira-t-on, aborder avec la végétation ces croupes dénudées, ces âmes toujours béantes, où l'œuvre de destruction se propage avec tant de persévérance ? Comment reboiser ces pentes sans cesse suspendues sur la plaine ; ces avalanches où la glace, la neige, le roc, le torrent confondus en une impétuosité qui brise tous les obstacles ?

Voici les mesures que propose M. Surell ; elles sont de quatre espèces :

- 1° Tracer des zones de défécuse ;
- 2° Boiser ces zones ;
- 3° Planter les berges vives ;
- 4° Construire des barrages en fascines.

Les zones de défense seraient tracées sur les bords du torrent, qu'elles envelopperaient depuis son embouchure, où elles auraient 50 à 40 mètres de largeur, jusqu'à l'entonnoir, où elles auraient une largeur de 5 à 600 mètres ; elles embrasseraient les plus petites ramifications de ses affluents et les plus minces filets d'eau, qui, dans le temps d'orage, deviennent eux-mêmes de désastres torrents. Ces zones seraient plantées et semées, et bientôt le torrent, ne recevant plus l'eau que goutte à goutte, perdrait sa force d'érosion, et par suite ses affluents, et serait placé dans les mêmes conditions que s'il sortait du sein même d'une forêt profonde. Pour les berges vives, on les couvrirait de petits canaux d'arrosage, tirés du torrent même, et alors une végétation luxuriante, dont on a déjà vu les lieux mêmes quelques exemples, remplacerait l'aspect affreux de ces cols déclarés et stériles, dont la vue seule indique qu'un grand agent de destruction a passé par là. Enfin, en empêchant les affouillements au moyen de barrages en fascines, dont l'effet salutaire a déjà été reconnu, et qui, par leur action de retenue, permettraient aux berges de s'assoier, à la végétation de prospérer.

Nous n'insistons pas sur l'efficacité de ces moyens, dont l'efficacité seule nous semble devoir amener avec elle la conviction.

Maintenant, se demandera-t-on, qui, des particuliers ou de l'État, doit supporter les frais de ces immenses travaux ? M. Guizot, qui évaluait à 200,000 hectares la superficie susceptible d'être reboisée, voulait que l'État fit seul les frais de cette opération, qui devait durer soixante ans et coûter 75,000 francs par an. M. Surell partage cette opinion, aux chiffres et à quelques détails d'exécution près. Outre l'intérêt général que l'État doit sauvegarder, il prouve que le gouvernement, dans l'intérêt de ses routes et de ses ponts, doit encore se charger de ces travaux. Dans deux chapitres écrits

avec la verve et le talent d'un homme de cœur et de conviction, il démontre que ne pas venir au secours de ce département serait, de la part de l'État, « une mauvaise action, parce qu'en sacrifiant le sol, on sacrifie aussi les hommes qui y sont attachés, et un mauvais calcul, parce que la société ne fait pas impunément des méchants, et que les misères qu'elle n'a pas su prévenir se retournent tôt ou tard contre elle. »

Et cependant, il y a deux ans que cet ouvrage a été écrit, qu'il a valu à son auteur les suffrages des hommes les plus éclairés, et les encouragements du gouvernement, et rien ne s'est fait encore !

N'est-il pas déplorable qu'en France il se trouve une contrée entière qui, si on lui demande pourquoi elle n'a ni chemins, ni routes, ni canaux, ni pour ainsi dire d'habitants, n'ait qu'un mot et un mot profondément vrai à répondre : LA PAUVRETE ? Oui, il y a là une plaie affreuse, mais elle n'est pas incurable, nous l'avons vu dans le remarquable travail de M. Surell ; seulement il faut se hâter, et puisqu'on a proclamé si haut le régime des intérêts matériels, il ne faut pas qu'une population entière soit déshéritée des bénéfices qu'elle a le droit d'en attendre.

Si l'on a bien compris ce que nous venons de dire des torrents, des causes de leur formation, de leur impétuosité et des ravages qu'ils exercent, on concevra facilement quelle influence désastreuse ils ont sur les crues et les inondations du Rhône. En effet, tous ces torrents se jettent dans des rivières torrentielles elles-mêmes, qui arrivent instantanément et précipitent dans le Rhône un volume d'eau extraordinaire. De là ces débordements, ces courants impétueux qui ravinent les terres et font un fleuve un nouveau lit que souvent il n'abandonne plus. Si donc l'on détruit les torrents, on enlève une des grandes causes des inondations du Rhône. Il resterait cependant à combattre encore les crues qui ont pour cause soit les pluies d'orage, soit la fonte des neiges, et qui d'ailleurs sont inévitables, même en supprimant les torrents éteints.

M. Surell a porté, dans l'étude des améliorations du Rhône, la même sagacité, le même esprit d'analyse que dans ses études sur les torrents des Hautes-Alpes. Il a rédigé l'année dernière, de concert avec M. Bouvier, ingénieur-directeur du Rhône, un mémoire remarquable sur cet objet. Nous allons en donner une idée succincte à nos lecteurs.

Les rives du Rhône consistent dans la corrosion des rives et la division du fleuve en différents bras. Les perfectionnements à apporter se réduisent donc aux deux opérations suivantes : 1° fixer les rives ; 2° barrer les bras secondaires.

Mais comment, dira-t-on, fixer les rives sur un développement de 284 kilomètres ? Quelle somme énorme ne faudrait-il pas affecter à ces travaux ? L'observation du régime du fleuve a conduit à la découverte d'un principe qui régit considérablement la dépense à faire. Ce principe est celui de la réciprocité des anses, c'est-à-dire que le cours du fleuve étant sinueux, si le courant vient frapper, par exemple, la rive droite et s'y creuse une anse, il y est réfléchi et va à une distance plus ou moins éloignée frapper la rive gauche et s'y creuser également une anse, pour de la être réfléchi et nouveau sur la rive droite, et ainsi de suite. Tout l'intervalle compris entre deux anses successives n'est exposé à aucune corrosion et n'a, par conséquent, pas besoin d'être défendu. Le développement des rives à défendre se réduit ainsi de plus de moitié.

Quant aux barrages des bras secondaires, au lieu de les opposer directement au courant, qui les aurait promptement affouillés et emportés, on suit également la loi de la réciprocité des anses, et on les construit suivant des courbes qui, sans heurter le cours du fleuve, l'émoussent doucement et le dirigent vers l'anse suivante.

Telles sont les améliorations proposées dans l'intérêt de la navigation ; l'Agriculture réclame d'autres travaux.

Les eaux que le Rhône cause aux terres riveraines consistent dans la corrosion des rives, comme pour la navigation et dans l'inondation des plaines.

Il importe, dans le fait de l'inondation, de séparer deux effets fort distincts, savoir : la submersion, proprement dite, et la formation des courants.

La submersion n'a jamais été considérée comme un fléau par les propriétaires des terrains qui avoisinent le fleuve ; c'est au contraire un bienfait, car elle dépose sur le sol une couche de limon, qui augmente l'épaisseur de la terre végétale, comble les creux et tend à niveler le terrain. C'est l'inondation fécondante ; mais les eaux peuvent, en raison de la forte pente de la vallée, et des accidents divers du lit, se mettre en mouvement sur le sol inondé ; de là les courants ; c'est ce second effet seul qui est nuisible.

La science doit donc s'appliquer à empêcher la formation des courants, tout en protégeant la submersion tranquille. Pour y parvenir, les auteurs du mémoire que nous analysons proposent un système de levées insubmersibles, enracinées au pied des montagnes qui limitent la zone que les eaux doivent couvrir, barrant transversalement la vallée, et se reculant ensuite pour suivre une direction parallèle au fleuve. Dans ce système, les courants sont rompus, sans que les terres soient enlevées à la submersion. La vallée se trouverait ainsi divisée en un certain nombre de bassins, fermés en tête, mais ouverts à l'aval. Cette disposition a déjà été appliquée par quelques rivières et avec le succès le plus complet.

Ainsi, en résumé, les ouvrages à exécuter pour améliorer le cours du Rhône sont de trois espèces :

- 1° Le revêtement des berges dans les anses ;
- 2° Le barrage des bras secondaires ;
- 3° La division de la vallée en bassins, au moyen de digues insubmersibles transversales.

Le devis présenté par les ingénieurs s'élève à 27 millions qui demandent à dépenser en dix ans, c'est-à-dire deux millions cinquante mille francs par an. On concevrait difficilement les hésitations du gouvernement à mettre la main à

une œuvre si urgente, en présence des désastres épouvantables qui viennent périodiquement affliger la vallée du Rhône. Quant à nous, nous faisons les vœux les plus ardents pour qu'on ne retarde pas plus longtemps la présentation aux Chambres d'un projet de loi qui donne garantie et sécurité à l'avenir. Jamais dépense ne fut mieux justifiée, et jamais peut-être on n'aura obtenu de si admirables résultats pour une somme aussi minime.

Courrier de Paris.

Doublez vos verrous, triplez vos serrures, mettez des cadenas à vos poches ; Paris est en proie aux larrons ; jamais l'amour du bien d'autrui ne fit de tels ravages. La police correctionnelle et la Cour d'assises n'ont pas le temps de respirer, et la *Gazette des Tribunaux* y abonde. Il ne fait pas tout lire la *Gazette des Tribunaux*, sous peine de soupçonner un voleur dans tous les gens qu'on rencontre, et de voir un fripon dans chacun de ses serviteurs ou de ses amis intimes. Si quelqu'un vous donne la main, méiez-vous-en ! Il n'a peut-être de tendresse que pour la bague que vous portez au doigt ; s'il demande des nouvelles de votre santé, c'est sans doute un chemin détourné pour arriver à ôter le poids à votre caisse ou à votre bourse. Frappez-là ! votre porte, d'un air doux et poli, sollicite l'honneur d'être reçu chez vous, il veut certainement prendre l'empreinte de vos serrures. Que vous dirai-je ? Il n'y a pas moyen de vivre une minute tranquille, pour peu qu'on tienne à sa bourse ou à sa montre ; et le préfet de police sera bientôt contraint, dans l'intérêt de tout candide Parisien, d'attacher spécialement un sergent de ville à chaque gousset et un garde municipal à chaque porte.

Romarez que le voleur s'est singulièrement perfectionné ; il est arrivé à ressembler à un homme honnête ; c'est là le comble de l'art. Ou vole, comme Lairo, ce complice de Courvoisier, en étudiant Virgile ; on escalade en bottes vernies ; on brise les serrures en gaus gaudes. Les voleurs d'autrefois se sentaient d'une lieue à la place ; ils avaient d'effreuses barbes, de beaux regards, un sourire féroce et les mains rouges ; on disait tout aussitôt : « Vous voilà un gaillard que je ne voudrais pas rencontrer en coin d'un bois ! » Aujourd'hui, vous trouvez, en montant dans le coupé Lafitte et Cailard, un charmant inconnu qui vous comble de soins : « Monsieur me dit que je lui crèder la place du coin ? offrirai-je à Monsieur veut-il que je pastilles aromatisées ? Si l'air gêne monsieur, je baisserai le store ! » et mille autres politesses. Quel aimable homme ! dites-vous ; et l'ennui de la route disparaît à cause agréable-ment avec ce délicieux compagnon de voyage ; car il suit tout, en homme bien élevé qu'il est ; la politique, les affaires, l'industrie, la petite chronique du monde. — On se quitte avec le plus vil regret. — Six mois après, vous êtes cité comme témoin devant une Cour d'assises quelconque, et vous retrouvez sur le banc des accusés votre adorable voisin du coupé, qui vous sourit d'un air d'ancienne connaissance. Il avait escamoté trois ou quatre portefeuilles, chemin faisant, tout en vous offrant des pastilles à la rose.

Telle est à peu près l'histoire de Courvoisier, qui va être mis en jugement dans quelques jours ; jeune bandit de vingt-six ans, blond, élégant, plein de galanterie et fort tendre pour les jolies femmes qu'il rencontrait sur sa route ; on aurait pu Souques pour un lion qui allait se mettre au vert et se reposer en plein champ des fatigues du bonhoir et de l'Opéra. Souques cependant dépassera Courvoisier ; Courvoisier s'arrêta au vol, Souques allait jusqu'à l'assassinat.

Voici un fait tout récent qui prouve avec quels procédés et quel raffinement de délicatesse les voleurs vont dévaliser aujourd'hui. Il n'y a pas huit jours qu'un des restaurateurs renommés de Paris a été victime d'un vol considérable ; toute son argenterie a disparu en un clin d'œil et d'un coup de main ; il s'agit d'une perte de six à huit mille francs. Le police est en vedette, mais jusqu'ici elle a fait de vaines recherches, et rien encore n'a dénoncé les traces du coupable. La seule pièce qui soit tombée entre les mains de la justice est la lettre suivante, que le pauvre diable de restaurateur a reçue sous enveloppe le lendemain du vol : « Monsieur, ne soyez pas inquiet de votre argenterie ; elle est entre mes mains, et je la garde. Je viens de m'apercevoir qu'hier, après avoir diné chez vous, je suis sorti sans payer ma carte ; c'est une distraction que je ne me pardonnerai jamais. Je serais désolé, monsieur, que vous pussiez me croire capable d'uno telle petitesse. J'ai, en conséquence, l'honneur de vous adresser, sous ce pli, un napoléon pour solde de ma dépense, montant à 10 francs 60 cent ; le reste est pour le garçon. Agréé, monsieur, mes sentiments bien distingués. »

Madame la comtesse de ... « rouvert ses salons ; mais ils sont loin d'avoir l'éclat et l'attrait qu'en a fait, pendant dix ans, le rendez-vous des deux hommes les plus aimables et des plus jolies femmes de Paris. Doux vient cette décadence ? On lui donne plusieurs causes. Les uns prétendent que le déshonneur du banquier M. ... dont les qualités féminines étaient fort appréciées dans la maison, a tourné l'esprit de la comtesse à la philosophie. Les autres affirment que le jeune G. ... étant parti brusquement pour l'Italie, la comtesse jointe à la Lavallière, et parle de se faire carmélite. On ajoute qu'elle ne peut se consoler de la mort récente de M. de Saint-A... c'était un ami de toute sa vie, l'âme de ses réunions, qu'il animait par son esprit, le dépositaire de ses secrets les plus intimes. Madame la comtesse était venue à vingt ans ; elle en a trente-huit à l'heure qu'il est, disent les gens qui ont du savoir-venir ; de vingt à quarante ans, il y a de quoi être veuve ; aussi dit-on que l'emploi de confident était loin de constituer une sincère pour M. de Saint-A... Vers la fin de sa vie, il réclamait un secrétaire adroit, déclarant qu'il succomberait à la peine s'il était obligé de recueillir

plus longtemps à lui soul tous les souvenirs de la confesse. Un autre homme de beaucoup d'esprit nuança à l'agrément de ce solon; je veux parler du baron de N..., que tout Paris connaît. N... s'est retiré définitivement en Auvergne; il dit que le temps de faire pénitence et de se hebler son âme est venu. N... en effet, a longtemps vécu avec le diable, mais en assz z bon dialogue. Sa fortune et sa santé ont payé les frais de cette association satanique. N... est fort gaudin, fort délétère et fort rimeur. C'est de lui que ce charmant petit minon de madame Dave... disait l'autre jour : « Cet homme est un roms de morale ambulante ».

Une lettre, qu'un de nos amis intimes nous écrit de Bologne, annonce le retour en cette ville de l'illustre maestro Rossini. Le peuple bolonais a reçu ce paresseux grand homme avec un enthousiasme qui devrait le décider à sortir de son silence et de son machin. Il y a quinze ans que Rossini se tient, et au milieu de la musique infernale qui se fabrique de tous côtés, on peut dire que le silence de cette grande voix mélodieuse est une vraie calamité publique.

Le matin de son arrivée, la société pluriharmonique de Bologne a exécuté sous ses fenêtres une sérénade composée des airs préférés de ses opéras les plus fameux; la foule était immense autour de sa maison, et de tous côtés, dans l'intervalle des instruments et des voix, retentissait ce cri : « Viva Rossini ! » Criez plutôt : « Vive le macaron ! » dit l'auteur de *Guillaume Tell*, en mettant le nez à la fenêtre.

Le soir, il alla au théâtre; on jouait *Valuchodomosor*; à peine l'eut-on reconnu que tout le monde se leva et battit des mains; lui, cependant, se tenait retiré au fond de sa loge. « A qui en veut-on ? » dit-il. A la fin, les applaudissements prirent un tel caractère de provocation directe, qu'il n'y eut plus moyen de s'y tromper. Rossini fut obligé de paraître sur le devant de sa loge et de saluer la foule, qui répondit par trois vival. « Ils me feront mourir, » avait dit Voltaire, dans une occasion à peu près semblable. Rossini a dit : « Qu'ils me laissent donc vivre, si cela est possible ! » Quelqu'un de Bologne lui demanda des nouvelles de son dernier voyage à Paris, et de ce qu'il y avait fait : « J'y ai fait la musique d'une pièce dont le docteur Gualdo est l'auteur; nous l'avons intitulée : *Le Libérateur*. Voilà le cas que Rossini fait du génie et de la gloire. Est-ce conviction ? est-ce raillerie au profit d'une âme blessée ? Mais pourquoi blessée ? Le monde ne rend-il pas au génie de Rossini un hommage incontesté ? Les grands hommes ne sont souvent que de grands ingrats.

On commence à s'apercevoir que la session des Chambres approche de jour en jour. L'ordonnance de convocation n'est pas encore publiée; le *Moniteur* ne donnera guère le signal que dans un mois; jusque-là, le gouvernement représentatif peut continuer à se promener de long en large dans les allées de sa maison des champs, comme un homme désœuvré. Cependant un grand nombre d'honorables ont déjà quitté l'arrondissement pour revenir à Paris. On rencontre çà et là des fragments du tiers-parti, de la gauche dynastique et radicale. A la première représentation du *don Sébastien* de M. Donizetti, dont nos artistes préparent les illustrations, le foyer de l'Opéra offrait de quoi composer une Chambre des Députés au petit pied : M. Duchâtel, M. Cunin-Gridaîne et M. Teste représentaient le ministère; M. le marquis de Larochejacquelin et M. le duc de Valmy la droite légaliste, et ainsi de suite, depuis le Futschin jusqu'au Ledru-Rollin, de nuance en nuance et de drapaud en drapaud. Le parti conservateur se trouvait en majorité, cela va sans dire. La loge de M. le ministre de l'Intérieur était visitée à chaque entrée par un ou deux des plus ardents capitaines de l'armée ministérielle. Le conservateur est, en effet, de toutes les espèces représentatives, celle qui s'éloigne le plus difficilement de Paris; elle tient à Paris par la racine; c'est à Paris qu'elle fleurit et qu'elle prospère; à Paris un engrais qui lui convient. L'opposition, au contraire, doit voyager; parcourir l'espace est le besoin des opinions qui attendent, espèrent, et n'ont encore que les vagues jouissances de l'utopie. L'un suit l'image de la république de feuilles en ruisseaux, de vallées en montagnes; l'autre cherche son rêve social au détour d'une allée, comme autrefois Boileau cherchant la rime; celui-ci fait une ascension sur quelque cime des Pyrénées ou des Alpes, pour regarder à l'horizon s'il ne voit pas un ministère tomber et un portefeuille venir. Toute idée ou toute ambition qui est appellée à l'avenir ont leur fuyante Ithaque, et l'opposition est une continuelle Odyssée; mais le parti qui tient le pouvoir et les places ressemble aux avares qui craignent qu'à la moindre absence un voisin ne leur enlève leur trésor et ne les chasse de la maison. Aussi le parti conservateur stationne-t-il à Paris, un plein terrain ministériel; il pense que c'est le meilleur moyen de se conserver.

Sceptique Rossini, tu te moques des autres et de toi-même, et tu es qui ton mélodieux génie charme la Russie et la capitale des czars ! — Le Théâtre-Italien a été inauguré à Saint-Petersbourg, le 5 novembre dernier, par une représentation d'*Il Barbieri*; nous en recevons la nouvelle directe. Toute la ville moscovite s'est émue de cette grande solennité; un opéra italien est, en effet, un fruit nouveau pour elle. Saint-Petersbourg avait déjà été visité, çà et là, par quelques rossignols ultramontains, mais jamais par une troupe organisée et complètement. C'est au hon goût de l'empereur que la Russie doit ce Théâtre-Italien. On se rappelle que ce fut, il y a trois ou quatre mois, pendant le séjour de Rubini à Saint-Petersbourg, que l'empereur résolut de faire cette fondation mélodieuse : « Vous m'aidez, » dit-il à Rubini, Rubini hésita d'abord; mais comment refuser un czar ? Une fois vaincu par cette gracieuse provocation impériale, Rubini, s'élevant loyalement, n'a rien négligé pour justifier la haute confiance dont il était l'objet. Il a donc appelé à lui, pour l'aider glorieusement dans son entreprise, Tamburini et madame Pauline Viardot-Garcia; puis il s'est donné lui-même, ce qui n'est pas le moindre de ses présents. Nous n'avons pas le nom des autres chanteurs qui servent sous ces illustres chefs; le premier bulletin que nous recevons de la première bataille ne

les fait pas connaître; peut-être la liste nous arrivera-t-elle un autre jour. Nous la publierons si elle en vaut la peine.

Tout le Saint-Petersbourg élégant assiste à cette prise de possession de la musique italienne. Figurez-vous une vaste salle à six rangs de loges, peuplée du haut en bas de jolies femmes et d'un public curieux et attentif. Le grand Alnava, le spirituel et pétulant Figaro, la fine et tendre Rosine, ont conquis, ce soir-là, Saint-Petersbourg tout entier; et nos Italiens ont dû se croire à Naples ou à Florence, tant la Russie a battu des mains pour Tamburini et pour Rubini! Quant à madame Pauline-Viardot, elle a été rappelée



(Théâtre-Italien de Saint-Petersbourg.—Madame Pauline-Viardot.)

sept à huit fois. Notre correspondant ne mentionne pas la pluie de fleurs et de couronnes, mais cela va sans dire; il n'y a point de bonne fête sans cette douce ondée; et avec des artistes tels que madame Viardot, Tamburini et Rubini, les fleurs pousseront partout, même en Sibérie, et les couronnes font le tour du monde.

Le public du théâtre des Variétés à eu, cette semaine, une véritable bonne fortune : il a revu Vernet, cet excellent acteur si regrettable et si regretté; mais il ne l'a vu qu'en passant et pour une seule fois. Vernet, retiré du théâtre depuis trois ou quatre ans, avait quitté sa retraite pour cette soirée seulement et à son propre bénéfice. Le lendemain, Vernet rentra aux Invalides, et maintenant tout est dit; Vernet est perdu pour le théâtre; il faut en faire son deuil.

Quel dommage cependant que ce cher Vernet nous laisse ainsi ! c'était un si bon et si charmant comédien; par où vous le ferait-on connaître ? Fall-il remonter jusqu'à M. Pinson, le César des farceurs turbulents et malencontreux ? Irons-nous chercher le petit bossu de la *Marchande de Goujons*, ce représentant de la médisance difforme, bavard et sensuelle ? Est-ce le Jean-Jean des *Bonnes d'Enfants* qui vous plait d'acoster, l'innocent Jean-Jean au nez en l'air, aux bras ballants, au regard ahuri, aux galanteries burlesques et aux gâcheries amoureuses ? Mais, non; voici venir l'amant naïf de Madelon Friquet; quelle bonne grosse figure épanouie ! quelle simplicité de cœur ! quelle tendresse candide ! comme il trotte ! comme il va ! comme il roule ! comme il aime sincèrement sa Madelon, ce cher petit bonhomme ! et Prosper ? et Vincent ? Nul comédien n'a surpassé Vernet dans la représentation de ces types de crédulité ingénue et de candeur altrie.

Cette vieillesse, coiffée d'un bonnet en loges, barbouillée de tabac, se traînant sur les débris de ses soufflers écoulés, et remuant, dans sa marche oblique, les restes bigarrés d'un cotillon en ruine, ne la reconnaissez-vous pas ? ne l'avez-vous pas vue, par hasard, au coin de la borne, à la porte d'une noire allée ou dans la loge d'un portier ? Eh ! non ! Mon Dieu ! oui, c'est madame Puchet ! Plus loin, voyez ce vieux brave qui chante, trique, hoit, parle d'Austerlitz et de Wagram, et marche cablin-cabla sur une jambe dépareillée.... Bonjour, vieux soldat ! je sais ton nom; je t'ai vu au soleil dans l'allée de la Petite-Provence, ou jouant à la boule dans le carré Marigny; tu l'appelles-Mathias l'Invalide !

Ainsi Vernet allait partout, saisissant sa route les types populaires, et s'incarant en eux de telle sorte que les plus clairvoyants n'apercevaient plus l'auteur dans le personnage.

Vernet était comme les véritables artistes : il imitait la nature et la prenait sur le fait, mais en idéalisant. Ce n'était point un calque matériel et grossier, c'était un portrait intelligent fait par la main d'un maître. Le talent de Vernet se distinguait en effet par le tact et le goût, même dans ses créations les plus vulgaires et les plus grotesques; il s'arrêtait

toujours à temps, et n'allait jamais au delà ni en deçà; il lui répugnait d'acheter le rire aux dépens de l'art.

Vernet est jeune encore, malgré ses longs services et ses longs succès; il aurait pu combattre quelques années de plus sur le champ de bataille du théâtre des Variétés, ou il a remporté, pendant trente années, tant de riants victoires; mais la goutte s'en est mêlée, et l'excellent comédien a été contraint de battre en retraite. Vernet a la maladie des vieux et vaillants généraux; cela peut-il le consoler ? j'en doute; il n'a pu de comédiens retirés qui ne recroûtent le lustre, les coulisses et les bravos; mais enfin il faut être philosophe, et, Dieu merci, Vernet a quelque raison de pratiquer la philosophie; il a un revenu de chanoine, l'humour joviale, dit-on, et une jolie maison de campagne où il peut tranquillement se reposer sur ses lauriers, quand toutefois son altesse sérénissime la goutte le lui permet.

Ce n'est jamais volontairement que nous commettons une erreur, et si nous trompons les autres, c'est qu'on nous a trompés nous-mêmes. Et ailleurs ne sommes-nous pas obligés d'accueillir ces mille bruits, ces mille riens qui courent la ville, fragiles fantômes, pressés en foule du désespoir, de la fantaisie et de la médisance, nés dans la journée pour s'évanouir et disparaître le lendemain au lever de la première aurore. Aussi, nous avons raconté qu'une charmante danseuse espagnole, mademoiselle Lola Montes, avait caressé du bout de sa cravache un galant irrespectueux; mademoiselle Lola Montes écrit de Berlin que le fait est inexact, et qu'il ne s'agissait que d'un gendarme brutal; va donc pour le gendarme; c'est toujours quelque chose.

Nous n'avons pas même la compensation d'un gendarme avec M. Roger de Beauvoir; la nouvelle de son mariage, que le bruit courant nous avait transmis et que nous avons répété sans criminelle préméditation, n'a aucune espèce de fondement. Nous démentons volontiers, pour l'innocent part que nous y avons prise, le fait de ce mariage prétendu, non pas pour M. Roger de Beauvoir, qui a trop de goût pour s'être beaucoup préoccupé d'un pareil enfantillage, mais pour ceux qui ont cru devoir s'en inquiéter à sa place. Que M. Roger de Beauvoir reste donc garçon le plus longtemps possible, un des plus aimables et des plus spirituels garçons que nous connaissions.



THEATRE ROYAL ITALIEN.

Belisario. opera seriassissima.

PAR BERTAL (1).

PERSONNAGES :

- JUSTINIEN, empereur d'Orient, MM. MORELLI.
- BELISAIRE, chef suprême de l'armée, M. FORNASARI.
- ANTONINE, femme de Belisaire, Mlle GRESI.
- IRÈNE, fille de Belisaire et d'Antonine, Mlle NISSEN.
- ALAMIR, prisonnier de la fissure, MM. CORRELLI.
- EUTROPE, chef de la garde impériale, BARTOLI.
- OTTARIO, chef des Alains et des Bulgares, BONDISAGLIO.

GUERRIERS. — Sénateurs, peuple, vétérans, Alains, Bulgares, suivantes d'Irène, paysans de l'Honnus.

COMPAGNES. — Garde impériale, prisonniers goths, guerriers grecs, pasteurs de l'Honnus.

(La scène se passe partie à Byzance et partie dans le voisinage de l'Honnus. Le poque remonte à l'année 580 de l'ère chrétienne. (Extrait du libretto.)

Acte Ier. — Le Triomphe.

Les sénateurs et le peuple célèbrent par leurs chants et leurs vœux la glorieuse bienvenue de Belisaire, qui, par son talent et sa bravoure, a su rendre Byzance rivale de Rome. Irène, sa fille, et Eudore, son amant, vont aller sur la rive pour le comble de carresses et de l'amour filial. Joie du peuple. (Extrait de l'argument.)



(1) Voir, pour plus amples renseignements, l'article que l'Illustration a déjà publié sur cet opéra, à la page 149 du volume II, n. 36.

La scène ne reste pas longtemps vide. Mademoiselle Grisi, c'est-à-dire madame Béisaire, ayant pour petit non Antoine, vient le remplir. Un lion, qui remonte à l'an 380 de l'ère chrétienne, s'avance à sa rencontre; son groon le suit. Ce lion, si élégamment vêtu et décoré, c'est Entrope. « Ecoute et frémis ! lui crie Antoine d'une voix proportionnée à l'ampleur de sa taille et à la circonférence de sa bouche.



« Mon époux Béisaire est un parricide, lui dit-elle; je ne puis aimer un père qui a abandonné son premier né aux monstres des forêts ou des eaux, et qui a refusé ses cendres à sa mère. Je t'aime, tu m'aimes, aimons-nous, et vengeons la mort de mon enfant. Béisaire mort, je l'épouse. — Tout est prêt, répond Entrope; j'ai ajouté un paragraphe un peu chouette à sa dernière lettre. Mais dissimulons. »

« En effet des clairons retentissent, et l'empereur Justinien, ayant fait son entrée,



va s'asseoir sur son trône pour voir défiler devant lui le *troufo di Béisairo*. — Aussitôt Béisaire paraît sur un char magnifique traîné par le peuple.



Il a le front ceint d'une couronne de lauriers; et sous le manteau de pourpre on entrevoit son armure dorée. Autour du vainqueur se honnent les prisonniers goths, parmi lesquels se trouve Alamir; les vétérans forment la marche, portant la couronne et le manteau de Vilgus, roi des Goths. Le chœur chante. Quand il a suffisamment faussé, Béisaire demande à Justinien la liberté des prisonniers. L'empereur n'a rien à refuser à son général. Il l'embrasse, et tous les assistants se retirent, sauf Béisaire et Alamir, « qui, dit l'argument, se sentent des sympathies l'un pour l'autre qu'ils ne peuvent



s'expliquer. » Ils s'adoptent mutuellement pour père et pour fils.

Pendant frère accourt vers son père, qui la prend dans ses bras; mais Antoine-Grisi lui tourne le dos avec dé-

goût, en lui donnant pour excuse qu'il vient de fumer une pipe, et qu'elle déteste l'odeur du tabac.



Béisaire ne sait d'abord que penser d'une pareille conduite; il commence à y réfléchir sérieusement, quand Entrope vient l'arrêter avec quatre hommes et un caporal, et lui ordonne de le suivre devant... l'empereur. Béisaire paraît surpris de ce manque d'égards; Entrope le lorgne avec l'aisance superbe d'un *impresario*; mademoiselle Grisi-Antoine se moque de lui par derrière; sa vengeance commence.



Aussitôt pris, aussitôt jugé. Accusé de trahison par Entrope et d'infanticide par son épouse, Béisaire semble frappé de la foudre. Tous les assistants font un mouvement de surprise et d'horreur. Le sénat condamne le prévenu, Douleur d'Alamir; douleur d'Irène; joie de mademoiselle Grisi-Antoine, qui rit à s'en tenir les côtes.



Béisaire est ennuagé par les gardes, dit le libretto; Irène et Alamir les suivent désolés. Justinien et les sénateurs paraissent bouleversés par la douleur.

Acte II. — L'Exil.



Le peuple et les vétérans gémissent sur le malheureux sort de Béisaire.

Quand ils ont suffisamment faussé, ils se retirent, et Alamir s'avance vers le trou du souffleur. On vient de lui apprendre que Justinien, imitant l'exemple du prince Rodolphe, a fait crever les yeux à son prisonnier, indigné de la comparaison qu'on pourra faire entre son père adoptif et cette infame *comaille*, comme sous le nom de Maître d'école, il jure d'exterminer Byzance.



Pendant ce temps l'empereur, qui ne se rappelle pas parfaitement bien les *Mystères de Paris*, fait mettre l'aveugle à la porte de sa maison, sans lui donner même un Chourmeur pour le conduire dans un domicile quelconque. Il ne lui laisse pour toute fortune qu'une vieille tunique, une canne sans pomme d'or et une guitare. Mais Béisaire est plus heureux que le Maître d'école; il possède un chien, et il retrouve sa fille, qui se charge de doubler son caniche. Joie mutuelle du père, de la fille et du chien, qui chantent un trio.

Béisaire est plus heureux que le Maître d'école; il possède un chien, et il retrouve sa fille, qui se charge de doubler son caniche. Joie mutuelle du père, de la fille et du chien, qui chantent un trio.



Acte III. — La Mort.

Béisaire, toujours aveugle, se promène avec sa fille et son chien sur les hauteurs de l'Hémus. — Fatigués, ils se reposent; puis, entendant du bruit, ils se cachent dans une anfractuosité du rocher. — Du sommet de la montagne descend une horde d'Alains et de Bulgares conduits par Alamir et Ottario, et dessinés d'après le procédé Rouillet.



Alamir veut que Béisaire se mette à la tête des troupes qu'il conduit contre Justinien; Béisaire refuse. Ils se fâchent d'abord, puis ils s'expliquent: Alamir est le fils que Béisaire a jadis abandonné aux monstres des forêts et des eaux.

Ch. ¹⁰ et fosse ¹⁰ oh quai moment!

Ils chantent en se tenant embrassés :

Se il ¹⁰ ¹⁰ ¹⁰ } stringere
fratèl }
padre }
Mi e dato al seno }
Pin non desiro }
Son liet ¹⁰ appieno.
Tanto del gubulo
E in me l'ecesso
Che parmi d'essere
Rapit ¹⁰ in cielo!



Il y a, dit l'argument, un mouvement sympathique jusque parmi les Barbares. Nous retournons à représenter les effets de leur émotion.

Retournons maintenant chez Justinien, où va se dénouer ce drame intéressant. — « Justinien, dit l'argument, donne des ordres pour la bataille du lendemain, lorsque, pâle et échevelée, mademoiselle Grisi-Antoine paraît, et vient se reconnaître coupable du mal que l'on a fait injustement à Béisaire. » Elle étend les bras, lève les yeux au ciel, crie, pleure, et ne s'arrache pas un seul cheveu. Mais, hélas ! à ce moment Béisaire, « accompagné d'une lugubre musique, » est apporté sur une civière par deux messagers parisiens: une flèche ennemie l'a tué.



Le pauvre homme rend le dernier soupir sans pouvoir

chanter la plus petite cavatine. Il recommande ses deux enfants à Justine, qui lui a-dit « ami » d'une voix étouffée et en lui serrant la main.

Silence universel. Mademoiselle Grisi-Antoine reste immobile en regardant le corps de Béliaire; Justine et le chœur chantent :

Abhorrita dei mortali
Condannata dall'eterno,
Viva, iniqua, e tutti i mali
Prova in terra dell'Averno...
Erona il cielo a te d'Intorno...
Ninigi e te la face il giorno...
Ogni instante di tu vita
Cruda morte sia per te.

A ces paroles, mademoiselle Grisi veut s'enfuir comme une insensée; mais se trouvant auprès du cadavre de Béliaire, elle pousse un grand cri et tombe sur le sol.



Mouvement universel d'horreur!!!!

Académie des Sciences.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES DES DEUXIÈME ET TROISIÈME TRIMESTRES.

I. Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — M. Serres a lu à l'Académie une note sur un fait très-curieux d'anatomie pathologique observé deux fois seulement, en 1829 et en 1845. C'est une modification des nerfs de la vie organique et de la vie animale. Tous les rameaux nerveux de l'économie présentent dans leur trajet des renflements ganglionnaires ayant la forme et les caractères physiques du ganglion cervical supérieur et, chose remarquable, les cordons postérieurs des nerfs rachidiens n'en offrent pas moins que les cordons antérieurs; là où n'existent pas de ganglions, la branche nerveuse paraît tout à fait à l'état normal.

Le nombre de ces ganglions est moins grand sur les filets nerveux du grand sympathique que sur les nerfs de la vie de relation, mais il est encore assez considérable pour que l'aspect général du réseau nerveux de la vie organique soit tout à fait changé. Les nerfs du plexus lombosacré, le grand sciatique et le pneumo-ganglionnaire sont ceux qui présentent cette transformation ganglionnaire au plus haut degré. Les sciatiques, au sortir du bassin et dans tout leur trajet, ont le volume de l'humérus; les pneumo-gastriques, au sortir du crâne, le long du cou et dans le thorax, ont deux fois le volume du grand sciatique à l'état normal; tous ces nerfs sont parsemés de bosselures formées par les ganglions.

Sur le sujet de la première observation faite en 1829, on a compté environ cinq cents de ces ganglions. Celui de 1845 en offrait plus encore. Dans les deux cas la structure de l'axe cérébro-spinal n'offrait aucune trace d'altération.

Cet état pathologique si remarquable, et qui n'a pas encore été décrit, a été observé sur deux jeunes gens de vingt-deux à vingt-trois ans, morts tous deux de fièvre typhoïde. Le premier, vitrier ambulante, courait encore les rues quelques jours avant son entrée à l'Hôtel-Dieu; le second n'a offert aucun symptôme nerveux pendant les quelques jours qu'a duré sa maladie.

M. Serres a prononcé de communiquer le résultat des recherches anatomiques et microscopiques qu'il se propose de faire sur la structure de ces ganglions. Il désigne cette modification des nerfs par le nom de *neuroplasticité*, dénomination qui nous semble laisser quelque chose à désirer comme exactitude; peut-être, quand on saura bien ce que c'est que ces ganglions, pourra-t-on trouver un terme plus précis.

De l'Allantoïde de l'homme, a tel est le sujet d'un autre mémoire que M. Serres a communiqué à l'Académie dans la séance du 12 juin. Des recherches commencées en 1828 sur des embryons humains de quinze à vingt-cinq jours ont amené M. Serres à conclure que l'allantoïde existe dans les enveloppes de l'œuf humain comme dans celles des autres vertébrés, qu'elle est pyriforme chez l'homme comme chez les rongeurs, que d'abord indépendante des autres membranes, elle s'unit ensuite avec le chorion et fut communiquer par anastomose ses vaisseaux avec ceux des villosités pour donner naissance au placenta; qu'enfin son existence comme membrane distincte paraît cesser chez l'embryon humain du quinzième au vingt-cinquième jour de la conception.

Ces propositions ont été très-longtemps un sujet de discussion pour les anatomistes; mais le fait principal qu'elles expliquent n'avait jamais été avancé d'une manière aussi positive; aussi faudrait-il reconnaître avec M. Dutrochet que la

découverte de ce point fondamental en anatomie est due à M. Serres, si les pièces présentées à l'appui pouvaient faire passer dans l'esprit de tout le monde la conviction qu'elles ont amené chez ces deux habiles anatomistes.

M. Velpéau, à qui d'excellents travaux sur l'embryogénie donnent une grande autorité en pareille matière, a émis des doutes sur la valeur des pièces anatomiques examinées par lui dans le laboratoire du Musée. Ses objections ont fait naître une discussion qui, partant sur des points très-détailés et sur des faits observés rarement, ne pouvait avoir un résultat bien positif. L'un et l'autre académicien parlait de *visu*, et cependant tous deux restaient fermes dans des opinions diamétralement opposées. Toutefois M. Velpéau, sans sa réponse, a posé les faits d'une manière si lucide et si logique, que les affirmations contraires de son collègue n'ont pu faire cesser le doute.

En discutant ainsi franchement cette question importante, M. Velpéau nous semble avoir rendu un grand service à la science. Il est dangereux pour les meilleurs esprits de ne rencontrer jamais d'opposition; on s'habitue alors à ne pas se disputer soi-même, et l'on se laisse quelquefois entraîner à prendre l'analogie pour l'identité.

M. Flourens, dans une note fort intéressante, développe les recherches anatomiques qu'il a faites sur la structure de la peau chez des peuples diversement colorés. Il a trouvé chez le Maure, l'Arabe, le Kabyle, le Nègre, sur un insulaire de l'Océanie et chez les Indiens rouges de l'Amérique, la membrane pigmentaire rendue bien évidente par sa coloration; il l'a vue également, mais décolorée, dans la race blanche, sauf sur quelques points du corps, comme, par exemple, l'anfractu du mamelon. Ces faits, depuis longtemps acquis à la science, et que confirment les observations nouvelles de M. Flourens, ont amené ce physiologiste à conclure que la race humaine était primitivement une. M. Flourens considère cette proposition comme prouvée par l'étude de la peau, s'engage à le prouver dans un autre mémoire, par l'étude du squelette, et surtout par celle du crâne.

La première preuve ne nous semble pas tout à fait concluante. Le pigmentum existe chez toutes les races d'hommes, comme certains caractères sont communs à plusieurs races d'animaux distinctes, quoique faisant partie d'un même ordre; mais jamais on n'a vu le développement, ou, si l'on veut, la coloration du pigmentum dépasser certaines limites pour chaque race. Il est douteux que l'étude anatomique et microscopique démontre l'identité de coloration pigmentaire entre les méris, quelque blancs qu'ils soient, et les anciennes familles créoles dont le sang est resté pur; et pour parler de peuples en expérience depuis longtemps, l'Arabe et le Portugais, le fellah d'Alexandrie et le Tire sont basanés à des degrés divers; enfin, à latitude égale, l'Indon du cap Comorin, l'Américain de la Colombie ne sont pas colorés comme le nègre de Guinée.

La persistance de la forme dans les os de la face chez les différentes races après un certain degré de modification du mélange du sang, nous paraît devoir rendre plus difficile encore la preuve, par le squelette, de l'unité essentielle des races humaines. Au reste, cette grande question des races est douteuse, même pour les meilleurs esprits, et ne sera probablement jamais résolue. Chez l'homme comme chez quelques autres mammifères, il est difficile, sinon impossible, le diversifier anatomiquement le genre ou la race proprement dite, bien que l'on n'y puisse reconnaître des variétés incontestables et sur l'origine desquelles on reste sans aucune indication positive.

Des expériences très-curieuses et faites avec un soin remarquable sur les fonctions de la moelle épinière et de ses racines sont l'objet d'un mémoire de M. Dupré. Ce physiologiste, en étudiant à l'insu des animaux sur lesquels il avait coupé les racines antérieures ou postérieures des nerfs, a pu observer le mouvement conservé dans un membre où la sensibilité était abolie, et *vice versa*. M. Dupré n'a pu obtenir la guérison des plaies grasses nécessitées par ses expériences, que sur des grenouilles; il a vu constamment les animaux d'un ordre supérieur, comme lapins, chats, etc., succomber aux accidents traumatiques. Aux observations purement physiologiques sont jointes, dans son travail, des remarques intéressantes sur les effets pathologiques des vivisections.

M. Dumas, l'un des adversaires de M. Liebig dans la question de la formation des graisses, a fait avec M. Milne-Edwards des recherches sur la production de la cire des abeilles. Swammerdam, Maraldi, Reaumur, pensaient que l'abeille recueillait la cire toute faite dans les plantes, n'avait plus qu'à l'élaborer et la pétrir pour en former ses alvéoles. Hunter, et plus tard Huber, avaient dit que la cire suintait des pores d'un certain nombre de poches glandulaires situées dans l'abdomen de l'insecte, et s'y amassait sous forme de lamelles.

Huber ayant renfermé des abeilles dans une ruche sans issue, et ne leur fournissant pour toute nourriture que du miel et du sucre avait vu les ouvrières employées continuer à construire des gâteaux. On comme que le corps médullaire honore de compter dans ses rangs, M. Broctonnet, avait vu à Châteauneuf, en 1817, des abeilles nées en expérience avec toute la précision que ce savant apporte à ses travaux, et nourries avec une solution aqueuse de sucre blanc, construire des gâteaux d'une cire très-blanche. Enfin l'expérience d'Huber, répétée dernièrement par M. Grunlich de Cassel, lui avait donné les mêmes résultats qu'à l'entomologiste de Genève, et il en avait conclu, comme son illustre devancier, que l'abeille a la faculté de transformer le sucre en cire.

M. Liebig trouvait dans ces observations un des arguments les plus forts en faveur de la production des substances grasses par les animaux.

MM. Dumas et Milne-Edwards ont repris l'expérience d'Huber, et pour la rendre tout à fait précise, ils ont constaté la quantité de graisse préexistante dans le corps des abeilles soumises au régime saccharin, l'ont comparée à celle de la cire produite, et ont examiné ensuite si, durant le cours de l'expérience, les animaux n'avaient pas mangé.

Une première expérience, pendant laquelle les abeilles furent nourries avec de la cassonade de sucre, donna des résultats douteux. On mit alors en expérience quatre essais auxquels on donna pour nourriture du miel, après s'être assuré de la quantité de cire contenue dans cette substance alimentaire. Trois de ces essais ne produisirent point de cire; mais le quatrième donna les résultats suivants : Le total des matières grasses pré-existantes dans le corps de chaque abeille, fournies à ces insectes pendant l'expérience, est, en moyenne, d'environ 0,067. (002)

Pendant le cours de l'expérience, chaque ouvrière a produit de la cire dans la proportion de 0,057. (004) et après cette production, en contenant encore, 0,012 (0012)

Total de la cire produite par chaque abeille sous l'influence d'une alimentation de miel pur : 0,07. (010)

MM. Dumas et Milne-Edwards se proposent de répéter cette expérience sur une plus grande échelle, quand la saison le permettra.

Ce mémoire a provoqué de la part de M. Payen quelques objections qui ne semblent pas toutes également solides. MM. Dumas et Housmgault n'étaient pas présents. M. Milne-Edwards, après avoir répondu aux objections de M. Payen, est tombé d'accord avec lui sur ce que la transformation du miel en cire par les abeilles ne détruit pas le fait de la nécessité d'une alimentation grasse pour l'enraiment des animaux et notamment des mammifères. M. Thénard a présenté des observations conciliatrices. M. Flourens a bien cité le fait de certains ours du Jardin-des-Plantes qui, depuis deux ans, ne mangent que du pain, et engrassent beaucoup sous l'influence de ce régime; mais ce n'était pas entre les physologistes qu'il devait avoir discussion et non pas; d'ailleurs les parties belligères n'étaient pas au complet, et elles sont rentrées pacifiquement dans leurs camps, laissant la noble armée à d'autres adversaires dont il ne nous appartient pas d'apprécier ni de reproduire les arguments.

Nous ajouterons, pour compléter l'état actuel de la question, que M. Léon Dufour, dans la séance du 16 octobre, a rendu compte de recherches anatomiques faites par lui pour reconnaître les poches glandulaires indiquées par Hunter comme laissant suinter ou sécrétant la cire chez l'abeille. M. Léon Dufour a scrupuleusement disséqué trente abeilles sans rien rencontrer qui ressemble à cet organe admis par Hunter et Huber. Ce fait négatif d'anatomie est tout à fait digne d'attirer l'attention des naturalistes; au reste, fût-il confirmé, il en résulterait seulement que l'organe sécrèteur de la cire est encore à trouver, mais cela ne prouverait rien contre le fait positif de la sécrétion de la cire. Enfin MM. Bouchardat et Sandras ont présenté et lu à l'Académie, dans les séances du 26 juin et du 14 août, un travail qui a pour titre : *Recherches sur la digestion et l'assimilation des corps gras...* Suivant ces deux habiles observateurs, les huiles et les graisses seraient absorbées par les vaisseaux chyloïdes, et fourniraient un chyle abondant, tandis que la cire, absorbée et très-petite quantité, se retrouverait presque en totalité dans les excréments.

(La suite à un prochain numéro.)

Accident du 10 novembre sur le chemin de fer de Versailles (rive droite). — Différents systèmes proposés pour prévenir les accidents.

Il y a peu de temps, l'Illustration mettait sous les yeux de ses lecteurs des relevés statistiques d'accidents arrivés sur les chemins de fer, tant en France qu'à l'étranger (p. 71, t. II); son but était de rassurer les esprits timorés, en leur prouvant que les sinistres étaient moins fréquents dans le nouveau mode de locomotion que dans l'ancien, et elle signalait notamment que plusieurs morts n'étaient dues qu'à l'imprudence même des victimes. L'accident arrivé le 10 novembre sur le chemin de fer de la rive droite a ajouté un nouvel exemple à ceux que nous avons donnés des funestes effets que peut encore produire la crainte sur les hommes mêmes les plus exercés à la vie et aux allures des chemins de fer.

Le 10 novembre, le convoi parti de Paris pour Versailles à huit heures du matin se trouvait sur un remblai de huit à dix mètres d'élevation entre Savres et Chaville, et l'entrée d'une courbe, lorsque la locomotive, animée d'une vitesse ordinaire, sortit des rails, entraînant après elle son tender, le wagon à bagages, qui, d'après les prescriptions de l'Administration, doit toujours séparer l'appareil moteur des voitures de voyageurs et le premier wagon de voyageurs. La locomotive arriva au bord du remblai se renversa, et sa cheminée pénétra même de quelques centimètres dans le talus; dans ce moment le feu se renversa et l'incendie du 8 mai aurait pu avoir un triste pendant, si en même temps l'eau contenue dans la locomotive n'était venue l'éteindre. Le tender fut également renversé sur le remblai, et le wagon à bagages, brisé en mille pièces, vint couvrir de ses débris la locomotive et le tender.

Le lendemain de l'événement, l'appareil moteur était encore couché sur le talus, et des ouvriers travaillaient à faire une tranchée pour le dégager. Tel est le sujet du dessin qui a été pris sur les lieux par un des dessinateurs de l'Illustration, et que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

Le premier wagon de voyageurs qui suivait le wagon à bagages, entraîne, sortit également des rails, mais huralement la chaîne d'attache fut brisée, et le wagon, au lieu de se précipiter en bas du remblai, se renversa en travers de la voie. Le second wagon fut également dérailé, mais il resta

debout sur le chemin. Quant à la berline et aux trois wagons qui la suivaient, tous restèrent sur les rails.

Les premiers victimes de cet accident devaient être le mécanicien et le chauffeur : le mécanicien eut, en effet, l'épaule démise ; mais, par un hasard providentiel, le chauffeur n'eut que quelques contusions insignifiantes.

Les employés de l'administration du chemin de fer qui étaient dans le wagon à bagages eurent également quelques contusions. Quant au conducteur qui se trouvait sur l'improbable du wagon de voyageurs, en voyant le convoi dérailler, il se précipita sur la voie, et se fit à la tête une profonde blessure, à laquelle il succomba le lendemain.

Le seul voyageur qui ait été blessé se trouvait dans le wagon renversé en travers des rails ; il eut le genou broyé et la cuisse gravement endommagée. Tous les autres voyageurs sortirent des wagons sains et saufs.

Maintenant, à quoi attribuer ce déraillement ? Les recherches et les investigations des ingénieurs ont fait découvrir, à 50 mètres environ du lieu du sinistre, des coussinets brisés et un frottement considérable sur les rails. Une des roues de

devant de la locomotive a une partie de son bourrelet déchirée et enlevée en quelques endroits. On présume que ce bourrelet ayant été brisé, la locomotive s'est maintenue sur la voie tant qu'elle a été en ligne droite, mais qu'au commencement de la courbe, suivant toujours l'impulsion en ligne droite, la route aura marché quelque temps sur le rail, puis sur la terre, jusqu'au bord du remblai où la machine a été culbutée.

Quant aux causes qui ont pu amener les lésions du bourrelet, elles ne peuvent provenir, à notre sens, que d'un défaut de fabrication ou d'incurie dans la surveillance du matériel.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas la construction d'une roue de locomotive, nous pouvons leur en donner une idée succincte.

Une roue se compose de quatre parties distinctes : le moyeu, les rais, la jante et la frette : le moyeu et la jante sont en fonte, les rais et la frette en fer forgé. On fabrique d'abord les rais, qu'on place, enroulés à chacune de leurs extrémités d'une couche de horax, dans le moule où l'on doit couler les deux pièces qu'ils relient ; on coule alors le moyeu

quel que soit l'accident qui arrive, de sortir des wagons tant qu'ils sont en marche. Le corps du voyageur est animé de la même vitesse que le convoi ; ainsi, tout immobile qu'il est sur sa banquette, libre de ses mouvements et ne ressentant ni élan ni fatigue, il n'en a pas moins une vitesse de 8, 10 ou 12 lieues à l'heure. Il rencontre donc une grande puissance accumulée, ou une grande force d'inertie. (La force d'inertie est le travail qu'il faut dépenser pour animer un corps d'une certaine vitesse, ou bien le travail qu'il faut enlever à ce corps pour amortir sa vitesse.) Ainsi un voyageur pesant 80 kilogrammes, dans un convoi qui fait 56 kilomètres à l'heure ou 10 mètres par seconde, a une force d'inertie représentée par 407 kilogrammètres. On entend par kilogrammètre un poids d'un kilogramme élevé à un mètre. Le cheval vapeur, considéré comme unité dynamique, équivaut à 75 kilogrammètres, ou à 75 kilogrammes élevés à 1 mètre en une seconde. D'où il suit que les 407 kilogrammètres qui constituent la force d'inertie accumulée dans le corps d'un homme placé dans les conditions énoncées plus haut, équivaut à une force de 5 chevaux et un tiers. Qu'on juge, d'après cela, du choc épouvantable qu'occasionne le brusque amortissement de cette force vive, et en effet, presque aucun de ceux qui se sont ainsi précipités hors des wagons n'ont échappé à la mort.

Histoire de la Semaine.

La France, cette semaine, nous fera peu parler d'elle. Dans les régions du pouvoir et de la politique on se repose, pour ne pas dépenser une activité et une force dont on prévoit qu'on aura besoin quand les Chambres seront réunies. Les seuls actes que les journaux aient enregistrés sont des mutations dans nos ambassades depuis longtemps annoncées. Les ordonnances qui envoient M. le comte Bresson à Madrid, M. le comte de Salvandy à Turin, M. le marquis de Balmatie à Berlin, ont enlin paru. Le ministère a également pris le parti de donner un successeur à M. le comte de Batti-Moulin, auquel sa sortie sauvage contre un autre agent français a donné récemment une fâcheuse célébrité. C'est M. Lefèvre-Debecourt, dont les services antérieurs à la Plata ont été fort diversement appréciés, qui va aller occuper notre consulat général, aujourd'hui si important, de l'Indo-Chine. Enfin, si l'on en croit la *Gazette d'Augsbourg*, qui suit assez souvent d'avance ce qui se prépare à l'hôtel de la rue Neuve-des-Capucines, M. Motier, notre ministre en Suisse, serait, sur sa demande, mis en disponibilité, et remplacé par M. de Bourqueney, qui rentrait à un autre chargé d'affaires l'intérim de M. de Pontois. — Nous est péçible d'avoir à mentionner une autre mesure sur laquelle, espérons-le, le ministère, mieux inspiré, reviendra. De pauvres Italiens, ayant les sœurs que le gouvernement papal, mal conseillé, avait résolu d'exécuter contre eux, étaient venus chercher un refuge dans la Corse, qui leur rendait le soleil et la langue de leur patrie. Au moment où les feuilles anglaises et les feuilles allemandes annoncent que si les forces autrichiennes et piémontaises interviennent dans les légations, ce ne sera qu'à la condition que le pape prendra l'engagement de réformer bon nombre des abus administratifs dont nos sujets se plaignent, les réfugiés romains viennent de recevoir du ministre de l'intérieur l'ordre de quitter la Corse et d'interner à Châteauroux. Nous n'avons nullement l'intention de médire du chef-lieu du département de l'Indre ; mais, en vertu, pour des Italiens, y être conduits à l'entrée de l'hiver, c'est être exilés en Sibérie. — M. le duc et madame la duchesse de Nemours, sur l'invitation pressante de la reine d'Angleterre, sont allés rendre à cette princesse la visite qu'elle leur avait faite un château d'Eu pendant qu'ils étaient au camp de Bretagne. La coincidence du voyage du futur régent avec celui du prétendant a donné lieu, dans quelques journaux, à beaucoup de glosses et de commentaires. Tout ce qu'il en faut conclure, c'est qu'en même temps que l'un voyage pour se distraire, l'autre voyage pour se consoler ; et que l'Anglo-terrois croit, avec raison, faire preuve de bon goût en se montrant bienveillant et empressé aussi bien envers le malheur qu'envers la fortune.

Il vient de se former à Birmingham une *Union nationale*, ou confédération générale de toutes les classes, pour rendre les ministres de la couronne légalement responsables de la misère du peuple. Son manifeste, rédigé par un ancien membre de la Chambre des Communes, M. Thomas Atwood, a été immédiatement couvert de milliers de signatures. Chaque jour semble amener en enlars nouveau un ministre de sir Robert Peel. Les délégués et les ennemis se succèdent pour lui sans interruption. Il voyait, il y a peu de jours, la Cité envoyer un parlement un candidat autre que le sien ; une nouvelle législation sur les révoles lui est demandée avec une insistance fort incommode, par les journaux mêmes qui, hier encore, lui son laient tout devoués ; enlin, aujourd'hui, 15,000 unionistes, rassemblés en quelques heures, disent dans une proclamation adressée au peuple : « Nous appelons à nous toutes les classes laborieuses du royaume. Amis, compatriotes et frères, notre plan est placé devant vous. Les difficultés, les dangers s'accumulent autour de nous... Vous, électeurs ou non électeurs, qui souffrez de l'oppression commune ; vous, marchands, manufacturiers et commerçants, qui travaillez malgré tant de difficultés ; vous, propriétaires et fermiers, qui possédez encore quelque chose, mais qui voyez votre mine inévitabile ; vous, capitalistes et rentiers, dont les revenus diminuent chaque jour, et dont les propriétés, mises dans la balance, sont plus légères que la misère et le mécontentement publics ; et vous, honnêtes mais malheu-



et la jante à des intervalles différents, pour éviter les effets d'un refroidissement inégal, et quand la roue sort du moule, les trois parties sont forjées ensemble. Quant à la frette, elle est, comme nous l'avons dit, en fer battu et armée d'un bourrelet, comme sur une de ses faces et vertical sur l'autre ; on l'applique à chaud sur la jante ; elle se contracte en refroidissant de manière à serrer fortement l'ensemble de la roue ; on la fixe alors à la jante par des boulons à têtes noyées.

D'après ce qui précède, on voit que la rupture du bourrelet ne peut être attribuée qu'à un défaut de fabrication, si la roue était neuve ou si le défaut était caché ; ou, dans le cas contraire, et en supposant le défaut visible, au manque de surveillance. C'est ce que l'enquête à laquelle se livrent en ce moment les hommes de l'art fera connaître avant peu.

Chaque fois qu'un événement comme celui dont nous entretenons nos lecteurs arrive, on se demande avec quelle précaution sont les précautions à prendre pour combattre la puissance aveugle qui entraîne après elle ces masses énormes ; s'il n'est pas possible de dominer la matière au point de la rendre, pour ainsi dire, intelligente, et d'éloigner pour toujours les chances de mort auxquelles s'exposent les voyageurs en empruntant ce nouveau genre de locomotion. Eh bien ! nous devons le dire, dans cette science née d'hier, beaucoup d'améliorations sont encore à désirer, beaucoup de problèmes sont encore à résoudre. D'un autre côté, il existe, sur certains chemins de fer, des appareils de sûreté qui ne se retrouvent pas sur d'autres, et dont l'usage devrait cependant être consulté et imposé, au besoin, à ces compagnies.

Les causes d'accidents sont de plusieurs espèces : les principales sont les déraillements, les collisions et les ruptures d'essieu ; quant aux explosions de machines locomotives, elles sont excessivement rares, et n'arrivent, pour ainsi dire, que par la négligence du mécanicien. En effet, les tôles de la chaudière, qui n'ont zéro que 4 à 5 atmosphères à supporter, sont de force à résister à 8 ou 10 atmosphères ; la production de vapeur suit la vitesse de marche, puisque c'est le jet de vapeur dans la cheminée de la locomotive qui active la combustion, et, par suite, la vaporisation de l'eau ; quand la machine est au repos, le foyer est très-peu actif, et la vapeur formée se rend dans le tender pour refroidir l'eau d'alimentation.

Les collisions entre deux convois ne peuvent être prévenues que par une bonne administration ; le choc est pour ainsi dire inévitable, surtout quand les deux trains qui s'avancent l'un sur l'autre sont séparés par des courbes en tranchée, qui les empêchent de se voir. Il faut, en effet, un temps plus ou moins long pour arrêter un convoi, et ce temps dépend de la vitesse et de la masse du convoi, et de la puissance de la locomotive. Ainsi, le calcul démontre que pour un convoi composé de vingt-cinq voitures, dont trois arriérés de freins et

de deux locomotives, comme était le convoi du 8 mai 1852, sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), l'espace nécessaire pour arrêter le convoi, en serrant instantanément tous les freins et en renversant la vapeur, était de 160 mètres ; mais entre le moment où les convois s'aperçoivent et celui où tous les moyens d'arrêt sont employés, il y a un certain temps pendant lequel les convois continuent à se rapprocher. On voit donc que pour éviter une collision, il faut que les convois s'aperçoivent de très-loin.

La rupture des essieux est un des accidents les plus graves qui puissent avoir lieu sur les chemins de fer. La commission créée par le ministre des travaux publics, après le fatal événement du 8 mai, pour rechercher les moyens de sûreté applicables aux chemins de fer, s'est entourée de tous les documents relatifs à cet objet, a entendu une foule d'industriels et d'inventeurs ; mais rien n'a encore transpiré du résultat de ses délibérations. Toutefois, nous devons dire que prétendre arriver à fabriquer un essieu qui ne se rompe jamais, nous paraît une utopie. Ce qu'il faut chercher, ce sont les moyens de sauvetage à appliquer quand la rupture de l'essieu se manifeste. Ces moyens de sûreté eux-mêmes ont été l'objet d'une foule de communications à la commission dont nous venons de parler ; nous ne croyons pas exagérer en portant à trois cents le nombre des inventeurs qui, tous animés, nous le reconnaissons, d'excellentes intentions, mais montrant une tendresse bien naturelle pour le fruit de leurs veilles et de leur imagination, se sont présentés à cette commission avec des moyens infailibles de sauvetage reconnus, après examen, impraticables ou dangereux. Le nombre seul de ces inventions, qui ont trait au même objet, et qui tournent dans un même cercle assez restreint, est un indice certain de la difficulté de la matière, et doit rendre extrêmement circonspects les hommes de l'art dont l'industrie attend le jugement. La commission n'a donné encore publiquement son approbation qu'à deux systèmes de sûreté : l'un, de M. Locart, ingénieur du chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon ; l'autre, de M. Chaussonet, ingénieur mécanicien à Paris ; elle a demandé l'insertion de leurs mémoires dans les *Annales des ponts-et-chaussées*.

Nous espérons être, avant peu, à même d'offrir à nos lecteurs les dessins détaillés de ces divers systèmes ; disons seulement aujourd'hui que celui de M. Locart est en usage depuis longtemps déjà sur le chemin de fer auquel il est affecté comme ingénieur. Il consiste en un appareil de décrochage qui sépare instantanément la locomotive et son tender du reste du convoi. On conçoit qu'avec cet appareil le danger de déraillement est de beaucoup diminué, et l'expérience a prouvé en effet l'efficacité de ce système, qui maintes fois a prévenu de grands malheurs sur le chemin de Saint-Etienne. Nous reviendrons avec détail sur cet ingénieux appareil.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de renouveler la recommandation que nous avons déjà faite de ne jamais essayer,

reux ouvriers et laboureurs, l'orgueil, la gloire et la force de notre pays, nous vous appelons de toutes nos forces, venez à nous et aidez-nous dans la grande œuvre de sauver notre pays de la destruction. — Ce n'est pas en portant ses yeux sur l'Irlande que le ministère anglais peut le reposer agréablement. La déclaration de *true bill* par le premier jury, devant lequel ont comparu O'Connell et les autres chefs du repeal, n'a pas produit plus d'effet que nous ne l'avions prévu; et quelque soin qu'on eût apporté à la composition du jury, on a su que les poursuites avaient trouvé des contradicteurs dans son sein. Il est évident qu'elles en trouveront bien davantage dans le jury définitif, dont la liste ne sera pas dressée sans un examen sévère et une intervention active de la part des inculpés et de leurs conseils. En ce moment même, on se débat pour l'accomplissement de ces formalités préliminaires. — Demain dimanche, 19 novembre, aura lieu une épreuve étrangère au procès, mais qui donnera la mesure de l'intérêt qu'y porte la population irlandaise. Une quête générale sera faite dans tout ce malheureux royaume pour le tribut annuel et volontaire payé à O'Connell. Cette souscription lui est entièrement destinée, et est indépendante de celle qu'on appelle la *rente du rappel*, et qui se perçoit hebdomadairement. La souscription destinée à former la liste civile d'O'Connell date de 1851, et n'est ouverte qu'une fois l'an :

En 1851,	elle a été de	26,000 liv. st.	(environ 660,000 fr.)
— 1852,	—	12,353 —	(— 515,000 —)
— 1853,	—	15,905 —	(— 530,000 —)
— 1853,	—	20,189 —	(— 515,000 —)

L'année dernière, elle n'a été que de 10,500 liv. st. (265,000 fr. environ). En général, le chiffre a suivi le mouvement de l'agitation; élevé quand elle a été vive, il est redescendu quand la lutte a été moins engagée, mais jamais le tribut n'a manqué. Tous les ans, après que les souscriptions ont été recueillies dans les diverses paroisses, le chiffre en est livré à la publicité. — Les nouvelles d'Espagne sont de



(Le Roi des Belges.)



(Le général Narvaez.)

jour en jour plus déplorables : ce n'est plus assez de la guerre civile et des expédients anticostitutiionnels, les partis y procédaient maintenant par l'assassinat. L'attention a été détournée de la soumission de Saragosse, de la sortie d'Ametier de Girone, de la mise en état de siège de Saint-Jacques-de-Compostelle, de conspirations découvertes à Cordoue et à Algésiras, de la situation de Barcelone, autour de laquelle les forces des assiégés s'accroissent, et où les insurgés songent, dit-on, à capituler, tout cela a été oublié pour ne songer qu'à la tentative d'assassinat commise à Madrid sur le général Narvaez. Le 6, la reine assistait à la représentation que donnait le théâtre du Cirque; le général s'y rendait. Au moment où sa voiture longeait le portail de l'église Porta-Celi, rue de la Lame, de nombreux coups de fusil ont été tirés par des hommes embusqués et qui attendaient son passage. Les assassins, tous en manteaux et chapeaux ronds, à l'andalouse, prirent la fuite dans diverses directions. Le général n'a point été atteint, mais il a été couvert du sang de son aide-de-camp, mortellement blessé, et d'un jeune homme qui l'accompagnait également, et qui a été atteint à la tête d'une légère blessure. Les troupes furent, par les ordres de Narvaez, immédiatement mises sous les armes, et le général se rendit ensuite au Cirque dans la loge de la reine, pour tranquilliser Sa Majesté et se montrer au public. Cet attentat ne pouvait qu'attirer sur lui de l'intérêt et rendre plus difficile le rôle de l'opposition. Le lendemain, le général s'est promené par la ville dans sa voiture criblée de balles, et le 8, les deux Chambres réunies, ce qu'il est assez difficile d'expliquer constitutionnellement, ont déclaré la majorité de la reine à une majorité de 195 voix contre une minorité que cet événement avait réduite à 16 membres. Avant la tentative criminelle et l'effet de réaction produit sur les esprits, M. Cortina, candidat des progressistes, avait obtenu,

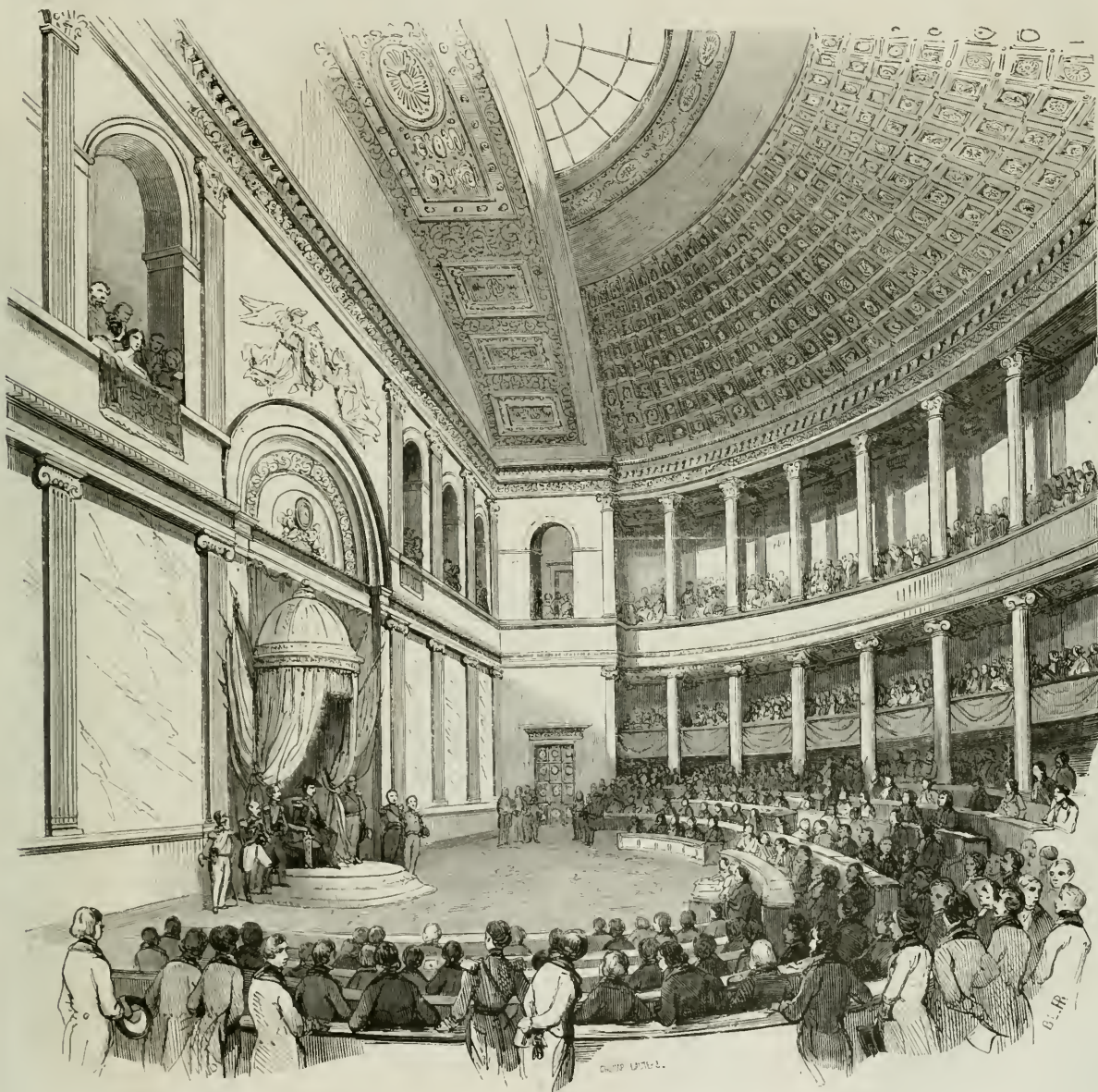


(La Reine des Belges et le Prince royal.)

pour la présidence de la Chambre des Députés, 49 voix ; M. Olozaga en avait réuni 66, mais après avoir déclaré qu'il ne comprendrait pas un cabinet qui ne réunirait pas les chefs des deux opinions. En proclamant le résultat du scrutin sur la majorité de la reine, M. Olozaga a dit : « A dater de ce jour, le régime constitutionnel doit commencer à être une vérité en Espagne. » Ce mot est un aveu contre le passé ; nous voudrions qu'il fût une garantie pour l'avenir. La reine a prêté son serment le surlendemain, devant les deux corps légis-

tifs rassemblés dans la salle du Sénat. Toutefois, ces événements n'ont point conjuré la crise ministérielle, et M. Lopez persiste dans sa détermination d'abandonner son portefeuille. — Le général Coletti, ancien ambassadeur de Grèce à Paris, dont les sentiments patriotiques inspirent une grande confiance à ses compatriotes, est débarqué le 30 octobre au Pirée ; son arrivée a excité l'enthousiasme des Athéniens, et a donné lieu à une ovation. Le général n'a pu se rendre qu'avec difficulté, au travers d'une foule compacte et dans la joie, du

port à sa demeure. Les élections sont favorables aux constitutionnels. Sur 225 dont se doit composer l'assemblée, les nappistes ne comptent que 90 voix, les partisans du mouvement de septembre en ont réuni 135. — On a reçu, par la voie de l'Angleterre, des nouvelles de Montevideo jusqu'à la date du 24 août. Oribe et le consul de France ont en une conférence dans laquelle ils ont arrêté qu'aucun Français ne serait inquiété pour le passé ; qu'on ne pourrait pénétrer dans le domicile d'un Français qu'en vertu d'un ordre écrit de



(ouverture des Chambres belges, le 14 novembre.)

l'autorité supérieure ; qu'enfin, si Montevideo était pris d'assaut, notre pavillon serait un signe de protection, et qu'on donnerait des passeports à ceux de nos nationaux qui en demanderaient ; on n'en compte pas moins de 21,000 dans ces parages. Les mouvements des deux armées ennemies n'avaient encore abouti à aucun résultat.

Le roi Léopold a ouvert, le mardi 14, la session des Chambres belges pour 1845-46. Le roi s'est rendu au palais accompagnant d'un nombreux état-major ; il était revêtu de l'uniforme d'officier-général de la garde civique. Le corps diplomatique assistait au complet à cette solennité, qui avait attiré une foule nombreuse et brillante. Dans son discours, le roi n'avait à traiter aucune des questions de politique extérieure qui ont si longtemps tenu incertaines les destinées de ce royaume. Ces questions sont toutes tranchées aujourd'hui,

et une ère toute d'industrie et de progrès semble s'ouvrir pour la Belgique. Après avoir exprimé la satisfaction qu'il avait personnellement ressentie, et qu'avait partagée la reine d'Angleterre, de l'accueil qui avait été fait par les populations à cette princesse durant son voyage en Belgique, il est entré dans l'énumération des projets que son ministère se propose de présenter aux délibérations des Chambres dans la session ouverte. Il a fait ressortir l'immense avantage que devait nécessairement retirer cet Etat de l'achèvement complet de son réseau de chemins de fer ; mais il a annoncé en même temps que ces voies nouvelles ne détourneraient point l'attention du gouvernement des travaux d'amélioration à effectuer sur les voies navigables : les canaux vont être réparés et complétés. Tout en se félicitant des progrès de l'industrie agricole, le roi a annoncé également que l'administration re-

garderait son œuvre comme inachevée tant qu'il resterait sur le sol belge des bruyères à défricher. Nous serions tenté de proposer à notre ministère français d'adopter pour le discours de la couronne, qui sera prononcé décidément chez nous le 26 décembre, une seconde édition du discours belge en ce qui concerne ces intérêts si graves. Le roi Léopold a annoncé également que tous les efforts de son gouvernement tendraient à favoriser les relations et les entreprises lointaines, et il a engagé l'esprit d'association à seconder de son côté ces efforts, dont le succès viendrait mettre à l'aise la population belge, trop nombreuse pour son territoire restreint, et son industrie, trop productive pour sa consommation intérieure. Il y a là, nous le répétons, de bien bons conseils et de bien bons exemples pour nos ministres ; et en vérité les Belges se sont montrés assez souvent contre-facteurs à l'égard

de la France, pour que nos gouvernements ne se fassent aucun scrupule de les contrefaire à leur tour dans cette circonstance et dans cette direction.

Des nouvelles de Dalmatie, allant jusqu'au 21 octobre, apprennent que depuis plus d'un mois toutes les villes de cette province sont tenues dans l'effroi par des détonations sonores et de continuelles secousses de tremblement de terre qui ont fait fuir une grande partie des populations dans la campagne. Le 20, beaucoup de familles se disposaient à rentrer à Itague, où elles avaient pu précipitamment un mois auparavant, quand une nouvelle secousse est venue faire renaitre toutes les alarmes. A Slano, à Meleda, les phénomènes et l'épouvante sont les mêmes.

Depuis quelque temps, nos journaux de départements ont souvent à annoncer des découvertes archéologiques faites dans leurs contrées par suite de travaux d'agriculture que le hasard rend doublement fructueux. Des tombaux gaulois, des armures, des bracelets, des anneaux, des médailles nombreuses et des monnaies d'or, d'argent et de bronze ont été de plusieurs côtés déterrés ainsi tout récemment. Si l'on en croit les feuilles allemandes, on vient de faire, à Aix-la-Chapelle, une autre découverte, c'est celle des reliques de Charlemagne. On savait qu'en l'an 1000, Othon III s'était fait ouvrir le caveau de l'empereur, et que Frédéric I^{er} (barbarousse) avait, le 29 décembre 1165, levé les ossements de ce grand prince, après que le pape Pascal III l'avait mis au nombre des saints. Frédéric fit garder ses dépouilles mortelles dans un coffret; les vêtements et insignes de l'empereur devinrent les insignes du couronnement de l'empereur franco-romain; et après qu'en 1792, François II s'en fut revêtu comme roi et empereur élu, ils furent transportés à Vienne, où ils sont encore conservés. Mais les reliques de Charlemagne étaient perdus, sans un bras enchaîné dans un reliquaire; et quelque peine qu'on se donna, au point de vue religieux, on n'y parvint pas. On s'occupait de les retrouver, et on n'y parvint pas. On s'occupait de les retrouver, et on n'y parvint pas. On s'occupait de les retrouver, et on n'y parvint pas.

Nous donnons dans notre avant-dernier numéro une statistique des missions en Chine et de leurs résultats. Nous aurons bientôt, à ce qu'il paraît, à ajouter à ce travail. Il s'est formé à Berlin et à Koenigsberg des réunions de dames ayant pour but de former et d'envoyer aux Indes des femmes missionnaires appelées à faire connaître l'évangile aux femmes de l'Orient. La Gazette ecclésiastique de cette dernière ville, qui donne cette nouvelle, l'accompagne de quelques réflexions qui nous paraissent assez justes, et qui ont pour but de rappeler que la sphère sainte, mais retirée de la femme, se prête difficilement à des entreprises extérieures qui appellent son activité hors du domaine que la nature lui indique et que l'évangile approuve et sanctifie. — L'édification n'est pas le caractère de toutes les nouvelles qui nous viennent d'Allemagne. On écrit de Vienne que le prince Gustave Wasa, fils du roi de Suède, Gustave-Adolphe IV, défrimé en 1809 et remplacé par Bernadotte, vient de former, après treize ans de mariage, une demande en divorce contre sa femme, la princesse Stéphanie de Bade. On ne peut attribuer d'autre cause, dans la haute société de Vienne, à cette démarche, qui paraîtrait autrement inexplicable que la maladie mortelle bédératienne dans la famille du prince. Le consistoire de la confession d'Augsbourg, à laquelle appartiennent les deux époux, aura néanmoins à prononcer sur la demande comme si elle avait été formulée raisonnablement.

Le bel hôtel Lambert, situé à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, et qui a fourni à l'Illustration le sujet d'une notice et de gravures (t. I, p. 193), avait été adjugé, il y a quelques mois, à madame la princesse Gzartorska. Il vient d'être resté au point de vue remarquable. Si l'illustration étranger ne se fit présentée aux enchères, les amis des arts, les amateurs de Lesueur et de Lehmann auraient probablement aujourd'hui à demander compte au ministère de l'intérieur et à l'administration de la ville de Paris de la démolition de cet hôtel et de la destruction de ses richesses artistiques.

Quand tel médecin embaume un défunt, quand tel journal voit mourir un de ses abonnés, les réclames de l'un ou les nécrologies de l'autre tendent à nous faire croire aussitôt que la France a fait une grande perte. Il y en a vu avoir quelques-uns de ce genre cette semaine; mais l'un comprendra que nous n'en faisons pas porter le deuil à nos lecteurs. Nous ne mentionnerons donc que la mort d'un naturaliste-voyageur du Jardin-des-Plantes, le docteur A. Petit, envoyé en Abyssinie. Il a été emporté par un crocodile en traversant une des branches du Nil Bleu, dans les environs de Gondar.

Une Bouteille de Champagne.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 106.)

Le son du cor de Shunderlhanne ne retentissait jamais que pour le combat.

« AIX ARBES ! cria le bandit. Moise, barricadez le monastère ! Zagheto, distribuez les carabines ! Qui n'appréhende la bannière de Walschbourg, le crâne roulant sur champ d'azur ! Il faut enlever toute la poudre, toutes les balles et un confesseur; car j'ignore vraiment ce qu'il va coûter d'hommes une bouteille de vin de Champagne. »

La jeune femme devint pâle. C'est seulement alors qu'elle comprenait son pouvoir. Arracher le bandit à l'existence réprouvée du crime ne lui semblait plus au-dessus des forces humaines, puisque, pour une fantaisie pécuniaire, Shunderlhanne préférait sa bande entière à une ruine presque certaine. Elle fut même tentée un moment de revenir sur un ordre dont la satisfaction, aussi prompt que terrible, l'effrayait maintenant : l'amour-propre lui ferma la bouche, et la mémoire de la pauvre battue de Kiedrich lui fit restre. Le meurtre de cette victime exigeait du sang.

« Ma fille, dit à Julie le capitaine en se tournant vers la belle Allemande, quoique la frontière soit pacifique, Mayence renferme une forte garnison. Je n'ai pas cent braves dans ma troupe. A défaut de garnison, d'aillieurs, les gendarmes français, que nous avons tant de fois détruits, brûlent de nous rendre la pareille. On peut aisément refouler les portes de la ville derrière moi. Si je suis pris, c'est la mort.

« Il n'y a que les sots, disait Catherine II, qui soient indécis, lui répondit froidement Julie Blasius.

« En marche ! » cria Shunderlhanne.

Et l'on partit.

« On a femme est séduisante, qu'elle paraît bien la créature favorisée de Dieu, lorsque, sans autre force que sa grâce et sans autre appui que son sexe, on la voit dompter l'homme le plus puissant et le plus altier, comme s'il s'agissait d'un enfant mutin ! Alors tout grandit autour du triomphe, et celle qui le remporte avec de si faibles moyens s'élève d'autant plus aux regards de la foule qu'elle semblait à la veille d'un défail. Le bruit circula bientôt parmi les bandits que la captive elle-même conduisait l'attaque. On ne s'expliqua pas les causes de ce singulier caprice, on n'en fit que le résultat chevaleresque. L'influence d'une femme est quelque chose de si doux au milieu des dangers, et surtout dans la vie d'exception, que les camarades de Shunderlhanne se sentirent émus à leurs propres yeux. On eût dit que la volonté de Julie Blasius relevait ces hommes brisés de leur déconsidération sociale et que le crime solidaire à tant d'imaginaires peresses devenait un vertu par l'unique magie de l'emploi qu'en faisait une jeune et innocente fille.

Julie, en habit d'amazone, précédait à cheval l'arrière-garde, où marchait Picard, qui, par une sorte de vanité méritée, avait demandé de combattre encore; mais il ne devait pas, mort ou vif, remonter au monastère. Le vieux soldat suivait d'un œil morne le cortège triomphal de Blasius; il devinait toute la passion de Shunderlhanne en mesurant la victoire de la jeune femme, et, si la bouteille de champagne était prise, rien effectivement ne pouvait être désormais impossible à la faiblesse du capitaine aussi bien qu'à l'énergie de la prisonnière. Les compagnons du Belge Shunderlhanne n'étaient pas d'ailleurs libertins comme la plupart de nos brigands de mélodrame et d'opéra-comique. Presque tous mariés, pères de famille et dévots, ils faisaient de la vie d'exception un peu par haine de la république française, beaucoup par misère, doublement originelle malheureusement insupportable d'une époque de guerres continuelles et de révolutions générales.

Tout le monde souhaitait donc que le capitaine épousât la jeune femme. Ce n'était pas, assurément, le caractère le moins vicié de l'expédition que le contraste de mœurs patriarcales et de goûts belliqueux entraînés à la conquête diabolique d'un thron en lui, autant par le soil du meurtre et du vol que par dévotion pieuse à l'assaut du génie de la femme, un lien providentiel du mariage. Quand l'inspiration morale descend au milieu des existences les plus dépravées, non importe l'origine du bienfait, pourvu que le but soit atteint. Le prestige de la beauté et de la vertu réunies dans Blasius avait ému Shunderlhanne, de l'amour de leur chef était né l'enthousiasme des bandits du Rhin, et le succès du devoir sur le ne dépendait plus que d'une circonstance assez forte pour que Julie, en compromettant la passion du prospect belge, fût certaine de l'arracher en même temps au crime.

On s'arrêta en route entre Georgenborn et Frauenstein, à cette pierre tombale du ciel qui marque à peu près la moitié du chemin du convent d'Eberbach aux remparts de Mayence; on attendait que la nuit fût venue. Une partie de la troupe se glissa dans la ville, sous un déguisement, pour s'emparer d'une porte; un autre détachement se rapprocha des murs pour prêter la main aux camarades qui s'engageaient dans Mayence; enfin l'arrière-garde se tint cachée, avec Julie et le confesseur, autour de Frauenstein, disposant des nerfs, de la route du monastère et observant la plaine, couvrant la route du monastère et se préparant à recevoir les blessés. Les murs et la bouteille de vin de Champagne, Picard commandait les hommes postés en surveillance le long des remparts. Il demanda à Julie, au partant, la faveur de lui baiser la main. Le prêtre, chapelain d'Eberbach, vieux et cassé, parut attendri.

« Comment envoyez-vous tant de braves gens à la mort, madame, lorsque le capitaine Shunderlhanne est votre esclave ? dit-il à Julie en tremblant à la fois de crainte et de pitié.

« Mon père, lui répondit la jeune femme en s'agenouillant, pardonnez-moi ! On n'est esclave d'un homme qu'à la condition de n'être plus maîtresse de sa personne, et Julie Blasius n'a jamais dépendu que du ciel et de sa mère. Cette entreprise compable cache de saintes représailles. La loi justifiera les moyens. Si d'ailleurs une seule vie est sacrifiée, la même aussitôt expiera ce forfait. Pardonnez-moi, mon père !

« Que Dieu soit avec vous, » murmura le chapelain surpris, mais avec un sentiment de confiance absolue.

Cependant les plus déterminés de la troupe, conduits par Shunderlhanne lui-même, avaient pénétré jusqu'au Thiersmarkt, grand marché de la ville. Il y avait là un dépôt de Français que le bandit commissaire de longue date, dans son désespoir, n'aurait pu résister à l'envie de se débarrasser. Le marché était désert, tous les habitants se trouvaient sur les remparts; c'était l'heure où, dans les places de guerre, chacun soupe ou fume à l'écart, en famille, avec une sorte de réverie, à l'ap-

proche de la nuit qui se ferme et du pont-levis qu'on relève. Les jeunes filles causent d'amour avec les soldats sur les glacis, les enfants jouent dans les squares, et le gendarme, endormi dans le beffroi, oublie de carillonner la nouvelle sinistre d'un meurtre lointain.

Shunderlhanne acheta d'abord le magasin un panier de vin de Champagne. Quand il fallut payer, le bandit fit d'abord courtoiser la marchandise par deux de ses hommes, puis dit au porteur de venir le servir. Après d'instinctifs jurements barbares, il refusa tout d'un coup de payer, sans prétexte qu'il n'avait pas d'argent et qu'il avait laissé sa bourse à l'hôtel des Trois-Couronnes. Le vendeur eut des soupçons; il appela un officier de police.

« Pourquoi ne voulez-vous pas payer ? dit-il sévèrement au bandit.

« Parce que ce n'est pas notre usage, répliqua Shunderlhanne irrité.

« Votre usage?... singulière réponse, mon ami. Et qui êtes-vous donc ?

« Nous sommes des voleurs. »

Immense fut la rumeur dans le marché. On sortit en tumulte des maisons, on entoura l'officier de police et le vendeur, stupéfaits. Le bandit avait habilement calculé tout l'effet de cette première surprise; il eut le temps de gagner la porte de la ville, où ses hommes réunis forcèrent la garde et franchirent violemment le rempart. Aussitôt l'alarme se répandit, les tocsin sonna, la garnison courut aux armes, on ferma les autres portes de Mayence; mais il était trop tard. Appuyés sur le détachement qui veillait au dehors des murailles, les bandits firent leur retraite en bon ordre, et le panier de vin de Champagne, complot sans effusion de sang, tout au plus au prix de quelques bourrades données aux sonnettes, fut lestement porté à Frauenstein, où Shunderlhanne, assés respectueux que brave, le déposa solennellement aux pieds de Julie Blasius.

Quand la jeune fille apprit que l'expédition n'avait perdu aucun homme et que la garnison même n'avait à déplorer aucune perte, elle fut soulagée d'une angoisse bien vive. Cette faveur du hasard donna plus de mérite à l'obéissance du capitaine; on pouvait croire qu'il avait voulu complot sans fracas. Mais l'assassinat de la battue de Kiedrich n'était pas vengé, et, en revenant à Eberbach, l'aveu du précipice allait rappeler à Julie les circonstances impures de son affreux mort. Après la preuve d'amour que lui avait donnée Shunderlhanne, comment Blasius devait-elle réveiller encore l'embellissement de pareils souvenirs ? Le confesseur, qui ne savait rien, attendait avec anxiété le résultat de ce mystérieux voyage, et Picard, plus jaloux, plus passionné que jamais, suivait mélancoliquement la trace du capitaine et de la jeune fille, comme un chien fiévreux qu'on néglige et dont le dévouement n'est pas moins profond.

Au monastère, Shunderlhanne fit connaître à sa troupe que le voyage n'avait eu pour prétexte que la fantaisie de la belle Allemande, et que, si le butin n'était pas considérable, en revenant Julie Blasius récompensait leur chef en l'épousant. Les bandits se réjouirent à ce discours par des hurras pleins d'ivresse. La jeune fille seule, pâle et agitée, gardait le silence. Picard la prit à part et lui dit :

« Je comprends votre embarras. Le rôle de Shunderlhanne vient de changer; de maître impérieux qu'il était ce matin, il vous maintenant esclave docile; il attend son bonheur de votre main, et vous ne pouvez refuser de le satisfaire, car ce serait perdre le fruit de votre captivité et l'occasion de changer sa vie contre son rôle. Je suis vieux et il est jeune; nous vous amons tous deux; que Shunderlhanne vous prouve désormais son amour en renonçant au crime ! Moi, dont le repentir ne ferait pas le bonheur, je vais vous prouver le mien à ma façon. Que le sang de la battue retombe sur ma tête, et que ma mort expie la sienne ! »

A ces mots, Picard se dirigea rapidement vers le précipice, et, avant qu'on se fût opposé à son acte de désespoir imprévu, le malheureux aventurier s'était jeté dans le gouffre. Les brigands entendirent le bruit de son corps qui roulait d'abîme en abîme. Cette scène étrange avait glacé d'horreur tout le monde, même les plus endurcis. Shunderlhanne, ému, tenait déjà la bouteille d'une main et un verre de l'autre, sentant que le dénouement d'un semblable épisode appartenait de droit à la jeune fille. Des regards et du zeste, il la supplia de parler. Les bandits avaient mis un genou en terre.

« Mon père, dit d'abord Julie au chapelain à voix basse, le meurtre d'une femme exigeait du sang; je comptais lui donner le mien; on m'a prévenue. Maintenant un sacrifice d'un autre genre m'est réservé, et, si je n'ai plus de mourir, mon dévouement ne sera ni moins entier ni moins possible. Je sauverai ces hommes de la potence; voilà mon vœu; je corrigerais Shunderlhanne par l'amour; voilà ma vie. Lui aurai-je la force ?

« Oui, ma fille, répondit le confesseur les yeux pleins de larmes et en repassant la porte du monastère; je vous laisse, comme Daniel, dans la fosse aux lions; mais vous règneriez leurs ongles, et, au lieu d'être la proie de leur colère, vous les livrez eux-mêmes à la pax du seigneur. »

Et il disparut. A ce moment, Shunderlhanne, qui avait respecté le secret de la conversation du prêtre, se rapprocha lentement de Julie. Il tenait toujours la verre à la main; il venait de le remplir; le vin de Champagne y pétillait en mousse fine au bord du cristal.

« Belle Julie, s'écria le bandit, ne voulez-vous pas boire ce vin à nos fiançailles prochaines ?

« Volontiers, dit Blasius en prenant le verre; mais quand ne serai-je plus la femme d'un brigand ?

« A votre premier enfant, répondit le jeune homme en écarquant les yeux, et il est impossible d'abandonner sur-le-champ mes camarades.

Il y avait sur le plessionisme de Shunderlhanne comme l'air de l'air d'une abnégation complète. Transfigurée par le bonheur, l'amant de Julie n'était plus le chef redouté du Hundsruck. Avec cet instinct providentiel, cette pénétration divine qui

ne trompe jamais les femmes, Blasius devina son succès, et elle but le vin, comme elle aurait communiqué à l'autel, pleine de foi et de charité.

Mais le sort fut plus barbare que n'avait été sublime son dévouement. Julie était déjà mère, que Shinderhanes n'avait pas eu encore le temps de dissoudre l'association des bandits du Rhin. Sur le point de disparaître de la scène du crime, il fut arrêté à Francfort et guillotiné à Mayence en novembre 1865. Montez aux tours de Bornhofen, le soir, au clair de lune, vous écoulez un chant plaintif qui s'élève des vignobles et se perd dans la nuit. C'est la voix de Julie; elle vient apaiser les mânes de Picard et de la laitière.

ANDRÉ DELRIEU.



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XIX.

F I T E.



Ces mesures prises, Alpinolo se decida à se confier à Buonicino, et il se rendit au convent. Le saint homme se tenait dans sa petite cellule, garnie, suivant la règle, d'une paille avec un orléter, de deux couvertures de laine et d'un escaliveau de bois. Il était assis, la tête inclinée, les mains croisées sur ses genoux. Aux rides précieuses de son front, à ses joues pâles et amaigrées, à ses yeux enfoncés dans leur orbite, chacun aurait pu dire: « Pour cet homme, penser c'est souffrir; » mais sa douleur n'était point de découragement, on pouvait y entrevoir une espérance ou peut-être un souvenir.

Buonicino ne reconnut point d'abord le jeune page. Sa livrée, sa barbe et l'altération de ses traits le déguisaient même aux yeux d'un ami de son enfance. Dès qu'Alpinolo se nomma, le moine n'hésita point à le reconnaître. Il l'embrassa à plusieurs reprises, avec toute l'effusion d'un père qui revoyait son fils après de longues années d'absence, et il lui demanda comment il se trouvait à Milan, malgré la proscription dont il était frappé.

Alpinolo aussitôt, avec l'accent de la haine la plus vive, et sans se ménager lui-même, lui raconta la suite de ses infortunes, la part qu'il avait eue au désastre de Pusterla, la trahison de Ramengo. Enfin, il lui révéla toute une série d'iniquités qu'il n'aurait jamais crues possibles. Mais ce récit



n'expliquait point au bon frère la présence d'Alpinolo à Milan. Il le questionna à ce sujet; le jeune page lui répondit que c'était un secret qu'il avait juré de ne point trahir. Toutefois il ne fut pas difficile à Buonicino de pénétrer ses desseins. Il lui conseilla, il lui ordonna même de ne pas se laisser entraîner par ses passions jusqu'à commettre un crime. Alpinolo lui répondit: « Mon père, vos reproches sont inutiles; je n'ai pas eu le courage d'accomplir mon serment. Votre injure, gravée dans mon ame, m'a répété, plus éloquentement encore que vous ne pourriez le faire, ces sages avis que votre bouche autrefois prodiguait à mon enfance attentive. Ce n'est donc point de cela qu'il s'agit aujourd'hui; il faut sauver les Pusterla. Voulez-vous m'aider dans ce projet? »

Et il lui révéla ses plans, comment il avait, à prix d'or, corrompu le geôlier de la porte Romaine, et comment, à la faveur de son rôle de soldat, il espérait mener à bien une tentative d'évasion. Mais ce n'était pas assez de sortir de la prison, il fallait encore, pour la sécurité de ces infortunés, qu'ils eussent des moyens de quitter immédiatement un pays où tout était pour eux un péril. Il expliqua au moine combien il lui répugnait de mettre un nouvel étranger, un second mercenaire dans la confidence de son dessein, et tout ce qu'il avait à redouter d'une pareille confiance pour le succès de son entreprise. Il lui proposa enfin de se charger lui-même de tout ce qui pourrait favoriser la fuite des Pusterla, une fois qu'ils auraient franchi le seuil de la porte Romaine.

Partagé entre la raison, qui lui montrait les faibles chances d'une pareille tentative, et le désir qu'il avait de la voir réussir, hésitant entre les conseils de la prudence et les élans d'une amitié aussi vive que dévouée, Buonicino fut d'abord quelques objections. Il redoutait d'aggraver le sort des Pusterla si leur projet ne réussissait pas, de précipiter vers leur ruine des êtres qu'il eût voulu sauver au péril de sa vie, et de décider, par une imprudente démarche, leur mort, qui n'était peut-être point encore arrêtée dans l'esprit de Luclino. Mais le page lui montra quelle folie il y avait à croire un moment à l'indulgence de l'amant tout-puissant et dédaigné de Margherite; qu'ils n'avaient que la mort à attendre, et que, pour les arracher au dernier supplice, rien n'était trop téméraire ni trop dangereux. A moitié persuadé par ces raisons, entraîné surtout par le désir de sauver ses amis les plus chers, Buonicino déclara qu'il se prêtait aux vues du jeune page, et il fut convenu entre eux que, toutes les nuits, près d'un foyer appelé le noyer de Quadroux, hors du convent de Brezla, le moine tendarait trois chevaux tout prêts, afin que Margherite, Francesco, leur fils, et le courageux écuyer pussent immédiatement s'éloigner de la ville, gagner les frontières et braver dans d'autres contrées la fureur désormais impuissante du tyran.



Puis, après avoir demandé à Buonicino de le bénir, Alpinolo se précipita hors de la cellule.

Cependant le jour fixé pour l'exécution était arrivé, et tandis qu'Alpinolo, tourmenté par la terreur ou envyé par l'espérance, se livrait à toutes les émotions de l'incertitude, Macarullo de son côté, assis contre le mur de la prison, dans le corridor où il se tenait habituellement, comptait, en se cachant, les seconds que lui avait donnés Alpinolo. « Un, deux, trois... vingt... quarante-neuf, cinquante! Et ils sont à moi! pensait-il; une nuit m'envoie plus que je n'avais jamais espéré de toute ma vie!... Et moi, bourdaud, qui hésitas encore avant d'accepter! Oui, oui, on m'a bien nommé Lasagnone, le bourdaud. Demain, à cette heure, si mes jambes ne disent la vérité, j'arrive à la maison. Quelle surprise pour ma femme! » Et il se frottait les mains, et il riait si haut que le soldat de faction s'arrêta pour le regarder. Ce regard produisit sur lui l'effet que produit sur l'écuyer, surpris en haute, le sourcillement d'un pédagogue en colère. Alors lui apparut le revers de la médaille, il se voyait surpris, arrêté, pendu. Un moment il se résolut à trahir le soldat qui l'avait payé et à tout révéler à Luclino. Mais la poltronnerie l'empêchait autant que l'incapacité de réaliser cette perfidie, parce qu'il ne pouvait sortir de la prison sans être aperçu d'Alpinolo, et qu'il savait que la main du jeune homme ne serait pas lente à le percer d'un coup de poignard.

D'ailleurs, il n'était plus temps de renuler, l'heure était arrivée. Alpinolo vint relever la sentinelle, qui dormait delont.

« Bravo, Quattradita! lui disait le soldat, tu arrives à

temps; c'est à peine si je peux tenir les yeux ouverts. — Va, va, Pagamorta, et dors d'un cœur tranquille; quand le temps de ma faction devrait se prolonger, je ne te gèterai point ton beau petit sommeil d'or.

— Vive Quattradita! réjouit l'autre en lui serrant rudement la main. Touche là! Un peu sombre, un peu querelleur, mais un bon cœur, bravo garçon! Laisse faire, à peine serai-je prince, que je te ferai caporal. »



Et avec un sourire qui se termina en un bâillement sourd, il s'en alla. Ses pas retentirent le long du corridor, s'éloignant de plus en plus. Alpinolo les comptait, regardant en arrière avec anxiété. Le soldat se retira dans le corps-de-garde, laissa la porte retomber derrière lui, et tout trouva dans le silence. Alpinolo fit un tour dans le corridor, l'oreille et les regards au guet, et n'entendant plus aucun bruit, il s'approcha du geôlier, en lui disant: « Eh bien? »

Macarullo répondit: « Eh bien? » en levant la tête comme s'il eût perdu tout souvenir de ce qu'il était convenu de faire, et en fixant sur Alpinolo deux yeux pleins d'une stupidité malicieuse.

Mais une menace d'Alpinolo et un serrement de main qui semblait celui d'une tenaille, rafraîchirent la mémoire au geôlier, et lui firent comprendre qu'il n'y avait plus à balancer. Donc, pour tâcher que la tentative d'évasion réussit le plus complètement possible, il ôta ses sandales, s'agenouilla, récita une prière, que la seule terreur amenait sur ses lèvres, et qui n'avait d'autre but que de demander la complicité du ciel. Alors, s'avançant à pas sourds, il éteignit le lampion qui éclairait faiblement le corridor, détacha les clefs de sa ceinture, et, rasant la muraille, il s'avança à tâtons vers la prison de Pusterla.





En proie à ces terreurs que cause la captivité, lorsqu'il entendit crier la clef dans la serrure de son cachot à une heure si inaccoutumée, Pusterla crut d'abord à un assassinat nocturne; il recommanda son âme à Dieu, et par cet instinct paternel qui survit dans les moments les plus terribles et se montre admirable jusque dans ses puérilités, il porta Venturino dans un coin de la cellule, le couvrit de son manteau, et lui fit un rempart de tout ce qu'il put trouver dans le cachot; faible rempart, s'il eût dû protéger l'enfant contre la fureur des assassins, mais qui servait au moins, dans l'imagination désespérée d'un père, à calmer un moment les craintes qu'il concevait pour la vie de son fils. Quelle fut la joie de Pusterla lorsqu'un lieu du bonheur, ce fut un ami, un ami dévoué qu'il pressa sur son sein, et qui venait lui procurer les moyens de fuir! Il reprit brusquement Venturino, lui recommanda de se taire, et ils sortirent tous du cachot de Francesco pour s'acheminer vers celui de Marguerite.

Bientôt après, les deux époux étaient dans les bras l'un de l'autre. Minute de ravissement qui vaut des siècles de vie, félicité, extase, surprise, tout le cœur humain dans le baiser que ces lèvres, depuis si longtemps séparées, se donnaient en ce réunissant. Mais il fallait abréger ce moment d'ineffable ivresse; ce n'était pas le lieu de perdre le temps, même à être heureux. On remit entre les bras de Marguerite le jeune Venturino, fardeau sacré, précieuse charge, dont elle était privée depuis si longtemps, et qu'elle ne pouvait se lasser de couvrir de caresses. Quoiqu'il ne pût voir qu'il était dans les bras de sa mère, et qu'on ne l'eût point averti, l'enfant répondait aux baisers de l'inconnue par ces doux baisers de l'enfance, si pleins de charmante affection; puis, tous se tenant par la main dans l'ombre, reprirent leur marche silencieuse, guidés par Macarullo.

Déjà ils ont passé le premier corridor; ils ont franchi la porte derrière laquelle dorment les gardes. Après avoir traversé un couloir obscur, ils entrent dans la cuisine du goélier qui lerne derrière lui la porte et respire, comme ayant accompli le plus difficile de l'entreprise. Une autre porte donnait sur une cour; ils l'ouvrent; là, en face, une poterne; cinq pas, sortir, sauter le petit fossé, et ils sont sauvés du péril; ils tombent par terre, tout est silencieux. Mais une sentinelle dormait, étendue sur un petit mur latéral à hauteur d'appui; Macarullo, plein d'audace, l'indiqua à Alpinolo; mais celui-ci, le poussant en avant, lui fit entendre par signes que ce n'était rien, et que le sommeil du soldat était profond. Tous étaient sur le seuil, précédés de

se mit à leur poursuite. Tout fut inutile; l'alerte était donnée; de tous côtés les soldats accoururent. Alpinolo fit des prodiges de valeur; mais il tomba renversé d'un coup de sabre que Stoleada Melik lui donna par derrière, et le combat fut bientôt terminé. On arrêta Macarullo, malgré ses protestations, et bien qu'il eût espéré, dans la mêlée, dissimuler le rôle qu'il avait joué en se joignant aux soldats contre ses complices, il acquit bientôt la certitude que la vérité était connue à Stoleada, et il se borna à des supplications qui se perdirent dans les airs.

Cependant Marguerite était dans les bras de son mari, et ils confondaient leurs larmes. Les cris de l'enfant détalèrent sous la voûte. Ils ne se dirent rien dans ce moment terrible; Francesco s'écria seulement: «Ma femme Marguerite!» et ces paroles, qui lui étaient chères dans les jours de la prospérité, résonneront si doucement aux oreilles de l'infortunée, qu'elle y puisa toute la force nécessaire pour supporter les insultes et les brutales railleries des soldats, qui, les séparant de vive force, les reconduisirent chacun dans sa prison.



Macarullo et du jeune page. La lune, fondant les nuages, jeta comme une gerbe de rayons sur le front pâle de Marguerite, que Francesco et Alpinolo regardèrent avec amour, respect et compassion. L'enfant, lui-même, souleva sa tête d'ange, et de sa petite main écartant les cheveux qui lui cachaient le visage de celle qui le portait avec tant de tendresse, il reconnut sa mère. Quelle joie! pauvre petit! «O ma mère! ma mère!» s'écria-t-il avec un cri aigu; et il lui jeta les bras autour du cou.

Un front mortel les saisit tous à ce cri. Marguerite ferma la bouche de son fils avec sa main; ce fut en vain, il était trop tard. La sentinelle, éveillée, leva la tête, vit plusieurs personnes réunies et cria: «À l'aide! aux armes!» Elle n'avait pas fini de hurler ces paroles, qu'Alpinolo lui avait tranché la tête; puis, de son sabre ensanglanté, il invitait ses compagnons à fuir, à s'échapper, pendant qu'il resterait à la porte, pour leur donner le temps de s'éloigner avant qu'on

CHAPITRE XX.

UN MOINE ET UN PRINCE.



PÈRE Buonvicino veilla plusieurs nuits, attendant avec des chevaux les fugitifs près du noyer, comme il en était convenu avec Alpinolo. La nuit même où le jeune page tenta, comme nous venons de le voir, d'arracher les Pusterla aux horreurs de leur prison et au sort qui les menaçait, le moine l'avait passée en prières, partagé entre l'espérance et le désespoir, et lorsqu'il entendit chanter le coq du côté des chaumières voisines, «Ce n'est pas encore pour aujourd'hui», se dit-il en renvoyant les chevaux avec leur guide; il revint au couvent de Itrera.

Le jour n'était pas pas encore parfaitement levé, et les paysans des bourgs voisins s'acheminaient vers Milan pour y vendre du lait, du raisin, des légumes. Ceux-ci portaient



deux grandes corbeilles suspendues à leurs bras; ceux-là, deux jattes en équilibre sur leurs épaules; d'autres, des hottes pleines sur leur dos; quelques-uns chassaient devant eux leurs ânes, entraînant des chariots; quelques villageois, les bras et le col nus, portaient des seaux de lait sur leur tête, en parlant entre elles de la tempête de la nuit passée, qui séparait l'été de l'hiver, de la prospérité ou des ravages de leurs champs et de leurs jardins, de la famille régnante, de la peste qui les menaçait, de leurs commères, de leurs amis; et elles comptaient d'avance les deniers que leur rapporterait la vente de la journée.

Arrivés à l'esplanade, située entre San-Calmero et la tour de la porte Romaine, ils virent je ne sais quoi attaché à une branche; ils s'approchèrent; c'était un homme pendu. «Eh! compère, regardez donc; quel gros fruit cet arbre a produit!

- Oh! oh! qui sera-ce jamais?
- Et que diable a-t-il au cou?
- Une bourse.
- Une bourse? Voulez-vous dire qu'elle est pleine de sequins?»

Et ils montraient le pendu à ceux qui venaient par derrière, et ils désiraient apprendre la vérité, pour être les premiers à la raconter dans les maisons où ils allaient porter la crème, du lait et les légumes, ou aux servantes, leurs pratiques, qui arrivaient avec leurs paumers sur le marché.

En passant devant la tour, les soldats qui gênaient le passage des belles kâtères leur apprirent que c'était le goélier de la porte Romaine qu'on avait ainsi pendu. Bientôt le bruit s'en répandit par la ville, et lorsque Buonvicino entra au couvent, le frère portier, Angelo, qui de Concorazio, en était déjà instruit. Son premier soin fut d'apprendre cette nouvelle au moine, qui, le cœur navré, s'informa aussitôt si quelque soldat n'avait point été tué dans la mêlée. La renommée avait exagéré les choses, comme à son ordinaire, et on lui répondit que plusieurs gardes étaient morts.

Les Pusterla avaient donc vu s'enfoncer leur dernière planche de salut. Buonvicino n'avait jamais cru fermement à la réussite du projet d'Alpinolo; mais la triste issue de cette entreprise ne le surprit et ne le frappa pas moins que s'il en eût véritablement attendu le succès; tout homme, nonobstant les renoutrances et la raison, est porté à croire ce qu'il espère.



En présence d'un pareil malheur, il résolut d'aller lui-même solliciter Luchino, de lui faire entendre le langage de conciliation, de clémence, de miséricorde que son ministère l'autorisait à tenir, et de tâcher du sauver, par la persuasion, les victimes que la ruse ni la violence n'avaient pu tirer des mains du tyran.

Aux approches de la tour qu'habitait Luchino, quatre féroces matins se levèrent à l'encontre du moine, avec des aboiements et des grognements que les gardes éprouvèrent à grand peine. Grillincervello étant, lui aussi, son beau-



lesque, sans se permettre contre le moine les railleries qu'il n'épargnait à personne, courut l'annoncer à Visconti, en se bornant à dire aux autres serviteurs à voix basse : « Aujourd'hui, le prince aura le sermon dans sa chambre. »

Visconti était enfermé en ce moment dans un cabinet reculé de la tour avec un homme à grande barbe, enveloppé dans une robe noire qui lui descendait jusqu'aux talons. Celui-ci, avec un air d'importance ou d'imposture (l'un ressemble si souvent à l'autre), tenait le doigt tendu sur une figure géométrique qu'il avait tracée, et dont il faisait la démonstration au prince. Un astrolabe et une sphère armillaire placés à côté de lui indiquaient qu'il était astrologue. C'était, en effet, cet Andalou de Néro dont nous avons déjà parlé, et qui n'était pas moins célèbre à Milan que Thomas Pisan dans Avignon, ou Pusterla l'avait si malheureusement consulté.

Luchino, comme on le faisait alors dans toutes les occasions douteuses, avait interrogé Andalou sur un problème qui, depuis des siècles, attire l'attention d'un millier de personnes, c'est-à-dire sur la question de savoir s'il était possible de réunir l'Italie sous un seul maître, et s'il serait ce maître fortifié.

Lorsqu'on lui annonça Buonvicino, le prince ne fut pas satisfait de cette visite, mais il n'osa point lui refuser audience, parce que sa récente réconciliation avec le pape lui commandait de grands égards envers les religieux. Il ordonna donc qu'on fit attendre le moine dans la salle de la *Vaine gloire*, afin que les magnificences du lieu lui fissent mieux sentir toute la différence qu'il y avait entre le prince redouté et l'humble frère, entre le souverain environné de tout l'appareil de la force et l'homme qui n'a d'autre cortège que les modestes vertus de la bienfaisance.

En entrant, Luchino, quoiqu'il eût déjà cuirassé son cœur

de cette froideur calculée du puissant qui vient écouter celui qu'il n'exaucera jamais, s'avança courtoisement vers le moine et lui dit :

« Soyez le bienvenu, mon père. Qui vous amène ici ? »
 Buonvicino, s'inclinant : « Quand le ministre du Dieu de la miséricorde passe le seuil d'un puissant, peut-il y apporter autre chose que des conseils de mansuétude et de clémence ? »

— Et ils seront toujours bien reçus, » ajoutait Luchino avec une soumission affectée, sous laquelle il caçait cette humeur altière que prennent si promptement ceux qui ne trouvent jamais autour d'eux que l'obéissance.

Et le moine : « Soyez en béni. Mais il ne suffit pas que l'oreille soit ouverte à la vérité, si le cœur en repousse les préceptes. O prince ! il court par la cité d'étranges rumeurs de nouvelles vengeances... »



— Vengeances ! vengeances ! répondit Luchino en élevant la voix, vengeances ! nom ordinaire que la malignité donne aux châtimens. Donc, si un traître se soulève contre moi dans mes Etats, s'il tente de m'enlever ce que je possède en vertu de mon droit, et si, en le punissant, je me protège moi-même en défendant la société, dont je suis le tuteur, on appellera cet acte une vengeance ! Dieu ne m'a-t-il pas remis le glaive pour frapper ? »

— Et Dieu, reprit le moine d'une voix d'autant plus humble que celle du prince avait été plus emporté, et Dieu vous accorde les lumières nécessaires pour bien vous en servir. Mais n'avez-vous jamais examiné vous-même si vos allérgions personnelles n'exerçaient pas sur vous des influences fâcheuses ? Etes-vous certain de n'être jamais trompé par ceux dont il a été écrit qu'ils préparent continuellement des fleches pour en frapper les bons dans les tenebres ? Avez-vous considéré que le sang de l'innocent crie incessamment en présence de l'Agneau ? »

Les mouvements de Visconti montraient avec quelle impatience il souffrait un langage si vrai, mais si inusité. Et le moine continua : « O prince, vous tenez dans les fers Francesco Pusterla et Marguerite... »

— Eh quoi ! tout ce sermon aboutit à cette péroraison. Dès qu'il s'agit d'une belle femme, c'est ainsi, mon révérend, que vous prenez les choses à cœur ? »

Ces paroles allèrent jusqu'au fond de l'âme de Buonvicino. Il examina rapidement en lui-même si ses anciens amours n'avaient pas trop de part dans sa conduite présente. Il lui parut que non, mais il se dit dans son cœur : « Que ce reproche soit en expiation de mes erreurs passées. » Luchino, qui cette raillerie était échappée dans un de ces moments où le naturel prévaut sur la réflexion, continua plus sérieusement :

« Vous n'ignorez pas comment les conjurés ont été mis en jugement, et que de leurs aveux spontanés il ne résulte que trop que la famille Pusterla, malgré tous mes bienfaits, était à la tête d'une conspiration tramée contre ma sûreté et contre celle de l'Etat. Oserez-vous mettre en doute une chose jugée ? »

— Christ aussi fut jugé. Les martyrs furent jugés. Et le chrétien qui se le rappelle sait que parfois le glaive de la justice rivalise avec le couteau de l'assassin. Il sait voir parfois l'innocent dans celui qui

monte à l'échafaud, et le réprouvé de Dieu dans celui qui l'y condamna.

— Eh bien ! que Dieu les sauve, s'ils sont justes, » répondit Luchino. Quant à moi, pour ne point sembler nul par des passions personnelles, je les ai soumis à des juges indépendants, et il sera fait selon ce qui paraîtra à leur justice.

— Celui-là seul est grand, reprit Buonvicino en s'animant, qui sous le manteau de la justice ne masque point l'iniquité. Les juges seront-ils incorruptibles ? auront-ils le courage de prononcer contre ce qu'on leur montrera comme le désir du maître ?... »

Luchino fut bien aise de trouver un prétexte pour s'irriter et se soustraire aux arguments du moine, qui lui étaient d'autant plus insupportables qu'il les exposait avec plus de calme et de soumission. « Eh quoi ! cria-t-il, vous oseriez douter de l'intégrité de mes juges ? Mon père, tant qu'il ne s'est agi que de moi, tant que vous vous êtes borné à me recommander mes devoirs, à tort ou à raison, je vous ai prêté l'oreille avec la soumission d'un fidèle chrétien. Maintenant, je ne puis plus me faire ; vous vous attaquez aux plus honorables de mes sujets. Silence donc, il suffit. Pour l'intérêt que vous prenez à mon âme et à ma renommée, grand merci ; je vous en récompenserai mieux que par des paroles ; mais là finit votre rôle. Vous protégés comparaitront devant leurs juges, ils y verront dévoiler leur scélératesse, et..... et ils mourront. »

Il parla d'une voix résolue, qui n'admettait point de réplique. Ce dernier mot : ils mourront, qui venait de s'échapper de sa bouche, résonna terrible sous les voûtes de la salle, et frappa comme d'un coup de foudre le moine, qui baissa la tête et se tut. Quand il la releva, il vit Luchino qui franchissait le seuil à pas précipités, et le laissait seul. Ainsi, le petit nombre de fois que la vérité peut se faire entendre à l'oreille des tyrans, leur funeste habitude de voir leur volonté convertie en loi étouffe les réclamaçons et met encore à la place du droit l'arbitraire et la violence.



Luchino retourna rêver la conquête de toute l'Italie avec Andalou de Néro. L'*umiliato* descendit comme aveugle les escaliers du palais, traversa la cité, plein de compassion pour les peuples à qui Dieu envoie le pire des fléaux contents dans les trésors de sa colère, un mauvais souverain. Il arriva au couvent de Brera en méditant sur les misères du juste, qui lui crient que sa patrie n'est point ici-bas.

(La fin au prochain numéro.)



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros épuisés retarde la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro qui ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1865; par M. MICHEL, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. THIBAudeau. 2 vol. in-8. 15 fr.

JÉRÔME PATUROU ET LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE. 5 vol. in-8. 22 fr. 50

ENCYCLOPÉDIANA, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines. 1 vol. grand in-8. (Complet.) 40 fr.

J.-J. DUBOCHET ET C^o,
ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 55.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pousouier en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes, par R. TOPFER, illustrés d'après les dessins de l'auteur, et ornés de 12 grands dessins par M. CALAME.

Ces intéressantes relations de voyages sont du texte et dessins, à la plume de l'auteur des *Nouvelles genevoises*, M. Topfer de Genève, et l'on y retrouvera, outre les agréments du style et le talent de description pittoresque qui distinguent ce recueil, l'idée prise sur nature de la plupart des sujets ou des personnages qui y figurent. C'est, en effet, en pratiquant la Suisse, c'est en y dessinant et en y croquant chaque année sites et gens, que l'auteur des *Nouvelles genevoises* s'est approprié ce coloris dont la fraîcheur et la vérité ont trouvé un si bon accueil auprès de notre public, un peu las d'impressions travaillées et de souvenirs inventés. Ici, les impressions sont simples, mais sincères; les souvenirs peu éclatants, mais tout vivants de réalité; et la on du texte se prête moins heureusement à la reproduction, un croquis lui vient en aide et le fixe.

Un célèbre paysagiste, compatriote et ami de M. Topfer, a bien voulu prêter à cette publication le concours d'un talent que le public français a si depuis longtemps apprécié; M. Calame a composé, pour les *Voyages en Zigzag*, douze grands paysages, qui sont une richesse de plus dans un livre déjà si riche.

Un très-beau volume grand in-8, pesant de 600 pages, orné de gravures dans le texte et de 50 grands sujets de paysages tirés hors du texte. 50 livraisons à 50 centimes chacune. — La livraison se compose d'une feuille avec dessins dans le texte, et une grande gravure à part du texte — 15 fr. l'ouvrage complet.

On souscrit chez les Éditeurs, chez tous les Libraires de Paris, des Départements et de l'Étranger, particulièrement chez les Libraires de la Suisse et du Piémont.



J.-J. DUBOCHET et C^o,
RUE DE SEINE,
55.

LES MYSTÈRES DE PARIS.

par EUGÈNE SUE, nouvelle édition illustrée.

Le 16^e et la 17^e livraison ont paru le 11 novembre; — la 18^e paraîtra le 18; — la 19^e et la 20^e, qui complètent le 1^{er} volume, paraîtront le 25.

Le volume contiendra 21 grandes vignettes on Types en pied, dont 9 gravés sur acier et 12 sur bois; — 70 gravures dans le texte.

PARIS DU VOLUME: 10 FR.

L'Édition illustrée formera 4 vol. pour 40 fr.

Les grandes Gravures du tome 1^{er} sont:

- Le Tapis-Franc.
- Le Chourineur.
- Le Maître-d'École.
- La Gouleuse.
- La Chouette.
- Le baron de Graün.
- Bradamanti.
- Walter Murph.
- Louise Morel.
- Bras-Rouge.
- Tortillard.
- Rodolphe en ouvrier.
- Rodolphe au bal.
- Marquise d'Harville.
- Le Docteur nègre.
- Scène de la Pénitence.
- Sarah Mac-Gregor.
- Le Jardin d'hiver.
- Bouneval, paysanne.
- Fleur de Marie en paysanne.
- Cabrion.

La Souscription est ouverte chez tous les Libraires de Paris et des départements.



IL AVOCAT
(Rodolphe.)

UN FORT VOLUME IN-12 DE 1,600 COLONNES, ORNÉ DE 500 GRAVURES SUR BOIS. — 12 FRANCS L'OUVRAGE COMPLET.

Publié par J.-J. Dubochet et Comp., rue de Seine, 55.

UN MILLION DE FAITS, aide-mémoire UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS et des LETTRES, par MM. J. ACIARD, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; DESOBRETS, avocat à Paris; GERVAIS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts-et-Chaussées; LUDOVIC LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEBLEU, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTINS, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; CH. VERGE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation.

Le Comité central de l'Instruction primaire de la ville de Paris, sur le rapport de la Commission des livres et méthodes, a arrêté que l'ouvrage intitulé *Un Million de Faits* est adopté pour être donné en prix dans les classes communales d'adultes de la ville de Paris. L'edit ouvrage, jointe l'arrêté, est signalé aux instituteurs et instituteurs communales, comme pouvant être utilement consulté par eux dans l'exercice de leurs fonctions.

Le *Million de Faits*, qui avait déjà l'approbation des plus hautes autorités de la science et la sanction d'un succès immense, reçoit de cette nouvelle approbation un titre nouveau et la confiance du public, titre plus positif et plus pratique en quelque sorte que celui même qu'il a reçu de la recommandation des savants les plus illustres.

Les auteurs du *Million de Faits* présentent un ouvrage analogue, qui, sous le titre de *Patria*, reprendra à toutes les questions auxquelles peut donner lieu la France sous le rapport de son histoire et des conditions physiques et politiques de son existence dans le passé et dans l'avenir. Le titre publication, annoncé comme devant paraître assez prochainement, resumera, comme l'indique le titre, *Patria*, toutes les connaissances dont notre pays est le sujet, la source et l'objet.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcs, 25.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Décembre doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, No 33.

Modes.

Cet hiver un emploi beaucoup de velours pour ornement de robes ; nous donnons une robe garnie, au bas, de deux biais de cette étoffe ; le corsage et les manches ont la même garniture. Le costume d'enfant, dont le modèle nous a été fourni par madame Marnef, est en étoffe de laine, et les ornements sont également en velours.

A la première et à la seconde proposition de *Don Schastien*, à l'Opéra, les toilettes étaient très-brillantes ; nous avons remarqué, entre autres, une robe de satin blanc avec un rang de dentelle pose sur chaque côté de la jupe, de manière à produire l'effet de deux lorties ; au milieu était un petit plissé en ruban de satin, autour duquel tournait la dentelle. Deux rangs de dentelle pareille, surmontée d'un petit plissé de ruban, ornent le corsage et les manches. Une fort belle épingle en coupe de perles, entourée de nacre, descendait jusqu'à la moitié du corsage ; les coques étaient séparées par un motif formé de nacre. Un bracelet de même genre complétait cette parure riche et du goût le plus nouveau, puisque les vieux bijoux sont la plus nouvelle mode.

Une autre toilette, dont l'ensemble était encore très-gracieux, se composait d'une robe de velours d'Afrique rose à plissé de rubans descendant de chaque côté de la jupe, toujours en talier, avec torsade en passementerie large en corset au milieu et diminuant de largeur vers la ceinture (la même garniture se répétait au corsage) ; puis d'un petit bonnet en dentelle avec barbes relevées sur le derrière de la tête, et dont toute la grâce consistait dans l'arrangement et la pose d'une fleur, d'un nœud, d'un rien.

On peut affirmer que le blanc, le rose et le gris argenté dominaient dans ces premières réunions de la saison.

Mais, comme une femme en négligé est encore plus intéressante que sous tous les costumes de grande parure, la recherche des robes de chambre est devenue un luxe, une mode, un usage général. Les vastes et longs plis de soie ou de cachemire conviennent à presque toutes les tailles. Pour ces robes, le



satin imitant le piqué fait de charmantes doublures ; il fait fort bien encore pour leurs revers, mais la doit se berner son emploi. Pour les robes de ville et les manteaux, il ne doit servir qu'à doubler ; l'utiliser comme ornement extérieur serait un manque de goût. Toutefois, on peut faire une exception en faveur des pelisses de cachemire ou de soie pour sorties de bal et de théâtre.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. La solution de divers problèmes de mécanique dépend de la connaissance de la nature du centre de gravité.

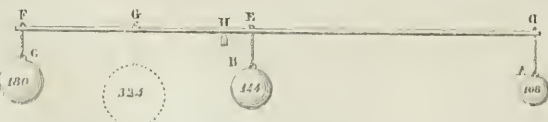
On appelle ainsi dans un corps, le point autour duquel toutes ses parties se balancent, de manière que s'il était suspendu par là, il resterait indifféremment dans toutes les situations où on le mettrait autour de ce point.

Il est aisé de voir que, dans les corps réguliers et homogènes, ce point ne peut être autre que le centre de figure. C'est ce qui a lieu dans un globe, dans un sphéroïde, dans un cylindre.

On trouve le centre de gravité entre deux poids ou corps de différente pesanteur, en divisant la distance de leurs points de suspension en deux parties qui soient comme leurs poids, en sorte que la plus courte soit du côté du plus pesant, et la plus longue du côté du plus léger. C'est là le principe des balances à bras inégaux, ou, avec un même poids, on pèse plusieurs corps de différentes pesanteurs.

Lorsqu'il y a plusieurs poids, on cherche par la règle précédente le centre de pesanteur de deux ; on les suppose ensuite réunis dans ce point, et l'on cherche le centre de gravité commun avec le troisième point, et les deux premiers réunis dans le point premier trouve, et ainsi de suite.

Soient, par exemple, les poids A, B, C, suspendus aux trois



(C'est cette figure qui a été placée par erreur dans l'avant-dernier numéro.)

commun reste immobile ou ne s'écarte point de la ligne horizontale, c'est-à-dire ne hausse ni ne baisse, alors il y aura équilibre. Ce principe porte presque sa démonstration avec son évidence, et nous pourrions nous en servir pour démontrer toutes les propriétés des machines ; mais nous bornons au lecteur le soin de faire cette application.

points D, E, F de la ligne ou balance DF, que nous supposons sans pesanteur. Que le poids A soit de 108 kilog., B de 144 et C de 180 ; la distance DE de 11 mètres et EF de 9 mètres.

Cherchez d'abord entre les poids B et C le centre commun de gravité ; ce que vous ferez en divisant la distance EF, ou 9 mètres, en deux parties qui soient comme 144 et 180, ou 4 et 5. Les deux parties sont 4 et 5 mètres, dont la plus grande doit être placée du côté du plus faible poids. Ainsi le poids B étant le moindre, on aura EG de 5 mètres et FG de 4 mètres ; conséquemment DG sera de 16.

Supposez à présent au point G les deux poids B et C réunis en un seul, qui sera par conséquent de 524 kilog. ; divisez la distance DG, ou 16 mètres, dans le rapport de 108 à 524, ou de 1 à 5 : l'une de ces parties sera 12 et l'autre 4. Ainsi le poids A étant moindre, il faut prendre DH égal à 12 mètres, et le point H sera le centre de gravité commun des trois poids.

On l'ait trouve la même chose si l'on eût commencé à réunir les poids A et B.

La règle est enfin la même, quel que soit le nombre des poids et quelle que soit leur position dans une même ligne droite ou dans un même plan ou non.

La considération du centre de gravité donne lieu à diverses propositions curieuses. Nous nous bornerons à en énoncer ici un beau principe de mécanique qui en découle. Le voici :

Si plusieurs corps ou poids sont tellement disposés entre eux, qu'en se communiquant leur mouvement, leur centre de gravité

Dumida horum pars preclara mathematica discit, Quarta immortalam naturam nōsse laborat, Septima, sed tacite, sed et atque audia revolvit ; Tres sunt feminae sexus.

Ainsi il s'agit de trouver un nombre dont une moitié, un quart et un septième, en y ajoutant 5, fassent ce nombre lui-même. Il est aisé de répondre que ce nombre est 28.

III. Ce problème est tiré de l'Anthologie grecque. Voici l'énoncé en vers latins :

Die quota nunc hora est? Superest tantum ecce diu Quantum lux gemini exacta de luce trinita.

En divisant la durée du jour, comme faisaient les anciens, en douze parties, il est question de partager ce nombre en deux parties telles que les 2 de la première soient ensemble égaux à la seconde ; ce qui donne, pour le nombre des heures écoulées, 5 1/2 ; et conséquemment, pour le reste du jour, 6 heures 1/2.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Faire tenir unseau plein d'eau par un bâton dont une moitié ou moins repose sur le bord d'une table.

II. Une femme a vendu 10 perdrix au marché, une seconde en a vendu 25, et une troisième en a vendu 50, et toutes au même prix, à chacune de leurs ventes. En sortant du marché, il se trouve qu'elles emportent toutes trois la même somme. On demande à quel prix et comment elles ont vendu.

Correspondance.

A un abonné de Paris. — Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père ; cependant toute plainte est respectable.

A M. L. à Saint-Petersbourg. — Vos observations sont justes. Il sera tenu compte de votre bon avis ; nous vous remercions.

M. B. z., de Nantes craint que nos sujets ne s'épuisent. Les mêmes fêtes, les mêmes cérémonies, dit-il, se reproduisent tous les ans. Que ferez-vous lorsque vous les aurez toutes représentées ? M. F. G. et E. s'étonnent, au contraire, que nous laissons passer, sans les illustrer, un nombre considérable de sujets nouveaux, qu'offriront chaque jour à notre cadre, Paris, la France, l'Europe, l'univers entier.

A M. G. S., de Rouen. — Proposition malheureusement tardive. L'exposition des produits de l'industrie pour 1844 est un sujet trop important pour que nous ne nous soyons point depuis longtemps mis en mesure de le traiter avec tous les développements qu'il comporte ; nos dessinateurs sont déjà à l'œuvre ; nos rédacteurs sont prêts.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Maintenant la science a beau démontrer ses beautés, les arts l'emportent sur elle.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinói dwore, 22.

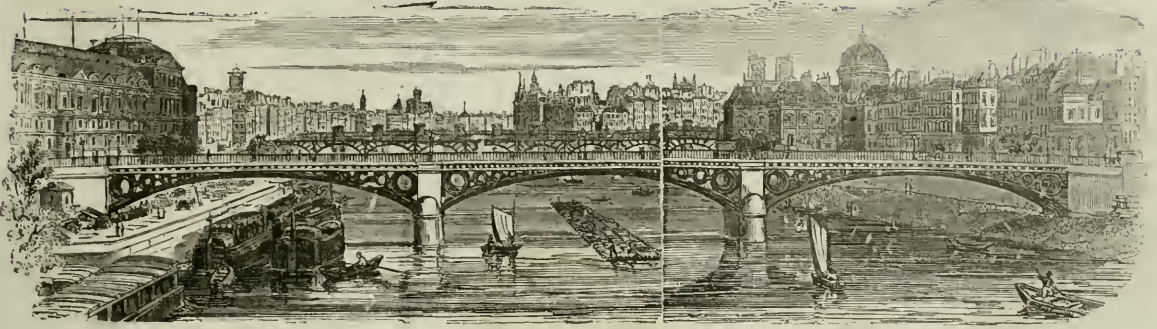
JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAVE et C^{ie}, rue Damiette, 2.

Die, Heliocladum deus, à sublime sororum Pythagora! Iua quot trones telet frequent, Qui, sub le, Sophocle sicuti in agone maistra? Dicam; turpe animo mea dicta, Polystrate, hauri.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 39. Vol. II. — SAMEDI 25 NOVEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Portraits d'Isabelle II, reine d'Espagne, et de MM. Lopez, Serrano et Caballero; Médaille de la reine Victoria. — **Courrier de Paris.** Portrait d'Emile Lerced. — **Algérie.** Pèlerinage de la Meque. Embarkement dans le port d'Alger des Pélerins de la Meque; Traversee; Caravane des Pélerins de la Meque. — **Académie des Sciences.** Compte-rendu des deuxième et troisième trimestres. I. Sciences médicales. (Suite et fin.) — **Des Théâtres et du Droit perdu sur leurs recettes.** — **La Santé-Céleste.** — **Théâtres.** Théâtre-Italien. Une scène de *Maria di Rohan*; Portrait de Donizetti. Académie royale de Musique. Une scène de *Dom Sébastien*. 3^e acte; *Cinq Costumes*. — **Margherita Pastoria.** Roman de M. César Cantù. Chapitre XXI. Scène; chapitre XXII. Catastrophe. (Suite et fin.) *Fugitive Gravure.* — **Anonces.** — Une nouvelle Charge de Danton. Une Gravure. — **Correspondance.** — **Rébus.**

qui pourront nous être accordées, nous regarderions comme bien préférable une attitude qui préviendrait de pareils jeux de la part des nations grandes ou petites qui se les permettent. La France doit être vengée, est sans doute un principe qu'on est quelquefois forcé d'appliquer; mais aussi exigeant que César à l'égard de sa femme, nous voudrions que la France ne fût pas même dans la nécessité de le faire, et nous croyons qu'il n'y a qu'à le vouloir fermement. — Les nouvelles d'Algérie ont été cette semaine peu concordantes. On a répandu encore le bruit, périodiquement répété, de la prise d'Abd-el-Kader, que des tribus nous auraient livré. Cette nouvelle ne s'est pas confirmée; mais ce qui est certain, c'est la défaite et la mort de son principal

lieutenant, Sidi-Embarak-ben-Allah, dont la bande, atteinte, au sud-ouest de Tlemcen, par le général Tempore, a eu 400 hommes tués et 500 faits prisonniers. Trois drapeaux ont été apportés à Alger. — En Espagne, après le premier effet produit par la tentative criminelle dirigée contre le général Narvaez, la lutte entre les progressistes et le parti qui se dit modéré, et que ses adversaires nomment contre-révolutionnaire, est redevenue plus vive et plus animée que jamais. Le ministère Lopez, qui s'était montré longtemps si complaisant pour ce dernier, lui est devenu suspect. Il avait bien consenti, sur la demande de Narvaez, à faire arrêter les rédacteurs des feuilles opposantes, comme devant ne pas être étrangers à l'attentat de la rue de la Lune; mais il s'est res-

Histoire de la Semaine.

A Paris, la politique en ce moment est toute parisienne. Dans trois jours, le 27, les électeurs des neuvième, dixième, onzième et douzième arrondissements, procéderont à l'élection de douze membres du conseil-général du département, chargés en même temps des fonctions de conseillers municipaux de la ville. Cette double mission est si importante, le budget de Paris, dont le vote et l'emploi sont remis à ces élus, est un si puissant moyen d'assainir et d'embellir la ville, d'améliorer la situation matérielle et morale de son énorme population toujours croissante, il serait si déplorable de ne pas voir faire de ces 50 millions annuels l'emploi le mieux entendu, qu'on s'explique facilement et l'empressement des candidats à venir solliciter les suffrages des électeurs et la sérieuse attention que ceux-ci semblent vouloir apporter à leurs choix. L'organisation du conseil municipal de Paris telle que la loi l'a constituée n'est pas bonne. Le fractionnement de l'élection par arrondissements n'est guère propre qu'à faire naître dans les délibérations des luttes de rues et des rivalités de quartiers. Les questions n'y sont pas toujours, par suite de ce morcellement électoral, vues d'assez haut et envisagées dans un intérêt assez général; plus d'un membre du conseil ne se regarde pas assez comme le représentant de la ville entière, et, pour mieux assurer sa réélection, se montre trop disposé à soutenir les prétentions souvent insoutenables du quartier qui l'a élu. Si l'on voulait absolument que chaque arrondissement nommât isolément et directement un ou plusieurs mandataires, il fallait du moins, pour combattre et détruire, s'il était possible, le fâcheux et étroit antagonisme qui en devait inévitablement résulter, faire entrer complémentai- rement dans le conseil un certain nombre de membres qui auraient été choisis par la liste générale des électeurs parisiens, et qui, par conséquent, en entrant à l'Hôtel-de-Ville, n'auraient pas cru avoir pour unique mandat l'établissement d'une borne-fontaine sollicitée par un électeur influent de leur quartier, ou le déplacement d'une station de fiacres demandé par un autre. Le législateur ne l'a pas fait: c'est aux électeurs parisiens d'y remédier en réécoutant point l'esprit de coterie et les influences étroites, et en ayant en vue, avant tout, les grands intérêts de la population tout entière de la capitale. — Les dépêches extérieures nous apportent, depuis quelque temps, la nouvelle d'insultes faites à nos agents ou à notre pavillon sur des points différents. Naguère c'était à Jérusalem, peu après c'était à Taiti, hier au sénégau, aujourd'hui c'est à Tunis. Nous ne doutons pas que le ministère français n'en exige et n'en obtienne la réparation. Mais nous avouons que, malgré toutes les satisfactions, plus ou moins satisfaisantes, qui ont pu ou



(Isabelle II, reine d'Espagne.)

insé à faire emprisonner aussi un certain nombre de députés, comme soupçonnés également d'une pareille complexité morale et indirecte: de la grande colère du général, qui a ré-

pondu à la démission de MM. Lopez, Caballero, Serrano et de leurs collègues, par la remise de sa propre démission de capitaine-général à la reine, dans cette même main qu'il lui

avant fait la veille donner à baiser à 1,700 officiers de la garnison de Madrid, après des banquet dans les casernes. Cette enfant est donc censée avoir à se prononcer entre les ser-

parait s'agiter, et que ces troubles, rapprochés de la prétention menaçante que l'Angleterre met en avant contre le roi de Naples à raison de la prise de possession de l'île de Lampéduse, font naître dans la position de ce monarque des complications dont la coïncidence peut être due au hasard, mais donnera, à coup sûr, lieu à bien des conjectures. L'une d'elles est que l'Angleterre veut et qu'elle obtiendra des concessions commerciales. — Dans les États romains, le calme n'est pas rétabli, et le gouvernement papal ne paraît pas disposé à le ramener par des concessions que les gouvernements les moins libéraux regardent néanmoins comme légitimes et indispensables. Il envoie dans les légations les agents dont le nom est le plus propre à inspirer la terreur, et sollicite de notre cabinet des mesures de rigueur contre onze réfugiés qui ont échappé à ses poursuites. Ceux-ci viennent d'adresser à M. Duchâtel une noble et respectueuse supplique, et il est difficile de croire que, pour complaire à ces exigences, on ne les laissera pas poursuivre en Corse une exploitation agricole qu'ils ont entreprise pour n'avoir à demander à la France que son hospitalité.

importations de la Grande-Bretagne dans le Céleste-Empire progressent tous les jours. Une fois plus récentes, c'est celle de la poudaison. Un soldat cipave, faisant partie du corps de l'armée anglaise qui occupe l'île de Chusan, avait été condamné à mort par une cour martiale, pour avoir tiré un coup de fusil sur un sous-officier. Le jour fixé pour l'exécution, un gibet a été dressé, les troupes ont été réunies en carré; trois Chinois faisaient les fonctions d'exécuteurs. Un d'eux a défilé de son turban le soldat, qui professait la religion musulmane; un autre lui a couvert le front et les yeux avec un bonnet blanc, le troisième lui a passé la corde au cou, et tous trois l'ont ensuite lancé dans l'éternité. Une multitude de Chinois assistaient à ce spectacle, tout nouveau pour eux; ils ont été fort étonnés en voyant le patient suspendu et inanimé; la plupart ont pris la fuite. Nous ne savons si l'amour-propre anglais aura la satisfaction de les voir abandonner la strangulation et la décapitation pour ce nouveau mode de supplice. — Quant à nous, nous serions plus fiers de voir une association, qui compte déjà de nombreux souscripteurs, l'Œuvre de la sainte Enfance, arriver à y détruire un usage exécrable que sa barbarie a fait longtemps évoquer en doute. Investis par leurs lois du droit de vie et de mort sur leurs enfants, les Chinois l'exercent dans toute son horrible étendue. Des rapports trop fidèles établissent qu'en trois ans la seule ville de Pékin a jeté 9,702 enfants à la voirie, sans compter ceux que des sages-femmes payés étouffent dans des bains d'eau chaude au sortir du sein maternel; sans compter ceux qui, exposés la nuit sur le pavé des rues, servent de pâture aux chiens et aux animaux immondes; sans compter ceux que l'avidité des marchands ramasse ou nourrit pour l'esclavage ou pour la débauche; sans compter, enfin, ceux qu'on jette dans les eaux; masse d'infanticides évaluée chaque année à 10,000 au moins par quelques voyageurs, à 50,000, au dire de Dumont d'Urville. Une association vient, comme nous l'avons dit, de se former pour arracher à la mort cette coupe réglée de victimes. Elle s'est assurée de la faiblesse des moyens qui suffiraient pour conduire à un résultat si grand; tel est en Chine l'exces de la misère, qu'un enfant se vend 50 à 60 centimes. L'œuvre ne demande à chaque associé que 5 centimes par mois, et, tenant cette faible somme en réserve pour un nombre d'associés tel qu'on ne peut fournir la France, elle se charge de recueillir les milliers d'orphelins abandonnés sur ces tristes plages. Plusieurs préats viennent de publier en sa faveur des lettres pastorales.



(Espagne. — M. Lopez, président du conseil des ministres.)



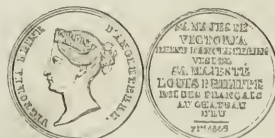
(Espagne. — M. Caballero, ministre de l'intérieur.)

pules un peu tardifs de ses ministres et l'ambition toujours croissante du général. Le but de celui-ci est, dit-on, d'être appelé à composer lui-même un cabinet dans lequel il prendrait le portefeuille de la guerre, et de dissoudre les cortes, où la reine Christine ne compte pas assez d'adhérents. Voilà les complications nouvelles de la situation espagnole, plus incertaine par les luttes dont Madrid est le théâtre, que par les hutes sanglantes qui, malgré la capitulation de Barcelone, affligent encore les provinces. — Beaucoup de bruits

La cour d'Angleterre continue à rendre à M. le duc et à madame la duchesse de Nemours les gracieusetés qui avaient été faites au château d'En à la reine Victoria, et dont on vient de consacrer le souvenir en faisant frapper une médaille dont nous donnons aujourd'hui la gravure. — En Irlande, comme



(Espagne. — M. Strano, ministre de la guerre.)



nous l'avions bien prévu et annoncé, le temps se passe en débats de procédure. La légalité de celle qui a été suivie est aujourd'hui en question, et avec elle le procès lui-même. Au point où en sont arrivés les embarras du ministère anglais, nous croyons qu'il se trouverait fort heureux de voir O'Connell mis hors de cause pour un vice de forme. Cela le délivrerait de la crainte de le voir plus tard acquitté par une déclaration de jury, qui rendrait bien difficile et bien peu probable le maintien du cabinet.

Dans notre dernier numéro, nous avions eu à rapporter les affreux désastres que la fonte de neiges prématurée avait occasionnés dans les départements des Alpes et du Dauphiné. Aujourd'hui les journaux de Toulouse renseignent les détails des épouvantables ravages qu'une trombe d'eau, qui a tout à coup rempli les torrents et qui en a créé de nouveaux, est venue exercer dans plusieurs communes des Hautes-Pyrénées. Nous ne les décrivons pas, parce que tous ces sinistres cruels se ressemblent, et que tous se résument en deux mots : la ruine et la mort. — Des avis du Cap-de-Bonne-Espérance, reçus à Londres, apprennent que ces parages ont éprouvé une violente tempête dans la nuit du 26 août et que l'on avait déjà constaté la perte, dans la baie d'Algoa, de quatre navires anglais d'une valeur de 8 à 10 millions de francs. Plusieurs personnes avaient péri dans ces sinistres, et l'on craignait bien d'apprendre que la violence de la bonrasque avait encore jeté d'autres navires à la côte.

Entendant que notre mission en Chine se détermine enfin à s'embarquer, les journaux anglais nous apprennent que les

Un usage que les Anglais auront encore à introduire en Chine, c'est celui des clubs. Les feuilles de Londres viennent de nous donner le catalogue des établissements de ce genre qui prospèrent dans cette ville. On n'y compte pas moins de vingt-cinq, non compris le fameux club du Red-Steak, fondé en 1756, présidé par un des plus illustres ducs du royaume, où l'on ne mange d'autre viande que des tranches de bœuf grillé, arrosées seulement de punch et de vin de Porto. Cette énumération des richesses clubistiques de Londres a suggéré à un journal anglais les réflexions suivantes : « Les clubs ne sont pas aussi dangereux qu'on le craint ou qu'on se plaît à le répandre : 1° parce que ceux qui les fréquentent ont déjà fait leur fortune ou sont en voie de la faire; 2° parce qu'au lieu de vider, comme chez soi ou à la taverne, deux ou trois bouteilles d'un vin douteux, on est forcé par le décorum de n'en boire, au club, qu'un simple carafon qui est excellent; 3° parce que, si l'on y laisse parfois un peu de son argent, on n'y court pas du moins le risque d'être impitoyablement rançonné par des fripons; 4° parce qu'on n'y trouve que des gens d'un âge mûr, dont toute la journée s'écoule au club, et que pour un jeune mari, si gourdant que vous le supposez, un inutile repas près de sa jeune femme est bien préférable à l'étiquette insupportable d'un dîner d'apparat; 5° parce qu'en Angleterre, l'esprit de division marche de pair avec l'esprit d'association; que les partis y sont tranchés, les opinions arrêtées d'avance, et qu'on n'y souffrirait qu'assez impatiemment, dans un salon, qu'un interlocuteur, si éloquent qu'il pût être, se permit de vouloir vous inculquer la sienne. — La bonne intelligence paraît moins facile à maintenir dans une autre espèce de réunion que possède également en ce moment l'Angleterre; c'est la ménagerie de M. Wombwell, à Leeds. Dans une des cages se trouvaient deux beaux lions et deux léopards très-dociles. Ces quatre animaux avaient été habitués à vivre ensemble, et le propriétaire de la ménagerie se montrait au milieu d'eux à la manière de Van Amburgh ou de Carter. Pendant les repas, les lions et les léopards étaient séparés; la semaine dernière, on a voulu essayer de leur faire prendre leur repas en commun. On jeta quatre lanbeaux de viande dans la cage. A peine un léopard avait-il mis la patte sur un de ces lanbeaux, qu'un des lions se rua sur lui et l'étendit mort d'un coup de griffe, sans l'intervention du gardien, l'autre léopard fut étouffé.

Il est aujourd'hui une question administrative dont chacun presse la solution et l'application à Paris : c'est l'organisation pour cette ville, devenue notre plus grand centre manufacturier, d'un conseil de prud'hommes. On n'est pas d'accord sur les éléments qui devront concourir à la formation de ce conseil; mais la nécessité de sa création est très généralement reconnue pour qu'on ne laisse pas par trouver un terme moyen qui donne dans une certaine mesure satisfaction à tous les droits. Paris ne peut pas demeurer plus longtemps privé d'une institution dont les bons effets sont ressentis de tous les côtés. Nous avons en France soixante-quatre villes de fabrique qui possèdent des conseils de prud'hommes, ayant, comme on sait, pour mission de régler les contestations qui s'élevaient entre les fabricants, les chefs d'atelier, les ouvriers, compagnons et apprentis. Ces conseils ont, comme les juges de paix, le double caractère de conciliateurs et de juges. Ils sont institués en vertu du décret du 18 mars 1806, et révisés par le même décret et par la loi du 5 août 1810. On trouve, dans le compte général de l'administration de la justice civile et commerciale pendant l'année 1841, que les conseils de prud'hommes de quarante-six villes manufacturières ont été saisis comme conciliateurs en bureau particulier, de 11,655 affaires; ils en ont

vagues ont couru sur des événements qui seraient venus troubler le calme de la Sicile. On a dit dans quelques journaux que les troupes faisaient l'exercice à feu sur la place de Palerme (le lieu était assez singulièrement choisi), un certain nombre de soldats se trouvaient, par mégarde, avoir des cartouches à balle, et que cette distraction, qu'on d'aurait éprouvée, aurait causé la mort d'un certain nombre d'hommes du peuple. On ne sait à ce sujet rien de bien précis, rien de bien officiel; toujours est-il que la Sicile

liante du *Philosophe Marie*, que la comparaison entre ces deux actrices est facile; car il n'y a pas longtemps que mademoiselle Contat a cessé de jouer ce rôle; les souvenirs qu'elle y a laissés sont encore récents. Or, rien ne se ressemble moins que la manière dont elles ont joué l'une et l'autre: mademoiselle Contat y mettait une méchanceté, une brusquerie, une pétulance quelquefois outrée; elle ne visait qu'à l'effet théâtral, sans considérer l'âge, le sexe de Céliante, la bienséance qu'exige la scène; mademoiselle Leverd, au contraire, a donné à Céliante une douceur, une grâce, une aménité dont l'effet n'est pas assez piquant, et qui affaiblissent le caractère. Quoique mademoiselle Leverd ne nous ait pas représenté au naturel la véritable Céliante de Destouches, elle nous a fait voir un enjouement si aimable, tant de finesse et tant de grâce, qu'elle s'en fait aisément pardonner. » Et plus loin, Geoffroi ajoute: « Quand mademoiselle Leverd doit paraître, la salle est toujours pleine; voilà des débuts précieux pour le théâtre. C'est dans ces occasions que l'intérêt des comédiens est souvent opposé à leurs passions; ils craignent les débuts brillants, et ils les aiment. De la beauté et du talent, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour que mademoiselle Emilie Leverd excite l'envie et produise de secrètes rivalités; mais la comédie ne peut que gagner à ces débats: c'est la source de l'émulation. »

Plus tard, ce que Geoffroi appelle la source de l'émulation dégénéra en querelles furieuses. De 1808 à 1812, Céliante se contenta de recevoir et de rendre de simples escarmouches; mais en 1812, à l'époque même de la campagne de Russie, mademoiselle Leverd entra en campagne contre un redoutable ennemi: mademoiselle Mars, depuis longtemps sans rivale dans l'emploi des ingénues, mit le pied sur le terrain des grandes coquettes, et aussitôt la guerre fut déclarée, et de vives batailles se livrèrent des deux côtés. Le public, partagé en deux camps, en vint plus d'une fois aux mains, sous les drapeaux



(Emilie Leverd, décédée le 18 novembre.)

de Leverd et de Mars. Un ordre signé de Moscou essaya de régler cette mémorable querelle; mais le vainqueur de l'Europe, qui venait de saisir l'empire des czars et le tenait encore palpitant en ses puissantes mains, ne put parvenir à mettre d'accord deux comédiennes. Mademoiselle Mars ne voulut accepter aucun traité de partage; et mademoiselle Leverd, vaincue, malgré une courageuse résistance, se retira honteusement. C'était un rude parti pour une actrice charmante et adorée; aussi mademoiselle Leverd ne put elle longtemps bouder contre elle-même: elle sortit de sa tente après un an de rancune, vint frapper à la porte du Théâtre-Français, et reentra en grâce. Ce fut par une comédie de M. Etienne, *l'Intrigante*, que l'exilée reparut, après cette apparence de retraite. La pièce excita de telles tempêtes, que la censure impériale intervint et mit son veto.

Cependant les années marchèrent, tandis que l'Empire s'écroulait, et mademoiselle Leverd fut atteinte d'un mal qui est la ruine des jolies femmes: du mal de l'embonpoint; il fallut bien s'y résigner, et de Célimène qu'on était, se résoudre à devenir la femme jalouse, la mère coupable, madame Evarard, et même madame Patin; c'en était fait de la douceur, de la grâce et de l'amour dont Geoffroi parlait douze ou quinze ans auparavant. Madame Patin n'avait besoin que de la voir ronde et de la grosse gaieté qui sont dans ses manières... Et enfin arriva le temps où madame Patin elle-même se décida à prendre définitivement sa retraite, non pas par un caprice d'amour-propre et de rivalité, comme avait fait Céliante, mais par lassitude, par raison, par nécessité... Et c'est ainsi qu'Emilie Leverd disparut et limit.

Tout ce monde impérial, auquel elle avait appartenu, va mourir ou est mort comme elle: les héros de cour, de champs de batailles et de coulisse; les plus puissants, les plus habiles, les plus glorieux, comme les plus riantes, les plus adorées et les plus belles!

Algérie.

PÈLERINAGE DE LA MECCHE. — TRANSPORT DES PÈLERINS DE L'ALGÉRIE, DE MAROC ET DE TUNIS, A BORD DES BÂTIMENTS FRANÇAIS.



(Embarquement dans le port d'Alger des pèlerins de la Mecque.)

Le pèlerinage est pour les fidèles musulmans de l'un et l'autre sexe un acte religieux qui consiste à visiter, une fois dans sa vie, le *Kaabah* (maison carrée tabernacle de Dieu), à la *Mecque*, au jour prescrit par la loi, et avec différentes pratiques ordonnées par la religion. Cette loi n'oblige que

ceux à qui leur position ou des circonstances particulières ne permettent pas de s'en dispenser, comme par exemple la condition libre, le bon sens, l'âge de majorité, l'état de santé, l'état d'aisance, la sûreté du voyage, la compagnie du mari ou d'un proche parent, sous la garde duquel doit être la

femme qui se destine au pèlerinage; enfin, l'absence de tout empêchement légitime, de quelque genre qu'il soit.

Le fidèle est tenu en son particulier à différents exercices, pour s'acquitter convenablement de ce devoir important de l'islamisme; ces exercices consistent à s'arrêter aux premières

stations, autour de la Mecque, à une certaine distance de la cité sainte, et sur la route même des pèlerins qui y viennent de toutes les parties du monde, à y faire les purifications, à prendre l'*Ihram*, espèce de voile ou manteau pénitentier formé de deux pièces de laine blanche et noires, sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure, et l'autre la partie supérieure du corps; à se parfumer avec du musc ou d'autres aromates, à réciter des prières et à psalmodier des cantiques à haute voix. Le pèlerin se peut être vêtu que de son *ihram*: il peut cependant avoir sur lui des espèces en or ou en argent, mais dans une bourse ou dans une ceinture, être armé d'un sabre, porter son caquet au doigt, et le saint livre du Koran dans un sac pendu à son côté. A son arrivée à la Mecque, il doit aussitôt se rendre directement au *Kaabah*, entrer dans le temple par la porte Scheïda, les pieds nus, et en récitant une prière consacrée, s'approcher de la Pierre-Noire (1), la baiser respectueusement ou bien la toucher des deux mains et les porter ensuite à la bouche, faire, immédiatement après, les tournées autour du sanctuaire, en partant de l'angle de la Pierre-Noire, et avançant toujours du côté droit, pour avoir le sanctuaire à gauche, et par là plus près de son cœur. Cette tournée autour du Kaabah se renouvelle sept fois de suite: le pèlerin est tenu de faire les trois premières en se balançant alternativement sur chaque pied, et secouant les épaules; les quatre autres, au contraire, d'un pas lent et grave. Les tournées, qui forment un des actes les plus importants du pèlerinage, doivent se faire en trois différents temps: la première, le jour même de l'arrivée du pèlerin à la Mecque; la seconde, appelée tournée de visite, pendant un des quatre jours de la fête de Bairam; et la troisième, tournée de congé, le jour même de son départ de la Mecque.

Le pèlerin doit aussi, ce dernier jour, boire de l'eau du puits de Zemzem, dont l'origine miraculeuse est attribuée à l'ange Gabriel, et même emporter de cette eau sainte pour en avoir chez lui et pour en donner à ses proches et à ses amis. Enfin, au moment où il sort du temple, il doit encore, 1° porter la main sur le voile du Kaabah; 2° faire les prières les plus ferventes, en les accompagnant de larmes et de soupirs; 3° toucher la mur *Mudjazzem*, qui est entre la Pierre-Noire et la porte du sanctuaire, en y posant d'abord la poitrine, ensuite le ventre et la joue droite, à l'exemple de ce

qu'a pratiqué le prophète lui-même; 4° se retirer le visage constamment tourné vers le sanctuaire; et 5° sortir par la porte El-Onada (porte de la promesse), après en avoir respectueusement baisé le seuil.

Ces principales pratiques du pèlerinage sont entremêlées d'une foule d'autres, d'excursions ou de processions hors de la ville, de visites à l'Oum'ir, petite chapelle située au milieu d'une plaine à deux heures au nord de la Mecque, du jet des Sept-Pierres, de la célébration de la fête des Sacrifices (Aid-

l'origine une institution non moins politique que religieuse, favorisant le commerce par la création dans le désert d'un immense marché, source de richesses et de prospérité pour les villes pauvres où l'habile législateur vécut longtemps obscur chamelier.

Rien n'égale le zèle et l'empressement de tous les peuples qui professent l'islamisme à remplir ce devoir important de leur culte. Les anciennes traditions relatives à l'origine du Kaabah, la profonde et constant vénération des Arabes païens

pour ce tabernacle, la politique qu'ent Moïse pour consacrer ces mêmes opinions, et de présenter la visite du sanctuaire comme un précepte divin, et l'un des principaux articles de sa doctrine; la dévotion avec laquelle il s'en acquittait lui-même; enfin, l'exemple de ses disciples, de ses successeurs et des musulmans de tous les siècles, concourent à faire regarder encore aujourd'hui comme absolue et indispensable l'obligation de visiter au moins une fois dans sa vie le temple de la Mecque. Pour entreprendre ce pèlerinage, les musulmans surmontent avec une constance étonnante les hasards et les difficultés d'un voyage long et pénible. Aussi en voit-on chaque année plus de cent mille de tout sexe, de tout âge, de toute condition, s'acheminer des diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, vers le Kaabah de la Mecque. Il est des années où le nombre des pèlerins va jusqu'à cent cinquante mille. Selon une opinion populaire, il ne peut jamais y en avoir moins de soixante-dix mille, parce que c'est le nombre arrêté dans les décrets du ciel, et que toutes les fois qu'il resté inférieur les anges y suppléent d'une manière invisible et miraculeuse.

Le grand corps des pèlerins réunis à Damas marche sous l'escorte d'une véritable armée, qui est chargée de les protéger contre les attaques des Arabes nomades, surtout dans les déserts de la Syrie et de l'Arabie, et qui les conduit jusqu'à la distance de trois journées de Médine. Là, ces pèlerins se réunissent à ceux d'Afrique, qui marchent également sous la garde d'un des premiers beys d'Égypte. La sortie de la grande caravane, qui part du Caire dans les derniers jours du mois de décembre, et qui met quarante jours pour arriver à la Mecque, se fait en grande pompe. Au jour fixé, toute la foule des pèlerins, logés sous des tentes en dehors de la porte des Victoires, se met en chemin, ayant à sa tête le



(Traverse des Pèlerins de La Mecque.)

Adha ou Kourban-Bairam), l'une des deux grandes fêtes religieuses de l'islamisme, etc.

C'est Mohammed (Mahomet) qui établit d'une manière invariable et permanente le jour où tous les ans seraient célébrées la fête du Pèlerinage et celle des Sacrifices. — Il la fixe au commencement de mars, à l'approche du printemps, dans le double but de rendre le voyage moins pénible aux pèlerins, et de faciliter en même temps le transport et la vente de leurs denrées. On voit par là que le pèlerinage fut dans

les déserts de la Syrie et de l'Arabie, et qui les conduit jusqu'à la distance de trois journées de Médine. Là, ces pèlerins se réunissent à ceux d'Afrique, qui marchent également sous la garde d'un des premiers beys d'Égypte. La sortie de la grande caravane, qui part du Caire dans les derniers jours du mois de décembre, et qui met quarante jours pour arriver à la Mecque, se fait en grande pompe. Au jour fixé, toute la foule des pèlerins, logés sous des tentes en dehors de la porte des Victoires, se met en chemin, ayant à sa tête le



(Caravane de la Mecque.)

chameau (mahmel) portant le tapis offert chaque année à la ville du prophète. Tous les deux ou trois ans, les sujets de l'empereur de Maroc l'ont aussi ce voyage en corps, sous la conduite particulière d'un officier de ce monarque. Les ma-

(1) L'hommage que l'on rend à cette pierre est pour rappeler au fidèle l'aspect et la confirmation de l'acte de foi que toute la légion des êtres spirituels fit à la création du monde. L'Éternel-Suprême les ayant interrogés de la sorte: « Ne suis-je pas votre Dieu? » Tous répondirent: « Oui, vous l'êtes. » Ces paroles furent déposées dans le sein de cette pierre par l'Éternel lui-même. « Aussi la Pierre-Noire, d'après les expressions du Koran, est un des rubis du paradis: elle sera envoyée au dernier jour, elle verra, elle parlera, et elle rendra témoignage de tous ceux qui l'auront touchée en vérité et dans la sincérité de leur cœur. »

homéens de la Perse, du Japon, des Indes et du reste de l'Orient, marchent d'ordinaire par bandes vers l'Arabie, et pourvoient par eux-mêmes à ce qui leur est nécessaire, tant pour la sûreté que pour la commodité du voyage. Arrivés sur les terres de l'Arabie, tous, en général, se reposent sur la vigilance et sur les soins du chérif de la Mecque, qui est censé régalier les pèlerins.

Le chérif de la Mecque reçoit le corps des pèlerins à la tête de troupes nombreuses chargées de veiller à leur salut pendant les stations hors de la cité, soit avant, soit après la célébration de la fête des Sacrifices, comme aussi de maintenir l'ordre parmi les pèlerins eux-mêmes.

Toutes les pratiques, aussi anstères que minutieuses, qui constituent le pèlerinage, se terminent par des fêtes et des

réjouissances qui durent trois nuits du Bairam, et pendant lesquelles le chérif de la Mecque, les pachas de Damas et d'Égypte font tirer des milliers de fusées, tandis qu'une bonne partie des pèlerins, surtout les Égyptiens et les Arabes, s'égailent par toutes sortes de jeux et de bouffonneries.

Tout musulman qui se destine au pèlerinage se nomme *hadj* (débattant), jusqu'au moment où il prend l'*Ihram* dans l'une des stations aux environs de la Mecque. Converti de ce manteau, il porte le nom de *mudrim*, auquel succède celui de *hadj*, qui signifie pèlerin. Aussitôt qu'il a satisfait à toutes les pratiques requises pour cet acte religieux, cette dénomination de *hadj*, que la religion accorde à tous ceux qui ont visité le sanctuaire, devient une espèce de surnom que les pèlerins de tout état, de tout rang et de toute condition

conservent le reste de leurs jours. A cette prérogative qui leur concilie une espèce de vénération publique, se joint encore celle de se laisser croquer la harbe, comme étant une pratique consacrée par la loi et par l'exemple même du prophète.

Sous la domination turque, l'époque ordinaire du départ d'Alger pour le pèlerinage de la Mecque était à peu près au mois de novembre, afin que les pèlerins pussent arriver assez à temps au Caire pour se joindre à la grande caravane qui part de cette ville. Le pèlerinage était autorisé par le dey d'Alger, une réunion du Medjlis (tribunal des démas) qui le couvrait à cet effet et était appelé Fonkik (administration) de la corporation de la Mecque et Médine. Celui-ci remettait au mufti les sommes destinées aux pauvres de ces villes, et qui étaient fixées invariablement pour chaque année à environ 10,800 fr. Cet argent était ensuite coté par portions égales à chacun des pèlerins, qui en devenait le gardien et en faisait la remise, à la Mecque, à un heï-el-mal (trésorier), qui était regardé comme le chef de la caravane d'Alger. Cette caravane se composait de trois à quatre cents pèlerins, qui se réunissaient à Alger de tous les points de la régence. Les Arabes habitant les contrées les plus voisines du désert s'adjoignaient à la caravane de Maroc, qui traversait une partie du Sahara pour se rendre à Alexandrie. Ces voyages se faisaient ordinairement sur un ou plusieurs bâtiments de transports fretés par des négociants d'Alger. Chaque pèlerin payait son passage : celui du heï-el-mal et des gens à son service était seul gratuit.

Au moment du départ d'Alger, l'enkûl de la Mecque et Médine remettait au heï-el-mal Fonkik, ou était nominatif des personnes de la ville sainte qui avaient droit aux secours annuels envoyés d'Alger. La somme de 10,800 fr. versés par la corporation s'accroissait parfois des dons faits par les hauts fonctionnaires de la régence. La caravane arrivée à sa destination, les fonds étaient distribués par le heï-el-mal aux personnes désignées dans le tronçon de l'un ou l'autre des pays de la Mecque et de deux tiers pour ceux de Médine.

En cas de décès d'une de ces personnes, les héritiers avaient droit à sa portion. Si, dans la traversée, un pèlerin venait à mourir, le heï-el-mal s'emparait de ses effets, en faisait la vente, prélevait un droit de dix pour cent, et rendait compte à son retour des successions qu'il avait recueillies.

Aucun envoi de marchandises n'était expédié de la régence, dont le commerce d'exportation était presque nul; mais les denrées produites par l'Hadjaz (nom de la province où est située la Mecque) étaient importées en assez grande quantité et donnaient un bénéfice important au commerce algérien, tels que l'ambre, la perle, les cachemires, le café moka, le musc, les bois d'aloes et de sandal, l'écaïlle, les chapelots et les étoffes brochées de Damas.

Après la conquête d'Alger par la France, les pèlerinages ont été interrompus, et les indigènes ont pu voir dans cette omission d'une pratique qui leur est chère, une preuve de notre mépris ou tout au moins de notre indifférence pour leurs mœurs et leur religion. Dès le commencement de 1856, cependant, l'attention de l'administration algérienne s'était portée sur l'utilité de faire revivre en Algérie les pèlerinages, sous les auspices et avec la protection de l'autorité française. Les circonstances difficiles dans lesquelles le pays s'est trouvé, l'état de guerre sans cesse renaissant et de permanents hostilités ont, pendant plusieurs années, encore retardé la réalisation de ce projet. Mais en 1842, la situation favorable de notre colonie a permis enfin de mettre à exécution une mesure dont l'importance politique et commerciale même ne saurait être l'objet d'aucun doute; car au même temps que les indigènes trouvaient naturellement dans l'assistance accordée par le gouvernement à l'accomplissement de l'une des prescriptions de l'islamisme une preuve de l'équale sollicitude avec laquelle l'administration s'attache à protéger toutes les croyances religieuses, sans distinction de culte et de nation, il est présumable que nous retirerons de grands avantages pour l'influence morale de notre domination et pour l'extension de nos relations commerciales d'une disposition dont l'effet doit être, tôt ou tard, d'attirer dans nos ports les caravanes qui aujourd'hui font le commerce du désert par le Maroc.

Parti de Toulon le 15 septembre 1812, un bâtiment à vapeur de l'Etat, le *Caméleon*, de 220 chevaux, commandé par M. le capitaine de corvette Poutier, a été expédié en Algérie pour être mis à la disposition des pèlerins. Cent vingt-quatre indigènes, appartenant aux classes riches et lettrées, et recueillis dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, ainsi que dans la régence de Tunis, ont pris place à bord de ce navire, et ont été transportés aux frais de l'Etat à Alexandrie, où ils sont arrivés le 5 octobre suivant. A leur débarquement, les dispositions prises par les soins de notre consul-général leur ont assuré l'aide et l'assistance qui leur étaient acquies en leur qualité de sujets de la France, et dont ils avaient besoin pour accomplir leur pèlerinage. Comme la plupart étaient vœux sans provisions, le gouvernement a pourvu à leur nourriture pendant la traversée, et avait fait mettre à bord des approvisionnements consistant en moutons, volailles, œufs, fruits secs (raisins et figes), riz, biscuit, sucre et café. Le pèlerinage terminé, un autre bâtiment de l'Etat, le *Tancrède*, est allé recueillir les pèlerins, et les a ramenés, au mois de juillet 1814, dans les divers ports où ils avaient été embarqués.

Dès le mois d'août 1842, Zaghri El-Mezari (V. l'Illustration, t. 1^{er}, p. 519), deux de ses fils et Abd-el-Aziz, chef des D^{rs} de la province d'Oran, avec une douzaine de personnes de suite avaient été admis comme pèlerins, aux frais de l'Etat, sur les paquebots partant de Marseille pour Alexandrie, d'où ils ont également été ramenés de la même manière.

Les heureux résultats produits par ce premier essai ont déterminé le gouvernement à le renouveler cette année. Le 4 octobre 1845, le bâtiment à vapeur le *Carbone*, affecté à cette mission spéciale, est arrivé à Alger; et en est parti le soir aller

prendre d'abord à Tanger quelques personnages importants qui ont sollicité cette faveur et auxquels elle a été accordée. Il a tout d'abord successivement à Mers-el-Kebir, Cherchell, Alger, Philippeville et Bone, pour recueillir dans chacun de ces ports les pèlerins algériens, et a continué sa marche vers Alexandrie en touchant à Tunis, où il avait également l'ordre de recevoir à son bord les pèlerins de cette régence. Outre les provisions nécessaires à leur nourriture, le *Carbone* a embarqué à Toulon deux cents couvertures de campement, destinées à les garantir des rigueurs de la saison pendant la traversée.

C'est par de semblables mesures, sagement combinées avec les résultats des expéditions militaires et surtout avec le développement de la colonisation, qu'il deviendra chaque jour moins difficile, il faut l'espérer, d'assurer le succès de l'œuvre importante que la France a entreprise et poursuit depuis plus de treize années en Algérie.

Académie des Sciences.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES DES DEUXIÈME ET TROISIÈME TRIMESTRES.

(Voir l. II, p. 182.)

I. Sciences médicales. (Suite.)

Pathologie médicale. — M. Guyon a adressé d'Alger à M. Brestchet une note sur un cas de morve procédée de farcin qui s'est développée par contagion du cheval à l'homme, et qui peut être inoculée de l'homme au cheval. Cette observation, recueillie avec le plus grand soin et très-détaillée, suffirait à détruire tous les doutes, s'il pouvait en exister encore sur la propriété contagieuse pour l'homme de cette affection terrible, et jusqu'à présent incurable dans l'espèce humaine.

M. Moreau de Jonnés a communiqué à l'Académie, dans les séances du 10 juillet et du 7 août, des données statistiques nouvelles sur le nombre d'aliénés existant en France, et sur les causes de l'aliénation mentale. Ce sujet avait déjà été abordé par plusieurs auteurs, mais aucun n'avait pu réunir les éléments de calcul que M. Moreau de Jonnés a trouvés dans une investigation officielle. Les recherches de ce savant consciencieux portent à 18,530, ou 1 sur environ 2,000 habitants, le nombre des aliénés existant en France. Ce calcul est basé sur huit recensements annuels et généraux.

5,300 à 5,800 aliénés, 1 sur 6,000 habitants, sont annuellement admis dans les hospices; les sorties montent à 5,000, les morts sont de 1,600 à 1,969, 9 à 10 sur 100.

Selon M. Moreau de Jonnés, sur 10 aliénés, 7 doivent la perte de leur raison à des causes physiques, 5 seulement à des causes morales. Parmi les causes physiques, l'*Idiotisme* et l'*Épilepsie* figurent en première ligne et presque pour la moitié des cas; l'*Irregularité*, l'*Irritation excessive*, etc., viennent ensuite. Le chagrin et l'amour sont les causes morales qui ont le plus d'action; puis viennent les idées religieuses, etc.

M. Parclappe, médecin de l'asile des aliénés de Rouen, a lu à l'Académie un mémoire dans lequel il rappelle que, dès 1859, il a évalué approximativement le nombre des aliénés en France à 1 sur 2,000, chiffre conforme à celui qu'un calcul rigoureux a donné à M. Moreau de Jonnés; cette évaluation était fondée sur les documents publiés par M. Ferrus, dans son important ouvrage intitulé *des Aliénés*. M. Parclappe pense aussi, comme M. Moreau de Jonnés, que la civilisation ne peut avoir qu'une heureuse influence sur l'aliénation mentale; mais il s'attache à démontrer que M. Moreau de Jonnés réunit à tort dans un même cadre l'idiotisme, l'épilepsie et la folie. « On ne saurait mettre sur la même ligne ni confondre, au point de vue de leur cause et de leur origine, dit M. Parclappe, l'idiotisme, ou idiotie, et la folie; réunir ces deux affections sous le nom commun d'aliénation mentale, c'est donner à cette expression un sens trop étendu et détourner de celui que l'on s'accorde généralement à lui reconnaître en pathologie.

« L'idiotie n'a de commun avec la folie que le trouble des facultés intellectuelles; elle en diffère essentiellement sous beaucoup de points de vue, mais surtout sous le rapport de l'étiologie, c'est-à-dire de l'étude de leurs causes. L'idiotie est une maladie congénitale, ou au moins contemporaine de la première enfance; sa cause est une défectuosité d'organisation, mais l'idiotie elle-même n'est pas une cause, c'est une maladie; la faire figurer parmi les causes de l'aliénation mentale, c'est agir comme si l'on signalait parmi ces causes la folie.

« On peut en dire autant de l'épilepsie, avec cette restriction pourtant que l'épilepsie est quelquefois une véritable cause d'aliénation mentale; mais habituellement, dans les cadres étiologiques, l'épilepsie ne représente autre chose que la maladie elle-même, compliquée ou non de folie.

« L'irritation excessive, ajoute M. Parclappe, est-elle vraiment une cause de folie, et que signifie-t-elle, proprement parlée, ces mots? Leur sens est bien vague; irritation ne peut guère être ici synonyme que de susceptibilité; la susceptibilité n'est pas une cause, c'est une prédisposition, et si on la considérait comme cause, ce serait une cause morale.

« Défaillant du total des causes l'idiotie, l'épilepsie et l'irritation excessive, il reste à causes physiques, 2,958; et sur

morales, 5,147; différence en plus pour ces dernières, 209. » M. Moreau de Jonnés, sans profiter de plusieurs arguments qu'il pouvait, ce nous semble, faire valoir en sa faveur, a borné sa réponse à dire qu'il avait adopté une classification des maladies mentales différente de celle de M. Parclappe, parce que son travail était antérieur aux publications du médecin de Rouen, et parce que, d'ailleurs, les opinions sur ce chapitre varient à l'infini. Après avoir attaqué la doctrine de M. Parclappe et avoir, contemporairement d'Esquirol, et dont le nom a bien quelque poids, a considéré l'idiotie comme devant être étudiée et classée en dehors de l'aliénation mentale, proprement dite.

« Est-il bien certain, d'ailleurs, que l'impossibilité de distinguer anatomiquement le crâne et le cerveau d'un idiot de ceux d'un fou soit de règle générale; ne serait-ce pas l'exception? Et puisqu'en effet Esquirol comme ayant partagé l'opinion de Pinel, ne pourrait-on pas faire observer qu'Esquirol a le premier modifié la classification de son maître, et fait le premier pas dans la doctrine qui sépare l'idiotie de l'aliénation, en séparant l'idiotie de la démence, celle de toutes les formes de l'aliénation avec laquelle on s'accorde à la trouver le plus d'analogie. M. Parclappe pourrait dire aussi qu'Esquirol, contemporairement d'Esquirol, et dont le nom a bien quelque poids, a considéré l'idiotie comme devant être étudiée et classée en dehors de l'aliénation mentale, proprement dite.

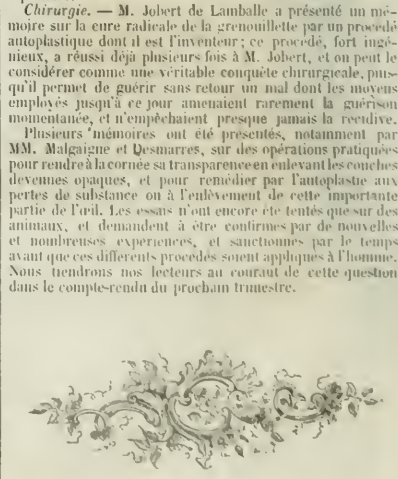
Mais en admettant, avec de très-bons esprits, la question de l'idiotie comme non résolue, que dire de l'épilepsie? Faut-il considérer tous les épileptiques comme aliénés? Non, sans doute, et M. Moreau de Jonnés le dira comme nous. Cependant, un bon nombre d'épileptiques non aliénés partagent l'asile de ceux chez qui l'aliénation se joint à l'épilepsie. Dans beaucoup d'asiles même, et c'est un malheur, les épileptiques, sans d'esprit ou fous, sont confondus avec les aliénés non épileptiques. Est-ce une raison pour enregistrer tous les épileptiques comme fous? Non! Les cas d'épilepsie comme cause de folie? Parce qu'un hôpital renferme des galeux et des scrofuleux, faut-il confondre dans un même cadre la gale et les scrofules?

« Qu'est-ce que l'irritation excessive? » demande M. Parclappe; mais ici on l'arrête en lui opposant encore le nom de Pinel, et lui disant qu'il est fatal de s'élever contre la parole du maître. Nous avions toujours vécu dans la conviction que rien n'est plus fatal que de prêter sur la parole du maître, et qu'on nous permette de favoriser, la contre-partie de cet aphorisme nous rappelle les proverbes que Beaumarchais s'amusa à retourner.

M. Négrier présente une note sur un moyen d'arrêter les hémorrhagies nasales, qui consiste à élever un bras ou les deux à la fois, après s'être établi sur la marine ou les narines si l'établissement a et huit des deux côtés. Il s'agit sur un assez grand nombre d'observations qui lui sont propres, et que M. Dumas déclare avoir vu ce moyen réussir plusieurs fois. On sait que certaines attitudes, comme la station à genoux et l'extension des bras en croix, sans autre soutien que la force musculaire, amènent chez quelques individus un état voisin de la syncope ou même la syncope complète quand ces attitudes sont maintenues un certain temps. Cela expliquerait assez bien, sous le rapport physiologique, l'effet produit par l'élevation des bras dans l'hémorrhagie nasale. L'expérience aura bientôt décidé de l'importance réelle de ce moyen, que nous n'avions encore vu indiqué dans aucun auteur, et dont il faudra savoir gré à M. Négrier, si la pratique générale vient confirmer les observations qu'il a pu faire.

Chirurgie. — M. Jobert de Lamballe a présenté un mémoire sur la cure radicale de la grenouillette par un procédé antiplastique dont il est l'inventeur; ce procédé, fort ingénieux, a réussi déjà plusieurs fois à M. Jobert, et on peut le considérer comme une véritable conquête chirurgicale, puisqu'il permet de guérir sans retour un mal dont les moyens employés jusqu'à ce jour amenaient rarement la guérison momentanée, et n'étaient presque jamais la rendive.

Plusieurs mémoires ont été présentés, notamment par MM. Malespierre et Desmarres, sur des opérations pratiquées pour rendre la corne et le transparence enlevant les couches devinées opaques, et pour améliorer par l'antiplastie les pertes de substance ou à l'enlèvement de cette importante partie de l'œil. Les essais n'ont encore été tentés que sur des animaux, et demandent à être confirmés par de nouvelles et nombreuses expériences, et sautonnent par le temps avant que ces différents procédés soient appliqués à l'homme. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette question dans le compte-rendu du prochain trimestre.



Des Théâtres et du Droit perçu sur leurs recettes.

On trouve dans les registres manuscrits du Parlement, à la date du 27 janvier 1541, des lettres patentes de François Ier accordées aux Confrères de la Passion et enregistrées par le Parlement, à la condition de l'accomplissement de certaines formalités. Nous y lisons :

« Sur lettres patentes portant permission à Charles le Royers et consorts, maîtres et entrepreneurs du Jeu et Mystère de l'Ancien Testament, faire jouer et représenter en l'année prochaine ledit jeu et mystère, suivant lesdites lettres, leur a été permis par la cour, à la charge d'en user bien et dument sans y user d'aucunes fraudes, ni interposer choses profanes, lascives ou ribaudes; que pour l'entre du théâtre, ils ne prennent que deux sols de chacune personne; que le louage de chacune loge durant ledit mystère, que trente escus; et si s'y a procédé qu'à jours de festes non solennelles; commenceront à (une) heure après midi, finiront à cinq; feront en sorte qu'il n'en suive scandale ou tumulte; et à cause que le peuple sera distrait du service divin, et que cela diminuera les aumônes, ils bailleront aux pauvres la somme de mil livres, sauf à ordonner de plus grandes sommes. »

Cette stipulation d'une somme une fois payée est la plus ancienne redevance connue imposée à un théâtre au profit des pauvres. Nous avons le premier, dans un autre ouvrage, fait connaître cet édit. Nous n'en avons trouvé aucun autre qui ait, sous les règnes suivants, prescrit un prélèvement du même genre; mais si la mesure ne continua pas à être obligatoire, les comédiens furent toujours volontairement charitables. Sur les plus anciens registres que possède la Comédie-Française, sur les registres de la troupe de Molière, on voit souvent figurer à la dépense du jour des articles analogues à ceux que nous y trouvons à la date du 23 mai 1665. On avait donné Dom Japhet d'Arménie, de Scarron; la recette avait été de 263 livres; voici la dépense :

Table with 2 columns: Frais ordinaires, Frais extraordinaires (A Grammer, A M. Ducroix, Pour les Capucins).

On trouve souvent, sur les registres de cette troupe, de ces mentions de charités. On y voit même figurer le prix de deux messes; mais c'est quelques jours après la mort de Molière, et sans aucun doute à l'occasion de cet événement. Quant aux aumônes aux Capucins, elles reviennent sans cesse pour des sommes de dix sols à deux et trois livres. Jusqu'en 1696, ces dons demeurèrent variables; mais, à partir de cette époque, les comédiens Français consentirent à ce qu'il fut prélevé chaque mois, sur leurs recettes, une somme à répartir entre les plus pauvres convents de Paris. Les Cordeliers, non compris dans le partage, adressèrent aux Comédiens la requête suivante :

« Chers frères, les Pères Cordeliers vous supplient très-humblement d'avoir la bonté de les mettre au nombre des pauvres religieux à qui vous faites la charité. Il n'y a point de communauté à Paris qui en ait un plus grand besoin, eu égard à leur nombre et à l'extrême pauvreté de leur maison. L'honneur qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leurs prières, qu'ils redoubleront pour la prospérité de votre chère compagnie. »

Le 25 février 1699, cet abandon, jusque-là facultatif de la part des directeurs, devint obligatoire, et une ordonnance de cette date porte que « le roi, voulant contribuer au soulagement des pauvres, dont l'hôpital général est surchargé, a cru devoir leur donner quelque part aux profits considérables qui reviennent des opéras de musique et comédies qui se jouent à Paris par sa permission. »

C'est de cette dernière époque que date ce qu'on appelle le droit des pauvres; mais avant la Révolution, cette redevance n'était pas la seule que les théâtres eussent à acquitter. Ils payaient également tribut, la Comédie-Française exceptée, à l'Académie royale de Musique. Des registres que possèdent les archives de l'Opéra nous font connaître les noms et les chiffres des redevanciers pour l'année 1784-85 :

Table with 3 columns: Name, Amount, Unit. Lists various theatres and their contributions for the year 1784-85.

À REPORTER. . . . 65,670 6 8

Table with 2 columns: REPERT., Amount. Lists various theatres and their contributions for the year 1784-85.

L'année suivante, les abonnements annuels furent plus nombreux; mais cet arrangement fut tout dans l'intérêt de l'Opéra, qui exigea, à forfait: de la Comédie-Italienne, 40,000 liv.; des Variétés, 40,000 liv.; des grands danseurs de corde, 24,000 liv.; et de l'Ambigu-Comique, 50,000 liv.

La Révolution vint abolir ce vasselage comme tous les autres; mais bientôt, le droit fixe et général du dixième de la recette brute au profit de l'administration des hospices fut établi à Paris, sur tous les théâtres sans exception. Cette mesure détermina la plupart d'entr'eux à augmenter du dixième le prix de leurs places, par ce calcul que le public ne serait point étonné ou diminué par cette augmentation, qu'ils répartiraient comme insignifiant, et qu'ainsi ce serait uniquement lui qui supporterait cet impôt. C'est ce qui explique le prix actuel de 44 sous pour une place de parterre à la Comédie-Française. Il n'était antérieurement que de 40 sous.

Un document administratif, récemment publié, fait connaître les sommes que les différents théâtres ont payées pour ce droit depuis trente-cinq années, que l'on divise en périodes quinquennales. L'Opéra a versé, pour sa part, 2 millions 575,000 fr.; le Théâtre-Français, 2 millions 213,000 fr.; l'Opéra-Comique, 2 millions 60,000 fr. En voici le détail :

Table with 4 columns: Year, Opéra, Français, Opéra-Comique. Shows annual contributions from 1807 to 1851.

Nous bornant à ces cinq dernières années pour les autres théâtres, nous voyons que de 1857 à 1841, en prenant, non pas le rang que leur assigne le plus ou le moins de dignité de leurs genres respectifs, mais l'ordre que nous indique l'importance de leur tribut, ils ont payé :

Table with 2 columns: Theatre Name, Amount. Lists contributions of various theatres.

Nous avons souvent entendu et lu des réclamations contre ce prélèvement sur les recettes des entreprises théâtrales; mais nous n'avons pas été frappés de la force des arguments qu'on a mis en avant pour les valoir. Pour notre part, nous ne croyons pas que l'art y eût gagné plus que l'ordre public et la morale, si la libre concurrence était permise en spéculations de ce genre. Le législateur a donc à l'autorité le droit de limiter le nombre des théâtres et d'accorder les privilèges nécessaires pour les exploiter. C'est une faveur, par conséquent, qu'elle accorde; son droit d'y imposer des conditions est donc incontestable, et, pour notre part, nous ne trouvons celle de remettre un dixième des recettes aux pauvres ni injuste ni excessive.

Nous savons bien qu'on a argué contre ce droit des déconforts faits aux hospices et qui se sont succédés dans les directeurs; nous ne pensons pas qu'il ait été le moins du monde la cause véritable; nous n'ignorons pas davantage qu'en additionnant les chiffres des déficits des faillites pendant une période dont on avait fait choix, on a trouvé que leur total était aussi celui des paiements faits aux hospices. On en a conclu que si les pauvres n'eussent rien reçu, les directeurs qui avaient fait de mauvaises affaires auraient eu contraire à payer intégralement leurs créanciers. Nous regardons ce calcul comme purement spéculatif, et la conséquence comme fort peu logique. La plus forte partie de ce total des versements faits aux hospices a été fournie par les entreprises qui prospéraient, et par conséquent celles qui sont tombées pour n'avoir pas fait de recettes; à moins de se substituer aux pauvres, n'aurait-il profité en rien de ce tribut des théâtres heurtés. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la cause des malheurs financiers d'un grand nombre de directeurs, et le tort de l'administration, qui, à nos yeux, n'y est pas étrangère, mais par un tout autre fait que celui qui lui est reproché par les adversaires du droit des hospices.

Les théâtres concourent à la prospérité de Paris en y attirant les étrangers, et le gouvernement est le premier à reconnaître l'influence politique qu'ils peuvent ainsi indirectement exercer : chaque année des subventions importantes sont demandées aux Chambres et votées par elles pour soutenir ceux des grands théâtres qui ont à faire face aux frais les plus considérables. Ils encouragent l'art, ils activent l'industrie, et

l'on a calculé qu'en fournisseurs qu'ils alimentent et en individus qu'ils emploient, depuis le premier ténor de l'Opéra jusqu'à l'ouvreuse de loges des Funambules, vingt mille familles (plus d'un trentième de la population) sont intéressées plus ou moins directement à l'existence des théâtres. Enfin, le total annuel de leurs recettes ne s'élève pas à moins de 10 à 12 millions. On comprend facilement dès lors la portée désastreuse qu'ont nécessairement les malheurs financiers de ces sortes d'entreprises.

Depuis 1850, dans une période de douze années, vingt et un privilèges ou autorisations équivalant à des privilèges (non compris les cinq théâtres royaux subventionnés) ont été exploitées à Paris : la Renaissance, le Théâtre-Nautique, le Vaudeville, le Gymnase, les Variétés, le Palais-Royal, la Porte-Saint-Martin, la Gaîté, l'Ambigu, le Cirque, les Folies-Dramatiques, les Débarcements-Comiques, le Panthéon, Beaumarchais, le Luxembourg, Saint-Marcel, Molière, Saint-Laurent, les Jeunes-Élèves, le Gymnase-Enfantin et les Funambules. Eh bien! dans cette même période, la Gazette Municipale, qui s'est livrée, dans un article très-bien pensé, à cette triste supputation, compte dix-huit déconforts!

La cause est-elle dans l'abandon du goût public? non, car aujourd'hui, autant que jamais, la population se porte nombreuse aux théâtres qui savent l'attirer, et le chiffre total des recettes générales est là pour en fournir la preuve. Il a doublé depuis 1814.

Dans le nombre des théâtres? Mais leur nombre n'a pas doublé comme les recettes, et d'ailleurs, telle entreprise qui a succombé sous une administration réussit immédiatement après sous une autre.

Il faut donc le reconnaître, la prospérité des théâtres est tout entière dans les entrepreneurs qui les dirigent; et, puisque la limitation du nombre de ces entreprises, la durée et la concession des privilèges, constituent un droit purement administratif, c'est l'administration qui devient responsable quand elle n'a pas apporté dans ses choix toute la sollicitude nécessaire, quand elle les a fait porter sur des hommes sans aptitude, sans garanties. Or, nous le demandons, à côté de choix sérieux qui semblent avoir été faits pour être la critique et la condamnation des autres, a-t-il été de choix d'hommes qui ont su faire la fortune de leur théâtre, de leur et celle de leurs continents, combien n'a-t-on pas vu de nominations dont le bon sens public est encore à se rendre compte? Trop souvent, pour se délivrer d'une obsession ou faire cesser une attaque, on a remis à un homme un droit qui lui fournit l'infailible moyen de se ruiner et de ruiner les autres. Il faut des qualités nombreuses pour faire un bon directeur de théâtre. On a vu, la plupart du temps, prendre les hommes qui en étaient le plus dépourvus.

Nous ne craignons pas de le dire, la Banque de France, si prospère, si opulente, si féconde pour ses actionnaires, la Banque de France elle-même n'eût pas résisté à la direction de certains privilégiés. Qu'on veuille donc bien voir le mal là où il est, et ne pas en aller chercher la cause dans le droit des hospices, impôt respectable et bien assis.



La Sainte-Cécile.

Les vieux usages s'effacent graduellement, et bientôt il ne restera plus rien des institutions dont l'origine était antérieure à la Révolution. Autrement, le 22 novembre de chaque année, les musiciens de Paris fêtaient leur patronne, sainte Cécile, par une messe du rite solennel. Les plus habiles chanteurs et instrumentistes de nos théâtres contribuaient en cette circonstance à l'éclat des cérémonies liturgiques. Heureuse la paroisse qui choisissait pour son psy faire entendre Céfit tout à tour Saint-Sulpice, Saint-Joséph et Saint-Roch, et toujours une influence considérable se groupait autour d'eux, dans l'attente qu'ils emploient de notes harmonieuses. Cette influence même a effrayé l'autorité ecclésiastique, elle a pensé que l'office de sainte Cécile devenant un spectacle, et qu'une curiosité profane était le principal motif de ce concours. Une défense expresse de l'archevêque de Paris a interdit la célébration de la Sainte-Cécile. L'association des artistes musiciens ne pourra plus consacrer ses talents à son antique patronne, et devra se borner désormais à des festivals donnés dans la salle de l'Opéra.

Ainsi, quoique Paris soit le véritable chef-lieu du monde musical, la Sainte-Cécile n'y a pas été chérie; quelques amateurs des guingettes ont fraternisé, le soir du 22 novembre, dans les cabarets des barrières, mais le propre de

la sainte n'a pas été tiré des armoires des sacristies. Il n'en a pas été de même dans les départements; les musiciens de presque toutes nos villes ont rendu à leur patronne leur hommage accoutumé, avec le concours du clergé. Les sociétés philharmoniques, les corps de musique de la garde nationale et des régiments se sont réunis dans les églises, et le plaisir causé par leurs accords n'a ni en aucune façon à l'édification des fidèles. En Flandre surtout le culte de sainte Cécile est plus que jamais en vigueur. Les nombreuses confréries musicales des villes du Nord, différenciées par leurs costumes ou par des ornements particuliers, rivalisent de zèle pour honorer la vierge chrétienne sous la protection de laquelle elles se sont placées.

C'est sur la foi des anciens actes de sainte Cécile que les musiciens l'ont adoptée pour patronne. Ses biographes racontent qu'élevée dans le christianisme, au sein d'une famille païenne, elle s'exerçait à chanter les louanges du Seigneur en s'accompagnant sur la harpe. Elle fut martyrisée, selon Fortunat de Poitiers, entre l'an 176 et 180, sous les empereurs Constance et Marc-Aurèle. Sa fête est solennisée, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Deux auteurs anglais, Pope et Congreve, ont composé des odes à sa louange. « Que les poètes, s'écrie Pope, cessent de nous vanter Orphée; Cécile a reçu le don d'une puissance irrésistible. Les chants d'Orphée ramèneront une ombre des enfers; ceux de Cécile transportent nos âmes au ciel. »

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Dom Sébastien, roi de Portugal, opéra en cinq actes, paroles de M. SCRIBE, de l'Académie Française, musique de M. GAETANO DONIZETTI, divertissements de M. ALBERT, décorations de MM. PHILASTRE et CARON, SÉCHAN, DIÉTERLE et DESFLECHIN.

Le roi dom Sébastien, — celui de l'histoire, — est un jour, comme on sait, la fantaisie de conquérir le Maroc. Il leva une armée de quatorze mille hommes, ou à peu près, et s'embarqua. A son arrivée en Afrique, il trouva devant lui soixante mille hommes au moins sous les armes, lesquels étaient commandés par l'empereur de Maroc en personne. Cet empereur de Maroc était un homme d'un caractère et d'un talent remarquables. Il recula d'abord devant les Portugais, qui se mirent à sa poursuite et s'éloignèrent ainsi de la côte. Tout à coup il fit volte-face, étendit autour de la petite troupe de dom Sébastien les immenses ailes de sa cavalerie, le sépara de sa flotte, l'investit complètement, et ne livra la bataille qu'après s'être assuré de la victoire. Dom Sébastien périt dans la mêlée, et les Portugais forent exterminés.

Dom Sébastien fut un grand fou, on ne peut le nier; mais il fut puni par où il avait péché, et son malheur fut assez grand pour que l'on dût considérer sa faute comme expiée. M. Scribe n'en a pas jugé ainsi, et ne l'en a pas tenu quitte à si bon marché.

C'est dans l'histoire du roi dom Sébastien, revue, corrigée et considérablement augmentée par le très-spirituel auteur de *Bertrand et Raton* et de la *Camaraderie*, qu'il faut que je vous raconte.

— *Bélier, mon ami, commence par le commencement.* — Je ne connais guère de précepte plus sage, et auquel il soit plus utile de se conformer. Au premier acte, donc, le roi est au moment de s'embarquer. Son oncle, dom Antonio, qui doit être, en son absence, régent du royaume, l'attend sur le port. C'est le même que l'histoire appelle dom Henri.

Dom Antonio est en compagnie de dom Juan de Sylva, grand-inquisiteur. Ils causent en attendant l'arrivée du roi, et des premiers mots, l'on voit ce qu'ils sont et à qui l'on a affaire. Il serait difficile de trouver un oncle et un inquisiteur moins délicats. Jugez-en :

DOM ANTONIO.

Ainsi nous l'emportons, et le diable entraîne
L'improprent Sébastien sur la rive africaine.

JEAN DE SYLVA.

Mais, prêt à s'éloigner, votre royal parent,
O dom Antonio, vous remet la régence...

ANTONIO.

Que je dois à vos soins, vous, ministre prudent,
Vous, grand-inquisiteur... et, pendant son absence,
Je prends avec vous partager la puissance...

JEAN, à part.

Que la débile main ne gardera qu'un jour.

Cet hypocrite maraud de dom Juan s'est, en effet, vendu et a vendu sa patrie au roi d'Espagne, qui n'attend que le moment favorable pour s'emparer du Portugal.

Théâtres.

(Théâtre-Italien. — Une Scène de *Maria di Rohan*.)

THÉÂTRE-ITALIEN.

Maria di Rohan, mélodrame tragique en trois parties, musique de M. DONIZETTI.



(M. Donizetti.)

M. Donizetti est assurément le plus fécond des compositeurs modernes. Il lui faut moins de temps pour jeter sur le papier un mélodrame tragique ou comique, qu'à M. tel ou tel pour composer une romance. A-t-il quarante ans? je ne sais; mais, ce que je sais bien, c'est qu'il a déjà produit

soixante-quinze opéras. *Dom Sébastien* est le dernier; *Maria di Rohan* est le soixante-quatorzième.

Qui n'a vu au Vaudeville, il y a quelque dix ou onze ans, un drame en trois actes intitulé *L'In Duet sous le cardinal de Richelieu*? Qui peut avoir oublié combien Volvyn y était terrible, combien madame Albert s'y montrait pathétique et passionnée? C'est ce drame que M. Cammarano, poète ordinaire de Sa Majesté Donizetti 1^{er}, a traduit en vers italiens et intitulé *Maria di Rohan*. Maria, c'est la duchesse de Chevreuse, infidèle à son mari et éprise du prince de Chalais, par un de ces bizarres caprices du cœur qu'on ne peut s'expliquer; car il n'y a pas un spectateur ni une spectatrice qui ne donnât volontiers dix princes de Chalais pour le duc de Chevreuse.

M. Cammarano, qui a plus de sens qu'on ne le supposerait quand on voit jouer son *Belisario*, a suivi, scène par scène, le drame de M. Lockroy. Il est donc inutile que je raconte ce que tout le monde sait. La surprise, la douleur, l'indignation du duc, quand il se voit trahi par son meilleur ami et par la femme pour laquelle il aurait donné mille fois sa vie, sa joie cruelle quand il est sûr de se venger, l'abattement du prince, la terreur de l'épouse coupable, tous ces éléments de terreur et de pitié font du dénouement de *Maria di Rohan* l'une des scènes les mieux conçues et les plus vigoureusement exécutées du théâtre contemporain. Cette scène a inspiré à M. Donizetti un trio d'un effet puissant, et qui aurait suffi au succès de son soixante-quatorzième ouvrage. Il s'y trouve cependant bien d'autres morceaux remarquables, un air plein d'éclat et de passion chanté par le duc de Chevreuse, quand le terrible secret lui est révélé, deux charmantes cavatines, un duo fort agréable, et des couplets où pille toute la gracieuse malice et toute la verve satirique du jeune abbé de Gondy. A tout ce mérite dramatique du poème, à toute cette richesse mélodique de la partition, ajoutez la supériorité de l'exécution, la finesse et la grâce de madame Brambilla, l'habileté vocale et la mélancolie de Salvi, l'énergie dramatique de mademoiselle Grisi, la profonde et brillante passion de Ronconi, ce grand acteur, et vous ne vous étonnez plus que la salle Ventadour soit pleine jusqu'aux combles à chaque représentation de *Maria di Rohan*, depuis tantôt quinze jours.



(Dom Sébastien. — Levasseur, dom Juan.)

Ces deux hommes personnés sont interrompus, — quand ils n'ont plus rien à se dire, — par un soldat armé d'un placet. Vous jugez comme on le reçoit: « Arrête, vilain! hors d'ici, nuant!» Mais le roi n'entend pas qu'on traite ses soldats d'une façon si cavalière, et il arrive tout à pro-



(Académie royale de Musique. — *Dom Sébastien*. — Scène du troisième acte. Une place publique — Dom Sébastien se présente au peuple pour se faire reconnaître : le grand-inquisiteur le fait arrêter comme imposteur.)

pos pour prouver au soldat maltraité qu'il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. « Qui es-tu? » dit-il au pauvre diable. — Celui-ci lui raconte qu'il a été matelot, soldat et

poète, on peut s'en rapporter à lui : il s'appelle Camoens. Que demande Camoens? Deux choses : que le roi lui donne du service dans l'armée d'Afrique ; — accordé ; — qu'il ne

tien. De fait, elle est fille d'un grand personnage du Maroc, bien qu'elle ne s'en vante pas. On l'a prise à Tunis — que diable aussi était-elle allée faire à Tunis? — on l'a convertie



(Dom Sébastien. — Duprez, dom Sébastien.)



(Dom Sébastien. — Madame Stoltz, Zaida.)



(Dom Sébastien. — Barroillet, Camoens.)

poète ; mais il ajoute, et à mon sens il a grand tort, qu'il a été de l'expédition de Vasco de Gama. Il ne faut jamais se vanter d'exploits qu'on n'a pas faits. Or, la découverte des Indes-Orientales, a eu lieu longtemps avant sa naissance ; mais quand il se vante d'être

laisse pas brûler vive une pauvre jeune fille qui est tombée dans les griffes de l'Inquisition.

Ce second point est plus difficile, car le cas est grave. D'abord, la condamnée s'appelle Zaida, nom fort compromettant à Lisbonne, car il ne ressemble guère à un nom chré-

de force, puis on l'a mise au couvent. Elle s'est ennuyée au couvent, et a jeté un beau jour le froc aux orties. On l'a reprise, et on l'a mise au bûcher. « Pourquoi fuyais-tu? » dit le roi. — Pour revoir l'Afrique et mon vieux père. — Tu ne mourras pas. »

Le grand-inquisiteur réclame et défend, comme de raison, les droits de la justice. (Cela s'appelle justice, en ce pays-là.) « Sire, vous êtes tout-puissant, mais vous ne pouvez annuler les arrêts de notre saint tribunal. — Eh bien! je puis du moins commander la peine, et je condamne cette jeune fille à l'exil. — En quels lieux? — En Afrique, et près de son vieux père. »

Comme on le voit, le roi dom Sébastien est d'humeur pylvantique; mais il a affaire à forte partie, et dom Juan de Silva grimace entre ses dents; « Il ira bien qui tira le dernier. »

An second acte, la scène est en Afrique, Zaida est de retour de ses longs voyages et réinstallée dans le palais de son père. Le général en chef des Marocains, — qui d'ailleurs porte un nom peu commun en Arabie, car il s'appelle Abayaldos, — le farouche Abayaldos est amoureux de Zaida, et n'a pris aucune inquiétude de ses voyages et de ses aventures. C'est sans doute l'usage dans le Maroc que les jeunes filles fassent toutes seules leur tour d'Europe, pour perfectionner leur éducation. Abayaldos en est plus épris que jamais, et cette confiance légitime ne lui sert de rien. Zaida est revenue d'Europe amoureuse de dom Sébastien, ce qui est assez naturel puisqu'elle lui doit la vie. Elle l'aime avec tout d'ardeur que, lorsqu'elle en parle, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

Hélas! le doux ciel de mes pères
N'a pu consoler mon cœur!
Mon âme aux rires égarés
Est demeurée auprès de lui.

Elle ne peut ignorer pourtant qu'il est en Afrique, puisque c'est lui qui l'a ramené, et puisque le cri de guerre des Africains retentit de tous les côtés autour d'elle. Bailleurs, aussitôt qu'elle apprend l'issue du combat, que fait-elle? elle vole sur le champ de bataille. Ce qui prouve, par parenthèse, avec quelle impudence on a calomnié ces pauvres Orientaux quand on a prétendu qu'ils empoisonnaient leurs femmes et leurs filles.

Après tout, Zaida ne pouvait mieux faire que de tenter cette incursion à travers champs, comme vous allez voir.

Le terrible Abayaldos a tué les chrétiens en pièces. Dom Sébastien est blessé, et dom Henrique aussi. Dom Sébastien s'évanouit au moment même où le sanguinaire Abayaldos arrive auprès de lui, le yatagan au poing, et suivi de ses Marocains. « Oit est le roi? dit Abayaldos. — C'est moi, » dit dom Henrique en se montrant. Quand il a dit cela, il tombe et meurt. « Puisqu'il est mort, dit Abayaldos, vous ferez bien de profiter de l'occasion pour l'enterrer. » Après tout, cet Abayaldos n'est pas aussi méchant que son terrible nom le ferait croire.

Dependant le roi dom Sébastien est resté tout seul, évanoui, et couché sur une pierre. Abayaldos ne l'a pas vu, ou l'a cru mort. Zaida paraît tout à coup. Zaida, qui ne va jamais sans son flacon, lui fait respirer des sels (textuel). Il se ranime, il se relève, il chante, et, sans desespérer, se prend pour Zaida de la passion la plus vive, ce qui convient merveilleusement à sa situation et à sa fortune. Aussitôt Abayaldos revient; il ne s'étonne pas le moins du monde de trouver la Zaida, et ne songe pas même à lui demander ce qu'elle y fait; il est trop habitué à la voir courir. Mais, apercevant un chrétien debout, il vent l'abattre. Zaida le défend. « Ne le tuez pas, dit-elle;

Dans ma misère,
Je n'ai plus rien.
Amour céleste,
Qui seul me soutient,
Est mon rostre, etc.

On ne s'explique pas trop peut-être cet amour céleste pour une femme qu'il vient de voir marier au superbe Abayaldos sans hasard même une observation. Mais le grand talent de M.cribe est justement de promener ses spéculations dans un monde merveilleux, où rien ne se passe comme dans le monde réel.

Vous voudriez bien savoir quel parti prend dom Sébastien après qu'il a chanté sa romance, et s'il fait quelques tentatives pour entretenir Zaida de cet amour céleste, qui seul lui reste. Mais je ne puis vous le dire, par la raison très-plausible que je l'en suis sûr.

Quoi qu'il en soit, au troisième acte, nous retrouvons dom Sébastien à Lisbonne. Il y est arrivé tout juste pour assister à son enterrement. En effet, le roi de Portugal a rendu aux Portugais le cadavre de dom Henrique. Non content de ce précieux cortège, il leur offre la paix, une paix éternelle, et pour que ses propositions soient mieux accueillies, il a choisi pour son ambassadeur l'irrésistible Abayaldos. Toute la ville est en fureur; les cloches sonnent à toute volée; la cathédrale drapée et pavoisée de noir est prêtée pour le service funèbre; bientôt le cortège s'avance. Vous n'exigez pas sans doute que je vous fasse le compte de tous les moines gris, blancs ou noirs du cortège; ils sont innombrables; chacun d'eux tient un cerce allumé dans la main. Après eux viennent les députations des villes, précédées de leurs bannières; puis les autorités constituées du royaume, religieux, civiles et militaires; puis les chevaux de bataille du roi, empanachés, caparazonnés de noir et d'argent. Il y en a six, quoique l'usage ne fût pas d'en exhiber plus d'un; mais l'Opéra a jugé qu'un seul cheval serait maigre et de peu d'effet; l'Opéra est mathématicien, il a calculé que si un cheval faisait plaisir à voir, six chevaux feraient naturellement six fois plus de plaisir, et il n'a pas coutume de léser avec le public. Après les chevaux vient le corbillard, qui est superbe. Ce spectacle n'est pas très-réjouissant, peut-être, mais il est certainement magnifique, et l'on n'a jamais rien vu de plus beau, même sur le boulevard du Temple, même au Cirque-Olympique. Il nous est doux d'avoir à constater sur ce point la supériorité de l'Opéra.

Dom Sébastien, confondu dans la foule, assiste froidement à cette cérémonie, avec son ami Camoens, qu'il vient de retrouver là, et il est vrai de dire qu'il prend assez philosophiquement la chose. Mais quand un roi veut carter l'incognito, il ne doit pas prendre un poète pour confident. Les inquisiteurs, — vous savez qu'ils ont un vieux sujet de rancune contre dom Sébastien, — s'avisent de faire son oraison funèbre, et Dieu sait tout ce qu'il se permettrait si Camoens les laissait dire; mais il se montre, et réclame: « Je ne souffrirai pas qu'on outrage mon roi, » s'écrie-t-il. Dom Juan, l'inquisiteur en chef, survient avec dom Antonio, le régent, qui, sur la nouvelle de la mort de son neveu, est devenu roi. Il ordonne qu'on arrête Camoens, et dom Sébastien est obligé de se montrer à son tour. Mais, les deux couples n'ont garde de le reconnaître. Il a beau se nommer et faire valoir son bon droit, les familiers du saint-office l'entraînent, le garrottent et l'entraînent dans les cachots de l'inquisition.

Une fois arrêté, il fait bien qu'on s'en débarrasse. Le sacré tribunal s'assemble; on l'interroge; il répond fièrement qu'il ne répondra pas. C'est ce qu'il peut faire de mieux puisque sa perte est résolue; mais Zaida a demandé à comparaître comme témoin. (Elle est venue à Lisbonne avec son mari.) Elle proclame l'identité du roi. Informée de la farouche Abayaldos est derrière elle, sous le costume et le sinistre voile d'un familier de l'inquisition. Il la dément, elle insiste, et laisse percevoir le secret de sa passion; il se découvre alors, et la livre aux inquisiteurs. Les inquisiteurs, enchantés d'une pareille aubaine, condamnent le roi et l'Africain à périr sur le même bûcher. — Entre nous, je suis loin de blâmer la sentence, pourvu toutefois qu'on se hâte de l'exécuter.

On ne tarde guère. Dom Juan est aussi pressé que moi d'arriver au dénouement. Mais le dénouement pour lui c'est l'avènement des Espagnols. — Ils s'approchent.

Dès ce soir,
Le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne!

et aucun Portugais ne s'en doute! Voilà une marche merveilleuse!

On mène Zaida devant l'inquisiteur: « Tes jours et ceux de ton complice sont entre mes mains.

- Prends-les.
- Et si je le faisais grâce?
- Je refuserais.
- Et si je sauvais la vie de celui que tu nommes le roi?
- Le sauver! lui? Que faut-il faire?
- Presque rien. Qu'il signe cet écrit, et je vous sauverai tous les deux. Sinon, la mort.»

Zaida fait la commission. Qu'est-ce donc que cet écrit si important? C'est une déclaration par laquelle dom Sébastien cède au roi d'Espagne tous ses droits sur la couronne de Portugal. Dom Sébastien refuse: « Plutôt mourir dix fois! » — Mais voir mourir celle qu'il adore! cet effort est un-dessus de son courage, et il signe. A peine il a signé, qu'on entend une barcarolle.

C'est Camoens qui chante sous les fenêtres du palais de l'inquisition. Ces fenêtres sont tout ouvertes. On se doute bien que l'inquisition n'aurait jamais imaginé de mettre des barreaux à ses fenêtres. Griller les fenêtres d'une prison! allons donc! pour qui la prenez-vous? Elle n'était pas capable de procédés aussi peu délicats! Camoens entre donc par cette fenêtre sans le moindre obstacle, et dit au prince et à Zaida: « Suivez-moi. »

A ce balcon une échelle est attachée,
Et du pied de la tour une lanterne allumée
Vient nous conduire à l'autre bord.

C'est fort bien; mais pour qu'on s'est-il amusé à chanter deux couplets de barcarolle, au lieu de monter tout de suite? On l'a entendu, comme de raison. Vraiment, les poètes et les barytons ne devraient jamais se mêler des affaires politiques.

Qu'arrive-t-il? Que pendant qu'ils font sur les toits un voyage fort périlleux, dom Juan et l'implacable Abayaldos se promènent au bas de l'échelle. « Il y a, dit l'un, compté pour les sauver. — Je le sais, dit l'autre. — Ils vont fuir. — Tant mieux! — Pourquoi? — Hezardoz. »

Les trois frustes sont sur l'extrémité d'un toit suspendu au-dessus du Tage. Une échelle de cordes pend à ce toit. Dom Sébastien s'y place, et commence à descendre; Zaida le suit. Alors, un coup de fusil part du coin de l'échelle et blesse à mort Camoens; des soldats coupent l'échelle, et Zaida ainsi que dom Sébastien disparaissent dans les flots.

Il y a peu de livres qui renferment autant de faits et d'incidents que celui de *Dom Sébastien*; les événements s'y succèdent avec une telle rapidité que l'auteur a rarement le temps de les préparer, de les expliquer, ou de les développer convenablement. Les situations y abondent, mais les sentiments, les passions que ces situations devraient faire naître, ne sont peut-être pas assez indiquées.

On connaît les qualités habituelles de M. Donizetti, son habileté à manier l'orchestre et à tirer parti de la voix des chanteurs, la facilité de ses mélodies et l'élégante clarté de son style. Ces dons précieux que lui a prodigués la nature, et que l'Étude a développés en lui, brillent d'un vif éclat dans une partie des morceaux de *Dom Sébastien*. Il y en a bien quelques-uns où son imagination paraît en défaut, où il semble que l'inspiration lui manque. Dans ces morceaux même il chante toujours; seulement sa mélodie est vulgaire et roule sur des données trop connues pour intéresser. Le chœur d'introduction, l'air de Camoens, les couplets où il prédit l'avenir — (de qui se mêle-t-il?), l'air du roi: *Entend-t-on la trompette?* sont de ce nombre; ainsi qu'une bonne moitié des morceaux du second acte; mais la marche des inquisiteurs, où les timbales sont si heureusement employées; l'air où Zaida remercie le roi, qui vient de la délivrer; au second acte, le duo entre Zaida et Sébastien, dont l'accompagnement est si habilement détaillé et si expressif, sont des inspirations remarquables. L'air de Sébastien, qui termine cet acte, est plein de grâce et de mélancolie, et je ne verrais rien à lui reprocher, si M. Duprez le chantaient juste. Mais, hélas! M. Duprez ne ressemble-t-il pas un peu trop aujourd'hui à un excellent cavalier dont le cheval est fourbu?

Au troisième acte, il y a deux duos. Le premier, chanté par Massol et madame Stoltz, brille par l'énergie; le second a beaucoup de charme, au moins dans la première partie, et M. Barroillet y montre une grâce et une facilité d'exécution vocale bien rares aujourd'hui. La seconde partie serait mieux placée à l'Opéra-Comique qu'au grand Opéra. Mais tout cela, et même la charmante romance de Camoens, est oublié quand on entend la marche qui accompagne le cortège funèbre. Les trompettes, les tambours avertis par le crape, les chants de l'église et ceux du peuple et des guerriers, combinés avec une habileté souveraine, y produisent un effet qui on chercherait vainement à analyser et à décrire. Cela serre le cœur, et remplit l'imagination d'idées funèbres et, comme dit Bossnet, de tous les *épouvantements* de la mort.

Le final du quatrième acte, qui termine la scène de l'inquisition, est encore un morceau du premier ordre, et auquel il n'y a rien à comparer dans le répertoire de l'Académie-Royale de Musique, si l'on en excepte les morceaux d'ensemble de Rossini, et la conjuration des catholiques, dans les *Huguenots*.

On trouve, au cinquième acte, un duo remarquable, une barcarolle charmante et délicieusement chantée par Barroillet, et un petit trio plein de grâce et d'esprit, et qui serait irréprochable s'il n'était, par malheur, un peu trop léger pour la situation. Ce défaut se retrouve plus d'une fois dans la partition de M. Donizetti, comme dans ses autres ouvrages. Mais on donne n'y a-t-il pas de défauts? La perfection n'est pas de ce monde. On peut du moins avoir assez de qualités pour faire oublier ses défauts, et c'est à quoi M. Donizetti réussit à merveille.

Les décorations de *Dom Sébastien* sont magnifiques. On y a surtout remarqué trois vues de Lisbonne, et une admirable toile de fond, qui représente la plaine d'Alcazar-Kébir, après la défaite des Portugais. C'est un tableau qui, s'il était peint à l'huile, suffirait pour rendre un paysagiste immortel. L'auteur n'a pas signé, mais je suis bavard, et j'aime à trahir les incognito. C'est à M. Despléchin que l'on doit ce bel ouvrage.



(Dom Sébastien. — Massol, Abayaldos.)

laissez-le libre, et je vous épouserai. » Marché conclu. L'amoureux dom Sébastien ne trouve pas le plus petit motif à dire à cet arrangement; et, demeuré seul, il chante une romance:

Seul sur la terre,

MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XXI.

SENTENCE.

Cependant on disposait tout pour le nouveau jugement. Le procès secret intenté devant la société de justice une fois terminée, son arrêt devait, comme la première fois, être soumis à l'assemblée générale qui représentait un état censé représenter le peuple milanais. La cloche du *Broletto nuovo*, qui invitait les chefs de famille à se rassembler pour entendre la lecture du jugement et pour donner leur avis, retentit dans le cœur de Buonvicino comme un prélude de mort, comme le râle de l'agonie. Abandonnant sa cellule, il entra dans l'église pour y prier. Il alla se prosterner devant ce même tombeau près duquel il s'était agenouillé pendant ce mémorable vendredi - saint où Dieu avait parlé à son cœur, et lui inspirant un pieux repentir, l'avait appelé à une vie nouvelle. Que d'événements avaient en lieu depuis ce jour ! Marguerite était encore le principal objet de ses pensées, mais, hélas ! dans quelle affreuse situation elle se trouvait alors !

Pendant qu'il priait pour les opprimés et pour les oppresseurs, absorbé depuis quelques heures dans ses méditations et dans ses prières, il se sentit toucher légèrement l'épaule. Il leva les yeux et aperçut un jeune page, élégamment vêtu, qui se tenait à une respectueuse distance. Une grosse vipère brochée en argent sur son justaucorps apparut à Buonvicino, ce que ce page était de la maison de Visconti. Le cœur palpitant de crainte et d'espérance, il marcha à sa rencontre, et, avec un regard qui exprimait toute l'auxiété de son âme, il lui dit :

« O mon père ! s'écria-t-elle, quelle consolation est la mienne ! je n'aurais jamais osé la demander au Seigneur. Le ciel ne m'a donc point oubliée, et, au milieu de ce purgatoire, il m'envoie un de ses anges pour me relever.



sont le trésor des cœurs dévoués. Un jour, lorsqu'il eut sauté sa pénitente d'une voix étouffée et bien différente de la voix d'un homme qui annonce une faveur :

« Madame, lui dit-il, en veut que je vous apprenne que les coutumes vous concèdent la faculté de demander la grâce qui vous plaira le plus. »

Le regard étincelant de Marguerite brilla d'une joyeuse espérance ; son râle visage s'anima d'une couleur gracieuse semblable à celle que revêt l'imagination du montagnard naïf, lorsqu'il pense à un coucher de soleil du printemps sur les cimes neigeuses de la patrie absente ; et sans hésiter elle s'écria :

« Qu'on me laisse voir mon mari. »

Le moine avait prévu ce vœu, et réprimant avec effort ses larmes, il répondit :

« Dieu seul peut désormais satisfaire ce désir. — Il est mort ? » demanda-t-elle en reculant épouvantée, et en tendant ses mains roidies.

Le silence du moine, ses soupirs, sa tête baissée, lui confirmèrent la terrible nouvelle.

« Et mon fils ? » reprit-elle avec une croissante angoisse. — Il vous attend dans le paradis. »

Comme frappée de la foudre, elle demeura sans mouvement. Elle ne pleura point, elle ne parla point. De telles douleurs n'ont ni sanglots ni paroles. Puis, lorsqu'elle fut revenue à elle, elle s'écria :

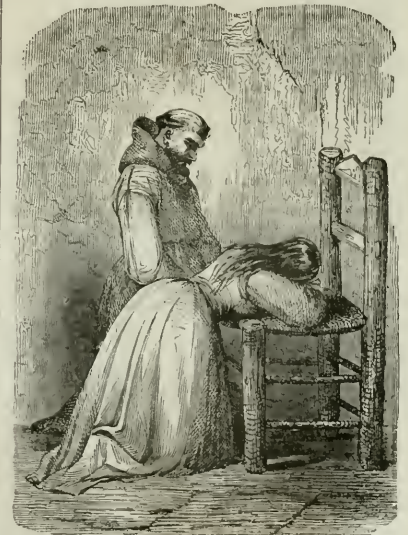
« Ainsi tous les liens sont rompus qui m'attachaient à cette terre. » Et levant les yeux dans l'atmosphère d'une sublime offrande, elle ajouta :

« Préparons-nous à suivre tous ceux que j'aimais. »

Elle tomba à genoux devant son escabeau. Elle répéta avec des sanglots les prières pour les morts, alternant avec le moine, qui s'était agenouillé à côté d'elle. Elle entendit avec la résignation du désespoir les derniers paroles d'affection et les tendres excuses que lui adressait son Francesco. Elle entendit avec quel courage il avait, une heure auparavant, marché au supplice, en paix avec lui-même et avec les hommes, conduisant par la main son jeune enfant, qu'il avait espéré guider sur le chemin d'une vie brillante et glorieuse, et qu'il avait aidé à gravir l'échelle infâme de l'échafaud.

— Dieu, ma fille, n'oublie rien sur la terre, pas même le vermineux que nous foulons en passant ; comment oublierait-il les créatures qu'il a faites à son image ? »

Qui pourrait raconter ce que se dirent, dans une pareille circonstance, ces deux cœurs animés du plus pur amour et vivifiés par la pitié la plus ardente ? Lorsque Marguerite, accablée par le poids de ses souvenirs, cachait sa tête dans ses mains et se taisait, Buonvicino respectait ce douloureux silence. Avait-elle besoin, au contraire, de laisser s'échapper en paroles un désespoir si longtemps comprimé, il lui ouvrait son âme. Ils parlaient ensemble de tout ce qu'ils avaient aimé, de tout ce qu'ils avaient encore et que l'échafaud allait leur ravir ; et les récompenses qu'un Dieu consolateur leur promettait dans l'autre vie, leur apparaissant au delà de ce sombre avenir, adouciaient leurs affreuses tortures. Mais lorsque le moine fut obligé de se retirer et de laisser Marguerite à elle-même, les horreurs de la mort l'effrayèrent ; elle tomba, abattue par la douleur, sur le pavé de son cachot, et donna des larmes amères à cette vie qu'on allait lui enlever dans sa leur.



Les pensées de Marguerite ne pouvaient donc plus s'arrêter sur la terre. Pour elle, le ciel n'était pas seulement le port après tant de tempêtes, mais encore le seul lieu où elle put désormais avoir la confiance de se réunir aux objets de sa tendresse, unique espérance, unique vœu de son cœur depuis tant de jours. La confession effaçait les larmes qui avaient pu ternir la pureté de son âme, et avec la sécurité de celui qui a bien vécu, elle se disposa à se présenter au tribunal d'un Dieu dont la justice est si différente de celle des hommes.

Cependant la ville de Milan continuait à se livrer à ses travaux et à ses plaisirs. La sécheresse de la saison, la mauvaise récolte de l'année, la guerre qu'on avait craint, la peste qu'on craignait, le dernier impôt éblouissant, les soins domestiques, les divertissements publics, étaient les thèmes usuels des conversations communes. Quelques-uns parlaient de l'exécution qui avait eu lieu dans la matinée ; d'autres annonçaient que le jour suivant il y en aurait encore une autre. Mais les malheurs particuliers ne troublaient point les affaires ni les intérêts généraux. C'est à une habitude antique, et en observant une pareille apathie, Buonvicino se souvenait que déjà, de son temps, Iside disait, dans ses Lamentations, que « la juste pitié et que personne n'y pousse dans son cœur. » Les membres de la société de justice, au sein de leurs chères familles, de leurs amis assemblés, dans leurs maisons, sous les péristyles, racontaient la marche du procès, le grand mal qu'ils avaient eu à convaincre de leur crime des accusés qui s'obstinaient toujours à se déclarer innocents. Ils se sentaient, disaient-ils, délivrés d'un grand poids depuis qu'ils avaient, après un si long temps, mené à bien une affaire si importante



« Quels sont les ordres du seigneur vicaire ? »

Le page répondit en s'inclinant :

« L'excellentissime seigneur vicaire présente ses respects à votre révérence. Il a envoyé de fortes amonitions pour qu'on dise des messes à votre couvent, et il se recommandait spécialement à vos prières. Puis il lui fait savoir que ceux qui ont été jugés ce matin... »

— Ils ont donc été jugés ? interrompit Buonvicino, palissant et rougissant tour à tour.

— Ils ont été condamnés à la mort, » répondit le page avec indifférence.

« Buonvicino eut à peine la force de demander :

« Tous ? »

« Tous, » reprit le page, et le prince, en témoignage de son estime particulière, accorde à votre révérence la faveur de les assister dans leurs derniers moments. »

« Était-ce pitié véritable ? était-ce une injure raffinée de Lucchino ? Le moine ne chercha point à le deviner ; mais en un instant il comprit tout ce que devait avoir de pénible pour lui le devoir nouveau qu'il lui restait à remplir. Il leva ses regards vers le ciel, et s'écria :

« Que le sacrifice s'accomplisse ! »

« Puis se tournant vers l'envoyé de Lucchino :

« Rendez grâce au seigneur vicaire de ce que je reçois de lui comme une faveur, et du ciel comme une dernière œuvre, — et la plus redoutable. »

Le lendemain, quand midi sonna, Marguerite entendit ouvrir la porte de son cachot. Oh ! cette fois, ce n'était point pour un brutal geôlier qu'elle s'ouvrait ; cette fois, Marguerite ne rencontre pas, comme à l'ordinaire, un regard injurieux ou indifférent. Non, elle voit, oh ! elle voit, elle reconnaît un ami, elle reconnaît Buonvicino.



Plusieurs jours de suite, Buonvicino revint dans la cellule de Marguerite l'assister de ces consolations si précieuses qui



J. I.

et si embrouillée. Demandait-on si la sentence avait été juste, ils démontraient qu'elle était légale.

Le seigneur Luclino, pendant cette matinée, abandonna Milan pour aller passer quelques jours à Belgiojoso, villa si favorable à la chasse dans cette saison. Il emmenait avec lui madame Isabelle, qui savait prendre son parti de l'absence du beau Galéas et s'en consolait. L'archevêque Giovanni chevauchait de conserve avec elle, et, au son avec lequel ses cheveux étaient peignés, à la manière dont il portait sa grande tunique rouge, doublée de zibeline, à manches larges, on voyait qu'il désirait se montrer à tous les yeux supérieur par sa beauté à tous les prélati du monde. Derrière lui marchait une grande foule d'annis de cour, et de serviteurs, de chasseurs, de palfreniers. Le vulgaire courait admirer les beaux chevaux, les mentes merveilleuses de limiers de Tartarie, les fançons de Norwège. Il vantait le luxe de l'archevêque, la dissimulation de la signora Isabelle, et la grande fatibleté de Luclino à tirer de l'arc, à attendre avec le javelot un lièvre, un cerf, un sanglier...

Ce peuple, en donnant à Luclino le droit de condamner à mort les coupables, ne lui avait-il pas donné aussi le droit de leur faire grâce? Un mot de lui pouvait donc les sauver, même en admettant qu'ils fussent coupables. Or, n'est-il pas comparable à l'assassin, celui qui, pouvant empêcher un meurtre, ne l'empêche pas? Mais ces considérations ne venaient point à l'esprit du bon peuple milanais de cette époque. Il se serait désolé si la grille avait ravagé ses champs, mais il aurait regardé comme une folie de prendre souci d'une injustice commise aux dépens de quelques citoyens.

qui servait de chapelle. Une fenêtre garnie d'un grillage de fer s'ouvrait sur la campagne; un matelas, une petite table, un grabat et deux chaises composaient tout le mobilier; un autel mobile, avec deux chandeliers de bois, rappelait ceux sur lesquels les premiers chrétiens persécutés minotaient l'hôte sans tache dans les catacombes.

Le fut là que Marguerite passa la nuit, sa dernière nuit, dans la méditation et la prière; elle pensait à ceux qu'elle avait aimés, et elle se consolait en songeant qu'elle les reverrait bientôt dans le paradis; elle se rappelait son passé, non les pompes et les magnificences de son palais, non sa beauté vantée ni ses richesses, mais les larmes qu'elle avait essuyées, ses conseils opportuns, sa pitié prodigieuse, des injures pardonnées, des dégoûts épargnés; elle savait que c'était là un trésor mis en réserve, dont elle jouirait bientôt.



Buonvicino ne tarda pas à entrer. « O mon père! dit Marguerite, en se retournant au bruit de ses pas, est-il quelque espérance? » Ainsi ce homme que la nature prépare aux malheurs, comme le lait de la nourrice à l'enfant malade, ne manque jamais jusqu'à la dernière heure de la vie. Le moine soupira, leva la main droite et les yeux au ciel, et dit: « Là-haut sont les espérances qui ne trompent point. »

Buonvicino offrit en présence de Marguerite le sacrifice de l'autel, cette commémoration quotidienne de l'immolation du juste pour la vérité, pour la redemption des hommes, avec qui l'avait partagé le pain et les misères. Et comme le sentiment de ses propres souffrances n'empêchait point Marguerite de s'apercevoir de celles d'autrui, elle recomba à des signes trop nombreux les mortelles angoisses de Buonvicino, et elle pria Dieu de lui donner la force nécessaire lorsqu'il l'accompagnerait au supplice. Après que le moine lui eut donné le pain des anges, l'infortunée se rasséréna, et, munie de ce précieux viatique, elle demeura avec lui raisonnant du néant des choses de ce monde, de sa réunion avec les objets de sa tendresse dans le giron du véritable amour.

Puis, dans ce moment solennel, elle s'agenouilla aux pieds du moine pour recevoir sa bénédiction. Lorsqu'il eut appelé sur elle, de toutes les forces de sa prière, toutes les angoisses que le ciel peut donner à l'âme qui va quitter la terre, pensant qu'aux approches de la mort la vertu confère aussi une sorte de sacerdoce, il tomba aux pieds de la malheureuse Marguerite, implorant à son tour la bénédiction de l'innocence et du malheur. Elle étendit ses blancheurs mains sur la tête incliné du moine, et comprit le Seigneur de se charger de la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers lui, et qu'elle ne pouvait lui payer.



Cependant une grande foule était rassemblée sur la place des Marzlands. Peuple, seigneurs, femmes, vieillards, enfants, attentifs, regardaient les vassaux du bourreau qui assuraient l'échelle et qui achevaient d'établir le funèbre échafaud.



faud. Le bourreau se tenait lui-même à côté du billot, la hache à la main, presque nu, vêtu seulement d'un caleçon de peau collant. Il riait grossièrement avec ses suppôts; et les mères montrant à leurs enfants l'appareil de mort, leur disaient: « Vois cet homme là-haut, avec sa grande barbe si noire et sa peau si rouge: c'est celui qui mange les petits enfants méchants en deux bouchées, c'est Croquemitaine, c'est Satan; et si tu pleures, il t'emportera avec lui. »



CHAPITRE XXII.

LA CATASTROPHE.

La veille du jour fatal, Marguerite fut tirée du cachot où elle languissait depuis plusieurs mois, et placée dans une chambre moins humide, moins sombre et mieux aérée,

L'enfant épouvanté jetait ses petits bras autour du cou de sa mère, et se cachait le visage dans son sein.

En attendant l'arrivée de la nouvelle victime, on racontait dans la foule le supplice dont les Milanais avaient été témoins la veille. On parlait de la fierté courroucée du seigneur Pasterla, et surtout du pauvre enfant à qui on avait fait payer la haine qu'on portait à son père. On racontait ses cris, ses pleurs, ses sanglots; comment il appelait son père et sa mère, et comment on avait eu peine, malgré sa faiblesse, à le contenir et à l'amenner près du fatal billot. Mais le moine, frère Buonvicino, qui se tenait à ses côtés, lui dit que son père irait avec lui dans le paradis. Alors, l'enfant le regarda avec des yeux consolés, et lui dit : « Et ma mère? — Ta mère vous rejoindra aussi dans peu de temps. — Alors, dit l'enfant, si je restais ici, je demeurerais sans eux? » et comme le moine lui répondit affirmativement, il se mit à genoux, leva au ciel deux petites mains blanches comme la cire, pendant que le bourreau lui coupait les cheveux.

Cependant sur la paule, qui était tendue de noir et ornée de coussins de velours, on vit arriver les principaux magistrats, le podestat, son lieutenant, et le capitaine Lucio. J'ai déjà dit qu'à cette époque la justice était atroce, mais non pas hypocrite; les juges venaient admirer les fruits de leur travail.

Bientôt il se fit un grand bruit dans la foule. « La voici! la voici! » cria-t-on de toutes parts. On vit paraître, rangés sur deux files, les confrères de la Consolation, principalement institués pour assister les condamnés et les ensevelir. Ils étaient vêtus d'une longue robe blanche, avec un capuce qui n'avait d'autre ouverture que deux trous pour laisser passage à la lumière, et une croix rouge couvrait la place du visage. Ils chantaient la messe des trépassés, et por-



altérée qui court à la fontaine, on en vit que quelques-uns monter sur l'échafaud, recueillir dans une écuelle le sang qui dégouttait du tronc et pleurer de la tête, et le boire tout fendant. C'étaient des malheureux atteints d'épilepsie; ils croyaient, avec ce remède épouvantable, se guérir de la plus horrible des infirmités.

Lorsque Marguerite posa le cou sur le billot, Buonvicino se mit à genoux à côté d'elle, et tant que l'infortunée put encore l'entendre, il murmura à ses oreilles des paroles de consolation. Puis on le vit presser avec force le crucifix sur la poitrine, et lorsque la hache retentit, brisant cette tête charmante qu'il avait tant aimée, il tomba le front contre terre, comme frappé du même coup. On voulut le relever; il était mort.

Cependant une autre scène était encore réservée à l'avidité populaire. La foule ne s'écartait point, parce que le drame n'était pas encore terminé et qu'on lui devait encore une

autre victime. Pendant que le bourreau balayait la scure de bois trempée de sang, Ramengo suivait du regard les dernières vibrations du corps mutilé qu'on clouait dans la bière,

de la terre, tressaillait au son de ces paroles, tourna le regard d'une noble indignation et d'un profond effroi sur le misérable qui avait parlé, et à travers les trous du capuce, elle vit darder sur elle un regard aigu comme celui d'un serpent.

Elle fut tombée infailliblement, si Buonvicino ne lui eût donné la main. Elle la saisit avec cette vigueur que la crainte nous inspire dans ces moments où, sur le point d'être déchirés par la haine, nous sentons le besoin de nous appuyer sur l'amitié. Et l'Unanimo, lui mettant le crucifix sous les yeux, lui disait : « Il mourut en parlant à ses ennemis. » Marguerite fixa ses regards sur la sainte image. Elle parut plus résolue, et, rayonnant du pressentiment de l'immortalité, elle s'approcha du billot funèbre. Un instant après, le bourreau, la saisissant par sa noire chevelure, présenta au peuple une tête coupée et saignante.

Un freuissement universel rompit le silence. Ce furent des cris, des exclamations, les prières des morts. Les plus voisins de l'échafaud crièrent à ceux qui n'avaient pu voir : « Elle



et s'écriait : « Maintenant je suis content. » Tout à coup Alpinolo se trouve devant ses yeux; cette vue le frappe comme d'un pressentiment confus. Le jeune page ôte un diamant de son doigt, le baise à plusieurs reprises, et, s'en séparant avec une larme dans les yeux, le remet au valet du bourreau, en lui disant : « Tiens, quand je serai mort, tu m'enseveliras à côté de cette sainte. »

Ce diamant rappelle à Ramengo celui de Rosalie, il se précipite sur le talot, le lui arrache des mains, en s'écriant : « Donne, donne! » Puis s'élançant vers Alpinolo : « Alpinolo, dit-il, Alpinolo, je te reconnais. » Et il le prend dans ses bras, le presse contre son sein. Lorsque le bourreau, revenu de l'étonnement que lui cause cette scène, veut écarteler cet importun qui l'empêche d'exercer les devoirs de sa charge, Ramengo le repousse avec force, et élevant la voix vers l'assemblée : « Non, s'écrie-t-il, non, il ne doit point mourir. Non, il n'est pas ce qu'on croit; il n'est point un soldat mercenaire... il s'est déguisé; c'est le brave écuyer Alpinolo, le même qui sauva notre seigneur à Parabiago. Non, cela ne peut pas être; il ne doit pas être tué ainsi comme un assassin. »

« Quelles sottises me contez-vous là? reprend maître Impiccia; qu'il soit ce qu'il vaudra, mon métier est de le tuer. Crovez-vous que je ne saurais pas aussi bien faire sauter la tête à un écuyer qu'à tout autre homme? Il fallait dire vos raisons au seigneur vicario. »

« Oui, reprend Ramengo avec anxiété, le seigneur vicario le sait; il ne l'a pas condamné, c'est une pure erreur. Il m'a donné l'impunité pour lui. Attendez un moment, par charité, suspendez. Il ne doit pas mourir. Qui commande à Milan, du prince ou du bourreau? Il ne doit pas mourir, non, non. »

« Et comme les soldats, las de ce conflit qui ne paraissait point devoir se terminer, s'approchèrent pour prêter main-forte à maître Impiccia : « Seigneurs soldats, s'écriait-il, seigneur capitaine! vous qui êtes une race généreuse, vendrez-vous bien venir en aide au bourreau, vous faire honneur vous-mêmes? ô honte! Je puis vous faire du bien; j'ai de l'argent, beaucoup d'argent, j'en ai trop; je vous en donnerai; je vous donnerai tout ce que vous voudrez; mais, pour Dieu, aidez-moi, secourrez-moi pour que je le délivre. Il est... Il est mon fils! »



taient le cerneil et la civière pour un être encore plein de vie et de santé! On élevait en tête du cortège un étendard noir, bordé de jaune, sur lequel étaient peints un spicquette tenant une faux et un sablier; à ses côtés, un homme la corde au cou et un autre homme portant sa propre tête dans ses mains.

Ils arrivèrent au pied de l'échafaud, en fendant la foule, et ils y déposèrent le lit funèbre et la civière. Il se fit un grand silence, et on vit apparaître, sur un char traîné par deux bœufs de grande taille, Marguerite, qui, les mains jointes sur son chapelet, semblait couvrir du regard le crucifix que Buonvicino tenait sous ses yeux et portait de temps en temps à ses lèvres.

A la suite du char, les bras liés derrière le dos, si étroitement que les cordes lui entraient dans la chair, les cheveux en désordre, la tête bandée avec un lailon blanc, environné de soldats et dans un misérable costume, Alpinolo suivait à pied, en butant et le visage désespéré. Les blessures qu'il avait reçues la nuit de la fuite n'avaient point été mortelles; il s'était seulement évanoui, et lorsqu'il fut revenu à lui, les médecins travaillèrent d'un côté à lui rendre la santé, pendant que de l'autre les juges travaillaient à lui ôter la vie.

En effet, il fut mis en jugement. Mais le procès cette fois n'atteignait pas un homme, mais un soldat, il fut confié à l'expéditif examen de ses chefs. On ne put réussir à le faire parler. Les tourments les plus raffinés furent employés. On fit peu de lui disloquer les bras, on lui appliqua le feu à la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils fussent dépourvus de l'épiderme; on lui mit des clous sous les ongles; on lui apposa la poitrine sous un poids énorme; il souffrit tout sans une contorsion, sans pousser un cri, sans proférer une syllabe. Seulement une fois, transporté hors de lui par les souffrances, on l'entendit prononcer ces deux mots : « Pauvre femme! et, mon père! »

Comme Marguerite passait au milieu des frères de la Consolation pour monter sur l'échafaud, l'un d'eux, d'une voix basse, mais terrible, lui dit : « Marguerite, rappelez-vous la nuit de la Saint-Jean. »

Marguerite, qui semblait déjà planer au-dessus des choses



est morte! » Alors, avec l'empressement furieux d'une meute

Jusqu'à le condamné était resté stupéfait en présence de cette pitié inattendue, et il laissa l'inconnu plauder sa cause avec cette indifférence qu'on apporte au bord de la tombe. Mais, à ce nom de fils, toute son âme se réveilla. « Comment ! s'écria-t-il, moi votre fils ? vous mon père ? » et son cœur se fondit, et toute sa haine pour la vie et tout son amour de la mort s'éteignirent en un instant. Il se prit à songer pour la première fois à sa jeunesse, aux longs jours, au bonheur qu'elle pouvait encore lui promettre, et il voulut vivre, il fut pris d'un désir effréné de connaître ce que peut être l'amour d'un père. « Mon père, sauvez-moi, cria-t-il ; oui, je suis Alpinolo, je suis votre fils, sauvez-moi ! » Ces paroles redoublèrent la rage et la vigueur du malheureux père, qui faisait à son fils un rempart de son corps. Enfin Soleada-Melik, ennuyé de ces scènes, dit aux soldats : « En avant, il ne sera pas dit que le cours de la justice aura été interrompu par un manant ! »

— Un manant, s'écria Ramengo en réponse au connétable ; que parles-tu de manant, Allemand mercenaire ? Sais-tu qui je suis ? » Et tirant son capuce et se dévoilant le visage : « Je suis Ramengo de Casale ; apprends à me respecter. »

Dans le trouble de cette scène, et sous le masque qui le couvrait, Alpinolo n'avait pu reconnaître à la voix celui qui se faisait son protecteur. Mais dès qu'il eut entendu cet horrible nom, dès qu'il eut vu ces traits exécrés, dès qu'il apprit quel père il allait retrouver, il jeta aussitôt la masse dont il s'était saisi pour aider les efforts de son souverain inconnu ; et courant placer sa tête sur le billot, la hache de maître Impicca l'eût bientôt déivré de l'horrible malheur d'être le fils d'un traître.

Bientôt après, le frère de la Consolation embrassait un cadavre, et continuait à se répandre en cris, en gémissements, en imprecations. Mais, qui l'aurait plaint ? c'était un es-pion.

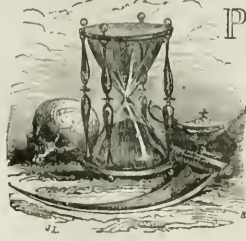
Les mères, les bonnes mères lombarde, dans la suite, en racontant cet événement à leurs enfants rassemblés, les faisaient prier pour les pauvres condamnés, et leur répétaient : « Préférez un jour d'or Marguerite sur l'échafaud, que Luchino sur son trône. »



A la cour, le bouffon fit beaucoup rire les seigneurs en imitant les gestes de Ramengo disputant son fils à la mort. Luchino rit plus que les autres ; mais un historien ajoute qu'il ne dormit pas cette nuit-là. Qui peut l'avoir dit à cet historien ?

A la cour comme à la ville, tout fut bientôt mis en oubli. En effet, qu'était-il arrivé de si mémorable ? Quelques innocents, déclarés coupables, avaient été injustement condamnés et exécutés ; cela n'arrivait-il pas tous les jours ? Et moi-même, je le sens bien, j'ai en tort de penser que le récit de souffrances si monotones, si ordinaires pourrait intéresser longtemps le lecteur. Mais je l'ai dit et je le répète, je n'ai écrit que pour ceux qui souffrent véritablement ou qui ont souffert.

CONCLUSION.



Peu de mots suffiront, maintenant, pour raconter ce qu'il advint des divers personnages qui ont figuré dans ce récit à côté de Marguerite.

Le bouffon eut une mort moins gaie que sa vie, quoiqu'on puisse dire, en un certain sens, qu'elle fut encore été une plaisanterie. Voici comment elle arriva :

Le seigneur Luchino, dans sa délicate villa de Belgiojoso,

entretenait une intrigue avec une beauté champêtre. Soit qu'il désirât réellement que cette intrigue fût innocente, soit qu'il voulût seulement donner à ses amours le piquant du mystère, il ne voyait jamais cette facile beauté que lorsque il nuit avait régné sur les arbres de la villa ; alors il l'emmenait dans le pavillon retiré où Alpinolo l'avait un-



jour surpris endormi, et où il l'eût assassiné si des scrupules n'eussent arrêté son bras.

Quoique le seigneur Luchino fût très-brave à la guerre, il avait peur du diable, des revenants et du moindre soldat de l'armée des esprits. Grillineverello connaissait cette disposition secrète de son noble maître, et n'ayant pas eu de peine à découvrir les relations de Luchino avec la pille villagnoise, il résolut de troubler leurs amoureuses entrevues. Un jour donc, en pénétrant, à l'heure convenue, dans le pavillon, leur asile ordinaire, ils virent se dessiner sur la muraille, à la faveur d'une lumière livide, des formes étranges, moitié hommes, moitié bêtes, avec des queues interminables, des cornes menaçantes, et tout l'appareil de ce qui fait un démon. L'air autour d'eux était rempli de sifflements et de bruits de chaînes. La jeune femme effrayée se suspendit au bras de son amant, qui, plus effrayé qu'elle, sortit en appelant au secours.

Les rires de Grillineverello lui firent bientôt comprendre à quelle espèce de diable il avait eu affaire ; et de cette heure le bouffon était guéri de la faine pour toujours, si l'agilité de ses jambes ne l'eût sauvé de la miséricorde de son maître.

Mais le maître, un peu revenu de sa colère, résolut, pour-tant de rendre au moins au bouffon peur pour peur. S'étant donc entendu avec ses courtisans, un jour que Grillineverello, revêtu d'une robe de la signora Isabella, leur prêtait à



rire par ses grimaces et ses coquetteries féminines, il fit venir Maître Impicca, et du plus imperturbable sérieux du monde, lui ordonna de pendre le fou à un arbre, pour le plus grand divertissement de la cour. La corde ne devait point être at-

tachée à la branche, et laisserait retomber le bouffon aussitôt qu'on aurait fait le simulacre de sa pendaison. Il rebomba en effet, mais sans mouvement : la peur l'avait suffoqué.



Pour voir plus commodément un ou plusieurs de ses amants, la signora Isabella prétextait un vœu à Saint-Marc de Venise. Dans son voyage, elle se livra avec toute sa suite à de tels débordements que le bruit en vint aux oreilles du seigneur Luchino, qui, pour la première fois de sa vie, s'avisa de s'en fâcher, il eut l'imprudence de laisser entendre qu'il en tirerait une éclatante justice.

La signora Isabella, de retour de son pèlerinage, versa à boire à son mari, un jour qu'il revenait fort échauffé de la



chasse. Il mourut quelques heures après dans d'affreuses convulsions, pleuré, disent les gazettes d'alors, par sa femme inconsolable, et aussi par ses sujets, qui versèrent d'incroyables larmes. Le capitaine de justice, Lucio, mourut vieux et honoré, après avoir joui paisiblement de l'énorme fortune des Pusterla, qu'il transmit à ses héritiers.

Dans un oratoire entre Bevisio et Monbellio, on voit encore un grand tombeau de granit avec une épitaphe qui loue la vie et pleure la mort de celui qui y fut renfermé. C'est là qu'on ensevelit Lucio : c'est là qu'il attend le jugement de Dieu.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS,
171, RUE MONTMARTRE, PRES LE BOULEVARD.



Ce magnifique Etablissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque : offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'à l'étranger bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accorde d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vogue a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréciation, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à l'Ville de Paris tout ce que produit l'industrie des tissus : les soieries, les lainages, les toiles, tous les tissus de co-

ton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes qui amplement tout ce qui constitue une riche corbeille, un riche trousseau. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté.

L'Etablissement que nous recommandons fait honneur à son titre; place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

EN VENTE AU BUREAU CENTRAL DE MUSIQUE, 29, PLACE DE LA BOURSE.

MARIA DI ROHAN, grand opéra italien-français en 5 actes, musique de G. DONIZETTI. Tous les morceaux de chant détachés de cette admirable partition, exécutée avec un immense succès au Théâtre-Italien par mesdames Grisi et Brambilla, MM. Salvi et Tomasi, sont en vente.

Il vient de paraître, sur *Maria di Rohan*, de très-beaux ouvrages pour le piano : 1° une Fantaisie brillante, par BERKIN; 2° une grande Valse, par BINGMULLER; 5° un Bolero et un Divertissement à 4 mains, par Ed. WOLFF; 1° deux Fantaisies faites pour piano, par M. LECHEVALIER; 5° trois Mesures en trois cahiers, par G. DONIZETTI; 6° Ouverture à 2 et 4 mains, par CZERNY; 7° un Quadrille, par Mtsard; un Quadrille, par L. CAEMER.

MINA, opéra-comique en 5 actes, de M. de PLANARD, musique de AMB. THOMAS. Ce délicieux opéra, qui attire trois fois par semaine une foule immense, est destiné à faire le tour de tous les théâtres de la France et de l'étranger.

Tous les morceaux de chant de cette belle partition sont en vente aujourd'hui, et ils auront dans les salons la même vogue qu'au théâtre.

En attendant les diverses fantaisies ou arrangements de nos meilleurs compositeurs, il vient de paraître : 1° Deux Quadrilles sur *Mina*, par J.-B. TOULBOQUE, chef d'orchestre des bals de la cour. 2° Une grande Valse de *Mina*, arrangée pour le piano par A. THOMAS.

LA MAISON ALPHONSE GIROUX vient d'ouvrir au public ses beaux Salons d'Étrennes, qui présentent cette année encore plus d'objets que les précédentes par la variété infinie d'objets nouveaux qu'ils renferment.

On distingue, entre autres merveilles, l'Exposition des Automates, horloge de trois pièces fort curieuses représentant : 1° Un *Écrivain dessinateur*; 2° Un *Oiseau chantant*; 3° Un *Schischabote*.



Ces chefs-d'œuvre de l'art mécatypographique, exécutés par M. ROBERT-BORDIX, sont visibles pour les enfants tous les jours, même le dimanche, à compter d'aujourd'hui.

MM. ALP. GIROUX ont avancé de beaucoup cette année l'ouverture de leurs magasins, dans le but d'être agréables aux personnes qui craignent la foule et qui desireraient faire aisément leur choix, en profitant de la fraîcheur et de la nouveauté des objets présentement exposés rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7.

EAU DENTIFRICE DU DOCTEUR PIERRE. — Cette Eau, composée par un docteur-médecin de la Faculté de Paris, exempte d'acide, ne renferme que l'extrait de plantes aromatiques aussi saines qu'agréables, n'a besoin, pour être adoptée, que d'être une fois essayée. — 1° Elle blanchit les dents sans en altérer l'émail, enlève le tartre et prévient la carie; — 2° elle calme la névralgie dentaire, dissipe et gonfle les gencives si souvent pris pour le mal de dents lui-même, assainit la bouche, guérit les aphtes et combat les effets de toutes les cachexies

qui se fixent dans la cavité buccale; — 5° elle enlève toutes les odeurs désagréables, notamment celle du cigare.

Seul Dépôt dans Paris, 14, boulevard Montmartre. — Prix du flacon : 5 fr., et 5 fr. le double flacon.

VINAIGRES DE TOILETTE DU DOCTEUR PIERRE. — 1° Vinaigre spécial pour la Toilette des Dames; — 2° Vinaigre balsamique et rafraîchissant. — Seul Dépôt dans Paris, 14, boulevard Montmartre. — Prix des flacons : 5 fr.

BAZAR DES MENAGES, 17, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE.

Magasin spécial pour le travail des Dames.

FILOR
BREVETÉ POUR REMPLIR LE BOLET.
Prix : 12, 15, 20, 25, 30, 40, et 50 francs

Avec le Filor plus de bobine, l'écheveau se fait de suite dans la grande roue, il file sans bruit le chanvre, le lin, la laine, la soie de toute grosseur, il est solide, élégant et portatif.

PROJETS A FILER ET DE MERCIER, PISEAUX, QU'ENOUILLES, DÉVIDOIRS,
métiers à broder et à tapisserie, éraux, lin, chanvre, etc.; à tous prix.

COQUETIER
Breveté pour cuire les œufs à la coque d'esprit-de-vin; ou faire une lasse.
Prix : 2, 3, 4, 5

CALORIFÈRE,
en trois minutes, avec un demi-centime de Chocolat, Crème, Bavaise; 6, 8, et 10 francs.

Adressez les demandes à M. DUVELLEROY, au Dépôt général, 17, boul. Bonne-Nouvelle.

A toutes les Maisons de Commission de Paris, et aux principaux Quincalliers et Merciers des départements.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

POITEVIN, BREVETÉ, RUE DE BONDI, 86, A PARIS.

PPLUS DE PIQURES NI DE DÉCHIRURES. — *Boncles sans ardoles.* — Nouveau modèle pour ceintures de Dames; articles confectionnés avec des boncles sans ardoles; bretelles, jarretières, pattes de pantalons et de gilets, cols de satin et d'uniforme.

POUDRE-ENCRE INCORRUPTIBLE pour en faire à l'instant, sans aucune préparation. — 25 c. la boîte.

ÉTRENNES. — Boutons à vis, en Or ou Argent; Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V., rue Notre-Dame-Nazaréth, 25.

BREVET D'INVENTION, EXPOSITION 1859. — MÉDAILLE D'ARGENT, 1840.

SURDITÉ. — GATEAU et DEON, inventeurs des cornues acoustiques, dont la supériorité sur tous les autres instruments leur a valu l'approbation de l'Académie royale de Médecine et de diverses sociétés savantes. Leur forme, qui est celle de l'oreille, rend leur application aussi facile que des lunettes, et augmente considérablement l'audition.
52, rue de Grenelle-Saint-Germain. — Affranchir.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, rue de Seine, 55.

EN SOUSCRIPTION :

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène; de Murat et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bellange.
50 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison : 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui formeront, avec le texte, un magnifique album.

On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

SOUS PRESSE :

PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Millin de Paris*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2300 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes coloriées.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

EN VENTE

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des sciences morales et politiques, de 1856 à 1865; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE; par M. A.-C. THIBAUD-DEAU. 2 vol. in-8. 45 fr.

JÉRÔME PATUROT À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE. 5 vol. in-8. 22 fr. 50

ENCYCLOPÉDIA. Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines. 1 vol. grand in-8. (Complet.) 40 fr.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1er Décembre doivent être renouvelés pour ne point être interrompus dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N° 33.

Une nouvelle charge de Dautan.

Tout entier aux œuvres sérieuses de son art, Dautan jeune semblait avoir complètement abandonné la caricature, et renoué pour toujours à ces charges spirituelles qui ont signalé

côté futile de son talent, dont il s'était fait un jeu jusque-là, pouvait lui ouvrir les avenues de la fortune et de la célébrité. Un soir, il apporta ses deux premières charges parisiennes dans le salon de Cicéri, qui recevait toutes les notabilités artistiques et littéraires. Les succès de ces spirituelles pochades furent prodigieux ; on les exposa aux regards du public, et la foule battit des mains. En quelques jours, le nom de Dautan devint populaire ; Paris lui demanda chaque matin une nouvelle caricature, et chacun voulut avoir la sienne. Hommes de lettres, musiciens, peintres, savants, avocats, médecins, acteurs, demandèrent à poser devant l'habile maître ; nul ne croyait sa réputation complète, s'il ne pouvait montrer sa charge faite par Dautan. La charge était devenue le cachet de la célébrité.

Dautan avait atteint son but : l'attention publique était éveillée autour de lui, et il s'empressa d'aborder les régions sérieuses de l'art. Il passa du plaisant au sévère. Après avoir modelé le plâtre, il se mit à pétrir le marbre ; il avait fait rire, on l'admira ; il avait mené l'éclabouillage de nos mar-hands à la mode, il orna nos musées, il éleva des monuments.

Aujourd'hui les bustes de Dautan sont dans toutes les galeries, ses statues décorent les places publiques de nos grandes villes ; il achève dans ce moment la tête de Thalberg et la statue de miss Koublé, la célèbre tragédienne anglaise. Mais au milieu de ces grands ouvrages qui occupent sa pensée et son ciseau, l'artiste ne doit pas se montrer ingrat envers les frivoles et charmants ouvrages qui ont commencé sa réputation. Ses charges, comme ses œuvres graves, portent l'empreinte d'un talent exceptionnel ; pourquoi l'abandonnerait-il tout à fait ? Après lui, on a vainement essayé de continuer la vogue des caricatures de plâtre ; beaucoup de tentatives ont été faites, toutes ont échoué. Il est bon que, de temps en temps, le maître donne une leçon aux imitateurs impuisants, et leur montre ce qu'il faut de verve, d'esprit et d'adresse pour réussir dans ce genre de travail.

C'est là sans doute ce que Dautan a pensé, et après un long intervalle, voici une nouvelle caricature : la charge de Neuville, — un acteur qui commence sa réputation, et qui fait courir tout Paris au théâtre des Variétés. Dans un vaudeville intitulé *Jacquot*, Neuville imite tous les acteurs comiques de nos divers théâtres ; il reproduit avec un art incroyable Oly, Vermet, Lepentre, Alcide Toussez, Klein, Ravel, et bien d'autres encore. S'il agit par le talent et par le succès de Neuville, Dautan a voulu donner à cette célèbre naissance le baptême de la charge. Rien de plus fin, de plus ingénieux, que cette nouvelle composition. La tête de Neuville est posée sur le jouchoir d'un perroquet. C'est une tête pleine de vérité et d'expression. Dans les deux petites mangeoires placées sur le premier bâton transversal, Dautan a mis Ravel et Alcide Toussez, tous deux d'une ressemblance frappante ; ce sont de ravissantes miniatures. Le perroquet Neuville fait sa pâture de ces deux excellents comiques. Sur les bâtons inférieurs, se trouvent le nez de quelques acteurs, qui en parlent toujours ; le chapeau d'Oly, le fameux castor de Bilboquet, vénérable couvre-chef tout rempli de pensées philosophiques, de maximes profondes et d'aphorismes ébouriffants ; puis ce sont des bouches béantes, toutes les langues dramatiques dont Neuville reproduit les sons et les accents divers.

Le jouchoir est planté dans la tête énorme de Lepentre jeune, coiffée d'une de ces petites casquettes que portent les jockeys de course. Lepentre est ainsi costumé dans *Jacquot*. Les honorables joues du gros comique, enflées par des torrents d'ouï-poinpoint, débordent sur le piédestal de la statuette et menacent d'engloutir le rébus inséparable de toutes les charges de Dautan.

Nous livrons ce rébus à la sagacité de nos lecteurs, qui sont habitués à en deviner de plus difficiles.

Correspondance.

A M. D. de D. — *Messieur boiteux* ! Eh ! monsieur, n'en riez pas et ne croyez pas nous faire honte. Nous avions précisément songé à emprunter à ce bon vieux messager son titre en y ajoutant seulement l'épithète indispensable *illustré*. Pourquoi pas ? Longtemps la plus grande partie de la France n'a pas eu d'autre journal, d'autre livre. Le messager boiteux (je crois le voir encore, une lettre à la main) était le bien venu non pas seulement dans la ferme et dans la chaumière : on l'accueillait dans les châteaux. Vos aïeux, monsieur le comte, ne dédaignaient pas, je suis sûr, de le feuilleter en janvier, pendant les longues veilles.

En auriez-vous conservé par hasard la collection sur quelque rayon poudreux de votre bibliothèque ? Veuillez le parcourir, et vous serez étoumé d'y trouver des faits utiles et curieux qui, aujourd'hui même, auraient (pour d'autres que pour vous) l'attrait de la nouveauté.

A M. Noug... — Il ne nous appartient pas de donner des conseils sur une affaire aussi délicate. Cependant nous croyons pouvoir répondre : « Ne vous y fiez pas. »

A M. B. r. — Les fêtes et les cérémonies, dont parle M. B. r. n'entrent que pour une proportion assez faible dans notre fonds. Ce qui ne change pas dans ce monde est en petite minorité ; ce ne sont pas apparemment les mêmes hommes qui meurent tous les ans, et les hommes ne sont pas les seuls à mourir et à naître. Beaucoup de gens reprochent à l'histoire de notre temps d'avoir toute l'inconstance de la mode : ils trouvent qu'il n'y a que trop d'agitation, d'innovations, d'inventions de toute sorte dans la politique, l'industrie, les arts, les lettres, etc. A certains égards, il est sans doute tort de s'effrayer ; mais ils nous donnent raison contre M. B. r. En somme, lorsque rien n'est plus changeant et plus mobile que la vie, comment craindre l'uniformité pour une œuvre qui en veut être le miroir ? La vérité est que chaque semaine nous avons à regretter une foule d'omissions : notre étude la plus importante est de les éviter, et nous espérons que les encouragements publics nous aideront à suffire un jour complètement à notre tâche.

A M. Bourd... — Un jeune artiste qui ne fume pas et qui ne reste jamais plus d'une heure étendu sur son canapé ! Votre fils est un jeune homme précieux, monsieur. Donnez-vous son adresse.

A M. Louis Tol... — Paix à sa mémoire. Le lendemain de son dernier jour, nous avons hésité ; aujourd'hui nous n'hésitons plus : il avait des ans.

A M. Jul, de Lyon. — Votre plainte peut être légitime. Nous ne refusons pas de donner à votre invention, en temps utile, la publicité que vous desirez. Provisoirement des deux partis devant lesquels vous restez indécis, il en est un que nous ne pouvons approuver. Vous connaissez ces vers de Deilille :

Malheur au citoyen ingrat à sa patrie
Qui vend à l'étranger son avare industrie.

A M. E. r. Mib... — Trop long. Les allusions politiques nous en interdiraient, d'ailleurs, l'insertion.

A un anonyme (timbre de Corbeil). — Oseriez-vous exprimer ce désir publiquement ? Signez ou ne vous étounez pas de notre silence.

A un autre anonyme (écriture ronde et évidemment contrefaite : beaucoup trop d'y et de ç). — Nous aimons mieux un succès plus lent sans aucun scandale. Nous savons très-bien le parti qu'un esprit satirique et virulent pourrait tirer de ce mélange de texte et de gravures ; mais nous resterons dans notre voie : l'exemple que vous citez ne nous séduit pas. Excusez-nous donc d'être fâchés de nous priver de votre collaboration, mais ne nous plaignez pas trop ; nous avons plus de sujet de nous féliciter que vous ne le supposez.

A M. M....., de Tout. — Il n'est pas possible qu'il soit aussi laid. Veuillez nous envoyer un autre portrait.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Les Troubadours célébraient par leurs chants les combats et la beauté.



son début dans la carrière. Dautan a parfaitement compris son époque ; la charge n'a été pour lui qu'un moyen d'attirer l'attention et de forcer la renommée à s'occuper de son nom. Il avait affaire à un public difficile, qui passe sans s'arrêter devant les ouvrages les plus remarquables, quand ces ouvrages ne sont pas signés d'un nom accrédité ; public insouciant et distrait, dont il faut longtemps solliciter la justice indolente et capricieuse. Cette justice, que le talent est obligé d'attendre, l'esprit pouvait l'obtenir sans délai. Il s'agissait de captiver par une surprise ingénieuse la foule, qui demande avant tout à être amusée, et qui se laisse prendre très-volontiers à des bagatelles originales. Dautan s'était fait une réputation d'atelier par ses caricatures, qu'il dessina d'abord sur les murs de la Madeleine, où il travaillait ; plus tard, en Italie, il se délassait de ses fortes et solides études en pétrissant le plâtre, auquel il donnait toutes sortes de formes divertissantes. Il modela ainsi, d'une façon grotesque et piquante, ses camarades, ses maîtres, les personnages les plus connus de Rome, les cardinaux et le pape lui-même, qui prit très-bien la chose et lit faire ses compliments à l'auteur.

De retour en France, après avoir essayé le terrain et payé son tribut au déconçonnement, qui est la préface obligée de toute carrière d'artiste, Dautan pensa judicieusement que le

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

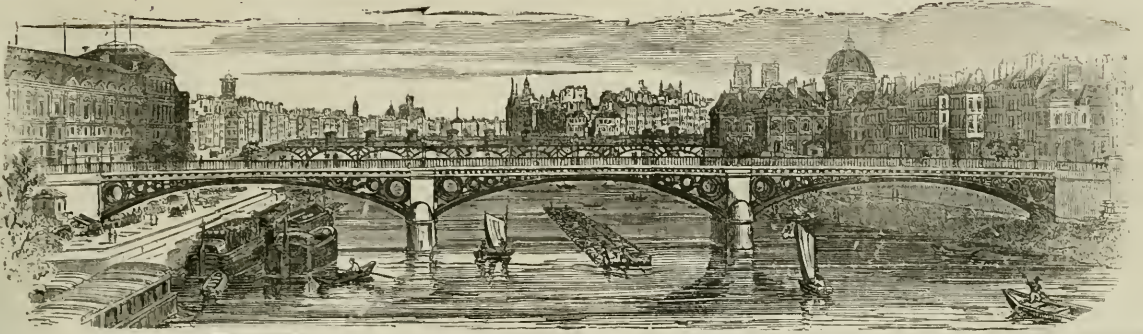
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dworé, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRANPE et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 40. VOL. II. — SAMEDI 2 DÉCEMBRE 1845.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Cour du Banc de la Reine à Dublin; Portrait de l'Impératrice du Brésil; — Courrière de Paris; — Destruction des Monuments historiques; Arc de Saintes; — Théâtre; Mlle Dejazet dans la Marquise de Carabas; Annal en Berger dans l'Homme blasé; Dix Variations sur la Péri; — Romanciers contemporains, Charles Dickens. (Suite.) — L'Amateur errant. Cinq Gravures, par Tony Johannot. — Amélioration et Ouverture des Voies publiques à Paris. Plan de Paris avec indication des rues nouvelles ou projetées. — Musique. Je l'ai bien longtemps attendu; romance; paroles de M. Henri Blaze; musique de M. Aligre Bureau. — Monument élevé par les Français à la mémoire des prisonniers français. Gravure. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Corps de garde et Plan de la place de la Bastille. — Amusements des Sciences. — Rébus.*

NOTA. Le portrait de la reine d'Espagne donné dans notre dernière livraison était lire du *Semanario pintoresco español*.

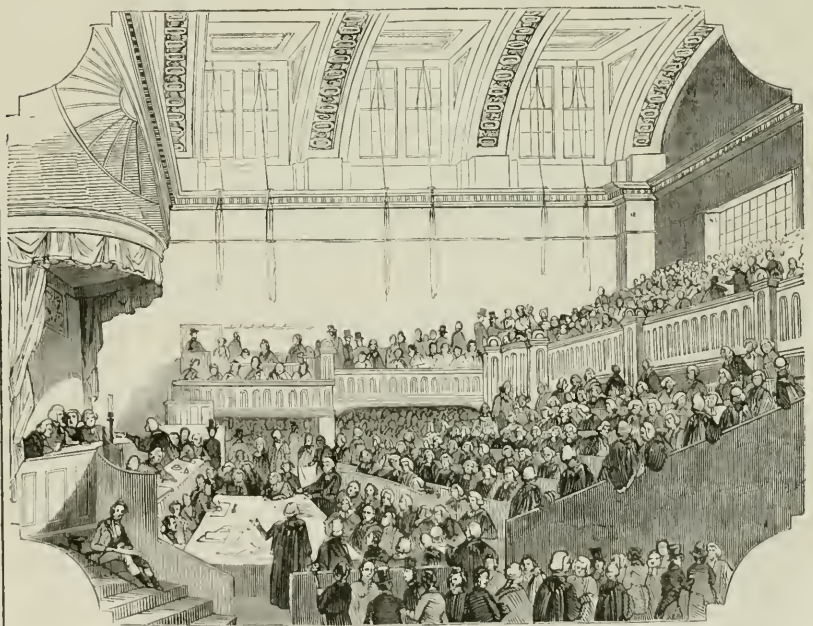
Histoire de la Semaine.

Que les gens avides de politique prennent patience; l'ordonnance de convocation des Chambres a paru au *Moniteur*; elles se réuniront le 27 décembre, et bientôt les cris *aux voix!* et *la clôture!* retentiront aux oreilles qui ne connaissent pas de sons plus harmonieux. — En attendant, Paris a eu à se débattre sur des candidatures, et à se passionner sur des noms propres. Quatre de ses arrondissements ont élu de nouveaux leurs mandataires au conseil municipal; opération sérieuse, car le bail est de neuf ans et non résiliable, et neuf ans du budget de Paris, c'est environ un demi-milliard, à bon emploi et à la meilleure distribution duquel chaque élu est chargé de veiller. Les électeurs ont, dès le premier tour de scrutin, reculé à de fortes majorités tous les hommes qui avaient précédemment rendu des services notables dans les fonctions qu'ils sollicitaient de nouveau. Il y a eu et il devait y avoir, en effet, moins d'ensemble pour les désignations nouvelles. Elles ont porté sur des hommes estimés par leurs concitoyens, mais généralement peu connus en dehors de l'arrondissement qui les a choisis. Un seul nom devait à des idées de régénération sociale qui ne sont pas encore précisément celles de tout le monde, à une publication quotidienne qui a une politique à part, et à une polémique qui la sert mal, une notoriété qui a troué d'abord les électeurs indécis. Mais le roman préparatoire a fait cesser l'éloignement de beaucoup d'entre eux, et au second tour de scrutin, ce nom, déjà avantageusement placé le premier jour, est sorti vainqueur de l'urne. C'est celui de M. Victor Considérant, rédacteur en chef de la *Démocratie Pacifique*. Au près de beaucoup d'électeurs, l'adjectif aura demandé et obtenu pardon pour le substantif.

En Espagne, avant de se trouver un mari, la jeune reine, aujourd'hui majeure, a dû commencer par se chercher des ministres. M. Lopez a persisté dans son refus de rester aux affaires; M. Serrano seul a gardé le portefeuille du département de la guerre. Le président du cabinet, qui se retire après la majorité déclarée de la reine, et aussi après la cessation de ce que la lutte armée avait de plus ardent, ne s'est point dissimulé que pour arriver à quelques-uns de ces résultats, qui n'étaient peut-être pas moins également utiles et qui auraient pu, on le pense assez généralement aussi, être obtenus par d'autres moyens, il s'était cru forcé trop de fois de méconnaître la constitution pour pouvoir administrer sous elle et par elle, alors qu'il n'y avait plus de prétexte pour se soustraire à son empire. M. Balaz-Pacha, qui a proclamé qu'il fallait rentrer dans la Charte, a été chargé de composer un cabinet et a rempli cette mission. Nous verrons si les progressistes lui prêteront l'appui qu'il a témoigné la confiance d'obtenir

d'eux. En Catalogne, le désarmement de Barcelone s'est opéré; les émigrés de cette ville y sont rentrés, et les travaux des fabriques ont commencé à reprendre. Le capitaine-général de la province, après avoir présidé aux mesures qui ont suivi la capitulation et la reddition de la ville, a dû aller lui-même, suivi de six bataillons, prendre le commandement des troupes qui bloquent encore le château de Figuières. — En Irlande, O'Connell et ses coaccusés ont fait plaider la nullité de la procédure suivie jusqu'ici contre eux. Leurs moyens, longuement débattus, n'ont pas été admis par les magistrats. Ayant demandé un délai de quatre jours, qui leur a été refusé, ils ont comparu en personne devant la cour du banc de la reine et ont déclaré, selon la formule anglaise, vouloir plaider non coupable. La réflexion est alors venue que la liste du jury n'était pas dressée en stricte conformité avec les statuts; que ce serait à coup sûr à un nouveau moyen de

nullité que les accusés ne manqueraient pas d'invoquer; on s'est donc résolu à leur accorder, au lieu des quatre jours demandés et refusés d'abord, jusqu'au 15 janvier, jour définitivement fixé pour le procès. La liste des jurés sera renouvelée le 1^{er} janvier et soigneusement surveillée par la défense. — Une ligne, qui ne préoccupe pas le cabinet anglais moins vivement que ne le fait l'association irlandaise, c'est celle qui s'est formée sous le titre d'*anti-corn-law-league*, pour la réforme radicale de la législation sur les céréales. Il est difficile d'essayer même d'en suivre avec celle-ci par une proclamation contre des élections récentes deux candidats qui adoptaient son programme; à l'élection qui vient d'avoir lieu à Salisbury, elle n'a pas obtenu la majorité, mais elle en a approché, et a atteint un chiffre dont l'opposition s'était tenue bien loin jusque-là. Le ministère croit pouvoir se tirer de tous ces en-



(Procès d'O'Connell. — Cour du banc de la reine, à Dublin.)

barras en présentant à l'ouverture du Parlement, une loi pour déclarer illégale toute association qui recueillirait des fonds pour obtenir le rappel ou tout autre acte de législation. Comme l'association contre les céréales est surtout une organisation recevant des fonds, elle succomberait, comme les autres, au moyen de l'acte qu'on espère ne pas se voir refuser par le Parlement. — La Turquie a aussi ses crises ministérielles. Le président du conseil de justice, Balaz-Pacha, a été destitué le 8 novembre, et a été remplacé par le beau-frère du

sultan Achmed-Fehi-Pacha. Ce nouveau ministre a été, pendant les années 1858 et 1859, ambassadeur de la Porte en France. C'est un homme éclairé, qui passe pour humain, probe, et dévoué aux intérêts de la civilisation. La *Gazette d'Augsbourg* nous fait l'honneur de dire que les griefs de la France et ses réclamations contre les actes d'inhumanité du ministre disgracié ont amené la chute de Balaz-Pacha. Toujours est-il que notre chargé d'affaires à Constantinople, M. de Bourqueney, a mis à faire parvenir cette nouvelle avec diligence qui prouve

qu'il la considère comme un triomphe presque personnel. M. le duc d'Anmale s'est rendu à Rome, puis à Naples, s'est embarqué ensuite pour Malte, et doit maintenant être descendu sur la côte d'Afrique, où il va prouder le gouvernement de Constantin, qui ne doit être, dit-on, que le prétexte pour lui du gouvernement général de l'Algérie. S'il a pris le plus long pour se rendre à son poste, ce n'est pas, à ce qu'il paraît, uniquement par curiosité. On a pensé que, dans la situation où notre gouvernement se trouvait vis-à-vis de quelques princes, un hommage rendu, une visite faite au souverain pontife par un de nos princes, serait un témoignage de respect qui pourrait nous rendre sa sainteté favorable, et la déterminer à exercer son influence pour faire cesser un conflit embarrassant. Voilà pour la politique; mais elle n'aura joué qu'un rôle secondaire dans l'itinéraire du prince, qu'une né-

quitterait que pour les Enfants-Trouvés. L'Asile-Ouvroir recueille ces infortunées immédiatement après leurs couches. Elles y sont admises quand elles n'ont pas atteint vingt-cinq ans, âge à partir duquel la faute ne peut plus guère être mise sur le compte de l'irrésolution; parfois il en est qui comptent pas encore quinze années. Elles y sont admises, à la condition toutefois de prendre l'engagement de garder leur enfant et d'en prendre soin. C'est la pensée fondamentale de la maison, pensée morale et élevée. Car l'Asile ne compte encore que vingt-cinq lits. La moyenne des lits occupés est de dix-huit. Voici le mouvement de cet établissement en trois ans: 583 filles y sont entrées venant de la Maternité, des Cliniques et de Lourcine; sur ce nombre, 291 ont été placées par l'établissement, 7 sont rentrées chez leurs anciens maîtres, 55 ont été réconciliées avec leurs parents, 25 se sont mariées, 55 ont été renvoyées pour différentes causes, 2 sont décédées, 12 se trouvaient encore dans la maison au moment où ce relevé était fait. Toutes avaient mis leur enfant, soit en nourrice, soit en sovrage. Le produit du travail de ces pauvres filles sert à les vêtir. Il est pourvu aux autres dépenses de la maison par le produit de fondations et de collectes. — Au Brésil, on sait tirer un tout autre parti des pauvres mères et des enfants. Voici des annonces que renfermaient les derniers journaux parvenus en Europe: à A Vendre, une malheureuse, nourrice, âgée de vingt ans; elle a de très-bon lait. Son premier enfant est âgé de quatre mois. S'adresser rue de Saint-Pierre, 180. A vendre, une femme noire, qui est accouchée il y a six mois; elle est bonne pour tout faire. S'adresser Largo do Paço, 5. A vendre, une domestique; elle a du lait et un enfant âgé de huit mois. On peut la prendre avec ou sans son enfant; elle est saine et forte. S'adresser rue da Ruzeria. A vendre, un petit mulâtre âgé de deux ans, très-gentil, et qui ferait un joli cadeau de Noël. S'adresser rue San-Louis. —

Tout se prépare déjà pour que rien ne vienne faire ajourner la cérémonie d'inauguration du monument de Molière, livée au 15 janvier prochain, anniversaire de sa naissance. Les sculpteurs ont terminé leurs œuvres; le fondeur a achevé la sienne. L'habile architecte, M. Visconti, aura tout mis en place et tout encadré dans son monument pour l'époque déterminée. Reste maintenant à arrêter le cérémonial, le programme de la solennité. On dit que l'Institut, le conseil municipal, la commission des auteurs dramatiques, la Comédie-Française, seront convoqués. La place de M. le ministre de l'Intérieur, qui a puissamment contribué à l'érection de ce monument, en proposant aux Chambres et en obtenant d'elles un vote de 100,000 francs, y sera également marquée; mais, si nous sommes bien informés, on se demanderait déjà, à un ministre, si une semblable démarche, à l'occasion d'un hommage éclatant rendu à l'auteur du *Tartuffe*, ne prendrait pas dans ce moment un certain caractère politique, et n'attirerait pas au pouvoir des attaques qu'il veut avant tout conjurer: —

La volonté de Dieu soit faite en toutes choses!

Une église se bâtit à Bon-Secours, près de Rouen, en style gothique du treizième siècle. M. Barthélemy, l'architecte, correspondant du Comité historique des arts et monuments, en a déjà terminé le sanctuaire, le chœur et une grande partie de la nef. On élève en ce moment-ci le portail. Ce portail est percé de trois entrées qui seront décorées de sculptures aux tympans et à la voussure principale. Au tympan de la porte centrale, en bas, on verra une foule de malheureux accablés d'infirmités corporelles et morales venant implorer une statue de la sainte Vierge, qui sera placée sur un petit autel. C'est une digne inscription pour une église dédiée à Marie, et qui porte le nom de Bon-Secours. Le haut de ce tympan est réservé à Marie tenant l'enfant Jésus, qu'encoureront deux anges agenouillés. Les cordons de la voussure seront peints de neuf chœurs des anges, des douze apôtres et des quatorze principaux prophètes. Au tympan de la porte gauche sera placée sainte Anne enseignant à lire à la jeune Vierge Marie; au tympan de la porte droite, Marie honorée par l'enfant Jésus et saint Joseph. Toutes ces sculptures ont été confiées à M. Duseigneur, qui a fait ses preuves en stampe chrétienne, et qui se propose de les traiter en style du treizième siècle, comme est traitée l'église entière. — Tout le chœur de la vieille église Saint-Germain-des-Prés est en ce moment encombré d'échafaudages et de tentures en toile. Les peintres sont occupés à peindre et à dorner entièrement les voûtes et les murs de cette partie du vieux monument. On sait qu'à son origine, cette église fut couverte des faveurs royales, et qu'elle était entièrement dorée. De là le nom de Saint-Germain-le-Doré qu'elle porta très-longtemps. — M. Delbert, architecte, membre de l'Institut, vient de faire enlever la statue et les mousses en pierre dont on avait affublé la figure d'une vierge Marie qui occupe le portail occidental de la grande église de Saint-Denis. Depuis 1810, M. Delbert est chargé d'exécuter dans cette abbaye des travaux immenses, mais qui touchent à leur fin en ce moment. C'est en 1810 qu'on avait été à la sainte Vierge le caractère qui vient enfin de lui être rendu. — A l'étranger, les beaux-arts continuent à exercer et à étendre leur empire. A Copenhague, le célèbre sculpteur danois, Thorwaldsen, membre correspondant de notre Institut, vient d'achever la statue colossale d'*Berdele*, destinée à orner la façade du château de Christianborg, résidence du roi Christian VIII. Les statues d'*Esculape*, de *Ménecée* et de *Yenexes*, qui doit exécuter ce grand artiste, dans les mêmes proportions, viendront successivement être placées devant le même monument. A Constantinople, le sultan prend le goût de la musique. Un pianiste a été appelé par lui, et la première chanteuse de la cour de Prusse a été reçue et entendue par Sa Hautesse au palais de Topkapou.

Plusieurs journaux ont annoncé avec de grands éloges une mesure administrative qui, suivant eux, s'élaborerait dans les bureaux de l'Hôtel-de-Ville et aurait pour but de donner une seule et même dénomination aux rues qui se font suite les unes aux autres: par exemple, la rue Caumartin se conti-

nuerait du boulevard à la rue Saint-Lazare en absorbant les rues Thurot et Sainte-Gravy-l'Autre; la rue de la Marmairat du pont Neuf à Saint-Eustache; on dit cette opération réclamée par l'administration des postes; nous n'en croyons rien. Ce que la poste peut demander, c'est la suppression des dénominations multiples, qui doivent donner lieu à des erreurs fréquentes d'adresses et à des courses inutiles de la part des facteurs. Mais il est possible à ceux-ci, quand une rue n'est pas par trop longue, de trouver un destinataire dont le numéro n'est pas inique; cela deviendra mieux adaptable quand, par suite du système qu'on voudrait voir adopter, tous les noms des quais et des boulevards seront supprimés et qu'il n'y aura plus qu'un *quai de la Rive-Droite* et un *quai de la Rive-Gauche*. Se retrouvera qui pourra dans une série sans fin de numéros commençant à Bercy et finissant à Passy, et malheur à qui, ayant affaire aux premiers ou aux derniers numéros de cette série, ignorera dans quel sens elle se déroule! En supprimant ainsi une foule de noms de rues, on ferait disparaître des souvenirs historiques souvent curieux, qu'il est bon de conserver, et l'on jeterait dans les désignations de propriétés une confusion qui, plus tard, engendrerait des milliers de procès.

Les bandes de voleurs défilent devant la cour d'assises. Malheureusement pour les amateurs de ces sortes de débats, ces messieurs se savent et se ressemblent. Il se jasse aussi chez eux ce qui afflige les partis politiques; les défections y sont nombreuses. Les partis ont leurs trahisons, les bandes leurs révélations. — Les tribunaux sont aussi saisis continuellement depuis quelque temps de plaintes en diffamation portées par des actrices, qui accusent des journalistes d'avoir attaqué leur vie privée. Personne ne sera tenté de prendre la défense des écrivains qui se permettraient de lâcher des attaques contre des femmes. Mais les artistes qui recourent à la justice doivent, avant de prendre ce parti, faire leur examen de conscience. Il y a peut-être pour que le rédacteur d'un petit journal était poursuivi par une de ces dames, comme lui avait contesté les qualités requises pour représenter exactement Jeanne d'Arc. L'artiste avait fait citer le témoin. Celui-ci est appelé. Le président, M. Turbat, lui pose les questions d'usage: «Etes-vous parent ou allié de la plaignante? — Non, monsieur le président. — La connaissez-vous? — Oui, monsieur le président: j'ai été son amant pendant cinq ans.» La sincérité inattendue du témoin a produit dans l'assemblée un effet difficile à décrire.

L'armée a perdu le lieutenant-général d'artillerie baron d'Arcy; l'administration, M. Dupin, ancien sous-préfet, conseiller d'Etat honoraire, père des trois hommes qui ont, chacun de leur côté, travaillé à l'illustration de ce nom; l'Académie Française a vu mourir l'auteur des *poèmes de l'Enfant Prodigue* et de la *Maison des Champs*, M. Campenon. Le faucon qu'il occupait avait été successivement rempli par Colletet, Baileux, Gilles, Montigny, Perrault, Bohan, Vauréal, la Condamine et Delille. Nous savons bientôt quels sont les aspirants à cette succession. On cite dès à présent MM. Sainte-Beuve et Saint-Marc-Girardin.

Courrier de Paris.

Les ambitions littéraires sont éveillées; le poète, l'orateur, l'historien, le critique, l'auteur de drames ou de comédies, sautent à bas de leur lit. S'habillant précipitamment, prennent un cabriolet à l'heure et se mettent en course, de l'est à l'ouest et du midi au nord. Un académicien vient de mourir: un fauteuil est vacant; qui succédera à l'immortel défunt? C'est moi, dit la comédie; moi, s'écrient l'ode, le roman, la tragédie, le cours de littérature, le feuilleton, et jusqu'à l'opéra-comique: je suis le plus spirituel, le plus profond, le plus éloquent, le plus sublime.

Mes vers ont été beaux que moi n'en pas tous les autres! Les dieux et Venus rient dans tous les miroirs! Mon style a le tour libre et le beau des autres poètes! On voit régler chez moi l'itibus et le pathos!

Les trente-neuf immortels survivants n'ont qu'à bien se tenir; le mois de décembre sera rude pour leur immortalité. Dès le matin, au chant du coq, le candidat académique viendra heurter à leur porte: «Qui frappe ainsi? — Avez-vous pitié d'un pauvre homme sans fauteuil; n'importe, s'il vous plaît! Votez-vous, pour l'amour de Dieu! La charité, mon bon immortel!» L'académicien s'éclaire par une porte secrète et gagne la rue, se croisant libre de toute atteinte. Trois candidats attendent sur le seuil de sa maison; tous autres, embusqués au coin d'une borne, se jettent sur lui et lui déchargent leur candidature en pleine poitrine et à bout portant. Le malheureux académicien, à peine remis de cette brusque attaque, tombe, vingt pas plus loin, dans une escouade de parents, d'amis et de clients du candidat, qui l'égorgeant de leurs balle, s'est faucon, c'est le fils, c'est l'oncle, c'est la femme, la cuisinière, le propriétaire, le locataire, le portier. A vous lui donneriez votre voix, n'est-ce pas, mon cher monsieur? Gardez-vous d'être aussi du candidat en personne. A nos fortunes académiques: vous avez sur le dos les petits fils de leurs pères, les parents de leurs parents, les amis de leurs amis, les voisins de leurs voisins et ce qui s'en suit; si bien qu'après toute élection académique, il y a presque toujours un ou deux immortels d'entres dans l'anneau. On attribue leur mort, les uns à la vieillesse, les autres à une fièvre, ceux-ci à la goutte, ceux-là à la pleurésie. Quelle erreur! Ils sont morts la plupart d'un mal que je nommerai, et ma qualité de docteur



(Thérèse-Christine-Marie, impératrice du Brésil.)

sociation plus séduisante et plus tendre a conduit à Naples. Le 4 septembre dernier, une des sœurs du roi des Deux-Siciles, la princesse Thérèse-Christine-Marie, a épousé l'empereur du Brésil; le duc d'Aquila, leur frère, dont le nom a été écrit par des influences diplomatiques de la liste des prétendants de la jeune reine d'Espagne, le duc d'Aquila vient de demander officiellement la main de la princesse Januaria, sœur aînée de l'empereur du Brésil et de la princesse de Joinville; aujourd'hui, il n'est plus secret qu'un projet de mariage a conduit dans cette cour d'amour M. le duc d'Anmale; mais les correspondances ne sont pas d'accord, et tandis que les uns lui font épouser la sœur du roi de Naples, de l'impératrice du Brésil et du duc d'Aquila, les autres le marient à la fille du prince de Salerne, leur cousin.

Après les princes qui prennent femme, il y a les princes qui sont fort embarrassés d'en avoir une. Le soi-disant duc de Normandie, Louis XVII, plongé, ainsi que sa nombreuse famille, dans la misère, veut se continuer les débats dont nous avons déjà parlé avec ses créanciers anglais. Il s'est présenté devant la cour des débiteurs insolvable, et a requis sa libération. Il a dit avoir reçu de France, de ses parents, depuis 1856, diverses sommes s'élevant à 250,000 francs. Ceci aura pu paraître invraisemblable; mais dans toute la romanesque histoire de cet homme, la vérité l'est par-dessus tout. Nous surprendrions étrangement nos lecteurs, si nous leur racontions sur tous les détails qui nous ont été communiqués sur le séjour en France de ce singulier prétendant, sur les dévouements qu'il y a fait naître, sur les sommes considérables qui lui ont été très-spontanément remises, sur l'espèce de cour qu'il avait instituée autour de lui, sur les aides-de-camp appointés qu'il s'était attachés, et qu'il avait pris dans la garde royale même. Nous ne renouons pas à en faire quelque part le sujet d'un récit très-exact, nous résignant bien néanmoins à ce qu'il rencontre des irrévérences. En attendant que Louis XVII trouve un historiographe, il a trouvé un créancier inoputable, qui est venu s'opposer à sa mise en liberté. La cour a remis à prononcer.

Il s'est formé à Paris, au mois d'octobre 1859, grâce aux efforts de femmes pleines de vertus charitables, et avec l'appui d'un homme qui a consacré une large part de sa vie à de sages études, un établissement appelé *l'Asile-Ouvroir de Gerardo*, et destiné à recueillir les jeunes filles séduites et abandonnées qu'une faute a conduites soit à la Maternité, soit à la maison de Lourcine. La débauche, le crime peut-être attendraient la jeune mère à la porte de ces établissements, que le malheureux enfant, auquel elle vient de donner le jour, ne

illustre, indigestion de candidats. Vert-Vert rendit le dernier soupir étouffé sous les dragees; plus d'un académicien a socoimé sous les salutations, les sourires, les caresses, les prières, les vives embrassures, les coups de sonnette sans relâche et les supplications du candidat à l'Académie.

Le fanteuil aujourd'hui vacant est celui de M. Campenon, mort cette semaine. L'héritier littéraire qui viendra s'y assoir après lui n'aura pas du moins la cravate, comme cela arrive, d'être évincé par le souvenir et la gloire de son prédécesseur. Il y a vingt ans qu'on ne parlait plus de M. Campenon, et du temps qu'on en parlait, son nom a toujours marché à petit bruit. Un seul jour M. Campenon se trouva mis en lumière et causa quelque rumeur; mais ce fut moins par son talent doux et modeste et par son caractère fermé à son talent, que par le fait d'une circonstance particulière que nous dirons tout à l'heure.

Il était né à Grenoble en 1773; aussi le premier voyage qu'entreprit sa muse fut-il un voyage de Grenoble à Chambéry, dans le goût de Chapelot et de Ruchonnet. Campenon n'aurait pas besoin d'aller chercher si loin pour apprendre à rimier; on s'en méfiait dans sa famille, et le poète Léonard était son oncle.

Rimant ainsi, à son loisir, quelques pièces légères, selon la mode du temps, il finit par venir à Paris, dans ce Paris courtois par tous les modes de province; la poésie descriptive était alors en pleine floraison, et Delille y dominait en roi. Campenon s'abritait sous cette couronne de Delille, peut-être à peine d'autres fleurs et quelques épis dans les domaines du maître. De ce penchant de Campenon pour le genre descriptif et bucolique résultait une grande intimité entre les deux poètes; toutefois, Delille ne communiquait point à son élève l'état de sa veine et de sa fécondité. Tandis que le chœur des *Jardins* venait thémistiquement à plumes maies, Campenon ourdissait lentement et modestement ses vers. Aussi son bagage poétique est-il des plus légers; on le porterait aisément sous le bras, sans fatigue, de Paris à Grenoble et de Grenoble à Chambéry. Deux petits poèmes composent le plus fort de ce bagage. L'un a pour titre: *L'Enfant Prodigue*, l'autre: *La Maison des Champs*; ajoutez un projet de vers sur *Le Tasse*, que Campenon n'a point achevés, et une vingtaine de pièces fugitives dans le style de ce quatrain adressé à une femme :

Un auteur doit, sur toutes choses,
Placer chaque sujet dans son lieu, dans son temps;
Ainsi pour vous, ma sœur, adieu les printemps,
Et je vous chanterai dans la saison des roses.

Et avec cela vous connaîtrez tout M. Campenon.

Il n'en fallut souvent pas davantage pour entrer à l'Académie; mais rarement on y entra à moins, il faut l'avouer. Le sobre Campenon se présenta cependant pour succéder au plus prodigue des poètes, à Delille, et emporta la nomination. L'Académie, en le choisissant, se laissa gagner par l'attrait de donner à Delille pour successeur un homme qu'il avait aimé de son vivant par l'espèce d'analogie qu'il y avait dans les goûts poétiques de l'un et de l'autre, quoique à une immense distance de la part de Campenon, et enfin par l'esprit aimable de celui-ci, son caractère doux et poli et son commerce plein d'aménité. L'agrément de l'homme servit de passe-port au poète.

L'honnête Campenon avait eu beau chanter l'innocence des champs et enseigner, comme le dit la préface de son poème, « à l'homme sensible possesseur d'une petite maison de campagne, l'art de se délasser des fatigues de la ville en poussant la bêche et en portant l'arrosoir, et d'entretenir les légumes aux fleurs et les arbres qui fournissent du fruit à ceux qui donnent de l'ombre, » la malinette parisienne, insensible à ces souvenirs d'Événement champêtre, raila la candeur de l'auteur de *La Maison des Champs*; on répétait de salon en salon ce plaisant distique :

Au fanteuil de Delille a-siége Campenon;
Son talent sut-il pour qu'il s'y campe? — Non.

Il s'y campa cependant, malgré les épigrammes. En un 1815, sa réception en séance publique n'eût été que dix-huit mois plus tard, en février 1813. De grands événements venaient d'ébranler le monde et de changer la face de l'Europe. Tout s'en ressentit, tout, jusqu'à la réception de Campenon. — Les circonstances en firent une affaire importante; les passions politiques s'en mêlèrent; les partis y trouvèrent un aliment; dans cette séance académique, Campenon, ardent royaliste, représenta la Restauration, récemment victorieuse, et Regnaud de Saint-Jean d'Angely, chargé de lui répondre, le drapeau de l'Empire vaincu. L'affluence fut immense, et les journaux du temps rapportent que jamais, de mémoire académique, on n'avait si bruyamment assiégué les portes et si tumultueusement envahi les banquettes. Dans le compte-rendu inséré au *Journal des Débats*, Fételz écrit le récipiendaire de cette foule curieuse. « On y remarqua un grand nombre d'étrangers, dit-il, et particulièrement beaucoup d'Anglais et beaucoup d'Allemands. » Triste éloge et douloureux cortège, derrière lequel l'œil du citoyen devait toujours voir les infortunes de la patrie!

Le rôle de Campenon était facile à remplir; il ne s'agissait que de louer les honneurs avec galbanité, et de maltraiter l'Empereur abattu; c'est ce qu'il fit. Regnaud de Saint-Jean d'Angely, au contraire, avait la tâche pénible. Paré entre son passé, ses affections bien connues et les nécessités du moment, il fallait qu'il ménaçât le pouvoir présent sans compromettre son caractère, et tout en laissant percer le fond de sa pensée, il se tira du danger, non sans talent et sans courage. Plus d'un mot détourné, plus d'une phrase habile maintinrent la dignité de l'orateur et les sentiments de l'homme politique. Regnaud hasardait surtout une certaine distinction entre le prince et la patrie, qui lui attirèrent le lendemain les vives attaques des feuilles royalistes.

Après cette chaude escarrouche, la gloire littéraire de Cam-

penon rentra dans la modestie et le silence; quant à Campenon lui-même, il tint de l'amitié de la Restauration plusieurs fonctions importantes, l'une au ministère de l'Instruction publique, l'autre à l'intendance des menus-plaisirs. A propos de cette dernière faveur, il courut sur son compte une épigramme qui se terminait par ces deux vers :

Pour le placer dans les menus,
On a consulté ses ouvrages.

Une santé délabrée et les événements de 1850 éloignèrent Campenon des fonctions publiques. Il y avait près de quinze ans qu'il vivait à la campagne entouré d'amitiés et d'affections. C'était un homme d'un esprit agréable après tout, et d'un aimable caractère.

— On nous annonce de tous côtés des hommes de génie et des prodiges à foison. Ici un drame merveilleux intitulé *Diogoras*; là une admirable comédie en cinq actes et en vers dont la réputation court la ville depuis huit jours sous le titre des *Bâtions flottants*. Ces deux chefs-d'œuvre en espérance ont excité, dit-on, l'enthousiasme de MM. les comédiens ordinaires du roi, qui viennent de les accueillir à bras ouverts. L'auteur du drame étonnant est un jeune homme jusqu'ici parfaitement inconnu, et qui se nomme M. Séjour. Quant au père de l'admirable comédie, c'est bien un autre mystère; personne ne sait ni d'où il vient, ni qui il est, ni comment il se nomme. Nous proposons le mot de cette énigme aux esprits patients et sagaces qui devinent avec tant de succès les rébus de l'*Illustration*.

Ce n'est pas assez du Théâtre-Français; l'Académie royale de Musique va bienôt avoir son prodige: M. le marquis de Louvois en aura été le père et le tuteur. Dimanche dernier, le spirituel marquis a prêté ses salons à la mise au jour de la merveille; c'était une exhibition à huis-clos en attendant le grand éclat public. Or, la merveille est un opéra en deux actes nommé *l'Égyptienne*; on ne parle pas de l'auteur des paroles; il n'est question que du compositeur qui a écrit la musique; il s'appelle Wilbach et échappe à peine à l'adolescence: Wilbach n'a que dix-sept ans; une circonstance ajoute une douloureuse émotion à l'intérêt qu'il inspire par son talent précoce: Wilbach est aveugle.

Plusieurs artistes, et des meilleurs, parmi eux Barroillet, s'étaient mis à la disposition de M. le marquis de Louvois pour ce curieux essai. Ce n'est donc pas l'exécution habile qui devait manquer à l'œuvre du jeune maestro. Mais, hélas! nous le dire, l'œuvre ne s'est pas montrée à lui-même; il a chahuté et surpris l'assemblée; on peut croire aux promesses d'un succès qui avait Meyerbeer et Halévy pour témoins et pour approbateurs. L'Académie royale de Musique était représentée par M. Léon Pillet, et l'Académie royale de Musique a battu des mains. — Le nom de Wilbach a un air allemand qui pourrait faire croire que l'intéressant artiste arrive de Munich ou de Vienne. Qu'on ne s'y trompe pas; Wilbach est de Montpelier; cela est toujours bon à constater d'avance, afin qu'un jour l'Allemagne ne le dispute pas à la France, pour peu que le simple aveugle d'aujourd'hui devienne un aveugle grand homme. On ne sait ce qui peut arriver.

— Il y a longtemps qu'on a dit de Paris qu'il conquerrait le monde par ses idées; on pourrait ajouter par ses vanilleries et par ses contredanses. Le vaudeville parisien envahit l'univers; je ne sais plus quel touriste raconte avoir assisté, au fond de l'Asie, à la représentation du *Nouveau Pourcovaiguar*, de M. Scribe; il est clair qu'il avait peu le répertoire du Gymnase et du Palais-Royal envalina la Chine, et sera son entrée à la cour du sultan empereur. Quant à la propagande de la contredanse, voici un fait qui en donne une preuve particulière remarquable: on assure, et cela très-sérieusement, que M. M. Ponnare, reine des îles Marquises, voulait organiser pour cet hiver un bal à grand orchestre, a fait faire des propositions à M. Bossio, un des Marsards de la contredanse; M. Bossio se serait chargé de faire danser aux îles Marquises, et, en tête, à la reine Ponnare; la *Lionne*, la *Salambaque*, et les *Hussards de la garde*; mais M. Bossio est l'hippocrate du *Galop*; il a refusé les présents d'Antarce-Ponnare; M. Bossio tient à ne faire galoper que sa patrie.

— Saint-Petersbourg est de plus en plus cominus par les chanteurs italiens; à moment où nous écrivons, leur succès vont du délire; *Otello* a dépassé la fortune d'*il Barbier*; l'empereur se distingue par son diététisme ardent, c'est de lui aussi qu'émanent les gracieux sourires et les récompenses. Après cette représentation d'*Otello*, outre ses compliments de satisfaction, il a envoyé à Rubini une bagne d'émoude; à Tamburini, une bagne de sapin; à Pauline-Viardot-Desdemona, des boucles d'oreilles en diamant. On aura une idée de l'aristocratie de ces succès, quand on saura que telle place de balcon on d'avant-scène coûte 200 francs.

— Après six semaines de grave indisposition, mademoiselle Rachel se prépare à rentrer au Théâtre-Français; elle jouera le rôle de Moïse. Salut, chaste Moïse! soyez la bien rassurée, et surtout ne recommencez pas!

De la Destruction des Monuments historiques.

historiques.

On entend souvent des voix s'élever contre la centralisation et prétendre que l'administration supérieure s'est réservée tous les pouvoirs, et que les autorités locales et communales sont sans liberté de mouvement et d'action. Nous ne nous proposons pas d'examiner ici jusqu'à quel point ces plaintes sont fondées; mais ce que nous trouverons dans la nécessité

de constater, c'est que ces autorités usent souvent bien mal du pouvoir, trop restreint selon elles, qui leur est laissé, et que cette administration centrale, qu'on repréente comme maîtresse de tout, est la plupart du temps impuissante à empêcher des actes qu'elle déplore.

Depuis dix ans, les ministères qui se sont succédé ont montré, pour la conservation des monuments historiques, une sollicitude qu'il serait injuste de ne pas reconnaître. Des fonds ont été demandés dans ce but par les ministres de l'Intérieur et accordés par les Chambres; et il y a, de plus, sur la proposition de l'honorable M. le comte de Sade, le crédit précédemment voté a été tout à coup doublé. Une commission des monuments historiques près du département de l'Intérieur a été formée; un comité des arts et monuments a été adjoint au département de l'Instruction publique; des restaurations intelligentes et nombreuses ont été entreprises sous la surveillance d'un inspecteur-général; des circulaires pressantes ont éveillé le zèle des préfets, ont provoqué les concours des maires; plusieurs préfets ont, par des lettres pastorales, associé leurs efforts à ceux de l'administration; et en un mot, rien n'a été négligé pour que la France monumentale, successivement ravagée par les scrupules antiques d'un sentiment religieux peu éclairé, par les fureurs révolutionnaires, et par un vandalisme récrépissour, fût enfin respectée comme elle doit l'être par une génération dont la principale gloire semble devoir être de n'en reconnaître aucune. Ces intentions louables et bien arrêtées, les cabinets qui se sont succédé ne s'en sont pas départis un seul instant. Que voyons-nous cependant sous les yeux? Dans un rapport à M. le ministre de l'Instruction publique, le comité historique des arts et monuments s'est chargé de répondre à cette question :

« A quoi bon tout ce zèle, y est-il dit, si, pendant que le comité cherche à entourer de respect nos monuments, à les faire étudier et dessiner, en quelque sorte, on mutilé ces monuments, on les dégrade, on les détruit? Le dédain, qui regarde en pitié les monuments appelés gothiques; la cupidité, qui spéculé sur des matériaux abondants et de bonne qualité; l'ignorance et le mauvais goût, qui sont hors d'état d'apprécier une œuvre d'art; la mode, qui ne trouve beau que ce qui est blanc et uni; et le temps, qui achève de miner des monuments accés ou fragiles, sont autant de causes qui rasent du sol ou altèrent dans leur qualité une foule de monuments importants. Paris, la ville la plus éclairée et la plus intelligente, a fait démolir ou laisser brûler, depuis six ans, quatre églises intéressantes plus d'un genre: Saint-Pierre-aux-Breux, Saint-Gôme, Saint-Benoit et l'église du collège de Ghury. Or, Paris donne le ton à toute la France; ainsi ne so passe-t-il pas un mois, on pourrait dire une semaine, sans que l'on entende tonner, sans que l'on ne voie mettre quelque vieux monument (*Bulletin du Comité*, t. 28). » Et dans un second rapport (l. 59): « Prenez un monument d'une certaine importance historique, on n'a rien fait, malgré des réclamations motivées, malgré des espérances qu'on avait fait concevoir. On l'abat, tandis qu'il était facile de le conserver ou de le relever ailleurs; on rase le petit édifice sans qu'on l'ait dessiné, et sans qu'une inscription rappelle qu'il était l'auteur et dernier débris d'un monument fameux. Ce débris, c'est la tourle Saint-Victor; ce monument fameux, c'est l'abbaye elle-même. » Le comité (l. 516) enregistre la démolition de l'église des Céléstins, près d'Arlesnal.

Chaque des pages du même recueil renferme de vives réclamations contre le projet de destruction de l'hôtel de La Tremouille, qui était situé rue des Bonnardons, puis de trop justes doléances contre cet acte barbare une fois qu'il a été consommé. On y répond par la promesse de faire réédifier ailleurs la tourle Saint-Victor et celle qui ornait la cour de l'hôtel de La Tremouille; mais les débris de celle-ci pourrissent à l'École des Beaux-Arts, en plein air et sur une terre improductive, tandis qu'à côté des matériaux de la tourle Saint-Victor on a bâti un hôtel garni. Nous ne suffirions pas à élever tous les projets vanales qui ont été conçus, et dont un trop grand nombre ont été exécutés, malgré les réclamations les plus pressantes, à Sens, à Bayonne, au Mans, à Besançon et dans presque toutes les villes de France grandes et petites. Mais il n'en était point-être pas sur laquelle plus de sollicitude se fut portée de la part des comités que la ville de Saintes. Ses monuments romains, ses monuments gothiques offrent un égal intérêt et le plus enrichi assemblage, et, parmi tous, son arc de triomphe qui couronnait son vieux port, avait été recommandé. Plus d'une fois nous voyons la preuve dans le *Bulletin* officiel, auquel nous venons de faire des emprunts, que l'on se regardait comme fondé à croire au ministère que cet arc serait réparé et conservé. Hélas! tous les plans de conservation se trouvent déjoués, toutes les espérances sont à jamais déçues. On dormait en paix rue de Grenelle-Saint-Germain, quand on écrivait de la Rochelle le bulletin funèbre que voici :

« Saintes est une des plus anciennes villes de France, et les monuments qu'elle renferme attestent la puissance du peuple qui l'avait soumise. Un arc de triomphe, placé au confluent de la Seugne et de la Claronne, laissait encore lire sur ses frises qu'il avait été élevé par l'honneur de Germanicus. Lorsqu'il se leva le vent du temps et du fer dévastateur, tout ce qui restait de cet édifice romain, sur le resta debout dans un état de conservation presque complet, et les Iluns, les Vandales, les Goths et les autres barbares qui tour à tour se ruèrent sur la saintonge, le respectèrent. Aux ingénieurs du dix-neuvième siècle était réservé l'honneur de le faire démolir. « Depuis un mois on procède à cet acte inqualifiable. Un architecte envoyé de Paris, et qui n'avait pas le temps de rester à Saintes, confia la surveillance des travaux à un salarié du gouvernement; celui-ci, qui avait des occupations personnelles, recommanda à l'entrepreneur d'y faire attention. Cet entrepreneur, qui a plusieurs chantiers, en laissa le soin à son contre-maître, qui, ayant lui-même des travaux à surveiller sur différents points de la ville, s'en rapporta à un Limousin. Les pierres ont donc été enlées sans soin, sans précaution, sur un chariot, et transportées dans un pré voisin. Là on les faisait

basculer, et, en roulant, elles allaient se heurter, se briser les uns contre les autres. Pas une n'est restée intacte, et le peu de sculpturines qui subsistaient sont mutilées, méconnaissables. La base de l'écluse, qui oppose trop de résistance, est ouverte à l'aide de la poudre à canon : qu'on juge main-

tenant de l'état dans lequel se trouvent ces blocs après l'explosion !

« Ce n'est pas tout : le conseil municipal a décidé que cet arc de triomphe serait réédifié sur la route de Rochefort, à plus de cinq cents mètres du lieu où il demeurait planté pen-



(Saintes. — Arc de triomphe de Germanicus, réédifié de m. h.)

dant dix-sept siècles. Une députation a été, dit-on, envoyée à cet effet à Mirambeau, près de M. le ministre de l'intérieur, pour le prier d'appuyer ce projet. En attendant, les blocs de granit sont là gisant dans un pré et dans les rues voisines.

« M. l'architecte de Paris, de retour à Saintes, a paru peu satisfait de la manière dont ces pierres ont été transportées. Il a l'intention de les faire empiler et recouvrir d'un langar, pour les protéger contre les injures de l'air et surtout des passants. Qu'il se hâte donc, car dans un mois, probablement, deux mètres d'eau les couvriront.

« Si des pierres étaient susceptibles de pourrir, nos descendants pourraient les voir tomber en décomposition avant qu'on eût songé à les remettre à leur ancienne place. Le bruit court encore qu'on vient d'acheter, à raison de 5 fr. pièce, des tronçons de colonnes romaines provenant de la reconstruction d'un mur de l'hôpital, pour remplacer les morceaux cassés ou détruits dans la démolition. »

N'est-il donc nul moyen de faire que les efforts du ministre ne soient pas complètement inutiles, que ses vœux formels ne soient pas constamment méconnus ?

Carabas pour épouser une si petite fille.—Il ne faut pas mépriser un plus petit que soi. M. le marquis va nous le prouver tout à l'heure. Fanchette, en effet, cette Fanchette dédaignée, le tire d'un très-mauvais pas, c'est-à-dire qu'elle le soustrait aux ponsnets d'un terrible vicomte de Merlucliet, qui veut l'obliger à épouser sa sœur, la très-laide et très-riche vicomtesse.

« C'est moi qui suis la marquise de Carabas, » dit Fanchette, arrivant vêtue comme une marquise ; et la voilà qui tranche de la maîtresse, parle, ordonne, se livre au plaisir, et fait si bien qu'elle met en déroute les Merlucliet ; la bigamie étant un cas pendable, la vicomtesse renonce au mariage, puisque voici la marquise.

Carabas, reconnaissant de ce bon tour, prend décidément Fanchette pour sa femme, dit l'ombre des Carabas en trépassant dans leur tombe.—Mettez la vive et piquante Dejazet aux prises avec les Merlucliet, et vous aurez le secret du succès de ce vaudeville, dont les auteurs sont MM. Bayard et Dumanoir.

Nous parlons d'ombre tout à l'heure, et nous ne savions en avoir une si près de nous ; cette ombre est celle de la tendre Marie. Quoi donc ? Marie est morte ? Oui, vraiment ; elle s'est précipitée dans les flots par désespoir amoureux. Max, qui l'aimait, la pleure, et, à l'aide de pleurer, devient fou.—Ce blanc fantôme qui glisse légèrement à travers les sentiers et les arbres, cette apparition légère que le pauvre Max poursuit, vous avez dit : c'est l'ombre de Marie ! Eh bien ! c'est Marie elle-même ; Marie a été sauvée des flots, et, après mille aventures, elle est revenue auprès de son cher Max, qui retrouve enfin Marie elle-même dans son ombre. Si Max n'était pas fou, il y aurait de quoi le devenir ; mais attendu qu'il l'est bien réellement, il n'a rien de mieux à faire que de recouvrer la raison et d'épouser Marie. Ainsi fait-il ; puis on se réjouit et l'on danse.—C'est là un très-joli ballet-pantomime : l'Opéra n'aurait pas mieux fait. MM. Cogniard frères en sont les heureux coupables.—(Quelques jours avant, M. Dumas entra en lice par Louise Bernard.)

Louise Bernard est une pauvre fille convoitée par le roi Louis XV ; Louise a de l'honneur, et aime honnêtement un jeune officier ; bien entendu qu'au dénoûment, les deux amants se réunissent et se marient ; mais après combien de traverses, de dangers et de larmes !

Ce drame est des plus vulgaires ; on a cependant nommé M. Alexandre Dumas. M. Dumas ne craint plus de se compromettre.

Le Second-Théâtre-Français fait une grande consommation de vers et de prose ; c'est, sans contredit, le plus actif et le plus insatiable des théâtres de Paris ; deux ou trois pièces nouvelles suffisent à peine à son appétit hebdomadaire. Il va sans dire que dans une production aussi copieuse, il se trouve plus d'un mot vulgaire et mal assaisonné, que le parterre, cet autre convive, rejette dédaigneusement. Témoins le *Despotisme*, petite comédie en deux actes, qui est morte au premier, et l'*Hôtel d'Alban*, proverbe d'une conception si faible que le moindre souffle l'a renversé. La petite comédie, qui a pour auteur M. Dumersan, avait la prétention de fronder ces prétendus philosophes, grands ennemis de la tyrannie, auxquels il ne faut qu'une occasion pour être les plus intraitables tyrans du monde ; l'intention était bonne ; mais que faire d'une intention, quand le goût, l'invention et l'esprit font défaut ? J'aime mieux, à la rigueur, l'*Hôtel d'Alban*, de M. Deslandes ; cela du moins a quelque malice et le trait n'y manque pas absolument ; mais la thèse en est tant soit peu surannée, malheureusement pour l'honneur du génie de M. Deslandes. Il s'agit, en effet, de railler le ridicule des femmes auteurs ; Molière a rendu l'entreprise bien difficile depuis les *Femmes savantes* ; Araminte et Bêlise ont pris la place et ne la quitteront pas aisément.

Ces deux bluettes ne comptent guère. Un jeune homme, M. Léon Guillard, petit-neveu de l'auteur d'*Œdipe à Colonne*, arrive après M. Deslandes et Dumersan, amenant des prétentions beaucoup plus hautes ; c'est d'une comédie en cinq actes et en vers que M. Léon Guillard est le père, ni plus ni moins ; le sujet est d'un homme homme. M. Léon Guillard s'attaque au vice, à l'intrigue, au trafic des opinions et des sentiments. Il ne serait pas juste de dire que sa comédie manque d'a-propos, et nous ne vivons pas précisément dans un siècle de Catons et de Catons.

Fierville est l'homme en qui sont incarnés tous les vices et toutes les cupidités que la verve de M. Guillard poursuit ; l'or, les titres, le pouvoir, voilà les biens que ce Fierville envie ; et croyez-vous que Fierville veuille les mériter honnêtement, par les voies permises ? Non. Fierville est persuadé qu'on ne devient riche, titré et puissant que par la corruption, le mensonge, la mauvaise foi, l'intrigue, ce que M. Léon Guillard appelle les moyens dangereux. Qui a raison de Fierville ou de M. Léon Guillard ? L'histoire de notre temps nous dispense de le dire. — Aussi le dénoûment de la comédie de M. Guillard a-t-il paru invraisemblable à beaucoup de gens. Fierville, en effet, finit par être dupe et victime de ses lâcheuses manœuvres ; la fortune, la femme, la puissance qu'il convoitait, lui échappent coup sur coup, au moment où il se croyait le plus sûr de les tenir ; son infamie est dévoilée ; il en reste pour sa courte honte, et c'est un honnête homme qui recueille les biens que le malfamé homme espérait. La leçon est saine, nous ne saurions trop l'approuver. Des vers pleins de nobles sentiments, exprimés avec vigueur, annoncent que M. Léon Guillard est un cœur sincère, ennemi de la lâcheté morale et qui a le désir de conviction ; c'est beaucoup pour un poète ; il n'a manqué à M. Léon Guillard qu'un peu moins de jeunesse et plus d'expérience de la scène, pour faire une œuvre tout à fait complète. Telle qu'elle est, la parterre a bien fait de la distinguer et de l'applaudir.

Poë vient cet immense éclat de rire ? C'est Arnal qui paraît ; le rire inextinguible, le rire ouïssant sert de cortège ordinaire à cet original. — Cette fois, Arnal, qui a si souvent joué la passion, joue l'ennui ; Arnal n'est plus l'homme amou-

Théâtres.



(Palais-Royal. — La Marquise de Carabas. — Mademoiselle D. Jacot.)

La Marquise de Carabas (PALAIS-ROYAL). — L'Ombre ; Louise Bernard (PORTE-SAINT-MARTIN). — Les Moyens Dangereux (OUFON). — L'Italien et le Bas-Breton ; Mignon (GYMNASÉ). — L'Homme Blasé (VALOISVILLE). — Stella (théâtre de la GAITÉ). — Piqueurs et Flâneurs (VARIÉTÉS). — Reprise de La Péri (OPÉRA).

La liste est longue, Dieu merci, et les théâtres n'ont pas fai-

les Harpagnons cette semaine ; ils écoutent la prose et les vers à pleines mains, en vrais dissipateurs. Commençons par madame la marquise de Carabas : à toute marquise tout honneur.

La marquise, d'abord, n'est pas du tout marquise ; elle finit par là, il est vrai, mais elle débute par être tout simplement Fanchette la menuisier. Fanchette, par son air vil et méchant, a fixé un instant les regards de M. le marquis de Carabas ; après quoi M. le marquis a délaissé Fanchette, se trouvant trop

reux que vous avez vu se jeter, tête baissée, aux pieds de la brune et de la blonde; Arnal est un homme blasé; le cœur d'Arnal est mort, Arnal n'aime plus rien : que ferons-nous d'Arnal?

Il s'appelle Nantouillet. Or, Nantouillet est venu au monde affligé de deux cent mille livres de rentes; de là vient qu'à trente-deux ans, Nantouillet s'ennuie, Nantouillet est blasé; ni le bon vin, ni la bonne chère, ni les beaux yeux, ni les beaux chevaux, ni les beaux châteaux, ne sauraient divertir Nantouillet; voyage-t-il, il bâille; demeure-t-il, il bâille encore; il bâille toujours.

« Si tu te mariais? lui dit-on. — Soit! » Et Nantouillet arrête la première femme qui passe pour en faire sa femme. Celle-ci ou celle-là, qu'importe à l'homme blasé? Malheureusement ou honnêtement, mademoiselle de Gauries est en puissance d'annuit, et quel annuit! un lutor, un manant, un athlète; il savait bien Nantouillet au collet, et voici nos deux gaillards qui se battent et se précipitent l'un et l'autre dans la rivière. Quel homme blasé, fut-il le plus blasé du monde, ne se sentirait pas emporté d'un pareil plongeon?

Je vous assure que Nantouillet maintenant n'a plus le temps d'être blasé; croyant avoir noyé son rival, il passe son temps à se cacher, à fuir les gendarmes, à se donner pour mort, à manger du pain sec, à boire de l'eau claire, à vivre enfin dans l'abstinence et les transes mortelles; après quoi, s'apercevant que ce terrible rival n'est pas mort, il se noie.

de conseiller au Parlement. Le Gymnase n'a pas même pensé à demander à M. le garde-des-sceaux son avis sur cette promotion.

M. Jules de Premaray est le père de cette duchesse de Longueville mêlée de pharmacie. La pharmacie, la duchesse et M. de Premaray ont réussi tous les trois.

Parlez-moi de Stella, c'est là une excellente fille; un beau jour, elle prend des vêtements masculins, s'aventure à pied à travers les pays les plus sauvages, supporte le froid, la fatigue, la faim, s'expose à la féroce des bandits, et pour quoi? pour aller délivrer son père qui gémit depuis seize ans au fond d'un noir cachot; elle le délivre, en effet, mais au prix de quels dangers, de quelles souffrances et de quelles terreur! Le traître Osborne, qui tenait aux fers ce père infortuné, est exemplairement puni.

Stella fait couler des ruisseaux de larmes au boulevard du Temple.

Martial était un piocheur, il devient flâneur; de flâneur à mauvais sujet, il n'y a que la main; donc, Martial se grise, casse les vitres et bat les gens; mais le fond est bon; Martial se repent et redevient hon ouvrier comme ci-devant; mademoiselle Antoinette opère cette métamorphose et en est la récompense.

Si on réussissait par les honnêtes intentions, ce vaudeville aurait réussi; mais il faut un peu d'esprit sur une bonne intention, comme il faut des confitures et du beurre frais sur une tartine. MM. Duvert et Lauzanne ont oublié la confiture.

Carlotta Grisi est revenue de son voyage de Londres, et avec Carlotta revient la Peri. Ce charmant ballet a charmé la perle Albion. Mademoiselle Grisi rapporte avec elle la preste suivante de cet enthousiasme britannique pour l'œuvre de M. Théophile Gautier; prêtez l'attention à ces tableaux ravissants :



brée, sa jambe et son pied mignon, son cou de cygne et sa coiffure dans le dernier goût. Achmet est ravi; il risque un œil.

Ici l'horizon s'assombrit; le farouche sultan Mahomet tire à bout portant un coup de son pistolet de poche sur une esclave recalcitrante qui s'enfuit du sérail; l'esclave ne reçoit pas la balle dans le visage, au contraire.



La Peri se glisse dans le corps de cette infortunée, comme un entre dans un appartement vacante pour cause de mort subite; un appel cette espèce de location, météorologique.

Cela fait, la Peri se livre avec Achmet à toutes sortes d'exercices plus ou



entrouverte, sa main posée sur son cœur, expriment agréablement sa satisfaction. Plus loin, la Peri se permet les écarts d'un pas de châte, qui ressemble comme



deux gouttes d'eau à l'air du Ballet des Peritis.

Achmet, sur-

Ceci vous représente d'abord le seigneur Achmet, concludé sur son ottomane dans l'attitude d'un Ottoman qui s'amuse excessivement peu; selon l'expression turque, le seigneur Achmet s'embête; la belle langue que la langue turque! — Trois emuques noirs cherchant à le distraire, lui apportant, l'un une énorme brioche, du moins je le suppose, surmontée de trois petits pâtés; l'autre, une pipe et un fourneau pour allumer un cigare de cinq sous; le troisième, une paire de bottes sur un plateau. Mais Son Altesse est insensible à tous ces agréments, et à parfaitement l'air de dire, toujours en langue turque: Je m'embête et vous m'embêtez!

Puisque le cigare *regalia* ne peut rien sur monseigneur, dit le grand-vizir, offrons-lui des femmes ravissantes. En effet,

moins permis par le sergent de ville. D'abord, elle se sauve dans la lune, croyant jouer un bon tour à Achmet; mais Achmet, qui n'est pas borge, la découvre à l'instant à cet étage supérieur, et la montrant du doigt, lui crie: « Goncou! » Son jarret tendu, sa mâchoire



voici venir des haydars et des alindes un peu soignées; mais Achmet se conduit comme un diable devant ce sexe charmant, et lui baille au nez, à se décrocher la mâchoire.

Enfin la Peri paraît; vous voyez ses grâces, sa taille can-



J.L.

(Arag.)

reprend son nom et son bien, laisse là mademoiselle de Camarins, épouse une naïve petite fille qui l'aime, et se déclare radicalement guéri de sa maladie d'homme blasé.

Il y a beaucoup d'esprit comique, de traits burlesques, d'entrain dans ce vaudeville de MM. Duvert et Lauzanne, et Arnal y joue de verve.

« Ah! vous ne savez pas le latin, dit Sganarelle; eh bien! je vais vous parler latin: *Hic, hec, hoc; cabricias, catalanus, musa, la muse.* » M. de Kerkaderk sait l'italien à peu près comme Sganarelle le latin; le fond de sa langue est le bas-breton; cela n'empêche pas Kerkaderk de triompher d'un Italien, son rival en amour, de le faire prendre par son excellent beau-père pour un Bas-Breton renforcé, et d'épouser mademoiselle Anna Bompard à sa place. Des quiproquos plaisants roulent sur le bas-breton et l'italien, ont fait réussir cet agréable petit acte, dont l'auteur est M. Armand Brizardin.

Tout à l'heure la marquise de Gardas cachait l'archette la menuisier; Manon, au contraire, cache une duchesse, la tendre et hardie duchesse de Longueville, l'épouse de la Fronde.

Poursuivie par les gens de Mazarin, madame de Longueville non-seulement a pris ce nom grossier de Manon, mais elle en porte la simple pipe et l'humble bayolet; le prince de Marsillac l'accompagne sous le titre et le costume du sergent Bouton-d'Or. Recueillis chez un apothicaire de Harfleur, Manon fait la cuisine, et Bouton-d'Or plaisante avec le garçon de boutique; et ainsi ils parviennent à s'échapper.

Nous les retrouvons à Paris; là, madame de Longueville continue ses intrigues, et Marsillac est jaloux; un simple avocat de Harfleur est cause de cette jalousie; tout dévoué à madame de Longueville dans sa fuite, il est devenu son secrétaire intime. Cependant il avait un amour dans le cœur pour la fille d'un apothicaire; en la retrouvant à Paris, notre honnête avocat revient à ses premières amours, et renonce à la tendresse et à la faveur de la duchesse. Ce beau trait comble Marsillac d'admiration; il promet au jeune avocat un siège

par le terrible Mahomet en flagrant délit de Péri, s'esquive adroitement par la fenêtre; Mahomet tend les mains pour le saisir par les pieds, seule partie d'Achmet



qui lui offre encore prise; cette situation donne à l'honorable sultan la mine d'un cordonnier occupé à prendre mesure à sa pratique.

Achmet, libre et apercevant la pointe des pieds de la Péri,



suspendue en l'air, s'abandonne à des démonstrations de joie qui le déforment beaucoup; mais l'amour excuse tout.

Que ne ferait-on pas, en effet, pour cet adorable minois de Péri que voici, et pour cette talle de guêpe?



Achmet, au comble du bonheur, ne se contient plus, et danse un pas de clôture, panache au vent, et toutes jambes dehors.



Vivent à jamais Achmet et la Péri!

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

(Voir t. II, p. 26, 56, 105, 139 et 155.)

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(SUITE.)

— Ah! dit Mark sur le même ton, vous y voilà! rien autre, un esclave. Si bien que lorsque cet homme était jeune — n'avez donc pas l'air de le regarder pendant que je vous parle — lorsqu'il était jeune, il a reçu une balle dans la jambe, une balafre sur l'avant-bras; il a été marqué et tâtillé au vil, sur tous ses membres, ni plus ni moins qu'un véritable porc. Son corps a été déformé à coups de tonet, son col encorché par un collier de fer; ses chevilles et tous ses poignets excoriés gardent la marque des lourds anneaux qu'ils ont longtemps portés. Comme je venais d'avancer mon dîner, il s'est dépouillé de son habit, et m'a débarrassé de mon appétit par la même occasion (1).

— Tout cela serait-il vrai? demanda Martin à son nouvel ami, resté debout à côté de lui.

— Je n'ai mille raisons d'en douter, répondit ce dernier, baissant les yeux et secouant la tête. La chose se voit assez fréquemment.

— Dieu vous bénisse! reprit Mark, je ne le sais que trop, moi, pour avoir entendu l'histoire tout au long. Ce premier maître mourut; ainsi fit le second, la tête ouverte d'un coup de hache par un autre esclave qui, l'affaire faite, alla se noyer au plus vite. Puis, le pauvre noir, celui qui est là, gagna un meilleur maître, et, en mettant son sur soi, au bout de nombre d'années, il parvint à racheter sa liberté, qui lui fut cédée au rabais, vu que ses forces déclinaient rapidement et qu'il était fort malade. Ce fut alors qu'il vint ici, où il travaillait tant qu'il peut, et économise de son mieux, afin de se passer une légère fantaisie avant de mourir, de se régaler d'une petite emplette, un rien, une bagatelle: sa fille seulement, sa propre fille qu'il voudrait racheter... Voilà tout! hurra Mark Tapley, qui s'exaltait de plus en plus; et vive la liberté! hurra! pour jamais!

— Paix donc, cria Martin lui mettant la main sur la bouche, frêve à vos folies. Ne pourriez-vous me dire ce qu'il lui faut?

— Qui? l'homme? Hattiez-vous bagages, pour les charrier sur sa broutte, dit Mark; il serait venu un peu plus tard, mais j'ai voulu le louer à l'avance, à prix raisonnable et de mon argent, afin qu'il me tînt compagnie, qu'il me mit en gaieté; aussi me voilà joyeux comme pinçon. Ah! si j'étais assez riche pour passer contrat avec lui, et que je pusse compter sur sa visite quotidienne, pour le regarder, là, tous les jours, à moi seul; je deviendrais par trop joyeux!

— Il est fâcheux d'élever des doutes sur la véracité de Mark, mais l'expression de ses traits, et le fait avouer, donnaient dans ce moment même un démenti formel à sa déclaration de joie.

« Le Seigneur vous vienne en aide, monsieur! poursuivit-il; mais ils sont si passionnés pour la liberté, de ce côté-ci du globe, qu'ils l'achètent, la vendent, la portent avec eux, fêlant en plein marché? Bref, ils en sont si amoureux, qu'ils ne peuvent s'empêcher de prendre avec elle toutes sortes de libertés, et c'est là la raison du naufrage. »

— Fort bien, dit Martin, qui désirait changer de sujet. Et maintenant que vous en êtes venu à conclusion, Mark, peut-être me ferez-vous l'honneur de m'en conter, Mark, peut-être sur cette carte d'adresse du lieu où il faut porter nos effets; Pension bourgeoise de mistress Pawkins.

(1) Pour sauver Mark du reproche d'exagération, nous copions au hasard quelques-uns des avertissements prodigieux sans nombre dans les journaux américains, et précédés habituellement d'une grosse gravure sur bois représentant un nègre marion, les mains enclavées dans des menottes, courbe sous l'effort d'un blanc qui le tient serré à la gorge.

« En fuite, un enfant nègre d'environ douze ans; il porte autour du cou un fort collier de chien, sur lequel est gravé le nom de De Lampert. »

« Vingt-cinq dollars de récompense pour qui me ramènera mon nègre Isaac; il a au-dessous de l'œil droit la cicatrice d'une blessure faite par un coup de bâton, et sur le dos, celle d'un coup de fer. »

« En fuite, un nègre du nom d'Arthur; il a une large cicatrice traversant la poitrine et les deux bras, restes d'une érabillade faite au content. Il aime fort à parler de la bonté de Dieu. »

« En fuite, une jeune fille noire du nom de Marie; elle a une petite cicatrice sur l'œil gauche, plusieurs dents de la mâchoire supérieure arrachées, et la lettre F marquée au fer rouge sur sa joue et sur son front. »

« En fuite, une femme nègre et ses deux enfants. Peu de jours avant son éviction je l'avais brulée à la joue gauche avec un fer rouge, en essayant de tracer la lettre M. »

Pour expliquer les dents arrachées, les ongles des mains et des pieds coupés, signalément habituels des malheureux fugitifs, nous dirons que c'est un traitement qui se reproduit en cas de rébellion, de crainte d'évasion, ou lorsqu'une négresse trop belle inspire de la jalousie. Quant aux lettres marquées au fer rouge, c'est une simple mesure d'ordre. Du reste, les maîtres qui tout couper une main à leur esclave choisissent de préférence la gauche, comme moins agissante; de même ils menagent l'oreille en faisant couper les doigts de pieds. Le nez et les oreilles paient aussi leur tribut de chair et de sang aux propriétaires d'esclaves. Nous pourrions en rapporter de nombreux exemples en continuant à reproduire ces annonces, aussi communes dans les journaux américains, que celles des maisons à vendre dans nos petites affiches; mais cette dégoûtante et barbare recatulation fatiguerait nos lecteurs autant qu'elle nous a fatigués nous-mêmes.

— Pension bourgeoise de mistress Pawkins? répéta Mark; allons, Cicéron, en avant!

— Est-ce la son nom? demanda Martin.

— C'est son nom, monsieur, » réplica Mark; et, de dessous le porte-manteau de cuir dont les reflets de sa noire figure obscurcissaient les ombres, le nègre acquiesça par une grimace et descendit, clopin-clopat, chargé d'une portion des bagages, Mark Tapley ayant pris les devants avec le reste.

Martin et son ami les suivirent jusqu'à la porte d'en bas; et ils allaient continuer leur promenade, quand l'Américain arrêta son compagnon et lui demanda, en hésitant un peu, si l'on pouvait se lier au jeune homme.

« A Mark? oh! certainement on peut tout remettre à sa garde. »

— Vous ne me comprenez pas. — Je crois plus prudent pour lui de venir avec nous. C'est un brave garçon qui dit son avis trop ouvertement.

— Au fait, réplica Martin en souriant, n'ayant jamais habitude de république libre, il a pris l'habitude d'avoir son franc parler.

— Décidément, il vaut mieux qu'il ne nous quitte pas, reprit l'Américain, il pourrait lui arriver malheur. Nous ne sommes pas ici dans un état à esclaves, à la vérité; mais, je l'avoue, non sans honte, l'esprit de tolérance est chez nous beaucoup moins commun que ses formes; à la moindre dissidence, notre modération les uns envers les autres fait défaut, et pour peu qu'il s'agisse d'étrangers... Non, réellement il est plus prudent qu'il nous suive. »

En conséquence, Mark fut rappelé; Cicéron et sa broutte s'acheminèrent d'un côté, et Martin et ses compagnons de l'autre.

Ils mirent deux ou trois heures à parcourir la ville, la considérant des points de vue les plus avantageux, s'arrêtant dans les principales rues et devant les édifices publics que M. Bevan leur faisait remarquer. Enfin, comme la nuit s'approchait, Martin proposa de retourner prendre le café chez mistress Pawkins. Mark, sans nouvelle connaissance, qui paraissait avoir à cœur de le conduire, ne fit ce que pour une visite d'une heure, chez un de ses amis logé dans le voisinage, finit par l'empêcher. Las et fort disposé à déclinier la politesse, Martin n'osa persister à montrer en avant qu'il n'était pas connu de ceux après lesquels son compagnon désirait si fort l'introduire. Une fois donc, en sa vie, à tout hasard, et sans que la chose tirât à conséquence, Martin se résigna à faire céder sa volonté à celle d'autrui; le consentement même fut donné de bonne grâce, tant le voyage lui avait déjà profité.

S'arrêtant devant une maison fort propre, de médiocre étendue, dont les fenêtres, vivement éclairées, illuminaient la rue obscure, M. Bevan frappa. La porte fut immédiatement ouverte par un Irlandais, tellement Irlandais d'accent, de geste et de visage, qu'il semblait ne pouvoir être revêtu que de haillons, et manquaux précédents, à son devoir, à toute idée royne, en se présentant, avec sa figure riante, bien couvert d'un habit complet.

Mark fut laissé aux yeux de cette espèce de phénomène; n'était rien moins aux soins de Martin, et M. Bevan, montrant le chemin à ce dernier, l'introduisit dans le salon, dont les fenêtres égayaient et éclairaient la rue. Là, il présenta à ses amis: « M. Chuzzlewit, gentilhomme tout frais débarqué d'Angleterre, dont il avait eu le plaisir de faire la connaissance depuis peu. » Accueilli avec la plus parfaite urbanité, Martin, en moins de cinq minutes, se trouva établi fort à l'aise au coin du feu, et presque sur un pied d'intimité avec toute la famille.

Elle se composait de deux jeunes demoiselles — l'une âgée de dix-huit ans, l'autre de vingt, — toutes deux à tailles déliées, toutes deux fort jolies; de leur mère, plus âgée, plus létrée, qu'à l'avis de Martin elle n'avait dû l'être; de leur grand-mère, petite vieille à l'air vif et éveillé, qui semblait s'être fait entendre une première fois pour reparaitre ensuite toute guillerote sur l'horizon; en outre, il y avait le père et le frère des deux jeunes miss; le premier, négociant, le second, encore étudiant au collège. Tous deux, par une certaine cordialité de manières, rappelaient l'introduit de Martin, auquel ils ressemblaient un peu de visage, chose assez naturelle puisqu'ils étaient proches parents.

Martin n'avait pu s'empêcher d'établir la généalogie à partir des jeunes filles, vu qu'elles tenaient le premier rang dans ses pensées, non-seulement parce qu'elles étaient, comme nous l'avons dit, fort jolies, mais parce qu'elles portaient les plus agréables petits souliers du monde, et les bas de soie les plus fins et les mieux tris; avantages que leurs chaises berceuses déployaient de façon à tourner la tête aux assistants.

Rien de plus agréable, sans doute, que d'être commodément assis dans une chambre bien close, meublée avec élégance, chauffée par un brillant foyer, remplie de charmants bagatelles, de décorations ravissantes, y compris quatre enroulements petits souliers, le même nombre de bas blancs et soyeux, et, enfin, — nontroué non? — les petits pieds, les fines jambes dignes d'être aussi arçaiement enchaînées! Un rude passage dans le Scrow, une massade station dans la pension bourgeoise de mistress Pawkins, avaient merveilleusement préparé Martin à contempler sa nouvelle situation sous ce point de vue flatteur; en conséquence, il devint charmant, irrésistible, et, lorsque le thé et le café arrivaient, escortés de confitures, de fruits onctifs et des plus miraculeux petits gâteaux du monde, l'Anglais, ivre à toute sa vivacité d'esprit, avait fait la comédie de la famille entière.

(La suite à un prochain numéro.)



penser à grand-chose (je le sais bien, moi qui pensais avec lui), on frappa à la porte, et Antonio introduisit le signor Caldi.

A ce nom de Caldi, Paganini se levant avec vivacité, je sentis un soubresaut terrible, et je fus refoulée, comme dans un tremblement de terre, dans les dernières cavités de son cerveau.

« Vous voici enfin, Caldi, » s'écria-t-il d'une voix émue.

seigneur Caldi, que vous m'avez si précieusement choisi de semblables cordons.

— Oh! monsieur, » dit Caldi en les ramassant avec soin. Et il les replaça dans le papier huilé de la boîte de fer-blanc.

Cependant Paganini avait fait choix d'une douzaine de cordes qui lui parurent bonnes; dans surtout étaient sans défaut, il les regarda avec une sorte d'extase: « Voilà qui est parfait! voilà qui est merveilleux! dit-il; jamais cordes plus fines, plus vierges, plus pures, n'auront été couchées sur un cheval; ce sont deux chefs-d'œuvre.

— Et les dix autres, » dit Caldi, qui, transporté de plaisir à ces compliments, espérait encore en obtenir pour le reste de sa marchandise.

« Elles peuvent être excellentes, mais j'ai besoin de les essayer. »

Alors Paganini prit un violon suspendu près de son secrétaire...

C'était ce célèbre *amati* sur lequel il a fait tant de merveilles.

Je frémis de joie et d'inquiétude en ce moment, car je touchais au but que j'avais désiré en faisant invasion dans cet homme; il n'y avait plus entre moi et la connaissance de son génie qu'un instant de séparation.

Il contempla son violon avec le regard humide et caressant d'une mère qui baise de ses yeux l'enfant qui presse sa mamelle; il semblait que ce regard dit: « Mon bon violon, mon cher, mon tendre *amati*! Et il le fit tourner voluptueusement dans ses mains immenses.

Puis, ayant détaché la première cheville, il y noua une des dix cordes du seigneur Caldi.

Il accorda son instrument, et après avoir piné fortement et avec sôcheresse la corde, il prit son archet et tira un son...

Oh! alors je sentis le dieu autour de moi, et j'éprouvai comme une extase, ce que les dames auraient nommé un spasme.

« O signor! bravissimo! bravissimo! » s'écria Caldi dans le ravissement.

Et mon admiration intérieure et silencieuse était à l'émision de celle du marchand de cordes.

Paganini tira un second son, et, hochant la tête, il dit: « Elle n'est point parfaite.

— Quoi! » dit Caldi, dans le plus grand étonnement.

Quoi! pensai-je dans le plus grand étonnement.

Lorsqu'une jeune fille que la pulmonie dévore, chante avec l'énergie brûlante que lui donne cette maladie, la foule admire la pureté délicate de sa voix; mais Hossini ou Corvisart disent: « Hélas! sous cette voix pure la mort est là qui se cache; » car le son leur a révélé à eux seuls l'ardente fièvre qui couve dans la poitrine de la pauvre enfant.

Il en était de même du grand artiste; à son oreille si délicate, si susceptible, la douleur cachée sous ce son en apparence si pur se manifestait.

Il rejeta la corde.

Il essaya un *la*, qui il trouva trop éclatant malgré l'enthousiasme de Caldi.

Il le condamna encore.

Il essaya et repoussa également cinq autres cordes que son incompréhensible discernement trouvait un trop faibles, ou trop sautes, ou trop vibrantes, ou trop flexibles, ou trop moines.

Les trois cordes qui restaient lui parurent bonnes.

Mais quand il eut repris les deux premières qu'il avait d'abord jugées parfaites, et qu'il les eut accordées sur son violon,

Oh! alors il les fit résonner avec amour et fureur, il les foudroya avec énergie, il les caressait et les berçait en sons harmoniques, il en tirait de ces sons violents qu'on eût pris

— De *sol*, dit Paganini en souriant, en voici un que j'ai depuis quatre années et qui n'a pas son égal à Naples, dans toute l'Europe, et dans votre boutique de fer-blanc, entendez-vous, M. Caldi? Tant que cette bonne corde vivra, aucune autre ne viendra se coucher à sa place sur le chevet d'ivoire de mon violon.

En parlant ainsi il caressait cette quatrième corde d'arçon qui résonnait mollement sous ses doigts, comme un chien qui hurle tendrement quand son maître lui presse la tête avec amitié.



Je cherchais à part moi ce que pouvait être cet homme. Était-ce le génie diabolique qui, disait-on, inspirait mon hôte? ou bien le frère de la femme qu'il avait assassinée? ou son créancier impitoyable et acharné? car son émotion avait été si vive, qu'il fallait bien que ce fut quelque chose d'extraordinaire.

Mais ce n'était rien de cela, car Paganini n'avait point de génie diabolique à sa suite, n'avait jamais assassiné personne, et était un homme réglé dans ses affaires, ayant un livre de compte avec les deux colonnes *avoir et dépenses*, et si éloigné d'être tourmenté par ses créanciers, qu'il avait en Italie des propriétés à être trente fois électeur en France, depuis l'abaissement du cens électoral.

Qui donc était cet homme dont la présence excitait la tempête dans le cœur du grand artiste?

C'était un marchand de cordes de violon, ce que me fit révéler par ces paroles de Paganini:

« Caldi, voyons vos cordes. »

M. Caldi ouvrit gravement un long cylindre de fer-blanc, et développant un papier transparent et huilé, il en tira une assez grande quantité de cordes roulées en cercles et attachées avec de petits nœuds roses, il les paronna sur une table de marbre qui en fut jonchée, et les remuant avec un air de satisfaction marquée:

« Voici, monsieur, dit-il, ce que nous pouvons faire de plus parfait; vous ne trouverez ni à Naples ni à Bologne de pareilles cordes. Elles sont dignes de votre talent, » ajouta-t-il avec une révérence où se trouvait autant du marchand que du dilettante.

« Hmm! » dit Paganini en lui lançant un sombre et ironique regard. Puis il examina avec une attention scrupuleuse ce qui lui était présenté, et ayant mis de côté une vingtaine de ces cordes, il les jeta à terre avec mépris en disant à Caldi:

« C'est apparemment pour ficeler mes cahiers de musique,



pour le tonnerre, ou de ces vibrations colériques qu'on croirait être de la lumière à cause de leur excessive et légère témérité.

Ces cordes étaient parfaites comme il les avait présentées, et les ayant conservées avec les trois autres, il congédia M. Caldi.

Près de la porte, M. Caldi se retourna vers lui: « Mais vous n'avez pas choisi de *sol*, signor? »



« Adieu donc, seigneur, mille respects et hommages d'admiration, dit Caldi en fermant la porte.

— Bonjour, » répondit Paganini.

Et le sublime artiste demeura seul.

Je me félicitais de cet isolement, car je pensais bien qu'il allait enfin essayer de sublimes préludes.

Mais il reprit son violon pour le suspendre près de son secrétaire, et s'enfonçant dans une bergère, il saisit nonchalamment un livre; il l'ouvrit, et lut.

C'était le roman de Manzoni, les *Fiancées*. Il lut avec ravissement quelques pages où tout ce qu'il y a de plus grand en idées religieuses et de plus tendrement pur et amour était merveilleusement développé; son cœur était plein; son âme, moi, son âme, était enivrée et ardente; il quitta le livre et songea.

Alors lui revinrent dans la pensée son amour pour Dieu étant enfant, et à la fois ses amours pour une femme adorée, mélange de souvenirs qui n'est point profane, mais vrai, mais permis, mais ordonné par le Seigneur, qui a dit à l'homme: « Je suis Dieu, aime-moi; voici la femme, aime-la. » Et il faisait apparaître dans sa pensée cette femme céleste et tant aimée qu'il avait perdue, elle qui avait semé, développé et agrandi son génie; elle pour qui il avait voulu être sublime, pour qui il avait voulu être plus grand que les autres hommes; dans la contemplation ensemble, moi son âme avec lui, cette femme aux cheveux et aux yeux noirs; au regard de feu et humide, au son blanc et palpitant, à la taille grande et svelte, à l'âme noble et tendre, d'heureuse apparition devant laquelle Paganini laissa tomber une larme, et je crois que je pleurais aussi comme une âme pleure.

Deux heures s'étaient écoulées dans ces rêveries délicieuses. Je ne sais qui l'en fit sortir brusquement.

Paganini prit alors son registre de compte, et il additionna un total. Bah! bah! indigne! quitter ton violon, ton Dieu, ton amour, ton amante, pour aligner des chiffres!

Oh! croyez que je n'étais pour rien dans cette détestable idée; et j'avais sans doute dans son cerveau un coin immense dans lequel je n'avais pu pénétrer, et où demeurait retranchée une pensée d'avarice.

Il lit ses comptes, et comme s'il devait trouver dans ce travail une inspiration, il saisit son violon et jona.

Mais ne croyez pas que ce qu'il jona alors fut admirable, non; car ce n'était ni la gloire, ni le génie, ni moi, qui l'inspirais en cet instant. L'argent seul avait ce privilège, il jouait sans but d'artiste, sans émotion, sans chercher à plaire, sans désir de se plaire à lui-même. Ce n'était plus de l'art, mais du métier; il jouait pour faire des tours de force, pour essayer des senteries merveilleuses, des luths moins d'instrument, pour dégourdir ses doigts, pour s'entretenir les

nerfs, pour s'assouplir les poignets, en un mot, afin qu'il fût en état.

Si vous alliez un matin chez cette sylphide qu'on nomme *Taglioni*, et que vous la vissiez la main gauche appuyée sur un dossier de fauteuil, faisant de nombreux et rapides battements avec ses jambes qu'elle exerce, cherchant à peine de la grâce, mais sollicitant ainsi une souplesse mécanique et surprenante.

Vous vous demanderiez : « Est-ce donc elle que nous avons vue sur la scène, si mollesse, si voluptueuse et si pure, s'affaissant sur elle-même avec une grâce si délicieuse, se redressant comme le roseau quand il se relève après avoir été courbé par le vent, étendant mollement ses bras arrondis qu'on prendrait pour des ailes, dansant avec cette taille si légère, ce cou si joliment balancé, ces yeux si tendres, ces jambes si déliées, ces pieds qui effleurent le parquet à peine, enfin avec cet ensemble si harmonieux, si enivrant, où tout respire la volupté, l'amour, la grâce et la pureté ? »

Vous vous demanderiez : « Est-ce elle ? »

Nou, ce n'est pas elle en ce moment, lorsqu'elle est seule et s'applique avec une peine infinie à redoubler les tressaillements nerveux de ses pieds, qu'elle fait aussi du travail pour faire de l'art le soir. Il en était de même de Paganini : un long temps s'écoula sans qu'il n'y eût rien entre son violon et lui que ses doigts agiles et ses nerfs rapides; mais pas une pensée de génie ou de cœur, rien que du métier.

Il s'était exercé, car c'est le mot, et c'était son but. Aussi je commençais à le prendre en mépris, cet homme de génie, ce Paganini d'enthousiasme et d'inspiration que j'avais vu jusque-là si vide de génie, d'inspiration et d'enthousiasme. Cela en vint à ce point que je fus plus calme lorsque, après ces deux longues heures de sons sans pensées, il laissa le violon et alla dîner.

Il mangea, je vous assure, d'assez grand appétit.

Sept heures sonnerent, et soudain je sentis dans tout son corps et dans son cœur comme une irruption de génie, de feu, d'enthousiasme, d'entraînement, de délire. Il se leva précipitamment; et il y avait dans lui un tumulte de pensées, d'émotion et d'orgueil, et tout cela avait une voix intérieure que j'entendis seule, et qui disait ces mots : « Maintenant, la gloire ! »

Il était retrouvé, je le retrouvais, le Paganini de génie, le Paganini d'âme, le Paganini de Dieu; c'était lui, le feu l'animait et l'embrasait; c'était lui ! et moi je nageais dans la joie et le délire, car l'âme n'est heureuse que dans le feu du génie; elle se meurt dans les êtres tièdes, dans les intelligences molles et plates, dans les cœurs de glace. Il lui faut des flammes comme à la salamandre pour y vivre; comme l'or et l'amante, elle se réjouit et s'épure dans le feu.

Et lui s'était aussi retrouvé. Il marchait à pas précipités et fermes, le pavé retentissait de sa démarche assurée. A voir cette taille majestueuse, cette tournure bizarre et inspirée, ceux qui ne le connaissaient pas s'arrêtaient en silence dans la ville, et se demandant : « Quel est cet homme ? »

Moi qui les voyais penser, je m'écriais, libre et sans pouvoir être entendu : « C'est Paganini ! » Et ils poursuivaient leur chemin, étonnés et se demandant encore : « Quel est cet homme ? »

Cet homme s'approchait de l'Opéra; les barrières tombaient avec respect. Tout ce peuple du palais des arts se courbait devant le roi des arts. Ils s'agenouillaient presque devant ce demi-dieu, et lui, comme accoutumé à ce culte, passait et montait jusque sur la scène. Là, caché derrière la toile du fond, il contemplait cette mosaïque de têtes et d'intelligences qui étaient jetées comme un tapis noir au parterre, comme des guirlandes parallèles de fleurs aux loges et aux galeries. Il entendait ces mille voix dont le murmure confus n'a ni son ni voix, ce tressaillement de la multitude qui se place et s'agite dans l'attente d'un sublime plaisir.

Pour lui, avant de s'élaner dans cette arène, lui, ce lion de la fête, retenu dans sa loge, il soulevait sa crinière d'ébène, il flamboyait des regards de feu sur ce monde, il écumait de génie et de fureur, et se cachait haletant et superbe.

Cependant l'orchestre, cet esclave à la seule tête et aux trois cents bras, s'asseyait sur ses bancs, et criait toutes ses discordances aiguës qui s'abaissent et s'élevaient sous l'archet et le soufflé pour parvenir à un même accord.

Un autre accord, aussi pur, aussi solennel, s'établissait en même temps dans ce peuple de spectateurs : le silence, le silence profond qui circulait de toutes parts et frappait toutes les hoches et les cœurs de respect et d'attente.

Puis, sur l'orchestre, sur le parterre et sur les loges, un calme saint s'était abattu, une porte du fond s'ouvrit, un homme parut :

Paganini !

Il se glissa pour ainsi dire de derrière la porte et développa bientôt son corps long et souple, surmonté de cette figure pâle aux cheveux noirs et flottants, qui ressemblerait à celle du Christ, si l'on ne s'y trouvait pas quelque chose de celle de Satan.

Il quitta le fond du théâtre, et s'avança, en se balançant mollement, jusqu'à la rampe allumée.

A son aspect il y eut un mélange d'extase silencieuse et d'applaudissement frénétique dont on aurait pu distinguer le contraste.

Lui ne s'occupait d'abord que de faire lentement et profondément plusieurs saluts qui s'adressaient si bien à tout le monde, que chacun eut les avoir reçus pour soi et avoir été particulièrement regardé.

Moi qui étais derrière ce regard et qui en ressentais la portée, je vous dirai ce que Paganini y mit de pensée et d'âme.

Il y avait dans ce regard, assésé ainsi en masse sur tout ce peuple, une fusion flamboyante d'orgueil, de dédain, de génie, de honte, de mépris et de grandeur. Ce regard disait à cette assemblée qu'elle était son esclave, puisqu'elle voulait se traîner haletante pour entendre un de ses soupirs; qu'elle était son tyran, puisqu'elle se était arrogé, avec une pièce d'ar-

gent, le droit de le juger et de l'écouter; qu'elle était profane, puisqu'elle n'avait pas un seul génie capable de comprendre Paganini tout entier; qu'elle était fantasque, ignorante et indigne, pleine de fâts vains la pour y avoir été; de jeunes filles arrivées pour être vues, de rivaux de bas étage placés pour faire fermenter leur jalousie et leur haine. Et ce regard disait encore : « Nous sommes deux dans cette enceinte : moi et toi, peuple; un homme de génie et une foule sans génie; »

un Paganini qui se sent à lui seul plus grand que la masse.

Ce regard, rempli de ces pensées, avait pourtant été si rapide qu'il n'avait duré qu'un instant, et l'artiste ayant donné le signal à l'orchestre, il leva très-haut son archet et le fit retomber violemment sur son violon, comme s'il y eût porté un coup de hache.

Alors tout fut commencé, non pas sa mélodie admirable, mais son jeu, mais le concert, mais la grande lutte; car, dans



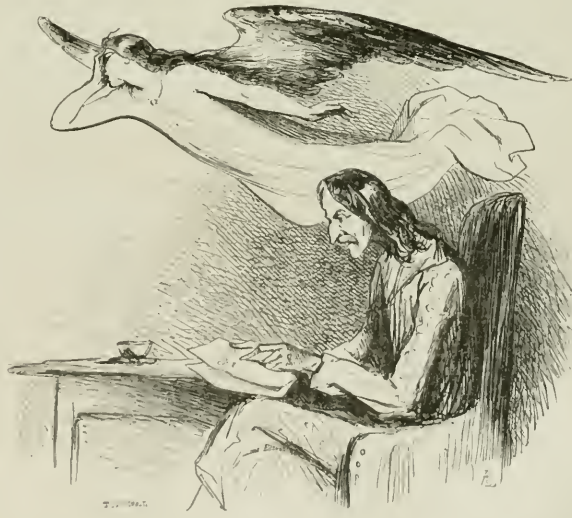
ces premiers moments, il sciait rudement ses cordes avec le crin aigre de l'archet, et l'instrument rendait des sons furieux, lugubres, aigus comme ceux du lion qui se réveille irrité et rugit.

Et aussitôt après ce réveil du génie, je sentis quelque chose de mystérieux et d'étrange; je ne sais ce qui s'opéra, mais il me sembla que je me matérialisais dans le violon, ou que le violon lui-même devenait immatériel comme mon essence; je me sentais palpiter, vibrer et parler avec lui; nous

nous étions fondus l'un dans l'autre, ou plutôt nous ne formions plus qu'une chose, un violon-âme.

Paganini jouait alors un morceau de musique qu'il avait composé.

Je ne sais véritablement, moi qui dois le savoir, si c'était sa mémoire ou son inspiration qui lui faisait reproduire ou inventer cette musique sublime; cependant les artistes de l'orchestre avaient devant eux la partition écrite, la partition de Paganini, et lui, quoiqu'il n'eût point de pupitre ou de



paper devant les yeux, il jouait sans aucun doute ce qu'il avait composé, ce qui répondait à la partition de l'orchestre, et cependant il y avait quelque chose de si spontané, de si brûlant dans son jeu, que je ne puis comprendre encore comment ce pouvait être la froide mémoire qui lui fournissait alors de telles inspirations.

L'orchestre était aussi ému et tremblant que l'esclave devant un maître.

Le public était dans l'extase; il ressentait sympathiquement le génie de Paganini qui s'incarnait pour ainsi dire dans chacun; tous sentaient leurs cœurs se dilater et se fondre en délicieuses émotions, lorsque l'archet, se balançant mollement sur les cordes, les faisait tressaillir d'amour, les faisait palpiter de volupté; ou, au contraire, lorsqu'il exprimait la guerre, la tempête, la fureur, la rage, alors on eût vu leurs figures se contracter, les sourcils se froncer, les dents

grincer et rugir, et de lourds soupirs s'échappant douloureusement de toutes les poitrines, comme s'il n'y eût en dans toute cette salle qu'une seule âme, qu'une seule chose, le violon.

Quant à Paganini, comme s'il se renfermait dans lui-même, dans un monde intérieur, intime à lui, il ne regardait plus la foule, mais son violon, mais son violon d'amar. L'envoilement de ses yeux et de ses bras, il le pressait sur sa joue creusée et sur sa poitrine d'airain, il l'enfonçait dans son sein, il aspirait ses sons et respirait avec lui; il voyait sans doute les sons s'échapper comme des éclairs, car ses yeux ardents les suivaient livrés sur les cordes, qu'ils semblaient opprimer de leurs regards. Jamais étreintes d'amour n'ont été plus vives, jamais regards plus profonds ne se sont enfoncés dans des yeux adonnés.

Et son archet, comme l'épée de l'ange, dardait des flammes et des rayons sur cet instrument prodigieux; il en pillait des harmonies enflammées, il s'en écriait des mélodies savaies comme des parfums de l'Orient, et dans les éclairs retentissants comme ceux de Dieu. Et d'autres fois, quand, après l'avoir fatigué violemment, le grand artiste écartait l'archet, il y avait enroulé après ces chants un son nouveau et fréle que sa main gauche excitait en pincant les cordes, et qui s'enfuyait rapide, pareil à ces étincelles que dardé l'électricité.

Après ce premier morceau, Paganini, reprenant son sourire gracieux, se retira au milieu d'un tonnerre d'applaudissements et de cris, en faisant la même et profonde révérence.

Puis vint je ne sais quel chantour ou chanteuse qu'on entendait sans l'écouter, par galanterie si c'était un homme, par pitié si c'était un homme.

Quand, à midi, pour fermer une lettre avec de la cire, vous allumez une bougie, vous cherchez sa lumière, qui se noie dans le rayon du soleil.

Il en était ainsi de l'artiste qui suivait Paganini. Je crois même qu'on l'applaudit, l'évoqua, que se trouvaient eux-mêmes, derniers restes des trépassés qu'avait excités la musique du grand violon.

Il revint, et les acclamations se ruèrent encore sur sa venue pour le remercier de ce qu'il avait fait, pour lui rendre grâce de ce qu'il allait faire, pour lui rendre gloire de ce qu'il était Paganini.

Cette fois sa pensée paralysa trois cordes, n'ayant conservé que celle bonne corde d'argent que vous savez; il ne dit pas, mais on sut qu'il allait jouer sur elle seule des variations sur la marche de Moïse.

Musicien sublime, pourquoi retrancher ces cordes? pourquoi l'interdire ces efforts célestes que j'ai pu et ce monde lorsque, les faisant résonner toutes à la fois, tu produisais à toi seul un concert d'harmonie entière chaque corde était en même temps appelée? — Qui la force à l'imposer ce martyre, à l'écrémer dans cette gêne? Pourquoi ce caprice, homme de génie?

Non, ce n'est pas un caprice, ni seulement un surprenant prodige: c'est un enseignement; c'est pour révéler aux hommes ce qui est enfoncé dans une seule corde, et comment en la frappant de l'archet il peut s'en couler le trésor le plus incompréhensible de la musique. Ainsi Moïse frappait la corde d'argent, et il en sourde des suites infinies de sons et de mélodies.

C'est qu'il a appris à son violon et au monde ce que c'est que la son harmonique.

Quant Paganini à sa seule corde parcouru le clavier des sons, et que parvenit à l'approche du cheval et s'écria comme Dieu à la mer: Il n'a pas plus lui; Paganini revient sur ses pas, reconnaît que, et déjà il est plus loin, car le son harmonique s'enfonce dans d'autres espaces, lui donne d'autres vibrations qu'il puise en abondance et sans fin.

Et ce son qu'il trouve dans une autre nature ne pouvait en être tenu de la nôtre; il a je ne sais quelle fluidité limpide, quelle étonnante insaisissable, quelle suavité exquise, quel relai mystérieux, qui fait qu'il hésite à la nommer un son, une lumière ou un parfum.

Tel est le son harmonique de Paganini; avec lui il ravit dans le ciel les cœurs des hommes, qui n'avaient pas jusqu'à lui soupçonné de pareils plaisirs. Il enlève sur un char de lumière toutes ces intelligences égarées pour les bercer dans des nuages d'or, qui les approchent du Seigneur; et quand il a fini avec ces célestes prestiges, tous le regardent stupéfaits de volupté et d'admiration, et se demandant: Où donc est le surplu des biens qui nous a versé comme une rosée délicate quelques parcelles des concerts de Dieu?

Il cessa encore, et vint un autre artiste qui laissa la foule se reposer, tandis qu'il chantait librement je ne sais quoi.

Paganini repartit une troisième fois; il avait repris toutes ses cordes et sa fureur. Plus de délices, plus de suavités, plus de ravissements célestes; à présent c'est l'océan qui va mugir et se soulever emporté; c'est la création de la terre et ses bouillonnements affreux; c'est le volcan qui s'allume et repète les entrailles embrasées de la terre; ce sont les dernières convulsions de l'univers lorsque le Seigneur l'écrasera dans sa marche; et lui dira: « Meurs! » — Paganini ne vint rien peindre de cela; mais il faut rappeler ces choses pour comprendre sa furie merveilleuse, lorsqu'il brandit son archet pour arriver au grandiose, au terrible.

Alors toutes les cordes à la fois frémirent, brûlaient sous les temps redoublés de ses doigts, qui tombaient pressés comme la grêle avec la foudre. L'archet, de son côté, les declinait, les irritait, les enflammait, les declinait toutes vives, et se roulait sur elles avec barbarie; elles s'écrasèrent dans leur douleur... et tous ces cris étaient sublimes.

Lui, Paganini! dans son genre et sa fureur, s'avourait ces déesses, rugissait et se débattait dans ce martyre du violon; il le pressait de plus en plus, le frappait, le tortait, l'écrasait dans ses angoisses... et cette barbarie était sublime.

Lui, Forcheste, écarté baletant, effrayé, suivant avec horreur, et comme un seul corps, l'archet du maître... et cette horreur était sublime.

Lui, le peuple, la foule, pendait à cet archet, exalté, ravi dans son effroi, brisé d'émotion, araba d'enthousiasme, ne respirant point... et cet effet était sublime.

Et le concert se termina.

Paganini salua une dernière fois avec la sourde du génie et de l'orgueil subtil; son triomphe illuminé de joie sa figure extraordinaire, et tout le monde qui le voyait quitter la scène lui jetait un dernier et unanime cri d'admiration, et se penchait tout d'une masse vers lui comme pour se précipiter à la fois à ses pieds, pour toucher ses mains et son archet sacrés.

Il disparut... La foule s'éleva; et bientôt dans cette grande salle d'harmonie, devenue deserte et silencieuse, tout fut étincelle et vide.

Lui regagna sa chambre, épuisé de cette soirée de gloire et de plaisir; il se laissa tomber sur un canapé, presque évanoui et soupirant.

« Oh mon grand! si mon beau! si non sublime Paganini! m'écriai-je au milieu de ses pensées; car j'étais si here, si joyeux, si glorieux avec lui!

La porte s'ouvrit; entra Antonio, tenant un vase et une lettre; Paganini sortit brusquement de cet affaissement qui l'oppressait, saisit le papier et le lut rapidement: 22,552 fr. de recette.

Il lui fit mettre le vase sur une table... c'était de l'opium...

Ah!... à cette double vue, l'horreur me saisit... je brisai les chaînes qui me retenaient à lui, et sortis, effrayé et le maudissant, du cerveau de Paganini.

Amélioration et Couverture de Voies publiques à Paris.

Quand on jette un coup d'œil inattentif et rapide sur un plan de Paris, on n'y distingue d'abord qu'un réseau de lignes confuses, dirigées dans tous les sens, se croisant sous tous les angles, dédale inextricable où les rues, longues ou courtes, droites ou courbes, semblent éparsées comme au hasard. Mais après un moment d'attention, ce chaos apparent se régularise peu à peu; l'œil saisit sans peine et suit dans leur développement les grandes lignes qui divisent, comme autant d'artères principales, ce tissu de rues et de carrefours. On voit alors rayonner presque symétriquement autour des différents centres de circulation, les routes, qui répandent du cœur aux extrémités la vie et le mouvement de la grande capitale.

Distribuer avec intelligence les principales voies de circulation, les couper commodément et les relier entre elles de distance en distance par des voies secondaires, les diriger de manière à rendre le chemin d'un point à un autre aussi court que possible, calculer leur largeur suivant leur importance relative, tel est le travail difficile qui constitue ce qu'on appelle la voirie urbaine, et qui forme l'une des plus considérables attributions de l'administration municipale parisienne.

Si l'on mettait toutes les rues de Paris au bout les unes des autres, elles franchiraient la frontière et couvriraient presque jusqu'à Turin, puisqu'elles ont plus de soixante-douze myriamètres de développement (1). Il faut penser ensuite que ces cent quatre-vingt-dix lignes de rues sont bordées de hautes maisons, et que pour élargir seulement un mauvais passage, retrasser un coin encombré, régulariser un carrefour dangereux, il faut blesser les intérêts de vingt propriétaires, risquer vingt procès, et dépenser en dernier résultat beaucoup de cet argent que les contribuables ne donnent qu'avec peine et avec la condition qu'on l'économisera le plus possible. Si l'on veut remplir cette condition, quatre ou cinq grandes entreprises de voirie à la fois sont déjà beaucoup. Mais sur cette vaste étendue où tout le monde appelle des améliorations presque sur tous les points à la fois, qu'est-ce que quatre ou cinq améliorations à quarante lieues de distance l'une de l'autre? Ajoutez à cela l'indifférence ordinaire de Parisien pour tout ce qui ne se trouve pas dans l'horizon du quartier qu'il habite, dans le cercle de ses relations intimes, et sur le chemin de sa promenade ou de ses affaires. Parlez à un habitant du Luxembourg de l'importance du percement Laperche et du prolongement de la Ferme, il ouvrira de grands yeux et vous demandera ce que c'est. Parlez de la rue Constantine à un élégant de la Chaussée-d'Antin, il vous répondra que ce n'est certainement pas dans le quartier de l'Europe, et qu'il s'en soucie fort peu; mais s'il même si l'on se trouvait pas d'habitants bourgeois ignorant l'utilité de la rue Rambuteau? — Paris est tout un monde dans lequel l'hémisphère de la rive droite ne s'impne nullement de l'hémisphère de la rive gauche; et l'on peut être boulevardier sans que le coin de voirie administrative sans que l'autre s'en doute ou s'en emerveille.

Sans exposer nos lecteurs à des courses transatlantiques de l'un ou l'autre côté des ponts, nous les mènerons désormais un carant; et dans ce but, nous mettrons sous leurs yeux un petit plan de l'univers parisien, sur lequel nous avons tracé en lignes apparentes les principales améliorations de la voirie publique qui sont aujourd'hui, soit en cours d'exécution, soit en projet à l'étude. — Rue Rambuteau, rue de Sève, prolongement de la rue de la Ferme, élargissement immédiat des rues Saint-Nicolas et Saint-Lazare, projet des Halles, rue Laperche au Mancy, rue des Petits-Pères, rue Constantine, rue Clotilde, rue Mayet, rue d'Amsterdam, rue Neuve-Saint-Jean, etc. La liste en est longue, comme on le voit, et le travail est grand; mais Paris est plus grand encore: ces fragments disséminés dans tous les quartiers sont comme perdus sur le plan général. Cependant quelques-unes de ces entreprises sont considérables. Souvent encore ce ne sont pas les plus longues qui sont les plus coûteuses ou les plus difficiles. Ainsi, pour faire comprendre l'importance ou l'utilité de ces divers percements ou élargissements, quelques mots d'explication sont nécessaires. Ensuite nos ouvertures de rues, très-utilement nécessaires, ne sont qu'une petite partie des modifications apportées journellement à la voie publique par suite du système adopté par l'administration municipale.

(1) La largeur moyenne des rues de Paris est de 25 pieds (8 m. 08 c.) dans les quartiers de la rive gauche, et de 23 pieds (8 m. 71 c.) dans les quartiers de la rive droite.

ment de la rue de la Ferme, élargissement immédiat des rues Saint-Nicolas et Saint-Lazare, projet des Halles, rue Laperche au Mancy, rue des Petits-Pères, rue Constantine, rue Clotilde, rue Mayet, rue d'Amsterdam, rue Neuve-Saint-Jean, etc. La liste en est longue, comme on le voit, et le travail est grand; mais Paris est plus grand encore: ces fragments disséminés dans tous les quartiers sont comme perdus sur le plan général. Cependant quelques-unes de ces entreprises sont considérables. Souvent encore ce ne sont pas les plus longues qui sont les plus coûteuses ou les plus difficiles. Ainsi, pour faire comprendre l'importance ou l'utilité de ces divers percements ou élargissements, quelques mots d'explication sont nécessaires. Ensuite nos ouvertures de rues, très-utilement nécessaires, ne sont qu'une petite partie des modifications apportées journellement à la voie publique par suite du système adopté par l'administration municipale.

Lorsque le vieux Paris a été construit, la largeur des rues répondait aux besoins de l'époque; la population était assez restreinte, les voitures étaient presque inconnues. Aussi le centre de Paris est-il formé de rues sinueuses, étroites, sales, les fâcheux que la vénérable antiquité a laissés à notre circulation moderne, cloaque dangereux qu'il faut assainir et débayer.

Aujourd'hui les rues sont classées en trois catégories, suivant l'activité de la circulation qu'elles semblent appelées à recevoir. Les rues doivent avoir 10 mètres de large, les autres 12 mètres, les dernières 15 mètres. Toutes les rues qui rentrent dans l'une de ces classes, et qui n'ont pas la largeur assignée, sont impropialement frappées de reculement. On conceit tout ce que ce système entraîne de vexations pour les propriétaires forcés de démolir leurs maisons, et de dépenses pour l'administration, forcée de payer fort cher ce qu'elle ajoute à la voie publique. En outre, cette classification n'est et ne peut être jamais que provisoire. Telle rue qui semblait de troisième ordre peut devenir tout à coup du premier par un événement inattendu. C'est ce qui arrive aujourd'hui pour la rue Saint-Nicolas. Il faut donc recommencer sans cesse, démolir et reconstruire, démolir et reconstruire sans cesse, à fait démolir et planter une première; nouvelles vexations, nouvelles dépenses. — Une autre conséquence de ce système de démolitions et de reconstructions partielles, c'est que dans le louable motif d'éclaircir et d'élargir les rues sur une ligne parfaitement droite, on les rend aussi irrégulières que possible. On en voit un grand nombre dont les maisons, avançant et reculant tour à tour, ne figurent pas mal le contour extérieur d'une encreinte bastionnée ou crénelée, recepitales anguleuses plus nuisibles qu'utiles peut-être à la sécurité de la circulation.

L'exécution journalière de ces alignements partiels est en réalité la partie la plus considérable des travaux administratifs de la voirie; mais il est impossible de l'indiquer sur ce plan, à moins de mettre un point sur chaque rue et sur chaque maison soumise à reculement. — Au reste, quant aux grands travaux d'ensemble, l'administration actuelle, nous le voyons par le tracé de ses entreprises personnelles, n'a point de système spécial. Elle n'a fait, en grande partie, que rectifier, suivre, ou compléter les projets de ses devancières, qui toutes avaient un système bien tranché, et nettement marqué par leurs œuvres.

Avant la Révolution, dans les grands travaux, l'état faisait tout: tracés, percements, constructions; il concevait l'idée et l'exécutait. C'était ainsi qu'il n'aurait à ses œuvres, au début, un uniforme, représentatives de sa profondeur de vue de l'art, mais simples et monotones. Il faut l'avouer, nous ne sommes loin d'approcher aujourd'hui. C'est ainsi que la rue Royale-Saint-Honoré, que la place Vendôme, la place des Victoires, la place Royale, etc., furent encadrées sur un plan architecturaux symétrique, entreprises qui l'industrie particulière eût morcelées et gaspillées. On peut en juger par la continuation vraiment desespérante de casernes disparates et de grandes maisons bisornues que nos propriétaires contemporains ont donnée à cette majestueuse rue Royale-Saint-Honoré, et par les ignobles barraques édifiées en guise de vis-à-vis au nouvel Hôtel-de-Ville.

L'Empire, qui succéda à ces traditions monumentales, sut en recueillir une partie, et l'on revint au génie et la main du grand homme dans ces lignes hardies qui découperent Paris, larges comme la pensée créatrice, rectilignes comme l'esprit géométrique qui attend le bit par le plus court chemin. La rue de Rivoli s'ouvrit d'un jet pour isoler les Tuileries et réunir le Louvre à la place de la Révolution; le Carrousel déblaya aurait pu contourner les manœuvres d'une armée; et des colonnades du Louvre, isolé de toutes parts et réuni en même temps à la demeure impériale par de gigantesques galeries, s'élevait une immense voie jusqu'aux colonnes de la barrière du Trône, quelle reconnaissance à l'axe triomphal de l'Étoile. En même temps, les boulevardiers prolongèrent leur ceinture de fortifications; le temple de la Gloire voyait le boulevard Malesherbes se dérouler jusqu'au jardin de Boussenois, tandis que le Trône envoyait le boulevard Mazas faire face au Jardin-des-Plantes et au boulevard de l'Hôpital. Les quais rectifiés, élargis, garnis de solides parapets, supportant les ponts déclassés désormais des ignobles constructions qui les avaient obstrués jusque-là, ouvraient au centre de la ville une ligne directe de circulation facile d'une extrémité à l'autre.

L'Empire n'eût pas le temps de réaliser entièrement ces grandes pensées. La rue de la Paix, plusieurs parties des quais, les ponts, le Châtelet, les Tuileries, étaient terminés; mais le quartier Rivoli, à peine ébauché, s'arrêta au milieu des planches. Le Carrousel, à demi débarrassé, demeura inachevé; le nombre des mesures qui le désinfectait encore aujourd'hui. La grande rue impériale resta comme un rêve d'une époque fabuleuse; le boulevard Mazas fut oublié; le boulevard Malesherbes, pris, abandonné et repris, est encore aujourd'hui à se débattre dans cet état d'incertitude d'une existence contestée. La Restauration filonna partout et n'échappa rien.



PLAN DE PARIS

INDIQUANT LES PERCEMENTS
DE RUES NOUVELLES.

Les rues tracées en lignes noires sont
celles dont l'ouverture est projetée ou en
cours d'exécution.

Alors l'industrie privée, en l'absence d'initiative gouvernementale, prit l'essor, et un nouveau système parut. Ce fut le système des percements combinés, exécutés d'ensemble, des *quartiers neufs*. En quelques années, on en vit surgir une foule : quartier de François I^{er}, quartier Beaumont, quartier de l'Europe ou de Tivoli, quartier de la Nouvelle-Athènes, quartier Saint-Georges ou Lorette, quartier Poissonnière ou Charles X, etc. Ce ne furent partout que spéculations de terrains, morcellements, lotissements et percements. Sans doute ce système présentait de grands avantages : d'abord celui de combiner la direction des voies nouvelles dans un ensemble qui facilitait la circulation; ensuite d'épargner l'argent des contribuables, en laissant les dépenses d'exécution à la charge des compagnies concessionnaires et à l'industrie privée. Mais qu'arriva-t-il? C'est que tout dégénéra en spéculations, en véritables agiotages, où les premiers et les plus avisés gagnèrent, où les derniers et les petits perdirent; c'est que les grosses compagnies, après avoir réalisés les bénéfices, refusèrent de remplir les charges; c'est que ces plans si beaux, après avoir reçu un commencement d'exécution, après avoir enseveli sous la boue, sous les planches et les démolitions, des jardins verdoyants et d'agréables résidences, restèrent en grande partie sur le papier; — c'est que les terrains accumulés ainsi entre un petit nombre de mains, et trop considérables pour être convertis de constructions par un seul propriétaire qui spéculait sur le capital sans biter lui-même, restèrent en savanes, et paralysèrent ces quartiers que l'on avait espéré créer d'un seul jet. — En sorte que l'on attend encore aujourd'hui la réalisation complète des plans ordonnés en 1825.

L'administration nouvelle a donc hérité à la fois des idées monumentales de l'Empire et des spéculations industrielles de la Restauration. Il fallait terminer autant que possible les unes et les autres; et si elle n'a pas fait encore tout ce qu'elle aurait pu et dû faire, elle a rempli activement une partie de sa tâche. La ligne des quais, qui touche à son terme, est une œuvre colossale; la rue Rambuteau est également une création utile et vaste; mais l'administration a manqué d'adresse et de prévoyance pour le boulevard Malesherbes. Elle a laissé la spéculation particulière la devancer dans les terrains vagues où elle pouvait ouvrir le boulevard à peu de frais, et où les rues Lavoisier et Rufford lui créent aujourd'hui de nouvelles difficultés pour une ligne indispensable qui s'exécutera tôt ou tard, et pour laquelle elle a pris des engagements sérieux.

Au reste, on ne se fait pas une idée suffisante des études qu'exigent de pénibles travaux, et combien d'intérêts bien éloignés en apparence se trouvent réunis sur un seul point qu'il

faut savoir découvrir. Prenons pour exemple un percement dont on s'occupe aujourd'hui, dont l'étendue est très-restreinte, et dont on ne soupçonnerait peut-être pas au premier abord toute l'importance : le percement de la rue Monecy. Plaçons-nous un moment au Pont-Neuf. Toute la circulation qui la rive gauche y verse par son artère principale, la rue Dauphine, se dirige sur la pointe Saint-Eustache, suit la rue Montmartre et le faubourg de ce nom. Mais à Notre-Dame-de-Lorette deux voies se présentent : l'une très-fréquentée encore, la rue Saint-Lazare, s'infléchit vers le sud, et ramène la circulation par une courbe désavantageuse au point où l'aurait directement conduite la rue Saint-Honoré; l'autre, c'est la rue Notre-Dame-de-Lorette, lui donne une nouvelle issue vers le nord. On connaît aussi quelle a été la fortune rapide de cette rue, aussitôt après son ouverture. Au delà, la place Saint-Georges, la rue de la Bruyère, continuent cette ligne élégante et populeuse; mais là se trouve un point d'arrêt, et la rue Boursault n'a point de débouché. La rue Monecy doit le lui donner, en l'unissant à la rue de Berlin et à la rue de Londres, qui la conduit à la barrière Mousseaux, et aux rues de Madrid et de Lisbonne qui la dirigent vers les barrières de Courcelles et du Roule. Cette ligne devient donc une artère principale de circulation, et le percement seul de la rue Monecy mettra en communication immédiate les barrières de Sèvres, de Vaugirard, d'Enfer, etc., avec les barrières de Clichy, de Mousseaux et du Roule, en passant par les halles, la Bourse et la place Saint-Georges.

Tous les projets actuels sont loin d'avoir cette utilité générale. Beaucoup n'ont pour but que la mise en valeur des terrains enclavés, et pour résultat, souvent un mécompte du spéculateur. Y avait-il un intérêt de circulation à l'ouverture de la rue Babette-de-Jouy, sur les jardins des hôtels de la rue de Varannes? Et lorsque aujourd'hui on ouvre une nouvelle rue qui coupe la rue Vaneau, en bonne foi, comment songer-on à faire concurrence à la circulation des rues Babylone et Plumet, où il passe peut-être cent piétons par jour? C'est percer des rues pour que l'herbe y pousse. Il vaudrait mieux les laisser en jardins. Nous en dirions presque autant de la nouvelle voie que l'on trace entre la rue de l'Université et celle de Saint-Bonhomme.

On ne pourra certes pas faire ce reproche à la rue Rambuteau, qui, coupant les plus peuplés quartiers de Paris, va mettre en rapport direct et les halles et Saint-Eustache avec la place Royale. C'est sans contredit un des percements les plus utiles qui aient été exécutés depuis longtemps, et il fait honneur à l'administration.

Ce percement aura pour complément la régularisation des halles, projet dont on s'occupe activement dans les bureaux.

Rien n'est encore arrêté à ce sujet. Cette entreprise soulève les plus importantes considérations d'économie et d'ordre public. La question des halles centrales est une des plus graves qu'il soit donné à l'administration municipale de traiter.

Un autre percement que la circulation appelle vivement, c'est le prolongement de la rue de la Ferme en face du débarcadère Saint-Lazare. L'immense affluence que les chemins de fer de Saint-Germain, de Versailles et de Rouen amènent sur ce point, déjà très-fréquenté, rend indispensable que des mesures soient prises d'urgence pour lui donner une issue. Le projet tracé sur notre plan est celui qui avait été adopté primitivement par le conseil municipal; mais il a soulevé des critiques qui paraissent en partie fondées. La largeur de la voie publique paraît insuffisante au mouvement de la circulation; on se livre donc en ce moment à une nouvelle étude.

C'est à cette occasion que l'on voit combien il est indispensable que des vues d'ensemble président à ces travaux administratifs. Il est évident aujourd'hui que la rue Saint-Lazare et ses abouissements actuels ne peuvent suffire à l'affluence qui s'y étouffe; il faut donc à tout prix lui ouvrir de nouveaux débouchés. Eh bien! le percement Monecy la dégagera d'une grande partie de la circulation Montmartre et Saint-Georges, en lui donnant une ligne sinueuse parallèle au nord. En même temps, si l'on donne une issue directe aux troncous séparés du boulevard Malesherbes, toute la circulation de l'ouest, que la rue du Rocher amène aujourd'hui rue Saint-Lazare et rue de l'Arcade, juste à l'endroit où les débarcadères écrasent la population, trouvera un débouché direct et facile sur la Madeleine et les boulevards.

Dans ces environs de la Madeleine, la rue projetée sur les terrains de M. Grandmison n'est qu'une speculation analogue à celle de la rue Gréffulhe, et à laquelle la circulation générale gagnera peu de chose. La régularisation de la rue de Soan n'est qu'un simple travail d'agencement, et une satisfaction artistique donnée à la ligne droite.

Nous ne prolongerons pas inutilement cette revue en détaillant tous les projets débattus par les spéculateurs, et dont la plupart ne seront probablement pas le jour; tels que ceux d'une rue sur l'impasse Briare, entre la rue Rochedouart et celle Noux-Capouard; de la rue projetée sur le passage Sandrie; de la rue en prolongement de celle Chantierne, sur le terrain des hospices; des rues Mansart et Babalais, sur le passage Saint-Pierre, huitième arrondissement, etc. — Les percements opérés sur les terrains de la Boule-Rouge ont été une spéculation de constructeurs, mais au moins ils ont assaini ce mauvais pâté de masures. Quant à ceux qui

sont projetés sur le nouveau Tivoli, nous ne voyons aucune utilité, et le résultat le plus clair est la destruction du jardin, que nous regrettons, car les jardins s'en vont de Paris tous les jours. — La rue Mazagan, que l'on termine en ce moment, eût pu devenir une œuvre utile si le projet primitif eût été exécuté dans son ensemble, et si la traversée du passage des Petites-Écuries, en l'unissant à la rue Martol, lui

eût donné une importance réelle. — Le projet de rue débattu entre la ville de Paris, les Messageries royales et le Domaine, derrière les Petits-Pères, n'aurait encore qu'une utilité secondaire. — Nous ne ferons qu'indiquer, pour le même motif, les percements projetés ou en cours d'exécution dans les onzième et douzième arrondissements, la rue Clotilde, la rue Mayet, etc. Ils n'intéressent guère que les riverains et les

propriétaires des rues plus ou moins abandonnées qui en sont voisines, sauf la continuation de la rue d'Ulm, qui, se renouant à celle de la Santé, aurait une voie principale de circulation et prendrait sous ce point de vue un caractère d'utilité générale. — Quant au reste, on nous pardonnera de ne pas nous arrêter sur ces projets d'intérêt local, qui ne fournissent rien à la discussion des intérêts généraux.



Andante quasi adagio.

CHANT. Au jo - li mois de re - nou - veau Et

PIANO.

ritenuto.

des pâ - que - ret - tes mi - gnon - nes Tous deux ensemble au bord de l'eau Nous de - vions tres - ser des cou - ron - nes

piaù lento.

Je t'ai bien long - temps at - - ten - - du Hé - - las hé -

las Et tu n'es pas ve - nu Nul - - - le cou - ron - - - ne n'est tres -

sé - - - - e Et voi - - là la sai - son pas - sé - - - e Voi - là la sai - son pas - sé - - - e.

2^e COUPLÉ.
Que de fois tu n'a - vais pro - mis De ve - nir aux mois - sous pro - chaî - nes Cueil - lir a - vec moi des é - pis De beaux é - pis mûrs dans les
plai - nes Je t'ai bien long - temps at - ten - du Hé - las hé - las et tu n'es pas ve - nu Nul - - le ger - - - he
n'est a - mas - sé - e Et voi - - là la sai - son pas - sé - e Voi - - là la sai - son pas - sé - - - e.

3^e COUPLÉ.
Tu n'a - vais pro - mis bien sou - vent En - cor de ve - nir à l'au - tom - ne Fai - re de l'her - be au pe - tit champ Hé - las main - te - nant l'herbe est
jau - ne Le temps est pas - - - sé l'heu - re son - ne Le bon - - - leur s'est é - va - nou - i Viens sur ma
tom - be pau - vre a - mi Si tu veux faire u - ne cou - ron - ne Si tu veux faire u - ne cou - ron - - - ne. Procédés d'E. DUBOIS.

Monument élevé par les Écossais à la mémoire des Prisonniers Français.

Il y a trente ans environ, quatre ou cinq mille prisonniers français furent *parqués* au fond d'une petite vallée des environs d'Édimbourg, nommée Valleyfield. Ils y restèrent du 2 mars 1811 au 2 juin 1814, et trois cents y moururent. Le bassin de Valleyfield, entouré de collines boisées, et arrosé par la rivière Esk, avait été transformé en une prison provisoire. Une forte grille en bois en faisait le tour; à l'extérieur s'élevaient, en face l'un de l'autre, deux vastes et solides corps de garde défendus par une nombreuse garnison; et des sentinelles, les armes chargées, veillaient nuit et jour de distance en distance. L'intérieur se divisait en trois parties, comprenant deux casernes et un hôpital. Ce fut dans cet étroit espace que nos malheureux compatriotes passèrent trois ans et trois mois, sans pouvoir en sortir, n'ayant d'autres délassements que le jeu; aussi quelques-uns d'entre eux s'abandonnèrent à leur passion pour le jeu avec une sorte de frénésie, et vendirent pour la satisfaire tout ce qu'ils possédaient, même leur dernière chemise. Leur ration se composait, quatre jours par semaine, de poisson et de pommes de terre, les trois autres jours on leur donnait du bœuf et du mouton. L'uniforme de la prison était jaune, mais la plupart des prisonniers conservaient leurs uniformes avec le plus grand soin, et ils s'en paraient les jours de fêtes. Deux fois par semaine on leur permettait de tenir une sorte de marché dans l'intérieur de la prison; les plus industrieux fabriquaient des tabatières avec des os sculptés, ou des boîtes avec des brins de paille tressés, et ils réalisaient souvent avec le produit de cette vente des bénéfices considérables. Lorsqu'ils obtinrent leur mise en liberté, trois cents manquèrent à l'appel, qui étaient morts de privations et de chagrin sur la terre d'exil. Les habitants



de Valleyfield et des environs ont élevé dernièrement, à mémoire de ces prisonniers de guerre français, le petit monument qui représente la gravure ci-jointe. La noble et touchante inscription gravée sur ce monument, et dont nous donnons la traduction littérale, nous dispense de tout commentaire :

THE MORTAL REMAINS
OF 500 PRISONERS OF WAR
WHO DIED
IN THIS NEIGHBOURHOOD
BETWEEN THE 2d OF MARCH 1811 AND THE 20th JUNE 1814
ARE INTERRED NEAR THIS SPOT.

CERTAIN INHABITANTS OF THIS PARISH
DESIRING TO REMEMBER
THAT ALL MEN ARE BROTHERS
CAUSED
THIS MONUMENT TO BE ERRECTED
AT VALLEYFIELD NEAR EDINBURG.

« Les restes mortels de 500 prisonniers de guerre, qui sont morts dans ce voisinage, entre le 2 mars 1811 et le 2 juin 1814, sont ensevelis près de ce lieu.

« Quelques habitants de cette paroisse, désirant rappeler que tous les hommes sont frères, ont fait élever ce monument à Valleyfield, près d'Édimbourg. »

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

CHARLES HINGRAY, ÉDITEUR,
10, RUE DE SEINE.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par MM. le baron de ROUX et ALBERT MANGUET.

Nouvelle Édition, entièrement refondue, augmentée de plus d'un tiers, illustrée de 500 GRAVURES, Cartes géographiques, Tableaux statistiques, généalogiques et synchroniques.

2 magnifiques volumes grand in-8 de chacun 800 pages, publiés en 100 livraisons.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENTIMES.

L'ŒUVRE COMPLÈTE : 50 FRANCS.

Les trois premières livraisons sont en vente, et contiennent 72 Dessins dans le texte, 2 Grands sujets imprimés à part, la Carte générale des îles britanniques, dressée par P. TABRIEU, et le *Tableau statistique des Établissements anglais dans toutes les parties du monde*, curieux document, qui permet d'embrasser d'un coup d'œil l'immensité de la puissance britannique.

ON SOUSCRIT

A PARIS, CHEZ CHARLES HINGRAY, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 10,

Et chez tous les autres Libraires de Paris et des Départements.



Henri VIII, d'après le tableau conservé au Collège de la Trinité, à Cambridge.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

EN SOUSCRIPTION :

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES INFORMES MILITAIRES DE LA RÉPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE, 50 planches coloriées comprenant les portraits de NAPOLÉON, premier consul; de NAPOLÉON, empereur; du prince ÉUGÈNE, de MÉLÉ et de POMOTOWSKI; d'après les dessins de M. HIPOLYTE BELLANGE.

50 livraisons composées d'une ou de deux planches coloriées, et d'un texte explicatif.
Prix de la livraison : 50 centimes.

SOUS PRESSE.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD DE PALISSY, avec des notes. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

ÉPREUVES MUSICALES SPLENDIDES!!!

LA FRANCE MUSICALE, redigée par tous les célébrités musicales et littéraires, donne tout d'un coup à tout le monde qui prendra un abonnement d'un an (fin au 1^{er} décembre prochain) : CENT CINQUANTE ROMANCES, Valses, Quadrilles, Galops, Fantaisies, inédits, et 6 CONCERTS SPLENDIDES!!! Les seuls où l'on entendra le *Miserere* inédit de Rossini. L'abonnement a droit à deux places. Les deux premiers concerts ont lieu le 50 novembre et le 10 décembre. Il y a échange de concerts, les abonnés des départements recevront six morceaux de musique.

Ainsi chaque abonné recevra de suite :

- 1^o *La Lanterne magique*, 20 valse inédites pour piano;
- 2^o *Les Sonnets*, album inédit de 15 romances;
- 3^o *Les Esquisses*, six galops inédits, par Ad. Adam;
- 4^o *Le Livre du cœur*, 8 morceaux de chants inédits;
- 5^o *Deux Romances* inédites, par mademoiselle Pngot;
- 6^o *Un Quadrille* inédit.

Ces compositions, écrites exclusivement pour la *France musicale*, sont signées des noms les plus célèbres, tels que Meyerbeer, Donizetti, Habéy, Labarre, H. Herz, Dohler, Prudent, etc.

On s'abonne rue Neuve-Saint-Marc, 6.

Paris, 24 fr.; pour les départements, 29 fr. 50 c. — Envoyer franco un bon à vue sur Paris.

VARICES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans coutures ni laçets, et ne formant aucun pli aux articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

ÉTRENNES.

2^e, RUE NOTRE-DAME-SAZARITH.

BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT: Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.

CHEZ DUVERGER,

51, RUE SAINTE-ANNE,

ET CHEZ LES MARCHANDS

DEL ALBUM : MILODIES EN ACTION, Nouvelles, Contes moraux, avec musique pour piano.

La bonne imprimerie Marie, histoire; poésie de madame DESROBES; musique, chant de VOGLÉ.

La Faise au balcon, piano de SCHIMON.

Bébé Richon, liblain; chant de A. ADAM.

La Sonatine, par M. SAI VAGE-MIÈS-EMACHIEB.

Cristallides, par madame DESROBES, chant de SASSERON.

Le Chien du Vieillard, chant de CLAPTON.

Léonide, texte et musique de VOGLÉ.

La Chausse du Couvent, chant de A. THOMAS.

TOUTS POUR PIANO.

BELLE DRESSIN de J. DAVID, LANGE, CHEVY, LAOSTE.

Prix: 9 fr. net l'Album richement relié, beau cadeau d'étrennes.

EN VENTE

AU SECRETARIAT DU COLLÈGE HÉRALDIQUE,
RUE DES MOULINS, 10, PRÈS DU PASSAGE GROSSEAU.

Archives Nobilitaires Universelles.

BULLETIN DU COLLÈGE. — Un beau vol. grand in-8, avec 12 Planches et Blasons coloriés. Prix, 12 fr. Par la poste, 14 fr. 50

SOMMAIRE. — PREMIÈRE PARTIE.

Extrait des Statuts : conditions d'admission. — Correspondance. — Séance annuelle du Collège. — Archéologie nobilitaire : Église, Cathédrale de Tours, Maison de Montmorency. — Essai sur la Noblesse chez tous les peuples. — Armorial des cinq Salles des Croisades : Noms et Armoiries de toutes les familles dont les écussons sont à Versailles. — Notices généalogiques. — Mélanges : Grégoire VII, ou le pape au Moyen-Age. — Armorial général de Bretagne. — De la Constitution actuelle de la noblesse chez toutes les nations : Toscane et Rome. — Costume de la noblesse de Toscane. — Tablettes héraldiques.

DEUXIÈME PARTIE.

Recueil historique des Ordres de chevalerie : Monographies, avec Planches coloriées, des Ordres du Christ, de l'Éprou du, de Saint-Sylvestre, de Saint-Gregoire le Grand et de Saint-Jean de Jerusalem; des Ordres de Saint-Etienne et de Saint-Joseph, en Toscane; des Ordres de la Rédemption et du Temple, avec la nomenclature officielle de tous les Français décorés desdits ordres. — Costumes de l'Ordre de Malte et de Saint-Etienne; Fondations de Commanderies dans ces ordres.

POUR PARAITRE DANS LE PREMIER TRIMESTRE DE L'ANNEE 1844 :

Le premier registre du Livre d'Or de la Noblesse de France, 1 splendide volume grand in-8, avec Blasons coloriés et Blasons d'Alliances gravés sur bois, insérés dans le texte, faisant suite au *Dictionnaire de la Noblesse*, par de LA CHESNAYE DES BOIS. Édition de luxe, illustrée, sur beau papier vélin. — Un exemplaire de chaque généalogie sera tiré à part, sur papier fort, pour être relié magnifiquement aux armes de la famille. — Envoyer franco les Notices généalogiques au Secrétaire du Collège.

Le Collège donnera successivement les Livres d'Or des Noblesses d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne; — il possède des pièces originales au nombre de 500,000 sur toutes les Familles nobles et anoblies, ou qui ont tenu par un lien quelconque à la noblesse; — il en a recueilli toutes les Généalogies et Blasons.

Travaux généalogiques; — peintures d'Armoiries; — Consultations de 1 h. à 5, au Secrétaire du Collège.

Correspondance avec les chancelleries des Ordres étrangers.

RUE TARANNE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOVEN, seul successeur des ci-devant Carmes dechausses de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1780.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOVEN la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 11, répété 11 fois sur la devanture, M. BOVEN étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins.



— 407 —



(Corps de garde de la Bastille.)

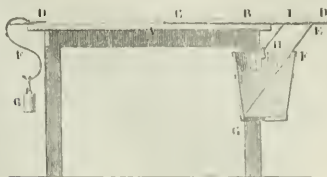


(Plan de la place de la Bastille.)

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. La figure que nous donnons ici est la copie, au titre même de la table et de l'appareil employés pour maintenir le seau à l'état d'équilibre.



A est la tablette qui forme le dessus de la table; C, D, E et F, le bâton auquel on suspend le seau par son anse H I, de telle sorte que cette anse soit au milieu et que le milieu du seau soit en dedans du rebord de la table; G, F, E est un autre bâton que l'on a coupé d'une longueur telle qu'en l'appuyant contre l'angle intérieur G du seau, contre son bord supérieur F et contre une entaille pratiquee en E au-dessous du premier bâton C D, il main-

tienne l'axe du seau vertical. Il est facile de voir que ces dispositions donneront lieu à un équilibre parfait.

Car d'abord, en supposant l'anse H I inclinée dans la position inclinée qu'on lui a donnée, le seau, ayant son axe vertical, serait en équilibre, et pour donner une idée complète à cette position de l'anse par rapport au seau, le bâton G F E suit évidemment. Il ne reste donc plus qu'une condition à remplir: c'est que le bâton C D ne tende pas à basculer ni à glisser le long de la table A. Or, on y a satisfait évidemment en ayant en soin d'incliner assez le seau pour que son axe, qui est vertical, ne touche pas en dehors du bord de la table.

On peut exécuter, d'après le même principe, quelques autres tours du même genre.

Soit, par exemple, un crochet recourbé DFG, comme on le voit sur la gauche de notre figure, portant un poids G. Ce crochet ainsi chargé sera tenu en équilibre, si on pose au-dessous de son extrémité supérieure un petit bâton ou un bout de planche de telle sorte que la verticale, passant par le point de suspension du poids G, tombe en dehors du rebord de la table par rapport au point où pose le crochet. Ainsi, le petit bâton, qui, sans cela, aurait pu tomber, est maintenu par le poids même dont on le charge à l'aide du crochet.

On voit, dans ce qui précède, la solution d'un problème de mécanique appliquée, paradoxal en quelque sorte: « Un corps tendant à tomber par son propre poids, l'empêcher de tomber, en y ajoutant un poids précisément du côté où il tend à tomber. » Tout l'artifice consiste à faire réellement agir le poids que l'on ajoute en sens contraire de celui où il est ajouté.

II. Il est évident que pour que la chose soit possible, il faut que ces femmes vendent au moins à deux différentes fois et à différents prix, quoiqu'à chaque fois elles vendent toutes ensemble au même prix; car, si celle qui avait le moins de perdrix en a vendu un très-petit nombre au prix le plus bas et qu'elle ait vendu le surplus au plus haut prix, tandis que celle qui en avait le plus grand nombre en avait vendu la plus grande partie au plus bas prix et n'a pu en vendre qu'un petit nombre au plus haut, il est clair qu'elles auront pu faire des sommes égales. Il s'agit donc de diviser chacun des nombres 10, 25, 50, en deux parties telles que, multipliant la première partie de chacun par le premier prix, et la seconde par le second, la somme des deux produits soit partout la même.

Ce problème est indéterminé et susceptible de dix solutions différentes. Il est d'abord nécessaire que la différence des prix de la première et de la seconde vente soit un diviseur exact des différences 15, 20, 5, des trois nombres de perdrix données. Or, le nombre diviseur de ces trois nombres est 5; c'est pourquoi les prix doivent être 6 et 4 décimes, ou 7 et 2 décimes, ou 8 et 5 décimes, etc.

En supposant que les deux prix soient 6 et 4, on trouve sept solutions différentes, comme on le voit dans le tableau suivant:

	Première vente.	Deuxième vente.	Prod. tot.
1 ^{re} femme, 8	— — —	2 — —	50
2 ^e — 5	— — —	20 — —	50
3 ^e — 4	— — —	26 — —	50
Ou bien :			
1 ^{re} femme, 9	— — —	4 — —	55
2 ^e — 6	— — —	19 — —	55
3 ^e — 5	— — —	25 — —	55
Ou bien :			
1 ^{re} femme, 10	— — —	0 — —	60
2 ^e — 7	— — —	18 — —	60
3 ^e — 6	— — —	24 — —	60
Si l'on suppose que les deux prix soient 7 et 2, on aura encore les trois solutions suivantes :			
	Première vente.	Deuxième vente.	Prod. tot.
1 ^{re} femme, 8	perdrix à 7 dec.	2 perdrix à 2 dec.	40 dec.
2 ^e — 2	— — —	27 — —	60
3 ^e — 0	— — —	50 — —	60
Ou bien :			
1 ^{re} femme, 9	— — —	1 — —	65
2 ^e — 5	— — —	22 — —	65
3 ^e — 1	— — —	29 — —	65
Ou bien :			
1 ^{re} femme, 10	— — —	0 — —	70
2 ^e — 4	— — —	21 — —	70
3 ^e — 2	— — —	28 — —	70

	Première vente.	Deuxième vente.	Prod. tot.
1 ^{re} femme, 8	perdrix à 7 dec.	2 perdrix à 2 dec.	40 dec.
2 ^e — 2	— — —	27 — —	60
3 ^e — 0	— — —	50 — —	60
Ou bien :			
1 ^{re} femme, 9	— — —	1 — —	65
2 ^e — 5	— — —	22 — —	65
3 ^e — 1	— — —	29 — —	65
Ou bien :			
1 ^{re} femme, 10	— — —	0 — —	70
2 ^e — 4	— — —	21 — —	70
3 ^e — 2	— — —	28 — —	70

Il serait inutile d'essayer 8 et 5 et tout autre nombre; on n'en pourrait tirer aucune solution.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. On demande combien de combinaisons comporte l'opération qu'on appelle donner au jeu de piquet.

II. On demande le nombre de manières dont il est possible que le sort répartisse les membres de notre Chambre des Députés dans les bureaux dont se compose cette Chambre.

III. On demande: 1^o un moyen certain de reconnaître les balances frauduleuses, qui paraissent justes aussi bien que chargées de poids inégaux; 2^o le principe sur lequel ces balances sont fondées; 3^o une méthode certaine pour se faire donner un poids exact, quel que soit l'état de la balance employée.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Après l'Hymen, l'Amour s'enfuit.



PRENANT

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 41. Vol. II. — SAMEDI 9 DECEMBRE 1843.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Revue algérienne. *Portrait du colonel Eynard; Décorations de Sidi-Embarek; Tête de Sidi-Embarek. — Révolutions du Mexique. (Suite.)* Alman. — *De l'autre côté de l'Eau, par O. N. (Suite.)* *Cinq Gravures. — Embellissements et Constructions nouvelles, à Paris. Pont de la Cité. — Courrier de Paris. Portrait de Bouffé. — Observations météorologiques. — Théâtre. — Histoire de la Semaine. Le Capitole de Washington. Extérieur et Intérieur du Wagon de la reine d'Angleterre; les Juges du Banc de la Reine; Portrait de l'empereur de la Chine; Portrait de M. de Lagrange, ambassadeur de France en Chine. — Romanciers contemporains. Charles Dickens. (Suite.) — Colonne d'Enfants pauvres à Petit-Bourg. Cinq Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Piano de la Reine d'Espagne. Une Gravure. — Muses. Une Gravure. — Rébus.*

Revue algérienne.

SITUATION D'ABD-EL-KADER. — SON CAMP PLUSIEURS FOIS SURPRIS. — DÉVOUEMENT DU TROMPETTE ESCOFFIER. — LE COLONEL EYNARD. — SOUMISSION DE MOHAMMED-BEL-KHAROUÏ, PREMIER SECRÉTAIRE DE L'EMIR. — MORT DE SIDI-MOHAMMED-BEN-ALLAL-OUED-SIDI-EMBARÈK, LE PLUS PUISSANT DE SES KHALIFAS.



(Portrait du colonel Eynard.)

Depuis la prise de sa zmalah (Voir l'illustration, t. 1, p. 508), Abd-el-Kader a vu de jour en jour décroître sa puissance. De tout le vaste territoire qui lui obéissait naguère, il ne lui reste maintenant qu'une zone fort étroite, à plus de quatre-vingts kilomètres au sud de Mascara et de Tlemcen, seule contrée qui soit le théâtre de la guerre, et dans laquelle vivent quelques tribus rimées.

Les forces dont l'emir dispose paraissent réduites à six ou

700 fantassins et environ 4 à 500 cavaliers réguliers; il n'a plus de magasins; il ne lève plus d'impôts; ses ressources militaires et financières s'épuisent, et néanmoins il continue avec une opiniâtre persévérance sa lutte désespérée.



(Décorations de Sidi-Embarek.)

Grâce aux opérations militaires, conduites avec autant d'ensemble que d'habileté; grâce surtout aux mouvements rapides de nos colonnes sillonnant l'Algérie dans tous les sens, la province d'Alger est aujourd'hui parfaitement réunie à celle d'Oran, dans toute l'étendue du pays entre le désert et la mer, et les communications directes avec celle de Constantine ont été ouvertes par la jonction au pied du Djebel-Dza des deux camps de Titeri et de Sétif, sous les ordres des généraux Marcy et Sylgène.

An commencement d'août, les efforts combinés des colonels Pélessier, Korte et Jusuf ont amené la soumission des tribus nomades occupant la partie du désert qui s'étend depuis le sud de la province de Titeri jusqu'au sud de Tagdemt. L'apparition de troupes françaises au milieu des populations arabes les plus éloignées a frappé celles-ci d'étonnement et d'épouvante; elles ne se croient plus nulle part à l'abri de nos coups.

Autrefois, les Arabes considéraient comme un miracle la présence d'un corps de 5 à 400 Turcs, qui, après une razzia, se retiraient bien vite. Aujourd'hui, quelle n'est pas leur terreur en voyant arriver, comme avec le colonel Jusuf, 1,000 fantassins, qui non-seulement tombent sur eux à l'improvise, mais qui les poursuivent pendant plusieurs jours jusque dans les lieux qu'ils croyaient inaccessibles?

Les retours offensifs d'Abd-el-Kader, qui usent rapidement les restes de ses forces, ne lui ont pas trop réussi dans ces derniers mois. C'est ainsi qu'ayant attaqué, en juillet, sur Foud-el-Hammam, un détachement de 200 hommes occupés aux travaux de la route entre Mascara et Oran, la défense héroïque de nos soldats, retranchés derrière un mur en pierres sèches, a fait échouer cette entreprise. Dans une marche de nuit, du 29 au 30 août, Abd-el-Kader s'est trouvé aux prises avec les avant-postes de la colonne du colonel Giry.

Cette rencontre fortuite a mis le plus grand désordre dans ses rangs, et à la suite d'un court engagement, de nombreux déserteurs l'ont abandonné. Vers la fin de septembre encore, Abd-el-Kader a pénétré jusqu'au cœur de la grande tribu des Beni-Amor, mais il n'a pu les entraîner à la révolte; ils lui ont même opposé une vigoureuse résistance, et pen s'en est fallu qu'il ne payât de sa vie cette audacieuse tentative. Le 5 octobre, un des cavaliers des Beni-Amor, Abd-el-Kader-Bou-Hamed, est arrivé devant l'emir lui-même, sur lequel son fusil a raté de fort près, et qui, ripostant d'un coup de pistolet, l'a renversé mort.

Après la capture des débris de la zmalah, le général de La Moricière, avec sa cavalerie, commandée par le colonel de Bourgon, a enlevé une première fois, le 24 août, le camp de l'emir. Le colonel Giry l'a surpris une seconde fois, le 12 septembre; le général de La Moricière, une troisième, le lendemain 15; enfin, une quatrième, le 22 septembre, vers l'est de Saïda. Cette dernière affaire a été très-chaude et très-meurtrière. Au moment où quelques escadrons, sous les ordres du colonel Morris, attaquaient aux marabouts de Sidi-Joussif, l'infanterie arabe sortit précipitamment du camp, 400 cavaliers, conduits par l'emir en personne, se précipèrent avec beaucoup de résolution sur notre flanc gauche, et y mirent un instant le désordre. La mêlée fut sanglante; Abd-el-Kader perdit un grand nombre de ses meilleurs cavaliers, entre autres un de ses khalifas, Abd-el-Baki, mort de ses blessures peu de jours après.

Ce combat, où 530 chevaux n'ont pas hésité à attaquer une force triple en infanterie et cavalerie, maîtresse de tous les avantages du terrain, a été signalé par un acte de dévouement aussi honorable pour l'officier qui l'a inspiré que pour le soldat qui l'a accompli. M. de Cotte, capitaine adjudant-major au 5^e escadron du 2^e régiment de chasseurs d'Afrique, venait d'avoir son cheval tué en abordant l'infanterie arabe. Retardé dans sa marche par une ancienne blessure à la hanche, blessure qui ne lui permet pas de courir, sa perte était



(Tête de Sidi-Embarek exposée à Alger. — D'après un dessin envoyé d'Alger.)

certaine, lorsque le trompette Escoffier saute à terre: « Mon capitaine, dit-il, prenez mon cheval; c'est vous, et non pas moi, qui rallierez l'escadron, » dominant ainsi, dans un rapide commencement, le motif de son dévouement et la raison qui demandait de le refuser.

Le capitaine, en effet, remonte à cheval; l'escadron est rallié; le combat se rétablit, et la belle action du trompette Escoffier, si simplement et si spontanément accomplie, contribue pour une bonne part au succès de la journée. Mais à l'après-midi, Escoffier manquant, il était, avec quatre autres chasseurs, prisonnier des Arabes.

En transmettant au ministre de la guerre le rapport du gé-

meur de La Motte, le gouverneur-général s'est exprimé ainsi : « Je regrette beaucoup les cavaliers qui ont été pris, et surtout la trompette Escoffier ; il a fait un acte de dévouement. S'il nous est jamais rendu, j'ai fait l'honneur de le proposer pour le croix de la Légion-d'Honneur. » Sur la demande du général ministre de la guerre, cette récompense a été immédiatement accordée au brave trompette. Une ordonnance du 12 novembre a nommé Escoffier chevalier de la Légion-d'Honneur, et un ordre du jour annonçait sa nomination à l'armée d'Afrique. Princesse générale prisonnière de Sidi-Jouset être rendu à ses compagnons d'armes. Aux premiers postes français, il apprendra que sa vertu militaire a été reconnue, avant de reprendre son rang dans l'escadron, il devra attacher sur sa poitrine le signe des braves, qu'il a noblement mérité.

Des quatre principaux khalifas d'Abd-el-Kader, son beau-frère Ben-Thami, et El-Ikerkani, se sont tous deux retirés sur les frontières du Maroc ; le troisième, son ancien envoyé à Paris, Miloud-Ben-Arech, fatigué de la guerre, se tient dans une complète inaction; le quatrième, Sidi-Allal-ben-Embarek, vient d'être tué dans un engagement dont nous donnerons plus bas le récit. Dès le 6 octobre, les derniers auxiliaires un peu importants de la cause de l'émir, les chefs des différentes tribus du versant nord-ouest de l'Ouanensis, sont venus faire leur soumission au gouverneur-général à son camp, sur l'Oued-Keschab.

Pendant le même temps, M. le colonel Eynard, aide-de-camp du gouverneur-général, recevait les soumissions de toutes les tribus du versant sud du Grand-Pic de l'Ouanensis, et procédait à l'organisation de ce pays, tandis que M. le colonel Gavagnac châtiait quelques tribus insoumises des environs d'Orléansville.

Mais de toutes les soumissions, celle qui a dû faire le plus grand vide dans les rangs des partisans de l'émir et lui être la plus sensible a lui-même, si par quelque combinaison secrète de sa politique il ne l'a pas autorisée ou conseillée, est la soumission de Sid-el-Hadj-Mohammed-bel-Kharoubi, son ex-premier secrétaire et son khalifa des Bibans. Bel-Kharoubi est venu, au mois d'août, se rendre à discrétion à Tiarot, demandant seulement la grâce d'être réuni à sa famille, tombée entre nos mains avec la zmalah, et reforme prisonnière à l'île Sainte-Marguerite. Cette faveur lui a été accordée : sa famille a été renvoyée à Alger, et Bel-Kharoubi a marché à la suite du gouverneur-général dans les dernières expéditions.

La mort récente de Sidi-Mohammed-ben-Allal-Ould-Sidi-Embarek, le plus puissant de ses khalifas, est le dernier et le plus rude coup porté à la fortune d'Abd-el-Kader, depuis l'enlèvement de sa zmalah à Taguin. Sorti le 6 novembre de Mascara, le général Tempeux, avec 800 hommes d'infanterie, 5 pièces d'artillerie, 300 chevaux réguliers des 2^e et 4^e régiments de chasseurs d'Afrique et des spahis d'Oran, plus une trentaine de cavaliers indigènes, s'était mis à la poursuite des restes de l'infanterie de l'émir, commandés par Ben-Allal. Arrivé le 9 au soir à Assi-el-Kerna, à trois jours de marche de Ben-Allal, il résolut de le gagner de vitesse, qu'elle que fussent les difficultés d'une pareille entreprise. Se mettre en route à minuit, par une pluie qui tombait à torrents et qui continua avec la même violence toute la journée du 10 ; s'arrêter pas à pas aux traces de la colonne ennemie, la suivre de bivouac en bivouac sur un terrain détremé et presque impraticable, telle fut pendant près de trente-six heures, la tâche laborieuse de nos infatigables soldats. D'horribles obstacles avaient épuisé les forces de notre troupe, mais surtout de notre vaillante infanterie ; ce qu'elle a éprouvé de peines dans cette marche jusqu'à son arrivée à Mahla, à quarante lieues au sud-ouest de Mascara, est impossible à décrire. A la pointe du jour, le 11 novembre, on arrive sur l'Oued-Kacheba, d'où l'on se tarde pas à reconnaître le bivouac de l'ennemi : cette fois nos yeux n'étaient pas encore complètement éteints. Cette vie fut oubliée à nos soldats toutes leurs souffrances ; la presque certitude de joindre l'infanterie régulière de l'émir les remplit d'enthousiasme, et, après un repos de quelques instants, ils se remettent en route. Ni les torrents grossis par les pluies, ni les ravins inextricables, ni les forêts presque infranchissables de ces contrées, ne peuvent ralentir leur ardeur ; ils traversent sans cesse tous ces obstacles. Une forte fumée sortant d'un bois, à l'origine de la vallée de l'Oued-Mahla, leur apparaît enfin et fait tressaillir tous les cœurs. L'ennemi était là : tant de persévérance et de résolution allait enfin recevoir son récompense.

Averti par une volonte, Ben-Allal avait fait prendre les armes, et sa troupe, rangée en deux colonnes serrées, ses drapeaux en tête, se dirigeait toujours battants vers une colline boisée et rocailleuse, lorsque, à l'aspect de la cavalerie française, elle s'arrêta au milieu d'une plaine et attendit l'attaque de pied ferme. La charge de notre cavalerie se fit dans un ordre admirable et irrésistible. Tout fut culbuté, les drapeaux furent pris et leurs défenseurs saisis : l'arrivée de l'infanterie mit seule fin au carnage. 404 hommes sont restés sur le terrain, et 261 ont été faits prisonniers.

Le khalifa Ben-Allal, accompagné de quelques cavaliers, cherchait à fuir, et ayant gagné les pentes rocailleuses des collines appelées Kéas, mais le capitaine Cassagnoles, des spahis, qui l'avait distingué dans la mêlée à la richesse de ses vêtements, s'était acharné à le poursuivre, avec deux brigadiers du 2^e chasseurs et un maréchal-des-logis de spahis. Ben-Allal, entouré par ses quatre ennemis, semblait ne devoir plus songer à se défendre, et déjà le brigadier Laboussay se préparait à recevoir de ses mains le fusil que ce chef lui présentait la croix en avant, lorsque, par un mouvement rapide comme l'éclair, il en dirige le canon sur la poitrine du brigadier, qui s'étend roide mort. Un coup de pistolet de Ben-Allal renversa le cheval du capitaine Cassagnoles, un second coup de pistolet blessa légèrement le maréchal-des-logis de sa jambe. Ben-Allal, n'ayant plus de lui contre ses assassins, se défilait avec le satahan à la main, jusque le brigadier Gérard met fin à cette lutte acharnée en

lui tirant un coup de pistolet dans la poitrine. Un mal manquant à la figure de ce terrible adversaire : ce signe le fit reconnaître, c'était Mohammed-ben-Allal-Ould-Sidi-Embarek, le borgne, comme l'avaient surnommé les Arabes. Sa tête fut apportée aux pieds du général Tempeux, qui l'envoya, avec trois drapeaux, au gouverneur-général à Alger. En traversant la tribu des Beni-Amor pour venir s'embarquer à Oran, la députation chargée de ces trophées a été assaillie par les populations venues en foule pour voir la tête du khalifa. Quelque répugnance que nous inspire cet usage barbare, l'incrédulité des Arabes est si grande, quand on leur annonce quelque nouvelle favorable à notre cause, qu'il était indispensable de leur montrer cette preuve irrefutable de la mort du guerrier marabout qui exerçait sur eux un si grand prestige.

Ben-Allal était le conseiller le plus intime d'Abd-el-Kader, son véritable homme de guerre, et, après lui, le personnage le plus important et notre ennemi le plus acharné. Une partie de sa famille avait été prise avec la zmalah et venait d'être renvoyée de l'île Sainte-Marguerite à Alger, dans l'espoir de l'amener lui-même, comme Bel-Kharoubi, à la soumission.

Les chefs des contrées du sud de l'Ouanensis, réunis à Alger pour la cérémonie solennelle de l'investiture, ont pu s'assurer de leurs propres yeux que ce chef redoutable, dont le nom seul les faisait trembler, n'existe plus.

D'après les ordres du gouverneur-général, la dépouille de l'ex-khalifa de Mahla est portée dans cette ville, pour y être exposée pendant trois jours aux regards de ses anciens sujets, ensuite elle sera remise à notre khalifa Sidi-Allal-Ould-Sidi-Embarek, son plus proche parent, qui la fera déposer à Khehla, dans le lieu de la sépulture de sa famille. Cette cérémonie doit avoir lieu avec toute la solennité due à la grandeur du nom de Ben-Allal, et pour rendre hommage au courage d'un ennemi vaincu, les honneurs militaires décernés à un officier supérieur français lui seront rendus.

M. le capitaine Cassagnoles, chargé d'apporter en France les drapeaux pris à l'affaire de Mahla, est arrivé à Paris, accompagné dans son voyage du frère de Ben-Allal, jeune homme de vingt ans, qui doit être placé, aux frais du gouvernement, dans une institution de la capitale. Les derniers drapeaux enlevés aux troupes d'Abd-el-Kader ont été déposés le 5 décembre à l'hôtel des Invalides.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. I^{er}, pages 357 et 405; sur Bustamante, t. II, pages 81 et 125.)

D. LUCAS ALAMAN.

Dans les derniers mois de l'année 1850, il arriva au Mexique deux événements mystérieux, qui furent pendant longtemps l'objet d'une curiosité publique et éveillée. Un matin, aux premières heures du jour, on trouva le cadavre du corregidor Quesada adossé contre, un des angles de la cathédrale de Mexico. Il nageait dans une mare de sang qui s'était échappé d'une large ouverture faite par un coup de poignard appliqué entre les côtes avec une force telle, que l'une d'elles était brisée, et que la garde avait dû entrer profondément dans le corps après la lue. Parmi les spectateurs qui considéraient cette effroyable blessure, il y avait certes des experts en semblable matière, qui assuraient que le coup avait été donné de main de maître, et qui ne semblaient pas le voir sans quelque jalousie. On ne connaissait pas d'ennemis au corregidor, seulement on savait qu'il était un des ennemis déclarés du gouvernement d'alors. Pendant plusieurs jours le corps, revêtu de son plus bel uniforme, resta exposé sur un lit de parade aux vistas du public ; ensuite les plus actives recherches furent faites pour découvrir l'assassin, mais ces recherches furent inutiles.

Peu de temps après, un événement non moins étrange avait lieu à Jalapa. Un sénateur, également réputé comme hostile au gouvernement de Bustamante, était victime d'un empoisonnement plus mystérieux encore que l'assassinat du corregidor Quesada. Ce sénateur prit un jour, en se réveillant, un des cigares qui se trouvaient sur une table près de son lit ; il somma son valet de chambre, qui lui apporta du feu dans un *brazer*, et argenta. A peine avait-il commencé à fumer, qu'un éternement violent le saisit, puis, à une seconde bouffée, son cri gémé sortit, violemment articulé de son oratoire, et il s'écria. Le résultat de l'examen fit que la fumée de ce cigare empoisonné, en passant par les fosses nasales, avait déterminé dans le cerveau un ébranlement assez fort pour donner instantanément la mort, en y produisant le phénomène qu'on vient de lire. Quelle main avait disposé pendant le sommeil du sénateur le poison qui l'avait tué ? Son domestique avait raconté ce terrible événement d'une façon si pleine d'innocence, qu'on n'osa pas le mettre en jugement. Que donc pouvait être le coupable ? On se perdit en conjectures sur ces deux inexplicables meurtres dans un pays où ils sont loin d'être rares, et les partisans des deux victimes disaient entre eux que la main qui avait payé le poignard dont Quesada avait été frappé était la même qui avait fait glisser un cigare empoisonné parmi ceux du sénateur de Jalapa ; que cette main, enfin, était celle du ministre des relations extérieures, D. Lucas Alaman.

Cette double calomnie, que nous ne rapportons ici que pour montrer jusqu'à quel point l'esprit de parti dénature les intentions les plus loyales, était cependant du zèle contre l'homme qui voulait le plus sincèrement le bien de son pays ; mais il lui fallait aux pieds pour atteindre ce noble but, avec ce courage moral, ce courage de cabinet d'autant plus héroïque, qu'il n'a point soutenu ses plans ni le charbon des batailles, ni l'envirement des combats.

Comme on l'a vu dans la biographie de Bustamante, c'était vers la fin de l'année 1829 que celui-ci gouvernait le Mexique à la place de Guerrero. A l'époque dont nous parlons, Alaman n'avait pu donner que quelques preuves de cette énergie qu'il déploya plus tard. Cependant les Mexicains avaient pu déjà pressentir qu'une main plus ferme ne gouvernerait pas à leur tour, et les passions antérieures qui fermentaient dans leur pays, et que jusqu'alors l'ennemi avait en outre agitées, s'il est vrai qu'un passe arriver à juger les hommes en prenant le contre-pied de leur apparence, ce qui peut paraître un peu paradoxal, on s'accroît sur s'après son extérieur prêter au ministre mexicain ni trop de vigueur morale, ni trop de duplicité. Une petite talle, un front haut et large, pur et poli comme celui d'une jeune fille, des cheveux noirs épais et soyeux, des yeux vifs et perçants, cachés par des lunettes en or, des traits enfans, un teint blanc et rose qui aurait fait honneur à un fils du Nord, un embonpoint qui paraissait être celui de l'adolescence, et l'absence d'une barbe toujours soigneusement rasée, donnaient de prime abord à supposer tout ce qu'Alaman n'est certainement pas, c'est-à-dire à le supposer faible, timide, irresolu, lymphatique, indolent. Une complexion forte sans être robuste, d'une résolution vigoureuse, d'une énergie morale à toute épreuve, il est en outre travailleur infatigable ; son activité veut et peut tout embrasser, même les occupations les plus opposées ; nul ne connaît mieux le prix du temps, nul ne sait mieux l'utiliser. Au plus fort de ses occupations, lorsqu'il était à la fois industriel, chargé d'affaires du duc de Monteleone et ministre d'Etat, il trouvait encore le loisir de s'occuper de l'éducation de ses enfants, à qui il donna et des leçons dans les quelques minutes employées à se raser. C'est ainsi qu'il est arrivé à connaître à fond la littérature anglaise, française, italienne et latine, et, chose plus rare qu'on ne le penserait parmi ses compatriotes, à écrire aussi purement sa langue maternelle qu'il la parle.

Toutefois, malgré la justesse de son jugement, comme Alaman est essentiellement un homme de cabinet, il n'a jamais su faire la part de la difficulté matérielle de l'exécution d'une mesure qu'il avait dictée. Quant à lui, son histoire prouvera que le vigneron de ces mesures, quelles qu'elles fussent, ne l'éprouvait pas, et que sa devise était que : qui veut la fin, veut les moyens. Voilà pourquoi ses adversaires politiques, qui connaissaient cette partialité de son caractère, n'hésitaient pas à l'accuser du double assassinat que nous avons raconté ; mais, en conséquence de ce même caractère, Alaman n'était pas homme à se laisser décourager par ces accusations odieuses, ni à sortir de la voie qu'il s'était tracée.

D. Lucas Alaman dut avoir aujourd'hui quarante-huit ou cinquante ans. Il est né à Guanajuato, d'une famille aisée, qui l'envoya à Mexico faire son éducation au collège des Mises, où il se distingua par son aptitude au travail. Né sur un sol qui se fargent, près d'exploitations minières colossales, il était tout naturel qu'il s'adonnât, soit par sa propre formation, soit par la volonté de sa famille, à l'étude des mines. Le genre de l'indépendance l'attracha, comme tant d'autres, à une carrière qu'il avait embrassée, quoique ce ne fût pas pour suivre celle des armes, ainsi qu'on pourrait le croire. La nature ne l'avait pas fait pour être soldat ; il se livra donc à l'étude des lois, pour pouvoir prendre part aux affaires politiques.

Nous ne raconterons pas ici ses débuts politiques, notre intention n'étant que de donner un précis de l'histoire des quarante dernières années qui viennent de s'écouler, et dans lesquelles il a joué un rôle important. Nous dirons seulement que peu après la chute de l'empereur Iturbide, il accepta le portefeuille des relations extérieures, et qu'il remplit encore ce poste quand ce prince, mal conseillé, remit le pied sur le sol mexicain à Iolo-la-Marina, en 1821. On sait que son exécution fut lieu aussitôt après son arrestation, en vertu d'un décret (rendu le 8 avril 1822) qui l'avait mis hors la loi, et qui prononçait contre lui la peine de mort dans le cas où il reviendrait au Mexique. Il y a cela de remarquable, que dans ce pays où les délits politiques sont toujours pardonnés, toutes les fois qu'Alaman a été au pouvoir, ils ont constamment été suivis de châtimens terribles, et qu'il a été le seul qui ait échappé de cette manière à une certaine noblesse, en forçant d'engager sa tête pour enjeu.

A sa sortie du ministère, il vint en Europe et y fit un assez long séjour. A cette époque, l'horizon politique de la république n'était pas aussi étroitement, les Anglais avaient commencé à exploiter les mines du Mexique, et formaient alors la coalition la plus considérable à cet effet, sous le nom de *Compagnie du Mexique*. Les premières études d'Alaman, ainsi que ses connaissances du pays et le rôle qu'il y avait joué, lui en firent donner l'administration comme directeur, avec des conditions magnifiques. Son ambition ne fut pas encore satisfaite de ce poste lucratif, et il se fit donner par le duc de Monteleone la gestion de ses propriétés au Mexique. Le prince de Monteleone, qui est Italien, est le dernier héritier et descendant de Fernand Cortez, et possède à ce titre, sur le sol mexicain, d'immenses biens fonds.

Ce fut pendant son séjour en Angleterre qu'il s'ouvrit des idées anglaises, et qu'il prit pour le nom français l'aversité qu'il n'a jamais su en vouloir déguiser, tandis qu'il montait en toute occasion pour les Anglais la partialité et la préférence la plus manifeste. Cependant cette préférence ne fut ni exclusive ni au détriment des intérêts de son pays, comme on le verra dans les efforts qu'il fit pour le développement de l'industrie manufacturière, lors de la fondation de la Banque de secours (*banca de aux*).

De retour dans sa patrie après les pérégrinations qui lui avaient été si fructueuses, il fut tranquillement occupé pendant un quelques années de la gestion des deux emplois, qui lui avaient été confiés, et ce fut d'après la loi la plus heureuse de sa vie. La chute de Guerrero arriva en décembre 1829, comme on l'a déjà vu, et Bustamante le sollicita de rentrer encore au ministère des affaires étrangères. Alaman voulut décliner cet honneur en alléguant ses occupations multiples,

rôle de Macbeth qu'il choisit pour faire ses adieux à Londres. Or, savez-vous ce qu'on a fait de *Macbeth*?... Je rougis en y songeant : on en a fait un libretto d'opéra ; on y a intercalé de force une évocation infernale qui rappelle la forêt du *Froschthuz* et le monastère de *Robert le Diable*. On a fait descendre sur la bruyère désolée où les sœurs barbares préparent leur lait diabolique, — un peu à la manière de madame Gibou, — on y a fait descendre un *basso cantante*, des choristes graves, des choristes aigus, des choristes circonflexes ; et tous ces gens-là brillent, avec des voix qui n'appartiennent, disait Odry qu'à cette estimable population :

Cuisez ensemble au fond de ce chaudron,
Aile d'oie, aiguillon de vipère,
Sel de lézard, pince de scorpion,
Langue de chien à la dent meurtrière,
Chauve-souris, noire bêtise de l'air,
Avenüe ver qui rampe dans la boue ;
Cuisez ensemble, et formez un mélange
Aussi brûlant que le brochet d'enfer (1).

Ce que, dans le désespoir de mon âme et de mon tympan,
Je parodiais ainsi :

Chantez ensemble au doux bruit d'un claudron,
Chats de hibou, sifflements de vipère,
Cris de crapaud, bêlements de mouton,
Craquements de grenouille en colère,
Unissez-vous pour étouffer un âne,
Porceaux, canaris, corbeaux, rampe phalange,
Cuisez ensemble, et formez un mélange
Bon tout au plus pour *London*... ou l'enfer.

Macready n'en fut pas moins, — entre deux chausons, — un très-habile tragédien. J'ai dit habile, et non pas autre



(Acteurs anglais. — Barley.)

chose. L'inspiration manque à ce dire noté d'avance, à ces attitudes constamment nobles, et qui veulent toujours être dignes des bas-reliefs antiques. — Le rôle de Mac-Duff étant mal joué, la fameuse scène du cinquième acte :

— My children, too? . . .
He has no children! . . . — All my pretty ones?

manqua complètement son effet, au moins sur moi. Il est vrai que je commençais à être inquiet pour mon propre compte. Derrière les loges il régnait une espèce de pourtour abandonné à des gens assez mal vêtus, qui, n'ayant entendu rire en français de l'abominable musique à laquelle on a mis *Macbeth*, paraissaient m'en vouloir sérieusement. Le mot stupide, — qui m'était échappé, j'en conviens, — répond assez au *stupidité* anglais pour qu'ils en eussent à peu près deviné le sens, et je l'entendais circuler avec des commentaires sans doute peu obligants pour moi. — Heureusement le rideau, en tombant sur *Macbeth*, bien et durement immolé par Mac Duff, opéra une favorable diversion.

Je n'ous jamais vociférations, trépidations et applaudissements pareils à ceux qui partaient alors de tous les coins de la salle. Il s'éleva une poussière noire, une espèce de vapeur qui railla les lumières des lustres. Le public semblait prêt à éclater, et vacillait à l'œil comme si le vertige des spectateurs eût gagné les murailles. Je compris alors dans toute son énergie l'expression poétique de *romulus cheer*, mot à mot *effondre enroulement*, que j'avais lu tant de fois entre parenthèses — au bas des tirades parlementaires ou des toast politiques.

On redemandait Macready. A sa place, je n'aurais pas osé retarder d'une seule minute le plaisir que cette masse humaine paraissait désirer si passionnément. La toile cependant ne se relevait pas, et les cris, les bravos, tout le sabbat

continuait. On ne voyait plus, on n'entendait plus, on ne respirait plus que du bruit. Nous dîmes, mon compagnon et moi, sans attendre l'issue de cette bacchanale, passer au foyer pour y prendre une glace...



(Acteurs anglais. — Webster.)

N. B. Le foyer de Drury-Lane est le plus chaste de tous les foyers; Macready l'a nettoiyé de toutes les impuretés pareilles à celles de notre ancien Palais-Royal. Ceci lui a valu, avec l'estime des honnêtes gens, un procès du propriétaire de la salle.

2^e N. B. Les glaces sont détestables en Angleterre. ... Au bout d'une demi-heure, — seuls dans le foyer désert, et découragés par la consistance phénoménale de l'espèce de pâte ferme qu'on nous avait servie en guise de sorbets, — nous nous décidâmes à rentrer dans notre loge.

Macready n'avait point encore paru... Les applaudissements continuaient plus furieux que jamais, et devenaient dangereux pour les banquettes. Le lustre ne jetait plus dans l'atmosphère embrasée qu'une lueur indécise et vague, celle du soleil au centre d'un épais nuage. Un de nos voisins avait brisé sa canne en frappant contre les colonnes, et se servait des deux tronçons comme un tambour de ses banquettes. Mais personne ne songeait à s'irriter contre l'idole récalcitrante. — O France ! ô ma patrie, pense-je, que de pommes cuites ne fourniras-tu pas à un parterre ainsi brave dans son enthousiasme ! Et j'admire longtemps encore la patience d'Al-



(Acteurs anglais. — Strickland.)

bien, ses pommons, ses pieds et ses poings, — le tout également indéfinissable.

Macbeth reparut enfin. Ce thème français avait déposé le plaid, la clamora et la toque à plume d'angle, pour revêtir l'habit noir, l'escarpin vertin, la cravate blanche, tout l'att-

rail enfin d'un gentleman bien élevé qui proméda une cotredanse ou un mariage. Il n'était question cependant que d'un discours d'adieu.

Ce mémorable *speech*, que je pourrais vous résumer textuellement, à l'instar du *Traité* et du *Chronicle*, racontait les efforts de Macready, constatait leur réussite, malheureusement incomplète, et donnait les raisons qui le décidaient à quitter la partie. Un ministre apportant sa démission aux Chambres n'aurait pu mettre dans son exposé de motifs plus de dignité, de mesure, de franchise exposée et de courtoisie réelle que ce directeur-acteur avouant sa défaite. Il faut reconnaître, à l'honneur anglais, — lorsque toutefois il la possède, — une éloquence particulière dont le mérite est de commander le respect des auditeurs par le respect que l'orateur semble avoir pour lui-même. Macready nous en donna ce soir-là un échantillon remarquable.

A dire vrai, je trouvais un peu longues les soirées passées à étudier l'Angleterre dramatique. Pièces et acteurs, tout à cinquante ans de progrès à faire pour atteindre à l'état actuel du vaudeville, de l'opéra-comique et même du mélodrame français. Le mélodrame, par exemple, tel qu'il se joue sur la rive droite de la Tamise, à Surrey et Victoria-Theatre, forait sourire de pitié l'ombre terrible des Gaizmez et des Pycro-court. Le *Sommeil de Saint-Paul* me paraissait prodigieux de conception quand je le comparais au *Levy Minorsien* et au *Pilate*, — tant loin que mal découverts dans le roman de Walter Scott et dans celui de Cooper, — que je vis à ces deux théâtres. Les autres se disputaient, comme je l'ai dit, la *Part du Diable*, — ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, — imitée, démontée, emmaillée, attristée à faire pleurer M. Schie lui-même ; plus, un petit vaudeville du Gymnase, passablement dédaigné chez nous, mais qui, chez nos voisins, faisait fureur. Cela s'appelle *Un Ange au cinquième Etage*.



(Acteurs anglais. — Buckstone.)

Vous devinez sans peine à quels bâillements immodérés j'étais souvent réduit. Un artiste de mes amis, en compagnie duquel j'assistais à toutes ces rapodies, imazina, pour me distraire, de croquer sous mes yeux les acteurs qui me semblaient dignes de cette reproduction. Grâce à lui, je pus vous présenter aujourd'hui ni des plus célèbres acteurs du théâtre anglais, gros garçon, criard et bruyant, la joue enlumine, l'œil vit et la voix éclatante, c'est Barley qui faut voir surtout, comme dans la comédie du *Turf*, représentant au naturel les grossiers jockeys, les chasseurs de renard, les Osbaldestone de la vieille et joyeuse Angleterre.

Il me resterait à vous peindre la seule comédienne digne de ce nom que j'aie découverte à Londres, perdue dans l'obscurité d'un petit théâtre, le Strand, — une femme gracieuse et belle, qui joint à la jeunesse de mademoiselle Dejazet, tempérée par une nuance de pruderie britannique, toute l'élégance de mademoiselle Plessy, et quelque peu de la finesse de mademoiselle Anais. Mais le portrait de cette ravissante personne m'a été dérobé. — J'ai honte de le dire, — j'ai mon grave compagnon de voyage, qui en était devenu amoureux. Il parlait déjà, — cet homme marié, — de solliciter Paris en engagement pour mistress Sterling. Ainsi se nomme notre merveille. Il fallait toute ma prudence de célibataire pour l'empêcher, à cette occasion, de se compromettre. *O hymen ! ô hymen !*

Farren y rendait à merveille la sensibilité nerveuse, la faiblesse touchante, la gaieté puérile et presque doloureuse du centenaire-enfant, victime des peux de son petit-fils. Dans la même pièce, Webster jouait avec une rare vivacité, une gaieté communicative, le rôle de Bob Lincoln, clerc d'avoué, ou, comme il le dit lui-même, « un gentleman à une guinée par semaine ».

Webster pourrait justement être comparé à Bardou, du Vaudeville; Strickland le serait plutôt à Lepointe jeune, quoiqu'il ne puisse pas d'une conformation tout à fait aussi exceptionnelle. Vous le voyez tel qu'il nous apparut sous le costume du lord grand chambellan, dans le rôle du *baron Stout*,

1) *Pillet of a funny snake*, etc. (*Macbeth*, act. IV, sc. 1.)

espèce de parvenu politique, essayant, à force de grands airs, de se faire une place dans les rangs dédaignés de l'aristocratie.

Strickland est, après Farren, le meilleur père noble du théâtre anglais contemporain.

M. Buckstone a de doubles droits à l'illustration. Ce n'est pas seulement un acteur lesté et dégagé, — grimacier quelquefois, mais amusant toujours ; — c'est aussi l'auteur des plus jolies petites farces qu'on ait jouées, dans ces derniers temps, au théâtre de Hay-Market. Il excelle dans les rôles de maris justement jaloux, d'amoureux mystifiés, de dandys évaporés et joués sous jambe, dans tous les personnages enfin qui demandent de l'entrain, de la gaïeté, du mouvement. Il revenait d'Amérique lorsque je le vis jouer dans deux pièces composées pour lui par lui-même : *A Kiss In the Dark* (*Un Baiser dans l'Ombré*) et *The Two Maris* (*Married Life*). C'est dans ce dernier personnage que je vins le présenter, véritable type de *marriage* anglais, avec sa redingote à pattes, ses bas chinés et ses escarpins à rasottes.

Mistress Fitz-Williams. — comme qui dirait, à Paris, mademoiselle Julienne, si mademoiselle Julienne vivait encore, —



(Acteurs anglais. — Mistress Fitz-Williams.)

revenait, elle aussi, des Etats-Unis, qu'elle avait charmés par sa bonne humeur, sa malice narquoise et l'originalité de son jeu. La voici costumée à la russe et avec la coiffure dont M. de Custine s'est tant émerveillé, dans le rôle de la *Vieille* (*the old Woman*), qui n'est point à confondre, malgré le titre et la couleur locale, avec la *Vieille* de M. Scribe.

O. X.

Embellissements et Constructions nouvelles, à Paris.

PONT DE LA CITÉ.

Vers l'année 1650 ou 1614, suivant Piganol de la Force, on construisit un pont léger communiquant de la Cité à l'île Saint-Louis. Ce pont, bâti en bois, comme l'ancien pont de la Tourneelle, l'ancien pont Royal et le pont au Change, brûlé en 1621, etc., fut appelé cependant, par exception, le *pont de Bois* ; c'était une simple passerelle.

Pendant le désastreux hiver de 1709, les glaces qui s'accumulèrent sur la Seine, et la débâcle qui s'ensuivit, démontrèrent en grande partie cette passerelle. Il fallut l'abattre entièrement en 1710; elle avait duré près d'un siècle. On mit sept ans à la reconstruire; elle ne fut terminée qu'en 1717.

Ce fut encore en bois qu'on l'édifia. Pour lui donner plus d'élégance, on peut-être plus de durée, on peignit le nouveau pont d'un bel écarlate. Cet affreux barbouillage lui fit donner le nom caractéristique du *petit pont Rouge*; mais en admettant que cette couleur l'embellit, elle ne le rendit pas plus solide, car il dura moins que son devancier. La Seine l'emporta au commencement de la Révolution.

Ce dernier désastre parut refondre beaucoup les constructeurs. On resta une douzaine d'années sans songer à rétablir le pont Rouge. Enfin, en 1804, il se forma une compagnie qui entreprit la construction de trois ponts en fer sur la Seine : ce furent les ponts des Arts, d'Anstertitz, et de la Cité; elle les édifia tous trois dans un différent système de construction. Le pont d'Anstertitz seul fut établi pour recevoir des voitures. Quant au pont de la Cité, le centre était en fer, mais revêtu de bois; on le dispensa cette fois du barbouillage rouge appliqué en 1717. Cependant cette couleur



(Pont de la Cité, nouvellement construit entre la Cité et l'île Saint-Louis.)

brillante avait tellement frappé les yeux des Parisiens que, croyant sans doute la voir sans cesse, ils continuèrent par habitude à nommer le pont de la Cité le *petit pont Rouge*. Les étrangers cherchaient en vain la cause de cette dénomination populaire, que rien dans l'aspect du pont ne semblait justifier.

L'œuvre de 1804 dura bien moins encore que celle de 1717; on s'aperçut dernièrement qu'une pile était entièrement ruinée. Il a fallu reconstruire le pont. Cette fois on ne l'a ni édifié en bois, ni peint en rouge; on a fait une passerelle suspendue, et on a cherché à harmoniser cette invention moderne avec le style de la vieille cathédrale et avec celui de la

fontaine gothique qui a été élevée pour compléter les embellissements de cette partie de la Cité.

C'est à M. Homberg, ingénieur des ponts et chaussées, qu'est due cette nouvelle passerelle. Elle a été construite aux frais de la Compagnie des Trois-Ponts, et le tarif du péage est la conséquence du privilège accordé à cette compagnie en 1804. Nous ne savons si les Parisiens, toujours frappés de la magnifique couleur rouge qu'ils ont vu briller là, il y a plus d'un siècle, continueront à baptiser l'œuvre de M. Homberg du même nom; mais nous lui souhaitons une plus longue durée que celle de l'œuvre édictée en 1804, et même en 1717.

Courrier de Paris.



(Bouffé.)

Voici le mois de décembre venu, le mois sombre, le mois lugubre, le mois ruisselant de brumilards et de pluie; il est né le front dans un linceul de nuages gris, et les pieds dans

la boue; il mourra comme il est né; pas un faible rayon, pas un pâle sourire du ciel ne se glissera dans les plis de son manteau, et ne viendra égayer sa tristesse. — On se plaint

de la mauvaise humeur et de l'air massade de ce mois lamentable; écoutez toutes les rudes apostrophes dont on saluait son arrivée; entendez les reproches sans pitié qui l'accompagnent par tout, à toute heure, à toute minute, depuis le jour de sa naissance jusqu'à son dernier jour; c'est une kyrielle d'insultes et de badineries; mon Dieu! quel mois! quel vilain mois! quel triste mois! quel horrible, quel épouvantable, quel détestable, quel exécutable mois! — Voilà ce qu'on en dit, et décembre se laisse dire, on voit, au fond, qu'il sent son faible, et que lui-même ne se trouve véritablement en gai, ni gracieux, ni aimable, ni souriant. Il n'y a rien de pis que d'avoir le sentiment de sa tristesse et de sa difformité; on a plus la force de répliquer un mot ni de se défendre; on baisse les yeux, on se blottit dans un coin, le corps droit, les bras pendans, le regard timide, la lèvre pâle; et volontiers vous cacliez-vous dans les entrailles de l'enfer si quelque démon phosphorescent vous offrait le refuge d'une trappe tout à coup entrouverte, avec accompagnement de tam-tam et de coup de résine, comme à l'Opéra.

Décembre aurait cependant d'excellentes raisons à donner pour justifier sa tristesse et faire absoudre son vêtement de neige. Cette hypocroquie qui le caractérise, cette escorte de nuages sombres et de pluie lugubre où il vit et nage sans rémission, vous lui en faites un crime; et bien! toute cette poésie funèbre tourne au contraire à l'éloge de ce pauvre mois d'été d'été. Vous êtes en noir, humides-vous, bien humide, bien lamentable. — Que voulez-vous donc qu'il fasse? n'est-il pas dans son rôle? n'est-ce pas lui qui conduit le deuil de l'année? n'a-t-il pas vu mourir successivement, et un à un, onze de ses frères bien-aimés: janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre? Ne reste-t-il plus que le douzième et le dernier de tous, pour leur rendre les honneurs suprêmes, les louer, être creuser leur tombe, les ensevelir, et s'enterrer lui-même après eux? — Il est sombre? — Parbleu, je le crois bien, on le serait à moins. — Lamentable? — Au milieu du trépas de tous les siens, et si voisin de sa propre mort. — Humide? — Ne voyez-vous pas que ce sont ses larmes, et n'est-il pas juste qu'il pleure le désastre et la fin de toute sa maison? Vaudrait-il mieux que cet homme mois de décembre fit comme les veuves de ce pays-ci qui se parent, sourient à tout venant, et passent du *De profundis* au petit souper, à l'Opéra et au bal, avec une aisance et une grâce qui font l'éloge de leur philosophie, mais doivent causer quelque tressaillement à l'ombre du défunt. Décembre a plus de cœur que cela: il fait les choses en conscience, s'attriste, se voile, pleure des torrents de pluie, et enveloppe le ciel et la terre de jours sensibleraux à des millions.

Toutefois, il a l'âme bonne et ne ressemble pas à ces mortels, chargés de mourir, qui voudraient que le monde entier finît avec eux. Décembre comprend que d'autres vont naître après lui; il voit poindre une année nouvelle, des jours nouveaux, et emploie les dernières heures qui lui restent à leur préparer une gracieuse réception, à fleurir et aromatiser leur naissance, à orner leur berceau de présens, de galanteries et de douceurs. Si décembre est mélancolique, il n'est pas triste. Voyez comme au milieu de sa tristesse, au milieu de ses préoccupations funèbres, il songe déjà à l'année 1844 qui le pousse en terre de minute en minute, et bientôt aura pris sa place. Le peu de temps qu'il a encore devant lui, décembre s'en sert pour donner l'éveil à la marche de modes, au bijou, au conseil, au luxe, au caprice, à la fantaisie: « Alons sus! leur dit-il, je touche à mon dernier souper, cela est vrai; mais regardez à l'horizon, cette jeune année qui s'avance au bruit du bal et de la musique! Faites-lui bon accueil; apprêtez, pour la recevoir, ces mille riens riens dont Paris tient fabrique; qu'en ouvrant les yeux, qu'à son premier pas, elle soit accablée de présens, de dragées et de baisers! »

Déjà, en effet, la ville se pare, le magasin élève ses trésors les plus riches et les plus tentans; Suisse et Giroux commencent à lutter de recherche et de magnificence; et les jeunes femmes au pied furtil, les jeunes gens à la botte vernie et au poil retroussé jettent en passant un regard d'interrogation dans les profondeurs de la boutique, et sur la glace transparente où Tor et le diamant étincellent. — Semez les cloches, 1844! luit 1844 va commencer! Jetez à l'un une pellette de terre et une oraison lueuse, en l'honneur de l'autre, distribuez les bonbons du baptême!

1845 dépassera sans grand éclat, comme il a vécu; pris de nous quitter, il n'a inventé ni plaisirs ni mets ni nouvelles bien piquantes pour assouvir ses appétits. Ce qu'on faisait hier à Paris, on le fait aujourd'hui, on le fera demain, et j'ai grand-peur qu'en cela 1844 ne ressemble à 1845, et ne passe par les vieux sentiers où celui-ci a marché. Paris est un vieillard qui râchène, un homme blasé qui, ayant goûté de tous les mets, savouré tous les vins, essayé de toutes les idées et de tous les plaisirs, ne prend plus même la peine de changer: il fait toujours le même geste, il dit tous les jours la même chose, il traverse les mêmes rues, jone les mêmes jeux, prend les mêmes distractions, mange à la même fourchette et met le pied sur les mêmes pavés. On est le Paris capricieux, entreprenant, mobile, vif et prompt comme l'éclair? — Que voulez-vous? on n'est pas toujours jeune, et les forts détachés passent à la mélancolie.

Ne me demandez donc pas: Qu'y a-t-il de nouveau? que peut-il y avoir de nouveau? Les maisons sont à six étages; l'asphalte dalle les boulevards, le lierre se paie à l'heure on à la course; les boutiques s'ouvrent le matin et se ferment le soir; les tuyaux de gaz sont posés à nu; le garde-national fait faction à la maison; on nait, on meurt, on est malade, on se guérit; il y a de nos voisins qui incitent du voisin; des époux bien assortis qui s'arrachent les yeux, et des gens qui jouent aux dominos.

Vous voulez du nouveau? — Nous avons en vingt concerts cette semaine, — Hélas! rien de moins neuf qu'un concert. — Comment? la salle Vivienne? la salle Herz! la salle Pleyel! l'Athénée! l'hôtel de M. Jules de Castellane! le violon, le piano, le cor, la flûte, le violoncelle, le hautbois, le duo, le

chœur, le quatuor, la romance! — Eh! mon ami, tout cela est vieux comme les rires.

De grâce, que l'un-lui faire pour vous donner du nouveau? Voulez-vous monter à la bouillotte! — O ciel! — Au whist? — Ah! Dieu! — Dinous. — Je ne fais que cela. — Au nois? — Quoi de plus vieux que la parole? — Dormons. — La belle nouveauté! — Regardons l'eau. — La rare invention!

Eh bien! vous allez me suivre au Théâtre-Français. — Corneille et Molière ne sont pas nés d'hier, et leurs successeurs d'aujourd'hui sentent déjà le rance. — Vous écouteriez bien un vaudeville? — On joint le vaudeville avec le déluge, et Noël en avait dans son coin. — Voyez cependant comme la foule s'agite et se hâte; court-elle n'est pas ennuyée et blasée comme vous! — Oh! certes-elle aussi? — Au théâtre des Variétés. — Suivons-la, soit! Ici ou là, là ou ailleurs, que n'importe!

Cette multitude curieuse qui se presse depuis huit jours au théâtre des Variétés, c'est Bouffé qui l'occupe et l'attrite. Le grand acte est accompli: Bouffé a rompu publiquement avec le Gymnase, son fidèle compagnon de quinze ans. On en parle maintenant des vieux amis et des vieilles amitiés. On se prend par hasard, on se garde par habitude, et puis l'on se quitte un beau jour pour un infirmité, pour un caprice, pour un hochement de tête. — Commaisez-vous cet homme qui passe là-bas? vous dit quelqu'un, et vous montrant du doigt votre ancien et longtemps votre meilleur ami. — Muz! je n'ai jamais vu ce monsieur. — De même Bouffé passera devant le Gymnase et sur le boulevard Bonne-Nouvelle sans tourner seulement la tête de ce côté, sans se souvenir que c'est là qu'il est né en quelque sorte, qu'il a grandi et que la gloire lui est venue.

Ce n'est pas que nous voulions accuser Bouffé d'ingratitude; le Gymnase et Bouffé étaient les uns de l'autre; c'est un traité de rupture au bas duquel les deux intéressés, le théâtre et le comédien, ont apposé leur signature de tout leur cœur. Mais comment en étaient-ils venus à ce point d'antipathie réciproque, après une liaison si ancienne, si éclatante et si utile pour tous deux? Que vous dirai-je? Une longue collaboration amenant la lassitude, et, ce qui détruit les associations les plus solides en apparence, certains embarras d'affaires, la prospérité décroissante et la mauvaise humeur, conséquence de la mauvaise fortune, Bouffé et le Gymnase, au milieu de la grande bataille du théâtre et des auteurs, déclinaient en effet de compagnie, et voyaient à leur lustre s'éclipser.

Je ne sais ce que deviendra le Gymnase sans Bouffé, mais il est clair que Bouffé se passera parfaitement du Gymnase. Bien plus; cette separation semble le ranimer et le réjouir; on dirait d'un prisonnier qui a brisé sa chaîne et qui chante à travers champs et cabriolet. Il fait le voir à son début aux Variétés; ce n'était plus le Bouffé triste et malin de ces derniers temps; mais le Bouffé alerte, éveillé, ingénieux, joyeux, joyeux, le zénon de Paris n'avait en plus d'entraîne; plus de jeunesse, plus de verve, plus de cœur, plus de malice; jamais il n'avait mis plus de légèreté dans son étourderie, plus de sensibilité dans son dévouement et dans ses larmes; aussi le succès a-t-il dépassé toutes les espérances; Bouffé a pris possession du théâtre de Potier et de Vernef au milieu des bravos et des couronnes. Sans doute il en coûte un peu cher à un directeur M. Nestor Roqueplan; cent mille francs de dédit, c'est bien quelque chose; mais là où la vogue arrive, cent mille francs ne pèsent pas un denier.

Faute de pouvoir vous envoyer Bouffé en personne, timbré et sous bande, l'illustration vous gratifie de son portrait; c'est toujours quelque chose. Cherchez dans notre esquisse le comédien spirituel, ingénieux, délicat, fin, mélancolique, et souriant d'un sourire si voisin des larmes.

On a beaucoup parlé de Janus, et même on en a fait un dieu; le beau dieu que voilà! A quoi bon faire tant d'embarras pour un personnage à double face, et cela valait-il la peine de le canoniser? Que direz-vous donc de Bouffé, qui se multiplie, et se métamorphose, et prend tant de figures différentes: tantôt zénon de Paris, tantôt enfant de troupe, tantôt le bonhomme Baptiste, tantôt le pauvre Jacques; ici pleurant, là souriant, le ridicule et la passion, le drame et la comédie?

Bouffé a été le grand succès et l'intérêt capital de la semaine; on s'est plus occupé de Bouffé que de M. de Polignac lui-même qui vient de paraître ici et de disparaître aussitôt devant les susceptibilités et les soupçons de la police. M. Berryer, de retour de Londres depuis trois jours, n'a pas fait une plus heureuse concurrence que le ministre de 1850 à la vogue du *Gania de Paris*; quelques vieux hôtels du faubourg Saint-Germain ont pu s'enamourer de son arrivée, comme d'un souvenir et d'une espérance; mais on ne dit pas que le peuple et la foule, se soient assemblés pour aller à sa rencontre, comme ils se précipitent aux représentations de Bouffé Or, c'est le peuple, c'est la foule qui constatent le succès des comédies politiques ou non politiques; il n'y a pas de bonne chance s'ils ne font que d'abord et ne battent ensuite des mains au dénoûment.

A Rouen, il est battu des mains pour M. Beuzville, qui n'est pas le duc de Bordeaux, bien s'en faut. M. Beuzville est ce polier d'éclair dont nous avons déjà parlé, et qui tout à coup s'est éveillé poète, non pas poète pur rime, poète de petits vers, comme l'Oronte du *Misanthrope*; une tragédie en cinq actes, munie de tous ses alexandrins, est le fruit des veilles poétiques de M. Beuzville. Or, une tragédie ne badine pas. Celle-ci a pour sujet *Spartacus*. Le Théâtre-Français, on se le rappelle, avait accueilli avec bienveillance l'œuvre du jeune ouvrier, mais cet accueil était plutôt un encouragement qu'une approbation complète. Il fallait remarquer la pièce, corriger les vers, changer des scènes, donner enfin à *Spartacus* tout ce qui lui manquait encore. Ce n'est pas le *Spartacus*, la résignation et la modestie qui ont fait fante à M. Beuzville; il aurait bien volontiers suivi les avis de messieurs les comédiens ordinaires du roi; mais le jeune poète avait hâte de savoir si, tout imparfaite qu'elle

était, sa tragédie donnait vraiment des espérances; il a donc conduit *Spartacus* à Rouen, et *Spartacus* n'a pas eu à se plaindre: Rouen a vivement applaudi, des scènes intéressantes, de beaux vers, de nobles sentimens, du moins le journal normand le dit. — M. Hertzville est né en Normandie, et l'on pourrait croire que la mer: a en quelque indulgence pour son fils; même on pen de faiblesse et d'aveuglement ne surprendra pas; mais, dans cette occasion, l'amour maternel ne semble pas avoir empêché l'équité du juge. Le critique normand mêle des observations à ses louanges, et Rouen sans doute en aura fait autant. C'est une excellente méthode pour bien élever les enfans et les poètes. Le talent naissant de M. Beuzville méritait en effet de ne pas commencer par être aveuglément acclamé de carresses pour finir et avorter ensuite comme un enfant gâté. Avec un régime fortifiant, il deviendra homme, nous l'espérons.

Nous l'avons deviné, les ambitions littéraires s'agitent autour de l'Académie, c'est à qui prendra d'assaut le fauteuil de M. Campenon. Les assaillans les plus intrépides et qui portent le plus haut leur lambeau sont M. le comte Alfred de Vigny, M. Saint-Beuve et M. Saint-Marc-Girardin, vient ensuite M. Vatout, bibliothécaire du roi, qui frappe à la porte de l'Académie depuis longtemps, comme ces localités nocturnes à qui le concubinage refuse d'ouvrir, bon qu'ils s'agitent sans réfléchir et à coups redoublés. La bataille s'engagera vivement entre ces quatre candidats; le reste n'est pas sérieux, pas même M. Edmond d'Amboin.

M. Ladières aurait bien aussi quelques velléités de se mettre sur les rangs; mais, pour se décider, il attend le succès de la fameuse comédie dont on s'occupe si fort depuis quinze jours: les *Bâtons flottans*. La semaine dernière, cette comédie était encore à l'état de locuprécie, et nous en cherchions le mot; ce mot est trouvé, et ce mot est Ladières; on avait cependant compté sur le mystère le plus profond jusqu'au jour de la première représentation; mais un secret à Paris est comme une bouteille de fine liqueur livrée à l'air et qui s'évente; on a beau chercher, personne ne peut dire qui a ôté le premier le bouchon. Qui qu'il en soit, M. Ladières est évincé; tout Paris désigne l'officier d'ordonnance et le député comme l'auteur de la comédie en question; il n'y a donc plus aucune espèce de mérite à le dire, on ne se donne pas même par là le petit plaisir d'une indiscretion; aussi les femmes n'en parlent-elles plus.

Croirez-vous une chose? madame Citti-Damoreau a quitté Boston et va à la Havane. Houx rossignol, pour traverser ainsi les mers, es-tu devenu alcyon?



Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1857. — NOVEMBRE.

Table with meteorological data for November 1857. Columns include: Vents, Etat du Ciel, Pression Barométrique, Température extrême de la journée, Humidité, Direction du Vent, Force du Vent, and other meteorological indicators. Rows list dates from 1 to 30.

Moyenne 753,30 1,8 9,8 7,1 Pluie dans la cour, 7 cent. 930. Pluie sur la terrasse, 7 cent. 956.



La Tatrice ou l'Emploi des Richesses, comédie en trois actes de MM. SCRIBE et DUPONT (THEATRE-FRANÇAIS). — Daniel le Tambour (GYMNASE).

Le mot tuteur et tutrice a un air rébarbatif; dans un tuteur, la comédie a coutume de ne voir qu'un vieux barbon, goulotteux, quinquards, massade et avare, quelquefois assidue sur quelque Bartholo, fort à charge aux vives Rosines et aux gaillardes Isabella; la tutrice a dû en souffrir loquacement et il semble difficile qu'une tutrice, à son tour, ne soit pas quelque peu respectable et dotarière. Mais on connaît M. Scribe; M. Scribe n'aime pas à se traîner dans la tradition; c'est l'homme aux surprises. Il lui est arrivé plus d'une fois, dans ses charmantes esquisses du Gymnase, de montrer de jeunes et aimables tuteurs, des tuteurs très-gaillards, très-tendres, faits tout exprès pour être adorés des pupilles. Voici maintenant qu'il nous donne une tutrice de l'âge d'une jeune-première, et point du tout massade.

Elle s'appelle Amélie de Moldav. Quant à son titre de tutrice, il est plutôt de pure bienveillance que strictement légal. Voici le fait.

Un vieux feld-marchal, le comte de Wurtzbourg, est oncle d'un vaurien de neveu, son héritier naturel. Laisser sa fortune, c'est-à-dire trois ou quatre millions, à un tel drôle, c'est jeter une breloche dans la gueule du loup; en un tour de dent les millions seront absorbés. Pour éviter cet appétit vorace, le feld-marchal nomme Amélie de Moldav, la fille d'un de ses compagnons de guerre, sa légataire universelle; ceci veut dire qu'il désire que son neveu, après qu'il, le bonhomme meurt, que la terre lui soit légère!

Amélie accepte le legs; mais ne croyez pas que ce soit par cupidité; tout au contraire. Ces biens immenses, elle les conservera avec honnêteté, avec soin, comme un vertueux tuteur veille à la fortune d'un amour éternel, pour la lui rendre intacte quand la sagesse lui sera venue.

Or, comment corriger ce fon de Léopold de Wurtzbourg? comment le convaincre que ses richesses sont faites, non pas pour les perdre solemnellement en dissipations et en extravagances, mais pour les faire fructifier honorablement pour soi, ménager pour les autres? Telle est cependant la tâche qu'entreprend Amélie, et vous avouerez qu'on ne s'attendait guère à ce cours de morale de la part d'une jeune fille de vingt ans.

Elle trouve naturellement dans Léopold un disciple peu docile. Léopold a beaucoup plus de penchant pour ces demoiselles de l'Opéra que pour autre chose, et l'ordre lui semble bien massade, en comparaison du désordre. D'ailleurs, pour qui Léopold écouterait-il les remontrances d'Amélie? N'est-ce pas elle qui vient de lui envoyer l'héritage qu'il croyait déjà tenir, et sur lequel il avait fondé tant de charmanes rêves de plaisir? Donc, non-seulement il décline la compétence d'Amélie en fait d'éducation, mais il se croit en droit de la haïr, aussi bien que son oncle. Et pour témoigner aux vivants et aux morts cette haine profonde et le cas qu'il fait de leurs leçons, Léopold se promet d'être plus mauvais sujet, plus dissipateur que jamais; il fera des dettes, il passera sa vie follement; il épousera la Fredoline, illustre danseuse de l'Opéra! En un mot, il compromettra de son mieux le nom des Wurtzbourg.

Léopold le ferait comme il le dit, si Amélie n'était pas là pour l'arrêter dans cette voie de perdition. Que fait-elle? Elle achète tout simplement des créanciers de Léopold de bonnes lettres de change, et en vertu de ce titre en règle, fait arrêter notre étonné, qui va tout droit en prison méditer sur la fragilité des héritages et sur les danseuses de l'Opéra. Il est d'abord furieux, et maudit Amélie de belle belle; si bien qu'il en fait une grosse maladie. Mais être toujours furieux ou malade, c'est une triste position à vingt-cinq ans. La méditation arrive donc après la rage, et après la méditation vient la santé et le sens commun. Léopold se décide à être raisonnable, mais c'est encore par vengeance; il veut qu'Amélie ait la preuve qu'elle ne lui a rien pris en lui prenant les millions de l'oncle, et qu'il sait fort bien s'en passer.

Il étudie le droit et devient un avocat distingué; cela s'appelle se venger noblement, et vous conviendrez que cette vengeance vaut un peu mieux que la première, qui consistait à se ruiner et à se déshonorer.

On sait le procédé de Marivaux, et de M. Scribe après lui; M. Scribe et Marivaux ne mettent les gens aux prises, et ne les font se haïr d'abord, que pour les faire s'adorer ensuite; telle est la conclusion de la guerre de Léopold de Wurtzbourg contre Amélie de Moldav.

En retrouvant Amélie, Léopold est tout inquiet d'éprouver je ne sais quelle espèce d'émotion qu'il n'est plus tout à fait son antipathie d'autrefois. Cependant il résiste, et veut lutter

encore; mais, à force de résister, les plus braves souvent succombent; c'est ce qui arrive à Léopold, surtout lorsque Amélie convainc de sa conversion, se devoue à lui, et explique tout le secret de sa conduite; alors, en effet, dans cette femme qu'il a longtemps soupçonné d'avidité, de mauvaise foi, et de pis encore, Léopold trouve une bonne et charmante fille, dévouée, désintéressée, vertueuse, qui veut le sauver de ses propres folies, et le voyant complètement corrigé, lui restitue toute cette fortune dont il saura faire désormais un bon emploi. A qui bon vous dire que Léopold, émerveillé, attendri, vaincu, tombe aux pieds d'Amélie, et que bientôt nous célébrerons les noces dans le château du vieux maréchal de Wurtzbourg? cela va de soi-même.

Quelques hors-d'œuvre d'un goût équivoque, des développements excessifs au début de la comédie, certains mots et certains détails manquant d'une suffisante délicatesse, avaient causé, le premier jour, certains petits désagréments à la Tatrice; mais MM. Scribe et Dupont ont, dès le lendemain, remédié au mal, et l'ouvrage, sans être un des plus heureux et des plus spirituels du fécond et habile auteur, se fait écouter maintenant sans obstacle et même avec plaisir. Il est agréablement joué par mademoiselle Plessis, Provost, et mademoiselle Brotan.

— Le Gymnase, venf de Bonifié, a songé tout aussitôt à le remplacer. Le jour même où Bonifié faisait, au théâtre des Variétés, une triomphante entrée, M. Delmas s'essaya au Gymnase dans un rôle dessiné primitivement au célèbre comédien. M. Delmas a réussi; c'est un acteur exercé, à qui il manque un peu de distinction, mais qui a du métier, de la verde, de l'intelligence, de la chaleur. C'est déjà beaucoup, et avec cette première mise de fonds, on peut faire son chemin.

D'ailleurs, M. Delmas n'avait pas précisément besoin, cette fois, des belles manières d'un homme comme il faut; il a débüté par le rôle d'un tambour. Or, ce tambour s'appelle Daniel; il est brave, il est sensible; figurez-vous le tambour modèle. Sa bravoure, Daniel l'a montrée souvent, sur les champs de bataille, et dernièrement en Afrique, au col de Monzaï; quant à sa sensibilité, voici à quoi il l'emploie :

Tout tambour qu'il est, Daniel est le père d'une charmante fille. — Et la mère, une vivandière? — Non pas, morbleu! la mère est une marquise. — Comment cela se peut-il? — Pardon; mais l'histoire serait trop longue à vous conter.

Or, cette fille charmante, Daniel veille sur elle et revient tout exprès d'Afrique pour faire son bonheur. Vous comprenez bien qu'il n'ose pas lui dire qu'il est son père, un simple tambour! mais il fait mieux; il l'arrache à l'innocité d'une méchante famille qui en veut à son bien, et lui donne pour mari, à la place d'un homme qu'elle haït, un joli petit comte qu'elle aime; après quoi il reprend son tambour, fait un roulement et retourne en Afrique, la farine à l'œil, mais sans avoir dit son secret.

La pièce, l'auteur M. Anvray, Delmas le débütant, et mademoiselle Rose-Chéri, ont réussi avec accompagnement de bravos et de larmes.

Histoire de la Semaine.

L'attention n'est, cette semaine moins que jamais, portée sur ce qui peut se passer en France. La province n'est occupée qu'à rédiger les pétitions qu'elle veut remettre à ses députés avant que ceux-ci montent dans la voiture particulière dans la salle-pote, dans la diligence, dans le wagon ou dans le bateau à vapeur qui doit les amener à Paris. Quant à la capitale, elle se creuse la tête à chercher douze noms à inscrire sur chacune des listes des douze arrondissements pour l'élection des maires et adjoints, fonctionnaires sans fonctions, archivistes purs et simples des actes de l'état civil, qui n'ont pas assez d'attributions pour pouvoir faire le bien, mais qui, par force d'inertie, arrivent quelquefois à l'empêcher. Les circulaires des candidats se croisent et font jouer l'électeur sur leurs portés. Mais, en vérité, pour l'homme qui ne fait partie d'aucune coterie de quartier, il est bien difficile, au milieu de tous ces prétendants à l'écharpe municipale, à l'étoile brade, et, pour tout dire, à la décoration qui fait partie obligée du costume, il est bien difficile de dégager l'inconnu. Et cependant la loi nous condamne à recommencer douze fois cette pénible opération auprès de laquelle les rebuts que *L'Illustration* demande à devenir ne sont qu'un jeu! — Les nouvelles d'Afrique sont venues remplir un peu le vide que le manque d'événements intéressants ont laissé dans nos feuilles politiques. La brillante et heureuse expédition du général Lempoue demande un récit spécial qu'on trouve dans ce même numéro; quant à la défection d'un chef-fidèle, dont nous avons déjà parlé, et à la trahison d'une tribu des environs de Constantine aurait en à se plaindre de la part du gouvernement de cette province, les feuilles officielles n'ont jusqu'à présent donné aucun renseignement à ce sujet, sans doute pour être plus à même de répondre avec exactitude aux faits précis qui ont été mis en circulation. — Notre mission de Chine s'est enfin déterminée à s'embarquer sur l'escadre qui doit la conduire dans le Celeste Empire. Elle attendait probablement pour prendre ce parti qu'Old-Nack eût fait paraître ses premières raisons de la Chine occidentale, qui ont lui servir de guide de l'étranger, et qui vont permettre en même temps aux souscripteurs casniers de faire, sans se déranger et sans retourner, eux, aucun inconvénient, le même voyage que M. de Lagrange. L'empereur chinois nous ayant fait la gracieuseté de nous adresser son portrait, nous avons cru devoir, en échange, lui envoyer celui de notre ministre plénipotentiaire; nous les donnons tous deux aujourd'hui à nos lecteurs. — La

nouvelle s'étant répandue que deux Français de la légion que nous nombrons compatriotes ont formé à Montevideo pour défendre leurs personnes et leurs biens, avaient été pris par le général Oribe, torturés et mutilés, que leurs fèces avaient été exposées, le ministère lit annoncer que des explications seraient demandées à ce sujet. En effet, un des bâtiments de notre escadre de la Plata fut dépêché dans ce but à Buenos-Ayres. Qu'en est-il advenu? C'est encore un anéantissement que les feuilles du gouvernement ont à faire cesser. D'après le *Patriote Français*, journal qui se publie à Montevideo, M. Arana, ministre de Rosas, aurait, en substance, répondu à M. de Ludre, notre ministre près de la république argentine: « Les deux individus sur le sort desquels vous réclamez étaient du nombre de ceux que MM. Pichon, consul français à Montevideo, et l'amiral Massieu de Clerval, commandant de l'escadre française, ont déclarés officiellement n'être pas Français, pour avoir, sans l'autorisation du roi, pris du service militaire à l'étranger. Que signifie dès lors votre réclamation? Nous ne savons jusqu'à quel point la déclaration de MM. Pichon et Massieu de Clerval serait regardée comme nous engageant, alors même, ce que nous ne croyons pas, qu'elle aurait été faite; car il est bien constant que des hommes placés dans la nécessité de la légitime et de l'immédiate défense personnelle, à Montevideo, où ils sont bloqués, ont quelque chose de mieux et de plus pressant à faire que d'attendre de Paris l'autorisation de prendre les armes. D'après le *Times*, au contraire, les deux Français seraient morts des blessures qu'ils auraient reçues en combattant, et leurs cadavres auraient été mutilés par les Montevidiens eux-mêmes, pour augmenter l'ardeur de leurs auxiliaires et leur rendre l'ennemi plus odieux. De ces deux versions, quelle est la vraie? »

Bien des yeux sont en ce moment tournés vers l'Angleterre. L'attention qu'on a prêtée à l'accueil qu'on y a reçu M. le duc et madame la duchesse de Nemours, aux hommages que sont venus leur rendre les ministres des puissances étrangères et, parmi eux, le ministre de Russie, qui a donné son nom à la fautive convention de l'année 1840, M. de Brunow, cette attention a fait son temps. La visite que la reine Vittoria vient de rendre à sir Robert Peel serait elle-même oubliée si les journaux anglais n'avaient fait graver et ne reproduisaient pour leurs lecteurs le wagon-salon qui a transporté leur souveraine et le prince Albert. Mais le fait qui éveille le plus la curiosité anglaise en ce moment et qui, de ce côté du détroit, est de nature à faire naître également la nôtre à des titres divers, ce sont les réceptions, les petits levés de M. le duc de Devonshire, ses entrevues avec les pèlerins de la légitimité qui ont repris tout exprès ce voyage, et les harangues plus ou moins mesurées qu'on lui adresse. Plusieurs journaux français s'en émeuvent et annoncent qu'on ne peut manquer à la tribune de la Chambre, de demander compte de leur démarche aux députés qui ont demandé la cour du petit-fils de Charles X. Ce qui nous paraît devoir être le plus certainement de tout cela, c'est tout simplement une discussion d'adresse fort animée. Du reste, on est fort curieux de savoir quelle réponse sera faite au prince voyageur quand il demandera à faire sa cour à la reine. Un ministre étranger lui a porté les félicitations de son souverain; c'est le ministre du roi de Hanovre. — Le ministère anglais et les accusés irlandais se trouvent avoir un répit de six semaines, par l'ajournement au 15 janvier qu'ont prononcé les quatre juges de la Cour du banc de la reine (1). En attendant, le cabinet fait imprimer dans ses journaux qu'en définitive, s'il n'obtient pas une condamnation, cela ne fera que démontrer plus évidemment au Parlement la nécessité de lui accorder des mesures coercitives. On voit qu'il s'arrange d'avance pour ne pas paraître trop désappointé dans le cas d'un acquittement. Il croit aussi devoir découvrir de temps en temps des conspirations et des dépôts d'armes, pensant que cela ne saurait faire de mal à l'esprit des jurés. — Les élections américaines ont définitivement pris couleur, et l'opinion démocratique est sûre aujourd'hui d'une grande majorité. Nous désirons, sans nous en flatter beaucoup, que quand le parti vainqueur aura installé,

(1) L'honorable Edouard Pennefather, président de la Cour du banc de la reine, en Irlande, est dans sa soixante-dixième année. Il a débuté au barreau vers 1786, et a été longtemps l'un des premiers avocats de son pays. Quoique ne se trouve, on assure qu'il ne dissimule point sa prédilection pour l'Angleterre. Un fait qui soulèverait vivement l'opinion de cette opinion, c'est que, depuis plusieurs années, toutes les propriétés qu'il a achetées sont situées sur le territoire anglais. Il est inutile de dire qu'il est conservateur.

L'honorable Charles Burton, second juge, n'est pas irlandais. C'est John Philip Curran, qui, ayant écrit les plus grandes espérances de son jeune levé, l'envoya à l'Angleterre et le pratiqua dans ses débuts au barreau irlandais. Il appartient au parti whig. On lui reproche toutefois d'avoir aidé de son crédit et de son argent la candidature de son gendre, M. West, qui est conservateur.

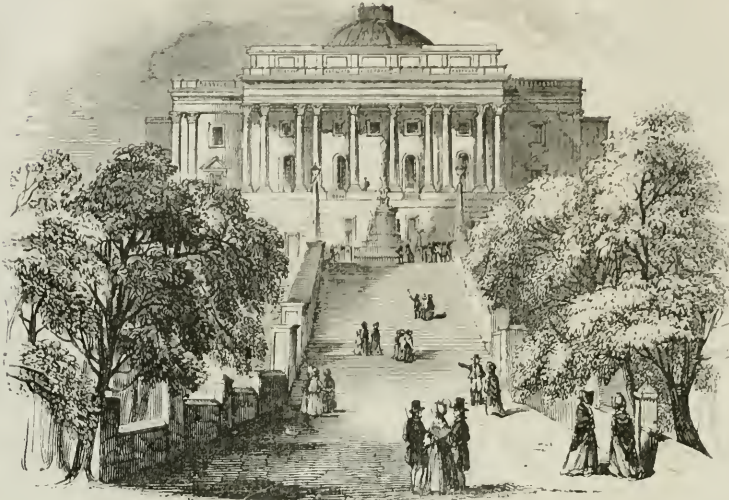
L'honorable Phillip Cecil Crampton, troisième juge du banc de la reine, a soixante ans. Il s'était fait de bonne heure une haute réputation de talent dans l'Université irlandaise. Il a été professeur de droit au collège de la Trinité. Il a siégé, comme membre de l'opposition, à la Chambre des communes, et, sous l'administration whig, il a exercé les fonctions de solliciteur-général. Il a de tout temps professé à l'égard d'Orléans une vive antipathie, et d'Orléans, comme on doit le penser, la lui rend bien. C'est un des champions les plus ardents de la grande cause de la tempérance. On rapporte que, voulant donner un verre Matthews, son gendre, de la loi, il fit un jour venir tous les vus qui contenaient sa cave (et cela était célèbre parmi les amateurs) dans un ruisseau qui traverse sa villa près Bray, dans le comté de Wicklow.

L'honorable Louis Perrin, quatrième juge, est d'origine française. C'est la révocation de l'édit de Nantes qui a force sa famille à se naturaliser en Irlande. En 1851, il a été élu à Dublin, député de l'arrondissement d'Eding. Sa probité, son savoir et son sens le font respecter de tous les partis. Il a plus de soixante-dix ans.

au Capitole de Washington, son influence à la place de celle des whigs, il entend mieux que ceux-ci les véritables inté-

rêts des États-Unis, et abroge cette législation de douanes qui équivalait en quelque sorte à une prohibition générale. —

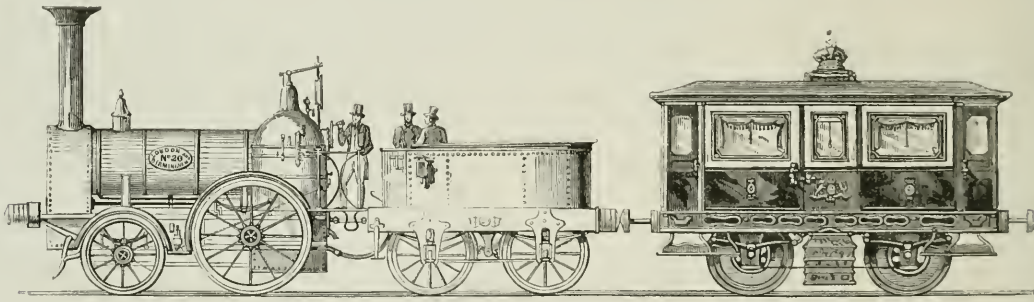
nouvelles anglaises de Chine sont peu favorables. Le com-
toir nouveau ne fonctionne guère, et les ports sont encom-
brés de marchandises anglaises qui ne trouvent pas d'écou-
lement. D'un autre côté, des fièvres très-dangereuses exercent
leurs ravages sur les Européens, et l'île de Hong-Kong est in-
festée de vagabonds, de voleurs, de rats et de plusieurs espèces
de vermine qui s'endument parfaitement pour en rendre le
séjour insupportable aux *Barbares*. — Si nous voulions
parler du Penjab, il nous faudrait enregistrer des assassinats
nouveaux à la suite de ceux que nous avons déjà annoncés,
tracer des nous aussi peu commodes à écrire qu'à pronon-
cer, et avec lesquels nos lecteurs n'ont nul intérêt à faire
connaissance. Le général Ventura n'est point, comme on l'avait
dit, prisonnier dans une forteresse. Le général Avitabile
est également parvenu à se mettre en sûreté. Lord Ellem-
borough n'a pas encore annoncé l'intention d'intervenir,
mais il fait réunir une armée considérable sur le Sutledge,
et cette mesure le mettra à même de menacer ou d'agir se-
lon que les intérêts anglais le demanderont. — Nous avons
gardé pour la fin, comme on fait des énigmes, les royales
intrigues qui se croisent en ce moment en Espagne. On a
vu précédemment M. Lopez résigner le pouvoir dont, mal-
gré ses concessions on peut-être plutôt par suite de ses con-
cessions mêmes, le général Narvaez et le personnel qui en-
tourne l'innocente Isabelle étaient arrivés à lui rendre l'exercice
impossible. M. Olazaga lui a succédé et a débité par une
déclaration constitutionnelle, par un discours plein de bésat-
titude, et par un ajournement de la réorganisation des gardes
nationales et des municipalités, provoquée par le ministre
qu'il venait de remplacer. Il pensait qu'il y en aurait pour
tous les goûts; et, en effet, ses paroles pouvaient plaire aux
constitutionnels, son premier acte semblait devoir lui gagner
les cœurs des camarillistes. Il n'en a rien été. Le nouveau
premier ministre a bientôt été amené à penser que la pauvre
enfant, qu'on a déclarée majeure, était bien loin d'être éman-
cipée de l'influence dominante du général Narvaez, qui regne
véritablement sous son nom; et que pour lutter contre cette
usurpation de fait, pour trouver quelque part un appui régulier
et de quelque puissance, il fallait une assemblée moins
partagée que la Chambre actuelle des Députés, et
qui offrît aux constitutionnels sincères une majorité com-
pacte et prononcée. Dans cette conviction, M. Olazaga a
soumis à la reine un projet d'ordonnance de dissolution. La
reine, bien entendu, était parfaitement incapable d'apprécier
si l'acte auquel elle acquiescait était en soi bon ou mauvais;



(États-Unis. — Le Capitole de Washington.)

Le roi Othon a ouvert, le 20 novembre, l'Assemblée nationale par un discours qui eût été plus convenablement prononcé le premier jour de l'an. L'allocution royale est toute

en souhaits et en vœux que les députés ont dû croire sincères. Tous les membres du corps diplomatique assistaient à cette séance, à l'exception du ministre de Russie. — Les



(Vue extérieure du Wagon de la reine d'Angleterre.)

mais son instinct d'enfant lui donnait, peut-être à craindre que le général Narvaez en fut mécontent. Aussi le lendemain, quand celui-ci, informé de la mesure adoptée, vint au palais

trouver la reine Isabelle, la pauvre petite, voyant bien qu'elle allait être grondée, se mit à rapporter. On lui fit grâce de la pénitence, à la condition qu'elle rapporterait comme un vou-

drait, et qu'elle déclarerait que M. Olazaga, pour lui arracher sa signature, lui avait donné des cinquantes, tré Foreille et tenu la main. La leçon apprise a été répétée sans trop de fautes. Voilà ce qui se laisse entrevoir dans les correspondances et les journaux d'Espagne. Ce qui est certain, c'est que M. Olazaga a été destitué par une ordonnance du 29 novembre, contre-signée de son collègue M. de Frias, qui, le lendemain, a été amené, ainsi que M. Serrano et les autres ministres, à donner lui-même sa démission. Un jeune député, M. Gonzales Bravo, avocat, a été nommé ministre des affaires étrangères. Il compose jusqu'ici à lui seul tout le cabinet. En qualité de chancelier, il est venu, dans la séance des cortès du 1^{er} décembre, présenter sérieusement la déclaration de la reine portant le récit des violences impulsées à M. Olazaga. Une proposition a été faite, ayant pour objet d'éloigner momentanément cet ancien ministre du Congrès. Le renvoi de cette motion à l'examen des bureaux a été prononcé à la majorité de 79 voix contre 75. Madrid, nous dit-on, est dans l'inquiétude la plus vive. Nous nous l'expliquons sans peine. Quand on voit une aussi étrange parade se jouer en face d'une grande nation, quand on voit ses députés y accepter des rôles, est-il bien surprenant que le peuple se demande s'il suffit de siffler les acteurs?



(Intérieur du Wagon de la reine d'Angleterre.)

Une violente tempête, qui a causé de nombreux sinistres, a éclaté, pendant les journées du 31 septembre au 2 octobre, dans les parages du sud de la Floride et des Bahamas. Outre plusieurs navires grands et petits, sur lesquels personne n'a péri, on cite un brick que l'on croit être le *Virginia*, qui allait de Boston à la Nouvelle-Orléans, avec environ soixante passagers, et qui a été englouti en vue de l'île Itier, l'une des Bahamas. La catastrophe a eu lieu tout près du rivage, aux yeux d'une foule nombreuse qui était accourue pour porter secours, mais qui en a été empêchée par la fureur de la mer. Personne n'a pu être sauvé. Une goëlette s'est aussi perdue non loin de là, sur la côte d'Albaco, avec son équipage composé de cinq hommes. Une autre goëlette du port d'Albaco a sombré dans les mêmes parages; il y avait à bord huit hommes, onze femmes et deux enfants. Tous ont péri.

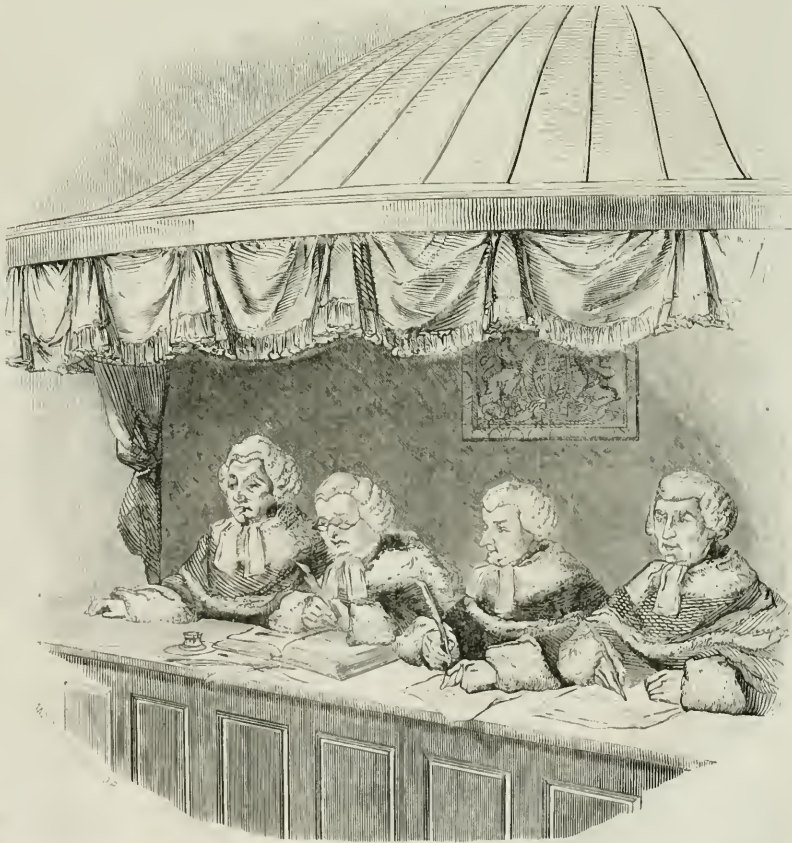
« A ces naufrages, ajoute le *Courrier des Etats-Unis*, journal français de New-York, nous aurons sans doute à ajouter plus tard ceux de plusieurs bâtiments dont la longue disparition ne laisse guère d'espoir sur leur sort. De ce nombre est le brick *François-Ashby*, qui est parti de New-York pour Matanzas le 25 septembre, avec plusieurs passagers parmi lesquels nous signalons à regret un de nos compatriotes, M. le comte d'Adhemar, qui compte de nombreux amis à New-York et à la Havane. » Un des plus beaux paquebots à vapeur naviguant entre Liverpool et les Etats-Unis, le *Sheffield*, s'est également perdu, mais toutes les personnes qui étaient à bord ont été sauvées.

Pendant que les compagnies se préparent et s'organisent pour solliciter des Chambres, quand elles seront réunies, la concession des lignes de fer qui sont encore à accorder, le chemin atmosphérique de Dublin, par les épreuves dont il sort vainqueur, confirme la pensée où étaient les premiers commissaires que notre ministère des travaux publics a envoyés pour l'examiner, qu'une révolution est au moment de s'opérer dans les voies de fer. M. Mallet, du corps royal des Ponts et Chaussées et ancien député, nommé, en dernier lieu, pour faire sur ce système un rapport détaillé et en quelque sorte définitif, est de retour d'Irlande, et sa conclusion, comme celle de M. Brunel et des autres hommes de l'art qui se sont réunis à lui sur les lieux, est que ce système nouveau doit être regardé comme parfaitement pratique et sûr. Il est indispensable que, sans plus tarder, il soit essayé en France; car on sait qu'il est applicable sur un des bas-côtés des voies de terre, qu'il n'exige ni terrassements, ni nivellements, ni travaux d'art, et que par conséquent il épargnerait des capitaux énormes qui seraient dépensés en pure



(L'Empereur de la Chine.)

PROCES D'O'CONNELL. — COUR DU BANC DE LA REINE.



Le juge Burton. — Le président Pennefather. — Le juge Grampton. — Le juge Perrin. (Voir la note de la page 254.)

perte si on devait un peu plus tard adopter l'air atmosphérique comme force motrice. D'un autre côté, la *Gazette générale de Prusse* annonce que M. Shuttleworth, ingénieur anglais, propose un autre système, qu'il appelle chemin de fer hydraulique. La description qu'elle en donne est exactement conforme à celle d'un chemin atmosphérique, à cette différence près que la pression de l'eau remplace celle de l'air, et qu'il faut établir au-dessus du niveau du chemin des réservoirs toujours remplis d'eau et ne la laissant jamais perdre. Ce système n'est encore qu'à l'état de pure théorie.

En attendant que l'eau trouve son utilisation dans les chemins de fer, le tribunal de commerce de Liouen n'entend pas qu'elle serve à faire du vin. Il vient de rendre un jugement fort bien motivé sur l'opération appelée le *moallage*, dans lequel il apprécie comme elle mérite de l'être la conduite de la régie, qui tolère cette fraude commise aux dépens du consommateur, pourvu que le droit lui soit payé sur le produit des puits comme sur celui de la vigne. C'est étrangement comprendre sa mission, pour une administration publique, que de croire qu'elle n'a point à défendre les citoyens contre l'avidité et la mauvaise foi, et que son rôle doit se borner uniquement à faire que le trésor partage du moins avec les fraudeurs. — En vérité, nous serions tentés d'envoyer M. le directeur-général des contributions indirectes prendre quelques leçons de scrupules d'un nouveau gouverneur d'Alyssa.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

(Voir t. II, p. 26, 58, 102, 150 et 214.)

Martin fait de nouvelles connaissances
et Mark un nouvel ami.

(suite.)

Une autre circonstance, des plus délectables, se révéla avant que la première tasse de thé eût été bu. Le croira-t-on ? vous avez visité l'Angleterre ! se pouvait-il rien imaginer de plus heureux ? Cependant Martin fut qu'à demi content, lorsqu'il eut découvert quel prodigieux monde de ducs, lords, vicomtes, marquis, duchesses, chevaliers, baronnets, étaient inconnus de ses nouveaux amis, et quel vif intérêt inspiraient à ceux-ci les mondes partiellement relatifs à tant d'illustres personnages. Aux questions qui pleuvaient tout s'informant de telle ou telle de ces personnes nouvelles, l'imperturbable Martin répondait : « On ! oh ! oh ! m'avez-vous ? — Jamais ! ni s'est mieux porté. » S'agissait-il de savoir si la mère de sa Grace la duchesse n'était pas fort changée ? En vérité, pas le moins du monde, affirmait Martin ; vous la verriez demain que vous croiriez l'avoir quittée hier ! Tout glissait donc comme sur des roulettes. Même lorsque les jeunes miss, impuées de la destinée des poissons dorés qui frétilaient dans la fontaine grecque de telle ou telle noble seigneur, voulaient savoir s'ils étaient toujours aussi nombreux ; après mûre considération, l'Anglais affirma qu'ils devaient avoir doublé ; et, quant à ce qui concernait les plantes exotiques, pas moyen d'en parler, toi d' amateur ! il fallait le voir pour le croire.

Ce état si complètement prospère rappela au souvenir des membres de la famille les splendides sau pailles d'une fête qui avait tenu la partie externe, la fleur de la noblesse de la Grande-Bretagne, et tout l'almanach de la cour ; fête à laquelle ils avaient été nominativement invités : on pouvait presque dire qu'elle se donnait pour eux. Puis vinrent les délicieuses réminiscences de ce que M. Norris le père avait dit à la marquise, et de ce que la marquise et la marquise avaient répondu, et des affections et solennelles assurances qu'avaient prodiguées leurs Grâces, en jurant sur l'honneur qu'il n'était rien qu'elles n'eussent donné pour voir M. Norris, madame Norris et les deux demoiselles Norris ; et leur frère Martin, assidument leur précieuse amitié. Ces agréables récits se prolongèrent longtemps.

L'Anglais, néanmoins, trouvait quelque chose d'étrange, de confédératrice, à voir MM. Norris fils et père (si glorieux de correspondre, courrier par courrier, avec quatre pairs de la Grande-Bretagne) assaillant de déclamations républicaines le brillant récit de leurs succès aristocratiques. Ils ne pouvaient tarir sur l'incalculable avantage de vivre, à l'abri de toutes ces distinctions arbitraires, dans la terre classique des lumières et de l'indépendance, où l'on ne connaît de noblesse que celle qu'imprime la nature, où l'ordre social tout entier repose sur une large base d'égalité et d'amour fraternel. Ce thème entraînant inspira au père un discours qui menaçait de devenir interminable, lorsque M. Bevan s'avisait, pour faire diversion, d'adresser à ses hôtes quelques questions insignifiantes sur le propriétaire de la maison voisine. M. Norris déclara, en réponse, que ledit personnage professait des opinions religieuses qu'il lui était impossible d'approuver, et n'avait pas l'honneur de le connaître. Madame Norris avait aussi son motif, qui, bien qu'exprimé en d'autres termes, aboutissait à la même conclusion : « Ces gens-là pouvaient être assez bien dans leur genre, mais la bonne compagnie ne les recevait pas. »

Un autre trait fit sur Martin une vive impression. M. Bevan raconta ce qui s'était passé entre Mark et le negro ; il devint évident que tous les Norris étaient abolitionnistes (1), à la grande satisfaction de Martin, qui n'hésita plus à exprimer sa sympathie pour cette pauvre race noire, vaine à tant de souffrances et d'oppression. Mais, au plus bel endroit de son discours, une des jeunes miss Norris, — la plus délicate et la plus jolie, — fut prise d'un fou rire, qui lui ôta la parole pendant quelques minutes ; enfin, quand elle put modérer ses bruyants éclats, elle répondit aux instances polies de l'Anglais, qui la suppliait de lui dire en quel il était si plaisant ? « Que les negroes étaient de si durs d'être, d'un si irrésistible comique, qu'il n'y avait vraiment pas moyen d'en parler sans rire, ni de prendre au sérieux une partie de la création si ridiculement absurde et si grotesquement bouffonne ! M. et madame Norris père et mère, mademoiselle Norris sœur, M. Norris le jeune, et jusqu'à la vieille grand-mère, se rangèrent à cet avis ; il n'y avait qu'une voix sur un fait aussi incontestable.

« Eh quoi ! les tortures, les angoisses convulsives de l'esclavage et leurs horribles traces n'imposent-elles pas un caractère sacré à l'être humain qui les subit, fit-il au plusieurs aussi grotesque qu'un sinistre, aussi absurde au moral que le plus bête des Neurotids qui donnent la classe aux peaux rouges ou noires !... »

« Bref, dit M. Norris père, tranchant amiablement la question, il y a une antipathie naturelle entre les deux races. »

M. Norris fils s'abstint de parler, mais il fit une laide grimace, et sembla dédaigner ses dodels comme eût pu le faire Hamlet après avoir mané le crâne de Yorick ; on eût

dit que le sensif Américain venait de toucher un nègre, et que le peau du noir avait détoné sur lui.

« Averti qu'il était furieux, et se trouvait sur un terrain peu sûr, Martin battit un retraite ; pour rendre à la conversation son premier essor agréable et facile, il s'adressa aux jeunes personnes, dont la riche et brillante toilette, l'union de petits souliers et des fins bas de soie, annonçant qu'elles étaient passées maîtres dans l'étude des modes françaises. De lui, si leur instruction sur ce point était tant soit peu accréditée, en revanche elle était des plus étendue. La sœur aînée surtout, que distinguait sa science en métaphysique, en hydraulique, ses connaissances approfondies des lois de la pression et des droits de l'homme, avait l'art de combiner ces divers talents de société de manière à les faire briller dans les discours, soit qu'il parlât chiffons, soit qu'on demandât de la perfectibilité humaine. Le heureux résultat de ce procédé, aussi instructif qu'agréable, était de plonger les auditeurs, en moins de cinq minutes, dans une sorte d'aliénation mentale.

Martin se sentit pris de vertige, et apercevant un piano, il en fit une planche de salut, et supplia l'autre sœur de chanter. Elle y consentit de bonne grâce. Alors commença un concert dont les demoiselles Norris firent tous les frais ; les ariettes succédèrent aux airs de bravoure, puis vinrent les romances. Elles chantaient de l'allemand, du français, de l'italien, de l'espagnol, du portugais, du suisse, de tout, hors de l'anglais. Leur langue natale, il donc ! c'était par trop vulgaire. Il en eut à des langues comme de bon nombre de voyageurs : gens d'assez bonne étoffe, dédaignés au logis, mais distingués et choyés au dehors.

Il est probable qu'avec le temps les demoiselles Norris seraient venues à l'échec, si elles n'eussent été subitement interrompues par l' Irlandais, qui, ouvrant la porte à deux battants, annonça d'une voix de Stentor :

« Le général Fladdock !

— Se peut-il ! s'écrièrent simultanément les deux sœurs, suspendant aussitôt leur mélodie. Le général de retour ! »

À cette exclamation, le général, en grand uniforme, paré comme pour un bal, s'éleva dans le salon avec une telle impétuosité, qu'ayant, d'une des bottes, accroché le tapis et rencontré sur son épée en travers de ses jambes, il alla donner du nez sur le parquet, la tête la première, présentant aux regards consternés des spectateurs un petit point rond, charnu et luisant sur la sommité de son crâne. Ce n'était rien encore : assez replet de sa nature et fort serré dans ses habits, une fois que l'infortuné général fut à terre, il lui devint impossible de se relever ; il resta donc géant sur le ventre, se tortillant, et faisant saire à ses bottes toutes sortes d'évolutions dont on ne trouve point d'exemples dans les fastes militaires.

Il y eut un élan universel pour lui venir en aide ; mais l'uniforme était si terriblement et si merveilleusement juste, que le héros fut relevé tout d'une pièce, comme un clown qui fait le mort. Roide et sans pli, il ne reprit possession de son individu qu'en se retrouvant d'aplomb sur les deux plantes de ses pieds ; alors, ramené comme par miracle, et s'avançant de biais pour tour donner de place et sauver de tout contact l'air de ses épaulettes, il parvint jusqu'à la maîtresse de la maison et la salua le sourire sur les lèvres.

« Il est vrai que la famille Norris n'aurait pu manifester plus de joie à cette apparition inattendue, si New-York eût été en état de siège, et qu'il n'y eût pas eu moyen, pour or ou pour argent, de se procurer un général quelconque.

Par trois fois, à la ronde, et à tour de rôle, il sera et se sera la main de tous les Norris ; puis, s'éloignant de quelques pas, il les passa en revue à distance, son ample manteau rejeté sur l'épaula droite, laissant à découvrir sa poitrine militaire.

« Est-ce bien vous ? s'écria le général ; est-ce vous que je revois, esprit de ma noble patrie ! »

— Oui, reprit M. Norris ; nous voilà en personne ; c'est nous-mêmes, général. »

« Ce fut alors à qui enlourerait le nouvel arrivé, à qui s'informerait de ce qu'il avait vu, fait, pensé, depuis la date de sa dernière lettre ; tous voulaient savoir s'il s'était fait amuse à l'étranger, et surtout, avant tout, sur quel pied d'intimité il était avec les nobles ducs, vicomtes, marquis, duchesses, chevaliers et barons, qui faisaient les dîners de ces populations abâtardies, perdus dans la nuit de l'ignorance.

« Ne m'en parlez pas ! répliqua le général ; à vrai dire, je n'ai rien que dans ce monde-là ; j'ai même rapporté dans ma malle des journaux où mon nom est imprimé (ce il laisse la voix et prit un ton solennel), m'après en toutes lettres parmi les nouvelles *fashionables* du jour. O les préjugés, les conventions de cette courtoisance Europe ! »

— Ah ! fit M. Norris père, secouant la tête d'un air mélancolique, et jetant à Martin un regard de côté, comme pour lui dire : Je ne puis pas le mer ; je le ferai s'il y avait moyen.

— Et le sentiment moral, combien peu développé ! se récria encore le général ; quelle absence de dignité chez l'homme !

— Ah ! soupirent tous les Norris, dans l'abandon de la désolation.

— Non ; impossible d'attendre à la réalité, à moins d'être sur les lieux. Vous, Norris, qui êtes un homme fort, donc d'une imagination vigoureuse, je suis sûr que vous n'avez jamais pu vous faire une idée de ce qu'il en est avant d'avoir vu de vos yeux vu !

— Jamais ! dit M. Norris.

— Qui d'entraves ! l'anglais exclusif du rang, les formes sans fin de l'épée, le cérémonial ! poursuivait le général, augmentant d'élaphase à mesure. Oh ! que de barrières artificielles dressées entre l'homme et l'homme ! quelle séparation de la race humaine, en cartes blanches et basses, en trelles, en carreaux, en pique... On y trouve de tout, hors des cours !

— Ah ! s'écria la famille entière, ravie de cette pointe ; mais l'indignation reprit le dessus.

sinio, sur lequel les journaux allemands nous donnent des détails. Le naturaliste Schimper, après avoir séjourné pendant six années dans ces contrées, s'est fait, disent-ils, une position très-avantageuse auprès du roi Ubie, qui l'a nommé gouverneur d'un district très-étendu. Il rend lui-même compte de ces circonstances dans une lettre écrite d'Ambassa, en date du 30 juin, et ainsi conçue : « Je suis maintenant propriétaire d'un vaste pays qui compte une population de plusieurs millions d'habitants, et dans lequel je suis souverain comme un comte d'empire au Moyen-Âge ; mais je suis pauvre, car il n'y a ni fer, ni cuivre, ni plomb, ni zinc, ni argent ; l'argent y est rare, et ce ne venant point m'être procurer en employant des moyens violents, à l'exemple des grands de l'Amérique. » Nous faisons de très-bien sûr sincères pour que M. Schimper ne meure pas de privations dans sa *pastion tres-avantageuse*. Tous les peuples sont intéressés à ce qu'il soit établi, par un exemple prospère, qu'un souverain peut être parfaitement heureux et ne pas mourir de faim sans liste civile. C'est une expérience qui doit être suivie avec curiosité.

Les artistes dramatiques, à qui il arrive aussi souvent le soir d'être rois et reines, n'en sentent pas moins quelquefois le matin le cri du besoin. Ils ont donc formé entre eux une association de secours qui sert des pensions à quelques vétérans de l'art. Voici les noms de ces pensionnaires par ordre d'ancienneté dans la carrière. C'est un curieux tableau, en même temps, de longévité chez les comédiens. M. Frazeeau, doyen de tous les comédiens en exercice, 81 ans ; M. Mériel, 75 ans ; madame Mériel, 72 ans ; madame Brunel, 72 ans ; M. Bergeronne, 68 ans ; M. Bizou, 76 ans ; M. Pongin père, 70 ans ; M. Pie-D'arissel, 70 ans ; madame Berger, 60 ans ; M. Dugy, 70 ans ; M. Bouzou, 82 ans ; madame Lalreux, 91 ans ; mademoiselle Zoé Dugonstou, 72 ans ; M. Massou, 75 ans. Ces quarante vétérans de l'art dramatique réunissent entre eux mille *tréteaux*, dix siècles passés !

L'administration de la ville de Paris continue avec zèle ses travaux d'embellissement et d'amélioration. Les appareils pour la conduite des eaux du puits artésien de Grenelle aux réservoirs de l'Estrapade se poursuivent activement. Jusqu'au succès de cette belle et heureuse entreprise, dix-huit à vingt barrières de Paris se trouvaient à un niveau trop élevé pour recevoir l'eau d'aucun des établissements hydrauliques de la ville. Grâce au puits de Grenelle, voilà qu'on est parvenu à remédier à cette triste disette. Mais on ne s'est pas contenté de cette puissante source pour alimenter Paris ; le projet conçu par M. Arago d'élever les eaux de la Seine au moyen de turbines qui doivent remplacer le chéfit établissement hydraulique du pont Notre-Dame est définitivement adopté pour recevoir son commencement d'exécution au printemps prochain. Entre autres emplois qu'on se propose de faire des masses d'eau que ces puissants appareils élèveront, se trouve le curage de la rivière de Bièvre. On sait quels germes de mort traînent après lui, dans son cours à peine sensible, ce ruisseau fangeux et cependant si utile aux établissements qui l'avoisinent. Quel immense service que celui de faire contribuer les eaux de la Seine au nettoyage à fond de cette rivière, une fois chaque année, alors qu'elle est pressée, tarie, et que de son lit sortent des masses pestiférées. Ces projets sont des bienfaits réels, et qui honorent l'administration d'autant plus qu'ils s'adressent aux classes laborieuses presque exclusivement, car ce sont elles qui peuplent les rues-grandes parties les quartiers que nos maîtres vont assommer. — Tout se prépare pour la restauration de Notre-Dame. Un concours a été ouvert par M. le ministre des cultes, et un projet de MM. Lassus et Viollet-Leduc, auxquels on doit déjà des travaux de ce genre, bien conçus et bien exécutés, a été placé en première ligne par le conseil des bâtiments civils. Les réparations si millement faites antérieurement à la partie septentrionale de cette cathédrale commandaient que le plus grand soin fut apporté au choix des artistes à qui seront confiées la restauration générale de la sainte basilique et la construction d'une sacristie au flanc méridional du monument. — Un débat s'est engagé sur un cœur trop récemment à la place de l'autel de la Sainte-Chapelle. Suivant quelques archéologues, ce doit être le cœur de saint Louis, son fondateur ; auquel cas, on aurait à le transporter sans retard dans les rayons de Saint-Denis. Mais, suivant le savant M. Letronne, c'est bien plus probablement le cœur du maçon qui a construit cet édifice, et auquel les honneurs royaux ne sont pas dus. Des qu'il aura été prononcé en dernier ressort, nous enregistrerons le jugement. — On vient de faire placer, sur la maison de la rue Richelieu n° 34, en face du monument élevé à Molière, et qui sera, comme nous l'avons annoncé, inauguré le 15 du mois prochain, un très-beau cadre en marbre blanc, au milieu duquel on lit, sur un fond noir, écrit en lettres d'or : « Molière est mort dans cette maison, le 17 février 1675, à l'âge de cinquante-un ans. » Cette inscription est surmontée du millésime 1844, encadré dans une couronne de laurier. Elle ne sera découverte que le jour de la cérémonie.

Nous avions raconté, d'après des journaux de Berlin, qu'une action judiciaire était intentée contre une danseuse espagnole, mademoiselle Lola Montez, qu'on accusait d'avoir malmené un gendarme à coups de cravache. Nous avons dit depuis que cette demoiselle avait écrit au *Journal des Débats* que la justice de Berlin avait renoncé à ses poursuites contre ce qu'elle appelait une vivacité et que le gendarme qui l'avait essayée était même venu lui en demander pardon. Cela nous paraît être un fait assez singulier, car ce n'est pas un gendarme qui s'est permis de se faire ainsi à l'égard d'un artiste qui ait rencontré de bons gendarmes. Mais des lettres de Varsovie du 25 novembre viennent nous apprendre que mademoiselle Montez avait été mal accueillie par le parterre de cette ville. Elle s'est permis envers lui, sur le théâtre, des gestes qui n'avaient rien de gracieux et qui laissaient à désirer sous le rapport de la décence. Un gendarme lui a encore été envoyé, et ce n'est qu'après lui avoir opposé une rude résistance, qu'elle a quitté Varsovie comme elle avait quitté Berlin. Elle a annoncé, par sa lettre au *Journal des Débats*, qu'elle comptait se rendre prochainement à Paris. Gendarmes ! garde à vous !

— Il n'est que trop vrai, général !
— Un moment, s'écria tout à coup M. Norris père, saisissant le bras du général Fladdock ; n'avez-vous pas fait la traversée dans le 'Screw' ?

— Oui, en effet.
— Est-il possible ? s'écrièrent les jeunes miss ; quel heureux hasard !

Le général ne paraissait pas comprendre pourquoi son passage à bord du 'Screw' causait une si vive sensation ; et il ne fut pas beaucoup plus en fait quand M. Norris lui présenta Martin en disant :

— Un de vos compagnons de voyage, je crois ?
— Un de mes compagnons ! répéta le général ; non pas, que je sache !

Il n'avait jamais vu Martin ; mais celui-ci l'avait vu, et le reconnut, dès qu'ils se trouvèrent face à face, pour le passager qui, les mains enfoncées dans ses poches, humait sur le pont l'air de la liberté.

Tous les yeux étaient fixés sur Martin ; il n'y avait pas d'évasion possible ; il fallut que la vérité se fit jour.
— A je suis venu dans la même cabine. Forcé à une stricte économie, j'avais pris une des places de l'avant. »

Si le général se fut vu transporté en personne près d'un canot chargé, avec ordre d'y mettre le feu sur-le-champ, il n'eût pas touché dans une conformation plus grande qu'en entendant ces paroles : « Qui ? toi, Fladdock ! — Fladdock en grand uniforme de la milice nationale ! — Fladdock, le général ! — Fladdock, le benjamin des grands seigneurs d'outre-mer ! — lui, supposez de connaître un quidam juché sur l'avant d'un paquebot, payant pour son passage la moitié de somme de quatre louis dix schellings ! et trouver un pareil drôle établi dans le sanctuaire de la mode, dans le gynécée de l'aristocratie de New-York ! » Il en porta la main à la garde de son épée.

Ce silence de mort planait sur les Norris. Si cette histoire venait à transpirer, ils étaient à jamais compromis, perdus, grâce à l'imprudence d'un parent compatriote, eux dont l'étoile brillait d'un éclat à part dans les hautes sphères de New-York ! Ils voyaient bien graviter d'autres soleils au-dessus et au-dessous, mais pas un ne se compromettait jusqu'à sortir de son orbite, ou jusqu'à échanger un mot ou un rayon avec les soleils voisins ; et, cependant, à travers ces soleils mêmes circulaient l'effroyable nouvelle que les Norris, déchirés de leur antique splendeur, trompés par des deliors diaboliques, avaient reçu un homme sans le son, un inconnu ! On dirigea l'attention de l'immense assemblée n'avais-tu tant d'écouter pour cette infamie !

— Permettez-moi, dit Martin, rompez enfin ce terrible silence, permettez-moi de prendre congé de vous ; je sens que je cause ici tant d'embaras au moins que je m'en suis attiré à moi-même ; mais, avant de partir, je dois disculper mon introducteur, qui, en me présentant dans cette société, ignorait à quel point j'étais indigne d'un tel honneur.

Il salua et sortit, dit de glace à l'extérieur, tout de feu au dedans.
— Allons, allons, dit M. Norris père, encore pale et parcourant des yeux l'assemblée ; il y a cela de bon que ce jeune homme a été mis ce soir à une élégance de manières, à un raffinement de mœurs, à une hospitalité de bon goût, auxquelles il était étranger dans le lieu de sa naissance. Espérons que cette circonstance évoluera en tout à fait transatlantique, car, à en croire les honnêtes gens de la monopole, les pamphlétaires indigènes, l'Amérique en a le monopole ; l'impérieux Martin n'en avait été plus dépourvu. Tandis qu'il articulait ces mots, suivi de Mark, ses dispositions immorales étaient au contraire en pleine activité, lui soufflant d'encouragements et sanglantes recommandations. Il avait cependant pour son honneur, personne n'entendait. Il avait cependant retrouvé assez de sang-froid pour rire des ridicules incidents de la soirée, lorsqu'il entendit derrière lui un pas pressé, et se retournant, il aperçut son nouvel ami tout hors d'haleine.

M. Bevan passa son bras sous celui de Martin, le supplia de marcher moins vite, et après un silence de quelques minutes, lui dit enfin :
— J'espère bien que vous me disculpiez, mais dans un autre sens.
— Qui ? que voulez-vous ? demanda Martin.
— J'espère que vous ne me soupçonneriez pas d'avoir en rien prévu la fin de notre visite ?
— Non, certes, répondit Martin. Et je vous suis d'autant plus obligé de votre intérêt, que je vois de quelle étoile sont faits ici vos honorables citoyens.
— De la même étoile que la plupart des honorables citoyens des autres pays, je pense, seulement, mes compatriotes ont de plus le tort de parler la marchandise par de belles paroles.
— Cela se peut, dit Martin.
— Je gagerais, poursuivit son ami, que si vous assistiez à une scène du même genre dans une comédie anglaise, vous ne la trouveriez ni improbable, ni chargée.
— De de ce genre aussi.
— Sans doute parmi nous une chose est plus ridicule que partout ailleurs, poursuivit son compatriote, mais la faute en est à nos étourdissements professionnels de loi. Quant à ce qui concerne l'apartenance que je savais parfaitement que vous n'étiez pas un nombre des passagers riches, des passagers de l'arrière : je vous suis la liste, et vous n'y figurez pas.
— Je vous suis d'autant plus de gré de votre accueil, dit Martin.
— Norris n'en est pas moins, dans son genre, un très-bon homme, je vous assure.
— Vous trouvez ? dit seulement Martin.
— Oui ; il a d'excellentes qualités. Si vous en tout autre vous fussiez adressé à lui comme à un être supérieur, réclamant ses bons offices, *in forma pauperis*, il eût été toute bonté, toute complaisance.

— Je ne me suis pas expatrié et n'ai pas fait trois mille lieues pour prendre un pareil rôle, » répliqua Martin.

Lui et son ami continuèrent à marcher sans se rien dire, absorbés chacun dans ses propres pensées.
C'en était fait, sans le major du ou du sonner, bref, du repas du soir, de quelque nom qu'on le nomme en Amérique, que Martin et son compatriote arrivèrent. Cependant la femme, surchargée d'un renfort de taches, courait encore la table. A l'un des bouts siégeait madame Jefferson Brick, flanquée de deux autres dames. Toutes trois, évidemment en retard, enveloppées de châles et de chapeaux, venaient de rentrer, et dégustaient lent le thé à la teneur clarifié de trois chandelles inégales plantées dans trois chandeliers dépareillés.

Les trois dames causaient entre elles à haute voix ; mais, à l'aspect des survenants, elles se turent et affaiblèrent une réponse excessive. Pendant qu'elles échangeaient tout bas quelques remarques, la température de l'eau bouillante qui emplissait la théière descendit de vingt degrés sous l'influence de leur souffle glacé.
— Etes-vous allée à l'assemblée, madame Brick ? demanda l'ami de Martin avec un engagement d'yeux moqueur.
— Non, j'étais au cours, monsieur.
— Ah ! pardon, j'oubliais. Vous n'assistiez jamais, je crois, à l'assemblée ?

Jeté la dame qui occupait la droite de madame Brick tousa pieusement comme pour dire : *Moi, j'y assiste*. Elle y était, en effet, fort assidue, et ne manquait pas un seul des sermons de la semaine.
— Le prêche était remarquable sans doute ? demanda M. Bevan s'adressant à cette dernière.
— Elle leva les yeux d'un air hâté, en répondant : « Oui. » Elle avait été en ce point plus éditée des points de doctrine acerbes et mordants qui s'appliquaient à tous ses amis et connaissances, et qui leur disaient leur fait sans appel et de la façon la plus énergique. De plus, son chapeau avait éclipié tous les autres chapeaux de la congrégation, elle avait bien dû être complètement satisfaite.

— Quel cours suivez-vous en ce moment, madame ? dit l'ami de Martin revenant à madame Brick.
— Un cours sur la philosophie de l'âme, tous les mercredis.
— Et les lundis ?
— Celui sur la philosophie du crime.
— Et les vendredis ?
— La philosophie des végétaux.
— Vous aimez les jendis, ma chère, le cours de philosophie gouvernementale. Et observer la troisième dame.
— Non, c'est tous les mardis.
— C'est juste, s'écria l'autre, les jendis sont réservés à la philosophie de la matière.
— Vous voyez, monsieur Churzlewit, que nos dames ne manquent pas d'occupation, reprit M. Bevan.
— Oui, certes, entre d'aussi graves études au dehors, et les soins du ménage au dedans, leur temps doit être bien employé.

Martin demeura court ; évidemment l'éloge ne prenait pas, quoiqu'il lui fut impossible de deviner ce qui lui attirait l'expression dédaigneuse qui se peignit sur les trois visages. Aussitôt que les dames eurent quitté la chambre, ce qui ne tarda pas, M. Bevan lui apprit que ces philosophes jendies avaient en grand mépris les tracés domestiques ; il y avait cent à parier contre un que pas une de ces eximieuses n'était en état de faire le plus simple ouvrage de femme, encore moins de façonner une robe ou un bonnet pour ses enfants.

— Décider si, en fait d'instruments tranchants, les aiguilles ou leur seraient pas mieux que la contrainte, est une autre question ; mais ce dont je puis répondre, c'est que tout en s'exerçant sur autrui, elles ont soin de ne se pas blesser elles-mêmes. Les assemblées des doctes et les Cours instructifs sont nos bals et nos concerts. Elles y vont pour échapper à la monotomie, pour passer en revue les toilettes, puis reviennent au logis.
— Par logis, entendez-vous une pension, une maison comme celle-ci ?
— Oui, souvent. Mais je vois que vous n'en pouvez plus. Bonsoir ; demain matin, nous saurons de vos projets. Vous devez déjà voir qu'un plus long séjour ici vous serait inutile ; il faut pousser plus avant.
— Peut-être pour trouver pire, dit Martin.
— J'espère que non ; mais à chaque jour suffit sa peine, comme vous savez. Bonsoir.
— Ils échangeaient une cordiale poignée de main et se quittèrent.

Dès que Martin fut seul, l'excitation causée par le changement de lieux et par la nouveauté des objets tomba soudainement. Il se sentit si abattu, si épuisé, que l'énergie nécessaire pour monter l'escalier et se baigner jusqu'à son lit lui manqua. Quel changement donne à quinze heures les plus clairs ! étranger à ce sol, à ce air, il n'avait pas oublié l'im, respire l'autre un jour entier, que déjà son entreprise lui semblait avortée ; toute éveil avait pris à l'aspect un aspect bien autrement sombre. Les pensées qu'il appelait à son aide, loin de le soulager, mettaient les formes les plus tristes, les plus décourageantes ; l'éclat même du diamant qu'il portait au doigt se noyait dans les larmes, et n'avait plus pour lui un sens raison d'espérer.
Il demeura assis auprès du poêle, absorbé dans sa rêverie, sans prendre garde aux pensionnaires qui entraient un à un, avalaient quelques gorgées d'eau à mesure d'une grande cruche blanche placée sur le buffet, et trouvaient un moment, comme fascinés, autour des crachoirs de cuivre, gagnant pesamment leur lit ; enfin, Mark Tapley arriva et conduisit Martin par le bras, le croyant endormi.
— Mark ! s'écria Martin en sressaillant.
— Moi-même, monsieur, dit le joyeux serviteur mouchant

la chandelle avec ses doigts ; tout va bien. Votre lit n'est pas des plus larges, monsieur, et il ne faudrait pas avoir grand soin pour boire avant déjeuner toute l'eau destinée à votre toilette, et avaler l'essieu-main par dessus le marché. Mais vous dormirez cette nuit sans qu'il y ait encore en mer ; la maison tourne,
— Il me semble être encore en mer ; la maison tourne, dit Martin chancelant, à ses vœux.
— Pour moi, je ne suis aussi gai que jamais, et ce n'est pas sans cause. Dieu merci ! je devais naître ici. Oui, sur ma loi ! Prenez donc garde où vous mettez le pied monsieur.
— Ils montèrent l'escalier qui les conduisit au faite de la maison, dans la chambre préparée pour Martin. Elle était aussi exigüe que possible, éclairée par une demi-fenêtre, meublée d'un lit pareil à un coffre sans couvercle, de deux chaises, d'un miroir de tapis de la grandeur de ceux qui servent à essayer les souliers dans un magasin de chaussures, d'un petit miroir cloué au mur, d'une table étroite, soi-disant de toilette, avec un pot à eau et une cuvette que l'on aurait pu prendre pour une tasse et un pot au lait.
— J'imagine qu'ils se palissent la figure avec un torchon sec, en ce pays, dit Mr. Ark. Pour ma part, je les crois atteints de *drophobie*, monsieur.
— Tachez de ne l'irer mes lodes, dit Martin se jetant sur une chaise. Je suis brisé !... je suis mort, Mark !
— Vous chanceliez sur un autre ton demain matin, reprit Mark, et même ce soir ; goûtez-moi seulement un peu de cela !

Il lui présenta un immense globe, rempli jusqu'aux bords de glacons transparents, au travers desquels une ou deux minces tranches de citron nagèrent dans un liquide doré, d'un aspect délectable, se montraient à l'œil ravi.
— Qu'est-ce ? demanda Martin.
— Mark, sans répondre, plongea un roseau dans ce mélange, produisit un agréable tumulte dans tous ces fragments de glace, et il indiqua, par un geste expressif, que le tout devait être aspiré à travers ce canal par le buveur enchanté.

Martin prit le verre, appliqua ses lèvres au roseau, leva ses yeux en extase, et ne s'arrêta plus que le liquide ne fût absorbé jusqu'à la dernière goutte.

Colonne d'enfants pauvres.

PETIT-BOURG (SEINE-ET-OISE).

Il y a peu de temps, tout en rendant hommage, dans ce même journal, aux généreux efforts, à la rare persévérance, et, nous sommes heureux de le constater, tout en constatant les succès manifestes des hommes courageux et dévoués qui ont fondé des colonies pour les jeunes délinquants, nous exprimions le regret que rien d'analogue n'eût été fait encore pour les enfants pauvres, qui n'avaient point, eux, encouru les sévérités de la justice ; nous ne dissimulons pas la crainte que la nécessité d'un baptême en police correctionnelle, pour être admis dans les seuls établissements fondés jusque-là, ne fût envisagée par le pauvre comme une injustice, et ne devint même une bien involontaire provocation au crime. Nous savions bien que l'on faisait valoir que le nombre des jeunes délinquants, dans la France entière, est assez limité, tandis que le nombre des enfants pauvres est considérable, puisque dans la seule ville de Paris, d'après le relevé du dernier exercice dont les comptes aient été publiés par l'administration des hospices, l'exercice 1841, 12,628 enfants et 12,660 filles, au-dessous de douze ans, avaient été secourus par les bureaux de bienfaisance, et que ce chiffre de 25,288 indigents déclarés pourrait facilement être doublé, si l'on y ajoutait les enfants indigents qui ne sont pas secourus, parce qu'ils ont dépassé cet âge, et ceux dont les parents n'ont pu se résigner à afficher leur misère et celle des leurs. Nous savions bien que l'on croyait trouver dans ces chiffres effrayants, et dans celui de 1,850,000, qui représente à peu près le nombre total des indigents en France, une excuse pour ne pas passer aborder une lutte corps à corps avec la misère, tandis que des jeunes condamnés, dont le nombre est beaucoup plus restreint, n'avaient rien qui décourageât un généreux et philanthropique ardent. Nous commissions tous ces motifs allégués ; mais le dirons-nous ? ils étaient bien loin de nous paraître plausibles. Ne pas tenter, parce qu'il est difficile de faire, est un déplorable parti ; et ne secourir que le vice, parce qu'il est beaucoup plus long de venir en aide à l'infortuné honnête, est le plus mal entendu de tous les calculs.

Ce sentiment a été heureusement partagé par des hommes dévoués et pratiques. Sous la présidence de M. le comte de Borsalotti, et par les soins d'un homme actif et entreprenant pour le bien, M. Allier, s'est formée pour le département de la Seine, qui renferme tout à la fois les misères qui lui sont propres et celles que les autres départements nous les ont en grand nombre, une Société pour le patronage en faveur des jeunes garçons pauvres. Ce projet est d'une mise à exécution toute récente. Conçu il y a quelque temps, il a été différé par suite, on a estimé, en apprenance publique s'exercer d'abord qu'il fallait laisser la bienfaisance toutes les autres devant en faveur d'indigents auxquels elle ne s'occupait que momentanément de venir en aide. Aujourd'hui que les listes de souscription en faveur des malheureux de la Petite-Pître ont dépassé toutes les espérances, et qu'elles paraissent avoir à peu près atteint leur chiffre définitif, les auteurs de ce projet ont pensé qu'il n'y avait plus, pour eux, de scrupule à avoir de faire à leur tour appel à l'humanité et à la générosité publiques, pour venir en aide aux misères de la misère. Toutefois ils ont voulu que la bienfaisance fût mise à l'épreuve, par un commencement d'exécution, d'apprécier l'œuvre pour laquelle elle allait être sollicitée. Le 8 juillet dernier, à l'aide de dons recueillis en silence, ils sont entrés

dans la voie où le succès et la reconnaissance nationale les attendent; le 26 août suivant, ils installaient le cadre d'un établissement qui deviendra immense; et, au moment où nous écrivons, vingt-deux orphelins pauvres ou enfants d'indigents ont été réunis par leurs soins, et sont élevés sous leurs yeux.

A huit lieues de Paris, sur la rive gauche de la Haute-Seine et à mi-côte, se déroule une propriété magnifique qui, créée par Louis XIV pour une de ses favorites, madame de Montespan, était de nos jours, et après avoir passé par bien des mains, devenue le lot d'un fermier de la roulotte, M. Perrin, puis d'un spéculateur de bourse, M. Agudo. Le

château de Petit-Bourg, après avoir été, comme on le voit, dans le principe et à la fin, le théâtre des jeux de l'amour et du hasard, est appelé aujourd'hui à être le bureau d'une grande et noble entreprise. Par suite du travail qui s'opère dans les existences et dans notre société, cette résidence princière, séjour successif de la volupté vénale et de la fortune



(Vue générale de la colonie agricole de Petit-Bourg, du côté du parc, d. part. de Seine-et-Oise.)

tristement acquise, eût bien certainement été morcelée et détruite, si l'association et l'œuvre de charité, ces deux puissances qui grandissent, ne fussent venues la sauver, en en prenant possession au nom des pauvres. Son air salubre, les terres labourables qui l'entourent, les potagers précieux qui l'enferment, les immenses emménagements auxquels peuvent se prêter le château et ses communs, tout l'a fait considérer par les fondateurs de la Société nouvelle comme une terre promise, pour eux qui vont avoir à refaire bon nombre de jeunes constitutions compromises depuis leur enfance par un

air malsain; qui vont avoir des agriculteurs, des jardiniers à former et des ateliers de toute sorte à ouvrir. Bourge cents à quinze cents enfants pourront, sans qu'il soit besoin de constructions nouvelles, trouver place dans ce généreux asile; et pour qu'il soit mis à même de les accueillir, pour qu'il devienne un établissement-modèle auquel, espérons-le, les imitateurs ne manqueront pas, il ne lui faut plus aujourd'hui qu'un peu de cet intérêt et de ce concours publics qui n'ont pas manqué jusqu'ici à des fondations intéressantes sans doute, mais, nous ne craignons pas de le dire, moins utiles et

refuser, et par celui que les personnes bienfaitrices lui accordèrent à coup sûr, de favoriser un nombre d'enfants en rapport avec le personnel d'instituteurs, de comptables, de surveillants qu'exige la présence de vingt-deux enfants comme celle de mille; dans deux ans peut-être le produit du travail de ces artisans improvisés mettra l'établissement dans la position de se suffire à lui-même, et de former une masse de réserve au profit de chaque colon, assez forte pour permettre de lui donner, à sa sortie de l'établissement, un trousseau, les outils de la profession qu'il aura apprises et un pécule.

Bien qu'aujourd'hui l'espace soit surabondant, il est, dans une prévision qui ne peut manquer de se bien prochainement réaliser, menagé comme il devra l'être quand l'établissement sera porté au complet. Les vingt-deux colons occupent une salle de 50 mètres carrés à peu près, qui leur sert à la fois de classe, de réfectoire et de dortoir. Là, des poteaux et des traverses, qui se placent et s'enlèvent avec une facilité et une rapidité égales, reçoivent et supportent les hamacs qui servent de lits aux enfants. Un hamac plus élevé que les autres est celui du surveillant, qui, d'un coup d'œil, peut observer tout le dortoir. Tous ces détails sont parfaitement bien combinés; quelques-uns sont empruntés à Metzray, d'autres ont été très-ingénuement et très-heureusement modifiés par M. Allier.

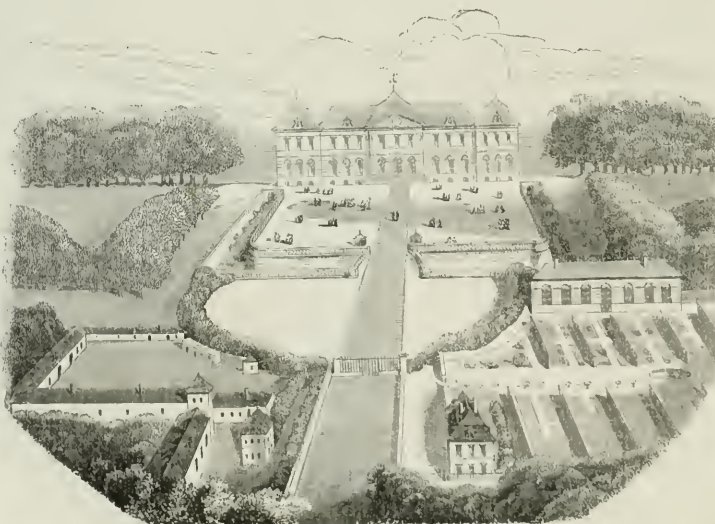
— La nourriture est saine et abondante. Le pain est fait avec le plus grand soin, et dans le service, comme partout dans cet établissement, il règne un luxe, le seul qui soit demeure dans ce château naguère aux lambris dorés, le luxe de la propreté.

Nous avons visité l'infirmerie, qui, installée dans un bâtiment à part, et merveilleusement distribuée pour l'isolement des maladies contagieuses, est placée sous la surveillance de sœurs de charité. Tout nous a paru là, comme ailleurs, entendu avec beaucoup d'intelligence. Mais, le jour de notre visite, il manquait à l'infirmerie une chose, fort rare à ce qu'il paraît à Petit-Bourg, des malades.

Les enfants peuvent être reçus dans la colonie dès l'âge de huit ans; à seize ils ne sont plus admis. Un contrat d'apprentissage est passé entre la famille et l'administration pour assurer à celle-ci et la direction du jeune colon pendant un nombre d'années fixe. Un des nombreux états qui vont avoir chacun leur atelier dans l'établissement commencent à lui être immédiatement appris, après le choix qu'en ont fait la famille et l'enfant. Les instructions religieuses de l'aumônier et l'enseignement de l'instituteur marchent de concert avec l'apprentissage.

Les jeunes colons sont convenablement vêtus. Le costume quotidien de l'hiver se compose d'un pantalon gris en étoffe de laine, d'une blouse écossaise rouge et blanche en fil, d'une ceinture de cuir, de chaussons de laine fourrés et de sabots; l'été, le pantalon de laine fait place au pantalon de toile grise; les jours de fête, un habillement complet en drap bleu de roi, avec boutons de cuivre, et un chapeau de cuir, mettingentement les jeunes travailleurs au marais.

Avec donc une institution dont le but est généreux, dont le plan semble merveilleusement conçu, dont les effets peuvent être incalculables pour l'amélioration de la situation des classes pauvres. Qui lui fait-il alors trop se consolider, prospérer, grandir, et voir s'élever devant elle tout l'avenir qui lui semble réservé? Rien autre chose qu'une sympathie qui



(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Vue générale du côté du préau, au moment de la rentrée des colons.)

moins vastes par les résultats qui en doivent suivre.

Nous venons de visiter cet établissement, et nous voudrions que les hommes riches ou aisés de la France entière qui peuvent lui venir en aide, pussent, comme nous l'avons fait, l'admirer dans son ensemble et l'examiner dans ses intelligents détails. Là où l'ordre est si bien établi, où il est si exactement suivi et maintenu, une journée et son emploi vous font connaître l'emploi de l'année tout entière. Il faut voir ces enfants recueillis dans leurs prières, silencieux et actifs dans leurs travaux, heureux et animés dans leurs récréations,

passant d'un exercice à un autre par des marches et des évolutions syncrétiques qui maintiennent l'ordre, et que les colons exécutent avec une discipline militaire, en faisant entendre à l'unisson des chants qui renferment toujours quelque pensée morale. Quand l'heure du travail a sonné, les jeunes agriculteurs se rendent aux champs, les jeunes jardiniers au potager, les jeunes menuisiers et les jeunes tailleurs à l'établi. D'autres ateliers s'ouvriront bientôt, et dans deux ans peut-être, si dès aujourd'hui et sans retard Petit-Bourg est mis à même, par le concours que le gouvernement ne saurait lui



(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Salle servant à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle d'étude.)

ne saurait lui manquer, la sympathie et l'appui du gouvernement et de toutes les personnes que leur bienfaisance et leur humanité ont portées comme lui à ne pas les refuser à une classe infiniment moins intéressante que celle des enfants pauvres et honteux : les jeunes délinquants. Toutes comprennent, et l'Etat avec elles, que se mettre dans la nécessité de répondre au père d'une nombreuse famille indigente :

a Nous ne pouvons vous aider; nous ne pouvons vous clarifier d'un de vos enfants fait qu'il ne se trouvera pas parmi eux un petit voleur, est une imprudence bien grave, et, comme nous le disions en commençant, une dangereuse provocation. Quand, pour voir accueillir une pétition où un père demande du pain pour ses enfants, il ne faut que l'apostrophe de la police correctionnelle, il est à craindre qu'elle ne se fasse pas attendre. Chacun le sentira; et à Paris, qui compte tant de pauvres nés dans ses murs, dans les départements qui lui en envoient en outre un si grand nombre, toutes les fortunes grandes, moyennes et indiennes apporteront leur large offrande, leur tribut mesuré, et leur sympathique obole à la colonie naissante. Petit-Bourg est sûr de trouver tous les appuis que Meltray a rencontrés, et bien d'autres encore. Comme Meltray, Petit-Bourg aura à faire graver en lettres d'or sur son fronton le nom du comte d'Orches ou de quelque autre opulent bienfaiteur. Il aura aussi à inscrire sur ses tables les noms de milliers de souscripteurs; et c'est dans ce livre de la reconnaissance qu'on apprendra aux colons à épeler.

Ministres, et vous législateurs, si vous avez laissé à la bienfaisance et au dévouement privés le soin et la gloire de fonder une telle œuvre, vous vendrez avoir du moins le mérite qui vous peut maintenant revenir : celui de l'avoir fait prospérer. C'est une sage dépense à inscrire au budget, qu'une large allocation pour un établissement dont les fondateurs se sont dit : « Il y a mieux à faire que de réformer : il faut prévenir (1). »

(1) Nous sommes heureux d'apprendre que déjà près de mille souscripteurs se sont fait inscrire, les uns pour des sommes me fois versées, d'autres pour des dons qui se renouvelleront annuellement pendant quatre ans. Les conseils généraux des départements ne peuvent oublier cette institution dans la répartition du prochain budget qu'ils auront à faire, et le conseil municipal de Paris, qui vient par un vote tout récent d'augmenter le fonds qu'il allouait déjà précédemment pour encouragement à l'amélioration des races de chevaux, ne fera pas moins, nous l'espérons, pour l'amélioration morale de la race humaine.

Outre les souscriptions en argent, des dons en nature ont été également adressés à la colonie naissante. M. Daillly, maître de poste à Paris, lui a envoyé, indépendamment de son offrande pécuniaire, un fort bon cheval de ses écuries; M. Lemarchand, négociant, un lit complet; M. Mugnier, trois chevaux; M. Poinssot, propriétaire de la ferme Chabrol, une jénesse; M. Gandillot,

manufacturier, un Christ en bronze et deux beaux lits en fer creux; M. Otin, curé de Montmartre, un tableau représentant Jésus sur la Croix; d'autres envois sont également parvenus, d'autres enfin sont annoncés.



(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Costume de travail, hiver et été, des jeunes colons.)



(Colonie agricole de Petit-Bourg. — Costumes de dimanche, hiver et été, des jeunes colons.)

Les Annoncés de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

ASSURANCES MARITIMES.

PARIS-ANVERS. — Le BUREAU CENTRAL ET CONTINENTAL DES ASSURANCES MARITIMES fait jouir ses clients d'une police spéciale...

- 1° REMBOURSEMENT INTEGRAL DES AVARIES GROSSES, quelque minimes qu'elles soient...
2° REMBOURSEMENT INTEGRAL DES AVARIES PARTICULIERES...
3° FRANCHISES REVOLTES à trois pour cent, pour les fruits, les sels, et généralement pour tous les objets...

Les bureaux sont établis et les ordres d'assurances s'adressent : A PARIS, RUE DE PROVENCE, 14; A ANVERS, RUE DE L'EMPEREUR, 1541.

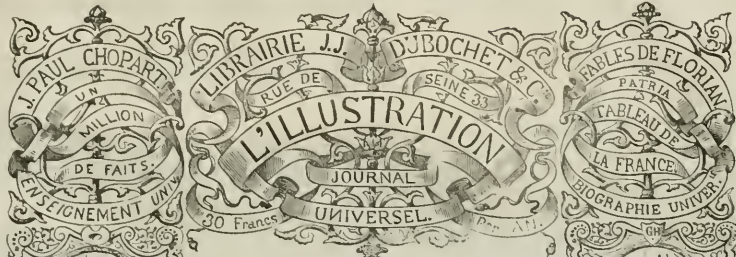
ÉTRENNES 25, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH. BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT : Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard...

7, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.



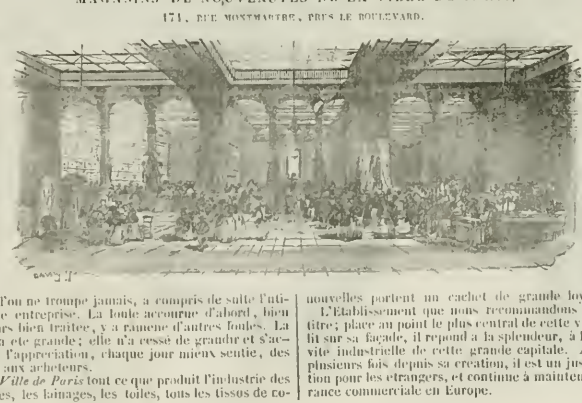
LA MAISON ALPHONSE GIROUX vient d'ouvrir au public ses beaux Salons d'Étrennes, qui présentent cette année encore plus d'attraits que les précédents par la variété infinie d'objets nouveaux qu'ils renferment...
On distingue, entre autres merveilles, l'Exposition des Autruches, formée de trois pièces fort curieuses représentant :
1° Un Ecristain descendant;
2° Un Oiseau chantant;
3° Un Schœnabote.



VOYAGES EN ZIGZAC, ou Excursions d'un Péninsulaire en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes, par M. TISSERAND. 1 vol. grand in-80, illustré par l'auteur, et par 12 grands dessins de paysage de M. CALAWE. Prix : 15 fr.
LE JARDIN DES PLANTES, Description et usage des mammifères, par M. BOUTARD. 4 magnifique volume orné de 300 gravures et de dessins colorés à l'aquarelle. Prix : 16 fr.
ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice par M. SAUVRE-BOUVÉ, avec 800 dessins par Tony JOHANNOT. 1 vol. grand in-80. Prix : 20 fr.
P. FABLES DE FLORIAN, Illustrées par J.-J. GRANVILLE. 1 vol in-80. Prix : 12 fr. 50 c.
LES ÉVANGILES, magnifiquement illustrés par Théophile FRAGONARD. 1 beau vol. grand in-80. Prix : 18 fr.
ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC, édition illustrée, 12 vol in-80, à 5 fr.
COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français, 25 vol. grand in-80. 500 fr.
UN MILLION DE FAITS, Aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, 1 vol. in-16. Prix : 12 fr.
ŒUVRES DE HENRI DE PALISSY, avec des notes, 1 vol. format anglais. Prix : 5 fr. 50 c.

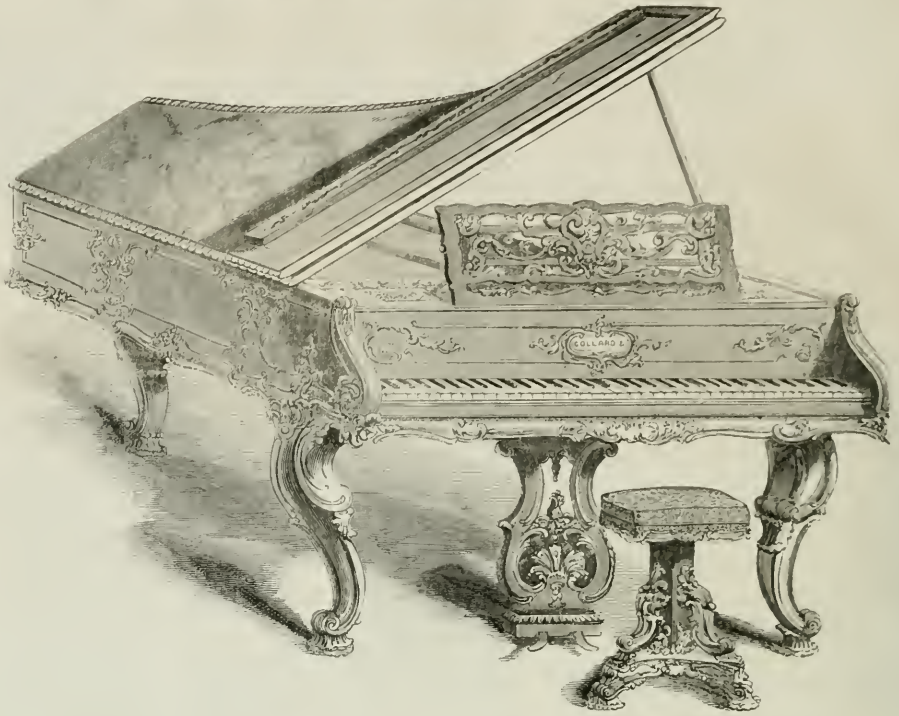


Ce magnifique Établissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque : offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'uniformité inconnue jusqu'à l'extrême bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sous-pull, que l'on ne trouve jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La laine acroque d'abord, bien accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres laines. La première vogue a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréciation, chaque jour plus sentie, des avantages offerts aux acheteurs.



tou, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes pour ameublement, tout ce qui constitue une riche collection, un riche trésor. — Et qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échange, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent un cachet de grande loyauté. L'Établissement que nous recommandons fait honneur à son titre; place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élegance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

Nouveau Piano de la Reine d'Espagne.



La gravure ci-jointe représente un des nouveaux pianos que MM. Collard et Collard viennent de terminer pour la reine d'Espagne et pour sa sœur l'infante. Le registre de ces instruments embrasse sept octaves, car il s'étend de A à A. Les sons en sont riches et puissants; le clavier est doux et facile. — Leur beauté rivalise avec leur qualité. Rien de plus magnifique que les ornements extérieurs qui les embellissent. Les cases sont en beau chêne anglais de premier choix. Les côtes se composent de panneaux decausés de sculptures dorées; trois pieds élégants et massifs, également sculptés et dorés, leur servent de support. Mais la lyre qui cache les cordes des pédales, le pupitre et les bougeoirs attirent surtout les regards par leur richesse. — En un mot, ces instruments font le plus grand honneur à leurs facteurs. Ils ont reçu avant leur départ pour l'Espagne de nombreuses visites. Nous ne craignons pas d'affirmer, avec les juges les plus compétents en pareille matière, que MM. Collard et Collard n'ont plus de rivaux à craindre dans la fabrication des pianos, ni en Angleterre, ni sur le continent.

Modes.

Le cachemire, la fourrure et le velours sont les plus belles parures de la saison d'hiver; le cachemire surtout, que les Parisiennes ont une manière particulière de draper. Une femme de Paris ne drap pas un châle long aujourd'hui comme elle le drapait

il y a cinq ans; à cette époque, la pointe était posée droit; maintenant la richesse des bordures y réside presque carrément. Au reste, il est assez difficile d'expliquer ces différences-là, elles ne se devinent et ne s'apprennent pas, et l'on peut dire, à l'imitation de Brillat-Savarin : Toutes les femmes s'habillent, mais peu savent s'habiller.

Les garnitures de rubans sont fort en vogue; le matin on porte une robe ornée de rubans sur les devants et au bord des manches demi-larges, dans le genre de celle que représente l'illustration. Le soir, en petite toilette, encore une robe de soie en petit satin ou une robe de satin glace, toute garnie de rubans aux manches, au corsage en forme de Y, et à la jupe en tablier.

La passementerie, le velours et le ruban resument toutes les garnitures de robes de la saison.

Les parures du soir sont toutes en cordes lourdes; l'heure des toilettes de bal n'a pas encore sonné.

Les petits bonnets marqués, les coiffures coquettes sorties des magasins de Lucy Hocquet paraissent chaque soir la foule élégante des Italiens ou de l'Opéra.

A l'une des dernières représentations de *Maria di Rohan*, on a principalement remarqué un charmant petit chapeau en velours, appelé Montpensier, avec une seule plume coqueluche. Mais le grand luxe de l'hiver, ce sont les fleurs naturelles en guirlandes, bouquets à la main et bouquets de corsage; quelques fois même, on remplace les fleurs artificielles d'un bonnet par des fleurs naturelles.

Le costume de petite fille que nous donnons aujourd'hui est destiné à la parure du salon; la robe est en organdi avec deux petites broderies en laine de couleur; le corsage à un revers bordé de la même broderie; un rang de valenciennes le garnit; une écharpe en soie de couleur remplace la ceinture.

PLAN DE LA PLACE DE LA BASTILLE.

EXPLICATION DES SIGNES ET CHIFFRES DU PLAN DONNE PAGE 22 DU DERNIER NUMÉRO.

- | | | | |
|---|--------------------------|----|--------------------------|
| 1 | Corps de garde. | 7 | Rue de la Roquette. |
| 2 | Colonne de Juillet. | 8 | Rue Amélot. |
| 3 | Canal Saint-Martin. | 9 | Boulevard Saint-Antoine. |
| 4 | Rue de la Contrescarpe. | 10 | Rue Beausire. |
| 5 | Boulevard Bourdon. | 11 | Rue des Tournelles. |
| 6 | Lour de la Joiverie. | 12 | Rue Saint-Antoine. |
| 7 | Rue de Charbon. | 13 | Rue de la Cerisaie. |
| 8 | Rue du Faub.-S.-Antoine. | | |

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Les bonnes font danser maintement l'âne du panier avec un aplomb surprenant.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoi dvore, 22.

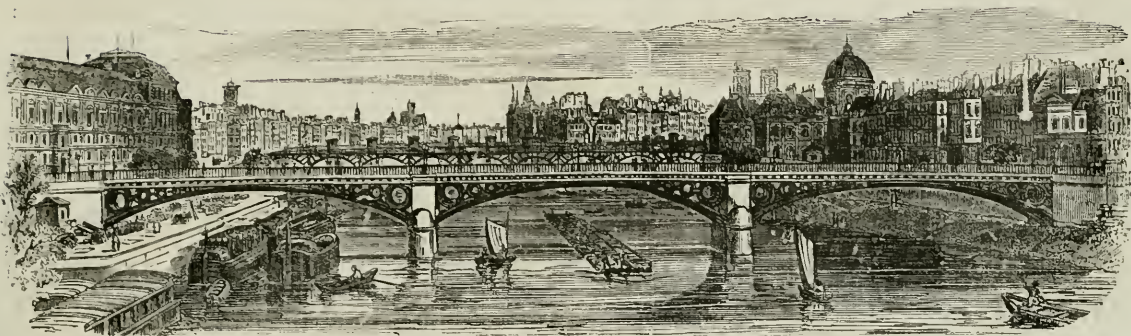
JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LACRABE et C^e, rue Damiette, 2.



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 42. VOL. II. — SAMEDI 16 DECEMBRE 1843.
 Bureaux, rue de Seine, 55.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait de M. Nothomb; Etat actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen; Portrait de M. Tyrral. — Courrier de Paris. L'Aeropédestre; Foyer de la Danse, à l'Opéra. — Ouvrière des Cours de l'École Polytechnique. Costumes des Élèves de l'École; Partie de l'École; Cour intérieure de l'École; Salle de Dessin, à l'École. — Révolutions du Mexique. Portrait de don Lucas Alaman. (Suite et fin.) — L'Horloge qui chaut, nouvelle, par Albert Aubert. — Les Enfants Trouvés. Quatre Gravures. — Correspondance. — Voyages en Zigzag, par M. Topffer. Quinze Gravures. — Annonces. — Modes. Une Gravure. — Amusements des Sciences. — Rébus.*

d'injuste à gratifier l'Allemagne d'avantages dont la France avait payé assez chèrement la jouissance par les concessions qu'elle avait faites, pour qu'on ne les transportât pas à une autre nation sans compensation aucune, sans espoir même d'en obtenir, à titre purement gratuit et uniquement, en quelque sorte, pour donner à la France le droit d'accuser la diplomatie belge de déloyauté et de duplicité. Nous n'aggravons ni n'affaiblissons le reproche; nous reproduisons les termes mêmes dans lesquels il a été formulé. Le ministre de l'inté-

rieur, M. Nothomb, a cherché à y répondre; mais ce ministre, dont nous ne contestons pas l'habileté, cet orateur dont nous reconnaissons le talent, n'est pas arrivé à justifier la mesure incriminée. Le dialogue qui s'est engagé entre M. Castiau et lui à la tribune a même prouvé que ce n'était pas la justesse du reproche que M. Nothomb espérait combattre avec succès, mais plutôt son opportunité. « Vos paroles sont imprudentes, a dit M. le ministre de l'intérieur. — Il n'y a jamais d'imprudence à dire la vérité. — Si

Histoire de la Semaine.

L'histoire de la semaine ne découvre à l'intérieur aucun fait de quelque importance. Dans les départements, les novellistes vivent sur les événements locaux; à Rouen, on va visiter les ruines qu'a faites un incendie considérable, qui, comme tous ceux qui éclatent dans cette ville aux rues étroites et aux maisons vermoulues, a menacé de réduire tout un quartier en cendres; à Saint-Etienne, on suit avec sollicitude l'enquête commencée sur un accident arrivé sur le chemin de fer et causé par une malveillance qui pouvait faire de nombreuses victimes. A Paris, on regarde le télégraphe se mouvoir et on lit avec curiosité les comptes-rendus des séances législatives de Madrid, d'Athènes et de Bruxelles, en attendant qu'on puisse assister à celles du palais Bourbon.

A Bruxelles donc, dans la Chambre des Députés, la question



(M. Nothomb, ministre de l'intérieur, en Belgique.)



(État actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen, le mardi 28 novembre.)

des rapports commerciaux entre la France et la Belgique a été soulevée par M. Castiau, un des nouveaux députés du Hainaut. Il a fait ressortir ce qu'il y avait eu d'impolitique et

fait, » a répliqué M. Nothomb, dont l'aveu est bon à enregistrer. A Madrid, l'intrigue se complique de plus en plus, et il est

toujours difficile de bien comprendre les dépêches télégraphiques avant que les correspondances et le journal en soient venus donner le commentaire. M. Gonzalez Bravo a rempli la

mission que la reine lui avait confiée de composer un cabinet. Le général Mazarredo, le marquis de Peña-Flores, M. Mayans et M. Portillo ont été nommés ministres de la guerre, de l'intérieur, de la justice et de la marine. Tous sont à la dévotion du général Narvaez. Le jury a fort bien senti que le portefeuille des finances. Le jury a fort bien senti que le *Heroldo*, contre lequel l'ex-ministre avait porté plainte le premier jour fut mise en circulation, le *Heroldo* n'a pas été mis en accusation, parce que l'accusation a été reproduite partout, et doit se juger ailleurs qu'en Cour d'assises. Les explications de M. Olazaga ont produit beaucoup d'impression sur la Chambre; aussi a-t-elle, par l'élection des deux vice-présidents du congrès appelés à remplacer MM. Gonzalez Bravo et Mazarredo, devenu ministres, donné la majorité à ses amis du ministre révoqué; M. Madox et Garcia ont été nommés, le premier par 70 voix contre 63, le second par 77 voix contre 75. C'est après ces résultats de scrutin que le télégraphe nous a appris qu'une proposition de mise en accusation de M. Olazaga, présentée par sept députés, avait été prise en considération par 81 voix contre 66. Il y a dans ce déplacement apparent et brusque de la majorité quelque chose d'explicable avant que les termes de la proposition nous soient connus, et qu'on nous ait dit si un progressiste n'a voulu, en votant pour sa démission, l'émotion populaire à l'égard de Madrid, et des coups de fer ont été tirés par la troupe sur le peuple. Il nous paraît difficile de croire au bruit qu'on a fait courir en Espagne. Personne ne doit être tenté d'y aller en ce moment. Puisse la crise actuelle ne pas nécessiter au contraire dans la Péninsule des émigrations nouvelles!

À Athènes, l'Assemblée nationale se livre à la vérification des pouvoirs. Après cette opération, elle s'occupera de la Constitution. On entrevoit un germe de division. Une fraction extrême, mais en faible minorité, demande le système d'une Chambre unique. La majorité, à la vérité, est bien prononcée pour le système de deux Chambres; mais elle se subdivise elle-même en une fraction qui veut abandonner au roi la nomination des sénateurs, et c'est la plus faible; une autre qui voudrait la réserver à la nation ou à la Chambre des Députés, et une troisième qui veut y faire participer tout à la fois, et pour moitié, le roi et la nation. Les ambassadeurs étrangers ont déclaré ne vouloir se mêler en rien des affaires intérieures.

— Le congrès des États-Unis a dû ouvrir sa session le 4 décembre. On dit que le président Tyler, voulant répondre par un coup d'État à certaines intrigues de l'Angleterre, aura proposé dans son message d'admettre le Texas dans l'Union américaine. Ce bruit a acquis une assez grande consistance. Toutefois, le royaume depuis quelque temps une grande incertitude dans toutes les nouvelles qui nous viennent d'Amérique, qu'il est prudent d'attendre des faits positifs. Il est constant que le Texas, le territoire d'Orégon, l'esclavage, le tarif et le droit de visite paraissent devoir être longtemps encore des causes permanentes d'hostilité entre les deux nations. — La *Gazette des Postes* de Francfort nous a appris par sa correspondance de Saint-Petersbourg que, dans les premiers jours de septembre, un combat sanglant a eu lieu entre les Avares et les troupes russes. Les Avares habitent la partie septentrionale du Caucase. Ils avaient attaqué un village avar. Le colonel Wesselski se rendit immédiatement sur les lieux; mais l'ennemi comptait de huit à dix mille hommes. Les Russes étaient inférieurs en nombre; cependant ils se battirent avec courage. Ils ont perdu mille hommes; on croit même que le colonel est resté sur le champ de bataille. La *Gazette d'Augsbourg* parle également d'un rude échec que les Russes auraient éprouvé dans le Daghestan, où une division russe aurait été attaquée à l'improviste et mise en déroute par les montagnards circassiens. — A la Nouvelle-Zélande des collisions sanglantes ont eu lieu entre les Anglais et les naturels de Clondy-Bay. Des nouvelles récentes annoncent que la plupart des principaux résidents anglais ont trouvé la mort dans les combats successifs qu'ils ont eus à soutenir contre les insulaires. — A la Havane a éclaté également une révolte d'un certain nombre de nègres. Des lanciers espagnols et des colons ont marché contre eux. Les révoltés ont en un cinquantaine de morts; on leur a fait soixante-sept prisonniers; le reste a pris la fuite. Ces soulèvements deviennent de plus en plus fréquents, et demandent qu'on y réfléchisse.

Beaucoup de lettres ont été publiées cette semaine à l'occasion du séjour à Londres de M. le duc de Bordeaux et de ses réceptions. On a vu paraître les épitres de ceux qui croient avoir voulu à expliquer pourquoi ils avaient tardé à s'y rendre, et de ceux qui ne s'y rendent pas du tout. On a lu aussi une lettre du prince, portant sur subscription à M. de Clatembriand, mais qui, bien plus probablement, était adressée à la France. C'est toutefois M. de Clatembriand qui y a répondu, et, comme toujours, il a parlé de son pays en homme qui a conquis à sa gloire, et de la liberté en écrivain qui a su parfois la servir. Cette correspondance demeurera comme document historique. On annonce du reste que le ministère anglais aurait fait signifier à M. le duc de Bordeaux l'ordre de quitter l'Angleterre. N'oublions pas une lettre adressée par l'organe du *Sun* aux partisans du duc de Bordeaux, et renfermant un défi en forme que leur adresse M. le comte Grigau de Labarre. « Vous croyez, leur dit-il, rendre hommage au roi de France dans la personne du petit-fils de Charles X; eh bien! vous êtes dans l'erreur. Le fils de l'infant Louis XVI est vivant, et il meurt maintenant en prison pour dettes; c'est M. le duc de Normandie, expulsé de France au moment de l'aller démontrer ses droits, recueilli par le duc de Bavière lui-même au moment de sa mort. » En conséquence M. le comte Grigau de Labarre propose aux chefs de la *librairie française* réunis en ce moment à Londres de se former en cour d'enquête sous la présidence de M. le duc

de Bordeaux, afin de résoudre la question depuis si longtemps pendante de l'existence du dauphin de France. « S'il ne s'agit, dit-il, que d'une imposture grossière, comme on a osé le soutenir, elle sera solennellement confondue. Si le duc de Normandie est réellement ce qu'il prétend être, le duc de Bordeaux est loyal trop pour ne pas rendre lui-même hommage à son souverain légitime. A Le d'off, comme on le voit, est nettement posé; mais nous n'avons pas appris encore qu'il ait été accepté. Un certain nombre de lettrés anglais paraissent cependant l'avoir pris au sérieux. — Cela a fait presque autant de bruit à Londres qu'une explosion qui a eu lieu dans le quartier de Clerkenwell, par suite de fuites survenues à des conduits de gaz traversant l'égoût. Au dire du *Times*, plus de quarante maisons auraient sérieusement souffert; des façades entières auraient été ébranlées, des marchandises, des meubles déplacés, brisés et jetés à la mer; d'énormes grilles de fer lancées à plus de trente mètres; des pavés, des dalles ou quelque sorte dérangés et projetés au loin à des distances considérables; mais, par un bonheur providentiel, personne n'a péri au milieu de ce désastre, qui un instant a pu faire croire à une secousse volcanique. L'épave faite à ce sujet était que l'explosion a eu lieu dans un grand égoût commun, et qu'elle a été déterminée par un morceau de papier allumé qu'un fumeur avait laissé tomber par la grille de l'égoût.

O'Connell a obtenu, ce qui était si important pour lui, de n'être jugé que par le jury de 1844, dont la liste est dressée sous l'actif surveillance des repealers. En attendant le jour de sa comparution, il est allé présider à Limerick un grand banquet en l'honneur de M. O'Brien, qui s'est rallié à la cause du rappel. Le libérateur a déclaré qu'on lui avait offert de renoncer aux poursuites ou de ne pas faire exécuter la condamnation qui pourrait être prononcée, s'il voulait abandonner le rappel. « Ai-je besoin de dire, s'est-il crié, que j'ai repoussé cette proposition? Non, non, tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne transigerai pas sur la cause du rappel. Tant que je vivrai, je soutiendrai que l'Irlande a le droit d'avoir son Parlement; et si l'on me jette en prison, eh bien! j'aurai encore ma plume pour communiquer mes pensées à mes concitoyens. ... Malgré l'intervention et les préventions officielles, la paix subsiste; la paix donc, voilà mon ordre! la paix, voilà ma prière! la paix toujours, et l'Irlande sera libre. » — La mort vient de frapper un des coupés du grand agitateur. Le révérend M. Tyrrell, prêtre de l'Eglise catholique d'Irlande, révoqué, ainsi qu'O'Connell, devant le jury, a été enlevé à ses paroissiens et à ses paroissiens. C'était un homme qui entourait l'Église publique, et dont la présence dans l'association avait dû attirer bon nombre d'adhésions. Son portrait est donné par plusieurs feuilles anglaises d'après lesquelles nous le reproduisons.



(M. Tyrrell, coaccusé d'O'Connell, décédé.)

On a dressé l'état civil des souverains de l'Europe et fixé l'âge qu'ils auront au 1^{er} janvier prochain. Le roi de Suède aura 80 ans; le pape, 78 ans, le roi des Français, 70 ans; le roi de Wurtemberg, 62 ans; le roi de Bavière, 57 ans; le roi de Danemark, 57 ans; le roi des Belges, 51 ans; l'empereur d'Autriche, 50 ans; le roi de Prusse, 50 ans; l'empereur de Russie, 47 ans; le roi de Saxe, 46 ans; le roi de Sardaigne, 45 ans; le roi de Naples, 45 ans; le roi des Grecs, 26 ans; la reine de Portugal, 25 ans; la reine d'Angleterre, 24 ans; le sultan, 20 ans; enfin Isabelle d'Espagne, 15 ans. — Les reliques de Charlemagne, qui comptent à peu près autant de siècles que l'innocente Isabelle a d'années, et que nous avons dit avoir été égarées et retrouvées dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, donnent lieu aujourd'hui à une réclamation retentissante qui n'est pas sans intérêt. Suivant cette version nouvelle, ces reliques n'ont jamais été égarées dans la basilique, où les honore comme elles le font un fondateur et d'un saint. On a toujours su qu'elles étaient conservées dans la grande chaise d'argent doré qui a été évidemment faite pour les recevoir, et que la tradition attribue, sans que l'archéologue s'y oppose, à Frédéric Barberousse, le grand armateur de Charlemagne et le grand bienfaiteur de sa basilique. Il ne s'agissait donc nullement de trouver l'auguste déposition, mais de constater son état et d'étudier sur toutes ses faces le monument qui la protègeait, d'ambler morceau d'orfèvrerie romaine couvert de bosselures, de gravures, d'émaux et d'inscriptions dont une partie

reste habituellement cachée contre la muraille. M. Arthur Martin, l'auteur, avec M. Cahier, de la *Monographie de Bourges*, se propose de faire connaître par une nouvelle publication le trésor d'Aix-la-Chapelle, obtenu sans peine de la bienveillance du chapitre la faveur insignite de faire descendre la pesante chaise du lion élevée ou elle était placée, et le privilège plus grand encore de la faire ouvrir. Il fallut quelques heures de recherches pour découvrir, pour trouver le système de sa construction; on reconnut enfin les joints des portes sous les plaques de métal qui couvrent les versants du toit, et l'on n'eut plus que quelques coups à enlever pour découvrir l'intérieur. Il ne renfermait qu'un seul corps, bien que, d'après la tradition et les historiens du quatorzième siècle, Frédéric eût enlevé les reliques de saint Léopold avec celles de Charlemagne. Le squelette était à peu près entier, et les ossements qui manquaient étaient précisément ceux que l'on vénérait à part depuis plusieurs siècles dans la même église. On sait en effet que le chapitre et la ville d'Aix-la-Chapelle ont toujours été tellement jaloux de leur possession, qu'ils en ont refusé des parcelles et à des rois de France et à des empereurs. Ces ossements supposent une stature élevée; le fémur est de 52 centimètres. — Autres des ossements se trouvaient une feuille de parchemin et deux riches étoffes. A la vue du parchemin, l'on avait espéré rencontrer quelque précieux document historique; mais cette pièce n'était datée que de la fin du quatorzième siècle, et constatait seulement que l'os de l'avant-bras avait été extrait de la chaise par le chapitre pour être offert à la vénération publique dans un bras d'argent doré donné par Louis XI. L'une des étoffes, tissée en soie, semblait appartenir au quatorzième siècle; l'autre, de soie et de fil, présentait dans toute sa pompe l'ornementation du douzième. Une circonstance de grand intérêt pour l'archéologie fut la découverte, sur cette dernière étoffe, d'une inscription grecque faisant partie du tissu. On a su par là que ce magnifique travail, que l'on eût pu croire un produit de la fusion du byzantin, du latin et de l'arabe, qu'il opérât en Sicile et dans la grande Grèce à la fin du douzième siècle, provenait directement des manufactures impériales de Constantinople. Les deux étoffes, après avoir été cataloguées, ont été reconstruites la dépouille du grand homme; un nouveau procès-verbal a été déposé à côté de celui du quatorzième siècle, et la chaise, reformée, a repris sa place accoutumée sur le haut rayon où les nombreux visiteurs du trésor peuvent, comme auparavant, se contenter d'entrevoir une partie des merveilles. — Nous avions promis de faire connaître le jugement qui serait définitivement porté sur le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle. Mais la discussion s'est, cette semaine, continuée entre M. Taylor et M. Letronne, l'un plaçant pour saint Louis, l'autre contre, et elle ne paraît pas toucher encore à sa conclusion. — On a placé au Louvre, au milieu de la salle dite de Henri IV, contenant les agates, les émaux, les vases précieux, etc., sur un piédestal en marbre vert, un grand bassin entièrement couvert de ciselures représentant une multitude de suets et timbré aux armes fleurdelisées. C'est le bassin qui était à la Sainte-Chapelle de Vincennes, et qui a servi aux baptêmes de Philippe Auguste et du comte de Paris. — De glorieux restes encore plus dignes de nos respects, ce sont les vieux soldats qui forment l'effectif de l'hôtel royal des Invalides. On vient de publier un état de ces braves dans lequel on trouve 14 chevaliers de Saint-Louis, 208 membres de la Légion d'Honneur, 10 militaires privés des deux jambes, 3 des deux bras, 180 aveugles, 365 privés d'une jambe, 255 d'un bras, 131 affligés de blessures diverses. Il y a dans le nombre 667 vieillards âgés de plus de soixante-dix ans.

Les journaux allemands ont eu cette semaine une annonce qui a obtenu un grand succès et une large publicité. Ils nous ont appris qu'un souper à la viande de cheval, qui a eu lieu le 17 novembre à Kornbach, près de Stuttgart, avait réuni plus de cent cinquante personnes de toutes les conditions de la ville et des environs. Le service consistait en potage au riz, en viande salée et en cheval à la mode. Tous les convives ont été d'accord sur ce point, que la viande était non seulement tendre et d'un goût agréable, mais qu'on ne pouvait la distinguer du bœuf, et que la soupe au bouillon de cheval était agréable et sans aucun goût particulier. Ce qui prouve que le préjugé contre ces mets était très-faible et qu'il a disparu promptement, c'est que tous les plats n'ont pas tardé à être consommés, et qu'il a fallu en préparer d'autres pour les convives retardataires. On a aussi exprimé le désir de se réunir prochainement pour un autre repas du même genre. — De leur côté, tous les journaux de Paris ont reçu, avec invitation de l'insérer, la note suivante: « Un ancien officier, qui a été sept fois maire d'une grande commune, se trouvant, à défaut de fortune, dans l'impossibilité de tirer parti d'un immeuble qui, dans d'autres mains, pourrait être l'origine d'une fortune colossale, désirait aliéner les belles ruines de l'antique château de la Perrière, situé sur la rive gauche de la rivière de Brann, dans la commune d'Ordonville-Saint-Gouast, à dix kilomètres de la ville du Dorat, arrondissement de Bellac. Au système de la ville, sous le règne de François 1^{er}, et du temps du chevalier Bayard, ce château, d'après la tradition, appartenait au comte de Bourbon, comte de la Marche, qui y faisait battre monnaie. Il y a, assure-t-on, à la suite des caves, de vastes souterrains dans lesquels le prince avait déposé d'immenses trésors; on porte, sans y comprendre les objets d'art et d'antiquité, à plus de quatre-vingts millions les valeurs contenues dans des tomes qui furent aperçues, par un effet du hasard, il y a environ cent vingt-cinq ans, à travers une énorme grille de fer, laquelle ne put être enlevée, parce que la mauvaise qualité de l'air empêcha de conserver la lumière; ce qui fit dire aux erudites villegions qui se trouvaient là: « que le diable s'était emparé du trésor, et qu'il fallait y renoncer. » Tout cela est raconté journellement par les vieux habitants du voisinage, qui l'avaient entendu dire à leurs pères. — Actuellement les fouilles et les recherches pourraient être faites avantageusement par une société ou un

homme riche. — Le propriétaire, n'étant pas en position d'en faire les frais, offre de vendre le fonds moyennant cinquante mille francs et la centième partie de ce qui aura été trouvé. S'adresser, franco, à M. Lesteprie, notaire à Darnac (Haute-Vienne). MM. les directeurs des journaux, de toutes les capitales et de tous les départements, sont priés de vouloir bien reproduire, gratuitement, l'article ci-dessus, et lui donner la plus grande publicité. Ceux qui auront cette obligeance feront une bonne œuvre, car il est de l'intérêt public que des capitaux considérables ne demeurent pas plus longtemps enfouis. C'est donc une bonne œuvre que nous venons de faire, et qui nous donne au prix Monthyon des droits sans partage, les journalistes quotidiens ayant probablement voulu faire leur profit particulier d'un avis aussi important.

M. Feuillet, membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et conservateur de la Bibliothèque de l'Institut, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un homme d'une instruction étendue, qui s'était concilié l'affection et l'estime de tous les savants, avec lesquels il était depuis si longtemps en rapports quotidiens. — Nous avons lu dans plusieurs feuilles qu'un neveu de Lavoisier, ou une des gloires de la France, venait de mourir à Bicêtre. Or nous a pu sans dit s'il fallait reprocher au pays, et si c'était un injuste abandon qui avait fait franchir à ce malheureux la porte de ce triste séjour.



L'album et le *keepsake* triomphent; le renouvellement de l'année est la saison de leurs victoires et conquêtes. Dans quinze jours, le boudoir et le salon écloront tout recouvert de *keepsakes* et d'albums pour 1841, négligemment abandonnés sur le marbre de la cheminée, sur la table de paisissandre, sur l'acajou, sur le velours; agréables refuges pour le désenchantement de la soirée, jolis brillants qui empêchent la satiété et l'ennui; les charmantes fantaisies de Grandville et de Tony Johannot, les douces romances de Loïsa Puget et de Labarre sont d'un merveilleux secours pour rompre la monotonie d'un long tête-à-tête, ou ramener une conversation qui se meurt d'inanition. — Vous êtes à bout de paroles, vous vous sentez la bouche sèche et le cerveau malade; cette crise de nerfs qui s'appelle un bâillement vous saisit à la mâchoire et à la gorge; que devenir et que faire? Si vous restez court, vous passez pour un sot, et pour un manant si vous cédez à la crise norvégienne; l'album et le *keepsake* viennent heurter à votre aide et vous sauvent de ce double affront. Oh! quel charmant livre! dites-vous en vous levant; quel délicieux recueil de romances! Et vous allez droit au bonheur spécifique; tandis que vous en parcourrez les pages me à me, vous reprenez haleine, la salive vous revient, et, si peu que vous soyez un bâilleur exercé, vous glissez adroitement pour bâillement entre deux feuillets. — Il ne faut donc pas s'étonner du grand nombre de *keepsakes* et d'albums que le 1^{er} de l'an consomme à l'étranger, comme on voit, en est utile et agréable. A tout commencement d'année, on doit s'attendre à être visité, pendant douze mois, par une quantité d'ennuis, d'ennuys et de maux; il est sage de se précautionner et de faire ses provisions: l'album distrairait ces gens-là, et le *keepsake* leur donne une contenance.

L'occasion est bonne; je pourrais vous recommander des albums et des *keepsakes* par douzaines; il en pleut de toutes les couleurs, tous plus ou moins satinés, veloutés, illustrés et dorés sur tranchée; mais dans cette multitude, j'ai une préférence que je vais vous confier ingénument; de tous ces albums, c'est l'album de Frédéric Bérat que j'aime le mieux; ma première raison, c'est que Frédéric Bérat est mon ami; vous me pourriez dispenser d'en donner une autre, mais je suis homme de conscience: si Frédéric Bérat n'était qu'un bon compagnon, je le prendrais pour moi seul; mais vraiment il a du goût, de l'esprit, du cœur, et je suis assez généreux pour vous en faire part. Prenez donc le nouvel album de Bérat, prenez-le, croyez-moi; vous y trouverez tout ce que je vous annonce là, de tendres mélodies, des chants naïfs et spirituels. Frédéric Bérat n'est pas de ces gens qui sont grand étalage d'une science souvent stérile, d'une érudition avec ses éruditions, et aussi ému d'un sonnet qu'il fait-il sonner, d'une et composition tant à la fois, Bérat écrit la rime et la note de la même plume; de tous ses gracieux enfants, lui seul est le père, musicien et paroles. — Mais quelle simplicité de vous parler ainsi de Frédéric Bérat! comme si vous ne connaissiez pas mieux que moi l'auteur de la douce romance: *Je vous reviens ma Normandie* qu'on a tant chantée et que vous chantez peut-être encore au moment où je vous parle. Heureux Bérat! qui se recommande si bien lui-même!

Nous représenterons, page 214, dix demoiselles qui ne se contenteraient certainement pas d'un roman de Bérat pour leurs épages du jour de l'an: ce sont ces demoiselles de l'Opéra, surtout ces demoiselles de la danse, espère-mé-

diocrement bucolique de sa nature, et fort peu disposé à regretter le lait pur, le simple galoubet et les pâturages de sa Normandie. Le carabonnier, entre nous, le d'ivan aux moeurs connues, et le charbonnier glacé, leur semblent d'une qualité préférable. Amaryllis et Tityre n'ont pas eu domicile dans les coulisses de l'Académie royale de Musique, et ne font pas encore partie du corps des ballets.

Que viendraient-ils chercher, je vous le demande, l'un avec sa blanche brebis, l'autre avec sa flûte champêtre, au milieu de ces jambes légères et de ces coeurs fragiles? Figurez-vous Mélibée entrant au foyer de la danse, dans ce foyer tout plein de sourires faciles, de regards indulgents, de pieds mutins et de mains étourdies, dans ce damné foyer que vous avez là sous les yeux.

La toife vient de se hisser; nous sommes au moment de l'entr'acte. C'est l'heure où le lion se met en chasse; s'élançant de l'orchestre et de l'avant-scène dans les coulisses, il y rôde un instant, faire à droite et à gauche, et gagne le foyer de la danse; le foyer de la danse est son autre préférence. Là, le lion se couche fièrement sa crinière, aiguise ses griffes, se met en arrêt et attend sa proie.

En ce moment le lion, ainsi que vous le pouvez voir, est dans son quart d'heure de repas et d'humanité; il ne mord pas, il roncaille comme s'il était une modeste colombe. — Sur le premier plan, vous voyez un lion d'un âge mûr, dans l'attitude mélancolique du bûcher qui se sent devenir vieux; plus loin, trois lionceaux debout, se confondant en douces et en politesses pour une des gazelles de l'endroit; ce sont des lions à peine émancipés, des lions à leur premier coup de dent, si j'en crois leur mince retenue et guindée; la gazelle s'en aperçoit et les écoute d'un air légèrement nauséabond; la gazelle n'aime pas les lions conscrits. Parlez-moi du lion qui est là-bas, assis négligemment sur sa canapé, les pattes croisées; celui-là est un beau jeune lion roupu aux armes; j'en atteste cet air penché, ce sourire satisfait et victorieux. Cependant, au fond de l'an, trois lions et gazelles se cherchent et se confondent; c'est un bruit mêlé de rugissements et de soupirs. Les propos y sont lestés comme cette péri, cette sylphide ou cette vilaine au japon court qui s'élança, bondit, et provoque le parquet de son pied agaçant... mais, hélas! le foyer des danseuses a beaucoup dégénéré depuis que le prince russe y est devenu rare, et que l'ambassadeur a fait place au commis banquier et au maître clerc!

Passons de l'entr'acte au poignard, de Terpsichore à Melpomène (vieux style). Or, Melpomène est un peu consignée; après six semaines d'abandon, elle a retrouvé sa chère Rachel, son trésor, son orgueil. Qu'écrivez-vous devenue, ô Roxane? Pourquoi nous délasser, Hermione? Sans vous, Camille, que faire? Chimène, si vous nous quittez ainsi, que dira Rodrigue?

N'accusez ni Roxane, ni Hermione, ni Camille, ni Chimène de désertion et d'indifférence; le mal les avait vaincues. Au lieu du diadème d'or et du manteau de pourpre, ces belles reines, ces princesses passionnées avaient pris la camisole et le bonnet de malade; Curiaque et Bajazet, Rodrigue et Pyrrhus ne les visitaient plus que sous un habit de médecin. Adieu, jalousies et tendres fureurs! adieu, rimes brûlantes! Phédre, voyons votre poils! Eryllide, suivez cette ordonnance! qu'on apprête cette tisane pour Esther!

Mais enfin voici mademoiselle Rachel debout, grâce au ciel! Après cette longue maladie, il était prudent de ne pas se jeter, pour premier essai, dans l'emporlement des ardeurs tragiques; ainsi mademoiselle Rachel a commencé par la douce et simple Monime; Phédre, Roxane, Hermione, exigent toute la vigueur d'un talent plein de santé; Monime convient à une convalescente; c'est la continuation d'un régime adoucissant.

Elle s'est donc montrée un peu pâle encore, un peu chancelante; on a pu entrevoir les traces de son souffrance au milieu même des plus heureux élans de son inspiration; mais elle s'est ému de cette pâleur et de cette faiblesse de Monime; que pouvait-il faire? Lui administrer le seul spécifique qu'il possédait, les rires et les applaudissements, et il ne s'en est point montré avare. Mademoiselle Rachel aura bientôt reconstruit la force et la santé, si toutefois les braves sont un remède souverain.

A peine est-elle revenue, que les portes se tournent vers elle comme vers leur unique espoir et leur refuge; plus d'un frappe à sa porte, une tragédie à la main; mademoiselle Rachel leur sourit et les accueille, mais elle n'a encore choisi personne; les tragédies infortunées attendent sur le seuil qu'elle dise à l'une ou l'autre: « C'est toi que je préfère! » Cependant, le bruit court que la jeune souveraine commence à ressentir une curiosité et un penchant secret pour une certaine Catherine II, que le comité du Théâtre-Français vient de recevoir avec tous les honneurs dus à une impératrice de toutes les Russies, et à une telle impératrice. L'auteur est M. Romand, à qui la scène française doit déjà un drame plein d'imagination et d'intérêt, le *Bourgeois de Gand*; le talent du poète et le nom de l'héroïne expliquent aisément le désir qu'éprouve, dit-on, mademoiselle Rachel de se mesurer avec Catherine et l'empire russe. Aux grands talents, les hautes entreprises!

Au avant-courrier que les *Bâtions Plutons* n'est pas hasardé plutôt pas sur l'ordon du barreau. L'auteur, blessé de l'inspiration qu'avait primitivement livrée son nom au vent de l'orage, avait fièrement retiré ses *Bâtions*; voilà du moins ce qu'on racontait; mais M. Liadières a dûment ce bruit par une lettre catégorique. Les *Bâtions* ne sont pas retirés, ils ne sont qu'ajournés; M. Liadières attend que la grande rumeur qui s'est faite à propos des... bâtons soit un peu apaisée; il désire que sa comédie fasse son entrée en public avec modestie et en temps calme. Ces éloges prématurés, cette admiration imprudemment proclamée, ont inquiété M. Liadières; il veut donner à sa comédie le temps de faire oublier, par quelques mois d'abstinence et de retraite, cette ovation de préteurs, qui pourraient bien, à l'heure qu'il est, compromettre le succès réel, celui que M. Liadières compte demander définitive-

ment au public, son juge naturel. Jusque-là les *Bâtions* de M. Liadières continueront à flotter entre l'arrêt admiratif du comité de lecture et l'arrêt que tôt ou tard le parterre doit rendre.

A défaut de M. Liadières, on nous donnera M. Bayard et son *Ménage parisien*; M. Bayard n'était connu jusqu'ici que par une veine féconde de vaudevilliste; le théâtre du Palais-Royal et le gymnase attestent, depuis vingt ans, que si M. Scrible pouvait avoir un rival, c'est dans M. Bayard qu'il le trouverait; mais on se lasse de tout; l'auteur du *Gamin de Paris* s'est donc lassé de moduler depuis si longtemps le métrique sur ses légères pipeaux. *Paulo magna canamus*, s'est-il écrié un matin en s'éveillant; et quelques mois après, il offrait à MM. les comédiens du roi une comédie en cinq actes et en vers, ni plus ni moins, le *Ménage parisien*! Avant un mois, nous saurons si M. Bayard a fait sagement de quitter pour la comédie le vaudeville, ses premières et longues amours, et si ce divorce a produit un bon ménage.

Les pèlerins de Belgrave-square sont définitivement revenus au bercail; les dernières nouvelles d'Angleterre annoncent que M. le duc de Bordeaux lui-même ne tardera pas à quitter Londres; M. Berryer a donné le signal de la rentrée en France, puis, après M. Berryer, M. de Clatenbrunard; les autres devaient naturellement suivre ces deux nous fameux, pour le retour comme au départ. Parmi les *reverts* au ciel M. le marquis de P..., qui passe pour un des fidèles de la petite cour de Belgrave-square; cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. M. le marquis, si l'on en croit les langues indiscrettes, ressemble à la chauve-souris de la fable, oiseau ou souris, suivant les circonstances, tenant pour le roi ou la liège. Voici un trait à l'appui de cette ressemblance.

On raconte qu'un effet M. le marquis s'est rendu à Londres il y a quelque temps; à peine arrivé, il sollicita la faveur d'être présenté à M. le duc de Bordeaux; son désir fut bientôt satisfait; dès le lendemain, M. le marquis eut l'honneur de saluer le prince et de lui offrir son dévouement et sa fidélité. Jusque-là, rien de mieux; mais nous n'avons vu que la souris; voici l'oiseau qui déploie ses ailes.

En sortant de Belgrave-square, M. le marquis s'inscrivit à l'hôtel de M. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de S. M. Louis-Philippe. Le lendemain, il rendit visite à Son Excellence, et la pria de vouloir bien le présenter à M. le duc de Nemours, alors en Angleterre. M. de Saint-Aulaire, assure-t-on, exprima au marquis son étonnement de le voir aller ainsi le même jour de la branche aînée à la branche cadette. Le marquis répondit ingénument qu'il croyait prudent de se préparer à tout événement; M. le marquis de P... est de l'espèce de ces oiseaux sauteurs qui voltigent de branche en branche.

Au besoin il remplirait l'emploi d'acrobatéstre au profit de M. de Bordeaux ou de M. de Nemours, selon la couleur du ciel blanc ou tricolore; mais je doute, tout souple et tout agile qu'il est, que notre marquis put en remontrer à l'acrobatéstre dont je vous offre ici l'image dessinée d'après nature; le modèle fait ses merveilleux exercices au Cirque-Olympique.



(R. Verpée del.)

Jusqu'ici on a vu que les pieds étaient faits pour marcher, et pas pour autre chose; erreur! les pieds sont destinés à jouer à la balle, au bilboquet et autres fantaisies. M. Ducornet avait déjà attaqué le mains dans leur amour-propre et dans leur position sociale, en peignant avec son pied. Chaque salon nous offre un tableau du pied de M. Ducornet. M. Richard, l'acrobatéstre, ne fera pas moins de tort à la réputation des mains que M. Ducornet. Quand on a vu M. Richard, on prend ses mains et ses bras en pitié, et l'on se dit: « A quoi cela sert-il? »

M. Richard se couche sur un canapé, les jambes en l'air; après quoi, il prend dans ses pieds un long balancier d'une pesanteur de quarante livres. Vous avez vu des jongleurs in-

diens faisant pironetter avec leurs mains de petits bâtons blancs autour de leur tête; avec leurs mains? la belle affaire! c'est avec ses pieds que M. Richard fait aller et venir

son pesant balancier, comme une plume légère; il tourne, il glisse, il s'envole, il retombe; il voltige dans tous les sens, il exécute mille évolutions capricieuses; puis, tout à coup,



(Foyer de la danse, à l'Opéra.)

l'acropedestre, le retenant dans la paume de son talon, lui imprime un mouvement de rotation prodigieux; le plus habile bâtonniste n'en ferait pas autant avec ses mains; cela l'empêche pas M. Richard de marcher sur ses pieds une minute après, comme vous et moi; d'où il est tout simple de conclure que les mains sont une superfluité, et qu'on ferait bien de les supprimer à l'avenir. Quelle économie de paires de gants.

Madame de B... est revenue de son voyage d'Italie; elle a passé six mois à Florence; la fashion parisienne est ravie du retour de madame de B..., et la fashion à raison; madame de B... est une des plus jolies et des plus spirituelles femmes de Paris. Aussi son salon est-il des plus recherchés; on se dispute le plaisir d'y être admis; c'est à qui pourra y entrer; et une fois entré, on a de la peine à sortir; madame de B... est si aimable! Elle aime tout le monde, y compris elle-même; il est si naturel de commencer par soi! Un jour, madame de B... se mirait dans sa psyché avec une complaisance toute affectueuse; quelqu'un qui s'était glissé là, sans en être vu, l'entendit s'écrier: « Ma foi, je m'épouserai volontiers! »

Il y a eu, l'autre jour, un magnifique dîner chez M. Salvi, ténor du Théâtre-Italien; la littérature et les arts s'y sont inégalement fourchettes à la main; le dîner a eu la durée d'un opéra en cinq actes; les dros de champagne, les quatuors de truffes, les chœurs de romanes et de jolannisherg se sont succédé dans un accord parfait; Meyer-Beer et Donizetti, placés face à face, conduisaient l'orchestre.

génieur Lamblardie et du savant Monge, qui furent appuyés vivement, dans le Comité de santé publique, par Carnot et Prieur (de la Côte-d'Or), tous deux élèves de Monge, à Mézières.

L'illustre Fourcroy fut chargé du rapport: son travail est digne de sa science et de sa réputation. On vota la fondation de l'École, et Lamblardie en fut le premier directeur.

On confia le soin de former le cabinet de physique à Barriol; celui de recueillir les modèles pour le dessin d'imitation à Neveu; celui de rassembler les dessins et modèles d'architecture à Lesage, assisté de Lomet et Baltard; celui de fonder le laboratoire de chimie à Carny, etc.

La commission des travaux publics désigna, pour y établir l'École, quelques dépendances du palais Bourbon, telles que les écuries, les remises, la salle de spectacle et l'orangerie. Lamblardie et Gasser eurent la direction des travaux jugés indispensables pour approprier ces localités à leur nouvelle destination. Chacun s'acquitta avec zèle, promptitude et succès des travaux qu'on lui avait confiés. Il est à regretter que le désir d'arriver vite au but ait rendu le gouvernement d'alors peu scrupuleux sur les moyens de se procurer les objets nécessaires. On mit bien à contribution les propriétés de l'État, mais on ne respecta pas toujours les propriétés des particuliers. « Le sentiment pénible excité par de pareils souvenirs, dit M. Fourcy, auteur d'une bonne histoire de l'École, est à peine adouci par la pensée qu'en cette occasion ce fut la science, la patrie, et non la cupidité, qui profita de ces tristes dévouements. »

On ne tarda pas à régler par des lois les conditions d'entrée et de sortie, les cours, l'administration, les examens, les avantages réservés aux élèves, etc. Des améliorations partielles ont été successivement introduites, mais le plan général est resté le même.

La première ouverture de cours ordinaires eut lieu le 21 mai 1795, et Lagrange ajouta beaucoup à cette solennité en y faisant sa première leçon en présence de la totalité des élèves et des instituteurs eux-mêmes, qui s'empressèrent de se ranger parmi ses auditeurs.

La translation de l'École Polytechnique dans les bâtiments du collège de Navarre, où elle est encore, s'effectua le 11 novembre 1805. Il fallut d'assez grands frais pour approprier ces anciens bâtiments à leur nouvelle destination. L'hôtel du général-gouverneur de l'École, où sont aussi les appartements du colonel-sous-gouverneur, ceux du directeur des études, les bureaux de l'administration, etc., est d'une construction récente; la porte d'entrée des élèves, dont nous donnons le dessin, a été bâtie, il y a seulement quelques années, par



(Costumes de l'École Polytechnique.)

Ouverture des Cours de l'École Polytechnique.

L'École Polytechnique a été fondée en frimaire an III (décembre 1794), sur le modèle, on plusieurs points, de l'ancienne école de Mézières, d'après le plan et les idées de l'in-

M. Baltard, architecte de l'Ecole. De nombreuses critiques, à notre avis fort justes, ont été faites de ce travail. La statue de Minerve, appliquée à la clef de voûte, est du plus mauvais effet; les médaillons de Bertholet, de Lagrange, de Monge, de Laplace, de Fourcroy, ont été confiés à des mains inhabiles.

La rentrée a eu lieu, cette année, le mercredi 13 novembre; et la nouvelle promotion, composée de 166 élèves, est l'une des plus nombreuses qu'on ait vues depuis longtemps. C'est un grand jour pour tous ces jeunes gens studieux, qui ont eu besoin de tant de courage et de tant de persévérance pour arriver à ce point qui doit leur procurer une position honorable dans le monde, et qui leur donne le titre d'élève de l'Ecole Polytechnique dont ils s'honoreront toute leur vie.

Parmi ces 166, il en est 24 au moins qui sont sans doute animés d'une joie plus vive. La fortune ne les a pas fait naître dans des familles en état de leur ouvrir une carrière; ils ont su, par leur intelligence et leurs travaux, se conquérir les faveurs du gouvernement, qui leur a concédé des bourses ou des demi-bourses dont il dispose. De ces concessions gratuites, huit sont distribuées par le ministre de l'Intérieur, quatre par le ministre de la marine, et douze par le ministre de la guerre. Honneur au grand peuple qui sait ainsi encourager le mérite dès la jeunesse! honneur surtout à ces enfants studieux qui attirent sur eux la faveur publique! Nul ne peut obtenir une place gratuite ou demi-gratuite s'il ne fait partie des deux premiers tiers de la liste générale d'admission. Tous les gouvernements, depuis la fondation de l'Ecole, l'ont couverte d'une protection plus ou moins éclairée, mais toujours puissante. Le peuple la protège à sa manière, en témoignant aux élèves son admiration et ses sympathies. L'infortuné duc d'Orléans, qui avait suivi les cours en qualité de *stante* (externe), aimait l'Ecole et payait même chaque année la pension de quelques élèves pauvres.

Les élèves ne manquent jamais de placer leur carrière sous la protection d'une charité mutuelle; des fonds sont faits par les élèves pour acquitter la pension de quelques camarades pauvres que leur mérite a fait admettre, mais que le peu de fortune de leurs familles empêcherait de rester à l'Ecole. Les élèves ne connaissent pas leurs pensionnaires; c'est un secret entre eux-ci et deux caissiers choisis parmi eux dans la masse. Le secret est toujours fidèlement gardé. Il est arrivé dans ces derniers temps qu'un officier, adonné à ses passions carnavalesques, a économisé sur ses très-faibles appointements pendant douze ou quinze années, la somme qu'on avait dépensée pour lui, et l'a remise aux deux caissiers sans se faire connaître, pour qu'elle servît à la pension d'un élève comme lui sans fortune. C'est une imitation de la fameuse pièce de Franklin, qui mérite de tout honneur à son tour des imitateurs.

Avec quel saisissement et quel noble orgueil les élèves se présentent pour la première fois à l'Ecole! C'est le but qu'ils ont sous les yeux depuis leur enfance; c'est là ce qui leur a donné le courage nécessaire pour vaincre les énormes difficultés d'études longues et sérieuses. En parcourant le programme d'admission, on s'étonne que des jeunes gens puissent se livrer à des travaux si graves et si divers; et ce qui rehausse l'honneur du succès, c'est qu'on voit, par la liste des concurrents, que deux sur trois succombent dans des examens de jour en jour plus difficiles.

Il n'est pas besoin de dire que la direction des études et les cours de l'Ecole Polytechnique ont toujours été confiés à l'élite des savants. Il suffira de nommer, parmi ceux qui ne sont plus, les Monge, les Lagrange, les Fourcroy, les Laplace, les Malus, les Prony, les Poisson, les Ampère, les Bertholet, les Petit, les Dulong, les Regnaud, les Andrieux, etc.

Les professeurs actuels sont dignes de leurs devanciers, dont ils ont été les plus brillants élèves.



(Porte de l'Ecole Polytechnique.)

De vastes amphithéâtres, de beaux laboratoires, des ca-



(Cour intérieure de l'Ecole Polytechnique.)

binets curieux, une riche bibliothèque, fournissent aux jeunes gens tous les moyens de s'instruire, et d'habiles répétiteurs



(Salle de Dessin, à l'Ecole Polytechnique.)

seuls servent d'utiles intermédiaires entre les laborieux élèves et leurs savants professeurs.

On ne dessine à l'Ecole que le soir. La salle, qui faisait partie d'une ancienne chapelle, et dont nous donnons un

croquis, est parfaitement disposée pour dessiner à la lumière. Une des préoccupations des élèves qui entrent est celle du triple uniforme, si élégant et si populaire. On ne se sent véritablement élève que quand on a ceint l'épée et porté le petit chapeau historique. C'est comme la consécration extérieure, et il semble bien naturel que la brillante jeunesse de l'Ecole s'y montre sensible et soit fière d'un costume qu'on revêt tant d'hommes illustres, et qui s'est fait honorablement remarquer dans plusieurs circonstances éloquentes, notamment en 1814, à l'Alfairo de la barrière du Trône, et en 1850, aux journées de Juillet.

Assitôt que l'uniforme est prêt, et cela n'arrive jamais assez vite au gré des nouveaux, une revue solennelle dans le grand cour de l'Ecole est passée par le général, accompagné de son état-major. La même revue se renouvelle de temps en temps dans le cours de l'année. C'est, avec l'uniforme, et, en quelques cas fort rares, les honneurs de l'abbaye, à peu près tout ce qui reste de militaire dans cette Ecole, qui a en longtemps des exercices, des fusils et même des pièces de canon.

Il existe néanmoins encore des grades parmi les élèves. Ces grades s'obtiennent selon le rang de chacun; les deux premiers de chaque promotion sont sergents-majors, les douze qui suivent, sergents. Il peut y en avoir un nombre plus considérable quand les salles sont plus nombreuses. Les sergents-majors et sergents portent des signes distinctifs analogues à ceux du même grade dans l'armée. Ces sous-officiers sont les intermédiaires naturels entre l'autorité et les élèves. Ils perdent leur grade s'ils perdent leur rang dans la promotion. Cette mesure tend à l'émulation, et donne au profit des études.

Il en est de même de ce qui se passe à la sortie. Les premiers choisissent dans toutes les places mises à la disposition de l'Ecole. Les carrières préférées changent et varient selon les temps. Sous l'Empire, les élèves choisissaient les carrières militaires préférablement aux carrières civiles; aujourd'hui c'est le contraire. Voici, en général, l'ordre des choix qu'on remarque actuellement: mines, Ponts et Chaussées, constructions maritimes, état-major, génie militaire, artillerie, marine, artillerie de marine, tabacs. Cet ordre est parfois interverti; mais c'est une exception à la règle, qu'il faut attribuer à des conventions personnelles ou à des goûts particuliers.

Il est deux catégories d'élèves malheureux dont nous devons dire quelques mots: 1° ceux qui, sortis dans les derniers rangs et trouvant toutes les positions prises, n'emportent de l'Ecole que le titre honorable d'élève et un utile brevet de capacité; 2° ceux qui, sans une excuse suffisante, comme maladies, etc., n'ayant pas satisfait aux exigences des examens de fin de première année et de sortie, ne sont jugés dignes ni du titre d'élève, ni du brevet de capacité. Le non satisfaisant que l'Ecole donne à ces derniers, et qui leur reste, est celui de *fruits secs*.

Il y aurait peut-être un curieux chapitre à faire sur la vie intime des élèves, sur leur esprit, leurs jeux caractéristiques, les absorptions fréquentes, les rares *bascules*, la fête du jour de l'an, où les *nouveaux* cessent d'être conscrits et ne sont pas encore *anciens*, la position de *problèmes insolubles*, le *bal des fruits secs* avant les derniers examens, etc., etc. Mais ce n'est point par ce petit côté de la vie des élèves de l'Ecole qu'il faut les juger, pas plus qu'on ne juge les artistes par les plaisanteries de l'atelier. L'étude constante, la discipline sévère, le travail assidu, la dignité personnelle, la conduite régulière, voilà le bon, le grand côté de la vie des élèves. C'est par là qu'ils arrivent, en cultivant leur intelligence, en cultivant leurs vertus sociales, à soutenir dignement la réputation de cette brillante et féconde Ecole Polytechnique que l'Empereur, dans son style énergique, nommait sa *Poule aux œufs d'or*.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 537 et 403; sur Bustamante, t. II, pages 81 et 125; sous ce fin.—V. page 226.)

D. LUCAS ALAMAN.

Alaman entra au ministère des relations extérieures avec l'idée fortement arrêtée de faire marcher de pair la réforme politique et financière; l'exécution de la seconde devait lui fournir les moyens d'opérer la première, et, pour y parvenir, il ne s'agissait que d'appeler aux emplois les hommes les plus probes. Telle était la corruption apparente, qu'il semblait impossible de pouvoir les trouver. S'il n'en trouva pas en effet un nombre suffisant en qui la capacité se joignit à la probité, il sut du moins, en utilisant ceux qu'il rencontra, réprimer les concessions des employés qu'il maintint. Par ce moyen, la contrebande fut continuée, le trésor vit ses coffres se remplir du produit des droits qui, avant lui, ne servaient qu'à enrichir les administrateurs des douanes; et les coupes, bien payées, bien habillées, purent devenir un appui pour le gouvernement. Les dépenses ne dépassant plus les recettes, l'économie présida aux dépenses du trésor, confié au ministre Murguio; en un mot, sous l'administration d'Alaman, le Mexique se vit organisé en véritable gouvernement, et ce fut la première fois depuis l'indépendance.



(Don Lucas Alaman.)

Le brigandage des grandes routes, du moins entre Vera-Cruz et Mexico, subit le même sort que la contrebande. Des détachements de cavalerie vinrent occuper les principaux repaires; et quelques villages signalés par leurs exploits furent étranglés (*garrotados*) ou fusillés; les autres suspendus aux murs de leur maison leur carabine et leur laçait jusqu'à des temps plus prospères, tandis que la contrebande, traquée à Vera-Cruz, s'allait réfugier à Tuxpam. Les voyageurs purent circuler sans crainte que quelque rencontre fâcheuse ajoutât une croix de plus aux croix de meurtres des chemins, et les douaniers proposés au déchargement des navires s'armèrent, bien à contre-cœur, d'une incorruptible sévérité.

Des perturbateurs politiques restaient encore à châtier, et, dans leur état permanent de récidive, leur châtiement ne devait être rien moins que la mort. Malheureusement pour la tranquillité future du Mexique, un homme de cabinet avait à lutter contre des généraux; il est vrai que cet homme avait su leur enir l'argent nécessaire pour les atteindre partout où leur air de guerre retentissait. Santa-Anna était un lèlé; mais, à cette époque, sa vie inactive dans son *hacienda de Managu de Clara* fut son salut, car l'œil d'Alaman était ouvert sur lui, prêt à faire un signe pour le faire arrêter. Les plagues brillantes de l'océan Pacifique furent, comme on l'a vu, d'un faible secours pour Guerrero, qu'on fusilla à *Puerto-Escudillo* en 1851; Cadoilas et Victoria partagèrent le même sort sans que le premier put être sauvé par son frère, alors gouverneur de Mexico, et sans que la qualité de frère de l'ancien président de la république, D. Guadalupe Victoria, pût servir de sauvegarde au second. A propos de Guerrero et de Picaluga, qui le vendit, nous devons rectifier ici une inexactitude dont nous avons été involontairement coupables. Des renseignements authentiques nous apprennent d'abord que la somme qui lui fut comptée, inscrite de la main même d'Alaman sur les registres de la trésorerie, fut de deux cent mille francs, et en second lieu que Picaluga n'est point mort. Or le raya de la liste des citoyens gênés, et après s'être fait renouer de sa religion, comme il l'avait été de son honneur, il alla porter son infante au service de Mahomet. Vels étaient les importants changements qui avaient eu lieu au Mexique dans le cours des années 1850 et 1851.

De ce moment commença pour ce pays une ère nouvelle. Jusqu'alors il n'était arrivé qu'au second degré de civilisa-

tion, c'est-à-dire que ses ressources ne consistaient que dans l'agriculture et la vente des bestiaux. Alaman voulut mettre le peuple qu'il gouvernait au niveau des peuples d'Europe, en le faisant manifacier, industriel. L'industrie ne fleurit qu'au sein de la paix, et la paix était faite. Cette grande question si nécessaire à la prospérité nationale avait été appréciée et minutement pesée par Alaman.

La nature, qui s'est complu à doter le Mexique de trois climats différents, brûlant, tiède et froid (par comparaison, qui a donné aux terres de ces trois latitudes une fertilité incalculable, un ciel toujours pur, des chaînes de montagnes du haut desquelles les eaux pluviales font rouler For dans les plaines, où l'argent est plus commun que la bourse; la nature, qui a circonscrit entre deux océans son immense territoire, qui l'a rendu propre à toutes les cultures, a oublié de lui donner des fleuves navigables. Elle a aussi tellement accidenté le sol qu'on ne peut prévoir comment les chemins de fer pourront le traverser; et en un mot, le Mexique est privé des voies de communications naturelles qui ont été données comme compensations aux pays moins favorisés. La question industrielle est donc pour lui plus vitale encore que pour tout autre, puisqu'il ne peut exporter ses matières premières jusqu'au littoral de ses deux mers.

Sur la demande du président du conseil Alaman, pour encourager les essais d'industrie, une partie des fonds provenant des droits de douanes fut appliquée sous le nom de banque de secours (*banco de avio*) à des prêts aux diverses industries du coton, du fer, de la soie, de la laine et du papier. Une autre partie de ces fonds était destinée également à l'achat en Europe des machines nécessaires qu'il livrait gratis aux manufacturiers. Ce fut à cette époque qu'il en vint quelques-uns de France, qu'Alaman accueillit comme les autres, et mieux qu'il n'aurait pu le faire supposer son antipathie pour nous et la froideur avec laquelle il accueillit notre révolution de Juillet, son parti représentant l'aristocratie au Mexique. Cependant, comme il n'avait en vue que le bien de son pays, il ne fut pas exclusif, ainsi que nous l'avons déjà dit. L'industrie allait donc prendre son essor, la paix était établie, les arsenaux étaient garnis de munitions, les droits de douanes régulièrement payés, les chemins réparés, entretenus, purgés des bandes qui les infestaient; un seul homme encore debout menaçait de jeter au milieu de ce calme général une épave toujours au service de ses caprices, et au moment même où les mesures allaient être prises pour faire expier à Santa-Anna ses perturbations passées, la révolution de Vera-Cruz (V. Santa-Anna) éclata; celui-ci s'empara des fonds que la sage prévoyance d'Alaman avait annasés à Vera-Cruz (2,500,000 f.) et qui malheureusement servaient à renverser l'homme le plus nécessaire à la prospérité du Mexique, en élevant celui qui fut toujours le plus acclamé à sa ruine.

Dans la lutte qui s'engagea entre le général Santa-Anna et le gouvernement, et dont on a vu le résultat, en janvier 1852, ce fut en vain qu'Alaman donna aux généraux qu'il employa les instructions les plus précises, de l'argent, des troupes aguerries, leur impérieux lit élever tous les plans qu'il avait tracés dans la méditation du cabinet. Le ministre de la guerre, le général Paño, ne fut pas plus heureux; Alaman ne put monter à cheval pour réparer leurs fautes, et après la capitulation faite par Bustamante, il disparut subitement de la scène politique, sans que personne pût savoir où s'était réfugié, ni quel mystérieux asile le mettait à l'abri de l'animadversion du parti victorieux.

Quinze mois après, pendant la présidence de Santa-Anna, qui ignorait cependant pas les projets avortés d'Alaman à son égard, celui-ci reparut dans Mexico aussi inopinément qu'il l'avait quitté. Tout ce qu'on put savoir, c'est que, errant pour sa vie, à tort ou à raison, il avait été enfermé dans un convent qui lui avait prêté l'ombre et le silence de son cloître. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il laissa s'amortir le ressentiment des passions politiques, et le secret fut si bien gardé qu'on ignore encore aujourd'hui le convent qui lui servit d'asile. Isolé complètement des affaires publiques jusqu'en 1857, il reconnut à y prendre part quand Bustamante devint président pour la seconde fois. Nous devons dire ici que Alaman obtint dans cette élection le plus de voix après Bustamante, et qu'il n'en fut rien que de peu qu'il ne fût nommé président lui-même. Son habileté ordinaire sur ce reste, dans le partage de l'autorité, lui réservait la plus large part, et l'on peut citer comme modèle du genre la position suprême qu'il eut le talent de se créer.

La constitution actuelle, dite constitution de Tagle, du nom du sénateur qui en avait proposé le plan, avait créé, comme troisième pouvoir, un conseil du gouvernement (*consejo de gobierno*), et lui avait assigné de singulières attributions. Ce conseil avait, entre autres droits, celui de donner son opinion sur toutes les lois proposées par les Chambres avant que le président n'y donnât sa sanction pour les décréter. Il avait encore la faculté d'examiner les lois, soit qu'elles fussent discutées et adoptées par les Chambres, soit qu'elles fussent présentées aux Chambres par le président ou ses ministres, et le prendre comme une initiative en cas de besoin. Ses discussions, en outre, étaient secrètes, et rien ne transpirait au dehors de ce qui s'y était passé. La présidence de ce Conseil d'Etat fut offerte à Alaman, qui trouva ce poste trop en évidence encore, et qui fit nommer le général Moran à sa place, en se réservant pour lui la vice-présidence. Il fut président de fait, et par l'influence qu'il avait sur le général, et par la mauvaise santé de ce dernier, qui lui permettait rarement d'assister aux délibérations. Il résulta donc de tout ceci qu'Alaman, qui se rappelait encore avec effroi l'insomnie de ses nuits et l'agitation de ses jours quand il était ministre respectable, se trouvait sans responsabilité aucune par le secret des discussions, libre de prendre telle mesure qui lui plairait, et investi d'une autorité plus influente dans le gouvernement que les ministres eux-mêmes, qui avaient tout le dégoût, toute la responsabilité des affaires. Ce coup d'état fut la fin de la carrière politique d'Alaman, qui se vit encore, en 1810, ar-

chacé par les turbulences de Santa-Anna à la position élevée qu'il occupait, la constitution ayant été anéantie, et le *consejo de gobierno* naturellement dissous lors de l'abdication du président Bustamante.

Lorsque Santa-Anna reconquit pour la seconde fois l'autorité suprême dans Mexico, encore encombré des débris de quelques-uns de ses plus beaux monuments, les bons citoyens durent se voiler le visage; Bustamante s'en vint demander à l'Italie délicate des consolations au malheur de son pays, Alaman ne put se dissimuler que de bien longtemps il ne devait plus y jouer de rôle public, et il résolut de réaliser par lui-même l'idée de la grande création industrielle qu'il avait cherché à encourager par le *banco de avio*. Il établit donc à Orizava, ville de l'Etat de Vera-Cruz, un immense atelier de filature et de tissage de coton. Cet établissement, situé dans un pays délicieux et fertile, le plus avancé dans la culture de la matière première qu'on voulait utiliser, fut, au bout de quelque temps, par l'élévation de sa construction, par le luxe de ses machines, par l'importance de ses produits, rivales avec les fabriques les plus remarquables d'Europe. Cette nouvelle industrie, créée à grands frais, avait malheureusement pour rival, presque vis-à-vis de son berceau, à une distance qui une goëlette bonne voilière peut franchir en deux jours, à la Nouvelle-Orléans en un mot, une industrie semblable, mais forte, mais puissante, et qui, par le travail des esclaves, l'ancienneté de ses ateliers, pouvait livrer ses produits à un prix infiniment plus bas. Le port pour de Tuxpam, alternativement fermé et rouvert, dans lequel la contrebande, expulsée de Vera-Cruz par Alaman, s'était à diverses reprises réfugiée, offrait, par sa position, un excitant irrésistible au désir d'importer au Mexique ces produits des Etats-Unis, les toiles de coton, unique vêtement du peuple mexicain. Ce n'était pas assez pour protéger les premiers pas de l'industrie cotonnaire à Orizava d'avoir prohibé l'importation de ses produits, le gouvernement devait encore établir sur toute la côte du golfe une ligne formidable de douaniers, il n'en fut rien. Le gouvernement de Santa-Anna, semblable au prodige, et au dissipateur qui a dilapidé un riche héritage, on semblait encore au riche malade qui contracte des emprunts onéreux, fruits de son désordre, tolérer encore parfois le commerce interlope, selon les offres qui lui étaient faites. Tuxpam alors, comme un volcan nul éteint, vomissait sur le littoral des milliers de ballots de *mantas*, que des muletiers apostés enlevaient pendant la nuit, tandis que les goëlettes qui les avaient apportées ne paraissaient déjà plus à l'horizon que comme une bande d'oiseaux qui s'envolent.

Le résultat de cette tolérance comptable fut de plier, tant à Mexico qu'Orizava et partout, les industriels découragés dans une situation désastreuse; la filature d'Orizava fut la première à ressentir les cruels effets de cette concurrence des Etats-Unis, et cette société, dont Alaman était le chef, fut obligée de suspendre le paiement de nombreux effets mis en circulation pour effectuer les capitaux nécessaires à son exploitation. Cette somme s'élevait à 1,200,000 piastres, soit 7,000,000 de francs. La faillite d'Alaman jeta la consternation dans le commerce mexicain, et les journaux d'Europe en préoccupent en lui donnant le nom du Cockerill américain. Il supporta cette position fautive avec un sang-froid et une indifférence qui firent loin de lui faire honneur dans l'esprit public. Ses arrangements furent désastreux pour les créanciers, et la cessation de ses biens une fois faite, Alaman ne s'occupa plus de cette affaire.

Il n'est plus aujourd'hui que simple administrateur des biens du duc de Monteleone, Santa-Anna, qui, comme nous l'avons dit, n'ignore pas qu'Alaman l'eût fait fusiller sans pitié s'il avait pu mettre la main sur lui aux jours de sa puissance, n'a gardé, avec sa bonté d'accoutumée, aucun ressentiment de ses terribles intentions; il le consulte même souvent, et il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que, par ses conseils, il ait procédé aux incroyables mesures fiscales qui li vident de prendre, et qui sont le prélude d'une expulsion générale des étrangers, des Français surtout.

En terminant, disons qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'homme dont nous avons esquissé la vie à grands traits, des talents politiques de premier ordre, une capacité d'homme d'Etat peu ordinaire, une incroyable activité au travail. On doit regretter pour lui que la nature ne l'ait pas jeté dans un monde plus héroïque, où quelle ne l'ait pas fait naître au moins dans une société plus civilisée, où la force du corps ne fasse pas pour ainsi dire tout le mérite; il aurait pu, au besoin, excécuter, les armes à la main, ses savantes combinaisons de cabinet, et le Mexique n'en serait pas aujourd'hui réduit à l'état de caduque procece où il est tombé. Au reste, le principal défaut du parti qu'Alaman représentait a été de n'avoir pu trouver un général capable de commander avec fruit les forces militaires mises à sa disposition, et cette pénurie d'hommes de guerre a été l'un des plus grands maux de la politique d'Alaman ne s'est jamais distingués par sa droiture, et l'on ne peut manquer, en comparant avec sa conduite dans les affaires commerciales, de faire la réflexion que l'improbable politique marche plus souvent qu'on ne pense de front avec l'improbable privée.

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRICAIN.

Le pauvre Daniel s'en revenait d'un pied lèlé et le cœur content; un mois auparavant on l'avait vu partir du logis tout habillé de ses horloges en bois, qu'il portait, par-devant et par-derrière, sur la poitrine et sur les épaules. Avant charge, Daniel avait parcouru l'Etat de l'Ohio tout entier, et il n'était

si mince bourgade qui n'eût entendu sa petite chaisson accoutumée, ni l'chantait d'une voix claire et joyeuse :

« Cuckoo! cuckoo! Voici les horloges, les bonnes horloges, qui ne s'arrêtent ni le jour ni la nuit, et qui chantent mieux que le coucou dans les bois ! Cuckoo! cuckoo ! »

La tournée de Daniel avait été heureuse : il s'était défaté à bon compte de toutes ses horloges, et un riche presbytérien lui avait acheté le grand cadran à rayons d'or que, depuis trois ans, il portait tout resplendissant au milieu de sa poitrine, sans avoir pu trouver encore à qui le vendre.

À détour de la route parentent, entre les arbres, les premières maisons de la ville de Cleveland ; Daniel fit une halte, secoua la poussière de ses souliers, rangea sa pauvre tulette, et reprit ensuite son chemin. D'un pas moins pressé qu'au départ, il marcha vers la tranquille affaire de sa digestion, il tenait sa grande pendule de bois, qui ornait le fond de sa boutique, et servait de régulateur à toutes les montres de Cleveland. Saunders vénérait sa vieille pendule comme la plus belle pièce d'horlogerie qui fut sortie de ses savantes mains ; c'était pour lui une occupation toute paternelle que de suivre de l'œil l'admirable marche des deux aiguilles, lentes, et vous l'aoriez vu alors imprimer machinalement à sa tête arise un petit battant régulier, correspondant à celui du balancier de la pendule. — Assise à côté de l'horloger, sa fille Louise filait au rouet ; elle confiait la tête d'un air pensif, et les boucles de ses cheveux blancs couvraient presque entièrement ses joues vermeilles.

Daniel demeurait toujours immobile aux carreaux. Enfin la jeune fille leva la tête, et, ses yeux rencontrant ceux de Daniel, qui étaient fixés sur elle, Louise fit un petit cri étouffé : « Daniel ! » En même temps une vive rougeur vint colorer son visage. « Déjà, s'écria maître Saunders, en se levant ; déjà de retour, le nez bleu ! (Il n'appelait jamais autrement son apprenti, à cause qu'il était originaire de la Nouvelle-Ecosse ; et, comme on sait, les habitants de ce pays ont été surnommés les nez bleus par leurs voisins de l'Union.) Daniel avait ouvert la porte de la boutique et était entré. « Qui ! toutes vendues ? fit maître Saunders avec un gros rire, en retournant brusquement Daniel par devant et par derrière ; toutes... jusqu'au soleil ! (c'était le cadran à rayons d'or). — Dieu a bien mon voyage, » répondit Daniel, qui était pieux ; en même temps il tira de sa blouse une grosse sacochette toute rouge d'écus, et la déposa sur le comptoir. Les yeux de l'horloger pétillèrent, et prenant la sacochette d'une main, il tendit l'autre à Daniel, lui disant : « Touchez là, mon garçon ; ce n'est un brava nez bleu. » C'est pendant Louise, qui avait vu de grosses gouttes de sueur rouler sur le front hâlé de Daniel, courait dans l'arrière-boutique, et déjà revenait avec un grand verre tout plein de *mint-julep* (eau de menthe), la boisson favorite des Américains. Elle posa sans rien dire le verre sur le comptoir, tout près de Daniel, dont les yeux ne perdaient pas un seul de ses mouvements. L'horloger avait déjà saisi la plume ; il dressait ses comptes ; Louise s'était remise à son rouet, et, avec un doux sourire, elle faisait signe à Daniel de prendre le verre qu'elle avait placé près de lui ; mais Daniel, tout en répondant aux questions multipliées de son maître, ne songeait qu'à regarder Louise qui lui souriait.

En cet instant entra avec fracas dans la boutique Samuel Saunders, le fils du maître ; il venait du club, où il s'était si chaudièrement disputé que la sœur ruisssait encore sur son front. Il entra sans saluer ni son père ni sa sœur, sans dire un mot à Daniel, saisit le verre que Louise avait posé sur le comptoir, l'avalait d'un trait, et monta en sifflant à sa chambre. Samuel était un mauvais garçon, qui méprisait son père et l'horlogerie ; il n'avait jamais voulu rien apprendre, si ce n'est quelques lambeaux de discours des orateurs nationaux, qu'à peine âgé de dix ans, il déclamaït avec fureur dans son école. Une partie de ses journées se passait à parler, ou plutôt à courir dans les clubs et les rassemblements de *pietés* (assemblées religieuses) ; le reste de son temps était employé à fumer, à boire ou à jouer. Son père l'avait plusieurs fois menacé de le chasser de chez lui et de le déshériter ; mais Samuel n'en continuait pas moins son train de vie accoutumé ; et naguère encore il venait de coubler la mesure, en abandonnant publiquement la communion de son père, qui était universitaire, pour entrer dans la secte remuante des kerkornistes. Le seul sentiment noble qui fut dans son cœur, c'était le patriotisme, mais le patriotisme tel qu'on l'inspire aux enfants des écoles américaines, c'est-à-dire une jalousie nationale, plus ardente et plus hautaine encore que celle des Anglais ; et sans cesse, dans ses discours, Samuel avait à la bouche les phrases vaniteuses qui remplissent les romans et les poèmes de son pays ; par exemple : « Les États-Unis sont le plus beau pays du monde... Nous perfectionons, nous ! nous avons perfectionné la nature humaine... L'Américain des États-Unis a du fond, de la vitesse, de l'apparence ; vijf comme le regard, souple comme l'anguille, fin comme la velette, il élève la création, il veut l'argent monnaie et mille autres glorieuses semblables. — Samuel démontre l'apprenti de son père, parce qu'il était un nez bleu, et que les nez bleus n'étaient pas des hommes à ses yeux ; il les considérait comme un volant à associer à la table de rhythme ; il les esclava décapité d'Amérique de la Nouvelle-Ecosse, et il ne lui épargnait ni les mauvais traitements ni les injures. Daniel supportait tout cela avec dou-

leur, et, rendant le bien pour le mal, il joignait toujours ses prières à celles de Louise, pour apaiser la colère de maître Saunders, sans cesse excitée par l'ivrognerie, la paresse et le libertinage de son mauvais fils.

Quand les comptes eurent été réglés, maître Saunders renferma son argent d'un air satisfait ; et, fomentant à Daniel un intérêt inaccoutumé, il l'engagea à aller prendre le repos dont il devait avoir grand besoin, et lui souhaita le bonsoir d'une façon presque affectueuse.

Daniel éprouva un vif sentiment de bonheur en revoyant sa petite chambre à rideaux blancs. Pendant son absence, un main amie avait arrosé soir et matin les rosiers qui fleurissaient sur sa fenêtre, et soigneusement garni de monnaie fraîche et de massapan la cage du petit chardonnet rouge et noir. Daniel courut ouvrir la croisée, qui donnait sur le beau lac Erie, et, comme déjà la lune s'élevait, il entendit, sur un des peupliers de la rive, chanter le rossignol. Son émotion fut si vive qu'il chancela et fut obligé de s'asseoir.

Daniel et Louise s'aimaient depuis longtemps ; mais Daniel ne possédait rien au monde, et il n'osait découvrir au maître l'amour qu'il avait pour sa fille. Tout le jour, les deux amants pouvaient à peine se voir et se parler ; mais dès que le soir était venu, Daniel ouvrait sa croisée, et toujours, à la même heure, Louise ouvrait aussi la siennne, pour respirer la fraîcheur du lac. Les deux fenêtres se touchaient presque. Longtemps Daniel n'avait osé adresser la parole à sa voisine ; mais enfin un rossignol vint, l'éclair, s'établir sur l'un des peupliers de la rive, et comme il chantait le soir, à l'heure même où les deux amants se mettaient à leurs fenêtres, la conversation s'engagea en écoutant et en louant le merveilleux chanteur. Peu à peu étaient ensuite venues les confidences, les dévouements, puis les projets d'avenir, et Louise avait en cachette brodé pour Daniel une jolie blouse verte où tous deux ils mettaient leurs petites économies destinées, dans leur pensée, aux premiers frais de leur mariage futur.

Cependant les jours et les mois s'étaient écoulés sans que Daniel osât faire à son maître la solennelle demande. La haine que Samuel lui portait, et plus encore l'ardeur d'être et sévère du maître, intimidaient ses meilleures résolutions. Louise devenait triste et pensive, et souvent ses yeux étaient pleins de larmes qu'elle essayait à la dérobée, mais que Daniel voyait bien. Par bonheur vint à passer dans la ville un horloger ambulancier, qui portait sur son dos des horloges à musique. Des horloges à musique ! avait-on ouï jamais parler à Cleveland d'un pareil prodige ? Quel soufflet sur la joue des pauvres amoureux de bois, qui n'avaient dans le goster que deux tristes notes, toujours les mêmes ! M. Saunders se piquait d'avoir plus qu'un homme vivant reculé les limites de l'horlogerie ; aussi refusa-t-il d'abord de croire à ces nouvelles merveilleuses de l'art ; mais il entendit de ses oreilles chanter les heures de l'étranger ; et alors, animé d'un beau zèle, il prit ses outils, s'enferma dans sa chambre, tailla, coupa, fabriqua rouges et mécaniques ; mais il eut beau faire, ses horloges à musique chantaient tout au plus comme un tournebroche. Il en fut malade de dépit, et déclara à qui voulait l'entendre que l'étranger qu'on avait vu était tout au moins un sorcier.

Daniel eut une idée audacieuse, et le soir, à la fenêtre, il confia son projet à Louise, qui l'approuva de tout son cœur. Le rossignol leur avait si souvent et si bien chanté sa chanson que tous les deux la savaient par cœur d'un bout à l'autre. Daniel disait même à Louise que, pendant son travail ou ses voyages, dès qu'il venait à penser à elle, aussitôt la chanson du rossignol retentissait doucement au fond de son cœur. Daniel, bon ouvrier en horlogerie, entreprit donc de mettre cette bonne petite chanson dans une horloge. « Maître Saunders, disait-il, est trop bon horloger pour ne rien refuser, si je puis réaliser le chef-d'œuvre. » Aussitôt Daniel se mit à l'ouvrage ; mais il s'aperçut bientôt que la connaissance précieuse lui manquait ; il ne savait pas la musique ; Louise ne la savait pas davantage. Que faire ? Après maintes délibérations, il fut résolu entre les deux amants que Daniel, lors de sa prochaine tournée, pousserait jusqu'à Louisville, et irait s'adresser à M. Clarke, le plus fameux organiste de tout l'Ohio, grand musicien, s'il fallait en croire la renommée, et passé maître dans son art.

Le soir donc de son retour, le pauvre Daniel était accoudé sur sa fenêtre, à peine remis de la vive émotion que lui avait fait éprouver la chanson du rossignol ami ; il attendait Louise, et, cependant, s'attendant à regarder le beau lac enveloppé dans les ombres écartées de la nuit. — Enfin la fenêtre voisine s'ouvrit. « Eh bien ? » demanda Louise avec anxiété. — Elle tendit à Daniel sa petite main blanche ; et lui, pour la laisser avancer, tout son corps en dehors de la fenêtre, se risqua de se précipiter. « Eh bien ! Daniel... », reprit Louise, « M. Clarke ?... — Je l'ai vu, je l'ai vu ! Louise, que Dieu m'assisté, et l'horloge chantera. » Louise fit un cri de joie, et voulut que Daniel lui racontât en détail sa fameuse entrevue avec l'organiste. « Figurez-vous, Louise, un grand homme sec et jeune, enveloppé dans une robe de chambre à ramages rouges, avec de grandes mains blanches et des manchettes de dentelle. J'avancai ou plutôt je demeurais sur le seuil, tournant mon bonnet entre mes mains et me confondant en saluts. « Que voulez-vous de moi, mon garçon ? » me dit M. Clarke avec bonté. Je m'enhardis, et j'en traitai tout à fait. Il me fit assise et me renouvela sa question obligeante. Alors je pensai à vous, Louise, et je pris mon courage à deux mains. « Monsieur, lui dis-je effrontément, je voudrais faire une horloge qui chantât le même air que le rossignol. » Il sourit, et je baisai le nez en rougissant. Mais M. Clarke est un très-brave homme qui ne voudrait faire de peine à personne, et, me voyant ainsi confus, il me demanda doucement qui m'avait mis en tête cette idée. Je n'hésitai pas, et lui contai toute notre histoire. Il paraît que nous récitâmes l'histoire, sans que il me serra la main à plusieurs reprises, me disant : « Continuez, parlez-m'en continuez ; j'en dirai rien tant que je n'aurai pas vu vos beaux yeux. » Ah ! Louise, s'il vous connaissait ! — Après », dit Louise. — Quand j'eus achevé de

comter, M. Clarke secoua la tête : « Mon pauvre Daniel, me dit-il, sais-tu bien ce que tu as entrepris ? Tu ne le doutes « vraiment pas de ce que c'est que le chant du rossignol ; les « plus grands musiciens ont pu à peine le noter. Crois-moi, « chosis plutôt l'autre oiseau que tu voudras, la fauvette, « le pinson. » Mais moi, je ne veux pas démoder du chant du rossignol, parce que c'est celui-là que vous aimez le mieux. « J'y mettrai dix ans s'il le faut, répondis-je à M. Clarke ; Louise m'attendra bien. Dites-moi seulement de quelle manière il faut que je m'y prenne. » Alors M. Clarke me conduisit dans son cabinet de travail, ouvrit ses gros livres, et me lut tout ce que les savants ont écrit sur le chant du rossignol. L'un d'eux a compté dans ce chant vingt-quatre couleurs différentes, sans parler des variations (1) — Ah ! mon Dieu, s'écria Louise. — Ce n'est rien encore, reprit Daniel ; un autre savant a remarqué que le rossignol se servait de seize entées et conclusions différentes, pendant que les notes intermédiaires étaient variées à l'infini (2). — Daniel, dit Louise, il faut choisir un autre oiseau. — Oh ! non, répondit Daniel, maintenant je suis sûr de celui-là. Ecrivez encore. M. Clarke se mit à me chanter lui-même le chant du rossignol, et vraiment, Louise, en toute autre occasion, il m'eût donné grande envie de rire. Voici comme il chantait... N'allez pas vous moquer au moins de ce bon M. Clarke.

Tioù, tioù, tioù, tioù.

Zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zo zirrhadig.
He ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze ze hodgehoi.
Hi gai gai gai gai gai gai gai gai gai coutior dzio dzio pi (5).

« Voyez si j'ai bonne mémoire. Oh ! jamais ces notes-là ne me sortiront de la tête. — Après n'avoir en toutes ces belles choses et bien d'autres encore, M. Clarke me mena chez un ouvrier habile à faire des instruments de musique, et tous les deux employèrent la journée à me montrer comment on s'y prenait pour tendre les cordes, faire les soufflets, accorder les notes, etc., etc. Je demeurai ainsi trois jours en apprentissage à Louisville, et comme, grâce à Dieu, je ne suis pas maladroit de mes mains, j'en suis bien sûr, et l'aide de M. Clarke et de son ouvrier, à faire une sorte de petite serinette qui chantait tant bien que mal : tioù, tioù, tioù, et le reste. Maintenant il faut que je transporte le mécanisme dans une horloge. M. Clarke m'a embrassé en partant, et m'a remis un papier tout plein de notes de musique et de recommandations mécaniques ; de plus, il veut bien que lui j'écrive quand je serai embarrassé. — Je commetted demain la machine. »

Louise fit un grand soupir. « Daniel ! si vous n'alliez pas réussir ! — Bon, je recommencerais ; j'écrirai à M. Clarke ; et puis n'ai-je pas sur le peuplier le meilleur de tous les modèles, un plus grand musicien que M. Clarke lui-même ? C'est à lui que je m'adresserai de préférence quand je serai embarrassé... Ah ! par exemple, je dois vous prévenir, Louise, que cela nous ruamera. Il y a des cordes d'argent, des tonnes d'argent, que sais-je ? J'avais grand peur que M. Clarke ne voulait des roses en or. — Ah ! dit Louise, que le bon Dieu est donc riche, lui qui a fait tant de rossignols ! » Puis elle courut à son frère, s'prit la petite blouse verte et la donna à Daniel en lui disant : « Bonsoir, Daniel ; je vais prier Dieu pour que le rossignol ne quitte pas notre peuplier. »

Dès le lendemain, comme il l'avait dit, Daniel entreprit son chef-d'œuvre ; il était tout plein d'ardeur et sentait étroite son courage à mesure que l'exécution de l'horloge lui révélait de plus grands difficultés. Plus d'une fois il dut ce qu'il avait fait, plus d'une fois il détestait en un instant le travail de plusieurs jours ou plutôt de plusieurs nuits ; car, durant la journée, Daniel avait peu de moments à lui. Les yeux Saunders, comme il arrive souvent aux horlogers, était atteint d'une maladie d'yeux qui l'empêchait de travailler, et il se reposait sur son apprenti de tous les fins ouvrages d'horlogerie. Pendant le jour, Daniel travaillait donc pour son maître, et il ne s'épargnait guère, suivant sa coutume. La vue de Louise, silencieusement assise au fond de la boutique, enchantait d'ailleurs son travail, quoiqu'elle lui rappelât aussi l'œuvre inachevée d'où dépendait le bonheur de toute leur vie, et lui fit regretter peut-être chaque moment perdu à une besogne étrangère. Daniel n'osait guère regarder Louise, car le vieux Saunders, inoccupé et plus égaré chaque jour, demeurait là et lui reprochait tous les instants où il prenait haleine. Par bonheur Louise trouvait toujours moyen, en allant et venant de côté et d'autre, de s'approcher de l'établi de Daniel, et alors elle fredonnait le plus bas qu'elle pouvait :

Tioù, tioù, tioù, tioù,

ou bien :

Hi gai gai gai gai gai gai gai gai gai gai gai coutior dzio dzio pi.

et Daniel ouvrait toutes ses peines. — Un jour le maître entendit le refrain de sa fille, et lui dit d'un ton dur et presque colère : « Quelle diable de chanson chantes-tu donc là ? Louise pâlit, se déconcerta et ne sut que répondre ; ce qui la fit traîner de suite par son père.

Le soir, sitôt la boutique fermée, Daniel montait bien vite à sa petite chambre, et, tout en écoutant le rossignol, il poussait l'œuvre de toutes ses forces. Quand il était embarrassé

(1) Cette observation est de Bechstein.
(2) C'est l'honorable Dames Barrington qui a fait ce calcul ; il avait étudié pendant trois ans le chant d'un rossignol — Barrington a établi une table pour comparer le mérite relatif des oiseaux chanteurs, en prenant 20 pour le point de perfection. Voici comment il évalue le chant du rossignol : *melodius*, 19 ; *allegro-presto*, 14 ; *notes plaintives*, 19 ; *clandre*, 19 ; *exécution*, 19.
(3) Ce chant appartient aussi à l'honorable Dames Barrington.

pour une note ou pour un accord, il allait à sa fenêtre consulter Louise, qui depuis quelque temps avait beaucoup réfléchi sur la musique du rossignol, et en aurait remonté à M. Clarke lui-même. — Le Ciel semblait d'ailleurs bénir et favoriser les deux amants : l'été se prolongeait au delà de toute espérance ; le rossignol chantait toujours, et si bien, que ses chansons avaient fini par attirer sur son peuplier un autre petit musicien de son espèce, en sorte que, jusqu'au matin, c'étaient des roulades à n'en plus finir, des cadences continuelles, un assaut de notes perlées et de gammes brillantes. L'un n'avait pas fini que l'autre reprenait déjà de plus belle, comme si tous les deux eussent voulu chanter à en mourir !

Enfin, après une dernière nuit passée tout entière à l'ouvrage, l'horloge fut finie ; elle chantait ! Quand Louise descendit, le matin, à la boutique, Daniel tourna vers elle un visage rayonnant, et se mit à chanter tout doucement :

Tioù, tioù, tioù, etc.,

sans se lasser, jusqu'à ce que son maître, impatienté, se fut écrié : « Auras-tu bientôt fini ta chanson de nez bleu ? » Mais bien certainement Daniel chantait encore, derrière ses lèvres, toute la journée :

Tioù, tioù, tioù...

Jamais soirée ne fut si longue à venir au gré des deux amants. Pour surcroît d'impatience, ce jour-là, Samuel Saunders ne rentra point à son heure accoutumée, et son père, qui l'attendait, ne voulut fermer sa boutique que bien avant dans la soirée. Enfin, comme Samuel ne rentrait pas, le maître donna en grondant le signal de la retraite. Aussitôt Daniel escada les escaliers, et apporta sur sa fenêtre la précieuse horloge. Elle devait chanter à minuit, et minuit approchait. Penchée à sa fenêtre, Louise attendait toute tremblante l'heure fatale. Sûr de son œuvre, Daniel riait, triomphant, parlait à Louise de leur prochain union ; il repassait toutes les peines

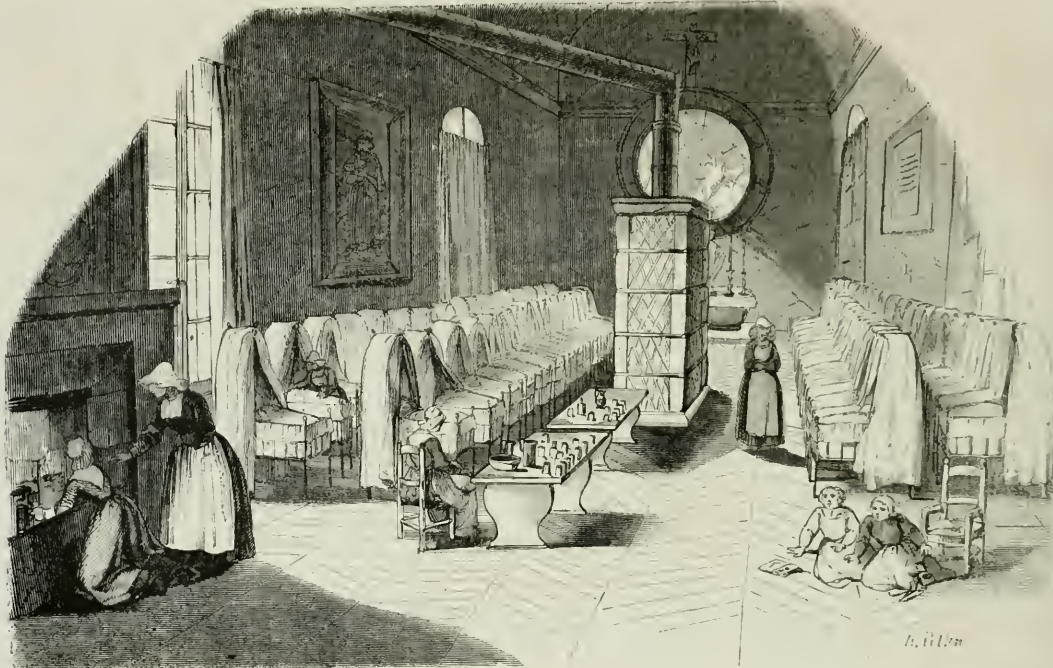
qu'il avait prises pour construire son horloge, et s'enorgueillissait en pensant qu'il n'avait pas eu besoin d'écrire une seule fois à M. Clarke, si ce n'est pour le remercier de ses bons avis, et lui annoncer les excellents fruits qu'ils avaient portés.

Tout à coup le carillon de minuit sonna au clocher de l'église. Louise fit un cri d'effroi, et le cœur de Daniel se serra malgré lui ; mais aussitôt l'horloge se mit à chanter, et elle n'avait pas encore fini que les deux rossignols du peuplier continuoient avec elle la chanson commencée. Louise pleurait de joie, et Daniel embrassait son horloge. — Le reste de la nuit fut employé à débiter sur ce qui restait à faire. Il ne fallait pas perdre de temps ; l'un décida à l'unanimité que le lendemain, à midi, Daniel porterait l'horloge à maître Saunders, et lui demanderait la main de sa fille, sans autre formalité. Puisque l'horloge chantait, Daniel pouvait bien traiter d'égal à égal avec son patron.

ALBERT AUREL.

(La fin à un prochain numéro.)

Les Enfants Trouvés.



(Dortoir à l'hospice des Enfants Trouvés de Paris.)

Vers le milieu du seizième siècle, la population de Paris toujours croissante, le nombre considérable de pauvres, et aussi d'individus engagés dans les ordres religieux, avaient multiplié les cas d'abandon d'enfants nouveaux-nés dans une si effrayante progression qu'on regarda comme indispensable de consacrer exclusivement un établissement à recevoir ces pauvres créatures. En 1552, l'hôpital de la Trinité, jusque-là occupé par les comédiens appelés Confrères de la Passion, fut affecté à cette destination. Il fut ordonné que les seigneurs hauts justiciers, qui, à Paris, étaient tous ecclésiastiques, pourvoiraient aux frais de cette maison, et le Parlement, par un arrêt de cette même année, détermina de la manière suivante le contingent de chacun d'eux :

L'évêque de Paris, 120 livres ; — le chapitre de Notre-Dame, 500 ; — l'abbé de Saint-Denis, 24 ; — l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, 120 ; — l'abbé de Saint-Victor, 84 ; — l'abbé de Saint-Magloire, 20 ; — l'abbé de Sainte-Geneviève, 52 ; — l'abbé de Trion, 4 ; — l'abbé de Montmartre, 4 ; — le grand-prieur de France (ordre de Malte), 80 ; — le prieur de Saint-Martin-des-Champs, 60 ; — le prieur de Notre-Dame des-Champs, 8 ; — le chapitre de Saint-Marc, 8 ; — le prieur de Saint-Denis-de-la-Chartre, 8 ; — le chapitre de Saint-Méri, 16 ; — et celui de Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, 42 ; — total : 960 livres.

La somme, même pour le temps, n'était ni suffisante pour sa destination, ni bien lourde pour les imposteurs. Toutefois, ils réclamèrent contre cet arrêt, et, par un jour exposé, obtinrent que la cause fut évoquée au grand-conseil du roi. L'avocat-général qui, à l'audience du 4 juin 1554, défendit la décision, dit, en parlant de ces seigneurs ecclésiastiques : « Ils ont si grande aisance que, quand ils contribueraient de leurs deniers en telle affaire, ils en rapporteraient fruit au double, ou l'écrirait est fausse... Il y eût des chanoines de l'Église de Paris dont les enfants sont chanoines, et se délient de la justice pour les faveurs. » Ces chanoines, qui prenaient

soin de leurs enfants, puisqu'ils en faisaient des chanoines, trouvaient injuste qu'on leur fit supporter la charge des enfants des autres ; toujours est-il qu'ils finirent par succomber, et que l'entretien des enfants trouvés demeura à leur compte.

En 1570, l'établissement fut transféré de l'hôpital de la Trinité dans une maison située dans la Cité, sur le port de Saint-Laudry, et affectée à cette destination nouvelle par le chapitre de Notre-Dame. Elle reçut le nom de *Maison de la Couché*. Vouant se faire aider dans son entretien, le chapitre et l'évêque firent placer dans l'intérieur de Notre-Dame un vaste berceau pour y mettre quelques-uns de ces enfants, et provoquer ainsi la libéralité publique. Mais sait qu'elle ne répondit pas à leur appel, soit que ses dons fussent une autre destination, les pauvres enfants étaient fort mal soignés. Postérieurement, en 1556, une dame veuve, touchée de leur malheureux état, se chargea d'en recevoir autant que pourrait en contenir sa demeure, voisine de la maison de la Couché. Ce zèle très-louable ne fut pas secondé par une égale persévérance. La mère adoptive de ces orphelins s'en remit aux soins de servantes, qui, lassées de la peine qu'il leur fallait prendre, firent trafic de ces êtres malheureux, et en vendirent à bureau ouvert à des mendians qui leur tourtraient les membres pour émuover la sensibilité publique, à des nourrices qui voulaient se débarrasser d'un lait souvent corrompu ou substituer, pour tromper les parents, un enfant étranger à un nourrisson mort ; elles en vendaient enfin à des magiciens pour des opérations absurdes et souvent homicides. Le prix de ces enfants ne dépassait jamais vingt sols, et quand cette denrée humaine devenait plus abondante que les demandes, la Seine et les égouts recevaient le trop-plein de la maison. Un homme, dont la bienfaisance a sanctifié et immortalisé le nom, Vincent de Paule, qui était allé la visiter, revint peindre à des femmes riches et charitables, qui le secondaient dans

ses bonnes œuvres, l'affreux spectacle qui s'était offert à ses yeux. Elles s'occupèrent aussitôt du sort de ces petits malheureux ; mais, ne pouvant les sauver tous, elles en tirèrent douze au sort, pour lesquels elles louèrent une petite maison à la porte Saint-Victor. Le commerce des servantes put se continuer à l'aide des autres avec d'autant plus de liberté que leur maîtresse était morte.

Il ne suffisait pas à Vincent de Paule d'avoir attaché son nom à une idée généreuse, il tenait à lui faire porter tous ses fruits. Le tirage au sort n'avait que bien incomplètement répondu à ses vœux ; les secours étaient insuffisants pour faire plus, et la charité de ces femmes reculait devant l'énormité des sacrifices que leur imposait l'éducation de tous les enfants abandonnés. L'heure critique était donc venue pour eux. Le saint homme convoqua expressément les dames de l'œuvre à une dernière assemblée générale, en 1640, les prévenant qu'elle avait pour but de décider si l'on abandonnerait ou non le projet d'institution des Enfants Trouvés. « Or sus, mesdames, leur dit-il, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner ; cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez. »

Ces éloquentes paroles atteignirent leur but : les larmes confèrent, de formels engagements se prirent, et le salut des pauvres enfants fut résolu. On décida qu'il ne serait plus fait de choix parmi les enfants à recevoir. Vincent de Paule voulut assurer d'avance encore son succès, en éveillant la sollicitude du roi. Il obtint plusieurs secours successifs de

Louis XIII, qui accompagna l'ordonnement de ce qu'il lui donna en 1632, de lettres patentes où on lisait : « Ayant été informé par des personnes de grande piété que le peu de soin qui a été apporté jusqu'à présent à la nourriture et entretènement des enfants trouvés exposés dans notre bonne ville et faubourgs de Paris, a été nonseulement cause que, depuis plusieurs années, il serait presque impossible d'en

trouver un bien petit nombre qui ait été garanti de la mort, mais encore que l'on a su qu'il en avait été vendu pour être supposés et servir à d'autres mauvais effets, ce qui aurait porté plusieurs dames officières de l'hôpital de la Charité, de l'Hôtel-Dieu, de prendre soin de ces enfants, et y aurait travaillé avec tant de zèle et de charitable affection, qu'il en eût à présent un grand nombre; et voulant les assister au-

tant qu'il nous est possible en l'état présent de nos affaires, nous avons délaissé auxdits enfants trouvés, etc. » Les dons de Louis XIII s'élevaient montés à 4,000 livres de rente. En 1644, la reine sa veuve, régente de Louis XIV, déclara, au nom de celui-ci, « qu'instaurant la piété et la charité du feu roi, qui sont vertus vraiment royales, le roi ajoute à ce premier don un autre don annuel de 8,000 livres de rente. » Elle se



(Voitures servant au transport des nourrices des enfants trouvés.)

réjouit en même temps de ce que, grâce aux secours donnés jusqu'alors et aux aumônes des particuliers, la plus grande partie des enfants trouvés ont été depuis élevés, et que PLUS DE QUATRE CENTES SONT VIVANTS.

L'œuvre s'était également vu accorder les bâtiments de Bicêtre; mais l'air de cette maison fut regardé comme d'une vivacité mortelle pour de nouveaux-nés, et elle obtint de transférer ses enfants dans une maison vis-à-vis Saint-Lazare, où les sœurs de la Charité furent chargées de les soigner. Le Parlement, par arrêt du 5 mai 1667, confirmé par le Conseil d'Etat le 10 novembre 1668, ordonna que les seigneurs

œuvre privée devint ainsi une institution publique. Depuis lors l'établissement a reçu de notables améliorations et pris des développements progressifs. Les maisons louées; près le parvis Notre-Dame firent place, en 1747, au bâtiment qui sert aujourd'hui de bureau central à l'administration des hôpitaux, et qui fut consacré aux enfants trouvés, jusqu'à ce que, postérieurement, leur établissement fut transporté rues d'Enfer et de la Bourbe, où il est aujourd'hui.

L'administration des hospices posséda et elle a publié le tableau du nombre annuel d'enfants déposés dans l'établissement depuis 1640 jusqu'à nos jours. Nous ne le reproduisons point en entier, mais nous en ferons connaître la progression et nous en signalerons quelques époques. En 1640, année de la détermination générale que fit enfin adopter Vincent de Paul, on en retira de la maison de la Gouche et des mains des servantes dont nous avons parlé un certain nombre, qui, joint aux dépôts de l'année, forma un chiffre de 572. En 1641, les entrées furent de 229; en 1650, 595; en 1660, 491; en 1671 (année qui suivit l'érection de l'œuvre en institution publique), 758; en 1678, 1,006; en 1694, 5,788. Le chiffre dérut considérablement ensuite, et ne se releva de nouveau jusqu'à cette hauteur qu'à cinquante-six ans de là, en 1750, où les réceptions se montèrent à 5,789. Le règne de Louis XV leur fit, vers la fin, atteindre des nombres dont elles n'avaient jamais approché, et dont elles se sont toujours tenues assez loin depuis. En 1770, on reçut 6,918 enfants, 7,156 en 1771, 7,679 en 1772. Le nombre dérut ensuite, ne fut jamais plus bas que sous la République, où il varia de 5,122 à 4,589, et s'éleva, sous l'Empire, par suite de l'établissement d'un tour par arrondissement décrété en 1811. En 1810, il avait été de 4,502; il fut de 5,152 l'année suivante. Sous la Restauration, le chiffre le plus élevé fut 5,497, en 1828. En 1837, année dans les derniers mois de laquelle commencèrent à être prises les mesures qui rendent aujourd'hui le secret des dépôts presque impossible, il descendit à 4,644. En 1859, il dérut jusqu'à 5,182; en 1841, dernière année dont nous ayons l'état, il ne s'est pas élevé au delà de 5,698.

Ces mesures nouvelles, nous aurons à les apprécier dans un article où il nous sera possible également d'examiner la question des enfants trouvés au point de vue moral et administratif. Aujourd'hui c'est l'histoire de l'établissement de Paris que nous ayons voulu tracer, et nous venons de le faire; ce sont quelques détails sur les réceptions et l'administration des enfants que nous voulons donner, et il nous reste à les consigner ici.

L'hospice des Enfants Trouvés reçoit tous les enfants exposés ou abandonnés âgés de moins de deux ans; au-dessus de cet âge, ils sont dirigés sur l'hospice des Orphelins. Du reste, en 1841, sur 5,698 enfants reçus, 227 seulement n'étaient pas nouvellement nés.

Dès qu'un enfant est apporté à l'hospice, qu'il y vienne par la voie du tour, qui, à proprement parler, n'existe plus aujourd'hui, ou qu'il y soit transporté par les soins d'un commissaire de police, comme ayant été présenté à son bureau, on relève sur la voie publique, on dresse, sur un registre spécial, un acte détaillé de son admission, où se trouve consigné son acte de naissance, s'il en a un, ou, à défaut, les renseignements qu'on a recueillis sur lui, sur le lieu et l'heure où on l'a trouvé, et les signes qui peuvent servir à le faire reconnaître par ses père et mère, si jamais plus tard ils se présentent pour le réclamer, en remplissant d'ailleurs les formalités voulues. Ce procès-verbal dressé, on lave ces enfants, on les pèse, et l'expérience a démontré que bien peu de ceux qui n'atteignent pas le poids de six livres peuvent être élevés. Des sables, qu'on nomme *creches*, sont garnies de berceaux séparés les uns des autres. Là, jour et nuit, des ber-

ceaux et des nourrices, sous les ordres de surveillantes, attendent les pauvres créatures délaissées par leurs mères. Plus tard, le plus grand nombre d'entre eux sont envoyés en nourrice à la campagne. Ceux dont la santé exige des soins médicaux sont élevés dans l'établissement. — La mortalité des enfants trouvés jusqu'à l'âge de douze ans est effrayante. En 1704, sur ceux qui avaient été reçus dans l'année même, elle fut de 60 sur 100; en 1775, elle s'éleva à 85 sur 100;



(Costumes des enfants trouvés.)

en 1821, elle fut de 74; et de 1816 à 1857, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans, la moyenne, sur tous les enfants reçus et suivis jusqu'à l'âge de douze ans, a été de plus des trois quarts, 76 sur 100. Or, les tables de la mortalité en France font connaître que sur 100 enfants 46 succombent avant cet âge de douze ans; la mortalité des enfants trouvés à Paris a donc dépassé la moyenne de mortalité de tous les enfants en France, de 50 pour 100. Ce qui a pu servir à bien fixer son chiffre réel et à n'être point abusé par les nourrices de campagne qui, pour continuer à recevoir leur salaire de l'administration, substituaient antérieurement d'autres nourrissons



(Collier des enfants trouvés.)

hauts-justiciers de Paris seraient tenus de payer annuellement à cette maison une somme de 15,000 livres. Cette ressource nouvelle mit les administrateurs à même de se procurer un emplacement plus commode. Ils firent l'acquisition d'un grand terrain avec maisons situés dans le faubourg Saint-Antoine, et y construisirent un vaste bâtiment. Plus tard, pour avoir en même temps un lieu plus central pour les dépôts, ils louèrent dans la Cité trois petites maisons qui appartenaient à l'Hôtel-Dieu. En 1670, des lettres patentes de Louis XIV déclarèrent la maison des Enfants Trouvés l'un des hôpitaux de Paris, et ce qui n'avait jusque-là été qu'une

à ceux qu'elles avaient reçus d'elle, quand ces pauvres créatures étaient venues à mourir, c'est un collier qui est scellé au cou des enfants par une plaque de plomb, et attaché par des cordons, rouges pour les filles, bleus pour les garçons. Aucun enfant ne monte dans la voiture des nourrices sans que ce signe de reconnaissance, qui n'est pas sans inconvénients, mais le dirons, mais qui n'offre pas celui de pouvoir être enlevé sans que l'administration s'en aperçoive, soit suspendu au cou de son nouveau pensionnaire. On substitue aujourd'hui au collier des boucles d'oreille également scellées : c'est une amélioration.

Les orphelins, qui ne sont qu'une division des enfants trouvés, portent un costume uniforme, qui se compose, pour les garçons, d'un pantalon en drap marron et d'une veste semblable, avec collet en drap bleu; pour les filles, d'une robe d'étoffe bleue, d'un tablier, et d'un bonnet noir avec une petite dentelle pareille.

C'est sous cette hydre de l'abandon, ou souvent dans un département éloigné, où l'enfant a été mis en nourrice et confié à un agriculteur, qu'il faut aller chercher, quand sa famille indigente a ramassé la somme nécessaire pour le retirer, et à justice de la possibilité de lui procurer du travail et des moyens d'existence. Oh ! dans ce cas, quand c'est vraiment la misère, la misère seule, qui a porté une pauvre mère à éloigner d'elle son enfant, il a beau n'avoir jamais entendu sa voix, il nous semble néanmoins qu'au bonheur de cette femme, en le retrouvant, il doit la deviner et en quelque sorte la reconnaître. Mais quand c'est le vice qui a conseillé cet éloignement, et quand un calcul d'intérêt ou un caprice vient le faire cesser, quelle étonnante attendoz-vous de cet enfant que vous avez sans pitié vu au malheur ?

Le 16 novembre 1717, un commissaire de police du Châtelet, Jean Lebas, passait devant l'église de Saint-Jean-le-Rond, tout près de Notre-Dame; il n'était que six heures du matin : l'air était froid et humide, et un bruyard égaré laissait à peine frocer les premiers rayons du jour. Quelques femmes et des ouvriers atourés paraissaient considérer attentivement quelque chose, et parlaient entre eux avec vivacité. Le commissaire de police approcha, et bientôt entendit les vagissements d'un nouveau-né, qui avait été exposé sur la seconde marche de Saint-Jean-le-Rond. L'enfant avait été soigneusement enveloppé, et la recherche des vêtements qui l'entouraient annonçait l'opulence de ses parents; aussi une vive indignation se faisait-elle remarquer dans le groupe. « La mauvaise mère ! disait une marchande à la halle; elle est riche et elle abandonne son enfant ! — On devrait bien la mettre en prison pour sa vie, si la justice venait à la découvrir, » disait un laitière. Le commissaire lit l'officier de sa charge, prit l'enfant dans ses bras et se disposa à le transporter aux Enfants Trouvés. « Ne l'emportez pas, s'écria la femme d'un vitrier du voisinage; la pauvre créature mourra dans votre hôpital; je n'ai pas d'enfants, il m'en servira. » Ce nouveau-né paraissait, en effet, n'avoir que quelques heures à vivre, tant il était pale, froid et chétif; aussi le commissaire laissa-t-il faire la femme du vitrier; il lui abandonna l'enfant, après avoir pris note exacte des signes de reconnaissance qui avaient été déposés auprès de lui. Cette femme était pauvre, bien pauvre, mais elle avait un cœur excellent, et se prit de la tendresse la plus vive pour le petit infortuné qu'elle avait sauvé, et qui bientôt l'appela comme elle eût aimé sa mère. Quelques jours à peine s'étaient écoulés, lorsqu'un inconnu entra chez elle, et lui remit le titre d'une pension de 1,200 livres de rente destinée à l'éducation de l'enfant, et constituée sur sa tête. Toutes les recherches tentées pour découvrir les parents furent sans résultat, et ce mystère demeura impénétrable. Mais plus tard, quand les bons soins de sa mère adoptive eurent rendu la vie à cet infortuné; quand ses jeunes dispositions l'eurent fait distinguer par ses maîtres; quand, développées par l'étude, elles l'eurent mis à même de n'avoir plus rien à apprendre au collège, l'enfant trouva chez sa bienfaitrice, dans la modeste demeure de laquelle il continua à habiter, alors même que le nombre et le mérite de ses écrits l'eurent élevé au nombre des honneurs auxquels un homme de lettres puisse arriver, et lui eurent conquis une célébrité européenne. — Il y avait, en ce temps-là, une sœur du cardinal-archevêque de Lyon, femme d'esprit et jolie femme, menant de front la galanterie et les affaires, et à laquelle ses liaisons avec le régent et le cardinal Dubois avaient assuré une puissante influence. Lorsque celui-ci fut devenu la mère de l'enfant trouvé, lorsque celui-ci fut devenu un homme illustre, la tendresse de sa mère, si longtemps endormie, commença à se réveiller. Elle témoigna le désir de voir son fils; mais on eut grande peine à l'amener à une entrevue avec elle, et il ne céda aux plus pressantes instances qu'en mettant pour condition expresse qu'il serait accompagné par sa mère d'adoption. Le jour de la visite est convenu; la grande dame attend, son fils arrive; mais lorsque madame de Tencin (c'était elle) s'avance en ouvrant les bras, d'Alembert (c'était lui) s'écrie, les yeux en larmes; « Vous n'êtes pas ma mère! Je n'en connais qu'une : c'est la vitrière! »

(La fin à un prochain numéro.)



Correspondance.

Nous recevons de M. le bibliophile Jacob la lettre suivante en réponse à un article du numéro 41 de l'Illustration, sur le Catalogue de M. de Solenne. Nous faisons suivre cette réponse de quelques observations de M. T., auteur de cet article.

A M. le Rédacteur en chef de l'ILLUSTRATION.

Monsieur,

L'Illustration a publié, dans son avant-dernier numéro, un article au moins étrange sur le Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Solenne, Catalogue dont j'ai fait paraître le premier volume, en donnant comme un vrai bibliophile d'être en quelque sorte complice de la vente de cette admirable bibliothèque.

Les personnes qui voudront bien recourir au Catalogue si rudement attaqué y trouveront, je l'espère, de quoi le défendre contre de pareilles attaques. Ce Catalogue, que nous étions loin de croire irréprochable avant que M. T. l'eût examiné sans y signaler aucune erreur réelle, renferme deux ou trois mille notes littéraires et bibliographiques que les juges les plus compétents, M. Brunet, l'auteur du *Manuel du Libraire*, M. Walckenaer, le savant éditeur de La Fontaine, M. de Monmerqué, M. Brunet de Bordeaux, etc., ont daigné honorer de leur suffrage.

Ordinairement, un catalogue de livres ne présente que des titres plus ou moins complets, plus ou moins logiquement classés; j'ai voulu faire plus : à la description fidèle et minutieuse des ouvrages, j'ai ajouté des jugements, des observations, des dissertations, tout ce qui est du ressort de la bibliographie raisonnée. Voilà sans doute mon crime aux yeux de M. T. Ce n'est pas une raison suffisante pour tronquer mes phrases, pour en dénaturer le sens, pour me faire joner tout à tour, dans ce Catalogue, le rôle de Tartuffe et celui de La Palisse.

J'ai découvert un autographe de Molière, — cela est incontestable; mais je ne suis donc la peine de le démontrer dans une note de cent cinquante lignes, où j'ai accumulé toutes les preuves historiques qui viennent à l'appui de l'authenticité de cette découverte. Après quoi, j'ai pu m'enorgueillir avec une sorte de triomphe : VOICI DONC ENFIN UN AUTOGRAPE DE MOLIERE! C'est là un événement littéraire qui méritait bien d'être imprimé en grandes majuscules.

J'ai cru reconnaître le style de Molière dans une pastorale, *Mélisse*, dont l'auteur est ignoré et qui ne parait pas même avoir été mise au jour; — mais j'ai cité quelques passages de cette pastorale à l'appui d'une opinion qui n'a pas d'autre base que l'identité du style avec celui de Molière. L'homme se révèle par ses actions, l'écrivain par son style. J'en prends à témoin M. T.

Il est souvent offert entre deux ou trois auteurs contemporains qui se sont opposés à mon esprit, lorsqu'il s'agissait de trouver le véritable père d'un ouvrage anonyme. — Cette hésitation entre plusieurs auteurs se reproduit sans cesse dans la recherche des anonymes. Certains ouvrages n'ont-ils pas été attribués à dix auteurs différents? Pourquoi vouloir me forcer à opter entre eux? que sais-je? qu'en savez-vous?

Je n'en refère quelquefois à l'avis de mon lecteur, et j'ai l'air de l'inviter à prononcer pour moi. — En effet, je n'ai dû compter que sur des lecteurs éclairés, instruits et surtout impartiaux.

Je ne cite pas toujours le livre et la page du livre où je puis un fait, un renseignement. De là ces formules vagues : *Je crois avoir lu... N'aurais-je pas lu quelque part?...* — Je confesse que je ne me rappelle pas, à point nommé, tous les livres que j'ai lus, et d'ailleurs, en rédigeant un catalogue, même avec soin, j'aurais été quelquefois dans l'impossibilité de courir après le volume qui fournissait une citation ou une autorité à ma mémoire. J'oublie souvent, bien merci! mes propres ouvrages; ne puis-je parfois oublier ceux des autres?

Je n'ai pas dit, page 19 : « Cette traduction doit être de Nicolas Oresme ou de Christine de Pisan ou d'un autre, » ce qui serait une miséricorde, j'en conviens; mais j'ai dit moins hautement : « La traduction en prose du *Théâtre français* doit être de Nicolas Oresme, ou de Christine de Pisan, ou d'un autre contemporain du roi Charles V, qui avait fait faire cette traduction comme celle de Tito-Live. » Je n'ai pas dit davantage : « On peut croire que l'éditeur était Barbazan un quelque autre, » mais j'ai

dit ce que je dirais encore, ne vous déplaise : « On peut croire que cet éditeur était Barbazan ou quelque autre qui avait eu communication du texte reçu par de Beuchamps ou par La Monnoye. » Je devrais peut-être me résigner à prendre les ridicules que l'on me prête : on a bien fait du brave et héroïque La Palisse, mort à Paris, chevalier sans peur et sans reproche, le naïf et burlesque La Palisse de la chanson.

Quant à l'erreur qui existe dans la préface, où j'ai confondu le *Manoir*, comte de Provence, du règne de Louis XVI, avec le *Manoir*, comte d'Artois, du règne de Louis XVIII, je passe condamnation sur ce point; mais je n'avais pas attendu l'article de M. T. pour corriger cette erreur, à l'aide d'un carton. J'eusse été plus reconnaissant, si M. T. m'avait procuré les éléments d'un bon errata, qui est encore à imprimer.

M. T. m'a seulement appris que, depuis l'avènement d'un nouveau commissaire royal auprès de la Comédie-Française à la place de M. le baron Taylor, les archives du théâtre avaient été classées. C'est une heureuse nouvelle, et nous félicitons M. l'archiviste, fût-ce le signataire de l'article auquel je réponds. Mais ce classement des archives n'influe pas le paragraphe de la préface qui a surtout ennué la bile de M. T. : « Lorsque M. le baron Taylor, cet ardent régénérateur du théâtre scène française, eut remis ses pouvoirs de commissaire royal auprès du Théâtre-Français, il y eut, dit-on, ET MADAisons à croire que ces bibles sont FAUCES (LIGES), une sorte de pillage dans les papiers et la bibliothèque de ce théâtre, qu'un avait respectés depuis cent cinquante ans, et M. de Solenne APPRIT que des registres de La Thorillière, des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon, etc., avaient été vendus par un brocanteur à la porte de la Comédie-Française. » Tant que dura l'administration de M. le baron Taylor, qui a rendu les plus grands services à la scène française, où il fit monter la jeune école, en offrant à ses études la tragédie de Talma et la comédie de mademoiselle Mars, tant que dura cette administration noble, généreuse et intelligente, que les archives du théâtre furent intactes : il est vrai qu'elles n'étaient pas encore classées. Je n'ai accusé personne en disant que des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon tombèrent alors dans les mains des amateurs d'autographes. Est-ce que des spoliations du même genre n'ont pas eu lieu à différentes époques dans les archives du royaume, dans celles du dépôt de la guerre? Les archives du Théâtre-Français sont-elles plus sacrées pour les voleurs d'autographes? L'auteur de l'article veut-il se faire caution que rien n'a été détourné dans ces archives?

Enfin M. T., semble me rendre responsable de ce que M. de Solenne n'a pas laissé de testament; il s'étonne que les héritiers ne suppléent pas à l'absence de ce testament et ne fassent point à l'Etat l'abandon d'une bibliothèque qui a coûté 500,000 fr., et dont l'Etat, insouciant, a refusé de s'assurer la propriété au prix bien inférieur. M. de Solenne serait mort de chagrin plutôt que d'apoplexie, s'il avait prévu ce sort bibliographique d'être vendue aux enchères et dispersée. Est-ce là un motif suffisant pour que des héritiers renoncent de gaieté de cœur à la meilleure part de leur héritage? Je regrette, en vérité, que l'auteur de l'article ne soit pas le légataire universel de M. de Solenne; il eût probablement donné la bibliothèque au Théâtre-Français. Le Théâtre-Français lui saurait gré de l'intention.

Pour moi, qui ne suis malheureusement point assez riche pour faire un tel don, moi qui ai vu dans ma chère bibliothèque historique à Venise, laquelle aurait fait si belle figure dans les galeries de Versailles, je ne puis que m'indigner du sort probable des livres recueillis avec tant de persévérance par M. de Solenne : c'est moi qui organise leur dispersion et leur perte. Le muséum, croyez-le, plume quelquefois son malade qu'il voit mourir; le fossesseur même peut ainsi pleurer en creusant la fosse de son aïeul. Que n'avez-vous fait pour sauver la bibliothèque de M. de Solenne, pour obtenir que la munificence nationale lui ouvrît un asile dans un établissement public? J'ai prié, j'ai supplié, j'ai crié au sacrilège; j'ai même essayé d'intéresser les souverains étrangers à la conservation de ce vaste dépôt dramatique. He las! jusqu'à présent, je n'ai pas mieux réussi que les héritiers, qui s'étaient enus avant moi de la destruction de ce monument unique que chez par M. de Solenne à la gloire du Théâtre. Cependant j'espère encore, puisque la vente n'est pas commencée.

J'ai fait, du moins, ce qu'il m'était permis de faire : un Catalogue de détail, en 5 volumes in-8, qui complètera la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, du duc de La Vallière, et qui sera certainement plus utile que le catalogue de Pont-de-Weyle. Je n'aurais voulu de M. T. l'empêcher pas que mon Catalogue ne soit désormais la seule Bibliothèque du Théâtre. M. T. aurait mieux fait de tourner ses malédictions contre les gouvernements qui ont en leur négligence le salut de la bibliothèque de M. de Solenne et qui la condamnent à périr. S'il se préoccupe de la destination de cette bibliothèque, s'il aime les livres, il l'eût prouvée en faisant cause commune avec nous, qui souhaitons ardemment de pouvoir réaliser le vœu de M. de Solenne.

Vous pensez maintenant, monsieur, que je ne suis pas habile dans l'art de déposer les anonymes, puisque je n'ai point deviné celui de l'article que je déclare injuste, léger et mal fondé sous les rapports. Certes, je ne reconnaîtrai jamais dans cet article le commentateur d'une fort bonne édition des œuvres de Molière, l'éditeur de la *Revue et prospectus*, cet excellent recueil dont les curieux de l'histoire et de la littérature réclament la continuation, l'auteur d'une *Vie de Molière* pleine de recherches, de saine critique et de bonne foi littéraire.

Agreez, monsieur, etc.

PAGE 1. JACOB, bibliophile.

M. T. aurait bien mauvaise grâce, après le paragraphe qui termine cette lettre, et dans lequel la bienveillance devient dithy-



rambique, à renouveler ses critiques et à venir dire aux bibliographes qui ont répondu à l'envoi du *Catalogue*, en écrivant à son auteur que

La chute en est jolie, amoureuse, admirable,

à venir leur dire :

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

M. T. tient donc le mérite du *Catalogue* pour constant, et il garderait le silence s'il n'avait à se défendre à son tour, non pas d'avoir porté un jugement au moins étrange (c'est l'épithète qu'il avait lui-même donnée au livre, et qu'on lui retourne; les lecteurs jugeront qui la mérite), mais d'avoir fait un article injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports.

M. T. ne se croit pas injuste pour avoir préféré au système de suppositions vagues et de désignations indéterminées du bibliophile Jacob la précision de M. Brunet et celle de M. Barbier. Il croit qu'en bibliographie, dans le cas où l'on se dit à soi-même : *Que sais-je ?* le mieux est de ne rien dire; il croit que dire que l'auteur d'une traduction doit être un Oreste, ou Christine de Pisan, ou quelque autre contemporain du roi Charles I, qui a en des millions de contemporains, c'est parler pour ne rien nous apprendre. Il croit enfin qu'il n'y a nulle raison pour substituer ce nouveau mode de bibliographie, que l'auteur du *Catalogue* appelle raisonnée, à l'ancien, qu'il appellera, lui, raisonnable.

M. T. ne se croit pas léger pour avoir dit que les archives du Théâtre-Français sont aujourd'hui plus complètes que sous l'administration précédente, puisqu'on a pris le soin de lui faire rentrer ce qui en était sorti depuis quinze ans. La légère est à porter une accusation grave sans prendre le moins du monde la peine de vérifier si elle est fondée, et de croire qu'il suffit de l'admettre et de l'inscrire comme un *ou dit*. M. T. n'a point à se porter caution que rien n'a été pris; c'est à celui qui publie une accusation à prouver qu'il est en droit de la faire. M. T. n'est point et il n'a jamais demandé à être archiviste du Théâtre-Français ni d'aucun autre établissement public; mais il dit ce qu'il sait et ne dit que cela.

M. T. ne croit pas avoir été mal fondé sous tous les rapports à se rire du desespoir de comédie prêté aux écrivains de M. de Solenne. Ils vendent sa bibliothèque: ils sont dans leur droit; mais, au nom du ciel! pas de grimaces! On demande à M. T. ce qu'il eût fait à leur place. — Il eût mis, quelque part qu'il eût pris, ses paroles d'accord avec ses actions.

Oui, sans doute, ce *Catalogue* sera désormais la seule bibliographie du théâtre. Honneur en soit rendu à M. de Solenne! La transcription pure et simple des titres de tous les volumes, de toutes les brochures que le bibliophile persévérant et consciencieux a réunis, constituera le plus complet et le plus utile indicateur de tous les ouvrages de la littérature dramatique.

A son tour, et en terminant, M. T. dira au Bibliophile Jacob : A vous amez les livres. La bibliographie, qui semble aride à tant de travailleurs, a de l'attrait pour vous. Vous êtes actif, laborieux, persévérant; entreprenez quelque grand labeur. La *Bibliothèque Historique* de Lelong et de Fonteneau est à relaire. Mettez-vous à l'œuvre, mais mettez-vous en renouçant à faire de vos notes un questionnaire pour votre lecteur; ne faites de notes que quand vous aurez quelque chose à y dire. Et vous aurez fait une œuvre sérieuse, une œuvre utile, et nous serons le premier à y applaudir. »

A. M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Mon cher monsieur,

Je n'aime pas les *errata*. Ils prouvent que l'auteur d'un article a eu la faiblesse de le relire, et, au second lieu, qu'il y attache une certaine importance; le public trouve cela d'assez mauvais goût.

Néanmoins je ne puis rester sous le coup des absurdités qu'une transposition de *paquets* m'a fait commettre, et dont mes initiales me rendent responsable.

(On appelle *paquets*, en style d'imprimeur, chaque fragment de l'épreuve qui passe sous les yeux de l'écrivain.)

Pour que mon chapitre sur les théâtres de Londres soit à peu près intelligible, il faudrait :

1° Retablir une phrase placée à la colonne 5 de la page 228, immédiatement après la ligne 58. Il y était question d'un vaudeville intitulé de *Grand-Papa Guercin*, et qui a pour titre anglais : *Grand-Father Whitehead*;

2° Suivre tout naturellement l'alinéa parfaitement inintelligible sans cela, qui commence par ces mots : *Farren y vendait a merveille*, et le reste même page, même colonne, ligne 59;

3° Lire ensuite jusqu'à la fin. Mais alors, on reviendra page 228, à la ligne 5, ligne 10; et il faudra commencer ainsi le portrait de Bartley : *Ce gros garçon*;

4° Par suite de ces changements, l'article finit à ces mots : *O hymen ! o hymene !* lesquels étant en latin ne doivent point s'orthographier : *O hymen o hymene !*

Moyennant ce petit travail, qui ne demande pas plus de vingt minutes, — avec beaucoup de bonne volonté, — le lecteur aura la satisfaction de savoir ce que j'ai prêté au lire. Puisse-t-il se trouver payé de sa peine!

Son serviteur et le vôtre,

O. N.



Voyages en Zigzag ,

PAR M. TOPFFER (1).

Il y a cinq mois à peine (2), lors de l'apparition des premières livraisons des *Voyages en Zigzag*, nous avons dit, en prédisant son succès futur, où, comment et pourquoi ce beau livre avait pris naissance. Un professeur de Genève, déjà célèbre comme écrivain et comme dessinateur, l'auteur des *Noctuelles genevoises*, et des *Albums l'œuvre-Bois*, *Crépin et Jabot*, faisait chaque année, avec quinze ou vingt de ses élèves, une excursion pédestre dans les Alpes de la Savoie et de la Suisse. Chemin faisant, il notait à la plume et au crayon; en d'autres termes, il racontait et il esquissait, *currente calamo*, avec autant de simplicité que d'esprit, toutes les impressions de la journée. Au retour, le journal commun, rédigé par le chef de l'expédition, était autographié tel qu'il avait été écrit et dessiné, sans correction aucune, et distribué entre tous les membres de la petite caravane. Mais bien qu'ils n'eussent été dans l'origine destinés qu'à vingt ou trente lecteurs, les *Voyages en Zigzag* méritaient, sous tous les rapports, l'exciter la juste admiration d'un public beaucoup plus nombreux. A peine imprimés, les nouveaux albums étaient avidement recherchés par tous les amateurs qui avaient en le bonheur de lire et de vérifier sur les lieux la parfaite fidélité de leurs récits et de leurs peintures. De Genève, leur réputation se répandit bientôt en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et même dans l'autre monde, où quelques jeunes disciples du maître l'avaient importée. — Enfin une heureuse nouvelle accompagna les récits des triomphes de M. Topffer dans les deux hémisphères. M. Dubochet se décidait à réimprimer ces albums en un volume et à les éditer avec tout le luxe et tout le soin qu'il apporte d'habitude dans les publications illustrées.



dant plusieurs mois, elle se trouve avoir grossi au point d'être étranglée dans son corsage et à l'étroit dans sa robe, dont quelques mailles faisaient mine de vouloir sauter prochainement. Effrayée de son état et honteuse de son obésité, la bonne dame venait implorer l'assistance de M. Topffer. Celui-ci lui promit aussitôt de la guérir au moyen de beaucoup d'exercice et de quelques saignées.



Si grandes qu'elles aient été, nos espérances ne seront point trompées. Nous avions toujours crié à un grand succès, et la réalité a dépassé encore toutes nos prévisions. Nous l'enthousiasme hautement, nous admirons avec un vif et sincère enthousiasme le double talent de M. Topffer. Son langage, comme il le dit lui-même, n'est pas toujours selon l'Académie, il adopte avec une trop grande facilité certaines expressions qu'on peut trouver trop familières; ce que ses éditeurs appellent « des termes improvisés, des dénominations locales et les traces d'un argot de voyage issu tout naturellement du retour annuel des mêmes impressions, des mêmes besoins, des mêmes habitudes. » D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, ces relations écrites en courant leure par heure, telles que chacun les faisait peut-être en plaisantant, ne devaient être lues d'abord que des voyageurs auxquels leurs excentricités elles-mêmes rappelant les joyeux souvenirs, offraient des charmes tout particuliers. Est-ce l'homme un pendancier n'a-t-elle pas d'ailleurs son mérite? Trouvez-t-on beaucoup de livres aussi simples? aussi vrais? Et puis, que d'observations fines et piquantes on y rencontre à chaque page! que de réflexions profondes par fois! que de mots charmants! que de sensibilité! que de gaieté!

Nous voudrions pouvoir justifier ces éloges par quelques citations; mais les bornes qui nous sont imposées nous interdisent cette jouissance. Vous méditez-vous de notre coup passé, cher lecteur, achetez les *Voyages en Zigzag*, lisez-les, et si vous ne parlez pas notre opinion, si vous n'êtes pas tout à tout égayé ou attendri, c'est à vous seul, et non à M. Topffer, que vous devrez-vous en prendre.

(1) 1 vol. grand in-8, orné de plus de 100 gravures. Paris, 1845. Dubochet, 46 francs.

(2) Voir l'illustration du 1^{er} juillet 1845, n^o 18, t. 1.

C'est ce qui donne lieu à un nouveau voyage. En effet, si d'une part les montagnes sont favorables à qui veut prendre de l'exercice, d'autre part, pour une bourse qui veut être saignée, il n'est rien tel qu'un pèlerinage en Suisse.

A peine parti, on rencontre des originaux bons à dessiner. Voici d'abord un jeune crélin qui porte sa canne en tambour-major.



Des musiciens ambulants.



Un attelage de voitures italiennes : cochers, volturins, haridelles, sont dignes des uns des autres : usés, éfilanqués, mal-propres ; enfilâtre sur l'œil, jambes entortillées, bouffons, mécaniques et fielleux. Ce n'est que dans les pays de plaines que l'on rencontre ces restes de chevaux, trop débiles pour tirer, trop cassants pour retenir, mais suffisants encore pour trotter de des deux côtés d'un timon. Du reste, diaphanes, incolores, sans yeux, sans jambes, sans poil ni queue, la maladie ne sait par quel hont les prendre... et ils font sans mal ni douleurs des douze heures par jour pendant douze jours de suite...



Un touriste qui a acheté trois chiens de Terre-Neuve.



Un jésuite promenant un tout petit collège de cinq Aliborons ; on dirait un grand père qui mène cinq agnelets le long du fossé.



Enfin, un ballet italien — « de toute magnificence, dit M. Topffer : nous voyons là des Romains et des Romaines de quoi en être saturés pour longtemps. Virginius a des con-

visions, et Appius des piquées d'entrailles. L'un et l'autre se démenent comme des possédés, et les Romains et les Ro-

maines aussi, ce qui se trouve vouloir dire le trait d'histoire qu'on sait. »



Mais M. Topffer n'est pas un caricaturiste quand même, qu'on nous permette cette expression. Il ne recherche pas le grotesque et le laid ; il ne se plaît point à l'exagérer ; il les montre tels qu'il les a vus ; en outre il ne se moque, — et c'est là selon nous un grand mérite, — que de ce qui est réellement ridicule ; jamais il n'abuse ni de sa plume ni de son crayon pour nous faire rire aux dépens de ses semblables, qui lui ont semblé dignes d'estime et de pitié ; parfois, au contraire, il nous représente avec une vérité pleine de charmes la simplicité naïve des honnêtes habitants des Alpes. Rencontre-t-il un beau type caractéristique, il s'empresse de le dessiner. Voit-il, comme acteur et comme spectateur, un de ces délicieux tableaux qui sa petite caravane compose à chaque instant du jour dans ses courses ou dans ses haltes, immédiatement il nous en offre une représentation exacte.

« Rien de plus frais, de plus paisible, de plus helvétique, que tout ce vallon d'Underwald, surtout dans un moment où un beau soleil succédant à la pluie dore les rochers et fait resplendir les pelouses. A peine rencontrons-nous quelques naturels, même dans les villages, même dans la capitale, où nous ne trouvons à acheter que du pain et des prunes ; ce sont les seules friandises mises en vente dans les deux seules boutiques de l'unique rue.

« Comme nous passons devant une chaumière, les sons d'une guitare frappent notre oreille. C'est un gros homme en blouse qui accorde son instrument. M. Topffer le prie de nous chanter quelque air. « Pas moi, dit-il, mais ma servante, si vous ne lui faites pas trop peur. » Toute la caravane s'étend sur le gazon, et bientôt paraît une jeune fille extrêmement timide, qui s'assied devant le seuil, et qui chante



pour obéir à son maître bien plus que pour complaire à l'illustre société. — Sa voix est agréable et d'une justesse parfaite ; la scène est pittoresque, le plaisir inattendu ; en sorte que nous passons là une de ces douces heures qu'on ne peut

pas plus faire naître qu'on ne peut les oublier. Toutefois, la chose déplaît à un gros barbillon de chien qui grogne dans sa toison, et s'obstine dans des accompagnements bileux. » De l'Underwald passons dans le Valais.



C'est encore une halte ; mais les acteurs qui y jouent le rôle principal, plus nombreux d'ailleurs, ne ressemblent en rien à ceux que nous venons de voir. — Il s'agit cette fois de la

jeune population d'un village valaisan que M. Topffer vient d'ensucrer, et dont la joie enfantine égale l'étonnement.

Comme paysagiste, M. Topffer ne reconnaît peut-être au-

cun maître. Ses croquis, qu'un de nos plus habiles dessinateurs français, M. Karl Girardet, a mis sur bois avec tant de goût et de bonheur, ont surtout le mérite d'être aussi vrais que possible. De grands tableaux ne représenteraient pas

mieux les belles scènes de la nature dans les Alpes. Voici d'abord les roches et la porte d'Annibal à Donas, dans le val d'Aoste.

Quant on a passé les Alpes, il faut les repasser. Quant à nous, nous choisissons de préférence la route du Saint-Gothard, car elle est aussi sûre et commode qu'elle est belle. « Au sortir du défilé qui termine la première montée, on découvre tout à coup de là l'effet d'un spectacle des plus curieux : c'est la route, dont les contours inlinis se développent en serpentant jusqu'au sommet de la montagne. Les zigzags



Puis une vue du lac Majeur prise à Fariolo, car M. Topffer passe souvent les Alpes, il descend dans les plaines de la Lombardie, il visite Milan; une fois même il s'est aventuré

jusqu'à Venise. « Un tel voyage à pied avec de si petites jambes, s'écriera quelque lecteur épouventé, c'était une entreprise colossale. » Rassurez-vous, âme timorée, tout alla pour le



mieux dans la meilleure des caravanes possibles, et ici comme dans les autres circonstances de la vie, cette pensée, « A la garde de Dieu, fait, dit M. Topffer, la sécurité et le courage du cœur; elle nous inspire je ne sais quelle pacifique confiance qui fut un tempérament contre l'inquiétude qui

rend gauche, ou contre la présomption qui rend téméraire. » Le voyage à Venise se termina donc aussi heureusement que les précédents, et M. Topffer en rapporta de charmants dessins; nous en donnerons pour preuve l'effet de lune suivant sur le grand Canal.

sont brisés et éparés; ils s'érelafaudent les uns sur les autres; et, jusqu'à la dernière sommité, on aperçoit des fragments du collier des bourettes. Nous demeurons là en admiration devant l'industrielle audace des hommes en général, mais surtout des hommes libres, des hommes d'Uri, de ce petit canton qui a su faire avec ses minces ressources un ouvrage aussi beau que celui du Simplon, ce chef-d'œuvre si vanté, si admiré, si célèbre et si lithographié. La renommée n'est souvent qu'une vieille folle sans équité.»



Mais on ne trouve pas partout de telles routes de voitures; et souvent la caravane se voit obligée de traverser un pas difficile « et un bout de sentier en corniche large de quatre sentilles, incliné sur un précipice à pic, et appuyé contre un rocher qui surplombe. » Grâce à Dieu et à M. Topffer, le danger est heureusement évité, et tous les touristes arrivent sains et saufs

à Genève; la seule commune seule est malade. Nous espérons, quant à nous, qu'elle se referra plusieurs fois encore, et qu'un jour ou l'autre, M. Topffer ajoutera un second volume à celui dont nous sommes aujourd'hui l'heureux possesseur. Somme toute, les *Cayages en Zigzag* forment le livre le plus agréable à lire et à regarder, le plus moral, le plus richement

illustré que la librairie française ait offert cette année aux amateurs des cadeaux du premier jour de l'an, vulgairement appelés étrennes. — bientôt nous dirons pourquoi; — mais il a une place marquée d'avance à un double titre, c'est-à-dire comme texte et comme gravures, dans toutes les bibliothèques d'élite.

Les Abonnés de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal

Nous demandons à nos abonnés la permission de doubler aujourd'hui nos annonces. L'approche du jour de l'an nous en fait une nécessité pour ce numéro et pour le suivant. D'ailleurs les annonces ont leur utilité.

La petite partition du *Déserteur*, texte et musique, la seule édition conforme à la représentation actuelle, arrangée avec accompagnement de piano, par ADOLPHE ADAM, vient de paraître au MESSAGER, 2 bis, rue Vivienne, magasin de musique de A. MESSAGER et BEUGNOT, au prix net de 7 fr. — Se trouvent également en vente à la même adresse, la ravissante Valse du *Déserteur*, par BURGMÜLLER, ainsi que les quadrilles de MYSARD et LEMER, mosaïque d'ADAM, et variations brillantes de LICARPENTIER, sur les motifs de ce magnifique opéra.

Étrennes musicales. — Grande baisse de prix jusqu'au 1er janvier 1844.

PUBLICATIONS DE MADAME VEUVE LAUNER, BOULEVARD MONTMARTRE, 41.

MOZARD. Collection complète des œuvres de piano. 45 livraisons contenant plus de 4,200 planches. 75 fr. Net, 65 fr.

HAYDN. Collection complète des œuvres de piano. 7 livraisons. 60 fr. Net, 50 fr.

BEETHOVEN. Collection complète des sonates, trios, duo de piano. 420 fr. Net, 60 fr.

BACH (J.-J.). Collection complète des œuvres de piano, fugues, préludes, etc. 150 fr. Net, 100 fr.

NOTA. Tous ces ouvrages sont entièrement gravés à neuf, et ne sont pas la reproduction de musique lithographique donnée en souscription par une maison il y a quelques années.

Cette même maison a publié aussi plus de 120 partitions complètes, parmi lesquelles on remarque la *Dame Blanche*, *Don Juan*, *Tom Glock*, le *Déserteur*, etc, etc. Ces ouvrages sont tous cotés de 7 fr. net jusqu'à 12 fr. C'est un magnifique cadeau à offrir comme Étrennes.

ÉTRENNES.

ARTHUR BERTRAND, rue Hautefeuille, 25.

Plus de tarines! — Lectures sans épitation!

LE QUADRILLE DES ENFANTS, Système nouveau de Lecture, avec lequel tout enfant de quatre à cinq ans peut être mis en état de lire dans toutes sortes de livres en quatre ou cinq mois, par BERTHAUD, nouvelle édition augmentée de Contes et d'Histoires, par mesdames de GENLIS, DUBRENOY, de BEAUFORT-D'HAUTROUL, de MONTOURI et LANSAU MORE, ornée de figures et de vignettes, et accompagnée d'une belle boîte contenant 54 fiches, avec figures colorées.

Un volume in-8, grand papier. (Il y a des exemplaires reliés.) Prix : 15 fr.

ÉTRENNES.

25, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH.

BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT : Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} juillet doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point d'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N^o 33.

EN VENTE CHEZ J. MEISSONNIER, ÉDITEUR, RUE DAUPHINE, 22.

Étrennes aux Jeunes Demeillettes.

ALBUM POUR PIANO ET CHANT, par LE CARPENTIER; contenant : — *Deux Rondinos*. 1. Le Bonhomme Dimanche; 2. Prends garde à ton cœur. — *Trois Romances*: L'ARRABE, G. qui fond les Ames joyeux; THYS, La petite Frotteuse; GIL-VERNE, Les Bois froids. — *Quadrille*: Le Petit Bal costumé. — *FANSE*: Les Jeunes Allemandes. — Orné de dessins de MM. DEVERIA, H. GRENER, A. DAVIN et COINRE, et richement relié. Prix net : 42 fr.

LA CHANSON AU SALON, dix chansons nouvelles; dessins faits par les FLEURS de COUREY, musique de L. GLAPISSON.

1. Le Nouveau Calendrier. 6. Minette.
2. La Perle des Maris. 7. Les Mystères de province.
5. La Complainte conjugale. 8. Mon Lit.
4. Le Horcht. 9. Le Touriste.
5. Le Millionnaire. 10. Le Juge de paix.

Reunies et brochées, prix net, 6 fr.
Séparées, chaque, 1 fr.

NOUVEAUX pour le Piano.

TH. DOHLER. Op. 17. 29 Grande valse brillante. 9 fr.
H. ROSELLEN. Op. 57. Rombo-valse sur Follette. 7 fr. 50
J. PARIS. Op. 15. Fantaisie sur le Seigneur et les Hirondelles. 5 fr.

Morceaux sur Lambert Simmler.

F. BURGMÜLLER. Op. 86. Fantaisie et valse. 7 fr. 50
A. LE CARPENTIER. Op. 85. Cavatine variée, 5 fr.
— 59^e Bagatelle. 5 fr.
J. CADAUX. Op. 17. Rondino. 6 fr.

LE MONDE MUSICAL, journal lyrique paraissant tous les jeudis. — MM. les Souscripteurs de ce journal dont l'abonnement expire les 1^{er} et 15 décembre prochain, et les 1^{er} et 15 janvier prochain, sont priés de le renouveler immédiatement, s'ils veulent recevoir FRANCO, dans le courant du mois de décembre, les deux nouveaux Albums pour 1844. — Ces deux magnifiques Albums, pour le Chant et pour le Piano, contiennent des morceaux inédits de nos plus célèbres compositeurs. Ils formeront les deux plus beaux et plus curieux recueils de musique qui aient jamais été publiés.

Ces Albums sont donnés comme PRIME à MM. les abonnés d'UN AN, indépendamment des CINQUANTE-DEUX morceaux de musique donnés dans l'année.

ALBUM DE CHANT CONTENANT :

Afflitta, romance; paroles de madame LAURE JOURDAIN, musique de MASINI.
Le Brûlé Sabouze, conte pendant l'orage; paroles d'A. DEBAS, musique d'H. BERLIZ.
Romance.....; paroles d'Étienne MONSIEUR, musique de DONIZETTI.
Une Espagnole, romance dramatique, par F. de BARATHEU, musique de F. RICCI.
Je me souviens, mélodie; paroles de E. de LONLAY, musique d'A. BAYLÉ.
Mou Espingole, chant posthume; paroles d'E. PLOUVIER, musique d'H. MONROT.
Petite Fleur chérie, romance; paroles d' Aimé GOUVAIN, musique d'A. BOUILLÉ.

Nouveautés pour Piano et Violon.

TH. DOHLER. Op. 56. N. 1. Adieu à Copenhague, 10e tome. 4 fr. 50
N. 2. Souvenirs de Naples, tarentelle. 4 fr. 50

Quadrilles nouveaux.

MUSARD. Lambert Simmler. 4 fr. 50
J.-B. TOULBEUC. Lambert Simmler. 4 fr. 50
N. LOUIS. Le Voyageur. 4 fr. 50
A. LE CARPENTIER. La Ronde des Bergers. 4 fr. 50
A. LE CARPENTIER. Lambert Simmler, quadrille facile. 4 fr. 50
— Le Déserteur, quadrille facile. 4 fr. 50
ARTUS. Les Bohémiens de Paris. 1 fr. 50

Valses et Galops nouveaux.

F. BURGMÜLLER. Valse de Lambert Simmler. 5 fr.
J. CADAUX. Op. 11. Grand galop militaire. 5 fr.
— Op. 16. Les Charmes de Paris, valse. 5 fr.
ARTUS. Valse des Bohémiens de Paris. 2 fr.

LA CLEF DES MODIFICATIONS, par Ch. CHATELIER. Cet ouvrage est à port de d'insister aux pianistes qui étudient l'harmonie, à part de prouder et moduler; il contient les exemples nécessaires pour passer dans tous les tons; 1^o de grandes du mode majeur au mode majeur; 2^o du mode majeur au mode mineur; 3^o du mode mineur au mode mineur; 4^o du mode mineur au mode majeur. Prix, 20 fr.

MUSARD. Le Bal masqué, quadrille populaire sur les Bohémiens de Paris. 4 fr. 50

La Fiancée de Douglas, ballade; paroles de V. DUMST, musique d'A. MOREL.
Tant que l'Étoile brille, valse chantée; paroles de E. BARATHEU, musique de BURGMÜLLER.
Maudoline, romance; paroles d'Éugène de LONLAY, musique de F. FLOTOW.
Surenair de Krymie, chant montagnard, de E. de LONLAY, musique de GRAZIANI.

ALBUM DE PIANO CONTENANT :

Polka. — Danse nationale. HENRI HERTZ
Fantaisie..... F. LISTZ
Lieder..... E. PRÉLET
Deuxième nocturne..... L. MESSAGER-FRÈRES
Deux Mazourkas..... A. de KONTSKY.
Mazurka..... E. WOLFE.
Le Déserteur. — Quadrille..... E. BILLARD.
Les Petits Mystères de l'Opéra. — Galop..... MYSARD fils.
Les Souvenirs. — Quadrille..... GOMON.
Les Petits Mystères de Paris. — Quadrille..... DANIEL.
Romance sans paroles..... AUGUSTE MOREL.

Prix de l'abonnement avec DEUX ALBUMS recus franco Paris, 15 fr. — Province, 18 fr. — Étranger, 20 fr.

On s'abonne, à Paris, chez BERNARD LATTE, éditeur de musique, 2, boulevard des Italiens et passage de l'Opéra; à Calais, chez A. LELEUX, rue Royale, et chez les principaux marchands de musique et libraires (AFFRANCER).

PARIS, LEHUBY, VITTEUR, RUE DE SEINE, 59, ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS

LES ÉCOLES ROYALES DE FRANCE, on l'Avenir de la Jeunesse; par M. de SAILLET. 1 vol. grand in-8, illustré de 60 dessins, dont 18 imprimés en deux couleurs. — Prix, 10 fr. Reliures à 1 fr. 50 c., 2 fr. 50 c., 4 fr. et 8 fr.

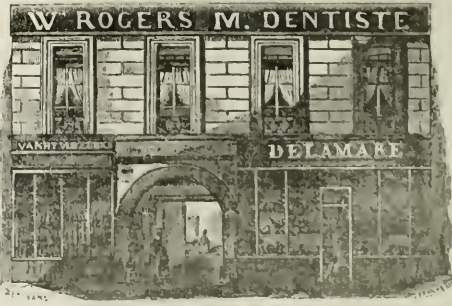
LE DOCTEUR WILLIAM ROGERS, CHIRURGIEN-DENTISTE DE LONDRES, ACTUELLEMENT A PARIS, RUE SAINT-HONORE, 270.

INVENTEUR DES DENTS OSANORES, POSÉES SANS CROCHETS NI LIQUATEURS, S'AJUSTANT PAR LA PRESSION ATMOSPHERIQUE.

A une époque où le progrès est général, lorsque le succès couronne partout les efforts de l'art et de la science, on peut regretter de voir l'art si utile et si important du dentiste rester stationnaire et immobile au milieu du mouvement. La faute n'en est pas tout entière aux hommes; il est des difficultés au-dessus de leurs forces; ils ne peuvent réparer du temps l'irréparable outrage. Les dentistes de notre temps n'ont rien changé aux vieux moyens: les pivots, les figures, les crochets, ces liens qui, sans consolider les dents artificielles, entraînent et détruisent les dents saines et véritables, toutes ces tortures pénibles et dangereuses sont encore en usage parmi eux; et nul ne veut se rappeler le précepte du maître; Hippocrate a dit: «Aidez la nature, ne la forcez pas.»

Les places sur lesquelles on pose des dents artificielles tiennent en irritation permanente la gencive, sans parler des douleurs continuelles que cause la mastication par la mauvaise application de ces plaques, et de la mauvaise odeur qu'elles donnent par la difficulté qu'on a de les ôter pour les nettoyer.

Tous ces inconvénients sont levés par l'heureuse et ingénieuse invention du docteur Rogers, qui place des dents



tion, dans ce cas, la personne peut néanmoins ôter et remettre ses dents à volonté par un secret donné par M. ROGERS.

La suite des DENTS OSANORES est incontestable, elles ressemblent aux dents naturelles à s'y méprendre, et sont cependant d'un prix très-moderne.

M. ROGERS, connu déjà depuis longtemps pour ses perfectionnements dans différentes branches de son art, tels que le Flouage à froid et sans douleur, et sa Méthode hygiénique pour le redressement des Dents des enfants, doit exciter tout particulierement l'attention de nos lecteurs, et leur recommander de se procurer cette nouvelle et précieuse invention, qui leur permettra de manger de suite avec sans aucune gêne.

sans crochets, ni pivots, ni plaques, ni aucun lien quelconque; sa méthode consiste simplement dans l'application exacte des dents sur la gencive, d'une manière à exclure l'air. L'opérateur constate que deux corps hermétiquement superposés l'un sur l'autre se tiennent par la pression de l'air; c'est ainsi que les DENTS OSANORES de M. ROGERS, une fois posées, ne peuvent être dérangées d'aucune manière; que si l'air pénètre entre les dents et la gencive, ce qui ne peut s'effectuer qu'à un endroit des dents indique, qui n'est exposé ni à la mastication ni à l'articulation, dans ce cas, la personne peut néanmoins ôter et remettre ses dents à volonté par un secret donné par M. ROGERS.

BAUDRY, Librairie Européenne, 3, quai Malaquais, près le Pont des Arts, à Paris.

ÉTRENNES.

GALERIE DE SHAKSPEARE

ÉTRENNES.

On les principaux personnages et les scènes les plus dramatiques de ses pièces, reproduits dans une suite de QUATRE-VINGTS GRAVURES sur acier et sur bois, au nombre desquels se trouvent TRENTE PORTRAITS de Shakspeare, de ses contemporains, de ses commentateurs et des acteurs qui ont contribué à populariser son génie, avec une analyse succincte de chacune de ses pièces, et la reproduction en anglais et en français des scènes auxquelles se rapporte chaque gravure, par ANTOINE PICROT; précédé d'une Notice biographique sur Shakspeare, par Old Nick.

Spécimen des quatre-vingts grandes gravures qui ornent ce beau livre. (Les deux ci-dessous sont gravés sur bois.)



Prospectus.

On ne conteste plus en France le génie de Shakspeare; la critique classique elle-même lui accorde aujourd'hui un culte, comme à un de ces dieux étrangers pour lesquels Rome païenne réservait un autel dans son Panthéon. C'est le résultat d'une étude plus générale de la littérature des autres peuples, et de la littérature anglaise en particulier. On a compris enfin que l'histoire était incomplète sans cette étude essentielle, et, remarquons-le en passant, c'est à un savant professeur d'histoire, à M. Guizot, que nous devons une traduction de Shakspeare et une brillante appréciation de ses pièces (1). Un autre illustre professeur, M. Villainin, a aussi fait et refait plus d'une fois la biographie littéraire du plus grand poète d'Angleterre. Ces travaux ne sont pas les seuls qui ont de plus en plus popularisés, parmi nous, ce nom, que la critique cite aujourd'hui dans toutes les questions de littérature dramatique, et qui une seule et même prière pour drapant. Bref, il n'est pas plus permis d'ignorer Shakspeare que d'ignorer les classiques, que d'ignorer Corneille, Racine et Molière.

Est-ce à dire, cependant, que tout le monde ait lu ou puisse lire Shakspeare, parce que tout le monde en parle? Non, sans doute, et l'avantage de plaire à ceux qui l'ont lu réellement et à ceux qui, par habitude ou fâche de plus longs loisirs, feuilletent rapidement un auteur, et aiment qu'une analyse complaisante le résume pour eux. A tout le monde, enfin, doit convenir un volume qui, par l'association intelligente du crayon de l'artiste et de la plume du littérateur, offre une galerie des personnages de Shakspeare, représentés dans les scènes les plus remarquables de ses pièces, avec une critique précise, mais exacte, destinée à en expliquer le sujet.

Tel est notre Keepsake de Shakspeare, qui se compose d'une suite de QUATRE-VINGTS GRANDES GRAVURES d'ILLUSTRATIONS, gravées sur bois, et de QUATRE-VINGTS GRANDES GRAVURES sur papier, gravées sur bois, toutes compositions originales, avec des encadrements historiques ou allégoriques. Dans le nombre de ces gravures, on remarque TRENTE PORTRAITS, soit de Shakspeare, soit de ses contemporains, soit de critiques et des acteurs les plus célèbres de la Grande-Bretagne.

Quant au texte, des notices biographiques précèdent l'analyse (1) M. Amédée Pichot, auteur des notices sur chaque pièce, fut le collaborateur de M. Guizot, dans la traduction de Shakspeare.



des comédies et des tragédies. L'ensemble de ce travail critique est le plus complet qui ait encore paru sur le théâtre de Shakspeare, et cependant les auteurs ont surtout visé au mérite de la précision. Quelques citations en anglais et en français sur chaque scène illustre ajoutent encore à l'exactitude de la notice.

On a déjà publié, sous le nom de *Galerie des Femmes de Shakspeare*, un ouvrage dont le succès est pour nous un heureux précédent. Ce volume ne se composait que de figures idéales. Notre galerie de portraits ne présente rien que d'authentique, et nos scènes tirées des pièces sont de vrais petits tableaux qui ont une tout autre valeur artistique qu'une suite de idées de fantaisie, quel que soit d'ailleurs le mérite de leur exécution.

Cette belle suite de gravures, commence depuis trois ans, est maintenant achevée, ainsi que l'impression du texte qui l'accompagne. En si beau volume, orné d'un nombre QUATRE FOIS PLUS CONSIDÉRABLE de gravures que n'en contiennent ordinairement les Keepsakes et autres livres du même genre, ne coûte cependant pas plus cher. Prix broché, 22 fr.

En élégant cartonnage en percaline lustrée, avec ornements dorés et à froid, 25 fr.

Avec les tranches dorées, 26 fr.

Quelques exemplaires ont été reliés en beau maroquin, 52 fr.

Tires sur papier de Chine, formant un magnifique album de salon, relié à l'anglaise, tranches dorées, 50 fr.

Ces QUATRE-VINGTS GRAVURES se vendent aussi séparément sans texte; elles peuvent s'adapter à toutes les éditions de Shakspeare soit en anglais, soit aux traductions dans telle langue que ce soit. Prix, 18 fr.

On en fait sur papier de Chine, premières épreuves, 56 fr.

Autres Ouvrages illustrés chez le même Libraire.

I PROMESSI SPOSI DI AL. MANZONI, edizione rivoluta dall'autore, storia della Colonna infame, Milano, 1850; édition originale illustrée, 1 vol. grand in-8, contenant 60 vignettes sur bois, 108 livraisons à 10 c. Prix de souscription, 45 fr. c.

En joli cartonnage en percaline anglaise, 15 fr.

POETI ITALIANI CONTEMPORANEI MAGGIORI E MINORI. GIO: PARINI, CASTI, MONTE, MANZONI, GROSSI, PELLICCI, LEOPARDO, FOSCOLO, PINDARONTE, ARICI, MARIANI, SACCHINI, LAURIA, VITTORELLI, PERTILANI, BERGONI, MANCIBETTI, BALZACCHINI, BONGI, DELLA VALLE, RICCI, ROMANI, TOMMASEO, SESTINI, BARBIERI, ed altri

preceduti da un Discorso intorno a Giuseppe Parini e il suo secolo, di CESARE CASTI, et seguiti da una *Scelta di Rime di Petrarca, Tasso*, con una *Scelta di Poesie italiane dal 1200 sino a' nostri tempi*, da BETTINA, Parigi, 1855, 4 gros vol. in-8 de 1,100 pages, à 2 volumes, beau caractère, avec un groupe de sept portraits gravés sur acier. Broché, 15 fr.

On en fait cartonnage, avec ornements dorés et à froid, 18 fr.

QUATRO POETI ITALIANI, DANTE, PETRARCA, ARIOSTO, TASSO; con una *Scelta di Poesie italiane dal 1200 sino a' nostri tempi*, da BETTINA, Parigi, 4 vol. grand in-8 de plus de 900 pages, à deux colonnes, gros caractère, papier vélin; orné de quatre portraits en groupe, gravés par Herwood. Cartonnage en percaline, belle édition, 18 fr.

Le même livre, sans le choix de poésies, 1 vol. in-12, en petit caractère, sans les portraits, 9 fr.

Le même, avec les quatre portraits, joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et à froid, 12 fr.

SHAKSPEARE'S DRAMATIC WORKS, with remarks on his Life and Writings, by TH. CAWSELL, 1815, 4 vol. grand in-8, papier vélin, avec quarante vignettes sur bois tirées dans le texte. On y a joint les 80 illustrations ci-dessus. Broché, 50 fr.

Tres-joli cartonnage, avec ornements dorés et à froid, 55 fr.

LE MÉMOIRIAL DE SHAKSPEARE, contes shakspeariens, par L. CH. LAMU; traduits de l'anglais par M. BONJOURS; avec une introduction par M. P. CHASLES; précédés d'une Vie de Shakspeare et de Lamb, par M. Amédée PICROT, Paris, 1844, 4 vol. grand in-8, avec 21 gravures sur acier. Broché, 45 fr.

Relié en moulin maroquin, 20 fr.

On en beau maroquin, 24 fr.

ABRIDGED HISTORY OF ENGLAND, from the invasion of J. Caesar to the death of George II, by Dr. GOLDSMITH, with a continuation to the present time. 4 beau vol. in-8 de 200 pages, orné de 272 illustrations, et d'un très-beau portrait de la reine Victoria. Prix broché, 14 fr.

Jolie reliure spéciale, 18 fr.

On en maroquin, 22 fr.

THE BOY'S OWN BOOK, a compendium of all the Sports and Recreations of youth, by J. L. WILLIAMS, 1845, 4 gros vol. in-12, orné de 100 très-jolies vignettes sur bois, cartonné en percaline gaufrée, ornements à froid, 7 fr. 50 c.

Modes.

Ce n'est plus seulement à l'Opéra et aux Italiens que nous pouvons aller chercher les élégantes toilettes; les salons sont ouverts. De tous côtés et partout nous voyons que velours, satin, gaze, fleurs et bijoux, tout le clairan cortège des fêtes et de la mode.

La température printanière, qui a duré quelques jours, avait fait éloigner les fourrures; mais voilà ce beau luxe de l'hiver qui reparait: les petits manteaux cazavecka se et, en attendant les grands froids, on cache ses mains dans ses manches, qui sont aussi bordées de fourrures. On fait beaucoup de cazavecka en satin garni d'un pique pour sortie de bals et spectacles.

Les capucions dont on se couvre la tête en attendant sa voiture se font assez coquettement; ce n'est plus une enveloppe disgracieuse qui faisait d'une jolie femme une laide sibylle; c'est un capucion garni de dentelle encadrant le visage, orné, sans les carter cependant, de beaux yeux qui brillent à travers les fins roseaux de sa garniture. On fait aussi pour la ville des manteaux ornés de velours; en voici un modèle très-distingué. Au reste, le velours est toujours beaucoup employé: nous le voyons dans les garnitures de robes et de manteaux; dans les costumes d'hommes nous le retrouvons en gilet et en revers aux collets et aux manches de paletots.

On fait pour toilettes du matin de très-jolies robes de drap brodé en souchage, et, avec ces robes, on porte un mandorlet également en drap brodé, lequel peut ensuite se mettre avec tous les costumes négligés.

On portera encore les robes de bal faites en tunique. L'année dernière on avait fait, infra-connement, l'essai de deux jupes de différentes couleurs, car de semblables modes tiennent plus du bal costume que de la vraie toilette des salons. Ce qui est fort bien porté, ce sont les tuniques blanches rattachées par des fleurs naturelles; des tuniques en tulle ou en crêpe rose, avec des bouquets de fines roses à feuillages de velours placés aux manches, au corsage et sur les jupes.

Une jolie toilette de ville se compose d'une robe en satin pé-



line rayé gros bleu et noir, ornée de deux volants en dentelle noire posés à plat; d'un chapeau de velours épingle blanc, décoré d'une plume, et d'un cazavecka en velours noir, bordé de martre zibeline; — ou bien encore, d'une robe en moire glacée, ornée de velours posé en tablier. Le corsage juste, avec un revers en velours pareil; un chapeau en velours violet, garni de dentelle noire, et un pardessus en levantine, avec un grand collet piqué à l'aiguille.

conque que vous mettez dans l'autre bassin. Enlevez ensuite la marchandise, et remplacez-la par un poids qui fasse équilibre à la grenaille que vous avez laissée à la place ou vous l'avez mise. Ce poids sera exactement celui que l'on cherche. On connaîtra donc le poids de sa marchandise avec une exactitude qui ne dépendra plus aucunement de celle de la balance, mais seulement de celle des poids.

Cette méthode, si simple à concevoir, qui paraît se présenter si naturellement à l'esprit, n'a été imaginée que vers la fin du siècle dernier, par notre illustre navigateur et physicien Borda. Elle est connue sous le nom de *Méthode des doubles pesées*. Pour apprécier ce qu'une découverte, en apparence si modeste, peut avoir d'importance, il suffira de dire qu'elle a rendu les plus grands services pour la détermination du système métrique des poids et mesures, et qu'elle en rend encore tous les jours dans les laboratoires des physiciens et des chimistes.

Avant de la connaître, on procédait ainsi: on plaçait alternativement la substance à peser dans l'un et l'autre bassin; on cherchait les poids qui y faisaient équilibre et on prenait la racine carrée de leur produit. — Ainsi, l'un des deux poids étant de 80 grammes, l'autre de 90, et la racine du produit de 80 par 90 étant de 84,85, on en concluait que le véritable poids était de 84 grammes 85 centigrammes.

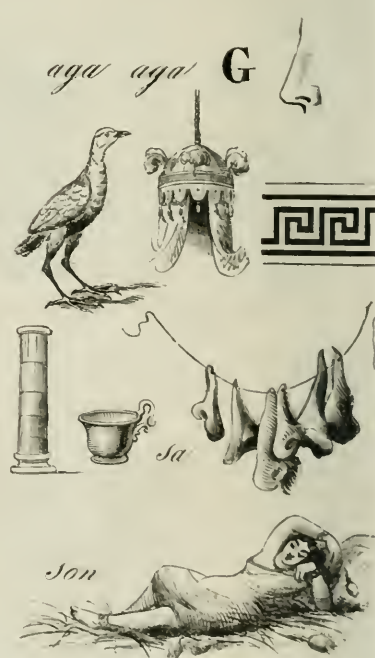
NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

- 1. Les mêmes choses étant posées que dans le premier problème ci-dessus, on demande le nombre des combinaisons ou les quatre as se trouvent à la fois dans l'un des paquets de douze cartes.
2. On demande de régler la mise des joueurs au jeu du franc-carreau.
3. Adapter à un puits un appareil propre à monter l'eau, disposé de telle sorte que l'on n'ait jamais à vaincre le poids de l'eau que l'on monte, et la résistance des frottements.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Une récompense honorée au rapporteur du chien.



Le calcul de ce quotient, par les procédés de l'arithmétique ordinaire serait une opération impraticable ou d'une excessive longueur. Avec certaines tables calculées spécialement pour cet objet, on trouve que les premiers chiffres sur la gauche, qui expriment les plus hautes unités, sont 288 672... et que le nombre cherché doit avoir 329 chiffres à la partie entière. Il tombe donc entre

278 692 suivi de 425 zéros, et 278 695 suivi aussi de 425 zéros.

NOTA. Les problèmes I et II, ainsi que leurs solutions, ont été extraits de l'excellent ouvrage intitulé: Exposition de la Théorie des chances et des probabilités, par M. Cournot.

III. Le problème proposé se décompose en trois questions particulières, savoir:

1° Reconnaître la fraude. Pour cela, il suffit de transposer les poids. Si les balances sont fausses et préparées de telle sorte qu'elles paraissent justes étant chargées de poids inégaux, tout aussi bien que vides, leur fausseté sera manifestée par la simple transposition du poids et de la marchandise qui se font équilibre dans les deux bassins. On verra la marchandise équilibrer alors par les poids qu'on croyait être le sien.

2° Le principe sur lequel ces balances sont fondées est connu sous le nom de principe du levier, et consiste en ce que les forces parallèles appliquées aux deux bras d'un levier mobile autour d'un point d'appui, doivent être en raison inverse des distances de leur point d'application au point d'appui, pour se faire équilibre.

Cela posé, pour fabriquer des balances fausses, on a dû prendre d'abord des bras de leur inégaux en longueur, mais on les a pris aussi inégalement pesants, de telle sorte qu'ils se fissent équilibre autour de l'axe de suspension. Ou bien encore, s'ils sont également pesants, on leur donne une forme différente, de sorte que le centre de gravité du bras le plus long soit à la même distance de l'axe du fleau que le centre de gravité du fleau le plus court.

Ensuite on a muni les extrémités de ces deux bras du fleau de bassins dont les poids sont aussi en raison inverse des longueurs des deux bras. Ainsi, ces deux bras ont des supposes, l'un de 50, l'autre de 72 centimètres de longueur, il faudrait que si le bassin adapté au bras de 50 centimètres pèse 80 grammes, le bassin du bras de 72 seulement pèsât 75.

A chaque pesée qu'on ferait avec cette balance, en mettant le poids dans le bassin le plus pesant et la marchandise dans l'autre, l'acheteur serait trompé d'un sixième. Mais nous avons indiqué le moyen de découvrir la fraude.

3° Pour se faire donner un poids exact, il y a un procédé très-simple qui réussit infailliblement, quel que soit l'état de la balance.

Équilibrez d'abord la marchandise placée dans un des bassins avec de la grenaille de plomb ou de fer, avec une matière quel-



SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. L'opération qu'on appelle donner, au jeu de piquet, revient à distribuer 52 cartes en quatre groupes, deux de chacun 12 cartes, qui sont pris respectivement par chaque joueur, et deux autres groupes, l'un de 5, l'autre de 5 cartes, qui forment ensemble le talon. Le nombre des combinaisons auxquelles peut donner lieu cette distribution en quatre groupes partiels est le quotient de la division de deux nombres très-grands qui sont égaux, savoir: le divident, au produit de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 52; le diviseur, au produit des carrés des nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 12, par le produit des nombres 1, 2, 3, 4, 5 et 1, 2, 3.

Tout calcul fait, le quotient se trouve égal à 1 592 817 917 068 800.

A cause de l'énormité de ce nombre, et vu la date assignée à l'invention des cartes à jouer, on s'assure par des calculs bien simples qu'il s'en fut de beaucoup que les cartes aient pu être données au jeu de piquet de toutes les manières possibles. D'ailleurs, comme les mêmes séries de cartes, qui ne diffèrent que par un changement de couleur, ont la même valeur au jeu de piquet, on peut regarder comme identiques les distributions qui ne diffèrent que par une permutation entre les couleurs; ce qui réduit considérablement le nombre des combinaisons distinctes.

II. On sait que notre Chambre des Députés est composée de 439 membres que le sort répartit en 3 bureaux, chacun de 51 membres. Le nombre des distributions possibles, à pour expression le quotient de deux nombres qui sont égaux, savoir: le divident au produit de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 439; le diviseur au produit des carrés de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 51.

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinodvoro, 22.

JACQUES DUBOCHET.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 43. Vol. II. — SAMEDI 23 DECEMBRE 1843
 Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les D. p. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Casimir Delavigne. Notice biographique et littéraire. *Portrait de Casimir Delavigne.* — *Courrier de Paris.* — *Théâtres. Portrait de Marie-Joseph Chemer.* — *Théâtre-Français. Une scène de Tibère. Cirque-Olympique. Dernière scène du longeur; la Mer calme et la Mer agitée, caricatures.* — *Théâtre-Italien: Une scène de Il Fantasma.* — *L'Hortologie qui chante, nouvelle, par Albert Aubert.* — *Suite et fin.* — *Histoire de la semaine. Ouverture du cours de M. Raouf-Ruchette; Portrait du duc de Nassau.* — *Algérie. Arrivée de M. le duc d'Angoulême à Constantinople. Une Gravure.* — *Le Procédé Rouillet. Six Gravures.* — *Publications illustrées. Les faits mémorables de l'histoire de France. Une Gravure. Aventures de Lou Ponce. Dix Gravures. La Chaise ouverte. Deux Gravures. Impressions de voyage de M. Boniface. Dix Gravures.* — *Annauxes.* — *Modes. Bijouterie. Cinq Gravures.* — *Caricature.* — *Rébus.*

Casimir Delavigne.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

« Notre armée au cercueil eut mon premier hommage...
 ... Poète et Français, j'aime à vanter la France;
 Qu'elle accepte en tribut de perissables fleurs,
 Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
 Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs;
 J'ai des chants pour toutes ses gloires,
 Et des larmes pour ses douleurs. »

Ainsi chantait, aux premiers jours de la Restauration, le jeune auteur des *Messéniennes*; ainsi, en ces heures de deuil national, le poète, à peine âgé de vingt-trois ans, prenait le pieux engagement de consacrer sa lyre à la patrie, que tant d'autres avaient reniée publiquement; à la France, que l'étranger occupait encore! Noble serment, que le poète ne trahit jamais! foi patriotique qui fut par lui religieusement gardée! Après avoir pleuré les malheurs de l'invasion, après avoir réchauffé de ses vers généreux l'amour de la patrie, qui semblait se mourir dans tous les cœurs; après avoir chanté les vieilles gloires nationales, c'est encore au nom de la France, au nom de la liberté, que M. Delavigne célèbre et *Parténope* révoltée contre l'*Etranger*, et l'héroïque soulèvement des *Hellènes*. Napoléon meurt sur son rocher, le poète chante Napoléon; lord Byron va chercher une tombe glorieuse à Missolonghi, le poète chante lord Byron. Plus tard paraîtront encore sept autres *Messéniennes*, et toujours reviendront ces mots sacrés de liberté et de patrie; toujours le poète s'inspirera des généreux sentiments, des nobles indignations qui avaient arraché de son cœur la première et la plus belle de ses hymnes, le *Chant funèbre de Waterloo*! Enfin, c'est à lui encore qu'appartient la gloire de fournir une autre *Marsillaise* aux vainqueurs de Juillet. Ainsi fut noblement remplie la tâche que le poète s'était imposée aux premiers jours de sa jeunesse, et l'auteur des *Messéniennes* put dire avec un modeste orgueil :



« Cette liberté
Qui séduit ma raison à sa même boue,
Que ma muse poursuive de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image. » (1).

« Que d'autres, vains plus tard, aient donc par des strophes plus éclatantes, par des accents plus poétiques, enlèvés à M. Delavigne le prix de la lyre, nul ne pourra se vanter d'y voir mieux fait battre les cœurs, nul ne pourra dire ni plus de gloire plus pure, nul ne pourra dire mieux que lui : *Exegi monumentum* ! Et la France n'oubliera point ces chants qu'elle soude à jamais, et que son peuple, sa plus glorieuse épitaphe démaie encore : « C'est l'auteur des *Messénienes* ! »

« Oh ! la France a perdu un noble esprit, une âme sincère, un esprit humble et généreux. Sont-ce là aujourd'hui des pertes aisément réparables ? et sommes-nous assez riches en pareilles vertus pour ne point regretter amèrement ceux qui les possédaient et qui viennent à mourir ? Rendons au moins cette justice à notre pays, que la mort de M. Delavigne a été marquée par la douleur publique, et que si quelques-uns, de son vivant, furent envieux pour le poète, le regret universel atteint aujourd'hui l'estime sincère que tous avaient pour son beau talent et son noble caractère ! »

Rappelons en quelques mots l'histoire de cette vie glorieuse, que prématurément la mort vient de trancher, en la maturité du talent et la force du génie. — Jean-François-Casimir Delavigne naquit au Havre, en avril 1785 ; son père, honorable négociant, avait acquis quelque fortune dans le commerce de la porcelaine. L'enfance du poète, comme celle de Boileau, n'offre rien de remarquable ; le jeune Casimir, non plus qu'autrefois le jeune Nicolas, n'était rien moins qu'un enfant sublime ; et comme le père de Despréaux assurait d'avance que son fils Nicolas ne dirait jamais de mal de personne, ainsi le père de M. Delavigne disait un jour à l'auteur futur de *Louis XI* : « Toi, mon pauvre Casimir, tu continueras mon commerce de faïence, » — « Que deviendront donc tous ces génies de douze ans ? » demandait Johnson ; et d'Alembert ne félicitait-il pas Boileau d'avoir été le contraire de *ces petits prodiges*, qui souvent sont à peine des hommes ordinaires, esprits avortés, que la nature abandonne comme si elle ne se sentait pas la force de les achever.

Cependant, le jeune Delavigne, éclipé par ses frères, ne tarda pas à le surpasser à son tour. Élève brillant du Lycée Napoléon, il faisait sa rhétorique en 1811, qu'il quitta le roi de Rome : l'enthousiasme public déchaîna sa verve poétique, et il composa un dithyrambe dont l'empereur se montra satisfait. Plusieurs autres essais poétiques signalèrent, dès le collège, la venue naissante du jeune Delavigne, et à dix-huit ans il avait déjà tenté l'épopée et la tragédie de rigueur. Ces ébauches ne se recommandant ni par une pureté de versification, assez commune d'ailleurs dans l'école de Delille, alors florissante. — Des revers de fortune avaient frappé le père de M. Delavigne, et, au sortir du collège, le jeune poète se vit contraint d'accepter un emploi administratif. — En 1815 arrive : la France est vaincue, asservie ; le cœur du poète se gonfle amèrement ; « *frexit indignatus versus!* » et les trois premiers *Messénienes* furent aussitôt le nom de Delavigne cher à tous les Français. En même temps sont écrites les *Vépres siciliennes*, où se trouve encore la généreuse colère, l'indignation patriotique qui avaient déjà retenti dans les chants lyriques de l'auteur. Deux ans une lecture est sollicitée au Théâtre-Français, et enfin obtient. Le comité reçoit la pièce, « à cette petite condition seulement, dit un biographe, que l'auteur n'exigerait jamais qu'elle fût jouée ; une actrice, qui faisait partie du comité, la rejeta même sans condition, en déclarant qu'il y aurait inconvenance à mettre le mot *Vépres* sur une affiche de théâtre, et que, pour sa part, elle ne souffrirait jamais ce scandale. »

M. Delavigne rentra chez lui indigné, et, en trois mois, il écrivit sa pièce des *Comédiens*, dont les malicieuses épigrammes devaient le venger un jour de messieurs les sociétaires. — A quelque temps de là, l'Odéon renouveau de ses cendres (1819), et Picard, le nouveau directeur de ce théâtre, demanda les *Vépres siciliennes* à l'auteur refusé. Le succès fut prodigieux, et le poète, redemandé à grands cris, se vit traité de vaine force sur la scène, où il fut salué par des applaudissements incroyables ; la pièce eut trois cents représentations consécutives, dont les cent premières versèrent 400,000 fr. dans la caisse du théâtre. — L'année suivante les *Comédiens* furent joués sur la même scène, et le succès de cette nouvelle pièce vengea suffisamment l'auteur des injustes dédains de la Comédie-Française. — Déjà le *Paria* était achevé, et au mois de décembre 1821, cette tragédie fut représentée à l'Odéon : le poète, pour écrire sa nouvelle pièce, avait consulté tous les livres qui traitaient de l'Orient ; il avait longtemps étudié Bernardin de Saint-Pierre, Tavernier et Raynal. On reconnaît là l'écrivain sincère qui prit plus tard pour texte de son discours de réception à l'Académie : « *De l'influence de la conscience en littérature.* » Et certainement, jusqu'à la fin de sa vie, M. Delavigne s'est montré fidèle à ce principe d'honnêteté littéraire, si méconnu de nos jours.

« Cette tragédie du *Paria*, qui venait confirmer et couronner d'une manière brillante des succès déjà si nombreux, semblait devoir ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie. Il se mit donc lors sur les rangs ; la première fois on lui prêta M. Féveque d'Hermonville ; la seconde fois, M. Arcebois de Paris ; ses amis l'engagèrent à se présenter encore une fois, et il s'y refusa, « éreignant, disait-il, un riant, qu'on ne lui opposât le page 12. »

(1) Epître à M. de Lamartine.
(2) Biographie de M. Casimir Delavigne, par un homme de bien, page 21.

une place de bibliothécaire au Palais-Royal. La lettre se terminait par ces mots, également honorables pour le prince et pour le poète : « Le lionneur est tombé sur votre maison ; je vous offre un appartement dans la mienne. » M. Delavigne accepta cette place, si gracieusement offerte, et conquit dès lors son sincère attachement pour son protecteur. Plus tard, à l'invitation de Charles X, il fut nommé par le roi officier du génie avec un pension de 1,200 livres, qu'il refusa.

Cependant le Théâtre-Français, auquel M. Delavigne n'avait point tenu rancune, représentait avec un grand succès la comédie de *l'École des Veillards* (1825) ; Talma, pour la première fois, avait consenti à jouer un rôle de comédie ; il crut le rôle de Daville après de mademoiselle Mars, qu'il remplaça celui d'Horlène. — Le triomphe fut tel que l'Académie se vit bien forcée d'ouvrir ses portes au poète ; il obtint vingt-neuf suffrages sur trente (1825). Son discours de réception, prononcé au mois de juillet de la même année, présente une sorte de profession de foi littéraire. L'auteur, déjà préoccupé par les nouveautés qui se faisaient jour, et songant dès lors à fonder en soi les deux systèmes poétiques, se déclare pour « *l'audace réglée par la raison* ; » mais remarquables, qui doivent éclairer la critique dans l'appréciation qu'elle fera du théâtre et des odes de M. Delavigne.

La tragédie de *Louis XI* était commencée ; les laborieuses recherches auxquelles l'auteur se livra pour composer cette nouvelle pièce altèrent sa santé ; il s'embarqua pour l'Italie à bord de la *Mabile*, et à son retour (1827), il publia les sept nouvelles *Messénienes*, qui n'eurent point le succès des premières. — L'année suivante, la prisonnière Aurélie obtint au Théâtre-Français un succès d'estime ; la presse se montra généralement hostile à cette nouvelle comédie, qui ne dut son succès pas moins, comme la *Populairité*, un des meilleurs ouvrages de M. Delavigne. — Enfin, l'auteur des *Vépres siciliennes*, abandonnant la voie purement classique qu'il avait jusqu'alors suivie, sembla ouvrir un mouvement littéraire de l'époque qui composent ces pièces mixtes, qui ne sont proprement ni des drames ni des tragédies. *Marino Falero*, joué à la Porte-Saint-Martin en 1829 ; *Louis XI*, au Théâtre-Français en 1832 ; les *Enfants d'Edouard*, au même théâtre, l'année suivante, puis *Don Juan d'Autriche* (1835) ; une *Famille sous Luther* (même date) ; la *Populairité* (1838) et *la Fille du Cid*, marquèrent les différents pas que fit M. Delavigne dans cette nouvelle route dramatique. Le succès couronna presque toujours les tentatives du poète, et celles d'entre ces pièces qui ne restèrent point à la scène obtinrent du moins un succès de lecture incontestable.

Nous aurons achevé cette biographie, monotone peut-être parce qu'elle n'offre qu'un enchaînement de triomphes, si nous ajoutons que M. Delavigne, depuis longtemps malade et presque condamné par les médecins, poursuivait sans relâche l'accomplissement de ses nouveaux projets littéraires. Le travail était devenu si pénible, et si souvent le lit de mort, le poète travaillait encore, composant sans doute un nouveau chef-d'œuvre, dont malheureusement rien ne nous restera ; car M. Delavigne avait, dit-on, l'habitude de faire ses pièces tout entières en son cerveau avant d'en écrire le premier vers. Singulière puissance d'esprit, qui ne pouvait être ébranlée par les souffrances les plus aigues ! *Don Juan d'Autriche*, cette comédie si vive et si gaie, fut composée au plus fort d'une maladie nerveuse, qui inspira à la famille du poète de mortelles inquiétudes.

M. Casimir Delavigne est mort à Lyon, dans la nuit du 11 au 12 décembre ; il se rendait à Montpellier, espérant trouver, sous le ciel du Midi, un adoucissement à ses continuelles souffrances. Sa femme et son fils ont reçu son dernier soupir. — Les restes mortels du grand poète ont été ramenés à Paris pour y recevoir les derniers honneurs.

« Et maintenant, puisque déjà la postérité est commencée pour M. Delavigne, nous serons bien à même de joindre à cet éloge funèbre quelques mots de critique littéraire, pour essayer de marquer précisément la place qu'il occupe l'auteur des *Messénienes* et de *Louis XI* parmi les poètes contemporains, et de distinguer le rôle particulier qu'il fut appelé à remplir dans cette grande lutte poétique, dans ce conflit violent des systèmes ennemis, dans ces antagonismes acharnés de la vieille et de la jeune poésie ? Un homme seul, de nos jours, fut assez heureux ou assez grand pour demeurer tout à fait neutre entre les deux partis rivaux, et se voir honoré à la fois par les romantiques et par les classiques. Ce poète, c'est Béranger.

M. Delavigne ambitionnait aussi cette neutralité glorieuse ; mais, pour y arriver, il prit une mauvaise route ; il se fit conciliateur. Or, Molière nous a appris que l'on ne gagne rien de bon à empêcher les gens de se battre. Les tentatives conciliatrices de M. Delavigne n'eurent donc d'autre effet que de lui rendre hostiles et l'un et l'autre camp.

« Un homme s'est rencontré en Allemagne assez fort, assez audacieux pour tenter cette synthèse littéraire et la réaliser en apparence. L'étonnant génie de Goethe, en des œuvres immortelles, enferma la pensée poétique des anciens et celle des modernes, et, à force d'art, il parvint à se créer cette langue prodigieuse qui s'inspire à la fois de Sophocle et de Shakespeare, de Virgile et de Dante. Mais, dans ce merveilleux travail, le poète s'écarta sans artiste. L'Allemagne elle-même appela tous ces chefs-d'œuvre des *statues*, et condamna son plus beau génie par le surnom qu'elle lui donna de *grand poète*. Ce que Goethe n'avait pu faire, eût-il osé à M. Delavigne de l'écouter ? L'auteur de *Louis XI* doit-il être par ce côté, notre dernier réservez sans doute, à voir de fonder en une poésie souveraine les deux genres inséparables opposés des classiques et des romantiques ? — La première qualité qui fut nécessaire pour opérer une semblable fusion, c'était évidemment un don presque divin d'invention, une double imagination de fond et de forme. Or, — ses adoucissements eux-mêmes en convenant. — M. Delavigne ne fut rien moins qu'un inventeur. Au lieu d'inventer un son propre, chef, il se reposa volontiers de ce son sur Shakespeare ou Byron, et se contentait de « se tailler un poupin dans

ces manteaux de rois. » Quant au style, l'auteur des *Messénienes* était essentiellement conservateur ; ses propres paroles en font foi : « Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde comme un déplaisir cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. » (*Preface de Marino Falero*.)

M. Delavigne avait été élevé et nourri dans le classicisme le plus pur, le plus absolu, je veux dire le classicisme impérial. Il avait grandi dans l'admiration passionnée de Delille et de Ducis ; et à les regarder de près, les *Messénienes* ne sont-elles pas écrites dans la langue du *poème des Jardins*, comme les *Vépres Siciliennes* dans celle d'*Orphée et de l'Œil Noir* ? M. Delavigne, comme toute l'école impériale, fut d'abord et avant tout un homme d'esprit, un littérateur *bien élevé*, un versificateur *attique*, de ceux-là que choisissait de préférence le bonhomme Andriani. — Que ces mots d'ailleurs n'aient pas été pris en mauvaise part. Pour peu que l'on soit familier avec l'esprit de notre littérature classique, on accordera que l'inspiration du bon ton et de la convenance a régné presque uniquement dans les vers et la prose de nos deux grands siècles. De la cette fleur d'urbanité, ce parfum d'exquise politesse qui rendent les lettres françaises claires à tous les yeux européens. Tous nos écrivains classiques furent gens de bonne compagnie, et leur plus digne représentant, c'est le comte de Buffon, tantôt, pour écrire, ses manchettes de dentelle. — Or, ce fut là le mérite singulier de M. Delavigne, de demeurer le fidèle et dernier représentant de la convenance polie et discrète, en ces temps d'anomalies souvent monstrueuses et de licences, pour la plupart, impertinentes. Homme d'esprit à côté d'hommes passionnés, il conserva, dans son style comme dans ses créations, le respect constant de ses limites chaque jour violées. Peut-être pécha-t-il par défaut, mais non par excès ; et, en somme, le monument qu'il a élevé garde une rare dignité, qui ne sera pas son moindre titre aux yeux de l'avenir.

Cependant, on ne peut le nier, malgré cette éducation, cette seconde nature classique, qui désormais ne pouvait point se refaire, M. Delavigne, âme avidement ouverte à toutes les émotions du jour, à tous les sentiments généraux qui remuaient la France, ne demeura pas insensiblement et soufflé poétique qui s'élevait tout à coup, et gonflait les voiles des jeunes poètes. Assis dans son esquisse classique (Voyez l'épître à M. de Lamartine) : « Sous nos deux pavillons nous voignons séparés », l'auteur des *Messénienes* osa livrer, aussi lui, sa voile au vent inconnu ; mais il ne se hasarda pas sur cette mer nouvelle assez loin pour perdre de vue les rivages accoutumés.

« Il semble que M. Delavigne, au lieu d'adopter par sympathie les nouveautés littéraires, les ait comme subtiles à son corps défendant. Il y a dans ses innovations une telle timidité, une telle réserve, que le poète parait faire un sacrifice à la mode du temps, prenant la couleur romantique, mais restant au fond du camp fidèle à ses premiers maîtres. Regardez *Louis XI*, les *Enfants d'Edouard*, *Marino Falero* ; l'auteur classique est à demi romantique, mais le fond demeure classique ; le style s'enrichit de quelques couleurs nouvelles, mais il est toujours tissu sur la trame élégante et quelque peu lâche de Delille et de Ducis. M. Planche distait, tout souverainement sans doute, mais avec quelque justice : « On prétend que M. Delavigne a travaillé à son *Louis XI* quatorze ans. Je ne m'en passe que sa tragédie réfléchie toutes les révolutions qui se sont accomplies au sein de la poésie dramatique, qu'il y ait dans son poème ni peu de tout, une imitation de toutes les manières.... M. Delavigne n'est ni de ce siècle, ni du siècle passé, ni du siècle présent. Je défie le plus habile de surprendre une parenté, si lointaine qu'elle soit, entre M. Delavigne et les choses ou les hommes de ce temps-ci. Les *Enfants d'Edouard* n'ont semblé une gazerou d'emprunter à toutes les oreilles, à tous les systèmes, ce qu'ils ont d'intelligents et de supérieur. »

« Il faut bien, en effet, le reconnaître : n'ayant pas le don d'initiative, qui eût été nécessaire pour jouer ce grand rôle de médiateur entre les deux écoles, et subissant, par conscience romantique, les innovations modernes, M. Delavigne ne put atteindre le but sublime qu'il se proposait, c'est-à-dire de fonder, par la réunion et la fusion pacifique des principes ennemis, cette grande école littéraire qui semble être promise aux destinées futures de notre pays. Et il arriva, chose étrange, qu'au lieu de prendre les devants, l'auteur de *Louis XI* retarda plutôt. Sa poésie mystique, son inspiration mêlée et confuse, pour ainsi dire, semblent en effet former comme une sorte de transition entre l'école impériale, qui se mourait, et l'école romantique, qui naissait pour lui succéder. Si donc M. Delavigne était apparu aux derniers jours du dix-huitième siècle, avant les *Vatches* et les *Martyrs*, il eût tenu à cette époque une place éminente, joué un rôle salutaire, rempli une mission féconde. Mais, poète transitoire, alors que MM. Lamartine et Hugo avaient déjà été le grand mouvement poétique, il lui fut seulement réservé d'initier la masse, toujours retardataire, aux nouvelles idées qui troublèrent déjà dans les régions plus hautes, de la, sans doute, les grands succès populaires de M. Delavigne ; et c'est en ce sens qu'il faut entendre ces durs paroles de M. Planche : « L'esprit, l'imagination et le style de M. Delavigne sont à la fois du plus grand nombre. »

Du reste, nous n'avons aucune vue de la valeur relative, pour ainsi dire, de M. Delavigne ; et nous fallait bien jouer le poète au vis-à-vis de ses contemporains, puisqu'il avait prétendu lui-même servir de lien entre les partis opposés de son temps. — Si, maintenant, nous considérons absolument les œuvres de M. Delavigne, nous n'osons qu'à répéter les éloges les plus légitimes que chacun a déjà données au talent ingénieux, à l'esprit élégant, au style toujours pur et choisi de l'auteur des *Messénienes*. Mais nous voudrions surtout cette conscience poétique, cette honnêteté littéraire, qui ne se rencontrent plus de nos jours, et qui respirent dans toutes les œuvres de M. Delavigne. Jamais il ne fit telle de sa muse, jamais il ne

trempan dans ces basses pratiques, familières à nos écrivains les plus en renom; jamais enfin le poète ne cessa d'être un honnête homme. Aussi son nom conservait-il auprès du public tout son premier crédit, et ses plus minces productions étaient accueillies avec l'estime respectueuse que l'on devait à l'auteur. M. Delavigne, d'ailleurs, trouva sa probité littéraire la récompense qu'elle méritait; il fut presque le seul de nos auteurs fameux qui ne vit point décroître, avant l'âge, son talent et son génie; jusqu'au dernier moment, il se préserva de la houle des œuvres indignes, et jamais peut-être ne s'est-il élevé plus haut, comme écrivain, que dans sa comédie de la *Popularité*, composée si longtemps après ses premiers chefs-d'œuvre.

Donnons donc un nouveau regret à cet homme éminent, si tôt enlevé aux lettres et à la patrie. Personne, hélas! parmi la génération nouvelle, ne se levant pour remplacer celui qui s'éteignait, la mort de chaque grand poète doit sembler deux fois douloureuse, et par la perte d'un beau génie, et par le vide qu'elle laisse après elle, et qui ne sera point comblé.

Les obscures de M. Casimir Delavigne ont un lieu mérité, 21 décembre. Toutes les classes de la société avaient été rassemblées à cette triste solennité; on évaluait à plus de six mille le nombre des assistants. Les notabilités littéraires, artistiques et politiques s'étaient particulièrement pressées de venir rendre ce dernier devoir à l'illustre poète.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, et par MM. Germain et Fortuné Delavigne.

L'Académie Française, la commission des auteurs dramatiques et la Comédie-Française, assistaient en corps aux obsèques.—Le roi et le duc de Nemours avaient envoyé leurs voitures.

Des discours ont été prononcés sur la tombe de M. Delavigne par MM. Montalivet, Victor Hugo, Frédéric Soulié, Tissot, ancien professeur de M. Delavigne, Sanson et Léonard Chodsko; celui-ci parlait au nom de la nation polonaise.

Une souscription va, dit-on, être ouverte pour élever un monument au grand poète que la France a perdu. Les théâtres, et d'abord la Comédie-Française, contribueraient par des représentations à cette œuvre nationale.

Il était de la philosophie épiciurienne de feu Etienne Bequet, le prédécesseur de M. Jules Janin au *Journal des Débats*, et pratiquait la religion de maître Adam:

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos carreaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tommes.

Wallis plaidait souvent. On écoutait avec plaisir sa parole vive, spirituelle, fine... et fréquemment trempée de chambertin et d'ai, *generosa plena Baccho*, suivant l'expression d'Horace. Comme orateur, Wallis se couronna de pauppers encore plus que de lauriers.

Tous ses confrères l'aimaient. — La tendresse est rare entre avocats, — ils l'aimaient pour sa douceur, la facilité de ses mœurs, sa gaieté, ses saillies, pour les mots piquants et cotivés qu'il semait à pleines mains avec une verve invraisemblable. Les graves présidents eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de tempérer leur rigidité d'un sourire, en voyant Wallis prendre place à la barre. — Wallis fut un des fondateurs de la *Gazette des Tribunaux*; il excellait dans le compte-rendu pathétique ou burlesque; le drame, la comédie, la parade judiciaire avaient en lui un historiographe pittoresque qu'on remplacerait difficilement.

Il a fini par une attaque d'apoplexie, — comme il devait finir. — La veille, il s'adressait encore amplement et plaidait pour une pauvre femme dont il obtenait l'acquiescement. C'était mourir à peu près comme il avait vécu, entre un verre et une Cour d'assises. Du reste, Wallis ne regrette sa vie, on peut en être sûr. Il était d'avance trop bien préparé à toutes les fortunes; et puis, le siècle commençait à lui sembler assez malséant.

Aimant la vie et les comptoirs,
Nos pères etaient gais et frais.
On change de tout âge,
Nos jeunes gens ont tout blâfé,
Tout souvenu comme un corbillard.
Amis, voilà, on est bien là,
C'est cela qui m'enchante!

« Tous ces gens-là sont insipides, disait-il deux jours avant sa fin; il est temps que j'aile un peu m'égarer chez les morts! » — O Wallis! peut-être nous dire si en effet l'autre monde est plus gai que celui-ci?

Paris n'est pas ennoyé remis de la surprise mêlée d'effroi que lui a causé l'assassinat de la malheureuse veuve Ségoff. Jamais l'Ambien-Comique, dont le mari de cette pauvre vieille femme a été longtemps directeur, n'a offert, dans ses plus noirs mélodrames, un crime plus singulièrement horrible que ce crime comique, et rien plus avare d'anecdote et de sang-froid épouvantables. On sait que l'assassin se nomme Ducros; il est âgé de vingt et un ans, et appartient à une honorable famille de Toulouse. Ducros était venu perfectionner à Paris ses études de pharmacie, disent les journaux. Quel perfectionnement! Trois jours après son arrivée il étranglait madame veuve Ségoff et la volait. Ducros a la voix douce, les sourires doux, le regard doux. On peut dire, — qu'on ne pardonne cet horrible assemblage de mots, — qu'il assassinait son monde avec politesse. Au moment où il sortait d'étrangler sa victime, tandis qu'elle était palpitante et râlant encore, quelqu'un le vit, le chapeta à la main, s'inclinant sur le seuil de la porte, dans l'attitude d'un homme qui se défend contre un excès de prévenance: « Non, madame, disait-il, ne vous dérangez pas; rentrez chez vous, je vous en supplie; je ne souffrirai pas que vous me reconduisiez plus loin. » Il parlait ainsi pour donner le change et faire attester au besoin, si on l'accusait, qu'il n'instait où il avait quitté la veuve Ségoff, elle vivait encore, puisqu'elle venait à toute force le reconduire jusque sur le palier.

On a raconté comédien, après le meurtre, il était allé chez M. Ségoff par fils, auquel il était particulièrement recommandé par d'honorables habitants de Toulouse, et comment il se rendait chez une nièce de sa victime au moment où il fut reconnu et arrêté; mais voici un fait qui n'a pas été publié. Deux jours avant le crime, M. Ségoff fils, voulant faire honneur à ces lettres de recommandation, invita Ducros à dîner. Ducros vint; on dîna bien et gaiement; l'homme qui dévota bientôt étrangler la mère reçut de la main confiante du fils le vin et le pain de l'hospitalité. Le dîner fini, M. Ségoff s'excusa, pour raison d'affaires, d'être obligé de sortir: « Eh bien, dit Ducros, je finirai la soirée avec madame. » — M. Ségoff, récemment marié, l'habitait pas avec sa mère. — D'abord il fut sur le point de céder à la proposition de Ducros; puis, toute réflexion faite, il lui comprendra à son hôte qu'il ne serait pas convenable de sa part de rester toute une soirée seul avec une jeune femme qui le voyait et le recevait pour la première fois. Cette insinuation parut vivement contrarier Ducros. Il se retira cependant en disant: « J'irai au spectacle! » Il alla au théâtre des Variétés, où il se divertit beaucoup à voir Buffé et le *Gamin de Paris*. La jeune dame Ségoff courtoise avec terreux se dîner, et l'insistance que mit Ducros à vouloir rester près d'elle, pendant l'absence de M. Ségoff, l'horrible catastrophe qui suivit ce dîner, certaines marques d'impatience, certains regards rapides et involontaires, qui n'avaient alors aucun sens pour madame Ségoff, et qu'elle explique aujourd'hui, peuvent faire soupçonner que Ducros aurait tenté ce soir-là contre la bru le crime qu'il accomplit le surlendemain sur la belle-mère.

On annonce l'arrivée à Paris de l'ex-régent Espartaco. L'ordre est arrivé de lui prélever un appartement à l'hôtel Meurice. Espartaco s'en va à Londres; le spleen le gagne; ses mémoires lui ont conseillé Paris. Il faut donc compter sur Espartaco, et le mettre au nombre des comités de cet hiver. Mais qu'il s'y attende; quand on l'aura vu une fois manger un bifteck au Café de Paris, prendre sa demi-tasse chez Tortoni, et jurer sa parthe de bien-être au Cercle des étrangers, tout sera dit, personne ne le regardera plus. Zurlano durera un

peu plus longtemps; mais Zurlano ne viendra pas; il s'est fait définitivement ermite, et habite, suivant les correspondances de Madrid, un petit village des environs de Valence, où il a ouvert un débit de cigaretes. *O vanitas vanitatum!*

Quelle chose fait plus de bruit que la prochaine arrivée d'Espartero. Ce quelque chose vaut bien la peine en effet qu'on s'en occupe. — Ah! d'année, dites-nous ce quelque chose? — M. Beryer va convoier en secondes nées. Si nous nous marions, vous, moi ou moi vivrai, l'affaire ne ferait pas le moindre bruit; à peine si le beaudin de la paroisse s'en douterait. Mais M. Beryer, diable! prenons garde; toutes les cloches de la vieille monarchie vont carillonner. M. Beryer était venu depuis à peu près un an. Veuf, il épouse une veuve, madame de Sommariva. Feu M. de Sommariva était, comme on sait, un grand amateur des beaux-arts; sa galerie de tableaux et de sculpture passait pour une des plus riches qu'un simple particulier eût jamais possédées. Elle a été vendue publiquement après sa mort. Quoiqu'il en soit, M. Beryer, en prenant possession de l'hôtel de Sommariva, y trouvera bien encore quelque statue de Démétrios ou de Céciron pour lui tenir compagnie.

Puisque nous voici à parler de statues, parlons de la statue qu'il est question d'élever à Rossini dans le foyer de l'Opéra. Nous ne sommes pas pour les statues qu'on dresse aux gens de leur vivant; c'est leur donner de l'encepsion dans le nez; cela fait mal. Et n'est pas que nous contusions la gloire de Rossini ni son génie; si quelqu'un a droit à la statue lyrique, c'est lui assurément; il y a droit un uéne titre que Gluck et Mozart. Mais si nous rendons cet honneur à l'auteur de *Guil-laume-Tell* et du *Barbier*, gare! nous sommes perdus! Les statues vont nous écraser; chaque croque-note voudra avoir sa statue. Vous savez de quels effrayants monus-propres sont dotés les petits hommes de ce temps-ci! Il n'y en a pas un qui ne se croie l'égal d'un colosse. Allons! vite, sculpteur, tailleur en marbre, coule-ino en bronze, je veux avoir ma statue! Rossini a bien la sienne! Et en effet, les voici déjà qui s'aumentent; depuis que le bruit est répandu qu'un comité d'artistes s'est formé pour aviser au moyen de mettre Rossini en statue, ils se récrient et réclament le dernier numéro de la *Gazette musicale* leur sort d'interprète. Une statue à Rossini, si donc! nous vous trompez! Il n'y a dans le monde que moi qui mérite une statue. Oubliez-vous donc mes barcarolles, dit celui-ci; et mes nocturnes, ajoutez et autres; et mes chansonnettes, s'écrie l'un, et mes petites opéras-comiques, o fulmine l'autre. Si bien, un train dont va sa statue; mais, en revanche, nous nourrissons bien voir sur le piedestal M. de Plouton ou M. Plidi.

Mademoiselle Plessis vient de se hasarder avec succès dans le rôle d'Elmore de *Tartuffe*. Ce rôle était un de ceux que mademoiselle Mars aimait et qu'elle jouait souvent; ce n'est pas, qu'il soit brillant, mais il est correct, sage, modéré, d'un grand goût; il faut un art exquis pour y réussir et lui conserver sa décence spirituelle et son aimable honnêteté. Mademoiselle Mars y excellait; mademoiselle Plessis n'a pas été mademoiselle Mars, mais elle s'est mise en route pour y arriver. Quelle charmante Elmore, d'ailleurs! quels yeux! quelle jeunesse épouvante! ce monsieur Tartuffe est bien là! en pleine tentation! On remarque cependant, non sans quelque regret, que mademoiselle Plessis, depuis quelque temps, tombe dans le sérieux. L'autre jour, elle était quinquarosse dans l'Ére, de M. Gozlan; le lendemain, châteaunesse dans la *Tartine*, de M. Scizbac et la voici la sage et prudente Elmore. C'est un bien grave office pour votre belle jeunesse, mademoiselle, et vous commencez de bonne heure à entrer en sagesse. Quel grand mal, si vous étiez l'épouse d'un homme plus âgé que vous; Elmore vient toujours assez tôt, et d'habitude vous n'êtes pas faite pour être châteaunesse, et qu'on se passe! Dans cinquante ans, soit, on vous le passera!

Nous avons quité tout à l'heure Rossini un peu brusquement; voici une anecdote qui nous ramène à lui: il en est resté le héros. La scène se passe à Paris, pendant la dernière visite que l'illustre maestro a bien voulu faire à la moderne Babylone. Rossini vient de recevoir chez lui un de nos pianistes les plus excentriques et les plus échevelés; c'est Volz-voles qui je vous jure quelque chose de ça façon? « dit notre homme. Rossini se défend; il a divorcé avec la musique, et ne veut plus entendre une note. Mais le pianiste insiste; le pianiste est tenace de sa nature, le pianiste échevelé surtout; et s'installe donc, et fait courir ses doigts sur les touches sonores, ça et là, avec une fureur à lous crins. Après une demi-heure d'ouragan, il se lève pâle et inonde de sueur: « Eh bien! dit-il à Rossini, comment trouvez-vous cela? » Le maestro garde le silence, et comment trouvez-vous cela? mio carissimo? répète le pianiste avec insistance et d'un air triomphant. — Je trouve, répond Rossini avec sa raillière bonhomie, je trouve cela étouffant, vous êtes plus fort que Dieu: Dieu avait fait le monde, vous venez de faire le chaos; il est question de mettre un impôt sur les voitures de luxe et sur les chiens, à l'imitation de l'Angleterre; cela fera aboyer beaucoup de gens, les portières surtout et les vieilles filles.

M. Alexandre Dumas continue son commerce; il vient de présenter au Théâtre-Français une nouvelle comédie en cinq actes et en prose, *Une Conspiration sous Louis XV*, le tout sans préjudice d'une autre comédie en cinq actes, regne au même théâtre, et d'un drame non moins en cinq actes, *Lord Dunsby*, que l'Olden annonce pour la semaine prochaine. M. Dumas a des drames et des comédies plus ou moins; il ne tire pas son mouchoir ou sa tabatière sans en faire tomber deux ou trois à chaque pas; les passants marchent dessus.

Le Sultan a fait mander en France un professeur de langue française et de géographie. Un des élèves les plus distingués de l'École Normale vient de partir pour donner des leçons à Sa Majesté turque. O Londres de Soliman et de Sidi-Bon, qu'allez-vous dire? Avant un an peut-être votre histoire sera toutament voltairienne, le *Contrat social* et les *lettres persanes*. Par Mahomet! ou allons-nous?



Ces derniers jours ont été attristés par plus d'une mort; je ne parle pas des morts vulgaires; celles-là suivent leurs cours habituels et s'accomplissent sans bruit. Je veux parler des morts qui importent un homme d'esprit ou de talent, méritamment tout à coup celui-ci au milieu d'un bon mot, celui-là dans la méditation d'une œuvre importante, et obtiennent dans le journal du lendemain les honneurs de l'article nécrologique. Ainsi nous avons à regretter Casimir Delavigne, notre illustre! Presqu'en même temps que le noble poète, un autre homme mourait, qui n'était qu'un homme intelligent, d'humeur originale et plaisante; mais il avait posé si loin la singularité et la verde folle, qu'il était arrivé par là à une véritable célébrité, du moins dans le monde où il vivait et dans le cercle de ses nombreux amis. — Casimir Delavigne a droit à une place à part, à un hommage sérieux, complet, à l'abri de tout voisinage et tout mélange; cette place particulière, *l'Illustration* l'a réservée au poète. — Quant à Wallis, l'autre mort, ce n'est pas un de ces héros enfants de la Muse, un de ces bardes inspirés dont on n'approche qu'avec respect et qui demandent un sanctuaire; on peut donc placer ici Wallis sans façon, et lui faire un simple signe d'adieu. Certes, l'ombre de ce grand, intéressant et joyeux philosophe ne se fâchera point d'être ainsi traitée sans plus de cérémonie; il n'est pas possible que Wallis soit sans s'être absent sur le chemin après sa mort que de son vivant; Wallis était certainement l'adversaire le plus déclaré de toute pompe et de toute étiquette.

Tant qu'il vivait, il fut avoué. Bien seul aujourd'hui dit ce que Wallis est maintenant! Mais ce n'était pas un de ces avocats jaunes, rudes, enquis, amalgamés par les vieux rêves et le Digeste; il avait la pensée rude, les yeux douches et fleuris, la lèvres pleines d'appétit, l'œil au champagnis. Comme, après tout, les dieux et les rois sont soumis à de rudes épreuves dans la succession des révolutions et des métamorphoses religieuses et politiques, on aurait pu croire, à voir notre Wallis, que c'était le dieu Bacchus ou le ton de Cocagne que la charte du paganisme ou l'établissement du système représentatif avaient obligé de se réfugier dans la toize, et de se faire inscrire au tableau des avocats près la Cour royale de Paris.

Théâtres.

Tibère, tragédie de MARIE-JOSEPH CHÉNIER (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Le Vengeur* (CIRQUE-OLYMPIQUE).

Proscrit par la censure impériale, le *Tibère* de Chénier était depuis vingt ans réfugié dans les œuvres du poète. L'interdit eulien vient d'être levé, et *Tibère* a pris possession de la scène. Toutes ces énergiques beautés que la tragédie recèle, beautés jusqu'ici réservées seulement à la curiosité du lecteur, le parterre vient de les reconnaître à la lueur de la rampe, et de les saluer de ses bravos. Le succès public a confirmé le succès de la lecture solitaire.



(Portrait de Marie-Joseph Chénier.)

Comme le titre l'indique, le sujet de l'ouvrage de Chénier est la peinture du caractère de Tibère. Le poète prend le terrible et tortueux empereur au moment de la mort de Germanicus, son fils adoptif; toute cette héroïque et fatale histoire de Germanicus a été tracée, on le sait, par la main de Tacite en traits impérissables. L'étude de Chénier n'est

pas indigne de cette vigoureuse peinture de l'historien. Tibère a empoisonné Germanicus par la main de Pison, ou du moins, suivant Chénier, Pison a connu les préparatifs du crime et ne l'a point empêché. Maintenant tout est dit: Germanicus est mort; il ne reste plus que la fière douleur d'Agrippine, sa veuve, et le remords tardif de Pison. Tous deux viennent à Rome, et arrivent en même temps, Agrippine portant dans son sein les cendres de son époux, comme dit Tacite. Agrippine vient punir Pison; de son côté, Pison est déterminé à se défendre; il compte d'ailleurs sur l'appui de Tibère, son secret complice.

Telle est donc la position de Tibère: il faut qu'il feigne de pleurer Germanicus avec Agrippine, et de s'associer à sa vengeance, cependant qu'il ménage Pison, dont il craint les révélations et le désespoir. La tragédie s'engage sur cette situation à double face. C'est un jeu de bascule perpétuelle que joue Tibère; de l'exposition au dénoûment, s'efforçant de pleurer Germanicus d'un oeil, si on peut se servir d'une expression si bourgeoise en un sujet si terrible, et de l'autre oeil désignant à Séjan Agrippine et Pison, qui le gênent tous deux, et dont il veut se débarrasser en même temps.

Le mensonge, la ruse, l'hypocrisie, toute l'habileté tor-



(Théâtre-Français. — *Tibère*, acte II, scène II. Agrippine, accompagnée de ses enfants, accuse Pison dans le sénat en présence de Tibère.)

teuse et souveraine de l'âme de Tibère est mise en œuvre dans cette lutte difficile: tantôt il flatte la douleur d'Agrippine, tantôt il ménage Pison; une autre fois il cherche à corrompre, par la séduction du pouvoir, Cnécus, le fils de Pison, le jeune Cnécus, qui a conservé la vertu des vieux Romains dans ce temps de bassesses et de vices.

Mais Tibère a beau faire, Agrippine et Pison finissent par

lire dans la nuit de son âme: l'une y découvre la fausseté de sa pitié menteuse; l'autre, le secret de l'abandon que le tyran fait de lui et de la ruine qu'il lui prépare. Le ressentiment et le remords élèvent alors le coupable Pison jusqu'au courage d'une expiation publique: il déclarera son crime en plein sénat, à la face de Rome, et il nommera son complice, c'est-à-dire Tibère lui-même, voilà ce qu'il annonce au tyran,



(Cirque-Olympique. — Dernière scène du *Vengeur*: le navire disparaît sous les flots.)

voilà ce qu'il promet à son fils Cnécus; mais Tibère a dit un mot à Séjan, et ce mot suffit. Tandis que le sénat et Tibère, et Cnécus, et Agrippine sont en présence, attendant Pison, Séjan vient dire que Pison s'est donné une mort volontaire; une mort volontaire annoncée par Séjan! vous sentez ce que cela veut dire; on devine que Tibère a passé par là. Il ne reste à Cnécus que le poignard de son père, et il s'en sert pour échapper à la tyrannie.

Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

Cette tragédie est d'un ton constamment énergique et grave; la pensée a de la force, le style une concision et une fermeté peu communes. On a remarqué surtout quatre belles scènes: l'arrivée d'Agrippine, suivie de ses deux fils et présentant au sénat l'urne de Germanicus en demandant vengeance, l'entrevue de Tibère et de Pison, où Pison déclare

qu'il est résolu à dévoiler le terrible secret qui le lie; l'aveu qu'il fait de son crime à son fils Cnécus, et enfin le dénoûment de la tragédie, où Cnécus, frappant Tibère d'anathème, se poignarde.

Liger s'est fait remarquer dans le rôle de Tibère par des études habiles et tout à fait dans le caractère du personnage; mademoiselle Araldi, malgré son inexpérience, Guyon, malgré ses cris, et Geoffroy méritent bien aussi quelques éloges.

— Le nom de Marie-Joseph Clérier est sorti honoré et glorieux de l'épreuve.

Tout le monde connaît le dévouement héroïque du *Vengeur*; c'est un des plus beaux faits de nos annales maritimes. Le glorieux événement s'accomplit le 28 mai 1794. Le *Vengeur*, séparé de la flotte commandée par Villaret-Joyeuse, qui soutenait contre les Anglais un combat terrible; le *Vengeur*, environné de forces supérieures, désespéré, criblé de boulets, faisant eau de toutes parts, après avoir repoussé deux fois l'abordage; le *Vengeur* refuse de se rendre; et quand l'heure est venue, quand les canons, arrivés à fleur d'eau, sont près de disparaître, le *Vengeur* lance aux Anglais une dernière et terrible bordée; puis, tandis que l'équipage crie: *Vive la France! vive la République!* le vaisseau disparaît lentement dans les flots avec ses combattants héroïques.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élevé en perissant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri: *Vive la Liberté!*

Telle est la sublime action que le Cirque-Olympique vient de mettre en scène avec la conscience patriotique et l'étonnante vérité qui caractérisent les représentations de ce théâtre militaire.

La mer vue par un clair de lune, la lutte acharnée et la disparition du *Vengeur* sont deux tableaux d'une grande beauté. Cela émeut, cela domine le frisson, et l'imitation est si heureuse que, les nuages de poudre et les bordées de canon aidant, on pourrait croire qu'on a vraiment affaire à un Océan furieux.

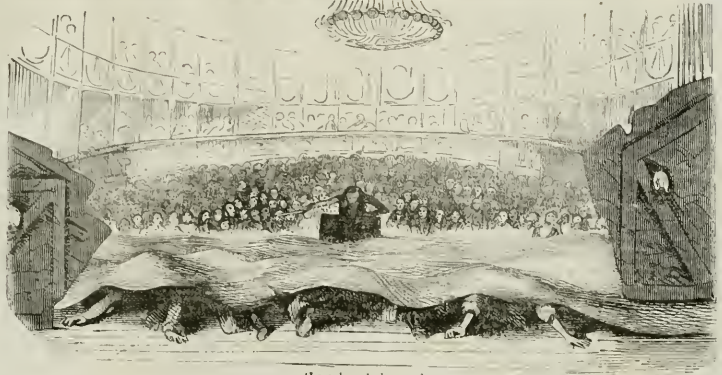
Il ne faudrait pas trop s'y fier cependant; cet Océan est un Océan pour rire, et puisque le jour de l'an approche, nous allons livrer à nos lecteurs, en guise d'étranges, le secret de cette mer ou tranquille ou furieuse.

Pour avoir une mer, au Cirque-Olympique, à l'Opéra ou ailleurs, vous prenez d'abord une vaste toile; sous cette toile vous jetez une douzaine de figurants mâles ou femelles, le sexe n'y fait rien, la mer n'y regarde pas de si près. Cela fait, vous avez votre Océan au grand complet. Desirez-vous une mer orageuse? Le chef d'orchestre se dresse comme un diable et agite son archet en guise de trident; la musique aussitôt imite le mugissement des flots. A ce signal, nos figurants se mettent à l'œuvre; l'un se lève, l'autre se baisse; la toile suit le mouvement onduleux, et figure ainsi, par cette oscillation de haut en bas, un roulis parfait et une tempête de première qualité.

Étes-vous las des orages? Vous plaît-il de glisser tranquillement sur une onde tranquille? Le chef d'orchestre s'incline, baisse la tête comme un Neptune vaincu, les violons jouent en *decrescendo* et les flots obéissants se jettent à plat ventre...

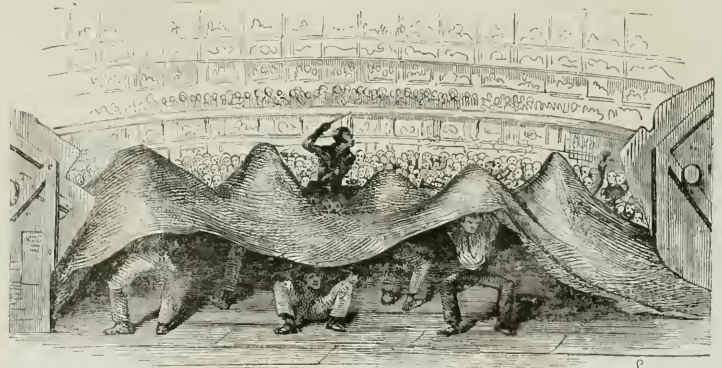
Eh! vogne ma nacelle!
Doux zéphyr, sois-moi fidèle!
Nous toucherons au port!

Le métier de flot est rude; aussi les traite-t-on en conséquence: dans les temps calmes, chaque flot reçoit cinquante centimes par tête; si on leur demande une tempête, ils obtiennent une haute paie d'un franc. Je ne parle pas des petites vagues qui sont des enfants de coulisses... Ceux là ont pour appointements des coups de pied où vous savez bien; dans la canicule, l'état de flot est particulièrement insupportable, ils sont en nage. Un jour, M. Franconi surprit, au



(Le calme de la mer.)

milieu de la tempête, trois des plus gros flots qui buvaient le zéro, monsieur, lui répondit le premier flot, nous n'avons pas de bouteille de bière. Il leur en fit un reproche: «Qu'en voulez-vous de siot!»



(La mer agitée.)

THÉÂTRE ITALIEN.

Il Fantasma (le Fantôme), opéra en trois act s, musique de M. PERSIANI.

Cet ouvrage est la traduction, ou plutôt l'imitation d'un mélodrame de M. Méhseil, qui eut jadis un grand succès à

la Gaîté. Il était orné, à cette époque, de décorations fort belles, dont M. Daguerre, si je ne me trompe, était l'auteur. Il eut, pendant quelques mois, un grand retentissement; puis il quitta Paris, et fit son tour de France; puis il passa les monts. Une fois en Italie, il adopta, en mélodrame avisé qu'il était, le costume et les usages du pays; il se fit *libretto*, et les compositeurs lui firent fête; M. Carafa le revêtit, à Mi-



(Théâtre Italien. — *Il Fantasma*)

lui, d'une belle partition pleine de charnans motifs et de nobles harmonies. Qu'était-il devenu depuis lors? Le Figure, n'était apparemment retié du monde. M. Persiani l'a rencontré...

Ce fantôme habite le château de Scylla. Le lecteur sait trop bien sa géographie et sa mythologie pour que je lui dise où est Scylla. Mais Scylla a subi d'étonnantes transformations avec les années. Après n'avoir été bien longtemps qu'un aride rocher...

Do qui demandé-t-il vengeance? quel est son assassin? Là est la difficulté.

Le duc Ernest, frère du mort, prétend que c'est Adolphe; et Roger, l'époux du duc Ernest, assure qu'il en a la preuve, et qu'il est en mesure de l'attester. Je ne puis nier que les apparences ne soient, jusqu'à un certain point, de leur côté...

L'empio Adolfo, nevisor del duca Ansaldo
Se in Calabria si cela,
Morte ahi chi occuira ota il ribaldo,
Premio chi lo rivela.

En attendant, le duc Ernest ne néglige rien pour faire tourner à son profit les malheurs de sa famille. Hermine ne peut plus déceint songer à épouser l'assassin de son père. Pourquoi n'épouserait-elle pas son cousin Hermann?

Un tribunal est assez étrangement composé, et d'ailleurs il suit une procédure qui ne serait du mise dans aucun pays civilisé. C'est le duc qui accuse, et c'est le duc qui condamne.

Voua Adolphe bien près de sa fin, et c'est dommage, car Adolphe est un beau jeune homme, fort également bon, porteur d'une magnifique chevelure noire, et doné d'une des plus charnantes voix de toner que l'on puisse entendre...

Le fait vient, et le fantôme recommence sa promenade labyrinthique. Le voyez-vous, déroulé d'un vaste manéant, qui glisse à pas silencieux derrière ces sveltes colonnes? Il s'approche; le vois devant vous; le reconnaissez-vous à présent? O surprise! ce n'est point un mort, mais un vivant!

Voilà ce qu'on lui chante en chœur, et le plus harmonieusement du monde. Après quoi chacun va se coucher, et les spectateurs en font autant.

Si cette histoire n'est pas tres-amusante, elle est du moins tres-morale, et c'est beaucoup. Et puis, comptez-vous pour rien la musique de M. Persiani et le chant de madame Persiani?

Il y a dans la partition des morceaux fort agréables: — une tarentelle, chantée en chœur par les prestans calabrais, qui a paru tres-épouante; — un air à trois temps, où le compositeur a parié comme à plaisir des difficultés de vocalisation qui encourent...

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRICAINÉ.

(Suite et fin. — Voir page 216.)

Tout allait bien jusque-là; les deux amants se croyaient comble de leurs vœux; mais le ciel, qui se plaît à éprouver les bons cœurs, leur réservait un chagrin bien amer. Ce lendemain, si beau dans leur espoir, devait être le plus triste jour de leur vie.

Le soleil s'était levé radieux; Daniel en conçut un heureux présage; il donna un dernier coup d'œil à son horloge, en grassa les principaux ressorts, la monta avec soin, et la referma précieusement dans son armoire; puis il descendit à la boutique. Son maître était déjà levé, debout sur le seuil de la porte...

Quand onze heures furent sonnées, le maître monta dans sa chambre, comme il était accoutumé de faire tous les jours à la même heure. La plus grande joie du vieil horloger, depuis qu'il ne pouvait plus travailler, était de monter lui-même toutes les horloges de sa maison, et d'en régler le mouvement à une seconde près; il avait dans sa chambre à coucher une collection d'horloges de France, qu'il soignait particulièrement et chérissait plus que ses propres enfants.

Dès qu'il fut monté, Daniel, plein de confiance, alla en toute hâte chercher son horloge; il eut quelque peine à ouvrir l'armoire où il l'avait renfermé; la clefournant difficilement dans la serrure; mais il n'avait pas le temps d'y prendre garde. Il savait sa précieuse machine et descendit les escaliers quatre à quatre. Arrivé devant la porte du maître, il leva le loquet sans hésitation et entra. — Onze heures et demie allaient sonner aux horloges françaises. Saunders, qui tremblait déjà d'être surpris, se précipita sur le seuil; le horloge sonnerait la demoiselle et d'un seul coup. Un sourire superbe éclairait la physionomie du vieux scudaler. Tout à coup, plus de trois secondes après les autres, se fit toutteusement entendre une demoiselle retardataire. L'horloge parlait, et tout fut: «C'est le Turc! s'écria-t-il; encore le Turc, toujours le Turc! L'imbecile! le idiot! je le reconnais bien! Et il montra le poing à une belle horloge de passe, surmontée d'un magnifique Turc en or. La volée de Saunders était effroyable, et se répandait en injures: « Dire que je le rarganze tous les jours, ce grand de Turc! ou, tous les jours, ce chien d'indille! Quel est donc l'une de Français qui a pu fabriquer une aussi ignoble patraque?... Is abbaité cela de l'horlogerie, de l'autre côté de l'eau?... Va, bélette, je te vendrai au rabais, si tu continues... toujours en retard! » Et se tournant vers Daniel, qui l'écoutait la bouche béante: « Que me veux-tu, imbécile! que tiens-tu là sottuement entre les mains? » Daniel tremblait de tout son corps, comme s'il eut été lui-même le coupable Turc pris en flagrant retard; et il eût bien voulu se sauver, voyant le beau temps et la bonne humeur du matin ainsi tournés en orage et en enfer; mais il n'était plus temps de songer à la retraite. « Voyons, parlez-moi, bon! » s'écria le patron d'une voix de tonnerre.

Daniel jugea que l'heure des résolutions extrêmes était arrivé; et, appelant Dieu à son aide, il dit d'une voix à peu près assurée: « Maître, j'ai à vous parler de choses graves; et Saunders ouvrit de grands yeux, et regarda Daniel de la tête aux pieds. « Je suis bon ouvrier, repit Daniel, sans se déconcerter de ce terrible regard; c'est vous qui me l'avez dit ce matin; et me voici en âge de me établir. — Tu n'as pas le sou, interrompit le maître. — C'est vrai; mais je suis travailler, et je travaillerai. Eh bien! va-t'en aux diables! établis-toi où tu voudras, le monde est bon; mais je te préviens que je ne t'avancerai pas un demi-schelling. — Maître, je n'ai point envie de vous quitter. — Ouais! que veux-tu dire? — Maître... j'aime votre fille, et votre belle-mère. » Saunders, pâle de colère, saisit une chaise; mais déjà Daniel, déposant son horloge sur la table, avait saisi le bras du vieillard d'une façon énergique, qui ne souffrait point la résistance.

« Ecoulez-moi, M. Saunders; vous êtes le maître, et moi l'ouvrier; mais je suis un homme honnête, et vous n'avez pas le droit de me maltraiter. Je ne viens point, comme un vagabond sans sou ni maille, vous demander la main de votre fille; j'apporte ma dot; la voici; et il montra son horloge. — Ce cocoan? fit tranquillement l'horloger. — C'est en ce point un cocoon, mais un rissacéon; une belle chose, après, et mieux encore que celle de l'étranger que vous appelez un sorcier. Midi va sonner, vous entendrez ma musique; quand elle sera dévidée, » Daniel lacha le bras de son patron, et vint tout pale s'asseoir auprès de son horloge. Saunders croyait réver.

Cependant, Samuel Saunders descendait à la boutique, et reconduisit jusqu'à la porte son vilain compagnon; une mauvaise joie était peinte sur sa figure, et son rire saccadé n'annonçait rien de bon. Louise se trouvait seule alors dans la boutique, et baissait les yeux pour ne point rencontrer les regards méchants de son frère. Samuel ricana quelque temps, debout devant elle, puis il la prit rudement par la main: « Viens là-haut, lui dit-il; midi va sonner; » et il la traîna de force jusqu'à la chambre de leur père.

A la vue de Samuel qui riait, et de la pauvre Louise toute tremblante, Daniel sentit un froid mortel pénétrer dans son cœur. « Ah! le voilà, bonne fille! » s'écria le vieux Saunders d'un air menaçant. Daniel se mit entre Louise et son père, et sa figure était si déterminée que le vieillard recula. Samuel s'était assis dans un coin de la chambre, riant machinalement dans sa barbe rousse, et sifflottait suivant sa coutume.

« Midi! » s'écria Daniel. Les horloges de France frappèrent leur premier coup. « Elle est un retard fa machine, » dit froidement le vieil horloger. Il n'avait pas fini ces mots, qu'un bruit rauque se fit entendre, comme si l'on eût tourné une vieille crécelle, ou fait entrer une corde sur une poulie rouillée. Le pauvre Daniel poussa un cri d'angoisse, et Louise vint tomber sur une chaise, à demi morte. Samuel relata de rire; le vieux Saunders s'éleva sur l'horloge de Daniel, la jeta à terre, la brisa en mille pièces d'un coup de pied, et poussa rudement Daniel par les épaules, en le chargeant d'injures grossières. Le pauvre garçon eut tellement stupefact, qu'il se trouva dans la rue sans savoir comment. Samuel se frottait les mains pendant cette belle évocation; il donna aussi, lui, un coup de pied dans les débris de la machine, et sortit.

Louise se trouva seule alors dans la chambre de son père; et telle était la douleur qui l'oppressait, qu'elle ne pouvait plus pleurer; enfin, elle s'agenouilla sur le carreau, et se mit pieusement en devoir de recueillir les morceaux de l'horloge brisée. La première pièce qu'elle trouva sans sa main fut une petite roue d'argent, que Daniel avait mis deux grandes nuits à faire, et qui devait faire mouvoir les principales cordes du clavier de l'horloge. — Toutes les dents de cette roue ayant été coupées; et la trace de la mécanisme était si visible, l'horloger. Le premier mouvement de Louise fut pour courir montrer à son père cette pièce acquiescière; et donner le coupable. Mais le coupable était certainement Samuel (son méchant frère seul le trouvait), et Louise connaissait son père pour juste autant que sévère. Pour une action si noire, il eût maudit son mauvais fils, il l'eût chassé, frappé peut-être.

être de sa main; et Samuel, dans sa fureur, aurait-il respecté l'auteur de ses jours? Non! ce n'était point là les auspices sous lesquels Louise devait s'unir à celui qu'elle aimait.

Louise enveloppa soigneusement la roue mutilée et la fit tenir au pauvre Daniel, avec ces simples mots : « Mon frère est le complice! Il ne m'en dirait rien à moi-même. Adieu! je vous oublierai pas. » Le lendemain, les pluies arrivèrent et les deux rossignols du peuple s'élevèrent. Samuel fit entrer chez son père, à la place de Daniel, le vilain homme qu'il avait aimé déjà. C'était un ivrogne et un brutalement saisi, ancien ouvrier horloger, classé pour vol de chez son père, ancien ouvrier horloger, classé pour vol de chez son père, ancien ouvrier horloger, classé pour vol de chez son père... (Text repeats in a circular fashion)

Cependant Daniel Texiès s'était retiré à Louisville. Il avait, en pleurant, conté son infortune au bon M. Clarke, qui mit tout en œuvre pour le consoler, et lui trouva un emploi honorable. Daniel se leva sans armes, mais son cœur était toujours malade; il rêlait se à peu, de ses nouvelles économies, son horloge à musique, et, comme il était guidé par les avis de l'organiste, il réussit bien mieux encore que la première fois; l'ancienne machine n'était qu'un claudromet après de la nouvelle. Daniel n'avait d'autre bonheur que d'entendre la chanson de son horloge, qui le faisait toujours fonder en larmes; tous ses loisirs, tout son argent, étaient employés par lui à embellir ce monument de son amour et de ses vœux. Ainsi, il voulait que le cadran fut surmonté d'une branche d'argent sur laquelle était perché un rossignol d'or, le bec ouvert, la gorge gonflée et les ailes frémissantes. Une année se passa de la sorte. « Elle m'oublie! » se disait Daniel. Un jour enfin il reçut une lettre portant le timbre de Cleveland. Il n'y avait que deux lignes dans cette lettre :

« Mon père a perdu la vue à la suite d'une longue maladie. Mon frère et le nouvel apprenti se sont enfuis avec tout l'argent de la maison. Revenez. » « Louise. »

Daniel prit aussitôt congé de ses bons amis de Louisville, et partit, emportant dans son sac sa nouvelle horloge. Lorsqu'il fut à l'entrée de Cleveland, une femme, qui était assise sur un banc de pierre et avait la tête enveloppée dans une mantle brune, s'approcha de lui : « Je suis venue au-devant de vous, lui dit-elle; je savais que vous arriveriez aujourd'hui. » Louise était bien changée; ses joues avaient été creusées par les larmes, et son regard était si triste, que Daniel souffrit son cœur prêt à se fendre. « Ecoutez, dit Louise d'une voix brève, en prenant le bras de Daniel, vous rentrerez à la maison sous le nom de Patrick; vous venez de New-York, venez-vous en. Ne parlez pas un changez votre voix; mon père ne doit pas vous reconnaître. » Puis, après un moment de silence, elle ajouta : « Vous n'aurez pas grand-père à vous faire; notre maison est silencieuse comme la tombe; mon père passe des semaines entières sans ouvrir la bouche. » Ils arrivèrent à la maison; Louise présenta le nouvel apprenti, « envoyez », disait-elle, par un de leurs amis de New-York. « C'est bien », répondit le vieil aveugle. Daniel ne souffla pas un mot et se mit à travailler.

La pauvre maison ressemblait à la demeure d'un mort; les outils étaient déjà rouillés et toutes les horloges arrêtées. Depuis que Saunders avait perdu la vue, il avait défendu à sa fille de remonter les pendules, que personne ne réglait plus, et qui passaient toute la journée à sonner l'une après l'autre. Privé de ses horloges, le vieillard n'avait plus deux mois à vivre.

Daniel, au bout de quelques jours, eut remis tout en ordre; il visita les horloges de France l'une après l'autre, répara leur sonnerie sans que l'aveugle s'en doutât, et les fit toutes prêtes à marcher au premier jour. Louise, le secondait de son mieux, mais elle était toujours triste; et Daniel n'osait lui parler de sa nouvelle machine, de peur de réveiller en elle de douloureux souvenirs. Enfin, un jour, le vieillard étant sorti de sa chambre, on était les pendules de France, Daniel se hâta de les remonter, pour qu'elles pussent sonner nuit, dont l'heure approchait; puis il courut chercher son horloge et la plaça sur la cheminée, où elle brillait de tout son éclat, avec sa branche d'argent et son rossignol d'or.

Le vieillard entra appuyé sur l'épaule de sa fille. Toutes les horloges frappèrent à l'unisson le premier coup de midi, puis le second, puis le troisième. Le vieillard poussa un grand cri. Les douze coups sonnèrent ensemble. « Toutes! » s'écria l'aveugle; toutes!... jusqu'à ce gredin de Turc!... » Il était prêt à s'évanouir de joie.

Mais voici que l'horloge à musique, mise au retard de quelques secondes par Daniel, se prend à chanter comme une perdrix : Tiou, tiou, tiou, zou, zou, zou, etc. Ce fut au tour de Louise de pousser un cri. « Qu'est-ce cela? dit Saunders émerveillé. — C'est l'horloge du rossignol, répondit Daniel sans confondre sa voix. — Daniel! » s'écria le vieillard. Daniel était à ses genoux, et Louise avec lui. Le pauvre aveugle les embrassa tous les deux à les étouffer, et pleura sur leur tête.

Mais comment avais-tu donc fait ton compte pour manquer la première horloge? — demanda le vieillard. Louise mit son doigt sur sa bouche en regardant Daniel. « Bah! » répondit généralement celui-ci; j'avais oublié de mettre des dents à ma roue principale... Rien que cela, s'il vous plaît. Si je vous avais consulté, maître, je n'aurais pas commis cette bévue. — Tais-toi donc, flâtteur! il dit en soupirant le vieil horloger, tu es plus habile que ton maître! Je n'avais jamais pu m'acquiescer de Turc! »

ALBERT AUBERT.

Histoire de la Semaine.

La France, cette fois, n'a rien à envier aux pays étrangers. Partout le même calme plat, la même absence d'événements; et les journaux du dehors ne nous ont apporté sur la Grèce, l'Amérique, l'Angleterre et l'Irlande, que des nouvelles insignifiantes et la paraphrase des faits que nous avons déjà enregistrés.

Chez nous, on s'est à peine occupé du passage du portefeuille de M. Teste aux mains de M. Dumon. Ce changement n'a rien que les compagnons qui s'organisent pour obtenir des concessions de chemins de fer; mais à la Chambre, dans les bureaux qui, en attendant l'ouverture, se tiennent à la Bibliothèque, on n'y a vu aucune modification probable dans l'esprit du cabinet, et ce changement a été envisagé comme la substitution pure et simple d'un orateur un peu froid, mais élégant, clair et abondant, à un avocat qui n'avait pas l'oreille de la Chambre, et pour lequel le tribunal et le scrutin avaient souvent des rigueurs. M. Teste pourra être mieux placé à la Cour de cassation, où il entre comme président de chambre. Nommé en même temps à la Chambre des Pairs, il trouvera au Luxembourg une tribune qui voit rarement des mots entendus couvrir de leur bruit la voix qui cherche à s'y faire entendre. C'est une double retraite. La dernière a suffi seule à l'ambition timide de M. Hippolyte Passy.

Une reine d'Espagne, la seconde femme de Philippe V, voulut, à son arrivée dans la Péninsule, se défaire de la princesse des Ursins qui remplit, à la cour de Madrid, les fonctions de *consejero mayor*. Au moment même où, pour la première fois, la princesse se présentait devant elle, au moment où elle ouvrait la bouche pour saluer et complimenter la reine, Elisabeth Farnèse l'acrouilla par ces foudroyantes paroles : « Vous n'avez manqué de respect! » Vainement la princesse voulut-elle se justifier; la reine la chassa de sa présence, et donna l'ordre de la conduire immédiatement hors du royaume. C'était au mois de décembre et par un froid rigoureux. Madame des Ursins, en habit de cour, sans femmes, sans suite, sans vêtements, sans provisions, fut jetée dans un carrosse escorté de gardes, et condamnée ainsi, sans repos, jusqu'à la frontière. Voilà ce qu'on lit dans Saint-Simon et dans Ducloux, et ce qui prouve qu'il n'y a de nouveau en Espagne comme ailleurs que ce qui a vieilli. — Quoi qu'il en soit, les interminables débats de la Chambre des députés se continuent, et les orateurs des deux partis font des discours qui enlèvent souvent d'une séance sur l'autre. La commission chargée de faire un rapport sur la proposition de mise en accusation du ministre destitué, est composée, en grande majorité, de députés favorables à celui-ci. Le parti contraire en est aux démentis et aux provocations de duel contre les siens. L'ancien ministre Serrano, qui avait d'abord abandonné M. Olagaza, vient d'accuser, ou presque, du parti qui se dit modéré se sont mis en mouvement pour empêcher cette scène d'avoir des suites sanglantes et pour étouffer l'affaire. — Les cortès ont expédié à Paris M. Donoso et Rus de Olano, pour prier la reine Christine de rentrer à Madrid, et pour lui rendre la tutelle de la princesse Louise Ferlinand, sa seconde fille, dont elle a été dépossédée en 1841. C'est une double réparation que son parti triomphant offre à l'ex-regente. — Il est en est une qui a été résolue également, et qui ne peut manquer de produire beaucoup d'effet en Catalogne. Le prince célèbre baron de Mœr, que ses actes de cruauté avaient fait regarder comme mis au ban de tous les partis, vient d'être nommé de nouveau capitaine-général de la Catalogne. Il est peu probable que cette nouvelle détermine Ametller à rendre à discrétion la forteresse de Figueras, devant laquelle la lutte est plus acharnée que jamais. Parmi lui-même trouvera le choix au moins singulier; quant à la population de Barcelone, il n'est pas de nature à rallier par l'affection quand elle vient d'être soumise par les armes.

Le Parlement anglais s'assemblera le 1^{er} février prochain pour l'expédition des affaires. Le ministère prout entrevoir à cette époque la tournure que devra prendre définitivement le procès d'O'Connell et de ses coaccusés, qui commencent toujours le 13 janvier et durera un fort long temps. — M. le duc de Levis, attaché à la personne de M. le duc de Bordeaux, a écrit de Londres, à la Gazette de France, pour démentir le bruit mis par elle en circulation, que le cabinet de Saint-James avait fait signifier au prince voyageur une invitation de départ.

Des nouvelles de Mossoul, transmises par des lettres de Constantinople, du 22 novembre, annoncent un nouveau massacre des Nestoriens chrétiens par les Turcs. Plus de deux cents de ces malheureux ont été tués. — Les familles allemandes annoncent que la fameuse affaire du coup de feu, réel ou prétendu, de Posen, qui aurait été tiré sur une voiture de l'empereur de Russie ou plutôt de la suite de ce monarque, peut être considérée comme entièrement abandonnée. Le directeur de la police, M. Dumcker, qui s'était rendu sur les lieux pour diriger l'enquête et l'instruction s'il y avait lieu, est rentré à Berlin. — Quant aux journaux belges, ils nous annoncent que le prince royal, duc de Brabant, qui aura neuf ans accomplis le 7 avril prochain, fera, dans le courant de cette année, sa première communion et sera promu au grade de colonel. C'est, comme on le voit, un enfant précoce. Puisse-t-il néanmoins vivre longtemps!

Une vie accidentée et remplie est celle du comte de Nassau, ex-roi de Hollande, qui vient de mourir à Berlin d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Guillaume-Frédéric, qui régna sous le titre de Guillaume I^{er}, était né à La Haye le 24 août 1772, et avait ainsi atteint sa soixante-onzième année. Il était fils de Guillaume V, prince d'Orange-Nassau, stationnaire héréditaire, et d'une princesse de Prusse. A l'époque de la Révolution de France, des patriotes hollandais, contents

des empêchements successifs du stadtholder sur les anciennes libertés bataves, qui s'étaient réfugiés à Paris, firent entendre leurs doléances, et firent à la Convention nationale une occasion de déclarer la guerre au stadtholder. Bientôt après Dumouriez avait établi son quartier général dans le Brabant. Dans la lutte de résistance, Guillaume déploya un courage personnel, un talent militaire, une volonté stratégique, qui furent remarqués. Après des chances diverses, il fut obligé de fuir devant Pecheur et de s'embarquer avec son père à Scheveningen, le 18 janvier 1795, pour venir par la population que le drapeau tricolore et les mots *liberté* et *égalité* avaient électrisés, il fit, pour rentrer en Hollande, plusieurs vaines tentatives, prononça son exil en Angleterre, puis en Prusse, où il perdit son père en 1806. Napoléon lui fit offrir d'entrer dans la confédération du Rhin; il refusa, et vit confisquer sa souveraineté. Il prit du service dans les armées alliées, se vit confier le commandement d'une division, fut fait prisonnier après la bataille d'Iéna, puis remis en liberté, alla modestement vivre à Berlin. Les grandes guerres qui suivirent réveillèrent son ardeur; il assista comme volontaire à la bataille de Wagram. Plus tard, après celle de Lipsick, des symptômes de mécontentement s'étaient manifestés en Hollande contre l'ordre nouveau et avait fini par amener une insurrection, le 29 novembre 1815, Guillaume vit aborder dans ce même port de Scheveningen, témoin de sa fuite dix-neuf années auparavant. Les limites s'étaient changées en cris d'indignation que rendait plus vive encore la promesse d'une nouvelle constitution. Enfin les congrès de Vienne décrétèrent l'indépendance de la Belgique à la Hollande, et le 16 mars 1815, Guillaume fut proclamé roi des Pays-Bas. Pendant les quinze premières années de son règne il ne sut rien faire pour rendre même l'union officielle des deux États. La communion de 1850 amena leur déclinement, et de cette époque à 1858, Guillaume s'obstina et épuisa les finances de la Hollande à vouloir reconquérir les provinces qui s'étaient formées en royaume de Belgique. Pour qui a observé ce caractère opiniâtre jusqu'à un enlèvement presque invincible, il est aisé de comprendre tout ce qu'il dut souffrir quand il lui fallut se soumettre enfin à la décision de la majorité de la conférence de Londres. Cette nécessité, la perte qu'il avait faite en 1857 de la reine, à laquelle il était fort attaché, les désagréments qui lui attirèrent un second mariage qu'il contracta avec une comtesse belge et catholique, madame d'Oultremont, alliance qui blessa toutes les susceptibilités néerlandaises; le désordre financier; l'irritation des États-Généraux, la demande d'une révision, dans le sens libéral, de la loi fondamentale, tout l'amenèrent à prendre une détermination qui causa néanmoins une grande surprise; il abdiqua. L'irritation des Hollandais survint à son triomphe, et force lui fut de renoncer au séjour de sa patrie pour celui de Berlin. Mais la Hollande lui était néanmoins toujours chère, il s'efforça de reconquérir la popularité qu'il avait perdue par la fondation de nombreux établissements de bienfaisance dotés par lui, d'écoles et d'établissements au culte protestant; et en dernier lieu, huit jours avant sa mort, il avait offert de venir au secours du trésor néerlandais obéré, en abandonnant des richesses jusqu'à concurrence de 4 à 5 millions de florins, et en s'interdisant 40 millions dans un emprunt à conclure. Une des conditions principales qu'il mettait, c'était son exemption d'impôts pendant sa vie. L'événement est venu prématuré, mais un peu trop tôt, que le marché aurait été bon à conclure. Financier fort habile, Guillaume avait su rétablir sa fortune particulière, fortement entamée par les événements politiques; il avait la passion des grandes conceptions industrielles et commerciales. Il laisse, dit-on, 157 millions de florins (le florin vaut 2 fr. 46 centimes). Cinq à six millions formeront, avec une grande propriété foncière, le donaire de sa veuve; le surplus sera partagé en deux moitiés, dont l'une revient au roi actuel de Hollande, et dont l'autre échait au prince Frédéric et à la princesse Marianne, femme du prince Albert de Prusse, fille de Guillaume, dont les malheurs domestiques n'ont pas été un des chagrins les moins cuisants qui aient affligé les dernières années de la vie de ce comte de Nassau.

Des lettres de Mayence et la Gazette de Cologne annoncent que M. de Haber, à l'occasion duquel est tenu un dîner qui a tant retentissement, entre M. le baron de Gëler et M. de Yerekin, qui y succédera, vient d'être nommé lui-même à se battre avec un ami du baron de Gëler, M. Saracacha. La seconde rencontre a eu une fin sanglante comme la première. Après quatre coups de pistolet tirés de part et d'autre, M. Saracacha est tombé mort, frappé d'une balle dans la poitrine. Un préjugé religieux a donné naissance à toute cette affaire, à laquelle un double droit est venu prêter un épouvantable démenti. Y a-t-il donc en Allemagne des gens qui veillent faire revivre les temps barbares?

C'est toujours en Suède qu'il faut revenir quand on veut trouver des jures ingénieux et une justice originale. Nous parlions il y a quelque temps d'un applicateur de Stockholm, patiemment autorisé à fabriquer du vin de Champagne. Aujourd'hui voici un marchand d'eau-de-vie que le tribunal de la même ville déclare le père Mallovs de la Suède, parce qu'il a le soin de mettre de l'eau dans la liqueur qu'il débute. Le parapet s'était assés de la poursuivre, mais le prévenu a plaidé et les jures ont proclamé que, dans l'état actuel des mœurs du peuple, c'est lui faire un grand bien que de le priver des occasions de s'enivrer. « Combien, à ce prix, l'heure réforme de bienfaits de l'humanité, sans s'en douter! — Toutefois nous trouvons infiniment plus innocente la manière dont un honnête Américain vient de faire fortune. Nous laissons parler les journaux des États-Unis : « Un nommé Dominique Von Malden, d'Illabau (Nouvelle-France), reçut dernièrement l'avis qu'il héritait de 17,000 livres sterling de revenu par an, d'un de ses parents mort en Suède. M. Von Malden est ouvrier; lorsqu'il reçut cette heureuse nouvelle, il était occupé à jeter, avec une pelle, une voiture de bouille dans sa cave. » C'est un exercice que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui peuvent tenir à faire une grande fortune.

En faisant quelques réparations dans une des caves de l'hôtel-de-Ville de Bourg, on a trouvé quatre pierres qui ont leur valeur historique. Ces pierres viennent d'un petit monument élevé après la mort de Marat, et en son honneur, sur la place d'armes et en face de la porte principale de l'église Notre-Dame. L'une de ces pierres porte ces mots gravés en lettres d'or : *Et les sans-culottes ont rendu justice aux vertus de Marat*. Les autres pierres portent les inscriptions suivantes :

A Marat, l'ami du peuple. Les vertus chéries des républicains sont la probité, la justice et l'humanité. — Marat, l'ami du peuple, assassiné par les ennemis du peuple. Quand arriveront les jours de réaction, cette pyramide fut démolie et transportée sur la place de la Grenette; plus tard on se servit de ses débris pour élever, mais sur de plus grandes proportions, la pyramide consacrée à Joubert, que l'on voit encore sur la place de ce nom.

— Au-dessus de l'entablement de l'hôtel de Cluny, du côté de la cour, est une balustrade en pierre, ciselée avec une délicatesse et un fini d'exécution admirables. Cette balustrade était plâtrée. Les ouvriers sont occupés à détruire cet horrible empiètement, et à mettre à jour cette espèce de bande de dentelle en pierre. Lorsque l'hôtel Cluny aura été restauré, ce sera un bel édifice historique. Il ne nous reste plus du Moyen-Age à Paris que trois hôtels : Hôtel de Sens, l'hôtel Souhise et



(Cours de M. Raoul-Rochette, ouvert le 19 décembre, à la Bibliothèque Royale.)

l'hôtel Cluny. — Tous les journaux ont annoncé que M. Fontaine, architecte de la Liste civile, traversant, un de ces derniers jours, la cour du Louvre pour se rendre de l'hôtel d'Anguilliers aux Tuileries, a mis le pied dans un des nombreux trous que présente le pavé de cette cour, et est tombé sur le côté. Ce qu'ils n'ont pas ajouté, c'est que M. Fontaine, qui avait su précédemment éviter les trous du pavé de M. de Rambuteau, a dit en se relevant : « On n'est jamais trahi que par les siens. »

M. Raoul Rochette a ouvert à la Bibliothèque du roi, mardi dernier, son cours d'archéologie. Les rangs de l'auditoire étaient serrés, et de nombreux applaudissements se sont fait entendre à la fin de cette première leçon; nous disons à la fin, car les usages des auditeurs des cours de la Bibliothèque sont aussi différents des usages du Collège de France ou de la Faculté, que les lieux qui les reçoivent les uns et les autres sont dissimilables. Que M. Saint-Marc Girardin ou que M. Quinet traverse la salle pour monter à sa chaire, l'auditoire range dans l'amphithéâtre sans son entrée par des bravos. A la Bibliothèque, pas d'amphithéâtre pour l'auditoire, une porte secrète, et pas de bravos pour le professeur. Mais si cette disposition ne porte pas tout d'abord à un enthousiasme de parler, elle n'interdit nullement une approbation sentie, et M. Raoul Rochette l'a éprouvé mardi, à la fin de sa leçon. Dans son cours, il doit faire connaître les phases diverses de l'archéologie grecque. Il a très-nettement posé, dans cette première leçon, les divisions qu'il croit devoir établir et qu'il se propose de suivre. Par l'archéologie grecque, on est convenu d'entendre toutes les œuvres que l'art grec a enfantées, non-seulement dans la Grèce elle-même, qui n'en est pas le berceau, mais dans l'Asie-Mineure, dans l'Italie méridionale et dans la Sicile. Des œuvres d'architecture, il ne nous reste que des édifices publics, et surtout des édifices sacrés, dont la masse a résisté plus ou moins aux ravages du temps. En sculpture, le bois, le marbre, la pierre, les métaux, nous ont conservé quelques travaux. La numismatique est, de toutes les branches de la même division, celle qui nous a légué les plus nombreux et les plus précieux souvenirs. La peinture, qui n'arriva que la dernière, n'a jamais joué dans l'antiquité le rôle important qu'elle remplit chez nous; elle a laissé peu de traces, et il serait difficile d'en trouver ailleurs que sur quelques vases antiques. M. Raoul Rochette a annoncé qu'il montrerait la gradation et la décadence de ces trois branches de l'art. — L'Académie des Sciences avait à pourvoir un remplacement, dans la section de mécanique, de M. Coriolis, dont nous avons annoncé la mort. Les concurrents étaient nombreux, et chacun d'eux avait des patrons dévoués. Il a fallu trois tours de scrutin pour obtenir un résultat, et M. Morin est sorti vainqueur de cette dernière épreuve.

regrets, et *l'Illustration* une notice spéciale qu'elle lui consacre aujourd'hui même. — M. Julien Gué, qui s'était fait un

vaincre et le *Jugement dernier*, ouvrages d'un bel effet et largement composés. Il était né à Bordeaux. — Le barreau de Paris vient de rendre les derniers devoirs à M. Wollis, dont l'oraison funèbre revenait naturellement au *Courrier de Paris*.



(Portrait du comte de Nassau, ex-roi de Hollande.)

nom comme peintre de décorations, et qui avait su le conserver comme peintre de genre, vient de mourir à l'âge de cinquante-quatre ans. Il exposa aux derniers Salons le Cal-

Algérie.

ARRIVÉE A CONSTANTINE DE M. LE DUC D'AUMALE, COMMANDANT SUPÉRIEUR DE LA PROVINCE.

Parti de Paris le 14 octobre pour aller prendre le commandement supérieur de la province de Constantine, en passant d'abord par l'Italie, M. le duc d'Aumale a successivement visité Turin, Gènes, Livourne, Florence, Rome, Naples et Malte, et est arrivé dans la nuit du 20 au 21 novembre à Alger sur la frégate à vapeur *l'Asmodée*. Le prince a été reçu avec les honneurs prescrits par le titre 3 du décret du 24 messidor an XII. Il y a eu, immédiatement après, réception au palais du gouvernement. Son séjour dans la capitale de nos possesseurs africains a été marqué par un banquet que lui a offert, le 24, la population civile d'Alger dans les salons de l'hôtel de la légation. A ce banquet assistaient les principales autorités civiles et militaires de la cité. Parmi les nombreux toasts portés dans cette réunion, nous croyons devoir citer quelques paroles d'un discours de M. le gouverneur-général, comme l'expression de ses vues personnelles sur la colonisation de l'Algérie :

« L'armée ne peut être réduite, sans qu'un préalable on ait créé une force attachée au sol, qui puisse remplacer les troupes permanentes qu'on supprimera. Cette force, à mon avis, vous ne pouvez la trouver suffisante que dans l'établissement de colonies militaires, en ayant de la colonisation civile. Voilà, messieurs, suivant moi, où est la base de votre avenir. Songez-y bien, vous êtes en face d'un peuple belliqueux et fortement constitué pour la guerre. Pour jouer vis-à-vis d'une telle nation le rôle de peuple dominant, il faut qu'un moins une partie de votre population soit constituée militairement, mieux encore que les indigènes. »

M. le duc d'Aumale, reparti d'Alger le 28 novembre, est arrivé à Philippeville dans la nuit du 30. Le 2 décembre, il s'est mis en route pour Constantine, escorté par la gendarmerie et les spahis jusqu'au camp d'El-Arouch, où la cavalerie de Constantine, et les principaux kaïds de la province, à la tête de leurs troupes, étaient venus le recevoir. S. A. R. a fait son entrée à Constantine le 4 décembre à une heure de



(Arrivée au duc d'Anatole à Constantinople.)

l'après-midi. Des neuf heures du matin, le lieutenant-général Baragnay-d'Billiers était sorti de la ville, accompagné des autorités civiles et d'un brillant état-major pour aller au-devant du prince. Le cheikh el-Arab, Bou-Azis-ben-Ganah, le khalfah Ali, et les kaidés des plus importantes tribus du Sahel, s'étaient joints au général, avec une multitude innombrable de cavaliers, et formaient un magnifique cortège. L'allégresse

la plus vive régnait au milieu de la population indigène : malgré l'incertitude du temps, elle était accourue presque tout entière à la rencontre du *fils du sultan* , et elle s'était répandue sur les bords de la route en spirale qui conduit du génie du Rimmel au sommet du rocher.

Au moment où le prince franchissait la porte de la brèche, un ballon aux couleurs nationales fut lancé dans les airs ; les

cries de joie retentirent et se mêlèrent pendant longtemps aux fanfares militaires et au bruit du canon.

M. le duc d'Anatole a reçu, aussitôt son arrivée, les visites de corps et les députations du commerce européen et de la population indigène. Le soir, toutes les maisons européennes et les boutiques des marchands indigènes étaient illuminées. Un feu d'artifice a été tiré sur le Kouidi-Aty.

Le Procédé Rouillet.

L'Illustration avait déjà signalé à ses lecteurs le procédé de M. Rouillet ; dans son numéro du 8 avril 1845, elle avait

donné un dessin exécuté suivant cette méthode. A cette époque, ce procédé était un secret, maintenant il est connu du public, et l'auteur de cet article, ayant eu l'avantage d'en faire usage plusieurs fois, peut, avec connaissance de cause, en exposer au public les principaux avantages. Ils ont d'ailleurs été résumés d'une manière fort claire par M. Lassus, rapporteur de la commission chargée par le ministre de l'intérieur d'examiner les principaux résultats obtenus à l'aide de ce procédé. Ils sont tels que, grâce à lui, la plupart des difficultés matérielles du dessin linéaire sont vaincues entièrement ou considérablement diminuées. La femme portant un enfant, qui est en tête de cet article, a été esquissée à l'aide de ce procédé, et la vérité naïve de la pose est une nouvelle preuve de l'exactitude des contours obtenus par ce moyen.

DESCRIPTION DE L'APPAREIL.—Il consiste en un cadre ou châssis de bois sur lequel on a tendu une étoffe transparente. Le tissu de fil et de coton connu sous le nom de *tartane* est celui que l'auteur préfère. Il faut que l'étoffe soit également tendue et raidie sur les bords du cadre avec de la colle-forte.

Ce châssis sera fixé sur un chevalet ou sur un montant vertical bien solides et bien fixes.

On attache ensuite au dossier d'une chaise une

règle en bois ou une forte latte portant une carte ou un morceau de bois percé d'un trou circulaire de cinq millimètres de diamètre environ et appelé *oculaire* . Si l'on place cette chaise à une certaine distance du cadre et de manière à ce que le centre de figure du cadre et celui de l'oculaire soient sensiblement sur une même ligne horizontale, ou



(Un homme dessinant d'après le procédé Rouillet.)

verra à travers la gaze les contours des objets placés au delà du cadre. Alors, armé d'un fusain très-fin, on pourra suivre leurs contours et calquer ainsi la nature.

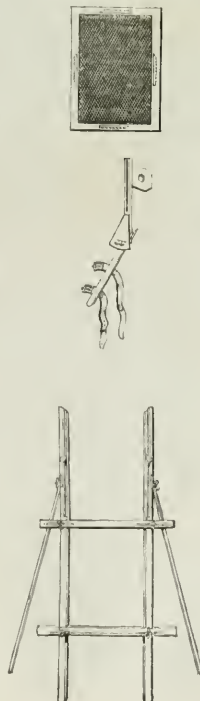
CONSEILS UTILES.

- Pour réussir, plusieurs précautions sont indispensables.
- 1° Le dessinateur fermera un œil et regardera avec l'autre à travers l'oculaire, en appuyant son front contre la latte.
- 2° Il faut que pendant tout le cours de l'opération, l'ombrière et par conséquent la chaise qui la porte, le chevalet et la personne ou l'objet que l'on dessine, restent parfaitement immobiles.
- 3° Avant de commencer le dessin, on s'assurera que l'objet que l'on veut reproduire est en pleine lumière, de manière à ce que ses contours parfaitement nets et franches soient vus distinctement à travers la gaze. Pour obtenir cette netteté de contours, on aura recours à une foule de petits artifices que l'usage enseigne ; ainsi les objets blancs seront placés devant un fond noir. Pour que les contours du collet d'un habit ou d'un mantelet puissent être nettement aperçus à travers le tissu, on placera dessous des feuilles de papier blanc ; en



Amazulhe Rouillet

(Dessin exécuté d'après nature par M. Rouillet, au moyen du procédé par lui inventé.)



un mot, on fera en sorte que tous les contours soient parfaitement distincts. Avec de l'habitude, on arrive aussi à reconnaître ces contours avec l'œil qui ne regarde pas à travers l'oculaire, et lorsque cet œil en a saisi la configuration, celui qui regarde à travers l'oculaire les comprend aussitôt.

4° Quand on dessine une personne, on doit s'assurer constamment que les contours de l'esquisse coïncident avec ceux de la personne. Ainsi je suppose que l'on ait déjà tracé un profil, savoir: le front, le nez, la bouche et le menton, on ne commencera pas l'œil avant de s'être assuré que le front et le nez du modèle coïncident avec le contour de l'esquisse. De même, avant de commencer l'oreille, on examinera si l'œil dessiné recouvre exactement celui du modèle. Dès que ces contours ne coïncident plus par suite d'un léger déplacement de la personne qui pose, on l'incline à avancer ou reculer de manière à s'accorder de nouveau exactement dans l'esquisse; alors on continue le dessin. Pour obtenir l'immobilité, il est bon que la personne soit assise et la tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil.

5° Le fusain sera taillé très-fin; on appuiera très-peu, en ayant soin de le tenir de façon à ce qu'il ne soit pas perpendiculaire au plan de l'étoffe, mais incliné à ce plan. En tournant le fusain entre ses doigts à mesure que l'on dessine, on aguçera sans cesse sa pointe, et on obtiendra un trait fin et délié.

6° Il est essentiel de finir toujours complètement la partie du modèle que l'on dessine afin de n'avoir plus à revenir, sans cela on oublie certains détails qu'il serait plus difficile d'intercaler ensuite.

7° Le dessin terminé, on constatera une dernière fois que les contours de l'esquisse coïncident tous avec ceux de l'objet réel; puis l'œil quittera l'oculaire, et, sans rien déplacer, on regardera le dessin que l'on veut de finir, pour s'assurer qu'aucun détail n'a été oublié.

Si tout a été fidèlement reproduit, peintre et modèle peuvent changer de place et de position; sinon, le modèle restant toujours immobile, le dessinateur replace son œil à l'ouverture de l'oculaire et dessine le contour oublié. Pour réussir, il faut suivre scrupuleusement, naïvement, les contours que l'on voit, quelque bizarres qu'ils paraissent. Ceux qui savent dessiner doivent oublier leur savoir s'ils veulent reproduire ce qui est, et non pas ce qu'ils croient voir.

MANIÈRE DE REPORTER LE DESSIN SUR LE PAPIER.

Il s'agit maintenant de reporter sur le papier l'esquisse qui se trouve sur la tartarane. Rien de plus aisé: on place le châssis sur une feuille de papier blanc ou sur une toile; puis, appuyant avec les doigts de la main gauche sur l'étoffe, on l'appuie exactement sur le papier, et avec une épingule tenue de la main droite, on soulève le tissu de quelques millimètres sur un certain nombre de points uniformément repandus sur l'esquisse, et distants environ de quatre centimètres l'un de l'autre. On retire le châssis, et l'on reconnaît que ces choes légers ont projeté la poussière du fusain qui avait traversé la gaze sur le papier sous-jacent. On peut ainsi avoir deux ou trois épreuves, et avoir, en retournant le cadre, des figures où la gauche se trouve à droite et vice versa. L'empreinte de l'esquisse peut encore s'obtenir en frottant l'étoffe avec un linge fin pendant qu'on la tient appliquée sur le papier, on linge en repassant avec le fusain sur tous les traits de l'esquisse.

Pour conserver le dessin au fusain sur le papier, il y a plusieurs procédés; ou bien l'on enduit le papier d'une couche d'huile à sa partie postérieure, ou bien on le passe dans du lait; on peut aussi repasser sur le trait au fusain avec un crayon noir ou de mine de plomb.

Le même châssis et la même étoffe peuvent servir pendant très-longtemps; car il suffit, pour effacer complètement le fusain sur la tartarane, de la frotter légèrement avec une peau de gant.

REDUCTION DES OBJETS.

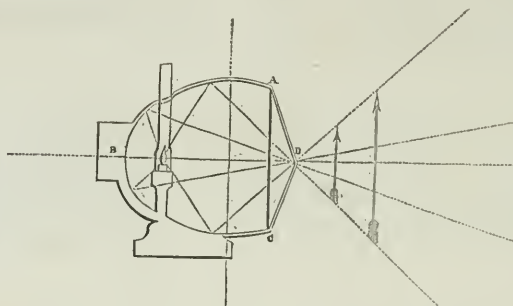
L'appareil que nous venons de décrire nous donne le moyen de réduire les objets dans toutes les proportions voulues; ainsi tout le monde comprend que le dessin sera d'autant plus petit relativement à l'objet, que celui-ci ou l'œil du dessinateur seront plus éloignés du cadre, et vice versa. Pour faire un portrait d'une grandeur déterminée, il suffit de marquer sur l'étoffe, au moyen de deux points, la hauteur que l'on veut donner au portrait; puis, en rapprochant ou éloignant le cadre du modèle ou de l'œil, on finira par les placer à une distance telle l'un de l'autre, que le sommet de la tête et le dessous du menton coïncident avec les deux traits marqués sur la toile. Ces réductions ont une limite qu'il est difficile de dépasser, parce que si le modèle est trop éloigné les contours deviennent indistincts, et le trait du fusain n'est pas assez délié pour exprimer nettement les contours d'objets trapéziformes. Toutefois, on peut réduire les objets dont les contours deviennent indistincts à de grandes distances par un artifice très-simple. Il consiste à dessiner d'abord l'objet à la distance où ses contours sont parfaitement accusés, puis à reporter ce dessin sur une feuille de papier, et copier ensuite ce dessin avec l'appareil en le réduisant dans les proportions demandées. Néanmoins il est évident que le procédé de M. Rouillet se prête peu à la reproduction des petits objets, mais beaucoup mieux à ceux de grandes ou de moyennes dimensions.

GRANDISSEMENT DES OBJETS.

Pour simplifier l'exposition du procédé, je suppose que l'on veuille faire le dessin d'une statuette double de sa grandeur. On dessinera d'abord cette statuette sur le châssis; l'après le procédé ordinaire et dans une proportion quelconque, préférant celle où le dessin présentera la plus grande netteté; puis on marquera sur une grande toile, ou sur un plan vertical quelconque, deux points de repère dont la dis-

tance verticale soit double de la hauteur de la statue. Cela fait, on placera le châssis devant la grande toile, et derrière le châssis on mettra une lampe à incandescence plate de façon à ce que le plan de la niche soit perpendiculaire à celui du châssis. On baissera cette lampe jusqu'à ce que la flamme se réduise à un point lumineux. Alors les rayons de lumière traversant le châssis éclaireront la grande toile; mais partout où le fusain aura marqué sur la tartarane, il lumièrera la traversera point, et par conséquent l'ombre des traits se projettera sur la toile sous forme de lignes noires qu'il suffira de suivre avec un crayon quelconque, en s'éclairant de manière à ne pas intercepter la lumière. Pour que le grandeur du dessin soit le double de celle de la statue, il suffira de faire varier la distance du châssis à la toile et de la lampe au châssis, jusqu'à ce que l'ombre du sommet de la tête et celle des pieds de la figure, coïncident avec les deux points de repère. La distance verticale de ces deux points étant double de la hauteur de la statue, il est évident que le dessin sur la toile sera une fois plus grand que la statue que l'on avait prise pour modèle.

M. Lassus, rapporteur de la commission qui a examiné le procédé de M. Rouillet, a perfectionné la lampe employée pour le grossissement des objets. Pour que l'ombre portée sur la toile soit nette, pour qu'il n'y ait point de penombre, il faut que la flamme soit réduite à un point lumineux. Il place donc la flamme de la lampe au foyer d'un miroir métallique concave en forme d'ellipsoïde de révolution A B C, qui fait converger tous les rayons vers un orifice très-étroit D, à travers lequel ils s'échappent, et qui peut être considéré comme un point lumineux; on voit, en comparant les deux flèches placées devant ce point, comment le grossissement a lieu. La plus petite représente un objet dessiné sur la tartarane; la plus grande est l'ombre amplifiée de l'objet.



Le grossissement jusqu'à un multiple s'obtient sans que les ombres des traits s'élargissent. Au delà, les contours deviennent vagues et les ombres s'affaiblissent. On aura toujours soin de suivre avec le crayon l'axe du trait et non le bord extérieur ou intérieur des ombres. Le grossissement des objets est un grand service rendu aux peintres en général et aux peintres d'histoire en particulier. Ils pourront ainsi grandir leurs esquisses dans une proportion quelconque, et ne perdront plus des heures précieuses à mesurer la grandeur relative des parties ainsi amplifiées.

Pour obtenir un grossissement médiocre, M. Rouillet conseille un procédé fort simple: il consiste à placer à une petite distance du châssis sur lequel se trouve le dessin un papier transparent bien tendu. La flamme étant derrière le châssis, l'ombre de l'esquisse se projette sur le papier et on en suit les contours que l'on aperçoit en se mettant derrière le papier tendu. Ainsi, dans la première méthode, le dessinateur se place entre le châssis et le papier ou la toile; dans la seconde, il se place derrière le papier.

DESSIN OMBRE.

Le procédé de M. Rouillet permet non-seulement de calquer le contour des objets, mais encore d'obtenir des effets d'ombre et de lumière. Les ombres ayant souvent des contours parfaitement tranchés, on conçoit qu'on puisse suivre facilement les contours de ces ombres. Mais en se servant de crayon noir et blanc ou de pastels, on peut aussi reproduire ces ombres sur l'étoffe transparente, leur donner l'intensité qu'elles ont dans la nature et marquer leurs décroissements successifs. Si on reporte ce dessin sur un papier de couleur, alors il ressemble singulièrement à une gravure au pointillé. La trame de l'étoffe fait un petit travail en carreaux très-déliés, fort agréable à l'œil, et dont on essaiera vainement d'imiter le fini et la régularité. Les dessins ombres exigent de l'habitude, et ne sauraient être faits du premier coup par des personnes étrangères aux arts du dessin. Sans ce point de vue, il y a évidemment des essais à faire et des améliorations à espérer.

Les applications du procédé de M. Rouillet, que nous venons d'exposer, sont les plus utiles; les peintres et les ama-

teurs de dessin en feront un fréquent usage. Celles dont nous allons parler, et qui sont peut-être plus ingénieuses encore, profiteront surtout aux architectes et aux mécaniciens. Elles ont un mérite scientifique et sont une curieuse application des principes de la géométrie; elles prouvent combien la science est féconde en résultats lorsque l'on sait déduire toutes les conséquences des principes qu'elle a posés. Toutefois, sans être exposé, nous n'obliions pas que nous parlons à des gens du monde et non pas à des géomètres; nous tâcherons d'être clairs, dissuons-nous sacrifier quelquefois la rigueur mathématique à cette nécessité.

MANIÈRE DE COPIER EN PERSPECTIVE DES PEINTURES PEINTES SUR DES SURFACES BRIMÉS DE COURBES.

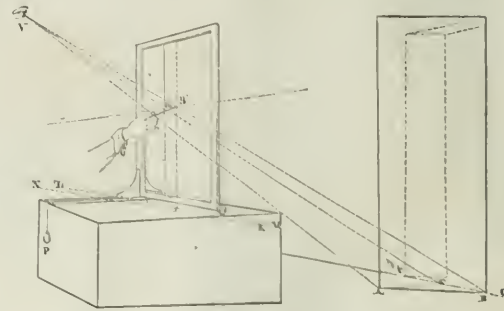
Le châssis sur lequel on tend la tartarane peut avoir toutes les formes imaginables; par conséquent le dessinateur est en état de copier non-seulement des objets réels ou des figures peintes sur un plan tel que la toile d'un tableau ordinaire, mais aussi des figures dessinées sur deux plans qui se coupent sous un angle quelconque. Imaginons qu'on veuille copier les peintures à fresque qui occupent l'angle d'un cloître d'Italie, vues à une certaine distance et d'un point déterminé. Le dessinateur prend deux châssis qui font entre eux un angle égal à celui des deux murs, et il donne à ses deux châssis une longueur proportionnelle à celle des deux murs. Si l'un des deux murs a 5 mètres de long, l'autre 3 mètres, le châssis correspondant aura par exemple 5 décimètres et l'autre 3 décimètres. Il en sera de même pour la hauteur. On voit que le problème se réduit à ceci: que le châssis soit une figure semblable à celle du mur. L'appareil ainsi disposé, le dessinateur calque les contours qu'il voit, et, comme il est en perspective, son dessin sera en perspective lui-même, et il sera un tableau semblable à celui de l'angle du cloître vu du point où l'on s'est placé.

Imaginions maintenant que les fresques aient été peintes sur une surface courbe quelconque, une portion de cylindre, de sphère, ou bien une surface ellipsoïde ou parabolique; il suffira de même de donner au châssis une courbure semblable, en le construisant avec des baguettes flexibles, puis on dessinera comme à l'ordinaire. On évite ainsi une difficulté immense qui existait autrefois: c'est celle de transporter sur un plan une peinture existant sur une surface courbe.

Mais cet avantage n'est pas le seul, car l'étoffe transparente, étant séparée du châssis courbe qui la portait, redonne un plan, et l'on obtient ainsi le redressement des images. On peut ainsi appliquer sur l'appareil tout monté le papier ou la toile destinés à recevoir la contre-épreuve; puis on les enlève, on efface leur contour, et l'on a ainsi sur un plan la copie d'une peinture qui se trouvait sur une surface courbe. Un dessin fait sur un châssis ayant la forme d'une portion de cylindre peut être décalqué en le faisant rouler sur une feuille de papier qui reçoit l'empreinte. C'est le procédé employé pour imprimer les toiles peintes.

PROJECTION DES OBJETS SUR UN PLAN VERTICAL.

La projection d'un corps sur un plan vertical, c'est la figure formée par les pieds des perpendiculaires abaissées de chacun des points du corps sur ce plan. Ainsi, la projection d'un cube est un carré si l'une de ses faces est parallèle au plan; celle d'un cône ou d'une pyramide dont l'axe est vertical est un triangle. Dans l'architecture, on représente souvent des façades ou des portions d'édifice projetées ainsi sur un plan vertical. Ce travail était excessivement long, car il fallait mesurer l'une après l'autre les lignes principales de l'édifice, et reporter ensuite sur le papier des lignes d'une longueur proportionnelle. L'effet de cette projection est de placer le point de vue à l'infini, et de détruire ainsi les illusions de la perspective linéaire.



Imaginions une muraille GG et le bas AB d'une porte enrouverte; l'œil du dessinateur est en V. Si l'on dessine le

has de la porte AB sur le châssis placé verticalement et parallèlement au mur CG, la ligne AB dessinée sur l'étoffe ne sera pas horizontale comme elle l'est dans la nature; elle fera un angle avec les traverses du châssis qui sont horizontales; c'est un effet de la perspective résultant de ce que le point B est plus éloigné de l'œil V que le point A; ou, en d'autres termes, parce que le rapport entre la distance de l'œil au châssis et les distances de l'œil au point A et au point B n'est point le même. Supposons, par exemple, que la distance V a' de l'œil au châssis soit le tiers de la distance VA de l'œil au point A, la distance VB sera plus petite que le tiers de la distance VB, puisque B est plus éloigné que A. Mais si nous pouvions être en sorte que le rapport entre la distance V a' de l'œil au châssis et celle de l'œil à chacun des points de la ligne AB restât constant, alors la ligne AB horizontale dans la nature, serait représentée par une ligne horizontale sur le châssis. Cette condition est facile à réaliser; il suffit pour cela de faire mouvoir le châssis vertical parallèlement à lui-même dans deux rousses ou sur des galets à mesure que l'on tracera la ligne AB, en laissant la main suivre son mouvement initial, qui se fait instinctivement dans une direction horizontale; alors l'on aura sur le châssis la ligne a' B' qui sera parallèle à la ligne AB et horizontale comme elle.

Cette ligne a' B' n'est autre chose que la ligne homologue de la ligne a B, projection de AB sur le plan vertical du mur CG. Le rapporteur a perfectionné ce procédé en ceci, qu'un contre-poids P ramène le châssis de sa seconde position LM, qu'il occupe quand le crayon calque le point B, à la position N K qu'il occupait au commencement de l'opération quand il calquait le point A. On peut se faire une idée du procédé en laissant tenir le châssis verticalement sur une table, de manière à ce qu'il soit parallèle au plan d'un mur CG dont se détache une porte entièrement ouverte dont le bas est AB. Une autre personne tient légèrement le cadre, et en le poussant devant soi avec le fusain, à mesure que l'on suit la ligne AB, on s'assure que l'on a tracé une ligne horizontale. Il est essentiel que le châssis reste toujours vertical tout en se mouvant.

On peut aussi matériellement procéder par une image semblable à l'imaginaire que la ligne AB soit représentée par un fil dont l'extrémité A soit tenue en contact avec la face postérieure de l'étoffe, et dont l'extrémité B soit aussi fixe. Il est essentiel que la longueur de ce fil soit proportionnelle à la distance relative du châssis et de la porte à l'œil du dessinateur; en même temps ce fil devra être parallèle à la ligne AB, et par conséquent oblique au plan de l'étoffe. Les choses étant ainsi disposées, si l'on pousse le châssis devant soi, le fil déchirera l'étoffe, mais cette déchirure sera une ligne horizontale, et de plus parallèle aux traverses du châssis. Pour résumer tout en une seule phrase qui sera comprise des personnes initiées à la géométrie, on dessinera sur le plan du châssis une image semblable à celle de l'objet réel projeté sur un plan parallèle à celui du châssis, ou d'une manière plus abrégée, on projette sur le plan du châssis une image semblable à celle de l'objet réel.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette ingénieuse application du procédé de M. Rouillet. Les architectes, les géomètres et les ingénieurs comprendront tout ce qu'elle renferme d'applications utiles. Nous terminerons en énumérant les conditions nécessaires à la solution du problème, telles que M. Lassus les a énoncées dans son rapport.

1° Le parallélisme du châssis avec le plan sur lequel on projette l'objet, et l'existence d'un plan horizontal sur lequel les objets seraient posés.

2° Il est nécessaire que les objets situés sur les différents plans dont on cherche la projection puissent être réunis par des lignes droites et perceptibles du point de vue donné. Il serait impossible, en effet, d'obtenir exactement la projection d'une colonne ou de toute autre surface courbe dont la forme réelle n'est point appreciable d'un seul point de vue.

3° Il est enfin indispensable que le mouvement du châssis en avant et en arrière et le mouvement de la main qui dessine se combinent exactement. Quant à cette dernière condition du problème, nous pensons qu'elle peut être remplie par la bonne exécution de l'appareil.

Le tracé en projection obtenu au moyen de l'appareil de M. Rouillet offrirait encore un avantage qu'il importe de signaler. Les figures dessinées sur le châssis étant semblables aux figures réelles des objets, il suffirait de placer une mesure entre le châssis et l'objet, parallèlement à ce châssis, pour connaître les dimensions de l'objet et établir en même temps l'échelle des dessins obtenus.

HISTORIQUE.

Ce n'est point le hasard qui a conduit M. Rouillet à imaginer son procédé. Professeur de dessin, il songeait sans cesse aux moyens de faciliter cette étude à ses élèves. Il pensait, comme tous les vrais artistes, de cette cruelle nécessité de faire copier pendant des années entières des yeux, des bouches et des oreilles pour arriver, en dernière analyse, à reproduire mécaniquement, d'abord un dessin, puis une tête, enfin une académie. Il comprit bientôt que toute la difficulté était dans l'ensemble et les proportions, et que l'homme le mieux doué pour les arts plastiques était souvent arrêté pendant de longues années par des difficultés matérielles, vaincues souvent avec plus de facilité par un individu sans intelligence et sans poésie. Il pensa qu'en imaginant un procédé mécanique pour vaincre les difficultés mécaniques du dessin, il rendrait service à l'art véritable, qui n'est point la reproduction servile de ce qui est, mais la représentation de ce qui devrait être. Son premier mouvement fut de soumettre son procédé à l'Académie des Beaux-Arts. Une commission fut nommée pour examiner ses résultats. On soumit l'inventeur aux épreuves les plus variées; il fut toutes ses promesses. Les commissaires étaient émerveillés de l'exactitude du dessin et de la perspective; chacun le félicitait. Mais quand on sut que son intention formelle était

de faire jouir le public de sa découverte, le secrétaire de la commission, oubliant à cet effet rétrograde qui est le manvais génie des Académies, écrivit au ministre de ne pas encourager une invention qui enlevait à l'art une partie de ses difficultés. Le parti des barons raisonnables toujours de même en fait de peinture en fait de politique; il confond les procédés matériels de l'art avec l'art véritable, de même qu'il confond la prospérité matérielle d'une nation avec sa grandeur réelle. M. Rouillet ne fut pas découragé; il en appela au ministre mieux informé. M. Duchatel ne considéra pas l'opinion de messieurs de l'Académie comme devant lui tracer irrévocablement sa ligne de conduite et nomma une seconde commission composée de MM. Allaux, Gave, Léon Coignet, Flandrin, Lassus, Lenormand, Lesueur, Mérimée et Vitet. Ce choix était heureux; en joignant des peintres à des archéologues et à des architectes, on réunissait les représentants de toutes les branches de l'art auxquelles le procédé pouvait s'appliquer utilement. Cette commission se livra à un long et minutieux examen. Le procédé fut soumis à toutes les épreuves imaginables; on reconnut ses avantages, on signala les perfectionnements dont il était susceptible, et la conclusion du rapport de cette nouvelle commission fut que le ministre devait encourager une invention destinée à rendre des services réels à l'art et à la science. Le ministre jugea donc la commission et accorda à M. Rouillet une pension viagère de 1200 fr. par an, ainsi que le public entra en possession de ses procédés.

On a dit qu'à l'aide de l'étoffe transparente tendue sur un châssis, tout le monde saurait également bien dessiner. C'est une erreur. L'individu qui n'a jamais appris le dessin pourra reproduire le contour d'un objet et obtenir un calque fidèle; mais on reconnaîtra toujours une main inexpérimentée à l'incertitude du trait et au peu de fermeté des contours. Toutefois, à l'aide de cette esquisse, un peintre pourra peindre le portrait d'une personne qui n'aura jamais vue, ou dessiner un édifice dont un voyageur lui rapportera le croquis fidèle. Mais le dessinateur seul sera en état de faire les ombres, on d'indiquer, par l'accentuation des traits, les parties saillantes ou rentrantes. Pour l'artiste, le procédé Rouillet est un gain de temps immense; en un instant il fixe sur la toile des attitudes difficiles, des raccourcis, des effets de lumière passagers; il grandit sûrement ses lignes dans une proportion déterminée; en un mot, les difficultés matérielles étant écartées, il consacre tout son temps, toutes ses forces, à la composition, l'expression et la couleur; il se livre avec sécurité à l'inspiration, sûr de n'être pas arrêté par des calculs arides de proportions. Les dessinateurs peuvent voir avec plaisir la vulgarisation de ce procédé; les peintres s'applaudiront de ce nouveau moyen de multiplier leurs œuvres et de leur donner un plus haut degré de perfection. Croit-on que les artistes si expressifs de l'école florentine ou les grands coloristes vénitiens se fussent préoccupés de l'apparition d'un semblable moyen? Le procédé Rouillet apprendra-t-il à donner à la Vierge les expressions sublimes et variées que Fra Angelico, le Pérugin et Raphaël, ont si créer tour à tour? Est-ce avec un fusain et sur un tartarène que vous rendrez la couleur du Titien ou de Rembrandt? Sauriez-vous à l'aide de cette machine composer un tableau comme Paul Véronèse, André del Sarto ou Fra Bartolomeo? Selon nous, le procédé dont nous parlons fera rentrer l'art dans sa véritable voie, parce que la pensée de l'artiste dominera dans son œuvre. L'imitation servile étant sans difficultés, elle disparaîtra sans objet. Les formes de convention ne seront plus acceptées, parce que les yeux de tous se seront accoutumés à l'imitation des formes réelles. On se rapprochera de la nature tout en l'idéalisant; on sera vrai tout en reproduisant le beau; et la peinture retrouvera peut-être ces grandes traditions du seizième siècle où l'art s'est élevé si haut, qu'il semble se reposer encore de cet effort gigantesque.

CH. M.

Publications Illustrées.

Faits mémorables de l'Histoire de France, par M. NICHOLANT, précédés d'une introduction de M. A. SEIGNÉ, et illustrés de 120 tableaux de M. Victor Adam (1).

M. Victor Adam conçoit un jour l'heureuse pensée de composer 120 tableaux sur les faits les plus mémorables de l'His-

(1) Un vol. grand in-8. Paris, 1844. Dellet. 15 fr.



toire de France, depuis la lutte de sainte Geneviève et d'Attila jusqu'aux adieux de Fontenoy. Pour donner une idée à nos lecteurs de la manière dont il a exécuté ce travail, nous mettrons sous leurs yeux un de ses dessins représentant l'entrée de François I^{er} et de Henri VIII au camp du Drap-d'Or. Les 120 tableaux achetés et gravés sur bois par nos meilleurs artistes, un jeune écrivain de talent se chargea de les expliquer avec un texte élégant et concis. Telle est l'histoire de ce beau volume, qui pouvait avoir et qui a une véritable importance artistique et littéraire, et qui, aussi intéressant à lire qu'à regarder, prendra rang cependant parmi les plus utiles ouvrages illustrés que l'année 1845 aura vu naître tout exprès pour les jeunes pensionnaires des deux sexes.

Nouvelles et seules véritables aventures de Tom Pouce, initiées de l'Anglais, par P. J. STAHL, 150 vignettes par BERTAL (1).

La typographie et la gravure ont fait, depuis vingt années, de merveilleux progrès. Quand nous étions enfants, on nous donnait comme étrennes quelques gros volumes in-12 en papier gris, mal imprimés, et ornés — les éditeurs avaient l'audace de l'annoncer — de rares vignettes dont la gravure était aussi grossière que le dessin en était incorrect et ridicule; du style, le n'en parle pas, et pour cause. Si ces deux arts, qui semblent destinés désormais à se prêter un secours mutuel, continuent à se perfectionner, l'imagination la plus vive et la plus ingénieuse essaiera vainement de se représenter dès aujourd'hui les étonnantes publications illustrées que nos petits-enfants auront le bonheur d'offrir à leur jeune postérité, le premier jour de l'an de grâce 1900.

Concevez-vous, en effet, un petit volume mieux écrit, mieux imprimé et mieux illustré que les *Nouvelles et Seules véritables aventures de Tom Pouce*? Tom Pouce, ou Tom Thumb en anglais, est, personne ne l'ignore, le Petit Poucet de l'Angleterre. Il joint, chez nos voisins d'outre-mer, d'une réputation digne de ses infortunes, de ses talents et de ses vertus.

La France entière éprouvait depuis longtemps le besoin de connaître l'histoire véritable de ce grand petit homme britannique dont elle avait tant de fois entendu prononcer le nom. Grâce en soient rendues à MM. Stahl et Bertal, ses désirs vont être satisfaits. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, elle n'a plus rien à envier à sa riche et fière rivale. Maintenant, Tom Thumb a deux patries.

Je ne vous révélerai pas, quant à moi, les secrets de sa naissance; sa chose seulement que sa mère avait soulevé un enfant, ne fût-il pas plus grand que le doigt. Je vous le montrera tout d'abord dans son berceau, un sabot neuf, au fond duquel on avait mis un peu de ouate bien douce et bien chaude; pour qu'il pût y dormir tout à son aise. Ce fut dans ce sabot qu'il grandit, ou plutôt qu'il ne grandit pas. Mais si sa taille resta la même, son intelligence fut



(1) Un vol. in-18. Hetzel. 5 fr.

si précoce que ses parents ne souhaitèrent jamais qu'il fût plus grand.

Dès son bas âge, il se montra fort sage; sa mère le grondait rarement, et encore était-ce bien doucement.

Il apprit de bonne heure à lire et à écrire. On eut quelque peine, il est vrai,



à lui trouver une plume assez petite pour qu'il pût s'en servir; enfin on en vint à bout. Un jour, pendant qu'il écrivait un compliment à sa maman, une ruche vint l'attaquer. Il se vit obligé de désigner, car il avait une épée, et de tenir son ennemi en respect jusqu'à ce que



sa bonne mère accourut à son secours.

Pendant ses récréations, il s'amusaient souvent à contempler un papillon sur une rose. — Mais, hélas! il devint, comme beaucoup d'enfants, curieux et gourmand, et il paya cher ces défauts. — On verra dans son histoire comment il tomba au milieu d'un pudding, puis au fond du gosier d'un



meurir, puis dans le ventre d'un poisson, et par quelle série d'aventures il arriva enfin à la cour du roi Arthur, où il vécut longtemps, tantôt favori, tantôt prisonnier. La fortune ne corrompit point son cœur. — Il vint mourir aux lieux où il était né. Protégé par une fée puissante, il obtint sa liberté, et un jour il apporta à ses bons parents, qui le croyaient mort,



un bois d'or dont il avait eu le courage de se charger. Quand M. et madame Ponce furent revenus de leur étonnement, leur

hon et illustre fils leur raconta ses aventures, que je ne saurais trop vous engager à lire et à donner en cadeau à tous les petits enfants de votre connaissance.



La Chine ouverte, aventures d'un Fan Kopei dans le pays de Tsin, texte par OLD NICK, gravures par AUGUSTE BORGET.

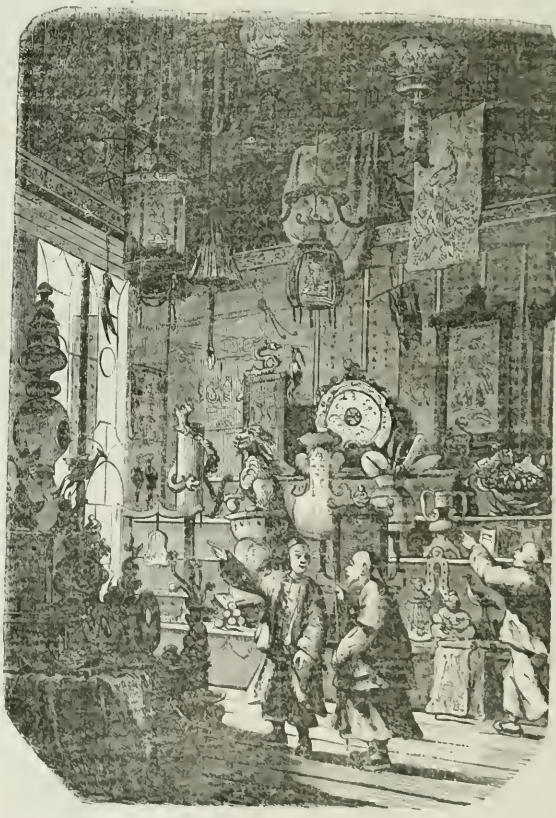
Ce titre a quelque chose d'effrayant... pour la Chine. Le grand empereur dont l'Illustration a récemment publié un portrait si ressemblant ne pourra plus désormais empêcher les Barbares de dépasser la ligne de ses frontières. De quelle utilité lui sont maintenant sa grande muraille et ses 100,000 sentinelles tartares? MM. Old Nick et Auguste Borget nous ouvrent à deux battants toutes les portes de son vaste royaume. Une grande invasion se prépare. A cette heureuse et incroyable nouvelle, une partie de la population de Paris s'est précipitée... rue Saint-Benoît, 7, chez M. Fournier, où se distribuent, au faible prix de 15 fr., les billets d'admission au Céleste-Empire. Déjà les faubourgs s'agitent et la province se met en marche. Avant la fin de l'année qui n'est pas encore commencée, dix millions de Français auront pénétré dans le Céleste-Empire, sous la conduite de MM. Old Nick et Auguste Borget.

On trouverait-on d'ailleurs deux guides plus aimables, plus sûrs et plus instruits? Le spirituel critique du National, l'ha-

le connaissez tous. Quant à son collaborateur, M. Auguste Borget, jete par une tempête sur les rivages de la Chine, il a passé six mois à Mouco et en divers villages du littoral; il a rapporté de ce voyage des collections, des dessins qui ont fait à Paris l'admiration de tous les amateurs, et dont



MM. Ritner et Goupil ont publié une partie sous le titre de: la Chine et les Chinois, enfin, il a exposé, aux Salons de 1812 et 1813, des tableaux que



si majesté le roi Louis-Philippe s'est empressé d'acheter, pour en orner les plus belles salles de son palais de Neuilly. — Ne sont-ce pas là des garanties suffisantes? N'avons-nous pas le droit de vous recommander, avant même qu'il ait paru, le livre illustré que publieront par livraisons hebdomadaires, en 1844, MM. Old Nick et A. Borget. En outre, leur intelligent éditeur ne méritait-il pas pleine et entière confiance, et ne devons-nous pas croire ce que dit son prospectus: « A nos livres, ni les manuscrits, ni les renseignements personnels n'auront manqué, par conséquent, à la composition d'un volume qui, sous une forme légère, résuamera une masse énorme de documents sérieux. Marco Polo, Mendoga, le père Alexandre, Spizelius, Kircher, les Missionnaires, de Guignes, Barrow, Staunton, Clarke Abel, Timkowski, Abel Remusat, Davis, Stanislas Julien, Ad. Barrot, Downing, Kidd, Gutzlaff, lord Jorelyn, et les rédacteurs du Chinese Repository, en auront fourni chacun quelques pages; l'auteur les leur restituera comme il le doit. L'éditeur, à son tour, promet que de tous ces livres, dont quelques-uns sont bien vieux, sortira un livre vraiment nouveau.

« Peut-être jugera-t-on que la Chine ouverte, la Chine retrouvée, ajoutée à un travail de ce genre tout l'aurait d'une publication de circonstance; mais, avant comme après, la parole de Non-Kung, l'invincible Chinois est là. C'est ce qui va être dit.

« Comme spécimen des gravures et des curieux ouvrages, nous donnons le portrait d'un... et la... d'un... — Que nos abonnés ne nous demandent aucun renseignement sur les livres et les gravures que nous leur reproduisons, nous leur reproduisons la Chine est ouverte, allez vous en chercher le Saint-Benoît, n° 7. Le voyage sera long (il durera cinquante semaines), mais peu coûteux (trois centimes par semaine),

le rédacteur de la Revue Belvédère, l'ingénieur autour des Petites Misères de la vie humaine, a fait ses preuves; vous

(1) Cinquante livraisons à 50 centimes. — Paris, 1844, Fournier. — Trois livraisons sont en vente.

aussi agréable qu'instructif (MM. Old Nick et A. Borget tiendront toutes leurs promesses, sûr (M. Fournier a-t-il jamais laissé un ouvrage inachevé?), et, chose étrange, vous le ferez entièrement sans quitter votre fauteuil, votre maison, votre femme et vos enfants. A de telles conditions, qui ne paraîtrait.... pour la Chine ouverte?



Impressions de voyage de M. Boniface, par CHAM (1).

Qu'est-ce donc que M. Boniface, qu'il s'imagine avoir le droit de nous faire raconter par M. Cham, au crayon et à la plume, ses excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez, etc., le tout mêlé de bosses et coloré de bleus et de noirs? M. Boniface, puisqu'il faut l'avouer, est un proche parent de MM. Vieuxbois, Jabot et Crepin, d'heureuse mémoire. Comme eux, il ne saurait prétendre à la réputation d'un Adonis persécuté par la mauvaise fortune qui les a tourmentés; il joue constamment un rôle moitié triste, moitié plaisant dans une longue série d'incroyables aventures; enfin, à l'instar de M. Vieuxbois, il traîne toujours après lui un chien *fabuleux*. Pour le moment, M. Boniface ne se présente à nous qu'en qualité de réfractaire de la 1^{re} compagnie du 5^e bataillon de la 10^e légion. Comme moi et comme vous peut-être, cher lecteur, il a une horreur instinctive pour le service de la garde nationale; il fait plus: non content d'avoir tressailli dans son lit en recevant un billet de garde, ainsi que vous pouvez en

tirant son bâton retire le chien de M. Boniface qu'elle a accroché par l'oreille.



A peine débarqué à Boulogne, M. Boniface et son chien reçoivent deux malles sur le dos, et se trouvent sollicités en

M. Boniface surtout s'abandonne à des contorsions dont son historien retrace les accidents variés avec une fidélité à vous donner le mal de mer. Il perdit même la présence d'esprit dont la nature l'avait doué, et s'étant assis imprudemment sur une voile, il se trouve un moment hissé par le fond de son pantalon au sommet le plus élevé du mat le plus haut du navire.



Heureusement le *Sauteur* avançait toujours, et il jeta l'ancre dans le port de Douvres, à la grande curiosité des naturels

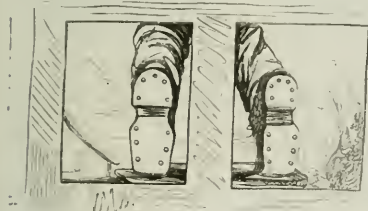


juger, il a résolu de s'affranchir de ce joug odieux, il s'exile temporairement, il part pour la *perfidie Albion*, avec son chien. — Je ne vous raconterai pas toutes les petites misères qui l'accablent pendant son voyage de Paris à Boulogne, il s'en console en admirant, par les fenêtres du coupé,

sens divers par plusieurs hôteliers d'aller habiter leurs hôtels.



ici s'arrêtent nos révélations. — Gardes nationaux accomplis, qui êtes toujours aussi fidèles à votre compagnie qu'à votre compagne, désirez-vous savoir à quelles épouvantables tortures M. Boniface fut condamné à Londres pour avoir refusé de monter sa garde à Paris, achetez le petit album que vient de publier M. Cham, et vous passerez, je vous le jure, un joyeux quart d'heure. Le gouvernement devrait, en vérité, souscrire à 80,000 exemplaires, et faire distribuer les *Impressions de voyage* de l'infortuné réfractaire de la 4^e du 5^e de la H^{te} à tous ses camarades. Il pourrait ensuite fermer l'*Hotel des Haricots*, supprimer les conseils de discipline, et abroger les dispositions pénales de la loi sur la malice citoyenne. Tous les récidivants aient se jeter, comme le timide et repentant M. Boniface (voir ci-dessus même colonne),



ces belles campagnes de la Picardie. Pendant qu'il se livre à ce doux plaisir, une jeune villageoise lui offre galamment, au bout d'un bâton, un bouquet agé de deux mois à peine.



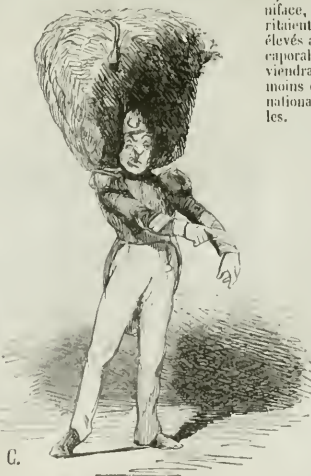
La crainte d'être asphyxié par les parfums envrants de ces fleurs des bois, et de perdre son meilleur œil, lui fait retirer sa tête. Mais, ô fatalité! la jeune et jolie villageoise, en re-

ils se haïent de leur cette terre trop hospitalière, et s'embarquent pour Douvres à bord du bateau à vapeur le *Sauteur*. Mais, hélas! jamais la mer n'a puni avec une cruauté plus atroce un



garde national, et un malheureux chien. Plus de trente dessins sont consacrés à la représentation de l'airain supplicé aux deux complices par l'élément vengeur. Le bâtiment s'avance vers Douvres d'un air si penché, qu'à sa vue seule on comprendra les horribles douleurs éprouvées pendant la traversée par M. Boniface, son chien et ses compagnons d'infortune;

aux pieds de leur sergent-major; et si, comme M. Boniface, ils ne méritaient pas d'être élevés au rang de caporal, ils deviendraient au moins des gardes nationaux modèles.



(1) Album. — Paris, Paulin, 5 fr.

Les Abonnés de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

MES PRISONS

suivies des Devoirs des Hommes

PAR SAÏAH PELLICCI.



ILLUSTRÉE PAR M. LE COMTE H. DE MENNESSÉ.

REVUE PAR M. LE VICOMTE ALBAN DE VILLENEUVE.

H. L. DELLOYE,
ÉDITEUR.

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
PALAIS-ROYAL.

Un beau volume grand in-8, avec 80 gravures sur bois, ferons, cuivre, damas, etc. 12 fr.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, rue de Seine, 35.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le royaume italien des Alpes, par R. TOPFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALABRE.

Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix: 16 fr. broché.

CARTONS AGES ANGLAIS avec ornements en or appropriés aux divers ouvrages illustrés de la librairie Dubochet et Goup, tels que: *Milner, Gd-Bita, Don Quichotte, Histoire de Napoleon, Jardin des Plantes, Esquisses, Fables de Perrault*, etc., etc.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HAREGONS ANGLAIS.

HALL ET TUTTIL, 50 King-William street, Cité de Londres, près du Pont-de-Londres, ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des haregons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

LES ANGES DE LA TERRE PERSONNIFIÉS PAR LEURS VERTUS ET LEURS BELLES ACTIONS; publiés et illustrés, avec le concours de plusieurs gens de lettres et artistes distingués, par A.-E. DE SAINTES. Un beau volume grand in-8, sur jésus velin, glacé et satiné, orné de 25 magnifiques gravures à deux teintes; d'un grand nombre de figures, portraits, vignettes, etc., sur bois, imprimées dans le texte. Prix, broché: figures noires, avec une belle couverture, 12 fr. — Cartonné, 14 fr. — Avec couverture dorée et colorée, 16 fr. — Belle en toile anglaise, 18 fr. — Dans sur tranches, cuir, 20 fr., et colorée avec le plus grand soin, 8 fr. de plus.

C'est le plus bel ouvrage que l'on puisse offrir en étrennes à la jeunesse.

A Paris, chez mademoiselle D Emery, éditeur des *Deux Volumes* de M. E. DE SAINTES, 15, quai Voltaire

CHOIX DE MORCEAUX FAC-SIMILE en prose et en vers d'écrivains et de personnages célèbres, publié par M. LÉON CASSEY. Ce joli volume in-8, orné de vignettes, reproduit exactement l'écriture et la signature de chaque auteur. — C'est un beau cadeau pour les amateurs d'autographes et pour les jeunes gens qui l'on veut familiariser avec tous les caractères d'écriture. — Prix, broché, 5 fr. Chez l'auteur, rue Taranne, 12.

ÉTIENNES.

27, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH.

BOUDONS A VIS, EN OR OU ARGENT: Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.

RUE TARANNE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes dehaussens de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts ont même été rendus contre les contrefacteurs consentant à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Épilepsie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Les jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 11, repaite 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins.

Ce jeu, composé de petits morceaux de bois triangulaires difficiles à agencer pour former certaines figures, sera très en faveur chez les personnes qui s'occupent d'amusements sérieux. Nous avons vu plusieurs de ces cartons placés dans une magnifique bibliothèque et nous avons essayé nous-mêmes de résoudre ces problèmes. Ces petites figures sont très-difficiles à remplir; cependant les morceaux de bois, d'après les dispositions des cartons, doivent se placer les uns après les autres dans les différentes positions que l'Intelligence leur assigne. Un moment de réflexion, nous recommandons à nos lecteurs et à nos amis d'essayer d'y parvenir.

CASSE-TÊTE
composé de
par Adolphe

CHINOIS
mille figures
PAWLOWICZ.

Ce nouveau jeu géométrique est le seul jusqu'à ce jour, digne d'être remarqué par le nombre de solutions, ainsi que par son élégance et son intérêt. On ne saurait trop le recommander aux personnes qui désirent donner en cadeau un divertissement aussi ingénieux qu'intéressant.

Nous croyons que rendre service en leur montrant ce nouveau jeu, qui sera très apprécié par les hommes de lettres, les savants de l'Université, de la Banque et du Commerce; ainsi que les personnes raisonnables, posées, amies, sera profitable de tous côtés, et nous sommes convaincus que ce jeu si ingénieux de M. Pawlowicz.

Se vend A PARIS, chez M. GIROU et Cie, r. du Coq St-Honoré, 7. — SUSE, place de la Bourse. — TEMERLIN, boulevard des Italiens, 23. — GILLARD, passage Cassagne, 2; et r. des Petits-Champs, 4. — MARION, rue Bergère, 18. — BOUÉLAT, rue Dauphine, 31.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS,
471, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.



Ce magnifique Établissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque: offrir un immense débouché aux nombreuses et grandes manufactures de la France, et présenter aux consommateurs l'immense variété d'un marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, qui l'on ne trompe jamais, a compris de suite l'utilité de cette belle entreprise. La foule accourue d'abord, lui a accueillie, toujours bien traitée, y a ramené d'autres foules. La première vague a été grande; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appréhension, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

On trouve à la Ville de Paris tout ce que produit l'industrie des tissus: les soieries, les lainages, les toiles, tous les tissus de cou-

ton, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les velours pour ameublement, tout ce qui constitue une riche collection, un riche trésor. — Ce qui, après réflexion, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent au ciel le grand luxe.

L'Établissement que nous recommandons fait honneur à son titre: place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

La Normandie,

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTREE PAR MM. MOREL-FATIO, TELLIER, DAURIGNY.



1 vol. grand in-8 jésus, 8 fr. br.

Napoléon en Égypte,

ILLUSTRE

DE 140 Dessins PAR MM. H. VERNET ET O. BELLANGE.



1 beau vol. gr. in-8 jésus, 12 fr. br.

ÉTRENNES

LITTÉRAIRES

POUR 1844.

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

A TRÈS-BON MARCHÉ.

Cartonnages français et anglais; demi-reliures et reliures en tous genres.

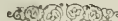
LIBRAIRIE

D'ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE,

51.

Chez tous les libraires de Paris et des Départements.



Ces deux médailles sont délivrées gratis avec chaque exemplaire du *Napoléon en Égypte* et du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Mémorial DE SAINTE-HÉLÈNE,

ILLUSTRE DE 500 VIGNETTES PAR CHARLET.



2 beaux vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Les Aventures DE TÉLÉMAQUE,

ILLUSTRES PAR MM. TONY JOHANNOT, E. SINGOL, G. SEGUN, E. WATTIER, MARCEL, ETC., ETC.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Les Mille et Une Nuits,

ILLUSTRES

DE 1001 GRAVURES PAR LES PREMIERS ARTISTES DE FRANCE.



5 vol. gr. in-8 jésus, 50 fr. br.



Le Diable boiteux,

PAR LE CAGE.

ILLUSTRE DE 175 GRAVURES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Histoire de Maçon Leseaut,

ILLUSTREE DE 100 GRAVURES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Voyage en Italie,

PAR M. JULES JANIN.

ORNE DE 15 GRAVURES ANGLAISES.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Voyage Sentimental de Sterne.

TRADUCTION NOUVELLE DE M. J. JANIN, ILLUSTRE PAR T. JOHANNOT ET JUVENES.



1 vol. br. in-8 jésus, 10 fr. br.

L'Âne mort,

PAR M. JULES JANIN.

ILLUSTRE DE 130 VIGNETTES PAR TONY JOHANNOT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 10 fr. br.

Contes et Nouvelles DE LA FONTAINE

ILLUSTRES,

FAISANT SUITE AUX FABLES ILLUSTRES PAR MM. GRANDVILLE ET L. PAVIT.



1 vol. gr. in-8 jésus, 40 fr. br.

LE DOCTEUR WILLIAM ROGERS, CHIRURGIEN-DENTISTE DE LONDRES,

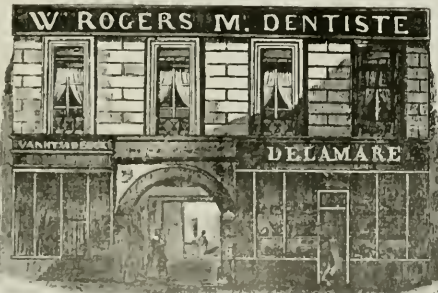
ACTUELLEMENT A PARIS, RUE SAINT-HONORE, 270.

INVENTEUR DES DENTS OSANORES, POSEES SANS CROCHETS NI LIGATURES, S'AJUSTANT PAR LA PRESSION ATMOSPHERIQUE.

A une époque où le progrès est général, lorsque le succès couronne partout les efforts de l'art et de la science, on peut regretter de voir l'art si utile et si important du dentiste rester stationnaire et immobile au milieu du mouvement. La faute n'en est pas tout entière aux hommes; c'est des difficultés au-dessus de leurs forces; ils ne peuvent réparer du temps l'irréparable outrage. Les dentistes de notre temps n'ont rien changé aux vieux moyens: les pivots, les ligatures, les crochets, ces liens qui, sans consulter les dents artificielles, brulent et détruisent les dents saines et véritables, toutes les fois qu'elles sont pointées et dangereuses sont encore en usage parmi eux; nul ne veut se rappeler le précepte du maître: Hippocrate a dit: « aidez la nature, ne la forcez pas. »

Les places sur lesquelles on pose des dents artificielles tiennent en irritation permanente la gencive; sans parler des douleurs continuelles que cause la mastication par la mauvaise application de ces plaques, et de la mauvaise odeur qu'elles donnent par la difficulté qu'on a de les ôter pour les nettoyer.

Tous ces inconvénients sont levés par l'heureuse et ingénieuse invention du docteur Rogers, qui place des dents



tant, sans ces os, les crochets, ni pivots, ni plaques, ni aucun lien quelconque; sa méthode consiste simplement dans l'application exacte des dents sur la gencive, de manière à exclure l'air. L'aphysique constate que deux corps hermétiquement superposés l'un sur l'autre se tiennent par la pression de l'air; c'est ainsi que les DENTS OSANORES de M. ROGERS, une fois placées, ne peuvent être dérangées d'aucune manière; que si l'air pénètre entre les dents et la gencive, ce qui ne peut s'effectuer qu'à un endroit des dents indiqués, qui n'est exposé ni à la mastication ni à l'articulation, il a l'effet de pousser les dents dans l'os, et de les rendre plus fermes et plus sûres.

La beauté des DENTS OSANORES est incontestable; elles ressemblent aux dents naturelles, à s'y méprendre, et sont cependant d'un prix très-moderne.

M. ROGERS, connu déjà depuis longtemps pour ses perfectionnements dans l'illuminé-brûches de son art, tels que le Plombage à froid et sans douleur, et sa Méthode hygiénique pour le redressement des Dents des enfants, fait exécuter toute pièce artificielle commandée chez lui, dans 24 heures, et la garantit pour pouvoir manger de suite avec, et sans aucune gêne.

Étrennes 1844.

CHARLES WARÉE, ÉDITEUR, 45 BIS, RUE RICHELIEU (PLACÉ MOLIÈRE).

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR LA JEUNESSE,

GRAND ASSORTIMENT DE RELIURES DU MEILLEUR GOUT A DES PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Publications récentes:

- MAGASIN DES ENFANTS; par MADAME LEPRIÈRE DE BEAUMONT; édition revue et augmentée de Contes nouveaux, dédiée à monseigneur le comte de Paris, prince royal. Un magnifique volume grand in-8 de 500 pages, illustré de 500 vignettes et lithographies, par TH. GUYON. 10 fr.
- LE LIVRE DES ENFANTS BIEN SAGES; par ORTAIRE FOURMILLET. 1 vol. in-12. 5 fr.
- GALERIE DES PRIX MONIYON; par GUSTAVE DESSEAUX. 5 fr.
- LE LIVRE AMUSANT; par L. GOUJARD. 1 vol. in-12. 5 fr.
- AVENTURES MERVEILLEUSES DE MUNCHHAUSEN. 1 vol. in-12. 5 fr.

Ces quatre derniers ouvrages font partie de la bibliothèque du prisonnier, et sont enrichis de belles gravures tirées à part sur papier teinté.

M. Charles Warée s'est posé, par la variété et l'excellent choix de ses publications, comme l'un des plus intelligents et des plus féconds éditeurs. A l'approche du premier de l'an, nous ferons remarquer que ses magasins le disputent en élégance et en richesse à ceux des plus splendides de la capitale. On y trouve un assortiment complet de reliures qui renouvellent, chose rare! la magnificence et le bon marché. Elles sont cotées presque au prix de fabrication.

Modes. — Bijouterie.

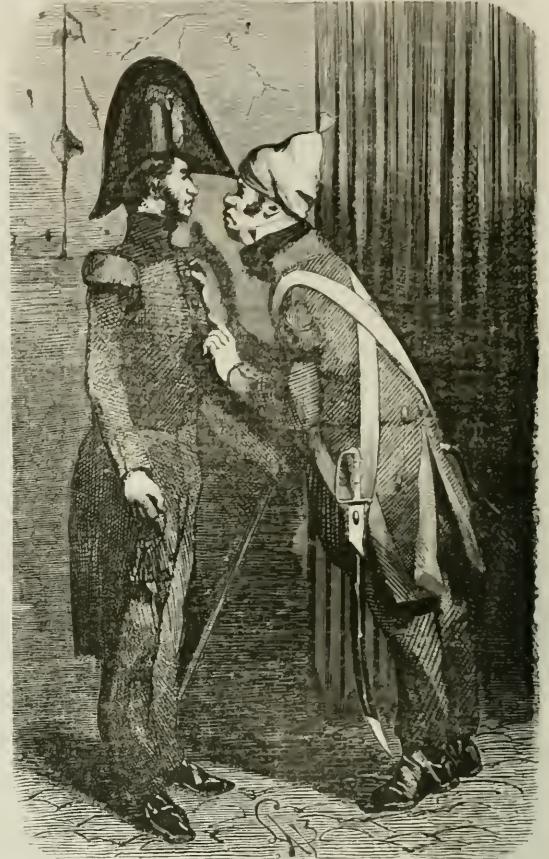
Les armoiries ont reparu depuis quelque temps sur les panneaux de voiture et sur les carrosses de visite. On aime les titres, tout en ayant l'air de les dédaigner, et le peuple le plus frivole de la terre partage cette faiblesse avec d'autres nations et même avec la plus sérieuse du monde, les Américains! Ces derniers n'ont pas de titres, mais, entendez-les, ils pourraient tous en avoir : leur grand-père, aïeul, était comte, baron, etc.

On aime les titres, on s'en fait gloire, et maintenant on s'en pare plus que jamais. Les femmes de l'aristocratie ne pouvant avoir des robes de velours, le gaze ou de satin, faites d'une manière qui établit une ligne de démarcation entre elles et les bourgeois, se font faire des bijoux, que nous nommerons armoiries.

baron, offrait un champ plus vaste aux ornements; aussi nous n'hésiterons pas à proclamer ce bracelet supérieur en tous points.

Le porte-cigare est devenu indispensable; il remplace la bombonnière de nos grands-pères. Est-ce un tort? Je dirai oui, car la bombonnière prouvait des habitudes de société et des mœurs élégantes, et le cigare prouve le contraire.

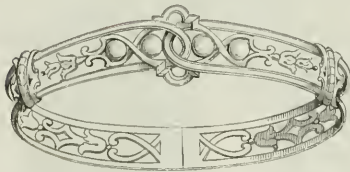
Nous serons plus indulgents pour la tête de cravache, parce que nous n'avons pas à



(Caricature. — Un garde national contrarie.)



Ainsi ce peigne, d'un travail élégant, est armé de deux écussons accolés; il réunit deux noblesses : c'est un peigne de mariage.



Dans un bal, lorsqu'on verra ce bracelet au bras d'une dame, on saura de suite quel titre donner à la femme qui le porte, car la couronne de baron s'y montre, malgré toutes les coquetteries dont l'orfèvre a brodé le thème.



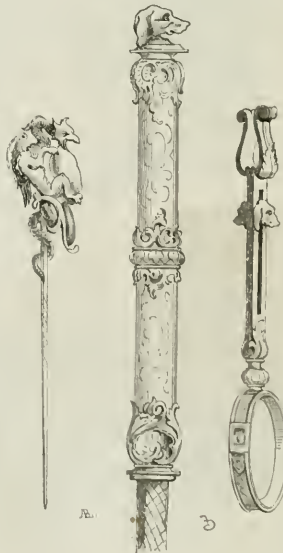
Ici, c'est un lion passant; il est entouré de petits détails d'un joli travail. Nous supposons, par la grande simplicité de cette épingle, que la pensée de la maison Morel, de laquelle sortent tous ces charmants bijoux, a été d'y attacher à volonté des ornements qui garnissent le devant du corsage.



La couronne de marquis, plus élégante de forme que celle de

ce sujet de comparaison fâcheuse à faire. En tous temps, il y a eu des Nemrods de bonne compagnie et de brillants cavaliers. Cette tête de cravache nous montre qu'aujourd'hui le luxe des détails n'est point négligé; la tête de chien qui la termine est la vraie armoirie du chasseur.

Nous finissons en faisant remarquer la grande simplicité de l'épingle, ce qui nous semble de fort bon goût et en parfaite harmonie avec les costumes de notre époque.



(Bijouterie. — Épingle, Porte-Cigarière et Cravache.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Agamemnon, général des Grecs, fut assassiné pendant son sommeil.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

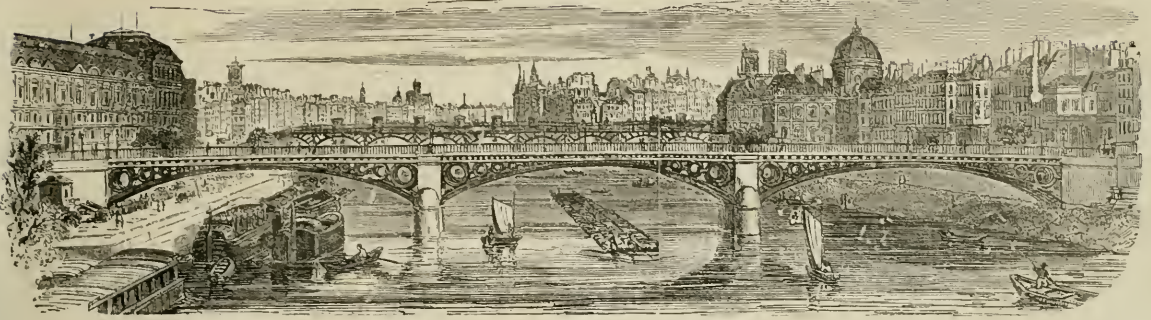
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoïdworé, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACAMPÉ et C^e, rue Daniette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 44. VOL. II. — SAMEDI 30 DECEMBRE 1843.
 Bureaux, rue de Selze, 33.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Ouverture de la Session de 1843. *Cortège royal; Arrivée du Roi dans la cour du Palais-Narbon; Discours d'ouverture. — Oraison funèbre de 1843. Neuf Gravures, par Bertal. — Le Jour de l'An en Europe. Un Lever de la reine d'Angleterre; la Bénédiction de la Nive; la Polonoise à la cour de Russie; Bateliers du Jour de l'An, par Grandville. — Le Jour de l'An en Chine. Une Carte chinoise. — L'origine des Étrusques. — Les Petits Bonheurs du Jour de l'An. Le Palais de la Nouvelle Année, par Grandville. — Les Petites Mœurs du Jour de l'An. Vingt Gravures, par Cham. — Éphémérides du Jour de l'An. — Modes de 1844, par Grandville. — Rébus.*

Ouverture de la Session de 1843.

CÉRÉMONIES DES ASSEMBLÉES NATIONALES EN FRANCE.

La session de 1845 vient de s'ouvrir. Le roi, entouré des princes ses fils, s'est rendu des Tuileries au palais Bourbon, et a été reçu dans cette enceinte avec le cérémoniel habituel,

que les artistes qui nous secondent se sont chargés de rendre à nos abonnés. Pour *l'Illustration*, dans cette semaine où l'attention et la pensée de chacun ont été absorbées par l'ouverture des Chambres et par l'approche du premier jour du nouvel an, elle commettrait une sorte d'anacronisme en entretenant ses lecteurs d'autre chose que de ces deux solennités.

Maintenant tous les discours de la couronne diffèrent peu entre eux. Nous aurons, à l'occasion de la disension de l'adresse, à parler de celui qui a été prononcé mercredi dernier. Mais si les harangues sont depuis longtemps à peu près les mêmes, le programme de ces cérémonies a subi de telles révolutions depuis qu'il y a des assemblées en France, que nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de tracer un tableau rapide des séances d'ouverture de ces assemblées successives. C'est le côté pittoresque de notre vieille histoire parlementaire.

Sous les deux premiers races de nos rois, il y eut des assemblées assez fréquentes. On y appela d'abord des seigneurs francs et des évêques gaulois. L'histoire ne nous montre pas que ces réunions, ces *placita*, eussent une influence légale sur les rois; elle ne nous fait pas savoir davantage les usages qui y étaient suivis. Une des plus célèbres de ces assemblées est celle qui provoqua Pepin le Bref pour partager son royaume entre ses fils. Eginard, dans ses *Annales*, dit

que les Français ayant formé une assemblée générale composée des *optimales* (c'est-à-dire des élus et des comtes français), des évêques et des prêtres, Charles et Carloman firent créés rois par le consentement de tous; mais ce qu'il ne nous dit pas, c'est le cérémoniel de cette solennité. Sous Charlemagne particulièrement, et sous ses descendants, les assemblées se multiplièrent. Ce prince avait du goût pour ces solennités: il aimait à représenter; il savait se montrer au milieu des peuples comme au milieu des soldats; il connaissait son ascendant, et se sentait né pour dominer partout. Il ne négligea donc aucune occasion de réunir la foule autour de lui. Il ordonna que les assemblées se tinssent régulièrement deux fois par an: une fois au printemps, une autre fois en automne, et il exigea que chacun s'y rendit exactement. Montesquieu est porté à penser que sous Charlemagne elles n'étaient encore composées que des *optimales* et des évêques. L'abbé de Mably, d'après un capitulaire qui ordonne aux comtes d'amener chacun douze scabins, croit que le tiers-état y assistait aussi; et il ne doute pas que ces scabins ne fussent des députés choisis par les hommes libres de toutes les provinces. Cette conjecture manie de vraisemblance; elle est peu conforme aux mœurs, aux événements, aux préjugés du huitième siècle; mais les détails manquent pour servir à prononcer positivement entre l'assertion de Mably et



(Ouverture des Chambres. — Cortège du roi.)

celle de Montesquieu, et pour donner une idée de la véritable physionomie de ces assemblées.

C'est sous Louis le Gros que les assemblées, en posées des évêques, des abbés et des hauts barons, en menèrent à

parler de la *tenue de Parlement, parliamentum*, lieu où l'on parle. Saint Louis en mena à donner quelque considération aux Français nouvellement affranchis, et quelques députés des villes purent dans un Parlement que ce terme assembla en

1241. Philippe le Bel, dont l'esprit était un nouveau, lit de plus grands changements: il forma les États-Généraux. Une lutte continue en anima la convocation. Le pape Boniface VIII, jaloux d'être reconnu maître du temporel, comme il l'était au

spirituel, avait envoyé à Paris Jacques des Normands, archidiacre de Narbonne, sommer le roi de reconnaître qu'il tenait du pape la souveraineté de la France. Il avait même écrit à ce roi ces paroles mémorables : « Sachez que vous nous êtes soumis dans le temporel comme dans le spirituel, et que nous tenons pour hérétiques tous ceux qui pensent différemment. » Le roi lui avait répondu : « Que votre très-grande fautilité sache que, pour le temporel, nous ne sommes soumis à personne, et que nous tenons pour des faquins et pour des fous ceux qui pensent autrement. » Et il avait fait conduire hors du royaume l'archidiacre Jacques des Normands. Le pape convoqua un concile à Rome; le roi convoqua à Paris son clergé, sa noblesse et les députés des villes de son royaume. Il prit le parti ferme et résolu de faire condamner le pape par la nation même.

Ces trois ordres s'assemblèrent dans la cathédrale de Paris. Le roi y présida, siégeant sur son trône. Son frère, le comte d'Evreux, était auprès de lui; son cousin, le comte d'Artois; les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine; les comtes de Hainaut, de Hollande, de Luxembourg, de Saint-Pol, de Dreux, de la Marche, de Flognone, de Nevers, y assistèrent avec quelques évêques dont on ignore les noms. Les députés des villes y occupaient un des côtés de l'église.

Le discours d'ouverture fut prononcé, par le roi, par le garde des sceaux ou chancelier Pierre Flotte. Il se plaignit, dans un discours véhément, des vexations du pape, qui prétendait que « le roi devait tenir sa couronne à foi et hommage de la majesté papale. » Ce discours fit lever par l'assemblée des cris d'indignation contre Boniface VIII. On protesta tumultueusement qu'on ne reconnaissait que le roi pour seigneur du temporel. — Le comte d'Artois porta la parole pour la noblesse, et assura le roi que tous les gentilshommes sacrifieraient leur vie et leur fortune pour la liberté du royaume; qu'aucun d'eux ne reconnaissait que le roi pour seigneur du temporel. — Le clergé n'était pas de cet avis. Il essaya d'excuser le pape. Il demanda la permission d'aller au concile convoqué à Rome. Le roi et les barons lui refusèrent cette permission, et le pressèrent de s'expliquer. Il répondit enfin que plusieurs évêques et abbés, possédant des duchés, des comtés et des baronnies, ne pouvaient se dispenser de servir le roi, et qu'ils le serviraient tous, même ceux qu'aucun titre semblait y obliger. — Les députés des villes, gardant moins de ménagements, prièrent Philippe, par une requête que nous avons encore en langage du temps, de garder la souveraine franchise de son royaume, dans lequel il ne devait reconnaître, pour le temporel, aucun autre souverain que Dieu. « C'est grande abomination, disaient-ils, d'où que ce Boniface entende mallement cette parole d'espritualité : *Ce que tu liuras en terre sera lié au ciel*; comme si cela signifiait que Dieu emprisonne dans le ciel ceux que le pape met en prison sur la terre. »

C'était la première fois que les députés du peuple se trouvaient admis dans une telle assemblée, avec ceux de la noblesse et du clergé. On suivit l'ancienne forme. Les assemblées jusqu'alors avaient été composées de deux ordres; on ne fit qu'en ajouter un troisième. Chaque ordre parla par l'organe d'un seul de ses membres. Chaque ordre eut sa volonté particulière. Le moins nombreux eut autant de poids que l'ordre qui l'était le plus. On ne prit aucune précaution pour connaître la volonté générale. Dans cette circonstance il était impossible qu'elle ne s'accordât pas avec celle du roi, et que tous les Français, hors les ecclésiastiques, ne fussent pas d'accord pour soutenir l'indépendance du royaume. Ainsi, en cette occasion, la forme importait peu; mais une fois adoptée, on la suivit toujours.

L'année suivante, le 15 juin 1505, la querelle avec Rome n'ayant fait que s'envenimer, et Boniface ayant excommunié Philippe le Bel, et par la même bulle déclaré qu'il donnait le royaume de France à Albert d'Autriche, qui ne jugea pas prudent de venir prendre possession de ce présent, Philippe réunit de nouveau les Etats-Généraux. L'assemblée, cette fois, se tint au Louvre. Les trois ordres s'y rendirent; mais le ton de la discussion et la nature des allégations contre la moralité du pape devinrent tels que le clergé se retira, déclarant ne pouvoir prendre part à une assemblée où l'on délibérait contre le souverain pontife. Nous devons dire que la grave question agitée fut traitée en invectives et en facéties odieuses, et que la liberté naturelle, le droit politique et le droit des nations, furent les seules considérations que l'on ne fit pas valoir pour la résoudre.

Après avoir en affaire au pape, dont il secula le jour temporel, après avoir en affaire aux juifs, qu'il chassa du royaume et qui lui pillèrent les biens, Philippe le Bel voulut se défaire des templiers, et convoqua à Tours, en 1509, des Etats-Généraux sur lesquels les détails manquent complètement, mais où fut résolue l'extinction de cet ordre, consommée peu après par d'autres supplices.

Le même moment ayant compromis le crédit public et les finances de l'Etat par l'aléation des monnaies, fut amené de nouveau à assembler les Etats-Généraux pour réparer le désordre causé et obtenir, du consentement du peuple, un argent dont il avait besoin, et qui lui coûtait trop à arracher par la force des armes. Ce fut à Paris, dans la grande salle du Palais, qu'ils se tinrent en octobre 1514. Le roi y présida, monté sur une espèce de théâtre avec les députés des nobles et du clergé; ceux des villes étaient au pied de ce théâtre. Le célèbre et malheureux Enguerrand de Marigny leur représenta les besoins de l'Etat; on fit plusieurs réglemens pour avoir de bonne monnaie, on accorda des impôts; mais le roi mourut le mois suivant, et rien de ce qui avait été arrêté ne fut exécuté; car, sous aucune des trois races, nulle assemblée ne prit la moindre précaution pour faire observer ce qu'elle avait résolu.

Philippe V, dit le Long, convoqua des Etats-Généraux à Paris, en 1517, par lesquels il fit prononcer l'exclusion des femmes du trône de France.

Philippe VI, dit de Valois, les réunit à son tour en 1528, à Paris, pour faire déclarer que les enfants des filles des

rois de France n'étaient pas apies à porter la couronne. Les Etats-Généraux tenus à Paris par le roi Jean, le 10 février 1530, n'amenèrent qu'une confusion et des divisions qui déterminèrent les provinces à se réunir impudemment dans les quatre années suivantes des assemblées d'Etats particulières.

Le 2 décembre 1535, le même prince fit l'ouverture, dans la grande salle du Palais, des Etats-Généraux de la Langue-d'Oil. Pierre La Forêt, archevêque de Rouen et chancelier d'Oil, Pierre La Forêt, archevêque de Rouen, dit des secours qui passaient du clergé; Gauthier de Brienne pour la noblesse, et Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, pour le tiers-état. Ils demandèrent la permission de débattre entre eux pour trouver les moyens les plus prompts d'obtenir l'argent dont ils avaient besoin. Le lendemain ils commencèrent leurs délibérations, et ils firent ce régleme qui ou put regarder comme le premier par lequel on ait jamais tenté de donner une constitution aux Etats. Ils décidèrent que rien de ce qu'on proposerait n'aurait de validité que quand les trois ordres l'accepteraient, et que la voix de deux ordres n'emporterait et n'obligerait pas celle du troisième. Ils votèrent des résolutions, notamment sur le sel, et ne les accordèrent que pour un an.

Mais ces impôts furent refusés par plusieurs provinces; et quand, au 1^{er} mars 1536, de nouveaux Etats se réunirent, comme on en était convenu, à Paris, plusieurs députations manquèrent, et celles qui étaient venues eurent la conscience inquiète que leurs votes ne trancheraient point les difficultés, et ne seraient pas regardés comme lois par les provinces et les villes non représentées.

Jean ayant été fait prisonnier et emmené à Londres, après la bataille de Poitiers, son fils (depuis Charles V), comme lieutenant-général du royaume, se rendit à Paris, et y réunit les Etats-Généraux de la Langue-d'Oil, le 13 octobre 1536, dans la grande salle du Palais.

Disons, pour abrégé, que, pendant la captivité du roi Jean, les Etats furent encore convoqués à Toulouse en 1536; à Paris, le 31 février de la même année (l'année ne commençant qu'à Pâques), en décembre et en février 1537; à Compiègne, en mai 1538; à Paris, en juin 1539; enfin, à Amiens, par le roi Jean lui-même après son retour d'Angleterre, en 1545. Le cérémonial de ces assemblées n'est pas bien connu. Nous devons dire, toutefois, qu'elles étaient toutes précédées par une messe adressée au Saint-Esprit.

Charles V, qui mérita le surnom de Sage, parvint au trône, ne se hâta point d'assembler des Etats-Généraux. Ce ne fut qu'après plusieurs années d'un règne heureux et lorsqu'une bonne administration avait déjà réparé en partie les pertes de l'Etat, qu'il en convoqua de nouveaux à Paris en 1549. Ce fut un triomphe pour lui; ses succès avaient disposé tous les cœurs à le servir et à suivre ses volontés. Malgré tout, ce roi ne convoqua pas de nouveaux les Etats-Généraux pendant son règne.

Celui de Charles VI vit les Etats réunis à Paris en 1580, en 1582. Deux assemblées, qui eurent lieu à Paris, furent également dévorées de ce titre. Elles furent présidées, l'une par Jean sans peur, en 1412; l'autre par Henri V, roi d'Angleterre, qui, ayant épousé la fille du roi de France, se prétendait successeur de ce monarque.

En 1459, Charles VII convoqua les Etats-Généraux à Orléans.

Le 6 avril 1467, avant Pâques, Louis XI tint dans la grande salle de l'hôtel archiepiscopal de la ville de Tours, la séance d'ouverture des Etats-Généraux réunis par lui. Nous empruntons au greffier de cette assemblée quelques-uns des détails de la cérémonie qui en marqua le premier jour :

« Et premièrement s'ensuit l'ordre et la manière de l'assiette du roi et des gens desdits trois Etats, qui était telle : c'est à savoir que en ladite salle y avait trois parquets clos de bois, d'environ la hauteur d'un homme chacun, à huisserie; c'est à savoir le premier pour le roi, lequel était au haut bout de ladite salle et comprenait toute la largeur d'icelle, auquel parquet convenait monter trois marches de degré. Au dit premier parquet était assis le roi en une haute chaire en laquelle fallait monter trois hauts degrés; laquelle chaire était couverte d'un *tableau* bleu, semé de fleurs de lys, enlevées d'or; et y avait ciel et dossier de même. Et était le roi vêtu d'une longue robe de damas blanc, bruchée de lin or de Chypre bien dur, boutonnée devant de boutons d'or, et fourrée de martres *sublines*; un petit chapeau noir sur sa tête et une plume d'or de Chypre. Et aux deux côtés du roi y avait deux chaises à dos, l'une de la sienne, chacune de sept à huit pieds, l'une à dextre et l'autre à senestre; toutes deux couvertes de riche drap d'or sur *velours* eramoins. Esquelles chaises étaient, c'est à savoir en celle de main dextre, le cardinal de Sainte-Susanne, évêque d'Angers, paré d'une grande écharpe cardinale; et en celle de main senestre, le roi de Jérusalem et de Sicile, duc d'Anjou, vêtu d'une robe de *velours* cendré, fourrée de martres. Et était chargé l'huissier dit parquet répondant en la salle par les sires de Blot et du Bellay; et l'autre huissier répondant en l'hôtel d'un des chanoines de l'église, qui avait été fait pour la venue du roi, était gardé par le capitaine et archers de la garde dudit seigneur et Guerin le Groin... »

« Le roi assis en sadite chaire, et lesdits roi de Sicile et cardinal, ensemble mesdits seigneurs du sang, messieurs les pairs ecclésiastiques, prélats, nobles, gens des bonnes villes et autres des susdits, assis en leurs chaires et sièges, chacun par ordre, comme dit est, se leva M. le chancelier (Juvénal des Ursins) de son siège et alla devant le roi notredit seigneur, et s'agenouilla à son côté dextre. Et quand icelui seigneur eut dit aucune parole, se revint seoir en son dit lieu et siège. Et fit une très-belle proposition, en remontrant aux gens desdits Etats-Illes présents plusieurs choses, et, entre les autres, les grands, nobles et loables faits des rois de France ses prédécesseurs, les dons de grâce, les victoires qu'ils ont eues, les loyautes que les trois Etats de ce royaume

ont eues envers eux et les services qu'il leur ont faits, au moyen desquels les ennemis et adversaires de ce dit royaume ont été par plusieurs fois reboutés et expulsés; la grande volonté que le roi, des son jeune âge, a toujours eue et a encore d'augmenter et de croître le royaume et la couronne; les dangers qui ont été en ce royaume depuis trois ans en çà; le grand danger qui serait si la duché de Normandie était séparée de la couronne, et plusieurs autres points longs à débattre, tendant et concluant que les gens desdits Etats lui donnaient sur ce leur bon avis et conseil. »

Voilà un programme complet, dont nous n'avons retranché que la liste des assistants et la désignation de leur place; voilà un compte-rendu de discours d'ouverture, à la suite duquel le greffier mit également ce qui, après les délibérations des jours suivants, y fut répondu par les Etats. Les adresses, on le voit, ne sont pas d'invention moderne. Mais ce qui n'existait pas du temps de Louis XI, c'était le cortège royal, car on voit que ce prudent monarque avait fait percer un mur pour arriver par une porte secrète. — Philippe de Comines dit que le roi convoqua ces Etats, « ce que jamais n'avait fait ni ne fit depuis. » Il ajoute qu'il n'y appela que gens nouveaux; et qu'il pensait bien qu'il ne contredirait point à son vouloir; et y avait plusieurs gens de justice, tant du Parlement que d'ailleurs. « Une telle assemblée n'était qu'une convocation de notables; cependant Comines, l'homme le plus éclairé de son temps, l'appelle assemblée des trois Etats, parce qu'il y avait des ecclésiastiques, des nobles et des roturiers; c'est une preuve qu'alors encore personne n'avait aucune idée de ce qui constitue une assemblée nationale; que l'on cherchait plutôt à consulter des gens choisis dans les trois Etats, qu'à consulter la nation et qu'à connaître la volonté générale. Il s'agissait de fixer la portée du droit d'appanage, et de savoir si la Normandie serait détachée du royaume de France pour en constituer un particulier au frère du roi. Les Etats furent pris pour juges entre Louis XI et Charles, son frère, et se prononcèrent, bien entendu, pour le premier, qui les avait convoqués et composés. Il s'agissait aussi, dit un auteur contemporain, de soulager le pauvre peuple; mais les Etats de 1467 ne paraissent pas avoir trouvé la recette, du moins ils ne l'ont pas laissée.

Après la mort de Louis XI, sa fille, la dame de Beaujeu, et le duc d'Orléans, se disputant la régence pendant la minorité de Charles VIII, tombèrent d'accord de s'en remettre aux Etats-Généraux pour trancher leur différend. Jusque-là on n'avait convoqué que les députés des villes murées; la dame de Beaujeu, au nom du jeune roi, appela les députés des bailliages et des sénéchaussées, et admit pour la première fois, dans ces assemblées, les députés des campagnes. Sous ce rapport, ces Etats sont les premiers qui eurent le caractère d'Etats-Généraux. Cependant, d'un autre côté, ils furent si peu nombreux que l'on doit croire qu'on n'y eut ni lieu ni ne répondit pas à l'appel; car précédemment, lorsque les Anglais possédaient la Guienne et la Normandie, lorsque la Bourgogne et la Provence ne faisaient point partie du royaume, les députés de la seule Langue-d'Oil se rendaient à Paris, au nombre de huit cents, dont quatre cents du tiers-état; et, en cette dernière occasion, les provinces étant réunies, les deux langages étant convoqués, les députés des campagnes étant mandés, les trois ordres réunis n'en furent que trois cents. Les Etats s'ouvrirent à Tours en janvier 1485. Un des députés qui nous a laissé un journal de cette assemblée, Jean Masselin, dit que le 7 de ce mois, sur l'invitation des princes, ils se rendirent tous aux Montils, qui était la résidence royale, plus connue sous le nom de Plessis-les-Tours. « Banges par nations et par compagnies, nous vîmes le roi passer devant chacun de nous; et nous lui faisons la révérence, pendant que le sire de Beaujeu, qui l'accompagnait, lui disait : « Voici messieurs de Normandie; voici messieurs de Picardie; voici messieurs de Normandie; et ainsi des autres... Le 14, le roi, voulant assister au premier acte de l'assemblée, vint à la ville, où il fit son entrée avec une pompe grande et solennelle. La description de la disposition de la salle diffère peu de la précédente. « Le greffier appela les députés par ordre; et, en ce moment, Messieurs, dits députés de l'Oil-de-la-mer, « de la prévôté et de la ville de Paris, qui est la ville capitale du royaume. — Deuxièmement : Messieurs du duché de Bourgogne, qui est la première partie de la couronne et le doyenné des pairs. — Troisièmement : Messieurs du duché de Normandie; et il ajoutait chaque fois un titre à la louange des provinces qui étaient nommées. Lorsque tous furent assis et que le héraut eut crié *Silence!* le chancelier, tourné vers le roi, obtint la permission de parler, et bientôt commença. » — Deux jours après cette séance, les députés s'assemblèrent; ils se nommèrent un président, Jean de Valhers de Groslay, évêque de Lombes, premier abbé de Saint-Denis, député de Paris.

« L'événement nous prouva que nous nous étions trompés dans ce choix, dit Masselin, et ce fut d'autant plus fâcheux, que cette nomination était la première. » Ils élurent aussi deux secrétaires, Jacques de Croumare et Jean de Rans. Mais, se trouvant trop nombreux pour travailler ensemble, ils se divisèrent en six bureaux ou sections, et ils eurent d'assemblées générales que pour arrêter en commun ce qui avait été ainsi préparé isolément. L'est déjà, on le voit, la façon de procéder de nos assemblées actuelles. Plus, Masselin ajoute que dans les réunions générales « une minute d'avis étoit exprimée de part et d'autre, et avec tant de variété, qu'il y en eut autant que de députés, soit pour se contredire tour à tour, soit pour montrer de l'esprit. » De nos jours on en montre peu, mais on se contredit encore beaucoup. Enfin, les cahiers arrêtés par les députés ayant été lus dans une assemblée générale, ceux-ci mirent un genou en terre, et attendirent dans cette attitude la réponse du roi. C'étaient les usages de l'ancienne féodalité, que l'on retrouve plus tard encore.

Louis XII, qui fut, comme nous, un excellent roi après avoir été un assez mauvais prince, avait, étant duc d'Orléans, demandé les Etats-Généraux pour déposer la dame de Beaujeu. l'aveu au trône, il les assembla pour leur deman-

der de l'argent, ce qui montre que ce motif n'est pas moderne; mais il ne les assambla qu'une fois, ce qui prouve une discrétion bien peu commune. Ils se réunirent à Tours, le 10 mai 1560. « Le lit du roi venant, fut le roi seigneur assis en son siège royal, et lui assistaient lesdits princes et seigneurs de son sang et autres prélats et grands personnages. Autour de lui étaient plusieurs grands barons et nobles hommes; de tous côtés, grande multitude de peuple. Et au-devant de lui furent lesdits ambassadeurs des villes, lesquels, après qu'il fut commandé leur silence, et qu'ils se furent mis sur une table et à genoux, l'un d'eux, envoyé de par la cité capitale de Paris maître Thomas Bricot, docteur, au nom de tous les autres, ramena très-régulièrement et commença plusieurs grands lieux et paroles closes que ledit seigneur avait faites au profit et à la gloire d'icelui royaume, pour lesquelles il lui donna le nom de *Père du Peuple*. Et d'après cela avait fait les deux choses qui plus sont agréables au peuple, c'est à savoir grandement diminué les tailles et les subsides, et renoncé les insolences des gendarmes. »

Charles IX ouvrit, le 15 décembre 1560, à Orléans, les États-Généraux qui y avaient été convoqués par François II, peu avant sa mort. La mère du roi, lequel n'avait pas dix ans, prit place dans l'assemblée, quoiqu'elle n'eût pas le titre de régente. Elle se mit à la gauche du roi son fils, sur un siège assis élevé que le sien. A côté d'elle, un degré plus bas, se plaça Marguerite de Valois, sœur du roi et depuis femme d'Henri IV; à droite et à gauche, mais toujours sur des degrés inférieurs, prirent place Monsieur, frère du roi, depuis Henri III, la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV. Aux pieds du roi, sur les degrés, était assis M. de Guise, ayant en sa main le bâton de grand-maître. A droite en avant, le comtable Anne Montmorency était assis sur une escabelle, l'épée nue au poing, et de l'autre côté, à gauche, le chancelier Michel de l'Hospital. Un peu en arrière étaient à genoux deux huissiers du roi, avec leurs massues. A un côté de la droite du roi, derrière les cardinaux, y avait un petit appartement dans la salle, où étaient les dames, ambassades et autres seigneurs étrangers. En tel ordre que dessus, M. le chancelier, après avoir été par plusieurs fois parler au roi et la dernière avant fait signe que chacun fit silence et qu'un huissier du roi eût dit que le roi voulait que chacun se couvrit et s'assis, car il était mis à genoux et sans têtes, commença son exorde par l'union et amitié des princes; parla de cette assemblée des États, pour qui on les faisait, et s'ils étaient nécessaires; dit des occasions de sédition en un royaume; traita la manière de meilleur ordre et règlement à la religion, et conclut des moyens qu'il fallait tenir pour l'entretien de la maison du roi, avec exemples, histoires et autorités tant des saines que profanes écritures. « Michel de l'Hospital dit en cette occasion des vérités à tout le monde; il dit à la royauté comme Platon : « Tu n'y a ni prince qui ne descende d'un esclave, » et beaucoup d'esclaves ont en des rois pour aïeux. » Il dit à la noblesse, en un langage assez étrange à tenir devant les princesses : « L'Etat est comme notre corps, où il y a de nos membres plus honorés les uns que les autres, et les autres moins honorés sont les plus nécessaires. Ainsi les hommes qui ne sont point nobles sont plus utiles que les nobles. » Enfin il dit au tiers-état que ces assemblées auxquelles il prenait part n'étaient autre chose qu'une audience que le roi accordait à sa nation.

Les mêmes États furent continués en 1561 à Saint-Germain-en-Laye, en la grande salle sur l'entrée et portail du château. Le *Cérémonial français* nous apprend que « le duc de Guise, comme grand-chambellan, n'ayant siège, ainsi était bas assis sur le marche-pied du roi, avec le bâton de grand-maître entre ses jambes; et qu'aucuns trouveront des Orléans malade, de voir bâton recouvert d'être porté haut en signe de commandement sur la maison du roi, être mis enroulé sous ses cuisses; disant, si le lieu des États n'était le lieu où le bâton pût être signe de commandement, que mieux donc eût été de ne l'y voir du tout. Il y eut quelque différend en la séance, parce que les princes du sang ne voulaient permettre que les cardinaux fussent assis au-dessus d'eux, excepté le cardinal de Bourbon, qui se mit au-dessus de son prince de Condé, son frère, avec déclaration par lui faite que c'était en qualité de prince aîné et non de cardinal. »

En 1576, Henri III convoqua à Blois des États-Généraux contre la réunion desquels protestèrent Henri de Navarre, depuis Henri IV, et le prince de Condé, parce que ces protestants ne devaient point y être admis. La cour était alors un théâtre de débauches et de scandales. Henri III, pour se faire bien venir des députés, fit quelques réformes dans sa maison et ses finances; car presque toutes les assemblées des États-Généraux ont été précédées de réformes apparentes ou réelles. Dès que les députés furent arrivés, le roi ordonna des peines et des prières pendant trois jours; il fit une procession solennelle le 20 novembre, où se trouvèrent les trois ordres. Le roi, entouré de ses migrations, fleurant les genoux aux saints. Le jeudi 6 décembre, ils entendirent la messe et y participèrent les lumières du Saint-Esprit. On fit ensuite l'ouverture des États, et l'on s'agit d'esprit les inspira. L'assemblée se tint au château de Blois; un hérald appela successivement, par une des fenêtres donnant sur la cour, les députés de chaque province; un autre les reçut à la porte du château, et deux autres les conduisirent dans la salle. A l'arrivée du roi, tout l'assemblée se leva et le reçut tête nue; les députés du tiers-état mirent un genou en terre et y restèrent jusqu'à ce que le roi et les rois aient pris place, le roi montant de Sasseon. Ce prince prononça le discours d'ouverture.

En 1588, le même monarque convoqua de nouveau, dans la même ville, les États que le double assassinat des Guises devait rendre si fameux à jamais. Malgré la pensée bien arrêtée de ces meurtres, ces États commencèrent, comme les précédents, par une procession solennelle, suivie de trois jours de jeûne. Le roi commença en grande cérémonie, ainsi que les princes et les seigneurs de sa cour; ces princes dé-

monstrations avaient pour but de dissimuler et de sanctifier les projets qui allaient être mis à exécution. Les députés des trois ordres, dipes ou complies de cette comédie, communément, dans l'église des Jacobins de Blois, des mains du cardinal de Bourbon. Ils étaient au nombre de cinq cent cinq. La première séance se tint le 16 octobre; le roi la présida, entre sa mère et sa femme. Deux cents gentilshommes armés de haches à bec de corbin se rangèrent derrière eux; l'introduction des députés eut lieu dans le cérémonial observé en 1576. « Les députés étant entrés, et la porte fermée, le duc de Guise assis en sa chaire, habillé d'un habit de satin blanc, la cape retroussée à la Bijarre, perçant de ses yeux toute l'assemblée pour reconnaître et distinguer ses serviteurs, et d'un seul clignement de sa vue, les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur, et leur dire sans parler: Je vous suis, se leva, et, après avoir fait une grande révérence, suivit des deux cents gentilshommes et capitaines des gardes, alla quérir le roi, lequel entra, plein de majesté, portant son grand ordre au roi. Comme l'assemblée s'aperçut qu'il descendait l'escalier qui le conduisait droit sur le grand marche-pied, tous les députés se levèrent la tête nue. Le roi prit place, et les princes demeurèrent debout jusqu'à ce qu'il leur commandât, et à ceux de son conseil, de s'asseoir. » On voit que les députés du tiers-état, qui étaient d'abord tenus de mettre les deux genoux en terre, et auxquels on avait fait ensuite grâce pour un des deux, obtinrent cette fois la faveur tout entière, et purent ouvrir debout, avec les deux autres ordres, la harangue royale. Qui ne serait fier, en vérité, de voir les libéraux nationaux prendre ainsi successivement un aussi notable développement?

A peine la main d'un fanatique eut-elle enlevé Henri IV à la France, que les troubles renaquirent de toutes parts. Les fautes de la cour dissipèrent les trésors qu'il avait amassés; elles jetèrent la confusion partout où sa présence avait rétabli le bon ordre; et, quand on ne sut plus quel parti prendre, on convoca encore les États-Généraux. Louis XIII, déclaré majeur par la loi, n'était qu'un enfant conduit par la nature à le demeurer toujours. Le prince de Condé, qui avait pris les armes contre la cour, fit un traité avec elle, et il spécifia, par le premier article, qu'il tiendrait les États-Généraux dans la ville de Sens. Ils furent convoqués par des lettres écrites au nom du roi, et de l'avis de la reine régente, adressées à toutes les provinces, sénéchaussées, bailliages, pays et jueries du royaume. « Elles ordonnaient aux magistrats de chacun de ces lieux d'assembler, dans la principale ville de leur ressort et juridiction, les trois États d'icelui, pour conférer ensemble sur les plaintes et doléances, et remontrances, qu'ils auraient à proposer dans l'assemblée générale, et pour être ensuite m'en leur, de chacun ordre, qu'ils enverraient dans ladite ville de Sens au 10 du mois de septembre 1614. » Marie de Médicis transféra ces États à Paris. Des héralds d'armes le publièrent dans tous les carrefours; la cérémonie religieuse fut fixée au dimanche 26 octobre, et l'ouverture au lendemain; le programme publié et affiché porte en titre: « ORDRE; que le roi veut être gardé et observé en la PROCESSION GÉNÉRALE que Sa Majesté entend faire dimanche prochain XXV de ce mois d'octobre, en laquelle elle sera en personne, assistée de la reine sa mère, M. le duc d'Anjou, son frère; Madame, sa sœur; des princesses de son sang, et autres princes et seigneurs qui l'accompagneront et partiront de l'église des Augustins pour aller à Notre-Dame, où sera porté le saint-sacrement de l'Eucharistie, la messe célébrée par l'évêque de Paris, et le sermon dit par le cardinal de Sourdis. » Ce programme fut observé. Le roi dîna à huit heures du matin, et tout le monde fut exact. Chaque député parut en son rang, à la procession, avec un cierge blanc, qui lui avait été remis de la part du roi. Tous les députés du tiers-état portaient une robe et un bonnet carré noirs. Le costume du roi était composé d'un pourpoint de toile d'or façonné, d'un haut-de-chausses et d'un manteau de velours incarnat, tout parsemé de diamants. Quant à Marie de Médicis, que suivait l'autre veuve de Henri IV, Marguerite de Valois, les chroniqueurs nous font une brillante description de sa toilette, et l'un d'eux ajoute: « Elle marcha démasquée; il ne lui était jamais arrivé de marcher à pied par la ville de Paris. » — De nombreuses discussions de présence entravèrent continuellement la marche du cortège; l'Université prétendit vainement passer avant le clergé. La cérémonie ne fut terminée qu'à quatre heures.

Le lendemain 27, le roi fit l'ouverture des États dans la salle dite de Bourbon. Les députés n'étaient qu'un nombre de quatre cent cinquante-quatre. Ils furent placés comme aux précédents États. Louis XIII prononça un discours en quelques phrases, et annonça que le chancelier instruirait l'assemblée des motifs qu'il avait eus pour la convoquer. L'exposé du chancelier terminé, l'archevêque de Lyon, comme orateur du clergé, traversa la salle, alla s'appuyer sur un accoudoir préparé exprès, et remercia le roi pour son ordre. — Le baron du Pont de Saint-Pierre, orateur de la noblesse, prit ensuite cette même place, et dit au roi, comme un courtisan persan l'avait dit à Cambis, ce que les rois peuvent faire tout ce qu'ils désirent, sans crainte de faire jamais une injustice. Il ajouta: « Cette noblesse, autrefois si relevée, est maintenant alléguée par quelques-uns de l'ordre inférieur, sous prétexte de quelques chartes. Qu'ils apprennent, dit-il en regardant les députés du tiers, que, bien que nous soyons tous sujets d'un même roi, nous ne sommes pas tous également traités. Ils verront tantôt la différence qu'il y a d'eux à nous; ils la verront, et s'en souviendront si leur plaisir. » Ce ton ne réussit ni au clergé, ni à l'Université, ni à la noblesse; que le clergé avait sans doute voulu aspirer à chasser des membres de l'assemblée, en leur imposant trois jours de jeûne avant l'ouverture des États. — Robert de Miron, député de Paris et prévôt des marchands, vint lui succéder, et prononça, à genoux, une espèce d'hymne, où il demandait à Dieu d'inspirer à leurs divers desirs éloignés de toutes passions. Ces divers desirs remplirent toute la séance d'ou-

verture. Le 1^{er} novembre, les députés commencèrent tous; le 4, ils prêtèrent serment sur les saints Évangiles; mais, malheureusement, ces prières et ces saintes pratiques eurent peu d'influence sur les passions, car deux députés du Périgord prirent querelle sur l'antériorité de leurs maisons, et mirent l'épée à la main en pleine assemblée. On les sépara; et, pour parler la langue d'aujourd'hui, ils furent rappelés à l'ordre. Mais le clergé, la noblesse et le tiers-état, sans toutefois fêter l'épée, n'intérêt que trop par leurs discordes les deux députés périgordais, et les États, qui ne produisirent aucun résultat sérieux, furent clos par le roi en personne le 25 février 1615.

De 1615 à 1789, aucune assemblée nationale ne fut réunie. Louis XIV écrivit en 1619 une lettre circulaire pour convoquer les États; mais ils ne furent pas tenus, et un mémoire de Dubois sur les dangers pour la royauté d'un tel moyen de l'époque le prouve, un commencement du siècle suivant, de la pensée qu'il eut un moment d'y recourir. Le 29 décembre 1788, Louis XVI convoqua pour le 22 février 1789 une assemblée de notables choisis par lui dans les trois ordres pour leur communiquer, dit l'ordonnance, les vœux qu'il se proposait. Ce n'était point une assemblée nationale, mais dans la séance d'ouverture on en observa le cérémonial. Le garde des sceaux, après le discours de ce monarque, prit, à genoux, les ordres du roi, et dans le procès-verbal on croit devoir justifier par la note suivante une dérogation aux précédents usages qu'on s'était permis: « Les huissiers, massiers, le roi d'armes et les héralds d'armes auraient dû être à genoux pendant toute la séance, mais Sa Majesté a trouvé bon qu'ils se levassent quand elle a eu fini de parler. » Cette réunion ressembla encore aux assemblées nationales qui avaient précédé par les différends qu'il s'élevèrent également sur des questions de préséance. L'orage qui se formait à l'horizon ne parvint à distraire de ces puériles questions d'étiquette ni la royauté, ni les sujets appelés par elle.

La réunion des États-généraux étant devenue inévitable, ils furent convoqués par Louis XVI et réunis à Versailles. Le 2 mai, tous les députés furent présentés au roi par ordre, et non par bailliages, ce qui indisposait les tiers-état. Le maître des cérémonies, M. de Brézé, Le 4, on se réunit dans l'église Notre-Dame de Versailles; et, après y avoir fait une prière, la cour et tous les députés se rendirent processionnellement à l'église Saint-Louis pour entendre la messe du Saint-Esprit. Tant que dura le tiers, vint uniformément d'un habit et d'un petit manteau de soie noire, les acclamations se firent entendre. La noblesse, en costume brillant, n'en recueillit aucune; on cria seulement: Vive le duc d'Orléans! Le clergé ne trouva pas le premier moins silencieux; et, quand la cour défila, le roi seul fut saisi par des rires! La différence des costumes et la simplicité comme la sévérité du sien, en regard du brillant et chevaleresque accoutrement de la noblesse, furent, avec la non-conformité des ordres et la préséance accordée aux uns sur un autre, les seuls griefs que le cérémonial observé put fournir à la susceptibilité ordinairement moins ménagée du tiers-état. — Le lendemain 5, la première séance eut lieu dans la salle dite des Menus. Le clergé fut assis à la droite du roi, la noblesse à gauche, et le tiers en face. À une heure, les héralds d'armes annoncèrent l'arrivée du prince; tous les députés se levèrent. Le programme n'offre rien de saillant; on avait senti qu'il était indispensable de le simplifier, et des applaudissements que l'assemblée s'était permis la veille au sermon prononcé par M. de la Fare, à la messe du St-Esprit, dans un lieu consacré et en présence du roi, avaient porté à M. de Brézé une preuve doublement éclatante d'une révolution complète qui ne devait pas respecter l'étiquette elle-même, puisqu'elle semblait commencer par elle.

L'assemblée législative se réunit le 4 octobre 1791. Aucune autre cérémonie ne marqua son ouverture, qu'une prestation individuelle de serment à la constitution, faite avec une solennité un peu théâtrale; puis, quand elle se fut complètement constituée, elle envoya à Louis XVI une députation pour lui en donner avis. Le roi annonça alors qu'il se rendrait le 7 dans le sein de l'assemblée. Celle-ci délibéra immédiatement sur la manière dont il serait reçu. Il fut arrêté qu'une députation de douze membres recevrait et reconduirait le roi; que le roi étant arrivé au bureau, chacun des membres pourrait s'asseoir et se couvrir, et que deux factieux absolument pareils seraient adonnés sur l'estrade pour le roi et le président de l'assemblée. Mais le lendemain eut été rapporté comme un peu trop sans façon, et un faituel *deux* fut accordé au roi, ce qui ensuite on reprocha à l'assemblée législative comme une impardonnable faiblesse. Le 7, jour où le roi se rendit à la séance, on l'avait ouverte avant son arrivée, et l'on avait entamé la discussion relative aux prières non assermentées. Elle fut interrompue par l'arrivée du roi, le prononcé de son discours, et reprise tranquillement après son départ.

Le 21 septembre 1792, la Convention se constitua sous la présidence de Pétion, sans cérémonial, sans aucune solennité.

Le 27 octobre 1789 (5 brumaire an IV) le Corps Législatif se réunit pour la première fois à neuf heures du soir sous la présidence de son doyen d'âge. Pour toute cérémonie, chaque député eut, à l'appel de son nom, à déclarer s'il était marié ou veuf, et quel était son âge. Ceux qui n'étaient plus garçons et qui comptaient quarante ans, vinrent mettre leurs noms dans une urne, d'où on tira le nombre voulu pour former le Conseil des Anciens; les autres formèrent le Conseil des Cinq-Cents.

Le 20 d'août l'an 1805, le premier conseil fut déterminé par un sénatus-consulte organique un cérémonial qui n'est autre à peu près que celui qu'on observe aujourd'hui.

Le 4 juin 1814, Louis XVIII se réunit au Corps Législatif. La distinction entre les pairs et les députés fut que deux des pairs ecclésiastiques et six des pairs laïques furent placés sur des banquettes au-dessous et de chaque côté du trône. Le reste de la Chambre des Pairs et la Chambre des Députés tout entière prirent place en face du trône circulairement. Les



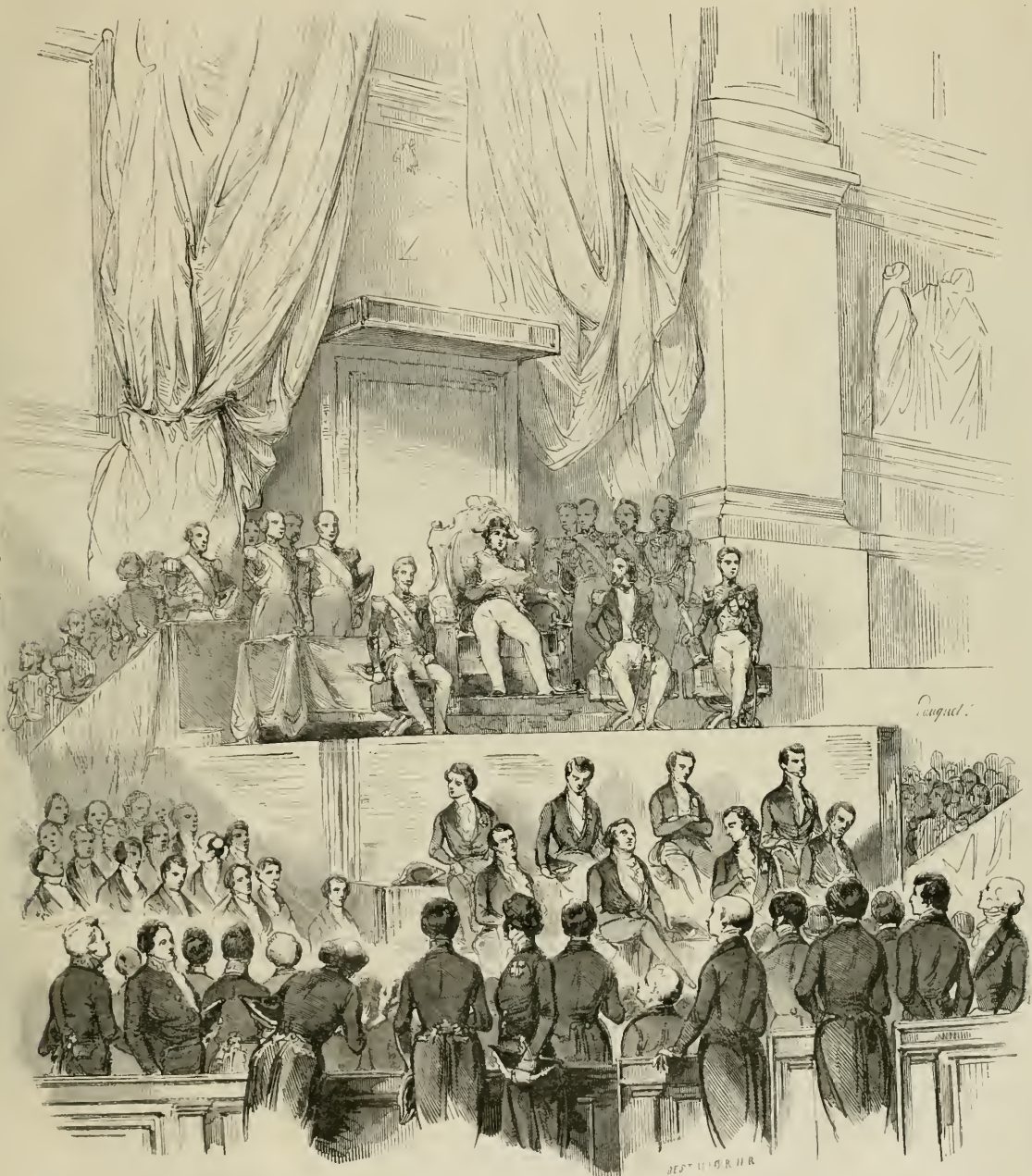
(Arrivée du roi au Palais Bourbon.)

semblée, à l'arrivée du roi, était debout et découverte. Le roi s'assit et se couvrit, et invita d'un signe l'assemblée à suivre le premier de ces exemples.

Le 7 juin 1815, Napoléon vint précéder, avant de partir pour l'armée, à l'ouverture des Chambres. Nulle distinction ne fut établie entre les pairs et les députés, et le grand-maître des cérémonies, sur l'ordre de l'Empereur, invita dans les mêmes termes les uns et les autres à s'asseoir.

En octobre de la même année, Louis XVIII, rentré pour la seconde fois, ouvrit les Chambres de nouveau à son tour. Cette fois, bon nombre des anciens usages furent rétablis, et ils continuèrent à être observés pendant toute la Restauration. La veille du jour fixé pour l'ouverture, le 6 octobre, une messe du Saint-Esprit fut célébrée à Notre-Dame, à laquelle assistèrent les deux Chambres. Le lendemain, 7, un cortège nombreux et brillant suivit le roi au palais Bourbon. M. le

chancelier eut un siège à bras et sans dossier; le grand-chambellan eut un carreau placé au pied du trône. En face étaient les pairs, et derrière eux les députés. Le roi ordonna aux pairs de s'asseoir, et M. le chancelier en donna, dit le *Moniteur*, au nom de Sa Majesté, la permission aux députés. — Un membre de la Chambre des Députés, appelé à prêter le serment, demanda à prendre la parole. M. le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, s'approcha aussitôt du roi, prit



(Ouverture des Chambres. — Discours du roi.)

ses ordres, et dit: « L'usage immémorial de la monarchie ne permet pas, dans les solennelles circonstances, de prendre la parole en présence du roi sans la permission de Sa Majesté: Sa Majesté ordonne que l'appel nominal soit continué. » — Lorsque les salutations de Louis XVIII lui eurent, en quelque sorte, rendu la locomotion impossible, la séance d'ouverture des Chambres ne se tint plus au Palais-Bourbon, mais dans une grande salle du Louvre, côté de l'Horloge. Le roi, placé dans un fauteuil, était ainsi poussé tout le long de la grande galerie du Musée et de la galerie d'Apollon, et arrivait sur roulettes jusque sur l'estrade destinée à porter son fauteuil.

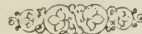
Du reste, si le cortège et les formalités de réception se trouvaient ainsi supprimés, les autres lois de l'étiquette n'en étaient pas moins rigoureusement observées.

Sous le règne de Charles X, elle demeura la même, et les députés continuèrent à porter un habit bleu, boutonné droit, à collet et parements brodés en argent, tandis que les pairs étincelaient dans un costume et sous un chapeau à la Henri IV que l'on admire encore dans les jours gras.

La révolution de 1830 a supprimé la messe du Saint-Esprit, et a valu aux députés les mêmes égards qu'aux pairs

Les uns comme les autres sont aujourd'hui invités par le roi lui-même à écouter son discours assis.

Si nous avions pu prévoir, en le commençant, que notre récit dût être aussi long, certes nous aurions eu, envers nos lecteurs de toute taille et de tout âge, cette même et royale attention.



de l'ouvrage, à ceux de nos charmants abonnés qui ne le connaissent point encore; malheureusement, on n'a pas jusqu'ici découvert le moyen de faire tenir dix volumes in-8 dans un alinéa; cela viendra plus tard; en attendant, offrons aux impatients le portrait des principaux personnages qui figurent dans le roman de M. Eugène Sue. Le visage étant le miroir de l'âme, en voyant les héros, c'est comme si on lisait le livre; nous garantissons la ressemblance, jusqu'à la fin de la

peu avérée, à ses doigts crochus, au manche de poignard qui s'allonge sur sa poitrine, que le drôle est un scélérat fiévreux. — A côté de lui, voici la Goualeuse, ou plutôt Fleur de Marie, comme l'indiquent son attitude naïve et repentante, et ce bouquet de coquelicots et de bluets qui fleurit dans un pot, derrière elle.

Cette femme d'un embonpoint mélancolique rappelle, à s'y méprendre, la tendre et délicate marquise d'Ilarville. Rutilolphe, la providence, le grand justicier des *Mystères*, se fait facilement reconnaître par sa pose, qui annonce un homme droit, et par son cordon en sautoir, qui atteste le prince.

An couteau qu'il tient à la main, en est d'abord tenté de prendre le Chourineur pour un vaurien; mais son nez indique qu'il y a du bon dans cet homme, et que ce n'est qu'un Chourineur égaré, non perdu, qui finira par se retrouver.

Murph a bien le *muffle* de l'honnête homme par excellence. Quant au petit tableau qui lui fait pendant, il est purement et simplement allégorique, et figure le duel du Crime et de l'Innocence: le Crime est le grand maître, cela va sans dire; l'Innocence pousse à l'embouppant.

Heureuse année 1845, qui a produit un si rare chef-d'œuvre!

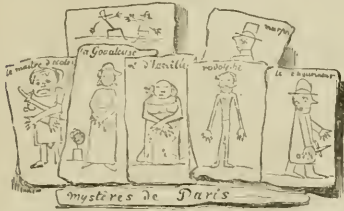
OUBLIETTES.

Tout le monde n'a pas eu le bonheur de M. Eugène Sue;

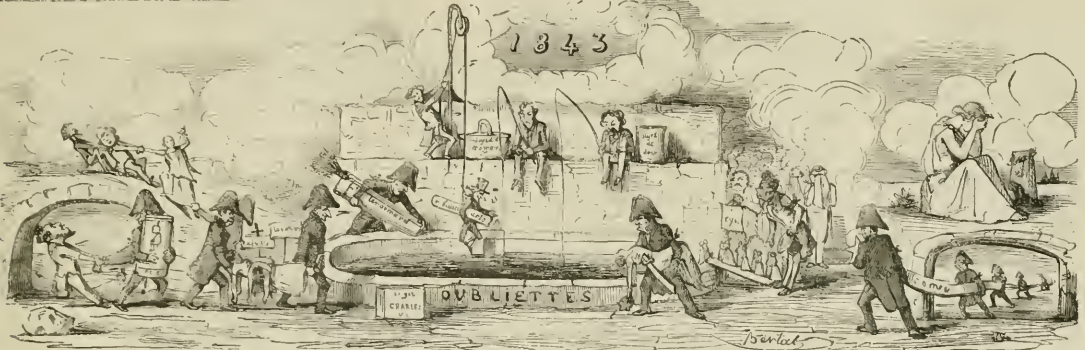
en conséquence, vous êtes prié d'assister aux convoi et enterrement de ses confrères; l'année 1845 les a précipités la plupart en plus profond de ses oubliettes; là, les *Mademoiselles de Cyr*, pauvres filles qui ont fait beaucoup de scandale pour fâcher de vivre, et n'en sont que plus mortes; ici, *Mademoiselle La Vallière*, *Mademoiselle Lafaille*, *Charles VI*, drames et opéras plus ou moins dignes d'oubli; — la comète va retrouver mademoiselle Lenormand, qui n'avait pas deviné celui-là; — des mains envieuses voudraient faire partager leur sort à *Lucrèce*, mais M. Ponsard et un charitable critique interviennent, et arrêtent la chaste Romaine sur le bord de la fosse; M. Léon Gozlan a beau défendre *Eve* comme sa propre fille, il est prouvé que cette Eve-là n'est pas la première femme du monde; M. Léon Gozlan en est réduit à la mettre dans un local pour la confire. — La foule éplorée des poètes et des dramaturges pleure et se lamente; l'un pleure son recueil d'élegies, l'autre sa comédie; celui-ci son drame, celui-là son vaudeville, et d'autres ses feuilletons tombés feuille à feuille, et ensevelis le soir même de leur naissance. — *Les Burgares* ne sont pas loins; — mais respect à cette douleur de mère, à ce deuil profond qui environne une tombe récent!

Tous ces gens-là, pour se consoler, pèchent à la ligne dans les puits sans fond où les sujets nouveaux nagent pélemêle; un professeur de l'Université prend à l'hameçon la question des jésuites qui semblait bien et dîment enterrée.

Que d'autres choses sont tombées dans les oubliettes de



semaine prochaine. Le premier portrait, placé à gauche, vous représente le Maître d'école; on devine aisément à sa mine



1845, et dont notre dessinateur ne parle pas: innocence, fidélité, honneur, amitié, amour, et les saintes promesses, et l'Espérance, et les serments!

ESPAGNE.

1845 s'est fort occupé des affaires d'Espagne; il y avait de quoi: le jeu de casse-tête exige moins d'efforts de patience et moins d'attention. La situation politique de l'Espagne est parfaitement exposée par l'image que nous en donnons; c'est



un luisson d'épines, un grillobilages sans pareil, me d'épingle à chercher dans une meule de foin; l'esprit de M. 104, la vertu de madame une telle; tout ce qu'on peut y imaginer de plus embrouillé, de plus entortillé, de plus sombre; un peloton de fil, un discours politique, une bouteille à l'encre, la discussion d'un amendement, un drame de M. Bonchardy!

Cherchez bien et bêchez, cher lecteur, de retrouver dans ce gâchis, Narvaez, Espartero, la reine-mère, Olozaga, l'innocente Isabelle, l'Espagne elle-même; et que Dieu ne donne le moyen de le dépêtrer dans ces *pronunciamientos*!

O'CONNELL.

On a beaucoup parlé, en 1845, d'O'Connell et de ses victorieuses harangues; on en causera probablement beaucoup moins en 1844; aussi, verra-t-on ici avec plaisir la représentation d'un de ces formidables meetings qui ont tant de fois fait trem-



bler les Saxons. Le meeting ci-contre a été pris sur le fait et copié d'après nature, par un de nos amis intimes qui a entrepris tout exprès le voyage de la verte Erin. On sait que tout

meeting se compose de beaucoup de pots de porter, d'ale et de genièvre, et de pas mal de cruches pour les déguster; les pauvres Irlandais arrivent par volées et à travers les moutis; le libérateur, monté sur un tonneau, leur tend les bras et les nourrit, en attendant le pain et la liberté, de discours accommodés au *repeal*. C'est toujours quelque chose.

VICTORIA.

L'événement particulièrement célèbre, l'événement par excellence, qui classe 1845 parmi les années mémorables! — Eh bien! vous ne devinez pas? — Non, vraiment. — C'est le voyage de la reine d'Angleterre en France; l'illustration a donné, dans le temps, une histoire complète de cette pégrination royale au château d'Eu; elle n'a donc plus rien à en dire; l'illustration ne rabâche pas; mais ce qu'elle n'avait pas fait voir, c'est le moment où la jeune Victoria sentit le besoin de visiter la Normandie. L'illustration se félicite de pouvoir aujourd'hui lui remplir cette lacune.

La reine, en en conviendra, a tout à fait l'air d'une personne qui désire aller quelque part; elle dévore la France de son binoche; le monsieur qui la suit, et qu'elle tient en laisse,



se nomme le mari de la reine; cette laisse est l'emblème du devoir conjugal. Le mari de la reine étant spécialement choisi pour s'occuper des enfants, on trouvera tout simple qu'il les pète; ces petits, pleins d'attentions délicates pour le porteur, lui paient sa course en lui tirant les moustaches.

LES ÎLES MARQUISES.

Les îles Marquises ont également occupé l'attention publique. Pouvait-il en être autrement? Un pays vierge, cela est si rare! Beaucoup d'autres ont abordé ce sujet avant nous, et particulièrement M. l'amiral Dupetit-Thouars, qui y est entré avec plusieurs frégates. Nous n'en avons pas autant à notre service; mais du moins pensons-nous faire ce que M. Dupetit-Thouars n'a pas fait; chacun son air. M. Dupetit-Thouars est marin; nous sommes peintres de portraits; M. Dupetit-Thouars s'embosse dans la question des îles Marquises, nous la peignons d'après nature. Ceci représente la reine des îles Marquises arborant le drapeau de la civilisation. La civilisa-

tion l'offre avec politesse; la reine sauvage le reçoit avec une mine dont je me délectais; elle a vraiment l'air de dire à la civilisation: « Tu m'embêtes! »



Ici finissent les admirables annales de l'année 1845. Heureux qui a vécu dans cette illustre année! Heureux qui a pu mourir avec elle! il ne se fera jamais rien d'aussi grand!

Le jour de l'an en Europe.

Tous les peuples un peu civilisés de notre globe ont cru devoir, à une certaine époque de leur histoire, et pour des causes faciles à comprendre, mesurer le temps; c'est à-dire inventer ce qu'on appelle en français des années, des mois, des jours, des heures, des minutes et des secondes. Mais ce besoin commun, les divers membres de la grande famille humaine ne l'ont pas satisfait de la même manière. Il y a eu, depuis le commencement du monde jusqu'au 31 décembre 1845, un nombre beaucoup trop considérable de *calendriers*, d'*eres*, de *cycles*, etc., qui font le bonheur des savants et le désespoir des ignorants. L'Europe moderne a, — la Russie et la Grèce exceptées, toujours fidèles au vieux style, — adopté pour son usage particulier un calendrier appelé *grégorien*, du nom du pape Grégoire XIII, son inventeur. Cet estimable successeur de saint Pierre, corrigeait une grave erreur du calendrier romain, retrancha, comme chacun sait, à l'année 1582, dix jours qu'elle avait de trop, et il décida qu'à l'avenir on supprimerait trois bissextiles en l'espace de quatre cents ans. Aujourd'hui, grâce à cette réforme, l'année européenne se compose de 365 jours, et tous les quatre ans elle est bissextile, c'est-à-dire qu'il y a 366 jours.

Non-seulement l'année n'a pas toujours été aussi longue

ou aussi courte qu'elle l'est actuellement, mais en outre elle a commencé à des époques différentes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple :

En France, du temps de Charlemagne, Noël était le premier jour de l'an. A dater de la fin du onzième siècle jusqu'en 1365, Pâques, ou plutôt le samedi-saint, l'emporta sur Noël. Le 25 mars (le jour de la Conception) triompha à son tour et ses deux rivaux. Enfin un édit de Charles IX, daté du 4 août 1565, décréta que dorénavant l'année commencerait en France le 1^{er} janvier.

Une semblable confusion exista durant plusieurs siècles dans les autres contrées de l'Europe. Peu à peu, cependant, l'ordre se rétablit, et l'unité remplaçant le chaos, le 1^{er} janvier, vainqueur de ses trois adversaires, fut proclamé sans opposition le souverain absolu de l'année. Il régna seul maintenant sur ses 365 sujets, si bien façonnés au jong, qu'ils n'essaient plus de s'y soustraire. Noël, Pâques et la Conception, ou le 25 mars, se contentent des honneurs qu'on leur rend encore, ont cessé de réclamer le glorieux privilège de briller sur tous les almanachs en général, et sur celui de l'Illustration en particulier, à la tête de l'année nouvelle.

Toutefois, bien qu'elles reconnaissent son autorité, plusieurs grandes nations de l'Europe persistent à refuser au 1^{er} janvier les hommages dont certains autres peuples se plaisent à l'accabler. Qu'a-t-il donc fait pour mériter un pareil honneur? Le 25 mars, Noël et Pâques n'étaient-ils pas plus dignes de commencer l'année? Le 25 mars, la vierge Marie avait conçu le fils de Dieu; le jour de Noël, Jésus-Christ avait revêtu la vie dans une étable de Bethléem; le jour de Pâques, il était ressuscité. Aussi en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne, ce n'est point le 1^{er} janvier que l'on fête, c'est le Noël, c'est le jour de la naissance du Christ. Christmas, Pasqua, Natale, Weihnachten, en 1811, l'Illustration racontera et représentera les curieuses cérémonies publiques et privées que ramène chaque année votre glorieux anniversaire!

L'Allemagne seule a, depuis quelque temps, sans négliger la Weihnachten, fait quelques avances au *Neu jahr*; tandis que l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie assistent dans un morne respectivement au renouvellement de l'année. L'Allemagne s'est décidée à se divertir le 1^{er} janvier; elle célèbre même le 31 décembre presque avec autant de pompe et de joie. Pourquoi tout ce bruit? Quelle heureuse nouvelle nous annoncent ces chorles, ces pétards, ces fusées? C'est la mort d'une année que l'on célèbre. Il paraît qu'elle inspire peu de regrets. Mais nous sommes dans une ville universitaire. La nuit est sombre; onze heures viennent de sonner. Oh! vont ces jeunes étudiants avec leurs farceles et leurs fusils? Suivants-les. Ils s'arrêtent devant une maison de belle apparence; c'est celle du prorecteur. Des acclamations retentissent; « L'année va finir; que celle qui lui succédera soit heureuse pour notre prorecteur! » Cependant cette foule si agitée et si bruyante

reste immobile et garde un silence religieux. Une fenêtre de la maison du prorecteur s'est ouverte, et ce digne personnage apparaît aux regards charmes des étudiants. Il tient un verre à la main, et quand il a suffisamment remercié ses élèves de leur visite et de leurs souhaits, il vide son verre en leur souhaitant à tous une bonne année, et il le jette à terre, car ce serait commettre une profanation que de boire une autre fois dans un verre qui a servi à un si noble usage. A peine le sacrifice est-il accompli, que denouveaux vivats retentissent; le prorecteur ferme sa fenêtre, et les étudiants vont rendre les mêmes hommages aux plus populaires de leurs professeurs.

A l'intérieur des maisons, chaque famille se divertit à sa manière; les uns boivent, les autres mangent; ceux-ci dansent, valsent ou chantent; ceux-là jouent des clarinettes; partout on s'amuse. Cependant minuit approche; l'anguille de la pendule se dirige avec la même vitesse dans le palais et dans la chambre, vers l'heure fatale. Nobles, bourgeois et paysans, muets et immobiles, tiennent leurs regards fixés sur l'horloge ou sur la montre qui leur marque la marche rapide du temps... Au même instant un seul cri s'échappe de plusieurs millions de bouches: *Prosit neu jahr* (vienne le nouvel an). Heureux celui qui, dans sa famille, a prononcé le premier ces paroles sacramentelles... que tout le monde répétera le lendemain matin en s'abandonnant.

Ils que le dernier écho du *prosit neu jahr* a cessé de se faire entendre, « un domestique apporte du vin ou du punch, nous apprend le respectable M. Howitt, dans sa *Domestic and rural life in Germany*, avec les souhaits que les parents et les amis se sont faits pour le nouvel an. En général, ces souhaits sont écrits en vers sur une belle feuille de papier surchargée d'ornements dorés. Tous les assistants, choquant leurs verres, se souhaitent mutuellement une bonne année; puis le maître de la maison ouvre et lit les souhaits écrits; la plupart ne sont pas signés, et causent des explosions d'hilarité; car les auteurs de ces épitres anonymes reprochent souvent leurs ridicules à leurs parents et à leurs amis, en leur donnant le conseil de s'en corriger.

« Quant le dernier souhait a été lu, on jette, dans la plupart des familles, à un jeu très-ancien, qu'on appelle le jeu de la farine, de l'eau et des clefs; trois assiettes sont rangées sur une table ronde placée au milieu d'une chambre; dans la première, on met de la farine; dans la seconde, de l'eau; dans la troisième, un troussseau de clefs; alors tous les celebrataires des deux sexes vont tour à tour, les yeux recouverts d'un épais bandeau, prendre sur la table une de ces trois assiettes que les assistants changent sans cesse de place. Heureux celui dont la main se pose sur le troussseau de clefs! il épousera la personne qu'il aime; celui qui blanchit ses doigts dans la farine se mariera avec une veuve ou avec un veuf; mais malheur à l'infortuné qu'on sort jaloux conduit tout droit sur l'assiette pleine d'eau! il est sûr de



(Un Grand Lever de la reine d'Angleterre.)



La Bénédiction de la Nèvi, à Saint-Petersbourg.)



(La Polonoise à la Cour de Russie.)

mourir célibataire. Cette espèce de loterie terminée, les danses et les jeux recommencent.

Du salon de la petite bourgeoisie de l'Allemagne, passons

sans transition à la cour du plus puissant souverain de l'Europe, de l'empereur de Russie; car nous y assisterons à une cérémonie caractéristique dont un témoin oculaire nous a

rapporté un charmant dessin. Deux fois chaque année, le 1^{er}-15 janvier et le jour de la fête de l'impératrice, l'empereur de Russie ouvre son palais à ceux de ses sujets qui ont



(Les baisers du jour de l'an, dessin de Granville.)

obtenu d'avance des billets d'admission. Des soldats, des marchands, des laboureurs, s'y montrent dans leur costume national aux côtés des courtisans. Les invités qui portent le

frac sont tenus d'avoir un petit manteau de soie noire appelé *venitien*.

• Les salles du palais, a dit un voyageur moderne, remplies

de monde, sont un océan de têtes à cheveux gras, toutes dominées par la noble tête de l'empereur, de qui la taille, la voix et la volonté planent sur son peuple. Ce prince paraît di-

gée et capable de subjuguier les esprits comme il surpasse les corps; une sorte de prestige me semble attaché à sa personne; un palais de Saint-Petersbourg comme à la parade, comme à la guerre, comme dans tout l'Empire, comme toujours on voit en lui l'homme qui règne.

« Les personnes de la cour, le corps diplomatique, les étrangers invités et les gens du peuple admis à la fête, sont introduits par ordre dans les grands appartements; vous attendez là pendant assez longtemps, pressés par la foule, l'apartition de l'empereur et de la famille impériale. Dès que la nuit, ce soleil du palais, commence à pommber, l'empereur se lève devant lui; suivi de son noble cortège, il traverse librement et sans même être effleuré par la foule, des salles où l'instant d'après on n'aurait pas cru pouvoir laisser pénétrer une seule personne de plus. Aussitôt que Sa Majesté a disparu, le flot des paysans se reforme derrière elle; c'est l'effet du sillage après le passage d'un vaisseau.

« La noble figure de Nicolas, dont la tête domine toutes les têtes, imprime le respect à cette mer agitée; c'est le Neptune de Virgile; on ne saurait être plus ému par qu'il ne l'est. Il danse pendant deux ou trois heures de suite des polonaises avec des dames de sa famille et de sa cour. Cette danse était autrefois une marche enroulée et cérémonieuse; aujourd'hui c'est tout honnêtement une promenade le son des instruments. L'empereur et son cortège serpentent d'une manière saccadée au milieu de la foule, qui, sans prévoir la direction qu'il va prendre, se sépare cependant toujours à temps pour ne pas gêner la marche du souverain.

Singulier contraste! le souverain le plus absolu de l'Europe, le czar de toutes les Russies, reçoit le peuple dans son palais le 1^{er} jour de l'année; et le souverain le moins puissant, politiquement parlant, la reine d'Angleterre, n'admet que la plus haute et la plus fière aristocratie de ses trois royaumes à lui présenter ses respectueux hommages le jour de Noël. Nos deux dessins, placés en regard l'un de l'autre, forment faire encore un autre rapprochement non moins bizarre. A Saint-Petersbourg, l'empereur présente l'impératrice comme son égale, ils marchent sur le même rang, en se tenant par la main; à Londres, la reine a seule le droit de s'asseoir; son mari est obligé de se tenir debout comme spectateur derrière son trône.

Le 1^{er} janvier, a lieu, à Saint-Petersbourg, une cérémonie dont nous venons d'annoncer la représentation fidèle: nous voulons parler de la bénédiction des eaux de la Newa. Une chapelle en bois est construite tout exprès chaque année près du palais impérial, sur le bord du fleuve; en face de l'autre côté, s'élevait les remparts de grant de la forteresse, données par l'abbé de Saint-Pierre et de Saint-Paul. A l'heure fixée, l'empereur, suivi de son état-major, se rend à cheval à cette chapelle; puis, montant pied à terre, il monte à la place qu'il doit occuper, près des étendards de la garde. Aussitôt arrivent en procession l'archimandrite et le clergé métropolitain; on bénit au même temps les eaux de la Newa, les armées et les drapeaux de la garnison de Saint-Petersbourg, qui assiste tout entière à cette cérémonie. Au moment de la bénédiction, des saluts sont échangés entre la forteresse et l'artillerie de la garde, rangée sur les glacis.

Pourquoi bénit-on la Newa? est-ce pour qu'à la fonte des glaces prochaines, elle ne cause pas trop de dégâts dans cette ville artificielle, que ses débordements menaient sans cesse d'une ruine complète? Nous l'ignorons. Ce qui est positif, c'est que la débâcle passée, le fleuve libre, des coups de canon annoncent cet heureux événement à tous les habitants de la ville. Aussitôt, raconte M. Kolil, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, le commandant de la forteresse, en grand uniforme, et accompagné par tout son état-major, se rend au palais dans une gondole richement décorée, porteur d'un magnifique verre de cristal rempli de l'eau de la Newa, qu'il va offrir au czar au moment du printemps et du dieu du fleuve; admis en la présence de son souverain, il lui annonce que l'hiver vient de finir, et que la Newa est rendue à la navigation; désignant ensuite de la main la gondole amarrée au quai, — le premier eugne flottant sur les eaux, — il présente à l'empereur le verre de cristal rempli d'eau de la Newa, et Sa Majesté le vide immédiatement à la santé et à la prospérité de sa capitale. C'est le verre d'eau le plus cher qui se boive sur toute la surface du globe; car, selon un ancien usage, l'empereur le rend plein d'eau à celui qui le lui a offert plein d'eau. Autrefois, on le remplissait jusqu'aux bords de pièces de ce précieux métal; mais chaque année les verres augmentaient de volume; l'empereur, voyant qu'il avait toujours une plus grande quantité d'eau à avaler et une plus forte somme à payer, déclara qu'à l'avenir il ne donnerait que 200 ducats, — prix impérial, après tout, pour un verre d'eau.

« Que pourrai-je vous apprendre, à mes très-chers lecteurs et lectrices, des us, coutumes et cérémonies du premier jour de l'an en France? Ne les connaissez-vous pas tous et toutes aussi bien que moi?... Lundi encore vous jouerez un rôle plus ou moins agréable dans leur dix-huit cent quarante-quatrième représentation devant l'école chrétienne; mais mon confrère le Courrier de Paris s'est chargé de vous ramener un peu plus loin les petits bonheurs et les petites misères du jour de l'an. Je m'arrête donc... Permettez-moi, toutefois, de vous donner un conseil utile: méliez-vous des baisers du Jour de l'An, en particulier, comme de tous les baisers en général. Ce langage universel que les muets parlent et que les sourds comprennent, personne, — hélas! — ne peut se vanter d'en comprendre le véritable sens. — Il dit toujours plus ou moins qu'il ne semble dire. — Ne le jugez pas surtout d'après l'apparence. — Essayez de distinguer ici ses nombreuses espèces un variétés, ce serait vouloir faire l'histoire du cœur humain depuis la naissance du premier homme jusqu'à la Saint-Sylvestre de l'année qui va mourir. Quelle lamenteable, mais quelle triste, quelle lamentable, quelle longue histoire! Nous n'entreprendrions pas une pareille tâche; à peine même si nous tenterions de vous révéler pourquoi les douze baisers de Judas que notre grand artiste, Grandville, a dessinés tout exprès pour l'Illustration, sont indignes de votre confiance.

Commençons par la droite. Ce baiser qu'une jeune fille et son frère laissent prendre on donne à leur grand-père sur leur front, ce sont, en réalité, Polichinelle ou la poupée qui le reçoit. — Pourquoi cette femme embrasse-t-elle son mari avec tant d'effusion? Pourquoi serre-t-elle sa tête contre sa poitrine? Mais ne voyez-vous pas ses regards avides qui cherchent dans l'espace le cadavre ou les loupes que son ten joyeux époux lui apporte? — Et ce grand barbu, qui approche ses lèvres des joues, paternelles, est-ce par affection? — Non, certes; c'est un à-compte qu'il paye à ses créanciers. — Si ce neveu consent à becqueter, non-seulement sa vieille tante, mais son perrotin, un jour à venir, soyez en sûr, il héritera d'une fortune considérable. — Grossez-vous que ces trois baisers superposés soient plus sincères? Pour moi, j'en doute; cette chaille et ce chien se battent de main comme hier; ce jeune collégien donne à sa maman un baiser pour avoir un bouff; ces deux amies continueront à se détester et à médir l'une de l'autre. Mais que savez-je? Jean-Jean, mon ami, vous avez attendu longtemps cette occasion désirée? Si vous le pouvez, petit scélérat, vous seriez capable d'en abuser; nous avons les yeux sur vous, et vous vous modérez. Audessous de ces deux vieux amis qui songent au temps passé et aux baisers d'autrefois, et qui regrettent

Leurs bras, si dolus.
Leurs jambes bien flâtes
Et leurs jours perdus...

deux jeunes femmes — sexe perfide — accordent une légère faveur à deux hommes vifs et laids, mais qui sont riches... Heureusement, mes chers lecteurs et moi, nous sommes lecteurs, et il y a encore sur cette terre des âmes pures, des cœurs tendres et des baisers sincères; c'est ce que vous souhaitez, quant à moi, pour l'année 1844.

Le Jour de l'An en Chine.

Hors de l'Europe, nous ne ferons qu'une excursion, mais elle sera assez curieuse pour tenir lieu de plusieurs autres. Nous irons tout simplement en Chine. N'y ayant pas eu le

bonheur de visiter en personne le Céleste Empire, nous nous voyons forcés d'emprunter les renseignements suivants à Davis (1) et à Dohel (2).

« C'est sur la ligne que s'évanouit l'année chinoise », dit Dohel; aussi en résulte-t-il que, bien que cette année soit le douze mois, le compte des jours ne donne jamais un résultat exact; ce qui oblige les Chinois à combler le déficit en ajoutant à la fin de l'année un certain nombre de fêtes, et en comptant un treizième mois dans les années qui suivent chaque période de dix-neuf ans.

« A peine approche-t-on de la fin de l'année, que tous, pauvres comme riches, abandonnent leurs affaires pour ne plus songer qu'à fréquenter les temples, les spectacles et à faire bonne chère. Il est censé que toutes les affaires pendantes doivent être réglées de concert, et à la satisfaction des parties, la veille du nouvel an. A cette époque, le pouvoir des mandarins cesse suspendu durant quelques jours, ce qui produit parfois des désordres, à cause de la facilité qu'on obtient alors les particuliers de régler leurs comptes et leurs affaires conformes à d'anciennes coutumes.

« Il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui ait moins de fêtes que les Chinois, nous apprend à son tour M. Davis; la principale et presque la seule époque de réjouissance universelle est le nouvel an. C'est alors, on peut le dire, que tout l'Empire est hors de lui on s'en fait. A l'approche de la nouvelle lune, lorsque le soleil atteint le quinzième degré du Verséus (le commencement de l'année civile des Chinois), toutes les administrations sont fermées dix jours à l'avance, et les mandats serrent leurs sceaux jus qu'à vingtème jour de la première lune. Le soir du dernier jour de l'année qui

s'achève, tout le monde veille jusqu'à minuit. A cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées et de feux de joie; la consommation des pièces d'artifices est si prodigieuse, que l'air devient chargé de nitre. Depuis minuit jusqu'à l'aurore, chaque habitant exécute les rites sacrés ou prépare sa maison pour la solennité du premier jour du nouvel-an. Dès le matin, une foule immense assiege les temples.

« Soon Nin, apoué M. Dohel, est le nom des solennités du Jour de l'An; on les fête aux quatre coins de la ville, dans quatre temples. A l'approche du jour de fête de chacun de ces temples, on construit dans leur voisinage de grands théâtres en bambous, sur lesquels sont ensuite représentées des pièces en l'honneur de la divinité du temple. — Chaque maison se fournit alors de lanternes neuves; on colle du papier rouge à sa porte ou à celui de ses fenêtres où sont placés les peintures; l'ameublement est renouvelé, et la famille se pare de ses plus beaux habits.

« Cette dernière coutume est obligatoire; car un Chinois se croirait venu à la pauvreté pour toute l'année s'il n'avait été bien vêtu le Jour de l'An; aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour observer cette coutume, au point de dérober parfois les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter.

« Les fêtes du nouvel an doivent durer dix jours d'après la loi, mais souvent on les prolonge au double.

« La première journée se nomme Kay-Yat (le jour des oiseaux); cette fête est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme; on s'abstient de viande durant ce jour, et les rigoristes observent même un jeûne sévère.

« La deuxième journée se nomme Kou-Yat (le jour des chiens). Les Chinois vénèrent tellement les chiens, qu'ils ont des ouvriers spécialement chargés de leur fabriquer des carcasses; ils croient qu'un de leurs sages fut préservé de la mort par un de ces animaux, qui devora son assassin; et pourtant, par une singulière inconséquence, les Chinois mangent la chair de cet animal.

« Le troisième jour est Chen-Yat, ou le jour des porcs. Il en est de cette solennité comme de la précédente; les Chinois vénèrent la mémoire d'un de ces animaux qui savra, suivant eux, un manuscrit précieux de l'incendie; aussi s'abstient-on de la chair du porc durant ce jour.

« Le quatrième jour s'appelle Yaong-Yat (le jour des brebis). Ce jour est consacré à Pun-Kvon-Veng, berger, qui vécut



(1) La Chine, par Davis; traduit de l'anglais par Richard, Paris, Paulin 2 vol. in-8, 7 fr.
(2) Sept années en Chine, nouvelles observations sur cet empire, par Pierre Dohel; traduit du russe par le prince Emmanuel Galitzin. Amyot. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

puivre, ne se nourrissant que de légumes et n'ayant pour vêtement que l'écorce des arbres, mais qui enseigna tout le parti que l'on pouvait tirer de la toison des brebis.
« Le cinquième jour se nomme Xew-Yat (le jour des vaches). Un de ses animaux allaita un jeune enfant dont les parents

avaient péri, et qui, étant devenu mandarin par la suite, lui éleva un temple. Telle fut la cause première de l'institution de cette fête; aussi beaucoup de Chinois s'abstiennent-ils tout à fait de la chair de bœuf; d'autres y renoucent à l'âge de 40 ans, sans qu'ils croient leur salut compromis.

« La sixième journée est Ma-Yat, ou le jour des chevaux. Cette fête a été instituée afin d'inspirer au peuple de la considération pour cet utile quadrupède.

« C'est à l'homme qu'est consacré le septième jour; si le nomme Yen-Yat. Pon-Tso, qui apprend aux Chinois à se nourrir de riz, de blé et de viande, est la divinité de ce jour.

« C'est encore à Pon-Tso qu'est dédié le huitième jour, nommé Ko-Yat (le jour des grains). Pon-Tso enseigna le premier que l'on pouvait utiliser les grains et s'en nourrir.

« Pon-Tso est aussi la divinité du neuvième jour, et puisqu'on veut obtenir du bonheur doit s'empressez de lui porter des offrandes le jour du Ma-Yat. »

« Empruntons un dernier renseignement à M. Davis. « Comme les Européens, les Chinois se font des visites et des présents le premier jour de l'an, et ils s'envoient de grandes cartes de félicitation ornées d'une gravure sur bois représentant les trois principales félicités dont les hommes puissent, selon eux, jouir sur la terre, savoir : un héritier, un emploi public (ou de l'avancement) et une longue vie. Ces trois souhaits sont indiqués par les figures d'un enfant, d'un mandarin et d'un vieillard accompagné d'une rigolonne, emblème de la longévité. Grâce à la complaisance de M. Fournier, éditeur de la *Chine ouverte* (1), l'illustration peut offrir à ses abonnés un fac-similé de l'une de ces cartes, imprimées en général en Chine, comme dans la *Chine ouverte*, sur papier rouge. Les caractères chinois placés en tête signifient : « Que votre bonheur soit florissant; » ceux qui sont imprimés sur le côté se traduisent ainsi : « Moi Ma-Tso-Lang (nom honorifique de Souqua), je vous salue humblement. »

De l'origine des Étrémes.

« Les Romains, dit M. Charles Dezobry dans son bel ouvrage : *Rome au siècle d'Auguste*, font un jour de fête du renouvellement de l'année. Ils croient que des présages certains sont attachés au commencement de chaque chose et aux kalendes, ou premier jour du mois de janvier, qu'ils regardent comme l'année de l'année; ils cherchent à multiplier les bons présages ce jour-là : ils se visitent les uns les autres, et s'accueillent mutuellement par les vœux les plus prospères et les paroles les plus agréables, évitant avec soin toutes celles qui seraient profanes.

« Ils accompagnent ces souhaits de présents réciproques que l'on nomme *strena*, étrémes, autre signe de bon présage, ce nom signifiait un bonheur qui doit se répéter trois fois, comme si l'on disait *trena* en supprimant l's, ainsi que faisaient les anciens. L'usage des étrémes remonte au temps du roi Tatius. Tout le monde en donne et en reçoit, à quelque classe que l'on appartienne, dans quelque condition que l'on se trouve. Ces présents sont en général de peu de valeur, mais le choix n'en est pas tout à fait arbitraire. Ain, qu'ils portent vraiment le caractère d'honnêtes présages, on choisit des dattes, des figues sèches et du miel blanc renfermé dans son rayon, pour que les dieux puissent attacher aux événements futurs les honneurs sacrés dont leur savoir est le symbole, et que rien n'affaiblisse la douceur des auspices sous lesquels l'année a commencé son cours.

« On joint encore à ces dons de petites pièces de monnaie de bronze appelées *stips*, afin que les présages soient complétés pour tous les vœux que l'on peut former. Cette dernière offrande servant symboliquement à flatter la passion des richesses.

« Comme personne ne peut se dispenser de donner des étrémes, les clients en portent aussi à leurs patrons, mais simplement pour se conformer à l'usage; leur présent se compose simplement d'un an de cuivre et d'une datte recouverte d'une très-fine feuille d'or.

« Les riches ne se bornent point à ces étrémes sacramentelles; ils y joignent de beaux présents de tout ce que produit la terre ou la mer.

« Le jour des kalendes de janvier, tous les Romains allaient offrir des étrémes à Auguste. — L'empereur les recevait comme à une salutation; il était assis dans l'atrium de sa maison; on défilait devant lui, et chaque citoyen, tenant son offrande à la main, la déposait en passant aux pieds de ce dieu terrestre. Ces étrémes étaient de la monnaie d'argent; car la générosité des citoyens se trouvait stimulée par l'intérêt personnel, attendu que le prince rendait à tous une somme égale et même supérieure à la valeur de leurs présents.

« Si nous en croyons certains écrivains, M. Dezobry ne nous aurait pas donné la véritable explication de l'origine des étrémes, ou plutôt de l'étymologie de ce mot.

« Selon l'*Anacharsis* romain, nous venons de citer, *strena* est un bonheur qui doit se répéter trois fois. Or, M. Spon et le père Tourne mine, auteurs de deux petits traités spéculés sur l'origine des étrémes, ne sont pas du tout de cet avis. Dans leur opinion, lorsque Tatius, ou des Sabins, partagea avec Romulus le gouvernement de Rome, il recut un présent qu'il regarda comme de l'augure le plus heureux; c'était tout quelques branches de verdure coupées dans un bois consacré à la déesse *Strenua*, c'est-à-dire à la déesse de la force. « Ainsi, dit Spon, ce mot *strena*, qui signifie étréme, se trouve quelques fois écrit *strenua* chez les anciens, pour témoigner que c'était proprement à ces personnes de valeur et de mérite

qu'était destiné ce présent. Tourne mine, d'accord avec son collègue sur l'étymologie du mot, nous donne cependant une explication différente. « Le peuple, simple et superstitieux, croyait que ces branches et cette verdure donnaient de la force et conservaient la santé. On sait que les druides gaulois pratiquaient la même cérémonie, qu'ils allaient, au commencement de l'année, prendre dans des bois sacrés le gui, qu'ils distribuèrent au peuple comme un présent des dieux, dont la vertu était admirable. — D'où pouvait venir une semblable permission? N'y reconnaissez-vous pas un souvenir confus de l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre, souvenir dont les prêtres pharaoniques, habiles charlatans, se servaient pour mettre en vogue leurs bois sacrés, auxquels ils attribuaient la même vertu? Le nom de la déesse *Strenua* continue mes soupçons sur l'origine de cette superstition; c'est à bien dit rapport au mot *Strenua*, qui peut signifier le *don fort*, le *don de la force*. C'est de ce mot que Moïse s'est servi dans les premiers chapitres de la *Genèse*, où il parle de l'arbre de vie que Dieu avait mis dans le paradis terrestre. »

« Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les pièces du procès; qu'ils jugent s'ils l'ont. Quant à nous, nous leur demandons la permission de ne pas nous prononcer encore sur cette grave question, car nous nous de lire vingt pages d'un gros in-folio intitulé *Nexus thesaurus antiquitatum romanarum congestus ab Alberto Henrico de Sallengre*. — Ces vingt pages sont entièrement remplies par un traité de *Strena* en douze chapitres, d'un sieur Hieronymus Bossi Ticinensis, *civis nobilis et patricii romani auctus in platonica academia regii eloquentie professoris*. — Or, cette délicate monographie nous a révélé deux ou trois étymologies que nous réservons à nos abonnés pour leurs étrémes de l'année prochaine.

« Tibère, avec son humeur triste et sauvage, dit encore M. Dezobry, s'accommodait peu des réceptions populaires, et surtout des échanges d'étrémes avec les citoyens. Il s'y prêtait néanmoins dans les premières années de son avènement à l'empire, et il avait même coutume de rendre quatre fois la valeur de ce qu'on lui offrait; mais, fatigué d'être dérangé pendant tous les mois par ceux qui n'avaient pu le voir le jour des kalendes, il prit d'abord le parti de ne plus rien rendre passé ce jour; puis il finit par s'absenter de Rome à l'époque des kalendes, pour éviter de recevoir des étrémes. Il blâmait Auguste de s'être soumis à cet usage, qui causait beaucoup de fatigue et surtout de dépense; et ne faisait cependant pas comme son prédécesseur, qui, avec les étrémes qu'il recevait, achetait de belles statues des dieux, qu'il plaçait dans divers quartiers de la ville. »

« Gaius l'imita Auguste, et Claude suivit l'exemple de Tibère. A partir du règne de Claude, le peuple romain cessa donc de présenter des étrémes à ses empereurs; mais la coutume d'offrir des présents le premier jour de l'année n'en subsista pas moins; seulement ce furent désormais les supérieurs qui en donnèrent au lieu d'en recevoir.

« Voilà donc, s'écrie Spon, tout le fondement que nous avons de notre coutume; et ce fondement étant aussi léger que de la paille et du chaume, nous ne saurions être solidement fondés à conserver une superstition païenne à laquelle nous ne pouvons trouver aucun appui par l'autorité de l'*Écriture Sainte* ou des saints pères. — Les saints pères, en effet, professèrent en vain contre cet usage qui avait passé du paganisme dans le christianisme; plusieurs conciles essayèrent même inutilement de le détruire.

« Cependant quand les peuples chrétiens cessèrent, par la suite, de pratiquer les cérémonies païennes, c'est-à-dire d'offrir de la verdure et de certaines branches d'arbre, de chanter et de danser dans les rues, l'Église leur permit de s'embrasser et de se donner des cadeaux le premier jour de l'an. A dater de cette heureuse époque, l'espèce humaine a fait, sans scrupule et sans remords au renouvellement de chaque année, une effrayante consommation de baisers, de bonbons et de présents de toutes sortes et de toutes qualités.

Les Petits Bonheurs du Jour de l'An.

L'année finit, l'année renaît; tandis que la pauvre décrépite disparaît, comme dit le *Constitutionnel*, dans l'abîme du passé, la jeune année se montre souriante et parée; elle n'a pas vingt-quatre heures qu'elle est déjà grande demoiselle; il n'est pas besoin de songer à lui nommer un tuteur; un régent ne lui est pas nécessaire, et, dès sa première heure, elle est en pleine majorité; personne n'est obligé de l'appeler l'innocente Isabelle.

« Au point du jour, le règne de la nouvelle année commence; son royaume est immense; il est si grand, si grand, et s'étend si loin, si loin, qu'il faudrait je ne sais combien de mètres de ruban rose pour en faire le tour; c'est, à proprement parler, l'empire universel que de très-grands conquérants ont tenté sans pouvoir y parvenir. La nouvelle année n'a pas besoin de faire autant de bruit que ces terribles héros; bras pour établir sa domination; cela lui vient de soi-même.

« Les nouveaux régnes et les avènements sont tout secrets et tout miels; le souverain est toujours charmant, le peuple (le bonhomme) toujours content; on se passe et l'on se repasse des douceurs et des promesses; il n'est pas jusqu'à l'horce *Strenua*, il n'est pas jusqu'à un méchant *Chrischem*, qui n'aient eu plusieurs fois de l'heure d'amabilité au début de leur souveraineté. — Je ne suis pas fâché de vous glisser ce petit trait d'érudition en passant.

« Mais la nouvelle année se distingue, entre toutes les reines et tous les rois frais éclos, par une grâce, une munificence, une affabilité qui n'ont pas d'égal. D'abord, elle n'est pas lière du tout; elle a des caresses, et des baisers, et des poignées de main pour tout le monde, du plus petit au plus

grand; et puis, voyez là! contemplez en face cette excellente et très-amable majesté. Son sourcil, tant s'en faut, n'est point capable de faire trembler le monde comme celui de feu Jupiter; elle ne marche pas escortée de gardes farouches, et ne déguise pas sa personne sous un tas de crachats, de rubans et de croix. Oh! qu'elle est meilleure fille et bien plus philosophe que cela!

« La bonne reine s'allonge à la légère, taille souple et fin corsage; à gauche, du côté du cœur, elle porte un cornet de bonbons; c'est son cordon de la Légion d'Honneur; Marquis, son grand-chambelier, l'a en deçà de sa propre main. Les deux bras étendus sur son peuple, elle laisse tomber une pluie de sôneries et de douceurs. Cela fait voir l'eau à la bouche! Sa robe ample et flottante est brodée de boîtes pleines de châtresses. Le premier ministre de la nouvelle année, son président du conseil à toujours été un confiseur.

« Au fronton de son palais, elle a fait inscrire ces mots pleins de sagesse: *Ayez petits bonheurs*; et sur son caisson elle porte cette devise inscrite: *Sine preibus venire ad me*; laissez venir à moi les petits zarcous et les petites filles.

« Vous voyez que les petits ne se font pas prier, ils accourent en foule; à la bonne heure! voilà une nation agréable; jamais reine, jamais roi, jamais empereur eût-il de plus charmants sujets; tresses blondes, petites tailles mignonnes, lui sourient, voilà pour le féminin; le sexe masculin est rond, dodu, de belle humeur; que vous recommander particulièrement ce jeune homme en robe, chaussé de brodequins écossais et coiffé d'un chapeau à la Henri IV, un panache flottant. Certainement, ce monsieur doit être un des citoyens les plus distingués du royaume de la nouvelle année.

« Comme la joie éclate de tous côtés! Ce que c'est que de nourrir son peuple de dragées! Soyez sûr, ô roi, que le moyen est bon pour obtenir des enthousiasmes difficiles à décrire, et prenez exemple, croyez-moi, sur le tableau touchant que vous offre cette reine assise par l'armure de ses sujets, qu'elle honore de caresses et de confitures. Les ans jolies des mains pour l'embrasser, les ans jolies, dans leur joie, jusque sur les marches du trône; celui-ci, ne pouvant se contenir, bat du tambour; celui-là croque un bonbon! et lâchant, — ô spectacle digne de mémoire! — un citoyen de six mois reconnaissant qui l'était tout en bas âge pour marcher, s'est fait porter des bras de la nourrice aux pieds de sa souveraine, pour tâcher d'attraper un sucre d'orge. Il n'y a de pareils exemples de patriotisme qu'à Rome ou à Sparte!

« La nouvelle année les reçoit pêle-mêle dans son palais royal. Ce palais, d'une architecture remarquable, n'a e crtes pas son pareil. Vous connaissez le château de Joux, en Franche-Comté; celui-ci s'appelle le château de Jouxon, ce qui ferait soupçonner que les deux châteaux ne sont pas éloignés l'un des autres. Mais il n'est en rien; Joux est armé de forts et de bastions; Jouxon n'est pas le moins du monde partisan des fortifications. « Au petit bonheur, » dit-il, sans s'inquiéter davantage.

« On songe à jouer, en effet, dans le palais de la nouvelle année, et non point à se battre; on songe à être heureux, et non à être couronné des enfants, ce qui est, quoiqu'il en soit, le bonheur; — Allons, mes chers, quel petit bonheur choisissez-vous? — Moi, je veux cette poupée, dit la petite fille à ses frères; — Et moi, ce polichinelle, répond mon gros citoyen coiffé à la Henri IV. — Moi, ce soldat; moi, ce grand-lasse; moi, ce caniche; moi, ce tambour; moi, ce sabre; moi, tout; s'écrie le plus gourmand. — Celui-là ira loin et conquerra le monde quand il aura trente ans, s'il ne meurt pas à l'hôpital.

« La nouvelle année ne s'épouante pas de ces ambitions en bouteille; on les contente avec si peu! et les petits bonheurs sont si faciles! Ce jeu de quilles va faire cent heureux; c'est sabres de bois et ces pistolets de paille en feront deux cents; que de petits bonheurs il y a dans ces menages de fer-blanc, dans ce pouppard, dans ces montons de carton, dans ces cerceaux! Les petits bonheurs que donneront ces soldats de plomb ne sauraient se décrire, et cette lanterne magique lâchera l'écluse des petits bonheurs!

« Ils sortiront de ce beau petit palais de fées, le cœur joyeux, la joue rose, l'œil étincelant, chacun emportant son petit bonheur dans sa poche ou sous son bras; et puis, quand jure du logis! comme on aimera sa poupée; comme on l'embrassera, comme on la dorlotera! Comme on lui fera de jolies petites robes et de charmants petits bonnets! De quel cœur on sonnera de cette trompette et l'on battra de ce tambour! Quel roulement! Ah! Polichinelle, mon ami, que mes allons rire de ta double bosse et de ton nez! Quelles bonnes petites *dinettes* nous ferons avec ce ménage! Et ce sabre, quelles staffades! Et cette armée de bois, quelles batailles d'Anstertitz! Et cette lanterne magique, quelle Académie Royale de Musique! Et ce ballon, quelles courses et quels rires éclatants sur la pelouse!

« Allez, mes enfants, soyez heureux! jouissez des biens que la nouvelle année vous envoie; roulez-vous sur ses présents, faites claquer son fouet, et caracoliez sur ses chevaux. Vous êtes dans la bonne venue; jamais vous n'aurez tant de bonheur.

« Un jour, mes petits amis; toi, mon garçon, quand la barbe sera venue; toi, ma fille, quand tu auras tes vingt ans, vous courrez après d'autres polichinelles et d'autres poupées; toi, tu voudras avoir un excellent ménage; toi, commander des soldats en chair et en os; et moi, j'aurai peut-être des *dinettes* par sang; et de la brillante compagnie; et un lieu de votre lanterne magique, une bague d'avant-scène à l'Opéra! et un feu de vos jeux sur le gazou, des tapis de Sallandronne! et un lieu de ce bon tire épatant, des places et des croix! en un mot, à mes enfants! vous courrez après ce qu'on appelle les grands bonheurs. Mais, hélas! vous deviendrez jaunes de vermillis que vous êtes, de joyeux vous serez maussades, et la crampe d'estomac, les maux de foie, l'hyochondrie, recaptureront votre humeur folâtre. — Vous reconnaîtrez alors que les plus grands bonheurs sont en effet les petits.

(1) Cinquante livraisons à 50 centimes; par Old Nick et A. Borget, 5 livraisons au pair.



(Palais de la Nouvelle Année.)

Les Petites Misères du Jour de l'An

Accourrez tous, messieurs et mesdames, le spectacle va commencer; prenez vos places; prenez vos billets! Hop! hop! hop!

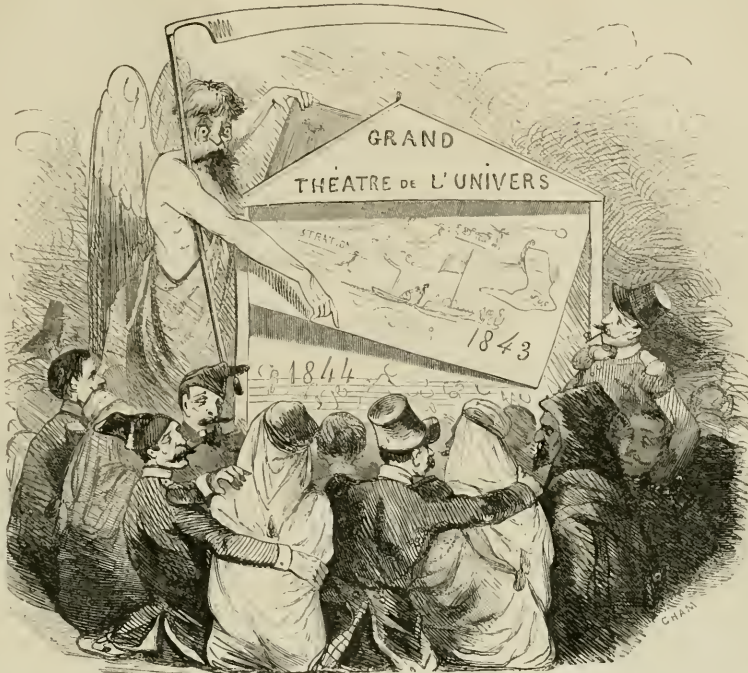
Il y en a à cinq, il y en a à trois, il y en a à deux, il y en a à un sou, selon le goût et la fortune des personnes; ce spectacle intéressant est fait pour toutes les bourses et pour toutes les conditions; académiciens et cuisiniers, laques et ambassadeurs, pairs de France et marchands de peaux de lapin, tous les sexes, tous les âges, toutes les tailles, le nain et l'Hercule du Nord, le bourgeois et le rictoux propriétaire de deux prunelles irréprochables, le bossu et le bel homme, ont parfaitement le droit d'entrer. Nous ne sommes pas fiers; nous ouvrons la porte à tout le monde, pourvu qu'il ait de la monnaie dans sa poche. Qu'on soit blanc de Nogent-sur-Marne, ou nègre de Californie, ou s'en soucie comme des drames de M. un tel ou des romans de mademoiselle une telle! *L'Illustration* ne connaît pas ces distances-là, comme dit la Fancheon de 4 à M. Bouilly.

«Viva! hozama! alleluia! wôhé! la foule nous entend; Dieu! quelle queue! et vraiment, un public parfaitement couvert! La mise décente est de rigueur. Il nous en vient de toutes les latitudes, de tous les coins de l'univers, et de mille autres lieux.

Voici d'abord d'aimables militaires, d'agréables chasseurs d'Afrique (où ces braves ne se fourrent-ils pas?) — deux Arabes de la tribu d'Ouleid-Choit-Mocktar; — un capitaine russe des bords du Volga; —

un Indien du Visapour; — cette tête ronde à la Titus représente l'Amérique, — et ce terrible visage coiffé de son calfan,

petites misères du jour de l'an. Vous avouerez qu'il est difficile de trouver un sujet véritablement de circonstance.



PREMIER ACTE.

Une nuée de tambours se précipitent à travers la ville, au pas de charge, exécutant sur la peau d'une symphonie à triple becchanaal, à quadruple carillon, qui n'a vraiment de douceur que pour les sourds complètement privés du plaisir de l'entendre; les citoyens pourvus des trésors de l'ouïe n'ont le tympan parfaitement déchiré et se bouchent les oreilles,



pantomime qui n'a rien d'héroïque. C'est au bruit de ce concert assommant qu'on enterre le 31 décembre et que le 1^{er} janvier vient au monde. Le but du tintamarre en question est d'avertir Paris et la banlieue que le jour est venu de complimenter MM. les colonels, MM. les généraux, MM. les maréchaux, et de leur donner un roulement d'étréennes.

Le tambour-major se livre alors à toutes les grâces d'une délicate pantomime, à toutes les beautés d'attitudes triomphantes qui caractérisent ce magnifique guerrier, doté d'une si belle canne.

La canne du tambour-major est un meuble agréable. J'en conviens; mais si elle a ses douceurs, elle a bien ses désagréments: demandez plutôt à ce potentier qui s'est mis en course ce matin pour aller souhaiter la bonne année à sa tante; demandez-lui ce qu'il en pense. Demandez-le à cet esbafle industriel qui vient d'ouvrir sa boutique pour affronter le jour de l'an. Il est clair que si l'amabilité du tambour-major et ses superbes moustaches dominent dans l'œil, sa canne y donne aussi.

Éveillée par le ra et le ta des tambours de la légion, le lieutenant a revêtu les insignes de son grade; il se dispose à rejoindre ses chers camarades, et à faire sa visite au château

pour y déposer sa fidélité, en forme de carte de visite; le guerrier est parfaitement chaussé, coiffé, coiffé et ficelé; il a le nez rouge, ce qui est d'uniforme; cependant on s'a-



perçoit, à son col de chemise s'élançant vers l'oreille, qu'il aurait autant aimé finir son somme que de déposer son hommage.

Au jour de l'an, tout n'est pas rose dans le militaire... et dans le civil donc! Ici la toile se hausse... et se relève sur le second acte.

DEUXIÈME ACTE.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'un gentleman parisien; le coup d'œil en est magnifique. Les décors sont de MM. Seban, Dieterle, Desplébins, Gamhon et Caëri. — Le gentleman est étendu dans son lit, sans autre resouff, et coiffé du casque à mèche rissique que le fanal a détruit, le révolutionnaire! Mais notre héros tient aux saines doctrines; il a fait récemment le voyage de Holzgrave-Spirare. Hier il s'était endormi, c'était le soir de la Saint-Sylvestre, le toit frais et les puits ronds, humant les rivières les plus parfumées. L'infortuné se réveille le 1^{er} janvier dans l'état où vous le voyez; il n'est certes pas beau; le jour de l'an en est cause, le jour de l'an qui vient d'enfoncer sa porte sous la forme de sa conturière, de sa femme de ménage, de son tambour, du bedeau de sa paroisse, du clerc de son huissier, du porteur de son journal, du garçon de son tailleur et de tous les monstres dévorants que le 1^{er} janvier fait naître.

Il en fera une maladie, c'est sûr! mais sa bourse est encore plus malade que lui. Dans l'intention de ménager la santé de cette pauvre bourse, qui n'a pas les reins forts, il regarde par sa fenêtre, guettant l'heure où le portier, homme



illustre, est occupé à balayer sa cour; paré, dressé, ciré, cravaté, orné de pied en cap et prêt à concier la visite; l'ingémeux Parisien saisit adroitement l'occasion et s'esquive au moment où la loge est vide. Quel fin diplomate! Il s'épargne, par ce tour adroit, la douleur de tirer de sa poche 5 francs 30 centimes d'étrèmes au portier. C'est autant de gagné pour la caisse d'épargne.

Mais il lui en enira! Si la vengeance était exilée de la terre, elle se réfugierait dans le cœur du concierge qui n'a pas reçu d'étrèmes; vous en avez sous les yeux une preuve inébranlable. En rentrant le soir, l'homme à la caisse d'épargne a beau frapper et sonner à tour de bras, le portier n'ouvre pas; il a ses 5 francs 30 centimes sur le cœur, ou plutôt il ne les a pas! et le malheureux locataire est obligé de passer la nuit sur la borne, à grelotter rembourré de pierres de taille. Du fond de son antre, l'affreux concierge murmure ces mots atroces: « Enfoncé, vilain ladre! »



Il avait cependant grand besoin de consommer sa nuit dans son lit bien chaud, car il vient de passer une journée remplie de tribulations; pour lui, le jour de l'an n'a été que plâtes et bosses, comme l'acte suivant vous l'apprendra.

TROISIÈME ACTE.

A peine était-il sorti, à la suite de ce malin tour que vous savez; à peine avait-il le pied dans la rue, qu'il fut accosté par le fils pome d'un de ses amis mineurs. Ce détestable montard, vulgairement appelé *To-tor*, se précipita à sa rencontre: « Bonjour, papa Ghose, s'écria-t-il avec cette grâce qui ca-



ractérise l'enfance; ohé! z'veux mes étrèmes, z'veux un porchimelle! » En vain cherche-t-il à se soustraire à cet impôt indirect; le terrible *To-tor* n'en démord pas, et, le saisissant par la basque de l'habit (son habit neuf!), il le tire affreusement du côté de la boutique de joujoux. Lui de s'enfuir; *To-tor* de tirer de plus belle, d'une part l'habit, de l'autre le seigneur Polichinelle; si bien que l'habit reste et que *To-tor* s'évanouit. La femme, une ancienne d'Abd-el-Kader, contemple ce spectacle déclinant avec l'immobilité qui caractérise la nation hottentote.

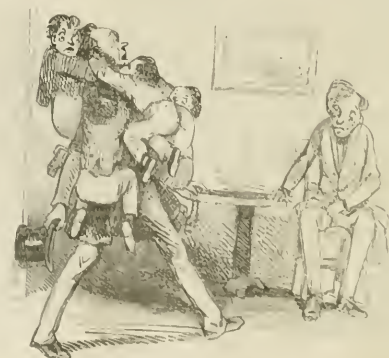
Dans sa chute, le déplorable *To-tor* s'est enfoncé une côte, et s'est considérablement endommagé l'occiput; tout porte à croire que la famille des Gouzbis est menacée de s'éteindre, avant la fin de la semaine, avec ce dernier de ses descendants.

Eh, en effet, M. et madame Gouzbis ne sont plus capables de se transmettre davantage; ils sont hors d'âge, comme le témoin; le portrait que nous vous donnons de ces deux illustres conjoints; portrait authentique, pris au moment où



reste excellente mère et ce père excellent revenant au logis chargés de painis et de polichinelles pour leur *To-tor*. Notre héros, qui les a reconnus, les suit de loin d'un oeil bagard, d'un oeil de sergent de ville; il sent que le cas est grave.

Au lieu donc d'entrer chez les Gouzbis, il fait un détour, et se dit: « Eh bien! allons souhaiter la bonne année à ce cher Babylas. » Il entre en effet chez Babylas, qui n'est pas très-bien portant, et le reçoit assis sur une chaise que je ne qualifierai pas. Babylas est marié et père de nombreux enfants; il ne sait pas trop comment cela lui est venu; mais n'importe! il s'en rapporte à madame Babylas. Ces enfants sont nés excessivement caressants; c'est là leur moindre



défaut. A peine ont-ils aperçu l'ami de leur père, qu'ils se précipitent dans ses bras pour lui souhaiter la bonne année; c'est une véritable scène d'abandon et de mité de coëgance; jamais le jour de l'an ne manifesta une tendresse plus étouffante; l'un groupe sur le dos du malheureux, l'autre le prend par le cou; celui-ci se suspend à ses reins, celui-là sa barbe; et quels bousiers! Le célèbre Hercule du Nord n'avait pas plus d'agrément quand il déjeunait avec un fer rouge et quatre pains de cinq cents livres sur l'estomac. — Le père Babylas joint avec admirationnement de ce spectacle domestique; ça le soulage.

Après une rencontre si brillante, on éprouve naturellement le besoin de prendre la moindre chose pour se rafraîchir, un verre d'eau sucrée, un éclairé, un petit verre de rhum. Aussi fait notre héros. C'est lui-même en personne qui vient le s'asseoir dans ce café, sur ce fauteuil, autour de cette table ronde. « Au moins là, pense-t-il, le jour de l'an ne viendra pas me prêter ma bourse ou m'étrangler! » L'homme propose, mais le garçon dispose; a pris son chapeau et s'est comme pour se retirer tranquillement, le garçon d'un cornet de amandes grillées qu'il présente, sous prétexte de bonne



année, au bourgeois effaré; il a pris, pour réuser, son air le plus penché, son geste le plus élégant, son plus anacronique sourire. Mais qui a su échapper à un portier ce donnera pas dans le cornet d'un garçon, « Merci, dit l'autre, je ne peux pas souffrir les pralines; ça m'incommode. » Et il part sans délier sa bourse, emportant après ses talons cette apostrophe du garçon: « Vieille bête, va! » — Ici il y a un entr'acte; l'orchestre et le souffleur déclarent qu'il leur serait agréable de se reposer; vous pouvez en faire autant, à nos très-estimés spectateurs, et aller vous promener... Pan! pan! pan! à vos places.

QUATRIÈME ACTE.

Contemplez ce mortel coiffé d'une énorme boîte de sapin, étendant les bras, écartant les paules, et cherchant sa route à talois, comme un simple quinze-vingts; c'est la continuation de notre martyrologe. — Il traversait la rue des Enfants-Rouges, songeant encore avec effroi au cornet de pralines, et cependant n'ayant pu à peu ses esprits et commençant à mettre la main dans ses poches, comme un bon bourgeois qui rêve à ses quartiers de routes, et se promet de vivre dans sa maison, le dos au feu, le ventre à table. Tout à coup, — à fortune infortunée! — une fenêtre s'ouvre, et du haut d'un cinquième étage au-dessus de l'entresol, une énorme boîte s'échappe et va le coiffer comme vous le voyez là;



homme imperméable, mais peu commode! C'était tout simplement une petite fille qui, s'étant mise au balcon avec une boîte à meringes que son parrain venant de lui apporter, a laissé choir l'objet, qui n'a rien de plus pressé

que de tomber en plein sur le crâne de notre illustre ami, et de s'y plonger jusqu'aux oreilles. O jour de l'an, voilà de tes chapeaux !

Il fit cette réflexion profonde, que c'était là une drague difficile à digérer ; après quoi, s'étant recouché et remis de son mieux sur ses jambes, il reprit sa route et gagna la rue Saint-Honoré sans trop d'accident. Un proche parent du grand-duc Hlitchikenkoff passait précisément par là au galop, traîné dans une voiture attelée de deux quadrupèdes et de quatre valets ; mousquetaire s'en allait présenter ses souhaits de bonne année à Paris. « Diab ! ru-mina notre ami en voyant ce magnifique équipage, voilà un noble étranger qui n'est pas trop mal mérité ; excusez ! que ça d'omibus ! » et il s'appretait à ôter respectueusement son chapeau, comme fait tout pétron qui sent où le bat le blesse. Le proche parent du grand-duc, ennemi de cette politesse, sans seulement mettre le nez à la portière, envoya, par le ministère de ses roues et de ses deux azeaux, une énorme gratification de boue et de crotte au visage de l'estimable particulier ; son pantalon en fut zébré et son visage mouche-té. Remarquez bien que si le jour de l'an

détonne une harangue en vers, et de vrais alexandrins ! — Le décro-tté, hors de lui, se soulève sur ses deux poings, et at-



tend le moment de prendre la fuite, en brûlant la politesse à la tirelire ; le grossier !

Le malheur instruit les hommes. « Puisqu'on est écla-boussé quand on va à pied comme un ignoble barbet, dit-il, en prenant un cabriolet, j'éclabousserai les autres ! » Sublime réflexion ! assaisonnée d'une légère dose de fiel ; car le curer humain n'est pas bon quand il s'y met. Il s'élança donc, d'un air de prince héréditaire, dans un cabriolet régé. Arrive le tambour-major et ce qui s'en-suit, donnant l'aubade au co-chon ; le cheval se dresse, le cabriolet roule, et notre hom-me va mesurer le pave ; là, il prononce ces mots d'une ma-ladité profonde : « A pied, un mois, on ne risque pas de tomber de voiture ! » Tandis que le chirurgien du coin est occupé de le panser, reprenons haleine.

CINQUIÈME ACTE.

Le cocher, à la rigueur, au-rait bien pu relever le pauvre diable après sa chute ; dans un autre temps, il se serait fait un vrai plaisir de commettre cette bonne action et de prodiguer les consolations à l'affligé ; le cocher est naturellement sensible dans tout le courant de l'année ; mais, au jour de l'an, il est plus dur que le cuir de ses chevaux. Vous vous étalez de vos quatre membres, dans ce bienheureux jour, le cocher vous laisse foire, et s'inclinant, la casquette à la main,

n'avait pas lui, notre homme ne serait pas venu dans la rue Saint-Honoré, il n'aurait pas rencontré le proche parent du grand-duc allant porter au potentiel surnommé son honneur et son bon an, et nous n'aurions pas sous les yeux le tableau humiliant d'un citoyen français crotté comme ne le fut jamais Colletet, qui cependant, au dire de Boiteau, le fut jusqu'à l'écléine !

Le décro-tté a été inventé pour cette situation ; sans l'homme crotté, certainement le décro-tté n'existerait pas ; il est donc logique que le crotté, dans sa détresse, se réfugie chez le décro-tté, lui demande aide et protection avec un coup de brosse. La victime du proche parent du grand-duc n'en fait pas d'autre ; il entre dans la boutique de l'artiste et se hisse sur la banquette dans l'attitude peu gracieuse d'un mortel qui n'a pas à se louer du destin.

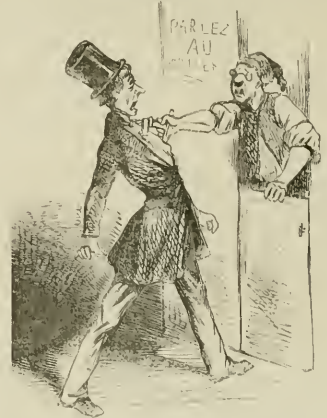


vous souhaite une bonne année. Quel affreux calembout ! Enfin, le voilà encore debout ; il s'en trouve quitte pour la peur. Revenu pétron, le pauvre héros chemine ; un mitron se trouve à sa rencontre ; le mitron porte un souper fin à un

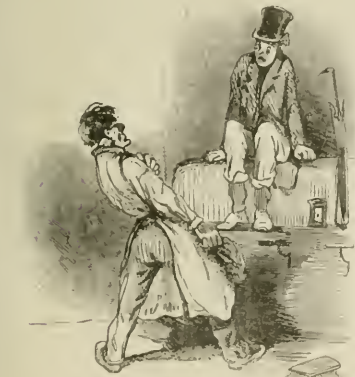
lion et à une biche de l'Opéra qui se préparent à célébrer le premier de l'an à la façon de Lucullus. Il est mit, mit profond comme dans les inclutramas de M. Anier Bourgeois ; le mitron heurte l'homme, l'homme heurte le mitron, se renvoyant l'un l'autre comme une balle bondissante sur une raquette, et le souper tombe à plat ventre : un chien qui passait par là, et cherchait un dîner en ville, profite de l'occasion pour se mettre à table sans serviette.

EPILOGUE.

Il est quatre heures du matin... Notre héros malencontreux s'est décidé à se lever de la borne qui lui sert de lit de plume depuis minuit, et à frapper un dernier coup de marteau ; ce coup est si désespéré et si lamentable, qu'enfin le portier n'y résiste plus, et tire le cordon ; le malheureux entre tout joyeux ; mais, à ruse de portier diabolique ! ô trame infernale ! les 5 francs 50 cent. ne sont pas suffisamment expiés par toutes ces coulèuvres que le réalisateur locataire avalé depuis ce matin : il faut que ce concorço sans âme, sous prétexte de zèle, lui plonge, à bout portant, un bongeoir allumé dans la poitrine ; le palud prend feu ; appelez les pom-piers !



On éteint l'incendie, et l'incendie monte l'escalier quatre à quatre. Dieu soit loué ! le voici à sa porte ; il tire sa clef, finis-sime dans la serrure. O Jupiter ! il va enfin se dorloter sur sa couche ! — Mais pourquoi cette mine atroce et désespérée ? Pourquoi ce furieux chapeau jeté sur l'oreille ? La serrure a refusé passage, et vainement la clef a tenté de se faire jour à travers un épais bataillon de cartes de visites que des mains forcées ont entassées dans le trou. Jour de l'an ! jour de l'an ! finiras-tu ?



L'artiste fait son office en conscience, frotte, brosse, éponge, prodigue le cirage, et remet le malheureux dans un état moins affligeant. Le crotté est libéré, et entrevoit un horizon plus serein. Mais où le jour de l'an le verra-t-il bos se nichier ? il s'était, là-haut, glissé dans un cornet de prud'homme ; se présente ici sous la forme d'une tirelire ; l'artiste décro-tté l'a déposée, cette tirelire maudite, aux pieds de son client, comme pour placer la récompense à côté du bienfait ; et comme tout décro-ttéur a de la littérature pour avoir écrit les lettres de M. Lizier, de M. Bocage ou de M. Victor Hugo, le nôtre, à l'appui de sa pétition pour éternes, entonne et



Si sa seule ressource est d'entrer chez lui par bris de serrure et par une suite d'attaque nocturne, il y est enfin, et déjà il a ôté son habit et mis ses pantoufles ; mais, ô rage ! un élève de Courvoisier a profité de l'occasion du jour de l'an pour lui faire sa visite par la fenêtre, et dévaliser mon homme. Après avoir examiné sa commode jetée sa chemise, il dresse inventaire d'une montre, d'un tire-batte, d'un paletot, d'un bâton de ciré à cacléier, d'une pendule, d'un morceau de savon

à barbe, d'une édition des œuvres de M. Casimir Bonjour, et de cinq paires de chaussettes dont le bandit a fait sa proie. Il se couche néanmoins après s'être arraché une poignée

de cheveux; et sa nuit est pleine de portes, de portiers, de décroiseurs, de princes allemands, de petits garçons, de tambours et de polichinelles.... et il murmure ces mots dans un affreux cauchemar: « Jour de l'an!... éternes!... visites!... ah! ah! oh! eh! ouf! »
Et la toile se baisse pour ne plus se relever. Excusez les fautes de l'auteur.

rompit avec toutes ses maîtresses qui ne mettaient pas l'orthographe; et qu'un jour, entendant parler d'une révolution prôchée, il s'écria: « Arrive ce qui pourra, j'ai dans mon portefeuille 2,000 verbes français bien conjugués; »
En 1806, le naturaliste Dautenton;
En 1817, le chimiste Klaproth.

Le 1^{er} janvier s'est toujours montré favorable à la liberté.
— Le 1^{er} janvier 1508, éclata la révolution qui assura l'indépendance de la Suisse. — Le 1^{er} janvier 1804, Saint-Dominique se déclara indépendante et reprit son nom de Haïti. — Le 1^{er} janvier 1815, le Chili proclama son indépendance. — Le 1^{er} janvier 1820, l'infortuné Riégo proclama, à Cadix, la constitution des Cortès, et deux ans plus tard la Colombie prononça sa constitution.

Parmi les autres événements historiques, scientifiques ou littéraires, qui eurent lieu le 1^{er} janvier, nous mentionnerons la prise d'Harfleur sur les Anglais (1430); le voyage de Charles-Quint en France (1544); la levée du siège de Metz (1551); la création du ministère de la police (1796); l'entrée en fonctions du Corps-Légitime et du Tribunal (1800); la reddition de Dantzick (1814); la première représentation de *Phèdre* (1677); la découverte de Ceres par Piazzi (1801), etc., etc.

Que se passera-t-il le 1^{er} janvier 1844? Nous n'osons pas le prédire; mais... qui vivra verra.



Ephémérides.

Parmi les personnages célèbres à des titres divers, et dont l'histoire doit garder les noms, le 1^{er} janvier a vu mourir :
En 579, saint Basile, évêque de Césarée;
En 1580, Charles le Mauvais, roi de Navarre;
En 1515, Louis XI, roi de France;
En 1560, le poète français Joachim du Bellay;
En 1715, le poète anglais Wycherley;
En 1765, l'abbé Dangeau, grammairien si passionné qu'il

Modes de 1844, par Grandville. — Rébus.

Comment s'habillera l'année 1844? C'est là une grave question, une question qu'il serait bon de soumettre à un concile de couturiers et de marchandes de modes; ces demoiselles (j'aime à le croire) sont compétentes en cette matière, et peuvent seules annoncer l'avenir réservé à cotillon; car elles sont naturellement les Leornand et les Casandre de la mode. Pourquoi, en effet, ne la prédiraient-elles pas, puisqu'elles l'inventent? Nous dions la même chose

de MM. les tailleurs, qui ont inventé, entre autres découvertes commodes, les habits qui se déclinent comme de l'amadou, et les pantalons qu'on ne peut pas mettre; mode excessivement agréable pour les personnes qui ont besoin d'allumer un cigare, et pour celles qui tiennent à ne pas être trop vêtues.
Quoi qu'il en soit, nous devons à l'indiscrétion d'un tailleur de la place de la Bourse, et d'une marchande de modes de la rue Vivienne, le bonheur de pouvoir vous offrir ce fac

an non de nia très-èchère mère *l'Illustration*; j'ai cherché ce qui pourrait vous convenir le mieux, car j'ai le désir sincère de vous plaire. Ma première idée était de vous envoyer à chacun, dans une papillote, un contrat de 50,000 livres de rentes, 5 pour 100; mais il m'a semblé plus délicat de vous offrir le présent *rébus*. Le rébus fait votre bonheur, je le sais; veuillez donc accepter celui-ci avec mes salutations bien cordiales.



simple du costume masculin et féminin qui aura cours en 1844, et sera ce qu'on appelle *bien porté*.
Costume de femme: bonnet à la vicille; paletot; manchettes de fourrures; robe à volant, en lambréquin; cigare à trois sons.
Costume d'homme: paletot-car, came et parapluie; lunettes; on confinnera à porter beaucoup de barbe, mais très-peu de cheveux.

Costume d'enfant: Féto-Jean-Jacques.
Ces modes ne sont pas neuves; on ne peut pas dire non plus qu'elles soient très-consolantes; mais, qu'avez-vous? le monde se fait vieux, et l'humanité n'est pas gare; il est logique qu'elle prenne un habit uniforme.
Maintenant, chers lecteurs, en attendant que vous passiez chez votre tailleur ou chez votre couturière pour vous faire habiller à la 1844, permettez-moi de vous offrir vos éternes,



TI R. N. TIÉ

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.
Mouton sauté de sa queue.

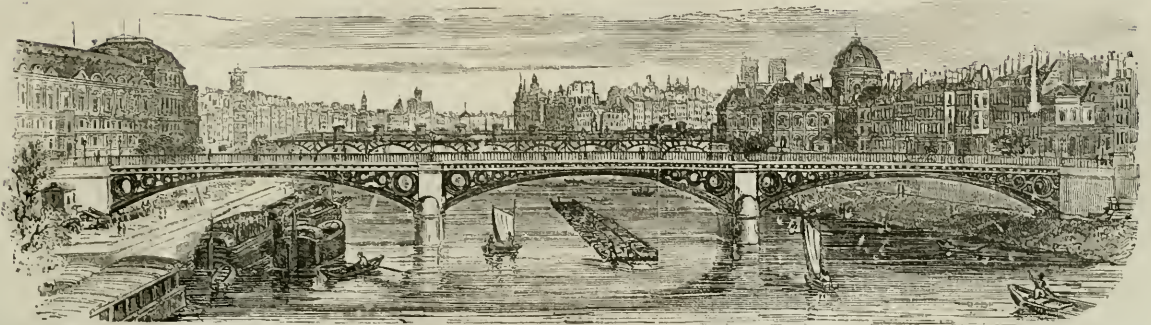
ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.
A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoidvoro, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la Presse mécanique de LAUREMY ET C^e, rue Danielle, 2.
(Papier de la fabrique d'Essonne.)

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 45. Vol. II. — SAMEDI 6 JANVIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Eruption de l'Etna; Portrait de Tyler; Portrait et Maison de Brune; Monument élevé à la mémoire du duc de Beaujalous, à Malte. — Courrier de Paris. — Le Parjure, roman; paroles et musique de M. Anselme de Beauplan, avec une Gravure. — Théâtres. Le Lâché de Dombicky; André Chesier; le Médecin de son Honneur; Paris dans la Comédie; Grosstein; une île de Midéin. — Projet de Perfectionnement de la Navigation à la vapeur et Suppression de la Cheminée dans les Bateaux, par M. Lefebvre. Trois Gravures. — Séance de la Société Philotechnique. Une Gravure. — Institution royale des Jeunes Aveugles. Cinq Gravures. — Les Capteurs du Cœur, nouvelle (1^{re} partie), par Marc Fournier. — Publications Illustrées. La Belgique monumentale, artistique et pittoresque, quatre Gravures; la Teule de Charles le Téméraire. — Correspondance. — Annonces. — Janvier. Une Gravure. — Modes. Une Gravure. — Une lettre d'un habitant de Concarneau. — Ébus.*

Histoire de la Semaine.

Le discours d'ouverture de la session a le privilège d'occuper longtemps l'attention publique. Pendant un mois on

le discute, on le paraphrase, on le commente. La Chambre s'est réunie dans ses bureaux cette semaine pour nommer la commission qui devra préparer sa réponse, et jusqu'à ce que ce projet d'adresse lui ait été apporté, jusqu'à ce qu'une discussion, qui s'annonce devoir être animée, ait été mise à l'ordre du jour, les travaux législatifs seront en quelque sorte suspendus, les grands acteurs politiques demeureront dans la coulisse. M. Sanzet pourra, près de sa sonnette immobile, se remettre des émotions que lui a causées sa réélection trop longtemps incertaine.

Un autre discours vient d'avoir du retentissement dans les deux mondes. Le message du président des États-Unis, M. Tyler, lu par lui à l'ouverture du congrès américain le 3 décembre, traite avec netteté et résolution des questions délicates qui touchent aux intérêts et à l'honneur de l'Union, que l'Angleterre envisage d'un point de vue à elle, et dont la solution commande l'attention de la France. Nous devons remarquer avant tout dans le travail de M. Tyler le passage qui concerne le droit de visite et la traite des noirs. On sait que les États-Unis se sont formellement refusés vis-à-vis de l'Angleterre à la reconnaissance du droit qu'elle voulait généralement établir, et qu'il a été stipulé dans le traité Ashburton un autre mode de répression pour le trafic des nègres. Le président s'est félicité des mesures qui ont été prises, et a exprimé hautement l'opinion qu'elles suffiraient pour amener l'abandon de la traite. La résistance de l'Union et les résul-



(M. Tyler, président actuel des États-Unis.)

avait conquis le pouvoir, une crise nouvelle vient de se manifester, mais rien n'annonce qu'elle doive donner plus d'activité sur la marche des affaires au gouvernement anglais.



(Il est, directeur à Rouen, le 25 décembre 1843.)



(Eruption de l'Etna, les 17 et 18 décembre 1843.)

tats du parti qu'elle a fait adopter sont pour nous un bon exemple et une utile expérience. Nous voudrions avoir à annoncer que ce document permet de compter sur une réduction du tarif américain. Malheureusement l'amélioration de la situation financière des États, due à de tout autres causes, fait illusion à leurs hommes politiques, et les porte à penser que la surcharge des droits à l'importation n'y est point étrangère. Le président Tyler parle du Texas et repousse les prétentions mexicaines de façon à ne pas permettre de douter que l'entrée dans l'Union du territoire texien ne soit

prochaine. Quand un territoire d'Oregon et à sa délimitation définitive il annonce la ferme détermination de soutenir dans leur juste rigueur les droits de l'Amérique et de ne céder à aucune prétention non justifiée de l'Angleterre. Cette déclaration, connue aussi l'annexion probable du Texas, ont causé à Londres une vive émotion. Les feuilles ministérielles n'ont pas craint de dire que si l'opinion du président n'était pas désavouée par la majorité du congrès, c'était la guerre. Du reste, l'influence anglaise lutte et se débat péniblement dans l'Amérique du Nord. Au Canada, où l'ancien parti français

Pour l'Amérique du Sud, une correspondance de Buenos-Ayres, publiée par le *Sun*, assure que la rupture du gouvernement de Rosas avec celui du Brésil était complète au 25

octobre. On attribue ce conflit à des notes assez vives qui se seraient échangées entre le cabinet bruno-arien et l'am-bassadeur brésilien. M. Duarte, à propos de l'attitude qu'aurait prise dans les affaires de Montevideo M. Sinimber, consul de l'empereur dans cette dernière ville. La même correspondance parle de l'expulsion de M. Leite, consul-général de Portugal à Montevideo, expulsion qui aurait provoquée le général Riveira. La position des nombreux nationaux que nous comptons sur cette rive est toujours aussi menacée.

La session législative du grand-duché de Bade est ouverte, et déjà la Chambre des Députés s'est occupée de diverses questions importantes qui montrent l'esprit dont elle est animée. On a demandé la présentation d'un projet de loi pour l'établissement du jury, et le rétablissement de la liberté de la presse dérogée de la censure et de toute surveillance secrète.

À Athènes, l'Assemblée nationale poursuit ses travaux sous la présidence de son doyen d'âge, qu'elle a maintenu au fau-tout à la presque unanimité. M. Notaras, après duquel tous les discours de nos assemblées françaises ne sont que de jeunes étourdis, est âgé de cent sept ans. On discutait au départ des derniers navires de la flottille et les conditions d'éligibilité.

En Espagne, les Chambres n'auront de longs temps sans doute rien à discuter. Narvaez leur a fait ces loisirs. Le parti qui se dit modéré était embarrassé de savoir comment il se tirerait, en présence des Chambres, de l'accusation qui lui avait voulu imputer à M. Olozaga et dont le projet a été renvoyé à une majorité favorable à l'ancien ministre, et des mesures réclamées par l'opinion publique contre l'état-major qui a été briser les presses et détruire le matériel des journaux de Madrid suspects d'opinions hostiles. Il a trouvé un moyen de répondre à tout, ou plutôt de n'avoir à répondre à rien. Le 25, on est venu lire aux deux Chambres un décret qui ne dit pas les cortès, qui ne proroge pas leur session, qui la suspend sans ajournement fixe. On s'était d'abord proposé de demander aux Chambres, avant de les congé-dier, l'autorisation de percevoir les impôts; mais on a réfléchi que cela amènerait inévitablement une discussion, et c'est ce qu'on avait à tout éviter à tout prix. On va donc gouverner par ordonnances, l'année aidant et jusqu'à ce qu'elle en aide un autre, sauf à venir plus tard demander un bill d'indemnité. C'est du moins quelque chose d'assez net et d'infiniment préférable à nos yeux, sous le rapport de la dignité, à la comédie jouée à l'occasion de la déclaration royale.

La reine-mère Marie-Christine se dispose à retourner à Madrid au commencement du mois de février. On parait ne pas douter que sa présence, ses conseils et surtout ses millions pourront être d'un grand secours pour vaincre les difficultés qu'on est destiné à rencontrer. Pendant ce temps-là la lutte engagée à Fignieres entre Anetel et Prim se poursuit avec acharnement, et bientôt il n'y aura plus autour d'eux que des ruines et la mort.

Les lettres de Tunis annoncent que, par suite des démêlés survenus avec la Sardaigne, le bey s'attend à voir arriver une flotte sarde, et qu'il a donné des ordres pour que le port fût immédiatement mis en état de défense. Les juifs eux-mêmes sont forcés de travailler aux fortifications; 15,000 hommes sont échelonnés sur divers points de la côte. On fait venir de Leghorn de la poudre, des armes; tout dans le pays paraît l'aspect de la guerre. — Si le bey de Tunis envoie les jais de ses États, le roi de Danemark annonce également la louable intention d'augmenter tout le monde. Par les lois de ce royaume sur le recrutement de l'armée de terre et de mer, qui datent du commencement du seizième siècle, époque où le servage existait encore en Danemark, les paysans seuls sont tenus de faire le service militaire; et les autres citoyens, c'est-à-dire tous ceux qui sont fils de bourgeois, s'en trouvent exemptés par droit de naissance. Cet état de choses qui déjà, depuis longues années, a fait naître les plus vives plaintes, va être aboli. Le roi Christian vient d'ordonner qu'il sera soumis aux états provinciaux un projet de loi qui imposera à tous les Danois, sans aucune distinction de naissance, de rang ou de position sociale, l'obligation de servir dans l'armée de terre ou dans la marine. Le texte de ce projet a été publié dans le journal officiel de Copenhague.

En attendant l'ouverture des débats de son procès, toujours fixé au 15 de ce mois, en attendant aussi la révo-cation du vice-roi d'Irlande, lord de Grey, mesure pro-chaine, à ce qu'on paraît croire, O'Connell porte la terreur dans d'autres rangs encore que ceux des orangistes. Voici ce qu'il écrit de l'abbaye de Berryane à un de ses amis : « Quel homme sans goût que cet avocat-général, de ne pas avoir voulu me laisser quinze jours encore dans mes montagnes! Hier nous avons eu une classe superbe, nous avons tiré cinq livres, et je l'ai suivie jusqu'au bout. Elle a duré cinq heures trois quarts. Les livres ont été lus à trois minutes d'intervalle l'un de l'autre. Tout retentissait de cris de joie que les échos répétaient. Jamais, depuis cinq années, je ne me suis trouvé plus dispos, et vous tiriez quand vous saurez que j'ai été moins fatigué que plusieurs jeunes gens. Il nous a fallu faire trois milles pour rentrer. Je ne comptais pas sur une aussi belle classe, car plusieurs de mes chiens étaient morts de maladie; je les ai presque pleurés, mais les autres m'ont indemnisés. Si le temps est sec demain, je compte faire une nouvelle partie de classe. » L'infatigable agitateur!!!

Une longue et désastreuse éruption de l'Étna vient d'affli-ger la Sicile. Pendant dix jours le volcan a lancé des cen-dres brûlantes et vomis des flots de lave qui se sont répandus comme une mer dévorante et ont menacé de détruire la ville de Bronte. Les versants d'un mont ont heureusement fait dévier le courant. Mais dans son parcours, qui a été de deux lieues en ligne directe et de trois environ en tenant compte des déviations, la lave, qui présentait une largeur de soixante à soixante-dix pieds et une épaisseur de huit à dix, a tout détruit et fait des victimes nombreuses. De nouveaux cratères se sont manifestés et ouverts; une scène affreuse, entre au-tres, s'est passée près de la Cartiera, sur la route de Bronto à Catane. La lave s'était annoncée dans un bas-fond où il se

trouvait de l'eau, et elle y avait formé un monticule fort élevé après duquel s'étaient rassemblés un grand nombre de cu-rieux et beaucoup d'ouvriers qui travaillaient à couper du bois, quand tout à coup la vapeur produite par l'ébullition de l'eau et les gaz comprimés dans l'intérieur de cette masse ont fait explosion. Plus de soixante personnes ont été brûlées ou tuées sur ce seul point par les vapeurs corrosives ainsi que par les éclats de la lave encore rouges, lancés à la distance de plus de cent cinquante mètres. Des voitures, des chevaux, des mulets, qui avaient été amenés par des voyageurs, se sont trouvés sans maîtres, et il a été impossible ni de compter les morts ni de savoir quels ils étaient, la plupart étant restés ensevelis sous les sables brû-lants, les laves et les débris lan-cés par l'explosion.

Le 5 décembre dernier, à Malte, le consul de France, les officiers de la marine française et M. le baron Taylor, chargé d'une mission à cet effet, ont procédé avec pompe à l'inau-guration du nouveau manoir que le roi des Français vient de faire élever sur la tombe de son frère le duc de Beaujolois. La sculpture de ce mo-nument est due au ciseau de M. Pradier. Les autorités civiles, maritimes et militaires, ainsi que le gouvernement, les amiraux Owen et Curtis, les consuls des diverses puissances, les commandants des bâtiments de guerre mouillés dans le port, ont assisté à la cérémonie. La chapelle ardente avait été placée sous la grande voûte de l'é-glise; elle était surmontée des armes de la famille d'Orléans. L'église était entièrement tendue de noir. Le principal fort tira un coup de canon de minute en minute, et lorsqu'on a découvert le cercueil du duc de Beaujolois, le steam fran-

çais le *Vélocé* a fait un salut de vingt et un coups. Tous les bâtiments de guerre avaient leurs pavillons à mi-mât, et leurs verges en croix.

Casimir Delavigne a laissé une place à l'Académie et une autre à la bibliothèque de Fontainebleau. Cette double suc-cession donne lieu à beaucoup de courses, de visites, de pla-cets et de lettres de toute sorte. M. Alexandre Dumas a fait imprimer celle qui suit dans le *Sicelé*, c'est-à-dire à 40 mille exemplaires: « Monsieur le rédacteur, plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibli-o-thécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambi-tionné un de ces fanteuils que l'illustra-tion autour des *Messéniennes* et de l'*Ecole des Vieillards* a laissés vacants, c'eût été sans re-

ment son fauteuil d'académicien. Veuillez agréer, etc. » — Seulement! — Un autre trat épistolaire a été lancé contre l'A-cadémie par l'inten lance de la liste civile. Le chef du cabinet, répondant à un solliciteur qui faisait valoir nous ne savons quels titres pour obtenir la place de bibliothécaire à Fontaine-bleau, lui a écrit officiellement que « cette position ne sera donnée qu'à un académicien OC à un homme de lettres. » C'est bien différent.

La Normandie vient encore d'avoir à pleurer un de ses plus utiles et, disons-le, un de ses plus nobles enfants. Tous



(Maison de Brune, à Rouen.)

les Parisiens qui ont fait le voyage de Rouen ont remarqué à l'entrée du port suspendu un petit édifice d'un goût simple et sévère, portant au front une table de marbre avec cette inscription: « A LOUIS BRUNE, LA VILLE DE ROUEN. » Cette maison avait été élevée aux frais de la ville, comme té-moignage de reconnaissance publique, pour une longue série d'actes de courage et de dévouement. Louis Brune avait sauvé la vie à quarante-quatre personnes, qu'il avait, en exposant la sienne, retirées des flots. Malgré les récompenses dont il avait été l'objet il était lauréat du prix Montyon, chevalier de la Légion-d'Honneur, décoré de sept ou huit mé-dailles, pensionné, malgré le retentissement justifié qu'il avait donné à ses belles actions. Louis Brune était resté simple, bon et dévoué. Le jour, la nuit, à toute heure, il veillait, cherchant l'occasion d'exposer sa vie! A ceux qu'il avait sauvés il ne demandait qu'un souvenir, et le nombre en était si grand qu'il avait oublié le nom de plus d'un d'entre eux. Cet homme, dont l'existence était si pré-cieuse, et qui, aimé, révéré de tous, avait tant de motifs pour la chérir; cet homme au cœur duquel il est impossible de créer une pensée fautive, une dé-termination coupable, s'est jeté du haut du pont de pierre de Rouen, et s'est ouvert le crâne. Cet inexplicable événement a consterné la ville entière. La mort de ce héros d'humanité a donné lieu à la publication d'une note sur sa vie que lui-même avait rédigée et en quelque sorte dictée à un des journalistes rouennais, auxquels nous empruntons tous les détails de ce récit: « En 1816, j'avais neuf ans (il est mort à trente-six); je venais de perdre mon père, qui était chargéur au roulage; ma mère restait avec quatre petits en-fants. On me mit dans les manufactures. Le pain valait neuf sous la livre. Je gagna-is six sous par douze heures



(Mausolée du duc de Beaujolois, à Malte.)

de travail... Et quoique tout petit, je voyais bien la misère de notre maison; eux étaient presque toujours malades au lit; je laisse à deviner pourquoi... Moi, je les soignais: c'était mon affaire, puisque j'étais le plus fort. Mais les six sous des ma-nuquiers ne me suffisaient pas; pourtant, j'y suis resté sept d'une note sur sa vie que lui-même avait rédigée et en quelque sorte dictée à un des journalistes rouennais, auxquels nous empruntons tous les détails de ce récit: « En 1816, j'avais neuf ans (il est mort à trente-six); je venais de perdre mon père, qui était chargéur au roulage; ma mère restait avec quatre petits en-fants. On me mit dans les manufactures. Le pain valait neuf sous la livre. Je gagna-is six sous par douze heures

de travail... Et quoique tout petit, je voyais bien la misère de notre maison; eux étaient presque toujours malades au lit; je laisse à deviner pourquoi... Moi, je les soignais: c'était mon affaire, puisque j'étais le plus fort. Mais les six sous des ma-nuquiers ne me suffisaient pas; pourtant, j'y suis resté sept d'une note sur sa vie que lui-même avait rédigée et en quelque sorte dictée à un des journalistes rouennais, auxquels nous empruntons tous les détails de ce récit: « En 1816, j'avais neuf ans (il est mort à trente-six); je venais de perdre mon père, qui était chargéur au roulage; ma mère restait avec quatre petits en-fants. On me mit dans les manufactures. Le pain valait neuf sous la livre. Je gagna-is six sous par douze heures



PIANO. *Agitato.*

cres. *ped.* *dim.*

ces - - cen - - do.

con anima.

De quel mot i - ne - xo - - ra - - ble Viens-tu de frap - per un cœur Qui mil en toi

ni. gauche. *dolce.*

tez. *con forza* *concz.*

son bon - heur? M'é - - loi - gner?.. or - dre con - pa - - - ble, Un serment fait de - vant Dieu N'est-il donc qu'un

con forza. *mf* *p* *dolce.* *coll. un poco.*

jeu? Cet ar-rêt ne fut pas ren-du; Non, non, je t'ai mal en - ten-du; Un signe, un geste, u - ne ca - res-se, Dis-moi que je n'ai rien per-

a tempo. *prest.* *ralentiss.* *ritenuto.*

F *P* *F* *P*

du De ta ten - dres - - se; Quoi! je suis à ses ge-noux Et sans flé-chir son courroux? La fier -

m. gauche.

a tempo. *dolce.*

lé re-nait dans mon à - - me, Je ne suis qu'une fai-ble fem - - me, Ban - nis-

F *P* *F* *P* *dol.* *P* *cris.*

moi, sois par-ju-re, mais De tes re-mords souffre à ja - mais. *A tempo.*

cu. *do.* *rall.*

2^e COUPL. *ties.*

Bien long - - temps je fas re - - bel - - le Aux vœux que tu niâ-dres-sais, Aux sermeux que tu fai-sais; Tu di - - sais: «É-tre si

belle? Ins-pi-ree l'a-mour si bien Et n'è-prouver rien! Quel jeu cru - el et sans pi-tié? Je l'ac-cor-dai mon a - mi-tié, Cha-que jour o-sant plus pré-

ten-dre, Tu sus niâr-ra-cher à moi - - tié Un mot bien ten - - dre; L'a-ban-don et le mé-pris, Voi-là quel en est le prix! La fier-

te re-nait dans mon à - - me, Je ne suis qu'une fai-ble fem - - me, Ban - nis-moi, sois par-ju-re, mais De tes remords souffre à ja- mais.

3^e COUPL. *ties.*

Sais-tu bien que j'é-tais né - - e Pour un sort meil-leur, Pour a - voir plus de part au bon-heur? Tu lri - sas ma des-ti-

né - e, Sans lui peut-ê-tre au-jour-d'hui j'au-rais un ap-pui. Et pour ce cou-pable a-ban-don Je l'ac-cor-de-rai ton par-don? Non, non, l'a-mour se change en

hai-ne, Ma hai-ne voi-là mon seul dou, Su-bis ta pei - - ne; En vain tu veux me fuir, Pour-sui-ve par mon sou-ve-nir; Pour tes

yeux ne puis être ab - - son - - ne, Dans ton cœur n-ne veux puis - - san - - te Te cru - ra ces mots dé-sormais: «De tes remords souffre à ja-mais!»

Procédés d'E. Derencour

Théâtres.

Le *Laird de Dumbicky*, drame en cinq actes, de M. ALEXANDRE DUMAS. — *André Chénier*, de M. DAILLIÈRE. — *Le Médecin de son Honneur*, de M. HIPPOLYTE LUCAS. — *Paris dans la Comète*. — *Gérolstein*. — *Une idée de Médecin*, de M. DARTOIS.

Le Second-Théâtre-Français a donné trois drames coup sur coup, les trois drames dont les noms précèdent; M. Du-

mas, M. Lucas, M. Daillière, sont les pères avoués et reconnus de ces trois enfants; deux sont ornés de rimes et d'alexandrins; le troisième est un simple prose; quand je dis simple, je me trompe: M. Alexandre Dumas ne fait rien simplement.

Par où commencerai-je? Evidemment par les gros bataillons, c'est-à-dire par M. Dumas et sa prose en cinq actes; MM. Lucas et Daillière, plus légèrement armés, viendront à

leur tour. C'est donc le *Laird de Dumbicky* qui revient les honneurs du pas; ne lui envie pas cette consolation! Le pauvre *Laird* vient d'éprouver tant de malheurs! le parler s'est montré pour lui si rude et si implacable!

Son nom est Mac-Allan; vous devinez tout de suite que nous avons affaire à un Écossais, et vous devinez juste. Mac-Allan a un oncle, sir David, grand partisan des Stuarts; après la bataille de Worcester, qui ruina complètement la cause

royale, le fidèle sir David recueillit le jeune prince, depuis Charles II, et l'aida à se mettre en sûreté; ceci valut à sir David la haine de Cromwell et la confiscation de ses biens.

La Restauration vint, et Charles II ayant repris possession du trône paternel, sir David songea à obtenir sa réintégration dans sa fortune et dans son autorité; pour révéler la mémoire du roi Charles, qui l'oublie, il envoya à Londres son neveu Mac-Allan, laird de Dumblucky. A son arrivée, Mac-Allan, trouve qu'un lieu de s'occuper de récompenser la fidélité de ses vieux serviteurs et de songer aux affaires de l'Etat, Charles II n'a d'autre soin que celui d'une vie dissipée et frivole. Ceci blessa un peu l'honnêteté du noble Ecossais. Bientôt, il en verra bien d'autres. Savez-vous en effet le rôle qu'on va faire jouer à ce brave laird, et quelle récompense on prépare, dans sa personne, au dévouement de son oncle? — Non pas vraiment. — Eh bien! je vais vous le dire. Le laird de Dumblucky, sans le savoir, devient le pivot d'une intrigue honteuse qui se débat entre Nelly, la maîtresse en titre du roi Charles II, et le duc de Buckingham, son favori. Voici le mot de ce tripotage: Buckingham veut renverser la favorite Nelly, en lui substituant, dans l'amour du maître, une jeune et honnête fille nommée Sarah, que le roi désire; de son côté, Nelly prétend défendre son crédit et avoir raison de Sarah et de Buckingham.

Mac-Allan est choisi par le duc et par Nelly pour l'éditeur responsable de cette double combinaison; d'une part Buckingham lui fait épouser Sarah légitimement, afin de sauver les apparences et d'éviter au roi l'odieuse d'une séduction exercée sur une innocente jeune fille. Le mariage couvre tout. D'autre part, Nelly avertit Mac-Allan de ce guet-apens infâme; ce n'est point par intérêt pour lui, mais par un sentiment de jalouse et pour empêcher Buckingham de réussir.

Le laird de Dumblucky, en sa qualité d'honnête homme et de mari sérieux, n'a évidemment qu'une chose à faire: défendre l'honneur de sa femme et le sien contre les entreprises combinées de Buckingham et du roi! Or, il se met en garde avec d'autant plus de résolution qu'il est sûr de la vertu de Sarah et qu'il l'aime sincèrement. Ne suivrai pas Mac-Allan, Nelly, Buckingham, le roi et Sarah dans cette bataille: j'ai fait connaître le sujet de ce drame; on a vu voir ce qu'il est. Ce sont ces intrigues passablement équivoques, vingt fois exploitées au théâtre, et tout récemment encore, par M. Alexandre Dumas lui-même, à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Louise Bernard*. Nos dramaturges ne font plus que ruminer. — Les détails ne sauront pas la banalité du sujet; ce sont toujours les mêmes effets peu ou très vus, les mêmes moyens effrontés: rendez-vous suspects, portes ouvertes, chambres à coucher, escalades, substitutions de personnes, toutes les vieilles brutalités du drame d'alcôve. Oui, vieilles est le terme, car elles ont fait leur temps et lassé l'honnêteté du public, qui n'en veut plus. — Il va sans dire que le roi et Buckingham sont vaincus par Mac-Allan, que Sarah leur échappe, et que Nelly reste souveraine maltraquée.

La soirée a été orageuse. Les sifflets, les sanglantes apostrophes du parterre ont servi d'escorte au drame malencouru, pendant les deux derniers actes surout. Au dénouement, la tempête mugissait avec un effroyable courroux. Cette sévérité n'était qu'une justice. Non-seulement le drame méritait peu d'indulgence du côté de l'invention, mais le ton et le mauvais lieu qui s'y traînaient, mais un dialogue plein de crudités et d'indécence ne pouvaient qu'aggraver les torts du auteur. Qu'on n'ait pas du génie et de l'originalité tous les jours, cela se conçoit aisément, les idées nouvelles sont rares, et n'en a pas qui veut; du moins devrait-on toujours respecter certaines convenances et ne pas dépasser les limites permises. On n'a pas besoin pour cela d'être un grand homme, mais tout simplement un homme honnête et suffisamment élevé. Voilà bien des chutes, monsieur Dumas; prenez garde!

L'auteur d'André Chénier, M. Daillière, est un jeune soldat dramatique; il fait à sa première campagne; le drame en question est son coup d'essai, ce qui ne veut pas dire précisément que ce soit un coup de maître. Il a cependant d'honnêtes intentions et quelque mérite dans l'ébauche de M. Daillière. Ebauche est le mot qui convient ici. M. Daillière, en effet, a su, à propos d'André Chénier, assembler quelques scènes d'un effet touchant; mais c'est là tout; l'action, les oppositions, les nuances, la lutte des passions, le contraste des caractères, tout ce qui constitue un drame proprement dit, manque à peu près à l'ouvrage; en deux mots, voici l'auteur:

André Chénier gémit sous les verrous. Pour tromper les douleurs de la captivité, le poète fait des vers. A la poésie se joint une tendre passion, une passion respectueuse et idéale. Une jeune prisonnière, mademoiselle de Coigny, est l'objet de cet amour mélancolique et le partage; c'est pour elle, on le sait, qu'André écrivit cette ode de *la jeune Captive*, qu'il est difficile de lire encore aujourd'hui sans un profond attendrissement.

Cependant l'heure fatale approche; déjà le bourreau a frappé plus d'un compagnon de l'infortuné poète; son tour va venir; il vient en effet, et le mélancolique André sort de ce cachot sans espoir, pour aller à l'échafaud, au milieu des larmes de mademoiselle de Coigny, de Marie-Joseph Chénier et du désespoir de son père.

Il n'y a rien de plus dans l'ouvrage de M. Daillière, si ce n'est des rimes et des tirades qui, sans être toujours irréprochables, annoncent une certaine verve qui pourra plus tard donner des résultats plus complets. Quoiqu'il en soit, les *Lévas* n'ont pas manqué à M. Daillière, et c'est déjà beaucoup de commencer par là.

Dans cette courte au drame, M. Lucas est le véritable vainqueur. Aux prises avec M. Dumas et Daillière, M. Hippolyte Lucas a jusqu'au bout gardé la corde; les deux autres étaient encore, qu'il était déjà arrivé. Calderon y est bien pour quelque chose; dans cette lutte, Calderon a été le partenaire de M. Hippolyte Lucas. Le *Médecin de son Honneur* a servi d'enjeu à l'illustre poète; M. Lucas n'a fait qu'en-

trer pour une certaine part d'esprit et d'étude ingénieuse; Calderon a fourni le capital.

Dou Gutierre est le héros de l'aventure; c'est un noble castillan, fort épris de sa femme, dona Menca, et des plus châtouilleux sur le point d'honneur; un jour qu'il rendit subitement au logis conjugal, il a des soupçons; bientôt ses soupçons se changent en douloureuse certitude: dona Menca le trahit! Dona Menca donne de secrets rendez-vous au prince l'Infant de Transtamare! O douleur! que faire? Dou Gutierre a bientôt pris son parti: qu'a-t-il besoin de recourir à d'autres qu'à lui-même? N'est-il pas le gardien ou plutôt le médecin de son honneur? il qu'il ira donc cet honneur blessé; et voici l'horrible remède qu'il lui applique. — Une nuit, tandis que dona Menca sommeille, le sombre dou Gutierre entre au domicile conjugal mystérieusement enveloppé dans son manteau; il vient suivi d'un chirurgien qu'il a fait saisir et amener de force par deux esclaves maures: « Tu vas entrer là, lui dit-il en lui désignant la chambre de dona Menca; tu y trouveras une femme endormie; tu t'approcheras d'elle et tu lui ouvriras les veines! — Horreur! » s'écrie le chirurgien, pâle et tremblant, vous pouvez me tuer, non faire de moi un assassin. — Eh bien! je le tuerai... Et les deux esclaves s'approchent du misérable, le poignard levé. « J'rai donc, » dit-il, et il entre en clameur; au instant après, on le voit revenir tout livide, et s'appuyant sur la porte où sa main sanglante laisse une trace de sang. Ce sang en dit assez: dou Gutierre est vengé. — Survient le roi de Castille: « Qu'as-tu fait? demandes-tu à dou Gutierre. — Sire, j'ai eu soin de mon honneur, réplique dou Gutierre; n'étais-je pas son meilleur médecin? » Et cependant dou Gutierre ne surviva point à cette terrible exécution; il suivra le roi à la guerre et s'y fera tuer.

Cette dernière scène donne le frisson; si l'on objecte que c'est là un drame bien effroyable pour des nerfs français, nous répliquerons que le drame est espagnol; M. Hippolyte Lucas n'a fait que l'accommoder pour l'Odéon avec beaucoup d'intelligence, en vers très-élégants et très-français.

Toute année qui meurt est sûre de trois ou quatre oraisons funèbres mêlées de vaudeville. L'année 1845 a eu le même sort que les autres: ici, c'est le théâtre du Palais-Royal qui l'enterra dans une revue intitulée: *la Cour de Gerolstein*; là, le théâtre des Variétés passa sa dette à la défunte année par un plaisanterie appelée: *Paris dans la Comète*. Ces deux pièces à couplets ne font que répéter à peu près ce que *l'Illustration* a dit de l'année 1845 dans son dernier numéro: les modes, les théâtres, les pièces sifflées, M. Eugène Sue et les *Mystères de Paris*, les pipes et les cigares, ce vous dirai-je! tous les faits mémorables de notre égoïste néologisme de l'an 1845. — Cela n'est pas toujours très spirituel; mais cela fait rire, et le rire est si bon!

C'est une assez pauvre idée que *l'Idée du Médecin*; ce médecin a une sœur; pour attendre un infidèle qu'elle aime, il fait courir le bruit de la mort de cette sœur abandonnée; l'infidèle, en effet, est au désespoir; au fond c'était une bonne idée; puis, il s'aperçoit qu'on s'est moqué de lui, et s'amuse à prendre sa revanche contre le médecin et sa sœur, en feignant de vouloir convoler en secondes noces. Le tout finit, on s'y attend, par une explication et un raccommodement général; l'idée n'est pas neuve.

Projet de perfectionnement de la Navigation à la Vapeur, et suppression de la Cheminée dans les bateaux, par M. Lefebvre.

Il a paru, il y a quelques semaines seulement, une brochure fort intéressante de M. P. Lefebvre, ancien élève de l'École Polytechnique. Cette brochure est consacrée aux développements d'une idée fort bizarre, relative à la navigation à vapeur. Bien que des expériences convenables n'aient pas encore déterminé la valeur de cette invention, comme les bases sur lesquelles elle repose n'offrent rien de contraire aux théories, que peut-être un jour, appliquée de l'autre côté du détroit, sommes-nous destinés à la voir revenir triomphalement en France et donnée comme la millième preuve de la supériorité de l'esprit ingénieux des Anglais, les lecteurs de *l'Illustration* n'en liront pas sans intérêt la description.

C'est du reste un de nos engagements vis-à-vis du public de ne laisser rien paraître de nouveau, dans quelque genre que ce soit, sans être les premiers à les mettre de suite au courant.

Dans les questions de mécanique, où il s'agit de surmonter des résistances, comme, par exemple, dans la locomotion sur terre, on ne s'occupe pas seulement du système qui doit se mouvoir, on n'améliore pas seulement la voiture, le mode d'attelage; on s'occupe aussi, avec grand avantage, du moyen de diminuer la résistance qui s'oppose au mouvement; c'est pour cela que l'on construit les routes ferrées, pavées, les chemins de fer.

Or, jusqu'ici, dans le problème de la navigation, on n'a pensé qu'à agir sur le corps flottant; il reste à résoudre la deuxième partie du problème, à opérer sur le fluide en vue de diminuer la résistance.

C'est dans cette voie toute nouvelle que M. Lefebvre s'est efforcé d'entrer. De même que sur les routes ordinaires, l'introduction du fer disposé en rail, permettant l'emploi des machines en diminuant les chocs et les frottements, a donné à la locomotion cette rapidité qu'il n'est pas des moindres merveilles de notre époque; de même sur les fleuves, les canaux, M. Lefebvre pense que l'air est appelé à jouer un rôle

analogue et à augmenter d'une manière considérable la vitesse de la navigation à vapeur.

Ainsi, dans le système de l'auteur, le corps flottant, le vaisseau, ne doit plus avoir à vaincre la résistance d'un liquide, de l'eau, mais d'un mélange infiniment moins dense de gaz et de liquide, de l'air et de l'eau.

Certes il serait difficile de discuter à M. Lefebvre la priorité de son ingénieuse idée, et si nous rapportons le fait suivant, c'est bien moins pour lui enlever le mérite de son invention que pour faire comprendre tout ce qu'elle peut avoir de pratique.

Un mécanicien de Séville avait fait une pompe au moyen de laquelle il espérait élever l'eau à une grande hauteur; mais, arrivée à trente-deux pieds, l'eau s'arrêtait, et tous les efforts du mécanicien étaient superflus; dans un moment d'emportement il jette avec violence son marteau: le tuyau de la pompe est atteint, et l'eau s'élève au niveau désiré. On chercha la cause du phénomène: c'était un petit trou ouvert dans la paroi du tuyau; et c'est ainsi que fut trouvée la pompe de Séville, dont on voit quelques modèles dans de vieux cabinets de physique. L'un livre, déjà ancien, donne de cette manière la description d'une de ces pompes exécutée en grand:

« On a vu il y a quelques années, place Dauphine, une pompe aspirante qui jetait l'eau sans interruption à une hauteur de cinquante-cinq pieds. Son canal d'aspiration était percé d'un trou très-petit qui restait constamment ouvert. L'air, entrant impétueusement par cet orifice, en élevant l'eau à mesure qu'elle montait dans le canal aspirant; de sorte qu'il se formait dans ce canal une colonne mixte d'eau et d'air, et par conséquent assez légère pour pouvoir être portée à la hauteur de cinquante-cinq pieds par l'air extérieur qui pressait sur l'eau du réservoir. »

Voici donc un cas dans lequel, par l'introduction de l'air dans l'eau, on parvient à constituer un liquide d'une densité moindre qui se comporte alors comme un nouveau corps.

Or, telle est précisément la donnée du problème que s'est posé M. Lefebvre.

L'auteur propose de faire mouvoir par la machine à vapeur d'un bateau une machine soufflante, ce qui est d'une exécution facile. Cette machine soufflante sert à chasser de l'air par un tuyau placé au point le plus bas de l'avant du bateau; et ce tuyau est lui-même percé d'une infinité de petits trous tout le long de sa partie supérieure. L'air arrivant dans l'eau en petits filets rendus discontinus par la marche du bateau forme une multitude de globules. Voilà donc un bateau ne rencontrant plus dans sa progression qu'un mélange composé partie de liquide, partie de globules d'air, mélange dont la densité est bien moindre que celle de l'eau, Fig. 1 et 2. Deux questions se présentent de suite à l'esprit pour apprécier la valeur de cette proposition.

1^o La résistance sera-t-elle réellement diminuée?

2^o Y aura-t-il avantage à utiliser la force motrice, à vaincre de cette manière la résistance?

La théorie permet de répondre affirmativement à la première. En effet, la résistance considérée comme proportionnelle à la densité du fluide, doit nécessairement diminuer.

De plus, si l'on cherche à se rendre compte des effets obtenus par ce bouillonnement d'air à l'avant du bateau, on trouve:

1^o Que le volume déplacé par le bateau en mouvement aura une moins grande masse;

2^o Que pressé en tout sens par le liquide, le bateau le sera moins à l'avant qu'à l'arrière, et par ce seul fait sera sollicité dans le sens de sa marche.

En effet, la pression de l'eau, d'après des expériences admises, ne s'exerce pas sur les globules d'air en mouvement comme si elles étaient en repos.

3^o La succession de chocs produits par la rencontre du fluide en repos et du bateau en mouvement consommera une moins grande quantité de travail, vu qu'au moyen de l'espèce de coussin formé par le mélange d'air et d'eau, il n'aurait plus lieu qu'entre corps élastiques.

Pour se former une idée juste de l'importance de cette dernière considération, il suffit de savoir que M. Pibert, chef d'escadron d'artillerie et membre de l'Institut, chargé par le gouvernement d'expériences fort curieuses sur la pénétration des corps, ayant tiré des boulets de canon dans l'eau, vit leur mouvement s'amortir avec une extrême rapidité; ce qui prouve l'énorme résistance opposée. Le choc à l'entrée était tel que des obus (boulets creux) qui pénétraient sans se rompre dans des terres rasses étaient constamment brisés.

Rien dans l'état actuel de la science ne peut nous mettre à même de résoudre la deuxième question: sera-t-il plus avantageux d'employer une partie de la force motrice à vaincre la résistance de la manière proposée? M. Lefebvre établit par un calcul dont les données sont tirées de l'ouvrage de M. Poncelet, qu'une pompe qui chasserait à l'avant d'un bateau un mètre cube d'air par seconde, devrait être mue par une force équivalente à seize chevaux-vapeur. Reste donc à savoir, et l'expérience seule peut nous l'apprendre, si un bateau dont les roues seraient mises en mouvement par une force de cinquante chevaux, par exemple, n'aurait pas tout aussi vite que si trente-quatre chevaux seulement étaient employés à faire mouvoir les roues, et seize à faire jouer la pompe proposée. Une pareille expérience nous semble devoir être nécessairement faite un jour ou l'autre.

Or, reste, pour que ce système fût réellement avantageux, il ne suffirait pas qu'il put servir à diminuer la résistance qu'il s'oppose au mouvement du bateau, il faudrait encore que, par son emploi, on parvint à dépasser le maximum de vitesse obtenu jusqu'à ce jour. Or cette limite, dit M. Lefebvre, résultant bien plus de la diminution rapide de la proportion d'effet utile de l'appareil moteur, quand on augmente sa vitesse, que de la difficulté d'accroître la force motrice, il est évident que le système proposé l'emportera sur l'ancien pour obtenir les derniers accroissements de vitesse.

Il paraît ainsi que son succès commercial est probable, surtout dans les cas où il importe d'obtenir avant tout de grandes vitesses, condition souvent la plus importante de toutes.

L'auteur a relégué dans une de ses notes, et nous sommes

fâchés qu'il ne lui ait pas donné plus de développement, une proposition que nous regardons comme le complément de son système : c'est la suppression de la cheminée.

Il est bien démontré aujourd'hui que le tirage nécessaire à la combustion, obtenu au moyen d'une cheminée, ou, en

d'autres termes, la vitesse imprimée à l'air au moyen d'un combustible, coûte beaucoup plus cher que la même vitesse imprimée par des agents mécaniques. M. Clément et M. Pelet l'ont positivement établi, tellement que, sans la complication de la machine et le danger des coups de feu pour les

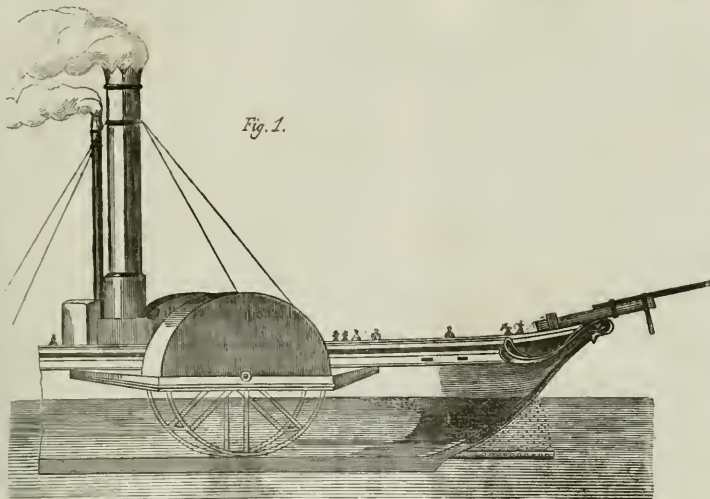


Fig. 1.

(Perfectionnement de la navigation à la vapeur. — Fig. 1. Avant d'un bâtiment à roues avec courant d'air, vu de côté.)

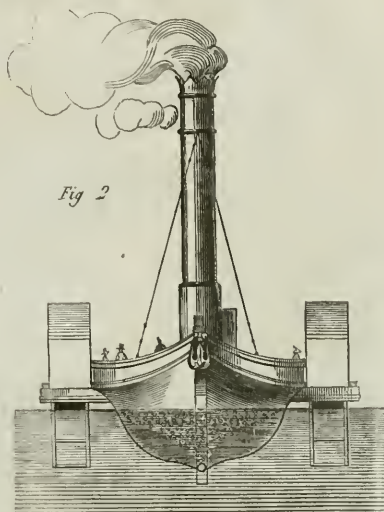


Fig. 2

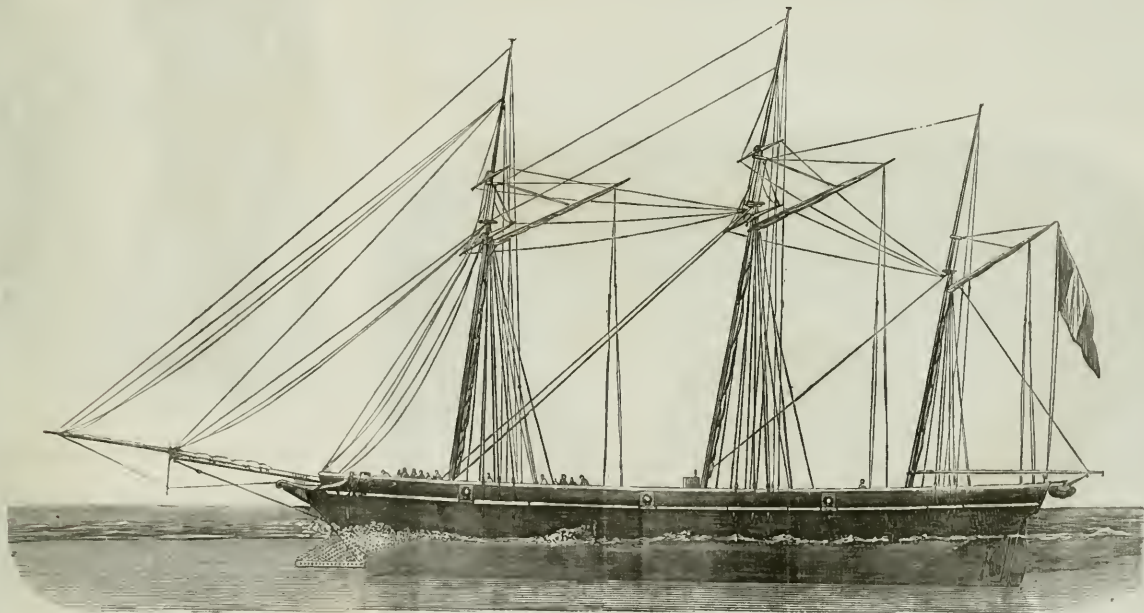
(Fig. 2. Avant du bâtiment vu de face.)

chaudières, il n'est pas un ingénieur qui n'admit qu'il n'y eût économie de combustible à faire précéder le foyer d'un ventilateur qui chasserait l'air, et qu'une combustion mieux utilisée compenserait au moins l'excès de force qu'il faudrait faire développer à la machine.

L'impossibilité de donner beaucoup de hauteur aux cheminées de bateaux est la cause principale du peu d'effet utile du combustible. Or, si l'on fait aspirer à la machine soufflante proposée, au lieu d'air, les produits mêmes de la combustion, n'en résultera-t-il pas qu'une partie du travail

qu'elle consommera correspondra à la partie du combustible précédemment employée au tirage?

Dans le cas où il faudrait lancer 1 mètre cube par seconde, soit 560 mètres cubes par heure, chaque kilogramme de houille correspondant en général au passage dans la chemi-



Bateau à hélices avec courant d'air, sans cheminée.)

née de 18 mètres cubes d'air, on voit que l'aspiration d'un mètre cube par seconde suffirait pour la combustion de 200 kilogrammes de charbon par heure, ou pour une machine de quarante à cinquante chevaux.

Les lecteurs de *l'Illustration* n'ont pas oublié la description de la goélette à hélice *le Napoléon*. Au lieu de ces deux

lourdes roues à palette qui flanquent les deux côtés des bateaux à vapeur, la goélette *le Napoléon* a pour propulseur une hélice placée à son arrière et au-dessous de la ligne de flottaison; en sorte que le bâtiment semble marcher comme par enchantement; mais il reste encore sur le pont cette énorme cheminée qui obstrue le passage, empêche tout voi-

lure un peu complète, et vomit sur la tête des passagers des torrents de noire fumée. Adoptez le système de M. Lefebvre, et cette cheminée disparaîtra comme dans le système de M. Sauvage: les roues ont disparu. N'aurons-nous pas alors atteint l'idéal de la navigation à vapeur?

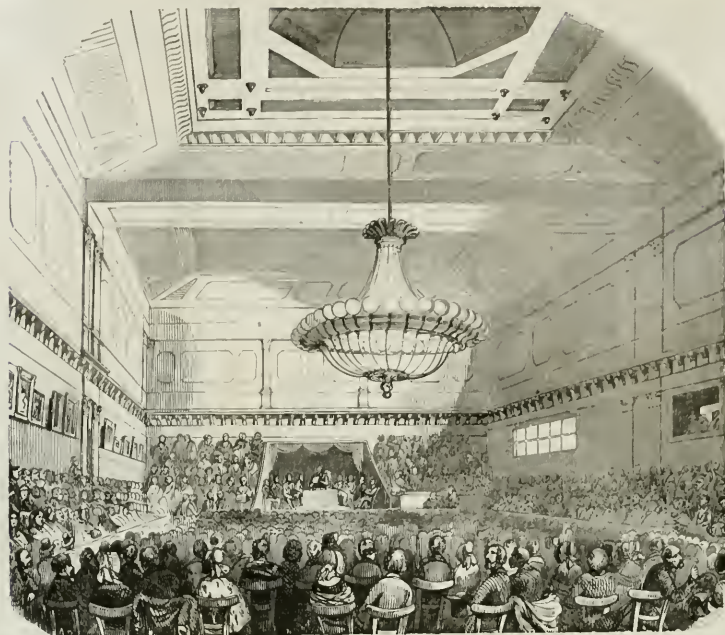
Séance mensuelle de la Société Philotechnique.

La Société philotechnique, la plus ancienne des sociétés littéraires après l'Académie française, a tenu dimanche, 17 décembre, dans la jolie salle de la rue Neuve-Vivienne, l'une de ses deux séances publiques. L'assemblée était fort brillante et très-nombreuse. Lorsque M. le baron Ladoucette, secrétaire perpétuel, en énumérant les pertes et les acquisitions

que la Société a faites depuis six mois, a annoncé la mort d'un de ses plus illustres confrères, Casimir Delavigne, l'auditoire entier s'est montré vivement ému.

Plusieurs lectures en prose ou en vers ont été faites par les membres de la Société. Celles qui nous ont paru produire le plus d'impression sont *les Deux Vieillards*, de M. Villenave

fil; *les Deux Ouvriers*, de M. Desaint; une fable de M. Lavalette; *En public*, de M. Berville; une épitre sur *l'Ingratitude*, de M. Viennet; et surtout une *Épître aux faiseurs de centres*, de M. Roux de Rochelle. — Ces lectures terminées, un concert vocal et instrumental, dans lequel on a entendu Levassor, a eu lieu comme les années précédentes.



(Féance de la Société philotechnique dans la salle des Concerts Vivienne.)

En résumé cette fête artistique et littéraire a été digne d'une Société qui compte parmi ses membres plusieurs de nos artistes les plus célèbres et de nos littérateurs les plus recommandables.

Institution royale des Jeunes Aveugles.

La cécité est, de tous les maux qui affligent l'espèce humaine, celui qui, en tout temps et dans tous les pays, a été en possession de l'intérêt le plus constant et le plus universel. Le roi saint Louis, auquel les établissements de bienfaisance



(Institution des Jeunes Aveugles. — Inauguration du nouvel établissement.)

doivent tant chez nous, acquit de l'évêque de Paris une pièce de terre voisine du cloître Saint Honoré, appelée *Champouri* sur laquelle il fit construire une maison, qui plus tard forma l'enceinte de la rue Saint-Nicolas, et qui était destinée à loger et entretenir des aveugles pauvres au nombre de quinze, comme on comptait alors, et qui prit son nom du nombre de ses hôtes. On ignore la date précise de cette fondation; on sait seulement qu'elle remonte à l'année 1260 environ. Voici ce qu'en dit le confesseur de la reine Marguerite: «Aussi le benoist roy list acheter une pièce de terre de lez Saint-Ennour, où il list fere une grant maison porceque les pources aveugles demorassent ilecques perpetuellement jusques à trois cens; et ont touz les anz de la borse du roy, pour polages et pour autres choses, rentes. En laquelle maison est une église que il list fere en l'onneur de saint Remi, pour ce que lesditz aveugles oient ilecques le service Dieu. Et plusieurs fois avint que li benoist roy vint as jours de la feste Saint-Remi, où lesditz aveugles faisoient chanter solennellement l'office en l'église, les aveugles présents entour le saint roy.» En effet, Louis IX avait, en 1270, constitué de nouveau trente livres de rentes destinées spécialement au poilage de ces trois cents aveugles. Clément XIV, de son côté, par une bulle de 1763, avait recommandé cette institution aux évêques et prêtres de France, et les avait invités à accueillir et à favoriser les quêteurs qui allaient recueillant des aumônes pour elle. Guillaume de Villeneuve, dans ses *Crieries de Paris*, nous les présente demandant à grands cris du pain dans les rues:

A pain rrier mettent grant peine,
Et si l'avugle, a haute aïme,
Du pain a cels de Champs porri,
Dont moult sovent, sachiez, me ri.



(Institution des Jeunes Aveugles. — Courant des aveugles.)

Rutebeuf, poète du treizième siècle, dans sa pièce des *Ordres de Paris*, se montre assez peu partisan de cet établissement, dont il dit en substance: «Je ne sais trop pourquoi le roi a réuni dans une maison trois cents aveugles qui s'en vont par troupes dans les rues de Paris, et qui, pendant que le jour dure, ne cessent de braire. Ils se heurtent les uns contre les autres et se font de fortes confusions, car personne ne les conduit. Si le feu prend à leur maison, il ne faut pas en douter, la communauté sera entièrement brûlée, et le roi obligé de la reconstruire sur de nouveaux frais.»

Les Quinze-Vingts demeurèrent dans leur habitation primitive jusqu'en 1773. A cette époque, le cardinal de Rohan, grand-amateur de France, fameux par son luxe, sa crédulité et le rôle qu'elle lui fit jouer dans l'intrigue du collier, le cardinal de Rohan les transféra au faubourg Saint-Antoine, rue de Charenton, dans l'ancien hôtel des monnaies nées, et le nombre des infirmes accrut si rapidement; mesure bienfaisante à laquelle on ne put reprocher que de faire mentir le titre de l'établissement.

Pendant plus de cinq siècles on avait cru avoir tout fait en venant en aide à un petit nombre de malheureux que leur état de cécité absolue et d'indigence constatoit condamnant à mourir de faim; mais personne n'avait songé encore à chercher le moyen de mettre les aveugles de naissance dans la position de suppléer en quelque sorte par une éducation spéciale au sens qui leur manquait. En 1784, un homme de bien, un pauvre professeur d'écriture qui était frère d'un savant minéralogiste, Valentin Haüy, auquel pesait la position de frère d'un homme de mérite, eut occasion de voir et d'enten-

dre à Paris, au concert spirituel de mars 1784, une jeune aveugle, célèbre pianiste de Vienne, mademoiselle Paradis, qui, au moyen d'épingles placées en forme de notes et de lettres sur de grandes pelotes, lisait rapidement la musique et l'exécutait de manière à enlever tous les applaudissements. Elle n'expliquait pas moins bien la géographie sur des cartes en relief, dont l'invention était due à un autre aveugle, Weissenbourg, de la ville de Mannheim. Valentin Haüy comprit tout le parti qu'on pourrait tirer pour l'éducation des aveugles-nés, jusque-là totalement négligée en France, de ces procédés ingénieux développés et complétés. Il raconte lui-même, dans une brochure qu'il publia plus tard, que préoccupé de cette pensée, un jour qu'il passait sur le boulevard du Temple, il aperçut des aveugles jouant de plusieurs instruments avec des lunettes sur le nez et feignant de lire la musique placée devant eux. Cette triste parade l'émut péniblement; il s'approcha de ces infortunés, et leur demanda s'ils ne préféreraient pas lire réellement la musique, à se rendre ainsi la risée des passants. Ses observations furent peu goûtées, et il vit bien qu'il n'avait pas encore rencontré les sujets qu'il lui



(Institution des Jeunes Aveugles. — Gymnase.)

travaux relatifs aux métiers. Ces jeunes aveugles furent aussi utilisés en apprenant à lire à des enfants clairvoyants.

En 1790, le duc de Laroche-foucauld-Liancourt obtint du Directoire du département de Paris que les jeunes aveugles et les sourds-muets seraient placés au couvent des Célestins, près de l'Arseuil. Cette réunion, sollicitée par un homme de bien, pensa être fatale aux deux œuvres. L'Assemblée nationale, par un décret du 2 juillet 1791, décida bien que les deux écoles seraient entretenues aux frais de l'État; mais la méintelligence qui avait régné entre les chefs de l'un et de l'autre établissement contrariait toutes les dispositions générales prises à leur égard, et pensa amener la ruine de ces institutions. La discordie s'étendit jusqu'aux élèves, qu'on était arrivé à mettre en communication, mais non à faire vivre en bonne intelligence. Les sourds-muets composaient, en caractères en relief, des phrases que les aveugles lisaient

par le toucher, et auxquelles ils répondaient par la langue des signes qu'on leur avait apprises. Enfin, en 1795, un décret de la Convention vint sagement opérer la séparation et transféra les jeunes aveugles dans la maison Sainte-Catherine, rue des Lombards. Une bourse gratuite fut en même temps créée pour chacun des quatre-vingt-trois départements que formait alors la France.

Malheureusement Valentin Haüy, à la philanthropie ingénieuse, patiente et dévouée duquel l'Institution devait son existence, n'était pas né administrateur. Le regret qu'il avait de se séparer d'un de ses élèves le portait à envisager la maison qu'il dirigeait plutôt comme un hospice qu'il devenait habiter toujours que comme une maison d'éducation spéciale où ils ne devaient demeurer que le temps nécessaire à leur instruction. Il maria donc des aveugles et introduisit, sans l'avoir prévu, dans l'établissement, les abus qui devaient résulter inévitablement de ce mélange de ménages et de céli-



(Institution des Jeunes Aveugles. — Costume des filles.)

fallait. Cherchant un aveugle intelligent pour appliquer la méthode qu'il avait conçue, il le trouva enfin près de l'église de Saint-Germain-des-Près. C'était un aveugle né à Lyon, qui mendiait pour soutenir sa mère; il se nommait Lesueur, et de même que Valentin Haüy allait devenir pour les jeunes aveugles ce que l'abbé de l'Épée était déjà pour les sourds-muets, Lesueur était destiné de son côté à en être le Massieu. Valentin Haüy ayant interrogé cet enfant, fut frappé de son intelligence; il l'emmena chez lui, le rémit à d'autres infortunés, et, après les avoir instruits, il présenta Lesueur à la Société Philanthropique, qui, satisfaite de cet essai, accorda à l'instituteur une maison située rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 18, et des fonds pour l'entretien de douze élèves. Le succès justifia cette libéralité. En 1786, Haüy fut appelé à faire exécuter aux élèves formés par lui leurs exercices devant le roi et toute la cour. Ils devinrent l'objet de l'attention générale, du plus vif intérêt, et le maître reçut des encouragements qui lui permirent d'augmenter leur nombre. Dans cette même année Valentin Haüy dédia au roi et publia un ouvrage de lui, composé et imprimé par ses élèves aveugles, avec des caractères dont la saillie et des presses dont le foulage donnaient un relief tel à l'impression que les aveugles peuvent le lire en promenant le bout de leurs doigts sur les lignes. Le titre de ce livre énumère tout ce que Haüy avait déjà à peu près obtenu : *Essai sur l'éducation des Aveugles, ou Exposé de différents moyens vérifiés par l'expérience, pour les mettre en état de lire à l'aide du tact, d'imprimer des livres dans lesquels ils puissent prendre des connaissances de langue, d'histoire, de géographie, de musique, etc., d'exécuter différents*



(Institution des Jeunes Aveugles. — Salle de bars.)

bataires. Le mal était grand, mais un arrêté ministériel du 4 nivôse an IX (1801) y apporta le pire de tous les remèdes. Il fut ordonné que les jeunes aveugles seraient réunis à l'hospice des Quinze-Vingts, c'est-à-dire que des jeunes gens, auxquels on avait donné de l'éducation, seraient incorporés et confondus avec des aveugles mendicants qui n'en avaient reçu aucune, et avec lesquels, par conséquent, ils n'avaient pas de point de contact.

Ce déplorable état de choses subsista jusqu'en 1813, année où une ordonnance royale prononça enfin la séparation des Jeunes-Aveugles des Quinze-Vingts, et la translation des premiers, opérée peu après, à l'ancien séminaire Saint-Firmin, rue Saint-Victor.

C'est là que l'Institution, classée parmi les établissements généraux de bienfaisance, est demeurée jusqu'à sa récente translation dans les bâtiments dont l'érection a été votée en

1858, dont la première pierre a été posée en 1859, et dont elle a achevé de prendre possession le dimanche 24 du mois dernier, jour de la consécration de la chapelle.

Cet édifice a été construit sur un terrain compris entre le boulevard des Invalides, la rue de Sévres, la rue Masseran et la petite rue des Acacias. L'entrée principale, fermée par une grille en fer placée entre deux pavillons, est située sur le boulevard, d'où l'on peut admirer le fronton de l'édifice du au ciseau de M. Jouffroy, sculpteur. Le sujet choisi par l'artiste est en parfaite harmonie avec l'établissement; c'est, d'un côté, Valentin Haüy enseignant le travail à ses élèves; de l'autre, une institutrice donnant des leçons aux jeunes filles aveugles, et au milieu, la Religion les encourageant tous deux. Les dispositions intérieures du local ont été combinées de manière à isoler les filles des garçons, et les uns comme les autres trouvent les mêmes commodités, les mêmes dispositions dans la partie qui leur est affectée. Le bâtiment du milieu formant la séparation des deux quartiers n'a de commun que la chapelle qui se trouve au premier étage. Les garçons sont placés dans l'aile de droite, et les filles dans l'aile de gauche au rez-de-chaussée; à l'intérieur, sont, des deux côtés, des réfectoires garnis de tables de marbre posées sur des trépieds en fonte fort élégamment ouvragés; les cuisines se trouvent derrière, et, dans le fond, les salles de bains disposées de manière à servir à la fois trente-deux bains de corps et trente-deux bains de pieds. Le puits de Grenelle fournit à tous les besoins de l'établissement, et son eau y arrive conservée encore une température assez élevée.

À droite et à gauche sont les salles de récréation. Les salles de classe et d'étude sont au premier étage au-dessus de ces dernières; à leur extrémité, sur le boulevard, les salles de conférence, entre lesquelles se trouve celle du conseil. L'appartement du directeur est à côté, dans le pavillon de droite, et celui de la première institutrice dans le pavillon de gauche. La chapelle se trouve, ainsi que nous l'avons dit, dans le bâtiment du milieu; elle est des ordres ionique et corinthien combinés ensemble; la nef est soutenue par vingt-quatre colonnes, dont quatre en marbre plein et les autres en stuc; le plafond des bas côtés est coupé par deux caissons, décorés indépendamment par des peintures de fantaisie. Le grand plafond est orné de rosaces dorées qui produisent un très-bel effet. Des inscriptions, renfermées dans des médaillons régissant au pourtour, relatent les phases successives de l'institution. Le monument est de forme demi-circulaire, terminé en calotte; l'autel est placé au fond contre le mur, dans lequel est ménagée une niche pour le tabernacle. Des tribunes sont élevées à chaque côté et se prolongent d'un bout à l'autre de la nef; les dispositions intérieures ont été prises de manière à pouvoir couvrir le vaisseau en deux parties par une cloison mobile placée à l'origine de l'élévation et ménageant en avant une grande salle d'exercice pour les élèves. L'appartement de l'aumônier est contigu à la chapelle. Le deuxième étage est composé, dans les deux quartiers, de vastes salles servant de dortoirs, de logements pour le médecin, l'agent comptable, etc.; le logement des sœurs est au troisième étage, entre l'infirmier des garçons et celle des filles, à côté desquelles se trouvent d'autres salles de bains pour les malades et un promenoir pour les convalescents. Les archives sont placées sur la chapelle au bout d'un grand dortoir supplémentaire. Viennent ensuite les logements des professeurs, des divers employés de l'établissement, et les ateliers. En résumé, rien n'a été négligé dans le nouvel édifice pour conserver la santé et assurer le bien-être des hôtes infortunés qu'il a reçus; ils y ont trouvé un air pur, des logements vastes et sains, de beaux jardins où ils pourront se livrer à des exercices gymnastiques, et enfin une éducation complète et parfaitement entendue.

La foule que la cérémonie religieuse avait attirée dans cet établissement tendait, en attendant l'honneur à l'édifice et au consciencieux architecte qui a dressé les plans et dirigé les travaux de cette construction. En trois années il est parvenu à la mener à fin, parce qu'il a su en même temps se renfermer dans ses devoirs et ne pas dépasser le chiffre de dépense qu'il avait annoncé. Il n'a donc pas eu de crédit supplémentaire à demander et à attendre; il n'a donc pas laissé le temps à l'administration supérieure de changer successivement vingt fois d'avis; enfin il a su éviter tous les inconvénients et tous les scandales qu'on a signalés dans une foule d'autres travaux publics. Cet artiste éminent et bonhomme est M. Philippon, auquel vient d'être accordée la croix de la Légion d'honneur, et qu'un journal proposait de nommer ministre, pour la recette, bien rare de nos jours, qu'il possède d'aligner les dépenses avec les crédits.

On a demandé à M. Philippon un édifice qui pût recevoir non-seulement les élèves gratuits, dont le nombre vient d'être porté à cent-vingt, mais au besoin, et pour faire face aux éventualités d'augmentation nouvelle du chiffre des boursiers comme au service des élèves payants, un total de trois cents jeunes gens. M. Philippon a fait ce qu'on lui a demandé. Il ne s'est pas borné à construire un établissement solide pour remplacer celui de la rue Saint-Victor, qui ne l'était guère; on a voulu un collège, non pas un de ces tristes, humides et froids couvents défrayés où nous avons vu être élevés, où nos enfants le seront probablement encore, mais un collège bien ciré, bien chauffé, bien illuminé, qui fit enfin dans les établissements d'éducation et de bienfaisance une véritable révolution. Ce qu'on voulait, M. Philippon l'a admirablement exécuté.

Mais maintenant que nous avons rendu pleine justice à l'artiste, nous sera-t-il permis de penser et de dire que le parti qu'on a pris et qu'on va suivre ne nous paraît pas le meilleur de tous? D'après les calculs de M. Dufan il y a en France trente-six ou quarante mille aveugles. Nous construisons un hôtel où vous pourriez en recevoir trois cents de l'âge de dix à quarante ans qui pourraient y demeurer huit années. C'est une population qui se renouvellera bien lentement et qui est dans une proportion bien minime avec le chiffre de tous les êtres qui naissent affligés de cette même

infirmiété. Nous voudrions, et nous croyons ce ven tout à fait exécutable, nous voudrions que tout enfant aveugle né de parents pauvres fût admis de droit et gratuitement dans cet établissement, et reçut une instruction sommaire, et y apprît un métier; que, cela fait, il fût immédiatement rendu à sa famille et fit place à un autre infortuné. Nous ne croyons pas que cela entrainerait l'Etat à des dépenses bien lourdes pour le budget, dépenses que nous regarderions comme l'acquit d'une dette sacrée envers le malheur. Il ne faut pas le dissimuler, ce n'est pas plus le travail manuel qui domine dans l'éducation donnée à ces enfants que ce ne sont les ateliers qui tiennent la plus grande part de l'éducation de M. Philippon. L'enseignement y est triple: l'enseignement intellectuel, musical et industriel. Tous les élèves reçoivent l'instruction primaire, c'est fort bien; mais on donne l'instruction supérieure à tous ceux qui ne sont pas d'une intelligence absolument rebelle, et nous pensons que les élèves payants et les boursiers amovibles des facultés exceptionnelles devraient être seuls admis à ces cours. Nous avons lu dans un des médaillons qui régissent au pourtour de la chapelle l'inscription suivante: « Paignon, ancien élève de l'Institution et lauréat du concours général, est nommé professeur de mathématiques au Lycée d'Angers. » C'est sans aucun doute un fort honorable souvenir pour l'établissement; mais nous avons vainement cherché la mention de quelque succès du même genre dans l'industrie. La musique instrumentale ne nous paraît de même devoir être enseignée qu'à ceux des élèves gratuits qui annoncent pouvoir y trouver par leurs dispositions toutes particulières un moyen d'existence. Quant aux professions, concentrez presque entièrement l'attention et les efforts des enfants. Déjà vous avez reconnu que les garçons pouvaient être utilement appliqués au tissage des chaussons et des nattes, au tour et à l'ébénisterie, à la broderie, au tissage de la toile et du molleton, à la vannerie, et les filles au filat, aux dessous de lampes, au rempaillage; déjà aussi la maison et les hospices sont fournis d'un certain nombre d'objets dus à leur travail. Faites qu'ils s'y donnent presque tous et presque uniquement; élargissez encore le cercle des professions auxquelles ils ont été jusqu'ici reconnus applicables; la construction que vous venez d'édifier demeurera le collège de l'Institution, et M. Philippon vous construira une école d'arts et métiers qui la complètera bien utilement.

Déjà s'est formée une société de patronage pour les aveugles travailleurs qui a ouvert des ateliers où elle les reçoit et les fait travailler pour son compte. Elle les loue et les achète, et en échange leur demande des produits dont la valeur atteinait 4 franc 25 centimes. Lorsque la journée a été plus productive, l'excédent est acquis à l'aveugle. Nous n'hésitons pas à croire que mettre ainsi tous les aveugles-nés en position d'aborder ces ateliers et d'y assurer leur existence, est une tâche plus vaste sans doute, mais aussi plus utile dans ses résultats que celle de fournir quelques bacheliers de plus aux examens de l'Université.

Dien nous garde de laisser peser sur l'homme éclairé et dévoué qui dirige cet établissement la critique que cet article renferme. Comme l'architecte, il est forcé de suivre le plan qui lui a été tracé. La révolution que nous demandons ne dépend pas d'un directeur. Elle dépendrait d'un ministre qui voudrait bien prêter à cette question l'attention qu'elle nous semble réclamer et qui aurait auprès des Chambres une réputation de conscience et d'études assez bien faite pour qu'elles n'eussent pas à lui fournir les moyens de l'opérer. Ce que nous disons des Jennes Aveugles, nous pourrions le dire des Sourds-Muets. Par les mesures prises et la marche suivie jusqu'à ce jour, l'Etat ne vient pas en aide à plus de 1000 aveugles indigents et aveugles-nés (1) et à plus de huit cents sourds-muets. Nous avons déjà dit que l'on compte 56 à 40,000 des premiers; les seconds sont au nombre d'environ 50,000. Dans plusieurs Etats d'Allemagne, ils sont tous secourus. Nous croyons que le gouvernement français pourrait faire mieux encore, ce serait, à l'aide d'un sacrifice mieux entendu, de les mettre presque tous à même de n'avoir besoin de personne.

Les Caprices du Cœur.

NOUVELLE.

Le cœur d'une femme est une partie des cœurs; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour.

(BYRON.)

1.

Ceci se passait cette année, dans un petit château des environs de Paris, une habitation délicieuse bâtie au milieu d'un site pittoresque, le seul paysage un peu montagneux qui soit à dix lieues à la ronde.

Ce jour-là, qui avait été l'un des plus beaux du mois d'août, le soleil se couchait dans un océan de flammes, et les longues traînées de pourpre qui suivaient son char demeuraient sur l'horizon plus d'une heure après qu'il eût disparu le dernier de ses rayons. La nuit commença, mais une de ces nuits si lumineuses et si félines qu'elles ne sont plutôt qu'une

blâve aurore du jour impatient de repartir. L'âme et le corps, tous deux accablés par les haleines caniculaires, ne se sentent réellement la force de vivre qu'à cette heure du crépuscule où les premières brises du soir trempent leurs ailes dans la rosée, et soulevent en passant les parfums réveillés des plantes.

Madame la comtesse Clarisse de H***, qui était propriétaire de ce petit domaine, se mit à son balcon, dont elle fit ouvrir les grandes portes vitrées, et s'appuyant sur la balustrade de pierre, elle s'oublia dans une profonde rêverie.

Le balcon plongeait à pic sur un précipice façonné par la main des hommes autant que par celle de la nature. On y arrivait par le rez-de-chaussée, composé d'un petit salon de travail que venait de traverser la comtesse, et d'un boudoir attenant aux appartements particuliers de cette dame. De cette plate-forme appuyée dans le roc au moyen de cariatides, l'œil plongeait à trente pieds plus bas, dans les flots obscurs d'un feuillage épais, du sein desquels perçait çà et là quelque pointe de silex dont la teinte blanchâtre tranchait heureusement avec cette sombre verdure. Le creux, qui se prolongeait assez loin dans la plaine, servait de lit à un filet d'eau amené là pour entretenir la fraîcheur parmi les beaux-lieux, les saules, les coudriers, les acacias et les buissons épineux, tous plantés sur ses bords ou hardiment crispés aux parois de la ravine.

Le silence était descendu dans cette gorge touffue en même temps que les ténébreux. Les oiseaux venant de s'endorment, et pour qu'un bruit montât encore du vallées, il fallait qu'un frisson courût sous ses ombrages et fit soupirer la naiaide qui s'y tenait cachée.

La comtesse Clarisse soupirait aussi. C'était une petite femme de vingt-deux ans, d'un léger embonpoint, d'une physionomie piquante, et fort blanche, malgré ses cheveux noirs. Ce qu'elle avait certainement de plus beau, c'était ses yeux eux-mêmes. Dans la gracieuse posture où elle se tenait, le visage appuyé sur sa main et le coude sur la balustrade, elle abaissait ou élevait tour à tour ses regards, qui passaient ainsi des sombres réduits de la ravine sur la serène étendue où la nuit allumait déjà toutes ses lampes d'or. Le mouvement languoureux qu'elle donnait alors à ses prunelles augmentait leur éclat, à peu près comme il arrive d'une escharbouche dont on fait jouer les étincelles. Parfois le feu d'une étoile tombait dans ce beau regard et l'embrasait de mille flammes soudaines dont les reflets se répandaient sur les traits de la rêveuse. C'était un délicieux spectacle assurément; mais ce qui en vient compléter le charme, ce furent deux braves qui tombèrent un instant au bord de deux franges d'ébène, et roulérent le long des jupes de Clarisse, calmes et belles dans leur cours comme la nuit qui descendait.

L'art qu'une femme devrait le moins ambitionner est celui des pleurs. C'est un art dangereux pour elle. De la demande à vous, mesdames, comment s'enrichir de faire pleurer une coquette qui paraît mille fois plus coquette dans l'éclat des larmes? Les belles larmes sèment d'autres larmes en tombant. Après cela, il faut bien le dire, les femmes qui savent pleurer ont à leurs douleurs une compensation pleine d'attrait. Que la tristesse est douce lorsqu'on en peut faire une si charmante parure!

Le bruit qui tira la comtesse de son atterrissement révéla fit celui d'un vase fauteuil en point d'abusir sur un domestique vient rouler jusqu'au pied de la porte vitrée.

Hélas! après parti, une fille suivante donnant le bras à une vieille dame, qui s'aidait en outre pour marcher d'une canne à corbin d'ivoire. On appelait cette vénérable personne madame la chanoinesse Aurélie. C'était une tante maternelle de la comtesse. Elle avait été attachée, avant la Révolution, au chapitre des Dames d'Autenil, et pouvait avoir de soixante-dix à soixante-quinze hivers; mais elle se portait à merveille, et montrait encore un enjouement et une activité d'esprit fort remarquables. Le cordon de chanoinesse, insigne que madame Aurélie ne voulait jamais quitter, était passé en sautoir par-dessus son ample douillette en soie puce, ce qui ne laissait pas que de lui donner un fort grand air, en dépit de sa taille déjetée et de sa tête tremblante.

Quand elle fut assise, et que la femme de chambre fut avancé un tabouret pour qu'elle pût reposer ses pieds, des petits pieds mignonnettement chaussés de mules à talons rouges, elle congédia la fille d'un geste amical et regarda sa nièce. Allongez alors le bout recourbé de sa béquille vers le bras de la comtesse, elle le tira doucement à elle, ce qui eut pour effet d'arracher une seconde fois Clarisse aux pensées dont le triste charme scintillait incessamment l'attirer.

« Ma fille, dit-elle alors d'une voix dont le timbre agréable n'était pas tout à fait brisé, je voudrais bien savoir ce que vous pouvez dire aux colardes? Est-ce que vous leur recitez une herméde de M. Colardan? »

« Oh! ma tante, je n'y mets pas tant de cérémonie, répondit Clarisse en affectant un air d'indifférence qui réussit assez bien; je ne fais absolument que leur bâiller au nez. »

« Vous bâillez alors à cœur-joie, comtesse, si bien que les larmes, si je ne me trompe, vous en viennent aux yeux. » Clarisse rougit, et la chanoinesse sourit.

« A votre place, petite, continua celle-ci, j'irais bel et bien me coucher. Voilà deux nuits que vous ne dormez non plus qu'un voleur. Vous verrez que vous vous tuez les nerfs à ce jeu-là. »

Clarisse ne put retenir une petite convulsion d'impatience, à quoi madame Aurélie sourit encore.

« Allons, soit, se hâta-t-elle d'ajouter, ne dormons pas, puisque vous le voulez. Aussi bien je me rappelle que nous autres femmes, lorsque nous sommes en proie à certains maux, nous ne gagnons absolument rien à dormir, attendu qu'on les retrouve en rêve. »

La chanoinesse avait une expression favorite: elle disait toujours « nous autres femmes » depuis qu'elle ne était plus. Mais il faut bien passer quelque chose aux vieillards.

(1) La progression de bienfaisance de la part de l'État à l'égard des aveugles a été peu rapide depuis saint Louis. La bienfaisance privée est pour une part dans le chiffre des boursiers de l'Institution royale. On lit l'inscription suivante au pourtour de la chapelle: « 1829. — Une donation testamentaire de madame Champaigne, veuve Vignette, creux huit boursiers gratuites à l'Institution. »

Clarisse se tourna vers sa tante, lui prit la main d'un air distrait, et la porta néanmoins contre ses lèvres; ensuite, elle s'assit sur le tabouret où la chanoinesse, sans tenir beaucoup de place, appuyait le bout de ses petites mains, et reposa sa tête sur les genoux de la dame. Mais elle ne répondit à la réflexion de celle-ci que par un soupir.

« Quoi! reprit vivement madame Aurélie, il serait donc vrai, mon enfant, tous ces chagrins sont de ceux qui ne dorment pas!

— Oh! je vous en supplie, ma tante, ne me pressez pas de questions.

— Ah! mon Dieu, mais c'est inquiétant! Tu crains donc de répondre?

— Non, ma tante, fit Clarisse en hochant la tête d'un air fort grave; mais je crains de mentir en répondant.

La chanoinesse éclata de rire. Elle trouvait le mot comique. « Je n'insiste pas, Clarisse, continua-t-elle d'un ton enjoué. Je sais que les femmes ne se disent jamais entre elles que ce qu'elles veulent bien se dire, et que finasser pour obtenir une confidence, c'est du temps perdu; le plus court est d'attendre. Mais voilà de ma part une description qui mérite sa récompense: tout ce que j'exige, c'est que tu répondes sans mentir à une question que je vais te faire. »

Clarisse leva sur sa tante des yeux inquiets.

« Je la roule depuis deux jours sur mes lèvres, en la retenant comme je peux, et sérieusement je crains qu'elle ne m'étonne. Voilà près d'une semaine que nous l'avons vu lord Rutland. Est-ce qu'il te boude? »

La chanoinesse regardait sa nièce en dessous, en attendant la réponse.

« On ne boude que ceux qu'on aime, fit Clarisse, comme se parlant à elle-même, et après un moment de réflexion.

— Oh! bien! tranquillise-toi, il te boude!

— Je ne crois pas, ma tante.

— Bah! Est-ce qu'il ne t'aime plus?

— Je crains davantage.

— Allons, ne vas-tu pas me faire accroire qu'il te hait?

— Oh! si ce n'était que cela!

— C'est juste, il y aurait de la ressource; mais, alors, tu me laisais une peur horrible. Quoi! il ne te hait même pas!

— Pourquoi me plaindrais-je, hélas! n'ai-je pas mérité son mépris?

Cela lui dit avec un baissement d'yeux des plus hypocrites, à quoi madame Aurélie leva les siens, qui pétillaient de malice.

« Ta, ta, ta, fit-elle d'un ton où perçait une ironie si fine et si légère qu'elle dut échapper à Clarisse; vous êtes un peu bien trop sévère pour vous-même, jolie nièce. Nous autres femmes, voyez-vous, nous sommes les servantes très-humbles de nos cœurs. Pour ceux que nous aimons, tant mieux; pour ceux que nous n'aimons pas, tant pis. Eh bien! parce que vous ne réussissez pas à devenir amoureuse de Rutland, faut-il vous enlaidir à force de pleurer. Qu'il se fasse aimer. Ce sont ses affaires, et non les nôtres. »

Clarisse, un peu surprise d'entendre la chanoinesse parler aussi légèrement d'un homme que la dame avait toujours paru tenir en fort grande estime, la regarda quelques instants avant de répondre; mais le visage de la vieille personne demeura dans un état d'impassibilité parfaite.

« Hélas! dit alors Clarisse avec un long soupir, je n'espère plus, ma tante. Je sens là que je ne l'aimerai jamais.

— Ah! dame, fit la chanoinesse, le cœur a comme cela des mois irraisonnables! Mais cela ne vaut pas la peine d'en mourir. — Quant-elle pressa aussitôt de cette voix claire et sèche qui rappelle si bien les grandes coquettes du siècle dernier. Elles étaient presque toutes de l'école de Fontenelle, cet admirable égoïste qui avait le cœur plein de cervelle, comme on aurait dit alors.

« Ce que j'ai fait d'efforts pour l'aimer, Dieu seul et moi nous le savons.

— Eh bien! ma fille, le bon Dieu t'en récompensera. »

Décidément Clarisse était dévouée. Elle n'avait jamais vu sa tante abonder si bien dans ses idées à l'endroit de Rutland.

« D'abord, si l'aut te parler vrai, continua la vieille madame Aurélie, tu lui trouves un défaut terrible à ton Rutland: c'est celui de n'en pas avoir. Est-ce qu'on aime ces bellâtres accomplis qu'on ne sait à quoi s'accrocher, non plus que le cœur? C'est bien assez déjà de les admirer. Mieux est un ange, un dieu, un héros, tout ce que tu voudras; mais, nous autres femmes, nous aimons mieux les hommes. »

Ayant ainsi parlé, la chanoinesse tira de sa poche une boîte d'or, et se frotta plusieurs fois dans la bouche. Clarisse commença à bouder. Elle ne savait que faire de sa victoire, et cela lui déplaisait beaucoup. Aussi tâcha-t-elle de relever la bataille, pour avoir l'agrément de combattre.

« L'essence de Rutland, dit-elle, c'est l'abnégation de lui-même. Vraiment, ma tante, vous devriez me donner d'autres conseils. Lorsque des raisons puissantes firent de mon mariage avec le comte de R... une affaire de devoir et de nécessité, lord Rutland, fixé en France depuis quelques années, m'aimait déjà profondément; eh bien! vous le savez, ce fut lui qui eut le courage héroïque de lever tous les obstacles et de favoriser cette union. Ah! voyez-vous, Aurélie, il y a des cœurs qui renouaient de leurs débris comme le pinus de ses cendres. Celui de Rutland, brisé par la douleur, n'en devint que plus vaillant et plus beau. Je n'aimais pas le comte, il ne le fit aimer; oui, ma tante, il me le fit aimer... Ah! j'ai donc dit à Rutland, tout, jusqu'à mes vertus!

— Ah! bah! dit madame Aurélie, qu'avait-elle de machonner son cahon, ne vous impuisez pas de ce que vous lui devez. C'est un homme à faire crédit toute sa vie. »

Cette réponse acheva d'irriter Clarisse, qui perdit l'espoir de plaider contradictoirement contre Rutland.

« Je crois en vérité, dit-elle en se levant, que vous n'êtes

un peu de raillerie dans tout ceci, Mais moi, madame, je parle on ne peut plus sérieusement: Rutland n'est antipathique!

— Et à moi donc! Voilà tout à l'heure cinq ans que j'entends chanter ses louanges. Écoutez: je suis d'avis de le vouer à l'atracisme, et qu'on n'en parle plus.

— Mais vous ne songez donc pas, s'écria Clarisse en frappant du pied d'un air de nutnerie charmante, que si je n'épouse pas Rutland, je suis condamnée à un célibat éternel. Oubliez-vous que le comte me lit promettre en mourant de me donner ma main qu'à Rutland, si je me remariais un jour? Je vous demande un peu, ma tante, si l'amour est de ces choses qu'on règle comme une donation après décès! Non, non, je n'aimerai jamais Rutland. Après cela, qu'il accepte ma main, s'il l'ose!

— On ne m'ôttera pas de l'idée que le comte, en l'arrachant cette promesse, a eu l'intention de jouer un méchant tour à son ami Rutland.

— Mais avec tout cela, moi, je suis liée, et c'est indigne!

— Ah! ah! ah! tu es d'une simplicité pastorale, fit la chanoinesse en éclatant de rire; as-tu peur que le défunt ne vienne te tirer par les pieds?

— J'ai peur que lord Rutland n'invoque un jour cette promesse...

— Ah! ce n'est que cela. Eh bien! rassure-toi, ma chère fille, je vais l'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir. Je sais pourquoi nous ne voyons plus lord Rutland.

— Comment cela, demanda vivement Clarisse; ne vous informez-vous pas tout à l'heure?...

— Une ruse, ma chère, une ruse. Je voulais savoir si le vent l'en était venu aux oreilles. Rutland se marie... »

Une exclamation bien sèche, suivie d'un long silence, fut toute la réponse de Clarisse. La chanoinesse s'étra sur son fauteuil, renversa sa tête en arrière, et se mit à compter les étoiles de la Grande Ourse. La comtesse, pendant ce temps, fit quelques tours sur le balcon.

« Et toi, Clarisse, demanda enfin madame Aurélie, quand te maries-tu? »

— Moi, ma tante, où avez-vous deviné... »

— Tiens! c'est apparemment dans les astres. Félicie, ta femme de chambre, l'a bien deviné dans les cartes; pourquoi veux-tu que je sois plus bête que Félicie? »

Clarisse roula production, et la chanoinesse, malgré les ombres qui croissaient, put distinguer sur le front de la comtesse les traces de cette émotion nouvelle.

« Oh mon Dieu! continua-t-elle, je ne vois pas de mal à ce que Félicie te fasse les cartes. Antroïfés, quand il me prend fantaisie d'aller au convent songer pendant quelques jours à mon salut, c'était mon seul passe-temps un peu supportable. J'y étais devenue fort amoureuse d'un valet de trelle. Le tien est un valet de cœur, je sais cela. Un beau blond, comme dirait Félicie, jeune, roué, mauvais sujet, joueur, audacieux comme un diable, et dissipé comme une fille d'Opéra, les antipodes de Rutland, quoi! Veux-tu que je te dise son nom? »

— En vérité, ma tante... je ne sais... je vous assure...

— Allons, tu n'exigeras pas, je pense, que je sois plus discrète que les soupis? »

— Quoi! vous oseriez prétendre... »

— Que tu es amoureuse? Oh mon Dieu! oui.

— Mais de qui, juste ciel! de qui?... »

— Eh! de toi, donc.

— De toi! jamais! »

La chanoinesse, qui venait de provoquer cette naïveté charmante, partit d'un bruyant éclat de rire, et fut obligée, pour se calmer, de puiser une seconde pipe de cachon dans sa boîte d'or. Clarisse se mordait les lèvres jusqu'au sang.

En ce moment, une domestique ayant doucement ouvert la porte du salon, annonça que M. Robert de Castillon venait d'arriver, et demandait en grâce qu'on voudrait bien lui permettre de présenter ses hommages à madame la comtesse.

« Je n'y suis pas! s'écria vivement Clarisse. Je suis souffrante, je vais me coucher, je ne puis recevoir! Faites mes excuses à M. de Castillon. »

Quand la porte fut refermée, la comtesse se laissa tomber sur une chaise au fond du salon, et attendit, pour retourner près du balcon, d'avoir surmonté le trouble qui l'agitait.

« Allons, Clarisse, dit tout à coup la chanoinesse après un moment de silence, prenez-en votre parti, ma fille; je vois que vous l'aimez plus encore que je ne pensais.

— Vraiment, madame, vous êtes ce soir d'une perspicacité... qui m'égarait, s'écria la comtesse en relevant la tête, tandis qu'un léger éblouissement d'impatience criait ses jolis doigts roses et effilés.

— Mais c'est Va, b, c, de l'amour. Refusez-vous de recevoir les gens qu'on ne craint pas? »

La comtesse se leva et vint respirer l'air sur le balcon. Tout à coup elle se tourna vers sa tante, et d'un ton décidé:

« Eh bien! oui, madame, j'aime M. de Castillon. Maintenant, ce me semble, je suis libre d'aimer... »

— Comment donc, comtesse! dit madame Aurélie en croisant ses jambes de façon que l'une de ses petites mains se mit à danser assez gracieusement, mais vous auriez le plus grand tort de prendre ce garçon-la en grippe. Il a bien quelques défauts, j'en conviens, mais l'amour raccommode tout, et j'ai l'idée qu'il vous aime. D'ailleurs, il est ruiné, complètement ruiné, et je vous assure que c'est à considérer. Vous avez assez de fortune pour deux, et en faisant la sienne, vous vous assurez d'avancer les rênes de l'empire conjugal. Il est évident pour moi que M. de Castillon cherche à faire une fin; c'est un homme fatigué de plaisirs, qui ne court plus qu'après les tranquilles joies du mariage. Ma chère, un mari comme cela, c'est un trésor; on n'a pas à craindre ses inélicités, puisqu'il n'a plus ni l'envie ni le privilège d'en com-

mettre. Ah! si M. de Castillon possédait encore une fortune intacte, une jeunesse... sans hypothèques; si c'était une de ces fraîches primeurs comme les petites filles ont la sottise d'en rêver, je serais la première à vous dire: Ne l'épousez pas! Mais lui, j'ai entendu dire que ses maîtresses n'en voulaient déjà plus; ainsi ce serait jouer de malheur. »

— En achevant ces mots, la chanoinesse agita une petite sonnette qu'elle portait dans les vastes poches de ses jupes, et sa suivante accourut à ce bruit. Clarisse était soulagée d'indignation; mais trop fière pour en rien marquer à sa tante, dont elle craignait d'ailleurs l'infatigable ironie, elle se baissa pour présenter son front au baiser que la vieille dame y déposait chaque soir, tandis qu'elle lui disait d'un air parfaite-ment étudié:

« Je suis bien joyeuse, ma tante, d'avoir votre approbation dans cette affaire. Je craignais que votre ancienne amitié pour lord Rutland... »

— Mon amitié pour Rutland n'a jamais été jusqu'à me faire oublier celle que j'ai pour toi. Je t'ai parlé ce soir avec franchise, et c'est de bon cœur que je te fais mon compliment d'être débarrassée de cet amoureux. Avoue qu'il te pesait fu-rieusement sur la conscience.

— C'est vrai, un peu, balbutia Clarisse, qui voulait tenir bon jusqu'au bout.

— Cela t'apprend, mon bel ange, que c'est toujours une bêtise de promettre quoi que ce soit. On ne doit rien jurer... ni jurer de rien. »

— Un disant ces mots, la vieille chanoinesse s'éloigna de son pas lent et mesuré, et regagna ses appartements, frappant à pas égaux le parquet de sa canie à corbin d'ivoire.

Madame Aurélie, rentrée chez elle, fit fermer exactement toutes les portes, et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un vaste sofa, d'une mode un peu Pompadour, qui décorait sa chambre. Là, elle se mit à rire avec un air de satisfaction très-prononcé; car, malgré ses soixante-dix ans, c'était une personne très-rieuse et très-gaie que la chanoinesse Aurélie.

« Dis donc, Jenny, fit-elle en se tournant vers sa femme de chambre qui se tenait debout auprès d'elle. J'ai mis ce soir le Castillon dans un bel état. D'abord, je lui ai fait refuser la porte, c'était essentiel à nos projets; et ensuite, j'ai donné à la comtesse une indigestion de ce maraud dont elle n'est pas près de guérir. Mais à propos, c'est donc vrai ce que Félicie vient de te confier tout à l'heure? »

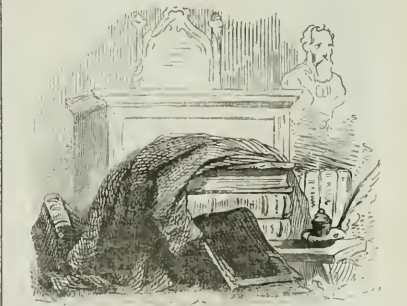
— Très-vrai, madame. Il paraît que M. de Castillon part demain pour l'Angleterre un pauvre diable, et que n'ayant pu être reçu ce soir, il a eu l'audace de proposer à Félicie...

— Qui a eu l'audace d'accepter. Eh bien! cela va m'amuser. Mais admire donc comme cela se trouve. Moi qui ai écrit ce matin à lord Rutland. J'avais un pressentiment. Dès que Rutland arrivera, tu l'introduiras ici. En attendant, je vais dormir un peu sur ce sofa. »

Et la chanoinesse s'endormit.

MARC FOURMIER.

(La suite à un prochain numéro.)



Publications illustrées.

La Belgique monumentale, artistique et pittoresque (1).

Tous les libraires belges ne sont pas des... contrefacteurs, j'allais employer un mot moins parlementaire. Le plus grand nombre continuera, il est vrai, à s'enrichir aux dépens des écrivains et des éditeurs étrangers jusqu'à ce qu'un traité trop longtemps désiré interdise enfin leur honteux commerce; mais d'entre eux, c'est un progrès que la presse parisienne doit être loueuse de constater, — ont déjà renoncé volontairement à des bénéfices illégitimes; quelques-uns enfin essaient depuis quelques années de fonder une littérature nationale; ils éditent des ouvrages originaux, ils font une concurrence honnête et loyale à leurs confrères de Paris et

(1) 80 livraisons à 55 centimes la livraison, formant 2 magnifiques volumes in-8, par MM. A. Baron, H. G. Moke, André Van Hasselt, Juste, Y. Joly, Gausson, Eugène Rubin, avec des costumes coloriés, des grandes planches séparées, graves sur bois, et un nombre considérable de vignettes. Bruxelles, A. Jombert et Ch. Hen, à Paris, Châteauneuf, 15, rue du Cimetière-St-André.

de Londres. Quand je dis *essayé*, je me trompe, je devrais dire ils ont réussi; un grand et légitime succès a eu effet couronné jusqu'à ce jour leurs tentatives. La Belgique entière s'est associée en quelque sorte à cette protestation patriotique contre la contrefaçon. Elle a acheté, malgré leur prix fort élevé pour un pays où les livres se vendent d'ordinaire à si bon marché, cinq ou six mille exemplaires des meilleurs

des plus belles productions de l'art religieux belge en architecture, en peinture, en sculpture, en ciselure, en orfèvrerie, en ferronnerie, etc. L'autre est la *Belgique monumentale, artistique et pittoresque*, qui formera deux magnifiques volumes in-8.

Les quatre gravures que publie aujourd'hui *L'Illustration* ont paru pour la première fois dans ce dernier ouvrage.

les autours de la *Belgique monumentale*, quatre ailes inégales, formant un immense trapèze dont le principal côté offre une longueur de 155 mètres sur une largeur de 15. La façade présente trois étages: d'abord une galerie voûtée, soutenue par de fortes colonnes, et qui embrasse tout le pourtour de l'édifice; puis une sorte d'entresol, éclairé par des demi-fenêtres zolliques au nombre de plus de quarante; enfin les salles supérieures, dont les belles et hautes fenêtres forment une ligne parfaitement régulière et de l'effet le plus majestueux. Le sommet de la muraille, crénelé comme le rempart d'une forteresse, est décoré de riches ornements qu'a imités par malheur une prétendue restauration entreprise en 1822. L'étendue du monument, l'harmonie de ses proportions, son architecture antique et imposante, tout concourt à produire sur le spectateur une impression profonde d'étonnement, d'admiration et quel quefois aussi de tristesse, quand il reporte ses regards sur la place vide et sur la cité déchuë.

L'Hôtel-de-Ville de Gand serait un des plus glorieux chefs-d'œuvre de l'art gothique s'il eût été terminé selon le plan de maître Eustache Pollet, son architecte primitif. Malheureusement les guerres civiles ont ralenti et fait abandonner la construction de ce monument qui devait réunir à une grandeur imposante une variété et une délicatesse d'ornements presque incomparable. L'édifice, resté incomplet, n'a qu'une seule façade au lieu de trois, et l'étage supérieur se trouve inachevé. En 1600, les échevins en reprirent la construction interrompue depuis vingt années; mais le goût italien et espagnol, qui s'était introduit en Belgique, condamnant comme barbare la magnificence du genre gothique, on renouça au plan suivi jusqu'alors, et on bâtit à l'italienne les parties achevées. En conséquence, on garnit la nouvelle façade de trois rangs de colonnes superposées, les unes doriques, les autres ioniques, et les dernières corinthiennes, ce qui émit conforme aux règles et rappelait le palais Farnèse.

Aussi les architectes prétendent-ils que rien n'était plus beau, « pourvu qu'on regardât l'édifice obliquement, de manière à saisir le jeu des ombres et l'effet des grandes lignes et des corniches. »

Les stalles du chœur de l'église de Sainte-Gertrude, à Louvain, sont une des nombreuses merveilles de la Belgique. « Tout ce que le style de la Renaissance a de plus riches et de plus touffu! » dit M. Joly, est jeté à profusion dans l'ornementation de ces vingt-huit stalles, dont le fond représente des phases de la vie et de la Passion du Christ. Le bois de chêne semble s'être assoupli sous le ciseau de l'artiste, tant la sculpture y est hardie, facile et délicate. Chaque sujet est entouré d'un cadre formé d'ornements entremêlés de feuilles de chêne, chose rare et heureuse, ces stalles ne portent aucune trace de détérioration et semblent sortir de l'atelier du maître. Mais, si nous en croyons des hommes compétents, l'église menace ruine, et peut-être aurons-nous bientôt à regretter la perte de ces merveilles, dues au ciseau de quelque modeste ouvrier du dix-septième siècle.

Admirez maintenant la grande place du marché de Bruxelles. C'est dans l'Hôtel-de-Ville que Charles-Quint a abdiqué. C'est dans la maison du roi, située en face, que les comtes d'Égmont et Horn ont passé la nuit qui a précédé leur exécution. Aujourd'hui des étalages de fruitières occupent l'emplacement où s'éleva jadis l'échafaud de ces grands patriotes.

L'Hôtel-de-Ville de Bruxelles a été commencé en 1402. A cette époque, la vieille maison des échevins, située sur le terrain qu'occupe aujourd'hui la maison du roi, n'était ni assez vaste, ni assez magnifique pour servir de palais à la cité agaçante. On avait résolu d'en construire une autre en face, et dès l'an 1580, on avait commencé les achats de terrain et

ouvrages écrits ou illustrés par des Belges; le gouvernement seul n'a pas fait son devoir, car il persiste à consacrer à l'achat des livres contrefaits les sommes votées par les chambres pour l'encouragement de la littérature nationale.

Parmi les libraires belges qui ont publié des ouvrages originaux, MM. Heu et Jamar méritent sans contredit d'être placés au premier rang. Ces jeunes et intelligents éditeurs

La Belgique, comme tous nos abonnés en pourront juger, possède d'habiles dessinateurs; seulement elle manque encore de graveurs. MM. Ch. Heu et A. Jamar ont été obligés de faire graver quelques-uns de leurs dessins par des artistes anglais, mais les plus beaux et les plus importants ont dû être confiés au talent éprouvé de MM. Andrew, Best et Leloir. Jamais peut-être les graveurs habitués de *L'illus-*



(Halle d'Ypres.)



(Hôtel-de-Ville de Gand.)

achèvent en ce moment leur quatrième livre illustré. Leur début a été des plus heureux. Ils ont d'abord commencé par une *Histoire de la Belgique*, ornée d'un nombre considérable de gravures sur bois. — A l'histoire de la nation a succédé ensuite celle de ses grands hommes: les *Belges illustres* (5 volumes in-8). — Deux nouveaux ouvrages, qui ne sont pas encore terminés, compléteront bientôt ce panthéon national. L'un a pour titre le *grand Catéchisme de Belges*, il doit renfermer, outre un texte explicatif, des dessins

tration n'avaient mieux justifié la réputation européenne qu'ils se sont acquise dans leur art.

Le premier de ces dessins représente la *halle d'Ypres*, — cette ville jadis si célèbre pour ses draps. — Ce monument gigantesque est domine par le beffroi dont la fondation remonte à l'an 1200. L'édifice presque à la même époque, il n'a pris ses dimensions actuelles que vers la fin du treizième siècle. Jamais, à aucune époque, aucun peuple n'éleva à l'industrie un palais aussi colossal. « Qu'on se figure, disent

la démolition. En 1401 seulement furent creusés les premiers fondements de l'Hôtel-de-Ville actuel, dont la partie la plus ancienne fut achevée cinq ou six ans après. Ce n'était encore qu'un bâtiment de grandeur moyenne, construit en équerre, et donnant d'un côté sur la place, et de l'autre sur la rue de l'Étoile. Il forme aujourd'hui l'aile orientale de l'édifice (celle qui se trouve à gauche du spectateur), et n'a subi d'autres changements que de légères modifications. En 1414, on voulut l'orne d'une tour, et cette tâche fut confiée à l'architecte Jean Van Ruysbroeck, qui prit solennellement le serment ordinaire de n'employer que de bons matériaux, afin que l'ouvrage fût solide et durable. Jamais sans doute serment ne fut mieux tenu. En dix ans, Ruysbroeck éleva jusqu'à la hauteur de 106 mètres cette flèche hardie et colossale qui surpasse en élégance comme en légèreté tout ce que l'art avait produit jusque-là de plus merveilleux : c'est une pyramide à jour dont le faite aérien a pour couronnement un groupe gigantesque de cuivre doré, représentant saint Michel vainqueur du dragon.

L'aile occidentale de l'Hôtel-de-Ville n'existant point à cette époque, cette admirable tour se trouvait à l'extrémité du bâtiment. Elle était destinée à en former l'angle, comme on le voit encore à l'épaisseur inégale des murs qui le soutiennent; il fallait donc, pour régulariser la façade, ériger encore une seconde flèche à l'extrémité opposée, et tel était, selon toute apparence, le projet de Jean Van Ruysbroeck.

C'eût été, sans contredit, un prodigieux spectacle que celui de ces deux pyramides pareilles s'élançant l'une à côté de l'autre et rattachées entre elles par les trois nobles étages de l'aile déjà construite. Mais ce plan ne fut pas suivi.

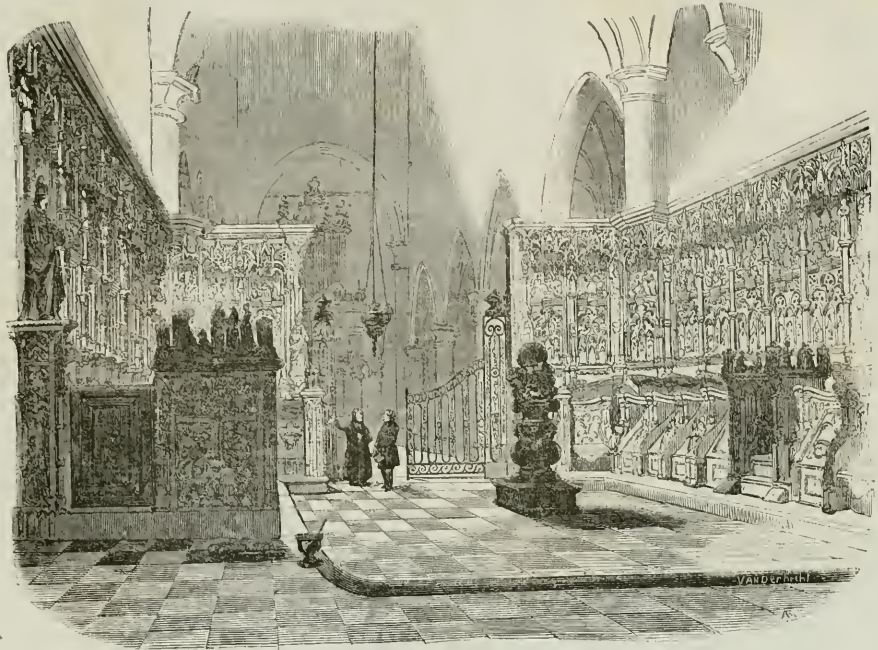
On ne sait pas à quelle main fut confiée, plus tard et vers la fin du siècle, la reprise des travaux. Le plan adopté alors consistait à construire une seconde aile au lieu d'une deuxième tour; de cette manière, la flèche, qui existait à l'angle, se trouva pour ainsi dire reportée au milieu. Mais le nouveau bâtiment n'atteignit pas tout à fait les dimensions calculées par l'artiste, soit que les magistrats eussent reculé devant les inconvénients qu'aurait entraînés l'élargissement de la place, soit que le terrain offrit des obstacles imprévus; de là l'irrégularité que présente aujourd'hui l'ensemble de l'édifice, une des ailes étant plus courte que l'autre.

On avait mis à peu près un siècle à compléter l'Hôtel-de-Ville; mais il était digne de sa destination et pouvait satisfaire l'orgueil de la cité. A peine fut-il achevé, il fallut songer à reconstruire l'ancienne maison échevinale, qui menaçait ruine (1514). En même temps s'éleva un édifice voisin affecté à la police des princes, et que pour ce motif on appelait la Maison du Pain, et plus tard la maison du roi. Ces deux bâtiments furent bientôt remplacés par un petit palais trop splendide pour quelques-unes des administrations inférieures qui l'occupèrent. Malheureusement des modifications successives lui ont enlevé en partie l'élégance des proportions et la pureté de style qui en faisaient un modèle d'architecture gothique.

Le bombardement de Bruxelles, du 15 août 1695, par Villeroi, maltraita surtout les quartiers du centre et les environs de l'Hôtel-de-Ville. Il fallut même abattre et rebâtir une partie de ce dernier édifice (le côté méridional), ainsi que plusieurs des maisons donnant sur le Grand-Marché. — Ce fut alors que les principaux corps de métiers élevèrent une foule de brillants édifices, qui complèterent la place principale de

Bruxelles telle que les étrangers l'admirent aujourd'hui, et telle que la représente notre dessin.
La Belgique monumentale, artistique et pittoresque, ren-

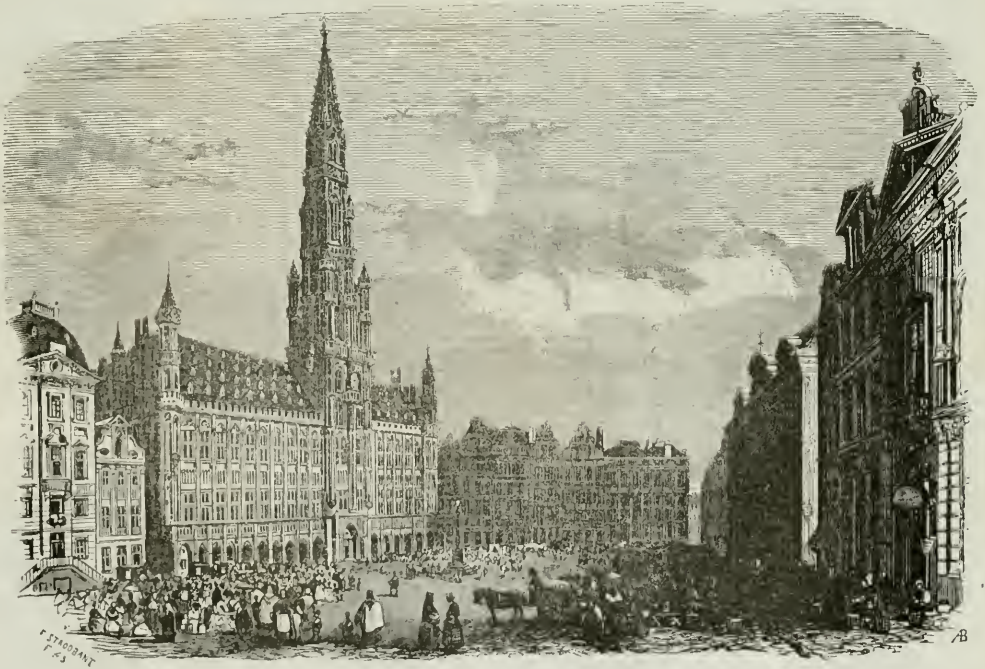
avec le luxe, l'intelligence et le goût qui distinguent ses deux rivales.
Quand la Belgique monumentale sera terminée, nous ac-



(Les Stalles de Sainte-Gertrude, à Louvain.)

ferme, outre un certain nombre de grandes planches tirées à part, une foule de vignettes intercalées dans le texte. Avons-nous besoin de vanter la perfection de ces gravures? Leur mérite n'a-t-il pas frappé tous les yeux? Comme on l'a vu,

condérons au texte l'attention dont nous espérons le trouver digne. Nous dirons seulement, dès aujourd'hui, que c'est un livre sérieux plein de faits intéressants, qui mérite un examen approfondi, et qui compte parmi ses auteurs les écri-



(Hôtel-de-Ville de Bruxelles.)

sans qu'il soit nécessaire de le faire remarquer, la librairie belge, que nous appellerons nationale, lutte glorieusement avec les librairies française et anglaise. Bruxelles ne se contente plus d'imiter Paris et Londres, elle a honte de les voler; elle crée à son tour des ouvrages originaux, elle les illustre

vains les plus estimés de la Belgique. Le premier volume commence par une introduction de M. Moke; il se divise en trois parties: les Flandres, le Brabant et la province de Namur. Il contient l'histoire et la description générales de ces trois provinces, l'histoire et la description particulières de

Grand, de Iruges, d'Ostende, d'Audenarde, d'Ypres, de Bruxelles, de Louvain et de Namur. Les premiers livres du second volume sont consacrés au Hainaut. — La France se doit à elle-même d'encourager des entreprises consciencieuses qui auront pour résultat de mettre un terme, avant les traités de commerce, aux terribles ravages du fléau de la contrefaçon étrangère, et de jeter dans un intérêt général les premières bases d'une littérature nationale en Belgique.

Tante de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, ou Tapisserie prise par les Lorrains lors de la mort de ce prince devant leur capitale, en 1477; par M. DE SANSONNETTI, ancien évêque de M. Ingres (1). In-folio de 20 pages, avec 6 grandes planches gravées en cuivre.

Depuis plusieurs années, l'étude des monuments de notre histoire et de ceux qui témoignent des arts cultivés par nos aïeux s'est propagée de la capitale aux provinces. « La ville de Nancy en offre une preuve irréversible, dit M. Sansonnetti. Si le peu qui nous reste de ses anciens monuments doit tout ou tard servir la commune destinée des choses d'ici-bas, ce ne sera pas sans qu'il en reste des souvenirs; et s'ils ne se montrent pas debout aux générations futures, au moins les retrouveront-elles fidèlement dessinés et soigneusement décrits. — Je n'épargnerai rien, ajouta-t-il, pour qu'il en soit ainsi de la tenture qui décore deux salles de la Cour royale de Nancy. »

Dans l'introduction explicative qui accompagne ses six planches gravées, M. Sansonnetti essaie de démontrer que cette tenture est bien réellement « une des éponilles du petit-fils de Jean sans Peur, et que l'étoffe placée de Saint-Jean-du-Viel-Aire à ce sa part dans l'immense latin semé sur les bords des lacs de Morat et de Neuchâtel. »

L'origine de cette tenture établie, il nous donne quelques détails sur son état actuel, il explique les scènes qu'elle représente et le terme enfin en exprimant le vœu que l'établissement d'un musée lorrain permette de rassembler dans un meilleur ordre ce qui reste de la tapisserie de Charles le Téméraire, et d'exposer plus convenablement qu'au Palais-de-Justice et dans une salle inaccessible au public, ces glorieux trophées de notre histoire nationale.



Physiologie de la Robe.

La femme de goût se met toujours bien, et la femme qui se met bien porte nécessairement son attention sur les trois points saillants de sa personne, savoir : la tête, les mains et les pieds. Elle sait que sa coiffure, sa chaussure et ses gants ne peuvent rien laisser à désirer sous le rapport de la grâce et de la fraîcheur, soit parce que les parties extrêmes du corps attirent naturellement le regard, soit parce que ces extrémités ont en propre une physiologie qu'on est curieux d'interroger.

Toutefois, les soins indispensables dans les détails de la toilette n'empêchent pas la femme de goût de choisir avec le plus grand discernement la robe dont elle a besoin ou l'aimée. Instruite par expérience ou par intuition de l'analogie qui peut exister entre le vêtement et la personne qui le porte, elle emploie son tact et sa perspicacité à réunir dans une robe le mérite de la couleur, du dessin, de l'étoffe et de la taille, comme à approprier ces divers mérites à son âge, à sa taille, à ses habitudes et à sa position.

La couleur préférée semble être en effet un reflet du caractère. Voyez la femme vive, alerte et gaie des pays méridionaux, une perle pour les couleurs vives et bien tranchées. Celle du Nord, froide et sérieuse, incline pour les tons sévères ou pour les nuances habilement fondées. La femme douce de force et d'énergie, celle qui aime l'éclat et le bruit, celle que l'on peut taxer de méchanceté (si toutefois il y a des femmes méchantes), montre d'ordinaire un goût dénué pour la bigarrure de l'ajustement; pour les couleurs saillantes que l'on aperçoit de loin. La femme modeste, au contraire, et qui donne la raison, recherche par instinct les couleurs loüées. Et remarquez, pour preuve de cette analogie, que les professions graves, les sentiments tristes, la pauvreté, la violence, ont communément adopté pour livrée, le noir, le brun, le violet; tandis que la joie, l'espérance, la jeunesse, la fortune, se parent de blanc, de vert, de bleu et de rose. Ajoutez encore qu'il est des couleurs qui semblent tapissier, animer le corps, d'autres qui le rendent en apparence plus volumineux de tous points; que quelques-unes, s'harmonisant avec le teint, donnent un nonet allaient à la figure; que certaines autres l'assombrissent et lui prêtent un air sadolatif, parce qu'elles projettent des demi-teintes qui en détachent les plans. Le choix des couleurs convenables dans le vêtement

nécessite donc un véritable sentiment de l'art, ou bien une coquette rie tres-entendue.

Or, la même science est applicable au dessin d'une robe. Le goût, placé ici dans des conditions tout à fait semblables à celles que nous venons d'analyser; le goût, disons-nous, doit agir, suivant les mêmes règles, pour les grands ravages ou les semis délicats, pour les carreaux ou les rayures.

En principe, les carreaux ne produisent un bon effet que sur les femmes qui présentent une grande surface, tandis que les rayures conviennent à toutes. L'un suit volontiers ces lignes qui, s'étendant de la base au sommet du corps, convergent autour de la ceinture et s'épanouissent ensuite avec grâce sur la poitrine et sur les épaules. Depuis le perfectionnement de toutes les choses usuelles, les dessins des étoles sont tres-corrects et marqués par de brillantes couleurs. Il ne s'agit que de distinguer dans le nombre ceux dont les nuances bien combinées forment un tout harmonieux doux et vigoureux qui charme le regard et fait que chacun s'écrie : Oh ! la jolie robe !

Au lieu de se draper indifféremment dans la première étoffe venue parmi celles que fait surgir la mode, la femme de goût, pour qui cette mode n'est qu'un thème varié, a grand soin de ne prendre que ce qui lui sied le mieux. Est-elle chargée d'emplois, elle ne se risque pas à grossir son volume par des tissus épais tels que le pékin, le veours, le damas; mais elle tâche de réduire ses formes sous le cachemire, le barège, la gaze et le crêpe bien soutenus. Est-elle maigre, diluante, petite, elle évite prudemment de porter une robe molle et collante; jalouse, au contraire, de suppléer à son grêle physique, elle emprunte à des étoles laines l'ampleur du contour.

L'apparence des étoles mauvaises est un abus de l'industrie dont les résultats nous ont souvent frappé. A moins d'être dans une de ces situations malheureuses où l'on soigne plus de se voir que de se voir bien, le bon marche n'est qu'un leurre ou plutôt un piège dont il faut se préserver. suivant les indications qui peuvent se tirer de toutes choses, il nous a longtemps semblé reconnaître que les femmes amateurs de ces sortes de robes pechent par l'intelligence ou le sens commun, puisque deux, quatre, dix expériences ne les empêchent pas d'être dupes de leur préférence économe, qui n'est au fond que du gaspillage. Il nous a semblé encore que cet engouement pour les étoles trompeuses denote un goût vulgaire, parce que la femme qui se met bien aime à paraître avant que de son propre usage, qu'elle ne cherche point à surprendre les yeux par le faux et le clinquant, qu'elle ne veut être que ce qu'elle paraît (une femme de goût), et qu'elle ne veut paraître que ce qu'elle est (en fait de costume bien entendu).

Disons-nous maintenant l'effet que produit une robe trop courte ou une robe trop longue? Nous avons peur d'abuser de la complaisance des lecteurs, et cependant que de choses à étudier dans la coupe d'une robe! Voyez comme cette queue traînante donne un faux air de grandeur à cette femme qui traverse le peristyle du château, et étalé jadis une fille assez enjouée qui nous arriva un beau jour de l'autre monde (l'Amérique) pour vendre à nos enfants son savoir musical, et la Vota montée, de terre en qualité, au diapason de la cour choyenne. Grâce à la queue majestueuse de sa robe, elle n'a besoin aujourd'hui ni d'esprit, ni de bonnet, ni d'aucune valeur personnelle, car il ne s'agit de rien moins que d'une queue diplomatique. Place! place! c'est une queue ambassadrice qui passe. — Considérez ailleurs cette petite femme dont la queue reculée laisse apercevoir une jambe presque andalouse; Ne trouvez-vous pas qu'avec un air aussi dégagé, elle promet d'aller loin? — Oh! l'écote qui de duchesse de création nouvelle etant sur le point de prêter serment devant l'Empereur, toute la gent courtoise fut en émoi pour une affaire grave. Il s'agissait de savoir si la grande dame pouvait se présenter en robe courte, après qu'il avait été décidé que la robe à queue serait de rigueur pour ces sortes de représentations. M. de Lafayette, qui on sait consulter comme l'arbitre suprême, répondit d'un ton malin : « Je conviens que la robe de madame la duchesse est un peu courte pour prêter un serment de fidélité. » Neanmoins, l'histoire dit qu'on passa outre en cette circonstance, et que l'Empereur ouvrit la robe et ferma les yeux sur la laideur du clichet.

Un fait incontestable, c'est qu'à l'aspect d'une femme on éprouve une sensation agréable ou déplaisante selon que sa mise est propre, élégante, convenable, ou bien qu'elle est dépourvue de ces qualités. La Robe peut en partie le moral. Toute femme qui, malgré son état d'absence, porte des robes frêles, malpropres, trahit son désordre, sa paresse, sa parcimonie; telle qui, alternativement, donne dans les deux extrêmes de la toilette, montre le peu de raison qui existe dans ses idées. Il n'y a donc à conclure, sauf quelques réserves, que ce qui a une physiologie : « L'habit, c'est l'homme, » peut être retourné ainsi à la robe, c'est la femme. »

Terminons ces remarques par le récit d'une aventure appropriée au sujet. Madame Clémence Norveins avait attendu sa vingt-quatrième année sans pouvoir épouser un mari. Sa dot était cependant nommée, sa figure agréable et son caractère fort doux; mais il lui manquait tout ce qui constitue une taille bien faite, et les graves défauts de son corps n'ayant été ni reformés ni dissimulés, il ne s'était trouvé aucun jeune homme dans le département qui voulût s'en accommoder. Il y avait un jour dans une situation si critique, mademoiselle Clémence supplia son père de la conduire à Paris, après d'une tante qui en désirait connaître, et que, dans sa politique, elle jugeait un moyen excellent pour arriver à l'état de mariage.

Madame de Ternon était précisément une de ces bonnes tantes, qui, tout à fait maîtresses d'elles-mêmes, ont vu à la fois leurs bras, leur maison et leur bourse à la progéniture fraternelle. A peine la jeune provinciale fut-elle installée en si bon lieu que déjà une influence puissante avait agi sur tout son être. A

force de s'entendre dire que l'art peut suppléer à la nature, que le goût transforme toute chose, mademoiselle Clémence avait emprunté aux modes, habilement façonnées, tous les charmes qu'elles possèdent. Sa coiffure lui avait enseigné tant de secrets, la tante était si généreuse, qu'en très-peu de temps, grâce au cachet parisien, la transformation fut complète, du moins en apparence. Tous ceux qui voyaient mademoiselle Norveins pour la première fois (madame de Ternon n'avait tenu prudemment en clarté-privée pendant trois semaines), vantaient de confiance l'élégance de sa taille, la fine cambrure de ses reins, la forme avantageuse de son buste, la grâce parfaite de son maintien. Des louanges si nouvelles pour la provinciale épanouirent, comme bien on le pense, son visage, qui, dès lors, acquit une physionomie aimable, rieuse, et par conséquent fort agréable.

Un veuf de trente-cinq ans, très-riche, nommé M. Saint-Martin, occupait une loge à l'Opéra, tout à côté de celle de madame de Ternon. Il vit mademoiselle Norveins, la considéra de la tête aux pieds avec la plus minutieuse attention; et, satisfait de son examen car il tenait par-dessus tout à ce qu'une femme fût bien faite), il se fit présenter chez la tante avec l'arrière-pensée de convoier en secondes noces. En effet, lorsqu'il se fit bien persuadé, dans toute la partialité de l'amour, que la demoiselle possédait une foule d'agréments à ceux qui, d'abord, l'avaient sedit, il la demanda en mariage, et l'épousa.

Peut-être croyez-vous, comme nous, bien-volent lecteur, que, par probité ou par délicatesse, on aurait dû, arrivé à ce point, ménager doucement la vérité au bon jeune homme, qui se trouvait pas comme dans un res! Mais il n'en fut rien, il fallut un mari. — Celui-ci était charmant. — Quo de plus heureux, et surtout quel triomphe! — Oh, triomphe d'un jour; mais quel lendemain que celui de pareilles noces! — Le soir donc que vous savez, la mère de M. Saint-Martin procéda, suivant les convenances, à l'installation de sa bru dans la chambre nuptiale. La mariée avait très-tout à coup un air si adroit et si content, que la dame matrone, pénétrée de son bûche, crut devoir employer, pour la remplir, les calineries les plus affectueuses. — Voyant enfin l'infatigabilité d'une plus longue résistance, la jeune femme s'abandonna en soupirant, et les yeux baissés, aux sons de sa cameriste, et de la deshabille commença.

Qu'on juge de la stupefaction de la belle-mère, pendant que la mariée se dépoillait peu à peu de ses charmes postiches! — Ce fut d'abord une robe qui recelait de toutes parts des contorsions mystérieuses de nuage, et sans laquelle il ne paraissait plus de formes à l'endroit du corsage, ni de parité entre les épaules. — Puis un objet ignoble qui, se détachant des reins, laissa voir dans toute sa platitude ce corps anguleux et mal bâti. — Ensuite vint le tour du corset baleiné, rembourré devant et derrière, corset-monstre, chef-d'œuvre de l'art, dont le faux témoignage avait soutenu avec effronterie celui de la robe.

A l'aspect de cette femme si contrefaite, la belle-mère, saisie de dégoût et charmée en un sens de justifier le mécontentement que lui avait causé ce mariage, n'eut d'autre pensée que d'instruire aussitôt son fils de la déception qui l'attendait.

Bouillant de colère, M. Saint-Martin se fait annoncer auprès de sa femme; et, d'un air qui lui eût fait la camériste, il dit en entrant dans la chambre une pluie de mots : « Madame, vous m'avez indigne ment trompé. Apprenez qu'en me mariant je ne comptais pas épouser une robe. Vous m'entendez-elle?... cela suffit. Dès demain, sans bruit, sans éclat, nous nous séparerons pour toujours. Vous partirez pour la campagne. J'entreprendrai, de mon côté, un long voyage pour me distraire de la perte de mes illusions. »

Ce ne fut qu'après un certain espace de temps, lorsque l'isolement lui devint insupportable et que les douleurs d'un rhumatisme aigu l'immobilisèrent sans relâche, que M. Saint-Martin se prit à regretter profondément son union rompue. Il se dit avec raison que la femme la plus mal partagée au physique ne laisse pas que d'être souvent une compagne utile et bonne, et, qu'après tout, il avait été dur envers la sienne.

Ces réflexions portèrent bientôt leur fruit : un raccommodement parfait s'opéra entre les deux époux; seulement, quand, par hasard, madame Saint-Martin faisait remarquer à son mari une femme de tournure gracieuse, celui-ci répondait d'un air distrait : « Hum! je ne m'y ferai pas. »

Correspondance.

Ceux de nos abonnés qui nous adressent leurs réclamations sous forme de *rebus* sont priés de vouloir bien mettre la traduction à côté.

AMM L. et S. — Nous n'avons pas envoyé la *Table des Matières* du tome 1^{er} à nos abonnés. Nous l'avons fait imprimer seulement pour ceux qui font collection du journal; on la trouve, ainsi que la couverture du volume, chez tous les libraires au prix de 35 centimes.

A M. A. D. F., à Mayence. — Il y a des choses qu'on ne peut pas faire et que nous ne ferions pas si elles étaient possibles. Vos compliments sont acceptés comme ils sont offerts.

A M. K., à Concarneau. — Nous insérons votre lettre. La leçon ne nous a pas fait regretter. Continuez, monsieur, à cultiver une science si agréable; nous applaudirons à vos succès et ferons des vœux pour l'avancement de vos collègues.

A M. — Il est trop de vouloir bien faire reprendre sa musique, que l'on trouve originale ainsi que les paroles.

(1) Nancy, Grimblot; Paris, Leleux. En noir, 6 fr.; couleur, 25 fr.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

ALMANACH POPULAIRE DE SANTÉ. le Médecin de soi-même. Hygiène des Familles à la ville et à la campagne; ouvrage de M. le chanoine-abbé CLAVET, médecin de la Faculté de Paris; publié pour une œuvre des malades indigents et honneur, renferme toutes les indications nécessaires pour attendre le médecin dans les accidents graves, le suppléer dans les indispositions légères et pour bien remplir ses prescriptions lorsqu'on a le temps de l'appeler. — 200 pages. Prix: 50 cent. CABINET MEDICAL DE CHARITÉ, rue Saint-Georges, 51, et chez tous les libraires.

AGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale, Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur trempé et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ colorie une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hameçons perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

RUE TARANNE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déclassés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à M. H., répété 11 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins.

CHAUFFAGE A LA POMME DE PIN. Au Grand-Saint-Eustache. LAMARIE et COMP. — Depuis général, FIEU du Bouloy, 25, 12 fr. les 1,000; 6 fr. les 500. *Appareils fermés le dimanche.*



De tous les combustibles, les pommes de pin sont, sans contredit, tout ce qu'il y a de préférable; naturellement résineuses, une alouette suffit pour les enflammer; elles font brûler la houille et les bois les plus réfractaires; c'est enfin le moyen le meilleur pour obtenir du feu à l'instant même.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 171, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

A l'approche de la saison des bals et des réunions balnéaires de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est de les renseigner, de leur dire quels établissements méritent leur

préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésitons pas à placer le bel établissement de la *Ville-de-Paris*, 171, rue Montmartre. C'est la maison mode de l'époque; toutes les classes y affluent,

la classe riche et élégante surtout, abandonnant ses anciennes habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que la tout est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'auparavant. La Ville-de-Paris est citée pour ses beaux velours, ses riches soieries, ses dentelles, ses élégantes nouveautés; elle a conquis le premier rang dans la vente des étoffes de luxe; sa vogue fait paraître les vieilles renommées d'une autre époque.

Nous avons remarqué dans les beaux salons de la Ville-de-Paris les plus hantes sommets de la noblesse, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les cachemires, les laines nouvellement installées présentent une richesse d'assortiments inouïe jusqu'alors; ils viennent encore de s'enrichir d'achats importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles caisses nouvelles sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.



Choix de Chants, guerriers, Chansons historiques et burlesques, polifones et satiriques, Complaintes et Aueils, Rondes et Canons, Pops-Pourris, Romances et Vaudevilles, etc. Trois magnifiques volumes grand in-8, gravés sur acier. — Chaque volume se compose de 50 livraisons, y compris une riche couverture or et couleur, un frontispice, introduction et table. — Prix de chaque volume broché: 18 fr. — On peut acheter séparément chaque livraison.





(Figure allégorique de Janvier.)

Modes.

Les jours d'hiver tout le monde est enveloppé sous les manteaux et les fourrures. Mais, le soir venu, on quitte les chauds vêtements pour les robes décolletées, la gaze, le satin, le velours; on se pare de bijoux et de fleurs naturelles.

Les lustres s'allument, la foule encombre les salons, les éventails s'agitent; c'est le moment de faire nos observations.

Nous voyons d'abord une jeune femme portant une couronne de fleurs; sa robe est en satin, garnie de chaque côté par deux rangs en dentelle séparés par un plissé de rubans; elle a une berthe qui entoure sa taille très-gracieusement.



Puis des robes à deux ou trois jupe forment des nuages légers qui passent dans les quadrilles.

Les robes en satin uni ou en damas à fleurs sont toutes ouvertes devant en tablier; par exemple, une robe de velours épingle est ouverte sur un tablier de satin blanc; des rubans sont disposés en carreaux qui sont attachés de chaque côté par des nœuds de rubans; on bien encore une robe de satin à fleurs sera ouverte de chaque côté sur une bande de satin uni, on bonillonne un tulle retenu de distance par des coques en rubans, ou quelquefois un bouquet de fleurs. Une robe de satin blanc est relevée d'un côté par une suite de canées qui se terminent à la ceinture; le dessous, qui est aussi en satin, laisse voir un haut volant en dentelle; les petites manches ont une draperie bordée de deux rangs de dentelle; des canées la retiennent au milieu. Partout de gracieuses et riches parures, et puis enfin les tuniques légères disparaissent; les robes de satin, les bijoux, les fleurs aussi; les derniers accords resonnent, la soirée est terminée. A demain d'autres fêtes et de nouvelles parures.



I. M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Monsieur,

Je suis rentier, j'habite Concarneau, et je m'y ennuie un peu, car j'ai longtemps vécu à Paris et mes souvenirs m'y reportent sans cesse. Depuis que *L'Illustration* paraît, je ne m'ennuie plus; je revois tout ce qui m'a charmé dans la capitale et j'assiste aux événements qui s'y succèdent journellement. Mais je dois le dire, ce qui me plaît le plus dans votre journal, ce sont les *Rebus*. Dès que le numéro arrive au café de la place, je déchire l'enveloppe et je vais droit à l'énigme; je la contemple longtemps pour la graver dans ma mémoire; souvent je la copie et je l'emporte avec moi. Dans mes promenades, le rebus m'accompagne; il occupe agréablement mon esprit, il exerce mon intelligence sans la fatiguer. Quand j'ai deviné, je reviens au café dans la journée, et je jouis en voyant les habitudes qui tendent sans

succès leurs fibres cérébrales. Après de longs efforts, ils finissent toujours par s'avouer vaincus par le Sphinx; alors je prends la parole et je dégage lentement la phrase de ses enveloppes hiéroglyphiques.

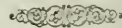
Mais je ne devine pas toujours; le brigadier de la gendarmerie et un professeur du collège sont quelquefois plus heureux que moi. Cependant je vous ferai remarquer que le professeur n'a jamais pu deviner *Agamemnon, général des Grecs*, etc. Moi, j'avais trouvé, et je lui disais pour le mettre sur la voie: « C'est de votre ressort, professeur, le rebus est dans *Sophocle*. »

Je triomphais trop tôt; comme de coutume, j'avais lu le premier le rebus du 25 décembre, et voyant qu'il y avait de l'eau et un rocher, j'étais allé me promener sur le bord de la mer pour y chercher des inspirations. Vers midi, je revins au café sans avoir rien trouvé. Les autres habitués n'avaient pas été plus heureux. Ce soir-là, on fit une in royale dépense de sagacité jusqu'à neuf heures, heure à laquelle on se couche à Concarneau.

Le lendemain, le professeur était au café plus tôt que de coutume. C'était de mauvais augure. N'étant pas marié, il avait profondément réfléchi toute la nuit, et au point du jour, le problème était résolu. Époux et père, je me consolais en songeant qu'il avait abusé des avantages de sa position antisociale. Mais quand le numéro suivant vint avec le mot de l'énigme, je restai confondu; car non-seulement le professeur avait deviné, mais il avait deviné mieux que l'auteur du rebus, homme de génie cependant, mais qui n'a pas vu tout ce qu'il y avait dans son œuvre. De même Homère (autre homme de génie) n'a pas aperçu l'Énéide dans l'Odyssée; de même Papin (autre homme de génie, mais dans un genre différent) n'a pas trouvé des locomotives et des bateaux à vapeur au fond de sa marine. Le créateur n'a vu dans son rebus que *Moïse sauré des eaux*. Il y a bien mieux; il y a: *Moïse sauré des eaux par une priéresse et sa suivante, au bord du Nil d'une île*. Que dites-vous de la leçon du professeur? comme cela est complet! comme dans cette savante herméneutique toutes les parties du dessin sont judicieusement interprétées et clairement exprimées! Rien n'est omis, rien n'est ajouté; c'est fidèle comme un thème, précis comme une version. Aussi, vous le voyez, je proclame moi-même la victoire de mon rival, et je suis fier d'avoir été vaincu par un savant qui traduit les rebus mieux que ceux qui les font.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Directeur, votre très-humble serviteur,
 JEAN KERMACADEK.

P. S. Le professeur a vu ma lettre; il en est enchanté, car il voudrait être placé à Paris et sollicite auprès de M. Villemain, qui lui accordera certainement sa demande s'il est allonné à *L'Illustration*. Alors je serai le Champollion de Concarneau. Le brigadier ne compte réellement pas; il n'a encore pu trouver que celui de *la nuit tous chats sont gris* 50 septembre. Cela tient à ce qu'il s'en aperçoit souvent dans ses expéditions contre les refractaires.



Rebus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Agreez, cher abonné, nos souhaits de bonne année; les petits cadeaux entretiennent l'amitié.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinofdwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LAURENCE ET C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 46. VOL. II. — SAMEDI 13 JANVIER 1844.
Bureau, rue de Selne, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Mathieu de Dombasle. *Portrait.* — *Courrier de Paris.* — *Histoire de la Semaine.* Découverte du *Cœur de saint Louis, à la Sainte-Épelle.* — *Ouverture des Cours du collège de France et de la Sorbonne. Salle des Cours au collège de France; Portrait de M. Michelet et de M. Edgar Quinet.* — *Les Enfants Trouvés. Une Gravure.* — *Chronique musicale.* L'Esclave du Camoëns; Anna Bolena; Reentrée de Lablache; M. Ronconi; les Concerts; Nouvelles publications. — *Les Petites Industries en plein vent. Onze Gravures.* — *Les Caprices du Cœur, nouvelle, par Marc Fournier. (Suite.) Une Gravure.* — *Inventions nouvelles.* Système de chemins de fer de M. de Jouffroy. *Quatre Gravures.* — *De la procehalie inaugurat.on du Monument de Moïse.* *Trois Gravures: fac-simile des signatures de Moïse et de ses Troupes.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annonces.* — *Modes.* *Trois Gravures.* — *Amusements des Sciences.* *Deux Gravures.* — *Rébus.*



Mathieu de Dombasle,

Christophe-Joseph-Alexandre Mathieu de Dombasle, né à Nancy, le 26 février 1777, vint d'y mourir le 27 décembre 1845. C'est l'homme auquel l'agriculture française est redevable de ses plus grands progrès. La richesse agricole de la Flandre et de quelques autres contrées, comparée au triste état de notre culture dans presque tous nos départements du centre, de l'ouest et du midi, avait inspiré à M. de Dombasle la profonde conviction que, de toutes les industries, l'agriculture est celle où il y a le plus à faire en France pour la prospérité du pays et pour le bien des particuliers qui s'y livrent. M. de Dombasle n'a pas seulement consacré à cette pensée des talents supérieurs, un mérite d'écrivain qui, dans toutes les carrières, l'aurait placé au premier rang; il s'est fait l'homme du progrès agricole, il s'est dévoué à cette œuvre avec une foi ardente et une complète abnégation. Le résultat personnel fut, pour M. de Dombasle, une lutte contre des obstacles sans cesse renaissants, des revers de fortune, et de cruelles blessures dans ses plus chères affections; mais M. de Dombasle a réussi dans les autres: le succès des cultivateurs que ses leçons et son exemple ont formés, l'impulsion donnée à l'industrie agricole de la France, voilà le succès et la récompense de M. de Dombasle, car c'est le résultat qu'il ambitionnait par-dessus tout.

Avant M. Mathieu de Dombasle, nous avions des savants agronomes, d'habiles fermiers, des propriétaires éclairés, marchant dans la voie du progrès; toutefois, leurs efforts étaient isolés, sans imitateurs; les entreprises agricoles restaient l'objet de la méfiance et du discrédit; et tandis que la jeunesse assiégeait en foule l'entrée de toutes les autres professions, personne ne venait à songer que la culture du sol offrait la carrière la plus indépendante et la plus assurée. Les écrits de M. de Dombasle ouvrirent les yeux du public sur



Portrait de M. Mathieu de Dombasle, décédé le 27 décembre 1845

cette fautive erreur ; cependant il ne suffisait pas de répandre des idées plus saines, il fallait mettre l'instruction agricole à la portée des jeunes gens chez lesquels il avait fait naître le désir de se livrer à l'agriculture. En France, on les quatre cinquièmes de la population se composent de cultivateurs, il n'existant aucun établissement destiné à l'enseignement théorique ou pratique de l'agriculture. Cette lacune, M. de Dombasle entreprit de la combler. Privé, par les événements de 1814, d'une belle fortune acquise dans la fabrication du sucre de betteraves, sans moyens pécuniaires, sans le secours du gouvernement, ni d'aucun patronage puissant, M. de Dombasle fonda la première ferme-modèle et le premier instit agricole qui aient existé en France. Plusieurs propriétaires de Nancy, en tête desquels figurait l'industriel général Drouot, lui fournirent le capital nécessaire, à des conditions désintéressées, et s'associèrent ainsi à l'honneur d'une entreprise qu'ils savaient ne devoir tourner qu'au profit du pays. C'est avec le modique capital de 60,000 fr., confié à ses talents et à sa réputation de prodige, que M. de Dombasle fonda la ferme de Roville, pour s'y livrer à l'enseignement et à l'application de méthodes perfectionnées.

Bientôt M. de Dombasle fut entouré d'un petit nombre d'élevés attirés par le charme d'une profession dont l'étude se faisait un grand soleil. Ces jeunes gens, qui n'étaient venus chercher à Roville qu'une instruction professionnelle, y succédèrent, par la force des choses, une modification importante dans leur manière d'apprécier les positions sociales. Par cela même qu'ils étaient étudiants cultivateurs, il ne leur était plus possible de mesurer leur considération à l'habit, car eux-mêmes avaient revêtu la blouse ; et il ne leur était plus possible de croire que le travail manuel dégraderait, car, témoignés continuels des travaux agricoles, ils arrivaient bien tôt à y mettre la main. Ainsi, le courant qui avait poussé la jeunesse à fuir ou à quitter la profession agricole pour embrasser les professions d'élites, ou les fonctions publiques, fut changé à pour la première fois une influence contraire se manifesta, et des jeunes gens quittèrent l'école de Droit et les habitudes de la ville pour se livrer aux travaux des champs.

Tandis que M. de Dombasle modifiait aussi heureusement la tendance de l'esprit public, il introduisait une réforme matérielle d'un haut intérêt. Dans un grand nombre de départements, les labours s'exécutaient et s'exécutent encore avec une charrue défectueuse, qui n'opère qu'un labour imparfait, au moyen de six ou huit bœufs de trait conduites par plusieurs hommes ; il est évident qu'aucune culture ne peut être profitable avec un mode aussi dépendant de labourer la terre. M. de Dombasle, par ses écrits et son exemple, propagea l'adoption de la charrue flamande, modifiée dans quelques-unes de ses parties ; et désormais l'abandon de la charrue romaine dont nous venons de parler n'est plus qu'une question de temps, car il n'est pas de canton où, grâce à M. de Dombasle, une charrue perfectionnée n'ait été introduite, et il est impossible que la comparaison des deux instruments ne détermine pas l'adoption de ce qui fait évidemment mieux et à meilleur marché.

Si M. de Dombasle, en fondant l'établissement de Roville, n'avait eu en vue que son avantage personnel, il n'aurait pas été plus loin. Ses écrits lui avaient mérité une réputation européenne (1) ; son Institut agricole et sa fabrique d'instruments aratoires offraient des bénéfices, et la ferme de Roville, conduite avec intelligence et l'ordre d'un homme comme M. de Dombasle, ne pouvait être onéreuse en cultivant du point de vue industriel. Mais le but de M. de Dombasle était moins de faire de l'industrie personnelle que de faire de la science pour ouvrir des voies plus larges à l'industrie et à la prospérité publiques. Sous cette inspiration, M. de Dombasle devait s'attacher à résoudre le problème de la suppression de la jachère, question qui intéresse à un si haut degré l'avenir du notre agriculture. Les plantes sarclées, qui remplacent la jachère en préparant le sol à recevoir des céréales, et qui, pour la plupart, contribuent à l'augmentation des engrais par l'abondante nourriture qu'elles fournissent aux bestiaux, sont une condition nécessaire pour arriver à la suppression ou du moins à la notable réduction de la jachère. Toutefois, les plantes sarclées, comme toutes les autres récoltes, ne peuvent être cultivées qu'autant que le cultivateur trouve à vendre leurs produits. Placé dans une localité où aucune industrie étrangère n'offrait un débouché à ses récoltes sarclées, M. de Dombasle créa sur la ferme de Roville une industrie accessoire pour tirer parti de ses récoltes. Il établit une distillerie, puis une féculerie de pommes de terre ; entreprises qui toutes deux entraînaient des pertes très-sensibles à raison du faible capital sur lequel reposait l'établissement de Roville. Ces pertes sont à déplorer, puis qu'elles furent sans doute pénibles à M. de Dombasle ; mais elles ont contribué à rendre son enseignement plus complet, et à faire ressortir son dévouement à la mission qu'il s'était imposée.

Quoi de plus propre à pénétrer les cultivateurs du principe qui doit leur servir de guide, que l'ensemble de la carrière agricole ouverte par M. de Dombasle ? Un homme d'un mérite hors ligne, après avoir consacré des années à étudier la culture des pays les moins cultivés de l'Europe, s'applique à introduire dans la ferme qu'il exploite les méthodes perfectionnées qu'il a observées ; il pèse toutes les circonstances dans lesquelles les améliorations qu'il médite doivent être introduites ; il entre dans la voie nouvelle, guide par une grande expérience et un jugement sûr ; cependant il échoue. Au lieu de se dégoûter, il se livre à de nouvelles recherches, recommence la cause de son échec, recommence avec certitude et cette fois il est vainqueur. Quel est le résultat de cette conduite de cette vertu, qu'en agriculture le raisonnement, l'induction et la démonstration même, que la science, en un mot, ne doit autoriser que des essais, et que les faits positifs, con-

stants, répétés ont seuls une autorité suffisante pour déterminer l'application sur une grande échelle.

Du reste, personne n'était plus convenant de cette vérité que M. de Dombasle ; c'était celle qu'il s'appliquait surtout à faire entrer dans l'esprit de ses élèves au moment où ils venaient prendre congé de lui et recevoir ses derniers conseils. « Gardez-vous, leur disait-il, de changer brusquement sur votre ferme la méthode de culture suivie dans le canton où vous allez vous fixer. Si la charrue est défectueuse, d'un usage rarement, n'hésitez pas à la changer ; n'hésitez pas non plus à multiplier les prairies artificielles. Quant aux races de bœufs, voyez si celles de la localité ne peuvent pas être améliorées ; et si vous vous décidez à en introduire de nouvelles, ne faites pas avant d'y avoir obtenu largement sur votre exploitation les moyens de nourriture qu'elles réclament. Quant aux cultures nouvelles à introduire, prenez en considération le sol, le climat, la main d'œuvre, la facilité de vendre les produits. Quant à la jachère, ne vous pressez pas de la supprimer ; dans les pays où une portion du sol est laissée en jachère, le prix est en raison de cette circonstance ; l'ouze ou achetez en conséquence, et en appliquant à ce sol une meilleure charrue, et y semant des prairies artificielles, vous êtes certains de faire mieux que les autres ; mais si vous tentez de suite de supprimer la jachère, vous vous exposez à de gros risques qu'il n'est pas sage de courir au début d'une exploitation rurale. Attendez d'avoir réussi dans votre premier établissement, puis alors vous entreprendrez une réforme plus large avec bien moins de dangers, avec bien plus d'expérience et de ressources. »

Si M. de Dombasle était plus hardi pour lui que pour les autres, c'est que pour lui la France était le domaine et sa ferme-modèle le champ d'essai ; c'est que le poste qu'il avait choisi était une position d'avant-garde. Pour lui, le danger n'était pas dans son préjudice personnel, mais dans le préjudice public.

Un si grand zèle pour la science à laquelle il se dévouait avec tant d'abnégation que parce qu'il la savait infiniment liée à la prospérité de la France, touché au sentiment qui animait d'Assas et de Lamoignon se sacrifiant au salut ou à l'honneur de tous ; il faut reconnaître la même véritable grandeur, qui fait de l'existence de M. de Dombasle une des vies les plus recommandables de notre époque, et qui lui assure d'être compté au nombre des plus utiles réformateurs et des plus sincères bienfaiteurs de son pays.



La bataille de l'adresse est commencée ; c'est la Chambre des Pairs qui a lancé la première mitraille ; mais on sait que les luites ne sont ni longues ni ardentes sur ce terrain aristocratique ; on provoque avec courtoisie ; on riposte avec précaution ; et les différentes opinions gagnent promptement, après un semblant d'estoc et de taille. Trois ou quatre discours suffisent pour donner aux adversaires l'envie de plier les tentes et de clore la campagne. Ainsi l'adresse a été votée en une séance. Nous sommes loin de blâmer leurs seigneureries de cette concision ; bien au contraire, les économies de paroles, à notre avis, sont autant de gagné pour les affaires.

Le voyage de Belgrade-Square a un peu échauffé la matière. M. le ministre des affaires étrangères s'est fort enflammé ; il n'a trouvé, au poste de contradicteur ni port de vue M. le marquis de Boissy, dont c'est la coutume. M. Guizot particulièrement appuyé sur ce fait, que le gouvernement anglais avait vu avec déplaisir les scènes de Belgrade-Square, mais qu'il n'avait pu les empêcher ; il s'est félicité d'ailleurs de l'indifférence que M. S. Victoria a montrée pour M. le duc de Bordeaux, qu'elle n'a rien vu de voir. « Je le crois bien, a dit à son voisin un noble pair, M. le duc de... qui même de front la politique et le calendrier, la reine d'Angleterre était allée à lui, elle ne pouvait venir à lui. »

La Chambre des Députés a aussi son adresse, mais elle est moins expéditive que la Chambre des Pairs, sa sœur aînée. Le morceau d'éloquence s'élabore lentement ; il ne lui faut pas ordinairement moins de huit ou dix jours pour se mettre d'aplomb sur ses adjectifs et ses périodes ; après quoi il s'aventure entre le côté gauche, la droite et le centre, qui le saisissent au passage. Finalement, le dissipé et lui court rarement de la discussion comme il y est entré. Cette espèce d'opération chirurgicale exige à son tour une semaine ; ainsi la Chambre depuis à peu près un mois à se laborer accablément. En un mois, Napoléon allait à Rome, et nos honorables préparent à grand peine un discours ; ce n'est pas le cas de dire, comme Aristote, que le temps ne fait rien à l'affaire.

On s'aperçoit de la présence des dix Chambres au bruit que se fait dans la partie de la rue droite et de la rue gauche voisine des ministres et du palais des Tuileries : le nombre

des pétons et des voitures y est visiblement augmenté ; ce sont MM. les députés qui vont et viennent, traînant après eux la clientèle d'intérêts et de sollicitudes que la session attire ; les chemins de fer, les croix d'honneur, les recettes particulières, les bureaux de tabac, les pensions, les bourses, la question des vins, la question des sciences, la question des bestiaux, tout cela court de droite et de gauche, d'un air affairé ou alléché. Cependant les ministres et les hommes politiques ont ouvert leurs salons comme autant de maisons de retraite. Le régal des réceptions du matin et des séances de la Chambre a valu dans les réceptions du soir : une affaire chargée de vaillances, on l'a faite entre un lot de punes radical, une tasse de thé ministérielle et un verre d'eau sucrée transparent. Les soirées les plus nombreuses se tiennent chez M. Guizot, le ministre indolent, le grand ministre de France, comme l'appelle le mandarin Ky-Yong, qui vient d'entrer avec notre gouvernement en commerce d'amitié et de lettres, sur papier de Chine.

M. Molé se distingue, en même temps que M. Guizot, par l'éclat et le nombre de ses réceptions politiques, son hôtel du faubourg Saint-Honoré n'est pas moins fréquente que l'hôtel du boulevard des Capucines. De cette façon, les deux rivaux continuent la lutte : M. Guizot occupe les affaires étrangères, et M. Molé tient à montrer à son successeur et à son adversaire qu'il ne reste pas étranger aux affaires. Aussi les hommes prévoyants, ceux qui, tout en s'attachant au présent, ont l'œil continuellement levé sur la granelle de l'avenir, les grands politiques, en un mot, vont du boulevard des Capucines à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, et vice-versa du même côté le théâtre de M. Guizot et le théâtre de M. Molé. On ne saurait trop prendre de précautions pour sa santé.

Il y a quinze jours, les Tuileries étaient envahies dans une profonde nuit ; si vous passez par la rue du soir, le vaste et noir palais vous apparaît de loin comme un immense vaisseau fantôme ; aujourd'hui, tout est brille, les vitres resplendissent et percent de toutes parts des feux qui scintillent dans les ténèbres. C'est encore la Chambre des Députés qui cause cette illumination ; on lui fait accueil ; on lui prépare des gracieusetés et des fêtes. Le bon moyen d'attirer les papillons n'est-il pas d'allumer les bougies ?

Un autre salon a repris ses fêtes, mais ce n'est point l'ambition au regard enflammé, ni la sombre politique qui en sont les hôtes ; le concitoyen a reçu l'ordre de ne pas leur tirer le cordon et de les arrêter sur le seuil ; les arts aimables, au doux sourire, au regard limpide, aux mélodieuses concertés, y entrent au contraire toutes portes ouvertes et en se donnant la main. Ce paradis des salons est celui de M^{me} la comtesse Merlin. Il y aurait de quoi cependant s'y mesurer en champ clos sur toutes les questions qui agitent le monde politique. Le monde politique, en effet, envoie ses plus célèbres champions dans ces réunions magnifiques et charmantes. L'Espagne, l'Italie, Vienne, Londres, Saint-Petersbourg y comptent des ambassadeurs tout bardés de titres et de croix, et les hauts barons de la finance et de l'aristocratie parisienne s'y rencontrent avec les gentilhommes de la littérature ; on pourrait y établir un congrès, une académie, une commission de mandat. Mais si, par hasard, quelque budgetaire ou quelque diplomate forcé est tenu de prendre son voisin à partie et de le plonger dans les tristesses de la réalité, une note mélodieuse se faisant tout à coup entendre, le papillon d'ordre ; c'est Grisi, ou Persiani, ou M^{me} la comtesse Merlin elle-même qui font faire de leur plus doux chant cette voix discordante de la politique et réduisent le monstre au silence ; on n'a plus qu'à se laisser aller à ce courant d'harmonie, et à jouir des plaisirs et de la splendide variété de ces nuits spirituelles et brillantes de la rue de Bondi, qui n'est pas d'égale pour l'éclat des noms et la grâce de l'hospitalité. Les nobles de M^{me} la comtesse Merlin sont de vrais bijoux dans un magnifique cercin.

Tandis que les riches et les heureux s'amuse, il est bon de songer aux pauvres ; Paris y songe de temps en temps ; de temps en temps n'est pas assez. Paris, cependant, n'est ni égoïste ni insensible, quoique souvent il en ait l'air. Le fond du cœur est bon, meilleur qu'il ne semble ; mais voulez-vous que je vous le dise ? Paris est comme ces hommes mondains entraînés de leurs côtés dans la tourbillon des plaisirs ; ils n'ont pas le temps de s'y reconnaître ni de penser à autrui, pour qu'ils fassent une bonne action, il faut, pour ainsi dire, qu'on les prenne au collet et qu'on les avertisse. Cinq cents pauvres vont difficilement à les convaincre, si sur cette action charitable, vous ne mettez un plaisir, comme on met du miel sur du pain sec pour obliger les petits enfants à y mordre. Miel sur Paris ; il vient volontiers au secours des pauvres et des exilés, pourvu qu'on donne à son humanité une prime d'amusement. Proposez-lui un aveux-doux pour la Pologne, une valse pour les indigents, il tirera sa bourse de la meilleure grâce du monde ; autrement, vous le trouverez froid et cadavreux. Un drat, à la voir ainsi, qu'il n'y a pas de vrais malheurs là où on ne danse pas. Les maîtres et les bureaux de charité, qui connaissent bien le fort et le faible de cette sensibilité parisienne, sont décidés, dit-on, à s'adresser, pendant l'hiver, à l'archevêque de Tolbeque et de Musard, pour arriver à enrouver la bonne ville de Paris. On annonce douze balons au profit des pauvres des douze arrondissements. Paris ne peut manquer de s'attendrir... et de valser de tout son cœur.

Puisse nous voir au chapitre de la danse, annonçons une nouvelle, mais annonçons la avec ménagement, de peur de causer des émotions trop vives à l'aristocratie et aux avantscènes de l'épave, au dit, et avec plaisir à une plus à le rendre, on ne peut nous adresser en le posséder la divine corolle, mais nous le faisons. M. de Pillet aura l'air de se faire un engagement pour quinze représentations. M. Léon l'illustre était parti pour l'Italie, on qu'on d'un bon ; il reviendra avec une danseuse ; la vie est pleine de ces surprises. Vous faites la classe au retard, et vous tuez une luciole ; vous amez une blonde, c'est une blonde qui vous tombe entre les mains ; vous vancez après la graine, et vous allez trop, rien.

(1) Tous les ouvrages de M. de Dombasle se trouvent à la Bibliothèque de Madame Michel-Lévy, à Paris, rue de l'Éperon, 7, sous le nom de la Collection de M. de Dombasle, dans les *Annales de l'Institut*, etc.

Histoire de la Semaine.

Arlequin, dictant une lettre à son secrétaire, commençait sa dicée par : *Vierge*. La Chambre des Députés fut comme Arlequin : ses travaux commencèrent par un long repos. Elle en est encore à cette première phase ; mais le jour de la dismission de son adresse approche, et le calme fera place aux orages.

Parmi les nouvelles extérieures, du reste assez peu abondantes, quelques-unes intéressent directement la France. Notre consul à Canton, M. le comte de Ratti-Menton, auquel un ordre de retour a été expédié dernièrement, par suite de son départ avec M. Dubois de Jancigny, a été reçu, le 6 septembre dernier, par le haut commissaire impérial de l'empire de la Chine, décoré de sa croix jaune, signe distinctif de la parenté de ce fonctionnaire avec la famille impériale. La réception a été à la fois solennelle et affectueuse, et le haut commissaire impérial, ainsi que le vice-roi, ont adressé au consul de France et au commandant de l'*Ateneo* de nombreuses questions sur le roi des Français, sur la famille royale, et sur les relations actuelles de la France avec les autres puissances de l'Europe. Ils ont répondu à la demande pour la France des avantages accordés à l'Angleterre, que puisque le gouvernement chinois en avait agi avec la Grande-Bretagne, malgré les anciens et récents démeures, d'une manière aussi généreuse, le gouvernement impérial ne croyait pas devoir se montrer moins amical à l'égard de la France. « Cet Etat illustre et puissant de l'Océan occidental, dit la réponse écrite, qui a été lue paisiblement et amicalement des rapports avec la Chine pendant plus de trois siècles, sans la plus légère contestation et sans effusion de sang. » La lettre officielle du gouvernement chinois à notre ministre des relations extérieures porte pour souscription : « A Son Excellence M. Guizot, grand ministre des affaires étrangères du département des affaires étrangères. » Elle se termine par la recommandation suivante : « Telle est la réponse que nous avons l'honneur d'adresser à l'illustre ministre de France, le priant, pour éviter toute confusion, d'employer les mêmes termes dont nous nous sommes servis à pour exprimer ses titres et ses pouvoirs. » Il résulte de là que M. Guizot sera obligé de signer *grand ministre*, sans quoi sa réponse ne sera pas reçue. — Ce n'est pas tout pour cette singularité chinoise, et sur l'épave à laquelle elle met la modestie de nos hommes d'Etat, qu'exerce la raillerie assez piquante, quoiqu'elle fasse, de la presse anglaise. Elle se rend la peine que prennent M. de Ratti-Menton et M. de Lagrange de se dranger pour demander ce que l'Angleterre avait obtenu pour eux. Elle trouve tout aussi ridicule le déplacement de M. Gusing, envoyé dans le royaume de la Chine par le gouvernement américain ; enfin, suivant le *Times*, tels que ces diplomates retourneront dans leur pays pour se faire occuper d'eux ne s'en être pas apparemment remis exclusivement de leurs intérêts au désintéressement britannique. Le roi de Danemark va à son tour s'attirer les mêmes moqueries ; car il vient d'envoyer également à Canton le conseiller d'Etat M. Zelevy-Hansen, souvenant des possessions danoises en Indes-Orientales, pour donner une extension nouvelle aux relations commerciales qui existent entre le Danemark et la Chine. Nous sommes portés à croire que si l'empereur recevait moins bien nos ambassadeurs et ceux des autres puissances maritimes, si même il les faisait maltraiter, l'Angleterre en tirerait moins lui-même, mais à coup sûr d'un titre plus franc. — On annonce, sans que les faits soient encore bien connus ni même bien constants, que l'Angleterre s'est emparée de la position de Diego-Suarez, la plus saine et la meilleure de l'île de Madagascar, sur laquelle la France a des droits dont le ministère de la marine et les Chambres ont plus d'une fois soutenu l'incontestabilité. En revanche, nous aurons pris possession de Mayotte, une des quatre îles qui composent le groupe des Comores, et cela par une concession volontaire de la part des indigènes, qui veulent échapper ainsi aux perpétuelles attaques des Malgaches. Le journal ministériel qui a annoncé cette nouvelle a ajouté que la rade et l'île de Nounaouzi assurément à Mayotte, était toute zariée de récifs par la nature, une des plus belles positions militaires et maritimes que la France puisse offrir dans la route de l'Inde et de la Chine. Fort bien, sans doute ; mais pourquoi pas plutôt l'île de Madagascar ? — Dans le comte de juillet dernier, *PL* s'adressait aux îles Marquises, a rencontré, dans la rade de Valparaiso, la *Blanchette*, et lui a parlé. Toute collision entre les Français et les naturels était évitée ; mais, à O'Connell, les difficultés qui s'étaient élevées entre les Français et le commodore anglais duraient encore.

C'est après demain, 15 janvier, que s'ouvrira à Dublin les débats du procès fait à O'Connell et aux autres chefs de l'association du rappel. La liste du jury arrêtée dans les premiers jours de ce mois présente fort peu de chances de salut aux accusés. On y compte, dit-on, douze radicaux et onze et trente-six autres et tories. O'Connell paraissait avoir prévu ce résultat des manœuvres, quand il dit, ces jours derniers à Cork : « Supposez le jury de Dublin composé d'hommes loyaux et impartiaux, et l'affaire ne durera pas plus de quarante-huit heures ; si, au contraire, il se compose de biezés et d'hommes de parti, et est très-préjudiciable, parce que la partie se joue avec des dés truqués, le résultat est clair, je descendrai au caroubier ; mais ce sera en sortant de mes doigts, ni les vôtres d'une prison, qui donneront mes sentiments pour la patrie et non amour pour l'Irlande. Au contraire, ces sentiments affectueux ne font que s'accroître, car il est dans la nature de l'homme d'être prêt à élever les objections pour lesquels il endure la persécution. » — Le 5 de ce mois, la voiture de la reine d'Angleterre a versé près du village de Dorset. Cet accident n'a pas eu de suites fâcheuses.

Nous ne garantissons pas le même bonheur au char de l'Etat espagnol, que la reine Isabelle, ou plutôt le général Narvaez nous paraissent engager chaque jour dans une voie plus

périlleuse. On fait revivre la loi de 1840 sur les municipalités, loi qui a achevé de dépeupler la reine Christine, et dont la promulgation a amené la crise qui l'a fait sortir d'Espagne. On espère sans doute que ce qui a si faiblement porté malheur à la mère consolidera la fille. — Pour le royaume de toutes les Espagnes, où les choses et les hommes vont se confondre si inexplicablement, cela peut être au fait un raisonnement sur un autre. — Une capitulation provisoire a été arrêtée le 50 décembre entre le baron de Meer et Ameller pour la reddition du fort de Figueras. Un aide-de-camp du capitaine-général est parti pour aller la faire approuver à Madrid. La suspension provisoire d'hostilités était de dix jours.

Il y a peu d'attente en ce moment en Allemagne entre les sujets et leurs gouvernements. Une émeute vient d'éclater à Erlin en Bavière. En Prusse les dispositions ne sont pas plus favorables. Jusqu'à présent on avait laissé aux journaux allemands assez de liberté sur les événements arrivés dans les pays étrangers, mais le cabinet prussien a pris à cet égard une résolution attendue. Il vient d'être ordonné de ne plus donner de nouvelles à O'Connell. Plusieurs directeurs de journaux allemands avaient fait des arrangements pour être bien renseignés sur le procès qui va s'ouvrir à Dublin. Le gouvernement prussien se déclare contre les catholiques irlandais, par crainte de l'exemple qu'ils pourraient donner aux catholiques des provinces rhénanes. — Le roi de Hanovre poursuit sa tâche jusqu'à ses conséquences les plus excessives. Par une ordonnance publiée il y a quelques jours, il défend aux bibliothèques publiques et aux cabinets de lecture de tenir aucun livre s'il n'a été préalablement et de nouveau présenté à un censeur créé dans ce but. Les journaux littéraires de toute l'Allemagne seront également soumis à un censeur spécial. Il est défendu aux libraires de recueillir des souscriptions pour des livres populaires, bien que ces livres ne puissent paraître sans l'approbation des censeurs. Le roi anglais n'aime guère la littérature allemande, et il est plus probable que ses censeurs feront éloigner des bibliothèques toutes les œuvres de Schiller, Goethe, Jean Paul, Lessing, Herder, Schubarth, Uric von Hutten, enfin tous les écrits qui porteront la moindre atteinte de liberté et de nationalité.

Il règne à Athènes une grande agitation dans les esprits, et cette disposition a d'abord donné lieu à penser que le feu qui, le 19 décembre, a consumé en quelques heures l'édifice des affaires étrangères, y avait été mis par la malveillance. Elle est constante aujourd'hui qu'il a pris par hasard et que ce désastre ne se rattache pas par conséquent à la tentative criminelle d'incendie dont le palais de l'Assemblée nationale avait été lui-même l'objet dans la nuit du 11.

Les temps maudits paraissent être arrivés pour le gent animal. Nous avons parlé, il y a peu de temps, de ces repas de viande de cheval auxquels se livrent un grand nombre et avec grand appétit des gastronomes allemands pour lesquels nos pauvres coursiers vont devenir de la chair à sauté. Aujourd'hui, voilà les rats qui un acte de société menace d'une destruction beaucoup plus complète que celle qu'il n'a jamais entreprise.

La nation des Hébreux,
Non plus que celle des Chats.

Une commandite vient de s'organiser pour cette grande œuvre. Voici un extrait de l'acte passé devant M. Baget, notaire à Nanterre-le-Château (Seine-et-Oise), le 17 décembre 1845, enregistré. « M. Charles-Adrien Paris, destructeur de rats, demeurant à Nanterre-le-Château, et M. Edme Frégué, aussi destructeur de rats, demeurant à Paris, ont établi entre eux une société en non collectif pour la destruction des rats et des souris, s'étendant à toute la France. La raison sociale est : *Paris et Frégué*, la durée est fixée à vingt ans, à compter du 17 décembre 1845. L'apport social est de 500,000 francs. Ce n'est pas tout, et si M. le ministre des finances a pu récemment faire annoncer, par le discours de la couronne, que l'équilibre si désiré allait être rétabli dans nos finances, c'est, dit-on, aux dépens des chiens que ce problème, qui semblait si difficile, est devenu insoluble aux incrédules, aurait été trouvé. M. le ministre va, assure-t-on, un budget de 1846, proposer un impôt sur la race canine. Déjà, depuis longues années, plusieurs conseils généraux réclament à chaque session pour l'établissement de cette taxe. On se rendrait enfin à leurs instances, et le chien de l'école, celui du berger et du garde-champêtre seraient seuls exempts. Les conseils de départements qui se sont occupés de cette question y ont vu non-seulement une source nouvelle de produits, mais aussi un moyen de rendre moins fréquents les cas d'hydrophobie ; car cette maladie se manifeste plus ordinairement chez les animaux errants et sans maître, ne trouvant et ne prenant qu'une nourriture insuffisante et insalubre. Or, comme il n'y aura plus de ces chiens domestiques et patentes, et que tous ceux qui ne seront pas en mesure de pouvoir représenter à la première réquisition leur quittance du percepteur, pourront et devront même être abattus, les chances de race se trouvent concentrées entre les contribuables, classe de chiens qui présente des garanties. Une ordonnance du conseil provincial du Brabant, du 26 juillet 1857, a établi cet impôt dans une partie de la Belgique. Il est progressif d'après la race des quadrupèdes. Le levrier peut 50 fr., ou, plus exactement, centé 50 fr., par an à son maître, le chien de chasse, 5 fr. ; le vulgaire de la race canine est imposé au 2 fr.

Les statistiques n'ont pas perdu leur temps ; ils viennent de s'occuper sur les bagnes. Ils y ont trouvé, au 1^{er} janvier 1845, 7,500 forçats, ce qui donne sur le 1^{er} janvier 1842 un progrès croissant de 401 galéens. C'est fort consolant. Ces progrès se trouvent classés par professions, et nous y voyons 5 ecclésiastiques, 7 fonctionnaires publics, 6 notaires ; ils sont partagés en ecclésiastiques, en hommes mariés et en veufs, et le *croquis* de l'évangile se trouve justifié ; le garçon y docteur ; ils sont rangés par nature de crimes, et c'est avec

Les chances pour les ambitieux académiciens augmentent d'une manière effrayante ; deux académiciens viennent de mourir, Casimir Delavigne et Campnon ; deux ou trois autres sont mourants ; avant un mois il y aura cinq ou six fauteuils vacants, l'embaras sera de les remplir ; les candidats littéraires de quelque valeur finiront par manquer, et vous verrez que l'Académie Française sera obligée de se recruter dans le respectable corps des épiques ou des marchands de porcelaine. — Un des académiciens déistes recevait dernièrement la visite d'un écrivain fameux, M. de Balzac, qui venait réclamer son vote pour la succession de Delavigne : « Mon cher ami, lui dit l'immortel en se soulevant avec peine sur son chevet, je ferai mieux que de vous donner ma voix, je vous donnerai ma place ! »

Mademoiselle Rachel, fidèle à la tragédie classique, a fait cette semaine un nouvel emprunt à Racine ; c'est la tendre et vertueuse *Bérénice* que mademoiselle Rachel a tirée, je ne dirai pas de l'oubli, — on n'oublie rien de ce qu'a fait Rachel, — mais du long sommeil sur cette touchante reine de Palestine était depuis longtemps abandonnée. *Bérénice*, qui avait arraché au siècle de Louis XIV autant de pleurs qu'il y a de plaignants en Afrique innombrable, la sentimentalité et chaste Bérénice n'a pas obtenu, en 1844, le même succès de larmes et d'attendrissement ; on a plutôt soupiré que pleuré, — que la grande ombre de Racine me pardonne ! — Est-ce la faute de Racine ? est-ce la faute de notre temps ? est-ce la faute de Bérénice ? Il faut en accuser un peu tout le monde : Racine d'abord, qui a écrit une délicieuse héroïne en vers charmants, et non une tragédie ; puis l'époque actuelle, qui n'a plus le goût ni l'intelligence de ses délicatesses de style et de ses liesses du cœur ; et enfin Bérénice, dont la passion est trop expresse et retenue pour un public habitué aux Marie Tudor, aux Marguerite de Bourgogne et aux Lucrèce Borgia. Après de telles gaillardes, la belle reine semble décolorée et prude. Que vous dirai-je ? *Bérénice* est une sorte de choses sentimentales qui a besoin d'être écoutée par des jurés experts en galanterie ; Versailles et Louis XIV étaient passés maîtres en cette matière, et s'adressaient à elle naturellement, à ce spectacle amoureux ; aujourd'hui qu'on ne navigue plus sur le fleuve du Tendre, et que l'outre-temps de cigares a fait place aux cours d'amour, que peut faire Bérénice, même avec le talent de mademoiselle Rachel pour la servir ?

Cette représentation classique ne donnera donc pas au Théâtre-Français de très-grands bénéfices ; elle prouve seulement le zèle de MM. les comédiens ordinaires du roi et honneur leur persévérante fidélité à la mémoire des vieux maîtres ; mais la fidélité, on le sait, n'est pas toujours la spéculative la plus lucrative ; le Théâtre-Français comprend très-bien le péril de ce dévouement pour le passé, dont le présent ne s'accorde pas toujours, n'y trouvant pas une suffisante pâture ; aussi s'est-il muni de provisions toutes fraîches pour soutenir la campagne d'hiver et ne pas mourir d'inanition. Nous allons assister successivement à la naissance de quatre ou cinq ouvrages en cinq actes ; le *Ménage parisien*, de M. Bayard ouvrira la marche dans quelques jours.

Les autres théâtres imitent cette prévision et cette activité de leur seigneur et maître : on fabrique des vaudevilles à la mode ; les Variétés, le Gymnase, le Palais-Royal, font tomber les rous et les eschafauds, et monteront le mois de janvier et de février de marchandises ; l'Académie Royale de Musique manipule un ballet en trois actes, le *Caprice*, et un opéra la *Fortune vient en dormant* ; à l'Opéra-Comique on tient le *Castro* de M. Adam tout prêt, en attendant la *Syrene*, de MM. Anber et Serjhe. On voit que la denrée dramatique ne manquera pas en 1844, et que le public n'est pas menacé de famine ; maintenant quelle sera la valeur de toutes ces productions ? quel goût auront-elles ? seront-elles agréables ou mau-sades, spirituelles ou sottes, exquises ou insipides ? C'est le secret de l'avenir ; mais, de peur d'être pris au dépourvu, le parterre fera sagement de prendre ses précautions d'avance, et, tout en préparant ses mains aux bravos, de mettre son sifflet dans sa poche.

On vient d'arrêter en flagrant délit une femme dame de charité : c'était une fine mouche qui descendait de voiture d'un pied lesté, montait l'escalier des riches hôtels enveloppée dans le velours et la soie, et de faire le plus honnête et le plus sentimental sollicite la pitié des amis chrétiens pour ses pauvres ; vous devinez ce que devint l'humanité ? Les pauvres n'en touchèrent rien, bien entendu, et la dame l'enrassait à son profit ; ce n'est que de la déshonneur, la justice a reconnu une ex-fauteuse d'un théâtre de la banlieue qui avait eu déjà plusieurs duels avec la justice. — « Que voulez-vous, est-elle répondit au commissaire de police, elle était bien ordonnée comme par soi-même. »

Le vénérable commissaire, peu convaincu de la vérité de cette maxime, en a référé au procureur du roi ; et ce système philosophique sur la charité aboutira probablement aux Madelonnettes ou à saint-Lazare.



douloureux qu'on en voit figurer avec l'annotation suivante : *crèche publique*; ils sont répartis par départements, et celui de la Seine y figure pour le plus fort de tous les contingents



(Découverte du cœur de saint Louis, à la Sainte-Chapelle.)

(1899), comme celui des Basses-Alpes pour le plus faible (25). Enfin, ils sont divisés par religions, et MM. les statisticiens, après avoir attribué au catholicisme, au luthéranisme, au calvinisme, au judaïsme, au culte anglican, à celui de Mahomet et à la secte anabaptiste, ce qui revient à chacun dans cet honorable troupeau, déclarent qu'ils ont trouvé neuf forçats sans religion. Nous aurions cru, en vérité, qu'il y en avait un bien plus grand nombre.

La mémoire de Casimir Delavigne reçoit de nous l'hommage qui est dû à un talent élevé et à l'honorabilité caractéristique de ce poète national. Son jeune fils sera élevé, aux frais de l'État, au collège de Henri IV, et sa veuve vient d'être inscrite pour une somme annuelle de 5,000 francs sur les fonds de pensions et d'encouragements littéraires des ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Toutes les fois qu'on accorde une de ces pensions qui honorent en même temps et celui qui l'a méritée et le ministre qui a la justice de récompenser le mérite, on donne à ces mesures la plus large publicité. N'est-ce pas, comme on l'a déjà dit, faire le procès aux pensions que l'on tient secrètes, et reconnaître qu'il serait mieux de supprimer ce qu'on trouve bon de cacher? — Le conseil municipal du Havre, ville natale de Casimir Delavigne, a décidé qu'une souscription y serait ouverte pour lui élever une statue. Il a été arrêté au même temps que le mont du poste serait donné à un des quais de ce port. — Enfin les comédiens français, réunis en assemblée générale, ont décidé que son buste, exécuté par un de nos premiers artistes, serait placé dans le foyer public de la comédie.

Les travaux de l'église de Saint-Denis seraient terminés depuis longtemps si l'on n'avait successivement à refaire toutes la partie artistique de cette intelligente restauration. Nous avons déjà eu à annoncer que le Comité Historique des Arts et Monuments avait obtenu tout récemment, par ses instances, que l'architecte restaurateur avait mis à une statue de Marie, qui occupe le tympan du grand portail. Aujourd'hui l'Œuvre réclame la rectification d'une erreur absolument différente, commise sur une autre statue de la même église. Dans la chapelle Saint-Eugène, sur le reballe du quatorzième siècle qui domine l'autel, on voit Jésus crucifié entre sa mère et saint Jean l'évangéliste. On a fait de saint Jean sainte Madeleine. Puisqu'on vient de faire droit à la réclamation relative à la vierge Marie convertie en homme, on écoute, et fait l'espoir, celle qui concerne un apôtre mélangé en femme. — Les archives et la bibliothèque de la ville de Cambrai ont déjà fourni aux Subjugués chargés de publier la dernière édition des œuvres de Fénelon des lettres et des documents inédits très-précieux; mais une communication récemment faite à la Commission historique du département du Nord annonce une correspondance volumineuse et inédite de cet auteur avec une princesse Albertine de Salm.

La boîte trouvée dans le chœur et sous l'ancien autel de la Sainte-Chapelle à cette semaine donne naissance à une polémique nouvelle à laquelle sont venus prendre part des combattants nouveaux. De tout cela la seule chose incontestable et la seule que l'Illustration puisse constater, c'est la découverte de la boîte. A qui a appartenu le cœur qu'elle renfermait? Là s'ouvre le champ des conjectures, et chacun de faire la sienne. Pour M. Letronne, il n'en veut pas faire, mais en revanche il ne veut pas admettre sans preuves celles que les autres font, et adorer sur parole, comme relique d'un saint, ce qui n'est peut-être que la cendre d'un mécréant. Ainsi M. le baron Taylor a beau dire : « Mais j'arrive de Montecaire, où l'on m'a envoyé, et je n'y ai pas trouvé le cœur de saint Louis; donc il était à la Sainte-Chapelle. » M. Letronne, un peu plus logicien, n'admet pas cette conclusion comme très-singulière, et répond : « Monsieur le baron, si vous ne l'avez pas trouvé à Montecaire, cela prouverait tout au plus qu'il n'y est pas, et rien de plus. » Mais, dit M. le comte Horace de Vaulchastel, si l'on nous en a donné mission pour aller chercher le cœur de saint Louis dans les anciens inventaires de l'abbaye de Poissy? Poissy n'est pas si loin que Montecaire, et une commission raisonneuse mieux que M. Taylor, « M. le comte, répond M. Letronne, ne dérangez personne; l'abbaye de Poissy n'a jamais possédé que le cœur de Philippe le Bel, avec cette inscription : *C'q' deden (dedans) est le cuer du roi*

Philippe, qui fonda cette église, qui trépassa à Fontainebleau, la veille de saint André, 1314. » M. Letronne rapporte à cette occasion l'embaras où se trouvèrent des archéologues, dignes ancêtres de plus d'un de nos prétendus antiquaires, qui découvrirent dans l'église d'Avon, près de Fontainebleau, une autre inscription qui les lutent ainsi : *Ici gist le cuer de notre sire le roi de France et de Navarre, et le cuer de Jehanne, reïne de France et de Navarre, qui trépassa, etc.* Voyez-vous ces missionnaires avec deux cœurs (de Philippe le Bel sur les bras? Mais ils ne s'étaient pas aperçus qu'au lieu de *cœur* il fallait lire *coeur* (coeurs); en sorte que la tombe était celle du cuisinier de Philippe le Bel et de la reine Jeanne, sa femme.

Presque tous les journaux viennent d'annoncer que le conseil municipal a décidé que tous les anciens ouvrages, mémoires, manuscrits, registres, collections, et surtout le *Livre des Métiers, de Bouleau*, relatifs à l'histoire, aux mœurs, aux usages, aux coutumes de la ville de Paris, seraient réimprimés aux frais du budget municipal. Nous croyons que cette annonce est plutôt une proposition faite au conseil, qu'une décision enregistrée. S'il agréé la proposition, qui est bonne en elle-même, et qui est peut-être, sous ce rapport, préférable au proposant, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, il fera bien de ne confier le travail qu'à un paléographe sérieux. Celui-ci se fera un devoir de lui épargner les frais des réimpressions qui pourraient être inutiles et de le prévenir notamment que le livre d'Étienne Bouleau a été réimprimé en 1857 dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*. Il est vrai qu'il y porte

le titre de *Reglements sur les arts et métiers de Paris au treizième siècle*, et si M. l'aspirant paléographe de la ville ne lit pas plus loin que le titre d'un volume, l'erreur s'explique d'elle-même.

Le *Patriote jurassien* a rapporté l'anecdote suivante : « Louis-Denis-Catherine Grosset, né à Dole, le 25 décembre 1750, ancien administrateur, ancien président du tribunal de Lure (Haute-Saône), mort à Crissey, le 22 août 1817, avait eu dans sa jeunesse un goût très-vif pour l'air des armes; aussi avait-il la réputation d'un bricoleur. Un jour qu'il était à Auxonne, il se prit de querelle avec Bonaparte, et se battit en duel avec lui. Lorsque Bonaparte fut arrivé au pouvoir, Grosset lui demanda un emploi. Sa requête contenait un singulier passage : « Si tu ne me connais pas, tu te rappelleras « du jeune Doluis qui t'a donné un coup d'épée sur le bras « part d'Auxonne. » Bonaparte, au lieu de se fâcher, fit droit à la requête de Grosset, et le nomma procureur impérial à Belfort. »

Les deux fauteuils vacants de l'Académie Française sont toujours le point de mire d'une foule d'ambitions littéraires et autres. Casimir Delavigne avait eu pour prédécesseurs dans le sien Sorizay, Pellisson, Fénelon, de Boze, Clermont, Du Bellay, Duras, Cambacérès et Ferrand. Quel sera son successeur? M. Vatout a, dit-on, ses raisons pour croire que ce ne sera ni M. Alfred de Vigny, ni M. Sainte-Beuve, ni aucun des concurrents de M. Saint-Marc-Girardin au fauteuil de M. Campenon.

Nous n'avons qu'une mort à enregistrer, c'est celle de Maria Stella, cette femme qui se disait la véritable fille du duc d'Orléans, père du roi, et prétendant avoir été changée, au moment de sa naissance, contre celui-ci, qui avait reçu le jour d'un géolier d'une ville d'Italie. Maria Stella possédait de fréquents mémoires pour revendiquer la succession qu'elle disait lui appartenir. Il est probable qu'elle eût volontiers transigé sur ses droits; mais elle sera peut-être morte sans que l'idée lui en soit venue.

Ouverture des Cours du Collège de France et de la Sorbonne.

L'ouverture des cours du Collège de France et de la Sorbonne est, chaque année, un événement pour la population studieuse du quartier latin et pour tous les lettrés de Paris, et la rentrée des professeurs aimés du public est impatientement attendue par la foule de leurs auditeurs. Cette année surtout cette impatience se faisait encore plus vivement sentir

d'ordinaire; d'une part, les débats de l'Université et d'une partie du Clergé ont donné aux noms de MM. Michelet et Quinet une popularité qui leur assure un nombreux auditoire; d'autre part, le livre remarquable récemment publié par M. Saint-Marc-Girardin devait inspirer à chacun de ceux qui l'avaient lu le désir d'entendre le spirituel professeur



(Collège de France. — Salle des Cours)

continuer, dans sa chaire, ce brillant volume, qui n'est encore, pour ainsi dire, que la première pierre de l'édifice.

M. Michelet rentrait dans sa chaire avec un nouveau titre de plus; il venait de publier le septième volume de son *Histoire de France*, monument encore inachevé, mais qui compte déjà parmi les plus beaux et les plus considérables de notre époque. Une triple salve d'applaudissements a accueilli l'illustre historien. M. Michelet continuera à traiter cette année la magnifique sujet qu'il a choisi, c'est-à-dire qu'il exposera dans les deux années précédentes, à l'histoire des trois derniers siècles. Sa première leçon a été une charmante con-

versation sur la conversation elle-même, une histoire ingénieuse et fine de la causerie française.

M. Quinet, retenu en Espagne par une mission officielle, est attendu vers la fin de janvier. Son intention, s'il faut en croire l'affiche des cours, est de suivre encore cette année une marche parallèle à celle de son illustre collègue, M. Michelet; il fera l'histoire de la littérature et des institutions de l'Europe méridionale au dix-septième et au dix-huitième siècle. Le titre seul de ces futures leçons en garantit d'avance le succès.

M. Philibert Chasle, laissant cette fois de côté la littérature anglaise, fera l'histoire intellectuelle de l'Allemagne au dix-



(M. Michelet.)

huitième siècle. — M. Labitte expliquera d'abord le quatrième livre de l'Énéide, puis il fera l'histoire de la poésie comique et satirique chez les Latins, comparée avec la comédie et la satire modernes. — M. Michel Chevalier traitera du crédit. — M. Ampère fera l'histoire de la poésie française au dix-septième siècle.

A la Sorbonne, M. Saint-Marc-Girardin continue en ses leçons, comme nous l'avons dit, le volume qu'il vient de publier sur l'usage des passions au théâtre. Le spirituel professeur, après avoir passé en revue les pères, les mères et les fils du théâtre, en examine maintenant les amants. Les leçons de M. Girardin ont, d'ailleurs, un attrait de plus que ses livres, ce sont les piquantes digressions dont il se plaît à interrompre ou plutôt à enrichir le cours de sa leçon, et qui servent de commentaire ingénieux à son enseignement. — Le grand amphithéâtre de la Sorbonne peut à peine contenir la foule pressée des auditeurs de M. Saint-Marc-Girardin.

M. Ozanam, faisant l'histoire littéraire de l'Italie, gagne davantage chaque année les sympathies du public; la parole vive et chaleureuse, l'imagination rielle et brillante du professeur, touchent en même temps le cœur et l'esprit des auditeurs; nul doute qu'avant peu M. Ozanam ne soit compté parmi les plus brillants professeurs qui ont paru dans les chaires de la Sorbonne.

Nommons encore M. Egger, qui fait l'histoire de l'éloquence politique et judiciaire en Grèce; M. Patin, qui traite de la poésie lyrique chez les Romains et particulièrement des odes d'Horace; M. Gérusez, qui se fait, comme M. Ampère au collège de France, l'histoire de la littérature française au dix-septième siècle; enfin M. Simon, qui continue l'étude sérieuse qu'il a commencée de la philosophie alexandrine.

Toutefois, on peut prévoir que la vogue sera encore, comme l'an dernier, au Collège de France; jadis la Sorbonne, au temps des Villemain, des Cousin et des Guizot, effaçait les leçons de MM. les lecteurs royaux; mais, aujourd'hui, soit par défaut de liberté, soit pour toute autre cause, son enseignement n'a plus ni la même autorité, ni le même éclat que celui du Collège de France; et son public se compose presque



(M. Edgar Quinet.)

uniquement de la jeunesse studieuse, qui ne vient point chercher dans les cours publics d'émotions étrangères à l'objet de ses études.

Les Enfants Trouvés.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 248.)

Nous avons montré l'origine de l'œuvre des Enfants Trouvés et les développements successifs de la maison de Paris. Il nous reste à faire connaître, non pas la législation qui régit l'institution générale, car cette législation est souvent contradictoire et demeure par conséquent inobservée, mais le mode

ou quelques-uns des modes d'administration qu'on y a substitués, et qui ont le défaut, comme la loi elle-même, de manquer d'ensemble et d'unité.

Un décret organique du 19 janvier 1811 s'est proposé de refondre toute la législation relative aux enfants trouvés.

Ce but, il ne l'a point atteint, car il a laissé la jurisprudence incertaine et n'a pas vu consacrer par nos mœurs et par l'usage les principes qu'il a voulu établir. Par ses dispositions les enfants trouvés sont mis hors du droit commun et déclarés la propriété de l'Etat. Dès qu'ils ont atteint leur dou-



(Abandon de l'Enfant dans le tour.)

(Reception de l'Enfant.)

zième année, les enfants mâles, en état de servir, doivent être mis à la disposition du ministre de la marine. Ceci ne s'exécute point, ceci n'a jamais pu être exécuté. Les commandants de bâtiments ont manifesté un tel éloignement pour ces mouses de par la loi, ils ont fait valoir de si bonnes et de si naturelles raisons pour démontrer que les enfants du

littoral, les fils des marins, sont pour la marine une préparation tellement préférable aux hospices des Enfants Trouvés, que cette prescription de la loi n'a jamais reçu même un commencement d'exécution. C'est par les désavantages de son côté pratique qu'elle s'est trouvée abrogée; elle ne méritait pas moins de l'être par l'iniquité de son principe. C'é-

tait en effet la restauration de l'esclavage ancien. A Rome, l'enfant trouvé appartenait à qui l'avait recueilli et élevé. En France, c'est été l'Etat qui, prenant ces soins, se fut attribué cette propriété. La différence n'eût été que dans la qualité du maître: l'enfant eût toujours été esclave; et cela, sans doute pour le punir d'un abandon dont il est trop puni lui-

même, et pour être indemnié d'une charge que ses père et mère ont imposée à l'état, qui ne saurait légitimement donner de recours que contre eux. Les enfants trouvés ne sont donc pas marqués, malgré la loi. Ils sont placés chez des cultivateurs ou dans des ateliers, par les soins des commissions administratives des hospices, à qui leur infirmité est déléguée, et demeurent sous cette dépendance jusqu'à leur majorité, à moins que les cas trop rares d'émancipation, de mariage ou de réclamation de la part des parents ne soient venus abréger ce terme. Les exceptions, nous le savons, sont très-peu communes; la règle est que l'enfant trouvé travaille sans salaire qui lui profite jusqu'à vingt ans, et que, quand cet âge a sonné pour lui, il devienne libre, ce qui, peut malheureusement dans la réalité se traduire par être sans appui, sans guide et exposé à tous les mauvais conseils de la misère.

Nous ayons dit que la jurisprudence était incertaine. L'exposition d'un enfant est condamnée par nos lois, et nous remercions que les circonstances qui l'accompagnent peuvent être si diverses et sont quelquefois si difficiles à apprécier, qu'une peine uniforme serait, pour la plupart des cas, injuste. Mais ce n'est pas l'appréciation de ces circonstances qui a amené les inégalités les plus disparates dans l'application des peines. Des cours n'ont vu dans une exposition de part qu'une exposition de part; d'autres ont voulu y voir la suppression de l'état civil d'un individu. De la trois mois de prison infligés d'un côté, tandis qu'une peine de quinze ans de travaux forcés était prononcée d'un autre.

Le décret de 1811 n'avait donc ni résolu la difficulté administrative, ni servi à fixer clairement la pénalité; mais du moins il devait avoir pour effet d'en rendre l'application rare et d'ôter tout prétexte atténuant à l'exposition d'un nouveau-né. Il avait ordonné qu'un hospice d'enfants trouvés pourrait être établi dans chaque arrondissement, et qu'un tour devrait être pratiqué dans chacun de ces hospices. Le dépôt d'un enfant dans un tour garantissait à la mère un secret complet et était un acte déclaré innocent, celui qui, au lieu de le porter à cette crèche hospitalière, où il passe immédiatement du sein de celle qui l'abandonne aux soins d'un infirmier, se rendait toujours dans l'atelier, coupant le lien qui le unissait malheureux en l'exposant dans un lieu plus ou moins fréquent, celle-la n'était digne d'aucune pitié, et les tribunaux savaient qu'ils devaient sévir. Voilà, sous le point de vue pénal, le service qu'avait rendu le décret.

Mais bientôt l'insitution du tour s'est trouvée attaquée de plus d'un côté. Nos lecteurs savent sans doute se rendre compte du tour avant que le dessin qui accompagne cet article l'ait mis sous leurs yeux; nous l'avons cependant regardé comme nécessaire, et nous croyons devoir ajouter que le tour est un cylindre en bois convexe d'un côté et concave de l'autre, tournant sur lui-même. Le côté convexe fait face à une rue, tandis s'ouvre dans l'intérieur d'une salle de l'hospice à une somptueuse estampe auprès à l'extérieur. Une femme veut elle exposer un nouveau-né, elle avertit la personne de garde par un coup de sonnette. Aussitôt le cylindre, décrivant un demi-cercle, présente au dehors, sur la rue, son côté vide, reçoit le nouveau-né, et l'apporte dans l'intérieur de l'hospice en achevant son évolution. Ainsi la personne qui dépose l'enfant n'a été vue par aucun des servants de la maison, et elle aura pris ses mesures pour n'être pas aperçue des passants. Son secret sera donc bien gardé, en même temps que le petit abandonné ne sera point exposé aux infirmités de l'air.

Mais la population croissant et le nombre des enfants trouvés croissant avec elle, le chiffre total de leur dépense surtout devenant plus considérable parce que les bons soins et la suppression de l'exposition loin de l'hospice avaient rendu les proportions de mortalité moins grandes, quoique bien élevées encore, les conseils généraux ont pensé que le tour, son mystère, les facilités qu'il présentait, étaient comme une provocation à l'abandon des enfants et qu'il y avait lieu de s'inquiéter de plus en plus des conséquences qui arriveraient à redoubler le nombre des enfants trouvés, on arriverait à redoubler par conséquent la dépense de ceux-ci. Les défenseurs du tour ont dit, et vainement, que c'était une erreur de croire qu'il encourageait la corruption de la morale publique; qu'il y avait d'autant plus d'enfants trouvés, proportionnellement aux naissances légitimes, que les mœurs étaient plus pures, et d'autres termes, que moins il y a de naissances légitimes dans un département, plus le nombre des enfants trouvés est considérable. Ainsi ils ont fait observer que le département d'Ille-et-Vilaine, celui de France où les naissances naturelles sont le moins nombreuses, est en même temps celui où les enfants trouvés sont le plus nombreux par rapport au nombre des enfants légitimes; que, d'un autre côté, le département de Seine-et-Loire, qui est le troisième dans l'ordre des naissances naturelles, c'est-à-dire le plus corrompu de tous les départements après ceux de la Seine et du Rhône, est celui qui compte le moins d'enfants trouvés relativement au nombre des enfants légitimes; que cette règle ne souffre de remarquables exceptions qu'à Paris, à Lyon et dans les grandes villes, et qu'ainsi on est forcé de reconnaître que le sentiment de la honte fait abandonner beaucoup plus d'enfants que la démoralisation.

Ces raisons, et beaucoup d'autres, ne l'ont pas empêché partout, et dans plusieurs départements, comme dans le Haut-Rhin et le Bas-Rhin, les tours ont été supprimés, sans que pour cela le nombre des naissances illégitimes ait été moins élevé, bien au contraire. Le Bas-Rhin compte soixante-dix-neuf de ces naissances sur mille enfants, tandis que le département d'Ille-et-Vilaine, qui a sept tours ouverts, ne donne que vingt et une naissances illégitimes sur le même total. De plus, les chiffres font voir que dans plusieurs grandes villes, avant comme après l'établissement du tour, le chiffre des entrées a été à peu près le même. On n'a donc rien gagné sous le rapport moral. On n'est pas arrivé à un résultat plus significatif sous celui de l'économie, et, de plus, on a substitué

un arbitraire local, souvent appliqué à contre-sens, à une règle sage, à une mesure uniforme. En les tours sont fermés, mais dans le département où ils sont ouverts, et l'on y envoie des enfants de loin, ce qui expose leur vie, et ce qui met à la charge des abandonnés de ce qui leur fera ferme. C'est un état de choses intolérable, contre lequel les conseils généraux réclament et ont fait, et que ceux qui sont les plus en retard dans leur opinion regardent comme plus lâcheux même que l'adoption d'un système qui n'est pas le leur, mais qui aurait du moins le mérite d'être général.

À Paris, où le nombre des enfants abandonnés n'avait pas suivi une marche ascendante, malgré l'augmentation du nombre des habitants, et où l'accroissement dans la population des enfants trouvés ne venait que du bienfait de la vaccine, des soins hygiéniques, de la surveillance exercée sur les nourrices, et de l'inspection fréquente des enfants, toutes mesures qui ont diminué les cas de mort; à Paris, dans les derniers mois de 1857, il a été pris un parti pour arriver, non pas à arrêter une augmentation qui ne se manifestait pas, mais à faire décroître le nombre des abandons, et par conséquent le chiffre des dépenses. On n'y avait pas songé tant que la mort s'était chargée de déclarer les naissances; mais quand elle l'a plus rendu ce triste service, on a été effrayé de l'importance du budget. La loi n'a été adoptée ni la clôture du tour, comme dans certains départements, ni son ouverture mystérieuse, comme dans ceux qui sont demeurés fidèles à l'esprit de cet article du décret de 1811; on a fait du tour une espèce de pièce où viennent se faire prendre les pauvres mères anxieuses la honte surtout fait le plus souvent adopter le parti extrême de déposer leur enfant. C'est pour que leur faute ne soit pas connue, c'est pour que le déshonneur et le déchéatement ne soient pas portés dans leurs familles, qu'elles se rendent en secret au tour de l'hospice de la rue de la Bourbe. Elles s'amusent, mais au lieu de voir leur tour offert à leurs enfants, elles sont entourées par des surveillants sans aiguets, et apprennent qu'on s'en rend aucun sans déclaration.

Dans un rapport que nous avons sans les yeux, adressé à la suite de l'adoption de ces mesures nouvelles, par M. le préfet de police à M. le ministre de l'intérieur, cet administrateur est amené à reconnaître que deux de leurs conséquences ont été, que plusieurs infanticides ont été commis (1), et que les expositions d'enfants nouveaux nés ont été plus nombreuses. Il est grave d'avoir ce double avis à faire; et quant aux intérêts de la morale, nous ne croyons pas qu'ils aient été bien servis par la mesure qui a substitué à la libre liberté de l'enfant, on propose à la mère qui fait mine de vouloir déposer son fils de lui acheter une somme mensuelle si elle consent à le garder. On comprend combien de fois la comédie du soulagement de dépôt doit être jouée, uniquement pour arriver à ce dénouement intérieur. La dépense peut être moins élevée, mais elle est beaucoup plus mal entendue. Aussi, plusieurs conseils généraux, qui n'étaient pas moins que la ville de Paris préoccupés des souffrances auxquelles les condamnent les enfants trouvés, n'ont pas hésité à dire maintenant comme celui de l'Aréage en 1840: « si, d'un côté, nous sommes comme eurent peut amener une économie dans la dépense, on doit craindre, d'un autre de compromettre la morale publique, en laissant croire à la portion peu éclairée de la population qu'on accorde une indemnité pécuniaire pour un acte toujours délictueux pour la société; » et comme le conseil général de l'Aveyron, dans la session de 1842: « Une parole mensure est un outrage à la morale, et une espèce de prime pour le libertinage. »

Voilà donc en quelque sorte trois systèmes concurremment en pratique; la suppression déclarée du tour, son ouverture sérieuse et réelle, son ouverture simulée ou sa suppression déguisée. Si nous prenons tous les points de cette importante question, nous venons sur chacun d'eux la même divergence d'opinions, la même contradiction dans l'application. Ce qu'il faut donc nous demander à grands cris, c'est une législation sérieuse qui nous donne un objet à nous respecter; c'est un système un, lequel ne sera pratiqué que pour ce qu'il est, et quand la honte des enfants aura été enlevée aux commissions administratives peut être défrayer un gouvernement, représenté par ses préfets. Mais comme cet état de choses si désirable se fera peut-être encore attendre, qu'il nous soit permis, avant de terminer, d'ajouter un dernier mot sur une mesure qui peut avoir de bons effets, de compter des abandons et amener des économies, si son effet loyallement, mais qui n'est qu'un moyen odieux quand on le comprend et quand on l'emploie comme on l'a fait dans plusieurs départements.

Le déplacement est la translation des enfants trouvés dans une commune éloignée du département, ou même dans un département limitrophe. Si cette translation était opérée dans le premier âge, si on avait le soin de bien rendre public, qu'on recourra toujours à ce moyen, on empêcherait par là certains mères de concevoir l'espérance, en faisant porter leur enfant nouveau-né au tour par un message avec lequel elles sont d'intelligence, de voir ce bébé et le leur rapport à titre de non-né, leur procurant salaire, un enfant qui, également aux parents qui peuvent être tentés de déposer leurs enfants, se fait tant qu'ils pourront, sans les avoir à leur charge, et les pas perdre de vue, tout espoir de les voir devenir libres d'eux; enfin, on mettrait d'accord et l'intérêt des hospices et celui de la conservation des biens et des devoirs de famille. Mais ce n'est point ainsi qu'on procède, et ce sont de plus larges résultats d'économie que l'on veut

(1) La session des conseils généraux de 1845 n'a pas été favorable à la mesure de la suppression du tour. Le conseil général de la Dordogne, entre autres, a été forcé de reconnaître que, depuis qu'elle avait été adoptée, les infanticides se sont multipliés dans le département, dans une mesure proportionnelle à la loi. Les conseils généraux de divers autres départements ont eu la même conséquence. Elles se sont refusées, cette année encore, à fermer aucun de leurs tours, même à titre d'essai.

à attendre par un calcul et un moyen devant l'odieux desquels quelques commissions administratives n'ont pas reculé. Quand les enfants sont parvenus au second ou au troisième âge, quand de bons d'affection se sont formés entre eux et les femmes auxquelles on les a données à nourrir, ou les familles d'agriculture, ou d'ouvriers qui ont été chargés de les élever, tout d'un coup on vient annoncer que ces enfants vont être transférés dans un autre département, et l'on signale à ces nouveaux parents adoptifs, toujours bien aises et souvent pauvres, qu'il faut qu'ils consentent à les garder sans salaire, à se surcharger pour alléger l'administration, ou à se voir enlever leurs fils, leurs filles d'adoption. On s'empêche sur leurs bons sentiments sans prendre même la peine de déguiser le sentiment mauvais qui inspire ce calcul. Nous ne savons rien de plus immoral, de plus odieux, rien qui mérité davantage d'être flétri par l'indignation publique.

Les auteurs d'un tel inconscience ouvrage, comme par l'hospice, que nous avons eu à consulter plus d'une fois pour ce tour travail (1), reposaient sur le déplacement des enfants, mais demandant la suppression des tours. Notre conclusion sera aux trois quarts opposée à la leur. Nous croyons le déplacement constamment annoncé et réellement opéré dans le premier âge, une mesure qui n'a rien que de moral et qui a son utilité. Nous croyons la suppression des tours un expédient dont les avantages financiers ne sauraient déguiser le danger. Nous croyons enfin que jamais question n'a été faite à faire cesser les incertitudes de la loi, l'anarchie des mesures administratives, les contradictions des tribunaux, et à constituer le tuteur des enfants trouvés avant leur majorité, comme leur patron après.

Chronique Musicale.

L'ESCLAVE DE CAMOENS. — ANNA BOLENA. — BASTRIË DE BLANCHIE. — M. RONCINI. — LES CONCERTS. — NOUVELLES PUBLICATIONS.

L'Opéra-Comique a mis au jour, le mois dernier, un ouvrage en un acte, à l'endroit duquel *l'Illustration* est en retard. Il est petit, tout petit; nous, si petit qu'il soit, il ne doit point passer inaperçu, et nous devons répéter nos mots à son égard.

Parlons donc, avant tout, de *l'Esclave du Camouens*. C'est une esclave est une jeune fille, une Indienne, et, si faut tout dire, une bayadère; mais cette bayadère est un ange de candeur, de vertu, de dévouement et de fidélité. Camouens la rapporte de Goa à Lisbonne, et c'était pendant la nuit son logement; car, cette esclave prise, il ne possède rien au monde que son génie et ses manuscrits, et n'a de quoi payer ni son logement ni sa nourriture. Vous le croyez bien empêché? C'est que vous êtes, hélas! que de siècle pistif ou l'ont né sans plus que ce qu'est qu'un poète. Camouens n'en est pas moins l'un des plus heureux hommes du monde. Il fait des vers toute la journée, il dort pendant la nuit sur les deux oreilles, il mange à discrétion, bot de même, et ne soigne seulement pas à se demander d'où cela lui vient.

Voici ce que se passe tous les soirs à son insu : Des qu'il est endormi, — et il a l'heureuse habitude de s'endormir aussitôt qu'il est couché, — Griselda revêt son costume de bayadère, sa robe l'ère et d'une entore blancheur, comme dit M. de Planard, son voile de gaze transparente et son turban de cachemire. Ainsi parée, elle se rend sur les bords du Tage, au heux où les nobles dames et les cavaliers élégants de la cour viennent respirer l'air frais de la nuit. Là elle exécute les danses pittoresques de son pays, et produit ces effets marqués auxquels on ne voudrait point croire si l'on n'avait pas vu Carlotto. Gris. Elle chante les danses, elle entraîne, elle subjugue les cavaliers, et recueille une abondante moisson de crânes et de dours, avec lesquels elle paie loyalement l'avare hôte qui la loge et qui nourrit Camouens.

Cet hôte n'est pas seulement avare, il est poltron, et se fait payer très-cher ses verrous. Camouens est un hôte dangereux, qui jadis a fait des vers où il chantait la patrie, et possédait l'insurrection jusqu'à blâmer les criens du gouvernement. Le gouvernement s'est fâché, comme de raison : Camouens est prisonnier, il se cache, il est perdu si on le trouve, et quoique lui aura donne asile au affaire à la sainte Inquisition. Juste maintenant à quel prix le rusé hôte a dit lui louer son triste logement et lui vendre son yssé de Porto, ses oranges et son *olla podrida*!

Or, il est arrivé qu'un jeune et vaillant cavalier, à force de voir danser Griselda, a comeu par elle une passion violente. Il se met à sa poursuite, il découvre le lieu de sa retraite, et se présente à l'improvise devant l'hôte terrifié. « Quelle est cette jeune fille qui est logée chez toi, vieux compta? » L'autre me, comme de raison. Mais au moment même Griselda paraît, et le jeune officier, qui est pressé au d'arriver, dit adieu avec elle par une dévotion des plus cavalières. Survant Camouens, lequel se montre fort scandalisé, il a le droit de l'être, car, de son côté, il aime Griselda. Reste à savoir lequel des deux sera aimé. L'officier entre en porter la question en demandant son nom et son adresse. « Je suis, dit-il, don Sebastian, roi de Portugal. — J'en suis fort aise, répond Griselda, et je vous en fais mon compliment. Quant à moi, je ne suis que l'esclave de Camouens, mais si j'étais libre, au lieu d'être esclave, j'aurois peut-être avouer que j'aime celui qui est mon maître. »

(1) *Histoire des Enfants Trouvés*, par MM. Terme et Montfaucon, Paris, Paulin, 1840; in-8.

Si ce ne sont ses paroles expressées. C'en est des seules.

Bienôt, en effet, elle devient libre, et elle fait comme elle a dit; après qu'on Dom Sébastien, qui ne veut pas se montrer moins délicat qu'un bavardier, amène l'arrêt de prescription lancée contre le poète, ôte solennellement devant lui son chapeau à plumes, et le proclame l'honneur et la gloire du Portugal, ce qui, de sa part, est d'autant plus beau que la *Lusitane* n'est pas encore sortie du portefeuille de Camoëns.

Tout cela forme un petit acte assez agréablement tourné, et orné d'un certain nombre de morceaux de musique qui ne font aucune peine à entendre. Il pourrait s'y trouver plus de valeur sans doute, à plus d'entraînement et de chaleur. C'est de la musique *française* et calquée comme une maitresse d'avril. Cela n'a rien de la révolution dans l'art, et à quoi bon les révolutions? — Mais aussi cela n'a rien de la fatigante et du fait tout nul aux oreilles, rare et précieuse qualité par les temps qui courent!

C'est, du reste, le début, sur la scène de l'Opéra-Comique, de M. Flotow, jeune et gracieux compositeur dont les abonnés de *l'Illustration* connaissent déjà la musique.

Épousé des efforts qu'il avait faits pour mettre au monde ce frère et délicat enfant, l'Opéra-Comique s'est endormi. Ne troublons pas son sommeil.

A l'Opéra, *Dom Sébastien* poursuit glorieusement sa carrière, et l'on applaudit toujours avec ferveur le beau cortège funèbre du troisième acte et les magnifiques harmonies du quatrième. M. Duprez chante maintenant comme dans ses meilleurs jours. Nous croyons que la sage modulation avec laquelle M. Donizetti a écrit le rôle de Dom Sébastien est pour beaucoup dans ce retour de jeunesse.

L'Opéra-Italien ne ressemble point à ses deux amis. Il n'a pas plus fait obtenir un succès qu'il en convoite un autre. L'ambitieux! Après *Marta di Bohem* le *Fantasma* était venu se mettre en ligne; après le *Fantasma*, *Anna Bolena* s'est présentée. Cette première tentative n'a eu que la moitié réussie; M. Salvini, malade, n'a pas complètement répondu à l'attente de *dilettauti*, que le souvenir de *Roberta* rendus difficiles. Mademoiselle Nissen et madame Brambilla ont dignement rempli les rôles du page Anouï et de Jeanne Seymour; madame Grisi, dans celui d'Anna Bolena, a déployé toutes les grâces de sa personne, tous les charmes de son regard et de son sourire, toutes les richesses de sa voix; elle en a d'admirables mouvements de passion; elle s'est montrée grande cantatrice et grande tragédienne; mais tout cela n'a pas suffi pour alléger le fardeau que M. Fomnari avait à porter. Ce fardeau, trop lourd, hélas! c'était le souvenir de Lablache. Et pourtant M. Fomnari a de robustes épaules. Qui pourra jamais remplacer Lablache? Et pourquoi le remplacer, puisque le voilà revenu?

Il est revenu, il a reparu dans *Don Pasquale*, avec sa robe de chambre de bain et son bonnet à fourrure, avec sa belle perruque rousse, ses bottes vernies, son habit vert-ponce et son canotier triomphant. Dieu sait comme on lui a fait fête, et de quels applaudissements on l'a salué, et de quelles acclamations, et de quels rires francs et joyeux! A côté de lui se trouvait M. Bonconi, qui a complété l'ambition dans le rôle du docteur Malatesta. Sa voix a pas autant de volume que celle de son devancier, ni même autant d'agilité; mais, en revanche, comme son chant est expressif, comme sa griffe est spirituelle! Comme son regard est fin et arripé! et que cet accord parfait du chanteur et de l'acteur se rencontre rarement au théâtre!

Le succès de M. Bonconi a été complet. Son triomphe a été plus brillant encore, ces jours derniers, dans le *Borghese di Scialoja*, où il a pris le rôle de Figaro. Jamais, depuis Pellegrini, nous n'avions vu un Figaro si léger, si saillant, si spirituel, si mâle. M. Bonconi est évidemment l'un des plus charmants chanteurs d'aujourd'hui.

Les concerts vont commencer. Selon son habitude, M. Berlioz a ouvert la marche. Son premier concert avait rempli la salle du Conservatoire, et plusieurs des morceaux qui formaient son programme ont provoqué des applaudissements unanimes. Son second concert aura lieu le 27 janvier.

En attendant, les productions musicales écoulent de tous côtés et s'évalent aux vitres de tous les marchands, fraîches, brillantes et en grande toilette. C'est-à-dire ornées de lithographies plus ou moins correctes, plus ou moins enluminées. Chaque compositeur de salon a fait son album. Jamais il n'y avait eu autant d'albums que cette année, et nous aurons grand-peine à les désigner tous. Parlons seulement des plus remarquables. Celui de mademoiselle Lora Pinguet se recommande, comme toujours, par des mélodies simples, faciles, communes quelquefois, souvent aussi pleines de charme et de grâce. Un professeur d'harmonie y trouvera bien par-ci, par-là quelques procédés à reproduire, mais Dieu nous préserve d'avoir rien de commun avec les professeurs d'harmonie!

En revanche, rien n'est plus correct que les compositions de M. A. Thays; son style est pur, sa phrase claire et limpide, sa pensée naturelle est toujours d'une fraîcheur remarquable. Son album renferme neuf romances, parmi lesquelles nous citerons particulièrement: *Pourquoi?* — *Berthe aux pieds nus* — *Fiez-vous donc aux fleurs!* — *du Conte du Chêne*, — et *la Promenade sur l'eau*, charmant petit duo qui nous deux voix sont agréables avec beaucoup de grâce.

Il y a plus d'imagination encore, plus de force, plus d'ampleur dans l'album de M. Labarre. Les robes de cet artiste sont souvent d'un caractère élevé, et ont quelque peine à tenir dans le cadre restreint de la romance; son chant est large et expressif, son harmonie riche, étoffée, pleine d'habiles modulations et de pittoresques surprises. *Le Fil d'Or*, *le Cour perdu*, sont deux charmantes chansonnettes qui donnent un grand air au recueil qui il a publié cette année et auxquelles on ne saurait préférer que *la Fille du soldat* et *l'Écho*.

Pourquoi madame Héralut ne lui-e-elle pas de romances? elle y réussirait sans doute à merveille, car elle a tout ce qu'il faut pour cela: la faculté de créer des chants nouveaux et le

sentiment des effets harmoniques. Mais madame Héralut est pianiste, et elle écrit pour son instrument. La grande valse en *mi bémol* qu'elle vient de publier chez l'éditeur Pacini est un morceau très-brillant, et qui atteste à la fois une imagination et une habileté remarquable.

Les petites industries en plein vent.

L'industrie est la reine du dix-neuvième siècle; elle trône dans les splendides magasins de la capitale, véritables palais féeriques où l'aristocratie de l'or, la mode aujourd'hui, vient lui faire sa cour. Mais dans l'encrement de son règne, Sa Majesté a en le bon esprit de ne point oublier son origine roturière; elle est bonne princesse et ne délague pas de fonctionnaire de son pied royal l'asphalte de nos trottoirs ou le pavé de bois de nos rues.

Comme le soleil, l'industrie luit pour le monde; mais pour quelques privilégiés qui se vautrent largement à la résplendissante chaleur de l'astre, combien de plus petits ou de moins habiles n'ont qu'un trempé et qu'un pauvre rayon!

Au matin de la vie, chacun part, avec son bagage d'espérance, pour cette périlleuse course au clocher dont le but est parfois la renommée, et toujours la fortune. Quelques-uns arrivent... mais le plus grand nombre reste en chemin.

Voici d'abord un de ces malheureux petits exilés que la Savoie, le Piémont, le duché de Parme, envoient tous les hivers sous notre ciel brumeux, eux, pauvres enfants ces-là sous le soleil du Midi.

« Va, petit, lui dit le père, va chercher fortune à Paris. A Paris, tout le monde est riche; ici nous n'avons pas assez de pain pour vous tous. »

L'enfant pleure; sa mère l'embrasse; son père le bénit; ses petits frères et ses petites sœurs ont leur sort... car il va voir Paris! Paris, ce pays de Cocagne des pauvres gens qui le voient du loin!

Il part le cœur gros; mais l'espérance le soutient, l'encourage. Bien souvent il détourne la tête pour voir encore sa mère, qui lui dit adieu, et sa chaudière, qui semble lui sourire au soleil... Mais bientôt il ne voit plus ni sa mère ni sa chaudière; il marche, il marche vers la terre promise; le soleil scintille l'abandonner aussi et rester au pays... Il arrive dans la ville aux merveilles... il se perd toute fois dans son brouillard et dans ses rues bruyantes; il vient, triste, harassé, frapper le soir à la porte du maître auquel il est recommandé.

Le maître est toujours un ancien patriote de l'enfant. Nous disons ancien, car il est devenu Parisien grâce à l'industrie... Il exploite d'ordinaire une branche industrielle de modeste apparence; mais le brave homme, avec cette effrayante éronomie dont les Auvergnats et les Savoyards savent seuls le secret, a su amasser un petit trésor mystérieux et caché. Il accueille le pauvre petit, et veut bien, pour un jour, lui donner pour rien une écuelle de soupe et une place dans la souperie où couchent ses autres prolétaires... L'enfant s'endort de fatigue, et rêve au pays et au foyer paternel... mais, au milieu de son beau rêve, une main le secoue et l'éveille:

« Allons! parsseu! tu es à Paris, et à Paris on ne dort pas, on travaille; il est six heures, en besogne!... et si, ce soir, tu ne me rapportes pas vingt sous... n'auras pas de soupe... marche! »

Le rude tuteur des petits exilés exerce presque toujours la profession de fustige, ce qui est le dernier échelon de l'industrie du ramoneur, sa première industrie. Il a passé par bien des misères et par bien des chemins avant de parvenir à ce faite de prospérité. Il formait son tour des élèves, et le plus souvent il les exploite. Dès le matin, il les lance sur le pavé de Paris, avec leur sac de suie sur le dos; il faut qu'ils rapportent en rentrant leur salaire de la journée, fixé à un minimum rigoureux, sous peine de ne point souper, et quelquefois de pis. Le pauvre petit diable se met donc à parcourir les rues; il offre, de sa voix criarde, ses services aux habitants endormis encore; et si la journée se passe sans qu'il ait recueilli la somme exigée, il n'ose plus rentrer chez le maître, car le maître le battrait. Il s'assort de courage sur le bord d'un trottoir, et demande aux passants un petit sou pour compléter sa recette; et souvent il va passer sa nuit à la souricière de la préfecture de police, où lui conduisent les agents qui l'ont surpris en flagrant délit de mendicité. Voilà à quoi se réduit cette fortune qu'il venait chercher à Paris.

S'il échappe aux agents de la police, et si sa charité publique lui fait défaut, la crainte du terrible patron le pousse parfois à recourir au vol, pour ne point rentrer au logis sans le tribut obligé.

Quelques-uns, plus ingénieux, plus industriels, emulent diverses professions pour satisfaire l'avidité exigée du maître; ramoneur le matin, ils deviennent dretrois-un milieu de la journée, et le soir, à l'heure de la promenade, ils montrent aux passants une marionnette, leur compatriote, un petit cochon d'Inde, une souris blanche, ou quelque autre enstosité des moins curieuses. Les plus malins jouent de la vielle, et grincet ces éternels réfrains populaires auxquels on s'efforce de se soustraire en donnant quelque monnaie au musicien.

Alléché par les profits de cette industrie musicale, si l'enfant persévère dans sa vocation, et qu'il achete un jour son indépendance au moyen de quelques économies qu'il abandonne à son patron, il fait l'acquisition d'une serpente, et il va à la voie de la fortune; c'est-à-dire que les vingt ou trente sous qu'il gagnera chaque jour, en tournant la manivelle de son instrument seront pour lui, et non plus pour son protecteur. Il devient professeur de chant, et forme des élèves parmi les serins des portières du faubourg Saint-Marcien, à raison de 10 centimes la leçon.

Il parcourt ainsi le rude sentier de la vie, cherchant la

fortune, et trouvant à peine le pain de chaque jour. Les années s'écoulent, et la fortune ne vient pas; il s'accrode un soir sur sa pauvre serpente, et rêve tristement au pays. A sa chaudière, à sa vieille mère morte loin de lui; il se rappelle avec amertume ces mots que lui dit son père en lui faisant ses adieux: « Va, petit, va faire fortune à Paris! »

Il jette alors un triste regard sur le débâtement de sa veste et sur son instrument détaché, et se prend à regretter de n'avoir pas em brassé une industrie moins artistique, mais plus lucrative.

Un de ses anciens camarades de ramonage, avec lequel il a parcouru autrefois bien des chemines, vient à passer près de lui. Ce gaillard-là a compris que la musique était une carrière trop futile pour être lucrative, surtout lorsqu'elle ne s'adresse qu'à des serins... Il a compris son siècle, le siècle de l'industrie... il s'est fait industriel.

Tandis qu'il était ramoneur, une cuisinière génoise lui lit un jour la largesse d'une peau de lapin; il vendit cette peau, on lui en donna 20 centimes. Cette opération commerciale lui révéla sa vocation! Il devint marchand de peaux de lapins... Ces ventes 20 centimes furent la première source de fonds de sa maison de commerce... Les fonds furent affectés à l'achat de deux autres peaux, qui produisirent 40 centimes... bénéfice clair et net de 100 pour 100...

Il prend aujourd'hui la qualité de négociant en fourrures de basse-cour, et s'il a conservé sur son visage une mine qui rappelle sa première profession, il porte à ses pieds des guêtres d'une blancheur irréprochable pour attester qu'il ne grimpe plus dans les chemines. Son commerce a prospéré, ainsi qu'on peut en juger par le nombre considérable de peaux qu'il tient sous son bras, et le vaste sac dont il est muni prouve qu'il est en position de faire des achats bien autrement importants si une bonne occasion s'offre à lui.

En considérant la tenue confortable de son ancien camarade, le pauvre joueur de serpente se dit en soupirant: « J'aurais mieux fait de me faire marchand de peaux de lapins, ou bien encore étendeur de casseroles et fondeur de fourchettes, comme ce riche Auvergnat qui passe là-has!... »

L'industrie en plein vent, la petite industrie vagabonde et hétéroclite, change de caractère et d'aspect suivant les divers quartiers de Paris.

Ainsi le ramoneur, le joueur de serpente, le marchand de peaux de lapins, l'étendeur de casseroles ne se rencontrent guère que dans un rayon assez éloigné du centre de la capitale.

Le centre de Paris, appartenant au Parisien; c'est le Parisien qui l'exploite... il s'y installe comme chez lui, et semble vouloir faire aux étrangers qui affluent au cœur de la grande ville les honneurs de l'industrie parisienne.

Le type du genre, le plus hardi, le plus habileur, le plus mâle, est sans contredit le marchand de chaînes de sûreté. C'est sur les larges trottoirs du boulevard Montmartre ou du boulevard des Filles du Calvaire qu'il établit son éventaire volant (avec ou sans jeu de mots); ces objets modernes affectent une toilette de plus recherchées, achetée, louée ou empruntée à quelque marchand d'habits du Temple; ils portent d'incroyables cravates et des paletots de l'avant-dernière mode... La société industrielle et commerciale se compose de trois catégories, soit, si l'on aime mieux, de trois complètes. Le plus distingué des trois par ses manières, sa tenue et son éducation grandiose, se consacre à la vente; il se place derrière son éventaire et énumère les avantages, la qualité et le prix du produit; son marchole de ses chaînes de sûreté, c'est le marchand. Un second, celui dont la vie exerce aperçut et recomandé dans les agents de la police et les sergents de ville ou habits bourgeois, se pose auprès de la boutique dans l'attitude d'un aucteur; il semble examiner avec une grande attention la marchandise vantée, mais son regard tombe au loin l'approche de l'ennemi; ce second associé remplit les fonctions de gendarme. Le troisième enfin, vêtu plus simplement que les deux autres, se donne la physionomie la plus honnête qu'il peut, il se grime autant que possible en candide provincial, en chaland naïf et sérieux. Il se tient à distance de l'éventaire et semble écouter d'abord avec une certaine méfiance l'énumération des mérites de la marchandise débitée par le marchand... Si quelques badauds s'arrêtent, il les regarde avec un demi-sourire d'incrédulité et semble les consulter tacitement pour savoir s'il doit croire tout le bien qu'il entend dire de cette fautive chaîne de sûreté.

« Voyez, monsieur, lui dit le marchand d'une voix de *trougnon*; voyez, monsieur, examinez, palpez, essayez; la vue n'en coûte rien; chaînes de sûreté en caoutchouc élastique et solide, résistantes pour garantir les montres, bijoux et flacons contre les tentatives des voleurs! Voyez, monsieur, 50 centimes, les chaînes de 25 sous! 75 pour cent au-dessous du prix de fabrication... Voyez, monsieur; examinez, monsieur; achetez, monsieur. »

Et le vendeur met dans la main de l'acheteur (c'est la qualité de l'étranger associée) une de ses merveilleuses chaînes. Celui-ci finit de ne vouloir pas la prendre; mais le marchand le force à la garder, en lui criant: « Examinez, monsieur; la vue n'en coûte rien! » L'honnête acheteur examine donc, il tire la chaîne dans tous les sens pour s'assurer de sa force et de son élasticité; pen à pen sa physionomie prend une expression de confiance, d'admiration; et, entraîné par la qualité supérieure de la chaîne, par son prodigieux bon marché, au fait il dit au marchand: « Je la prends. » Il se la fait envelopper, la met dans sa poche, pose ostensiblement 50 centimes et s'éloigne. Quand il a fait dix ou quinze pas, il revient, remet la chaîne sur l'éventaire, reprend ses 50 centimes, et recommence à en acheter une autre, ou la même, avec les mêmes formalités. Si un badaud, alléché par l'exemple du commerce, achète après lui une chaîne, l'opération est terminée; sinon, c'est à recommencer indéfiniment, jusqu'à ce que le gendarme soufflé tout bas ce mot d'alerte: « À faire la rause (la police)! »

Aussitôt, et en un clin d'œil, l'éventaire est plié, mais sous le bras comme un chapeau de bal, et la maison de commerce va s'établir entre pas plus loin, et répéter ses opérations. Il

arrive parfois qu'un chaland sérieux, après avoir acheté la chaîne de sûreté, ne trouve plus sa montre dans son gousset. Preuve irréfutable de l'utilité de la chaîne.

Mais le soir vient, et les trois compères vont déposer leur fonds de commerce chez un marchand de vin. Ils font sur une table vineuse l'inventaire de leurs opérations; il se trouve souvent que le vendeur a vendu soixante chaînes, bien qu'il n'en ait que vingt-cinq dans sa boutique, et qu'en dernier résultat ces vingt-cinq lui restent intégralement pour servir à la vente du lendemain. Ce problème, qui embarrassait peut-être les syndics les plus experts du tribunal de commerce, s'explique et se résout par un mot: — les soixante chaînes vendues par l'associé vendeur ont été achetées par l'associé altumeur.

Le mystère est expliqué. Cependant, comme trois associés ne vivent pas en s'achetant réciproquement des chaînes de sûreté, nos industriels laissent leur boutique au cabaret et



(Ramoneur.)

voit se livrer, à la clarté du gaz, à un autre commerce plus lucratif: ils deviennent marchands de contremarques; si le trafic ne donne pas assez pour occuper les trois intéressés, l'un d'eux, l'altumeur, endosse une blouse et devient ouvrier de facras à la porte des théâtres et des concerts: il place un petit tapis ou son mouchoir sur la roue pour garantir contre



(Joueur de srinetie.)

la soufflure de la boue la robe de la bourgeoise ou le tweed du bourgeois; ce bon office lui rapporte quelques doubles décimes qu'il verse fidèlement dans la caisse sociale.

Non loin de la fameuse échoppe où se fabrique et se dé-



(Marchand de peaux de lapins.)

bite la galette du Gymnase, n'avez-vous pas remarqué encore une petite industrie en plein vent? C'est là, sur le bitume du boulevard Bonne-Nouvelle, qu'un modeste et savant astro-



(Fismeur et fondeur de cuillers.)

nome vient chaque soir demander à l'industrie les profits que la science seule ne donne pas. Cet estimable Galilée moderne, coiffé d'un bonnet grec et revêtu d'une redingote à la propriétaire dont la coupe surannée témoigne de la part

de celui qu'elle couvre un profond mépris pour les futilités de la mode, établi, à l'heure où le gaz s'enflamme dans les



(Marchand de chaînes de sûreté.)

lanternes, un magnifique télescope sur le trottoir du boulevard. Moyennant la faible rétribution de dix centimes, vous pou-



(Astronome en plein vent.)

vez vous donner l'utile récréation de voir des montagnes dans la lune, ou de découvrir une comète et sa queue non prévues par les savants de l'Observatoire.



(Marchand d'ombrelles pour les enfants.)

Un vénérable pair d'Angleterre, de passage à Paris, se livre à ces recherches intéressantes. Un jeune apprenti astrologue veille à ce que les voleurs à la tire ne fassent pas des explorations d'un autre genre dans les poches de ce noble étranger, tandis que sa vue et son attention voyagent dans la lune.

Remontons le boulevard, passons devant ces honnêtes marchands d'ombrelles d'enfants qui prononcent sans cesse leur légère pyramide des Tuileries aux boulevards, en face de la pauvre femme qui vend, au pied d'un arbre, de petits cornets de sable rouge et bleu à sécher l'encre sur le papier; descendons jusqu'à la place de la Bourse, cette église métropolitaine de l'industrie financière. Vis-à-vis des marches du temple, l'industrie en haillons, maigre, transie, grelottante, appelle encore les passants indifférents. Ce sont de pauvres enfants à genoux sur la dalle humide; ils vous offrent, d'une voix dolente, des *allumettes chimiques à l'essai*, à l'épreuve, à un sou le paquet, à deux sous la boîte.

Pendant que ces malheureux enfants vous pressent d'acheter leurs allumettes modernes, un peu plus loin, sur la

et de la faim. Ils s'endorment en espérant un lendemain meilleur.

C'est alors, et quand tous reposent, les riches sous leurs édredons, les pauvres sur leur grabat glacé, que l'industrie de nuit descend de la rue Maufiletard et s'empare de la ville. Elle parcourt les rues, la hotte sur le dos, le crochet à la main, et dispute aux chiens affamés les choses sans nom dont se compose son commerce. Après une nuit passée dans ces fouilles mystérieuses, le chiffonnier, fier de la lourde charge qu'il porte, va rejoindre sa femme, qui, plus diligente ou plus heureuse dans ses recherches, a rempli sa hotte avant lui, et l'attend, assise sur une borne, près de la porte d'un marchand de liqueurs qui va bientôt s'ouvrir.



(Marchande d'allumettes chimiques.)



(Chiffonnier.)



(Chiffonnière.)

place Saint-Georges, une bonne vieille femme, assise dès le matin devant l'hôtel de M. Thiers, offre aux servantes du quartier ses allumettes classiques dont personne ne veut plus; n'importe! elle les tient toujours dans sa main, et les offre toujours avec confiance, avec l'espoir de les voir apprécier un jour par quelque bonne âme du temps passé: elle lui donnera par-dessus le marché des feuilles de laurier, des bouquets d'ail, de l'amadou, un briquet, une pierre à feu; mais les jeunes servantes passent devant la bonne vieille sans



(Marchande d'amadou.)

s'arrêter, sans lui rien acheter... Elle les regarde passer tristement, mais sans se plaindre... elle attend.

Enfin, les pauvres industriels du soir regardent leur marmite, ou plus d'un cherche dans le sommeil l'oubli du froid

Les Caprices du Cœur.

NOUVELLE.

[Suite. — Voir t. II, p. 298.]



II.

Le cœur d'une femme est soumis à une foule d'accidents pathologiques, en d'autres termes, de phénomènes que certains

esprits acerbés, ou enclins à une véracité brutale, osent appeler des caprices.

L'étude approfondie de cette matière est sans contredit l'une des plus sublimes qui puissent séduire l'esprit humain,

et nous voyons pourtant que les bavards vulgairement connus sous le nom de philosophes ont eux-mêmes occupé de plusieurs belles-lettres tout à fait secondaires, telles que l'immortalité de l'âme, le système des monades ou la théorie des atomes érudits, que de consacrer leurs veilles ou leurs scalpels à l'examen de cet organe tour à tour si riche, si pauvre, si tendre, si dur, si reveche, si boudé, si fier, si despote, et finalement si amusant : le cœur d'une femme !

Nous déclarons souverainement que notre opinion est méritoire à cet égard. On, nous mettons au-dessus de toutes les volupés philosophiques l'honnête distraction de feuilleter du bec de notre plume les livres papillonnés de cette merveilleuse machine, — à moins cependant qu'on ne nous propose de venir faire des ronds dans un puits.

La comtesse Clarisse — on devina peut-être que les réflexions précédentes nous ont été inspirées par cette intéressante héroïne — se trottait dans son boudoir, fait empêcher de déboulonner le chaos ou flattait ses pensées. Elle n'eût pas été plus embarrassée pour diriger sa course sans avoir saisi sur un océan sans côtes, qu'elle ne l'était de se rendre un compte fidèle de l'état précis qu'avait pris les chicaneries de madame la chanoinesse. Au reste, il lui faut le dire, la haute tante avait ce détestable privilège d'appartenir habituellement au trouble dans les idées de Clarisse, chaque fois qu'il lui prenait fantaisie d'avoir de l'esprit à ses dépens. Au fond, c'était une assez bonne créature que madame Aurélie; mais le sentimentalisme de notre époque lui agaçait les nerfs, et cloaquait fort le sensualisme de ses traditions galantes. « Ayez le courage de vos *quits*, » disait-elle souvent par manière d'apophoregme; et ce qui l'irritait particulièrement, c'était de voir sa belle Clarisse caclier, sous l'hyppocrisie réseau de mille délicatesses romantiques, la plus franche nature de comédienne qu'elle eût jamais admirée.

Dépendant nous supprimons le lecteur de considérer que la chanoinesse, en sa qualité de vieille femme, n'avait pas toute la charité désirable en de pareilles matières. Le dépit secret que lui faisait éprouver l'abandon de Clarisse pour lord Rutland exagérant à ses yeux les torts de la comtesse. Nous en appellerons et à toutes les jolies femmes qui daignent nous rendre visite; elles jugeront si lord Rutland ne méritait pas un peu son échec.

Et d'abord, notre belle lectrice sait déjà que lord Rutland fut être capable parmi les amis vertueux et magnanimes. Lors du mariage de Clarisse avec le comte de R..., on a vu que cet amoureux héroïque fit faire les plus vifs desirs de son âme, pour favoriser une union que, pour des motifs dont le détail est inutile, la famille de Clori se méfiait. Il y eut dans ce fait une faute impardonnable. En affaire d'amour, ne parlez pas aux femmes de magnanimité; elles vous diront vertes que ce mot là est aussi sot qu'il est long. C'est une forte négative pour lesquelles toutes professent une invincible horreur. Lord Rutland, qui se vantait d'adorer Clarisse et dont l'influence était grande sur la famille de la jeune personne, avait littéralement *calé* Clarisse au comte de R.... C'était là une belle action, digne, sans contredit, d'être mentionnée dans le *Platiqué* de la jeunesse, mais on Clarisse trouva je ne sais quoi d'assez impertinent. Premier grief.

Plus tard, le comte de R..., sentant sa fin, et sachant que Rutland n'avait jamais cessé d'aimer Clarisse, obtint de celle-ci, à force de sermons et de prières, la promesse de se le remarier qu'avec Rutland. Il est vrai qu'on ne refuse rien aux mourants; mais pas moins ce diable de diable avait aussi reculé sa femme à son sublime aïe, lequel ne se fit pas faute d'accepter. Second grief.

Les choses ainsi réglées, peut-être croirez-vous, madame, que Rutland s'empêcha de réclamer de la jolte veuve l'exécution du codicille? Pas le moins du monde. Toujours tendre, empressé, dévoué, il attendait que Clarisse se rappelât sa promesse, mais il ne demandait rien. « Qui s'écarterait Clarisse, il faut qu'un homme soit bien fier et bien assuré de sa puissance, pour aller avec tant de patience et de rien demander! » Trosième grief.

Mais ce n'est pas tout. Mettez une jeune veuve dans la situation singulière où se trouvait la comtesse, et vous jugerez si Clarisse, comme autant qu'une jolte femme se croit le privilège de l'être, dut rêver l'indépendance et la révolte.

Carubin, les rôles étaient intervertis; Rutland était un peu le maître et Clarisse l'esclave.

Le premier acte d'insubordination qu'elle imagina fut de se persuader à elle-même qu'elle abhorrait Rutland, et le second, de convaincre Rutland qu'elle en aimait un autre. Elle prit pour cela le premier venu qui lui tomba sous la main. C'était un lion de la plus belle espèce. Robert de Castillon comptait quelques années de moins que lord Rutland. Il avait pour excellentement particulière d'attacher les femmes qu'il daignait adorer; aussi la comtesse, effrayée d'abord de son aventure, s'étant sauvée aux yeux de Balou, M. de Castillon la suivit-il sans un fracas qui lui fit le plus grand honneur. En fin même paré à l'Opéra dans la loge des *crucés*, on s'en accordait à dire que si la comtesse voulait Robert pour mari, son plus sûr était de se dépêcher, — de peur de l'avoir pour ami.

Robert était plus qu'à moitié marié; mais il trouva des jolis complicités qui lui récompensèrent ses espérances sur les 50,000 livres de rente de la comtesse. Tout l'hiver ne fut de sa part qu'une succession d'adorables et d'adorables folies. Aux courses du printemps, Robert prit 1,000 louis; mais il gagna l'*hambroque* avec un cheval qui montait son jockey, vint, pour cette partie seulement, des couleurs choisies ce jour-là par la comtesse; elle était en robe de velours grenat avec une écharpe blanche. On trouva le tour d'une galanterie parfaite.

Mais n'alliez pas croire que tout ce bruit empêchât Rutland de dormir. Il plaignait beaucoup Clarisse d'être ainsi la proie d'un lion; mais d'être jaloux d'un aussi sot animal, l'idea ne lui en vint pas même à l'esprit. Clarisse faillit en mourir d'indignation. « Qui! s'écarterait dans le délire de sa colère, il pousse l'insolente sécurité de son cœur jusqu'à dédaigner

d'être jaloux! » — Elle prenait ainsi pour un excès de mépris ce qui n'était de la part de Rutland qu'un excès d'estime; mais pas moins jugée-elle que ce trait d'originalité devait être considéré comme un quatrième grief qui combait la mesure.

Clarisse s'en prit à la chanoinesse. Elle ne cessa de lui reprocher chaque jour, avec cet air de haute hypocrisie que lui conseillait la situation, combien elle était navrée de faire d'inutiles efforts pour aimer Rutland. Elle ajoutait néanmoins, avec un soupir rempli de contrition, qu'elle respectait la promesse *soignée* faite par elle à son époux défunt, et qu'en cela, s'il le fallait, elle consulterait son devoir et imposerait silence à son cœur! Elle savait bien, la perdue, que chacune de ces paroles cruelles était répétée à Rutland.

Mais la jeune comtesse entendant cette partie avec un parti non qu'en ayant gagné plus d'âme. Madame avait fini aux anges de jeter encore son file dans cet abîme comédien gâté, et l'on a vu par quelle manière elle avait fait perdre le talent de la réplique. En même temps elle trouvait Rutland de se leur tranquille, et qu'elle prenait le commandement de toute la campagne. La pauvre Clarisse tomba donc en des maux qui, pour être encore dantes et blanchelets, n'en étaient pas moins si amers d'assez bonnes griffes.

Clarisse, comme nous avons dit, venait de passer dans son appartement, lequel donnait, ainsi que le salon, sur le paysage pittoresque dont nous avons parlé. Elle étonnait. Elle fit ouvrir toutes les fenêtres, et se mit dans un déshabillé de baliste qui flottait autour de sa tête ravissante en plus nombreux et discrets.

Félicie, sa femme de chambre, tournait autour de la comtesse, et jetait fréquemment les yeux, par la fenêtre ouverte, sur les solitudes sombres et tranquilles du ravin.

« Mais venez donc me coiffer de nuit, Félicie, dit tout à coup la comtesse d'un ton d'impatience que nous engageons le lecteur à lui pardonner en considération des secrets lumineux qui l'agitait, et remettez à une autre fois le soin de compter les arbres que l'on aperçoit d'ici. Qu'avez-vous donc à tant regarder par la fenêtre? Craignez-vous que les volutes ne montent par la ravine? »

« Oh! bien sûr, non, madame, répondit Félicie en hochant la tête, les volutes sont trop prudentes pour prendre un chemin où il y a vingt chicanes contre une de se briser les os. Les galants, je ne dis pas, montent-elle en riant de l'air du monde le par-déjà. »

— Les galants! dit la comtesse, sans plus répondre à une impertinence qu'elle eût sévèrement relevée dans toute autre occasion; les galants! la répéta-t-elle avec un vague sourire.

Il y a de ces idées si sensissables et rapides qui traversent l'esprit comme une étoile filante, sans y laisser de trace. Les femmes ont toutes leur petit monde romain, secret, mystère, ou elles s'amusent quelquefois à pénétrer, cachées à tous les regards, comme la Diane au bain. C'est là qu'elles donnent audience à leurs songes, et que les songes prennent pour leur part mille figures fantasques et déchantées. En même temps, défilé devant leurs yeux charmes le beau cortège des don Juan, des Lovelace, des Alcazar et des Frousaie, sous cavaliers adorables, amants audacieux et vainqueurs, portant guitares et lanternes sonnées, échelles de soie, masques de velours et rapières, troupe galante qui même à sa suite les belles amours, celles qui éveillent pour devise sur leurs drapeaux triomphants: *Beaucoup oser, c'est beaucoup aimer*.

La comtesse était-elle, ce soir-là plus qu'un autre, disposée à goûter cette poésie enflammée des passions? Qui le sait? Elle lâcha d'un saut sa sottise, et parut entrer en méditation. On ne saurait faire un crime à la comtesse de se contentant si doux à la rêverie, auquel on a vu qu'elle se livrait volontiers. Rien ne sied à une jolte femme comme d'être plongée dans une bergère douillette, et d'y affecter une pose impassante et néanmoins étudiée, surtout si la dame est naturellement de formes souples et molles, — ce qui était ici le cas au suprême degré.

À ce moment précis, Félicie, qui maniait à pleines mains les tresses noires comme la nuit des cheveux de sa maîtresse, poussa un grand cri de frayeur et lâcha prise, pour se réfugier à l'un des coins de la chambre.

Clarisse releva brusquement la tête, et vit un homme à cheval sur l'appui du balcon.

III.

En deux sauts, l'audacieux fit dans le boudoir, planté bravenement en face de Clarisse, qu'il salua d'abord d'une manière lesté et correcte; ensuite il se jeta à ses pieds, et lit mine de lui vouloir prendre la main.

Mais la comtesse ne tenait pas ainsi ses mains à la dévotion du premier venu à qui la fantaisie prenait de grimper par les fenêtres. Le premier usage qu'elle en fit fut de croiser vivement sur sa poitrine les plus un peu relâchés de sa robe de chambre, et d'arrêter ensuite le téméraire d'un geste qui le cloua sur place.

Il n'est peut-être pas sans intérêt pour l'éducation de nos petits-nouveaux et l'insurrection de leurs tailleurs, de donner ici un léger crayon de la toilette du personnage. Elle avait ce caractère officiel de haute prépondérance qui émane habituellement de tout ce qui sert à vêtir ou à parer un ministre respectable et constitutionnel de Sa Majesté la Mode. Cela sentait son ordonnance contrainte, gelée, et dimment enregistré au bulletin des lois par MM. les chanceliers du Jockey-Club.

Le costume était celui des lions de l'époque dernière. Un habit large, flottant et carré, était de couleur brune, avec un collet très-haut et des manches légèrement froncées aux entournures. Le gilet, fort long, se claudait sur les hanches, et tenait la poitrine à l'aise, comme le pourpoint du s'ageur sganarelle; avec cela un pantalon de nankin, des souliers vernis et des bas blancs élancés; le col de la chemise, relevé par la cravate négligemment nouée, se dessinait à angle droit

sur la nuque, et le chapeau avait cette mesquinerie de forme propre aux confuses britanniques. N'oublions pas le longoin, espèce de monocle d'or assez massif, passe dans un ruban tout large de deux travers de doigt.

Il y a des gens dont le portrait est achevé lorsqu'on décrit leurs vêtements. Il ne nous reste donc autre chose à dire ici que le nom du personnage. C'était M. Robert de Castillon.

La toilette de Robert était un peu du matin; mais le lecteur vaudra bien considérer que ceci se passe à la campagne, et qu'en général les élégants ne daignent pas honorer la nature en se présentant au milieu de ses pompes dans un costume habillé; il est vrai que la nature s'en soucie très-médiocrement. Nous revenons à Clarisse.

Elle était debout, emme, indignée, et rouge comme la plus belle cerise de Montmorency.

« Monsieur, s'écria-t-elle enfin en donnant à sa voix ce calme dédaigneux sous lequel les femmes savent cacher leur effort, il me semble que je vous avais refais ma porte. »

« C'est bien pour cela, madame, que j'ai passé par la fenêtre, répondit Robert avec un saut-fort de Molcan. »

« Chez moi, à une pareille heure!... »

« Il est dix heures vingt minutes, madame, et à la campagne l'on peut se présenter jusqu'à onze sans trop choquer les convenances. Je suis dans les termes de la loi. »

« Cette audace! cette assurance!... Me direz-vous, monsieur, ce que vous venez faire ici? Votre conduite est un outrage. Je ne sais ce qui me retient de vous faire... chasser! »

À ce mot, Robert, qui était demeuré à genoux, se releva d'un bond et s'approcha de la fenêtre d'un pas rapide.

« Clarisse, dit-il d'une voix basse, mais prompt et passionnée, si vous faites un mouvement pour accomplir cette menace odieuse, je me jette dans le précipice, et je me brise la tête sur ces rochers. Cela, voyez-vous, je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur mon amour! »

« Si, dans ce moment, la comtesse se fut souvenue d'une des plus belles scènes du roman d'*Ivanhoe*, elle eût peut-être ôté de rire à la singulière parodie que lui en donnait Robert, et le sportman se serait trouvé tout lors dans une situation délicate. Mais le lion, je desre, l'air resolu de Castillon, fit une impression sur Clarisse, dont un imperceptible éclair de vanité, échappé des cornues replis du cœur, suffît d'ailleurs pour aveugler le lion sens.

Elle trembla pour les jours de Robert, — ce qui n'était pas un mal, mais il y eut pour elle comme une volupé secrète dans le sentiment de cet effort; — et c'est ici que nous chicanerons la comtesse, si nous eûmes aussi savant sur les cas de conscience que les révérends pères de la Foi.

« Vous êtes fou, Robert, murmura-t-elle d'une voix éteinte. »

« Oui, madame, répondit le lion avec une simplicité sabbine. »

« Malheureux! poursuivit-elle (Clarisse se complaisait évidemment dans cette pensée, vous avez risqué la mort pour arriver jusque ici! »

« Et je la braverai pour redescendre; mais il faut que vous m'écoutez, Clarisse... »

« Ah! y songez-vous? »

« Et le fait, il faut! insista Robert avec un geste éperdu; mais pour vous prouver que je n'ai été conduit à ces pieds que par des intentions pures, je parlerai en présence de votre camériste. Qu'elle demeure! »

MARI FOURNIER.

(La fin à un prochain numéro.)



Inventions nouvelles.

SYSTÈME DE CHAÎNE DE FER DE M. LE MARQUIS DE JOUFFROY.

Tout est encore nouveau dans les chemins de fer; à peine l'expérience de quelques années a-t-elle passé sur les moyens de locomotion rapide en usage aujourd'hui, que déjà de tous côtés les inventeurs s'élançent avec ardeur à la recherche des perfectionnements. A notre avis, peut-on encore réussir, et quoique le fait d'accident du 8 mai 1852 ait fait germier dans l'esprit de nos ingénieurs une foule de projets, nous devons le dire, ces idées, fort honorables pour leurs auteurs, sont en général beaucoup plus philanthropiques que mécaniques, et la science n'a pas fait un pas. La sécurité des voyageurs n'a pas augmenté, les chemins de fer sont encore ce qu'ils étaient il y a quatre ans, nous dirions presque il y a dix ans. Un fait bien remarquable en effet, c'est que depuis l'invention de la chaudière tubulaire, invention dont l'honneur revient tout entier à un Français, M. Seguin aine, le système de locomotion n'a plus fait de progrès que dans les détails. On a augmenté le poids des rails parallèlement au poids de la locomotive, on a allongé le rayon des courbes, diminué les pentes; mais, en résumé, il n'y a pas eu transformation réelle.

Que conclure de là? Sommes-nous arrivés à la perfection, ou y a-t-il impuissance dans les esprits? L'un de nous une

jairelle pensée; mais les inventeurs ne doivent pas perdre de vue que dans cette matière les questions énoncées ont leur importance, et que raisonner, abstraction faite des circonstances si multipliées de l'exploitation, c'est bâtir sur le sable, c'est s'exposer à substituer des rêveries bienveillantes à la réalité parfois rigoureuse. Et qu'on ne nous prête pas l'idée de vouloir subordonner la vie des hommes à une question d'économie dans le sens restreint du mot; on nous comprendrait bien mal. L'économie de l'exploitation d'un chemin de fer n'est pas seulement une question de chiffres; elle est des plus complexes, et ceux qui se devaient à l'étudier devaient être pagés bien rigoureusement si, pour eux, elle se réduisait à des proportions si mesquines. Jusqu'à ce jour, rien d'appliqué n'a surgi avec un caractère d'évidence tel que les compagnies de chemins de fer aient dû, sous peine de trahison envers le public, l'adopter en renouant au mode actuel.

Nous devons toutefois excepter de ces inventions le système atmosphérique dont nous avons entretenu, il y a quelques mois, nos lecteurs; mais, qu'on le remarque bien, dans ce système, tout ce qui constitue le pouvoir moteur est radicalement nouveau: la locomotive est supprimée, et, pour le dire en passant, les premiers essais du chemin de Kingstown à Darkley ont parfaitement réussi, et tout fait pressager une nouvelle ère aux chemins de fer si le dernier terme du problème est susceptible d'une solution avantageuse. Nous voulons parler de la distance qui doit séparer deux machines fixes. Là, en effet, est la difficulté, et l'expérience seule, en dépit de la théorie, peut donner gain de cause au système ou le ranger dans la classe des brillantes illusions.

Aujourd'hui l'invention que nous devons enregistrer est l'œuvre de M. le marquis de Jouffroy, déjà connu dans le monde industriel spécialement par l'invention des *ferro-carrés palmipèdes*. M. de Jouffroy a touché à toutes les parties du système actuel; il n'a rien laissé sans modification: la voie, la locomotive, les wagons, les roues, les essieux, nous allions presque dire la vapeur, il a tout transformé, et a bâti avec les débris du système ancien un système complet qui marche, qui roule, qui gravit des pentes, circule dans des courbes de quinze mètres de rayon, et tout cela au premier étage d'une maison de Paris. Rien de plus merveilleux que de voir une véritable petite locomotive, consommant du vrai coke et produisant réellement de la vapeur, entraînant avec elle cinq à six wagons, et exécutant à volonté toutes les évolutions annoncées par l'auteur ou demandées par le public; rien de plus merveilleux, si ce n'est les évolutions du bateau palmipède dans le bassin d'un jardin. Cependant, quand on réfléchit que ces bateaux doivent traverser les mers, que ces locomotives doivent sillonner la France, on se demande avec crainte si l'application en grand répondra à ces essais microscopiques. C'est encore là un des écueils que nous ne saurions trop signaler aux inventeurs. Qu'ils se mettent des essais en petit, car les mécomptes sont incalculables quand on en arrive à l'application réelle. Pour nous, ces petites constructions ne sont que jouets d'enfant, qui peuvent tout au plus servir à fixer les idées de l'inventeur et lui fournir un modèle, mais dont il est impossible de rien conclure. Aussi, en discutant le système de M. de Jouffroy, nous différencions-nous de nous placer toujours au point de vue de l'application en grand.

Quoi qu'il en soit, disons d'abord ce qu'est cette invention dont nous offrons quelques dessins à nos lecteurs.

La voie se compose de trois rails ou plutôt de deux orniers latéraux et d'un rail central. Elle est élevée au-dessus de ces orniers, qui sont formés de deux bandes de fer plat à angle droit, l'une horizontale, l'autre latérale. Quant au rail central, il est en fer lamé creux, et reposant sur la traverse par deux oreilles livrées à crois et noyées. La voie doit avoir une largeur de deux mètres.

Les wagons se composent de deux demi-wagons réunis par deux articulations ou par des espèces de verrous situés l'un au dessus de l'autre, suivant la même verticale, et qui leur permettent un mouvement relatif horizontal. Chacun de ces demi-wagons (fig. 5) porte une paire de roues de grand diamètre tournant librement sur les fusées des essieux. Ainsi, on le voit, il y a parfaite indépendance d'une part entre les roues de deux demi-wagons et d'autre part entre les deux roues du même demi-wagon. Pour éviter le renversement des wagons, soit dans le cas du biais d'un essieu, soit par l'effet de la force centrifuge dans les parcours des courbes à grande vitesse, le centre de gravité des wagons se trouve à peu près à la hauteur de ces essieux, et les essieux traversent de part en part le wagon. Cette disposition a permis d'augmenter le diamètre des roues, qui, dans ce cas, et grâce à la largeur de la voie, sont extérieures aux wagons, au lieu d'être placées en dessous, comme dans le système actuel. La comparaison des figures 5 et 4 indique suffisamment cette différence de construction pour que nous n'ayons pas besoin d'insister davantage à cet égard.

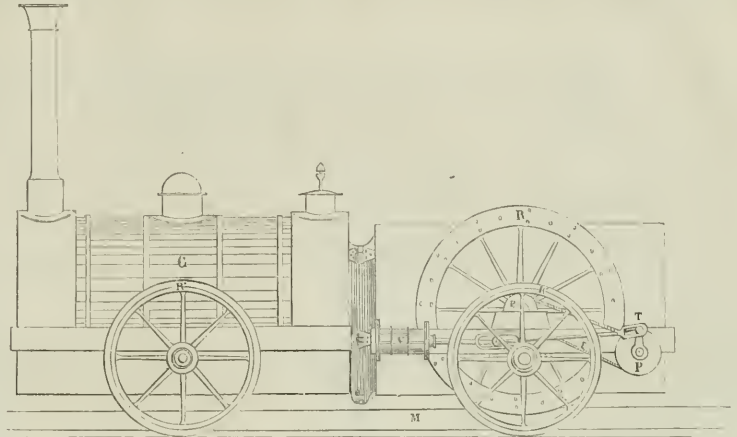
Le système d'enrayer instantané, qu'on voit dans la fig. 7, présente une disposition mécanique assez simple, au moyen de laquelle, en cas de choc ou d'arrêt subit du convoi, toutes les roues sont spontanément serrées par les freins, et le frottement de roulement est immédiatement changé en un frottement de glissement. Ce système consiste en ressorts qui, par la pression due au choc, agissent sur des espèces de palmipèdes, lesquels correspondent à leur tour à des tiges reliées à des freins qui enveloppent presque une demi-circonférence des roues. Dans le système actuel, au contraire, les freins s'agrippent sur la main, et ne frottent que sur une petite partie de la circonférence des roues; ces freins, d'ailleurs, sont en petit nombre, et leur puissance est loin de répondre à la force vive accumulée dans un convoi lancé à grande vitesse.

La partie la plus importante du nouveau système est sans contredit la locomotive, car c'est pour elle que la voie a été changée, c'est pour elle qu'on établit le rail central, et que ce rail présente une surface étendue transversalement. Les fig. 1

et 2 donnent le plan et l'élevation de cette nouvelle locomotive.

Elle se subdivise, comme les wagons, en deux parties distinctes: la partie de devant est un véritable *tricycle*; c'est

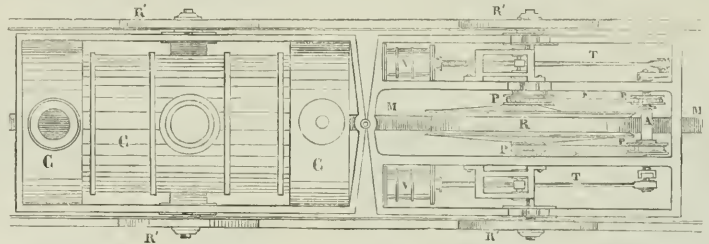
d'elle que dépend tout le mouvement du convoi; elle se compose de la roue motrice R, qui marche sur le rail du milieu, et d'une série de pignons P, et de chaînes sans fin F, et est



(Fig. 1. — Elevation de la locomotive.)

supportée par deux petites roues R'. En avant de la roue motrice est un axe d'embrayage A, qui reçoit son mouvement des bielles et des tiges de piston T; ces pistons sont placés à l'arrière de la roue motrice, dans les cylindres à vapeur V, qui reçoivent la vapeur de la chaudière G, placée sur la seconde partie de la locomotive articulée avec la première, comme les demi-wagons le sont entre eux. Une disposition particulière de l'axe d'embrayage, qui porte à chacune de ses extrémités un pignon P de diamètre différent, permet au conducteur de la locomotive, au moyen d'un manillon d'em-

brayage, de communiquer le mouvement à l'un ou à l'autre des deux pignons, ou de le suspendre complètement. On conçoit facilement l'avantage de cette innovation, quand on examine les fig. 1 et 2, et qu'on voit que chacun des pignons de l'axe A correspond, au moyen des chaînes sans fin F, à un autre pignon fixé sur l'axe de la roue motrice, et dont le diamètre est inversement plus petit ou plus grand. Par ce moyen on peut, sans ralentir la vitesse des pistons, diminuer ou augmenter à volonté la vitesse de la roue motrice. En effet, si le piston agit sur le pignon du plus grand diamètre



(Fig. 2. — Plan de la locomotive.)

correspondant à celui du plus petit diamètre fixé à l'axe de la roue motrice, la vitesse de la roue motrice est augmentée, puisque, pour un tour du pignon directeur, le pignon dirigé peut en faire deux ou trois, suivant le rapport des diamètres. C'est ce qui arrivera dans toutes les parties de niveau; mais si on a une rampe à franchir, on embraye le petit pignon, et pour un même nombre de coups de piston, la roue motrice fait un moins grand nombre de tours; la vitesse est moindre, mais la puissance de locomotion est augmentée.

La seconde partie de la machine porte, comme nous l'avons dit, la chaudière et tout ce qui la constitue, correspond au manillon d'embrayage, et donne le moyen d'opérer toutes les transformations de vitesse, de mouvement et de puissance inhérentes au système.

Résumons en peu de mots le système de M. le marquis de Jouffroy, et les avantages qui, selon lui, y sont attachés; puis on nous permettra d'exposer succinctement et rapidement les inventions que nous y avons trouvées, et les raisons qui nous semblent devoir détruire les illusions qu'on put se faire l'inventeur et les membres de la société formée pour exploiter les brevets de ce système.

M. de Jouffroy a modifié la voie, imaginé un nouvel établissement de la locomotive, rendu les roues des wagons indépendantes les unes des autres et de l'essieu, abaissé le centre de gravité des wagons, substitué au mode actuel d'enrayer partiel un mode d'enrayer instantané, et séparé ses wagons en deux parties articulées entre elles.

Les avantages qu'il prétend obtenir sont les suivants: 1° Moyen de franchir des rampes de 5 centomètres par mètre, et de tourner dans des courbes de 15 mètres de rayon;

2° Par conséquent diminution dans les frais de construction;

3° Impossibilité du déraillement, des chocs et du renversement des voitures de voyageurs.

Si tout ce qu'annonce l'inventeur était réel, il faudrait, sans plus tarder, substituer partout son système à celui qui est suivi aujourd'hui; mais nous avouons que ces avantages ne nous ont pas paru aussi certains qu'à M. de Jouffroy.

Nous ne dirons rien d'abord des questions de priorité d'invention qui soulevées le système dont il s'agit; si l'invention est bonne, le public en profitera, quel qu'en soit l'auteur; si elle ne répond pas à l'attente générale, peu importe l'imagination qui la enfantée.

L'économie de construction, par la possibilité de franchir ou de tourner les montages, en supposant même que la solution du problème soit bonne, ne nous a pas semblé atteindre dans ce système. En effet, d'une part, la voie ayant 2 mètres de largeur, au lieu d'un mètre 50 centimètres, les terrains à acquérir seront plus considérables que dans le système actuel. L'établissement de la voie elle-même, de ces deux orniers latéraux, de ce rail central, des traverses, des longitraines, toute cette partie matérielle présente évidemment un accroissement de dépenses. Nous ne croyons donc pas exagérer en disant que la différence entre les frais de construction dans l'ancien et le nouveau système ne doit pas être considérable; et nous ne concevons pas comment l'inventeur peut présenter sur cet objet un bénéfice de soixante pour cent.

Franchir les rampes, tourner sans danger de déraillement dans des courbes à court rayon, tels sont les deux problèmes que beaucoup se sont proposé de résoudre. Avons donc dans quelques limites on peut en rechercher la solution.

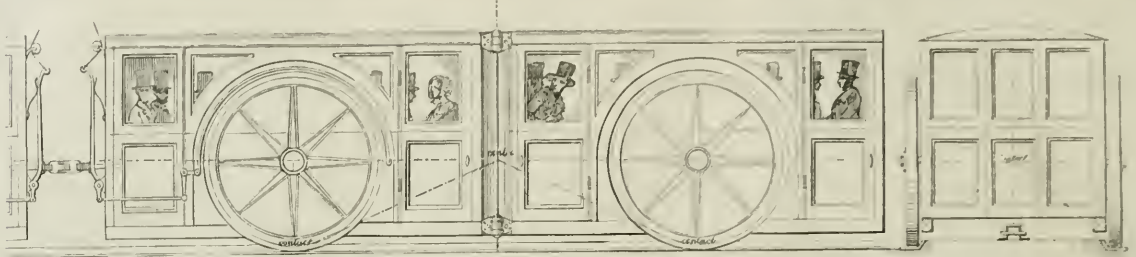
Une idée fautive, assez généralement répandue, c'est que les locomotives ne peuvent utilement surmonter des rampes de plus de 8 millimètres, parce que dans ce cas l'adhérence des roues motrices fait défaut. Cependant, sur le chemin de fer de Brumgraven à Looxeste, le plan incliné de Brumgraven, qui a une pente de 0^m 027 par mètre (ou 1/377) sur une longueur de 7,500 mètres, est remonté par des trains à locomotives. Pour des poids de 40 tonnes, moteur compris, on n'attelle qu'une seule locomotive qui marche à la vitesse de 25 à 26 kilomètres à l'heure; plusieurs expériences de remorque de convoi, à la charge de 60 tonnes, ont été faites avec succès; ainsi, ce n'est pas le défaut d'adhérence qui limite les pentes. Et d'ailleurs, quand on voit le gouvernement et les départements voter tous les ans des sommes énormes pour des rectifications de routes, des adoucissements de pente, il semblerait étonnant de voir les chemins perfectionnés sur lesquels la vitesse est quadruplée, se jeter dans le

inconvenients des pentes rapides. Pour les courbes, nous désirons que leur rayon puisse être amené à 400 et même à 500 mètres; mais il y a un élément terrible duquel les inventeurs ne tiennent pas assez de compte, et qui, aux grandes

vitesse, prend des proportions effrayantes : c'est la force centrifuge. En présence de ces considérations, nous nous demandons pourquoi des pentes si rapides, pourquoi des rayons de 15 mètres, et surtout pourquoi un nouveau système de

voie et de moteur, si toutes ces nouveautés dépassent le but qu'on doit se proposer d'atteindre.

Passons sur la construction des ornieres, et rappelons seulement à M. de Jouffroy que ce système a été le premier em-

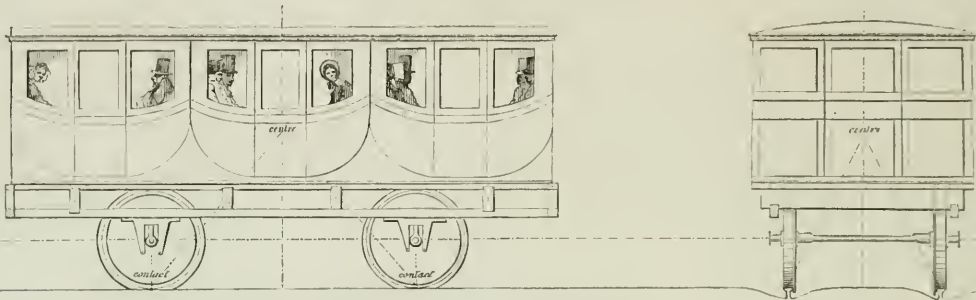


(Fig. 3. — Wagons du nouveau système.)

ployé, et qu'on l'a abandonné parce que leur forme les exposait à se couvrir de boue et de poussière, ce qui crée une nouvelle résistance à la traction, et détruit l'avantage des chemins de fer.

L'indépendance des roues entre elles et avec l'essieu remédié, il est vrai, à l'inconvénient du système actuel pour le passage des courbes. Il en est de même de l'articulation qui réunit les deux demi-wagons, et leur permet un mouvement

rotatif horizontal; mais si l'on a été amené à fixer invariablement le parallélisme des essieux, c'est que, dans le cas contraire, les roues tendent à s'échapper et à sortir de la voie au moindre obstacle qu'elles rencontrent. Si la roue tourne



(Fig. 4. — Wagons en usage sur les chemins de fer actuels.)

sur son essieu, et indépendamment de lui, il en résulte un grave inconvénient : c'est qu'elle ne se tient pas dans un plan exactement vertical, elle peut prendre un mouvement d'oscillation, il se produit des chocs du moyeu contre le collet de l'essieu, et de là chance de déraillement et mouvement de lacet insupportable aux voyageurs. De plus, les frottements latéraux de la roue contre la partie verticale de l'arrière prennent une proportion qu'il n'est pas possible de négliger dans l'évaluation de la force à appliquer.

Le système d'enrayage, qui sans contredit est fort puissant, a l'inconvénient de ne pas permettre la marche en arrière, puisque, dès que les ressorts sont pressés, l'enrayage a lieu instantanément; de plus, il y a autant de danger dans l'arrêt instantané d'un convoi que dans un choc extérieur; dans les deux cas, en effet, la force vive du convoi est anéantie, et l'effet produit est tout aussi désastreux dans un cas que dans l'autre.

Il nous reste à examiner la locomotive; mais, nous devons le dire, tout ingénieuse qu'elle nous ait paru, nous croyons que l'inventeur s'est fait illusion sur sa puissance. Qu'on remarque, en effet, qu'une locomotive n'a de force que par l'adhérence des roues motrices sur les rails; que cette adhérence est une fonction du poids qu'elles supportent, et que plus les machines sont lourdes, plus elles sont puissantes; qu'on compare maintenant les locomotives actuelles du poids de 15 à 14 tonnes réparties de façon à ce que les roues motrices portent 8 tonnes environ, à la locomotive de M. de Jouffroy dont la roue motrice n'est chargée, pour ainsi dire, que de son propre poids, et qu'on se demande si elle pourra entraîner un convoi, franchir des rampes, comme le prétend l'inventeur. Il est vrai que le rail est stéréo transversalement, et que la jante de la roue est formée de bois de chêne, dont l'adhérence sur la fonte du rail est plus grande que celle du fer sur le fer qui a lieu dans le système actuel; mais cette différence est pour ainsi dire insignifiante, en regard à l'effet qu'on veut produire.

Nous aurions voulu nous étendre davantage sur les considérations qui précèdent, donner d'autres raisons encore nombreuses; mais l'espace nous est mesuré, et nous croyons en avoir dit assez pour éclairer nos lecteurs sur les avantages et les inconvénients du système que nous mettons sous leurs yeux. Nous ne voulons pas terminer cependant sans rendre à M. de Jouffroy la justice qui lui est due : tout ce qu'il fait porte le cachet d'un travail ingé-

nieux; et nous sommes les premiers à regretter que ses idées spéculatives soient si peu réalisables.

De la prochaine inauguration du Monument de Molière.

Tout se prépare pour l'inauguration du monument de Molière. Il ne reste plus trace du malentendu qui avait donné lieu au bruit que toute solennité était supprimée, et qu'un

manœuvre, déchirant la toile qui cachera jusqu'à 15 l'œuvre de M. Visconti, serait seul chargé d'inaugurer ce qu'avaient élevé le vote des Chambres, les sacrifices de la ville de Paris et le tribut de l'admiration individuelle et nationale. Personne ne manquera donc à cette cérémonie, et les dessinateurs de l'Illustration moins que personne. Déjà ils taillent leurs crayons; déjà les orateurs préparent et répètent leurs improvisations, et Grandville a surpris M. Jourdan, prémeditant un discours qui commencera par : *O Molière!* — Il a vu son maître de philosophie lui faire prononcer « cette voix O, qui se forme en ouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O » à la vue son maître de danse enseigner au futur orateur à se produire avec grâce en public. Il l'a vu enfin essayer son habit de cérémonie et exciter chez Nicole un rire de malapprise que ne se permettent sans doute pas les spectateurs de la cérémonie. Le Théâtre-Français complètera le soir la solennité du jour en représentant le *Tartuffe* et le *Malade Imaginaire* avec la cérémonie, où paraîtront tous les acteurs de la Comédie. Entre les deux pièces, Beauvallet lira le poème de madame Louise Collet, le *Monument de Molière*, poème récemment couronné par l'Académie Française. Mais n'anticipons pas sur les détails d'une journée dont nous serons les historiens fidèles.

Nous recevons aujourd'hui la communication de deux documents ignorés et très-curieux dont nos lecteurs auront la primeur et qui font partie des additions importantes et nombreuses que l'auteur de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, M. Tscherning, vient de faire à son troisième et charmant volume de son ouvrage (1). Ce biographe de l'auteur du *Tartuffe* a trouvé tout récemment le manuscrit autographe par lequel l'archevêque de Paris interdisait le 11 août 1667, non-seulement de représenter ce chef-d'œuvre, mais même « de le lire ou entendre reciter, soit en public, soit en particulier, sous peine d'excommunication. » Bon! nous a appris en effet combien les lectures en étaient recherchées et l'empressement qu'on mettait à avoir *Molière avec Tartuffe*.



(Le Bourgeois gentilhomme. — Leçon de philosophie.)

(1) Cette nouvelle édition, qui forme un charmant volume illustré, format Charpentier, paraîtra lundi, 15, à la librairie de J. Hetzel, rue de Richelieu, n. 76. Prix, 5 fr. 50 cent. — Une nouvelle édition de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille*, par le même, considérablement augmentée, est également sous presse.

Voici ce curieux interdit, où l'intérêt du roi est mis en scène d'une manière un peu inattendue :

ORDONNANCE DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

« Hardouin, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, archevêque de Paris, à tous curés et vicaires de cette

recue, en faisant connaître à tous vos paroissiens combien il importe à leur salut de ne point assister à la représentation ou lecture de la susdite ou semblables comédies. Donné à Paris sous le sceau de nos armes, ce onzième août mil six cent soixante-sept.

« HARDOUN, archevêque de Paris.

« Par mondit seigneur,

« PETIT. »

L'autre pièce, découverte ces jours derniers par M. Tascheau, dans les minutes de M. Lefevre, notaire à Paris, est l'acte par lequel la troupe de Molière, la souche de la Comédie-Française, a constitué la première pension qui ait été établie au profit d'un sociétaire se retirant. Celui-ci était Béjart endet, beau-frère de Molière. Deux ans auparavant, en 1668, cet acteur, se trouvant sur la place du Palais-Royal, avait aperçu deux de ses amis qui venaient de mettre l'épée à la main l'un contre l'autre. Il s'était jeté au milieu d'eux, et, en rabaissant avec son arme celle de l'un des combattants, il s'était blessé au pied si grièvement qu'il en était demeuré estropié. Il avait d'abord continué à jouer, et Molière avait cherché à faire accepter son infirmité par le parlement en donnant la même infirmité à La Flèche, de l'Avare, représenté en septembre 1668, et en faisant dire à Harpagon : « Je ne me plains point de voir ce chien de valet en là. » Mais néanmoins Béjart dut souler à la retraite, à Pâques 1670, à quarante ans; et ses camarades, qui l'aimaient et l'estimaient, lui constituèrent une pension pour, suivant leur délicate et noble expression, le faire vivre avec honneur. Tout mérite attention dans cet acte l'élection

demeurant place du Palais-Royal; Charles Varlet de La Grange, demeurant rue Saint-Honoré; Philibert-Cezau, sieur Du Croisy, demeurant susdite rue; François-Lenoir, sieur de La Thorillière; et André Hubert, demeurant aussi rue Saint-Honoré, es mêmes paroisse Saint-Germain-Dauxerrois;

Tous faisant et composant le corps de la troupe du roi



(Le Bourgeois gentilhomme. — La leçon de danse.)



(Le Bourgeois gentilhomme. — Nicolite.)

ville et fauxbourgs, salut en Notre-Seigneur. Sur ce qui nous a été remontré par notre promoteur, que, le veodredi cinquième de ce mois, on représenta sur l'un des théâtres de cette ville, sous le nouveau nom de l'Imposteur, une comédie très-dangereuse, et qui est d'autant plus capable de nuire à la religion que, sous prétexte de condamner l'hypocrisie ou la fausse dévotion, elle donne lieu d'en accuser indifféremment tous ceux qui font profession de la plus solide piété, et les expose par ce moyen aux railleries et aux colommes continuelles des libertins; de sorte que, pour arrêter le cours d'un si grand mal, qui pourrait séduire les âmes faibles et les détourner du chemin de la vertu, notredit promoteur nous aurait requis de faire défense à toute personne de notre diocèse de représenter, sous quelque nom que ce soit, la susdite comédie, de la lire ou entendre réciter, soit en public, soit en particulier, sous peine d'excommunication;

« Nous, sachant combien il serait en effet dangereux de souffrir que la véritable piété fut blessée par une représentation si scandaleuse et que le roi même avait ci-devant très-expressément défendu; et considérant d'ailleurs que, dans un temps où le grand monarque expose si librement sa vie pour le bien de son Etat, et où notre principal soin est d'exhorter tous les gens de bien de notre diocèse à faire des prières continuelles pour la conservation de sa personne sacrée et pour le succès de ses armes, il y aurait de l'impudence de s'occuper à des spectacles capables d'attirer la colère du ciel; avons fait et faisons très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de notre diocèse de représenter, lire ou entendre réciter la susdite comédie, soit publiquement, soit en particulier, sous quelque nom et quelque prétexte que ce soit, et ce, sous peine d'excommunication.

« Si mandons aux archevêques de Sainte-Marie-Magdelaine et de Saint-Severin de vous signifier la présente ordonnance, et de vous publier en vos prônes aussitôt que vous l'aurez

de domicile, qui montre la déférence qu'on avait pour la doyenne de la troupe, Madeleine Béjart, la première passion de Molière, et qui devint sa belle-sœur; le peu de respect que les notaires et les parties, les Béjart par exemple, avaient pour l'orthographe des noms propres écrits et signés tantôt d'une façon tantôt d'une autre, la particule nobiliaire domniee à Molière par les notaires, non prise par lui, et enfin la réunion des signatures de Molière, de sa femme et de tous leurs camarades. Comme malgré les annonces qui se renouvellent de temps à autre depuis longtemps déjà, on est encore à

représentant dans la salle du Palais-Royal, rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Eustache, d'une part;

Et Louis Béjard, ci-devant comédien en ladite troupe, demeurant rue Fremontau, d'autre part;

Lesquelles parties ont accordé entre elles ce qui en suit : C'est à savoir qu'en conséquence de ce que ledit Louis Béjard se retire de ladite troupe, et que, pour ce faire, il le requiert de lui donner une pension viagère pour vivre avec honneur, sans pouvoir être saisie par qui que ce soit et lui être destinée pour ses aliments, ce que ladite troupe lui avait

accordé et avait promis, comme elle promet par ces présentes, tant par eux que par celles qui la composent et la composeront, et qu'elle situera et ladite se le du Palais-Royal ou en autre lieu en cette ville de Paris, en cas d'accident ou de changement, de bailleur et payer audit Louis Béjard, ce acceptant, mille livres de pension viagère payable aux quatre quartiers, le premier échéant au dernier juin prochain et continuer tant et si longuement que ladite troupe subsistera en la manière que dessus; laquelle pension lui servira d'aliments et ne pourra être saisie au facon quelconque par qui que ce soit, le tout à condition que ledit corps de troupe subsiste et qu'il ne se dissolve point; et rupture d'icelle arrivant

sans se pouvoir réunir, ladite pension n'aura plus cours; et en cas que quelqu'un desdits acteurs ou actrices se retirât de ladite troupe, soit pour entrer dans une autre troupe ou pour quitter tout à fait ladite comédie, il sera entièrement déchargé de ladite pension viagère, de laquelle seront chargés ceux qui entrèrent en leurs places ou le reste de la troupe, en cas qu'il n'y en entre point. Et pour l'exécution des présentes, lesdites parties dissent leur domicile en la maison de ladite damoiselle Magdelaine Béjart, rue Saint-Honoré, sus déclarée, auquel lieu promettant, obligeant et renonçant.

Fait et passé audit Palais-Royal, l'an 1670, le septième jour d'avril, et ont signé :

J. B. P. Molière .
 Le Ceder De la France
 La Thorillier Hubert B M Béjart
 N. J. Béjart J. de Jars Quérois.
 Edme Villeguin J. Béjard
 Langue de V. de V. de V.

(Fac-simile des signatures de Molière et de sa troupe.)

trouver un autographe de Molière, et comme des pièces signées de lui sont même fort peu communes, l'illustration a fait faire un fac simile exact de toutes ces signatures. Voici donc l'acte et les noms qui y sont apposés :

CRÉATION DE PENSION. — XVI^e AVRIL 1670.

Furent présents Jean-Baptiste-Poquelin de Molière; damoiselle Claire-Grosinde Béjard, sa femme, de lui autorisée; damoiselle Madelaine Béjard, fille majeure; Edme Villeguin, sieur de Brie; damoiselle Catherine Leclere, sa femme, de lui autorisée; damoiselle Geneviève-Béjard de La Villaurban,

Bulletin bibliographique.

Memoires de B. Barere, membre de la Constitution, de la Convention, du Comité de salut public et de la Chambre des Représentants; publiés par MM. HYPOLYTE CARNOT, membre de la Chambre des Députés, et DAVID d'ANZERS, membre de l'Assemblée; précédés d'une Notice historique par H. CARNOT. 4 vol. in-8. — Paris, Jules Labitte, libraire-éditeur, quai Voltaire, 5.

Barère était à l'époque des bons hommes que la Révolution française a mis le plus au relief. Avant 1789, simple avocat de province, membre des Académies de Moutaouin et de Toulouse, distingué seulement comme littérateur par quelques-uns de ses élèves, quelques-unes de ces dissertations alors à la mode, il fut élevé, comme tant d'autres, à l'école de la Terreur nationale, et place subitement au nombre des plus illustres qui allaient ébranler la constitution du gouvernement français. Son rôle dans l'Assemblée nationale ne manqua pas d'importance; et, dès lors, grâce à une élévation facile, à la simplicité de son esprit, à l'humanité de ses manières, il fut investi par ses collègues de plusieurs missions délicates. C'est ainsi qu'il fit tout à la fois une partie du comité des lettres de cachet, du comité des domaines, et de fondation; c'est encore ainsi qu'il fut chargé de la rédaction de la Constitution, importantes, telles que le décret qui supprima le droit d'aubaine, la première mesure punitive adoptée contre les émigrés, la qualité de citoyen accordée aux hommes de couleur, etc., etc. Barère, de plus, s'était fait journaliste, et sa famille (le Point du Jour) fut la première à rendre compte des débats législatifs, en leur offrant le service cette fois dramatique qu'il fit accepter au lecteur les discussions les plus abstraites et les plus arides. Davail, en retraçant la source du Jeu de Paume, a fait allusion à cette circonstance de la vie de Barère, en le représentant occupé à sténographier sur son genou l'éloquent apostrophe de Mirabeau.

Les événements de cette époque marquent dans l'histoire un peu d'ailleurs de Barère avait peine à le suivre dans leur essor rapide. Aussi, quand la république fut décrétée d'enthousiasme dans la première séance de la Convention, le futur président de cette assemblée se plaignit de ce qu'un débat régulier n'avait point précédé cette grande mesure. Son hésitation à ce sujet est parfaitement critiquée dans la Notice historique, mais elle est digne de cur et de talent. Barère, qui fut député, membre de la Chambre des Députés et qui fut précédé les Mémoires de Barère — et l'Assemblée, dit-il, ont un caractère plus juste de la situation. Ces résolutions capitales, par lesquelles on ne peut changer la forme d'un Etat, ne peuvent être l'objet d'un examen contradictoire, comme les articles de la Constitution. Elles viennent de nous et de talent. Barère, qui fut député, membre de la Chambre des Députés et qui fut précédé les Mémoires de Barère — et l'Assemblée, dit-il, ont un caractère plus juste de la situation. Ces résolutions capitales, par lesquelles on ne peut changer la forme d'un Etat, ne peuvent être l'objet d'un examen contradictoire, comme les articles de la Constitution. Elles viennent de nous et de talent.

Barère, à la Convention, prit d'abord place parmi les écrivains. Représentant d'un des départements du Midi, son éloquence était fortémeuement étonnée. On s'étouffait dans la salle, et l'on ne pouvait entendre que par fragments ce qui se disait. Barère, par son éloquence, était fortémeuement étonnée. On s'étouffait dans la salle, et l'on ne pouvait entendre que par fragments ce qui se disait.

Bien avant le 10 août, Barère faisait partie du comité de défense générale. Lorsque, le 10 août, il se présenta à la Convention, il fut élu membre du comité de salut public. Barère fut un des hommes qu'un jour à impossible d'éliminer; il resta donc au sein de ce comité, où Robespierre, Prieur, sans-Douté, Carnot ne devaient être appelés que plus tard, au mois d'août 1793, quand la France menacée de toutes parts dut valancer par quelques efforts les dangers de la Convention. Barère fut un des hommes qu'un jour à impossible d'éliminer; il resta donc au sein de ce comité, où Robespierre, Prieur, sans-Douté, Carnot ne devaient être appelés que plus tard, au mois d'août 1793, quand la France menacée de toutes parts dut valancer par quelques efforts les dangers de la Convention.

Pendant ces deux années, Barère déploia des talents à la hauteur de la situation. Il fut chargé de tout ce qui touchait aux relations extérieures. Il eut plus d'une fois l'intérim de la marine; la mendicité, les beaux-arts, les théâtres, ressortaient de lui. De plus, il avait une large part dans l'administration de la guerre, et c'était par lui que presque toutes les décisions importantes du comité se trouvaient expliquées et justifiées devant la Convention.

Tout le monde connaît ses fameux rapports, qui, après chaque

victoire de nos armées, partaient à son ombre l'enthousiasme patriote. Barère, entraîné par les circonstances, rapide, pressenti, ou peut-être d'avance le style coloré, rapide, énergique, reproduit plus tard dans les bulletins impériaux. Le public et l'Assemblée étaient tellement habitués à voir en lui un porteur de bonnes nouvelles, que sa présence dans la salle, au moment de l'Assemblée, était toujours saluée par un enthousiasme involontaire. Barère a écrit une Notice sur la Terreur, et de toutes parts on s'écritait: Barère a la tribune! La discussion commença à être interrompue par l'enthousiasme. Ses rapports, lus à haute voix dans les camps, électrisaient les soldats, et lui-même raconte avec un juste sentiment l'orgueil qu'on eut à lui voir en l'Assemblée. Barère a écrit une Notice sur la Terreur, et de toutes parts on s'écritait: Barère a la tribune!

Quant cette crise fut passée, le comité de salut public tendit à se diviser en deux divisions intestines le minait. Ses véritables hommes d'Etat, Robespierre et Saint-Just, voulaient une dictature, nécessaire, sel-on eux, pour donner leur développement aux institutions républicaines et mettre les moeurs de la France au niveau de sa liberté nouvelle. Mais beaucoup d'autres, moins rigoureux, voulaient la liberté absolue, mais sans rigueur menaçante, ne faisant trembler que les corruptibles. Au jour donné, la plaine et la montagne s'enlèrent pour renverser les dictateurs. Barère se déclara contre eux, et fut un des auteurs du 9 thermidor. La réaction qu'il avait provoquée ce jour-là tourna bientôt contre lui. Tallien, Baras, Fréron, après l'avoir menacé de mort, le firent arrêter et l'exilèrent dans l'île de l'Oléron, où il fut détenu, sans jugement, pendant trois ans. Barère fut relâché en 1801, et se retira à Bordeaux, où il passa seulement cinq années de proscription; ses relations avec le premier consul, son exil en 1811, son retour en 1850, remplissent les dernières pages de ses Mémoires, dont le quatrième volume est consacré à une critique française de toutes les époques de cette existence qui en a coûté tant d'autres.

Les Mémoires de Barère, parfaitement authentiques, et dont la rédaction a été respectée (peut-être à l'excès), figurent naturellement parmi les livres les plus indispensables à quiconque veut bien connaître l'histoire de la révolution française, et qui veut bien connaître les souvenirs, et selon toute apparence, aucun autre révélateur ne nous dirait jamais ce qui se passait dans l'intérieur de ce conseil suprême. Il est malheureux que Barère, écrivain médiocre, ait donné trop de soin à sa défense personnelle dans l'œuvre qui nous est présentée, et surtout à cause de la politique. Aussi, si ces Mémoires, et surtout à cause de la politique. Aussi, si ces Mémoires, et surtout à cause de la politique. Aussi, si ces Mémoires, et surtout à cause de la politique.

La Grèce continentale et la Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841; par J.-A. BUCHON. — Paris, 1844. Gosselin. 1 vol. in-18. 5 fr. 50 c.

Malgré les exploits de Philippe-Anguste et de Richard Cœur de Lion, la troisième croisade avait vainement essayé de reprendre Jérusalem à Saladin. Innocent III espéra un moment qu'une nouvelle tentative serait plus heureuse; mais le temps était passé, les passions désintéressées de la croisade étaient éteintes. Au lieu d'aller au secours de Jérusalem, les croisades s'emparèrent de Constantinople, et se partageèrent l'empire byzantin. Déjà les îles de Chypre et de Candie formaient, à cette époque, des principautés particulières. Un empire français fut créé à Constantinople, et donna au duché de Bourgogne, qui avait épousé Marie de Champagne, de la maison de France, et qui avait épousé Marie de Champagne, de la maison de France, et qui avait épousé Marie de Champagne, de la maison de France.

M. J.-A. Buchon a entrepris d'écrire l'histoire de cette période importante de nos coutumes. Mais, avant d'en publier les résultats, il a voulu terminer et compléter sur les lieux ses longues recherches; et aujourd'hui il présente seulement au public le récit du voyage qu'il a entrepris, dans le but de contempler à la fois cette jeune société européenne que la liberté avait agrégée aux vieux États occidentaux, et les débris des nations, monuments et souvenirs de l'antique domination des barbares, qui se sont élevés sur les débris de la civilisation grecque.

Le nouvel ouvrage de M. J. A. Buchon se divise, comme son titre l'indique, en deux parties: la Grèce continentale et la Morée. M. J. A. Buchon nous fait successivement visiter la Grèce continentale, l'Épire, la Thessalie, la Béotie, la Grèce centrale, la Grèce occidentale, l'Épire, la Thessalie, la Béotie, la Grèce centrale, la Grèce occidentale, l'Épire, la Thessalie, la Béotie, la Grèce centrale, la Grèce occidentale.

Histoire universelle, par CÉSAR GAULT; soixante-neufième réimpression par l'auteur, et traduite sous ses yeux par EUGÈNE AUDIN, ancien député, et PIERRE-VICTOR LEOPARDI. 2 tomes. In-8. Paris, 1815. Fermin Didot, 6 fr.

Le premier volume de l'histoire universelle de M. César Gault, dont nous avions, il y a plusieurs mois, annoncé la pu-

blication prochaine, a paru cette semaine à la librairie Didot. Nous ne reviendrons pas maintenant sur ce que nous avions dit alors de cet ouvrage, qui a obtenu un si grand succès en Italie — Ce premier volume commence par une longue notice sur l'état, dans laquelle César Gault nous fait connaître, et nous fait connaître les deux premières époques; la première a paru dans la création de la discipline des hommes, elle se subdivise en cinq chapitres: la Grèce, l'antiquité du monde, l'Asie, l'Espagne, l'Amérique, les premiers peuples, et les premiers siècles; la deuxième est intitulée de la dispersion des peuples, et est divisée en trois livres: les Hébreux, les Indes, les Égyptiens, les Phéniciens et les Grecs, tels sont les sujets de ses trois chapitres.

Esquisses de la vie d'Artiste; par PAUL SMITH. — Paris, 1844. 2 vol. in-8°. Jules Labitte. 15 fr.

M. Paul Smith est un de mes amis intimes, un avocat fort distingué du barreau de Paris; il a gagné toutes les causes qu'il plaide, au civil comme au criminel; mais je le soupçonne fort de n'être pas le père de ces deux volumes in-8°. Si je ne me trompe, il a seulement prêté son nom et son nom à un écrivain d'un genre connu dans la presse parisienne, qui, inspiré par le succès, comme on dit, nous a fait connaître, par son ouvrage, les secrets de la vie d'un homme, mais n'est-il permis de trahir ce secret? Etouard M., on ne peut nier que l'auteur des Esquisses de la vie d'Artiste n'ait beaucoup d'esprit de bon sens et de goût. Ses divers essais critiques dont se composent ces deux volumes ont déjà, à l'instar de Jaccoud, d'honnêtes mémoires, posé au milieu et charmé tout le monde. L'auteur de ces Esquisses n'a pas eu de bonheur de recevoir son agréable visite, l'hiver au sein de leur feu, l'été sous un ombrage frais. Publiés par fragments dans divers journaux de la capitale de la France, la presse départementale s'est empressée de les reproduire; la Belgique les a même contrefaits. Remis en volumes, ils ont obtenu un accueil non moins orléanais que favorable. On ne peut nier que l'auteur des Esquisses de la vie d'Artiste n'ait beaucoup d'esprit de bon sens et de goût.

D'ailleurs, le mérite de l'auteur des Esquisses, le sujet de ces livres, est-il pas merveilleusement choisi pour piquer la curiosité? A quelle époque l'univers entier, auquel j'adresse ces Esquisses, a-t-il donné plus de temps, d'argent et de marques extérieures de tendresse à cette race d'hommes ou de femmes qui, par ce qu'elle chante sans lasser, ne fait-elle qu'une seule note, ou jette qu'elle joue avec une certaine familiarité d'un instrument quelconque, se destine elle-même à l'admiration, à la genérosité et à l'affection publiques sous le titre d'artiste? Le mensonge a trop longtemps tenu à côté de la vérité. Il est temps de dessiller les yeux de cette pauvre humanité, tant qu'elle nous trompe. L'artiste ne doit plus rester mélangé au bourgeois. C'est le but sérieux du livre de M. Paul Smith, et nous l'approuvons. Etouard M. raconte à l'attention publique des anecdotes inédites sur les artistes, grands ou petits, faux ou vrais, sots ou spirituels, rases ou chevelus; il nous peint leurs moeurs, il nous relate leurs habitudes, il nous initie aux plus secrets mystères de leur existence aventureuse. Ici, il nous confie à la fois les petites sottises musicales ou viciennes de nos auteurs, et les grandes sottises de nos auteurs, et nous initie aux plus secrets mystères de leur existence aventureuse. Ici, il nous confie à la fois les petites sottises musicales ou viciennes de nos auteurs, et les grandes sottises de nos auteurs, et nous initie aux plus secrets mystères de leur existence aventureuse.

Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789; par M. HENRI MARTIN. Nouvelle édition entièrement revue et augmentée d'un nouveau travail sur les origines nationales (tome X).

M. Faurie vient de mettre en vente le tome XI de l'histoire de France de M. Henri Martin. Ce volume, qui nous a paru plus remarquable encore que les précédents, embrasse une période de trente années, il s'ouvre avec l'année 1582, et se termine en 1612. Après avoir achevé l'histoire de la branche des Valois-Angoulême et du règne de Henri III, M. Henri Martin s'occupe d'un chapitre à celui de l'interregne ou de la guerre de succession; puis, arrivant enfin à l'événement de la branche des Bourbons, il traite de la première époque de leur règne, jusqu'à la fin de la branche des Valois-Angoulême. Cette période est, comme on le voit, remplie d'événements importants. Plus M. Henri Martin avance dans son travail, plus son talent semble grandir avec l'âge, et les difficultés du sujet. Ses ouvrages, l'un des plus utiles et les plus intéressants de ces dernières années, ont été écrits avec une telle rapidité, que nous sommes en mesure de dire que son œuvre sera terminée, nous en approchons tout à la fois l'ensemble et les détails avec l'attention particulière dont ils nous semblent dignes.

Histoire universelle, par CÉSAR GAULT; soixante-neufième réimpression par l'auteur, et traduite sous ses yeux par EUGÈNE AUDIN, ancien député, et PIERRE-VICTOR LEOPARDI. 2 tomes. In-8. Paris, 1815. Fermin Didot, 6 fr.

Le premier volume de l'histoire universelle de M. César Gault, dont nous avions, il y a plusieurs mois, annoncé la pu-

1) Décret de la Convention du 25 août 1795.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PUBLICATION DE LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE DE SEINE, 55.

OEUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle par P. Giguet; suite d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, Jésus, à 5 fr. 50 c.

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS, 15, QUAI MALAQUAIS, A PARIS.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, publiée sous la direction de M. CHARLES NODDER. Format anglais, à 5 fr. 50 c. le volume.

HISTOIRE DEPARIS; par J.-L. BELIN. 5 fr. 50

OEUVRES CHOISIES DE NAPOLÉON; 1 vol.; portrait. 5 fr. 50

RICHELIEU, MAZARIN ET LA FRO-NDE; par M. CATHERINE. 2 vol. 7 fr. »

LOUIS XIV; par M. CATHERINE. 2 vol. 7 fr. »

LA RÉFORME ET LA LIGUE; par M. CATHERINE. 1 vol. 5 fr. 50

HENRI IV; par le même. 1 vol. 5 fr. 50

LE SIÈGE DE LA ROCHELLE; par madame de GENÈS. 1 vol. 5 fr. 50

MADemoisELLE DE LA FAYETTE; par la même. 1 vol. 5 fr. 50

LA DUCHESSE DE LA VALIÈRE; par la même. 1 vol. 5 fr. 50

MADAME DE MAINTEON; par la même. 1 vol. 5 fr. 50

MADemoisELLE DE CLERMONT; par la même. 1 vol. 5 fr. 50

LES VEILLÉES DU CHATEAU; par la même. 2 vol. ornés de 12 vign. 7 fr. »

MÉMOIRES DE COMMINES. 1 vol. 5 fr. 50

MÉMOIRES DU CARDINAL DE REIZ. 2 vol. 7 fr. »

POÉSIES DU DUC CHARLES D'ORLÉANS, publiées par M. GUYOTTON. 1 vol. 5 fr. 50

LÉGENDES ET CHRONIQUES SUISSES; par G. de VAYNRE; Introduction par M. LE ROUX DE LENCY. 1 vol. 5 fr. 50

LÉGENDES POPULAIRES DE LA FRANCE (Nouvelle Bibliothèque bleue). Introduction et Notes par M. NODDER et LE ROUX DE LENCY. 1 vol. 5 fr. 50

NOUVELLES VIEILLES ET NOUVELLES; par M. NODDER, TOFFER, comte de PEYRONNET et ARTHUR DUDLEY. 4 vol. 5 fr. 50

AVENTURES DE TÉLÉMAQUE. 1 v.; portrait. 5 fr. 50

L'ESPRIT DES LOIS; par MONTESQUIEU. 1 vol. 5 fr. 50

LES ANAPYSTIQUES. — LES RUSSISTES; par VAN-DE-VELDE; traduction de M. LOUVE-VÉLARS. 1 vol. 5 fr. 50

OEUVRES POLITIQUES DE MACHIAVEL, précédées d'une Lettre à M. Villeman. 1 vol. 5 fr. 50

CONTES FANTASTIQUES D'HOFMANN. 4 vol. 5 fr. 50

LES MILLE ET UNE NUITS; par GAULAND. 2 vol. 7 fr. »

ÉLISABETH, ou les Exilés de Sibirie; par madame COTTIS. 1 vol. orné de 50 vignettes. 5 fr. 50

LA MUSIQUE MISE A LA PORTEE DE TOUT LE MONDE; par M. FETIS. 4 vol. 5 fr. 50

LE PARADIS TERRESTRE; par O. FOERNER. 1 vol. orné de 120 vign. 5 fr. 50

LE ROMAN COMIQUE; par SCARRON. 4 vol. 5 fr. 50

ESSAIS DE MONTAIGNE. 4 vol. 5 fr. 50

LE DÉCAMÉRON DE BOCCACCIO. 1 v. 5 fr. 50

VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS; par BARTHELEMY. 2 vol. 7 fr. »

AHASVERUS; par EDGAR QUINET. 1 v. 5 fr. 50

SEPT SALONS ÉPILOGIQUES.

GALLIEE VIVIENNE, 70, EN ENTRANT PAR LA RUE VIVIENNE, LE PREMIER GRAND ESCALIER A GAUCHE.

POUDRE JEANNOT. — Nous rappelons à nos lecteurs la Poudre Jeannot pour lustrer les cheveux, moustaches et favoris en toutes nuances. Les salons de madame JEANNOT existent depuis quinze ans dans le même local; depuis ce temps, elle n'a pu s'agrandir sans s'ennuyer.

On teint et on épile. Cette dernière opération est toujours l'un d'un usage général, surtout depuis qu'il a été reconnu que le cheveu blanc était contagieux et se propageait. Il y a plusieurs salons avec des ententes particulières et disposés pour qu'on ne puisse ni être vu ni se rencontrer.

Boîte de poudre, 5 fr., et double boîte 5 fr.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Anderson, successeur de Harding, s'empresse d'accueillir MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au succès d'hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des diners, un dîner de puis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et demi. Dîners à la famille, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shilling 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

DEMANDES ET RÉPONSES. — PROGRAMME DE 1840.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAURÉAT ES-LETTRES; par J.-E. BOULET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodice, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.); Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française. 1 vol. in-12. Prix: 5 fr.

(3) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE, 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN ÂGE ET HISTOIRE MODERNE, 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix, les 2 vol.: 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ancienne, du Moyen Âge et moderne. 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 4 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix: 2 fr.

(7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-16 sur 2 colonnes. 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine desinit des textes par l'observation; un choix de morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiotismes, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine; Dialogues Familiaux, etc. Et ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix: 5 fr.

(8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE. 1 vol. grand in-16, 5 francs.

5^e édition. (Même méthode que le Cours de Langue latine). Prix: 5 francs.

(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAURÉAT. 1 vol. in-16. Prix: 2 francs.

NOTA. Les neuf ouvrages ci-dessus, formant 44 volumes, sont adressés franco, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOULET, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur le poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

OUVRAGES DU BESOIN DU DROIT, DE LA PHILOSOPHIE, DE LA MÉDECINE ET DU PUBLIC.

LE POURVOYEUR D'UNE MAISON D'ALIÉNÉS, Discussion-drame. A Paris, chez GILGOURE Pissis, libraire, rue Saint-Eloi, 1, vis-à-vis le Palais-de-Justice. Prix: 1 fr.

LES MALENTENDUS TRAGIQUES. OU LES MAISONS DE FOUS, drame philosophique en 4 parties, avec l'épilogue: « Ayant à juger entre un prétendu sage et un prétendu fou, lequel est le plus sensé, on est souvent extrêmement embarrassé. » Chez GILGOURE Pissis, rue Saint-Eloi, 1, vis-à-vis le Palais-de-Justice, à Paris. Prix: 1 fr.

LES FOUS DOUTÉS ET LES FOUS SUBLIMÉS. Recueil de Scènes dialoguées, d'Anecdotes tantôt Historiques, tantôt supposées, et de considérations philosophiques tendant à dévoiler et combattre nombre d'erreurs, de préjugés et d'abus. Ouvrage dédié aux sociétés abolitionnistes de la traite des noirs. Chez Pissis, libraire, place du Palais-de-Justice, 1. Chez Abel LEBLANC, libraire, rue Guenegand, 9.



Les trois susdits ouvrages, par le même auteur anonyme, sur bon papier velin glacé.

EN VENTE CHEZ DOLLINGEN, RUE LAFFITTE, 8.

LE SOUFFRAGE DE RODOLPHE, nouvelle édition dans laquelle les legons trop faibles ont été baissées. Prix réduit: 4 fr. 50

WALKERS NEEDLE



AGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale, Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur trempage et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur chaque colonne une ressemblante frappe de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hautes perfectionnes de ces aiguilles méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wool Street, London.

NOUVEAU SYSTÈME DE TIMBRE POUR SOMMÉRIE DE TOUTES D'APPARTIEMENT et de magasin. FELLETER, mécanicien breveté, rue Royale-Saint-Martin, 17, à Paris.



Ce nouveau système a pour résultat avantageux de ne pas faire un bruit aussi désagréable qu'une sonnette, mais de rendre un son plus fort et plus harmonieux. La modicité du prix de ces nouveaux timbres en fera un objet indispensable pour tout le monde. Il y a des timbres depuis 75 jusqu'à 120 millim., polis et non polis. — TIMBRES de plus grandes dimensions pour PORTES COCHÈRES ou pour APPARTEMENTS, dont on s'est entendu des étages les plus élevés.

RUE TABARNE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de son secret depuis 1650 maintenu et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consentis à M. BOYER la prouvent et le disent de cette Eau si précieuse contre l'Épilepsie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de Mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par le poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à N. 11, répété 43 fois sur la destination. M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs ses voisins.

LIBRAIRIE DUCHOCHE ET C^o, RUE DE SEINE, 55.

OEUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PAILLISSE, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 4 vol. in-18 sur Jésus. 5 fr. 50

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnaire en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers Italien des Alpes; par R. TOFFER, de Murat et de Pontinowski; de l'auteur et 12 grands dessins, par M. GALERIE. Un très-beau volume grand in-8 Jésus de 500 pages. Prix, broché, 16 fr.

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène, de Murat et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bellange. 50 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison: 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui forment, avec le Texte, un magnifique Album. Prix: 15 fr. On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUCHOCHE et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, nouvelles et complètes de ses notes sur les ouvrages de l'auteur, par NAXTE-BRETE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT. 3 volume grand in-8 Jésus velin. 20 fr.

UN MILLION DE FAITS, aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTS, avocat; P. GÉRALD, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LA DOVIC LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEDIEUX, docteur en médecine de la Faculté de Paris; H. MARTIS, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VERGÉ, docteur en droit. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

LIBRAIRIE PAULIN, RUE DE SEINE, 55.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX, par M. P.-A. STAPFER, avec une notice biographique par M. A. VINET. 2 fort volumes in-8, prix: 15 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1857; par M. MUSEL, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789; par M. A.-C. THIBAUDEAU. — 2 gros volumes in-8. 15 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par C. L.-F. KAEWITZ, professeur à l'Université de Halle, tradit et annoté par Ch. MARTIS, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du Million de faits, avec 10 gravures sur acier, 415 tableaux numériques, etc. 8 fr.

Les abonnés à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} février doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. H. ROCHET, rue de Seine, N^o 33.

Modes.

Les bals commencent à devenir nombreux; tous les jours une nouvelle fête amène une nouvelle parure. Nous avons remarqué l'autre soir une charmante toilette, qui se composait d'une robe de tulle avec une seconde jupe ouverte sur les côtés et attachée de distance en distance par des coques de perles entourées de fleurs en macramé; sur la draperie du corsage brillait une épingle Alexandrine; cette toilette était complétée par un turban en étoffe algérienne, et nous avons entendu dire autour de nous qu'il sort des magasins de madoiselle Alexandrine. Il fait sensation.



Revenons aux toilettes de ville.

L'illustration, qui voit tout, qui va partout, a fait dessiner cette robe lacee; elle est en moire grise ouverte sur un transparent de satin blanc; le laçage est en chemise grise, les manches sont demi-longues et laissent voir des sous-manches en tulle bouillonné; le chapeau est en velours orne de plumes.



Malgré la douceur de la saison, on a garui beaucoup les robes et les kazavecks en fourrure. Voici une robe bordée tout autour de deux rangs de martre qui remontent devant et forment ainsi quatre bandes qui se terminent à la ceinture; une bande plus large est posée sur le corsage et tourne autour du col; les manches sont justes et bordées au bas d'une fourrure.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE QUARANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

I. On trouvera le nombre demandé en imaginant que les quatre as sont mis à part, et que les 28 cartes restantes sont distribuées de toutes les manières possibles en quatre groupes ou paquets: le premier de 8 cartes pour le joueur en premier, le second de 12 cartes pour le joueur qui donne, les deux autres de 5 et de 5 cartes pour le talon. Le nombre cherché à donc par expression une fraction ainsi composée:

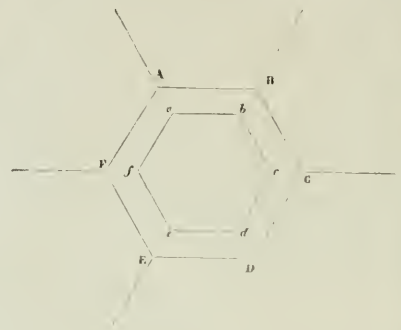
Le numérateur est le produit de tous les nombres entiers consécutifs depuis 1 jusqu'à 28. Le dénominateur est le produit de tous les nombres entiers consécutifs depuis 1 jusqu'à 8, par ceux de 1 à 12, par ceux de 1 à 5, par ceux de 1 à 5.

Tout calcul fait, on trouve 21 925 567 265 600.

Le rapport de ce nombre à celui qui a été trouvé pour le premier problème du dernier numéro est égal à $\frac{28!}{8!12!5!5!}$ ou à 0,0157655; d'où l'on voit combien le nombre des combinaisons est diminué par la restriction apportée dans l'énoncé relativement au groupement des as.

II. Le jeu du franc-carreau a été indiqué par Buffon dans son *Essai d'Arithmétique morale*. Voici en quoi il consiste:

Sur un sol pavé de carreaux hexagones, on projette au hasard une pièce de monnaie, et un joueur parie pour franc-carreau, c'est-à-dire pour que la pièce, après sa chute, repose tout entière sur un seul carreau. L'adversaire parie qu'elle tombera sur un joint.



Pour déterminer les chances de chacun des joueurs, imaginons que dans l'intérieur de chacun des carreaux nous ayons mené aux six côtés autant de parallèles à une distance égale au demi-diamètre de la pièce de monnaie. Nous aurons formé ainsi un second hexagone régulier intérieur au premier.

Or, il est clair que le premier joueur gagnera lorsque le centre de la pièce de monnaie tombera dans l'intérieur du plus petit hexagone; qu'il perdra, au contraire, lorsque ce centre tombera entre les contours des deux polygones. D'ailleurs, comme tous les compartiments du carrelage ont été supposés égaux entre eux, il a suffi d'en considérer un seul. On voit donc que la probabilité du gain du premier joueur est égale au rapport de l'aire du petit hexagone à celle du grand.

La probabilité du gain du second joueur est égale à la fraction que l'on obtient quand on retranche de l'unité le rapport ci-dessus. Sa représentation géométrique est le rapport de l'aire comprise entre les deux hexagones à l'aire du plus grand.

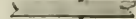
Or, dans tout jeu, il est juste de proportionner les mises des joueurs dans le rapport inverse de leurs chances de gain. On voit donc que la mise du premier joueur étant dans un certain rapport avec l'aire de l'hexagone intérieur, celle du second devra être dans le même rapport avec l'aire comprise entre les deux polygones.

III. Lorsqu'on puise de l'eau dans un puits, lorsqu'on exploite une carrière on me mine à l'aide d'une corde ou d'une chaîne munie d'un seau ou d'une benne à chacune de ses extrémités, il y a à chaque instant une perte de force considérable, due à ce que l'on a à soulever le poids de la chaîne ou de la corde, outre celui de la matière contenue dans le seau. Quand il s'agit de mines ou de carrières de plusieurs centaines de mètres de profondeur, le poids inutile à soulever, lorsque le seau est au fond du puits, peut être très-considérable par rapport au poids réellement utile.

Il paraît que la disposition aussi simple qu'ingénieuse représentée dans notre figure fut imaginée vers le milieu du siècle dernier par l'habile mécanicien Lorient, qui l'adaptait aux mines de Pontpau (Ille-et-Vilaine). On voit sans peine qu'en faisant faire à la corde (ou à la chaîne un anneau entier, dont un des bouts descend jusqu'à la profondeur où l'on doit puiser de l'eau ou charger les matières exploitées, et en attachant les seaux à deux points tels que lorsqu'un des seaux sera au plus haut, l'autre sera au plus bas, il y aura toujours équilibre entre les deux parties de la chaîne, et qu'on n'aura à vaincre en réalité, outre le poids utile, que les résistances dues aux frottements et à la raideur de cette chaîne.

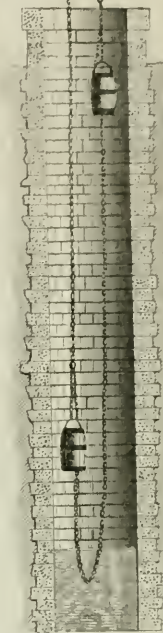
Il y a une autre disposition très-simple due à Le Camus, de l'Académie des Sciences, et au moyen de laquelle on arrive à

peu près au même résultat; elle consiste à enrouler les deux moitiés de la corde en sens contraire sur les deux moitiés d'un arbre horizontal ou treuil, en sorte que l'une de ces moitiés soit toute couverte de la corde dont le seau est en haut, pendant que l'autre moitié de l'arbre est découverte, le seau qui lui répond étant au point le plus bas.



Mais ce procédé exige une plus grande perte de force pour vaincre la raideur de la corde, et est moins satisfaisant que le procédé de Lorient.

Le Camus a encore proposé un autre appareil pour le cas où l'on n'a qu'un seau. Il enroule la corde sur un arbre dont la forme est à peu près celle d'un cône tronqué, de sorte que le seau étant au plus bas, la corde agisse sur la partie où le treuil a le plus petit diamètre, et que le seau étant au plus haut, elle agisse sur le plus grand diamètre. Par ce moyen, on emploie toujours la même force d'impulsion; mais la vitesse d'ascension varie à chaque instant. Elle est moindre lorsque le seau commence à monter que lorsqu'il approche de la bouche du puits; et, en définitive, on soulève toujours le poids de la chaîne, ce que l'on évite par le procédé Lorient, avec le double seau et la chaîne sans fin.



NOUVELLES QUESTIONS À RESOUDRE.

I. Construire un tourne-broche qui se meuve sans ressort et sans poids.

II. Pierre et Paul jouent à *passer-dix*, avec la condition que Pierre paiera à Paul un franc s'il passe dix au premier coup, deux francs s'il ne passe dix qu'au second coup, quatre francs s'il ne passe dix qu'au troisième, et ainsi de suite en doublant toujours, de manière que la partie ne se termine que lorsque Pierre a passé dix. On demande ce que Paul doit déposer pour enjeu.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Les beaux-arts sont dans toute leur gloire.



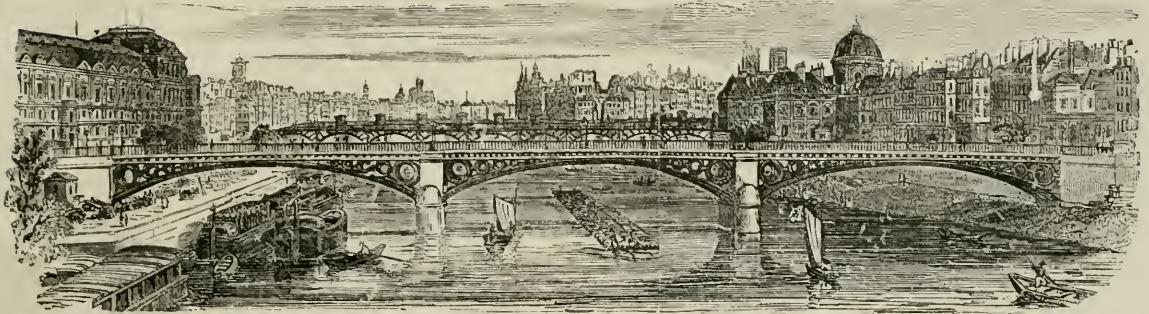
ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en parti ulior chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill. A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinodvoro, 22.

JACQUES DUBOCHET.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 47. Vol. II. — SAMEDI 20 JANVIER 1844.
Bureaux, rue de Setze, 55.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
pour l'Étranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Hudson Lowe. Portrait d'Hudson Lowe; Longwood. — **Courrier de Paris.** — Histoire de la Semaine. Portraits d'O'Connell et de ses sept concubins; Maison d'O'Connell; Cour du Banc de la Reine, à Dublin. — **Inventaires nouvelles.** Locomotion sur les chemins de fer Rectification. — **Romaniers contemporains.** Charles Dickens. Expériences américaines; Martin prend un associé; Vallée d'Eden en perspective. (Suite). — **Monument de Aloïse.** Statue en bronzes de Malte, par M. Scurre alné; la Muse épique et la Muse grise, deux statues en marbre, par M. Pradier; Médaille commémorative; Vue du Monument de Malte le jour de l'inauguration. — **Les Caprices du Cœur,** nouvelle, par Marc Fournier. (Suite et fin.). — **Algérie.** Description géographique de la province de Constantine. (Suite et fin.). **Debarquement de troupes;** Vue de Constantine; Portraits de Hussein, bey d'Alger, et de Hadj-Ahmet, bey de Constantine; Campements français et arabes. — **Bulletin bibliographique.** Notice sur la vie de Bernard Paisy. — **Annales.** — **Météorologie** du mois de décembre 1843. — **Modes.** Une Gracure. — **Ébrieux.**

Hudson Lowe.



HUDSON LOWE! — Pourquoi donc le nom et le portrait de cet Irlandais se montrent-ils aujourd'hui sur la première page de notre journal? Nous-même, nous l'avons, nous avons éprouvé d'abord une vive répugnance à céder à un pareil homme la place qu'ont honorée tour à tour, pendant un seul mois, un grand poète, un noble enfant du peuple, un savant agronome. — Casimir Delavigne, Brune

et Dombasle, pardonnez-nous! cet outrage apparent est encore un hommage rendu à vos talents et à vos vertus. À côté de vos noms célèbres, l'histoire conservera éternellement dans ses annales le nom désormais immortel de Hudson Lowe. Autant vous êtes dignes d'estime et de reconnaissance, autant il mérite de mépris et de haine. À vous la gloire, à lui la honte! C'est aussi pour la presse un devoir sacré de voter à l'exécration de tous les siècles futurs les hommes qui, comme Hudson Lowe, se sont rendus fameux par leurs vices ou par leurs crimes.

Hudson Lowe naquit en 1770, nous ne savons en quelle contrée de l'Irlande. Sa famille était honorable; il fit, à ce qu'il paraît, de bonnes études, car il parlait facilement plusieurs langues, et il possédait, — ses plus grands ennemis en conviennent, — une certaine masse de connaissances positives. Une bonne mémoire, tel était le seul don que la nature avait consenti à lui faire; sous tous les autres rapports, elle s'était montrée atrocement cruelle envers lui: « Taille commune, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqué de taches de rousseur, des yeux obliques, fixant à la dérobée et rarement en face, recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminents. Il est hideux, disait Napoléon en terminant ce portrait, c'est une face patibulaire; quelle ignoble et sinistre figure que celle de ce gouverneur! dans ma vie je ne rencontrai rien de pareil. » L'âme était bien digne de son enveloppe terrestre; elle n'avait que de mauvais penchants, dont l'éducation essaya vainement de comprimer le développement hâtif. Les vices nombreux qui

s'en emparèrent de bonne heure triomphèrent sans combat, car ils n'y rencontrèrent pas une vertu.

En 1808, Hudson Lowe était lieutenant-colonel et commandant de l'île de Capri, dans la baie de Naples. Comment

avait-il employé les trente-huit premières années de sa vie? Qu'importe, après tout? D'abord chirurgien, il entra dans un régiment de ligne en qualité d'aide-major; son colonel, reconnaissant des remèdes qu'il lui avait ordonné de prendre pendant une maladie, lui fit cadeau d'un sous-lieutenant. Nommé lieutenant en 1791, il servit successivement à Gibraltar, à Toulon, en Corse, en Portugal, en Égypte, mais nulle part il ne se distingua par une action d'éclat. C'était un de ces militaires qui ne se battent jamais, ni en temps de paix ni en temps de guerre. À l'armée, il manait plus souvent et plus habilement la plume que l'épée; aussi exerça-t-il tour à tour les fonctions d'officier payeur, d'aide-trésorier-général, de député-juge-avocat, de sous-inspecteur de la légion étrangère et de secrétaire d'une sorte de commission établie à Malte, *for the adjustment of claims*.

Nommé, le 5 juin 1800, major de tirailleurs corse, mis à la demi-solde en 1802; il reçut en 1805 un brevet

de major dans le 7^e régiment d'infanterie. Ce fut alors que lord Hobart le chargea de missions secrètes en Portugal et en Sardaigne; l'année suivante, il compléta le cadre des tirailleurs royaux de la Corse, et il fut nommé lieutenant-colonel de ce corps. Après avoir servi à Naples sous sir James Croi, puis en Sicile, il eut enfin l'honneur de commander seul cinq compagnies dans l'île de Capri (1806), c'est-à-dire de devenir le chef des espions que l'Angleterre entretenait à grands frais dans ces parages.

Il occupait ce poste depuis deux ans et demi, se laissant grossièrement tromper par tous ses espions, lorsque le général Lamarque vint l'attaquer à l'improviste, avec 1800 hommes, dans une forte-resse qui passait pour imprenable: trois jours après, Hudson Lowe capitulait. Ce fut son seul fait d'armes. Il alla en Sicile se réunir au corps d'armée commandé par le lieutenant-général sir John Stuart, et sa solte confiance dans ses espions, dont il continuait à être la dupe, fit échouer une expédition habituellement combinée.

Il occupait ce poste depuis deux ans et demi, se laissant grossièrement tromper par tous ses espions, lorsque le général Lamarque vint l'attaquer à l'improviste, avec 1800 hommes, dans une forte-resse qui passait pour imprenable: trois jours après, Hudson Lowe capitulait. Ce fut son seul fait d'armes. Il alla en Sicile se réunir au corps d'armée commandé par le lieutenant-général sir John Stuart, et sa solte confiance dans ses espions, dont il continuait à être la dupe, fit échouer une expédition habituellement combinée.

Sans la stupidité de Hudson Lowe, Murat perdait, à cette époque, la couronne de Naples. Malgré ces échecs humiliants, Hudson Lowe conserva sa



(Hudson Lowe, décédé le 10 janvier 1814.)



Louisa Wood, maison habitée par Napoléon à Sainte-Hélène.

favor. Le ministère anglais avait son intérêt son incapacité et ses vices. Un pressentiment secret l'avertissait déjà que ce soldat sans courage et cet esprit sans intelligence deviendrait bientôt un bureau nécessaire. Nous ne le suivons ni

à Zante ni à Céphalonie; mais en 1815, nous le retrouverons *scrittano* de Bucher, comme disait Napoléon à Sainte-Hélène. — Attaché à la personne de ce général en qualité de commissaire du gouvernement anglais, il entra en France avec les

elles, et, à l'heure qu'il est, pas commandé des armées contre Napoléon, il se vint de lui avoir fait plus de mal que s'il eût été à la tête de 100,000 hommes, par ses témoignages qui lui furent au contraire... Châtelier, à ses deux ou trois services de son et de son obéissance lui récompense. En janvier 1812, il avait été nommé colonel; le 3 juin 1813, il fut élevé au rang de major-général, et, quelques mois plus tard, il devint sir Hudson Lowe; le ministère anglais lui confia le titre de chevalier.

Pendant l'occupation, sir Hudson Lowe commanda la ville de Marseille, et les royalistes, qui formaient la majorité du conseil municipal, célébrèrent à la fin de l'été de lui offrir une épée d'argent en témoignage de leur reconnaissance. Ne devions-nous pas leur pardonner? Ils pechaient par ignorance.

Les Cent Jours passèrent comme un éclair qui brille et disparaît dans une nuit triste et sombre. Napoléon traîna difficile la bataille de Waterloo. Quand il se vit vaincu, il eut assez de grandeur d'âme pour se mettre volontairement sous la protection du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de ses ennemis. Le ministère anglais, — car la nation en est innocente, — a perdu la foi britannique dans l'hospitalité du *Bellerophon*. A sa peine son ennemi se fut-il livré de bonne foi, il l'inimosa. « Les puissances alliées avaient déclaré que Napoléon Bonaparte était leur prisonnier, et elles ont tenu ce qu'elles s'étaient promis. Le gouvernement britannique... — Castlereagh et Balfour savaient bien montrer dignes de cette prudence de confiance. — Ils avaient inventé Sainte-Hélène, mais le climat de Sainte-Hélène ne leur avait pas assez vite, lui fallait un complice. Honte et gloire à eux; ils trouvèrent sir Hudson Lowe. »

Mais à quoi bon raconter ici les détails de cet odieux assassinat? Qui ne les a toujours présents à la mémoire? qui ne peut lire dans les ouvrages de Las Cases, de Gourgaud, d'O'Meara, de Montolion, d'Antommarchi? Quant à moi, je ne me sens pas le courage, en vérité, de résumer ici une aussi triste histoire. A peine Napoléon eut-il aperçu sir Hudson Lowe, il s'écria : « On pourrait m'avoir envoyé pire qu'un gélier! » Cette crainte devint une certitude. Napoléon eut bientôt des motifs graves pour dire à son infame geôlier : « Nous vous croyons capable de tout, mais de tout... Vous êtes pour nous un plus grand fléau que toutes les misères de cet affreux rocher. Vous n'avez jamais commandé que des vagabonds et des déserteurs corcés, des brigands péniotents et napolitains... Vous n'avez jamais été accoutumé à vivre avec des gens d'honneur. » — Un jour, sir Hudson Lowe avait répondu qu'il n'avait pas recherché la mission dont il était chargé : « Ces places ne se demandent plus, lui dit son prisonnier, les gouvernements nous donnent ces gens qui se sont déshonorés. » Le gouverneur invoqua alors son devoir, et se retrancha derrière les ordres ministériels, dont il ne pouvait s'écartier. « Je ne crois pas, répartit vivement l'Empereur, qu'aucun gouvernement soit assez vil pour donner des ordres pareils à ceux que vous faites exécuter. »

An lieu des atrocités et des virginités de sir Hudson Lowe, rappelons plutôt les belles paroles que Napoléon faisait traduire sur son lit de mort par le général Bertrand au docteur Arnould :

« J'étais venu m'asseoir aux foyers du peuple britannique; je demandais une loyale hospitalité, et, contre tout ce qu'il y a de droits sur la terre, on ne répondit par des fers. J'eusse reçu un autre accueil d'Alexandre; l'Empereur François m'eût traité avec égard; le roi de Prusse même eût été plus généreux. Mais il appartenait à l'Angleterre de surprendre, d'entraîner les rois et de donner au monde le spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. C'est votre ministère qui a choisi cet affreux rocher, où se consumme en moins de trois années la vie des Européens, pour y achever la même par un assassinat. Et comment n'avez-vous traité depuis que je suis exilé sur cet écueil? Il n'y a pas une indignité, pas une horreur dont vous ne vous soyez fait une note de gloire. Vous m'avez des communications de famille, elles m'ont écrit un à un, jamais interrompues à personne, vous me les avez refusées. Vous n'avez jamais arrivé jusqu'à moi comme nouvelle, aucun papier d'honneur; ma femme, moi fils même, n'ont plus vécu pour moi; vous m'avez tenu six ans dans la torture du secret. Dans cette île infortunée, vous m'avez donné pour demeure l'endroit le moins fait pour être habité, celui où le climat menaçait du tropique se. Là le plus sentir. Il m'a fallu me renfermer entre quatre cloisons, dans un air malsain, moi qui parcourais à cheval toute l'Europe! Vous m'avez assommé longuement, en détail, avec préméditation, et l'enfance Hudson a été l'exécuteur des hautes-œuvres de vos ministres. Vous l'avez écrit comme la superbe république de Venise, et moi, mourant sur cet affreux rocher, privé des miens et manquant de tout, je légue l'épopée et l'honneur de ma mort à la famille régnante d'Angleterre. »

« J'en eurai à mon gouvernement, je veux les ordres de mon gouvernement. » Telles étaient les seules réponses de sir Hudson Lowe aux trois autres reproches qu'on lui adressait de toutes parts. Aucune justice! ses *Mémoires* prononcèrent-ils que les ordres qu'il reçut étaient réellement impitoyables, il n'en serait pas moins responsable. Toute réhabilitation d'un pareil homme est à jamais impossible. Qui donc l'obligeait à les exécuter, ces ordres? qui? sa cupidité et sa méchanceté? Il pouvait être severe, mais ardent; il fut atroce et lâche! S'il eût été seulement un peu de cœur, il eût répondu à son gouvernement ce que le vicomte d'Orléans répondit jadis à Charles IX. — Mais qu'il eût été le même! ce misérable n'a pas un seul dévoué, même en Angleterre, et je persiste à l'accuser.

Quand Napoléon est exilé son dernier coup, sir Hudson Lowe se hâta de quitter Sainte-Hélène; le bureau avait pour sans doute de rétablir l'ordre menacé de sa vacance. Le rapport en Europe une fortune de 7 millions de fr. — Le ministère anglais, — nous n'oublions de le dire, — le regret comme un héros. Mais son triomphe fut de courte

durée. — L'heure de la vengeance et de l'expiation devait suivre de très-celle de la perpétuation du crime.

Un mois d'octobre 1822, arriva à Londres un jeune homme de cœur, M. Emmanuel de Las Cases. — En 1816, sir Hudson Lowe l'avait exilé de Sainte-Hélène avec son père, dont il redoutait par instinct les terribles révolutions futures. M. de Las Cases était malade au moment où il fut enlevé et déporté au cap. Le docteur O'Meara essaya vainement d'obtenir un sursis; « Eh! monsieur, lui répondit le gouverneur avec impatience, que fait, après tout, la mort d'un enfant à la politique! » — M. Emmanuel de Las Cases avait donc des injures personnelles à venger; mais ce n'était pourtant ni pour lui ni pour son père qu'il s'empressa d'accourir à Londres en quittant Sainte-Hélène; il avait juré de tuer le bureau de son Empereur, ou de périr, et il venait tenir ce noble serment.

Hudson Lowe vivait alors retiré à la campagne, et il ne faisait à Londres que de courtes apparitions. Où le rencontrer? Comment le forcer à se battre sans s'exposer aux conséquences judiciaires d'un duel? M. de Las Cases consulta un avocat distingué, et d'après ses conseils, il résolut de provoquer sir Hudson Lowe en duel sans qu'aucun témoin pût affirmer qu'il fut l'agresseur.

Il chercha les longjumeaux une occasion favorable. Enfin elle se présenta. Un jour on l'avertit que sir Hudson Lowe venait d'arriver à sa maison de Paddington-Green et qu'il y passerait la nuit. Il courut s'installer dans un hôtel garni situé en face, et il attendit avec la plus vive anxiété que son ennemi mortel sorte de son domicile. — Plusieurs heures s'écoulèrent. Enfin, heureuse nouvelle! il apprit que sir Hudson Lowe s'en venait chercher un fiacre; descendant à la hâte, il se précipita, une cravache à la main, sur le trottoir de sa maison.

Il affecta un air d'indifférence, mais il est vivement ému, et il ne perd pas un seul instant de vue la porte par laquelle sir Hudson Lowe va sortir. Tout hasard, soit pressentiment secret, quelques personnes s'arrêtent, regardent et semblent attendre un événement imprévu. D'autres curieux accourent; des groupes se forment; tout à coup la porte s'ouvre, et sir Hudson Lowe paraît sur le seuil; mais à peine a-t-il descendu la première marche, il retourne précipitamment à un moment M. de Las Cases a craint d'avoir été aperçu, et de perdre une occasion si longtemps désirée... Ce n'est qu'une fausse alarme; sir Hudson Lowe revient de nouveau la porte, et se dirigeant vers le fiacre, vient heurter violemment M. de Las Cases, qui s'est précipité contre lui.

« Vous m'avez insulté, monsieur, s'écrie le haillant jeune homme, et vous m'en rendez raison! » En disant ces mots, il le frappe sur l'épaule d'un coup de cravache.

A cette provocation, à ces mots, à ce coup, Hudson Lowe a relevé la tête et s'est connu son adversaire. Il pâlit, se trouble, et semble d'abord hésiter; puis, sans mot dire, il s'élança à son tour, son parapluie en avant, sur M. de Las Cases, qui, parant habilement ce coup, lui fait avec sa cravache, au milieu de la figure, une blessure dont la cicatrice ne pourra plus jamais s'effacer. Mirant les curieux, témoins de cette lutte, commencent à murmurer et à s'agiter. Sans réfléchir, ils prennent parti pour leur compatriote contre un étranger. M. de Las Cases comprend qu'il est perdu peut-être s'il ne parvient pas à se rendre favorable; sa vie dépend de sa présence d'esprit. « Cet homme a insulté mon père, s'écrie-t-il, et je viens lui en demander satisfaction. » Ces paroles et l'accent entraînant avec lequel elles ont été prononcées produisent une vive impression. — La foule s'arrête à l'entour; toutefois elle hésite encore, quand un gros gentleman saisit M. de Las Cases, et le pressant entre ses bras, s'écrie : « Vous avez bien fait, jeune homme! Des *chers* étourdissants accèdent cette action et ces paroles d'un homme de cœur... M. de Las Cases a gagné sa cause devant le peuple anglais. »

Pendant cette scène, Hudson Lowe avait repris son équilibre assez gravement compromis, et il s'était caché dans le fiacre, où son adversaire, comprenant tout que le temps de lui jeter sa carte et un cartel. Il allait demander à la justice la réparation de l'outrage public qu'il venait de recevoir.

Il lui fallait deux témoins; il n'en put trouver qu'un, le cocher de fiacre. A la place de celui qui lui manquait, il étala sous les yeux du juge de paix qui recevait sa plainte sa jure meurtrière. — Par un hasard heureux, ce juge de paix avait d'habitude la veille avec M. de Las Cases, et, après une longue conversation sur la législation française, il avait conçu pour lui une vive amitié. Il le fit avertir secrètement que ses fonctions l'obligeaient à signer un *warrant* ou un mandat d'arrêt contre lui. « Quel parti dois-je prendre? demanda M. de Las Cases à son conseil. — Enfermez-vous dans votre appartement, lui répondit celui-ci, et cassez la tête d'un coup de pistolet à toutoquin oserait y pénétrer malgré votre défense. Seulement, si on parvient à mettre le *warrant* sous vos yeux, constituez-vous prisonnier. » Ce conseil fut suivi ponctuellement. Quand les policiers se présentèrent, on leur répondit que M. de Las Cases était absent. Ils s'installèrent devant la porte de sa maison, y virent plusieurs pots de bière, et ne se retirèrent qu'à la nuit. Trois fois M. de Las Cases changea de résidence, ayant soin d'envoyer d'avance sa nouvelle adresse à sir Hudson Lowe; trois fois la même chose se renouvela, et il attendit vainement une réponse.

Enfin, le quatrième jour, il reçut une lettre sans adresse, émanant évidemment d'un personnage haut placé, dont l'auteur est toujours resté inconnu. On lui donna le conseil de partir à l'instant même; le lendemain il serait trop tard. Il en profita, et se rendit en poste à Brighton, sous un déguisement et avec un faux passe-port où il avait pris la qualité de médecin. — Un paquebot allait partir pour la France. — Il courut à l'embarcadere lorsqu'un employé de la douane l'arrêta, et après l'avoir forcé à exhiber ses papiers, se permit de lui adresser quelques phrases amères et méprisantes. — C'était un homme envoyé par M. de Las Cases s'étant montré assez dur pendant son séjour à Sainte-Hélène, et qui venait de recevoir à l'instant même l'ordre de l'arrêter. — Sa position devenait difficile.

Espérant encore qu'il n'était pas reconnu, il fermit de se transporter... Je ne vous rappels plus, monsieur le docteur, lui dit ce jeune homme, dépêchez-vous de partir; mais, ajouta-t-il d'un ton de voix tout différent, songez que vous êtes encore en Angleterre, et songez-vous de moi. A l'instant ces mots, il lui tendit sa main, que M. de Las Cases serra affectueusement dans les siennes, et ils se séparèrent sans échanger un seul mot; ce langage muet était assez significatif. Le lendemain, M. de Las Cases était de retour à Paris.

L'ingénue conduite de sir Hudson Lowe souleva contre lui en Angleterre l'indignation universelle. Wellington, qui l'avait toujours protégé, le destina d'une fonction qui occupait dans le régiment des *horse guards*; les membres de l'Union le chassèrent de leur club; lady Holland, chez laquelle il se présentait, lui fit répondre poliment qu'elle n'était pas visible; les journaux eux-mêmes cessèrent de le défendre. Seul le ministère continua de le soutenir; il lui donna la propriété du 95^e régiment d'infanterie, propriété qu'il rapporta environ un revenu annuel de 24,000 livres sterling; mais quand il voulut aller passer son régiment en revue, les officiers déclarèrent unanimement qu'ils avaient mieux se démettre toute de leur grade que de se soumettre à un pareil affront.

Trois années s'écoulèrent. En 1825, Hudson Lowe eut l'audace de venir à Paris, et s'il fut fortamment reçu par le roi régnant, la cour sut lui faire comprendre de mille manières qu'elle lui refusait son estime. Il s'en plaignit vainement à Charles X. Cependant un hasard heureux avait fait d'ouvrir sa demeure à M. Emmanuel de Las Cases, qui s'était empressé de lui porter sa carte et de se mettre à sa disposition, persuadé, lui disait-il, qu'il arrivait en France tout exprès pour vider une affaire d'honneur. Sir Hudson Lowe ne répondit rien à cette nouvelle provocation, ou plutôt... Mais, avant de l'accuser, racontons aussi brièvement que possible un événement mystérieux qui nous servira peut-être à expliquer son honteux silence.

A cette époque, M. E. de Las Cases habitait Paris; il allait très-souvent à Passy, voir son père, et à Versailles, passer plusieurs jours chez des amis. Un soir du mois de novembre, à neuf heures environ, il sortait de la maison de son père et se dirigeait vers Paris, quand, au détour d'une rue isolée, un homme s'élança sur lui, et, le saisissant violemment par la taille, le frappa à quatre ou cinq reprises, avec un poignard, dans la poitrine. Sans ni portefeuille et des papiers qu'il remplissait la poche de son habit, M. E. de Las Cases s'écria victime de son odieux et cruel assassinat; l'éclaircissement n'était pas même possible. Se débarrassant de son assassin, s'élançant sur lui, le précipita à terre et l'accabla de coups, fut pour lui l'affaire d'un moment. Depuis l'arrivée de sir Hudson Lowe, il portait toujours une chaîne à vie. Il ne l'avait pas lâchée dans la lutte, et, se relevant vivement, il essaya de tirer la lame du fourreau; mais la lame était rouillée, et il éprouva quelque résistance. Au moment où il eut enfin la satisfaction de se sentir armé, un second assassin, appelé par le premier dans une langue étrangère, fondit sur lui. S'élançant à sa rencontre, il le blessa à l'épaule et le mit en fuite. Mais, soit que l'autre homme l'eût retenu par son manteau, soit qu'il eût fait un faux pas dans l'obscurité, il tomba au milieu d'une ornière pleine de boue. Lorsqu'il se releva, ses deux assassins avaient disparu. Il courut chez son père, où il resta six semaines au lit; car, pendant la lutte, il avait reçu trois profondes blessures à la jambe.

Quels étaient les auteurs ou l'instigateur d'un si lâche assassinat? L'instruction judiciaire, confiée à un homme de cœur, se poursuivait avec la plus loyale activité; mais la police ne put en ne vouloir fournir aucun renseignement à la magistrature. La presse et l'opinion publique accablèrent honteusement sir Hudson Lowe. Au lieu de se justifier et de solliciter lui-même une enquête, il quitta précipitamment Paris et se confiait en Allemagne.

Singulière coïncidence! M. E. de Las Cases habitait Paris, et il allait souvent à Passy et à Versailles; sir Hudson Lowe avait trois logements, un à Paris, un à Passy, un à Versailles; le soir même de l'assassinat, il quitta celui de Passy pour n'y plus jamais revenir.

Sir Hudson Lowe s'était sauvé à Francfort; le représentant de l'Angleterre lui fit l'accueil le plus honorable et l'invita à dîner. Au milieu du repas, Paris devint le sujet de la conversation. « Que s'y passe-t-il de nouveau? demanda l'un des convives. — On assure que le jeune Emmanuel de Las Cases, dont le père a suivi Napoléon à Sainte-Hélène, a été assassiné à Passy il y a quelques jours, lui répondit son voisin. — Sir Hudson Lowe a quitté Paris depuis ce déplorable événement, dit alors une voix grave; il pourra sans doute nous apprendre la vérité. » A cette accusation, sir Hudson Lowe balbutia quelques mots, et toute l'assemblée garda un profond silence.

De Francfort, sir Hudson Lowe se rendit à Vienne. M. de Metternich l'invita à dîner. Quand il arriva, tous les convives étaient déjà réunis et l'attendaient depuis un quart d'heure environ. A peine les gens de service eurent-ils prononcé son nom, qu'un officier qui s'éclaircit et se retira. Un second se présenta, puis un troisième, puis un quatrième. En moins de cinq minutes, ils étaient tous partis, laissant M. de Metternich seul avec son hôte. On raconte, mais nous ne pouvons garantir ce fait, que l'illustre ministre autrichien ne put retenu un coin de tire, et qu'il pria assez foudroyamment Hudson Lowe de lui pardonner un affront dont il demandait la responsabilité. Ce qui est positif, c'est que sir Hudson Lowe ne fut pas plus à Vienne qu'il n'avait été à Francfort.

Beaucoup et inutile partout en Europe, il passa en Asie. Le ministère anglais l'avait nommé, non pas, comme l'ont dit à tort quelques biographes, gouverneur de l'île de Ceylan, mais commandant ou gouverneur de la province de Candy, dans l'île de Ceylan. Le 11 août 1827, il débarqua à Colombo, capitale de cette nouvelle conquête de l'Angleterre. Il avait alors le grade de major-général; si les bâtiments en rade et les forêts de la ville tiraient un certain nombre de

coups de canon, lorsqu'il mit pied à terre, les officiers qu'il allait commander l'accueillirent avec une froideur évidente. Quelques-uns d'entre eux ne le reconnurent pas, d'autres, même de réputation; ils manifestèrent à leurs camarades l'étonnement que leur causait une semblable réception. « Il fut le géôtre de Napoléon à Sainte-Hélène, répondit une voix accensative sortie de la foule, et il deviendrait votre géôtre à nous, pour peu qu'on le payât. » Des lors, en Asie comme en Europe, le major-général Hudson Lowe put lire sur tous les visages les sentiments d'horreur et de dégoût que sa vue seule inspirait même à ses subordonnés.

Il avait beau le fuir, sa honte le suivait partout. A son retour en Europe, il débarqua à l'île-de-France, récemment conquise par l'Angleterre. A peine suren-dit qu'il était débarqué, les habitants de Port-Louis, Français et Anglais, s'amenèrent et exigèrent du gouverneur son renvoi immédiat. Il n'osa pas même gagner, sans être protégé par une escorte, le navire qui l'avait amené. Le gouverneur, sachant que sa vie ne courait aucun danger, et craignant que la présence des soldats armés n'amènât une collision fâcheuse, resta sourd à ses prières. — Cependant il lui fallait quitter cette île, où il avait espéré prendre quelques jours de repos. La population tout entière le poursuivit jusqu'au rivage de ses linétes et de ses maldictions. Arrivé sur le bord de la mer, son aide de camp, un de ses parents, indigné de sa lâcheté, tira son épée, la brisa sur ses genoux, et en lançant les débris dans les vagues, il s'écria qu'il ne voulait plus servir sous les ordres d'un pareil chef.

La Providence lui laissa la vie à Hudson Lowe comme pour lui donner le temps de se repentir; mais elle lui prit sa fortune. Ces quatre millions qu'il avait si honnêtement gagnés à Sainte-Hélène, ils les perdit à Londres dans des spéculations malheureuses d'hôtels variés. Sa femme, la veuve d'un colonel tué à Waterloo, l'avait abandonné, et se livrait aux plus honteux déréglés; il traîna donc, pendant les dernières années, une existence misérable; trompé dans ses affections d'époux, s'il en eut, accablé d'humiliations, méprisé de tous ceux de ses semblables qui ne le haïssaient pas, trop stupide et trop insensible pour connaître les douloureux poignants du remords; rûmé, et n'ayant d'autres ressources que les revenus et la retraite de son grade de colonel du 50^e régiment d'infanterie, qui lui valaient sans doute des droits d'aînesse, — Quel exemple et quelle leçon! Enfin la mort cut pitié de lui; frappé d'une attaque d'apoplexie, il rendit le dernier soupir le mercredi 10 janvier 1844.

Il laisse plusieurs enfants. — Loin de nous la pensée de faire rejaillir sur eux la honte de leur père! Quel que soit le nom qu'il leur porte, tant qu'il ne l'a pas déshonoré lui-même, tout homme a droit à l'estime loyale des gens de bien, qui ont assez de courage pour protester, par leur conduite, contre le plus absurde et le plus inique des préjugés.

Tel fut cet homme, tels furent ses crimes et ses châtiements sur cette terre. Peut-être, dans cette notice rapide et nécessairement incomplète, avons-nous commis quelque erreur de détail involontaire; mais tous les faits que nous avons racontés sont puisés à des sources authentiques ou nous ont été garantis par des *légions dignes de foi*. Et que nous voulions surtout, et nous espérons avoir réussi, c'était faire suffisamment connaître *Hudson Lowe* à la génération nouvelle, pour qu'elle léguât un jour à celle qui lui succédera les sentiments de haine ou de mépris dont nous avons tous hérité de nos pères.

Nul ne peut prédire ici-bas les décisions futures de la justice divine; quant à la justice humaine, elle a déjà prononcé; un condamné Hudson Lowe à l'exécution de l'espèce humaine tout entière, elle n'a fait closer un poteau de l'infamie sur son maudit, comme un type monstrueux d'astuce, de bassesse et de cruauté.

Courrier de Paris.

L'inauguration de la statue de Molière a été l'affaire importante de ces jours derniers; le soin de raconter les faits authentiques de cette solennité revient naturellement à l'historiographe ordinaire de la semaine; nous le lui disons d'autant moins, qu'il connaît Molière mieux que personne, pour avoir publié une excellente édition de ses œuvres, et écrit sa vie avec une affection pleine de sagacité. L'ordre et la marche de cette fête du génie seront donc exposés par lui; il n'oubliera ni M. Sauson, ni M. Étienne, ni M. Arago, ni M. de Rambuteau, in-fines au pied de la glorieuse statue, et n'oubliera pas, en prose plus ou moins élatante et spirituelle, l'hommage de l'universelle admiration. Pour nous, il ne nous reste qu'à exprimer un regret, qui nous a paru généralement éprouvé; c'est que l'autorité, par une prudence exagérée et sur des crâtes sans fondement, ait eue devoir tellement isoler cette fête littéraire, que de population qu'elle devait être, elle n'a été réellement qu'une sorte de représentation particulière, jouée au bénéfice du préfet, de l'Académie, et de MM. les comédiens français; quant à la masse des citoyens de toutes sortes, qui s'appartient à venir pieusement assister à la cérémonie et saluer, à son tour, le bronze immortel, elle n'a pas été admise; une nombreuse armée de gardes municipaux, fermant toutes les issues, a maintenu un vide complet dans toute la longueur de la rue de Richelieu, depuis l'angle de la rue des Petits-Champs jusqu'à la place du Carrousel; ainsi, les entrées du peuple ont été généralement suspendues.

Si la statue du grand homme avait pu s'animer et prendre la parole, elle aurait dit sans doute: « Laissez-les venir à moi; je leur appartiens et ils m'appartiennent; ne suivez pas le poète de tout le monde; que tout le monde puisse approcher! »

Molière, en effet, par un privilège presque sans exemple, a conquis l'universalité de des affections et des suffrages. Si les classes lettrées et de lettres d'éducation sont plus particulièrement propres à sentir les beautés hardies de ses inventions et de son style, sa franche gaieté, le naturel et l'étonnante vérité de ses peintures, et surtout son admirable bon sens, vont droit à la foule, la saisissent irrésistiblement, et pénètrent jusqu'à ses fibres les plus intimes. C'est surtout sur les hommes assemblés que Molière exerce sa plus douce puissance, et que sa raison et sa satire, gagnant de proche en proche, comme une étincelle électrique, produisent une immense explosion de plaisir et de rires.

Que craignait-on en laissant cette foule, éprise de Molière, arriver jusqu'à sa statue? Avait-on peur qu'Haragou, M. Jourdain, M. Purgon, ou quelque docteur Mathiasinus, se glissât jusqu'au piédestal pour prendre sa revanche contre le poète et l'insulter? M. Jourdain est trop bonhomme, et d'esprit trop obtus, pour exercer une telle rancune; Mathiasinus continue à se débattre dans les ténèbres de sa philosophie, et Haragou a bien autre chose à faire que de songer à Molière; ne faut-il qu'il visite sa cassette! Quant à M. Purgon, il n'a pas continué de parler... à des statues. Peut-être est-ce de Tartufo qu'on était inquiet; il est vrai que Tartufo se démente depuis quelque temps, lui qu'on croyait bien mort à tout jamais. Mais, non! Tartufo n'aurait peur de dans ces heures; on ménage trop le saint personnage pour lui faire cette injure, et ce n'est pas pour arrêter Tartufo que les rues étoient barricadées de gardes nationaux. — Quel doute, enfin? — Je ne saurais vous dire; mais la vérité est qu'on a pu peur. — Peur de quoi, encore un coup? — Peur de tout et de rien, ce qui est le fait des gens qui ne sont pas braves.

Quoi qu'il en soit, on a dû regretter cet emploi sonnement de précautions inutiles, en voyant l'attitude calme et respectueuse des citoyens qui cherchaient de tous côtés à entrevoir dans le lointain quelques traits de la cérémonie; à travers les fusils et les chevaux de la garde municipale. Un fait particulier n'a surtout convaincu du peu d'opportunité de ces mesures de prévoyance exagérées. A côté de moi, sous nos yeux, un de nos plus illustres écrivains, qui occupe un haut rang dans la poésie dramatique, cherchait à se frayer passage vers le monument. « On ne passe pas! » lui cria une voix rude, et je vis mon fils d'Apollon, venu là sans doute le cœur gros d'émotion et de tendresse pour Molière, obligé de rebrousser chemin et de se retirer à pas précipités, comme un suspect potchassé par un sergent de ville. Cependant ce n'était qu'un porte distingué, qui voulait honorer la mémoire d'un grand poète!

Mais enfin la statue est découverte et debout; voilà l'essentiel; c'est une noble revanche que notre siècle donne à Molière, une glorieuse réparation des préjugés qui avaient outrageé sa mort. A la place de cette statue, une fontaine à jets multiples épanché ses eaux; la source n'en est pas tarie et elle coule encore; nous la recommandons à nos auteurs dramatiques. La tradition rapporte des merveilles de certaines ondes qui rendaient la jeunesse ou donnaient le génie. — O docteur aux yeux, méditez des méchants faiseurs de drames lugubres et de comédies sans vérité et sans honneur, quelles ordonnances leur prescrivez-vous? « Boire tous les jours un verre d'eau de la Fontaine Molière. »

Le rade assent livré par M. Félix Pyat à M. Jules Janin avait fait croire à une nouvelle série d'adversaires, du moins la plume à la main; mais M. Jules Janin n'a pas jugé à propos de dénigrer, contre la masse de son terrible provocateur, l'arme légère du feuilletoniste; il s'est adressé aux gens du roi, et le champ de bataille va se trouver transféré en chambre de police correctionnelle; le juge du camp portera toute et bonnet carré; M. Jules Janin aura pour second M. Chaux-d'Espèze, et M. Marie servira de témoin à M. Félix Pyat. La lutte promet, va l'échelle des championns, un vif intérêt et passablement de scandale; malheureusement, s'il y a beaucoup d'appelés, il y aura peu d'élus. La loi sur la diffamation est positive; elle permet les plaisirs de l'audience, mais défend complètement la publicité des débats par la voie des journaux. Or, sans les journaux, point de salut pour les curieux; une simple mention de l'arrêt, voilà toute la création que la susceptibilité du code leur réserve. D'autre part, l'architecte du Palais-de-Justice n'a pas prévu le cas; la chambre de police correctionnelle est si petite, qu'à l'exception des juges, du procureur du roi, des parties, des avocats et des huissiers, personne ou presque personne ne peut y trouver place. Heureux donc les privilégiés qui se glissent dans cet étroit paradis du scandale! Si on pouvait à la porte des théâtres, le dimanche, laisser ouvrir un cours prodigieux; les princes russes et les lords anglais les couvriraient de roubles et de livres sterling. Quand ce ne serait que pour voir ce bon gros Jules, comme il s'appelle lui-même, cet homme de tant d'esprit et de style, flottant de côté son joli petit sifflet d'ivoire et d'or, pour se froisser sous la robe noire du ministère public, comme un enfant qu'on a fouetté sous la robe de sa nourrice.

Cette fête de M. Jules Janin vers la police correctionnelle n'a pas obtenu l'approbation générale; on ne refuse pas à M. Jules Janin le droit de se défendre, bien s'en faut; on ne lui reproche que le choix des armes. Quel! vous avez entre les mains l'arme la plus sûre et la plus redoutable, la plume, employez-la; mais ne vous fiez pas à elle, elle ne vous servira que pour vous faire; la plume, sous une main habile et prompte, toujours prête à la ruse; la plume, qui frappe un ennemi à droite et à gauche, le harcèle, l'étonne, le surprend, le bête, le détruit, et le laisse à terre tout mortel, et perce d'outre en outre à la pointe du raisonnement, de l'insinuation et du sarcasme, ce tripe-acier qui fait d'incalculables blessures; vous avez la plume... et vous prenez la police correctionnelle! Vous faites comme un soldat qui, se voyant attaqué en pleine rue, jetterait la sabre qui le porte

à côté, et prierait un passant de lui prêter ses poings pour avoir raison de l'agresseur.

Eraivaits, quel que soit votre nom et qui que vous soyez, savez-vous toujours de votre arme naturelle? l'écusson de tout évènement de talent et de cœur doit se composer, non pas d'une grille d'huisserie sur un mur lambré, mais d'une belle plume et d'une bonne épée au sautoir.

A qui la justice donnera-t-elle gain de cause? A M. Félix Pyat ou à M. Jules Janin? C'est le secret de quelques jours; le 31 janvier nous l'apprendra. Les paris sont ouverts. Et pourquoi ne parierait-on pas? la justice est capricieuse, et quelquefois, sans le profond respect que je professe pour elle, on la prendrait pour une espèce de jeu de hasard; témoin l'Adventure toute récente de la *Quotidienne* et de la *Gazette*. Ces deux vénérables dominières ont comparu, l'autre jour, devant le jury, sous la prévention d'avoir parlé avec trop de dévouement et de tendresse du pélerinage et du héros de Belgrade-Square; la *Gazette*, en vieille tacticien, fit défaut le premier jour, et subit, par contumace, une condamnation à deux ans de prison et à six mille francs d'amende. Or, la condamnation par contumace ressemble à la décapitation par effigie; les gens qu'elle tue se portent tous fort bien; la *Quotidienne*, moins avisée, souffrit bravement de sa personne, au feu de l'audience, et ne se débroua point devant M. le procureur du roi; qu'on est-il arrivé? le voici:

Le *Quotidienne*, *Quotidienne* restor honteux et ditant frappé d'un an de captivité, tandis que la *Gazette*, devant en justice sur appel, est sortie saine et sauve du combat, sans y laisser seulement une plume de ses ailes. L'une est condamnée, l'autre acquittée sur la même accusation et sur un fait complètement identique. Les audiences se suivent et ne se ressemblent pas; aujourd'hui dans un casque et demain dans un frac; le jour et la nuit, le blanc et le noir; si j'y comprends un mot, je veux être pendu. « Monsieur, vous avez tort d'aller à Belgrade-Square; monsieur, vous avez eu parfaitement raison. » Le poids passant du plateau de gauche au plateau de droite.

La justice cependant ne chôme pas. Non-seulement le procureur du roi lui fournit depuis quelques jours des procès en diffamation et des procès de presse assez abondants; mais les attentats contre la propriété et contre les personnes ne font jamais défaut. On n'est pas encore remis de l'assassinat de la veuve Senepart, que l'assassinat de la veuve Léon vient nous redonner le frisson. C'était une bonne vieille rentière, qui habitait dans le quartier de la rue du Cherche-Midi, bien isolé et propice aux bandits. La veille, on l'avait vue encore pimpante et parée de sa garni-pot sexagenaire. Le lendemain, le portier, ignorant de ne pas l'entendre comme de coutume, donna l'escalier. On entre chez elle, et on ne trouve plus qu'un cadavre horriblement mutilé; deux griffons, les fidèles compagnons de sa vieillesse, étaient tristement couchés aux pieds de la victime et la contemplaient d'un œil morne. La justice s'est aussitôt mise à la piste des assassins. Si nos pauvres petits griffons allaient renvoyer l'histoire du chien de Montargis en lisant le récit de ces horribles tragédies qui se renouvellent trop souvent, on se demanderait véritablement on habite le pays le plus doux, le plus élegant, le plus civilisé du monde; si ce n'est pas, au contraire, un mensonge, et si, par quelque coup de baguette infernale, on n'a pas été, sans le savoir, soudainement transporté en terre d'anthropophages.

Ces bandits affreux qui trempent ainsi leurs mains dans le sang humain, ces farouches et cruels déprédateurs sans pitié et sans éme; se comptent encore; mais les petits bandits, c'est-à-dire les escamoteurs de montres, les preneurs de cassettes, les larons du louta espère, ne se comptent plus. Tous les soirs la salle Saint-Martin regorge de nouveaux hôtes, héros de laissons chefs, de lignes à froid et de mousquetaires. Une espèce qui se propage et pillule particulièrement, c'est la race des escrocs qui pratiquent ce qu'on pourrait appeler le vol à la fourchette. La police vient d'en happer une demi-douzaine, dont un seul, et ces variations ont fait de très-honnêtes gens. A l'aide de cette même hypocrisie, d'un gant glacé et d'une belle vermie, ils fréquentent les cafés élégants et les restaurants en renom. Là, ils s'empêtrent on dînent avec un appétit que devrait servir donner une conscience libre. La carte payée, les voici qui tournent les talons. Le garçon les salue avec respect; puis, tout à coup, faisant son compte, il s'aperçoit que ces aimables hôtes, pour un dîner de quinze francs, ont escompté pour soixante ou quatre-vingt francs d'argenterie. — Un de ces industriels, saisi dernièrement en flagrant délit, confessait ses penches, et nommait l'un après l'autre tous les restaurants qu'il avait exploités; Vary, les Frères Provençaux, le Café Anglais, etc. Arrivé à Véfour, il se mit à sourire. Le géôtre du commissaire de police lui en demanda la raison: « Ah! s'écria-t-il, ce nom de Véfour me rappelle un doux souvenir. C'est chez lui que j'ai fait mon dernier repas, et de ma vie je n'ai si bien dîné; j'ai mangé, à moi seul, deux plateaux d'argent, trois cuillers, quatre fourchettes, une sautoir, un couteau et une assiette de vermeil! »

Enceinte. Sae a oublié le voloir à la fourchette dans ses *Mystères de Paris*. Il pourra répondre est oublié dans le train qu'il a établi sur son trou, et que le théâtre de la Fontaine-Saint-Martin prépare à grands frais. La représentation devait avoir lieu la semaine prochaine, mais la censure est intervenue, il paraît que ses susceptibilités sont sérieusement éveillées; le Chourmeur, le notaire Ferrand, la Chamotte, Toufflard et le Mitre d'École, sont trappés par elle et surveillés de près. M. Eugène Sue, qui a écrit son livre en pleine liberté, est obligé d'accommoder son drame selon le bon plaisir de messieurs les censeurs. Il béle, il rogne, il attrape, à adoucir; cela gêne son imagination indépendante et sa verve habituelle à ne subir aucun frein. On aura beau faire cependant, il restera toujours un drame assez des terribles et des singularités du roman pour énuoyer tout Paris. Les premiers jours de février verront éblore cette œuvre si impatiemment attendue.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse de la Chambre des Députés a, cette semaine, rempli les colonnes entières des journaux comme elle a absorbé l'attention publique. Les orateurs n'ont pas exactement suivi l'ordre que la commission avait voulu leur tracer, et la dernière phrase du projet a été précisément la première sur laquelle la lutte s'est engagée. On sait que cette phrase renferme la condamnation, en termes qu'on a eu l'intention de rendre flétrissants, puisque ce verbe s'y trouve, du pèlerinage de Belgrave-Square. M. Berryer, sentant que sa position et celle de ses amis serait faussée pendant toute la discussion, et leur rendrait difficile d'y prendre part avec liberté et autorité, si la question qui les concernait n'était préalablement vidée, M. Berryer est monté à la tribune. Le grand orateur, habile, sinon aux sympathies, du moins au silence et à l'attention de la Chambre, a été surpris et troublé par les interruptions et les apostrophes de la majorité. Il est descendu de la tribune en protestant contre le refus de l'écouter, puis y est remonté, mais dans la première comme dans la seconde de ces tentatives, il a trop oublié qu'en présence des passions politiques il est toujours plus habile et plus sûr de prendre le parti d'attaquer que de consentir à se défendre.

M. Thiers a, dans la séance suivante, rompu le silence qu'il gardait depuis un assez long temps. Dans sa situation, il ne pouvait parler uniquement pour bien dire; c'était donc, suivant l'expression déjà employée par lui dans une autre occasion, non pas un discours, mais un acte qu'il entendait faire. Son apparition à la tribune était un événement. L'orateur a été mesuré et habile. Sa double thèse était que, dans la question du droit de visite et dans celle de la loi de dotation, le ministère a compromis, par imprudence et par faiblesse, et la Chambre et la couronne. — M. le ministre de l'intérieur lui a répondu.

Deux collèges électoraux, convoqués pour donner des sen-

cessors, à la Chambre des Députés, à MM. Passy et Teste, appelés à la Chambre des Pairs, viennent de procéder à deux élections dont le résultat a beaucoup occupé la salle des conférences. L'un, le collège de Louviers, a élu M. Charles Lafitte, concessionnaire du chemin de Paris à Rouen, et l'on a prétendu que ce choix était l'accomplissement d'un marché dans lequel, d'une part des suffrages, de l'autre un embranchement de chemin de fer, avaient été échangés. On croit que la vérification des pouvoirs du nouvel élu pourra donner lieu à une discussion animée. Il n'en sera pas de même de l'autre.

M. Labaune, avocat à Narbonne, qui vient d'être élu à Uzès, entrerait inconnu et inaperçu à la Chambre, n'étaient le nom et la découverte de son concurrent. M. Teste fils, député élu au dernier renouvellement de l'arrondissement d'Apt (Vaucluse), à une majorité assez faible, s'étant, dès le premier moment où la promotion de son père fut résolue, proposé de démissionner Apt, dont il regardait le dévouement à sa personne comme trop incertain, pour Uzès, ou, si le croyait du moins, l'aveu des Teste lui semblait porté jusqu'au culte. Il eût donc donné immédiatement sa démission de député de Vaucluse pour devenir éligible dans le Gard, s'il n'avait eu devoir préalablement attendre la promesse que le ministre lui avait faite de lui donner, à la cour des comptes, un avancement auquel la retraite obtenue de son père pouvait lui tenir lieu de droit. Mais l'avancement s'est fait attendre, la démission a été d'instinct en instant ajournée, et le délai pour la réunion du collège a marché. Enfin, mais trop tard, M. Teste fils, ne voyant aucune nomination ministérielle venir, a pris le parti d'écrire à la Chambre que des considérations, dont il

ne lui était pas possible de décliner l'influence, le forçaient à déposer le mandat des électeurs d'Apt. L'expélat en même temps un courrier pour faire savoir à ceux d'Uzès qu'il était leur homme. Hélas! ils n'étaient plus les siens: le nom de M. Labaune, candidat improvisé, sortait au même moment de l'urne, et M. Charles Teste n'est plus député! mais il est toujours référendaire à la cour des comptes et fils de monsieur son père: il a bien là de quoi satisfaire une noble ambition.

M. le ministre des finances a déposé sur le bureau de la Chambre le projet de budget pour l'exercice 1845. Les dé-



(Daniel O'Connell.)

1,545,000 fr. Droits de fabrication sur les sucres indigènes (1845), 7,594,000 fr. Ils avaient été en 1842 de 8,981,000 fr. Différence en moins: 1,387,000 fr. La progression de 1845 sur 1842 n'a été au total, on le voit, que du tiers de ce qu'avait été celle de 1842 sur 1841. La diminution des droits sur la fabrication du sucre indigène était prévue, mais celle du sel doit éveiller toute l'attention des Chambres. Encore une fois la consommation n'a pu diminuer depuis que le monopole est sorti des mains du domaine de l'Etat pour passer à celles de la reine Christine, avec les agents de laquelle on a traité. Qu'on surveille donc bien la perception de cet impôt, ou, mieux encore, qu'on le supprime. — Le relevé officiel des dividendes de la Banque de France, qu'un journal a mis en regard de ceux de la Banque de Bordeaux, prouve que cet établissement méconnaît ses propres intérêts, comme il dédaigne ceux du commerce, en demeurant engourdi par la timidité.

En 1842	le dividende du 2 ^e semestre a été de	72 fr.
En 1845	— 1 ^{er} — — — —	65
— — — —	2 ^e — — — —	56

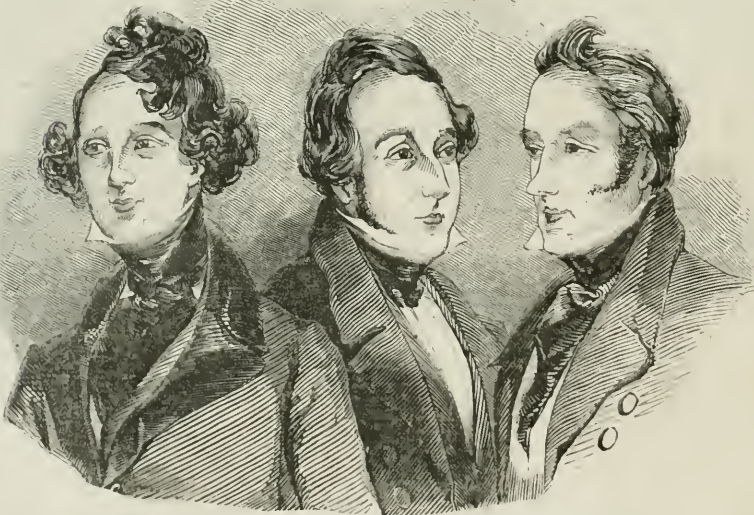
pendant que la Banque de Bordeaux, qui n'avait donné qu'un dividende de 50 fr. pendant le 1^{er} semestre de 1845, a pu l'élever à 70 fr. par la réduction du taux de l'escompte de 5 pour 100 à 4. A Marseille, où l'on escompte à 2 et demi pour 100, les actions de la Banque, émises à 1,000 fr., sont à 1,800 et plus.

Parmi les nouvelles extérieures relatives à la France, on a reçu la protestation du sultan des îles Comores contre notre occupation de Mayotte. M. le ministre des affaires étran-



(Maison d'O'Connell. — Merrion-square.)

gères a déclaré à la tribune de la Chambre des Pairs qu'il n'avait mille raisons de croire à la prise de possession par les Anglais du port de Diégo-Suarez, dans l'île de Madagascar. — La principauté de Monaco est mise en émoi par un des articles du tarif du dernier traité de commerce passé entre la France et la Sardaigne. La richesse de ce petit Etat, ou plutôt son seul produit exportable, sont les citrons. Les habitants de Monaco déclarent que si la France ne les traite pas aussi favorablement que les Sardes; que si nos ports ne sont pas ouverts à leurs citrons aux mêmes droits qu'aux citrons de leurs rivaux, ils sont gens dépeuplés et ruinés, qu'il ne leur reste pas la valeur d'un zeste. Voyons, montrons-nous de bonne composition en faveur d'un pays dont l'air national nous a tous fait danser; et si nous formons nos bourses à ses gros sous, ouvrons du moins nos caisses à ses honimades. — On lit dans une lettre d'Ancone, du 4 janvier, le passage suivant: « L'estafette de correspondance de San-Len a apporté la nouvelle de la mort du Franciscan de saint mystérieusement dans cette forteresse. On sait que depuis bien longtemps un prêtre français, quelques-uns le disent ancien évêque constitutionnel, occupe l'affreux cachot où le célèbre Castiglione termina sa vie aventureuse. C'est une sorte de citerne creusée dans la roc, et dans laquelle on fait descendre, à l'aide d'une corde, les aliments nécessaires à l'existence du prisonnier. La position ne saurait être mieux choisie pour tenir le prisonnier à l'abri de la curiosité des visiteurs. Aussi, jamais un mot n'a pu être échangé pour apprendre son nom ou le secret de son crime. L'est sans doute au profond mystère dont la détention de ce malheureux est entourée qu'il en doit la prolongation indéfinie, nul n'étant d'ailleurs directement intéressé à sa faveur. Cependant, à l'époque de l'occupation d'Ancone par



(M. le docteur Gray.)

(M. T.-M. Ray.)

(M. T. Tierney.)

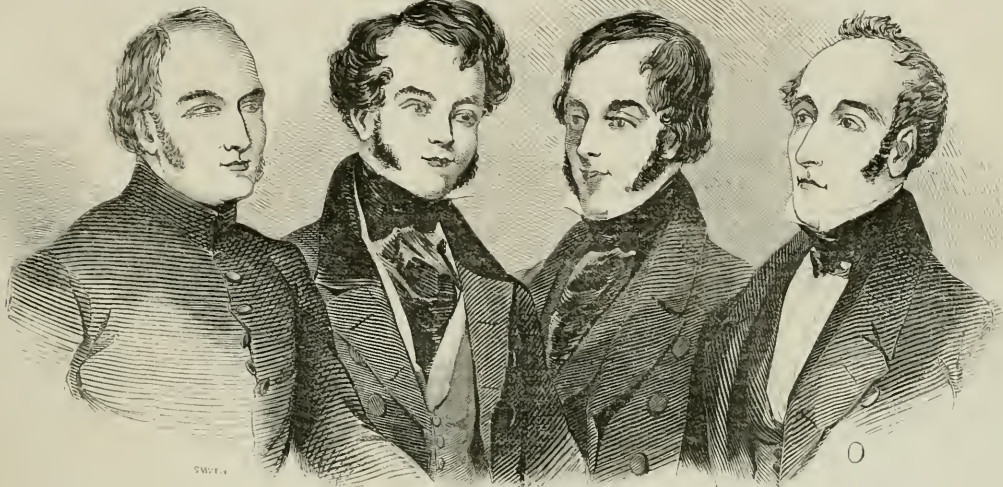
tais, ne nous en seront connus qu'après l'impression et la distribution de ce volumineux document. — En attendant, le *Moniteur* a publié sur les recettes de l'exercice 1845 un tableau d'où il résulte que le produit des impôts indirects, pendant l'année qui vient d'expirer, s'est élevé à 761,575,000 fr. (sauf des reliquats encore à recouvrer au 31 décembre). Le produit des mêmes impôts, en 1841, avait été de 715,675,000 fr.; il avait été, en 1842, de 731,237,000 fr. Il y a augmentation, en faveur de l'année 1845, de

45,900,000 fr. sur 1841, et de 15,516,000 fr. sur 1842. — Cette augmentation provient surtout des droits d'enregistrement de greffe, d'hypothèques, de donanes, du produit de la vente des tabacs, etc. (le dernier revenu s'est élevé à 104,560,000 fr. C'est une augmentation de 6,112,000 fr. sur 1841, et de 5,545,000 fr. sur 1842. Les diminutions les plus importantes sont les suivantes: droits de consommation des sels, perçus dans le rayon des donanes (1845), 38,024,000 fr. Ils avaient été, en 1842, de 39,569,000 fr. Différence en moins :

les troupes françaises, des démarches furent faites dans le but d'obtenir l'élargissement d'un prisonnier condamné sans jugement connu et que la voix publique disait être Français. La police pontificale annonça alors officiellement la mort de l'homme qu'on réclamait; et tout fut dit, car on ne pouvait pas aller fouiller les prisons de San-Leo pour s'assurer de la vérité. La même nouvelle qui se reproduit aujourd'hui aurait-

elle une cause semblable, on faut-il y croire cette fois? » M. le duc de Bordeaux a décidément quitté l'Angleterre, et le samedi 15, au soir, il débarquait à Ostende, se tenant en Allemagne. Son coupé de voyage est sans écusson; les panneaux sont simplement ornés d'un H surmonté d'une couronne duciale flamande. « Le prince, dit l'*Observateur belge*, est d'une taille peut-être au-dessus de la moyenne; il est très-

blond, son teint est pâle; ses traits, où le type barlongnon est facile à reconnaître, sont réguliers; sa démarche se ressent très-vivement de la chute de cheval qu'il a faite il y a deux ans. Ce qui distingue sa physionomie, c'est un grand air de jeunesse et de bon vouloir. » Il n'a fait que traverser la Belgique et a gagné Aix-la-Chapelle et Cologne. L'Espagne voit poursuivre la restauration chrétienne.



(M. T. Steele.)

(M. John O'Connell.)

(M. S. Duffy.)

(M. A. Barrett.)

La pension dont jouissait la régente, à titre de douaire, avant son émigration forcée, vient de lui être rendue. Le général Narvaez n'a plus personne et rien qui le gêne; n'ayant plus à prétendre au gouvernement, qui lui est bien entièrement dévolu, il prétend à la modestie. Il ne veut pas, dit-il, de la dignité de capitaine-général de l'armée, qui équivaut à celle de maréchal chez nous, tant qu'il lui restera quelque chose à faire. Il lui reste à mettre les collèges électoraux à la raison,

car dans les élections complémentaires les progressistes ont gagné du terrain. Que les électeurs y songent bien! la session demeurera d'autant plus longtemps close qu'on verra plus d'inconvénient à la rouvrir. — La reine de Portugal a ouvert, le 5 de ce mois, la session des cortes à Lisbonne. — La réponse du roi Othon à l'adresse de l'assemblée nationale a été bien accueillie. Le comité de rédaction de la constitution a eu de longues discussions sur la question de savoir si le choix

des membres de la Chambre du Sénat devait appartenir au roi, et s'il devait avoir lieu à vie. Quinze voix contre six se sont enfin prononcées pour l'affirmative sur la première partie de cette question, cependant sous la condition que la loi devrait être soumise, après dix années, à un nouvel examen.

Les débats du procès d'O'Connell et de ses coaccusés sont ouverts. Presque toute la première moitié du mois avait été remplie par des formalités préalables de procédure, par le



(Vue extérieure de la Cour du Banc de la Reine, à Dublin.)

tirage du jury, par les récusations respectives, par les protestations des conseils des accusés contre la formation d'une liste de laquelle presque tous les catholiques se sont trouvés par avance exclus. Si quelque violence du peuple de Dublin permettait au ministère anglais de congédier ses juges et de confier aux hommes le soin de mettre fin à tous ces débats, M. Peel serait tiré d'un grand embarras; car, aujourd'hui, après le tirage qui a été préalablement fait, quelle autorité

peut avoir une condamnation? quel respect peut-elle commander? quelle irritation, quelle indignation ne fera-t-elle pas naître au contraire? Toute cette lutte préparatoire n'a point empêché O'Connell de se rendre, le 4, à un banquet à Clonwell. La population est allée au-devant du libérateur à quatre milles de là. Il y avait vingt-sept corps de métiers avec leurs drapeaux emblématiques; la pluie tombait à torrents; la foule n'en est pas moins demeurée immobile devant

le balcon d'où O'Connell la haranguait. Il lui a plus que jamais recommandé de se maintenir dans la légalité; toutefois, suivant une version que nous ne trouvons du reste que dans le *Morning Herald*, il aurait ainsi soulevé le voile de l'avenir pour montrer aux impatients qu'on ne perdrait rien à attendre: « La situation du monde est telle que le gouvernement anglais ne saurait disposer de 53,000 hommes en Irlande, j'ai entendu dire que Rebecca n'était pas sans postérité. (On rit.)

prenant à des créatures humaines, il se fit avisé de trancher une vingtaine de vies.

Ce n'était point des pensées de ce genre qui préoccupaient le conducteur de la locomotive qui nous venons de voir partir; probablement même le brave homme se dispensait-il tout à fait de penser. Nonchalamment appuyé sur un côté de la voiture, bras et jambes croisés, il fumait sa pipe, immobile et muet, sauf quand, d'un grognement aussi court que son camarade le chauffeur. Celui-ci troupa ses loisirs en faisant fêcher, après fêcher, de la provision du tender, aux nombreux troupeaux errants des deux côtés de la route. Nonobstant l'impassibilité des deux hommes, les wagons poursuivaient leur course avec vitesse, à part quelques secousses et cahots, les rails étant fort irrégulièrement alignés.

Le convoi se composait de trois chars gigantesques, autrement dits *caravanes*: le char des dames, le char des messieurs, et enfin celui des nègres, le dernier peint en noir, par égard pour les occupants. Bien que Mark et son maître n'eussent point de compagnies de voyage, ils avaient pu se faire admettre, ainsi que plusieurs autres gentlemen, dans le premier char, le plus commode, et qui n'était pas plein, à beaucoup près.

« Eh bien! Mark, dit Martin examinant son compagnon avec une curiosité inquiète, vous voilà donc bien content d'avoir laissé New-York derrière nous? »

— Oui, monsieur, fort content.

— Est-ce que les occasions d'éprouver ou d'aiguiser votre jovialité, comme vous dites, vous manquent, hélas? »

— Bien au contraire, monsieur; jamais je n'eussais plus gaillarde semaine que ces huit jours chez les Pawkins.

— Et, reprit Martin, en hésitant comme s'il eût déjà plusieurs fois étudié la question, et... que vous semble de nos espérances actuelles? »

— Florissantes, monsieur. Peut-on trouver un nom de meilleur augure que celui de Vallée d'Eden? D'ailleurs, on m'a affirmé, poursuivait Mark après une pause, qu'on fait de lots, de ceux de serpents, un grand complet, ne nous ferait pas faute dans ce nouveau paradis. »

Loin de s'appesantir sur ce que cette information pouvait avoir de fâcheux, Mark prit un air aussi rayonnant que s'il n'eût en outre désir et passion en sa vie que de se faulxer dans l'intimité des reptiles.

« Qui vous a dit cela? demanda sèchement Martin.

— Un officier militaire, répondit Mark.

— Archi-foi que vous êtes! répliqua son maître riant en dépit de lui-même, que voulez-vous dire avec votre officier militaire? Vous savez aussi bien que moi qu'ici les officiers pullulent comme... »

— Certes, il y en a plus que d'épouvantables dans nos chenuevières, interrompit Mark. Même sorte de nuisance encore, toute de veste et d'habit, avec un bâton au milieu... Ah! ah! allez, n'y prenez pas garde, avec un bâton au milieu; je ne saurais m'em pêcher d'être gai. — Eh bien! c'était donc nu de ces commentaires à notre remboursement, de chez Pawkins, lequel me dit: « Sûnez bien informé? (soufflez ses mots, non pas complètement à travers ses narines, mais comme s'il eût fait jouer une soupape tout au haut de son nez). Est-il exact, me dit-il, que vous devez partir pour la Vallée d'Eden? — J'en ai ouï quelque chose, ai-je répondu. — Oh! reprend-il, si jamais là-bas il vous arrive de coucher dans un lit... (Il n'y a rien qui ne se puisse, comme vous savez, avec le temps et les progrès de la civilisation!) Si donc il vous arrivait par hasard de coucher dans un lit, n'oubliez pas, croyez-moi, de vous munir d'une bonne lèche. » Moi de le regarder en face et livement. « Quoi! des puces! lui dis-je. — Mieux que cela, répond-il. — Des vampires! — Allez encore. — Des mosquitos, peut-être? — Allez, allez toujours; encore mieux. — Mais de quoi de mieux? — De mieux? Eh! eh! des serpents, dit-il. De bons serpents à sonnettes. Vous flairiez juste, étranger, en croyant trouver là-bas quelques lantipomates mangeurs de chair humaine de la même espèce; mais ce n'est pas la peine d'y prendre garde; ils tiennent compagnie. C'est aux serpents que je vous conseille de faire attention. Lorsque vous éveillent vous en voyez un, tout droit, posté sur votre lit, en manière de tire-bouchon allongé pesé sur son manche, couplez-le moi en deux sans barguigner, car c'est un venimeux coquin, qui ne s'y reprendrait pas à deux fois pour bâcler votre affaire. »

— Pourquoi ne m'avoir pas averti plus tôt? s'écria Martin, dont l'expression faisait en ce moment ressortir fort à leur avantage les traits rayonnants de Mark.

— Est-ce que j'y ai seulement songé, monsieur! reparti celui-ci. Cela m'est entré par une oreille et sorti par l'autre. Merci de ma vie! je gagerais que c'était quelque artionnaire d'une autre compagnie qui fabriquaient toute cette histoire pour nous enlever à l'Eden de la concurrence, et nous embaucher pour son Eden à lui!

— Cela se pourrait... répliqua Martin; tout au moins puis-je dire en conscience que je le souhaite de toute mon âme!

— Pas de doute que c'est cela, monsieur, répondit Mark, qui, dans le bouillonnement de courroux qu'avait soulevé en lui l'anecdote, avait un moment oublié l'effet probable qu'elle aurait sur son maître. D'ailleurs, de façon ou d'autre, ne nous faut-il pas vivre, monsieur? »

— Vous arrivez de trop bien dormir quand les serpents à sonnettes se dressent en tire-bouchons sur nos lits, cela ne serait pas aussi aisé à faire!

— Supplémentairement raisonné! dit une voix parlant de si près qu'elle chatouilla l'oreille de Martin. La chose est terriblement vraie. »

Se retournant aussitôt, Martin s'aperçut qu'une tête s'était insinuée entre Mark et lui. Elle appartenait à un de leurs voisins placé derrière eux; il appuyait son menton sur le dossier de leur banquette, et se divertissait à écouter leur conversation. L'homme était porteur d'une de ces physionomies froides

et sans vie auxquelles une semaine de séjour dans le Nouveau-Monde devant avoir habitué nos voyageurs. Ses joues se creusaient comme s'il les eût constamment suées, les aspirant du dedans. Le soleil, en brûlant son front, ne l'avait pas privé d'un robuste hâle, signe de force et de santé, mais l'avait badgéonné d'un jaune sale. Le regard ruse qui s'échappait par les coins de ses paupières, yeux noirs à demi clos, semblait dire: « Vous ne me duperez pas encore cette fois. Vous en auriez bien envie; mais, bernaïe! si les bras reposaient négligemment sur ses genoux, tandis qu'il se penchait en avant pour écouter, dans sa main droite était un couteau, dans la gauche une tranche de carotte de tabac qu'il tenait comme nos paysans anglais tiennent leur morceau de fromage. Il se mêla à la discussion avec aussi peu de cérémonie que si, depuis plusieurs jours, invité à peser les arguments de part et d'autre, il se trouvait obligé en conscience d'émettre un avis. L'idée que l'on put ne pas désirer l'honneur de sa connaissance, et que les deux étrangers amassent mieux garder pour eux leurs affaires privées, n'aurait pas plus dans cette tête que si c'eût été celle d'un ours ou d'un buffle.

« Je dis, répéta-t-il avec un hochement de tête de condescendance qui s'adressait à l'homme d'outre-mer, au Harbaro, à Martin, je dis que c'est une terrible vérité. Hanches soient toutes ces enzeances de vermine! »

Fort disposé à insinuer que le *gentleman* venait étourdiment de se danner lui-même, Martin ne put s'empêcher de froncer le sourcil; mais, se rappelant qu'à Rome il faut faire comme les Romains, il s'efforça de sourire de son air le plus gracieux.

Leur nouvel ami, affairé à tailler ses feuilles de tabac, tout en soufflant un petit air pour son amusement particulier, en resta là pour l'instant. Quand il se fut façonné une cliquette à son goût, il ôta la vieille de sa bouche, et la déposa paisiblement sur le dos de la banquette, entre Mark et Martin, pendant qu'il enfouait la neuve dans le creux de sa poche, où elle fit tout d'abord l'effet d'une énorme noix ou d'une petite pomme. L'opération terminée à sa complète satisfaction, il insinua la pointe de son couteau dans la vieille cliquette, et, la soullevant pour l'examiner mieux, il remarqua, de l'air d'un homme qui n'a pas vécu en vain, « qu'elle était considérablement usée. » Puis il la lança dehors, remit son couteau dans une poche, le reste de son tabac dans l'autre, appuyant menton sur le dossier, comme ci devant, et parussant apprécier la forme de la veste de Martin, il tendit la main pour en léter le tissu.

« Comment nommez-vous cette étoffe? demanda-t-il.

— Ma foi, je n'en sais pas le nom, dit Martin.

— Combien cela peut-il vous coûter? un dollar l'aune, au moins, je parie? »

— En vérité, je figure.

— Dans ma patrie, reprit l'Américain, nous connaissons le coût et la valeur de nos produits. »

Martin n'élevait nulle objection, et y eut une pause.

« Eh bien! reprit leur nouvelle connaissance, après avoir regardé fixement les deux Anglais pendant tout l'intervalle de silence, comment va la vieille marâtre par le temps qui court? »

Mark Tapley, comprenant qu'il s'agissait de sa propre mère, allait vivement rétorquer l'insulte, sans la prompte intervention de Martin.

« Serait-ce la même patrie que vous désignez ainsi, monsieur? demanda-t-il.

— Ah! ah! ricana son interlocuteur; et où en est-elle, si l'on vous plaît? Progressant à reculons, selon sa coutume, sans doute! A la bonne heure! Et la reine Victoria, comment se porte-t-elle? »

— Fort bien, à ce que je présume, répliqua l'Anglais.

— Et, dites donc, votre reine Victoria ne tremblera pas dans sa peau lorsqu'elle entendra parler de notre meeting de demain? Non, elle n'a garde, n'est-ce pas? »

— Mais, pas que je sache. Pourquoi tremblerait-elle? »

— Le frisson ne la gagnera pas, non! quand elle entendra parler de nos faits et gestes? »

— Ma foi, non, répondit Martin; de cela j'en pourrais jurer. »

L'Américain, évidemment frappé de l'ignorance ou des préjugés de l'Anglais, le regarda en pitié, et reprit:

« Eh bien, monsieur, moi, je n'ai qu'une chose à vous dire; Apprenez qu'il n'y a pas une machine à vapeur dans tous les libres Etats de l'Union (qui protège le Dieu tout-puissant), pas une machine en explosion, avec sa claudrière éclatante, qui soit plus démontée, plus disloquée, plus détraquée, que ne le sera cette jeune créature, dans ses somptueux appartements de la Tour de Londres (à), quand elle aura lu le dernier numéro de notre fameuse *Gazette de l'Association du Water-toast*. »

Plusieurs voyageurs avaient quitté leurs banquettes pendant ce dialogue pour se rapprocher; ils paraient enchantés du discours. L'un d'eux, fort maigre, portant une cravate blanche, courte lèche au cou, un fort long habit blanc, un très-court manteau noir, personnage qui semblait faire autorité parmi les autres, se rendit interprète de la satisfaction de tous.

« Hem! M. Aristide Kettle! » s'écria-t-il en ôtant son chapeau.

Il y eut un *clat* général.

« M. Aristide Kettle!... Monsieur! »

M. Kettle salua.

« C'est au nom de cette assemblée, monsieur, au nom de notre commune patrie, au nom de cette éphémère, de cette sainte cause de sympathie, à laquelle nous sommes tous liés, que je vous remercie, je vous remercie, monsieur, au nom des membres de l'Association du Water-toast; je vous re-

mercie encore au nom de la *Gazette de Water-toast*; et je vous remercie, monsieur, au nom de la bannière étoilée de la grande Union, pour cette déclaration tout à la fois si loquace, si claire, si éloquente! Et, si j'osais, monsieur (en parlant, afin de s'assurer forcément l'attention du jeune Anglais, à qui Mark murmura quelques mots à l'oreille, il le passa du bout du manche de son parapluie) si j'osais, en terminant, monsieur, émettre un vœu, un souhait en rapport indirect avec la question qui nous occupe, je dirais, monsieur: Puisse le noble feu de l'aigle américaine regner l'ongle sanglant du lion britannique, afin qu'il apprenne à faire resonner sur la large île anglaise, et sur le violon écossais, ces libres mélodies qui s'éclatent du fond de chaque coquille endormie sur les rives de notre verte Colombie! »

Ici, le maigre personnage se rassit au milieu de la sensation la plus vive, et tous les visages prirent un air profond.

« Général Choke! dit M. Aristide Kettle, vous me réchauffez le cœur! oui, monsieur, vous m'avez réchauffé le cœur! Mais le lion britannique n'est pas ici sans représentation, et je serais curieux d'entendre quels arguments celui-ci prétendrait alléguer. »

— Sur ma parole, s'écria Martin en riant, si vous me faites l'honneur de me conférer un si imposant caractère, tout ce que je puis répondre, c'est qu'il n'est point arrivé à ma connaissance que jamais la reine Victoria ait lu la *Gazette*... je ne sais comment vous l'appellez, et que je ne présume pas qu'elle en entende parler de sa vie. »

Le général Choke adressa un sourire de commisation à ses compatriotes, et reprit en façon d'explication bienveillante:

« Elle lui est expédiée, monsieur, régulièrement expédiée par la poste. »

— Si on l'adresse à la Tour de Londres, je doute fort qu'elle arrive en main propre, fit observer Martin, car ce n'est point là que demeure la reine. »

« La reine d'Angleterre, messieurs, ajouta Mark Tapley, affectant la plus grande politesse et regardant ses auditeurs avec un sérieux imperturbable; la reine d'Angleterre loge à la Mamma, afin d'avoir l'œil sur l'argent. Elle a aussi, à la vérité, un logement chez le lord-maire, à l'hôtel de ville, en vertu de sa charge; mais elle s'y tient rarement, vu que les cheminées fument. »

— Mark, murmura Martin, après la bonité, si l'on vous plaît, de ne pas vous mêler de la conversation, quelque burlesque qu'elle puisse vous paraître. — Je vous faisais simplement observer, messieurs (quoique la chose soit de peu d'importance), que la reine d'Angleterre n'a jamais habité la Tour de Londres.

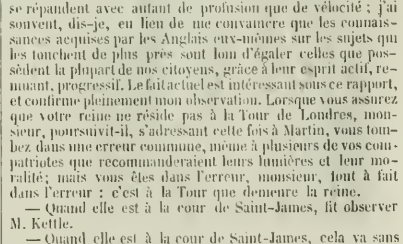
— Général! répétèrent plusieurs autres voix, général!

— Paix! silence, je vous prie! dit le général Choke levant la main et s'exprimant avec une affectueuse bienveillance, une condescendance des plus touchantes. J'ai déjà en lieu de remarquer comme une circonstance fort extraordinaire, que j'attribue aux institutions arrêtées de la grande-Bretagne, dont la tendance fut toujours de supprimer, avec un soin pieux, toute enquête populaire, toute loyale information, tandis que dans les déserts, dans les forêts sans routes et sans limites de notre continent occidental, elles circulent et se répandent avec autant de profusion que de vélocité; j'ai souvent, dis-je, en lieu de me convaincre que les connaissances acquises par les Anglais eux-mêmes sur les sujets qui les touchent de plus près sont loin d'égaliser celles que possèdent la plupart de nos citoyens, grâce à leur esprit actif, remuant, progressif. Le fait actuel est intéressant sous ce rapport, et confirme pleinement mon observation. Lorsque vous assurez que votre reine ne réside pas à la Tour de Londres, monsieur, poursuivit-il, s'adressant cette fois à Martin, vous tombez dans une erreur commune, même à plusieurs de vos compatriotes que recommanderai leurs lumières et leur moralité; mais vous êtes dans l'erreur, monsieur, tout à fait dans l'erreur; c'est à la Tour que demeure la reine. »

— Quand elle est à la cour de Saint-James, fit observer M. Kettle.

— Quand elle est à la cour de Saint-James, cela va sans dire, reprit le général avec la même béménité; il est clair qu'elle ne saurait loger en même temps à Londres et au pavillon de Windsor. »

(La suite à un autre numéro.)



l'inauguration du Monument de Molière.

Notre confiance n'a point été trompée. La solennité du 15 janvier a été théane de son objet, digne aussi de la nation qui venait rendre un solennel hommage au plus grand génie qui ait illustré dans les lettres.

Des heures et demie, le corps de ville, composé du conseil municipal, du conseil de maires et adjoints des douze arrondissements, du conseil de préfecture de la Seine, ayant en tête M. le comte de Rambuteau; les cinq Académies de l'Institut; les quatorze députés du département; la commission de souscription au monument; les membres du bureau de la société des gens de lettres; la commission de l'association des auteurs dramatiques; celle des artistes de nos différents scènes, se rendaient et étaient réunis au foyer de la

(1) Loger la reine d'Angleterre à la Tour de Londres, ou l'augérer les lions, c'est pressément comme si, s'autorisant du nom de Jardin du Roi, donne au Jardin des Plantes, on affirmaient que les rois de France habitent la menagerie.

Comédie-Française par les sociétaires de cette troupe, dont Molière fut le fondateur. Les concours étaient nombreux; toutes-fois M. Dupin l'aîné, qui y figurait comme membre de l'Institut, exprimait tout haut le regret que l'autorité supérieure s'y fût fait représenter, et disait que l'honneur de présider à une pareille cérémonie était trop grand pour être de ceux qu'il eût permis de déserter.

A midi le cortège, précédé d'un bataillon de la deuxième légion de la garde nationale, musique en tête, a défilé entre-deux laies de soldats, et est bientôt arrivé sur l'emplacement où s'élève le monument. Tout y avait été disposé, par les soins de l'architecte, avec un goût et un sentiment parfaits. La maison de la rue de Richelieu n° 54, où mourut Molière, était tendue de velours rouge, relevé de glands et de crépines d'or, jusqu'au troisième étage. A la hauteur du premier, on lisait l'inscription suivante gravée sur une table de marbre qui demeurerait encadrée dans la façade de cette habitation: « Molière mourut dans cette maison, le 15 février 1675, à l'âge de cinquante et un ans. » Des bannières en soie plantées sur divers points du carrefour portaient le titre des pièces de l'auteur immortel, et une estrade destinée à recevoir les orateurs qui allaient se succéder était dressée en face du monument, qu'un voile immense couvrait encore tout entier. Quand le cortège a eu pris place, le voile s'est écarté, chacun s'est découvert, d'universels applaudissements se sont fait entendre, et à cette manifestation générale et éclatante en l'honneur d'un grand homme ont succédé des témoignages unanimes d'approbation pour l'habile artiste qui a su tirer un parti si heureux, si maitendu de la tâche, pour tout autre ingrate, qu'on lui avait donnée à remplir.

Chacun, en effet, et même ceux qui, comme nous, avaient

singulière d'honorer nos grands hommes que de les déporter dans une solitude. Si nous leur élevons des statues, n'est-ce pas pour les exposer aux regards, et les spectateurs seront-ils jamais trop nombreux? Nous avions compté sur le génie de l'artiste pour mettre à profit ces avantages moraux et vaincre ces difficultés matérielles. M. Visconti a dépassé notre attente. Son œuvre, dont nous donnons aujourd'hui une reproduction fidèle, est conçue avec esprit et étudiée avec un grand soin. Il a, comme on l'a déjà dit, évidemment cherché à inspirer des œuvres plus élégantes de l'architecture en usage vers l'époque qui suivit la mort de Molière. Ce fronton arrondi, ces colonnes corinthiennes richement

rieuse et la comédie enjouée, distinction que nous ne comprenons pas bien, et qu'il a été difficile, on le sent, d'exprimer en marbre, sont belles, et se marient bien à l'architecture dont elles font en quelque sorte partie dans le plan du monument. L'effet général a donc été excellent, et chacun des détails a supporté avec avantage l'examen.

Il a d'abord été rapide; car l'air que la musique avait fait entendre au moment où disparaît le voile, et qui rappelait plus, au dire des plus jeunes membres du cortège, les symphonies du bal Mabille et de la Grande-Chaumière que celles que Lulli et Charpentier composaient pour les pièces de Molière, cet air était terminé, et le premier orateur prenait la parole. C'était M. de Rambuteau. Ce magistrat s'est montré peut-être un peu trop municipal. Il pouvait ne pas être indispensable de traiter la question de voirie et d'expliquer comment, avant d'élargir la rue, on avait subsidiairement pris le parti de rendre hommage à Molière. Ce n'est qu'être dit, à la rigueur, dans une délibération secrète du conseil municipal; mais il fallait le laisser ignorer à Molière, devant qui l'on parlait, et à ses admirateurs enthousiastes qui se groupaient autour de sa statue. On a en, du reste, plus de ménagements pour les lecteurs de journaux, car nous n'avons pas retrouvé dans le discours imprimé ce qui nous avait paru une distraction peu heureuse dans le discours débité. L'épreuve a porté bonheur.

M. Etienne, au nom de l'Académie Française, a prononcé une allocution sobre de mots et abondante en aperçus ingénieux, en rapprochements pleins de bonheur. Le hasard de la présidence, qui avait désigné un auteur dramatique pour cette mission, avait en quelque sorte voulu dissimuler les cruautés de la mort. Cinq auteurs qui s'étaient illustrés à la



(Monument de Molière. — Molière, statue en bronze, par M. Seurre aîné.)

foillées, ces profils largement accentués, sont des souvenirs réveillés avec une heureuse intention. « On pourra supposer, dans un siècle ou deux, a dit ingénieusement M. Vitet, que cette façade a été construite il y a cent cinquante ans. C'est assurément un bon procédé envers nos pères, lorsque nous réparons un de leurs oublis, que de rendre ainsi presque illisible la date du monument (1). » La statue en bronze de Molière, par M. Seurre aîné, est une œuvre consciencieuse; le monument a été conçu de manière à la bien faire ressortir. Le sculpteur n'a pas cru devoir faire choix du type, peut-être conventionnel, mais du moins consacré pour la figure de Molière, qu'avait précédemment reproduit le buste de Fiquet et le ciseau de Houdon. C'est un tort peut-être: il faut représenter les hommes populaires tels qu'ils sont conservés dans les souvenirs du peuple. C'était le sentiment du même artiste quand il a placé sur la colonne Vendôme Napoléon avec son clipeau et sa redingote historiques. Nous regrettons que cette fois il ait cru devoir adopter un autre parti. — Les statues de M. Pradier, représentant la comédie se-



(Monument de Molière. — La Muse grave, statue en marbre, par M. Pradier.)

(1) La pensée de M. Vitet a été reproduite avec assez de bonheur par l'auteur d'un poème que, dans son concours, l'Académie Française a distingué, M. Arthur de Beauplan :

Monument qu'on élève au grand homme aujourd'hui,
Prends ton lustre éclatant, fais-toi vieux comme lui,
Pour que le prix tarafd qu'on décerne à sa gloire
Ne fasse pas longtemps injure à sa mémoire;
Temple d'admiration, sur des marbres établi,
Ne lui rappelle pas deux longs siècles d'oubli.

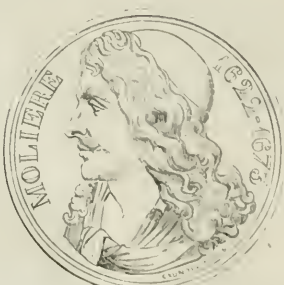
scène faisaient primitivement partie de la commission du monument de Molière: Alexandre Duval, Népomucène Le mercier, Casimir Delavigne, MM. Etienne et Scribe. Ces deux derniers seuls sont demeurés, et celui qui a porté la parole a fait entendre un langage au patriotisme duquel les mains de ses confrères morts auront tressailli, comme son collègue survivant aura pu sourire à son esprit, et applaudir avec la foule à son heureuse et élogieuse inspiration.

M. Sanson, parlant au nom de la Comédie-Française, a été plein de convenance et de goût. M. Arago, représentant la commission du monument, s'est montré, comme toujours, orateur aux hardiesses heureuses. Il venait le dernier, et l'étude à laquelle il s'était livré était complète et étendue. Il a su néanmoins éviter les redites, et malgré les rigueurs de l'atmosphère, ne paraître long à aucun de ses auditeurs. Nous en avons seulement remarqué un, qui devait probablement être un sténographe des Chambres, qui disait, la figure gelée, battant la semelle et se frottant les mains pour combattre le



(Monument de Molière. — La Muse enjouée, statue en marbre, par M. Pradier.)

regardé cet emplacement comme le plus historiquement convenable, avaient reconnu toutes les difficultés qu'il présentait pour la construction d'un monument. Nous savions bien, comme on l'a fort bien dit à la Chambre des Députés dans la discussion de la loi, qu'il y avait à Paris quelques places publiques, dans quelques quartiers nouveaux, où une statue de Molière pourrait faire bon effet. Mais ce n'eût plus été à Molière, comme on l'a répondu, que la statue aurait été consacrée, c'eût été à l'embellissement de cette place; toute autre statue jouerait aussi bien ce rôle. Il faut se garder de croire qu'un monument soit une chose banale, qu'on puisse à volonté planter dans tel ou tel lieu: quand vous avez le bonheur de rencontrer une place où il s'élève pour ainsi dire tout naturellement, où il a un sens, où il parle au souvenir et à l'émulation, ne vous avisez pas d'aller chercher ailleurs. Qu'importe que ce soit un carrefour plutôt qu'une place publique? qu'importe que la quartier soit populaire, que la foule se presse à l'entour de votre monument? Ce serait une façon



(Médaille de Molière.)

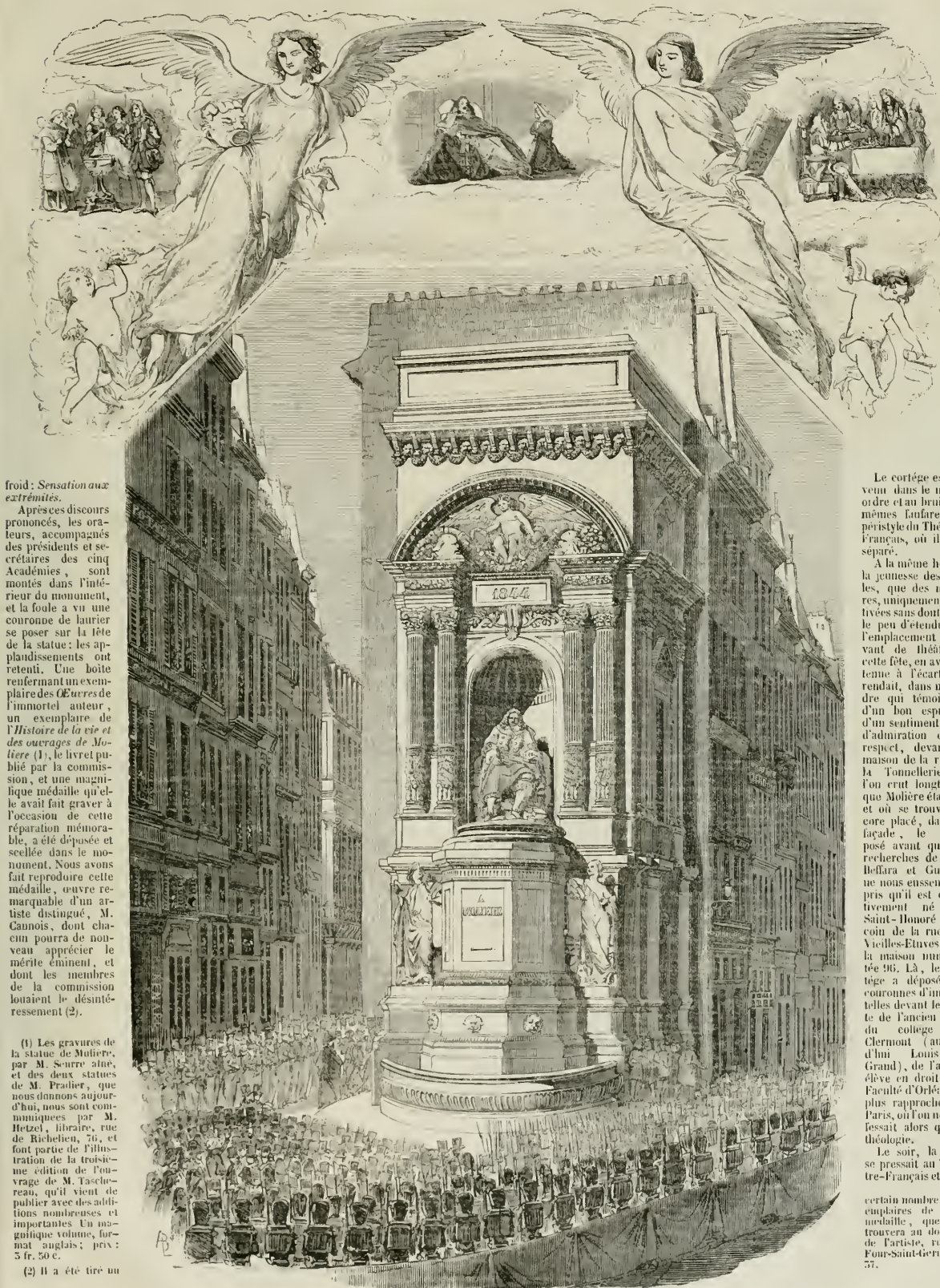


froid : Sensation aux extrémités.

Après des discours prononcés, les orateurs, accompagnés des présidents et secrétaires des cinq Académies, sont montés dans l'intérieur du monument, et la foule a vu une couronne de laurier se poser sur la tête de la statue : les applaudissements ont retenti. Une boîte renfermant un exemplaire des Œuvres de l'immortel auteur, un exemplaire de l'histoire de la vie et des ouvrages de Molière (1), le livret publié par la commission, et une magnifique médaille qu'elle avait fait graver à l'occasion de cette réparation mémorable, a été déposée et scellée dans le monument. Nous avons fait reproduire cette médaille, œuvre remarquable d'un artiste distingué, M. Canois, dont chacun pourra de nouveau apprécier le mérite éminent, et dont les membres de la commission louaient le désintéressement (2).

(1) Les gravures de la statue de Molière, par M. Sarré aîné, et des deux statues de M. Pradier, que nous donnons aujourd'hui, nous sont communiquées par M. Hezel, libraire, rue de Richelieu, 76, et font partie de l'illustration de la troisième édition de Poivre de M. Taschereau, qui vient de paraître avec des additions nombreuses et importantes. Une magnifique volume, format anglais, prix : 5 fr. 50 c.

(2) Il a été tiré un



(Vue du Monument de Molière pendant l'inauguration.)

Le cortège est revenu dans le même ordre et au bruit des mêmes fanfares au péristyle du Théâtre-Français, où il s'est séparé.

A la même heure, la jeunesse des Ecoles, que des mesures, uniquement motivées sous doute par le peu d'étendue de l'emplacement servant de théâtre à cette fête, en avaient tenu à l'écart, se rendait, dans un ordre qui témoignait d'un bon esprit et d'un sentiment vrai d'admiration et de respect, devant la maison de la rue de la Tonnelierie où l'on crut longtemps que Molière était né, et où se trouve encore placé, dans la façade, le buste posé avant que les recherches de MM. Buffara et Guérard ne nous eussent appris qu'il est effectivement né rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves, dans la maison numérotée 96. Là, le cortège a déposé des couronnes d'immortelles devant le buste de l'ancien élève du collège de Clermont (aujourd'hui Louis-le-Grand), de l'ancien élève en droit de la Faculté d'Orléans, la plus rapprochée de Paris, où l'on ne pressait alors que la théologie.

Le soir, la foule se pressait au Théâtre-Français et à l'O-

certain nombre d'exemplaires de cette médaille, que l'on trouvera au double de Paris, rue du Four-Saint-Germain, 57.

déon pour assister à la représentation du *Tartuffe* et du *Malade imaginaire*, joués simultanément sur les deux rives. Nous ne doutons pas que les émotions n'aient été vives à l'Odéon ; à la Comédie-Française, où nous nous étions rendus, les acteurs auront été contents du public, car il s'est montré content des acteurs. Chacun de ceux-ci semblait se reporter à deux siècles et avoir encore Molière pour directeur. — Entre les deux pièces, Beauvallet a fort bien lu le poème de madame Goltz, couronné par l'Académie Française. — Puis est venue la cérémonie de réception du *Malade imaginaire*, à laquelle présidait Hégnier, qui, le matin, s'était vu rendre grâce par les orateurs d'avoir eu l'idée, dans une circonstance unique, de renouveler une tentative où les efforts de Lekain avaient échoué, et qui, le soir, a été applaudi, comme il l'est toujours, pour sa verve et son esprit de comédien. Sanson, Provost, Firmin, Ligier, Gellroy, Beauvallet, meslames Desmousseaux, Rachel, Anais, Plessy, Irrolan, se sont également vu accueillis par les braves du parterre. La journée a été bonne pour Molière et pour ses plus dignes interprètes.

Les Caprices du Cœur.

NOUVELLE.

[Suite et fin. — Voir tome II, pages 298 et 315.]

Certes, un homme qui s'expose à se briser les reins, et cela dans des intentions pures, a quelque droit, j'imagine, à la miséricorde d'une femme sensible. Clarisse, un peu remise de ses frayeurs, reprit place sur son fauteuil, et fit signe à Féliée de venir rattraper ses cheveux.

« Mais, au nom du ciel, me direz-vous, monsieur, quel motif assurez-vous à pu vous faire oublier ainsi toutes les convenances ? » demanda Clarisse d'un accent où ne perçait plus qu'une surprise assez naturelle.

Robert, assuré des bûes que la place était conquise, reprit son air de bon gabarit, et choisit un siège assez rapproché de celui de la comtesse.

« Madame, répondit-il en s'y laissant tomber avec infiniment de grâce, je suis venu vous faire mes adieux.

— Ah !... fit la dame en regardant Robert.

— Clarisse... nous ne nous reverrons jamais ! Je pars cette nuit même.

— Juste ciel ! et pourquoi donc ?

— Oh ! non Dieu, pour rien, parce que je suis ruiné. J'ai, dit-on, trois cent mille francs de dettes ; c'est possible. Ils sont la base une mine de recours sur mes talons. Ainsi je pars. Mais je vous donne la dernière heure que je puis passer en France. »

Il y a une façon de dire les choses. Si M. de Castillon eût haleté d'un air penaud, s'il eût rougi, s'il eût poussé le plus léger soupir, sans nul doute eût-il couru un homme perdu dans l'esprit de la comtesse. Mais il parla, sourit, se dan l'air comme aurait pu le faire le duc de Lanau avançant ses pécunielles à mademoiselle d'Orléans. On ne saurait croire quel alune s'épäre deux situations parfaitement semblables en apparence : — être ruiné, ou n'avoir pas le sou. Celle-ci n'est qu'une honte, l'autre est encore une gloire.

« Je vous devais cette confession, Clarisse, continua Robert décheivement étalé sur son fauteuil, et vous allez me comprendre. Je vous aime, et je pars ; non que je veuille en rien franchir ici du héros tragique, mais il n'en demeure pas moins avéré que vous aimez et vous fuir, cela doit paraître au premier coup d'œil d'une excentricité surnaturelle. Il est possible que je vous sois, au fond, très-indifférent ; mais, néanmoins, je courrais le danger que vous m'y enflâssiez mon départ d'une façon désoleante pour ma délicatesse. J'ai un rival ; il est lord d'Angleterre, il a de gros revenus, et l'on dit que votre main lui est engagée en vertu de ce je ne sais quelle promesse en *articulo mortis*. Tout cela réuni donne la partie fort belle à lord Rutland, et fuir, c'est lui avouer vaincu. Je n'ai pas voulu que cela fût dit. Tenez-moi pour tout ce que vous voudrez, excepté pour un ennemi qui s'effraie. Si je ne continue pas la guerre, c'est que les subsides me manquent, et voilà tout.

— Et où allez-vous ? demanda Clarisse, qui ne put se défendre d'un mouvement d'intérêt bien naturel, et qu'alloz-vous faire maintenant que vous voilà ruiné ?

— Je vais en Angleterre me faire sauter la cervelle.

— Ah ! non Dieu ! !

— Ma foi, oui. Mais rassurez-vous, madame ; je ne suis pas venu dans l'idée de jeter ici le mélodrame. Je vous dis cela comme je l'ai résolu, simplement et froidement. Prenez-le de même ; je me le paree qu'avec la meilleure volonté du monde je ne saurais vivre. Une fortune à tous les diables, un amour désormais sans espoir, des ruines !... Allons donc ! il vaut mieux en fuir.

— Malheureux ! murmura Clarisse en laissant tomber sa tête dans ses mains ; deviez-vous fuir ainsi ! »

Il y eut un instant de silence.

« On ne saurait croire combien une pause bien ménagée est d'un excellent effet dans certaines circonstances. M. de Castillon connaissait ce point de mise en scène.

Tout à coup il éclata d'un rire sec et nerveux.

« Pardieu, se dit-il, comme se parlant à lui-même, c'est une amusante histoire que la mienne. J'ai aimé les femmes, oh ! j'aurais aimé de très, très, avec enthousiasme ; seulement, nul ne sait ce qu'il y avait au fond de mon amour. »

Robert s'était levé, et se promenait à grands pas dans la chambre.

« Je crois, Dieu me pardonne, qu'il y avait une vertu. D'espérance du sourire de ma mère, pauvre ange rommé au ciel le jour fatal où je venais sur terre, j'ai cherché ce sourire chez toutes les femmes. Ah ! je m'en souviens ; j'en ai soulevé que le zore féminin n'eût que deux livres de rose pour les presser toutes d'un seul coup. Que voulez-vous ? un croit que le bonheur est dans ce qui manque. Elevé par des hommes, les uns durs, les autres indifférents, la plupart imbéciles, j'entrevis les femmes comme autant de rédemptrices. Mais, las ! tombé de mon rêve dans la réalité, mieux eût valu, je crois, tenir le saut de Lencade. Autant de maîtresses, autant d'erreurs ; en elles, je n'aimais qu'elles, tandis que chacune d'elles, au lieu de l'amant, aimait l'amour. Nous ne nous entendons pas.

Robert retomba sur son siège comme accablé.

« Je cherchais toujours, poursuivait-il d'une voix plus lente ; malgré mes déboires, je continuais d'aimer ce sexe à qui j'aurais dû ma mère, si ma mère eût vécu. Quelquefois, dans mon dépit, je comparais les femmes à du plomb vil mis en fusion par les passions les plus basses ; mais je ne cessais de chercher une goutte d'or au fond de ce creuset dévorant.

— Monsieur... interrompit Clarisse, tandis que ses lèvres tremblaient d'une émotion inconnue, ce langage... je ne puis l'entendre...

— Oh ! vous l'entendez, Clarisse ! s'écria Robert ; car cette goutte d'or, cette lemme si longtemps rêvée, ce sauveur que j'attendais, ma jour il a passé devant moi, le front resplendissant d'une beauté divine. O bonheur ! je ne m'étais pas trompé ; il y avait donc au monde une femme digne de mon amour !

— Robert !

— C'était vous. Mais dites que le sort n'a pas de l'esprit ! Dans cet amour suprême, où j'entrevois la vie, je n'ai trouvé que la mort.

— O ciel ! expliquez-vous.

— Clarisse, vous êtes un ange, et pour vous j'ai dédaigné toutes ces femmes, tous ces démons charmants de ma jeunesse ; mais c'est l'ange qui m'a perdu !

La comtesse était fort agitée ; elle regardait Robert avec des yeux où l'effroi, la pitié, la sympathie peut-être entraînèrent leurs éclairs. Evidemment Clarisse s'attendrissait.

« Il fallait vous voir, continua Robert en se laissant glisser aux genoux de la comtesse ; il fallait vous suivre, vous entourer d'hommages, et pénétrer sur vos traces dans cette sphère éclatante où vous liez, Clarisse ! A Bade, en Suisse, aux courses, dans les fêtes, partout, je voulais vous apparaître pour vous aimer partout et vous le dire à toute heure. De l'amour, ce n'était pas assez ; il fallait de l'or ; je n'ai demandé. A mesure que je le jetais au vent de mes folies, ceux qui me ruinaient m'en donnaient encore. Je ne sais ce que j'ai promis ni ce qu'ils m'ont fait signer. Savez-vous ce que c'est qu'un prêt ? C'est un engagement où vous engagez d'abord le bout du doigt, un heurté vous avez le corps, l'âme, l'esprit, la vie, et au tout cela se brise, se brise et disparaît. (Que vous dirais-je ? Chacun des sourires qu, de vos lèvres, est tombé sur moi comme un rayon de Dieu, m'a coûté un lambeau de moi-même... »

— Robert, c'est affreux !

— Eh ! qu'importe, Clarisse, je ne m'en plains pas. Mourir par vous, c'est encore du bonheur. Serais-je ici ce soir, si demain je ne devais pas mourir ? Oserais-je vous parler ainsi ? Verrais-je votre sein tressaillir de pitié ? Verrais-je couler vos larmes ?... Ah ! qu'est-ce que la vie pour payer tout cela ? — Adieu, Clarisse. Je marche vers l'éternité d'un pas tranquille. En quittant ce monde, j'enporterai votre image... c'est assez pour douter le néant ! »

Robert, qui venait de se lever en disant ces mots, fit un pas vers la fenêtre.

« Non ! non ! s'écria Clarisse, au comble de l'émotion ; non, vous ne mourrez pas, Robert !... Pourquoi voulez-vous mourir ?

— Certes, voilà un cri qui me ferait regretter la vie... Oh ! merci de ce ven, Clarisse ; il augmentera le trésor de ma félicité future.

— Robert, arrêtez !

— Je ne puis. Ecoutez, Clarisse, mimit comme un clocher du village ; retenez-moi doit fuir, les convenances l'exigent. Adieu, me reprenez plus.

— C'est impossible, vous ne partirez pas sans m'avoir juré... Ecoutez-moi ; vous êtes assez noble pour que je ne rougis pas de ce que je vais vous dire. Non, attendez. Mon Dieu, non, qui n'y songez pas. Tenez, voici un mot à M. de X... qui suffira. M. de X... c'est mon banquier ; cela ne souffrira pas l'ombre d'un difficulté. Si j'avais de l'or ici, je vous le donnerais.

— Clarisse, pas un mot de plus !

— Oh ! non Dieu ! voilà qu'il va refuser.

— Plût à mille morts !

— Robert, je l'exige !

— Jamais !

— Je vous en prie. Oh ! ne me refusez pas ; je vous répéterai le mal involontaire que j'ai causé ; vous ne pouvez le refuser. Je suis riche ; tenez, prenez ceci ; prenez-le, Robert, on vous me vœux mourir à vos pieds.

Clarisse, en disant ces mots, tendit un papier où elle venait de tracer quelques lignes rapides ; mais Robert de Castillon repoussa doucement la comtesse, et lui dit d'une voix où perçait à la fois la tendresse et la fierté.

« Je ne recevrai jamais rien des mains de la pitié, madame. Si la compassion seule vous inspire, n'insistez pas davantage. Que me fait votre or, à moi qui ne veux que votre amour ?

— Robert... acceptez... balbutia la comtesse, tandis qu'un voile de douleur sembla couvrir son front ; Robert !... ah ! je sens que la rougeur de mon visage... doit vous empêcher de rougir ! »

Robert, à cet aveu, se sentit vaincu ; il jeta un cri d'amour,

et, lombant aux pieds de Clarisse, les yeux noyés de larmes (il avait aussi le don des larmes), il tendit la main pour recevoir ce gaze d'une compassion si tendre. Mais Féliée, qui avait écouté toute cette scène avec l'attention la plus scrupuleuse, se précipita, prompte comme l'éclair, entre Castillon et Clarisse, et s'empara du papier.

« Et fit un assez joli coup de théâtre.

Robert pâlit, ouvrit des yeux hagards, et se releva sans dire un mot.

Clarisse, stupéfaite de l'audace inouïe de cette fille, ne savait comment elle devait l'expliquer. Elle regarda Castillon. Alors elle vit le trouble dont il était la proie, et presque aussitôt une idée bizarre se fit jour dans son esprit. Au lieu de s'adresser à Féliée avec le ton de la colère, c'est tout ce qu'elle put faire que de lui demander le motif de sa conduite d'une voix basse et tremblante.

« Reprenez ce papier, madame, dit la fille avec assurance ; j'ai reçu des instructions à cet égard. On a les yeux sur nous.

— Féliée, êtes-vous folle ?

— Je ne le pense pas, madame. Au reste, souffrez que j'introduise en votre présence deux personnes qui n'attendent que mon signal, et qui vous expliqueront tout cela mieux que je ne pourrais le faire. »

Féliée, en parlant ainsi, se dirigea vers une porte qui paraissait conduire dans l'intérieur des appartements, et disparut en faisant signe à Clarisse qu'elle allait revenir.

« Que va-t-elle faire chez ma tante ? murmura la comtesse au comble de la surprise, et que peut-il signifier... »

— Cela signifiera, madame, que je suis veuve et mal, répondit Castillon en se redressant avec effronterie. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour deviner que je tombe victime d'un complot... inconvenant. »

A peine eut-il dit ces mots que, sautant sur le balcon, il en franchit lestement la balustrade, prêt à disparaître par le chemin périlleux dont il s'était servi pour monter. Toutefois, se retournant vers la comtesse :

« Clarisse ! lui cria-t-il, tandis que de la main qu'il avait de libre il lui envoyait un baiser à travers les airs, Clarisse, le hasard qui préside aux destinées est un factieux coquin. Si m'eût permis de réussir ce soir, je veux que le diable m'emporte, si je ne fus redevenu sage comme un Grandisson. Amoureux et ruiné, je me demandais au ciel que deux trésors pour prix de ma conversion ; votre cœur et votre fortune. Ils m'échappent, mais avouez que j'ai été bien près d'attraper l'un et l'autre. Bast ! voyez la galerie ! C'est égal, comtesse, je l'aiime comme un perdu. »

Mons Castillon ne jugea pas à propos d'en dire davantage, et regagna le ravin, car la porte qui s'était reformée sur Féliée venait de se rouvrir.

IV.

Il fut dit, à la louange de Clarisse, que, dès l'apparition de Robert, elle avait été nommée par une oppression sensible. Elle sentit murmurer en elle non-seulement sa conscience, mais jusqu'aux moindres délicatesses de sa dignité de femme. Toutefois un mélange confus d'exaltation et de pitié, quelques souvenirs reveillés des galanteries folles, mais un peu échaferesques de Robert, tout cela, jusqu'à un certain point, ne causait à Clarisse une fascination passagère. Le fut de l'entraînement si l'on veut, mais non de la séduction. D'ailleurs le dévouement aussi étrange qu'inattendu de cette scène rendit à la comtesse toutes ses premières terreurs. Elle était comme sous l'influence d'un de ces mauvais rêves qui trompent l'âme et les sens dans les vagues douleurs d'une torture indéfinie dont on éprouve le poids sans en deviner la cause. Pale et le front trempé d'une sueur brûlante, elle regardait Robert se balancer en dehors de la fenêtre ; et cette figure, frappée elle-même d'un certain vertige, prenait à ses yeux des aspects bizarres ; ses oreilles bourdonnaient et ne lui transmettaient les paroles de Castillon que comme des sons confus et discordants. Une minute de plus, et Clarisse tombait évanouie ; mais la porte qui s'ouvrit à ce moment fit courir un souffle rafraîchissant autour d'elle. Clarisse se retourna, poussa un cri de déviance, et courut se jeter dans les bras de la chanoinesse, qui se présenta sur le seuil.

« Etes donc attention, Clarisse, s'écria madame Aurélie, en baissant les yeux de la comtesse ; j'aime assez les caresses, ma fille, mais il en faut garder un peu pour les autres. »

En disant ces mots, elle montrait un élégant personnage, au bras droit elle se tenait pendue. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure remplie de douceur et d'expression, et portant sur toute sa personne les marques d'une distinction parfaite. Clarisse baissa les yeux et tendit sa main à Rutland.

« Mais, que vous-je ? continua la chanoinesse en se dépêchant de prendre place sur un canapé, car l'âge ne lui permettait pas de demeurer longtemps sur ses jambes ; l'épervier est donc déniché ? Tant pis, ma foi. Je me promettais de rire. L'emporte-t-il de l'argent, ma comble ?

— Madame... voulut balbutier Clarisse, au comble de la confusion, mais ses paroles moururent au bord de ses lèvres tremblantes.

— Vite, vite, m'lord, reprit la chanoinesse ; racontent-nous votre histoire. Tu vas voir, Clarisse ; un comble à mourir de rire. M'lord ne m'en a dit que le plus gros ; et, d'ailleurs, j'en savais déjà quelque chose. Sais-tu que c'est un amusant drôle que ton Castillon. Ecoute bien !

— Avant de rien vous dire, madame la comtesse, j'ai à vous demander pardon du singulier moment que je choisis pour vous faire ma visite...

— Après quinze jours de rigueur, interrompit Clarisse avec un soupir involontaire.

— Dites quinze jours d'exil et de souffrances, dit Rutland à voix basse.

— Bien, bien, reprit la chanoinesse, qui devina plus qu'elle n'entendit ces paroles; nous penserons plus tard à faire la paix. Je suis ce que durent des négociations de ce genre. On n'a jamais tout dit, et l'on recommence toujours. Ainsi, vite, au plus pressé!

— Eh bien donc, ma chère Clarisse, continua le pair des Trois-Royaumes-Unis, j'ai su ce soir que vous deviez être l'objet d'une tentative audacieuse de la part d'un chevalier d'industrie, dont les fredaines ne me sont malheureusement venues que depuis deux jours, et j'ai pris la liberté de venir veiller sur vous.

— Castillon... un chevalier d'industrie... répéta la comtesse à voix basse; vous êtes bien sûr de ce que vous dites là, milord?

— Parfaitement sûr, »

— Clarisse tressaillit, et son cœur se gonfla de honte. Elle conçut pour elle-même un sentiment de mépris.

— Et comment avez-vous su que cet homme méritait un pareil titre? demanda-t-elle sans avoir levé les yeux.

— De la façon la plus bizarre, continua Rutland, dont l'accent avait cette simplicité fraîche et modeste propre à toutes les natures de bon aloi. J'étais, il y a peu de jours, au café de Paris; tout à coup, dans un groupe de jeunes fâs dont quelques-uns m'étaient connus, j'entendis qu'on prononçait votre nom.

— Mon non! répéta Clarisse en pâlisant.

— Me n'approchez-tras sans être vu, et j'y reconnais Castillon. Il était en train de stipuler les termes d'un pari.

— L'impudent marouille! se dit la chanoinesse à elle-même, par manière de réflexion.

— Il s'agissait simplement de son prétendu mariage avec vous. Il paraît d'être en mesure de l'annoncer avant la fin de la semaine. L'empoi, soutenu par un étourdi dont le non m'échappe, était de deux cents louis.

— Vous venez d'être un belle Clarisse engagée sur la mise à prix de deux cents louis? s'écria madame Aurélie; en vérité, pauvre chère, en vaux mieux que cela. Mais deux cents louis, c'est peut-être une somme pour ces jeunes gens.

— Ma tante... vous êtes implacable!

— Allons, allons, je ne fais; d'ailleurs, tu n'es pas volée, c'est l'essentiel. Mais continuez, milord.

— Hélas! Clarisse, je ne sais si vous me pardonneriez un mouvement de vivacité dont je n'ai pas été le maître; maintenant que j'y songe, j'ai failli compromettre votre réputation sans tache dans un éclat déplorable. Mais que vous dirai-je? je n'ai pu m'en défendre d'un irraison d'horreur. Je savais que Robert, dont les asidues vous importunent depuis l'été dernier, était un de ces jeunes gens dont l'existence équivoque traîne dans Paris une oisiveté dissipée, et que le nom d'une femme en passant par ses lèvres ne pouvait manquer de s'en échapper terni.

— O honte! halbutia Clarisse d'une voix étouffée par les sanglots. — Et alors, continua-t-elle en levant des yeux humides, qu'avez-vous fait, Rutland?

— J'ai fermé la boutique de l'insolent avec le revers de ma main.

— Un soufflet!

— Oh! ne l'effraie pas, dit la chanoinesse; c'est ici que le plus amusant commence. Il y eut néanmoins un rendez-vous de pris, n'est-il pas vrai, milord?

— En effet, continua Rutland, pour hier matin. Mais écoutez-moi, Clarisse, et ne jugez pas mal ce que je vais vous dire... Je vous aime bien plus que mon honneur; et cependant j'allais tuer un homme qui peut-être... Si elle l'aimait, ne disais-je, si Robert doit la rendre heureuse... Oh! j'y crois que je serais mort du même coup que vous eût ravi le bonheur.

— Ah!... encore un sacrifice? interrompit Clarisse avec un accent de dt pnt elle ne fut pas la maîtresse.

— C'était le dernier... Oui, Clarisse, oui, je tremblais; j'avais peur, une fois sur le terrain, de n'être plus maître de moi. Qui sait en présence de cet homme, le cliquetis des épées eût peut-être couvert le cri de mon âme. La vue de ce rival, la pensée funeste que vous fantez... Non, non, Clarisse, je n'aurais pas en la force de retienir mon bras. J'aurais tué Robert; oui, sur mon âme, je sens que je f'aurais tué!

— Clarisse se leva de son siège aussi rapide que l'éclair, et courut à Rutland, dont elle prit les mains avec violence.

— Vous l'avez tué? s'écria-t-elle d'une voix balbutante.

— Rutland regarda la comtesse, et se penchant sur l'objet de son trouble, croyant que le danger qu'avait couru Robert en était la cause unique, devint tout à coup d'une pâleur horrible et repoussa Clarisse.

— Oui, madame, répéta-t-il l'œil sombre et les dents serrées... je l'aurais broyé sous le poigneau de mon épée, plutôt que de lui laisser un soufflet de vie!

— Rutland... vous êtes donc jaloux?

— Jaloux à en mourir... »

— Clarisse tressaillit, tandis qu'une flamme subite fit émebler ses larmes. La chanoinesse frappa dans ses petites mains en signe de victoire.

— « Milord! s'écria-t-elle, voilà le grand mot lâché; je vous fais mon compliment, vous êtes enlin désensorelé! Preste! il était temps. Mais laissez vite votre histoire, que j'aile me recoucher. La nuit devient froide à périr. »

— Clarisse... murmura Rutland, qui n'écoutait guère la chanoinesse, je ne sais si je dois comprendre... vous souriez?

— Continuez votre récit, Rutland; vous disiez que vous aviez peur de lui, Castillon.

— Ainsi, hier matin, mon plan était-il tracé; j'attendais les renseignements que j'avais fait prendre. Si Robert eût mieux valu que sa réputation, si malgré ses folies, ses prodigalités, ses débauches, il eût possédé un cœur digne du voire, une âme qui sût apprécier votre âme, un amour assez pur, assez noble, assez grand pour vous être offert, eh

bien... je me serais enfui... oui, Clarisse, je me serais enfui comme un lâche! Evitant tout scandale, prévenant tout malheur, j'aurais regagné l'Angleterre, et je serais allé mourir dans mon vieux château de Grumhor.

— Rutland! et ma promesse faite au lit de mort du comte, vous l'oubliez donc?

— Votre amour seul devoit m'en faire souvenir... N'est-ce pas vous dire que je l'ai depuis longtemps oubliée?

— Quel! vous auriez souffert que je fusse purjure?

— Pargure! rassurez-vous, Clarisse, fit Rutland avec un sourire mélancolique; ne vous ai-je pas dit que je me serais hâté de mourir tout ce que vous ne le fussiez pas?

— Rutland! s'écria Clarisse en se jetant dans ses bras.

— Allons, voilà ce que je craignais, s'écria la chanoinesse; nous n'en finirons pas de cette mitraille. Au nom de mon saint patron, Rutland, soyez plus raisonnable que cette folie folle, et achevez-nous votre histoire avant de commencer le roman dont je vois que vous entamez le plus doux, mais le plus long chapitre.

— Oh! la fin de l'histoire n'a rien de bien intéressant, reprit Rutland, qui ne quitta plus la main que lui abandonnait Clarisse. Hier, je reçois un billet de Robert, qui s'excuse en termes ambigus de ne pouvoir se trouver au rendez-vous.

Je cours, je m'informe; j'apprends qu'il se cache, traqué par les dupes nombreuses qu'il avait faites. Je parviens à tout savoir. Robert est sous le coup de la loi. On le cherche, on ne lardera pas sans doute à le saisir. Alors une affreuse idée s'empare de mon esprit. Cet homme vous a aimée, Clarisse; il l'a fait plus, il vous a compromise dans de bruyantes folies, tout Paris sait qu'il a recherché votre main, on l'a vu maintes fois à vos côtés dans tous les lieux publics, et c'est cet homme, honoré de vos regards, que l'on traînerait devant les tribunaux, et qui mériterait peut-être le nom de Clarisse à sa défense... »

La comtesse ne put retenir un cri d'horreur, et ses traits se décomposèrent si rapidement que la chanoinesse eut la force de se lever toute seule et d'aller lui prendre les mains, qu'elle serra avec une tendre effusion.

— Clarisse, mon enfant, calmez-vous, lui dit-elle d'une voix douce et imprégnée de larmes, rien de tout cela n'arrivera. Rutland a en le temps de tout réparer. Cela lui coûte une centaine de mille francs, mais au moins ce drôle de Robert n'a pas en prison. Le maraud n'eût sans doute pas fait sa tentative de ce soir s'il avait su qu'aujourd'hui même Rutland l'aurait mis à Fabri de toutes les poursuites de la justice. Puisse-t-il rentrer en lui-même quand il connaîtra le dévouement si heureux pour lui de cette aventure. Ainsi, consolez-le, petite, et souvenez-vous seulement de cette aventure comme d'une leçon salubre. Nous autres femmes, nous aimons ce qui brûle; et puis nous sommes coquettes, et nous avons une rage ridicule d'être adorées avec fracas. Un homme bon, noble, dévoué, modeste, ce n'est pas toujours notre affaire, nous le désirons... »

— Assez, ma bonne tante, assez, vous voyez bien que je ne désire plus rien. »

La comtesse avait laissé tomber sa tête sur le sein de Rutland, et levait les yeux à la fin du regard.

— O Rutland! lui dit-elle d'une voix toute remplie de délicieuses caresses, et d'une manière charmante, si j'avais été libre de vous refuser un main, il y a longtemps que je vous l'aurais donnée.

La chanoinesse fut prise à ce mot d'un accès de gaieté folle.

— Vois-tu, Clarisse, je l'aime, quoi que tu fasses, parce que tu es femme jusqu'au fin bout de tes jolis doigts.

— Et, cependant, dit la comtesse en hochant la tête d'un petit air boudeur, vous n'avez pas craint ce soir de me... Méchante Aurélie... me dire que Rutland allait se marier!

— Simple que tu es! c'était pour que tu songeasses à le prendre... Et, d'ailleurs, ne suis-je si fort trompée? » répondit la chanoinesse en les regardant tous deux avec un fin sourire.

MARC FOURNIER.



DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE.

(Suite et fin. — Voyez tome Ier, pages 18 et 121.)

DESCRIPTION DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE. — Des trois bestiles de l'ancienne régence d'Alger, le plus étendu, le plus riche et le plus important était le beylik de Constantine, ou de Bône. Bâtie au nord par la Méditerranée, cette province est bornée à l'est par la regence de Tunis, et à l'ouest par la chaîne haute et escarpée du Djurdjur, qui, se détachant du Grand-Atlas dans la direction du sud au nord, et prolongeant ses derniers contreforts jusqu'au cap de Bougie, la sépare des provinces de Tizeri et d'Alger; elle s'étend vers le sud jusqu'au grand désert de Sahara, et n'a de ce côté aucune limite tracée.

— De nombreux cours d'eau sillonnent la province. Les uns se jettent dans la Méditerranée, les autres se perdent dans les forêts. Les plus considérables sont: l'Oued-el-Kelir, ou l'Oued-Rummel (l'Ampsagha des anciens, qui passe à Constantine); la Summan, l'Oued-ZelZel, la Sebbouche, l'Oued-Boudjmal, la Malaga, le cours supérieur de la Moudjerda, et l'Oued-Bijedj.

— Non-seulement la province de Constantine est la plus grande, mais elle est aussi la plus peuplée de l'Algérie. La plupart des tribus qui l'habitent jouissent de cultures des terres aux soins des troupeaux. On y compte, indépendamment de Constantine, plusieurs villes, centres de populations et de relations commerciales: Bone, Bougie, Collo, Djénidja, Djidjeli, Guelma, La Calle, Msilah, Philippeville (Stora), Séfif.

— La ville de Constantine (Cirta des anciens, Cusstantina des Arabes), capitale de la province, est située au delà du Petit-Atlas, sur l'Oued-Rummel. Placée entre Tunis et Bone, à 16 myriamètres de distance de cette dernière, elle est à 88 kilomètres de Philippeville. Constantine est bâtie sur un plateau en partie entouré de rochers, dans une presqu'île entourée par la rivière et dominée par les hauteurs de Mansourah et de Gondat-Mv. L'Oued-Rummel coule au fond d'un ravin qui, comme un immense fossé, défend de deux côtés l'approche des ennemis. La ville à quatre portes, trois au sud-ouest, et la quatrième, Bab-el-Kalatra (porte du Pont), à l'angle en face du vallon compris entre le mont Mansourah et le mont Meceul. Le pont, d'une étendue de cent mètres, est fort élevé sur trois étages d'arches, est de construction antique dans sa partie inférieure.

Constantine, qui, selon les Arabes, a la forme d'un buron déployé, dont la kasbah représente le capuchon, a trois places publiques de peu d'étendue. Les rues sont pavées, mais étroites et tortueuses. Les maisons, pour la plupart, ont deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Il existe dans la ville plusieurs promenes remarquables, notamment quelques mosquées et le palais du bey. Ce dernier édifice a été construit par le bey Ahmed, depuis la prise d'Alger par les Français. Pour le décorer, il prit, dans les plus riches maisons de la ville, un grand nombre de colonnes de marbre, que les propriétaires avaient fait apporter, à dos de mulet, de Bone ou de Tunis.

Les Romains regardaient la ville de Constantine comme la plus riche et la plus forte de toute la Numidie. La plupart des routes de la province y aboutissaient. Elle avait été la résidence royale de Massinissa et de ses successeurs. Strabon nous apprend qu'elle renfermait alors des palais magnifiques. Jugurtha employa tous les moyens possibles pour s'en rendre maître, et c'est de cette position centrale que Metellus et Marcus dirigèrent avec tant de succès contre lui tous leurs mouvements militaires. Ruinée en 511, dans la guerre de Maxence contre Alexandre, par un yannomien, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique, rétablie et embellie sous Constantin, cette ville quitta alors son ancien nom de Cirta, pour prendre celui de son restaurateur, qu'elle porte encore aujourd'hui. Lorsque les Vandales, dans le quatrième siècle, envahirent la Numidie et les Mauritanies, et détruisirent toutes leurs villes florissantes, Constantine résista à ce torrent dévastateur. Les victoires de Bélisaire la retrouvèrent debout, et la conquête musulmane semble l'avoir respectée. Les traces de constructions romaines, éparées sur le sol, attestent qu'il en avait de colossales. — Après une première expédition, restée sans succès (novembre 1856), Constantine a été prise de vive force par l'armée française, le 15 octobre 1857.

Bone, (en arabe *Annaba*), est bâtie sur la côte ouest du golfe de ce nom, à 13 myriamètres d'Alger, et à 10 de Philippeville. Elle a été construite à peu de distance des débris de l'ancienne Hippone, qui fut une des résidences des rois de Numidie, et joua un rôle important dans la guerre de César en Afrique, dans celle des Vandales contre Genséric, et plus tard dans la campagne de Bélisaire. La Kasbah, ou citadelle, commande la ville et surveille la rade. Son intérieur est vaste et ses murs élevés.

Bone, occupée une première fois en 1850, avait été, comme Oran, évacuée, lorsque la nouvelle de la Révolution de Juillet était parvenue en Afrique. Après le départ des troupes françaises, le bey de Constantine, Hadj-Ahmed, essaya de s'emparer de la ville et la tint étroitement bloquée du côté de terre. Vers la fin de 1851, le chef de bataillon Indguer, envoyé par le général Berthézène, avec 125 zouaves indigènes, pour secourir les Bonois, fut tué au moment où il se disposait à se rembarquer, après avoir épuisé tous les moyens d'accomplir sa mission. Bone, en proie à des influences passagères, ne demeura pas encore cette fois au pouvoir de la France. Mais au commencement de 1852, l'occupation de Bone, par une garnison française, fut décidée. Le duc de Rovigo, en attendant la saison favorable, confia au capitaine d'artillerie d'Arnaudy, et au capitaine de chasseurs algériens Jusuf, la mission d'aller aider les Bonois dans leur résistance contre Hadj-Ahmed. Cependant le 3 mars 1852, Bone fut forcée d'ouvrir ses portes aux troupes du bey de Constantine, et subit dans toutes les calamités de la guerre. La ville prise fut pillée, dévastée, la population massacrée, des perses ou d'origine dans l'intérieur. Un ancien bey de Constantine, Ibrahim, se maintint, jusqu'au 26 au soir, dans la Kasbah, dont il s'était saisi pour son compte; mais quand il eut l'abandonner, les capitaines d'Arnaudy et Jusuf entrèrent l'audace de s'y jeter de nuit, avec une trentaine de marins, et y arborèrent le pavillon aux trois couleurs, qui n'a pas cessé d'y flotter depuis. Dans les premiers jours de mai, 5,000 hommes partis de Toulon prirent possession de

Bone, délaissée à la fois par ses oppresseurs et par ses habitants.

Bonaz est à 190 kilomètres d'Alger, et à 120 de Constantine. Bâtie immédiatement au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraya, abrupte et escarpé, qui s'élève rapidement jusqu'à 670 mètres de haut, Bonaz est dominée par les hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre et presque à pic derrière elle. Cette position sur le flanc de la montagne, ses maisons écartées et les masses d'orangez, de grenadiers et de figiers de Barbarie qui les entourent, rendent son site éminemment pittoresque. Cette ville indiquée par ses ruines

nombreuses, une haute antiquité. Selon toute probabilité, elle formait la limite orientale de la Mauritanie-Césarienne, et son emplacement est celui de l'ancienne colonie romaine de *Saldax*. Tous les peuples qui depuis vingt siècles l'ont occupée, y ont laissé des traces de leur domination. Les travaux que les Espagnols exécutèrent après la conquête, en 1510, sont encore debout : ce sont le fort Moussa, élevé par Pierre de Navarre, et la Kasbah, par Ferdinand le Catholique et Charles-Quint. Une complète anarchie régnait, soit dans le territoire, soit dans l'intérieur même de Bonaz, lorsque la ville fut prise par nos troupes, le 29 septembre 1855. Ses habitants se retirèrent, emportant tout ce qu'ils possédaient.

stantine. Cette occupation rendit un immense service pour la réussite de la seconde expédition.

La Calle, siège d'un établissement français, dont l'origine remonte à l'année 1520, et qui fut florissant jusqu'en 1799, est située à 72 kilomètres est de Bone, par terre, et à 48 par mer. La Calle est entourée de tous côtés par la mer, excepté à l'est, où s'étend une plage de sable d'environ 154 mètres de longueur et où se trouve la porte de Terre. Dans toutes les autres directions, la ville est défendue par des rochers inabordablement. Incendrée par les Arabes en 1827, lors de la rupture qui éclata entre la France et Hussein, dey d'Alger, elle contenait aujourd'hui environ cent dix maisons. Ses rues sont étroites et caillouteuses, bien pavées et d'un facile entretien. C'est sur la plage de sable fin, qui ferme la partie est de ce port, que viennent s'amarrer les corailleurs napolitains, sardes et corse, qui affluent dans ces parages. Le corail est, on le sait, le principal produit des côtes de l'Algérie, et c'est surtout entre Bone et Tabarca que s'étendent ses bancs les plus riches. Aussi la plupart des pêcheurs viennent-ils relâcher à La Calle. Les forêts qui l'avoisinent ont une superficie totale évaluée à plus de 20,000 hectares. Les circonstances politiques et l'état incertain de nos relations avec les indigènes retardèrent jusqu'en 1856 l'occupation de cette place, qui fut définitivement consommée le 15 juillet de cette année, par un détachement de spahis irréguliers.

Mislah se divise en trois groupes de maisons, dont le plus considérable occupe la rive gauche, et les deux autres la rive droite de l'Oued-Ksab (rivière des Roseaux); les murs de clôture, les maisons, les mosquées, les minarets mêmes sont construits avec des briques de terre crue, pétrie avec un mélange de paille hachée. Les maisons, à un seul étage, sont couvertes en terrasse, avec la même terre massée et battue sur des rondins. Les habitants assurent que cette toiture grossière est parfaitement imperméable. Les encadrements



(Débarquement de troupes en Algérie.)

Collo, bourgade de 2,000 âmes, au nord de la mer, offre un bon mouillage contre les vents du nord-ouest. (Voir *l'Illustration*, t. 1^{er}, p. 252.)

Djemilah (sous la domination romaine, *Citral colonia ou Citralium*), à 104 kilomètres à l'ouest de Constantine, sur la route des Bâhans (Portes-des-Fer), était comprise autrefois dans la Mauritanie Sitifienne. Bien que ses abords difficiles ne conservent aucun vestige de voie antique, la présence des Romains dans cette vieille cité est attestée par de nombreux monuments : les plus remarquables sont les restes d'une basilique chrétienne; des bas-reliefs et de nombreuses inscriptions; un temple quadrilatère à six colonnes; un théâtre; le

forum, avec un temple dédié à la Victoire; enfin, un arc de triomphe élevé à l'empereur Caracalla, à sa femme Julia Domna et à son père Sévère. C'est cet arc de triomphe que, suivant un vœu exprimé par M. le duc d'Orléans, M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre, avait prescrit de démonter pierre par pierre, pour être transporté et réédifié à Paris; mais les difficultés du transport semblent avoir fait ajourner à ce projet. Occupée une première fois le 11 décembre 1858, Djemilah l'a été de nouveau le 15 mai 1859.

Djidieli, point intermédiaire de la côte entre Bougie et Collo, adossé à un pays montagneux, habité par des Kabyles, est occupé par les Français depuis le 15 mai 1859. La ville,



(Hussein, dernier dey d'Algérie.)

des portes de la plupart des maisons et l'intérieur des mosquées sont ornés de pierres de taille romaines, de tronçons et de chapiteaux de colonnes, dont quelques-uns, d'ordre corinthien, paraissent remonter aux beaux temps de l'architecture romaine. Ces matériaux ont été apportés d'une ancienne ville en ruines, située à 4 ou 5,000 mètres de Mislah, et que les Arabes désignent sous le nom de Bech-za. Les troupes d'Abd-el-Kader sont venues souvent piller et rançonner ses habitants indolents et demolir ses maisons, dont elles prenaient le bois pour allumer leurs feux. La ville était presque déserte, quand, au mois de juin 1841, nos troupes s'établirent aux environs.

Philippeville.—*Stora*.—L'occupation de la rade de *Stora*, qu'on nommait autrefois *Rusisaca*, était un moyen puissant de consolider notre établissement à Constantine, en mettant cette ville en communication avec la mer par la liane la plus courte et moindre de moitié que celle par Bone. Une première reconnaissance fut opérée, en janvier 1858, jusqu'à 24 kilomètres de Constantine, dans la direction de *Stora*; une seconde, au mois d'avril suivant, fut poussée jusqu'aux ruines de l'ancienne *Rusivada*, où, enfin, une garnison permanente vint s'installer le 7 octobre de la même année: 80 kilomètres seulement séparent maintenant Constantine d'un bon port. Cette distance est franchie en un jour par les escortes de la correspondance; elle l'est aisément en trois jours par les convois militaires, qui trouvent aux camps de l'Arrouel et de Saoulen des vivres, des munitions, des troues pour les protéger, des espars fortifiés pour les recevoir et les abriter. Le nouvel établissement, formé sur les ruines de la cité romaine, a reçu le nom de **Philippeville**. Ces ruines sont assez nombreuses; parmi elles, on distingue de vastes citernes, dont quatre, entièrement délaissées, contiennent plus de cent mille litres de vin, etc.

Philippeville, bâtie sur l'emplacement d'une bourgade où,



(Vue de Constantine.)

autrefois assez commercante, est bâtie sur une presqu'île rocailleuse, réunie à la terre ferme par un isthme fort bas, dominé de près par des hauteurs. Djidieli a un port dans lequel on peut mouiller avec confiance pendant la belle saison. Louis XIV, qui voulait un établissement militaire en Afrique, avait jeté les yeux sur Djidieli, où nous avions déjà un comptoir. Le duc de Beaufort s'en empara en 1664; mais la garnison française dut bientôt l'évacuer; notre comptoir fut ruiné et ne fut jamais rétabli. Le gouvernement eut, à cette époque, l'idée d'y faire un port militaire, et plusieurs plans proposés à cet effet existent dans les archives du dépôt de la marine, entre autres un projet de l'amiral Dupuissin et de l'un des officiers de sa flotte.

Guelma est située au sud et à 2,000 mètres de la rive droite de la Sebouse supérieure, et à 2,500 mètres au nord du pied de la haute montagne de Maouga. Guelma, telle que les Français la trouvèrent à la fin de 1856, était formée avec les matériaux provenant de l'ancienne *Kahama*, nommée par saint Augustin et par Drose; mais l'emplacement qu'elle occupe paraît être celui de la vieille métropole, et non celui sur lequel fut jadis construite la véritable cité romaine, devenue la proie, sous les Maures révoltés, soit des Vandales. Le 28 novembre 1855, les Français occupèrent définitivement les ruines de Guelma comme position militaire destinée à combattre, dans l'opinion des populations indigènes, les conséquences funestes de l'insuccès de la première expédition contre Con-

en octobre 1858, n'existaient que quelques rares barques au milieu des débris, comptait déjà, au mois d'avril 1859, 716 habitants européens; à la fin de décembre 1862, c'est-à-dire en quatre années, ce chiffre s'est élevé à 4,523. Philippeville paraît donc destinée à devenir ce que Ruscaida a été, il y a deux mille ans, sous les Romains, ce que Stora était, en partie. Il y a au moins de trois cents ans, un établissement d'une grande importance.

Sétif, l'ancienne *Sitiffs Colonia*, est située dans une plaine vaste et fertile, arrosée par l'Oued-Bou-Sellam, qui coule à 2,500 mètres des ruines de cette ville. Au temps de la domination des Romains, *Sitiffs* était devenue, tant par son importance même que par sa position centrale, l'un des points les plus considérables de leurs possessions en Afrique. Lorsque, après le soulèvement des tribus comprises sous le nom général de Quinquagétiens (an 297), la métropole adopta un nouveau classement des territoires et des populations, la Mauritanie Césarienne fut divisée en deux provinces, l'une gardant cette dénomination, l'autre empruntant de Sétif le nom de Mauritanie Sitifienne. Les nombreuses voies de communication qui liaient à ce chef-lieu presque toutes les villes principales des autres provinces, prouvent assez le rang élevé qu'il occupait parmi les contrées soumises à la puissance romaine en Afrique. Là se trouvait le point d'intersection des grandes communications qui unissaient Carthage, Cirta et Caserte (Tunis, Constantine et Cherchel); de là partaient en outre des voies directes qui rattachaient Sétif, d'une part, à Saldes (Bongie), à Ingilzilis (Djijeli), à Caba et à Thuca; de l'autre, à Lambèse, à Theveste (Tibessah), à Musti et à Tamugadis.

L'enceinte antique de Sétif, de forme rectangulaire, a 450 mètres de longueur sur 500 de largeur; les grands côtés étaient flanqués par dix tours et les petits par sept.

Après avoir été, pendant le moyen-âge, le point de rallie-



(Hadj-Ahmed, bey de Constantine.)

ment d'une population agricole considérable, Sétif n'offrait plus, en 1859, qu'un amas de ruines, auprès desquelles les Arabes tenaient encore un marché tous les dimanches. Depuis notre prise de possession, ils continuent à y venir, au nombre de 5 à 4,000, avec la plus entière confiance, échanger leurs produits. Sétif est à trois jours et demi de marche du célèbre défilé des Portes-de-Fer (Biban), que les Turcs n'avaient jamais franchi qu'en payant tribut, ou jamais n'étaient parvenues les légions romaines, et qu'une colonne de 5,000 hommes traversa, le 28 octobre 1859, à midi, en laissant sur les flancs de ces immenses murailles verticales, dressées par la nature à une hauteur de plus de 31 mètres, cette simple inscription : *Armée française, 1859!*

GOVERNEMENT DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE SOUS LA DOMINATION TURQUE. — Comme nous l'avons expliqué précédemment (tom. I, page 19), la province de Constantine, sous la domination turque, était gouvernée par un bey, ou lieutenant du dey d'Alger. Depuis l'année 1752 jusqu'à la prise de Constantine par l'armée française (15 octobre 1857), la province compte vingt-deux bays. Nous en donnons ici la liste, avec l'indication de la durée de leur commandement et du genre de leur mort :

El-Asrak-Amo (œil bleu), trois ans; mort de maladie.

Ahmed-Bey (grand-père du dernier régnant), quinze ans, mort de maladie.

Salah-Bey, vingt-deux ans; mort de maladie.

Husseïn-Bey, fils de Hassan-Pacha-Bousnak, deux ans; assassiné.

Mustapha-Ben-Ouznadji (fils du peseur), trois ans deux mois; assassiné.

Hadj-Mustapha-Ingiliz (l'Anglais), cinq ans quatre mois; exilé à Tunis.

Osman-Ben-Kouloungi, un an; tué dans une attaque contre les Kabyles.

Abdallah-Bey, deux ans six mois; assassiné.

Hassan-Bey, fils de Salah-Bey; six mois; assassiné.

Ali-Bey, un an, assassiné.

Bey-Rouhou, quinze jours; assassiné.

Ahmed-Bey-Tahhal (le boiteux), trois ans; assassiné.

Mohammed-Nâman-Bey, trois ans quatre mois; assassiné.

Siné.

Mohammed-Chakar-Bey, quatre ans; assassiné.

Kara-Mustapha (Mustapha le Noir), trente-trois jours; assassiné.

Ahmed-Bey-Mamelouk, un mois; nommé plus tard une

seconde fois.

Braham-Bey-Gharbi, un an; assassiné.

Mohammed-Bey-Mili, dit Bou-Chetabia (père la hache),



(Campement de troupes françaises en Afrique.)

deux ans, exilé à Alger. — Le surnom de Bou-Chetabia lui avait été donné parce qu'il ne faisait exécuter les Arabes qu'avec la chetabia, espèce de hache dont on se sert pour couper le bois. Il disait que les Arabes n'étaient pas dignes d'avoir la tête tranchée par le yatagan.

Ahmed-Bey-Mamlouk, deux ans cinq mois; exilé à Miliana, où il a été assassiné.

Ibrahîm, ou Braham-Bey, trois ans huit mois; exilé à

Médéah, où, en 1852, il a été assassiné par les ordres d'Ahmed-Bey.

Mohammed-Bey-Mulami, ou Manamani, deux ans; exilé à Alger.

Hadj-Ahmed-Bey, douze ans; dépossédé par la France en 1857. — Déjà, par arrêté du général en chef Clauzel, en date du 15 décembre 1850, Hadj-Ahmed avait été déclaré déchu,

pour avoir refusé de faire acte de soumission. Au commen-



(Campement d'Arabes.)

ement de 1856, le maréchal Clauzel avait nommé le commandant Jusuf Bey de Constantine; mais l'insuccès de l'expédition de novembre 1856 ne permit pas de donner suite à cette nomination.

COMMANDANTS SUPÉRIEURS DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE DEPUIS L'OCCUPATION FRANÇAISE. — Immédiatement après la prise de Constantine (15 octobre 1857), le comman-

dement de la lace fut laissé par le maréchal Valée au colonel Bernelle, nommé le 11 novembre suivant maréchal de camp. Depuis, le commandement supérieur de la province a été successivement confié au général Négrier (25 novembre 1857), au général Gallois (19 juillet 1858), au général Négrier, une seconde fois (24 février 1861), au général Baraguey-d'Hilliers (19 juin 1865), et au duc d'Aumale (18 octobre 1865).

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; par M. de ROUGEMONT et ALBERT MIGNER; nouvelle édition entièrement refondue, augmentée de plus d'un tiers, ornée de 500 gravures sur bois, et accompagnée de Tableaux synoptiques, Plans, Cartes géographiques, etc. 2 beaux vol. grand in-8, de chacun 800 pages. — En vente la dixième livraison.

Écrit par un Français et par conséquent d'un point de vue tout différent de celui sous lequel ont été composées les œuvres de Hume et de Lingard, l'*Histoire d'Angleterre* du baron de Rougemont devait par cela seul, et indépendamment des autres qualités qui la distinguent, obtenir un grand et rapide succès. Plusieurs éditions promptement épuisées ont eu effet constaté la valeur de cet ouvrage, et nous dispensent de nous appesantir davantage sur le mérite d'un livre maintenant connu et apprécié. Nous nous bornons donc à signaler les changements et améliorations apportés dans cette nouvelle édition.

A vrai dire, c'est plutôt un livre nouveau que nous publions aujourd'hui qu'une édition nouvelle, car l'ouvrage a été, si non refait entièrement, au moins complètement refondu, et contient maintenant presque deux fois autant de matières qu'il en contenait d'abord. C'est ainsi que, dans les premières éditions, la révolution d'Angleterre, le plus grand événement, dit M. Guizot, que l'Europe eût à raconter avant la Révolution française; à les commémorations de la puissance anglaise dans les Indes, les luttes que nous y avons soutenues contre elle, la ruine de nos établissements, le développement merveilleux et incessant de cet empire fondé par une pauvre compagnie de marchands, et qui s'étend aujourd'hui sur plus de cent millions d'hommes; les guerres de l'indépendance en Amérique, celles de la République et de l'Empire, et, de nos jours, l'émancipation des catholiques d'Irlande, l'adoption du bill de réforme, etc.; tous les grands événements, en un mot, qui, depuis deux cents ans, ont occupé, agité ou bouleversé le monde, avaient été, faute d'espace, présentés d'une manière abrégée et sommaire, et presque comme un simple résumé chronologique.

Dans la nouvelle édition, au volume entier de 800 pages est consacré un développement de ces grandes questions; l'histoire de l'empire britannique dans les Indes, cet important épisode de l'histoire d'Angleterre, y est traité d'une manière complète. Ce second volume est entièrement nouveau; il est dû à M. Alfred Mauguet, qui, en revoyant la première partie de l'ouvrage, l'a enrichi d'additions nombreuses, dont les plus importantes sont : une introduction géographique, à laquelle est joint le *Traité statistique des établissements anglais dans toutes les parties du monde*, document du plus haut intérêt, puisé tout entier dans les *Blue Books* (livres bleus), *Bureau des Colonies de Londres*, et qui permet d'embrasser d'un coup d'œil l'immensité de la puissance anglaise; la traduction de la plupart des *Chartes de Liberté*, qui n'ont été jusqu'ici reproduites par aucun des historiens anglais; des tableaux généalogiques et synchroniques destinés, ainsi que de fréquentes annotations empruntées aux écrits de Fournier, Hallam, Thierry, Guizot, etc., à éclaircir les points historiques les plus importants; et enfin, après chaque grande époque, un résumé rapide, mais complet de toutes les modifications, de tous les progrès sur-



dans les manuscrits, et des monuments les plus remarquables de l'architecture militaire, civile et religieuse de tous les siècles. Ces gravures ont pour but non-seulement d'ajouter à la beauté matérielle du livre, mais, en faisant revivre le physionomie de chaque époque, de rendre inéffaçable le souvenir des événements dont on voit, pour ainsi dire, les acteurs passer sous ses yeux.

Les cartes géographiques, au nombre de huit, ont été dressées par P. Tardieu; le lecteur peut y suivre la marche des événements, à quelque époque et à quelque lieu qu'ils se passent, sous la domination romaine comme sous la domination saxonne, en Angleterre comme en France, en Amérique comme dans les Indes.

Conditions de la souscription :

Cette nouvelle édition de l'*Histoire d'Angleterre* sera publiée en cent livraisons, comprenant chacune une feuille d'impression (6 pages), avec couverture imprimée; cinquante de ces livraisons contiendront en outre un grand supplément ou deux livraisons par semaine. — L'ouvrage sera terminé pour le mois de novembre 1851. — Prix de la livraison : 50 cent. — L'ouvrage complet : 50 francs.

En payant d'avance 25 livraisons (7 fr. 50 c.), les souscripteurs de Paris recevront l'ouvrage franco à domicile.

On souscrit à Paris chez Charles Hinray, éditeur, rue de Seine, 10, et chez tous les dépositaires de publications illustrées.

Dans les départements : chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie et chez tous les libraires.

W. Walkers Needles



AGUILLES DE IL WALKER (par autorisation spéciale, Aguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'aiguille est rendue très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées même par des avoines) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur trépan et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ, colorie une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hampeons perfectionnés de W. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

RUE TABARNE, 14, A PARIS.

EAU DE MËLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carnes déclassées de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefaçons concernant A. M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, repète 11 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefaçons ses voisins

LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle par P. GUGUË; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, Jésus, à 5 fr. 50 c.

LE MONUMENT DE MOLIÈRE; par madame L. de LOURIE COLET, poème couronné par l'Académie Française, in situ Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière; précédé de l'*Histoire du Monument*, par M. AMÉ-MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs; avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame NÈGRE DE SAUSSURE; précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

LIBRAIRIE DUBOCHET & Co, rue de Seine, 55.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-REVE, avec 800 dessins de TONY JOHANNOT. 4 volume grand in-8 Jésus velin. 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PALLASSY, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

COLLECTION DES TYPES DE TOUTS LES COIFFES ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches colorées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène, de Murat et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bellange. 50 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches colorées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison : 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets colorés à l'aquarelle, qui forment, avec le texte, un magnifique album. Prix : 15 fr. Du souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} février doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N^o 33.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 171, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

À l'approche de la saison des hats et des réunions habituelles de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est

de les renseigner, de leur dire quels établissements méritent leur préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésions pas à placer

le bel établissement de la *Ville-de-Paris*, 171, rue Montmartre. C'est la maison modèle de l'époque; toutes les classes y affluent, la classe riche, et élégante surtout, abandonnant ses an-

ciennes habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que la tout est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'auparavant. La Ville-de-Paris est riche pour ses beaux velours, ses riches soieries, ses dentelles, ses élégantes nouveautés; elle a conquis le premier rang dans la vente des robes de luxe; sa vogue fait pâle les autres renommées d'une autre époque.

Nous avons remarqué dans les beaux salons de la Ville-de-Paris les plus hautes sommités de l'ambassade, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les galeries des Indes nouvellement installées présentent une richesse d'assortiments inouïe jusqu'ici; ils viennent encore de Soudier d'achats importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles caisses nouvelles sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.



Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845. — DÉCEMBRE.

JOURS DE MOIS	TEMPÉRATURE extrême de la journée.		TEMPÉRATURE moyenne de la journée.		ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.
	Minimum	Maximum	Minimum	Maximum		
1	5,0	11,0	8,0	9,0	Couvert, pluie fine.	N. O.
2	5,0	8,0	7,0	7,0	Couvert.	N. faibles.
3	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	O. N. O.
4	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	N. O.
5	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. O.
6	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. O.
7	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert, éclaircies.	O. S. O.
8	7,0	18,0	5,0	5,0	Fortes vapeurs, nuages.	O. fort.
9	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert, éclaircies.	O.
10	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	N.
11	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	E.
12	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	E. S. E.
13	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	N. E.
14	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert, épais.	N. O.
15	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. E.
16	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. O.
17	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. O.
18	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. O.
19	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. E. faibles.
20	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. E.
21	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. E.
22	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. E.
23	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert, brume.	E. N. E.
24	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert uniformément.	S.
25	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert uniformément.	S. E.
26	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert, brouillard épais.	S. E.
27	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S. E.
28	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S.
29	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S.
30	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S.
31	7,0	18,0	5,0	5,0	Couvert.	S.
Moyenne	7,68,14	18,0	5,0	5,0	Pluie dans la cour, 1 cent. 307.	
					Pluie sur la terrasse, 0 cent. 960.	

CONSIDÉRATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

sur le mois de décembre 1845.

De toutes les sciences, la météorologie est celle qui démontre le mieux combien les assertions qui ne reposent pas sur une comparaison exacte et consciencieuse des faits sont dénuées de fondement. Le mois de décembre dernier en est la preuve. Quel est l'habitant de Paris, je dirai mieux, quel est le météorologiste qui n'eût affirmé que la température moyenne de ce mois devait être supérieure à celle de toutes les années précédentes? Examinateur cette moyenne en nous reportant à douze années en arrière. Le tableau suivant prouve que la température moyenne du mois de décembre 1845 est supérieure que de 0° 8 à la moyenne générale des onze mois de décembre qui l'ont précédé. Parmi ceux-ci, trois ont en une moyenne supérieure à celle de décembre 1845, et la moyenne de 1852 était égale à la sienne.

DÉCEMBRE.

Année.	TEMPÉRATURE.			BAROMÈTRE.		Quantité de pluie.	
	Moyenne.	Maximum.	Minimum.	Hauteur moyenne à midi.	Dépression mensuelle.		
1832	4,3	13,1	- 3,3	16,7	759,19	20,84	5,420
1833	7,9	11,9	- 0,2	14,2	735,39	22,58	9,859
1834	4,1	15,1	- 2,8	15,9	735,50	26,10	8,202
1835	4,1	12,0	- 9,6	21,0	712,04	25,81	4,481
1836	4,1	15,2	- 9,8	25,0	731,27	26,05	5,820
1837	4,1	15,1	- 5,1	20,2	738,45	19,86	2,072
1838	4,8	11,5	- 6,0	20,7	760,58	53,75	2,824
1839	5,7	14,0	- 2,6	16,6	732,25	27,28	5,524
1840	- 2,5	7,7	- 15,2	20,8	730,60	51,85	"
1841	5,5	15,0	- 3,0	16,9	712,29	28,91	7,115
1842	4,1	15,0	- 5,5	16,5	762,88	25,79	0,915
Moy.	5,0	15,0	- 5,1	18,3	737,52	26,35	4,952

Ces erreurs relatives à la moyenne proviennent de ce que l'on oublie toujours qu'une moyenne résulte également de températures extrêmes très-éloignées ou très-rapprochées. Ainsi l'année moyenne de - 10° (10° au-dessous de zéro) et + 18° (18° au-dessus de zéro); mais il est aussi celle de + 2° et + 6°. Le mois de décembre 1845 n'ayant en que sept jours où le thermomètre soit descendu au-dessous de zéro d'un petit nombre de degrés,

on en a conclu que sa température moyenne devait être élevée. On a oublié que si le mercure était à peine descendu au-dessous du point de congélation, il ne s'était pas beaucoup élevé au-dessus. En effet, la moyenne des températures les plus basses de chaque jour, ou des minima, est de 2°, 8, et celle des températures les plus élevées, ou des maxima, de 5°, 4, comme le prouve le premier tableau.

Considérons maintenant les extrêmes de température du mois de décembre 1845. Le point le plus bas où le thermomètre soit descendu est - 16°, 0; le plus élevé qu'il ait atteint, 12°, 7. Le parcours total de l'instrument, on son oscillation mensuelle, a donc été de 16°, 7.

Depuis 1852, nous trouvons cinq mois de décembre où le thermomètre est descendu plus bas qu'en 1845, et neuf où il est monté plus haut. Ainsi, contrairement à ce que l'on aurait supposé a priori, ce mois est remarquable en ce que le thermomètre ne s'est jamais élevé aussi haut qu'il s'élevait ordinairement. Comme il est descendu moins bas qu'à l'ordinaire, il en résulte que son parcours total, on son oscillation mensuelle, est inférieure de 1°, 7 à ce qu'elle est en moyenne (18°, 4).

Ainsi, en résumé, sous le point de vue de la température, ce mois a été remarquable par son uniformité; plutôt chaud que froid, sans que néanmoins il présente rien d'extraordinaire sous ce point de vue, comme par exemple le dernier mois de l'année 1855.

Mais si la température du mois de décembre 1845 n'a rien offert d'exceptionnel, il n'en est pas de même si on étudie la pression atmosphérique mesurée par le baromètre. Celle-ci a été très-forte. En effet, le second tableau prouve qu'en moyenne cette pression est de 757^{mm}, 52; le premier tableau fait voir qu'elle a été, le mois dernier, de 768^{mm}, 44. Une telle différence entre des moyennes est rare et mériterait d'être remarquée. L'élevation de la moyenne de décembre 1845 tient non-seulement à ce que le baromètre est monté très-haut, mais encore à ce qu'il a été habituellement fort élevé. En effet le second tableau prouve qu'en général il y a une différence de 26^{mm}, 55 entre le point le plus bas et le point le plus élevé que le baromètre marque dans le cours du mois de décembre. Or, en comparant les hauteurs du baromètre à midi de décembre 1845, l'amplitude de l'oscillation a été que de 17 millimètres; par conséquent ces oscillations se sont maintenues entre des limites très-rapprochées.

En résumé, dans le mois de décembre de l'année dernière, le baromètre s'est maintenu habituellement beaucoup plus haut que de coutume, et ses oscillations ont été très-faibles.

La quantité de pluie a aussi été beaucoup moindre qu'à l'ordinaire. La seule année 1822 nous offre un mois de décembre où il soit tombé encore moins d'eau.

Ainsi donc, météorologiquement, ce mois se caractérise de la manière suivante : température uniforme et en moyenne un peu plus chaude qu'à l'ordinaire; baromètre très-haut et fixe; presque point de pluie; vents de N.O. et de S.E.; ciel couvert et brouillard.

Pouvons-nous expliquer les causes de la constitution météorologique de ce mois? Quelques-unes sans doute nous échappent; cependant il en est d'autres que la science peut très-bien analyser.

Le ciel ayant été généralement couvert et un brouillard épais ayant régné pendant le tiers moyen du mois, la température a été douce et uniforme. L'air ne s'est pas refroidi en rayonnant pendant les nuits serènes, ni rechauffé pendant le jour sous l'influence des rayons solaires. Le baromètre s'est tenu élevé parce que le vent a tourné du N.O. au S.E. et a soufflé habituellement dans la moitié boreale ou dans la moitié orientale de la rose des vents, on le vent élevé beaucoup le baromètre, surtout en hiver. La présence des brouillards a tenu à la prédominance des vents de N.O. et de S.E. Si le N.E. avait régné, nous aurions eu, avec un baromètre très-haut, un ciel serein, du froid pendant la nuit, quelques heures chaudes pendant le jour, des gelées blanches le matin, un air sec au lieu d'un air humide, et notre santé, notre humeur, nos travaux et nos plaisirs se seraient fortement ressentis de cette différence.

Ch. M.

ces derniers temps est sans contredit celle que l'Illustration représente ici.

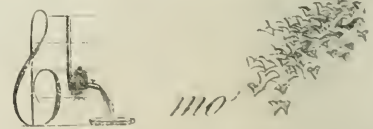


Ces deux jupes sont pareilles au pekin rayé. La seconde, plus courte, a cinq ouvertures garnies de passementerie et glands; le même ornement est répété à la berthe et aux manches; cette forme, comme on le voit, est très-nouvelle; elle vient se placer avec avantage entre les robes à tablier et les jupes ouvertes sur les côtés, qui étaient et qui resteront en grande faveur tout l'hiver.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Les cigares sont augmentés d'un sou, et les fumeurs diminuent.

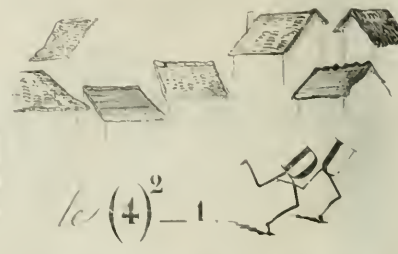


Modès.

On voit peu de nouveautés en chapeaux; toutes les innovations, toutes les recherches de la confectionnerie sont pour les coiffures : petits bords, élégants turbans, coquets bonnets, coiffures espagnoles, italiennes, algériennes, occupent la pensée de toutes les femmes, et les modistes ne restent pas en arrière dans un moment aussi important; voyez dans les magasins de Lucy Hoquet combien vite une nouveauté en ce genre est suivie d'une autre; les plumes, les fleurs, les bandes, passent sous vos yeux comme de gracieuses visions.

La coiffure, nous le répétons, est dans tout son éclat; elle est tantôt riche, tantôt simple; quel-fois c'est une torsade de velours avec des pompons de chaque côté de la tête, à côté d'une coiffure algérienne aux broderies et franges d'or; ou bien encore de longues barbes gothiques attachées par un peigne dont chaque cranpe peut faire l'admiration d'un antiquaire; puis un petit bord en velours noir pose sur la tête et retenu par quatre épingles ou magnifiques pierres, ou encore un bonnet espagnol en dentelle noire avec des roses. Ces variétés donnent beaucoup d'éclat à un cercle.

Les robes à deux jupes ne se font plus seulement en tulle et pour bal, il s'en fait aussi en étoffe de soie, pekin satins, noirs, ou damas. Une des plus jolies façons qui en aient été faites dans



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie. A LONDRES, chez J. THOMAS, 11, Finch Lane Cornhill. A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinnoï-dvoro, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la Presse mécanique de LAGRANGE et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 48. Vol. II. — SAMEDI 27 JANVIER 1844.
 Bureau, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portraits de M. Thiers et Guizot. — Théâtres. Le Ménage parisien; Marjolaine; Paris blanc; — Courrier de Paris. Un Dîner de la Saint-Charlemagne; Une Réunion d'ouvriers dans les caveaux de Saint-Sulpice; Bouffé dans l'Oncle Baptiste. — Approvisionnement de Paris. Marche Bonne-Nouvelle. Entrée du Marché sur l'impassé-Macagnan; Vue du Marché. — Hasard et Calomnie, nouvelle traduite de l'allemand, de Wilhelmine Willmar, Une Gravure. — Penitencier militaire de Saint-Iermain. — Sept Gravures. — Académie des Sciences. Compte rendu des second et troisième trimestres de 1843. — Romaniers contemporains. Charles Dickens. Expériences américaines; Martin prend un associé; Vallée d'Eden en perspective. (Suite.) Une Gravure. — Chasses d'hiver. La Chasse aux Canards. Une Gravure. — Une Carriature anglaise. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Amusements des Sciences. Une Gravure. — Lettre d'un Abonné de Bordeaux. Gravure. — Rebus.*

Histoire de la Semaine.

Toute la semaine a encore été remplie par la discussion de l'adresse de la Chambre des Députés, dont les débats ont eu une élévation et une importance qui rappellent les époques

extérieure du cabinet, et mettait en relief ce qu'il regarde comme ses fautes. Cette attaque a amené le lendemain à la tribune M. le ministre des affaires étrangères, qui s'est efforcé de suivre pas à pas, d'emboîter son adversaire, et de démontrer que là où l'on avait cru voir de la faiblesse il n'y avait eu que de la prudence. Ainsi se serait terminée la dernière semaine parlementaire si un débat que nous avions pressenti et annoncé, la vérification de l'élection de M. Charles Lafitte, n'était venu ajouter à ces grandes journées oratoires un intérêt épisodique. Nous y reviendrons tout à l'heure. La séance de lundi a été une des plus importantes dont le mémoire de député ait conservé le souvenir. M. Thiers s'était montré, dans le premier discours dont nous avons précédemment fait mention, orateur plein d'habileté et d'apparent abandon, adversaire d'enfant plus redoutable que la mesure était toujours parfaitement gardée. Examinant cette fois notre situation extérieure, il a traité la question des alliances, les conditions auxquelles elles se forment, leurs causes naturelles et leurs causes momentanées, non plus en orateur, mais en homme d'Etat qui a profondément réfléchi sur un difficile sujet, et qui, s'en étant rendu maître, peut le résumer d'une façon claire et saisissante pour tout le monde. Son exposé renfermait la condamnation de la politique actuelle. M. Guizot, toujours infatigable et le seul athlète du ministère que la majorité vote avec confiance monter à la tribune, lui a succédé. Sa parole a toujours été éloquent, mais moins inspirée et moins heureuse que lorsqu'il avait répondu à M. Berryer. Comme ce dernier, dans cette occasion nouvelle, il avait à se défendre, et le discours de M. Thiers avait été si élevé et si peu personnel, qu'à une défense il était impossible de substituer, aux applaudissements de la Chambre, une attaque et des récriminations. M. Guizot l'a senti, il a accepté et subi les conséquences de cette situation. — On a vu reparaître les mêmes orateurs sur plusieurs autres paragraphes de l'adresse; mais, dans toute cette discussion, on a paru moins préoccupé des scrutins auxquels on procédait, que du travail intérieur qu'elle semble devoir assez prochainement amener dans le sein de la majorité. Il n'y a pas d'exemples, que nous sachions, d'un ministère renversé par les votes d'une discussion d'adresse. En 1839, le ministère du 13 avril eut la majorité. Une louable susceptibilité la lui fit regarder comme insuffisante; mais il avait, lui aussi, la majorité. Ce n'est point aux premiers coups de feu que les changements de front s'opèrent et que les gros bataillons se dissolvent. Quand, dans une première attaque, un parti a montré de l'ensemble, de la précision, de l'habileté; quand il a su, par sa discipline, inspirer confiance à la portion incertaine de ses adversaires, il s'opère ensuite dans leurs rangs une fermentation qui ne tarde pas à éclater. On a déjà vu en voir un symptôme dans un simple vote d'ajournement de discussion demandé par M. Thiers et obtenu par une majorité composée de la gauche, du centre gauche et de cette partie du centre qui a toujours passé pour prêter au cabinet actuel un concours sans sympathie réelle, et pour croire qu'une alliance était possible entre le centre gauche et elle, des que les chefs de ces deux fractions trouveraient un terrain commun.

Les plus brillantes de nos hittes parlementaires. Trois orateurs en ont principalement porté le poids : M. Guizot, M. Thiers et M. Billaut. Au moment où nous mentionnons notre dernier numéro sous presse, M. Billaut montait à la tribune et, dans une de ces revues complètes, mézenenses, piquantes, comme il sait les faire, et dont la manière incisive de l'orateur double encore l'effet et l'éclat, examinait tous les actes de la politique

lutte de deux villes rivales. L'attaque n'était pas assez habile pour faire disparaître ce que le choix avait de mal entendu, et il est probable que, si l'on eût voté immédiatement, les assertions de M. Grandin n'eussent pas été considérées comme suffisamment probantes, et que M. Charles Lafitte eût été admis. Malheureusement pour le nouvel élu il a demandé à répondre. Il l'a fait sans l'embaras qui accompagne d'ordinaire et protège en quelque sorte un début; et c'est avec une confiance parfaite et un aplomb que beaucoup de vétérans de la Chambre envieraient, qu'il est venu confirmer par ses incroyables déclarations tout ce qu'avait avancé M. Grandin. Il s'était proposé de combattre ses conclusions, il en rendait l'adoption inévitable; et quand ses déclarations agitaient la Chambre, il n'en était en rien décontoncé, mais laissait voir un document qui semblait dire: Mais où suis-je donc ici? est-ce que j'aurais affaire à d'honnêtes gens? Ce maladroît plaidoyer et la demande faite par M. Dufrane d'une enquête ont déterminé presque unanimement la majorité à se joindre à la gauche et à casser immédiatement cette élection.

Pour ceux qui ne regardent pas comme probable un changement de cabinet, un mouvement prochain semble assez vraisemblable. M. de Bastard, président de chambre à la Cour de cassation, vient de mourir; M. Laplagne-Barris est d'avance désigné pour le remplacer; mais en même temps un autre président de la Cour souveraine, M. Zanacconi, serait amené par des considérations de famille à abandonner son



(M. Thiers.)



(M. Guizot.)

siège à M. Martin (du Nord), que M. le procureur-général Robert remplacerait à la chancellerie. Voilà ce qui à la salle des conférences du palais Bourbon l'on regarde comme arrêté, ainsi que dans la chambre du conseil de la Cour de cassation, fort émue depuis quelques jours des débats de l'affaire

de M. Defontaine, juge suppléant du ressort de Douai, cité devant elle pour être allé à Belgraves-Square, de la correspondance à cette occasion de M. Mahler de Montban avec quelques journaux, et de la publicité donnée, on ne sait trop comment, à la discussion secrète de toute cette affaire.

Nos nouvelles extérieures ont été peu nombreuses et peu certaines. Nous avons lu dans la *Gazette morale et militaire*, journal qui a cependant un caractère presque officiel en Angleterre, la note suivante, qui, si elle se confirmait, pourrait servir d'application aux moqueries dont les familles de Londres, comme nous le remarquons précédemment, accompagnent la nouvelle de l'envoi de missions française, américaine et danoise dans le Céleste Empire : « Nous apprenons que le major Pottinger, défenseur héroïque d'Orat, est porteur du traité additionnel de la Chine, par lequel sir Henri Pottinger a si sagement mis nos relations à venir avec la Chine à l'abri des intrigues, des cabales d'une bande d'ambassadeurs et envoyés des Etats européens et des Etats repossés. » — On a dit aussi qu'un successeur avait été donné au contre-amiral Dupetit-Thouars dans la mission qu'il remplit avec fermeté dans l'Océan Pacifique. Tous ces bruits, nous le répétons, ont besoin de confirmation. — La *Gazette de Turin* annonce que le consul sarde s'est retiré de Tunis, mais que le consulat est géré par le vice-consul, et que ses relations diplomatiques ne sont pas interrompues. Déjà la Porte s'est interposée, et la France avait offert sa médiation, qui a été acceptée, les chances de collision se sont bien améliorées. Des lettres de Tanger parlent de nouvelles et graves difficultés survenues entre la France et le Maroc.

Le procès d'O'Connell et de ses coaccusés continue à absorber toute l'attention de l'Angleterre et tient l'Irlande dans une émotion que l'agitateur sait entretenir et contenir. Des journaux politiques de Londres ont cru indispensable, pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs, d'ouvrir leurs colonnes aux illustrations et des dessins, analogues à ceux que nous avons publiés il y a huit jours, où parut cette semaine dans le *Sin*, journal quotidien. Les deux premiers jours du procès ont été remplis par le réquisitoire de l'avocat-général, qui, de l'aveu des journaux anglais, n'a pas produit d'effet défavorable aux accusés. Puis sont venues des dépositions qui jusqu'ici établissent assez mal le chef de conspiration; car ce mot comporte une idée de mystère et de secret que rend difficile les réunions de milliers de repealers dans les tenoies, sténographes ou agents du gouvernement, viennent faire le récit. Ces dépositions se montrent assez peu contents du rôle qu'on leur fait jouer; ils ont presque tous jusqu'ici été fort impartiaux et fort modérés, et le second témoin, M. Ross, sténographe, a déclaré que, si avait su l'emploi que le gouvernement voulait faire du compte rendu des meetings, pour rien au monde il n'eût accepté la mission qui, on lui a donnée. Cette déclaration a été très-favorablement accueillie. — Ce qui n'a eu ni la même faveur, ni la même accueilli. — Ce qui n'a eu ni la même faveur, ni la même accueilli. — Ce qui n'a eu ni la même faveur, ni la même accueilli.

Le remplacement de MM. Edwards et de Girando, qu'elle avait récemment perdus. A l'une comme à l'autre élection le nombre des votants était de 26; à la première, après trois tours de scrutin sans résultat, M. Frank a été élu au ballottage; il a réuni 15 voix. M. Lélu en a obtenu 12. Il y a eu un billet blanc. — A la seconde élection, après le même nombre de tours de scrutin, également sans résultat, M. Lélu, prenant sa revanche, a été nommé au ballottage; il a réuni 14 voix. M. Peisse en a obtenu 11. Il y a encore eu un billet blanc. On dit que la discussion de l'adresse à la Chambre des Députés avait empêché de se rendre à l'Institut un certain nombre de membres de l'Académie, qui passaient pour favorables à M. Peisse.

Des accidents nombreux ont été, cette semaine, enregistrés dans les journaux. Une fuite et un commencement d'incendie survenus dans une usine à gaz située dans des faubourgs de Paris, nous fourniront l'occasion de parler prochainement de ces curieux et importants établissements. — Un autre incendie a également éclaté dans l'enceinte, voisine du Luxembourg, où se trouvait déposé le matériel dont se servait M. le marquis de Jouffroy pour les expériences du système de chemin de fer dont *l'Illustration* a rendu compte dans son avant-dernier numéro. Une lettre de M. de Jouffroy, insérée dans les feuilles judiciaires, attribue sans hésitation ce sinistre à la malveillance. — A Reims, dans un cours de chimie où étaient faites des expériences sur le gaz, un endommagé a été brisé, une explosion a eu lieu, et cinq élèves ont été blessés. — A Toulouse, une aéroplane, madame Lariet, qui s'était embarquée dans une montgolfière imparfaite, a failli payer de sa vie ses téméraires expériences. Elle est tombée dans la Garonne, dont les eaux étaient considérablement grossies, et n'en a été tirée que par le dévouement de plusieurs bateliers. C'est du reste la sixième chute qu'elle faisait dans cette même rivière; mais celle-ci pensa lui être définitivement fatale.

Des crimes audacieux, dont les auteurs sont encore inconnus, ont, depuis le commencement de ce mois, effrayé Paris et ses environs. En attendant que la justice, dont l'activité est en ce moment absorbée en très-grande partie par des procès de presse et des demandes en dommages civils, parvienne à mettre la main et à faire assurer sur les bancs de la Cour d'assises ces meurtriers jusqu'ici anonymes, les habitants de ces sortes de débats suivent avec une curiosité assidue ceux de l'affaire Poulmann, assassin de l'aubergiste de Nangis. On frémit en entendant les confessions de cet homme, en voyant le calme de cet assassin. Encore faut-il ses réserves et renvoie-t-il après son jugement pour se livrer à des aveux plus explicites, à un épanchement plus complet.

Outre la mort de M. le président de Bastard, que nous avons mentionné plus haut, nous avons à comprendre également dans ces dernières lignes celles du maréchal comte

de Itom, cité par la *V Gazette d'Augsbourg*, va au-devant de nouvelles qui on pourrait avoir déjà été exprimées en France, et devoir y être démenties. Nous la citons textuellement : « Les journaux français annonçaient peut-être que des esprits mécontents cherchaient à fonder des troupes dans notre Empire; pour éviter toute méprise à ce sujet, nous dirons que si s'est passé en réalité. Les danseurs avaient le droit de paraître sur la scène, dans les ballets, avec des habits d'une transparence extraordinaire. Cette tolérance, qui remonte fort loin, était un vrai scandale. En conséquence, l'autorité avait enjoint, à l'occasion de la réouverture du théâtre d'Apollon, aux danseurs de se vêtir plus décentement. Le public n'a point goûté cette innovation. Dans le théâtre et au dehors, il y a eu des rixes entre les bourgeois et les militaires; mais quelques arrestations ont été opérées, et le calme a été promptement rétabli. » — On lit dans le *Journal Allemand de Francfort* : « L'interrogatoire final de MM. Haber, de Arndt et de Thourl est en lieu le 16 à Aix, devant le juge d'instruction. Les débats publics auront lieu bientôt, et le jugement ne pourra tarder à nous être communiqué. Les accusés ne veulent faire venir de Bade des témoins à décharge. Cela entraînerait nécessairement aux antipodes des individus en chef que les accusés ont adressés aux autorités allemandes dans ce but. On pense que les autorités mettront d'autant plus d'empressement à satisfaire à ce désir, que M. de Haber est sup' badois. » — Une lettre de Montevideo, en date du 4 novembre, annonce que, dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, un corps de trois mille hommes étant sorti de la ville, s'est emparé de la petite rade de Budes, qui était au pouvoir d'Orbe, a mis le feu aux magasins et a détruit toutes les marchandises qui s'y trouvaient. Dans cette sortie, les Montevidéens n'ont eu que vingt hommes tués; un de leurs officiers a été fait prisonnier. Comme de leur côté ils avaient pris un officier d'Orbe, le gouvernement a fait offrir l'échange à ce général; mais, comme de coutume, les assiégés ont reçu pour toute réponse la tête de leur compatriote, à laquelle on avait coupe une oreille. M. le ministre de la marine a dit à la tribune de la Chambre des Députés que le gouvernement montevidéen ne pouvait tenir longtemps encore, qu'ainsi cette triste et longue affaire touchait à son terme, et que nous étions au moment de recueillir les fruits de la politique ferme et éclairée suivie depuis quatre ans sur les bords de la Plata; ces paroles ont été vivement attaquées. Pour nous, nous avouons la crainte que M. le ministre, en montrant l'espoir de voir Montevideo succomber et en tenant pareil langage, ne se laisse trop aller à la satisfaction d'annoncer propre que peut éprouver l'amiral signataire du traité avec Bossas; nous craignons qu'il ne se préoccupe assez des dangers que cette catastrophe, objet de ses vœux, fera inévitablement courir aux Français qui se trouvent sur ces bords. Quels que soient le dévouement et l'énergie bien éprouvés de nos marins, la station que nous entretenons dans ces parages, composée seulement d'un brick et d'une corvette, est complètement insuffisante pour protéger nos vingt mille compatriotes au milieu du bouleversement sanglant que l'on prévoit et que l'on regarde comme prochain.

L'Académie des Sciences morales et politiques a pourvu au remplacement de MM. Edwards et de Girando, qu'elle avait récemment perdus. A l'une comme à l'autre élection le nombre des votants était de 26; à la première, après trois tours de scrutin sans résultat, M. Frank a été élu au ballottage; il a réuni 15 voix. M. Lélu en a obtenu 12. Il y a eu un billet blanc. — A la seconde élection, après le même nombre de tours de scrutin, également sans résultat, M. Lélu, prenant sa revanche, a été nommé au ballottage; il a réuni 14 voix. M. Peisse en a obtenu 11. Il y a encore eu un billet blanc. On dit que la discussion de l'adresse à la Chambre des Députés avait empêché de se rendre à l'Institut un certain nombre de membres de l'Académie, qui passaient pour favorables à M. Peisse.

Des accidents nombreux ont été, cette semaine, enregistrés dans les journaux. Une fuite et un commencement d'incendie survenus dans une usine à gaz située dans des faubourgs de Paris, nous fourniront l'occasion de parler prochainement de ces curieux et importants établissements. — Un autre incendie a également éclaté dans l'enceinte, voisine du Luxembourg, où se trouvait déposé le matériel dont se servait M. le marquis de Jouffroy pour les expériences du système de chemin de fer dont *l'Illustration* a rendu compte dans son avant-dernier numéro. Une lettre de M. de Jouffroy, insérée dans les feuilles judiciaires, attribue sans hésitation ce sinistre à la malveillance. — A Reims, dans un cours de chimie où étaient faites des expériences sur le gaz, un endommagé a été brisé, une explosion a eu lieu, et cinq élèves ont été blessés. — A Toulouse, une aéroplane, madame Lariet, qui s'était embarquée dans une montgolfière imparfaite, a failli payer de sa vie ses téméraires expériences. Elle est tombée dans la Garonne, dont les eaux étaient considérablement grossies, et n'en a été tirée que par le dévouement de plusieurs bateliers. C'est du reste la sixième chute qu'elle faisait dans cette même rivière; mais celle-ci pensa lui être définitivement fatale.

Des crimes audacieux, dont les auteurs sont encore inconnus, ont, depuis le commencement de ce mois, effrayé Paris et ses environs. En attendant que la justice, dont l'activité est en ce moment absorbée en très-grande partie par des procès de presse et des demandes en dommages civils, parvienne à mettre la main et à faire assurer sur les bancs de la Cour d'assises ces meurtriers jusqu'ici anonymes, les habitants de ces sortes de débats suivent avec une curiosité assidue ceux de l'affaire Poulmann, assassin de l'aubergiste de Nangis. On frémit en entendant les confessions de cet homme, en voyant le calme de cet assassin. Encore faut-il ses réserves et renvoie-t-il après son jugement pour se livrer à des aveux plus explicites, à un épanchement plus complet.

Outre la mort de M. le président de Bastard, que nous avons mentionné plus haut, nous avons à comprendre également dans ces dernières lignes celles du maréchal comte

d'Erion, dont *l'Illustration* a publié le portrait accompagné une notice (tome 1^{er}, page 112); de sir Francis Burdett, en Angleterre; de M. de Montferriand ancien inspecteur-général des études, nommé récemment directeur au ministère de l'Instruction publique; de M. Teillard-Norvales, député du Cantal, et de la veuve de l'illustre maréchal Gouvion-Saint-Yr.



Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Un Ménage parisien*, comédie en cinq actes et en vers, de M. BAYARD. — VARIÉTÉS : *Marjolaine*. — VALDEVILLE : *Paris bloqué*.

M. Bayard est un de nos producteurs dramatiques les plus féconds, et, comme on dit, un de nos vaudevillistes les plus distingués; mais enfin, jusqu'ici, M. Bayard n'avait obtenu que des succès de théâtres secondaires : le Gymnase, le Palais-Royal surtout, le théâtre des Variétés et le théâtre du Vaudeville avaient été ses seuls champs de bataille; deux ou trois comédies tentées à l'Odéon, et là quelque quinze ou vingt ans, au début de la carrière de M. Bayard, ne peuvent être comptées que pour des coups d'essai. En revanche, M. Bayard occupe depuis longtemps toutes les avenues du Vaudeville : il y est un des plus heureux, et, à part M. Serbe, qui les domine tous, il n'en est guère qu'on puisse lui comparer.

On se lasse de tout cependant, même de réussir toujours; M. Bayard, au rebours de la maxime de César, semble donc s'être lassé d'être le premier dans un village; voici qu'il tente de le devenir à Rome; ce n'est plus d'un vaudeville qu'il s'agit avec lui, mais d'une comédie en cinq actes et en vers. Le sujet en est grave, comme on va le voir, et tient par plus d'un côté aux intérêts moraux de la société et de la famille.

La comédie nous conduit d'abord chez M. et madame Vernange; M. Vernange est un homme honorable, jeune encore, spirituel, mais légèrement entêté dans la dissipation et au plaisir; madame Vernange a toutes les qualités d'une aimable femme; veuve d'un premier mari, elle a épousé Vernange en secondes noces, du moins le croit ainsi, et c'est là le point important de la comédie. Le fils du premier lit, Arthur, jeune officier de marine, est la joie et l'orgueil de sa mère; Vernange, tout beau-père qu'il est, a, de son côté, pour Arthur une véritable affection.

Les choses vont ainsi quand M. Bernais et sa sœur, mademoiselle Bernais, amis et voisins des Vernange, viennent leur rendre visite; il s'agit d'un bal que Bernais donne le lendemain même; une querelle s'est élevée, au sujet de la liste des invitations, entre la vieille demoiselle Bernais et son respectable frère; mademoiselle, qui a des principes, ne veut pas inscrire sur cette liste une certaine dame Vernillac; monsieur insiste au contraire pour qu'elle soit invitée. Mais pourquoi l'inviterait-on pas madame Vernillac? C'est que l'union de madame Vernillac et de M. Vernillac est d'une légitimité plus que suspecte. « Qu'y manque-t-il? s'écrie Bernais. — Presque rien, réplique la sœur; l'église et la mairie! »

A ces mots Vernange se trouble, et madame Vernange pâlit. Quel donc? seraient-ils tous deux dans une situation analogue? Précisément! Vernange et madame Vernange ne sont époux qu'aux yeux du monde; en réalité ils ne sont qu'amants. Nous allons indiquer les principales conséquences de cette situation équivoque.

Le bal de Bernais a lieu; on cause, on danse, on joue, on trépidé. Parmi les médisants se trouve un jeune homme qui a trépidé, dans une lettre tombée entre ses mains, le secret de Vernange et de sa maîtresse. Tout en riant, à droite et à gauche, la vertu et l'honnêteté des assistants, il en vient à ce fait, que madame Vernange n'est pas madame Vernange. Arthur est là qui entend tout; Arthur, qui aime et vénère sa mère; Arthur, qui n'a jamais soupçonné la faute ou le moment d'entraînement l'a conduite. « C'est une infâme imposture! s'écrie-t-il en s'adressant au censeur misériste, une fautive calomnie, et vous m'en rendez raison. — Soit! dit l'autre. A demain? — A demain, » répond Arthur.

Bientôt le bruit de cette querelle arrive aux oreilles de la mère; c'est Berrais qui la lui annonce. Jugez de ses terreurs. Quo! son fils va se battre! — Vous empêcherez aisément ce malheur, dit le bonhomme Bernais. — Comment! — En prouvant à ce jeune foudroi qui vous a outragé qu'il s'est trompé, et que vous n'êtes pas ce qu'il pense. — Alors la pauvre femme est obligée de tout avouer, et de se confier à l'honnêteté de Bernais. Non, elle n'est pas la femme de Vername; aveuglée par un penchant irrépressible, séduite par des promesses toujours différées, elle s'est mise dans cette situation coupable dont elle commence à comprendre tous les dangers.

Le reste de la comédie ou plutôt du drame se devine; à la suite de cette insulte et de cette provocation, la mère n'est occupée qu'à sauver son honneur, à détourner de son fils le coup qui le menace, et à l'arracher aux chaînes de ce duel fatal; de son côté, le fils interroge sa mère, et peu à peu arrive à savoir le véritable mot de l'aventure; alors ce sont des inquiétudes et des larmes réciproques, douleurs d'un fils blessé dans la réputation de sa mère, pleurs d'une mère inquiète de son fils et près de le perdre ou de rougir devant lui. Quant à Vername, il continue sa vie légère et ne prend aucune part à ces désespoirs qui s'agitent autour de lui; mais enfin la vérité lui est connue; alors cet homme, indifférent et frivole en apparence, montre le cœur et les sentiments d'un honnête homme; il veut empêcher Arthur de se battre; c'est lui que cela regarde; mais comment éviter le scandale? Comment sauver la réputation de la femme qu'il aime et qui jusqu'ici a porté son nom? Vername emploie le moyen le plus sûr: devant tous il déclare qu'à ses yeux elle a toujours été madame Vername, mariés tous deux en Angleterre, selon la coutume anglaise. Vername était de bonne foi en croyant son union à l'étranger atteinte; mais qui-qu'on doute, il satisfait à la loi française et renouvelle le contrat à la face de tout le monde et dans toutes les rigueurs légales. Ce biais adroit et cette chaleur d'âme désarment les plus incrédules, jettent le repentir dans le cœur du provocateur qui s'excuse, empêchent le duel, combient Arthur de joie, mettent en déroute les médisants, et rendent le bonheur à madame Vername, qui sera incessamment bien et dûment mariée à la française. Ainsi tout le monde est content, même M. Bayard, qui a rêné.

L'ouvrage, en général, manque de force et de chaleur; les caractères pourraient être plus solidement et plus nettement posés, les passions mises aux prises avec plus de vivacité; on peut dire que l'auteur n'a fait qu'effleurer son sujet et n'en a pas sondé toutes les profondeurs; mais des situations dramatiques, surtout vers le dénouement, une versification agréable, facile, spirituelle, bien que manquant de contrastes et d'élan, ont fait le succès de M. Bayard. Provost, Léonier, Geoffroy, Maillard, madame Mélingue et mademoiselle Denain y ont contribué, chacun pour sa part de zèle et selon son talent.

— Marjolaine est une petite fermière du théâtre des Variétés, non pas en sabots et en robe de bure, mais pimpante et eurlahantée, pied lin et japon coquet. Deux gentilshommes la courtisent, l'un en habit de marquis, c'est-à-dire dans son costume naturel; l'autre déguisé en garçon de ferme; le premier est un mais dont la fermière se moque, le second un habile séducteur qui commence à faire son chemin. Mais une baronne survient, et voilà la guerre allumée; peu à peu, madame la baronne attire le zélateur à elle, et finit par l'enlever à Marjolaine; celle-ci se désole d'abord, puis elle fait cette réflexion philosophique, qu'après tous les marquis reviennent de droit aux barons et, les fermiers aux fermières; ce disant, elle épouse Gros-Jean.

Le poli visage et la douce voix d'une jeune débutante, nommée mademoiselle Valence, sont ce qu'il y a de mieux dans ce vaudeville de MM. Cormon et D-méry.

Dans Paris blaqué, autre vaudeville, de M. Morel-Dupéré, la fronde est en jeu: il s'agit d'un jeune gentilhomme royaliste qui file une intrigue amoureuse avec la femme d'un frotteur; à la place de cette femme, qui est la vraie coupable, une honnête femme se trouve compromise. Tout le vaudeville roule sur ce quiproquo, qui se dénoue par le triomphe de l'innocence.

Cert vaut beaucoup mieux que Marjolaine, pour le goût du dialogue et l'esprit.



Courrier de Paris.

Chacun a son saint: ces demoiselles fêtent sainte Catherine, ces messieurs saint Nicolas; les cordonniers sont voués à saint Crépin; saint Charlemagne est le patron des collèges; bienheureux saint qui ouvre les grilles pour vingt-quatre heures et donne la volée et la liberté à cette nichée d'oiseaux bruyants et péseurs qu'on nomme des écoliers! Saint touts et quatre fois bien, terque qu'est-ce!

La Saint-Charlemagne n'est pas seulement chère aux collèges par les douceurs d'un congrès, elle a des agréments culinaires qui les allument; mais si tous peuvent aspirer à l'honneur de mourir au zénon, le nombre des élus est limité: il faut avoir la tête avec éclat, il faut avoir conquis le premier rang à la grande bataille du thème, des vers et de la version; tout élève qui a obtenu cette palme vient s'asseoir au banquet, et le collègue, pour le récompenser de ses victoires, met, ce jour-là, un peu de vin dans son eau.

Le dîner de la Saint-Charlemagne est une espèce d'avant-garde à la fourchette de la distribution des prix qui termine l'année scolaire; seulement, au lieu de couronnes, le lauréat obtient un morceau de dinde farcie ou de galantine; au lieu de livres attachés par une faveur rose et reliés en veau, il mange le veau lui-même à l'huile ou cuit dans son jus.

Dans les états de service d'un écolier, avoir été de la Saint-Charlemagne est un titre de gloire; on dit au collègue: J'ai été à la Saint-Charlemagne, j'ai été au congrès général, connu d'autres disant: J'étais à Ansterlitz et à Wagram! Et plus tard, quand ces enfants sont devenus des hommes, s'ils se rencontrent au milieu d'une vie de luxe et d'abondance, dans les joies d'un repas sensuel, il leur arrive de se demander en soupirant d'un air de regret: Te souviens-tu de ce bon petit vin plat de la Saint-Charlemagne!

On voit, en effet, à ce festin d'écoliers que Balthazar n'accablerait pas, mais que la vive gaieté de l'enfance assaisonnée et rend plus aimable que les splendides repas; oui, on y voit,.... jusqu'à du champagne; mais les cotillons d'AT'en sont pas compliqués; c'est un nectar parfaitement doux de caractère, dont saint Charlemagne est l'inventeur prudent et l'unique propriétaire.

Rien ne manque à la fête, pas même les poètes et les orateurs; le proviseur ou le principal adresse une petite allocution aux assistants, à la façon de Démétrius et de Cécéon, entre la poire et le fromage; et parmi les jeunes coquives, il y a toujours un Ovide, un Virgile, un Voltaire ou un Gresset en herbe, qui réplique par quelques centaines d'hexamètres ou d'alexandrins. Le grand Charlemagne défraie ces rimes, bien entendu; c'est lui qu'on lève, c'est lui qu'on chante, et le poète ne manque jamais de comparer les Saxons de Wittkind, pourfendus par ce terrible conquérant, aux débris des patés mis en pièces et qui jonchent la table.

La Saint-Charlemagne tombe au vingt-huitième jour de janvier; au toquet ont nous publions ces lignes, les collègues de Paris sont en pleine Saint-Charlemagne; malheureusement, cette année, le bon saint a choisi un dimanche pour se manifester à ses adorateurs; c'est une petite malice d'Alouache qu'il leur joue; l'année prochaine il arrivera un lundi, et ainsi il vous vaudra deux jours de congé, mes chers petits amis. Prenez patience et ne vous en allez pas parler des choses, mieux vaut encore les faire voir; c'est le mot de la fable; elle joint l'exemple au précepte; voici donc un fait curieux de la Saint-Charlemagne qu'elle me charge de mettre sous vos yeux. — On la scène se passe-t-elle? Aux collèges Bourbon, Saint-Louis, Henri IV, Rollin, Louis-le-Grand, peu importe. — Voici les dîners de Saint-Charlemagne se ressemblent. — Voyez la joie de nos écoliers! certes, ils songent moins à manger qu'à se divertir et à se joindre quelques malins tours; cependant, un personnage se distingue par son appétit, au milieu de ces riants coquives. Par Comus! quel mangeur! on voit qu'il profite de l'occasion, et ne rencontre pas tous les jours une table aussi bien garnie. — Quel est cet affame? — Ne le devinez-vous pas? Et quel autre qu'un maître d'études peut se livrer avec tant de satisfaction aux agréments du festin? — Le maître d'études est sobre par nécessité; l'année pour lui est un grand jeûne. Mais vient la Saint-Charlemagne, et le maître d'études s'en donne pour le passé et pour l'avenir; semblable à ces maigres figurants de comédie qui se gaudissent et font chercher dans le vaudeville ou le drame qui leur fournir par hasard à souper.

Puisque nous voici au vaudeville, restons-y, et entrons au théâtre des Variétés; là nous trouvons Bouffé, son nouveau frère, Bouffé que le Gymnase a perdu. Mais Bouffé n'est-il donc qu'un acteur de vaudeville? n'est-ce pas là un mot bien petit pour un si grand talent, et Bouffé ne le dépasse-t-il pas de toute la tête? Oui, sans doute, l'homme qui a créé Mi-chel Perrin, le père Grandet, le pauvre Jacques et tant d'autres personnages par lui marqués au coin de l'observation et de la verte profonde, celui-là fait mieux que jouer le vaudeville; il s'élève jusqu'à l'art des éminents comédiens.

Il faut mettre l'oncle Baptiste au nombre des rôles où Bouffé excelle, et qu'il a particulièrement frappés de son estampe; nous en parlons ici, parce que la pièce vient de passer du Gymnase au théâtre des Variétés; Bouffé l'avait emporté dans ses bagages. Au fond, c'est une production assez médiocre, où l'honnêteté des intentions et des sentiments mérite d'être louée plutôt que l'habileté et la finesse

du travail; mais Bouffé relève ce qu'il y a de vulgaire dans l'œuvre par une exécution admirable; c'est, pour le coup, que l'auteur doit allumer un beau cierge en l'honneur du comédien.

Cet oncle Baptiste est un ancien soldat redevenu ouvrier après la guerre. — Baptiste a le cœur excellent et d'une probité à toute épreuve; je vous dole de trouver un plus brave homme, plus sensible, plus dévoué, plus prêt à se donner le cœur, corps et âme; mais l'éducation manquée à toutes ces vertus. Baptiste sent que c'est par là qu'il heurte la conviction le rond défiant, susceptible, à l'égard de ceux qui se distinguent de lui par les manières et par la fortune; pour un rien, Baptiste croit qu'on le dédaigne ou qu'on veut l'humilier; ce n'est pas contre le premier venu, mais contre son propre frère qu'il exerce cette susceptibilité, contre son frère que le travail et l'intelligence ont placé honorablement dans le monde, en effaçant les traces de son ignorance première. De là, de la part de Baptiste, des soupçons sans fondement, des querelles à tout propos, des ruptures douloureuses que l'amitié de ce frère ne peut empêcher; il y a même une lettre terrible, où la prévention de Baptiste est si aveugle et si violente, qu'elle compromet l'honneur et la fortune de l'excellent homme. Oui, dans un moment d'ivresse, égaré, hors de lui, Baptiste révèle des secrets d'où dépend la ruine de son frère! Heureusement qu'il s'éveille à temps de son délire, et que, reconstruit la raison, il repare tout le mal qu'il a fait sans le vouloir et sans y songer. Voilà le personnage; mais ce qu'on ne voit se figurer, c'est l'air charmant et profond avec lequel Bouffé en exprime toutes les nuances et tous les contrastes, passant de la honte à la colère, de la naïveté à la finesse, des larmes au sourire, et rendant surtout avec une vérité surprenante ce mélange de sensibilité et de rudesse, d'abandon et de défiance, qui se trouvent au fond du caractère de Baptiste. La scène d'ivrognerie nous le frisson.

Nous ne savons, si Bouffé allait à Saint-Petersbourg, comment l'empereur de Russie récompenserait un talent si fin et si touchant; mais, à en juger par les nouvelles que nous recevons de la munificence du czar pour les artistes italiens, il ne lui épargnerait pas les roubles. Plus d'une fois on a parlé, ici même, du prodigieux succès obtenu à Saint-Petersbourg par Rubini, Tamburini et madame Pauline Viardot. Ce qu'on nous rapporte en dernier lieu dépasse tous les récits précédents, et, à ce titre, on ne s'étonnera pas que nous en fassions mention.

Il y a eu à la cour de Russie une fête splendide pour les fanciellés de la grande-duchesse Alexandra avec un prince de Biesse; le dimanche, 7 janvier, un festin de huit cents convives avait réuni les noms les plus illustres et les plus magnifiques parus; la salle, en stuc blanc, éblouait de feux de ces uniformes, ces riches vêtements et du feu de mille bougies; c'était un merveilleux spectacle, qu'une fête toute-puissante semblait avoir créé d'un coup de sa baguette. Les artistes italiens, invités à dîner chez le prince Volkonsky, ont reçu de sa main, à table, les présents envoyés par l'empereur en signe de sa satisfaction; madame Pauline Viardot, une agrafe de collier composée d'une manigance émeraude entourée de vingt-deux diamants, le tout valant 1,200 roubles, ou 4,800 francs; Rubini et Tamburini, chacun une émeraude de 500 roubles; madame Assandri, de 400; des présents d'une valeur proportionnelle ont été distribués aux autres artistes de la troupe. Cette magnificence envers les comédiens de la troupe italienne s'est, dit-on, élevée dans cette journée à une valeur totale de 4,100 roubles, soit 16,400 francs.

Retourons à Paris et à d'autres spectacles; nous en avons près de nous et de tout genre: les uns publics et se montrant ingénument à la foule sans voile et sans arrière-pensée; les autres plus mystérieux et ne disant pas toujours ce qu'ils ont fait de dire.

A laquelle de ces deux espèces appartenait certaines réunions qui se pratiquent dans plusieurs quartiers de Paris? n'ont-elles pour cause que le but qu'elles affichent? ou bien cachent-elles sous leurs apparences visibles une idée secrète, le mot d'un logographe? est-ce aux sphinx à le savoir ou à le deviner; pour nous, il nous suffit d'être les simples narrateurs du fait.

Le lieu de la scène est tout à fait dramatique et prête aux mystérieuses conjectures. Figurez-vous un immense caveau dont les ombres profondes s'étendent dans les entrailles d'un temple divin; par exemple l'église Saint-Sulpice. Là, à certains jours, s'assemble une foule considérable d'hommes de tout rang, de toute condition et de tout âge, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, et de la simple veste de l'ouvrier à l'habit de drap fin. Des lampes suspendues aux voûtes jettent une lumière fantastique dans la nuit de ce noir caveau; alors les assistants prennent place sur des bancs symétriquement rangés, et il est aisé de voir à leur attitude qu'ils obéissent à une sorte de hiérarchie et de discipline. Chaque banc, en effet, est divisé, pour ainsi dire, en compagnie de six personnes soumises à un chef. Sur le fond de cette assemblée, vêtue en majorité du costume laïque, se détachent des prêtres et des frères de la doctrine chrétienne, ceux-là surtout semblent avoir l'autorité et prendre une part active dans ses réunions.

Pour obtenir les honneurs de l'association, il faut avoir dix-sept ans au moins; la profession, la naissance, le pays, la religion, ne sont comptés pour rien dans les clauses d'admission; chacun y a droit, pourvu qu'il ait été prescrite et qu'il ait assisté à trois réunions pour toute épreuve.

Que se passe-t-il entre tous ces hommes rassemblés? Comment occupent-ils les heures qu'ils se partagent ensemble? Des poètes lisent leurs vers, des savants traitent des questions de science, des orateurs prononcent des panegyriques ou soutiennent des thèses morales ou religieuses; des musiciens excellent des chants sacrés; il y a un bureau d'études par le emé de Saint-Sulpice, qui règle l'ordre des discussions; tantôt l'assemblée chante en chœur des psaumes accompagnés de l'orgue, et tantôt elle procède au tirage d'une loterie dont les lots, livres ou tableaux, sont distribués



aux membres de l'association que le sort a désignés. Chaque séance est close par une prière. L'association est placée sous le patronage de saint François-Xavier.

Avez-vous deviné? Comprenez-vous le véritable mot de l'énigme? Et d'ailleurs, y a-t-il une énigme? Ces réunions singulières auraient-elles un but occulte? Pour moi, je n'en

sais rien, et c'est pourquoi je vous le demande, peut-être vous aiderai-je dans vos recherches en vous nommant quelques-uns des personnages notables qui en font partie ou



(Dîner de la Saint-Charlemagne dans un Collège de Paris.)

comme membres ou comme assistants: le nonce et l'interne du pape, des archevêques, la plupart des curés de Paris, les abbés de Dreux-Brézé, de Bonnechose, Ravinat, de La Bonillerie, Dupanloup, de Ravignan; et parmi les laïques MM. Guillemin, de la Cour royale, Cauchy, de l'Académie

des Sciences, et Alexandre Guiraud, de l'Académie Française.

— Pour revenir aux simples comédies, nous annoncerons le retour de mademoiselle Nau à l'Académie Royale de Musique. Mademoiselle Nau avait quitté l'Opéra depuis deux ans,

très-beau, répondit-il; je n'ai pas eu cette année un seul succès à mon théâtre; mais cette fois je le tiens; je suis sûr d'avoir un succès d'amiti.

La censure a définitivement défendu *les Mystères de Paris*. Le manuscrit est renvoyé depuis hier à M. Eugène Sue, avec invitation de refaire complètement la pièce, s'il veut éclap-



(Conférences pour les ouvriers dans une chapelle souterraine, à Saint-Sulpice.)

après une rupture complète; mais voyez le hasard! M. Léon Pillet, revenant d'Italie et de sa chassa au ténor, rencontre mademoiselle Nau à Lyon. On se revoit, on oublie le passé, et faute du ténor introuvable, le directeur ramène l'agréable cantatrice. Le public de l'Opéra a retrouvé, non sans quelque plaisir, cette jolie voix, un peu faible, mais timide et légère.

Mademoiselle Déjazet quitte le théâtre du Palais-Royal pour le théâtre du Vaudeville; en revanche mademoiselle Natha-

lie passe du Gymnase au théâtre du Palais-Royal; c'est une espèce de classé-errais que dansent ces demoiselles. L'engagement de mademoiselle Nathalie est de quatorze mille francs, Pauvre Nathalie!

L'Opéra promet toujours son *Vieux Cuvail*, tragédie en cinq actes, qui annonce la prétention de recommencer le succès de *Lucrèce*. Quelqu'un demandant au directeur, M. Lireux, son avis sur ce nouveau chef-d'œuvre: « C'est

per à l'enterlit. Cette décision recule indéfiniment la représentation de ce drame si impatiemment attendu, et pour lequel on se battait déjà au bureau de location.

Un dispute qui n'est que masocherement ferré sur l'orthographe et la langue française a écrit serriusement à un electeur: « J'ai assisté hier à l'inauguration du monument de Molière. Il n'est pas étonnant qu'on ait donné une fontaine à ce grand homme: il a assez fourni à la Seine.



(Bouffe, rôle de l'oncle Baptiste.)

Approvisionnement de Paris.

NOUVEAU MARCHÉ BONNE-NOUVELLE.

Lorsque Paris presque tout entier était renfermé dans l'île de la Cité, les halles ou marchés se trouvaient placés dans les faubourgs et occupaient les environs de la rue du Marché-Patin. Avant le règne de Louis VI il y avait un marché sur les terrains de la place de Grève, et Louis VI choisit lui-même en 1156, l'emplacement actuel des halles appelé alors *Champaux* (petits champs), pour y établir un vaste marché destiné à l'alimentation de toute la ville. Le grand nombre de paysans qui le fréquentaient y attirait bientôt une foule de corps de métiers, tels que changeurs, merciers, drapiers, etc., pour lesquels Philippe-Auguste fit construire, en 1180, des halles particulières.

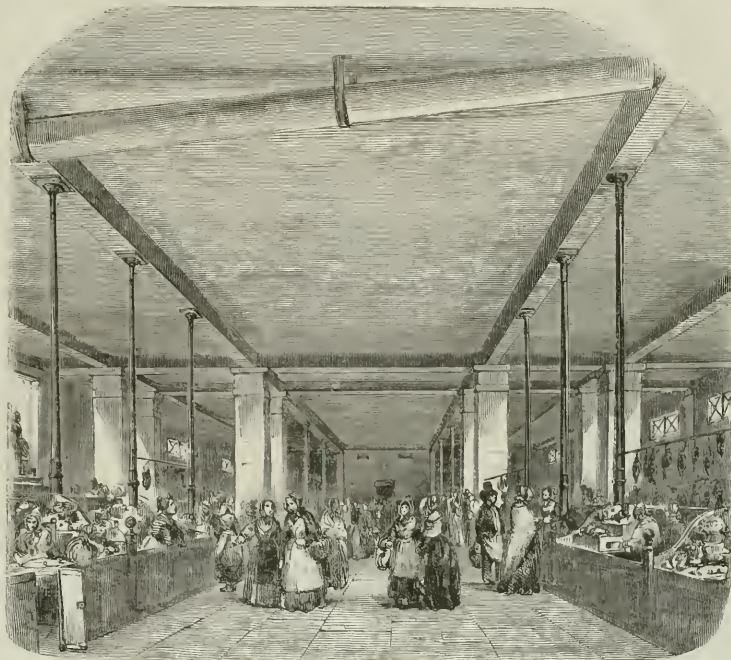
Sous Henri II, en 1555, et sur les terrains occupés par ces halles, furent percées les rues qui, sous les dénominations de rues de la Tonnelierie, de la Cordonnerie, de la Friperie, de la Poterie, etc., qu'elles ont conservées, attestent aujourd'hui que toutes ces professions s'exerçaient alors exclusivement sur cet emplacement.

L'agrandissement de Paris, depuis cette époque jusqu'à la révolution de 1789, n'apporta pas de notables changements aux habitudes des Parisiens, et c'était toujours à la grande

propriétaires du bazar de l'Industrie, situé sur le boulevard Bonne-Nouvelle, ont obtenu de la ville de Paris le droit de consacrer l'étage demi-souterrain de cette propriété à l'établissement d'un marché.

Ce marché, qui a pris le nom de marché Bonne-Nouvelle,

et auquel on parvient par des ouvertures pratiquées sur le boulevard et sur l'impasse Mazargan, ne se distingue pas moins de celui de la Madeleine, par l'élégance et la commodité de ses emménagements : placé à quelques mètres en contre-bas du sol des rues qui y conduisent, il est aussi frais en été



(Vue intérieure du nouveau Marché Bonne-Nouvelle.)

que confortable en hiver ; sa construction en pierres de taille offre une remarquable solidité, et il est assez spacieux pour desservir tout le nouveau quartier élevé à la place des ignobles impasses qui venaient naguère déboucher sur le boulevard.

Les travaux intérieurs de ce marché, et la décoration de la nouvelle entrée sur l'impasse Mazargan, que représentent nos gravures, ont été exécutés sur les dessins de M. Lussy, architecte, qui un long séjour en Espagne a familiarisé avec le style mauresque.



(Entrée sur l'impasse Mazargan du nouveau Marché Bonne-Nouvelle.)

halles, ou marché des Innocents, que tous les quartiers de la ville venaient s'approvisionner.

Le gouvernement impérial sentit tous les inconvénients d'une semblable centralisation, et il fit en conséquence commencer et terminer plusieurs des grands marchés qui existent aujourd'hui. Le marché Saint-Honoré, élevé sur l'emplacement du cloître des Jacobins, date de l'année 1810; le marché Saint-Germain, commencé sous l'Empire et fini en 1816, sous la Restauration, a remplacé les loges de l'ancienne foire Saint-Germain, établies en 1786; le marché Saint-Martin, commencé le 15 août 1811, occupe les terrains dépendants de l'ancienne abbaye placée sous l'invocation de ce saint.

Quelques marchés de Paris sont exploités par des compagnies particulières qui paient à la ville des redevances annuelles; tel est le marché Saint-Joseph, que ses emménagements restreints et peu aérés n'empêchent pas d'être très-acclamé et de produire des bénéfices considérables.

Le marché d'Agnesseau, propriété de la famille Berryer, a longtemps été d'un très-grand rapport; mais les nouveaux quartiers qui se sont élevés derrière la rue Tronchet lui ont suscité une rivalité dangereuse. Une compagnie a en l'idée de bâtir le marché de la Madeleine, et cette construction vaste, aérée et bien percée se faisait remarquer surtout par l'élégance de sa couverture en fer, qu'à dernièrement enlevée un ouragan, et que remplace provisoirement une toiture en planches.

Les nombreuses constructions entreprises sur les terrains situés entre la rue du Faubourg-Poissonnière et celle du Faubourg-Saint-Denis ont amené un résultat semblable, et les

Hasard et Calomnie.

NOUVELLE TRADUITE DE L'ALLEMAND, DE WILHELMINE WILLMAR.

I.

Je n'étais rendu à la ville de B..., racontait un jour Léopold d'Ambach à ses amis, pour conférer de mes intérêts avec le conseiller de justice Werner, mon fondé de pouvoirs. Je me trouvais chez lui lorsqu'on vint annoncer le chambellan de Reich.

« Ce vieux fat, dit Werner, m'apporte une nouvelle qui est pour moi de la plus haute importance; oserais-je vous prier d'entrer pour quelques minutes dans l'appartement de ma fille? »

— Pour quelques heures si vous voulez! » Telle fut ma réponse, et j'entra.

Henriette, dans un désabîlé simple mais plein d'élégance, était assise devant un métier à broder; sur son invitation, je pris place auprès d'elle. Lorsque les lieux communs de la pluie et du beau temps furent épuisés, je dirigeai la conversation sur le charmant ouvrage que l'occupait, et tout en admirant l'adresse des dames d'aujourd'hui, je hasardai de dire que leurs grand-mères me semblaient l'avoir emporté sur elles pour le travail des mains.

Henriette combattit cette opinion; sans refuser aux chefs-d'œuvre de l'aiguille antique une plus grande solidité, elle soutint que l'on ne pouvait oier les progrès du goût et préférer une épaisse étoffe de soie à ramages à un dessin léger dont le blanc ressort avec grâce sur le blanc même du canevas.

La conversation s'anima. Je ne me tins pas pour battu, et



j'alléguai en plaisantant que les médisants pourraient prendre acte de la légèreté du travail de nos dames, comparé à celui de leurs aïeules, pour tirer quelques malignes inductions.

Dans le feu du discours, j'avais appuyé mon bras sur le dossier de la chaise d'Henriette, lorsque le chambellan de Reich, poussé par sa curiosité, entra ouvrit la porte à la-

quelle nous tournions le dos, et avança la tête. Henriette se leva précipitamment; qui s'en fit ant, et Reich, avec l'air satisfait de l'homme qui vient de découvrir quelque mystère : « Parlon, dit-il, je suis de trop; » puis il se retira vivement et ferma la porte.

Je regardai Henriette, Henriette me regarda, et nous allions éclater de rire, lorsque, songeant à mon mariage prochain et à la mauvaise langue du chambellan, je craignais quelque sot bavardage. Henriette semblait faire des réflexions de bon genre; elle était devenue pâle, et l'impétuosité qui se peignait sur ses traits me fit augurer qu'elle avait aussi quelque motif de redouter les commérages. Je voulais courir après Reich pour le desabuser; mais elle devina mon projet et me retint, assurant qu'une telle démarche ne ferait qu'empiéter le mal, cet homme étant capable de prendre toutes mes allégations comme de maladroites défaites.

Werner, après l'avoir congédié, vint me chercher pour continuer notre conférence. Je m'attendais à quelque explication d'Henriette devant son père; mais elle garda le silence, et je crus devoir en faire autant.

II.

Mes occupations à la campagne me mirent pendant plusieurs mois dans l'impossibilité d'aller à B** ; j'en revins à ma fiancée, Clémentine de Blumer; mais je lui écrivais fréquemment, et je m'étonnais du lâchetisme et du style contraint de ses réponses; aussi, dès que les dernières gerbes de ma moisson furent rentrées dans mes granges, je montai à cheval, galopai vers la ville et descendis chez elle.

Reception glaciale de la mère et de la fille. Il s'était passé quelque chose d'étrange, je n'en pouvais douter. Je demandai une explication à Clémentine, qui aussitôt quitta le salon avec un geste dédaigneux; je m'adressai alors à ma future belle-mère pour obtenir la clef de cette énigme.

Madame de Blumer, air sans doute d'apaiser une impatience, remonta au péché originel, dont, à son avis, le sexe masculin avait seul eu sa part; et après quelques digressions aussi appropriées au sujet, il lui échappa une allusion à l'aventure que j'ai racontée plus haut. Je n'en fis que rire et lui rendis un compte fidèle, m'en rapportant d'ailleurs au témoignage du conseiller Werner, qui m'avait lui-même introduit près de sa fille.

Mes paroles et mon accent de vérité convainquirent la mère, qui se hâta de faire ma paix avec Clémentine; cependant je crus remarquer chez celle-ci quelques doutes qu'il me fut impossible de dissiper; et il me soubla même qu'elle n'aurait point été fâchée si j'avais eu réellement une petite faute à excuser, tandis qu'elle avait de la peine à me parler l'offense dont elle-même s'était rendue coupable envers moi, sans autre fondement que les calomnies d'un dévoué.

Afin pourtant de lui persuader que je n'attribuais sa honnêteté qu'à un accès de tendre jalousie, je suppliai madame de Blumer de hâter notre union; mais elle commença l'énumération de tout ce qui manquait encore au trousseau, depuis le linge de table, encore chez la blanchisseuse, jusqu'aux cornettes de nuit, aux belles travaillées la lingerie. En vain j'assurai que ma maison était suffisamment fournie pour un jeune ménage; la bonne dame ne voulait pas, disait-elle, s'exposer aux railleries de la ville entière; elle prétendait que Clémentine n'allât s'installer à ma campagne qu'avec l'attirail d'une dame châtelaine.

Vaincre des caprices féminins est une œuvre de géant dont je ne me sentais pas la force; j'en passai par ce qu'on voulait, et retournai tranquille dans mon village.

Chemin faisant, je rencontrai l'assesseur Braun, un de mes amis, et je dirigeai vers lui les pas de mon cheval; mais il piqua des deux et prit un chemin de traverse pour m'éviter, selon toute apparence. Ma mauvaise humeur allait me reprendre; néanmoins je réfléchis qu'il pouvait ne m'avoir pas reconnu, et je poursuivis gaiement ma route.

III.

« Quand le mauvais esprit a déposé un œuf quelque part, il aime à le couver! » C'est ce que je me dis en moi-même peu de temps après, lorsque survint un nouvel incident qui pouvait donner prise à la médianse. — Je me trouvais à B** et revenais de chez ma fiancée. Un orage me surprit. Tout-à-coup j'aperçus Henriette qui lutait contre la violence du vent, près d'enlever son parapluie; je courus à son aide, lui offris mon bras, et la conduisis chez une amie qu'elle allait visiter.

Un moment d'atteindre la maison, nous rencontrâmes Braun, qui fut une horrible grimace, et l'effacement avec lequel Henriette dégagea son bras d'un rien fut un trait de lumière; leur amour m'était dévoilé, et je m'expliquais la froideur de Braun à mon égard. Les propos du chambellan en étaient la cause.

La foire de B** me ramena en ville. Je devais aller chercher Clémentine pour la conduire à un théâtre d'opéra et de fantasmagorie; mais, retenu par quelques affaires, j'appris en arrivant, chez elle, que ma fiancée était déjà partie avec une autre dame; je fus les rejoindre au théâtre.

Le spectacle était commode et la salle complètement obscure. Pour ne déranger personne, je pris la première place vaine restée libre, à l'extrémité d'une banquette.

J'étais là depuis quelques minutes, et déjà le spectre fantasmagorique de Catharine II succédait à celui de Frédéric le Grand, lorsque ces mots, prononcés à voix basse derrière moi, frappèrent mon oreille: « Perle! vierge-vous encore votre coupable intelligence? »

Cette voix ne m'était point étrangère, et quand les ténèbres furent dissipées, je reconnus dans ma voisine Henriette Werner; Braun était placé derrière elle, et près de celui-ci Clémentine avec son amie. Pour achever de me déconcerter, le misérable Reich, assis devant nous, poussa le coude de son voisin pour le rendre attentif à notre situation embar-

rasseuse. On rit, on clabotait, et au moment où Voltaire paraissait sur la toile, la pudeur me manqua, et je sortis sans savoir où j'allais.

IV.

Ce fut dans la nuit seulement que je réfléchis combien cette fuite ridicule nous exposait aux nouveaux traits de la médianse. Était-ce ma faute si, ébloui par la lumière du dehors et entrant tout à coup dans l'obscurité, j'avais, sans reconnaître personne, pris place à côté d'Henriette? C'était encore bien moins la sienne; et le tort que pouvaient faire les mauvaises langues à sa réputation me chagrînait beaucoup plus que la petite boulerie à laquelle je devais m'attendre de la part de ma fiancée.

Je rentrai dans la salle, et me placai de manière à pouvoir tout observer sans être aperçu. Clémentine et Braun causaient ensemble vivement, et sans doute il était question d'Henriette et de moi, car le maudit chambellan s'approcha d'eux avec son vilain rire sardonique. Je ne me possédais plus de fureur et je m'avisais étrange volontiers, lorsque je vis Henriette porter plusieurs fois son mouchoir à ses yeux.

Enfin, la toile était tombée, la foule s'écula, et à mon grand étonnement, Braun offrit son bras à ma fiancée, qui l'accepta en jetant un regard dédaigneux sur la pauvre Henriette.

Celle-ci sortit avec une tante qui était venue passer chez elle le temps de la foire. Je les suivis, tout à coup des cris d'alarme se firent entendre; la foule, épouvantée par des chevaux fougueux, s'écarta en tumulte; — à quelques pas de moi, Henriette cherchait avec inquiétude sa tante, qu'elle avait perdue. Devais-je la laisser seule dans l'embarras?

« Ah! votre rencontre porte malheur! » s'écria-t-elle douloureusement; mais elle ne pouvait en ce moment se passer d'un appui, elle dut agréer le mien.

Elle prit dans mon bras, et nous cherchâmes ensemble sa compagnie; mais la foule s'étant dissipée, nous jugrâmes qu'elle était retournée seule au logis, et nous en primes aussi la route.

Le sort qui semblait nous avoir choisis pour jouets de ses caprices, rapprochant deux personnes jusqu'alors à peu près inconnues l'une à l'autre, établit entre elles une liaison plus intime. Je racontai à Henriette la scène qui m'avait été faite chez ma fiancée, et lui dis que je croyais aussi d'y venir le motif de son aliation. Elle m'avoua alors que depuis plus de six mois l'assesseur Braun la recherchait en mariage, mais que Werner s'y opposait, alléguant que le caractère violent de ce jeune homme rendait certainement sa femme malheureuse. Elle-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître en partie la justesse de cette opinion; mais une sorte de crainte, plus encore qu'une véritable inclination, l'empêchait de rompre avec Braun.

Je m'efforçai de la tranquilliser en disant tout ce que je savais de favorable à Braun, et en promettant de ne rien négliger pour éclairer ces funestes malentendus. Les nuances de son front se dissipèrent, et nous commençâmes à plaisanter sur l'étrange fatalité qui s'attachait à nous, lorsqu'à peu de distance de la maison un bousoir retentit à nos oreilles, et nous reconnûmes avec effroi la voix du chambellan.

Je demandai à Henriette si son père était instruit du hasard qui nous avait, pour la première fois, offerts aux yeux de ce misérable; elle me répondit que c'était pour elle une grande consolation qu'il n'en fut point informé.

Je ne deviai pas pourrui elle lui taisait une chose aussi innocente, quelques mois du conseiller Werner pouvant fermer la bouche à la calomnie.

V.

J'avais toujours reconnu en Braun un homme d'honneur, quoique la passion l'aveuglât souvent; c'est pourquoi je jugeai nécessaire à son égard une démarche qui, envers le chambellan, eût été inutile et peut-être nuisible. Je lui écrivis le soir même une lettre dans laquelle, après avoir détaillé les bizarres circonstances qui nous avaient démis, je lui représentai que, fiancée de mon frère choix avec mademoiselle Clémentine de Blumer, il ne pouvait me venir en pensée de faire la cour à une autre, liti-elle donne de tous les avantages qui distinguaient Henriette. J'offrais, au contraire, l'emploi de tout mon crédit auprès du conseiller Werner pour amener la réalisation de ses desirs; je n'oubiais pas néanmoins, en terminant, de déclarer à Braun que, s'il conservait encore quelque défiance, je ne reculerais pas devant une explication d'un autre genre.

Cette lettre produisit l'effet que j'en attendais. Le lendemain matin Braun accourut chez moi, me sera avec allégresse dans ses bras, et me demanda excuse de tout ce qui s'était passé. Notre réconciliation fut sincère, et nous nous séparâmes d'accord avec joie l'un pour l'autre; mais il fut convenu que, dès l'instant, je ne devais plus parler de desabuser Clémentine.

Satisfait de lui et de moi-même, je me rendis sans délai chez Werner et lui exposai les vœux de Braun, en les appuyant avec chaleur. Werner m'écouta en silence et avec une émotion qui me frappa. C'est vous qui me faites cette demande! vous! s'écria-t-il à plusieurs reprises en me serrant la main. Puis il m'expliqua sans aucune agreur les motifs de son opposition au mariage de sa fille avec le jeune assesseur, mettant en parallèle la douceur angélique de l'une et son extrême sensibilité, la roideur et la violence de l'autre, dont il m'était impossible de me point convenir.

Il ne me restait donc plus qu'à parler de leur mutual attachement et du changement que leur aliation véritable peut amener dans le caractère, personne n'étant ainsi propre à opérer une telle métamorphose que l'aimable et bonne Henriette.

Werner en tomba d'accord avec moi, non sans exprimer

la crainte que le premier feu de la passion étant apaisé, les anciennes habitudes ne vissent à reprendre le dessus.

« Eh bien! répliquai-je, fixe un temps pour éprouver Braun; votre fille alors ne pourra vous accuser d'avoir opposé à ses vœux une vengeance indélébile. »

Ce projet obtint son suffrage. Après une conférence avec Henriette, Werner résolut d'accorder au jeune assesseur l'entrée de sa maison, sans que pourtant celui-ci dût regarder cette tolérance comme un consentement.

Braun m'ignorait pas qu'il me dit cette faveur, et néanmoins il ne paraissait pas entièrement satisfait. J'eus lieu de penser que Clémentine et l'oldelouis pour quelque chose; Braun avait tenu sa parole en lui expliquant les aventures du théâtre de fantasmagorie; mais le perfide Reich avait raconté que le soir même il m'avait rencontré près avec mademoiselle Werner, en ce point conclu que si Henriette m'avait raconté et d'assés bonneur si nous ne nous faisions un plaisir de nous jouer de nos engagements.

VI.

Depuis ce moment, il régnait entre Clémentine et moi une contrainte pénible qu'en vain je cherchais à dissiper. Quelqu'un je le pressais de me déclarer sans femme si elle avait changé de sentiments à mon égard; alors elle semblait ennuie, m'appelait son cher Leopold, mais son humeur changeait ne tardait pas à renaitre.

Une telle situation ne pouvait me rendre heureux, et, malgré l'attachement que m'inspirait encore Clémentine, je ne regardais point sans inquiétude dans l'avenir. Un entretien que j'eus avec madame de Blumer mit le comble à mon déplaisir.

Un jour l'avant trouvée seule, je lui fis sérieusement part de mes craintes, en lui déclarant que quelle que fût la grandeur du sacrifice, je renoncerais à la possession de sa fille plutôt que de compromettre son bonheur.

« Il ne s'agit ici, répliqua-t-elle, que de la réputation de Clémentine; si elle s'est trompée, elle doit expier son erreur, il est trop tard pour reculer. Je crois même nécessaire, ajouta-t-elle, de ceder aux vœux que vous m'avez exprimés, et de hâter votre union. »

Une visite interrompit la réponse qui allait s'échapper de mon cœur ému, et, sans attendre le retour de Clémentine, je sortis desole de cette maison où j'avais revu le comble de la félicité.

J'étais dans les rues de B**, un poids énorme oppressait ma poitrine; j'avais la soif d'une âme qui s'ouvrait à la confiance de mes penes et qui sut me présenter ma difficile situation sous un aspect moins affligeant.

Je me trouvai inopinément devant la demeure d'Henriette Werner, dont une commode destinée avait fait pour moi une amie. Je savais qu'elle entrerait mes plaintes avec intérêt, qu'elle me donnerait des conseils et ne me cachait pas ses avis; mais, dans des reproches à me faire envers Clémentine; car l'amour-propre offensé devient aisément injuste; une faute entraîne les autres, elles forment les anneaux d'une chaîne que notre peu de fermeté nous empêché de rompre.

VII.

L'entretien que j'avais eu avec madame de Blumer se retraçait toujours à mon souvenir; je la voyais pressant les ouvrières pour que tous les objets qui faisaient obstacle à notre union fussent promptement coulés, blanchis et plissés; j'entendais ces paroles qui m'avaient si vivement froissé: « Si Clémentine s'est trompée, elle doit expier son erreur. » Je la voyais, cette bonne mère, calculer l'assistance qu'elle donnerait à sa fille pour mettre au gendre à la raison.

« On voulait en effet regagner le temps perdu, car bientôt arriva chez moi un tapissier, chargé par madame de Blumer de prendre la mesure de mes appartements pour préparer tapis et rideaux. Je répondis que j'étais satisfait de mon ameublement, que plus tard je m'entendrais avec ma femme pour changer ce qui lui déplairait.

« À peine l'ouvrier fut-il parti, que je me reprochai ma résistance. Pour hâter de mon refus, j'attendais une lettre importante; mais mon confusion fut extrême lorsque Clémentine m'écrivit qu'elle accorderait volontiers à mes moindres desirs, persuadée d'avance que ce qui me plaisait aurait également son approbation. En même temps elle m'envoyait divers échantillons d'étoffes pour sa robe de nocce, me priant de lui faire connaître mon goût, ainsi que le tailleur et la marchande de modes se missent à l'ouvrage sans délai.

Il y eut dans ma réponse de l'affection et presque de l'humilité, car le tribunal de ma conscience ne m'abolissait pas entièrement; toutefois je cherchais sincèrement à revêtir tout tendresse, et j'éprouvai une véritable joie lorsqu'un de mes voisins de campagne m'écrivit à une fête ou ma fiancée et sa mère avaient promis de se trouver. J'espérais que cette fête serait une occasion de rapprochement qui effacerait toute trace de rancune.

VIII.

Je me mis en route plus tôt que je n'aurais fait en d'autres circonstances. Franchement, ce n'était pas cette fois l'amour qui m'agillonnait; je voulais que mon empressement réparât ma faute aux yeux de Clémentine. Cet espoir fut trompé; les convives arrivèrent successivement; elle ne parut point. Mais Henriette Werner, que j'attendais sans, survint avec sa tante.

Cette apparition me troubla. Était-ce du plaisir? était-ce un pressentiment confus que moi-même rencontre aurai encore de la haine saines? Jamais Henriette ne m'avait paru plus séduisante. Lorsqu'elle me reconnut dans l'embrasure d'une fenêtre, une prompte rougeur couvrit son visage; mais avant que mon amour-propre ait eu le temps de l'interpre-

ter, cette rougeur me fut expliquée. Henriette s'approcha, et par manière de conversation m'apprit que l'Assesseur Braun serait au nombre des convives. Nouveau sujet d'inquiétudes. Pour y mettre le comble, le premier auteur de toutes nos tracasseries, le maudit chambellan de Reich, entra pendant notre colloque.

J'eus soin dès lors de me tenir éloigné d'Henriette, que malgré moi mes regards cherchaient à tout instant; elle m'évitait avec la même attention, et quand par hasard nos regards se rencontraient, notre frémissement prouvait assez la crainte que nous inspirait notre fâcheux observateur.

Le dîner se passa sans que Braun ni Clémentine eussent paru. J'eus excédé par la contrainte à laquelle m'obligait la présence du chambellan, deslois de ne pouvoir m'entretenir avec la bonne Henriette, dont l'amitié m'était devenue précieuse; et cette privation m'affaiblait plus que l'absence de ma fiancée, an sujet de laquelle chacun me venait présenter ses condoléances. Il me sembla d'être aussi pour Henriette que je ne puisse aller lui dire quelques paroles d'intérêt; lorsque enfin à tant de dégoûts vint se joindre la pensée que dans notre application à nous fuir l'un l'autre, le maléfaisant Reich pourrait voir une nouvelle preuve d'intelligence entre nous. Mon dépit redoubla; je quittai l'assemblée pour aller chercher dans une chambre éloignée la solitude et le repos. Là je me jetai dans un grand fauteuil placé derrière le poêle, assis dont les ténères sympathisaient avec l'état de mon âme.

IX.

Depuis une demi-heure j'y pestais contre ma destinée, lorsque j'entendis ouvrir, puis refermer la porte de la chambre et pousser le verrou; j'avancai la tête, et reconnus, à mon grand effroi, mademoiselle Werner, un billet à la main, que sans doute elle voulait lire sans témoin.

Le triomphe de nos persécuteurs, si l'on nous surprenait ensemble avec toute l'apparence d'un plan concerté, s'offrit à ma pensée; au risque d'effrayer Henriette, je me levai rapidement pour quitter la chambre.

Mais lorsque je la vis pâle et chanceler, toute idée de précaution m'abandonna; je courus à elle, je la reçus dans mes bras et je la conjurai dans les termes les plus tendres de calmer ses inquiétudes. Elle pleurait, hors d'état d'articuler une parole, et chacune de ses larmes pénétrait jusqu'à mon cœur; enfin elle me tendit le billet qu'elle venait de recevoir. Braun annonçait qu'une affaire indispensable l'empêchait d'assister à la fête; mais qu'il viendrait dans l'après-midi avec sa fiancée et sa mère, également retenus par leurs occupations.

« S'ils arrivaient en ce moment! » En prononçant ces mots je m'élancai vers la porte, et déjà j'en avais saisi le verrou, lorsqu'un bruit confus se fit entendre au dehors, et je reconnus les voix de ceux que nous redoutions.

Dans mon anxiété j'agitais le verrou avec un mouvement presque convulsif. Tout à coup le fatal Reich s'écria: « Ils doivent être ici, je les y ai eux-entré l'un et l'autre. »

Que faire? L'épouvante d'Henriette était sans bornes; je ne pensais qu'à elle, je pressais ses mains tremblantes, tantôt sur son sein, tantôt sur mes lèvres; je la conjurai tout bas de se tranquilliser, protestant que je me précipiterais par la fenêtre plutôt que de compromettre sa réputation.

Cependant une porte que l'obscurité nous avait dérobée se présente à mes yeux, j'y cours. Elle donne dans un cabinet sans issue. Mais une vaste armoire m'offre ses entrailles libérales; je m'y élance, non sans craindre que le remède ne soit pire que le mal; et tandis que je me blottis entre les cartons et les robes, Henriette m'entend, prend la clef, et, plus rassurée, va ouvrir la porte de la chambre.

Les premiers mots qui frappent mes oreilles sont des reproches violents de Braun; il somme mademoiselle Werner de faire à l'instant connaître ma retraite. La plus timide colombe s'enhardit lorsqu'elle est poussée à bout par des outrages. Henriette en donna la preuve; elle releva fièrement la tête et interdit à Braun un langage aussi inconvenant.

Pour moi, plus dans ma cachette de la manière la plus inconduite, j'admire la présence d'esprit des femmes. Si, au lieu d'une mine clouée, les yeux du grand Œdipe nous eussent séparés, Henriette ne sautait point exécrée avec plus d'assurance.

Lorsqu'on est en vain furé partout, et que l'on résiste à des appels fort peu tendres de Clémentine, l'impétueux Braun s'efforça d'excuser ses emportements par la vivacité de son amour. Son billet trouvé par terre dissipa tous les doutes. Cependant la société s'éloigna sans qu'Henriette eût prononcé le mot de pardon.

Persuadé alors que je n'avais plus rien à craindre, j'essayai de me redresser tant soit peu pour respirer plus librement... Mais les arrêts du destin sont inevitables! Ma tête heurta une pyramide de cartons à chapeaux, qui roula par terre avec fracas.

« Il est là dans l'armoire! » cria le chambellan; j'imaginai bien qu'il ne voulait être bon; c'est pourquoi j'ai voulu attendre qu'il fût connu, sa présence.

— Les apparences sont contre moi, dit Henriette avec une fermeté que lui inspirait son innocence et les mauvais procédés de Braun; cependant il n'y a ici en moi que le hasard et la malice. Qui, celui que vous cherchez est dans cette armoire, et moi-même je l'ai enfermé pour éviter les fausses interprétations auxquelles pouvait donner lieu notre rencontre fortuite. Mais avant d'ouvrir cette porte, je déclare formellement que cet instant me sépare à jamais de l'Assesseur Braun. »

Braun, frappé de cet accent de vérité, voulut faire quelques objections; mais Henriette, sans l'écouter, ouvrit l'armoire, d'où je m'élançai, la rage dans le cœur.

X.

Peu m'importaient en ce moment les injures de Clémentine; l'injure que souffrait mademoiselle Werner était ma seule préoccupation. Reich avait été la première victime de ma vengeance s'il ne se fut adroitement réfugié dans l'armoire que je venais de quitter; elle lui rendit le service que j'en avais espéré vainement, une main compatissante ayant fermé la porte et enlevé la clef tandis que je cherchais mon ennemi parmi les assistants.

Alors ce fut à Braun que je m'adressai; heureusement nous n'avions d'armes ni l'un ni l'autre, car le débat aurait coûté du sang.

Cependant les convives s'étaient rassemblés autour de nous, et les représentations du maître de la maison, qui nous priaient de violer notre querelle ailleurs, furent assez puissantes pour rétablir la tranquillité.

Henriette était partie sur-le-champ avec sa tante; j'avais également ordonné d'atteler mes chevaux. Dans l'indignation qui me maîtrisait, je laissai entendre à Clémentine que je regardais notre mariage comme rompu; une femme qui avait si peu de confiance dans ma loyauté ne pouvait que me rendre malheureux.

Sans attendre sa réponse, je dis en passant à Braun qu'il me trouverait le lendemain matin dans un petit bois près de B... et je me hâtai de m'éloigner.

XI.

Rentré chez moi, je fis les préparatifs d'un long voyage. Si le sort me favorisait dans mon combat, j'avais résolu d'aller à Paris pour me distraire et guérir les blessures de mon cœur.

Je ne me couchai point; je partis la nuit même à cheval, et le lever du soleil me trouva au rendez-vous. Braun se fit attendre; une sorte de repentir paraissait le dominer. Maintenant que la passion ne l'aveuglait plus, il reconnaissait que ni moi, dont il avait si une fois appréciée la franchise, ni la sage et modeste Henriette, n'étions capables d'entretenir une intelligence secrète et criminelle. Il me tendit la main en signe de réconciliation, donnant à entendre que la production de nos décrets ne servirait qu'à aggraver les traits de la calomnie.

Mais je demeurai sourd à ses paroles. L'espoir qu'il témoignait de voir bientôt s'aplanir ses différends avec Henriette m'indignait jusqu'à la fureur. Je le contraindis de mettre l'épée à la main, et quoique son sang-froid lui donnât sur moi de grands avantages, je parvins à le blesser et à le désarmer. Puis, après lui avoir recommandé prudence et discrétion, je montai à cheval pour gagner ma voiture, et partis à l'instant même.

Parmi des sensations bien contradictoires, celle qui m'agitait le plus, c'est qu'Henriette aurait compassion de Braun, qui venait de répandre son sang, et que cette compassion révélerait peut-être un penchant mal éteint.

Ce fut alors que je reconnus combien je l'aimais. Pour justifier mon inconstance à mes propres yeux je n'aurais pas le colporteur, qui, en nous imputant à crime des hasards innocents, nous avait rapprochés l'un de l'autre, et m'avait donné l'occasion d'apprécier tout le mérite de mademoiselle Werner.

XII.

Vers la fin du second jour, je suivais tristement la grande route, sans jeter un regard sur les objets qui se succédaient autour de moi, lorsque le postillon me cria qu'une voiture était venue à peu de distance. Je dis arrêter, et, malgré les ténèbres qui commençaient à s'étendre, j'aperçus deux dames dans le plus grand embarras; je m'avancai, et grande fut ma surprise en reconnaissant Henriette et sa tante.

Henriette avait fait connaître à son père les scènes désagréables dont nous venions d'être les acteurs. Non-seulement Werner avait approuvé sa résolution d'aller passer quelques mois chez sa tante, mais il ne lui avait pas caché que cette bonne tante prolonger son séjour auprès d'eux sur son invitation, afin de pouvoir l'emmener aussitôt que serait survenue la rupture qu'il prévoyait depuis longtemps. Une plus ample connaissance avec le caractère de Braun ne lui permettait pas d'hésiter à refuser un pareil genre.

Cette fois je bnis le hasard qui nous réunissait encore, et je commençai même à le regarder comme une sorte de prédestination.

Je m'empressai d'offrir ma voiture aux deux dames, la leur étant fort endommagée. La tante d'Henriette s'était froissée le bras gauche dans sa chute; les douleurs augmentèrent au point que nous fûmes obligés de nous arrêter dans une petite ville voisine.

Une seule auberge s'y trouvait; j'ens donc un logement dans la même maison qu'Henriette. Aurais-je pu la quitter au moment où une fièvre violente se déclarait chez sa compagne?

Nous prodiguâmes ensemble nos soins à la malade, et entre nos courus se trouvait un lien de plus en plus intime.

Henriette avait sur-le-champ envoyée à son père un message pour lui mander l'accident; mais quelque diligente qu'elle fut Werner, lorsqu'il arriva, sa sœur était déjà presque retablie, et il ne manquait que son consentement pour mon mariage avec sa fille.

Le bon Werner me sortit dans ses bras en versant des larmes de joie, et m'avoua que depuis bien des années cette union avait été son vœu le plus cher.

« Le ciel a exaucé mes souhaits, s'écria-t-il, et la malchance de vos ennemis sera la source de votre félicité. » Nous primes tous ensemble la route de ma campagne, ou peu de jours après notre bon cure, mon ancien instituteur, joignit nos mains comme l'étaient déjà nos âmes.

Cet événement fit d'abord la matière de toutes les conver-

sations à B...; on prétendait, non sans quelque vraisemblance, en tirer la preuve que nous n'avions point été injustement accusés. Cependant le chambellan, qui aurait voulu se procurer l'entrée de notre maison, déclara lui-même s'être permis envers nous ce qu'il appelait une innocente malice; nous consentîmes à lui pardonner, puisque après tout il était la cause première de notre bonheur, mais nous ne voulûmes point le recevoir, car on se préserve plus aisément d'un ennemi déclaré que d'un médisant.

Braun alla conter ses doléances à Clémentine; elle lui confia son dépit, et pour se venger, ils ne surent mieux faire que de nous quitter.

X.

Pénitencier militaire de Saint-Germain.

En entrant sous cette vaste porte sombre, en franchissant cette grille dont la clef est tenue par un sous-officier, oublions les brillantes fêtes, les magnifiques splendeurs, le luxe royal, dont ce château fut un temps le théâtre; préparons-nous plutôt à la visite que nous allons faire par le souvenir des prisonniers déshonorés qui ont remué dans ces lieux la majesté de Louis XIV ennuagé à Versailles; dans ses tours, le long de ces vastes balcons, erra madame La Vallière, considéré par de rares visites, jusqu'à par où son âme aimante ne trouva plus que Dieu qui put remplir le vide laissé par le grand roi; dans ce corps de logis, qui fait face à la pelouse, Jacques II, qui, pour être un prince imbecille, n'eut du pas être moins malheureux, passa plus d'une triste soirée, entre sa femme et sa fille, reportant sa pensée à la belle réception que lui avait faite son hôte de France, et que suivait l'abandon nécessaire réservé au malheur qui s'alibrit trop près des grandes prospérités. Le triste monarque, dont le doyen de Kélerne nous montre la modeste cour, mourut là, faisant ces rêves de restauration que plusieurs générations devaient continuer; sa femme, sa fille, y moururent après lui. Depuis lors, les princes de France semblent éviter la contagion de déchéance dont les murs de Saint-Germain étaient imprégnés; le château devint une caserne, puis une école militaire de cavalerie, et enfin il est devenu ce que vous annoncez ces grilles; ces verrous, ces murs qui s'éloignent à la profondeur des fossés, un pénitencier militaire.

Si, en entrant dans ces cours, en entendant fermer derrière soi toutes ces fermes, on ne trouve pas ce serrement de cœur, ce pressentiment douloureux qui vous accablait à la porte de toute prison, eût-ce un saut que la ne va pas voir le crime hideux, c'est par le temps, rendu incorrigible par les mauvaises passions, par les habitudes de corruption et de débauche; on se dit toute cette population, qu'une faute à privée pour un temps de sa liberté, est dans la force de l'âge, que tous ces prisonniers ont un avenir, qu'ils vivaient sous une loi exceptionnelle, sous la loi militaire, dont la rigueur ne pouvait faire un crime, un crime sévèrement puni, de ce qui, pour un jeune homme de cet âge, dégagé des liens de fer de la discipline, ne serait souvent qu'un tort excusable, ignoré du monde et couvert par l'indulgence de la famille. Pénétrons donc sans hésitation dans cette maison de rachat; nous ne verrons que des corps jeunes et robustes, apprenant à faire un emploi intelligent de leurs forces, des eumis qui s'émouvent à tous les nobles sentiments, et qui travaillent à se réhabiliter assez pour être encore dignes de porter l'uniforme.

Cette institution, qui, jusqu'à présent, a donné les plus heureux résultats, a été appliquée, pour la première fois, à l'armée par ordonnance royale du 5 décembre 1852. Les assignés furent faits dans les bâtiments de l'ancien collège Mazarin, situés entre le collège Saint-Barthelemy et la place du Pantheon; mais ce local, dont les soutiers constructions vont disparaître dans les plans d'agrandissement et d'emblanchissement qui vont s'exécuter dans ce quartier, devait bientôt trop étroit pour le nombre des détenus; il fallut faire un nouveau chef, et, au mois d'Avril 1856, le pénitencier militaire fut transféré à Saint-Germain. Les vastes appartements, les galeries, avaient été distribués en rangées de cellules ordinaires, où chaque prisonnier se retire le soir; les cellules avaient fait place à des cellules luxueuses, où sont renfermés ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre de la maison. L'immense hauteur des salles d'armes, des salles de gal, avait été remplie en plusieurs étages d'ateliers, et le château royal pouvait recevoir cinq cents prisonniers. La haute surveillance du pénitencier est remise à M. le lieutenant-général comte Sébastiani, commandant de la première division, et qui, plus d'une fois, a manifesté le chaleureux intérêt qu'il porte à l'établissement; chaque année un inspecteur-général est désigné par le ministre de la guerre pour lui faire un rapport sur les résultats de l'année et les améliorations à obtenir.

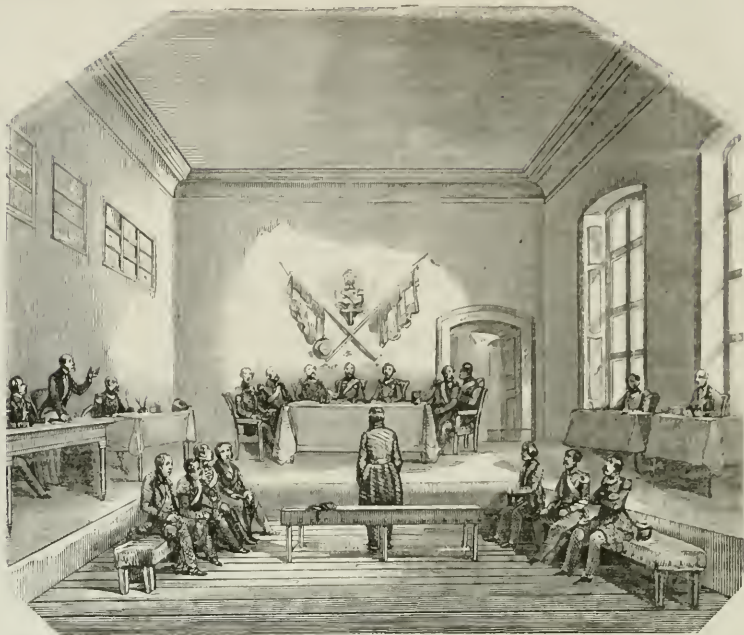
Cette création, dont tout l'honneur revient à M. le maréchal Soult, est surtout remarquable par ce point, que le commandement militaire est seulement suspendu de son service, mais ne cesse pas de faire partie de l'armée et reste soumis à un ordre particulier qui la régit. Lorsqu'il entre dans le pénitencier, on l'envoie le jugement d'un conseil de guerre, il est déposé pour un temps de l'uniforme de son régiment, et on reçoit un de couleur grise, dont la forme rappelle beaucoup celui de la petite tenue du cavalier, et dont la simplicité n'admet aucune de ces couleurs voyantes et baroques dont on affuble ordinairement les détenus. Le tenue militaire est de rigueur pour tous les chefs employés à l'établissement; ces chefs sont encore soumis à tout ce qu'ils devaient observer à l'égard de leurs soldats; il leur est défendu d'insulter, de maltraiter de gestes ou de paroles les détenus, qui, de leur côté, doivent le respect à leurs chefs de tout grade. Afin que personne n'en ignore, les dispositions qui régissent ces devoirs réciproques sont lues tous les dimanches à l'inspection. Tous les mouve-

ments sont réglés par le commandement militaire; le compte de *masse* que le condamné avait à son régiment est transmis à l'administration, qui continue à le régler de la même manière; les fautes contre la discipline sont punies disciplinairement; les délits et les crimes sont soumis aux conseils de guerre; enfin, à l'expiration de leur peine, ceux qui n'avaient plus qu'un an de service à faire sont renvoyés dans leurs foyers, les autres sont dirigés sur un des trois bataillons d'infanterie légère d'Afrique; quelques-uns, par une exception que leur mérite une conduite exemplaire, obtiennent la faveur de rentrer, aussitôt après leur libération, dans des régiments de l'armée intérieure.

Le système d'Auburn est celui dont se rapproche le plus le système de Saint-Germain, c'est-à-dire que les prisonniers couchent isolément dans des cellules et mangent et travaillent en commun et en silence. Pendant les récréations, ils peuvent parler. Nous allons examiner l'emploi d'une journée de travail pendant l'hiver.

A six heures et demie du matin, un tambour choisi parmi les prisonniers bat la *diane*, signal du réveil; les sous-officiers surveillants prennent les clefs de leurs divisions respectives et vont ouvrir les cellules. Chaque détenu nettoie sa demeure nocturne, plie dans des dimensions données ses couvertures et le sac de campement dans lequel il couche; les ablutions corporelles ont lieu dans les

corridors, du 1^{er} octobre au 1^{er} avril; le reste de l'année, elles ont lieu dans la cour; tous



(Conseil de guerre à Paris.)



(Entrée du Penitencier militaire de Saint-Germain.)

les détails d'une propriété parfaite sont scrupuleusement surveillés et s'exécutent en silence.

Environ un quart d'heure après, les détenus descendent en ordre dans la cour; l'appel a lieu de la même manière et avec les mêmes batteries que dans la ligne; les hommes sont formés en bataille sur trois rangs et inspectés. La distribution du pain se fait immédiatement; chaque homme reçoit pour sa journée une ration de pain de même poids et de même qualité que celui délivré à la garnison. Aussitôt après, au commandement de l'adjudant de semaine, tous les détenus sont con-

duits en ordre et au son de la caisse à leurs ateliers; chacun d'eux se rend à la place qui lui est assignée et se met à l'ouvrage; à l'exception d'explications données à voix basse par les contre-maîtres, un silence complet règne partout; rompre ce silence est un cas de punition.

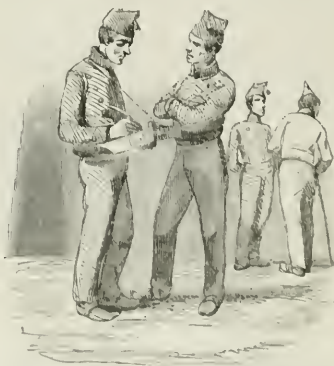
A huit heures et demie a lieu la visite du chirurgien-major; il visite les malades mis à l'infirmerie pour indispositions légères; à la *tisanerie* il reçoit ceux qui viennent se présenter, prescrit les remèdes nécessaires et envoie à l'hôpital du lieu ceux dont l'état exige cette translation; là, dans une salle consignée, ils reçoivent, comme tous les autres malades, ces soins touchants que l'on rencontre partout où se trouvent les dignes sœurs de charité.

A onze heures du matin, un roulement donne le signal du repas; les hommes sortent des ateliers en ordre et se forment en bataille; au commandement de l'adjudant, ils entrent au réfectoire, tous s'arrêtent devant leur place accoutumée et se tiennent debout; à un coup de baguette, tout le monde s'assied et le repas commence.

A son arrivée au pénitencier, chaque détenu est pourvu d'un litre, d'une gamelle de même contenance et d'un gobelet d'un quart de litre, le tout en étain; il reçoit, de plus, une cuiller de bois et un contenu à pointe arrondie; tous ces objets sont disposés sur la table à la place du détenu auquel ils appartiennent.

Les rations sont individuelles; elles consistent, pour le repas du matin, le mardi, jeudi et dimanche, en une soupe grasse et une portion de viande désossée pesant quatre-vingt-douze grammes; et pour le repas du soir, les mêmes jours, en une soupe aux légumes; les autres jours de la semaine, les détenus reçoivent, pour le repas du matin, une soupe aux légumes; et pour le repas du soir une portion de légumes assaisonnés.

Les détenus qui se conduisent bien peuvent améliorer leur nourriture en prenant à leurs frais, au repas du matin,



(Costume des détenus du Penitencier militaire de Saint-Germain.)

un quart de litre de vin, dix centimes de fromage, un demi-kilog. de pain bis-blanc. On retire cette permission pendant un temps donné à ceux qui se font indulger des punitions.

A onze heures et demie, un nouveau coup de baguette annonce la fin du repas; les hommes, qui, pendant toute sa durée, ont gardé le silence, se lèvent, sortent en ordre et vont au préau à la récréation; là encore ils sont suivis par ces conseillers muets qu'une bienveillante prévoyance a multipliés autour d'eux; des inscriptions inégalement choisies mettent sans cesse sous leurs yeux des avis résumés en phrases courtes et qui frappent l'esprit en se fixant dans la mémoire. Dans leurs ateliers, si un moment de découragement a ralenti leur ardeur, en levant la tête, ils ont lu :

LE TRAVAIL DU CORPS
DÉLIVRE DES PEINES
DE L'ESPRIT.

Dans ces inscriptions ils trouvent même une protection; si un maître d'atelier ou un surveillant oublie les recommandations du règlement, l'ouvrier peut lui montrer sur la muraille :

PRENDS TON PROCHAIN
AVANT DE LE MÉNAGER.

Dans les préaux, il n'a pas suffi de défendre les mauvais propos et les jeux de hasard; il a fallu mettre ces hommes

en garde contre l'entraînement de la colère ou de leurs courts loisirs; ils lisent ici :

POINT DE PRIORITÉ POSSIBLE AVEC LA PASSION DE JEU :
UN COMMENCE PAR ÊTRE DÉPÊ, ON FINIT
PAR ÊTRE TRIPON.

et là :

DANS UN CŒUR PERVERS, LA PASSION DU JEU
MÈNE A L'ÉCHAFAUD;
DANS UNE ÂME ENCORE HONNÊTE,
ELLE CONDUIT AU SUICIDE.



(Une cellule du Penitencier militaire de Saint-Germain.)

Toutes ces pensées sont salutaires, utiles; mais nous ne pouvons nous refuser à citer deux encore qui nous ont surtout frappé. En entrant au pénitencier, le condamné trouve sa sentence justifiée par la morale quand il aperçoit devant lui, dans la première cour, ces mots :

QUOIQUE ENFRUIT LA LOI N'EST PAS DIGNE
D'ÊTRE LIBRE.

Enfin, en sortant, voici la dernière pensée qui trou-

véra sur ces murs qu'il abandonne :

ON NE PEUT PLUS ROUGIR
DE SES FAUTES
QUAND ON A TOUT FAIT
POUR LES RÉPARER.

Reprenons l'emploi de la journée. Pendant que leurs camarades causent ou lisent des livres d'instruction appartenant à l'établissement, ceux qui sont illettrés vont assister à un cours d'enseignement mutuel qui a lieu à la même heure.

A midi et demi, après l'appel, les travaux recommencent, et se prolongent jusqu'à sept heures; le souper ne dure qu'un quart d'heure; la retraite se bat, et à huit heures un roulement annonce le coucher. Chaque homme emporte dans sa cellule son bidon rempli d'eau; les portes sont fermées, et les clés rapportées à un poste intérieur, où elles restent sous la responsabilité de deux surveillants de garde. Pendant la nuit, un officier de service fait, dans l'intérieur, trois rondes, pour s'assurer s'il n'y a pas d'hommes malades ou de tentatives d'évasion, et le commandant d'une garde de vingt-six hommes, placée au pénitencier, est chargé des rondes extérieures.

L'été n'apporte à ce régime d'autre changement que d'avancer l'heure de la *diane*, et de prolonger d'une heure la journée d'atelier, qui se trouve ainsi portée à onze heures de travail.

Le dimanche est un jour consacré plus spécialement aux soins de propreté : ce jour-là, chaque homme descend dans les préaux son sommeil, son sac de campement, sa couverture et son oreiller pour les battre; les cellules sont frottées, les portes et les serrures nettoyées à fond. Après une première inspection des sous-officiers, les prisonniers, dans leur tenue la meilleure, vont assister à la messe dans la chapelle gothique ornée par Louis XIII, et où Louis XIV fut baptisé. Du haut de cette chaire qu'ont occupée les plus grands orateurs chrétiens, un aumônier leur fait une instruction religieuse. C'est un spectacle imposant que de voir de la tribune tous ces hommes en colonne serrée, officiers et sous-officiers en tête, assister avec respect au

service divin. On ne peut se défendre d'une vive émotion, lorsque, au moment où le prêtre élève l'hostie, cette masse compacte, par un seul mouvement, met le genou en terre, et écoute, dans un pieux recueillement, les chants que font entendre quelques-uns de leurs camarades placés derrière l'autel. On est bien plus impressionné encore si l'on vient à apprendre là que ces voix énergiques chantent des vers composés par ou de ceux qui les ont précédés dans ce séjour d'expiation, un jeune soldat que son talent, ses malheurs et son repentir avaient rendu célèbre, il y a quelques années. J'ai vu plus d'un oeil devenir humide quand une voix jeune et fraîche fait entendre ces paroles :

Sur nous qui l'improrons, à genoux sur la pierre;
Sur nous tons, qu'un moment d'imprudence et d'erreur
Conduisit en ce lieu, domaine du malheur,
O Dieu! laisse tomber un regard tutéaire.

Et plus loin :

Du trône saint d'où ta main guide
Les astres roulant dans le vide,
Seigneur, Dieu d'ément, oh! viens
notre douleur!
Vois nos regrets et nos alarmes,
Remis-nous la liberté, nos armes,
Et finis nos jours de malheurs.

Le digne aumônier qui dirige la conscience de ces soldats leur a dit, du haut de la chaire de vérité, que tout motif humain devant être écarté dans l'accomplissement des choses saintes : « Vos actes religieux, leur a-t-il dit, sont entre le ciel et vous, et jamais ils ne servent à vous procurer des biens temporels. » Cette règle, sagement observée, éloigne tout soupçon d'hypocrisie. Le 30 avril dernier, une soixantaine de détenus ont reçu la communion des mains de notre seigneur l'évêque de Versailles, qui vient tous les ans visiter et consoler les habitants du pénitencier.

Les touchantes allocutions de ce pasteur, les sages instructions de l'aumônier, ne sont pas les seuls moyens que l'on emploie pour fortifier dans le cœur des prévenus le désir de



(Chapelle du Pénitencier militaire de Saint-Germain.)



(Pénitencier militaire de Saint-Germain. — Atelier.)



(Pénitencier militaire de Saint-Germain. — Remise de peine.)

leur régénération morale; le lieutenant-colonel Boninville, commandant du pénitencier, seconde puissamment tous les sentiments qui peuvent traîner au bien ces jeunes détenus, qu'un seul instant d'erreur a souvent anéanti; la, un registre de moralité est établi avec un soin scrupuleux, et présente un compte ouvert à chaque homme; et y inscrit exactement les progrès successifs dans la conduite et le travail, ainsi que les punitions et les motifs de ces punitions. A deux époques de l'année, au 1^{er} mai et dans le mois de novembre, le commandant va examiner les livres que tout avoir obtenu de la clemence royale; mais cette faveur ne peut s'étendre qu'à ceux qui ont au moins subi la mesure de leur captivité; les lettres de grâce qui réduisent ou remettent la peine sont lues à la grande revue du dimanche, à midi, en présence de tous les détenus formant le carré. C'est là un beau jour pour tous, et pour ceux qui sont rendus à la France, à l'année, à leur famille, et pour ceux qui à la dévotion de leurs amis semblent dire: Méritez, espérez.

Le lendemain de ce jour de délivrance est souvent triste et plein de regrets. On sait, en effet, que les abords des prisons, les jours où les portes doivent s'ouvrir, sont assiégés par des hommes perdus, par d'ignobles femmes, qui spéculant à la fois sur le pécule amassé pendant la captivité, sur les privations subies, sur l'enivrement du grand air de la liberté, godelisent les libérés comme une proie, s'emparent d'eux, les entraînent à tous les désordres, à toutes les débauches; et ces heures du matin doivent se féliciter si, le lendemain, au réveil, ils n'ont perdu que le fruit de leurs économies forcées.

L'administration du pénitencier de Saint-Germain vient de donner un bon et grand exemple. Il y a quelques jours, seize hommes avaient atteint le terme de leur expiation ou obtenu remise du reste de leur peine; au lieu de quitter le château pour tomber dans les hideuses séductions qui déjà les attendaient, on les a vus, revêtus de l'uniforme des corps divers auxquels ils appartenaient avant leur faute, sortir en rangs sous le commandement d'un sous-officier, traverser un pas et en bon ordre cette ville que leurs dévanciers avaient plus d'une fois troublée des exès de leur joie et se diriger sur Versailles, où ils ont trouvé dans la discipline militaire l'appui dont ils avaient besoin contre eux-mêmes. Loin de se plaindre de cette précaution, ils ont chargé le sous-officier qui les accompagnait de leurs remerciements pour le commandant.

Rendons un juste hommage à M. le maréchal Saut, dont la prévoyante sollicitude a créé, organisé cet établissement, où, tandis que la punition se subit, l'homme s'améliore, et d'où il sort le cœur plus affermi dans le bien, l'intelligence plus cultivée, et possédant une des industries qui s'exploitent dans les limites ou neuf ateliers entre lesquels les prisonniers sont répartis. Mais pour que la zébrée pensée du ministre produisit tous ses résultats, il fallait que l'exécution en fût remise à un officier dont le cœur fût noble, la pensée droite, la raison ferme; le pénitencier de Saint-Germain a dépassé toutes les espérances, et le maréchal et les officiers recommandables de cet établissement ont reçu leur plus doux récompense quand les rayonnés ont constaté que parmi tous les militaires rendus à la liberté depuis 1850, on ne compte qu'une récidive sur deux cents libérés, que plusieurs ont obtenu de l'avancement, occupent des emplois de confiance et même ont mérité des distinctions.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES SECONDE ET TROISIEME TRIMESTRES DE 1845.

(Voir l'Ir. p. 247, 254, 258; t. II, p. 182 et 188.)

II. — Sciences physiques et chimiques.

Compressibilité des liquides. — La propriété dont jouissent tous les corps de pouvoir être réduits à un volume moindre sous l'influence d'une pression plus forte que celle à laquelle ils étaient d'abord soumis, a été longtemps inconnue dans les liquides. C'est à MM. Sturm et Colladon que l'on doit les premières mesures exactes de la contraction des corps qui existent à cet égard. M. Aimé, professeur de physique au collège d'Alger, a fait de nouvelles expériences à ce sujet, à l'aide d'appareils à déversement, analogues à ceux dont l'idée est due à M. Walfredin. La mer, qui atteint une profondeur considérable aux environs d'Alger, lui a fourni le moyen d'obtenir des pressions variables jusqu'à 220 atmosphères. Les corps soumis à cette énorme pression doivent être plongés à environ 2 200 mètres au-dessous du niveau de la mer. Chaque centimètre carré de leur surface supporte un poids d'environ 227 kilogrammes.

Un résultat important des expériences de M. Aimé, c'est que la contraction éprouvée par le liquide est proportionnelle à la pression à laquelle on le soumet. Cette loi a été vérifiée par lui jusqu'à 220 atmosphères de pression. Il est à noter aussi que les nombres qu'il a obtenus à la température de 12° 6 sont supérieurs à ceux que MM. Sturm et Colladon ont trouvés pour la température de zéro.

Elasticité des alliages. — M. Wertheim avait présenté à l'Académie, dans le courant de l'année dernière, un travail extrêmement remarquable sur les propriétés mécaniques des métaux simples. Dans un second mémoire, faisant suite au premier, il s'est occupé des alliages. Ce sujet, malgré le fréquent emploi des alliages dans les arts, n'a encore été que

fort peu étudié, surtout en ce qui concerne l'élasticité. Les expériences de M. Wertheim ont porté sur cinquante-quatre alliages binaires et sur neuf alliages ternaires, parmi lesquels se trouvent le laiton, le tombac, le métal des tambours trempé et non trempé, le bronze, le pakong, l'alliage des caractères typographiques, etc. Les résultats les plus positifs auxquels il soit parvenu sont les suivants :

1^o L'élasticité d'un alliage est en général égale à la moyenne des élasticités des métaux constituants; quelques alliages de zinc et de cuivre font seule exception;

2^o Les alliages se comportent comme les métaux simples quant aux vibrations longitudinales et transversales et quant à l'allongement, c'est-à-dire qu'il existe entre ces divers éléments des rapports que la théorie indique et que l'expérience confirme d'une manière satisfaisante.

Electricité, galvanisme, electro-magnétique, etc. — MM. Edmond Becquerel et de La Rue, de Genève, se sont Tun et l'autre occupés séparément de rechercher les lois de dégagement de la chaleur pendant le passage des courants électriques à travers les corps solides et liquides.

Parmi les autres communications que l'Académie a reçues sur cette branche importante de la physique, nous devons citer une théorie de la pile voltaïque par le prince Louis-Napoléon, a. la netteté des raisonnements et des résultats, a été déterminé M. Arago à publier entièrement la lettre du prince.

Mais l'expérience la plus curieuse, sans contredit, est celle que MM. Palmieri et Sauti-Linari ont exécutée en Italie, et qui a été communiquée à l'Académie par une lettre de M. Melloni. Elle est relative aux courants d'induction produits sous l'influence du magnétisme terrestre. Ces courants, découverts par M. Faraday en 1851, pourraient aussi être appelés courants instantanés ou temporaires, parce qu'ils ne durent qu'un instant. Ils se développent dans les corps conducteurs de l'électricité, sous l'influence d'un autre courant ou sous celle d'un aimant, et sont soumis à la loi générale suivante : « Lorsqu'un circuit conducteur fermé commence à recevoir dans quelques-uns de ses points l'action d'un courant quelconque, il est traversé par un courant inverse; lorsqu'il cesse de recevoir cette action, il est traversé par un courant direct; enfin, pendant qu'il reçoit cette action d'un aimant constant, il est traversé par aucun courant et n'éprouve aucune modification apparente sensible. » (Phys. de Pouillet.)

Or, on sait que la terre peut être comparée à un grand aimant; son action sur les circuits fermés était donc facile à prévoir depuis que M. Faraday avait signalé l'existence de courants d'induction excités dans des spirales de cuivre par le rapprochement et l'éloignement brusques d'un aimant. C'est l'haldé physique en même avait démontré directement l'action de la terre sur les mêmes spirales retournées rapidement dans le plan du méridien magnétique. Mais il lui avait fallu employer un instrument très-sensible pour reconnaître l'influence du magnétisme terrestre, et toutes les tentatives faites depuis cette époque pour obtenir des effets plus puissants avaient été complètement infructueuses.

Enfin, MM. Palmieri et Sauti-Linari, après avoir varié leurs appareils de plusieurs manières, sont parvenus à en construire un qui est assez puissant pour imprimer des commotions sensibles et pour décomposer l'eau. Il paraît même probable à M. Melloni, qu'au moyen de quelques modifications à leur appareil, ses ingénieux compatriotes arriveront à rougir les fils métalliques et à produire des étincelles électriques.

Chaleur latente de la glace. — Lorsqu'on mêle ensemble un kilogramme d'eau à 10° et un kilogramme d'eau à 80°, le mélange a une température de 52°, précisément égale à la moitié de la somme 10 plus 80. Un kilogramme d'eau à zéro, c'est-à-dire à la température de la glace fondante, et un kilogramme à 80° donneraient encore un mélange à 50°. Mais il n'en est plus de même lorsqu'on substitue un kilogramme de glace à zéro à un kilogramme d'eau de même température. Le mélange de cette glace avec l'eau à 80° donnera de l'eau à une température très-basse, que Laplace et Lavoisier ont évaluée à 5°; de sorte que, suivant ces savants illustres, il faut 75° de chaleur pour faire passer un kilogramme de glace à zéro à l'état d'eau ayant la même température. C'est cette chaleur absorbée uniquement pour la transformation du solide en liquide, et dont le thermomètre n'accuse plus l'existence, que l'on appelle chaleur latente.

MM. de La Provostaye et Desorms ont pensé avec raison que cette donnée importante avait besoin d'être déterminée par de nouvelles observations, et ils ont entrepris une longue série d'expériences qui leur a donné pour la chaleur latente de fusion de la glace, un nombre beaucoup plus fort que celui de Laplace et Lavoisier, savoir 79 au lieu de 75.

Leur travail, qui est destiné à figurer dans le recueil des savants étrangers, a été l'objet d'un rapport très-favorable de M. Becquerel. Cet habile physicien avait lui-même effectué un grand nombre d'expériences dans le même but, et il était parvenu à des résultats presque identiques. On doit donc considérer comme à fort peu de chose près exact le nombre 79, adopté désormais pour la chaleur latente de fusion de la glace.

Singuliers effets de rupture. — M. Ségurier a répété devant l'Académie une expérience fort curieuse, déjà indiquée par M. Bellain, et depuis par M. Sorel. Tout le monde connaît les larmes butyriques, ces petits fragments de verre en forme de perle allongée, terminés par une queue très-effilée, que l'on obtient en laissant tomber dans l'eau froide, de l'extrémité de la canne du verrier, quelques parcelles de verre en fusion. On sait qu'il suffit de casser l'extrémité de la larme, pour que celle-ci se redresse instantanément en poussière, avec une petite détonation.

Un nouvel effet de rupture consiste à briser un vase de verre ou de terre, une bouteille, par exemple, qui a résisté à des pressions intérieures de plus de vingt atmosphères, au moyen

d'une seule larme butyrique faisant explosion au milieu du liquide dont ils sont remplis.

Une autre expérience non moins curieuse est due à M. Ségurier. On suspend en l'air un verre cylindrique ordinaire rempli d'eau, et dont le fond est remplacé par un obturateur en parchemin; une faible larme de haut en bas, au centre du liquide et suivant l'axe du cylindre, détermine la rupture des parois en une foule de parcelles longitudinales et étroites, parallèles entre elles, comme les douves d'un tonneau dont on enlèverait les cercles.

Dans ces deux expériences, lorsque les vases ne sont point entièrement pleins, les fractures s'arrêtent précisément à la hauteur du niveau du liquide. Cette circonstance a de l'analogie avec ce qui a été observé lors de l'explosion de certaines machines à vapeur.

Optique. — M. Adolphe Matthiessen d'Altona a fait à l'Académie plusieurs communications d'un haut intérêt, dont le laconisme des comptes rendus officiels ne nous permet pas de donner le détail. Au nombre des instruments proposés par l'auteur, on remarque des lunettes de spectacle qui, sous un volume réduit, offrent plus de lumière et de champ que les lunettes usitées, grossissent davantage, et coûtent moins. M. Matthiessen a trouvé aussi un verre de couleur vert parfaitement monochromatique. Enfin, il a imaginé un appareil commode et portatif, à l'aide duquel on peut voir les raies noires du spectre beaucoup plus aisément que par toute autre méthode. Employé à l'analyse de la flamme d'une chandelle, cet appareil fait apercevoir trois spectres différents l'un de l'autre par la nature et la position des raies de Fraunhofer: le premier provenant de la combustion de l'oxyde de carbone; un second provenant de la lumière qu'émettent les molécules de carbone incandescentes qui naissent dans la flamme; enfin, un autre qui résulte de la combustion de l'hydrogène.

Nous souhitions que le rapport détaillé qui nous était promis pour un délai rapproché, le 24 avril dernier, ne se fasse pas trop longtemps attendre.

Photographie. — La formation des images de Moser, dont nous avons déjà parlé ailleurs (voir tome 1^{er}, page 254), et la théorie des images daguerriennes, ont fait le fonds de communications assez nombreuses. Mais comme il s'agit de sujets que l'on est loin d'avoir ramenés à une théorie simple, et sur lesquels il y a presque autant d'opinions que de physiciens, nous pensons inutile d'en entretenir cette fois nos lecteurs.

Travaux chimiques. — Une analyse fort remarquable des principes constituants du thé, par M. Péligot, est le travail chimique le plus intéressant qui ait occupé l'Académie.

Voici les résultats principaux auxquels ce chimiste est parvenu.

Le thé est, de tous les végétaux analysés jusqu'à ce jour, celui qui renferme la proportion d'azote la plus considérable. Cette proportion est pour 100 parties de thé desséché à 110 degrés, contenue dans le petit tableau ci-après :

Thé pekoé	6,28
— joudre à canon	6,15
— soulong	6,15
— assam	5,10

En opérant sur 27 sortes de thé, M. Péligot a trouvé que les thés verts contiennent, en moyenne, 40, et les thés noirs 8 pour 100 d'azote. Quant à la composition de cette eau que la feuille contient déjà, soit que la dessiccation en Chine n'ait pas été complète, soit qu'elle ait absorbé pendant ou après son transport une certaine quantité d'humidité, il a exprimé la proportion des produits solubles dans l'eau chaude, pour 100 parties de thé, par les nombres suivants :

Thés noirs secs	42,5
— verts secs	47,1
— noirs pris dans leur état commercial	58,4
— verts dans le même état	45,4

Lorsqu'on évapore à siccité une infusion de thé, il reste un résidu brun-chocolat qui, lorsqu'il provient du thé vert poudré à canon, contient 453 d'azote sur 10 000 parties, et 470 lorsqu'il provient du thé noir soulong.

La principale matière azotée qui se trouve dans l'infusion de thé est une substance très-riche en azote, cristallisable, la *théine*, qu'on rencontre également dans le café (ce qui lui a fait souvent donner le nom de *cafféine*), et qui existe aussi dans le *guayana*, médicament fort recherché par les Brésiliens. M. Péligot a trouvé jusqu'à plus de p. 100 de théine, proportion beaucoup plus considérable que celle qui avait été admise jusqu'à ce jour; et, ce qui n'est pas moins curieux, il a signalé dans la théine l'existence en forte proportion d'une autre matière azotée, la *caséine*, dont le thé, dans son état ordinaire, renferme 14 à 15 p. 100.

« On voit, en resumant ces expériences, dit M. Péligot, que le thé renferme une proportion d'azote tout à fait exceptionnelle; mais il faut se rappeler que cette matière n'est pas prise dans son état naturel, et qu'elle nous arrive après avoir été, pour ainsi dire, manufacturée. On sait, en effet, qu'avant d'être livré à la consommation, le thé subit une torréfaction qui ramollit la feuille et qui permet d'en exprimer, au moyen de la pression exercée par les mains, un suc assez abondant, âcre et légèrement caustique; la feuille est ensuite enroulée et desséchée plus ou moins rapidement, selon qu'il s'agit de la fabrication du thé vert ou de celle du thé noir. Or, il est possible que ce suc soit peu ou point azoté et que sa séparation augmente par suite la quantité d'azote qui reste dans la feuille. Il déterminant cela qui se trouve dans les feuilles fraîches des arbres à thé cultivés aux portes de Paris, dans les feuilles ponicées de MM. Uels. Un trouve à 57 d'azote, par 100 de thé desséché. Peut-être la différence du climat et la culture suffit-elle pour produire ces variations. »

L'auteur a terminé son travail par quelques considérations

sur l'emploi du thé considéré comme boisson et comme aliment. « On ne peut nier, dit-il, en présence de la proportion d'azote renfermée dans cette feuille et de l'existence de la caséine, que le thé soit un véritable aliment lorsqu'il est consommé dans son ensemble, avec ou sans infusion préalable, comme le consommé, assure-t-on, quelques populations indiennes. »

Ainsi on lit dans une lettre de Victor Jacquemont : « Le thé vient à Gachemir par caravane, au travers de la Tartarie chinoise et du Thibet... On le prépare avec du lait, du beurre, du sel et un sel alcalin d'une saveur amère... A Kanawar, on le fait d'une autre façon : on fait bouillir des feuilles pendant une heure ou deux, puis on jette l'eau et on accommode les feuilles avec du beurre rancie, etc. »

Les rapides progrès de la chimie ne feront jamais oublier les travaux des pères de la science, parmi lesquels figure au premier rang notre illustre Lavoisier. On ne peut donc qu'applaudir au projet, déjà formellement annoncé depuis quelques années par M. Dumas, de rendre un digne hommage à la mémoire de ce grand homme, en publiant ses œuvres complètes. Président de l'Académie en 1845, M. Dumas a sollicité du ministre de l'Instruction publique le concours du gouvernement pour cette publication, et le ministre, dans une lettre adressée à l'Académie à ce sujet, s'est exprimé dans ces termes :

« Je viens appeler votre attention sur un projet qui se lie aux dispositions législatives adoptées en 1842 et en 1845, pour la réimpression des œuvres de deux savants géomètres. En demandant aux Chambres les crédits nécessaires pour ces deux réimpressions, j'avais pensé que la même disposition pourrait s'étendre à divers écrits éminents dans d'autres parties du vaste domaine des sciences. Ce serait le moyen de réaliser, pour les études mathématiques et physiques, dans des limites nécessairement plus étroites, ce qui a été fait depuis quelques années pour l'histoire nationale. Dans cette vue, et pour répondre à un vœu récemment exprimé dans un rapport présenté à la Chambre des députés ; je désirerais que vous voulussiez bien consulter l'Académie des Sciences sur l'intérêt qu'il y aurait à publier, aux frais de l'Etat, les œuvres de Lavoisier. Il n'y a pas dans l'histoire de la chimie, un nom plus digne d'un pareil hommage : il n'y a pas non plus de publication plus utile, si l'on songe que Lavoisier est mort en préparant une édition complète de ses œuvres, qui manque encore aujourd'hui à la science. »

Nous ne commissions pas encore la réponse de l'Académie. Nous savons seulement que M. Arago a remis à la commission nommée pour préparer cette réponse des manuscrits de Lavoisier qu'il possédait ; et nous souhaitons vivement que l'on ne tarde pas à rendre un hommage si mérité à la mémoire de cette victime d'une terrible réaction contre les abus de l'ancien régime.

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

Expériences américaines : Martin prend un associé. — Vallée d'Eden en perspective.

(Suite. — V. 1. II, p. 26, 58, 105, 139, 153, 211, 251 et 296.)

Voire Tour de Londres, monsieur, poursuivit le général, souriant dans l'intime et satisfaisante conviction de l'étendue de ses lumières : votre Tour, située dans le voisinage immédiat de vos pères, de vos promouées, de vos arcs de triomphe, de votre opéra, de votre royal Almack, est tout naturellement la résidence où peuvent s'établir les pompes et le luxe royal d'une cour étourdie et légère. En conséquence, monsieur, c'est là que se tient votre cour (1). — Êtes-vous allé en Angleterre ? demanda Martin.

— Grâce à la presse, oui, monsieur ; répondit le général ; je m'y suis rendu en lecture, pas autrement. Vous êtes ici chez un peuple studieux, monsieur ; vous trouverez parmi nous une connaissance des choses qui vous surprendra.

— Ne l'en doute nullement, répliqua Martin, lorsqu'il se vit interrompu par M. Aristide Kettle, lequel murmura à son oreille :

— Vous connaissez le général Choke ?
— Non, reprit Martin sur le même ton.
— Vous savez sans quel point de vue on le considère ici ?
— Comme l'un des hommes les plus remarquables du pays, répondit Martin à tout hasard.

— Justement ; j'étais sûr que vous auriez entendu parler de lui.
— Je crois, dit Martin, s'adressant au général, je crois être assez heureux pour avoir une lettre d'introduction auprès de vous, monsieur ; elle est de M. Bevan, du Massachusetts, & ajouta-t-il en lui présentant.

Le général la prit et la lut avec attention ; de temps en temps il s'arrêtait pour lancer un regard aux deux étrangers. Arrivé à la signature, il s'avoua, donna une poignée de main à Martin, et s'assit auprès de lui.

« Ainsi donc, vous songez à vous établir dans l'Eden ? lui dit-il.

— Sauf meilleur avis, et en me conformant à vos conseils et aux renseignements fournis par l'agent. On m'a assuré qu'il n'y a rien à faire dans les vieilles villes.

— Je puis vous présenter à l'agent, monsieur, dit le général ; je le connais, car je suis membre de la corporation des propriétaires du territoire de l'Eden. »

Cette nouvelle, des plus sérieuses pour Martin, lui donna fort à penser. Son ami du Massachusetts n'avait fait tant de fond sur les conseils du général que parce que, le croyant étranger à toutes les spéculations de terrain, il en attendait un avis désintéressé. En effet, c'était tout récemment que le général avait pris un intérêt dans la corporation de l'Eden ; et il expliqua à Martin que depuis lors il n'avait eu aucune communication avec M. Bevan.

« Nous n'avons que bien peu à hasarder, dit Martin avec anxiété ; seulement quelques guinées, et ce peu est tout notre avoir ! Dites, général, croyez-vous que cette spéculation puisse offrir quelques chances de succès à un homme de ma profession ?

— Et croyez-vous, dit le général d'un ton grave ; croyez-vous que si la spéculation n'offrait aucune chance de succès, j'eusse fait la folie d'y mettre mes dollars ?

— Je ne parle pas des vendeurs, dit Martin, mais des acquéreurs. Y a-t-il chance pour les acquéreurs ?

— Pour les acquéreurs, monsieur ! répéta le général avec quelque émotion et d'un ton péremptoire, je conçois. Vous venez d'une contrée vieille, qui a enlaidi, sans doute, la tour de Babel, les vœux d'or les ont enlaidis, de temps immémorial, elle s'agenouille. Mais cette terre-ci, monsieur, est neuve et vierge. L'homme ici ne met pas de crédit comme dans la vieille Europe. Nous n'avons pas derrière nous, pour excuse, l'exemple de siècles coulés en pratiques corrompues ; point de faux dieux chez nous, monsieur ; l'homme s'y montre dans toute sa grandeur native. Si ce n'est pas dans ce but que nous avons combattu, c'est en vain que notre sang aura coulé. Me voilà ici, moi, monsieur, ajouta le général, plantant devant lui son parapluie comme un digne représentant de sa phylaxie (et c'était un affreux parapluie) ; me voici, avec ma tête grise et mon sens moral ; et bien, irais-je, désavouant mes principes, plaquer mes capitaux dans une spéculation que je ne jugerais pas féconde en espérances et en chances de bonheur pour moi prochain, pour mes semblables ! »

Martin, qui ne pouvait s'empêcher de songer à New-York, s'efforça à grand peine d'avoir l'air convaincu.

« Que seraient ces vastes Etats, monsieur, poursuivit le général, s'ils n'étaient destinés à la régénération de l'homme ? Mais je vous pardonne ; de profits douteux doivent naître dans l'âme d'un homme qui vient de votre pays, et qui ne connaît pas le mien.

— Vous pensez donc qu'à part les fatigues que nous sommes disposés à endurer, il y a quelques chances raisonnables de ciel saisi que nous ne sommes pas extravagants dans nos prétentions, quelque espoir fondé de réussite ?

— Un espoir fondé de réussite dans Eden, monsieur ! Mais voyez l'agent, voyez-le ; voyez les cartes, les plans, monsieur, et je forme votre jugement, n'établissez votre décision que d'après ce que vous aurez vu, de vos yeux vu. La vallée d'Eden n'en est pas réduite à mendier des habitants, monsieur !

— Il est de fait que c'est un endroit fortinement agréable et éblouamment salubre, dit M. Kettle, qui continuait à se mêler à la conversation, selon son usage.

Martin sentit que, mettre en doute des témoignages de ce genre, uniquement parce qu'il éprouvait un fond de secrète défiance, serait chose tout à fait inconvenante et de mauvais goût. Il remercia donc le général, et se résolut à se rendre chez l'agent dès le lendemain.

Ce ne fut que tard dans la soirée, que nos voyageurs arrivèrent à leur destination. Ils s'établirent à l'Eden National, où les usages et la société leur rappelèrent, par plus d'un trait de ressemblance, la pension bourgeoise du major Pawkins.

« Maintenant, Mark, mon garçon, dit Martin fermant la porte de sa petite chambre, il nous faut tenir grand conseil, car c'est demain que notre sort se décide. Êtes-vous toujours résolu à fonder vos économies dans le capital commun ? Est-ce dit ?

— Si je n'avais pas été déterminé à courir tous les risques, monsieur, je ne serais pas ici.

— Combien avez-vous là-dedans ? demanda Martin, soulevant un petit sac.

— Trente-sept livres sterling et seize pences, au moins à ce que dit la Gaisse d'épargne. Pour moi, je n'en ai jamais fait le compte ; ils doivent savoir leur affaire la-bas. Bien merci ! répliqua Mark avec un mouvement de tête qui exprimait sa confiance illimitée dans la sagesse et l'arithmétique de MM. les administrateurs.

— L'argent que nous avons apporté est fort en baisse, dit Martin ; nous n'avons pas même huit livres sterling. »

Le sourire indolent de Mark, et les vagues regards qu'il promena de tous côtés, montrèrent que ce détail était tout à fait au-dessous de son attention.

De la bague, de son alliance, Mark ! poursuivit Martin, regardant avec amertume sa main dépouillée de son ancienne parure.

— Ah ! s'écria Mark Tapley ; sans pardon, monsieur.

— De sa bague, nous n'avons tiré que quarante livres sterling, argent anglais, de sorte que, cela même compris, votre part de capital se trouve encore, comme vous voyez, la plus forte. A présent, Mark, ajouta Martin, reprenant son ancien ton dégagé, celui qu'il avait naguère avec ses plus humbles compagnons, mon plan est là : j'ai tout arrangé pour que vous fussiez, non pas seulement dédommé, mais récompensé, j'espère. Je prétends amüber matriciellement votre sort, et relever votre position, votre état, vos espérances.

— Oh ! ne parlons pas de cela, je vous en prie, monsieur,

s'écria Mark. Je ne tiens pas le moins du monde à être relevé ; je suis content comme je suis, monsieur.

— Un moment, écoutez ! reprit gravement Martin, la chose est d'une haute importance pour vous, et je m'en reçois quant à moi. Je vous ai choisi pour associé, Mark, et cela, sur le pied d'une égalité parfaite. J'apporte, comme capital additionnel, ma capacité, mes talents, mon habileté dans ma profession ; et la moitié, l'intégrale moitié des profits annuels sera votre, Mark ; je vous en considère comme propriétaire des aujourd'hui. »

Pauvre Martin ! toujours bûissant en l'air, miré dans sa personnalité, se nourissant de projets chimériques, d'aveugles espérances : tant fier de la protection qu'il accordait, du magnifique cadeau qu'il faisait au compagnon de ses traverses, en lui donnant moitié du revenu douloureux d'un capital certain qui appartenait presque tout entier au généreux geyton.

« Je ne sais, reprit ce dernier d'un ton plus atristé que de coutume, mais par des causes que n'aurait pu deviner Martin, je ne sais que vous dire, monsieur, pour vous remercier. Tant il y a que je vous soutiendrai du meilleur de mon âme, monsieur, et jusqu'au bout ; et c'est là tout ce que je puis faire.

— Nous nous comprenons pleinement l'un l'autre, mon bon garçon, dit Martin, se levant avec un sentiment intime d'approbation flatteuse pour l'un et de condescendance affectueuse pour l'autre. De ce moment, nous ne sommes plus le maître et le serviteur, mais deux amis, deux associés qui s'applaudissent mutuellement de ce changement de relation. Si c'est en faveur de la vallée d'Eden que nous nous décidons, eh bien ! du jour de notre arrivée, continua Martin, qui aimait à battre le fer pendant qu'il était chaud, notre maison se fondera sous la raison CHITZLETT et TAPLEY ! »

— Oh ! pour l'amour du ciel, pas mon nom, monsieur ! s'écria Mark ; je n'entends rien aux affaires, et c'est bien assez pour moi d'être la compagnie. J'ai souvent songé, poursuivit-il à demi-voix, qui aimerais à voir comment est faite une compagnie. Je m'imaginai guère en devenant une moi-même.

« Il n'en sera que ce que vous voudrez, Mark, dit le chef de la future maison Chitzzlett et Compagnie.

— Grand merci, monsieur ; et si quelque propriétaire, quelque gros richard des environs, se met en tête de faire établir un beau jeu de quilles, bien dessiné, bien aplani, soit pour l'usage public, soit pour le sien, je me charge de cette partie de la besogne.

— Et je réponds que sur ce point vous battez tous les architectes de l'Union, reprit son associé en riant. Allons, Mark, apportez-nous une couple de verres, et buvons au succès de l'entreprise. »

Martin mettait en oubli, cette fois, ce qui, du reste, lui arriva fréquemment par la suite, l'égalité, qu'il venait de proclamer si hautement. Peut-être aussi regardait-il ce genre de service comme dévolu de droit à la compagnie. Mark n'en eût pas moins avec sa promptitude ordinaire ; et, avant de se séparer pour la nuit, les deux associés convinrent de voir l'agent le lendemain ensemble. Mais c'était l'infaillible jugement de Martin seul qui devait décider la question de l'Eden. Mark, en sa joviale humeur, ne se fit pas un mérite, même à ses propres yeux, de sa condescendance. Il savait bien, d'ailleurs, que, de l'agent ou d'autre, il en serait toujours ainsi.

Le général se trouvait à la table d'hôte le lendemain ; à l'issue du dîner, il proposa de voir l'agent sans plus de délais ; les deux Anglais ne demandaient pas mieux, et tous quatre se rendirent au bureau de la Vallée d'Eden, situé à une portée de fusil environ de l'hôtel National.

Le bureau était petit et de peu d'apparence. Mais, puisqu'on peut tirer de vastes propriétés d'un seul corne de dez, pourquoi ne marchanderait-on pas une province entière dans une gerbe ? D'ailleurs, c'était un bureau temporaire, les *Edenweas* se disposaient à bâtir un superbe édifice pour y établir leur administration ; ils en avaient même marqué le site, ce qui, en Amérique, est l'essentiel. La porte du bureau était toute grande ouverte, pour la commodité de l'agent, qui se tenait à l'entrée. Il fallait que ce fut un rude travailleur ; car, paraissant avoir toutes ses affaires à jour, il se balançait paisiblement dans une chaise-birette, tenant une de ses jambes appuyée très-haut contre le chambranle de la porte, et l'autre repliée sous lui, comme s'il conversait son pied.

C'était un homme de maigre, décoloré, la tête couverte d'un large diadème de paille, et vêtu d'un froc vert. Il ne portait point de cravate, ni la chaouire, et son col de chemise était assez élargi pour qu'à mesure qu'il parlait on lui vît quelque chose s'enfoncer et resauter dans sa gorge, à peu près comme ces petits marabouts qui dansent et rebondent pour reparaitre dès qu'on touche les notes d'un piano. Si c'était la vérité faisant un faible effort pour s'élever jusqu'à ses lèvres, nous pouvions rendre témoignage qu'elle n'y atteignait jamais.

Deux yeux gris se tenaient à l'affût au fond de la tête de l'agent ; l'un d'eux, privé de vue, demeurait immobile, et ce côté du visage semblait épier et surveiller ce que faisait l'autre. Chaque profil conservait ainsi son expression distincte, et c'était au moment où le profil en vie était le plus animé que le profil mort paraissait le plus inflexible dans sa sournoise vigilance. Passer de l'un à l'autre, c'était retourner son homme, et mettre le dedans dehors.

Chacun des longs cheveux noirs qui pendaient de sa tête tombait ainsi droit que le fil d'un plomb. En revanche, des touffes mêlées formaient l'arc aigu de ses sourcils, comme si le corbeau, dont la tête était empâtée au coin de ses yeux, avait, en sa qualité d'oiseau de proie, par effet de camouflage, touché et hérissé d'oreuse de proie, par effet de camouflage, touché et hérissé de son bec tous ces poils menaçants.

Tel était l'homme qu'ils abordèrent, et que le général salua du nom de Scadder.

« Fort bien, général, répondit-il ; et vous, comment vous en va ?

— Toujours prêt, et de feu pour le service du pays et la cause de la sympathie mutuelle... Mais vous deux étrangers venus pour affaire, monsieur Scadder.

Ce dernier donna une poignée de main aux nouveaux venus, préambule indispensable en Amérique, et recommença à se balancer.

« Je présume que je sais pour quelle affaire vous me les amenez, général.

— Eh bien, monsieur; nous voilà à vos ordres.

— Ah! général, général! vous ne savez rien garder! vous parlez trop, beaucoup trop, c'est un fait! dit Scadder. Je suis bien que vous êtes tout simplement cloquent en public; mais, dans le particulier, vous ne devriez pas aller si fort de l'avant. Non, il faut que je le dise.

— Si je comprends où vous voulez en venir, faites-moi galoper avec un rail entre les jambes, repartit le général, après un moment de réflexion.

— Bah! comme si vous ne saviez pas aussi bien que moi que nous avions résolu de ne plus vendre un seul lot de l'Eden aux amateurs, et de réserver ce qui en reste aux privilégiés, aux favoris de la nature!

— Mais, justement! s'écria le général avec chaleur, les voilà ces privilégiés! ce sont ceux que je veux amener.

— Si ce sont eux, repartit l'agent d'un ton de reproche et de doute, cela suffit. Mais vous ne devriez pas jouer au liti avec moi, voyez-vous, général!

Celui-ci murmura dans l'oreille de Martin que Scadder était la plus humble créature du monde, et qu'il ne voudrait pas, non, pas pour dix mille dollars, l'offenser de propos délibéré.

« Je remplis mon devoir, si, dans le but de servir mes semblables, je fais monter les affaires, dit Scadder à voix basse, l'œil fixé sur la route, et se balança toujours. Ils font la moue quand je leur reproche de donner l'Eden à trop bon compte! Si la nature humaine est ainsi faite, eh bien! à la bonne heure!

— Monsieur Scadder, dit le général, reprenant son ton oratoire; monsieur! voici ma main, vous mon cœur! Je vous estime, monsieur, et je vous demande pardon. Ces messieurs sont de mes amis, sans cela je ne les eusse pas conduits ici, sachant bien, monsieur, que les lots sont cotés en ce moment fort au-dessous de leur valeur. Mais ce sont des amis, monsieur, des amis particuliers, je vous le répète.

M. Scadder fut tellement satisfait de cette explication, qu'il se leva pour serrer plus cordialement la main du général et inviter ses amis particulières à le suivre dans le bureau. Quant au général, il déclara, avec sa bienveillance habituelle, que, faisant partie de la corporation, il ne convenait pas à sa délicatesse d'être mêlé en rien dans les transactions de vente et d'achat. En conséquence, s'appropriant la chaise-bureau, il se mit à considérer la perspective, comme le bon Samuraitain attendant son voyageur.

« Bon Dieu! » s'écria Martin, dès que ses yeux tombèrent sur le plan gigantesque qui occupait tout un côté du bureau, car, à part cette carte, la pièce ne contenait que quelques échantillons de botanique et de géologie, un ou deux vieux registres, un grossier pupitre et un mauvais tabouret; « Dieu du ciel! que vois-je là?

— C'est Eden! dit Scadder, occupé à se curer les dents avec une sorte de petite baignonnette qu'il faisait sortir du manche de son canif en touchant un ressort.

— Eh mais! je ne te donnais pas que ce fut une ville!

— Vous ne vous en doutez pas?... C'en est une, pourtant! « Et ville florissante encore! cité architecturale! Il y avait banque, églises, cathédrales, places, marchés, manufactures, hôtels, magasins, maisons, quais; une bourse, un théâtre, des édifices publics de tout genre, et jusqu'à bureau de l'Arguille, journal quotidien de l'Eden! le tout sur papier et fidèlement enregistré dans le plan affiché sur le mur.



Chasses d'hiver.

LA CHASSE AUX CANARDS.

C'est le véritable moment de se mettre en route, les canards arrivent. Alors, mettez vos longues bottes, et disposez-vous à barboter comme eux. Cette chasse n'est pas toujours fort agréable, surtout lorsque, croyant marcher sur un terrain solide, on s'enfonçait dans la vase jusqu'au cou. Il est quelquefois très-difficile de sortir de la vase aide; les canards qui valaient autrefois du malheureux chasseur, attendant son heure dernière, n'ont pas un chant aussi harmonieux pour lui inspirer des pensées couleur de rose. Mais c'est l'exception. Dans l'état normal, un chasseur aux canards se mouille, se croûte; et à la pluie dans l'eau, la pluie sur la tête, ce qui établit l'équilibre; mais aussi, quel plaisir au retour! Un bon feu et une soupe aux choux largement saupoudrée de fromage; un litige blanc et un gigot rôti; des pantoufles chaudes et la vaste robe de chambre omelette; quelques bouteilles d'excellent vin et le visage riant de santé; voilà des jouissances inconnues à ceux qui, toujours nuds du confortable, n'éprouvent jamais aucune privation.

Quelle étonnante reproduction que celle des canards! On en voit partout, on en parle partout, on en parle partout. Lisez le récit de tous les voyageurs, ils ont trouvé des canards sous toutes les latitudes. En été, les canards habitent les lacs et les marais du Nord. Et, ils multiplient à l'infini, puisqu'on se promenant dans ces pays, lorsqu'on veut manger une omelette, on trouve des œufs à chaque pas; on n'a qu'à se baisser pour en prendre (1). Et puis l'hiver arrive; tout ce peuple ailé se met en route pour chercher des climats tempérés; il fend l'air derrière un chef de file qui guide la troupe pendant un temps déterminé, toujours égal pour chacun.

Ainsi dans leur saison les canes du Lapland Partent, formant dans l'air un triangle volant; Chaque oiseau tour à tour à la pointe se place, Tu autre le relève aussitôt qu'il se lasse. Chacun du premier rang se transporte au premier, Chacun du premier rang se replace au dernier. Ils abondent: les bois, les monts et les rivages Retentissent du vol de ces vivants nuages. Que l'instinct, le besoin, aides d'un vent heureux, Pouvissent vers des climats qu'il n'était pas né.

(DELILLE.)

Il y a bien des manières de faire la chasse aux canards; avec des filets, des hameçons; à l'affût, avec un long fusil; en bateau, avec la vache artificielle, avec un chandron rempli de charbons ardents, qui ressemble au soleil levant comme un soleil d'opéra; avec un petit chien couvert de la peau d'un renard, qui les attire près du rivage comme la chumette attire les petits oiseaux, etc. Dans cette saison, les rives de la Somme et de beaucoup d'autres rivières sont nuit et jour couvertes de chasseurs aux canards. La nuit, de vingt pas en vingt pas, elles sont gardées par un homme qui, bravant le froid et la pluie, reste là, toujours attendant l'arrivée de ces voyageurs japonais; et voilà pourquoi nous mangeons de si bons pâtés d'Amiens. C'est dommage que la croûte en soit si mauvaise.

(1) Voici ce que dit Regnard, dans son Voyage en Japon: « Je ne crois pas qu'il y ait de pays du monde plus abondant en canards, sarcelles, alongons, cygnes, oies sauvages, que celui-ci. La rivière en est partout si couverte qu'on peut facilement les tuer à coups de bâton. Je ne sais pas de quel nous eussions vécu pendant tout notre voyage, sans ces animaux qui faisaient notre nourriture ordinaire. Nous en tuions quelques-uns trente ou quarante dans un jour, sans nous arrêter un moment, et nous ne faisons cette chasse qu'en chemin faisant. Tous ces animaux sont passagers, et quittent ces pays pendant l'hiver pour en aller chercher de moins froids, ou ils peuvent trouver quelques ruisseaux qui ne soient point gelés; mais ils reviennent un au mois de mai faire leurs œufs en telle abondance que les déserts en sont couverts. »

En Angleterre, dans le Lincolnshire, on chasse le canard d'une manière qui tendrait à détruire l'espèce, si l'espèce pouvait être détruite. Pres d'un marais fréquenté par ces oiseaux, on creuse un large fosse tournant, et qui va toujours se rétrécissant. Ce fosse, converti d'un treillage et d'un filet, est d'abord fort large, et finit par n'avoir plus qu'un demi-mètre. Des hommes, des chiens, postés sur les extrémités du marais, poussent peu à peu les canards vers le fosse, ou regne le plus grand silence. Des canards privés sont là qui attirent les autres. Lorsque toute la bande est engagée dans la fosse, rivières, un bon chien pour en couvrir l'entrée, et le tout est fait. Alors le massacre commence, et des voitures emportent au marché le produit de cette boucherie.

Il existe une autre manière de prendre les canards, et c'est principalement celle-là que je vais vous décrire. Avec plusieurs citrouilles, videz-les, faites-les de sorte à y introduire votre tête, percez-les de deux petits trous pour vos yeux, et laissez-les flotter sur l'eau. Les canards s'habituent bientôt à voir ces objets tout d'eux, près d'eux et au milieu d'eux. Ensemble, pendant la nuit, vous et vos amis, mettez-vous dans l'eau jusqu'au cou, mettez sur votre tête ce rasque pittoresque, et flottez tout doucement sur l'eau. Au point du jour, les canards vont et viennent pour chercher à manger; ils s'approcheront de vous ou vous iriez près d'eux, sans qu'ils se doutent que cette citrouille est habitée. En passant la main sous l'eau, vous en saisissez un par les pattes... Si je voulais rire, je vous dirais qu'en passant la main sous leur ventre vous lâchez ceux qui sont les plus gras; mais la chose est trop sérieuse pour que je me permette une mauvaise plaisanterie. Le canard saisi, vous l'accrochez à un ressort en fer placé à votre ceinture, qui l'éloignera sur-le-champ et l'empêchera de remuer. Ses camarades ne s'apercevront de rien; ils croiront qu'il a plongé. Vous procéderez ainsi tant qu'il restera des canards, ou tant qu'ils ne se donneront pas du chemin puis par leurs amis pour aller faire un tour de brèche ou de casserole.

Il me semble vous voir lever les épaules de pitié. Vous avez souvent entendu citer cette chasse comme inhumaine, et même contre la règle du mot chasseur, vous n'avez rien cru. Eh bien! je vous parle très-sérieusement; dans ma bibliothèque érycétique j'ai vingt ouvrages où l'on en trouve la description. J'ai des gravures faites par Philippe Galie, d'après Stradan, où tous les chasseurs sont représentés une citrouille sur la tête, prêtant des canards par douzaine. Lisez ce que dit le père du Haldé: « La manière dont on prend les canards mérité d'être rapportée; ils se mettent la tête dans de grosses citrouilles sèches, on il y a quelques trous pour voir et pour respirer, puis ils marchent nus dans l'eau, on bien ils nagent sans rien faire paraître au dehors que la tête couverte de la citrouille. Les canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes autour desquelles ils se jouent, s'en approchent sans crainte, et le chasseur, les tirant par les pieds dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le cou et les attache à sa ceinture; il ne quitte point cet exercice qu'il n'en ait pris un grand nombre (1). »

Le père du Haldé est un écrivain sérieux dont les ouvrages ont toujours joui d'une haute estime; ils sont sans cesse pillés par tous ceux qui écrivent sur l'Amérique, sur l'Inde ou sur la Chine. C'est une mine inépuisable pour ceux qui voyagent sans sortir de leur cabinet.

Vous allez me répondre peut-être: « Mais les canards arrivent en décembre, il fait bien froid; comment est-il possible de se mettre toute une nuit dans l'eau jusqu'au cou? » Cela ne me regarde pas, je vous donne la recette, libre à vous de ne point vous en servir. Comme à vous, il me paraissait à peu près impossible qu'un homme pût prendre un tel bain de sept ou huit heures; aujourd'hui, et je suis sûr de dire la raison, je crois que nous pouvons tout ce que nous voulons.

Un de mes amis et moi nous chassions sur l'étang de Sacra, près de Bievres; il gela fort, et dans notre bateau nous étions trans de froid. Cachés dans une touffe de grands roseaux, nous attendions les canards que d'autres chasseurs poursuivaient des extrémités vers le centre. Tout à coup nous entendâmes une voix humaine qui sort d'une masse de joncs, à dix pas de nous.

« Oh! prenez garde à moi, ne tirez pas de mon côté; il y a quelqu'un ici; je ne suis pas un canard.

- Et qui diable parle ainsi?
- Un confreire qui s'est mis à l'affût comme vous.
- Je ne vous point de bateau.
- Je crois bien; je n'en ai jamais. Voyez-vous, un bateau ne sert qu'à effrayer les canards.
- Vous êtes donc dans l'eau?
- Eh!... sans doute... jusqu'au cou. Si vous vouliez faire comme moi, nous serions sûrs de tirer.
- Merci.
- Vous avez gâté mon affût; ces canards vous verront, et je ne tirez pas.
- Il a raison me dit l'ami G.; si nous nous fussions dans l'eau, nos écharpes de succès seraient plus doubles. Qu'en dites-vous, professeur?
- J'aime mieux le croire que d'y aller voir.

A force de regarder, nous aperçûmes une tête d'homme couverte de roseaux, et ressemblant à celle d'un homme soufflé, comme on en voyait jadis à l'Opéra, et comme il en existe encore dans le jardin des Tuileries, à la grille du Pont-Neuf, où le pont ne boune pas, car il n'y a point de pont. Si son fusil, qu'il portait horizontalement sur l'eau, avait été surmonté d'une fourche, il aurait ressemblé trait pour trait à ce brave Neptune lorsqu'il paraissait à cheval sur une vague pour dire son fameux *quos ego*.

(1) Description de l'empire de la Chine, par le père J.-B. du Haldé, Paris, 1758; in-folio. Tome II, p. 158, col. 2.



(La suite à un prochain numéro.)

« Taisez-vous, nous dit le Fleuve enfoncé dans l'étang; les canards arrivent. »
 Ils viennent droit à nous, mais apercevant notre bateau, ils firent volte-face; nous six coups de fusil, partis à la fois de fort loin, n'eurent point de résultat.
 « Je vous le disais bien, dit le Fleuve sortant de l'étang, convert d'une boue qui se gelaït sur sa peau, je vous le dis-

sais bien, les bateaux sont toujours vus par les canards; c'est trop grand, on ne peut pas les cacher. Si les canards volaient à fleur d'eau, passe encore; mais ils s'élèvent, d'en haut leurs yeux plongent sur vous, et sauve qui peut.
 — Soit, mais vous avez beau dire, vous trouverez peu d'imitateurs.
 — Tant vis on tant mieux, je n'aime pas la concurrence.

— Pas mauvaise; mais si vous ne m'aviez pas dérangé ce matin, j'aurais quatre ou cinq canards de plus. Avec votre maudit bateau, vous m'avez fait grand tort; c'est comme si vous m'aviez pris quatre ou cinq canards dans ma poche.
 — Allons! allons! vous ne devez pas vous plaindre; car à vous seul vous avez tué plus que tous les autres chasseurs ensemble.
 — Pardi! je crois bien; vous allez en bateau. Et pourquoi ne venez-vous pas en fiacre?
 — Mais vous avouerez, mon cher, que peu d'hommes sont assez forts pour faire ce métier-là.
 — Parce qu'ils ont peur, et voilà tout. Essayez, et vous ne vous en porterez que mieux. Tenez, dans ce moment, j'ai un appât de loup. Allons, la fille, apportez-moi du pain, un gigot, du fromage, du vin, et du bon.
 — Ce qui m'étonne, c'est qu'après cette immersion de sept heures, vous avez encore la voix claire.
 — Et voilà le mal; car, entre nous, j'espérais gagner un bon rhume.
 — A propos, vous me l'aviez déjà dit. Je serais curieux de savoir pourquoi vous désirez si fort un rhume. Bien des gens ne sont pas de votre avis, car lorsqu'ils en ont un, ils ne demandent qu'à s'en débarrasser.
 — Parce que cela les gêne; mais moi, c'est tout le contraire; j'ai besoin d'un rhume dans ce moment, et je ne puis pas me le donner.
 — Je ne comprends pas.
 — Voici la chose: Je suis chantre de la cathédrale de Versailles; je chante les dessus, et c'est mal payé. A peine si je gagne pour acheter mon plomb et ma poudre. Heureusement que je tue assez de canards pour vivre. La basse-taille vient de mourir; j'ai demandé sa place, qui vaut trois fois plus que la mienne; mais le curé, mais l'évêque disent que j'ai la voix trop claire.
 — J'y suis. Vous voulez vous enlumer pour perdre votre voix de ténor.
 — C'est cela. Ils disent que j'ai ni ténor, et ils ne veulent pas de voix de ténor. Il leur faut des voix de bouff qui font trembler les vitres. Soyez tranquille, si j'ai le bonheur que la gelée augmente, je finirai bien par m'enrhumer, et mon ténor s'en ira.
 — Vous pourrez bien partir avec lui.
 — Ah bah! c'est bon pour les élégants de Paris; ils ont peur de l'eau comme des chats. En attendant que le rhume vienne, j'ai toujours trouvé une fameuse recette pour tuer les canards.
 — C'est vrai.
 — On dit que vous faites des livres sur la chasse.
 — Oui, par-ci, par-là, quelques-uns.
 — Eh bien! dans le premier que vous publierez, vous pourrez donner ma méthode.
 — Peu de gens chercheront à vous imiter.
 — C'est égal, je serais bien aise de me voir imprimé tout vil.
 — Votre nom?
 — Jacques Rinart, rue Satory, à Versailles.
 — Un de ces jours vous figurerez dans l'Illustration.

ELZAR BLAZE.

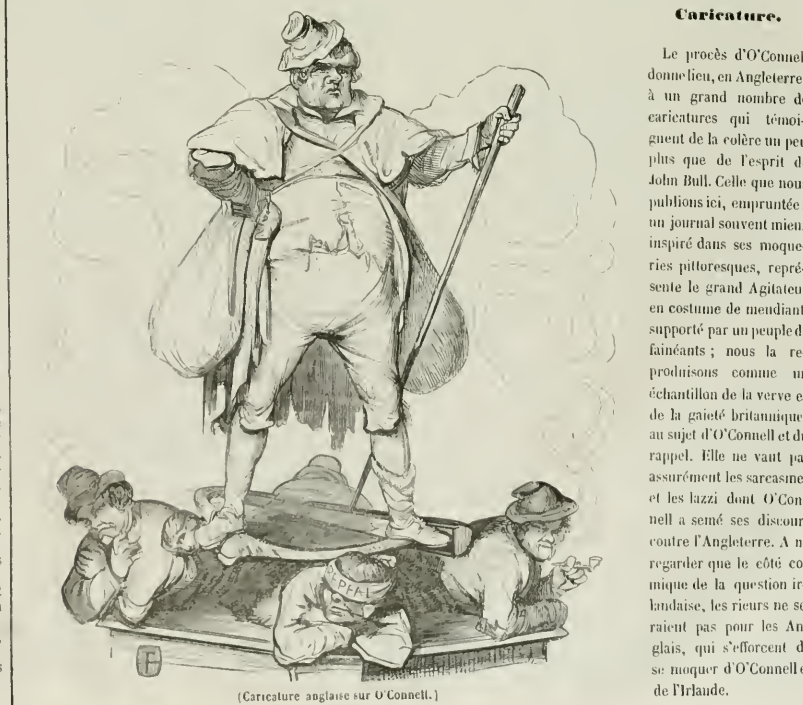


(Chasses d'hiver. — La Chasse aux Canards.)

Ah ça! je vais me placer ailleurs, là-bas, au bout; faites-moi le plaisir de m'y laisser tranquille.
 — Comment! vous allez prendre encore un bain?
 — Ceux-ci ne coûtent pas cher.
 — Qui sait? on peut gagner une fluxion de poitrine.
 — C'est le pis-aller.
 — En tout cas, vous êtes certain d'attraper un bon rhume.
 — C'est ce que je cherche.
 — Avec un peu de bonheur vous réussirez.
 — Ce n'est pas sûr.
 — Ah ça! dites-nous donc pourquoi vous avez tant d'envie de gagner un rhume?
 — Je n'ai pas le temps, je ne veux pas perdre ma journée. Ce soir je vous conterai cela, quand la chasse sera finie. Voilà ces messieurs qui vont poursuivre les canards à l'autre bout; je vais me poster, et vous entendrez parler de moi.
 — Et votre chien?
 — Je n'en ai pas; un chien ne vaut pas mieux qu'un bateau.

— De Versailles. Il chante à la cathédrale. Par le canal des curés il a obtenu la permission de chasser ici.
 Pendant que nous chahongions de linge et d'habits auprès d'un bon feu, nous vîmes arriver notre Fleuve. Il était proprement vêtu, gai, frais et dispos; il portait un carmin plein de canards, et sur ses épaules on en voyait encore une demi-douzaine qui n'avaient pas trouvé place dans le sac de cuir.
 « Eh bien! lui dis-je, il paraît que la journée est bonne? »

Et si vous blessez un canard?
 — Est-ce que je ne sais pas nager!
 — A la bonne heure.
 Et notre homme se mit à courir sur la rive; sa peau, couverte d'une couche de glace, devint luisante comme un miroir; on l'aurait pris pour un de ces Cynocephales qui vainquirent l'armée de Gengiskan. Ceci, pour beaucoup de gens, demande une explication. Les Tartares, conduits par Gengiskan, arrivèrent sur les bords d'un fleuve habité par les Cynocephales; quoiqu'il fit très-froid, ceux-ci se jetèrent tous dans l'eau. Bientôt ils en sortirent pour se rouler dans le sable; ils répétèrent cette manœuvre, et à chaque fois ils se formaient sur leur corps une croûte de glace et de terre qui bientôt acquit la consistance du roc. Alors les Cynocephales formèrent leurs rangs et se précipitèrent sur les Tartares, qui leur lançaient des milliers de flèches; mais rien ne pouvait traverser le bouclier qu'ils venaient de se faire. Les Cynocephales mordirent les Tartares et les mangèrent. De là vient le proverbe encore en usage en Tartarie: « Mon père a été pâlé mangé par les chiens. » Les anciens livres parlent des Cynocephales, monstres avec tête ou queue de chien. Plin., Elén., Art-tule, saint Augustin, racontent sur ces gens-là des choses merveilleuses que je ne répéterai point ici, car vous ne les croiriez pas. Notre siècle est essentiellement sceptique; pour croire, il veut voir, et quand il a vu, quelquefois il doute encore.
 La chasse continua sans épisode remarquable, et le soir, nous rentrâmes chez la garde avec quelques bécaasses, deux jandelles et un canard.
 « Connaissez-vous cet original qui chasse tout nu dans l'eau? dis-je au brave German, garde breveté de l'étang.
 — Ah! ah! vous l'avez rencontré dans les joncs? Ce n'est pas facile, je vous assure; il se cache comme un plongeur blessé.
 — Si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais pas croire que, par la gelée, un homme fit de pareils tours de force.
 — C'est vrai. Quand je serais sûr de tuer tous les canards du monde, je ne voudrais pas imiter ce camarade-là.
 — De quel pays est-il?



(Caricature anglaise sur O'Connell.)

Caricature.
 Le procès d'O'Connell donne lieu, en Angleterre, à un grand nombre de caricatures qui témoignent de la colère un peu plus que de l'esprit de John Bull. Celle que nous publions ici, empruntée à un journal souvent mieux inspiré dans ses moqueries pittoresques, représente le grand Agitateur en costume de mendiant, supporté par un peuple de faînéants; nous la reproduisons comme un échantillon de la verve et de la gaieté britanniques au sujet d'O'Connell et du rappel. Elle ne vaut pas assurément les sarcasmes et les lazzi dont O'Connell a semé ses discours contre l'Angleterre. A ne regarder que le côté comique de la question irlandaise, les rieurs ne seraient pas pour les Anglais, qui s'efforcent de se moquer d'O'Connell et de l'Irlande.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.



PARIS, depuis les siècles, est le cœur de la centralité française, le lieu où ses richesses se réunissent. Cette situation, toujours développée, s'est agrandie à pas de géant à deux époques récentes, inégalables, le Consulat et l'Empire. Paris est le foyer où toutes les idées, toutes les inventions, toutes les vœux qui mènent une époque viennent rayonner et s'éclaircir. La splendeur sociale y relève naturellement la splendeur industrielle. Les changements de régime n'ont jamais pu étouffer ce développement; il s'est au contraire fortifié. Ainsi, toutes les industries nées et développées à Paris ne sont éclipées que par leur propre perfectionnement. Cette activité des affaires est née des progrès de la société, que le progrès et la division de l'aisance, l'ardeur nationale ont sans cesse étendus. Paris ne convient pas seulement à moi ou à quelques industries, mais à toutes celles qui donnent le bien-être. Aussi une aide judiciaire, bien méritée, est à présent une base plus solide pour les affaires que l'ancienneté et la fortune. La société se modifie si vite aujourd'hui, qu'il faut la suivre et l'adhérer à tous les instants, pressentir ses besoins, ses caprices même, pour se créer une belle destinée commerciale. — C'est là ce que les riches magasins de la Ville de Paris trouvent en ce moment à tout le monde et avec tant d'ordre. A cette grande foule représentant nos familles opulentes, ou laborieuses et aisées, cette belle, cette magnifique entreprise de la Ville de Paris vient offrir, à chaque saison, tout ce qui peut flatter ses yeux, ses goûts les plus délicats, et cette disposition au sensualisme éclairé, que l'on désigne aujourd'hui par le mot nouveau, écossais, peut-être, — le confort. L'abaissement considérable des prix n'a pas laissé subsister que l'apparence de cet egoïsme, puisque, par suite de ces prix modestes, toutes les conditions de la société peuvent acheter, se vêtir avec une facilité, un soin que les classes aisées d'autrefois ne connaissaient même pas. Ce n'est donc pas une seule situation sociale que ces vastes

déhouvés de l'industrie entendent servir, mais essentiellement toutes nos femmes maisons, tout ce qui vit de travail, d'ordre et d'économie; tout ce qui, par les pensées et les habitudes, appartient à notre époque et en fait l'honneur.

La Ville de Paris s'est donc établie sur cette idée — d'être le magasin de tout le monde, de toutes les familles; elle est venue diminuer toutes les difficultés de la vente par la modération des prix. Son secret pour obtenir ces prix-là a été de vendre les meilleurs objets avec le bénéfice le plus minime. Alors elle a vendu tous les jours comme vingt et trente fois plus facilement qu'elle vendrait. La renommée publiant ce résultat, l'affluence s'est aussitôt augmentée; tous les quartiers s'y sont mêlés. Plus on a acheté, plus ce magnifique établissement, alimenté par les grandes fabrications du pays, a pu justifier ces succès et multiplier sa prodigieuse vente. C'est avec quelques comptoirs de cette puissance que Bonaparte eût vaincu sur le continent toute l'industrie anglaise des tissus. Son esprit si supérieur, ou, à ce sujet, de belles idées; mais les éléments n'étaient pas prêts, et le zèle de Richard Lenoir et d'Oliver Camps ne pouvait pas suffire; — d'ailleurs il fallait encore tous les jours reprendre les armes pour défendre le régime que la Révolution nous avait donné, — la constitution de la nouvelle propriété de la France, la source originelle de la prospérité actuelle du pays.

Ainsi, le suffrage public considérable donné à cette entreprise la mieux conçue lui a créé soudain des moyens nouveaux et de plus son succès par la seule force des choses, de leur nouveauté. — En arrivant aujourd'hui, un établissement comme la Ville de Paris n'est plus facilement assés, car tous les éléments existent, car les vœux commerciaux qui peuvent s'en appuyer sont comprises tout de suite.

LIBRAIRIE DUBOCHET et C^o,
rue de Seine, 55.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE.
Précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Sainte-Beuve, avec 800 dessins de Tony Johannot. 4 volumes grand in-8 Jésus velin. 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PASTEUR, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 4 vol. in-18 sur jessés. 5 fr. 50

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le versant italien des Alpes; par R. TOPFER; 100 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 Jésus de 500 pages. Prix, broché, 16 fr.

INSTITUTION anglaise et étrangère (British and Foreign Institute), Hanover-square, London.

S. A. R. le prince Albert, patron de cette institution, honora de sa présence la soirée d'ouverture qui aura lieu vendredi, 25 février, le lendemain de l'ouverture du Parlement. Le noble duc de Devon présidera l'assemblée, et parmi les assistants se trouveront les ambassadeurs étrangers et beaucoup d'autres personnalités de marque.

Comme cette institution aiment dans son sein les personnes de distinction de tous les pays étrangers aussi bien que de la Grande-Bretagne, on ne doute pas qu'elle ne soit jugée digne de l'attention des nombreux visiteurs qui, de France et des autres parties du continent d'Europe, viennent en Angleterre.

London, 22 janvier 1844.

JAMES S. BECKINGHAM,
President-Directeur.

EDDELSON et WILLIAMS, seuls fabricants des Épingles perfectionnées à têtes solides et pointes allongées; brevet de D.-F. Taylor, par autorisation de S. M. la reine Victoria.

Ces épingles, d'une forme parfaite, sont fabriquées tout d'une pièce, la tête faisant corps avec la tige et solide à toute épreuve.

Les aiguilles de leur fabrication sont aussi d'une trempe et d'un poli qui surpassent tout ce qu'on a fait jusqu'ici en ce genre. Assortiment complet pour exportation. S'adresser à EDDELSON et CO^o, Crown-Court, Chopside, London. Fabrici Light-Pool-Mills, Gloucestershire.

LIBRAIRIE PAULIN,
rue de Seine, 55.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle par P. GAYET; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, Jésus, à 5 fr. 50 c.

LE MONUMENT DE MOLIERE; par madame M^o LOUISE COLET, poète couronné par l'Académie Française; lu au Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière; précédé de l'histoire du Monument, par M. AME-MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs; avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame VICKER de SASSURE; précédé d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KAMETZ, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complété de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux commerciaux, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du *Million de Paris*, avec 40 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1845; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789; par M. A.-C. THIBAUDEAU. — 2 gros volumes in-8. 15 fr.

AVIS à MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à London, établi depuis cent ans. Français Clewau, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres nouvelles. Le service des diners, qui dure depuis dix heures jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Dejeuner à la fourchette, 4 shill. 7 den. Logement, 10 shill. à deux par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

NOUVEAU SYSTÈME DE TIMBRE pour Sémurie de portes d'appartement et de magasins. PELLETIER, mécanicien breveté, rue Royale-Saint-Martin, 47, à Paris.



Ce nouveau système a pour résultat avantageux de ne pas faire un bruit aussi désagréable qu'une serrure, mais de rendre son plus fort et plus harmonieux. La modification du prix de ce nouveau timbre en fera un objet indispensable pour tout le monde. Il y a des timbres depuis 75 jusqu'à 125 millim., polis et non polis. — TIMBRES de plus grandes dimensions pour portes cochères ou pour appartements, dont on s'est entendu des étages les plus élevés.

SEPT SALONS ÉPILOTOIRES.

GALERIE VIENNOISE, 70, EN ENTRANT PAR LA RUE VIENNOISE, LE PREMIER GRAND ESCALIER à GAUCHE.

POUDRE JEANNET. — Nous rappelons à nos lecteurs la Poudre Jeannet pour rendre les cheveux, moustaches et favoris en toutes nuances. Les salons de madame JEANNET existent depuis quinze ans dans le même local; depuis ce temps, elle n'a vu qu'augmenter sa clientèle.

On teint et on épile. Cette dernière opération est aujourd'hui d'un usage général, surtout depuis qu'il a été reconnu que le cheveu blanc était contagieux et se propageait. Il y a plusieurs salons avec des entrees particulières et disposés pour qu'on ne puisse ni être vu ni se rencontrer.

Boite de poudre, 5 fr., et double boîte 5 fr.

RUE TABARNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des précédents Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1780.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs, concernant à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de s'adresser au M. BOYER, si tant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins

AIGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL et GUTCH, 50 King-William-Street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adelaide, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

W. Walkers & Co. Leeds



AIGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale, Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur trépan et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ coloré une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hameçons perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

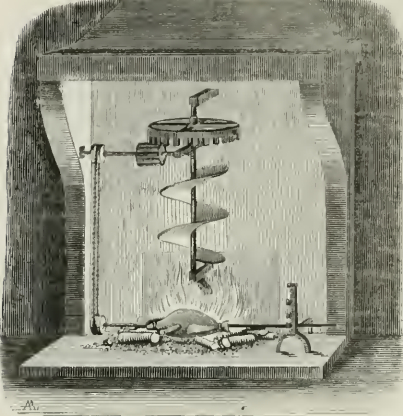
Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} février doivent être renouvelés pour éviter l'inter-ruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N^o 33.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIER NUMÉRO.

I. Tous nos lecteurs connaissent le moyen d'obtenir un mouvement de rotation continu au moyen de l'air chaud par un poêle. Ils savent que si, après avoir coupé dans une carte un cercle de la largeur de cette carte, on découpe ce cercle suivant une spirale qui fasse trois ou quatre révolutions, en réservant un petit espace intact autour du centre, il suffira d'apporter ce centre sur une pointe verticale, au-dessus du tuyau d'un poêle, pour que l'espèce de surface hélicoïdale obtenue par le déroulement de la carte se mette à tourner sur elle-même avec une vitesse qui dépendra de l'excès de la température du tuyau sur celle de la chambre.

Ce petit jeu mécanique est fondé sur la propriété dont jouit une colonne d'air chaud de s'élever au milieu d'une masse d'air plus froid. Le courant qui en résulte tend à faire monter la carte déroulée; mais, en regard à l'inclinaison de la surface de cette carte, l'impulsion qu'elle reçoit agissant obliquement et n'étant pas assez forte pour soulever la carte entière, ne peut que la faire tourner autour de son point de suspension.



Cela posé, l'intelligence de notre figure n'offrira aucune difficulté. Il suffit d'y jeter les yeux pour reconnaître que le courant d'air chaud de la cheminée agissant sur une surface hélicoïdale analogue à celle dont nous parlons tout à l'heure, doit produire le même effet. Ainsi l'appareil produira un mouvement de rotation autour de l'axe vertical en fer, qui est scellé au milieu de la cheminée, et qui est mobile sur les deux pointes placées à ses extrémités. Quant à la transmission du mouvement à la broche, elle s'opère très-simplement par l'intermédiaire d'une grande roue agissant sur un pignon et d'une chaîne sans fin verticale, semblable à celle que l'on voit dans les tourne-broches ordinaires.

Cette espèce de tourne-broche est employée en quelques points du territoire. Elle fonctionne parfaitement quand elle est convenablement établie, et elle mériterait d'être plus connue. Il est à remarquer qu'elle satisfait pleinement aux exigences culinaires, en ce que la vitesse de rotation est d'autant plus considérable que le feu est plus actif.

On a construit, d'après les mêmes idées, des lampes assez singulières. Le verre qui sert de cheminée étant surmonté d'un appareil hélicoïdal du genre de celui qui représente notre figure, a suffi d'allumer la lampe pour que le mouvement de rotation ait lieu. Or, les transformations de mouvement, faciles à concevoir, servent à tirer parti de cette faible force de rotation et à la faire agir, soit sur de petites pompes qui montent l'eau à la partie supérieure de la lampe, soit sur un mécanisme d'horlogerie sans ressort ni poids; de sorte que c'est le mouvement de la lampe qui fait marcher les aiguilles sur le cadran.

Les transformations de mouvement dont il vient d'être question se retrouvent à chaque instant dans les machines les plus importantes et les plus utiles. Ainsi, l'air chaud en montant suit une direction rectiligne, et, au moyen de la surface hélicoïdale, ce courant ascendant imprime la rotation aux engrenages de notre tourne-broche. La rotation qui a lieu d'abord autour d'un axe vertical, se transforme finalement en une autre autour d'un axe horizontal.

Remarquons en outre l'analogie frappante, ou plutôt la similitude parfaite qui il y a entre l'appareil propulseur hélicoïdal qui parait avoir ni grand avenir dans la navigation à vapeur et l'axe de notre petite machine. La seule différence consiste en ce que l'un reçoit l'impulsion d'un moteur étranger dans un liquide immobile, d'où résulte son mouvement de progression dans ce liquide, tandis que l'autre reçoit l'impulsion d'un courant de fluide aérien, et que ne pouvant acquiescer un mouvement de progression, il transmet sa rotation à d'autres parties de la même machine. Ainsi, un des progrès les plus remarquables de la navigation à la vapeur se trouvait implicitement dans notre tourne-broche sans ressort ni contre-poids! Que de grandes choses dans les plus petites!

II. Disons d'abord en quoi consiste le jeu de *passé-dix*. On jette trois des sur une table, et un joueur partie contre l'adversaire que la donne des points amènes excédera 10. Il y a 216 combinaisons possibles. Or, les points sont disposés sur les des ordinaires de manière que la somme des points sur deux faces opposées soit constamment *sept*. Les faces opposées se trouvent pour les autres. La somme des points qui se trouvent sur les faces opposées des trois des fait donc constamment 21. Donc chaque combinaison qui fait gagner le joueur parait pour *passé-dix*, en comprend une autre qui le fait perdre, savoir celle qu'on obtiendrait en retournant les trois des, on en faisait la lecture sur les faces inférieures au lieu de la faire sur les faces supé-

rieures. Donc, les chances des joueurs sont égales lorsqu'ils parient, l'un pour, l'autre contre *passé-dix* en un coup.

Cela posé, d'après l'énoncé de notre problème, les probabilités de Paul sont évidemment

1/4, 1/8, 1/12, 1/18, 1/24

pour gagner 4, 2, 4, 8, 16 fr., etc.,

selon que Pierre passera dix au premier, au second, au troisième coup, etc. La valeur de son espérance mathématique de gain est égale à la somme de tous les gains aléatoires multipliés respectivement par les probabilités correspondantes. Or, chacun de ces produits partiels est égal à un demi-franc. Ainsi, Paul devrait, pour que le jeu fût égal, déposer un enjeu de 50 francs, si l'on convient de s'arrêter au centième coup; 500 francs pour mille coups, etc.

Il semble donc qu'il doit déposer pour enjeu une somme infinie, quand on convient que le jeu se prolongera jusqu'à ce que Pierre ait passé dix, si loin qu'il faille aller pour cela. Et cependant, ajoute-t-on, quel est l'homme sensé qui voudrait risquer à ce jeu, non pas une somme infinie dont personne ne dispose, mais une somme tant soit peu forte relativement à sa fortune?

Tel est le paradoxe curieux qui est le thème dans l'histoire de la science sous le nom de *problème de Pétersbourg*.

Pour lever ce paradoxe, ce que nous connaissons de plus satisfaisant est la remarque très-simple faite par M. Poisson, que Pierre ne peut pas payer plus qu'il n'a, et que possédant-il 50 millions, il ne pourrait véritablement s'engager à prolonger le jeu au-delà du 26^e coup, puisqu'un 27^e coup sa dette envers Paul, en cas de perte, serait le nombre de francs représenté par le produit de 25 facteurs égaux à 2, ou par 67, 108, 363 francs, somme supérieure à sa fortune. Révêtement, Paul connaissant la fortune de Pierre, ne s'engagera pas après plus de 26 coups, et ne risquera que 15 francs. En supposant qu'on ne limite pas le nombre des coups, comme il ne peut recevoir de Pierre, quoi qu'il arrive, plus de 50 millions, on trouve que son enjeu ne doit pas dépasser 15 francs 50 centimes.

(Cette question est empruntée à l'ouvrage de M. Cournot, déjà cité.)

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

- I. Puiser de l'eau dans un puits avec une corde sans scian.
II. On demande de combien de manières différentes on pourrait payer 5 livres tournois, lorsque l'on faisait usage de nos anciennes monnaies, telles que : eens de 5 livres, pièces de 24, de 12, de 6, de 2 sous, de 18 deniers, d'un sou, de 2 liards, d'un liard.

A.M. le Directeur de L'ILLUSTRATION,

Bordeaux, 17 janvier 1851.

Monsieur,

Vos rébus m'introuent par causeur quelque grand malheur. Deux honorables négociants de Bordeaux, n'ayant pu se mettre d'accord sur le sens de celui qui contenait votre avant-dernier numéro, en sont venus de propos allégeants et presque à des voix de fait. Voici comment les choses se sont passées :

M. A... remarquant dans votre rébus un rayonnement circulaire d'un diamant fort étendu, pensa que l'intention de l'auteur avait été de représenter le soleil. Cela posé, il constata au centre de l'astre la présence d'une laie et les attributs généraux des beaux-arts. Armé de ces deux éléments de conviction, il arriva successivement à la combinaison d'une phrase ainsi conçue :

Les beaux-arts sont dans le plus grand désastre. (Laie, beaux-arts sont dans le plus grand des astres.)

Je ne sais, monsieur, ce que vous penserez de cette interprétation. M. A... soutint qu'elle était parfaitement raisonnable : il déclara qu'il avait visité la dernière l'exposition du Louvre; qu'il avait reculé d'horreur à la vue de toutes les monstruosités qui s'étaient offertes à sa vue; qu'il lui était par conséquent permis de croire que les beaux-arts étant arrivés à leur extrême décadence, ce fait avait pu être proclamé, sous la forme allégorique d'un rébus, dans un journal qui se distingue par la délicatesse et la pureté de son goût.

M. C... qui avait également visité la galerie du Louvre, mais qui, en sa qualité de spéculateur en indigo et en cochenille, n'avait fixé son attention que sur la nature des couleurs et les avait trouvées fort belles, repoussait la traduction de M. A... comme absurde, inconvenante et attentatoire à la dignité des artistes français. En conséquence, il déclara :

- 1° Que ce que M. A... prenait pour un soleil, n'était autre chose qu'une gloire;
2° Qu'en effet on voyait au milieu de cette gloire les attributs des beaux-arts;
3° Qu'on y voyait également une laie, mais que cette laie étant sur le point de mettre bas, il fallait en conclure qu'elle était féconde.

A l'aide de ces diverses indications, M. C... déclara formellement que, loin de signifier que les beaux-arts taient dans le plus grand désastre, le rébus contenait ces mots :

La gloire environne les beaux-arts et les féconde. (et laie féconde.)

Vous comprenez, monsieur, que, partant de deux points de vue aussi opposés, il était difficile que les deux adversaires pussent se faire la plus légère concession. Vainement des amis, affligés d'une discussion dont les suites pouvaient devenir graves, firent-ils tous leurs efforts pour opérer une conciliation; elle était radicalement impossible. Ils s'éloignèrent donc, et la querelle n'en devint que plus animée et les expressions que plus outrageantes.

Heureusement, monsieur, le courrier de Paris apporta votre dernier numéro et par conséquent l'explication de votre dernier rébus. Ni l'un ni l'autre des adversaires n'avait deviné juste, puisque la phrase était : Les beaux-arts sont dans toute leur gloire. La dispute se calma subitement; des explications satisfaisantes furent échangées; les deux négociants se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.



Toutefois M. C... après un instant de réflexion, se ravisa vivement, et s'écia en s'adressant aux lecteurs de cette terrible scie : « Venez au moins, messieurs, que j'ai un peu moins tort que M. A... car, si les beaux-arts sont dans toute leur gloire, il en résulte évidemment qu'ils ne sont pas dans le plus grand désastre!... »

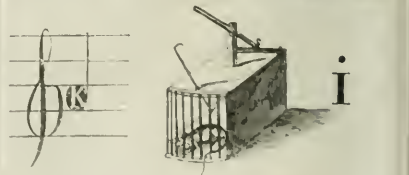
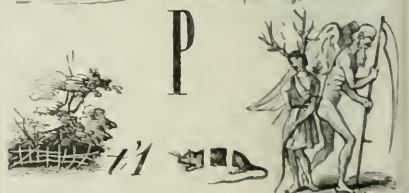
Vous voyez, monsieur, que ce qui vient de se passer à Bordeaux est un nouveau chapitre à ajouter au livre des grands effets produits par les petites causes. Qu'à l'avenir cela vous serve d'avertissement, et croyez-moi,

Votre bien dévoué serviteur et abonné, P. B... o.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

L'inauguration de la Fontaine Molière s'est faite le 15 du courant.



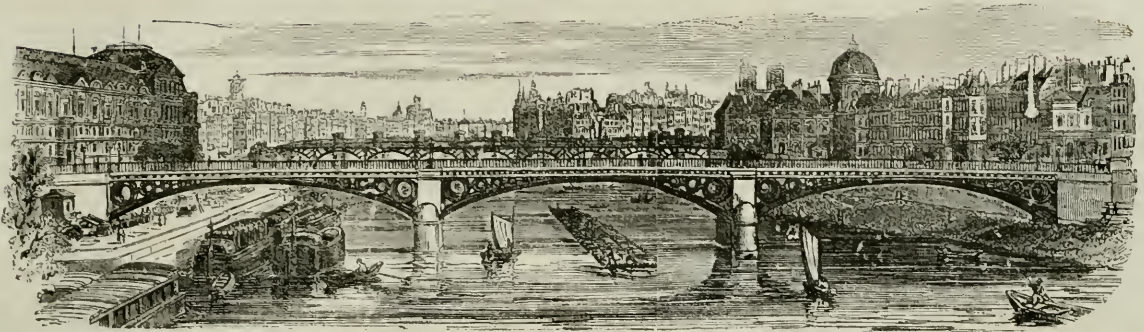
ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie, A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill. A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Goshino-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMÉ ET C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 49. VOL. II. — SAMEDI 3 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Courrier de Paris. *Tue de la Galerie Lebrun, à l'hôtel Lambert.* — **Histoire de la Semaine.** *Portrait de sir Francis Burdett.* — **De l'autre côté de l'Eau.** *Souvenirs d'une promenade, par O. N. (Soite.) Vue extérieure des constructions des nouvelles Chambres de Parlement anglais; Vues intérieures de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes.* — **Charles Nodder.** Notice biographique et littéraire. *Portrait par Tony Johannot.* — **Fragments d'un Voyage en Afrique.** — **Plaisirs et Misères de l'Hiver.** *Deux Gravures.* — **Études comiques.** *Le Trembleur, ou les Lectures d'ancêtres.* — **La Pêche des Huîtres.** *Sept Gravures.* — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** — *Allegorie de Février.* — **Modes.** *Une Gravure.* — **Correspondance.** — **Problèmes d'échecs.** — **Rébus.**

monument de l'art de Lesueur, de Lebrun et de Louis Le Van
était livré, par affiche, au esprit du plus offrant et dernier
enchérisseur; le premier baton venu, pourvu qu'il emportât

l'enclère, pouvait acheter le droit d'élever une boutique, un
magasin, une forge, un chantier sur les ruines de cette éle-
gante architecture, à la place d'Hébé, de Cérés, de Flore,

Courrier de Paris.

Le vent est au bal et au concert; on danse partout, on chante partout; Paris est inondé de billets de faire part qui courent la ville d'étage en étage, avec ces mots en *post-scriptum*: On dansera; — on fera de la musique. — Faire de la musique est la grande maladie du temps; tout le monde s'en mêle; il n'est si mince employé, si petit bourgeois qui n'ait ses virtuoses et ne donne son concert, prenant pour prima donna la lugère ou la brodeuse du coin, pour ténor le secrétaire de la mairie, et le sergent-major de sa compagnie pour baryton. « Tout marquis veut avoir des pages, » disait La Fontaine; aujourd'hui tout épicier prétend au Lablache, à la Malibran et au Rubini. Aussi, Dieu sait la cacophonie qui a cours et quel douloureux bacchinal se pratique, tous les soirs, dans les douze arrondissements, du premier étage à la mansarde; car la mansarde elle-même n'est pas à l'abri de la contagion; la mansarde joue de la clarinette ou du cornet à pistons; la mansarde est peuplée d'ut de poitrine qui meurent de faim, et de la sans feu ni lieu.

Quatre fêtes d'un caractère différent et d'un agrément particulier ont obtenu, cette semaine, la préférence sur toutes les autres: le bal de l'ambassadeur d'Angleterre, celui de la princesse Czartoriska et le concert donné par M. Frédéric Soulié; j'allais oublier le rent de M. Moreau-Sainti, de l'Opéra-Comique; ainsi, il y en avait pour tous les goûts; la politique et la diplomatie, les arts et les lettres, ont pu chanter un duo et faire un tour de valse.

Le bal de l'ambassadeur anglais avait attiré l'aristocratie des noms et des titres; il était difficile d'y faire un pas sans se frotter à un prince, à un duc ou à un baron; et plus d'une élégante danseuse a couru le risque, dans le tourbillon de la valse, de déchirer sa robe légère ou de nouer ses longs cheveux blonds ou bruns aux brochettes de croix russes, allemandes, italiennes et françaises qui hérissaient toutes les poitrines. Le bal, animé, éclatant, splendide, couronné de fleurs, ruisselant de perleries, s'est prolongé bien avant dans la nuit; tous les États de l'Europe y avaient leurs représentants, et cependant la plus complète et la plus gracieuse intelligence a régné d'un bout à l'autre de ce congrès accompagné par Tolbecque. Parlez-moi d'une contredanse pour mettre les affaires au pas! c'est d'un bal que naîtra tôt ou tard la paix et la fraternité universelles que les philosophes rêvent depuis si longtemps.

Tout Paris, — c'est le cas de le dire, — a dansé un bal de madame la princesse Czartoriska; les vieux échus de l'île-Saint-Louis ont tressailli de surprise au bruit de la donsonnée, de ces échantons écumés qui faisaient pâlir l'éclair des noirs paysés du quai d'Anjou, ordinairement silencieux et solitaire. C'est l'hôtel Lambert qui a servi de théâtre à cette fête splendide, l'hôtel Lambert, échappé comme par miracle au prosaïsme de notre époque, à la férocité de la bande noire et des marchands de terre! Il y a un an à peine, ce précieux



Hôtel Lambert. — Galerie dite de Lebrun, servant de salon de conversation pendant le bal.

d'Apollon, de Vénus, de l'Amour et des Muses, hôte poéti- | attachés aux voûtes et aux murailles comme autant de dieux
ques que la palette du peintre et le ciseau du sculpteur avaient | protecteurs. — Madame la princesse Czartoriska a sauvé de

et outrage la mémoire de Lesneur et de Lebrun; elle a épargné à la mythologie l'insulte qui la menaça, à la barbe de Jupiter.

Aujourd'hui, non-seulement l'hôtel Lambert échappe à sa ruine, mais, grâce à une honorable munificence et à un goût délicat, l'art contemporain s'est empressé de rendre la vie à l'art du dix-septième siècle; un jeune architecte plein de mérite, M. Lancelotti, est le dieu de cette restauration; il a redressé les murs, il a ramené les dorures, il a restitué aux ornements leur forme et leur saillie, aux peintures leur vivacité et leur couleur; tout est comme maintenant dans cet hôtel qui à Florence si vieux, si délabré, qu'on semblait vouloir le jeter aux rats comme une débris en lambeaux et une paille. Raphaël, Platon, Diane, Cupidon, Jupiter, les Muses et Mercure ont retrouvé leur beauté et leur sourire; et si Lesneur, si Lebrun, sortant de la tombe, pouvaient revenir visiter l'hôtel Lambert, ils se croiraient encore dans leur bon temps.

Pour ce bal de mardi, l'hôtel Lambert s'était paré de toutes ses splendeurs, et j'étais de tous côtés le feu de ses lustres et de ses mille bougies; à le contempler éclatant de lumières, et illuminant l'extrémité de cette île morte et sévère; à entendre les vives harmonies qui retentissaient sous ses voûtes, dans le bruissement de la valse, et, se glissant au dehors, allaient au loin mourir dans l'espace, sur les flots de la Seine, on aurait cru voir le séjour de quelque aimable déesse ou de quelque bon génie de la nuit, un palais fantastique habité par le plaisir.

Le plus vif et le plus charmant de la fête a eu lieu dans la grande galerie dite galerie de Charles Lebrun. L'illustre peintre y avait représenté le mariage d'Hercole et d'Hélène; Bacchus, Pan, Cybèle, Flore, Minerve, Junon, étaient les principaux fêtés de la noces. Ces peintures, parfaitement restaurées, sont du plus charmant effet.

Parmi les belles valseuses, on a distingué madame la baronne B..., on aurait pu dire pour Ericson. On voyait fort peu de rieurs et pas un seul crachat chez M. Frédéric Soulié, mais beaucoup de gens d'esprit; artistes, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, arrivaient de tous côtés; l'Académie, pour repeupler ses trois fauteuils vides, n'aurait eu qu'à jeter sa ligne au hasard dans cette foie d'écrivains de toutes sortes; plus d'un se serait empressé de mordre à l'hameçon.

Dans une pièce voisine du salon, les femmes étaient répandues; des girlandes de fleurs enlucées en festons au plafond et aux murailles leur indiquaient galement ce lieu d'asile. minuit les chants n'ont pas cessé; tantôt c'était Lablache qui sa verge et sa gaieté; tantôt l'énergique et spirituel Donizotti; puis Léry laissant courir sur l'ivoire du piano ses doigts agiles; et ainsi les heures s'en allaient en sons mélodieux. — M. Frédéric Soulié n'avait promis qu'un concert, et il a donné un bal par-dessus le marché; cela s'appelle faire les choses galement. Tout à coup, en effet, un fond de cette salle pleine de couronnes, de visages féminins et de parfums, on a vu s'élever comme une ombre légère; la foule masculine s'est entrouverte pour lui livrer passage; c'était madame Herz qui commençait la valse, livrant au bras de l'heureux valseur sa taille souple et flexible, et à ses regards son pâle visage et ses yeux d'almée. Le signal étant donné, toutes ont obéi au signal, les jeunes, les jolies et même les respectables. A trois heures du matin, la valse tourbillonnait encore au milieu des vives consignes qu'alternativement se sortait parfumé et le punch aux vives couleurs. M. Frédéric Soulié a fait les honneurs de cette élégante soirée avec une spirituelle bonhomie; on a pu se convaincre que le terrible auteur des *Mémoires du Diable* et de tant de sombres romans est le meilleur diable du monde.

Cependant, si vous aviez voulu du plaisir franc, du plaisir sans étiquette, l'œil étincelant, le rire sur les lèvres, du plaisir éprouvé, du vrai plaisir, il fallait aller chez M. Moreau-Saint. Il est arrivé à M. Moreau-Saint d'être prince et ambassadeur tout comme un autre, ambassadeur breveté par M. Seribe, prince de par la grâce de M. Planaud; mais, à son bal, M. Moreau-Saint n'était plus qu'un simple mortel. M. Moreau-Saint tout court, l'hôte aimable de son troisième étage. — Tout l'Opéra-Comique s'y trouvait en masse: madame Thillon, mademoiselle Lavoye, mademoiselle Revilly, mademoiselle Barcier, jusqu'à cette bonne maman Boulanger, qui n'a perdu ni sa verdeur ni sa gaieté, et valse encore, à tous de bras, comme un valse à vingt ans; ce qu'il y a de tétons et de basses-tailles à l'Opéra-Comique forment le bataillon viril, si toutefois l'Opéra-Comique sait véritablement ce qu'on appelle basse-taille et téton. — L'Académie royale de Musique n'avait pas cru déroger en allant danser chez son petit cousin l'Opéra-Comique; et l'Italien-Italien lui-même était venu en bon ordre; quant au Vaudeville, nous sentez qu'il se trouvait très-honorable de l'invitation, et partageait des places abondamment en signe de fraternité et de reconnaissance. Madame Volvys agitait son noir sourcil d'un côté; madame Boche souriait de l'autre; ici madame esde Nathalie faisait la queue du chat, tandis que la roussotte Rose-Chéri basardait un avant-doux. Madame Page montrait sa mole pâleur et ses blanches épaules de petite duchesse, et mademoiselle Boisgontier prenait son air de tambour-major. — Parlez-moi de ces bals d'artistes où le cœur est sur la main, où personne n'a rien de caché pour personne, où la valse saillie part et débite avec le champagne? Les chevaux pur sang ne piaillent pas à la porte; mais l'homme cabriolet et la modeste citadine emportent plus de joie et plus de plaisirs cachés dans une belle nuit, que tous vos brillants équipages, mesdames les duchesses, n'en font galoper dans toute l'année!

La nouvelle était un leurre; on vous avait promis mademoiselle Géro, et mademoiselle Géro ne viendra pas; mademoiselle Géro se moque de nous. Elle fut un pas vers l'Opéra, et tant au bout de la route; vingt fois n'a-t-elle pas dit: « Mademoiselle Géro, nous arrive de son pied le plus léger. » On ouvrait la botte, on se tenait échauffé, et déjà on

battait des mains; votre serviteur! point de Géro; elle va à Naples, à Londres, à Milan, à Vienne, partout enfin, excepté à Paris, qui l'attend et qui la désire. Je sais bien que c'est la méthode de Galatée; mais enfin, Galatée se laisse prendre derrière son voile, et mademoiselle Géro s'enfuit toujours; est-ce aussi pour qu'on coure après elle? Cependant, à force de courir, on se lasse, on perd haleine, et le Tybre le plus patient finit par envoyer Galatée au diable. (Que mademoiselle Géro y réfléchisse, si elle tient, un jour ou l'autre, à prendre Paris pour son Tybre; plus tard peut-être il ne sera plus temps, et le heur aura trouvé une autre bergère.)

À défaut de mademoiselle Géro, mademoiselle Tachioni nous était annoncée; et bien! nous n'aurons ni l'une ni l'autre; décidément les sylphides ne veulent plus de nous! — Puisqu'elles font les dédaigneuses, soyons biers à notre tour; adieu donc, sylphides migrantes! adieu, Géro et Tachioni! Vous nous refusez l'honneur de votre jargon, on s'en passera; n'ayons-nous pas Carlotta Grisi, qui vous vaut bien, après tout, et mademoiselle Dumilâtre, qui fait de son mieux pour battre l'entrechat sur vos traces? Mademoiselle Adèle va livrer un combat décisif de jadis-battus et de ronds de jambe avant un mois; cette nouvelle tentative décidera positivement si la jolie danseuse doit prendre place à côté des illustres jambes. Le ballet en question est intitulé le *Caprice*; nous en avons déjà parlé, mais il n'était encore qu'à l'état de projet; on l'annonçait comme un ballet au herceau; aujourd'hui il est sur ses jambes, et n'attend que le coup d'archet de M. Habeneck pour marcher. Mademoiselle Adèle Dumilâtre y dansera le principal rôle; c'est ce rôle qui doit, dit-on, faire briller son talent d'un éclat tout nouveau. Nous ne doutons pas que mademoiselle Dumilâtre n'obtienne un grand succès; le sujet et le titre de l'ouvrage conviennent admirablement à une jolie danseuse; ces demoiselles savent si bien ce que c'est qu'un caprice!

Voici les *Bédouins flâneurs* qui reviennent sur l'eau. La modestie de l'auteur n'a pas dû dire plus de deux mois. Il craignait, disait-il, pour le succès de sa comédie, le grand bruit qu'on en avait fait. Cette crainte est entièrement dissipée; les rôles viennent d'être distribués aux comédiens, et le public donnera incessamment son avis sur la merveille. Pour le coup, l'affaire sera décisive, et nous verrons enfin de quel bois sont ces fameux bâtons, de bois sec ou de bois vert, de chêne ou de bouleau, du bois dont on fait des fagots ou des couronnes.

Mademoiselle Rachel, qui devait jouer le rôle de Viriarte dans le *Sertorius* de Corneille, y a renoncé après de longues études; elle abandonne *Sertorius* pour *Don Sanche d'Aragon* et la *Catherine II* de M. Romand. *Don Sanche* sera représenté vers la fin de février; *Catherine II* attendra le retour de mademoiselle Rachel, qui ira en Angleterre passer son congé da mois de mai.

Histoire de la Semaine.

Il semble vraiment que les orages parlementaires n'attendent pour gronder que la mise sous presse de *L'Illustration*, et que les éclats de la tribune soient provoqués par le bruit de nos machines. Ce qui nous était arrivé pour le numéro précédent s'est renouvelé pour celui-ci. Nous avons laissé la Chambre dans la discussion fort calme du paragraphe de l'adresse relatif à la loi annoncée sur la liberté de l'enseignement; rien n'avait passionné l'assemblée, ni un discours de M. de Carné, modéré dans la forme, mais plein d'exigences assez immédiates, ni une excellente réponse de M. le ministre de l'instruction publique, qui avait trouvé une sympathie presque générale. Nous avions vu voter le paragraphe sans conteste; notre numéro, croyant avoir tout dit, se mit à rouler sous la presse, afin de pouvoir le lendemain rouler vers nos abonnés des départements. A ce moment même fut mis en discussion le paragraphe final du projet, où la commission proposait de *flétrir* la démarche des visiteurs de Belgrave-Square. MM. Berryer et de Larochejaquelein, amenés à la tribune, et mettant à profit l'enseignement qu'ils avaient reçu du débat préliminaire, après avoir donné de courtes explications pour justifier leur conduite, se firent avec vivacité accusateurs à leur tour. M. le ministre des affaires étrangères, fort confiant dans son immense talent et dans l'énergie de sa forme oratoire, pensa, comme que fut sa situation particulière, pouvoir repousser l'attaque et dominer les impressions de l'assemblée entière. Sans chercher à tourner la difficulté, il crut s'en rendre maître en l'abordant de front, et en commençant sa première phrase par: *J'ai été à Gand*. Prononcés une seule fois, ces mots auraient pu n'être pas sympathiques à toute l'assemblée; répétés à diverses reprises, ils en firent bouillir et en soulevèrent une immense partie. Rien ne peut rendre la physionomie de la Chambre durant cette scène, dont l'histoire parlementaire n'a point offert le pendant depuis un grand nombre d'années. Les interpellations les plus vives, les reproches les plus cruels furent adressés, par une foule de membres siégeant sur les bancs de la gauche et du centre-gauche, à l'orateur, qui reprénaît sans cesse et fatigué sa phrase fatale: *J'ai été à Gand*. Le président du conseil, le maréchal Sully, celui qui fit tirer les derniers coups de canon à Toulouse et à Waterloo, pouvait, lui, aborder la tribune avec autorité dans une circonstance où il s'agissait de fidélité et de patriotisme. Sa gloire et ses vieux services auraient été plus importants que les vœux les plus hardis; car cette pénible scène a prouvé qu'il est dans les luttes politiques des circonstances où le talent, seul, peut

demeurer impuissant. Après l'illustre maréchal, M. Odilon Barrot n'aurait pas eu à prononcer, aux applaudissements de la majorité de l'assemblée, une sentence écoutée sans protestation. Le samedi, la Chambre, tout émue encore de l'orage qui, la veille, avait grondé jusqu'à huit heures du soir, s'est occupée des termes mêmes du paragraphe en discussion. Il faut le croire, la préoccupation fatale qui, la veille, avait porté le cabinet à choisir M. le ministre des affaires étrangères pour son organe, qui avait poussé ce ministre à redire sans cesse, malgré la Chambre et peut-être malgré lui-même, ces quatre mots irritants, cette même préoccupation a porté le ministre à vouloir maintenant, dans la rédaction du projet d'adresse, une expression qui empêchât le vote d'avoir un caractère d'ambiguïté, enjoint la Chambre en deux fractions presque égales et alléna au cabinet l'appui d'hommes disposés jusque-là à marcher avec lui. En vain, ces inconvénients, ces dangers véritables ont-ils été exposés d'avance; en vain M. de la Rochejaquelein est-il venu annoncer, par une déclaration qui a ému la Chambre, que c'était l'exclusion d'un certain nombre de ses membres qu'elle allait prononcer, on s'est obstiné aux lanes ministérielles, et une majorité de quinze voix a prononcé la flétrissure. — Déjà ce vote a porté de tristes fruits: les députés condamnés par ce jugement insolite ont protesté en résignant leurs mandats; de vives paroles ont été échangées entre les ministres et les députés, hier encore ministériels, mais qui ont cru devoir laisser le ministère s'engager sans la voie ou ils ne pouvaient consentir à la suivre. M. de Salvandy a été amené à adresser sa démission d'ambassadeur de France à Turin. M. de Salvandy a été porté par les suffrages de la Chambre à la vice-présidence; c'est un honneur qui lui a toujours été rendu depuis la session de 1840, où il dirigea la discussion de la loi sur les fortifications. M. de Salvandy comptait parmi les membres parlementaires du cabinet présidé par M. Molé. Aujourd'hui dans la nécessité de s'éloigner avec éclat, et d'une véritable fuite, que dissimulera mal le retrait annoncé luit annoncé de cette démission. Mais n'est-ce pas une faute bien autrement grave encore d'avoir fait naître une situation où le jugement de la majorité de la Chambre se trouve déformé au jugement de la majorité électoral, de cette souveraineté nationale dont on a, précisément dans la même phrase, proclamé la toute-puissance. Voilà donc les électeurs appelés à prononcer entre les flétris et les flétrisseurs. Sans nul doute, le voyage à Belgrave-Square n'obligerait point une majorité d'approuvateurs dans le pays, et s'il s'agissait de se prononcer sur l'opinion que l'on doit en avoir, les électeurs pourraient faire défaut aux démissionnaires. Mais ne pourront-ils pas voir, au contraire, dans le vote qui leur est demandé, une occasion de se prononcer contre les coups d'Etat par les majorités, toujours d'autant plus violentes qu'elles sont moins sûres de se maintenir? Enfin, ne pourront-ils pas leur tour, et en sens inverse, absoudre et condamner, nous ne dirons pas flétrir? Quelle situation se sera-t-on faite, si les exclus sont renvoyés à la Chambre? Le retour de ces condamnés, dont le pays aura mis la condamnation à néant, ne pourra-t-il pas amener la nécessité de faire comparaître tout entière, devant les électeurs, la Chambre qui a pris part au jugement? Nous voyons le mauvais effet et les pénibles résultats qu'à déjà produits le vote du 27; nous voyons tous les périls dont il menace l'avenir; nous cherchons vainement ce qu'on peut s'en être promis en force, en stabilité, en durée.

De l'autre côté de la Manche se poursuit ce procès où les ministres anglais, qui ont cru devoir l'entendre, ont également fait trop beau jeu aux accusés. Not incident remarquable n'est venu depuis huit jours marquer les débats de la cour de Dublin. O'Connell prend de nombreuses notes pendant les dépositions, du reste assez insignifiantes, des témoins; mais il ne se fait pas faute de quitter l'audience pour se rendre à la scène héliographique de l'association, présidée par M. Smith O'Brien, descendant des rois d'Irlande. Un journal a rapporté une histoire qui, vraie ou inventée, peut donner une idée très-exacte de la situation recherchée et glorieuse, à leurs yeux et aux yeux de leurs concitoyens, que l'on a faite aux prétendus conspirateurs. M. Steele, un d'eux, est dit cette feuille, fort désireux d'obtenir, par une condamnation, les honneurs du martyre. Il s'agit sur son banc, geste-culte, parle de manière à jeter parfois quelque trouble dans l'audience. Le président lui avertit sévèrement: « M. Steele, si vous ne vous tenez tranquille, je vous fais rayer de la liste des accusés. » Et aussitôt M. Steele se fait et de demeurer immobile. Les plaidoiries ont commencé, et le premier organe de la défense, M. Sheel, membre du Parlement et avocat de M. John O'Connell, a prononcé un discours dont l'effet a produit tout ce que le docteur habituel n'a jamais produit d'émotion et d'enthousiasme. — Le ministre a engagé chaque jour de nouvelles troupes en Irlande, comme pour donner à penser que le maintien de la tranquillité est dû à ce déploiement de force armée, et non à l'autorité morale d'O'Connell et à l'influence du clergé catholique.

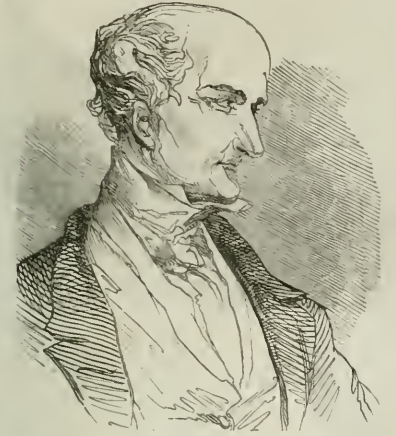
La presse anglaise est sévère, mais juste dans les appréciations auxquelles elle s'est livrée à l'occasion de la mort de son Francis Burtet, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro. Cet homme, qui vient de finir l'ory et presque oublié, avait, pendant quarante ans, servi aux premiers rangs du parti populaire, et avait acquis et son long temps conservé un immense renom. En 1796, il entra à la Chambre des Communes et vint combattre pour cette réforme parlementaire que l'Angleterre n'a obtenue qu'à quarante ans de là. Francis Burtet combattait alors pour elle à la tribune, dans les tavernes les plus fréquentées, dans les réunions populaires les plus nombreuses. Il était le héros des historiens et savait parfaitement enlever des applaudissements passionnés. Sa vie fut tout entier un combat où il fit preuve d'un ardent patriotisme et d'un grand courage. En 1807, par M. d'Amsterler, qui l'a représenté pendant trente années consécutives, il se vit poursuivre par le ministère, qui cherchait à se défendre à tout

prix d'une opposition fort peu ménagée, à l'occasion d'une lettre adressée par lui à ses committants au sujet de propositions dirigées par la Chambre des Communes contre un libéraliste, Gales Jones, dont il s'était constitué le défenseur. Arrêté par ordre de la Chambre, conduit à la Tour de Londres, il protesta contre ces mesures, devint l'occasion d'une collision sanglante entre le peuple et la force armée, fut mis en liberté par l'effet de la prorogation du Parlement, et poursuivit sans succès l'orateur des Communes, le sergent d'armes et le constable de la Tour. En 1819, après les troubles de Manchester, où le peuple fut sacré avec barbarie, sir Francis Burdett adressa à ses committants une lettre énergique sur cet événement horrible, et fit dans la Chambre des Communes les plus grands efforts pour en faire punir les auteurs. Mis en cause lui-même pour l'illegalité de son langage, il fut condamné à trois mois de prison. Après avoir subi sa peine, il recommença de nouveau ses attaques avec la même ardeur,

soustraite par la fuite; mais elle a adressé à M. le procureur du roi d'Auch une lettre dans laquelle elle déclare que sa santé seule la détermine à prendre ce parti, et quelle se constituera prisonnière dès que l'instruction de son affaire sera terminée, et alors que, les débats étant devenus prochains, elle se verra exempté du supplice, qui serait mortel pour elle, d'une détention préalable.

L'arrondissement d'Abbeville vient d'être le théâtre d'un événement épouvantable. Le feu a éclaté dans la litature de chanvre de la société dite de Pont-Remy. Au premier signal d'alarme, le trouble et la confusion se sont répandus dans cet immense établissement, composé de vastes bâtiments ayant tous trois et quatre étages. Des ouvriers se sont précipités en foule pour fuir le lieu, qui menaçait de tout dévorer. Ceux des étages inférieurs sont parvenus à s'échapper en sautant par les fenêtres, par les portes, par toutes les issues qui se présentaient; mais ceux des étages supérieurs se sont trouvés enlascés dans les escaliers. Alors a eu lieu la scène la plus horrible: d'une part, le feu qui gagnait tousjours, les tourbillons de flammes, de fumée, les cris du dehors; et, de l'autre, ces malheureux qui voulaient tous s'enfuir, et encombraient eux-mêmes les passages. Ils tombaient par masses dans les escaliers, cherchant à passer les uns sur les autres. Se pressant, s'étouffant, les blessés poussaient d'horribles plaintes, qui s'élevaient pas les autres, pressés de s'enfuir à tout prix. Enfin, quand on s'est rendu maître du sinistre, ce qui n'a eu lieu qu'après des efforts inouïs, on a compté neuf cadavres mutilés et défigurés, et un grand nombre d'infortunés blessés et estropiés, plusieurs même pour le reste de leurs jours.

L'Académie Française s'est encore vu enlever par le mort Charles Nodier, auquel nous consacrons aujourd'hui une notice spéciale.—M. de Leyval, ancien député, l'un des 221 votants de l'adresse de 1850, est mort dans le département du Puy-de-Dôme.—Un neveu de Guymon de La Touche, l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, est mort dans un hôpital de la Haute-Vienne; ce malheureux ne possédait plus pour tout bien que le manuscrit original de la tragédie de son oncle.—Enfin deux notabilités napolitaines, beaucoup mieux partagées par la fortune, le marquis de Turri et le marquis de Mascara, ont également cessé de vivre, laissant à l'ordre des jésuites 50 à 60 millions de francs. Mais leurs parents ont fait opposition à la délivrance des legs, pour cause de captation, et la justice est saisie de cette double instance.



(Sir Francis Burdett.)



De l'autre côté de l'Eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

(Suite. — Voir tome II, pages 6, 18, 60, 155 et 227.)

UN RADICAL.

N'est-il pas vrai qu'à ce seul mot, — synonyme de révolutionnaire, de jacobin, de terroriste, — votre imagination évoque une sombre figure, des traits durs et austères qu'un sourire amer éclaire à peine de temps à autre, des regards mécontents et altiers, une mise sévère, une paleur de nauvrais augures?

Ces préjugés, ces préconceptions ont tant de force, que moi-même, — mieux placé que beaucoup d'autres pour savoir combien il en faut rabattre, — je ne pouvais me défendre cependant d'une sorte d'appréhension en m'acheminant, avec mon compagnon de voyage, vers la résidence de M. L....., un des représentants de l'opposition parlementaire anglaise, qui répond à notre mance de l'extrême gauche.

Il était presque nuit quand nous traversâmes le petit village de Pinney; tandis que nous montions la colline au pied de laquelle il est placé, les faibles lueurs du crépuscule s'éclaircissaient graduellement, et ce fut à grand-peine que nous découvrîmes la porte indiquée, au bout d'un chemin bordé de murailles et d'arbres. Une femme vint nous ouvrir; elle nous introduisit d'abord dans une cour en désordre au fond de laquelle on entrevoyait une sorte de massif gothique. Tandis qu'elle allait remettre nos cartes au maître de la maison, une autre femme nous guidait dans de ténébreux couloirs entrecoupés d'escaliers, et qui ressemblaient assez aux corridors intérieurs de quelque abbaye. Après un moment d'attente, notre premier maître vint nous reprendre et nous conduisit dans un salon dont le paroi n'existe pas en France, malgré la manie gothique qui prédominait chez nous il y a quelque dix ans. L'ameublement de chêne noir dans lequel çà et là s'élevaient quelques portraits enluminés, cette pièce n'était éclairée que par une lampe de fer accrochée aux murailles du plafond. La cheminée, au fond de laquelle brûlait, — un plein mois de juin, — une panopée de bouille nationale, avait plus de huit pieds de hauteur, et, large à proportion, occupait elle seule un des côtés de l'appartement. Autour de ce feu, sur des escabeaux de bois, dignes reliques du temps des Gédric et des Athelstan, sept à huit personnages graves et silencieux fumaient de longues pipes avec une constance toute hollandaise.

Le tableau avait quelque chose de fantastique, et je n'aurais pas été surpris le moine du monde si l'on m'eût dit que dans ce concubinaire nocturne on débâtait sur les moyens

d'aller déterrer à Tyburn les cadavres de Cromwell, d'Irleton et de Bradshaw.

Mais il n'était pas question de cela; j'avais tout simplement sous les yeux sept à huit gentlemen auxquels M. L..... avait donné ce jour-là le loisir de dîner, et qui, en attendant leurs équipages, tuèrent le temps à la manière orientale.

La même partout ailleurs, je reçus ce cordial accueil que la lettre de recommandation que j'avais présentée en France, — assure en Angleterre à l'étranger voyageur. M. L....., qui parle le français avec une facilité remarquable, m'entretenant de Paris en bonne foi au contrat de ce qui s'y passe. Cette science est plus rare que nous ne nous en flattons dans un pays où les intérêts nationaux détournent à eux la part d'attention que les citoyens ne donnent pas à leurs intérêts individuels.

Mais M. L....., — ce farouche radical, — bien loin de se vouer exclusivement aux préoccupations parlementaires, semble ne causer volontiers que lorsque la littérature, les arts ou les commérages de la société européenne sont mis tour à tour sur le tapis. Rebuté, du moins le dirait-on, par les obstacles que l'esprit mercantile et les préjugés aristocratiques opposent en Angleterre à la marche des idées vraiment libérales, il paie sa dette au pays et à ses électeurs en assistant aux débats essentiels de la Chambre des Communes. Mais, sitôt qu'il est délivré de ce joug, contre lequel il murmure hautement, sa plus grande joie est de quitter un pays où ses instincts élevés, son goût pour les arts, pour la conversation élégante, pour le savoir-vivre et le *far niente* bien entendu, trouvent aussi peu à se satisfaire que son ardeur généreuse pour le plus grand bien du plus grand nombre.

Il suffit de quelques mots, de quelques opinions pour classer un homme, et j'aime mieux cette manière de juger mes semblables que le phylonométrie prétentieuse dont nos romanciers modernes ont posé les règles arbitraires. Je ne vous dirai donc pas de quelle couleur sont les yeux, de quelle forme est le front, de quelle longueur est le cou du jeune député qui fut mon hôte ce soir-là, ni de quel *minuta* ses lèvres rappelaient la nuance, ni ce qu'on lisait dans les *tristations* de sa prunelle, ni ce qu'il venait conclure de la hauteur de son front ou de l'embompoint de ses mains; il vous sera mieux connu, au moral du moins, quand vous saurez qu'il préfère la vie italienne à la vie française; mais, sauf cette exception, la vie française à toutes les autres.

Il me disait avec une conviction profonde: « L'idéal du bonheur, à mes yeux, est la vie d'un garçon parisien qui a 500 fr. à dépenser par mois, » et il me disait cela dans un château qu'il fait élever à grands frais, avec tout le luxe d'architecture, de boiserie et d'ornementation qui caractérisent les édifices du temps d'Elisabeth. Il me disait cela, sans aucune affectation, à deux heures de ce Londres où se concentrent tout le luxe et tous les caprices, toutes les dissipations et toutes les folies auxquelles la profusion des richesses, soit privées, soit publiques, peut donner carrière! Il me disait cela, et j'appris le lendemain, par un de nos amis communs, que ce jeune homme si intelligent et si borné dans ses vœux possédait environ 50,000 livres sterling, c'est-à-dire environ 800,000 francs de revenu.

WESTMINSTER-PALACE.

Il y avait autrefois au bord de la Tamise une espèce de lagune fangeuse, couverte de rochers, habitée par des serpents. On l'appelait l'île-Epipense (Thorney-Island), ou bien le *Lieu-Terrible*. Metellus, évêque de Londres, ayant converti Sebert, roi des Saxons de l'Est, celui-ci s'empressa de bâtir une église au Dieu des chrétiens, et il éleva ce temple à l'honneur de la cité de Londres. De la nom de *West-Minster*, *minster*, *minster*, monastère, monnaie.

Non loin de là, — les princes aimant alors le voisinage des moines, — une habitation royale s'éleva. En 1055 Canut le Grand y résida, et vivait familièrement avec l'abbé Wulnot, « renommé pour son eloquence et sa sagesse. »

Edouard le Confesseur reconstruit, trente ans après, une nouvelle église qu'il dedica « au Dieu, à saint Pierre et à tous les saints de Dieu. » On avait la consacrer le jour de Noël. La veille même, le roi tomba malade, et quelques jours après il fut enterré en grande pompe sous le maître-autel du temple qu'il n'avait pu inaugurer. Ceci se passait le 5 janvier 1066.

La même année, après la bataille d'Haftings, Guillaume de Normandie arriva à Londres, et se faisait connaître, « pour phire aux Anglais, » sur la tombe même du Confesseur. En 1079, l'abbé de Peterborough comparut devant le roi normand, et fut jugé par un tribunal rassemblé à Westminster. C'est le premier exemple d'une cour de justice tenue en ce lieu.

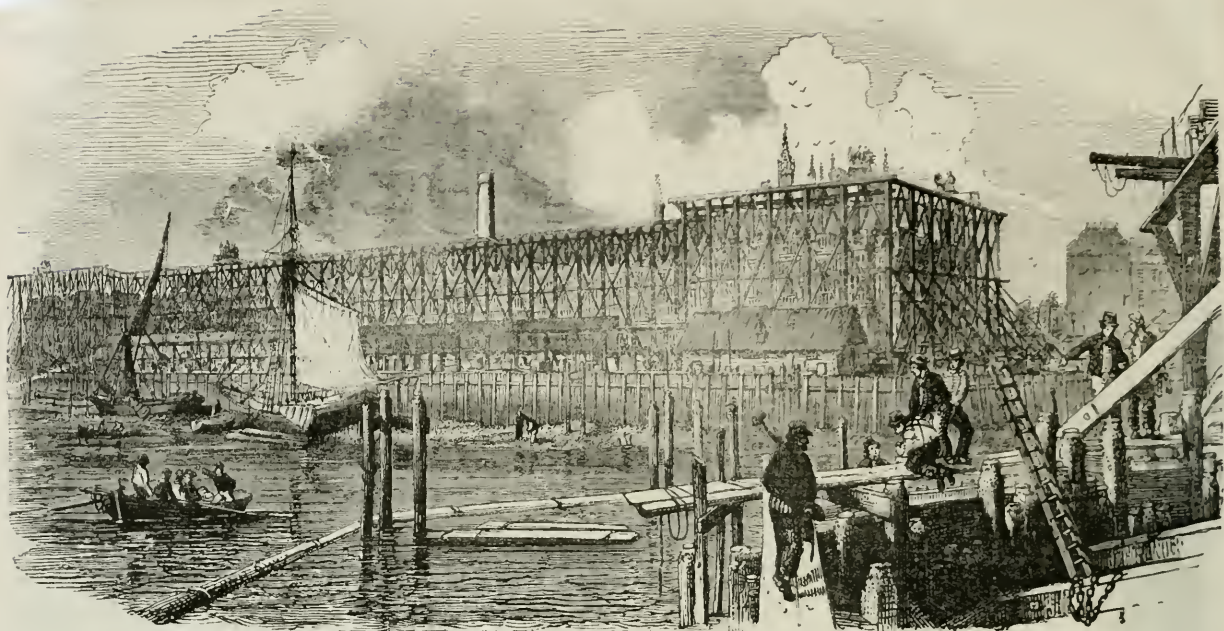
Il faut franchir plus d'un siècle et demi et arriver au mois de février 1218, pour trouver le premier président parlementaire qui se rattache à l'histoire de Westminster. Henri III, dont les prodigalités imprudentes avaient épuisé le trésor, y rassembla ses barons et leur demanda de l'argent, qu'ils lui refusèrent tout net, voulant ainsi le corriger. Le roi promit d'abandonner sa conduite, ajouta le parlement au mois de juillet suivant, et demanda de quelquelques subsides. Les barons se montrèrent tout aussi peu disposés à les voter. Henri III, alors, entra dans une grande colère, prononça la dissolution de l'assemblée, et fit vendre à grand-vente les joyaux et la vaisselle de la couronne. Craignant que les bourgeois de Londres eussent l'effronterie de tout acheter, et, qui plus est, de payer comptant? Un juge si une pareille insolence résolvait le monarque, il s'en expliqua dans les termes les plus amers, et se moqua de ces manants à qui s'intitulaient barons à cause de leurs richesses. « Pour les punir, il imagina d'instituer des foires de quinze jours, dont le privilège était concédé à l'abbé de Westminster. Pendant ces foires, défense absolue aux marchands de Londres, soit d'acheter, soit de vendre à l'intérieur de la ville.

Comme l'histoire de Westminster est l'histoire d'Angle-

mais encore sans succès. En 1857, Francis Burdett prêta son cabinet de lord Grey, et, par son influence, aida ce ministre à faire adopter les réformes dont il a doté le pays. Mais, par la plus étrange et la plus brusque de toutes les variations, qui en serait en même temps la plus inexplicable, si l'âge, qui, en atténuant les convictions, développe quelquefois l'égoïsme, ne pouvait servir à la faire pardonner, Francis Burdett, qui avait consacré une si grande partie de sa vie à la défense des idées radicales, sous prétexte que lord Melbourne se livrait tout au radicalisme, rompit tout à coup avec les whigs, et se jeta dans le torisme. Ce changement, nous craignons de dire cette trahison, lui fit perdre le mandat de Westminster qu'il remplissait depuis si longtemps. Il fut obligé de reconrir à un bourg pourri de son nouveau parti pour pouvoir rentrer à la Chambre, où il avait perdu toute influence, comme il s'était vu destitué dans le pays de toute popularité. Sir Francis Burdett s'était donc politiquement survécu. Il est mort délaissé de chacun depuis plusieurs années, car, en Angleterre, la trahison politique ne fait ni profit ni honneur.

L'Espagne voit se poursuivre la lutte de ses gouvernements et du sentiment national. Saragosse a eu ses désastres, ou plutôt sa résistance à l'occasion du désarmement de la milice. La capitale a été agitée. Les élections complémentaires de la province de Madrid ont toutes été progressistes. M. Olazaga a obtenu une majorité de 180 voix; M. Martinez de la Hosa, nommé ambassadeur en France, n'a pu être réélu, malgré les efforts du ministre.

Les tribunaux ont encore, cette semaine, attiré chez nous l'attention publique. Le procès Poulmann, dont nous avons annoncé l'ouverture, s'est terminé par la condamnation à mort du principal accusé, qui ne s'est pas pourvu en cassation. — L'ex-notaire Lebon, condamné à Paris pour abus de confiance, renvoyé pour faux devant la Cour d'assises d'Orléans, y a été acquitté par le jury. Le *Journal du Loiret* nous a fait connaître, à cette occasion, un de ces événements fabuleux devant lesquels il faut s'incliner. Une femme d'un âge avancé, à laquelle Lebon a fait perdre sa fortune, non tant à des sommes considérables, s'est résignée, par sentiment de charité, à porter la captivité de celui qui l'a ainsi dépouillée. Cette femme, d'une piété sans égale, s'est faite prisonnière pour demeurer avec Lebon et lui donner tous les soins et les consolations que peut exiger son état. Avant qu'il fut amené à Orléans, pour les débats du procès où il vient de figurer, elle était venue préparer d'avance son logement dans la prison. Un prêtre accompagnait également Lebon. — Un mandat d'amener a été lancé par le juge d'instruction du tribunal d'Auch contre une jeune femme soupçonnée d'avoir empoisonné son mari. Elle avait elle-même, pour répondre aux accusations publiques, provoqué l'exhumation du corps du défunt. C'est à la suite de cette opération que le mandat a été lancé. Madame veuve Lacoste, c'est le nom de l'accusée, qui n'a que dix-huit ans, s'y est



(Etat actuel des constructions des nouvelles Chambres du Parlement anglais.)

terre, je me dispenserais de la pousser plus loin; les curieux peuvent recourir au livre savant de Brayley et Britton. Mais il était bon de nous reporter aux origines, l'antiquité de ces monuments historiques était le plus clair de leurs mérites.

Je ne pensais toutefois ni à Canot le Grand, ni au budget d'Henri III, quand je me fis déposer par un léger cab à la porte de Westminster devant laquelle je vis le plus de chevaux sellés et le plus de *grooms*. C'est celle qui mène aux chambres du Parlement. Suivant les instructions de M. L..., je franchis d'un air de connaissance les premiers vestibules, et j'arrivai à ce que l'on appelle le *lobby* de la Chambre des Communes. Là, — toujours suivant le programme, — je déposai ma carte entre les mains d'un huissier à froque rouge, qui se chargea d'avertir M. L..., et j'attendis patiemment que le sanctuaire s'ouvrit.

Cinquante à soixante personnes attendaient comme moi. Partout où l'on attend, en Angleterre, on trouve de quoi boire et de quoi manger. Le *lobby* de la Chambre basse n'est point dépourvu de cet avantage. A chaque instant vous y entendez la détonation d'une bouteille de *soda-water*, et les honorables M. P., — la canne ou la cravache à la main, le chapeau sur la tête, presque aussi négligés dans leur tenue, mais un peu moins laids que nos précieux députés, — viennent y trinquer avec leurs commettants.

C'est dans le *lobby* de la Chambre des communes que le premier ministre Spencer Percival fut assassiné par un négociant ruiné que ses malheurs avaient rendu fou. Cet événement ne paraît pas avoir laissé de traces. Du moins aucune précaution n'empêcherait-elle un nouveau Wellington de sacrifier sir Robert Peel à des ressentiments plus ou moins justifiés.

Je considérais déjà d'un œil assez ennuyé les allées et venues parlementaires, quand les officiers de la Chambre me firent à la porte, aussi que tous les assistants. Les Communes allaient voter (*divided*) sur un bill dont la discussion était terminée, et les honorables avaient à traverser le *lobby*, pour se rendre dans les chaubars à scrutin. Aussitôt après le vote, un huissier vint m'appeler et me fit entrer, enfin, dans la salle, où M. L..., avec une rare complaisance, passa toute la soirée avec moi sur les bancs réservés aux étrangers.

Il faut une grande bonne volonté, il faut de grands efforts d'intelligence pour se figurer, en voyant cette pièce étroite et encombrée, toute bourgeoise et toute moderne dans son ameublement, qu'on est sur le théâtre où se joue la plus solennelle des comédies politiques. Les acteurs sont pêle-mêle,

vis-à-vis les uns des autres, sur trois rangées de banquettes qui donnent l'idée d'un vaste omnibus. Tout au fond, le pré-

Des deux côtés de ce long parallélogramme, deux galeries réservées aux membres qui n'ont pas trouvé de place dans la salle, et qui, perchés là-haut, ne ressemblent pas mal aux spectateurs admis dans certains bals de province. Dans une troisième galerie, derrière et au-dessus du *speaker*, les malheureux sténographes barbouillent, comme ils peuvent, sur leurs genoux, et les dames sont derrière la muraille contre laquelle ils s'appuient, entassées dans un *in-pace* ténébreux d'où leur regard plonge dans la salle par une espèce de meurtrière longue de douze pieds, large de cinq pouces; encore n'y sont-elles reçues que par tolérance. La dénonciation officielle d'un seul député suffirait pour les faire exclure. Tout cela est triste, mesquin, vulgaire. Il est vraiment impossible de se croire ailleurs que dans le sein d'une assemblée d'acharnés prêts à débattre les dividendes d'un chemin de fer.

Ni reste, la Chambre actuelle, pour sa disposition du moins, ressemble fort à celle qui détruisit l'incendie de 1834, et dont nous donnons ici le croquis fidèle.

Nous en dirons autant de la Chambre des Pairs, qui se distingue de la Chambre des Communes par la disposition des banquettes et par l'étoffe rouge dont ses sièges sont recouverts.

Ni l'une ni l'autre des Chambres actuelles n'occupe la place qu'elles avaient dans l'ancien bâtiment. Avant l'incendie, les pairs se rassemblaient dans une salle qui avait été jadis la Cour des requêtes, au midi de Westminster-Hall. — La Chambre des Communes y tient aujourd'hui ses séances.

L'ancienne salle des Communes, depuis les premières années du règne d'Edouard VI, était la chapelle de Saint-Stephen, à l'est du palais, donnant sur la Tamise. Elle n'a reçu aucune destination dans le bâtiment provisoire.

La pairie anglaise tient aujourd'hui ses séances dans la Chambre Peinte, où mourut Edouard le Confesseur, un an avant l'invasion de Guillaume, et sept cent soixante-neuf ans avant que l'on y installât, pour quelques années, les représentants actuels de la noblesse normande. Au train que prennent les affaires politiques, il est permis de croire que l'édifice, antérieur à l'institution aristocratique, lui survivra, et de beaucoup. Ces sortes de choses, — même les plus solides — s'usent plus vite que la pierre.

L'INCENDIE.

Savez-vous pourquoi si sèbre maintenant cet énorme bâtiment, derrière les charpentes duquel paraissent à peine les



(Vue de la Chambre des Lords avant l'incendie de 1834.)

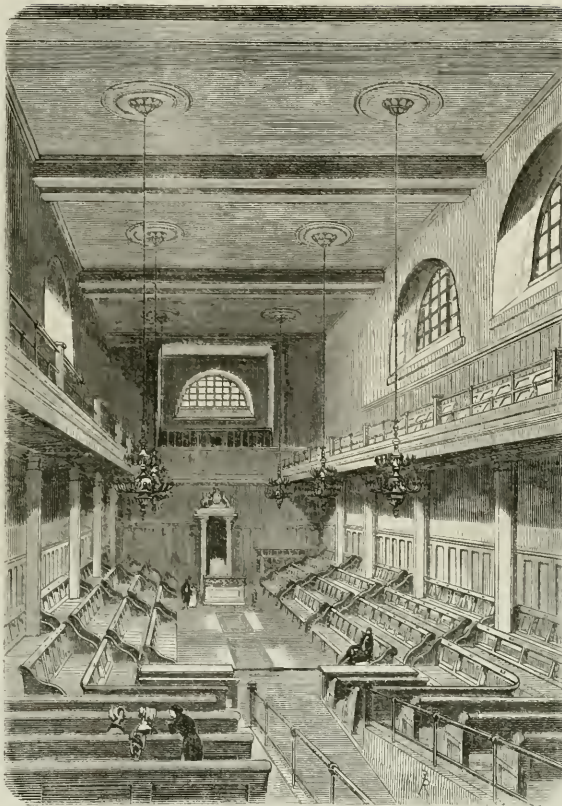
sidient et sa pernique, derrière une table qui le masque à moitié; devant cette table, les trois clercs, aussi en perniques; aux deux bouts; d'un côté, sir Robert Peel; de l'autre, le champion des opposants. C'était, ce soir-là, lord John Russell.

hauts clochers de Westminster-Abbey? Savez-vous pourquoi les architectes, les peintres anglais, sont en grand émoi, cherchant partout les idées qui leur manquent, les procédés de la fresque, appelant, — appelant en vain, — le génie des haïmes et celui des couleurs? Savez-vous pourquoi tous ces concours, tous vos projets, tous ces devis, tous ces plans défilants chaque matin, chaque semaine, chaque mois, chaque trimestre, dans les mille organes de la presse britannique? Savez-vous, enfin, pourquoi la moitié du palais de Westminster étant dévorée par le feu, il faut aujourd'hui préparer une résidence digne d'elles aux deux Chambres du Parlement? Je vais vous le dire.

En 1826 — remarquez cette date — en 1826, l'Échiquier anglais n'avait pas encore de registres; en 1826, les comptes du budget anglais se réglèrent comme se réglent, dans nos plus petits bourgs du Midi, les comptes du boulanger avec les cuisinières illettrées. La *taille*, enfin, se payait, en 1826, comme aux jours de Guillaume le Conquérant, et suivant la forme antique à laquelle elle dut son nom primitif. Ici, pour être croyable, il faut citer ses autorités.

Le 16 octobre 1854, à six heures du soir, la femme d'un concierge vit liltre une vive lumière sous la porte de la Chambre des Lords. Ce fut elle qui poussa le premier cri d'alarme; et, huit heures après, on éteignait les derniers brandons de l'incendie; mais, pendant ces huit heures, — sous les yeux de cinq cent mille spectateurs assemblés, et malgré les efforts de toute la police de Londres, malgré le voisinage de la Tamise chargée de bateaux — elle offrait, dit-on, le plus admirable coup d'œil que jamais une ville en flammes ait éclairé de ses fantastiques lueurs, — un tiers du vieux palais, la moitié de ses vastes cloîtres, la chapelle de Saint-Stephen, la bibliothèque des Communes, la Chambre Peinte, la Chambre des Lords, et la plupart des comités adjacents, étaient devenus la proie du feu.

Le conseil privé tint séance plusieurs jours de suite pour déterminer la cause de ce désastre national, qu'on avait d'a-



(Vue de la Chambre des Communes avant l'incendie de 1854.)

bord attribué à la malveillance; et voici le résultat de son enquête.

« Les comptes publics de la trésorerie se tenaient jadis au moyen de *taillies*; et jusqu'au jour où cette méthode fut abolie par acte du Parlement (octobre 1826), on indiquait les sommes payées à l'Échiquier sur des baguettes de noisetier ou de frêne, qu'on entaillait à une plus ou moins grande profondeur, et dans une direction plus ou moins oblique, suivant qu'il s'agissait de marquer des milliers, des centaines ou des unités de livres sterling; même des schellings ou des pences. Quand une de ces baguettes était taillée dans toute sa longueur, on la fendait en deux portions égales, dont l'une s'appelait la *feuille* (*the foil*), et l'autre la *contre-feuille* (*the counter-foil*). En les rapprochant, elles servaient à se contrôler l'une par l'autre, et formaient, ainsi réunies, ce qu'on appelait la *taille* (*the tally*). Les derniers *tallies* de l'Échiquier, qui rendirent leur patente en vertu du bill d'octobre 1826, étaient lord Guildford et M. Birgoune.

« Or, le jour même de l'incendie, le Clerc des Travaux, ayant ordre de faire détruire une certaine quantité de *taillies* conservées jusqu'alors dans les archives de l'Échiquier, chargea quelques ouvriers d'en brûler deux charrettes dans les calorifères communiquant avec les tuyaux destinés à réchauffer le parquet de la Chambre des Lords. Ces hommes commencèrent leur travail à six heures et demie du matin et ne finirent qu'à cinq heures du soir. Le bois sec, qu'ils jetaient par brassées dans les fourneaux, brûlait avec une telle activité, que les tuyaux rougirent au bout de quelques heures, et que le plancher, déjà fort sec, dut nécessairement s'enflammer (1). »

L'impôt — représenté par les *taillies* — brûlant l'édifice même où on le vote, m'a paru un mythe assez démocratique.

Ce qui en gâte un peu la moralité, c'est que pour relever cet édifice, — que dis-je, pour en construire un plus beau, — les contribuables auront dû voir s'aggraver leurs taxes. O. N.

(1) Report of the Lords of the Council respecting the destruction of the Houses of Parliament.

Charles Nodier.

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Les lettres, tout récemment veuves de Casimir Delavigne, viennent de faire encore une perte bien douloureuse en la personne de Charles Nodier; la mort prématurée de l'illustre écrivain laisse sur tout un vide irréparable dans les rangs de l'Académie Française. Du jour, en effet, où il prit place parmi les Quarante, M. Nodier devint l'âme de l'Académie; il ne considéra point son nouveau titre comme purement honorifique; mais, se dévouant tout entier aux devoirs du fauteuil, il fut véritablement l'académicien modèle, et le digne successeur de Fontenelle, d'Alembert et Morellet, ces grands académiciens du siècle dernier. Comme le bonhomme La Fontaine, M. Nodier allait aux séances pour *s'amuser*; c'était la son plus cher délassement, et le fameux dictionnaire n'avait jamais eu de *fondateur* plus diligent ni plus consciencieux.

La biographie de M. Nodier est doublement malaisée à faire, parce que la vie de l'homme aussi bien que celle de l'écrivain semblent toutes deux échapper à l'histoire. Ami de la solitude et du travail, M. Nodier se déroba de toutes ses forces aux traces de la vie publique, aux ennemis de la célébrité; il aima, suivant le conseil du Livre saint, à cacher sa vie, et se retira volontiers dans les joies intimes de la rêverie, de la famille et de l'étude; c'est ce qu'il a pris soin lui-même de nous dire en de charmants vers :

Il ne comprennent pas, ces amants de la gloire,
Le bonheur de vivre inconnu,
De passer dans ses jours, sans laisser de mémoire,
Sioux un doux penser dans un cœur ingénu
Qui n'en dit rien à l'histoire,
Et de partir après comme l'on est venu.

D'autre part, M. Nodier a eu cette singulière destinée d'écrivain, que son nom est arrivé peu à peu à une haute célébrité sans que pourtant il ait été poussé à ce comble par d'éclatants succès, et tandis que, dans la biographie des grands auteurs, on peut, pour ainsi dire, marquer les dates glorieuses de leur renommée croissante, dans la sienne, au contraire, on ne saurait fixer le moment où son nom devint populaire, ni le livre après lequel la réputation du lettré se changea en la gloire de l'écrivain. Est-ce *Adèle* ou bien *Jean Soggar*, *Tribby* ou *Smarra*? Sont-ce ses contes, ses poésies ou bien ses ouvrages de linguistique qui marquèrent l'heure de son avènement littéraire? Non, sans doute; mais c'est tout cela ensemble. Chacune des lignes qu'il écrivit le haussa un peu

au-dessus de l'horizon, et tant il écrivit qu'à la fin il se trouva en plein firmament.



Charles Nodier, décédé le 27 janvier 1854.

Nous avons donc bien peu de choses à dire sur la vie de M. Nodier; et, d'ailleurs, l'histoire de son esprit est presque tout entière dans la liste chronologique de ses ouvrages.

Charles-Emanuel Nodier naquit à Besançon, le 29 avril 1780; son père, magistrat distingué, tenait un rang honorable dans la Franche-Comté, et fut, sous la République, le second maire constitutionnel de Besançon. L'enfant grandit au milieu des clubs et y puisa ce vif amour de la liberté qui lui valut plus tard tant de proscriptions. En même temps, il s'adonna, avec un zèle égal, à l'étude des sciences naturelles et à celle de la philologie. A peine âgé de dix-huit ans, il publia à Besançon une *Dissertation sur l'usage des antennes et sur l'origine de l'œuf dans les insectes*, et déjà il commençait à rimier un poème sur l'objet favori de ses études, l'espèce des coléoptères :

Hâtes légers des bois, compagnons des beaux jours,
Je trait vos travaux, vos plaisirs, vos amours...

Trois ans plus tard (1801), le jeune savant fera paraître une *Bibliographie entomologique, avec des notes critiques et exposition des méthodes*. Ainsi déjà, M. Nodier annonçait ce talent encyclopédiste qui devait lui assigner, un jour, le premier rang parmi les polygraphes contemporains.

Dès l'année 1799, le jeune Nodier s'était trouvé impliqué dans un procès politique, qui faillit lui coûter cher, car il ne fut acquitté qu'à la majorité d'une seule voix. Il vint à Paris, et se vit d'abord entraîné dans l'opposition royaliste, à laquelle se rallièrent les républicains. Ce fut alors qu'il publia contre le premier consul (1802) son ode si fameuse de la *Napoléon*, que reproduisirent aussitôt les journaux anglais et qui amena un redoublement de persécution contre les suspects. *La Napoléon* avait paru sans nom d'auteur; mais M. Nodier, afin d'écartier les soupçons qui planaient sur la tête de plusieurs personnes innocentes, se dénonça lui-même à Fouché, et fut mis en prison à Sainte-Pélagie. Après quelques mois de captivité, on l'exila dans sa ville natale, en le tenant toujours sous une surveillance onéreuse. L'exilé quitta son foyer domestique, et se mit à parcourir les montagnes du Jura et les hautes vallées de la Suisse; arrêté de nouveau, sous un prétexte frivole, il fut délivré par les paysans, erra de nouveau dans les montagnes, et passa de longs jours enseveli au fond des vieilles bibliothèques des couvents et des presbytères qui lui donnaient un asile hospitalier. Inquiété

jusque dans ces paisibles retraites, il prit le parti de passer en Suisse, allant d'une ville à l'autre, exerçant pour vivre les industries les plus modestes; le correcteur d'imprimerie, ici enluminer d'estampes; mais toujours courageux et plus fort que la persécution. Enfin, après bien des années et des traverses, il entra en France, professa obscurément dans quelques petites villes du Doubs, et finit par se retirer dans un village du Jura, qu'il a chanté dans une fraîche et délicate œuvre de style :

O rant Quintigny, vallou rempli de grées,
Temple de mes amours, trône de mon printemps,
Seigneur que l'espérance offrait à mes vieux ans;
Tes sentiers mal frayés ont-ils gardé mes traces?
Le hasard a-t-il respecté
Le boitage si frêle que mes mains ont planté?
Mon tapis de pervenche, et la sombre avouine
Ou je plainais Werther, que j'aurais imité?

M. Nodier fut tiré du fond de cet asile par une lettre d'un Anglais célèbre, le chevalier Croft, qui habitait alors Amiens, et cherchait un collaborateur pour l'aider dans son importante publication des *Classiques français avec commentaires*. L'association ne dura pas aussi longtemps qu'on aurait pu le croire. Le chevalier Croft n'était point sans doute parfait, comme M. Nodier nous l'a peint dans *Anielie*, sous le nom légèrement adouci de sir Robert Grove; les deux collaborateurs se séparèrent, et M. Nodier, par l'entremise du général Bertrand, obtint un poste administratif dans les provinces connues de l'illyrie; il y fut même chargé de la direction d'un journal qu'on avait établi sous le nom de *Télégraphe illyrien*, et qui était publié en quatre langues, la française, l'allemande, l'italienne et la slave vindique. L'invasion le ramena en France, et l'Unité de M. Étienne l'attacha à la rédaction des *Debats*, où il fut un des premiers à faire une profession toute bouhronienne.

À cette époque, M. Nodier était déjà connu avantageusement parmi les lettres; il avait publié, en 1802, *Stella*, ou les *Prosopis*; en 1805, *Le Peintre de Salzbourg et Dernier chapitre de mon roman*; en 1808, *le Dictionnaire raisonné des onomatopées de la langue française*, et en 1812, les *Questions de littérature légale*. Joignez, dans cette liste, maints opuscules de moindre importance, qui ne sont pas restés dans l'édiction des œuvres complètes. M. Nodier ne sollicita ni places ni faveurs auprès du nouveau gouvernement, et Louis XVIII lui envoya des lettres de noblesse pour toute récompense de ses services. L'auteur du *Peintre de Salzbourg*, menant une vie modeste et retirée, se préparait à accroître par de nouveaux titres sa renommée naissante : *Jean Slogar*, *Thérèse Albert*, les *Mélanges de littérature et de critique*, *Adèle Smarza*, *Triby*, se succédèrent rapidement de 1818 à 1822, et donnèrent à leur auteur une position éminente dans les lettres.

En 1824, M. de Corbière, ministre de l'intérieur et bibliothécaire très-éclairé, nomma M. Nodier, sur sa réputation, et sans qu'il Tent désirât, bibliothécaire de l'arsenal. Ce fut là un événement décisif dans la vie de M. Nodier : retiré sous le tranquille abri, un cercle d'habitudes nouvelles et définitives se forma autour de lui, son existence s'arrangea commodément dans l'honorable demeure, et l'arsenal lui fit oublier Quintigny, « cette espérance promise à ses vieux ans ». Il y est resté jusqu'à sa dernière heure; et il y est mort doucement, au milieu de ses amis et de ses livres.

En 1827, M. Nodier réunit en un volume toutes ses poésies éparses, moins connues aujourd'hui que ses romans, quoiqu'elles ne leur soient point inférieures. Des travaux d'érudition, trop longs à énumérer dans cette courte notice, occupèrent ensuite ses laborieux loisirs; enfin, en 1852, il prit le soin de donner une édition complète de ses œuvres, où il ne voulut faire entrer que le meilleur de ce qu'il avait écrit. — Deux ans après, l'Académie Française le choisit à l'unanimité, en remplacement de M. Laya. Cet honneur solitaire causa une joie vive à celui qui l'avait méritée; et, dans son discours de réception, M. Nodier lémoigna à l'Académie sa reconnaissance avec une expansion touchante, et qu'on n'avait point encore vue.

Depuis ce jour, le plus glorieux dans sa vie, l'auteur de *Jean Slogar*, retiré de la littérature militante, occupait encore l'attention publique par le charme de son esprit délicat, qui ne se renfermait point en se retirant au dehors; l'écrivain vieillissant avait ce bonheur singulier d'accroître, sans plus cesser, d'accroître tous les jours la réputation déjà si bien fondée de son génie exquis, de son savoir ingénieux, de sa finesse élégante. Le salon de l'arsenal était le refuge de la conversation polie, de la causerie française, si chère à nos devanciers et si rare aujourd'hui; le maître du lieu, debout auprès de sa chémiée, causait comme autrefois Diderot et Grimm, ces fameux causeurs. « Personne, a-t-on dit, n'était plus aimable que Nodier au coin de son foyer, dans une de ses causeries familières, où, sans coquetterie, sans apprêt, il donnait carrière à son imagination poétique; où il libérait le passé de formes délicieuses qui le rendaient toujours regrettable; où, sans pédantisme, il faisait appel à son érudition sur tous les sujets littéraires. Qui causa jamais mieux que lui? qui discutait avec plus de bonhomie, de finesse et de sûreté? qui souffrit plus gracieusement un paradoxe, et lit meilleur marché de son spirituel plaidoyer pour une cause perdue qu'il avait gagnée? Et quelle élocution noble et simple! quelle dialectique ferme et vive! »

Nous rapportons ici le récit touchant qu'on a fait de sa dernière heure : « Dans cette dernière nuit où Nodier a parlé de beaucoup de choses, le véro de famille et l'homme de lettres se sont si manifestés tour à tour de la manière la plus touchante. Sentant approcher sa dernière heure, il a dit à sa femme et à sa fille : « Allons, il faut nous séparer! Pensez toujours à moi, qui vous ai tant aimés!... Je suis heureux de pouvoir bénir mes enfants et mes quatre petits-enfants. Ils sont tous là, n'est-ce pas? Il n'y en a point de malade? Tant

mieux! Quel jour est-ce aujourd'hui? — Le 27 janvier. — Eh bien! n'oubliez pas cette date. » Et ces tristes paroles, il les a accompagnées d'un de ces regards doux, calmes et charmants qui lui étaient particuliers. — Un instant après, Nodier a appelé madame Messionier, dont le talent, comme écrivain, a grandi sous les yeux de son père : « Ma fille, lui a-t-il dit, écoute un dernier conseil : ils beaucoup, les toujours Tacite et Fénelon, cela donnera de l'assurance à ton style. » Il a parlé ensuite du travail important qu'il faisait pour l'Académie, et qu'il avait regret de laisser inachevé.

« Nodier s'est endormi sans crise, sans convulsion, et nous avons pu croire, quand nous l'avons vu il n'y a qu'un instant, que ce sommeil devrait avoir un réveil.

« Les obsèques de l'illustre écrivain ont eu lieu lundi 29 janvier; MM. Étienne et Taylor, ses amis, ont fait entendre de touchantes paroles sur sa tombe; un jeune homme y a déposé une couronne au nom de la classe ouvrière.

« Le portrait de M. Charles Nodier a été tracé ainsi par un critique distingué, M. G. Planche : « Connaissez-vous Charles Nodier? Oui, sans doute : vous l'avez rencontré cent fois sur les quais, feuilletant de vieux livres, dont il connaît le prix mieux que personne... Vous l'avez conté sur le boulevard, et, sans savoir pourquoi, vous avez remarqué sa ligne anguleuse et grave, son pas rapide et aventureux, son air vif et las, sa démarche pensive et fantasque. Il est grand et vigoureux ; tous ses portraits ne donnent de lui qu'une idée incomplète... »

« Cette courte biographie nous joindrons quelques mots sur le talent et sur le style de M. Charles Nodier, renvoyant nos lecteurs, pour plus ample critique, à l'excellente notice mise par M. Sainte-Beuve en tête de *Triby* et des autres œuvres.

M. Nodier débuta, comme écrivain, dans une époque de littérature transitoire, entre l'école de Rousseau et celle de l'Empire : à ce moment les lettres françaises, si longtemps fidèles à leur sévère origine, semblaient s'amoindrir et s'effleurer, pour ainsi parler. Les livres de Rousseau et ceux de Bernardin-de-Saint-Pierre avaient ébranlé d'abord la fermeté littéraire, et donné naissance à cette sorte de languer qui devait produire ensuite toute l'école des mélancoliques et des élégiaques. L'invasion de la littérature allemande, menée par Werther, ne fit qu'accroître encore le mal, et sur-excita encore la sensibilité intellectuelle des lecteurs français. M. Nodier subit, comme tout le monde, et plus vivement que tout le monde, cette influence romantique qui agissait sur les nerfs plus encore que sur les sens; et, comme la très-bien dit un critique, il fut une sorte de *Saint-Hervey théâtral*, encyclopédiste sensible, à la manière de Rousseau; naturaliste passionné, à la manière de Goethe. Tout le secret du talent de M. Nodier est dans cette excessive sensibilité intellectuelle; dans cette vivacité d'impressions qui le soumettait aux influences les plus diverses de l'atmosphère littéraire.

Tandis donc que Chateaubriand et Bernardin fondaient la grande école rêveuse, descriptive et pittoresque, M. Nodier ouvre une autre voie, moins large et moins magnifique sans doute, mais tout aussi nouvelle; il fonde proprement, dans notre littérature, la fantaisie et la poésie qu'on a depuis appelée *intime*. À ce titre, le romantisme put justement revendiquer comme siens le nom et le talent de M. Nodier.

Toute notre littérature classique avait été abusée, suivant le précepte de Buffon, des sentiments et des termes généraux. La fantaisie, qui est l'imagination particulière, et la poésie intime, qui vit des inspirations exclusivement personnelles, semblent donc être le contre-pied exact de nos lettres classiques; et nous avons vu, de nos jours, les conséquences extrêmes, l'âlaiserie fâcheuse, auxquelles des esprits distingués d'ailleurs, ont mené cette littérature intime, cette poésie des *infinités petits*. Charles Nodier, le chef ou du moins le précurseur de l'école, n'en était point encore venu là; sa fantaisie ne se faisait point amoureuse de l'excentricité; et l'on dirait qu'elle est encore retenue par les liens prudents de la vieille raison gauloise, de la sobriété romaine, de la tempérance classique.

Mais ce qui distingue surtout l'auteur d'*Adèle* de tous ceux qui suivent sa voie, c'est le style. Il faut bien le reconnaître, M. Nodier fut, avant tout, un écrivain, dans le sens propre du mot, un homme de style ou *styliste*, comme dit M. Sainte-Beuve. Avec un don de langue merveilleux, il joignit le savoir philologique que le plus profond, et se montra de bonne heure le digne élève du chevalier Croft, qui étudiait le style à l'aide d'une loupe, ayant découvert, au dire même de M. Nodier, « l'atome, la monade grammaticale. » Tous les critiques se sont accordés à louer la facilité merveilleuse, la souplesse infinie, l'harmonie gracieuse de ce style admirable, « qui se dévide comme un ruban... qui ne finit que lorsque l'écrivain lui-même en coupe la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment. » — M. Sainte-Beuve appelle ingénieusement Charles Nodier l'*Aristote* de la phrase.

On sait que M. Nodier, depuis longues années, passait pour l'homme de France qui connaissait le mieux notre langue; l'opinion publique l'avait érigé en sorte d'expert ou d'arbitre pour toutes les difficultés de langue, toutes les questions grammaticales qui se pouvaient rencontrer. Néanmoins on lui doit cette justice, que, pour avoir apporté son style extrême à l'arrangement de ses mots et à la disposition de ses phrases, jamais il ne raffina son style, comme nous avons vu faire les littérateurs intimes; jamais, surtout, il n'estropia la langue, sous prétexte d'innovation, à l'instar de nos grands écrivains pittoresques. Il demeura, au contraire, sans pédantisme, le plus sévère puriste de notre temps; et, par ce côté, il se sépara profondément de toute l'école moderne.

C'est aussi par ce côté qu'il conserva une place honorable dans notre littérature; le jugement de la postérité saura tenir compte à Charles Nodier d'avoir été un homme de style à l'époque où le style se faisait si rare chez nous que les plus riches productions littéraires en étaient souvent dépourvues; comme poète et comme inventeur, il a sans doute été dépassé et surpassé; comme écrivain il demeure au premier rang; et

la plus grande critique qui puisse lui être adressée, c'est d'avoir en un style supérieur à son talent, ou, pour mieux dire, un génie inférieur à sa plume.



Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

Un jeune homme, que son esprit aventureux poussait à toutes les choses hardies, ne pouvant trouver en France ce qu'il y cherchait, c'est-à-dire une position indépendante, résolut de profiter du traité de paix qui venait d'être signé entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader pour visiter l'intérieur de l'Afrique et poser, au centre même de la puissance arabe, les bases d'un vaste complot. Il espérait réaliser ainsi non-seulement d'immenses bénéfices, mais encore être utile à son pays, en l'aider à étendre son influence civilisatrice parmi les peuplades de l'antique Mauritanie. L'événement ne justifia point ses prévisions. Après plusieurs mois de séjour dans les diverses tribus de l'Émir, il renvoya la terre natale, n'emportant avec lui qu'un album sur lequel il avait consigné ses impressions. C'est de cet album qu'est extrait le récit qu'on va lire, récit rapide, mais exact, de ce qu'il a vu d'important dans les donjons, dans les villes et dans les camps, qui se lèvent tous comme un seul homme à l'ordre d'Abd-el-Kader, et marchent à la destruction au nom de la divinité.

Nos lecteurs verront avec intérêt se dérouler sous leurs yeux le tableau des ressources, des habitudes et des mœurs de ces Arabes si peu connus de nous encore, quoique, depuis quatorze ans, nous leur faisons une guerre continue.

En perdant de vue les lignes extrêmes des possessions françaises, je sentis mon cœur se glacer; il me sembla que je ne reverrais plus la France. Cependant la trêve de la Tafna, l'espoir d'une fortune rapidement acquise dans les relations que j'allais établir avec les Arabes de l'intérieur, l'audace même de l'entreprise, m'enhardirent, et je lançai mon cheval dans la direction du désert.

Nous étions en 1838. Abd-el-Kader était alors occupé au siège d'Am-Maddy, dans le désert. Je résolus d'aller l'attendre à Tazza.

Le territoire compris entre Bilal et Médéah est d'une monotonie désespérante; aussi ne fatiguera-t-je point mes lecteurs par une longue description. Des vallées incultes où l'aloès étale ses mille bras couverts d'une épaisse poussière, des collines aux larges bases boisées, aux fronts chauves et ravagés par le simoun; puis, à mesure qu'on approche du grand fleuve, un peu de verdure et de fraîcheur, voilà tout ce que j'y ai remarqué; je ne lis que passer à Médéah, et je continuai ma route vers le Chélif, que je traversai sur un pont de bois dressé au lion-Rachad. De Médéah à Tazza on compte deux fortes journées de marche par un chemin aride, à travers des montagnes escarpées et d'immenses solitudes. L'eau y est rare. En avançant vers Tazza, on suit une ancienne voie romaine parfaitement conservée. Elle est bordée d'une double rangée de chênes verts d'une imposante vieillillesse; mais cette voie se perd bientôt dans les sinuosités des montagnes, où elle est continuée par un sentier presque impraticable. Cette route conduisit jadis à une ville située à quelques lieues est de Tazza. Les ruines conservent le nom de Duraïr, mais il reste peu de vestiges de cette ville. Il faut savoir qu'elle a existé pour remarquer ses débris; cependant, d'après la tradition conservée par les Arabes, Duraïr fut une cité très-importante. Elle était entourée, au temps de sa splendeur, de grands et beaux jardins dont il ne reste aujourd'hui ni un arbre ni une trace.

Mon guide, Ben-Ouïl, cheminait à mes côtés et charmait les ennuis du voyage par la description de lieux plus agréables ou plus intéressants que ceux que nous parcourions.

« Quel est, demandai-je en lui montrant les masses grisâtres qui se perdent à l'horizon, quel est l'homme assez abandonné du ciel pour s'être dans un pareil séjour ? — Le Kadyle, répondit Ben-Ouïl; et il parait qu'il s'y trouve bien, car aucune séduction n'est capable de l'arracher de l'air qu'il s'est bâti au sein des airs. »

Je n'espérais de peine à obtenir de mon guide, bavard comme tous les guides, quelques détails sur ces Atres dont la vie nomade et excentrique a toujours excité l'intérêt du touriste. Il ne cessa de parler que lorsque je lui montrai la ville de Tazza, qui était au soleil les murs crénelés de sa forteresse.

Tazza est un poste important sur Abd-el-Kader fit construire, et y a fait aus à peu près, sur l'emplacement d'une ville ro-

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

maine qui portait ce nom; du moins c'est ce que nous apprenons l'inscription gravée sur une pierre qu'on a trouvée dans les décombres. La forteresse est un carré d'environ quarante-cinq mètres de longueur, tout chaque angle est surmonté d'une tour. L'intérieur se compose d'une vaste cour autour de laquelle sont de vastes magasins remplis de vivres, de munitions de guerre, de ferblanterie, de draps et autres apprêts nécessaires. En face de l'entrée principale est la tente de l'émir. Chaque côté de cette tente est d'une longueur de six à sept mètres. Elle est assise proprement que simplement décorée; des colonnes de bois de noyer, surmontées de chapiteaux sculptés, ornent la porte principale; les murs sont bariolés de peintures arabes assez grossières; et le sol est couvert de beaux tapis sur lesquels s'assèment les ministres et les grands dignitaires. Le **TRÔNE** d'Abd-el-Kader se compose d'une simple planche de sapin recouverte d'une natte tressée avec les fils du palmier. Au-dessus des magasins on a bâti trois autres salles; c'est là qu'on loge les khalifs lorsqu'ils viennent visiter l'émir. Elles sont remarquables par les soins qu'on prend de les entretenir. Le parquet de ces salles est caché aussi par des tapis de laine fine sur lesquels sont disposés des coussins de soie. On remarque plusieurs inscriptions sur les murs; ce sont en général des versets du Coran. Des peintures décorent les plafonds.

La porte du fort est l'ouvrage des ouvriers envoyés par le gouvernement français au mois d'août. Elle se laisse bien à désirer sous le rapport de l'élégance et de la solidité. On voit sur les murs des portraits et des figures d'Arabes, et au-dessous de l'extérieur, sont recouvertes d'une épaisse couche de plâtre d'une blancheur éblouissante. On y a dessiné une montre solaire, et, au milieu de la cour, s'élève un oratoire pour la prière. On lit sur la porte d'entrée une longue inscription arabe qui porte le nom du fondateur. Partout sont gravées des maximes tirées du Coran.

Devant le fort s'étend une petite terrasse en forme d'esplanade sous laquelle on a ouvert trois grands magasins on le plus habituellement s'entassent les récoltes de blé et d'orge. On y a placé trois canons sans affûts. Dans l'intérieur existent aussi deux vastes magasins souterrains qui servent de réservoir; je pourrais dire de tombeau, car les malheureux qui on renferme dans ces lieux insalubres y meurent presque tous.

Une fabrique de briques et de tuiles, un moulin à farine et un four à pain s'élevaient autour du fort, qu'environnent aussi une centaine de chaêtres cabanes. Telle est la ville de Tazza, située à une journée de marche de Boual et à une journée et demie de Miliana, dont elle est le dépôt. Plusieurs familles de Coulonjis et de Morabes y ont été exilées. Les habitants de Miliana s'y sont réfugiés plusieurs fois. On y remarque quelques boutiques et un semblant de commerce. Une excellente source qui jaillit de la montagne voisine y verse d'abondantes eaux. Cette source est gardée, la nuit, par les lions, qui, comme les dragons des Hespérides, en défendent l'approche aux mortels.

Des environs de la ville sont tristes et uniformes; les montagnes boisées qui entourent Tazza ne présentent pas un point sur lequel le regard se pose avec complaisance. Tout y est froid et silencieux. En hiver la neige remplit la vallée; en été une excessive chaleur engendre des fièvres qui déciment la population. Ajoutez à ces désagréments l'impossibilité on l'on se trouve de s'éloigner sans cours courir le risque d'être dévoré par les lions, et vous aurez une idée exacte de Tazza. Il arrive même souvent qu'à prix d'or on ne peut s'y procurer les objets de première nécessité.

À une petite distance de la ville on rencontre des excavations où les Arabes ont extrait du fer et de la bouille; mais leur inhabileté dans ce genre de travaux les leur a fait abandonner. Il y a aussi, à quelques lieues de là, à l'est, dans la province de Lassagah, une mine de soufre; elle est placée dans un lieu désert où manquent l'eau et les arbres. L'exploitation offre conséquemment des difficultés presque insurmontables. Abd-el-Kader, qui possédait un peu de sulfure, fut tout joyeux de la découverte d'une mine de soufre; il crut qu'il lui serait possible d'établir des manufactures de poudre. Il se transporta sur les lieux, et ordonna à un Algérien qui était à son service de procéder immédiatement à l'exploitation. On acheta de grandes cuves en cuivre, et les autres ustensiles nécessaires; mais, en opérant, on brûla les chaudères, et il fallut renoncer à obtenir du soufre pur. Il est peu probable que cette mine soit jamais exploitée.

La route qui conduit de Tazza à la mine de Lassagah est belle, une, bien tracée, mais la pluie la rend impraticable à raison de la nature du terrain, qui est argileux. Il n'y a dans le district qu'une petite quantité d'eau sulfureuse.

Pendant mon séjour à Tazza, qui n'a pas duré moins de quatre mois, j'eus l'occasion de me lier d'amitié avec le gouverneur de la place, Keldou-Berouela. C'est un Algérien d'une quarantaine d'années, de haute stature et d'une physionomie franche et ouverte. Il a demeuré sept ans à Alger, où il a puise dans le commerce des Français beaucoup de connaissances utiles qui lui ont attiré l'affection de l'émir. Sans lui, le fort de Tazza n'aurait subi aucune des améliorations que le distingué des autres places fortes. Il était chargé d'affaires d'Abd-el-Kader auprès du gouverneur, mais s'étant compromis en 1827, il fut obligé de fuir, sous le prétexte d'une lettre pour échapper aux Français qui le poursuivaient, et qui, une heure après son départ, envahissaient sa maison afin de s'assurer de sa personne. Il se rendit auprès de l'émir, qui l'accueillit favorablement en reconnaissance des éminents services qu'il en avait reçus. Il alla d'abord à Miliana, où il appela plus tard sa famille. Berouela administre avec talent les tribus placées sous ses ordres et qui campent autour de la forteresse. Les Arabes de la campagne se rendent tous les jeudis en ville et y établissent un marché où abondent les produits du pays. Le gouverneur de l'esprit naturel et une certaine instruction qu'il est rare de trouver chez un Arabe. Aucune question ne l'embarrasse, et il mène à bonne fin presque tout ce qu'il entreprend. Il est d'un accès facile, d'une grande familiarité, quoique juste et sévère; son cœur

est bon, mais il sait se faire obéir et ne pardonne jamais une faute. Quand il a prononcé, le jugement s'exécute, et il est porté contre son propre père. Les droits de son maître sont les seuls légitimes à ses yeux; aussi est-il l'ennemi acharné des Français. Au commencement des dernières hostilités, il leur fit beaucoup de mal dans la Mitidja, en compagnie du khalif de Miliana, dont il fut la bannière. Il paie toujours de sa personne et affronte la mort avec une ténacité surprenante. Quoique gouverneur absolu de Tazza et des tribus circonvoisines, il est sous les ordres du khalif de Miliana. Abd-el-Kader estime beaucoup son habileté, son sang-froid et son courage; il ne fait rien sans le consulter. Il lui a fait don d'une jolie maison de campagne, située non loin de Tazza. Je n'ai qu'à me louer des bons procédés de Berouela. Les Européens et les ouvriers français qui ont visité le gouverneur reçoivent également justice à la douceur et à l'aumône de son caractère.

Le mois de janvier de l'année 1830 était arrivé, et je commençais à perdre l'espérance de voir arriver Abd-el-Kader, lorsqu'il j'appris par Berouela que son maître était attendu à Limalia. Je résolus sur-le-champ de me rendre dans cette ville, afin de régler la marche de mes affaires et de priver l'émir de lui fuir dans l'exécution de mon projet; j'étais pressé d'en fuir avec les Arabes, dont le caractère inspire le plus souvent une crainte salutaire. Mes préparatifs de départ furent bientôt terminés, et le 17 janvier, à neuf heures du matin, je me mis en route par un temps magnifique. Un soldat irrégulier, un gendarme et Ben-Ouïl, qui ne servait de domestique, formaient toute mon escorte. En quittant Tazza, nous marchâmes pendant plusieurs heures à travers les montagnes par un chemin praticable; nous foulâmes aux pieds les ruines d'une ancienne ville nommée Dairak; l'endroit où elle s'élevait jadis n'est plus qu'un monceau de débris; ils passèrent inaperçus si les guides ne les faisaient remarquer aux voyageurs. Un peu plus loin, nous traversâmes un vaste ci-devant, ce qui ne me permit plus de douter que réellement, à l'endroit désigné, il y avait eu sinon une ville importante, du moins de nombreuses habitations. Peu après s'ouvrit devant nous une magnifique plaine, coupée en tous sens par mille petits ruisseaux qui doivent contribuer beaucoup à la rendre fertile; elle s'étend entre Bonnedin et Moulin-Allel, à l'entrée de la province de Matmata, dont ces deux montagnes sont les frontières. Néanmoins, quoique la position soit favorable et le terrain excellent, on n'y aperçoit pas la moindre trace d'habitation; c'est un désert complet dans lequel plonge la vue sans pouvoir se reposer ni sur une tente, ni sur une cabane, ni sur un arbre. Il faut attribuer cette stérilité plutôt au manque de bras qu'à l'ingratitude du sol; les Arabes ressemblent tous plus ou moins à Figuero; ils sont paresseux avec délicatesse, et quand ils ont de quoi suffire aux besoins du moment, ils s'occupent médiocrement de l'avenir. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer chez eux des terres incultes qui seraient, dans nos climats, une fortune pour les travailleurs pauvres.

Après avoir traversé la plaine, nous pénétrâmes au milieu des bois touffus qui tapissent les monts Matmata; nous suivâmes une route large et bien conservée; les Arabes prétendent que c'est une voie romaine; elle est bordée de chênes gigantesques et imposants par leur antiquité; les bœufs formés par leur épais feuillage versaient l'ombre à nos pas et nous ouvraient un passage agréable; quelquefois pourtant la crainte s'éveillait en nous, lorsque le vent des gorges nous apportait le lugubre rugissement des lions. Nos terreurs s'accroissaient quand nous vîmes les traces du sang de deux Kabyles qui, deux jours auparavant, avaient servi de pâture aux bêtes des forêts. C'était là un triste présage pour des voyageurs qui suivaient le même chemin et que le seul aspect d'un lion eût peut-être fait évanouir.

À part ces craintes, que rien ne vint justifier, nous fîmes un délicieux voyage au milieu des merveilles de la nature. Les tableaux les plus sublimes se déroulaient à nos yeux; les montagnes que nous parcourions étaient d'un pittoresque admirable et d'une solitude effrayante; tout y était grandiose, morne et silencieux. La hauteur de ces montagnes est incomparable, leurs formes sont très-variées; les rayons du soleil n'arrivent pas à certains endroits. Tantôt, perché au sommet d'une de ces masses granitiques, on jette un regard effrayant sur le précipice qui s'ouvre sous vos pieds; tantôt, du fond de la vallée, on lève avec admiration les yeux sur les frères jumeaux de l'Atlas. Quelques-unes de ces montagnes sont taillées à pic et inaccessibles; on n'y retrouve aucune trace d'habitation; c'est un amas de rochers dont le silence n'est interrompu que par le bruit des eaux qui tombent avec fracas des cimes dans les gorges et qui répètent à l'envi les échos.

Nous quittâmes bientôt la route tracée pour suivre d'étroits sentiers dont les difficultés rendaient notre marche pénible. La nuit approchait; nous nous occupâmes de chercher un douair où nous pourrions nous reposer des fatigues de la journée; nos yeux interrogèrent longtemps les profondeurs de la nuit, ce fut en vain. Nous avançâmes toujours, au risque de nous égarer, franchissant les montagnes avec une rapidité peu ordinaire, et comptant découvrir enfin ce que nous recherchions avec tant d'ardeur. Au moment où nous désespérâmes de trouver un abri, nous aperçûmes au loin une clarté douteuse; nous dirigâmes nos pas de ce côté. Bientôt la lumière se montra plus vive et brilla à quelques pas de nous; elle provenait d'un douair composé d'une douzaine de tentes où nous arrivâmes harassés par une longue marche au milieu des ténèbres.

Le cheik du douair nous fit l'accueil le plus amical. En ma qualité d'Européen, je fus l'objet de toutes ses prévenances; on aurait dit qu'il était tout joyeux de voir un Français rechercher son hospitalité. Une de ses cabanes fut mise à ma disposition; je m'y installai avec mes gens et nous nous disposâmes à goûter un repos dont nous avions tous également besoin.

L'intérieur de notre tente était plongé dans une obscurité complète; nous allumâmes quelques tisons d'un jaillit une vive lumière, mais la fumée, n'ayant aucun conduit par où s'échapper, se répandit dans la chambre, et faillit nous asphyxier. Nous étions logés entre deux valves, et un compagnon d'un poulailler que nous n'avions pas encore remarqué en entrant; il nous fallut user de précaution pour tenir à l'écart ces incommodes voisins, et cette circonstance nous obligea, malgré la fumée, à laisser brûler les tisons. Des œufs, du lait, des poules, du pain pétri avec du beurre frais et cuit sur une brique, un mouton, telles furent les provisions qu'on nous donna, et avec lesquelles nous nous mîmes en mesure de satisfaire le plus vigoureux appétit; nous avions tant marché dans la journée que nous fîmes le plus grand honneur à ce magnifique repas.

Les habitants du douair, prévenus de notre arrivée, accoururent bientôt nous présenter leurs hommages; la tente s'emplit d'Arabes, et la conversation devint générale; elle roula en grande partie sur la politique. Un indigène fit résouner bien haut ses promesses, et parla à diverses reprises de la mort d'un Français dont il s'avouait l'auteur. « Le sâdre du vaincu est en mon pouvoir, me dit-il, et je le conserve précieusement, parce qu'il doit me servir dans une occasion importante et prochaine. Je connaissez le caractère vaniteux des Arabes, j'ajoutai peu de foi à ce qu'il disait. Si son récit eût été vrai, il n'aurait pas manqué de montrer le trophée de sa victoire. Nous lui répondîmes donc sans le démentir complètement, nous aussi sans lui cacher tout à fait que nous n'étions pas dupes de ce mensonge. La conversation commençait à s'éclaircir, lorsqu'on apporta le fameux couscous, ce mets si délicat qu'on sert à la fin du dîner, et qui, chez les Arabes, est inséparable de l'hospitalité. Je mangéai jusqu'à m'en rassasier de cette préparation africaine, que j'aime beaucoup; on poussa la galanterie jusqu'à m'offrir une tasse de café, afin de faciliter la digestion du couscous. Je fis ainsi un véritable festin de Balhazar sous une tente, au milieu des forêts du nord de l'Afrique.

Ce fut pendant cette nuit que j'aperçus les femmes de ces Arabes à demi sauvages. On n'avait jamais, avant moi, accordé l'hospitalité à un Européen; j'étais donc un objet nouveau pour elles, et la curiosité naturelle à leur sexe les poussa à me visiter. Quelques-unes dans le but de satisfaire ce besoin et de faire de leur hôte un examen plus approfondi, m'apportèrent des œufs frais et du lait; mais à petite bruit elles déposèrent leurs dons à mes pieds, qu'elles s'enlevèrent précipitamment, comme si j'allais les devorer. Si j'en juge par leur empressement à me quitter, je fis sur leur esprit une impression défavorable; elles considèrent sans doute les Européens de la même manière que ceux-ci considèrent les lions de leurs forêts. La différence des mœurs des habitants de ces douairs avec celles des autres Arabes provient de l'isolement dans lequel vivent les premiers, tandis que ceux-ci ressentent déjà les effets de la civilisation.

Malgré la rapidité de leur fuite, j'eus cependant le temps d'observer les femmes arabes; leur physionomie me parut tout à fait bizarre. Je ne sais si je dois attribuer l'effet qu'elles produisirent sur moi à l'obscurité, ou si telle est leur forme naturelle; ce sont des figures plates, de grands yeux noirs avec une poussière dont elles se servent pour embellir leurs traits, de larges plaques en argent sur la poitrine, d'énormes turbauds donnaient à ces êtres un aspect tout particulier; si vous ajoutez à cela une rareté d'aspect, une saleté dégoûtante, vous trouverez comme moi qu'elles sont dignes des lieux qu'elles habitent.

Les douair ont quinze tentes du genre formant un cercle sur le penchant d'une montagne; elles étaient entourées d'une haie en branches seches, pour empêcher, disaient les Arabes, les ravages que les lions et les chacals commettent la nuit parmi les troupeaux. Les sentiers qui mènent aux habitations sont escarpés et difficiles. Au centre du douair sont entassés les bestiaux, le fumier et la boue.

Le cheik de l'endroit est de petite taille et d'une obésité vénérable; c'est un compère de la famille des Sancho Pança, mais un Sancho savant; ses occupants sont à sa barbe grise; vous bien aux hautes fonctions dont il est investi; son caractère est doux, son imagination ardente, son esprit vif et naturel. Je lui demandai pourquoi, au lieu de ces vastes forêts, il n'allait pas habiter la belle plaine qui s'étend au delà des montagnes de Bonnedin et de Moulin-Allel. « Tel est, me répondit-il, le lieu que nous a désigné l'émir des croyants, et, bon gré, mal gré, il faut que nous l'habitons. » Ces mots ne permirent pas d'autres questions; je savais que les ordres d'Abd-el-Kader s'exécutent toujours sous peine de mort.

Fatigué et désireux de me remettre en route de bonne heure le lendemain, je saluai mes hôtes; ils comprirent mon intention, et quittèrent la cabane. Alors je m'étendis sur une natte, auprès du brasier qui brûlait au milieu de la chambre, et sans songer un instant au danger d'être étouffé par la fumée, je m'endormis.

Vers le milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut par un bruit étrange qui provenait du dehors; les cris confus des indigènes m'avertirent qu'il se passait autour de nous quelque chose d'extraordinaire. L'envoyé Ben-Ouïl aux informations, et il vint, quelques minutes après, m'apprendre que le tumulte avait été causé par l'apparition d'un lion; le marauder avait franchi la haie, et, avec une audace imperturbable, venait d'enlever un mouton au douair; aussitôt les habitants s'étaient rassemblés, tous armés de lances et de bâtons, en faisant retentir l'air de cris perçants.

Cette façon de repousser l'agression des bêtes féroces m'étonna par sa singularité. Tel est, en effet, le système adopté par les Arabes pour se débarrasser des visites de leurs importuns voisins.

(La suite à un prochain numéro.)

Plaisirs et Misères de l'Hiver.

Le but de ce petit chapitre, cher lecteur, est de le démontrer que l'hiver est à la fois la plus agréable et la plus triste des saisons, de même que la femme, suivant l'avis de Sganarelle, est la meilleure chose et la pire des choses. Ce que je dis ici de la femme et de l'hiver, lecteur mon ami, peut se

dire à peu près de tout ce qui existe en ce monde sublunaire. Il n'est guère de vertus dont l'excès ne touche à un travers, à un ridicule ou à un vice; tout mets délicieux a son danger; au fond de la coupe exquise se cachent les maux de nerfs et l'ivresse. Quoi de plus charmant que la parole et quoi de plus

détestable? Le violon de Bériot a pour voisin le violon de *** qui vous écorche les oreilles; le plaisir coudoie la douleur, et le monde est blanc ou noir, selon le côté par où tu l'envisages. — Je veux qu'après avoir lu ces lignes, tu me quittes en criant: Vive l'hiver! à bas l'hiver!



Oui, vive l'hiver pour ceux qui ont une cheminée de stuc ou de marbre, où le chêne enflammé pétille et répand ses chauds ardeurs; oui, vive l'hiver pour les poitrines abritées sous la ouate et la martre! vive l'hiver pour les pieds cuirassés de doubles semelles, pour les nez enveloppés du foulard de soie, pour les jambes appuyées sur les coussins d'un moelleux équipage! vive l'hiver pour toutes ces frêles, et blanches, et charmantes Parisiennes, que le plaisir appelle à ses fêtes! vive l'hiver pour le lion à la botte vernie, au gant glacé, au lorgnon encaissé dans l'orbite.

Allons, mes jeunes cavaliers, allons, mes toutes belles, voici

l'hiver qui commence! c'est votre saison de prédilection, la saison de vos jupes les plus vives, de vos enveloppements les plus doux. On vante le printemps; préjugé de poète! qui vous veut-il avec ses roses fades et son azur monotone? La belle distraction, en vérité, que de se coucher sur l'herbe et de bâiller au sempiternel murmure du ruisseau! Parlez-moi de l'hiver! Le printemps chante toujours le même air sur ses pipeaux champêtres; cela devient maussade; mais l'hiver ramène les vives harmonies: de tous côtés résonne, sur mille tons joyeux, le signal de la valse et de la danse. Partez, couvrez vos blanches épaules du long manteau de soie; le bal

vous sourit, le bal vous appelle, le bal vous possède; à la lueur des lustres étincelants, montrez aux regards charmés, votre taille légère, vos cheveux enlacés de fleurs, votre noire prunelle, votre pied agaçant; faites des heureux et des jaloux, et revenez de ces nuits enflammées, de ces nuits de délire, fatiguées, mais non lassées de vos triomphes. Et vous, mes beaux amis, est-il, dites-moi, un temps plus heureux, plus adorable que l'hiver? N'est-ce pas dans l'hiver qu'on se retrouve, qu'on se revoit, qu'on se précipite avec ivresse dans le tourbillon du monde, et que les mots les plus tendres et les plus doux se disent à l'oreille?

Vouslez-vous prendre un peu de repos? Est-ce votre fantaisie, le lendemain de quelque fête bruyante, de vous récréer par le contraste des douceurs de l'intimité? donnez votre consigne à la porte de votre boudoir, afin que les profanes en soient exclus; deux ou trois privilégiés auront seuls le droit d'entrer au sanctuaire; alors vous goûtez un des plus grands plaisirs de ce monde, que l'hiver seul peut donner, le plaisir du coin du feu; ô coin du feu! ô volupté plus charmante, ô trésor plus enviable que tous les diamants et

toutes les grandeurs de l'univers! Le bienheureux auquel il est donné de se livrer au bonheur du coin du feu, à côté de deux jolies femmes, peut se dire l'égal des rois; à côté d'une seule femme, il égale les dieux!

Le soir, si ce n'est plus le bal, Lablache et Ronconi, Rachel et Carlotta Grisi vous réclament; la loge d'avant-scène ouvre pour vous ses rideaux de velours; là, vous prêtez l'oreille aux douces mélodies, vous jouissez d'un regard, d'un sourire échangé, tandis que la pompe d'un spectacle magni-

fique ou touchant éclate sur la scène, enchantant l'esprit, éblouissant les yeux, remplissant l'âme de surprise et d'émotion. Essayez donc d'en faire autant en pleine canicule! vous risqueriez la suffocation.

L'hiver, en tout point, est supérieur au printemps. Est-ce le printemps qui pourrait couvrir nos toits de neige, glacer la surface des eaux, suspendre aux branches de l'arbre le givre étincelant? Eh bien! l'hiver n'a point à envier au printemps ses fleurs et ses arbustes; comme lui, il a sa couronne;



l'hiver fait le printemps quand il veut. Voyez ces serres où les plantes les plus belles et les plus rares se disputent votre choix; que dis-je! les fleurs d'hiver ont un attrait particulier que celles du printemps n'ont pas, l'attrait de la rareté, le charme du fruit défendu.

Cependant le soleil luit au ciel limpide, un de ces beaux soleils d'hiver sur la blanche campagne. Attendez au traîneau votre bai-brun pur sang, et qu'il vole sur cette route de neige solide. Après le bonheur du coin du feu, quel bonheur plus grand que de s'élançer ainsi dans l'espace, comme le dieu de l'hiver, qui parcourt son royaume de glace sur un char

rapide! — De chaque côté de votre route, vous apercevez le patient agile qui glisse sur les rivières et les fleuves arrêtés dans leur course, ou les enfants joyeux se livrant une guerre d'éclats de rire et de boules de neige... Puis vous rentrez dans une salle à manger bien close et bien chaude, et là vous savourez un succulent dîner avec toute l'ardeur d'un appétit triplé par l'air vif et excitant d'une belle journée d'hiver.

A bas l'hiver! s'écrie-t-on de ce côté; à bas l'hiver! mort à l'hiver! Qu'est-ce? qu'y a-t-il? d'où viennent ces cris et ces imprécations? Eh! voulez-vous que ces malheureux ado-

rent l'hiver et l'encensent? — L'un suivait péniblement, à travers la montagne, une route âpre et difficile; sa femme l'accompagnait avec son enfant; tout à coup la neige s'éroule d'en haut avec un fracas épouvantable; le mari et la femme disparaissent engloutis sous l'avalanche; la petite fille, éperdue, s'agenouille et lève au ciel des mains désespérées. Qui viendra à son aide? qui la sauvera de cet abîme glacé?... Appelez les violons, mesdames, et mettez-vous en danse! — L'autre est mort de froid dans une solitude hyperboréenne; les vautours et les loups ont dévoré le cadavre; il ne reste plus de l'homme que ce chapeau abandonné... Passez vos

gants, mes lions, frisez votre moustache, mirez-vous dans les beaux yeux de la brune et de la blonde.
 Mais quel douloureux spectacle! l'hiver dévaste la campagne; l'horrible hiver, l'hiver implacable répand la désolation de son souffle rigide; voyez ces débris d'une armée qui se traînent péniblement sur cette affreuse terre et sous ce ciel inclément; nul secours, nul aide, pas une fleur pour leur rendre l'espérance et la ramener; partout l'hiver, la fatigue, le désespoir, la mort! O champs fatals et héroïques qui servirez de tombeau à la plus belle armée et aux soldats les plus braves! quel horrible linceul de neige recouvre ces glorieuses victimes! Rien n'avait pu les vaincre, l'hiver les a vaincus!... Cessez vos danses, faites taire ces voix joyeuses; que l'airain gémissent et pleure!

Qu'on est bien, dites-vous, au cœur de l'hiver, dans un vaste fauteuil qui vous caresse amoureusement de ses doux bras, la tête nonchalamment appuyée sur le velours et les pieds sur les chenets. Oh! certes, votre sort est digne d'envie; mais croyez-vous que ces braves marins qui se battent contre les ours de la mer Glaciale aient à se louer de l'hiver autant que vous? Croyez-vous que ces pauvres petits enfants pâles, grelottants, mourant de faim, accablés tristement sur le seuil d'une maison qui ne s'ouvre pas, croyez-vous qu'ils trouvent dans l'hiver le véritable paradis terrestre?

Vive l'hiver! dites-vous insensiblement; c'est la saison des plaisirs! Comment peut-on se plaindre de l'hiver? Ah! détournez un instant les regards de ces salons splendides, de ces rares festins, de ces spectacles magiques; regardez descendre de votre élégante calèche et mettre le pied dans la rue; visitez la hutte du villageois ou la mansarde du pauvre, vous saurez alors ce que l'hiver apporte de joie en ce monde; là vous verrez un vieillard dégenétil demandant un sou de pain au passant qui le lui refuse; ici une pauvre femme courbée sous un lourd fardeau et menant avec elle, à travers la neige, un petit enfant transi et pleurant. Mais que voyez-vous? La misère dans toute son horreur! La misère au mois de janvier, quand un vent glacé souffle avec violence à travers les portes mal jointes; une femme, un enfant, un malade à l'agonie! et pas de feu, pas de pain, pas de matelas, pas de secours! La mère anéantie offrant au nouveau-né son sein tari, et le père hideux et râlant sur la froide pierre, adossé à la muraille humide.

A bas l'hiver! dit la voix misérable de la mansarde.
 Vive l'hiver! murmure la douce voix du bonjour.



ÉTUDES COMIQUES.

Le Tremblement, ou les Lectures dangereuses.

PERSONNAGES :

- M. TOUCHARD, ancien mercier (cinquante ans).
- MADAME TOUCHARD, sa femme (quarante ans).
- M. RONDIN, ancien associé de M. Touchard.
- JOSEPH, vieux domestique.
- LE MÉDECIN.

Un salon chez M. Touchard, au Marais.

Scène I.

M. TOUCHARD, en robe de chambre de naiton, bonnet grec, pantoufles; il est assis près d'une table et tient à la main la Gazette des Tribunaux. (Il lit.) — Paris, nouvelles diverses... (S'interrompant.) Avant de lire les nouvelles diverses et les drôleries de la police correctionnelle, récapitulons un peu mon journal d'aujourd'hui... Voyons... (Il parcourt des yeux son journal.) « Cour d'assises de la Seine... » Mais qui vient me déranger?...

Scène II.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. TOUCHARD, de la porte. — Peut-on entrer?
 M. TOUCHARD. — Eh! c'est vous, mon cher Rondin? Entrez donc, que l'on requière contre vous! Depuis que nous avons quitté les affaires, c'est à peine si l'on vous a vu.
 M. RONDIN. — Que voulez-vous, mon cher Touchard, je suis devenu empesonné... J'ai acquis une petite propriété à Longueil... et, vous savez... les embarras d'un nouveau propriétaire, les travaux, les changements, les réparations...
 M. TOUCHARD. — Allons! j'ai net, comme on dit, les circonstances atténuantes; vous êtes accablé...
 M. RONDIN. — A la bonne heure! ce cher ami, ce cher associé! vrai, il me tardait de vous voir. Et comment va cette santé?... Je vous trouve un peu changé.
 M. TOUCHARD. — Ça ne m'étonne pas; j'ai été malade.
 M. RONDIN. — Oh!
 M. TOUCHARD. — Oui, j'ai commencé par la non existence de rentier... Un mois après la vente de notre fonds de mercerie, je me suis mis au lit pour n'en plus bouger de huit jours...
 M. RONDIN. — Vous qui étiez si bien portant, si solide!

M. TOUCHARD. — Pardi! quand on est dans les affaires, est-ce qu'on a le temps d'être malade?
 M. RONDIN. — Ma loi! on ne devrait jamais avoir ce temps-là. Tenez, voulez-vous que je vous dise... je crois que vous avez eu tort de vous fixer en ville. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez acheté cette maison?
 M. TOUCHARD. — Oui; c'est l'oeuf de la non femme qui nous l'a cédée en viager... c'est une bonne affaire...
 M. RONDIN. — Je ne dis pas non; mais ça vous cloue à Paris, et ça ne vous vaut rien.
 M. TOUCHARD. — Un peu effrayé. — Est-ce que vous pensez qu'il y a du danger pour moi à vivre à Paris?
 M. RONDIN. — Sans doute... danger pour votre santé. Vous en avez déjà fait l'expérience... Quand on a, comme nous, passé trente ans à travailler sans relâche, on croit être bien heureux en se retirant un beau jour avec des rentes... on s'imagine qu'on s'amusera beaucoup parce qu'on n'aura rien à faire... c'est une erreur... Nous sommes habitués à une vie active, laborieuse... et l'habitude est une seconde nature qu'on ne peut changer impunément... Ainsi, pour nous, un repos absolu est un ennemi, une fatigue réelle, dangereuse... si on ne le combat par une fatigue corporelle qui sera notre véritable repos. Ce que je vous dis là vous paraît absurde... mais je parle de ce que j'ai éprouvé. Le jour où je me suis éveillé rentier, n'ayant plus un boutique à ouvrir, mon étalage à arranger, je n'ai plus su que devenir; au bout de huit jours, j'étais puné... la semaine suivante, je sentais que j'allais tomber malade... comme vous, mon pauvre Touchard... C'est alors que mon notaire m'a parlé d'une petite campagne à vendre à quatre lieues de Paris... j'ai saisi cette proposition comme une inspiration du ciel... je me suis fait propriétaire, propriétaire campagneard... Depuis ce moment, j'ai retrouvé mes soucis, mes petites inquiétudes, je n'ai pas eu un seul jour de repos... aussi je vous jure que je ne me suis pas senti du tout... et vous voyez que la santé m'est revenue... Et vous, mon cher ami, que faites-vous? Ne vous êtes-vous pas créé quelque occupation, quelque distraction?
 M. TOUCHARD. — Pardonnez-moi.
 M. RONDIN. — Ah!... et laquelle?
 M. TOUCHARD. — Je me suis abonné à la Gazette des Tribunaux.

M. RONDIN. — Bon! cela distrait... Ensuite?
 M. TOUCHARD. — Voilà tout.
 M. RONDIN. — Comment! c'est là toute votre occupation?
 M. TOUCHARD. — Vous croyez peut-être que ce n'est pas assez... Je vous assure, mon cher, que cette lecture m'occupe beaucoup.
 M. RONDIN. — Oui, une heure, le matin après votre déjeuner... mais le reste de la journée?
 M. TOUCHARD. — Le reste de la journée? je médite sur ma lecture du matin.
 M. RONDIN. — Ah çà! vous voulez rire. Vous méditez la Gazette des Tribunaux?
 M. TOUCHARD. — Sans doute... j'apprends à être prudent... à me préserver...
 M. RONDIN. — Et contre qui, contre quoi?
 M. TOUCHARD. — Contre tout... et contre tout le monde... Vous ne vous faites pas idée, mon pauvre ami, de la multitude des crimes qui se commettent aujourd'hui. C'est effrayant, M. Rondin, c'est vraiment incroyable!
 M. RONDIN. — Eh bien donc avez le soin de bien fermer vos portes le soir, d'avoir une paire de pistolets à la tête de votre lit, et vous serez parfaitement tranquille.
 M. TOUCHARD. — Oui, contre les dangers du dehors.
 M. RONDIN. — L'espère bien qu'à l'intérieur vous n'avez aucun sujet d'inquiétude... Enloupé d'une excellente femme, qui vous aime... de Joseph, un vieux serviteur, qui vous est dévoué...
 M. TOUCHARD. — Oui, oui, certainement, une excellente femme... Je ne lui connais d'autre défaut qu'un peu de coquetterie, un peu de goût pour la toilette... mais, à son âge, c'est plutôt un ridicule pour elle qu'un sujet d'alarmes pour moi.
 M. RONDIN. — Ce n'est même pas un défaut; l'habitude à paraître dans le comptoir de notre magasin, il est tout naturel qu'elle ait consacré quelque recherche dans sa mise.
 M. TOUCHARD. — Surtout... Quant au vieux Joseph, il a été jusqu'à ce jour un domestique honnête... je n'ai jamais rien aperçu qui pût me faire douter de son affection, de sa fidélité... mais...
 M. RONDIN. — Voilà un mot de trop... Pas de mais... il n'y en a pas... il ne peut pas y en avoir...
 M. TOUCHARD. — Comme il vous plaira... Je me tais... et je garde pour moi seul ma conviction...
 M. RONDIN, avec vivacité. — Une conviction!... et laquelle... laquelle?
 M. TOUCHARD. — C'est que le passé ne répond pas toujours de l'avenir...
 M. RONDIN. — Comment! malheureux que vous êtes! car vous me faites mettre en colère... comment! vous croyez votre femme capable d'attenter à vos jours?...

M. TOUCHARD. — Qui vous parle de cela?... Seulement, les huit ou dix maris qui, depuis l'infortuné Lafarge, ont été empesonnés par leurs femmes, étaient probablement tout aussi sûrs d'elles que je le suis de la mienne, sans cela ils n'auraient pas bu le funeste breuvage qu'elle leur présentait...
 M. RONDIN. — De pareilles catastrophes sont toujours annoncées dans les ménages par des querelles, des discussions, des disputes...
 M. TOUCHARD. — Quelqu'un pas de bienfaits.
 M. RONDIN. — Des bienfaits?
 M. TOUCHARD. — Si vous aviez lu la Gazette des Tribunaux, vous auriez vu que des huit ou dix maris dont je vous parle, sept ont péri à la suite d'un testament fait en faveur de leur femme.
 M. RONDIN. — C'est qu'alors ils avaient épousé des monstres.

M. TOUCHARD. — On ne fait pas de testament en faveur des monstres.
 M. RONDIN. — Tenez, vos raisonnements sont odieux, abominables!
 M. TOUCHARD. — Ils sont justes; je n'invente rien... tout est imprimé...
 M. RONDIN. — Et vous voulez en conclure...
 M. TOUCHARD. — Qu'il ne faut pas faire de testament en faveur de sa femme... ou que, du moins, il faut le lui laisser ignorer.
 M. RONDIN. — Et ce testament olographe que vous nous avez lu il y a un an?...
 M. TOUCHARD. — Par lequel j'assurais un douaire à ma femme, et me rende au fidèle serviteur?
 M. RONDIN. — Oui.
 M. TOUCHARD. — Vous verrez...
 M. RONDIN. — Si vous aviez fait cela, Touchard, ce serait indigne.
 M. TOUCHARD. — Allons, que diable! allons! calmez-vous... Le testament ne sera révoqué qu'en apparence... mais gardez-moi le secret...
 M. RONDIN. — C'est éternel, c'est mal... très-mal!
 M. TOUCHARD. — Laissez-moi donc faire... N'auriez-vous pas grand plaisir à vous dire un jour : « Ce pauvre Touchard, s'il avait suivi son idée, il serait peut-être encore là... »
 M. RONDIN. — N'avez-vous que je vous dise... vous mériteriez presque d'avoir raison de craindre...

Scène III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant. — Ah! tiens! M. Rondin... Ça va bien, M. Rondin?
 M. RONDIN. — Très-bien, très-séjour, mon ami.
 JOSEPH, à M. Touchard. — Bonjour, monsieur; vous avez passé une bonne nuit?
 M. TOUCHARD, le regardant fixement. — Mais oui... fort bonne... parfaite...
 JOSEPH. — Ah! eh ben! tant mieux, tant mieux, monsieur...
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — Ne dirait-on pas qu'il est étourdi que j'ai passé une bonne nuit? (À Joseph.) Dis-moi un peu, pourquoi me fais-tu, tous les matins, cette même question?
 JOSEPH. — Mais, dame!... c'est pour savoir si vous avez bien dormi.
 M. TOUCHARD. — Et qu'est-ce que ça te fait, que j'ai bien dormi?
 JOSEPH. — Ce que cela me fait?... Eh! ben! ça me fait plaisir, donc!
 M. TOUCHARD, après l'avoir regardé dans les yeux. — Soit!... J'ai pourtant le surnuël très-léger... Une mouche qui vole, un meuble qui craque, suffisent pour m'éveiller...
 JOSEPH. — Diable! diable!
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — On dirait que ça le contrarie.
 M. RONDIN. — Où voyez-vous ça?
 M. TOUCHARD, bas. — Vous ne voulez rien voir... Je lui trouve un air tout particulier aujourd'hui.
 M. RONDIN. — Il a son air ordinaire.
 JOSEPH, à part. — Qu'est-ce qui leur prend donc de me dévisager comme ça?
 M. TOUCHARD. — Que me voulez-vous?
 JOSEPH. — Hein! qu'... Moi?... Bon!... Voilà que je ne m'en souviens plus.
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — Ah çà, mais, il se trouble...
 M. RONDIN. — Parbleu! vous le regardez si drôlement...
 JOSEPH. — Ah!... je venais savoir, de la part de madame, s'il faut servir le déjeuner...
 M. TOUCHARD. — Ça ne presse pas... Tu vas aller chez M. Bellemain, mon notaire, et tu lui diras que j'attends l'acte que je lui ai demandé.
 JOSEPH. — Bien, monsieur... (À lui-même.) Voyons, n'oublions rien... M. Bellemain, rue Beaumarchais... et la commission de madame, rue des Nonnades. (Il va pour sortir.)
 M. TOUCHARD, à part. — Une commission de ma femme!... (Le rappelant.) Joseph.
 JOSEPH. — Monsieur.
 M. TOUCHARD. — Ma femme l'a chargé d'une commission?
 JOSEPH. — Une lettre que j'ai là... (Il montre la poche de sa veste.) Mais madame m'a bien recommandé...
 M. TOUCHARD. — Quoi?
 JOSEPH. — Ah! imbécile que je suis! elle m'avait recommandé le secret, surtout pour vous... (Touchard regarde Rondin; celui-ci hausse les épaules en riant.) Ne lui dites pas que je vous ai dit... C'est peut-être une surprise qu'elle vous ménage...
 M. TOUCHARD, s'efforçant de sourire. — Une surprise!...
 M. RONDIN, bas. — Quelque cadeau...
 M. TOUCHARD. — Vous croyez?...
 M. RONDIN. — N'avez-vous pas vous avisé d'être jaloux? (À Joseph.) Va, mon ami, va faire les commissions.
 (Joseph va pour sortir.)

(Pendant qu'il s'accroupit pour les ramasser, M. Touchard compare de la lettre et la cache.)

M. TOUCHARD, *à part*. — Je la tiens!... (A Joseph.) C'est bon! il en voilà assez... Cours vite chez M. Belleman.

JOSEPH. — Oui, monsieur. (Bas à Rondin.) Ne trouvez-vous pas qu'il n'est plus le même?

M. RONDIN, *bas*. — Non, non, tu te trompes... Va.

M. TOUCHARD, *à part*. — Qu'ont-ils à chuchoter tous?

(Joseph sort.)

Scène IV.

M. TOUCHARD, M. RONDIN; puis MADAME TOUCHARD.

M. TOUCHARD, *à part*. — Je n'ose lire cette lettre devant lui. (Haut.) Mon cher Rondin, est-ce que vous n'allez pas dire un petit bonjour à madame Touchard? Je suis sûr qu'elle sera charmée de vous voir... Vous la trouverez dans sa chambre.

M. RONDIN. — Faudra-t-il lui dire que vous avez escamoté sa lettre?

M. TOUCHARD, *troublé*. — Quoi!... vous avez vu?...

M. RONDIN. — A votre place, je fongrais de descendre à de pareils moyens...

M. TOUCHARD. — La, là! encore vos grands sentiments, vos grandes phrases!... Après tout, ne suis-je pas le mari de ma femme, et n'ai-je pas le droit de savoir tout ce qu'elle fait, surtout quand elle y met du mystère?

M. RONDIN. — Voici madame Touchard.

M. TOUCHARD, *vivement*. — Chut! pas un mot, je vous en prie!

M. RONDIN. — Pourquoi donc? puisque vous avez le droit...

M. TOUCHARD. — Je vous en conjure, Rondin, pas un mot.

MADAME TOUCHARD, *entraant*. — Bonjour, mon ami... Mais tu es occupé...

M. RONDIN, *saluant*. — Madame Touchard ne me reconnaît pas?

MADAME TOUCHARD, *croisant vivement son peignoir*. — M. Rondin!... (A son mari.) Eh! mon Dieu, non ami, pourquoi ne m'avoir pas fait avertir?... (A Rondin.) Je vous demande pardon... Vous me surprenez dans un négocié...

M. RONDIN. — Vous plaisantez?... Est-ce que nous sommes gens à cérémonies?... d'anciens associés, de vieux amis comme nous... Je n'ai pas besoin de vous demander si vous vous portez bien... Vous êtes fraîche, rose comme une pomme d'api. Mais c'est que c'est vrai, monsieur Touchard; on dirait que madame Touchard a dix ans de moins depuis que je l'ai vue.

MADAME TOUCHARD, *minaudant*. — Vous trouvez!... Je conviens que le repos m'a profité; mais il n'en a pas été de même de Touchard... Ce pauvre ami!... Ne vous semble-t-il pas maigre?

M. RONDIN. — Oui, un peu.

MADAME TOUCHARD. — Il a été malade; il n'est pas encore bien remis... ce pauvre chat! (Elle embrasse son mari sur le front.)

M. TOUCHARD, *à part*. — On dirait qu'elle veut le préparer à une catastrophe.

MADAME TOUCHARD. — M. Rondin, j'espère que vous allez prendre le chocolat avec nous?

M. RONDIN. — Mieux que cela... je reste en ville tout le jour, pour quelques affaires; et comme je n'ai plus de domicile à Paris, je m'installe chez vous, et je m'invite à dîner.

MADAME TOUCHARD. — A la bonne heure... (Elle sort.)

M. TOUCHARD. — Mon cher ami, vous me faites un sensible plaisir en restant ici tout le jour... nous irons dîner au restaurant... A dater d'aujourd'hui, je ne veux plus prendre mes repas à la maison.

M. RONDIN. — Et pourquoi?...

M. TOUCHARD. — Pourquoi?... pour rien.

M. RONDIN. — Vous êtes fou!

MADAME TOUCHARD, *entraant*. — Allons! à table... voici le chocolat fait de ma main... (Elle porte deux chocolatières qu'elle pose sur la table, et place les tasses et le beurre.)

M. RONDIN. — Fait de votre main, belle dame...

MADAME TOUCHARD, *riant*. — Allons, vous allez dire une galanterie.

(On se met à table.)

M. TOUCHARD. — Pourquoi ces deux chocolatières?

MADAME TOUCHARD. — Ah! c'est que celle-ci est pour toi... pour toi seul.

M. TOUCHARD. — Ah!

MADAME TOUCHARD. — C'est un chocolat de santé... J'ai entendu dire qu'il faisait des miracles sur les convalescents... J'ai voulu t'en faire essayer... Je suis sûre que tu t'en trouveras bien.

M. TOUCHARD. — Tu crois? (Il regarde Rondin, qui rit. A part.) Est-ce qu'il s'entendrait?

MADAME TOUCHARD. — D'abord, il a un parfum délicieux... (Elle verse dans la tasse de son mari.)

M. TOUCHARD. — Assez, assez... Gardes-en un peu pour toi.

MADAME TOUCHARD. — Non; je me suis promis de n'y pas toucher... tout est pour toi.

M. TOUCHARD, *à part*. — Elle refuse d'y goûter. (Haut.) Verses-en un peu à Rondin... il me dira ce qu'il en pense.

MADAME TOUCHARD. — Non, non... il n'en aura pas... Tout est pour le malade... tout!

M. TOUCHARD, *à part*. — Ah, mais!...

M. RONDIN. — Dieu me garde de vous en priver... (A part, riant.) Il est amusant.

MADAME TOUCHARD. — Eh bien, mon ami, tu ne prends pas mon chocolat merveilleux?

M. TOUCHARD, *à part*. — Il faut que je lise cette lettre.

M. RONDIN, *riant*. — Allons, allons, buvez donc!

M. TOUCHARD, *à part*. — Et lui aussi!

MADAME TOUCHARD. — Mais qu'as-tu donc? tu sembles souffrir...

M. TOUCHARD. — Non, rien... quelque chose à prendre dans mon cabinet... (Il se lève.) Je reviens... ne touchez pas à mon chocolat... (A part.) Cette lettre... cette lettre... (Il sort agité et troublé, en regardant sa femme et Rondin avec méfiance.)

Scène V.

MADAME TOUCHARD, M. RONDIN.

MADAME TOUCHARD. — Eh mais! qu'a-t-il donc?

M. RONDIN. — Ma foi, je n'en sais rien.

MADAME TOUCHARD. — Il m'inquiete depuis quelque temps... il est sérieux, soucieux, bizarre... J'ai bien l'intention, je ne puis lui arracher le sujet de ce changement. Vous aurait-il fait quelque confidence?

M. RONDIN. — Aucune, je crois qu'il lui faudrait des distractions... j'espère que vous viendrez me visiter à ma campagne... que vous y viendrez souvent...

MADAME TOUCHARD. — Mais... avec grand plaisir...

M. RONDIN. — J'ai fait arranger un appartement que je vais destiner... Voici la belle saison... je veux vous avoir dimanche...

MADAME TOUCHARD. — Dimanche?... mais cela se peut... J'en parlerai à M. Touchard.

M. RONDIN. — Rien n'est plus commode; et il y a justement une station du chemin de fer à cinq minutes de ma maison.

MADAME TOUCHARD. — Vraiment!... mais, alors, c'est une promenade.

Scène VI.

LES FEMMES, M. TOUCHARD.

M. TOUCHARD, *entraant tout effaré*. — Donnez-moi ce chocolat... n'y touchez pas... n'y touchez pas... (Il prend sa tasse, la remet dans un placard, qu'il ferme et dont il ôte la clef.)

MADAME TOUCHARD. — Que fais-tu donc?

M. TOUCHARD. — Ce que je fais?... ce que je... Sortez, madame...

M. RONDIN. — Comment! mon ami... que signifie?...

M. TOUCHARD, *cherchant à se contenir*. — Mais, rien... rien du tout... J'ai à vous parler en secret... sur-le-champ... sans retard... et je prie ma femme de se retirer dans sa chambre.

MADAME TOUCHARD. — Mon Dieu, non ami, je me retire. (A Rondin, bas.) Vous me direz...

M. TOUCHARD, *l'interrompant*. — Ne parlez pas bas à monsieur... Allez, madame...

(Elle sort.)

(La fin à un prochain numéro.)



La Pêche des Huîtres.

Six heures du soir vont bientôt sonner, les estomacs affamés s'en frottent. Un fumer appétissant sort de l'office des restaurants d'ici et de là; les chefs de nos cuisines sont en émoi, les rôtisseurs se gâtissent, le potage bouillonne et frémissant; tous les appareils culinaires fonctionnent avec une activité philanthropique... Autrefois on soupait, ce qui avait bien son mérite; mais aujourd'hui l'on dîne, ce qui n'est pas sans charmes.

Les Chambres législatives sont désertées; le temple de Plutus, vulgairement appelé la Bourse, se dépeuple; déjà depuis une heure bureaux, études, cabinets, tristes domaines de l'ennui, sont fermés; l'artiste essaie ses broches et le journaliste sa plume d'oie on de fer. Ministres, députés, juges, légistes, savants, et tant d'autres respirent enfin. La nomenclature serait sans terme, et Babelais nous rendrait les armes, si nous passions en revue tous les esclaves qu'affranchit l'heure fortunée de se mettre à table.

O trois et quatre fois heureux ceux qui peuvent alors dire avec Archias, le tyran de Thébes: « A demain les affaires sérieuses! » O mille fois capables d'inspirer l'envie ceux qu'attend un repas ordonné suivant les règles de l'art, et dont l'huile aperçue stimulerait les sens gastronomiques!

L'huile, en effet, a des vertus qu'on nous permettra d'établir, si la lyre d'Amarron était à notre service, nous lui consacrerions un passage en quatre chants, nous la célébrerions en vers imitiques; elle serait l'Éthérée qui nous inspirerait. Mais, hélas! prosaïque amateur que nous sommes, force nous est de renoncer au langage des dieux, et de nous contenter de celui du bon M. Jourdain. Nous ne marcherons pas sur les brisées d'Horaire, qui célébra les huîtres de Grèce, — *irritantum qulor*, comme a dit Live-Live. — Nul ne contestera cette qualification latine.

L'huile est bien l'exécitant de l'appétit. Elle ouvre les voies sans les encombrer; elle flatte le goût et ne rassasie point. Faut-il ajouter scientifiquement qu'elle partage avec les vins légers des qualités diurétiques fort estimables? Qui parle d'huîtres a nommé le Grave et le Sauterne! M. Fleureau a déclaré que l'huile ne mérite pas d'être classée, dans l'échelle de la création, aussi bas qu'on l'admet généralement; il l'a réhabilitée devant la science en s'écriant: « L'hu-

ître! cet animal chez qui l'organe des passions est si largement développé; l'huile! etc... » On a constaté par de grands chiffres que les populations dont les coquillages et les huîtres en particulier sont la nourriture habituelle, fournissent au service de la patrie un nombre de conscrits allant rapidement en progression croissante d'année en année... Mais qu'importe! qu'importe tout cela! On s'inquiète peu des écrits du prince des testacés; l'on ignore comment il vit, comment il se multiplie, comment il s'améliore. Les mots pareils aux huîtres et pêche aux huîtres sont des mots vides de sens. On ne connaît l'huile qu'ouverte par l'écailleur; en l'avalant, et voilà tout.

Combians une immense lacune. La nature a fait de l'huile un coquillage privé de la faenclie locomotrice; elle lui accorde sans doute des compensations incommes au plus grand nombre des humains, — soit dit sans allusions aux ennemis du progrès. — Cet article ne sera point politique.

On connaît la configuration de l'huile. Sa partie ou valve inférieure est immobile et sert de point d'attache ou de résistance; la valve supérieure a souk un certain mouvement. Par l'effet d'un muscle tendineux faisant fonction de charnière, l'huile s'ouvre pour respirer, et prend alors, par ses sœurs, l'air et les aliments qui lui sont nécessaires. On dit qu'elle se nourrit de sucs de plantes marines, d'animaux et de limon. Nous nous abstiendrions de rien affirmer à cet égard; mais un fait constant, c'est qu'un mois de mai, juin, juillet et août, les huîtres jettent leur *frai*, substance laiteuse de figure lentilleaire, dans laquelle on aperçoit, avec un bon microscope, une infinité d'œufs, et, dans ces œufs, de petites huîtres déjà toutes formées. Ces dernières se fixent sur des rochers, des pierres, de vieilles écailles; elles grossissent les bancs naturellement composés de leurs vénéralles aïeules:

Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie.

Après avoir frayé, les huîtres sont naigres, malades et même malsaines, au dire de quelques auteurs, démentés par de voraces et courageux ostroépules; toutefois, les véritables amateurs s'en abstiennent jusqu'au 1^{er} septembre. Du reste, la pêche est déclinée sur les côtes de France durant les quatre mois du frai; elle doit cesser entièrement le 30 avril. Les huîtres qu'on trouve dans le commerce après cette époque ne sont plus que des huîtres de contrebande.

Aucune partie de notre littoral ne recèle de couches d'huîtres aussi épaisses que la baie de Cancale, située entre ce port, le Mont-Saint-Michel et Granville. C'est là que nous nous transporterions pour assister aux travaux des populations riveraines.

Le temps est favorable, une jolie brise fait clapoter la mer, des bateaux non pontés, de dix à vingt tonneaux, montés chacun par deux ou trois hommes, sortent sous voile des criques du voisinage. Ils se dirigent aussitôt sur les bancs d'huîtres qui recouvrent le sol à une grande distance en tous sens. L'horizon est chargé à perte de vue de voiles où le soleil se reflète, un spectacle mobile et pittoresque anime la baie; au large, ce sont encore des barques orientées sous toutes les allures. Mille bruyantes clamours retentissent; hommes, femmes, enfants, se pressent à l'envi dans ces canots plus petits qui passent entre les grandes embarcations; celles-ci dérivent en traînant par le fond leurs *dragues*, dont il faut maintenant donner une description précise.

La drague est un grand instrument en fer d'environ six pieds de long sur deux de hauteur; sa forme est celle d'un chassis sur lequel est fixé une sorte de filet fabriqué en mailles de fer. Les pêcheurs, arrivés au lieu convenable, orientent leur barque de manière que sous l'effort du vent ou du courant elle glisse parallèlement à elle-même. Alors on mouille la drague retenue à bord par un bout de corde. L'instrument qui racle le banc d'huîtres détache et reçoit dans son filet tout ce qui n'est pas trop adhérent; au bout de quelques instants, les pêcheurs hissent la drague, yident sa poche remplie et la mouillent de nouveau.

Chaque bateau est muni de deux dragues plus ou moins lourdes suivant la nature du fond et la résistance à vaincre.

Dans l'enceinte de l'art, on employait pour la pêche de longs réseaux de fer à dents recourbées au moyen desquels les pêcheurs ramenaient à bord les huîtres arrachées à la surface du banc; mais cette méthode, qui ne peut être pratiquée hors des fonds de peu de profondeur, est totalement abandonnée par les riverains de la Manche; elle n'est plus en usage sur le reste de notre littoral, que dans quelques criques où les huîtres ne sont pas l'unique base de l'industrie maritime du pays.

Ajoutons-nous qu'à Mahon, dans la Méditerranée, la pêche des huîtres est faite par des plongeurs qui exposent leur vie pour les détacher des rochers sous-marins?

Parlerions-nous des huîtres à perles, qui sont l'objet des périlleux travaux des pêcheurs du golfe Persique? Mais cette seconde pêche ne peut être légèrement traitée en quelques lignes, et nous écrivons au point de vue gastronomique, comme diraient nos hommes d'État, qui usent ou abusent à tous propos des *points de vue*, surtout quand ils sont sérieux.

Ori, rien de plus sérieux qu'un bon plat d'huîtres; le sage Montaigne devait penser ainsi, quand il disait: « Être seul à la table ou se priver de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un; puisqu'il faut choisir entre les deux, hasardez quelque chose à la suite du plaisir. »

Plaçons-nous simplement sur la pèche de Cancale, au moment où les bateaux pêcheurs accostent pour se décharger; voici que, les voiles amenées on se voit, ils s'éclouent, suivant l'heure de la marée, de manière à être le plus près possible du bord; les mannes ou paniers sont remplis et portés à terre; les femmes et les enfants prennent part à ce travail, car toute la population vit de la pêche et de la pèche. Voici déjà sur le haut de la digue une voiture prête à partir pleine de bourriches et de marée.



(Depart pour la pêche des Huitres.)

7 Mais c'est là, il faut le dire, une sorte d'exception : l'huître | réservoirs nommés *parcs*, où elle acquiert une saveur non- | Les mairies dans lesquelles on porte à terre les produits-
de luxe ne nous arrive pas directement du banc où elle s'est | vele. Et qu'on n'aille pas croire que les bateaux de pêche | de la pêche sont vides; l'on procède au triage des huîtres,



(Pêche des Huitres à la drague.)



(Pêche des Huitres au râteau.)

se déchar-
gent simple-
ment dans les
parcs. La dra-
gue a ramené
du fond mille
matières hété-
rogènes, des
substances é-
trangères, des
coquilles bri-
sées, ou encore
des testacés
informes et
vieux peu
dignes des
soins assidus
dont les lui-
tres de choix
seront l'objet.
Aussi, voyez
sur la grève
ces femmes
et ces enfants

occupés maintenant à séparer l'ivraie du bon grain, à trier | on les visite une à une, et l'on n'admet aux honneurs et pri-
les huîtres, pour être technique. | vilèges du parage que des bivalves irréprochables.

développée. Avant de paraître sur nos tables, elle doit séjour- | ner dans des fosses d'environ quatre pieds de profondeur,



(Retour de la pêche des Huitres.)

Hâtons-nous d'ajouter que les bateaux de Granville, de Cancale et des petits ports avoisinants ne s'occupent guère que de la pêche; d'autres bâtiments de vingt à quarante tonneaux vont le transport des huîtres, dont la plus grande quantité est parquée ensuite à Saint-Vaast, sortes d'entrepôt d'où on les dirige plus tard sur de nouveaux parcs.

On sait déjà que les fosses à huîtres sont creusées le long du rivage; ajoutons que tout parc doit avoir une certaine inclinaison vers la mer, qui l'alimente d'eau. Les huîtres y sont placées de manière à n'être exposées ni au contact de l'air ni à celui de la vase. L'emplacement d'un parc doit être choisi avec beaucoup de discernement; il ne faut pas que l'eau douce puisse l'envahir, ni même y pénétrer en trop grande abondance, car il est désormais avéré que la pluie est nuisible aux huîtres. Les grands froids et la neige leur sont funestes; la gelée les fait périr en peu de temps.

Aussi l'entretien des huîtres dans les parcs a donné naissance à une industrie particulière; après le pêcheur qui les arrache de leurs bancs, et le marin qui les transporte à terre, vient l'amareilleur, l'homme qui soigne l'huître parquée, et dont les travaux ont pour but l'amélioration de l'estimable testacé qui nous occupe.

Les amareilleurs rangent d'abord les huîtres dans les parcs, mais cela ne suffit point; pendant les premiers temps qui suivent la pêche, ils les retirent de l'eau, tous les trois ou quatre ours, à l'aide de râteaux de fer. Un triage de détail a lieu chaque fois; les huîtres mortes sont rejetées et les autres replacées dans les fosses. Il arrive même qu'on se voit obligé de les changer toutes de réservoir pour les préserver de quelque influence délétère comme ou incontrainable. L'huître parquée est d'une santé fort délicate, ce n'est pas sans dangers qu'elle passe de la vie sauvage des bancs à l'existence domestique. Mais aussi quelle fraîcheur rondelette, quel embonpoint exquis, quelle attrayante physionomie ne lui donnent point les soins de l'amareilleur!

Les huîtres qui ont séjourné à Saint-Vaast ne nécessitent pas tant de précautions, car elles ont déjà subi un parcage. Disons, sans plus tarder, qu'en général on garnit un parc six fois par an, trois fois au printemps et trois fois en automne. Les huîtres restent dans les parcs un ou deux mois.

Si l'huître ordinaire exige tant de culture pour mériter de figurer sur la table de gastronomie, quelle application soutenue ne faudra-t-il point pour obtenir l'huître verte? car les huîtres ne sont pas vertes sur les bancs de Cancale; elles n'acquiescent cette couleur recherchée des gourmets qu'à force d'études et de travaux. Il faut que le lieu où on les dépose soit bien nettoyé et garni de galets ou cailloux de mer; un parc neuf est le meilleur. Lorsque le galet se recouvre d'une légère couche de mousse verdâtre par l'effet de la stagnation de l'eau de mer, on reconnaît que le parc est propre à recevoir les huîtres.

Dans les fosses d'huîtres ordinaires, on amasse les huîtres sans grandes précautions; mais on doit déposer et ranger doucement celles qu'on veut faire verdifier. L'expérience de l'amareilleur constitue une science qui a ses arcanes, et certainement, nous qui dogmatisons ici, nous ne saurions pas disposer des huîtres avec assez d'art pour qu'elles obtinssent promptement la couleur désirée. Toutefois nous ne manquons

pas de leur faire subir un supplice semblable à celui de Tantale; nous les laissons cinq ou six heures sur le bord du parc avant de les y déposer, car il est notoire que la soif les porte à absorber l'eau du réservoir avec une avidité telle qu'elles verdissent ensuite en peu de jours.

contre pour venir nous tenter au milieu de Paris. Sur les bords des parcs, d'élégants établissements sont consacrés au culte gastronomique des huîtres. Cancale, Saint-Vaast, Courselles, et bien d'autres lieux, doivent être connus des gastronomes systématiques qui attendent la fortune au litou pour mieux dire, à table. Combien, au contraire, ils doivent aimer ceux qui descendent de voiture l'eau à la bouche, et entrent gravement à la Renommée du Parc aux huîtres.

L'amareilleur, armé de son râteau, détache et attire au bord de fraîches huîtres que l'écaillère ouvre à l'instant; les garçons courent, le vin blanc pétille, les propos galants circulent. Si l'on ose encore se servir de l'épithète d'huîtres pour stigmatiser l'incapacité! Injustice des hommes envers le stimulant de l'appétit et de la gaieté! Quel beau livre on écrirait en latin sur un tel sujet!

Voici donc l'une des deux catégories de gourmets pleinement satisfaite. — L'autre catégorie n'est pas moins respectable; elle est, du reste, en majorité. Paris est peuplé d'avidés ostrophiiles qui comptent sur l'arrivée des bourriches. — Que ceux-là jettent les yeux sur notre dernier dessin. — Voici des mayeres nous amenant au train accéléré ces épaves soigneusement recueillies et engraisées auxquelles nous accordons une si profonde estime.

Du mayerer, respectable industriel chargé de la rapide locomotion de l'immuable testacé, — du mayerer à l'écaillère, la transition est courte et journalière à Paris; mais nous n'irons pas plus loin, — ce serait faire injure à nos lecteurs.

Ils ont au moins admiré l'ouvrière d'huîtres et son laboratoire, s'il ne leur est pas arrivé d'ouvrir eux-mêmes avec étonnement une bourriche d'huîtres arrivant directement de Courselles ou de Marennes.

Une observation physiologique sera mieux à sa place; aussi déclarerons-nous avec conviction que les meilleures huîtres

sont celles qui ont parqué longtemps. On les reconnaît à leurs coquilles devenues lisses, de raboteuses qu'elles étaient, ainsi qu'à leurs valves naturellement tranchantes, mais dont les bords ont été émoussés par l'effet du râteau de fer que l'amareilleur promène souvent dans le parc.

« Une huître pêchée à Cancale, en avril, déposée ensuite à Saint-Vaast pendant quatre ou cinq mois, et qui a séjourné un mois à Courselles, est parvenue à son dernier degré de perfection! »

Telle est l'opinion d'un des plus sages auteurs que nous avons consultés; telle est aussi la nôtre. Nul doute, lecteurs, que vous ne la partagiez, quand vous serez éclairés par une étude approfondie à laquelle nous vous invitons de tout notre cœur.

Six heures ont sonné! Hâtez-vous, hâtez-vous donc d'aller vous faire servir quelques douzaines d'huîtres de Courselles.

Votre goût et le nôtre sont partagés à Paris par bien des gens; car, en finissant, nous pouvons ajouter que la consommation annuelle de ces testacés ne représente pas moins de six cent mille francs, encore que le prix de l'huître soit très variable sur les bords de la mer. Tel jour, en effet, on paiera sept et huit francs la cloyère ou bourriche qui, le lendemain, ne vaudra que moitié... Mais déjà vous ne nous écoutez plus; allons donc aussi joindre l'exemple au précepte: « Garçon, six douzaines d'huîtres! »



(Triage des huîtres.)

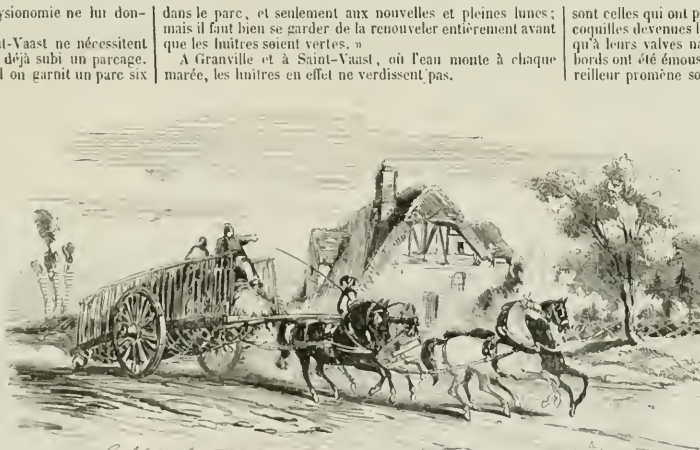
« Dans les parcs d'huîtres blanches, a dit un érudit ostro-nome, il n'y a aucun inconvénient à laisser entrer l'eau salée; au contraire, dans ceux qui renferment les huîtres vertes, on doit interrompre toute communication avec la mer, ou du moins ne laisser entrer qu'un quart du volume d'eau contenu

dans les parcs, et seulement aux nouvelles et pleines lunes; mais il faut bien se garder de la renouveler entièrement avant que les huîtres soient vertes. »

A Granville et à Saint-Vaast, où l'eau monte à chaque marée, les huîtres en effet ne verdissent pas.



(Parc aux Huîtres, à Cancale.)



(Voiture accélérée pour le transport des Huîtres à Paris.)

Quelques gourmets affirment que l'huître, toutes choses égales d'ailleurs, ne vaut jamais mieux qu'après avoir voyagé par terre; mais les avis sont divisés à cet égard. Certains amateurs distingués prennent la poste pour aller au-devant des testacés bivalves, tandis que ceux-ci roulent en sens

Bulletin bibliographique.

L'Iliade et l'Odyssée, traduction nouvelle; par P. GIGUET. 2 vol. 7 fr. — 1841, Paulin, libraire-éditeur, rue de Seine, 55.

Notre langue compte encore trop peu de traductions des poèmes homériques, et d'ailleurs ces traductions sont généralement faites pour que nous devions nous contenter du nouvel essai tenté par M. Giguet. L'art de traduire, fondé sur la parfaite intelligence de ces textes, ne date guère, en France, que du commencement de ce siècle, et l'on peut considérer les versions antérieures comme des interprétations et des paraphrases plutôt que comme de vrais traductions véritables. L'époque homérique surtout, la plus ancienne et la plus parfaite de toutes les poésies, présentait des difficultés de traduction telles qu'après nos deux siècles classiques, les lecteurs français en étaient encore réduits à malheureux Dacier dont la version resta un véritable chef-d'œuvre auprès de celles de Bitanhe, et surtout de Lamotte-Houdard.

M. Dugas-Moutiel, car nous devons rendre justice à chacun, avait fait beaucoup mieux que tous ses devanciers; sa traduction, exacte et élégante, devait faire oublier celles qui l'avaient précédée. Cependant on peut dire que le nouveau traducteur, préoccupé surtout par le désir de l'agrabilité, avait encore trop françaisé son modèle, et l'élegance de sa version avait été trop souvent achetée au prix d'infidélités et même de contresens. M. Giguet, prolixe dans les fautes commises par ceux qui sont venus avant lui, approche davantage encore du texte grec; et n'ayant point, comme Lamotte et M. Bigan, l'ambition d'affacer son modèle, et s'il s'efforce de conserver à Homère sa physionomie propre, plutôt que de lui donner un visage à la française.

Après avoir fait l'est M. Giguet qui parle lui-même de l'épopée grecque, pendant au moins trente ans, l'objet le plus constant de sa production littéraire, l'auteur a été entraîné par ses rapports avec l'étude de la civilisation générale... Il fallait s'arrêter à chaque tour de mœurs, de costume, il fallait chercher l'interprétation dans Homère lui-même, par la comparaison avec les passages analogues; il fallait s'en rendre compte en remontant à l'époque que le poète a chantée, avec ses idées comme elles ont dû lui être inspirées, et non avec les idées et les connaissances de tous les siècles. (Introduction, p. 11.)

C'est là, en effet, la grande supériorité de M. Giguet sur les autres traducteurs de l'Homère; et il traduit l'Iliade et l'Odyssée, non-seulement avec la connaissance parfaite du grec, mais encore avec celle d'Homère en particulier; et, avant de commencer à traduire, il a voulu faire sur l'âge héroïque, sur l'âge de l'épopée les mêmes recherches historiques que d'autres ont faites sur l'âge de Pericles, à propos des tragiques grecs. On en voit dans son Introduction et surtout dans son Introduction, où il a voulu donner une série de contre-sens encore inaperçus dans les anciennes traductions. On peut en voir, dans son avvertissement, un curieux relevé, qui est comme le tableau comparatif des bévues successives et diverses de madame Dacier, Bitanhe, Lebrun, Dugas-Moutiel, Poper, Stolberg, et Wess. Il est évident, par conséquent point par point, le véritable sens de la théologie homérique. Les aperçus présentés sur ce point par M. Giguet sont aussi neuves qu'ingénieux, et ont tous les caractères de l'évidence.

Les dieux, dit M. Giguet, ont les mêmes sens, les mêmes besoins, les mêmes appétits que les hommes. Ainsi il leur faut des aliments, il leur faut des parfums, il leur faut des sacrifices offerts par les mortels. S'ils croient en un affection un héros, un peuple, une ville, c'est qu'ils ont chez eux héros, chez ce peuple, dans cette ville, jamais leur quel ne manque de mets qui leur conviennent, de libations et de fumet de victimes; car telle est la récompense qu'ils ont reçue en partage. Faut-il les en dédaigner pas de s'asseoir aux festins des hommes. De leur côté, les humains ont constamment recours à l'aide des dieux, et ils ont même, contre la volonté des hommes, de leur nature, contre le destin.

Il y a donc ainsi entre Polydippe et la terre un échange perpétuel de dons ainsis, nullement gratuits, mais intéressés. C'est une sorte de compte courant, et l'Iliade roule tout entière sur cette donnée... La religion héroïque est une sorte de fétichisme, non point abstrait, comme celui du nègre, mais fondé sur la proche parenté des héros et des dieux. Les traducteurs français, non plus que les autres, ont été en cela, et ils ont été, par conséquent, non seulement point une idée nette de la doctrine religieuse exposée par Homère. Tous sont influencés par nos notions sur la divinité.

M. Giguet a fait sur les mœurs, les coutumes, la géographie, l'art militaire, la politique d'Homère, la même étude que sur sa théologie; ayant, avec raison, considéré l'épopée grecque comme une encyclopédie complète de l'époque héroïque. Il a voulu approfondir l'Iliade et l'Odyssée dans leurs moindres détails, et en présenter une version véritable. Le lecteur trouvera, à la suite de l'Odyssée, une Encyclopédie homérique, sorte de résumé alphabétique des divers passages se rapportant à un même sujet, âme, dieux, éros, dessins, etc. Nous devons regretter seulement que la forme de paratitres fait un système ait empêché M. Giguet de donner une plus ample et plus exacte explication de ces textes. M. Giguet n'avait pas craint d'écrire un essai de mesure sur l'épopée homérique, à cette seule fin de justifier sa traduction en vers de l'Iliade. Nous eussions voulu voir la même abondance aux idées meilleures de M. Giguet.

Ainsi, la traduction nouvelle se recommande à la fois par ses qualités et la science dont y trouver son profit, non moins que la littérature, et l'histoire, et l'archéologie. Mais ces formes d'Homère doivent à la fois recevoir de ce nouveau travail un grand éclaircissement.

Les éloges que nous avons déjà donnés à la version de M. Giguet rassurent d'ailleurs les esprits qui s'inquiètent de la poésie plutôt de l'histoire. L'auteur, persuadé de l'utilité de ses recherches savantes, n'a point oublié pour cela le texte même. Voici en quels mots il termine son avvertissement: « Nous avons voulu dire que l'auteur de ces éloges a mis une mesure étrange s'il avait pris pour but principal le perfectionnement accessoire qui vient d'être indiqué, s'il s'était assez préoccupé de cette sorte de costume pour oublier que l'épopée grecque est, avant tout, un grand monument littéraire, et que c'est à des formes si belles que nous devons nous attacher. Mais ces formes, si belles, si précieuses de l'art; le coloris de l'ensemble ne peut se concevoir indépendamment du coloris des parties. Si l'on a donc un ton faux aux détails, l'effet se rejette sur l'œuvre entière, et plus on les aura peints avec vérité, plus on se sera rapproché de la sublime navette de l'original. »

Il semble donc que M. Giguet a pris la route la plus sûre pour faire une traduction littéraire et je veux dire qui ait lieu d'être jugée sur son texte, et si elle n'est pas tout à fait parfaite, elle n'est pas non plus défective. Homère lui-même du son de l'élegance et de la poésie. N'était-ce point là le meilleur calcul? A. A.

Histoire comparée des Littératures espagnole et française; par AU. PUEBSQUE. 2 vol. in-8. — Paris, 1844. Dentu, 15 francs.

La littérature française a longtemps prétendu de ne rien emprunter aux littératures étrangères. Sans autres du siècle de Louis XIV, ceux qui ont fixé la langue et que nous appelons classiques, non-seulement à cause de la perfection de leurs ouvrages et de leur style, mais aussi parce qu'ils auraient, selon nous, étudié exclusivement dans les auteurs grecs et romains, et non pas et si dédaignent. Ils ont pris sans doute leur bien partout où ils l'ont trouvé, pour nous servir d'une locution commune, mais ils l'ont trouvé chez les modernes aussi souvent que chez les Grecs et les Romains.

La littérature de l'Espagne, plus qu'aucune autre, a enrichi la nôtre. Ce dont nous avons à nous féliciter, c'est que le goût français ait toujours heureusement persisté à ses emprunts. Les restrictions, comme nous l'avons vu, et que notre littérature ait su approprier les trésors de l'étranger sans rien perdre de sa nationalité, de son originalité indigène. Je sais bien que c'est là un reproche plutôt qu'un éloge; qu'on adresse quelquefois à nos grands poètes, d'avoir trop françaisé les héros de l'antiquité comme ceux de l'histoire contemporaine; mais la transformation est si naturelle, et si utile, et si nécessaire, qu'il est impossible de s'en défendre. Au théâtre principalement, une traduction littérale est-elle possible? Les Anglais, les Espagnols et les Italiens respectent-ils beaucoup plus que nous la tradition antique, la vérité historique, le costume, les mœurs, etc.? Non, les Romains et les Grecs de l'époque de Yegg, de Gerovantes, de Calderon, et de Shakespeare sont toujours les mêmes. Voyez les Français Espagnols; ceux de Shakspere sont Anglais. Voyez les Grecs; ceux de faire de la brigade euseul et s'indignant d'être réduit à presser de sa main aristocratique la main callosée du savetier dont il quête la voie. Voyez le Coriolan de Calderon devenu un preux chevalier qui prend fait et cause pour les petites rançonnées et la conquête de Vetricus, ou de l'anglais qui se fait le héros de son roman, et qui se transforme en fier gentilhomme, forcé de faire de la main aristocratique la main callosée du savetier dont il quête la voie. Voyez le Coriolan de Calderon devenu un preux chevalier qui prend fait et cause pour les petites rançonnées et la conquête de Vetricus, ou de l'anglais qui se fait le héros de son roman, et qui se transforme en fier gentilhomme, forcé de faire de la main aristocratique la main callosée du savetier dont il quête la voie. Voyez le Coriolan de Calderon devenu un preux chevalier qui prend fait et cause pour les petites rançonnées et la conquête de Vetricus, ou de l'anglais qui se fait le héros de son roman, et qui se transforme en fier gentilhomme, forcé de faire de la main aristocratique la main callosée du savetier dont il quête la voie.

Les critiques de Schlegel ont cependant en leurs échos en France, on l'a vu, à trouver très-plaisant de rimer de l'usage d'Agassiz, qui on ne peut pas transformer en fier gentilhomme, forcé de faire de la main aristocratique la main callosée du savetier dont il quête la voie. Voyez le Coriolan de Calderon devenu un preux chevalier qui prend fait et cause pour les petites rançonnées et la conquête de Vetricus, ou de l'anglais qui se fait le héros de son roman, et qui se transforme en fier gentilhomme, forcé de faire de la main aristocratique la main callosée du savetier dont il quête la voie.

L'histoire comparée des Littératures espagnole et française a déjà, sous la forme d'une dissertation, obtenu une couronne académique. L'auteur ne s'est pas contenté de ce sillage honorifique et par des notes, et il a fait deux volumes qui sont certainement supérieurs au livre de Bouterweck, qu'ils rappellent quelquefois. C'est surtout dans le second volume, que M. de Puitsque examine l'influence réciproque de la littérature des deux peuples. Ses analyses et ses conclusions sont justes, et ses études approfondies. Ses analyses et ses conclusions sont justes, et ses études approfondies. Ses analyses et ses conclusions sont justes, et ses études approfondies. Ses analyses et ses conclusions sont justes, et ses études approfondies.

à conserver du texte primitif est devenu siico comme tout ce qu'il y a d'original. M. de Puitsque a été obligé de refuser la préférence des Espagnols, qui veulent que le Sage ait deviné un manuscrit à quelque bibliothèque. Walter Scott nous semble avoir tranché la question: « Dans Gil Blas, dit-il, nous les manuscrits sont espagnols, mais l'artiste est français. Disputer à Le Sage son titre d'auteur original n'est pas plus logique que si l'on prétendait que Chantrey n'est pas un sculpteur anglais, parce qu'il a employé sa statue et à ses bustes des marbres d'Italie. »

Notre Analyse complète de l'ouvrage de M. de Puitsque serait difficile; il embrasse trop de sujets; nous dirons que c'est un cours entier de littérature, et nous devons le recommander, non-seulement à ceux qui veulent connaître les auteurs espagnols, mais encore à ceux qui ont quelquefois besoin d'étudier les moeurs françaises. A. P.

Cours de Droit administratif, première partie: Hiérarchie administrative ou de l'Organisation et de la compétence des diverses autorités administratives; par M. A. TROLLEY, professeur de droit administratif à la Faculté de Caen. — Paris, 1841. Jobert, 7 fr. le volume.

Diverses causes faciles à comprendre, mais inutiles à énumérer ici, ont donné au droit civil une incontestable supériorité sur le droit administratif. « Est-ce à dire, cependant, se demande M. A. Trolley, après avoir constaté ce fait, que l'on doit nier la juridiction administrative et désespérer de son avenir? — A Dieu ne plaise! Nous n'avons pas son dernier mot, il est vrai, mais elle est en voie de progrès; elle se forme, elle grandit chaque jour; elle n'est pas à l'état d'essai; elle est maintenant à l'état de science. En effet, il ne manque plus à notre code constitutionnel que quelques lois promises, par la charte. »

Sans partager entièrement cette dernière opinion de M. A. Trolley, nous sommes cependant convaincus, quant à nous, que la juridiction administrative a maintenant une base sur laquelle il est permis d'écrire. Si un code, trop longtemps désiré, reste encore à faire, le terrain commence à se déblayer: de Gerando a rassemblé les lois éparses; M. de Cormenin a réuni en faisceau ces grands principes que recèlent les lettres et les lois; et ce n'est pas le droit administratif, depuis quelques années déjà, obtenu une chaire dans toutes les écoles, et son enseignement fait partie du programme universitaire.

M. A. Trolley, professeur de droit administratif à la Faculté de Caen, veut essayer à son tour de vulgariser, par ses écrits comme par sa parole, cette grande science dont l'enseignement lui est confié. Il entreprend de traiter des principes et complet du droit administratif. La première partie de cette œuvre importante, intitulée Hiérarchie administrative, n'aura pas moins de 5 volumes in-8 de 600 pages chacun. Les deux premiers ont paru au commencement du mois de janvier de cette année; le troisième est sous presse et sera mis en vente prochainement.

La Hiérarchie administrative commence par un titre préliminaire ayant pour titre PRINCIPES GÉNÉRAUX. Ce titre se divise en trois chapitres. Dans le premier, M. A. Trolley expose aussi sommairement que possible les conditions actuelles du pouvoir exécutif et l'administration; le second est consacré à une histoire sommaire du droit administratif; le troisième contient le plan de l'ouvrage.

Entrant alors en matière, M. A. Trolley examine, dans les deux chapitres du livre 1^{er}, la Division administrative et la Centralisation. Le livre 2^e, des Actes administratifs, traite du R. D., de l'acte administratif, des maires, des préfets, des procureurs des sous-préfets, des maires, des auxiliaires de l'administration, comprenant d'une part les ingénieurs des ponts et chaussées, le corps royal des mines, le conseil des bâtiments civils, le corps spécial des architectes à Paris, les architectes de départements, les agents voyers et les vérificateurs des poids et mesures; et d'autre part les administrations financières, l'administration des contributions directes, l'agence de perception, l'administration de l'enregistrement et des domaines.

Le chapitre 8 du livre II, qui termine le tome II, s'occupe exclusivement de l'Administration des finances. Le tome III, dont la mise en vente est prochaine, renfermera la suite des administrations financières et les corps délégués.

Annuaire de l'Economie politique pour 1844. — 1^{re} année, 1 fr. 25 c. Paris, Guillaumin et Payenne.

MM. Guillaumin et Payenne ont publié au commencement de l'année 1844 un Annuaire de l'Economie politique. C'est une heureuse idée qui a recueilli de toutes parts les plus honorables suffrages. Il est toujours utile, en effet, de vulgariser la science. Le principal but de leur publication est de constater annuellement les progrès de la prospérité nationale, de constater le succès ou l'échec de la production, l'état des finances, de la marche du budget, les augmentations des caisses d'épargne et des institutions de prévoyance ou de charité, l'extension du commerce intérieur et extérieur de la France, l'accroissement des voies de communication, telles que routes, canaux, chemins de fer; le mouvement du crédit public, les améliorations de l'instruction publique, etc. L'Annuaire donnera également chaque année des notices raisonnées sur les plus importantes questions de la science; sur les monnaies, les postes, les octrois, les expositions de l'industrie, etc. Il brassera, en un mot, les annales du travail agricole, manufacturier ou commercial, et l'état de ces populations, qui sont à la fois le but et le moyen de ce travail.

Histoire du Chemin de Fer de Paris à Rouen; par A. B. DE P... ornée d'une belle carte routière, par A. B. DE P... Paris, 1841. Dumoulin, 2 fr.

Ce titre n'est point vrai; en fait l'histoire du Chemin de Fer de Paris à Rouen, M. R. de P... a fait l'histoire beaucoup plus intéressante de tous les pays qui traversent le chemin de fer, ou en une desquels il passe. Ce petit volume, écrit avec élégance et rempli de faits intéressants, est d'une lecture aussi agréable, heureuse dans les touristes qui, sur notre recommandation, l'auront dans dans leur société! Malheureusement ceux qui se mettent en route sans s'être munis d'un Annuaire

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adaptés par le Journal.

Literarische Anzeize.

Mit dem 1. Januar 1844 hat ein neues Abonnement begonnen auf die Illustrirte Zeitung. Wöchentliche Nachrichten über alle Zustände, Ereignisse und Persönlichkeiten der Gegenwart. Jedem Sonnabend eine Nummer von 16 Foliosseiten mit 25 in den Text eingedruckten Abbildungen aus der Zeitgeschichte, dem öffentlichen und gesellschaftlichen Leben, Wissenschaft, Kunst, Musik, Theater und Moden. Vierteljährlich. Pränumerationspreis für 13 Nummern mit 350 Abbildungen f. 6 75 c.

Gestellungen werden in allen Buch- und Kunsthandlungen, in Paris bei JULES RICHARDY et Co, 6, rue de Couron, près la Chambre des Pairs, sowie in allen Postämtern und Zeitungs-Expeditoren angenommen, und erhalten Subscribersumme auf 10 Exemplare das 11. frs.

Expédition der Illustrirten Zeitung in Leipzig.

INSTITUTION anglaise et étrangère (British and Foreign Institute), Hanover-square, London.

S. A. R. le prince Albert, patron de cette Institution, honora de sa présence la soirée d'ouverture qui aura lieu vendredi, 2 février, le lendemain de l'ouverture du Parlement.

Le noble comte de Devon présidera l'assemblée, et parmi les assistants se trouveront les ambassadeurs étrangers et beaucoup d'autres personnages de marque.

Comme cette Institution admet dans son sein les personnes de distinction de tous les pays étrangers aussi bien que de la Grande-Bretagne, on ne doute pas qu'elle ne soit jugée digne de l'attention des nombreux visiteurs qui, de France et des autres parties du continent d'Europe, viennent en Angleterre.

Londres, 22 janvier 1844.

JAMES S. RUCKINGHAM, Resident-Directeur.

H. Walkers Needle.



AGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale. Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur tige et de leur œil. Les sachets qui les renferment portent en relief sur champ coloris une ressemblance frappante de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hameçons perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes attirent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

THROISÈME ANNEE.

LE MONITEUR DE LA LIBRAIRIE, Mémoire universel des publications françaises et étrangères, anciennes et modernes, publié avec la collaboration de MM. J.-M. ALBERT; BENOIST DE L'Y, philologue; G. BUCRET (de Bordeaux); Félix DELHASSE (de Bruxelles); Edm. DE MUNSE, de la Bibliothèque du Roi; DOUBIER DE BOSTRIBEAUC, bibliothécaire; F. GRILLE, bibliothécaire; Joseph-Marie GUARDY, de la Bibliothèque du Roi; LE ROUX DE LACY; Charles NODIN, bibliothécaire de Farsenal; Ant. PÉRICARD, bibliothécaire; PILLOS, conservateur adjoint de la Bibliothèque du Roi; le baron F. DE REFFENBERG, bibliothécaire de Bruxelles; RICHARD (de Vosges), bibliothécaire; Cha. WEISS, bibliothécaire. — J.-M. QUARANT, rédacteur en chef, auteur de la France littéraire et de la Littérature française contemporaine.

Le Moniteur de la Librairie paraît les 1er, 10 et 20 de chaque mois. Chaque numéro, composé de 16 à 24 pages in-8 à deux colonnes, contient la matière de quatre feuilles ordinaires. Chaque numéro renferme: 1° Librairie française (publications nouvelles, classées par ordre de matières); 2° Prochaines publications; 3° Librairie étrangère (publications principales); 4° Revue littéraire et bibliographique; 5° Chronique et mouvement de la Librairie et de l'imprimerie; Questions judiciaires et des propriétés littéraires. Avis intéressant le commerce et la librairie. — Mutations de fonds. — Formation et dissolution de sociétés. — Faillites).

Prix de l'abonnement annuel: Pour Paris, 14 fr.; — pour les départements, 16 fr.; — pour l'étranger, 18 fr. — Les tables se vendent séparément 2 francs.

Prix d'insertion dans le Bulletin d'Annonces, tiré à 2500 exemplaires: La ligne de 70 lettres, 30 c. — La page de 64 lignes, 50 fr.

BUREAUX DU JOURNAL: RUE DE LA MOISSE, 11.

On s'abonne aussi au Comptoir des Imprimeurs-Unis, 15, quai Malakof, à Paris. — Et pour l'Allemagne, chez BROCKHAUS, à Leipzig; — pour l'Angleterre, chez H. BAILEY, 219, Regent-Street, à Londres; — pour la Russie, chez BELIZARD, à Saint-Petersbourg.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL ET GITCH, 50 King-William Street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour H. M. la Reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Clewou, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au soleil hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des dîners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 4 shill. 5 den. Logement, 10 shill. 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 53.

OEUVRES COMPLÈTES D'HIOMÈRE, traduction nouvelle par P. GIGET; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, jésus, à 3 fr. 50 c.

LE MONUMENT DE MOLIÈRE; par madame M. LOUISE COLET, poëme couronné par l'Académie Française, lu au Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière; précédé de l'Histoire du Monument, par M. ALEX. MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs; avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame NÈGRE de SAUSSURE; précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KEMZT, professeur à l'université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes Français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 1 vol. in-12, format du Million de faits, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1845; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr.

LIBRAIRIE A. BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, 55, A PARIS.

PARTOUT, UN PFU DE TOUT, Souvenirs indigènes; par M. L.-L. LACOR, sous-intendant militaire en retraite, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre royal du Sauveur-de-la-Grece. — Un beau volume in-8, orné de cinq lithographies et de deux fac-similé de M. LAMARTINE et de madame DE SÈVRES-VALMOISE. Prix: 8 fr.

Le Roi a honoré de sa souscription, pour toutes ses bibliothèques, cet ouvrage, qui sera recherché de toutes les personnes qui aiment la poésie.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÛSSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de HOYER, seul successeur des ci-devant Carmes dechaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'asthme, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, route 34 fois sur la devanture. M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins

LIBRAIRIE DUBOCHET et Co, rue de Seine, 55.

OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANSTON. 1 volume grand in-8 jésus velin. 20 fr.

OEUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PÂRIS, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 1 vol. in-18 sur jésus. 5 fr. 50

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnaire en vacances dans les Cantons suisses et sur les pentes Italiennes des Alpes; par R. TOPFER; 400 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 jésus de 500 pages. Prix, broché, 16 fr.

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène; de Murat; et de Poniatowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bouteigne. 50 livraisons, composées chacune d'un ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison: 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui forment, avec le texte, un magnifique Album. Prix: 45 fr.

On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET et Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

HISTOIRE DE GIL-ILAS DE SANTILLANE, par LE SAGE; précédée d'une Notice sur l'auteur, par Ch. NODIN; ornée de 600 dessins par Gouyet, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 4 vol. grand in-8 jésus. 15 fr.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. ALCADE, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTES, avocat; PAUL GUYAN, auteur d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LÉON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LEMOIX LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEPRINZ, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. MARTIN, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VERGE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléontologie et Ébénologie, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 42 fr

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE DE PARIS, 174, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

L'approche de la saison des bals et des réunions habituelles de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est

de les renseigner, de leur dire quels établissements méritent leur préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésitons pas à placer

le bel établissement de la Ville-de-Paris, 174, rue Montmartre. C'est la maison modèle de l'époque: toutes les classes y abillent, la classe riche et élégante surtout, abondamment ses ac-

ciennes habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que la toge est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'ailleurs. Les Ville-de-Paris est cité pour ses beaux vêtements, ses riches soirées, ses dentelles, ses élégantes nouveautés; elle a remporté le premier rang dans la vente des étoffes de luxe; sa vogue fait pâlir les vieilles renommées d'un autre époque.

Nous avons remarqué dans les beaux salons de la Ville-de-Paris les plus hautes sommités de la noblesse, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les collections des Indes nouvellement arrivées présentent une richesse d'assortiments inconnue jusqu'alors; ils viennent en outre de s'enrichir d'achats importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles robes en soie sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.





(Figure allégorique de Février — Les Poissons.)

Modes.

Jamais, peut-être, on n'a tant accordé à la fantaisie qu'en ce moment; elle seule paraît être consultée pour les toilettes de soirées. On demande à l'Algérie ses turbans, à l'Italie ses coiffures, à l'Espagne ses basquines; car la robe à deux jupes, dont la seconde est ouverte tout autour, ne rappelle-t-elle pas la basquine espagnole? Il faut dire que ce mélange donne de la gaieté et du brillant à nos réunions. Pour les toilettes de ville, on ose moins, et les façons de robes restent simples; ainsi une robe à

jupe, en tablier; c'est, du reste, avec les garnitures à la vieille mode, la plus en faveur de la saison.

La forme des chapeaux varie peu, et pourtant madame Alexandrine sait y ajuster des ornements nouveaux; elle entend à merveille la garniture du dessous de passe, et c'est là presque tout le secret du chapeau. Et puis quels coquets bonnets nous lui devons! comme ils sont variés! Que ses nœuds de rubans sont bien posés! que ses fleurs délicates et fines se mêlent gracieusement à la blonde! Est-ce qu'il peut y avoir une femme laide avec tous ces gracieux chiffons?... Les coiffures de dentelle sont très à la mode, et d'ailleurs la dentelle se mêle toujours parfaitement bien à toutes les parties de la toilette. Nous avons vu l'autre jour, ou plutôt l'autre soir, un voile de dentelle posé en tablier sur une jupe de satin blanc; de chaque côté le voile était drapé de manière à diminuer de largeur à volonté, et des nœuds de rubans retenaient la draperie de distance en distance. Cette garniture était charmante, et, comme on doit le penser, très-facile à exécuter. Les robes de tulle ou de crêpe; mais on préfère le tulle dit *illusion*, parce qu'il se drapé plus facilement. Deux jupes de tulle, dont la seconde, plus courte et d'un seul morceau, vient se terminer en draperie à la taille, sont très-jolies; deux bouquets doivent fixer les plis de cette draperie sur la jupe de dessous. Dans la soirée dont nous parlions tout à l'heure, une toilette un peu scruieuse, mais fort riche, se composait d'une robe en velours nacarat, ouverte devant, sur un tablier de satin de la même nuance, garni de deux hauts volants d'Angleterre; le volants était retenu par cinq nœuds de chaque côté, formés en barbes d'Angleterre, dont le cœur était une agrafe en brillants; le corsage était plat, décolleté, avec des manches courtes couvertes de dentelle.



laçures croisées, telle que l'Illustration la représente ici, est déjà très-élégante. Souvent on dispose les laçures sur le devant de la

Correspondance.

A. M. L. G. — Ce n'est pas, comme vous dites, faute de goût pour la poésie. Nous aimons autant que vous cette chose rare; mais nous ne saurions prendre pour de la poésie des sentiments vulgaires exprimés en vers sonores.

Il n'est pas de degrés du médiocre au pire.

Tâchez de décider M. Beranger et M. de Lamartine à mettre notre goût à l'épreuve.

L. M. ... à La Rochelle. — Nous n'avons pas reçu la brochure annoncée par votre lettre; nous serons charmés de vous être agréables.

A. M. H., à Lyon. — Nous sommes en mesure pour les deux

expositions, la peinture et l'industrie. Nous entendons rester parfaitement libres, et ne voulons faire aucun appel aux intéressés. Nous savons quels peuvent être les profits d'une autre manière de procéder. Ces profits ne nous tentent pas.

A un anonyme, à Paris. — C'est impossible. Il est lui-même un des rédacteurs de l'Illustration. Tous les jours, de quatre à six heures.

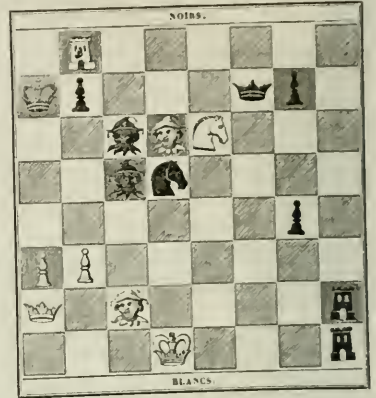
Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 6, CONTENU DANS LA TRENTIÈME LIVRAISON.

- | | |
|--|--|
| <p>BLANCS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le R à la quatrième case de son C. 2. Le F du P de la D, un pas : à dame. (Ou chout à C.) 5. Le C de la D à la septième case du R. 3. Le I de a D à la cinquième case du F du R; échec et mat. | <p>NOIRS.</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Le P de la T de la D, un pas. 2. Le P de la T de la D, un pas. 3. Le P de la T de la D, un pas : à dame. |
|--|--|

N° 7.

LES BLANCS FONT MAT EN CINQ COUPS.



(La solution à une prochaine livraison.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Richard Cœur de Lion est un opéra en trois actes, et on prétend qu'Adam l'a rajourné.



QUI



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

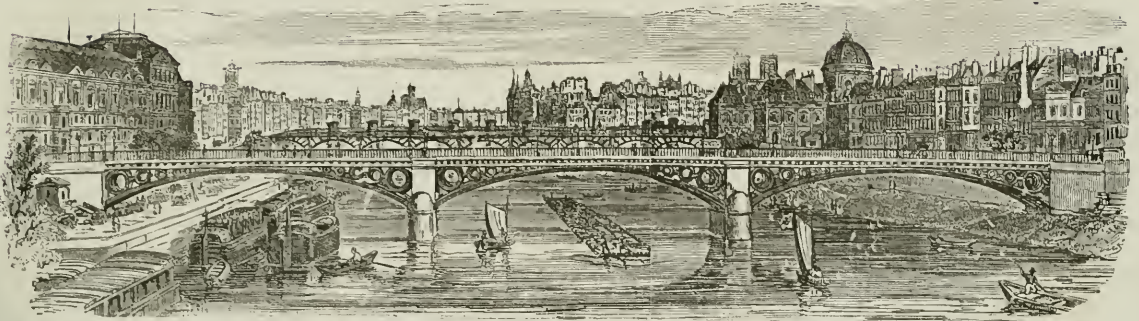
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinnoi-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET C^e. rue Damiette, 2

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 50. VOL. II. — SAMEDI 10 FEVRIER 1844.
 Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les D^op. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Le Général Bertrand. Notice biographique. *Portrait.* — *Courrier de Paris.* — *Histoire de la Semaine.* *Portrait de M. Shell;* *Buste de Watt.* — *Établissements industriels de Paris.* Usines à gaz. *Trois Gravures.* — *Épaveurs d'un Voyage en Afrique.* (Suite.) — *Petites Industries parisiennes en plein vent.* *Sept Gravures.* — *Études comiques.* Le Trembleur, ou les Lectures dangereuses; par M. Marc Michel. (Suite et fin.) — *Acéteure.* Concours de Puiss; Animaux domestiques en Angleterre. *Neuf Gravures.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annales.* — *Modes.* Travestissements. *Deux Gravures.* — *Amusements des Sciences.* *Deux Gravures.* — *Correspondance.* — *Météorologie.* — *Rébus.*

Le général Bertrand.

Il y a peu de jours, nous annonçons la fin du bourreau de Napoléon; aujourd'hui nous avons à déplorer la mort de son fidèle compagnon d'exil. — Dans le même mois, la mort, qui rapproche tout, a frappé Hudson Lowe et Bertrand, Foches géolier et le serviteur héroïque. Effaçons les pénibles impressions qu'à pu laisser le tableau d'une vie exécrable par le récit d'une carrière glorieuse et d'un dévouement antique.

Le général Henri Gratien, comte BERTRAND, naquit à Châteaurox le 28 mars 1775, d'une famille honorable du Berry. Il s'était d'abord destiné au génie civil, mais les événements et les guerres que la France avait à soutenir le déterminèrent à prendre du service et à entrer dans le génie militaire. En 1793 et 1796, il servit en qualité de sous-lieutenant dans l'armée des Pyrénées. En 1797, il fit partie de l'ambassade envoyée à Constantinople. Compris dans l'expédition d'Égypte, il s'y distingua sous les yeux du grand homme à la gloire et au malheur duquel il vint plus tard le reste de sa vie. Demeuré avec Kléber, après le départ de Bonaparte, et s'étant signalé chaque jour en fortifiant des places et en rendant des services nouveaux, il reçut les brevets de lieutenant-colonel, de colonel et de général de brigade, qui lui furent accordés successivement, mais que le même vaisseau venu de France apporta à la fois en Égypte.

Ce fut principalement au camp de Saint-Omer, en 1804, que Napoléon, plus à même d'apprécier l'étendue des connaissances et toutes les qualités estimables du général Bertrand, lui accorda son amitié, qui fit tant d'ingrats, tant de traîtres, mais qui, du moins cette fois, rencontra un cœur capable d'y répondre par un attachement porté à l'héroïsme. A la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805, Bertrand donna de nouvelles preuves de ses talents militaires et de son courage. Après l'affaire, on le vit à la tête d'un faible corps qu'il commandait ramener un grand nombre de prisonniers et dix-neuf pièces de canon enlevées à l'ennemi. Ce fut après cette campagne que Napoléon le mit au nombre de ses aides-de-camp. Il le chargea d'attaquer la forteresse de Spandaw, que Bertrand contraindit à capituler, le 23 octobre 1806. Le vainqueur de cette place se montra de la manière la plus éclatante à Friedland, le 14 juin 1807, et fut récompensé par les éloges de l'Empereur, qui n'en accordait jamais par complaisance ou par aveuglement. A la fin de mai 1804, lors de la bataille d'Essling, Bertrand rendit, par la rapide construction de ponts hardis établis sur le Danube, pour assurer les communications de l'armée française, le service le plus essentiel de la campagne, et le plus hautement proclamé par la reconnaissance de l'armée et de Napoléon, qui a plus tard connu ce fait dans ses *Mémoires*. Ce fut par l'active habileté du général Bertrand que l'armée française, renfermée dans Unters-Lobau, une des îles du Danube, parvint à tra-

verser ce fleuve pour se porter sur le champ de bataille de Wagram.

En 1812, il accompagna l'empereur en Russie et en Saxe, et la valeur qu'il y déploya le porta à un si haut degré dans l'estime de Napoléon, qu'à la mort du duc de Frioul, Durroc, tué à Wurtschen, il fut nommé grand-maréchal du palais. L'armée applaudit à cette distinction comme à la récompense de rares talents et de grands services. Les 2 et 20 mai 1815, le général Bertrand commandait à Lutizen et à Bautzen le 4^e corps de la grande armée, et il soutint par sa bravoure sa première réputation. Il combattit en

diverses circonstances, et presque partout avec avantage, Bernadotte et Blicher, et si le 6 septembre suivant, ce héros de fidélité fut moins heureux à Domewitz, dans une attaque contre le prince royal de Suède, qui avait trahi le drapeau de la France; si le général prussien lui fit éprouver au passage de l'Elbe, le 16 octobre, une perte assez considérable, c'est que déjà la fortune semblait vouloir, comme nos autres alliés, abandonner nos armes. Mais, dès le lendemain 17, l'engagement fut repris, et, le 18, le général Bertrand, s'empare de Weissenfeld et du pont sur la Saale, protégea efficacement la retraite de l'armée à la suite de trois journées



(Le général Bertrand, décédé le 1^{er} Février.)

meurtrières qui ne firent en quelque sorte qu'une seule et interminable bataille. Il rendit des services non moins importants après Hamau en occupant la position de Hochheim dans la plaine qui s'étend entre Mayence et Francfort. Dans cette double circonstance en me après que le départ de Napoléon

lui eut laissé un difficile commandement, il montra une admirable énergie et un persévérant courage pour sauver les derniers et glorieux débris de notre armée.

De retour à Paris en janvier 1814, Bertrand fut nommé par l'empereur aide-major général de la garde nationale,

mais il en remplit qu'un moment les fonctions et reparti à la continuation de février pour cette campagne du Chateaugay, où Napoléon déploya, dans une situation que la trahison avait rendue désespérée, tout ce que le génie de la guerre peut concevoir et exécuter de plus merveilleux. Après la capitulation de Paris, le comte Bertrand, fidèle au malheureux comme il l'avait été à la puissance et à la gloire, n'hésita pas un instant à suivre Napoléon. Toutefois avant ce qu'il appelait lui-même la dette de la reconnaissance et de l'honneur, il faisait passer ses devoirs envers la France, et il y avait à ses yeux le titre plus précieux et plus sacré encore que celui d'ami fidèle, le titre de Français. En allant s'enfermer avec son Empereur dans cette île dont on avait fait un souveraineté, il écrivit une lettre que de prétendus juges et des accusateurs passionnés ont bien pu méconnaître, mais qui doit être un titre de plus pour les hommes qui méritent le surnom de la patrie au-dessus de tous les autres, et le reste s'en suit, on avait-il, en parlant, écrit un gouvernement nouveau, et il avait agité, avec une tendresse touchante, dans la lettre d'envoi de cette déclaration, adressée au duc de Fitz-James, les plus proches amis, le 24 avril 1814, « à desirer pouvoir venir visiter ma famille. Il y a plus de trois ans que je n'ai vu ma mère, 28, dans un an, je réunis à vous pour avoir une permission de venir passer quelques mois à Chateaugay dans la sein de ma famille, je compte sur votre obligeance, ainsi que Edmond. »

Moins d'un an après, les fautes de la Restauration, les humiliations de la France avaient préparé et provoqué le retour de Napoléon. Les déclarations les plus solennelles, trop tôt oubliées, avaient relevé le pays du serment qu'on lui avait fait prêter. Le comte Bertrand s'embarqua, le 26 février, en qualité de major-général de cette armée de 800 Français, dont le drapeau et la cocarde suffirent à Napoléon pour reconquérir la France. Le 1^{er} mars, il contresigna, au golfe Juan, ces proclamations de l'Empereur au peuple français et à l'armée; le 20, après cette marche à la rapidité, à l'entraînement triomphal de laquelle la postérité aura peine à croire, il entra aux Tuileries avec Napoléon, auprès de qui il reprit immédiatement les fonctions de grand-marshal.

Le comte Bertrand contribua puissamment à la reconstruction de l'armée, qui se trouva reorganisée avec une activité qui tient du prodige. Enfin arriva la journée de Waterloo. Parti pour l'armée avec Napoléon, il subit l'arrêt de la fortune que le courage ne peut empêcher, et revint avec l'Empereur, pour ne plus le quitter, à partir de ce moment. A Paris, à la Malmaison, à Boulogne, sur le *Bellerophon*, à Sainte-Hélène, il confondit sa destinée avec celle de l'homme extraordinaire à la gloire fabuleuse duquel quelque chose eût pu quelque peut-être, si son malheur n'eût pas fait naître le plus sublime dévouement.

Si les vainqueurs d'un jour exercent leur haine en continuant et en fortifiant sur un rocher meurtrier celui qui les avait vaincus pendant vingt ans, ceux qui avaient profité de cette triste victoire ne surent pas davantage respecter le malheur, le dévouement et la vertu. Le 7 mai 1816, à un an de distance des grands événements que nous nous sommes borné à dater, le conseil de guerre de la première division militaire condamna à mort le général comte Bertrand, pour crime de... trahison. La condamnation fut un crime inutile, car l'Angleterre ne livra point Bertrand; mais la qualification de traître, appliquée au patriotisme le plus constant, au dévouement le plus entier, à la fidélité la plus persévérante, est un des faits caractéristiques qui montrent jusqu'à quel point, dans les discordes civiles, les passions qu'elles soulèvent peuvent s'égarer. On plaida, au nom de l'accusation, que c'était l'intérêt qui était le mobile secret de l'apparent dévouement du général! Mais ne révoilons pas des souvenirs douloureux pour tout le monde. Les temps plus calmes qui suivent ont mis toute cette procédure à néant.

A Sainte-Hélène, le général Bertrand eut, sous la dictée de Napoléon, le récit des opérations de cette campagne d'Égypte où ils s'étaient trouvés réunis pour la première fois. Il produisit ses respects et ses soins à l'illustre captif, et ne quitta ce roc insubmersible, où le comte Bertrand l'avait suivi, que quand il eut recueilli le dernier soupir de son Empereur, de son ami. L'admiration que ce dévouement avait inspiré à l'Europe entière amena le roi Louis XVIII à annuler, par ordonnance en 1821, le jugement de 1816. Le comte Bertrand put rentrer en France, et y fut réintégré dans son grade militaire. Il se retira dans le département de l'Indre, et se livra tout entier à l'éducation de ses enfants et à la culture d'un domaine qu'il possédait près de Chateaugay.

Après la révolution de Juillet, l'arrondissement dont cette ville est le chef-lieu envoya le général Bertrand le représenter à la Chambre des Députés. L'éducation libérale qu'il avait reçue, le dévouement au pays, que le culte de la gloire n'avait jamais ni remplacé dans son cœur ni affaibli. Il le fit s'asseoir sur ces bancs où siégeait également un autre homme vénérable par le dévouement qu'il avait montré pour la même infortune. M. le comte Las Cases. Le général Bertrand prit plusieurs fois la parole, et eut les applaudissements de ses collègues qu'il émit plusieurs fois, par des allusions à l'ancien et aux fonctions d'anciens militaires, de discussion sur l'armée de la Légion d'honneur. Mais, chacun de ces discours, comme tous ceux qu'il prononça en d'autres circonstances, se terminant toujours par un vœu en faveur de la liberté illimitée de la presse. C'est à la voix de son demandeur sans relâche la destruction de Carthage. Cette conclusion constante faisait soulever les hommes qui ne pensaient pas que la liberté de la presse pût jamais rencontrer d'entraves nouvelles. La législation et la jurisprudence nous diront si le vœu du général Bertrand a été inquiétant, ou si ses craintes n'étaient qu'un rêve.

Le général Bertrand ne siégea plus à la Chambre, et vint de nouveau retré depuis deux législatures, quand, en 1810, l'Angleterre, voulant dissimuler à notre gouvernement, jusqu'à ce qu'elle fut connue, la trahison qu'elle commettait envers lui, consentit, aux sollicitations de M. Thiers,

à restituer à la France les cendres de Napoléon. Le général Bertrand fut désigné le premier pour monter sur le vaisseau qui commandait un fils du roi, et qui apportait pour Sainte-Hélène. Quelle traversée! quel abordage! quels souvenirs! Quelles émotions pour cet homme qui vivait par le cœur! Quel contraste entre l'émbarquement de Rochefort, en 1815, et le retour sur les côtes de Normandie, en 1840! Ces populations ivres d'enthousiasme, saluant par leurs acclamations les restes de celui qui a porté si haut la grandeur et la gloire de la France, et accueillant par leurs hommages l'homme qui fut si héroïquement le courtisan du malheur! Nous n'oublions jamais, pour notre part, le transport universel qui éclata sous les voûtes de l'église des Invalides, quand on vit entrer le glorieux cercueil et son compagnon fidèle.

Après avoir rendu à la France les cendres exilées de l'Empereur, il ne restait plus au général Bertrand qu'à lui donner le complément des Mémoires dont il était resté le dépositaire, et qu'il avait pieusement mis en ordre. C'est un devoir qui s'était promis de remplir au retour du voyage qu'il avait été forcé d'entreprendre. Fan dernier, dans l'Amérique du Nord. Mais à peine revenu près des siens, le général Bertrand a terminé une carrière qui s'est honorée l'honneur dans tous les siècles, mais qui semble faite pour le consoler dans un temps qui ne met pas l'héroïsme et la fidélité au nombre des objets de son culte.

Une noble et touchante motion a été faite à la Chambre des Députés par un homme plein de patriotisme et de cœur. L'honorable M. de Brigueville, dont le nom rappelle tant de beaux faits d'armes, a demandé que l'on déposât dans le tabouret qui se prépare aux Invalides les cendres de Bertrand près de celles de Napoléon. « Vous voudrez, a-t-il dit, messieurs, réunir tant de fidélité à tant de gloire. » Cette proposition sera votée; elle est de celles qui interdisent la contradiction aux esprits les plus sceptiques et les moins patriotiques, et que les cœurs bien placés votent d'enthousiasme.



Courrier de Paris.

Les ambitions académiques sont éveillées de nouveau par le mot de Charles Nodier; les candidats vaincus dans la bataille livrée pour la conquête des fauteuils de Casimir Delavigne et de Campenon, vont battre en retraite vers le fauteuil de l'auteur de *Tribou*, pour fléchir de s'y établir et d'y mettre garnison. Jamais on n'a eu une meilleure occasion pour devenir académicien, et si peu que cette déposition continue, il sera nécessaire de pourvoir aux places vacantes par quelque mesure extraordinaire; par exemple, tout homme valide et domicilié qui passerait devant l'Institut de huit heures du matin à six heures du soir, serait pris en collet par la sentinelle et installé dans le sanctuaire de gré ou de force; vienne, en effet, une épidémie qui enlève du même coup MM. les quarante, il est évident que M. A..., M. D..., M. G..., M. N..., et mon portier auront des chances.

M. Alexandre Dumas, qui avait hérité pour la succession de Campenon et de Casimir Delavigne, se décide pour celle de Nodier; il a positivement annoncé sa candidature dans un dîner anecdotique où il a commencé et fini par traiter l'Académie avec beaucoup d'irrévérence. M. Alexandre Dumas n'a fait qu'imiter en cela la plupart des immortels actuellement en possession du fauteuil; de tous ces pachas littéraires qui se pavant dans le frac aux palmes vertes, il n'en est pas un, en effet, qui n'ait d'abord dit en parlant du docte fauteuil: « Fi donc! cela est bien pour des gonzacs! » Et le lendemain nos regards étaient tour tournés que l'Académie baissait la grande jusqu'à eux et leur permit d'y mourir. — Avec quel dédain M. Victor Hugo n'a-t-il pas longtemps parlé des académiciens et des académiciens? Et, pour en revenir à Charles Nodier, un jour il écrivit à un journal que l'Académie insérer sur son liste d'aspirants au fauteuil, une lettre pleine de railleries qui se terminait par ces mots: « Non, monsieur, vous avez bien dire, je ne me présente pas et ne me présenterai jamais à l'Académie. » Voilà ce qui s'appelle parler; or, un mois après cette fière dénégation, non-seulement Charles Nodier se présentait, mais il était élu. L'Académie ressemble à certaines femmes qui font des avances aux gaisants qui les dégradent, et se donne souvent en échange d'une impertinence.

Le grand Académicien fait peu d'agaceries à M. Alexandre Dumas, dit-on, et l'auteur de *la Tour de Nesle* court grand risque d'en être pour ses frais de visite; ce n'est pas que

l'Académie trouve le langage de M. Alexandre Dumas insupportable, bien au contraire; elle désirent qu'il en jette les trois quarts dans la Seine, avant de frapper à sa porte, comme on livre à la mer des ballots de marchandises avariées. La froideur de l'Académie pour M. Alexandre Dumas n'est donc pas seulement causée par un excès d'embarquement de données épouvantes qui compromettent les titres véritables du candidat. L'Académie est prude et paraît s'effaroucher de certaines excentricités privées qui lui sentent plus difficiles à pardonner que les plus gros péchés littéraires.

M. Victor Hugo patronne M. Alexandre Dumas dans cette poursuite académique, et lui sert d'introduire: mercredi dernier, tous deux, l'un tenant l'autre par dessous le bras, gagnèrent, par la rue Laflitte, le quartier Notre-Dame-de-Lorette. Arrivés à la hauteur de l'édifice, ils ont pris à gauche la rue Olivier-Saint-Georges; et quelqu'un s'est vu entrer dans la maison n° 6; c'est là que demeure M. Scribo. On a su depuis que M. Dumas, appuyé sur M. Hugo, aurait été, ce jour-là, demander à Bertrand et Vatout son suffrage et sa voix. Ce que M. Scribo a répondu à M. Dumas, personne ne le sait positivement; mais il est facile de le deviner: M. Scribo a son candidat ne; ce candidat est M. Vatout, candidat malheureux, il est vrai, et jusqu'ici vaincu; mais s'il n'a pas les dix voix pour lui, il a M. Scribo. — Dans les dix ou douze candidatures infructueuses qu'il a subies, plus d'un fois M. Vatout est resté sur le champ de bataille, avec une seule voix pour penser ses blessures; cette voix persévérante, cette voix fidèle, cette voix charitable était la voix de M. Scribo. On n'a pas été ensemble à sainte-Barbe pour rien! et M. Scribo a fait des thèses et des versions à Sainte-Barbe côté à côté avec M. Vatout! Le vote que M. Scribo donne invariablement à M. Vatout est le paiement de cette vieille dette de collège: M. Scribo ne s'en cache pas; il dit à qui veut l'entendre: « A chaque nouvelle élection, Vatout me sert de pistolet de poche; je fais toujours sur moi; des qu'un solliciteur académique entre et me met le poignard sur la gorge, je tire mon Vatout, je lache la détente, et je me débarrasse de l'importun! »

Les soucis académiques n'ont pas empêché M. Alexandre Dumas de donner cette semaine une grande soirée, mêlée de chants et de danse. Le succès du festival de M. Frédéric Solhié avait piqué M. Dumas d'émulation; il a voulu avoir son tour, et faire concurrence à son rival en feuilletons. Or, la nuit de M. Dumas ne l'a été en rien à la nuit de M. Solhié: elle a été brillante et vive; les curieux abondaient; on y a remarqué plusieurs talents.

On dirait que les bals et les concerts font pour eux théâtres et leur font tout courage: le mois de janvier s'est montré d'une stérilité sans exemple, on fait de pièces nouvelles; excepté le *Ménage parisien* de M. Baxard, on n'a cité aucune nouy de production dramatique de quelque importance; les théâtres semblent craindre de hasarder leur bien au milieu de ces fêtes de salons qui accaparent le plus élégant et le meilleur de la société parisienne; ils réservent leurs richesses pour le temps où Talceque, Musard et le carnaval ne seront plus les maîtres absolus de la ville, et essaieront de faire, à tout autre plaisir que le bal, une redoutable concurrence.

Nous mentionnerons cependant trois petites pièces que l'Odéon, le Vaudeville et le théâtre du Palais-Royal, ont représentées récemment, pour n'en pas perdre tout à fait l'habitude. La première, toute nue qu'elle est, se donne des airs de comédie et marche coquettement sur douze syllabes, ornées de leur double rime; les deux autres sont de simples vaudevilles d'un esprit plus que comestible et d'un goût que le voisinage du mardi gras pent seul absoudre.

Karel Dujardin est le héros de la comédie; vous connaissez ou vous ne connaissez pas Karel Dujardin; si vous ne le connaissez, je n'ai pas besoin de vous apprendre à qui nous avons affaire; si vous l'avez jamais entendu parler de lui, permettez-moi de relever votre ignorance et de vous apprendre que Karel Dujardin est l'un des meilleurs peintres de l'école flamande; pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous mettre en route vers le Louvre. Arrivé à ce vieux palais des arts, entrez au Musée, et vous y trouverez cinq ou six chefs-d'œuvre flamands signés de son nom: Karel Dujardin.

Comme la plupart des artistes, Karel avait la tête vive, le cœur tendre et l'imagination vagabonde; les galions d'ailes n'arrivaient pas du Mexique pour lui. Karel eut donc des maîtresses, des aventures, des dettes, et des huissiers à ses trousses; il aimait le jeu par-dessus le marché, ce qui n'augmente pas les revenus. On raconte que se trouvant un jour à Lyon dans une extrême pauvreté, et n'ayant pas de quoi payer ses dépenses d'auberge, il épousa l'illustre poseur de tir d'affaire, une vieille hussée de cinquante ans passés! Karel en avait vingt-cinq. Ce trait rappelle la boutade de Dufresny, qui se maria un beau matin avec sa ravauzende, pour n'avoir plus, dit-il, l'ennui d'acquiescer ses mémoires de blanchissage. Un romancier de ce temps et, — je suis fatigué, — à fait un coup tout pareil: il a pris pour femme sa femme de ménage, afin d'être dispensé de lui donner des gages.

La fantaisie de Karel Dujardin est originale mais peu intéressante. Une femme dit coquette aux! M. de Billoi, l'auteur de la comédie en question, qui a composé le poëte, aussi il rajouté la douzelle et postée l'aventure; à l'ami, il donne la grâce, la beauté, la sensibilité, la jeunesse; quant à l'autre, un lieu de lui laisser la ville de Lyon pour théâtre, ville prosaïque, il fait voyager jusqu'à Venise. Ajoutez le mystère d'un bal musqué, et tout sera dit: à la place de la vieille, Karel Dujardin deviendra l'héritier propriétaire d'une adorable Venetienne que son talent a seduite, que son infortune a touchée, et qui commença par s'en faire acheter sous le masque et dans le tourbillon du bal, pour finir par en faire son mari et payer ses dettes. — En soulaité autant à tout pauvre diable qui n'a pour toutes que son mérite ou son esprit. — L'invention de cette comédie est moins que rien, comme on voit; le premier venu en imaginerait autant; mais les vers y

est vil, spirituel, et d'un certain tour cavalier et pimpant qui a séduit les juges.

Passons à nos deux vaudevilles. L'un est intitulé *Adrien*, et se joue au théâtre de M. Ancelet; l'autre vient du théâtre du Palais-Royal, et s'appelle la *Bombonnière*.

Adrien n'est ni duc ni pair, mais simple apprenti graveur. Adrien à l'humeur joyeuse et le cœur passablement coureur et varié. Les modestes et les lingères de son quartier en savent quelque chose, et particulièrement mademoiselle Judith. Mademoiselle Judith n'est pas une Jeanne d'Arc du premier numéro; elle aime très bien M. Musard pour y prétendre. Quatrième homme fille elle est jalouse, et n'épargne pas les scènes à son adorable Adrien. Le gaillard les lui rend bien. Les entendez-vous qui se querellent? Décidément Adrien est un pondard. Eh bien! non, Adrien vaut mieux qu'il n'en a l'air. Il est vil, emporté, volage, il est vrai; mais qu'une occasion se présente, et vous découvrez très les bonnes qualités de son âme; or, voici l'occasion: il s'agit de protéger et de mettre à l'abri de tout péril une charmante petite orpheline qui se trouve seule, abandonnée au milieu de cette grande et redoutable ville de Paris. Si Adrien était réellement le varié que vous dites, il abuserait de la crédulité et de la faiblesse de cette pauvre enfant; mais Adrien n'est méchant qu'à la surface; dans le fond c'est le meilleur garçon du monde. Il va, il vient, il se dévoue, et fait si bien qu'il arrache Louise aux mauvais conseils et aux séductions, et il la ramène intacte et pure entre les mains d'un vieil oncle de son père. Quelle est la récompense d'Adrien? La main de Louise, bien entendu. Et Judith, la jalouse Judith? Judith, attendrie par la bonne action d'Adrien, prend honte de son parti, essuie une larme au doigt, et va, soit même, dans la cachucha au bal de l'Opéra. Parlez-moi de cette philosophie! — L'auteur se nomme M. Laurencin.

MM Duvert et Lauzanne ont fabriqué la *Bombonnière*. Cette bombonnière n'en est pas une; le serpent est caché sous la fleur; au lieu de bonbons, la bombonnière renferme une poignée de verges. A qui ces verges sont-elles destinées? M. Champizel. M. Champizel a le très-grand tort d'avoir abandonné sa femme et de mener vie de garçon. Mais le drôle le paiera. Madame Champizel arrive en efflet, sans qu'il s'en doute; puis elle écrit un tendre billet au volage, sous le voile de l'anonyme; un rendez-vous est donné en *post-scriptum*. Voilà notre Champizel transporté. L'heureux mortel! il va se couronner de myrte et de roses. Hélas! de ces roses il ne recueille que les épines. Madame Champizel, armée de la bombonnière vengeresse, lui administre une correction qui guérit mon Champizel de son humeur légère. Bonté et confus, il revient tout honnêtement à sa femme. Ce dénouement d'un bon exemple, et le carnaval justifié, jusqu'à un certain point, l'arme dont se servent MM. Duvert et Lauzanne pour corriger les maris infidèles.

Il faut souhaiter que les théâtres se piquent d'honneur et nous donnent bientôt quelque chose de plus spirituel et de plus délicat. A croire les augures, le mois de février n'initiera pas l'avarice de janvier son voisin; il prépare et promet deux opéras-comiques, un ballet, trois mélodrames, une douzaine de vaudevilles et au moins deux tragédies; le *Jabot*, *Orreste et Polixène*, la *Sigurne*, les *Mystères de Paris*, les *Bhémiennes*, *Antigone*, *Pierre le Millionnaire*, sont en pleine répétition et n'attendent que le moment de se produire. M. Frédéric Soulié, madame Ancelet, M. Aubert, M. Scribe, M. Eugène Sine, M. Bayard, M. Alexandre Dumas en sont les parrains.

On annonce l'arrivée de M. Conradin Kreutzer, auteur de la *Suitte de Géralde*, charmant opéra que la retraite précipitée et la ruine des chanteurs allemands, venus à Paris il y a deux ans, avaient arrêté dans son succès. M. Conradin Kreutzer a l'intention d'écrire un opéra français pour M. Casimir; M. Scribe lui a promis un poème, si même M. Kreutzer ne le tient déjà. Nous dirons à la ville de Paris que, depuis l'arrivée de M. Conradin Kreutzer, elle possède un mélodieux compositeur de plus; mais bientôt elle jouera l'envy à l'étranger.

Plusieurs journaux ont déclaré que M. Victor Hugo, blessé de l'accueil fait aux *Burgraves* par le parterre, était décidé à renoncer au théâtre; est-ce une conjecture que les amis de M. Hugo font en son nom, ou un parti sérieusement pris, une résolution irrévocablement arrêtée? Dans le premier cas, on n'a pas à s'en inquiéter; il est clair que M. Hugo ne se fera plus prier longtemps pour revenir au combat; nous connaissons ces manèges et ces jeux de Galatée. Dans le second cas, on aurait le droit de reprocher à M. Hugo un excès de vanité et d'orgueil; quoi donc! êtes-vous impeccable? Prétendez-vous à l'infailibilité? Faut-il que le public, votre juge naturel, ce public plein de bon sens, d'esprit et d'équité, qui qu'on en dise, qui a joué tant de années, brise pour vous seul la balance où il pèse les œuvres, et se prosterne aveuglément le front dans la poussière, pour adorer jusqu'à vos erreurs et vos faiblesses? C'est là une velléité de fétichisme qui dépasse toute mesure; le despotisme littéraire n'est pas plus de saison aujourd'hui que le despotisme politique.

Histoire de la Semaine.

Nous aurions voulu que l'événement nous prouvât que nous nous étions trompés lorsque nous concevions des craintes, pour la marche normale et régulière des affaires, des derniers décrets de la Chambre, du vote qui les a clos, de la démission de cinq députés et de celle de M. de Salvandy en qualité d'ambassadeur. Mais tout est venu confirmer

nos prévisions. La Chambre des Députés, à laquelle on avait annoncé la présentation immédiate de la loi sur les fonds secrets, est demeurée douze jours sans être convoquée. Si l'on a espéré que l'air renfermé des bureaux étouffait les discordes et que l'examen préparatoire en petit comité du budget de 1845 endormait les ressentiments, ce remède appliqué par les soins de M. le président Sanzet ne semble pas avoir produit tout l'effet attendu. Sur plus d'un banc on paraît encore respirer la zizanie, et les animosités se sont révélées tout aussi vives qu'avant la sieste à laquelle on les a soumises. Si l'on en croit même les bruits des couloirs et les indiscrétions de l'hémicycle, la division aurait pénétré du dedans jusque dans l'intérieur du cabinet. C'est une situation fâcheuse pour tout le monde, pour le pays surtout, qui a le droit d'espérer que cette session verra résoudre enfin des questions depuis longtemps ajournées et dont la solution ne semble pas pouvoir, sans les inconvénients les plus graves, être différée plus longtemps. — Pendant qu'on s'observe en silence au Palais-Bourbon, M. le ministre de l'instruction publique s'est rendu en tapinois au Luxembourg et y a lu un excellent exposé de motifs précédant un projet de loi sur la liberté de l'enseignement, qui n'a obtenu qu'une approbation moins générale. Nous examinerons ce projet et les critiques, parfois contradictoires, auxquelles il a donné lieu. — On annonce le prochain départ sur le bureau de la Chambre de propositions faites par des députés, en vertu de leur initiative. Une d'elles aura pour but de faire adopter par la Chambre cette pensée dont les propositions successives de MM. Gauzain, de Brémily et Ganneron ont été les traductions plus ou moins heureuses, les expressions plus ou moins acceptables, et à laquelle la position qui a été faite à M. de Salvandy paraît donner une nouvelle force et un à-propos inévitables.

Le discours de la reine d'Angleterre ne pouvait être un événement, car chacun avait prévu et savait d'avance ce qu'il devait renfermer. L'Éclaire et y a trouvé bon nombre de promesses qu'on ne peut que se reprocher comme calomnieuses. Notre gouvernement a vu un éclat de gracieuses paroles qui doivent lui rendre les rapports agréables, si nos résultats plus assurés. La discussion à laquelle a donné lieu la proposition d'une adresse a été une occasion pour le ministre dirigeant et pour un orateur célèbre, lord Brougham, de donner à nos hommes d'État des éloges sans doute fort honorables. Mais notre susceptibilité nationale proude facilement ombrage des *satisfaits* délivrés à l'étranger à nos ministres. Ceux-ci devraient plutôt dire à leurs amis de Londres, comme l'intime des *Plaidiers*: « Fiez-vous, nous avons une popularité à nos faire. »

Les plaidoiries des défenseurs des accusés de la cour de Dublin ont continué. L'immeuble succès du discours de M. Sheil pour M. John O'Connell rendait la tâche des autres avocats difficile; mais s'ils n'ont pas fait mettre dans l'auditoire et dans la population un enthousiasme pareil, s'ils ne se sont pas vus l'objet d'une égale ovation, si leurs portraits n'ont pas rempli les colonnes des journaux anglais comme celui de l'avocat-député dont nous croyons, nous aussi, devoir reproduire les traits, ils l'ont tout-à-fait entendu avec une grande faveur. L'un d'eux, M. Fitz-Gibbon, qui avait pris l'accession corps à corps, et pendant la suspension d'une séance, reçu de l'atorney général un billet dans lequel celui-ci lui reprochait de l'avoir calomnié, et dont les termes ressemblaient à un cartel. A la reprise de la séance, M. Fitz-Gibbon a porté devant la cour ses plaintes d'un procès aussi insolite, aussi inconvenant de la part d'un magistrat. Par ordre de la cour, l'atorney a été contraint de retirer sa quasi-accusation. Cette circonstance a produit dans l'assemblée, toute préparée à ses émotions, un effet difficile à décrire. — Les débats se sont continués pour prolonger les plaidoiries et donner à O'Connell le temps de voir arriver le discours de la reine d'Angleterre, avant d'être forcé de prendre la parole lui-même. C'est lundi dernier qu'il a dû parler à son tour. Ces longs débats épuisent les forces des jurés, qui n'ont point de suppléants en cas d'empêchement subit, et compulseront parmi eux des vieillards. Déjà on a été menacé de voir la grippe, qui règne à Dublin comme à Paris, en retentir un loin de la salle d'audience. Nous avons dit qu'un contre-temps de ce genre forcerait à renvoyer à une autre session cette affaire pour laquelle un ajournement équivaldrait, à coup sûr, à un abandon.

Depuis quelque temps les nouvelles d'Espagne, qui, en l'absence de grands événements et de liberté réelle de la presse, venaient toutes par les correspondances particulières, faisaient envisager l'avenir de ce pays sous un aspect menaçant. Le ministère était regardé comme unanime dans son antipathie pour la constitution, mais comme divisé sur la question de savoir si l'on pourrait sans danger la mettre immédiatement à néant. La France passant pour avoir un parti pris dans la politique espagnole, l'ambassadeur anglais, M. Belver, affectait au contraire une complète impartialité, faisait un accueil également pressé aux hommes influents de toutes les opinions, et se préparait ainsi à recueillir le fruit des événements quels qu'ils fussent. On annonçait toujours comme très-probable le retour de la reine Christine; et comme la conduite qu'elle a tenue jusqu'ici, à tout on raison, nous a paru en ce qui concerne notre ministère, nous nous trouvons, malgré nous, intéressés à ce qu'elle ne retombe dans aucune des fautes qu'elle avait précédemment commises, et à ce que sa rentrée ne dis-putât toutes les prérogatives que ce trône seul avait fait mériter. C'était une périlleuse responsabilité. Toutefois, le motif sollicité de la princesse Carlotta, sa sœur aînée, épouse de l'infant don François de Paule, était regardé comme un événement de nature à donner à l'ex-régente plus de véritable modération. La princesse Carlotta, qui avait un caractère assez ferme et peu d'amitié pour sa sœur, avait adopté et fait adopter à son mari l'opinion progressiste, ce qui avait contribué à surcroquer chez la princesse Christine les opinions

contraires. Cette lutte n'existant plus, queques personnes se flattaient de voir l'ex-régente puiser désormais ses inspirations à des sources plus libérales. On croyait également et par la même raison que le mariage de la jeune reine Isabelle avec le fils aîné de l'infant était aujourd'hui probable. Mais tout à coup l'insurrection, éclatant sur plusieurs points à la fois, est venue mettre en question tous ces projets et ces espérances. Plusieurs villes, selon l'expression espagnole, se sont prononcées. Le Gouvernement y a répondu par les décrets les plus révolutionnaires, et par l'ordre d'arrêter immédiatement les chefs du parti progressiste, et même des hommes jusqu'ici réputés modérés. Des mandats ont été lancés notamment contre MM. Lopez, Arguedas, Cortina, Madoz, Garruca, Soriano et Canella. Quelques-uns sont parvenus à s'y soustraire par la fuite. Il faut attendre les nouvelles.

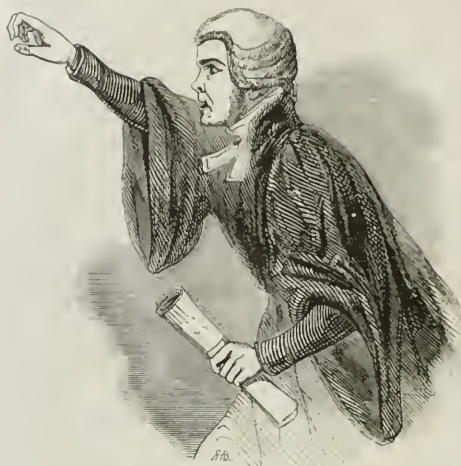
Les dernières dépêches des États-Unis d'Amérique démentent encore une fois les espérances qu'on avait pu concevoir d'une réduction dans le tarif. Trois propositions dans ce but, faites au congrès, ont toutes été repoussées, et le système dit protection compte aujourd'hui pour appuis des députés qui antérieurement le combattait avec force. On a proposé un projet de loi pour l'établissement d'un gouvernement territorial dans l'Orégon. Nous aurons à revenir sur cette question et sur celle du Texas, qui ne précède que pas moins l'Angleterre.

La flotte sarda qui doit se rendre devant Tunis a appareillé. Elle se composera de trois vaisseaux et de plusieurs autres bâtiments de guerre qui doivent être ralliés pendant la navigation. On a toujours lieu d'espérer qu'une démonstration et l'intervention de puissances amies suffiront pour déterminer le bey à accorder la réparation due, et qu'un engagement qui pourrait avoir des complications inattendues ne deviendra pas nécessaire.

Le *Magazine of Science* publie une annonce empruntée, dit-il, à un prospectus distribué à Liverpool par le lieutenant Morrison, pour la construction d'un immense paquebot que cet officier se propose d'établir, et qu'il appellera le *Lérithian*. Ce paquebot-monstre, que nous craignons bien de voir rester à l'état de puff, sera de la contenance de 52,480 tonneaux, et sera mu par trois vis d'Archimède ayant chacune la force de 800 chevaux. Son pont aura 182 mètres de long et 52 mètres de large. Sous le pont il y aura 1,000 cabines particulières; le salon commun sera carré, mesurant 55 mètres sur chaque côté et 5 mètres sous le plafond; l'équipage et les passagers pourront former un personnel de 5,650 individus. Le devis de construction monte à 7,750,000 fr., l'armement et l'ameublement à 1,250,000, au total 9,000,000 de fr. On estime que cinq voyages en Amérique, aller et retour, produiront une recette de 3,000,000 de fr.; en déduisant 1,750,000 fr. pour les frais, il restera de bénéfices annuel 5,250,000 fr. pour les propriétaires. Autour du pont sera disposée une route de plus de 500 mètres de long, pour faire des promenades à cheval et en voiture. Il y aura sur le *Lérithian* un parterre et un jardin potager, des serres, etc., sur un développement de 225 mètres. Le prix du passage, dans les meilleures cabines, y compris la table, n'excédera pas 100 fr. Cette immense machine flottante ne craindra rien de la violence des lols, et sera par sa masse même assurée contre tous les sinistres de mer. Le *Lérithian*, poussé par ses machines, de la force de 2,100 chevaux, sera encore aidé dans sa marche par des voiles, car il pourra porter 2,675 mètres carrés de toile; on calcule qu'il fera facilement 20 kilomètres à l'heure, et qu'il exécutera en dix jours le voyage de Liverpool à New-York. Pour chasser l'ennui, le vaisseau-monstre aura son théâtre pour mille spectateurs et sa troupe de comédiens; il aura aussi un amphithéâtre où l'on professera les sciences, où l'on exécutera des expériences nouvelles, où l'on bazardera son journal quotidien imprimé à bord. — Nous sommes convaincu que si quelqu'un de nos lecteurs apercevait et signalait une lacune dans ce programme, le lieutenant Morrison se ferait un devoir de la remplir à l'instant.

Un paquebot malheureusement plus réel, le *Shepherdess*, parti de Cincinnati pour Saint-Louis, avec un nombre de passagers que l'on évaluait diversement de 120 à 200, s'est perdu à Cahokia-Bend, situé à moins de trois lieues de Saint-Louis. Presque tous les passagers ont été surpris au lit par l'eau qui envahissait le navire. Cent seulement ont pu être sauvés. Le capitaine a péri des premiers; il laisse une femme et onze enfants sans fortune. — Un accident affreux est arrivé l'école militaire de Saint-Yr. Un élève de vingt-un ans, fils de M. de Castellane, ancien député, a été tué en faisant des armes avec un de ses camarades. Le frère de celui-ci s'est dévoué et s'est introduit au travers du masque dans l'œil de son adversaire, et pénétrant dans le cerveau, a causé une mort presque instantanée. Il y a peu d'années un accident tout semblable est arrivé à l'école Polytechnique au fils du général Exelmans, qui, du moins, n'a pas succombé.

L'Institut vient de recevoir de la famille du célèbre ingénieur et mécanicien anglais James Watt, l'hommage d'un fort beau buste de cet homme illustre, qui a été placé dans la salle de l'Académie des Sciences. *L'Illustration* s'est empressée de la faire graver. — L'Académie française, qui avait à procéder au remplacement de MM. Campion, Casimir Delavigne et Charles Noddy, s'était tenue jeudi dernier pour élire les successeurs des deux premiers. Trente-cinq membres étaient présents. M. Passerat, d'abord nommé malade en ce moment, et M. de Saint-Vulair, ambassadeur de France à Londres, sont les seuls qui n'aient pas répondu à l'appel. Trente-quatre votants seulement se trouvaient dans la salle, mais M. de Salvandy s'est entraîné avant qu'il fut clos, et son bulletin passe pour avoir compté la stricte majorité de 18 voix obtenues par M. Saint-Marc-Girardin, qui a été proclamé membre de l'Académie; 8 voix se sont portées sur M. Emile Deschamps, 7 sur M. de Vigny, une sur M. Vatout. — La succession de Casimir Delavigne paraît être bien au-



(M. Richard Sheil, avocat de M. John O'Connell.)

trement difficile à recueillir. Sept tours de scrutin n'ont produit aucun résultat. Au premier et au quatrième tour, M. Emile Deschamps a compté, comme consolation de sa première défaite, 4 suffrages, et enfin une voix unique; les autres bulletins se sont véritablement partagés entre MM. Sainte-Beuve, Vatout et de Vigny. Ce dernier a obtenu, aux deux premiers tours, 7 voix qui ont ensuite presque toutes, et l'une après l'autre, déserté leur candidat. M. Sainte-Beuve en a réuni jusqu'à 17, et M. Vatout n'a jamais pu en conquérir plus de 16; mais au septième tour, une voix ayant déserté M. Sainte-Beuve et les deux concurrents étant devenus *ex-æquo* par l'obstination de trois des partisans de M. de Vigny, l'Académie a renvoyé cette élection au jour où sera ultérieurement fixée celle du successeur de Nodier.

Nous avons rendu un hommage funèbre, en tête de ce numéro, au général Bertrand. — Nous ajouterons ici à la mention que nous avons déjà faite plus haut de la mort de la princesse Carlotta d'Espagne, qu'elle était née le 24 octobre 1803; elle est donc morte à trente-neuf ans et trois mois. Mariée en 1810, elle laisse sept enfants dont l'aîné, le duc de Cadix, se trouve actuellement à Paumotou à la tête d'un régiment de cavalerie. Elle était fille du roi de Naples François 1^{er}, et par conséquent nièce de la reine Marie-Amélie. Elle comptait onze frères et sœurs, parmi lesquels madame la duchesse de Berry et l'ex-reine régente. — Il ne nous reste plus qu'à enregistrer le décès du duc régnant de Saxe-Cobourg, frère du roi des Belges, et oncle de

la duchesse de Nemours et du duc Auguste de Cobourg, époux de la princesse Clémentine d'Orléans. — Les nouvelles de Stockholm annoncent que le roi de Suède est fort dangereusement malade.



(Buste de Wail, donné à l'Académie des Sciences.)

Établissements industriels de Paris. — De l'Éclairage de la Ville de Paris, et de l'Éclairage au Gaz.



(Fabrication du Gaz. — Vue générale de l'usine de la Compagnie Parisienne, barrière d'Italie.)

Jusqu'en 1558, il n'y eut point à Paris d'éclairage public. Dans certaines circonstances, quand les violences, les meurtres, les tentatives d'incendie, les crimes de toute espèce ve-

naient en plus grand nombre désoler pendant la nuit la capitale, on enjoignait aux propriétaires de placer, après neuf heures du soir, sur une fenêtre du premier étage de leurs maisons, une

chandelle allumée dans un fallot, pour préserver les passants des attaques des mauvais garçons. On fut obligé de recourir à cette mesure, notamment en 1521, en 1526 et en 1555. De



(Fabrication du Gaz. — Atelier de distillation.)

plus, chaque compagnie ou chaque personne qui, pendant la nuit, avait à parcourir les rues, portait sa lanterne. En octobre 1338, on prit le parti d'attacher des fallots aux encadrements des rues. Un règlement du mois de novembre de la même année, cité par Felibien, ordonne que « au lieu de fallots ardents seront mises lanternes ardentes et allumantes. » Un certain abbé italien, nommé Landati, imagina d'établir à Paris une location de torches et de lanternes, dont le monopole lui fut accordé pour vingt ans, en mars 1662; il fut autorisé à exiger des voitures qui l'oneraient ses lanternes cinq sous par quart d'heure, et des piétons trois sous seulement.

En 1667, quand Louis XIV eut créé la charge de lieutenant de police, et en eut investi M. de La Reynie, ce magistrat comprit les devoirs que lui imposait l'état d'insécurité de Paris, depuis par Boileau dans sa sixième satire :

... Sitôt que du soir les ombres
pacifiques
D'un tonlibre cadeaux font fermer
les boutiques...
Les voleurs à l'instant s'empar-
rent de la ville.
Le bois le plus fauve et le
moins fréquent
Est au prix de Paris un lieu de
sûreté.
Malheur donc à celui qu'une af-
faire imprévue
Engage un peu trop tard au de-
tour d'une rue !
Bientôt quatre bandits lui ser-
rent les côtes, etc., etc.

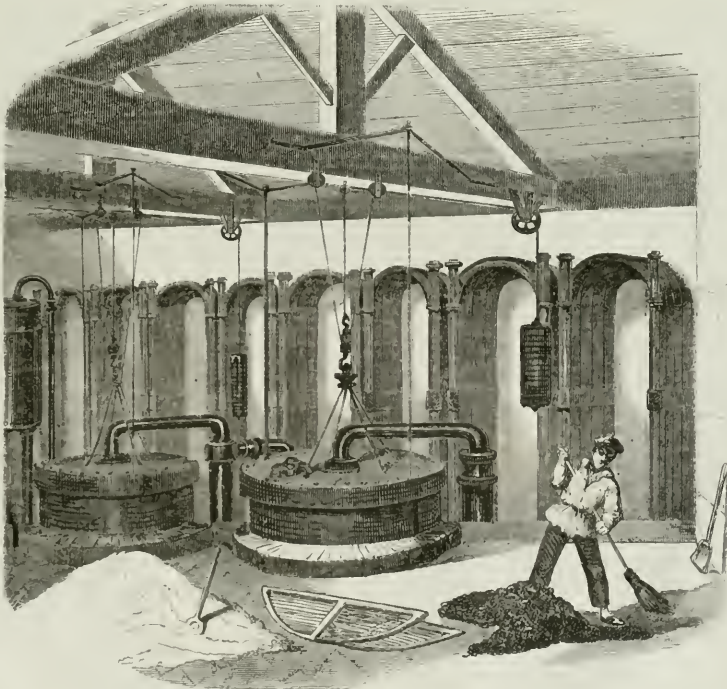
Parmi les améliorations intro-
duites par La Reynie, on doit citer
les mesures qu'il prescri-
vit pour l'éclairage public : on
plça dans toutes les rues des
lanternes garnies de chan-

delles, ce qui parut alors un établissement si important et
donnant à la ville un aspect si nouveau, que le gouverne-
ment fit frapper à cette occasion] une médaille, qui figure

dans la collection numismatique du règne de Louis XIV, et
portant pour légende : *Urbis securitas et nitior.*

En 1743, un privilège pour des lanternes à réverbères fut
accordé à un abbé Matherot de
Preigny et à un sieur Bour-
geois de Châteaublanc; mais
ils ne purent se mettre en mes-
sure de l'exploiter qu'en 1766.
Ce perfectionnement fut fort
goûté. — En 1721, les lanternes
qui, primitivement, n'avaient
été qu'un nombre de 2,756,
étaient portées à 3,772; en 1771,
on en comptait 6,252; en 1821,
les rues et places de Paris
étaient éclairées par 12,672
bees de lumière établis dans
4,555 lanternes, et les établis-
sements publics par 489 lan-
ternes contenant 688 bees. C'é-
tait, au total, 13,360 bees et
5,053 lanternes.

Londres était depuis long-
temps éclairé au gaz, quand l'ad-
ministration de la ville de Paris
se détermina à en laisser
poser quelques bees sur la
voie publique, plutôt pour sa-
tisfaire la curiosité que dans la
pensée bien arrêtée de re-
courir à cet éclairage. Ainsi,
tandis que de l'autre côté de la
Manche on avait, par une large
application et déjà par une
longue expérience, reconnu les
bons et immenses effets de
ce procédé inventé vers la fin
du dernier siècle par l'ingé-
neur français Lebon, en Fran-
ce, à Paris, l'administration
fermait les yeux à la lumière,
et passait pour l'éclairage à
l'huile des marchés qui devaient
pour bien longtemps con-
damner nos rues à une clarté
moins que douteuse. Les pre-
miers essais d'éclairage par le
gaz des rues de Paris qui aient
été autorisés, remontent à
1821. Dès 1810, Londres avait
commencé à l'adopter pour
plusieurs de ses quartiers. En



(Fabrication du Gaz. — Atelier d'épuration.)

1815, un ingénieur anglais avait cherché à établir à Paris l'éclairage au gaz, et à cet effet il avait construit une usine au Luxembourg, mais cette tentative, désastreuse pour les investisseurs, fut bientôt abandonnée. En 1820, l'exploitation du Luxembourg fut reconstruite, les appareils de l'ingénieur anglais furent remplacés, et, au bout de quelques mois, la chambre des Pairs, le théâtre de l'Odéon, et plusieurs établissements particuliers se trouverent éclairés. Le gaz fut même employé pour l'éclairage public de la rue de l'Odéon. Toutefois, malgré la création presque simultanée de plusieurs entreprises d'éclairage au gaz, le nouveau procédé demoura à peu près exclusivement affecté aux établissements particuliers, qui, du reste, ne l'adoptèrent que successivement et avec beaucoup de lenteur.

La première lanterne au gaz qui ait été brûlée sur la voie publique dans Paris est, dit-on, celle du commissaire de police du faubourg Saint-Denis en 1819; elle était alimentée par un appareil établi dans une fabrique de produits chimiques située dans le voisinage.

A dix ans de là, à la fin de 1829, Paris ne comptait qu'environ 40 becs sur la voie publique; liée par la routine et par les traités qu'elle subissait fort patiemment, l'administration n'avait donné et ne donna, plusieurs années après, aucun développement sérieux à ce qui ne pouvait plus depuis longtemps être considéré comme un essai; et six ans après, à la fin de 1835, on ne comptait encore sur la voie publique à Paris que 205 becs brillant pour le compte de la ville.

Dépris cette époque, chaque année a amené une progression sensible.

On a établi, en 1856, un nombre de becs nouveaux de	585
— 1857, —	528
— 1858, —	167
— 1859, —	555
— 1860, —	827
— 1861, —	1,129
— 1862, —	2,439
— 1863, —	977

Le nombre total des becs de gaz établis sur la voie publique pour le compte de la ville de Paris était donc, au 31 décembre dernier, de

6,868

On aura remarqué l'accroissement notable que l'éclairage au gaz a pris en 1862, et on aura été surpris de ne lui pas voir suivre cette progression en 1863 avec la même vivacité. C'est un des tristes effets des engagements pris et signés avec les entrepreneurs d'éclairage à l'huile, engagements qui rendront moins sensible encore l'accroissement annuel jusqu'en 1872, et qui ne permettront pas, peut-être, que Paris se trouve, à la fin de la première moitié du dix-neuvième siècle, entièrement éclairé au gaz. L'huile formait encore, au 31 décembre dernier, un nombre de becs publics précisément égal à celui que le gaz illumine, 5,475; mais, comme il faut à chaque lanterne à l'huile deux becs et sont même trois, l'huile n'alimente que 5,175 lanternes. Ce nombre, joint aux 6,868 becs de gaz, complète un total de 10,453 lanternes.

Suivant les saisons, l'éclairage est à général ou partiel. L'éclairage est général dans les mois de janvier, février, mars, octobre, novembre et décembre, c'est-à-dire que, pendant ces six mois tous les becs indistinctement sont allumés du jour au jour sans interruption. — L'éclairage est partiel pendant les six autres mois de l'année, c'est-à-dire que, selon les localités, le service d'une partie des becs est suspendu tout ou partie de la nuit lorsque la clarté de la lune peut y suppléer. — Ces derniers becs sont appelés *becs variables*; ceux qui sont allumés du jour au jour sont appelés *becs permanents*; le nombre des premiers est de 10,435, des derniers de 5,447. Aujourd'hui cette économie porte sur le budget de la ville, qui obtient un prix moins élevé en raison de cette extinction calculée. Sous l'ancien régime, il ne lui revenait rien de cette économie, et un impôt sur l'huile, envenant, à cause de ce qui était considéré comme une tolérance de servir, à des favoris et à des femmes protégées, des pensions dites *pensions sur le clair de lune*.

Le service de l'éclairage à l'huile est fait par un seul soumissionnaire. Six compagnies concourent à l'éclairage de la ville par le gaz, ce sont les compagnies Française, Anglaise, La Carrière, Parisienne, de Belleville et de l'Ouest. Les premières établies ont fait choix de quartiers qui présentent d'incontestables avantages, c'est-à-dire la plus grande certitude de pouvoir desservir, entre les becs publics, des becs établis pour le compte de commerçants ou boulangers ou de propriétaires. On estime, et l'administration de la ville admet que, pour qu'une compagnie puisse être indemnisée de ses premiers frais de pose de conduits et de ses frais quotidiens pour l'éclairage d'une rue, il faut que celle-ci puisse lui fournir, outre l'éclairage public, l'établissement d'un bec par cinq mètres de parcours. Or, là où l'éclairage particulier est nul, la compagnie serait en perte si elle était tenue de poser des conduites uniquement pour l'éclairage public, et la ville ne peut y contraindre qu'en l'indemnisant.

Si la ville ne peut pas toujours contraindre une compagnie à établir des conduites partout où elle les juge nécessaires, elle a ce droit toutes les fois qu'il y a garantie que le produit sera suffisant pour couvrir les frais. Ces avantages des compagnies, ces obligations, auxquelles elles sont tenues, entraînent une idée de privilège. Il n'y a cependant point de privilège de droit établi à leur profit, mais il y en a un de fait auquel la ville, le service public, la variété et les compagnies trouvent également leur compte. Presque toutes les rues de Paris sont percées, sous leur pavage, d'un égout et souvent de deux conduits d'eau. Si, à ces conduits souterrains, qui nécessitent tout souvent des réparations et par suite l'interruption de la circulation, on eût laissé, en outre, toutes les compagnies de gaz qui se sont établies et toutes celles qui eussent

voulu s'établir, ajouter des conduits en concurrence l'une de l'autre, il n'y eût pas en de jour on une fuite n'eût rendu indispensable de bouleverser le sol, de pratiquer des tranchées, de barrer les rues; il eût fallu rechercher à quelle compagnie incombait la réparation. De là des lenteurs et de continuelles entraves. La ville a dû autoriser qu'une compagnie par rue ou plutôt par quartier; elle a tracé à chacune d'elles un territoire, abandonné un parcours; elles se meuvent dans les limites qu'elle leur a posées. Ajoutons que, par suite de cette mesure, que tout rendait nécessaire, la voie publique, moins souvent bouleversée et interrompue qu'elle ne l'eût été, est mieux éclairée, à un prix modéré, sans que les particuliers soient rançonnés, et que les compagnies établies réalisent toutes un bénéfice, suffisant même pour les moins bien partagées.

La fabrication du gaz offre un curieux, un imposant coup d'œil. La compagnie Parisienne, qui est située à la barrière d'Italie, et qui a un des parcours les plus étendus, sinon des plus fournis de becs, la compagnie Parisienne a bien voulu admettre nos dessinateurs dans son usine. Leur crayon donna à nos lecteurs une idée de l'étendue, de l'immensité de ces sortes d'établissements. Mais il lui manquera le coloris pour bien rendre ces fournaux, ces routes crasseuses dans lesquels seraient bien pâles les forges de Vulcan à l'Opéra. Cinquante fourneaux, rangés dans l'atelier de distillation, font dégager de la houille le gaz qui doit se répandre sur Paris en torrents de lumière. Pour retirer le gaz inflammable, la houille est mise dans des cornues continuellement exposées à la chaleur rouge. Cette chaleur leur est communiquée par des fourneaux placés immédiatement au-dessous, ainsi qu'on le voit dans la gravure représentant l'atelier de distillation. Le gaz s'échappant des cornues passe dans un appareil de forme cylindrique et allongé, à travers lequel, après avoir plongé dans l'eau où il dépose les parties bitumineuses qu'il entraîne avec lui, il est dirigé vers l'atelier d'épuration où il circule dans une foule de tuyaux destinés à le refroidir et où il est mis en contact avec le chaux qui le débarrasse de son hydrogène sulfuré. De là enfin il se rend dans le gazomètre, d'où il ne sort plus que pour la consommation.

Bien des essais ont été tentés de nos jours pour surpasser et remplacer l'éclairage au gaz de houille. Beaucoup n'ont atteint ni l'un ni l'autre de ces buts. Quelques-uns, comme ceux dont le gaz de résine a été l'objet, ont donné des résultats satisfaisants au point de vue de l'effet, mais ont été reconnus inapplicables sous le rapport de l'économie. L'usine de Belleville, qui avait été fondée pour fabriquer du gaz avec de la résine, a dû se transformer et en venir au système de la fabrication par la houille. Une usine ex-novo, qui exploitait le procédé très-improvisé de M. Solignac pour la production du gaz dit *gaz à l'eau*, vient également de se décider à extraire son gaz du charbon de terre. L'éclairage au gaz d'huiles essentielles, qu'on a voulu mettre en pratique sur la place du Musée, a présenté des difficultés pour le prompt allumage que le froid de l'hiver eût rendus plus grandes encore; il répandait une odeur qui eût été insupportable dans les intérieurs, et produisait une fumée fuligineuse qui obscurcissait et enfumait bientôt les reflecteurs et les verres. L'essai d'éclairage par les piles de charbon dont la place Louis XV a été le théâtre, et sur lequel l'Illustration a déjà donné quelques détails, est demeuré à l'état d'expérience de laboratoire. Son prix de revient n'a point été recherché, parce qu'il est demeuré démontré que le gaz d'huile qu'il serait infiniment plus élevé que celui du gaz de houille. C'est donc à perfectionner celui-ci bien plutôt qu'à le remplacer que doivent tendre tous les efforts. En le purifiant avec soin, en en rendant la combustion inodore, en lui enlevant toute action sur les peintures et les dorures, les compagnies qui en exploitent la fabrication générale ont su usage et le feront pénétrer dans l'intérieur des habitations privées. Là où les compagnies n'éclairaient point moyennant un abonnement à forfait, mais où elles percevaient un droit proportionné au gaz qui a été consommé, elles s'abîssent et qu'elles appellent un *compteur*, espèce de cylindre au travers duquel passe le gaz, et qui est muni d'un mécanisme servant à constater la quantité qui la traverse. On a plus d'une fois cherché, en Angleterre, à faire de cet appareil un dernier éperon; si l'on arrivait sous ce rapport à un résultat satisfaisant, le gaz ne serait plus relégué au dehors des portes cochères, il monterait les escaliers, traverserait les antichambres et se verrait un jour, proclain peut-être, ouvrir à deux battants les portes des salons.

Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

(Suite. -- Voir I, II, p. 358.)

Le lion avait regagné sa tanière, emportant la proie qu'il venait de ravier; mais les habitants du donjon se tinrent sur la défensive, et continuèrent à pousser des clameurs le reste de la nuit. Ce vacarme retentissait si désagréablement à mes oreilles, qu'il m'empêcha de me rendre au lit. Je me tordais en efforts désespérés depuis une heure, lorsque le cheick du donjon, qui, comme les autres, avait quité sa couche au premier signal d'alarme, ouvrit la porte de sa cabane et vint s'asseoir près de moi.

« Ne crains rien, Roumi (chrétien), me dit-il; le voleur n'osera plus revenir, et nous en sommes quittes pour un monton. Le donjon veille, et s'il tentait de recommencer son exploit, il n'aurait bientôt ni le pouvoir ni la volonté d'en faire ailleurs.

— Diable de voisins! dis-je en arabe. Je m'otonne que vous supportiez une pareille existence.

— Nous les connaissons trop bien pour les craindre beaucoup, repart le cheick; ils sont nombreux dans les bois qui nous avoisinent, et il y en a toujours de qui se nourrissent. Lorsque la nuit les aguilonne, ils parcourent et ravagent le pays; ils se transportent en troupes de six ou sept dans les lieux où ils prévoient qu'il y aura à voler, et notre donjon, entre autres, est souvent honoré de leurs visites. L'un des marauds se devone alors, franchit les palissades, saisit une proie, et va la partager avec ses compagnons qui l'attendent non loin de là; et se sermentent à demeurer simples spectateurs du larcin; puis un autre s'élance à une nouvelle course, et ainsi de suite, jusqu'au dernier. C'est aux montons qu'ils s'attaquent ordinairement, si, dans leur route, des chassours atteignent la bande, un lion s'élance et tombe couronné. Une chose qui te paraîtra extraordinaire, c'est que deux lions ne prennent jamais part au combat en même temps; celui auquel ils reconnaissent une plus grande force est toujours le premier sur la brèche. Cent hommes les attaquent-ils, ils pressent ou les tracent; il n'y a pas pour eux de retraite. Rencontre-t-on un homme seul, si ce n'est un homme à un sabre et qu'il fasse mine de se servir, ils le laissent continuer son chemin; le frotement de la lame sur le fourre ou les effraie; les émeées que lance à leur éblouissent leurs yeux, ils redoutent le poli d'un yatagan plus que la détonation de cinquante fusils. Lorsque les hommes qui ils trouvent sur leur passage ne sont pas armés, ils vont droit à eux, les fixent et s'enfuient; puis ils reviennent, et reviennent encore essayer les mêmes moyens d'intimidation. Si les chassours montrent la moindre terreur, ils sont perdus: les lions s'élancent sur eux et les dévorent; si, au contraire, leurs traits relient la fermeté et l'impassibilité de leur âme, et qu'ils marchent résolument à leurs agresseurs en les accablant d'injures et en leur lançant des pierres, cela suffit pour disperser la troupe.

« Mon frère, ajouta le cheick, se trouva face à face, il y a quelques jours, avec un lion monstrueux qui dormait, étendu au soleil sur la route que tu vois d'ici. Il ne s'attendait pas à la rencontre et tressaillit d'abord; mais, se rassurant bientôt, il passa au-devant de l'animal en vomissant des imprécations. Celui-ci le regarda nonchalamment le tête, le regarda, puis s'avança sans plus de cérémonie. « Quant à ces lions, sont répts, on peut passer sans crainte auprès d'eux, souvent même ils se lèvent et se frottent aux vêtements du voyageur; ils permettent aussi qu'on les caresse; mais, lorsqu'ils sont affamés, l'audace et la présence d'esprit souvent seuls d'une mort certaine. L'homme n'a plus qu'à pousser des cris terribles, à lancer des pierres et à les poursuivre jusqu'à ce qu'il les perde de vue. Mais le courage dont on fait preuve dans ces occasions doit paraître naturel, car, s'il est emprunté aux dangers, l'animal le reconnaît bien vite, et alors tout est perdu. »

Le cheick s'arrêta à ces mots; mais ma curiosité n'était qu'à demi satisfaite, et je lui demandai quelques détails sur la chasse aux lions, dans laquelle les Arabes d'alentour déploient une grande habileté. Il satisfit mes desirs avec empressement.

« Les Arabes, continua-t-il, classent le lion de deux manières: des qu'une bête de somme vient à mourir dans un donjon, on la transporte en un lieu fréquenté par les lions; on suspend ses dépouilles à un arbre au-dessus d'un fourre de broussailliers. Le lion, alléché par l'odeur, s'avance et s'apprête à l'emporter sur le bord d'une rivière où il prend ses repas, car il ne devone jamais si proie à l'endroit où il la trouve; mais en sentant de la résistance, il s'efforce de couper la corde. Alors, sans lui laisser le temps de respirer, les Arabes placent sur la bête à bras armés, et déchirent leurs armes, et visant au front, l'entraînent presque toujours à la mort. Dans ce cas on n'a point d'autre malheur que celui d'être malade; s'il s'est placé sur un arbre d'un ficelle accés; il est victime de sa maladresse. Si l'arbre est inaccessible, le lion s'étend au pied et reste là jusqu'à ce qu'il meure ou soit vaincu. On a vu des Arabes passer des journées entières huchés sur des arbres et ne devone leur déviance qu'à leurs compagnons. Le lion me fuis étendu sur le sol, les Arabes ne se pressent pas trop d'abandonner leurs arbres, de crainte qu'un ou plusieurs compagnons de la victime ne soient embusqués près de là.

« D'autres lions, lorsque le sol est humide et qu'on a remarqué des traces de leur passage, les Arabes se réunissent au nombre de vingt ou trente; ils s'arment de piques et de fusils et suivent les traces ardues. A mesure qu'elles s'effacent, ils se rapprochent de la retraite du lion et, au point où elles disparaissent tout à fait, ils descendent un demi-cercle; les porteurs de piques marchent les premiers, les autres suivent. Lorsqu'ils découvrent le lion, ils forment le cercle entier et l'y enferment. La bête épuisée veut fuir, elle tourne de tous côtés sans trouver d'issue; les piques lui barrent le passage. Enfin, après qu'elle a fait de nombreuses tentatives, on ouvre le cercle; elle va s'élancer, mais une décharge du second rang la prévient, et elle retombe mourante sur les piques.

« Les Arabes sont très-adroits à cet exercice, mais ils s'y livrent trop rarement pour détruire la race. Les lions faiblement dans nos montagnes; leur force atteint un développement extraordinaire; leur taille excède quelquefois celle d'un gros âne; alors ils sautent aux vaches et même aux chameaux, qu'ils élargent sur leur dos et emportent aussi facilement qu'ils le feraient d'un monton. »

« Tu rapporte textuellement le récit du cheick. Plusieurs passages de cette narration paraissent extraordinaires sans doute, ils m'ont même étonné; mais ce que j'ai entendu raconter depuis par d'autres Arabes, au sujet de la chasse aux lions de la Matmata, les confirme entièrement.

« L'âme parut un moment au cheick finissant de parler; je le remerciai avec effusion de sa noble hospitalité, et je pris congé de lui et de son donjon. Nous traversâmes, moi et mes gens, un grand nombre de montagnes avant d'atteindre la

(1) La reproduction de ces fragments est interdite



(Vue générale du Boulevard du Temple. — Marchands ambulants.)

que le jeune fantassin sentimental retrouve la petite bonno, sa paysse, à laquelle il offre en soupirant l'humble bouquet de

En passant sur le Pont-Neuf, nous pouvons remarquer une des plus curieuses petites industries en plein vent qui s'exer-



(Un pont volant sur un ruisseau.)

violettes, ou le vase de giroflée; c'est là qu'accroent, de tous les ateliers d'alentour, des troupes riennes de folâtres ou-

vières; l'actrice des boulevards, en négligé du matin, s'y promène comme dans son jardin, et vient choisir les fleurs favorites dont elle emplira les vases de sa cheminée et la rustique jardinière de son mystérieux boudoir; — le bon bourgeois du Marais, qui l'a applaudie la veille à l'un des théâtres voisins, la reconnaît, et se range respectueusement pour la laisser passer. Il serait fort tenté de lui adresser un galant madrigal; le lien et la circonstance prêteraient si bien à la comparaison poétique; mais on pourrait le voir et l'entendre, et madame son épouse ne plaisante pas sur un pareil sujet; il résiste à la tentation, et va marchander une botte de mourou pour ses serins: c'est plus sage.

En traversant l'antique quai aux Fleurs, ce pays limittrophe du pays Latin, n'avez-vous pas entendu le cri nasillard du marchand d'habits. C'est dans ce quartier, peuplé de jeunes étudiants, que le marchand d'habits exerce de préférence son industrie quelque peu israélite. Il sait que l'étudiant de première année ne tardera pas à vouloir se défaire de sa drôque provinciale, pour l'échanger contre un fac-simile de la peau du lion parisien; que celui de seconde ou de troisième année a souvent des besoins imprévus vers le 15 du mois, alors que la trop mince pension paternelle est déjà épuisée, et que les jendis de la Clautinière, les lundis du Prado, les samedis de l'Opéra, au temps du carnaval, exigent impérieusement un supplément de budget dans l'escarcelle du besogneux habitant de la rue Saint-Jacques et de la rue de La Harpe. Voilà le marchand d'habits, povous, mes pauvres compagnons! Venez lui l'utile pour avoir l'agréable; vendez lui le manteau, le pantalon, la redingote, pour avoir de quoi payer le costume de débardeur ou de ravageur. Ecrivez; c'est lui qui passe: *Marchand d'habits! habits... habits...* — Appelez-le! sifflez-le! il vous a vu... il monte... le voilà dans votre mansarde. Il salue à peine; il jette un regard observateur autour de lui, et suppute le prix qu'il vous offrira d'après l'urgence de vos besoins, que lui révèle le délabrement de votre chambre. Plus l'urgence sera impérieuse, plus le besoin sera grand, plus bas sera son prix! Telles sont ses mœurs commerciales! — De ce superbe manteau de cinquante ecus, il vous offrira avec efforts vingt livres... de ce pantalon de cashmir, six francs... de cette redingote toute neuve, dix ou quinze francs tout au juste... et, par-dessus le marché, il vous demandera ce vieux gilet, ce vieux chapeau, ces vieilles bottes! — Vous vous récriez; vous l'appellez juif, arabe, usurier! — Il vous tourne stoïquement les talons, passe la porte, et descend lourdement l'escalier, bien convaincu que vous le rappellerez, et que vous luierez par accepter son marché usuraire; il vous compte alors vos trente-cinq ou quarante livres, tout en vous faisant remarquer que vous faites une excellente affaire, que vos efforts tout neufs sont dans un état pitoyable, et qu'il lui faudra dépenser plus de soixante francs en réparations. — Puis il s'éloigne emportant son butin; et, parvenu dans la rue, il vous lance d'une voix narquoise et moqueuse son cri d'oïseau de proie: *Mar...chand d'habits... habits... habits...*



(Le Bonquiste et le Bonquieur.)

cent sur le pavé boueux de la capitale. Voyez ce vieux bonhomme dégoutillé, et sa digne et symétrique épouse, assis,

dès le matin, sur de vieilles chaises placées tout au bord du trottoir, et tournant le dos à Henri IV ! La partie inférieure de ce siège grossier est fermée, et forme une boîte ; au milieu du dossier est fixé un poteau, qui s'élève peu majestueusement vers les regards des passants, et supporte un écriteau où sont barboillés ces mots, dans lesquels la grammaire et la syntaxe burlent et miaulent de la façon la plus terrible : *Jean et sa femme tond les chiens — coupe la queue aux chats — et va-t-en ville.*

On se demande comment ces braves gens peuvent gagner leur vie au moyen de cette bohémienne industrie. C'est à peine si, au fort de la canicule, on voit une vieille rentière du Marais, ou un vénérable employé à douze cents francs, amener, par-ci, par-là, un client, ou plutôt un patient, à ces estimables barbiers de la race canine ; et encore l'opération n'est-elle guère mieux payée qu'une herbe ou une coupe de cheveux humains ! Comment donc font-ils pour vivre?... C'est ici que l'industrie a besoin de toutes ses ressources infinies pour pouvoir donner le pain et le gîte à ses fidèles et humbles sectateurs. Si Jean et sa femme travaillent rarement sur le trottoir du Pont-Neuf, il faut croire que, plus souvent, *il va-t-en ville*, qu'il a des pratiques assez bien douées par la fortune pour se faire tondre et accommoder à domicile, trouvant trop roturier, trop peuple de venir s'étendre sur le dos, les quatre pattes en l'air et le museau renversé, sur le pavé du pont, aux yeux de tous les passants, pour livrer leur toison aux ciseaux de ces artistes en plein vent. Les chiens et les chats de bonne maison sont un peu plus aristocrates que cela ! — Aux profits de cette clientèle secrète, Jean et sa femme ajoutent encore ceux de la traite de leurs clients et des descendants de ceux-ci. Le caravansérail dans lequel ils enferment leur marchandise vivante, c'est précisément cette

pour les admettre dans le paradis du foyer domestique. Jean et sa femme est encore le médecin de sa clientèle à quatre pattes ; il en est le Purgon, si le cas l'exige ; il en est

leur donne des leçons de natation et de propreté. L'hiver, il remplace cette branche impossible de son art par l'exercice de quelques petites professions libérales, telles que celle de commissaire et de décorateur. En toutes saisons, il vend la toison des caniches à certains marchands de laine à matelas, et des peaux de chats aux marchands de peaux de lapins, qui les revendent à quelques fabricants marrons de fourrures de martres ou de renards de Russie. Plus d'une sensible borette qui plenne son angora défunt le porte peut-être à ses bras sous la forme d'un manchou, ou au bas de sa robe en façon de ganiture fourrée !

O mystères de l'industrie ! Mais la plupart des petits métiers sont bien plus restreints que celui-là, et ne peuvent sortir du cercle étroit d'une spécialité unique. Ainsi le pauvre remouleur qui va par les rues, chargé de sa lourde machine, appelle le travail qui ne vient pas toujours ! Ainsi le petit décrocteur, qu'à ruiné pour toujours le grand décrocteur en boutique, et qui, tristement assis sur sa boîte, regarde, d'un œil découragé, passer devant lui les pieds fatigués des piétons. Ainsi encore ces trompes de pauvres enfants absarciens qui, pâles, blêmes, transis de froid et de faim, s'arrêtent sous vos fenêtres et improvisent un naïf concert qu'il leur faut recommencer bien des fois avant d'avoir recueilli le pain de la journée. Puis voici, en coin d'un trottoir, un industriel moins souffreteux, un hardi faubourien, qui établit son petit éventaire sur lequel il lance à tour de bras, et en feignant de rassembler toutes ses forces, des crayons effilés dont la pointe résiste à cette double épreuve... Qui ne voudrait lui acheter des crayons aussi merveilleux ? Cet autre pousse devant lui, sur un petit train de chariot, un assortiment complet d'ustensiles de ménage, et il offre chacun de ses articles... pour combien ? Pour cinq sous !... vingt-cinq centimes, au choix ! Cinq sous ! vingt-cinq cen-



(Vue du Marché aux fleurs du Château-d'Eau.)

le Fleurant, si la maladie le prescrit. Le malade succombe-t-il, il se charge en pleurant de ses funérailles. Les funérailles consistent à écorcher le défunt et à vendre sa peau... Que Dieu nous garde de sonder plus avant ce mystère ! Honnêtes



(Le Marchand d'habits.)



(Le Tondeur de chiens.)



(La Boutique à un sou.)

espèce de boîte que forme la base de leur chaise : c'est là que le petit chien et le jeune chat sont emprisonnés péle-mêle et vivent, dans la meilleure intelligence, de la magre bouillie qu'on leur distribue deux fois par jour, jusqu'à ce qu'un chaland compatissant les retire de ces limbes ténébreuses

gargotiers des barrières et des tapis francs de la Cité, servez chaud, et que vos pratiques digèrent en paix !!! Le tondeur de chiens, dans la chaude saison, ajoute aux mille spécialités de son industrie celle de baigneur de chiens ; il conduit ses pensionnaires sous une arche du Pont-Neuf, et

limes la pièce !... — Plus loin un autre commerçant, traînant aussi sa petite boutique chargée de mille objets divers, invite les passants à s'arrêter, à examiner, à choisir... Il vend... ou plutôt il donne... il donne tout son étalage... à un sou... à un sou la pièce !...

ÉTUDES COMIQUES.

Le Trembleur, ou les Lectures dangereuses.

(Suite et fin. — Voir t. II, p. 562.)

SCÈNE VII.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. RONDIN. — Ah çà, voyons... allez-vous m'expliquer... M. TOUCHARD, se laissant tomber sur une chaise, et tendant la lettre à Rondin. — Lisez! lisez!... M. RONDIN, étonné. — Qu'est-ce que c'est que ce papier? M. TOUCHARD. — La lettre... la lettre de ma femme... que j'ai interceptée... Ah! c'était une inspiration... Il y a une Providence! M. RONDIN. — Mais il est peut-être des secrets qu'un mari ne doit confier à personne... pas même à son meilleur ami... M. TOUCHARD. — Quoi! vous vous figurez que c'est un billet d'amour... une trahison conjugale... ce ne serait rien! M. RONDIN. — Comment, rien! M. TOUCHARD. — Ce ne serait qu'une affaire de police correctionnelle... mais, quoi... M. RONDIN. — Qu'est-ce donc?... vous m'effrayez... M. TOUCHARD, tragiquement. — Une affaire de cour d'assises!... Lisez, Rondin, lisez!... M. RONDIN, dépliant la lettre, à part. — Ma parole d'honneur, je crois que je tremble. (Il lit.)

« Ma chère madame Gibert,

« Je suis très-satisfait de la poudre anonyme que vous m'avez vendue il y a quinze jours... l'effet en est merveilleux, ainsi que vous me l'avez promis... Mon mari ne s'est aperçu de rien... Remettez-en une seconde boîte entièrement semblable à la première à la personne qui vous portera ce billet. Gachez bien. Je vous recommande par-dessus tout la discrétion, le secret, le mystère. Vous comprenez que ces choses-là doivent se cacher comme un crime.

« Votre dévoué,

« Femme TOUCHARD. »

M. TOUCHARD. — Est-ce clair? M. RONDIN. — Je suis confondu!... Mais pourtant je ne puis croire... M. TOUCHARD. — Non; vous ne croirez qu'après mon autopsy. M. RONDIN. — Mon ami, du calme, je vous en conjure... Ne vous bâtez pas d'émettre un soupçon; aussi odieux... M. TOUCHARD. — Que je ne me bâte pas! M. RONDIN. — Non; il y a là-dessous un malentendu, j'en suis sûr... Un mot d'explication de madame Touchard, et tout ce mystère s'éclaircira... Il faut l'interroger... à l'instant même... Ne se veut pas que vous gardiez une minute de plus des idées outragées pour votre femme... M. TOUCHARD. — Prenez garde, prenez garde, monsieur Rondin... un tel zèle dans une circonstance comme celle-ci... M. RONDIN. — Allez-vous me soupçonner aussi? Mais c'est de l'égarement!... M. TOUCHARD. — Eh bien! jurez-moi sur l'honneur de faire ce que je vais vous dire. M. RONDIN. — Parlez... M. TOUCHARD. — Rendez-vous avec cette lettre chez cette dame Gibert... et rapportez-moi la boîte qu'elle vous remettra. M. RONDIN. — Que voulez-vous faire? M. TOUCHARD. — Vous refusez? J'irai donc moi-même... M. RONDIN. — Non; restez... j'y vais... Mais soyez prudent... point d'éclat... Point de violence jusqu'à mon retour. M. TOUCHARD. — Je vous le promets... D'ailleurs, il est nécessaire que mes soupçons ne transpirent point, afin que les persquisitions de la justice... M. RONDIN. — Y pensez-vous?... M. TOUCHARD. — Allez, au nom du ciel! allez chercher cette poudre anonyme!... Sans cette poudre de conviction, on ne pourrait rien établir... Allez, et veuillez passer chez mon médecin, et le prier de venir tout de suite... M. RONDIN. — Est-ce que vous souffrez? M. TOUCHARD. — Je ne sais pas... mais je veux voir mon médecin. (M. Rondin sort.)

SCÈNE VIII.

M. TOUCHARD, puis JOSEPH.

M. TOUCHARD, seul. — Empoisonneuse!... Je suis le mari d'une Lescomtabe... d'une marquise de Brinvilliers!... Qui l'aurait dit? grand Dieu!... Une femme qui, depuis vingt-cinq ans, m'accable de soins, de marques de tendresse... Fiez-vous donc aux apparences!... On ne sait jamais ce qu'il y a dans le cœur... Sans ma prudence, je partagerais le sort du malheureux forgeron du Glandeur. Mais, grâce au ciel et à ma Gazette des Tribunaux, j'ai pu prévenir le crime... Prévenez... que dis-je?... qui le sait?... cette première boîte... J'ai peut-être absorbé un poison lent... je descends peut-être, sans m'en apercevoir, dans la tombe... Ah! misérable épouse!...

JOSEPH, entrant et fouillant dans ses poches. — Monsieur... M. TOUCHARD. — C'est Joseph!... un des complices, je n'en puis douter... JOSEPH. — Monsieur, vous n'avez pas vu la lettre que madame m'avait donnée à porter? M. TOUCHARD. — Tu l'as perdue? JOSEPH. — En sortant de chez M. Hellemain... M. TOUCHARD, l'interrompant. — T'a-t-il remis cet acte? JOSEPH. — Non, monsieur; il a dit qu'il voulait vous parler avant de le faire. M. TOUCHARD. — Ah!... Eh bien! j'ai lu parler... JOSEPH. — Et quand j'ai mis la main dans ma poche pour prendre la lettre... absente... disparue... Malaise va être d'une colère!... M. TOUCHARD. — Et, dis-moi, tu n'es pas allé jusque chez madame Gibert? JOSEPH. — Tiens!... vous savez!... Vous avez trouvé la lettre?... M. TOUCHARD. — Entre là... entre dans ma chambre... JOSEPH. — Pourquoi faire? M. TOUCHARD. — Entre toujours... JOSEPH. — Mais la lettre de madame?... M. TOUCHARD. — Entre, te dis-je! JOSEPH. — Voilà, monsieur, voilà... (Il entre dans la chambre; Touchard ferme vivement la porte à double tour et retire la clef.)

M. TOUCHARD. — Je le tiens! JOSEPH, du dedans. — Monsieur... monsieur... vous m'entraînez!... M. TOUCHARD. — Il faut qu'il reste au secret jusqu'au moment de l'interrogatoire...

SCÈNE IX.

M. TOUCHARD, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN. — Eh bien! monsieur Touchard... on vient de me dire que vous me demandiez tout de suite, tout de suite... Est-ce que vous sommes malade? M. TOUCHARD. — Docteur, vous allez apprendre des choses qui vont bien vous étonner. LE MÉDECIN. — Et quoi donc, mon cher monsieur Touchard? M. TOUCHARD. — Il n'est pas encore temps de parler clairement... Mais dites-moi avec franchise, sans me rien dissimuler, si mon sur la conscience... quels étaient les symptômes de la maladie que j'ai faite il y a deux mois? LE MÉDECIN. — Je n'ai pas voulu vous le dire au moment où vous étiez malade... mais aujourd'hui que vous êtes tout à fait rétabli, je vous avouerai que vous aviez tous les symptômes... M. TOUCHARD. — D'un empoisonnement? LE MÉDECIN. — Eh non! d'une fièvre cérébrale. Nous avons heureusement combattu le mal dès son principe, ce qui ne lui a pas permis de se développer... M. TOUCHARD. — Et... ne pourriez-vous pas tromper?... n'y a-t-il pas quelque rapport entre les symptômes de la fièvre cérébrale et ceux de l'empoisonnement? LE MÉDECIN. — Aucun. Mais pourquoi ces questions? M. TOUCHARD. — Vous le savez plus tard. (A part.) En effet, la première boîte a été achetée il y a quinze jours. (Haut.) Regardez un peu ma langue. (Il tire la langue.) LE MÉDECIN. — Elle est fort bonne. M. TOUCHARD. — Tenez-moi un peu le poids. LE MÉDECIN. — Il est un peu agité, mais cela provient sans doute du trouble où je vous vois... Vous êtes en proie à quelque violente inquiétude. M. TOUCHARD. — Tenez un peu mon ventre. LE MÉDECIN. — Il me paraît étiré dans son état normal. M. TOUCHARD, à part. — C'est que le poison est en effet miraculeux... on ne le sent pas...! Aucun signe extérieur... ni intérieur... Ah! c'est affreux! LE MÉDECIN. — Qu'avez-vous donc? vous parlez seul. M. TOUCHARD. — Docteur, savez-vous ce que c'est que la poudre anonyme? LE MÉDECIN. — La poudre anonyme? M. TOUCHARD. — Oui. LE MÉDECIN. — Qu'est-ce que c'est que ça? M. TOUCHARD. — Je vous le demande. LE MÉDECIN. — Ma foi, je ne connais pas... Anonyme est un mot très-drege qui signifie sans nom. Ainsi, poudre anonyme, c'est poudre sans nom. M. TOUCHARD. — Sans nom! c'est cela, parbleu, c'est bien cela! LE MÉDECIN. — Que voulez-vous dire avec votre C'est bien cela? M. TOUCHARD. — Vous le savez. Ecoutez, docteur; dans un instant je vais vous charger d'une mission des plus graves, d'une expédition on ne peut plus sérieuse... on attend, rendez-bien ce que je vais vous dire, et n'en perdez pas un mot. LE MÉDECIN. — Ah çà! de quoi diable s'agit-il donc? M. TOUCHARD. — Prétez-moi toute votre attention, docteur. Si je meurs... LE MÉDECIN. — Un instant! Quelle est cette plaisanterie? depuis quand mourir sans son médecin? M. TOUCHARD. — Ne tuez pas, je vous en supplie. Si je meurs... faites-moi le plaisir de procéder à mon autopsy avec le soin le plus scrupuleux. LE MÉDECIN. — Mais enfin... M. TOUCHARD. — Promettez-le moi! jurez-le moi! LE MÉDECIN. — Allons! c'est un point convenu... je vous ferai ce plaisir-là. M. TOUCHARD. — Et si vous découvrez quelque chose d'extraordinaire, quelque chose d'inusité, allez trouver mon an-

ciën associé, M. Rondin, à sa campagne de Bougival, et dites-lui de vous rapporter exactement ce qui s'est dit, ce qui s'est passé ici aujourd'hui, et sur quelle personne j'ai arrêté mes soupçons. LE MÉDECIN. — Quels soupçons? M. TOUCHARD. — Vous les connaîtrez. M. Rondin vous rendra en outre une lettre que vous déposerez entre les mains du procureur du loi en lui faisant votre déclaration. LE MÉDECIN. — Quelle déclaration? M. TOUCHARD. — Celle des observations qui vous auront frappé lors de mon autopsy. LE MÉDECIN. — Ah! très bien, très-bien!... vous y tenez donc toujours? M. TOUCHARD. — De grâce, ne plaisantez pas... ce que je vous dis n'est pas gai. LE MÉDECIN. — Non, certes! M. TOUCHARD. — Vous engagez même le magistrat à faire subir un interrogatoire à ce même M. Rondin, et à le confronter avec la personne que ce dernier vous aura désigné. LE MÉDECIN. — Bon!... ça n'est pas clair... mais n'importe. M. TOUCHARD. — Tout cela s'éclaircira au grand jour... LE MÉDECIN. — De l'optuspie? M. TOUCHARD. — Oui. LE MÉDECIN. — Bravo! M. TOUCHARD. — Vous le jurez? LE MÉDECIN, solennellement. — Je le jure.

SCÈNE X.

LES MÉMES, M. RONDIN.

M. RONDIN. — Me voici. M. TOUCHARD. — Vous avez la boîte? M. RONDIN. — Voici la boîte... (Il la donne à Touchard.) M. TOUCHARD. — Merci, mon ami, merci. Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre. (A lui-même.) La voilà donc cette poudre anonyme... la voilà, je la tiens... elleja vérité va éclater. M. RONDIN. — Voyons, Touchard... de la circonspection. Vous n'avez plus rien à craindre... agissez froidement, je vous en prie. M. TOUCHARD. — Soyez tranquille. Les choses vont se passer suivant les règles observées en pareil cas... Docteur! LE MÉDECIN. — Monsieur Touchard! M. TOUCHARD, qui a ouvert le placard. — Prenez cette boîte... et cette tasse de chocolat... LE MÉDECIN. — Du chocolat? bien obligé; j'ai déjeuné. M. TOUCHARD. — Mille-tieux! gardez-vous d'y goûter. LE MÉDECIN. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça? M. TOUCHARD. — Que vous en fassiez faire l'analyse par les chimistes les plus éclairés. LE MÉDECIN. — L'analyse du chocolat? M. TOUCHARD. — Oui, de ce chocolat et de cette poudre anonyme. LE MÉDECIN. — Ah! voyons donc un peu cette poudre anonyme... (Il ouvre la boîte.) une poudre blanche... on dirait de la farine... M. TOUCHARD, bas à Rondin. — Ou de la mort aux rats. (Au Médecin.) Scitez-y un peu... de l'un... pas de trop pres... ça doit avoir un odeur d'ail. LE MÉDECIN. — Mais non; un parfum de vanille des plus suaves. M. TOUCHARD. — De vanille!... (A part.) Comme mon chocolat... plus de doutes. (Bas à Rondin.) Quel raffinement! parfumer les poisons... voilà une affaire qui fera du bruit dans la Gazette des Tribunaux. M. RONDIN. — J'espère bien que oui. LE MÉDECIN. — Quoi? sérieusement... vous voulez que je fasse analyser... M. TOUCHARD. — Sur-le-champ... sans le moindre retard... LE MÉDECIN. — Allons, puisque vous le voulez... à tantôt. Je viendrai vous apprendre le résultat. (Il sort.) M. TOUCHARD, à lui-même. — Je ne sais si je dois me fier à un docteur... On va y des médecins... de Folsberriver.

SCÈNE XI.

M. TOUCHARD, M. RONDIN.

M. TOUCHARD. — Dites-moi, Rondin, vous avez vu cette femme Gibert... M. RONDIN. — Sans doute, puisque je viens de chez elle. M. TOUCHARD. — Et... quelle femme est-ce? M. RONDIN. — C'est une vieille femme qui habite un sixième étage... mes jambes ont compté pour moi. M. TOUCHARD. — Et... elle a une mauvaise mine... M. RONDIN. — Mais les vieilles femmes... qui logent à un sixième étage ont ordinairement des figures peu agréables. M. TOUCHARD. — Allons! elle a une mauvaise mine; vous ne voulez pas en convenir. M. RONDIN. — Ma foi, j'en conviens... mais qu'est-ce que ça prouve? M. TOUCHARD. — Et que vous a-t-elle dit? M. RONDIN. — Pas quatre paroles... Discrétion, mystère... mystère, discrétion. M. TOUCHARD. — Une vieille femme qui ne dit pas quatre paroles, ça ne vous prouve rien? M. RONDIN. — Ça ne prouve qu'elle n'en a pas davantage à dire. M. TOUCHARD. — Et pour cause. Avez-vous pris quelques informations? M. RONDIN. — Oui; précédant que vous m'interrogeriez à ce sujet, j'ai questionné quelques-uns des voisins de la dame Gibert.

M. TOUCHARD. — Qu'avez-vous appris?
 M. RONDIN. — Quo cette femme est une ancienne habilleuse de l'Opéra.
 M. TOUCHARD. — Ah!... et quel est son état à présent?
 M. RONDIN. — On l'ignore.
 M. TOUCHARD. — On ne lardera pas à la connaître. Les trois complices ne se doutent de rien; le procureur du roi pourra les interroger avant qu'ils se soient concertés.
 M. RONDIN. — Le procureur du roi n'interrogera personne, c'est moi qui vous le dis!
 M. TOUCHARD. — Monsieur Rondin, dans les circonstances présentes, entraver le cours de la justice serait une imprudence, très grave imprudence... pas tout mal!
 M. RONDIN. — A la bonne heure!... Vous me comprenez dans votre accusation, et je suis et, droit de me justifier par tous les moyens possibles.
 M. TOUCHARD. — Je ne demande pas mieux.
 M. RONDIN. — Et pour commencer, je veux avoir un entretien avec madame Touchard.
 M. TOUCHARD. — Eh bien! j'y consens. (A part.) Je serai là, dans ce cabinet; je ne perdrai pas un mot, pas un signe.
 M. RONDIN. — La voici; laissez-vous seuls.
 M. TOUCHARD. — Je vais me promener sur la place Royale.
 M. RONDIN, à part. — Je parie qu'il reste. (Touchard fuit de sortir et se jette dans le cabinet. Rondin l'a observé du coin de l'œil.)
 M. TOUCHARD, à part. — M'a-t-il vu?

SCÈNE VII.

M. RONDIN, MADAME TOUCHARD, M. TOUCHARD, *caché.*

MADAME TOUCHARD, avec mystère. — Mon mari est sorti? vous êtes seul?
 M. RONDIN. — Absolument seul. Vous pouvez entrer.
 M. TOUCHARD, à part. — Elle le cherchait.
 MADAME TOUCHARD. — Eh bien! qu'avait-il? Savez-vous enfin la cause de ce désordre, de cet air effaré?
 M. RONDIN. — Avant de vous répondre, je dois vous demander si vous avez en moi confiance pleine et entière.
 MADAME TOUCHARD, étonnée. — Mon Dieu, oui...
 M. RONDIN. — Me confiez-vous à moi, votre ami, un secret que vous auriez caché à votre mari?
 MADAME TOUCHARD. — Je crois qu'oui, si j'en avais. La susceptibilité d'un mari nous oblige parfois à leur cacher certaines confidences qu'on en impartial, désintéressé, accueillerait avec plus d'indulgence.
 M. RONDIN. — Eh bien! je suis cet ami sincère, désintéressé, et j'attends votre confiance.
 MADAME TOUCHARD. — Mais je vous ai dit: si j'avais un secret.
 M. RONDIN. — Vous en avez un.
 MADAME TOUCHARD. — Je vous assure...
 M. RONDIN. — C'est sans doute un secret de peu d'importance... et pourtant vous compromettez, en le gardant, votre repos, le bonheur de votre époux, la paix de votre ménage...
 MADAME TOUCHARD. — Je ne vous comprends pas...
 M. TOUCHARD, qui écoute. — Elle fait l'innocente... elle nie.
 M. RONDIN. — Je suis forcé d'être indiscret et d'insister encore, madame Touchard... Je sais tout... je sais que ce matin vous avez chargé Joseph d'aller commission mystérieuse...
 MADAME TOUCHARD, troublée. — Monsieur Rondin...
 M. RONDIN. — Qu'une dame Gilbert a remis une boîte contenant une certaine poudre anonyme...
 MADAME TOUCHARD. — Plus bas, plus bas, monsieur...
 M. TOUCHARD, à part. — Elle se trouble!
 M. RONDIN. — Il y a quinze jours, vous avez acheté une première boîte... Quelle est cette poudre? quel emploi en avez-vous fait?
 MADAME TOUCHARD. — Monsieur, je ne puis vous répondre... je... je ne conçois pas ces questions...
 M. RONDIN, à part. — C'est étonnant! (Haut.) Mais songez aux dangers qu'un pareil silence...
 MADAME TOUCHARD. — Des dangers!... et lesquels! Je ne comprends pas... Monsieur Rondin, mon cher monsieur Rondin, je vous en conjure, ne m'interrogez pas... je ne dirai rien... J'aimerais mieux mourir que de faire savoir... à mon mari surtout... il est si ridicule pour ces choses-là! il ne me parlerait de sa vie... Pas un mot, pas un mot, monsieur Rondin...
 M. TOUCHARD, entrant. — C'est inutile!
 MADAME TOUCHARD, effrayée. — Et c'est là!
 M. RONDIN, à part. — Je ne sais plus que penser.
 M. TOUCHARD. — Tremblez, madame! la poudre anonyme est en ce moment entre les mains des chimistes... et bientôt...
 MADAME TOUCHARD, tombant dans un fauteuil. — Je suis perdue!...
 M. RONDIN, à part. — Touchard avait-il raison?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN, entrant. — Eh bien! me voilà. Qu'est-ce donc?... Madame Touchard se trouve mal?...
 MADAME TOUCHARD. — Non, docteur... non... ce n'est rien...
 M. TOUCHARD. — Parlez, docteur... vous pouvez parler devant tout le monde.
 LE MÉDECIN. — Parlez!... parlez!... Vous m'avez chargé d'une telle commission!
 M. TOUCHARD. — Le devoir de votre profession...
 LE MÉDECIN. — N'est pas de faire rire à mes dépens.

M. TOUCHARD. — Que voulez-vous dire?..
 LE MÉDECIN. — Eh parlez! que les chimistes se sont moqués de moi quand je leur ai remis votre chocolat de santé et votre poudre anonyme.
 MADAME TOUCHARD, bas au docteur. — Monsieur...
 LE MÉDECIN, bas. — N'avez pas peur... on est discret.
 M. TOUCHARD. — Ont-ils fait l'analyse?
 LE MÉDECIN. — Oui; et le résultat est que votre chocolat de santé est du chocolat de santé... et votre poudre anonyme... une poudre à blanchir... (Il regarde madame Touchard.)
 MADAME TOUCHARD, bas. — De grâce!..
 LE MÉDECIN, bas à madame Touchard. — A blanchir le teint... (Haut à Touchard.) A blanchir... les dents...
 M. RONDIN. — Les dents... Ah! ah! ah! ah! (Il rit aux éclats.) M. Touchard reste confondu.) Eh bien! monsieur Touchard!..
 M. TOUCHARD, pétrifié. — Les dents!..
 M. RONDIN. — Eh bien! oui... les dents!..
 M. TOUCHARD, bas à Rondin. — Mais ce mystère... cette lettre... ce secret...
 M. RONDIN, bas. — Secret de toilette... le plus inviolable... le plus sacré... pour une femme... un peu coquette...
 MADAME TOUCHARD. — Mon ami! tu me pardonnes?...
 M. TOUCHARD, avec émotion. — Adèle!... Adèle!... c'est moi qui implore ton pardon...
 MADAME TOUCHARD, étonnée. — Mon pardon?... et pourquoi?..
 M. RONDIN, vivement. — Non, non... du lent... c'est bien vous, Touchard, qui avez à pardonner... la dissimulation de votre femme... son manque de confiance... (Bas à Touchard.) Qu'elle ignore toujours...
 M. TOUCHARD, bas. — Vous avez raison. (Haut à sa femme.) Eh bien! j'oublie tout... à condition qu'à l'avenir... Adèle! viens m'embrasser... (Il et madame Touchard s'embrassent.)
 M. RONDIN. — Eh! allons donc!
 M. TOUCHARD, à part. — Quelle leçon!
 MADAME TOUCHARD, au médecin. — Mais pourquoi faire analyser ce chocolat, cette poudre?..
 LE MÉDECIN. — Vous m'en demandez plus que je n'en sais... J'assiste à une écurie depuis une heure...
 M. RONDIN, à madame Touchard. — Rien, rien, madame... me simple expérience chimique... Les fabricants mélangent tant de drogues dans leurs marchandises...
 MADAME TOUCHARD. — Ah!..
 M. RONDIN, bas à Touchard. — Êtes-vous guéri de vos soupçons?
 M. TOUCHARD, bas. — Je ne suis trompé une fois... mais la prudence...
 M. RONDIN, bas. — N'est pas de la méfiance...
 MADAME TOUCHARD. — Docteur, vous nous restez à dîner?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté LE MÉDECIN.

M. RONDIN, bas à Touchard. — Il se moque de vous... (Haut.) A table! Touchard doit avoir fait, lui qui n'a pas de queue... (Regardant Touchard.) Nous dînons ici?
 MADAME TOUCHARD. — Mais sans doute... comme toujours...
 M. RONDIN. — Et après dîner, je vous emmène à Bougival... je vous garde jusqu'à la Pontecotte... Ça va-t-il?
 MADAME TOUCHARD. — Qu'en dis-tu, mon ami?
 M. TOUCHARD. — Volontiers... oui... je sens que j'ai besoin de changer d'air, de train de vie...
 M. RONDIN. — Fiez-vous à moi.
 MADAME TOUCHARD. — Il faut que Joseph prépare nos paquets... (Appelant.) Joseph! Joseph!
 JOSEPH, de la chambre. — Eh! madame, je suis enfermé...
 M. RONDIN. — Où diable est-il?
 M. TOUCHARD, ouvrant vivement la porte. — Comment! mon pauvre Joseph... en était là?
 JOSEPH, entrant en scène. — Monsieur le savez bien, puisque c'est vous qui...
 M. TOUCHARD, l'interrompant. — Comment! je t'ai enfermé... par mégarde!..
 JOSEPH. — Mais moi... pas par mégarde... puisque vous m'avez dit...
 M. RONDIN, l'interrompant. — Ah! par-dessus... tu dors... la badains... et t'n'ai pas entendu fermer la porte...
 JOSEPH, ahuri. — Et j'ai dormi?... Oui, après... mais avant, je suis bien sûr...
 M. TOUCHARD, l'interrompant. — Ce pauvre Joseph... Ah! ah! ah! (Il rit.)
 MADAME TOUCHARD et RONDIN, riant. — Ah! ah! ah! ah!... ce pauvre Joseph!..
 JOSEPH, grognant. — Ce pauvre Joseph!... ce pauvre Joseph!... Je ne sais ce qu'ils ont tous aujourd'hui...
 MADAME TOUCHARD. — Tu vas faire nos paquets... nous partons ce soir pour la campagne...
 JOSEPH. — C'est bon! le pauvre Joseph va faire les paquets... (Il sort.)
 M. TOUCHARD. — Ah! il faudra aussi qu'il aille aux bureaux de la Gazette des Tribunaux... pour dire que l'on m'envoie mon journal à la campagne...
 M. RONDIN. — Do tout... je m'y oppose... Un journal qui vous remplit la tête de vols, de crimes, d'assassins... qui vous inspire des terreurs paniques... des défiances absurdes... Croyez-moi, mon et Ton-hard, ce sont ces lectures-là qui vous avaient frappé l'esprit... Nous ferons adresser votre Gazette à votre cousin l'huissier... ça lui sera utile... Quant à

vous, je vous abonnerai à quelque journal plus divertissant et moins sombre... à l'Illustration, par exemple... il y a des images... cela vous amusera... A table!

(Ils passent dans la salle à manger.)

MARC-MICHEL.

Agriculture.

CONCOURS DE POISSY. — ANIMAUX DOMESTIQUES, EN ANGLETERRE.

Le premier concours de bestiaux institué par arrêté de M. le ministre de l'Agriculture et du commerce, en date du 31 mars dernier, en faveur des propriétaires des animaux les plus parfaits de conformation et de grasse, parmi ceux qui sont exposés en vente à Poissy, l'avant-dernier jeudi précédant le mardi-gras, a eu lieu jeudi, jour du grand marché, en cette ville.

Cette solennité agricole avait attiré un nombre considérable de propriétaires, d'éleveurs et d'agriculteurs venus des départements voisins et de ceux compris dans un rayon de quarante à cinquante lieues, pour admirer les progrès des races bovine et ovine dans ces derniers temps. Les concurrents étaient nombreux; mais les conditions du concours, mal comprises par plusieurs d'entre eux, ont empêché un certain nombre d'y prendre part.

Après avoir examiné attentivement les animaux admis au concours, le jury a décerné les primes pour la race bovine. Sur quinze bœufs présentés, huit ont été primés.

Le jury a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à donner de prime pour la seconde classe, attendu que le poids des animaux se trouvait au-dessous de celui fixé par le programme.

Indépendamment des primes, des médailles d'or et d'argent ont été également décernées, soit aux propriétaires des animaux, soit aux personnes qui les ont fait naître. Le jury s'est transporté sur le marché immédiatement après ce premier jugement, et a désigné pour le bœuf gras un bœuf de robe blanche, du poids de 1,574 kilogrammes, appartenant à M. Cornet, qui a été acheté par M. Rolland, au prix de 4,000 fr.

Certes, nous avons vu là des animaux magnifiques, d'une taille énorme, parfaitement engraisés et faisant honneur à l'élevage qui les fournit; mais, et c'est une chose assez pénible à dire, cela ne prouve presque rien en faveur de l'industrie agricole de la France, parce que ces bœufs de choix ne représentent jamais une race, mais un individu isolé, ayant acquis, par des circonstances particulières, de grandes dimensions.

Je ne prétends point, dans cet article, rebaisser le mérite de l'agriculture anglaise aux dépens de la nôtre; je m'abstiens tout à fait de jurer une question d'un si haut intérêt, et qui d'ailleurs entraînerait de très longues discussions qui ne seraient point à leur place. Je me bornerai donc à citer quelques faits relatifs à l'élevage des animaux domestiques, et nos lecteurs en tireront les conséquences qu'ils jugeront à propos. Je ne puis cependant m'empêcher d'ajouter que la France, grâce à la fertilité de son sol, à son climat et à l'industrie de ses habitants, peut devenir le pays agricole le plus riche du monde, à partir du jour où notre législation voudra s'occuper sérieusement de l'agriculture.

Parmi tous les animaux domestiques, le BŒUF COMMUN (*bos taurus*, Lin.) est sans contredit le plus utile, puisqu'il lui seul il peut suppléer à tous les autres. Il présente deux variétés très-tranchées, et chaque variété a fourni un certain nombre de races résultant du climat et de l'éducation.

La première variété est celle du zébu, appartenant à l'Asie et à l'Afrique. Elle se distingue de notre bœuf d'Europe à une ou deux loupes grasses, en forme de bosse, qu'elle a sur le garrot, et à sa taille généralement plus petite, quoique cependant le zébu de Madagascar, qui n'a qu'une bosse, atteigne souvent de très-grandes dimensions. Du reste, nous n'avons pas à nous en occuper ici.

La seconde variété est celle du bœuf d'Europe, et, quoi qu'on en dise, c'est la plus belle et la plus utile. Son histoire, qui serait fort difficile à faire, offrirait un grand intérêt, parce qu'elle ne serait réellement, si on la faisait bien, qu'un chapitre de l'histoire générale de l'industrie humaine. Après le mouton, il n'est pas un animal qui ait été autant travaillé par l'homme, et qui porte plus ostensiblement le sceau de son antique servitude. Les influences de sa domesticité ont également affecté son moral et son physique, en raison du but d'utilité qu'on s'est proposé de tirer de ce précieux animal. Pour que nous puissions juger en connaissance de cause des modifications que les Anglais ont fait éprouver à cette espèce, il faut d'abord que nous sachions ce qui constitue sa beauté, car, quoique l'on ne mette pas la même importance aux belles formes des bœufs qu'à celles des chevaux, elles doivent cependant être prises en considération, puisqu'elles décident des services que l'on peut en attendre.

Les bœufs les plus recherchés sont ceux qui ont la tête courte et ramassée; le front large; les oreilles grandes, bien velues et bien miées; les cornes fortes, insistantes et de moyenne grandeur; les yeux gros et noirs; le mulle gros et carnis; les naseaux bien ouverts; les dents blanches et égales; les lèvres noires; le cou charnu, court et gros; les épaules grasses; la poitrine large; le fanon pendant sur les genoux; les reins larges; les flancs grands; les hanches longues; la croupe épaisse; les jambes et les cuisses grasses, courtes, nerveuses; le dos droit et plein; la queue descendante jusqu'à terre, et garnie de poils touffus, bouclés et fins; les pieds fermes; le cuir épais et manable; les ongles courts et larges. On reconnaît qu'un bœuf est d'une mauvaise constitution à son poil hérissé, rude et terne.

Quant à la vache, il lui faut d'autres qualités; elle doit être, en égard à sa race, d'un grand corsage. Elle doit avoir

le ventre gros; l'espace compris entre la dernière fausse-côte et les os du bassin un peu long; le front large; les yeux nous, ouverts et vifs; la tête ramassée; le poitrail et les épaules charnues; les jambes grosses et tendueuses; les cornes belles, polies et brunes; les oreilles velues; les mâchoires serrées; le fanon pendant; la queue longue et garnie de poils; la corne du pied petite et d'un bleu jaune; les jambes courtes; le pis gros et grand; les mamelons ou trayons gros et longs.

Nous donnons ici les figures d'un taureau et d'une vache du Northumberland, dessinées avec la plus scrupuleuse exactitude par MM. Kirk et T. Brettland, célèbres peintres d'animaux en Angleterre. Ces figures sont les portraits de deux animaux qui ont remporté un prix en 1845, au grand meeting agricole de la ville de Dorby.

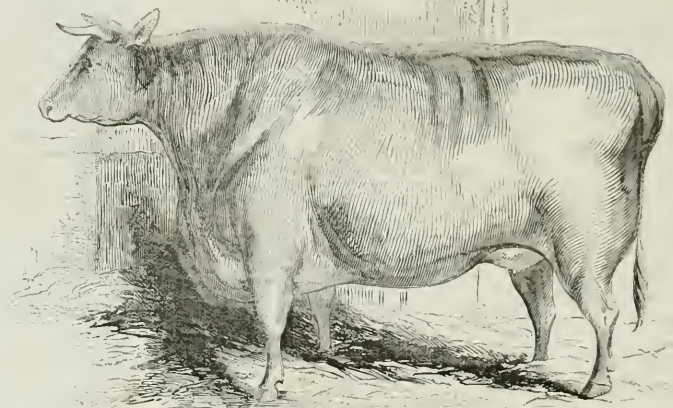
Pour peu que le lecteur compare ces deux figures avec la description généralement reçue que nous avons donnée du bœuf et de la vache, ou simplement avec les plus beaux individus de ce genre que nous possédons en France, il s'apercevra facilement que les Anglais n'ont pas les mêmes idées que nous sur ces animaux. En effet, pour nous, le bœuf semble plutôt être choisi pour le travail que pour la boucherie, on désire qu'il ait la jambe forte et le pied sûr, de la force et conséquemment une grosse charpente, etc. Les Anglais, au contraire, s'occupent plus sur la chair du bœuf que sur son travail, et ils croient par conséquent qu'il ait les os petits, les formes élancées mais susceptibles de se remplir l'engrais. De ce fait, il résulte une haute question en économie, celle de savoir s'il serait plus utile, pour l'agriculture française, de cultiver les terres avec des chevaux qu'avec des bœufs; et si cette question était résolue en faveur des chevaux, comme elle l'est en Angleterre ainsi que dans quelques parties de la France, il n'y a pas de doute que nous devrions élever les bœufs comme on le fait au delà de la Manche, et perfectionner nos races par les mêmes moyens et pour le même but. Or, ces moyens sont faciles, et nous allons les décrire.

La première chose à laquelle les fermiers anglais mettent une grande importance, c'est le choix du taureau et de la vache pour l'accouplement. Les plus grandes vaches leur paraissent toujours préférables quand elle n'ont pas des défauts essentiels. Il en est de même pour le taureau, mais ils recherchent pour les deux, les individus élancés, dont les jambes sont très-fines, courtes, et les os petits, avec la tête courte et légère, ce qui est le contraire chez nous.

Le taureau n'est dans toute la vigueur de son âge que depuis trois jusqu'à cinq ans, et c'est dans cet intervalle qu'il donne les plus beaux extraits. Mais encore faut-il qu'il n'ait pas été épuisé par plusieurs montes consécutives, car dans ce cas ses produits sont toujours faibles et souvent d'une mauvaise nature. Ceci doit s'entendre particulièrement de la race dont nous avons donné plus haut les figures, car les Anglais en possèdent une autre à cornes longues, dans le Lancashire, qui est propre à l'accouplement dès l'âge de deux ans, et qui peut durer six ans si on ne l'exécute pas. Nous la présentons ici, dessinée par



(Taureau du Northumberland, race du Holstein, ou *dutch breed* des Anglais.)



(Vache du Northumberland, ou *dutch breed*.)



(The long-horned, or Lancashire breed, des Anglais.)

les artistes plus haut cités, et ayant également remporté un prix au grand meeting de la Société d'Agriculture de Derby.

La vache peut produire en deux ans, mais si l'on veut en obtenir de beaux extraits il ne faut lui donner le taureau qu'à trois.

Bakewell, Foxler, Pazel et Princeps, ces fameux éleveurs qui ont excité l'admiration de l'Angleterre en donnant naissance à plusieurs races nouvelles et précieuses, n'ont point employé d'autres procédés que ceux que l'on peut déduire de ce que nous venons de dire. Pour obtenir une race de bétail à cornes d'une grande valeur pour la boucherie, et chez laquelle la chair et la graisse fussent en plus forte proportion, relativement aux os, que chez les races ordinaires, ils choisissaient le taureau ou la vache de grande taille, à jambes courtes et fines et à tête petite. Les sujets qui naissaient de cet accouplement étaient accouplés eux-mêmes avec des individus chez lesquels ces caractères se remarquaient d'une manière éminente; dans le cas où ils n'en trouvaient pas de tels, ils accouplaient les génisses et les veaux avec leur père et mère, et par suite les frères avec les sœurs. Si le hasard venait à leur présenter un animal étranger qui se rapprochât davantage du type qu'ils avaient en vue, ils l'accouplaient avec celui de leurs sujets qu'ils regardaient comme le plus parfait. De cette manière, avec le soin d'apporter l'attention la plus scrupuleuse dans le choix des sujets, ils obtenaient, après plusieurs générations, une race que l'on pouvait regarder comme tout à fait nouvelle, puisqu'elle ne ressemblait qu'en partie aux animaux dont elle tirait son origine.

Une variété nouvellement importée, ou produite depuis peu par le croisement ou les moyens indiqués plus haut, se perdrait bientôt si on négligeait la précaution de la maintenir en choisissant toujours, pour la reproduction, les individus les plus parfaits de cette race. Tant qu'on ne possède qu'un petit nombre d'individus, l'accouplement doit avoir lieu, comme le disent les éleveurs anglais, *breeding in and in*, c'est-à-dire toujours dans le même sang, en alliant les animaux de la plus proche parenté.

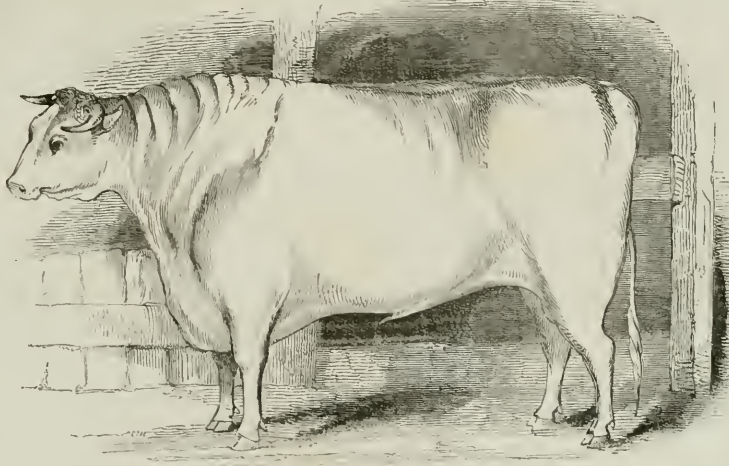
On a prétendu que les descendants des animaux produits par un accouplement entre proches parents dégénèrent, c'est-à-dire perdaient les qualités distinctives de leur race. Je ne discuterai point cette opinion, mais quant à l'espèce du bœuf en particulier, elle ne paraît qu'une hypothèse basée sur des observations vicieuses et incomplètes; l'expérience ne l'a jamais confirmée, et elle est en opposition avec un grand nombre de faits positifs. Nous pouvons montrer, par un exemple remarquable, la vérité de cette assertion. Au grand meeting de Derby, en 1845, M. W. Barnard, Esq., présenta un taureau dont nous donnons ici le portrait scrupuleusement exact.

Ce bel animal, qui est devenu un véritable type de race, provient cependant de celle du Northumberland ou *dutch breed* des Anglais, sans croisement et par l'alliance de la plus proche parenté.

Aux méthodes que nous venons de décrire pour perfectionner leurs variétés de bestiaux, les Anglais joignent quelques

soins particuliers que nous allons rapidement esquisser, et sans lesquels tous les autres moyens seraient superflus.

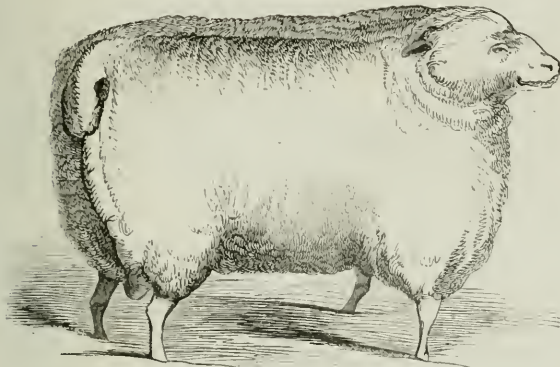
Pendant la gestation, on ne fait travailler les vaches à aucuns travaux, on les traite doucement, et l'on évite de les laisser courir, sauter des fossés ou des haies; on les préserve du froid et des grandes pluies, et on les nourrit plus abondamment que de coutume. Le sol de l'écurie où elles reposent est horizontal et non incliné du côté de la croupe, ou, s'il l'est un peu pour favoriser l'écoulement des urines, on tient la litière plus haute de ce côté que de celui du train de devant; on donne de l'air à leur étable pour qu'elle ne soit pas trop chaude; elle doit être propre, sèche, bien aérée, un moyen de croisées que l'on tient ouvertes pendant la nuit en été. Quelques éleveurs parquent leurs vaches, portières et laitières, et les laissent dans le parc jour et nuit pendant toute la belle saison; mais il faut qu'il y ait des arbres pour les garantir des rayons du soleil, et de l'eau où elles puissent aller



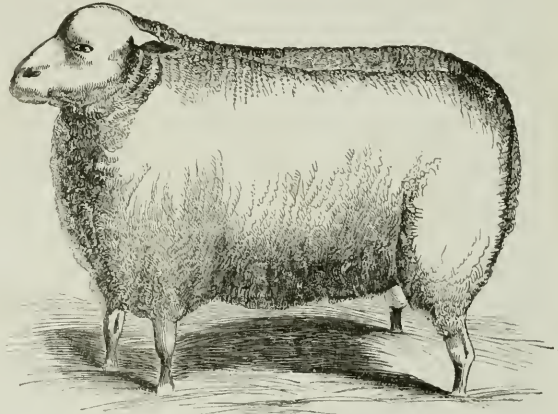
(Tanreau à cornes courtes, ou *short-horned bull*.)

boire. Quelquefois, faute d'arbres, on leur élève un hangard ouvert à tous vents, et qui sert non-seulement à leur donner de l'ombrage, mais encore à les préserver de la pluie. Jamais ces animaux ne sont conduits dans des pâturages trop humides ou marécageux, et, si la nourriture qu'elles y trouvent est trop peu abondante, on y supplée chaque soir au moyen d'une ration de trèfle, de luzerne, de turneps, etc. Pendant l'hiver, on leur donne à l'écurie, outre du foin, du son, de la hizerne sèche ou du sainfoin. Enfin, en les faisant entrer et sortir de l'étable, on a soin qu'elles ne se froissent pas les uns les autres. Par ces moyens on prévient toujours l'avortement, et le fœtus prend un beau développement dans le sein de sa mère.

En France, on est dans l'usage de traire une vache jusqu'à ce que son lait soit épuisé, ou on ne cesse de la traire que quinze jours avant qu'elle mette bas; en Angleterre on cesse trois mois avant, et on le fait peu à peu pour ne pas lui occasionner des engorgements.

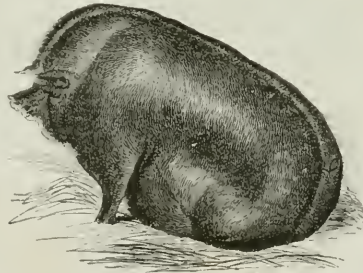


(Bélier de Leicester.)



(Bélier de Leicester, portant sa loison.)

Le terme moyen de la gestation est de 288 jours; le plus court pour les vieilles vaches est de 270 jours; et, pour les génisses qui portent pour la première fois, il est de 509; pour toutes, jamais il ne dépasse le 521. Les approches du vêlage se manifestent par l'abaissement des flancs et de la croupe, par la grosseur du pis, par l'agitation de l'animal, et par un écoulement rougeâtre. Dans ce cas, il faut se tenir constamment prêt à donner des secours à l'animal, si cela devient nécessaire; mais il faut bien s'en garder, si l'accouchement est naturel; et, dans ce cas, on doit rester tranquille spectateur. La plus grande propreté doit régner autour de la vache. Non-seulement on renouvelle la litière, mais encore on en augmente la masse, et on en met beaucoup plus sous les jambes de derrière, afin que cette partie du corps soit plus haute que celle de devant. Si l'on est en hiver, l'étable est tenue fermée; si c'est, au contraire, en été, l'on donnera beaucoup d'air; dans l'un et l'autre cas, les Anglais se gardent bien de couvrir la vache, comme cela se pra-

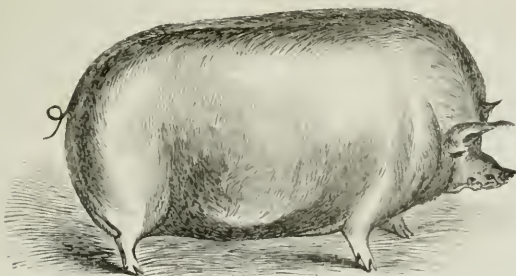


(Cochon nain du comté d'Essex.)

tique dans quelques parties de la France, en Flandre et ailleurs.

Il arrive parfois que la vache fait deux veaux. On ne lui en laisse qu'un à l'instant même, si on tient à avoir une belle bête de race. Dans le cas contraire, on les lui laisse tous deux pendant trois semaines seulement. Dès les premiers moments de sa naissance on évite de toucher le veau, s'il n'y a pas une nécessité absolue, car le moult effort qu'il ferait pour échapper aux attouchements pourrait compromettre sa croissance, et les Anglais insistent beaucoup sur ce point. Du reste, on lui donne les soins ordinaires, comme chez nous.

Un abus qui existe chez beaucoup de nos fermiers, et qui a même été préconisé par la plupart de nos auteurs, consiste à séparer le veau de sa mère. Les éleveurs, de l'autre côté de la Manche, ont renoncé à se procurer ainsi un peu de lait et de beurre aux dépens du jeune animal; ils le laissent libre de prendre le pis aussi souvent et aussi longtemps que la



(Le Cochon croisé.)



(Truie croisée anglaise.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 50 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

LIBRAIRIE DUBOCHET & Co, rue de Seine, 55.

LIBRAIRIE PAULIN, rue de Seine, 55.

RUE TABARNE, 14, A PARIS.

COLLECTION DES SCIENCE LATINES, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. NISARD, maître de conférences à l'École Normale. 25 vol. in-8, jésus, de 15 à 35 feuilles. — Les reliures s'exécutent à la pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprend les auteurs suivants, ainsi rangés dans une classification définitive:

POLTES.

Plaute, Terence, Sénèque le Tragique. 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus. 1 vol. — Ovide. 1 vol. — Horace, Juvénal, Perses, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Érode, Propertius, Gallus, Maximien, Publilius Syrus. 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rufinus, Numanianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius. 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien. 1 vol.

PROSAIQUES.

Cicéron. 5 vol. — Tacite. 1 vol. — Tit-Live. 2 vol. — Sénèque le Philosophe. 1 vol. — Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Y. Maxime et Julius Obsequens. 1 vol. — Quintilien, Plin le Jeune. 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle. 1 vol. — Caton, Varro, Virgile, Ovide. 1 vol. — Plin le Jeune, Virgile, Lucrèce, Horace, Auguste, Érode. 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandes. 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paternus, Florin. 1 vol. — Choix de Prosauteurs et de Poètes de la latinité chrétienne. 1 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES contenant la matière de DEUX CENTS VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE:

SALLUSTE et J. CÉSAR, VELLEIUS PATER- CULUS ET FLORES. 1 vol. 12 fr. » LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN. 1 vol. 12 fr. 30 SÉNEQUE LE PHILOSOPHE. 1 vol. 15 fr. » OVIDE. 1 vol. 15 fr. » TITE-LIVE. 2 vol. 50 fr. » HORACE, etc., etc. 1 vol. 15 fr. » TACITE. 1 vol. 12 fr. » CICÉRON. 5 vol. 60 fr. » CORNELIUS NEPOS, QUINTE-CUR- CE, JUSTIN, VALERIUS MANI- ME, etc. 1 vol. 15 fr. » STACE, MARTIAL, LUCILIUS JU- NIOR, RUTHILIUS NUMANTI- ANUS, etc. 1 vol. 15 fr. » PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 1 vol. 15 fr. » QUINTILIEN, PLIN LE JEUNE. 1 vol. 15 fr. » L'ÉCRÉTE, VIRGILE, VALERIUS FLACCUS. 1 vol. 15 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 fr., selon le nombre des feuilles.

Pour les personnes qui souscrivent d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 fr., ou 12 fr. le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix de 500 francs équivaut à peine ce qui contiendrait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs, la somme de 500 fr., soit en argent, soit en billets postaux en 1845 et 1844, sans convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12, de 4,300 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES:

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEUVE, avec 800 dessins de TONY JOHANSTON. 4 volume grand in-8 jésus vélin. 20 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PAULISSI, avec des notes et une notice biographique, par M. Cap. 1 vol. in-18 sur jésus. 15 fr. 50

COLLECTION DES TYPES DE TOUS LES CORPS ET DES UNIFORMES militaires de la République et de l'Empire, 50 planches coloriées, comprenant les portraits de Napoléon, premier consul; de Napoléon, empereur; du prince Eugène; de Murat et de Potholowski; d'après les dessins de M. Hippolyte Bellange. 50 livraisons, composées chacune d'une ou de deux planches coloriées et d'un texte explicatif. — Prix de la livraison: 50 centimes.

La Collection se compose de 50 sujets coloriés à l'aquarelle, qui forment, avec le texte, une magnifique Album. Prix: 15 fr. On souscrit, à Paris, chez J.-J. DUBOCHET & Comp., éditeurs, et chez tous les dépositaires de publications illustrées; — dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie, et chez tous les libraires.

LE JARDIN DES PLANTES. Description et Mœurs des Mammifères de la Menagerie et du Muséum d'histoire naturelle, par M. BOYVAZ, précédé d'une Notice historique, anecdotique et descriptive du Jardin, par M. JULES JAMIN.

Cet ouvrage est illustré et accompagné de 110 sujets d'histoire naturelle et de 110 cuts-de-lampe, gravés sur cuivre et imprimés dans le texte; de 45 grandes vignettes sur bois et imprimées à part à cause de leur dimension; et offrant les vues les plus remarquables du Jardin des Plantes, les Constructions, les Fabriques, les Monuments, etc.; des portraits de Buffon et de G. Cuvier; enfin de planches peintes à l'aquarelle représentant des groupes d'oiseaux des deux hémisphères.

Dessinateurs: MM. WERNER, SUSEMIL, ENOARD TRAVIES, KARL GIERARD, JULES DAVY, FRANÇOIS, HÉLÉY, MARVILLE, etc.

Gravés sur bois et sur cuivre par MM. ANDREU, BAST et LELOIR. Planches sur acier par MM. FOURNIER et ASSÉRIER.

Un volume grand in-8, magnifiquement imprimé. — L'ouvrage complet, 16 fr.

LES ÉPIQUES DE FLORIAN, ornés de 80 grandes gravures tirées à part du texte, et de 25 vignettes et décors dans le texte; par J.-J. GRANVILLE; précédées d'une Notice par P.-J. STALL. 1 charmant vol. in-8. 12 fr. 50

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON, par LAURENT (de l'Archevêque), avec 500 dessins, par HENRI VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures coloriées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELLANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

Le même ouvrage, sans les types coloriés. 20 fr.

LES AVENTURES DE L'INGÉNIEUR HINDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHA; par MIGUEL GERVANTES SAVEDRA; traduction nouvelle, précédée d'une Notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par LOUIS VARNOT; ornée de 800 dessins de TONY JOHANSTON, et d'une carte géographique des voyages et aventures de Don Quichotte. 2 vol. grand in-8 jésus. 50 fr.

LES ÉVANGILES; traduction de LE MAÎTRE DE SACY, publiée sous les auspices de M. l'abbé FAYAT, vicaire-général du diocèse de Paris; édition illustrée par Th. FAGONARD, et ornée d'un titre grave, imprimé en couleur et en or, et d'un Frontispice représentant la sainte-Famille, ainsi qu'imprimé en couleur et en or; de quatre autres Frontispices représentant les quatre Évangélistes avec leurs attributs consacrés par la tradition de l'Église; et de quatre-vingt-neuf Émblèmes à grandes vignettes entourant la première page de chaque chapitre, et représentant au sujet du chapitre de nombreux Émblèmes et Émblèmes-courants Moyen-Âge et de la Renaissance; de Fleurons et Cuts-de-lampe, etc., imprimés sur papier colle, de manière à pouvoir colorier et embellir les dessins. 4 volume in-8. 45 fr.

VOYAGES EN ZIGZAG, ou Excursions d'un Pensionnat en vacances dans les Cantons suisses et sur le revers italien des Alpes; par R. TOPFER; 100 gravures d'après les dessins de l'auteur et 12 grands dessins, par M. CALAME. Un très-beau volume grand in-8 jésus de 300 pages. Prix, broché. 16 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HOMEËRE, traduction nouvelle par P. GIGET; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, jésus, à 5 fr. 50 c.

LE MOUMENT DE MOIÈRE; par madame LOUISE COLET, poète connue par l'Académie Française, au Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière; précédé de l'histoire du Monument, par M. AMÉDÉE MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs; avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame NÈCKER DE SAUSSURE; précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-18. 7 fr.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE, par G. L.-F. KAMTZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologues français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux météoriques, par L. LAZANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du Million de faits, avec 10 gravures sur acier, 45 tableaux météoriques, etc. 8 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1856 à 1845; par M. MIGET, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789; par M. A.-C. THIBAUDEAU. — 2 gros volumes in-8. 15 fr.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX, par M. P.-A. STAFFER, avec une notice biographique par M. A. VIGNET. 2 fort volumes in-8. Prix: 45 fr.

OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-18.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841, par M. DESROCHES DU LOUËT, traduit de l'anglais par A. JOANNE et O. NICK, complétée pour les expéditions et voyages jusques et compris la dernière expédition de M. DUMONT D'URVILLE; par M. d'AVEZAC. 5 vol. in-18, format anglais. 5 fr. 50 c. le volume. L'ouvrage complet. 10 fr. 50

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GUICHARD. 1 vol. 5 fr. 50

HISTOIRE DE 1840; par A. VILLETOT. 1 vol. 5 fr. 50

LIVRES A BAIENS.

A LA LIBRAIRIE D'ADEL LÉDOUX, RUE GUYMARD.

MÉMOIRES DE CASANOVA DE SEINGALT, écrits par lui-même. — Édition originale, la seule complète. 19 vol. in-8. Au lieu de 75 fr. 75 fr.

CHAÎNE CHRONIQUE DE MATHIEU PARIS, traduite en français, par HANLÉAN-BIENNOTES, avec impage de notes et précédée d'une Introduction, par M. le duc de LEVENS, membre de l'Institut. 9 vol. in-8. Au lieu de 60 fr., 56 fr.

HISTOIRE DE POLIÈRE, par M. de SAUVANDE. 5 vol. in-8. Au lieu de 22 fr. 50 c., 12 fr.

VARIÉTÉS — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ÉLASTIQUES en caoutchouc: aucun pli aux articulations. — Éclairage journal, seul inventeur et fabricant, rue des Arts, 25. Berlin (Prusse).

AGUILLES, ÉPIQUES ET BARBONS ANGLAIS.

HALL & GUTHRIE, 50 King-William Street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine-Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., des aiguilles, des épingles et des barbons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de ROYEN, seul successeur des précédents Carmes débauchés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenu et depuis 1780.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consécutifs de M. BOYVAZ, propriétaire exclusif de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, ont reconnu la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelconque de sûr qui ne s'adresse qu'à M. BOYVAZ, 41 bis sur la devanture, M. BOYVAZ étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

INSTITUTION anglaise et étrangère (British and Foreign Institute), Hanover-square, Londres.

S. A. R. le prince Albert, patron de cette Institution, a l'honneur de se présenter la soirée d'ouverture qui a eu lieu vendredi, 2 février, le lendemain de l'ouverture du Parlement.

Le noble comte de Devon a présidé l'assemblée, et parmi les assistants se trouvaient les ambassadeurs étrangers et beaucoup d'autres personnages de marque.

Comme cette Institution admet dans son sein les personnes de distinction de tous les pays étrangers, ainsi bien que de la Grande-Bretagne, on ne doute pas qu'elle ne soit jugée digne de l'attention des nombreux visiteurs qui, de France et des autres parties du continent d'Europe, viennent en Angleterre.

Londres, 22 janvier 1844.

JAMES S. RUCKINGHAM, Résident-Directeur.

WALKERS & CO. AGUILLES DE H. WALKER (par autorisation spéciale, Aiguilles de la Reine). Ces aiguilles, dont l'œil est rendu très-large par un procédé nouveau, sont facilement passées (même par des aveugles) et procurent une grande facilité de travail, grâce à l'amélioration de leur pointe, de leur trempé et de leur poli. Les sachets qui les renferment portent en relief sur chaque couleur une ressemblante frappe de Sa Majesté et de S. A. R. le prince Albert. Les hamacs perfectionnés de H. WALKER, ses plumes métalliques et ses agrafes méritent l'attention du public. H. WALKER, fournisseur de la reine, 20, Maiden Lane, Wood Street, London.

EDLSTEN ET WILLIAMS, seuls fabricants des ÉPIQUES PERFECTIONNÉS à très-solides et pointes allongées; breveté de H. -F. Taylor, par autorisation de S. M. la reine Victoria.

Ces épingles, d'une forme parfaite, sont fabriquées tout d'une pièce, la tête faisant corps avec la tige et solide à toute épreuve.

Les aiguilles de leur fabrique sont aussi d'une trempé et d'un poli qui surpassent tout ce qu'on a fait jusqu'en ce genre. Assortiment complet pour l'exportation.

S'adresser à EDLSTEN ET COMP., Crown-Court, Chancery, London. Fabrique Light-Pool-Mills, Gloucestershire.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de

M. DUBOCHET, rue de Seine, n^o 33.

Les abonnés à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de

M. DUBOCHET, rue de Seine, n^o 33.

Les abonnés à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de

M. DUBOCHET, rue de Seine, n^o 33.

Les abonnés à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de

M. DUBOCHET, rue de Seine, n^o 33.

Modas.

TRAVESTISSEMENTS.



(Costume suisse.)



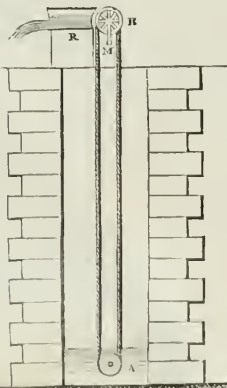
(Balthère. — Mousquetaire.)

Amusements

DES SCIENCES.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE N^o 186.

I. Quelque étrange que paraisse notre première question, elle n'en est pas moins susceptible d'une solution fort simple que voici :
 Attachez l'une à l'autre les deux extrémités de votre corde de manière à en faire une corde sans fin; enroulez-la sur la gorge de la poulie supérieure II à la bouche du puits, et, pour la maintenir dans un degré de tension convenable, enroulez aussi la partie inférieure de cette corde sur une seconde poulie A mo-



hile autour d'un axe fixe, et plongée dans l'eau, ainsi que le représente la figure. Imprimez ensuite un mouvement de rotation rapide à la poulie B au moyen de la manivelle M; la corde, en s'enroulant successivement autour des poulies A et B qui tournent autour de leurs axes, ramènera du fond du puits une quantité très-notable d'eau, qui pourra être projetée et reçue dans un réservoir R, placé à la partie supérieure du puits, un peu au-dessous du point le plus élevé qu'atteigne la corde.

Cette machine, si singulière par sa simplicité même, porte le nom de *Véra*, facteur de la poste aux lettres à Paris, qui en conceut l'idée en voyant la grande quantité d'eau qu'entraînait avec elle, entre ses aspérités, une corde qu'on tirait de la Seine. On concevait qu'elle puisse rendre de bons services dans certaines circonstances particulières, notamment si l'on venait à manquer de vases convenables pour l'élevation de l'eau. Mais il est bien certain que son effet utile, que son rendement en eau, en regard à la force dépensée, doit être peu considérable.

Lalande raconte, dans l'édition qu'il a achevée de l'histoire des mathématiques de Montucla, que la machine de Vera ayant été employée aux casernes de Courbevoie, deux hommes élevaient en six minutes 271 litres à environ 27 mètres de hauteur. Mais ce résultat est évidemment exagéré, en ce sens qu'il provient d'une expérience de courte durée, où l'effort développé était de beaucoup supérieur à ce qu'il serait pendant une journée entière. En effet, le travail de chacun de ces ouvriers aurait produit, dans une journée de huit heures, l'élevation de 265,920 litres à 4 mètres de hauteur, et ce nombre surpasserait de plus des deux tiers celui qui représente la force que peut dépenser un manœuvre agissant pendant le même laps de temps sur une manivelle. Encore faudrait-il, en employant la meilleure machine à élever de l'eau, défalquer un bon tiers de la force consacrée à mettre cette machine en mouvement.

Une autre expérience faite par le même auteur, donne un résultat beaucoup plus rapproché de la vérité, quoique encore trop considérable pour le travail d'une journée entière. « Au bout de la rue de l'Arcade-Saint-Honoré, à la voirie de la Petite-Pologne, dit Lalande, seize chaînes en fer suffisaient à deux hommes pour élever à 6 mètres de hauteur environ 7 mètres cubes d'eau par heure. » On avait pu supprimer la poulie inférieure, qui ne sert qu'à maintenir la tension d'une corde ordinaire. Ce travail équivalait à l'élevation de 468 000 litres à 4 mètres de hauteur en huit heures; c'est encore un tiers environ de plus de ce que produirait un manœuvre agissant d'une manière continue sur la meilleure machine hydraulique au moyen d'une manivelle.

L'invention de Vera vaut à son auteur l'approbation universelle et une gratification de 2 400 fr. Elle fut appliquée à l'étranger, même en Angleterre. Le célèbre physicien Deluc en fit établir une au-dessus d'un puits de plus de 55 mètres de profondeur, près du château de Windsor. La corde s'enroulait à la partie supérieure sur une poulie en fer d'un mètre de diamètre, placée sur l'axe de la manivelle avec une roue plombée servant de volant; la poulie d'en bas était supprimée, parce que l'on avait reconnu qu'elle devenait inutile pour une certaine vitesse de rotation. L'eau montait en abondance.

Nonobstant toutes ces épreuves favorables, la machine de Vera paraît ne plus figurer aujourd'hui que dans les cours de physique et de machines, comme une curiosité rarement applicable.

II. La solution de ce problème est trop compliquée et trop longue pour qu'il soit possible d'en exposer le détail ici; nous devons nous contenter de donner les résultats auxquels est parvenu Montucla, qui sont les suivants:

- 1^o On peut payer 5 livres tournois en monnaies d'argent de 45 manières seulement; et 15
- 2^o On peut payer 6 sous en monnaies de cuivre de 155 manières; 42 sous, de 1 292; 48 sous, de 5 104; 24 sous, de 41 117; 50 sous, de 54 811; 56 sous, de 62 100; 42 sous, de 111 182; 48 sous, de 185 990; 54 sous, de 287 777; enfin, 60 sous ou 5 livres tournois, de 450 261
- 3^o En combinant les monnaies de cuivre avec celles d'argent, on peut payer cette même somme de 60 sous de 1 585 622 manières; et 1 585 622

Ajoutant ces trois sommes, on a en tout 1 815 889 façons différentes de payer une somme de 5 livres en anciennes monnaies.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

- I. Trois objets ayant été distribués secrètement à trois personnes, deviner celui que chacune aura pris.
- II. Déterminer par la géométrie la position la plus avantageuse des pieds pour se tenir solidement debout.

Correspondance.

A M. J. F., à Brienne-P. Archevêque. — Un rebus ne dit pas tout ce qu'il semble dire; mais votre lettre est une preuve qu'on peut trouver dans celui du 6 janvier, déjà diversement interprété, plus d'esprit que l'auteur n'y en avait voulu mettre. Cela s'est vu ailleurs qu'aux rebus. Les commentateurs n'en font pas d'autres. Quant à votre ami, qui n'a pas reconnu le sexe de la bête, il ne faut pas le laisser sortir seul; il prendrait la rivière pour une grande route. Ce serait dommage.

A M. J. L., à Stuttgart. — On nous a souvent adressé cette question. Voici la réponse: le bois gravé qui sert de titre à l'illustration aura été tiré, à la fin de ce mois, à plus de 700,000

exemplaires. Il est vrai qu'il n'en vaut pas mieux, mais il sera renouvelé au 1^{er} mars pour commencer la deuxième année de l'illustration.

A M. B., à Berlin. — Il faut le temps et l'occasion. Notre titre de *Journal Universel* répond à votre question.

A M. E. D., à Toul. — Votre avis est bon à suivre.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1844. — JANVIER

HEURE DU JOUR	TEMPÉRATURES extrêmes de la journée.		ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.		
	MINIMUM	MAXIMUM				
1	750,36	- 0,8	5,0	Couvert, éclaircies.	S. fort.	
2	714,53	0,0	4,8	+ 2,1	Eclairecie, pluie et neige.	N. O. fort.
3	759,23	- 5,1	0,1	- 4,3	Couvert.	S. S. E.
4	717,81	+ 0,7	11,5	+ 6,2	Couvert.	S. O.
5	755,69	8,5	11,7	10,0	Couvert, bruio.	O. S. O.
6	745,66	7,4	11,2	9,5	Eclaircies.	S. O.
7	748,92	5,1	8,2	6,7	Nuage.	O. S. O.
8	753,83	4,8	7,9	6,4	Nuage.	N. O.
9	765,48	+ 4,8	2,6	2,2	Couvert.	S. O.
10	766,20	+ 0,6	4,8	0,6	Couvert, neige.	E. S. E.
11	766,56	+ 0,7	4,2	+ 2,5	Couvert.	S. S. E.
12	764,91	- 2,8	+ 4,0	- 0,7	Couvert, bruine	S. O.
13	755,58	- 2,8	4,0	- 3,7	Beau ciel.	E.
14	760,29	- 3,5	- 4,4	- 3,1	Beau ciel.	E. E.
15	761,02	- 6,2	- 5,3	- 4,7	Couvert, brouillard.	N. S. E.
16	761,31	- 7,0	- 0,6	- 3,8	Beau ciel.	N. E.
17	760,66	- 4,8	+ 4,5	- 0,1	Couvert, bruine, brouillard.	N.
18	761,10	+ 2,8	5,0	+ 4,0	Couvert, brouillard.	N. O.
19	760,59	- 5,9	7,2	- 3,6	Couvert.	O.
20	757,76	0,2	5,7	- 3,0	Nuage.	N. N. O.
21	757,22	0,0	6,8	- 3,5	Couvert.	O.
22	755,76	4,9	7,9	6,4	Couvert, pluie	N. E.
23	757,36	+ 4,0	+ 5,8	+ 5,4	Couvert, brouillard.	S. O.
24	762,81	- 2,0	- 0,5	- 4,2	Couvert.	N. S. E.
25	766,08	- 5,8	+ 0,1	- 1,8	Couvert.	N. O.
26	765,57	- 2,8	8,0	+ 2,7	Couvert.	N. S. O.
27	765,00	+ 2,3	6,8	+ 4,6	Couvert.	O. N. O.
28	757,78	6,0	10,0	8,0	Pluie.	O. S. O.
29	759,22	5,2	8,0	6,6	Beau.	N. O.
30	756,65	6,1	11,0	9,6	Couvert.	O. N. O. fort.
Moyenne	758,57	+ 0,5	+ 5,0	+ 2,8	Pluie dans la cour, Pluie sur la terrasse.	2 cent. 423 1 cent. 929

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Si un marchand vous vole, c'est ailleurs que l'on doit aller.

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

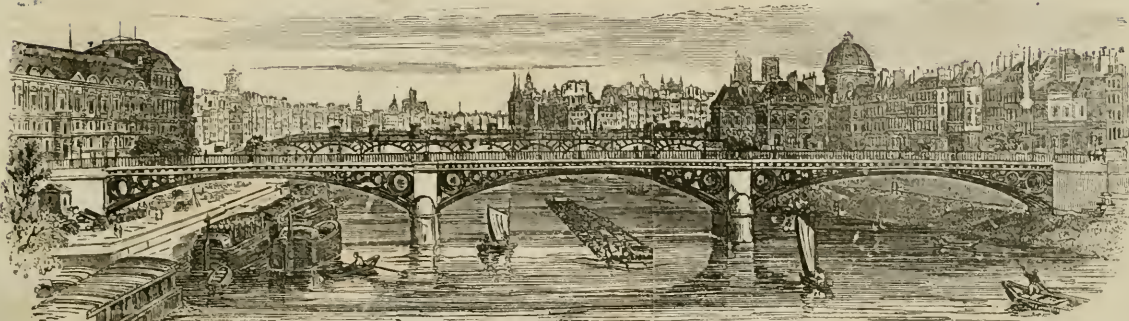
A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
 A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, commissaire officiel de toutes les Bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSIINI-DIOL, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LACRAMÉ ET C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 fr. 75.

N^o 51. VOL. II. — SAMEDI 17 FÉVRIER 1844.
 Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Bernadotte, 1764-1844. Notice biographique. *Portraits de Bernadotte et du prince Oscar.* — Histoire de la Semaine. — *Courrier de Paris.* *Costumes, têtes et scènes de carnaval, sept dessins par Gavarni.* — *Fragments d'un Voyage en Mélique (Suite).* — **Chronique musicale.** — *Théâtre de la Porte-Saint-Martin.* *Les Mystères de Paris.* *Portrait de M. Eugène Sue; costumes de Fleur-de-Marie, de Rodolphe, de Ripollotte, du Maître-d'École, du Théoricien et de Ferrand.* *Frédéric Lemaître: la Rue aux Fèves; la Maison Pipolet; le Pont d'Azouires; la Vatte-d'Or.* — *Académie des Sciences.* Compte rendu des second et troisième trimestres de 1843. (Fin.) — *Don Gravel l'Alferrez.* *Frairie maritime, par M. G. de Launelle.* *Une Gravure.* — *De la Chasse et du Braconnage.* *Unij Gravure.* — *Annales.* — *Échos.* *Costumes de Cour.* — *Cartes-tour.* *La Fabrique Coruel.* — *Correspondance.* — *Échecs.* Solution du problème N^o 7. — *Trois Rebus.*

Bernadotte, 1764-1844.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Bernadotte (Charles-Jean), aujourd'hui roi de Suède et de Norvège sous le nom de Charles XIV, naquit à Pau dans le Béarn, le 26 janvier 1764, d'une famille honorable de la bourgeoisie de cette ville. Son père exerçait la profession d'avocat. A peine âgé de dix-sept ans, se sentant peu de goût

pour le barreau, blessé d'ailleurs des préférences marquées que ses parents témoignaient à son frère aîné, il s'engagea volontairement en qualité de soldat dans le régiment Royal-Ma-

rine, et il se rendit à l'instant même à Marseille, où il s'embarqua pour la Corse. Quand la Révolution française éclata, Bernadotte était encore que sergent-major. Le 7 février 1790, il obtint le grade d'adjudant. Son régiment se trouvait alors à Marseille, où le contre-coup des grands événements de Paris commença à se faire sentir. Un jour le peuple se révolta au nom de la liberté; le colonel de Royal-Marine veut réprimer l'insurrection par la force. Repoussé avec perte, il va payer de sa vie son imprudente audace, quand deux jeunes gens, s'élançant devant lui, lui font un rempart de leur corps et calment la foule exaspérée. Ces deux jeunes gens étaient Bernadotte et Barbaroux. Ils s'embrassèrent avec effusion sur le perron même de l'Hôtel-de-Ville, en se jurant une amitié éternelle; mais ils ne devaient plus se revoir.

Bernadotte, comme Barbaroux, avait embrassé avec ardeur la cause de la Révolution. En 1792, il était colonel; il servit à l'armée du Rhin sous le général Custine et sous Kléber, et il s'y fit remarquer par sa feaonde, sa bravoure et ses talents militaires. D'abord il refusa l'avancement qu'on lui offrit, mais, après la bataille de Fleurus (26 mai 1792), au gain de laquelle il avait puissamment contribué, Kléber le força d'accepter sur le champ de bataille le grade de général de brigade. Nommé peu de temps après général de division, il prit une part active et importante aux campagnes de 1795, 1796 et 1797, sur les bords du Rhin. Ses soldats paraissaient, ils hésiter, il les électrisait tout à la fois par sa parole et par ses actions. Un jour il jeta ses épaulettes dans les rangs ennemis: « Allons les reprendre! » s'écria-t-il; et tous ceux qui l'avaient vu ou qui l'avaient entendu s'élançèrent sur ses pas à la victoire. Il se distingua surtout au passage du Rhin à Neuwied (18 avril 1797). A la fin de cette campagne, le Directoire lui écrivait: « La République est acclamée à voir triompher ceux de ses défenseurs qui vous obéissent. »

Peu de temps après la bataille de Neuwied, Bernadotte fut chargé de conduire à l'armée d'Italie 20,000 hommes de l'armée de Sambre et Meuse; c'était la première fois qu'il se trouvait face à face avec Bonaparte. Dès qu'ils s'aperçurent, ils écrivirent l'un pour l'autre une sorte de lettre antipathie. « Je viens de voir, dit Bernadotte en s'adressant à son quartier général, un homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut avoir l'air d'en avoir cinquante, et cela ne me présage rien de bon pour la République. » A en croire certains biographes, Bonaparte dit de lui que c'était une tête française sur le cuir d'un Romain. *Les messieurs de l'armée d'Allemagne ne fraternisèrent pas d'abord avec les sans-culottes de l'armée d'Italie; toutes ces haines, toutes ces rivalités disparurent dans des sentiments communs, l'amour de la gloire et la haine de l'étranger.* Pendant la mémorable campagne qui amena la paix de Campo-Formio, Bernadotte se signala surtout au passage du Tagliamento et à la prise de la forteresse de Gradisca. Chargé de présenter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi, il arriva à Paris quelques jours avant le coup d'Etat du 18 fructidor. Il était porteur d'une lettre du général en chef de l'armée d'Italie; cette lettre se terminait ainsi: « Vous voyez dans le général Bernadotte un des amis les plus solides de la Répu-

blique, incapable par principes comme par caractère de capituler avec les ennemis de la liberté, pas plus qu'avec l'ennemi. »

Seul de tous les généraux des armées républicaines présents à Paris, Bernadotte avait refusé de jouer un rôle dans la révolution du 18 fructidor. Laissez faire Angéoum, il alla rejoindre Bonaparte en Italie; A peine arrivait-il à l'armée, Bonaparte la quittait. Instruit des dispositions malveillantes du Directoire à son égard, le général en chef venait de signer le traité de Campo-Formio, et il retournait à Paris. Leur amitié mutuelle n'avait fait que s'accroître. En partant de Milan, Bonaparte, non content d'enlever à Bernadotte la moitié des troupes qu'il commandait, lui enjoignit de rentrer en France avec le reste. Mais le Directoire, heureux de cette rivalité naissante, s'empressa de nommer le général disgracié commandant en chef de l'armée d'Italie à la place de Berthier, qui exerçait cette fonction par intérim. Il se rendait à son poste quand, à son grand étonnement, il reçut un nouvel arrêté qui le nommait ambassadeur à Vienne.

Bernadotte n'était alors rien moins que diplomate. Dès qu'il fut installé à Vienne, il se déclara l'ennemi du ministre Thugot, et il engagea avec lui une lutte dans laquelle il eut le dessous. Il avait choisi, pour arborer les couleurs nationales, le jour où les Viennois célébraient l'armement des volontaires qui s'étaient levés contre la France. Anéantie par Thugot, la populace abattit et déchira le drapeau tricolore; l'ambassadeur exigea vainement une réparation. Le Directoire le désavoua et le rappela à Paris. On a dit, mais nous ne pouvons rien affirmer, que Bonaparte l'avait fait nommer ambassadeur à Vienne dans le but de l'éloigner de l'Italie et dans l'espérance qu'il romprait forcément, par quelque démarche imprudente, une paix trop longue pour l'ambition du futur empereur des Français.

Tandis que l'expédition d'Égypte se préparait, Bernadotte, de retour à Paris, y épousa la belle-sœur de Joseph, mademoiselle Desirée Clary, fille d'un négociant de Marseille. Singulière destinée que celle de cette jeune fille, née pour



(Bernadotte, roi de Suède et de Norvège.)



(Oscar, prince royal de Suède.)

être impératrice ou reine! Quelques années auparavant, Bonaparte, alors général d'artillerie en demi-solde et sans emploi, l'avait demandée à son père. Bien que sa passion fût

pour le barreau, blessé d'ailleurs des préférences marquées que ses parents témoignaient à son frère aîné, il s'engagea volontairement en qualité de soldat dans le régiment Royal-Ma-

partagée, il essaya un refus. « Il y a bien assez d'un Bonaparte dans la famille », lui répondit M. Clary. Peut-être si, lorsqu'il épousa le général Bernadotte, mademoiselle Clary eût su qu'elle devait être un jour reine de Suède et de Norvège, eût-elle hésité à contracter cette union ; car, si nous en croyons certains indiscrets, elle amena mieux elle-même l'homme à Paris que la femme ou la mère d'un roi à Stockholm.

La paix de Campo-Fornio ne pouvait être qu'une trêve de courte durée ; la guerre ne tarda pas à se rallumer. Après l'assassinat des ministres français à Rastadt, Bernadotte fut nommé, par le Directoire commandant en chef du corps d'observation qui s'étendait de Bale à Dusseldorf. Aucun engagement sérieux n'eut lieu à cette époque sur cette longue ligne, où ses talents devaient se consacrer inutilement. Aussi, quand la révolution du 30 prairial an VII (18 juin 1799) eut remplacé les directeurs Treillard, Larivière (1799) et Marlin, par Gohier, Roger-Ducos et Mouton, le nouveau Directoire le nomma ministre de la guerre. Malheureusement il n'exerça pas longtemps ces fonctions, dont il s'était acquitté avec autant de bonheur que de zèle. Au bout de deux mois et demi, une intrigue le renversa. Sièyès, qui n'aimait plus les républicains et qui ne pouvait lui faire adopter ses projets de constitution, l'amena, dans une conversation, à exprimer le désir de reprendre du service actif, des que sa mission réorganisatrice serait remplie. Le lendemain même, l'arrêté suivant, pris en secret par trois directeurs, fut renvoyé à Bernadotte : « La démission donnée par le citoyen général Bernadotte de ses fonctions de ministre de la guerre est acceptée. » — « Je rejoins à l'instant, citoyens directeurs, répondit Bernadotte, votre arrêté d'hier, par lequel vous acceptez ma démission que je n'ai pas donnée... » Et il terminait sa lettre en demandant son traitement de réforme : « J'en ai, disait-il, autant besoin que de repos. »

Un mois après la démission de Bernadotte, la révolution du 18 brumaire était accomplie. Un moment, Bernadotte avait manifesté l'intention de défendre la constitution de l'an III ; mais pendant qu'il haranguait quelques républicains, Bonaparte agissait et se nommait premier consul. D'abord Bernadotte se mit à la place de conseiller d'Etat, et se chargea de pacifier l'Ouest, et d'empêcher les Anglais de débarquer à Quiberon ; mais il n'était pas franchement rallié au nouveau pouvoir. « Des documents importants que j'ai eus sous les yeux, dit l'honnête vieillard (1), et qui seront un jour publiés dans un beau livre, me permettent d'affirmer positivement que non-seulement Bernadotte a conspiré pour le renversement du premier consul, mais encore qu'il s'est efforcé à plusieurs reprises et vainement de pousser à une résolution Moreau, toujours indéfini, toujours faible, toujours mécontent, et par conséquent toujours compromis. Une fois même, à un bal chez Moreau, à la suite d'une longue conversation inutile, il s'écria : « Vous n'osez prendre la cause de la liberté, eh bien ! Bonaparte se jouera de la liberté et de vous ; elle périra malgré nos efforts, et vous serez enveloppés dans sa ruine sans avoir combattu. » Bernadotte était bien prophète ; quelques mois après, Moreau parlait pour l'exil ; Bernadotte se tirait d'affaires, il devenait maréchal, prince suédois, et, onze ans plus tard, tous deux se retrouvaient, sous la même bannière, aux conférences de Frachenberg. »

Napoléon empereur avait pardonné à Bernadotte ses conspirations contre le premier consul. En 1803, il le nomma maréchal de l'Empire ; mais, désignant l'Électeur de France, il lui confia, en remplacement du maréchal Mortier, le commandement en chef de l'armée de Hanovre. La vie militaire de Bernadotte, sous l'Empire, est si connue, et cette notice doit se renfermer dans des bornes tellement étroites, que nous nous contenterons de rappeler quelques dates. S'étant réuni, en 1803, aux Bavirois contre l'Autriche, Bernadotte fut créé prince de Ponte-Corvo après la bataille d'Austerlitz, dans laquelle il avait eu le bonheur d'enfoncer le centre de l'armée ennemie. Le 9 octobre de la même année, il défit, à Schleitz, un corps de 10,000 Prussiens ; le lendemain, il triomphait avec Lannes au combat de Saalfeld, où périt le prince Louis de Prusse. — La *Biographie des Contemporains* l'accuse d'avoir lâchement abandonné Davoust, pendant que Napoléon battait Hohenlohe à Jéna. Il le répara, ajoute l'auteur de l'article, sa haute conduite à Hall, dont il s'empara. Parvenu ensuite jusqu'à Lubeck, il prit cette ville d'assaut, importante victoire suivie de la capitulation de Magdebourg. De Lubeck il se dirigea vers la Vistule, pénétra en Pologne, sauva, par de Thurn, par une combinaison hardie, le quartier général de l'Empereur et la division du maréchal Ney, remporta une nouvelle victoire à Braumberg, et reçut une blessure grave à la tête en repoussant deux colonnes russes à Sadowa.

À la paix de Tilsit, Napoléon nomma au prince de Ponte-Corvo le gouvernement des villes frontalières. « Cette époque de sa vie, a dit un de ses biographes, est la plus honorable, celle dont l'Éloge ne s'effaçera jamais : une sage administration procura de réparer les maux de la guerre, sa modération, son humanité, sa justice, l'intégrité la plus pure, inspirèrent aux peuples qui étaient sous son commandement, et surtout aux habitants de Hanbourg, la plus haute estime pour le général français, et lui valurent bientôt la confiance la plus sincère et le prix le plus flatteur dont les hommes puissent honorer leurs semblables. » Bernadotte se disposait à envahir la Suède pour redonner à la raison le roi couronné qui, seul, au milieu de l'incertitude, voulait soutenir la guerre contre la France, lorsque les Suédois déposèrent enfin Gustave IV, et élurent à sa place son oncle le duc de Söderman, sous le nom de Charles XIII (10 mai 1809). A cette nouvelle, le prince de Ponte-Corvo suspendit les hostilités ; Napoléon le blâma, mais la Suède garda un profond souvenir de sa modération. Sa conduite antérieure envers un corps détaché

de l'armée suédoise, fait prisonnier le 6 novembre 1806, avait déjà depuis longtemps rendu son nom populaire dans ce pays, dont il devait bientôt devenir le souverain.

Le 17 mai 1809, Bernadotte battait les Autrichiens au pont de Linz ; le 6 juillet, il commandait l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Wagram. A en croire ses panegyristes, sa conduite fut irréprochable ; selon Napoléon, il ne lit que des fautes. Incompréhensible pour nous prononcer sur une pareille question, nous n'osons ni le condamner ni l'absoudre ; mais nous le blâmons de s'être permis, après la victoire, contre tous les usages reçus, d'adresser une proclamation particulière au corps d'armée, qu'il commandait, et d'avoir, en outre, dans cette inconvénient proclamation, allégué l'évidence des faits par ces paroles : « Vos colonnes, vivantes sans restées immobiles comme l'airain ; car les troupes saxones s'étaient laïssées enfoncer sous ses ordres. A dater de ce moment, l'immunité sacrée qui avait enveloppé Napoléon de Bernadotte éclata ouvertement. Le prince de Ponte-Corvo revint à Paris, et le conseil du gouvernement l'envoya à Anvers pour contenir et repousser les Anglais débarqués à Walcheren ; mais Napoléon lui retira bientôt ce nouveau commandement, et l'exila dans sa principauté. Malgré cet ordre, Bernadotte vivait à Paris au milieu de sa famille, lorsque deux officiers suédois vinrent lui annoncer que la nation suédoise, par la voix de ses représentants, réunis en diète solennelle à Orebro, le 18 août 1810, l'appela à la succession du roi régnant Charles XIII.

Le prince de Ponte-Corvo s'empressa d'accepter avec joie et avec reconnaissance la couronne qu'on lui offrait, et qui lui était d'autant plus précieuse qu'il ne la devait qu'à ses talents et à ses vertus. Seulement, avant de prendre un parti décisif, il voulut obtenir l'autorisation de l'Empereur. « Eh du peuple, lui répondit Napoléon, je ne puis m'opposer au choix des autres peuples. » Malgré cette réponse, l'Empereur retardait l'envoi des lettres d'investiture. Un dîner entre eux eut lieu entre les deux ennemis. — La discussion fut orageuse. « Eh bien ! allez donc, s'écria enfin Napoléon, que nos destinées s'accablent ! » En ennemi de la principauté de Ponte-Corvo et de ses dotations en Pologne, Bernadotte reçut la promesse du paiement de trois millions de francs ; mais il ne toucha réellement que le tiers de cette somme.

Leurs destinées s'accomplirent en effet. Napoléon mourut à Sainte-Hélène, et Bernadotte acheva aujourd'hui un règne de vingt-six ans. Quand l'Empereur écrivait ces Mémoires à son hôte au comte de Las Cases, il s'exprimait en ces termes en parlant du roi de Suède :

« Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein. A peine il nous avait quittés, qu'il était dans le système de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard, il a été une des grandes causes actives de nos malheurs, celui qui a donné à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées ; celui qui leur a montré le chemin du sol sacré. Vainement dirait-il qu'on excuse qu'en acceptant le trône de Suède, il n'a plus d'être que Suédois ; excuse banale, bonne tout au plus pour le vulgaire des ambassadeurs. Pour prendre femme on ne renonce pas à sa mère, encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles. On dit qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-à-dire quand il n'était plus temps et que le mal était accompli. Le fait est qu'en se retrouvant un milieu de nous il s'est aperçu que l'opinion en faisait justice ; il s'est senti frappé de mort. Alors ses yeux se sont dessillés ; car on ne sait pas, dans son aveuglement, à quels rêves n'aurait pas pu le porter sa presumption et sa vanité... »

« Et un Français a eu en ses mains les destinées du monde ! S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation, s'il eût été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande, être sur Saint-Petersbourg avant que j'eusse atteint Moscou. Mais il a été à des ressentiments personnels, à une sottise vaine, à de toutes peites passions ; la tête lui a tourné, à lui ancien jacobin, de se voir recherché, encensé par les légittimes, de se trouver face à face, en conférence politique et d'amitié avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargnait aucune épargne. On assure qu'il lui fit encore insinuer alors qu'il pouvait prétendre à une de ses sœurs en divorçant d'avec sa femme, et, d'un autre côté, un prince français lui écrivait qu'il se plaisait à remarquer que le Béarn était le berceau de leurs deux maisons ! Bernadotte ! sa maison !... »

« Dans son enivrement, il sacrifie sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire, sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde. C'est une faute qu'il n'aura cherché à se purifier qu'il avait réussie dans ce qu'on attendait de lui, qu'il se fit commencer à le sentir. Il s'est même repenti, dit-on, mais il n'a pas encore expié. Il est désormais le seul parvenu occupant un trône. Le scandale ne doit pas rester impuni, il serait d'un exemple trop dangereux. »

« Ces terribles accusations, qu'ont répandues les panegyristes de Bernadotte ? Que Napoléon s'était montré injuste et dur envers la Suède, et que le prince royal avait dû venger les injures de sa nouvelle patrie. Mais les mauvais procédés de M. Aigner, l'ambassadeur de France, les exigences dilatoires de Napoléon, et l'imprudent occupation de la Poméranie par les troupes françaises, ne nous semblent pas, quant à nous, des justifications suffisantes. En bonne politique et en saine morale, Bernadotte fut coupable. Dans l'intérêt bien entendu de la Suède, il ne devait pas s'allier avec la Russie ; celui de son honneur exigeait qu'il ne portât jamais les armes contre cette France sur laquelle il écrivait ou il debita toujours de si belles phrases. Et qui ne l'oubie pas, ce fut lui, l'ex-général républicain, qui, lié avec les alliés, nous empêcha de prendre Berlin, qui nous fit perdre la bataille de Leipzig, et qui se montra, aux conférences de Frachenberg, à l'égard du plus dévoué de nos Français, un homme qui avait promis jusqu'à l'infin ses services conjugués d'armes... Un moment il s'arrêta sur les bords de ce fleuve, où il retrouvait de si glo-

rieux souvenirs. Enfin il le franchit, et, en 1814, après l'abdication de Napoléon, il vint à Paris avec les souverains alliés. L'accueil qu'il y reçut le détermina à regagner promptement sa nouvelle patrie. Ses futurs sujets l'accueillirent avec les plus vifs transports de joie, et le portèrent en triomphe à son palais. — De ces deux réceptions si différentes, à laquelle fut-il le plus sensible ?

Soyons juste envers Bernadotte. « La détermination dont nous venons de résumer les conséquences coûta cher au cœur de Charles-Jean, dit l'auteur infortuné du prince Oscar dans l'*Abregé de l'Histoire de Suède* qu'il vient de publier ; nous en avons été témoin et nous ne pouvons le taire ; quels vifs regrets il éprouva en prenant les armes contre son ancienne patrie ! Que de combats se livrèrent dans son âme entre ses premiers affections et ses devoirs récents ; on le sait, et l'histoire doit le dire, ces combats agissant sur son physique, lui causèrent une maladie dangereuse pendant laquelle on l'entendit implorer la mort et refuser les remèdes qui lui étaient présentés ! Que de ménagements, que de prières même n'employa-t-il pas pour prévenir cette suite terrible ! Une détermination honorable est-elle donc si difficile à prendre ?

Lorsque le prince royal apprit la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes, il dit à son fils, en présence de son instituteur : « Vois, Oscar, ce que c'est que la gloire militaire ! aussi, depuis César, c'est le plus grand homme qui ait paru sur la terre !... Du reste, pendant les Cent-Jours, Bernadotte, occupé à réunir solidement la Norvège à la Suède, jusqu'après séparées, refusa de se mêler en rien des affaires intérieures de la France. « Faire la guerre à une nation contre laquelle nous n'avons maintenu aucun griefs, écrivait, au représentant de la Suède au congrès de Vienne, le comte de Lovénhjelm, ne serait-ce pas s'interdire les avantages d'un système que nous prescririons à la fois notre position géographique, nos relations commerciales et notre organisation politique ? Il ne s'agit que de replacer les choses dans leur état primitif, en partant du traité de Paris, qui a terminé la guerre entre la France et la Suède, et n'a rien fait à la coalition. »

Le 5 février 1818 mourut le roi Charles XIII, et Bernadotte fut proclamé sans opposition roi de Suède et de Norvège, sous le nom de Charles XIV Jean. Il signa devant le conseil d'Etat l'*Acte d'assurance et de garantie* exigé par la constitution ; puis il se fit couronner le 11 mai à Stockholm et le 7 septembre à Drontheim. « An sacre célébré à Stockholm, dit M. Lemoine, on eut lieu de remarquer une particularité ingénieuse et touchante. A chacun des degrés qui conduisaient à un trône tout élevé où le nouveau souverain devait recevoir l'hommage et le serment des Etats et des fonctionnaires publics, on lisait sur des enseignes les noms de ses principales victoires, et ces noms semblaient indiquer qu'il s'agissait là des titres de sa grandeur et comme les degrés qui l'avaient conduit au trône. » Malgré l'origine populaire de son autorité, tous les souverains de droit divin s'empressèrent de lui adresser leurs compliments de félicitations sur son avènement au trône.

« Le règne de Charles XIV, a dit un de ses biographes, comptera dans les annales de la Suède parmi les plus honorables ; sans des difficultés toujours renaissantes avec les Norvégiens, peuple rude, ombrageux, pourvu d'une constitution distincte de celle de la Suède, et dont l'assemblée nationale (Storting) se met souvent en opposition avec les idées et les plans de Charles XIV, nul orage n'est venu troubler les jours du Bérnarin-Suédois, qui est peut-être en ce moment le plus populaire des rois de l'Europe, dont il est le doyen d'âge. Sur ce trône, gagné au grand jeu des destinées, il a développé des qualités qu'on n'eût pas attendues d'un soldat. La Suède a vu sous ses auspices l'agriculture, mise en oubli, naître, prospérer et fleurir, le commerce tiré d'une langueur mortelle, le crédit public restauré, l'industrie expantrante rendue à la vie et encouragée ; de nombreux travaux d'utilité publique ont été exécutés sur plusieurs points du royaume ; une large route, creusée à travers les Alpes Scandinaves, est venue lier physiquement la Suède et la Norvège ; et l'immense canal de Gothie, qui unit la mer Baltique à la mer du Nord, gigantesque entreprise aujourd'hui accomplie, restera comme un monument impérissable des grandes pensées de Charles XIV. Malheureusement, sous le point de vue intellectuel et politique, le progrès est moindre... Ajoutons toutefois que Charles XIV, bien qu'il n'ait eu fondé en matière de gouvernement des principes de l'école impériale, n'est pas l'homme le moins libéral de son royaume. Il lui est arrivé quelquefois de prendre lui-même l'initiative d'innovations généreuses. A ses goûts de harangue, qu'il talent de l'an II, Charles XIV fut aussi, depuis qu'il est roi, un goût assez prononcé pour la petite guerre de journaux ; ne pouvant plus se servir de son épée, il se bat avec sa plume contre les journalistes de l'opposition... »

L'opposition, fort nombreuse d'ailleurs, est devenue plus vive d'année en année. On reproche surtout à Bernadotte d'aimer passionnément le pouvoir absolu, et de se conformer avec une stricte exactitude aux plus absurdes coutumes de l'étiquette. L'héritier présomptif, le prince Oscar, est, selon l'usage, le chef de l'opposition. On raconte à ce sujet une curieuse anecdote : il y a deux années, Charles XIV, trouvant que son fils jouait trop bien son rôle, et n'osait pas Ten blâmer ouvertement, recommanda à tous les ministres du royaume de prêcher « sur le commandement de Dieu relatif à l'aspect que les enfants doivent à leurs parents. »

Bernadotte et mademoiselle Desirée Clary ont eu qu'un fils, Joseph-François Oscar, actuellement prince royal et duc de Söderman. Il est né à Paris, le 4 juillet 1799 ; il a reçu une éducation soignée et paraît doué d'émoussés qualités ; il s'est surtout occupé de la réforme pénitentiaire, et il a même publié un ouvrage remarquable qui a été traduit en français sous le titre de *Principes de la réforme*. Maréchal le 19 août 1825 à la tête d'un régiment d'États de Beudantais, il en a eu cinq enfants, quatre princes et une princesse, dont l'aîné, le duc de Seanie, est né le 5 mai 1826.

(1) *Galerie des Contemporains illustrés*, par un Homme de Bien, tome III.

Benjamin Constant avait tracé le portrait suivant de Bernardino : « Quelque chose de chevaleresque dans la figure, de noble dans les manières, de très-fort dans l'esprit, de déclamatoire dans la conversation, en fait un homme remarquable, courageux dans les combats, hardi dans les propos, timide dans les actions qui ne sont pas militaires, irresolu dans ses projets... »

Charles XIV a été frappé, le 26 janvier dernier, d'une attaque d'apoplexie; il entrera ce jour-là dans sa quatre-vingtième année. Les dernières nouvelles de Stockholm annoncent que les médecins conservent peu d'espoir de le sauver.

Histoire de la Semaine.

Les séances publiques de la Chambre des Députés ont été remplées cette semaine par la discussion fort laborieuse du projet de loi sur la chasse. La plaie du braconnage, ses fâcheux effets pour l'agriculture, ses dangers pour la société tout entière, qu'éclairait et qu'allégit trop souvent les crimes nombreux que commettent contre les personnes les hommes qui se livrent habituellement à cette nature de délits, ont été bien haut et à plusieurs reprises signalés par les conseils généraux. En présence de réclamations aussi instantes et aussi fondées, une loi et une pénalité nouvelle sont devenues indispensables. Le projet nouveau a-t-il été assez étudié? Nes'y est-on pas trop peu occupé du braconnage, et trop peu occupé du droit de propriété, qui n'était nullement menacé et ne réclamait peut-être pas de garanties nouvelles? C'est ce que la Chambre des Députés a paru croire, en écoutant avec faveur dans la discussion générale des critiques prononcées par des orateurs du centre comme des extrêmes, et en ne passant à la discussion des articles que pour admettre des amendements qui modifient essentiellement le projet primitif. Si cette discussion aboutit en définitive, ce dont nous doutons, un projet nouveau lui aura donc été en quelque sorte substitué à l'autre. Il renfermera des dispositions meilleures sans doute, mais bien probablement il manquera d'ensemble et sera une preuve nouvelle qu'il ne faut pas laisser à la Chambre le soin d'improviser une loi.

La proposition sur les incompatibilités a été déposée samedi dernier par M. de Rousset. Lundi les bureaux se sont réunis pour prononcer sur la question de savoir si la lecture publique en serait ou non autorisée. Trois bureaux ayant voté pour qu'il en fût donné connaissance à la Chambre, la lecture, aux termes du règlement, en a été faite mardi par l'honorable député de la Haute Garonne, et, sur sa demande, la discussion pour la prise en considération a été fixée au mercredi 21. Les statistiques de la Chambre calculent que dans le vote des bureaux 175 voix se sont montrées favorables à la proposition et que 200 lui ont été contraires. Nous ne savons si le débat public modifiera ces chiffres, qui n'ont donné au ministère qu'une majorité plus faible encore que dans le vote sur l'ensemble de l'adresse; mais ce qui paraît bien probable c'est que la discussion sera vive et la lutte acharnée engagée. Ce qui s'est passé dans les bureaux ne le fait que trop pressentir. Si l'on doit déplorer l'état d'animation actuel, dans cette circonstance, sont arrivées les opinions, on doit applaudir du moins à un mode de voter en usage dans nos Chambres anglaises, qui s'est introduit déjà dans les bureaux de la Chambre et qui, un peu plus tard, nous l'espérons, sera adopté par le règlement pour les séances publiques, le vote par division. La représentation nationale y gagnera beaucoup en dignité, en bonne réputation. Sans doute ce mode pourra mettre à découvert quelques vices doubles assez bien connus jusqu'ici, mais en rendant le retour impossible pour l'avenir et en donnant à chacun la responsabilité, c'est-à-dire l'honneur comme les charges de ses opinions, il relèvera le caractère et éclairera la religion souvent surprise de l'électeur.

La Chambre des Pairs a nommé sa commission pour l'examen du projet sur la liberté de l'enseignement, et ses choix, comme la discussion qui les a précédés, ont prouvé qu'elle entendait apporter l'attention la plus sérieuse à ce complément de la Charte de 1830, vainement tenté en 1836 et en 1841, et ne pas vouloir, pour sa part, se laisser attribuer un retard nouveau, si cette loi en avait encore à lui subir contre toute attente.

Une autre question dont on attend également la solution avec impatience, c'est celle des chemins de fer, et du parti que le gouvernement adoptera définitivement pour mener à fin le réseau tracé en 1842. La loi votée à cette époque, au milieu de toutes les vives qui lui ont pu reprocher, a eu un mérite et a rendu un service également incontestables; elle a rétabli la confiance en des entreprises qui promettaient à l'industrie et au pays tout entier d'immenses avantages, confiance qu'avait profondément ébranlée les tristes résultats de spéculations mal conçues. Mais cela fait, et aujourd'hui que l'Etat a dépassé de beaucoup et sur toutes les lignes la part de coopération et de dépenses qu'il avait acceptée par la loi de 1842, aujourd'hui qu'il a acquis et fait passer des rails nombreux sur la ligne du Nord, sur celles d'Orléans à Tours et de Chalon à Dijon, dont il appelle des compagnies à recueillir le fruit des peines qu'il s'est données et des avances qu'il a faites et qui ne lui incombent point, en leur abandonnant, par des baux de longue durée, des entreprises dans lesquelles elles ne se seraient engagées que quand il n'y avait plus en que des bénéfices de hausse à recevoir? Voilà ce que s'est demandé le nouveau ministre des travaux publics avec une sollicitude qui est une preuve de son patriotisme et de son bon esprit. Surtout que l'Etat demeure chargé de l'exploitation des chemins de fer, soit que, tenant à fin les travaux de pose de rails et d'ensemble de la voie, il affirme cette exploitation par des baux de courte durée qui trouveront une grande concurrence de preneurs, il y a là pour la chose publique des avantages auxquels il s'agit d'une mauvaise ad-

ministration renoncer, et pour les services de l'Etat, comme celui de la poste aux lettres par exemple, des facilités que lui refosent obstinément les compagnies pour lesquelles les sacrifices les plus grands, nous ne voulons pas dire les plus inexplicables, ont été faits. Nous faisons donc des vœux pour que l'opinion de M. Dumon prévaille, pour que ses efforts l'emportent dans le conseil.

Il serait bien impossible de donner ce moment l'état au vrai de l'Espagne. On a dit à la tribune de notre Chambre des Députés que la fièvre que ce pays ressentait depuis plusieurs années était une fièvre de croissance. S'il en est ainsi, de fait et de si violents aussi il ne pourra sortir qu'un géant. A Alicante, à Murcie, à Carthagène, l'insurrection a pris le dessus; mais des dépêches nous ont appris qu'elle avait été maîtrisée dans une sorte de la première de ces villes, et comprises dans quelques localités voisines de cette même place. Pendant ce temps-là le ministère déclare l'Espagne entière en état de siège et expédie des ordres que la dépêche suivante du ministre de la guerre au capitaine général Iturrabielle lui-même de bien apprécier :

« Excellence, S. M. a appris avec la plus grande satisfaction la conduite loyale qu'ont tenue, pendant la nuit du 29 au 30 du mois passé, le commandant d'Alcoy et les gardes nationaux. Conformément à la communication adressée, à V. E., d'ordre de S. M., le 1^{er} du courant, S. M. veut que les *revueltas* qui ont été pris à la suite de la tentative avortée à Alcoy soient justes après que leur identité aura été reconnue. V. E. me rendra compte d'avoir exécuté cet ordre sans aucune espèce de considération ni de ménagement, afin que j'en instruisse S. M. V. E. ne devra pas être arrêtée par des craintes de représailles de la part des révoltés d'Alicante; car bien que S. M. ait avec douleur que quelques personnes fussent victimes de la fureur des partis, elle reconnaît que la défense des lois et de la vindicte publique doit être une vérité, persuadée qu'un peu de sang, versé avant que les passions s'entrevoient, empêcherait qu'il n'en soit versé davantage par la suite; et ceux qui, par malheur ou par incurie, seraient victimes, doivent s'y résigner, en pensant que leur sacrifice est un grand service rendu à la patrie.

« Madrid, le 5 février 1844. MAZAREDO. »
Les ministres capables d'écrire de pareils ordres ne pourraient-ils du moins n'en pas laisser passer la responsabilité sur cette enfant qu'on a prématurément assise sur le trône, qui à coup sûr est bien étrange aux volentés cruelles qu'on lui prête ici, et dont le nom devrait être réservé pour les actes de éléance, si jamais il peut venir dans la pensée de pareils conseillers de la couronne d'en présenter à la signature royale? Du reste, il n'en faut pas douter pour l'avenir de l'Espagne, personne ne croira aux formules de M. Mazaredo, et il ne se trouvera pas, dans toute la Péninsule, un Espagnol assez injuste pour faire retomber sur Isabelle l'odieuse de pareilles mesmes et d'un semblable langage.

Cette situation des affaires et des esprits en Espagne ne détourne pas l'ex-reine-régente, Marie-Christine, de se rendre auprès de sa fille. Il est impossible que les impressions que cette princesse a dû recueillir à Paris sur l'attitude prise par le gouvernement de Madrid, ne la portent pas à faire entendre des conseils d'une modération moins cruellement désirés que celle dont se targue le ministère français.

La défense présentée par O'Connell était aussi modérée que l'attaque avait été vive. L'honneur de parti sentait bien qu'il n'avait pas besoin de se montrer agitateur dans cette occasion et que ce qu'il importait à la cause du rappel, c'est que toutes les manifestations auxquelles on s'était livré, et qui étaient incriminées, ne fussent pas condamnées pour le passé, et rendues ainsi impossibles pour l'avenir. Il s'est donc renfermé complètement dans la question de légalité et a été, par calcul, aussi froid qu'un professeur de procédure. Après l'accomplissement d'autres formalités, le jury est entré dans la salle de ses délibérations et en a rapporté un verdict prononçant la culpabilité sur certains chefs, se taisant sur certains autres, résolvant les questions relatives à quelques accusés et gardant le silence sur d'autres coupables. Le chef de la cour a dû inviter le jury à se retirer de nouveau et à revoir et compléter ses réponses. Mais ceci se passa le samedi soir 10, et l'heure fatale de minuit avait sonné sans que les jurés eussent accompli leur tâche. Ils ont été condamnés, attendu la solennité du dimanche, jour où une audience ne saurait être tenue dans les trois royaumes, à demeurer enfermés jusqu'à lundi matin. On a eu le soin de prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'ils n'oussent point trop souffrir de se voir ainsi cloîtrés et qu'ils puissent, mais toujours sans sortir, satisfaire à leurs devoirs religieux. — Le lundi 12, à neuf heures du matin, l'audience a été ouverte, et le jury est venu lire un verdict de culpabilité sur tous les chefs contre tous les prévenus, à l'exception de M. Tierney, qui n'a été déclaré coupable que sur deux chefs seulement. L'avocat de la couronne a demandé l'ajournement de la Cour, et, le premier jour de sa réunion prochaine, le gouvernement pourra requérir l'application de la peine qui résultera de cette déclaration du jury. Après en avoir entendu la lecture, O'Connell est monté en voiture et s'est rendu dans la salle des séances de l'Association nationale, qu'il devait présider ce jour-là. Dès le matin, il avait adressé une proclamation au peuple d'Irlande pour qu'il demeurât calme, en lui donnant l'assurance que ce verdict serait *de la plus haute utilité à la cause du rappel*. Le *Morning-Advertiser* dit qu'il n'est pas probable que le jugement soit rendu avant le 15 avril. O'Connell va se rendre à Londres pour s'adresser à la Chambre des Communes et prendre part au vote sur la motion de lord John Russell.

L'Angleterre est toujours vivement préoccupée du mouvement de la grande haine, par la réforme complète des lois sur les créoles. Aux associations organisées des ce but, on s'efforce d'opposer des associations pour le maintien de la législation existante. L'un côté se rangent les districts manufacturiers, les radicaux, les chartistes; de l'autre, les torys et les principaux habitants des pays où l'agriculture domine.

Des deux parts on lève des souscriptions dont le produit atteint des chiffres considérables. Une collé est faite dans un meeting de la ligne à Birmingham a donné 21,000 fr. Dans une réunion de douze cents membres de l'antiquité tenue à Devizes, on a recueilli 50,000 fr. — Dans une des dernières séances du Parlement, le gouvernement, sur une motion de M. Baring, a communiqué le compte général des recettes et des dépenses de la Grande-Bretagne pendant l'exercice 1845. La somme totale du revenu a été de 1,540,862,000 fr., dans laquelle est comprise l'indemnité de 60 millions du gouvernement éliminés. L'intérêt de la dette consolidée absorbe à lui seul 728,817,000 fr., la marine en a coûté 168,454,000, l'armée de terre 152,927,000; l'artillerie et le génie, qui forment un article à part dans le budget, 18,725,000 fr. L'excédent du revenu sur la dépense a été de environ 56,804,000 fr.

Un banquet de trois cents couverts a été offert par le maire et la corporation de Douvres au président et aux directeurs de la compagnie du chemin de fer de cette ville à Londres. Les municipalités de Calais et de Boulogne y avaient été invitées. Des tostes ont été gracieusement échangés, et le *Morning-Herald*, qui rapporte les détails qui nous les accompagnent, a le soin d'ajouter : « Le banquet a été excellent; les vins ont été parfaits. » Un convoi spécial emmenant les directeurs est parti de Douvres à dix heures du soir; il est arrivé à Londres à une heure trente-cinq minutes. — Il a été vivement question, au Parlement, de contraindre les compagnies de chemins de fer à disposer, pour les classes pauvres, des moyens de transport moins inhumains, surtout par la saison d'hiver, que ceux qui sont en pratique aujourd'hui. L'ignoble spéculation des wagons découverts est fort menacée.

Les dernières nouvelles de New-York sont du 21 janvier. Dans la Chambre des Représentants, le comité du commerce avait déposé son rapport sur un bill tendant à exempter du droit le coton importé du Texas dans les Etats de l'Union. Avis a été donné que, lorsque le bill relatif au territoire de l'Orégon serait soumis à la discussion, un amendement serait présenté en vue de demander l'annexion du Texas aux Etats-Unis. — M. Van Buren, qui semblait avoir quelque chance pour la présidence, par les efforts que son parti dans les élections à l'ouverture du congrès, est menacé aujourd'hui par une coalition formidable, et paraît devoir être vaincu dans la lutte. Le parti démocrate est tellement divisé que bien probablement M. Clay sera nommé. — Nous avons déjà dit qu'une proposition avait été faite pour l'occupation et la fortification de l'Orégon. C'est M. Hughes qui l'a déposée. On pense que Benton, Van-Buren et les démocrates du Nord pousseront de toutes leurs forces à quelques actes vigoureux relativement à ce territoire. Les Van-Burensiens sont en discord par les partisans du président Tyler. Ceux-ci disent, dans leur journal *Madisonian*, que la guerre est nécessaire pour vivifier le patriotisme. — Il faut attribuer à ces nouvelles et à la position qu'elles font, aux rébellions qu'elles inspirent au gouvernement anglais, la modération du langage récemment tenu à la Chambre des Lords par lord Aberdeen relativement au droit de visite et à la reprise de la négociation avec la France pour la révision des traités de 1831 et de 1835.

Une énorme quantité de neige a couvert les Alpes Suisses et la plaine à une grande distance. Des avalanches redoutables ont, le 1^{er} février, porté l'épouvante et la ruine dans le village de Nostal (Glaris) et dans le canton d'Uri. Une maison a été emportée près de Gueschenen dans la profondeur de la vallée. Les deux familles qui l'habitaient étaient depuis quelques instants de retour de l'église lorsque la montagne de neige est venue les envelopper et les ensevelir. On a retrouvé les cadavres dispersés, loin les uns des autres, d'un père, d'une mère et de deux enfants; on était à la recherche des corps des autres victimes. Dans l'Oberland bernois, dans l'Oberland saint-gallois, d'autres désastres semblables ont jeté la même consternation. « En général, écrit-on, la quantité de neiges qui couvre les Alpes est prodigieuse; il y a des endroits où, durant trente heures, elle n'a pas discontinué de tomber à gros flocons. Si le dégel survenait brusquement, de grands et incalculables maux affligeraient ces contrées et celles que traversent les cours d'eau qui y prennent naissance.

M. le duc de Montpensier se rend en Algérie pour prendre part à une expédition que prépare le commandant de la province de Constantine, son frère. M. le duc d'Annam. — M. le prince de Joinville va s'embarquer à Toulon, et faire appareiller une escadre pour être à même d'offrir l'intervention de la France dans le démêlé entre la Sardaigne et la régence de Tunis.

L'Illustration rendait compte dernièrement d'un bon catalogue d'autographes. La vogue est aujourd'hui des curiosités recherchées avec avidité par les propriétaires de collections. Une lettre de La Fontaine, de trois pages, vient d'être adjugée moyennant 550 fr.; une de Galilée a été payée 509 fr.; de madame de Sévigné, 222 fr.; de Fénelon, 507 fr.; de Descartes, 105 fr. On a vendu 70 fr. une lettre de mademoiselle Clairon, qui prouve que l'illustre tragédienne traitait avec dédain les règles de l'orthographe : « *Un amiis tu ma rendu la je; je coite tuler renceur.* » Quant à un prétendu autographe de Molière, fort pompeusement annoncé à grand renfort de trompettes, il a été mis sur table à 3,500 fr., et n'a trouvé de preneur que le libraire même qui faisait la vente, et qui en aura été quitte pour se faire immédiatement rembourser par le vendeur, comme font du matin au soir ces messieurs qu'on remarque sur les boulevards auprès des marchands de chaînes de sûreté, et qu'on appelle *chaîneurs*.

La Cour de cassation, qui doit avoir une nouvelle peine mourir un de ses membres, et pour la perte qu'elle fait, et pour le succès que les exigences politiques font donner la plupart du temps au défit, la Cour de cassation vient de rendre les derniers devoirs à M. Legouizeur, un de ses plus anciens conseillers. — L'émigration polonoise a vu un vif intérêt à se former dans ses rangs. M. Fr. Wolowski, ancien nonce à la diète de Pologne, vient de mourir.

Courrier de Paris.

De quoi voulez-vous que je vous parle, si ce n'est encore de bal, de concerts et de danses? Vous seriez bien singuliers de vous en étonner. Qu'est-ce qui occupe toute la ville, sinon le bal? Quelle est la grande affaire du moment, sinon la danse? Il ne s'agit pas de savoir comment va l'Orient ou l'Occident, le Nord ou le Midi; si la Chine accueille notre ambassade ou si l'Espagne continue à s'égorger; si l'Irlande se lève à la voix d'O'Connell, ou si le glaive turc décime les chrétiens du Liban. Bagatelles! Le bal d'hier, le bal d'aujourd'hui, le bal de demain, voilà la grande nouvelle! Dans le temps héroïque où Napoléon couvrait l'Europe de soldats, le Courier de Paris n'apportait que des bulletins de bataille; aujourd'hui, dans notre siècle de galop et de polka, que pouvez-vous en attendre? Des bulletins de cotillions. — Chaque saison a ses fleurs et ses fruits: le printemps a le lilas et la rose, et toutes les familles odorantes qui peuplent les parterres; l'automne a ses grappes mûries et ses pommes dorées suspendues aux arbres du verger; les fruits et fleurs de l'hiver sont la valse et la danse: ils naissent et s'épanouissent en serre chaude sous le feu des lustres et des ardentés prunelles. La saison ne finit qu'en avril. Il faut donc vous attendre, jusque-là, à recevoir de temps en temps, par mon ministère, la mercuriale de ce produit et de cette denrée d'hiver.

Dieu merci! le Paris dansant ne chôme pas. A peine un bal est-il fini, qu'un autre recommence; à peine a-t-on jeté des cris d'admiration pour celui-ci, que celui-là vous contraint de crier encore plus fort au prodige. — « Il est impossible de rien voir de plus splendide, » disait la foule élégante et charmée qui sortait des magnifiques salons de l'hôtel Lambert. Le lendemain, le bal donné par M. La Riboussière, dans son immense palais de la rue de Bondi, et le bal de l'ancienne liste civile, animant de son éclat les magnifiques salons du Casino-Paganini, sans faire oublier la nuit merveilleuse de l'hôtel Lambert, lui disputent le prix de l'élégance et de la splendeur. — Nous n'avons rien de particulier à dire de la fête de M. de La Riboussière, si ce n'est qu'on y remarquait surtout les notabilités de la pairie de 1850, et l'aristocratie de la révolution de Juillet. Le bal de la liste civile en a fait, en quelque sorte, la contre-partie. M. de La Riboussière avait convié le présent; le bal de la liste civile a invité le passé. Examinez ces agréables danseurs, suivez des yeux ces valseurs vernis et gantés: chacun d'eux représente un regret et une espérance. — Le noble faubourg était sorti de ses noirs hôtels héréditaires, pour assister à cette fête dédiée à la vieillesse ou à la pauvreté des serviteurs de l'antique monarchie exilée; les illustres duchesses, les fines marquises, les contesses et les baronnes pur sang y brillent, par les fraîches figures et par la beauté; les autres par l'éclat des noms et la vénérable authenticité de la race. — Parmi les hommes politiques, nous avons aperçu M. Berryer, M. le duc de Valmy et M. de la Rochejaquelein, et au premier rang des voyageurs de Belgrave-Square, M. le comte



(Hussard et Hussarde, par Gavarni.)



(Le Galop, par Gavarni.)

de La Ferronnais et M. le duc de Rohan. Pen à pen, le bal s'échauffant à la leur des lustres étincelants, les opinions se sont mises en danse et ont disparu dans l'enivrement de la valse tourbillonnante; alors il n'y a plus eu d'autre parti que le parti des aimables tête-à-tête, des élégantes conversations et du plaisir. — Tout le monde a lutté de bonne grâce et de dévouement dans cette nuit aristocratique; et pour ne citer qu'un trait de cette courtoisie générale, M. Perrezaud, propriétaire voisin du Casino-Paganini, a fait jeter sur un vaste mur de son hôtel, pour faire un plus libre passage aux équipages nombreux et bruyants qui se croisaient en tous sens, à la grande douleur des oreilles débrutées de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Mais il y a bal et bal: toutes les danses ne ressemblent pas à ces danses coquettes, toutes les valseuses à ces valseuses délicates et distinguées même dans leur plus vive ardeur, dans leur plus grand abandon; demandez plutôt au bal de l'Opéra ce qu'il en pense. C'en est fait! le bal de l'Opéra a jeté, comme on dit, son bonnet par-dessus les moulins, semblable à ces bons et joyeux compères qui finissent par se moquer du qu'en-dira-t-on, et se livrent, à la face du prochain, aux éclats de leur plus grosse joie; le bal de l'Opéra ne garde plus de ménagements; il s'est fait débardeur, le plus ardent, le plus intrépide, le plus infatigable, le plus bruyant, le moins anacréontique des débardeurs. Véritable danseur d'enfer, ses nuits se passent dans les emportements de l'haléante cachucha, dans l'effroyable flux et reflux du galop infernal. — Le foyer a tout à fait abdiqué son galant privilège; ce n'est plus le lieu d'asile des mystérieux tête-à-tête et des fines causeries, mais une espèce de voie publique trop étroite pour contenir la foule qui s'y presse et s'y entasse bêtement, sans grâce, sans but et sans plaisir.

— Passez du foyer dans la salle, c'est autre chose: là le romps'oil est à la fois effrayant et splendide, éblouissant et diabolique; on se croirait convié à une noce de démons. Les costumes bizarres, les masques grotesques, les cris éfrénés, le délire de ces nuits étincelantes de mille feux, ressemblent en effet, à s'y méprendre, à quelque furieuse fête de damnés. On ne danse pas autrement à l'hôpital des fous, ou sur une terre d'anthropophages, autour des idoles que les naturels du pays encensent par des cris et des rondes échevelées. — Que diraient, je vous le demande, les petits marquis et les petites duchesses d'autrefois, nation monothéiste et mignarde, qui venait d'un pied lèste et fin, d'une voix traîtresse et douce, aimer ces nuits d'Opéra de ses pirouettes médisances, de ses audaces amoureux, de ses furieuses trahisons? que diraient-ils en se retrouvant tout à coup au milieu des propos violents et du tumulte brutal de ces horribles bals? madame la marquise s'évanouirait et demanderait des sels; M. le chevalier s'échapperait en pirottant sur son talon rouge, s'écriant: « Holà! oh! Lableur! holà! Dubois! holà! Labranche! où sommes-nous? Qu'on me délivre de ces forcenés! » Oh, le vice raffiné, la corruption parfumée de ces petits messieurs, s'enfuirait aux énergiques éclats de l'orchestre de Musard, en se bouchant les oreilles d'épouvante.

Le bal de l'Opéra est, à l'heure où je parle, dans son plus chaud accès de fièvre; c'est que le carnaval touche à sa fin; c'est que le mercredi des cendres, ce croque-mort des jours de folie, creuse déjà la fosse où le mardi gras doit être porté en terre par les défunts éplorés. Dans quelques jours tout sera dit, Musard n'aura plus qu'à monter sur son pupitre pour prononcer l'oraison funèbre du carnaval de 1844.

Gavarni, présentant cette mort prochaine, a voulu sauver quelques traits de ce carnaval bientôt expiré; le carnaval ne mourra pas du moins sans nous laisser un souvenir de sa figure et de sa personne, grâce au spirituel crayon qui vient de le croquer avant son dernier soupir, pour les menus plaisirs des lecteurs de *l'Illustration*. Sans doute, ce n'est pas là le carnaval tout entier; il serait difficile, cher lecteur, de vous l'envoyer sous bande et à domicile. Essayez un peu de mettre l'Opéra et son bal colossal dans la boîte du porteur de *l'Illustration* et de le glisser sous votre porte ou sous votre chevet pour vous divertir à votre réveil; je vous en défie, tout habile homme que vous êtes, ô lecteur mon ami! Or, à défaut du carnaval en personne, acceptez-en ces échantillons; d'une part, ce commis marchand déguisé en Albanais pour rire; de l'autre, ce clerc d'huisserie affublé des ailes, des pattes, des plumes, du bec d'un oiseau fantastique. Voici un hussard qui certes n'a pas fait ses premières armes dans le régiment des hussards de la mort; son uniforme n'annonce ni de terribles coups de sabre ni de sanglantes batailles; au tuyau de poêle qui lui sert de coiffure, à son dolman orné des élanis et des cordons de ses rideaux, on devine que moult hussard sort de l'école militaire des bals masqués, et qu'il ne connaît

le contraire et convertira mon héros nocturne en César ou en Napoléon.

Dans l'armée de Musard, un lussard n'est au grand com-

L'Académie française ne donne pas de bal, mais elle livre des batailles à toute outrance; le dernier combat académique a été des plus acharnés; *l'Illustration*, dans son dernier numéro, en a déjà donné un rapide bulletin. Deux doutes, comme on sait, étaient le prix de la victoire, l'un occupé naguère par l'honnête M. Campenon, l'autre par notre regrettable et illustre Casimir Delavigne; la lutte n'a pas été vive autour du fauteuil de Campenon: du premier coup, M. Saint-Marc Girardin l'a emporté et s'y est assis, laissant M. Alfred de Vigny et M. Emile Desclaux de lui à dix voix en arrière; la succession de Campenon ne demandait pas un plus grave engagement: c'était un héritage de rimes bucoliques, et les pipeaux champêtres invitent aux innocents combats. L'ombre pastorale du poète aurait souffert d'une bataille plus ardente et plus prolongée; elle préfère, sans doute, cette simple escar-mouche terminée au premier choc, et presque aussi douce qu'un duel entre Méléagre et Tityre, sous la voûte d'un hêtre, au son de la musette.

Pour Casimir Delavigne, c'était autre chose; l'auteur des *Messénienes* et du *Paria* avait droit à une plus vaillante mêlée; le clairon martial et la lyre héroïque retentissent dans les poésies de Casimir Delavigne, chantant la liberté, célébrant les faits illustres, ou gémissant sur un mode tragique et sombre; tout, dans ses rimes épiques, respire les passions sérieuses et profondes. — Les candidats académiques semblaient s'être échauffés à l'ardeur du poète; ils se sont pris corps à corps, décidés à combattre avec acharnement pour savoir à qui reviendrait sa dépouille. Trois champions, — on l'a vu, — ont tenu bon jusqu'à la dernière extrémité: M. Alfred de Vigny, M. Sainte-Beuve et M. Vatout; sept fois ils sont revenus à la charge, l'un contre l'autre, épuisés, halelants, mais se défendant toujours, et aucun d'eux ne voulant battre en retraite devant son rival. Parmi ces trois adversaires acharnés, M. Sainte-Beuve a gardé constamment l'avantage, M. Vatout l'a suivi de plus près, et M. Alfred de Vigny,



(Masquerade par Gavarni.)

plet qu'à condition d'avoir la femme-hussard pour compagne; c'est la consigne; aussi Gavarni n'y a pas manqué; il connaît trop bien la loi du carnaval pour lui faire un tel affront. Voici donc la femme-hussard dans son élégant costume, aigrette au front, éperons aux jambes. Vraiment, hussard mon ami, tu n'es pas malheureux; oh! quel galop tu vas danser avec ta gentille hussarde!

Le galop commence en effet, mais Gavarni a cru devoir y mettre des ménagements; de même que toute vérité n'est pas bonne à dire, tout galop n'est pas bon à montrer. Ne montre donc, ô Gavarni! que juste ce qui se peut voir; ménage notre jeunesse et notre candeur. Bien! nous pouvons risquer les deux yeux: ce débauché qui se dandine en s'appuyant sur l'épaule de son voisin, ce malin, ce grenadier, ce lancier polonais, ces figures burlesques, et cette pantomime qui les accompagne, tout ce carnaval n'a rien qui ne paraisse devoir en arrêter l'impression, comme disaient les



(Un Turc, par Gavarni.)



(Le Galop, par Gavarni.)



(Un Homme-Oiseau, par Gavarni.)

que la manœuvre professée de minuit à six heures du matin, sous le commandement du capitaine général Musard; ce n'est certes pas sa subretiche, si semblable à un cabas, qui dira

visés des censeurs d'autrefois: la fille perdra la vue de cet innocent galop à sa mère. — Mais assez danser et galoper comme cela; passons à d'autres exercices.

le noble poète, n'est venu que sur les talons de M. Vatout, comme pour attester, une fois encore, que dans ces pugilats littéraires ce n'est pas toujours l'athlète le plus richement et

Le plus élegamment armé d'esprit et de génie qui a pour lui les passés camps ou les dieux. — L'Académie, lasse de ces sept assauts inutilement livrés par M. Vatout à M. Sainte-Beuve, par M. Alfred de Vigny à M. Vatout; l'Académie, voyant tous trois débout après cette terrible journée, sans que l'un ait pu décidément tuer les deux autres; l'Académie, qui, d'ailleurs, sentait le besoin de refaire ses forces, a fini par désertir les banes pour aller dîner.

L'allure recommença dans deux mois, et comme dans cette mémorable séance du 8 février, deux fauteuils seront offerts à l'ambition des concurrents; ce fauteuil de Casimir Delavigne, si vivement disputé et qu'on croirait imparable; et celui de Charles Nodier, encore vierge de toute attaque; durant ces deux mois, M. de Vigny, M. Sainte-Beuve, M. Vatout, auront le temps de reprendre haleine et d'affiler leurs armes émoussées. Mais les Académies et les bûles sont changeants; qui sait si M. Vatout, qui voguait hier à la surface, demain ne fera pas un plongeon; M. de Vigny et M. Sainte-Beuve, en effet, les deux talents vrainement littéraires que l'Académie devrait sérieusement adopter. Elle se ferait honneur par ces deux choix, en faisant justice à deux hommes d'un mérite incontestable et incontesté; mettez donc l'un dans le fauteuil de Delavigne, et que l'autre fasse son nid dans celui de Charles Nodier! on battraît des mains de tous côtés. Or l'Académie est peu habituée à recueillir, pour prix de ses suffrages particuliers, le suffrage universel. Ce sera du fruit nouveau pour elle.

Il est vrai que la question se complique; au lieu de deux écrivains distingués, de deux ravus esprits poursuivant le double héritage de Delavigne et de Nodier, l'Académie française en comptera, dit-on, un troisième, M. Mérimée, l'auteur si ingénieux et si correct de tant de petits romans exquises, s'est décidé à se livrer au flux et reflux académique; M. de Vigny et M. Sainte-Beuve auront pour adversaire dans la prochaine rencontre. — De Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Vatout, voilà les quatre candidats appelés à tenir le haut bout dans cette nouvelle mêlée; d'autres encore rôdent aux portes, pour tâcher de se faufiler dans un moment de confusion et de trouble, et de se glisser au fauteuil par un tour d'escamotage; nous ne les nommerons point, de peur de les compromettre. Mais l'histoire de l'histoire et des plauders est d'une application tout académique; plus d'une fois, deux fiérs champions, se battant à qui aurait le fauteuil, ont été tout surpris de voir un monsieur qui flânait paisiblement par là s'y installer à leur barbe. M. Casimir Delavigne a des chances.

Le trait suivant de leurs conjugués vient faire diversion aux intérêts académiques; c'est précisément dans le voisinage de l'Institut que le fait s'est passé, non loin du quai Voltaire. — M. et madame A... ne brillent point par un excès de tendresse réciproque; plus d'une fois ils ont donné à leurs voisins des preuves de l'incompatibilité de leur humeur; on accuse M. A... d'être un peu bourru, et madame d'avoir des crises de nerfs par trop fréquentes; quand monsieur gronde, madame s'évanouit, et quand madame s'évanouit, monsieur tempête de plus belle; de sorte que les collègues de monsieur et les crises de madame arrivant tous les jours, plutôt deux fois qu'une, c'est véritablement un ménage diabolique. — Vendredi dernier, madame A... se plaignit de violentes douleurs d'entrailles: « C'est ce monstre, s'écria-t-elle, qui m'aura empoisonnée! Le monstre n'est digne naturellement son mari. Aussitôt l'alarme de se réveiller dans la maison; M. A... entra sur ces entrefaites: « Ah! monsieur, lui dit son portier, en arrivant à lui tout ébloui; savez-vous ce qui arrive? — Non! — Madame se plaint d'être empoisonnée; et devinez qui elle accuse? — Pas davantage! — Vous, monsieur. — Moi! répliqua le mari, du plus beau sang-froid du monde, moi! Eh bien! qu'on la fasse ouvrir! »

Fragments d'un Voyage en Afrique (1).

(Bulle. — Voir t. II, p. 328 et 371.)

Des chevaux tout sellés furent mis à notre disposition, et nous nous joignîmes un cortège de l'émir, qui était composé d'environ huit cents hommes, y compris les cinq cents cavaliers réguliers qui forment sa garde ordinaire. Ces cavaliers ne quittent jamais sa personne, pour laquelle ils ont montré, dans certaines circonstances, le dévouement le plus absolu. Au milieu des réguliers je remarquai un kalifat qui portait l'échendard de l'émir; cet échendard est tout simplement un petit carré de toile qui a la forme des guidons de nos régiments; elle est de couleur bleue, avec un yatagan rouge au milieu.

Nous franchîmes au galop la distance qui séparait le douar d'Abd-el-Kader des douars de son armée. En arrivant, nous la trouvâmes rangée en bataille dans la plaine. L'interprète, qui marchait à nos côtés, et devant lequel je n'avais pas jugé à propos de faire parade de ma connaissance de la langue arabe, m'expliquait ce qui se passait autour de moi; puis, nous montrant avec ostentation les bataillons qui se déroulaient devant nous en longues spirales.

« Tu vois, me dit-il, les corps commandés par les lieutenants de mon maître: ici sont les troupes de Sidi-Mohammed-El-Berkany, kalifat de Médéah; là, le kalifat de Milhanah, Ben-Ali, a établi son camp. Presque à l'extrémité de la plaine se trouve l'artillerie, composée en grande partie de déserteurs chrétiens. En reportant ton regard vers l'est, tu retrouveras les milices de Sidi-Mustapha, frère d'Abd-el-

Kader, et du sheikh Ben-Sleim, dont le terrible yatagan a tant fait tomber de têtes ennemies; puis les fantassins de Sidi-Akrabon, premier ministre, enveloppé comme dans un réseau de fer cette armée formidable; enfin, et comme un vaste cercle qui circonscrit tous les autres, les cavaliers irréguliers, fournis par toutes les tribus, fourmillent le long de la vallée. Regarde autour de toi, sur les crêtes des monts, sur les plateaux que tu peux découvrir, dans les gorges étroites, partout il y a des hommes dévoués, dont l'indépendance est le premier besoin, et qui ne négligeront rien pour la reconquérir.

— Ton maître est donc bien puissant? m'écriai-je.
— Son bras s'étend sur toute l'Algérie; il gouverne à la fois les provinces auxqueltes tant de boss commandaient jadis. Le descendant d'Ismaël est inspiré de Dieu, et la lumière céleste illumine son ame. Comment veux-tu que les Arabes résistent à l'entraînement qu'il leur inspire? Le serviteur du Prophète réunit donc sous sa bannière tous les Arabes indépendants. Ce qui te paraît d'hommes et de chevaux ne constitue que la matière des ressources de mon maître; et il ajoutera au besoin les vaillants soldats de Ben-Hanny, les deux mille cinq cents combattants de Bou-Hamdy, et la foule innombrable des volontaires dont tu ne vois ici qu'un faible détachement. »

Nous arrivâmes, en cet instant, au milieu de la plaine; Abd-el-Kader et sa suite se placèrent sous l'ombfrage de quelques arbres qui étendaient leurs rameaux protecteurs à quelques pieds du sol, et, tandis que l'armée se disposait à évoluer en notre présence, l'émir me fit dire qu'il avait à causer avec moi.

Je m'approchai, non sans crainte, du terre sur lequel se trouvait l'émir; mais ma timidité ne tint pas devant son sourire, et ce fut avec toute l'aisance dont j'étais susceptible que je vins prendre place à ses côtés.

Après les saluts d'usage, que les Arabes prolongent indéfiniment, et tandis que l'armée défilait à quelques pas de nous, j'expliquai à Abd-el-Kader mes vues et mon traité de commerce. Quelques avantages que je lui fis entrevoir le séduisirent, et il m'accorda sur-le-champ son appui.

La revue se termina enfin; je pris congé de mon protecteur, et je retournai en ville avec le seul de mes compagnons de route qui fut resté à mon service, le fidèle Ben-Ouili.
Depuis ce jour, j'eus souvent l'occasion de voir Abd-el-Kader, qui ne cessa de me témoigner le vif intérêt qu'il portait à la réussite de mes desseins. J'obtins même de lui un sauf-conduit revêtu de son sceau; et après un assez long séjour à Milhanah, je fis mes préparatifs pour un long voyage à travers des populations inconnues.

J'avais le droit d'exploiter, sans exception, tous les points du territoire arabe; et là où j'opérais, il m'était permis à personne de me faire concurrence. L'émir en avait fait publier l'ordre dans tous les marchés. Médéah fut le lieu où j'établis le centre de mes opérations; cette ville me convenait d'autant mieux, qu'elle était plus rapprochée des possessions françaises, et que ses laïnes et celles de la province sont d'une qualité supérieure à toutes les autres.

Le traité que j'avais conclu fut exécuté malgré les obstacles que m'opposèrent le bey et les notables de la ville. On me soumit au contrôle du chef, mais, chaque fois que j'étais menacé d'un acte arbitraire, j'écrivais à l'émir, qui me rendait toujours justice. J'allai dans l'intérieur des terres, afin d'obtenir des laïnes à des prix modiques. Je passai deux mois au milieu des tribus arabes, assistant à tous les marchés, sans avoir eu à supporter la moindre injure. C'était, au contraire, à qui me livreraient ses produits, et ils se battaient quelquefois pour m'offrir l'hospitalité. L'empressement avec lequel j'étais accueilli partout paraitra d'autant plus extraordinaire, que je n'avais pour toute escorte que mon pif Ben-Ouili (un pif est la plus triste des recommandations en Afrique). Jamais le moindre incident fâcheux ne troubla mon repos, et pourtant je parlais sans cesse aux Arabes de ma patrie, de la valeur de nos soldats, de la supériorité de nos armes. Loin d'exciter leur colère, j'étais écouté avec intérêt; je leur faisais désirer d'être gouvernés par cette nation qu'ils nomment, dans leur métaphorique langage, le sultan des nations.

C'est avec la même sécurité que je visitai successivement des lieux qui touchent au désert: le Ziben, Ghronat et Boural. Je parcourus les ahagades des Beni-Bouyacoub, Titeray, Douaier, Habedy, où les populations me parurent pencher du côté de la France; mais la crainte que leur inspire l'émir est plus forte que leur désir. Plus tard (en 1810) ils furent, comme tous les Arabes, appelés à la guerre sainte. Force leur fut de marcher; mais ils combattirent avec tant de mollesse, qu'Abd-el-Kader les frappa d'une contribution de cent mille bouddous.

Dès que j'eus écoulé mes laïnes, je me rendis à Tekedempt. Là, je trouvai les ouvriers français qui étaient venus fonder une manufacture d'armes. Je me liai d'amitié avec l'un de nos jeunes compagnons, et nous nous mîmes à visiter la place, qui allait devenir bientôt la capitale de l'émir arabe.

Tekedempt est d'une importance incontestablement supérieure à toutes les villes de l'intérieur de l'Afrique. Située non loin du désert, au milieu de montagnes élevées, elle semble inépuisable à l'émir. Un fort assez mal bâti, peu considérable (il a cent mètres de tour environ), ancré sur un travail depuis quatre ans, élève à peine à quelques pieds du sol ses murs inachevés. L'intérieur du fort a été divisé en magasins et en casernes; quatre rampes de 4 sont placés sur une esplanade à l'entrée du fort; en dehors est un grand hangar où l'on met l'orge. Comme celui de Tazza, le fort de Tekedempt possède des cachots où les prisonniers ne sont pas trop maltraités.

L'hôtel des monnaies d'Abd-el-Kader est aussi à Tekedempt. On y frappe de petites pièces en cuivre d'une valeur conventionnelle de trois liards, et qui ont tout au plus la valeur intrinsèque de deux. L'émir n'a jamais frappé de monnaies d'or ni d'argent, mais il a mis en circulation quelques pièces blanches auxquelles il a donné une valeur assez élevée. Les

ontils dont on se sert à la monnaie proviennent de France.

La ville de Tekedempt est non seulement le dépôt particulier de Mascara, mais encore le dépôt général de l'Arabie indépendante. L'émir y entretient constamment cinq cents chameaux et deux cents mulets affectés aux transports de la guerre. D'immenses approvisionnements y sont amoncés; c'est là qu'aboutissent les caravanes chargées d'armes et de poudre qu'expédie le Maroc, et qu'on distribue à toutes les places de l'intérieur, suivant les besoins du moment.

À côté du fort principal est un fortin à demi ruiné; c'est là qu'il a été établis les ouvriers envoyés par le gouvernement français. A droite, au fond de la vallée et sur les bords d'un ruisseau, a été bâti un bel édifice qui devait leur servir d'atelier. Les travaux s'exécutent à l'aide d'une machine hydraulique. Durant mon voyage à Médéah, j'appris que la fabrication des fusils avait commencé et qu'on en livrait trois par jour à l'émir. On avait désigné, sur la demande de ses ouvriers, une cinquantaine d'Arabes pour faire l'apprentissage du métier; car, à l'exécution de leur engagement, nos compatriotes devaient rentrer dans leurs foyers. Abd-el-Kader les payait fort mal. Le chef de ces ouvriers, M. Guilmom, avait été assassiné; un second était mort de la peste; les autres ont reçu la France.

Tekedempt possède une garnison de deux cents réguliers, une compagnie de canonniers et quatre pièces de petit calibre, réparées par nos ouvriers. A trois cents pas du fort s'élevait une multitude de cabanes en chaume et en maçonnerie. L'émir engagea les habitants à bâtir des maisons; ceux-ci ne tenant aucun compte de l'invitation, il s'évaya de mettre le feu à leurs huttes, et renouvela trois fois la plantation. Les Arabes obéirent alors et se mirent à jouer de la truelle. Une mosquée bâtie au milieu de la ville. Tous les dimanches il s'y tint un grand marché; les tribus y apportent leurs récoltes; on y vend des raris de Moïalah et de Milhanah à un prix excessif. De hautes montagnes enserrèrent Tekedempt; la Mina l'arrose de ses eaux bienfaisantes. La rivière est très-dangereuse pendant l'hiver, qui est ordinairement rigoureux dans cette contrée. L'été s'y distingue, au contraire, par des chaleurs excessives, d'où naissent des fièvres mortelles.

Les lions y sont nombreux et portent leurs ravages jusqu'aux portes de la ville. Des qu'ils se couche, on entend rugir ces animaux qui mettent la population en émoi et envoient des ans sous le fort même. Les hyènes et les panthères rôdent aussi en grand nombre aux alentours. Du reste, les jardins de Tekedempt sont charmants, et le sol de la province est fertile.

Le gouverneur, Harji-Ali-el-Kader, Ben-Krelekra, est un homme dans la force de l'âge, petit et vigoureux; ses traits sont loin d'annoncer le talent qu'il possède. Il est bien-peu de Mouloud-Ben-Aratch. Son influence sur les indigènes est très-étendue; tous prennent les armes à son appel, et il n'a qu'à se montrer pour qu'on lui paie l'impôt. Abd-el-Kader lui a fait don de la maison qu'il habite. L'assise aux conseils d'Etat, et jout d'un grand crédit auprès de l'émir. Quoique sous les ordres du kalifat de Milhanah, il commande en souverain dans son district. Krelekra ne va jamais à la guerre et ne quitte point son gouvernement; il est moins fatigué que les autres chefs et bon diable au fond, quoique un peu brusque.

Un remarque, tout près de la ville, une montagne colossale et taillée à pic d'un côté, tandis que l'autre a la forme d'une scie; c'est l'Onseris; elle a donné son nom à la tribu qui l'habite. Vers le milieu de la pente, est une grande caverne d'où l'on extrait 80 pour 100 de plomb et 2 pour 100 d'argent. Les Onseris ont le monopole de l'exploitation; ils retirent le métal en allumant de grands feux dans la caverne et en le faisant fondre; ils fabriquent beaucoup de balles avec ce plomb.

(La suite à un prochain numéro.)

Chronique musicale.

La Société des Concerts, qui a repris ses belles séances au Conservatoire, a débuté cette année par une œuvre, sinon nouvelle, du moins inconnue à Paris. C'est une symphonie de M. Mendelshon-Bartholdy, laquelle passe, en Allemagne, pour une des productions les plus remarquables de ce maître. Elle atteste, en effet, un grand savoir, un sentiment très-délicat de l'harmonie, une habileté de contrepointiste, que peu de musiciens vivants pourraient égaler, qui nul ne pourrait surpasser peut-être. Les détails mélodiques y abondent, et les lignes musicales, et les pittoresques dispositions d'orchestre; seulement il nous semble que la pensée première n'est pas toujours au niveau de tout ce savoir-faire, et qu'à cette œuvre si habilement travaillée. L'inspiration manque quelquefois. Sans cela, M. Mendelshon devrait être placé sur le même rang que Haydn, Mozart et Beethoven, ces rois de la symphonie. M. Mendelshon occupe du moins le premier degré au-dessus d'eux, et c'est encore une place assez élevée pour satisfaire les plus ardents auditeurs.

Deux autres morceaux inconnus ont été essayés dans les deux premiers concerts. Ce sont deux choros de Beethoven. L'un, intitulé sur le programme *Le Chêne de la Mer*, ne répond guère à ce titre, sans quelques détails. C'est une composition bruyante, violente, tourmentée. L'effet vocal y est dur et peu harmonieux. On est tout surpris de ne s'en reconnaître aucune de ces grandes pensées, aucun de ces élans de passion qui sont comme le cachet du génie de Beethoven.

L'autre est, sous tous les rapports, digne de ce grand homme. C'est un chœur composé pour un drame allemand intitulé *les Ruines d'Athènes*. Souvent, de l'antré côté du Rhin, on intercale dans une œuvre poétique, ou même dans

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

une pièce en prose, quelques morceaux de musique vocale ou instrumentale; on sait que les Allemands ne trouvent la musique de trop nielle part. Cela même s'est fait quelquefois en France, et notamment à l'ancien Odéon, où l'on représentait, il y a quinze ans, un ouvrage intitulé *la Prise de Missolonghi*, pour lequel Herold avait composé une ouverture et des chœurs d'une beauté remarquable. Le morceau intercalé dans *les Baines d'Athènes* est une marche instrumentale au milieu de laquelle le chœur intervient de la manière la plus originale et la plus imprévue. On dirait une population euvrée d'enthousiasme, qui mêle tout à coup ses acclamations à un chant de triomphe. Rien de plus neuf et de plus saisissant que la pensée première de cette composition, laquelle est exécutée d'ailleurs avec cette vigueur de main, cette largueur de développements, cette riche sobriété de détails, cette habileté souveraine, cet équilibre et cette puissance qui ont élevé si haut la musique de Beethoven.

Les autres morceaux exécutés dans ces trois premiers concerts, qu'ils soient de Beethoven, de Mozart, de Haydn ou de Weber, sont connus depuis longtemps, et nous sommes dispensés d'en parler. Mais nous devons remarquer une innovation fort méconnue qui a signalé la dernière séance. On y a exécuté le début de l'introduction du *Moisé* français.

Il semblait jusqu'ici que la Société des Concerts ne jugeât point Rossini digne de son attention. On avait bien vu, une fois ou deux, le nom de cet homme illustre inscrit sur son programme, mais c'était sans tirer à conséquence, et on eût dit une concession faite au talent de quelque cantatrice en renom. Il y a deux ans, par exemple, il avait été permis à madame Viardot de faire entendre le rondeau final de *Cenerentola*. Cette faveur était accordée non au mérite de l'auteur, mais à la brillante exécution de son interprète. Aujourd'hui, c'est tout autre chose : c'est bien à Rossini lui-même que la salle de la rue Bergère vient d'ouvrir ses portes. Quoi qu'il soit vivant, et qu'il porte un nom italien, Rossini vient d'être admis enfin au rang des grands maîtres de l'art, et nous félicitons sincèrement la Société des Concerts de cet acte de justice.

Elle n'a pas eu lieu de s'en repentir : l'introduction de *Moisé* a produit un effet immense. Les vastes proportions de ce morceau, l'élevation des idées, la magnificence du style, l'éclat de l'instrumentation, ont fait sur l'auditoire une impression profonde. Ce succès encouragera sans doute la Société des Concerts à ne plus négliger désormais cette mine si opulente, qui est tout entière à sa disposition.

Trois exécutions se sont fait entendre dans ces trois séances. Dans la première, M. Belke, premier trombone de la musique de sa majesté prussienne. C'est un artiste d'un talent remarquable, qui engage fructueusement la lutte avec un instrument rebelle, et qui réussit presque toujours à le dompter. Mais à quoi bon ces batailles sans but et ces stériles exploits? Le trombone ne paraît-il pas un peu prétentieux quand il lutte avec le zélobet, et ne ressemble-t-il pas au géant Polyphème faisant l'aimable auprès de Galathée, que ses tendres attentions mettent en fuite?

M. Dorus a prononcé pour la centième fois, ce qui est déjà commode de tout le monde, et n'est contesté par personne, savoir qu'il n'aurait point de rival sur la flûte, si M. Talou n'existait pas.

Mademoiselle Louise Mattman a exécuté dans le troisième concert un concerto de Beethoven pour piano et orchestre. Elle a montré une netteté, une fermeté, un aplomb que l'on rencontre rarement chez les dames les plus expérimentées, et mademoiselle Mattman n'a pas dix-huit ans! Telle est déjà la perfection de son exécution, la rigoureuse précision de ses allures, la pureté de son goût, l'élégante simplicité de son style; tel est enfin son respect pour le texte, qu'elle exécute et pour les intentions du maître qui l'a écrit, qu'elle peut sans hésiter ranger son talent au nombre des plus sérieux, des plus solides de ce temps-ci.

Tel est aussi le caractère du talent de M. Charles Dancla, élève de Baillot, et également recommandable comme violoniste, ou violoniste, et comme compositeur. M. Dancla a donné dernièrement un concert où il a fait entendre plusieurs morceaux de sa composition, des études pour le violon d'une très-habile facture, une ballade vocale d'un style fort distingué, un trio pour piano, violon et violoncelle, et un fragment de quatuor. Tout cela attesté à la fois de l'imagination, du goût et beaucoup de savoir. Dans cette séance, M. Charles Dancla était assisté de mademoiselle Laure Dancla, sa sœur, et de MM. Armand et Léopold Dancla, ses deux frères. Charmant et touchant spectacle que celui de ces quatre jeunes artistes, enfants de la même mère, vivant ensemble, travaillant ensemble, et s'appuyant l'un sur l'autre le long de ce chemin laborieux et escarpé qui mène à la renommée.

Le second concert de M. Berlioz a eu lieu le 5 février dernier. La seconde partie était composée des quatre morceaux de la symphonie dramatique où l'auteur s'est efforcé de traiter à sa manière ce magnifique sujet de *Homé et Juliette*, qui a déjà inspiré tant de poètes, de peintres et de musiciens. C'est une composition instrumentale où interviennent parfois des voix humaines, comme dans la dernière symphonie de Beethoven. Cette œuvre paraît généralement moins heureusement inspirée que la *Symphonie fantastique* et la symphonie d'*Harold*, sauf toutefois le *Scherzo* connu sous le nom de *Scherzo de la reine Mab*, lequel est l'ouvrage le plus singulier, le plus bizarre, le plus piquant, le plus fantastique et le plus curieux peut-être qu'ait jamais enfanté le cerveau d'un musicien. L'auteur y a pris pour thème la célèbre tirade de Mercutio dans la cinquième scène du premier acte de *Homé and Juliet* : « La reine Mab est la sage-femme des fées; elle n'est pas plus grosse que l'agouti qui orne le doigt d'un aigle; son char est une mousette traquée sur un déraillement ou par un vieux vers — ce sont là, de temps immémoriaux, les charroisiers des fées. — Les roues de ce char sont faites de longues pattes d'araignée; — la couverture, d'ailes de sauterelles; — les traits, des fils d'araignée les plus déliés; — son fonet est composé d'un os et d'une membrane de

grillon; son cocher est un petit moncheron habillé de gris.... — En cet équipage, elle vient galoper chaque nuit à travers le cerveau des amoureux, qui alors rêvent d'amour; elle se pose sur les genoux des courtisanes, et ils rêvent de faveurs roses; — sur les doigts des avocats, et ils rêvent d'honneurs; — sur les lèvres des grandes dames, et elles rêvent de baisers, etc., etc. » Voilà ce que M. Berlioz a voulu traduire par des combinaisons d'intonations, de rythmes et de sonorités. — A-t-il réussi complètement? nous n'oserions l'affirmer. Devait-il raisonnablement se flatter de réussir, et la musique peut-elle revêtir d'une forme distincte et appréciable ces bizarres caprices de l'imagination, auxquels toute la précision du langage parlé ne suffit pas toujours à donner un sens? nous ne le pensons pas. Mais M. Berlioz n'en a pas moins produit une œuvre fort remarquable, pleine d'effets magnifiques, de dispositions instrumentales toutes nouvelles; une œuvre, enfin, qui n'est, sous aucun rapport, celle d'un musicien ordinaire.

L'ouverture du *Caraval romain* est un morceau tout neuf, et du moins que son auteur faisait entendre pour la première fois. Ici nous n'avons rien, ou presque rien à critiquer, et nous avons beaucoup à applaudir. Mélodies simples et parfaitement distinguées, travail harmonique, combinaisons instrumentales, tout est d'un homme supérieur. Ce morceau est écrit d'un bout à l'autre avec une verve, un feu, une fougue singulière; il a électrisé l'auditoire, qui l'a redemandé tout d'une voix, et nous regrettons que les bornes de cet article ne nous permettent pas d'en donner une analyse détaillée.

Quant aux autres compositions nouvelles que M. Berlioz a fait, ce soir-là, connaître au public, n'en parlons pas... Et qu'importe à un général d'être battu dans une escarmouche, pourvu qu'il reste vainqueur en bataille rangée?

On nous annonce, du fond de la Russie, des succès bien brillants aussi et des victoires bien éclatantes. C'est madame Viardot qui est le triomphateur; l'armée moscovite suit son char avec enthousiasme, et vient de lui décerner, par souscription, une couronne d'or surhaussée de pierres précieuses. Voilà ce qu'on peut appeler, sans métaphore et sans hyperbole, d'impassibles lauriers.

Théâtres.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINTE-MARTIN : *Les Mystères de Paris*, roman en cinq actes et onze tableaux, par MM. Eugène Sue et Dinoux, décors de MM. Devoir, Philastre et Cambon.

Enfin le voilé, ce fameux drame si impatientement attendu! — Le verrons-nous ou ne le verrons-nous pas? disait-on depuis deux mois; et puis, c'était la censure qui le faillait, le mutilait, lui portait des coups mortels. Comment fera-t-il pour marcher après de telles épreuves? Pourra-t-il vivre encore? Ne sera-t-il pas réduit à l'état d'un moribond qui n'a plus que le souffle? Et cent questions de cette espèce qui étonnaient de la curiosité publique et de l'importance que les gazetiers et amateurs de sensations fortes et de drames épiques, mettaient à voir le roman de M. Eugène Sue assaini en drame et servi sur le théâtre. Enfin, la censure a bel et bien prouvé, mardi dernier, l'affiche portait bien positivement ces mots écrits en lettres majuscules : « Aujourd'hui, première représentation des *Mystères de Paris*. »

Nous, jamais événement ne causa une plus vive émotion; dès l'après-midi, le boulevard Saint-Martin était encombré d'une foule immense; une queue formidable et bruyante s'agitait aux portes du théâtre en replis tortueux; toutes les avenues étaient obstruées, et les passants, étonnés de cette affluence, s'arrêtaient sur les dalles du boulevard en formant un vaste amphithéâtre de curieux ébahis; un bureau de location, on se disputait les stalles et les loges; supposiez la salle vaste comme la place du Carrousel, tout un pas aurait-elle suffi à contenir et à satisfaire les tumultueux amateurs qui se succédaient par douzaines, demandant une stalle ou une loge. On aurait coté les billets à cinquante francs, que les acheteurs n'auraient pas reculé. A voir cette multitude se ruant de tous côtés, on pouvait craindre que le théâtre ne s'écrût sous ses violents efforts; il semblait que la représentation dût être pleine de trouble et de cris; il n'en a rien été; sauf le bruit et le reflux inévitable dans une telle circonstance, le dix et le bourgeois des applaudissements fluttant contre les sifflets, cette soirée, ou plutôt cette nuit (le drame a lui à une heure du matin), s'est accomplie très-honorablement, sans hurlements et sans blessures; à vrai dire, le public était, en général, gaie et vert, et les plus jolies femmes, les plus brillantes bouillottes donnaient au théâtre Saint-Martin un éclat d'éclatance et de coquetterie auquel il n'est pas tous les jours accoutumé.

Mais silence! ouvrons les yeux, prêtons l'oreille, la toile se lève. — Nous voici dans la rue aux Fèves, rue sombre et tortueuse, lugubrement éclairée par des réverbères au reflet sinistre et blafard; à droite, le fameux cabaret du *Lapin-Blanc*, lieu d'asile fréquenté par tous les bandits de la Cité; cette décoration est d'un effet original et saisissant; on la doit au pinceau de Devoir; ce n'est pas le seul éloge que nous avons à faire de cet habile artiste.

Dans cette terrible rue aux Fèves, nous retrouvons déjà tous les principaux personnages du roman; le prince Rodolphe prêt-à-tout Fleur-de-Marie, la pâle Fleur-de-Marie aux mains forcées de la Chouette et du Maître-d'École, le Maître-d'École, Jacques Ferrand, Rigolotte et le Chourineur. — Jacques Ferrand médite ses assassinats et ses ténébreux complots; ce n'est plus à Cécily qu'il en veut, mais à Fleur-de-Marie; il la convoie des yeux, il la convoite, il faut à tout

prix qu'il assouvisse cet amour forcé; oui, l'or et Fleur-de-Marie, voilà les deux passions de Jacques Ferrand. Le Maître-d'École est l'instrument de Jacques Ferrand dans ces infâmes entreprises; il est également prêt pour le rapt, pour le vol et pour le meurtre; il vient de frapper le malheureux client de Jacques Ferrand, et voici qu'il se retourne contre Fleur-de-Marie et l'accable de menaces et de violences; mais le prince Rodolphe et le Chourineur veulent sur l'infortunée; la Goualeuse se réjouit sous la protection du prince, tandis que le Chourineur, armé de ses deux poings et de son bras de fer, tient le Maître-d'École en respect; pour cette fois, Fleur-de-Marie échappe aux griffes de la bête féroce.

En sortant de la rue aux Fèves, nous entrons dans la maison Pipelot. Je vous présente la tendre madame Pipelot et son gros client M. Pipelot, portier et saucier tout à la fois, l'infortuné Pipelot, victime de l'infâme Cabron. Cabron est son cauchemar; il le poursuit, il lui tire le nez, il lui enlève sa perruque, il joue avec lui des scènes de Ménophtolès et de la ménagère. Plaigez Pipelot! — Mais ce n'est pas tout que de dire; Cabron, Rigolotte et Pipelot ne sont pas toujours là. L'orchestre joue un air farouche et lamentable; c'est Jacques Ferrand, c'est le Maître-d'École qui reviennent; le Maître-d'École menaçant toujours Fleur-de-Marie, et Jacques Ferrand prenant la pauvre fille à son service, véritable vautour planant sur sa proie et l'attendait que le moment de tomber sur elle et de la dévorer. Plus loin je reconnais l'honnête Germain et le malheureux Morel, l'ouvrier lapidaire; Germain, l'ami de Rigolotte; Morel, pâle, triste, succombant sous le faux travail et de la misère. Qui sauvera Morel? qui donnera du pain à sa vieille mère privée de la raison, à ses enfants amarrés, à sa femme minée par la maladie? Hélas! pour surcroît d'infortune, un bandit vient de voler au lapidaire un diamant de trois mille francs qu'un joyailler lui avait remis pour le tailler. C'en est fait de Morel; s'il ne meurt pas de faim, il mourra de désespoir. A qui s'adressera le pauvre diable? A Jacques Ferrand, qui passe pour un si honnête homme.

Ici Jacques Ferrand joue une de ces horribles scènes d'hypocrisie auxquelles il est habillé; il prête cinq cents francs à Morel. Le brave homme! s'écrie-t-on. Oui, mais, attendez; Morel a signé une obligation à trois mois d'échéance; dans trois mois il ne paiera pas, et Jacques le philanthrope le fera mettre en prison. N'a-t-il pas besoin de se défaire de ce pauvre Morel, qui a, sans le savoir, entre les mains, la preuve d'un assassinat autrefois commis par Ferrand.

En public, Jacques Ferrand joue admirablement l'homme de bien, mais, seul, il jette le masque. Voyez-le comptant son or d'un œil cupide et saignant; entendez-le railler ses victimes et supplantant les épouvantables bénéfices que lui rapportent ses crimes; puis, quand il a enfoui sa cassette, Jacques reprend son air béni, sa voix de sainte nitouche, et fait venir Fleur-de-Marie. Mais comme sa voix tremble! comme la passion perce sous ce masque d'hypocrisie! Fleur-de-Marie commence à éprouver de lugubres pressentiments! Il ne faut rien moins qu'une seconde intervention du Chourineur et de Rodolphe pour la sauver encore de la conception de Jacques et de la férocity du Maître-d'École.

Pouffrez maintenant dans cette épouvantable mansarde. Une femme livide, des enfants englobés, une folle, un malheureux désespéré; c'est l'intérieur de la famille Morel. Germain, le bon Germain, apporte mille francs à cette misère pour l'arracher aux poursuites des huissiers. Le prolét, en effet, vient disputer à cette famille affamée ce grabat qui lui reste et ce dernier morceau de pain. Ce prolét, c'est Jacques Ferrand qui l'envoie; et quand Germain offre ses mille francs, « Monsieur, je vous arrête! dit Jacques Ferrand; vous avez volé cela dans ma caisse! » Germain proteste de son innocence. Rigolotte défend Germain, Morel se désespère; mais qu'importe! on traîne Morel et Germain en prison, et Jacques Ferrand, profitant de ce désordre, fait disparaître cette preuve d'un de ses faits qu'il poursuivait dans Morel.

Ainsi le drame s'engage dans tous les noirs mystères, dans toutes les douleurs, dans tous les crimes du roman.

Fleur-de-Marie, sauvée par Rodolphe, s'est retirée à la campagne dans un pays charmant; là elle est heureuse. Là elle retrouve la santé et la paix de l'âme. Ces beaux sites, ces vertes pelouses la ravissent; tout le monde l'aime, tout le monde la béat, tout le monde l'admire, c'est un ange, dit-on, mais le Maître-d'École et Jacques Ferrand ne sont-ils pas toujours sur ses traces? Le Maître-d'École la retrouve, l'épie et l'attend que l'heure de la ressaïse; c'est peu! La pauvre Fleur-de-Marie est reconnue par une fermière dont le mari a été assassiné dans la rue aux Fèves; elle va Fleur-de-Marie parmi les bandits et la croit toute complot. « La voilà! s'écrie-t-elle, c'est la Goualeuse! » Et Fleur-de-Marie est chassée honteusement par ces honnêtes villageois qui tout à l'heure l'adoraient et la bénissaient.

Elle s'enfuit; le Maître-d'École, qui la guette, la lappe au passage. L'infortunée retombe entre ses horribles mains; et d'ailleurs Jacques Ferrand n'est pas loin. O Rodolphe! mon brave Chourineur! que faites-vous? Venez, il est temps; venez au secours de Fleur-de-Marie!

Rigolotte ne vient pas, et le Chourineur est en prison. Le brave homme s'est fait mettre à la Force pour un crime imaginaire, afin de veller sur le malheureux Germain. Ceci nous procure l'occasion d'assister à un intérieur de prison : les visages féroces et repoussants, la violence, le crime, les hurlements, les soubres et sanglots, ces complots, rien n'y manque. Le Chourineur arrive à temps, en effet, pour sauver Germain de l'horreur de ces horribles bandits qui veulent le tuer, mais son honnêteté et son innocence; c'est un espion, pensent-ils. Sans le Chourineur, c'en serait fait de Germain; mais notre brave terrasse les plus vigoureux et fait peur aux plus hardis. Après quoi, on nous donne le spectacle d'une évasion de prisonniers; le Maître-d'École, qui s'est laissé prendre, est le nombre.

Des qu'il est libre, il rejoint avec ses complices Jacques



(Fleur-de-Marie; mademoiselle Grave.)



(Rodolphe; M. Clarence.)



(Rigolotte; mademoiselle Amané.)



(1er Tableau. — La Rue aux Fèves.)



(M. Eugène Suc.)



2^e Tableau. — La Maison de la rue du Temple.



(3e Tableau. — Le Pont d'Asnières.)

Ferrand au pont d'Asnières. Cette décoration du pont d'Asnières est d'une rare beauté, d'un pittoresque merveilleux; elle est encore de M. Devoir. Là le Maître-d'École retrouve Fleur-de-Marie, et cette fois il a résolu de s'en défaire; mais le Chourineur vient à passer, descend sous l'arche du pont, et vient au secours de Fleur-de-Marie. Le Maître-d'École recule devant ce terrible Chourineur, qui, saisissant Fleur-de-Marie, la jette sur sa barque et rame à tours de bras. La barque chavire: Au secours! Fleur-de-Marie va se noyer. Non pas: le Chourineur la saisit et l'élève d'une main vigoureuse au-dessus des eaux, tandis que de l'autre il se cramponne de toutes ses forces à un anneau de fer attaché à une des arches du pont. Ou crie,

on accourt; un batelier arrive avec sa nacelle; le Chourineur y jette Fleur-de-Marie évanouie. Quant à lui, il se précipite au milieu des flots et s'échappe à la nage. Ce tableau a produit un grand effet.

N'avez-vous pas reconnu ce batelier? C'est Jacques Ferrand, Jacques qui prend tous les costumes et tous les visages. Ainsi Fleur-de-Marie est en son pouvoir. Jacques emporte sa victime à l'île des Ravageurs. Il y trouve le Maître-d'École et sa bande; alors il se fait un horrible pacte entre eux: Ferrand livrera à ces bandits Rodolphe, qui va quitter la France avec trois millions; il ne s'agit que de s'embarquer sur la route où le prince doit passer, et puis on l'assas-



(Le Maître-d'École : M. Raucourt.)



(Jacques Ferrand : M. Frédéric Lemaître.)



(Le Chourineur et Tortillard : M. Jemma, Mademoiselle Lerry.)



(11^e et dernier Tableau. — La Patte-d'Oie.)

sierra. « C'est bien ! dit le Maître-d'École. — J'y mets une condition, réplique Jacques Ferrand : tu m'abandonneras Fleur-de-Marie. — Marché conclu. » Il reste son en effet avec la pauvre fille; et maintenant sa passion ne se content plus : l'infâme supplie et menace; Fleur-de-Marie résiste : « Eh bien ! tu mourras ! » Et si se prépare à la frapper; garde à toi, Ferrand ! voici le Chourmeur; une lutte affreuse commence entre ces deux hommes; enfin le Chourmeur, frappé d'une bulle au bras, succombe à la douleur de sa blessure; Ferrand le terrasse, le charge de liens, et met le feu à la chaudière pour étouffer le Chourmeur dans les flammes; après ce monstrueux exploit, il s'échappe.

Le Chourmeur sera-t-il torturé? Non pas : nous le retrouvons à la Paille-d'Oie, debout et ferme sur ses jarrets, attendant le passage de Rodolphe, qu'il veut sauver du poignard du Maître-d'École, et Ferrand, qu'il surveille pour le livrer à la justice; les gendarmes sont avertis et sur leurs gardes.

Tandis que tous ces événements s'accomplissent, le prince Rodolphe retrouvait dans Fleur-de-Marie la fille qu'il avait perdue et qu'il croyait morte; maintenant le bonheur commence pour Fleur-de-Marie : elle a un père, un oncle et de généreux parents! Et sa mère, l'ambitieuse Sarah Mac-Grégor? Sa mère vient d'expirer en demandant pardon au prince et à Fleur-de-Marie, que cette marâtre avait abandonnée; le poignard du Maître-d'École a mis fin à la vie et aux renouirs de Sarah.

Mais revenons à la Paille-d'Oie, c'est là que le drame se dénoue. Nous avons encore à louer ici un admirable décor de M. Philastre et Cambou, dignes associés de M. Devour : une forêt, des allées à perte de vue, de longues bates d'arbres se perdant à l'horizon, un ciel chargé d'azur et de nuages légers; l'effet est superbe et au-dessus de toute idée.

Jacques Ferrand et le Maître-d'École arrivent avec leurs complices; alors se passe une terrible scène : le Maître-d'École demande à Ferrand la moitié du trésor qu'il a enfoui dans la forêt; Ferrand refuse; furieux, le Maître-d'École l'enferme dans une sombre cabane; on entend un cri; Ferrand sort à tisons, et les yeux saignants, le Maître-d'École le privé de la vue; il a appliqué à Ferrand le châtiment de l'aveuglement qu'il avait subi lui-même dans le roman de M. Sue. Dans cette atroce situation, le malheureux Ferrand gémit, se désespère, s'agenouille, demande pardon à Dieu; cependant le Chourmeur et les gendarmes le saisissent, lui, le Maître-d'École et les autres assassins, tandis que Fleur-de-Marie et Rodolphe passent dans une élégante calèche, escortés de Rigolotte, de Germain, de Morel, et de tous les heureux qu'ils ont faits et qui les haïssent.

Tel est à peu près ce drame; nous disons à peu près, car il est impossible d'entrer dans tous les détails de cette monstrueuse pièce, dont la représentation a duré six heures. Maintenant qu'en direz-vous? Les auteurs ont-ils besoin d'être le superflu des premiers actes, et que cette sage opération faite, les *Mystères de Paris* déboulent, à la Porte-Saint-Martin, une longue vogue de curiosité due à la popularité du livre, à la singularité du drame, aux terreurs qu'il excite, à la magnificence des décors, qui sont d'une grande hardiesse, d'une grande nouveauté, et enfin, au talent de Frédéric Lemaitre. Nous lions pas mademoiselle Grave, Ratcourt, Clérence et Eugène Grailly.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES SECOND ET TROISIÈME TRIMESTRES DE 1845.

(Voir t. I, p. 247, 258, 259, t. II, p. 182, 198 et 516.)

III. — Sciences mathématiques pures.

La nature de notre journal ne nous permet pas de suivre dans tous leurs détails les communications qui se rattachent à ce titre; mais nous devons donner un résumé, ou au moins une indication de celles qui offrent le plus d'intérêt.

Sujets divers. — Mentionnons d'abord un mémoire dû à un jeune professeur, M. Anyot, sur les surfaces du second ordre. Le lecteur se fera une idée des surfaces de ce genre, lorsque nous lui dirons que la sphère, que l'ellipsoïde terrestre, que les réflecteurs paraboliques des réverbères et des lampes d'applique, et que même la surface gauche de l'aile d'un moulin à vent n'en sont que des cas particuliers. M. Anyot est arrivé, par l'application de l'algèbre à la géométrie, à des résultats qu'une commission dont M. Cauchy était le rapporteur a trouvés très-dignes d'intérêt. L'Académie, suivant les conclusions du rapport, a adressé des remerciements à M. Anyot, et a approuvé son travail.

M. Cauchy a communiqué à l'Académie un grand nombre de résultats de ses fécondes méditations. La mécanique moléculaire, le développement des fonctions en séries, la métaphysique du calcul infinitésimal, et les parties les plus élevées de l'analyse mathématique ont successivement fourni à l'illustre géomètre le sujet de mémoires étendus. Mais ses recherches sur la synthèse algébrique, pour être plus élémentaires et à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, ne nous paraissent pas à avoir moins de prix.

Mentionnons encore les mémoires de M. Serret sur les fonctions elliptiques, de M. Binet sur le calcul intégral, de M. Libri sur les équations numériques, de M. Lamé sur les surfaces isothermes, et une note de M. Delaunay sur un problème de maximum.

Mais, parmi ces travaux, ceux qui nous paraissent offrir le plus d'intérêt à raison de l'âge de leurs auteurs aussi bien qu'à cause de leur importance, sont dus à deux jeunes géomètres qui donnent déjà lieu aux des espérances. M. Liouville s'est chargé de faire les rapports sur ces travaux, et il s'en est acquitté avec la bouillante ardeur et l'attention des plus modestes à monarquer ceux qui ont dans la carrière. Citons textuellement quelques passages de ces rapports.

« L'Académie nous a chargés, M. Lame et moi, de lui rendre compte du mémoire relatif à une des parties les plus abstraites de l'analyse, la division des fonctions bacheliques ou ultra-elliptiques, dont l'auteur, M. Hermitte, figure depuis quelques mois seulement parmi les élèves de l'École Polytechnique. C'est avec un vif plaisir que nous venons présenter aujourd'hui les résultats de l'examen auquel nous nous sommes livrés. Peu de mots en effet suffiront pour faire comprendre toute l'importance du travail de notre jeune compatriote.

« En résumé, vos commissaires pensent que le mémoire de M. Hermitte est très-digne de l'approbation de l'Académie, et qu'il doit être imprimé dans le *Recueil des Savants étrangers.* »

M. Bertrand, ingénieur des mines, est l'un des auteurs dont nous parlons. Ses développements sur quelques points de la théorie des surfaces isothermes orthogonales ont motivé un rapport dont nous extrayons le passage suivant :

« M. Bertrand a débute, bien jeune encore, par des recherches fort remarquables sur la théorie mathématique de l'électricité, en prouvant le premier, d'une manière à la fois générale et simple, que l'absence de l'électricté statique dans l'intérieur des corps conducteurs est une conséquence nécessaire de la loi du carré des distances; 2° que l'épaisseur de la couche en équilibre doit être nulle aux points où deux corps conducteurs se touchent. Il a depuis publié divers travaux de mécanique et d'analyse pure. Au mérite d'avoir résolu avec sagacité les questions dont il s'est occupé, il a joint celui de bien choisir ces questions elles-mêmes. C'est la marque d'un excellent esprit.

« Le mémoire qu'il a soumis en dernier lieu au jugement de l'Académie nous paraît digne d'être approuvé par elle, et d'être inséré dans le *Recueil des Savants étrangers.* »

Certains passages du rapport sur le mémoire de M. Hermitte ont été, pour M. Libri, l'occasion de soulever une réclamation de priorité à la suite de laquelle a eu lieu entre lui et M. Liouville un débat des plus vifs, qui a occupé la majeure partie de plusieurs séances. Nos regrets que les académiciens qui, en très-petit nombre, sont en état de porter le flambeau de la vérité dans une discussion de ce genre, ne l'aient pas fait d'une manière explicite. Il est vraiment déplorable que le pour et le contre puissent être soutenus presque avec la même vraisemblance, à en juger par les comptes rendus, aux yeux de la plupart des académiciens eux-mêmes tout aussi bien qu'à ceux du public.

Origine de notre arithmétique. — Il y a déjà plusieurs années que M. Chasles, habile géomètre à son tour, comme savant bibliophile, avait expliqué un passage fort obscur du célèbre Boèce, de manière à rendre fort probable que les chiffres étaient employés avec une valeur de position, comme dans notre système ordinaire de numération, dès le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Quoique cette opinion ne fût pas nouvelle, puisqu'elle se trouve exprimée dans l'histoire des mathématiques de Montucla, M. Chasles la présentait avec tant de développements, la discutait d'une manière si plausible, qu'elle attira au plus haut degré l'attention de toutes les personnes qui portent quelque intérêt à l'histoire des sciences. Cependant elle fut loin d'être admise sans contradiction. Parmi les adversaires les plus persistants de M. Chasles, il faut ranger M. Libri, qui, dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, avait signalé à la reconnaissance des Européens Fibonacci, connu sous le nom de Léonard de Pise, comme le premier qui eut, en 1202, publié dans son traité de l'*Abacus* et fait connaître aux chrétiens d'Occident la numération arabe. Mais depuis l'époque où cette question historique si importante a été soulevée, pas une année ne s'est écoulée sans que de nouvelles preuves, chaque fois plus convaincantes, n'aient été apportées en faveur de l'opinion de M. Chasles. La communication faite par ce savant à l'Académie, au commencement de 1845, avait prouvé que, dès la fin du dixième siècle, notre compatriote Gerbert vulgarisait le système de numération exposé d'une manière si obscure par Boèce. Il est revenu sur ce sujet dans le courant de l'année, et voici ce qui résulte de sa plus récente lecture à l'Académie :

« Nos chiffres actuels dérivent des *apices* de Boèce, lesquels ont été en usage dans les traités du moyen âge; les Arabes et les Hindous, au contraire, ont des chiffres très-différents des nôtres ;

« La méthode de l'*Abacus*, telle qu'on la trouve dans le traité de Gerbert, était pratiquée sur des tables couvertes de poudre; aussi quelques auteurs modernes ont-ils appelé méthode *l'art de compter sur la table couverte de poudre*, en ignorant toutefois ce qu'était cette méthode, et la signification des textes obscurs qui la décrivent.

« Cette même méthode a une parfaite analogie avec deux procédés de calcul qui ont été en usage vulgaire chez les anciens, et qui se pratiquaient, l'un, avec des jetons qui on plaçait sur des lignes parallèles, où ils prenaient des valeurs de position en progression décuple; et, l'autre, avec l'instrument appelé *souan-pan* chez les Chinois, et *abacus* chez les Romains.

« La tradition attribue à Pythagore le système de l'*Abacus*. Boèce dit que les disciples de ce grand philosophe ont appliqué en son honneur *table de Pythagore* le tableau sur lequel se pratiquait cette méthode de calcul. Cette dénomination, *table de Pythagore*, qui est conservée dans plusieurs auteurs du moyen âge, nous a été transmise avec un sens tout différent. C'est donc probablement à tort que nous attribuons

à Pythagore la petite table de multiplication que l'on trouve dans tous les traités d'arithmétique ordinaire; mais nous devons, avec plus de probabilité encore, lui rapporter l'honneur du système de numération que l'on attribue si mal à propos aux Arabes.

« L'*Abacus* n'a pas été une simple spéculation arithmétique; les mathématiciens s'en servaient réellement pour leurs calculs. Cette méthode était déjà devenue d'un usage vulgaire, dans certaines contrées, à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième.

« Dans le cours du douzième siècle, le système de l'*Abacus* a éprouvé plusieurs modifications. Le terme *abacus* a été remplacé par celui d'*algorisme*; plusieurs auteurs ont nommé les Hindous, dans leurs ouvrages, comme les premiers inventeurs de cette arithmétique. Les traces de l'ancien système de l'*Abacus* se sont effacées insensiblement dans les ouvrages des chrétiens, pendant que quelques notions empruntées à la littérature arabe s'y sont introduites; les anciennes expressions ont disparu, tandis que celles de *chiffre* (chiffre) et de *figure Indienne* se sont conservées. Ce sont ces expressions principalement qui ont pu offrir des preuves que l'arithmétique nous venait de l'Orient, et qu'elle nous avait été importée vers le treizième siècle. Quant aux anciens traités de l'*Abacus* qui subsistent, même en grand nombre, ils n'ont plus été compris, et l'on a refusé d'y rien voir d'analogue aux principes de notre arithmétique actuelle. Mais M. Chasles a trouvé que, dans tous les temps, jusqu'au seizième siècle, et à cette époque notamment, il a existé des traces de l'*Abacus*, et qu'on a toujours su que cette ancienne méthode était l'origine de l'arithmétique vulgaire.

« Au commencement du treizième siècle, en 1202, Fibonacci lui-même met la méthode de Pythagore au nombre des méthodes arithmétiques qu'il a étudiées. Et le passage le plus récent, qui soit relatif à ce sujet, a été extrait par M. Chasles de la *Bibliothèque historique* de Nicolas Vignier, 5 vol. in-fol. Paris, 1588 (2^e vol., p. 612).

« Gerbert est encore un autre sien compagnon ou disciple si sciences géométriques et mathématiques, nommé Bernheim, qui composa quatre livres: *De abaco et numeris*, desquels se peut apprendre l'origine du chiffre dont nous usons aujourd'hui des comptes arithmétiques. Lesquels livres M. Savoye Pithou m'a assuré avoir en sa bibliothèque, et reconnoître en eux un savoir et intelligence admirable de la science qu'ils traitent. »

A tous les faits si précis, à tous ces arguments si convaincants, on n'a plus répondu même par des dénégations vagues; les adversaires de M. Chasles ont gardé un silence absolu. Nous devons donc regarder comme un fait désormais acquis à l'histoire, l'origine purement occidentale de notre système actuel d'arithmétique. L'importance de ce fait, si contraire aux idées généralement reçues, motive suffisamment le développement que nous avons donné à l'examen des beaux travaux par lesquels il se trouve établi d'une manière irréfutable.

IV. — Sciences mathématiques appliquées.

Perspective pratique. — M. Jomp avait présenté à l'Académie une échelle de perspective, sur laquelle M. Mathieu a fait un rapport dont voici les conclusions : « Nous pensons que l'échelle de perspective de M. Jomp pourra servir à former avec une précision suffisante, pour les besoins ordinaires des arts, la perspective des objets, surtout quand on aura souvent occasion d'en faire usage, et que l'on sera dispensé d'en étudier l'explication, qui n'a pas toute la simplicité désirable. »

Représentation graphique de diverses lois. — Toutes les personnes qui ont eu sous les yeux des plans topographiques exécutés avec soin, savent comment on y représente le relief du terrain. On imagine que les surfaces de niveau équidistantes, telles que le seraient celles de l'Océan si ses eaux venaient à s'élever successivement à divers hauts ou basses du sol, aient laissé leurs traces sur le relief; et on projette sur la carte les courbes de niveau ainsi tracées, en y affectant des cotes ou nombres, qui expriment à quelles hauteurs sont placés respectivement les uns par rapport aux autres ces coupes de niveau faites dans le relief du sol.

C'est en 1780 que Ducarla, de Genève, imagina cette notation aussi simple qu'expressive. Il parait qu'Halley, contemporain du grand Newton, avait imaginé de rendre sur la mapes monde, par des courbes continues, les points où la déclivité de l'aiguille aimantée est la même. Au commencement de ce siècle, M. de Humboldt a vulgarisé l'emploi de cette notation, au moyen de ses *isothermes*, ou lignes d'égal température. On dut aussi à un savant navigateur, M. Du Perré, des cartes fort intéressantes des méridiens et des parallèles magnétiques. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette notation peut être employée avec succès pour exprimer des lois mathématiques, et une foule de lois naturelles, aussi bien que des surfaces et les propriétés de certains points de l'écorce terrestre; on peut donc s'en servir pour remplacer des tables numériques, souvent plus longues à construire, et d'un usage moins commode. M. Pouchet, dans son *Arithmétique huaire*, publiée en 1797, a en le premier cette heureuse idée, qui a été employée aussi par M. D'Obenheim, dans sa planchette du cadastre; par M. Pihbert, par M. Allyn, etc.; seulement, aucun de ces auteurs n'avait pensé à combiner la notation des plans topographiques avec un certain système de graduation, au moyen duquel des courbes difficiles à construire peuvent souvent se réduire à de simples lignes droites. On n'avait pas non plus pensé à appliquer la notation de Ducarla aux lois de la météorologie. C'est ce qui a été fait dans un travail présenté à l'Académie par un ingénieur des ponts et chaussées, travail sur lequel M. Cauchy a fait un rapport, dont voici les conclusions favorables à l'auteur : « L'Académie a approuvé le mémoire présenté, et a décidé qu'il serait inséré dans le *Recueil des Savants étrangers.* »

L'appendice à la traduction que M. Martins a donnée de la *Météorologie de Kaemt*, renferme un grand nombre de figures, et les principes de la partie de ce Mémoire qui est relative aux lois naturelles. Nous y renvoyons le lecteur (1).

Latitude de Formentor. — La détermination de la latitude d'un lieu, par les hauteurs des astres à leur passage au méridien, est une des opérations les plus simples qui puissent se présenter à l'astronome praticien. Cependant lorsque l'on examine dans tous leurs détails les observations qu'elle exige, on reconnaît qu'elle réclame les soins les plus minutieux, les corrections les plus délicates, les instruments les plus parfaits. M. Biot, dont le nom restera attaché, ainsi que celui de M. Arago, à la mesure la plus précise qu'on ait encore obtenue des dimensions du sphéroïde terrestre, a donné un mémoire éminent du plus d'intérêt pour tous les amateurs de la haute précision, sur la latitude de l'extrémité anstale de l'arc méridien de France et d'Espagne. Il fut lire ce mémoire pour voir quelle sagacité doit déployer un observateur desirant éviter ou de reconnaître toutes les causes d'erreurs qui ne marquent pas de se présenter et assez grand nombre, lors même qu'il est muni des instruments les plus précis.

Comètes. — Ces astres singuliers ont été le sujet de travaux nombreux pendant le cours de l'année dernière. Nous avons déjà rendu compte de plusieurs d'entre eux à propos de la grande comète (1, 1, p. 64 et 231). Parlons de quelques autres qui ont suscité beaucoup d'intérêt.

M. Mathiessen a fait, à l'aide d'un de ces instruments si sensibles que les propriétés des courants thermo-électriques permettent d'employer avec succès à la détermination des plus légères variations de température, des expériences fort curieuses, desquelles il résulte que la grande comète n'envoyait, à la surface terrestre, qu'une chaleur à peine appréciable à l'aide de ces instruments eux-mêmes. Car en brisant sa pile thermo-électrique, munie de son cône condensateur, sur la queue de la comète au-dessous d'Orion, l'aiguille du galvanomètre restait sur zéro, absolument comme lorsque l'instrument était brisé sur l'étoile polaire. Le noyau de l'astre donna une déviation angulaire de 2 degrés, sous les latitudes on obtint 10°, vers la base de la lumière zodiacale 12°.

L'expérience avait lieu dans une ondulation légèrement concave du terrain entre l'arc de l'Étoile et le bois de Boulogne, le 27 mars dernier, vers huit heures du soir. Pour donner une idée de la sensibilité de l'appareil, il suffit de dire que la température de la main de l'observateur, refroidie par un contact de l'étoile lumineuse, envoya l'aiguille indicatrice frappée contre la pointe à 90 degrés, à la distance d'un mètre; qu'une petite maison blanche, à 800 mètres de distance, nous éclairait par les rayons du soleil avant son coucher, livait l'aiguille à 26 degrés, et à huit heures et demie à 21 degrés; et qu'une chandelle qui brûlait à la croisée de cette maison ayant été éteinte, l'aiguille descendit à 19 degrés.

M. Quételet a signalé l'étendue de la lumière zodiacale vers la même époque, et l'apparition d'un assez grand nombre de météores lumineux qui se sont montrés du 18 au 24 mars, à Bruxelles, à Bruges, etc.

Dès les premiers jours de l'apparition de la grande comète du mois de mars, M. Edward Cooper, habile astronome anglais, avait signalé un passage d'un livre bien connu (*l'Œuvre des globes de Biot*) duquel semblait résulter que cette comète avait déjà été vue plusieurs fois et qu'elle se moult autour du soleil suivant une courbe formée dans l'espace de 51 à 53 ans. Les recherches de MM. Langer et Mauvais, loin d'infirmer cette idée, y ont donné un fort degré de probabilité. En attribuant une orbite elliptique à la comète, ces messieurs ont trouvé que la plus grande différence entre les positions observées et calculées était de 12 secondes en longitude, et de 18 en latitude. M. Vailz, directeur de l'Observatoire de Marseille, est parvenu de son côté à un résultat analogue. Ainsi la belle comète de 1845 est assez probablement identique avec celles de 1702, de 1668, de 1528, de 1491, de 1457, de 1106, de 1003, de 683, de 652, de 579, de 556, de 495, de 161, et de 571 avant notre ère.

Nous devons encore mentionner ici, à cause de sa singularité, le rapprochement fait par M. Laisné entre la hauteur barométrique relevée à l'Observatoire de Paris et la position de la comète par rapport à la terre à la fin du mois de février. Cette hauteur a été constamment en décroissant du 26 à neuf heures du matin, où elle était de 747 mm, 2, jusqu'à 21 heures du soir, où elle est descendue à 727 mm, 2. Puis en augmentant de nouveau jusqu'à 28 à neuf heures du soir, où elle atteignit 712 mm, 4. Or, c'est le 27 février, après dix heures du soir, que la comète a passé à son périhélie, et vers minuit, qu'elle a été en conjonction inférieure avec le soleil.

Ainsi, du reste, que rien, jusqu'à ce jour, ne permet de croire qu'il y ait eu autre chose qu'une coïncidence fortuite entre ces deux phénomènes, et M. Laisné lui-même a eu soin d'écrire le sophisme : *cum hoc, ergo propter hoc*.

Une autre comète découverte par M. Mauvais, l'un des astronomes attachés à l'Observatoire de Paris, dans la nuit du 2 au 5 mai, a beaucoup moins attiré l'attention, sinon des astronomes, au moins des gens du monde, à cause de son extrême petitesse. Ce qu'elle offre de remarquable, c'est la grandeur de sa distance périhélie, qui atteint 1,615; c'est-à-dire que la distance moyenne de la terre au soleil étant prise pour unité, la comète ne s'est approchée du soleil qu'à une distance égale à plus d'un fois et 1/2, de la première. Les trois comètes de 1729, 1747 et 1876, dont les distances périhéliques ont été trouvées respectivement de 4,070; de 2,294 et de

2,008, sont les seules qui, sous ce rapport, puissent être classées avant la comète de M. Mauvais.

Mécanique céleste. — On dit à M. Dumasien un travail capital sur les perturbations de Junon et de Cérés. M. Leverrier a aussi communiqué les résultats très-importants d'une détermination nouvelle de l'orbite de Mercure et de ses perturbations, des tables numériques pour servir à la construction des éphémérides de cette planète, et un mémoire sur la grande inégalité du mouvement moyen de Pallas. M. Delaunay a repris toute la théorie des marées, et a cherché à expliquer plusieurs circonstances fondamentales qui n'avaient pas encore été déduites rigoureusement du principe de la gravitation universelle.

Travaux relatifs à l'histoire de l'astronomie. — On attribue généralement à l'astronome allemand Apian (milieu-dix-seizième siècle) la première observation de la queue des comètes en sens opposé au soleil. M. Edmond Biot, dans le cours de ses recherches sur les anciennes apparitions de la comète d'Halley, a trouvé dans un ouvrage chinois l'observation suivante relative à une comète observée le 22 mars et jours suivants de l'an 857 : « En général, quand un balai (une comète) paraît le matin, alors il est dirigé vers l'occident; quand il paraît le soir, il est dirigé vers l'orient. C'est une règle constante. » Ce genre de raisonnement, si elle paraît d'abord dans l'histoire de l'astronomie, n'effaçait pas l'observation d'Apian, ainsi que M. Arago l'a fait remarquer; car l'astronomie allemande, de plus que le chinois, annonce que l'axe de la queue prolongée passe par le soleil.

Il y a déjà sept ans qu'un habile orientaliste, M. Sédillot, avait eu reconnaître, dans un passage d'Abou-Wéfa, astronome arabe de Bagdad qui écrivait vers la fin du X^e siècle, la découverte d'une inégalité lunaire comme sous le nom de *variabilité*, découverte qui était généralement attribuée à Tycho-Brahé. Le résultat annoncé par M. Sédillot était généralement admis, car on n'y avait opposé que des dénégations vagues, sans preuves décisives. Mais aujourd'hui, un autre orientaliste distingué, M. Munk, tout en rendant hommage à l'authenticité du chapitre communiqué par M. Sédillot, comme à la fidélité de sa traduction française, vient annoncer que l'on s'est fait illusion en attribuant aux Arabes l'importante découverte de l'astronomie danois, et que l'inégalité signalée par Abou-Wéfa n'est pas la *variabilité*, mais bien la *prospérité* qui est décrite dans Pléiades. — L'Académie avait d'abord nommé une commission pour décider entre ces deux assertions opposées; mais on a bientôt reconnu que la question litigieuse n'était pas de la nature de celles qui doivent être tranchées par l'Académie, et on a laissé aux recherches ultérieures la soin de découvrir et de signaler la vérité.

M. Biot est le seul qui soit entré dans l'erreur; il a écrit par pour M. Munk, et nous reconnaissons que les raisons alléguées par M. Sédillot ne nous ont pas paru assez fortes pour infirmer les résultats de ses savants adversaires.

L'annonce faite par M. Albéri de la découverte de certains manuscrits qui renferment tous les travaux de Galilée et de son disciple Renieri sur les satellites de Jupiter, a été l'occasion de débats tellement personnels qu'il nous a paru convenable de ne pas nous y arrêter.

Don Graviel l'Alferez.

FANTASIE MARITIME.

I.

« S'appeler ton Graviel Balajoz y Serrano y Lopez; avoir un juste vingt-cinq ans, cinq pieds quatre pouces, deux beaux yeux, un air martial rehaussé d'une magnanimité pare de moustaches noires, plus le grade d'enseigne de frégate dans l'armée navale de Sa Majesté catholique (la raison de 50 pas-tros fortes par mois, ce qui ferait incontestablement 600 pas-tros par an, si tu n'ois payait); avoir titres et qualités de créancier de la couronne pour trois années de cette superbe solde; devoir, du reste, six fois tant; et d'autre part; être la fleur des cavaliers d'Estramadure, la perle des manouvriers de l'escadre, le rubis des académistes de toutes les Espagnes, et sans contredit le plus amoureux des moribonds jetés par le sort dans la cité de la Havane, c'est, par-bien, quelque chose!... — C'est même un peu plus que rien, attendu la raison que le moniteur royal nous délivre matin et soir. — Mais, pour tout blason, patrimoine, meubles et immeubles présents et à venir, ne posséder que sa bonne mine et l'épée d'un officier de fortune, si bien trempez que sentent l'homme et la lame, il faut, hélas! en convenir, ce n'est pas le Pérou! Non! me croira qui voudra, les espérances ne sont pas belles, lorsqu'on résume l'on n'a pas un *marabout* valant à offrir à la fille unique de l'illustre don Antonio Barzon, marquis de las Ernaduras y Famaroles, grand d'Espagne, brigadier des armées de Sa Majesté, commandeur de ses ordres et gouverneur général de l'île de Cuba et de dépendances. — Il est vrai, par exemple, que ledit seigneur est bien le père le plus bruta et le plus massade des barbaux qu'ait produits notre chère patrie; — mais il est encore plus vrai que je suis empresse, galant, bien fait de ma personne, et fait amusant auprès des jeunes filles, surtout quand je les aime. A qui servirait une sottise modeste? De Pam-pelune à Cadix, de la Trinité Espagnole à Mexico, Juana chercherait inutilement mon pareil. Or, sur moi même, je crois qu'elle se sent! Comment d'ailleurs expliquer autrement sa trahison de ce soir en faveur des aventuriers, des Industries et des corsaires 2°. Grave sujet livré à mes méditations, et qui me décide à jouer quille ou double le plus tôt possible. »

Tel est l'exorde et l'échantillon d'un long monologue que s'adressait don Graviel Balajoz y Serrano y Lopez, au sortir du palais de son excellence le gouverneur de la Havane.

Il était environ une heure du matin; les carrosses et les *rolantes* roulaient à grand bruit dans les rues, éclairées seulement par les torches des noirs esclaves qui accompagnent leurs maîtres au logis. On sait par quels motifs notre enseigne de frégate allait à pied et sans escorte; aussi avait-il prudemment défilé son sabre, suivant l'usage des péoniens; plus prudemment encore, il se tenait un milieu de la rue, l'œil et l'oreille au quel, surtout quand il s'agissait de traverser quelque carrefour. Dépassés vapeurs cauchemardes les étoiles, la lune était nouvelle, et la police fort mal faite; autant de raisons pour ne river que de l'esprit. Un bandit peu au fait des usages du Trésor royal aurait pu espérer que la poche d'un officier de marine contenait, sinon des quadruples et des doubles pistoles, au moins un nombre honnête d'expresses aucun industriel nocturne à un triste néo-pente, lui qui s'était vu dans l'impossibilité de risquer ni pauvre *duro* sur le tapis vert du gouverneur. Cette cruelle nécessité l'avait rangé parmi les infatigables; il n'avait pas manqué une seule danse havanaise, espagnole ou française, pas un bolero, pas un fandango, pas un quadrille. Dona Juana lui en fit compliment :

« Je vous félicite, seigneur Balajoz, dit-elle, de votre brillante ardeur, et je suis aise de vous voir énoncer à jeun.

— Comment pourrais-je chercher d'autres énonces lorsque j'ai le bonheur d'être pris de vous? Tous les trésors du monde ne valent pas un de vos sourires, dit-elle Juana; si j'avais les galions d'Espagne en mon pouvoir, je les donnerais pour un de vos regards.

— Il fut un temps, répondit Juana en faisant allusion à une conversation précédente, il fut un temps où les cavaliers ne se bornaient pas à parler de galions dans les bals; ils savaient leur courir sus en pleine mer.

— Si, pour vous plaire, il suffit d'être forban, j'y perdrai mon nom ou je serai avant huit jours, » répliqua don Graviel en retroussant sa moustache.

Juana reparti d'un petit éclat de rire : « Caramba! dit-elle, pour la rareté du fait, je vous mettrais volontiers au défi, monsieur le matamore.

— Et je l'accepterais, aussi vrai que vous êtes la reine du bal et la plus digne d'être adorée.

— Prenez garde qu'on vous entende, interrompit Juana en baissant la voix; on croirait que je vous autorise à tant d'audace.

— Ne craignez rien, amie de ma vie, reprit don Graviel avec chaleur; on ne prendrait pour un bon d'oser parler ainsi à la fille du marquis de las Ernaduras, et l'on ne se tromperait pas; je suis son d'homme, son bien à moi, je ne pense qu'à vous, je ne vis que de l'espérance de vous voir. La nuit, à bord de la frégate, c'est à vous que j'adresse toutes mes pensées, tous mes vœux, tous mes soupirs. J'ai fait en votre honneur plus de cinquante sonnets que je ne vous offrirai pas, car ils ne valent rien; mais j'ai fait aussi une petite romance que vous me permettez de vous apporter, n'est-il pas vrai, Juana?

— Savez-vous, seigneur cavalier, murmura la jeune fille effrayée, savez-vous que si mon père vous entendait, votre vie même serait en péril?

— Et savez-vous, répliqua don Graviel, que lorsqu'on a résolu de se faire forban, on se rit des colères de tous les gouverneurs du monde, fussent-ils dix fois grands d'Espagne, et vingt fois plus sévères que son excellence don Barzon?

— Comment? demanda Juana.

— Ne laissez-vous pas à l'instant l'éloge des aventuriers et des corsaires? ne parlez-vous pas avec enthousiasme, il n'y a pas une heure, des exploits des frères de la Côte? n'avez-vous pas soupigné en disant : « Ah! si les Castillans d'aujourd'hui étaient gens de cœur, ils prendraient leur revanche, et ce serait leur tour d'écraser la mer aux dépens des ennemis! » Ces paroles, je vous jure, n'ont pas été perdues.

— Sérieusement? reprit la jeune fille d'un air moqueur.

— Sérieusement, Juana, comme je vous aime de l'amour le plus passionné!

— Silence donc! vous dépassez toutes les bornes ce soir; si vous continuez, je ne danserai plus avec vous.

— Mille pardons, senorita, poursuivait l'enseigne d'un ton déguisé; ne prenez pas votre mine boudeuse, vous savez que je suis raffolé. Pour peu que vous frotiez encore ce sourcil de madone, il n'y a pas d'extravagances que je ne fasse... dit le seigneur don Barzon me couper en quatre quartiers comme une pastèque!

— Vous êtes bien toujours le même, répliqua la riante jeune fille en levant sur l'Alferez ses grands yeux noirs, vous plaisantez quand vous devriez être confus et repentant.

— En amie et conscience, si nous n'étions pas entourés de monde, je me jetterais à vos pieds, j'implorerais à genoux mon pardon en portant à mes lèvres cette jolie main que vous n'osez me relâcher, car c'est à nous d'aller en avant. Et, ma foi! j'aimerais encore mieux cette attitude que celle dont il faut bien me contenter à présent.

— C'en est trop! baisez-vous! je l'ordonne!

— Quand je serai capitaine corsaire, vous serez, j'espère, moins cruelle envers votre esclave.

— Peut-être, dit impudemment la jeune fille, que la pantomime plaisante de don Graviel désarmait malgré tous ses efforts pour lui imposer une certaine retenue.

— Peut-être! Je prends note de la réponse; c'est à la fin de la semaine il pourra être utile de vous la rappeler.

— Allons donc! trêve de meuteries!

— Très-bien! dit légèrement don Graviel; à la messe de demain, le jour de Noël, vous verrez si je mens.

(1) *Contre complet de Météorologie de L. F. Kaemt*, professeur de physique à l'Université de Halle; traduit et annoté par Ch. Martins, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de Médecine de Paris. (Paris, Librairie scientifique, 55, rue de Seine. 1 fort vol. in-12, avec 10 planches gravées.)

— Ah ! c'est décidément le jour de Noël que vous passez capitaine corsaire !
 — Jusque-là permis à Votre Grâce d'en douter, mais alors...
 — Alors, qu'advient-il, s'il vous plaît ? demanda ironiquement le jeune fille.
 — Qui vivra verra ! » répondit gravement don Graviel en la reconduisant à sa place.
 Puis comme les riches habitants, les dignitaires coloniaux et les dames de la Havane se retiraient avec le cérémonial d'usage, le jeune alferéz s'esquiva discrètement, non sans avoir saigné d'un amoureux regard la charmante Juanta, qui lit semblant de ne l'avoir pas remarqué.
 Après une multitude de digressions, don Graviel, qui poursuivait sa route en brandissant son sabre, conclut en ces termes :
 « Forban, corsaire, flibustier, soit ! l'on ne peut être pendu qu'une fois, et Juanta vaut bien qu'on en coupe la chance ! »

Le problème était loin d'être résolu, mais la détermination était prise ; restait à trouver les moyens d'exécution. Or, le jeune enseigne s'ingéniait à débrouiller un chaos de projets étranges, lorsqu'il crut apercevoir dans l'ombre un individu caché sous un porche à peu de distance du quai.
 « Holà ! cria don Graviel.
 — Ah ! c'est le lieutenant, dit avec humeur un homme qui remit dans sa ceinture un énorme couteau.
 — Que diable faisais-tu là, mandit coquin ! reprit l'officier ; tu devrais être au canon à l'instant.
 — Je vous attendais aussi, mon lieutenant ; j'étais bien sûr que vous passeriez par ici pour rallier l'embarcation.
 — Mais enfin que faisais-tu sous cette porte cochère, maître Brimbollio ?
 — Rien, oh ! rien du tout, seigneur Badajoz.
 — Je parierais, brigand, que tu guettais l'occasion de dévaliser quelque honnête bourgeois. Que signifie ce long couteau ?
 — Vous croyez donc qu'il y a des bourgeois honnêtes dans ce pays-ci ? dit le marin ; ma foi, tant pis pour eux. S'il faut vous dire le vrai, je cherchais le moyen de me procurer un peu de tabac. Être à la Havane, mon officier, et n'avoir pas un misérable cigare à fumer une fois le temps, ce serait capable de damner un saint du paradis. Si encore l'on nous payait seulement un mois sur quatre, ou bien si l'on nous envoyait croiser au large contre les Anglais, on prendrait patience.

— Camarade, dit l'officier qui se radoucit tout à coup, tu m'as l'air d'avoir la conscience large.
 — Sans meilleur avis, mon lieutenant, le Trésor, qui ne nous paie pas, doit l'avoir plus large encore. Je me serais contenté, je vous jure, de la moindre chose, d'un demi-duro, d'une couple de piécettes, d'un réal au pis-aller. Il n'est pas défendu de demander l'aumône quand on est pauvre.
 — Oui ! reprit don Graviel en riant, demander l'aumône un poignard à la main, à deux heures de la nuit !
 — C'est que les riches ont l'oreille et le cœur si durs ! »
 Maître Brimbollio était un vigoureux marin, taillé en Hercule, carré, hronzé, velu, barbe et cheveux noirs tirant sur le roux, trait fave, physionomie renfrognée ; on demeurait excellent matelot et en possession d'une grande influence sur le gaillard d'avant. Il faisait officier de second contre-maître à bord de la frégate la *Santa-Fé*, dont l'enseigne don Graviel était quatrième lieutenant.

« Et tu aimerais, dis-tu, continua ce dernier, tu aimerais à appuyer la chasse aux Anglais ?
 — Aux Anglais ou à d'autres, je n'ai pas de préférences. Si je parle des Anglais, c'est parce qu'on est en guerre avec eux.
 — Mais crois-tu que dans la frégate tu trouverais une quarantaine de gaillards de ton avis ?
 — Je n'aurais qu'à lever le pouce pour en jurer cent cette nuit même. »
 Don Graviel, pour toute réponse, lâcha un juron admirablement cultival.
 « Oui, seigneur Badajoz, continua Brimbollio, d'un mot, d'un signe, j'entraînerais les cent plus sottes de l'équipage. Ah ! mon Dieu ! si nous avions trouvé un officier pour nous commander, depuis longtemps nous serions à courir bon bord avec ou sans la frégate ; par malheur, nous ne savons pas calculer le point, nous autres. Alors on se résigne, on fait son petit service, et l'on attend. »
 Chacun des deux interlocuteurs eût été bien aise de pouvoir lire sur les traits de l'autre ; mais il faisait nuit noire. Don Graviel en savait assez, il restait sur ses gardes ; maître Brimbollio s'était suffisamment avancé.
 « Si pour son mauvais destin, pensait-il, l'alferéz Badajoz

— Ses voiles sont-elles enverguées ? demanda l'officier voit basse.
 — Oui, capitaine, » répondit avec affection le patron du canon.
 L'enseigne tressaillit en s'entendant donner ce titre inaccoutumé.
 Une demi-heure après, il faisait réveiller son ami Fernando Riballos, garde-marin, qui remplissait les fonctions de cinquième lieutenant sur la *Santa-Fé*.
 Fernando avait vingt-huit ans passés. A son début dans la carrière, il s'était bercé de l'espoir de faire son chemin ; comme tant d'autres, il avait rêvé d'épaulettes d'amiral ; plus tard, il s'était contenté de désirer le grade d'enseigne de corvette ; depuis six ans qu'il n'ambitionnait plus rien, il occupait ses loisirs à pêcher à la ligne ; il fallait, comme on voit, qu'il eût passé par tous les échelonnements du métier. C'était du reste un garçon plus froid que chaud, tempérament nervoso-biliéux qui défiait la fièvre jaune ; maigre et sec, ne riant jamais ; il n'en était pas moins dévoué corps et biens au plus joyeux des corsaires, c'est-à-dire à don Graviel Badajoz.
 « As-tu peur d'être pendu ? lui demanda brusquement celui-ci.
 — Est-ce pour m'adresser cette sottise question que tu me fais monter ici à pareille heure ?
 — Ma question n'est pas si sottise qu'elle en a l'air ; réponds-moi catégoriquement.
 — Eh bien ! non ! dit le garde-marin. Après ?
 — C'est que j'ai un projet où tu figures en première ligne, et qui peut mener droit à la potence.
 — Ah !
 — Il ne s'agit de rien moins que de détacher une partie de l'équipage, de s'emparer du brick-golette que tu vois là-bas, d'aller avec faire la course, et avant tout d'enlever la fille du gouverneur, dona Juanta de las Esmaduras, dont je suis amoureux fou.
 — Tiens ! c'est drôle, dit Fernando.
 — Veux-tu me donner un coup de main ?
 — Pour la golette, oui ; pour la fille, non ; que diable ferions-nous d'elle à bord ? Ne me parle pas des femmes, j'aime mieux les poissons, ils sont muets.
 — Je suis amoureux, te dis-je !
 — Tant pis !
 — Et je n'ai combiné toute cette affaire que pour parvenir à la conquête de Juanta. »
 Fernando haussa les épaules.
 « C'est-à-dire que tu m'abandonnes !
 — Tu m'insultes !



tourne contre moi ce que je viens de lui dire, son indiscrétion lui coûtera cher ! »
 Un coup d'œil jeté sur le couteau fut le commentaire de cette agréable réflexion, après laquelle le patron et l'officier embarquèrent dans le canon.
 La *Santa-Fé* était mouillée fort loin de l'embarcadere ; pour s'y rendre, il fallait passer au milieu d'une foule de bâtiments marchands, de négriers et de légers navires sur lesquels l'alferéz laissait errer des regards de convoitise. Il examina surtout d'un oeil d'envie un long brick-golette ancré à l'écart. Le *Caprichoso*, tel était son nom, — avait l'avant effilé comme un poignard, le corps ras sur l'eau, la mâture audacieusement inclinée sur l'arrière, le corsage noir, la ceinture rouge. Il présentait on ne sait quelle analogie avec un reptile ou un oiseau de proie, mais on aurait dit un dragon, d'un milan ou d'une aigle de mer. La lucie phosphorescente de la marée montante qui se brisait à son étrave permettait d'admirer la finesse de ses formes.
 « Joli morceau de bois ! murmura maître Brimbollio.

— Alors, tu consens à tout ?
 — Il faut parler bien !
 — T'es un ami sans pareil ! » s'écria don Graviel enchanté, qui voulut se jeter au col de Fernando.
 L'autre le repoussa carrément. Quand un Espagnol est bégaiement, il décoincerait un Hollandais.
 « As-tu un cigare ? demanda le garde-marin.
 — Hélas, non !
 — Eh bien, bonsoir !
 — Ne t'en va pas, reprit vivement Graviel ; attends donc, causons un peu de nos préparatifs.
 — A quoi bon ?
 — Plaisante demande ! Que diable ! il faut un plan.
 — Fais-le tout seul ; tu donneras la consigne, j'exécuterai. »
 Là-dessus Fernando retourna se coucher, et s'endormit du sommeil du juste ; quant à don Graviel, il ne put fermer l'œil.
 G. DE LA LANDELLE.
 (La suite à un prochain numéro.)

De la Chasse et du Braconnage.

Que de choses ont existé autrefois, et ne vivent plus pour ainsi dire aujourd'hui que dans les souvenirs de l'histoire ! Grâce à elle, qui les a quelquefois été chercher dans les limbes où elles étaient ensevelies, et couvertes de son éphémère protection, quelques unes ont survécu ; d'autres, moins favorisées, ont disparu... sans retour peut-être.
 Au nombre de ces dernières il nous faut compter la chasse. La véritable chasse est passée à l'état de mythe ; quelques esprits même la regardent comme un anachronisme au sein de notre société. Enfin le chasseur, comme une foule d'individualités plus ou moins célèbres, et qui ont eu leur époque de gloire et d'illustration, le chasseur, lui aussi, a disparu.
 Mais comme au fond rien ne périt dans ce monde, le chasseur a été remplacé par qui ? par le braconnier.
 Le braconnier occupe dans notre hiérarchie sociale une place éminemment respectable. En effet, il n'a su rien moins qu'élever un délit à l'état d'industrie, on pourrait même dire

de monopole, car, la plupart du temps, il n'y a de gibier que pour lui. Personne, du reste, ne connaît mieux que lui, dans un canton, l'existence de tous les terriers, ne sait mieux reconnaître le passage d'un lièvre ; il sait à point nommé où renise telle compagnie de perdrix. C'est un homme universel ; on fait de topographie, il n'y a pas d'ingénieur du cadastre ou d'arpenteur juré qui soit capable de lutter avec lui.
 Le soir, vous le voyez dans le cabaret du village, causant de la pluie et du beau temps, se plaignant de ses fatigues et annonçant à haute voix qu'il va retourner se reposer à son logis. Mais n'en croyez rien ; il sait que dans une heure la lune va se lever ; aussi il arrange son fusil, fait sa provision et, quelques instants après, vous pouvez le voir se glisser derrière les habitations ; il se dirige vers les bois qui sont à peu de distance du village, et là il attend, caché dans un tonneau, au bord d'une allée ou d'une petite clairière, que

quelque imprudent lapin vienne y prendre ses ébats et se placer au bout de son fusil. La proximité de sa proie et la clarté de la lune, qui, dans l'intervalle, s'est levée, et lui vient en aide, lui permettent d'ajuster avec certitude. Aussi lui arrive-t-il rarement de manquer son coup ; plus d'un lapin a péri ainsi victime de sa jeunesse et de son imprévoyance.
 Quand il a effectué sa razzia, le braconnier retourne tranquillement chez lui pour recommencer le lendemain sur un autre point. Au lever du jour, le garde du bois, en faisant sa tournée, trouve dans les herbues des bourras de fusil, des poils, du sang, et sur le sol des traces de pas empreints sur la rosée. Il surveille, il guette, il rôde pendant quelques jours, mais il ne peut rien voir, rien entendre. Le braconnier, plus fin ou mieux instruit, s'est transporté les nuits suivantes sur un autre point du canton, où il continue tranquillement ses exploits.
 D'autres fois, quand il ne peut se livrer aux plaisirs un

peu trop bruyants de l'affût, il change d'occupation et va chercher ses poches et son furet, petit animal du genre belette, et qui est trop connu pour que nous en fassions la descrip-



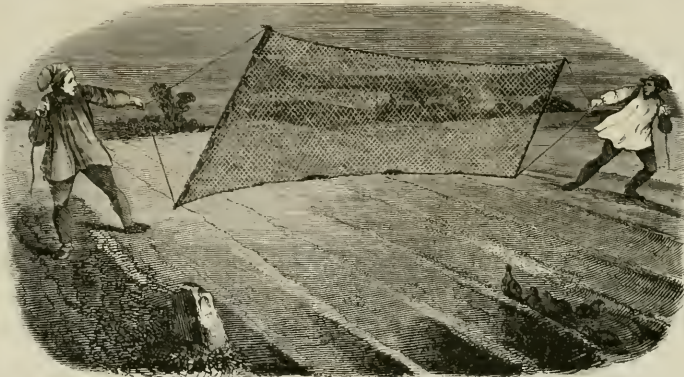
(L'affût.)

tion. C'est la sangsue du lapin. Comme les terriers n'ont point de secret pour notre industriel sans patente, il se dirige aussitôt vers celui qui est le plus fourni, celui qui contient la plus nombreuse portée; il en bouche, avec des mottes de gazon, toutes les ouvertures, excepté une ou deux qu'il ferme hermétiquement avec ses poches, après avoir toutefois lancé son furet dans les galeries souterraines. Le lapin, pour éviter les poursuites de son ennemi, cherche une issue par une des ouvertures du terrier, mais il les trouve toutes fermées, toutes, excepté celles qui sont garnies de poches ou de filets. Traqué par le furet, il n'a d'autre ressource que de s'y précipiter et de tomber ainsi au pouvoir d'un ennemi non moins impitoyable que celui auquel il vient d'échapper.

Quelquefois cependant, après une longue attente, le braconnier ne voit rien venir; la poche reste béante, le filet vide. Bien plus, il a beau prêter l'oreille, il n'entend aucun bruit souterrain. Que s'est-il alors passé? Le furet, infidèle à sa mission, s'est fait braconnier à son tour et s'est anusé à chasser pour son compte; il a piqué le lapin, a sucé son sang et ensuite s'est endormi sur sa victime. Il est alors assez

tion, n'est pas plus difficile. Un braconnier expérimenté doit connaître non-seulement le nombre des lièvres qui peuvent exister sur un canton, mais encore le gîte et la tournée de chacun; il sait qu'à tel endroit, à tel moment, il en est passé un, et qu'il repassera un peu plus tard. C'est à ces places désignées d'avance qu'il a soin de tendre ses collets: un collet est une espèce de collier en lutoin ou en fil de fer, que souvent, pour mieux dépister et les lièvres et ceux qui les protègent, on dissimule en tournant autour une tresse d'herbes; ce collet est attaché à un ou deux petits morceaux de bois fichés en terre, de manière à rencontrer la tête du lièvre, qui vient s'y enfoncer et s'y étrangler; si par hasard il court un peu trop fort à ce moment, ce n'est pas par le cou qu'il se prend, mais par les pattes, qu'il se casse ou se tord presque toujours dans les efforts qu'il fait pour se dégager; quelquefois cependant il y parvient, mais le plus souvent il ne sort de ses liens que pour passer dans la gibecière du braconnier.

Presque toutes ces chasses se pratiquent isolément; il en est d'autres, comme celle des perdrix, qui demandent le secours de l'association; quant à celles-ci, elles ont, outre l'attrait, commun du reste à toutes les autres, du fruit défendu, l'avantage de ne pouvoir se faire avec succès qu'au vu l'ouverture légale de la chasse. Plusieurs braconniers, parfaitement instruits de l'existence de toutes les compagnies qui peuvent se trouver sur un territoire, du lieu où elles résistent d'habitude, du nombre de têtes qui les composent, se mettent en campagne la nuit, munis d'énormes filets ou panneaux que, dans leur langue, ils ont insolemment nommés *le drap mortuaire*; ils se placent d'abord contre le vent, et dans l'endroit qui leur semble le plus propice; ils tendent leurs filets à l'aide de longues perches, à l'une desquelles est attachée une corde tenue par un des chasseurs. Cette opération terminée, les rabatteurs tournent la compagnie et la font lever. Ordinairement, les malheureuses bêtes, ainsi troublées, effarouchées, effrayées par le bruit qu'elles entendent derrière elles, n'ont d'autre ressource que de fuir du côté opposé au bruit; elles vont alors se précipiter dans les panneaux; tout aussitôt le braconnier aux aguets tire la corde



(Le drap mortuaire.)

qui entraîne les perches qui soutenaient les filets; le drap mortuaire tombe et ensevelit sous ses replis une compagnie tout entière de perdrix qu'on n'a plus qu'à ramasser avec la main.

Quand une compagnie est détruite, on passe à une autre, et on enlève ainsi tout le gibier que peut contenir un canton. Il n'est pas rare de voir plusieurs centaines de perdrix être le fruit ou le butin d'une seule de ces expéditions nocturnes.

Quelquefois on varie ses plaisirs, et pour être plus sûr du succès, pour endormir au besoin la vigilance des perdrix, tromper cet instinct de la conservation qui est naturel à tous les animaux, les braconniers ont avec eux une *chanterelle* ou perdrix qui rappelle, et sert ainsi, soit à attirer les perdrix, soit à les rénumérer de nouveau, lorsque quelque coup manqué les a dispersées.

Au moyen des procédés mis en usage par les braconniers, il n'est pas difficile de dépeupler un canton en fort peu de temps; du moins ce qui reste à glaner après le passage de ces chasseurs sans port d'armes est bien peu de chose. Nous avions donc raison de dire, en commençant, que la chasse n'existant plus, le braconnage l'a détruite et remplacée; d'un amusement, il a fait un délit. Il n'y a plus de chasseurs, il n'y a plus que des braconniers.

Comme tout se perfectionne, on ne se contente plus de braconner isolément; il s'est formé dernièrement des sociétés qui ont leur siège à Paris, et qui exploitent à tour de rôle, soit par leurs propres membres, soit par des affidés, tous les départements voisins de la capitale. Ces sociétés, comme on le voit, fonctionnent en grand, et un jour viendra peut-être où elles se mettront en actions.

La Chambre des Députés s'occupe actuellement de discuter une loi qui, tout en ayant pour but de régler l'exercice de la chasse, a surtout la prétention de mettre pour l'avenir un terme au braconnage. Nous estimons trop nos législateurs pour médire de leur capacité ou même de leurs bonnes intentions, mais nous pouvons assurer d'avance que la loi qu'ils vont incessamment voter n'aboutira pas à grand chose. On a cru trouver un remède en élevant le prix des ports

d'armes, mais on n'a sans doute pas réfléchi que les braconniers, qui ne demandent pas de permis de port d'armes quand ils coûtent quinze francs, sauront bien s'en passer quand le prix en sera porté à vingt-cinq.

Enfin, en terminant, nous revendrons la liberté grande de



(Lièvre pris au collet.)

donner à nos honorables législateurs un petit conseil que nous ne croyons pas entièrement dépourvu d'utilité: la loi qu'ils projettent n'aura un but réel que lorsque ses dispositions autoriseront tout gendarme, tout garde champêtre ou tout autre agent de l'autorité publique à saisir, partout où ils se trouveront, les filets, panneaux et autres engins destinés à la destruction du gibier.

Une semblable autorisation, comme sanction de la loi future, n'aurait rien d'exorbitant et trouverait, du reste, des précédents dans notre législation. On permet aux commis des contributions indirectes d'exercer le débitant de liquides, de pénétrer chez lui, de fouiller jusque dans son lit, à toute heure du jour et de la nuit; pour protéger quelquefois l'indolence d'un fabricant contre le stimulant de la concurrence étrangère, on autorise les préposés des douanes à rechercher et à saisir des cotons, des mousselmes, d'autres produits qui se trouvent dans les magasins d'un marchand; et on refuserait à un agent de l'autorité publique le droit de saisir des instruments qui ne sont en la possession de leur propriétaire que dans le but de violer la loi ou d'empêcher son exécution! Il est évident qu'une loi qui concéderait de pareils pouvoirs ne pourrait être taxée d'illogisme ou d'arbitraire. En votant une loi, le premier devoir du législateur est d'en



(La chanterelle.)

assurer l'exécution, et de se ressouvenir qu'il y a quelque chose de pire qu'une mauvaise loi, c'est celle qui n'a pas de sanction pénale et qu'on peut violer impunément.



(Chasse au furet et au filet.)

rare qu'il en lievre; on il est étouffé, on il est perdu. La chasse au lièvre, si elle demande un peu plus d'atten-

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

IMPRESSIONS DE VOYAGE DE M. BONIFACE, EX-RÉFRACTAIRE DE LA 4^e DU 3^e DE LA 10^e.

Par CHAM.

Ses Esquis s'ont sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez, etc. — Le tout mêlé de bosses et polaire de bleus et de noirs, etc. — Album comique de 150 dessins gravés sur bois, et formant, avec le texte, 1 vol. oblong de 100 pages sur papier-carton. — Prix du volume relié à l'anglaise : 5 francs. — Chez PATU, rue de Seine, 55.

CHAPITRE LXXIX.



Sans avoir fait son testament. M. DU PIN.

(M. Boniface s'embarque pour Londres sur le chemin de fer de Folkstone. La campagne semblait courir devant lui à raison de 10 lieues à l'heure.)

A LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE DE SEINE, 55.

ET CHEZ TOUTS LES CORRESPONDANTS DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE DANS LES DEPARTEMENTS ET A L'ETRANGER.

LES JÉSUITES ET L'UNIVERSITÉ; par P. GENIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1 fort vol. in-8. 6 fr.

Table des Chapitres.

I^{re} PARTIE.

TOUT CE QUE LES JÉSUITES FONT A LA RELIGION.

- CHAP. I^{er}. — Ce que c'est que l'ultramontanisme. — De l'ultramontanisme avant les jésuites.
CHAP. II. — Les jésuites avant 1850. — Assemblée du clergé en 1682. — La théologie de Poitiers.
CHAP. III. — Les jésuites à l'œuvre depuis 1850. — Procéde pour gagner les classes supérieures. — La religion offerte au rabais.
CHAP. IV. — Moyens d'action sur les classes inférieures. — Miracles. — Devotions particulières. — Conférences. — Associations.
CHAP. V. — Les jésuites, tyrans du clergé.

II^e PARTIE.

ATAQUES CONTRE L'UNIVERSITE.

- CHAP. I^{er}. — § 1^{er}. Aperçu de la tactique. — § 2^e. Le premier libelle (mai 1840).
CHAP. II. La campagne d'octobre. — L'évêque de Belley. — Mandement de l'évêque de Toulon. — Première lettre de l'évêque de Chartres. — Dix-huit professeurs dénoncés par l'Univers. — Seconde lettre de M. de Chartres.
CHAP. III. — § 1^{er}. Deux libelles de l'abbé Desgarets, de Lyon (mai 1845). — § 2^e. Second libelle de l'abbé Desgarets.
CHAP. IV. — § 1^{er}. Le libelle de M. Fabie Verdine, curé de Lupersac. — § 2^e. La liberté d'enseignement est-elle une nécessité religieuse et sociale? par J.-P. Garie, docteur en théologie.
CHAP. V. — § 1^{er}. Tolérance du gouvernement poussée jusqu'à la faiblesse. — § 2^e. Des jésuites, par MM. Michelet et Quinet. — Les constitutions de saint Ignace de Loyola.
CHAP. VI. — § 1^{er}. La brochure de M. Affre. —

§ 2^e. Lettre de M. de Bonald. — M. de Châlons censuré par le conseil d'Etat. — Une société secrète.

CHAP. VII. — § 1^{er}. Du devoir des catholiques, par M. le comte de Montalembert. — § 2^e. L'abbé Combalot.

III^e PARTIE.

L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES.

- CHAP. I^{er}. — L'histoire de France enseignée par les jésuites.
CHAP. II. — Enseignement de la morale populaire. — Instruction chrétienne, par le P. Humbert.
CHAP. III. — Enseignement de la philosophie chez les jésuites. — Cours d'Etudes philosophiques, à l'usage des collèges ecclésiastiques et des séminaires, par M. Bouvier, évêque du Mans.
CHAP. IV. — Lières de morale transcendante. — Le Compendium. — La théologie morale de Settler, réimprimée et augmentée par les soins de l'abbé Rousselot.
CHAP. V. — Le confessionnal des jésuites. — Commentaire sur le sixième précepte du Décalogue, et supplément au traité de Sanchez, de Matrinnio, par M. Bouvier, évêque du Mans.
CHAP. VI. — Conclusion.
POST SCRIPTUM. — M. de Ravignan. — M. de Yathmesnil.

UN COURROUX DE POETE; par CONSTANT HILBEY (ouvrier). Chez Martimon, libraire-éditeur, rue du Coq-Saint-Honore, 1. — Un beau volume de poésies. In-18.

CONTRÉDANSES.

LES ITALIENNES, par WASSERMANN; 20 QUADRILLES POUR PIANO. Chaque : net, 50 centimes.

BALS DE PARIS, 20 quadrilles et valse pour un violon, une flûte, un flageolet, une clarinette, un cornet à pistons. Suite aux Bals CUVARDS. 20 Repeus pour ces instruments. Chaque numéro contient un QUADRILLE et un RECUEIL DE VALSES. — Prix net : 50 centimes.

Chez SCHONENBERGER, 28, boulevard Poissonnière.

LIBRAIRIE DUBOCHET & C^o, rue de Seine, 55.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MEMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. NICARD, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTS, avocat; PAUL GÉVAÏS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LÉONIE LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEBLOND, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. MARTINS, docteur ès sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VERGÉ, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,300 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventeurs nouveaux dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Officier pour Patents of Invention, 14, Lincoln Inn Fields, Londres.

AGUILLES, ÉPINGLES ET HÂCHEONS ANGLAIS.

HALL ET GUTCH, 50 King-William street, Cité de Londres (près du Pont-de-Londres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc. etc., des aiguilles, des épingles et des hâcheons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des précédents Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenu et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs conduisant à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Épilepsie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, rue Taranne 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

VARICES. — BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ELASTIQUES en caoutchouc à œufs par articulations. — FLAMET jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arts, 25. (Écrire franco.)

Advertisement for M. Dubochet's 'L'ILLUSTRATION' journal, mentioning subscriptions and contact information at Rue de Seine, No. 33.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DE LA VILLE-DE-PARIS, 471, RUE MONTMARTRE, PRÈS LE BOULEVARD.

À l'approche de la saison des bals et des réunions habituelles de l'hiver, le soin de la toilette devient pour nos dames élégantes un grave sujet de préoccupation; notre mission est

de leur dire quels établissements méritent leur préférence, jouissent de la vogue la plus soutenue et la justifient le mieux. En première ligne, nous n'hésitons pas à placer

le bel établissement de la Ville-de-Paris, 471, rue Montmartre. C'est la maison modèle de l'époque; toutes les classes y affluent, la classe riche et élégante surtout, abandonnant ses an-

ciennes habitudes, non par un vague désir de changement, mais parce que la vogue est mieux, plus beau et à meilleur marché qu'ailleurs. La Ville-de-Paris est citée pour ses beaux velours, ses riches soieries, ses dentelles, ses élégantes nouveautés, elle occupe le premier rang dans la vente des étoffes de luxe; sa vogue fait pâlir les vieilles renommées d'une autre époque.

Nous ayons remarqué dans les beaux salons de la Ville-de-Paris les plus hautes sommités de la noblesse, de la finance, de l'administration; les étrangers de distinction s'y donnent rendez-vous. Chaque jour les plus brillants équipages occupent toute la partie de la rue Montmartre qui avoisine le boulevard.

Les cauchemires des Indes nouvellement installés présentent une richesse d'assortiments inouïs jusqu' alors; ils forment encore de S'enrichir d'articles importants faits à Londres tout récemment; plusieurs belles caisses nouvelles sont mises en vente. Des envois directs de Lahore et de Bombay (Indes-Orientales) viennent aussi d'arriver, et seront au premier jour mis à la disposition de nos dames.



Modes.



Le grand costume de cour n'est plus en usage en France; cependant, il en reste encore quelques souvenirs dans la toilette de présentation. Ainsi la robe ouverte à demi-croix arrondie n'est qu'un diminutif de la grande robe traînante.

Nous avons reproduit ici la toilette d'une jeune femme présentée aux dernières réceptions du jour d'au.

Le costume de bal pour les hommes est un uniforme de fantaisie, collet, parements brodés, etc. Malheureusement, le deuil de la cour est venu interrompre pour peu de jours les fêtes du château, et nous n'avons en que les bals particuliers pour centre d'observation.

Parmi les plus belles et les plus gracieuses parures, citons-ou quelques-unes d'une fraîcheur et d'une recherche exquise : — Robe de satin rose entourée d'une houllonne de gaze rose continué autour du revers du corsage; petit bord en velours épinglé rose avec une seule plume tombant derrière la tête.

— Robe de velours royal bleu de ciel, ouverte des côtés avec des chefs d'argent et une grande berthe de dentelle d'argent.

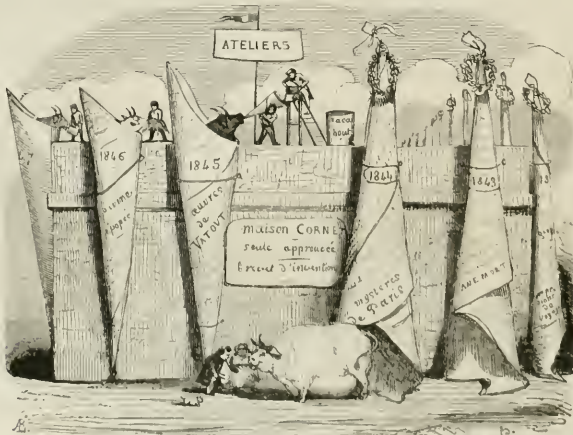
— Robe de damas rose convertie de deux volants de guipure posés à plat; petit turban en velours vert couvert de pierres-ries.

— Robe de tulle blanc à trois jupes, la dernière ouverte devant, à quatre ouvertures attachées par des bouquets, au nombre de cinq; demi-couronne de fleurs posées de côté sur la natte; cheveux en bandeaux ondes.

— Robe de satin blanc ouverte tout autour en cinq morceaux attachés chacun par trois petits nœuds-choux en rubans; dessous en pékin rose; coiffure en dentelle et fleurs.

— Robe de satin rose, ornée d'une passementerie d'argent; un dessous en crêpe rose formé tunique entourée de biais de crêpe lisse, au bord desquels règne un petit chef d'argent; coiffure et feuillage d'argent.

Caricature sur le Beuf-Gras, par Bertal.



L'Illustration est parvenue à se procurer une vue des ateliers Cornet. Cette maison, seule approuvée par l'Académie de Peinture, se charge d'engraisser au plus juste prix tous ceux qui voudront l'honneur de leur pratique, et s'engage à préparer au concours annuel les bœufs qui désireront figurer à la solennité des jours

gras. — La méthode est aussi sûre que facile, comme on peut le voir dans ce tableau. Un des cornets vous représente le beuf de 1845 déjà pris d'œdre; le beuf de 1846 est moins avancé que celui-ci, il l'est plus que son frère de 1847. Celui de 1848 vient d'être reçu dans les bras de ses bienfaiteurs.

Correspondance.

A M. L., à Paris. — L'idée est excellente et rentre parfaitement dans le plan de l'Illustration. Nous y viendrons après les deux expositions.

A M. O., à Orléans. — La variété vaut mieux; elle répond à la variété des goûts et des esprits. Il y a des gens singuliers qui n'aiment que la guitare; les véritables amateurs préfèrent les concerts du Conservatoire.

A M. F. D., à Rouen. — Vous êtes le contraire de M. O.; mettez, si vous voulez, une grosse-caisse à la place de la guitare et arrangez la réponse à votre usage.

A M. H., à Bruxelles. — Cela va sans dire.

A M. D., à Paris. — Voyez plus bas la solution.

A M. B., à Paris. — Faites vous-même le calcul en divisant par 52.

Échecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 7, CONTENUE DANS LA QUARANTE-SEUVIÈME LIVRAISON.

BLANCS.

NOIRS.

- | | |
|--|---|
| 1. Le C à la cinquième case du R; échec. | 1. Le R à la troisième case de son F. |
| 2. La T à la huitième case du F du R; échec. | 2. R prend le C. |
| 3. La U prend le C; échec. | 3. Le F prend le D. |
| 4. Le F de la U à la quatrième case du F du R; échec. | 4. Le R à la quatrième ou cinquième case de sa T. |
| 5. La T à la huitième case de la T du R; échec et mat. | |

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

L'adresse de janvier 1814 a fait donner à cinq députés marquants leur démission.

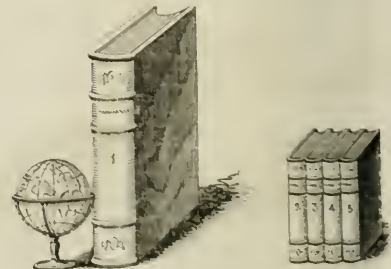
I.



II.



III.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

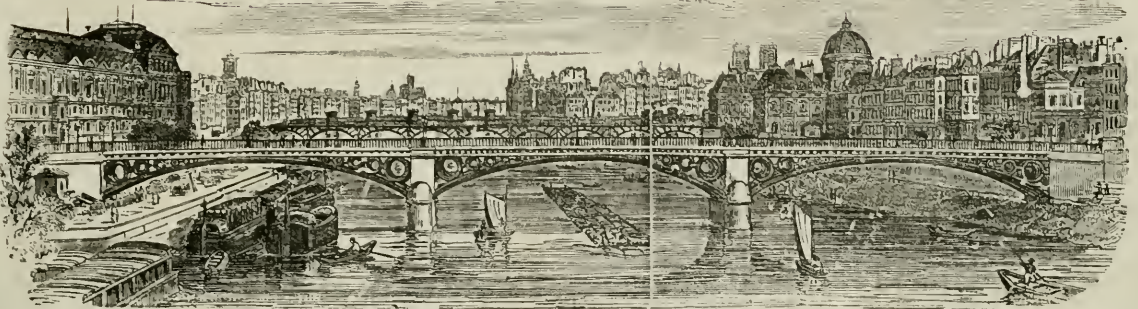
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoi-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET Co, rue Damiotte, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 52. VOL. II. — SAMEDI 24 FÉVRIER 1844.
Bureaux, rue de Sévigné, 33.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait de Marie-Christine.* — De la Question de l'Enseignement. — Le Vésuve. *Maison de l'Ermitage du Vésuve; Coupe du Cratère du Vésuve.* — Algérie. Escadron de dromadaires. *Mauoures de Dromadaires; Bride et Sella du Dromadaire.* — Paris *sourireal.* Une rue souterraine. — don Gravel l'Alferez. *Faniasie maritime par M. de la Landelle.* (Suite). — Courrier de Paris. *Descente de la Fouillie; un Sergent de Ville le mercredi des cendres; l'Ami Carbone. Fils du Mardi Gras; Mort et Enterrement du Mardi Gras.* — Théâtres. *Opera-Comique. Caillotte. Une Scène de Juguissance.* — *Fragments d'un Voyage en Afrique* (Suite). — Musique. *Entre Pise et Florence.* Paroles de M. Philippe Busoni. Musique de M. Gustave Illequet. — *Bulletin bibliographique.* — *Annales.* — *Modes.* *Tracessissements.* — *Amusements des Sciences.* Une *Gravure.* — *Rébus.*

Histoire de la Semaine.

La discussion de la loi sur la chasse a encore occupé les trois premiers jours de la semaine parlementaire. Cette loi a ouvert ses articles et ses paragraphes à une foule d'amendements qui ne la rendront à coup sûr pas bonne, qui lui auraient été surtout l'esprit d'ensemble, si elle en avait eu, mais qui lui ont valu en définitive d'être adoptée à une assez forte majorité. Il était peu de membres de la Chambre qui n'eussent fait admettre, dans le cours de cette interminable discussion, leur amendement ou leur sous-amendement : chacun était donc poussé par une sorte d'amour-propre d'auteur à donner une boucle blanche à cette fille de ses œuvres. Son sort à cependant été un instant douteux. Dans la séance de lundi, un amendement abrogeant par le fait la législation spéciale aux forêts du domaine, de 1790, a fait ranger celles-ci dans la catégorie des forêts particulières et a soumis le prince qui en a la jouissance et les siens aux mêmes et sévères règles qu'elle impose aux citoyens. Cette disposition, que le ministre absent ou distrait n'a pas su faire rejeter, a, sans aucun doute, attiré d'un côté à la loi des antipathies, tandis qu'elle lui assurait quelques suffrages de l'autre. Mais en définitive elle aura été la cause de son adoption, car les suffrages conquis lui sont restés et les antipathies se sont tuées dans l'espoir que la Chambre des Pairs n'admettrait pas cet amendement, et qu'une fois supprimé, la Chambre des Députés ne le rétablirait pas.

Est venue ensuite la discussion sur la prise en considération de la proposition de M. de Rémusat, relative aux incompatibilités. Il était difficile de penser que ce débat, qui tant de fois déjà s'est engagé devant la Chambre, verrait se produire aujourd'hui de nouveaux motifs. Mais les questions personnelles sont venues l'animer et le réjouir. En effet, c'est peut-être le seul qui les comporte ou plutôt les nécessite. Pour les partisans de la proposition, là où ils voient un adversaire ils doivent voir nécessairement un argument, et la situation d'un fonctionnaire menacé parce qu'il a voté dans tel ou tel sens comme député, ou le vote d'un autre représentant passant du blanc au noir par la force de motifs secrets qu'ils ont la curiosité de connaître, tout cela trouve naturellement place dans leurs discours. Quelques faits récents avaient fourni des arguments de ce genre ; il en a été fait usage pour la plus grande satisfaction des spectateurs avides d'agitation, plutôt

que pour l'édification de ceux qui croient à la bonté du gouvernement représentatif, honnêtement et sincèrement pratique, et qui seraient profondément désolés qu'on arrivât à l'usur sans s'en être servi. MM. Barrot, Thiers et Guizot, sont successivement montés à la tribune, qu'ont aussi occupée MM. Dugabé et de Salvandy. La prise en considération a été repoussée par une majorité que quelques de membres regardant comme douteuse.

La loi sur le roulage n'a pas été beaucoup plus heureuse à la Chambre des Pairs que la loi sur la chasse à la Chambre des Députés. Ce que l'on avait fait il y a deux ans au palais du Luxembourg, il y a un an au palais Bourbon, on l'a défait cette année en grande partie. Dans les précédentes discussions, on avait paru très-frappé du résultat des expériences faites par M. Morin, par ordre du gouvernement, et de la nécessité d'imposer, dans l'intérêt des routes et de leur conservation, des conditions sévères et d'établir des distinctions tranchées pour la largeur des jantes des voitures, selon qu'elles étaient à deux ou quatre roues. Cette année on a paru croire beaucoup moins aux résultats des expériences de M. Morin, sur lesquels était fondé le projet de loi, et beaucoup plus à l'utilité de la liberté en matière de roulage, sinon complète encore et illimitée, du moins beaucoup moins res-

des voitures à deux roues ; il sera pour les unes comme pour les autres indistinctement de 6 centimètres, et le maximum de 17. Du reste, et par contre, si l'industrie a été bien traitée par ce changement, l'agriculture a vu restreindre les facilités que la Chambre des Députés avait voulu lui accorder l'an passé, en adoptant un amendement de M. Darblay par lequel les voitures de l'agriculture étaient affranchies dans tous les cas, c'est-à-dire qu'elles allaient sur un marché ou qu'elles en reviennent, qu'elles transportassent des matériaux pour les constructions de la ferme, qu'elles aillent de la ferme aux champs ou des champs à la ferme, des règles relatives à la largeur des bandes et à la limitation du poids. La Chambre des Pairs a cru devoir restreindre cette exemption au cas seulement où les véhicules agricoles vont de la ferme aux champs ou en reviennent. Cet amendement oblige, on le voit, les fermiers et les agriculteurs à avoir des voitures de plusieurs sortes. Cette loi doit revenir de nouveau à la Chambre des Députés.

Nous déplorons dans notre dernier bulletin la vivacité que la discussion avait prise dans des bureaux de cette Chambre, à l'occasion de l'admission à la lecture de la proposition de M. de Rémusat. Mais ce que nous avons vu ici n'est qu'une gentillesse en comparaison de ce qui se passait presque en même temps à

la Chambre des Représentants des Etats-Unis et à la Chambre des Lords d'Angleterre. A tout seigneur tout honneur : nous commençons par la Chambre anglaise. Dans la dernière discussion, à l'occasion des affaires d'Irlande, lord Campbell a dit en répondant à lord Brougham : « Le discours de mon noble et savant ami est parfaitement irrégulier ; cela ne m'étonne pas, car tout ce qu'il fait dans cette Chambre est irrégulier. J'ai demandé hier l'ajournement, parce que je croyais qu'il parlerait, et que je voulais lui répondre. J'étais bien pardonnable de croire cela, car voilà bien, autant que je m'en souviens, le premier débat de quelque importance dans lequel il n'ait parlé, et parlé au moins sept fois... Toutes les fois qu'il prêchera les principes qu'il condamne aujourd'hui, je ne me gênerai pas pour le lui rappeler, et pour lui remettre devant les yeux ceux qu'il défendait avec moi et qu'il abandonne aujourd'hui. » — Lord Brougham lui a répondu avec le ton de la plus violente colère : « Mylords, on dit que j'ai commis une irrégularité. Jamais je n'ai vu dire une aussi grosse absurdité, même par mon noble et savant ami. Je ne me laisserai pas faire la leçon par d'ignorants nouveaux venus, qui ne connaissent pas l'A B C du règlement, et qui montrent une ignorance si crasse que je n'aurais jamais en personne capable d'en montrer une semblable sur quoi ce soit. Je serai heureux qu'on me donne l'occasion de repousser en face cette fausse, vile et calomnieuse accusation que l'on me fait, d'avoir abandonné mes principes. Je délie qu'on me le prouve, et je jette ce défi avec l'assurance que je saurai le justifier. »

En Amérique on est infiniment moins parlementaire encore. M. Stewart, membre de la Chambre des Représentants des Etats-Unis, avait été, il y a quelque temps, en lutte à une attaque très-vive d'un de ses collègues, M. Waller. Un neveu de M. Stewart, M. Schriver, correspondant du *Baltimore Patriot*, et ayant à ce titre une place réservée dans l'enceinte de la Chambre, avait voulu compte de cette sortie en termes qui avaient blessé M. Waller. Celui-ci, rencontrant M. Schriver à la Chambre, l'apostropha, et, après l'échange de quelques mots, le frappa. Aussitôt il se prit au corps. Dans la lutte, les deux combattants tombèrent dans une croulée et la défenestration. Plusieurs membres de la



(Marie-Christine, ex-reine d'Espagne. — Voir à la page suivante.)

treinte que par le passé et que ne l'établissait le projet. Ainsi, sur la proposition de M. le comte Daru, toute distinction a disparu pour le minimum des jantes des voitures à quatre et

change de quelques mois, le frappa. Aussitôt il se prit au corps. Dans la lutte, les deux combattants tombèrent dans une croulée et la défenestration. Plusieurs membres de la

On eût accouru et essayé de les séparer, tandis que d'autres erraient : « *Laissez-les se battre comme il faut.* » Un membre du comité dit même, en s'adressant au hauc des whigs : « Si l'y a quelque qui veuille prendre tout au complot, je pourrai bien m'en aller avec moi. » Enfin, après que quelques horions eurent été échangés, un membre se hâssa à se retirer définitivement des deux champs. Plainte fut portée par M. Schriver, et caution fournie par M. Waller.

« Importantes nouvelles sont arrivées de l'Autriche, et quoique depuis plusieurs jours le gouvernement ait gardé un silence diversément, mais en général peu favorablement interprété, il est impossible de ne pas accorder toute confiance aux détails très-concordants qu'on donne plusieurs correspondances particulières sur les événements dont la nouvelle (l'Autriche a été le théâtre. La reine Pomaré, cedant aux suggestions de M. Prichard, missionnaire, négociant et conseil anglais, se refusa obstinément à exécuter le traité du 9 septembre, après l'avoir ratifié, et affecta le plus grand mépris pour le gouvernement provisoire institué par l'Amiral Dupetit-Thouars, en vertu du protectorat de la France, accepté puis révoqué par la reine. Notre pavillon avait été amarré et remplacé par un chiffon bizarre qu'elle avait déclaré être le pavillon taïen. Cette résistance avait été, nous ne dirons pas provoquée, mais très-ostensiblement appuyée par le commandant de la frégate anglaise *la Vindicta*, lequel menaçait même de recourir à la force, pour faire prévaloir les nouvelles farces d'avis de la reine. Nous n'avions en ce moment que deux corvettes dans ces parages; mais leurs officiers et leurs équipages n'hésitèrent pas un seul instant, malgré l'ingratitude des forces, à prendre l'attitude qui convenait à la marine française, en réponse à cet insolent langage. Les menaces demeurèrent alors sans effet, et l'Amiral anglais Thomas, pour éviter un conflit que rendait imminent la présence du commandeur Nicolas, qui montait la *Vindicta*, le remplaça par la frégate le *Dublin*, qui se borna à demeurer spectatrice de nos démenés avec la reine Pomaré. Instruit de cette situation et des faits qui l'avaient précédée, l'Amiral Dupetit-Thouars se présenta, le 4 novembre dernier, devant Papeeti avec les trois frégates la *Reine-Blanche*, l'*Orion*, la *Banae*, dans la pensée que ce déploiement de forces épargnerait une lutte déplorable pour l'humanité et enlèverait même à la reine, au plutôt à ses imprudents conseillers, toute idée de résistance. Le calcul de l'Amiral n'était pas complètement exact. Il accorda un premier délai qu'on laissa s'écouler sans rentrer dans l'ordre. Alors il en fit un définitif, expirant le 6 à midi, et au terme duquel le traité devait avoir été exécuté sous peine de déclaration de la reine. Le capitaine de la frégate anglaise, oubliant un moment les recommandations de modération et de neutralité que son amiral lui avait faites, se hâssa alors à déclarer à l'Amiral Dupetit-Thouars, sur le bord même de la *Reine-Blanche*, qu'il allait faire venir à son bord la reine Pomaré, hissé sur le pavillon taïen et le sahar de vingt et un coups de canon. Justement blessé de cette intervention injurieuse et haineuse, M. Dupetit-Thouars répondit au commandeur : « A votre aise, monsieur; menez tout qu'il vous plaira cette femme à votre bord, mais gardez-vous de hisser le pavillon taïen; et, si vous le sahez de vingt et un coups de canon, vous assurerez sur vous toutes les conséquences qui pourront en résulter. Maintenant que vous êtes prévenu, adressez comme il vous plaira. » On comprend que la matière du 6 ait tenu l'esprit français dans une attente pleine d'émotions. Mais l'heure die arriva sans que la reine eût arboré le pavillon tricolore; l'ordre du débarquement fut aussitôt exécuté que donné, et Pomaré a cessé de régner. Un gouvernement a été installé par l'Amiral, dont la conduite a été digne de son nom et des couleurs sous lesquelles il sert.

La situation de l'Espagne, c'est-à-dire la lutte entre un gouvernement qui s'est mis en dehors de toutes les règles constitutionnelles et une insurrection qui n'offre pas beaucoup plus de garanties aux hommes qui appellent de leurs vœux un gouvernement régulier, cette situation se prolonge, et l'on se demande si le retour de la reine Christine en Espagne (voir la page précédente) y mettra fin. Bien des yeux, de l'autre côté des Pyrénées, sont tournés vers cette princesse. Désavouera-t-elle franchement les actes dictatoriaux du général Narvaez? Les désapproprivera-t-elle seulement sous la forme, ou en fera-t-elle ouvertement dans cette voie? Voilà les questions que les Espagnols s'adressent, et que beaucoup, dans leurs prévisions ou dans leur confiance, résolvent dans le sens qui justifie ou les uns ou l'autre.

Mais la fièvre de l'insurrection et celle des mesures extraordinaires de gouvernement ont passé la frontière d'Espagne, et travaillent à leur tour et de nouveau le royaume de dona Maria. Une conspiration militaire a éclaté en Portugal. Un général considéré, ancien ministre de la guerre, le comte de Bomlim, est à la tête de ce mouvement, qui fait valoir comme griefs les violations qu'on a fait subir au principe de la souveraineté nationale, en faisant revivre, sans la faire réviser par une Chambre constitutionnelle, la Charte que don Pedro avait octroyée. Là, comme en Espagne, les Chambres ont été fermées, la liberté de la presse, la liberté individuelle suspendues, et le royaume entier mis en état de siège. C'est bien mal commencer; attendons la fin.

Les feuilles françaises et étrangères ont vu cette semaine leurs colonnes attristées par le récit de nombreux et déplorable malheurs. Le *Standard* du 17 annonce qu'un terrible accident est arrivé la veille dans la bouillie de Landshilping. Deux mineurs, au nombre de cinquante-huit, travaillaient dans l'une des galeries qui passent sous la rivière, lorsqu'un coup de feu fit explosion dans la mine avec une telle violence que dix-huit de ces ouvriers seulement eurent le temps d'être sauvés. Les quarante autres ont été noyés. — A Granville, dans la nuit du 14 au 15, par un temps fort calme, un canot monté par dix hommes avait chaviré à une brassée au large d'un plus du bord du quai, sept de ces matelots allèrent au fond, ou ils restèrent engagés dans des vases molles qui se sont accumulées dans cet endroit. —

Quel douloureux spectacle s'offrit le matin aux regards lorsque la mer se fut retirée! Les cadavres de ces sept malheureux étaient pile-mole, dans un espace de quelques mètres, les uns restés par les pieds, d'autres engagés jusqu'aux épaules dans la boue noire et fétide du port. Pour ce qui est, l'assphyxie n'a été instantanée, et la position de l'un d'eux, qui avait les mains dans les poches de son paletot, le prouvait assez. Six de ces hommes sont pères de famille et lui sont, assurément, sans aucun ressource plus de vingt orphelins. — Un des plus anciens et des plus justement célèbres de nos généraux, le lieutenant-général Pajol, a fait, dans le grand escalier du château des Tuileries, une chute affreuse, qui a causé la fracture de la cuisse au col du fémur, et donne de vives inquiétudes. — Le savant M. Gay-Lussac, qui a la simplicité de faire encore son cours, et qui ne croit pas que le rôle d'un professeur doive consister uniquement à se choisir un supplice, a pensé être victime de l'explosion d'un flacon dont le contenu s'est enflammé par le contact du sel de fer, au moment où il préparait une expérience au laboratoire du Jardin-des-Plantes. L'illustre professeur et son jeune préparateur ont été blessés, le premier grièvement, le second plus légèrement. L'état de M. Gay-Lussac est aujourd'hui complètement rassurant. — On a annoncé, cette semaine, la mort d'un homme excellent, d'un homme dont la vie a été vouée aux œuvres utiles, de M. Cassin, agent général des sociétés savantes et de bienfaisance. — Un des plus importants publicistes de la Suisse, le docteur Charles Schnell, rédacteur du *Volkswort*, depuis longtemps en proie à une profonde mélancolie, par suite d'un état obstiné de souffrances physiques, a mis fin à ses jours. C'était un des plus formidables antagonistes de l'aristocratie suisse et de l'aristocratie bernoise en particulier. — Le 15 février est mort à White-Lodge (Richmond-Barke), dans sa quatre-vingt-septième année, Henry Addington, vicomte de Snydmouth. Il avait été président de la Chambre des Communes de 1789 à 1801, premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Échiquier de 1801 à 1804, lord président du conseil en 1805, lord du sceau privé en 1806, secrétaire d'État de l'intérieur de 1812 à 1822. — Les nouvelles de Stockholm peignent l'état du roi de Suède comme s'aggravant de jour en jour, et nous devons craindre que la notice biographique que nous lui avons consacrée ne devienne bientôt une notice nécrologique.

De la Question de l'Enseignement.

L'Illustration ne saurait se proposer d'entrer dans toutes les discussions qui s'engagent chaque jour sur les questions d'organisation que le législateur a encore à résoudre. Mais elle regarde comme un devoir, auquel elle ne manquera pas, d'exposer l'état de chacune de ces questions au fur et à mesure qu'elles arriveront à l'examen des Chambres. L'abbé Sièyès a laissé en montrant un manuscrit volumineux ayant pour titre cette proposition, à la démonstration de laquelle l'ouvrage entier est consacré : *Il n'y a point de questions insolubles, il n'y a que des questions mal posées*. Nous pourrions donc croire avoir contribué pour notre part à la solution de celles qui sont agitées quand nous aurons clairement fait connaître la difficulté qu'il faut trancher en les différents intérêts qu'il s'agit de mettre d'accord.

En remontant, dans notre histoire, aux premiers temps où le régime des lois régulières commença à s'établir, même au temps où la science était presque uniquement cléricale, aux premières années du quatorzième siècle (1512), sous Philippe le Bel, on trouve déjà admis et en vigueur le principe que l'instruction publique dépend de l'État. Celui-ci est sans aucun doute à défendre son droit contre plus d'une tentative d'empiétement; mais, d'une part, les édits, les ordonnances, etc., de l'autre l'action de la magistrature, livrent et maintiennent son influence. Ainsi, en 1346, une ordonnance de Charles VII vint donner juridiction aux Parlements sur les Universités, qui prétendaient ne relever que du pape royal et du pape. En même temps, de leur côté, les Parlements établissent par leurs arrêts le droit d'autorisation et d'inspection des Universités sur les écoles particulières, et l'obligation pour les maîtres d'être gradués dans les lettres qu'ils enseignent. — La collation des grades et leur indispensabilité furent encore l'objet de prescriptions nouvelles dans l'édit de Blois de mai 1579. — Elles furent confirmées par l'édit réglementaire de Henri IV sur l'Université de Paris, de septembre 1598, édit marquant davantage la sécularisation commencée de l'enseignement public. — Une ordonnance royale de janvier 1629 dispose également que nul ne sera reçu aux degrés qu'il n'ait étudié l'espace de trois ans à l'Université ou seront conférés lesdits degrés, ou en une autre par partie dudit temps, et en ladite Université pour le surplus, dont il rapportera certifiées suffisant; mais elle va plus loin encore, et, ne se contentant pas d'imposer des conditions aux hommes qui se voient à l'enseignement ou aux jeunes gens qui voulaient entrer dans certaines carrières, elle subroge en quelque sorte l'État à tous les droits des pères de famille : « Nous défendons, y est-il dit, à tous nos sujets, de quelque état et condition qu'ils soient, d'envoyer leurs enfants étudier hors de notre royaume, pays et terres de notre obéissance, sans notre permission et congé. »

Nous pourrions montrer également la constante surveillance de l'État sur les Universités, sa vigilance à ne laisser établir aucun collège, qu'il fut fondé par une donation particulière, ou entrepris par une ville, ou même dolo sur des biens ecclésiastiques, sans une autorisation spéciale et l'intervention d'une ordonnance du roi. Nous pourrions rappeler comment, à diverses reprises, furent rebulés les empiétements des jésuites, et montré comment, dès 1708, fut imposée l'obligation de fréquenter les collèges aux élèves de tout établissement particulier d'instruction; mais l'histoire de l'instruction publique en France et la préexistence presque immémoriale de toutes les prescriptions dont Napoléon, en

les coordonnant, a fait le code de l'Université, sont trop clairement et trop complètement déduits et démontrés dans l'exposé des motifs du projet de loi que M. Villermé a voulu présenter à la Chambre des Pairs, pour que nous n'y renvoyons pas ceux de nos lecteurs qui voudraient, à ce sujet, plus de preuves et de détails que l'espace ne nous permet d'en donner ici.

Si la liberté de l'enseignement n'exista jamais au profit des particuliers sous l'ancien régime, si le clergé lui-même, malgré ses immenses privilèges, fut continuellement dans cette matière la législation et la jurisprudence lui dicta des règles et lui imposa des obligations, cette liberté n'exista pas davantage de loi après 1789 et sous la République elle-même. L'Assemblée constituante en proclama le nom, mais ne la constitua point. La Convention la proclama, mais y mit d'abord des conditions qui assurèrent qu'il n'en serait point usé sans l'agrément de l'autorité; et si la constitution de l'an III ne souffrait pas imposer les mêmes limites, des l'année suivante elles furent en quelque sorte tracées par le décret du 5 brumaire, et, un peu plus tard, la loi du 17 mai 1802 statua positivement que « il ne pourrait être établi d'école secondaire sans l'autorisation du gouvernement. »

Enfin, sous l'Empire, qui, par la loi du 10 mai 1806 et les décrets du 17 mai 1808 et du 15 novembre 1811, codifia avec ensemble tout ce que les ordonnances des rois et les arrêts des Parlements avaient accumulé de précautions et de garanties, les compléta, et faisant des anciennes universités autant d'académies, les relia toutes à une seule et puissante Université, dépendante de l'État, qui, selon l'expression de M. Royer-Collard, n'était autre chose que le gouvernement appliqué à la direction universelle de l'instruction publique, et qui avait le monopole de l'éducation à peu près comme les tribunaux ont le monopole de la justice, et l'armée celui de la force publique.

Cette organisation puissante fut maintenue par la Restauration, qui ne consentit de dérogation à cette règle générale qu'en faveur des écoles secondaires ecclésiastiques ou petits séminaires. Dès 1802, les besoins du service religieux avaient fait ériger par plusieurs évêques, avec des secours particuliers, quelques écoles préparatoires à l'enseignement des séminaires métropolitains ou diocésains, reconnus par un article du Concordat, et, plus tard, organisés par la loi du 14 mars 1804. Un décret du 9 avril 1809 mentionna pour la première fois ces écoles préparatoires. Un titre spécial du décret du 15 novembre 1811, les assimiila tout à fait aux écoles ordinaires, leur interdisant de plus de s'établir autre part que dans les localités où se trouvait placé un collège communal ou un lycée, dont leurs élèves étaient tenus de suivre les cours. Une ordonnance royale du 5 octobre 1814 vint dispenser ces établissements de ces obligations et autorisa l'augmentation de leur nombre. Ces facilités amenèrent un état de choses auquel on crut devoir porter remède en 1828. L'exemption de toute obligation de grades qu'on aux maîtres, la dispense de toute rétribution envers l'État quant aux élèves, favorisèrent les petits séminaires au détriment des collèges et des institutions universitaires, et mettaient ces derniers établissements dans l'impossibilité de soutenir une lutte tendre trop méale.

C'est alors que, sur la proposition de M. le comte Portalis, ministre de la justice, fut instituée, pour constater les faits et proposer les mesures à prendre, une commission composée de neuf membres, qui choisirent pour rapporteur M. de Quélen, archevêque de Paris. Son travail remarquable constate que, outre le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques porté à 126, 35 autres établissements s'étaient formés comme succursales ou écoles cléricales; que plusieurs étaient dirigés, non par des prêtres, mais par des membres de corporations religieuses non autorisées par les lois; qu'enfin le but de l'institution des petits séminaires était tout à fait dépassé. Il conclut à ce que nulle nouvelle école secondaire ecclésiastique ne fût établie sans une autorisation spéciale; à ce qu'on ne fût dans ces écoles que des études compatibles avec l'état ecclésiastique que l'État y fait pris par les élèves ayant deux ans d'études; qu'il leur fût interdit de recevoir des externes, et enfin à ce que tous les élèves qui auraient abandonné l'état ecclésiastique après leurs cours d'études, fussent tenus, pour obtenir le diplôme de bachelier es-lettres, de se soumettre de nouveau aux études et aux examens, selon les règlements de l'Université.

Les ordonnances du 16 juin 1828 ne firent que la mise en pratique et en vigueur de ces principes et de ces conclusions. Elles furent présentées à la signature de Charles X par M. Fentrier, évêque de Beauvais, ministre des affaires ecclésiastiques, à la suite d'un rapport au roi où ce prélat faisait ressortir la nécessité de conserver aux écoles ecclésiastiques un caractère tout spécial, de le maintenir par la condition relative au baccalauréat, par l'obligation de porter le vêtement ecclésiastique; et où il établissait, par des calculs bien déduits, que le nombre de vingt mille élèves était largement suffisant pour répondre à tous les besoins à venir du culte, et devait être fixé comme une limite légale.

Ces ordonnances furent exécutées immédiatement; mais vint la révolution de 1830, qui, dans un des articles de sa Charte nouvelle, consacra le principe de la liberté de l'enseignement, et prononça la suppression d'un projet de loi qui réglait l'exercice de cette liberté. En 1836, en 1841, deux projets furent portés aux Chambres; mais, à l'une comme à l'autre de ces époques, beaucoup de personnes voudraient voir dans la demande d'inspection plutôt un acte conservateur pour empêcher la suppression de la promesse de la Constitution que la pensée bien sérieuse de fixer immédiatement et définitivement la législation. On ne fit rien pour démentir ces suppositions, car in finem l'autre de ces projets arriva à la sanction royale, et ils allèrent reposer dans les archives des Chambres. L'hesitation à résoudre une question difficile, à prononcer entre des prétentions animées d'un esprit explicable; mais ce qui devait être d'une évidence non moins grande, c'est qu'il ne pouvait être sans de nombreux incon-

venients de prolonger la situation dans laquelle on se trouvait : car les lois dont la Charte de 1830 avait promis la révision d'après un principe qui n'était pas celui qui avait inspiré leur rédaction, ces lois avaient inévitablement, par cette promesse même, perdu de leur empire; les parties intéressées mettaient de l'empressement à s'y soustraire comme à une législation caduque, et l'administration méritait peut-être trop de faiblesse à faire exécuter leurs plus importantes prescriptions; car, enfin, bien que condamnées à une refonte, à ses vœux, elles devaient former encore le code de l'enseignement jusqu'à la promulgation d'un code nouveau. En législation, on interrogea c'est l'américain.

De cette situation prolongée il est résulté que, tandis que l'Université se bornait à éléver quelques collèges communaux au tirant de collège royal, il s'est formé à côté d'elle une sorte d'Université ecclésiastique, jouissant du privilège de ne pas payer le droit universitaire, auquel les évêques des collèges, internes et externes, sont tous tenus, et multipliant ses établissements grâce à cet avantage et à son activité. Il n'y a aujourd'hui, en France, que 16 collèges royaux et 512 collèges communaux, tandis que l'on compte 1,157 établissements particuliers et séminaires indépendants de l'Université. Les établissements de l'Université ne sont fréquentés que par 45,281 élèves, sur les plus 25,000 sont externes, et soumis pour l'éducation morale à toute l'influence de la famille. Les établissements particuliers, au contraire, comptent 65,000 élèves.

On comprend que si la liberté de l'enseignement eût été réglementée en 1830, aussitôt que le principe fut proclamé, l'enseignement ecclésiastique, qui était à cette époque renfermé dans les limites tracées par les ordonnances de 1828, se fût montré de facile composition pour un état de choses qui serait venu rendre plus favorable la situation. Mais quatorze années se sont passées depuis lors, quatorze années pendant lesquelles la liberté promise par la Charte a été peu à peu accordée dans le fait à cette nature d'établissements, et accordée par l'Etat, regardant pour les siens toute la charge dont l'exemptait ses vœux; le point de départ n'est plus le même, et les exigences ont changé comme lui.

Les prétentions aujourd'hui sont celles-ci : Une partie du clergé, en demandant pour les établissements qu'il a fondés, et pour ceux qu'il serait maître de fonder encore, une complète liberté, semble vouloir se réserver une sorte de censure sur les établissements universitaires, en se retirant en y laissant à son gré les amateurs.

Une autre partie se borne à réclamer la liberté, mais la liberté entière, c'est-à-dire le droit d'élever non-seulement les jeunes gens qui se destinent au culte, mais tous ceux qu'elle amènerait les parents à lui confier, et sans que ces jeunes gens, pour être reçus bacheliers ou élèves, fussent tenus, comme le prescrivent les ordonnances de 1828, de se soumettre aux études et aux examens selon les règlements de l'Université.

L'opinion la plus générale demandant au gouvernement de fixer les conditions auxquelles toute personne les remplissant pourra ouvrir un établissement d'éducation, mais de traiter chacun également, de n'accorder de privilège particulier et d'exemption de faveur à personne. De ce côté on est tout disposé à reconnaître l'action supérieure et la surveillance constante de l'Etat; on ne prétend point qu'elle ne doive s'exercer sur les maisons d'éducation que comme celle de la police s'exerce sur les lieux publics; on reconnaît qu'il est du droit, du devoir du gouvernement d'exiger des garanties particulières des établissements qui se forment de jeunes citoyens, les intérêts de l'Etat et ceux des pères de famille ne sauraient, aux yeux des hommes éclairés et de bonne foi, être des intérêts opposés. On ne demande pas qu'on soumette les écoles ecclésiastiques à la rétribution universitaire, mais qu'on exempte toutes les institutions de cet impôt fort malentendu, fort lourd, et arbitrairement assis. On ne demande pas que les grades ne soient pas délivrés par l'Etat, et qu'il ne soit pas appelé à juger, par l'intervention de ses fonctionnaires, de la capacité de ceux qui se présentent pour les obtenir, mais que ce soit lui, désintéressé dans la question d'amorçage, et non des hommes que leur situation de rivalité rend jaloux et parties, qui reconnaisse et proclame la capacité; en un mot, que le grand-maître de l'Université et le ministre de l'Instruction publique soient deux fonctionnaires distincts, l'un dirigant, sous les ordres de ce dernier, les établissements dont l'Etat aura pris le patronage spécial, et où il placera ses boursiers; l'autre surveillant et gouvernant tous les établissements, qu'ils dépendent de l'Université ou qu'ils soient dirigés par les hommes qui les auront ouverts à leur compte, après avoir rempli les formalités voulues et satisfait aux conditions imposées.

Voilà les exigences, les prétentions et les demandes en présence desquelles se trouve M. Villemain. Comment y a-t-il répondu, et quelle transaction a-t-il su trouver? C'est ce qui demandera de notre part ou de celle de l'historien de la Semaine un examen à part, et quelques développements nouveaux, quand le projet présenté arrivera à la discussion définitive, car nous ne sommes pas de ceux qui pensent que ce projet n'a été porté d'abord à la Chambre des Pairs, que pour qu'il ne revint pas, en temps utile, à la Chambre des Députés, et pour qu'une solution, difficile sans doute, se trouvât encore une fois différée. Mais, aujourd'hui, nous ne nous sommes proposé que d'exposer la question. Une autre fois nous examinerons de quelle façon on entreprend de la trancher.

Le Vésuve.

Nous empruntons à un ouvrage qui paraîtra prochainement quelques détails curieux sur le Vésuve. Quoique le sujet ait fourni la matière de beaucoup de volumes, chaque nouveau récit présente encore de l'intérêt, surtout quand il contient,

comme les extraits suivants, les impressions et les expériences de deux savants tels que les docteurs Magendie et Constantin James, auxquels nous devons cette communication.

« Depuis le bas de la montagne jusqu'à l'Ermitage, les substances qui proviennent de la décomposition des cendres vomies par le cratère recouvrent la lave d'un terrain extrêmement fertile. C'est là qu'on récolte le fameux vin de Lacryna-Christi. Triste fécondité cependant que celle qui est achetée au prix d'incessantes alarmes!

« Il était une heure quand j'arrivai à l'Ermitage. Je m'attendais à rencontrer là quelque un de ces vénérables religieux qui inspirent à la fois l'admiration et le respect. Je fus bien déçu. L'ermite du Vésuve est tout bonnement un cabaretier qui a pris à ferme l'Ermitage, et vend fort cher de très-mauvais vin. Il n'a d'un ermite que la robe de bure, le capuchon et un gros trousseau de clés, auxquelles il manque des serrures à ouvrir.

« A partir de l'Ermitage, le chemin cesse bientôt d'être praticable pour nos montures. Nous nous trouvons au milieu d'une nature aride, désolée, morte, sans trace aucune de végétation. Le sol, bouleversé d'ailleurs, est partout hérissé de masses volcaniques d'un gris plombé, marbrantes, jetées çà et là comme les uns à côté des autres, et mises entre elles par un ciment de lave. Il nous faut marcher sur les aspérités des roches, et souvent sauter par-dessus de larges crevasses. A notre gauche est le cratère à demi érodé de l'ancien volcan, aujourd'hui éteint et appelé *Monte di summa*, le même qui a enseveli Pompéïa, Herculanum et Stabia (1). Sur la droite, l'épaisse coulée de lave de la dernière éruption, celle de 1859. En face de nous, le cône de cendre qui nous reste à gravir.

« Mon thermomètre indique 19 degrés. On aperçoit de distance en distance des fumeroles, et on commence à entendre les détonations du volcan.

« Notre marche devient de plus en plus pénible. La cendre superposée par couches molles et fines constitue un plancher mouvant qui s'affaisse sous les pas, et dans lequel on peut craquer à chaque instant de rester enroulé. Nous enfonçons quelquefois jusqu'en-dessus du genou. A mesure qu'on s'approche de la cime du cône, cette cendre s'échauffe et fume. J'ai vu le thermomètre, que j'y plongeais, s'élever jusqu'à 35 degrés.

« Enfin, nous voici au sommet du volcan, dont la hauteur totale est de 1,207 mètres. Il est resté deux heures. Nous od' plonge dans le cratère. Quel imposant spectacle!

« Représentez-vous un large gouffre, profond de plus de cent pieds, irrégulièrement circulaire, d'où s'échappe un nuage de fumée sulfocante et roussâtre. Enveloppé de ténèbres, il s'illumine par intervalle de jets de lumière, accompagnés d'explosions, qui se immédiatement suivies d'une chute de pierres sur des surfaces réfléchissantes. On dirait souvent d'un bouquet d'artifices. Ainsi, au fond de l'abîme, l'éclair a brillé; une inséc éternelle, s'irradie à une certaine hauteur, retombe verticalement, et ruisselle en filets étincelants sur les facettes sonores d'une pyramide. La base de cette pyramide repose au milieu d'une nappe de feu semée de fissures en zigzag, qui réfléchissent inégalement la lueur de l'incendie. Cependant le sol que nous foulons est brûlant. Dans certains endroits, la chaleur est si forte qu'elle pénètre la chaussure, l'attaque, et oblige de changer de place fréquemment.

« Ce gouffre, ces vapeurs, l'horreur des ténèbres, ces conflagrations constituent un panorama dont aucune expression ne pourrait traduire la terrible harmonie. Aussi le premier sentiment que j'éprouvai fut-il un sentiment de stupeur mêlée de crainte. J'osais à peine circuler autour du cratère; je sentais la poussière crepiter sous mes pas, et il me fallait prendre garde aux irrégularités du terrain.

« Le jour paraît. Il éclaira peu à peu l'intérieur du volcan; les objets se dessinent; les scènes de la nuit s'éclaircissent et diminuent le prestige.

« Le cratère à la forme d'un immense entonnoir, dont l'orifice évase couronne la crête de la montagne, et se continue insensiblement avec les parois de l'infundibulum. Ces parois aboutissent à une étroite ceinture, qu'elles circonserment. Au centre est la bouche du cratère. Celle-ci n'occupe pas la partie la plus déclive de l'excavation, mais au contraire le sommet tronqué d'un cône qui se dresse comme une île au milieu de la lave, et dont la formation est facile à comprendre.

« Supposons une surface plane percée d'un trou. Des pierres sortent de ce trou par jets alternatifs et retombent les uns dans le trou, les autres autour. Ces dernières, s'entassant graduellement, finissent par former un cône ou pyramide, dont le conduit central se continue avec le trou d'émission. Vous diriez presque d'un tuyau de cheminée. Telle est, sur une plus grande échelle, la manière dont se forme et s'accroît la pyramide du volcan.

« En effet, le sommet de cette pyramide vomit des matières incandescentes. Ces matières retombent les unes personnellement dans la bouche du cratère, les autres sur son pourtour, d'autres enfin roulent jusqu'à la base on bouillissent, en se bécisant, sur les arêtes de la pyramide. A mesure qu'elles se refroidissent, elles passent par diverses manières de coloration, dont on n'apprécie bien la teinte que pendant la nuit.

« Ces éruptions se succèdent toutes les huit ou dix secondes. Elles sont précédées d'un murmure profond, et la bouche du volcan paraît embourée. Puis on entend une explosion pareille à un coup de pistolet, à un coup de canon ou même au roulement de la foudre. C'est la lave qui jaillit. La hauteur du jet dépasse rarement treize ou quarante pieds. Court moment de silence; puis un pétilement sec, à grains

(1. L'an 79 de notre ère, Parti du cap Misène pour aller visiter de près le phénix de l'Ermitage, de l'Ermitage. Placé au bord d'un torrent, nous les cendres vomies par le volcan. Voir l'admirable lettre de Plin le jeune à Tacite, dans laquelle il raconte la mort de son oncle, et les détails de la catastrophe.)

nombreux et gros, indique que la lave retombe en pluie sur la pyramide.

« La quantité et le volume des matières lancées ainsi par chaque éruption sont très-variables. Tantôt il n'y a que quelques scories de la grosseur du poing; d'autres fois, des fragments de roches fondues en nombre considérable.

« Je ne suis encore qu'à la moitié de mes explorations. Il s'agit maintenant de descendre dans le cratère.

« Il n'y a pas de chemin tracé. Les parois du cratère me rappellent assez ces grandes falaises qui bordent le rivage de certaines côtes, excepté qu'au lieu d'être faillées à pic, elles représentent un plan incliné dont la surface est inégalement ondulée. La pente est trop rapide pour qu'on puisse suivre une ligne directe. Je marchais donc en biaisant, tantôt à droite, tantôt à gauche, revenant souvent sur mes pas, en un mot abréssant à tous les caprices du terrain. Le guide allait devant moi, sondant avec son bâton les endroits suspects. On ne peut pas se trainer sur les genoux, ni se cramponner avec les mains, car le sol n'est formé que de cendres et de roches brûlantes. Ces roches sont de nature sulfureuse. Elles offrent, suivant leur degré plus ou moins avancé de combustion, toutes les nuances possibles de couleur, depuis le jaune safran jusqu'au jaune paille.

« On rencontre à chaque pas des fumeroles. Ce sont autant de bouches de vapeur dont les émanations, semblables à celles du soufre qui brûle, provoquent la toux et oppressent. La température de ces fumeroles est d'environ 60 degrés. Quand on plonge le thermomètre dans les points d'où la fumée s'échappe, le mercure monte rapidement jusqu'à 90 et 95 degrés. Il faut retirer l'instrument, de peur que le tube n'éclate.

« J'arrive ainsi non sans peine jusqu'au fond du cratère. Il est six heures. Nous avions mis près de quarante minutes à descendre.

« Pour bien comprendre l'endroit où j'ose actuellement le pied, qu'on se figure un cirque, et au milieu de l'arène une pyramide. Il règne un espace libre entre la base de la pyramide et les premiers gradins du cirque. Or, c'est dans cet espace que me voici parvenu. La cheminée du cratère représente la pyramide de l'arène, et le pourtour des parois les gradins du cirque.

« La largeur de cet espace est d'environ trois mètres. Son plancher, qu'on me pardonne l'expression, est uni et légèrement granuleux comme l'asphalte d'un trottoir. Et, en effet, ce n'est autre chose qu'une couche de lave refroidie. Cette lave a la solidité de la dalle. Trazpez-la avec le talon de la chaussure ou l'extrémité ferrée d'un bâton, vous ne réussirez pas à l'enlever.

« Peut-on circuler autour de la cheminée du cratère? Oui, mais seulement dans un tiers de sa circonférence, car dans les deux autres tiers la lave est en pleine ébullition.

« Maintenant que nous nous sommes occupés de ce qui est à nos pieds, levons les yeux vers la pyramide du cratère (1).

« Cette pyramide ressemble à un énorme tas de coke, seulement sa couleur est d'un gris plus foncé. Ce n'est point pas tout à fait celle du charbon de terre, ni surtout son reflet luisant. Les débris volcaniques qui la composent sont cassés grossièrement les uns au-dessus des autres, de manière à laisser des creux où l'air pénètre. C'est à cette disposition que la pyramide doit sa sonorité, alors que les matières lancées par le cratère plèvent à sa surface.

« Ces matières arrivaient quelquefois en roulant jusqu'à nous. On les évite aisément; car, arrêtées en chemin à tout instant par leur viscosité, elles laissent derrière elles une traînée de feu qui en diminue et ralentit la masse. Jamais elles ne sont venues d'enclaver de notre côté. Pour franchir d'un seul bond la pyramide, il eût fallu qu'elles décrivissent dans l'air une parabole, que leur projection verticale rendait impossible.

« La lave lancée par le volcan est plus liquide et à une température plus élevée que celle qui baigne la base de la pyramide. En voici la preuve.

« Je m'étais amassé à détacher du fond des crevasses des fragments de lave fondue dans lesquels j'entonnais avec mon bâton de petites pièces en argent. Je rapprochais ensuite l'orifice du trajet, de manière à n'y laisser qu'un simple pénétrant. La lave, en se refroidissant, acquies bientôt la dureté de la pierre. Quant à la pièce, elle restait empiégnée sans pouvoir ressortir, puisque son diamètre se trouvait devenu plus large que celui du trou qui lui avait livré passage.

« Je veux répéter la même expérience sur un morceau de lave que venait de lancer le cratère. La pièce y pénètre par son propre poids, mais à l'instant même elle fond, brûle et disparaît. Il me fallut, pour prévenir la fusion du métal, laisser s'élever près d'une demi-minute avant d'introduire d'autres pièces dans la lave.

« Ces deux laves, quand elles sont refroidies, ont la même teinte, la même consistance, le même poids. J'en ai rapporté plusieurs échantillons, que j'ai fait examiner par des personnes très-compétentes. On leur a trouvée une composition parfaitement identique. Elles sont en très-grande partie formées par du grand foudre, ce qui explique pourquoi leur pesanteur est si considérable.

« Chaque éruption du volcan faisait vibrer notre plancher de 100. Au moment des plus fortes détonations, je sentais des oscillations verticales. Ces phénomènes étaient produits par l'ébranlement de l'air et la conductibilité du sol.

« Il me sembla aussi plusieurs fois, même en l'absence de l'éruption, entendre une suite de mugissements souterrains. Avant reçu de mon monteur un endroit refroidi de la lave, j'y appliquai l'oreille. D'abord, il me fut impossible de rien distinguer. J'étais comme assourdi par le frétillement des couches voisines en ébullition. Mais bientôt, concentrant

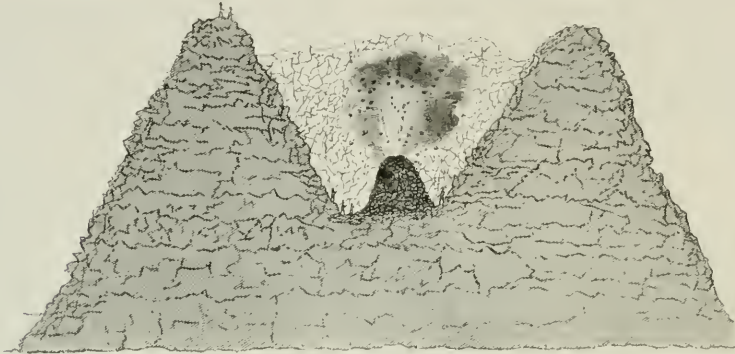
(2. Il y a quelques années, un Français gravit cette pyramide, et se précipita violemment dans la bouche du cratère. Il fut recue quelques instants après entièrement calciné.)



(Maison de l'Ermitage du Vésuve.)

toute mon attention, j'entendis par intervalle, dans la profondeur du volcan, une sorte de clapotement humide, de gar-

zouilleux et tumultueux, qui indiquait des déplacements de sauz et de matières liquides. »



(Coupe du cratère du Vésuve.)

Algérie. — Escadron de Dromadaires.

L'excessive mobilité des tribus arabes et la rapidité avec laquelle leurs cavaliers franchissent de grandes distances ont été jusqu'ici de sérieux obstacles à l'établissement de notre domination en Algérie. Comment, en effet, triompher d'un ennemi presque insaisissable, et imposer une obéissance durable à des populations fugitives? Des 1845, cependant, on

avait eu recours, pour les atteindre, à un expédient couronné de succès. Un corps expéditionnaire fut organisé sous les ordres du colonel Jusuf, et composé de quelques escadrons de spahis avec environ deux mille fantassins montés sur des mulets. Ce corps se mit à la poursuite des tribus réfugiées dans le petit Désert, où elles se croyaient à l'abri de nos



(Manœuvres de Dromadaires.)

quittaient les derrières de l'armée, venaient jusque dans les faubourgs du Caire commettre des vols et des assassinats, et parvenaient presque toujours, grâce à la vitesse supérieure de leurs chevaux, à échapper aux poursuites de la cavalerie française. Le général Bonaparte, voulant mettre un terme à ces incursions, ordonna, par un arrêté du 9 janvier 1799, la formation d'un régiment de dromadaires, composé de deux escadrons à quatre compagnies de soixante hommes. Chaque dromadaire portait des vivres et de l'eau pour cinq ou six

jours; il était monté par deux hommes placés dos à dos et armés d'un fusil de dragon avec baïonnette et d'un sabre de lussard. Les officiers avaient des pistolets, et ils étaient munis de bousoles pour se diriger dans le désert. L'uniforme, dessiné par Kleber dans le goût oriental, était très-brillant. Lorsque, dans les engagements qui avaient lieu autour du Caire, une tribu arabe était parvenue à échapper à la cavalerie européenne, on dirigeait sur ses traces un détachement du corps des dromadaires, et il était rare qu'il ne par-

viât pas à l'atteindre. Les chameaux fléchissant alors le genou, les cavaliers descendaient avec leurs armes, entraînaient leurs montures, les pelotonnaient toutes ensemble, en laissant au milieu un espace vide pour placer quelques hommes chargés de les défendre; puis le reste, manœuvrant en dehors de ce groupe, engageait l'action avec les Arabes, déjà découragés par cette attaque inattendue, et ne tardait pas à les vaincre.

Un mois d'août 1815, M. le chef de bataillon Carbuccia, du 55^e de ligne, a obtenu, sur sa demande, du gouverneur

coups. Il ne tarda pas à les rejoindre, et les força à rentrer dans le Tell, pour y rester soumises à l'autorité de la France.

Dans le courant de la même année, un autre essai fut tenté afin de remplacer les mulets par des dromadaires. Un mulet, en effet, revient en Afrique à 850 fr.; il coûte 1 fr. 50 c. par jour de nourriture, et ne peut servir, terme moyen, que dix-huit mois; tandis qu'un dromadaire ne coûte que 200 fr., vit avec ce qu'il trouve, porte le triple du fardeau d'un mulet, peut servir vingt ans, parcourt de grands espaces, sans éprouver les besoins des autres bêtes de somme, et supporte pendant plusieurs jours les privations de bousson et d'aliments. Sous tous les rapports, l'usage du dromadaire est donc plus économique et plus avantageux que celui du mulet.

Il existe deux variétés de dromadaires: les uns, très-grands, très-gros, très-forts, à la marche pesante, sont des-



(Tête du Dromadaire.)

linés exclusivement au transport des marchandises; les autres, moins grands, de forme moins épaisse, sveltes et élancés, sont extrêmement agiles et servent spécialement de monture. Ils sont, à l'égard des premiers, comme des chevaux de selle auprès des chevaux de trait. Les dromadaires de la grosse espèce portent des poids énormes et jusqu'à cinq ou six cents kilogrammes. Comme ils sont très-hauts, ils sont dressés à s'accroupir pour recevoir les charges énormes que l'on met sur leur dos. Ce sont ceux que l'on a appelés avec raison les vaisseaux du désert, et qui le traversent avec les caravanes où on les compte souvent par centaines. Les seconds ne portent que les hommes; ils sont également dressés à s'accroupir sur les genoux, lorsqu'on veut les monter; le cavalier se place alors sur une espèce de bât creusé vers le milieu, et garni à chacun des arçons d'un morceau de bois arrondi, planté verticalement, qu'il saisit fortement avec les mains pour se tenir.

Les dromadaires ne sont pas conduits par le mors. Dans les villes, on leur passe aux narines, partie chez eux fort sensible, un anneau auquel on attache un bridon. Dans le désert, on se contente de les retenir par un hcou, et on les frappe avec un koubah (faucet, du côté où on veut les faire avancer. Leur plus grand mérite est d'avoir un trot allongé et doux. Leur allure prompt, très-fatigante pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, produit sur le cavalier l'effet du roulis.

Déjà, dans la célèbre expédition d'Égypte, les dromadaires furent enrégimentés avec succès. Les Arabes bédouins in-

voit pas à l'atteindre. Les chameaux fléchissant alors le genou, les cavaliers descendaient avec leurs armes, entraînaient leurs montures, les pelotonnaient toutes ensemble, en laissant au milieu un espace vide pour placer quelques hommes chargés de les défendre; puis le reste, manœuvrant en dehors de ce groupe, engageait l'action avec les Arabes, déjà découragés par cette attaque inattendue, et ne tardait pas à les vaincre.

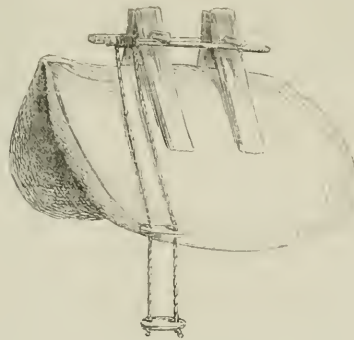
Un mois d'août 1815, M. le chef de bataillon Carbuccia, du 55^e de ligne, a obtenu, sur sa demande, du gouverneur

général, l'autorisation d'organiser à la Maison-Carrée un escadron de cent dromadaires, avec deux cents hommes d'équipe du 55^e de ligne et du 6^e bataillon de chasseurs d'Orléans. Il y a ainsi deux hommes pour un dromadaire : un seul monte, un autre conduit; ils se relayaient à chaque halte; tous deux peuvent monter au besoin. C'est sur l'arrière du bât que le cavalier est assis; le devant est occupé par les deux sacs des soldats, par deux autres contenant de quatre à cinq litres d'eau chaque, ainsi que par un grand sac en toile renfermant pour un mois les vivres des deux soldats en biseuit, sel, sucre, café et riz.

Le bât se maintient au moyen d'une corde fortement sangle. A l'extrémité d'une des traverses du bât, à laquelle s'attachent les bagages ci-dessus mentionnés, vient s'enrouler une double corde que traversent deux étriers en bois. Le cavalier est, de cette manière, libre de mettre ses pieds à la position qui lui convient le mieux, et de se servir des étriers pour monter et descendre.

Le licol est à la fois simple et ingénieux. Au moyen de deux anneaux fixés en dessus et en dessous du museau, on fait passer en sens contraire une double corde attachée à l'anneau supérieur. A l'aide de ces brides, on maîtrise le dromadaire le plus méchant et le plus rétif.

Le soldat monte habituellement sur le dromadaire en faisant agencer son sac mouture et en lui mettant le pied sur une des jambes de devant; pour descendre, il passe les deux jambes du méné côté, et se laisse glisser au commandement de : *à terre!*



(Selle de Dromadaire.)

Le dimanche 28 janvier 1841, le maréchal gouverneur général passait en revue la gendarmerie, l'artillerie et le

général sur le champ de manœuvres de Mustapha, près d'Alger, quand tout à coup des cris sauvages se firent entendre. Aussitôt on vit ébourcher par le chemin de la Maison-Carrée, en une masse noire et compacte, un groupe de cavaliers d'une espèce toute nouvelle, élevant dans les airs, du haut de leurs montures africaines, leurs fusils reluisant au soleil; c'était l'escadron de dromadaires. La première vue de cette cavalerie provoqua un mouvement d'hilarité, que le gouverneur général réprima en, s'écriant : « Ne riez pas; la chose est plus sérieuse que vous ne pensez. » En effet, l'escadron de dromadaires exécuta sur-le-champ diverses manœuvres avec une extrême précision, marchant tantôt en colonne, tantôt en bataille, se formant sur la droite, sur la gauche et en avant en bataille, tantôt au pas, tantôt au trot. Bientôt, à un commandement, les hommes sautèrent lestement à terre et se portèrent en avant, exécutant des feux de trailleres, tandis qu'un quart d'entre eux suivait le mouvement offensif, chaque homme conduisant quatre dromadaires par les rênes.

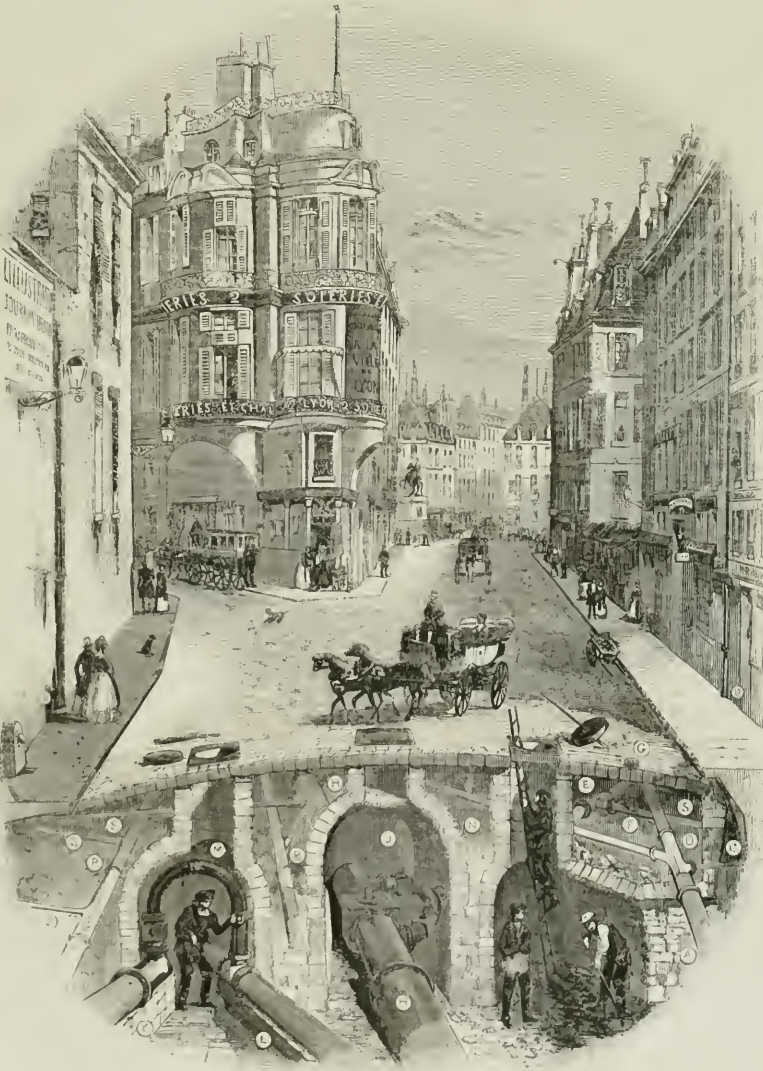
La promptitude de toutes ces évolutions, la facilité avec laquelle nos braves et intelligents fantassins ont appris à manier leurs dromadaires, ont vivement frappé toute l'assistance. Aux plaisanteries succède l'admiration, et chacun a compris tout l'avantage qu'il sera possible de retirer de cette institution. Grâce aux escadrons de dromadaires, aucune population arabe ne saurait plus désormais trouver dans l'émigration ni asile où elles soient assurées d'échapper à l'atteinte de nos colonnes expéditionnaires.

I.

Paris souterrain.

Du temps de nos bons aïeux, lorsqu'on croyait encore aux esprits, — car nous sommes aujourd'hui trop raisonnables pour y croire, — on avait divisé notre monde en trois parties habitées par des êtres de nature diverse. L'air et les nuées étaient le domaine des sylphes, esprits légers, toujours beaux, toujours jeunes, nés pour la poésie et le plaisir, habitant des palais brillants formés de nuages dorés par le soleil, étincelants comme l'arc-en-ciel. — Au-dessous d'eux, à la surface de la terre, c'était la race humaine, notre domaine à nous, tel que nous l'héritons. — Et puis, au-dessous encore, dans les entrailles de la terre, se trouvait un troisième monde, celui des gnomes, esprits souterrains, reliés au dernier degré de l'ignorance au dernier degré de l'envie. Ceux-ci, et non ceux-là, étaient encore moins connus. Des hommes, dotés de long yeux, et surtout d'une bonne dose de crédulité, pouvaient bien avoir entrevu, par intervalles, dans les nuées, les palais fantastiques et les armées légères des sylphes rangées en bataille dans le ciel; de graves historiens en rapportent mille témoignages. Mais nul regard, si complaisant qu'il fût, ne pouvait pénétrer jusqu'aux cavernes inaccessibles des gnomes. L'imagination, qui ne fait jamais défaut, y suppléait : tantôt, selon le caprice du rêveur, on peignait ces pauvres gnomes comme des démons mal-faisants, difformes, rabougris, accapant les trésors de la terre, et les enfouissant avec eux par une instable avare; tantôt, au contraire, on trouvait des palais d'or, de pierres précieuses, qui s'ouvraient dans les longues galeries souterraines à la lueur émeraude des escarboilles et des minerais de phosphore; pays merveilleux où regnent des esprits irrésistibles, vifs et séduisants, mais capricieux et fugitifs comme ces feux errants qui scintillent dans l'obscurité des cavernes.

Sans doute nos lecteurs ne sont pas sans avoir entendu quelquefois, et même avec plaisir, ces récits fantastiques. Eh bien! sans rouvrir les vieux contes de la *Bibliothèque bleue*, ou les graves entretiens du comte de Gabalis sur les êtres élémentaires, nous allons faire aussi des histoires de l'autre monde. Nous allons décrire des régions souterraines; nous allons nous promener à vingt



(Une rue souterraine de Paris.)

pieds, à cent pieds, à cent cinquante pieds sous terre, avec les habitants de ces domaines, dans le royaume des gnomes et des farfadets; tout cela, sans dire autre chose que ce qui est, que ce que nous avons vu et touché, — et sans sortir, qui plus est, de l'enceinte de Paris et de sa banlieue.

Nous allons conduire nos lecteurs dans le Paris souterrain. Nous leur ferons faire, j'en suis presque certain, d'inévitables découvertes dans ce monde nouveau et presque inconnu. Cela ne doit pas surprendre, car la superficie du pavé de Paris est souvent assez bonne pour qu'on ne soit guère tenté de regarder dessous. Cependant, à chaque pas, de nombreux témoignages viennent révéler l'existence de cette seconde ville enfouie sous les pieds de la première. Chacun a sans doute remarqué ces épaisses et larges plaques de fonte ciselées (marquilles) qui et là où le milieu des chaussées, tremblant et résonnant sous les roues des voitures; ce sont les portes et les fenêtres des rues souterraines. Il n'est personne qui n'ait rencontré, de temps en temps, un escadron de ces hommes armés d'écheltes, de cordes, de râtaux, et chaussés de ces redoutables bottes qui broient le pavé; ou bien encore, ceux que l'on entend et que l'on voit le soir, courant sur les trottoirs, fouillant à l'angle des murs et des souterrains, et faisant retentir par intervalles, d'un son strident et cadencé, la barre de fer poli dont ils sont armés? — Ce sont les habitants, ou les ambassadeurs de la ville invisible que vous foulez aux pieds.

On a décrit, on a peint souvent avec talent l'aspect de Paris à vol d'oiseau; nous allons faire le contraire, et donner l'aspect de Paris à course de taupé. Au lieu de nous élever, nous descendrons; au lieu de voir Paris au-dessus des toits, nous le verrons au-dessous des caves. Ce sera peut-être moins facile, moins lumineux; mais ce sera peut-être aussi intéressant, et sans doute ce sera plus neuf.

Avant de nous engager dans les détails de ce voyage, précisons d'abord une idée générale du pays; et, en voyageant érudits, traçons-en la configuration générale, la disposition et les limites.

De même que ces villes étiées au pied des volcans et construites sur d'autres villes enfouies qui leur servent de base,

Le Paris souterrain compte plusieurs étages de régions souterraines, superposés les unes aux autres et descendant ainsi de degré en degré depuis la surface du pavé jusqu'à d'immenses profondeurs. Chaque étage est un monde distinct de celui qui le précède et de celui qui s'enfonce au-dessous de lui, à sa physiologie particulière et ses habitants qui lui appartiennent. Aussi, pour procéder par ordre, nous commencerons notre voyage par la région la plus rapprochée de nous, pour descendre ensuite de plus en plus. — Et, placé d'abord en simple piéton sur le pavé de la rue, nous allons, tout à coup, changer de place, et, debout plus bas, regarder des-hauts... — Voici le premier étage de Paris souterrain. — Que vous en semble ?

Depuis quelque temps on a beaucoup parlé de travaux d'assainissement, de distribution d'eau, d'éclairage public ; et on sait bien vaguement que toutes ces dispositions exigent des constructions souterraines. Mais, malgré tout ce qu'on peut avoir vu et entendu, sans doute on ne se figure pas ce délabyrinthe de cavernes obscures, ce tissu croisé et ramifié de tuyaux, de conduites encastrées les unes dans les autres, et les unes sur les autres ; il est facile de comprendre à cet aspect tout ce qu'il y a de combiné et de travaillé le placement, l'entretien et le renouvellement d'un semblable appareil.

Il faut penser qu'il existe sous le sol de Paris environ cent vingt kilomètres d'égoûts, qui représentent par conséquent trente fois le ras souterrain, et environ autant de lignes de conduites d'eau. Quant aux conduites de gaz, elles sont encore bien plus étendues. Nous ne comptons pas, en outre, tous les embranchements particuliers qui coupent les conduites maitresses pour distribuer à droite et à gauche l'eau et le gaz dans les maisons ou sur la voie publique.

Nous avons cherché à présenter dans cet aspect du sol de la rue un aperçu des principales dispositions adoptées pour l'agencement et le service de ces conduites. En voici rapidement l'indication et l'explication.

A est la coupe d'un égout. Les balayeurs-égoutiers y descendent à l'aide d'une échelle par le tuyon de regard B. — C est une bouche sans trottoir, qui absorbe les eaux du ruisseau ; et D est un tuyau de chute, par lequel les eaux ménagères et pluviales de la maison voisine tombent directement dans l'égoût. L'administration accorde en effet, aux propriétaires à cet égard, l'autorisation de se débarrasser ainsi de leurs eaux, moyennant l'installation de grilles convenablement établies, et certaines dispositions qui existent dans le règlement et la surveillance publique. — De distance en distance, des trappes de regard sont ouvertes sous la voûte de l'égoût, afin de pouvoir en opérer la ventilation au besoin, et y faire parvenir les ouvriers.

E est la conduite d'eau qui dessert la rue à main droite ; au point F elle puise une concession particulière servie au moyen d'une bouche à clef, dont la manœuvre peut avoir lieu à travers le madrier perforé G, à l'affluement du pavé. Cette conduite d'embranchement E a sa prise d'eau sur la conduite maitresse H, qui dessert la rue à main gauche et fournit la borne-fontaine I, comme elle est placée au niveau de l'égoût, elle rencontre sur sa route les reins de la voie, et la traverse sur une espèce de chevalet en fonte qui la soutient dans ce passage.

La prise d'eau d'embranchement à lieu dans le regard J par un double système, de manière à pouvoir arrêter l'eau de la maitresse conduite en amont ou en aval sans arrêter le service de l'embranchement. Le regard en maçonnerie est ainsi établi, afin que les agents des eaux de Paris puissent faire la manœuvre des robinets d'écoulement et d'arrêt.

Les conduites E et H ont été posées dans des stuyaux franchisés, et ne sont à découvert que dans le regard. Il n'en est pas de même de celles qui sont fixées aux lettres K, L, G, H, I, et sont posées sur encorbellement dans des galeries, ce système, qui permet de s'assurer à chaque instant de l'état des conduites, et de les réparer sans interrompre la circulation et remuer le pavage, peut être adopté pour les conduites d'eau. Mais cette méthode ne pourrait être employée pour les tuyaux de gaz, à cause des dangers qui en résulteraient.

Notre gravure représente la mise en communication de deux conduites de diamètre différent par le tuyau circulaire M, garni de ses robinets d'écoulement et de vanne.

Nous n'entrons pas dans les détails explicatifs sur la forme et la manœuvre de ces robinets ; ils seraient longs et exigeaient des développements techniques qui n'intéresseraient qu'un petit nombre de nos lecteurs. Nous dirons seulement que cette mise en communication des tuyaux a lieu pour remédier aux irrégularités du service. On tient ainsi les conduites en charge l'une par l'autre, on supplée au besoin aux eaux de l'égout, lorsqu'elles font défaut, par les eaux de la Seine, et réciproquement. Lors d'un accident, la seule manœuvre d'un robinet suffit pour procurer l'eau à tout un quartier, qui sans cela pourrait en rester privé fort longtemps.

Après les conduites d'eau viennent les conduites de gaz. Les tuyaux N, O, desservent la rue à droite, et les tuyaux P, la rue à gauche. Dans les rues dont la largeur est assez considérable, et qui surtout sont divisées dans le milieu par un égout, il est d'usage de placer une conduite de gaz de chaque côté, afin d'éviter les inconvénients qui résulteraient pour les embranchements particuliers des deux côtés de la rue, s'il fallait à chaque fois traverser toute la largeur de la chaussée et la maçonnerie de l'égoût. Notre gravure ne présente donc que les conduites nécessaires ; les tuyaux N, O, P, sont ceux qui desservent la borne-fontaine, l'éclairage public, et quelques concessions particulières d'eau, de gaz, etc.

Quelques fois le nombre de ces tuyaux est plus considérable. La grosseur en varie aussi beaucoup. Il y en a dont l'énorme diamètre est de 0,50 à 0,60 c. Ce sont de véritables tonneaux ; la maitresse conduite des eaux de Chaillot est de ce nombre. D'autres, au contraire, n'ont que 0,08 c. Les petits tuyaux en plomb sont aussi exigus qu'on le desire.

Les égouts varient également de largeur ; ils sont de pro-

portion de grande section, pour se servir du terme administratif, selon l'importance et la longueur de leur parcours, selon le volume des eaux qu'ils sont appelés à recevoir. Les égouts-garages sont ceux qui reçoivent en outre une conduite supportée par encorbellement.

Voilà donc l'aperçu rapide de ce que l'on trouve sous le pavé, de ce qui constitue le premier étage de Paris souterrain. Quant au peuple qui anime et gouverne cette cité souterraine, sans doute il vaut mieux n'avoir pas de fréquents rapports avec ses râteaux mal odorants, ses lampes fumées et ses grosses hottes ; mais cette existence d'un travail pénible et rebutant mérite bien aussi quelque intérêt. Passer les jours entiers dans ces étroites et humides cavernes, sans lumière, sans soleil, et sans autre air que les émanations fétides des immondices, gagner sa vie à remuer la fange produite par un million d'individus qui s'écoulent sur leurs têtes, certes le salaire est rudement gagné. D'ailleurs cette existence, triste toujours, n'est souvent pas sans péril. Les débris obscurs et si de sanglantes catastrophes, de terribles agones, et la funeste histoire de la galerie des Martyrs n'est pas la seule que les égouts de Paris aient à déplorer.

Pour achever cette rapide description du premier plan de la ville souterraine, nous devons dire qu'elle possède deux fleuves : l'un au nord, sur la rive droite ; l'autre au sud, sur la rive gauche de la Seine. — Le premier, que l'on appelle l'aqueduc de ceinture, est une large galerie voûtée qui reçoit les eaux du canal à la Villette, et les mène jusqu'au faubourg du Roule. C'est une rivière claire, limpide et tranquille. — L'autre... hélas ! elle fut jadis célèbre, et, non contente de traverser la grande cité aux rayons du soleil, elle menaçait sans cesse de sa puissance et de ses colériques débordements. En 1579, la nuit du 1^{er} avril, elle inonda Paris, et ses eaux montèrent jusqu'au deuxième étage des maisons. O gloire ! ô vanité des puissances déclinées ! depuis, la Bièvre n'a menacé de s'emporter, par l'infection de sa vase, les quartiers qu'elle inondait autrefois. On l'a emprisonnée, murée, voûtée... et elle n'est plus qu'un égout obscur !

Mais ce premier étage souterrain est bien plus étendue de la surface. En suivant les conduites, en traversant les galeries, nous avons pu heurter le soldes caves, et mettre la tête aux soupiraux pour demander et recevoir des nouvelles du monde supérieur. Toutefois, en descendant plus bas par ailleurs, nous avons pu voir quelques bruits étranges, quelques signes précurseurs de demeures plus profondes encore. Nous avons pu voir que quelques-unes de ces trappes, mystérieuses ouvertures placées à la superficie du pavé comme les fenêtres de ces habitations obscures, ne s'étaient pas ouvertes à notre approche. Elles appartiennent à une autre cité enfouie. C'est de ce côté que nous allons diriger notre voyage.

(La suite à un prochain numéro.)

Don Gravier l'Aferez.

FANTAISIE MARITIME.

(Suite. — Voir page 395.)

II.

La veille de Noël, tous les officiers de la frégate voulaient aller passer la nuit à terre, car, après la messe, le gouverneur devait donner à toutes les autorités civiles et militaires un réveillon suivi d'un grand bal, qui se prolongerait jusqu'au jour. Don Gravier et son ami Fernando se chargèrent seuls du service à bord de la *Santa-Fé*.

Vers minuit, toutes les cloches de la ville commencèrent à carillonner à qui mieux mieux : les rues, sillonnées par des milliers de torches, semblaient embrasées ; l'obscurité n'en était que plus épaisse dans la baie de la Havana. Les trois chefs de complot se tenaient à l'arrière de la frégate.

« Les armes sont-elles dans la chaloupe ? demanda don Gravier au contre-maître Brimbolio.

— Oui, capitaine.

— Eh bien ! fais embarquer tous nos gens sans bruit ; combien sont-ils en tout ?

— Cinquante, je n'ai pas pu en prendre un de moins, tous des amis, des matelots achevés, des enrages premier choix.

— C'est dix de trop ; mais allons toujours.

Don Gravier avait au soin d'expédier tous les canots en corvée pour la nuit entière ; il ne restait plus que la chaloupe et une légère voile réservées aux déserteurs. Fernando et quarante marins, armés jusqu'aux dents, partirent avec la première ; elle débarra mystérieusement, longea les quais non sans motif, et se perdit ensuite au milieu des bâtiments de commerce. La voile fut montée par don Gravier, maître Brimbolio et les dix plus robustes matelots. Un poignard en ceinture, un pistolet caché sous leurs vêtements, des biscaïens ostentés au bout de longs bâtons, en manière de bâtons, tel était l'équipement de la bande d'élite. Ils abandonnèrent la frégate à la garde de Dieu et sans canots. Puis ils nagèrent d'aut un rivage, où l'on accosta dans un étroit canal situé entre deux hautes maisons. La petite embarcation, cachée par l'obscurité la plus profonde, touchait cependant le bord ; deux hommes y restèrent ; en ras de mâtouir, ils avaient ordre de s'enfuir, et de prévenir au plus vite leurs camarades de la chaloupe.

« Eh bien ! Brimbolio, le diable est en fait, disait l'enseigne.

— La peste étonne les filles ! répondit le maître ; cette terre me brûle les pieds ! »

L'églose n'était pas éloignée ; les marins y pénétrèrent à la

suite de don Gravier, travesti en matelot ; ils se confondirent dans la foule sans perdre leur officier de vue.

Du côté des femmes, dona Juana occupait la place d'honneur. Dans le cortège étaient groupés don Antonio Barzon, ses aides de camp, le commandant de la *Santa-Fé*, les officiers de la rade, ceux de la garnison, l'intendant colonial et tous les dignitaires de la cité.

« Par quelle porte sortira-t-elle ? se demandait don Gravier avec anxiété, tandis que maître Brimbolio continuait à manœuvrer tout bas contre les hillos et les amonçons.

Dona Juana priaït dévotement ; et, certes, les gens propos du dernier bal étonnaient son de sa mémoire. Si elle eût été une distraction, ce fut quand elle remarqua, bien malgré elle, que don Gravier n'était pas venu à la messe avec son commandant ; elle en conclut qu'il était de retour à bord. La fête de la *Maha-noche* devait suivre l'office, elle regretta peut-être l'absence du ténorier aferez ; mais, habotons-nous d'ajouter que ces pensées mondaines n'élevèrent rien qu'une pitié de l'esprit de la jeune fille ; encore se les reprocha-t-elle sévèrement en faisant son examen de conscience.

Enfin, la foule s'écarta lentement ; don Antonio Barzon sortit du chœur, s'avança vers sa fille, lui offrit le bras et se dirigea vers la porte latérale. Un arriero attendait dehors. Les officiers se pressaient en foule à la suite du gouverneur ; l'issue allait être obstruée. Don Gravier fit un signe, s'ouvrit passage de vive force à travers les autorités galonnées, et fut mité par ses compagnons. Une certaine confusion s'ensuivit. Les dignitaires coloniaux s'indignèrent de l'insolence des rustres qui les conduisaient, mais les rustres gagnaient du terrain.

Déjà le marquis de los Ermaduras présentait la main à sa fille pour la faire monter en voiture, quand le bottailard afférez le passa rudement au arriere, enlva Juana à bras le corps, et se prit à courir en criant : « Noël ! Noël ! C'était le mot de ralliement.

« Au secours ! aux armes ! soldats et citoyens à moi ! » hurlait avec fureur don Antonio Barzon. Les officiers tiraient leurs épées ; la garde du gouverneur croisa la haubannette. « Noël ! Noël ! en avant les biscaïens ! » répondirent les matelots.

Brimbolio et ses huit camarades couvraient le retraité de l'enseigne, le terrible moniteur de leurs flèches enlées tenait en respect la multitude effrayée. Dona Juana, éperdue, se débattait inutilement entre les bras de son ravisseur, qui la déposait bientôt dans la voile, s'y jeta ainsi que ses gens, et poussa au large.

Tout cela dura moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mille clamours partaient du rivage, où régnait un désordre inexorable. Cent torches éclairaient bientôt l'étroite ruelle par laquelle les marins s'étaient enfuis ; les soldats avaient chargé leurs armes, mais comment ? on aurait pu blesser la fille du gouverneur. La voile d'ailleurs était plus vite qu'un trait, elle ne tarda pas à s'élever dans l'ombre.

« Des canots ! des canots ! mort de ma vie ! ou je vais faire tous pendre à l'instant ! Des canots ! sans et tonnerre ! » répétait d'une voix clouffrissante l'illustissime don Antonio Barzon.

Les officiers de marine, ceux de la *Santa-Fé* entre autres, parcouraient les quais en cherchant des canots partout ; mais autres, jete les yeux à la mer, demandé les gouvernails ; et grâce aux précautions de don Gravier, la frégate, à qui l'on fit en vain des signaux de nuit, ne put expédier le moindre matelot à terre.

Pendant que le gouverneur et tous les siens se trouvaient ainsi cloqués au rivage, la voile repignait la chaloupe entre deux pontons abandonnés, bon convenu du rendez-vous.

On dut rendre cette justice à l'entrepreneur aferez, que son plan était habilement combiné. L'amour, par exemple, à l'aidage du fabuliste, n'a point exclu toute prudence, bien que maître Brimbolio, qui murmure, soit lui-même de partager notre opinion.

Dona Juana, effrayée, n'avait pas encore reconnu son aide-cieux adolante, qui crut devoir laisser au contre-maître-leson de la réduire au silence. La mantille de son de la jeune fille fut galamment convertie en ballon ; un petit mal pour un grand bien ; don Gravier avait permis cette violence assez peu chevaleresque. Du reste, il gouvernait et n'ouvrit la bouche que quand il s'agit de donner le mot de passe à son complice Fernando, et même eut-il la précaution de contrefaire sa voix. Puis les deux embarcations voguèrent de conserve ; les aventuriers visitèrent leurs amorces de pistolet, et l'on se dirigea, toujours à la nuitée, vers le *Capri-heso* dont on connaît suffisamment la physiologie exotérique, mais sur lequel il n'y avait plus de détails des moins nécessaires.

Le *Capri-heso* n'était pas navire de guerre ; seulement, il portait sur son pont une longue pièce de 23 en bronze ; par son travers granaigé dans la ligne rouge une dizaine de canons en fonte d'un calibre ; de distance en distance, à l'arrière, à l'avant, jusque dans la hune, s'éparpillaient, comme les fleurs dorées d'un parterre, bon nombre d'espingoles et de petiers de deux à six livres de balles. Le tout était merveilleusement fourré et reluisait de la façon la plus appétissante.

Le *Capri-heso* n'était pas non plus un navire marchand ; seulement, il était en rapport suivis avec les gros magasins de la Havana, on l'avait vu livrer commodément de superbes cargaisons d'engrais qu'il exportait, n'avaient pas dû lui coûter cher. Un assaut et qui son excellence don Antonio Barzon s'intéressait paternellement aux opérations de cet estimable spéculateur dont quarante gallons de manœuvre-masse composaient l'équipage. Un certain Bertuzzi, assez mal famé dans la colonie, quoique fort bien reçu chez le gouverneur, le commandant.

« Ho ! de la chaloupe ! » héla d'une voix déclinante un homme qui se dressa sur le couronnement ; et pourquoi ne dirions-nous pas tout de suite que cet homme était simplement le capitaine Bertuzzi ?

« Ronde d'officier! » répondit matinairement Fernando en lançant le brick-zoïlette illuminé de bout en bout, car les nègres ainsi faisaient réveil. Ils buvaient, dansaient, hurlaient et riaient aux éclats. La taha coulait à flots, et le poète de la bande, — où il n'a-t-il point un poète? — improvisait une chanson de circonstance sur la capture de quelques traitants dont on avait, le mois dernier, pris les noirs et brûlé les navires.

« A la réponse surarante du garde-marine, le capitaine Bertuzzi se pencha nonchalamment à plat-pont. Tout au fond, le cigare, il attendait, le diable homme, que ses hurons en fussent aux coups de couteau pour mettre le holà et les envoyer dans leurs hamacs. Mais, il n'avait pas eu le temps de humer trois bouffées, que son bord fit tout à coup envahi par les cinquante déserteurs de la Santa-Fé, et que lui personnellement se trouvait aux prises avec quatre vigoureux matelots dont le flegmatique Fernando dirigeait les mouvements.

« Capitaine Bertuzzi, pas de colère, je vous en prie, disait posément le garde-marine; voyez ce pistolet, si vous faites le méchant, il vous cassera la tête. »

« Pris au piège ou tiré de fois il avait fait tomber ses confrères, le nègre-pirate lui arborait garrotte, bâillonné et déposé dans la chaloupe. L'antité d'ajouter que les marins de la frégate n'avaient pas laissé à ceux du brick le temps de courir aux armes. Leurs arguments, aussi simples que celui de Fernando, eurent un égal succès. Sur ses entre-dentes, par les soins de don Graviel, dona Juana, qui maintenant pleurait à chaudes larmes, avait été enfermée dans la cabine du capitaine; enfin, lorsqu'un bon nombre des nègres eurent été ramés, piéds et poings liés, à côté du capitaine Bertuzzi, l'enseigne, dépouillant sa cape de matelot, fit briller son uniforme et s'adressa aux autres en ces termes :

« Gens du *Caprichoso*, nous sommes les plus forts et les plus nombreux; le premier de vous qui témoignera le moindre incontentement sera jeté à la mer avec un boulet aux pieds. Soyez donc sages et mignons comme des brebis. Secondement, si l'un de vous s'avise de toucher une arme sans ma permission, il aura le droit d'être immédiatement hissé au bord de la grand'verge. D'ailleurs, vous laissez la course avec le *Urzu*, vous la ferez avec moi, voilà toute la différence. *Range à larguer les voiles!*

« Bien parlé! » dit maître Brimbollo en disposant son monde pour l'appareillage.

La chaloupe, pleine des hommes dont les capteurs avaient jugé prudent de se débarrasser, fut abandonnée en dérive, sans avirons. On leva l'ancre, on établit les voiles, et à l'aide d'une légère brise on navigua sur l'entrée du port.

Durant ces diverses opérations, l'alarme allait croissant dans la ville. On y battait la générale, la garnison crovait les armes, le gouverneur avait enfilé des canots à ses ordres, les officiers de terre et de mer se multipliaient, les forts se mettaient à la défensive, des coups de canon de signaux retentissaient sur l'une et l'autre rive du port.

« Maudit donzelle! murmura maître Brimbollo. Sans elle pourtant personne ne se doterait de rien, nous filerions notre petit nez au large, et, au point du jour, on pourrait nous courir après.

« Ne me parlez pas des femmes! » répétait dogmatiquement Fernando l'italosa.

Don Graviel était trop occupé de la manœuvre pour descendre dans la cabine où l'infortunée Juana ne cessait de se lamenter, toujours sans rien comprendre de ce qui lui arrivait. L'entrevue promettait d'être douloureuse; elle exigeait du calme, du sang-froid, du temps sûr. D'un autre côté, la brise de terre mollissait. Le canot de la frégate se fit entendre à son tour, preuve certaine que le commandant de la *Santa-Fé* s'était enfin parvenu à rejoindre son bord. La position devait être critique.

« Il sera difficile de manquer l'affaire après avoir si bien comploté », murmura l'enseigne.

« Peut-il plus que nous serions inévitablement mis au croc, répliqua maître Brimbollo.

« On ne des conjonctures au bout d'une ligne, ajouta le garde-marine.

« Armez les avirons de galère, mes petits courus! commanda don Graviel, et si vous tenez à votre part, nagez, ventre bleu! nagez, les câmans, enlevez-moi ça comme des tiges! »

Le brick-zoïlette ne tarda pas à glisser sur la mer unie, à l'aide de ses longues rames.

Fernando, sans perdre de temps, faisait charger à double projectile, boulet et mitraille, toutes les pièces d'artillerie du *Caprichoso*. Les nègres, voyant qu'on ne leur faisait aucun mal, se prêtèrent à tout de fort bonne grâce.

Cependant les embrasures du fort du Morro, sous lequel il faut nécessairement passer pour sortir, s'illuminaient peu à peu. On voyait les canonniers apprêter leurs pièces; les murailles du fort de la Puota, qui défend également l'entrée du port, se garnissaient aussi de soldats. La frégate la *Santa-Fé* sembla faire des mouvements; les déserteurs eurent reconnaître le son de ses trompettes appelant l'équipage aux postes de combat; bientôt après elle largua ses voiles. Tous les habitants, fiévreux de la station, canonniers, zoïlotes, pirates, artisans, se multipliaient en route. Les commandants marins résoudaient d'un bout à l'autre du port, et, chose plus douloureuse encore, le bruit cadencé des avirons de la botte de chasse devenait plus distinct de minute en minute. On avait, à l'abord, le fort du Morro; à tribord, devant et derrière, des ennemis flottants.

« Oh! les femmes, les filles, les maillottes, les basquines et les jupons de milieu! je les vendrais à tous les c en cent mille diables. Race de femelles damnées! perdution des hommes! engance maudite! » répétait à chaque coup de rame maître Brimbollo, qui donnait l'exemple de nager vigoureusement. Il mêlait à ses malédiction des encouragements non moins énergiques. « Nagez donc, les aqueux! disait-il; sougez! hardi! ferme, mille millions de tonnes! » ne dor-

mons pas. Voilà une satance canonnière qui veut nous couper la route! »

Fernando, sa longue-vue de nuit en main, examinait la hâte, et toussait à intervalles égaux; c'était sa méthode pour témoigner de l'inquiétude. Le grave garde-marine s'était spécialement chargé de la pièce à pivot, qu'il pointait sur la canonnière la plus rapprochée.

Quant à don Graviel, il commençait à craindre de perdre la partie.

G. DE LA LINDÈLLE.

(La suite à un prochain numéro.)

Courrier de Paris.

La semaine n'a produit que des œuvres dramatiques médiocrement récréatives, et qui méritaient à peine une rapide mention; le *Vieux Consul* aurait mieux fait, par exemple, d'attendre le carême; il est d'un intérêt assez métré pour qu'on regrette qu'il n'ait point patienté jusqu'à cette époque si conforme à son tempérament. Le *Vieux consul* n'est rien moins que Marins le proscripateur; or, je vous demande si les proscriptions conviennent à la saison des loks masqués; quelques beaux vers, une ou deux scènes énergiques, ont pu difficilement préserver Marins du péril résultant de son apparition en plein carnaval; il a en affaire à un parterre d'étudiants encore tout émus du galop de la veille et qui rient aux éclats et joutent, peu s'en faut, des scènes de débârdements aux moments les plus pathétiques; pour rien au monde, nos étourdis ne voulaient de tragédie ce jour-là. Le mercredi des cendres, le *Marius* de M. Penroy aurait peut-être monté aux nues! Il n'y a rien de tel que de choisir son temps; arriver à propos est un grand art.

Vous parlerai-je des vaudevilles venus au monde à la même époque, pauvres créatures éphémères, qui n'ont ni jeunesse ni gaieté et sont peut-être déjà mortes, pour la plupart, au moment où je parle: les *Oppressions de Voyage* enterées en une soirée, sous les sillons; les *Comédiens ambulants* reproduisant pour la centième fois, sans beaucoup d'adresse ni d'esprit, le roman comique de Scarron; le *Nouveau Balthazar*, parodie des *Mystères de Paris*, que le parterre a sifflé sous mystère? Non, vraiment, je n'abuserais ni de mon temps ni du vôtre pour vous entretenir de ces fadeurs; en sent vaudeville a survécu à cette mortalité universelle; c'est le *Majur Cracovien*. Ce brave majur ne manque ni de franchise ni de gaieté, il a certain sens appliqué; on s'en aperçoit à son ton vainqueur et à ses rotundités moustaches; et, bien qu'il ait déposé son bâton, Cracovien n'en a pas moins l'humour terriblement belligérisse; si vous n'avez pas pourfendu au moins trois ou quatre chrétiens, vous n'êtes pas son homme; imaginez, d'après cet débâtement, ce que Cracovien exigeait de celui qui s'avisait d'aspérer à l'honneur d'être son gendre; à moins d'être un foudre de guerre, ne vous y frottez pas; or, les Gésars et les Cracoviens sont rares, et notre vaillant majur en est réduit à éconduire, l'un après l'autre, une quantité de soupirants qui prétendent à la main de sa fille. Quoi donc? faudra-t-il que la pauvre petite sèche et dessèche dans les ennuis du célibat? Ne trouverons-nous pas, à la fin, un fier-à-bras pour conclure ses noces? Cracovien commence à désespérer; le monde n'est plus rempli que de lieures, pense-t-il; enfin, un lion lui arrive; celui-là a le poignet fort, le cœur vaillant, le jarret intrépide; il donne à Cracovien un grand coup d'épée pour premier certificat. Cracovien ne sent pas d'aise, lui tend les bras, le presse, l'embrasse et lui dit: « Tenez-là, vous avez ma fille! » — Cette rectitude pour le mariage n'est pas encore très-rigoureuse; et fort peu de beaux-pères s'accoutument de recevoir le complot écrié reçu par Cracovien, au risque de rester comme lui six mois au lit à se faire panser; mais ne sommes-nous pas dans un siècle original? Patience donc! le goit en viendra peut-être, et ces demoiselles ne se marieront plus autrement. — Les auteurs de cette petite pièce comique sont MM. Lefranc et Labiche.

La semaine du mois a été particulièrement remarquable par l'apparition d'un important personnage; pendant deux jours il a visité les quartiers les plus fréquentés et les rues les plus fameuses, excitant partout une curiosité immense, et recevant des honneurs magnifiques: des héros d'armes, des gardes à pied, des cavaliers le casque en tête, lui servaient de cortège, au roulement du tambour, un bruit d'une musique militaire; son état-major se composait de Grecs, de Romains, de chevaliers armés de pied en cap, de gentils hommes ressuscités de la cour de Louis XIII et de Louis XIV. C'est peu encore: les dieux et demi-dieux s'étaient mis à sa suite; Hércule, Bellé, Vénus, Mars, Cupidon, Bacchus, Junon, Minerve, Apollon, Jupiter lui-même, le terrible Jupiter, lui sifflaient escorte; et le vieux satyre d'avait pas dédaigné de monter sur un char et d'en tenir les rênes.

Un autre avait pu tirer vanité de ces honneurs inouïs, et attendre que les gens qui désiraient le visiter et le voir fussent auprès de lui les premiers démonstrations; mais le personnage en question a montré qu'il n'était ni difficile ni exigeant sur l'affaire de l'étiquette; il a franchi la difficulté en faisant, de sa propre personne, des visites expresses aux notables habitants de la ville. C'est ainsi qu'il est allé saluer successivement M. le ministre des finances, M. Suzet, président de la Chambre des Députés, M. le maréchal Soubt, M. l'ambassadeur d'Autriche, M. le président de la Chambre des Pairs, M. Guin-Girlande et M. Duchet; mais son honneur le plus solennel a été pour le château des Tuileries; c'est là qu'il s'est efforcé surtout d'être agréable et de réussir.

De quoi s'agit-il? dites-vous. — Mais d'un personnage de poids, du poids de 1,570 kilogrammes. — Vous l'appellez? — Le bruf gras, rot du carnaval; son régime a duré trois jours; commence et inaugure dimanche à dix heures du matin, il s'échappait mardi soir aux abattoirs Montmartre. Les courtisanes et les grands-officiers de carnaval, qui l'avaient servi et flûté pendant sa puissance, l'ont mangé en beefsteak après sa chute; c'est fragilité des grosseurs humaines!

Le bruf gras mort, tout est dit, le carnaval est enterré. Un soleil charmant, un ciel d'azur, ont éclairé son dernier jour; il est impossible de finir plus gaiement, et surtout d'avoir plus de nombreux et plus expresses. — Des mille, une moitié de Paris s'était mise à ses fenêtres pour voir passer le carnaval; l'autre moitié était converti d'une population immense, qui s'agitait tumultueusement et se pressait sur les dalles des contre-allées, tandis qu'une double ligne de voitures occupait les bas-côtés, s'allongeant à perte de vue; c'était l'image de l'égalité parfaite; l'équipage armorié était rangé sur la même ligne que le fiacre plebeien; l'élegante calèche et l'humble vouaigrette marchaient du même pas monotone et lent; quant au carnaval, il était difficile de l'apercevoir. Les curieux ne manquaient pas; ils arrivaient par milliers, à pied, à cheval, en voiture, pour assister aux exercices du diu hulesque; mais le diu daignait à peine se manifester çà et là, sous la forme de quelques débârdements érotés, trottaient pédestrement à travers la foule, qui les saluait de ses huées; et à peine deux ou trois calesques chargées de masques venaient-elles, de loin en loin, témoigner qu'en effet Paris était en plein mardi-gras.

Le carnaval est encore une de ces vieilles institutions que le temps a modifiées, sinon complètement détruites; autrefois, massifs, le carnaval s'éveillait dès le matin, s'affublait de son costume bigarré, couvrait son visage du masque joyeux ou grotesque, et s'en allait par toute la ville agitant ses grelots et amusant les passants, les scandalisant quelquefois par ses lazzi et de ses propos érotés; le carnaval nageait en plein jour et à la face de tout le monde; ses desservants innombrables, répandus de tous côtés, transformant Paris, pendant deux ou trois journées, en un immense magasin de masques en plein vent.

Le carnaval d'aujourd'hui a d'autres fantaisies et d'autres habitudes; il trotteait autrefois dans la rue; il cavalcadait les carrefours, les boulevards, les places publiques; on le rencontrait à chaque pas; c'était lui, toujours lui; il était maître de la cité et de ses faubourgs. Maintenant la lumière lui déplaît; la vie publique n'est plus son affaire; d'année en année il s'est retiré de la rue, et un peut prédire que dans peu de temps il en aura complètement disparu; il ne restera du carnaval en plein air que cette population ambulante et curieuse, qui vient à encore le chercher à travers la ville, longtemps après qu'il y sera plus.

Il faut toujours conclure de ce qui précède que le carnaval est défiant; il n'a jamais eu, au contraire, une vie plus agitée et plus furieuse; il ne s'est jamais livré à sa folle passion avouée de mollioration et de réjume; mais, au lieu du jour, c'est la nuit qu'il recherche; le carnaval est devenu nocturne. Hommes curieux désappointés, qui avez passé toute votre journée à courir vainement après le carnaval ou souffrant dans vos doigts, si le soir, minuit venu, vous êtes entrés dans la salle de l'Opéra-Comique ou de l'Opéra, si vous vous êtes éteints aux Prado et dans tous les lieux nocturnes où le bal trouve asile, c'est pour le coup que le carnaval vous aurait apparu dans toute sa lorce et sa souveraineté. — Ohi, le voilà! c'est bien le carnaval, on le reconnaît à ses cris, à son agitation, à ses traits convulsifs, à son érotionerie, à sa fureur pour le plaisir; c'est lui qui a revêtu de ses oripeaux cette multitude dépravée; c'est lui qui la précipite dans cette joie violente, dans cette danse à tous crins, dans cette valse à tous bras! — Tout s'explique; le carnaval se cache et se repone pendant le jour, afin d'avoir assez de force pour soutenir le choc de ses nuits terribles. Il fait comme ces gastro-nomes et ces débâchés prudents qui se préparent, par un peu de diète et d'abstinence aux excès d'un énorme repas et d'une orgie.

Quant à sa mort et à sa sépulture, le carnaval n'a rien changé aux usages passés; c'est toujours le hémicycle du midi gras qu'il expire; c'est toujours à la Courtille que se célèbre la cérémonie funèbre, et que les adorateurs du carnaval viennent l'escorter en grande pompe et assister à son dernier soupir.

Le carnaval de 1844 a été influencé avec un cérémonial inaccoutumé et une si grande abondance de fidèles que nous sommes obligés, en conscience, d'en faire part aux abonnés de *l'Illustration*, et de leur mettre sous les yeux les traits principaux de cette fin mémorable.

Il est six heures du matin; les reveilleuses mêlent au jour naissant leurs dernières lures balafares. Cette rue qui s'allonge devant vous se nomme la rue du Faubourg-du-Temple. Il est aisé de la reconnaître à l'enseigne qui se fait voir à gauche avec ces mots: *L'édicule de Bonaparte*. — Les balles viennent de cesser; les danseurs, pâles, hâlés, les yeux caves, harassés des joies de la nuit, se sont jetés pile-mêle, ceux-ci dans les fiacres, ceux-là dans le cabriolet. D'autres dans la calèche blanche; ils en vont tous à la Courtille essorir leur dernière boisson et saluer de leurs derniers cris d'amour le carnaval qui finit, à la barbe du mercredi des cendres. — Vous les voyez qui vont et viennent, montent et descendent; la rue est encombrée de voitures et de mascarades. En voici une qui s'arrête. Quels gestes! Quelles attitudes! D'un vici cette halte? Pourquoi cette pantoume érotique et cet air agressif? Eh! ne faut-il pas que ces vaillants masques se défendent? Se laisseront-ils impunément railler par cette comédie à l'éloquence hasardeuse, qui leur montre le poing et leur lance à bout portant des fragments de dialogue qui n'ont rien d'attique? Ce n'est pas à cette heure, et dans la rue du Temple, qu'il faut compter sur des voix mélodieuses comme la voix de Cinti-



[Le sergent de la Courtille.]

Damoreau ou de Persiani; ce n'est pas à la descente de la Courtille qu'on enseigne les belles manières et la modestie; ce n'est pas entre débardeurs qu'on tient école de marivaudage. Cependant un sergent de ville, las de cette rude campagne du carnaval, s'endort à ce terrible vacarme, comme

Puisque Carême vient de naître, il est clair que Carnaval est trépassé. Le père n'a jamais pu vivre avec le fils. Et, en effet, Carnaval n'est plus, voici qu'on le fait porter en terre, non pas comme feu M. de Marlborough, « par quatre-z-officiers, » mais accompagné d'un cortège diègne du défunt, et tout à fait de circonstance.

Le Mardi gras est couché sur le dos, comme il convient à un mort; on a en soin de le revêtir de tous ses insignes, ordres de toute espèce et décorations. Tandis que le pauvre hère, tout à l'heure si tapageur et si bon vivant, garde cette position immobile, on voit à droite le Mercredi descendre de son échelle; Mercredi ne se décide pas à cet exercice sans quelque hésitation; il a peur du Mardi gras, tout mort qu'il paraît être; tels les héritiers du grand Alexandre ne pouvaient approcher de ses restes sans pâlir. Le Temps, qui n'entend pas raison sur cette question et veut que ses affaires marchent, le Temps pousse très-positivement Mercredi par derrière pour lui donner de l'audace et l'obliger à sauter le pas.

Mercredi mène à sa suite le cortège ordinaire et la car de sa très-pâle et très-étiquée majesté Carême: poissons de mer et d'eau douce, œufs frais, panais, carottes, choux, salades, oignons, épinards, chicorées, toute l'insipide nation des légumes. Un peu plus loin, le dieu Mars survient absolument comme mars en carême.

L'apparition du Mercredi des cendres et la mort du Mardi gras produisent des émotions diverses: chacun, selon ses intérêts, fête l'avènement de l'un ou regrette le trépas de l'autre. Les sergents de ville, ces martyrs du carnaval, saluent avec joie l'arrivée de Mercredi, comme le signal du repos et de la délivrance; cependant au son de la cloche que Mercredi fait résonner dans ses mains, les débardeurs, effrayés, sentant leur fin prochaine, se dispersent avec effroi; c'est pour eux le tintement du jugement dernier. Quelques intrépides s'efforcent de faire bonne contenance et de défendre pied à pied l'Empire du Mardi gras; ils forment un bataillon sacré et luttent jusqu'à la dernière extrémité, menaçant Mercredi du geste et de la parole. Vain courage! héroïsme inutile! qui peut arrêter le Temps? Mardi n'est plus; Mercredi s'empare

invariablement de son domaine et règne à sa place, en attendant que Jeudi le détrône à son tour, et ainsi de suite jusqu'à la fin du monde et des calendriers.

Ce personnage qui pleure à chaudes larmes sent bien que



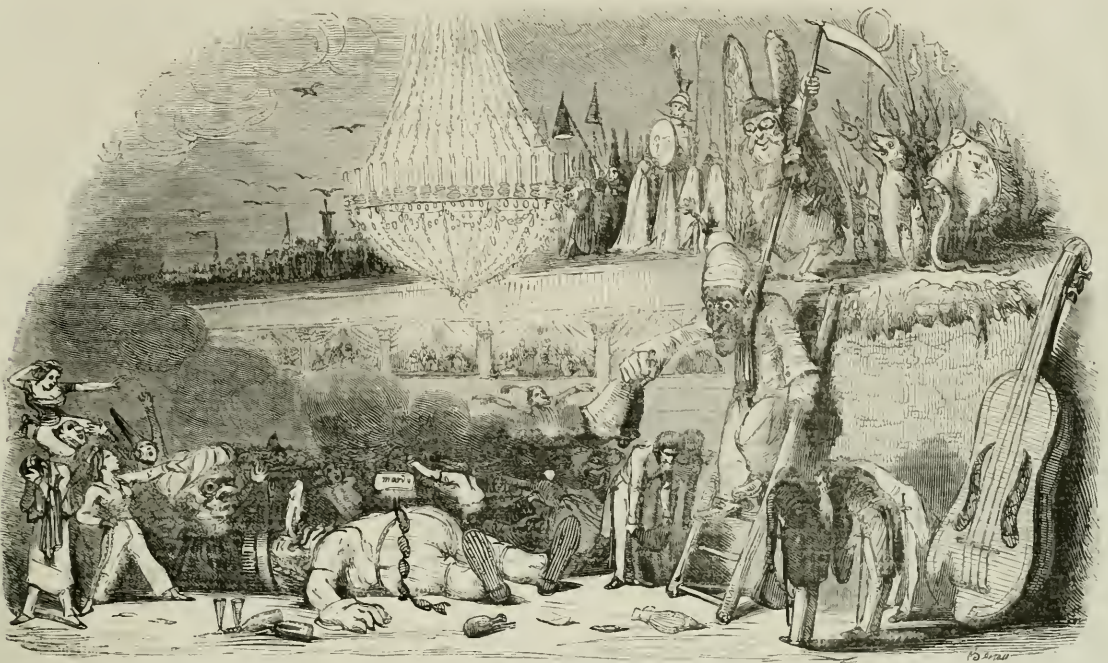
[Un Sergent de Ville le mercredi des cendres.]

Tytre au doux murmure d'une source limpide. Mais que vois-je près de lui? Un enfant tout nu! c'est l'ami Carême, fils posthume du Carnaval.



[L'Ami Carême, fils posthume de Mardi Gras.]

le mal est irrémédiable: c'est un garçon de café-restaurant; il est plus particulièrement frappé que d'autres par la mort du Mardi gras. Que de petits soupers il y perd, et que de



(Entrée du Carnaval.)

pourboires! aussi voyez ses yeux se fondre en eau; est-il une plus belle oraison funèbre? et que ce Mardi gras est heureux d'être si tendrement regretté! — *De profundis!* de la

part du petit Carême, fils de Mardi gras, qu'on élève secrètement au champagne-Darbo pour le fortifier et en faire le Mardi gras de l'année 1845.

Adieu, cher lecteur, et au revoir; j'espère que tu vas passer ton carême honnêtement et que tu rachèteras tes péchés petits ou gros du carnaval dénié.

Théâtre royal de l'Opéra-Comique.

CAGLIOSTRO, OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES, PAROLES DE MM. SCRIBE ET DE SAINT-GEORGES, MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

On connaît l'histoire du grand Cagliostro, soi-disant fils d'un grand maître de Malte, élevé secrètement en Arabie par le sage Althotas, initié aux sciences occultes dans les pyramides d'Égypte, lequel prédisait l'avenir, guérissait toutes les maladies, prolongeait la vie indéfiniment et évoquait les morts. Le plus merveilleux n'est pas qu'un homme ait imaginé toutes ces absurdités, c'est qu'il soit parvenu à les faire croire, et cela à Paris, au dix-huitième siècle, vingt-cinq ans après la publication de l'Encyclopédie, huit ans après la mort de Voltaire, quatre ans avant la convocation des États-Généraux, qui furent l'Assemblée nationale. Et qui avait-il pour adeptes? des conturières, des blanchisseuses? Non pas, s'il vous plaît, mais de belles dames et de grands seigneurs, et à leur tête un archevêque, prince de l'Église, et longtemps ambassadeur du roi Très-Chrétien, le cardinal de Rohan!

Ce héros singulier vient d'avoir son tour auprès de la muse de M. Scribe, mise, comme on sait, d'honneur facile, et incapable de rebuter qui que ce soit.

M. Scribe a mis sur le théâtre le personnage, mais non son histoire, ou du moins aucun acte qui nous soit positivement connu. Mais si Cagliostro n'a pas fait ce que M. Scribe lui prête, du moins il a pu le faire. Que peut-on exiger de plus du drame en général et de l'opéra-comique en particulier?

Au moment où commence



P. S. C. exprime

MADAME BULLANGER

Opéra-Comique : *Cagliostro*, 5e acte, scène de masquerade. — Madame Anna Thillon, Corilla; madame Bullanger, la marquise; madame Pottier, Cecili; M. Chollet, Cagliostro; M. Henri, Caracoli; M. Mocker, le chevalier.)

La pièce, toutes les imaginations sont frappées des prodiges accomplis par Cagliostro. Paris et Versailles ont à la fois les yeux sur lui, et les journaux sont pleins de récits merveilleux dont il est le héros.

Parmi les personnes qui croient Cagliostro sur parole, il faut mettre en première ligne un prince bavarois tout récemment débarqué à Paris, et une certaine marquise de Volmerange, femme jadis à la mode, qui doit avoir été charmante du temps du cardinal de Fleury, et qui, j'en suis sûr, n'était pas encore trop mal en point sous le règne de madame la marquise de Pompadour. Elle a vu longtemps à ses pieds, — c'est elle qui le dit, — le roi Louis XV et toute sa cour; mais l'ont est bien changé depuis le nouveau règne. Ses beaux jours sont passés, ses honneurs sont détruits. Comment les faire renaître? comment remonter le cours des années? comment effacer les fâcheuses traces que cet insolent vieillard qu'on nomme le Temps a imprimées sur son visage? Assurément il faut toute la science et tout le pouvoir d'un Cagliostro pour cela.

Le Bavarois n'est guère moins embarrassé; il est amoureux, et infatigable prince, amoureux d'une cantatrice appelée Corilla, artiste célèbre, qui, depuis trois ans, occupe tous les dilettanti et tous les badauds de l'Italie. Mais il a eu beau lui peindre sa passion dans les termes les plus pathétiques, et pointer à l'offre de sa fortune celle de sa main, il n'a pu rien

obéir. Corilla lui rit au nez toutes les fois qu'il contem-
plait de son amour. — C'est donc une étrange bégueule,
dites-vous, que cette Corilla? — Point du tout, lecteur;
attendez la fin de mon récit, et ne faites pas de jugement té-
méraire.

« Absolvez le comte, dit le prince au charlatan, ne pour-
riez-vous me donner quelque secret, quelque philtre pour me
faire aimer de ma femme? » Castigroto, qui a vu jouer le *Philtre*
à l'Académie royale de Musique, et qui sait son Scribe par
cœur, répond sans hésiter :

Dans notre état, nous en tenons beaucoup.
— Il serait vrai?
— Chaque jour j'en compose.
— Car on en demande partout.
— Et vous en vendez?
— Oui.
— Et combien?
— Peu de chose.

« Dix mille livres le flacon, pour ne point vous faire mar-
chander. — Ah! c'est pour rien, en vérité, et je vous devrai
la vie. »

La consultation de la marquise est bien plus importante en-
core. « Monsieur le comte, ne pourriez-vous me rendre mes
beaux jours d'autrefois, l'éclat dont brillait jadis les roses
qui s'épanouissaient sur mon visage, et le timbre argentin de
ma voix, qui chevrotait si misérablement aujourd'hui? — Oui,
madame, — Oh! donnez, donnez, et toute ma fortune. —
Donnez! Il faut du temps pour composer ce breuvage; il
se fait avec le suc de plantes qu'on ne peut cueillir que sur
les plus hautes montagnes du globe. Un de mes amis en a
consommé, il y a quelques jours, le dernier flacon; il n'en a
rien laissé... Ah! si j'ai! il en reste deux ou trois gouttes. —
Oh! donnez-les moi, monsieur le comte! — Hélas! madame
la marquise, il y a à peine dix minutes de jeunesse au fond
de cette petite bouteille. — Eh bien! ce serait dix minutes
pendant lesquelles j'habiterais mon chagrin. — Au fait, dit
tout bas Castigroto en regardant autour de lui, il n'y a pas
de glace dans ce salon, et quant à ce miroir, je puis m'en
défaire. — Il jette le miroir par la fenêtre, et donne le précieux
flacon.

La marquise hoit, puis cherche partout son miroir, mais en
vain. Quel désespoir! Être jeune, et ne pouvoir pas joindre à
sa jeunesse, même par la vie, ni ne pouvoir pas s'assurer de
sa métamorphose! L'idée ne lui vient pas, et cette pauvre mar-
quise, qui n'a pas de glaces dans son salon, d'aller consulter
au moins sa toilette dans sa chambre à coucher, ou de s'as-
surer avec ses deux mains si sa taille est réellement fine et
soignée comme autrefois; elle ne sait que crier à tue-tête :
« Mon miroir ! où est donc mon miroir? » Quand soudain le
marquis de Caracoli se présente, s'incline devant elle, et dit
d'un air étonné : « Quelle est donc cette jeune fille? » Ah!
pauvre marquise! quelle vieillesse, ne fut-elle qu'une petite
bourgeoise, ne se pécuniait d'aise en entendant faire une pa-
reille question?

Ce Caracoli, vous l'avez deviné sans doute, clairvoyant
lecteur, n'est autre qu'un adroit compère, introduit dans la
maison par Castigroto, pour l'aider à ses tours de passe-
passe. Il a fort bien débuté, en tombant de voiture tout ex-
pressé pour se faire guérir des suites de ce terrible accident.
« Ah! monsieur le comte, s'écrie la vieille, un flacon de
votre eau de jeunesse, et je n'aurai rien de vous refuser. Vous
n'aurez qu'à dire. — Madame, dit l'évêque d'Althaus, vous
savez que ce n'est jamais l'intérêt qui me guide. Il n'y a
qu'une récompense à laquelle j'aspire : c'est la main de votre
charmante nièce. »

La charmante nièce a un million de dot.
Malheureusement, elle est peu disposée à jouer ce rôle de
lettre de change, car elle aime de tout cœur son cousin le
chevalier de Saint-Luc, qui lui rend de son amour.
Mais Castigroto a des moyens à lui pour vaincre toutes les
difficultés, comme il a des remèdes pour guérir toutes les
maladies.

Le compère Caracoli, très-subtil espion, je vous le jure, a
surpris une conversation fort intéressante entre le chevalier
et une jeune étrangère qui est venue lui rappeler d'anciens
amours et d'anciens serments. L'étrangère est justement
cette Corilla dont je vous ai déjà parlé, et vous comprenez,
maintenant, pourquoi le prince a toujours perdu après d'elle
son temps et son... bavarois. Caracoli va réchouer, lui ap-
prend le traître du chevalier, et l'ancien en secret dans un
cabinet voisin du laboratoire de son maître. Là elle acquerra
des preuves palpables de l'infidélité de son amant. Bientôt,
en effet, le prince, la marquise, et sa nièce Gécile, arrivent
dans ce laboratoire. Castigroto débute par faire de l'air en
leur présence. C'est une des merveilles dont ils sont le plus
curieux. « Je donnerais mille louis, dit la marquise, pour
voir faire devant moi un grain d'or. — A ce prix-là, on com-
prend que l'opération ne serait pas difficile et, de fait, il en
est fait pas tout à Castigroto. Il lui suffit de glisser adroitement
dans le creuset embrasé le morceau du compère Caracoli, le
quel est cruellement mystifié par ce tour de physique amu-
sante. Le pauvre homme tenait beaucoup à son loggion. Il
l'aut vous dire que ce Caracoli, si spirituel et si fin au pre-
mier acte, n'est plus, au deuxième, qu'un sot et qu'un pol-
tron. Si cette métamorphose était l'ouvrage de Castigroto, ce
serait la preuve la plus incontestable qu'il put donner de son
savoir-faire.

Le grand œuvre accompli, Castigroto parle mariage, et la
marquise se montre fort bien disposée en sa faveur, mais non
le chevalier, et encore moins Gécile, qui déclare aimer pas-
sionnément son cousin. — « Bah! dit Castigroto, vous ne l'ai-
mez pas longtemps; passez seulement cinq minutes toute
seule dans ce cabinet. » Gécile y entre, et elle y trouve Corilla,
et reparait bientôt pâle et agitée. — « Mon cousin, tout est
fini entre nous !... Monsieur, voici ma main. »

Qui est étonné? Le chevalier; mais bientôt Corilla se mon-
tre, et tout s'explique. — « Oh, traître! oui, ingrat! c'est
moi qui ai tout fait; je lui ai révélé notre amour; je lui ai
montré ton portrait, tes lettres et le poignard que tu m'as
donné pour le percer le cœur, si jamais ce cœur devenait in-
fidèle... — Ma foi, répond tranquillement le chevalier, je
vous avoue, ma femme, que vous n'en trouveriez jamais une
meilleure occasion. Je ne vous aime plus du tout, parole
d'honneur! mais, en revanche, j'aime ma cousine comme je
ne vous ai jamais aimée. »

La déclaration est tout à fait galante!

A-dessus vous croyez que Corilla arrache les deux yeux
au héros, ou qu au moins elle se trouve mal. Tant s'en faut!
« A la bonne heure, monsieur, à une telle franchise; mon
amour n'était qu'un pur enfantillage. X'en parlons plus.
Pst!... le voilà parti, et je ne veux plus ni occuper que du
vôtre. »

Voilà un bel exemple, madame, et je vous conseille, dans
l'occasion, de ne pas manquer d'imiter Corilla.

A eux deux ils viennent bientôt à bout du Caracoli, qui
craint la potence, et qui, pour se mettre en sûreté, vend,
moyennant cinq cents louis, tous les secrets de son maître.
Ces secrets sont écrits de la propre main du charlatan sur un
gros cahier de papier. Ces habiles de comédie sont toujours
prêts à faire, quand l'autre en a besoin, les plus grosses
maladresses et les plus insignes bêtises.

Armé de ces terribles papiers, le chevalier aborde Castigro-
to d'un air triomphant. « Vous allez écrire ici même, tout
de suite, et sous ma dictée, votre renonciation à la main de
Gécile. — Volontiers, » dit Castigroto, et il écrit. Puis, s'in-
terrompant d'un air malin et lui présentant sa tabatière :
« En usez-vous? — Volontiers, » dit le chevalier, lequel de-
vient à son tour un sot, pour n'ajouter à M. de Saint-Lucos
une pénétrée. Ce tabac, comme il devrait bien s'en dou-
ter, n'est pas du tabac, mais de la belladone. Il ne tarde pas à s'en-
dormir, et Castigroto reprend ses papiers. Puis il pousse un
ressort, et le trop confiant chevalier descend par un trappe...
où il vous plaira.

Voilà Castigroto à Versailles, chez la marquise, où le mari-
age doit avoir lieu. Avant la nocce, madame de Volmerange a
promis aux conviés de les regaler d'une scène de magnétisme.
Castigroto a chargé Caracoli de lui amener une somnambule
leide, dont il a d'avance mis par écrit les réponses. Il vau-
drait mieux sans doute qu'il fit ses affaires lui-même; mais
les grands hommes sont toujours si occupés!

La harpe résonne; la porte retentit. Une femme voilée s'avan-
ce et s'assied sur le haut-nui prépare pour elle un milieu de
la brillante assemblée. Castigroto s'approche et exécute
autour de la tête du sujet toutes les passes usées en pareil
cas. Puis il écarte le voile... O surprise! o terreur!... C'est sa
femme qu'il croyait bien loin et qu'il retrouvait à ce moment
fatal. Et qui est cette femme qui revient si mal à propos?
Corilla en personne, qui l'avait quitté jadis, exaspérée par ses
mauvais traitements, et n'avait fait qu'un saut du lit conjugal
sur le théâtre! Or, la polygamie n'est pas défendue; force
est donc au grand Castigroto de se desister de ses hautes
prétentions. Mais du moins il se vengea sur sa femme...
Vain espoir! Corilla lui présente un bref du pape qui casse
son mariage. Puis elle unit de sa main Gécile au chevalier,
et continue enfin la constance du Bavarois, lequel ne manque
pas d'être fier de dédaigner méprisé au plâtre qu'il a
dans la main.

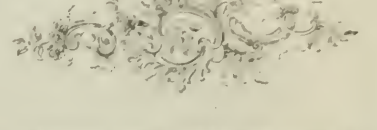
Tout cela forme un drame très-compiqué, mais cependant
très-clair. On reconnaît toute l'habileté de M. Scribe à l'aisance
avec laquelle il dispose ces faits et amène les immou-
vables péripéties au milieu desquelles tout autre que lui se
serait vuigt fois perdu. Mais tout son savoir-faire n'a pu resus-
siter à intéresser le spectateur à cette collection de sots, de
trifons, ou de gens froidement honnêtes, et dépourvus de
sentiments énergiques et de passions sincères. Ces messieurs
et ces dames ont souvent de l'esprit, mais ils n'ont presque
jamais de cœur.

Quelle est cependant la mission de la musique, si ce n'est
de traduire en un langage harmonieux les mouvements du
cœur?

Il n'est donc pas étonnant que M. Ad. Adam, chargé d'ajus-
tifier de la musique à ce drame, ait senti plus d'une fois son
imagination déborder et sa verve lui faire défaut. Dans tout
le cours de ces trois actes, il n'a presque jamais à mettre en
musique que de froides plantations. Tantôt ce sont des com-
plices ou le Bavarois dressé l'inventeur des prodiges accom-
pli par Castigroto, tantôt c'est un air de Castigroto se moque,
à part lui, de la crédulité du spectateur. Quand Corilla vient de
recevoir à bout portant la grotesque déclaration que je vous
ai racontée, restée seule, elle se met à chanter *redoublez vos
bâtons*. Ici certes il n'y a pas de quoi. Certes et le chevalier
trébuchant pas de l'exposition au dénouement, une seule
note qui ait pour objet de rendre leurs troubles amours.
Le prince bavarois lui même, dont la passion est trébuchée,
meinte, ne chante pas une seule mesure qui ait quoique rap-
port à l'état de son âme.

Il ne faut donc pas reprocher trop rudement à M. Adam
d'avoir produit une partition froide, monotone et décolorée.
C'était la conséquence nécessaire de la position où il s'était
mis. La passion sérieuse et d'avance exclue de sa partition.
Il y restait à la vérité la passion bouffe, et, sous ce rapport, il
avait quelques scènes assez heureuses à traiter. Par exemple,
celle où la marquise bout la pendule eau de jeunesse, et se
croit ravagée; celle où Castigroto fut de l'or d'autre encore.
Mais la gaucherie vive et la verve bouffonne ne sont pas le ca-
ractère d'un talent de M. Adam; et, bien qu'il ait mis dans ces
scènes-la, comme dans tout le reste, une habileté de détails
incontestable, il me semble qu'il est presque toujours resté

un peu au-dessous des situations qu'il avait à peindre. Son
ouvrage affaiblé, en général, du soin et un travail assez con-
scientieux; le style n'est correct, l'instrumentation habile;
chaque morceau pris en particulier est très-bien fait, mais
presque tous manquent d'inspiration, de chaleur et de vie.



Fragment d'un Voyage en Afrique (1).

(Suite. — Voir t. II, p. 358, 371 et 509.)

Tandis que j'habitais Tekedempt, je fus souvent appelé au-
près de l'émir, son pour lui servir d'interprète, soit pour
l'entretenir de divers projets. Sa confiance en moi était
extrême; aussi étions-nous fort bien ensemble. Il a la parole
familiale et rapide, le geste expressif; sa voix n'a rien
de mâle; il saisit facilement et se montre toujours avid-
d'instruction; il ne s'écrie qu'en arabe et se croirait
d'inné s'il parlait la langue des chrétiens; cependant il connaît
un peu de français et prononce *chassura* lorsqu'il veut
designer les chasseurs d'Afrique. Son caractère est ferm-
dans toutes les circonstances; il est doux, affable, charri-
table, mais d'une excessive sévérité. Quand il a prononcé
une sentence, il faut qu'elle s'exécute. Vers la fin de 1859,
il fit publier que quiconque serait pris se rendant dans nos
possessions ou convaincu d'avoir assisté à nos marches, au-
rait la tête tranchée. Deux Arabes enfreignirent cet ordre;
ils étaient allés vendre des bœufs à Boufarik. A leur retour,
ils furent mis à mort, et leurs corps demeurèrent exposés
pendant trois jours au marché de Medeah. En juillet 1860,
étant au camp du Ghel, je vis arriver dix-sept Arabes pris
en flagrant délit de commerce avec les Français. L'émir les
condamna au supplice. Parmi eux était un jeune homme de
quatorze ans qui avait suivi son père; son jeune âge tou-
ché plusieurs kalifats, qui demandèrent grâce pour lui.
L'émir fut insensible à leurs prières; on alla même jusqu'à
proposer 1,000 piastres fortes d'Espagne pour la rançon du
jeune homme. Peine inutile! à Gizeh-mo, dit Abd-el-Kader
à ses lieutenants, un seul exemple ou j'ai révoqué un ordre,
et je pardonne. » Cinq minutes après, le yatahan d'un cavalier
envoya le fils rejoindre son père!

Abd-el-Kader est né dans la province d'El-Beris, à l'est de
Mascara, de Sidi-Hadjy-Mahyudin, marabout très-vénéré dans
le pays. Il possède l'ancien dogme d'islamisme jusqu'au fanatisme.
Depuis son retour de la Mecque, où il se rendit à l'âge de
vingt et un ans, il passe une grande partie des nuits à lire le
Koran; il jeune presque tous les jours, ce qui rime sa santé.
Son état est malade; et pourtant son activité ne se ralentit
point. En voyage, il est toujours prêt à marcher; je l'ai vu
aller de Tlemcen à Tekedempt en trois jours, tandis que ses
courriers en mettent huit. L'orgueil et l'ambition dirigent
son cœur et sa tête; il n'hésiterait pas, s'il le pouvait, à
mettre un pied dans la régence de Tunis et l'autre dans
l'Empire de Maroc. Parlez-lui d'innovations, de grands pro-
jets, d'entreprises hardies, et vous voyez ses traits s'animer
et ses yeux lancer des éclairs. J'ai parlé plus haut de son
costume; il est d'une simplicité dont rien n'approche. Une
coulotte de toile à voile ou de laine, une chemise d'escamille,
une autre en laine, un gilet et une veste de la même étoffe,
un huck grossier et deux ou trois burnous, voilà toute sa
garde-robe; sa tête est servée par une corde ou poil de cha-
meau, son gilet est retenu par une ceinture rouge à laquelle
est suspendu un mauvais mouchoir. Ses habits, parfumés au
musc du reste, forment un singulier contraste avec l'or
l'argent qui brillent sur ceux des grands dignitaires.

Le marabout Hadj-Mahyudin avait deviné la haute fortune
de son fils; il possédait parmi les Arabes d'une grande in-
fluence qu'il devait à la sainteté de son caractère. Ses trois
fils, Tidi-Said, Abd-el-Kader et Sidi-Mustapha, étaient dans
la crainte du Prophète, se partageaient avec lui l'administration
des Arabes. Après la perte d'Alger, d'Oran, etc., les habitants
de ces villes qui s'étaient réfugiés dans l'intérieur allèrent
demander un chef au vieux Mahyudin; ils désignèrent même
son fils aîné Tidi-Said. Le marabout, après avoir réfléchi
quelques instants, leur dit, en leur montrant son second fils :
« Voici votre chef; il est seul capable de prendre les rênes
d'un gouvernement naissant. » L'événement a justifié sa pré-
diction. Abd-el-Kader avait vingt-six ans à l'époque où on le
sala du titre de sultan. Son orgueil fut s'accroître naturelle-
ment lorsqu'il se vit, si j'ose, appelé à régénérer l'Afrique.
L'énergie de son caractère et son désir de renommée le ren-
drent propre à de grandes choses. Il recherra toutes les oc-
casions de mettre en évidence les qualités qui le distin-
guaient de ses frères. Les commencements lui furent tres-
peuables. Il avait à combattre les Français d'un côté, et de
l'autre les tribus rebelles. Sans armes, sans argent, il fallut
qu'il ne compromît point ses malades et qu'il répondit à
leur confiance. Alors il fit appel aux hommes de bonne vo-
lonté, et contracta des emprunts considérables à Mascara.
Avec l'argent qu'il obtint, il acheta des armes et des munitions.
Son étoble fit le reste. Il eut bientôt réuni quatre mille regu-
liers volontaires et six mille auxiliaires. Cette armée envahit

(1) La reproduction de ces fragments est interdite.

le territoire des tribus insoumises et leur fit contribution. Il paya ses créanciers et organisa sa cour. Son nom devint un épouvantail pour les Arabes; on se soumit et on admira ce grand homme, qui venait de créer un empire sans autre ressource que son génie. Pendant quelque temps il put se reposer sur sa gloire; mais les Français l'inquiétaient au dehors. Ils l'attaquèrent, et leur lit éprouver d'abord quelques pertes. Son triomphe ne fut pas de longue durée; car, peu de temps après, au moment où il s'y attendait le moins, nos troupes fondirent sur son camp, et massacrèrent la moitié de son armée. Il ne dut la vie qu'à l'agilité de son cheval. Le danger qu'il courut alors parut si imminent aux Arabes, qu'ils pensèrent tous que leur chef était miné d'un faiblissement qui le mettrait à l'abri des hasards. Ce revers, loin d'abattre son courage, ne fit que l'augmenter. Il attaqua les Français pendant l'expédition de Mascara. Vaincu pour la seconde fois, il se replia sur Tlemcen, qu'il quitta bientôt, et s'approcha de l'armée française, emportant avec lui ce que la ville contenait de plus précieux. Menacé dans la dernière retraite qu'il s'était ménagée à Tekedempt, il n'eut d'autre moyen de relever sa fortune que de faire la paix. Des négociations s'ouvrirent aussitôt; le traité de la Taïna en fut la suite. Nos troupes abandonnèrent Mascara et Médéah; Tlemcen fut rendue à l'émir. Celui-ci devait, en retour, fournir à nos troupes des bœufs, de l'orge et du blé, tandis qu'il en recevait deux cents fusils et mille quintaux de poudre. Pendant qu'il traitait avec la France, les tribus de l'intérieur se soulevèrent de nouveau contre son autorité; il profita de la trêve pour les faire rentrer sous le joug. Sa gloire ne lit que grandir dans toutes ces campagnes, qu'il termina à son avantage. Il a soumis les Ouassers, les Zibén, les Ghronat, et beaucoup d'autres tribus contre lesquelles avaient échoué les efforts réels de plusieurs beyys. Il a bloqué pendant huit mois son redoutable rival Teïdjini (le lion du désert) dans son inaccessible tamrah d'Al-Mahdîn, que trois beyys ont vainement assiégés. Il s'en empara en sacrifiant à cette conquête stérile ses trésors et ses sujets. Son armée fut réduite de moitié par les périls du siège, et la perte lui fut d'autant plus sensible, qu'il comptait dans ses rangs un grand nombre de déserteurs français.

On lui doit la justice de dire qu'il est digne de commander aux Arabes. Il a tout ce qui constitue le chef de gouvernement : la fermeté, la prudence, la bravoure, l'intelligence, l'activité. Son intérieur répond à son costume. Toutes ses habitudes trahissent une indifférence profonde de l'endroit des biens de la terre. Il habite rarement la ville. Son donaire est à quelques milles de Tekedempt. Lui et sa famille campent sous une tente assez vaste et d'une élégante simplicité. C'est là qu'il donne audience et reçoit son conseil. Tout ce qui touche à l'administration passe par ses mains, et il n'appose son sceau sur aucune lettre avant de l'avoir lue. Rien n'échappe à sa vigilance; mais il ne traite les affaires sérieuses qu'après avoir consulté ses ministres. Voici l'emploi ordinaire de sa journée : il sort de son habitation vers neuf heures, pour se rendre à la tente d'audience. Après une courte prière, il s'entretient avec ses conseillers, puis il explique le koran au peuple jusqu'à l'houra (une heure d'après-midi); il fait alors une nouvelle prière à haute voix, à laquelle se joignent les assistants; puis il rentre sous la tente, où il se livre, jusqu'à ce qu'il se couche du soleil, aux soins administratifs. Après le *merhabth* (coucher du soleil), ses sous administrateurs lui adressent, par correspondance, médite le livre, et enfin se couche. Il est à remarquer que, depuis le matin, il reste immobile sous sa tente, assis à l'orientale, les jambes étendues. Il ne prend aucune nourriture pendant tout ce temps, quoiqu'il ne cesse point de parler, de crier et de lire. Ses repas se composent ordinairement de consoussou. Abd-el-Kader se couche ordinairement à minuit pour se lever à quatre heures. A moins qu'il ne voyage ou ne fasse la guerre, il ne change rien à l'emploi de sa journée. Quand les affaires de son gouvernement l'exigent, il se retire à une heure avancée de la nuit, car il ne leve jamais la séance sans terminer les affaires qui lui sont présentées; dans ce cas il consacre à la prière et à la lecture une partie de ses heures de repos.

Il fait l'éclat et le luxe extérieurs. Le service de sa maison est fait par douze esclaves, qu'il a achetés avec sa propre bourse. Il ne détourne jamais rien à son profit des fonds affectés aux dépenses publiques; il s'en considère comme l'administrateur, et non comme le propriétaire. Ses dépenses sont prélevées sur les revenus de terres qu'il fait cultiver dans l'intérieur. Le patrimoine de son père suffit à ses besoins domestiques. L'émir manque quelquefois d'argent, et je l'ai vu vendre une de ses nécessaires pour couvrir les dépenses de sa famille.

Abd-el-Kader est souvent visité par des musulmans, qui le consultent sur leurs intérêts et lui donnent leurs conseils. Il reçoit tout ce qu'on lui offre; mais ce grand homme passe presque aussitôt entre les mains des indigènes qui assiègent sa tente. Un jour il leur donna son burnous et une de ses chemises. Chaque fois qu'il sort, une foule moutonnée se précipite sur ses pas, le presse et baise tout à la fois ses mains, ses épaules et ses habits; on l'embrasse même d'avancer; alors les *cheïkhs* (respect de gardes du corps) s'arment de bâtons et ouvrent un passage à leur souverain en chassant le peuple devant eux. « Que faites-vous? s'écrie l'émir; qui vous a ordonné de battre ces crovants? Sont-ils des chrétiens? Laissez-les, puisque je ne ne plus pas. »

Tous les cadeaux que le gouvernement français offreit, dans le temps, au sultan, et qui consistaient en tapis, robes, pistolets, fusils, souliers en porcelaine, etc., etc., sont restés peu de temps chez lui; il les a échangés à l'empereur du Maroc en échange de quelques quintaux de poudre. Si un militaire est moins soigné que celui des Arabes arabis. Le donaire ne se compose que de deux grandes tentes en poil de chèvre noir et de six autres plus petites. Une palissade de bâches sèches et un petit mur en pierres font le tour du donoir. La famille de l'émir se compose de sa mère, de sa femme, de sa fille et des esclaves. Il aime beaucoup sa femme, à qui il n'a pas voulu donner de rivale, contrairement à la coutume des

Arabes, qui ont quelquefois jusqu'à quatre femmes légitimes. Sa vénération pour sa mère est inexprimable; il n'est pas de sons qui il ne lui prodigue. C'est une femme de soixante-dix ans au peu près, et d'un naturel maladif. Elle est fille d'Alouet, de la province d'Elzeris. Elle est venue retrouver son fils à la mort de son époux Alahylin, qui fut empoisonné il y a quelques années. Abd-el-Kader avait un fils qui mourut à l'âge de cinq ans, lors de la signature du traité de la Taïna. La mort de l'héritier de sa puissance l'attrista beaucoup, et il y pense sans cesse. Depuis, il a reproduit toute son affection sur sa fille, qui compte à présent une douzaine de printemps. La femme de l'émir est née dans la province de Mascara. Un négociant nommé Sid-Kraïr. A l'époque dont je parle, elle pouvait avoir de vingt-sept à vingt-huit ans; sa peau est d'un blanc-jaune éblouissant; ses yeux sont grands et expressifs; elle a la taille élancée, le pied petit, les traits assez polis; son caractère est doux et affectueux. De sus sur elle les prisonniers qui sont attachés à sa personne doivent être bien traités. Elle emploie rarement le veours et la soie; soit modeste, soit candeur pour son mari, elle leur préfère la perle et la laine. Ses bras sont ornés des plus souvent de deux bracelets en argent, et elle porte au pied dix anneaux de ce métal. Ses oreilles sont encadrées dans de lourds pendants en or; elle ceint quelquefois sa tête d'un foulard à soie, mais elle ne porte point de diadème comme le veut la mode d'Afrique. Une ceinture de laine complète sa toilette.

Cet homme, qui vit sous la tente avec sa famille comme un patriarche de l'antiquité, qui semble faire consister sa gloire à fuir l'éclat et la représentation, est le chef d'un immense empire. Loin d'être, comme nous appelons le sultan des Arabes, qui reçoit de ces derniers le titre d'émir des crovants, et dont son administration de l'est à l'ouest, depuis le Zibén jusqu'à la Taïna, qui sépare Tlemcen du royaume de Fez. Du nord au sud, depuis nos limites jusque dans le désert, au Ghronat, il a six kalifats qui administrent en son nom une population de quatre à cinq cents mille individus. Ses revenus ne s'élèvent guère qu'à 3,000,000 de francs. Il leve encore quelques impôts dans les tribus qui ne reconnaissent pas son autorité.

En développant, autant qu'il m'a été permis de le faire, le caractère de l'émir, j'ai parlé, je crois, de sa fidélité à sa parole. Que ses intérêts soient compromis ou blessés, il tient toutes ses promesses. « J'aurais dû le prévoir, dit-il, et ne pas m'engager follement. » Mais lorsqu'il s'agit des chrétiens, c'est bien différent; il signe des traités auxquels il manque sans scrupule. Il s'appuie sur ce précepte du koran : Employez tous les moyens en votre pouvoir, mettez en jeu toutes vos ressources pour détruire les infidèles. Le traité de la Taïna est la preuve éclatante de ce qu'il n'a plus tard s'il arrive à la France de pousser son armée en son territoire, dit-il, pour les Français devant lui, tant que sa vie. Voici ce qu'il me dit au sujet d'un autre fait commandant de la division, après la prise de Gheryhel : « Manda à son sultan qu'il cherche vainement à m'atteindre; il n'y parviendra jamais. Je n'ai point de ville où s'arrête ni n'habite; je n'ai pas de trésor; mon gouvernement est à dos de chameau. Quand tu marcheras vers un lieu où je serai, j'y irai plus loin; quand tu me poursuivras, j'y irai plus loin encore, et toujours, jusqu'au désert. De là, je dirai toutes les armées de la terre, mais je ne le perdrai pas de vue; je serai toujours à tes trousses, et je ne déposerai pas mes armes, quand j'en serais réduit à combattre seul. » A cette constance dans sa haïne, Abd-el-Kader joint aussi la plus insinivante de l'Arabe. Il a toujours réuni les secours de ses voisins : l'empereur de Maroc lui a souvent proposé d'envoyer à son aide son fils aîné avec dix mille hommes; il lui a fait répandre qu'avec l'aide de Dieu et du Prophète, il se tirerait d'affaire sans le secours de personne; mais il accepte toutes les munitions qu'on lui envoie. J'ai vu arriver à Tekedempt plusieurs convois de poudre; l'empereur n'était alors que le commissaire en chef de l'émir; celui-ci payait les caravanes, et ne faisait de nouvelles demandes que lorsqu'il avait réuni les fonds nécessaires. Les deux mille fusils jetés à Miliana en 1834 avaient été délaqués par Tioutan. L'émir est aussi en relation avec les Européens qui le visitent *enquêtes*, et vont faire, pour son compte, des achats d'armes et de munitions; ces objets sont déposés à Gibraltar, et de là on les dirige sur divers points du Maroc.

En campagne, l'émir emploie la ruse lorsqu'il voit l'ardeur des Arabes se ralentir. Ainsi il fit, dans le temps, courir le bruit que la France était en guerre avec l'Angleterre, que nous ne pouvions nous maintenir en Afrique, et que le moment était venu de fonder sur nous. Ce sont des insinuations de ce genre qui ont provoqué l'attaque de Mazagan.

Les populations sont, en général, lasses de la guerre; il est arrivé souvent que des récoltes entières ont été détruites, soit par les colonies françaises, soit par les cavaliers arabes. La misère est à son comble dans les parties dévastées, et l'émir ne sait quelquefois où donner de la tête; il vit un jour tout en fait, et ne parvient à satisfaire ses besoins les plus urgents qu'en faisant irruption à main armée dans les tribus, sous le prétexte le plus frivole. Les troupes régulières ne touchent pas exactement leur solde, dans nos camps; et les volontaires, ou du moins ceux qu'on force de marcher sous cette dénomination, appauvris par les exactions des kalifats et par les ravages de l'émir, désespérés d'abandonner leurs foyers et leurs femmes pour suivre l'émir dans ses courses, ne marchent qu'avec dégoût à la guerre. Notre tactique les éblouit, du reste; ils redoutent surtout les chasseurs d'Afrique et l'artillerie; un escadron de cavalerie et une pièce de canon feraient fuir des milliers de Babouins, qui viendraient peut-être tomber sans leur s'occuper du feu d'un bataillon carré.

Les kalifats ne sont pas tous entièrement attachés à l'émir; El-Berkani (kalif de Médéah) ne l'a jamais de sa personne, et n'inspire pas une grande confiance à son maître; celui de Mascara, Hadji-Mustapha-Ibn-Thamy, est moi et passeux comme un Turc; Bou-Hamidi, kalif de Tlemcen,

et Ben-Allet (1), kalif de Miliana, sont les seuls hommes sur lesquels Abd-el-Kader puisse compter. Le premier, intrépide guerrier et le meilleur cavalier de la régence, gouverne brutalement ses tribus; comme Tarquin, il fait tondre les plus hautes têtes, et la terre qu'il inspire est égale à la haine qu'il leur porte. Le second emploie à peu près les mêmes maximes, mais il éprouve une grande résistance dans la tribu des Ouassers; son retranché sur sa montagne inaccessible, défilé de sa ses sanglantes fureurs.

Observateur comme tous les Arabes, Abd-el-Kader dépeint lui-même en quelques mots le caractère de ses lieutenants :
 « Berkany, dit-il, me craint, mais ne craint pas Dieu;
 « Ben-Allet craint Dieu et me craint;
 « Bou-Thamy craint Dieu, mais ne me craint pas;
 « Bou-Hamidi ne me craint pas plus que Dieu. »

Entre autres bonnes fortunes, je fus invité un jour par le premier ministre, El-eh-kharouïdi, à un grand dîner que l'émir donnait aux chefs de son armée. Les hostilités étant pres de commencer, Abd-el-Kader voulut inaugurer la campagne par une revue générale des troupes; il les avait rassemblées à Tekedempt, dans le but de les diriger ensuite vers les lieux qu'il avait à défendre. Le repas fut le prétexte d'une solennité militaire. Les chefs s'arrivèrent dans sa tente, l'émir porta la main à son cœur et à sa tête; je m'inclinai, suivant l'usage, en lui disant : « Tu es assis pour moi qui grand pour les sultans! » Mon compliment le fit sourire; il m'indiqua du doigt la salle, où nous trouvâmes la table préparée; quand je dis la table, c'est par habitude, car les plats étaient classés sur le sol; nous primes place tout autour en assez grand nombre. L'émir se mit à manger; quant à nous, nous fîmes ce que font nos soldats en campagne : la terre nous servit de siège, et nous devorâmes le dîner avec un appétit qui enchantait Abd-el-Kader.

Comme il n'est pas ordinaire de prendre part au repas d'un Arabe, et encore moins à un festin d'apparat donné par le sultan, j'observai attentivement les plats qui nous furent offerts, et la manière dont le service s'exécutait. Autour du cercle que nous formions, se tenaient debout plusieurs Bedouins à l'air rebâtifi, dont les fonctions consistaient à enlever les débris des mets à mesure que les convives paraissaient y renoncer. Le service se composait d'un bœuf coupé en deux parties égales, et de deux bœufs rôtis tout entiers, et de dix agneaux et de deux pelicans arrangés sur le sol. Le consoussou, quelques crêpes faites avec du blé et de la farine, en lui dit un miel, qui, par parenthèse, étaient excellentes, formaient l'accompagnement obligé de ces immenses édifices de viande encore saignante. Au dessert, nous eûmes quelques livres de Barbarie d'une fadeur redoutable, puis on nous versa du café blanc noir dans de mauvaises tasses de bois. Du reste, pas de serviettes, pas de fourchettes, pas de couteils; c'est un luxe auquel les Arabes ne sont pas encore faits. Les yatagans servaient à dépecer, et nous déchirâmes avec nos ongles les morceaux de chair mal coupés. C'est à peine si nous connaissons les assiettes, et encore les petits morceaux de bois à peine polis sur lesquels nous étendîmes le miel ne méritent guère ce nom, quoique servant au même usage.

Tel était le menu de ce magnifique festin, qui fut servi au dessert des instruments. Je ne manquai pas de remarquer qu'il était loin de valoir le plus mauvais village de France; que la viande des animaux était brûlée à l'exclusion et à peine cuite à l'intérieur; que le cuisinier de l'émir n'était pas plus fort en cuisine que ses artistes en musique; mais, comme la faim criait haut et ferme, je n'hésitai pas à la satisfaire; elle me fit même trouver le dîner moins détestable qu'il ne l'était réellement, tant il est vrai que l'appétit assouvit tout! Abd-el-Kader prit sans doute ma *razzia gastronomique* pour un hommage rendu à son office, tandis que tout l'honneur en revenait à mon appétit. J'avais enduré dans la même journée les deux plus grands supplices qui puissent être infligés à un homme raisonnable, savoir : un concert d'amateurs et un repas à la fortune du pot.

Bien vous garde, ami lecteur, de pareil repas et de pareil concert!

Quand tout le monde eut bien dîné, l'émir se leva, et chacun suivit son exemple. On amena des chevaux à l'entrée de la tente, et nous allâmes voir évoluer les troupes.

(1) Ben-Allet est le même qui a trouvé la mort dans le combat livré récemment par la division du général Tempeure.

(La suite à un prochain numéro.)





Allegretto.

PIANO.

En - tre Pise et Flo - ren - - - ce Aux vergers d'Em-po - li Vois la nuit qui s'a - van - - - ce

Car le jour a pâ - - - - li É - tran - ger quelle bel - - - le Languis - - tu lan-guis - tu de re-voir En-tre

sous ma lon - nel - - - - le Si ri - an - te le soir É - con - te rien n'é - ga - - - le

Mon râ - sin del Bos - co Mes pommes de Fi - na - - - le Mon A - lé - a - ti - - - - co Mais

à la fille é - - trus - que Qui rou - gis - - sant sou - rit L'in - - grat jette un mot brus - - que

rall.
par Sa-tan même é - erit Ah vo - ya - geur prends gar - - de Prends gar - de voya - geur

La Ma - do - ne re - gar - - de Elle a vu ma rou - geur A - dieu la nuit s'a - van - ce A - dieu

la nuit s'a - van - ce Te voi - là sous sa main Te voi - là sous sa main Et long

est le che - min En - tre Pise et Flo - ren - - - - ce Long est le che - min en - tre Pise et Flo -

ren - - - - ce.

rall. *p* *F* *F* *p* *cres.* *F*

Les Annonces de l'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

6 FRANCS PAR AN.

REYVE PITTORESQUE, Musée littéraire illustré par les meilleurs artistes, rédigé par les célébrités de l'époque, imprimé avec le plus grand luxe et dans la meilleure typographie de Paris; compose de 18 à 64 pages de texte sur deux colonnes.

La REVUE PITTORESQUE paraît au commencement de chaque mois et donne la matière de 20 vol. in-8 ordinaires.

Livraison de janvier : *Titina Vecelli*, 2^e et dernière partie, par Alexandre Dumas. — *Novelle du Jour*, 2^e et dernière partie, par M. Méry. — *Mademoiselle La Fayette*, par M. Louis de Maynard. — *Le Dernier Cimeter*, par M. Alphonse Karr. — *Le Abandon de Mohère*, etc., etc. — *Quatorze illustrations*, par MM. Tony Johannot, Bisson, Nanteuil, Français.

Livraison de février : *Le Dîner de son Pèlerin*, par M. Edouard Courcier. — *Deux Amours de Pradon*, par M. Arsène Houssaye. — *La Femme libre*, par Charles Sollier. — *Le Planteur de Paramaribo*, par M. Th. Lacordaire. — *Les Deux Hernandez*, par M. Gérard de Nerval, etc., etc. — *Quinze illustrations*, par MM. de Beaumont, Nanteuil, Emile Waëber.

La livraison de mars comprendra : *Une Nouvelle*, par M. Léon Goulan. — *Marie*, par M. Hubert Saladin. — *Les Trois Masques*, par M. Louis Larine. — *La Tour de Saint-Bombard*, par M. Guenet-Lecoq. — *Fauste de Szentander*, par M. Albert Second. — *Une Romance inédite de M. Paul Barroillet*, de l'Opéra, musique imprimée dans le texte, etc., etc. — Les portraits de madame Stoltz et de mademoiselle Adèle Dumitral. — La scène principale du nouveau ballet de l'Opéra — Un grand nombre d'illustrations par les plus grands artistes, expressément composés pour le texte.

96 A 128 COLONNES IN-8 MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉES PAR LIVRAISON.

Journal le plus beau, le plus grand et le meilleur marché possible.

On s'abonne, à partir du 1^{er} décembre 1845, à tous les bureaux de poste ou de messageries, ou en envoyant, franco, un mandat sur Paris, à l'ordre du directeur, rue Neuve-Saint-Augustin, 57, à Paris.

Un an, pour Paris, 6 fr.
pour les départements, 7 fr.
pour l'étranger, 8 fr.

A LA LIBRAIRIE PAULIN,

RUE DE SEINE, 55.

ET Citez tous les correspondants du COMPTOIR CENTRAL de la LIBRAIRIE dans les DÉPARTEMENTS ET à l'ÉTRANGER.

LES JÉSUITES et l'UNIVERSITÉ, par F. GEXIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1 fort vol. in-8. 6 fr.

Table des Chapitres.

1^{re} PARTIE.

TOUT CE QUE LES JÉSUITES FONT à la BELGIQUE.

- CHAP. I^{er}. — Ce que c'est que l'ultramontanisme. — De l'ultramontanisme avant les jésuites.
- CHAP. II. — Les jésuites avant 1850. — Assemblée du clergé en 1682. — La théologie de Boiters.
- CHAP. III. — Les jésuites à l'université depuis 1850. — Procède pour gagner les classes supérieures. — La religion offerte au rabais.
- CHAP. IV. — M. Méry d'action sur les classes inférieures. — Miracles. — Dévotions particulières. — Conférences. — Associations.
- CHAP. V. — Les jésuites, tyrans du clergé.

II^e PARTIE.

ATAQUES CONTRE L'UNIVERSITÉ.

- CHAP. I^{er}. — § 1^{er}. Aperçu de la tactique. — § 2^e. Le premier libelle (mai 1810).
- CHAP. II. La campagne d'œuvre. — L'évêque de Belley. — Mandement de l'évêque de Toulous. — Première lettre de l'évêque de Chartres. — Dix-huit professeurs dénoncés par *l'Univers*. — Seconde lettre de M. de Chartres.
- CHAP. III. — § 1^{er}. Deux libelles de l'abbé Deshayes de Lyon mai 1815. — § 2^e. Second libelle de l'abbé Deshayes.
- CHAP. IV. — § 1^{er}. Le libelle de M. l'abbé Verdun, curé de Lupersac. — § 2^e. La liberté d'enseignement est-elle une nécessité religieuse et sociale ? par J.-P. Carle, docteur en théologie.
- CHAP. V. — § 1^{er}. Tolérance du gouvernement possessive jusqu'à la fatièss. — § 2^e. Des jésuites, par MM. Michelet et Quinet. — Les constitutions de saint Ignace de Loyola.
- CHAP. VI. — § 1^{er}. La brochure de M. Altire. — § 2^e. Lettre de M. de Boissac. — M. de Châlons censuré par le conseil d'Etat. — Une société secrète.
- CHAP. VII. — § 1^{er}. Du devoir des catholiques, par M. le comte de Montalembert. — § 2^e. L'abbé Combalot.

III^e PARTIE.

L'ENSEIGNEMENT DES JÉSUITES.

CHAP. I^{er}. — L'histoire de France enseignée par les jésuites.

CHAP. II. — Enseignement de la morale populaire. — Instruction chrétienne, par le P. Humbert.

CHAP. III. — Enseignement de la philosophie chez les jésuites. — *Cours d'Études philosophiques*, à l'usage des collèges ecclésiastiques et des séminaires, par M. Bouvier, évêque du Mans.

CHAP. IV. — *Livres de morale transcendante*. — Le Compendium. — La théologie morale de Sautter, préimprimée et augmentée par les soins de l'abbé Bousquet.

CHAP. V. — Le confessionnal des jésuites. — Commentaire sur le sixième précepte du Décalogue, et supplément au traité de Sanchez, de *Matrimonio*, par M. Bouvier, évêque du Mans.

CHAP. VI. — Conclusion. — Post-SCRIPTUM. — M. de Ravignan. — M. de Vatinesuil.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle, 1 volume. 5 fr. 50

LIBRAIRIE DUBOCHET et C^o,

rue de Seine, 55.

COLLECTION DES ACTES LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. Nisard, maître de conférences à l'École Normale, 25 vol. in-8, depuis, de 15 à 55 francs. — Les *œuvres* scolastiques à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La *Collection* comprendra les auteurs suivants, ainsi répartis dans une classification définitive :

POÈTES.

- Mante, Terence, Sémone le Traquain, 4 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus, 4 vol. — Ovide, 4 vol. — Horace, Juvenal, Persé, Sulpicia, Plétre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Manilius, Publius Syrus, 4 vol. — Sénèque, Martial, Lucilius Junior, Rutilius, Némantianus, Gratius Fabius, Nemesianus et Calpurnius, 4 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien, 4 vol.

PROSATEURS.

- Cicéron, 5 vol. — Tacite, 1 vol. — Tit-Live, 2 vol. — Sénèque le Philosophe, 1 vol. — Cornelius Nepos, Quintus-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Gésarques, 4 vol. — Quintilien, l'ère de Jume, 1 vol. — Pétrone, Apulee, Aulu-Gelle, 4 vol. — Caton, Varro, Vitruve, Gelse, 4 vol. — Plinie l'Ancien, 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 4 vol. — Salluste, J. César, V. Paternulus, Florus, 4 vol. — Choix de Prosauteurs et de Poètes de la littérature chrétienne, 4 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES contenant la matière de DEUX CENT VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE :

- SALUSTE, J. CÉSAR, VALERIUS PATRICIUS ET FLORES, 4 vol. 12 fr. »
- LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN, 4 vol. 12 fr. 50
- SÉNÈQUE le PHILOSOPHE, 1 vol. 15 fr. »
- OVIDE, 4 vol. 15 fr. »
- TITE-LIVE, 2 vol. 50 fr. »
- HORACE, etc., etc, 4 vol. 15 fr. »
- TACITE, 1 vol. 12 fr. »
- CICÉRON, 5 vol. 60 fr. »
- CORNÉLIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALÈRE MAXIME, etc., 4 vol. 15 fr. »
- STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NEMANTIANUS, etc., 4 vol. 15 fr. »
- PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE, 4 vol. 15 fr. »
- QUINTILIEN, PLINIE le JEUNE, 4 vol. 15 fr. »
- LE GRÈCE, VIRGILE, VALERIUS FLACCUS, 4 vol. 15 fr. »

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 fr., selon le nombre des feuilles.

Pour les personnes qui souscrivent d'avance à la *Collection* complète, le prix de l'abonnement est de 500 fr., ou 12 fr. le volume.

Les souscripteurs remarqueront que notre *Collection* renferme la matière de 200 volumes, en outre des autres éditions, et que le prix de 500 francs offre à peine ce qui couvrirait la reliure de ces autres éditions.

La souscription à la *Collection* complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 fr. soit en argent, soit en billets postaux en 1845 et 1844, sans convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.

Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

LIBRAIRIE PAULIN,

RUE DE SEINE, 55.

OUVRAGES DANS LE FORMAT GRAND IN-8.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1814; par W. DESBOROUGH COOKEY; traduit de l'anglais par AB. JOANNE et DR. NAGL, complétée pour les expéditions et voyages jusques et y compris la dernière expédition de M. DUMONT D'URVILLE; par M. d'AVEZAC, 5 vol. in-18, format anglais, 5 fr. 50 c. le volume. L'ouvrage complet. 10 fr. 10

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GUICHARD, 4 vol. 5 fr. 50

HISTOIRE DE 1810; par A. VILLORET, 1 vol. 5 fr. 50

HISTOIRE DE 1811; par A. VILLORET, 1 vol. 5 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OTT, 4 vol. 5 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; par M. RENOUVEAU, 1 vol. 5 fr. 50

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 vol. 10 fr. 50

LA MUSIQUE MISE à LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE, Exposé succinct et tout ce qui est nécessaire pour jouer de cet art et pour en parler sans l'ouvrir étudié; par M. FETIS, 2^e édition, 1 vol. 5 fr. 50

G. BORGES CUVIER, Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, 4 vol. 5 fr. 50

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir JOHN F. W. HERSCHELL, traduit de l'anglais, 4 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, Guide et moments de l'artiste et du voyageur; par Louis MARIOTTI, 4 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE et DE BELGIQUE; par Louis VIARDOT, pour faire suite aux *Musées d'Italie*, par le même, 4 vol. 5 fr. 50

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie; par madame NECKER DE SAUSSURE; précédée d'un notice sur l'auteur, 2 vol. grand in-18. 7 fr.

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par LEROUX de Lincy; précédé d'un *Essai sur la philosophie de Sancio Panza*, par FLEU. DENIS, 2 vol. 7 fr.

MŒURS, INSTINCTS et SINGULARITÉS DE LA vie des animaux mammifères; par P. LESSON, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences), 4 vol. 5 fr. 50

FABLES; par M. VIENNET, de l'Académie Française, 1 volume, 5 fr. 50

GÉNIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jus qu'à nos jours; par EDOUARD ALLET, 4 vol. 5 fr. 50

DÉS ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SÉGRESTIN, 2 vol. 7 fr.

NAPOLEON APOCRYPHE, 1812-1852, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par Louis GÉOFFROY, 4 vol. 5 fr. 50

CHEFS D'ŒUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, des dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours, 4 volume, 5 fr. 50

HISTOIRE DE LA TOULLE D'Auvergne, premier grenadier de France, rédigée d'après ses correspondances, ses poésies de famille et les documents les plus authentiques; par M. R. ROTM. KERBES, 4 vol. 5 fr. 50

EXAMEN DE LA PIÉROLOGIE, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, 1 vol. 2 fr.

DÉMIÉ ANATOMIE des observations de M. Frédéric LUKIER sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, 4 vol. 5 fr.

ITINÉRAIRE DE L'EMPIREUR NAPOLEON pendant la campagne de 1812; par le baron B. DENÈVE, 4 vol. 5 fr.

UN COURROUX DE POÈTE; par CONSTANT HILBER (COVIER), *Chez Martinon*, libraire-éditeur, rue du Coq-Saint-Honoré, 4. — Un beau volume de poésies, 1a-18.

TYPES DE CHAQUE FAMILLE et DES PRINCIPALES GÉNÈRES DES PLANTES CRASSÉES SPONTANÉMENT EN FRANCE, par F. LIEU. — *Chez J.-B. BAILLÈRE*, rue de l'École-de-Médecine, 17.

CONTREDANSES.

LES ITALIENNES, par WASSERMAN; 20 QUADRILES POUR PIANO. Chaque net, 50 centimes.

DALS DE PARIS, 20 quadrilles et valse pour un violon, une flûte, un flageolet, une clarinette, un cornet à piston, SUITE aux BALS CARICHS. 20 Corneils pour ces instruments. Chaque numéro contient un QUADRILE et un REÇEU DE VALES. — Prix net: 50 centimes.

Chez SCHÖNENBERGER, 28, boulevard Poissonnière.

EDELSTEIN et WILLIAMS, seuls fabricants des ÉPINGLES PERFECTIONNÉES à têtes souples et pointes allongées; brevet de D.-F. TAYLER, par autorisation de S. M. la reine Victoria.

Ces épingles, d'une forme parfaite, sont fabriquées tout d'une pièce, la tête faisant corps avec la tige et solide à toute épreuve.

Les aiguilles de leur fabrique sont aussi d'une trempe et d'un poli qui surpassent tout ce qu'on a fait jusqu'à ce en genre. Assortiment complet pour exportation.

S'adresser à EDELSTEIN et Comp., GROW-COURT, Cheapside, London. Fabrique Light-Pool-Mills, Gloucestershire.

AGUILLES, ÉPINGLES et HAMEÇONS ANGLAIS.

HALL et GUTHRIE, 50 King-William street, Cité de Londres (près du Pont-de-Lou-dres), ont l'honneur d'annoncer qu'ils continuent à fabriquer pour LL. MM. la reine Victoria, la reine Adélaïde, la famille royale, la noblesse, etc., etc., des aiguilles, des épingles et des hameçons supérieurs, et sollicitent les commandes des visiteurs de Paris à Londres, ou directement, ou par lettre.

RUE TARANNE, 11, à PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des célèbres Carmes démissionnaires de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs couraient à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en recommandent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à N. 11, repète 4 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

VARICES. — BREVET D'INVENTION et DE PERFECTIONNEMENT. — BAS ÉLASTIQUES en caoutchouc; aucun pli aux articulations. — FLEURY jeune, seul inventeur et fabricant, rue des Arcs, 25. (Écrire franco.)

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour éviter l'inter-ruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries. — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue de Seine, N^o 33.

Modes. — Travestissements.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NOMBRE.

I. Supposons que ces trois objets soient un anneau, un étui et un gant. Affectez mentalement la lettre A au premier objet, la lettre E au second, la lettre I au troisième.

Donnez aussi par la pensée des numéros aux trois personnes; l'une portera le n° 1, une autre le n° 2, la troisième le n° 3.

Prenez 24 jetons et donnez 1 jeton à la première personne, 2 à la seconde, 5 à la troisième; puis, laissant les 18 autres jetons à la disposition de ces personnes, retirez-vous à l'écart en les invitant à prendre chacune un des trois objets et une partie des jetons que vous avez laissés, de manière que celle qui aura l'anneau prenne autant de jetons que vous lui en avez donné d'abord, que celle qui a l'étui prenne le double du nombre de jetons qu'elle a reçus; enfin, que celle qui a le gant prenne, sur le reste des jetons, quatre fois autant de jetons qu'elle en a reçu de vous.

Cela fait, regardez le nombre des jetons qui restent sur la table; ce nombre ne peut être que l'un des six suivants :

- 1
- 2
- 5
- 5
- 6
- 7

au devant desquels vous mettez par la pensée les mots suivants :

PAN-FER CÉSAR JAMES DÉVINT SI GRAND PRINCE

dont voici l'usage :

Les deux voyelles A et E, que nous avons mises en capitales dans les deux mots PAN-FER, correspondent au chiffre 1, indiquent que lorsqu'il ne reste qu'un jeton sur la table, c'est la première personne qui a pris l'anneau (A) et la seconde qui a pris l'étui (E); de sorte que la troisième a nécessairement le gant.

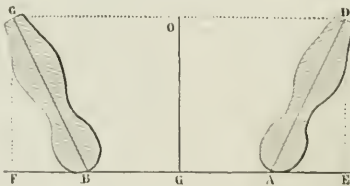
On verrait de même que les deux lettres E, A suivant l'ordre où elles se présentent dans le mot CÉSAR, qui correspond à un reste de deux jetons, indiquent que la première personne a pris l'étui et la seconde l'anneau. Et ainsi de suite.

II. On sait que l'usage de tenir la pointe du pied en dehors n'a pas toujours été de rigueur. Il parait que, dans l'ancienne Rome, on marchait avec la pointe du pied en avant, sans l'incliner en dehors plus qu'en dedans. Parmi les Orientaux, au contraire, la dignité de la démarche exige une position de jambe qui passerait pour ridicule aujourd'hui chez les nations civilisées. — On peut en dire à peu près autant de la démarche des grands personnages du dix-septième et du dix-huitième siècle, telle que nous la représentent les dessins de l'époque.

Cependant on ne peut disconvenir que l'équilibre du corps ne devienne plus stable dans la marche ordinaire ou dans la station, lorsque la pointe du pied est tournée modérément en dehors. C'est un fait d'expérience journalière que chacun peut vérifier à chaque instant. Montcla, géomètre distingué du siècle

deroier, raconte avec une bonhomie pleine de sens qu'il a cherché à confirmer ce fait par le calcul, et à justifier par les lois de la mécanique l'idée de grâce que nous attachons à l'usage de nous tenir avec les pieds en dehors. Voici comment il a résolu le problème II posé dans le cinquième numéro de notre journal.

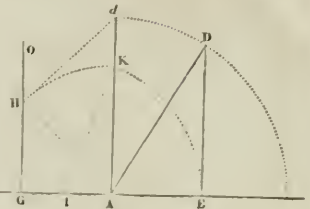
L'équilibre du corps sera d'autant plus stable que la base comprise entre les points d'appui que nos pieds lui offrent sur le sol sera plus considérable, car la verticale qui passe par notre centre de gravité tombera plus difficilement en dehors de cette base. Il s'agit donc, étant donnée la position des talons, de chercher l'inclinaison la plus avantageuse de la ligne médiane des pieds, pour que la surface de la base qu'ils déterminent soit la plus grande possible. Or, ceci devient un problème de géométrie dont l'énoncé serait le suivant : Deux lignes AD, BC, égales et mobiles sur les points A et B comme centres étant données, déterminer leur position lorsque le quadrilatère ou trapèze ABCD sera le plus grand possible. Ce problème se résout avec la plus grande faci-



lité par les méthodes connues des géomètres pour les problèmes de ce genre, et l'on déduit de cette solution la construction suivante.

Sur la ligne Ad, égale à AD ou BC, faites le triangle isocèle AI; ensuite, ayant pris AI égal à AG ou un quart de AB, tirez la ligne KI et prenez IE égale IK; puis sur GE élevez une perpendiculaire inclinée qui coupe en D le cercle décrit de A, comme centre, avec le rayon Ad; l'angle DAE sera l'angle cherché.

Si la ligne AI, et conséquemment AG ou AI, est nulle, on trouvera que AE sera égal à AI, et que l'angle DAE sera demi-droit. Ainsi, lorsqu'on a les talons absolument appliqués l'un contre l'autre, l'angle que doivent faire ensemble les lignes longitudinales de la plante des pieds est demi-droit ou bien approchant du demi-droit, à cause de la petite distance qu'il y a alors entre les deux points de rotation qui sont au milieu des talons.



Supposons maintenant que la distance AB est égale à AD, on trouverait, par le calcul, que l'angle DAE devrait être de 60 degrés.

En supposant AH égal à deux AD, ce calcul donnera l'angle DAE de 70 degrés à très-peu près. En faisant AB égal à trois fois la ligne AD, l'angle DAE se trouvera à bien peu près de 74° 50'.

Le calcul confirme donc ce fait d'expérience, que les pieds doivent tendre vers le parallélisme à mesure qu'ils s'écartent davantage, ainsi que l'habitude reçue de les tourner légèrement en dehors sur un écartement ordinaire.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUDRE.

I. Plusieurs nombres pris suivant leur suite naturelle étant disposés en rond, deviner celui que quelqu'un aura pensé.

II. Donner un moyen sûr, au jeu de billard, pour amener la bille de son adversaire dans une blouse en frappant obliquement cette blouse.

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS :

- I. Tout ou rien.
- II. Tout passe avec le temps.
- III.

En grand homme appartient à l'univers.



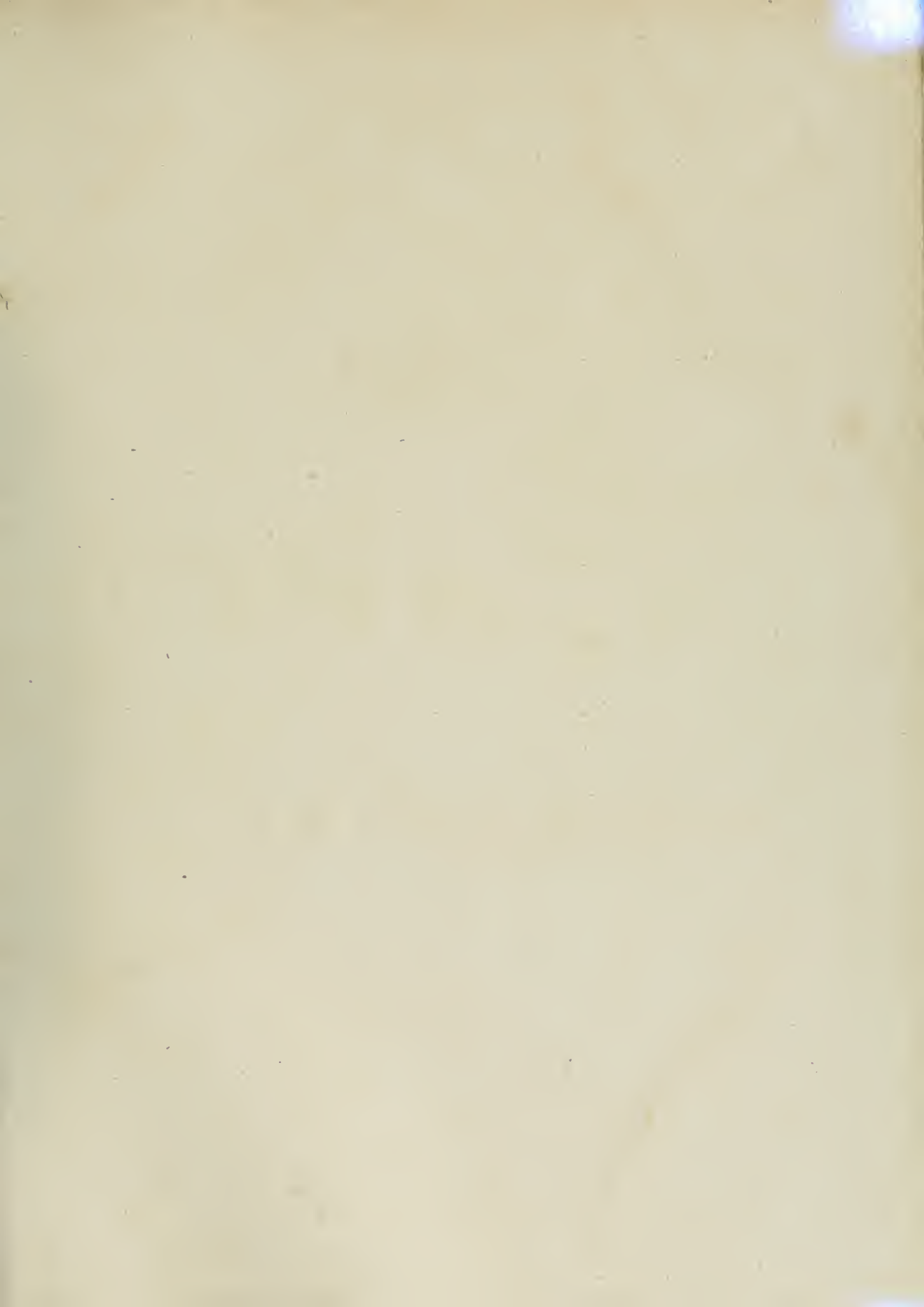
ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

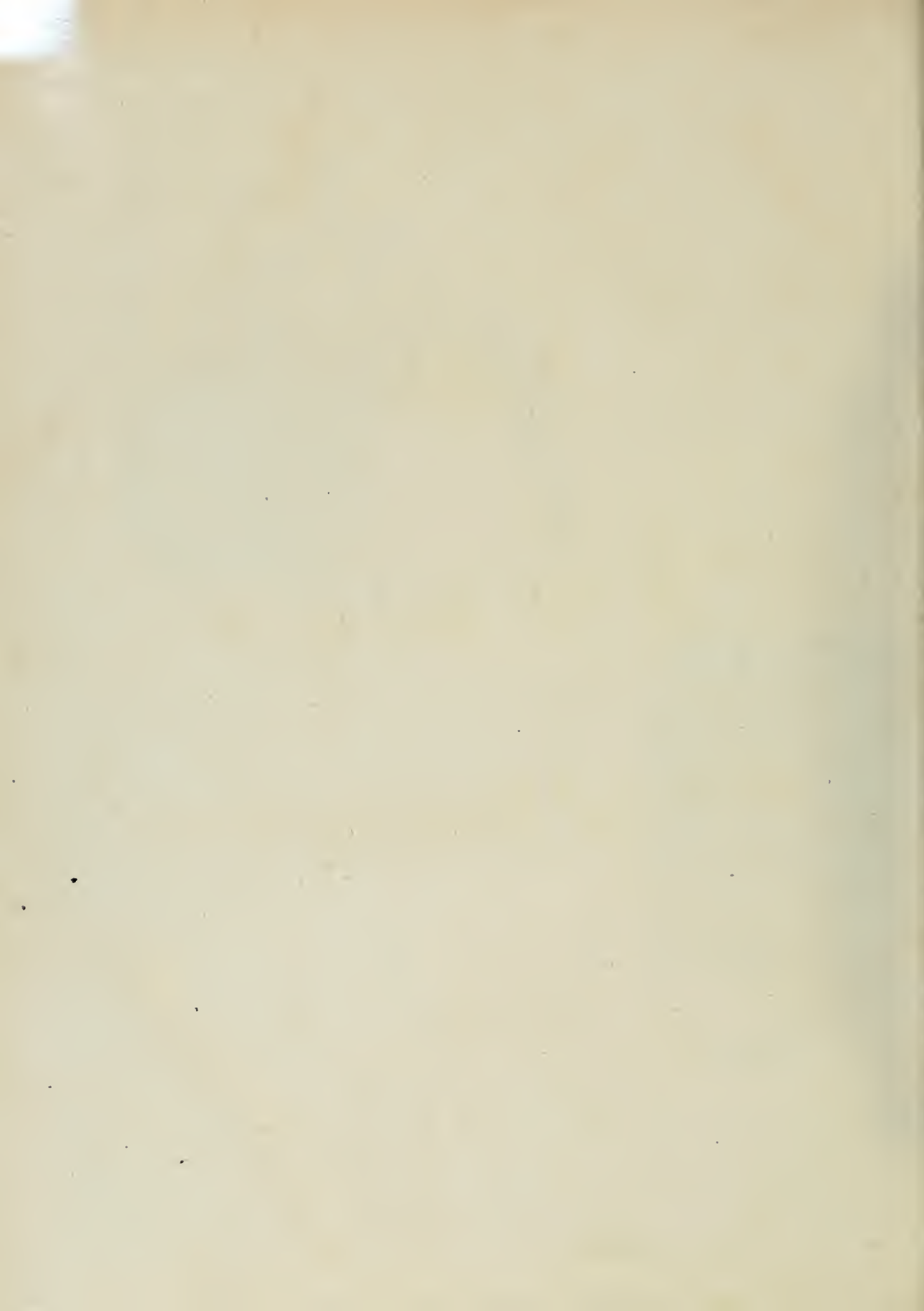
A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

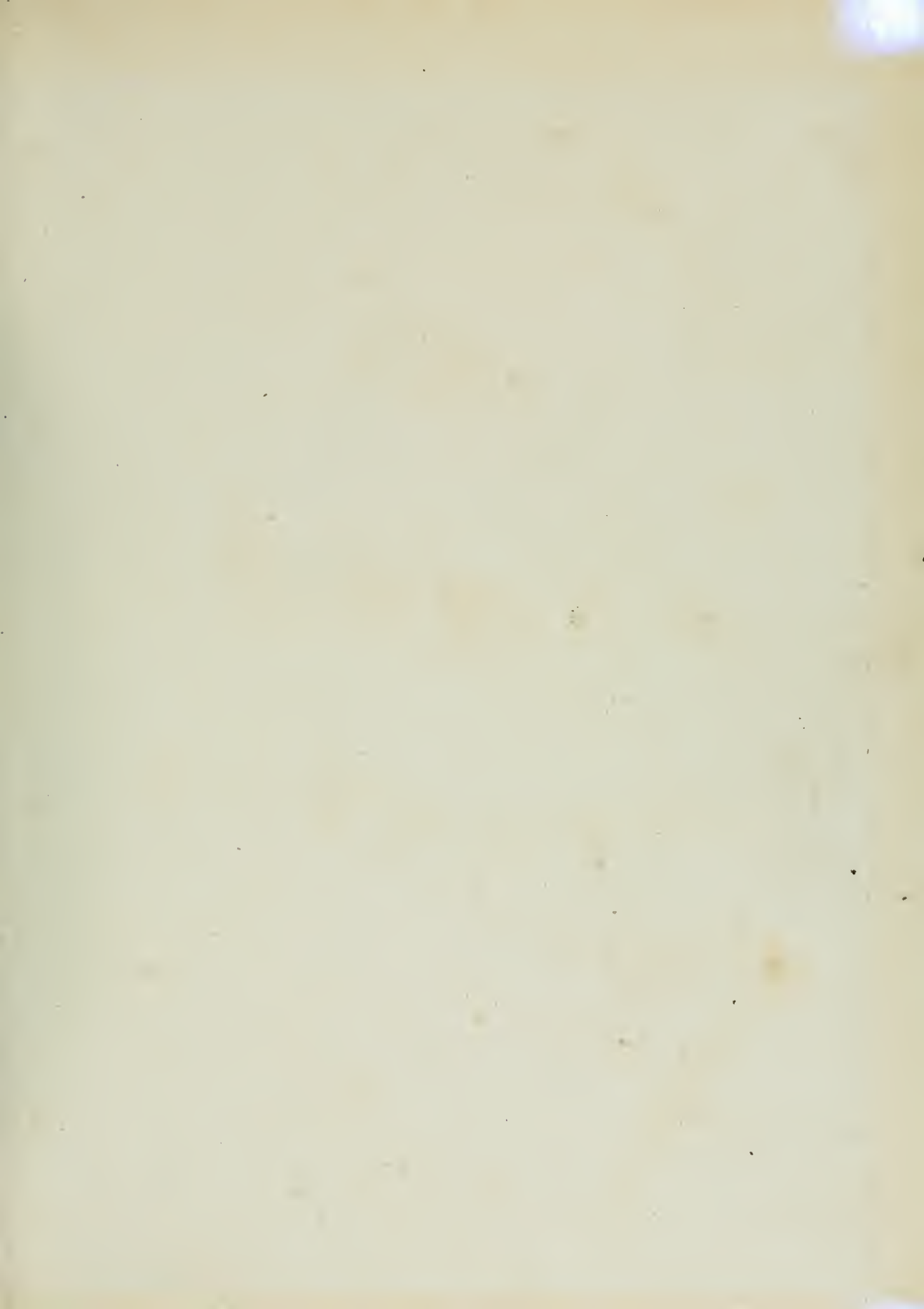
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, COMMISSIONNAIRE officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostomir-Dvor, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LACHAPELLE ET C^e. rue Dainville, 2.







COMPOSE PAR G. DEBRIET
GRAVEUR ET FONDEUR DE S. D. DESSIGNATEUR H.

DUBOCHET

ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60

Typ. LAGRANGE ET COMP., RUE D'AMFITE, 2.